REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

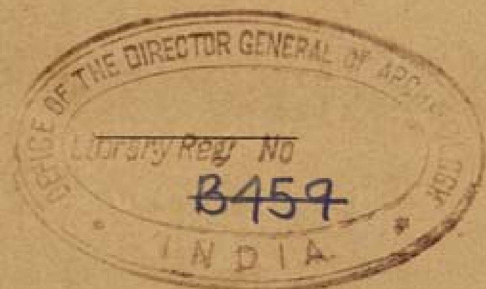
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLVII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1899

A.n.503

ANNÉE 1899

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Pages

Abbeville au xv^e siècle 334
Académie des sciences politiques et sociales de Philadelphie, publications (Ch. Seignobos) 272
Adjarian, La langue laze (A. M.) 516
Al-Kindi 57
Allard, Études d'histoire et d'archéologie (R. C.) 7
Alpes-Maritimes (patois des) 197
Alsace (La question d') et les guerres de la Révolution (R) 350
Altenburg, L'ancienne prose latine (P. L.) 297
Al-Wakidi 57
Ancona (d'), La police autrichienne à Milan (Ch. Dejob) . . . 338
Ancyre (Monument d') 7
Antigone (l') de Sophocle 323
Apollonius de Tyr 439
Apulée 43
Argenson (d'), La France au milieu du xviii^e siècle, extraits, p. Brette (G. Pariset) 348
Aristote, Politeia Athen. p. Kaibel et Wilamowitz, 3^e édition (My) 52
Aristote, Rhétorique, trad. d'Annibal Caro 324
Arnim (von), Dion Chrysostome (My) 208
Artémidore 516
Aston, Histoire de la littérature japonaise (Ed. Chavannes) . . 361
Audigier, Histoire d'Auvergne, I (H. Hauser) 261
Auerbach, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie (S. Reinach) 233
Babeau, Les Anglais en France après la paix d'Amiens (G. Pariset) 392
Babrius, p. Crusius (My) 52
Balsamo, Le Bouclier d'Hésiode (My) 279
Bang, Inscriptions en vieux turc 61
Baretti 512

pages

Barré, La géographie militaire et les nouvelles méthodes géographiques (H. Hauser) 515
Basset, L'Apocalypse d'Esdras (R. D.) 381
Bassi, Mythologie babylo-assyrienne (F. Thureau-Dangin) . . 513
Bateson (Mary), Catalogue de la bibliothèque du monastère de Syon (P. L.) 287
Bayard, Grammaire latine (E. T.) 479
Belgique (le socialisme en) 248
Belleval (M. de), François II (H. Hauser) 268
Benedek, Le passé et l'état actuel du peuple hongrois, I (J. Kont) 467
Benn, La philosophie grecque (J. Bidez) 301
Ben Sedira (Belkassem), Petite grammaire d'arabe littéral (G. Colin) 146
Benzinger, Livres des Rois (A. Loisy) 501
Berger (Samuel), les Manuels pour l'illustration du psautier au XIIIe siècle (L-H. L.) 299
Bertholet, Isaïe, 53 (S. T.) 203
Besson, Freiligrath (A. C.) 300
Bettex, La religion et les sciences de la nature (S. Reinach) . . 33
Bidez et Parmentier, Un séjour à Patmos (My) 255
Billeter, Histoire du taux dans l'antiquité (A. Martin) . . 509
Bischoffshausen, Cromwell et Thurloe (R.) 518
Bismarck 25
Bismarck, Pensées et souvenirs (L. Roustan) 294
Blau, La magie chez les Juifs (O. P.) 205
Bloch (Camille), Le commerce des grains dans la généralité d'Orléans (G. Pariset) 291
Blok, Histoire des Pays-Bas, trad. anglaise (R.) 167
Blondin d'Abancourt, onze ans d'émigration (A. C.) 19
Boccace, Vie de Dante 495
Boeswillwald, Ballu et Cagnat, Timgad (A. Audollent) . . 215
Boissevain, Édition de Dion Cassius, II (My) 344
Bollandistes (les), Bibliothèque hagiographique, II (L.) . . . 517
Bollandistes (les), Catalogue de tous les documents hagiographiques latins (P. Lejay) 9
Bologne et Taddeo Pepoli 157
Boppe (P.), Les Espagnols à la Grande Armée (A. C.) 195
Boscherino, Maxime d'Azeglio (Ch. Dejob) 518
Boutmy, Questions du temps présent, le baccalauréat et l'enseignement secondaire (S. Reinach) 476
Boyé, Stanislas Leczynski et le troisième traité de Vienne (Q. Jardin) 292
Brandenburg, Maurice de Saxe, I (R.) 171
Brandl, Les sources du drame anglais avant Shakspeare

pages
(J. L.) 518
Bréard, Correspondance du général-major de Martange (R.). 311
Brette, Extraits de d'Argenson 348
Broennle, Le commentaire d'Ibn-Hischam (R. D.) 57
Brun (Félix), Inventaire sommaire des archives historiques du Ministère de la guerre (A. Chuquet) 17
Bücher, La naissance de l'économie nationale (H. Pirenne). 308
Butler (Dom Cuthbert), L'Histoire lausiaque de Palladius (P. Lejay) 149
Cartellieri, Philippe II (N. Jorga) 106
— Suger, abbé de Saint-Denis (N. Jorga) 384
Catane (l'université de) 106
César, De bello civili, p. Ellger (E. T.) 177
— et le pont du Rhin 177
Charles le Mauvais 334
Charon 64
Chartier (Alain), le Curial 465
Chérot, Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants (R. Rosières) 174
— Deux nouvelles lettres de Bourdaloue (G. L.-G.) 420
Chestret de Haneffe, Histoire de la maison de la Marck (H. P.) 256
Chine (la mission lyonnaise en) 121
Cicéron, Lettres, III, 2, p. C. F. W. Mueller (E. Thomas). 164
Cocchia, De Sanctis (Ch. Dejob) 390
Combarieu, Fragments de l'Énéide en musique (P. Lejay) . . 423
Conway, Exemples choisis des dialectes italiens (M. B.) 479
Corssen, L'Antigone de Sophocle (My) 323
Courajod 492
Crassier et Dom Martène 319
Crenay (marquise de) 25
Croce, Les prédicateurs italiens du xvie siècle et le goût espagnol (Ch. Dejob) 390
Dante 495
Deline, Russie, nos alliés chez eux (H. de C.) 119
Delitzsch, L'origine de l'écriture cunéiforme (F. Thureau-Dangin) 53
Démosthène, Pro Corona, p. Stik (A. Martin) 139
Denis (Ernest), L'Allemagne 1801-1852 (Ch. Dejob) 115
Dennison, Les sources épigraphiques de Suétone (L.) 199
Denys de Tellmahré 321
Derenbourg (H.), Oumâra du Yémen, sa vie et son œuvre (Carra de Vaux) 225
De Sanctis 391
Deschamps (G.), Marivaux (P. Robert) 269

pages
DESTRÉE et Vandervelde, Le socialisme en Belgique (Ch. Seignobos) 248
Desvernois, Mémoires, p. DUFOURCQ (A. C.). 19
DEZSI, Les papiers de Molnar (J. Kont). 266
Dictionnaire (Le) des écrivains italiens (P. N.). 176
DIETRICH, Témoignages relatifs à la vie d'Hérodote (A. Hauvette). 280
DIEKAMP, Hippolyte de Thèbes (M. D.). 127
DIETRICH, Témoignages relatifs à la vie d'Hérodote (H. Hauvette). 280
DIEULAFOY, Le château Gaillard et l'architecture militaire au XIII^e siècle (J.-B. Chabot). 103
Digenis Akritis. 388
Dion Cassius, p. BOISSEVAIN, II (My). 344
Dion Chrysostome. 208
DISSESCO, Les origines du droit roumain (B. A.). 427
DITTENBERGER, Recueil d'inscriptions grecques, 2^e ed. (B. Haussoullier). 403
Dix-huitième siècle (Le), les mœurs, les arts, les idées, récits et témoignages contemporains (H. de Curzon) 114
DONNET, Le Dauphiné (H. de C.). 119
Dostoievsky 474
DRERUP, Les documents cités dans les orateurs attiques (My) . 124
DUFF, Édition de Juvénal. 283
DUFOURCQ, Murat et la question de l'unité italienne en 1815 (A. C.). 320
DUHAMEL, Au pays des Alpins (A. C.). 31
ECKART (R.), Esquisses et mélanges (E.-H Bloch) 140
EDWARDS, Les Helléniques de Xénophon (A Martin). 419
Eichthal (d'), Correspondance de Stuart Mill avec Eugène d'Eichthal (A. L.). 179
ELIADE, De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie (Mario Roques) 372
ELISEI, La ville natale de Properce (E. T.). 407
ELLIS, Édition de Velleius Paterculus. 282
Eneide. 423
Enfance (l') de Jésus, poème provençal 463
Erasme, Éloge de la Folie, p. KAN (P. de Nolhac) 107
Esdras (Apocalypse d') 381
Eugippius, Vie de Séverin, p. MOMMSEN (P.-L.) 8
Euripide en vers anglais. 483
Euripide, Médée, p. CAMOZZI (A. Martin). 90
Euripide, p. WECKLEIN (Albert Martin). 508
EWART (Félicie), Le père de Gœthe (L. Roustan) 471
FAGUET, Questions politiques (Ch. Dejob) 314

pages
Fairley, Le monument d'Ancyre (R. C.) 7
Fairon, La ratio castrensis (J. Toutain) 378
Ferrini, Le droit pénal romain (J. Toutain) 345
Ficker, Études sur Virgile de Thapse (P. L.) 73
Filon, De Dumas à Rostand (R. Rosières) 271
— Mérimée (R. Rosières) 16
Fitzmaurice (Lord Edmond), Lettres de Morellet à lord Shelburne (R. Rosières) 417
Flamini, La littérature italienne contemporaine (Ch. Dejob). 180
Foerster (E.), Le christianisme des contemporains (A. B.) . . 503
Foucart (G.), Histoire de l'ordre lotiforme (Ch. J.) 35
Fouillée, Les études classiques et la démocratie (S. Reinach). 48
Français (le) en Grèce (P.) 200
Francke (Kuno), La civilisation allemande moderne (E.-H. Bloch) 417
François II 268
Frédéric II, Sa correspondance avec Grumbkow et Maupertuis 468
Fritz, Synesius (My) 509
Fulgence, p. Helm (P. Lejay) 284
Furtwaengler, Nouvelles productions des faussaires (S. Reinach) 243
Gachot, La deuxième campagne d'Italie (G. Pariset) 473
Galien, De victu attenuante, p. Kalbfleisch (My) 462
Gall (von), Les anciens lieux de culte israélites (O. P.) 204
Garnier (Christian), Deux patois des Alpes-Maritimes (A. Thomas) 197
Garrisson, Théophile et Paul de Viau (Raoul Rosières) 498
Gauckler, Les installations hydrauliques romaines en Tunisie. 488
— Musée Alaoui 488
— Monuments historiques de la Tunisie, I (J. Toutain) . . . 488
Gay (Jules), Registres de Nicolas III, I (L.-H. Labande) . . . 332
Geffcken, La loi salique (H. Pirenne) 83
Geiger et Kuhn, Manuel de philologie iranienne (Cl. Huart). 59
Gelzer, Sextus Julius Africanus et la chronologie byzantine (J.-B. C.) 139
Géminus, Astronomie, p. Manitius (My) 461
Germains (les) 326
Gerth, Grammaire grecque (My) 51
Giacometti, L'unité italienne, II (Ch. Dejob) 26
Giri, Le premier livre des élégies de Properce (E. T.) 407
Gislason, Notes sur la poésie islandaise (L. P.) 257
Gleichen-Russwurm, L'influence des femmes (E.-H. Bloch) . 240
Gobet, De l'origine divine de l'Épiscopat (L.) 517
Godefroy, Complément au dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre I (A. Delboulle) 11

pages
Goltz (von der), Un manuscrit des Actes et Épîtres (A. Loisy). 277
Grassi-Bertazzi, Lionardo Vigo et son temps (Ch. Dejob). . . 218
Graux (Ch.) et A. Martin, Un traité de tactique grec (My). . 70
Grégoire X, Registres, III, p. Jean Guiraud (L.-H. Labande). 331
Grenoble et l'assistance publique. 337
Grévin 336
Grumbkow 468
Gudeman, Extrait des prosateurs romains (E. T.). 178
— Édition du Dialogue des orateurs (F. T.). 178
Guerre (ministère de la), Inventaire sommaire des archives historiques, I (A. Chuquet). 17
Guiot, Les palinods de Rouen, Dieppe, etc., p. Tougard (A. Delboulle). 128
Guiraud (Jean), Registres de Grégoire X. 331
Haase, Syntaxe française du xvii^e siècle (E. Bourciez). 109
Hadrien. 147
Halasz, Petœfi et Béranger (J. K.). 240
Halkin, Correspondance de Dom Edmond Martène avec le baron de Crassier (L.-H. Labande) 319
Hamelle, Hommes et choses d'outremer (J. Lecoq). 475
Haraszti, Traduction du xviii^e siècle de Faguet (J. K.) . . . 93
Harmand, Valerius Flaccus et les barbares (E. T.). 379
Hartmann (J. J.), Les intrusions dans le texte de Platon (My). 209
Hartman d'Aue. 151
Haug et Sixt, Les inscriptions romaines de Wurtemberg (R. Cagnat). 98
Hava, Dictionnaire arabe-anglais (J.-B. C.). 479
Heer, Les sources du Dictionnaire géographique de Yaqout (J.-B. C.). 138
Heinrich (G.), Ancienne bibliothèque hongroise (J. Kont).... 262
Helm, Édition de Fulgence. 284
Hemmer, Vie du cardinal Manning (A.) 28
Herkenne, L'ancienne version latine de l'Ecclésiastique (A. L.). 507
Hermelin, Souvenirs de Jacob-Nicolas Moreau 415
Hérodas. 325
Hérodote. 280
Herrmann (Max). L'humanisme à Nuremberg (J.). 335
Hermann (Paul), Mythologie allemande (L. Pineau). 409
Hésiode. 279
Heuckenkamp, Le Curial par Alain Chartier (A. Jeanroy). . 465
Hippolyte de Thèbes. 127
Hoffmann (N.), Dostoïevsky (J. Legras). 474
Hopf, La crise allemande de l'année 1866 (A. C.). 300
Horace. 367

pages
Horowitz, Le livre d'Al-Wakidi (R. D.). 57
Horton-Smith, La loi de Thurneysen et Havet (V. Henry). . 481
Houssaye, Waterloo (Salomon Reinach). 442
Houyvet, Le grec, le latin et l'enseignement secondaire (S. R). 182
Huisman, L'étudiant au moyen âge (G. des M.). 179
Ibn-Hischam. 57
Idiotikon suisse. 32
Jahn (Carl), sa biographie. — A. M. 419
Janssen, L'Allemagne et la Réforme, V (Ch. Dejob). 347
Japon (le) et de littérature. 361
Jastrow, Histoire de la religion assyro-babylonienne (P. Thureau-Dangin). 53
Joséphine. 191
Jovy, Deux poésies oubliées en l'honneur de Bossuet (A. C). 299
Juelicher, Les paraboles de Jésus (F. G.). 79
Juettner, Polémon (My). 248
Jules II. 497
Jusserand, Shakspeare et France sous l'ancien régime (C. Stryienski). 46
Juvenal, p. Duff (Em. Thomas). 283
Kalbfleisch, Le De victu attenuante de Galien (My). 462
Kalinka, Édition du De republica Atheniensium de Xénophon. (A. Martin). 42
Kan, l'Éloge de la Folie d'Erasme. (P. de Nolhac). 107
Kautzsch, Les apocryphes de l'Ancien Testament. 40,277,506
Kihn et Schilling, Grammaire hébraïque (E. F.). 40
Kirwan (C. de), La localisation du déluge (S. Reinach). . . . 181
Kittel, Théologie de l'Ancien Testament (F. G.). 79
Klaczko, Jules II (H. H.). 497
— Rome et la Renaissance (P. de Nolhac). 170
— (H. H.). 497
Knoepfler, Le de exordiis de Walahfrid (P. L.). 511
Knoke, Le camp de Cécina à Mehrholz (J. Toutain). 379
Koch (Alwin), Commentaire de l'Iliade (My). 52
Kock (Axel), Les proverbes de Peder Laale (L. P.). 200
— Transformation du langage (L. P.). 257
Koeberle, La musique dans l'Ancien Testament (A. Loisy). . 501
Koser, Correspondance de Frédéric II avec Grumbkow et Maupertuis (De Crue). 468
Krueger, Supplément au manuel de littérature chrétienne (P. L.). 226
Krueger, Les découvertes de la littérature chrétienne (P. L.). 226
Kuerschner, L'italien parlé (H. H.). 180
— Littérature nationale allemande, vol. 215-222 (A. C.). . 180
La Beaumelle. 459

pages
La Brière (Léon de), Madame Louise de France (G. Pariset). 391
Laengin, Le Christ de l'histoire (A. B). 503
Lallemand, La Révolution et les pauvres (L.-H. Labande). . 356
La Mazelière, Moines et ascètes indiens (L. F.). 161
Landgraf, De la syntaxe latine (E. T.). 500
Lanson, Corneille (R. Rosières). 44
Larchey, Costumes vrais, fac-similés de 50 mannequins de cavaliers en grande tenue historique (A. C.). 371
La Rochelle (siège de). 512
Larsen, Jésus et l'histoire de la religion (A. Loisy). 39
Last, Traduction de Dissesco, Origines du droit roumain . . 427
Lazzari, Ugolin et Michel Verino (H. H.). 108
Le Blant, Artistes chrétiens des premiers siècles (M. D.) . . . 487
— Le Traité des songes d'Artémidore (L.) 516
Le Breton, Le roman au XVIII[e] siècle (R. Rosières). 268
Legrand (Ph.-E.), Étude sur Théocrite (My.) 306
Lee (Sidney), Vie de Shakspeare, 2[e] éd. (C. Stryienski). . . . 189
Leger (Louis), Russes et Slaves, III (A. C.). 514
Levi (A. R.), Histoire de la littérature anglaise, I (J. Lecoq). 389
Léon le philosophe, Tactique, p. Vari (J. K.). 91
Lichtenberger (André), Le Socialisme et la Révolution française (A. Espinas). 130
— Lettre à M. Espinas. 253
Lichtenberger (Henri), Richard Wagner poète et penseur (Jules Combarieu). 374
Lintilhac, Conférences dramatiques (A. C.). 196
Lindskog, La phrase latine (P. Lejay). 4
Litzica, La loi de Meyer dans la prose byzantine (My.). . . . 70
Loewe, Les Germains (V. H.). 326
Lotiforme (l'ordre.). 35
Louise de France. 391
Loye (J. de), Les archives de la Chambre apostolique au XIV[e] siècle (L.-H. Labande). 332
Ludwig, Les princes possessionnés en Alsace (R.). 350
Lyon, sa mission d'exploration commerciale en Chine (Ed. Chavannes). 121
Macaulay, Chants de l'ancienne Rome, p. Flather (J. L.). . 320
Macdonald, Le Musée Hunter de Glasgow (R. Cagnat). . . . 98
Macher, Édition de Mme de la Seiglière, de J. Sandeau (J. K.). 93
Mahler, Études de chrolologie égyptienne (J. K.) 92
Manitius, Édition de Géminus. 461
Manning 28
Marchot, Le roman breton en France au moyen-âge (A. Jeanroy.). 464
Mareca, Édition espagnole (H. de Curzon). 428

pages
Marignan, Louis Courajod, I. Les temps francs (Émile Mâle). 492
Marivaux. 269
Marquart, La chronologie des inscriptions en vieux turc (E. Drouin). 61
Martange. 311
Martène (Dom) et Crassier. 319
Marx, La date du Traité du Sublime (E. T.) 178
Moshanaglass (Mac Swiney de), Le Portugal et le Saint-Siège (H.) 160
Masson (Fr.), Joséphine de Beauharnais (A. C.). 191
Matelloni, La Rhétorique d'Aristote traduite par Annibal Caro (My). 324
Matyas, Les premières campagnes des Hongrois en Europe (J. K.). 92
Maulde (de), Les femmes de la Renaissance (H. Hauser.) . . 83
Maupertuis. 468
Maurice de Saxe. 171
Mayer (E.), Histoire constitutionnelle de l'Allemagne et de la France (Jacques Flach) 226
Médée, p. Camozzi (A. Martin). 50
Mérimée 16
Meyer (Edmond), Charles le Mauvais (L.-H. Labande). . . . 334
Meyer (Paul), Le Livre-Journal de maître Ugo Teralh notaire des drapiers à Forcalquier (L.-H. Labande). 319
Meyer (W.), La séparation du patriarcat d'Aquilée (N. J.). . 140
Meyer (Loi de). 71
Minerva, VIII (A. C.) 31
Mitius, Une peinture de la catacombe de Priscille. 74
— Les scènes de l'histoire de Jonas (M. Dohl). 74
Molmenti, Le palais des doges et la bibliothèque de Saint-Marc (H. H.). 519
Molnar, Journal et correspondance p. Dezsi (J. Kont). 266
Mommsen, Eugippius, Vie de Séverin (P. L.). 8
Morawski, La cinquième décade de Tite-Live (E. T.) 256
Moré, Mémoires, p. Grandmaison et Pontgibaud (A. C). . . . 158
Moreau (Jacob Nicolas), Mes souvenirs, p. Hermelin, I (R. Rosières). 415
Morel (Léon), In memoriam, poèmes de Tennyson, traduits en vers français (C. Stryienski). 47
Morellet, Lettre à lord Shelburne 417
Mommsen (Aug.), L'Heortologie athénienne (A. Martin). . . 64
Müllenhoff, Antiquités allemandes, IV 1. (E. T.). 256
Mueller (C F. W.), Lettres de Cicéron, III, 2 (E. Thomas). 164
Mueller (J.), Le christianisme des communautés de saint Paul (F. G.). 79

pages
Mueller (Franz), Thucydide, notes aux livres V et VI (Am. Hauvette) 280
Nagy, Les traités d'Al-Kindi (R. D.) 57
Nau, La chronique de Denys de Tellmahré (R. D.) 321
— Les Plérophories de Jean, évêque de Maiouma (R. D.). . . 321
— Les Réchabites et les îles Fortunées (R. D.). 321
Nerrlich, Le dogme de l'antiquité classique (S. R.) 217
Neumann (K. E.), Stances des Theras et des Theris trad. (L. Feer). 161
Nicolas III, Régistres, 1, p. Jules Gay (L.-H. Labande). . . . 332
Noeldeke, Grammaire syriaque, 2e éd. (R. D.). 77
Noesgen, Critique de l'Hexateuque (E. E.). 40
Notovitch, L'Europe et l'Égypte (Ch. Seignobos). 26
Nottola, Notes de statistique latine (P. L.). 298
Novara, Les fables des Métamorphoses d'Ovide (P. L.) 500
Novati, L'influence de la pensée latine sur la civilisation italienne (H. H.). 498
Nuremberg et l'humanisme 335
Nyrop, Histoire du baiser (Ch. J.). 201
Oder, La découverte des sources souterraines (E. T.). 255
Oeri, La symétrie du nombre des vers dans le grec (My). . . . 342
Olschewsky, La langue et la métrique d'Hérodas (My). 325
Otway, Venise sauvée, trad. Hagen (J. Lecoq). 517
Pachalery, Dictionnaire phraséologique de la langue française (E. Bourciez) 118
Palinods (Les) de Rouen et Dieppe 128
Palladius, Histoire lausiaque 149
Papin à Marbourg. 232
Paulcke, Les tables iliaques de Stésichore (My) 382
Pellegrini, Le pont jeté sur le Rhin par César (E. T.). 177
— Une inscription égyptienne de Palerme (G. Maspero) . . . 1
Pergame (Inscriptions de). 281
Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, VII (S. Reinach). 221
Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, VI (E. Bourciez) 13
Petsch, L'énigme populaire (V. Henry). 327
Pfaff, Le grand manuscrit de Heidelberg (F. Piquet). 328
Philadelphie (Académie de). 272
Philippe-Auguste. 106
Philippot, Essai philosophique sur l'efficacité de la prière (A. B.). 503
Piccioni, Étude sur Joseph Baretti (Ch. Dejob) 512
Pinvert, Jacques Grévin (Ch. Dejob). 336
Piquet (F.), Étude sur Hartman d'Aue (H. Lichtenberger). . 151

pages
PIRENNE, Histoire de Belgique, I (A. C.). 412
— La hanse flamande de Londres (A. C) 299
Plérophories (les) de Jean de Maïouma 321
Plutarque, Vie de Périclès, p. SCHICKINGER (A. Martin) . . . 139
POLANSKI, Dialectes néo-slaves (A. Meillet). 397
Polémon 248
Potocka (comtesse Anna), Voyage d'Italie. 338
PRAROND, Histoire d'Abbeville 1426-1483 (L.-H. Labande) . 334
Properce. 407
PRUDHOMME, Étude historique sur l'assistance publique à Grenoble, I (L.-H. Labande) 337
RADET, Les débuts de l'École d'Athènes, la correspondance d'Emmanuel Roux (My). 176
RADO, Choix de poésies de Musset (J. K.). 93
RAMSAY, Le Christ était-il né à Bethléem ? (S. Reinach) 398
REBIÈRE, Les généraux Vachot (A. C.). 300
Réchabites (Les) et les îles Fortunées 321
RECKENDORF, Syntaxe de l'arabe, II (R. D.) 401
RECOLIN, L'anarchie littéraire (R.) 175
REFORGIATO, Bernardino Rota (E. T.) 178
RIECH, Littérature hongroise (J. Kont). 137
REITER, Un passage de l'Antigone sur l'amour fraternel (A. M.) 139
Renaud de Châtillon 386
Revigny (Jacques de). 187
REYMOND (Marcel), la sculpture florentine, première moitié du xv^e siècle (H. Hauvette). 155
RIBBECK, Poésie latine trad. SAKELLAROPOULOS, II, 1 (My) . . . 437
ROBINET, ROBERT, et LE CHAPLAIN, Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire (A. C.). . . . 430
ROCAFORT, L'éducation morale au lycée (S. Reinach) 241
ROD, Morceaux choisis des littératures étrangères (H. de Curzon). 358
RODOCANACHI, Les derniers temps du siège de la Rochelle (H. Hauser) 512
RODOLICO, Les communes italiennes et le gouvernement de Taddeo Pepoli à Bologne (H. H.). 157
ROEHRICHT, Histoire des croisades (N. Jorga). 105
ROMIZI, Anthologie homérique et virgilienne (E. T.) 177
Rosenthal, le Catalogue 100 de cette librairie (L.). 380
ROSSI (G.) L'enfance de Jésus (A. Jeanroy) 463
ROSTAGNO, La vie de Dante, par Boccace (H. Hauvette) 495
ROTHSTEIN, La dynastie lahmide de Hîva (Cl. Huart) 384
ROUSSELOT, La Parole (A. M.). 516
ROUVET, Liberté conquise ou les franchises municipales (H. de C.) 159

pages
RYDBERG, Traitement de l'E français (E. Bourciez) 101
SABATIER (A.), La religion et la culture moderne (A. Loisy) . . 39
SABBADINI, Études critiques sur l'Énéide (E. Thomas) 184
— L'Université de Catane au XV[e] siècle (E. J.) 106
SAKELLAROPOULOS, Traduction de la Poésie latine de Ribbeck, II, 1 (My) 437
Salique (Loi) 83
SANDERS, La contamination dans les livres XXI et XXII de Tite-Live (Em. Thomas) 211
SAVVAS, Étude sur la théorie du droit musulman (A. C.) . . . 317
SBIERA, L'accent dans Virgile (E. T.) 177
SCALA (de), Les traités de l'antiquité (A. Martin) 97
SCHEFFER-BOICHORST, Études historiques, VII (R.) 329
SCHEINDLER-STEINER, Grammaire latine (L. Job) 72
SCHENKL, Arrien-Epictète (My) 52
SCHLUMBERGER, Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain (Ch. Diehl) 386
SCHUBERT, L'ancienne Église (P. L.) 516
SCHULTEN, La centuriation (J. Toutain) 485
SCHURZ, La réorganisation militaire d'Hadrien (R. Cagnat) . . 147
SCHWEINFURTH, L'ornementation de l'ancienne Égypte (Ch. J.) 35
— De l'origine des Égyptiens et quelques-uns de leurs usages (Ch. J.) 56
SCHWEIZER (N.), Grammaire des inscriptions de Pergame (My) 281
SEABLES, Lexique des inscriptions grecques (My) 383
SEDGEFIELD, La Consolation de Boèce dans l'anglo-saxon du roi Alfred (J. L.) 517
Semallé, Souvenirs (A. C.) 19
Senancour 45
Serurier (Le général) 193
Séverin (Vie de) 8
Sextus Julius Africanus 139
Shakspeare 46
Shakspeare (Vie de) 189
— Richard II 319
SIEBS, La prononciation de l'allemand sur la scène (E. H. Bloch) 258
SMITH (Alphonse), L'œuvre de l'Association des langues modernes (J. L.) 519
SMYTH, Apollonius de Tyr (Ψ.) 439
Société littéraire israélite de Hongrie (J. K.) 238
Société philologique américaine, Travaux, XXIX (P. L.) . . . 198
SOCIN, Grammaire arabe (R. D.) 341
SŒDERBLOM, La religion et le développement social (A. Loisy) 39

pages
SOLARI, Les fastes des Éphores (A. M.). 419
SORRENTINO, La patrie de Doukétios, chef des Sicules. (My) . . 255
SOUBIES, Histoire de la musique en Hongrie, en Bohême. . . 32
— — en Espagne. 395
SPLETTSTŒSSER, Le retour de l'époux (J. L.). 519
Stanislas Leczynski. 292
STEINDORFF, L'Apocalypse d'Elie (O. P.) 204
STENGEL (Paul), Les antiquités religieuses grecques (A. Martin). 64
STERN (A.), Histoire de l'Europe, II, (Ch. Seignobos). 23
STERNFELD, La Croisade de saint Louis à Tunis (N. Jorga). . . 289
— Histoire de France (G. L.-G.) 420
Stésichore. 382
STILLMAN, L'unité de l'Italie (Salomon Reinach) 233
STRYIENSKI, Voyage d'Italie par la comtesse Anna Potocka (Ch. Dejob). 339
Suger. 384
Synesius. 509
Syon d'Isleworth, bibliothèque du monastère. 287
SZABO et HALLEBRANT, Ancienne bibliothèque hongroise, III, (J. K.) 91
SZANA, Charles Mark et la peinture du paysage (J. K.). 237
Szilagyi (Alexandre). 240
SZILY, Études sur l'histoire de la langue et de la littérature hongroises (J. Kont). 88
TAPHANEL, La Beaumelle et Saint-Cyr (R. Rosières). 112
— Lettre de M. L'Angliviel de La Beaumelle à M. Raoul Rosières. 253
Tennyson, In memoriam. 47
TERRET, Homère (My). 364
TEXTE, Études de littérature européenne (C. Stryienski). . . . 87
Théocrite. 306
THIRRIA, La marquise de Crenay (Ch. Seignobos). 25
THOMAS (Paul), Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée (P. Lejay). 43
Thucydide. 280
Timgad. 215
TISCHENDORF (C. de), Synopse évangélique (E. F.). 41
TOERNUDD, Senancour (E. Beauvois). 45
TOMMASINI, Nerio Moscoli (P. N.). 179
TOUGARD, Les palinods de Rouen et Dieppe, De Guiot. (A. Delboulle). 128
TOURNEUX, Tamizey de Larroque (A. C.). 179
Tourtoulon (de), Les œuvres de Jacques de Revigny (P. des Marez). 187

pages

TOYNBEE, Dictionnaire des noms propres de Dante (H. Hauvette) . . . 494
— Recherches et notes dantesques (H. Hauvette) . . . 494
TRAUBE, Les poètes carolingiens, III, 2 (P. Lejay) . . . 99
TUETEY (Louis), Le général Serurier (A. C.) . . . 193
Tunisie . . . 488
UHL, L'empereur dans la poésie (E.-Henri Bloch) . . . 519
UZUREAU, Le collège de Beaupréau (G. P.) . . . 179
Valerius Flaccus . . . 82, 379
VANDERVELDE et DESTRÉE, Le socialisme en Belgique (Ch. Seignobos) . . . 248
VARJU, Un manuscrit latin de Gyula-Fehervor (J. K.) . . . 93
VASENIUS, La littérature finnoise (E. Beauvois) . . . 393
Velleius Paterculus, p. ELLIS (Émile Thomas) . . . 282
VELTEN, Récits et contes swahilis (V. H.) . . . 51
VERCOULLIE, Lexique étymologique hollandais (V. Henry) . . . 141
Verino (les) . . . 108
VERITY, Édition du Richard II de Shakspeare (J. Lecoq) . . . 319
Viau (Théophile et Paul de) . . . 498
Vigile de Thapse . . . 73
Vigo . . . 218
VILLATTE, Parisismes (M. Bréal) . . . 117
Virgile (l'accent dans) . . . 177
— L'Énéide . . . 184
VOELKER, La politique de Bismarck en 1864 et en 1866 (Ch. Seignobos) . . . 25
Wagner (Richard) . . . 374
WAHLUND, Modernismes en isme et en iste (A. C.) . . . 30
Walahfrid, De exordiis, p. KNOEPFLER (P. L.) . . . 511
WALDTEUFEL, La politique étrangère de Louis XIV, conquête de la Hollande (G. L.-G.) . . . 419
WALTZING, Les corporations professionnelles chez les Romains, III (R. C.) . . . 346
WARTENBERG, Le poème de Digenis Akritis (My) . . . 388
WASER, Charon (S. Reinach) . . . 64
Waterloo . . . 442
WAY, Euripide en vers anglais (P. Decharme) . . . 483
WECKLEIN, Edition d'Euripide . . . 508
Weil (Mélanges Henri), recueil de mémoires concernant l'histoire et la littérature grecques dédié à Henri Weil (My) . . . 421
WELZHOFER, L'art poétique d'Horace (E. Thomas) . . . 367
WERNICKE, Monuments antiques, I (S. Reinach) . . . 163
WERNLE, Saint Paul missionnaire (S. T.) . . . 203
WESSELY, Paléographie latine (P. L.) . . . 369
WILDEBOER, Le culte de Jahvé (S. T.) . . . 203

pages
WILLERS, Verrius Flaccus (F. G.) 82
WILMOTTE, Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français (F. Piquet) 310
WINTZER, Denis Papin à Marbourg (G. Pariset) 232
WOLF (G.), Histoire de l'Allemagne au temps de la Contre-réformation, I, 1 (R) 188
Xénophon, De re publica Atheniensium, p. KALANKA (A. Martin) 42
Yaqout 138
ZINGERLE, Tite Live, XLI (E. T.) 500

Académie des inscriptions et belles-lettres, séances du 30 décembre 1898 au 2 juin 1899 (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Euphorion.

Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 1-2 — 2-9 janvier — 1899

Pellegrini, Une inscription égyptienne du Musée de Palerme. — Lindskog, La phrase latine. — Monument d'Ancyre, p. Fairley. — Allard, Études d'histoire et d'archéologie. — Eugippius, Vie de Séverin, p. Mommsen. — Les Bollandistes, Catalogue de tous les documents hagiographiques latins, I. — Godefroy, Complément du dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre i. — Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, VI. — Filon, Mérimée. — Félix Brun, Inventaire des archives historiques du ministère de la guerre, I. — Mémoires de Blondin d'Abancourt. — Souvenirs de Semallé. — Mémoires du général baron Desvernois. — Stern, Histoire de l'Europe, II. — Voelker, Bismarck. — Thirria, La marquise de Crenay. — Notovich, L'Europe et l'Égypte. — Giacometti, L'unité italienne. — Hemmer, Manning. — *Bulletin* : Wahlund, Modernismes; Duhamel, Au pays des alpins ; Truebner, Minerva, VIII. — Académie des inscriptions.

A. Pellegrini. **Nota sopra un Iscrizione Egizia del Museo di Palermo**, Estratto dall'*Archivio Storico Siciliano*, N. S., t. XX, fasc. III-IV. — Palerme, Tipografia *lo Statuto*, 1896, in-8°, 22 p. et III pl.

Le monument n'était pas inconnu, mais il était inédit, et, comme le Musée de Palerme n'est pas de ceux qui se rencontrent naturellement sur le chemin de tous les savants, on peut dire qu'il était entièrement perdu pour la science. C'est donc un service véritable que M. Pellegrini nous a rendu en le publiant, et le bref commentaire qu'il a joint aux planches de fac simile met pleinement en relief l'importance du document.

L'époque en est difficile à déterminer. Wiedemann la place par conjecture un peu après la fin de la Ve dynastie et son témoignage a son importance, puisqu'il a formé son jugement sur l'original même [1]; il semble que M. P. soit porté à y reconnaître quelques indices du style de l'époque ptolémaique [2], et une date si basse ne surprend pas, quand on sait le soin avec lequel les Égyptiens plus récents ont restauré ou recopié

1. Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 177, où l'auteur, après avoir dit que le nom de Sanofroui paraît sur une pierre de Saqqarah à côté de celui d'Assi, ajoute : « Einer etwas jüngeren Zeit gehœrt ein Festregister in Palermo, in welchem auch seiner gedacht wird, an. »

2. P. 15 : « Vedremmo in seguito come il culto di Snefru e di Sah-u-rā durasse in Egitto fino al tempo dei Tolomei, Anche senza discendere a quest'età, relativamente recente, *della quale potrebbe trovarsi qualche indizio nel nostro testo*, non possiamo escluder l'ipotesi que questo elenco non sia che una copia, una redazione meno antica d'un testo spettante al periodo menfitico. »

les monuments de leurs ancêtres, ceux surtout qui conservaient le souvenir de donations aux temples ou de fondations pieuses. Si celui-ci était complet, il serait d'une valeur sans égale, car il paraît avoir contenu la liste des cérémonies exécutées, à Héliopolis probablement, en l'honneur des plus anciens rois historiques, et des fêtes qu'ils avaient instituées eux-mêmes en leur propre honneur. Incomplet qu'il est des trois quarts peut-être, il est encore des plus importants. La première rangée conservée de la face A contient, en effet, une série de groupes qui, déterminés par la figure d'un roi de la Basse-Égypte, semblent représenter des noms — noms ordinaires ou noms d'Horus, — des rois antérieurs à la IIIe dynastie, Sakha, Khâaou (?), Touî, Nhabou, Ouaznârou (?), Makha. Il me paraît que le nom écrit ici Ouaznârou (?) est identique à celui que M. Quibell a relevé sur une tablette de schiste à Kom el-Ahmar [1], et qui revient souvent dans les fouilles de Naggadèh et d'Abydos [2]. Si, vraiment, une étude attentive du monument palermitain permettait d'y reconnaître les formes des signes de la tablette de Quibell, l'hypothèse que je viens d'émettre au sujet des noms de la première rangée, et qui a été suggérée par Spiegelberg [3], deviendrait une réalité, et nous aurions là vraiment une liste de noms nouveaux à déterminer.

Ces vieux souverains n'auraient pas eu de revenus très riches, et peut-être auraient-ils été confondus dans une même adoration. Ceux qui venaient après eux étaient mieux partagés, et le nombre de fêtes ou d'offrandes qui leur étaient réservés augmente à mesure qu'on descend plus bas. Les noms de ceux qui étaient énumérés dans les rangées deux et trois ont disparu, mais tout ce qui subsiste de la rangée quatrième se rapporte à un roi dont le nom d'Horus nous est connu d'ailleurs ; c'est ce nom de *Noutir-n*, qui a été signalé déja sur une statue de Gizèh, et dont la place définitive se trouverait ainsi fixée vers le milieu de la IIIe dynastie. Ce qui subsiste de la cinquième rangée appartient à deux souverains différents, comme le montre la ligne de séparation qu'on aperçoit vers le milieu du facsimile. Peut-être peut-on deviner, malgré tout, quel était le roi de droite, car l'un des paragraphes contient la mention d'une cérémonie accomplie pour un personnage nommé Khâsakhmoui, qui est bien un roi comme le prouve le déterminatif de la statue d'homme debout, coiffé du bonnet de la Haute Égypte, tenant à la main le fouet et un emblème indéterminé : c'est le Khâsakhmoui, dont M. Amélineau a découvert le tombeau à Abydos, et dont M. Quibell a trouvé une porte monumentale à Kom el-Ahmar. J'ai indiqué l'an

1. Quibell, *Slate Palette from Hieraconpolis* dans la *Zeitschrift*, t. XXXVI, p. 81-84.

2. Quibell n'a relevé que la mention de la page 241, fig. 811, dans J. de Morgan, *le Tombeau royal de Négadah*. Il me semble reconnaître le même nom p. 223, no 780, et p. 236, nos 789, 791, sous une forme très cursive, avec un signe de plus, un *s*, complément phonétique du signe indécis *monkh* (?), *ouaz* (?), *khak* (?), etc.

3. Spiegelberg, *Ein neues Denkmal aus der Fruhzeit der ægyptischen Kunst*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 10.

dernier les raisons qui me portaient à classer ce roi vers la fin de la IIIe dynastie [1], et elles ont été adoptées assez généralement. Le second, roi [2], dont le nom manque, avait son avènement commémoré au second mois — sans adjonction de saison —, le 23, mais nul indice ne trahit son nom. Comme Sanofroui occupe à lui seul toute la sixième rangée, il est probable que celui-ci était son prédécesseur immédiat, soit peut-être Houni, ce qui ferait de Khâsakhmoui le prédécesseur de Houni. Avec Sanofroui nous arrivons aux parties solides de la vieille histoire d'Égypte, à celles que l'on a restituées d'ancienne date.

Il semble bien que le schème général des chapitres consacrés à ces vieux rois ait été partout le même. Chacun d'eux était, comme je l'ai dit, séparé du précédent par un trait vertical qui coupait toute la rangée. Deux de ces traits subsistent encore aux rangées 2 et 5. Chaque rangée se partage à son tour en trois registres horizontaux : 1° en haut un registre étroit contenant le nom du prince avec des indications diverses : seul, le nom de *Noutir-ni* est conservé suffisamment, ainsi qu'on l'a vu déjà, mais on distingue la fin d'une autre mention analogue à la troisième rangée ; 2° la suite des mentions de culte, disposées en colonnes verticales, séparées l'une de l'autre par une ligne recourbée au sommet, qui est une variante du signe des années : la mention de la fête semble pendre de la pointe recourbée, de la même manière que les signes des panégyries pendent de la tige des années dans certaines représentations bien connues ; 3° au troisième registre, comme M. P. l'a dit, des notations de mesures en coudées et subdivisions de coudées, qui marquent probablement les quantités de terrain affectées par les rois à payer les frais de la cérémonie. Le registre médial commençait, après la ligne de séparation de règne, par une date, suivie des deux mentions, *Samtaoui*, puis *rer hà*, qui se rapportent à l'une des cérémonies du couronnement et rappellent l'avènement officiel du souverain : Le *Sam-taoui* était l'acte par lequel le roi attachait la plante du Nord à celle du Sud, et qui lui permettait d'affirmer qu'à l'exemple des dieux il réunissait les deux Egyptes sous son autorité. Le *rer hà* était la cérémonie dans laquelle le prêtre ou le roi officiant tournait autour d'une statue, quatre fois à l'ordinaire, une fois pour chacune des quatre *maisons* en lesquelles on divisait le monde : cette seconde mention répondait probablement au rite que l'on célébrait à cette occasion autour de la statue du roi commémoré. Dans ce qui suit on trouve la mention de fêtes aux barques sacrées de diverses espèces, mais dont la principale est la *Shosou-horou* : le festival de la *Shosou-Horou* revient jusqu'à neuf fois avec la mention *tonouit* à propos du roi *Noutir-ni*, sans que je devine ce que signifie cette allusion. Il faudrait d'ailleurs une étude approfondie pour arriver

1. Cf. *Revue critique*, 1897, t. II, p 437-441.

2. Le graveur avait oublié la date de l'avènement, et il l'a intercalée, après coup ce semble, dans le paragraphe réservé au règne précédent, celui de Khâsakhmoui.

à comprendre le sens de chaque cérémonie, et l'utilité de la barque qui y était attachée. Une des particularités les plus curieuses est celle qui unit la *course d'Apis* à la sortie ou au couronnement du roi : ainsi, on trouve au compte de *Noutir-ni*, d'abord *Lever du roi du Delta*, *Lever du roi du Saïd ; course de l'Apis (vivant?)*, et six cases plus loin, *Lever du roi du Delta; deuxième fois, course d'Apis*. La chapelle funéraire est nommée, puis des domaines funéraires ou des villes qui étaient sans doute intéressées au culte royal. Une fois il est question de la fête du massacre des Bédouins[1], que j'avais cru commémorer une victoire d'un roi de la XIIe Dynastie sur les Nubiens, à l'exemple de Rougé. En songeant aux représentations du tombeau de Montouhikhopshouf, je suis porté à croire qu'il s'agit de quelque épisode des guerres solaires ou osiriennes, dont l'anniversaire aurait été célébré pendant longtemps par un sacrifice humain.

Avec Sanofroui, les chapitres consacrés à chaque souverain s'allongent : évidemment, cette époque avait laissé aux Égyptiens, comme à nous-mêmes, plus de souvenirs que la précédente. Toute la quatrième dynastie a disparu avec les portions perdues du monument, et ce sont les rois de la cinquième qui reparaissent sur ce qui nous a été sauvé de la face postérieure, Shopsiskaf, Ousirkaf, Sahourî, puis avec le très douteux Souhtes(?) Nofiririkerî. Là, le titre indique clairement ce que le texte représente : c'est ce que *le roi X a fait en monument de lui-même aux Ames d'Héliopolis*. Le détail en sera curieux à éclaircir, et ce que l'on en saisit à première vue répond aux enseignements que nous fournissaient déjà les autres documents de cette époque. Pour n'en citer qu'un exemple, il y est dit que sous un des rois il avait été rapporté du Pouanit, des gommes parfumées *(anati)* par huit myriades : voilà une des plus anciennes parmi ces expéditions pacifiques au Pouanît qui préoccupèrent tant les Pharaons de toutes les époques. Une quantité de pierres précieuses avait été rapportée de même du pays de Fakaït, c'est-à-dire de la péninsule Sinaïtique. Je n'insiste pas : le peu que j'ai dit suffit à prouver quelle reconnaissance nous devons à M. Pellegrini pour avoir mis la pierre de Palerme à notre disposition, et pour en avoir éclairci la signification dans les pages trop peu nombreuses qui accompagnent ses planches de fac simile.

G. Maspero.

Cl. Lindskog, **Beitraege zur Geschichte der Satzstellung im Latein.** Lund, H. Mœller, 1896. 60 pp. in-4°.

M. Lindskog étudie dans ce travail la disposition des incises dans la

1. Voir pl. I, 3e registre, 2e case à droite.

phrase et la période. Il attribue à un besoin d'unité l'usage de placer le verbe à la fin. On pourrait préciser en rattachant ce procédé au caractère synthétique des langues anciennes qui se manifeste, notamment en latin, de tant de manières dans la construction et dans la syntaxe. Cet usage est d'ailleurs plus constant, comme le constate M. Lindskog, dans la proposition subordonnée que dans la principale. On y déroge quand l'unité de la phrase est autrement assurée, surtout quand deux mots, en rapport grammatical, sont séparés et encadrent la phrase : *Magna proponit his qui occiderint praemia* (Cés.). M. L. eût pu ajouter que c'est le cas ordinaire de la langue poétique, qui dispose les mots importants et grammaticalement unis à des places symétriques et déterminées par le rythme; voir les observations délicates de M. Frédéric Plessis, *Traité de métrique grecque et latine*, pp. 36 et 275.

Les conclusions de M. Lindskog, qui ne sont pas toutes neuves ni imprévues, valent surtout par les considérations et par les remarques de détail dont il les entoure. Il applique le procédé généralement usité dans l'étude de toutes les questions relatives à la subordination : il ramène la phrase complexe à l'état paratactique. De là les principes suivants : les propositions subordonnées occupent la place qu'elles auraient si elles étaient indépendantes; si la subordonnée équivaut à une parenthèse ou se rapporte à un seul mot de la principale, elle est enclavée ; sinon, elle précède ou suit la principale d'après le rapport logique existant entre les deux incises[1]. Ainsi, la nature de certaines propositions leur assigne par là même une place habituelle : les propositions relatives d'un caractère général seront en tête, les propositions consécutives et finales seront à la fin de la période. Il est clair d'ailleurs que le sens et le contexte peuvent amener un renversement de l'ordre habituel. M. L. étudie en particulier les propositions conditionnelles et les interrogatives indirectes. Il y a lieu de distinguer, parmi les premières, entre celles qui commencent par *si*, plus souvent en tête (dans Plaute 378 exemples sur 595 cas), et celles qui dépendent de *nisi* et *ni*, ordinairement en seconde place (dans Plaute 98 exemples sur 158 cas). — A cette occasion, M. L. fait sur les variations de l'usage de *ni* des observations très justes qui complètent et corrigent le travail de M. O. Brugmann sur cette conjonction. La construction de l'interrogation indirecte est devenue moins libre à mesure que la subordination de ces propositions s'accentuait davantage. Dans Cicéron, où la dépendance est complète et affirmée par l'emploi du subjonctif, l'interrogation est toujours à la seconde place, s'il n'y a pas de raison spéciale et étrangère à la nature de la subordonnée d'adopter un ordre différent. De plus, certaines nuances de la pensée exigeaient en un temps voisin de l'époque

---

1. Ces principes ne semblent pas toujours devoir être acceptés sans restriction; voir Wœlfflin, *Latein. und roman. Comparation*, p. 49.

paratactique que la subordonnée fût en première place : ainsi les questions délibératives : *Quid agam aut quid comminiscar, ratio de integro ineundast mihi* (Tér. *Ht.* 674). Cet ordre est surtout régulier avec les propositions délibératives dépendant de *nescio*. Au contraire, toutes les questions à l'indicatif dépendant de *nescio* précèdent le verbe principal chez les comiques. A propos des propositions enclavées, M. L. étudie en détail les propositions relatives. Parmi ses nombreuses observations, très précieuses, je note celle-ci. En latin classique, on s'attache à rapprocher le plus possible le démonstratif antécédent de son relatif ; en latin archaïque, le démonstratif est plutôt en tête de la première proposition. Cela s'explique par un affaiblissement de la valeur des démonstratifs. Dans le latin archaïque, ils ont conservé leur caractère déictique. Dans le latin classique, ils n'ont plus guère d'autre rôle que d'annoncer le relatif ; aussi l'antécédent incolore *is* est-il beaucoup plus employé en latin classique qu'en latin archaïque, où *hic*, *ille*, *iste* sont habituels, et ce pronom *is* est beaucoup plus souvent rapproché du relatif que les autres démonstratifs.

M. L. détermine enfin la place de la proposition subordonnée à une autre subordonnée. L'enclave est fréquente dans Cicéron, rare dans Plaute qui préfère la postposition. Les deux auteurs évitent de faire précéder cette incise, mais encore plus Cicéron que Plaute.

Ce dernier fait est à noter. De l'ensemble du travail de M. L. on peut constater une évolution de la langue dans le sens de la restriction.

Les statistiques de M. L. ne concernent que Plaute et les *Philippiques* de Cicéron. Il y aurait lieu d'étendre le champ des recherches et de les faire porter d'une part sur les historiens, d'autre part sur les poètes. Beaucoup de grammairiens ont une disposition à exclure ceux-ci de leurs études sous prétexte que la métrique influe sur la langue. Il y a là une équivoque. D'une part, la métrique ne peut pas influer sur les lois générales de la langue et, si les poètes ne parlent pas absolument le même latin que les prosateurs, nous constatons que souvent ils nous ont conservé d'anciennes constructions et des emplois qui nous reportent aux plus lointaines origines. Il n'y a pas dans Virgile de « solécismes » poétiques. D'autre part, les poètes concilient les tendances de la langue avec les exigences de l'oreille, et cette adaptation même nous révèle, d'une façon différente mais non moins instructive, ces mêmes tendances constatées chez les prosateurs. On ne peut rejeter a priori un fait parce qu'il se présente chez un poète ; mais on doit se demander si la métrique a concouru à sa production et dans quelle mesure. Même dans les phénomènes grammaticaux les plus strictement « poétiques », les poètes n'ont pu que se servir d'éléments préexistants, en développant par exemple un usage plus rare. Il arrive enfin en bien des cas, ainsi dans l'emploi des temps et des modes, qu'ils ont des exigences et des précisions plus grandes que les prosateurs. Il faut prendre garde de perpétuer, par des scrupules d'apparence scientifique, la vieille

erreur scolaire des licences poétiques. La période poétique mériterait donc une étude d'ensemble. Elle est, du reste, la préface nécessaire d'un travail analogue sur Tite Live et Salluste.

Le mémoire de M. L. indique la méthode à suivre. C'est la méthode de statistique tempérée par l'intelligence des textes. Il est indispensable de noter cette restriction et de féliciter M. Lindskog d'avoir montré d'autres qualités qu'une exactitude mécanique. La littérature grammaticale est encombrée de statistiques minutieuses, exactes et inutilisables.

Paul Lejay.

N. Fairley, **Monumentum Ancyranum.** Philadelphie, 1898, in-8°, 91 pages. Prix 60 cents chez P. S. King and Son, Londres.

Ce n'est point une édition originale des *Res Gestae Divi Augusti* que l'auteur donne dans ce fascicule, mais une adaptation de l'édition de M. Mommsen aux besoins des étudiants américains et anglais. Le texte, en caractères courants, est accompagné d'une traduction anglaise et de notes puisées dans le travail de M. Mommsen ou dans des articles de date postérieure (cités à la page 89). L'auteur est au courant de la question et a apporté à son travail une consciencieuse exactitude.

R. C.

P. Allard. **Études d'histoire et d'archéologie.** Paris, 1899, in-8°, 436 pages. chez Lecoffre.

Ceci n'est point un livre destiné aux savants, mais aux gens du monde : M. Allard y a réuni un certain nombre d'articles écrits par lui à diverses époques et dans différentes revues. Aucun lien ne relie entre eux les chapitres, sinon l'esprit dans lequel ils sont conçus. « Il est une chose au moins qu'on y trouvera dit l'auteur dans sa préface, le même esprit chrétien que Dieu m'a fait la grâce de pouvoir mettre dans tous mes livres, la conviction, chaque jour plus forte, que le christianisme donne seul du prix à l'histoire comme à la vie, explique le passé, console parfois du présent, empêche de désespérer de l'avenir. » Cette déclaration si nette rend toute discussion superflue ; car s'il y a quelque chose où la critique puisse se prendre dans ce recueil, ce n'est ni à la science de l'auteur, ni à sa compétence dans les questions d'antiquité chrétiennes. Nous retrouver ici l'une et l'autre, cachée sous l'enveloppe d'une exposition fort attrayante. Certains chapitres méritent d'être signalés : celui où M. A. traite de la philosophie antique et de l'esclavage, celui où il rend compte d'un travail du P. Germano sur la maison des martyrs saint Jean et saint Paul, au Célius, et les pages spirituelles où il montre que le mouvement féministe actuel est un retour à l'état de choses romain. Dans un autre

ordre d'études on lira avec fruit l'analyse du livre de Fustel de Coulanges sur *l'Alleu et le domaine rural* et l'article intitulé *Paysans et petits nobles à la fin de l'Ancien Régime.*

R. C.

Eugippii Vita Seuerini. Denuo recognouit Th. Mommsen. Accedit tabula Norici. (Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum ex Monumentis Germaniae historicis recusi). Berolini, apud Weidmannos. 1898. xxxii-60 pp. In-8. Prix : 1 Mk. 60.

Séverin, après une sorte de noviciat ascétique passé en Orient, vint après l'an 453, dans le *Noricum ripense*, mener la vie d'un missionnaire et d'un thaumaturge. Le récit qu'en a fait Eugippius, son contemporain, est connu des historiens et des géographes pour les renseignements donnés sur la région et sur cette période de l'histoire des invasions, des latinistes et des romanistes pour la langue curieuse et incorrecte du narrateur. Le document a le grand mérite d'être daté : il a été écrit à Naples en 511. En 1886, M. Knoell en avait donné une édition. Depuis lors, M. Mommsen était en désaccord avec M. Knoell au sujet de l'établissement du texte. L'édition précédente, due à Sauppe et insérée dans la série in-4° des *Monumenta* en 1877, lui paraissait fondée sur une vue plus juste de la question ; mais Sauppe avait eu trop peu de manuscrits à sa disposition. M. Mommsen vient enfin de donner une conclusion à ses critiques en reprenant le travail pour l'édition manuelle des *Monumenta* [1].

Les manuscrits connus jusqu'à présent se divisent en deux classes. La première, originaire de Naples et de la Campanie, base du texte de Sauppe, est représentée principalement par *L* (Chapitre de Latran 79, xe siècle), *K* (Sublacensis 2, xie siècle), *C* (Mont-Cassin 145, xie siècle), *G* (Vat. 1197, xe siècle) ; la deuxième, originaire de Bobbio et de la Haute-Italie, base du texte de M. Knoell, comprend surtout *T* (Turin F. IV, 25, xe siècle, originaire de Bobbio), *N* (Vallicellane XII, xiie siècle), *A* (Ambros. D 525 inf., xie siècle), *M* (Ambr. I 61 inf., xi-xiie siècle). La première classe est supérieure à la seconde. 1° Ses fautes, plus rares, sont généralement des lapsus, non des interpolations réfléchies. La seconde classe présente, entre autres (11, 4), l'insertion d'un passage de la chronique de Prosper ; en revanche, le deuxième et le troisième des miracles racontés à la fin de la biographie ont été supprimés dans cette rédaction. D'une façon générale, le style paraît avoir été retouché et corrigé. 2° La vraie forme des noms propres, *Tiburnia*, *Ferderuchus*, *Giso*, conservée dans les mss. de la première classe a été altérée dans ceux de la seconde :

---

1. Voir aussi les deux articles de M. Mommsen dans l'*Hermes*, XXXII, 454 et XXXIII, 160.

Tigurnia, *Fredericus*, *Gisa*. 3° Le texte de la première classe est attesté au moins dès le VIII^e siècle (Anonyme de Valois et *Gesta episcoporum Neapolitanorum*).

A ces arguments s'en ajoutent d'autres tirés de la collation de manuscrits dont Sauppe et M. Knoell ne connaissaient pas la vraie nature. M. Mommsen a eu les collations totales ou partielles de 47 manuscrits. Il a pu dès lors isoler deux autres classes, *S*, originaire d'Italie et fortement interpolée, *R*, dérivée d'un manuscrit offert par le chorévêque Madaluinus à l'évêque Burchard de Passau en 903. Ce dernier texte a subi également de notables interpolations dues en partie au désir d'identifier les noms de lieux. Cette préoccupation s'explique par le fait que tous les manuscrits de cette classe proviennent de la région du Danube. Les deux classes *R* et *S* n'ont pas d'utilité en elles-mêmes ; mais sur certains points douteux, elles permettent de décider entre les deux autres, car à travers leurs interpolations elles remontent à un manuscrit italien plus ancien que tous ceux que nous possédons.

L'annotation critique fournit les variantes des huit mss. *LKCG TNAM*, un choix de *R* et de *S*, et, pour certains passages, les variantes complètes de la totalité des manuscrits collationnés. M. M. a donc suivi les mêmes principes que pour son édition récente de Solin.

Il est superflu d'insister sur les mérites de ce travail. On remarquera seulement que deux des arguments dont M. M. s'est servi ici pour décider entre deux familles de textes (plus haut 2° et 3°), sont de même nature que les arguments présentés dans la discussion du rapport des deux classes de manuscrits de César. Il se constitue dans les questions de critique une série de *loci communes* qui forment peu à peu les éléments d'une méthode générale.

La notice qui précède le texte contient, en dehors des discussions critiques, tous les renseignements positifs que l'on peut recueillir sur Séverin et sur Eugippius. C'est dire que M. Mommsen a réuni beaucoup de faits précis en quelques pages.

P. L.

Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis; ediderunt Socii Bollandiani. Fasc. I, A. Caecilia. Bruxellis (Institut des Bollandistes), Via dicta « des Ursulines », 14. 1898. Pp. 1-224. Prix de l'ouvrage complet : 40 fr. en souscription.

Les Bollandistes entreprennent un travail considérable qui sera accueili avec la plus grande reconnaissance. C'est le catalogue des éditions de tous les documents hagiographiques écrits en latin antérieurement au XVI^e siècle : vies et passions, homélies ou sermons renfermant des narrations hagiographiques, récits de translations, de miracles, etc. On remarquera l'étendue de ce plan, qui comprend non seulement

des pièces d'un caractère défini, comme les passions, mais aussi toutes celles qui contiennent des récits analogues. Les recherches se trouvent porter dès lors sur l'ensemble de la littérature. Non seulement on est renvoyé aux *Gesta episcoporum* ou à des ouvrages comme le *Gloria confessorum* de Grégoire de Tours, les *Vitae patrum* et les Dialogues de Grégoire le Grand : ce sont moins des œuvres unitaires que des agrégats de légendes; mais les auteurs ont dépouillé des compilations, comme celles de Vincent de Beauvais, des ouvrages comme les poèmes de Prudence, les sermons de saint Augustin ou le *De laudibus uirginitatis* d'Aldhelm. On se demande dès lors par suite de quel bizarre raisonnement ils ont exclu les documents épigraphiques. Je n'ai pas vu mentionnée l'inscription de Damase consacrée à sainte Agnès. Est-ce par une conséquence du même principe contestable que le nom d'Adauctus manque totalement? Il eût fallu tout au moins renvoyer à Félix. Les textes dits littéraires sont au contraire catalogués avec le soin qu'apportent à cette besogne des experts comme les Bollandistes. L'*incipit* et l'*explicit* de chaque pièce est donné, les rédactions diverses sont indiquées (le plus souvent par l'indice *mut.* = *mutato sermone*), les éditions signalées sauf pour les textes très répandus : cependant le renvoi à la Patrologie latine de Migne est toujours fait. Les auteurs préviennent eux-mêmes qu'ils ont dû s'abstenir de chercher à être complets en ce qui regarde les bréviaires incunables. Cette catégorie de documents, difficiles à rassembler, offre, en effet, peu d'utilité pour le but surtout littéraire et historique poursuivi par les Bollandistes. Certains recueils de miracles sont détaillés article par article, parce qu'ils ne présentent, dans les divers manuscrits, ni le même ordre, ni la même étendue. Tels sont ceux de sainte Barbe (932-955, 956 971) dans le présent fascicule.

Les auteurs ne pouvaient entrer dans la critique des documents catalogués ni dans la bibliographie des études critiques consacrées à chacun d'eux. Çà et là une indication rapide fixe sur le caractère d'une pièce (cf. n° 430 *mut.*, sur les « travaux » de Wolfgang Lazius), sur les documents concomitants (n. 6), ou sur la personnalité du saint (distinction de saint Antonin de Placentia avec l'auteur de l'Itinéraire). Mais souvent le seul débrouillement des pièces et des rédactions apporte déjà une lumière dans la confusion des traditions : on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur certains articles, ceux de saint Augustin ou de l'apôtre saint André, pour s'en convaincre. Chaque personnage est suivi d'une date et du quantième de la fête. La date manque pour Ansfridus. Cette indication est donnée en dehors de tout parti-pris dans les polémiques locales. On trouve donc deux et même trois dates à la suite des noms de saints « apostoliques », comme Agoardus, Amadour, Aspren, Austremoine. Alexis est placé « ante an. 435 », Andoche « sub Aureliano ».

On voit les services que peut rendre un tel catalogue. Il en est d'autres auxquels on ne songe pas d'abord. C'est une liste de tous les noms latins de saints, avec les références précises qui permettent d'identifier un

personnage presque toujours sans autre recherche. C'est donc en fait pour une partie considérable une sorte de martyrologe universel conçu à un point de vue tout objectif. On y trouvera même les anonymes mentionnés sous la désignation qui les caractérise : ainsi les *Duo Amantes* de Grégoire de Tours (*gl. conf.* 31). Les différentes formes de chaque nom sont données à leur place avec renvoi (Aufridus manque ; voir Ansfridus). Des renseignements d'histoire littéraire, souvent difficiles à obtenir avec cette précision, sont consignés ici pour les temps et les pays les plus divers L'histoire de l'humanisme trouve ainsi des références à Guarino de Vérone (379), Ambrogio Traversari (385), M. Vegio (600).

Ces détails suffisent pour le moment. L'ouvrage formera deux volumes et comprendra le relevé de sept à huit mille documents. Le fascicule publié n'en compte que 1,499. La suite nous donnera l'occasion de revenir sur ce précieux instrument de travail.

Paul Lejay.

La lettre I du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française par Frédéric Godefroy, 90 et 91e fascicules, librairie Émile Bouillon. Prix : 10 fr.

Ce *Complément* diffère complètement de ce qu'il était dans les premiers fascicules dont j'ai rendu compte dans la *Revue* : on a retranché avec raison ce qui était superflu et surabondant, surtout les mots savants ou factices des xve et xvie siècles, et l'on n'a plus admis, sauf quelques exceptions, que les mots qui sont restés dans la langue moderne. Faire l'historique de ces vocables, en rechercher l'origine plus ou moins lointaine, en donner les graphies diverses et la variété de leurs significations encore en usage ou disparues, tel est le but que les continuateurs de ce *Complément* se sont proposé. Ils ne l'ont pas toujours atteint, mais parce que je vais donner pour la lettre I une assez longue liste de mots dont l'historique est insuffisant ou incomplet, cela ne veut pas dire du tout que d'autres après moi ne leur découvriront pas une origine encore plus reculée. Cette chasse à travers les vieux livres m'a toujours passionné, peut-être parce que la portion vive de l'histoire des mots, comme l'a dit M. Brunetière, est justement l'histoire de leurs commencements.

Indigestion apparaît tout au commencement du xiiie siècle. A la même époque, et dans le premier quart du xive siècle, j'ai rencontré les mots suivants : *Ignition, immuable, imprimer, incessamment*, l'adverbe *incontinent, index, s'indigner*, sous la forme *s'endeigner, indignité, individu, induire, information, informer, intercesseur* usité en même temps que *entrecessor, intervalle, intervention, intimation*.

Au xive siècle, et dans les dix premières années du xve, sont d'un usage plus ou moins fréquent : *Ignare, ignominieux, illicitement*,

imitateur, immodéré, immoler, immortellement, immutabilité, impétrant, implication, impliquer, importance, impropriété, imprudent, impureté, incirconcis inclusivement, inconnu, inconsidération, incroyable, indéclinable, indéfini, indicible, indigète, indu, inexcusablement, inextricable (vers 1375), *infatigablement, inférieur, infiniment, infirmité, inhiber, inhospitalité, inhumer* (1350), *inopiné, inscription, inscrutable, insensé, instant*, s. m., *instauration, insuffisant, insuffler* et *insouffler, interprétativement, intention, invective, invétérer, inviolablement, invitation, inviter, irrecouvrable, isard* et *ivrognerie*.

Au XVe siècle, existent déjà et sans doute avant cette époque : *Illico, illustrer, imbécile, immatriculer, impie* très fréquent dès lors et au XVIe siècle, *impudence, incompatibilité* (1466), *indice, inespéré, inexprimable, infanterie, insolent, intégralement, intéresser* (1423).

Voici encore une assez longue série de mots dont j'ai des exemples plus ou moins antérieurs à ceux qui sont cités dans le *Complément* : *Idiopathie* (1564), l'adjectif *imaginaire* (1502), *immodestie* (1552), *impératrice* (1539), *important* à la même date, *incongruité* (1520), *incorrectement* (1552), *incorruptibilité* et *inculper* (1542), *incurie* (1560), *indiquer* (1512), *indisciplinable* qui par la faute de l'imprimeur n'est suivi d'aucun exemple (1561) et dont le premier sens est : celui ou celle qui n'est pas susceptible d'instruction, *indubitable* et *insertion* (1535), *insociable* (1552), *intempéré* (1516), *intendance* (1537), *intervertir* (1596), *invectiver* (1542), *inversion* (1552), *irritable* avec le sens qu'il a aujourd'hui (1542).

Ce qui me fait un peu croire que feu Godefroy avait entrepris sans une préparation suffisante (on ne peut pas tout embrasser à la fois) ce *Complément* qui devait servir à l'historique du français moderne, c'est qu'on n'y trouve pas même un assez grand nombre de mots dont les Dictionnaires n'attestent en général l'emploi qu'aux XVIIe, XVIIIe et même XIXe siècle, quoiqu'ils aient été en usage au XVIe siècle, et quelques-uns même dès le XIVe et XVe, comme : *indivisément, inconsolé, indéfiniment, incommutablement, impôt, imaginable, intangible*. Pour le XVIe siècle ajoutons : *ichnographique* (1584), *ilote* (1597), *impassiblement* (1577), *impénitence* à la même date, *impitoyablement* (1597), *incendier* (1596), *incessible* (1583), *incommutabilité* (1577), *incompréhensibilité* (1553), *inconséquent* et *inconséquence* (1552), *incrédibilité* (1520), *incriminer* (1585), *indispensable* (1584), *infamant* (1596), *inopportun* (1559), *inorganique* (1584), *insomne* (1555) qui devance *insomnie* (1611), *instrumenter* (1507), *intentionnel* (1580), *introuvable* (1560). Il n'eût pas été inutile à l'histoire de notre langue de montrer que *indiscipline* est employé en 1613, *infatuation* en 1622, *intégrant* en 1612, *implacablement* en 1613, *insistance* en 1626, mot qu'on n'attribuera plus à Mercier, mais à *maistre Simon d'Olive du Mesnil, conseiller du roy, au siège présidial de Tolose*.

Pour finir, je citerai quelques mots dont certaines acceptions rares ou

vieillies n'ont pas été relevées, par exemple : *illumination*, action de recouvrer la vue, « l'illumination des aveugles et autres semblables guérisons ». *Imaginatif* a été synonyme de « triste, mélancolique », et « *immodeste* » a signifié « immodéré », *immodestement*, « avec excès, sans retenue », et *immôdestie*, « dérèglement, intempérance, manque de mesure ». — Lucain tue le lecteur de ses longues comparaisons, antithèses, déclamations, philosophie, astrologie, et pour mieux parler, de son immodestie, *Jules Scaliger*. *Improbable*, dans l'exemple cité sous ce mot, signifie plutôt « mauvais, désagréable au goût », que « peu probable ». Souvent *improbité* est l'équivalent de méchanceté, *inanité* d'inanition, *inconstance* de faiblesse, *ingratitude* d'amertume. « L'ingratitude de l'aloe et myrrhe » ; *indéterminé* de fou, d'aliéné, *impatient* d'intolérable. « Il n'est rien plus aspre ne tant impacient enfermeté que souffrir ensemble poureté et vieillesse », *Alain Chartier*. Rien n'est moins rare que *inexplicable* avec la signification d'inextricable, « labyrinthe inexplicable », et *intestable* avec celle de peu sûr, dangereux, — vain, frivole, — souillé, impur. Sous les mots *indulgence* et *infusion*, ces deux exemples étaient à citer : « Lesquels avoient en feu, pain, vin et viande, dépendu la somme et *indulgence* de quarante-quatre freluquets de trois blancs la pièce. » — « Que les médecins excusent un peu ma liberté; car par cette mesme *infusion* et insinuation fatale, j'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine. »

A. DELBOULLE.

Histoire de la Langue et de la Littérature françaises, des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Tome VI : Dix-huitième siècle. Paris, A. Colin, 1898; un vol. gr. in-8, de 900 pages, avec 25 planches (fascicules 45-55).

Je continue à signaler ici, au fur et à mesure de leur apparition, les volumes de l'*Histoire de la Langue et de la Littérature françaises* publiée sous la direction de M. Petit de Julleville [1]. Voici le tome sixième, qui forme un gros volume de 900 pages, ce dont personne ne s'étonnera, puisqu'il renferme l'histoire complète du XVIII^e siècle. Il s'ouvre par deux chapitres dûs, l'un à M. P. Robert (*Les Précurseurs : Fontenelle, La Motte, Bayle, l'abbé de Saint-Pierre*), l'autre à M. L. Ducros (*D'Aguesseau, Rollin, Vauvenargues*) : et ces chapitres — bien faits d'ailleurs — sont certes utiles pour établir un lien entre le XVII^e siècle et l'époque qui a suivi, ils sont même indispensables pour montrer la transformation qui s'est opérée à ce moment-là dans les esprits. Malgré tout, je me demande si, dans le choix de ces noms, on n'a pas cédé un peu aux traditions consacrées par nos manuels, et s'il

1. Voir la *Revue critique* du 14 décembre 1896, celle du 14 juin 1897, et celle du 13 juin 1898.

n'y a pas quelques-uns de ces auteurs dont il faudra arriver un beau jour à « désencombrer » notre littérature, puisqu'aussi bien ils n'ont pris qu'une part médiocre, pour ne pas dire nulle, à l'évolution de la pensée française : c'est au bon Rollin que je songe, et au chancelier d'Aguesseau.

Passons, sans plus tarder, aux figures de premier plan. Le *Montesquieu* de M. P. de J. (chap. IV) est bien ordonné, suffisamment complet : contre les idées connues de M. Brunetière, M. P. de J. soutient qu'il y a un plan dans l'*Esprit des Lois*, et que ce plan est visible, tout en avouant qu'il n'a pas été suivi de très près. La question est trop complexe pour que j'essaie à mon tour de l'aborder ici. Ce que je ne puis absolument pas concéder à M. P. de J. c'est que Montesquieu soit seulement « le premier des écrivains du second ordre » : non, il est mieux que cela, et, sur ce point, décidément c'est l'opinion traditionnelle qui est la bonne. Le *Voltaire* de M. Crouslé (chap. III) est bien curieux, curieux parce que l'auteur y fait des efforts — et qu'on sent — pour tenir la balance égale, pour ne pas trop maltraiter Voltaire qui évidemment ne lui est guère sympathique. Avec une perspicacité aiguë, M. Crouslé fait voir le peu qui surnage de cette œuvre immense, et constate combien de gens parlent de Voltaire sans l'avoir jamais lu (ce qui était déjà vrai de la bourgeoisie de 1830) : vers la fin le réquisitoire se dessine et se passionne, quand Arouet est accusé de faire consister la la vertu dans un « entier relâchement », de « dissoudre les mœurs et les croyances ». Ce pauvre Voltaire est bien malmené par nos critiques contemporains : les uns, le jugeant au point de vue intellectuel, le réduisent à n'être qu'un « chaos d'idées claires », ce qui est plus spirituel que juste ; les autres l'accusent d'être un moraliste dangereux, ce qui peut du moins se soutenir. Allons ! la bataille n'est pas près de finir autour de son nom. — Le chapitre VI est consacré à Jean-Jacques Rousseau (avec Bernardin de Saint-Pierre formant appendice) : il est signé de M. F. Maury, et m'a paru un peu dense. Les *Confessions*, qui sont à bien des égards l'œuvre la plus étonnante de leur auteur, méritaient d'être appréciées avec un peu plus d'ampleur, et je ne trouve pas, pour tout dire, qu'après avoir lu ces pages on ait une sensation très vive de tout ce que Jean-Jacques a apporté de nouveau dans notre littérature.

Le chapitre sur Buffon (chap. V) précède celui de Rousseau : M. Félix Hémon y a jugé son auteur avec sympathie et compétence (même au point de vue scientifique), il y a longuement expliqué sa théorie du style et de l'emploi des termes généraux. C'est M. L. Brunel qui s'est chargé de deux chapitres considérables, l'un sur l'*Encyclopédie* (chap. VII), l'autre sur les *Salons, la Société, l'Académie* (chap. VIII) : tous les deux sont bons, un peu touffus peut-être, mais d'autant plus instructifs qu'ils sont plus remplis de faits. Nous avons là un résumé consciencieux de ce mouvement infiniment complexe dont l'Encyclopédie reste le centre. En traitant *Le Roman* (chap. IX), M. Morillot a

parlé en fort bons termes, comme on pouvait s'y attendre, de Le Sage, de Marivaux, de Prévost : on pourrait regretter seulement qu'il ait été un peu bref sur cette œuvre passionnelle et vraiment hors de pair qui a nom *Manon Lescaut*. On pourrait trouver aussi qu'à propos de la *Nouvelle Héloïse*, il revient (avec plus de développement du reste) sur quelques-unes des idées qui se trouvaient déjà dans le chapitre VI : mais il n'y a point de reproches à lui en faire, puisqu'à vrai dire le plan de l'ouvrage rendait ces redites à peu près inévitables. La preuve, c'est que dans le chapitre X *(Les Mémoires et l'Histoire)*, M. Émile Bourgeois a repris lui aussi, à propos de Mme d'Épinay, de Marmontel, etc., certains détails précédemment donnés par M. Brunel : mais surtout, au début du chapitre, pourquoi avoir ramassé des mémorialistes comme Buvat, Marais, dont les œuvres sont précieuses — je le veux bien — mais purement documentaires, et dont on doit se demander, en fin de compte, à quel titre ils viennent figurer dans une histoire de la Littérature française ? Ce serait, ou jamais, le cas de renouveler les réserves que je faisais, en commençant, à propos de Rollin et de d'Aguesseau.

L'étude sur le *Théâtre* au XVIIIe siècle est de M. Henri Lion : elle tient tout entière dans un chapitre (chap. XI), et ce chapitre est naturellement très chargé, puisqu'il a fallu y faire entrer la tragédie, la comédie, de *Turcaret* au *Mariage de Figaro*, sans parler du drame de Diderot (et d'un appendice sur la Comédie-Vaudeville). De là un peu de gêne pour l'auteur, qui a coupé par exemple en deux tranches le théâtre de Voltaire (à la date de 1748), sans que peut-être le besoin s'en fît sentir : le sujet était trop complexe, et il eût été sage, je crois, de le répartir en deux chapitres au lieu d'un. Viennent ensuite les *Poètes* (chap. XII), et chronologiquement nous voilà ramenés à Jean-Baptiste Rousseau, dont M. P. de J. se débarrasse vite du reste, ainsi que des rimeurs subséquents, — trop vite à mon gré, et je suis forcé de l'arrêter. Car enfin tous ces poètes de boudoir, ceux qui ont enguirlandé la Pompadour, les Bernis, les Gentil-Bernard, Moncrif lui-même, il en est à peine fait une mention dédaigneuse : et je me demande cependant si, dans leurs petits vers, il n'y a pas toute une face de ce frivole et tragique XVIIIe siècle ? Il y a là des œuvres vieillotes et fanées, mais dont on ne tient plus assez compte, et qui mériteraient d'être replacées dans leur cadre pour bien faire comprendre les sentiments de ces générations. M. Petit de Julleville était pressé d'arriver à André Chénier, à qui est en réalité consacré le chapitre, et j'accorde que celui-là seul a eu du génie. Avec André Chénier nous gagnons tout naturellement l'époque révolutionnaire, et le chapitre XIII a en effet pour titre : *La Littérature sous la Révolution* : M. Chuquet lui a prêté un caractère historique, il s'est moins préoccupé, semble-t-il, d'y faire un ensemble que de donner sur chacun des hommes (orateurs, journalistes, poètes) un jugement sobre mais d'une netteté vigoureuse ; ce sont autant de petits médaillons bien en relief. Pour être complet, il me reste encore à

signaler les chapitres accessoires, ce qui ne signifie pas du tout que l'importance de ces chapitres soit médiocre, puisqu'ils viennent au contraire compléter heureusement le tableau du siècle. Ce sont d'abord les *Relations littéraires avec l'étranger* (chap. XIV), sujet revenant de droit à M. Texte, qui a commencé à défricher brillamment ce domaine, et qui nous donne ici un bon résumé de travaux plus considérables. M. Rocheblave, de son côté, a tracé une intéressante esquisse de ce que fut *L'Art français au* XVIII^e^ *siècle* (chap. XV). Puis, conformément au plan suivi, le chapitre XVI et dernier nous renseigne sur l'état de la langue. M. Brunot a bien raison de se plaindre du peu de secours que l'on a, lorsqu'on veut aborder l'étude de cette époque : point de travaux préliminaires, ni en France, ni en Allemagne, et (si l'on excepte le livre connu de M. Vernier sur *Voltaire grammairien*) aucune de ces monographies qui abondent sur notre ancienne langue, et même, à tout prendre, sur notre XVII^e^ siècle classique. Est-ce que le caractère trop uni, trop logique en quelque sorte, de la langue pendant cette période, a découragé par avance les observateurs ou leur a fait lâcher prise ? Il me semble cependant que l'œuvre de Rousseau, pour ne nommer que lui, serait une mine assez riche, et pourrait fournir matière à plusieurs études. Dans celle que nous offre ici M. Brunot, je relève avant tout des détails neufs et précieux sur l'histoire externe du français, sur sa diffusion ou son influence dans les diverses contrées de l'Europe pendant le XVIII^e^ siècle.

E. BOURCIEZ.

Augustin FILON. **Mérimée.** In-12. Paris, Hachette. 1898. 177 pp.

La collection des *Grands Écrivains Français* ne pouvait demander un volume sur Mérimée à quelqu'un de plus compétent en la matière que M. A. Filon. Il avait déja écrit, voilà tantôt quatre ans (1894), un *Mérimée et ses Amis* plein de recherches patientes qn'il avait dirigées avec beaucoup de soins dans tous les documents connus,et de renseignements précieux qu'il avait pu puiser à des sources encore ignorées. Ce nouveau travail n'annulera pas le premier, bien plus abondant en menus-faits chers aux amateurs, mais il le résume en un abrégé aussi substantiel que peuvent le souhaiter les lecteurs qui ne demandent qu'à se bien renseigner sur un écrivain célèbre. D'erreurs point : l'auteur a trop longtemps vécu dans son sujet pour n'en pas connaître tous les détours. Je me bornerai donc ici à signaler dans ce livre une chose assez nouvelle dans l'étude de Mérimée : l'impartiale indépendance des jugements. Pour la première fois, à ma connaissance, Mérimée y apparaît apprécié sans aucune de ces exagérations laudatives que sa situation de romantique rallié à l'Empire avait si longtemps entretenues autrefois dans l'enseignement officiel et dont la tradition s'était perpétuée inopinément

jusqu'à nous. Ici enfin ses défauts et ses lacunes sont mis en lumière sans parti pris avec ses vrais mérites. « Du conteur, dit en terminant M. F., on gardera seulement quelques pages concentrées et puissantes où revit le Mérimée des fortes inspirations. On regrettera qu'il ait failli à cette grande vocation de fonder le réalisme en France au XIX[e] siècle et que cet orgueilleux, devenu trop modeste, ne se soit cru bon qu'à combiner et à polir deux ou trois histoires à faire peur. Mais ses lettres sont là, elles le sauvent.... Ainsi Mérimée qui courait risque d'être écrasé entre Hugo et Balzac, entre les romantiques et les réalistes, d'être confondu dans la pléiade des hommes d'esprit de l'époque impériale ou de prendre rang parmi les romanciers de second ordre entre Charles de Bernard et Edmond About, redevient l'une des figures littéraires les plus importantes de son temps. » On n'était pas accoutumé, certes, à de telles appréciations. Peut-être contrarieront-elles maints lettrés, mais peut-être aussi en satisferont-elles beaucoup d'autres.

Raoul ROSIÈRES.

Ministère de la guerre. **Inventaire sommaire des archives historiques** (archives anciennes. Correspondance). Tome premier, premier fascicule, n° 1 à 1203. Paris, Imprimerie nationale, 1898. In-8; VII et 244 p.

Les historiens accueilleront sans doute avec joie l'apparition de ce premier fascicule de l'Inventaire sommaire des archives historiques du ministère de la guerre. Il contient 1203 numéros. On y trouve l'analyse de la correspondance des ministres et des généraux pendant le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV jusqu'à l'année 1693.

La publication de cet inventaire a été proposée par la Commission que M. Cavaignac avait créée au commencement de 1896 et qui se composait de huit membres : le général Vanson, président; MM. Sorel, Servois, Monod et Chuquet; le commandant Margueron, chef de la section historique; Hennet, sous-chef des archives administratives; Brun, chargé des archives historiques, secrétaire.

C'est M. Félix Brun qui a entrepris le travail et il y a déployé un soin qui mérite tous les éloges. Le signataire de cet article a surveillé la publication de l'Inventaire en qualité de commissaire responsable, et il a pu voir de très près le labeur patient de M. Brun et apprécier sa conscience scrupuleuse.

Il y avait aux archives historiques du ministère de la guerre un catalogue établi de 1822 à 1825, et la commission avait cru d'abord qu'il suffisait de le faire imprimer. Mais, en l'examinant avec attention, on put se convaincre qu'il était souvent incomplet et parfois même inexact. Ses désignations étaient presque toujours trop générales, et par suite d'un classement défectueux — sur lequel il est impossible de revenir, puisque les pièces sont reliées en volumes — il ne signalait pas aux

travailleurs des documents importants. On ne pouvait soupçonner qu'un volume catalogué sous la seule mention *Hollande* contenait aussi des pièces relatives à l'Italie ; qu'un volume consacré aux années 1635-1637 renfermait des papiers de 1641 ; que sous la rubrique *lettres adressées à Louvois* il y avait des lettres écrites par Louvois, etc. Il fallait donc entreprendre un catalogue nouveau, et M. Brun se mit à cette tâche avec courage [1].

Des exemples prouveront que l'inventaire de 1825 était trop succinct et que l'inventaire de 1898 est aussi complet que peut l'être un travail de ce genre.

Le catalogue de 1825 analyse ainsi le volume 21 : « Expéditions, année 1634 (matières religieuses, guerres, etc.) ». Celui de 1898 donne pour ce même volume la notice suivante : « Expéditions de l'année 1634. Ordonnances et règlements : paye des sergents-majors, passe-volants, rang des compagnies de cavalerie légère et des carabins ; fournitures d'étapes aux gendarmes, chevau-légers, mousquetaires de la garde du roi et de celle du cardinal ; une commission relative au procès d'Urbain Grandier, etc. 203 pièces ».

Prenons le volume 299. Le catalogue de 1825 dit simplement « Italie et Savoie, pièces originales, lettres reçues, année 1672 ». On lit dans le travail de M. Brun : « Dauphiné, Provence, Savoie, Piémont, Italie ; administration et affaires diverses, fortifications, approvisionnements des places et garnisons de Toulon, Pignerol, Monaco ; recrutement (notamment pour le régiment de Picardie) ; règlements relatifs à la solde et à la marche des troupes, aux trompettes et tambours, à la table des officiers ; captivité de Lauzun et de Fouquet ; protestants de Montélimar ; galères de Venise ; Français à Corfou et en Dalmatie, etc. 1672.—Lettres des ducs de Mantoue, de Savoie, Sforza, de Lesdiguières et d'Estrées, du prince de Monaco, du chevalier de Lorraine, des cardinaux Altieri, d'Estrées et des Ursins, de l'archevêque de Florence, de l'évêque de Grenoble, de l'abbé de Bourlemont, du marquis Giustiniani, des comtes de Grignan et d'Avaux, de Servien, Saint-Mars, Keller, d'intendants, commissaires des guerres, ingénieurs, de la duchesse de Toscane, de Mme de Monaco, etc, 171 pièces ».

On remarquera que M. Brun s'est attaché, dans le nouveau catalogue, à faire ressortir: 1° beaucoup de localités ; 2° outre les princes, ministres, commandants d'armées, maréchaux de France, ambassadeurs, le plus grand nombre possible d'officiers, de prélats, d'administrateurs, de fonctionnaires et de personnages divers de quelque notoriété ; 3° beau-

---

1. Il y avait aussi un commencement de catalogue analytique, extrêmement considérable et détaillé. Mais il ne comprenait que les sept cents premiers volumes et ne dépassait pas l'année 1684. C'était l'œuvre collective d'officiers insuffisamment préparés à ce genre de travail. Il est très inégal, bon dans certaines parties et médiocre dans d'autres. On en a tiré quelque profit pour la publication.

coup de matières *non militaires* qu'on ne s'attendait pas à trouver dans des documents du ministère de la guerre (par exemple, vol. 793, achat de tableaux et de médailles; vol. 795, documents sur Bayle et ses écrits; vol. 1046, prix courant de l'avoine et autres denrées; vol. 1092, université de Dôle transférée à Besançon, etc.)

M. Brun poursuit son inventaire avec le même zèle. Il le terminera par deux tables alphabétiques : une table des matières (localités, campagnes, batailles, sièges, règlements, régiments) et une table qui comprendra tous les signataires des lettres [1].

A. CHUQUET.

Onze ans d'émigration. Mémoires du chevalier Blondin d'Abancourt, publiés par son petit-neveu BLONDIN DE SAINT-HILAIRE. Paris, Picard. 1897. In-8, 176 p. 4 fr.

Souvenirs du comte de Semallé, page de Louis XVI, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par son petit-fils. Paris, Picard. 1898. In-8, 444 p. 8 fr.

Mémoires du général baron Desvernois, publiés par Albert DUFOURCQ. Paris, Plon. 1898. In-8, XXVII et 563 p. 7 fr. 50.

M. Blondin de Saint-Hilaire a bien fait de publier le récit que son grand'oncle, le chevalier Blondin d'Abancourt, a laissé de sa vie militaire. Ce récit, bien qu'abrégé, est assez intéressant. Blondin d'Abancourt avait vingt-sept ans lorsqu'il émigra. Volontaire dans la compagnie des gentilshommes d'Artois, puis lieutenant dans une compagnie noble d'ordonnance, il fit la campagne de 1792 à l'armée des princes. On remarquera dans cette partie de la narration ce qu'il dit des Prussiens (p. 11), de leur belle cavalerie, de leurs officiers qui devenaient chaque soir hommes du monde, de l'inutile marche des émigrés pendant qu'avait lieu la canonnade du 20 septembre. Après l'insuccès de l'expédition, Blondin se fixe en Westphalie. Au printemps de 1793, il rejoint l'armée de Condé, fait avec elle toute la campagne de cette année. Nouvel insuccès; il se réfugie à Lichtenthal où il manie la serpe et la cognée. En 1794 il s'engage dans la légion que le comte de Béon organisait à la solde de la Hollande et, après avoir assisté à la bataille de Fleurus, dans le régiment d'infanterie que le duc de Mortemart commandait à la solde de l'Angleterre. Sergent-major dans ce dernier régiment, il passe plusieurs années en Portugal et décrit avec quelque détail Lisbonne et la vie portugaise. Licencié en 1802, il regagna la France et vécut à Abbeville, sa ville natale jusqu'en 1814, « gardant au fond de son cœur l'espérance du retour des Bourbons. » La Restauration le fit adjudant-major des Cent-Suisses. M. Blondin de Saint Hilaire a joint à ces

1. Voir l'*Avertissement* en tête du présent fascicule; cet avertissement n'est du reste que provisoire, car on se propose de faire une préface générale.

Mémoires un méritoire *Historique* de la compagnie des Cent-Suisses qu'il a composé d'après le Père Daniel et les documents des archives[1].

Les souvenirs du comte de Semallé sont fort attachants. Les anecdotes y foisonnent, Semallé était page à la grande écurie du roi ; il a vu les journées d'octobre 1789 ; il a émigré, fait la campagne de 1792 à l'armée des princes, couru mille aventures en Hollande et en Belgique, regagné Paris pour entendre la canonnade de vendémiaire et joué dès lors le rôle d'agent royaliste. Il nous raconte qu'il fut chargé sous le Directoire de correspondre avec l'armée de Condé et de faire revenir, au moyen de passeports en blanc, le plus grand nombre possible d'émigrés ; il dit même — mais on ne peut guère le croire sur ce point, et d'ailleurs lui-même n'est pas affirmatif — qu'il emporta une fois des papiers importants : « parmi ces papiers se trouvaient les soumissions ou adhésions aux princes, de plusieurs officiers généraux au nombre desquels je crois devoir citer Hoche et Bernadotte. » (p. 83). Il fut soupçonné, arrêté à diverses reprises et toujours relâché. Aussi put-il observer les événements, et certains de ses jugements méritent d'être retenus. Il assure que Rivière et les Polignac vinrent à Paris avec l'idée qu'ils serviraient d'aides de camp à une restauration réalisée par Bonaparte, Moreau et Pichegru ; que Pichegru fut assassiné parce qu'on craignait qu'il ne prît la parole à l'audience pour dévoiler les avances que Bonaparte avait faites aux royalistes ; que Bonaparte, sommé par les Jacobins de leur donner des garanties, avait promis de leur livrer le comte d'Artois, qu'il crut le tenir parmi les conjurés, et que ce fut pour « s'assurer le concours absolu de ses nouveaux auxiliaires » qu'il fit enlever de duc d'Enghien à Ettenheim. Mais, ajoute Semallé, le principal fauteur de la mort du duc d'Enghien a été Talleyrand ; « il était aussi de ces révolutionnaires qui préféraient l'autorité despotique du sabre à la légitimité parce qu'ils avaient trop de crimes à expier, et qui voyaient dans l'établissement d'un régime nouveau l'impunité assurée à leurs forfaits ; ils empêchèrent Bonaparte de rétablir la monarchie et lui donnèrent la pourpre impériale en échange du sang d'un Bourbon » (p. 111). Les pages les plus instructives du livre ont trait à l'année 1814. Semallé semble avoir eu alors une importance insoupçonnée. Mais il sut tromper la police impériale, si vigilante qu'elle fut. Avec une extrême prudence, avec des précautions qui, comme dit l'éditeur, peuvent paraître exagérées, bien qu'elles fussent à peine suffisantes, Semallé parvint, sans se faire arrêter, à conférer le 27 février à Vesoul avec le comte d'Artois, à rentrer le 17 mars à Paris et à y préparer pendant treize jours dans le plus grand mystère la manifestation du 31. Avant l'entrée des alliés, il envoya Douhet et Villeneuve à Langeron et à Korff pour les instruire du mouvement qu'il méditait et leur demander des proclamations et, au besoin, du secours.

1. Lire Weissenthurm et non *Veissenturn* (p. 8), Queich et non *Quiech* (p. 21), Berstheim et non *Bersthein* (p. 23).

Il avait fait imprimer dans la nuit des proclamations qui furent, dès le matin, affichées à Paris avec celle de Schwarzenberg. Mme de Sémallé secondait son mari : dès la pointe du jour, elle arbora des drapeaux blancs à ses fenêtres qui donnaient sur le boulevard. Un neveu de Réal — qui fut préfet de police pendant les Cent-Jours — Musnier-Descloزeaux, auteur d'*Indiscrétions* et *Souvenirs*, confirme le témoignage de Semallé ; ce mouvement de 1814, a-t-il dit, fut un coup dans le genre de celui de Malet; Semallé s'était adressé à des gens qui, n'ayant rien à perdre, avaient tout à gagner ; il avait organisé un comité qui se réunissait chez un ancien banquier Lemercier, devenu homme de lettres, et ce comité était bien timide, bien effrayé ; mais Semallé eut le rare bonheur de ne s'adresser à aucun agent, à aucun « ami » de la police, et les réunions du comité ne furent pas connues. L'activité de Semallé ne cessa pas après la manifestation ; il avait été nommé colonel dans la maison militaire du comte d'Artois et il prévit que le roi « ferait fausse route ». Sous les Cent Jours, il fut commissaire du roi à Bruxelles, et il donne, à cette occasion, d'intéressants détails sur Maubreuil, sur l'imprudente sécurité de Wellington et sur la bataille de Waterloo. Sous la seconde Restauration il finit par se tenir à l'écart, dépité de n'avoir pas la pairie que Louis XVIII lui avait promise, dépité surtout de voir Decazes, son ancien camarade de Vendôme, exercer sur le monarque une influence « si exclusive et si malheureuse ». Sous le règne de Charles X, il reparut : gentilhomme honoraire de la chambre du roi, il alla appuyer dans la Sarthe l'élection du général Coutard et revint à Paris assister à la Révolution : ce fut lui qui conduisit en lieu sûr le prince de Polignac. Il mourut en 1863, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, pour avoir pris froid à une messe qu'il faisait dire tous les ans dans la chapelle de son parc de l'Ermitage (l'ancienne propriété de Mme de Pompadour et de Mesdames, tantes de Louis XVI) à l'anniversaire du 21 janvier 1793. Comme le remarque l'éditeur dans son trop court avant-propos, l'année la plus honorable, la plus intéressante de l'existence de Semallé, c'est l'année 1814 où il est commissaire du roi et exerce, habilement du reste et avec beaucoup de décision, les pouvoirs que le comte d'Artois lui avait confiés. Il ne faut pas oublier que Louis XVIII lui accorda par ordonnance royale le privilège d'ajouter à ses armes un canton d'azur chargé d'un drapeau blanc, une hampe surmontée d'une fleur de lis d'or : ce fut lui qui fit hisser le drapeau blanc sur le palais des Tuileries lorsque Monsieur y pénétra pour la première fois après une absence de vingt-cinq ans : « grâce à ses commissaires, dit-il, le prince voyait ce drapeau flotter au-dessus de sa tête et il ne courbait pas son front sous le joug de la Révolution. » Mais il a peut-être, et naturellement, exagéré les faits, et on devra tenir compte du mot de Vitrolles, partial, il est vrai, et un peu jaloux : « Semallé s'était présenté avec des témoignages de dévouement si prononcés que le prince lui avait donné sa signature, mais seulement pour certifier qu'il lui avait

parlé ; tels étaient les prétendus pouvoirs dont on fit tant de bruit et un si pauvre usage, au moment de l'entrée des alliés à Paris [1] ».

Le général Desvernois dont un de ses descendants, M. Dufourcq, publie les *Mémoires*, était déjà connu des historiens. Bousson de Mairet a publié en 1858 en deux cents pages un résumé de ces *Mémoires* revu par Desvernois. Mais M. Dufourcq nous donne le texte complet des souvenirs du général d'après le manuscrit [2]. Il a fait quelques changements qu'on approuvera : il a coupé ou allégé certaines phrases lourdes ou enchevêtrées, et partout il a remplacé par *je* le pronom de la troisième personne dont se sert Desvernois. Le vaillant soldat a d'ailleurs une vie très remplie. Il part comme volontaire en septembre 1792, dans un régiment de hussards, devient sous-lieutenant en 1794, lieutenant et capitaine en 1798, se signale par sa bravoure en Italie, à Fombio, à Pizzighettone, à Faenza, et en Égypte, à la bataille des Pyramides où il engage un combat singulier avec un bey mameluk et le tue sur le front des carrés, ainsi qu'à Samanhout où il reçoit dix-neuf coups de sabre et ne se retire du combat, couvert de sang, que lorsque le bras droit, coupé jusqu'à l'os, pend inerte. Mais, comme dit M. Dufourcq, en 1799 « pour ne pas quitter son régiment, pour ne pas soulever l'envie de ses camarades, il refuse les offres de Desaix, dédaigne la fortune, et elle le fait attendre. » Pour devenir chef d'escadron, il faut qu'il passe en 1806 au service de Naples. Là, il avance, obtient tous les grades : major, colonel, maréchal de camp, lieutenant général, commande successivement la côte d'Amalfi, la subdivision de Lagonegro, le 1er régiment de chasseurs à cheval, le corps d'armée des Calabres, et il occupait un des premiers postes du royaume lorsque Murat dut s'enfuir. Il revint en France, manqua d'être tué à Avignon, au lendemain de l'assassinat de Brune, et ne rentra au service de France en 1816 que comme colonel de cavalerie en

---

1. P. 17 lire Theodore (et non *Theodose*; il s'agit du roi de Corse, Theodore de Neuhof). — P. 40, ce « représentant du peuple » s'appelait Robert. — P. 76, Muiron n'a pas été camarade de Bonaparte à Brienne, mais on trouve à Brienne un Béraud de Courville, frère de Mme Muiron. Je ne comprends pas très bien les mots que « Muiron, capitaine d'artillerie à Toulon, s'est trouvé peu après en compétition avec Bonaparte pour un grade » : 1° toute compétition était impossible entre Bonaparte et Muiron puisque Bonaparte était au début du siège de Toulon capitaine-commandant et Muiron, plus jeune de cinq ans, second-capitaine ; 2° Muiron fut chef d'état-major de Bonaparte pendant le siège ; 3° ce qui a induit en erreur l'auteur de la note, c'est que Muiron a remplacé Bonaparte comme capitaine-commandant lorsque Bonaparte fut nommé chef de bataillon. — P. 259, 287, 288, lire d'Ambrugeac et non d'*Ambrujac*. — P. 277, lire Despinoy et non *Lépinois*.

2. En réalité, il y a deux manuscrits : le manuscrit de Paris qui appartient à la grand'mère de M. Dufourcq, Mme Boussu-Desvernois, et le manuscrit de Lons-le-Saulnier qui est à la bibliothèque publique de cette ville. M. Dufourcq publie le texte de Paris, qui, écrit en 1844, présente l'histoire particulière du général : le manuscrit de Lons-le-Saulnier, écrit en 1849, présente au contraire l'histoire générale de l'époque à laquelle a vécu Desvernois et rapporte des évènements auxquels il n'a été mêlé ni de près ni de loin.

traitement de non-activité. Ce ne fut qu'en 1823 qu'il reçut du duc de Bellune le titre de maréchal de camp honoraire. Ses souvenirs renferment de nombreux détails sur les campagnes d'Égypte et sur la situation du royaume de Naples. On saura le plus grand gré à M. Dufourcq de nous les faire connaître. Le jeune érudit a eu, en outre, l'heureuse pensée d'indiquer dans son introduction les documents qui contrôlent ou complètent les Mémoires du général. On le remerciera surtout d'avoir dressé une bibliographie du *Decennio francese* napolitain et de l'histoire calabraise de 1813 à 1815. Grâce aux ouvrages qu'il cite et aux pièces du ministère de la guerre, il a composé des notes fort instructives qui figurent de ci de là au bas des pages du volume. On lui reprochera seulement d'avoir mis trop peu de soin à la correction des noms propres [1] et d'abuser du commentaire. Qu'on nous dise en note qui était Cuoq; mais à quoi bon une notice sur Petion, Rouget de l'Isle, Custine, Luckner, Belliard, Friant, Dugua, Moreau, Grouchy, etc? C'est grossir inutilement le volume.

A. C.

Alfred STERN. **Geschichte Europas** seit den Vertrægen von 1815, bis zum Frankfurter Frieden von 1871, t. II. Berlin, Hertz. 1897, XVI-572 d. gr. in-8.

Ce deuxième volume du grand ouvrage de M. Stern contient l'histoire de 1820 à 1827, ou, plus exactement — car l'auteur a dû renoncer à mener de front tous les pays d'Europe, — l'histoire de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, depuis 1815 à jusqu'à 1825, de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne de 1820 à 1825, de la Grèce de 1815 à 1827 et de la politique européenne de 1820 à 1827. Il se termine par un chapitre (XV) sur le *Mouvement dans la littérature* de 1815 à 1823. Je ne veux pas renouveler les objections présentées ici même à propos du tome I sur la difficulté de présenter cette histoire dans un ordre chronologique; M. S. doit, à l'expérience, la sentir mieux que moi; et il ne conviendrait pas d'insister sur une critique de ce genre à propos d'un ouvrage où il y a tant à louer.

M. S. a trouvé le moyen, par un laborieux travail d'archives, de renouveler sur plusieurs points une histoire qui semblait déjà si connue, l'histoire diplomatique de la période des Congrès. L'apport de documents inédits et de faits nouveaux est, si je ne me trompe, plus important que dans le tome I. Ce sont surtout les archives de Vienne qui l'ont fourni, mais il y a plus d'un renseignement utile tiré des archives de Berlin et de Paris.

---

1. Lire p. 25, Fontoy et non *Fontenoy* : p 29, Queich et non *Quesch*; p. 32, Carlenc et non *Carlen*, Wantzenau et non *Wanzau*, Bischwiller et non *Bichwiller*; p. 33, Rehütten et non *Rehath*, Dauendorf et non *Davendorf*; p. 37, Guntersblum et non *Condenplumb* (!), Alzey et non *Alcey*; p. 79, Stengel et non Steingel, etc

Dans l'histoire d'Espagne M. S. se rencontre presque toujours avec Baumgarten pour l'appréciation générale des situations et des événements, mais il le complète ou même le rectifie sur plusieurs points. — Dans l'histoire de Grèce il a profité, outre les documents tirés des archives de Vienne et Berlin, des travaux récents publiés par des Grecs (Bikelas), depuis les histoires d'ensemble de Mendelsohn et de Hertzberg. — L'histoire de la France est faite surtout au moyen des mémoires publiés récemment. — L'histoire de Portugal est traitée avec une critique prudente qui la débarrasse de la tradition acceptée trop légèrement depuis Gervinus. — L'histoire d'Italie est renouvelée par l'emploi des monographies italiennes récentes (de Boselli, Perrero, P. Vayra, G. Sforza) et des relations des diplomates étrangers qui permettent de compléter Tivaroni. — L'histoire d'Allemagne elle-même ne se borne pas à reproduire les travaux pourtant si nombreux sur ce sujet, elle est écrite de première main sur les documents d'archives. La question de la prétendue association révolutionnaire » (*le Jünglingsbund*) est résolue à fond grâce aux pièces de l'enquête conservée aux archives de Berlin et aux papiers privés mis à la disposition de M. S. par les familles des proscrits de 1824. – L'histoire d'Angleterre est la partie la moins originale; la vie politique y étant à peu près publique dès cette époque, il restait aux diplomates viennois peu de secrets à consigner dans leurs rapports; du moins si M. S. n'a pu presque rien ajouter, il n'a ignoré aucun des travaux les plus récents et il a su tirer parti de l'admirable histoire du trade-unionisme de Sidney Webb [1].

Mais ce qu'il y a de plus neuf et de plus important dans ce tome II, c'est l'histoire des rapports diplomatiques entre les États de l'Europe, des congrès et des négociations pour ou contre les interventions. C'est sur ces questions que les documents d'archives – presque tous des relations de diplomates — apportaient le plus de renseignements nouveaux, et c'est aussi l'espèce d'étude la plus conforme à la tournure d'esprit de l'auteur. M. S. est avant tout un historien narrateur, il est beaucoup plus à l'aise dans le récit des intrigues de la politique extérieure que dans la description des partis et des luttes intérieures; la conception même de son œuvre implique que la prépondérance est donnée à l'histoire diplomatique, seule histoire commune à tous les États de l'Europe. Il refait ainsi l'œuvre de Gervinus, mais comme il y apporte la sûreté de méthode et l'étendue d'information qui manquaient à son devancier, il nous donne un Gervinus condensé et rectifié, plus substantiel et plus scientifique.

La modestie de M. Stern l'a même empêché de se dégager entièrement des traditions littéraires du temps où l'histoire n'était qu'une variété du genre éloquence. Son style garde un caractère convenu et solennel en

1. Le travail de Graham Wallas sur Place n'a pu être connu de M. Stern avant la publication de ce volume.

contraste singulier avec la précision et la netteté de sa critique; et il n'a pas osé rompre avec l'usage irrationnel établi par Gervinus d'interrompre le cours de l'histoire politique par un chapitre d'histoire de la littérature qui est forcément un sommaire superficiel.

Je ne voudrais pas terminer, sur une critique de détail, ce compte rendu trop court en proportion de l'importance de ce volume; je craindrais de donner une idée fausse de l'impression générale qui est celle d'une estime profonde pour l'ouvrage et son auteur.

Ch. Seignobos.

Fr. Vœlker. **Bismarcks Politik in den Jahren 1864 und 1866**, auf Grund des Sybelschen Werkes « Die Begründung des Deutschen Reiches durch Wilhelm I », in gemeinverstændlicher Form dargestellt. Gotha, Perthes 1898, IV-97 p. in-8°.

L'auteur a voulu mettre à la portée du grand public les résultats essentiels du travail de Sybel sur la période décisive de la carrière de Bismarck, de 1864 à 1866; il s'est borné à l'histoire extérieure, celle de l'activité diplomatique de Bismarck dans la lutte contre le Danemark et l'Autriche. C'est une adaptation intelligente, claire, précise, plus condensée et en somme plus agréable à lire que l'original. Les faits caractéristiques sont conservés et il n'y a pas de déclamation.

Ch. Seignobos.

H. Thirria. **La marquise de Crenay**, une amie de la reine Hortense, de Napoléon III et de la duchesse de Berry. Lettres inédites. Paris, 1898, VII-229 p.

L'auteur, — qui a écrit ce petit livre en se servant des lettres inédites à lui confiées par le fils de la marquise, — apprécie très exactement dans sa préface la valeur de sa publication. Elle ne « révèle rien précisément sur les événements historiques ». Elle n'a en effet d'autre intérêt que les noms des correspondants de la marquise : la reine Hortense, Napoléon III, la duchesse de Berry; les lettres de ces grands personnages, publiées ici, ne contiennent que des détails secondaires sur leur vie intime. Pour atteindre les dimensions d'un volume M. Thirria a entouré ce petit nombre de lettres d'un commentaire très détaillé où sont résolus plusieurs petits problèmes; le plus important est l'origine de la légende de l'aigle de Napoléon à Boulogne, (le problème du nom de Badinguet est discuté, mais non résolu). — Les dix lettres de la duchesse de Berry ne contiennent rien à noter, que de nombreuses fautes d'orthographe.

Ch. Seignobos.

N. Notovitch. **L'Europe et l'Égypte.** Paris, Ollendorff, xix-229 p. in-8°.

L'auteur s'est proposé d'éveiller l'opinion publique française en lui démontrant la nécessité de former une ligue générale des grands États européens, pour arracher l'Égypte à l'Angleterre, « la grande exterminatrice des peuples, oppresseur de toutes les libertés et contemptrice de tous les droits ». Cette démonstration pratique est fondée sur une histoire sommaire de l'Égypte et sur une description de l'état actuel de ce pays et des intérêts des nations européennes (Russie, Allemagne, France) qui y sont engagés. Les faits précis sont en très petit nombre, beaucoup sont discutables, aucun n'est nouveau ; les seuls documents cités sont quelques extraits de journaux anglophobes égyptiens. L'auteur de ce pamphlet franco-russe engage la France à se réconcilier avec l'Allemagne ; envisageant la question d'Alsace-Lorraine à la façon d'un Oriental, comme une simple affaire de territoire, il s'étonne que la France ne préfère pas à ces provinces « un empire colonial, mille fois plus vaste que l'Alsace et la Lorraine réunies ». — Il vante ailleurs la générosité de la France qui « combat pour l'Idée » ; mais il semble ignorer que « l'Idée » maîtresse de la France, depuis la Révolution, est le droit du peuple de choisir son gouvernement et que ce droit est violé en la personne des Alsaciens-Lorrains.

Ch. Seignobos.

Giacometti (G.). **L'Unité italienne : deuxième partie, période de 1861-1862.** Paris, Plon, 1898 ; in-12 de 454 p. 3 fr. 50.

Voici un des livres les plus importants qu'on ait publiés dans ces dernières années sur la politique contemporaine, et un des mieux faits pour dissiper des préjugés savamment exploités contre nous. La sympathie pour l'Italie et pour ses héros illustres ou obscurs y perce à toutes les lignes, et, d'autre part, M. Giacometti y détruit tous les griefs dont on s'est servi, longtemps avant l'entrée de l'Italie dans la Triple Alliance, pour la détacher de nous. Beaucoup d'Italiens, et, ce qui surprend davantage, de Français semblent croire que l'enlèvement de Rome au pape formait un des articles de la convention passée entre Cavour et Napoléon III, et que, par suite, en conservant Rome au pape la France manquait à ses engagements. En tous cas, ils affirment que c'était la mauvaise volonté du gouvernement français qui entravait l'unité de l'Italie à laquelle les autres États se seraient prêtés. Or M. G. prouve, pièces en main, non seulement que personne en 1859 n'avait stipulé ni même prévu la chute des petits États italiens, mais que le vœu le plus cher de Napoléon III était de retirer ses troupes de Rome et de moyenner un accord entre Pie IX et Victor-Emmanuel. Ses ministres y travaillaient sans relâche et ne se laissaient pas plus décou-

rager par la fin de non recevoir du souverain pontife que par l'impatience souvent provocante des patriotes italiens ; alors même où une partie de la presse et du Parlement de l'Italie se déchaînait contre nous, la France s'employait à obtenir de la Prusse et de la Russie fort récalcitrantes la reconnaissance du nouveau royaume (p. 213), et, relevant par là le crédit de l'Italie, lui facilitait un emprunt indispensable de cinq cent millions. La Prusse avait exigé, pour reconnaître le royaume d'Italie, que le cabinet de Turin promît de respecter Venise et Rome ; et l'Angleterre, qui travaillait avec une haineuse patience à exciter l'Italie contre nous, proposait à l'Autriche, en mars 1862, une alliance contre la France et celui qu'elle appelait encore dans ses rapports secrets avec Vienne, le roi de Sardaigne (p. 336). Elle qui n'avait pas dépensé un écu ni un homme pour la délivrance des Italiens et qui s'y était au contraire opposée de son mieux quand elle avait vu la France verser son sang pour eux, elle ne cessait d'attiser leur ambition. Rien de plus curieux à cet égard que la déconvenue de son ambassadeur au moment où un changement de ministère fait avorter en Italie un complot contre la France dont il était le complice (p. 281 sqq.). C'est encore l'Angleterre qui, de l'aveu du feu comte Pasolini, ministre des affaires étrangères au moment d'Aspromonte, avait détourné sur les États pontificaux la marche sur Venise projetée par Garibaldi (p. 393).

D'où venait l'acrimonie à notre égard, non pas de Victor-Emmanuel, mais de quelques-uns de ses conseillers ? Des inquiétudes que leur donnait Garibaldi ? M. G. prouve qu'il serait bien plus juste d'expliquer le maintien de la garnison française à Rome par des considérations de politique intérieure : l'empereur voyait se soulever tout à coup contre lui les légitimistes et les monarchistes qui l'avaient appuyé jusque là et se sentait presque aussi gêné par le concours que lui prêtaient dans cette question les libéraux et les républicains. Mais en Italie la popularité de Garibaldi n'allait pas jusqu'à ranger derrière lui, quand il compromettait le roi, la pluralité de la nation. Le peuple restait indifférent, et les classes cultivées, les plus illustres généraux, le désavouaient (voir de très curieuses lettres de Cialdini et de Fanti, p. 81 sq., 414) ; Garibaldi, que trente collèges envoyaient à la Chambre avant Aspromonte, était, après Aspromonte, mis en ballottage (p. 415).

Le vrai coupable des imprudences stériles qui furent alors commises par le généreux aventurier, ce fut le successeur de Cavour au pouvoir, le baron Ricasoli. Infatué de lui-même, dupe de l'Angleterre, hanté par la monomanie de prendre Rome tout de suite, très résolu à laisser Venise aussi longtemps qu'il le faudrait aux Autrichiens, il n'avait qu'une idée, en dépit de Victor-Emmanuel qui finit par débarrasser l'Italie de lui : rompre avec la France en s'alliant à l'Angleterre et au besoin en ameutant l'Europe contre nous (p. 182 sqq. 245 sqq.). Ce fut par avance, comme le montre M. G. dans un passage frappant (p. 193-194), un véritable ministère Crispi. A cette animosité, à celle de Quin-

tino Sella, le premier fauteur de l'alliance avec la Prusse (p. 296 sqq.), M. G. oppose Cavour qui, revenu bientôt de l'imprudente et injuste colère à laquelle il s'était abandonné après Villafranca, cherche loyalement à régler la question de Rome d'accord avec la nation dont les victoires avaient permis qu'on la posât : Cavour, avec sa fécondité extraordinaire de moyens, imaginait de fermer à Garibaldi le chemin des États Pontificaux en lui en confiant la garde (p. 176).

M. G. me paraît exagérer quand il voit, dans la question romaine, la pierre d'achoppement de Napoléon III. Le coup d'État avait déposé un germe mortel dans le second empire et la guerre du Mexique en avait tari les ressources. Mais M. G. a raison de dire que ce fut la scission opérée alors entre les partisans de Napoléon III qui réveilla l'opposition en France, et le spectacle de son impuissance sur le cabinet de Turin et sur le Vatican qui ébranla son prestige.

L'ouvrage de M. Giacometti fournit donc autant de lumières sur l'histoire intérieure que sur l'histoire extérieure de la France [1].

Charles Dejob.

H. Hemmer. **Vie du cardinal Manning**. Paris, Lethielleux, s. d., LXXIII-494 pp. In-8. Prix : 5 fr.

M. Hemmer nous donne enfin une biographie complète de Manning. Le personnage y est peint avec le respect que méritent sa sincérité et son activité, mais sans flatterie. Nous n'avons plus devant nous le héros très pur de l'ultramontanisme, mais un homme bien plus intéressant malgré les parties les moins sympathiques de son caractère. Ceux qui voudront être édifiés sur l'habileté tenace et assez indifférente du choix des moyens montrée par Manning en plus d'une circonstance, devront lire le chapitre VI du biographe français : *Les honneurs et les conflits ecclésiastiques.* C'est l'histoire des démêlés de Manning avec le chapitre, de l'affaire Errington et de la nomination de Manning au siège de Westminster. Le chapitre VIII, *Manning et Newman*, achève de peindre le caractère de Manning en l'opposant à celui de Newman. C'est un des plus réussis de cette biographie. M. H. y a fait preuve de pénétration et de délicatesse dans l'analyse et l'observation morales.

Un autre mérite de ce livre est la place faite aux ouvrages du cardinal. Ils n'ont pas de valeur philosophique ou littéraire, mais ils achèvent de nous faire connaître l'auteur, homme d'action avant tout, qui écrit non

---

1. Je signale un insignifiant lapsus (p. 414-415); ce n'est pas dans la *Sfida di Barletta,* mais dans *Nicolò dei Lapi* que Massimo d'Azeglio a introduit l'amusant personnage de Fanfulla. Il serait plus intéressant de discuter l'assertion que le gouvernement italien aurait bien fait d'appliquer le système régional, mais il faudrait trop s'espacer.

pour répandre des idées et provoquer l'étude et la réflexion, mais pour étendre son influence, préparer, seconder ou défendre sa conduite. Rien ne montre mieux comment dans l'esprit de Manning tout se tenait étroitement, si ce n'est le principe de son livre *Le Sacerdoce éternel*. L'auteur veut que le prêtre séculier tende à la perfection, et, dans un langage élevé et réfléchi, il expose les conditions et les raisons de cette vie idéale. Mais le but poursuivi par Manning est de rendre propre à tous les ministères le prêtre séculier afin de pouvoir le substituer aux religieux. Car, à son avis, les ordres religieux sont institués par l'Église en vue d'un bien particulier, le clergé séculier est institué par le Christ en vue du bien général de l'Église. Celui-ci est dans la main de l'évêque; le clergé régulier échappe à son autorité. Toute la mystique du *Sacerdoce éternel* s'explique par des vues centralisatrices. Dans ses livres et ses articles, comme dans sa conduite, se révèle l'homme d'autorité et de gouvernement qu'était Manning. L'analyse exacte et complète donnée par M. H. dispensera désormais de recourir aux œuvres elles-mêmes.

Dans les autres parties de la vie, M. Hemmer n'a pas eu une intelligence moins juste du caractère de Manning. Pendant les longues hésitations qui précédèrent la conversion, il le montre continuant ses fonctions d'archidiacre anglican et il explique bien comment Manning pouvait le même jour essayer de réfuter les objections dont il était lui-même troublé et les confier à un ami dans une lettre intime. La loyauté lui interdisait de travailler contre l'église dont il était encore le ministre, tant que son esprit ne se serait pas fixé ; mais aussi l'homme positif ne pouvait pas abandonner la route d'abord commencée sans être sûr de celle qu'il prendrait ensuite. A la fin de sa vie, le cardinal montra la même entente des réalités dans la grève des docks et dans la discussion des problèmes sociaux. Ses théories ne sont pas de pures déductions, et il a eu le rare mérite de réussir où d'autres avaient échoué.

Nous aurions quelques réserves à faire sur les appréciations de M. H. Nous ne partageons pas son admiration pour l'ultramontanisme de Manning et pour le rôle joué par l'archevêque au concile du Vatican. Il serait déplacé de discuter ici ces questions de politique ecclésiastique. C'est faire l'éloge du récit de M. H. de dire qu'il donne les moyens de se faire une opinion différente. Bornons-nous seulement à remarquer qu'en plus d'une rencontre, et surtout dans ses rapports avec les anglicans, Manning s'est montré vraiment et pratiquement libéral. Les hommes d'autorité, habitués à calculer leur action d'après les résistances probables, ont souvent plus d'égards pour les volontés et les idées d'autrui que les doctrinaires étroits du libéralisme dont la tolérance devient facilement intolérante.

On peut deviner, d'après ce qui précède, que M. H. a rendu à M. Purcell, l'héritier littéraire et le biographe anglais de Manning, une justice plus complète que ne l'ont fait jusqu'ici ses coreligionnaires. Les deux gros volumes de M. Purcell avaient des défauts évidents ; ils pré-

sentent un désordre extraordinaire et contiennent bien du fatras. Mais c'est une œuvre très consciencieuse et dont l'excessive étendue, loin de desservir la mémoire de Manning, fait mieux comprendre et respecter le défunt qu'une biographie écourtée et tendancieuse. Les attaques dont M. Purcell a été l'objet trouvent leur explication dans la publication des sentiments de Manning sur certains points. Une fraction remuante des catholiques anglais s'est trouvée atteinte et a profité des défauts de la *Vie* de M. Purcell pour crier au scandale et au manque de tact. Il est certain qu'on aurait moins vivement protesté, si M. Purcell n'avait pas fait connaître la pensée de Manning sur les ordres religieux et s'il n'avait pas révélé un mémoire, sorte de testament du cardinal, où les jésuites sont désignés comme un obstacle à la diffusion du catholicisme en Angleterre. Nous regrettons que M. H., encore moins tenu à la discrétion que M. Purcell, n'ait pas publié ce mémoire en appendice.

La préface de M. Hemmer est d'une étendue inusitée (73 pages. C'est un document digne d'attirer l'attention de tous ceux qu'intéresse le développement contemporain des idées religieuses. La préoccupation qu'avait Manning d'adapter le catholicisme aux besoins de l'époque donne à M. H. occasion d'exposer sa pensée sur la formation de la foi dans une conscience moderne et sur le rôle de la raison et de la culture intellectuelle. A vrai dire, ces considérations seraient peut-être mieux à leur place en tête d'une biographie de Newman. Elles n'en sont pas moins instructives.

Dans l'ensemble, le livre de M. Hemmer est une œuvre solide et honnête.

A.

BULLETIN

— M. Carl Wahlund a relevé et publie (Upsal, Almqvist et Wiksell, gr. in-8, 36 p.) une liste de *Modernismes en -isme et en -iste*. Ce sont, comme il dit sur le titre, *cent mots nouveaux ne figurant pas dans les dictionnaires de langue ou d'argot français*. Il rappelle d'abord, dans un coup d'œil rétrospectif, que ces mots en *-isme* et en *-iste* ont existé de tout temps dans notre langue, puisque « le parler va sans cesse s'enrichissant de mots nouveaux plus ou moins utiles », puisqu' « à tous les instants, il y a eu néologie », que « jamais langue vivante n'est fixée et que jamais le vocabulaire n'en sera clos ». Il donne ensuite les glanures qu'il a faites à l'aventure dans les écrits du jour, périodiques et journaux, et au milieu de ce relevé « fort mélangé sans doute et parfaitement hétérogène » nous trouvons les modernismes commis par la *Revue critique* : *puérilisme, plautiniste, wordsworthisme, antialgérianisme, ibériste, ouralo-altaïsme, serbisme, tibétaniste, mandaïsme, pétrarchisme, allemanisme, bayliste, dantiste, batailliste, arménisant, aryanisant, égyptisant, espagnolisant, homérisant, indisant, néo-atticisant, nordisant, indogermaniste, taoïsme*. M. Carl Wahlund est, nous dit-il, un de nos plus assidus lecteurs et il nous

envoie sa brochure en « hommage de sincère reconnaissance ». Elle mérite d'être consultée par nos lexicologues et collectionneurs de néologismes. — A. C.

— Le récent volume de M. Henry DUHAMEL, imprimé à Grenoble par la maison Allier et édité par la librairie dauphinoise Falque et Perrin, *Au pays des Alpins*, est de toute beauté. Il contient cent quatre-vingt illustrations et gravures. Mais ce n'est pas seulement un ouvrage de luxe. L'auteur, lieutenant de chasseurs alpins territoriaux, a pu acquérir par vingt ans de travaux et d'études une grande connaissance de la montagne. Il fait d'abord l'historique des troupes alpines. Puis il retrace leurs cantonnements et leurs manœuvres dans les Alpes, leurs marches et leurs reconnaissances dans la haute montagne. Dans un dernier chapitre il décrit la frontière du sud-est. Tout cela est animé, vivant, pittoresque. L'auteur conte par instants de curieuses anecdotes, comme celle-ci, « Il y a peu de temps encore, au mois d'octobre, postes et forts de la région frontière étaient abandonnés; on comptait sur la mauvaise saison, les neiges, les glaces pour défendre les passages et les ouvrages fortifiés contre les visites indiscrètes. A la suite d'une discussion avec d'autres officiers de la garnison de Briançon, pendant l'hiver de 1889, un officier supérieur dit à ses camarades : « Je vous apporterai demain les clefs du fort de l'Infernet. » Vingt-quatre heures après, cet officier jetait sur la table du cercle militaire les clefs promises. Accompagné d'un adjudant et de deux soldats, il était monté pendant la nuit jusqu'au pied du fort et en avait traversé les fossés sur la neige gelée. L'ouvrage n'avait pour toute garnison qu'un employé civil du génie qui, chaque jour, à une heure convenue, agitait un drapeau pour montrer qu'il existait encore. Les quatre hommes avaient forcé le malheureux gardien à leur remettre les clefs. L'expérience était concluante. L'autorité supérieure, émue à juste titre, fit aussitôt occuper tous les ouvrages par des garnisons suffisantes pour les défendre contre une surprise. » Ajoutons que l'auteur a su mêler les souvenirs historiques à sa description des sites. Tantôt il représente les « fusiliers de montagne » de 1744 d'après le marquis de Saint-Simon. Tantôt il cite les *Principes de la guerre de montagne* de Bourcet. Mais ce qu'on lit peut-être avec le plus d'intérêt dans son volume, c'est la peinture de l'Alpin, de son esprit d'initiative, de son caractère débrouillard, de ses prodiges d'endurance, de ses marches audacieuses, qui exigent des jarrets d'acier et des poumons à toute épreuve, et, à la fin de l'ouvrage, la description de ces régions aux aspects divers où, du lac de Genève à la Méditerranée, nos chasseurs évoluent pendant de longs mois. — A. C.

— La *Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt* paraît pour la huitième fois, et les auteurs et éditeurs du précieux annuaire, MM. TRÜBNER et MENTZ, ont la satisfaction de dire dans leur avant-propos que l'entreprise a parfaitement réussi, qu'elle est reconnue comme utile dans les cercles savants de toutes les parties du monde, puisque de tous côtés leur arrivent de nouveaux renseignements officiels. Ils craignent même d'être débordés par la « masse des matériaux » et déclarent que l'annuaire a maintenant atteint des dimensions qu'il ne peut plus dépasser : il faudra désormais se borner et se resserrer (le présent volume pour 1898-1899 compte 1144 pages). On notera dans la *Minerva* de cette année les informations sur les établissements scientifiques du Canada (elles sont dues à Sir J. G. Bourinot et à M. George M. Dawson, d'Ottawa) et dans les pages qui concernent les instituts situés hors de l'Allemagne, la mention dans la langue même du pays de certaines branches d'enseignement. M. Trübner espère donner dans le volume de l'année prochaine l'indication de tous les congrès scientifiques d'importance internationale qui auront lieu en 1900. Il a mis cette année, en tête de la *Minerva*, le portrait du professeur de Petersbourg, le conseiller intime F. F. Martens. — C.

— La petite collection que M. Albert Soubies publie, sous le titre *Histoire de la musique*, à la librairie Flammarion, se poursuit activement. M. Soubies vient de faire paraître coup sur coup deux volumes, l'un, consacré à l'histoire de la musique en Hongrie, l'autre, à l'histoire de la musique en Bohême ; dans tous deux, il insiste, et avec raison, sur l'élément national, sur ce que les Magyars et les Tchèques ont apporté de vivace et de neuf à l'art musical. — C.

— Le XXXVII[e] fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (*Wœrterbuch der deutschen Sprache*), qui paraît à la librairie Huber de Frauenfeld sous la direction de MM. Bachmann, Schoch, Bruppacher et Hoffmann-Krayer, vient de paraître et comprend les pages 945-1103 ; il va de *buebele* à *pœcklen* et contient les mots suivants avec leurs composés : *bach, pech, becher, boch, buch* (ventre), *buch* (lessive), *buech* (hêtre), *buech* (livre), *buchs, bad, boden, budel, buff, big, bogen, baggen* (joue), *buggel, bühel, pack*, etc.

— La deuxième livraison de la deuxième édition de la *Geschichte der Philosophie* de M. Windelband n'a pas tardé à suivre la première (Fribourg, Mohr. 1898. In-8, p. 145-288, 3 mark). Elle comprend : la fin de la 2[e] partie, *philosophie hellénistique et romaine* et toute la 3[e] partie de l'ouvrage, *philosophie du moyen âge*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1898.

M. Paul Viollet déclare qu'il décline toute candidature à la vice-présidence.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1899 Sont élus : président, M. Croiset ; vice-président, M. de Barthélemy.

L'Académie désigne comme directeur de la mission française permanente d'archéologie en Indo-Chine, M. Louis Finot, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études et sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes : *Commission centrale administrative*. Sont élus MM. Ravaisson-Mollien et L. Delisle.

Commission des travaux littéraires. Sont élus MM. Ravaisson-Mollien, Delisle, Deloche, Perrot, Barbier de Meynard, Meyer, Maspero et d'Arbois de Jubainville.

Commission des antiquités de la France. MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Longnon, Viollet, de Lasteyrie et S. Reinach.

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil Meyer, Boissier et Müntz.

Commission du Nord de l'Afrique : MM. Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Boissier, Héron de Villefosse, Berger, Cagnat, Babelon.

Commission de la fondation Garnier : MM. Barbier de Meynard, Hamy, Devéria, Senart.

Commission de la fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Maspero, Saglio, de Lasteyrie, Müntz, Collignon.

Commission du prix Gobert : MM. Delisle, Viollet, de Boislisle, Giry.

M. Ch. Joret fait une communication sur un fragment, mal compris jusqu'ici, des Histoires de Posidonius. Cet auteur dit qu'en Syrie, sa patrie, croissaient le *perseion* et le *bistakion*. Ce dernier arbre est le pistachier. Quant au *perseion*, on a voulu y voir le perséa, l'arbre sacré des anciens gyptiens ; mais c'est une erreur. Dans le passage de Posidonius, c'est du pêcher qu'il s'agit. Cet arbre a été, comme son pays d'origine, la Chine, inconnu de l'antiquité jusqu'à la fin du II[e] siècle a. C. Ce n'est donc pas Pline, comme on l'a cru jusqu'ici, mais Posidonius qui en a fait la première mention. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse donne quelques détails sur la découverte d'un nouveau pan du mur antique, dans la Cité, rue de la Colombe.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 16 janvier — 1899

Bettex, La religion et les sciences de la nature. — G. Foucart, l'ordre lotiforme. — Schweinfurth, L'ornementation de l'ancienne Égypte. — Larsen, Jesus. — Sabatier, La religion et la culture moderne. — Soederblom, La religion et la question sociale. — Kihn, Grammaire hébraïque — Noesgen, La critique de l'Hexateuque. — Kautzsch, Les apocryphes de l'Ancien Testament. — Tischendorf, Synopse évangélique — Xénophon, La république des Athéniens, p. Kalinka. — P. Thomas, Remarques sur Apulée. — Lanson, Corneille. — Toernudd, Senancour.—Jusserand, Shakspeare en France sous l'ancien régime.— Léon Morel, In memoriam, poèmes de Tennyson, trad. en vers français. — Fouillée, Les études classiques et la démocratie. — Velten. Le swahili ; Gerth, Grammaire grecque ; Arrien-Epictète, p. Schenkl ; Babrius, p. Crusius ; Iliade, p. A. Koch ; Aristote, Politeia, p. Kaibel et Wilamowitz, 3e éd.

F. Bettex. **La religion et les sciences de la nature.** Genève, Jeheber, s. d. (1898) In 8, 296 p.

Le titre de ce livre est bien choisi, car il suffit à en marquer la tendance et à en faire deviner la conclusion, qui est celle-ci : « Le chrétien ne croit pas en dépit de la science et contre la science ; mais il croit, parce qu'après un examen approfondi, il a reconnu que la science de la foi est plus belle et plus grande, correspond mieux aux faits, à ses besoins et à tout son être, explique mieux Dieu, l'univers et l'homme, en un mot, est plus scientifique et plus vraie que la science de l'incrédulité. »

Les ouvrages de ce genre, dont le nombre est effroyable, sont généralement construits suivant une formule très simple : 1° Progrès de la science, exemples empruntés à la biologie, à la mécanique, à l'astronomie, etc ; 2° Impuissance de la science à expliquer l'origine des choses, vanité du darwinisme, du matérialisme ; 3° Nécessité pour la science et ses adeptes de s'incliner devant la vérité révélée, qui ne peut jamais être en conflit avec les résultats définitifs de la science, mais les dépasse et ouvre l'accès d'une connaissance supérieure. — M. Bettex a travaillé « suivant la formule » ; c'est une occupation, à tout prendre, inoffensive. Observons, toutefois, que pour parler congrûment de la religion et de la science, il faudrait avoir des idées un peu plus précises sur l'une et sur l'autre. M. B. cite MM. Flammarion, Figuier, Clémenceau « d'après le *Figaro* du 6 mars 1895 » et quantité d'autres bons auteurs. C'est fort bien. Mais son érudition ne l'empêche pas d'écrire (p. 18) : « Mille

ans avant que les Helvètes construisissent leurs habitations lacustres, *qui ont duré jusqu'à 750 ou 1000 ans après J.-C....* » Le mot *après* est souligné par M. B.; c'est donc bien intentionnellement qu'il débite, d'un ton d'assurance vraiment déconcertant, une aussi monstrueuse erreur. Et plus loin (p. 20) : « Il est établi que, mille ans avant J.-C., les rives de la Seine étaient des bois marécageux, habités par le renne, l'ours, l'aurochs et quelques sauvages armés de haches de pierre. » M. B. devrait savoir que rien de pareil n'est *établi*, l'absurdité d'une pareille chronologie étant universellement reconnue, même des théologiens. P. 29 : « Quelle différence entre la philosophie calme d'un Platon.... *et celle de Kant, Schopenhauer, Hartmann, prêchant le découragement et le suicide final de l'univers.* » Kant apôtre du découragement et du suicide! Mais lisez donc, M. B., la *Doctrine de la Vertu*. Que dire encore de cette affirmation audacieuse (p. 31) : « Les temps historiques ne remontent, pour l'Europe, pas à plus de 2500 ans. Or, nous arrivons déjà avec ce chiffre, cela est prouvé, jusqu'à l'âge du bronze et même à celui de la pierre. » Ces mots *cela est prouvé* transforment l'erreur en quelque chose de pire. Il y a d'autres singularités du même genre aux pages suivantes. Plus loin, l'auteur veut établir que le progrès, dont le monde moderne se montre si fier, est bien contestable; cela l'amène à parler de l'art et à prouver en quelques lignes qu'il n'y entend rien. « Les madones de Raphaël ne valent pas la Vénus de Phidias ou la Junon Ludovisi ou l'Apollon du Belvédère, et le Moïse de Michel-Ange n'est pas plus majestueux qu'un Jupiter de Phidias » (p. 40). Comme M. B. ne peut connaître — et pour cause — la Vénus et le Jupiter de Phidias, et qu'il en parle cependant comme s'il les avait sous les yeux, on peut s'abstenir de discuter avec lui et le renvoyer à l'école.

M. B. est-il plus versé en théologie? J'en doute fort quand je lis ceci (p. 148) : « Les lois de la nature ne sont que le vouloir de Dieu, son penser, à la fois force et loi. Les corps s'attirent parce que Dieu pense incessamment l'attraction. S'il ne la pensait plus, ils ne s'attireraient plus. C'est par ta volonté, chantent les anges, que toutes choses ont leur être » (*Apoc.* IV, 11). — J'observe, en passant, que l'auteur appartient à la religion réformée; mais il qualifie de « Jésuites protestants » les théologiens libéraux « qui distinguent entre la foi religieuse et la foi biblique » (p. 152). On ne s'attendait pas à trouver les Jésuites dans cette affaire.

La préface que M. le professeur Thury (de Genève) a écrite pour le livre de M. Bettex en célèbre la vaste érudition et le « style piquant » : « Ces qualités de fond et de forme peuvent rendre compte du grand succès de ce livre en Allemagne : il suffit de savoir que ce volume, joint à deux autres de même nature et du même auteur, ont atteint ensemble le tirage énorme de 25.000 exemplaires. » Heureux éditeur! Pauvre public!

Salomon Reinach.

I. George Foucart, **Histoire de l'ordre lotiforme**. Étude d'archéologie égyptienne. Paris, 1897, in-4, VIII, 291 pages. Prix : 16 fr.

II. G. Schweinfurth, **Ornamentik der æltesten Cultur-Epoche Aegyptens**. (Aus den Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft. Sitzung vom 16. October 1897) [1].

I. — La belle étude de M. George Foucart, dont je viens parler si tard, se compose de deux parties ; dans la première, le jeune et savant auteur a, par un examen attentif et fait sur place des « documents » : signes de l'écriture, monuments figurés, etc., cherché à établir quels ont été en Égypte les éléments constitutifs de la colonne primitive, quelle a été la raison d'être de chacun d'eux et quel leur développement. Dans la seconde partie, la plus longue et de beaucoup la plus importante, M. G. F. suit l'ordre lotiforme dans ses multiples transformations, depuis son apparition sous la V^e dynastie jusqu'à sa disparition avec les derniers pharaons : exposé animé et bien moins technique qu'archéologique de l'évolution inévitable qu'ont subie la colonne et l'architecture sous l'influence des révolutions nombreuses qu'a traversées l'Égypte ancienne.

La base, l'abaque, l'entablement et leur origine ne soulèvent guère de problème difficile et s'expliquent sans trop de peine ; il n'en est pas de même du chapiteau, cet « élément essentiel de la colonne » ; aussi M. G. F. a-t-il consacré tout un long chapitre de son mémoire pour en établir la nature et le caractère. « Une garniture mobile de fleurs enveloppant la partie supérieure du fût, telle fut l'origine du chapiteau », remarque t-il avec raison, p. 62. Et ailleurs, p. 61. « Le chapiteau est un ensemble d'ornements végétaux et ces végétaux ne sont qu'attachés au sommet du fût ». On ne pouvait mieux dire, mais quels sont ces ornements dont M. G. F. a si bien constaté la présence et la raison? « A toutes les époques et dans tous les ordres », répond-il, p. 57, « l'architecte a exclusivement emprunté les motifs du chapiteau à la flore égyptienne, palmes, gerbes de plantes, fleurs ouvertes ou fermées. Les variantes consistent seulement dans la nature des espèces végétales employées et dans les détails des modes d'agencement ». Jusqu'ici on ne peut qu'approuver ; mais ce qui suit appelle quelques observations ou restrictions.

M. G. F. distingue quatre ordres de colonnes, « l'ordre à feuilles de palmier, le campaniforme, le lotiforme et un quatrième (qui) n'a pas reçu de nom dans l'archéologie ». Mais le chapiteau de ce quatrième ordre étant « une fleur épanouie ou simplement entrouverte » de lotus — il me paraît difficile d'en douter [2], — est le même par suite que celui du

1. Cette étude a été aussi publiée en partie dans l'*Oestreichische Monatsschrift für den Orient*, septembre 1897.

2. C'est l'opinion de M. Perrot, qui en parle, *Histoire de l'art ancien*, I, 540, comme d'un « chapiteau formé par une fleur de lotus, qui vient de s'ouvrir ».

troisième, c'est-à-dire de l'ordre lotiforme. M. G. F. a très bien mis en lumière l'origine et l'emploi de cet ordre, et il a montré d'une manière irréfutable que son chapiteau reproduit la fleur non du lotus rose ou nelumbo, mais du lotus blanc ou du lotus bleu, parfois aussi des formes empruntées simultanément à ces deux espèces de nymphéacée. Il n'y avait guère qu'à constater l'existence de l'ordre à feuilles de palmier; en est-il de même de l'ordre campaniforme? Évidemment non. Si cet ordre existe réellement, comme M. G. F. l'admet avec M. Chipiez, on ne peut plus dire que « les motifs du chapiteau sont exclusivement empruntées à la flore égyptienne », car la campane n'est pas une fleur.

Amené plus loin à étudier les transformations du chapiteau formé uniquement à l'origine, par la fleur symbolique de lotus. M. G. F. remarque que l'architecte, désormais plus libre dans le choix de ses motifs, remplaça cette fleur par d'autres plantes, et il ajoute : « Ce fut peut-être ainsi que naquirent les ordres à palmier et à campane. » Je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit plus haut, c'est que la campane n'est ni une plante, ni une fleur. M. G. F. n'a pas songé à l'objection; il n'a pas essayé davantage — cette tâche eût été pourtant bien digne de son esprit investigateur, — de rechercher quelle était l'origine de cet ordre campaniforme, dont on admet l'existence, sans dire d'où il vient. Cela n'était point son sujet, je le veux bien; mais j'aurais aimé qu'il fût tenté par ce problème obscur, et il a fait preuve d'assez de perspicacité pour qu'on puisse croire que, s'il l'avait abordé, il l'aurait probablement résolu.

Si M. G. F. n'a pas essayé d'expliquer l'origine de l'ordre campaniforme, il a cru devoir combattre l'existence de l'ordre papyriforme. Sans doute on a eu tort de chercher dans le papyrus le prototype du chapiteau de l'ancien empire; c'est du lotus blanc ou bleu que ce chapiteau est sorti; mais est-ce à dire qu'il n'y ait point eu plus tard de chapiteaux papyriformes? M. G. F. paraît le nier... tout d'abord. Dans la fleur, la feuille et le bouton, formes externes d'un végétal groupées symétriquement par les Égyptiens, on n'aura pas de peine, dit-il, p. 81, à retrouver dans les chapiteaux, la fleur, la feuille et le bouton du lotus. Cela est vrai du chapiteau de l'ancien empire; mais cesse de l'être de *tous* les chapiteaux du nouveau. A cette époque « on se borna, remarque-t-il lui-même, p. 143, à rappeler dans un type idéal les principaux caractères qui appartiennent à la plante en général, en les prenant à diverses espèces de la flore des marais. Tel trait est emprunté au *papyrus*, tel autre au roseau, celui-là aux nymphécées ». Nous voici loin de la proscription que M. G. F. avait fait d'abord peser sur le papyrus, « plante si peu colorée, si grêle, si irrégulière en ses lignes ». En écrivant ces derniers mots et en parlant des « houppes grêles du papyrus », l'auteur de « l'ordre lotiforme » avait sous les yeux la représentation que M. Saint-Elme Gautier a faite de cette cypéracée pour l'*Histoire de l'art;* mais comment lui, qui a si bien observé et étudié les bas-reliefs de

l'Égypte, n'a-t-il pas été frappé du caractère peu archéologique de cette représentation? M. Saint-Elme Gautier a vu le papyrus en peintre moderne, il n'a pas cherché à le voir, encore moins à le figurer, comme les artistes égyptiens; ceux-ci ne se sont pas ingéniés à représenter « l'espèce de chèvelure, retombant en panache, du papyrus »; ils l'ont peint ou sculpté avant le complet épanouissement de sa panicule, alors que ses rameaux naissants à demi sortis des trois stipules de sa base figurent une fleur, qui n'est pas sans rapport avec celle du lotus [1], et que plus d'un archéologue a confondue avec cette dernière [2]. Cette panicule conventionnelle du papyrus, si commune sur tous les monuments égyptiens, est, je le crois jusqu'à preuve du contraire, le type du chapiteau soi-disant campaniforme qu'on rencontre dans les monuments des Ramessides, et elle a tendu à partir de cette époque à se confondre avec la fleur du lotus.

Je me suis bien étendu sur le point si secondaire du chapiteau campaniforme et papyriforme; mais cela n'était peut-être pas inutile au moment où M. G. Foucart, dont le livre est appelé à jouir d'une si grande autorité, admet le premier et nie l'existence du second. Cela dit, je me hâte d'arriver à la deuxième partie de sa magistrale étude. Je n'aurai plus qu'à approuver, avec le regret de ne pouvoir en parler aussi longuement que je le désirerais. J'ai remarqué qu'elle dépassait en intérêt la première, c'est qu'ici M. G. F. n'apparait pas en simple critique d'art; il s'y révèle comme archéologue consommé et comme historien admirablement versé dans la connaissance des choses de l'ancienne Égypte. Cette seconde partie se compose de sept chapitres; dans les six premiers l'auteur passe en revue les diverses formes qu'a affectées le chapiteau lotiforme sous l'ancien et le moyen empire, à l'époque de la XVIII[e] dynastie, en particulier sous Amenhotep III et Amenhotep IV, puis sous les Ramessides; le dernier chapitre nous fait assister à « la fin de l'ordre lotiforme », de la XXI[e] à la XXX[e] dynastie et à sa « renaissance » sous les Ptolémées. Le tableau est complet, on le voit; j'ajouterai qu'il n'est pas moins remarquable par la clarté de l'exposition que par la nouveauté et la profondeur des aperçus. En passant en revue les principaux monuments de l'Égypte pharaonique, M. G.F. a montré avec un

1. Voir à ce sujet mon étude *Le Papyrus et sa représentation sur les monuments de l'ancienne Égypte* dans les *Mélanges Wahlund* 1896. « In der schematisirten Contourzeichnung sind Lotus und Papyrus gar nicht so verschieden, wenn man nur eine junge, noch nicht im quastformigen Zustande befindliche Papyrusdolde in Vergleich zieht », dit M. Schweinfurth *Aus den Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1897, p. 393. « Die breiten Hüllblætter der Papyrusdolde nehmen sich alsdann gerade so aus, wie die Kelchblætter des Lotus, und leicht war es im weiteren Verlaufe der verschiedenen Kunstphasen, an Stelle der Doldenstrahlen zwischen diese Blætter die Blumenblætter des Lotus einzuschalten. »

2. C'est ce qu'a fait M. Flinders Petrie qui, sur une peinture de Medum, pl. XII, a pris pour des lotus des papyrus, à l'abri desquels un pêcheur nettoie des poissons.

rare talent ce qui constitue le caractère et l'importance de chacun d'eux, et l'examen attentif qu'il en a fait lui a permis de mieux dater qu'on ne l'avait tenté jusqu'ici quelques-uns des plus remarquables. C'est ainsi qu'il reporte avec raison à la XII^e dynastie des colonnes qu'on a cru pouvoir attribuer à la XVIII^e.

Que de vues nouvelles aussi sur l'état de l'architecture sous l'ancien et le moyen empire, sur la constitution définitive de la colonne de pierre et de ses éléments ! Il était difficile également de mieux parler des monuments de Béni-Hassan et de Howara ou de Tanis, du temple de Luxor, des hypogées de Tell-el-Amarna, des modifications apportées aux éléments de la colonne dans les constructions de Gournah, de la « majesté des ruines » de Karnak, enfin de la confusion qui tendit à s'établir entre les différents ordres dans le temple de Khonsou à Medinet-Abou. Je recommande encore le chapitre consacré au chapiteau lotiforme ptolémaïque et à la « Renaissance ». « L'emploi judicieux des éléments floraux combinés de nouveau dans une fusion des anciennes variétés », c'est ainsi que M. G. F. caractérise heureusement cette dernière évolution de l'ordre lotiforme, dans laquelle on voit à la fois « disparaître l'idée de la colonne-plante » et « reparaître, après cinquante siècles, les garnitures végétales dans leur rôle et leur aspect premier ». Je pourrais finir par ces mots. Qu'il me soit encore permis cependant de citer un passage qui termine l'appréciation du style de la Renaissance, jugée dans un de ses plus beaux monuments, p. 284 : « Quel est le voyageur qui peut oublier, après une visite à Philae, les merveilleux bouquets de fleurs, de branches et de boutons qu'a su composer le nouvel art ? Et à présent qu'à travers les murs en ruines pénètrent les rayons du soleil, à présent que les oiseaux viennent nicher dans ces plantes de pierre, toute cette lumière et tout ce ramage achèvent l'illusion de la vie, le rêve de quelque forêt enchantée, où des fleurs inconnues s'épanouiraient à l'ombre de mystérieuses futaies ». On voit que M. G. Foucart n'est pas moins élégant et habile écrivain, qu'il ne se montre partout archéologue sagace ; c'est le plus bel éloge que je puisse faire de son livre.

II. — L'étude de M. Schweinfurth a été écrite à la suite des découvertes si curieuses dues aux fouilles de MM. Flinders Petrie, de Morgan et Amélineau, découvertes qui ont ouvert à l'histoire de l'art égyptien des horizons nouveaux et en ont reporté les origines dans un passé qu'on soupçonnait à peine. Les poteries trouvées dans les tombeaux de la I dynastie offrent un intérêt particulier. Elles paraissent avoir appartenu à des nomades, ancêtres des peuples Béga, les Ababd et les Bisharîn d'aujourd'hui. Mais ce qui frappe surtout, c'est leur ornementation ; parmi les motifs de décoration qu'on y trouve, M. S. mentionne tout d'abord une plante qu'il regarde comme un aloès, probablement l'*Aloe Abyssinica*. On a beaucoup discuté sur le symbole de la Haute Égypte ; Champollion y voyait une liliacée, ressemblante à une Iris ; plus tard, on l'a pris pour un jonc, sans arriver à dire quelle

espèce de jonc ; Unger l'a identifié avec le lotus blanc, encore que cette nymphéacée n'eût rien à faire, en réalité, avec cet idéogramme; M. S. croit que l'aloès en était le prototype, vue nouvelle qui demande à être prise en sérieuse considération Le lotus hiéraldique aussi ne serait autre que cette fleur.

La fleur d'aloès n'est pas le seul ornement qui décore les poteries égyptiennes préhistoriques, on y voit aussi des figures géométriques, triangles, zigzags, parallélogrammes, et des formes animales. M. S. les examine tour à tour, en les identifiant avec sa compétence bien connue : l'autruche, symbole du désert, quatre espèces d'antilopes, un crocodile et un caméléon (?), des danseuses ; il faut ajouter la représentation symbolique d'une barque, au milieu de laquelle se dresse un mât qui porte l'éléphant, emblème d'Eléphantine. Telle est, dans ses grands traits cette étude, où l'on reconnaît la clarté et l'esprit scientifiques bien connus de M. Schweinfurth, et qui n'offre pas moins d'intérêt pour l'histoire de l'art primitif que de la civilisation.

Ch. J.

Jesus und die Religionsgeschichte, von H. Martensen Larsen (aus dem Dænischen übersetzt von G. Sterzel). In-8, 32 pages.

Die Religion und die moderne Kultur, von A. Sabatier (aus dem Franzœsischen übersetzt von G. Sterzel). In-8, 52 pages.

Die Religion und die soziale Entwickelung, von N. Sœderblom. In-8, 96 p Freiburg i. B., Mohr, 1898.

Trois discours prononcés au congrès des sciences religieuses tenu à Stockholm en septembre 1897 (voir *Revue* du 3 octobre 1898, p. 188).

Le premier contient d'abord une critique très vive, peut-être superflue, d'hypothèses fantaisistes qui ont été risquées sur la dépendance de l'histoire évangélique à l'égard des légendes de Krishna et de Bouddha, ou sur le rapport du dogme trinitaire avec la mythologie chaldéenne. On montre ensuite que la véritable grandeur du Christ consiste « en ce qu'il s'est senti fils de Dieu ». Ce sentiment a été constant, pur, spontané ; de là procède tout ce que Jésus a enseigné aux hommes. C'est ce qui le distingue de tous les fondateurs de religions. Il est certain aussi que ce sentiment était sincère. La science n'a rien à en dire de plus. Ces conclusions sont développées avec chaleur par M. Larsen. L'esprit du discours est plus religieux que scientifique. Nous ne le disons pas pour en blâmer l'auteur, mais pour qu'on ne soit pas tenté d'aller chercher dans son œuvre ce qui n'y est pas.

L'édition allemande de la conférence donnée par M. Sabatier sur la religion et la culture moderne traduit fidèlement le texte de l'édition française. Il y aurait donc lieu de maintenir sur certains points, notamment sur des faits particuliers qui ont été présentés de façon inexacte

par M. Sabatier, les réserves formulées déjà dans cette *Revue* (n° du 3 janvier 1898, p. 67).

Le rapport de M. Söderblom est beaucoup plus étendu que les précédents. On y trouve des vues très élevées sur la religion et la question sociale. La religion et le développement social sont deux phénomènes relativement indépendants et qui ont chacun leur progrès organique; ils se rencontrent néanmoins et réagissent l'un sur l'autre, principalement sur le terrain de la morale. L'objet propre de la religion « n'est pas de ce monde »: mais le service de Dieu ne se sépare pas de celui du prochain; l'influence générale de la religion touche au problème le plus intime de la question sociale, la régénération de l'homme; elle veut fonder une fraternité où doivent se réaliser la justice et la bonté divines, où la bienfaisance doit travailler à se rendre superflue. La religion ne doit se lier ni à une classe, ni à un programme, ni à un état social déterminé; elle doit donner une orientation morale aux nouveaux rapports sociaux que le progrès amène avec lui, et procurer plus ou moins rapidement l'établissement d'un ordre social de tout point conforme à la dignité humaine Le développement très régulier, suffisamment documenté, de ces idées fournit une lecture attachante. Il convient néanmoins d'observer que M. S. se montre bon protestant en refusant au catholicisme le pouvoir de s'adapter à l'évolution sociale, tout comme M. Sabatier lui a refusé le pouvoir de s'adapter à l'évolution scientifique. Les difficultés réelles ne sont pas dans les principes. Parce qu'il a plu à un religieux d'écrire, dans une revue théologique, organe de sa compagnie, que la pauvreté comme telle est une conséquence du péché originel et un élément du programme divin de la société, il ne s'ensuit pas que cette théorie soit un dogme catholique. M. S. décrit dans une page éloquente, et réjouissante, les entreprises de la théocratie sur le développement social depuis Caïn (*sic*) jusqu'à M. de Mun. Une petite note sur le *Syllabus*, « cette *bulle* papale si connue », pourrait faire soupçonner que M. Söderblom, comme bien d'autres qui en parlent dans le même esprit, n'a pas lu ce document, déjà ancien, qui n'est pas une « bulle », mais un simple catalogue de propositions condamnées par le pape Pie IX, et dont aucune ne se rapporte directement à la question sociale..

Alfred Loisy.

Praktische Methode zur Erlernung der Hebræischen Sprache, von H. Kihn und D. Schilling. Zweite Auflage. Tübingen, Laupp. 1898; in-8, ix-166 pages.

Die Aussagen des neuen Testaments über den Pentateuch, von S. F. Nœsgen, Berlin, Wiegandt, 1898; in-8, 68 pages.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments uebersetzt und herausgegeben von E. Kautzsch, Liefer. 1 und 2. Freiburg i. B., Mohr, 1898, in-4, iv, 64 pages.

Synopsis evangelica. Ex quatuor Evangeliis ordine chronologico cominnavit, etc. Constantinus de TISCHENDORF. Leipzig, Mendelssohn, 1898, in-8, LXIV-184 pages.

La grammaire hébraïque du D[r] Kihn est un bon livre élémentaire, régulièrement ordonné, clair, avec des exercices de lecture, versions et thèmes, morceaux choisis, petit lexique. Les considérations générales sur les langues sémitiques, qu'on lit dans l'introduction, sont un peu maigres, et il faudrait les retoucher fortement à l'endroit où l'on réunit sous la rubrique *babylonien* l'araméen biblique, le dialecte samaritain et la langue des cunéiformes assyro-chaldéens.

M. Nösgen a essayé de ressusciter contre la critique de l'Hexateuque un argument dangereux à manier et que les théologues prudents, ceux du moins qui entendent quelque chose à l'exégèse historique, ont abandonné depuis longtemps, à savoir le témoignage que le Christ et les apôtres ont rendu à la composition du Pentateuque par Moïse. M. N. admet lui-même que les questions de critique n'étaient pas ce qui préoccupait Jésus et ses disciples. Il lui répugne néanmoins de penser que Jésus aurait pu dire : « Moïse a écrit à mon sujet », si Moïse n'était pas l'auteur du Pentateuque. A y regarder de près, ce n'est pas l'attribution du Pentateuque à Moïse qui devrait seulement embarrasser M. Nösgen, c'est aussi l'application que Jésus se fait d'un texte où l'Évangile n'est pas autrement annoncé. Un point dont M. Nösgen ne s'inquiète pas davantage est que la parole qu'il trouve si probante est rapportée dans le quatrième Évangile et pourrait être d'une historicité fort contestable. Mais quel rapport y a-t-il entre tout cela et l'origine du Pentateuque ? Et pourquoi vouloir que Jésus ait inventé la critique, ou bien que la critique n'ait pas le droit d'exister ?

Il faut applaudir à l'œuvre qu'entreprend M. Kautzsch pour compléter sa très remarquable version allemande de l'Ancien Testament (*Die Heilige Schrift des Alten Testaments*, 2[e] éd., 1896) en y joignant la traduction des livres dits apocryphes (Tobie, Judith, Machabées, etc.), et des principaux pseudépigraphes (Hénoch, Jubilés, Psaumes de Salomon, etc.). Les deux fascicules qui ont déjà paru contiennent la version du III[e] livre d'Esdras et une bonne partie du I[er] livre des Macchabées, avec une courte et substantielle introduction pour chaque livre. Des notes critiques et historiques sont annexées à la traduction, qui devient ainsi un véritable commentaire. Une introduction générale sera donnée à la fin du recueil, qui compendra vingt-cinq fascicules. Peut-être y avait-il lieu de mentionner, sinon de discuter l'hypothèse d'après laquelle l'histoire des pages de Darius (III *Esdr*. III-IV) aurait appartenu d'abord à la légende de Daniel. Est-il si certain que ce curieux morceau ait été composé en grec ? Le caractère des documents épistolaires contenus dans le I[er] livre des Machabées est examiné dans le détail. M. K. regarde comme ajoutées après coup dans le récit la lettre des Romains à Judas Machabée (I *Mach*. VIII, 22 suiv.), la lettre de Jonathan aux Spartiates

(xii, 6 suiv.), celle du roi Areus au grand prêtre Onias (xii, 20 suiv.), celle des Spartiates à Simon (xiv, 20 suiv.).

La synopse évangélique de Tischendorf comprend les quatre Évangiles. Elle a été composée en vue de reconstituer la suite historique des faits racontés et des discours reproduits dans les Évangiles L'impossibilité d'une telle entreprise est maintenant reconnue par les critiques. Les matériaux traditionnels qui ont été recueillis dans les Synoptiques, l'ont été sans grand souci de la chronologie, et les auteurs des trois premiers Évangiles n'ont pas eu le moindre égard dans leur rédaction pour le cadre du quatrième Evangile, qu'ils ne connaissent pas ; réciproquement le quatrième Évangile n'a pas été écrit pour englober les autres dans ses divisions. L'enchevêtrement des morceaux de Jean avec les Synoptiques a donc nécessairement un caractère artificiel. La vraie Synopse est celle qu'on établit entre les trois premiers Évangiles, et l'utilité qu'elle présente ne concerne pas directement l'histoire évangélique, mais la critique des Évangiles. A ce point de vue, comme édition des textes parallèles, comme distribution des récits et discours avantageuse pour l'examen critique, l'œuvre de Tischendorf garde sa raison d'être. La présente édition acquiert même une valeur plus considérable que les précédentes, parce que M. O. Kramer, qui l'a préparée, a joint au texte de Tischendorf les variantes de l'édition Hort-Westcott.

E. F.

Xenophontis de re publica Atheniensium qui inscribitur liblleus. Recensuit apparatu critico instruxit indice verborum adauxit Ernestus Kalinka. Editio minor. Vienne, Alf. Hœlder, 1898. Un vol. in-8 de 51 pages.

La présente édition paraît faite avec soin. L'auteur a étudié lui-même les principaux manuscrits, les deux Vaticani 1950 et 1335, le Mutinensis 145, le Marcianus 511. Il s'en est tenu à ces quatre manuscrits ; dans une editio major que l'auteur promet de nous donner prochainement, il doit exposer les raisons pour lesquelles il a cru devoir négliger les autres manuscrits dont s'était servi Ad. Kirchhoff dans l'édition dont la seconde récension est de 1881. La critique de l'auteur est, conformément aux tendances du jour, conservatrice. Il garde assez peu des conjectures de son devancier ; cependant il s'en permet lui-même quelques-unes ; la meilleure assurément consiste à remplacer ch. I, 14 ἐκπλέοντες par οἱ πλέονες. M. Kalinka s'est rencontré, en faisant cette correction, avec C. Wachsmuth ; on peut encore accepter l'addition au ch III, 3, des mots μηδὲ τὰ δίκαια entre δίκαια et πράττειν. Dans sa préface, M. K. émet cette opinion que l'auteur de l'ouvrage était sans doute un aristocrate ; mais qu'en composant son petit traité, il ne voulait pas faire œuvre d'homme politique, il voulait faire œuvre de rhéteur. Les collations de M. Kalinka sont assez souvent en désaccord avec les leçons

indiquées par Kirchhoff pour les mêmes manuscrits ; ainsi I, 2 au mot κλήρῳ; I, 4 ἰδιῶται, etc. La correction ἀρκεῖν pour ἄρχειν II, 1 n'est pas de Dobrée ; elle doit être restituée à P. L. Courier.

Albert MARTIN.

Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée, par P. THOMAS. Bruxelles, Hayez, 1898. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. 3ᵉ sér., XXXV, nᵒ 6, pp. 993-1012. 22 pp. in-8.

Il y a à la Bibliothèque de Bruxelles deux mss. des œuvres philosophiques d'Apulée, 3920-3923, du XIIIᵉ siècle, et 10054-10056, du XIᵉ siècle[1]. Le premier a été utilisé par M. Goldbacher, éditeur de cette partie d'Apulée ; le deuxième est le plus ancien et le meilleur, de sorte que le travail est à refaire. E. Rohde a signalé ce manuscrit en 1882 et en a fait connaître les principales variantes pour le *De Deo Socratis*. M. Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand, attire de nouveau sur ce manuscrit l'attention des philologues. On y retrouve un certain nombre de leçons données par B. Smit (Vulcanius): *Ascl.*, 1 (p. 29, 22 G.) *uocassis*; 12 (p. 37, 19) *efficiunt*. Le manuscrit de Bruxelles confirme, dans le même dialogue, l'excellente conjecture de Bernays, *Tat* (1 ; p. 28, 12); ce nom est employé indéclinable dans tout l'opuscule, comme le prouvent les hésitations mêmes et les corrections du scribe du Bruxellensis (Bernays, *Gesam. Abhandlungen*, I, 329). La conjecture de J. Lipse, *niti* (*De Platone et eius dogmate*, II, 24; p. 100, 7) se trouve appuyée par le manuscrit, qui porte *uti*, corrigé postérieurement en *uiti*, texte de M. Goldbacher et des manuscrits inférieurs. Entre autres excellentes leçons, M. Th. nous fait connaître encore les suivantes : *De Deo Soc.*, 23 (25, 14) : *ut sit* et *ad speciem honestus* ; *Ascl.*, 9 (35, 1) : *aliqui* ergo *ipsique* ; *De Plat.*, I, 18 (80, 13) : *cunctis partibus* diditur (leçon très intéressante qui fournit un nouveau rapprochement avec Lucrèce : cp. Lucr. 2, 1121, 1132, etc.) ; avec de légères corrections, M. Th. en tire : *De Deo Soc.*, 17 (20, 13) : *multa sunt enim* in uita; *De Plat.* II, 1 (81, 11) : *humana autem bona ea*que *quorundam*, esse, *quae*...; II, 17 (93, 27) : *Sed nocere longe peius esse ex* eo *intellegi potest*, et M.Th. complète cette lecture en proposant pour la suite : *quod* animi *bonis* ; II, 28 (104, 7) : *lex*que iussu *populi* (sans *iudicio*).

A ces leçons, M. Th. joint des conjectures personnelles. Je signale : *De Deo S.*, 17 (20, 9) : *cuncta* et arcenda *arcuit* et prae *cauenda praecauit* ; *De Pl.*, I, 14 (76, 5) : *cum quidem ea quae* feruntur *uapore uel fumo ex halantur*, odoratus *iudicium sensusque succedunt*; II, 12

---

1. Ces dates sont les seules exactes; M. Th. corrige ainsi celles qu'il a données dans son *Catalogue*.

(89, 22) : *sis quis aut*em us*um*. Ces exemples donnent une idée de ce que M. Thomas pourrait faire pour ces opuscules. C'est à souhaiter qu'il n'en reste pas là et qu'il en établisse le texte d'une façon définitive.

Paul Lejay.

Gustave Lanson. **Corneille.** In-12, 206 pp. Paris, Hachette, 1898.

Dans le programme que la collection des *Grands Écrivains Français* insère parfois à la fin de ses volumes pour utiliser quelques pages disponibles, il est dit : « L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez ». Cette fois, j'ai bien peur qu'entre le temple et le foyer M. Lanson ne se soit arrêté à mi-chemin dans la salle de cours, car le petit livre qu'il nous donne semble bien moins une notice sur la vie et les œuvres de Corneille qu'une suite de dissertations sur son génie.

En 29 pages la vie de Corneille y est expédiée. C'est assurément là une biographie savamment renseignée, exacte et claire, mais combien rapide ! Sur la jeunesse du poète, sur sa vie intime, sur la querelle du *Cid*, sur les vicissitudes des vingt dernières années de sa carrière, mille des particularités qui sont précisément celles qui serviraient le mieux à caractériser sa physionomie propre sont oubliées. Quant à son histoire intellectuelle, elle est ici tout à fait absente et c'est une simple liste chronologique de ses œuvres qui la remplace. Pour savoir comment Corneille obtint ses premiers succès par ce miracle de composer des pièces simples d'intrigue et simples de langage alors que l'engouement pour les imbroglios espagnols et italiens avait mis à la mode les aventures inextricables et les déclamations ampoulées, comment il fut amené vers l'Espagne avec le *Cid* et en tira un monde héroïque nouveau qu'aucun de ses contemporains n'avait encore entrevu, comment les censures de l'Académie le rejetèrent effrayé dans la tragédie régulière (*Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*), comment, Richelieu mourant, il s'en revint à ses chers Espagnols (*Le Menteur*, la *Suite du Menteur*) et, reprenant son audace et son indépendance, alla presque jusqu'à créer chez nous le drame moderne (*Rodogune*, *Théodore*, *Héraclius*, *Nicomède*), comment, depuis, déconcerté et vieilli, il chercha même, au préjudice de ses meilleures aptitudes, à ne plus laisser la tragédie s'immobiliser un instant dans une forme immuable, à toujours trouver de nouveaux effets et de nouvelles structures, à tenter l'union de la musique et de la déclamation (*La Toison d'or*, *Andromède*), à essayer le dialogue en vers libres (*Agésilas*), a évoquer les civilisations les plus inconnues et les héros les plus inaccoutumés, pour connaître enfin toute cette histoire d'un génie merveilleusement créateur — histoire plus dramatique encore que nulle de ses tragédies — il faudra que les lecteurs du « foyer » aillent se renseigner auprès des prêtres du « temple ».

Mais ils seront, en revanche, abondamment pourvus de dissertations savantes sur le *Théâtre avant Corneille*, les *Comédies de Corneille*, les *Ecrits théoriques de Corneille*, l'*Histoire et la politique dans les tragédies de Corneille*, les *caractères et les passions*, l'*action et l'intrigue*, *langue*, *style*, *vers*, *poésie*, *le rapport de la tragédie Cornélienne à la vie*, l'*influence de Corneille* : neuf chapitres de critique sur les dix chapitres dont le livre se compose. Elles sont excellentes, ces dissertations, pleines d'aperçus ingénieux, de remarques heureuses, de rapprochements fins, et d'une érudition fort solide. Tout n'y est pas indiscutable assurément, et par exemple, lorsque M. Lanson affirme que Corneille se trouvait au mieux de la règle des trois unités, qu'il n'était ni lyrique, ni descriptif, que son influence fut peu considérable dans l'école romantique, il serait très aisé de démontrer tout le contraire avec des citations précises. Mais, somme toute, ce recueil de considérations assez ardues donnera souvent à réfléchir et pourra être lu avec beaucoup de profit.

Raoul ROSIÈRES.

Étienne Pivert de Senancour. En literaturhistorisk studie. Akademisk afhandling af Alvar Saladin TÖRNUDD, filosofie magister. Helsingfors 1898. Imprimerie centrale, IV-215 p. gr. in-8.

Obermann, les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, les *Libres méditations*, n'ayant été guère appréciés lors de leur apparition et n'ayant jamais eu beaucoup de lecteurs, même après les notices élogieuses de Sainte-Beuve, de George Sand et tout récemment de Jules Levallois, la vie d'ailleurs bien triste de Senancour n'a tenté aucun biographe français. Il a fallu encore cette fois que la lumière nous vînt du Nord : c'est dans une simple thèse, écrite en suédois et publiée dans un des États du tsar, que nous trouvons le plus de détails sur un de nos bons écrivains. M. Törnudd a d'ailleurs été servi par les circonstances ; venant après les auteurs précités d'études critiques et esthétiques sur Senancour, il a en outre pu se procurer le manuscrit préparé par ce dernier pour une troisième édition des *Libres méditations* et il a eu sous les yeux une notice biographique inédite sur Sénancour, écrite en 1850 par sa fille, après la mort de laquelle (1873) elle fut cédée par ses héritiers à la Bibliothèque de la Société économique de Fribourg. M. Törnudd a d'ailleurs consulté tous les imprimés en français, en allemand, en danois, en anglais, qui concernent le sujet.

Après avoir lu cette biographie, qui remplit la première moitié du volume et qui est suivie d'une analyse des trois ouvrages énumérés plus haut, et d'une bibliographie complète des livres, brochures, articles de revue et journaux publiés par Senancour, on comprend mieux pourquoi celui ci tomba dans le pessimisme, et si l'on ne se sent pas porté à l'applaudir, on est mieux disposé à le plaindre. Quoiqu'il fût doué

d'une grande sensibilité et sût voir les beautés de la nature, en même temps que les décrire d'un style poétique et limpide, il traîna dans le désenchantement une vie passablement longue; il était maladif, désagréablement impressionné par le désaccord de ses parents et par son manque de sympathie pour une compagne qu'il avait pourtant choisie lui-même; ruiné par la Révolution, persécuté comme ancien séminariste et ci-devant, déçu de l'espoir d'un riche héritage, il n'eut pas l'énergie de se jeter dans la vie active pour améliorer son sort ou tout au moins faire diversion à ses mélancoliques rêveries et se trouva toujours malheureux au milieu de circonstances fâcheuses plutôt que d'épreuves surhumaines. Tel est le personnage remarquable, mais peu intéressant, que cette thèse fort bien documentée nous fait mieux connaître. Elle renferme beaucoup de faits dont les historiens de notre littérature pourront tirer parti. Les nombreux extraits d'ouvrages français sont, à part quelques fautes d'accentuation et de ponctuation, généralement corrects.

E. Beauvois.

J. J. Jusserand. **Shakespeare en France sous l'ancien régime.** 1 vol. 389 pages, Armand Colin et Cie, 1898.

Un livre de M. Jusserand est toujours une bonne aubaine pour les érudits et pour les lettrés. Ce nouveau volume nous fait prendre patience et nous permet d'attendre la suite de l'*Histoire littéraire du peuple anglais*.

D'un sujet un peu mince M. J. a tiré un volume des plus captivants. L'influence de Shakespeare sur la littérature française, bien négative au XVIIIe siècle, malgré Voltaire et ce bon Ducis, ne devient réelle qu'au moment où arrivent Vigny, Hugo et Musset. Mais n'était-il pas curieux de savoir pourquoi cette influence ne s'est pas fait sentir plus tôt? C'est ce que M. J. nous explique en étudiant l'histoire des relations littéraires des deux pays et en nous offrant un dossier complet de ces relations, depuis l'arrivée des comédiens anglais à Paris, en mai 1598, jusqu'aux tentatives dramatiques de Ducis et de Mercier.

Si M. J. avait eu le courage de faire quelques sacrifices et de synthétiser les quatre grands chapitres qui forment tout son livre, nous aurions été privés de plus d'un renseignement inédit, et c'eût été dommage à certains égards; cependant, on regrette de voir cette étude se terminer par quelques pages où, à grands traits, l'auteur aborde la question vraiment importante de l'influence directe de Shakespeare sur le théâtre français. Mais M. Jusserand nous donnera sans doute tout ce que promet cet épilogue et écrira: *Shakespeare en France au* XIXe *siècle*. Alors ce premier volume, tout en gardant sa valeur incontestable, deviendra un prologue, et préparera les spectateurs à mieux comprendre

la grande bataille qui se livra entre les classiques et les romantiques, et dans laquelle Shakespeare eut enfin le rôle le plus marquant.

Casimir STRYIENSKI.

Léon MOREL. **In Memoriam** poèmes de lord Alfred Tannyson, traduits en vers français. 1 vol. XIV-139 pages, Paris, Hachette [1898].

Le meilleur moyen de donner une idée de cette traduction n'est-il pas d'en citer un passage ? Nous n'avons que l'embarras du choix, tant chacune des nombreuses pièces qui composent cette élégie est rendue avec un soin scrupuleux et un souci constant de reproduire le sens, le ton, et surtout le rythme de l'original. Voici quelques strophes célèbres qui paraissent justifier ce que nous disons :

Beau vaisseau qui, fuyant les rives d'Italie,
  Vogues fier[1], sur les champs placides de la mer,
  Avec les précieux restes d'un être cher,
Ouvre tes ailes, et le porte à sa patrie.
Fair ship, that from the Italian shore
  Sailest the placid ocean-plains
  With my lost Arthur's loved remains,
Spread thy full wings, and waft him o'er.
Allume tous tes feux, ô voûte sidérale;
  Dormez, paisibles cieux, sur le vaisseau fuyant ;
  Dormez, paisibles vents, comme dort maintenant
Le frère que j'aimai d'une amour sans rivale ;
Sphere all your lights around, above ;
  Sleep, gentle heavens, before the prow ;
  Sleep, gentle winds, as he sleeps now,
My friend, the brother of my love ;
Mon Arthur que jamais je ne dois plus revoir,
  Avant d'avoir fini seul ma triste carrière ;
  Aussi cher que le fils le peut être à la mère,
Plus que mes frères cher à mon cœur sans espoir.
My Arthur, whom I shall not see
  Till all my widow'd race be run ;
  Dear as the mother to the son,
More than my brothers are to me.

M. Morel se permet quelques licences : dans la même strophe, il se sert parfois exclusivement de rimes masculines, p. 9, 61, ou de rimes féminines p. 67 ; la rime est pauvre assez souvent (tenait, muet, p. 91, — vénérés, déchaînés, p. 71) ; un mot sans *s* rime avec un mot qui en a un (logis, dit, p. 85), etc., etc., mais ces licences, surtout aujourd'hui, passent sans trop choquer, et on aurait mauvaise grâce à les reprocher au traducteur ; elles lui ont permis de serrer son texte de plus près et

---

1. *Fier* (qui n'est pas dans le texte) a l'inconvénient de rimer avec *mer*.

de n'avoir pas recours à ces terribles chevilles qui déparent tant de traductions en vers.

Le volume est précédé d'un avant-propos explicatif plein d'intérêt.

Casimir STRYIENSKI.

Alfred FOUILLÉE. **Les études classiques et la démocratie.** Paris, Colin, 1898, in-8, VII-251 p. 3 fr. 50.

Le tort de l'enseignement moderne, c'est de trop ressembler à l'enseignement classique. Si *moderne* signifie *pratique* ou *utilitaire* — et l'on ne voit pas, dans l'espèce, que le mot puisse vouloir dire autre chose — il fallait que l'enseignement moderne fût résolument cela, au lieu de devenir le produit hybride que nous voyons. La formule n'en était pas bien difficile à trouver, puisqu'il existait déjà, chez nous, sous le nom d'*enseignement spécial* et qu'il fonctionne très bien, comme *enseignement réel*, en Allemagne, en Autriche et en Russie. Malheureusement, les auteurs de programmes ont rêvé autre chose, ont visé plus haut, et la conséquence de leur erreur n'a pas tardé à se faire sentir. Pourquoi, demande-t-on, l'enseignement moderne n'ouvrirait-il pas les mêmes carrières que l'enseignement classique, puisque c'est à peu près la même chose, sauf le grec et le latin qui, de l'avis de beaucoup d'honnêtes gens, sont inutiles? Il faut dire ici, ouvrant une parenthèse, que les défenseurs du grec et du latin ont été bien maladroits en faisant valoir, à l'appui de leur sentiment, des raisons utilitaires. On a prétendu, par exemple, que les médecins devaient savoir le grec pour consulter Hippocrate, que les avocats devaient posséder le latin pour lire les Institutes. Comme cela est puéril, et qu'il a été facile de le démontrer, l'inutilité du grec et du latin est devenue, ou peu s'en faut, une opinion générale. Dès lors, on ne voit pas pourquoi les bacheliers modernes ne jouiraient pas des mêmes droits que les autres. Jusqu'à présent, la loi n'en a pas ordonné ainsi, mais on assure que cela ne tardera pas. M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique en juillet 1898, s'est engagé à demander aux Chambres, dès que l'occasion deviendrait favorable, *l'égalité des sanctions* pour des études inégales. Or, comme la mauvaise monnaie a coutume de chasser la bonne, il est évident que, cette prétendue réforme introduite, l'enseignement facile verra venir à lui toute la clientèle de l'autre. La « question du latin » aura ainsi été résolue, mais par une voie un peu tortueuse. On aura tué l'enseignement classique, non sans lui prodiguer les marques de respect et les belles paroles; mais, enfin, on l'aura tué, au profit d'une sorte d'enseignement primaire supérieur. L'Université, d'ailleurs, n'y gagnera rien; car si, dès maintenant, elle a peine à soutenir la concurrence des établissements libres, où l'enseignement est tout à fait orienté vers la conquête d'un diplôme, combien sera-t-elle plus délaissée le jour où l'obtention du

diplôme en question sera devenue, plus que jamais, affaire de dressage mécanique et de mémoire?

M. Fouillée a parfaitement compris et a très éloquemment exposé ce que la situation actuelle a de grave. Il a eu le courage de protester, non pas au nom de l'utilité, mais de l'inutilité, du désintéressement des hautes études classiques. Pour le bon recrutement des carrières intellectuelles, il faut deux choses : d'abord, des programmes qui permettent d'éliminer les moins aptes, et cela presque dès le début ; en second lieu, une culture intensive de l'esprit, des facultés de raisonnement, et non pas seulement de la mémoire. A cet égard, le latin, en particulier la version latine (épreuve tant redoutée des cancres, dans toutes les classes des lycées) et, vers la fin des études, la philosophie, en particulier la dissertation philosophique, sont à la fois, si l'on peut dire, les écueils et les pierres de touche par excellence. Ceux qui ne pourront pas affronter ces épreuves devront prétendre à d'autres carrières, commerciales, industrielles, coloniales ; mais il faudra qu'ils reçoivent, à cet effet, un enseignement tout autre, qui ne soit pas calqué servilement sur l'enseignement classique, avec substitution d'une ou de plusieurs langues vivantes à la philosophie et au latin.

Quant au grec, M. F. l'abandonne ; c'est là, croit-il, un sacrifice nécessaire. S'il s'agit du grec tel qu'on l'apprend ou, plutôt, tel qu'on ne l'apprend pas aujourd'hui, je suis bien de son avis. Mais j'ai la conviction qu'il est possible, sans se perdre dans les minuties d'une grammaire effroyablement compliquée, d'apprendre en un an ou dix-huit mois plus de grec que n'en savent nos rhétoriciens d'aujourd'hui. La base de cette étude, commencée dès la cinquième, devrait être l'analyse des quelques centaines de mots français qui dérivent du grec ; un fonds de vocables ainsi logé dans la mémoire, non sans quelque profit pour l'esprit, il faudrait passer, en seconde ou en rhétorique, à l'explication et à la récitation de textes faciles, surtout de sentences iambiques. Un élève qui pourrait expliquer et réciter la moitié des Γνῶμαι d'Opsimathes (on voudrait un recueil mieux fait du même genre), ne saurait assurément pas le grec ; mais il saurait *du* grec plus que les neuf dixièmes et demi des candidats actuels à l'École normale.

L'érudition, la philologie dite allemande, sont les bêtes noires de M. F. « Ce qu'il faut avant tout proscrire, la perte de l'enseignement classique actuel, c'est la philologie, avec toute la vaine érudition qui s'y rattache » (p. 91). Et M. F. s'en prend à la grammaire historique, à l'accent tonique, aux doublets, à la sémantique, à l'orthographe latine *savante*, à la métrique surtout, qu'il a l'air de haïr plus que le reste. Il y a du vrai et du faux dans les plaintes de ce maître de philosophie qui trouve, non sans raison, que, pour le développement de l'intelligence, la culture philosophique est préférable à des notions purement verbales de philologie. Mais il oublie, en confondant l'abus et l'usage, l'utilité qu'il y a, pour de jeunes esprits, à se rendre un compte exact de ce

qu'ils apprennent, à prendre l'habitude de la précision et du savoir authentique [1]. C'est affaire aux programmes et surtout aux professeurs de ne pas pousser trop loin certaines études ; mais à qui fera-t-on croire, par exemple, qu'un enfant naturellement distingué n'ait aucun profit à tirer d'une initiation à la sémantique, qu'il puisse impunément considérer comme termes d'alchimie les doublets et l'accent tonique, qu'on ne doive pas éveiller son attention — sans en faire un sujet de récitation, bien entendu — sur les fluctuations de l'orthographe latine ? En ce qui concerne la métrique, je donnerais volontiers raison à M. F. : on peut la laisser, presque tout entière, à l'enseignement supérieur. Mais il faut qu'un élève de l'enseignement secondaire soit parfaitement informé de la structure de l'hexamètre, du pentamètre et de la strophe saphique. Cela n'exige pas un cours spécial ; il suffit que le maître fasse scander les vers avant de les donner à apprendre. Il faut aussi qu'il fasse sentir aux élèves, en substituant, par exemple, deux mots mal choisis à ceux d'un bon poète, ce qui constitue l'harmonie d'un vers latin. Du temps qu'on écrivait des vers, toute la bonne moitié d'une classe de rhétorique sentait nettement la différence entre une belle ligne et une ligne boîteuse ; aujourd'hui, je vois des rhétoriciens très distingués auxquels on peut lire impunément des vers faux, mal césurés ou languissants, dont l'oreille ne distingue plus une tirade de Lucain d'une période avachie de Silius Italicus. Conséquence : ils ne lisent plus, ils n'apprennent plus de vers latins pour leur plaisir. L'éducation morale n'en souffre pas moins que l'éducation esthétique. Les plus studieux tendent à devenir des barbares érudits ; aucun d'eux n'a plus les perceptions délicates de l'humaniste. Donc, en accordant à M. F. que l'étude des vers de Plaute et des logaédiques peut être supprimée sans inconvénient, je demanderais qu'on rendît à la poésie les heures qu'on enlèverait à la métrique. Cela consisterait simplement à remettre en honneur, *mutatis mutandis*, le beau *Traité de versification latine* de Louis Quicherat.

M. F. a dit aussi des choses très justes sur l'enseignement des langues vivantes, qu'il voudrait plus utilitaire, plus pratique, puisque c'est vers un avantage pratique que l'on tend. Mais le difficile, en cette matière, c'est d'obtenir que des professeurs de langues, qui ont tous fait du grec et du latin, se résignent à enseigner l'anglais et l'allemand autrement que des langues mortes. Je n'entrevois qu'une solution, mais elle est radicale : c'est de ne plus guère admettre que des femmes aux concours de licence et d'agrégation pour les langues vivantes. Presque tous ceux qui parlent couramment des langues étrangères les ont apprises avec des femmes ; c'est un fait d'expérience ; il faut donc croire qu'elles sont plus aptes que les hommes à bien donner cet enseignement.

---

1. La philosophie ne donne pas toujours cette habitude, témoin — *bona tua pace dixerim !* — les nombreuses erreurs qu'a commises M. Fouillée lui-même dans ses récents travaux d'anthropologie et d'ethnographie.

En revendiquant les droits de la haute culture philosophique, et cela dans des termes qu'on voudrait pouvoir transcrire intégralement, M. F. a touché du doigt une des plaies profondes de l'enseignement purement professionnel et utilitaire. Le commerce des écrivains grecs et romains, couronné par une forte classe de philosophie, est la condition *sine qua non* d'une forte éducation morale. Le christianisme a si bien compris que les livres judéo-chrétiens, avec leurs appels incessants à l'intervention divine, leur indifférence aux vertus civiques, ne suffisent pas à former des citoyens et à éclairer les consciences, qu'il a maintenu depuis dix-huit siècles, au premier plan de ses programmes les plus élevés, l'étude des auteurs profanes et de la philosophie. Si l'on veut remplacer tout cela par la lecture de morceaux choisis d'auteurs modernes et par des notions d'histoire de la philosophie, il faut renoncer à former des caractères. Ce qu'on appelle les lieux communs de la sagesse antique se cristallise, au bout de huit ans d'études, en un catéchisme que rien ne peut remplacer et que l'étude des divers systèmes de morale indépendante vient compléter dans le même esprit. Je discuterai volontiers avec les partisans de la thèse contraire quand ils m'auront montré, dans une littérature moderne quelconque, l'équivalent des traités moraux de Cicéron et des lettres de Sénèque à Lucilius.

Il est à souhaiter que le beau livre de M. Fouillée soit lu par beaucoup d'hommes politiques. Puisque c'est, malheureusement, aux caprices des Parlements qu'on doit ces grands-maîtres éphémères de l'Université française, nos ministres de l'Instruction publique, essayons du moins de faire pénétrer quelques idées justes dans le monde où l'on s'obstine à les recruter.

Salomon Reinach.

BULLETIN

— Le tome XVIII de la *Bibliothèque du Séminaire des Langues Orientales* de Berlin, qui vient de paraître chez W. Spemann (Stuttgart et Berlin, 1898) et forme un volume cartonné de XXII-168 pp., est intitulé *Mærchen und Erzœhlungen der Suaheli, von* C. Velten. Il renferme 65 récits, recueillis exclusivement parmi les indigènes et scrupuleusement reproduits, nous dit l'auteur, dans le dialecte, la façon de dire, jusque dans les incorrections de ses témoins : contes d'animaux, récits de source arabe, histoires morales, etc. L'ouvrage n'est pas suivi d'un lexique, ce qui ne le rend utilisable qu'aux profès et étudiants en swahili auxquels il est destiné. Les textes paraissent établis avec beaucoup de soin et tout à fait propres à contribuer à l'éducation pratique des futurs missionnaires de Zanzibar. — V. H.

— La grammaire grecque élémentaire de M. le prof. Gerth vient d'atteindre sa cinquième édition (Leipzig. Freytag. 1898) ; elle ne se distingue de la précédente que par certaines améliorations orthographiques : des formes comme *τέθεικα*, *μίγνυμι* ont été ramenées à l'orthographe de la bonne prose attique *τέθηκα*, *μείγνυμι*. On n'ignore

pas que M. Gerth a collaboré aux éditions successives, depuis la dixième, de la grammaire grecque de Curtius ; son ouvrage a été traduit, depuis son apparition, en italien, en hongrois et en anglais : l'éloge en est fait par cela même ; et le parallèle fréquent avec le latin ne peut être que d'une extrême utilité pour les élèves. Le grec ne s'enseigne pas par le latin, il est vrai : mais on ne peut nier que l'étude simultanée de la syntaxe des deux langues n'ait de précieux avantages. — My.

— La librairie Teubner a publié en édition minor deux des volumes de sa *Bibl. script. græc et rom.*, l'*Arrien-Épictète* de M. H. Schenkl (v. la *Revue* du 5-12 août 1895) et le *Babrius* de M. Crusius (*Revue* du 3 octobre 1898). La première est rendue plus maniable, réduite au texte et à l'index des noms propres ; elle coûte beaucoup moins, 6 mark au lieu de 10 (ou de 12, car l'indication du prix varie sur la couverture des différents volumes). M. Schenkl a reproduit en tête ce qu'il y avait de plus utile dans l'*Annotationis supplementum* de l'édition major (1894), et enrichi cet extrait de notes et d'observations dues à plusieurs savants, ainsi que de nouvelles leçons du Bodleianus, empruntées à la collation de M. Lindsay ; ce supplément complète heureusement la grande édition. Dois-je dire qu'on regrettera l'index des mots ? Mais il fallait bien alléger le volume. — L'édition minor de Babrius a suivi seulement de cinq mois l'édition major (elles sont toutes deux de 1897) ; M. Crusius en a supprimé les prolégomènes et l'index si précieux intitulé *Sermo Babrianus*. Mais la différence de prix est de plus de moitié, 4 mark au lieu de 8, 40, et les étudiants ne pourront s'en plaindre, bien que l'annotation continue à renvoyer aux prolégomènes, dont, en réalité, il est difficile de se passer pour étudier la langue et la versification du fabuliste grec. — My.

— M. Alwin Koch, dont j'ai loué récemment le *Schülerkommentar* de l'Odyssée (*Revue* du 10 octobre 1898, p. 245) ; vient d'y donner une suite en publiant à la même librairie G. Freytag, Leipzig (1899) un *Schueler-Kommentar zu Homers Ilias*, fait sur le même plan et d'après la même méthode. En première ligne viennent les morceaux qui présentent le développement de l'action épique dans ses moments principaux et exposent la part qu'y prennent les dieux en tant qu'ils influent sur la marche des événements ; en seconde ligne, ceux qui nous montrent les dieux et les héros dans leurs actes et leurs paroles caractéristiques, ou qui ont une importance particulière pour l'intelligence du monde homérique. L'ensemble est divisé en deux fascicules (VI-61 et VI, 54 p.) dont le second est plus spécialement destiné à la lecture particulière, le premier devant servir à la lecture en classe sous la direction du professeur. — My.

— A paru à la librairie Weidmann (1898) la troisième édition de la Πολιτεία Ἀθηναίων, de MM. Kaibel et v. Wilamowitz-Moellendorff (XVII-98 p.). La préface donne tous les renseignements désirables sur l'état du manuscrit, sur les deux fragments de Berlin et sur la méthode suivie. La différence de cette édition avec les premières consiste surtout en ce que la quatrième partie du traité est plus complète et plus correcte, grâce aux communications de M. Wilcken, qui a revu le manuscrit de Londres avec un soin minutieux, et tout spécialement le quatrième volume. Dans les notes, les éditeurs distinguent maintenant ce qui est propre à chacun d'eux. — My.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 janvier — 1899

Delitzsch, L'origine de l'écriture cunéiforme. — Jastrow, Histoire de la religion assyro-babylonienne. — Schweinfurth, De l'origine des Égyptiens et quelques-uns de leurs usages. — Horowitz, Le livre d'Al-Wakidi. — Broennle, Le commentaire d'Ibn Hischam. — Nagy, Les traités d'Al-Kindi. — Geiger et Kuhn, Manuel de philologie iranienne. — Marquart, Les inscriptions en vieux turc. — Waser, Charon, Charum, Charos. — A. Mommsen, Les fêtes d'Athènes. — Stengel, Les antiquités religieuses grecques. — Traité de tactique, p. Ch. Graux et A. Martin. — Litzica, La loi de Meyer dans la prose byzantine. — Schneider-Steiner, Grammaire latine, 3e éd. — Ficker, Vigile de Thapse. — Mitius, Une peinture de la catacombe de Priscille ; les scènes de l'histoire de Jonas.

I. **Die Entstehung des ælteston Schriftsystems oder der Ursprung der Keilschriftzeichen. Ein Nachwort** von Friedrich Delitzsch, Leipzig, Hinrichs, 1898; in-8, 47 pp.

II. **Handbooks on the History of Religions. The Religion of Babylonia and Assyria** by Morris Jastrow. Boston, Ginn, 1898; in-12, xii-780 pp.

III. **Manuali Hœpli. Mitologie orientali; I Mitologia babilonese-assira** par Domenico Bassi. Milano, Ulrico Hœpli, 1899; in-16; xv-219 pp.

I. — Sous forme de supplément à l'important ouvrage dont il a été rendu compte ici même l'an dernier, M. Delitzsch publie une brochure où il reprend pour les compléter et les rectifier les vues qu'il avait précédemment émises sur l'origine de l'écriture cunéiforme. Le livre de M. D. a été critiqué de divers côtés : ce qu'on lui a, semble-t-il, le plus vivement reproché, c'en est la méthode. C'est précisément ce qui m'en paraît le moins attaquable. M. D. estime que l'écriture cunéiforme, est en partie composée de signes dérivés directement de figures ou d'images, mais que le nombre de ces formes primitives est relativement peu considérable et que les deux principaux moyens qui ont servi à développer le syllabaire et à en faire l'ensemble complexe que nous connaissons, sont d'une part l'emploi de traits adventices destinés à différencier ou renforcer les signes et, d'autre part, le redoublement du même signe ou la combinaison de signes différents. Tout cela est juste ; et si, comme je le crois, M. D. s'est souvent égaré en route, il n'en reste pas moins que le point de départ et l'orientation générale de ses recherches sont bonnes.

J'ai déjà eu ailleurs l'occasion d'exprimer mon opinion sur la ques-

tion de la position primitive des signes. Je ne crois pas que la nouvelle et d'ailleurs très ingénieuse forme que M. Delitzsch donne à sa théorie la rende plus facilement acceptable. Que les signes aient été, originairement, écrits indifféremment dans le sens vertical ou dans le sens horizontal c'est là une hypothèse qui paraît contraire à la fois à la vraisemblance et aux données des inscriptions les plus anciennes.

II. — L'histoire de la religion assyro-babylonienne de M. Jastrow, se recommande par des mérites divers dont le moindre est d'être d'une lecture agréable et facile : c'est une étude très personnelle, pleine de vues originales, pénétrée par le sens critique le plus sûr et, en somme, de beaucoup le meilleur ouvrage qui ait encore paru sur le sujet. M. J. y étudie successivement le panthéon prébabylonien, babylonien, assyrien, néo-babylonien, puis il passe en revue les différentes classes de textes religieux : incantations, hymnes, psaumes de pénitence, recueils d'oracles, traités cosmologiques et astronomiques, mythes et légendes : le volume se termine par un chapitre sur les temples et le culte.

Parmi les sources littéraires, il en est une que M. J. a peut-être trop négligée, c'est l'onomastique. Les noms propres sont des témoins très sûrs du degrés de popularité de tel culte à une époque et dans un lieu donnés. Ainsi M. J. rejette avec raison l'opinion de Tiele qui place l'origine du culte de Nabû à une époque de beaucoup postérieure à Hammurabi : mais, aux raisons qu'il fournit, il eût pu en ajouter une beaucoup plus décisive en faisant remarquer que Nabû apparaît dans les noms propres dès l'époque de la première dynastie babylonienne.

Je regrette aussi que M. J. ait cru devoir ne recourir que rarement et d'une façon incidente aux monuments figurés. Les statues, les bas-reliefs, les stèles et surtout les pierres gravées sont de précieux éléments d'information sur une foule de points. Ils nous renseignent sur les attributs ou symboles divins, sur les animaux associés aux différents dieux, sur les formes des démons, sur la façon de prier et d'approcher de la divinité, etc. Ils illustrent et éclairent des légendes telles que celles d'Etana, de Zû et de Gilgames. Ils soulèvent d'intéressants problèmes : ainsi, il serait curieux de rechercher quelle est l'origine et le sens du vase aux eaux jaillissantes et de tant d'autres représentations qui se rattachent au plus intime de la pensée religieuse.

Sur la question sumérienne M. J. n'émet pas d'opinion tranchée. Mais s'il évite de se prononcer sur le fond, du moins a-t-il conçu et rédigé tout son ouvrage, en se dégageant autant que possible de ce que je serais tenté d'appeler « l'illusion sumérienne ». Suivant ses propres termes, « les conceptions et les pratiques religieuses telles qu'elles nous sont révélées par les sources littéraires aujourd'hui à notre disposition sont distinctement babyloniennes. Nous devons nous contenter de cette remarque et laissant de côté les théories, ne pas essayer, dans un exposé de la religion assyro-babylonienne, de distinguer entre les éléments sémitiques et ceux qu'on appelle non-sémitiques ». Rien de plus sage :

la question sumérienne est et devrait rester une question surtout *préhistorique* dont la solution ne saurait modifier essentiellement notre conceptionn de l'histoire politiquee, artistique et religieuse de la Babylon. Il faut savoir gré à M. J. de l'avoir si nettement compris : par là son ouvrage ne peut qu'aider à la solution définitive de cette question qui a tant contribué à vicier et à obscurcir nos idées touchant les origines et l'essence de la civilisation assyro-babylonienne.

Je suis généralement d'accord avec M. J. sur la façon d'interpréter les noms divins dits « sumériens ». Sur quelques points de détail néanmoins j'aurais peut-être des réserves à faire. Ainsi M. J. distingue deux noms du dieu solaire : Shamash et Utu. Un texte d'Ur-bau (Urgur), appliquant ce dernier nom au dieu de Larsa, il en conclut que le dieu solaire qui à Sippar est désigné par le nom de Shamash devait être à Larsa honoré sous le nom de Utu. Or, tout ceci ne repose que sur une lecture hypothétique. Dans le texte mentionné plus haut le nom du dieu solaire est écrit au moyen du signe habituel. On a lu *utu*. Pourquoi? Parce que la valeur *ut-u* fournie par une glose de syllabaire et sensée non sémitique, paraît applicable, comme telle, à un texte sensé non sémitique. Le point de vue « sumérien » justifie donc seul cette lecture. Ceci d'ailleurs laisse entière la question de savoir si *utu* représente ou non une prononciation réelle. M. Jastrow est disposé à le croire. Cela est possible bien que douteux [1]. On a des exemples de cas analogues. Ainsi l'idéogramme en -lil paraît avoir été construit d'après un mot réel, une épithète du dieu Bel. Mais il ne s'ensuit nullement que dans le Sud on ait appelé Enlil le dieu que dans le Nord on désignait sous le nom de Bel : il est difficile d'admettre que, par exemple, Sargon et En-te-me-na, consacrant l'un et l'autre au dieu de Nippur, aient prononcé son nom l'un Bel et l'autre Enlil tout en l'écrivant exactement de la même façon.

III. — L'intéressante collection des manuels Hœpli vient de s'augmenter d'un livre de M. D. Bassi sur la mythologie assyro-babylonienne : c'est un résumé fait avec soin et qui pourra rendre des services à ceux auxquels manqueraient le temps ou le moyen de se reporter aux ouvrages spéciaux Une première partie intitulée « les mythes » traite de la création et des dieux. Une seconde partie est consacrée aux légendes. Je souhaite le meilleur succès à ce petit livre.

F. Thureau Dangin.

---

1. *Babbar* est beaucoup plus certain. On trouve sur des tablettes de l'époque de la dynastie d'Ur ce nom divain écrit AN-UD-UD-*ra* (à lire *Bar-bar-ra*). Il est possible que le dieu solaire ait été honoré à Larsa, principalement sous le nom de *Babbar*; mais rien ne le prouve.

D^r G. Schweinfurth, **De l'origine des Égyptiens et quelques-uns de leurs usages remontant à l'âge de la pierre.** Le Caire, 1897, in-8, 23 pages. (Extrait du Bulletin de la Société khédiévale de géographie, IV^e série, n° 12.)

Les curieuses découvertes faites en ces dernières années par MM. Flinders Petrie, de Morgan et Amélineau dans la vallée du Nil ont mis plus que jamais à l'ordre du jour le problème de l'origine des Égyptiens. M. G. Schweinfurth, qui suit d'un œil si attentif tout ce qui se rapporte au passé de l'Égypte, a été amené de nouveau à examiner cette question captivante, et il a porté, dans l'étude qu'il en a faite à deux reprises [1], sa grande compétence scientifique et sa profonde connaissance de l'antiquité égyptienne. A l'époque préhistorique l'accès de l'Égypte était impossible par terre du côté du nord-est, c'est par le sud-est seulement que, venus d'Asie, les premiers colons purent pénétrer dans le bassin du Nil. Ils y arrivèrent en traversant la Nubie [2], où ils trouvèrent une espèce d'âne sauvage, l'ancêtre de l'âne égyptien. Mais ce ne fut sans doute qu'après un long séjour au milieu des montagnes stériles de l'Athaï qu'ils descendirent dans la vallée du Nil. Ils laissèrent toutefois dans le désert des tribus, dont les descendants actuels sont les populations Khamitiques des Bega. Les Bicharîn restés au sud sont les représentants les plus purs de la race, tandis que les Ababdeh, qui se sont avancés plus au nord, sont à moitié arabisés ; mais ils n'en ont pas moins conservé les usages et les coutumes de leurs ancêtres. Ils se distinguent en particulier par leur habileté à fabriquer des ustensiles de cuisine avec la pierre ollaire de la région.

On a trouvé des vases en pierre dure dans les tombes nouvellement découvertes, mais avec bien d'autres objets dont la nature témoigne de degrés très divers de civilisation et d'origine différente. Ainsi, les vases en pierre dure nous reportent aux populations de la région de l'Etbaï ; les silex taillés qu'on a trouvés en quantité dans ces tombes semblent avoir, au contraire, une origine occidentale : mais est ce à dire que les habitants qui s'en sont servi venaient de l'Ouest et seraient de race lybique, comme l'a prétendu M. Flinders Petrie ? Rien de moins vraisemblable, les Égyptiens des silex venaient d'Asie et problablement de l'Arabie [3]. Ce sont eux qui importèrent dans la vallée du Nil le sycomore et le perséa ; mais d'où furent apportés le blé et le bronze qu'on a trouvés aussi dans quelques tombes anciennes ? Ils l'ont été également

1. Il a traité le même sujet devant la Société d'anthropologie de Berlin le 19 juin 1897. (*Aus den Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1897, p. 263-286.)

2. M. Jean Capart, après M. Wiedemann, les fait partir de Cosseir sur la mer Rouge. (*Notes sur les origines de l'Égypte d'après les fouilles récentes. Revue de l'Université de Bruxelles*, novembre 1898, p. 130).

3. « Les faits sont très nombreux qui permettent de faire venir d'Asie les premiers Égyptiens. » *Ibid.*, p. 129.

d'Asie, seulement de la Babylonie. Ce serait de cette contrée que les métaux et le froment auraient été importés en Égypte par des colons venus sans doute à une époque de beaucoup postérieure à l'établissement des premiers occupants partis d'Arabie; mais c'est aux derniers arrivés que la civilisation égyptienne devrait sa forme définitive, hypothèse déjà mise en avant par Hommel et que M. G. Schweinfurth fortifie par de nouveaux arguments.

Ch. J.

De Wâqidii libro qui Kitâb al Magâzî inscribitur, commentatio critica quam scripsit Joseph Horovitz, Dr. phil. Berlin, Mayer et Müller, 1898, in-8, p. 48. Prix : 1 M. 50.

Die Commentatoren des Ibn Ishâk und ihre Scholien nebst dem Commentar des Abû Darr und des Suheilî zu den Gedichten über die Schlacht bei Bedr. Thèse de doctorat de M. Paul Brœnnle. Halle, 1895, in-8, p. xxxii et 55.

Die philosophischen Abhandlungen des Iaqûb ben Ishâq al-Kindî zum ersten Male herausgegeben von Dr. Albino Nagy. Munster, Aschendorff, 1897, in-8, p. xxxiv et 82. Vol. II, fasc. I des *Beitræge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, Texte und Untersuchungen*, publiés par MM. Baeumker et von Hertling. Prix : 4 M. 50.

Nous réunissons dans un seul article trois opuscules sur la littérature arabe.

I.

Les deux ouvrages les plus anciens sur la vie de Mahomet sont, comme on le sait, la *Sîra* d'Ibn Ishak, publiée et commentée par Ibn Hischam, et le *Kitâb al Maghazi* ou « Livre des expéditions » d'Al-Wakidi. C'est ce dernier livre dont M. Horovitz a étudié la composition et la valeur historique en examinant ses rapports avec l'œuvre d'Ibn Ishak. M. H. remarque d'abord que l'on trouve dans Tabari des extraits d'Al-Wakidi qui sont tantôt plus brefs, tantôt plus développés que ce qui existe dans ce que nous possédons de ce dernier ; il en conclut que Tabari avait sous les yeux une seconde recension du *Livre des expéditions* dans laquelle Al-Wakidi avait abrégé certaines traditions et inséré quelques nouveaux récits.

Al-Wakidi a utilisé la *Sîra* d'Ibn Ishak, mais plus souvent il a puisé à des sources anciennes, communes à ces deux auteurs Chacun d'eux suit une méthode différente pour le classement des traditions. Ibn Ishak montre plus de critique dans le choix des *Hadith*. Al-Wakidi a recueilli quelques récits qui manquent dans Ibn Ishak ; il a mêlé des documents anciens avec de plus récents ; mais en général les traditions qu'il rapporte existaient déjà au temps d'Ibn Ishak.

De nombreuses citations appuient les propositions de M. Horovitz. Bonne contribution aux publications d'Al-Wakidi par Sprenger et Wellhausen.

II.

M. Brönnle a fait connaître dans sa thèse de doctorat[1] les commentaires d'Abou Darr et de Souheili sur diverses poésies inspirées par la célèbre bataille de Bedr que Mahomet remporta sur les Mecquois. Ces poésies sont conservées dans la *Sîra* d'Ibn Ishak publiée et commentée par Ibn Hischam, comme nous l'avons rappelé ci-dessus, et se trouvent dans l'édition Wüstenfeld, I, 516-539.

Les arabisants savent combien sont obscures et énigmatiques les anciennes poésies arabes ; les allusions à des événements peu connus y abondent, ainsi que les locutions dialectales dont le sens est à deviner. Le commentaire d'Ibn Hischam, le plus ancien, n'est pas le meilleur et ne suffit pas toujours. « Ibn Hischam, dit M. B., ne se distingue pas particulièrement comme commentateur. Son commentaire, sans conséquence et sans principe déterminé, se borne en général à expliquer des expressions difficiles et rares ; il est ordinairement très bref et n'offre que très rarement des interprétations étendues et développées. » Il y avait donc une utilité réelle à éditer les scolies de Souheili et de son contemporains Abou Darr (XII^e siècle), qui ont l'avantage d'expliquer des mots devenu insolites depuis Ibn Hischam.

La publication de M. Brœnnle est digne d'éloges et augure favorablement des futurs travaux du jeune Docteur[2].

III.

La philosophie arabe, qui représente avec la philosophie syriaque, son aînée, la science Aristotélienne en Orient, a joui d'une grande autorité au moyen âge en Europe après la conquête musulmane de l'Espagne, et l'étude de cette philosophie a pris place au premier rang des questions historiques qui ont tant passionné les savants de notre siècle. La publication par M. Albino Nagy est une bonne acquisition pour les *Beitræge* de MM. Baeumker et von Hertling ; elle comprend les versions latines de quatre traités inédits, attribués au célèbre docteur Al-Kindi, qui vivait au IX^e siècle de notre ère. Ces opuscules ont pour sujet : l'intellect, le sommeil et les visions, les cinq essences, l'introduction à la logique. Les trois premiers sont très probablement des compositions originales d'Al-Kindi ; le quatrième est une compilation de son disciple Mohammad (peut-être Mohammad al-Farabi).

Le traité *De intellectu* est conservé dans deux versions latines qui semblent être, l'une de Gérard de Crémone et la seconde de Jean de Séville. Gérard de Crémone est aussi l'auteur de la version du traité

1. Cette thèse est datée de 1895 ; elle a mis bien du temps à arriver à la *Revue critique*.

2. Nous n'avons remarqué que très peu de fautes d'impression, faciles du reste à corriger.

De somno et visione et du traité *De quinque essentiis*; le *Liber introductorius in artem logicæ demonstrationis* est la traduction de Jean de Séville.

Cette publication, à laquelle M. N. était préparé par ses travaux antérieurs est faite avec soin. L'auteur n'a reculé devant aucune peine pour retrouver les manuscrits existants des versions qu'il a éditées. Une introduction renferme toutes les informations que l'on attend d'une édition critique

R. D.

Grundriss der iranischen Philologie, herausgegeben von Wilh. Geiger und Ernst Kuhn. Band, I, 2te Abteilung, 1 u. 2 Lieferungen : Strassburg, Karl J. Trübner, 1858. — 2 vol. in-8°, pp. 1-160, 161-320. — Prix de chaque : 8 mk.

Le grand ouvrage consacré à la philologie, à la littérature et à l'histoire de l'Iran par une société de savants et édité sous la direction de MM. Geiger et Kuhn continue de paraître par livraisons. Les deux qui viennent d'être soumises au public en dernier lieu forment le commencement du premier volume, seconde partie. Elles comprennent une étude de M. Paul Horn sur la langue littéraire de la Perse moderne, des recherches de M. Geiger sur la langue des Afghans, le *pachto*, et sur celle des habitants du Baloutchistan, de M. Albert Socin sur la langue kurde, et le commencement d'un travail de M. Geiger sur les petits dialectes et groupes de dialectes, en premier lieu des dialectes du Pamir.

Le travail de M. Paul Horn est le complément de son dictionnaire étymologique. Après avoir fait justement remarquer que les quelques mots persans transmis par les anciens voyageurs et géographes arabes ont la forme pehlevie, et qu'il ne nous reste presque rien des premiers auteurs persans du VIIIe siècle, tels que Hanzala de Bâdghîs, d'Abbâs de Merv et d'Abou-Hafç Soghdî, M. P. H. donne une liste de 430 mots arabes qui figurent dans le texte du Chahnamé de Firdausi; mais pourquoi transcrit-il *êmân* le mot *'îmân* « foi » et *êman* le mot *'aïman* « en sécurité »? Pourquoi *xîma* « tente » (*khîma*) pour *khéïma*, à moins que ce ne soit la prononciation de l'Inde indiquée subsidiairement dans le dictionnaire de Richardson? Une petite indication n'aurait pas été de trop pour éclairer le lecteur. Les emprunts que le persan a faits au grec, à l'araméen, aux langues de l'Inde, au turc (dans la période la plus ancienne seulement, car la langue de l'Iran a été envahie à diverses époques par une foule d'expressions apportées par les conquérants et dont on a fait des dictionnaires), au chinois, à l'arménien, etc., sont indiqués par l'auteur avec sagesse et prudence. Il est certain que des solécismes tels que *hasb ul farmâyich* (p. 107) sont usités par certains Persans peu lettrés; était-ce une raison pour laisser subsister cette forme à côté de *hasb-al-farmâyich* (le mot *hasb* à l'accusatif), la seule

correcte, étant donné que l'emploi de *farmáyich* est autorisé, dans cette locution arabe, par l'usage moderne? C'est la grammaire tout entière qui est étudiée par M. P. H. dans tous ses détails, avec une abondance de citations qui fait honneur à son érudition.

Comme J. Darmesteter et Hübschmann, M. Geiger fait définitivement rentrer l'afghan dans le cercle des langues iraniennes, et il en énumère les preuves philologiques (p. 205). A ses études sur les formes de la grammaire, l'auteur a ajouté, en transcription et en traduction allemande, suivis d'un commentaire, un texte de prose (p. 224) et un de vers (p. 228) destinés à illustrer la démonstration ; et cette addition est des plus heureuses, à raison de la rareté des textes afghans.

Le baloûtchi fait aussi l'objet d'un article du même M. Geiger, qui y a résumé ses propres recherches sur ce sujet. La grammaire philologique est aussi suivie d'exemples, malheureusement fort courts : un petit conte en baloûtchi du sud, le commencement du roman de *Bahrâm Châh Djihân* et *Gulandâm* d'après un manuscrit du British Museum, dans le même dialecte, et quelques lignes en baloûtchi du nord, le tout renfermé dans les deux pages 247 et 248.

La collection de textes kurdes édités avec soin par M. Albert Socin en collaboration avec M. Eugène Prym le désignait naturellement pour discourir avec science de la langue des Kurdes. Il est étrange que M. S. ne fasse pas remarquer l'existence de restes indiscutables de l'avestique (zend), tels que le pronom de la première personne *eẓ*, *aẓ*, av. *aẓem*, *mâsi* « poisson » av. *masya*, *mâng* « mois » av. *mâñh*. Dans l'état de déformation, de liquéfaction pour ainsi dire, où nous est parvenue la langue kurde dans ses divers et nombreux dialectes, ce phénomène de persistance est assez remarquable pour être signalé, quand même on renoncerait à en tirer des conclusions hâtives. Les observations si nettes de J. Darmesteter (*Études Iraniennes*, t. II, p. 89) à propos de la *Kurdische Grammatik* de M. F. Justi restent entières, et il me semble que les collaborateurs du *Grundriss* n'ont pas tenu un compte suffisant, en général, d'un ouvrage qui compte pourtant dans l'histoire de la philologie iranienne, et dont le seul défaut est peut-être d'avoir été écrit en français.

Dans la huitième section, intitulée *Kleinere Dialekte und Dialektgruppen*, M. Geiger se propose d'étudier les innombrables patois disséminés à travers le plateau de l'Iran. Il les divise en trois groupes principaux, les dialectes du Pamir, connus surtout par les études de M. Tomaschek, ceux de la mer Caspienne, et ceux du Centre. C'est, je crois, la première fois que l'on tente de classifier ces idiomes locaux. Il y avait cependant eu auparavant des tentatives partielles, et il serait contraire à toutes les règles de la modestie de rappeler que dans mon introduction à la publication des *Quatrains de Bâbâ Tâhir 'Uryân* j'avais proposé de réunir sous le nom de *pehlevi-musulman*, expression qui n'a pas eu la chance d'être adoptée, les dialectes que M. Geiger place

pour la plupart dans son second groupe. Il est pourtant certain que les Persans d'aujourd'hui, dans leurs notions très confuses, appellent *pehlevi* les chants populaires de ces patois, et l'on sait d'autre part que c'est par erreur et simple abus que nous appelons *pehlevi* à la fois le système d'écriture des Sassanides, le huzvarèch, et la langue dont ils se sont servis, le moyen persan. Mais passons. La deuxième livraison que nous étudions ne nous donne que le commencement de l'étude de M. Geiger sur les dialectes du Pamir, de sorte qu'il faut renvoyer à plus tard un examen d'ensemble de ce travail considérable. Notons seulement, entre autres, que le sariqoli *ẓârd* et le chighnâni *ẓârdh* ont conservé bien pure la forme avestique *ẓered* « cœur ».

Cl. Huart.

Die Chronologie der alttürkischen Inschriften, von Dr. J. Marquart, mit einem Vorwort und Anhang von Prof. W. Bang. Leipzig, Weicher, 1898, in-8, VII, 112 p., 3 Mark.

Ce petit livre est gros par l'étendue des matières qu'il traite et la quantité des problèmes historiques et géographiques qu'il soulève. On sait que les inscriptions sibériennes en vieux turc ont été déchiffrées et traduites dans leurs grandes lignes par MM. Radloff et Thomsen en 1894; mais il y a de nombreux points de détail à reprendre : déchiffrement, interprétation, identification des noms géographiques, chronologie. Déjà M. Radloff, dans ses *Neue Folge* (Petersbourg,. 1897), a apporté d'importantes améliorations à la grammaire et au lexique de ces vieux textes lapidaires. M. W. Bang, de Louvain, a consacré une série d'articles (1895-1898) à leur interprétation, en se servant surtout de la comparaison avec d'autres dialectes turcs, mongols ou mandchous. Aujourd'hui, M. Marquart, le successeur de von Gutschmid à l'Université de Tübingen et déjà connu par d'excellents travaux sur l'histoire et la géographie de l'Asie ancienne, a essayé de débrouiller et de coordonner les événements de l'histoire des Turcs d'après le récit qui se trouve dans les inscriptions combiné avec les annales chinoises. Il a essayé, en même temps, d'identifier bon nombre d'appellations géographiques et de noms de peuples contenus dans ces textes.

La chronologie proprement dite n'existe pas dans les inscriptions des deux stèles turques de Kosho-Tsaïdam ; c'est seulement par l'âge de Bilké-Khan et de Kül Tegin les deux chefs des Turcs bleus ou célestes (*Kœkturk*), que l'on peut obtenir la date des événements consignés, en prenant pour base les auteurs chinois. L'histoire des Tou-Kioue, traduite par Stanislas Julien en 1864, nous apprend en effet que Kül Tegin mourut à l'âge de 47 ans dans la 19ᵉ année de la période Kai-Youen, c'est-à-dire en 731 de J. C. et que Mekilien ou Bilgé Khan fut tué trois ans après en 734. Par l'inscription turque de ce dernier on sait qu'il

avait 51 ans à sa mort et qu'il y avait une différence d'un an entre les deux frères. Grâce à ces indications MM. Thomsen et Radloff avaient pu dresser un tableau chronologique qu'a suivi M. Barthold; mais M. Thomsen avait déjà remarqué qu'il y avait dans les textes des erreurs d'âge qui conduisaient à des impossibilités matérielles et ne concordaient plus avec les auteurs arabes et chinois. Il s'agissait de trouver comment ces erreurs pouvaient se produire et si elles ne provenaient pas par hasard d'une fausse lecture. C'est en examinant de près le mode de numération (qui diffère ici de la forme usitée dans tous les dialectes turcs) que M. Bang a trouvé la clef de ces erreurs. Son explication, qu'il ne nous est pas possible d'exposer ici, a permis de rectifier les dates des âges des princes et, par suite, la chronologie des événements. Cette rectification, que M. M. a adoptée, a l'avantage d'établir la concordance entre les stèles et les documents extrinsèques. Ainsi, par exemple, les dates des expéditions contre les Tabgesh (Chinois), contre les Kirgiz et les Turgesh de l'Ili, qui sont indiquées, dans les inscriptions, comme ayant été faites en 716 et 720, doivent être reportées à dix ans plus haut. De même, pour les guerres contre les Tardush, le Tangut, les Kitaï (Tongouses), les Qarluq, etc. Les deux campagnes contre Sogdyq ont donné lieu à d'intéressantes recherches : la première guerre contre les *alty Tchub* de Sogdyq est de l'an 701 (au lieu de 711 d'après le texte), Kültegin avait alors seize ans (et non 26) ; les Turcs sont vainqueurs. La seconde expédition est faite pour porter secours aux Sogdiens contre les attaques des Arabes ; les Turcs et leurs alliés sont défaits dans une grande bataille racontée par Tabari (93 Hég. = 712) et la Sogdiane est définitivement conquise par les Musulmans. Les inscriptions ne mentionnent pas, bien entendu, cette défaite. Quant aux *Six Tchub* (que M. Thomsen prend pour des populations des bords du Tchou et du lac Issyk Koul), M. M. a démontré que c'étaient des princes de la famille des *Tchao wu*, nom dynastique des chefs des six ou neuf principautés de la Sogdiane jusqu'au VIII^e siècle. Ce nom se retrouve dans le *Siyavush* de Firdousi et de l'épopée irano-touranienne, le fondateur légendaire de Bokhara et dans le *Shabeh* Shah dont la fille épousa Khosroès I vers 553, mariage d'où naquit Hormisdas IV. D'après le D^r Hirth, que cite M. M., l'appellation de Tchao wu vient d'une ville du même nom située en Chine et qui aurait été le berceau de la famille. Le même savant va plus loin : suivant l'histoire des Weï et celle des second Han, traduites du reste déjà par Abel Remusat, les Yue-Tchi ou Koushans portaient également le nom de Tchao wu. Si le fait est certain, il est très intéressant à constater, car c'est ce nom de famille qui se cacherait sous la légende grecque ΖΑΟΟΥ (comme l'avait déjà proposé Cunningham en 1872) et peut-être sous la légende sanscrite *yava* des monnaies de Kadphisès et de Kadaphès. On pourrait toutefois s'étonner de ne plus retrouver ce gentilice sur les monnaies de leurs successeurs qui sont aussi des Koushans et des grands Yue-tchi. En tous cas, l'assertion du D^r Hirth

est à vérifier et il faudrait revoir le texte même de ce passage si important. MM. Cunningham et V. Smith (dont M. M. partage l'opinion) pensent que Kadphisès et Kadophès ne sont qu'un seul et même personnage, bien que la différence de nom et de légendes et aussi le type monétaire s'opposent, suivant nous, à cette confusion. A propos des Turushka, l'auteur s'étend sur les monnaies des Koushans, sur la date des conquêtes de Kanishka, sur l'ère dite Çaka (78 de J.-C.). Il pense que Kanishka est le même que Kiu-Tsiu-Kio, le chef des Koushans ; que l'ère n'a pas été fondée par lui, mais par Nahapâna à la suite de conquêtes ; toutes propositions qui sont loin d'être incontestables, car si elles ont l'appui de plusieurs savants, elles se heurtent encore à bien des difficultés.

J'ai suivi l'auteur dans sa digression, mais je reviens aux inscriptions turques. Après la mort de Kül Tegin en 731, les peuples étrangers envoient des ambassadeurs aux obsèques. On cite les Kitaï, les Chinois, les Tibétains (Tüpüt), les Sogdiens, la ville de Bokhara et les *bartchikær*. Ce dernier mot, méconnu et déformé par Radloff a été interprété par M. Thomsen comme désignant les Perses (*pârsik*) ; M. Barthold y voit les Pasaïkan chinois. Deux objections se présentent à l'esprit : d'abord le mot pehlvi *parsik* que l'on ne trouve que plus tard dans les textes, existait-il déjà en 731 ? ; ensuite, à la même date, le royaume de Perse (qui s'appelait *Eranshehr* et non *Pârs*) n'existait plus, car les descendants de Yezdeyerd III, réfugiés en Sogdiane, avaient fini par passer en Chine dès 708. Et cependant si Sogd et Bokhara ont pu, quoique sous la domination arabe, envoyer des délégués, les quelques iraniens de cette même contrée ont pu, eux aussi, figurer dans cette ambassade. Il n'est donc pas impossible que *bartchikær*, « les hommes parsik », signifie les iraniens et par suite les mazdéens ou Zoroastriens, mais non pas « les Sogdiens qui sont mazdéens », car, certainement l'adjectif *parsik* ne pouvait avoir à cette époque que le sens de « persan » et non le sens qu'il n'a eu que beaucoup plus tard, de zoroastrien (parsi).

Bien d'autres points seraient encore à signaler dans le travail de M. Marquart, mais il faut se borner. Ce que nous avons dit suffira pour donner une idée de l'intérêt scientifique que présente ce Mémoire très documenté et savamment traité. Il est suivi de deux dissertations : une sur la Sogdiane dans laquelle l'auteur donne tous les détails qui n'ont pu trouver place dans le corps de l'ouvrage. La seconde, sur les listes de princes Bulgares, est une contribution à l'étude des noms de peuples et de rois d'origine hunnique qui se trouvent dans les auteurs byzantins, avec un essai d'interprétation de la fameuse liste bulgare qui nous a été conservée par les chronographes slaves. Nous signalons aux historiens cette étude fort intéressante sur les noms et les titres des tribus barbares qui ont envahi le Sud-Est de l'Europe du IVe au Xe siècle.

E. Drouin.

Otto Waser. **Charon, Charun, Charos.** Mythologisch-archæologische Monographie. Berlin, Weidmann, 1898. In-8, 158 p.

Très honorable travail de débutant. Le sujet de Charon, de son confrère étrusque Charun et de son descendant romaïque Charos, a été plusieurs fois traité dans ces derniers temps, notamment par Seraf. Rocco, *Il mito di Caronte*, et D. C. Hesseling, *Charos, ein Beitrag zur Kentniss des neugriech. Volksglaubens*, sans compter les travaux de MM. Pottier, E. Rohde, de Ridder etc., qui concernent d'une manière plus générale l'idée de la mort et les usages funéraires chez les Anciens. Mais la monographie de M. Waser marque très exactement l'état des questions et témoigne d'une connaissance fort étendue des monuments figurés, même des productions de l'art moderne (p. 6, 36, etc.). — P. 15, il n'aurait pas fallu citer l'absurde étymologie χάρων = χάρις (parce qu'il *rend le service* de passer les morts dans sa barque), proposée à l'auteur par son ami M. Escher-Bürkli. P. 17, M. W. remarque — avec raison, ce semble — que la prétendue tradition qui fait de Charon le fils d'Érèbe et de la Nuit ne repose sur aucun texte antique ; ce serait une invention de Boccace. Mais il aurait pu découvrir la source de cette invention, qui est Cicéron, *de nat. Deor.*, III, 17. P. 44 et 117, il ne fallait pas décrire les « groupes en terre cuite », représentant Charon et ses passagers, car personne ne croit plus à leur authenticité ; il suffisait d'y renvoyer dans une note. P. 126, aux pierres gravées représentant Charon, on peut ajouter la cornaline du cabinet Crozat avec la légende Χρύσις χαῖρε (Gravelle, II, 10) ; elle n'est ni plus ni moins authentique que les autres gemmes citées par M. Waser. P. 134, la collection du duc de Luynes n'est pas au Louvre, mais au Cabinet des Médailles. P. 150, le passage du t. II du *Voyage* de Lucas, que n'a pu se procurer M. Waser, concerne un lac Querron en Égypte, au sujet duquel « un des Cheks de Senours » lui aurait raconté d'ineptes histoires ; tout cela paraît avoir été inventé par le voyageur.

Parmi les ouvrages que M. Waser, travaillant à Zurich, n'a pu consulter et qu'il avoue très honnêtement avoir cités de seconde main, il en est plusieurs qui ne sont pas rares du tout ; cela dit pour M. le bibliothécaire de Zurich, auquel on peut recommander les *desiderata* de M. Waser dans l'intérêt des futurs travailleurs.

S. R.

August Mommsen. **Feste der Stadt Athen im Altertum**, geordnet nach Attischem Kalender. Umarbeitung der 1864 erschienenen Heortologie. Leipzig, Teubner, 1898. Un vol. in-8 de VIII-548 p.

Paul Stengel. **Die griechischen Kultusaltertümer**, 2e édition, tome V, 3e partie du manuel Iwan Müller. Munich, Beck, 1898, un vol. grand in-8 de VIII-228 pages.

Le livre sur l'Héortologie athénienne est resté l'ouvrage capital de

M. Auguste Mommsen. Composé pour un concours académique, couronné à Goettingue en 1862, il parut en 1864 avec une dédicace à l'illustre frère de l'auteur, M. Théodore Mommsen. Il paraît aujourd'hui, non pas en seconde édition, non pas même comme remaniement de l'œuvre primitive, quoiqu'en dise le sous-titre du présent volume. Les changements apportés à l'Héortologie sont tels que c'est vraiment un livre nouveau que nous donne aujourd'hui l'auteur ; tout y est changé, jusqu'au titre, jusqu'à la dédicace ; l'ouvrage sur les *Feste der Stadt Athen* est dédié à l'autre frère de l'auteur, M. Tycho Mommsen. Parmi toutes les transformations apportées à l'ouvrage, il en est une à laquelle nous serons, en France, particulièrement sensible. Le nouveau livre est mieux composé que l'ancien, il est plus clair et plus facile ; il ressemble assez maintenant à certains de ces manuels qui sont à la fois des ouvrages d'exposition et de discussion, comme le manuel d'Albert Müller sur les Antiquités scéniques, celui de Gustave Gilbert sur les Antiquités politiques de la Grèce. Sur un point, M. M. n'a rien changé ; il est resté fidèle au plan primitif ; c'est encore le calendrier qui fait le cadre de l'ouvrage et qui en forme les divisions. Toute fête que nous ne pouvons pas placer à sa vraie place, au moins approximativement, dans le calendrier athénien, se trouve exclue a priori. Pour ne citer qu'un exemple de ces fêtes omises à dessein par M. M. nous citerons les Hermaia dont l'existence nous est attestée par des textes épigraphiques mentionnant des courses et une lampadodromie célébrées à cette fête [1].

On comprendra que nous n'indiquions pas tous les changements qui distinguent le livre nouveau de l'ancien. Il faudrait s'arrêter presque à chaque page. Voici cependant quelques observations qui nous ont paru bonnes à indiquer. Sur la question des origines des diverses fêtes, M. M. se montre plus réservé qu'autrefois ; on ne peut guère l'en blâmer, étant donné les obscurités que présentent toujours ces questions d'origines. Cependant nous aurions voulu que, pour les Grands Mystères, l'auteur eut mentionné le système exposé récemment par M. Foucart [2]. Il faut ajouter, d'autre part, qu'il adopte (p. 438) pour la loi d'Evégoros la restitution proposée par le savant français ; dans ces dernières années, c'était plutôt la correction de Bergk qui était généralement adoptée [3]. M. M. rejette (p. 379), sans la mentionner, la thèse de M. de Wilamowitz [4] sur la création des grandes Dionysies : il admet l'ancienne opinion d'après laquelle cette fête fut instituée au VIe siècle, ou même au commencement du Ve siècle.

Pour les Théséia et les Epitaphia, M. M. a accepté quelques-unes des

---

1. *Corp. insc. Attic.* t. II, nos 1217 et 1223.
2. *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis* dans les *Mémoires de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres*, tome XXXV, 2e partie, 1895.
3. Cf. entre autres Navarre, *Dionysos*, p. 6.
4. *Hermès*, t. XXI (1886) p. 597.

idées que nous avons exposées[1] dans une courte étude publiée en 1886; nous admettons d'autre part aujourd'hui avec lui que les Théséia précédaient les Epitaphia. Nous pensons cependant que la question de l'ἀγὼν ἐπιτάφιος n'est pas encore complètement éclaircie. Les Théséia et les Epitaphia se suivent dans le calendrier; ces fêtes sont cependant distinctes, en ce sens au moins qu'elles ont l'une et l'autre des jeux particuliers. Nous avons, pour les Théséia, des inscriptions qui indiquent une longue suite de concours; les jeux des Epitaphia sont aussi attestés par des témoignages certains. Dans quel rapport cet ἀγὼν ἐπιτάφιος est-il avec l'ἀγών des Théséia? Nous avouons que la démonstration de M. M. ne nous a pas convaincu. La question reste à résoudre; peut-elle être résolue avec les textes incomplets dont nous disposons! En tout cas, contrairement à ce que dit M. M. p. 300, la célébration de jeux, à l'occasion des funérailles d'un mort qu'on veut honorer, et le jour même de ces funérailles, est un de ces faits que nous trouvons à tous les moments de l'histoire grecque. La tradition n'a pas été interrompue depuis Achille célébrant des jeux devant le cadavre de son ami Patrocle jusqu'à Alexandre rendant les mêmes honneurs à Héphestion.

Nous demandons à présent à examiner avec quelques détails diverses questions que nous avons eu l'occasion de traiter autrefois, et sur lesquelles nous avons à présenter des observations aux théories que soutient M. M.

Il s'agit des jeux des Panathénées et des Théséia. M. M. dit p. 88, qu'il ne croit pas qu'on puisse dresser une table de concordance aumoinspour les jeux des Panathénées, que les textes qui nous sont parvenus sur ces jeux sont trop peu nombreux et trop incomplets. Ce que dit M. M. est assurément vrai. Ces textes, se réduisent, en effet, à cinq inscriptions qui sont pour la plupart mutilées, *Corp. insc. Att.*, II, 965-969; encore n'est-il pas bien sûr, comme nous l'avons dit nous-même[2] et comme le soutient aujourd'hui M. M., que tous ces textes concernent les Panathénées. Nous nous demandons cependant à quelle autre fête que celle des Panathénées peuvent se rapporter ces inscriptions. Les fêtes, dont l'éclat était relevé par une hippodromie, n'étaient pas si nombreuses dans Athènes; M. M. en mentionne trois, les Panathénées, les Théséia, les Éleusinies; nous avons dit qu'on pouvait, au moins à partir de la fin du IVe siècle, ajouter les Hermaia à cette liste. Mais de toutes ces fêtes, les Panathénées seules étaient célèbres et renommées dans toute la Grèce; c'est l'hippodromie des Panathénées qui seule pouvait attirer certains des concurrents étrangers que nous trouvons parmi les vainqueurs, les rois d'Égypte, de Syrie, de Pergame, de Numidie; c'est à cette seule fête

1. *Rev. de Philologie*, 1886, p. 17.

2. Cf. nos *Cavaliers Athéniens*, p. 248. Pour toute cette discussion, nous renvoyons à ce que nous avons dit dans cet ouvrage, livre II, chap. VI, les jeux équestres des Théséia; ch. VII, les jeux équestres des Panathénées, p. 211 sqq. Nous avons repris et complété sur quelques points cette discussion dans l'article *Hippodrome* du *Dictionnaire des Antiquités gr. et rom.* Daremberg-Saglio.

aussi qu'on donnait, pour prix aux vainqueurs, des amphores panathénaïques pleines de l'huile des oliviers sacrés.

Sur sept catalogues que contiennent nos cinq inscriptions, c'est à peine si les deux qui sont les plus mutilés peuvent soulever quelques doutes. Aussi l'auteur de cette partie du *Corpus* des inscriptions Attiques n'a pas hésité à mettre ces catalogues si incomplets parmi les catalogues panathénaïques. Quant à nous, nous avons pensé, lorsque nous avons composé notre ouvrage sur les *Cavaliers Athéniens*, qu'il était possible de tirer parti de ces inscriptions; nous les avons comparées, et nous avons tenté de dresser une table de concordances relative aux concours de l'ἀγὼν ἱππικός des Panathénées. Aujourd'hui, nous allons plus loin, nous soutenons que, quand même quelques-unes de ces inscriptions ne se rapporteraient pas aux Panathénées, cette restriction n'enlèverait rien à la thèse que nous nous sommes efforcé de démontrer, et que notre table de concordance garderait la valeur que nous lui avons supposée. M. M. affirme, à plusieurs reprises p. 86, 92, 151, que, dès l'origine, il n'y avait pas de programme fixe et arrêté pour cette hippodromie; c'est précisément le contraire que nous avons essayé d'établir. Il nous semble que la cause de la divergence qui se présente entre l'explication de M. M. et la nôtre, vient de ce que M. M. s'est tenu confiné dans la question des Panathénées; il n'est pas sorti d'Athènes; il n'a pas voulu savoir ce qui se faisait ailleurs. Or, il est facile de voir que, dans Athènes, comme dans toutes les autres villes grecques, on s'efforcait d'imiter le même modèle; on voulait avoir des jeux comme ceux d'Olympie, de Delphes, de l'Isthme et de Némée[1]. Si l'on suit le développement des concours équestres, tel qu'il nous a été transmis pour Olympie par Pausanias, et si l'on compare les renseignements qui nous sont fournis par le célèbre périégète avec ce que nos catalogues nous apprennent sur les jeux équestres des Panathénées, bien des points obscurs s'éclairent dans l'histoire et dans la constitution de ces jeux. On constate que toutes nos inscriptions, les plus complètes comme les plus mutilées, révèlent la même succession d'exercices, qu'un ordre et un plan est indiqué dans ces renseignements souvent épars. Le texte qui nous fait saisir le plus clairement le plan général du programme des jeux équestres des Panathénées est l'inscription Peyssonel, *Corp. insc. Att.* nº 968. Elle est de la première moitié du second siècle avant J.-C. Si nous prenons à présent l'inscription 965, qui est de la première partie du quatrième siècle, nous trouvons la même disposition des concours; le plan général du programme s'est développé dans l'intervalle de ces deux siècles; mais il n'a pas été transformé. Nous nous sommes appliqué à établir qu'il y avait aux Panathénées deux catégories de concours, l'une qui se célébrait à l'Hippodrome, l'autre sur un emplacement qui n'est pas encore déter-

1. Les expressions τιθέναι ἀγῶνα ἰσολύμπιον ou bien ἰσοπύθιον, etc. reviennent presque toujours dans les inscriptions relatives à l'institution de jeux nouveaux.

miné. A l'Hippodrome, a lieu le grand ἀγὼν ἐκ πάντων qui constitue seul les jeux équestres à Olympie, à Delphes, à l'Isthme, à Némée, et que nous trouvons encore à Aphrodisias, à Oropos, etc. Il présente cette particularité que les courses sont fournies par des poulains et par des chevaux en pleine croissance : comme, d'autre part, le cheval peut être monté ou attelé à une bige ou à un quadrige, ce concours, quand il fut arrivé à son complet développement, c'est-à-dire en 256 pour Olympie, comprit régulièrement six courses. Dans Athènes, comme dans toutes les cités grecques, ce concours est ouvert à tous les Grecs ; c'est ce qu'indique la rubrique ἐκ πάντων, sur le sens de laquelle il ne peut y avoir ici de doute, si l'on tient compte du sens de cette rubrique dans la liste des prix pour les jeux gymniques sur les mêmes inscriptions. A côté de ce groupe de courses, il y en avait un second qui était réservé aux seuls citoyens d'Athènes et qui était désigné sous la rubrique ἐκ τῶν πολιτῶν ; il comprenait des courses pour lesquelles la qualité, et non l'âge, du cheval est indiquée : ἵππος πολεμιστήριος, πομπικός, πολύδρομος ; il y a ici encore des courses de quadriges, de biges, de cheval monté. Ces deux groupes de courses forment ce que nous avons appelé les jeux de la deuxième catégorie, par cette simple raison que, dans nos catalogues, sauf pour 966 A et 967 B, qui sont incomplets, ces jeux sont mentionnés en seconde ligne. Les jeux de la première catégorie présentent cette particularité qu'ils ne sont ouverts qu'aux seuls citoyens d'Athènes et qu'ils constituent à eux seuls les jeux équestres de certaines fêtes, par exemple les Théséia. Les jeux de la deuxième catégorie se trouvent indiqués sur notre plus ancien catalogue, l'insc. 965 ; les jeux de la première catégorie s'y trouvaient-ils aussi ? Nous ne pouvons pas l'affirmer, car l'inscription est incomplète en cet endroit. Nous sommes porté à croire que ces jeux n'étaient pas mentionnés dans ce texte, qu'ils n'ont été introduits dans les concours qu'à une époque postérieure ; ce que nous pouvons assurer en tout cas c'est que la participation à ces concours du corps militaire des cavaliers athéniens ne commence qu'au IIe siècle. Nous avons insisté, en particulier, sur l'évolution que présente la course ἵππῳ πολεμιστηρίῳ qui appartient à la deuxième catégorie sur l'inscription 965 et de la deuxième sur les insc. 966-969. Il nous a semblé qu'il y avait là un indice qui pouvait nous permettre, avec l'aide d'autres renseignements, de déterminer l'époque à laquelle la cavalerie athénienne avait pris part aux concours. Le fait général que nous avons essayé de dégager est le suivant : à l'ἀγὼν ἱππικός des Panathénées, il peut y avoir deux catégories de concours :

La première catégorie ne comprend que des courses faites par des Athéniens, simples citoyens ou cavaliers ;

La deuxième catégorie comprend: 1° des concours ouverts aux citoyens et aux étrangers, c'est l'ἀγὼν ἐκ πάντων; 2° des concours réservés aux seuls Athéniens, ἐκ τῶν πολιτῶν, lesquels consistent en courses de chars, et, en particulier, de chars πολεμιστήρια et πομπικά. Ce qui constitue véritable-

ment l'ἀγὼν ἱππικός de cette fête, ce sont les jeux de la deuxième catégorie; on les trouve toujours sur les catalogues ; les jeux de la première catégorie manquent, au contraire, assez souvent ; mais, en revanche, ces derniers jeux forment, comme nous l'avons dit, l'ἀγὼν ἱππικός de certaines fêtes comme les Théséia. Il nous semble qu'on peut voir maintenant pourquoi nous avons affirmé que, même dans le cas où quelques-uns de nos catalogues n'appartiendraient pas aux Panathénées, la thèse que nous avons essayé de démontrer, n'en subsisterait pas moins avec toutes ses conséquences : cette thèse n'a eu d'autre objet que de déterminer le plan général des jeux équestres des Panathénées tel que nous venons de le formuler.

Nous aurions encore quelques observations à faire sur les concours d'εὐανδρία, d'εὐοπλία et d'εὐταξία, sur les courses aux flambeaux. Mais ce sont là des points de détail qui nous entraîneraient trop loin et qui d'ailleurs ne modifieraient en rien le jugement que nous avons à porter sur l'ouvrage de M. M. L'*Heortologie* de 1864 s'est imposée dès le premier jour comme une œuvre qui marque une date; les *Feste der Stadt Athen* s'imposent au même titre et avec plus d'autorité encore. Non seulement le nouveau livre est mis au courant et s'est enrichi des découvertes et du progrès que la science a faits dans un si long intervalle; mais pour la méthode, pour la clarté de l'exposition, il marque un progrès sérieux sur l'œuvre primitive ; il restera pour longtemps l'ouvrage, le secours indispensable.

La nouvelle édition que publie aujourd'hui M. P. Stengel des *Griechischen Kulturaltertümer* a été soigneusement revisée et sensiblement augmentée, 228 p. au lieu de 178 que contenait la première édition. Le travail de M. S. fut accueilli avec faveur quand il parut pour la première fois, il y a huit ans; sous sa forme nouvelle, il trouvera les mêmes sympathies. En effet, ce petit volume donne, sous une forme très claire, tout ce que nos étudiants doivent savoir sur la matière. En attendant que M. W. Dittenberger se décide à publier une nouvelle édition du volume des Antiquités religieuses qui fait partie du manuel de K. Fr. Hermann, l'ouvrage de M. S. sera des plus utiles. Mais M. Dittenberger occupé à la publication du Corpus des inscriptions grecques pourra-t-il de longtemps encore penser à la revision promise depuis un temps plus long encore! Le seul reproche grave que nous ayons à adresser à M. S., c'est la négligence qu'il montre pour les travaux des savants français. Il y aurait une liste longue à dresser si l'on voulait indiquer les ouvrages importants qui sont l'œuvre de nos compatriotes et dont l'indication manque dans le livre du savant allemand. Quelques observations pour terminer. Ce que dit M. Stengel des Théséia est insuffisant: la fête des Epitaphia n'est pas même mentionnée. Pour l'aphésis d'Olympie, l'auteur adopte l'explication de Pollack, que nous avons combattue comme inexacte (article Hippodrome, dict. Daremberg-Saglio); ce qu'il dit de l'emplacement du Taraxippos n'est pas juste ou est incomplet.

Albert MARTIN.

Traité de tactique connu sous le titre Περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου, traité de castramétation rédigé, à ce qu'on croit, par ordre de l'empereur Nicéphore Phocas. Texte grec inédit, établi d'après les manuscrits de l'Escurial, Paris, Bâle et Madrid, et annoté par Ch. Graux, préparé pour l'impression et augmenté d'une préface par M. Albert Martin. Tiré des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. Paris, Impr. nationale, librairie Klincksieck, 1898 ; 61 p.

Le texte de ce traité avait été préparé par Graux, qui en avait découvert à la bibliothèque de l'Escurial un manuscrit notablement antérieur à tous les autres connus ; c'est ce mannscrit qui est la base de l'édition ; Graux avait fait sa copie sur un manuscrit de Bâle, d'après lequel il avait donné, dans l'*Annuaire* de l'Association pour l'encouragement des études grecques (1875), le texte des chapitres XIII, XV et XVIII. M. A. Martin s'est chargé de publier le tout presque sans changement à la copie de Graux ; mais tout en pensant que cet opuscule est bien dû à l'initiative de l'empereur Nicéphore Phocas, il signale une indication qui se trouve dans deux manuscrits de Paris et qui pourrait donner lieu de penser que l'auteur inconnu du *Traité de castramétation* est le même que l'auteur des *Tactiques* de l'empereur Léon, opinion que d'ailleurs M. M. n'admet pas. La fin de la préface note certains faits de syntaxe à remarquer dans le présent texte : ce n'est rien qui ne soit connu [1]. La publication est consciencieuse ; je relève certaines fautes d'impression [2] et je soumets à M. Martin quelques observations sur le texte. P. 79,11, je préfère ἔν τε ἡμέρᾳ καὶ νυκτί avec deux manuscrits de Paris à ἐν τῇ ἡμέρᾳ, cf. 84, 16, ἔν τε ἡμ. κ. ν. ; 79,17 τῶν devant τριῶν n'est pas à rejeter selon la conjecture en note ; c'est une construction bien connue. Si l'on suit les manuscrits pour l'orthographe 81,22 ἀπογαμματιζέτω, il faudrait également les suivre pour 85,1 γαματοειδῶς (μμ 2ᵉ main du même manuscrit dans les deux cas) ; 86,20 la conjecture dubitative πεσῇ (*sic*) pour πεζῇ provient d'une mauvaise ponctuation ; reporter la virgule après νυκτί, et lire πεζῇ μετὰ τοῦ μαχίμου λαοῦ παρατασσόμενοι... ἐπιβοηθῶσιν ; 89,20 je lirais ἐνοῦνται au lieu de ἐννοοῦνται, qui est à peu près dénué de sens ; 124,10 qu'est-ce que πεπειρώμενον ?

My.

Constantin Litzica. **Das Meyersche Satzschlussgesetz** in der byzantinischen Prosa mit einem Anhang über Prokop von Kæsarea (Diss. inaug. Munich). Munich, Buchholz, 1898 ; 52 p.

Dans un ouvrage intitulé *Eine neue Vita des Theophanes Confessor*,

1. A noter, au point de vue de la langue, les formes 85, 14 ἡμεροῦντος et 97,9 κορυφωτός, toutes deux du manuscrit de Bâle (XVᵉ-XVIᵉ siècle). Je cite d'après la pagination des *Notices et Extraits*.

2. Une vingtaine ; voici les principales : lire 80, 24 φυλακῆς ; 81,4 διακονείτω ; 83,25 πηγνύσθωσαν ; 84,6 πεπυκνωμέναι ; 86,13 et 88,15 τὴν ; 90,10 et 113,9 μηκόθεν ; 118,18 συντρῖψαι ; 119,18 περιττήν. Ch. XXVIII et XXIX, pourquoi ταξειδίω et ταξίδιον ?

M. Krumbacher disait que la « loi de Meyer » devait être l'objet d'un examen approfondi, fondé sur l'étude du plus grand nombre de textes possible Voici qu'un de ses élèves, M. Litzica, élève également de M. Louis Havet, qui comme le savent les lecteurs de la *Revue* (n° du 12 octobre 1891) a formulé certaines réserves sur cette découverte, vient de soumettre la « loi » à cet examen. Il convient donc, avant lecture, de féliciter l'auteur de cette dissertation d'avoir cherché si véritablement existe un tel principe, jusqu'à quel point le nom de *loi* peut lui être donné, et si la prose byzantine, pendant dix siècles, est nettement assujettie à cette loi des finales, telle que l'a formulée W. Meyer et que l'avait pressentie le P. Bouvy. Voyons maintenant à quels résultats il est arrivé. M. L. se demande si la loi tient à la nature même de la langue, auquel cas il ne saurait plus être question de loi, ou si les écrivains byzantins ont consciemment et à dessein terminé leurs phrases par la combinaison ◡◡ ⊥ suivie ou non d'une ou deux syllabes atones, le signe ⊥ désignant une syllabe accentuée; et il prend pour base de son travail la vie de saint Jean l'Aumônier, de Léontios de Neapolis, publiée par H. Gelzer, la langue de Léontios (VII^e siècle) pouvant être considérée comme une commune mesure de la langue byzantine. Or, selon la constitution même du vocabulaire, remarque-t-il fort justement, un type ἄνθρωπος final ne peut fournir une conclusion conforme à la loi que s'il est précédé d'un proparoxyton, un type σκοπός formera une fin irrégulière seulement s'il est précédé d'un oxyton, et les autres types de mots ne peuvent produire qu'une conclusion régulière. Le nombre des finales régulières est donc, par la langue elle-même, de beaucoup supérieur à celui des irrégulières. Avec les mots qui se trouvent dans Léontios, le pourcentage est de 64,17 fins possibles régulières, 35,83 irrégulières, mais il ne s'agit que de mots de deux syllabes et au-dessus; en considérant en outre, dans l'ouvrage de Léontios, les finales dans lesquelles entre un monosyllabe, M. L. obtient des chiffres assez différents, 70,195 p. 100 régulières, 21,805 p. 100 irrégulières, et il tire cette conclusion : la langue grecque médiévale est constituée de telle façon, que sur toutes les combinaisons de mots 80 p. 100 environ fournissent des finales régulières suivant la loi de Meyer, contre 20 p. 100 irrégulières. La portée de cette première observation n'échappera à personne, et M. L. précise lui-même : si dans un auteur nous trouvons à peu près 20 p. 100 de conclusions irrégulières, cet auteur ne connaît pas la loi; l'observance de cette loi ne peut être admise que si l'écrivain ne présente pas plus de 5 ou 6 p. 100 de finales irrégulières; car alors on jugera que cet écrivain a suivi un système déterminé, et qu'il a voulu de propos délibéré s'assujettir à une règle. Suivent alors des statistiques; elles portent (partiellement) sur 44 auteurs du III^e au XV^e siècle, et montrent que 18 seulement ont réellement cherché un rythme final. Est-il nécessaire que je poursuive? Non; il faut lire cette brève dissertation de 38 pages seulement, mais dont tous les points sont d'une importance

considérable pour la critique des textes byzantins. Il n'y a ni loi générale, ni tendance générale ; il n'y a qu'un artifice de style, employé par quelques écrivains, inconnu ou dédaigné des autres, et, en réalité, la formule de W. Meyer n'est pas, pour parler familièrement, parole d'évangile. On s'en doutait bien un peu, mais on ne pouvait l'affirmer, faute de statistiques suffisantes. Elle n'est pas pour cela démontrée fausse ; mais M. L. l'a ramenée à ses justes proportions, et c'est un grand point. — Dans l'appendice, M. Litzica réfute une thèse récemment soutenue par M. Haury (Progr. Munich, 1896), à savoir que Procope de Césarée serait un élève des rhéteurs de Gaza. Les arguments de M. Haury sont faibles et ne tiennent pas devant les objections de son contradicteur : je n'en dirais rien si je n'y trouvais l'occasion, une fois de plus, de m'élever contre ce procédé de critique qui consiste à relever dans deux auteurs des expressions ou des pensées identiques, et à en conclure que l'un est le disciple ou l'imitateur de l'autre; la conclusion est toujours imparfaite en l'absence de preuves plus sérieuses.

My.

Scheindler-Steiner, **Lateinische Schulgrammatik.** Vienne et Prague, Tempsky, 1898, in-8°.

M. J. Steiner publie, dans cet élégant in-8, une troisième édition de la grammaire latine de A. Scheindler. La morphologie y occupe 102 pages, la syntaxe, 120; puis viennent quelques paragraphes de prosodie et de métrique élémentaires (p. 223-226), quelques indications sur le calendrier (p. 226-229), les prénoms, les monnaies et les mesures (p. 229), enfin deux index alphabétiques, — qu'on voudrait plus complets —, l'un allemand, l'autre latin; il n'y a pas de table des matières. C'est un ouvrage en général fort clair, d'une science bien informée et sûre, et qui renferme tout l'essentiel. Il appartient aux professeurs autrichiens seuls d'en apprécier la valeur pédagogique. En France, un pareil livre ne conviendrait pas aux collégiens, la syntaxe du moins. Elle est d'une précision lumineuse, — sauf dans quelques paragraphes, ceux, par exemple, consacrés aux doubles accusatifs, à la syntaxe de la conjonction *cum* et à la proposition infinitive, qui sont trop compliqués et un peu obscurs — ; M. S. y a heureusement multiplié les exemples (sans noms d'auteurs), les tableaux synoptiques et les indications de stylistique; mais elle est présentée sous une forme trop scientifique et trop abstraite. Dans la morphologie, il n'y a guère à relever que des vétilles. Les ablatifs de noms de personne sont toujours précédés des prépositions *a* et *cum* dans les paradigmes des déclinaisons (p. 5, 7, etc.); où est l'avantage de cet expédient? Je n'ai trouvé nulle part les formes *forem* et *fore*. Dans les paradigmes des conjugaisons, le supin n'est pas indiqué; au passif, l'impératif est remplacé par la mention « inusité » et conjugué

plus loin (§ 69) ; c'est aussi dans ce § 69 seulement que, à côté de formes rares comme les infinitifs en-*ier*, les participes en *undus*, les archaïsmes *accēstis*, *faxim*, etc., sont signalées les désinences courantes en-*re* de 3ᵉ pers. plur. parf. act. et de 2ᵉ pers. sing. pass. et dép. Pourquoi, à l'actif, *legō* est-il à peu près partout traduit par *lesen* «lire», et au passif partout par *wælhen* «choisir»? Pourquoi l'auteur écrit-il *laudā-b-i-mus*, mais *laudā-bāmus*, *leg-i s*, mais *leg-erem*, à côté de *capi-s*, *cape-rem?* Les formes périphrastiques du passif avec *fuī*, *fueram*, etc., ne figurent pas dans les tableaux des conjugaisons, ce qui est fort bien ; mais ne méritaient-elles aucune mention? Par contre, la quantité est marquée partout sur les voyelles longues, même devant plusieurs consonnes. Tout substantif dont il s'agit d'enseigner le genre est accompagné d'un adjectif (p. 7, 17, 21. etc.). Enfin je signalerai surtout les listes de verbes rangés d'après leur conjugaison et, dans chaque conjugaison, d'après leur parfait, — dans un ordre dont on ne saisit pas toujours la raison —. C'est une mine de renseignements précis sur les acceptions et l'emploi d'un grand nombre de verbes. De plus, l'auteur qui ne perd pas de vue l'intérêt de son jeune public, n'indique que les temps primitifs réellement usités dans la bonne langue ; souvent, en face de l'ind prés. d'un verbe, nous trouvons, entre parenthèses, le parf., le sup., ou le part. pass. d'un verbe synonyme. Ex. : *sustineō... (sustentātus)*, *parcō... (temperātum)*, *fallō... (dēceptus)*, *pōscō... (pōstulātus)*, *medeor (vulnerī)... (sānāvī vulnus)*, *tueor... (tūtātus)*, *intueor... (adspexī)*, *fruor... (ūsus)*, *fruiturus*, etc. M. Steiner aurait pu également donner (p. 85) *ferīre.. (percussī)*, d'après Varron (*L. L.* IX, 98).

L. Job.

Studien zu Vigilius von Thapsus von Gerhard Ficker. Leipzig, J.-A. Barth, 1897 ; 79 pp in-8. Prix : 2 mk. 40.

Nous avons signalé les études de M. Gerhard Ficker sur saint Hippolyte. Dans cette nouvelle brochure, M. F. s'attaque à un problème bien moins discuté, mais qui demande aussi impérieusement à être étudié. Le dernier éditeur de Vigile de Thapse, Chifflet (1664), attribue à cet écrivain neuf ouvrages (voir Migne, *P. L.*, LXII, 95 sqq.). M. F. croit à l'authenticité certaine de deux ouvrages seulement : les cinq livres contre Eutychès et le dialogue contre les Ariens, les Sabelliens et les Photiniens. L'original de ce dernier est, contrairement à l'opinion de Chifflet, la rédaction la plus longue. Vigile a écrit trois livres contre le diacre arien Mariuadus ; Chifflet les a identifiés avec les livres d'Idace contre Varimadus, sans aucune vraisemblance. Il est assez probable en revanche que le *Liber contra Felicianum*, souvent attribué à saint Augustin, est l'œuvre de Vigile.

L'un des textes les plus étendus qui portent le nom de Vigile est un

traité de la Trinité en douze livres. Ce groupement est le fait de l'éditeur; dans les manuscrits, on trouve seulement sept ou huit livres formant un tout, dans deux rédactions différentes. De plus, pour le sixième livre, il existe une troisième recension plus courte. Il y a des vraisemblances pour que la rédaction la plus courte soit ici la seule authentique. M. F. pense que cet écrit a pu voir le jour en Espagne à la fin du IV[e] siècle. Le titre ordinaire porte le nom d'Athanase; Julien de Tolède (VII[e] s.) cite l'ouvrage comme d'Augustin; enfin dom Morin[1] signale deux autres attributions : l'une à saint Ambroise, dans un manuscrit originaire de Bobbio, et l'autre à Eusèbe dans le Vat. 1319 du XII[e] siècle. Dom Morin incline à croire que l'ouvrage est d'Eusèbe de Verceil. Il faut avouer que l'existence d'un livre de ce personnage sur la Trinité repose sur des attestations un peu vagues.

La brochure de M. Ficker est un travail consciencieux qui déblaie déjà le terrain; mais, comme on le voit, en cherchant une solution, il pose d'autres problèmes.

P. L.

Archaeologische Studien zum christlichen Altertum und Mittelalter herausgegeben von Joannes Ficker.

Ein Familienbild aus der Priscillakatakombe, mit der ælteslen Hochzeitsdarstellung der christlichen Kunst, von Otto Mitius. 1895, 28 pp. Prix : 1 Mk.

Jonas auf den Denkmaelern des christlichen Altertums, von O. Mitius. IV-114 pp. et 2 pl. 1897. Prix : 3 Mk. 60.

Freiburg, i. B., Mohr. In-8.

Les deux études de M. Mitius ont de commun de réunir les témoignages littéraires et les monuments archéologiques et d'éclairer les uns par les autres.

La première concerne une peinture de la catacombe de Priscille. On y voit au milieu une orante voilée. A droite, une femme est assise avec un enfant sur ses genoux. A gauche, un homme âgé est assis dans une chaire; devant lui sont debout une jeune femme tenant un rouleau et un peu en arrière un jeune homme qui paraît porter une draperie déployée (Wilpert, *Die gottgeweihten Jungfrauen*, pl. I; *Die Katakombengemælde*, pl. IX; Garucci, pl. 78, 1).

Tous les archéologues qui se sont occupés de cette peinture, depuis Bosio, y avaient vu la représentation de la *velatio virginum*. L'acte même était figuré par le groupe de gauche; l'orante était la vierge con-

---

1. *Revue bénédictine*, Maredsous, 1898, 1. A noter dans cet article la liste des expressions caractéristiques des premiers livres sur la Trinité : *uniter rogo* au commencement d'une phrase, *ac per hoc*, *adaeque*, *stilus*, *psalmographus*, *historiographus*, *censura*, *claritas*, *impensissime obsecro*, *hieremias receptissimus prophetarum*, *dealiter*, *dealitas*, *ubiubi placet*, *sempiternitas*, *suscipere hominem*.

sacrée avec ses habits de fête ; le groupe de droite était la Vierge Marie modèle des vierges chrétiennes. M. M. reprend et précise une autre interprétation, proposée déjà par M. Schultze. Nous aurions là une représentation de la *velatio nuptialis* ; l'orante serait la femme morte et entrant au ciel, et la femme portant l'enfant, la même devenue mère. Cette opinion souffre quelque difficulté. On ne s'explique pas alors, dans le groupe de gauche, la position subordonnée du personnage qui serait le fiancé et son attitude est difficile à expliquer. On a considéré, et M.M. paraît d'abord adopter cette vue [1], le pan d'étoffe qu'il tient en avant comme une partie de son vêtement. A mon avis, il est plus naturel de le prendre pour une pièce séparée qu'il soutient, car elle déborde à droite le contour de la figure. Le rouleau qui est dans les mains de la jeune femme ne peut être les *tabulae nuptiales*, apportées d'ordinaire par le fiancé. M.M. est d'ailleurs assez embarrassé pour préciser le moment de cette scène : il hésite entre les fiançailles, le mariage religieux devant l'évêque, ou le mariage civil devant le chef de la famille. Il est à peine besoin de remarquer que cette dernière distinction, suggérée par une législation très récente, n'a pas d'application à l'antiquité. De plus, le personnage assis étend la main, non pour un geste oratoire, mais l'index dirigé devant lui et montrant un objet placé en avant qui ne peut être le rouleau tenu par la jeune femme. Il montre évidemment le groupe de droite, la femme et l'enfant. P. 19, M. M. admet que le fiancé est tout prêt à étendre le voile sur la tête de la fiancé : mais ce n'était pas son rôle, et, dans le mariage chrétien, le voile était tenu sur les deux époux.

L'explication de M. M. souffre donc beaucoup de difficultés. Les objections qu'il fait à l'ancienne interprétation sont assez faibles. Le groupe de droite ne peut être la Vierge, dit-il, parce qu'elle ne figure jamais seule dans les autres peintures : objection purement négative et de portée assez médiocre. Une autre sur laquelle il insiste davantage, c'est que la *velatio virginum* n'existait pas encore au temps de cette peinture. Les meilleurs juges placent cette peinture au commencement du IIIe siècle. Or, prétend M. M., il n'y avait pas à cette date de cérémonie spéciale pour la consécration des vierges. Cette assertion repose sur une interprétation fausse du *De virginibus velandis* de Tertullien. Dans cet écrit, l'auteur demande que toutes les vierges prennent le voile dès la sortie de l'enfance; par suite, il demande l'extension à toutes les jeunes filles du costume commun aux vierges consacrées et aux matrones. M. M. a tort de considérer cet opuscule comme une protestation de Tertullien contre l'usage des vierges consacrées de ne pas prendre le voile. Bingham, qu'il cite souvent, aurait pu le mettre en garde contre cette

1. Tout au moins cette partie de sa description est obscure, p. 5.

méprise [1]. Jusqu'à preuve du contraire, l'explication de Bosio subsiste donc pour la peinture de la catacombe de Priscille.

L'autre ouvrage de M. M. donne lieu à moins de réserves. Il y a groupé tous les monuments où sont reproduites des scènes de l'histoire de Jonas. Un catalogue de 177 n^{os} en donne l'énumération et deux planches reproduisent une miniature du manuscrit grec de Paris 510 (Sermons de Grégoire de Nazianze, IX^{e} siècle) et une autre peinture tirée du psautier du même fond, n° 139 (X^{e} siècle). M. M. établit que le point de départ du cycle est le salut de Jonas. Cette figure était en effet depuis longtemps connue des chrétiens, avec Daniel et les trois jeunes gens dans la fournaise, et symbolisait la puissance de Dieu sur la mort. Ces trois exemples bibliques étaient devenus l'expression des espérances chrétiennes. J'ai peine à croire que les paroles du Christ (*Mt.* 12, 38-41; *Mc.* 8, 11-12; *Lc.*, 11, 29 sqq.) n'aient exercé qu'une influence tardive sur le développement de ces représentations. Jonas était le symbole de la résurrection du Christ et la résurrection du Christ était le fondement de la résurrection des fidèles (Paul, *I Cor.* 15, surtout v. 13; cp. *II Cor.* 4, 14 sq.; *Rom.* 8, 11). La figure de Jonas était donc comme le résumé et le lien de ces idées fondamentales. On doit louer en tout cas M. M. de rejeter les analogies païennes dans lesquelles on a cherché un support pour l'iconographie de Jonas. Le modèle des artistes chrétiens n'a été ni Hésione ni Endymon. Mais une fois le sujet et les détails du cycle de Jonas fournis par la Bible, les évangiles et la liturgie, on peut se demander si la technique n'a pas été influencée par les images païennes. M. Mitius n'est pas très clair sur ce point. A propos de la scène du repos de Jonas et des variations qu'a subies la plante sous laquelle il est étendu (pp. 37 et 93), on voudrait trouver un renvoi à l'ingénieux article de M. Albert Fournier, *Sur la traduction par saint Jérôme d'un passage de Jonas* (*Rev. de l'hist. des religions*, mai-juin 1895).

Les deux brochures de M. Mitius n'ont pas d'index.

Manuel DOHL.

BULLETIN

— La Revue tchèque *Krok*, qui était consacrée aux questions de pédagogie et de philologie pure, annonce qu'elle devient désormais littéraire et artistique. La rédaction reste confiée à M. X. PRUSIK qui s'est assuré la collaboration de MM. VRCHLICKY, HOSTINSKY, MOUREK, etc.

1. *Origines sive Antiquitates ecclesiasticae*, III, 104.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 janvier — 1899

NOELDEKE, Grammaire syriaque, 2e édition. — KITTEL, Théologie de l'Ancien Testament. — JUELICHER, Les paraboles de Jésus. — J. MUELLER, Le christianisme des communautés de saint Paul. — WILLERS, Verrius Flacus. — La loi salique, p. GEFFCKEN. — MAULDE LA CLAVIÈRE, Les femmes de la Renaissance. — TEXTE, Études de littérature européenne. — SZILY, Études sur la langue et la littérature hongroises. — Médée, p. CAMOZZI. — SZABO et HELLEBRANT, Ancienne bibliographie hongroise, III. — VARI, Le traité de l'empereur Léon sur la tactique. — MATYAS, Les premières campagnes des Hongrois en Europe. — MAHLER, Études de chronologie égyptienne. — Recueils et livres hongrois. — Académie des inscriptions.

Kurzgefasste syrische Grammatik von THEODOR NŒLDEKE; zweite verbesserte Auflage mit einer Schrifttafel von Euting. Leipzig, Tauchnitz, 1898, in-8, p. XXXIV et 305. Prix : 12 mark.

C'est un grand succès pour une grammaire syriaque scientifique, dont le champ d'expansion est nécessairement restreint, d'arriver à une seconde édition. Je crois que, de tous les ouvrages de ce genre publiés jusqu'à ce jour, la grammaire de M. Nöldeke est la seule à qui pareil honneur soit échu. Bien entendu, il n'est pas question ici des traités élémentaires, écrits en vue des commençants et qui se bornent à enseigner les premières notions de la langue ; ceux-ci ont une clientèle plus nombreuse.

Le mouvement vers la littérature syriaque, mieux appréciée et plus connue qu'autrefois, qui s'est produit dans la seconde moitié de ce siècle, a certainement contribué à la diffusion chez les orientalistes des œuvres de grammaire et de lexicographie syriaque. Mais il est juste de remarquer que la fortune du livre de M. N. est due à des causes intrinsèques. Ceux qui ont lu et étudié ce livre sont d'accord pour louer l'érudition si sûre de l'auteur, sa méthode scientifique, la clarté de son exposition, qualités qui ont fait classer son ouvrage au premier rang.

Le titre, *Kurzgefasste Grammatik*, ne doit pas s'entendre d'un abrégé de grammaire, mais d'une grammaire complète, rédigée dans une forme *concise*. La première partie, consacrée à l'écriture et à la phonétique, est seule un peu trop écourtée ; la seconde partie sur la morphologie et la troisième, qui comprend la syntaxe, ont reçu tous les développements désirables. M. N. a intentionnellement laissé de côté tout commentaire

historique ou comparatif. Il a été, semble-t-il, trop exclusif dans son abstention. Un élève, même un élève qui a quelque connaissance des autres langues sémitiques, comprendra difficilement la forme ancienne de certains mots sous les déformations et les contractions qui sont signalées dans la phonétique et la morphologie ; il eût été pratique d'en rapprocher les mots correspondants en hébreu et en arabe [1]. Il est vrai que ce travail de comparaison a déjà été fait par M. N. dans sa *Mandæische Grammatik;* mais le mandéen ne venant, dans l'ordre de ces études, qu'après les autres langues du même groupe, l'élève ne prend en mains la *Mandæische Grammatik* qu'en dernier lieu. En formulant ce *desideratum*, nous nous faisons l'écho d'une critique que nous avons entendu faire par plusieurs étudiants, et les étudiants, en pareille matière, sont de bons juges; parfois la concision nuit à la clarté.

Les règles précises et complètes de la grammaire sont appuyées de nombreux exemples, bien choisis et qui quelquefois épuisent le sujet. M. N. ne s'est épargné aucune peine pour trouver la forme et la prononciation exactes des mots; s'il a des doutes, il en fait part au lecteur. C'est donc à bon droit qu'on tient cette grammaire pour un guide sûr, indispensable pour l'étude approfondie de la langue syriaque. La vaste érudition de l'illustre maître, sa critique si fine et si pénétrante, étaient pour tous un garant de la valeur de son livre, qu'il n'est nul besoin de faire ressortir ici. Nous devons cependant une mention spéciale à la syntaxe, un modèle parfait, qui est la partie de la grammaire la plus développée et qui comprend la moitié du volume. Elle est basée sur la littérature classique, antérieure à la conquête musulmane de la Syrie.

La seconde édition n'apporte pas de profondes modifications à la première; elle s'en distingue par quelques corrections et des additions. Les additions sont plus nombreuses pour la syntaxe ; elles forment dix-huit pages; la phonétique est augmentée de deux pages, et la morphologie de six pages.

La table de l'écriture syriaque, dessinée magistralement par M. Euting, a deux nouvelles colonnes : l'une pour les caractères des inscriptions de Sendjirli, l'autre pour les lettres nabatéennes.

Nous souhaitons au cher maître l'honneur prochain d'une troisième édition [2].

R. D.

---

1. Un exemple entre cent : comment comprendra-t-on que *hanâ* « sinus, pudenda » est pour *ha'nâ* venant de *ha'nâ*, § 53, si l'on ne sait que le correspondant est en hébreu *héçên* et en arabe *hidn*, et que, dans un certain groupe de mots, l'*'aïn* syriaque représente un *çâdê* hébreu et un *dâd* arabe ?

2. § 1, l'étymologie de στρογγύλη pour *Estrangelâ* nous paraît toujours invraisemblable, voir notre *Grammaire*, p. 7 ; on ne comprend pas pourquoi les Syriens auraient pris un mot grec pour désigner leur écriture, qui, du reste, n'est pas *ronde*. § 4 *fin*, le mot *bestar* est le persan *pastar* et non le syriaque *star* avec la particule préposée *b*.

Zur Theologie der Alten Testaments, zwei akademische Vorlesungen von D. R. KITTEL, Leipzig, Hinrichs, 1899. In-8, 31 pages.

Die Gleichnisreden Jesu; II Theil, Auslegung der Gleichnisreden der dei ersten Evangelien, von D. A. JÜLICHER. Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, VIII-643 pages.

Das persœnliche Christentum der paulinischen Gemeinden, nach seiner Entstehung untersucht, von D. J. MÜLLER. I Theil. Leipzig, Hinrichs, 1898. In-8, 386 pages.

Les deux conférences publiées par M. Kittel sont très remarquables. La première a pour objet l'application de la méthode historique à l'exégèse de l'Ancien Testament : le savant professeur explique très bien comment la critique biblique a été d'abord et longtemps spéculative, comment elle est devenue de plus en plus positive et vraiment historique. Telle est sa loi. Et pourtant il est vrai que le sens de l'histoire biblique n'est pas le même pour qui croit à la vérité substantielle de la religion, et pour qui n'y croit pas. M. K. est de ceux qui croient, et il n'hésite pas à dire que la foi est, en matière d'histoire religieuse, la condition de la complète intelligence. Dans la seconde conférence M. K. discute le sens des fameux passages d'Isaïe concernant le Serviteur de Iahvé ; il admet que ces passages ne sont pas de l'auteur désigné communément sous le nom de second Isaïe ; ils ont formé d'abord un poème indépendant, dont le héros n'est pas la personnification d'Israël, mais un individu sur la tête duquel aurait reposé à un moment donné l'espérance messianique, par exemple Zorobabel. Certains indices donnent à supposer que ce descendant de David a péri d'une façon tragique. M. Kittel ne tient pas à cette dernière hypothèse, mais il pense que le poème a été composé pour un cas de ce genre. Rien n'est plus vraisemblable. Est-il nécessaire cependant que le personnage en question ait été considéré d'abord comme ayant chance d'être le roi messianique, et l'association d'idées qui se fait dans l'Évangile existait-elle déjà dans l'esprit de celui qui a fait la description du Serviteur de Iahvé ? Il est permis d'en douter, parce l'idée traditionnelle du roi messie est totalement absente de cette description ; on n'y voit que le juste souffrant, réalisant une conception de salut différente de celle qui s'attache au messianisme commun. La synthèse des deux conceptions a très bien pu ne se faire qu'après coup. Ce qui est certain, c'est que la conception du Serviteur de Iahvé prélude réellement à l'Évangile.

M. Jülicher a publié en 1886 (2e éd. en 1887) une étude générale sur les paraboles de l'Évangile qui a été justement remarquée. L'auteur annonçait en même temps un commentaire suivi de toutes les paraboles, et il vient seulement de le publier. Nous n'avons rien perdu pour attendre. On nous prévient que cette nouvelle explication de la partie la plus originale de l'enseignement évangélique n'est pas un livre d'édification à l'usage des familles chrétiennes, mais un commentaire scientifique de toutes les parties paraboliques des Évangiles synoptiques. Le quatrième Évangile, comme on sait, ne contient pas de paraboles. Scienti-

fique, le commentaire de M. J. l'est certainement, il l'est pleinement. Ce n'est pas pourtant une encyclopédie de ce qui a été écrit sur un sujet où tant d'interprètes se sont exercés ; on pourrait presque dire que c'est tout le contraire, s'il n'était bien évident que M. J. a retenu, comme il le dit lui-même, d'une littérature surabondante qui contient beaucoup de curiosités inutiles, ce qui pouvait contribuer de manière ou d'autre, positivement ou négativement, à l'intelligence des textes évangéliques. Du moins faut-il dire que l'entière indépendance de la critique, la régularité de la méthode, la parfaite aisance avec laquelle sont discutés et coordonnés les matériaux considérables qui ont été amassés pour la fixation du texte, les remarques sur la structure des pièces paraboliques et l'authenticité de leur rédaction, ou bien sur leur sens primitif et les modifications présumées de ce sens dans la tradition apostolique, donnent à cette œuvre un caractère tout personnel et la classent parmi les publications exégétiques les plus importantes de ces derniers temps. Il est bien vrai que les paraboles gagnent à être ainsi étudiées à part et que le voisinage de morceaux didactiques d'un autre genre leur fait tort, à certains égards, dans les commentaires suivis des Synoptiques. Pour le classement des paraboles, M. J. s'est défié des systèmes savants qui ont été proposés par d'autres interprètes, et il distribue les morceaux paraboliques en trois catégories, d'après leur forme : les simples comparaisons, comme celle du figuier qui pousse et qui annonce la belle saison (*Matth.* XXIV, 32-33), les paraboles proprement dites où la comparaison se développe en un récit complet, comme une fable ; et les exemples, c'est-à-dire les récits qui portent leur morale en eux-mêmes et non par manière d'application analogique. Cette dernière catégorie est la moins nombreuse ; elle comprend les quatre paraboles bien connues du bon samaritain, du pharisien et du publicain, du riche insensé (*Luc*, XII, 16-21), du riche et de Lazare. Les paraboles proprement dites sont au nombre de vingt et une, et les comparaisons de vingt-huit ; seulement il y a telle comparaison développée qui est presque une parabole, et telle parabole à peine ébauchée qui n'est guère plus qu'une comparaison. Dans certains détails de critique, M. J. est peut-être trop soucieux d'avoir une opinion contraire à celle des critiques qui ont cru pouvoir analyser le travail de composition des Synoptiques et particulièrement du troisième Évangile. Ainsi la formule εἶπεν δέ, dans *Luc*, IV, 24, marque visiblement une reprise ou une suture, l'auteur voulant rattacher au récit qui lui a fourni la comparaison du médecin qui ne se guérit pas lui-même, la comparaison du prophète incompris chez les siens, qu'il trouvait dans Marc. M. J. ne veut pas en convenir et donne une explication insuffisante, qui d'ailleurs n'exclut pas celle qu'on vient de dire. Il faut reconnaître néanmoins que cette défiance à l'égard des idées reçues et des solutions banales a le plus souvent d'heureux fruits. Entre autres exemples, citons l'explication de *Luc*, XI, 24-26, où il faut voir une simple remarque sur les possessions diaboliques, non une compa-

raison, et l'examen critique de *Luc*, XVI, 27-31, où M. Jülicher voit un complément ajouté par la tradition chrétienne à la parabole du riche et de Lazare.

Le titre que M. Müller a donné à son livre n'en indique pas clairement l'objet. Il faut lire l'introduction pour comprendre ce que l'auteur entend par christianisme personnel. On s'aperçoit alors que ce titre équivoque, où l'on pourrait craindre l'annonce du étude sur l'individualisme paulinien, signifie quelque chose d'excellent, à savoir une étude sur la réalité vivante du christianisme dans les communautés fondées par saint Paul. L'histoire des origines chrétiennes a retenu de la théologie l'habitude de regarder le christianisme comme une théorie doctrinale qui s'est imposée toute faite à ses adhérents, et de voir aussi dans les écrits apostoliques des morceaux de cet enseignement. Or le christianisme vivant était tout autre chose qu'un système dogmatique ; et dans les lettres apostoliques, ce qu'il faudrait considérer d'abord serait la personne et les dispositions de l'auteur, la situation et les besoins des destinataires, le but spécial des épîtres. Le même préjugé intellectualiste se manifeste dans l'appréciation des personnes. Paul apparaît comme un grand théoricien, dont l'attitude à l'égard de la Loi se fonde sur un système élaboré d'avance, tandis que c'est plutôt le contraire qui est vrai. Ce n'est pas la théorie qui a déterminé la carrière de l'Apôtre; c'est la connaissance qu'il a eue de l'Évangile, puis ses expériences personnelles et la marche des faits, la lumière des évènements qui ont produit la théorie. De Paul, qui fut avant tout un grand agitateur religieux, on fait un docteur et un philosophe. Dans un mouvement aussi vivant que l'a été le christianisme primitif on ne voit qu'un choc d'idées. Les idées de Paul ont été certes un facteur dans l'histoire du christianisme, mais moins important qu'on ne le croit communément, d'après la valeur dogmatique qu'on leur attribue. C'est la réalité vivante qu'il faudrait atteindre, et non pas seulement les idées qu'elle portait avec elle. M. M. ne présente pas ces vues, qui sont très justes, comme absolument neuves; mais il ne croit pas qu'on en ait tenu jusqu'à présent suffisamment compte. C'est pourquoi il se propose d'étudier ce qui, dans le christianisme primitif, est susceptible d'une observation assez complète, à savoir les communautés fondées par saint Paul, dont l'organisation est connue par les Épîtres incontestées de l'Apôtre. La personnalité de Jésus, observe avec raison M. M., échappe à l'analyse; nous connaissons l'idée qu'il avait de sa mission, les antécédents de sa doctrine, l'influence de son temps sur la forme de son enseignement; mais le fond même de sa conscience, de sa vie intime ne nous est pas connu, et il ne faut pas croire qu'on l'a expliqué par ces trois clefs, tradition du passé, influence du temps et du milieu, idée de se présenter comme Messie; le *devenir* de cette conscience dans sa vivante réalité se dérobe à l'histoire. Il n'en est pas de même de Paul, ou du moins de son œuvre chrétienne, dont les Épîtres incontestées permettent de se faire une idée. Et M. M., dans le présent

volume nous explique ce qu'était l'Évangile pour Paul et ses communautés, quelle était l'action de l'Évangile et comment une vie nouvelle en résultait. Dans l'examen de ces trois points l'auteur garde le même souci de la réalité. Il montre bien le caractère concret et objectif de l'Évangile : message de Dieu aux hommes par l'organe de l'Apôtre, de contenu réel et non abstrait, très déterminé, commun à Paul et aux apôtres galiléens. La question des observances légales n'était pas affaire d'Évangile mais de discipline chrétienne. On voit ensuite l'Évangile en action dans la prédication de Paul ; puis réalisé en quelque sorte et vécu dans ses convertis. Le livre de M. Müller est très instructif, et d'autant plus vrai qu'il est dégagé de toute vue systématique. Cette tentative de réaction contre l'intellectualisme théologique et rationaliste est parfaitement réussie. Il est impossible de rendre plus sensible le caractère objectif et social du christianisme naissant que n'a fait M. Müller en expliquant ce qu'était le baptême.

F. G.

Henricus Willers. **De Verrio Flacco Glossarum interprete** disputatio critica. Halis Saxonum, 1898; 47 pp. in-8.

Dans son premier chapitre, M. Willers reconstitue les groupes de gloses analogues pour les noms de parenté, les vases, la liturgie, l'art augural, les surnoms, les monnaies, les noms des dieux, et cherche la part qui revient à Ateius Capito, à Claudius Pulcher, à Cornificius et surtout à Varron. M. W. nie que Cécina soit une source de Verrius Flaccus. Le deuxième chapitre est consacré à expliquer les deux partie dont se compose chaque lettre de l'ouvrage de Verrius Flaccus. On sait que, dans la première partie, les lemmes sont rangés d'après les trois ou quatre premières lettres, tandis qu'à la fin de chaque série on trouve un agrégat de gloses non classées, par suite rangées uniquement d'après la première lettre. M. Reitzenstein avait supposé que cette seconde partie représentait le résidu du travail interrompu par la mort de Verrius Flaccus. M. W. préfère croire que le grammairien a abandonné sa méthode au cours de ses recherches. On ne voit pas ce qui justifie cette conjecture. Celle de M. Reitzenstein est, à tout prendre, plus vraisemblable. Le troisième chapitre, sur les autres livres attribués à Verrius, traite surtout du *De orthographia* et des fastes. M. W. termine en essayant d'établir l'origine narbonnaise de Pompeius Festus. L'abrégé était dédié à Artorius Rufus. Or, on lit dans une inscription de Narbonne (*C. I. L.* XII, 5066) : *A. Pompeius Venustus et Artoriae Proculae...* et sur une autre (*ib.*, 4412) : *A. Pompeio Festo*. Il en conclut à une parenté entre Pompeius Festus et la gens Artoria. J'y vois seulement une alliance entre un Pompeius Venustus et une Artoria. Rien ne prouve que le Pompeius Festus de l'autre ins-

cription ait quoi que ce soit de commun avec ce Pompeius Venustus.i Puisque M. Willers suit de tels raisonnements, on ne voit pas pourquo il se refuse à faire état de l'inscription d'Afrique, *C. I. L.* VIII, 1029, qui donne le nom : *M. Artorius Festus Concessianus*. A tout prendre, elle serait plus probante Mais ce sont des conjectures dont s'amuse notre ignorance.

P. L.

H. GEFFCKEN. **Lex Salica zum akademischen Gebrauche.** Leipzig, Veit et Cie, 1898, xiv-332 pages, in-8.

Cette nouvelle édition de la loi salique me semble appelée à rendre d'excellents services. Ce n'est pas que l'auteur ait cherché à constituer un texte nouveau. Il a adopté dans ses traits essentiels la classification des manuscrits établie par Behrend et son apparat critique est puisé dans la grande édition diplomatique de Hessels. Mais ce qui donne à son travail une valeur particulière, c'est le commentaire qui en occupe la plus grande partie. M. Geffcken ne s'est pas contenté comme M. R. Behrend (*Lex Salica* zweite Auflage, Weimar, 1897. Cf. *Rev. crit.* t. XLV, 143) d'indiquer en note la bibliographie relative aux divers paragraphes de la loi : il a voulu en expliquer le texte et il l'a fait avec une science et une conscience également remarquables. Ses *Erlæuterungen* qui emplissent environ deux cents pages d'impression serrée contiennent un vrai trésor de renseignements : renvois aux travaux d'érudition et aux sources du droit germanique, explication des termes juridiques, exposé des controverses, etc. M. Geffcken n'a pas cru devoir s'abstenir, le cas échéant, d'exposer ses idées personnelles. Dans la majorité des cas, il se range surtout à l'avis de Brunner. Une table des livres cités et un excellent index terminent le volume et achèvent d'en faire un instrument de travail des plus commodes.

H. PIRENNE.

R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. **Les femmes de la Renaissance.** Paris, Perrin, 1898. in-8 de 717 p.

On ne s'ennuiera pas en lisant ce gros volume. On y trouvera de jolies dissertations sur une multitude de questions fort délicates : à savoir s'il vaut mieux que les femmes soient fortes ou minces, brunes ou blondes, habillées ou dévêtues, sensuelles ou platoniciennes ; sur le féminisme, sur l'éducation américaine, et sur cette question capitale : qu'est-ce, au juste, qu'une femme charmante ? On y trouvera des idées générales dans le goût de celle-ci (p. 617) : « Il suffit de jeter les yeux sur une carte

pour constater que le catholicisme a triomphé dans les pays où triomphaient les femmes; le brouillard, la bière, l'homme se sont faits protestants. » J'avoue humblement ignorer s'il existe, comme le croit M. de M., des pays *masculins* et des pays *féminins*; mais je sais très bien que la Bavière, patrie de la bière, et l'Irlande, patrie du brouillard, sont des pays catholiques.

Tout cela, au reste, n'est pas très spécial au xvi^e siècle. La question que l'auteur s'est proposé de résoudre, c'est celle-ci : comment les femmes de la Renaissance s'y prirent-elles pour arriver au bonheur — et pour y conduire les hommes? De là l'épigraphe assez bizarre du livre : « *Vers le bonheur!* » Cette question est étudiée à grand renfort d'érudition, d'une érudition que M. de M. est, à l'heure actuelle, probablement le seul à posséder. Mais il est facile de relever dans cet étalage de textes plus d'une lacune, d'une bizarrerie et d'une légèreté. Je passe sur les notes du bas des pages, encore que les références y soient données d'une façon très incomplète, que M. Abel Lefranc y soit constamment appelé *Le Franc*, et qu'on y trouve (p. 622 n. 2) des indications comme celle-ci : « Voir sa lettre publiée par Ridolfi, en 1810, et souvent réimprimée », sans rien dans le texte qui nous dise de quoi il s'agit; ou encore comme celle-ci (630 n. 3) : « Bilib. Pirck. » qui désigne vraisemblablement Willibald Pirkheimer. Mais ce sont là des vétilles, et M. de M. nous donne, à la fin de son volume, une copieuse *Table des titres de références incomplètement indiqués dans les notes*. J'y relève, non pas seulement des coquilles (p. 689, Anlioe pour Alione), mais des négligences singulières : p. 691, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1^{re} série, t. III, p. 572, sans nom d'auteur ni indication du titre de l'article; même page, les *Epistolae obscurorum* placées, on ne sait pourquoi, entre Boaystuau et Bodin. P. 692, les *Poèmes en forme d'épistres* sont mis au compte de Brandt (Sébastien). Sous le nom de Bonnet (Jules) on cherche vainement ses beaux travaux sur Renée de Ferrare, que n'a point éclipsés le médiocre ouvrage de M. Rodocanachi. On y rencontre, il est vrai, l'*Outre-mer* de Paul Bourget (à propos des femmes de la Renaissance !), mais non pas le livre de M. Bourciez : *Les mœurs polies... sous Henri II*, pas plus qu'on ne rencontrera le *Seizième siècle* de M. Faguet, ni le *Contributo allo studio della novella francese* de M. P. Toldo. On s'étonne de voir l'*Heptaméron* au nom de Dillaye, et surtout de ne pas le voir à France (Marguerite de), de voir le livre de Janssen au nom de Paris, et celui de Burckhardt au nom de Schmidt. C'est une erreur typographique qui attribue au D^r Rebitté le *De recuperatione terre sancte* et le *De Regno vulvarum*. Mais comment reconnaître Symphorien Champier sous ce déguisement (p. 699) : « Grignanus (Symph.) *Italie et Gallie panegyricum* (éd. Champier) » ? A Lefranc, il manque les deux articles sur le platonisme (*Revue d'hist. littér.*, 1896, p. 1, et *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1897, p. 259), dont M. de M. a cependant fait très largement usage.

Je ne me sens pas de force à examiner après l'auteur si les Femmes de la Renaissance (il s'agit uniquement des femmes de la haute société, des belles oisives qui n'ont rien autre à faire qu'à « déchiffrer » leur propre cœur) se sont réellement donné et si elles ont réalisé ce programme : (p. 28) : « Vivre, c'est-à-dire aimer la vie, se rendre maître de la vie sans se laisser écraser ni dominer par elle ». En 1895, dans *Louise de Savoie et François I*[er], M. de M. avait déjà touché à cette question, dans un chapitre nuageux sur l'*Idée du Beau*, p. 66-99. Il est à remarquer que, dans ce chapitre, le platonisme ne faisait qu'une apparition modeste, dans une seule ligne de la p. 79. Il a, tout au contraire, envahi le nouveau volume. Le platonisme de la Renaissance, c'est essentiellement la théorie des deux amours. D'où vient cette théorie ? « Ficin, nous dit l'auteur (p. 219), admettait comme tirée de Platon *(bien qu'elle ne s'y trouve pas)*[1] une distinction capitale..... Il y a deux amours,... » et en note : « *Aujourd'hui encore, on attribue généralement à Platon cette théorie des deux amours,* même dans des traités philosophiques ». J'en demande pardon à M. de M., qui me trouvera sans doute bien pédant et bien grécaniseur ; mais je ne puis me retenir de l'engager à relire le passage célèbre du *Banquet* (VIII, 36) : « S'il n'y avait qu'une Aphrodite, il n'y aurait qu'un Eros. Mais puisqu'elles sont deux, il est nécessaire *qu'il y ait aussi deux Eros...* » Il y verra que ce n'est pas sans bonnes raisons qu'on attribue *généralement* à Platon lui-même la théorie des deux amours.

Ce n'est pas exclusivement par Ficin, c'est aussi par Nicolas de Cues [2] que le platonisme pénétra en France. Mais M. de M., qui connaît plus à fond l'Italie, est porté à exagérer l'influence italienne, et même à confondre perpétuellement l'Italie et la France. C'est oublier qu'il y a eu, dans la France du XVI[e] siècle, une réaction très vive contre l'immoralité italienne. Une note de la p. 385 nous dit, par exemple, qu'à Metz, en 1502, « le public interrompit violemment... une des pièces de Térence qui se jouaient couramment à Rome ». On trouverait cent faits analogues.

Qu'on le veuille ou non — et M. de M. semble s'y résigner à contre-cœur — le personnage central de toute étude sur les femmes de la Renaissance française, c'est Marguerite d'Angoulême. Or on connaît déjà le procédé d'exégèse que M. de M. applique à l'*Heptaméron*, et dont il a fait un si extraordinaire abus dans ses *Trente ans de jeunesse* : sous prétexte que les nouvelles de l'*Heptaméron* reposent en partie sur des faits réels, et qu'il est possible d'identifier à peu près Parlamente, dame Osyle et quelques autres personnages, on attribue à Marguerite toutes les aventures de Parlamente, plus celles de Floride, on se contente d'écrire Henri de Navarre partout où il y a Hircan, et Bonnivet, par-

1. C'est moi qui souligne. Cela en vaut la peine.
2. Voy. Lefranc, *art. cité* de la *Bibl. de l'Éc. des Ch.*

tout où il y a Amadour; et on en arrive à dire tranquillement (p. 262, n. 2) : « Déclarations de Louise de Savoie dans l'*Heptaméron* », ou encore (p. 243) : « Marguerite descend nettement (!) dans la cage et se collette (!) avec son ami Bonnivet ».

M. de M. ne réussit pas à écarter cette figure de Marguerite, il est forcé d'y revenir sans cesse. A propos d'un portrait de Chantilly (p. 232-234), il écrit assez joliment : « Pendant trente ans ; toute l'âme pensante de la France a relevé de son sourire... Elle était vraiment de feu... ». Plus loin (p. 595), il prendra beaucoup de peine pour nous prouver que Marguerite « croit aux sacrements », et la preuve qu'il en donne, c'est que (n. 3) « tous les interlocuteurs de l'Heptaméron commencent par communier » ! Il nous dit « qu'elle ne nie point le Purgatoire » ; en effet, elle se contente de l'ignorer. « Marguerite, dit-il encore (p. 608), a horreur de la mort ». Comment concilier cette opinion avec le beau vers de la princesse ?

Aimer la mort comme la vie.

Est-ce parce que, malgré tout, elle sent un peu trop le fagot [1] que M. de M. cherche à la rabaisser, et qu'il lui oppose sa nièce, autre Marguerite ? Celle-ci était assurément une femme d'élite, mais peut-on lui accorder, dans une histoire féminine de la Renaissance, la même importance qu'à la perle des Valois ? En quoi, était elle « purement Française, et bien plus que sa tante » ? Est-ce simplement parce que la mère de celle-ci était savoyarde ?

Ce qui semble bien indiquer que M. de M. en veut aux huguenotes, c'est la façon dont il traite Renée de France. « Parmi les femmes de médiocre esprit, il y a des intrigantes, affamées de bruit, d'ostentation, de vanité, toujours prêtes à se mêler de tout, au grand désespoir des gens sérieux ; par exemple, Renée de France, duchesse de Ferrare (p. 427). » Tout le passage est sur ce ton de persiflage malveillant. « Tenait-elle pour Rome ou pour Genève ?... Renée n'est qu'une femme d'esprit inquiet, sans portée réelle. Elle parade en public avec son mari, et dans l'intimité elle se bat avec lui : une vraie femme gênante et inesthétique. » Ne dirait on pas que Hercule d'Este fut le modèle des époux ? Et plus loin (p. 428) : « La duchesse aimait, et *très peu platoniquement*, le gendre de M^me^ de Soubise... » Tout cela parce qu'il a plu à M. Rodocanachi de faire une série de contre-sens sur une lettre de Renée [2].

---

1. Il me semble, n'en déplaise à M. de M., qu'on ne peut plus conserver de doute à cet égard après les récents articles de M. Lefranc. — Ce n'est pas (607, n. 2) « *Reine de Dieu* », mais bien « *Raine de l'amour de Dieu* » (corrigé depuis en *Ravie*) qu'il faut lire dans la *Comédie jouée au Mont de Marsan*.

2. Encore M. Rodocanachi parlait-il précisément d'un amour purement platonique : « chevalier servant, avec tous les privilèges charmants, mais aussi avec toutes les restrictions capitales qu'implique ce terme. » M. de M. ne se contente pas à si bon marché, il lui faut une Renée adultère.

M. de M. ne dit rien, ou presque rien, sur les femmes, réformées ou catholiques, qui jouèrent un si grand rôle dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. Elles ont beau avoir été plus viriles que leurs mères, avoir eu d'autres préoccupations que « la recherche du bonheur », elles n'en sont pas moins, elles aussi, des filles de la Renaissance.

Parlerai-je du style de ce livre ? Ce n'est assurément pas celui de l'histoire. Quelques citations suffiront à en convaincre le lecteur :

P. 225 : « En somme, le platonisme, c'est le féminisme ». P. 140 : « On s'amuse ferme... Ce sont des demi-vierges ». P. 143 : « Ces Américaines du XVI[e] siècle... Se plastronner à l'escrime ou se faire photographier en naïades, on n'a pas encore ces ressources ». P. 145 : « Toutes ces jeunes filles rivalisent de *chic*... Une manière décente et bécasse ». P. 204 : « Fringante [Marguerite], piaffante, vrai pur sang... ». P. 217 : « On allait à Platon comme nous allons à Nice... ». P. 272 : « Le charme d'un regard de créole », au XVI[e] siècle ! P. 580 : « La doctrine des autres, sur laquelle elles évoluent comme des patineuses ». P. 612 : « Sainte Thérèse, en vraie flibustière ». P. 622 : « Entourer le culte de pompes terrestres est une idée aussi profonde, aussi humaine, que celle de retarder de quelques minutes l'horloge des gares de chemin de fer ». P. 655 ; « Anne d'Este..., l'éloquence de la chair ». P. 663 : « Tellement princesse [Margot], qu'elle se croyait absolument le droit d'aimer les tziganes... ». Bref rien ne manque à ce livre pour faire les délices du public mondain [1].

H. HAUSER.

Joseph TEXTE. **Études de littérature européenne.** 1 vol. 304 pages. Paris, Armand Colin et Cie. 1898.

Ce volume comprend huit essais tous relatifs à l'étude des littératures étrangères : 1. L'Histoire comparée des littératures ; 2. L'influence italienne dans la Renaissance française ; 3. La descendance de Montaigne : Sir Thomas Browne ; 4. Keats et le Néo-Hellénisme dans la poésie anglaise ; 5. William Wordsworth et la poésie lakiste en France ; 6. L'influence allemande dans le romantisme français ; 7. Elizabeth Browning ; 8. L'Hégémonie littéraire de la France. Ces titres tiennent tout ce qu'ils promettent. Plusieurs lettrés français avaient déjà dit leur

---

1. Signalons, p. 224, n. 1, un sonnet de Vittoria Colonna ponctué comme suit :

> Il nodo è stretto anchor com' io l'avolsi,
> Nè per il frutto amar ; ch'ognihor ne colsi...

Il faut lire évidemment

> Il nodo è stretto anchor com' io l'avolsi ;
> Nè per il frutto amar, ch'ognihor ne colsi...

P. 228 n. 1 « édition par Beringos », lire « per Beringos fratres.

mot sur Keats, comme pour consoler cet admirable poète d'avoir été oublié par Taine; mais personne encore n'avait comme M. Texte compris tout ce qu'il y a de grand et de beau dans la poésie de l'André Chénier anglais, et personne surtout n'avait eu le courage de nous donner une appréciation raisonnée de cette poésie.

Quant à Thomas Browne, il n'est guère connu : depuis Nicéron et Bayle on ne s'est pas occupé de l'auteur de *Religio Medici*. M. T. comble ici une autre lacune de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Il fait descendre Browne de Montaigne, non sans raison. Ce premier humoriste anglais « ne mérite pas, dit-il, d'être comparé à Montaigne pour la profondeur et la richesse des pensées; mais son livre est peut-être, avec ses contradictions, plus que les *Essais*, un livre de bonne foi. L'auteur nous a livré toute son âme, une âme en bien des points semblable à celle de son maître, mais qui, plus sûrement que celle-ci, se ressaisit finalement. » (p. 92).

Les autres chapitres de ce livre traitent de sujets moins nouveaux, mais habilement renouvelés, Ainsi M. T., en quelques pages curieuses, nous parle de Wordsworth apprécié par les Villemain et les Pichot. Ces exhumations donnent une étrange idée du sens critique de ce maître célèbre et de ce non moins fameux vulgarisateur.

M. Texte se plaint que Villemain ait estropié le nom de Wordsworth, mais son imprimeur s'est permis pareille coquille : *Woodsworth* (p. 116). Page 239 les notes sont interverties. Hamlet n'est pas une des dernières pièces de Shakespeare (p. 84), Furnivall donne 1602 comme date approximative Sur la fin de sa vie Shakespeare a écrit des drames pleins de sérénité ; il reprend la plupart de ses sujets, et il les traite en homme qui voit enfin les choses par leur bon côté; il y a quelque ressemblance entre *Othello* et *Cymbeline*, par exemple, mais cette dernière pièce n'est pas une tragédie.

Casimir Stryienski.

Adalékok a magyar nyelv és irodalom toertenetéhez (Études sur l'histoire de la langue et de la littérature hongroises) par Coloman Szily. — Budapest, Hornyanszky, 1898. — vi-471 pages. Gr. in-8,

L'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise était professeur de physique à l'École polytechnique de Budapest, lorsque la Société des sciences naturelles l'élut, il y a trente ans, secrétaire et le chargea de la rédaction de son organe : *Természettudományi Közlöny*. Il s'agissait alors de gagner le grand public à la haute vulgarisation des sciences et de créer, pour ainsi dire, la langue et les termes techniques où régnait un véritable chaos par suite des innovations baroques du médecin Paul Bugát. « Notre langue, dit M. Szily dans sa Préface, était sous ce rapport tout à fait inintelligible, le style si peu magyar qu'on ne

pouvait guère demander au public de s'intéresser aux questions scientifiques. » Le nouveau secrétaire se mit alors bravement à l'œuvre ; de physicien qu'il était, il se fit philologue, commença à étudier les ouvrages scientifiques hongrois des siècles précédents, y trouva une langue beaucoup plus claire que celle employée depuis Bugát, donna l'exemple d'une exposition attrayante, stimula les jeunes savants et arriva après trente ans d'efforts réunis à ceux du *Nyelvör* (Gardien de la langue) à créer les termes scientifiques et habitua peu à peu le public à prendre goût à la vulgarisation des sciences. Aujourd'hui les publications des sociétés scientifiques ont des milliers d'abonnés [1], et la troisième classe de l'Académie — section des sciences — peut se consacrer uniquement aux recherches savantes dont elle rend compte à l'étranger dans les : *Mathematische und naturwissenschaftliche Berichte aus Ungarn*, qui paraissent depuis 1882.

M. S. a réuni dans le volume que nous annonçons les principaux articles sur la langue et l'histoire des sciences en Hongrie. Il nous fait ainsi assister à l'œuvre de réforme qu'il a su mener à bonne fin. Ces études témoignent de vastes connaissances littéraires et philologiques; elles font revivre des figures complètement oubliées de la vie scientifique hongroise et donnent, d'une part, l'histoire raccourcie des études scientifiques en Hongrie, et de l'autre, une centaine de contributions au dictionnaire historique de la langue hongroise. Outre les discours prononcés à l'occasion des assemblées générales, nous y trouvons l'étude importante sur la langue scientifique dans la littérature hongroise (p. 35-63) qui trace les bases de la réforme linguistique adoptée,dans ses grandes lignes, par les philologues et les auteurs d'ouvrages scientifiques ; l'article très détaillé sur la vie et les œuvres de plusieurs savants d'il y a cent ans, tel Ignace Born un des plus grands géologues de son temps dont les travaux importants sur les mines de Selmecz (Schemnitz) étaient connus dans toute l'Europe. C'est près de Selmecz que Born fonda un institut international de géologie dont firent partie Lavoisier, Guyton-Morveau, Klaproth, Gmelin, Werner et Pallas et dont les *Annales de chimie* de 1790 ont rendu compte. En 1794, lorsque la Convention décida la création de l'École polytechnique, le rapporteur mentionna avec éloge et proposa comme modèle le laboratoire de Selmecz. (Voy. le *Moniteur*, octidi Vendemiaire, l'an 3 = 29 septembre 1794). Maximilien Hell dont les *Ephemerides astronomicae* étaient lues dans toute l'Europe ; Wolfgang Kempelen dont les travaux sur la physiologie de la parole ont excité l'admiration de Brücke ; le philosophe et mathématicien Paul Makó, dont les livres classiques étaient répandus en Allemagne et en Italie ; Ladislas Csernák dont le *Cribrum Arithme-*

1. L'organe de la Société des sciences naturelles avait en 1896, 7730 abonnés ; cette société a pu fonder une *Bibliotheque* où elle publie la traduction des chefs-d'œuvre scientifiques étrangers destinés au grand public.

ticum obtint l'éloge de Legendre et de Gauss ; Joseph Benkœ, le créateur de la nomenclature botanique ; Samuel Benkœ dont le travail sur les fièvres fut couronné par l'Académie de Dijon ; Grossinger, Fogarasi Papp, Weiss, Étienne Weszprémi et le distingué économiste Berzeviczy. — L'analyse de la partie scientifique de l'Encyclopédie d'Apáczai Cseri (voy. *Revue Critique* 1898, n° 43) n'est pas moins intéressante, de même que la biographie des deux Bólyai, père et fils. Le père Wolfgang, élève et ami de Gauss, s'est immortalisé par son *Tentamen* (1832) que l'Académie vient de rééditer; le fils, Jean, est connu par son traité sur la *Science absolue de l'espace* qu'on a traduit deux fois en français (Schmidt en 1868 et Honel en 1896). Les notices sur la première géographie en langue hongroise (1741) sur la première revue agricole (1796) sur les premières arithmétiques hongroises du XVIe siècle sont autant de découvertes.

Les petites contributions linguistiques qui forment la seconde partie du volume ont paru, pour la plupart, dans le *Nyelvőr* ; elles donnent l'explication d'une foule de mots et de dictons, commentent les plus anciens monuments de la langue hongroise dont M. Szily augmente sans cesse le nombre par les recherches qu'il encourage soit dans les bibliothèques hongroises, soit à l'étranger. L'article sur l'interprète hongrois de Calepinus est d'une investigation pénétrante et la critique du Dictionnaire historique de Szarvas-Simonyi montre que l'auteur est un des meilleurs philologues de son pays. Tous ces travaux l'ont désigné pour la présidence de la « Commission du Dictionnaire » nouvellement instituée à l'Académie, et dont la tâche sera de fondre en un tout les Dictionnaires édités jusqu'ici par l'Académie et d'élever ainsi un monument digne des efforts que la docte compagnie déploie dans le domaine de la lexicographie.

J. KONT.

BULLETIN

— L'édition de *Médée* par M. G. B. CAMOZZI, professeur au Lycée de Forli, (*Medea*, tragedia d'Euripide con introduzione, commento ed appendice critico. Imola chez Ig. Galeati. Imola. 1897. Un vol. in-8 de LVI-154 pages), a été désignée par l'Académie dei Lincei pour recevoir une partie du prix que le ministère italien a consacré pour récompenser des travaux philologiques. Cette édition est très soignée ; l'auteur est au courant du mouvement scientifique. Le commentaire témoigne de qualités sérieuses, de goût et de bon sens. Pour la constitution du texte, l'auteur a su choisir assez habilement parmi les conjectures proposées par les divers critiques ; nous n'avons pas trouvé de corrections personnelles. La préface contient une longue exposition du mythe de Médée et une discussion sur les diverses questions relatives à la tragédie d'Euripide. Nous signalons l'hypothèse que propose M. G. sur la tragédie de Médée attribuée à Néophron de Sicyone. Cette pièce serait d'Euripide lui-même ; elle aurait été composée dès sa première jeunesse et elle aurait été représentée sous le nom

d'un ami du poète; nous savons qu'il a agi ainsi pour l'*Andromaque* M. G. cite aussi l'exemple d'Aristophane; il ajoute, d'après Bernhardy, que le poète comique a agi ainsi au début seulement de sa carrière, peut-être par un sentiment de modestie et de défiance pour son propre mérite. Cette explication est inexacte. Aristophane suivit ce procédé pendant presque toute sa carrière. Quant à Euripide, l'explication de M. G. a contre elle une raison présentée par M. Weil : cette pièce est la seule tragédie d'Euripide qui ne nécessite que l'emploi de deux acteurs. Il est peu probable que, même au début de sa carrière, Euripide n'ait pas employé le troisième acteur, dont l'existence est assurée au plus tard pour l'année 458, date de l'*Orestie* d'Eschyle. Ajoutons que l'hypothèse que propose aujourd'hui M. G. avait été déjà présentée en 1885 par O. Ribbeck. (*Leipziger Studien* t. VIII, p 386). M. G. avait trouvé de son propre fonds cette explication : il n'a connu l'article de Ribbeck qu'au moment de l'impression de son volume. L'explication de Ribbeck ne nous semble pas avoir eu beaucoup de succès ; nous ne croyons pas que M. G. soit plus heureux que son devancier. Nous trouvons une assez grande incohérence dans la bibliographie telle qu'elle est donnée p. VIII et p. LIV-LV. — Albert Martin.

— Nous avons rendu compte de la première partie du tome III de l'*Ancienne bibliothèque hongroise*, (Voy. *Revue* 1897, n° 13) ce manuel de bibliographie de Szabó et Hellebrant qui donne le titre des ouvrages d'écrivains magyars imprimés, tant en Hongrie qu'à l'étranger, depuis l'établissement de l'imprimerie jusqu'en 1711. La dernière partie de cet important travail vient de paraître. (*Régi magyar Kœnyvtár*, par Charles Szabó et Arpad Hellebrant, tome III, 2e partie. Budapest. Académie. — 943 pages, gr. in-8). Elle donne la description bibliographique des ouvrages d'auteurs hongrois parus à l'étranger de 1671, année de la Conjuration de Wesselényi jusqu'à la défaite de Rákoczy (1711) et va du n° 2548 à 4831. La plupart de ces travaux ne sont que des dissertations et des thèses de théologie soutenues dans les Universités étrangères par des étudiants magyars. Les ouvrages de valeur font défaut à cette époque d'oppression à outrance. Les grands savants et lettrés comme Pelbart de Temesvár, Michael de Hungaria, Grégoire Szegedi, Istvánfi, Schesaeus, Hontér, Rubigallus, Sambucus, Jean Sylvester, Cseri, Csipkés ont disparu et ce n'est qu'à la fin de la période que nous apercevons le livre de Czvittinger : *Specimen Hungariae literatae* (Francfort et Leipzig, 1711), première ébauche d'une histoire littéraire qui avait pour but de démontrer qu'il existait en Hongrie aussi, des écrivains ; puis les premiers travaux de Bel qui, après 1711, déploya une si grande activité. — La transcription des titres hébreux aurait dû être mieux surveillée. Si M. Hellebrant — chargé d'achever l'ouvrage après la mort de Szabóne connait pas cette langue, il aurait pu avoir recours aux hebraïsants qui ne manquent pas à Budapest. Ainsi n° 3402 « Urim et Thummim » est faussement transcrit ; dans n° 3554 il y a également une faute ; dans nos 3557 et 3558, no 3625 et 3626, quatre impressions du même ouvrage, le titre hébreu a subi quatre changements. Il se peut d'ailleurs que les originaux eux-mêmes aient confondu les caractères hébraïques. — Les trois Index (p. 751-943) sont très précieux. — J. K.

— M. R. Vari prépare depuis des années pour les « Sources orientales et occidentales de la prise de possession du pays » une édition de la Tactique de l'empereur byzantin Léon le philosophe qui parle assez longuement des Magyars. M. Vári a déjà comparé tous les manuscrits dans les différentes bibliothèques de l'Europe et nous donne comme introduction à son édition un des meilleurs travaux philologiques qui aient paru ces dernières années en Hongrie (*Bœlcs Leo császárnak « A hadi Taktikaról » szóló munkája*. L'œuvre de l'empereur Léon le philosophe sur la

Tactique. — Budapest, Académie, 1898-82 pages). Il y traite de la vie et des œuvres de Léon, puis donne une esquisse des vingt chapitres dont se compose son ouvrage; refute l'opinion de Zachariae von Lingenthal, adoptée par Schenk, d'après laquelle l'auteur du livre en question serait Léon III (717-741). Vári cite à l'appui de sa thèse plusieurs passages où l'auteur byzantin désigne Basile comme son père; or il n'y avait pas d'empereur nommé Basile avant Léon III; puis Nicéphore Phocas attribue l'ouvrage à Léon le philosophe (σοφωτάτου βασιλέως Λέοντος) et finalement il faudrait considérer tout le chapitre XVIII où Léon parle justement des anciens Hongrois comme une interpolation, car Léon le philosophe seul a pu les connaître à la fin du IXe siècle lorsqu'ils firent irruption en Europe. M Vári retrace ensuite l'histoire de la littérature militaire chez les Grecs et démontre les sources de l'ouvrage de Léon, à savoir : Onésandre, Elien, Arrien, Urbicius, et arrive à cette conclusion que tout l'ouvrage, quoique ce ne soit qu'une compilation, est d'un seul écrivain qui n'est autre que Léon. L'empereur n'a pas fait composer ce livre par d'autres, mais il l'a écrit lui-même. Dans un appendice M. Vári énumère les manuscrits de la Tactique au nombre de cinquante, les éditions et les traductions qui en ont été faites. On peut espérer d'après ces longs travaux préliminaires que l'édition de M. Vári sera définitive. — J. K.

— La dissertation de M. Florian MATYAS *A Magyarok elsœ hadjáratai Europâban* (Les premières campagnes des Hongrois en Europe. — Budapest, Académie, 1898 — 30 pages) traite d'une question chronologique très délicate. M. Mátyás démontre que les chroniqueurs de l'Occident qui parlent de l'invasion des Hongrois sont en contradiction avec les historiens byzantins. D'après les premiers la campagne contre l'empire de Szvatopluk eut lieu avant la campagne contre les Bulgares, tandis que d'après les sources grecques cette dernière campagne a précédé la destruction de l'empire morave et la prise de possession du pays. L'auteur qui a édité jadis les anciennes chroniques hongroises, connait dans tous leurs détails les sources étrangères, mais dans cette question il lui est impossible de conclure; il établit quelques points litigieux, rectifie Pray et Katona et invite le public non magyar à apprendre le hongrois pour pouvoir se rendre compte de ses travaux! Mais puisque ce temps n'est pas encore proche, il ferait bien de donner à la fin de ses dissertations un petit résumé des faits acquis où les savants étrangers pourraient voir le résultat de ses recherches laborieuses. — J. K.

— Nous signalons l'apparition de la première dissertation hongroise traitant d'un sujet d'égyptologie. M. Edouard MAHLER vient de publier sous le titre : *Egyiptologiai tanulmányok a chronologia Kœrébœl* (Études de chronologie égyptienne. — Budapest, Académie, 12 pages) un travail sur le Jour de l'An des Égyptiens, accompagné de nombreux hiéroglyphes. La maison Franklin est maintenant en état d'exécuter ces travaux ce qui marque un grand progrès au point de vue typographique. La dissertation inaugure en même temps une branche d'études presque complètement ignorée jusqu'ici en Hongrie. — J. K.

— Dans les *Nyelvtudományi Kœzlemények* (tome XXVIII, fasc. 3.) nous trouvons une étude approfondie sur les éléments aryens et caucasiens dans les langues finno-hongroises où M. B. MUNKACSI remonte jusqu'aux origines de la philologie comparée magyare et fait passer en revue les opinions exprimées depuis Jean Eberhard Fischer (De origine Ungrorum, 1756) jusqu'aux derniers travaux de Jerney et de Hunfalvy. — M. MELICH publie les 417 gloses magyares découvertes dans un manuscrit des Franciscains de Gyœngyœs, gloses qui remontent au commencement du XVIe siècle. — Le même fascicule contient un long compte-rendu de M. Gédéon PETZ sur les

« Indogermanische Forschungen » de Brugmann et de Streitberg et une analyse très détaillée de BALASSA sur l'ouvrage de M. E. Deschanel : « Les déformations de la langue française » avec de nombreux exemples tirés du hongrois. — J. K.

— Dans le dernier fascicule du *Nyelvœr* (déc. 1898) le directeur, M. S. SIMONYI commente une nouvelle découverte linguistique faite par M. Elemér VARJU dans un manuscrit latin de Gyula-Fehérvár (Transylvanie). Ce manuscrit, copié entre 1299 et 1310 contient un recueil de sermons et d'hymnes d'Église. Le copiste était probablement Jean Watachai, franciscain hongrois qui a mis sous trois strophes latines la traduction hongroise en vers. Ce serait donc le plus ancien monument *poétique* hongrois qui se place immédiatement après le *Halotti beszéd* (oraison funèbre) et avant le fragment de Kœnigsberg. Ces trois strophes vont beaucoup exercer la sagacité des philologues hongrois. Le texte, d'ailleurs, est très intelligible pour ceux qui savent la langue et montre de nouveau combien peu elle a changé depuis le XIIIe siècle. — Dans le même numéro MM. ZOLNAI et SZIGETI refutent les attaques dirigées par M. A. Ballagi contre le Dictionnaire historique de Szarvas-Simonyi dans une des dernières séances de l'Académie. — J. K.

— L'élégant traducteur de poésies lyriques françaises M. A. RADÓ vient de publier un nouveau volume sous le titre : *Alfred de Mussetből* (Choix de poésies de Musset Budapest, Lampel, 132 pages). C'est la traduction en vers des *Nuits*, couronnée par la Société littéraire *Kisfaludy* sur le rapport élogieux d'un des plus grands poètes lyriques magyars : Joseph Lévay. M. Radó qui a déjà montré sa maîtrise dans les traductions des poésies de Hugo, Lamartine, Béranger, Sully-Prudhomme, Leconte de l'Isle, Bourget, Coppée, Soulary et Eugène Manuel et de plusieurs pièces de théâtre françaises, a ajouté aux *Nuits* quelques morceaux lyriques (*Souvenir*, *Lucie*, *Idylle*, *A Pépa*, un fragment de *Rolla*, *A Ninon*, *Sonnet*, *Simona*, *Dieu*, etc.) et a présenté cet écrin comme livre d'étrennes au public magyar qui lui en sera certainement reconnaissant. — J. K.

— La librairie Stampfel publie depuis peu sous le titre : *Franczia irók iskolai tára*, une collection d'auteurs français à l'usage des classes. Les derniers programmes ministériels prescrivent, outre les Morceaux choisis, quelques pièces du répertoire moderne. La première livraison contient *Mademoiselle de la Seiglière* de Jules Sandeau, avec une introduction et des notes par E. MACHER, professeur au lycée — moderne — de Presbourg. Le texte est celui de l'édition Calmann Lévy (Imprimerie Paul Brodard à Coulommiers — pas de contrefaçon !). En tête nous trouvons une Introduction, en magyar, sur la vie de Jules Sandeau et une analyse de la pièce. Les notes et le lexique (24 pages) sont rejetés à la fin. M. Macher prépare pour la même collection un choix de poésies lyriques du XIXe siècle. — J. K.

— *Le XVIIIe siècle* de M. Faguet vient de paraître en traduction hongroise (*A XVIII. Század. Irodalmi tanulmányok.* — Budapest, Académie, 37e volume du « Kœnyvkiadó vállalat » — VI-687 pages). Le traducteur M. Jules HARASZTI, professeur de littérature française à l'Université de Kolozsvár, auteur d'une étude française sur André Chénier et d'une bonne biographie de Molière, s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de conscience. Il a ajouté les notes littéraires nécessaires au public hongrois et a rendu son original avec beaucoup de fidélité. Le public magyar pourra ainsi consulter pour le XVIIIe siècle, outre Nisard déjà traduit dans la même collection il y a vingt ans, ces études substantielles et y trouvera son profit. Nous croyons que ce n'est pas uniquement l'étude sur Voltaire qui a décidé l'Académie à faire traduire ce volume. Il est vrai que « le royaume » de Voltaire dont l'auteur se moque légèrement, s'est étendu au XVIIIe siècle et un peu au-delà sur la Hongrie

également où l'École dite *française* l'a traduit, copié et imité pendant trente ans. La traduction de la Henriade par Péczeli (1786) fut saluée avec un véritable enthousiasme. En général les écrivains traités par M. Faguet ont exercé une influence beaucoup plus considérable sur la littérature naissante des Magyars, que ceux du xvii[e] siècle. — J. K.

— La Pologne a célébré le 24 décembre le centenaire de son poète national Adam Mickiewicz. Il existe depuis plusieurs années à Lemberg une *Société* littéraire d'Adam Mickiewicz qui vient de publier le 6[e] volume de ses mélanges. A l'occasion de ce centenaire M. L. Leger a fait paraître dans la *Revue Encyclopédique* (n° du 3 décembre) une étude sur Adam Mickiewicz et dans la *Revue de Paris* (n° du 15 décembre) un essai sur *Mickiewicz et Pouchkine.*

— Après un arrêt de quelques mois, la publication du grand *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, de P. Joanne (Hachette, éd.), vient de reprendre, avec la 132[e] et 133[e] livraisons, parues à la fois. Elles contiennent les localités, cours d'eau, forêts, montagnes, régions, etc., compris entre *Pont-du-Périer* et *Presle.* Nous signalerons notamment les notices sur Pont-l'Abbé, Pontoise, le golfe de Porto, le massif du Mont-Pourri, Prades, la chartreuse de Prémol. L'illustration est excellente et progresse même chaque fois. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 janvier 1899.

MM. Longnon, président sortant, et Croiset, élu président pour l'année 1899, prononcent les allocutions d'usage.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. F. de Mély relative à la pancarte du cierge pascal de la Sainte Chapelle, de l'année 1327. Ces tableaux mentionnaient, outre les fêtes générales à toute l'Eglise, les anniversaires et les fêtes spéciales aux sanctuaires où ils étaient affichés. On comprend donc que celui de la Sainte Chapelle donne plusieurs dates historiques ignorées jusqu'ici : la date de 1248, très probablement le 25 mars, comme date de l'apport du troisième envoi des reliques de Constantinople cédées par Baudouin à saint Louis ; et la date de 1240, comme date de la pose de la première pierre de la Sainte Chapelle. De l'inscription de l'âge de Charles IV le Bel, on peut déduire sûrement qu'il était né en janvier 1295. Enfin, la mention de l'apport du chef de saint Louis à la Sainte Chapelle permet d'expliquer une translation des reliques de ce roi de Monreale à Paris vers 1378, mentionnée par les Chroniques de Sicile et que l'on ne comprenait pas, parce qu'on croyait que tous les ossements du roi avaient été rapportés par son fils et que ce dernier n'avait laissé à la cathédrale de Monreale que les entrailles du défunt. — M. Delisle présente quelques observations.

M. Bréal fait une communication sur une lamelle d'ivoire découverte à Carthage par le R. P. Delattre. Cette lamelle porte une inscription en caractères étrusques que l'on peut transcrire ainsi : *mi piu melkarθ aviekl K ϙ ... na* M. Bréal propose de traduire les derniers mots : *consacré* (ou *consacre*) *à Melkarth* (*par*) *K. F.* [*Ant*]*na*[*l*]. L'intérêt de cette inscription consiste dans la présence du nom de Melkarth, qui aurait eu des adorateurs italiotes.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission du prix de numismatique ancienne : MM. de Vogüé, Deloche, Schlumberger et Babelon.

Commission du prix Bordin (moyen âge et sujets proposés : *Études sur la Légende dorée* et *sur les traductions d'auteurs profanes sous les règnes de Jean II et de Charles V*) : MM. Delisle, Paul Meyer, G. Paris et Longnon.

Prix extraordinaire Bordin (antiquité) : MM. Girard, Perrot, Boissier et Weil.

Prix Stanislas Julien : MM. Oppert, Maspero, Senart et Devéria.

Prix de Chénier (pour la meilleure méthode pour l'enseignement de la langue grecque) : MM. Girard, Bréal, Weil et Havet.

Prix Auguste Prost (histoire de Metz) : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Boislisle et Giry.

Prix Lagrange : MM. Paris, Meyer, Longnon et Picot.

Prix Saintour (moyen âge) : MM. Saglio, de Lasteyrie, Müntz et Babelon.

M. Deloche insiste sur quelques questions soulevées dans un travail qu'il a publié sous ce titre : *Les archiprêtres de l'ancien diocèse de Limoges depuis le* XII*e siècle jusqu'en 1790*.

M. Salomon Reinach annonce que M. Degrand, consul de France à Scutari, a fait don aux Musées nationaux d'une collection d'antiquités découvertes dans une nécropole de l'Albanie, à l'E. de Scutari. Une bague en argent, dont le chaton est orné d'une figure de Mercure, permet d'affirmer que cette nécropole appartient à une époque voisine des premiers temps de l'Empire. Parmi les autres objets, il y en a beaucoup qui présentent un caractère tout particulier et constituent une série très curieuse qui se rattache à celles qu'a fournies l'exploration des nécropoles de la Bosnie.

M. C. Jullian communique un mémoire sur les Saintes Victoires de Provence, celle de Volx (Basses-Alpes) et celle de la montagne célèbre des environs d'Aix. Il montre que, malgré la similitude des noms, celle de Volx est d'origine celtique et rappellerait le nom d'une déesse Voconce Amdarta, que celle d'Aix viendrait du latin Venturius, qui est du reste également le nom latin du mont Ventoux, et que ni l'une ni l'autre n'ont par conséquent rien à voir avec la victoire de Marius. — M. Jullian lit à ce propos une lettre de M. F. Mistral.

Séance du 13 janvier 1898.

M. Clermont-Ganneau communique, de la part du R. P. Germer-Durand, une inscription romaine récemment découverte en Palestine, sur une borne milliaire de la voie antique allant de Jérusalem à Bethléem. C'est une dédicace à l'empereur Macrin et à son jeune fils Diaduménien, associé par lui à l'Empire, dédicace faite quelques mois seulement avant la fin tragique de ces deux personnages défaits et tués en Syrie même par les troupes d'Héliogabale.

M. Cagnat communique un troisième rapport de M. le lieutenant de vaisseau de Roquefeuil sur les sondages opérés par lui dans la baie de Carthage. Dans ce travail est décrite en détail la côte même entre la pointe de Sidi-Bou Saïd et le bout du Musoir signalé par M. le Dr Courtet.

M. Eugène Müntz communique un mémoire sur l'iconographie du *Roman de la Rose*. Il établit que le Roman de la Rose a exercé une influence considérable sur l'art figuré et cite une cinquantaine de manuscrits enluminés et toute une série de tapisseries qui mettent en scène ces acteurs si populaires jusqu'en plein XVIe siècle, Bel-Accueil, Liesse, Male-Bouche, Faux-Semblant, etc. Ces personnifications se mêlent et se croisent avec le cycle parallèle des Vertus et des Vices, sans qu'il soit toujours facile de s'orienter parmi tant d'enchevêtrements. Mais ce sont surtout les succédanés du Roman de la Rose, le *Siège du château d'Amour*, la *Cité des Dames* de Christine de Pisan, etc., qui ont inspiré les peintres et les sculpteurs. M. Müntz ne signale pas moins de quinze ivoires des XIVe et XVe siècles représentant le siège du château d'Amour. Quant à la Cité des Dames, elle a entre autres servi de thème à deux importantes tapisseries de la collection de sir Richard Wallace, dont la signification était demeurée lettre close jusqu'à ces derniers temps. Aux XVe et XVIe siècles, les héros et les héroïnes du Roman de la Rose se glissent dans un autre cycle mi-historique mi-allégorique, les *Triomphes de Pétrarque*.

M. Paul Tannery communique un mémoire sur un cadran solaire vertical déclinant, de l'époque romaine, trouvé à Carthage. Il fait ressortir les caractères techniques qui le différencient soit des cadrans modernes, soit des cadrans grecs antiques du même type. La construction en est simplifiée aux dépens de l'exactitude théorique, mais sans inconvénients pratiques réels. L'exécution reste suffisamment soignée, et la restitution montre que le cadran a bien été construit pour la latitude de Carthage.

M. Philippe Berger communique une inscription trilingue, latine, grecque et punique, trouvée à l'Henchis-Alonim, en Tunisie, par M. Dubos et envoyée par M. Gauckler. Cette inscription, l'une des plus anciennes inscriptions latines trouvées en Tunisie, donne lieu à un échange d'observations entre MM. Cagnat, Clermont-Ganneau et Berger.

M. Héron de Villefosse lit, au nom du R. P. Delattre, une note sur une découverte d'inscriptions récemment faite en Tunisie par le R. P. Heurtebise, supérieur de l'Orphelinat agricole de Saint-Joseph de Thibar. Parmi des ruines situées non loin de sa résidence et nommées Henchir-el-Fras (Tunisie), le R. P. Heurtebise a trouvé une douzaine d'inscriptions, parmi lesquelles trois dédicaces faites sous Sévère

Alexandre, en l'an 229 p. C., par les *decuriones Gillitani*. Il en résulte que cette localité s'sppelait *Gilli* ou *Gillium*. C'est là que s'élevait le *monasterium Gillitanum* connu par un texte du VI siècle que Morcelli a eu le tort de vouloir corriger.

Séance du 20 janvier 1899.

M. Th. Homolle directeur de l'École française d'Athènes, écrit à M. le secrétaire perpétuel pour offrir en hommage à l'Académie une étude de M. Elias Angelopoulos, ingénieur en chef des travaux du Pirée, sur la topographie antique des ports de Phalène, de Munychie et du Pirée.

M. Cagnat communique de la part de M. Besnier une inscription relevée par M. l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, dans le jardin de la maison centrale, où elle vient d'être découverte. C'est un règlement de collège militaire analogue à ceux que l'on connaissait déjà. Cette trouvaille prouve que le quartier où étaient bâties les salles de réunion de ces collèges s'étendait jusqu'à l'emplacement occupé aujourd'hui par les dépendances de la maison centrale.

M. Heuzey présente la reconstitution en plâtre d'une très antique palette de scribe dont une partie existe en original au Louvre et dont les autres fragments ont pu être moulés, grâce à l'obligeance de M. Budge, du Musée Britannique. Les moulages de deux autres palettes du même genre, trouvées récemment en Égypte par M. Quibell, proviennent d'un envoi de M. Flinders Petrie. Les trois monuments portent sculptées de curieuses scènes de chasse et de guerre; sur l'un d'eux figure un roi, antérieur pour le moins à la quatrième dynastie. Le style est celui de la première forme de l'art égyptien qui a été reconnue depuis peu et dont l'apparence asiatique a causé une vive surprise. M. Heuzey signale particulièrement une représentation fantastique tout à fait extraordinaire : c'est l'image d'un lion à cou de serpents, dont le dédoublement par couples affrontés forme un motif décoratif des plus bizarres. Or le même motif se retrouve trait pour trait sur un cylindre du Louvre, acquis en 1877 et provenant de Mésopotamie. Sur ce cylindre on voit, de plus, au-dessus du groupe, planer la figure toute chaldéenne de l'aigle à tête de lion. Le rapprochement confirme de tous points les étroites relations de la primitive Chaldée avec la plus ancienne civilisation de l'Egypte. On arrive à se convaincre de plus en plus que cette civilisation est venue d'Orient avec une race asiatique, qui a fondé dans la vallée du Nil les premières dynasties historiques.

M. A. de Barthélemy lit un mémoire sur les origines de la féodalité et des lettres d'anoblissement. — MM. Deloche et Longnon présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 février — 1899

R. de Scala, Les traités de l'antiquité. — Haug et Sixt, Les inscriptions romaines de Wurtemberg. — Macdonald, Le Musée Hunter de Glasgow. — Les poètes carolingiens, III, 2, p. Traube. — Rydberg, Traitement de l'e français. — Dieulafoy, Le Château-Gaillard. — Roehricht, Histoire des croisades. — Cartellieri, Philippe Auguste. — Sabbadini, L'Université de Catane, I. — Erasme, Éloge de la Folie, p. Kan. — Lazzari, Ugolin et Michel Verino. — Haase, Syntaxe française du xvii° siècle. — Taphanel, La Beaumelle et Saint-Cyr. — Le xviii° siècle, récits et témoignages. — Denis, L'Allemagne, 1810-1852. — Villatte, Parisismes. — Pachalery, Dictionnaire phraséologique de la langue française. — Deline, Russie. — Donnet, Le Dauphiné. — Académie des inscriptions.

Rudolf von Scala, **Die Staatsvertræge des Altertums**. Erster Teil. Leipzig, Teubner, 1898. Un vol. in-8 de xvi-226 pages.

Il y a longtemps que la composition d'un *Corpus* des traités internationaux de l'antiquité était désirée. Depuis 1866, date de la publication de l'ouvrage d'Émile Egger, le nombre de ces textes s'est singulièrement augmenté. L'ouvrage que nous annonçons vient donc à son heure. La première partie, qui est publiée aujourd'hui, comprend les traités dont l'authenticité n'est pas douteuse, depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du iv° siècle avant J.-C. Les premiers numéros nous font remonter à l'an 1450 ; ils désignent des traités conclus entre des rois de Babylone et des Pharaons d'Egypte ; les derniers sont des années 339 et 338 et concernent la Sicile. Le *Corpus* comprend à la fois les traités que nous ont conservés les auteurs et ceux qui nous sont parvenus sur des monuments épigraphiques. Je ne sais si la classification adoptée par M. de Scala paraîtra claire et satisfaisante. Les traités authentiques et datés, soit exactement soit d'une façon assez approximative, sont classés les premiers par ordre chronologiqne ; viendront ensuite les traités dont la date est indécise ; la troisième partie comprendra les traités douteux et suspects; la quatrième partie sera composée des traités qui nous sont parvenus à l'état fragmentaire. Peut-être y a-t-il là abus de classification. Il nous semble qu'il suffisait de déterminer trois catégories : traités authentiques, traités suspects, fragments. Il nous semble aussi que ce n'est pas une idée heureuse d'avoir exclu les traités imposés par un vainqueur à un vaincu qui devient ainsi plus ou moins son sujet. Dans cette voie on peut aller loin ; une limite bien nette est impossible. L'auteur exclut

le traité imposé par les Athéniens à Érythrée en 470, à Colophon en 467, à Milet en 450, à Samon en 405, à Thasos en 389. Pourquoi alors mentionner le traité que Sparte victorieuse impose à Athènes en 404? Est-ce qu'Athènes ne devient pas alors sujette de Sparte? Un seul fait suffit, d'après nous, pour condamner le système adopté par l'auteur: c'est l'omission dans son livre d'un de nos textes épigraphiques les plus importants, le traité conclu entre Athènes et Chalcis en 445; il est vrai que nous n'avons de cet instrument diplomatique que la partie relative au serment qui servait à sanctionner la convention; mais dans cette partie sont mentionnées bien des stipulations du traité; elle le remplace au moins dans une certaine mesure. A part ces réserves, l'ouvrage de M. de S. nous paraît fait avec soin et mérite d'être bien accueilli. Nous regrettons que l'auteur ne mentionne pas une seule fois l'ouvrage d'Émile Egger, qui reste encore aujourd'hui très recommandable.

Albert Martin.

F. Haug et G. Sixt. **Die roemischen Inschriften und Bildwerke Württembergs** (1re partie). Stuttgart 1898, in-8, 128 pages; chez Kohlhammer.

J. Macdonald, **Tituli Hunteriani, an account of the roman stones in the Hunterian Museum**, Glascow, 1897, in-4, 102 pages, chez T. et R. Annan et fils.

Ces deux recueils sont de même nature et méritent les mêmes éloges. L'un et l'autre ont tenu à faire une part égale aux descriptions accompagnées de commentaires scientifiques et aux illustrations. Si celles-ci sont plus somptueuses dans le Catalogue anglais qui a eu recours à l'héliogravure, elles sont également estimables dans le travail allemand où l'on s'est contenté de la zincographie.

Le premier contient la reproduction en dix-sept planches et l'énumération de toutes les pièces conservées à l'Université de Glascow dans le Musée Hunter (salle romaine). On y trouve surtout des documents militaires, dédicaces aux dieux ou aux empereurs, recueillis le long du vallum d'Antonin le Pieux. Ils sont curieux par les représentations qui accompagnent les inscriptions et parmi lesquelles figurent ces animaux, sangliers, Pégases ou autres, qui constituaient, on le sait, le symbole distinctif de chaque légion. A noter à la planche XVII la reproduction d'une aiguière en bronze décorée sur l'anse de personnages et de reliefs ornementaux.

Le recueil allemand renferme la série des monuments romains du Wurtemberg : ils ont été pour la plupart déjà publiés et étudiés; il n'en était pas moins utile, surtout pour les savants étrangers, de les rassembler et d'en donner des images. J'appellerai seulement l'attention sur quelques monuments figurés, particulièrement curieux : p. 44, une tablette de bronze dorée où l'on voit Jupiter Dolichenus entouré de

diverses divinités asiatiques ou romaines; — p. 62, une grande mosaïque, malheureusemt très dégradée; au centre est Orphée jouant de la lyre, et tout autour l'artiste avait dessiné des scènes empruntées au cirque ou à l'amphithéâtre; — p. 75 et 81 deux casques de bronze imitant des têtes humaines; l'un est très connu et a été représenté assez souvent, l'autre est assez détérioré; tous deux appartiennent au musée de Stuttgard; enfin p. 120, un taureau (dont la tête est brisée) tenant entre ses pattes de devant une tête humaine; l'explication qui est donnée de ce groupe au catalogue ne m'a pas convaincu. La seconde partie du travail, encore à paraître, contiendra, nous promet-on, des compléments et les tables des matières.

R. Cagnat.

Poetae aeui carolini. Tomi III, partis alterius fasciculus II. Recensuit Ludouicu Traube. Adiectae sunt tabulae VII. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCXCVI. Pp. I-VI, 517-823. In-4 (Monumenta Germaniae historica, Poetae latini medii aeui). Prix : 14 Mk.

Ce fascicule clot la publication des poètes de l'époque carolingienne. Il comprend Jean Scott, Milo, diverses pièces de versificateurs écossais, les *Carmina Mutinensia* qui se rattachent au privilège accordé en 892 par Guy de Spolète, et enfin Godescalc; un supplément assez important est notamment consacré aux poèmes d'Audradus découverts en 1889 par M. Gaudenzi. Les introductions et les notes contiennent une énorme quantité de faits nouveaux ou de rectifications. Ce volume est surtout intéressant pour l'histoire de l'église franque et des controverses qui l'ont agitée à l'époque carolingienne. Voici seulement quelques indications.

Le nom de Jean Scott, *Ioannes Scottus*, est attesté par l'auteur lui-même et par les contemporains; *Ioannes Scottigena* est une variante d'Hincmar et d'Anastase le bibliothécaire. Le nom d'*Érigène* est une corruption moderne de *Ioannes Eriugena* donné par le titre de la traduction de Denys : *Eriugena* a été diversement altéré par les copistes et signifie simplement né en Hibernie. La traduction de Denys, achevée entre 858 et 860, a été revue et corrigée par Anastase; c'est ce texte que nous possédons; Hincmar cite la rédaction primitive. Les récits de Guillaume de Malmesbury sur la fin de la vie de Jean Scott, appelé en Angleterre par le roi Alfred et tué par ses disciples à coups de poinçons à écrire, sont le résultat de confusions et d'inventions. Une partie des faits se rapporte à Jean le Saxon et le genre de mort est peut-être une réminiscence de Sénèque. Ce dernier rapprochement de M. Traube n'est peut-être pas absolument certain; Guillaume de Malmesbury a pu s'inspirer de la légende des saints. Le martyre de Cassien (14 août) a pu servir de modèle pour le biographe de Jean Scott. Un éditeur des œu-

vres de Jean Scott devra recourir aux préfaces de M. T. Il ne s'est pas borné, en effet, à l'étude des manuscrits des poèmes ; mais il a classé et caractérisé les manuscrits des différentes œuvres : le travail est plus qu'à demi fait.

M. T. attribue avec certitude à Milo de Saint Amand seulement la vie de saint Amand (en deux rédactions), deux distiques sur le même saint et les deux livres *De Sobrietate* ; l'épitaphe de Drogon et de Pépin, le *Carmen de mundi philosophia* et quelques autres pièces peuvent être l'œuvre d'homonymes. Le *De sobrietate* a été composé dans les derniers temps de la vie de Milo (mort en 871 ou 872), qui n'a pas eu le temps d'écrire la dédicace à Charles le Chauve ; ce soin a été pris par Hucbald, neveu de Milo.

La vie de Godescalc offrait tant de points encore obscurs que M. T. s'est décidé à l'écrire entièrement sous forme d'annales. Avec les textes cités à l'appui, elle occupe treize pages in-quarto malgré l'emploi de ce procédé de condensation. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur.

En dehors des résultats de fait que je viens de signaler, ce volume apporte à l'histoire littéraire des textes intéressants. On sait qne le premier des *Carmina Mutinensia* et quelques-unes des pièces de Godescalc sont écrites en vers rythmiques. M. W. Meyer les a étudiées jadis. D'autre part, les œuvres des Écossais, et de Jean Scott tout le premier, sont d'importants documents de la connaissance des lettres grecques au IXe siècle. Dans un manuscrit écrit par Martin de Laon, un contemporain et un admirateur de Jean Scott, on trouve un alphabet et quelques mots en minuscule grecque. Dans un manuscrit provenant de Murbach et de la même époque, l'alphabet grec minuscule est copié dans la marge. Ce sont les premiers spécimens que l'on ait de cette écriture en Occident. Le document postérieur le plus ancien est du XIe siècle. A cette occasion, M. T. donne les détails les plus précis sur les traces de la culture hellénique au IXe siècle, particulièrement chez les Scots.

Les planches reproduisent des pages des manuscrits suivants : Valenciennes 502 (peinture-frontispice de la vie de saint Amand, XIe siècle), église de Modène I 4 (spécimen certain de l'écriture usitée en Italie à la fin du IXe siècle ; 2 pl., neumes), B. N. lat. 1154 (Godescalc avec neumes, IXe siècle), Laon 444 (onciale grecque et minuscule latine du IXe siècle), B. N. lat. 13757 (ms. écrit entre 873 et 875 à l'école d'Heiric d'Auxerre), Gotha I 17 (provenant de Murbach ; alphabet minuscule grec dans la marge inférieure, IXe siècle).

Les tables détaillées du troisième volume terminent ce fascicule. Elles sont au nombre de douze. L'une d'elles est spécialement consacrée à la paléographie et fait désirer vivement ce manuel de paléographie latine que M. T. nous annonce incidemment. Il sera le bienvenu, dû à la main d'un tel connaisseur. M. T. a distingué la langue et l'orthographe des Espagnols, des Scots et des Italiens : les particularités ne sont pas les mêmes, en effet, suivant la provenance des écrivains. L'index général

est l'œuvre de M. Neff, connu déjà par un bon travail sur Paul diacre.

Il n'y a qu'à féliciter M. Traube d'avoir si magistralement terminé l'œuvre entreprise par Dümmler. On pourra désormais écrire l'histoire de la poésie latine à l'époque carolingienne.

Paul LEJAY.

Traitement de l'E français (Aperçu des développements de *e* en français ancien et moderne. II, 2 : Le développement prélittéraire des monosyllabes français) par G. RYDBERG, Docent à l'Université d'Upsal. Almqvist et Viksells, Upsal, 1898 ; 1 vol. in-8, pp. 201-408.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici des recherches qu'a entreprises M. Rydberg sur le phonème français qu'on appelle vulgairement *e* muet[1]. L'auteur, qui ne semble pas s'attacher à suivre un ordre chronologique inflexible (et en soi cela importe en effet assez peu), vient d'ajouter à son étude plusieurs chapitres intéressants et importants sur le développement des monosyllabes français dans la période prélittéraire — cette obscure période pour laquelle nous ne pouvons fonder nos inductions et nos hypothèses que sur des textes latins, sur les leçons fautives ou les variantes des manuscrits anciens. Je ne puis guère qu'indiquer le sommaire de ces recherches très spéciales, conduites avec un soin scrupuleux et une sûreté de méthode qui font le plus grand honneur à M. R. Il a démontré tout d'abord que, vers la fin de la période gallo-romane, l'*é* des préfixes atones comme *de-*, *re-*, etc., est devenu un *e* sourd sous l'influence de l'accent expiratoire (p. 207-209). Il a montré ensuite la négation *non* + cons. se réduisant à *no* (fréquemment déjà dans les manuscrits mérovingiens du VII^e siècle), tandis que *nec* y était devenu *ne*, d'où une confusion qui s'est produite entre les deux formes (p. 209-224). Vers la même époque les manuscrits attestent l'emploi usuel de *se*, remplaçant la conjonction *si* (p. 224-236). Dès le milieu du VI^e siècle, l'existence de formes déterminatives comme *illi, isti*, à la place des nominatifs singuliers *ille*, *iste*, est assurée soit pour la Gaule, soit pour d'autres régions (p. 245-271). Vient ensuite un examen de la façon dont s'est développée la particule démonstrative *ecce*, et dont se sont produites les diverses combinaisons qui s'y rattachent tant en français que dans d'autres langues romanes (p. 283-327). Enfin le présent volume se termine, ou à peu près (p. 327-379), par une longue discussion sur les formes du relatif et sur l'origine probable de la conjonction *que*. Comme cette dernière discussion est fort intéressante, je veux m'y arrêter un peu, indiquer en gros du moins comment elle a été conduite, quels résultats elle a donnés. M. R. se trouvait là sur un terrain qu'a déjà exploré, il y a quelques années, M. Jeanjaquet dans une dissertation dont j'ai rendu

1. Voir la *Revue Critique* du 14 février 1898.

compte ici-même[1]. Comme étymon de la conjonction romane, M. Jeanjaquet aboutissait en somme à proposer *quem*, c'est-à-dire l'accusatif masculin singulier du relatif : j'avais rapporté l'hypothèse sans me prononcer, tout en rendant hommage à la pénétration des recherches. Aujourd'hui, M. R. n'accepte point cette solution, et en propose une à son tour. Voici à peu près, — si j'ai bien suivi sa pensée au milieu de cette discussion minutieuse, appuyée sur de longues listes d'exemples, — comment il se représente en gros les choses. A l'origine, le latin vulgaire aurait employé concurremment deux particules relatives *quod* et *quia* ; la première, c'est-à-dire *quod* réduit phonétiquement à *co*, aurait disparu sans laisser de traces ; pendant ce temps, l'autre (*quia*), toujours sous le jeu des lois phonétiques, aurait donné naissance à deux formes divergentes, *qua* (par contraction interne), et *qui* (par séquence d'une initiale vocalique). De ces deux dernières formes l'une (*qua*) aurait disparu en même temps que le relatif féminin *qua(m)* ; l'autre, comme on n'avait plus que les formes *qui*, *que(m)* pour le relatif (indépendamment du datif *cui* çà et là), se serait unie avec ces formes et finalement serait devenue *que*. Voilà la théorie, qui ne laisse pas d'être un peu compliquée : mais là n'est pas la question. Je la trouve ingénieuse, non pas cependant convaincante, et je crois qu'on peut lui faire des objections de différentes sortes. Tout d'abord il ne me paraît pas prouvé, ni même probable, que *quia* ait jamais été aussi usité dans la langue parlée qu'il pouvait l'être dans le bas-latin écrit (celui des Pères de l'Église, par exemple). En second lieu, beaucoup des variantes de *qui* (= quia), alléguées par M. R. dans ses listes, me semblent pouvoir s'interpréter par un emploi effectif du relatif *qui* : on sait de quel usage il a été un peu plus tard en ancien français, et avec quelle souplesse il rendait les rapports les plus divers. Enfin, si *qui* (= quia) s'était confondu en Gaule notamment avec le relatif *qui*, *que(m)*, pourquoi, puisqu'il avait déjà précisément la forme du nominatif, aurait-il été amené à prendre celle de l'accusatif ? Mais on pourrait multiplier les objections, sans faire avancer d'un pas la question. — Elle est vraiment très obscure, cette question. J'avoue qu'après avoir combattu les idées des autres, il me serait bien difficile de préciser les miennes à cet égard, car il est singulièrement ardu de débrouiller la genèse de ces formes atones, si ténues, si peu consistantes par elles-mêmes. Toutes sortes de substitutions ont été possibles à un moment donné, et en retrouverons-nous jamais les traces, même en consultant avec tout le soin désirable les leçons des manuscrits ? En tout cas, je ne crois plus — comme j'avais eu le tort de le supposer jadis — à un affaiblissement phonétique direct de *quod* en *que*, s'étant produit en Gaule ou ailleurs dès la période prélittéraire (ce n'est qu'en pleine époque historique, aux environs de 1100, que le fran-

1. J. Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction « que »* etc. Neuchâtel, 1894. — Voir la *Revue Critique* du 1er juillet 1895.

çais *lo* et *ço* se sont affaiblis respectivement en *le* et *ce*). Mais, d'autre part, des confusions analogiques restent toujours possibles, je devrais dire probables : dans le livre même de M. R., nous voyons que dès une époque très ancienne *no* (= non) semble être devenu *ne* en Gaule, par confusion avec *ne* (= nec). Comment donc les choses ont-elles pu se passer, en ce qui concerne la particule relative? Il ne faut pas oublier que *quod* reste très employé dans le latin écrit, dont le point de séparation d'avec la langue parlée est insaisissable en bien des cas ; de plus, la disparition de la forme neutre du pluriel *quae* (je ne parle pas du féminin) ne me paraît point prouvée, si l'on se place aux environs du v[e] siècle. En somme, *quod* demeure toujours l'étymon que je préfère de beaucoup au point de vue du sens. Au point de vue de la forme, il a dû y avoir, à un moment donné, trois types phonétiquement semblables, ou peu s'en faut : *que(m)*, puis *quae*, et aussi *que(d)* interrogatif (car on avait très gravées dans la mémoire des formules comme *qued as tu? que(d) voles?* et semblables). C'est avec ces trois types que *quod* se sera phonétiquement confondu, ou, si l'on préfère, d'un usage originellement assez varié sera sortie à la longue (vers le vi[e] siècle ?), dans les pays romans, cette particule invariable *que*, lien conjonctif très général, d'une nature vague (sauf en Gaule). Je ne parviens pas pour le moment à me représenter d'une façon plus distincte la succession des faits, et je ne devrais pas insister, n'était l'intérêt presque irritant qu'ont ces problèmes relatifs aux origines romanes : n'ayant pas de textes décisifs, on en est réduit à construire dans une demi-obscurité des hypothèses. M. Rydberg (bien qu'il ne m'ait pas convaincu sur un point particulier) a apporté dans les siennes une remarquable précision, il a suivi la bonne méthode, comme je l'ai dit déjà, mais comme je tiens à le répéter encore en terminant. Sur toutes les questions si délicates qu'il a abordées dans son travail, il a apporté des lumières nouvelles, et en a serré beaucoup de plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

E. Bourciez.

Le Château-Gaillard et l'architecture militaire au xiii[e] siècle, par M. Dieulafoy (Extrait des *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XXXVI. 1[re] partie; pp. 325-386). Paris, Klincksieck, 1898; prix 3 fr.

Le mémoire de M. Dieulafoy est, en réalité, une thèse d'archéologie orientale. Elle est enveloppée dans une description très claire et très intéressante de la célèbre forteresse connue sous le nom de Château-Gaillard, construite, aux Andelys, par Richard Cœur de Lion, en 1198. — Selon l'auteur, il existe entre cet ouvrage et les forteresses antérieures des différences profondes qui dénotent une révolution complète dans l'art des constructions militaires. Quelle en est la cause? M. D. nous assure que les Chaldéo-Susiens, et les Perses, leurs élèves, auraient les premiers

conçu la vraie théorie de l'art des fortifications et qu'ils en auraient transmis les résultats empiriques aux peuples de la Syrie et de la Palestine, d'où cet art aurait été importé en Occident par les Croisés ; selon lui, la forteresse des Andelys, construite par le monarque normand à son retour de Terre-Sainte, et devenue le modèle sur lequel se renouvela notre architecture militaire, se rattacherait, par une tradition ininterrompue, aux forteresses assyriennes. — Malgré tout le talent avec lequel l'auteur expose ses vues, il ne nous paraît guère probable qu'il amène à partager son opinion ceux qui ont fait une étude approfondie de l'architecture des Croisés en Palestine. — D'abord, les analogies entre les remparts des châteaux syriens et ceux du Château-Gaillard, ou des forteresses bâties depuis sur le même modèle, ne sont point aussi frappantes pour tout le monde que pour M. Dieulafoy ; et si elles existent réellement, elles peuvent être fortuites. Puis, il n'est pas exact de dire ou de laisser entendre que le Château-Gaillard fut bâti sur un type entièrement nouveau en Occident, dans lequel des perfectionnements incontestables auraient été introduits pour la première fois et sans précédent. La plupart des châteaux antérieurs ont disparu pour faire place à des systèmes de défense plus perfectionnés : c'est ce qui arrive encore chaque jour pour les fortifications des villes. Les points de comparaison font donc défaut ; il nous reste néanmoins des vestiges de châteaux antérieurs (Provins, Houdan, Étampes, etc.) qui montrent les tâtonnements par lesquels les ingénieurs militaires ont passé avant d'arriver à la perfection que l'on trouve dans la construction du Château-Gaillard. Beaucoup des nombreux châteaux construits par les Croisés en Palestine sont encore debout et quelques-uns presque intacts, comme par exemple celui de Karak (bâti en 1140) ; leur étude va à l'encontre des opinions de M. Dieulafoy. Elle démontre, en effet, le caractère occidental, français, de l'œuvre des Croisés en Terre-Sainte. L'architecture civile, religieuse et militaire s'est développée parallèlement, du XII[e] au XV[e] siècle, d'une part en France et d'autre part en Palestine, à Chypre, à Rhodes : des deux côtés son histoire est la même. N'est-il pas surprenant que la plupart des nombreuses constructions édifiées par les Croisés en Orient soient encore debout, tandis qu'on ne peut nous montrer, ni même nous citer, aucun des prétendus modèles [1] dont ils se seraient inspirés ? — Ce n'est pas à dire que les Croisés n'aient rien emprunté à l'Orient. Ils y sont arrivés avec leurs méthodes occidentales de construction ; mais, au contact d'une civilisation supérieure, ils ont étudié l'application de ces méthodes, ils ont modifié les détails d'exécution, soit par suite de leurs observations, soit par nécessité matérielle (par exemple : pour la substitution de la pierre au bois, ce dernier étant fort rare), toutefois ces

1. Je veux dire dans les pays où les ingénieurs francs auraient pu les avoir sous les yeux ; car il est bien évident qu'ils ne sont point allés à Ecbatane, à Babylone ou à Suse pour y étudier, par exemple, le système des talus ou des hourds assyriens.

adaptations n'ont pas fait perdre à leurs édifices leur propre originalité: leurs châteaux de Palestine sont bien français de caractère; ils se distinguent nettement des fortifications byzantines ou arabes qui les avoisinent, quoiqu'ils proviennent comme elles de l'architecture romaine. — Qui oserait dire que l'art grec n'est pas un art original, sous prétexte qu'il a des points d'attache, par certains de ses éléments, avec l'art oriental? Il en est de même de l'art français aux XII^e et XIII^e siècles. Si nos artistes ont eu le talent de s'approprier certains détails empruntés aux peuples avec lesquels ils se trouvaient en contact, leur œuvre n'en a pas moins conservé l'originalité qui distingue essentiellement l'art occidental. — Sans entrer dans la discussion des arguments de détails, nous pouvons donc dire, d'une manière générale et d'une façon certaine, que la thèse de M. Dieulafoy est loin d'être démontrée; nous ajouterons même qu'à notre sentiment personnel, elle est loin d'être fondée.

J.-B. CHABOT.

R. RŒHRICHT. **Geschichte der Kreuzzüge im Umriss.** Innsbruck, Wagner, 1898, in-8, 272 pp.

Il est souvent plus facile de découvrir une vérité que de la répandre. L'erreur est tenace et elle trouve toujours des partisans dans les esprits indolents. Aussi faut-il être reconnaissant envers les rares savants qui consentent à faire œuvre de vulgarisation, en popularisant les choses qu'ils ont trouvées.

On connaît les beaux ouvrages qui ont assuré à M. Reinhold Rœhricht la première place parmi les historiens qui s'occupent en ce moment des croisades. Son œuvre capitale, l'« Histoire du royaume de Jérusalem » vient à peine de paraître et voici que dans un opuscule destiné au grand public le savant allemand nous donne une brève histoire des croisades.

Cette histoire s'arrête à la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Sarrasins et M. R. laisse délibérément de côté les nombreuses et très intéressantes tentatives de croisade qui suivirent. Il est évident qu'il n'approuve pas une théorie nouvelle qu'il croit devoir ignorer. Pour lui, l'histoire des croisades finit avec l'engloutissement des derniers restes du royaume de Jérusalem dans les possessions de l'Islam.

Il ne dit donc pas tout ce qu'on pourrait dire, mais ce qu'il expose représente ce qu'on peut savoir de plus certain sur l'histoire des croisades. Personne n'aurait pu traiter le sujet avec une plus grande compétence et ce n'est pas dans une courte notice sur le résumé d'un grand travail qu'on pourrait indiquer ce qu'il y a de nouveau, comme faits et comme points de vue, dans la manière dont M. Rœhricht se représente l'histoire du royaume de Jérusalem où celle des croisades.

L'exposition est toujours claire, parfois même intéressante et c'est, sans doute, un livre bien fait. Il sera lu facilement par le public auquel il est destiné et qui en tirera des informations sûres et précises.

N. JORGA.

Alexander CARTELLIERI. **Philipp II August, K. von Frankreich**, Erstes Buch. Leipzig, Fr. Meyer, 1899, in-8. xv, 92 et 76 pp.

M. Philippe Cartellieri a publié une dissertation et un article qui ont été très remarqués. Depuis, il a poursuivi ses recherches sur le règne de Philippe-Auguste et il en a entrepris l'histoire. Cette brochure, d'une composition sujette à critique (les annexes, les très utiles et solides annexes, où sont étudiés des points de détail, forment presque la moitié de l'opuscule), est le « premier livre » — nous n'osons pas dire non plus le premier volume — de l'ouvrage.

M. Cartellieri y étudie le fondateur du pouvoir royal en France pendant sa jeunesse, jusqu'à la mort d'un père qu'il remplaçait, en fait, depuis longtemps. Il nous montre, dans des chapitres nettement définis, l'enfance du futur roi, son couronnement, les prémices de son règne.

Il y étudie la rivalité des Maisons de Champagne et de Flandre, les liaisons étroites de Philippe avec son homonyme, comte de Flandre, ses premiers mouvements d'indépendance, son entente avec le vieux Henri II, ses premières relations avec l'Empire, son intervention en faveur de l'Église menacée par les appétits de la féodalité. Presque partout, ses résultats sont aussi sûrs que nouveaux.

Dans un sujet aride et qu'on ne peut connaître que d'une manière bien insuffisante, l'auteur sait être intéressant ; il raconte bien et il discute avec vivacité. On se surprend à lire un ouvrage qu'on croyait pouvoir utiliser seulement.

N. JORGA.

Storia documentata della R. Università di Catania; parte prima : l'Università di Catania nel secolo XV ; par Remigio SABBADINI. Catane, Galatola, 1898, in-4, de xv-135 pp.

L'Université de Catane, à l'exemple de beaucoup d'autres, a entrepris de réunir et de faire connaître les documents qui éclairent son passé. Un premier volume vient de paraître par les soins de M. le professeur Sabbadini ; il conduit l'histoire de l'Université jusqu'à la fin du xv[e] siècle. Le corps de l'ouvrage se compose de 296 documents, en très grande majorité tirés des archives municipales de Catane (série des *Atti del Senato* et *Liber privilegiorum urbis Catanae*). Les plus importants,

sont seuls donnés in extenso ou par extraits; la plupart ne sont représentés que par des analyses. Dans l'introduction, M. S. fait d'abord justice (un peu longuement, étant donné que c'est une porte ouverte qu'il s'agit d'enfoncer) de l'absurde légende d'après laquelle l'Université de Catane aurait été la continuation d'une école fondée par Charondas et rétablie par Marcellus! Beaucoup plus intéressants sont les renseignements donnés sur quelques institutions préexistantes à l'Université, les écoles élémentaires dont on constate l'existence depuis le commencement du xv^e^ siècle, les bourses d'études auprès d'Universités continentales que dès le xiv^e^ siècle la commune allouait libéralement. Quant à l'Université elle-même, la création en fut décidée en 1434 entre Alphonse d'Aragon et Eugène IV, mais par suite de la rupture entre le pape et le roi, l'érection définitive n'eut lieu qu'en 1444. M. S. entre ensuite en quelques détails sur l'administration du patrimoine universitaire, le salaire des professeurs, la constitution de l'Université (calquée, dans l'ensemble, sur celle de Bologne, mais faisant une bien plus large part à l'ingérence de l'État représenté par le vice roi, et de la ville). Le chapitre VII renferme la liste de tous les fonctionnaires et professeurs dont on a pu retrouver la trace; chaque nom, dans la mesure du possible, est accompagné de renseignements biographiques. Quant au rôle joué par l'Université dans le premier demi-siècle de son existence, M. S. est bien obligé de convenir qu'il a été assez faible; les professeurs ayant plus songé à enseigner qu'à faire avancer la science. En dépit de tous les faits qu'a pu recueillir le patriotisme local de M. S., il semble bien que Catane, sans grandes bibliothèques, sans imprimerie, n'ait pas été alors un centre scientifique bien important. Aucun nom vraiment célèbre ne figure parmi ses professeurs. Il n'en faut pas moins remercier M. S. d'avoir si bien éclairé les origines premières d'une Université qui après avoir longtemps végété était destinée à jeter un véritable éclat.

E. J.

ΜΩΡΙΑΣ ΕΓΚΩΜΙΟΝ. **Stultitiae Laus Des. Erasmi Rot. declamatio.** Recognovit et adnotavit I. B. Kan Erasm. Gymn. rect. emer. Insertae sunt figurae Holbeinianae. Hagae-Com. apud Martinum Nijhoff. 1898. VIII-192 p. in-8°.

Ceux de nos lecteurs qui aiment le bon latin et les livres bien faits peuvent s'accorder deux heures charmantes. M. Kan, ancien recteur de l'*Erasmiaansch Gymnasium* de Rotterdam, a préparé pour eux tout à loisir une édition nouvelle de l'*Éloge de la Folie*. On voit qu'il a couvert son exemplaire, pendant bien des années, de références et de scholies, recherché les sources du texte, interprété les allusions obscures (et Dieu sait s'il en manque), éclairci maint passage par le rapprochement d'autres morceaux d'un auteur avec lequel il est familier; quoique précédé dans cette voie par son compatriote Gérard Lister (Lyster),

dont il cite une partie des notes, M. K. a fait un commentaire tout à fait neuf, bien à lui, savant et discret, et qui aurait plu à Erasme. Il est dans ce parfait latin d'humaniste qu'on écrit plus qu'en Hollande, et de cette urbanité toute érasmienne, qui rend précieuses à un Français les mentions bienveillantes de l'édition nouvelle d'un petit livre sur *Erasme en Italie.* Il y voit une preuve du lien amical unissant partout, sans qu'ils se connaissent, les fidèles de ce culte d'Erasme, qui vivra autant que celui de la pensée de la Renaissance. M. K. a inséré dans son édition la reproduction des fameux dessins que Hans Holbein a jeté sur les marges d'un exemplaire de l'édition Froben 1514, et qui sont conservés au musée de Bâle. Ces dessins, déjà reproduits en France dans la bonne traduction de M. Victor Develay, font ici tout leur effet, insérés dans le latin au point même du texte qui les a inspirés. L'édition de M. Kan nous transporte donc, sans que rien y choque, dans le monde lettré du XVI[e] siècle; le livre est bien imprimé, sans luxe ni maladroit pastiche typographique, « in carta anglica optimae notae », et les amateurs en peuvent trouver des exemplaires « in carta japonica. » Il y faut relire le pamphlet du grand Érasme. Il est le vrai maître de la sagesse intellectuelle; il a, avec la parfaite liberté de l'esprit, le sens de l'équité et de la mesure. Qui de nous n'en a pas besoin aujourd'hui?

P. DE NOLHAC.

Alfonso LAZZARI. **Ugolino e Michele Verino, studii biografici e critici.**—Contributo alla storia dell' umanesimo in Firenze. Torino, Clausen, 1897; in-8., 228 pp.

La place qu'occupe l'étude de l'humanisme dans les travaux d'érudition, depuis une vingtaine d'années, est assez justifiée par l'importance de ce sujet dans l'histoire de la littérature italienne : on s'est avisé que les humanistes forment le trait d'union nécessaire entre les grands écrivains du XIV[e] siècle et ceux du XVI[e], et qu'entre Dante ou Pétrarque et l'Arioste, comme entre Boccace et Machiavel il y a eu une période d'activité intellectuelle, intense, qui a préparé les chefs d'œuvre des grands écrivains de la Renaissance, bien loin, comme on l'a dit trop légèrement, de mettre en péril l'existence même de la littérature en langue italienne. Des monographies comme celles de M. Lazzari, destinées à mieux faire connaître le caractère propre de tel de ces humanistes, à découvrir dans ses compositions, même les moins attrayantes, les traces de sa personnalité, à discerner au milieu de l'imitation servile de l'antiquité et dans une forme de pure convention une inspiration moderne et italienne, sont appelées à rendre les plus grands services; elles expliquent comment l'art et la pensée des Italiens ont pu brusquement s'échapper d'un vol si sûr hors de la chrysalide, où longtemps l'on n'avait reconnu aucun signe de vie. Ugolino Verino (1438-1516), ce condisciple et ami du

Politien, n'était pas indigne de trouver un biographe aussi consciencieux et bien informé que M. Lazzari. On pourrait reprocher à l'auteur de s'être tenu trop rigoureusement à l'ordre chronologique : la biographie de ces humanistes est, en général, ce qui importe le moins. Il y aurait avantage à y consacrer un chapitre distinct, pour présenter ensuite, dans un ordre plus logique et sous une forme plus condensée, les observations que réclament leurs œuvres, tant au point de vue du fond, inspiration et sources, qu'à celui de l'art et du style.

A la figure d'Ugolino Verino se rattache nécessairement celle de son fils Michele, ce jeune homme mort avant d'avoir accompli sa dix-huitième année, dont la réputation a presque éclipsé celle d'Ugolino : ses distiques moraux n'ont pas été réimprimés moins de vingt fois de 1487 à 1658, surtout en France et en Espagne, et ils ont trouvé deux traducteurs français (en 1577 et en 1614). Il est fâcheux que l'amour de la chronologie ait amené M. Lazzari à placer le chapitre consacré à Michele (ch. VI) au beau milieu du livre dont Ugolino reste pourtant le sujet principal ; en sorte que, de la bibliographie des distiques de Michele, on passe (ch. VII) aux poésies sacrées d'Ugolino, sujet qui avait été déjà abordé à la fin du ch. V !

Ces réserves faites, il n'est que juste de louer ce travail, fruit de lectures et de recherches bien dirigées, et qui n'avaient par elles-mêmes rien de très attrayant.

H. H.

A. Haase : Syntaxe française du XVIIe siècle, traduite par M. OBERT avec l'autorisation de l'auteur. Paris, A. Picard, 1898. 1 vol. in-8, de XVIII-479 pages.

M. Obert, qui par parenthèse est Russe, vient de donner une traduction élégante et fidèle de l'ouvrage connu de Haase sur notre syntaxe française du XVIIe siècle. On serait tenté de se demander, à première vue, si ce livre, consistant surtout en séries d'exemples méthodiquement disposés, et d'un accès facile par là-même à des Français n'ayant qu'une connaissance superficielle de l'allemand, était un de ceux dont la traduction s'imposait. La réponse à la question est bien simple, et, dans son avertissement, M. O. s'est chargé lui-même de la faire, lorsqu'il a dit modestement : « *Les citations, dans cette traduction française, sont toutes suivies de leurs références*. » Voilà qui n'a l'air de rien, et c'est cependant tout dire : songez à l'énorme labeur qu'il a fallu pour identifier une à une ces milliers de citations, pour les retrouver au milieu d'une œuvre comme celle de Bossuet, par exemple. Je ne sais pourquoi M. Haase s'était, dans le temps, dispensé de donner ces références : on est en droit de les demander à un ouvrage de ce genre, qui ne saurait avoir qu'à ce prix une pleine valeur scientifique et inspirer vraiment toute confiance au lecteur. M. O. l'a parfaitement compris : il s'est mis

courageusement au travail, et n'y a épargné ni son temps ni sa peine ; de sorte qu'à vrai dire ce n'est pas une simple traduction qu'il offre là au public, c'est vraiment une nouvelle édition, et qui annule la précédente. Je ne ferai au traducteur qu'une légère critique, et encore je ne sais trop si c'est bien à lui qu'il faut l'adresser. Parmi les milliers de citations réunies par M. Haase il y en avait quelques-unes, — pas beaucoup, une vingtaine environ, — qui, par suite d'un lapsus très excusable ou d'une erreur d'interprétation, s'étaient indûment glissées dans des paragraphes où elles n'étaient pas à leur place, et avec lesquels elles cadraient évidemment assez mal. Il semble que le devoir du traducteur eût été de supprimer purement et simplement ces quinze ou vingt exemples : le livre n'en n'eût point pâti, tant s'en faut, et l'ensemble des matériaux amassés en serait resté tout aussi respectable. Est-ce l'auteur qui s'est opposé en principe à ces insignifiantes suppressions ? Il aurait eu tort, un ouvrage de ce genre n'étant pas en somme sacré et pour ainsi dire intangible, comme le texte d'un Gœthe ou d'un Schiller. Est-ce le traducteur qui a péché par excès de scrupules ? Ce qui est certain, c'est qu'il s'est contenté de signaler ces citations erronées dans des notes à la fin du volume, et, en tout état de cause, il eût été préférable de le faire au bas des pages pour la commodité du lecteur.

Reste le livre. Il date en somme déjà d'une dizaine d'années, et je ne veux pas entreprendre d'y revenir aujourd'hui par des critiques de détail[1]. Cependant, puisque l'occasion s'en présente, je veux au moins dire tout le bien que j'en pense, tous les services qu'il a déjà rendus, et qu'il rendra encore, sous sa nouvelle forme, pour la complète intelligence de nos textes du XVII[e] siècle. Personnellement, je le pratique depuis assez longtemps pour m'être bien rendu compte, je crois, de ses mérites et aussi de ses défauts ou de ses lacunes. Comme le mieux n'est pas ici l'ennemi du bien, ce sont les *desiderata* que je vais très brièvement indiquer, en les réduisant à deux ou trois chefs, et en me renfermant dans des généralités. Tout d'abord, le livre de M. Haase manque par endroits de perspective et de justes proportions. Certaines tournures, en somme assez rares, y sont représentées par un nombre d'exemples relativement considérable (tous ceux que l'auteur a pu réunir); comme les

---

1. Je pourrais facilement grossir ce compte-rendu d'un grand nombre d'observations : je n'en ferai qu'une, prise au hasard. Je vois, p. 19, l'expression *je me suis en allé* (qui se trouve dès le XVII[e] siècle, chez Scarron notamment) reléguée « dans la langue populaire d'aujourd'hui ». C'est bien en effet ce que continuent à dire nos grammaires et nos dictionnaires. La vérité, c'est qu'elle est actuellement d'un usage courant, et qu'il commence à y avoir au contraire quelque pédantisme à l'éviter. Victor Hugo n'a point hésité à s'en servir dans une des pièces les plus connues et les plus pathétiques des *Contemplations* (Ils se sont en allés dans l'ombre, etc.). M. François Coppée l'a placée lui aussi dans la bouche d'une de ses héroïnes, et non point d'une faubourienne (Que ne me suis-je donc tout de suite en allée ? *L'Abandonnée*, I, 5). On pourrait citer également des exemples empruntés à Alphonse Karr et à bien d'autres.

tournures les plus usuelles ne s'appuient point sur beaucoup plus de citations, on est tenté de mettre sur le même plan les unes et les autres, et il y a là une sorte de trompe-l'œil. M. Haase en a bien généralement prévenu le lecteur, mais d'une façon très brève ; parfois même il a négligé de le faire. Dans notre langue du XVII[e] siècle, comme dans toute autre, il y a des survivances syntaxiques des âges antérieurs : il importe donc de faire bien ressortir ce qu'elles ont déjà d'exceptionnel dans le système de la langue. Et à vrai dire le XVII[e] siècle, à cet égard, se partage en deux périodes assez distinctes, car la syntaxe de Racine n'est plus celle de Corneille et de Balzac : on s'en aperçoit, en lisant cet ouvrage, mais pas toujours assez nettement. — Le second reproche qu'on pourrait faire à l'auteur, c'est de s'être, dans ses dépouillements, trop borné aux écrivains classiques proprement dits. Là vraiment n'est pas toute la langue du siècle, dans ce qu'elle a eu de libre et de spontané ; il ne faut pas oublier que, d'après de bons juges, la moindre femmelette de ce temps avait un sens exquis du bien dire. Parmi les romans, je ne vois guère que le *Grand Cyrus* qui soit représenté par un ensemble respectable de citations : mais on aimerait aussi à trouver des phrases tirées de l'*Astrée* à côté de celles de Malherbe, et vers la fin du siècle M[me] de La Fayette, M[me] d'Aulnoy elle même (ne fût-ce que dans ses Contes de Fées) auraient pu fournir un heureux choix d'exemples. Je sais bien que le travail, déjà considérable, en eût été augmenté d'autant, mais là n'est pas la question. — Je trouve enfin en troisième lieu (et cela saute aux yeux) qu'il y a quelque inégalité, bien des lacunes surtout, dans la façon dont M. Haase a comparé la langue des écrivains avec les témoignages des différents grammairiens du XVII[e] siècle : il n'a guère tenu compte d'une façon systématique que des règles formulées par Vaugelas. C'est bien là l'essentiel évidemment, mais on voudrait aussi moins d'arbitraire dans le choix qu'il a fait parmi les observations des autres. Pourquoi surtout avoir été d'ordinaire chercher ses derniers points de comparaison dans la médiocre édition de Richelet qu'a donnée le sieur Aubert en 1728 ? C'est pousser les choses un peu loin et jusqu'à une époque qui n'est plus vraiment le XVII[e] siècle. Il y avait pour une étude de ce genre à choisir d'une façon ferme un point de départ et un point d'arrivée ; le choix n'était même pas difficile, car il me semble s'imposer de lui-même : le *terminus a quo* (pour me servir d'une expression consacrée) devait être cherché dans le *Commentaire* que Malherbe a fait sur Desportes ; le *terminus ad quem* était tout trouvé dans la grammaire que Régnier-Desmarais publia en 1706, et où il résumait plus ou moins les idées de l'Académie. Il n'y avait pas lieu d'aller plus loin. Entre les deux dates se place Vaugelas, et en procédant de la sorte on est à peu près sûr d'embrasser dans son ensemble le travail grammatical sur lequel vient s'étayer notre syntaxe classique.

Voilà dans quel sens et suivant quelle méthode l'étude de M. Haase demanderait, d'après moi, à être remaniée et complétée pour devenir

définitive. Mais tel qu'il est, le livre est déjà très bon, très utile, il est de beaucoup le plus solide que nous possédions sur la matière : ce ne sont pas seulement les spécialistes qui le consulteront, d'autres encore le liront avec intérêt, à qui les questions de linguistique proprement dite ne sont pas familières. Il faut donc remercier l'auteur d'en avoir autorisé la traduction et M. Obert de l'avoir exécutée avec tant de soin, en prenant surtout la peine énorme d'identifier une à une chaque citation. Il convient enfin de ne pas oublier non plus M. Petit de Julleville qui, en quelques pages, a écrit pour l'édition française une de ces préfaces alertes et bienveillantes dont il est coutumier.

E. Bourciez.

Achille Taphanel. **La Beaumelle et Saint-Cyr**, in-8, 425 pp. Paris, Plon, 1898.

L'an dernier, en parlant ici-même d'un livre de M. l'abbé Le Sueur (*Maupertuis et ses correspondants*) où se trouvaient quelques lettres inédites de La Beaumelle, j'écrivais : « M. l'abbé Le Sueur lui-même ne peut les transcrire sans exhaler au bas des pages maintes notes indignées. Impossible, en effet, d'imaginer un type plus achevé de folliculaire sans scrupule que l'argent seul fait taire ou fait parler. » — M. Taphanel essaie aujourd'hui de réhabiliter La Beaumelle et je viens de lire son livre avec la meilleure volonté de revenir sur mon impression. Eh bien ! si j'avais à mettre une épigraphe à ce que je dois écrire maintenant pour en rendre compte, ce serait encore la phrase que j'écrivais l'an passé.

Que Voltaire ait fait à la Beaumelle une guerre féroce, sans répit, sans pitié, pleine de déloyauté et de mensonges, j'en demeure d'accord. Mais franchement, voit-on que La Beaumelle se soit comporté envers lui avec plus de grandeur d'âme et de délicatesse ? Au récit même que fait M. T. il apparaît certain que Voltaire n'eut pas les premiers torts au commencement de la querelle, ni peut-être les plus grands pendant qu'elle dura. Il avait accueilli ce débutant avec toute l'amabilité possible, l'avait encouragé, s'était presque engagé à collaborer avec lui pour une édition des classiques français. Quelques méchants propos de La Beaumelle, à Berlin, semblent bien avoir seuls provoqué la rupture. Lorsqu'en 1752 La Beaumelle publie une édition du *Siècle de Louis XIV* avec commentaires de son cru, M. T. écrit : « La Beaumelle a tiré de cette publication un profit qui nous semblerait aujourd'hui peu légitime et il faut, pour ne le pas juger trop sévèrement, se souvenir que les mœurs de son temps n'avaient pas à cet égard la délicatesse des nôtres » (p. 115). Étrange excuse ! M. T. aurait-il donc voulu que Voltaire, irascible comme il l'était, trouvât le procédé excellent et se prit d'amitié pour La Beaumelle ? Et plus tard, quand La Beaumelle lui joue le mauvais tour

de publier subrepticement la *Pucelle*, aurait-il fallu aussi que Voltaire se déclarât enchanté? Mais M. Taphanel ne s'avise même pas de ces considérations. Il tient à justifier La Beaumelle en toute occurrence, et, comme la chose est parfois extrêmement difficile, il est bien obligé de recourir par instants à des euphémismes étrangement déconcertants et de se tirer d'affaire à l'aide d'une casuistique plus troublante encore. Si La Beaumelle publie des lettres de Mme de Maintenon en les tronquant, en les arrangeant à sa manière, ou même en les forgeant de toutes pièces, M. T. écrira bien : « Cette publication très défectueuse fut, *croyons-nous*, son plus gros péché, celui pour lequel il mérite le moins d'indulgence » (p. 163); mais il trouvera excusable cette façon de faire, qui, distingue-t-il, est restée au-dessus « non pas précisément de la *vérité*, mais de l'*exactitude historique* (p. 211) ». A propos des frasques de la Beaumelle en Languedoc il conclura avec non moins de complaisance : « Une conduite si peu d'accord avec l'intérêt personnel et même avec le simple instinct de la conservation, mérite quelque indulgence » (p. 294). A propos de ses essais de mariage qui — racontés par La Beaumelle lui-même dans ses lettres publiées par M. l'abbé Le Sueur — sont bel et bien les tentatives de chantage les plus cyniques qu'on puisse rêver, M. T. ne craint pas d'adoucir la réalité jusqu'à dire : « Mais à peine était-il agréé qu'il se dégoûtait, se dérobait, cherchait à reprendre ou à se faire rendre sa parole. » — En Danemark, on le contraint à fuir; en Prusse, on le chasse; à Gotha, on l'éconduit; en France on le met deux fois à la Bastille, puis on l'exile en Languedoc où il trouve encore moyen de se faire emprisonner deux ou trois fois. C'est qu'il a beaucoup d'ennemis, objecte M. T. Soit! Mais, à moins d'être un apôtre, et ce n'est pas ici le cas, il n'est guère possible de faire surgir innocemment tant d'ennemis sous chacun de ses pas.

Cette partialité à outrance est profondément regrettable. Nous la déplorerons d'autant plus que, sans elle, M. T. allait nous donner un livre que nous n'aurions eu qu'à louer entièrement. Grâce à ses recherches, en effet, nous savons enfin par le menu toute cette biographie de la Beaumelle dont jusqu'ici nous n'avions pu entrevoir qu'assez confusément les points principaux. Il y a même en cet ouvrage un chapitre de toute première importance pour l'histoire littéraire, celui qui nous expose comment furent *tripatouillés* les *Mémoires* et la *Correspondance* de Mme de Maintenon avec le concours et la complicité des dames de Saint-Cyr et des parents ou alliés de la veuve de Louis XIV. Et tout ce récit est construit avec les documents les plus circonstanciés, les plus irrécusables, ceux même que personne n'avait encore entr'ouverts parce qu'ils étaient restés inédits dans les archives des descendants de La Beaumelle. Mais qui sait? peut-être tout ce que nous avons cru devoir reprocher à M. Taphanel n'est-il qu'une conséquence naturelle de cette circonstance. Il est bien difficile de ne pas

pousser l'indulgence plus loin qu'on ne voudrait envers un homme dont les héritiers vous ouvrent si généreusement leur trésor.

Raoul ROSIÈRES.

Le dix-huitième siècle ; les mœurs, les arts, les idées : Récits et témoignages contemporains. — Paris, Hachette, 1 vol. gr. in-8° orné de nombreuses reproductions.

Le titre que je viens d'énoncer suffirait, à la rigueur, à donner l'idée de ce beau volume, tant il est scrupuleusement exact. On se souvient peut-être de celui qui l'a précédé, il y a peu d'années, sous le titre : « Le Grand siècle », et dont j'ai parlé ici-même. « Le XVIII[e] siècle » est conçu sous une forme encore plus impersonnelle, car il n'y a même pas de nom d'auteur, en tête de l'ouvrage. Ce n'est pas, pourtant, qu'on ait laissé la parole sans contrôle et sans partage aux contemporains consultés, à ces mémoires, ces souvenirs, ces lettres du temps, qui font surtout le côté anecdotique de l'histoire. Le travail des auteurs anonymes de ce volume a consisté surtout à les rapprocher, à les opposer au besoin, en tous cas à les éclairer l'un par l'autre. Mais la base de leurs opérations a bien été le désir modeste mais fécond de donner sur cette époque curieuse et pittoresque à tous égards, un aperçu brillant et suggestif, d'en caractériser au moins la surface si séduisante et comme chatoyante dont tant de gens se sont épris et s'éprennent encore chaque jour.

« On connaît (disent-ils) le mot de Mérimée, qui, de l'histoire n'admet que les anecdotes : c'est qu'elles nous offrent presque toujours la peinture vraie des mœurs et des caractères qui furent propres à une époque... C'est à ceux qui pensent comme lui que s'adresse notre livre : c'est le tableau de la société, non certes la plus solidement ordonnée, mais la plus élégante, la plus brillante, la plus humaine, la plus ouverte qui fût jamais aux séductions délicates de l'art comme aux audaces généreuses de l'esprit. » — Disons tout de suite que le programme a été exécuté avec patience, dextérité et impartialité. C'est ce qu'on peut dire de mieux, et de plus exact, sur le travail entrepris là, travail qui dut être sans doute considérable, mais bien amusant aussi, compris de la sorte, et constamment nourri de la recherche des illustrations capables de l'éclairer pour le lecteur. Ce côté-là de l'ouvrage mérite avant tout qu'on s'y arrête, car, en dépit de tant de publications antérieures, c'est peut-être le plus neuf et le plus réussi.

C'est le progrès des procédés des reproductions qui permet aujourd'hui tant de belles publications de ce genre comme chaque année nous les apporte, de plus en plus réussies. Quand il ne reste plus qu'à choisir les modèles, sûr d'avance que la reproduction photographique n'en trahira pas la valeur, la tâche est déjà à demi faite. Affirmons tout de même

que ce choix a été des mieux faits. Presque tout, ici, était œuvre d'art : portraits ou meubles, motifs décoratifs ou scènes de mœurs, sculptures ou peintures de toute sorte, rien ou presque rien, à cette époque de vie légère et spirituelle, n'est dépourvu d'art ; et par suite, le *document* lui-même, ce document qui, sous cette raison sociale, encombre souvent tant de livres de tant d'horreurs, est ici, sauf rares exceptions, de pure et exquise œuvre d'art. Il va sans dire que toutes les collections publiques (musées, garde-meuble, etc.), ont été mises à contribution, mais on trouvera là aussi bien des chefs-d'œuvre empruntés aux collections privées et qu'on connaît moins. Enfin, toute la gravure de cette époque, qui fut le règne des graveurs, a été dépouillée, et à juste titre, car elle est bien un des plus fidèles miroirs de toutes les sociétés d'alors, de la cour à la rue, de Paris à Marseille, de France en Amérique.

H. de Curzon.

Denis (Ernest). **L'Allemagne 1810-1852.** Paris, May. 1898. In-8 de 312 p.

Ce qui inspire tout d'abord confiance quand on ouvre ce volume, c'est qu'on sent, dès les premières lignes, que l'auteur n'a pas attendu qu'on le lui demandât pour étudier le sujet qu'il y traite. Le plus laborieux des bons esprits, eût-il consciencieusement analysé les nombreux ouvrages français et allemands que M. Denis cite au début de chaque chapitre, n'aurait pas la compétence profonde et variée qui y éclate à toutes les pages. Il faut, pour posséder aussi pleinement l'histoire politique, économique, morale, artistique, littéraire de l'Allemagne au XIX^e siècle, y avoir, comme l'auteur, vécu plusieurs années, s'être souvent promené dans ses capitales, dans ses musées, s'être souvent assis dans ses théâtres et dans ses concerts. On reconnaît à chaque instant que M. D., qui pourtant ne se met pas une seule fois en scène, a vu les lieux et recueilli la tradition vivante, qu'il connaît en un mot, non pas seulement les historiens de l'Allemagne, mais l'Allemagne elle-même. Son étude a été pénétrante parce qu'elle s'est trouvée comme étendue et corrigée d'avance par une foule d'impressions préalables recueillies à des moments divers où il ne prévoyait pas encore qu'il aurait à les coordonner. C'est un livre distingué, excellent même, parce que l'auteur a mis vingt-cinq ans à le faire sans s'en douter.

Au delà du Rhin, l'ouvrage frappera surtout, je crois, par l'intelligence avec laquelle M. D., au lieu de juger, comme le font volontiers les historiens prussiens, les hommes d'État allemands d'après les doctrines que M de Bismarck a fait prévaloir, les juge d'après ce qui était possible et utile à l'époque de chacun d'eux ; dans cet ordre d'idées, je signale particulièrement l'appréciation des services rendus à leur pays par les libéraux des Parlements de Bade, de Bavière, de Wurtemberg, de Nassau, qui, à défaut de génie, furent honnêtes, pratiques et amené-

rent le réveil général de l'opinion (p. 138 sqq.). En France, on goûtera surtout la verve soutenue du récit et l'art de tracer, uniquement à l'aide de faits précis, des tableaux intéressants et vivants : citons notamment la peinture du mécontentement excité en Allemagne par le blocus continental (p. 19 sqq.), du retour de la Grande Armée en 1813 (p. 29 sqq.), du congrès de Vienne (p. 71 sqq.), de la nullité où Metternich faisait vivre l'Autriche (p. 111 sqq.), des conséquences du Zollverein, (p. 187 sqq.). C'est même une lecture très amusante, car la naïveté allemande prête souvent le flanc et M. D. est un historien trop fidèle pour que son récit n'ait pas souvent l'air malicieux. (V. p. ex. la revue des folies que l'imagination débridée et enfantine des Allemands produisit au temps de la Restauration, p. 102 sqq., et, dans un autre genre, sans ombre d'intention satirique, le portrait de Frédéric-Guillaume IV de Prusse, vrai roi *Tentenna*, au temps du Parlement de Francfort.)

Le style est parfois un peu lâché, mais on s'en aperçoit à peine parce qu'il entraine. Je regretterais plutôt qu'en un certain nombre de passages, l'auteur se livre un peu imprudemment à la sympathie qu'il est difficile à un Français de ne pas ressentir pour un peuple qui cherche douloureusement sa voie. Les déceptions et les souffrances de l'Allemagne durant la période qu'il expose ont parfois l'air de lui faire oublier nos deuils et nos espérances. C'est une pure apparence, car, non seulement M. D. a fait toute la campagne de 1870-1871 comme chasseur à pied, mais, ici même, il avertit à à plusieurs reprises que les Allemands plient volontiers les principes aux circonstances et qu'ils unissent la brutalité au mysticisme (v. notamment p. 146 et 153) ; il prouve que le patriotisme des Allemands de 1813 ne vaut pas celui des Français de 1792 parce que celui-ci s'inspire de l'amour de l'humanité autant que du souci de l'indépendance (p. 44). Mais quelquefois cette générosité toute française, dont il sait bien que nos adversaires sont incapables, le mène trop loin. Ainsi il accuse les velléités conquérantes de M. Thiers en 1840 d'avoir réveillé en Allemagne la haine du nom français; mais H. Heine, qu'il cite précisément en cet endroit, atteste que cette haine était beaucoup moins endorime qu'il ne pense; le déchaînement d'injures et de défis qui éclata à cette époque n'attendait manifestement qu'une occasion Qu'étaient-ce que quelques articles de journaux inspirés par le dépit du traité de Londres, qu'étaient-ce que quelques revendications qui n'émanaient pas du cœur même de la nation, que M. Thiers ne provoquait que pour la forme, qu'était-ce que cela auprès de la surveillance injurieuse que la Sainte Alliance avait exercée sur la France, et, j'ajoute, auprès de l'admiration affectueuse que nos romantiques avaient prodiguée à l'Allemagne, de l'accueil fait à Heine et à Meyerbeer, de l'intérêt presque fraternel avec lequel Quinet suivait les efforts du patriotisme germanique ? Il importe de ne pas prendre le change et de ne point laisser nos ennemis nous donner le rôle de provocateurs qui leur appartient.

L'ouvrage est illustré avec un soin rare dans les livres de ce genre, et on s'aperçoit facilement que M. D. n'a pas abandonné à l'éditeur le choix des gravures. Car les caricatures politiques qu'on y rencontre, attestent elles aussi l'intime connaissance que l'auteur possède de son sujet.

Charles Dejob.

Prof. Dr. Césaire Villatte. **Parisismen.** Alphabetisch geordnete Sammlung der eigenartigen Ausdrucksweisen des Pariser Argot. Supplement zu allen franz.-deutschen Wœrterbüchern. in-12, xv, 326 p. Berlin, Langenscheidt., 4e édition.

« En France on parle peut-être français, mais à Paris on entend parler l'argot ». Ainsi s'exprime dans sa préface l'auteur du dictionnaire des Parisismes, « supplément à tous les dictionnaires français-allemands », M. le professeur Césaire Villatte. Non seulement des écrivains comme Émile Augier, Alexandre Dumas fils ont eu une prédilection marquée pour ce langage, mais Victorien Sardou a déclaré dans la *Famille Benoiton : L'argot est le français de l'avenir*. Ce livre sera donc le bienvenu (nous continuons l'analyse de la préface) pour tous ceux qui veulent faire un séjour prolongé à Paris. Il a pour bases les ouvrages d'Alfred Delvau, de Lorédan Larchey et de Lucien Rigaud. Pour cette nouvelle édition des connaisseurs de l'argot parisien ont fourni de précieuses contributions; sont particulièrement cités : M. Willy, rédacteur au *Gil Blas*, et M. Oscar Méténier, dont la situation à la Préfecture de police est une garantie pour l'authenticité des locutions.

Ce dictionnaire paraît, en effet, composé avec un louable désir d'être complet, quoique, comme l'auteur en fait tristement la remarque, cette langue soit changeante et que de nouvelles expressions surgissent tous les jours. Nous prenons au hasard une colonne et nous y trouvons : *copaille, copurchic, coquage, coquard, coquer, coqueuse*, etc. Non seulement on donne les mots avec leur interprétation, mais encore d'utiles renseignements. Au mot *absinthe* on a les quatre façons de la préparer (*la hussarde, la purée, l'amazone, la bourgeoise*). Au mot *javanais* on indique les différentes syllabes qui en différencient les variétés.

Les articles *coup, lapin, planche, rabiau, rasoir, cul*, sont à remarquer entre beaucoup d'autres pour leur richesse.

Si « la plus délitable parleure » est présentée au public allemand sous ce costume plutôt relâché, c'est que probablement rien de ce qui nous concerne ne lui est indifférent. Il faut croire que l'étude de l'argot trouve des amateurs, puisque cette édition est déjà la quatrième. Il n'y manque que la notation exacte de la prononciation et la mélopée voulue.

P.-S. A la fin de la préface, M. Villatte déclare que ce livre n'est pas fait pour les jeunes gens, attendu qu'il contient quantité d'expressions contraires à la décence, qu'on a dû, pour en faire sentir la saveur,

traduire par des équivalents. Un avis semblable est ajouté en grosses lettres sur l'enveloppe du livre : PAS POUR LES JEUNES GENS.

Avertissement plein de promesses.

Dictionnaire phraséologique de la Langue française, à l'usage des Français et des Russes et en général de tous ceux qui parlent et écrivent en français, par A. PACHALERY. Odessa, Raspopof, s. d. — 1 vol. gr. in-8, de XXVI-176 p. à 2 col.

Nous n'avons là que le premier fascicule d'un ouvrage qui doit en comprendre huit : ce sont les articles rangés sous la lettre A qui en remplissent les 352 colonnes. Le titre choisi par l'auteur n'est pas d'une clarté parfaite, car il pourrait aussi bien s'appliquer à un classement des tours idiomatiques du français : il ne s'agit, en réalité, que des alliances de mots et des expressions proverbiales. Ce n'est pas que même ainsi restreint le sujet ne soit intéressant et délicat à traiter : il l'a été ici avec une certaine ampleur, mais qui n'est pas exempte de diffusion, et où la perspective manque un peu. M. Pachalery a évidemment compulsé la plume à la main beaucoup de dictionnaires, des recueils de parémiologie comme celui de Quitard, des lexiques d'argot, etc. Il y a ajouté ses souvenirs personnels très riches, semble-t-il, des rapprochements abondants tirés d'auteurs grecs et latins, et tout cela est intéressant, — y compris la comparaison systématique avec les proverbes et les façons de parler de la langue russe. Mais de tout cela aussi il résulte un recueil un peu confus, où les choses ne sont pas toujours situées dans le temps, ni classées suivant leur importance réelle; où des proverbes du XVI[e] siècle coudoient des expressions argotiques datant d'hier ; où certaines locutions rares paraissent mises sur le même plan que les alliances de mots les plus usuelles de la langue. L'auteur est loin d'avoir épuisé les citations possibles, et cependant il les prodigue parfois sans nécessité appréciable : à propos de l'expression : *Un âne en gratte un autre*, était-il bien utile de remplir une colonne en citant un long fragment de la scène de Vadius et de Trissotin ? Je crains qu'ainsi conçu le recueil de M. P. ne soit ni élémentaire, puisqu'il sera assez volumineux, ni scientifique non plus, puisqu'il ne donne point en général de références précises (sauf pour les citations tirées des auteurs latins), et qu'il se contente le plus souvent de rapprochements, au lieu de chercher la filiation historique et l'origine des locutions. Dès lors, à qui s'adressera ce livre? Aux étrangers surtout, à ceux qui veulent parler notre langue avec plus de propriété et d'aisance. C'est essentiellement à eux que M. P. a pensé et il faut évidemment l'en remercier. Mais les étrangers — si tant est qu'ils cherchent à s'en assimiler la substance — risqueront peut-être de s'égarer un peu dans ce vaste recueil; ils feront bien d'avoir aussi quelque méfiance par endroits, de ne pas croire que toutes les locutions rangées ici à la file soient également

usuelles chez nous, et que même en parlant argot les Français disent bien souvent *démonter son choubersky* pour signifier « mourir » : ce sont là des expressions bizarres, occasionnelles, et qui ont pu, en effet, être prononcées, il y a quelque vingt ans, mais dont la nouveauté s'est vite flétrie — fort heureusement. Il y aurait encore çà et là quelques réserves à faire sur les jugements personnels dont l'auteur a émaillé certains articles : ainsi à propos du dicton : *L'avare et le cochon ne sont bons qu'après leur mort*, il ajoute que « l'assimilation de l'avare et du cochon donne à ce proverbe quelque chose de spirituel et de piquant » ; je me permettrai de ne point être de cet avis. Malgré tout, et quelques critiques qu'on puisse d'ailleurs adresser à son plan général, le Dictionnaire de M. Pachalery rendra, il faut l'espérer, certains services; il mérite d'être consulté, et le sera souvent avec fruit, non seulement par des étrangers, mais aussi par les Français.

E. BOURCIEZ.

Russie. Nos alliés chez eux, par Michel DELINE. Paris, H. May, 1 vol. in-4. avec illustrations.

Ce livre sort de la banalité des ouvrages éclos en ces derniers temps à propos de tout ce qui est russe. Il est très complet et offre beaucoup de relief; non seulement on lit avec intérêt ses pages, d'ailleurs illustrées, soit de reproductions directes, soit de dessins dus à des artistes russes, mais on retient beaucoup de choses parce qu'elles sont dites par quelqu'un qui les sait de toute date et dont l'éloquence est la simple expression de la vérité. On trouvera là surtout deux choses attachantes et peu étudiées autant ailleurs, la vie du peuple russe et les souvenirs évoqués par les institutions et les monuments. Il faut ainsi recommander spécialement les chapitres consacrés à cette belle Volga, objet de la vénération de tout le pays russe et symbole de sa civilisation, à Moscou, à Kiev, la grande ville religieuse, la ville des plus vieux souvenirs historiques, d'où partit jadis une princesse pour le trône de France. Les races, les coutumes, les légendes, l'état social actuel sont étudiés également avec soin et impartialité. C'est un livre qui ne donne pas de déception au lecteur et la chose n'est pas si fréquente au bout du compte.

H. DE C.

Le Dauphiné, par Gaston DONNET, rev. illustr. d'après nature. Paris, H. May, 1 vol. in-4.

Excellent livre qui, sous une forme pittoresque et suivant le plan que dresserait un touriste pour étudier à fond un pays, donne sur le Dauphiné, son histoire, ses mœurs, son paysage, ses souvenirs, ses monu-

ments, sa vie rurale dans le passé comme dans le présent, autant de renseignements qu'on peut souhaiter. Chaque village, chaque coin de la contrée, pour peu qu'il offre quelque souvenir historique, légende ou vérité, ou que le spectacle actuel en soit fécond en observations ethnographiques, est étudié à son tour, d'un style alerte, d'un crayon précis et net. Le Dauphiné est une de nos régions les plus pittoresques de France, et pas des plus connues cependant, car elle est âpre et sévère le plus souvent, mais c'est un pays de *caractère*, comme c'est un foyer de souvenirs historiques, surtout pour les périodes du xv^e^, xvi^e^ et xvii^e^ siècles. M. G. Donnet a bien fait d'insister sur ce côté-là et son livre est un des mieux faits que j'aie vus dans ce genre.

H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 janvier 1899.

M. Sylvain Lévi rend compte de la mission qu'il a entreprise, pour le Ministère de l'Instruction publique et l'Académie, dans l'Inde et au Japon. Dans l'Inde, M. Lévi a visité les antiquités du Kattiawar, Bénarès, les districts du Magatha célèbres dans la légende du Bouddha, puis il s'est rendu dans le Teraï népalais, au pied de l'Himalaya, sur le site de Kapilavastu. Le gouvernement népalais lui a accordé l'autorisation de visiter la vallée tout entière et M. Lévi en a rapporté une collection considérable d'inscriptions et de manuscrits anciens dont quelques-uns, encore inconnus, sont importants pour l'histoire du bouddhisme. Au Japon, M. Lévi s'est proposé surtout de rechercher les secours que les études indiennes peuvent tirer des documents et des traditions bouddhiques.

M. Heuzey complète par quelques observations la communication qu'il a faite, à la séance précédente, sur une très antique palette de scribe conservée en partie au Musée du Louvre et en partie au Musée Britannique.

M. Clermont-Ganneau commente un décret rendu par la Ligue béotienne de Thèbes, au iv^e^ siècle a. C., en faveur d'un Carthaginois. Dans cette inscription, que l'on ne connaît que par Procope, les noms propres sont très défigurés. M. Clermont-Ganneau y restitue des transcriptions exactes des noms de Hannibal et Azdrubal.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du R. P. Delattre sur les derniers résultats des fouilles faites dans la nécropole punique située entre Bordj-Djedid et la colline dite de Sainte-Monique. Plus de 300 puits funéraires ont été déblayés et visités par le R. P. Delattre. Il y a recueilli un très intéressant mobilier funéraire dont il envoie les photographies. Il faut y signaler surtout la lame d'ivoire avec inscription étrusque, où M. Bréal a reconnu le nom du dieu Melkhart. Une patère en terre cuite peinte offre un intérêt particulier pour l'étude de cette nécropole; elle provient sans aucun doute d'une fabrique de l'Italie méridionale, probablement de l'Apulie, et semble remonter au iii^e^ siècle a. C.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 13 février — 1899

La mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine. — Drerup, Les documents cités dans les orateurs attiques. — Diekamp, Hippolyte de Thèbes. — Guiot, Les palinods de Rouen et Dieppe, p. Tougard. — A. Lichtenberger, Le socialisme et la Révolution. — Reich, La littérature hongroise. — Heer, Les sources de Yaquout. — Pro Corona, p. Stik. — Vie de Périclès, p. Schickinger. — P. Reiter, L'amour fraternel d'Antigone. — W. Meyer, Le patriarchat d'Aquilée. — Eckart, Esquisses et mélanges.

La mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, 1895-1897. 1 vol. gr. in-4 de xxxvi + 386 + 473 pp., 9 cartes hors texte et de nombreuses gravures d'après les documents rapportés par la mission. Lyon, A. Rey, éditeur, 1898.

En 1895, la Chambre de commerce de Lyon et les Chambres de commerce de cinq autres villes envoyaient en Extrême-Orient une mission de douze personnes chargées de faire l'exploration commerciale de la Chine du Sud ; nous avons, depuis la fin de l'année dernière, le beau volume dans lequel sont consignés les principaux résultats acquis par la mission. La presse quotidienne a déjà fait l'éloge de cet ouvrage ; je serais heureux, quelque incompétent que je sois en matière économique, de payer à mon tour mon tribut de reconnaissance aux courageux et habiles voyageurs à qui nous devons une si merveilleuse moisson de connaissances nouvelles[1]. J'ai rarement lu un livre avec autant de plaisir ; c'est une œuvre saine et forte ; un excellent esprit l'anime. Que de fois n'avons-nous pas entendu critiquer les commerçants et les colons français par des littérateurs chagrins dont les sarcasmes ne produisaient que le découragement! Ici, on montre que nos efforts sont loin d'être méprisables ; on indique les moyens pratiques pour qu'ils soient plus efficaces encore ; on nous rend confiance en nous-mêmes et on nous enseigne à mieux faire. Nous avons toutes raisons d'espérer en l'avenir quand nous voyons que la moitié des membres de la mission lyonnaise est retournée

1. Un compte rendu plus complet que celui que celui que nous pouvons donner ici a été publié par M. L. Raveneau, *Annales de géographie*, t. VIII, pp. 62-73.

s'établir en Extrême-Orient; le sort de notre industrie et de notre commerce est en de bonnes mains.

La première partie du volume est consacrée aux récits de voyages; M. Brenier, qui succéda à M. le consul Rocher dans la direction de la mission, en est le principal rédacteur. La mission a longuement parcouru les provinces de *Yun-nan* et de *Koang-si*, limitrophes du Tonkin sur une étendue de plus de 2000 kilomètres, et les provinces de *Koei-tcheou* et de *Se-tch'oan* dont le trafic pourrait être drainé vers notre colonie. Dans les rapports commerciaux qui constituent la seconde moitié du livre, ces quatre provinces ont chacune leur monographie accompagnée d'une carte économique qui indique les voies de pénétration et les principaux centres de production. A vrai dire, l'étude du *Koang-si* est moins développée que celle des trois autres provinces; il semble que la mission lyonnaise considère que cette région n'est pas appelée à jouer un grand rôle dans les intérêts français; le chemin de fer de *Lang son* à *Long-tcheou* ne pourra guère détourner à son profit le courant commercial qui part de *Pak-hoi* pour aboutir au *Yun-nan* et au *Koei-tcheou;* il faut reporter tous nos efforts sur la voie du Fleuve Rouge, ou, mieux encore, du chemin de fer que M. Doumer fera remonter jusqu'à *Yun-nan fou*, pourvu que Dieu et la politique lui prêtent vie.

Hong-kong, le principal centre capitaliste de l'Extrême-Orient et le grand entrepôt de toutes les marchandises qui proviennent de la Chine ou qui s'y rendent, a été l'objet d'un rapport spécial de M. Rabaud. Cet îlot rocheux est devenu, grâce à l'énergie britannique, le marché général du monde chinois; peut-être assistons-nous aujourd'hui à l'apogée de son développement; il ne serait pas impossible que cette situation privilégiée eût à être défendue prochainement contre les entreprises de concurrents actifs au premier rang desquels il faut citer les Allemands.

Le Tonkin, au contraire, est une colonie à ses débuts. Le rôle de l'Européen comme éducateur et initiateur de l'indigène peut y être considérable; soit qu'il crée une magnanerie modèle, soit qu'il introduise des cultures nouvelles comme celle du café, soit qu'il donne à l'industrie cotonnière un nouvel essor par l'installation d'usines à égrener, soit qu'il organise des exploitations minières, il est capable de décupler la richesse du pays. Comme d'ailleurs le pouvoir d'achat d'un peuple est en rapport direct avec sa puissance de production, lorsque le Tonkin sera devenu plus fort producteur, il sera par là même plus gros consommateur; il importera en même temps qu'il exportera et la métropole sera au bénéfice de sa prospérité. Le premier devoir des hommes d'État devrait donc être de favoriser le développement industriel et agricole de la colonie, de ne pas tuer la poule aux œufs d'or en écrasant sous des droits exorbitants les exportations d'un commerce naissant. Il faut souhaiter que ces avis soient entendus; puissent-ils contribuer à créer chez nous une opinion publique sur les questions

coloniales ; ce sera, nous l'espérons, l'honneur de la mission lyonnaise de faire prévaloir en France des idées justes sur la conduite à tenir pour mettre en plein rapport une de nos plus belles possessions d'outre-mer.

Une quarantaine de pages du D[r] Deblenne, attaché à la mission, donnent des détails intéressants sur les races autochtones de la Chine méridionale ; on nous avertit que c'est là seulement un extrait d'un mémoire qui sera publié plus tard *in extenso*.

Je dois au titre de cette revue de formuler au moins une critique. On trouve exprimée deux fois dans le volume dont je rends compte[1] l'opinion que les Chinois seraient des immigrants arrivés de l'ouest à travers le désert de Gobi quelque quatre mille ans avant notre ère ; cette théorie, il est vrai, n'apparaît que d'une manière incidente, mais, comme on la donne pour absolument incontestée et généralement admise, il n'est pas inutile de faire entendre ici une protestation. Sans doute l'ethnographie nous apprend que les provinces situées au sud du *Yang-tse* sont habitées par des aborigènes fort différents des Chinois ; mais pourquoi ces populations auraient-elles occupé autrefois le territoire de la Chine entière ? La linguistique découvre dans ces mêmes régions les débris de quelques langues indigènes ; mais de quel droit dira-t on que dans la Chine septentrionale, des langues antérieures au chinois ont existé ? Lorsque Terrien de Lacouperie a intitulé un de ses ouvrages « Les langues de la Chine avant les Chinois », il a généralisé des observations qui n'étaient vraies que pour certaines contrées dont l'annexion au Céleste Empire est de date relativement récente ; on l'eût fort embarrassé en le priant de donner quelques spécimens des langues qui existaient avant le chinois dans la région comprise entre *Si-ngan fou* et *Ho-nan-fou*.

Pour prouver l'origine étrangère des Chinois on invoque aussi les analogies qu'on remarque entre leur civilisation et celle de l'occident ; on signale la communauté de diverses notions astronomiques, musicales ou alchimiques, de certaines représentations graphiques, de quelques superstitions, et tout cela, réuni en faisceau, forme la base du système qui fait des Cent familles les tribus Bak émigrées de la Susiane. Mais une critique un peu approfondie des textes montrera que, lorsque ces analogies ne sont pas de simples rencontres fortuites, elles peuvent

---

1. Première partie, p. 178 et p. 382. — Voici encore quelques observations sur des points secondaires : première partie, p. 82. le *Yang-tse* est appelé le « fils de l'Océan » ; ce contre-sens sur le mot *yang* a été déjà souvent signalé ; — p. 126, n. 1, au lieu de 265 ap. J.-C., il faut sans doute lire 265 av. J.-C. ; *Li Ping* était contemporain du roi *Tchao*, de *Ts'in* (306-251 av. J.-C.) ; — p. 250, tirer des présages de l'examen des os de poulet est un vieil usage ; au dire de *Se-ma Ts'ien* (chap. XXVIII, p. 14-r°) c'était une coutume du pays de *Yue* (Canton) qui fut importée en Chine en 109 av. J.-C. ; — à la p. 376, M. Pierre Lefèvre-Pontalis devient le P. Lefèvre-Pontalis. Mais je m'empresse de dire que les fautes d'impression sont très rares dans cet ouvrage dont l'exécution typographique est parfaite.

presque toujours s'expliquer historiquement par les relations que la Chine dut entretenir avec ses voisins d'Occident. L'influence grecque, qui s'exerça dès le troisième siècle avant notre ère par l'intermédiaire de la Bactriane, puis l'influence bouddhique qui entraînait avec elle toutes les traditions de l'Inde, suffisent à justifier dans bien des cas la présence en Chine d'idées indo-européennes.

Enfin, l'histoire de Chine ne renferme pas la moindre trace de la prétendue migration qu'on veut nous faire admettre. Cette histoire est sûre et précise jusque vers l'an 900 av. J.-C. ; elle remonte, avec des lacunes énormes et des incertitudes graves, jusqu'au commencement du deuxième millénaire avant notre ère. Or, dans les monuments les plus anciens qu'elle nous ait conservés, nous voyons les Chinois établis à demeure sur les bords de la rivière *Wei* et du moyen *Hoang-ho* ; je ne parle pas ici du Tribut de *Yu* qui paraît être un document de l'époque des *Tcheou* ; je fais allusion à la Harangue à *Kan* dans laquelle sont nommées les localités de *Hou* et de *Kan* voisines de *Si ngan fou*, et aux textes des *Yn* qui nous montrent les souverains de cette dynastie passant à plusieurs reprises du sud du *Chan-si* dans le nord du *Ho-nan* ou inversement. La dynastie *Tcheou* elle-même prend naissance près de *Si-ngan fou* pour se transporter plus tard près de *Ho-nan fou*. Toute l'ancienne histoire de Chine oscille entre ces deux points et rien n'autorise à penser que les Chinois soient venus de l'ouest du désert de Gobi.

L'origine occidentale de la civilisation chinoise est, depuis quelques années, un article de foi pour nombre de gens ; elle est apparue comme une grande idée révolutionnaire qui brisait la routine de la sinologie et lui ouvrait une ère nouvelle. A mes yeux, c'est une des hypothèses les plus fragiles que la science ait jamais proposées.

Ed. Chavannes.

E. Drerup. **Ueber die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden** (Tir. à part du 24[e] suppl. des *Jahrbücher f. class. Philologie*, p. 223-365). Leipzig, Teubner, 1898.

Arrivera-t on à un jugement définitif sur l'authenticité des documents qu'on rencontre cités dans les orateurs attiques ? Si quelques-uns, comme ceux du discours *sur la Couronne*, sont d'un avis unanime reconnus dénués de toute valeur authentique, si d'autres, comme les textes de lois du *contre Timocrate*, sont au contraire à l'abri du soupçon, on est loin d'être d'accord en ce qui concerne la plupart des autres documents. Leur importance historique et littéraire explique très bien pourquoi ils ont été soumis à une critique sévère et minutieuse : les lois, les décrets, les dépositions de témoins, et autres pièces de même nature doivent être, en effet, de précieux auxiliaires tant pour l'intelligence même des œuvres des orateurs que pour la connaissance de l'état poli-

tique et social d'Athènes, si elles ne sont pas l'œuvre d'un faussaire intéressé, tandis que, dans le cas contraire, leur valeur se réduit à fort peu de chose. De ce que telle ou telle de ces pièces, d'après les études stichométriques, n'était pas contenue dans les antiques éditions, on ne saurait en tirer la conclusion qu'elle n'est pas authentique, comme aussi la tradition seule est loin d'être une raison suffisante en leur faveur. M. Drerup, qui dans son importante introduction fait un historique complet de tous les travaux consacrés à cette grave question, cherche à obtenir une solution uniquement par l'étude intrinsèque de ces documents ; leur forme et leur contenu sont l'objet d'un examen judicieux et approfondi, sous les deux rubriques d'ensemble : I. *Les lois ;* II. *Les pièces des procès*, comme les actes d'accusation, les témoignages et documents analogues. Il s'agit tout particulièrement des discours de Démosthène et du *contre Timarque* d'Eschine, comme le montre la subdivision en chapitres : l'ἐπιχειροτονία νόμων et le serment des héliastes (*c. Timocrate*) ; les lois sur le meurtre (*c. Aristocratès*) ; les lois sur l'héritage (en particulier dans le *c. Macartatos* et le *c. Stéphanos B*) ; les discours *c. Midias* et *c. Timarque*. La seconde partie s'ouvre par des considérations générales sur quelques points de méthode et se poursuit par l'étude des documents cités dans les discours suivants : *c. Lacritos* et *c. Pantainétos* ; *c. Macartatos* ; les deux *c. Stéphanos ; c. Néère*. Un dernier chapitre est consacré aux noms propres qui se rencontrent dans les documents de cette seconde partie. Les inscriptions prouvent selon M. D. l'authenticité de ces pièces, car toute une série de noms cités par exemple dans les *c. Lacritos, c. Stéphanos* et *c. Néère* se retrouvent sur des monuments du IVe siècle ; et la preuve peut être considérée comme décisive si l'on démontre l'identité ou tout au moins une relation très proche entre les porteurs du même nom. J'observe en passant qu'à elle seule cette sorte de preuve serait bien insuffisante en l'absence d'autres raisons en faveur de l'authenticité. L'argumentation de M. D. a souvent un caractère polémique prononcé ; mais il ne peut en être autrement, et il va de soi que dans la plupart des cas la réfutation d'opinions antérieurement exposées était nécessaire ; et cela d'autant plus fréquemment que M. D. se prononce en général pour l'authenticité. Ce n'est pas qu'il recule devant la condamnation formelle de certaines pièces ; le texte de la νόμος ὕβρεως, par exemple, lui paraît bien dans la *Midienne* être un document fabriqué, comme aussi dans le *c. Timarque*, dont tous les autres textes de lois d'ailleurs sont l'œuvre d'un faussaire, et n'ont souvent aucun rapport avec les développements de l'orateur. Mais d'ordinaire, soit par une défiance instinctive à l'égard des « fanatiques de l'inauthenticité » (p. 297), soit par une application raisonnée de sa méthode, il est conduit à se prononcer sans restriction en faveur de l'authenticité des pièces qu'il analyse. C'est ainsi qu'il pose en principe qu'un témoignage ne doit pas être rejeté uniquement parce qu'il y manque les noms des témoins et que les actes privés, ne doivent

pas être mis en suspicion pour le seul fait que leur contenu n'est pas en rapport parfait avec ce que dit l'orateur; ils doivent au contraire être tenus pour authentiques tant qu'on n'y relèvera pas une contradiction notable avec le reste du discours ou avec d'autres faits connus d'ailleurs (p. 312). C'est pour des raisons de ce genre que les documents d'ordre privé doivent être considérés comme faux dans le Περὶ στεφάνου, dans la *Midienne* et dans le *c. Timarque* ; mais, ailleurs, ils sont authentiques; et, pour ne citer que quelques exemples, M. D. défend par de très bonnes raisons les ἐκμαρτυρίαι du *c. Lacritos*, et réfute victorieusement selon moi, tant au point du sens qu'à celui de la langue, les adversaires du témoignage § 34 dans le *c. Néère.* Il faut dire cependant qu'au milieu des excellentes discussions de M. D. se rencontrent parfois des arguments de moindre valeur, qui portent tantôt sur l'ensemble, tantôt sur une partie d'un texte suspecté. Le serment des héliastes de la *Timocratéenne* a été vivement attaqué, et M. D. le considère au contraire comme tout à fait à sa place ; mais si les autres textes de lois contenus dans ce discours sont authentiques, est-ce là une raison, ou même une simple présomption pour que ce morceau le soit également, sous prétexte que ces documents auraient été publiés intégralement avec le discours par l'orateur? Les arguments de détail sont bien dirigés et atteignent le but, mais en réalité M. D. semble considérer le serment des héliastes comme un instrument politique et non pas seulement judiciaire, et je ne vois pas que la discussion soit terminée à ce sujet. A propos des νόμοι φονικοί du *c. Aristocratès*, M. Drerup, après une défense très heureuse de la dernière phrase de la loi § 53, τούτων ἕνεκα μὴ φεύγειν κτείναντα, est arrêté par les mots ἢ ἐν ὁδῷ καθελών, qui n'ont pas encore reçu d'explication satisfaisante. Il ne les croit pas interpolés, car « il est contraire à toute méthode, dit-il (p. 278), de tenir une formule que nous ne pouvons expliquer, dont nous ignorons également comment un faussaire pouvait la comprendre, pour une interpolation, précisément parce que l'état de nos connaissances ne nous permet pas de l'interpréter ». Mais le recours à une conjecture est-il plus méthodique en pareille matière? M. D. se tire d'affaire en proposant ἐν ὅπλῳ, et comparant Platon, *Lois* 865 A ; mais cela n'enlève rien à l'obscurité du passage, et l'on n'a pas le droit de conjecturer uniquement parce qu'on ne trouve pas une explication satisfaisante. Conclure alors à une altération du texte est un sophisme; et pourquoi ἐν ὁδῷ καθελών serait-il altéré? C'est d'ailleurs timidement que M. Drerup fait cette conjecture, et ce n'est pas là sa manière habituelle de procéder. Sa discussion est généralement beaucoup plus solide et plus serrée ; et, quoi qu'on puisse penser de la valeur de ses arguments, cette dissertation restera l'une des mieux conduites et des plus utiles qui aient été écrites sur ce sujet.

My.

Fr. Diekamp, **Hippolytos von Theben**. Texte und Untersuchungen, Munster, Aschendorff, 1898, LXIII-177 pp. in-8

Après une introduction bibliographique, M. Diekamp publie les restes de la chronique de son auteur. La deuxième et la troisième parties, consacrées aux « recherches », ont pour objet l'étude du contenu de la chronique et la détermination des données biographiques. C'est par ce dernier chapitre qu'il convient d'entreprendre la lecture du volume.

Il a existé un byzantin du nom d'Hippolyte qui a écrit une Chronique universelle dont il reste des fragments. Le personnage se place entre 650 et 750, plus près de 750 que de 650. Il était originaire de Thèbes en Béotie. Il n'est guère possible, en effet, de placer un auteur chrétien, écrivant en grec, dans l'Égypte tombée aux mains des Musulmans en 640. Des erreurs géographiques et des ignorances singulières ne s'expliqueraient pas aussi de la part d'un Égyptien d'origine.

L'œuvre avait un caractère populaire et était destinée à la lecture des moines. Elle a passé par six recensions, dont trois ont été faites du vivant de l'auteur. La seule partie de la chronique qui nous ait été conservée commence à la naissance du Christ ; elle contient des indications chronologiques relatives au Christ et à sa mère, traite encore de l'évangéliste Jean et de sa maison de Sion, de la parenté de Jésus avec Jacques, « le frère du Seigneur », et de saint Jean-Baptiste. Ce morceau se retrouve dans 40 manuscrits au moins ; le plus ancien est du IXe siècle. Ce sont presque tous des manuscrits des Évangiles ; le morceau avait été jugé digne de servir d'introduction historique aux livres canoniques. Un certain nombre de ces textes ne sont pas d'ailleurs libres d'interpolations ou de remaniements. En outre, la même origine est assignée à d'autres fragments ; mais ces indications sont plus ou moins douteuses.

La valeur de cette Chronique consiste pour nous surtout dans les données légendaires qu'elle renferme. Elles ont été pour M. D. l'occasion d'une série d'études très nourries : les Mages, le séjour de Jésus en Égypte, données chronologiques sur Hérode, Archélaüs et Auguste, Zacharie, Jean-Baptiste, la durée de la vie publique de Jésus, mort de saint Étienne, la conversion de saint Paul, la vie de la sainte Vierge, etc. M. D. a réuni là une foule de renseignements curieux, dont tireront profit les exégètes, les patrologistes et les historiens des littérature, modernes. D'autres notes sont relatives à la topographie et à la géographie de la terre sainte. On ne peut que féliciter M. Diekamp de l'étendue de son érudition. Son livre n'en est pas moins clairement écrit et fort bien disposé. Ces qualités, dites « françaises », seront appréciées partout de ceux qui auront besoin seulement de le consulter. Trois tables alphabétiques rendent les recherches encore plus faciles.

M. D.

Les trois siècles palinodiques ou Histoire générale des Palinods de Rouen, Dieppe, etc., par Jos.-André GUIOT de Rouen, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de Rouen, par l'abbé A. TOUGARD, 2 vol. in-8, ap. Lestringant. Rouen, et A. Picard, Paris, 1898. Prix : 24 fr.

Ces deux volumes ne sont pas autre chose qu'un ample recueil de notices, en général très sommaires, sur les princes et confrères du Palinod, sur les juges et les vainqueurs du Puy de la Conception, de 1486 à 1789. L'auteur né à Rouen en 1739, *ex humili loco*, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans son épitaphe latine anticipée, nous renseigne pleinement sur sa personne, car au cours même de son livre, comme le fait remarquer M. l'abbé Tougard, « il a inséré un bon modèle de déposition en sa propre cause ». Il nous apprend qu'il fut chanoine régulier de l'abbaye royale de Saint-Victor à Paris, poète lauréat, juge vétéran, ancien secrétaire et historiographe du Palinod de Rouen, et de plus nous donne une liste des pièces françaises et latines de sa composition qui furent couronnées de 1760 à 1767. C'était un excellent homme qui s'intéressait de toute son âme au maintien et à l'éclat des jeux palinodiques, et qui dut prendre grand plaisir à faire leur histoire. Malheureusement, son travail est très confus : le bon chanoine n'a aucun souci de la chronologie, et ses notices qui se suivent par ordre alphabétique promènent le lecteur de la fin du XV^e^ siècle au XVII^e^, XVI^e^ ou XVIII^e^, et inversement du XVIII^e^, XVI^e^ ou XVII^e^ au XV^e^ siècle. Tel qu'il est, l'ouvrage intéresse néanmoins, pourvu qu'on n'en prenne qu'à petites doses.

On y trouve beaucoup de noms qui n'ont pas cessé de figurer dans notre histoire littéraire, comme Pierre Fabri, l'auteur du *Grand et vrai art de pleine rhétorique*, ouvrage savamment édité par M. Héron ; Jean Marot et Clément Marot qui « parut avec son père sur le même théâtre palinodique de Rouen, et en la même année, mais avec moins de succès » ; Guillaume de Haudens (*sic*), le fabuliste, auquel Guiot n'accorde que trois ou quatre lignes tout à fait insignifiantes ; Jean Parmentier, plus célèbre comme navigateur que comme poète ; Guillaume Cretin qui fut couronné pour un chant royal, honneur médiocre en somme pour celui que Marot qualifiait de « souverain poète », et que Geofroy Tory mettait au-dessus d'Homère, Virgile et Dante. Guillaume Alexis, si renommé au milieu du XV^e^ siècle, n'a obtenu qu'une notice très maigre et fort peu exacte. M. l'abbé Tougard n'aurait pas manqué de la compléter et de la rectifier s'il eût eu sous les yeux le premier volume des œuvres de ce poète récemment éditées, entre les *Anciens Textes*, par MM. Piaget et Picot. Citons encore le Dieppois Jean Doublet dont les *Élégies* ne laisseraient pas supposer qu'il pût être coupable d'avoir fait des vers de cette sorte :

Comme le germe est en la coque clos,
Vierge, ton fils est en ton ventre clos.

Enfin, dans une notice aussi courte qu'embrouillée, Guiot prétend que

Michel Servet, celui dont les démêlés avec Calvin eurent la fin que l'on sait, a composé en 1545 une allégorie latine pour le Palinod de Rouen. Servet, dès cette époque, anticatholique et même antichrétien, n'était pas homme à concourir au Puy de la Conception. Il saute aux yeux que Guiot a puisé ce renseignement à une mauvaise source. Ailleurs, t. I, p. 29, il suppose qu'un nommé Jean Chauvain « est peut-être le fameux Jean Calvin lui-même, » qui, comme Michel Servet, aurait concouru en 1544 pour les prix palinodiques : hypothèse plus qu'invraisemblable !

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, voici les noms qui, à divers titres, attirent plus particulièrment l'attention. David Ferrand, l'auteur de la *Muse normande;* c'est lui qui égayait de ses pièces bouffonnes, en langage purinique, le lendemain des fêtes palinodiques. Il excellait à railler la corporation des *chabrenauts*, et en particulier le savetier Naudin, qu'il appelait le *Grand mouqueux de candelles, l'intendant du candelier*, parce qu'il était chargé du luminaire au Palinod. Il eut un tel succès qu'on le contraignit à se taire pendant quelques années. Jacqueline Pascal qui, écrit Guiot, « dès l'âge de douze ans, faisait des vers français dignes de nos meilleurs poètes », fut couronnée au Puy, mais il ne dit pas que, lorsqu'on lui porta solennellement le prix, on l'ait trouvée en train d'habiller sa poupée. Thomas Corneille, Fontenelle, « voué par ses parents à la Sainte-Vierge et à Saint-Bernard », Anne-Marie Le Page Boccage, bien oubliée aujourd'hui, mais dont les œuvres étaient traduites dans les langues principales de l'Europe, furent aussi lauréats du concours. Mentionnons encore, mais à titre de curiosité, le P. Louis Marche, de l'ordre des Carmes, qui eut l'idée singulière de corriger la *Pucelle* de Voltaire, « et de la mettre en état d'être lue sans dangers, pour les mœurs et la religion ». Il eut sans doute fort à faire.

A l'origine, on ne couronnait au Puy que des ballades, des rondeaux, des chants royaux, ces derniers ainsi nommés, parce que, dit Pierre Fabri, « de toutes les espèces de rithme, c'est la plus royalle, noble ou magistralle, et où l'on couche les plus graves substances ». Plus tard, on y joignit à peu près tous les genres de poésies, en français et en latin : odes, épigrammes, stances, complaintes, hymnes, dizains, sonnets, toutes et tous plus ou moins allégoriques. On finit même par établir un prix de discours français ou latin qu'on appela le prix d'éloquence, Louis Frédéric Ancillon, pasteur de l'église française à Berlin, le remporta en 1778. Les récompenses n'étaient pas moins variées que les compositions : le Chapeau de laurier, la Tour d'argent, l'Anneau d'or, le Lis, la Rose, le Miroir, la Croix d'or, le Signet, l'Étoile, la Roche d'argent, etc. Tous ces prix étaient des objets plus ou moins artistiques, en or ou en argent, selon le plus ou moins de générosité des Princes. La principauté coûtait si cher que bon nombre d'années se passèrent sans que l'on pût trouver de ces *Mécènes*. C'est pourquoi Guiot s'étend avec bonheur sur les louanges de ceux dont la libéralité contribua à honorer

et maintenir les concours, comme Nicolas de Cauquainvilliers, évêque de Viane, prince du Palinod en 1524, dont il nous cite, pour nous donner une idée du talent de cet évêque littérateur, un morceau d'éloquence où je n'ai rien compris ; le marquis Louis de Becdelièvre, François de Harlay, archevêque de Rouen ; le duc de Longueville et Anne-Pierre de Harcourt, qui furent tous deux gouverneurs de la province de Normandie ; l'abbé Terrisse, François duc de Fitz-James, pair de France, évêque de Soissons, et bien d'autres dont la liste serait trop longue.

Quant aux pièces couronnées, si l'on en juge par celles que cite Guiot, ou par les nombreux extraits qu'il en donne, il est bien rare que les meilleures s'élèvent au-dessus d'une honnête médiocrité Comme le dit M. l'abbé Tougard, il en est de baroques, de tout à fait extravagantes, surtout celles du commencement et même de la fin du XVIe siècle. En voici une dont l'obscurité est digne de feu Mallarmé et consorts :

> Sus à l'essor, Muse, ma chere cure...
> Grimpe dans l'air, abîme-toi dans l'onde.
> Que l'arimaspe en ses chauves déserts
> Le colopode et l'astome lybicque
> Goutent ravis dans mes doctes concerts
> D'un sang infect un corps aromatique.

Le reste n'est pas moins ténébreux. Guiot nous en donne au moins une vingtaine d'autres qui ne sont pas inférieures à celle-ci par le galimatias triple. Il les qualifie quelquefois de *singulières*, mais je crois qu'au fond il n'est pas loin de les admirer, tant il est plein d'indulgence pour tous les poètes palinodiques.

M. l'abbé Tougard a vu, mieux que personne, les lacunes, les erreurs que l'on rencontre trop souvent dans les notices de Guiot, et ce n'a pas été un mince travail de combler les unes, de rectifier les autres par des notes aussi nombreuses qu'érudites, de manière à faire de cette publication « une fructueuse contribution à l'histoire littéraire de la Normandie ».

A. Delboulle.

André Lichtenberger. **Le Socialisme et la Révolution française**, étude sur les idées socialistes en France de 1789 à 1796. Paris, Alcan. In-8 de 316 pages.

Que la Révolution française ne s'inspira ni dans ses principes ni dans ses actes de doctrines qui méritent le nom de socialistes, tel eut été si la formule eût pu figurer sur la couverture du livre, le titre véritable du présent ouvrage de M. Lichtenberger, et de même son ouvrage antérieur sur le *Socialisme au XVIIIe siècle* eût dû être intitulé : qu'il n'y eut pas de socialisme véritable dans les écrits des philosophes du siècle dernier. Sur ces deux points nous sommes en dissentiment avec M. L.

Ce dissentiment est ancien ; il date du jour où le travail très érudit sur le socialisme au XVIIIe siècle dont nous venons de parler fut présenté à la Sorbonne comme thèse pour le doctorat. Nous venions d'étudier dans notre cours ce même siècle du même point de vue. Nous fûmes naturellement amené pendant notre argumentation à indiquer l'idée qui nous paraissait dominer tout cet ordre de faits, à savoir que la philosophie du siècle, très éprise des républiques antiques et très frappée de l'expérience faite au Paraguay, avait préconisé soit le communisme, soit les législations égalitaires, et qu'elle l'avait fait avec assez de suite pour que ces conceptions exerçassent une action considérable sur la Révolution française. M. L. tint bon. Il défendit vigoureusement sa théorie de la discontinuité. Il la défendit encore dans divers articles et dans son intéressant volume sur le *Socialisme utopique*. Le socialisme du XVIIIe siècle est, disait-il, très différent du socialisme moderne. Il est un ensemble de conceptions morales ; il n'a pas pour raison d'être l'existence d'un quatrième État d'une population industrielle, que ses souffrances portent à exiger une réfection de la société sur de nouvelles bases ; il est *utopique* et non *pratique* ; cela est si vrai que les gouvernements n'y voient aucune menace contre l'état de choses existant. Enfin, « si la propriété fut attaquée très fréquemment pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, ce fut d'une manière très incohérente et dans des desseins très divers. » Les philosophes furent les précurseurs, si l'on veut, des socialistes modernes ; ils n'appartiennent pas à la même famille d'esprits. De plus, précurseurs disparates et isolés, la succession de leurs œuvres ne constitue pas, à travers le siècle, un mouvement continu distribué en phases définies, qui se relie au mouvement révolutionnaire et s'y prolonge, ou s'y renouvelle. « Les idées socialistes sous la Révolution sont en quelque sorte un produit spontané des événements. Elles ne furent en aucune manière le terme naturel d'une espèce de grand courant socialiste qui aurait traversé tout le siècle pour s'épanouir sous la Révolution [1]. » « Il y a là une erreur complète [2] ». Nous, de notre coté, nous avons essayé de soutenir la thèse de la continuité dans un ouvrage que M. L. a bien voulu présenter aux lecteurs de la *Revue critique*, non sans de nombreuses objections. Voici maintenant qu'il aborde l'étude directe de la Révolution dans ses rapports avec la propriété. Nous acceptons à notre tour la tâche de faire connaitre cet ouvrage : nous ne pourrons que glisser çà et là quelques remarques et indiquer sommairement nos réserves.

Si les idées des philosophes avaient déterminé l'explosion révolutionnaire, on en trouverait la trace dans les *Cahiers* ; or, un examen attentif établit que l'opinion consultée témoigne de son respect unanime de la propriété. Deux de ses vœux cependant assez fréquement répétés appellent

1. *Socialisme utopique*, p. 107.
2. *Le Socialisme et la Rév, franç.*, p. 16.

des mesures pour *la suppression de l'indigence* et la création d'*ateliers nationaux*. Mais, dit l'auteur, ces demandes n'avaient *rien de nouveau*. L'étude des remèdes proposés contre le paupérisme « relève de l'histoire de l'assistance publique, non de celle du socialisme ». Quant à la protestation contre les droits féodaux, elle était accompagnée le plus souvent d'une offre de rachat, tant on songeait peu à bouleverser la propriété ! Les citoyens pauvres exclus des assemblées n'avaient pu rédiger leurs cahiers. Plusieurs milliers de brochures publiées à ce moment peuvent être considérées comme l'expression de leurs vœux. Quelques-unes sont subversives et violentes ; elles proclament le droit à l'existence et au travail, la nécessité d'impôts somptuaires, le remplacement de la propriété là où elle fait défaut par des secours de l'État. Mais le nombre de ces brochures est relativement restreint : une vingtaine sur 4.000 ! Et en général *elles n'innovent guere*. — Devons-nous donc croire que l'appel à l'État pour la guérison du paupérisme et le rapprochement des conditions était une tradition de la philosophie antérieure ? Nous n'avons pas dit autre chose. Et faut-il s'étonner que ces sortes de vœux restent au second plan au moment où s'engage la lutte décisive contre l'oppression et l'arbitraire, où se fait la révolution politique, condition de la révolution sociale ?

En dépit de ces atténuations, M L. reconnaît que le parti conservateur attribue d'emblée à la Révolution des tendances alarmantes pour la propriété. Les protestations des cahiers contre les droits féodaux, les brochures « sociales », bien que peu nombreuses, sont l'objet d'une appréhension très vive qui retentit jusque dans les paroles du roi. (Déclaration du 22 juin 1789). De 1789 à la domination Jacobine, ces appréhensions semblent se justifier. D'un côté, la suppression des droits féodaux et la mise à la disposition de la nation des biens du clergé, de l'autre le pillage et l'incendie des châteaux ont bien l'air d'être des atteintes portées à la propriété. Mais M. L. ne veut point énoncer lui même ici un jugement sur ces événements ; il se borne à constater que les intéressés y voient la menace d'un bouleversement prochain et annoncent que « toutes les propriétés se touchent, que quand on en viole une, on est prêt à les violer toutes ». Attendons le chapitre sur les actes de la Révolution.

Poursuivant sa revue des opinions, M. L. étudie le *Cercle social* et la *Bouche de fer* de l'abbé Fauchet. Il le trouve en somme assez modéré. Que proposait-il ? La réduction à un niveau moyen des fortunes excessives par des lois sur l'héritage. *Cela était peu* si on considère les principes absolus d'où il partait. Mais l'auteur, dans une analyse attentive de la *Bouche de fer* et d'un ouvrage antérieur du même abbé (*La Religion nationale*), nous apprend que ces prélèvements sur les fortunes excessives avaient pour but le relèvement graduel de la situation des pauvres. — Peu, beaucoup, modéré, avancé, qu'importe? Le droit à l'assistance et au travail, le nivellement des fortunes, tel était bien le programme des phi-

losophes, tel aussi le trait essentiel du programme révolutionnaire ; n'est-ce pas là ce qui devait préoccuper avant tout l'historien ?

Les Girondins soutiennent ce programme comme les Jacobins. Brissot en se défendant de prêcher la loi agraire déclare dans son journal que les fortunes ne doivent pas dépasser un maximum, qu'un homme mort cesse de posséder et que « toutes ses propriétés deviennent naturellement communes à tous les hommes » : il est de droit naturel que la République hérite de ses biens.—Est-il exact de dire après cela que Brissot « ne nourrissait pas la moindre velléité socialiste » ? Discussion de mots. Lui et les Girondins voulaient comme les autres ôter à ceux qui avaient trop pour donner à ceux qui n'avaient rien. Cela suffit. Très doucement la loi, selon Condorcet, devait aboutir par l'impôt progressif à diminuer les inégalités de fait. Comment ne pas voir qu'ils se répètent tous et qu'ils répètent Montesquieu, Rousseau et Mably ? « Opportunistes irrésolus et timides, doublés parfois d'utopistes inquiétants », M. L. ne caractérise pas mal ce groupe de modérés auxquels il joint Sébastien Mercier et Rétif de la Bretonne.

« Les attaques de plus en plus nombreuses contre la propriété » excitaient, dit-il lui-même, une véritable « terreur » (p. 87). La révolution devient dès 1792, selon une brochure qu'il cite fort à propos, « une guerre ouverte de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose ». L'analyse du Journal de Prudhomme confirme cette impression des conservateurs : il prêchait (en 1791 !) « une loi agraire mitigée », qui devait assurer un jour la propriété à tous. Les Jacobins eurent donc à se défendre de l'accusation d'en vouloir aux propriétés des riches. De là leurs déclarations réitérées en faveur du droit de propriété, de là les peines terribles portées par la Convention contre les promoteurs de lois agraires. M. L. prend au sérieux ces dénégations et ces protestations. Il faut pour cela quelque candeur. Oui, Chabot s'indigne qu'on accuse Marat de ces mauvais desseins : les riches peuvent dormir tranquilles ! Pourquoi ? l'humanité n'est pas assez parfaite pour qu'on espère de si tôt réaliser l'égalité ! Mais les mêmes hommes qui repoussent solennellement l'imputation de tendre à un partage, professent des doctrines égalitaires presque équivalentes, très complètement exposées par notre auteur dans son chap. IV (Les Jacobins). Cette fois, il se rend à l'évidence : « Si on regarde comme socialiste une conception égalitaire de la société et l'idée que l'État doit intervenir au profit des pauvres dans la répartition de la richesse, il faut reconnaître qu'un grand nombre de Jacobins furent empreints de socialisme [1]. » Où avaient-ils pris cela ?

1. Cependant, la pensée de Robespierre n'est pas comprise tout à fait. Nous avons exposé la théorie des deux *portions*. Le préjudice qu'il faut empêcher le propriétaire de porter à la propriété de ses semblables, c'est celui qui résulte de l'excès de richesse et de l'accaparement commercial, parce qu'il empiète ainsi sur la portion de ses biens réservée aux pauvres. La seule propriété sacrée est celle que l'État réserve au sans-culotte. La propriété des riches doit être réduite à de justes bornes. C'est bien la même pensée que celle de Saint-Just et d'Harmand de la Meuse. (Cf. p. 172).

« C'était un lieu commun de la philosophie de Montesquieu comme de celle de Rousseau qu'une république démocratique ne pouvait subsister qu'avec une certaine égalité de biens. » Eh bien ? nous sommes d'accord. Même leurs restrictions et leur timidité (?) avaient été « une des caractéristiques de la philosophie du XVIII[e] siècle » (p. 98-101). Nous n'y contredisons point.

Seulement que viennent faire après cela ces étranges paroles : « Toutefois, on ne saurait trouver ni dans ces actes ni dans ces discours (ceux de Saint-Just) de velléités positives d'organisation sociale nouvelle » ? Quoi ! on prendra aux riches, qui sont tous des conspirateurs, leurs biens pour les donner aux malheureux, puis on les forcera au travail agricole, et il n'y a pas là même une velléité d'organisation sociale nouvelle ? Nous avouons ne pas bien comprendre ce passage. « Il semble *pourtant* que son esprit systématique et absolu (celui de Saint-Just) ait entrevu la possibilité d'un état social beaucoup plus avancé que celui de la France en 1793 » (p 110). Il le semble en effet. Et quand, après un excellent exposé, très riche de citations décisives, des maximes spoliatrices énoncées par les Jacobins dans leurs discours ou dans les arrêtés des représentants en mission, l'auteur conclut : « En résumé, il n'y eut chez les Jacobins nulle volonté de porter atteinte à la propriété individuelle » (p. 128), comment le lecteur ne serait-il pas quelque peu étonné ?

Au fond, tant qu'une doctrine sociale ne va pas jusqu'au collectivisme absolu, à ce qu'il appelle quelquefois la socialisation, M. L. la trouve anodine et négligeable, sans penser que dès lors son livre, sauf vingt pages sur le Babouvisme, perd toute raison d'être. Il n'admet en effet que la propriété ait été (en projet) entamée pendant la Révolution que par la conjuration de Babeuf, « le premier mouvement socialiste conscient qui se soit produit en France » ; mais il est repris aussitôt de son horreur des liaisons historiques. Il ne se dissimule pas que le Babouvisme a eu des rapports étroits avec les doctrines de Robespierre et de Saint-Just (tendances jacobines égalitaires exaspérées, p. 136). Il reconnaît que Babeuf « revendique avec raison pour ses précurseurs Rousseau, Mably et Morelly » (p. 132). Et, malgré tout, le Babouvisme est pour lui un accident, un « fait divers » qui ne l'empêchera pas de formuler sur le socialisme de la Révolution et du XVIII[e] siècle des conclusions généralement négatives.

Même les actes les plus graves accomplis par les gouvernements révolutionnaires ne lui paraissent déceler aucune trace de socialisme. Ce chapitre VIII où sont retracées les grandes confiscations du début de la Révolution, puis les ateliers nationaux, puis la vente des biens des émigrés, puis la guerre faite aux riches pendant la Terreur, est bourré de faits bien choisis et formant un corps de preuves supérieur à celui que nous avons rassemblé. Voyons le commentaire. La confiscation des biens du clergé ? elle a été opérée en vertu d'un principe professé sous la

monarchie : que l'État dispose des propriétés de l'Église en cas de nécessité. « Ce fut une mesure de salut public ». « Elle eut un caractère de bouleversement social aux yeux de bien des hommes » ; mais les Constituants la crurent « conforme aux droits et aux intérêts de l'État ». Cette propriété, d'ailleurs, était douteuse. Sa suppression fut moins subversive que celle des droits féodaux. Les droits féodaux ? Ils étaient légitimes « aux yeux de ceux qui les détenaient ». « Il est certain que la Révolution a complètement dépouillé une classe de ce qui était regardé auparavant comme sa propriété. » Et même en abattant les privilèges, les assemblées révolutionnaires ont « *accompli véritablement une révolution sociale qui peut être comparée sous certains rapports à celle qui abolirait actuellement la puissance capitaliste* » (pages 233-234). « *Théoriquement une telle mesure* (la suppression du capital) *ne serait pas beaucoup plus attentatoire à la propriété que ne le fut celle de 1789.* » Mais cette révolution « s'opéra implicitement et sans caractère officiel ». L'opinion condamnait les droits féodaux. « Les gouvernements révolutionnaires n'eurent *jamais* la volonté de porter atteinte au régime de la propriété individuelle. On ne saurait trop le redire : jamais il n'y eut une déclaration de l'autorité publique hostile aux droits de la propriété » (pages 226 et 281). — Il en fut de même de la guerre aux riches. En se livrant dans toutes les grandes villes à ces vastes razzias, les agents de la Terreur, dit M. L., traitaient avec raison la France en ville assiégée ; ils pourvoyaient aux besoins de la défense nationale et de l'alimentation publique : ils punissaient les gens à gros revenus de leurs sentiments hostiles à la république. Il n'y avait chez eux « aucune volonté d'exproprier la richesse ».

Ainsi, pour qu'une mesure soit attentatoire à la propriété, il faut qu'elle soit un acte de socialisation consciente. Qu'est-ce qu'un acte de socialisation consciente ? C'est celui qu'on exécute avec la volonté arrêtée et hautement proclamée de supprimer la propriété individuelle en soi. C'est encore celui qu'on exécute avec le sentiment qu'il est illégitime. Quand on le croit légitime, on est exempt du reproche de socialisme. A ce compte, en effet, la guerre aux riches fut encore plus innocente que M. L. ne le prétend ; car non seulement on les frappa comme traîtres et bons à dépouiller pour les besoins du gouvernement ; mais on les frappa (il a tort de le nier ; lui-même le prouve, p. 106 et 122) comme méchants, vicieux et impurs, par amour de la vertu. Les rigueurs qui les atteignirent furent donc justes ? Mais cela devient embarrassant ; si les conventionnels avaient condamné la richesse en soi, comme vicieuse, ils eussent fait du socialisme conscient, et toute la thèse de M. L. croulerait. Il faut donc que les riches n'aient été persécutés que comme étant ennemis de la patrie et offrant une proie désirable. Voila Fouché lui-même dégagé de tout soupçon de socialisme.

Cependant, quand M. L. conclut pour la dernière fois, il ne fait point de difficulté de reconnaître qu'à partir de la seconde moitié de 1793

« *ce n'est pas seulement la richesse illégitime, mais toute richesse qui est violemment atteinte et par les décrets de la Convention et plus encore par l'initiative des despotes locaux* », p. 295. « Tous ceux qui possèdent se sentent en péril. » Ils ont en face d'eux des non propriétaires décidés à tout pour s'assurer des satisfactions de toutes sortes. « La Révolution met ainsi pour la première fois en face les deux grands partis sociaux modernes. » Le socialisme se dégage alors de l'utopie et devient une doctrine active et pratique. « Tout cela est absolument nouveau » (p. 299). Soit. Seulement que M. L. nous permette une dernière question : comment la Révolution a-t-elle pu inaugurer le socialisme pratique, transformer une rêverie de cabinet en un commencement d'entreprise politique, si, ni dans ses doctrines ni dans ses actes, elle n'a été socialiste, si les conventionnels avaient tous « un respect très sincère du droit de propriété », si, hors le Babouvisme qui n'est « qu'un fait divers », ni les assemblées, ni les gouvernements, ni les partis, ni le public ne laissèrent voir pendant cette période seulement « l'intention de toucher aux bases de la propriété » ? (p. 279.)

A nier la continuité dans les événements, l'historien s'expose à ne plus la retrouver dans son œuvre. M. Lichtenberger ne paraît pas être entièrement maître de ses idées générales : il a de la peine à les mettre en ligne, à les faire jouer les unes sur les autres. A quelques phrases de distance il écrit que, Robespierre mort, « le langage changea », la lutte entre les riches et les pauvres s'amortit, on cessa de prêcher l'égalité de fait et que « la chute de Robespierre fut loin de ramener le calme, la prospérité et les idées modérées ; on pourrait presque dire : tout au contraire ». Tantôt la Révolution n'est en aucune façon la suite du mouvement philosophique antipropriétaire, tantôt (et combien de fois !) elle n'a rien innové par rapport à lui, elle ne fait que répéter Montesquieu, Rousseau, Mably et Morelly. En revanche, notre auteur excelle à trouver des passages et des faits expressifs et significatifs ; il a parcouru un cycle de lectures extrêmement vaste, et en rapporte une documentation aussi riche qu'exacte. Il est aussi opiniâtre à rechercher les faits qu'habile à les exposer et à les classer. Son effort énergique ne sera pas perdu ; il nous a beaucoup appris et apprendra beaucoup à tous ses lecteurs. Ses hésitations, lorsqu'il lui faut généraliser, ont pour cause des scrupules de critique peut-être excessifs, mais très honorables. Il n'est pas de ceux qui défendent la Révolution d'être entrée dans la voie du socialisme pour nous engager à la recommencer et à décréter de nouvelles expropriations en toute sécurité, pourvu que nous protestions en même temps de notre respect pour la propriété en soi.

A. Espinas

Hungarian Literature. An historical and critical survey, by Emil Reich, doctor juris. Londres, Jarrold and Sons. 1898. 272 pages, avec une carte de la Hongrie.

Le livre de M. Reich est le premier essai, en langue anglaise, d'une histoire de la littérature hongroise. Jusqu'ici l'article *Hungary* de M. Butler dans l'Encyclopédie britannique était la seule étude qu'on pût consulter à ce sujet. Comme premier essai le livre de M. R. ne mérite que des éloges, car il est écrit d'une plume alerte et se lit très agréablement. On voit que l'auteur connait les grands écrivains contemporains et si ces considérations générales ne peuvent pas être toujours acceptées, elles témoignent du moins d'un effort sincère de faire comprendre au public anglais le génie de certains écrivains. Le grand défaut du livre est qu'il abuse — de la musique. A lire M. R. on croirait que la compréhension de la littérature hongroise est presque impossible sans la connaissance de la musique hongroise. Or le rapport entre la poésie — même celle de Petœfi — et la musique de Liszt ou celle des Tziganes n'est pas tellement étroit que M. R. le suppose. Cette manie de comparer chaque poète à un instrument devient à la longue fastidieuse. Ainsi (p. 121) la poésie de Kœlcsey est le violoncelle, celle de Charles Kisfaludy la clarinette, celle de Berzsenyi la harpe et celle de Csokonai le haut-bois dans le concert littéraire magyar. Vœrœsmarty a écrit de grandes symphonies et (p. 236) les romans de Jókai sont comparés aux improvisations de Liszt, la comédie de Dóczy : *Le Baiser* rappelle l'ouverture du « Songe d'une nuit d'été » de Mendelssohn (p. 223.) — On peut également contester l'opinion de M. R. sur les causes du renouveau littéraire vers 1772. Il croit, en effet, que c'est l'invasion des familles villageoises dans les villes qui en est la cause. Cette invasion a peut-être fourni quelques lecteurs, mais il aurait fallu surtout appuyer sur l'influence profonde exercée par la « garde royale » de Marie-Thérèse qui en s'inspirant de la littérature française du XVIIIe siècle a créé les premières œuvres viables, après la léthargie causée par la défaite de François II Rákoczy. — La comparaison entre Balzac et Keméný (chap. XXVI) est ingénieuse, mais le jugement porté sur Arany est tout à fait erroné. M. Reich nous le présente comme poète de la petite noblesse et des paysans et croit que son prestige diminuera dans la mesure que l'élément bourgeois se développera en Hongrie. Or Arany était peut-être le poète hongrois le plus instruit, tout à fait à la hauteur de la culture européenne, et si ses poèmes épiques sont essentiellement magyars, ils peuvent être goûtés par le bourgeois aussi bien que par le peuple. — L'époque contemporaine, de même que la vie scientifique sont trop écourtées, mais dans son ensemble le livre peut être consulté malgré ses lacunes et ses erreurs[1]. L'index en est excellent. J. Kont.

1. Nous relevons : p. 54, le cardinal Bellarmin n'était pas Français, mais Italien ; professeur de Pázmány à Rome, ses *Disputations* ont servi de modèle au *Guide* (1613)

BULLETIN

— Les livraisons 1-5 du tome III du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. Clermont-Ganneau, avec figures et planches, viennent de paraître à la librairie Leroux, et contiennent les notes et mémoires suivants :

§ 1. Le cippe phénicien du Rab Abdmiskar. — § 2. La grande inscription phénicienne nouvellement découverte à Carthage. — § 3. Le *mazrah* et les *curiæ*, *collegia* ou *ordines* carthaginois dans le Tarif du sacrifice de Marseille et dans les inscriptions néopuniques de Maktar et d'Altiburos. — § 4. Deux nouveaux *lychnaria* grec et arabe. — § 5. Sur deux inscriptions funéraires de Palmyre. — § 6. La Nea, ou l'église de la Vierge de Justinien à Jérusalem. — § 7. Inscriptions des croisades découvertes à la Khânkâh de Jérusalem. — § 8. Inscription araméenne de Cappadoce. — § 9. Amphores à épigraphes grecs et jarre à épigraphe sémitique provenant d'un sépulcre phénicien. — 10. L'inscription nabatéenne de Kanatha.

— M. Justus Heer publie un opuscule intitulé : *Die historischen und geographischen Quellen in Jaqut's Geographischem Wœrterbuch* (Strasbourg, K. Trübner, in-8°, p. 112 ; prix, 3 marks). L'ouvrage est divisé en trois chapitres. Dans le premier il indique rapidement les différentes sources de Yaqout : pour chacune il donne une très courte note bibliographique (ordinairement d'après l'*Histoire de la littérature arabe* de Brockellmann), et la liste des emprunts faits par Yaqout à l'ouvrage indiqué. — Le second chapitre établit une comparaison suivie entre l'édition du *Livre de la Conquête des pays de Beladhôri* et les nombreux passages de cet ouvrage cités par Yaqout. — Le dernier chapitre est intitulé : *Das Klosterbuch von Shabushti* ; il s'agit

---

de l'écrivain hongrois. — P. 56, Zrinyi s'appelait *Nicolas* (Miklos) et non *Michel* ; la comparaison de sa *Zrinyiade* avec la *Messiade* n'est pas justifiée. — P. 58, le poète Gyœngyœsi n'est pas suffisamment caractérisé. — P. 62, peut-on donner le titre de *Chapitre* à des considérations d'une page de 19 lignes ? — *Ibid.* Dans l'Encyclopédie de Cseri dit M. R. « Cartesianism is not quite absent ». Toute l'Encyclopédie n'est que la reproduction des traités de Ramus et de Descartes, dont l'influence en Hongrie, principalement en Transylvanie au xvii° siècle, fut beaucoup plus profonde que M. R. ne le croit. — P. 67, deux lignes sur Faludi c'est trop peu, et elles sont injustes ; Faludi était un prosateur d'un grand mérite. — P. 79, Bessenyei « in his comedies » dit un peu trop ; nous n'en connaissons jusqu'ici qu'une seule : *Le Philosophe*, l'autre *Lais*, est encore inédite. P. 86, Bacsányi « did some work for Napoleon » ; est-ce la traduction de la proclamation aux Hongrois (1809) ? D'après les dernières recherches, l'affaire n'est pas bien certaine. — P. 112, à côté du Dictionnaire Czuczor-Fogarasi, il fallait mentionner celui de Szarvas-Simonyi. — P. 119 *Mohács* de Charles Kisfaludy n'est pas une ode, mais une élégie. — P. 127, la comparaison entre le pont suspendu sur le Danube et la poésie de Vœrœsmarty est très bizarre ! — P. 157, Ce n'est pas la faute de la Société des Gens de Lettres si Balzac n'a pas encore sa statue à Paris ! — P. 212, il aurait fallu mentionner au moins les drames romantiques de Szigligeti. — P. 216. *Banquier et baron* de Charles Hugo est tiré d'une nouvelle de Bazancourt, intitulée *Louisa Dalmar*. — P. 223, Csiky « died recently » c'est-à-dire en 1891. — P. 224, justement les chefs-d'œuvre de Csiky ne sont pas cités. — P. 253, l'historien Fraknoi vit encore (« died recently » est donc à effacer). — P. 258, c'est bien Joseph Szinnyei, *père*, qui est l'auteur du « Dictionnaire des écrivains hongrois ».

de la description des couvents de l'Iraq, de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Égypte, écrite par cet auteur (à la fin du x^e siècle) et à laquelle Yaqout a aussi fait quelques emprunts. — L'ouvrage de M. Heer est avant tout un travail de patience, dans lequel il a disséminé quelques remarques critiques qui ne sont pas à dédaigner. — J.-B. C.

— M. Henri GELZER vient de faire mettre en vente à la librairie Hinrichs, à Leipzig, un volume intitulé *Sextus Julius Africanus und die Byzantinische Chronographie* (in-8°, pp. 283 et 500; prix : 12 marks). En réalité, il n'y a de nouveau dans cet ouvrage que la couverture et les soixante dernières pages. La première partie (pp. 1-283) intitulée : *Chronographie de Julius Africanus*, a paru en 1880; la première section de la seconde partie (pp. 1-425) a paru en 1885 ; l'une et l'autre à la librairie Teubner. L'auteur vient d'ajouter, sous forme d'Appendice, une seconde section à la seconde partie (pp. 429-500). Il y examine les rapports des chronographes syriens (Michel le Grand, Salomon de Bassora) et arméniens (Stephanos Asolik, Samuel d'Ani, Wardan le Grand, Mhithar d'Ayriwankh) avec Julius Africanus. La moitié de l'Appendice est consacré à Michel le Grand; mais l'auteur ne connaît le célèbre ouvrage historique de Michel que par la version arménienne qui n'est qu'un abrégé fort incomplet. Pour nous qui avons eu le loisir d'examiner l'original syriaque, nous pouvons affirmer que, quand l'édition de celui-ci aura été publiée, tout ce chapitre et plusieurs passages des autres parties du livre de M. Gelzer, devront être notablement modifiés et amplifiés comme il l'a d'ailleurs entrevu lui-même. — J.-B. C.

— La librairie G. Freytag de Leipzig a entrepris la publication d'une collection nouvelle de classiques grecs et latins. On sait que cette même maison a édité, dans ses dernières années, une *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum* qui, sous la direction de M. K. Schenkl, a obtenu un légitime succès. La Bibliotheca, avec préface et notes en latin, était primitivement une entreprise peut-être plus autrichienne qu'allemande. La collection nouvelle est proprement allemande; préfaces et notes sont rédigées en langue allemande; l'impression est en caractères allemands. On a voulu sans doute indiquer bien clairement par des signes extérieurs la différence des deux collections. Pour ce qui touche au fond, on peut dire que si la *Bibliotheca* avait un caractère scientifique très marqué, la collection allemande est, au contraire, conçue exclusivement au point de vue de l'enseignement des gymnases. Le premier volume de la collection contenait le livre XXVI de Tite-Live. Nous recevons aujourd'hui le quatrième et le cinquième, qui contiennent l'un le *Pro Corona* de Démosthène, l'autre la *Vie de Périclès*, par Plutarque. Le premier de ces ouvrages est édité par M. Anton STIK, le second, par M. Hermann SCHICKINGER. L'impression générale qui ressort pour nous de l'examen de ces deux éditions est que le but poursuivi, qui est de mettre le texte des auteurs anciens à la portée des élèves des gymnases, a été plutôt dépassé; ces éditions sont trop élémentaires. Les notes se bornent le plus souvent à la grammaire : elles sont très courtes, ce qui n'est pas un mal; mais elles ne vont souvent à rien moins qu'à supprimer tout effort de la part de l'élève; quelle est la valeur de notes comme celles-ci, *Vie de Périclès*, p. 9 : ἀφεικότων von ἀφίημι. — ἄκοντος αὐτοῦ = se invito? Les notes de ce genre, surtout celles dans lesquelles tout passage un peu difficile est traduit, sont vraiment trop nombreuses. Ajoutons enfin, pour bien faire connaître le caractère de ces éditions, que dans le Plutarque, plusieurs chapitres des passages qui ne se rattachent pas étroitement au sujet, ont été supprimés, enfin qu'à la fin de chaque ouvrage se trouve un court lexique. — Albert MARTIN.

— M. Siegfried REITER, dans la *Zeitschrift für die œsterreichischen Gymnasien*, 1898, p. 961-980, étudie le célèbre passage de l'*Antigone* de Sophocle, dans lequel l'amour maternel et l'amour conjugal sont sacrifiés à l'amour fraternel. Ce passage

est véritablement choquant pour nous. Gœthe avait exprimé le désir de voir un jour un philologue débarrasser de cette tache l'œuvre du grand tragique. Évidemment un tel appel ne pouvait pas n'être pas entendu. Ce n'est pas un philologue qui s'est levé à la voix de Gœthe, c'est une légion. Par un juste retour, une réaction était inévitable. Un savant français, M. H. Weil, s'est le premier demandé si nous avions vraiment le droit de retrancher du texte d'un poète un passage, par la seule raison que ce passage ne nous plaît pas; il a ensuite examiné les difficultés que présente ce texte et il a essayé de les résoudre. Il nous semble que le travail de M. R. n'apporte rien de bien nouveau après celui de M. Weil. Lui aussi défend l'authenticité du passage; mais, pour cela, il se borne à accepter au v. 904, la correction de Arndt, au v. 905, la correction de K. Winckelmann; celle-ci avait déjà été adoptée par M. Weil. M. R. a étudié avec soin les migrations de cette histoire; car on la retrouve dans divers pays, ce qui prouve, comme dit M. Weil, qu'elle charmait les anciens; c'est la partie intéressante de cet article; la critique que l'auteur fait des objections contre l'authenticité, indique de la compétence et du bon sens. — A. M.

— Sous le titre de *Die Spaltung des Patriarchats Aquileja*, M. Wilhelm Meyer, professeur à l'université de Gœttingue, a publié (dans les Mémoires de l'Académie de G., classe de philologie et d'histoire, nouvelle série, t. II, n° 6 et tirage à part, Berlin, Weidmann, 1898) un intéressant mémoire sur l'origine de la séparation du siège de S. Marc en deux patriarcats rivaux: celui d' « Aquilée » et celui de Grado. La Vénétie ne reconnut pas les décisions du synode œcuménique. Mais la conquête par les Lombards d'une partie de la province chassa le patriarche sur le territoire impérial, à Grado; un de ses successeurs se convertit à l'orthodoxie. Les Lombards répondirent en créant un siège d' « Aquilée » dans leur province. Quand, plus tard, le patriarche « lombard » abandonna aussi le schisme, l'unité de l'ancien patriarcat ne pouvait plus être rétablie. M. Meyer étudie ensuite la guerre que se firent les faussaires des deux partis, qui forgeaient avec courage des preuves de légitimité pour leurs patrons. — N. J.

— M. Rudolf Eckart présente au public, sous le titre un peu ambitieux de *Brauch und Sitte. — Gesammelte kulturhistorische Skizzen und Miscellen* (Oldenburg et Leipzig, Schulz.-Schwartz. Prix : M. 1,20, 80 pages), une douzaine d'articles généralement très courts sur les honneurs funèbres chez les païens et les chrétiens, les divertissements des corporations au moyen âge, les fous de cour, les charlatans et les filous au moyen âge, sur la discipline scolaire d'autrefois, sur l'éternuement, sur le nombre 7 et deux courtes nouvelles : un jugement vehmique au XVIII[e] siècle (Hebel conte la même histoire dans le *Schatzkæstlein*) et l'âme sans corps, légende populaire russe. On ne trouvera dans cet opuscule, d'ailleurs agréablement écrit, ni recherches personnelles, ni aperçus originaux, ni même des faits nouveaux. C'est un petit recueil d'anecdotes souvent amusantes qu'on a lues un peu partout et qu'on relit avec plaisir. — E. H. Bloch.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

8 — 20 février — 1899

Vercoullie, Lexique étymologique hollandais. — Cook, Glossaire des inscriptions araméennes. — Ben Sedira, Petite grammaire d'arabe littéral. — Schurz, La réorganisation militaire d'Hadrien. — Le P. Butler, L'histoire lausiaque de Palladius. — Piquet, Hartmann d'Aue. — Reymond, La sculpture florentine, II. — Rodolico, Les communes italiennes. — Comte de Moré, Mémoires, p. de Grandmaison. — Rouvet, les franchises municipales. — Mac Swiney de Mashonaglass, Les épées envoyées par les papes aux rois de Portugal. — Académie des inscriptions.

Beknopt Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Taal, door J. Vercoullie, professor in de Nederlandsche philologie, te Gent. Tweede uitgave. Gand et La Haye, 1898. In-8, xx-464 pp.

L'auteur de ce livre se fait une très haute idée des exigences d'un lexique étymologique. Selon lui (p. xj), un étymologiste n'a accompli que la moitié de sa tâche, lorsqu'il s'est borné à écrire, comme par exemple M. Kluge : « L'allemand *karte* est emprunté au français *(carte).* » Il doit poursuivre le fr. *carte* jusqu'à ses antécédents les plus lointains, remonter au lat. *charta*, de là au gr. χάρτης, et du grec à l'égyptien. Mieux eût valu dire que l'un et l'autre système se peut défendre Le second a incontestablement l'avantage d'offrir au lecteur, outre l'étymologie hollandaise, une ample collection de dérivations romanes, grecques, hébraïques, arabes, et de le dispenser de chercher dans les recueils spéciaux ces notions complémentaires. Mais, sans compter que l'application de ce procédé à une langue surchargée d'emprunts grossirait démesurément le dictionnaire en l'encombrant d'éléments parasites, l'extrême concision qu'elle nécessite amène d'inévitables amphibologies, qui peuvent induire en erreur un consultant à demi éclairé. M. Vercoullie, par exemple, croit-il être exact en enseignant (sous *bisschop*) que gr. ἐπίσκοπος vient du gr. σκέπτεσθαι? Il sait bien que non, que σκέπτομαι n'eût pu donner que *σκεπτητήρ, et que σκοπός est immédiatement construit sur la racine *skep*. Ici, l'erreur n'est que dans les termes, mais ailleurs elle est dans la pensée même ; car le plus estimable des indogermanistes ne saurait prétendre à une critique encyclopédique, et l'on ne s'étonnera donc point trop de voir M. V. rééditer (sous *bakelaar*) l'antique jeu de mots *bacca lauri* qu'il prend au sérieux.

Il paraît même s'être aperçu de l'impossibilité de demeurer partout conséquent avec son principe : il enseigne bien que *fraas* « collerette » est emprunté au fr. *fraise*, mais omet d'ajouter que ce col blanc et plissé doit son nom à celui de la « fraise de veau ».

L'exactitude générale des notions étymologiques de l'auteur nous étant garantie, tant par son propre savoir que par la valeur des ouvrages de MM. Skeat et Kluge qu'il a nécessairement pris pour guides, on se bornera à lui signaler quelques incorrections de détail, presque toutes peu graves, mais trop nombreuses, surtout pour une seconde édition. — *Aap*. C'est avec surprise qu'on voit citer un celt. *apa* « singe » : quelle peut bien être l'autorité d'une forme gaélique contenant un *p*, emprunt trop évident à l'anglais [1] ? Et puis que signifie le mot « celtique » ? M. V. l'emploie à toutes fins : ici, il désigne le gaélique ; sous *leeuwerijk*, le gaulois ; sous *derde*, le cymrique ; ailleurs, le breton. Jamais on ne s'entendra, si l'on ne réserve le terme « celtique » aux formes communes à marquer d'un astérisque. — *Baars*. La « perche » (poisson) s'appelle en lat. *perca*, et non *pertica*. — *Biest*. Lire sk. *pîyûsha* (quatre fautes en un seul mot [2]). — *Bloesem*. Lire angl. *blossom*. — *Bodem*. Les mots letto-slaves, cités sous cette rubrique, n'y ont absolument que faire (voir Prellwitz s. v. θάπτω). — *Broeien*. Le *b* germanique ne vient pas d'un *p* primitif [3] : cf. cymr. *brwd* « ardent ». — *Duim*. Sk. *taumi* « je suis fort », n'est qu'une forme théorique. — *Elefant*. Lire gr. ἐλέφας. — *Elf*. Il faut une forte dose de foi pour croire que la seconde syllabe de *ain-lif* représente le nombre « dix », le *d* changé en *l* et la palatale de δέκα aboutissant à l'*f*. — *Ent*. Lat. *imputâre* « enter » remonte à ἐμφυτεύειν par emprunt. — *Flintglas* Gr. πλίνθος, signifie « brique », et non « pierre ». — *Gaffel*. L'article est si laconique qu'on pourrait croire

1. La phonétique même élémentaire de ce domaine paraît au surplus peu familière à l'auteur. Comment conçoit-il que le germ. *pot* soit emprunté au celtique ? Le gaél. *poit*, qu'il cite, contredit un celt. * *quoto-*, seul possible comme primitif du brittonique *pot*. Il faudrait donc que le gaélique, aussi bien que le germanique et le roman, fût emprunté au cymrique ou au breton. Cela n'est pas impossible, mais encore ne le dit-il pas : il semble croire qu'un *p* gaélique peut répondre à un *p* brittonique. Par une raison analogue, il est peu vraisemblable que (sous *vink*) le nom germanique et roman du pinson vienne du celtique.

2. L'orthographe sanscrite de M. V. est en général détestable et je n'en donnerai que quelques échantillons : non seulement il y a laissé subsister de nombreuses erreurs typographiques ; non seulement il néglige souvent de distinguer les lettres pointées (cérébrales), ce qui, pour certains mots (*nîḍa*, sous *nest*, etc.), supprime la concordance phonétique ; mais il semble y omettre de parti pris l'accent et la quantité, alors pourtant que dans les transcriptions d'autres langues, il use de lettres à accents aigus et circonflexes. Il n'est d'ailleurs pas plus scrupuleux en fait de quantité latine : il écrit *ligurio* (sous *lekker*), *luna* (sous *licht*), *pavi* (sous *voeden*), *pes* (sous *voet*) et ainsi de suite. Est-ce aussi un système ? Il serait étrange. Mais alors pourquoi écrire *rēx*, sous *rijk*, p. 238 ?

3. L'auteur admet aussi cette concordance, tout anormale qu'elle est, pour *bruid* « fiancée » ; il eût mieux fait d'imiter la réserve de M. Kluge.

que sk. *gábhasti* signifie « fourchette » ou « gibet ». — *Gansch* « entier ». On aurait pu indiquer le rapprochement de l'albanais *jithe*.— *Gerst*. Restituer le gr. χριθή en * *christhé*, c'est ne rien faire comprendre à la disparition de l'*s* avec allongement compensatoire [1]. — *God*. L'auteur confond la racine *hu* « offrir des libations » avec la racine *hû* « invoquer » : la première seule est en cause. — *Haan*. C'est en vain que j'ai cherché le sk. *kankani*. — *Hand* existe parfaitement en dehors du germanique, puisqu'une des formes possibles du nombre « dix » en indo-européen est * *komtús*. — *Hebben*. L'intolérable racine *khabh*, si tant est que l'auteur y tînt si fort, méritait au moins un point d'interrogation. En fait, elle n'a aucun support : pourquoi donc s'obstiner à faire de *habêre* et *haben* un seul et même mot ? bien des termes se ressemblent extérieurement, qui n'ont entre eux aucun lien étymologique [2]. — *Hemel* « ciel » n'a rien à voir à *hemd* « chemise » : c'est le grec χμέλ-εθρο-ν « toit ». — *Heuker* « colporteur » : l'anglais *hawker* est emprunté au néerlandais. — *Hikken* « hoquet » : le mot anglais est *hiccough*. — *Hoer* « courtisane » : pourquoi omettre le rapprochement très plausible du lat. *câra* « maîtresse » ? — *Januari*. C'est bien mal faire connaître Janus que de le définir « le dieu des portes ». — *Juk*. Lire lituanien *jùngas*. — *Kabinet*. Il n'y a pas de celt. *caban*, mais un bas-lat. *capanna*. — *Klein* est un mot parfaitement distinct de *rein*, non seulement parce qu'il n'y a aucune raison pour que le *k* soit demeuré « onverschoven », mais encore parce que les langues européennes ne confondent pas l'*r* et l'*l*. — *Ktink*. Le mot français est *clenche* et non *clinche*. — *Knorhaan* « grondin » (le poisson qui ronfle, gronde, corne, au moment où on le tire de l'eau) : rapprocher son nom breton *korn*. — *Koo͡zen*. Il est bien douteux que fr *causer* vienne de l'allemand. — *Luid*. Lat. *glôria* n'est pas * *clôsia*, qui n'explique pas la dérivation, mais * *klew-es-ia* = sk. *çrav-as-yâ*. — *Luis* « pou » n'est pas exclusivement germanique et se retrouve en celte (br, *laouen*, etc.) — *Maagd* Lire br. *mével* « valet », et non *meuel*. — *Made*. L'anglais *mad* ne signifie que « fou » : c'est *moth* qu'il fallait citer ici. — *Mandarijn*. La vrai source est toujours sk. *mantrin* « conseiller », venu par le malais et le portugais : c'est l'étymologie populaire qui a rapproché le mot du verbe roman *mandar*. — *Meer*. Il faudrait dire que l'anglais *mere* ne signifie plus que « lac ». — *Nacht*. Lire gr. νυκτ-ός [3]. — *Neet*. Ajouter cymr. *nedd* et br. *né͡z*

---

1. M. V. a beaucoup de ces négligences en chronologie phonétique : sous *wolf*, il écrit sans sourciller « lat. *lupus* =* *luquus*, et ne songe pas que cette dernière forme, si jamais elle a existé, n'a pu être que * *luquos*.

2. Notamment *schijten* et sa traduction française. M. V. la croit bonnement empruntée au germanique. Point du tout : le verbe français est le représentant phonétique exact du lat. *cacâre*. Sous *hoofd* aussi, sk. *kapâla* et lat. *caput* sont, à mon avis, indûment tenus pour identiques : cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, pp. 250 et 252 i. n.

3. Et de même, sous *sneeuw*, νίφα, et non νῖφα, qui pèche à la fois contre l'accent et la quantité : il est inadmissible que le grec soit maltraité de la sorte.

« lentes » = vieil-irl. *sned*, qui attestent un thème plus complet * *sknid*. — *Noot* « noix » : rien n'autorise à en rapprocher le lat. *nux*. — *Oonen* « agneler » : le vieux-slavon « agneau » est *jagne* avec *e* nasal. — *Perk* « parc » : le mot n'est roman et « celtique » que par emprunt (br. *park*, et non *parmg* « champ » !) ; il est sûrement germanique d'origine, cf. Skeat s. v. *park*. — *Pink* « kleine vinger » : je ne connais pas de mot br. *pinc* « coup » ; et d'ailleurs que vient-il faire sous cette rubrique? — *Puffen* Un « gaélique » *pwff* est légèrement invraisemblable. — *Room* « crème ». Tout l'article est à refaire : il n'y a pas de lat. *sumen* (sic) dans un autre sens que celui de « tétine de truie », ni de br. *hufen*, mais un cymr. *hyfen* « crème », que M. Ernault a rapproché de l'allemand *seim* « mucilage ». — *Schaap* « mouton » : un germ. * *skêp*- suppose * *skêq*-, et non * *skêk*-. — *Schuur*. Le fr. *écurie* = *escuierie* n'a rien de germanique. — *Sluipen*. Il n'y a plus de mot allemand actuel *schliefen*. — *Tand*. Pourquoi rapprocher sk. *dánta* plutôt que sk. *dánt*- qui est l'exact équivalent? De plus, la longue anglo-saxonne n'est pas marquée. — *Terug*. Lire all. *zurück*. — *U*. Lire sk. *yuvám* du . *yûyám* pl. et *yushmán* acc. pl. — *Vernis*. La dérivation *vitrum a videndo* n'est que spécieuse : bien avant de désigner le verre (bleu verdâtre) des anciens, *vitrum* était le nom de la plante tinctoriale (la guède) qui fournissait cette nuance. — *Vet*. Le correspondant du gr. πίων est sk. *pîván*, et non *pîná*. — *Vla*. Sur quoi se fonde M. V. pour interpréter lat. *Plautus* par « pied-plat »? — *Vonk* « étincelle » : l'étymologie est bien connue ; un radical proethnique * *pu-ng*- n'est autre chose que le thème des cas obliques de l'hétéroclite primitif dont le nominatif est représenté par le gr. πῦρ. — *Wiel*. L'ags. *hweohl* a l'*e* bref, et *hwéol* seul l'*é* long. — *Wortel*. Le gr. ῥάδιξ, qui a l'α bref, n'est pas identique au lat. *râdîx*. — *Zon*. Lire sk. *sûrya*. — *Zuster*, lit. *sesu*. Faute de l'*u* surmonté d'*o*, caractère lituanien peu commun dans les imprimeries, mieux vaut encore transcrire par *u* tout court que par *u* surmonté du signe de brévité qui est dans l'espèce un non-sens.

J'aurais pu multiplier ces observations. Ceux-là seuls en prendraient du livre une opinion défavorable, qui oublieraient qu'elles se répartissent sur 343 pages en très petit texte [1], ou qui ignoreraient les immenses difficultés, matérielles et autres, de toute entreprise lexicographique, à plus forte raison si elle se complique d'étymologie. En somme, M. Vercoullie a fait œuvre utile pour l'enseignement supérieur des Pays-Bas et de la Belgique et pour les germanistes de tous pays [2].

V. Henry.

1. Les pp. 344-391 sont consacrées à une classification très consciencieuse des mots néerlandais, suivant qu'ils appartiennent au néerlandais seul, ou au bas-allemand, ou au germanique-occidental, ou au pangermanique, ou à l'indo-européen, ou qu'ils sont empruntés à d'autres idiomes. Les pp. 392-464 contiennent les index.

2. Le soin qu'a pris l'auteur de réunir l'information la plus vaste possible, lui a

Stanley A. Cook. **A Glossary of the Aramaic Inscriptions.** Cambridge, University Press, 1898. VIII-127 pp., in-8, 7 sh. 6 d.

Ce travail, fait avec soin et conscience, n'a qu'un tort, et un tort dont on ne saurait rendre l'auteur responsable, c'est de venir presqu'en même temps que le *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik* de M. Lidzbarski, où la même matière est traitée sur un plan beaucoup plus vaste, et, comme le montre une comparaison rapide, avec une évidente supériorité de méthode et d'expérience. Il faut, néanmoins, savoir gré à M Cook de la patience vraiment méritoire avec laquelle il a dépouillé les deux premiers fascicules de la partie II du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, le recueil des inscriptions palmyréniennes de M. de Vogüé, celui des inscriptions sinaïtiques de M. Euting, etc., et les principaux documents de l'épigraphie araméenne épars dans diverses publications. N'était cette coïncidence, le glossaire de M. C. était appelé assurément à rendre aux études araméennes le même service que le glossaire phénicien de M. Bloch a rendu, pendant sept ans, à une autre branche de l'épigraphie sémitique, avant de se voir, lui aussi, supplanté par le Manuel de M. Lidzbarski.

M.C. est généralement bien informé sur la matière qu'il traite et il fait preuve de solides qualités d'aramaïsant. Il est surtout au courant des résultats de la science allemande, pour laquelle il semble avoir une prédilection marquée; il est visiblement moins familier avec ceux de l'école française, qui, cependant, ont sur ce terrain une certaine importance. Il lui arrive même, plus d'une fois, sur des points où les savants allemands n'ont fait qu'accepter des conclusions dues à des savants français, de s'appuyer de préférence sur l'autorité des premiers; le « made in germany » est une marque de fabrique qui a pour lui une attraction particulière. Cette confiance trop exclusive lui joue, d'ailleurs, quelques mauvais tours; par exemple, quand il accepte pour argent comptant l'interprétation inadmissible de l'inscription nabatéenne de Canatha par M. Sachau, ou lorsque, dans un appendice de deux pages, il enregistre, sans les passer prudemment au crible de la critique, les noms et mots palmyréniens empruntés aux travaux de M. D. H. Müller, travaux si sujets à caution comme l'a bien montré récemment M l'abbé Chabot. On pourrait aussi, çà et là, relever bon nombre d'inadvertances et d'erreurs, par exemple le maintien dans le panthéon nabatéen des prétendus dieux *Kaçiou* et *Taimai*; et là M. C. est d'autant moins excusable que c'est une de ses autorités favorites, M. Nœldeke, qui a eu le mérite de démontrer que ces noms étaient de simples noms de personnes. Il y a aussi pas mal d'omissions regrettables : telle est celle du groupe d'inscriptions palmy-

---

permis de donner l'étymologie, fort vraisemblable, de mots déclarés d'origine inconnue jusque dans le Dictionnaire Hatzfeld, par exemple *cantine* (sous *winkel*) et *estaminet*.

réniennes publiées, il y a quelques années [1], par l'auteur de ce compte rendu, inscriptions qui auraient enrichi le glossaire de M. C de quantité de noms et de mots qu'on y cherche vainement.

Malgré ces réserves et la concurrence redoutable que va lui faire le manuel de M. Lidzbarski, je crois qu'il sera toujours utile de consulter le petit glossaire de M. Cook.

Clermont-Ganneau.

Petite Grammaire d'arabe littéral, par Belkassem Ben Sedira, professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger. Alger, Jourdan, 1898, 1 vol. in-8 de xxvii-510 pp.

Malgré son titre modeste, cet ouvrage est appelé à rendre de très sérieux services aux jeunes arabisants d'Algérie. L'auteur, M. Ben Sedira, s'est inspiré des travaux de Silvestre de Sacy et de grammairiens plus modernes, tels que Caspari et le P. Donat Vernier, et il a résumé avec précision tout ce que les étudiants doivent connaître pour aborder la lecture des textes arabes. Les discussions purement spéculatives ont été bannies, et l'esprit pratique qui domine le livre se révèle dans le parallèle sans cesse établi entre la langue orale et la langue écrite. La distinction entre ces deux formes de l'arabe est nettement établie. C'est encore aujourd'hui un préjugé trop répandu que celui qui rabaisse l'arabe oral ou usuel au rang d'un patois informe, échappant à toute règle précise, et dénaturé par une surabondance de termes étrangers ; la dénomination d'arabe vulgaire qui lui fut donnée à l'origine des études orientales en Europe et que la tradition conserve avec une piété digne d'un meilleur objet, n'a pas peu contribué à propager cette idée fausse. Par contre, la renommée de l'arabe littéral a profité de l'abaissement de son rival, et certains novateurs, comprenant mal la valeur exacte de l'appellation créée par leurs devanciers, l'ont décoré du titre souvent immérité d'arabe littéraire, et ont affecté pour l'autre un dédain vraiment excessif. La préface de M. Ben Sedira fait bonne justice de ces erreurs ; elle indique fort à propos que l'arabe usuel ou vulgaire n'est que la forme simple, tandis que l'arabe littéral est la forme perfectionnée d'un même langage. A merveille ! Voilà qui est conforme à la saine observation des faits et qui nous transporte bien loin de la théorie traditionnelle qui veut considérer l'arabe vulgaire comme une corruption de l'arabe littéral. Il faut bien songer, en effet, qu'une corruption n'est jamais ni méthodique, ni étendue ; là où il y a méthode, il y a aussi perfectionnement, car on ne conçoit pas qu'un peuple s'ingénie à détériorer ses outils intellectuels. En outre, il est aussi difficile de faire admettre par tous une forme cor-

1. *Études d'Archéologie Orientale*, vol. I, p. 107 et suiv., vol. II, 60 et suiv., 93 et suiv., 103 et suiv.

rompue du langage qu'une forme perfectionnée et savante ; de telle sorte qu'on ne saurait expliquer comment les tribus arabes du Maghreb en sont arrivées à parler un idiome si uniforme au milieu des querelles constantes qui les agitaient, tandis que les diverses régions de la France n'ont pas encore réalisé cette unité de la langue populaire, malgré l'influence séculaire des Académies, des corps savants, des théâtres, des livres, des journaux même. N'est-il pas de toute évidence que la première langue du peuple arabe est celle que l'usage oral a conservée, et que les raffinés ont perfectionnée en la dotant d'une morphologie plus subtile et d'une syntaxe plus sévère ? Ainsi s'est formé l'arabe littéral, type secondaire et non primitif, que l'on a trop souvent voulu présenter comme la forme originelle. Cette réhabilitation de l'arabe vulgaire évitera sans doute à bien des gens les déceptions qui attendent ceux qui, trompés par les mots, croient pouvoir se rendre maîtres, sans coup férir, d'un idiome particulièrement difficile.

En ce qui concerne le verbe, la plus importante des parties du discours, l'ordre logique, conforme, d'ailleurs, à la tradition arabe, a été respecté : la conjugaison commence par la 3ᵉ personne. C'est qu'il convient, en grammaire, d'aller du simple au composé, et la 3ᵉ personne du masculin singulier, ne contenant que la racine, est le vrai point de départ des flexions verbales. Quelques auteurs, dans le but de faciliter l'étude, ont cru devoir revenir à l'ordre français ; mais l'expérience prouve l'inutilité d'un pareil changement dont le seul résultat est de cacher aux yeux de l'étudiant le principe même de la dérivation.

L'ouvrage se termine par un exposé succinct des règles de la métrique jusqu'ici fort négligée en Algérie. Cette partie sera du plus grand secours pour le déchiffrement des textes ; car si, en arabe comme en toute autre langue, la prosodie sert souvent à rectifier les erreurs des copistes, elle permet aussi, en l'absence de toute incorrection, de donner à certains mots la vocalisation convenable.

Aux divers mérites de ce livre s'ajoute une excellente disposition typographique qui a l'avantage d'épargner aux yeux toute lassitude. Le zèle et la parfaite compétence que l'éditeur Jourdan met au service des impressions orientales lui ont permis, une fois encore, de satisfaire les plus délicats.

E. Colin.

W. Schurz. **Die Militærreorganisation Hadrians.** Leipzig, 1898, in-4, 2 fascicules, chez Teubner.

M. Schurz a étudié dans deux programmes du gymnase de Gladbach la réorganisation militaire de l'empereur Hadrien. (On sait que ce prince a été le plus pacifique des souverains, mais que, plus que tout autre, il a appliqué la maxime : *si vis pacem, para bellum.*) Dans le premier

M. S. énumère les réformes apportées à la discipline ; il montre Hadrien s'occupant dans les détails du soldat ; inspectant ou faisant inspecter fréquemment les armes, les places fortes, les greniers de l'armée ; surveillant le commandement pour empêcher les abus ; assurant la responsabilité des tribuns ; établissant le recrutement régional; modifiant l'état civil des recrues, en ce sens que les citoyens romains ne se rencontrent plus désormais exclusivement dans les légions ; enfin tenant continuellement les hommes en haleine par des marches, des contre marches, des exercices de toute sorte. Le second, où les recherches de l'auteur portent plus spécialement sur la tactique, est presque entièrement consacré aux cavaliers et au rôle prédominant qu'ils semblent prendre alors : leur armement se transforme, les ennemis de Rome n'étant plus les mêmes qu'auparavant ; les manœuvres et le rôle de la cavalerie légionnaire en sont profondément modifiés et celle-ci tend à se rapprocher de plus en plus de la cavalerie auxiliaire. A la fin seulement de cette seconde dissertation apparaît l'infanterie. Quelques pages sont consacrées à la formation en phalange dont il est question à cette date dans les auteurs. M. S. démontre qu'il ne faut pas voir là une innovation d'Hadrien et que ce prince se contenta d'introduire dans l'ordre de marche et de combat — qui n'est que l'ancienne formation par cohortes rajeunie — les modifications nécessitées par les besoins d'un armement plus moderne.

Il est inutile de dire que dans tout cela il y a quantité d'observations fort instructives ; c'est la première fois que le sujet est sérieusement abordé. Mais — et ceci est la faute du sujet, non de l'auteur — les développements reposent sur des fondements insuffisants. M. Schurz se base surtout sur la *Tactique* d'Arrien, ouvrage fort utile pour la cavalerie, sur un autre traité du même auteur, qui nous dépeint un cas particulier et un corps d'armée spécial, et sur le discours d'Hadrien aux troupes de Lambèse, texte très mutilé et qui donne lieu à des restitutions discutables. En outre, pour essayer d'en tirer quelque lumière sur l'état intermédiaire des choses, il se reporte au traité de Végèce qui ne touche que par allusion à l'époque des Antonins et à quelques autres textes antérieurs ou postérieurs à l'époque même d'Hadrien. Des inscriptions, dont l'étude comparative aurait pu apporter quelque lumière et des monuments figurés il n'est guère fait mention. J'ajouterai que l'auteur ne reste pas toujours, ce me semble, dans les limites que recommandent la prudence et la sobriété scientifiques. Je n'en veux qu'un exemple. Dosithée raconte l'anecdote suivante : Hadrien assiste à un conseil de revision ; il a affaire à un volontaire qui veut servir chez les prétoriens. « Quelle taille as-tu ? dit l'empereur ? Cinq pieds et demi, répond le soldat. C'est bien, reprend le prince ; entre d'abord dans les cohortes urbaines et, si tu es sage, tu passeras de là dans la garde prétorienne. » De là M. Schurz conclut que pour les troupes spéciales il n'y avait pas de règles absolues relativement à la taille, que cependant,

comme le prouve un passage du discours d'Hadrien aux troupes de Lambèse — et je ne vois pas qu'il le prouve — on tenait compte de la taille et de la tournure, ce que Végèce, d'ailleurs, indique pour son temps : mais que, en tout cas, l'empereur faisait entrer aussi en ligne l'aptitude au service et qu'il n'aurait jamais eu l'idée que caressait Néron de se faire une phalange d'hommes hauts de six pieds. Y a-t-il vraiment tout cela dans le passage de Dosithée ?

R. CAGNAT.

The Lausiac history of Palladius by dom Cuthbert BUTLER. (Texts and Studies, VI, n° 1) ; Cambridge, at the University Press, 1898 ; XIV-297 pp., in-8. Prix : 7 sh. 6 d.

La faveur revient à l'histoire du monachisme égyptien. Après le livre encore tout récent de M. Grützmacher sur Pakhome, M. Ladeuze a repris dans un bon travail les diverses questions relatives à Pakhome et à Schenoudi et a fait évanouir sur ce point l'hypothèse de sources primitives coptes, trop légèrement acceptée par son devancier [1]. D'autre part, quelques-uns des problèmes qui se rattachent au nom de Palladius étaient étudiés à nouveau par M. Preuschen et recevaient en partie leur solution [2]. Dans le livre du P. Butler, il s'agit encore de Palladius, mais de l'Histoire lausiaque, et non plus de l'*Historia monachorum*. C'est la préface de l'édition que prépare l'auteur pour la même collection des *Texts and Studies* ; elle nous est un gage de la conscience et de la solidité de cette publication future.

Le livre du P. B. est divisé en deux parties : Critique textuelle, Critique historique. L'Histoire lausiaque et surtout connue par les traductions latines. Celle que l'on considère comme représentant l'œuvre authentique de Palladius forme le livre VIII des *Vitae Patrum* de Rosweyde. Une autre version plus courte, publiée en appendice sous le titre de *Paradisus Heraclidis*, passe pour un abrégé. Le P. B. renverse le rapport établi entre ces deux textes. C'est le dernier texte qui représente l'œuvre authentique. Le livre VIII des *Vitae Patrum* est une combinaison de l'Histoire lausiaque, ainsi définie, et de l'*Historia monachorum*. Comme le texte de l'appendice correspond au grec de Meursius et à la première version syriaque, on a là trois représentants du livre original. Ainsi le P. B arrive à quelques-unes des conclusions de Tillemont qui, sur d'autres points,

1. *Étude sur le cénobitisme pakhomien pendant le IVe siècle et la première moitié du Ve*; Louvain et Paris, 1898 Dans la deuxième et la troisième parties de cet ouvrage, M. Ladeuze entre dans d'intéressants détails sur l'histoire et l'organisation des monastères pakhomiens. Il complète et précise ainsi les indications forcément abrégées du P. Butler, dont le livre a d'ailleurs paru quelques mois après le sien.

2. Voir l'article de M. J.-B. Chabot, *Revue critique*, 1898, II, 167.

malheureusement, avait été égaré par une fausse idée des rapports de l'*Historia monachorum* avec Rufin. Accessoirement, le P. B. démontre que l'une des conclusions de M. Preuschen est fausse. Le texte primitif de l'*Historia monachorum* est le grec et Rufin a fait seulement œuvre de traducteur. On trouve dans le grec des antithèses, des expressions techniques, des termes propres et précis qui sont affaiblis et paraphrasés en latin. Ainsi, dans sept passages Ἕλληνες désigne les païens. Le mot est traduit par *gentiles*, *Aegyptii*, ou *eos qui caerimoniis daemoniacis agebantur*. Nombre d'allusions à des passages bibliques ont été remplacées dans le latin par des citations formelles, parfois alléguées à tort. Un des détails les plus probants est le jeu de mots Ἀπολλῶ, ἀπολῶ, διά σου..., détruit dans le texte latin : *Apolloni, per te perdam*... La démonstration de P. B. paraît inattaquable. Une autre question critique est celle des sources littéraires de Palladius. Il n'a pas de peine, quoiqu'il le fasse plus longuement qu'il ne convient, à écarter l'hypothèse de sources coptes. Les documents de ce genre, pour lesquels on a réclamé depuis quelque temps un rôle prépondérant, ont apporté plus d'encombrement que de lumière. Ce sont d'ordinaire des remaniements sans valeur. Il n'y a pas davantage lieu de penser que Palladius a utilisé des sources grecques. L'hypothèse de Lucius notamment, d'une source commune à Palladius, Sozomène et Rufin ne peut être acceptée.

La deuxième partie du livre montre que les sources de l'histoire du monachisme, l'*Historia monachorum*, l'Histoire lausiaque, Cassien, la vie de saint Antoine, les *Apophthegmata patrum*, sont des documents sérieux et de bon aloi. Le merveilleux de ces récits ne saurait arrêter : il témoigne vraiment d'un état d'esprit commun à tout le monde antique. Il est curieux de voir le P. Butler se rencontrer avec M. Holl, par exemple, dans l'appréciation favorable de la vie de saint Antoine. Il ne reste plus rien du scepticisme de Weingarten et de ses disciples. D'après ces documents auxquels on a rendu leur valeur, le P. B. caractérise le monachisme ancien, d'abord semi-érémitique avec saint Antoine, puis cénobitique avec saint Pakhôme. L'esprit qui anime cette institution sous ses deux formes est un esprit d'individualisme étroit. L'effort de chacun pour surpasser tous les autres est le caractère distinctif des moines de Nitrie. On le retrouve, plus ou moins dominant, dans toutes les créations monastiques de l'Occident avant saint Benoît. Saint Benoît a changé profondément la nature même du monachisme chrétien en subordonnant l'individu à la communauté.

Le P. Butler est le premier collaborateur catholique des *Text and Studies*. Son ouvrage ne déparera pas cette savante et précieuse collection.

Paul Lejay.

F. PIQUET. **Étude sur Hartmann d'Aue**. Paris, E. Leroux, 1898. In-8, 388 p.

La thèse de doctorat de M. Piquet sur l'œuvre de Hartmann d'Aue est un livre solide et consciencieux qui permet au lecteur français de s'orienter commodément et de se faire lui-même une opinion raisonnée sur toutes les questions concernant la vie, la personnalité et l'œuvre du célèbre chevalier poète allemand. Le premier chapitre est un résumé des rares et très incertaines données que nous avons sur la vie d'Hartmann ; M. P. se range à l'hypothèse généralement admise que Hartmann est né en Souabe à Obernau sur le Neckar et qu'il était *ministériel* au service des seigneurs d'Aue. — Dans les chap. II et III M. P. traite de Hartmann poète lyrique *(Lieder* et *Büchlein)*; nous partageons son scepticisme à l'endroit des conclusions qu'on a souvent voulu tirer de ses poésies amoureuses pour sa vie sentimentale, et nous y voyons avec M. P. de la « littérature » plutôt qu'une confession de sentiments « vécus ». — Le chap. IV traite des poèmes arthuriens de Hartmann *Erec* et *Iwein* que M. P. analyse en détail, qu'il étudie au point de vue de leurs sources et qu'il compare minutieusement avec les poèmes originaux de Chrétien de Troyes. Dans la question des poèmes arthuriens il se range du côté de M. Gaston Paris contre MM. Fœrster et Golther; il admet que la légende d'Erec et d'Ivain est réellement d'origine celtique, que Chrétien a eu pour source des contes issus de cette tradition celtique, et que le *Mabinogi* de Geraint n'est pas une adaptation de l'*Erec* de Chrétien, mais que Hartmann, Chrétien et l'auteur du *Mabinogi* ont puisé l'un comme l'autre à un même poème primitif perdu. De la comparaison instituée par M. P. entre Hartmann et Chrétien résulte, d'après lui, la preuve de la supériorité du conteur français sur son imitateur allemand, supériorité jusqu'alors déniée le plus souvent par la critique allemande encore que récemment MM. Fœrster et Golther p. ex. aient fortement incliné vers cette opinion. — Les chap. V et VI sont consacrés aux poèmes d'inspiration religieuse de Hartmann, *Grégoire* et le *Pauvre Henri*. — Le chap. VII traite de Hartmann écrivain. C'est la partie du volume sur laquelle je ferais le plus de réserves. Je ne comprends pas trop l'intérêt qu'il peut y avoir à traiter de la langue et de la métrique de Hartmann en une dizaine de pages : c'est trop ou trop peu ; M. P. a écrit ce chapitre, je pense, par désir d'être autant que possible « complet » sur Hartmann d'Aue, il me paraît qu'il est bien élémentaire pour les philologues, bien aride et peu intéressant pour ceux qui ne s'occupent pas des questions de langue et de métrique. J'aurais, de même, fondu le chapitre VIII « Les qualités du poète », soit avec le chapitre I soit avec le très intéressant chapitre IX, « La société chevaleresque d'après Hartmann », qui termine l'étude de M. P. — Sur ce dernier chapitre et sur la chronologie des poèmes arthuriens (ch. IV, 5e partie) je voudrais présenter quelques observations un peu plus détaillées.

L'une des parties les plus neuves de la thèse de M. P. est le chapitre où il essaye de démontrer que, contrairement à l'opinion généralement reçue, *Iwein* est antérieur à *Erec*. S'il est évident qu'en pareille matière il est difficile sinon impossible d'arriver à une certitude complète, il n'en est pas moins utile de grouper d'une manière systématique (comme l'a fait M. P.) tous les arguments en faveur d'une hypothèse possible. A ce titre en tout cas ce chapitre restera intéressant même si la critique n'en admettait pas définitivement les conclusions. Peut-être bien M. P. a-t-il estimé parfois un peu au-dessous de leur valeur les arguments allégués en faveur de l'antériorité d'*Erec*. Il invoque p. ex. pour justifier son hypothèse le fait qu'*Erec* est plus librement traduit du français qu'*Iwein;* Hartmann se serait progressivement émancipé de ses originaux avec l'âge. Mais les faits s'expliquent au moins aussi bien dans l'hypothèse inverse : en traduisant *Erec* qui est une œuvre relativement imparfaite de Chrétien, Hartmann avec la présomption (souvent heureuse d'ailleurs) d'un débutant en aurait usé assez librement avec son original; lorsqu'ensuite il traduit *Ivain*, Hartmann assagi déjà, moins soucieux de démontrer son originalité et persuadé de la haute valeur du texte français, le serre de plus près; si enfin dans *Grégoire* il se montre de nouveau plus libre, le fait s'explique aisément car l'original français qu'il suivait était déjà vieilli et démodé au point de vue de la psychologie et des mœurs chevaleresques, ainsi que le montre M P. — L'allusion bien connue à *Erec* dans l'*Iwein* de Hartmann (p. 233) s'explique incontestablement mieux dans l'hypothèse de l'antériorité d'*Erec*. Il n'est assurément pas *impossible* que Hartmann ait fait allusion à l'*Erec* de Chrétien et non à sa traduction de ce poème; mais était-il bien naturel de sa part de supposer *chez ses lecteurs* la connaissance d'un poème français non traduit encore? Toute difficulté disparaît au contraire si nous admettons qu'*Iwein* est postérieur à *Erec*. — D'après le relevé de M. P. il y a dans *Erec* 61 mots étrangers, 36 dans *Iwein*, 12 dans *Grégoire*, 2 dans le *Pauvre Henri*. N'est-il pas naturel de voir dans ce fait un argument en faveur de l'antériorité d'*Erec* et de l'expliquer en admettant que Hartmann, dans son œuvre de début, a *outré* la mode qui autorisait l'usage des mots français, et cela pour faire montre de sa « courtoisie », puisqu'il est revenu, dans *Iwein* et dans ses autres œuvres, à un emploi plus modéré des mots étrangers. M. P. fait à la vérité remarquer que cet emploi devait être considéré au XII^e siècle comme une qualité et non comme un défaut; je veux bien : mais si Hartmann avait réellement considéré les mots français comme un *ornement*, il aurait trouvé moyen d'en introduire un plus grand nombre dans *Grégoire* et dans le *Pauvre Henri* bien que le sujet de ces deux poèmes se prêtât évidemment moins à l'emploi de mots étrangers. — M. P. affaiblit enfin par trop l'argument tiré, par les partisans de l'antériorité d'*Erec*, de la métrique de ce poème : ce n'est pas seulement au point de vue de la rime que *Erec* est moins parfait qu'*Iwein*, c'est aussi au point de vue de

la prosodie : Hartmann use, dans l'emploi des pieds de *une* et de *trois* syllabes, de plus de licences dans *Erec* que dans *Iwein*. Il est vrai que pour faire sentir la force de cet argument M. P. aurait été obligé d'exposer en détail toute la prosodie de Hartmann, ce qui l'eût mené bien loin. Il est juste aussi d'ajouter que, comme le fait remarquer M. P., le mauvais état dans lequel nous est parvenu le texte d'*Erec* explique peut-être en partie ces irrégularités et que nous ne pouvons attribuer, dans ces conditions, qu'une confiance très limitée aux critères tirés de la versification. Il n'en est pas moins vrai qu'en bonne méthode, le texte d'*Erec* étant une fois constitué conformément aux principes de la critique, on est en droit de raisonner sur ce texte *comme s'il était exact*, et que nous ne pouvons pas tenir pour absolument négligeables les résultats des recherches sur la métrique d'Erec, si aléatoires d'ailleurs qu'elles puissent être. — Je n'ai nullement la prétention d'infirmer par ces remarques beaucoup trop brèves et trop décousues les résultats de M. P. Je me borne à lui soumettre quelques points d'interrogation. Et j'ajoute que, après tout, l'essentiel n'est peut-être pas de savoir lequel des deux est antérieur, d'*Erec* ou d'*Iwein*, mais de démontrer que les deux poèmes sont l'un et l'autre antérieurs aux poèmes religieux de Hartmann. Ce point, très important pour l'intelligence de la personnalité de Hartmann, a été, je crois, définitivement mis hors de doute par M. P. Après son travail on renoncera, j'espère, une fois pour toutes à admettre contre toute vraisemblance psychologique que Hartmann, après avoir débuté par un poème mondain *(Erec)*, aurait continué par deux ouvrages d'inspiration religieuse *(Grégoire, Pauvre Henri)* pour revenir sur la fin de sa vie à un roman de chevalerie (*Iwein*).

Cette remarque nous amène au second point que je voulais examiner : quelle est la conception de la vie d'après Hartmann. M. P., dans un très intéressant chapitre de son livre, esquisse le tableau fort attrayant de la société chevaleresque d'après Hartmann. Je lui signalerai un inconvénient de la méthode d'exposition qu'il a employée. Pour nous décrire cette société il prend ses exemples presque indifféremment dans Chrétien, dans Hartmann, dans les contemporains et successeurs d'Hartmann, sans essayer de déterminer la part qui revient à chacun dans la constitution de cet idéal chevaleresque. Peut-être eût il été intéressant de définir d'abord quelle est la conception de la vie dans les poèmes de Chrétien de Troyes et en particulier dans *Erec* et *Ivain* ; de préciser ensuite en quoi Hartmann s'écarte de son modèle et se montre original (la comparaison précédemment faite par M. P. entre Chrétien et Hartmann nous montre que ce dernier s'éloigne du conteur français surtout par un plus grand souci de l'étiquette, de la courtoisie, des bienséances) ; de rechercher enfin quelles sont les raisons qui ont pu déterminer Hartmann à se séparer de Chrétien : peut-on constater chez lui à ce point de vue une influence de la poésie populaire ? (ce que je crois peu vraisemblable) ; ou au contraire Hartmann aurait-il transporté dans ses

romans de chevalerie quelques-unes des conventions et des formules des poètes lyriques contemporains ou antérieurs? Cela ne paraît pas impossible *a priori* d'après les observations mêmes de M. P. Hartmann ayant beaucoup emprunté dans ses poésies lyriques à divers *minnesinger* (p. 365 ss.), il eût été intéressant de voir si cette influence est aussi constatable sur ses poèmes épiques — et peut servir à expliquer les divergences entre l'idéal de Chrétien et celui de Hartmann. — D'autre part, après nous avoir montré l'idéal chevaleresque de Hartmann, il eût, je crois, été intéressant de nous montrer aussi en regard, son idéal religieux et ascétique tel qu'il ressort de *Grégoire* et du *Pauvre Henri*. M. P. a fort bien senti qu'il n'y a pas une unité parfaite dans l'âme et le caractère de Hartmann, qu'il est partagé entre ses tendances chevaleresques et religieuses, qu'il y a chez lui tout à la fois un coin de sensualisme mondain — au fond quelque peu « païen » — et aussi des sentiments ascétiques et pessimistes assez marqués. J'aurais souhaité qu'il eût essayé de creuser un peu plus, à ce point de vue, la psychologie de Hartmann. Il me semble que c'est la difficulté d'accorder le point de vue « païen » et le point de vue « chrétien » qui explique par ex. les contradictions signalées par M. P. (p. 322 s.) dans la conception de l'amour de Hartmann. Je me demande aussi si le souci de bienséance et de mesure qui caractérise Hartmann ne serait pas un effort à demi conscient pour accorder l'une avec l'autre ces deux tendances disparates. Et il me semble, enfin, qu'il faut admirer dans le *Pauvre Henri* la manière dont Hartmann a tenté — et dans une certaine mesure réussi — une conciliation poétique de ces deux instincts fondamentaux. M. P. nous a très bien montré que la jeune paysanne veut se dévouer pour son maître d'abord par piété, par mépris ascétique de la vie, mais aussi et surtout par amour; que d'autre part le pauvre Henri refuse, par des motifs analogues, d'accepter le sacrifice de la jeune fille. N'a-t-on pas le droit de voir dans ce récit un effort naïf et probablement presqu'inconscient du conteur pour accorder le point de vue « païen » et le point de vue « chrétien », pour montrer qu'au fond l'amour humain conduit parfois au même but que l'amour divin? — Mieux que personne M. P. qui s'est si profondément pénétré de la poésie et de la pensée de Hartmann, aurait pu tenter une analyse psychologique détaillée de cette âme à la fois naïve, semble-t-il, et aussi quelque peu complexe cependant. Peut-être a-t-il craint, en s'engageant dans cette voie, de quitter le domaine de la pure philologie. Toujours est-il que sa conclusion tout comme son chapitre sur « les qualités du poète » chez Hartmann nous apparaissent plutôt comme un résumé de faits positifs que comme un portrait en pied et bien vivant de Hartmann.

Il me reste en terminant à insister sur l'intérêt et la valeur du livre de M. Piquet. J'ai signalé ici quelques points où ma manière d'expliquer les faits ou de poser les problèmes diffère plus ou moins de la sienne. Je n'en finirais pas si je voulais d'autre part énumérer tout ce qui dans

son étude me paraît bien venu et de tout point réussi. C'est une œuvre impartiale et sincère, une utile contribution à l'histoire de la vieille littérature allemande, un chapitre curieux et instructif de l'histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne. Et nous ne doutons pas qu'elle obtienne, dans les deux pays, un succès mérité.

Henri LICHTENBERGER.

Marcel REYMOND. **La Sculpture florentine**, première moitié du xv[e] siècle. Florence, Alinari, 1898, gr. in-8, 242 pages.

Nous sommes un peu en retard pour parler du second volume de ce bel ouvrage, dont la première partie a déjà été signalée aux lecteurs de la *Revue Critique* (12 juillet 1897); mais le livre de M. Reymond n'est pas de ceux dont le succès tient à une mode passagère. C'est une œuvre que l'on ne refera pas de sitôt, et à laquelle seront obligés de recourir tous ceux qui, de près ou de loin, artistes, historiens ou simples amateurs, s'intéressent à l'histoire de l'art de la Renaissance.

D'après le plan primitif, le second volume devait embrasser tout le xv[e] siècle ; par la force des choses l'auteur et l'éditeur ont été amenés à consacrer deux volumes au siècle des Ghiberti, des Donatello, des della Robbia, des Mino et des Verrocchio. La division en deux volumes correspondra d'ailleurs à une division réelle que M. R. a parfaitement aperçue : entre les artistes qui ont vécu dans la première moitié du xv[e] siècle, et dont l'activité correspond assez exactement au gouvernement de Cosme de Médicis à Florence, et ceux qui, nés après 1400, ont été les contemporains et les protégés de Laurent le Magnifique, il y a des différences essentielles de pensée aussi bien que de style. Le volume que nous avons sous les yeux traite de la première génération des sculpteurs florentins, de ceux qui sont nés entre 1370 et 1400, Nanni di Banco, Jacopo della Quercia, Brunelleschi, Ghiberti, Donatello[1], Michelozzo et Luca della Robbia. C'est assez indiquer quel est l'intérêt de cette « première partie du xv[e] siècle » que nous présente aujourd'hui M. R.

Il n'est pas exagéré de dire que ce second volume est encore plus beau que le premier : l'exécution matérielle en est irréprochable, et le nombre des illustrations s'est élevé de cent cinquante environ à plus de deux cent vingt (dont cinq planches hors texte) ; et ce ne sont pas là, comme il arrive trop souvent, de simples embellissements destinés à plaire aux yeux seuls : les gravures sont disposées de façon à former un tout parfaitement homogène avec le texte qui les commente, et reçoit d'elles à son tour plus de clarté et de force. Ce texte lui-même nous paraît en

---

1. L'éditeur a mis en vente un nombre limité de tirages à part du long chapitre sur Donatello avec une belle reliure dans le style Renaissance.

progrès; M. R. s'y montre plus maître de sa pensée et de son style, sans rien perdre des qualités que son premier volume avait fait apprécier. C'est le même esprit méthodique et épris d'idées générales, la même préoccupation d'établir, par une pénétrante analyse des styles, la chronologie des œuvres, la même hardiesse dans l'hypothèse, qualités qui lui permettent, alors même qu'il ne force pas la conviction, de renouveler les questions les plus connues d'une façon parfois extrêmement heureuse.

Le lecteur n'attend pas que nous analysions, encore moins que nous discutions par le menu les divers chapitres si nourris dont se compose ce volume. Nous nous plaisons à constater que les idées générales, sur lesquelles M. R. ramène sans cesse l'attention, n'appellent pas les réserves que nous avons cru devoir formuler à propos de son premier volume; tout au plus pourrait-on remarquer que dans la détermination du style Renaissance et des éléments qui entrent dans la formation de ce style, question qui est comme le *leit-motiv* de tout l'ouvrage, M. R. s'attache à diminuer l'influence de l'antiquité ou à en faire ressortir les inconvénients avec une insistance qui surprendra quelques lecteurs[1].

Les chapitres essentiels sont ceux que l'auteur consacre à Ghibbrti, à Donatello, à Luca della Robbia. Nous y renvoyons le lecteur, il faut lire les pages relatives aux célèbres portes de Ghiberti, aux rondes d'enfants de Donatello, aux douces madones de Luca della Robbia; on y retrouve toute la sensibilité artistique dont M. R. avait déjà fait preuve en traitant du xiv siècle. Signalons plutôt le court chapitre sur Michelozzo : il est caractéristique. Michelozzo est surtout connu comme architecte; l'œuvre du sculpteur se réduit à peu de chose, et certains critiques affectent de croire que dans ses collaborations avec Donatello et Luca della Robbia il n'a eu qu'un rôle fort effacé. Telle n'est pas l'opinion de M. R. qui s'est ingénié à reconnaître sa main dans des œuvres

1. On relève dans l'Introduction (p. 12) un rapprochement entre les arts et les lettres qui est loin d'être probant : l'imitation de l'antiquité, en détournant les humanistes de la création d'œuvres nouvelles, aurait tué au xv siècle l'originalité des littérateurs italiens, comme elle tua celle des artistes un siècle plus tard : « le même fait entraîna les mêmes conséquences », et M. R. conclut de là que les sculpteurs du xv siècle n'ont pu s'inspirer de l'antiquité, puisqu'ils sont profondément originaux. — Mais il n'est pas exact que l'humanisme ait tari l'originalité des littérateurs italiens; il l'a renouvelée au contraire, et si pendant une ou deux générations la langue de Dante parut tomber en défaveur, il ne s'agit que d'une éclipse momentanée, d'une période d'apprentissage fructueux, durant laquelle furent préparés les chefs-d'œuvre d'un Arioste et d'un Machiavel. L'originalité devait donc prendre une éclatante revanche, et il ne faut pas oublier qu'avant d'exercer une influence délétère (à supposer que la décadence de l'Italie n'ait pas eu surtout des causes sociales, politiques et religieuses), l'étude de l'antiquité avait eu sur les lettres italiennes une influence fortifiante, tant pour la pensée que pour la forme. Est-il bien certain que dans les arts il ne s'est rien passé d'analogue, et que l'antiquité n'a pu agir qu'en tuant dès l'abord toute originalité? Il est permis d'en douter.

qu'on ne lui avait jamais attribuées. Il lui fait honneur par exemple du magnifique tabernacle où s'encadre le groupe de l'incrédulité de Saint-Thomas à Or. S. Michele Ce tabernacle est généralement considéré comme l'œuvre de Donatello, qui reçut en 1420 une commande pour la place même où se voit aujourd'hui le groupe de Verrocchio. Mais M. R. suppose que la commande ne fut jamais exécutée ; il montre, par d'habiles comparaisons, que le tabernacle est d'une date sensiblement postérieure, de 1450 environ, et en fait honneur à Michelozzo ; son argumentation est en somme fort séduisante. Mais voici qui est peut-être encore plus hardi : des documents authentiques donnent le même Michelozzo comme collaborateur à Luca della Robbia dans l'exécution de la porte de bronze de la sacristie, au dôme de Florence. M. R. le premier s'est appliqué à reconnaître la main de Michelozzo dans un travail où aucun historien de l'art ne l'avait encore cherchée, et, s'appuyant uniquement sur le style des bas-reliefs, il se croit en mesure d'affirmer que les quatre compartiments inférieurs sont de lui, tandis que les six autres sont de Luca della Robbia. On voit par ces exemples combien la critique de M. Reymond est entreprenante et subtile ; elle aime la discussion et la provoque. Ce n'est pas un de ses moindres charmes.

Henri Hauvette.

Niccolò Rodolico. **Dal comune alla Signoria; Saggio sul governo di Taddeo Pepoli in Bologna**, con quattro tavole. Bologna, ditta Nicola Zanichelli, 1898, in-8, vii-289 pp.

Le titre un peu long et quelque peu bizarre de cette excellente monographie, indique du moins bien clairement l'intention qu'a eue l'auteur de rattacher le sujet particulier qu'il a abordé à un sujet plus général : l'évolution par laquelle les communes italiennes ont été amenées, du xiv[e] au xvi[e] siècle, à remplacer leurs institutions républicaines par un gouvernement autocratique, est un des phénomènes les plus considérables de la renaissance italienne ; telle ville a résisté plus longtemps, telle autre moins, mais toutes finalement ont vu succomber leur liberté. L'histoire de ces luttes intérieures est surtout connue par l'exemple de Florence, la ville-type de la première renaissance. Il a paru, et avec raison, à M. N. Rodolico, que l'histoire de ce qui s'est passé dans une ville comme Bologne, dans des conditions absolument différentes, méritait d'être écrite ; il a donc exposé avec une grande conscience, en s'appuyant sur les anciennes chroniques et sur des documents en grande partie inédits (dont 85 sont publiés p. 207-289), la situation de la commune bolonaise au xiii[e] siècle, et a étudié dans tous ses détails le gouvernement de Taddeo Pepoli (m. 1347), tant à l'intérieur que dans ses relations avec les autres États d'Italie, et plus spécialement avec la papauté. Ce personnage, jugé avec la dernière sévérité par les historiens

italiens de l'école libérale, dans la première moitié de ce siècle, méritait de trouver un historien impartial comme M. R. ; il est absurde, en effet, de condamner sur sa seule qualité de tyran un homme dont l'activité politique s'est exercée il y a plus de cinq siècles dans des conditions dont le présent ne peut nous donner aucune idée : le plus souvent la chute de la liberté n'a pas tant dépendu de l'initiative d'un tyran que d'une irrémédiable décadence des institutions communales. C'est ce que montre bien M. Rodolico dans le domaine particulier qu'il a étudié.

On lui saura gré d'avoir consacré un chapitre spécial à l'état des arts et des lettres, et notamment à la situation du fameux *Studio* de Bologne, au temps de Taddeo Pepoli, bien qu'à dire vrai ce chapitre ne rentrât pas nécessairement dans le plan de son étude. Quatre planches hors texte, exécutées avec soin d'après des photographies, mettent sous les yeux des lecteurs certains souvenirs de Taddeo Pepoli (monnaie, sceau, tombeau et porte de son palais) ; d'ailleurs, le volume dans son ensemble est fort élégamment et correctement imprimé ; il est digne à tous égards de l'éditeur bolonais Zanichelli.

H. H.

Mémoires du comte de Moré (1758-1837), publiés pour la société d'histoire contemporaine par Geoffroy de Grandmaison et le comte de Pontgibaud, avec cinq héliogravures. Paris, Picard. 1898. In-8, 343 p., 8 p.

Décidément, la Société d'histoire contemporaine fait fort bien les choses. Voici encore des mémoires intéressants qu'elle met au jour grâce aux soins éclairés de M. de Grandmaison : les mémoires de Charles-Albert de Moré. Élevé au collège de Juilly, où il prend l'instruction à rebours, jeté dans Paris où il est son maître à l'âge de seize ans, étourdi, un peu fou, fréquentant comme il dit, des demoiselles d'allégresse, Moré est bientôt, par une intrigue de famille, la victime d'une lettre de cachet. Il s'échappe de Pierre-en-Cize en plein jour et à main armée avec une incroyable audace, regagne le château paternel, conclut un « pacte de famille », part pour l'Amérique, y devient aide-de-camp de Lafayette et nous trace de l'armée des insurgents un tableau fort curieux : il a vu le traître Arnold, il a connu de près le malheureux André, il a été présenté à Washington, il a bu avec d'Estaing et Suffren, il a été l'ami du fameux Paul Jones. Sous la Révolution, il émigre et fait la campagne de 1792. Puis, pendant que son frère aîné réussit peu à peu, sous le nom de Labrosse, à fonder une grande maison de commerce et devient millionnaire, il retourne aux États-Unis recueillir cinquante mille francs de solde arriérée, capital et intérêts. Ce nouveau voyage en Amérique lui offre un « spectacle magique » : il voit dans Philadelphie une autre Salente et admire la simplicité des mœurs : le ministre de la guerre n'a pas de sentinelle à sa porte et va le matin se faire faire la barbe chez

son voisin, le perruquier du coin. Il retrouve d'anciens amis comme La Colombe, comme Duportail toujours habillé à la française et qui semble attendre derechef le portefeuille. Il voit Moreau de Saint-Méry devenu papetier; Gouverneur Morris qui s'éteint en prison, criblé de dettes; Talon qui meurt fou; Noailles qui se ruine dans les mêmes spéculations que Morris et Talon et qui, chez un notaire de Philadelphie, fait refaire un acte pour qu'aucun de ses titres de noblesse ne soit oublié; Talleyrand qui use des droits de l'homme et de la liberté illimitée du Nouveau Monde pour vivre publiquement avec une négresse et sortir avec elle dans les rues bras dessus bras dessous; Volney; les princes d'Orléans. De retour en Europe, Moré poussa non sans hardiesse une pointe à Paris où il eut une conversation très attachante avec Dossonville et alla rejoindre à Trieste son frère, le banquier Labrosse. Là, nouveaux visages et nouvelles impressions : il semblait que Trieste fût « l'hospice où tous les blessés politiques, de quelque rang qu'ils fussent, depuis les têtes découronnées jusqu'à leurs ministres, vinssent chercher un asile » : Junot, Fouché, Gustave III, Jérôme Bonaparte. Ces trop courts mémoires avaient déjà paru en 1827 sous le titre de *Mémoires du comte de M...* et c'était Balzac qui les avait imprimés; mais ils eurent peu de succès parce que Moré avait discrètement remplacé tous les noms par une initiale. Il faut remercier la Société d'histoire contemporaine d'avoir donné une édition de ce livre disparu. L'édition a d'autant plus de valeur que le petit-neveu de Moré, le comte César de Pontgibaud, a fourni à M. de Grandmaison les feuilles manuscrites qu'il possède encore du texte original et lui a donné, outre quelques éclaircissements généalogiques, quarante-trois lettres de Moré qui vont de 1814 à 1832 et complètent les *Mémoires*. Les notes sont nombreuses, à la fois brèves et utiles; elles rappellent les événements auxquels Moré fait allusion et résument la biographie de tous les personnages cités par le spirituel mémorialiste [1].

A. C.

Liberté conquise ou les Franchises municipales, par MASSILLON ROUVET. Paris, H. May, 1 vol. gr. in-8 avec gravures.

Sous sa forme tant soit peu romanesque ce « récit du temps de Philippe-Auguste » est destiné à faire revivre les mille détails de la vie du moyen

1. P. 186. Potavéri, qui n'a pas de note, est l'insulaire cité par Delille dans les *Jardins*; p. 180, il était inutile de dire de Dietrich, agent de France à Altona en 1801, qu'il « n'est pas le maire de Strasbourg »; p. 162 et 149, Volney manque à la table nominative et avait reçu le nom de Boisgirais et non de *Boisgirois*; p. 135, « des familles entières d'Alsaciens », il faut remplacer *Alsaciens* par Lorrains; p. 134, il est regrettable que la note sur Brunswick le représente gagné par les francs-maçons et obéissant aux loges de Paris.

âge et particulièrement des rapports entre le château et la ville, le seigneur et le paysan, l'église et le peuple. L'action est attachante, alertement menée, suffisamment impartiale ; l'érudition archéologique et coutumière est solide et abondamment illustrée, particulièrement à l'aide et dans l'esprit de Viollet-le-Duc qui, on s'en souvient, avait publié des livres plus techniques mais un peu de ce genre (l'histoire d'un hôtel de ville, d'une cathédrale, etc.) et dont M. Massillon Rouvet fut le secrétaire. Le héros de l'histoire qui se passe à Nevers, au temps de Pierre de Courtenay, est même un « maître des œuvres ».

H. de C,

BULLETIN

— Sous ce titre : *Le Portugal et le Saint-Siège*, le marquis Mac Swiney de Mashanaglass, chambellan intime de Sa Sainteté, publie une série de monographies dont la première (Paris, Picard, 1898, 76 pages) est consacrée aux épées d'honneur envoyées par les papes aux rois de Portugal au xvie siècle. C'est le texte d'un mémoire lu au IVe congrès scientifique international des catholiques à Fribourg ; il est suivi du texte de sept brefs des papes Léon X, Pie V, et Grégoire XIII. Le même auteur annonce une seconde monographie relative aux langes bénites envoyées par les papes aux princes royaux de Portugal. — H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 février 1899.

M. Foucart commence la lecture d'un mémoire sur la traduction en grec des titres des magistratures romaines ; particulièrement sur l'équivalence des mots ὕπατος et *στρατηγός*, *consul* et *prætor*, d'après les textes épigraphiques. — MM. Bréal, Croiset et Perrot présentent quelques observations.

M. le Dr Hamy présente la reproduction en photochromie du manuscrit mexicain de la bibliothèque du Palais Bourbon (livre divinatoire et rituel figuré), reproduction qui est accompagnée d'un commentaire explicatif du Dr Hamy lui-même.

M. Gaston Boissier entretient l'Académie d'une lettre qu'il a reçue de M. l'abbé Duchesne, directeur de l'École française de Rome, au sujet des fouilles qui ont été faites au Forum depuis quelque temps On y a découvert, devant le temple de César, une base qu'on suppose avoir supporté la colonne qui fut élevée en l'honneur de César, à l'endroit où son corps avait été brûlé. Sur la voie qu'on a mise au jour derrière l'arc de Sévère, on a cru retrouver le tombeau de Romulus, dont il est question dans Festus et dans Porphyrion. Cette opinion, après avoir été acceptée avec empressement par quelques-uns, est en ce moment très vivement combattue. En même temps qu'on travaille à fouiller le terrain dans les environs de l'église S. Hadrien, on restaure certaines parties du Forum. A ce propos, M. Boissier se fait l'écho des savants qui craignent qu'on ne les restaure trop. Il rappelle combien il faut mettre de sobriété dans les travaux de ce genre et avec quelle facilité on gâte les monuments antiques sous prétexte de les réparer.

M. Ernest Petit présente la photographie d'un monument qu'il pense pouvoir faire remonter au xie siècle et identifier avec celui qui, selon une tradition locale, aurait été élevé sur le champ de bataille du Tonnerrois où trouva la mort Renaud, comte de Nevers. — M. de Lasteyrie pense au contraire que ce monument date de l'époque gallo-romaine.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 27 février — 1899

La Mazelière, Moines et ascètes indiens. — Stances des Theras et des Theris, trad. Neumann. — Wernicke, Monuments antiques, I. — Cicéron, Lettres à Atticus et à Brutus, p. C. F. W. Mueller. — Blok. Histoire de la Néerlande, trad. anglaise. — Klaczko, Jules II. — Brandenburg, Maurice de Saxe, I. — Chérot, Bourdaloue et ses correspondants. — Recolin, L'anarchie littéraire. — Le dictionnaire des écrivains italiens. — Radet, Correspondance d'Emmanuel Roux. — César, Guerre civile, p. Ellger. — Pellegrini, Le pont du Rhin. — Sbiera, L'accent dans Virgile.— Romizi, Anthologie homérique et virgilienne. — Gudeman, Extraits des prosateurs de l'empire romain et édition du Dialogue des orateurs. — Marx, La date du traité du Sublime. — Reforgiato, Berardino Rota. — Tommasini, Nerio Moscoli. — Uzureau. Le collège de Beaupréau. — Huisman, L'étudiant au moyen âge. — d'Eichthal, Correspondance de Stuart Mill avec Eugène d'Eichthal.— Tourneux, Tamizey de Larroque. — Kuerschner, L'italien parlé. — Flamini, La littérature italienne contemporaine.

Moines et ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes, par le Mis de la Mazelière. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1898, 11, 306 pages.

« Œuvre non de savant, mais seulement de voyageur », dit l'auteur lui-même dans sa préface. Il a, en effet, visité l'Inde, l'Indo Chine, la Chine et le Japon, et lu attentivement les traductions qui ont été faites des livres bouddhiques. Profitant de ses lectures comme de ses pérégrinations, il trace un historique en même temps qu'un exposé de la dogmatique et de la morale du Bouddhisme, en s'attachant principalement aux « caves d'Ajantâ », centre bouddhique qui a fleuri pendant plusieurs siècles, qu'il décrit soigneusement et dont il est question dans la *Vie de Hiouen thsang* (p. 187) ainsi que dans les *Mémoires* du célèbre pèlerin chinois (tome II, p. 152-153). Le volume est orné de seize photogravures représentant, outre les caves d'Ajantâ, divers sanctuaires et diverses scènes religieuses du monde bouddhique.

L. F.

Die Lieder der Mœnche und Nonnen Gotamo Buddho's aus den Theragâthâ und Therîgâthâ zum ersten Mal übersetzt von Karl Eugen Neumann. Berlin, Ernst Hofmann and Co. 1899. In-8, viii-392 pages.

Le double recueil pâli intitulé Theragâthâ Therîgâthâ (Stances des

Theras et des Therîs) se compose, comme le titre l'indique, de vers mis dans la bouche d'un certain nombre de membres mâles et femelles de la Confrérie bouddhique au temps du Buddha. Ces personnages expriment leurs sentiments et leur état religieux et moral, parfois avec quelques allusions à leur histoire personnelle, les uns en un seul vers, les autres, en deux, trois, quatre vers, ou un plus grand nombre, ordinairement par un monologue, quelquefois par un dialogue. C'est le nombre de vers ainsi proférés qui est la base des sections (*nipâta*, Bruchstück, selon M. N.) du recueil, le premier *nipâta* comprenant le discours en un seul vers, le deuxième les discours en deux vers et ainsi de suite. Chaque élément de ces nipâta a pour titre le nom du personnage qui parle. Le Theragâthâ compte 21 de ces nipâtas et 1279 gâthâs dites par 240 Theras, le Therîgâthâ en compte 20 et 522 gâthas seulement, dites par 66 Therîs. Le texte pâli a été publié à Londres en 1883 pour la « Pâli text Society » par deux savants indianistes d'Allemagne, M. H. Oldenberg, qui a édité le Thera-gâthâ, et M. R. Pischel le Therî-gâthâ. M. Neumann, que l'on peut qualifier de *tenacem propositi virum*, en donne aujourd'hui la traduction au public allemand. Arrêté, par les lenteurs de la publication du texte, dans son entreprise de vulgariser la vaste compilation intitulée Majjhima-Nikâya, il se rejette sur un recueil moins étendu et à sa portée. Nous avons déjà dit que M. Neumann, bouddhiste convaincu et fervent, — mais plus soucieux, je crois, de la théorie que de la pratique, — s'est donné pour mission de propager, par des traductions aussi claires et intelligibles que possible, la doctrine bouddhique telle qu'elle est fournie par la littérature méridionale (ou pâli) la seule qui, selon lui, soit l'expression exacte et authentique de l'enseignement du maître.

Dans sa Préface, il affirme de nouveau ses sympathies pour l'œuvre de « Gotama buddha » exaltant le mérite externe et interne de ces chants bouddhiques, prônant, avec une exagération manifeste, l'ascétisme bouddhique, invoquant le témoignage de Richard Wagner d'après qui « le Bouddha indien aurait parlé la langue qui répond le mieux à la connaissance la plus élevée » et déclarant que « la doctrine bouddhique est la philosophie de la sainteté ».

Sa traduction, faite d'après le système que j'ai déjà esquissé, est en vers pour mieux reproduire le mouvement de la phrase originale. Aucun mot indien, à l'exception des noms propres, n'y vient blesser l'oreille allemande ; tout est traduit, même le mot *Buddha* rendu par « Wach, éveillé », ou « Meister, maître ». Je ne répéterai pas les observations que j'ai déjà faites à ce sujet [1]. Ce soin de se rendre intelligible aux plus ignorants n'empêche pas le traducteur de mettre des notes savantes pour discuter le texte et résoudre certaines difficultés d'interprétation. Il ne néglige pas non plus les rapprochements instructifs et intéressants que le sujet lui suggère.

1. Voir *Revue critique*. 1897, 1er semestre, p. 102.

Le volume se termine par un index très utile, donnant la table de Theras, de Therî, des autres personnages et des noms de lieux qui se trouvent dans le recueil.

L. FEER.

Antike Denkmæler zur griechischen Goetterlehre, zusammengestellt von C. O. Müller und F. Wieseler. Vierte umgearbeitete und vermehrte Ausgabe von Konrad WERNICKE. Lieferung I. Zeus-Hera. Leipzig, Dieterich, 1889 (texte de 140 p., in-8, avec atlas de 10 pl. in-fol. oblong; prix de la livraison : 5 mark).

La publication, par Otfried Müller et Oesterley, des *Denkmæler der alten Kunst* (1832) a été inspirée par la *Galerie mythologique* du laborieux Millin (1818). Une seconde édition des *Denkmæler* fut donnée en 1854 par Wieseler; puis ce savant en commença une troisième, qu'il laissa inachevée (1876-1881). Aujourd'hui, reconnaissant que la troisième édition était mal conçue, M. Wernicke reprend les anciennes gravures, y ajoute celles que feu Wieseler avait fait exécuter à l'avance, d'autres encore qu'il a demandées lui-même à M. Max Lübke et donne une quatrième édition, avec texte entièrement nouveau, de la partie des *Denkmæler* qui concerne la mythologie figurée. La série de planches qui, dans l'ouvrage primitif et les deux éditions subséquentes, représentait le développement de l'histoire de l'art, est, cette fois, entièrement omise, puisque l'on possède maintenant de bonnes histoires de l'art grec illustrées par les procédés photographiques. Ainsi, après plus d'un demi-siècle, on en revient au plan de Millin : on offre au public une *Galerie mythologique*, composée de petites gravures au trait aptes à faciliter les comparaisons et les études typologiques. Il me semble que M. W., dans sa préface, aurait pu rappeler le nom de Millin au même titre que ceux d'O. Müller et de Wieseler.

Je suis, pour ma part, très partisan des gravures au trait, en ayant publié plusieurs milliers qui, dit-on, rendent service. J'admets parfaitement, étant donné leur destination, qu'elles soient médiocres, peu agréables à l'œil, brutales même, pourvu que le contour en soit correct et qu'elles signifient clairement ce qu'elles veulent dire. Mais je trouve horribles et faites pour pervertir le goût des gravures au trait sèches, propres, prétentieuses, dans lesquelles le caractère des originaux est lourdement méconnu ou travesti. C'est le cas d'un bon nombre de celles que M. W. nous remet sous les yeux. Les têtes, en particulier, sont souvent laides et conventionnelles à faire peur ; combien eût été préférable une simple silhouette calquée sur une photographie, sans cet odieux *trait de force* où se complaisaient les graveurs d'autrefois ! En revanche, les planches de monnaies, exécutées sous le contrôle de M. Pick, sont satisfaisantes ; M. W. a bien raison de dire que, pour l'étude, des gravures d'après des types de monnaies sont plus commodes et plus instructives que des autotypies.

Ce qui assurera le succès de la 4e édition des *Denkmæler* malgré le caractère hybride et déplaisant de l'illustration, c'est le judicieux commentaire de M. W. L'auteur est parfaitement au courant, il s'est fait connaître par des travaux personnels remarquables et il a l'esprit critique qui distingue les savants des compilateurs. A la p. 40 de son texte (pl. IV, 1 de l'Atlas), nous en trouvons une bien jolie preuve. Panofka avait publié, en 1851, un vase de Chiusi, aujourd'hui disparu, sur lequel il reconnaissait le *triple Zeus*, représenté par trois personnages tenant le foudre. Wieseler admit ce monument dans son recueil et Overbeck, après Panofka, Paucker et d'autres, lui consacra une longue dissertation. Or, M. W., tout en le reproduisant à titre de curiosité, a établi que le « triple Zeus » est l'œuvre d'un restaurateur faussaire. Il y avait, sur le vase de Chiusi, comme sur tant d'autres, trois *figure mantellate* banales, c'est-à-dire trois éphèbes drapés ; le restaurateur eut l'idée bizarre de leur donner les attributs de Zeus et c'est ainsi que le *Zeus Triopas* a fait son entrée dans la mythologie. Toutes nos félicitations à M. W. pour l'avoir mis dehors.

P. 21, à propos du vase de Munich, *Zeus et Typhon*, M. Wernicke donne des renvois inutiles, mais omet de citer Heydemann, *Zeus im Gigantenkampf*, p. 14, et Dumont-Pottier, p. 279. A la p. 65 (*ad* VI, 3), lire *Vases Hamilton*, I, 26 (et non 24)[1]. Parmi les bustes de Zeus (pl. III), il aurait fallu faire une place à la magnifique tête couronnée de pin — ce qui constitue une particularité unique — en la possession de la famille du comte Ouwaroff (Schwartz, dans les *Drevnosti* de la Société archéologique de Moscou, t. XII, 1888, avec héliogravure).

Salomon Reinach.

M. Tulli Ciceronis scripta quæ manserunt omnia recogn. C. F. W. Mueller, Partis III, vol. II continens *Epistularum ad Atticum* libros sedecim ; *Epistularum ad M. Brutum* libros duos ; Pseudo Ciceronis *epistulam ad Octavium*. Leipzig, Teubner, 1898, clix et 565 p.

Voici un livre signé d'un excellent latiniste qui est aussi le meilleur ou l'un des meilleurs Cicéroniens. Le volume achève un très bon Cicéron de la bibliothèque Teubner ; parmi tous ces volumes très estimés dès l'origine, celui-ci est peut-être le meilleur.

D'abord pour la correction du texte qui est quasi parfaite. J'ai beau me représenter ce que l'auteur doit à une expérience acquise dans tant de publications ; je n'imagine pas comment il a pu éviter à ce point les moindres lapsus. Les autres qualités ne sont pas moindres : prudence et sagacité dans la constitution du texte, richesse de documentation de l'*Adnotatio*, en vérité tout est à louer.

---

1. Ce recueil — soit dit en passant — me paraît tout rempli de dessins faux ou falsifiés. J'attire là-dessus la critique érudite de M. Wernicke.

Ajoutons que le livre vient à propos. Pour les lettres familières que contenait le tome précédent[1], on était, jusqu'au moment où il a paru, moins dépourvu que pour les lettres à Atticus, puisqu'on trouvait l'essentiel dans l'édition Mendelssohn qui est de date récente (1893). Au contraire, pour les lettres à Atticus, les éditions de Wesenberg ou de Kayser, malgré leurs mérites, n'ont qu'un apparat incomplet. La grande édition d'Orelli est vieille de plus d'un demi-siècle (1845) ; le seul recueil qui compte, celui de Boot, date déjà (1866) et il n'est plus dans le commerce. Ajoutons que, pendant ces dernières années, d'excellentes contributions ont été publiées en livres ou dispersées dans les revues les plus diverses[2]. Bref, un travail d'ensemble était devenu indispensable : tâche assez lourde dont M. Mueller s'est acquitté avec l'habileté qu'il a montrée déjà tant de fois et récemment encore dans le volume des lettres familières.

Comme dans les autres volumes, les variantes, remarques et notes de tous genres sont ici concentrées de la manière la plus concise dans l'*Adnotatio critica* mise en tête du volume. Personne ne s'étonnera pas qu'elle comprenne cent cinquante-neuf pages. Louons comme innovation de cette *Adnotatio* (à l'égard des traités philosophiques) l'indication des pages en caractères gras dans le texte, et le rappel des pages visées, en haut, dans le titre courant.

Avant d'entrer dans le détail on me permettra de rappeler d'un mot la controverse générale à laquelle a donné lieu le texte de ces lettres, controverse théorique bien plus qu'utile dans la pratique. Elle se résume en deux systèmes opposés : suivant l'un, il existe dans les manuscrits distincts du Mediceus les traces d'une recension divergente qu'on peut lui opposer (M. Lehmann) ; d'après l'autre, cette prétendue recension ne contiendrait que des corrections arbitraires, et nous n'aurions d'autre fondement solide et scientifique que le Mediceus (M. Schmidt) ; M. Mueller se prononce pour ce dernier système ; ce qui ne l'empêche pas de citer plusieurs fois les leçons des manuscrits divergents de Lehmann, Δ, Σ[3] etc., et de leur accorder plus d'une fois la préférence sur le Mediceus ; c'est seulement quand on aura un apparat critique complet ou tout au moins un bon stemma des manuscrits que le texte de ces lettres pourra être établi d'une manière définitive. M. M. ne dissimule pas qu'il doute que, même après ce travail, on trouve par là beaucoup de secours pour les passages corrompus. En attendant, il tient pour une conduite éclectique.

---

1. Sur ce tome (Partis III, vol. I), voir la *Revue* de 1897, II, p. 192.

2. Outre les livres de M. Lehmann (*De Ciceronis ad Atticum epistulis*, 1892) et de M. Schmidt (*Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero*, 1893) on a eu des thèses, brochures, articles de M. Gurlitt et de M. Sternkopf ; les extraits que M. Lehmann a donnés de ses collations dans sa revision du choix de lettres de Hofmann (1892), etc. Notons en passant que nous ne connaîtrons pas ces collations autrement, M. Lehmann ayant ordonné, avant de mourir, qu'elles soient détruites.

3. Ainsi, p. 357, 30 ; 363, 13 ; 368, 32.

D'une manière générale, les croix sont ici moins nombreuses que dans le texte de Wesenberg. Pour les passages encore si nombreux où l'on doit y recourir, M. M. rappelle dans l'*Adnotatio*, après le texte traditionnel, les principales conjectures qu'on a proposées [1]. Parfois elles s'accumulent [2]. M. M. indique celle qui lui semble mériter la préférence; il note, et il s'en faut que ce soit inutile, le sens que leur donne leurs auteurs; passim, il en propose lui-même quelques-unes, en réservant cependant à l'*Adnotatio* celles-là même qui lui paraissent évidentes.

Suivant son habitude, M. M. réunit dans l'*Adnotatio* en un seul passage tout ce qui se rapporte à une remarque de grammaire, de syntaxe, ou à une note sur l'orthographe : p. 385, 1 : rares exemples où *ac* se trouve devant *c*, *g*, *q*; p. 328, 25 : *accessere* et *arcessere*; p. 321, 18 : sur certains subjonctifs; 561, 11, sur *nihil... nisi...*; 14, 10, sur l'emploi et le sens de *tamen*; p. 24, 8 (toute la page XI) : exemples de fautes causées dans M. par l'assimilation avec des mots voisins. Cette *Adnotatio* est si claire et si bien documentée qu'il suffirait, ce me semble, à un débutant d'en lire de suite un certain nombre de pages, pour apprendre, d'après le *Mediceus*, quelles sont les fautes ordinaires des manuscrits carlovingiens et comment on les corrige.

Je crois qu'on appréciera surtout les remarques par lesquelles M. M. écarte des conjectures imprudentes, nettement contraires aux habitudes de la langue de Cicéron (p. 314, 29; p. 296, 14); notons que quelques-unes sont signées cependant des plus grands noms (Madvig, etc.) [4].

A toutes ces remarques, si justes, si pleines de faits, on objectera seulement que le sens qu'attache M. M. à ses renvois aux notes générales est souvent très obscur [5]; que ces statistiques qui lui plaisent tant et où s'alignent de longues suites de numéros sont cependant, en fait et au fond, moins probantes qu'il ne paraît le croire; enfin que, faute d'un ordre régulièrement suivi, il y a souvent quelque obscurité dans l'énumération des conjectures qui doivent être attribuées tantôt au nom précédent, tantôt à celui qui suit [6]; équivoque d'autant plus fâcheuse qu'elle augmente la fatigue pour les yeux comme pour l'esprit.

---

1. M. M. a incorporé dans son *Adnotatio* les principales conjectures de M. Schmidt dans l'article du Jahrb. f. Phil. de 1898; celles de M. Gurlitt, dans un progr. de Steglitz de la même année; aussi celles de nombreux savants dans des programmes ou des articles de revues.

2. Ainsi sur la page 199, 3 : « multi multa conjecerunt » et à la suite une douzaine de conjectures.

3. Les scrupules de M. M. ne l'entraînent-ils pas, au sujet de l'orthographe, à quelque excès? Ainsi, l'on s'étonne de trouver, dans un apparat où la place est jalousement mesurée au reste, ces notes répétées sur de véritables minuties : *mercule*, *here*, *mi* (pour *mihi*); *hæc* (au lieu des *hoc* que veut rétablir Wesenberg), etc.

4. Sur p. 296, 14 : *et* (pour *ex*) alia.

5. Ainsi p. 85, 2. Je me demande s'il n'y a pas de faux renvois (à p. 431, 22) Adn. 387. 35; (à p. 376, 6) p. 391, 7.

6. Voir par ex. sur p. 383, 12, les conj. de Boot et Kaiser juxtaposées; p. 303, 27; p. 381, 14, etc.

Voici quelques critiques de détail. Omissions dans l'*Adnotatio* : il eût fallu noter que la leçon (p. 493, 18) *nil mirum* pour *nimirum*, et la transposition de *Vivendum-laudetur* entre *gaudeo* et *Dymaeos* sont des corrections d'Ernesti. Sur la p. 363, 31, il nous faut deviner ou apprendre par Orelli que M. a *profectione*; pourquoi ne l'avoir pas dit clairement en ajoutant après le mot : (sic M.) ? On ne pourrait comprendre la leçon de Baiter au bas de la page CLV; il eût fallu dire : *meminerint*, « *quia... sit* ». *De Cæsare*. — Je ne vois indiqué nulle part le sens attaché à l'astérisque (p, 521, 35). — Tous les signes des abréviations doivent être expliqués : donc il fallait, p. IV, dans la liste des sigles, dire que *Rav.* représente un manuscrit de Ravenne visé par Lehmann, collationné autrefois par Mommsen. Il ne fallait pas (p. LXXXI en haut et 368, 32; 372, 32; 391, 24 etc.) emprunter à Wesenberg des abréviations obscures comme *Iacl*. Qui s'avisera de comprendre qu'il s'agit en pareil cas d'une leçon commune aux éditions de Jenson, d'Ascensius, de Cratander et de Lambin? — P. 294, 2 : dès que le mot *oportet* est une conjecture au lieu de *nos*, leçon des manuscrits, le mot entier ou toutes les lettres moins *o* auraient dû être en italiques et non pas seulement les trois dernières lettres. — Sur la p. 314, 1, Boot explique bien dans son édition le texte en lisant *etiamsi*, mais il ajoutait auparavant : sed fortasse scribendum est *ut sit*. — Pourquoi, sinon par un parti pris systématique qu'on n'admettrait que pour le participe, vouloir écrire, p. 547, 14 : derexit? — Dans la ponctuation, M. Mueller, préoccupé de maintenir la symétrie habituelle à Cicéron, supprime souvent les signes de séparation adoptés par les premiers éditeurs (par exemple p. 233, 20) ; mais parfois il le fait, ce semble, aux dépens de la clarté. La succession rapide des sentiments ne permet pas ici de faire tout rentrer sous les amples replis d'une période (cf. même p. l. 8),

Pour les lettres à Brutus, M. M. déclare, dans l'*Adnotatio*, qu'il les tient toutes pour authentiques. Il n'est guère possible d'être plus décidément conservateur [1]. Si, dans le texte ou ailleurs, on veut trouver quelque défaut général, c'est sûrement vers celui-là qu'incline M. Mueller. Mais n'est-ce pas chez lui parfaitement volontaire ?

Émile THOMAS.

History of the people of the Netherlands, by Petrus Johannes BLOK, translated by Oscar A. Bierstadt and Ruth Putnam, New-York and London, Putnams Sons, 1898. Part I. VIII, 374 p., in-8.

M. Blok, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, a conçu le projet d'écrire pour ses compatriotes une histoire populaire de la Néer-

1. P. 388, 22, N. M. ne comprend pas pourquoi *nec... augunt*, paraît suspect : mais comment peut-il expliquer *Etsi tamen* quand le sens voudrait un *nam*?

lande et de son développement à travers les siècles. Deux volumes ont paru en hollandais et c'est le premier d'entre eux, avec quelques chapitres du second, que nous offre ici la traduction anglaise de M. Bierstadt et de Miss Putnam. Nous apprenons par l'introduction de cette dernière que son texte n'est pas absolument conforme à celui de l'original. Du consentement de l'auteur, elle a « quelque peu abrégé » les chapitres relatifs à l'histoire politique et n'a conservé intacts que les chapitres relatifs « au développement social, industriel et intellectuel » du pays.

C'est une histoire *populaire*, disais-je tout à l'heure ; j'entends par là qu'on n'y trouve aucun renvoi aux sources [1], aucune discussion critique des faits [2] ; mais on voit bien que le savant professeur a fait pour lui seul le travail préalable nécessaire, avant de commencer son récit, qui embrassera sept périodes de dimensions fort variées. La première s'étend des origines jusqu'à la fin du XIV^e siècle. La seconde embrasse l'histoire des dynasties de Bourgogne et de Habsbourg, la troisième les révolutions et les guerres des Pays-Bas jusqu'en 1648. L'histoire de la République des Provinces-Unies jusqu'en 1795 sera racontée dans le quatrième livre ; celle de la période française, jusqu'en 1815 dans le cinquième. Le royaume uni des Pays-Bas, de 1815 à 1830, et la Hollande depuis sa séparation d'avec la Belgique fourniront la matière des deux dernières divisions de l'ouvrage.

Le premier volume de la traduction renferme donc l'histoire de la Néerlande depuis les temps préhistoriques, où le renne et le mammouth demeuraient avec les habitants des cavernes dans les vallées de la Meuse et de la Lesse, jusqu'à Jacqueline de Hainaut. Nous voyons passer successivement devant nos yeux, les peuplades gauloises, la conquête et la domination romaine, les invasions germaniques, la royauté franque, l'empire éphémère des Carolingiens et le non moins éphémère duché de Basse-Lorraine, l'épanouissement de la féodalité du moyen âge, ses luttes incessantes et le commencement de son déclin devant des forces sociales nouvelles ; tout cela dans un cadre restreint et avec des raccourcis qui ne facilitent pas toujours la compréhension des événements à un lecteur insuffisamment instruit ou momentanément distrait [3]. On aurait pu gagner de la place pour certains développements plus utiles ou plus nécessaires, en sacrifiant d'autres parties qui, dans un résumé de ce genre, sont presque des hors-d'œuvre [4]. En effet, si M. B. en dit parfois

---

1. Dans tout le volume on rencontre *un seul* renvoi à un texte (p. 309), évidemment laissé là par oubli.

2. L'appendice, d'une vingtaine de pages, intitulé *Historical authorities*, aurait pu être supprimé sans inconvénient ; il n'apprendra pas grand'chose aux savants et ne sera pas lu par le grand public.

3. Peut-être certains de ces raccourcis trop accentués sont-ils attribuables précisément aux traducteurs et nullement à l'auteur lui-même. N'ayant pas le texte original sous les yeux, nous n'avons pu vérifier.

4. Par ex. bien des détails sur les campagnes des Romains en Germanie, sur les rois mérovingiens, sur Charlemagne, les Croisades, etc., qui, pour une bonne part, n'ont rien à faire avec l'histoire des Pays-Bas.

trop, pour les temps où il n'y a pas encore des Pays-Bas, il en dit trop peu par moments quand il est arrivé en plein dans son sujet, dans ce fouillis de principautés plus ou moins indépendantes, qui couvrent le sol de la Néerlande pendant des siècles, duchés de Brabant, de Gueldre et de Luxembourg, comtés de Flandres, de Hollande, de Namur et de Hainaut, évêchés de Liège, d'Utrecht, de Cambray, etc. J'ai peine à comprendre, je l'avoue, la narration *populaire* de l'histoire provinciale et locale au moyen âge autrement que sous la forme d'une chronique détaillée, vivante et naïve, empruntée aux récits contemporains. Présenter cette histoire sous forme de résumés d'un laconisme extrême, comme on le fait ici, surtout quand les mêmes faits se reproduisent, en gros, avec une excessive monotonie, me semble non seulement un travail fort pénible, mais à peu près inutile, puisqu'il ne peut manquer de fatiguer très vite et d'embrouiller les lecteurs les mieux disposés à suivre un narrateur aussi pressé. M. B. n'a pas échappé lui-même à cette impression puisqu'il compare une fois, non sans *humour*, son récit de tant de de mesquines querelles féodales aux chasses au buffle, sans cesse recommencées par les indigènes de Java, telles que les raconte son compatriote, le romancier Multatuli. Si l'on veut vraiment entrer dans le détail de toutes ces compétitions où ne sont engagés en définitive d'autres *principes* que l'ambition et la jalousie de certains dynastes, il faut, de toute nécessité, leur accorder assez de place pour qu'on puisse s'y intéresser, en y mettant la couleur et le détail.

Ce n'est pas moi cependant qui demanderai ce travail à l'auteur, en l'exhortant à revenir aux récits de Grégoire de Tours ou de Froissart ou aux chroniques rimées de Melis Stoke ou de Maerlant; au contraire. A mon avis, M. B. aurait pu supprimer encore hardiment bon nombre de noms propres et de faits qui n'intéressent en aucune manière l'histoire générale de ces temps, et consacrer la place ainsi gagnée à développer encore certaines parties plus intéressantes de son sujet, telles que les luttes des Flamands contre les rois de France, le mouvement communal dans les grands centres industriels, la lutte héroïque des paysans de Frise contre la féodalité, etc. M. Blok a très bien compris — et il l'a dit en fort bons termes — qu'il est plus intéressant pour un lecteur contemporain d'apprendre comment le peuple néerlandais s'est formé à travers les siècles que de connaître les hauts faits des Jean de Brabant, des Thierry ou des Florent de Hollande. Aussi s'est-il appliqué, dans ses chapitres sur la société féodale, qui comptent parmi les meilleurs du volume, à nous donner des tableaux d'ensemble sur le clergé, la noblesse, les villes et les paysans, sur la vie, en un mot, et les idées du moyen âge. Ce n'est qu'avec l'avènement de la maison de Bourgogne, alors que l'unification de la Néerlande a commencé, au moins dans une certaine mesure, que le détail de l'histoire purement politique de ces contrées acquiert une importance suffisante pour que l'historien s'arrête dorénavant aux personnages qu'il rencontre et qu'il en retrace le portrait ou s'occupe de leur

psychologie, s'il se meut dans un cadre aussi restreint que se l'est tracé lui-même l'auteur[1].

Nous ne nous arrêterons pas à relever une série de points de détail sur lesquels nous ne partageons pas la manière de voir de l'auteur ; ils sont pour la plupart de trop peu d'importance[2].

R.

Rome et la Renaissance. *Croquis et esquisses.* **Jules II,** par Julian Klaczko. Avec 10 gravures. Paris, Plon, 1899. In-8 de 451 p. Prix : 7 fr. 50.

Quelques pages de ce livre sont connues pour avoir paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, dont l'éminent écrivain polonais est un collaborateur déjà ancien. L'ensemble du livre est inédit. Il traite de Rome au plus beau moment de la Renaissance, au plus intéressant tout au moins, car la Rome de Léon X elle-même ne peut nous passionner autant que celle de Jules II. C'est autour de la Sixtine et des Chambres que M. Klaczko concentre son livre, et l'on est surpris de ce qu'il trouve à nous apprendre sur des sujets aussi rebattus. Il y a joint tout un tableau de la vie romaine, tout un récit de la carrière d'un pape extraordinaire, et de très belles pages d'esthétique sur la façon dont la Renaissance a ignoré le génie véritable de l'antiquité. De l'époque dont il parle, il donne une sensation singulièrement vivante. On voit qu'une longue intimité l'a lié avec ses personnages, surtout avec les artistes qu'il aime, et qu'à force de vivre auprès d'eux il a pénétré leur esprit. Le livre apporte à l'histoire du nouveau sur beaucoup de points, aussi bien sur des détails, comme la date vraie d'un sonnet célèbre de Michel-Ange, que sur d'assez importantes questions générales, les rapports du « pontefice terribile » avec le grand florentin ou l'interprétation réelle de la « Camera della Segnatura ». Plusieurs des documents d'art, savamment choisis, qui illustrent sobrement l'ouvrage, sont inédits : le portrait de Jules II du palais Bruschi (Corneto), le dessin de la « Retraite d'Attila » (Oxford), et le *stucco* de Jean d'Udine dans les Loges du Vatican, représentant Raphaël au travail avec ses élèves. La nouveauté de l'ouvrage est cependant moins faite d'informations inédites que d'une vision personnelle des choses et de ce bon sens aigu, qui est une des qualités de l'auteur et qui donne, sous sa plume, à la vérité les formes attrayantes du paradoxe. On

1. Surtout s'il déclare lui-même (p. 337) que les idées de ces personnages de la féodalité nous sont inconnues et leurs actions inexplicables, en quoi il exagère peut-être un peu sa pensée. Les hommes de ces temps étaient moins compliqués que ceux du nôtre.

2. Ainsi il nous paraît absolument improbable que dans la Germanie inférieure le christianisme ait survécu à la domination romaine, ou qu'il y ait eu de « vieilles tribus celtiques » vivant isolées dans les Ardennes au VIIIe siècle... Çà et là quelques fautes d'impression ; ainsi p. 285 il faut lire *Charles VI* pour *Charles IV*.

apprend beaucoup avec lui, même sur les sujets qu'on croit connaître le mieux.

P. DE NOLHAC.

Moritz von Sachsen, von Erich BRANDENBURG. Ester Band, bis zur Wittenberger Kapitulation (1547). Leipzig, Teubner, 1898, VIII, 557 p. in-8.

On ne peut que se réjouir de voir un nouveau travail de dimensions considérables et d'une incontestable valeur scientifique, consacré à l'une des personnalités les plus marquantes de l'histoire allemande au XVI[e] siècle. La monographie d'Auguste de Langenn a paru il y a plus d'un demi-siècle et le livre de George Voigt, qui date de 1876 et lui est supérieur en bien des points, n'a jamais été terminé. Pourtant le duc, plus tard électeur, Maurice de Saxe, s'il n'a joué qu'un rôle assez court dans les destinées du Saint-Empire, a exercé sur elles, à un moment précis, une influence décisive. Il est mort à trente-deux ans; mais de 1547 à 1553, après avoir aidé Charles-Quint à établir sa suprématie sur l'Allemagne, il a su la détruire, réussissant là où avaient échoué les princes de la ligue de Smalkalde. Il a refoulé ainsi pour plus d'un demi-siècle la domination religieuse et politique de la maison de Habsbourg et a élevé l'importance, au moins momentanée de la sienne (la branche albertine de la vieille dynastie de Wettin), bien au delà de celle des Hohenzollern et des Wittelsbach d'alors. La valeur politique et l'importance du personnage n'est donc plus guère mise en question de nos jours, mais on est fort peu d'accord sur sa valeur morale, et c'est là même, au point de vue des historiens, l'un des attraits de cette figure énigmatique. Les uns l'ont prôné comme un des héros nationaux de l'Allemagne et y ont vu une espèce de *patriote* moderne; d'autres, des théologiens protestants pour la plupart, l'ont flétri comme un renégat ambitieux, qui n'a point hésité à trahir ses parents et ses coreligionnaires pour satisfaire à ses visées cupides. Les uns saluent en lui le sauveur de la foi luthérienne, alors que d'autres prétendent qu'il n'a pris les armes pour la défense de la Confession d'Augsbourg qu'au moment précis où le souverain peu scrupuleux, qui s'était servi de lui pour vaincre, s'apprêtait à briser l'instrument, maintenant qu'il se croyait assuré de la victoire.

M. Brandenburg, dans son livre minutieusement détaillé, mais d'une exposition si claire et si lucide, qu'on le suit sans fatigue aucune à travers tout son gros volume, ne s'est pas rallié précisément à l'une de ces conclusions extrêmes. Il nous présente un autre Maurice de Saxe, assez différent de celui — ou de ceux — qu'on nous a montrés jusqu'à ce jour et qu'ont dépeint successivement les Boettiger, les Voigt, les Maurenbrecher et les Ranke. Disons tout d'abord que M. B. a, sur ses devanciers, l'avantage d'une base documentaire infiniment plus large et plus

solide ; il a procédé, sans défaillance, au dépouillement d'innombrables dossiers d'archives et il en a utilisé le contenu avec une sagacité louable et un évident désir d'impartialité complète [1]. Son livre n'est pas seulement une biographie, ni une histoire de l'action diplomatique de Maurice de Saxe au dehors ; on y trouve également un tableau complet de l'administration du duché de Saxe au dedans, et de la vie sociale d'alors. Les différents facteurs économiques, politiques et religieux qui ont pu déterminer les faits et gestes du héros de son récit sont indiqués par l'auteur et analysés avec tous les détails désirables. La conclusion raisonnée de M. B. est qu'il faut enlever à Maurice le stigmate de machiavélisme, d'ambition effrénée que lui imprime encore toujours la tradition ; mais il procède à cette réhabilitation morale d'une manière qui semblera bizarre à plusieurs, en l'opérant aux dépens de l'intelligence politique du prince. Cet habile compère, qui sut duper Charles-Quint, le roi Ferdinand, Granvelle et tous ses collègues, nous est représenté ici comme un jeune homme faible, facile à diriger et à tromper par ses conseillers responsables, comme un impulsif, presque un inconscient, se jetant joyeusement dans la mêlée des batailles, à peu près indifférent à la question de savoir sur qui frappera son épée, pourvu qu'elle frappe ; c'est seulement à force d'être trompé par ces méchants Habsbourgs qu'il arrive à concevoir enfin quelques notions d'une politique plus digne d'éloges et plus profitable pour lui. Voilà une façon de voir très neuve, très originale, mais est-elle correcte ? Ce Maurice, si différent de celui de l'histoire convenue, est-il cette fois le véritable ?

Après avoir consciencieusement étudié le solide travail de M. B., je conserve bien des doutes à ce sujet. Je ne veux pas nier une part de vérité dans la manière de voir de l'auteur, en ce sens que ses observations peuvent se justifier, dans une certaine mesure, pour les années de début du jeune prince. Quand on voit par son récit sous quelles influences contradictoires fut élevé Maurice, balloté entre une mère luthérienne, un père indécis et faible d'esprit, et un oncle à héritage, fervent catholique, on admet volontiers qu'une conviction sérieuse quelconque lui fit défaut dès l'origine et que Maurice fut au fond un sceptique dans une ère de passions théologiques, partant indifférent aux alliances contractées soit à droite, soit à gauche [2]. On admettra de même que, appelé à vingt ans à régner sur un territoire où les deux confessions étaient encore en lutte, un prince « qui ne connaissait provisoirement d'autre horizon que les plaisirs de la guerre, de la chasse, du vin et des femmes » n'ait pas eu de volontés ni de plans politiques très arrêtés. Mis en présence

1. On peut regretter seulement que M. B. n'ait pas donné les renvois nécessaires aux dossiers ; il nous annonce bien que le gouvernement saxon l'a chargé de publier un recueil de ces pièces ; mais en attendant nous n'avons que ses extraits et nous ne savons où chercher les originaux.

2. Encore ne suis-je pas bien sûr que ce soit cette impression de scepticisme *définitif* que M. B. ait voulu produire sur nous.

de ses cousins et voisins de la branche ernestine, surveillants et concurrents jaloux, de ses vassaux peu maniables, il a certainement d'abord laissé gouverner avec plaisir les Carlowitz, les Fachs et autres conseillers intimes. Même un peu plus tard encore, on peut accorder que l'attraction personnelle de son beau-père, le landgrave Philippe de Hesse, (qui lui ressemblait sur certains points alors qu'il était sur d'autres en parfait contraste), l'a entraîné à certains coups de tête politiques, tels que la campagne contre Henri de Brunswick. Mais, dès ce moment pourtant (1545), on constate chez lui des tendances, très arrêtées, aussi nettes et raisonnées qu'elles sont peu généreuses. Ce ne sont pas en effet les problèmes religieux ou les luttes de principes qui le préoccupent, mais l'antagonisme contre ses cousins de Wittemberg; les prévenir, les contenir, en attendant de les dépouiller, c'est l'idée très personnelle, très absorbante de Maurice, et ce n'est pas un spectacle bien édifiant que d'assister à cette longue série d'intrigues sourdes entre le maladroit et pesant électeur Jean-Frédéric, si difficile à mouvoir et à émouvoir, et le mobile et astucieux Maurice, qui, après chaque échec partiel, sait prestement ressaisir l'avantage, qu'il s'agisse des bailliages contestés de la Thuringe ou du burgraviat de Halle, des évêchés de Naumbourg ou de Mersebourg. Tout cela est, n'en déplaise à M. B., une préparation, très instructive pour nous, à la lutte décisive de 1546 à 1547. Maurice, quoi qu'en pense son biographe, sait très bien ce qu'il fait en refusant à son beau-père tout appui pour la ligue de Smalkalde, au moment où Charles-Quint, libre enfin de toute inquiétude du côté de la France, s'apprête à écraser les hérétiques allemands; il sait à merveille ce qu'il veut, en se mettant en coquetterie réglée avec les Habsbourgs. L'idée d'enlever à ses collatéraux le chapeau électoral ne le choque aucunement, pas plus que la promesse que l'empereur exige, de se soumettre d'avance aux décisions du Concile de Trente, et quand l'auteur nous affirme que c'est un ambassadeur infidèle, Carlowitz, qui l'a trompé sur les promesses de Granvelle, qui peu à peu l'a poussé sans qu'il vît où on le menait, je ne sais s'il trouvera beaucoup de croyants [1]. En effet, la façon dont Maurice manœuvre pour séparer Philippe de Hesse de Jean-Frédéric, pour paralyser son action, ses démarches pour amener les propres sujets de l'électeur à réclamer sa protection personnelle, au moment où le traité d'alliance se signe avec Ferdinand à Prague, ses affirmations réitérées que la lutte n'est nullement une guerre de religion, alors que les intentions de l'empereur sont connues de tous, tout cela n'est pas un spectacle fort moral assurément, mais c'est encore moins la façon d'agir d'un pantin manié par des inspirateurs subalternes. M. B. nous affirme à mainte reprise (p. 490, 556, etc.) que c'est plus tard seulement que Maurice

1. Il nous peint un prince bien faible et un serviteur bien audacieux pour le XVIe siècle! Maurice, tel que nous le connaissons, n'aurait pas continué à se servir d'un agent aussi déloyal.

eut conscience de la duperie des Habsbourgs ; mais il faudrait d'abord prouver que l'existence du rusé et hardi politique de 1551 est psychologiquement *possible*, si on admet premièrement le naïf et trop confiant jouvenceau dépeint par lui en 1547, et, dans ce cas spécial, l'instinct populaire me semble avoir mieux jugé que toute l'érudition du fouilleur d'archives. Sur un seul point nous croyons qu'on peut donner raison à M. B. ; c'est quand il affirme que le nouvel électeur ne fut pas de connivence dans l'arrestation de son beau-père Philippe, opérée à Halle par le duc d'Albe, sur l'ordre de l'empereur. Encore qu'on ait récemment essayé de démontrer le contraire [1], l'acte incriminé me semble, non pas seulement trop odieux, mais surtout trop préjudiciable à Maurice lui-même et à sa réputation dans l'Empire, pour qu'il ait pu y consentir d'avance, et l'attitude plutôt grossière de Charles-Quint à son égard, après cet acte, timidement blâmé par lui, milite certainement en faveur de l'électeur [2].

Nous quittons Maurice de Saxe au moment où, grâce au vainqueur, il joint au titre électoral la majeure partie des domaines de ses cousins ; mais déjà il est irrité de ce que l'empereur, qui ne le voulait pas trop puissant, lui ait collé au flanc, aigris, irréconciliables, les ducs ernestins de la Thuringe et ait ouvert aux Hohenzollern l'accès aux sièges épiscopaux de Halberstadt et de Magdebourg. C'est là le motif, non pas unique peut-être, mais principal, de sa conversion future, bien plus que les scrupules de conscience dont il a tant parlé plus tard ; ce qui n'empêche nullement qu'il ait été, de conserve avec Henri II, le sauveur du protestantisme allemand. Si nous ne pouvons partager toutes les conclusions de l'auteur, nous ne voulons pas le quitter sans louer encore une fois son zèle et la richesse d'informations de son travail et sans exprimer l'espoir que le second volume ne tardera point à paraître.

R.

Henri Chérot. **Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants.** In-8, 250 p. Paris, Victor Retaux. 1899.

Les lettres de Bourdaloue sont fort rares. Malgré les recherches les plus zélées de quelques membres de la Société de Jésus, il n'avait guère été possible jusqu'ici d'en recueillir plus de dix-sept. M. H. Chérot les

---

1. Voy. le travail de M. Turba dans la *Zeitschrift für oestreichische Geschichte*, vol. 83 (1896), où l'on affirme la connivence de Maurice et de Joachim de Brandebourg pour décharger d'autant Charles-Quint.

2. La façon dont il sait d'ailleurs cacher, sous un masque impassible, la colère que lui causa un pareil affront, aurait dû suffire à M. B. pour reconnaître en Maurice, dès ce moment, un maître en politique, un de ces grands *taciturnes* qui se retrouvent dans presque tous les camps, à cette époque.

publie en ce volume avec onze lettres nouvelles découvertes par lui ou par quelques autres érudits. A part trois instructions religieuses adressées à Mme de Maintenon, et qui ne constituent pas à proprement parler des lettres, ces missives ne sont que de très courts billets. Au point de vue littéraire aussi bien qu'au point de vue historique, on ne court pas la moindre chance de se tromper en déclarant que leur valeur est à peu près nulle. Mais M. Chéret a eu l'idée de faire précéder chacune d'elles d'une notice destinée à rechercher en quelles circonstances elles furent écrites et à faire connaître les correspondants auxquels elles étaient adressées. Ces notes élaborées avec soin sont d'une érudition excellente et on les lira avec beaucoup d'intérêt.

Raoul ROSIÈRES.

Charles RECOLIN. **L'anarchie littéraire.** In-12, 312 p. Paris. Perrin. 1898.

MM. Brunetière, Jules Lemaitre, R. Doumic, Gaston Deschamps, Édouard Rod, Anatole France, Barrès, Maurice Pujo, Th. de Wyzéwa, etc., ont dit ce qu'ils pensaient de certains livres. M. Ch. Recolin nous donne à son tour son opinion sur la leur. Vais-je, moi aussi, disserter sur la sienne et entreprendre une critique de la critique de ces critiques? Ce serait, j'en ai peur, poursuivre un peu trop loin un exercice qui ne saurait mener à des résultats bien utiles. Si encore la méthode de M. R. entraînait dans la discussion quelques aperçus irrécusables ou quelques faits inconnus, je m'arrêterai volontiers un moment à les signaler. Mais sa critique est toute de sentiment et si l'on est d'un tempérament qui diffère du sien on peut arriver aussi logiquement que lui à des conclusions toutes contraires. Il vous dira, par exemple, « ce que M. Mæterlinck a très bien mis en lumière, c'est qu'il y a du divin en nous, et ce divin est la bonté. Quand Dieu forma le cœur de l'homme, a dit Bossuet, il y versa premièrement la bonté » (p. 230). Je veux bien. Mais je me souviens aussitôt qu'Edgar Poë a écrit : « L'induction *a posteriori* conduit à admettre comme principe primitif et inné de l'action humaine un je ne sais quoi paradoxal que nous nommons *perversité* », et, franchement, je ne vois pas quelle raison péremptoire invoquer pour ne pas l'admettre tout aussi bien. Je me contenterai donc de noter brièvement que M. Recolin est un idéaliste déterminé, que c'est pour avoir vu dans la littérature actuelle des pessimistes, des ironistes et des naturalistes qu'il la juge en pleine anarchie, sans plus considérer qu'il en a toujours été à peu près ainsi dans tous les temps, — que pour trop sentimentale qu'elle soit, à notre avis, sa critique émet souvent des remarques ingénieuses et des considérations très admissibles, — que son style enfin a souvent de la grâce et de l'agrément. Et s'il me reste une ligne à écrire ce sera pour déplorer que tant d'esprits bien doués gaspillent aujourd'hui leurs talents à ce jeu des portraits de littérateurs qui ne saurait être

beaucoup plus profitable à la littérature que celui des portraits d'amis auxquels on se complaisait jadis chez la marquise de Rambouillet.

Raoul Rosières.

LE DICTIONNAIRE DES ÉCRIVAINS ITALIENS

Il n'y a pas de littérature plus riche que la littérature italienne et il n'y a pas de pays où l'érudition se soit attachée avec plus de soin aux études d'histoire littéraire. Nous voyons cette tendance se manifester une fois de plus, à la fin de ce siècle, sous une forme tout à fait scientifique, par la préparation d'un grand *Dizionario bio-bibliografico degli scrittori italiani*. La *Società bibliografica italiana*, dont le siège est à Milan et dont la constitution remonte seulement à 1897, a placé immédiatement au premier plan de ses travaux la publication de ce répertoire, et son *Bulletin* mensuel est tenu au courant des détails de la préparation de ce vaste ouvrage. Un fascicule spécimen vient de paraître, contenant des notices de toutes les époques, signées des meilleurs noms de l'érudition italienne, et compilé sous la direction de MM. Francesco Novati et Angelo Solerti. Le travail, qui se publie par monographies détachées, dont quelques-unes fort courtes et ne comptant qu'un seul feuillet, doit comprendre la bio-bibliographie des écrivains italiens, c'est-à-dire nés dans les limites géographiques de l'Italie, ou y ayant vécu, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au milieu du xixe siècle. Les monographies, composées suivant une méthode rigoureuse et uniforme, seront publiées par séries de cent feuillets, imprimées de façon très agréable par l'*Istituto italiano* de Bergame ; mais chaque notice aura une pagination distincte, de façon qu'on pourra aisément constituer les ensembles convenant aux diverses études : écrivains de tel ou tel siècle, de telle ou telle région, représentants des divers genres littéraires, etc. Cet excellent instrument de travail, que nous ne sommes point près d'avoir en France pour notre littérature, se publie d'une façon assez particulière. On s'abonne à Bergame par séries complètes, au prix de 12 fr. payables d'avance, et il paraîtra au moins cinq séries par an. La publication devant durer assez longtemps, des frontispices, index, reliures provisoires seront mis à la disposition des abonnés. Ce que nous avons sous les yeux témoigne de l'originalité et de l'intérêt pratique de cette belle tentative. Le caractère scientifique et l'unité de l'œuvre sont assurés par la direction. Il y a les plus grandes chances pour que ce travail soit, dans tous les genres, un modèle. — P. N.

BULLETIN

— M. G. Radet vient de publier en volume la correspondance d'Emmanuel Roux (*Les débuts de l'École française d'Athènes. Correspondance d'Emmanuel Roux, 1847-1849* [*Bibliothèque des Universités du Midi*, fasc. I] Bordeaux, Féret et fils, 1898 ; 94 p.), parue en deux articles dans la *Revue des Universités du Midi*, t. IV, nos de janvier-mars et de juillet-septembre 1898. Ce n'est donc plus, pour un certain nombre de lecteurs, une nouveauté. Mais le grand public, qui ne voit pas cette revue, éprouvera le plus vif plaisir, pour peu qu'il s'intéresse à la Grèce, à lire ces pages

écrites sans prétention, où il trouvera les impulsions d'un esprit déjà mûr, voyant bien les choses, les jugeant sans enthousiasme, il est vrai, mais avec sincérité, et mêlant parfois une aimable ironie à ses récits pittoresques. Ces lettres sont en même temps instructives par comparaison : quelle différence entre la Grèce telle que Roux l'a connue, et la Grèce que nous avons vue trente ans après lui ! Et quel contraste encore plus frappant avec celle que visitent, un demi-siècle écoulé, les membres actuels de l'École française d'Athènes ! — My.

— L'édition du *De Bello Civili*, donnée chez Freytag par M. Th. Paul, directeur d'un gymnase de Berlin, a été fort bien reçue autrefois ; elle est reprise après la mort de l'éditeur (sept. 1894) par un professeur du même gymnase, le Dr Gust. Ellger. Les changements apportés au texte sont assez nombreux ; ils sont indiqués d'une manière commode dans le supplément critique. Bon nombre de conjectures viennent de notes préparées par M. Paul ; M. Meusel, qui était tenu au courant de ses travaux, a surveillé l'emploi de ces notes et a aidé à l'établissement du texte nouveau. La partie plutôt pédagogique du livre, due à M. Ellger, n'est pas moins soignée. Les petits résumés et dates de la marge, les cartes de la fin, comme aussi les articles de l'index des noms, aident à la clarté et seront d'un grand secours pour tous les lecteurs. Donc excellent travail à recommander, et qui ne ressemble en rien à certaines éditions posthumes. — E. T.

— M. F. M. Pellegrini (*Il ponte sul Reno*, Borgo a Mozzano, Vannini, 1898, 31 p. in-8) reprend l'interprétation du fameux passage de César (B. G. IV, 17) en se servant comme point de départ de la paraphrase et des figures qui se trouvent dans l'ouvrage de Napoléon III et qu'a résumées E. Desjardins (Gaule Romaine, II, p. 652). Voici les additions ou rectifications principales que propose l'auteur : les poutres principales ou pieux étaient plus grosses que les traverses ; celles-ci n'étaient pas horizontales, mais placées en croix de Saint-André ; les *fibulæ* ne pouvaient être des clous : M. P. traduit par chaînes, cordes [ritortole] et soutient que tel est le sens primitif du mot (?) ; le côté supérieur du trapèze est compris implicitement dans l'expression *materia injecta* ; les pieux formaient une construction partielle, indépendante. Plus d'une fois M. P. me paraît torturer le texte pour en tirer le sens qu'il prétend être le seul vrai. La figure qu'il propose comme représentation de la construction du pont, est ingénieuse, mais ne répond guère suivant moi à la description de César, et, quoique je ne sois pas compétent sur ce sujet, elle me paraît offrir bien moins de solidité que la disposition traditionnelle. On est assez surpris de trouver ici une citation de Larousse (écrit La Rousse, p. 8 en haut) pour l'indication de la profondeur du Rhin à l'endroit où se fit le passage. — E. T.

— Dans les *Serta Harteliana* (1896) M. Is. Hilberg, professeur à l'Université de Czernowitz, avait étudié quel effet résulte pour la prosodie de la rencontre d'une muette avec une liquide dans Ovide. Un de ses élèves, M. Sbiera, étend la même recherche à Virgile dans un « Seminararbeit » de la même Université : *Die prosodischen Functionen inlautender muta cum liquida bei Vergil*. Il soutient qu'en dehors des mots où la nécessité du mètre imposait telle quantité, Virgile a conservé l'accent tonique de la syllabe. Les règles sont énoncées en dix « lois », toutes les exceptions étant soumises à des conditions précises. Le travail est très soigné et le tout paraît fort bien systématisé. Il l'est même si bien que je me demande, sans chercher plus loin, s'il est tout à fait solide. — E. T.

— *Antologia omerica e Virgiliana nelle migliori versioni italiane con note, confronti e riassunti per cura di Augusto Romizi*. (Paravia e Comp. Torino 1898, 174 p. grand in-12.) On devine rien qu'à ce titre un plan différent de nos éditions

de vulgarisation. Comme les notes du bas des pages sont nombreuses, (j'y vois beaucoup de rapprochements avec les poètes modernes), que les notices sont souvent assez longues, qu'il y a un et souvent plusieurs extraits pour chacun des chants (sept pour le livre VI de l'Eneide), on comprend qu'il ait fallu employer au caractère très fin et serrer le texte sur deux colonnes. Je suppose qu'il y aura là grand profit pour l'intelligence des jeunes Italiens ; mais à quel supplice inutile n'a-t-on pas soumis leurs yeux ! — E. T.

— M. Gudeman, professeur à l'Université de Pensylvanie, publie à New-York et à Londres, en deux volumes,des extraits des auteurs postérieurs à Auguste (*Latin Literature of the Empire*). Nous avons sous les yeux le tome des prosateurs : il contient des extraits de Sénèque le rhéteur, de Velleius, de Quinte-Curce, de Pétrone, de Sénèque, de Pline l'ancien, de Quintilien, de Tacite, de Pline le jeune, de Suétone, d'Apulée, de Minucius, d'Ammien et de Boèce. Pas de notes. Pour chaque auteur de courtes notices, bien rédigées et très substantielles. Les extraits me paraissent bien choisis. Je ne m'explique pas bien l'utilité des 4 extraits de Quinte-Curce et des 24 extraits de Tacite, puisque certainement les élèves doivent avoir sous la main tout ou partie de ces œuvres. — E. T.

— Le même auteur vient de donner dans la collection des classiques de Allyn and Bacon, Boston, dirigée par MM. Bennett et Rolfe, une adaptation classique de son édition du *Dialogue des Orateurs* dont nous avons rendu compte autrefois (*Revue* du 17 déc. 1894). Un appendice de trois pages contient les divergences du présent texte avec la récension précédente. — E. T.

— M. Fr. Marx, professeur à l'Université de Vienne, recherche dans un des derniers articles des *Wiener Studien* (XX, 1898, p. 169-204) à quelle époque a été composé le traité du Sublime. Il examine à nouveau les arguments proposés contre ou pour l'attribution à Longin. Ses points de repère sont naturellement la τέχνη et les extraits de Longin, Denys d'Halicarnasse, mais aussi (ceci est neuf, mais se comprend à merveille, rien qu'au nom de l'auteur de l'article), la Rhétorique à Hérennius. La conclusion est négative. Il est vrai que rien ne justifie scientifiquement l'attribution à Longin du περὶ ὕψους. Nous ne savons pas au juste à quelle époque le livre a été composé. Mais d'autre part, les raisons données contre l'attribution traditionnelle n'ont pas plus de valeur, et ici il resterait en plus la difficulté d'expliquer le titre du manuscrit : Λογγίνου. — E. T.

— Un professeur de Catane, M. Vincenzo Reforgiato, qui a publié ces deux dernières années d'intéressantes plaquettes sur des sujets fort divers tirés de la littérature italienne (Dante, Arioste, Boccace, Monti, Leopardi, Alfieri, Manzoni) fait ici quelques pas vers la littérature latine à propos d'un Italien qui se trouve à mi-chemin entre les deux genres, et qui, par des vers écrits en latin, a su forcer l'admiration des contemporains de Politien et de l'Arioste. *Berardino Rota* est né à Naples en 1509 et il y est mort en 1575. Il descendait d'un compagnon de Charles d'Anjou dans la conquête de Naples. Son père avait été gouverneur de Ferdinand II d'Aragon. Élève d'Antonio Epicuro, chevalier de Saint-Jacques et secrétaire de la cité de Naples, il composa à l'imitation de Pétrarque un canzoniere en l'honneur de sa femme qu'il venait de perdre. Bien meilleures cependant sont les élégies et les épigrammes qu'il écrivit en latin et qui furent publiées à Naples en 1572. Les auteurs contemporains, Manuce, Vettori, le Tasse, témoignent de leur admiration pour Rota. Il lisait ses vers à Vittoria Colonna, et celle-ci les récitait de mémoire. M. Reforgiato fait la revue de ces poèmes suivant leurs sujets ; parmi ceux qu'il cite, il en est beaucoup qui sont encore fort agréables à lire. — E. T.

— M. Pietro TOMMASINI-MATTIUCCI a publié une étude sur un poète inconnu de la fin du *duecento* et du commencement du *trecento*, dont MM. Monaci et Tenneroni ont édité les œuvres dans le Bulletin de l'histoire de l'Ombrie. A l'étude littéraire et historique, l'auteur ajoute un tableau fort étudié de la vie de Pérouse et de l'Ombrie à l'époque de son poète (*Nerio Moscoli da Città-di-Castello*, Perugia, Unione tipogr., in-8 de 159 p). — P. N.

— Dans une brochure intitulée *Le Collège de Beaupréau en 1763-1764* (Angers, Lachèse, 1898, 23 pages in-8), M. l'abbé F. UZUREAU, chapelain du Champ-des-Martyrs, près Angers, publie en l'annotant — mais sans en indiquer l'origine — un intéressant rapport sur la fondation, les ressources et l'organisation intérieure du Collège de Beaupréau en Anjou. Ce rapport a été rédigé par le principal du Collège, lors de la grande enquête monastique et scolaire qui fut instituée en France (M. M omet de l'indiquer) à la suppression des jésuites (1762-1764), et comme mesure préparatoire à la réforme des ordres religieux, que vota l'assemblée générale du clergé le 30 septembre 1765. — G. P.

— La brochure intitulée *L'étudiant au moyen âge* (Bruxelles, Viselé. 1898. In-8. 27 p.) est un vivant tableau de la vie de l'escholier de la période médiévale. L'auteur, M. Michel HUISMAN, suit l'étudiant depuis le jour où il arrive à l'Université jusqu'au moment où il est reçu docteur. Les relations entre élèves et professeurs sont nettement caractérisées, et le récit de cette existence estudiantine, particulièrement animé, est semé de remarques parfois fines, souvent humoristiques et qui dérideront le front même des plus sérieux. — G. des M.

— Les lettres de John Stuart Mill (*Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal, 1828-1842, 1864-1871 avec avant-propos et traduction* par Eugène d'EICHTHAL. Paris, Alcan, 1898, in-12, XVII et 238 p., sont du plus haut intérêt pour l'histoire des idées de Stuart Mill et pour celle du Saint-Simonisme. Il faut vivement remercier M. E. d'Eichthal d'avoir mis le public français à même d'en prendre connaissance. Elles forment le plus heureux contraste avec une multitude de documents sans valeur dont on nous inonde sous prétexte qu'ils sont émanés de plumes célèbres. On y admirera une fois de plus la prodigieuse précocité d'esprit de Stuart Mill et la variété incroyable de ses connaissances. Plusieurs lettres ont été écrites en français par lui-même et témoignent de sa facilité à manier notre langue. — A. L.

— La notice bio-bibliographique que M. Maurice TOURNEUX a publiée sur *Tamizey de Larroque* dans le « Bulletin du bibliophile » et tirée à part, est à la fois attachante et instructive. M. T. décrit l'existence laborieuse de l'érudit et ses studieux séjours à l'Inguimbertine de Carpentras et à la Méjanes d'Aix. Il complète depuis 1890 la nomenclature que Jules Andrieu avait dressée des travaux de Tamizey et signale ce qui a plus spécialement trait à l'histoire littéraire, à la biographie, à la bibliographie. Il insiste sur la publication de la correspondance de Peiresc et donne la liste de la précieuse série des *Correspondants de Peiresc* qui compte vingt et un fascicules, ainsi que d'autres brochures « peiresciennes ». En terminant, M. Tourneux loue cette vie dévouée à l'histoire et juge avec raison que le nom de Tamizey, inséparable de celui de Peiresc, « restera comme le nom d'un des hommes dont l'existence aura été le plus noblement et le plus utilement remplie ». — A. C.

— Viennent de paraître dans la partie française des Pitt Press Series deux volumes nouveaux : *Picciola* de Saintine, publiée avec introduction et notes par Arthur R. ROPES et l'*Art poétique* de Boileau, publié par D. Nichol SMITH. On remarquera dans la préface de ce dernier volume, d'ailleurs bien informé, les pages relatives à l'autorité que l'*Art poétique* exerça en Angleterre et au rôle important qu'il joua dans l'établissement du classicisme.

— La troisième livraison de la deuxième édition, améliorée et augmentée, de la *Geschichte der Philosophie* de M. W. Windelband (Fribourg en Brisgau, Mohr, pp 289-432), vient de paraître et contient le IVe et le Ve chapitres de l'ouvrage : *philosophie de la Renaissance, philosophie de l'Aufklærung.*

— L'idée d'adopter pour l'enseignement des langues vivantes un ensemble de caractères et de signes typographiques représentant la prononciation exacte est assurément excellente ; encore faut-il que le système adopté ne rende pas les mots méconnaissables. C'est ce qui est arrivé dans la méthode publiée par M. Fr. Kürschner, *L'italiano parlato* (Leipzig, O. R Reisland, 1898) : sur une page se lisent les phrases italiennes écrites suivant l'orthographe traditionnelle, sur l'autre on en trouve la transcription phonétique ; au premier abord on croit avoir affaire à quelque texte hongrois où se seraient glissés certains caractères grecs ou russes ! Les élèves qui suivront cette méthode arriveront peut-être à prononcer excellemment l'italien, mais ils devront apprendre deux fois à le lire. D'ailleurs, avec tout ce luxe de signes encombrants, la transcription n'est encore pas complète : elle néglige par exemple d'indiquer le redoublement si caractéristique de la consonne initiale d'un mot après un monosyllabe ou une voyelle finale accentuée ; sur quelques points l'exactitude même de la notation serait contestable. Mais ce qui est plus grave, c'est que certaines notations sont franchement fautives (tel est le verbe *piovere*, p. 51, accentué à tort sur la désinence), et que les phrases proposées comme modèle d'*italien parlé* sentent trop la traduction ; elles n'ont pas été pensées en italien. — H. H.

— Il est d'autant plus nécessaire de signaler d'un mot le très utile opuscule de M. Francesco Flamini, *La littérature italienne de 1868 à 1898* (Paris, Société bibliog. internationale, 1899, in-8 et 19 pp.) que la part la plus importante y est réservée aux matières dont s'occupe surtout la *Revue critique*, c'est-à-dire aux recherches d'érudition et d'histoire. L'auteur, qui est un des rares savants italiens qui visitent la France, l'a composé pour le Congrès bibliographique International tenu à Paris du 13 au 16 avril dernier. Dans la revue des productions récentes de son pays, il a glissé le plus qu'il a pu sur les siennes ; mais tous les italianisants savent ce que l'histoire littéraire lui doit et ce qu'elle espère de lui. Ce sera un de ses titres que d'avoir rendu pleine justice à ses maîtres et à ses émules. — Charles Dejob.

— Le tribunal de Parme aura bientôt à statuer sur la requête de Robert de Bourbon, l'ex-souverain du duché qui réclame la bibliothèque de sa famille attribuée à la ville par décision de Victor Emmanuel et classée depuis lors sous le titre de fonds Palatin. Les journaux italiens font observer que c'est s'y prendre tard pour protester contre les faits accomplis et constatent que le duc de Modène, au contraire, quand il dut quitter son duché, laissa à sa capitale, par un acte en règle, la Bibliothèque d'Este. — C. D

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 6 mars — 1899

C. DE KIRWAN, La localisation du déluge. — HOUYVET, Le grec, le latin et l'enseignement secondaire. — SABBADINI, L'Enéide. — P. DE TOURTOULON, Les œuvres de Jacques de Révigny —WOLF, Histoire de l'Allemagne sous la contre-réformation, I. — Sidney LEE, Vie de Shakspeare. — Fr. MASSON, Joséphine de Beauharnais. — TUETEY, Serurier. — BOPPE, Les Espagnols à la Grande Armée. — LINTILHAC, Conférences dramatiques. — Chr. GARNIER, Deux patois des Alpes-Maritimes. — Travaux de la Société philologique américaine, XXIX. — DENNISON, Les sources épigraphiques de Suétone.— Axel KOCK, Les proverbes de Peder Laale.— Le français en Grèce.

C. DE KIRWAN. **La localisation du déluge et les péripéties de la question.** In-8, 45 p. et une carte (extrait de la *Revue thomiste*, 1898).

L'Église a cru, pendant dix-huit siècles, à l'universalité du déluge, parce que c'est de cela, et non d'autre chose, que parlent la Genèse, l'Ecclésiastique et Saint Matthieu. Puis la géologie est venue, démontrant que ce phénomène n'a pu avoir lieu, parce qu'il n'en reste aucune trace et que les seules traces de submersion (coquilles sur les montagnes, etc.) remontent à une époque beaucoup plus ancienne. Alors s'est produit l'effort obligatoire vers la conciliation. Après l'abbé Motais, le principal « conciliateur » a été un professeur de Fribourg, M. de Girard. Développant une théorie du géologue Suess, il a soutenu que la Babylonie avait été dévastée par un raz de marée, accompagné de trombes d'eau et de tremblements de terre ; telle serait l'origine commune des traditions sémitiques relatives au déluge. Ce déluge a donc été local, partiel ; dans la région où il s'est produit, les Noachides seuls ont échappé; mais ailleurs, sur d'autres points du globe peuplés plus anciennement, les descendants d'Adam et d'Ève n'ont pas été atteints.

A cela certains catholiques de bonne foi, entre autres M. de Kirwan, objectent que, si le déluge avait été si étroitement localisé, on ne comprendrait plus pourquoi Dieu a donné cent ans à Noé pour construire une arche et lui a commandé d'en faire une ménagerie. Il suffisait d'avertir Noé, quinze jours avant la catastrophe, qu'il eût à émigrer avec ses troupeaux vers le nord. .

L'objection est écrasante ; mais que va faire M. de Kirwan ? Il sait qu'il ne lui est pas permis de contester la véracité de la Genèse, car « on ne peut tolérer la méthode de ceux qui se délivrent de ces diffi-

cultés en n'hésitant pas à supposer que l'inspiration divine ne s'étend qu'aux matières concernant la foi et les mœurs... Ceux qui pensent que, dans les passages authentiques des Livres Saints, peut être renfermée quelque idée fausse, ceux-là assurément ou pervertissent la doctrine catholique, ou font de Dieu lui-même l'auteur d'une erreur. » (Encyclique *Providentissimus deus*, trad. de l'*Univers*.) Or, M. de Kirwan ne peut admettre le déluge universel, parce que cela est manifestement absurde ; il ne peut admettre le déluge localisé de Suess, parce que le contexte de la *Genèse* s'y oppose ; alors il va soutenir que le déluge a bien été partiel, mais qu'il a exercé ses effets sur une région beaucoup plus étendue que ne l'ont admis Suess et M. de Girard. L'effondrement d'un continent, dont les îles de la Sonde, les Maldives, les Laquedives, etc., sont les restes, a provoqué un exhaussement de l'Océan et l'invasion momentanée, par les eaux « de l'abîme », d'une partie de l'Asie occidentale [1]. C'est dans cette partie de l'Asie que les Noachides seuls ont survécu ; mais il y avait ailleurs des hommes qui ont échappé au péril....

Si la disparition d'un continent, alléguée par M. de Kirwan, s'est vraiment produite, il est certain que c'est à une époque bien antérieure à celle du déluge biblique. La géologie et la géographie n'offrent donc aucun appui à son hypothèse. Et quant à la lecture impartiale de la Genèse, elle l'écarte absolument, non moins que les théories de MM. Suess et de Girard. Les exégètes orthodoxes ont eu raison contre l'abbé Motais. Dans toute controverse de ce genre, les esprits scientifiques sont toujours plutôt du coté des orthodoxes que les interprètes qui faussent le sens des textes pour n'avoir point à en contester la lettre. Il vaut mieux, après tout, défendre une absurdité, fût-ce en invoquant des miracles [2], que de braver à la fois, dans l'intérêt d'une harmonistique puérile, la science, la grammaire et l'évidence.

Salomon Reinach.

C. Houyvet. **Le grec, le latin et l'enseignement secondaire.** Paris, Marescq, 1899. In-8, 309 p.

Notre dette publique est trop élevée, nous payons trop d'impôts, nous

1. M. de K. considère comme avéré qu'il y eut deux causes au déluge : l'envahissement de la mer et une pluie torrentielle. Mais l'idée de l'envahissement de la mer est absolument étrangère au texte biblique. Dieu dit à Noé qu'il fera pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits (texte jéhoviste) ; le texte élohiste admet en outre que les sources de l'abîme (*tehôm*) se rompirent ; mais rien ne permet de traduire *tehôm* par « l'Océan ». Reuss comprend : les profondeurs de la terre où la physique des Hébreux plaçait une nappe d'eaux souterraines (*Genèse*, p. 323). Il est question des « eaux plus bas que la terre » dans *Exode*, XX, 4.

2. M. de K. allègue que l'interprétation ordinaire de la Genèse oblige d'admettre un trop grand nombre de miracles ; mais une fois qu'on en admet un, pourquoi se faire scrupule d'en admettre cent ?

rétribuons trop de fonctionnaires ; mais il est, pour la France, un péril plus grave que tous les autres : c'est celui que lui fait courir l'enseignement secondaire classique (p. 12), fabrique de quémandeurs, de déclassés et même d'anarchistes (p. 13). Le remède proposé par Frary — suppression pure et simple du grec et du latin — est trop radical ; que deviendrait « cette armée de fonctionnaires qui peuplent les lycées et les collèges et qui sont les gens du monde les plus incapables de gagner leur vie à tout autre métier ? » (p. 22). Mais il faut tuer graduellement l'enseignement classique en développant l'enseignement moderne et en attribuant au diplôme moderne la même valeur qu'au diplôme classique (p. 24). Voilà qui est net ; c'est, on le voit, le contre-pied exact de la thèse de M. Fouillée. M. Houyvet ne nous dit pas, cependant, comment cette réforme diminuera le nombre des candidats aux fonctions publiques ; il ne nous explique pas non plus comment le pays se passera d'une élite intellectuelle, telle que la haute culture gréco-romaine peut seule la former. L'auteur n'est pas juste pour les anciens quand il écrit (p. 56) : « L'antiquité présente surtout à notre admiration les grands massacreurs d'hommes et ceux qui, selon les hasards, ont gagné l'un le supplice, l'autre le diadème. » Il ne me semble pas bien saisir la supériorité *civique* de la morale grecque sur la morale judéo-chrétienne. Ce n'est pas faute de connaître l'antiquité, car M. H. est certainement un homme instruit autant que disert ; mais c'est peut-être faute d'en avoir pénétré l'esprit, ou de bien se rendre compte lui-même de ce qu'il lui doit (tel est certainement le cas de M. Jules Lemaître, ce modèle des élèves ingrats). Cela dit, on a plaisir à lire son livre, tout émaillé de citations relatives à la crise des études classiques, empruntées à MM. Bréal, Frary, Fouillée, Sarcey, Gebhardt, Armand Silvestre et bien d'autres encore[1]. C'est une anthologie en même temps qu'un plaidoyer ; ceux que le plaidoyer ne convaincra pas seront du moins heureux d'avoir sous la main, grâce à la diligence de M. Houyvet, ce qui s'est dit de plus intéressant et de plus spirituel sur un sujet dont on n'exagérera jamais l'importance et qui se pose, en dehors de nos frontières, avec autant de gravité que chez nous[2].

S. R.

---

1. L'érudition de l'auteur est parfois effrayante : il cite un article de M. Urbain Gohier dans le *Petit Monégasque* du 21 juillet 1898! C'est un acte de sauvetage méritoire, car l'article méritait vraiment d'être sauvé.

2. M. H. prétend que « la proportion de ceux qui étudient les langues mortes, en Angleterre, est de un au plus contre cent en France » (p. 205). Il n'allègue pas d'autorité pour cette assertion, que je considère, jusqu'à nouvel ordre, comme complètement erronée. Évidemment, M. H. ne sait pas de langues vivantes, sans quoi il ne parlerait pas de l'instruction secondaire en Angleterre d'après un article du *Petit Journal* (p. 206), où les folies homériques de Gladstone sont qualifiées d' « ouvrages d'une érudition aussi profonde que sévère » (!)

Remigio Sabbadini. **Studi critici sulla Eneide,** Interpretazioni. Questioni Grammaticali, Composizione. Cronologia. Lonigo, Gaspari, 1889, in-4. 173 p.

Vergilio : *L'Eneide* commentata da Remigio Sabbadini. Libri IV, V, VI, seconda edizione interamente rifusa. Torino. Loescher, 1898, xxxvi-153 p. in-8.

Puis-je rappeler que, dans un article précédent[1], à propos d'un travail que je n'approuvais guère, je me plaignais de ne pas connaître l'ouvrage de M. Sabbadini auquel l'auteur, M. Vivona, se référait constamment ?

Le professeur de Catane a eu l'amabilité de m'envoyer les deux ouvrages dont on a lu plus haut le titre ; je les ai lus avec un vif intérêt et je conseille à tous ceux qui voudront rajeunir l'idée qu'ils avaient de l'*Énéide* de prendre pour guide M. Sabbadini. Ils n'en trouveront pas de meilleur.

L'occasion était bonne pour rouvrir les prolégomènes de Ribbeck en y joignant l'article curieux de M. Ferd. Noack[2]. Voyons quelle impression reste après cela dans l'esprit et à quel point parait être portée au juste cette question séduisante de la composition de l'*Énéide*.

Notons d'abord l'avantage qu'a M. S. sur tous les savants qui ont touché au même sujet : tout chez lui se comprend à merveille ; argumentation, résumés, exposés des rapports que les livres ont entre eux, tout cela est d'une extrême clarté. C'est bien le moins sans doute qu'on puisse demander à ceux qui prétendent critiquer et refaire l'*Énéide* ; et c'est cependant ce qu'on trouve le moins dans leurs articles, presque toujours touffus et obscurs.

Le Virgile classique de M. Sabbadini, dans la collection Loescher, ne donne au bas des pages que des notes très brèves, contenant tout ce qui est nécessaire pour une lecture rapide ; à peine une ou deux notes visent les imperfections du poème: « Comparez cependant tel vers..; cela étonne..; cela ne se concilierait guère avec... ». Au lecteur de comprendre et de compléter. En appendice, se trouve la série des imitations d'Homère ; en tête de chaque fascicule, une introduction sur la composition des livres qui en font partie. L'ouvrage a été bien reçu des lecteurs Italiens puisqu'on en donne de nouvelles éditions. Mais il n'est pas nécessaire que nous nous en occupions séparément, les introductions dont j'ai parlé n'étant, pour une bonne partie, que des réimpressions textuelles des chapitres des *Studi*.

C'est ici l'ouvrage de fonds et tout à fait original de M. Sabbadini. On trouvera de très bonnes remarques dans les deux premières parties (*Interpretazioni et Questioni grammaticali*) ; mais c'est aux derniers chapitres

---

1. *Revue* de 1898, t. II, p. 363. Je pourrais peut-être, sans chercher beaucoup, trouver de bonnes raisons pour excuser mon ignorance ; par ex. celle-ci que Schanz dans son tome II, de 1892, à l'article 233, *Die Komposition der Æneis* (p. 42), ne cite pas le livre de M. Sabbadini, et ne fait même aucune allusion à cet ordre de recherches. Mais puisque les livres cités ci-dessus sont bons, j'aime mieux avouer simplement que j'avais grand tort de ne pas les connaître.

2. Hermès, XVII, 1892, p. 406 et s. *Die erste Aeneis* Vergils.

(*Composizione, Cronologia*) que se portera d'abord notre curiosité, et c'est ici aussi que nous hésiterons souvent à suivre le savant italien. On n'avait eu jusqu'ici sur les contradictions et les défauts de la composition de l'*Énéide* que des études séparées, mais non une recherche suivie et systématique. M. S. l'a tentée. Voici sa conclusion : en fait, l'*Énéide* est arrivée à nous sous la forme d'une collection de fragments. Un seul livre, le troisième, a peut-être été composé d'un seul jet ; il a probablement été écrit le dernier [1]. Tous les autres livres ont été écrits séparément, composés pour le moins en deux fois ; ils ont été remaniés, jusqu'à trois ou quatre fois, sans être amenés à une forme définitive. C'est donc à surprendre les points desuture des divers morceaux que s'applique et souvent très heureusement M. Sabbadini.

Quant à l'esprit général de ces études, voici quel il est d'après l'auteur lui-même [2] : M. S. se prononce résolument et avant tout contre les dévots de l'ancienne critique qui, par de prétendues conciliations, tâchaient de couvrir plus ou moins gauchement les contradictions du poème. Avouer celles-ci, lui semble plus franc, plus logique, plus respectueux aussi pour le poète. Car on ne risque pas pour cela de diminuer l'admiration des lecteurs ; elle gagnera à être mieux raisonnée. L'idée patriotique qui constitue l'unité véritable de l'*Énéide* et à laquelle il faut s'attacher comme au mérite principal de l'œuvre, n'est atteinte en rien par ces critiques de détail.

Tant qu'on en reste à ces vues générales, l'accord subsiste facilement ; mais dès qu'on entre dans le détail, des objections très sérieuses ne manquent pas de surgir ; objections sur des points particuliers, où plus d'un raisonnement pourrait être contesté et même renversé entièrement [3] ; objection générale que je formulerais ainsi : je demanderais à l'auteur si beaucoup de ses arguments, contradictions, omissions, etc. ne tombent pas devant cette simple réflexion [4] qu'un poète n'est pas un

---

1. On voit que c'est ici juste le contraire de ce qu'ont pensé Ribbeck et d'autres savants. N'est-ce pas un signe de la difficulté, j'allais dire de la fragilité de ces études?

2. Préambule du fasc. 2.

3. Par ex. l'épisode de IX, 590 et suiv., où Ascagne blesse et tue Numanus, a été, suivant M. S (p. 84), composé avant le jeu Troyen (V, 545 et s.) et avant la mort du cerf de Silvia (VII, 475 et s.) parce que c'est ici un acte bien plus important et parce que le ton est plus solennel : singulier argument ! — M. S. soutient que le livre V a été composé après le livre IX, parce qu'ici les caractères de Nisus et d'Euryale sont longuement décrits, tandis qu'ils sont à peine indiqués au livre V. La comparaison ne peut-elle conduire tout justement à la conclusion contraire ? Le poète, revenant sur une première indication, n'a-t-il pu avoir l'idée de la développer ? « Virgile, dit M. S., s'est mis à son point de vue personnel et non à celui du lecteur ». Et tout de suite après, le critique reconnaît que certaines parties du livre IX supposent le livre V ; donc que le plan du livre était fait, et certaines parties du livre V écrites, etc. Combien de contradictions et d'arbitraire dans tout cela ! — Et je ne dis rien de l'hypothèse nécessaire de remaniements successifs à diverses dates, qui ruine tout ce qu'on bâtit sur les données du poème dans l'état actuel.

4. M. S. en fait lui-même la remarque, p. 85, au bas.

historien ; qu'il n'a pas besoin de soumettre son récit à une chronologie minutieuse ; que, même dans une œuvre achevée, il a le droit de beaucoup omettre, le lecteur pouvant aisément et devant à priori comprendre à demi-mot ; Junon peut fort bien reprocher à Vénus d'avoir sauvé les vaisseaux d'Énée, sans ajouter qu'elle s'est servie de l'aide de Cybèle ; Pallas, après avoir accompagné Énée sur le Tibre, peut combattre à la tête des cavaliers Arcadiens, sans que le poète ait eu besoin d'ajouter expressément qu'il a passé d'un champ de bataille à l'autre, etc. On dira que ces preuves insuffisantes écartées, il reste encore dans l'*Énéide* plus d'imperfections que dans telle œuvre moderne : on peut en convenir ; mais il me semble qu'on s'en doutait quelque peu depuis un laps de temps fort raisonnable.

Je crains que, dans de telles études, la partie positive, accessible à nos recherches, donc vraiment scientifique, ne soit très petite et qu'il n'y ait dans tout le reste que le mirage le plus décevant. Ce qui éveille mes doutes n'est pas telle thèse ; nous n'en sommes plus à une erreur dans la critique de Virgile ; qu'on songe à l'idée étrange, que pendant tant de siècles et chez les Romains eux-mêmes, on s'était faite du poète et de son œuvre. Ce que je crains, c'est la méthode même dont le point de départ pourrait bien être faux. M. S. et ceux qui pratiquent sa méthode voient dans tout terme obscur ou équivoque, dans tout vers qui nous arrête, l'indice d'un point de suture ; ils cherchent quel a été le remaniement et sur quoi il portait. Mais ne savons-nous pas que dans les meilleurs morceaux, dans ceux-là même qui ont été écrits de verve, il se glisse presque toujours des expressions impropres, obscures, équivoques ? La contradiction n'est pas avec telle conception du passé ou de l'avenir, mais avec celle du moment même. L'auteur n'est pas parvenu à une expression *adéquate*.

La même chose a dû arriver aux poètes anciens. Donc il y avait à faire, dans tout ce que relèvent les savants, un départ difficile, mais nécessaire qu'ils omettent à tort. D'autre part, M. S. est bien trop disposé à considérer des livres en bloc sans se rappeler que les retouches ont pu porter sur de simples morceaux. De là des raisonnements trompeurs comme celui de la page 76 en haut, sur les deux récits contradictoires, à propos d'Énée et Hélène. Oui, l'on dira que, d'une manière générale, le livre VI est postérieur aux livres II et IV. Mais les morceaux sur Didon et sur Hélène ont pu être presqu'aussi bien de premières esquisses non modifiées par la suite. Et de même encore pour les vers communs aux deux livres (II 792 et s. et VI, 700 et s.).

Je renvoie ci-dessous aux objections de détail [1]. Malgré toutes les

1. Que valent des arguments comme ceux-ci ? à propos du liv. IV, fasc. 2, p. XI, au milieu : telle phrase est banale et languissante, « surtout après telle autre qu'on a lue précédemment ». Y a-t-il un poème où il n'y ait de ces faiblesses ? Ibid., p. IX : « Nous devrions trouver en telle circonstance, en tel passage, tel sentiment qui n'est pas

réserves qui précèdent il faut reconnaître que la critique de M. S. est modérée et prudente; elle évite les écueils contre lesquels d'autres ont donné et de nos jours encore vont donner; elle est avant tout suggestive; alors même qu'on refuse de suivre M. Sabbadini, on ne regrette pas de l'avoir entendu; il nous fait mieux goûter le poète, et ses Studi éclairent la critique de Virgile. L'*Éneide* de Peerlkamp avait fait beaucoup de bruit en son temps; nous avons ici tout autre chose et beaucoup mieux : au lieu d'objections subjectives, tout un système appuyé sur la tradition et qui vise à embrasser dans ses modifications successives le plan général de l'œuvre; le tout exposé avec clarté et méthode. J'avoue que la position prise par les anciens commentateurs de Virgile ne me paraît plus tenable et qu'ils devront suivant moi céder et sur plusieurs points C'est la récompense dont sont toujours payés les *conciliateurs*.

Émile Thomas.

Pierre de Tourtoulon. **Les œuvres de Jacques de Révigny** (Jacobus de Ravanis) d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris. 1899. Librairie Marescq. 102 pp.

Dès le début de cette intéressante brochure, M. de Tourtoulon appelle l'attention du lecteur sur l'oubli dans lequel on a laissé jusqu'à présent les œuvres de Révigny et il parvient à montrer sans peine, tant par les extraits qu'il nous livre que par l'excellent commentaire dont il les accompagne, que ces ouvrages méritent une plus grande considération. Si le jugement de la postérité a été défavorable à ce juriste, c'est précisément parce qu'on ne connaît pas au juste la nature et l'étendue de ses écrits. Si Révigny peut être considéré comme le précurseur, sinon le chef, de l'école dogmatique, on ne peut cependant pas prétendre qu'il ait poussé jusqu'à l'excès l'emploi de la dialectique dans l'interprétation des textes juridiques. Il est faux aussi de nous le présenter comme professant des doctrines diamétralement opposées à celles de l'École de Bologne;

exprimé »? Excellent trompe-l'œil en critique. Je ne m'explique pas la note de la p. x, au même fascicule: « les verbes de IV, 56-57 étaient originairement au singulier »; sûrement pas *adeunt* puisque cela briserait le mètre. M. S. n'a pas évité, ce me semble, dans ses Studi un défaut qu'on a reproché à M. Zingerle; que conclure de rencontres sur des expressions comme (p. 140) *namque ferunt.... Karthaginis altae... Dorica castra*, (p. 142) *nimium felix*, (p. 144) *ancora jacitur*, (p. 145) *pura hasta*, (p. 105) *nomine dicunt... in littore sicco*? etc. Ne sont-elles pas un bien commun, des formes que le poète n'aurait pu éviter quand même il l'eût voulu? J'ajoute que Virgile se ressemble bien trop à lui-même, il se répète trop partout, pour que de telles ressemblances on puisse conclure, comme le fait M. Sabbadini, à un lien entre deux livres, et croire qu'ils ont été composés vers le même temps. Lapsus : p. 16 : après avoir parlé du panégyrique de Messala : *di la ha tratto* Vergilio il suo verso. Ce panégyrique est sûrement postérieur à Virgile, et si l'on admet qu'il y ait eu imitation, il faut renverser l'hypothèse. — P. 139 au milieu, Pr. III, 13, 27, lire *erant* au lieu de *era*.

il fut au contraire élève de cette Université, comme nous le prouve à toute évidence un passage des manuscrits, qui nous ont été conservés. Par la subtilité de son esprit, Révigny se rapproche de Placentin et d'Azo. Il comprend admirablement le droit féodal, et, s'il a recours aux principes du droit romain, il ne veut cependant pas, pas plus du reste que ses contemporains, quoi qu'on dise, dénaturer les règles du droit féodal par l'infusion de théories étrangères. Il s'occupe aussi de droit coutumier et porte son attention sur des questions d'hommage, de service personnel du fief, etc. Son traité sur la coutume, que l'auteur publie à la fin du livre, nous montre suffisamment qu'il fait autorité en cette matière.

Les œuvres de Révigny nous sont parvenues sous la forme de *lecturae*, c'est-à-dire de notes prises au cours par l'étudiant. Ces *lecturae*, signalées pour la première fois par d'Ablaing, ne sont pas différentes, au fond, des *repetitiones* connues déjà par Savigny. Elles sont contenues dans deux manuscrits de la la bibliothèque nationale de Paris (nos 14350 et 4488). Le manuscrit 14350, provenant de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, est soigneusement décrit par M. de Tourtoulon. L'auteur y relève l'étude de quatre livres du *Digestum novum* et spécialement du titre XLI, une *lectura* à peu près complète des Institutes ainsi qu'un commentaire du Code. Le manuscrit 4488 est fort désordonné dans la disposition des matières, on y rencontre pêle mêle des fragments du Code et des lois du Digeste.

G. des Marez.

Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation, von Gustav Wolf. Erster Band, erste Abtheilung. Berlin, O. Seehagen, 1898, 272 p., in-8. Prix : 10 francs.

M. Wolf a publié déjà plusieurs monographies de valeur sur l'histoire du protestantisme allemand au xvie siècle [1]. Aussi avons-nous pris en main, avec un intérêt naturel, la première livraison de son nouveau travail qui sera de dimensions fort considérables, si l'on en juge par le prospectus et s'étendra de la paix d'Augsbourg jusqu'à l'Édit de Restitution de 1629 et l'apparition de Gustave-Adolphe en Allemagne. Bien que les travaux de mérite, études d'ensemble ou monographies, sur cette période de la Contreréformation, ne manquent pas autant qu'on pourrait le croire en lisant la circulaire de l'éditeur [2], une étude aussi approfondie, qui formera huit fascicules ou quatre gros volumes, ne peut

1. *Zur Geschichte der deutschen Protestanten, 1555-1559* (Berlin, 1888). — *Der Augsburger Religionsfrieden* (Stuttgart, 1890). Nous avons rendu compte de ce dernier ouvrage dans la *Revue* du 9 novembre 1891.

2. Nous rappellerons seulement les travaux de Ranke, Maurenbrecher, Philippson, Ritter, Droysen, Lossen, Brandenburg, etc.

manquer de nous apprendre bien des choses nouvelles, quand il sort de la plume d'un savant aussi bien documenté par de longues recherches dans les archives, et qui déclare que « sur presque tous les points importants » il est arrivé « à des conclusions plus exactes » que ses prédécesseurs.

On regrettera seulement que cet ouvrage s'annonce comme devant être écrit « au point de vue protestant », pour faire contraste sans doute avec l'*Histoire de la Contreréformation* de Moritz Ritter, « écrite au point de vue catholique ». Pourquoi, dans un ouvrage scientifique arborer la cocarde d'un parti religieux, et ne serait-il pas infiniment plus simple, au lieu de nous donner une histoire *protestante* ou *catholique*, de nous donner un récit vraiment *historique*, sans épithète ?

Il serait prématuré de vouloir juger dès aujourd'hui de la valeur de l'ouvrage de M. W. Nous n'en connaissons encore que les trois premiers chapitres, *La Constitution de l'Empire* (au milieu du XVI[e] siècle), l'*État de l'Église catholique avant le Concile de Trente*, et *l'Église protestante à la mort de Luther*. Ce sont des tableaux très détaillés, très fournis de données diverses, juridiques et statistiques, mais qui ne permettent pas de se rendre bien compte de ce que sera plus tard le récit des événements eux-mêmes. Nous souhaitons pour l'auteur, sans oser l'espérer à vrai dire, qu'il ne soit pas trop *doctrinaire*, c'est-à-dire qu'il *raconte* vraiment, et ne reste pas trop constamment dans le domaine des questions théoriques, des discussions abstraites, comme celles qu'il nous annonce sur la manière dont les événements *auraient pu tourner* en telle ou telle occurrence, sur les *possibilités* divergentes, conséquences de telle ou telle crise politique, etc. C'est là certainement une façon nouvelle d'écrire l'histoire ; mais est-elle meilleure que la façon routinière dont on nous parle avec un certain dédain [1] ? On me pardonnera d'attendre, pour ma part, que quelques nouveaux fascicules de l'ouvrage de M. Wolf aient paru, avant de me convertir aux doctrines nouvelles.

R.

A life of William Shakespeare by Sidney Lee, second edition, 1 vol. XXVI-480 pages, Smith, Elder and C°, 1898. 7 sh. 6 d.

Ce volume est fondé sur un article que M. Sidney Lee a fourni au

1. J'ai quelque peine, d'ailleurs, à trouver absolument neuf tout ce que l'auteur nous promet. Quand il nous dit que ce qui distinguera son travail c'est qu'il reposera tout entier sur ces deux *leitmotive* généraux, la Réforme de l'Église catholique et le Développement de l'autonomie des princes de l'Empire, je me demande comment on pourrait écrire l'histoire de l'Allemagne de 1555 à 1648 sans appuyer sur ces deux ordres de faits, et quel historien antérieur à M. Wolf a négligé complètement d'en parler.

« Dictionary of National Biography ». C'est moins une œuvre littéraire qu'une œuvre vulgarisatrice où se trouvent réunis les renseignements les plus exacts et les plus précis. Les études esthétiques ne manquent pas sur Shakespeare et les manuels sont beaucoup plus rares ; parmi les biographes sérieux de l'auteur d'*Othello* on ne peut guère citer que le professeur Dowden dont le petit volume populaire (*English Primers*) est un chef-d'œuvre, et J. O. Halliwell-Phillips, la victime très innocente du farouche Furnivall.

La partie originale du livre de M. Sidney Lee est celle qui traite des sonnets. L'interprétation auto-biographique que certains critiques récents ont faite de ces poèmes ne satisfait pas M. S. L. L'auteur, avec une persuasion très convaincante, développe cette théorie que les sonnets sont pleins de réminiscences et que, par conséquent, ils ont été écrits à froid et ne nous donnent pas la pensée intime du poète. M. S. L. fait une très intéressante étude comparée des milliers de sonnets que l'Angleterre, la France et l'Italie produisirent durant les dernières années du XVI[e] siècle, et nous montre que Shakespeare s'est contenté le plus souvent de reprendre les thèmes favoris de ses confrères et de faire œuvre de virtuosité.

Cette théorie est d'autant plus acceptable que les critiques qui ont étudié les *Sonnets* se sont livrés aux conjectures les plus extraordinaires ; en l'absence de données certaines, ne vaut-il pas mieux s'en tenir à cette appréciation raisonnable de ces énigmatiques poèmes ? Qu'importe après tout que la femme à laquelle ils furent adressés ait existé ou non ? Qu'importe le roman complexe et contradictoire qu'ils renferment ? Shakespeare est le moins subjectif de tous les poètes ; il est très vraisemblable que son imagination s'est donné libre carrière dans ces « sugared sonnets » et qu'ils ne nous révèlent pas les secrets de son cœur. Aussi acceptons-nous les idées de M. S. L. ; il a droit à toutes nos félicitations pour avoir eu le courage de remonter le courant : il a discuté avec autant d'habileté que de science cette question très délicate des *Sonnets* et a victorieusement renouvelé le procès.

Outre la biographie de Shakespeare ce volume renferme plusieurs chapitres utiles. Citons particulièrement : Les survivants et les descendants ; les autographes, les portraits, etc. ; la bibliographie ; la réputation posthume et les divers interprètes des drames du poète. Enfin, dans un copieux appendice, nous trouvons des indications sur les sources biographiques, quelques pages sur la controverse Bacon-Shakespeare, etc.

Cet ouvrage offre encore l'intérêt de fort bonnes reproductions en héliogravures : le portrait de Shakespeare qui est au musée de Stratford ; le portrait de Henry Wriothesley, troisième comte de Southampton, dont l'original se trouve à Welbeck Abbey ; plusieurs signatures de Shakespeare ; le buste que possède le Garrick Club.

Casimir STRYIENSKI.

Frédéric MASSON. **Joséphine de Beauharnais.** 1763-1796. Paris, Ollendorff. 1899, In-8, 300 p. 7 fr. 50.

La tâche que s'impose M. Masson, est difficile, et, comme il le dit, dans ce premier volume il était souvent réduit à des conjectures, n'avait pour se guider que des bribes de lettres, des dates de contrats, quelques actes civils ou religieux. A force de recherches patientes, il a su faire une œuvre exacte autant qu'attachante, et ce qu'il nous donne est ce qu'il y a de plus juste, de plus vrai sur Joséphine de Beauharnais.

Après avoir décrit ces *îles* où les aventuriers affluaient au XVIIIe siècle, M. M. nous introduit dans les familles Tascher et Beauharnais, et nous présente François de Beauharnais, gouverneur de ces îles, et une demoiselle Tascher qui s'est fait épouser par un sieur Renaudin. Cette Mme Renaudin régente et régentera Beauharnais qui l'a pour maîtresse; elle est la marraine de son fils Alexandre; elle quitte avec lui la Martinique lorsqu'il passe en France et vit publiquement avec lui à Paris et à la campagne.

Or, Mme Renaudin a résolu, pour mieux assurer son influence et sa fortune, de marier son filleul Alexandre de Beauharnais à une des filles de son frère Tascher, peu importe laquelle, et c'est ainsi qu'en décembre 1779, Alexandre de Beauharnais, à vingt ans, épouse Joséphine qui en a dix-sept.

L'auteur nous retrace l'existence du jeune ménage, Joséphine vivant entre sa tante et son beau-père, grosse, accouchant d'Eugène, puis d'Hortense, tandis que son mari, coquet et galant, se divertit dans sa garnison, court les châteaux, voyage en Italie.

Mais voici qu'Alexandre, piqué par l'ambition, s'embarque comme volontaire pour la Martinique. Là, il s'amourache d'une femme ennemie des Tascher, jalouse de Joséphine, et en juillet 1783, il écrit à Mme de Beauharnais qu'elle ait à se rendre au couvent, qu'elle a tenu avant son mariage une conduite abominable, qu'elle a eu deux intrigues, que sûrement Hortense est d'un autre — cette dernière allégation, remarque M. Masson, est fausse, puisque Beauharnais revient d'Italie le 25 juillet 1782 et qu'Hortense naît le 10 avril 1783. — Joséphine obéit; elle se retire avec Mme Renaudin à l'abbaye de Panthemont, porte plainte contre son mari, et le 3 mars 1785 Alexandre, qui se rencontre avec elle chez un notaire, lui fait des excuses, mais se sépare d'elle, sans éclat ni procès, en lui donnant une pension annuelle de 5,000 livres.

La séparation était définitive, et, comme le prouve M. Masson, il n'y eut pas réconciliation ni reprise de la vie commune. Beauharnais fait son chemin : député, président de la Constituante et des Jacobins, jouant le premier rôle après l'événement de Varennes, et lorsque éclate la guerre, montant de grade en grade, devenant général d'armée, refusant le ministère. De son côté, Joséphine vit d'abord à Fontainebleau

auprès de Mme Renaudin, et elle a des amants, Cresnay [1], Scipion de Roure, peut-être d'autres; en 1788, on ne sait trop pourquoi, elle part avec Hortense pour la Martinique où elle reste deux ans; en 1791, en 1792 elle est à Paris, à Fontainebleau, à Croissy. Mais les deux époux vivent toujours séparés, bien qu'ils se rencontrent dans les mêmes salons, par exemple chez la princesse de Hohenzollern, et s'entretiennent de leurs intérêts et de leurs enfants.

La Terreur les emprisonne et les réunit aux Carmes : ils s'entendent, ils écrivent en commun à Eugène et à Hortense. Mais Alexandre se prend de passion pour Delphine de Custine, et Joséphine s'établit en coquetterie réglée avec Hoche. Le mari n'échappe pas à la guillotine; la femme est sauvée par Tallien [2].

Au sortir de prison, Joséphine a peut-être été la maîtresse de Hoche qui resta trois semaines à Paris avant d'aller prendre un commandement. Mais certainement elle fut la maîtresse de Barras : elle faisait — une lettre en témoigne (p. 273) — les honneurs de la petite maison que le Directeur avait à Chaillot onze jours avant qu'elle se résolut à épouser Bonaparte et à « risquer le coup de dés, la chance suprême qui s'offre et qu'elle doit tenter ».

Voilà, brièvement exposé, ce que nous raconte M. Masson avec une abondance et parfois une nouveauté de détails qu'il faut admirer. Il est vraiment trop sévère pour Alexandre de Beauharnais. Mais il a très joliment décrit l'enfance et la jeunesse de Joséphine, de « l'enfant blanche, qui, au milieu des noires attentives, passe les heures à regarder dans le miroir du ruisseau comme lui sied une façon de coiffure, une expression de sourire ». Il a fort bien retracé comment elle avait, à l'abbaye de Panthemont, formé ses premières relations de société et appris le bon ton, les façons aisées et gracieuses. Enfin, il juge justement son héroïne,— peut-être avec trop d'indulgence et en oubliant un peu le mot terrible de Beauharnais : « Vous vous êtes fait dès votre très bas âge de la fausseté une habitude » (p. 140). Toutefois, il montre en elle la créole qui n'a d'autre but que de plaire et de s'amuser, qui ne connaît pas la passion et qui la joue, qui a le tact et ne fera pas durant dix-huit ans une faute de politesse, qui n'a pas l'esprit de conduite

---

1. Cf. L. Pingaud, *Le comte d'Antraigues*, 2e éd., p. 378 : « Le 30 novembre 1804 elle se mit presque à genoux pour me faire accepter un anneau superbe de diamants. Ce fut impossible, mais la voyant affligée, je lui pris au doigt un petit anneau d'or émaillé et je lui dis : je préfère celui-là, c'est du bon temps. Elle se mit à pleurer et me le donna : c'était un anneau que lui avait donné Cresnay, cousin de feu mon mari, en 1787, alors qu'il était son amant. Voilà la Bonaparte telle qu'elle est. »

2. Il eut fallu dire que Joséphine dut peut-être la vie à un médecin polonais qui la soigna et déclara que la maladie allait faire justice, que Mme de Beauharnais n'avait pas huit jours à vivre, cf. les *Mém.* de Lavallette (I, 176) qui regrette de ne pas savoir le nom du médecin.

et ne comprendra jamais Napoléon, qui a été reconnaissante et a souvent rendu le bien pour le mal [1].

A. C.

Un général de l'armée d'Italie. Serurier, 1742-1819, d'après les archives de France et d'Italie, avec portraits, gravures et cartes par Louis Tuetey, rédacteur de la section historique du ministère de la guerre. Paris, Berger-Levrault, 1899. In-8°, vii et 380 p.

Ce livre est sûrement une des meilleures biographies de général qu'on ait faites de notre temps. L'auteur a lu tous les imprimés et il tire un excellent parti des Mémoires de Marmont, de Roguet et d'autres ainsi que de la *Correspondance* de Napoléon. Il a consulté à la bibliothèque et aux archives de Laon les documents relatifs aux premières années de Serurier, aux archives historiques de la guerre les papiers qui concernent la carrière proprement dite du maréchal, aux archives administratives du même ministère le dossier de son héros. Il a fouillé les archives de Lucques et de Venise. Grâce à ces sources diverses, — auxquelles il faut ajouter les collections privées de M. Étienne Charavay et d'un Laonnais, M. Lemaitre, — M. Tuetey nous donne un travail complet qui nous manquait et qui remplacera pour très longtemps les notices incomplètes et inexactes consacrées jusqu'ici à Serurier.

Il nous retrace d'abord la vie de Serurier avant la Révolution. Elle se résume en ces mots du marquis de Ségur, inspecteur général et futur ministre, qu'il a trouvés sur les contrôles du régiment de Beauce : *point de condition, mais sujet d'espérance*. Serurier, n'étant pas noble, ne devient pas officier supérieur : lieutenant au bataillon de milice de Laon en 1755, il n'est que capitaine-commandant en 1782, et il demandait sa retraite lorsqu'il fut en 1789 nommé major au régiment de Médoc.

Vient la Révolution. Serurier, qui n'émigre pas et qui montre, selon l'expression de son biographe, un rare courage civique, est promu lieutenant-colonel, puis colonel. Il prend part à la campagne de 1792 dans le comté de Nice. En 1793, il se saisit d'Isola sur la Tinée et, s'il échoue contre l'Authion, il fait preuve d'une bravoure qui lui vaut le grade de général de brigade. A la fin de 1794 il remplace Masséna au commandement de la droite avec le grade de général de division. En 1795 il repousse l'attaque des Autrichiens sur le col de Terme

---

1. Lire p. 195 et 200 Du Chastellet et non *Du Chatelet*; p. 198 Deprez (Crassier) et non *Desprez*; p. 200 Diettmann et non *Dietmann*; p. 203 Freckenfeld et non *Preckenfeld*; je me permets de renvoyer l'auteur à mon portrait de Beauharnais (*Wissembourg*, p. 42-44) et à une note de *Hoche et la lutte pour l'Alsace* (p. 199, à propos de Laubadère : ce général, incarcéré aux Carmes, dit de Joséphine : « elle ne dédaigna pas d'exercer son humanité bienfaisante en faveur d'un infortuné innocent, comme elle, et mon courage, abattu par le désespoir, reprit une nouvelle énergie. »

ainsi que celle des Piémontais sur Saint-Martin de Lantosque et coopère à la bataille de Loano.

Les années 1796 et 1797 sont les plus glorieuses de sa carrière. Il est un des meilleurs lieutenants de Bonaparte qui l'empêche sans doute de donner sa démission et qui fait hautement son éloge, le proclame un militaire d'une réputation militaire établie, ami rigide de l'ordre et de la discipline, dédaigneux de l'intrigue et des intrigants. C'est Serurier qui tient en respect devant Ceva la division piémontaise, qui prend Ceva et qui décide la victoire de Mondovi par sa rapidité de résolution en lançant ses trois brigades à l'assaut des pentes escarpées de Brichetto. Aussi, nous dit M. T. — qui a trouvé aux archives nationales un double témoignage de cette intention de Napoléon — l'empereur voulut-il faire Serurier duc de Mondovi.

C'est aussi Serurier qui investit Mantoue, et il va s'emparer de la ville lorsqu'il reçoit l'ordre de lever le siège. Mais à la fin de décembre 1796 il commande de nouveau le blocus de la forteresse, et c'est lui qui signe la capitulation avec Wurmser, c'est devant lui que défile la garnison autrichienne, et en mars 1797 il obtient la reddition d'une autre place, celle de Gradisca : tout le monde sait qu'il porta au Directoire les vingt-deux drapeaux conquis dans cette dernière campagne, et, à ce propos, M. T. reproduit la lettre de Bonaparte au gouvernement : « Cette fois, Bonaparte voulait en dire plus qu'il n'était accoutumé, et dans un portrait aux touches sobres, il rendit une égale justice aux vertus militaires du soldat comme aux talents du général. »

Nous voyons ensuite Serurier à Livourne où le ferme et vigilant général rétablit la tranquillité troublée par les réfugiés corses et défend aux prêtres de faire des miracles, à Lucques, où il installe la nouvelle république démocratique et habilement, avec mesure et tact, sans abus de pouvoir, exécute les instructions du Directoire, à Venise où il détruit le matériel de l'arsenal avant de livrer la ville à l'Autriche.

Mais en 1799, à la suite des fautes que commet Scherer et que M. T. expose avec autant de clarté que de justesse, Serurier est malheureux. Bien qu'il ait emporté Villafranca, il bat en retraite derrière l'Adda ainsi que toutes les troupes, et le désordre affreux qui règne dans ses bataillons, le navre si profondément qu'il parle de démission : sa division est séparée du reste de l'armée, coupée en deux, et, après le combat de Verderio, entourée de toutes parts ; il se rend prisonnier avec 2,400 hommes.

Sa carrière militaire était finie. Revenu en France sur sa parole d'honneur de ne plus servir, sénateur, comte, maréchal, Serurier devint en 1804 gouverneur des Invalides et mourut en 1819.

M. T. l'a parfaitement jugé. Serurier a toujours porté l'empreinte de l'ancien régime, toujours conservé, selon le mot de Napoléon, les formes et la rigidité d'un major. Énergique et sévère, il fut un excellent instructeur, mais non un entraîneur d'hommes. Il ne comprit jamais

le soldat révolutionnaire, et Bonaparte lui reprochait de n'avoir pas assez bonne opinion de ses troupes. Circonspect, un peu timide, trop porté à se renfermer dans la limite de ses instructions, d'ailleurs le plus âgé des généraux de l'armée d'Italie, il a quelque chose de Catinat.

Ce livre ne se recommande pas seulement par l'étendue des recherches et la minutieuse vérité du détail. Il est bien composé et bien ordonné. Pas de longueurs ni de redites. Le lecteur tient le fil de l'histoire générale, mais il voit, d'un bout à l'autre du volume, Serurier au premier plan. Pas d'éloges exagérés : M. Louis Tuetey n'hésite pas à blâmer l'indécision de Serurier et à taxer de funeste son inaction à Cassano. Impartiale, érudite, exacte, cette œuvre a en outre — chose rare — le mérite d'un style correct, soigné, agréable : le jeune auteur est évidemment, come disait Ségur de Serurier, un *sujet d'espérance* et il fait honneur au nom qu'il porte [1].

A. C.

Les Espagnols à la Grande Armée, par le commandant P. Boppe. Paris, Berger Levrault. 1899. In-8, 257 p.

Ce livre de M. Boppe comprend deux parties, la première consacrée au corps de La Romana; la seconde, au régiment Joseph-Napoléon. Mais, en réalité, M. B. ne veut faire que l'historique du régiment Joseph-Napoléon, et son étude sur le corps de La Romana n'est pas définitive. Son travail sur le régiment Joseph-Napoléon est, en revanche, complet ou peu s'en faut. L'auteur montre comment ce régiment fut formé des éléments des régiments de Guadalaxara et des Asturies désarmés et ramenés en France ; il retrace ses mouvements et la part que ses quatre bataillons prirent à la campagne de Russie, les uns sous les ordres du colonel de Tschudy, les autres, sous le commandement du major en second Doreille ; il reproduit le manuscrit du commandant Lopez (qui a laissé un mémoire sur cette campagne) en accompagnant ce récit soit de notes puisées aux archives de la guerre, soit de citations d'une courte relation de Tschudy. Ce manuscrit de Lopez fait le principal attrait du volume ; M. B. lui a emprunté pareillement, dans la première partie de son travail, quelques pages curieuses sur les événements de Danemark

1. P. 8, lire Corbach et non *Corback* et p. 312, Villars et non *Villers ;* pourquoi p. 51 Sospel et partout ailleurs *Sospello ?* — p. 154-155 j'aurais moins longuement développé ces deux tentatives des Autrichiens contre Mantoue puisqu'elles eurent lieu pendant l'absence de Serurier ; — l'auteur a placé la mission de Lucques qui est de 1799 avant celle de Venise qui est de 1797 et, à mon avis, il a eu tort; il a voulu, sans doute, mettre ensemble l'occupation de Livourne et celle de Lucques ; mieux valait, je crois, comme dans le reste du livre, suivre l'ordre chronologique et réunir en un seul chapitre, *Livourne*, *Venise*, *Lucques*, ces trois missions extraordinaires de Serurier.

en 1808. L'ouvrage se termine par un appendice qui renferme nombre de pièces instructives. M. Boppe est consciencieux, laborieux ; il a cherché partout, et il a trouvé non seulement dans les documents manuscrits, mais dans les imprimés, notamment dans les livres danois et espagnols, beaucoup de détails curieux ; il avait déjà publié une bonne étude sur les Portugais de la Grande Armée ; cette nouvelle étude sur les Espagnols est encore plus intéressante et, ce nous semble, mieux ordonnée, mieux composée que la précédente.

A. C.

Eugène Lintilhac. **Conférences dramatiques**. Paris, Ollendorff, 1898. In-8°, xii et 402 p. 3 fr. 50.

Ce volume contient des conférences faites à l'Odéon.

La conférence *Au théâtre antique d'Orange* a été lue : M. Lintilhac décrit ce qu'était autrefois ce théâtre et conjecture son répertoire. Les conférences suivantes (l'auteur l'assure et il a le droit d'en être fier) ont toutes été improvisées. *Shylock :* il définit la comédie de Shakspeare et prouve que le public français peut la goûter — *Le Cid :* il montre que la pièce a constitué chez nous la tragédie psychologique et que Corneille a trouvé la science scénique des combats du cœur d'où Racine tirera tout son théâtre — *Athalie :* il décrit rapidement l'évolution du sentiment religieux au théâtre — *Le Chevalier à la mode :* il fait voir que cette pièce de Dancourt (et de Saint-Yon, comme il ne l'oublie pas), est la meilleure des « Dancourades » et le premier chef-d'œuvre de la comédie de mœurs — *Le Prince travesti :* c'est une des pièces les plus remarquables de Marivaux, une pièce d'un Marivaux inconnu, d'un Marivaux sérieux, profond, presque tragique — *Mérope :* le « coupage » où Voltaire a eu le tour de main le plus heureux, où il a fait entrer le mélodrame comme ingrédient — *l'Écossaise :* réhabilite Freron qui fit preuve, en l'occasion, d'une intelligente crânerie, trouve dans la pièce la première formule du drame populaire et une imitation du *Café* de Goldoni — *La première du Barbier de Séville :* retrace en raccourci l'histoire de la farce, et montre que le *Barbier* fut d'abord un opéra-comique, analyse le type tout parisien de *Figaro* — *Don Carlos :* insiste sur l'admirable conception du caractère de Posa et voit dans la pièce la formule du théâtre social — *Clavijo :* soutient que Clavijo, c'est Gœthe, et que pour mieux défendre Clavijo qui a les mêmes torts que lui, Gœthe a créé Carlos — *Les Deux Gendres :* vie d'Étienne, analyse et appréciation de la pièce, récit de la fameuse querelle.

Tout cela est très sérieux, solide, travaillé, fouillé ; et nous croyons volontiers que M. Lintilhac a, comme il dit en plusieurs endroits, compilé, pris des notes, rempli des fiches. Il traite tous ses sujets avec cons-

cience, et il est arrivé à connaître *Don Carlos* et *Clavijo* aussi bien que son théâtre classique et que son Beaumarchais : il cite à son auditoire le *Schiller* de Minor, lui cite les femmes de Gœthe, d'Annette Schœnkopf à Minna Herzlieb — bien qu' « elles aient des noms à... aimer dehors ». Ses aperçus sur la littérature française sont parfois neufs et méritent presque toujours l'approbation : il apprécie Étienne plus favorablement que l'a fait Sainte-Beuve et il montre ce que l'auteur des *Deux Gendres* doit aux *Fils ingrats* de Piron ; il juge que *Mérope* rappelle assez les œuvres d'Euripide et qu'elle est la plus pseudo-grecque de nos tragédies ; il fait un fidèle historique du personnage d'Arlequin ; il traite, en passant, de la véritable originalité de Corneille à l'égard de ses modèles espagnols, etc.

Mais ce qu'il faut remarquer aussi et louer dans ces conférences, c'est le mouvement, la verve, l'humour, tout ce qu'elles ont de piquant, d'animé, de vivant ; c'est l'improvisation de la forme. Elles ont été reproduites d'après le compte rendu sténographique, moins les redites et raccrocs nécessaires, avec leurs parenthèses, leurs saillies, leurs digressions, leurs actualités. Cela les rend encore plus intéressantes, et ceux qui connaissent M. Lintilhac, le retrouveront là, ce professionnel du verbe, ce *verbo-moteur* de naissance, chaud, véhément, et en même temps enjoué, spirituel, débordant de citations, usant volontiers du mot familier, expressif.

M. Lintilhac a joint le précepte à l'exemple. Son volume s'ouvre par des pages curieuses et assez divertissantes sur « les petits secrets de la parole publique ». Il ne se borne pas à croquer les conférenciers en vogue, Brunetière et Sarcey : il nous révèle les mystères de sa « cuisine », nous apprend par quels exercices, par quelle méthode il est arrivé à faire aujourd'hui, comme il dit, le saut périlleux et, sans escamoter le papier ni tricher du lorgnon, à jouer franchement le jeu, face au public, comme l'oncle Sarcey [1].

A. C.

Christian Garnier. **Deux patois des Alpes-Maritimes**. Grammaires et vocabulaires méthodiques des idiomes de Bordighera et de Realdo. Paris, Leroux, 1898, in-8° de 106 pages.

L'auteur de cette brochure, fils de l'illustre architecte de l'Opéra, est

---

1. P. 330 lire le duc et non le *grand-duc* de Wurtemberg ; — *id.* il est très exagéré de dire qu'à l'École de Charles on était « battu jusqu'au sang » ; — p. 332 Schiller n'avait pas lu le *Contrat social* lorsqu'il composa les *Brigands* ; — p. 332 et 369 lire « Drang » et non *Drangk* ou *Drangck* (M. hérisse et barbarise les mots allemands, cf. p. 355 *Niestzsche*) ; — p. 356 Levetzow et non *Lewezow* ; — p. 358 Vulpius et non (par trois fois) *Volpius* ; — p. 359 et 361 Sesenheim et non *Sisenheim* ; — p. 363 et 364 Weislingen et non *Weissingen* ; — p. 368 Mordspektakel et non *Mordenspektakel*.

mort le 4 septembre dernier, un mois après son père, âgé à peine de vingt-six ans, emporté par une maladie de poitrine contre laquelle il luttait depuis plus de quatre ans. Il a eu avant de mourir la satisfaction d'apprendre que l'Institut avait décerné (en juin 1898) le prix Volney à sa méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques s'appliquant à toutes les écritures usitées dans le monde, dont on nous promet la prochaine publication. C'est cette méthode qu'il a employée pour transcrire les sons des deux patois de Bordighera et de Realdo [1], et bien que depuis la fondation de la *Revue des patois gallo-romans* de MM. Gilliéron et Rousselot (1887), nous soyons habitués en France à un alphabet phonétique plus nuancé, il faut reconnaître que cette méthode est bien conçue. Les philologues trouveront dans les deux grammaires et les deux vocabulaires méthodiques rédigés par Christian Garnier des documents qui semblent mériter toute confiance et qui sont présentés avec intelligence et clarté. L'auteur n'a pas eu la prétention de faire autre chose : il le dit nettement dès les premières lignes : « je préviens que l'on ne trouvera ici aucune considération sur la déformation des sons, la filiation des formes grammaticales, etc. Je ne suis pas un linguiste, mais un géographe : recueillir des grammaires, c'est œuvre de géographe ; discuter sur les étymologies, c'est œuvre de linguiste. » Voilà qui est catégorique. Mais la tentation est si forte, de laisser entrevoir qu'on sait plus qu'on ne veut l'avouer, que Christian Garnier, au moins deux fois, n'y a pu résister : p. 6, il affirme que le patois de Realdo est « sans aucun rapport grammatical ni avec le piémontais ni avec le ligure » et il le considère comme le « seul reste de la langue ligure qui a jadis dominé sur un vaste territoire; p. 44, à propos du mot bordigote *belin* « pénis », il ne peut, dit-il, « ne pas faire remarquer que ce mot dérive du nom du dieu *Belenus*, dieu de la génération, jadis adoré sur la côte, comme en font foi la Table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin... » Ces deux incartades doivent lui être pardonnées, car elles ne tirent pas à conséquence pour ce qui fait, de son aveu même, le fond solide de son travail.

A. Thomas.

BULLETIN

— Le volume XXIX des *Transactions and Proceedings of the American philological association* (*1898*), édité à Boston, chez Ginn (157-CIV pp., in-8), contient les mémoires suivants : E.W. Fay, *The origin of the Gerundive*, établit l'équation *ferendae* = sk. *bhara-dhyai* ; à noter, parmi les digressions de cet article, une discussion de l'étymologie de *donec*, une étude des rapports de sens de *in-* et de *ambi-* en latin,

1. Bordighera, entre San Remo et Vintimille, est assez connu. Realdo est un village de la province de Cuneo, à quelques kilomètres au sud du col de Tende.

des rapprochements entre les cérémonies des Arvales et les rites ombriens, l'étymologie de *mandare* (= μανθάνειν). — G. HEMPL, *Language-Rivalry and Speech-Differentiation in the case of race mixture* : discute surtout une théorie proposée par Hirt, dans les *Indogerm. Forschungen*, t. IV. — J. E. HARDY, *The omission of the article after οὗτος, ὅδε, ἐκεῖνος in Prose* : l'article est omis avec les noms propres (sauf le cas de l'article anaphorique), avec les nombres définis (peu d'exceptions, d'ailleurs explicables), avec les substantifs suivis d'une proposition relative (surtout dans Hérodote). — H. L. EBELING, *The Admetus of Euripides viewed in relation to the Admetus of tradition*, traite longuement de l'*Alceste* de Phrynichus; l'auteur ne paraît pas connaître le livre de M. Decharme sur Euripide. — H. W. SMYTH, *Mute and liquid in Greek melic poetry* : supplément à un mémoire paru précédemment; consacré à Bacchylides. — F. A. MARCH, *Orthography of English preterits*. — J. D. WOLCOTT, *New words in Thucydides* : mémoire étendu (54 pp.) où ne sont pas seulement catalogués les mots que l'on rencontre dans Thucydide pour la première fois, mais où l'auteur signale les formules caractéristiques dans lesquelles un certain nombre sont employés. Dans les procès-verbaux, des sommaires plus ou moins développés sont consacrés aux points suivants : Ch. KNAPP, Cic. *Cato maior*, §§ 28 et 34; E. W. FAY, Tac. *Ann.*, IV 12 (lire « anus suapte... anxiae insociabilis ») ; EARLE, Lucien, *Timon*, 18; SIHLER, les rapports de Lucrèce V, 509-VI avec Épicure, περὶ μετεώρων ; KELLOGG, une allusion à Euripide dans Aristophane, *Acharn.*, 666 ; HOPKINS, la forme des mots grecs dans Plaute ; W. JACKSON, le travesti dans le drame sanskrit, CARROLL, la nature et le but de la critique d'Homère dans Aristote ; PEASE, la prononciation des génitifs des substantifs en *-ius* et *-ium* ; Miss KING, Achille et Ajax sur un vase du musée de Boston ; WILSON, les rapports littéraires de Juvénal et de Martial ; BURRAGE, la date de l'exil d'Ovide; PATON, deux inscriptions grecques ; HARRINGTON, la lettre Z dans l'alphabet latin; A. GUDEMAN, Agricola a-t-il envahi l'Irlande ? SIHLER, la prononciation de *ai* et *ae* en latin ; Ch. KNAPP, la vie d'affaires chez les Romains d'après Horace ; KELLOGG, quelques constructions paratactiques en latin ; CARROLL, les comparaisons tirées de la peinture et de la sculpture dans Aristote et Denys; HODGMANN, la versification des sénaires épigraphiques ; SCARBOROUGH, Iphigénie dans Euripide et dans Racine ; LINSCOTT, certaines fonctions du locatif ; MARGRANDER, *Antigone*, 904-912. Ce volume est accompagné pour la première fois, je crois, d'un index alphabétique et d'une table des publications émanées des membres de l'Association. Cette liste témoigne de l'activité scientifique dépensée par les sociétaires. — P. L.

— A signaler dans l'*American Journal of Archaeology*, 1898, n° 1-2, pp. 26-70, un intéressant mémoire de M. Walter DENNISON, *The epigraphical sources of Suetonius*. Les humanistes d'autrefois aimaient à rapprocher les inscriptions et les monnaies des textes des auteurs. Ces rapprochements ont été réunis dans les éditions *Variorum*, que M. D. aurait dû au moins rappeler. Si la méthode était contestable, l'idée n'en était pas moins heureuse et pouvait devenir féconde. M. D. traite d'abord des sources de Suétone en général. Puis il consacre toute une partie de son article aux rapports de Suétone avec le monument d'Ancyre. Il est incliné à croire que Suétone s'était référé, non aux tables de bronze elles-mêmes, mais au *uolumen* original ou à une copie de celui-ci. En dehors du monument d'Ancyre, Suétone désigne clairement des sources épigraphiques en quatre passages seulement : *Aug.* 7, *Cal.* 23, *Tib.* 5, *Claud.* 41. Mais en général Suétone a dû puiser dans des documents littéraires, notamment dans les papiers d'État que ses fonctions près d'Hadrien (Spart. 12, 3) mettaient à sa disposition. Un index des passages discutés termine le mémoire et rendra service aux futurs éditeurs de Suétone. — L.

— Au moyen âge, pour apprendre le latin, on faisait souvent usage, dans les écoles, de recueils de proverbes bilingues (cf. les *Proverbia rusticorum* en vieux français et en latin (XIIIe siècle), et les *Proverbia communia* en néerlandais et en latin de 1480). Un certain curé de Roskild, qui vivait sans doute dans la première moitié du XVe siècle, Peder Laale ou, selon la mode du temps, Petrus Laglendicus, « Danorum lux », entreprit de doter son pays d'un pareil ouvrage. Prit-il pour base des proverbes danois auxquels il chercha les correspondants latins ? Son latin étant semé de nombreux solécismes, il est plus probable que c'est un recueil latin-français qui lui servit de modèle et qu'il traduisit. Quoi qu'il en soit, son livre eut du succès. Il y en eut, dès le début du XVIe siècle, trois éditions successives en 1506, 1508 et 1515 — cette dernière imprimée à Paris. De bonne heure il dut passer en Suède où il fut adapté à l'idiome du pays. Il est évident qu'il y a là beaucoup à puiser d'abord au point de vue de la langue, mais surtout pour l'étude des mœurs, des coutumes et des idées en Danemark au moyen âge. La réédition que nous en donne la « Société d'édition des anciens textes scandinaves » est donc la bienvenue. (*Œstnordiska och latinska Medeltidsordsprak. — Peder Lales Ordsprak och en motsvarende svensk samling utgivna fœr « Samfund til Udgivelse of gammel nordisk Litteratur ». I Texter med Indledning utgivna av Axel* KOCK *och Carl of* PETERSENS. Copenhague. 1889-1894 (IV-148-283 p.). II Kommentar av Axel Kock. Copenhague. VI-445 pp.) Aux 1204 proverbes de l'édition de 1506 — d'après l'unique exemplaire de la Bibl. Royale de Copenhague — les auteurs ont ajouté les 6 qui se trouvent en plus dans celle de 1515 et un fragment de manuscrit (no 813 de la B. R.) qui en comprend 40. Le recueil suédois publié d'après un manuscrit de la Bibl. de l'Université d'Upsala (la « Palmskœldska handskriften ») n'en compte que 1089. Le deuxième volume en entier est consacré au commentaire, surtout philologique, de ces proverbes. Le tout est précédé d'une longue (140 p.) et savante introduction par Axel Kock et suivi d'index, très commodes, des mots latins et scandinaves. — L. P.

— La librairie Charles Georgi, à Bonn, vient de publier, à l'usage des Français qui se rendent en Grèce, un petit ouvrage de 32 pages, sans nom d'auteur, dont la couverture tricolore porte le titre suivant, plein de promesses : *Le Français en Grèce. Méthode simple et facile pour parler de suite le grec à l'aide d'une prononciation figurée très ingénieuse, 1 franc. Contient tout ce dont on a besoin pour la vie pratique.* Méthode polyglotte Kuntzé... en vente chez tous les libraires du monde. Editeur Charles Georgi, imprimeur de l'université à Bonn. Paris, 59, rue Bonaparte, H. Welter, libraire universitaire. La méthode très ingénieuse dont il est question consiste simplement à rendre les caractères grecs par les lettres françaises ordinaires, sans aucun signe diacritique, γ par g, χ par k, et le reste à l'avenant; les phrases grecques ainsi prononcées ne seront, en réalité, qu'une série de rébus proposés à la perspicacité des Hellènes. Nous signalons à l'attention des éditeurs une petite brochure, qui nous paraît, malgré leurs efforts, détenir le record dans ce genre : elle n'a que 29 pages, coûte 50 lepta, et coïncidence curieuse, a été publiée à Athènes, également sans nom d'auteur, par la librairie Ἀντ. Στ. Γεωργίου. Elle est intitulée *Διάλογοι ἑλληνό — τουρκο — γαλλο — ἀγγλο — ἰταλικοί*; nous y lisons, par exemple, p. 17, *ζὲ φέμ, ζὲ σουά, κὲ βουλὲ βοὺ μανζέ; ζὲ βὲ ντοὺ πέν, ντονὲ μοὰ ἂν βὲρ ντοὺ βέν*, ce qui signifie : j'ai faim, j'ai soif, que voulez-vous manger? je veux du pain, donnez-moi un verre de vin. On n'est pas plus ingénieux. — P

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 13 mars — 1899

Nyrop, Histoire du baiser. — Wildeboer, Le culte de Jahvé. — Bertholet, Isaïe, 53. — Wernle, Saint Paul missionnaire. — Von Gall, Les anciens lieux de culte israélites. — Steindorff, L'Apocalypse d'Élie. — Blau, La magie chez les Juifs. — Von Arnim, Dion Chrysostome. — Hartman, Les intrusions dans le texte de Platon. — Sanders, La contamination dans les livres XXI et XXII de Tite-Live. — Boeswillwald, Ballu et Cagnat, Timgad. — Nerrlich, Le dogme de l'antiquité classique. — Grassi-Bertazzi, Vigo et son temps. — Académie des inscriptions.

Kristoffer Nyrop. **Kysset og dets Historie**. Copenhague, 2e édition, 1897, in-8°, 192 pages.

Le livre que M. Kristoffer Nyrop a écrit sur l'histoire du Baiser est un des plus charmants et des plus curieux que je connaisse ; j'ajouterai qu'il est aussi savant et profond que charmant, tant il témoigne de connaissances variées et de lectures étendues. Il fallait être versé comme M. N. l'est, dans les littératures anciennes et modernes, posséder également bien celles du Nord et du Midi de l'Europe, être folkloriste, historien, et à l'occasion même juriste, pour avoir osé aborder et pu traiter un pareil sujet. Après une courte préface, dans laquelle il rappelle l'épisode célèbre de Francesca da Rimini dans l'Enfer du Dante, M. K. N. examine d'abord ce qu'est le baiser au point de vue physiologique et quels en sont les effets et les qualités ; puis il passe successivement en revue le baiser d'amour, celui d'affection, de paix, le baiser donné en signe d'hommage ou de respect, celui d'amitié et diverses espèces de baisers, qui ne rentrent dans aucune de ces catégories ; enfin, il termine en recherchant quelle est l'origine du baiser. L'étude est complète, on le voit, et aucun aspect de la question n'a été oublié.

Il serait difficile de faire un choix parmi les huit chapitres dont se compose ce beau livre et de dire quel est le plus intéressant ; partout on trouve la même sûreté d'information, la même richesse d'exemples. C'est un véritable plaisir de rencontrer tant de citations charmantes, empruntées aux poètes les plus divers ; de lire tour à tour des vers de Catulle, d'Ovide et de Joachim du Bellay, de Thibaut de Champagne, de Marot ou de Logau, d'Alfred de Musset ou de Henri Heine, de Aarestrup ou de Hafis — ce gracieux poète ne pouvait être oublié, — de Byron ou de Runeberg, de Dorat ou de Bérenger, ou bien une chanson populaire serbe, italienne, écossaise ou roumaine, d'apprendre

ou de revoir quelque dicton ou proverbe ingénieux; de passer d'une dissertation sur les différentes espèces de baisers [1], leur mécanisme, leur valeur « qualitative », « quantitative » ou même leur « rapport topographique », à un point de droit ou à une anecdote au sujet d'un baiser pris par surprise ou de force, de trouver ici une scène de Faust, là les adieux d'Hector ou d'Andromaque ou l'histoire de l'Enfant prodigue, plus loin la légende de la Femme-serpent ou quelque récit édifiant de la puissance libératrice du baiser, donné par affection ou dévouement, et de son influence salutaire et bienfaisante [2].

Le Folklore a fourni ici à M. K. N. de précieux renseignements; il a également mis à contribution les croyances populaires ou superstitieuses, l'histoire des usages locaux et des jeux chez les différents peuples, etc. Il y a peu à ajouter à ce qu'il nous en dit; il serait difficile également de signaler aucune omission dans la recherche attentive et curieuse de tout ce qui se rapporte au baiser, à ses usages, au rôle surtout qu'il joue dans la poésie et dans les proverbes. Je ne lui ferai point un reproche de n'avoir pas cité l'opinion des casuistes sur ce sujet délicat, comme il l'a fait pour celle des juristes et de quelques magistrats; mais je me permettrai de lui signaler un ouvrage qu'il n'a point songé à consulter, et dans lequel se trouvent quelques renseignements curieux sur les différentes sortes de baisers : le *Kâmasûtra* de Vâtsyâyana.

Après avoir énuméré les emplois si divers du baiser, M. K. N. s'est demandé quelle en est l'origine. Le baiser est inconnu chez des peuples nombreux, il ne semble donc point être une expression nécessaire de nos sentiments d'affection ou d'amour; comment a-t-il pris naissance? La question est d'une solution difficile; heureusement que la poésie et le folklore s'en passent fort bien; M. K. N. l'a cru sans doute, car après un rapide essai d'explication, il s'est hâté de finir, en citant le lied charmant d'un vieux Minnesaenger qui chante les baisers pris sur la bouche de sa bien-aimée, et les met au dessus des roses qu'on cueille dans la vallée. Ces strophes et les quatre vers de Fleming qu'il a pris pour épilogue : « Küsse nun ein Iedermann — Wie er weiss, will, soll und kann, » sont la meilleure conclusion de sa belle étude.

Épuisée en une semaine — quel éloge pourrait être au-dessus d'un succès si rapide? — M. K. N. a été obligé d'en donner une seconde édition; mais le nombre des lecteurs en état de comprendre le danois est relativement restreint, pourquoi ne ferait-il pas de ce livre une tra-

---

1. M. K. N. dit que les dictionnaires allemands distinguent trente espèces de baisers; mais, parmi ces espèces prétendues, il y en a un certain nombre qui ne répondent à aucune forme particulière du baiser; ce sont des composés dont le premier élément indique simplement une qualité particulière qu'on lui attribue comme *Honigkuss*, *Zuckerkuss*, *Feuerkuss*, *Flammenkuss*, *Inbrunstkuss*.

2. M. K. N. cite, au début du chapitre sur le « Baiser d'honneur », l'anecdote bien connue du prétendu baiser donné par Marguerite d'Écosse au poète Alain Chartier endormi; mais on s'accorde aujourd'hui à regarder cette anecdote comme apocryphe.

duction française ? Je ne doute pas qu'elle ne fût aussi bien accueillie en France et hors de France que l'original l'a été dans les pays scandinaves. Quoi qu'il en soit de ce vœu et de ce qu'en peut penser M. K. Nyrop, il y en a un autre que je ne puis m'empêcher d'exprimer en terminant, et que tous ses lecteurs feront avec moi, c'est qu'il nous donne sans tarder la suite des *Esquisses*[1] qu'il annonce et dont l'histoire du Baiser n'est que le brillant début.

Ch. J.

Jahvedienst und Volksreligion in Israel, von D. G. Wildeboer. Freiburg i. B Mohr, 1899, in-8, 44 pages.

Zu Jesaia 53. Ein Erklærungsversuch von L. A. Bertholet. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-8, 32 pages.

Paulus als Heidenmissionar, von L. P. Wernle. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-8, 36 pages.

A l'époque où la religion d'Israël apparaît dans le plein jour de l'histoire, au VIII^{e} siècle avant notre ère, une opposition se constate entre les prophètes de Iahvé et la masse du peuple israélite, adorateur de Iahvé. Prophètes et peuple ont eu un point de départ commun : ce point de départ est-il représenté par la religion des prophètes ou bien par celle du peuple ? On a trop souvent allégué en faveur de la seconde hypothèse, observe M. Wildeboer, certaines particularités du culte israélite qui sont visiblement empruntées aux cultes de Canaan et qui ne doivent pas compter comme traits du iahvéisme primitif. Il n'y a pas eu, à proprement parler, d'altération du iahvéisme dans la religion populaire, ni d'évolution du même iahvéisme dans la religion des prophètes ; mais il y a eu lutte du iahvéisme moral, fondé par Moïse, avec la religion populaire antérieure à lui, puis avec les cultes de Canaan. Le iahvéisme mosaïque n'est pas sorti du polydémonisme sémitique par un développement naturel dont on serait fort empêché de produire un autre exemple, mais c'est une religion instituée, dont on n'explique pas l'origine par les prétendues lois de l'évolution religieuse. Il n'en est pas moins vrai que le iahvéisme, en tant que croyance, a fait des progrès depuis Moïse jusqu'au second Isaïe, et que, d'autre part, il s'est assimilé beaucoup d'éléments des anciens cultes de tribu et des cultes cananéens, en en modifiant la signification première. A ces vues générales, qui ont au moins le mérite de briser les cadres trop absolus des systèmes purement théologiques ou philosophiques, M. Wildeboer associe quelques opinions qui sont plus contestables. On ne voit pas que l'histoire élohiste suppose le nom de Iahvé connu avant Moïse. C'est aller bien loin dans la divination que de montrer Moïse conduisant hors d'Égypte la tribu de Joseph et trouvant le reste d'Israël auprès du Sinaï.

---

1. *Kulturhistoriske Skitser*. I *Kysset*.

D'après M. Bertholet, le Serviteur de Iahvé, dans les fragments d'Isaïe où ce Serviteur est un individu (cf. *Revue* du 30 janvier), serait le docteur de la Loi, le type du docteur, dont on ferait un éloge analogue à celui qui se lit *Eccli*, XXXIX, 1-11. Dans le dernier morceau, *Is.* LII, 18-LIII, il y aurait deux petits poèmes d'origine différente : le premier (*Is.* LII, 13-15; LIII, 11 b-12), relatif au docteur de la Loi; le second (*Is.* LIII, 1-11 a), plus récent, concernant le martyr Éléazar, dont l'histoire est racontée dans II *Mach.* VI, 18-31. Il est vrai que la description du Serviteur souffrant n'est pas d'une parfaite unité; mais le texte est douteux en plusieurs endroits; on ne peut y reconnaître deux styles différents; et les indices qu'on relève comme preuve d'un double courant d'idées sont bien insuffisants. L'auteur de l'Ecclésiastique a connu le livre d'Isaïe avec la seconde partie, comme il a connu Jérémie, Ézéchiel, les Douze prophètes. On aurait besoin de preuves réelles et non de simples conjectures pour admettre que des additions importantes aient pu encore être faites dans le livre d'Isaïe après le temps d'Antiochus Épiphane. Il y a une grande différence entre le Serviteur élu de Iahvé pour porter la lumière aux nations, et le docteur illustre que vante l'Ecclésiastique. M. Bertholet trouve que la description de l'homme de douleurs ne convient pas à Zorobabel : convient-elle mieux à Éléazar ?

Saint Paul fut avant tout un homme d'action ; on s'est trop habitué à le regarder comme un docteur et un théologien. Le tableau que M. Wernle a tracé de son activité ne manque pas de vie; mais ce n'est qu'un tableau. L'action de Paul y est plutôt décrite par le dehors que pénétrée et analysée. Il y a même certains traits de la peinture qui ne semblent pas exacts. Est-il bien sûr que Paul eût coutume de baptiser lui-même, séance tenante, ceux que sa parole avait touchés ? Est-il bien sûr que le baptême chrétien n'ait été avant lui qu'un rite juif, symbole de pénitence ? Et peut on croire qu'il n'y avait aucun principe d'organisation extérieure dans ses communautés, lorsque lui-même (I *Cor.* XII, XVI, 15-16) décrit les fonctions diverses des membres par lesquels est constitué le corps mystique du Christ et recommande la soumission à l'égard de ceux qui sont « dans le ministère » ?

S. T.

Altisraelitische Kultstætten, von A. F. von Gall. Giessen, Ricker, 1898; in-8, 156 pages.

Die Apokalypse des Elias, eine unbekannte Apokalypse, und Bruchstücke der Sophonias-Apokalypse. Koptische Texte, Uebersetzung, Glossar, von G. Steindorff (*Texte und Untersuchungen*, n. F., II, 3 a). Leipzig, Hinrichs, 1899 ; in-8, VI-198 pages.

Das altjüdische Zauberwesen, von L. Blau. Strasburg, Trübner, 1898, in-8, VIII-167 pages.

L'étude de M. von Gall sur les anciens lieux de culte israélites con-

siste en une série de notes érudites, mais fort chargées de conjectures, touchant les endroits mentionnés dans l'Ancien Testament qui ont possédé un sanctuaire. Quelques pages d'introduction, où l'on aurait sommairement indiqué le rapport historique de la religion d'Israël avec les anciens cultes cananéens, n'auraient pas été superflues; du moins pouvait-on observer, en commençant, qu'il n'y avait pas, dans les anciens temps, de bourgade qui n'eût ses places, ses arbres, ses sources, ses pierres sacrées. Les lieux saints situés hors du territoire israélite sont d'abord passés en revue; puis viennent, distribués par tribus, ceux qui se trouvaient en Israël. La première note, assez longue, un peu confuse, a pour objet le Sinaï ou Horeb, M. v. G. croit que la tradition élohiste, qui parle du Horeb, se rapporte à la montagne du Sinaï, spécialement au Serbal. La tradition jéhoviste, qui parle du Sinaï, aurait placé ce Sinaï au delà de l'Idumée, sur la côte occidentale de l'Arabie; Israël serait allé directement d'Égypte à Cadès, et Iahvé serait venu de la sainte montagne à sa rencontre, avant qu'Israël le visitât lui-même dans le lieu de son séjour. C'est ce que signifieraient les premiers vers de la bénédiction de Moïse (*Deut.* XXXIII, 2) :

Iahvé est venu du Sinaï ;
Il s'est levé de Séïr sur son *peuple* ;
Il est apparu du mont Basan ;
Il est venu *à Meribat-Cadès*.

La mention de Meribat-Cadès en cet endroit paraît certaine ; mais le parallélisme conseillerait plutôt la lecture ממרבתקדש, « *de* Meribat-Cadès ». La bénédiction de Moïse, qui comprend les dictons relatifs aux douze tribus, est encadrée dans une sorte de psaume qui ne vise pas la situation d'Israël à Cadès, mais le secours permanent qu'Israël trouve dans le Dieu qui l'accompagne depuis le désert ou qui est toujours prêt à quitter sa demeure pour l'assister. Les quatre noms qui se suivent ne marquent pas les étapes d'un voyage en ligne directe. Si l'on veut que la plus ancienne tradition israélite ait conduit les tribus fugitives d'Égypte à Cadès sans passer par le Sinaï, il faut chercher d'autres arguments que ce texte douteux ; et si l'hypothèse, qui a quelque vraisemblance, était suffisamment prouvée, le Horeb de la tradition élohiste et le Sinaï de la tradition jéhoviste devraient sans doute être cherchés non loin de Cadès, du côté de l'Idumée.

Il est très facile aussi de dire que le nom d'Abram ou Abraham est celui du dieu qui avait son séjour dans l'arbre sacré sous lequel la tradition israélite a mis la tente du patriarche, et que Saraï ou Sara était la déesse de la caverne où l'épouse d'Abraham fut censée plus tard avoir été ensevelie. Abram (*Abu ramu* en assyrien) est un nom d'homme, et celui qui le portait n'était pas qualifié de « Haut père », mais était mis sous la protection du « Haut » ou de Ram (?), comme les *Abi-iahu* étaient mis sous la protection de « Iahvé père ». L'étymologie de M. v. G., « Père de Ram », ne convient pas à un nom d'homme, et elle ne va guère mieux

comme nom propre d'une divinité locale. En suivant les indications positives de la tradition biblique, on est invité plutôt à supposer que le vocable divin qui s'attachait au sanctuaire d'Hébron était El-Saddaï. On veut qu'Isaac ait été le dieu de Beersabée, Jacob celui de Béthel, Joseph celui de Sichem. Ce sont de simples conjectures ; la Bible indiquerait plutôt El-Elion pour Beersabée (*Gen*, xxi, 33, où il faut probablement lire El Élion au lieu de El-*Olam*), El-Béthel (?) pour Béthel, El-Berith pour Sichem. Les notes de M. von Gall seront excellentes à consulter ; ses hypothèses sont à contrôler.

Parmi les fragments de manuscrits coptes acquis en 1893, à Akmîm, par M. Maspero, se trouvaient des morceaux d'apocalypse (quatorze feuillets en dialecte dit d'Akmîm, et sept en dialecte sahidique) que M. Bouriant a publiés et traduits dans les *Mémoires de la mission archéologique française au Caire*, I, ii, en les présentant comme l'apocryphe désigné dans les anciens catalogues d'Écritures sous le nom d'Apocalypse de Sophonie. Neuf autres feuillets de l'un des manuscrits (en dialecte d'Akmîm) ont été acquis par le musée de Berlin : au bas d'un des feuillets on lit la souscription : « Apocalypse d'Élie ». M. Steindorff a soumis tous ces fragments à un examen attentif ; il y reconnaît trois œuvres ou parties d'œuvres distinctes : d'abord une description du séjour des damnés et du séjour des bienheureux, malheureusement incomplète, car on n'a ni le commencement ni la fin, et il y a une lacune au milieu ; puis une prophétie du genre apocalyptique, où est annoncée l'apparition de l'Antéchrist, suivie de celle du Messie, et c'est à ce morceau qu'appartient la souscription déjà mentionnée ; enfin, un court fragment de l'Apocalypse de Sophonie, qui offre beaucoup d'analogie avec le premier document. M. S. hésite néanmoins à l'attribuer au même auteur. Le premier morceau est apparenté pour le fond à l'Apocalypse de Pierre, tandis que l'Apocalypse d'Élie (si c'est l'Apocalypse d'Élie) ressemble à l'Apocalypse johannique. Il paraît certain que ce sont deux écrits tout à fait distincts par leur origine. Le petit fragment de Sophonie est si ressemblant au premier que l'hésitation de M. S. paraît exagérée : bien qu'on ne puisse rejoindre le petit fragment au plus grand, il est infiniment probable qu'on a dans celui-ci la majeure partie de l'Apocalypse de Sophonie. Il est beaucoup plus douteux que la prétendue Apocalypse d'Élie soit l'apocryphe auquel Origène rapporte la citation biblique de I *Cor*. ii, 9, et Épiphane celle d'*Éph*., v, 14. On n'y trouve rien qui ressemble à ces citations, et si Paul a réellement cité l'Apocalypse d'Élie, ce livre était d'origine juive ; or l'écrit publié par M. S. est presque entièrement chrétien. D'ailleurs, M. S. s'est défendu de porter un jugement définitif sur ce document Il a voulu mettre, le plus tôt possible et dans les meilleures conditions possibles, à la disposition des critiques ces textes qui sont pour eux d'un très grand intérêt, et il s'est contenté, pour le moment, d'éditer le texte copte, en y joignant une traduction et un lexique. Il observe cependant que la description de l'enfer (Apocalypse de Sophonie) doit

être un écrit juif, plus ancien que l'Apocalypse de Pierre et composé probablement en Égypte : l'histoire de Susanne y étant citée, on ne peut remonter plus haut que le premier siècle avant l'ère chrétienne. L'Apocalypse d'Élie serait aussi un écrit juif, avec des interpolations chrétiennes; mais, en éliminant ce qui paraît chrétien, on ne voit pas bien ce que pouvait être l'écrit fondamental.

On trouvera dans le livre de M. Blau sur la magie chez les Juifs tout un ensemble de renseignements précis et curieux, puisés principalement dans les sources rabbiniques. Les considérations préliminaires sur la superstition, la magie et la croyance aux démons sont bien à leur place. L'auteur pense avec raison que la superstition est, à certains égards, une chose relative ; il n'admet pas pourtant qu'on la définisse « une forme de religion qui est dépassée », parce que cela ne suffit pas à constituer une superstition. Mais sa propre définition : « la recherche d'un effet suprasensible par des moyens sensibles », n'est pas non plus fort exacte. Si la superstition se sert de moyens sensibles, l'effet qu'elle cherche n'est pas toujours suprasensible, mais seulement surnaturel ou miraculeux, au sens vulgaire de ces mots. La seule présence d'un élément sensible ne constitue pas la superstition, ou bien religion et superstition seraient la même chose. La superstition consiste dans l'emploi du moyen sensible comme étant doué par lui-même d'une efficacité surnaturelle. Condamnées par la loi de Moïse, les pratiques de la magie ne laissèrent pas de subsister en Israël. M. Blau expose en trois pages, ce qui est un peu court, l'histoire de la magie dans les temps bibliques. Il paraît croire que l'emploi de l'huile et de la salive dans les récits de miracles évangéliques est de la magie pure : ce serait le cas de voir si l'effet miraculeux est attribué au moyen sensible ; or l'Évangile n'attribue pas les guérisons à la salive ou à l'huile, appliquées d'ailleurs en forme de remède commun et non de recette magique, mais à la foi. Que la magie soit née en Égypte plutôt qu'en Chaldée, c'est un point qui n'est sans doute pas démontré, ni démontrable. La magie est née partout, et il n'est pas non plus toujours facile de déterminer ce qui, dans les pratiques juives, est dû à l'influence chaldéenne ou à l'influence égyptienne. L'ouvrage de Lenormant sur la magie chaldéenne est déjà ancien, et, sur beaucoup de points, il faudrait le contrôler avant de le citer. Le travail de M. Blau se recommande surtout comme étude sur la pratique de la magie chez les Juifs à l'époque talmudique. Le chapitre sur les moyens magiques (parole humaine, formules de conjuration, emploi des noms divins, amulettes, mauvais œil, etc.) est particulièrement instructif. M. Blau apporte de nombreux textes qui s'éclairent par le rapprochement. Il a reproduit aussi et commenté deux longues formules grecques, d'origine juive, dont la première (celle de la table d'Hadrumète dont le texte a été publié d'abord par M. Maspero) est remarquable par la forme qu'y prennent les noms divins et par l'énumération des qualités ou opérations divines.

O. P.

H. von Arnim. **Leben und Werke von Dio von Prusa**, mit einer Einleitung : Sophistik, Rhetorik, Philosophie, in ihrer Kampf um die Jugendbildung. Berlin, Weidmann, 1898, 524 p.

La vie, les œuvres et la philosophie de Dion Chrysostome n'ont guère préoccupé les savants contemporains ; quelques essais de détail produits en Allemagne, en France l'esquisse rapide donnée par C. Martha dans ses *Moralistes sous l'Empire romain*, la thèse latine du même auteur, et celle de L. Etienne, toutes deux bien oubliées, sont loin d'avoir épuisé un sujet aussi vaste et, disons-le, aussi intéressant ; Dion n'était connu, si l'on peut ainsi dire, que d'une façon superficielle et imparfaite. On n'avait pas soumis ses écrits à un examen d'ensemble méthodique ; et si des esprits curieux avaient accordé quelque attention à certaines parties de son œuvre, pour y chercher un point particulier de sa doctrine, on n'avait pas jusqu'ici tenté de se faire une représentation complète de sa vie et de ses idées, et de comprendre avec clarté et justesse l'influence réciproque de l'époque sur le philosophe et du philosophe sur son époque. M. von Arnim a entrepris cette tâche, et nul mieux que lui n'était préparé pour la mener à bonne fin, puisque tout récemment, comme on le sait, il a publié à la librairie Weidmann une remarquable édition des discours de Dion. Ce qui fait le mérite de cet ouvrage, c'est qu'il a au plus haut point le caractère philologique ; il ne s'agit pas, pour M. von Arnim, d'étudier seulement pour elles-mêmes les œuvres de Dion de Pruse ; il ne s'agit pas de recherches littéraires au sens étroit de ce mot ; mais en analysant l'œuvre, en éclairant la biographie, en retrouvant autant que possible le développement de cet esprit d'élite, l'auteur a voulu à la fois nous intéresser au personnage et nous donner une peinture exacte de son temps. Ce n'est pas que Dion soit un écrivain original ; il n'a rien de ce qui fait les génies créateurs ; les idées qu'il expose font le plus souvent l'impression du déjà vu et ne sont, en effet, que des souvenirs de la sagesse ancienne, et en cela d'ailleurs il est de son époque ; mais c'est là ce qu'il y a d'intéressant et d'instructif, de voir comment Dion a su utiliser les conceptions morales et philosophiques des générations passées pour sa propre éducation et pour l'enseignement de ses contemporains. L'histoire des idées du temps nous est ainsi présentée en raccourci, dans le tableau de la vie et des œuvres d'un homme qui fut précisément l'un des esprits supérieurs de cette époque. C'est là ce qu'a fait M. von Arnim, en cinq chapitres, dont le premier expose l'histoire de l'enseignement des sophistes, des rhéteurs et des philosophes, préambule grâce auquel la vocation et l'influence de Dion sont mieux comprises ; les suivants étudient Dion et ses œuvres avant son exil, c'est-à-dire pendant la période où il faisait profession de sophiste, pendant l'exil, après son retour, et dans les dernières années de sa vie. On pourrait parfois exiger plus de précision pour certains renseignements ; mais cette réserve ne porte que sur de

menus détails [1], et l'ouvrage de M. von Arnim doit être considér comme un complément indispensable sans lequel son édition ne pourra être étudiée avec fruit.

My.

J. J. Hartman. **De Emblematis in Platonis textu** obviis. Leyde, Sijthoff, 1898; 144 p., plus 4 feuillets non paginés contenant table des matières et index.

Qui emblemata delentes deridet, is totam artem criticam, immo omnem interpretationem, ludibrio habet (p. 5). Il n'est personne qui n'accorde cette proposition à M. Hartman. Oui, il est bien vrai qu'un grand nombre d'écrivains, et précisément ceux qui étaient lus le plus souvent, ont été déformés par des intrusions de toutes sortes, gloses, notes marginales ou interlinéaires, interprétations diverses, qui se sont glissées dans leur texte au grand détriment de l'élégance, de l'harmonie, de la concision, voire même de la syntaxe; il est bien vrai encore que le critique éclairé qui découvre ces intrusions et qui les supprime hardiment, rend service au texte qu'il épure de la sorte, et en général à la philologie classique ; il est vrai enfin qu'un conservatisme exagéré est plus nuisible qu'utile, et qu'on aurait tort de condamner en bloc les savants qui ne craignent pas de couper ainsi dans les textes traditionnels. Mais — il y a un mais, et qui ne voit l'objection ? — où sera notre guide dans la recherche de ces intrusions ? Tant qu'on s'appuiera, pour les dépister, sur l'étude comparative des manuscrits, sur la connaissance de la langue et de sa syntaxe, sur le sens indiscutable des passages étudiés, on marchera avec sûreté ; et en ce qui concerne Platon, de nombreuses interpolations, véritablement déformatrices, ont déjà été expulsées par Cobet et Hirschig, pour ne citer que ces deux noms : la critique hollandaise n'a jamais été en retard sous ce rapport. Là au contraire où le goût personnel est le seul critérium invoqué, où l'appréciation purement subjective intervient seule pour juger de l'utilité ou de l'inutilité d'un mot ou d'un membre de phrase, alors la critique, je ne crains pas de l'affirmer, sort de son véritable domaine ; elle peut se prononcer, sans doute, sur l'élégance du style, sur l'harmonie des périodes, mais il ne lui appartient pas de refaire, pour une simple raison de sentiment, la phrase de l'auteur, qu'elle risque bien plutôt de corrompre que d'améliorer. Tel qu'il nous a été transmis, s'il a pour lui l'autorité de bons manuscrits, la garantie de la syntaxe et de l'ordre, le texte peut

---

1. Par exemple, p. 463, on nous dit que le sophiste Polémon mourut sous Marc-Aurèle à l'âge de cinquante-six ans, et que sa naissance peut être placée vers 85 ; il serait donc mort vers 141. Mais Marc-Aurèle ne devint empereur qu'en 161 ; et comme l'âge où mourut le sophiste est certain, et qu'il naquit vraisemblablement avant 90, il y a une erreur pour le nom de l'empereur, et il faut lire « sous Antonin ».

dans certains cas ne pas complètement nous satisfaire, aller même jusqu'à choquer notre goût moderne; mais il peut même alors émaner de l'auteur lui-même, qui non seulement ne peut être astreint par nous à ne jamais déchoir, mais qui peut avoir eu ses raisons (nous pouvons parfois les découvrir) pour écrire ce qui nous déplaît. Si j'ajoute qu'en fin de compte les goûts individuels sont sujets à erreur et qu'il n'est personne, fût-ce l'helléniste le plus renommé, qui puisse imposer son appréciation esthétique (renom d'ailleurs ne veut pas dire toujours science), on ne saurait nier qu'il est impossible, puisqu'il s'agit ici seulement d'impressions, de prononcer l'expulsion d'un ou de plusieurs termes comme faibles, plats, languissants, discordants ou déplacés. Ces considérations expliquent comment les lecteurs de l'ouvrage de M. H. y trouveront, qui plus, qui moins, selon leur goût, l'ivraie mêlée au bon grain : c'est que, dans la majorité des cas, ils auront à juger non des résultats dus à des principes scientifiques, mais les appréciations du goût de M. H. Je reconnais volontiers que toutes, ou presque toutes les observations du savant professeur sont pleines de sagacité, dues à une connaissance approfondie du texte de Platon, et que par là même nulle n'est dépourvue d'intérêt; mais si toutes sont ingénieuses, il ne s'ensuit pas que toutes entraînent l'assentiment. Je ne puis examiner, on le conçoit, tous les passages étudiés par M. Hartman; l'index en tient six pages. Un grand nombre d'athétèses proposées me semblent certaines; en d'autres cas, tel mot supprimé sous prétexte qu'il corrompt la vivacité, ou l'élégance, ou l'atticisme, ou le bon goût, etc., me paraît au contraire nécessaire à la phrase, parce que Platon insiste spécialement sur ce mot pour obtenir un effet ou d'emphase ou de ridicule, ou encore pour imprimer plus fortement dans l'esprit ce qu'il veut faire remarquer. Quelques exemples : *Phaed.* 111 *b* πρὸς καθαρότητα est supprimé avec raison; *Conv.* 174 *a* ἃ ἐκεῖνος ὀλιγάκις ἐποίει également, ainsi que *Lach.* 198 *b* δέος παρέχει; *Apol.* 17 *c* οὐδὲ κεκοσμημένους me semble encore justement condamné, parce que ces mots ne servent en rien à l'expression de la pensée, et j'ajoute qu'ils détruisent complètement l'allure de la période. Beaucoup d'autres expressions sont ainsi notées par M. Hartman, justement je crois, comme étant des gloses insignifiantes ou des additions intempestives. Mais au contraire : *Eutyphr.* 6 *d* καὶ γάρ ἐστιν ὅσια, M. H. supprime ὅσια, déjà exprimé dans la phrase qui précède; mais Eutyphron insiste sur le mot, qui est en effet capital dans la discussion. *Theæt.* 149 *a* Φαιναρέτης peut, en effet, à première vue, paraître une annotation à μαίας μάλα γενναίας etc.; mais Socrate s'exprime ici avec une sorte d'emphase comique, et le nom propre répond bien à son intention. On comparera *Lysis* 205 *c* où M. H. met entre crochets τοῦ Ἡρακλέους, en ajoutant : « Inclusum τοῦ Ἡρακλέους ne quisquam in libertatem vindicet non veremur. » Mais qu'on pèse tous les mots de ce passage, où Ctésippe se moque de la puérile vanité d'Hippothalès; trouvera-t-on alors « nimis ineptum » qu'il insiste sur ce nom d'Héraklès,

qui ainsi répété rend encore plus ridicule la sottise de celui dont il parle ? Et qui ne voit que cette répétition voulue du nom d'Héraklès ne peut que faire paraître les prétentions d'Hippothalès encore plus bouffonnes ? *Phaed*. 59 *b* les mots bien connus Πλάτων δέ, οἶμαι, ἠσθένει ne trouvent pas grâce devant M. Hartman : je laisse aux hellénistes le soin d'apprécier s'ils sont vraiment « insulsa, inficeta *et* languida [1] ». L'ouvrage de M. Hartman ne manque pas de portée ; ceux qui le liront de près y trouveront l'occasion de relire Platon une fois de plus, sinon tout entier, au moins pour une bonne partie; ils y verront aussi combien une pareille méthode de critique est dangereuse : on sait ce qu'est devenu Horace.

My.

Die Quellencontamination im 21 und 22 Buche des Livius, von Henry A. Sanders. Berlin, Mayer et Müller, 1898, in-8, xii p. et 149 p.

On aurait tort de faire retomber sur le présent opuscule, quels que soient ses défauts, les défiances qu'ont pu justement nous inspirer tant d'études stériles sur les sources de Tite-Live, dont on nous a fatigués depuis nombre d'années. Le petit livre de M. Sanders me paraît assez mal composé ; il est tout bourré de textes, de remarques et de développements épisodiques ; mais il est fait avec conscience et contient des parties originales. N'est-ce pas avant tout ce qui importe ?

Remarquons d'abord que cette *Quellencontamination*, signée du nom d'un élève de M. Wœlfflin et à lui dédiée, est en partie dirigée contre M. Soltau, un élève de M. Mommsen [2] ; mais parmi les études qui paraissent ou qui vont paraître sur Tite-Live, combien s'en trouvera-t-il qui ne contiennent quelque réfutation plus ou moins directe de M. Soltau ?

L'auteur de notre brochure, M. Sanders, est un Américain venu pour faire ses études en Europe et qui doit enseigner ensuite aux

---

1. De ce que je diffère d'avis avec M. H. au sujet d'un certain nombre de ses athétèses, il ne s'ensuit pas le moins du monde que j'aie raison contre lui ; mais j'ai voulu montrer que souvent on peut défendre par de bonnes raisons les mots qu'il condamne, et d'ailleurs la question de principe et de méthode subsiste toujours.

2. Voir son livre si curieux et non moins paradoxal : *Livius*' Geschichtswerk, seine Komposition und seine Quellen, Leipzig, Dieterich, 1897. Veut-on un exemple du contraste de ces deux études ? M. Sanders croit Tite-Live sur sa parole (XXII, 7, 4) : il admet (p. 128) que Fabius a été, pour ce livre, une des sources directes de l'historien. Au contraire, dans M. Soltau, ni le tableau de la p. 68, ni l'index général ne disent mot de Fabius. Étrange méthode, penserons-nous, que de supprimer en pareille matière le témoignage formel de l'auteur ! — Voir aussi p. 6, la réfutation de la thèse de M. Soltau d'après laquelle Claudius Quadrigarius serait l'annaliste de qui Tite-Live aurait tiré, au commencement de la troisième décade, tout ce qui dans son récit est analogue à celui de Polybe.

États-Unis, à l'Université de Minneapolis. Il est docteur de Münich ; la première partie du présent travail a été présentée par M. Sanders comme thèse à Münich en 1897. On en trouvera des comptes rendus dans les *Revues*[1].

Dans l'*Allgemeine Einleitung* placée en tête, M. S. prend nettement position contre Nissen et contre ses disciples plus téméraires que le maître. D'après M. S. la prétendue découverte de Nissen, *Das Einquellenprincip*, a été un germe de mort dans les études de sources ; c'est à cette vue fausse qu'est due, pour une bonne partie, la stérilité des travaux entrepris sur ce sujet depuis vingt ou trente ans. N'était-ce pas aussi, dans le fond, une sorte de défi au bon sens que de partir d'un tel principe ? Les savants rencontraient des imitations de tout genre chez les poètes, et à coté, la preuve des lectures les plus étendues. quantité d'allusions et d'extraits dans Varron, dans Pline, dans Quintilien, dans Cicéron ; comment ont-ils pu croire, après cela, qu'à cause de la difficulté de manier des rouleaux, les historiens et tous les historiens anciens s'étaient condamnés à un travail mécanique ; qu'ils ne suivaient jamais qu'une source à la fois et ne faisaient que la copier [2]? Comment fonder là dessus une méthode qu'on donnait comme simplifiée, et quelle illusion de croire qu'un grand écrivain de l'antiquité livrerait à si bon compte les secrets de sa composition !

Dans le présent travail M. S. ne vise qu'une partie du Tite-Live ; il est vrai que les livres XXI et XXII sont bien, pour la question des sources, une des parties les plus controversées. Après la démonstration très claire qu'on nous donne ici, il me semble difficile qu'on nie désormais absolument que Polybe ait été connu et employé directement par Tite-Live dans ces deux livres. Dans son troisième chapitre, M. S. a pris successivement à part les divers épisodes : expéditions en Espagne ; liste des troupes d'Hannibal ; rêve d'Hannibal ; marche de l'Ebre aux Pyrénées ; soulèvement des Gaulois ; passage du Rhône, des Alpes ; batailles du Tessin, de la Trèbie, de Trasimène ; du lac de Trasimène à Cannes ; bataille de Cannes. Pour chacun de ces morceaux, M. S. note les ressemblances et aussi les différences entre Polybe et Tite-Live, et, pour chacun d'eux, il conclut, c'est-à-dire qu'il s'efforce de déterminer ce qui revient à Polybe, et d'autre part ce qui provient des deux, trois, parfois même quatre sources que l'historien latin a consultées et utilisées en même temps que le récit de l'auteur grec. Pour déméler ce qui a été emprunté à telle ou telle source, M. S. s'inspire sur les confusions de dates, de noms ou de nombres ; les indications tendancieuses, etc.

---

1. Voir un article de M. Soltau, *Woch.*, 1898, p. 491 ; de M. Rolfe, *Class. Rew.* 1898, p. 317, et de M. Wœlfflin, *Archiv*, X, 563, et XI, p. 1.

2. M. S. (p. 60) cite la thèse de M. Sturm sur Coelius comme une démonstration par l'absurde (démonstration bien involontaire) des idées auxquelles on arrive avec la méthode de Nissen.

Tel est le fond de la présente brochure; mais au préalable, afin de faire la preuve de sa méthode, M. S., dans ses deux premiers chapitres, passe en revue les autres historiens de la guerre d'Hannibal chez qui la question des sources est moins embrouillée que dans Tite-Live. Il étudie surtout dans le détail ce fameux « Epitome perdu » de Tite-Live qui a attiré pendant ces dernières années l'attention des savants; non pas un simple résumé, ni rien qui ressemble à nos *periochæ*; mais une histoire plus brève à l'usage des simples lecteurs et des écoles de rhétorique; trame assez lâche sur laquelle avait dû se greffer un certain nombre d'additions; Epitome employé certainement par Orose, Eutrope, le Pseudo-Victor dans le *de Viris illustribus*, mais aussi par Florus, par Quintilien, Firmicus Maternus, Lucain et Sénèque, par Appien et par Valère-Maxime.

Conclusion générale : dans les livres XXI et XXII, Tite-Live se servait à la fois de plusieurs sources qu'il a d'abord mêlées les unes aux autres (*Contaminatio*), Polybe cependant fournissant le fond du récit que Tite-Live agrémentait d'additions et de variantes pour répondre au goût de ses lecteurs. C'est seulement dans les livres ultérieurs que le travail de l'historien est devenu, grâce à l'expérience acquise, plus méthodique et plus simple et qu'il a reproduit plus exactement les récits originaux.

En dehors de cette conclusion je pourrais citer mainte remarque de détail très digne d'intérêt : ainsi l'emploi très ingénieux des *Commenta Bernensia* de Lucain pour démêler dans le texte d'Orose ce qui vient directement de l'Épitome de Tite-Live; l'excellente remarque (contre Nissen et Nitzsch) sur la traduction de ναῦς καταφράκτοι par *naves tectæ* ou *constratæ* (opp. *apertæ*) dans Tite-Live comme dans César *quand il s'agit de vaisseaux grecs;* partout ailleurs *naves* est employé seul (p. 129 et s.). Notons la remarque de M. S. (p. 38) sur la description du supplice du jeune Marius dans Sénèque. M. S. montre que Sénèque suit l'Epitome et non Tite-Live, et il le prouve par l'emploi du mot *amputare* avec *linguam*. Ce verbe se trouve encore, quoiqu'avec d'autres substantifs, dans les passages correspondants de Lucain et de Saint-Augustin; donc il venait de la source où tous ont puisé, et sûrement le mot en ce sens ne date que de la latinité d'argent. A cet argument ingénieux, on reconnaît aisément un élève de M. Wölfflin. C'est ici pour la première fois (p. 43) que je vois clairement indiquée, d'après le texte de la *Periocha*, l'origine de l'étrange bévue par laquelle Appien place Sagonte entre l'Èbre et les Pyrénées; on trouvera aussi une explication très vraisemblable d'une autre erreur d'Appien par laquelle il a confondu Sagonte avec Carthagène, et aussi (p. 60 et s.) une bonne comparaison de la description du combat de Manlius dans Claudius avec le récit de Tite-Live; à côté des ressemblances, M. S. a noté les divergences qui prouvent que Tite-Live mêlait aux données de Claudius des détails empruntés à d'autres auteurs. Je recommande surtout au lecteur le premier chapitre sur l'Épitome perdu de Tite-Live. On ne trouvera

nulle part un meilleur résumé des preuves sur lesquelles on s'appuie pour conclure à son existence. M. S. a tâché de retrouver la date de la composition de l'Épitome : il la reporterait à la fin du règne de Tibère, ou même plus tôt. Toutes ces pages sont d'une critique solide et pleines de vues originales.

Voici quelques objections de détail. Où M. S. voit des réminiscences de Polybe, d'autres ne verront que des réflexions que devait forcément inspirer la situation [1]. Quelques arguments paraissent peu solides. Que conclure d'une expression aussi habituelle que *regnum affectare* (p. 47 en haut)? P. 125, vers le milieu, en parlant de Pline et de ses index, M. S. assure que ceux-ci méritent toute confiance (Plinius in seinem Quellenverzeichnis zuverlæssig ist). L'affirmation sans réserve est-elle prudente? Voir le livre de M. Münzer. — M. S. (p. 42 au bas) croit que l'idée du pont de cadavres qui se trouve dans un discours de Tite-Live et qui a passé de là comme fait dans l'Epitome et dans les auteurs, a été trouvée par Tite-Live dans une de ses sources. Rien ne le prouve, et ni parmi les orateurs, ni dans les écoles de rhétorique on n'y regardait de si près. M. S. signale lui-même (p. 48) comment on a changé en un vœu formel la simple indication d'une phrase d'un discours de Paul-Émile. Ci-dessous encore quelques lapsus dont l'imprimeur est peut-être responsable [2].

L'exposition est claire, intéressante, bien déduite, malgré la complication de certaines parties du sujet. Il faut un effort pour n'être pas enveloppé par le réseau d'arguments qu'a tissé fort habilement M. Sanders. Mais justement cette virtuosité m'inquiète un peu. Je me demande si, parmi les méprises dont M. Sanders charge Tite-Live dans son travail de rédaction, il n'y en a pas qui ne soient en fin de compte que des méprises du critique. Il me paraît toujours assez dangereux de prétendre voir si clair dans des questions qui, quoiqu'on fasse, resteront toujours assez obscures. Ce serait mon objection de fond dont je fais le lecteur juge.

Émile Thomas.

Timgad, une cité africaine sous l'empire romain, par F. Bœswillwald, A. Ballu et R. Cagnat, ouvrage publié par les soins de la Commission de l'Afrique du Nord, d'après les documents, plans et dessins de la Commission des monuments historiques. In-4, Paris, E. Leroux; quatrième livraison, 1896; cinquième livraison, 1897; p. 121-215, pl. XVI-XXVI; chaque livraison: 10 fr.

A deux reprises déjà il m'a été donné d'entretenir les lecteurs de la

---

1. Ainsi p. 75, fin du développement *a*.

2. Le passage du *De Ira* cité en haut de la page 37 est : III, 18 (et non 17). P. 38, lire à la l. 13 : discerptus au lieu de descerptus; le mot avait été écrit correctement même page, à la l. 4, et p. 40, l. 2. P. 45, à l'avant-dernière ligne, lire : exiguis. P. 42, vers le milieu de la page, écrire, avant Appian : *Dass* et non *Das*. P. 77, à la 7e l. du passage de Tite-Live, au lieu de *n*equam, lire : *us*quam. P. 126, l. 3 : lire *pavor* (et non *favor*).

Revue critique de cette importante publication [1]. Ce que j'en ai dit me permettra d'être bref aujourd'hui. Toutefois, il me faut signaler un changement considérable survenu dans la direction du travail. L'un des deux savants qui l'avaient commencé, M. Bœswillwald, est mort. Son collaborateur, M. Cagnat, lui a payé, en tête de la quatrième livraison, un juste tribut d'éloges et de regrets : « Nous nous souviendrons, dit-il, que les fouilles de Timgad ont été décidées et entreprises grâce à lui ; qu'il en a toujours suivi les progrès avec passion, qu'il a vivement appuyé auprès de l'administration des Beaux-Arts l'idée d'en faire connaître les résultats dans une publication scientifique, et qu'il a bien voulu y apporter jusqu'au dernier jour, malgré son grand âge et ses nombreuses occupations, le concours de son expérience et de son talent. » La succession de M. Bœswillwald a été recueillie par un autre architecte de valeur, M. A. Ballu. L'œuvre se poursuivra donc sans interruption, la présence de M. Cagnat y assurant la continuité de la méthode primitive.

Après avoir étudié le forum et le théâtre, les auteurs abordent maintenant les portes et arcs de triomphe, le Capitole, le marché. L'état d'avancement des fouilles leur fait, on se le rappelle, une nécessité de procéder non point par quartier, mais dans un ordre quelque peu dispersé ; ils préfèrent, d'ailleurs, nous décrire les édifices publics avant d'en venir aux demeures particulières.

Un monument attire surtout les regards du visiteur de Timgad, c'est l'arc de triomphe, qui émerge encore de toute sa hauteur du milieu des ruines environnantes. Une photographie de M. Duthoit, reproduite en frontispice (p. 121), le met sous nos yeux tel qu'il était encore en 1880, avant qu'on en eût dégagé le pied des terres qui l'emprisonnaient, et aussi avant qu'on eût étayé les voûtes chancelantes d'une utile mais lourde maçonnerie. Tous ceux qui ont constaté l'effet disgracieux de ce support se réjouiront d'apprendre qu'il va prochainement disparaître. On nous en donne l'assurance (p. 136) et nous l'enregistrons avec plaisir. Cet arc offre une ample matière à l'examen de l'architecte et de l'archéologue. MM. B. et C. en passent en revue tour à tour les diverses parties ; des plans, coupes, dessins et photographies de l'ensemble et des détails permettent au lecteur de suivre la démonstration. Des renseignements sur la porte du nord avec son corps de garde, sur celle de l'ouest ou de Lambèse et celle de l'est, qui remontent à Antonin le Pieux et à Marc Aurèle, terminent ce premier chapitre.

Le Capitole, « un des plus somptueux édifices de l'ancienne Thamugadi », est nommé en toutes lettres dans une inscription qui en occupait l'architrave ; on l'identifie donc sans hésitation. Il se dresse sur une petite éminence vers le sud. Un péribole, garni de portiques et de cryptoportiques, de chapelles, de magasins et peut-être de boutiques, entourait le

---

1. *Rev. crit.* 1893, II, p. 374-377 ; 1896, I, p. 177, sq.

temple proprement dit. Ce dernier, quoiqu'il n'en subsiste que le soubassement, a cependant pu être restitué par M. Ballu qui le conçoit comme hexastyle périptère, avec cette particularité que la façade postérieure n'avait pas de colonnes. Une *cella* aux murs revêtus de marbres multicolores et divisée en trois parties, décorée des statues de la triade capitoline et de beaucoup d'autres divinités, complétait le sanctuaire.

C'est entre le Capitole et l'arc de Trajan, à peu de distance de celui-ci, que se rencontre le *macellum*. Il a la forme d'une basilique dont la nef centrale serait remplacée par une sorte d'atrium. De part et d'autre de l'entrée, et tout autour de l'abside, règne à l'intérieur une série de boutiques. Un beau dallage en grande partie conservé couvre le sol de la cour, une fontaine centrale en assurait le lavage et des rigoles facilitaient l'écoulement de l'eau. Huit bases de statues se sont retrouvées sous terre en divers endroits du marché; toutes portent des inscriptions en l'honneur d'un chevalier romain, M. Plotius Faustus, et de sa femme, qui, sans doute vers le premier quart du IIIe siècle, avaient doté leur patrie de ce monument d'utilité publique. Pour perpétuer la mémoire de ces deux bienfaiteurs, on avait été jusqu'à écrire en grandes lettres leur cognomen *Sertius* sur les frises de la colonnade méridionale. Imitant les citoyens de Thamugadi, MM. B. et C. donnent très justement à l'édifice le nom de « Marché des *Sertii* ». Ne soyons pas surpris de la générosité de ces personnages; le patriotisme municipal, c'est-à-dire l'amour de la ville natale et par suite le désir de la rendre belle et glorieuse entre toutes les autres, était très développé dans l'Afrique romaine. M. Toutain l'a démontré par beaucoup d'exemples dans ses *Cités romaines de la Tunisie* (p. 162-165). Le cas des *Sertii*, l'un des plus instructifs que l'on connaisse, serait à ajouter à tous ceux qu'il a déjà produits.

Tels sont, en raccourci, les renseignements que nous apportent les deux nouvelles livraisons de *Timgad*. Il s'en faut qu'elles ne contiennent pas autre chose; la description de chaque édifice suscite des considérations plus générales et partant d'une portée bien plus lointaine. Fidèles, en effet, à la règle qu'ils se sont imposée dès le début, les auteurs rapprochent ce qu'ils voient à Thamugadi de ce qui existait dans les autres cités de l'empire. Le marché est comparé à ceux de Rome, de Pouzzoles, de Pompéi, d'Herculanum, de Villajoyosa. A propos du Capitole, ils complètent l'œuvre de Castan et de Kuhfeldt, en dressant la liste des temples du même ordre qui sont aujourd'hui connus en Afrique; mis ensuite en regard du Capitole romain, tous nous apparaissent imités de ce prototype au moins dans leur lignes principales. Enfin, les nombreux arcs de triomphe disséminés à travers les provinces fournissent les indications nécessaires pour assigner approximativement au début du IIe siècle celui qu'on a pris l'habitude de nommer arc de Trajan.

Ces larges aperçus n'excluent nullement les fines observations partielles. MM. B. et C. ayant mesuré l'écartement des ornières creusées dans le pavé des rues en concluent que les voitures et les chars étaient en

Afrique à peu près de mêmes dimensions qu'à Pompéi (p. 134.) Ils signalent à juste titre l'étrangeté de certaines figures sculptées sur des balustrades découvertes au Capitole (p. 172). Ils font ressortir tout l'intérêt des consoles du *macellum* (p. 200), qui seraient un produit de cet art latino-byzantin (du milieu du IV[e] siècle au milieu du V[e]) déjà deviné par M. Saladin en Tunisie, et dont M. Ballu a de nouveau constaté l'existence au monastère et dans la basilique de Tébessa. Le lecteur rencontrera maints passages de ce genre en parcourant ces pages.

Il constatera aussi que les planches et les dessins ont, comme dans les livraisons antérieures, un caractère vraiment artistique et élégant, que l'impression est toujours aussi soignée, en un mot que cette publication réalise toutes les espérances qu'elle nous avait fait concevoir.

Aug. AUDOLLENT

Paul NERRLICH. **Ein Nachwort zum Dogma vom klassischen Altertum.** Neun Briefe an Julius Schvarcz. Leipzig, Hirschfeld, 1899. In-8, 76. p.

En 1894, M. Nerrlich a publié, sous le titre *Das Dogma vom klassischen Altertum*, un ouvrage dont nous avons rendu compte ici-même (*Revue*, 1895, I, p. 285-289). La thèse de l'auteur, c'est que le *dogme de l'antiquité classique* (gréco-romaine) a fait son temps, que l'éducation doit être fondée sur une base bien plus large, plus chrétienne et plus moderne, enfin que l'humanité future doit être dominée par une religion nouvelle, que M. N. ne prétend pas découvrir, mais dont il annonce la venue. La partie la plus utile de l'ouvrage est l'histoire, très complète et bien conduite, du « dogme » qui déplaît à M. N. Mais comme il n'a pas ménagé les sarcasmes à ses adversaires, comme il a paru, bien que se disant hégélien, faire des avances au parti piétiste, les critiques allemands qui se sont occupés de son livre se sont parfois montrés de mauvaise humeur. MM. Zielinski et Cauer, en particulier, ont défendu l'antiquité classique en malmenant quelque peu M. N. Cela n'est guère intéressant pour le public. Mais M. N. en a jugé autrement. Il a écrit neuf longues lettres à son allié, M. Schvarcz, l'auteur d'un livre connu *contre* la démocratie athénienne, pour répondre à ses détracteurs et aussi pour tresser en couronne les éloges que d'autres critiques lui ont décernés. L'impression que laisse la lecture de ces lettres est plutôt fâcheuse. M. N. est évidemment très convaincu de l'importance qu'il a prise et s'en félicite avec une singulière naïveté. En revanche, il traite ses adversaires avec une acrimonie et une violence dont un éducateur de la jeunesse — M. Nerrlich est professeur de gymnase — pourrait se dispenser de donner l'exemple. Sur le fond même de sa doctrine, il ne nous apporte guère d'éclaircissements. On lui avait reproché d'être resté dans le vague au sujet de la rénovation religieuse qu'il voit prochaine. Voici qui n'est

pas beaucoup plus clair (p. 42) : « Pour quiconque comprend vraiment notre poésie allemande, en première ligne Gœthe, les germes de la nouvelle religion sont déjà révélés, et quiconque approfondit Kant et Fichte, pour ne point parler de leurs deux successeurs (Schelling et Hegel), doit déjà éprouver, avec la même certitude qu'un astronome prédisant l'apparition d'un astre, cette conviction : de notre poésie et de notre philosophie naîtra bientôt, dans la première moitié du siècle à venir, une nouvelle religion. » Ce sera, paraît-il, *la religion de l'humanité* (p. 15). N'est-ce point là une vieille connaissance ? Mais celle que voit poindre M. Nerrlich diffère de la religion de Pierre Leroux. Elle ne prêchera pas le pardon des injures (*Dogma*, p. 389). Souhaitons du moins qu'elle ne préconise pas, comme une des vertus cardinales, la *heilige Grobheit*.

S. R.

Grassi-Bertazzi (Giambattista). **Lionardo Vigo e i suoi tempi.** Catane, Giannotta, 1897, gr. in-8 de 437 p. 4 francs.

Bien que L. Vigo (1799-1879) n'ait point manqué de talent poétique et qu'il ait beaucoup fait pour l'histoire de la poésie populaire en Sicile, l'ouvrage de M. Grassi-Bertazzi est certainement trop long, surtout si l'on songe que l'année précédente l'auteur avait déjà publié une *Vita intima* de son héros. Toutefois, ce nouveau travail est très intéressant à deux égards. D'abord on y trouve aux pages 46-101 une autobiographie des dix-sept premières années de Vigo qui est pleine de détails curieux sur l'état moral de la Sicile au début de ce siècle (au couvent d'Aci, où Vigo commença ses études, un moine enseignait que la terre était fixe ; son frère dans une dissertation contre la vaccine plaçait Jenner parmi les hérésiarques ; tous deux proscrivaient le *Télémaque* parce qu'il était écrit en français ; ils réprouvaient la lecture des poètes, ignoraient l'existence de Dante ; la saleté était en honneur dans la maison ; les moines sentaient mauvais ; on mangeait à la gamelle ; une des punitions consistait à faire lécher le verre aux enfants. Au contraire, le collège Cutelli à Catane, tenu également par des religieux, était propre ; on y enseignait l'escrime et la danse. Dans un collège de Messine, congréganiste lui aussi, les grands élèves au carnaval donnaient des représentations dramatiques et dansaient avec les demoiselles de la ville). Ensuite, ce livre fournit de curieuses preuves de la persistance de l'esprit particulariste en Italie, même après l'éveil de l'esprit libéral. Jusqu'en 1848, Aci et Catane se détestaient (p. 129) ; les enfants d'Aci étaient malheureux au collège de Catane. En 1848, Vigo, tout en voulant la liberté, aurait voulu l'indépendance de la Sicile sous un fils de Ferdinand IV (p. 168-169) ; car il détestait, non pas seulement les Piémontais, mais les Napolitains. Quand vint Garibaldi, il fit tout ce qu'il put et inutilement pour faire partie du gouvernement provisoire, mais

en vue d'y défendre le fédéralisme, tout au moins l'autonomie administrative de la Sicile (p. 209 sq.). Sous Victor Emmanuel, il préconisa une protestation légale du conseil municipal de Palerme contre l'exploitation de la Sicile par les Italiens du Nord ; il aurait voulu qu'on mît le gouvernement en demeure d'y remédier en six mois ; faute de quoi, on aurait provoqué un gouvernement provisoire (p. 229).

Dans le détail, on remarquera l'histoire de sa longue querelle avec Michele Amari (p. 369-387).

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 février 1899.

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur la manière dont étaient traduits en grec les titres des magistrats romains à l'époque républicaine Il montre que la traduction faite à Rome des actes officiels comme les sénatus-consultes diffère de celle qui était en usage dans les monuments rédigés en Grèce. Il indique ensuite les données que peut fournir cette constatation pour fixer la date ou l'identité de plusieurs gouverneurs des provinces d'Asie et de Macédoine.

M. Emile Guimet présente des étoffes antiques trouvées dans les tombes d'Antinoé (Égypte). Des coussins brodés sur lesquels reposaient les têtes de dames romaines sont datés par les coiffures des masques de plâtre reproduisant les portraits des défuntes : on y reconnaît les modes suivies depuis Hadrien jusqu'à Septime Sévère. — Les soieries très fines qui garnissaient les caftans des tombes de l'époque byzantine devaient, pour la plupart, être plus anciennes que les costumes qu'elles ornaient. On a utilisé, en les coupant, sans tenir compte des décors, d'anciennes étoffes de style asiatique, où on remarque des chevaux ailés et des mouflons harnachés, de style sassanide. — Les étoffes coptes, plus grossières, paraissent postérieures aux costumes byzantins.

M. Héron de Villefosse achève la lecture du rapport du R. P. Delattre sur les fouilles qu'il poursuit à Carthage.

M. Clermont-Ganneau présente de la part du Dr Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, un très ancien cachet phénicien recueilli par lui à Aphka, dans le Liban, près des sources du fleuve Adonis. Il y déchiffre le nom du possesseur *Milk-Yaazor*, signifiant littéralement « que le dieu Moloch soit secourable », et il s'appuie sur la forme grammaticale de ce nom pour proposer une nouvelle explication de tout un groupe de noms propres congénères qui figurent dans la Bible et qui sont semblablement composés d'un nom divin combiné avec une racine verbale, du type *Eliezer*, à vocaliser peut-être, par analogie, en *El-yaazor*.

Séance du 16 février 1899.

M. Croiset, président, annonce la mort de M. Félix Faure, président de la République, et lève la séance en signe de deuil.

Séance du 24 février 1899.

M. le Ministre de l'Instruction publique adresse à M. le Secrétaire perpétuel divers documents provenant de la mission Dutreil de Rhins. Ce sont deux manuscrits turcs (Teskereh de Mahmoud Kerem Kabouli et Légende d'Imâm Hacân Askeri) et une collection de manuels de métiers pratiqués dans le Turkestan chinois (28 cahiers).

M. Babelon lit une notice sur les monnaies que le satrape Oronte fit frapper en Asie-Mineure, comme chef de l'insurrection contre Artaxerxès II Mnémon, en 362 a. C. Les plus remarquables de ces monnaies sont un statère d'or conservé au Musée Hunter à Glasgow, et un statère d'argent du Musée Britannique. Cette dernière pièce prouve qu'Oronte usurpa le titre de roi. Ces monnaies donnent l'effigie du satrape : c'est un des plus beaux portraits de la numismatique grecque tout entière.

M. Boissier communique le télégramme suivant de M. l'abbé Duchesne, directeur

de l'École française de Rome : « Les travaux entrepris par la municipalité romaine ont fait découvrir plus de 250 fragments du célèbre plan de Rome, dans un mur de la Renaissance, près du palais Farnèse. » — M. Boissier expose ensuite les résultats des fouilles que M. le Dr Carton vient d'exécuter au théâtre de Dougga. Les voûtes qui portaient la mosaïque de la scène ont été dégagées et en partie conservées. Un intéressant dispositif permettait de voir, par une meurtrière, ce qui se passait sur la scène et d'en avertir les acteurs ou les personnages placés dans l'hyposcenium. Des trappes au centre de la mosaïque s'ouvraient dans le sol de la scène, où on a aussi retrouvé les traces de feuillures destinées à recevoir des décors mobiles. Parmi les sculptures découvertes, on note une tête colossale, en marbre blanc, de l'empereur Lucius Verus. — M. Boissier émet le vœu que M. le Dr Carton, qui a complètement découvert l'intérieur de ce bel édifice, ait la possibilité d'en dégager les abords et d'y faire quelques travaux d'entretien urgents.

M. Marcel Schwob annonce qu'il a retrouvé à la Bibliothèque nationale une copie exécutée après 1485 d'un journal des greffiers de la Tournelle criminelle. Cet important document, qui va être publié, renferme, outre deux mentions relatives à la prise et au supplice de Jeanne d'Arc, l'arrêt par lequel le Parlement annula, le 5 janvier 1463, un jugement de Jacques Villiers de l'Isle-Adam, prévôt de Paris, et de son lieutenant criminel, qui condamnait François Villon à être pendu et étranglé. Sur l'appel interjeté par le poète, iniquement puni pour une rixe à laquelle il n'avait pas pris part, le Parlement révoqua la sentence ; mais, eu égard à la mauvaise vie dudit Villon, il le bannit à dix ans de la ville, prévôté et vicomté de Paris. Cette condamnation, dont on cherchait vainement la date depuis le temps de Marot et de Rabelais, est postérieure de plus d'un an à la composition du *Grand Testament*. Quatre poèmes de Villon y font allusion. En particulier, dans la *Ballade de l'Appel*, le poète regrette de n'être pas, comme le roi Hugues Capet, « extrait de boucherie », déclarant qu'on ne l'eût pas en ce cas mis à la torture (*fait boire en cette escorcherie*). C'est que Pierre de La Dehors, le lieutenant criminel entre les mains duquel il était tombé, descendait d'une vieille famille parisienne de bouchers. Avant d'avoir été désigné par Louis XI pour les fonctions qu'il remplit si cruellement à l'égard de Villon, lui-même était l'un des maîtres-jurés de la Grande Boucherie de Paris. — La découverte de M. Schwob confirme une hypothèse défendue depuis longtemps par M. Gaston Paris.

M. de Mély communique les recherches qu'il a faites sur la distribution des épines de la sainte Couronne. Au commencement de ce siècle, on n'en connaissait que 27 ; M. de Mély a réuni des textes qui en mentionnent 560. Il y eut trois centres de distribution, Jérusalem, Constantinople et Paris. M. de Mély étudie d'abord les épines apportées en France en 1239, et engagées, puis cédées en 1247 par Baudouin à saint Louis, qui fit construire la Sainte Chapelle pour les y conserver. Saint Vincent Ferrier dit que les épines qui garnissaient la couronne étaient au nombre de 72, et M. de Mély a trouvé 69 épines authentiquement offertes par les rois de France aux princes, aux cathédrales, aux abbayes de l'Europe entière.

Séance du 3 mars 1899.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. Dissard, conservateur du Musée de Lyon, relative à une intéressante découverte épigraphique récemment faite en cette ville. Dans la démolition d'une maison du quartier Saint Paul, on a retrouvé une inscription autrefois signalée par Gabriel Symeoni comme étant sur le côteau de Fourvière, non loin de l'Antiquaille. Il s'agit d'un fragment important du monument élevé dans l'enceinte de l'assemblée des trois provinces de Gaule en l'honneur d'un prêtre à l'autel de Rome et d'Auguste, Sex. Julius Thermianus, et de sa famille (C. I. L., t. XIII, n. 1676). Un monument analogue était à Sens, patrie de Thermianus et presque tous les fragments en ont été retrouvés (*ibid.*, n. 2940). Le fragment découvert à Lyon est ainsi conçu : *Sexto Julio | Sextiliano | filio*. Symeoni n'avait pas transcrit la troisième ligne, et, d'autre part, Sextilianus ne figurant pas sur le monument de Sens, on se demandait quel était le degré de sa parenté avec le prêtre Thermianus. L'hypothèse de M. Léon Renier est aujourd'hui confirmée par le monument de Lyon : Sextilianus était le fils de Thermianus.

(A suivre.)

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 20 mars — 1899

Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, VII. — Derenbourg, Oumâra du Yémen, I. — E. Mayer, Histoire constitutionnelle de la France et de l'Allemagne du ix^e au xiv^e siècle. — Wintzer, Denis Papin à Marbourg — Auerbach, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie. — Stillman, L'union de l'Italie. — Szana, Charles Marko et la peinture du paysage. — Publications de la Société littéraire israélite de Hongrie. — Halasz, Petœfi et Béranger. — Alexandre Szilagyi. — Gleichen-Russwurm, L'influence des femmes.

G. Perrot et Ch. Chipiez. **Histoire de l'art dans l'antiquité**. Tome VII. La Grèce de l'épopée. La Grèce archaïque (le temple). Paris, Hachette, 1898. In-4, 691 p. et 300 gravures.

Ce septième volume de la grande œuvre de MM. Perrot et Chipiez comprend deux livres d'étendue presque égale. Le premier est consacré à la Grèce de l'épopée, post-mycénienne et post-dorienne, dont la céramique est à peu près le seul art qui nous soit exactement connu. Le second, intitulé *La Grèce archaïque,* n'est que le début d'un exposé destiné sans doute à remplir tout le volume suivant ; il y est question uniquement d'architecture religieuse. Ces 350 pages où MM. C. et P. — car ici, bien entendu, c'est l'architecte qui a pris le pas sur l'archéologue — ont traité des deux ordres classiques, le dorique et l'ionique, en ont étudié les détails techniques, les ressources expressives, en ont recherché les origines et fait entrevoir le développement, comptent désormais parmi les plus originales et les plus importantes dont la science est redevable à ces deux vaillants ouvriers. Elles suffiraient seules à la réputation de leurs auteurs et l'on ne songe pas sans admiration, après les avoir lues, qu'elles forment seulement la moitié d'un volume et que ce volume en a derrière lui six autres, témoignant tous, avec des mérites divers, de la même science et de la même conscience. Je n'en dirai pas plus long ; peut-être n'avons-nous pas encore le recul nécessaire pour apprécier la majestueuse ordonnance de cette *Histoire de l'art ;* le jour viendra où elle sera citée, et à bon droit, parmi les titres du siècle qui va finir.

La doctrine du présent volume peut être brièvement résumée comme il suit. La civilisation mycénienne succomba, dans la Grèce continentale, sous les coups de l'invasion dorienne. Un art nouveau s'établit, qui a des affinités étroites avec celui de l'Europe centrale : l'art géométrique. Le luxe a presque disparu, le bien-être a diminué ; la situation

est analogue à celle qui suivit la ruine de l'Empire carlovingien. L'une et l'autre période de crise vit naître une épopée nationale; la genèse de la *Chanson de Roland* explique celle de l'*Iliade*. La civilisation du XI^e, du X^e et du IX^e siècle avant J.-C. nous est révélée par l'épopée homérique, bien que celle-ci plonge ses racines dans l'époque mycénienne et en ait conservé quelques souvenirs plus ou moins précis. Les monuments qui viennent éclairer les témoignages littéraires sont, en particulier, les vases du Dipylon et les fibules à grande plaque ornées de gravures analogues. L'influence de l'Égypte, entrevue par les ouvriers grecs, y est sensible, mais ce sont bien des œuvres indigènes, dont le style dérive surtout de l'art du vannier et du tisserand [1]. Alors aussi naît la nouvelle architecture. L'hypothèse de la cabane de bois d'où dériverait le temple grec ne supporte pas l'examen. Le temple, en bois d'abord, puis en pierre, n'est qu'un développement du *Megaron* mycénien, demeure des princes devenue la demeure des dieux. L'ordre dorique est purement grec et ne se rattache en aucune manière à l'art égyptien. En revanche, l'ordre ionique est né en Asie et dérive probablement d'un ancêtre encore inconnu qui a donné aussi naissance à l'ordre perse. A côté du dorique et de l'ionique — dont le corinthien n'est qu'un développement ultérieur — il faut faire une place à l'ordre *éolien*, présentant des affinités égyptiennes, qu'on connaît par deux intéressants spécimens de Delphes et de Pergame; ce qui y constituait le chapiteau, « c'était une échine cachée sous un revêtement de feuilles allongées et montantes, dont les extrémités, à la rencontre de l'abaque, se recourbent et retombent en dehors ».

Dans le détail, nous avons quelques observations à présenter. Les auteurs sont très bien informés des travaux contemporains qui portent sur le sujet particulier et immédiat de leurs études; ils le sont peut-être moins des questions générales qui confinent à celles-ci. Pour abréger, nous ne mettrons en cause que M. Perrot; aussi bien s'agit-il surtout des parties de l'ouvrage qui ont dû être rédigées exclusivement par lui.

P. 27. « On est d'accord pour reconnaître que *certains dieux* appartiennent au patrimoine commun de la race aryenne, qu'ils sont nés dans l'esprit des pères de cette race avant que ses fils, quittant les uns après les autres leur mystérieux berceau, se séparassent pour se répandre des bords du Gange à ceux de la Seine et de la Tamise. » C'est il y a vingt ans qu'on était *d'accord* — ou à peu près — pour admettre ces choses; M. P. en est encore à Max Müller. Du reste, il ne cite pas ces *certains dieux*, mais se contente de rappeler *Dyaus Pitar* = Ζεὺς πατήρ, la seule identification restée debout. Il dit ensuite que les Aryens ne connaissaient pas Poseidon, *parce qu'ils ne connaissaient pas la mer*

1. P. 191 et 192, M. P. publie des étoffes péruviennes qui montrent admirablement combien la navette du tisserand « géométrise » les types d'hommes et d'animaux.

avant leur dispersion, ce qui est encore une affirmation surannée; le vieil argument fondé sur la différence des désignations de la mer est ruiné depuis longtemps. M. P. croit-il encore aux migrations de la *race* aryenne? Croit-il qu'on puisse conclure, de l'existence d'un vocabulaire commun, à celle d'une *race*, d'une souche commune ?

P. 29. M. Bérard aurait « démontré que l'influence phénicienne s'était fait sentir en Grèce jusque dans des districts où jusqu'à présent on n'avait même pas songé à en chercher la trace ». Rien de pareil, croyons-nous, n'a été démontré ; ce que M. Bérard a écrit sur le Baal arcadien n'est peut-être qu'ingénieuse fantaisie.

P. 43 et suiv., la doctrine de M. P. sur l'origine de la crémation est un peu vague. L'idée dominante du nouveau rite aurait été de libérer le mort ou, du moins, sa *psyché;* accessoirement, l'auteur admet que la crainte des vampires a pu y être pour quelque chose. Mais il faut choisir entre ces deux explications, l'une idéaliste, l'autre réaliste ; elles ne peuvent pas être vraies toutes les deux à la fois, bien qu'elles puissent très bien être également fausses.

P. 170, M. P. parle encore de la croix gammée figurée sur la statuette en plomb d'Hissarlik. Je ne lui en fais pas un reproche, mais veux profiter de l'occasion qui se présente pour dire la vérité à ce sujet. La statuette en question, femme nue avec un *swastika* gravé au milieu du corps, a été publiée par Schliemann et lui a fourni le prétexte d'une volumineuse enquête sur la croix gammée. En 1898, je lus dans le livre de M. Hoernes (*Urgeschichte der bildenden Kunst*) que cette croix gammée n'existait pas. Comme il s'agissait d'une statuette très importante, qui a été reproduite plus de vingt fois d'après la gravure de Schliemann, j'écrivis d'abord au Musée d'ethnographie de Berlin, où on conserve l'original, pour être renseigné à cet égard. M. Voss me répondit que la croix gammée *n'existait pas* et qu'elle n'avait jamais pu exister là où a cru la voir Schliemann, puisque la surface du plomb n'a même pas été nettoyée. J'écrivis ensuite à M[me] Schliemann pour lui demander s'il y avait, dans les papiers de son mari, quelque dessin ou quelque photographie remontant à l'époque de la trouvaille ; elle voulut bien me répondre qu'il n'y avait rien. Enfin, j'écrivis à M. Doerpfeld ; l'éminent architecte se contenta de me dire qu'il déclinait toute responsabilité dans cette affaire, la statuette ayant été exhumée et publiée longtemps avant qu'il ne devînt le collaborateur de Schliemann. J'ai appris depuis qu'on se disposait à publier, à Berlin, une héliogravure de la statuette, afin qu'il ne pût subsister aucun doute sur l'erreur commise. Mais je ne puis m'empêcher de regretter qu'on ait mis si longtemps à la reconnaître. Il y a plus de dix ans que la collection troyenne est au musée de Berlin !

P. 174, M. P. se demande pourquoi, sur les vases funèbres du Dipylon, hommes et femmes sont figurés tout nus. Il explique cela par « un parti-pris de simplification » ; j'avoue que cette explication me

paraît bien insuffisante. Il ne peut naturellement venir à l'esprit de personne d'admettre « que les Athéniennes et les Athéniens allaient alors tout nus par la ville » ; mais que savons-nous des coutumes funéraires de cette époque? M. P. publie lui-même, en y insistant (p. 175), une tasse du Dipylon où figure un chœur de femmes long-vêtues ; c'est donc qu'il y avait des occasions où elles se drapaient et d'autres où elles se dépouillaient de leurs vêtements. Ce serait un cas de « nudité rituelle ».

P. 207. Dümmler s'est demandé, en effet, si les vieux vases apuliens étaient originaires de Chypre, mais il n'a pas écarté l'hypothèse de leur provenance indigène (*Ath. Mitth.*, 1887, p. 242) : « C'est seulement après la publication d'une grande quantité de ces vases qu'on pourra décider s'ils ont été importés de Chypre *ou s'il faut y voir une imitation apulienne de vases phéniciens.* » Dans la même note, M. P. cite la « Collection de Lemberg » ; il s'agit de la Collection du comte de Lamberg, aujourd'hui au musée de Vienne.

P. 215. Dans le curieux vase funéraire de Béotie, que M. B. reproduit d'après M. Pottier, la « toute petite figure qui semble courir » ne serait-elle pas simplement l'εἴδωλον, souvent représenté, sous cet aspect, dans la céramique à figures noires?

P. 234. M. Berthelot n'a pu « démontrer » que le mot κασσίτερος n'a pris le sens spécial d'étain que sous les Ptolémées ; le texte bien connu d'Hérodote sur la provenance de l'ambre et de l'étain n'est pas conciliable avec cette opinion.

P. 340 (pl. XI) je trouve le dessin d'une porte triangulaire avec la légende *Elaios*. Ce dessin est emprunté au *Précis* de Lübke ; il n'est pas question de cette porte dans la grande *Histoire de l'architecture* du même auteur. En réalité, il paraît s'agir d'une ouverture dans le mur d'une citerne de Kyra-Eirini (Woodhouse, *Aetolia*, pl. aux p. 120 et 121), qui n'a jamais eu rien de commun avec Elaios. La genèse de cette erreur m'échappe, car Lübke, dans l'édition allemande du *Précis* que j'ai sous les yeux, ne donne aucune référence ; M. Woodhouse, que j'ai consulté, n'en sait pas plus long.

P. 441. *Thacher* Clarke ne s'appelle ni *Tascher* (p. 440) ni *Tacher* (p. 429). L'impression du volume est si correcte que je n'ai guère pu relever d'autre erreur.

P. 670. M. P. cite cette assertion de M. Pottier qu' « un chien ne tient pas sa proie entre ses pattes; c'est plutôt l'attitude d'un félin ». Ce n'est pas tout à fait exact. Le chien, à la différence du félin, ne *déchire* pas sa proie avec ses pattes, mais il la *tient* fort bien (cf. Gaudry, *Essai de paléontologie*, p. 97).

M. Perrot s'est longuement occupé de la fibule, où il voit, avec raison, une importation de l'Europe centrale à la fin de l'époque mycénienne. J'ai soutenu cette thèse à plusieurs reprises, niant absolument la haute antiquité de la fibule en Asie-Mineure et en Assyrie. Quand

on m'a objecté les fibules de Nimroud conservées au Musée Britannique, j'ai répondu (*Rev. arch.*, 1894, II, p. 107) par une phrase que M Perrot a transcrite textuellement (p. 249), mais en oubliant où il en avait pris note. Je me permets d'autant plus volontiers de signaler cette petite négligence que l'auteur, à la page précédente (p. 248), renvoie à mon article *Fibula* du *Dictionnaire* de M. Saglio comme à un « résumé substantiel ». J'ai cru autrefois et je crois encore — à tort, peut-être — que cet article est autre chose qu'un résumé.

Il y a deux manières de louer un bon livre d'érudition. La première et la plus simple, c'est d'en dire du bien ; la seconde, c'est de montrer, par des exemples, combien peu graves sont les objections qu'on y peut faire. Il me semble inutile de réitérer, après avoir procédé des deux façons, l'expression des sentiments de profonde estime que m'inspire le septième volume de l'*Histoire de l'Art*.

Salomon REINACH.

Oumâra du Yémen, sa vie et son œuvre, par Hartwig DERENBOURG, tome I[er]. Publication de l'École des langues orientales vivantes, IV[e] série, vol X. In-8, XVI et 400 pages.

Je ne sais si M. H. Derenbourg pourra continuer longtemps la tâche qu'il semble s'être imposée de publier la collection des mémoires arabes et de faire, pour la civilisation arabe, un peu ce que font pour la nôtre ces auteurs de monographies semi-historiques, semi-littéraires, qui ont aujourd'hui une si grande vogue, surtout dans le public mondain. On doit craindre que la littérature arabe ne lui fournisse pas, en ce genre, la matière d'un nombre indéfini d'études ; mais les deux spécimen qu'il nous a donnés, *Ousâma* et *Oumâra*, dussent-ils rester les seuls, n'en constituent pas moins des morceaux fort attrayants, dont la valeur, accrue par leur rareté même, enrichit d'une manière appréciable le trésor des lettres orientales.

Dans ce volume consacré à Oumâra, l'on sent se continuer l'affection que l'auteur avait d'abord conçue pour Ousâma. Je n'affirmerais pas qu'Oumâra la mérite autant. Il a, somme toute, une vie moins remplie, un caractère moins noble, et, malgré la pureté de sa langue, un talent poétique d'une élévation moindre. Au demeurant, il est encore très digne d'intérêt. Il suffira, pour le prouver, de citer, d'après ses propres écrits, quelques traits de sa vie.

Oumâra naquit vers l'année 1121 du Messie, à Mourtan, dans l'Yémen, de très pure race arabe. Il eut quelque vanité de ses ancêtres, ce qui nous vaut, sur sa famille, de savoureux détails, comparables à ceux qui illustraient déjà si agréablement la *Vie d'Ousâma*. Oumâra descendait du célèbre jurisconsulte Sad el Achîrah et comptait dans sa parenté beaucoup de savants et de lettrés. Son éducation se fit dans

la ville de Zébîd, en Yémen ; à peine l'eût-il achevée qu'il commença à enseigner et à écrire comme jurisconsulte. Puis, sa vocation poétique se décida. — A la suite de certaines aventures, il se fit remarquer par la reine de Zébîd, qui paraît avoir été une femme assez étrange, lanceuse d'affaires et organisatrice de pèlerinages. Cette femme le protégea. Quelque temps après, nous le retrouvons en visite chez le gouverneur d'Aden, dans un château où ce personnage était venu passer les jours d'après ses noces. La faveur naissante qui s'attachait à Oumâra excita la jalousie des gens de Zébîd qui complotèrent sa mort. Oumâra, averti, se sauva à la Mecque. Le gouverneur de la Mecque, l'ayant apprécié, l'envoya ensuite en mission diplomatique en Égypte. — Après s'être concilié par des vers la faveur du khalife Az-Zâfir et de son ministre, il passa dans cette contrée presque tout le reste de sa carrière. Le recueil de ses poésies, qui fut fait peu d'années après sa mort, se rapporte à cette période. Quoique la plus célèbre de ces poésies, une traçîdah adressée à Saladin, soit du genre des lamentations, ce sont pour la plupart des poèmes du genre laudatif, composés en l'honneur des ministres, des courtisans, des hommes du jour, selon le cours de l'actualité. Cette grande propension à l'éloge n'était pas toujours sans danger, à une époque où la faveur des princes était changeante et où les dynasties manquaient de stabilité. Oumâra périt vraisemblablement pour avoir trop loué. Saladin, qui avait supplanté les Fatimides, ses anciens maîtres, se méfia de lui, l'accusa de connivence avec les Francs et le fit crucifier au Caire le 6 avril 1174. Une notice, rédigée par le secrétaire de Saladin, Imâd ed-Dîn, nous apprend cette fin.

L'accusation de complaisance pour les Francs formulée contre Oumâra était-elle juste ? Le caractère un peu sceptique du personnage autorise à le croire. En tout cas, c'est là un trait curieux. On en trouve d'analogues dans Ousâma, et il est dommage que ces indications ne soient pas plus explicites. On voudrait bien savoir jusqu'où ont pu aller les rapports d'amitié entre Musulmans et Francs à l'époque des Croisades, quelle a été la fréquence de ces rapports et quel état d'esprit ils supposaient des deux parts.

L'ouvrage est édité avec un très grand soin. Il comprend : des récits en prose, qui constituent l'autobiographie, entremêlés de vers ; des extraits du Diwân d'Oumâra, un petit supplément à ce Diwân, et la notice d'Imâd ed-Dîn (le tout en arabe). Quelques pages d'avant-propos donnent sur les manuscrits les renseignements nécessaires.

Baron Carra de Vaux.

Ernst Mayer. **Deutsche und Franzoesische Verfassungsgeschichte vom Q. bis zum 14 Iahrhundert** (Leipzig, Deichert, 1899). 2 vol. in-8, 24 M. (30 fr.).

J'éprouve un sentiment très pénible à parler de cet ouvrage. J'aurais

voulu en dire beaucoup de bien, — parce que j'en espérais grand profit pour la connaissance trop imparfaite encore des institutions de la France et de l'Allemagne au premier moyen âge, parce que aussi, à première vue et à l'examen, il dénote un grand effort et un grand zèle, — et je me trouve conduit à critiquer et à blâmer infiniment plus que je ne puis approuver ou louer.

Dès le début, l'auteur nous annonce qu'il prétend inaugurer une méthode nouvelle. Cela se voit, encore qu'il faille distinguer.

S'il s'agit de comparer l'histoire constitutionnelle de deux pays, la méthode est loin d'être neuve. Chez nous, l'histoire des législations comparées a depuis longtemps conquis droit de cité dans la science, et en Allemagne des érudits de premier ordre, Brunner, Schrœder, Lamprecht, n'ont jamais séparé l'étude des institutions allemandes de l'étude des institutions françaises de la même époque.

Si, au contraire, la méthode consiste à exposer en un seul corps de doctrine le droit constitutionnel de l'Allemagne et de la France du IX[e] au XIV[e] siècle, à coup sûr l'auteur a le mérite de l'invention, mais je crois bien qu'elle provoquera plus de surprise que d'adhésion. S'imagine-t-on la France seigneuriale et féodale du X[e] et du XI[e] siècle faisant un *tout iuridique* avec l'Allemagne des Otton, notre renaissance communale du XII[e] siècle mise en concordance et en connexité, au point de vue du droit constitutionnel, avec le règne des Hohenstaufen, la société brillante et de plus en plus unifiée de Saint Louis et de Philippe le Bel avec la féodalité grossière et brutale qui s'instaure en Allemagne par la chute de la dynastie souabe et le grand interrègne!

Les procédés de travail de M. M. et l'idée qu'il se fait des sources sont tout aussi étranges. Il n'a que dédain pour les chartes, et ce qu'il en dit prouve bien qu'il s'est abstenu, en conséquence, de pénétrer dans leur intimité. Elles ne nous renseigneraient, à l'entendre, que sur les *donations* faites par les *Grands* à l'*Église* : en dehors de cela, elles ne nous apprendraient presque rien ni de l'organisation sociale ni de la condition des classes moyennes ou inférieures.

Bien supérieur aux chartes — et aussi aux chroniques — sont, nous dit-il, les corps de lois, *Rechtsbücher*. Voilà une vérité qu'au regard du droit, personne n'a jamais contestée, et dont chez nous on ferait volontiers honneur à M. de La Palisse. Il y a seulement un malheur, M. M. l'avoue : ces précieux documents manquent pour la plus grande partie de la période qu'il étudie. Mais qu'à cela ne tienne. On prendra les textes postérieurs, ils nous renseigneront sur les siècles qui les ont précédés. Ainsi vous prenez le *Sachsenspiegel* et le *Schwabenspiegel* en Allemagne, vous prenez en France les coutumiers du XIII[e] et du XIV[e] siècle et vous aurez tout ce qu'il vous faut pour connaître l'état et les institutions publiques des deux pays au X[e] et au XI[e] siècles. Bien plus, des documents du XVI[e] et du XVII[e] siècle pourront vous servir pour le même objet. Après cela, il n'y a qu'à tirer l'échelle.

Toutefois, l'auteur veut bien convenir que même les *Rechtsbücher* ne nous éclairent qu'imparfaitement sur l'âge précis des institutions plus anciennes qu'ils ont conservées, et qu'à cet égard on ne peut pas non plus s'en rapporter sans péril au simple flair de l'historien. Il a donc cherché un criterium qui pût suppléer à cette lacune, et il l'a découvert. C'est la comparaison entre la France et l'Allemagne. Vous ne comprenez pas. Rien pourtant n'est plus simple. Si vous trouvez la même institution en Allemagne et en France, ne vous dites pas qu'elles sont nées parallèlement ou qu'elles ont pu être importées de l'un des pays dans l'autre, vous pouvez être certain que l'institution remonte à une source commune, qu'elle remonte, en d'autres termes, à l'époque franque ou même à l'époque romaine. — Pourquoi pas à l'époque aryenne ? — Et c'est là la méthode historique nouvelle !

Voyons en l'application.

L'état des sources, leur pénurie ou leur abondance, la circonstance qu'elles sont imprimées ou manuscrites, voilà ce qui impose à l'auteur ses divisions historiques. Il nous déclare expressément (p. VIII), que s'il s'arrête à la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle, c'est que pour l'époque suivante il y aurait trop de documents manuscrits à consulter, qu'il y a trop d'inédit. Par contre, il ne négligera pas l'heureuse fortune qui met à sa disposition, en caractères moulés, quantité de *Weisthümer* de date tout à fait récente. Ils viendront se joindre aux textes anciens *publiés*, les éclairer, les renforcer et tous ensemble mettront l'auteur en mesure de composer son livre. N'est-ce pas le monde renversé ? Jusqu'ici l'historien demandait à l'histoire même les cadres du tableau qu'il voulait tracer ; maintenant, au contraire, ces cadres seront fournis par le pur hasard, et on y fera rentrer de force, en les étirant ou les comprimant, les figures grandeur nature.

Une autre considération tout aussi extérieure a présidé à la délimitation géographique. L'auteur nous avoue que logiquement il aurait dû et voulu étudier d'ensemble non seulement la France et l'Allemagne, mais aussi l'Italie. Je le comprends et je me demande même pourquoi il se serait arrêté en si beau chemin, par quelle bonne raison il aurait exclu la Suisse, la Belgique, l'Autriche, sans parler de l'Espagne Ne soyons pas trop exigeants. L'Italie en tout cas avait sa place indispensable dans le système. Pourquoi la lui refuse-t-on ? C'est que l'auteur était pressé d'aboutir, pressé de publier un travail de *dix ans* ! et alors il nous donnera l'Italie à part... plus tard. Nous attendrons patiemment ; mais que devient l'excellence de la méthode et la valeur du critère ?

Que dire encore de cette anomalie vraiment trop forte. L'auteur veut exposer le droit public du moyen âge, et il laisse en dehors de son champ la plus grande puissance temporelle et spirituelle de l'époque, celle qui a agi le plus profondément sur la formation des institutions, l'Église. Pour quels motifs, je vous prie ? parce que son action, son organisation, l'histoire des seigneuries ecclésiastiques ne peuvent se limiter à un pays. Mais

votre nouvelle méthode ne consiste-t-elle pas précisément à ne pas vous arrêter à de telles limites ? et sur un point où elle pouvait être appliquée, tout juste vous ne l'appliquez pas.

Si nous marchons ainsi de surprise en surprise nous avons du moins la consolation d'en trouver finalement la clef. Tout s'explique. L'auteur n'est pas un historien ; il est un jurisconsulte, un jurisconsulte de la vieille école. Le droit pour lui est une entité ; il existe *da se;* il a sa raison en lui-même, il est parce qu'il est. Il est immuable au fond (dans une race ?), le même hier, aujourd'hui et demain. Il est une règle rigide ne tolérant, ne comportant nulle exception, un impératif catégorique, bien que les faits historiques engagent contre lui un combat perpétuel [1]. Le tout est de s'entendre. S'il en est ainsi, il n'y a pas à observer la lente élaboration des institutions sociales, il n'y a qu'à s'approcher du trône souverain d'où Sa Majesté le *droit pur* n'a cessé de dicter ses lois et de veiller à leur application. Tel, en effet, paraît le but de l'auteur. Il montera pour nous sur le Sinaï du moyen âge pour nous en rapporter les tables de la loi. Les voici. Il nous les expose en trois parties, la première intitulée : Droit public (*das œffentliche Recht*), la seconde : la Seigneurie (*Die Herrschaft*), la troisième : la Puissance suprême (*Die hœchste Gewalt*). Et c'est ainsi que, sans autre explication ni préambule, sont mis à nu devant nous les principes communs sur lesquels ont reposé du IXe au XIVe siècle les institutions de la France et de l'Allemagne.

Si la méthode est vicieuse, défectueux le mode de travail, ce serait perdre son temps de critiquer en détail le livre qu'ils ont produit. Aussi m'en garderai-je. Je me bornerai à montrer par quelques exemples saillants que les théories de l'auteur sur les points particuliers sont, comme elles le devaient être, aussi artificielles que ses procédés d'investigation et que sa conception générale de l'histoire du droit.

Rien n'est varié au moyen âge comme les modes d'amodiation de la terre, la nature et le taux des redevances qui leur servent de base. M. M. entend ramener toute cette diversité aux éléments les plus simples, que dis-je ? à un élément unique, le même pour l'Allemagne et pour la France. Il est au moins curieux de le voir opérer. Il prend le champart, le terrage, la *tertia*, la *quarta*, etc ; il les mélange, il en fait une mixture, puis il décante et découvre comme précipité, au fond du récipient, un droit d'*hospitalitas*, un droit du garnisaire germain de prendre le tiers de la récolte du « Romanus tributarius », droit que le fisc, en se l'arrogeant pour son compte, aurait déchiqueté et mis en circulation. Sur cette

1. Il faut citer : Zu allen Zeiten hat das Recht dieselbe Art, ist allgemeingültig und ausnahmslos. Zu allen Zeiten freilich wird auch die Geschichte immer wieder in Gegensatz gegen die Rechtsnormen treten ; man darf ja die Staatengeschichte als den Kampf mit dem Staatsrecht betrachten..., überall muss der thatsæchliche Vorgang, müssen die politischen Gedanken und Phrasen vom rechtlichen Kern geschieden werden » (p. IX-X).

théorie déjà suffisamment étrange s'en greffe une autre qui l'est davantage encore. Le *Romanus tributarius* était assimilé au lite; celui-ci a dû être considéré comme un bâtard, n'étant pas de sang germanique. Conclusion : le tenancier du moyen âge qui doit un terrage est juridiquement un *bâtard*. Et la preuve s'en tire du chap. 103, livre I, des Établissements de Saint Louis qui le qualifierait ainsi (Es ist überaus charakteristisch, dass derjenige, der terrage zahlt, einmal als bastars bezeichnet wird » (p. 56). Si M. M. avait rapproché ce texte, qui lui semble d'autant plus caractéristique qu'il est unique (*einmal* !), du chap. 170 du même livre des Établissements, il aurait vu manifestement que le bâtard dont il y est question ne *tient* pas à terrage, mais *concède* à terrage [1], que sa condition ne provient donc pas de la tenure, qu'elle est préexistante, que toute la disposition revient à ceci : le seigneur, en vertu du droit de bâtardise, peut se substituer au concédant direct (bâtard), pour se mettre en possession du bien.

Laissons-nous de côté cette bâtardise imaginaire, le fond de la doctrine n'en devient pas meilleur. Son point de départ est purement fictif, et M. M. serait bien embarrassé pour citer des textes qui pussent le justifier. Qu'est donc ce *tiers* auquel avait droit le garnisaire du Bas-Empire? Tout uniment le tiers de la maison à titre de logis (C. Th. C. 5 pr. *De metatis*, 7, 8) ; et quant à l'*annona* elle était due dans les proportions les plus variables. Notre regretté Julien Havet a pu soutenir très justement que les lois germaniques ont emprunté à ces usages romains le mode de partage des terres, mais l'idée ne lui est jamais venue qu'il pouvait s'agir d'une quote-part des fruits, d'un terrage ou d'un champart légal. M. M. bouleverse tout cela. Sa méthode l'entraîne fatalement à jongler avec les textes et à fonder la parenté des institutions les plus dissemblables sur quelques coïncidences externes. Ce qui le frappe ici, ce qui, du coup, lui paraît décisif, c'est la fraction, c'est le *tiers*, comme ailleurs il conclut du taux des 4 deniers dus par les serfs au moyen âge, à l'existence d'un cens royal de pareille somme dû originairement par les hommes libres, qui aurait donné naissance à la capitation servile.

Nous retrouvons les mêmes procédés et l'application plus directe de la fameuse méthode dans les chapitres destinés à prouver la persistance du régime municipal romain. Jamais on n'avait été plus affirmatif; jamais non plus la faiblesse des preuves n'avait été masquée par des subtilités aussi fortes. M. M. inaugure là vraiment une ère nouvelle, mais je crois bien et j'espère qu'elle se fermera sur lui. Il prétend remonter du connu à l'inconnu; de l'organisation du xiii[e] et même du xiv[e] siècle, sur laquelle il s'appesantit avec complaisance, remonter jusqu'à l'époque

1. Sur ce point il y a unanimité entre les commentateurs français depuis les plus anciens (Liger, Laurière) jusqu'à M. Viollet, et n'en déplaise à M. M., si une interprétation est *impossible* (Die franzœsischen Erklærer haben zu *unmœglichen Erklærungen* gegriffen), à coup sûr ce n'est pas la leur.

romaine. Mais où donc sont les degrés intermédiaires ? L'auteur y supplée par un miroitement de chiffres, par une illusion d'optique. Le régime municipal du moyen âge est exposé, arrangé, torturé, si je puis dire, de telle façon qu'il en jaillit des coïncidences subites que M. M. nous donne pour une aveuglante lumière. Ainsi il se demande ingénument quel était, au moyen âge, le nombre régulier des membres composant le corps municipal ; il nous assure qu'un collège de quatre membres était la règle. Vous voyez de suite où il veut en venir, il veut nous démontrer que les *quatuorviri* se survivent. Il n'y manque pas. Qu'il rencontre le chiffre huit — c'est le doublement de quatre — le chiffre 6 — on a ajouté aux quatre membres ordinaires soit des syndics, soit des avocats — pour un peu il nous dirait expressément que le nombre si répandu de 12 n'est que le triplement des quatuorviri. La conclusion après cela découle de source, vous la trouverez p. 297 : les échevins, les Heimburger, le Rath, etc., sont les *quatuorviri* ressuscités.

Les mots, pour l'auteur, sont doués de vertus aussi cabalistiques que les chiffres. Dans une charte du VIII[e] siècle bien connue et maintes fois publiée, le testament d'Abbon, M. M. a découvert le mot *capitularius*. Au préalable, il n'a pas manqué de nous parler des *capitularii* de Toulouse, auxquels, dans l'ignorance manifeste de l'excellente dissertation de M. Rosbach (*N. H. du Languedoc*, VII, p. 213 suiv.), il attribue la plus haute antiquité. Or le testament d'Abbon va fournir une preuve directe et décisive. M. M. nous explique (laborieusement, j'en conviens) que le capitularius en question est *un curiale*, délégué *par la curie de Grenoble pour administrer un territoire rural*. Tout cela tiré d'un seul mot, et du coup un pont jeté entre l'époque romaine et le XII[e] siècle ! M. M. me permettra de lui dire que si l'on veut tirer d'un texte des conclusions aussi hardies on commence par ne pas le mutiler. Il a fait plus, quant à lui, il l'a décapité. Ce sont les mots décisifs qu'il a omis.

Voici le texte qu'il nous présente :

« infra ipsa valle Briantina et Aquisiana quem de Vuidegunde consequesivimus unde Bardinus capitolarius est — in valle Aquisiana — unde Vitalis capitularius est. »

Voici le texte intégral :

« *et colonicas* infra ipsa valle Briantina et Aquisiana quem de Vuidegunde consequesivimus unde Bardinus capitolarius est; *similiter et in Gerentonnis colonicas de ipsa ratione Vuindegundi... quem Sigualdus libertus noster in beneficio habet, colonica* etc.... *Similiter libertus* (os) *nostros* in valle Aquisiana, *qui ad parentes nostros aspexerunt seu et in ipso pago Brigantino commanere videntur* unde Vitalis capitularius est. »

Il saute aux yeux qu'il ne saurait être question ni de curie, ni de curiale détaché, ni d'administration d'un territoire municipal, mais uniquement d'exploitation domaniale, de perception des redevances d'humbles colons et d'affranchis disséminés. L'expression de *capitularius*

n'a dès lors rien de mystérieux. Elle désigne l'agent qui perçoit une redevance par *chef*, ou par groupe (*caput*) de contribuables. M. M. aurait dû se souvenir que c'est la signification qu'elle a soit dans les constitutions impériales, soit dans Cassiodore. Les premières (C. 2 *De privilegiis* 12, 29) l'appliquent aux agents qui lèvent sur des groupes l'impôt de recrutement, Cassiodore aux percepteurs des contributions spéciales dues par la classe des entrepositaires et des boutiquiers (*Variar*. Lib. X, 28). Seraient-ce là les ancêtres des *capitouls* de Toulouse? M. M. nous le dira peut-être un jour.

Je m'en voudrais de prolonger cet examen de détail, et je ne discuterai pas davantage toutes les incohérences qui sont nées de la conception que l'auteur s'est faite de la seigneurie (*Herrschaft*), la déclarant étrangère au droit public [1], encore bien qu'il y comprenne l'immunité, l'avouerie, la seigneurie urbaine, l'interposant entre le droit public et la puissance suprême qu'il isole à son tour. L'ouvrage n'est pas de ceux que la critique puisse redresser Il repose tout entier sur une notion erronée de l'histoire, et si j'éprouve un regret c'est que l'auteur ait dépensé autant de temps, de labeur et de bonne volonté pour édifier une construction qui ne tient pas sur sa base. Après quoi, je ne dirai pas que son travail est entièrement perdu. Grouper des textes n'est jamais une tâche stérile et l'érudit pourra trouver dans ce livre des références nombreuses. Mais avait-il bien besoin de les chercher là? Tous les documents dont M. Mayer se sert sont publiés et largement accessibles, et avec sa méthode, il lui est impossible de nous en donner une interprétation scientifique, de les placer dans leur temps et leur milieu, de déterminer leur portée exacte, leur caractère exceptionnel ou leur généralité typique. N'oublions pas, du reste, que l'auteur a entendu faire œuvre de dogmatisme juridique. Les historiens n'ont donc qu'à s'incliner et à s'effacer. On ne discute pas avec la loi et la certitude légale, on s'y soumet.

Jacques Flach.

Dr. E. Wintzer. **Denis Papin's Erlebnisse in Marburg** (1688-1695). Marburg, Elwert'sche Verlagsbuchhandlung. 1898, in-8, iv-71 pages, avec un portrait.

A la fin de l'année 1687, Denis Papin quitta Londres pour Marbourg, où il devint professeur à l'Université (14 février 1688). Sa situation fut d'abord excellente : il travailla fructueusement — ce fut alors qu'il découvrit la machine à vapeur, — il épousa sa cousine-germaine, Marie Papin, veuve du professeur Jacques de Maliverné, et les Réfugiés, organisés en communauté, lui conférent les honorables fonctions d'ancien d'Église (21 juin 1691).

1. « An und für sich besteht keine rechtliche Verbindung zwischen œffentlicher Gewalt und herrschaftlicher Gewalt (II. p. 6, etc.).

Comment il arriva ensuite que Mme Papin se brouilla avec sa voisine Marie Crochet, femme du perruquier Isaac Boiseviel ; comment le perruquier trouva un allié en la personne de Thomas Gautier, pasteur de l'Église française et professeur à la Faculté de théologie, qui subodorait chez Papin et ses collègues de la Faculté de philosophie les pernicieux principes de la philosophie cartésienne ; et comment, après une série d'incidents minuscules, mais qui montrent à nu la vie des professeurs et des Réfugiés en Allemagne, la querelle s'envenima au point que Papin fut solennellement « excommunié » par le consistoire, le 22 mai 1693 : c'est ce que raconte, très minutieusement, M. Wintzer, d'après les archives de l'Université et du Refuge : il n'y a pas de petits détails dans la vie des grands hommes.

Le 2 septembre 1694, Papin fut « rétabli dans la paix de l'Église » ; l'année suivante, il se fixa à Cassel, auprès du landgrave de Hesse ; il y resta jusqu'en 1707 tout en conservant son titre de professeur à Marbourg. — Quelques négligences déparent l'intéressante étude de M. Wintzer : les fautes d'impression ou de lecture sont trop nombreuses, l'orthographe des noms propres n'est pas toujours correcte [1], et par endroits, les indications bibliographiques auraient pu être complétées [2].

G. Pariset.

I. — B. Auerbach. **Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie.** Paris, Alcan, 1898. In-8, 333 p., avec une carte hors texte et 10 cartes dans le texte.

II. — W. J. Stillman. **The union of Italy**, 1815-1895. Cambridge, University Press, 1898. In-8, x-412 p., avec une carte.

I. — Il y avait autrefois au *Journal des Débats* un rédacteur chargé

1. Au titre, et p. 1, on lit Dénis Papin : l'orthographe est Denis. — Le nom de La Saussaye est estropié p. 1, l. 8 du bas, p. 4, n. 1, p. 12, l. 13 et 30 de la note. — P. 1, l. 5 du bas, lire Église. — P. 8, l. 2 du bas : 1689 ; la date généralement admise est 1699. — P. 14, l. 8 du bas : 1696 ; ne faut-il pas lire 1690 ? — P. 24 et p. 25, n. 2, les noms des lieux cités n'ont pas été identifiés ; Annonay est placé à la fois en Languedoc et en Dauphiné. — P. 31, n. 1, pieves, lire : pièces. — P. 45, n. 1, lire : réformées. — P. 57, l. 12 : 1605, lire 1695.

2. P. 19 et suivantes, sur l'invention de la machine à vapeur, M. W. pouvait utiliser les pages 481 et suiv. de la remarquable étude que M. Berthelot a consacrée à Papin (dans *Science et Morale*, Paris, 1897, un vol. in-8, p. 453 à 507). — P. 22, n. 1, sur le bateau à roues et à vapeur construit par Papin, cf. les *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences de Paris*, t. XXXIV (1852, I), p. 480 et 496. — P. 43, l. 13 et n. 1, le personnage que M. W. n'a pu identifier est Adalbert Gualtieri, pasteur à Daubhausen, dans le comté de Solms-Greifenstein (près Ehringshausen, cercle actuel de Wetzlar). Il y exerça du 30 mars 1690 au 4 juillet 1708 et passa ensuite à la Colonie wallone de Magdebourg. Voy. [Erman], *Éloge de M. de Gualtieri*, Berlin, 1774, 28 pages, in-16 ; Muret, *G. d. franz. Kol. in Brand.-Preuss.*, 1885, p. 244 ; Bode, *Urk. Nachr. über die Wall.-reform. Kirchen-Gemeinde zu Magdeb.*, 1889, p. 116 ; Tollin, *G. d. franz. Colonie von Magd.*, vol. 3, t. I, sect. C (1894), p. 256 et p. 309, n. 68.

du *Bulletin politique*, qui était l'auteur de nombreux précis d'histoire et dont on disait, quand on voulait faire son éloge, qu'il « connaissait l'Autriche ». Cette qualité rare lui permettait de débrouiller au jour le jour les incidents multiples de la vie de ce grand pays, où tout paraît d'une complication déconcertante. Désormais, grâce à M. Auerbach, ceux qui prétendront à la science de feu Dottin auront du moins, pour s'initier, un guide très sûr, en même temps que clair et agréable à suivre. Géographie, ethnographie, histoire, économie politique, toutes ces sciences ont fourni leur contingent à son livre, qui n'en garde pas moins une unité due à la force de l'idée directrice, celle « des communautés ethniques en travail d'une forme nouvelle de leur vie politique ».

« Communautés ethniques », dit M. Auerbach, qui évite le plus possible de se servir des mots vagues dont on a tant abusé dans la circonstance, ceux de *races* et de *nationalités*. « L'unité de souche ou de race, écrit-il très justement (p. 131), nous savons ce qu'il en faut penser. Outre qu'il est impossible de déterminer la race, voici des faits très connus qui démentent la thèse de l'unité de la race et de la nationalité. En Bohême, les îlots allemands, à mesure qu'ils sont envahis et submergés par le flot tchèque, se convertissent en foyers de la nationalité slave, sans que les habitants cessent physiologiquement d'appartenir à la race allemande. » A y regarder de près, l'idée de nationalité n'est pas moins vague. D'abord, le mot est équivoque. « L'Autriche compte environ 24 millions de sujets auxquels est attachée la *nationalité* autrichienne : or, ces 24 millions se partagent entre les *nationalités* allemande, tchèque, slovène, italienne, etc. » (p. 10). En second lieu, puisque la nationalité n'est pas fondée sur l'unité de souche, à quels signes voudra-t-on la reconnaître ? Certes, la langue est un lien, à la fois matériel et spirituel ; mais on citerait des pays fort bien constitués, comme la Suisse et la Belgique, qui sont bilingues ou trilingues. Quant à la religion, l'exemple de la Suisse suffit encore à montrer que l'unité de croyance n'est pas une condition de l'unité ethnique et ne la constitue pas. En somme, une nationalité ne devient un fait tangible que lorsqu'elle s'est transformée en communauté politique. La Hongrie seule, dans l'empire austro-hongrois, est une nationalité; les autres groupes que l'on désigne abusivement sous ce nom s'agitent en vue d'un résultat analogue, mais ne sont encore que des nationalités en germe, qui, au nom de certains sentiments, de certains intérêts qui leur sont communs, tendent à prendre une forme politique en rapport avec leurs aspirations.

Au-dessous des nationalités réalisées ou en travail, il y a l'État, c'est-à-dire la patrie. M. A. remarque fort justement que la constitution des nationalités n'est pas, en elle-même, un danger pour l'État, quand elle s'accomplit au dedans de ses frontières ; ainsi l'Autriche ne serait ni plus ni moins malade — elle le serait peut-être moins — s'il y avait

demain un royaume de Bohême. Le vrai péril, particulièrement grave pour l'Autriche, c'est que les groupes entre lesquels elle se divise portent, pour la plupart, des étiquettes ethniques qui se retrouvent, désignant des masses plus considérables, en dehors des frontières de l'Empire. Le succès complet des agitations auxquelles nous fait assister l'Autriche-Hongrie, ce ne serait pas la division, mais le démembrement. Et pour faire équilibre à ces tendances, le patriotisme autrichien, « conception des plus factices et métaphysiques » n'offre encore qu'un bien faible contrepoids. Peut-être n'en serait-il pas de même si ce sentiment, incarné aujourd'hui presque entièrement dans le respect qu'inspire un vieil empereur malheureux, était soutenu et nourri par l'église catholique, la seule puissance, en Autriche Hongrie, qui ne donne pas encore signe de lassitude. Il me semble que M. A. ne s'est pas assez préoccupé de ce facteur. Malgré certaines coalitions éphémères, le parti de l'unité est vu d'un mauvais œil par l'Église, qui se méfie de ses tendances libérales. Je trouve, à ce sujet, un passage intéressant dans un article de la *Civiltà cattolica*, organe presque officiel du Gesu, qui traite avec beaucoup de soin les affaires politiques de l'Autriche-Hongrie. Après la chute du ministère Badeni, la feuille jésuite déclare (1898, p. 113) que la question des langues de Bohême n'a été qu'un prétexte pour l'opposition allemande et que la querelle des nationalités elle-même n'est plus qu'au second plan : « Celui qui regarde bien et sait distinguer la substance d'avec les accidents reconnaîtra clairement qu'il s'agit ici d'une lutte de principes fondamentaux, *d'une lutte de vie et de mort entre le centralisme anticatholique, germanisateur, oppresseur des autonomies locales*, incarné dans la constitution libérale que la minorité allemande a imposée aux autres nations de l'Empire, et la majorité slave, qui veut sa propre émancipation et réclame le respect des droits de la religion, des provinces et des peuples de souche non allemande. » Avec des sympathies ainsi avouées pour le régime fédéraliste, l'Église ne peut pas être, en Autriche-Hongrie, un élément d'unification politique. Est-ce là une application de la maxime *Divide ut imperes?* La question eût mérité quelque étude.

Il n'est pas possible de résumer les treize chapitres où M. A. passe en revue les populations de l'Empire suivant les régions qu'elles habitent, indiquant pour chacune les gains et les pertes, enregistrant les efforts qu'elles font pour maintenir leur domaine où pour l'accroître. Il y a là des statistiques précieuses, accompagnées de graphiques qui en rendent les résultats plus sensibles, auxquelles les historiens et les ethnographes auront tout profit à recourir. Inutile d'ajouter que l'auteur indique toujours ses sources et n'a épargné aucun effort pour se bien informer. Sa conclusion n'est ni optimiste ni pessimiste. Il ne croit pas à l'unification de l'Autriche-Hongrie, mais ne prévoit pas non plus son démembrement. Avec un peu de tolérance, le fédéralisme peut s'établir et devenir un régime de paix. « Il faut saluer ce mouvement comme une ascension

vers une culture plus haute, comme l'épanouissement des forces vives de races qui végétaient et s'ignoraient... C'est un système fédératif que l'Autriche élabore, enfante dans les douleurs et les convulsions, dans lequel elle survivra ou plutôt revivra » (p. 330-331). Acceptons en l'augure. La preuve qu'il reste de la vitalité à l'Autriche, c'est la puissance d'assimilation dont elle a fait preuve en civilisant, sans les germaniser, la Bosnie et l'Herzégovine.

II. — M. Stillman a habité l'Italie pendant plus de trente ans ; il a été longtemps le correspondant romain du *Times* et a représenté dans ce journal, non sans passion, la politique de M. Crispi. Son livre sur l'unification de l'Italie est bien l'œuvre d'un ami de M. Crispi et d'un anglo-saxon quelque peu exclusif. La thèse qu'il professe est nettement anti-française. L'Italie, suivant M. Stillman, n'a jamais eu qu'une alliée sincère, qu'une conseillère désintéressée : c'est l'Angleterre. La politique française s'est toujours montrée hostile à l'unité italienne ; elle a voulu, même après Solférino, maintenir l'Italie dans un état de tutelle; c'est le déclin de son influence qui marque, en Italie, le réveil du sentiment national. — On le voit, cette manière de voir est diamétralement opposée à celle de M. Giacometti. Pour la discuter, il faudrait des volumes. Contentons-nous de dire qu'il y a quelque témérité à parler de la politique française à l'égard de l'Italie comme de l'effet d'un dessein nettement arrêté; cette politique a été, au contraire, très flottante, subordonnée, pendant de longues années, aux vicissitudes de la question romaine et de ses répercussions sur notre politique intérieure. On est sûr d'avance de se tromper quand on porte un jugement sur *la* politique française; c'est *des* politiques françaises qu'il faudrait parler. On resterait ainsi sur le terrain propre de l'histoire et l'on s'abstiendrait de ces affirmations tranchantes qui conviennent moins à des œuvres historiques qu'à des pamphlets.

M. S. est loin d'être un admirateur de l'Italie actuelle ; il la juge même très sévèrement, regrettant que son unité se soit faite trop vite. « L'Italie à laquelle aspirait Cavour était un Piémont agrandi, quelque chose comme une Angleterre italienne ; mais les migrations du gouvernement en ont fait un royaume de Naples plus étendu, sans le régime vigoureux, quoique perfide, des Bourbons, sans l'esprit de suite de leur politique étrangère » (p. 393). Il y a certainement une part de vérité dans cette critique que M. S. précise ainsi (p. 392) : « La corruption méridionale, la Camorra, l'insubordination des provinces napolitaines, comme le mépris des lois propre aux Siciliens, à moitié gouvernés par la Mafia, ont pénétré dans le gouvernement national. » *Graecia capta ferum victorem cepit...*

Comme M. S. a connu un grand nombre des hommes politiques du *Risorgimento* et reçu d'eux beaucoup de confidences, on ne s'étonnera pas de trouver dans son livre quelques informations tout à fait nouvelles. A la p. 54, il raconte une curieuse histoire montrant à quel point

Charles-Albert — que M. S. n'est pas loin de mépriser — était accessible aux craintes superstitieuses les plus puériles ; même en consultation avec son ministre de la guerre, il croyait être poursuivi par un revenant. P. 99, une confidence qu'on voudrait bien pouvoir contrôler : « Kossuth m'a raconté en 1852 qu'alors qu'il était ministre en Autriche, il avait vu, dans les archives de Vienne, une série de lettres de l'impératrice Marie-Louise à son père, où elle lui communiquait tous les plans de son époux. » Ce type d'une impératrice espionne manquait encore à l'histoire. P. 275 : « Tivaroni dit que Kossuth désavoua une proclamation aux soldats hongrois de la garnison de Milan (après la répression sanglante de l'insurrection de 1853), alléguant qu'elle avait été donnée à Mazzini deux ans auparavant et pour une tout autre affaire. C'est là une erreur. J'ai moi-même été employé par Kossuth, comme agent secret, dans l'automne de 1852, et il m'avait désigné pour porter sa proclamation aux troupes hongroises de Milan, en prévision de l'insurrection qui devait éclater. » P. 327, il est question du brigandage dans les provinces napolitaines, ouvertement encouragé par le gouvernement pontifical et subventionné par le roi de Naples résidant à Rome. « J'ai vu moi-même une bande de deux cents brigands repoussés à Olevano au delà de la frontière, puis fêtée et nourrie par les autorités papales pour revenir quelques jours après, par groupes isolés, sur le territoire napolitain. » Signalons encore, p. 330, le récit d'une entrevue de M. Stillman, alors consul des États-Unis à Rome, avec Pie IX, à l'époque d'Aspromonte et, p. 354, les souvenirs de l'auteur sur le régime de terreur et d'arbitraire qui pesa sur la population romaine pendant l'année qui précéda Mentana. — Je ne sais sur quoi se fonde M. S. pour écrire (p. 377) que, si l'Italie refusa de coopérer avec l'Angleterre en Égypte, lors de la répression de la révolte d'Arabi, ce fut parce que Mancini fut informé par le gouvernement français que la coopération de l'Italie constituerait un *casus belli*. Il me semble qu'il y a là une de ces nouvelles à sensation, destinées à mourir à peine écloses, qui ne devraient pas, des colonnes d'un journal, passer dans un livre d'histoire.

La lecture de l'ouvrage de M. Stillman est très attachante ; les qualités d'un style ferme, simple et rapide, sont celles qu'on refusera la moins à l'auteur.

Salomon REINACH.

BULLETIN

— Les études sur l'histoire de l'art sont encore assez rares en Hongrie : le mouvement artistique y est de date récente. Si l'on fait abstraction de quelques faits isolés, comme le rôle des artistes italiens à la Cour de Mathias Corvin au XV^e siècle, ou de quelques grands peintres nés en Hongrie, comme Kupetzky (1667-1740) et Manyoki

(1665-1757) qui ont travaillé à l'étranger, ce mouvement ne commence que vers le milieu de notre siècle. Il y avait cependant, dès la première moitié du XIXᵉ siècle, quelques artistes de génie : mais ils ont dû chercher la gloire hors du pays, car la Hongrie ne possédait alors ni École des Beaux-Arts, ni Exposition, ni public. M. Thomas SZANA s'est fait l'historien de ces précurseurs de l'art hongrois. Grâce au concours du ministère de l'Instruction publique et de la maison d'édition *Athenaeum*, il peut donner des monographies richement illustrées qui sont de véritables éditions artistiques. Sous le titre : *Magyar mütörténeti Monographiak*, il a inauguré une collection dont le premier volume est consacré au sculpteur Nicolas Izsó. Le deuxième volume qui vient de paraître, traite de Charles *Marko et la peinture du paysage* (*Marko Károly és a tájfestészet*, Budapest, Athenaeum, 160 pages, avec six héliogravures et vingt-deux illustrations dans le texte, tiré à 610 exemplaires, 6 florins). C'est une bonne monographie faite d'après des documents nouveaux que M. Szana a trouvés en Italie, chez une des filles du peintre. Marko (1790-1860), né à Lœcse, fut d'abord architecte, mais le goût de la peinture, surtout du paysage, l'amena, en 1818, dans la capitale. Là, le baron Brudern s'intéressa à lui et l'envoya à Vienne, à l'École des Beaux-Arts. Marko y passa treize ans, souvent dans la misère. Ce n'est qu'en Italie qu'il a vu de meilleurs jours. En 1835, il s'installa à Rome, et la Campagne fit de lui un des premiers paysagistes d'alors. Thorwaldsen, dit M. Szana, reconnut en lui une âme parente. Ses disciples italiens l'adoraient, mais les fièvres le forcèrent de quitter Rome pour Pise (1838) où il eut comme élève Rimedio Fezzi et Paolo Ferroni, qui devint plus tard directeur du musée de Munich. En 1843, sur l'invitation du grand-duc Léopold II, Marko se rend à Florence où l'Académie des Beaux-Arts le nomme professeur honoraire. Des rois et des princes le comblent de commandes, mais sa vue baisse et il ne peut tout exécuter. En 1848, Ugolino Gherardesca lui offre sa villa d'Appeggi où s'écoulent les douze dernières années de sa vie. Les contemporains l'ont appelé le Claude Lorrain hongrois. Ses paysages classiques, dont les plus beaux se trouvent au Musée national de Budapest et à Vienne, le classent en tout cas parmi les maîtres du genre, à côté de Th. Rousseau et de Corot. Parmi ses disciples hongrois, Ligeti est le plus connu. — J. K.

— La Société littéraire israélite de Hongrie vient de publier deux nouveaux volumes : 1° l'Annuaire pour 1899 (*Évkœnyv*; rédigé par MM. *Bacher* et *Banoczi*, Budapest, Lampel, 406 pages), qui contient outre de nombreuses poésies, nouvelles, croquis et une belle scène dramatique : *La Mort de Caïn*, par Lenkei, les études suivantes : BALASSA, *L'Ethnographie du judaïsme hongrois*, où le savant linguiste donne des conseils pratiques pour réaliser cette entreprise; ROSENBERG, *Le Monothéisme et la doctrine de sélection*; MANDL, *Kazinczy et les Juifs*. Kazinczy, inspecteur des écoles sous Joseph II, fut le premier à faire sortir les Israélites de leur isolement et voulut les faire participer aux réformes humanitaires de l'empereur. L'auteur a cherché avec beaucoup de patience les données biographiques de quelques Israélites mentionnés par Kazinczy soit dans ses rapports d'inspection, soit dans son ouvrage autobiographique : *Pályám emlékezete*. — *Goldschmied*, dont nous avons déjà mentionné les travaux sur l'art juif, consacre un article à *la Renaissance allemande et la Bible*; *Bárány* donne des contributions à l'histoire des Juifs à Kecskemét; *Lœvy* étudie l'origine du dicton : La lettre tue, l'esprit vivifie; *Brody* trace un tableau très intéressant des Chants d'amour dans la poésie hébraïque à l'époque hispano-arabe et caractérise particulièrement Moïse ibn Esra et Jehuda Halévi, en se servant des traductions hongroises très réussies de Makai; *Weisz* donne la biographie de Kollinszky, le jeune rabbin tombé le 6 octobre 1848 sur les barricades de Vienne;

Neumann, la nécrologie du grand savant juif Philippson, auquel le rabbin de Budapest, Kayserling, a consacré dernièrement une biographie (Leipzig, 1898); *Frisch* dresse des statistiques très intéressantes qui démontrent les conséquences des lois politico-ecclésiastiques en vigueur depuis 1896; *Vajda* étudie le sort des Juifs d'Alexandrie; *Flesch* parle de l'hospitalité dans le Talmud; *Büchler*, des Sacrifices pour les empereurs romains au temple de Jérusalem; *Grünhut* décrit la communauté israélite hongroise à Jérusalem; *Krauss* cherche dans les Livres saints des analogies avec l'Épée d'Attila; finalement *Bacher* donne un aperçu ingénieux sur trois traductions de la Bible: les Septante, Saadja et Moïse Mendelssohn. — 2° Peu après la Révolution hongroise, Édouard Horn avait publié à Leipzig un livre intitulé: *Die Revolution und die Juden in Ungarn* (1851), où il dit que vingt mille juifs hongrois avaient pris part au mouvement insurrectionnel de 1848-1849. Ce chiffre est probablement un peu exagéré. Ce qui est prouvé, c'est que les Israélites ont pris une part très active à la Révolution. Ils ont sacrifié leur sang et leur argent à la cause magyare. Pourtant, à l'aube même de la liberté, en mars 1848, ils furent massacrés, dans plusieurs villes, par la population, et lorsque la Diète vota l'émancipation de toutes les races habitant le sol hongrois, les Israélites seuls furent exclus de ce bénéfice. Kossuth s'y opposa, non pas certes par haine contre la race, mais parce qu'il prévoyait que leur émancipation en masse susciterait la haine des autres nationalités. Il en a fait pénitence plus tard dans ses discours à Londres. Dans un volume puisé aux meilleures sources, les archives des municipalités hongroises et les journaux de la Révolution, le rabbin de Szombathely, M. Béla Bernstein, démontre dans tous ses détails le rôle joué par les Juifs pendant ces deux années 1848 et 1849 (*Az 1848-1849 iki magyar szabadsagharcz és a Zsidok*. Budapest, 1898, 344 pages). M. Jokai, le grand romancier, le témoin le plus illustre de cette « lutte pour la liberté », à laquelle il participa par la plume et par l'épée, a écrit une courte préface à ce volume dont nous détachons les lignes suivantes: « En Hongrie, la race juive fut toujours l'adepte le plus fervent de l'idée nationale, de la liberté... Lorsque les différentes nationalités avec lesquelles le Magyar avait partagé la liberté, qu'il avait délivrées en abolissant le servage, ont pris les armes contre lui: les Juifs ont consacré leur sang, leur fortune, leur intelligence à la nation hongroise, pour la défense de la liberté constitutionnelle; ces Juifs, qui seuls furent oubliés par la législation, qui seuls n'avaient pas obtenu droit de cité et l'égalité parmi les millions d'habitants... Et pourtant ils ont aimé leur pays. » M. Bernstein retrace en huit chapitres la situation des Israélites hongrois avant 1848; la journée du 15 mars; leur persécution lorsque la Révolution éclata, persécution tellement violente que plusieurs communautés pensaient sérieusement à émigrer en Amérique; les difficultés que les Juifs eurent, quelques mois plus tard, pour entrer dans la garde nationale; le rôle qu'ils ont joué parmi les *honvéds* — M. B. donne la liste complète de ceux que les documents mentionnent; — leurs sacrifices de toute nature pour soutenir aussi longtemps que possible la lutte; leur résistance dans le sud de la Hongrie à l'appel de l'*illyrisme*, c'est-à-dire à la coalition des Serbes et des Croates pour combattre les Magyars; la vengeance des Autrichiens; la rançon demandée par les vainqueurs aux différentes communautés privées. Haynau seul leur imposait, outre des contributions énormes en nature, 2,300,000 florins, somme qui fut réduite à un million et devait constituer plus tard le fonds d'études dont les intérêts ont servi à la création de la première École normale primaire juive qui a fêté, en 1898, son quarantième anniversaire, et à celle du séminaire israélite de Budapest qui depuis 1877 a formé les jeunes rabbins savants et tolérants qui sont actuellement à la tête des communautés. Le dernier chapitre de ce livre intéressant parle des Juifs

de l'émigration et donne la biographie des plus illustres parmi eux. Citons Édouard Horn, longtemps l'hôte de la France où il a fait connaître la Hongrie et qui, de retour dans sa patrie, où il devint secrétaire d'État, resta un ami éclairé de notre pays; son frère, Antoine, qui fut *honvéd* à l'âge de quatorze ans, vécut à Paris et dirigea le journal de Saint-Pétersbourg; Szarvady, l'éminent journaliste parisien, le traducteur de Petœfi; le violoniste Reményi, qui a fait la première collecte pour élever une statue au Tyrtée de cette Révolution, Alexandre Petœfi; Helfi, surnommé « le paladin de Kossuth », professeur en Italie, et plus tard le chef du parti de 1848 à la Chambre hongroise. — J. K.

— M. Jules Halasz, professeur au lycée de Brasso (Kronstadt, en Transylvanie), a tracé dans sa brochure intitulée : *Petœfi és Béranger* (Brasso, 1898, 43 pages) un parallèle très ingénieux entre le poète français et le poète hongrois. Petœfi fut un grand admirateur du chansonnier. Outre quelques pièces qu'il a traduites, la critique a démontré depuis longtemps que ses chansons à boire, quelques portraits de genre, l'emploi du refrain sont empruntés au poète français. On ne peut guère parler d'une influence plus intime chez un génie aussi primesautier que Petœfi, qui imprime même à des idées et à des images empruntées le cachet de sa puissante personnalité. Cependant M. Halász a le mérite d'avoir relevé les nombreux points de contact, notamment sur le terrain politique. Nous louerons dans ce travail l'apologie de Béranger que la critique contemporaine en France traite avec tant de dédain. — J. K.

— La Hongrie vient de perdre le doyen de ses historiens, Alexandre Szilagyi, dont le nom restera inséparable des recherches sur l'histoire de la Transylvanie. Né en 1827, dans la capitale de ce pays, il se fit connaître d'abord par des publications sur la Révolution hongroise et devint, sous la réaction, professeur à Nagy-Kœrœs où il eut comme collègue le grand poète Jean Arany. Après le dualisme il fut attaché au ministère de l'Instruction publique, puis nommé administrateur de la Bibliothèque universitaire de Budapest (1878). Il réorganisa les services de cet établissement et dirigea outre la Revue historique : *Les Siècles* (*Szazadok*) et les *Archives historiques* (*Tœrténelmi tar*), les *Monuments des Diètes transylvaines* dont nous avons eu occasion de parler à maintes reprises, les *Biographies historiques* et la grande *Histoire nationale* en dix volumes éditées avec tant de goût et de luxe par l'Athenaeum. Parmi ses ouvrages les plus importants il faut citer son *Histoire de la Transylvanie* en deux volumes (1866), *le Prince Gabriel Bathory* (1867), *Rakoczy et Pazmany* (1870), *La Transylvanie et la guerre du Nord* dont un extrait a paru en français. — J. K.

—Sous le titre *Vom Einfluss der Frauen, Erinnerungen und Hoffnungen* (Vienne, Konegen. In-8°, 38 p. avec portrait de l'auteur. 1 mark), M. le baron Alexandre de Gleichen-Russwurm présente au public une conférence faite à Vienne sous les auspices de la Société austro-allemande de littérature. C'est une paraphrase des vers célèbres de Schiller : « Ehret die Frauen ». En passant, l'auteur signale l'heureuse influence de Charlotte de Lengefeld sur Schiller. Ce « hors-d'œuvre » constitue, avec quelques observations assez fines sur l'influence des femmes, et quelques citations heureuses (cf. p. 25 le jugement d'Otto Ludvig sur Schiller et, p. 31, celui de Charlotte de Lengefeld sur Kant), tout l'intérêt de cette étude modeste, vague et décousue. — E. H. Bloch.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 27 mars — 1899

Rocafort, L'éducation morale au lycée. — Furtwaengler, Nouvelles productions des faussaires. — Juettner, Polémon. — Destrée et Vandervelde, Le socialisme en Belgique. — Lettre de M. André Lichtenberger. — Lettres de M. Rosières et de M. L. Angliviel de la Baumelle. — Oder, La découverte des sources. — Bidez et Parmentier, Un séjour à Patmos. — Sorrentino, La patrie de Doukétios. — Morawski, Les déclamations. — Muellenhoff, La Germanie de Tacite, I. — Chestret de Haneffe, La maison de La Marck. — Gislason, Notes sur la poésie islandaise. Koch, Transformation du langage. — Siebs, La prononciation de l'allemand sur la scène. — Académie des inscriptions.

Jacques Rocafort, professeur de l'Université. **L'éducation morale au Lycée.** Paris, Plon, 1899. In-8, xii-252 p.

« Notre société démocratique est en mal d'aristocratie. » Cette aristocratie nécessaire ne peut être la ci-devant noblesse, qui n'existe plus que de nom, ni une aristocratie purement intellectuelle, ni — *a fortiori* — une aristocratie d'argent. Ce qu'il nous faut, c'est une aristocratie *morale* et l'œuvre de l'éducateur, en particulier celle des lycées et collèges de l'État, doit avoir pour objet principal de la former.

Cela est bien dit — et cela est bientôt dit. M. Rocafort a très sensément, très élégamment, par endroits même très éloquemment développé l'idée maîtresse qui fait l'unité de son ouvrage ; il a insisté sur la part que les professeurs, les proviseurs, les censeurs, les maîtres d'études, secondés et non contrecarrés par les familles, devraient prendre à la formation de l'élite morale qu'il croit, avec toute raison, indispensable à la conduite de notre pays. Seulement, il me permettra de lui demander s'il a vu toutes les difficultés qui s'opposent à la réalisation de son idéal et d'ajouter qu'il n'a pas insisté, qu'il n'a pas osé insister peut-être, sur la plus redoutable de toutes, celle qui tient à la crise religieuse du temps présent.

Dans l'antiquité, les religions sont toutes formelles et rituelles ; elles n'empiètent pas sur le domaine de l'homme intérieur ; les diverses philosophies peuvent prétendre à l'éducation morale de la jeunesse, sans entrer, autrement que par exception, en conflit avec les cultes de la cité. Le christianisme n'entend pas qu'il en soit ainsi. Non seulement il préside à l'éducation morale, mais il s'en empare et la philosophie qu'il tolère ne doit être qu'une confirmation humaine des vérités révélées par

la religion. Même après la grande émancipation du siècle dernier, la morale indépendante n'existe que de nom dans l'enseignement de l'État. Quelle est, en effet, la préoccupation dominante du spiritualisme, cette philosophie officielle du xix[e] siècle? C'est de ne rien dire, de ne rien insinuer qui puisse heurter, si timidement que ce soit, la doctrine catholique. Et l'habitude en est si constante, elle paraît si impossible à modifier, que M. R., étant universitaire et père de famille, en prend allègrement son parti (p. 24) : « S'il se trouve des parents — et j'en suis — qui pensent qu'en enlevant tout support religieux à la morale, on lui enlève en même temps toute efficacité.... que, pour animer cette idée, pour lui donner la puissance d'agir sur toutes nos facultés, il faut l'incarner dans la personnalité d'un Dieu, cause première et fin dernière de tout ce qui existe, il faut qu'ils puissent réaliser leur désir et, pour cela, il est indispensable que les professeurs ne l'aient pas d'avance rendu irréalisable.... *Ils enseigneront donc, en dehors ou à côté des doctrines particulières, le fonds commun à toutes*, le minimum métaphysique et moral qui se retrouve indifféremment dans toutes les églises. » Plus loin (p. 116), l'auteur précise : la doctrine que doit enseigner l'Université est le spiritualisme *lato sensu* : « Est pour moi du spiritualisme toute philosophie qui laisse sauve la croyance à l'existence de Dieu, à la liberté humaine et à la vie future. » Donc, pas d'enseignement possible de la philosophie si l'on n'apprend aux jeunes gens à « concilier » la prescience divine avec la liberté humaine, la bonté divine avec l'existence du mal, l'idée philosophique de la pénalité avec celle des récompenses et des peines de l'autre vie, etc. C'est fort bien ; mais cette philosophie-là a un nom : *ancilla theologiae*, et c'est pour nous une vieille connaissance. Qu'on n'aille point parler de son impartialité, en alléguant qu'elle respecte les trois principales religions pratiquées en France! Car ces religions ont beau être des sœurs ennemies, ce sont des sœurs, nées de la même révélation faite à un petit peuple obscur de l'Asie. Elles ont en commun une certaine idée de Dieu, fondée sur une légende intangible, qui eût scandalisé, comme puérile ou barbare, tous les grands penseurs de l'antiquité. Et c'est ce fonds commun que doit respecter l'éducateur, pour ne point gêner le curé, le pasteur ou le rabbin, alors qu'il pourrait, s'il était libre, parler à ses élèves du Dieu de Platon, d'Épicure ou du Portique? Voilà un « *minimum* métaphysique » bien exigeant. Et il ne s'agit pas seulement de la classe de philosophie. M. R. veut, à très juste titre, que l'enseignement de la morale soit de toutes les classes. Mais, de deux choses l'une : ou ce sera une prédication vide et banale, un sermon laïque nécessairement moins écouté que l'autre ; ou ce sera l'enseignement des devoirs de l'homme envers l'homme, fondé sur une conception claire et scientifique de la destinée humaine. Dans ce dernier cas, le conflit avec la théologie judéo-chrétienne est inévitable dès la première leçon. Comment ne pas se heurter de front à la conception du Dieu biblique, dont le *fiat lux* a créé non seulement le monde, mais le devoir?

Aussi, pour peu que M. R. voulût être conséquent, il renoncerait, quoique avec regret, à ses nobles conceptions de conciliateur. Reconnaissant qu'il est impossible de contenter à la fois la raison indépendante et les aumôniers, il remettrait à ces derniers tout le fardeau de l'éducation morale. Mais si quelque critique venait alors lui dire que les aumôniers, à cause des religions mêmes qu'ils enseignent, ne peuvent pas enseigner, sans contradiction, la morale sociale et civique qui convient à notre temps, il se sentirait peut-être découragé comme en présence d'une insoluble antinomie. C'est mon cas, je l'avoue, et je n'y vois pas de remède à cette heure ; mais il me semble qu'il est plus digne de se rendre compte du mal que de se le dissimuler en fermant les yeux.

Cette situation pénible et pleine de périls n'est pas, du reste, particulière à notre pays. N'a-t-on pas vu, à Berlin, un pédagogue réputé, M. Nerrlich, appeler de ses vœux, exiger presque du gouvernement (!) la promulgation d'un *credo* religieux nouveau (voir le *Dogma vom klassischen Alterthum*, Berlin, 1894). Et cette religion éducatrice, universitaire que réclame M. Nerrlich, il la voit en germe dans l'œuvre de Gœthe — de Gœthe, que l'on appelait « le grand païen » !

En attendant, il faut vivre, il faut former des hommes pour la vie. Tout n'est pas chimérique, tant s'en faut, dans les conseils de M. Rocafort. N'eût-il fait qu'insister sur le rôle moral de l'éducateur — les *snobs* prétendant que l'Université donne l'instruction sans l'éducation — il aurait rendu service à une cause injustement compromise, celle de la pédagogie laïque, de l'État enseignant.

Salomon Reinach.

Adolf Furtwaengler. **Neuere Fælschungen von Antiken**. Leipzig, Giesecke et Devrient, 1899. In-4, 39 p. et 25 similigravures.

Pendant l'été de 1898, le Musée de Berlin reçut de Rome une tête archaïque en marbre, d'un style analogue à celui des Éginètes. Elle fut aussitôt signalée par le conservateur des antiques, M. Kekulé von Stradonitz, comme une acquisition très importante. Cette tête, en marbre pentélique, était recouverte d'une incrustation épaisse et uniforme qui n'a été enlevée que plus tard. M. Furtwaengler la vit, la déclara fausse et avertit le Musée de Berlin. On ne lui répondit pas. Alors il communiqua son opinion à l'Académie de Bavière et la développa dans la brochure que nous annonçons. En manière de *post scriptum*, il nous apprend (p. 39) qu'il a enfin reçu une réponse de Berlin : M. Kekulé reconnaît, à son tour, la fausseté de la tête archaïque. — Voilà un succès doublement agréable pour M. F.; il a eu raison contre M. Kekulé et il a obligé ce dernier d'en convenir.

L'auteur de la sculpture qui a trompé le musée de Berlin est un Italien qui n'en est pas à son coup d'essai. M. F. signale d'autres

productions de son ciseau, sur le marché des antiquités à Rome; profitant de l'occasion, il appelle l'attention des amateurs sur les faux marbres antiques qui se multiplient depuis quelque temps. Avec la libéralité et l'esprit scientifique dont il a déjà donné tant de preuves, M. Jacobsen, le grand collectionneur de Copenhague, a permis à M. F. de présenter au public les photographies de quelques marbres faux de sa collection : il y a là, notamment, un Diadumène qui est l'œuvre d'un véritable artiste. En général, les marbres faux sont des têtes de femmes, inspirées soit de modèles archaïques, soit des types des écoles de Polyclète et de Praxitèle (p. ex. la Héra Castellani au British Museum, les Aphrodites des anciennes collections Warsberg et Hoffmann). Mais on a aussi fabriqué des bas-reliefs dans le style de Phidias. Le comte Tyskiewicz, en 1895, m'en a apporté un qu'il venait d'acheter chez un marchand de Paris; je n'eus pas de peine à le convaincre que la figure (unique) était copiée sur un éphèbe de la frise du Parthénon et que la belle patine dorée qui couvrait le marbre ne résistait pas au savon. C'était de la peinture, exactement comme sur les statues de l'ancienne collection Campana, à l'Ermitage, que M. de Kieseritzky s'est récemment décidé à bassiner d'eau chaude; il a pu constater ainsi l'existence de véritables faux, commis dans les ateliers de restauration du trop fameux amateur romain. Quant au bas-relief du comte Tyskiewicz, il fut rendu au marchand et je ne sais ce qu'il est devenu; mais j'en ai conservé une photographie. Cette aventure m'est revenue à la mémoire à l'aspect d'un bas-relief de la collection Jacobsen que M. F. a publié (p. 14), en affirmant qu'il était parfaitement authentique, bien qu'il ait été déclaré faux par M. Heiberg. Je ne voudrais pas me prononcer sans avoir vu l'original; je partage cependant, jusqu'à nouvel ordre, l'opinion de M. Heiberg. Il semble y avoir là une imitation très habile du style de la frise du Parthénon et du bas-relief d'Orphée; le groupement des personnages, quoi qu'en dise M. F., me paraît inexplicable.

Un autre bas-relief, qui a passé de la collection Prokesch d'Osten au Musée de Berlin et aurait été découvert, dit-on, dans le bois d'oliviers près d'Athènes, est revendiqué comme authentique par M. F., cette fois d'accord avec M. Kekulé, contre M. Carl Robert. J'ai déjà eu l'occasion de dire que les objections de l'archéologue de Halle me touchaient beaucoup. Ce bas-relief est censé représenter Platon au milieu de ses disciples — vrai sujet pour faussaire ! Et c'est non loin de l'Académie qu'il aurait reçu le jour ! En pareille matière, les documents d'archives ou autres, touchant les circonstances d'une trouvaille, ne doivent pas prévaloir contre les arguments intrinsèques Sur un point, toutefois, et comme pour n'en point perdre l'habitude, M. F. donne tort à M. Kekulé, qui place ce relief au IVe siècle; c'est, dit-il, une œuvre du Ier siècle avant J.-C. Attendons qu'il nous en fasse voir de semblables, dont l'authenticité soit incontestée. Je n'en connais point.

Dans le reste de sa brochure, M. F. passe en revue les autres produc-

tions des faussaires, terres cuites, vases à fond blanc, pierres gravées, œuvres d'orfèvrerie. Mais ce n'est pas aux faussaires qu'il en veut le plus : c'est à la direction actuelle du Musée de Berlin, contre laquelle il a composé un véritable réquisitoire. M. F. a appartenu à ce Musée pendant quinze ans, au département de la sculpture d'abord, puis à celui de la céramique ; il a travaillé, avec toute son énergie et tout son talent, non seulement à augmenter et à classer les séries dont il avait la garde, mais à les doter de catalogues qui sont des modèles. A Munich, où il dirige aujourd'hui la Glyptothèque, il n'a plus les mêmes facilités qu'à Berlin, car la riche Bavière est parcimonieuse ; quand il parle de son ancien Musée, où il n'a pas laissé que des amis, c'est avec la rancœur d'un roi en exil. Aussi ne doit-on pas prendre à la lettre les expressions souvent très désobligeantes dont il se sert ; mais il faut reconnaître qu'il a cité des faits précis, et que ces faits ne sont pas à l'avantage de ses anciens collègues. Le Musée de Berlin a acheté des marbres faux, des terres cuites fausses, des pierres gravées fausses ; bien plus, on y a mis en évidence, comme pour leur assigner une place d'honneur, des lécythes blancs ornés de peintures que M. F., dans son catalogue des vases (1882), avait déjà déclarés apocryphes. Il y aurait donc là un mélange de crédulité et de légèreté bien fait pour impatienter un savant, dont la patience, d'ailleurs, n'est pas la qualité principale. Le Musée de Berlin ne peut guère se dispenser de répondre. Souhaitons seulement qu'il ne le fasse pas comme récemment encore (à propos de la tête depuis reconnue fausse !) en accusant « la haine aveugle des Allemands du sud contre Berlin »[1]. Ce n'est pas avec de pareilles insinuations qu'on fait justice de griefs précis.

Lorsque M. F. parle de terres cuites fausses, il est quelque peu embarrassé. Tout le monde sait, en effet, que, de 1882 à 1887, il a été dupe des « groupes d'Asie Mineure ». Il en a publié dans la *Collection Sabouroff*, il en a acquis pour le Musée de Berlin, il en a admiré à Paris et ailleurs. *Allein ich habe nicht bloss geirrt, sondern auch gelernt*, observe-t-il à ce sujet dans une note. Il me permettra de lui dire que son *mea culpa* manque de franchise. Ainsi il affirme qu'à l'époque où il croyait aux « groupes », les auteurs de ces terres cuites n'avaient pas encore commis de solécismes archéologiques ; cela est tout à fait inexact, car le groupe de Charon au Musée de Berlin est aussi absurde que l'*Aphrodite sur le dauphin* de la *Collection Sabouroff*, publiée par M. F. (t. II, p. 76), que le groupe de Lucien de Hirsch qu'il a vanté dans l'*Archæologische Zeitung* et que les grands groupes que je vis sur sa table, dans l'automne de 1886, au Musée de Berlin. Peu s'en fallut que ces derniers ne suscitassent entre nous une fâcheuse querelle. M. F. a ouvert les yeux,

1. Réponse du *Berliner Tageblatt* à la *Frankfurter Zeitung*, dont le correspondant romain avait signalé, dès le 7 décembre 1898, la fausseté de la tête de marbre acquise par Berlin. Cf. *Frankf. Zeit.*, 4 février 1899 (*Erstes Morgenblatt*).

c'est très bien; mais pourquoi cherche-t-il aujourd'hui de médiocres raisons pour se justifier d'être resté aveugle pendant cinq ans?

A la p. 20, M. F. déclare que la « technique », la technique seule, permet de reconnaître les terres cuites fausses. Les trois indices principaux sont : 1° la présence d'une couche factice d'incrustation; 2° l'absence de radicelles, ces témoins inimitables de l'authenticité des terres cuites comme de celle des marbres; 3° le fait que les cassures portent toujours sur les parties non essentielles, jamais sur celles qui intéressent la valeur esthétique de l'objet.

M. F. applique ce dernier principe à un vase en forme de double tête récemment acquis par le Louvre et publié par M. Collignon (*Mon. grecs*, t. II, pl. 16-17). Les nez sont intacts; il y a des cassures apparentes dans les cheveux; donc, c'est l'œuvre d'un faussaire. Argumentation bien puérile! Alors l'Hermès d'Olympie, dont la tête n'offre pas une éraflure, mais qui a perdu bras et jambes, doit être faux. M. F. n'allègue pas un argument sérieux à l'appui de son opinion, déjà émise par lui en 1896 (*Cosmopolis*, p. 579). Je laisse à mes confrères du Louvre le soin de lui répondre et de lui enseigner qu'un critérium tout matériel et extérieur, comme celui des cassures, ne peut être invoqué que lorsqu'il s'agit de toute une série d'objets de même style, de même fabrique, qui présentent tous ce même caractère suspect. Alors on peut suspecter les pièces isolées parce qu'on a lieu de suspecter la série; mais il n'est pas raisonnable de suspecter, de ce chef, une pièce isolée, lorsqu'elle n'appartient pas à une série. C'est une question de bon sens, où la science archéologique n'a rien à voir.

Revenons aux deux critérium des radicelles et des cassures. M. F. y a insisté à plusieurs reprises, mais il n'a nommé personne comme les lui ayant suggérés. C'est une découverte qu'il annonce, qu'il s'attribue et dont le public ne manquera pas de lui faire honneur. Or, M. F. n'a rien découvert. Voici des citations qui le prouvent.

Catalogue de la Coll. Rayet (1879), p. 32, n° 120 : « Les traces de *radicelles*, visibles çà et là, et la patine de la terre, *me paraissent des signes d'antiquité tout à fait inimitables*. » (Cf. *ibid.*, p. 18, n° 60.)

Revue archéol., 1886, I, p. 368 : « Comme preuves matérielles d'authenticité, *je ne connais que les radicelles*, qui font défaut dans les groupes dits d'Asie Mineure... »

Ibid., 1886, II, p. 95 : « Dans la plupart de ces figurines, l'intérieur est artificiellement sali *avec une sorte de boue jaune*; on trouve des cailloux, *mais point de radicelles adhérentes aux parois*. »

La remarque était de Rayet; depuis 1886, je l'ai sans cesse répétée dans mes *Chroniques d'Orient*, qui n'ont pas échappé à M. F.

Dans ces mêmes *Chroniques*, j'ai non moins souvent insisté sur le fait des cassures portant sur les parties secondaires des figurines.

Revue archéol., 1886, II, p. 94 : « Les cassures portent toujours sur

le socle et les parties peu importantes, mais elles épargnent religieusement les têtes et les accessoires. »

Sur les cassures, voir aussi *Nécropole de Myrina*, t. I (1886), p. 137, note 1.

Je tiens à dire ici que, dans ma longue campagne contre les terres cuites fausses, je n'ai jamais revendiqué la propriété des arguments que je faisais valoir contre les faussaires. Olivier Rayet et M. Pottier, avec lesquels j'avais longuement étudié la question, auraient été surpris à juste titre si j'avais agi autrement. La constatation relative aux radicelles doit être attribuée à Rayet ; c'est de lui que je la tiens. Celle qui concerne les cassures nous était familière à M. Pottier et à moi, dès 1882. Mais que dire du procédé de M. Furtwaengler ? Des indices qu'il énumère aujourd'hui — couche de boue, radicelles, cassures — pas un n'est dû à ses observations personnelles ; et pas une ligne pour reconnaître ses emprunts !

J'en aurais encore long à dire sur cette brochure d'archéologue polémiste, mais je veux me contenter d'ajouter une remarque. A la p. 33, M. F. déclare avec raison apocryphe la coupe blanche de Néphélé (*Collect. Tyskiewicz*, pl. 12). L'authenticité de cette coupe fut d'abord contestée par M. Carl Robert. Le comte Tyskiewicz la soumit à l'examen de M. Hartwig, l'auteur des *Meisterschalen*, qui affirma publiquement et sans réserves qu'elle était antique (1894). Fort de cette expertise, le comte Tyskiewicz — qui, me disait-il, n'aimait pas garder des objets quand on les avait une fois contestés — s'empressa de vendre très cher sa coupe fausse à un amateur, agissant pour un Musée. M. F. gardait toujours le silence. Il vient de le rompre, cinq ans après la déclaration de M. Robert. Mais M. Hartwig, qui a assumé une lourde responsabilité en attestant l'authenticité de cet objet, ne reçoit pas même un blâme. Si pareille erreur avait été commise par M. Kekulé de Stradonitz, nous en aurions entendu de belles ! M. F. a donc deux poids et deux mesures ; à l'avenir, quand il se montrera très sévère pour ceux qu'il n'aime pas, on pourra lui rappeler qu'il sait être très indulgent pour certains autres.

Ainsi M. Furtwaengler n'a pas une idée nette de la justice, qui consiste à traiter chacun suivant son mérite et à rendre à chacun ce qui lui est dû. Cela n'empêche pas qu'il soit un savant de tout premier ordre ; mais on voudrait n'avoir à lui reprocher que des défauts aimables [1].

Salomon REINACH.

---

1. M. Furtvaengler affirme de nouveau, mais sans un argument, la fausseté de la tiare de Saïtapherne. Il répète, à ce propos, les récits de M. von Stern, sans même faire allusion aux démentis qu'ils ont provoqués. On me permettra de renvoyer sur ce point à mon article de l'*Anthropologie*, 1898, p. 715-717.

Hugo Jüttner. **De Polemonis rhetoris** vita, operibus, arte (Breslauer philologische Abhandlungen, herausgegeben von R. Fœrster, 8ter Band, 1tes Heft). Breslau, M. et H. Marcus, 1898; 116 p.

Je ne vois rien de bien original dans cette dissertation ; le préambule expose le développement de ce qu'on appelle la nouvelle sophistique ; les premiers chapitres ne disent guère que ce que l'on sait déjà sur la vie de Polémon et sur ses ouvrages. Le dernier, plus important en ce qu'il est plus neuf, étant intitulé *de Polemonis arte et genere dicendi*, réunit d'abord les jugements des anciens, recherche les sources des deux déclamations subsistantes et analyse par le détail leur composition ; suivent des considérations sur le vocabulaire et la langue de Polémon, sur l'hiatus, sur les figures de rhétorique, et enfin une étude très minutieuse des deux discours au point de vue du rythme à la fin, au commencement et même au milieu des périodes. M. Jüttner retrouve dans la prose du rhéteur des rythmes analogues aux rythmes poétiques ; il voit des dipodies, des tripodies, etc., jusqu'à des heptapodies trochaïques, iambiques, logaédiques, tout ce qu'en un mot on verra, avec quelque bonne volonté, dans tous les écrivains, si l'on sait combiner à propos les dissolutions, les longues de trois temps et les catalexes. C'est ainsi que βήματος ἑστάναι est un dactyle suivi d'un ditrochée catalectique, ἐπιτρέπων τῷ βασιλέως ναυτικῷ, un crétique précédé d'une tétrapodie trochaïque, ἥσσαν ἀνεμαχέσαντο un phérécratien, ὁμολογῆσαι βεβιασμένον une pentapodie logaédique, avec dissolution de la première longue et trois temps sur la seconde, etc. Mais une conclusion ? Une règle quelconque se dégage-t-elle de cette pénible dissection ? Il faudrait démontrer que Polémon a voulu ces dispositions de syllabes ; or, on rencontre à peu près toutes les séries possibles. Ce sont là de bien minces résultats pour un travail de tant de patience.

My.

J. Destrée et E. Vandervelde. **Le socialisme en Belgique**, avec un appendice sur la bibliographie du socialisme belge par Deutscher. Paris, Giard et Brière, 1898, 515 p. in-12, 3 fr. 50 (Bibliothèque socialiste internationale).

Deux des chefs du parti ouvrier belge, députés à la Chambre et professeurs à l'Université nouvelle, se sont associés pour décrire leur parti, le plus jeune et déjà le plus vivace de tous les partis socialistes du monde. M. Destrée, littérateur et dilettante, s'est chargé de l'histoire politique, des questions esthétiques et du féminisme. M. Vandervelde a traité toute la partie économique. Leurs idées sont d'ailleurs assez semblables pour qu'ils aient « cru pouvoir signer ensemble ce volume ».

L'ouvrage se divise en deux parties : I. Les faits, et II. Les idées.

Les faits, ce sont : 1° les *institutions économiques*, c'est-à-dire l'his-

toire de l'organisation socialiste depuis l'humble fédération des ouvriers gantois de 1857 jusqu'aux groupements actuels (fédérations, mutualités, syndicats, coopératives); 2° *l'effort politique*, c'est-à dire l'histoire des luttes politiques du parti ouvrier belge depuis son apparition en 1886, jusqu'à la veille des élections de 1898; 3° *les préoccupations intellectuelles, esthétiques ou morales*, c'est-à-dire la description des institutions créées ou tentées par le parti socialiste en matière de science, d'art et de moralité (solidarité, tempérance, respect des faibles, culte des souvenirs, tolérance).

Les idées, ce sont : 1° la théorie du *collectivisme*, c'est-à-dire la critique de l'organisation économique fondée sur la propriété capitaliste et le salariat ; 2° un exposé positif du collectivisme sous forme de lettre au *Courrier de Bruxelles*, journal catholique, publiée en 1895 et reproduite ici ; 3° la question agraire ; 4° la question féministe ; 5° la petite propriété rurale.

En appendice sont donnés : 1° le programme du parti ouvrier belge ; 2° les statuts du parti ; 3° une bibliographie détaillée (42 pages) du socialisme belge. Cette bibliographie, œuvre de M. Deutscher, est divisée en sections : socialisme en général, collectivisme, politique, questions ouvrières, associations professionnelles, coopération, questions agricoles, antimilitarisme, mutualité, féminisme, art, université, revues et journaux ; elle mentionne beaucoup de brochures et sera précieuse pour qui voudra étudier à fond l'histoire sociale ou politique de la Belgique contemporaine.

Je ne connais en aucun pays un tableau aussi détaillé et aussi vivant du monde socialiste ; peut-être est-ce que le parti socialiste belge est supérieur à tous les autres par l'ardeur juvénile et la foi sincère de ses membres, par la forte culture intellectuelle et l'élévation de sentiment de ses chefs. Il occupe d'ailleurs dans la vie politique et scientifique de la nation une place plus large et plus haute que les partis analogues de tous les autres pays.

M. Destrée, avec cette bonhomie naïve qui donne tant de charme aux œuvres des Belges, raconte, en un style ardent et imagé, les grèves et les manifestations par lesquelles les ouvriers ont arraché aux privilégiés censitaires la concession du suffrage universel ; son récit met en relief les caractères dramatiques du conflit, il prend même par endroits le ton du roman. L'exposé de l'évolution du parti ouvrier et de son action au Parlement et dans les municipalités, tout en gardant une forme alerte, donne avec un choix judicieux les faits positifs nécessaires pour se représenter les moyens d'action et les progrès du parti. — L'étude des « préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales » décrit en détail un des aspects les plus originaux du parti ouvrier belge ; M. D. fait bien ressortir le caractère religieux de ce socialisme, qui, chez beaucoup d'ouvriers belges, a pris toute la place laissée par le catholicisme mort ; il montre la doctrine nouvelle pénétrant toute la vie

et transformant toutes les manifestations de l'activité intérieure ; ce chapitre contient des documents utiles sur l'histoire des journaux et de l'Université, les soirées de la section d'art (qui a fait entendre à la *Maison du peuple* de Bruxelles les œuvres de musiciens tels que Bach, Brahms, César Franck, Wagner), les conférences littéraires, les efforts faits par les socialistes pour imposer à l'attention de la bourgeoisie les écrivains belges contemporains (Lemonnier, Eckhoud, Mœterlinck, Verhaeren), et rappeler au gouvernement la nécessité de lutter contre la laideur de la civilisation industrielle.

« La question féministe » de M. D. est une esquisse de l'histoire du mouvement suivie d'une critique de l'inégalité de la femme.

Si instructive et si agréable que soit l'œuvre de M. Destrée, celle de son collaborateur paraît être d'une plus grande portée. Je ne parle pas seulement du chapitre sur *les Origines*, qui est un excellent morceau d'histoire, ferme, précis, clair, vivant, ni de la description des organes du parti qui condense en trente pages un tableau du fonctionnement de toutes ces associations si importantes dans l'action du socialisme belge au moyen de types caractéristiques décrits sous une forme concrète. Assurément, cette histoire et ce tableau sont d'un homme qui a pénétré personnellement dans le détail de la vie ouvrière et je ne pense pas que, sauf Anseele, aucun autre homme que M. Vandervelde fût assez informé et assez intelligent pour écrire ces deux chapitres. Mais après tout la Belgique n'est pas un grand pays, on peut la connaître et la décrire avec une perfection que nous n'atteindrons jamais pour la France ou l'Angleterre.

Ce qui, à mon sentiment, fait la valeur exceptionnelle de l'étude de M. Vandervelde, c'est son exposé doctrinal du collectivisme *rectifié* par l'expérience du plus prospère des partis socialistes et surtout sa critique de la théorie marxiste sur l'évolution de la propriété agricole. L'exposé, écrit sur un ton familier, n'en est pas moins une analyse vraiment scientifique du régime de la propriété. La « concentration capitaliste » y est résumée en trois formules : « La concurrence dégénère en monopole. — Les entreprises doivent être administrées bureaucratiquement. — La société tend à se diviser en deux classes héréditaires. » Le collectivisme n'est applicable qu'aux « branches d'industrie où la concentration capitaliste s'est déjà opérée », il ne touche pas au paysan propriétaire ni au petit patron industriel. « La petite industrie et le petit commerce constituent... le champ d'expériences de l'association libre. » Il ne s'agit donc que d'exproprier les capitalistes dans les industries déjà organisées collectivement. L'opération peut se faire graduellement par deux procédés, impôt progressif sur le revenu, suppression de l'hérédité *ab intestat*. Elle serait juste, car elle « frapperait la société moderne dans son vice fondamental, l'*inégalité du point de départ* » ; des trois éléments du profit du capitaliste, « 1° rémunération des capitaux (rente et intérêt,) 2° rémunération du travail de direction, 3° prime d'assurance

contre les risques », elle conserverait la seule respectable, la seconde; la société prendrait à son compte les risques et fournirait le capital. Une partie de ce programme est déjà réalisée dans les « industries socialisées », chemins de fer d'État australiens, entreprises municipales anglaises. Mais la socialisation ne se ferait pas forcément sous le pouvoir des fonctionnaires de l'État; au contraire, pour parer aux dangers de l'*étatisme*, il serait préférable d'organiser des services techniques autonomes sous le contrôle des représentants de la nation. Ainsi tombe la plus forte objection contre le collectivisme, le danger de livrer la vie économique du pays à un gouvernement tout puissant. « L'État capitaliste a pour but le gouvernement des hommes. L'État collectiviste aura pour but l'administration des choses. »

Ce collectivisme limité à la grande industrie comportait une théorie de l'évolution de la propriété agricole différente de la doctrine de Marx. M. V. l'a trouvée et je ne vois rien à objecter à sa formule. Il n'est pas dupe des progrès rapides du parti socialiste dans les campagnes en Belgique. Beaucoup d'électeurs des campagnes, dit-il, sont des ouvriers qui prennent le train chaque jour pour aller travailler à la ville. Il est vrai que la concentration de la propriété foncière est déjà telle en Belgique que les paysans tombent de plus en plus dans la condition de petits fermiers. Mais on n'a pas le droit d'affirmer que la propriété agricole va toujours en s'accumulant et fera disparaître la petite propriété, comme le prédisent les adeptes de la « loi de concentration capitaliste ».

Sans doute la petite exploitation agricole est un procédé de production inférieur à la grande exploitation et l'intérêt bien entendu des cultivateurs serait de s'associer pour exploiter en commun. Mais, au contraire de l'industriel qui ne produit que des *valeurs d'échange*, le paysan produit des *valeurs d'usage*, qu'il peut au besoin consommer lui-même ; il peut donc, s'il est plus attaché à sa routine qu'à ses intérêts, continuer à exploiter isolément ; il en sera quitte pour travailler davantage et récolter moins. La concentration ne se fera donc pas bon gré malgré comme dans l'industrie où les petites exploitations sont tuées par la concurrence victorieuse des grandes. Néanmoins, l'auteur pense que les cultivateurs propriétaires, reconnaissant les inconvénients de leurs procédés arriérés de petite exploitation, y renonceront volontairement et adopteront un régime de culture collective sous forme d'associations coopératives.

Cet exposé théorique est accompagné d'une étude sur l'évolution de l'exploitation agricole en Belgique qui s'appuie non seulement sur les statistiques officielles, mais sur une enquête personnelle auprès des notaires. Il en résulte que la propriété paysanne est en décroissance, qu'elle est d'autant plus restreinte dans chaque province que le sol a plus de valeur (16 p. 100 dans les terres fertiles de Flandre, 65 p. 100 sur les plateaux stériles des Ardennes), et que les cultivateurs commen-

cent à sortir de l'isolement en formant des syndicats et des laiteries coopératives [1].

On s'étonnera peut-être qu'un article de la *Revue critique* fasse si peu de place à la critique et se réduise presque à une analyse. C'est, je pense, que les affirmations de M Vandervelde sont assez solidement établies sur les faits et sur la raison pour donner envie de les faire connaître plutôt que de les discuter.

Ch. Seignobos.

LETTRE DE M. ANDRÉ LICHTENBERGER

Mon cher Directeur,

Vous venez de publier dans la *Revue critique* un article étendu où M. Espinas a bien voulu exposer et discuter quelques-unes des idées contenues dans mon volume sur le *Socialisme et la Révolution française*. Puis-je vous demander d'insérer quelques rectifications qui ont leur importance, car il me paraît que l'article de M. Espinas pourrait donner de mon travail une idée erronée sur un grand nombre de points. Je ne choisis que les principaux.

1. « Que la Révolution française ne s'inspira ni dans ses principes ni dans ses actes de doctrines qui méritent le nom de socialiste » est une maxime que m'attribue M. Espinas et qui dépasse ma pensée quand on l'isole des restrictions dont je l'ai entourée. Je prétends seulement qu'elle n'a pas eu un principe socialiste.

2. Si le socialisme est, comme l'a dit M. Espinas, la tendance directrice de la philosophie du XVIIIe siècle, il devrait *à coup sûr* apparaître dans les cahiers de 1789 : une révolution sociale peut parfaitement précéder une révolution politique.

3. Je n'ai jamais dit que la propriété n'eut pas été violemment bouleversée par la Révolution et je n'éprouve aucune gêne à reconnaître que le pillage des châteaux y était un attentat. Seulement tout attentat contre la propriété n'est pas un acte socialiste. Je craignais de l'avoir trop dit. Je me repens de ne l'avoir pas dit assez. Il y a entre M. Espinas et moi un malentendu persistant sur le mot socialisme auquel il attribue un sens variable (il admet implicitement dans son travail sur la *Philosophie du XVIIIe siècle* que les physiocrates furent socialistes !).

4. J'ai dit que Brissot sous la Révolution n'avait point de velléités socialistes ; la citation du *Patriote français* que reproduit M. Espinas n'est pas de lui.

5. M. Espinas s'étonne qu'après avoir exposé les théories socialistes des Jacobins et leurs actes hostiles à la richesse, je dise qu'il n'y avait pas chez eux « de volonté de porter atteinte à la propriété individuelle » ; je renvoie à mon volume pour la distinction à faire entre un gouvernement révolutionnaire terroriste et un parti socialiste conscient. Les doctrines jacobines ont confiné au socialisme sans que le socialisme fût leur inspirateur. Il y a d'ailleurs là toujours le même malentendu sur le mot socialiste.

6. Je n'ai dit nulle part que la lutte entre les riches et les pauvres eût cessé après

---

1. Le parti ouvrier belge a commencé, sous la direction de M. Vandervelde, une *Enquête agricole* qui se fait par canton et porte sur toutes les conditions du travail. Le premier fascicule, paru sur le canton de Waremme en Hesbaye, est un recueil d'observations méthodiques de détail qui constitue un document très instructif.

la mort de Robespierre. Il y eut une accalmie, puis la misère amena chez une minorité une recrudescence des idées révolutionnaires.

Dans sa conclusion, M. Espinas dit que je ne « paraîs pas être entièrement maître de mes idées générales ». Cette expression ressemble à la forme adoucie d'une opinion plutôt désobligeante. La courtoisie de M. Espinas et mon amour propre m'engagent à l'interpréter autrement. M. Espinas a sans doute voulu dire que je n'étais pas épris de mes idées au point de vouloir tout leur asservir, même les faits. Cela est rigoureusement exact et vient de scrupules dont je le remercie de dire qu'ils sont honorables, mais que je ne crois pas excessifs. Il n'y a pas de scrupules excessifs en matière de critique historique et il faut rappeler — impérieusement aux débutants — respectueusement à M. Espinas, que toute vérité n'est pas simple et que mieux vaut paraître se contredire à un lecteur pressé, en s'efforçant de retracer exactement l'évolution capricieuse des idées, que les fausser par une généralisation dont la séduisante clarté peut tenir à un défaut d'aperception du détail ou à un dédain philosophique de la complexité des faits.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et distingués.

André Lichtenberger.

LETTRE DE M. RAOUL ROSIÈRES AU DIRECTEUR DE LA « REVUE »

Mon cher Directeur,

A propos de mon récent article sur La Baumelle, je reçois de M. Angliviel de La Baumelle, cette lettre que je vous envoie.

Il en demande l'insertion

Je ne sais si juridiquement il y a droit, puisque sa lettre émane d'un tiers qui n'a pas été mis en cause, mais moralement sa demande procède d'un sentiment trop respectable pour ne pas me paraître très légitime.

S'il m'objectait quelques faits nouveaux, je les prendrais volontiers en considération, mais les critiques qu'il m'adresse me paraissant surtout de l'ordre sentimental, je ne vois pas bien comment je pourrais scientifiquement les discuter. Je tiens seulement à bien affirmer que je n'ai eu nulle intention de discréditer le livre de M. Taphanel, puisque j'en ai énuméré, au contraire, tous les mérites, à la fin de mon article, et que je n'ai rien écrit qui puisse laisser croire à une pression des héritiers de La Baumelle sur la conscience de son biographe.

Croyez à mes sentiments bien dévoués.

Raoul Rosières.

LETTRE DE M. L. ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE A M. RAOUL ROSIÈRES

Monsieur,

Je viens de prendre connaissance de votre article de la *Revue critique* du 6 février consacré au livre de M. Taphanel : *La Beaumelle et Saint-Cyr*.

Je ne crois pas que les phrases éparses détachées par vous, et les appréciations dont vous avez jugé à propos de l'en accompagner puissent diminuer l'intérêt de cet ouvrage, ni amoindrir le sentiment d'impartialité vraie et de conscience littéraire qui se dégage, pour ainsi dire, de chaque feuillet.

Des critiques, également autorisés, ont rendu meilleure justice à la Beaumelle et à son historiographe dans nombre de journaux et de revues, sous les signatures de René Doumic, Paul Perret, Rod-Reuss, Eugène Tavernier, Gaston Deschamps, etc., etc. Le *Patriote de Bruxelles*, le *Journal de Genève* et une note bibliographique dans la *Revue des Deux-Mondes* en ont parlé en très bons termes.

Les moins enclins à l'indulgence étaient, surtout, préoccupés, semblait-il, de sauvegarder, en la circonstance, le principe – discutable — qu'il ne faut pas toucher à la Reine.

Telle n'a pas été assurément votre préoccupation.

Les questions matrimoniales dans le *curriculum vitae* de La Beaumelle ont paru, particulièrement, vous impressionner.

Je doute fort que les romanciers de nos jours, habitués à faire la psychologie des unions modernes, y eussent attaché la même importance.

Je pourrais, d'ailleurs, vous rassurer, en une certaine mesure, sur ce point en vous révélant ce fait que, pour l'un des projets manqués et non le moindre, l'existence de descendants directs de la famille de la jeune fille avait imposé au narrateur une certaine réserve.

Dussé-je même vous enlever quelques illusions nouvelles sur le personnage — il vous en reste si peu que je m'en ferais, volontiers, un reproche — je vous avouerai, qu'à mon avis, les ruptures ou « dérobades » n'ont pas toujours été de son fait. On conçoit qu'il ne l'ait pas proclamé et que, de la petite humiliation d'un aveu à la jactance d'une initiative, il n'y ait eu souvent, sous sa plume, que la nuance..... de l'amour propre.

Comme, certainement, vous ne lui auriez pas donné votre fille, vous me comprendrez à demi-mot.

Si ma prose ne vous est point trop importune et puisqu'aussi bien vous m'apparaissez — sans que j'aie l'honneur de vous connaître — à l'égal d'un homme qui parle net et franc, permettez-moi de pousser plus loin encore ma franchise.

Je me figure, en effet, qu'à votre place — et ici je m'excuse de mon audace — en relisant « mon » article dans la *Revue* — avec ce relief particulier que donne l'impression aux mots et aux idées — j'éprouverais quelque surprise d'avoir écrit notamment, sans explications ni commentaires, la phrase suivante :

« En Danemark, on le contraint à fuir ; en Prusse, on le chasse ; à Gotha, on l'éconduit, en France, on le met deux fois à la Bastille, puis on l'exile en Languedoc où il trouve encore moyen de se faire emprisonner deux autres fois ».

C'est affaire d'appréciation, direz-vous, j'en tombe d'accord, aussi vous souffrirez que mes préférences restent aux développements *documentés* fournis sur ces différents épisodes et événements par l'auteur.

Malheureusement la partialité de celui-ci vous est apparue.... précisément dans les passages où sa sévérité semble le plus en éveil !

De telle sorte que tout le favorable serait à négliger et le pire à amplifier ! ....

J'aime à croire encore que les lecteurs de M. Taphanel ne ratifieront pas un jugement que ses amis repousseraient avec indignation. La famille de La Beaumelle *qui sait* toute l'indépendance qu'elle lui a laissée se joindrait à eux.... si elle ne craignait, par là, de vous fournir un argument décisif.

Au surplus, le sentiment de notre correction absolue à ce sujet me donne toute la force et la liberté nécessaires pour défendre la mémoire de La Beaumelle chaque fois que les circonstances me paraîtront le comporter. Je ne faillirai pas à ce devoir et l'aurais déjà rempli à l'occasion de ce que vous avez écrit lors de la publication de M. l'abbé Le Sueur si, à ce moment là, M. Taphanel ne s'était trouvé nanti par moi

— « sans conditions » — de nos manuscrits ; il importait de ne gêner en rien, par une polémique prématurée, ses propres appréciations. Je me bornai donc à échanger avec l'auteur une correspondance, des plus courtoises, destinée à replacer les choses dans leur cadre et à leur jour véritable.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

L. Angliviel de La Beaumelle,
Avocat.

P. S. — Dois-je vous demander, Monsieur, l'insertion de cette lettre ? Vous reconnaîtrez, sans doute, que j'en ai le droit ; votre réponse ou votre silence, si vous le voulez bien, me guideront à cet égard. Je sais la ***Revue Critique*** en excellentes mains directoriales et répandue en bons *lieux*. Je tiendrais, d'autant plus, à ce que ses lecteurs ne fussent pas, dès l'abord, éloignés d'un ouvrage qui, malgré tout, veuillez le croire, se défend par lui-même.

L. A. de L. B.

BULLETIN

— Un professeur de Berlin, le docteur Eugen Oder, dont on connaît d'excellentes contributions à l'histoire de l'économie rurale dans l'antiquité, vient de publier dans le tome VII des suppléments du *Philologus* un curieux article dédié à M. Susemihl et intitulé : *ein angebliches Bruchstück Democrits ueber die Entdeckung unterirdischer Quellen.* Le passage assez long des *Geoponica* (II, 6), qui traite de la recherche des sources (ὑδροσκοπικόν) et qui porte en lemme le nom de Démocrite, est-il authentique ? Comme les savants ne s'accordent pas sur point, M. O. reprend la question en rapprochant de l'extrait les textes des auteurs grecs et romains qui ont pu s'inspirer de la même source, ou sur lesquels, dans l'autre hypothèse, se serait guidé le faussaire. M. O. conclut contre l'authenticité. Avant et après les chapitres contenant sa démonstration, on lira avec un vif intérêt l'historique de la grandeur et la décadence de l'art de découvrir les sources dans l'antiquité et chez les modernes. On sera quelque peu surpris d'apprendre qu'ici encore, en une question de pure pratique, nous sommes en fait les élèves de l'ancienne Grèce. — E. T.

— Une intéressante plaquette, publiée par la librairie Engelcke de Gand (50 p., sans date), contient le récit d'un séjour fait à Patmos en 1895 par MM. Bidez et Parmentier. C'est une succession de chapitres où les auteurs nous donnent de brefs aperçus sur la topographie de l'île et son aspect général, et sur quelques-unes de ses coutumes, avec une description détaillée du célèbre convent fondé par saint Christodule et de la vie des moines actuels. L'ensemble est d'une lecture agréable et donne une impression suffisamment exacte de ce qu'est la Patmos d'aujourd'hui. On nous dit que parmi les Français les seuls visiteurs savants de ce siècle ont été Guérin et l'abbé Duchêne (lire *Duchesne*) ; les auteurs ne connaissent-ils ni Lebarbier, ni Decharme et Petit de Julleville ? Le savant bibliothécaire de Patmos s'appelait Sakkélion, et non Sakellion. — My.

— Dans un petit opuscule de 32 pages, publié à la librairie Reber, de Palerme, M. Sorrentino cherche à préciser le nom de la patrie de Doukétios ou Deukétios, chef des Sicules, mentionné par Diodore au livre XI, 88, 6 (Μέναι, *la patria di Ducezio, capo dei Siculi ;* 1898). Il s'appuie principalement sur le texte même de l'historien et sur ses données chronologiques ; la ville en question est non pas Νέαι (vulgate), mais Μέναι, conjecture de Cluver, confirmée par le manuscrit de Patmos

(Μέναι) et adoptée avec raison par Vogel ; elle doit être distinguée de Μέναινον (Diod., XI, 78, 5), ville fondée par Doukétios six ans avant qu'il changeât l'emplacement de Μέναι sa patrie. Mais la situation de cette dernière ville est incertaine. — My.

— M Morawski, professeur à l'Université de Cracovie, bien connu par ses études sur les réminiscences des exercices de déclamation qu'il a signalées jusque dans les plus fameux historiens, vient de continuer cette recherche dans un court article de l'*Eos* (1899, V, p. 1-6), en examinant la cinquième décade de Tite-Live et quelques passages du même historien et de Cicéron : Persée, entre ses deux fils ou devant ses soldats, parle comme le faisaient les rhéteurs de Rome ; de l'école vient l'habitude d'exagérer jusqu'à l'absurde le nombre des morts à la guerre, de célébrer les « morts victorieuses », etc. Un mot de Napoléon Ier clôt la série de ces belles sentences. — É. T.

— Nous ne pouvons qu'annoncer en ce moment le premier fascicule du tome IV de la *Deutsche Altertumskunde* de Müllenhoff. Rappelons d'abord, pour plus de clarté, la distribution générale de l'ouvrage : I. *Die Phœnizier. Pytheas von Massalia*, éd. revue par M. Roediger (voir la *Revue critique* de 1876, I, p. 305, et celle de 1890, II, p. 501) ; II. *Die Nord-und Ostnachbarn der Germanen. Die Gallier und Germanen* (voir la *Revue* de 1888, II, p. 102) ; III. *Der Ursprung der Germanen* (voir la *Revue* de 1892, II, p. 262) ; V. *Ueber die Vœluspa. Ueber die æltere Edda*. Le tome IV (Weidmann, 1898, 384 p. in-4° 10 m.) est consacré à la *Germanie* de Tacite ; nous n'en avons ici que la première moitié (pour le commentaire seulement les 27 premiers chapitres) ; la suite (fin du commentaire, dissertations sur la *Germania*, préface et index) est annoncée pour le printemps de 1899. Avant le commentaire, ni préface, ni même de titre ; introduction (98 p.) traitant des points suivants : But et origine de la *Germanie* ; Valeur historique et authenticité de la *Germanie* ; Autres renseignements que nous ont laissés les anciens sur les Germains ; Le texte de la *Germanie* et comment elle est arrivée jusqu'à nous ; Éditions, commentaires et traductions. Je suppose, sans pouvoir le vérifier, que M. Roediger nous donne ici avec les additions et corrections préparées par l'auteur le Commentaire publié autrefois par Müllenhoff dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* (IX, 223 et suiv.), et, plus tard réuni, si je ne me trompe, en volume (*Germania antiqua*, Berlin, 1873). Il est sûr que nous avons ici beaucoup d'excellentes choses, suivant l'habitude de l'auteur ; nous aurions plutôt trop, et, d'autre part, feu Müllenhoff ne se souciait vraiment pas assez d'être clair, et l'éditeur a eu tort de pratiquer pieusement la même méthode ; croirait-on que pour les renvois, très nombreux dans toutes les pages, tous donnés en abrégé, que même pour l'indication des manuscrits et leur classement (travail très important puisqu'il a amené Halm à changer la base de son texte dans sa quatrième édition), on ne nous donne aucune table et presque pas d'explications sur le sens des sigles employés ? Au lecteur de se débrouiller comme il peut. Espérons qu'une partie au moins de ces lacunes sera comblée au second fascicule. — É. T.

— M. de Chestret de Haneffe, bien connu par ses publications relatives à l'ancienne principauté de Liège, et particulièrement par son importante *Numismatique de la principauté de Liège et de ses dépendances*, vient de faire paraître sous le titre de *Histoire de la maison de La Marck y compris les Clèves de la seconde race* (Liège, Cormaux, 1898, xxiv-374 pages, in-4°), le fruit de longues années de travail. Le rôle important joué par cette maison au xve et au xvie siècle explique suffisamment l'intérêt de l'ouvrage, comme la diversité des pays où ses nombreuses branches se sont établies, rend compte de la difficulté et de l'étendue des recherches que l'auteur a dû

s'imposer pour le mener à bien. Ce sera un instrument de travail désormais indispensable à tous ceux qui étudieront les multiples événements où ont été impliqués des représentants de cette race si turbulente des La Marck. Allemands par leur origine, les La Marck appartiennent aussi à la France et à la Belgique. M. de Chestret a conçu avec raison son ouvrage comme une histoire purement généalogique. Il l'a divisé en autant de chapitres que la maison de La Marck a compté de branches. La filiation des divers personnages, leurs alliances, leur descendance légitime et naturelle ont été établies d'après les sources avec le plus grand soin, et l'auteur a, chemin faisant, rectifié une foule d'erreurs de détail. L'inexplicable obstination du duc d'Arenberg à fermer aux travailleurs les riches archives de sa famille — obstination que les récentes polémiques sur l'authenticité des lettres de Talleyrand rappelaient encore dernièrement — a plus d'une fois entravé les recherches de M. de Chestret et l'a empêché de donner suite à son intention de publier un cartulaire de la maison de La Marck. Son livre, luxueusement imprimé et orné de plusieurs beaux portraits et de deux planches de sceaux, fait honneur à la Société des bibliophiles liégeois dans les publications de laquelle il a paru. — H. P.

— La commission du legs Arni Magnusson (Arnas Magnæus) ayant hérité des manuscrits et notes de Konrad Gislason, en a choisi les parties les plus importantes qu'elle a publiées en deux forts volumes in-4°, *Forelæsninger over oldnordiske Skjaldekvad af Konrad Gislason. Udgivne af Kommissionen for det Arnamagnœanske Legat.* I, x-311. Copenhague, 1895. II, XXIII-333, Copenhague, 1897. Ce faisant, c'est plus qu'un hommage à la mémoire du savant professeur, c'est en même temps un réel service qu'elle a rendu à tous ceux qui s'occupent de l'étude si difficile des textes islandais du X° au XIII° siècle. Le premier volume comprend les notes qui ont servi de base aux conférences faites à l'Université de Copenhague, de 1875 à 1884 sur l'Hattatal, le Hrynhenda, le Hrafnsmal, le Wellekla, le Rekstefja. Des index très complets permettent de se reporter aisément à tous les mots qui ont donné lieu à des observations philologiques ou littéraires. Dans le deuxième volume, en outre de notes sur l'emploi si curieux du datif en vieux nordique et sur les plus anciennes « rimur » qui sont une importante contribution à l'histoire de la langue islandaise, le morceau principal est une « Oldnordiske Verslœre ». Un peu vieillie sans doute, surtout après les travaux de Siever sur la métrique des scaldes, elle n'en est pas moins un exposé très clair et merveilleusement documenté de cette prosodie si étrange où, par l'enchevêtrement non seulement des propositions, mais des mots dans chaque proposition, voire même des syllabes dans le mot, par le manque de liaison entre les phrases, les parenthèses, généralement lyriques, étrangères au texte, par l'habitude caractéristique d'employer une périphrase pour rendre obscurément ce qu'un seul mot dirait nettement, de même que par la construction savante de sa strophe les vieux poètes de l'Islande n'ont rien à envier à nos *décadents* les plus exagérés. Ce qu'il nous eût été particulièrement intéressant de savoir : c'est l'opinion de l'auteur sur les origines de cet art si compliqué et jusqu'à quel point il le pensait populaire. Il nous semble qu'il reste beaucoup à dire sur ce sujet. — L. P.

— Le petit volume de M. Axel Koch, *Om Sprakets førændring* (Gœteborg, 1896, in-12° de 171 p.), le troisième d'une collection d'ouvrages de vulgarisation qui ont pour but de mettre à la portée du grand public les derniers résultats des sciences de l'histoire, de la philologie et de la philosophie, est sans prétention. L'auteur, y développant des conférences faites au printemps de 1893 à l'École supérieure des lettres de Gœteborg, expose, tout simplement, quelques-uns des principaux facteurs qui contribuent à la transformation du langage en général. Il est clair que ce que le

lecteur français y chercherait avant tout, ce sont les cas particuliers aux langues scandinaves. Certes, on y trouve des renseignements intéressants sur l'influence successive ou simultanée du latin d'Église et d'école, au moyen âge, du bas-allemand et du français sur le suédois; de ci de là aussi maints détails curieux sur le changement de signification de tel ou tel mot : toutefois, notre curiosité n'est point entièrement satisfaite. Mais M. Axel Kock a écrit pour ses compatriotes ; nous aurions donc tort de lui reprocher une faute qu'il n'a point commise. Seulement, est-ce que ceux-ci n'auraient pas, eux-mêmes, pu tirer quelque profit, nous n'osons pas dire d'un index alphabétique, trop utile aux profanes, mais d'une simple table des matières? Il est vrai que l'ouvrage se composant d'un unique chapitre, son seul titre lui en tient lieu : et nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, le souffle de l'auteur ou l'endurance du lecteur. — L. P.

— En avril 1898 s'est réunie au Théâtre Royal de Berlin une commission, composée de directeurs de théâtres et de professeurs, qui a étudié les moyens d'obtenir sur toutes les scènes allemandes une prononciation uniforme, correcte et, autant que possible, rationnelle. M. Siebs, au nom de cette commission, présente au public le résumé de ses travaux. (*Deutsche Bühnenaussprache, Ergebnisse der Beratungen zur ausgleichenden Regelung der deutschen Bühnenaussprache, etc*... Im Aufrage der Kommission herausgegeben von Theodor Siebs. Berlin, Cologne et Leipzig, Albert Ahn, 1898, in-8, 96 p.) L'introduction se compose de deux articles : M. Siebs expose avec beaucoup de clarté et de précision les principes généraux, l'historique et l'objet de l'œuvre entreprise ; M. Sievers insiste sur l'importance de l'étude de la phonétique pour la prononciation. Les résultats des travaux de la commission sont consignés dans un long chapitre sur la prononciation des sons allemands, suivi de quelques observations, très intéressantes, sur le temps, la modulation et l'accent. Par la manière dont le sujet est traité, l'ouvrage n'est pas moins important pour le philologue que pour l'acteur et l'orateur. C'est à la fois une étude scientifique et un manuel pratique, manuel qui a sans doute besoin d'être complété et qui le sera plus tard. Tel qu'il est, les théâtres allemands le recommandent aux acteurs « comme le canon de la prononciation ». C'est assurer le succès de cette louable initiative, qui aura entre autres mérites celui de faciliter l'étude et l'enseignement de la langue. Le livre est indispensable aux professeurs d'allemand. — E. Henri Bloch.

— Le fascicule annuel, in-f°, de l'*Année Cartographique* (huitième supplément de l'Atlas Schrader et de tous les Atlas en général) vient de paraître chez Hachette. Il comprend des cartes donnant les résultats des derniers voyages au Yun-Nan (Bons d'Anty), au Tibet (Sven-Hedin), à la Terre de feu (Nordenskiœld), et des relevés nouveaux de la Mandjourie, du Niger, de l'Éthiopie, des Andes, du Klondike, etc., avec des notices copieuses et documentées comme d'habitude. — H. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 mars 1899 (suite).

M. Maspero présente une photographie représentant la tête d'une reine d'époque ptolémaïque, coiffée en Isis; un autre fragment montre deux mains serrées, l'une d'homme, l'autre de femme. C'est tout ce qui reste actuellement des colosses découverts à Alexandrie, sur l'emplacement de l'ancien faubourg d'Eleusis, par Mahmoud-Pacha el Falaki et déjà décrits par lui il y a près de trente ans. Comme il l'avait bien

vu, ces débris appartenaient très probablement aux deux statues érigées à l'entrée du temple de Déméter et de Proserpine et qui figuraient Antoine et Cléopâtre assimilés à Osiris et à Isis. Les morceaux du colosse masculin sont enfouis aujourd'hui dans les remblais du chemin de fer; ceux du colosse féminin ont été remis au jour en 1892-1893 par Daninos-Pacha, et un moulage en a été transmis au Louvre. La tête est à coup sûr un portrait pris sur le vif, et non pas une tête idéale de souverain égyptien. Le front est large, l'œil enfoncé sous l'orbite, la joue pleine, la bouche sensuelle, le menton gras, et les traits sont dans l'ensemble ceux d'une femme arrivée à la trentaine; le nez seul n'a pas été respecté. Même ainsi mutilé, il est, en dehors des effigies monétaires, le seul portrait qu'on puisse attribuer avec vraisemblance à la célèbre reine. Le bas-relief de Dendérah où on croit la reconnaître ne la représente point: c'est une Isis ou une Hâthor surmoulée à Dendérah il y a près de quarante ans par Floris, et enrichie plus tard par un des conservateurs du Musée de Boulaq du cartouche de Cléopâtre. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. l'abbé Thédenat fait une communication sur les fouilles et travaux récemment exécutés au Forum romain. Il montre, à l'aide de dessins de M. l'abbé Dufresne et de photographies, les restaurations tentées. On a restitué, à l'aide des fragments dispersés, un petit édicule situé près de la porte d'entrée de la maison des Vestales; les débris de colonne gisant au pied des bases qui bordent la Voie sacrée, en face de la basilique Julia, ont été redressés sur deux de ces bases. M. l'abbé Thédenat constate que ces restaurations ont été faites avec beaucoup de discrétion. — Il entretient ensuite l'Académie des fouilles faites en trois endroits: 1° au temple de Vesta, où, à deux mètres de profondeur, on a trouvé un sol antique, des substructions et une fosse; — 2° au temple de César, où on a trouvé, en déblayant une niche circulaire ménagée au milieu du soubassement, sous la façade, une base d'une hauteur d'un peu moins d'un mètre: c'est l'autel de César; derrière cet autel s'ouvrait une porte communiquant avec le sous-sol du temple, — 3° en un endroit situé en face de l'arche de droite de l'arc de Septime Sévère, quand on regarde le Capitole; c'est là qu'on a trouvé un espace rectangulaire d'environ 2 mètres de côté, pavé en noir, où l'on a cru, à tort, reconnaître le tombeau de Romulus. Près de là, à une assez grande profondeur, on a mis au jour le pavé d'une voie antique. On fait aussi des recherches dans les talus qui bordent le forum, près du temple d'Antonin et en face de la basilique de Constantin, près de la Via nova. — M. l'abbé Thédenat donne ensuite lecture d'une lettre où M. l'abbé Dufresne lui annonce qu'en grattant le plâtre qui recouvrait une base en briques, faisant suite aux rostres, près de l'arc de Septime Sévère, on a trouvé que cette base, de basse époque, est percée de trous semblables à ceux dans lesquels les éperons de vaisseaux étaient fixés à la tribune. Cette base portait en outre une inscription dont on a trouvé un fragment, sur lequel on lit le nom du préfet de Rome Junius Valentinus. Cette même lettre donne des renseignements sur la découverte de fragments du plan de Rome, dans un mur de la via Giulia, près de la fontaine du Mascherone, et annonce que l'on va acheter et démolir les maisons qui couvrent les restes de la basilique Æmilia. — M. Boissier présente quelques observations.

M. Collignon présente, de la part de M. Homolle, une reproduction du buste de l'aurige de Delphes. L'auteur de cette remarquable aquarelle est M. Ronsin, le peintre qui avait été adjoint à M. Millet, ancien membre de l'École française d'Athènes, dans sa mission au mont Athos.

Séance du 10 mars 1899.

M. G. Perrot donne lecture d'un mémoire de M. P. Gauckler sur les fouilles qu'il a entreprises non loin des citernes de Bordj-Djedid, dans un terrain qui s'étend entre la grande tranchée où Vernaz découvrit en 1885 les premiers tombeaux carthaginois et la nécropole punique de Doumès, explorée par le R. P. Delattre. La région où se trouve ce terrain est l'une des plus importantes de Carthage; elle a toujours été habitée, et les civilisations successives y ont toutes laissé des traces qui apparaissent comme des couches de sédiments superposés, atteignant par endroits sept ou huit mètres de hauteur. Les fouilles de M. Gauckler dans cette nécropole, la plus ancienne de Carthage, révèlent une civilisation déjà raffinée, mais encore tout imprégnée d'éléments asiatiques et qui n'a subi qu'à un très faible degré l'influence des peuples occidentaux avec lesquels elle a déjà commencé à entrer en contact. On est là en présence de la Carthage phénicienne, très différente de la cité des guerres puniques, déjà profondément transformée par les influences italo-grecques et dont le R. P. Delattre recueille les vestiges dans la nécropole de Bord-Djedid. — MM. Berger, Clermont-Ganneau et Héron de Villefosse présentent quelques observations.

M. Philippe Berger fait une communication sur la forme particulière du *jod* dans l'inscription bilingue de Henchir-Alaouin. — MM. Clermont-Ganneau et Oppert présentent quelques observations.

M. F. de Mély termine la lecture de son mémoire sur la distribution des épines de la sainte Couronne.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 17 mars 1899.

M. Philippe-Berger communique une *tabula devotionis* en langue punique, trouvée par M. Gauckler dans les environs d'un caveau funéraire. Cette inscription, qui se compose de six lignes, est gravée au stylet sur une plaque de plomb qui était roulée, comme tous les monuments analogues trouvés en Grèce, en Italie et en Égypte. Elle est certainement antérieure à la prise de Carthage par les Romains. M. Berger insiste sur l'importance de cette découverte, qui donne, pour la première fois, en langue punique, une de ces formules magiques destinées soit à se concilier certaines divinités, soit plus souvent à « lier » ceux sur qui on jetait le sort, et qui ont reçu une si grande extension à l'époque gnostique.

M. l'abbé Thédenat donne, d'après une lettre de M. l'abbé Dufresne, de nouveaux renseignements sur les travaux du Forum romain. En face de la basilique de Constantin, le long de la *Via nova*, on a trouvé des chambres dont les murs en briques sont recouverts de stuc. — Devant la *Regia*, du côté qui regarde l'*area* du Forum, on a mis au jour un petit hypocauste bien conservé, avec deux fourneaux, des tuyaux en briques creuses, deux petits escaliers pour y accéder. — L'escalier du temple d'Antonin et de Faustine a été complètement déblayé; il se compose de trois grandes marches inférieures surmontées de sept marches plus petites, au milieu desquelles se dresse une base. Deux bustes sans tête, sans doute ceux d'Antonin et de Faustine, ont été trouvés dans ces fouilles. En face du temple, de l'autre côté de la voie, deux marches donnent accès aux bâtiments placés en vis-à-vis. — Un égout en tuf, de 1 m. 25 de hauteur, large de 0,80 cent., a été déblayé près du temple de Saturne. Devant la maison des Vestales, on a découvert un égout formé avec des briques à la marque *M. Vivius Zozimus*. La destruction du talus, à gauche du temple d'Antonin, a fourni de nombreux morceaux de marbre, et, entre autres, de beaux fragments d'une frise. — En ce moment, on déblaie l'espace compris entre les temples de Romulus et d'Antonin. — Enfin, une nouvelle découverte porte à plus de 400 le nombre des fragments du plan de Rome.

M. Heuzey présente les premières pièces justificatives d'une série d'études sur les plus anciennes constructions chaldéennes découvertes par M. de Sarzec, et remontant jusque par delà le 40ᵉ siècle. Parmi les documents écrits, actes privés ou publics, mis au jour dans ces fouilles, M. Heuzey choisit d'abord une catégorie de briques cuites, portant les inscriptions d'Our-Nina et d'Eannadou, rois de Sirpourla. Elles sont assez imparfaitement fabriquées, bombées sur leur face supérieure, ce qui montre que l'usage, pourtant si simple, du moule à briques n'était pas encore répandu. On les façonnait et on les coupait à la main; puis, comme contrôle, on les marquait en dessus avec l'empreinte du pouce. Un peu plus tard, on substitua à ce timbre primitif le cachet estampé de la ville de Sirpourla, l'aigle à tête de lion. Cette époque de la brique bombée se rapproche de l'âge de l'invention de la brique, placé par tous les peuples aux origines de la civilisation. Or ces briques primitives se rencontrent en Chaldée près du sol vierge, toujours au-dessous des constructions de Naram-Sin et de son père Sargon l'ancien. C'est ce qui a été confirmé, notamment à Niffer, par les fouilles de la Mission américaine. Ces briques attestent l'antériorité des vieux rois dont elles portent les noms. Elles prouvent même l'antiquité encore plus reculée d'une seconde construction que M. de Sarzec a déblayée au-dessous de la première, et dont les briques sans inscriptions ne portent plus d'autre marque que l'impression du pouce.

M. Collignon présente des bijoux d'or provenant d'une sépulture ancienne et trouvés près de Sardes, en Lydie. Ces bijoux lui ont été communiqués par M. Paul Gaudin. La parure se compose d'un petit pectoral, d'un médaillon et d'un pendant de collier. Ce sont des spécimens d'une orfèvrerie très primitive, et ces objets paraissent antérieurs à la civilisation qui se développa en Lydie sous la dynastie des Mermnades. — M. G. Perrot présente quelques observations.

M. Clermont-Ganneau lit un mémoire sur un petit vase ovoïde en terre cuite, décoré de peintures noires, dans le style du VIᵉ siècle a. C. Ce vase, qui provient de Béotie, présente une forme et une structure tout à fait singulières. M. Clermont-Ganneau démontre que c'était un instrument balnéatoire, tout à fait analogue à l'« éponge américaine » actuelle.

M. A. de Barthélemy communique une note de M. Georges Poisson sur le calendrier de Coligny (Ain) et son origine étrusque.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

# REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 3 avril — 1899

Audigier, Histoire d'Auvergne, I. — G. Heinrich, Ancienne bibliothèque hongroise, V-XIV. — Papiers de Molnar, p. Dezsi. — Belleval, François II. — Le Breton, Le roman au xviii^{e} siècle. — G. Deschamps, Marivaux. — Filon, De Dumas à Rostand. — Publications de l'Académie de Philadelphie. — *Bulletin*.

Histoire d'Auvergne par le chanoine Pierre Audigier, publiée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand. T. I, *Projet de l'histoire d'Auvergne*. Clermont, Bellet, 1899, in-8, 562 p.

L'*Histoire d'Auvergne* du chanoine Pierre Audigier forme dix volumes (n^{os} 11477-11486) de l'Ancien supplément français de la Bibl. Nat., où ils sont entrés en 1768. Les huit premiers de ces volumes sont attribués à tort, par les rédacteurs du *Catalogue*, à son père Jacques.

A en juger par ce premier tome, et par les extraits, de la main de Dulaure, qui se trouvent à la Bibliothèque municipale de Clermont, cette histoire est loin de valoir les grandes œuvres publiées au siècle dernier par les bénédictins, ou simplement préparées par eux (par exemple les notes accumulées par dom Fonteneau pour l'histoire du Poitou). Pierre Audigier est plutôt un collecteur d'anecdotes qu'un historien, et il paraît avoir été pourvu d'un sens critique peu développé.

Il n'en faut pas moins savoir gré à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'avoir décidé la publication de cet ouvrage, le seul de cette importance qui nous reste sur l'ancienne province d'Auvergne. Il faut surtout remercier M. Vernière, qui a collationné lui-même le manuscrit original, et qui a fait suivre ce volume d'un excellent index, et MM. Leblanc, Rouchon, Vimont qui ont collaboré au commentaire[1]. Ce commentaire est d'ailleurs peu développé dans ce premier tome, où il ne s'agit que de généralités. Contrairement à ce qu'annonce le sous-titre, ce tome ne contient pas que le *Projet de l'Histoire d'Auvergne*, déjà publié en partie, avec quelques variantes, par l'auteur lui-même ; il

1. Quelques chicanes. P. 328, n. 1 : pourquoi dire que l'on considérait au xiv^{e} siècle les païens de Lithuanie « comme des Sarrasins » ? Audigier dit, fort correctement : « les infidèles ». — P. 341 : il aurait été bon de relever la confusion faite par Audigier entre la duchesse d'Angoulême et la marquise de Verneuil : « Cette duchesse... avait pris, par sa beauté, tant d'empire... ». Il faut évidemment lire : « Cette marquise ».

contient aussi le résumé de l'*Histoire d'Auvergne* (p. 127-500). Les six ou sept tomes suivants contiendront l'histoire des villes de la Haute et de la Basse-Auvergne, l'histoire de l'Église d'Auvergne et celle de la ville de Clermont. C'est seulement après avoir achevé la publication intégrale (ou à peu près intégrale) du texte que les éditeurs nous donneront une étude biographique et critique sur Pierre Audigier. Il convient donc d'attendre encore pour porter sur l'œuvre de l'auteur et sur celle de ses modernes éditeurs un jugement motivé.

H. Hauser.

Régi magyar Kœnyvtar (Ancienne bibliothèque hongroise) rédigée par Gustave Heinrich. Fascicules v-xiv. Budapest, Franklin, 1898-99.

Depuis notre premier compte-rendu sur cette *Bibliothèque* aussi savante qu'utile (*Revue critique*, 1898, n° 25) dix nouveaux fascicules ont paru. Ils nous donnent soit la réimpression d'ouvrages devenus extrêmement rares, soit de l'inédit. La plupart de ces éditions contiennent une introduction substantielle ; d'autres, des lexiques fort utiles; le texte est partout très exact. Nous comprenons facilement le succès de cette publication en Hongrie où elle comble une lacune. La place dont nous disposons, ne nous permet pas d'entrer dans le détail de chacun de ces fascicules ; nous devons nous borner à quelques remarques que leur lecture nous a suggérées.

Fasc. V. *Poncianus historiája* (*Histoire de Poncianus*, éditeur M. Gustave Heinrich, 231 pages, 3 fac-similé). C'est la reproduction fidèle de l'unique exemplaire du Poncianus hongrois, imprimé à Vienne en 1573. Dans une Introduction de 64 pages M. H. résume les travaux savants faits sur ce livre populaire, connu en Orient sous le nom de *Sindibad*, en Occident sous celui du *Roman des sept sages*, de *Dolopathos* ou de *Poncianus*. C'était avec « Kalila et Dimna » le roman le plus répandu au moyen âge que chaque peuple a façonné à sa manière. L'éditeur expose très clairement ces différents changements où il n'oublie pas les travaux français non plus (Charles Brunet, Montaiglon, Gaston Paris) et énumère toutes les rédactions faites en Europe jusqu'à nos jours. (Les traductions bulgare et serbe ne datent que du commencement de notre siècle.) Il donne finalement un conte hongrois tiré des *Magyar népmesék* d'Erdélyi (1855) qui semble un dérivé direct du Poncianus hongrois. Celui-ci est la traduction littérale de la rédaction latine parue à Strasbourg en 1512, sous le titre : *Pontianus, Dicta aut facta septem sapientum miro quodam artificio in se complectens : cum parabolis ac similitudinibus, haud spernendis, que lectorem mediocriter eruditum oblectabūt.* Dans la réimpression M. H. a ajouté en bas des pages le texte latin là où c'est nécessaire pour la compréhension de la traduction souvent lourde et inexacte ; elle offre cependant de nombreuses tournures originales et mérite d'être étudiée au point de vue de la langue.

Fasc. VI. *A csalárd Cupido* (Cupidon l'espiègle) poème d'Étienne *Gyœngyœsi*. (Editeur M. K. Rupp, 194 pages) Gyœngyœsi est avec Zrinyi le représentant le plus illustre de la poésie hongroise au XVII[e] siècle. Moins savant que l'auteur de la *Zrinyiade*, il est devenu plus populaire et quoique sa versification soit très primitive il fut très goûté jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Sa *Vénus de Murány* en trois chants (1664) est une épopée romantique où il raconte l'aventure dont Wesselényi, le Mécène du poète, fut le héros au siège de Murany défendu par la belle Marie Szécsi. *Csalárd Cupido*, en quatre chants, est un poème mythologique, traité dans le genre d'Ovide (l'histoire de Progné y occupe tout le III[e] chant) et dédié au comte Étienne Kohary, mais qui ne parut qu'en 1734, vingt-neuf ans après la mort de l'auteur. Le premier éditeur n'était nullement scrupuleux ; il a supprimé maints endroits et a souvent ajouté des strophes en vue du public auquel il s'adressait. Le second éditeur, le piariste Dugonics s'est vu également forcé de supprimer les passages trop licencieux craignant que toute l'édition des œuvres ne fût mise à l'Index (1796). M. Rupp reproduit enfin le manuscrit original et par la comparaison avec les deux premières éditions (p. 111-194) nous voyons que celle-ci était nécessaire.

Fasc. VII et XIII sont consacrés au chef de l'École dite *française* Georges Bessenyei. *A terméжzet vilaga vagy A józan okosság* (*Les lumières de la Nature ou La saine Raison* ; éditeur M. Jean Bokor, 407 pages) nous donnent un poème ou plutôt des fragments inspirés par la philosophie des lumières, notamment par Pope et Voltaire. Ces longues méditations (10405 vers) sur l'homme, la société, les formes du gouvernement, la tolérance, les religions que l'ermite de Bihar a mises sur le papier dans sa solitude de Kovácsi montrent souvent le conflit né dans cette âme simple entre son éducation religieuse et les doctrines de Voltaire et des Encyclopédistes dont il s'était nourri à Vienne, comme membre de la « garde royale ». Ces méditations furent écrites entre 1799 et 1801 ; la censure autrichienne ne permit pas leur publication. Bessenyei les a déposées au Musée National, où les biographes, notamment M. Beöthy, les ont souvent consultées. Elles paraissent maintenant pour la première fois et attestent de nouveau combien profonde fut l'influence des idées françaises en Hongrie vers la fin du XVIII[e] siècle. L'Introduction de M. Bokor (26 pages) est assez substantielle. Celle que M. Béla Lazar a mise en tête de la réimpression de la tragédie *Agis* (*Agis tragédiája*, 130 pages) ne l'est pas moins, mais on y trouve quelques paradoxes. *Agis* parut à Vienne, en 1772. Date mémorable, car elle ne marque pas seulement l'avènement de l'Ecole française, mais le renouveau de la littérature hongroise, et ce renouveau s'est effectué uniquement à l'aide de la littérature française. C'est un fait incontestable. M. Lazar ne le nie pas non plus, mais il insinue que Sonnenfels qui a voulu jouer à Vienne le rôle d'un Lessing y était pour beaucoup. C'est ce que nous contestons. Une étude détaillée sur l'École française

en Hongrie devant paraître prochainement nous nous abstenons ici de toute polémique. Disons seulement que l'analyse de la pièce donnée par M. L. est assez fine et que cette réimpression fera peut-être découvrir la vraie source de cette tragédie qui selon l'éditeur est uniquement le récit de Plutarque et nullement l'*Agis* de Gottsched taillé sur le patron français.

Fasc. VIII. *Az arany pereczek*[1] (*Les bracelets d'or* par André Dugonics ; éditeur A. Bellaagh, 368 pages). Ce roman patriotique dont la première édition date de 1790 et la deuxième de 1800 est loin d'être un chef-d'œuvre. Dugonics, au milieu des influences étrangères qui ont donné une nouvelle vie à la littérature hongroise, voulait réagir contre ce courant et s'enfermer dans le cercle étroit de l'École populaire. Vains efforts ! Ses nombreux romans, ses pièces de théâtre n'ont aucune valeur littéraire et cette réédition ne s'imposait nullement. Comme les drames de Dugonics, à propos desquels M. Heinrich a dépensé toute sa sagacité pour découvrir les sources où il les a puisés, ses romans dérivent d'ineptes histoires allemandes que l'honnête piariste a affublées de noms magyars et transportées en Hongrie. — Le lexique ajouté à cette réimpression (p. 317-366) peut être utile aux grammairiens

Fasc. IX. *Ludas Matyi* (*Mathias, gardeur d'oies* ; par Étienne Balogh ; éditeur M. Joseph Bayer ; 96 pages). Première édition d'un vaudeville, joué de 1838 à 1856, d'après le poème burlesque de Fazekas. Dans ce conte de 454 hexamètres, Fazekas (1766-1828) avait créé le type du serf qui, vexé et opprimé par son seigneur, se venge par des tours spirituels du hobereau qui le tourmente. Ludas Matyi va au marché vendre des volailles ; le seigneur Dœbrœgi les lui fait prendre de force et le fait rosser d'importance par ses domestiques. Matyi jure de se venger et, en effet, déguisé tantôt en architecte italien, tantôt en médecin, il réussit à rendre à son seigneur la monnaie de sa pièce. Le sujet est ancien sans doute et se trouve dans les fabliaux ; Claude Tillier dans *Mon Oncle Benjamin* l'a également utilisé et Fazekas l'a probablement entendu en France au moment de la Révolution car il a fait la campagne en qualité d'officier. Balogh a ajouté à ce conte, selon la manière de Raymund et de Nestroy, quelques esprits et en a fait un vaudeville aux types hongrois ; Joseph Szerdahelyi, acteur du théâtre national, a écrit la musique en s'inspirant des airs les plus goûtés en 1838. M. Bayer avec sa compétence pour les choses théâtrales expose dans l'Introduction (32 pages) les polémiques que cette pièce burlesque a suscitées. La critique littéraire, en effet, trouvait que le sujet était trop vulgaire pour la première scène magyare, où à cette époque le drame romantique français était surtout en honneur.

---

1. Profitons de cette nouvelle édition pour rectifier une bévue commise par M. J. H. Schwicker dans la grande : *Geschichte der ungar. Litteratur* (Leipzig, 1889, p. 259). Il donne à ce roman le titre : *Goldene Minuten* au lieu de *Goldene Armbænder*, ayant confondu *pereczek* (bracelets) avec *perczek* (minutes).

Fasc. X et XI. *Mondolat* et *Felelet a Mondolatra.* (*Mondolat*[1] et *Réponse au Mondolat*; éditeur M. Joseph Balassa; 109 pages et 2 fac-similé ; 114 pages). Deux brochures qui nous font assister aux querelles et disputes que la réforme de la langue entreprise par Kazinczy et son école avait fait naître. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du nôtre, tous les écrivains de valeur étaient convaincus que pour exprimer des idées abstraites, soit philosophiques soit esthétiques, il fallait forger des vocables. Les écrivains de Debreczen, cette Genève hongroise, citadelle de l'esprit étroit, et quelques écrivains malmenés par Kazinczy ont résisté assez longtemps à ces tentatives qui finalement ont obtenu gain de cause. La satire la plus virulente des *orthologues* contre les *néologues* est le *Mondolat* (1813, anonyme). Joseph Szentgyœrgyi l'avait ébauchée pour son amusement personnel; un exemplaire manuscrit tomba entre les mains du prêtre Gédéon Somogyi, qui l'a fait précéder d'une introduction, y a ajouté un lexique et surtout un dessin très blessant pour Kazinczy, et fit imprimer le tout. M. Balassa publie en outre, en appendice, le pamphlet inédit d'un nommé Láczai contre Kazinczy, son ancien condisciple, qui montre jusqu'à quel degré la sottise et la méchanceté humaines peuvent s'égarer à propos de quelques néologismes ! — La réponse au Mondolat est l'œuvre de Paul Szemere et de Kœlcsey. (Anonyme, Pest, 1815). La satire contre les orthologues et, en général contre les retardataires, est ici fine et spirituelle; on voit que nous avons affaire à des gens de goût, aux deux meilleurs disciples du maître de Széphalom. Ils ne se contentent pas d'écraser Somogyi, d'ailleurs inconnu aujourd'hui, sous leurs sarcasmes, mais ils lancent leurs flèches contre tous les orthologues. Un appendice donne l'opinion de la critique contemporaine sur cette querelle mémorable, entre autre, un exposé qu'un ami de Kazinczy, Rumy, fit paraître dans l'*Allgemeine Literatur Zeitung* de Halle (1816) et la réponse de Gédéon Somogyi.

Fasc. XII. *Telegdi Miklos pécsi püspœknek felelete Bornemisza Péter Fejtegetés czimü Kœnyvére* (*Réponse de Nicolas Telegdi, évêque de Pécs, au livre de Pierre Bornemisza intitulé* : *Explication*, éditeur K. Rupp, 169 pages). Cette réimpression n'intéressera que les théologiens. Le livre de Telegdi marque le commencement de ces discussions religieuses entre catholiques et protestants qui devaient durer plus d'un siècle, pour finir avec le triomphe du catholicisme sous Léopold I. Le livre de Telegdi date de 1580 ; il n'en existe que de rares exemplaires. Sa valeur littéraire est moindre que celle des œuvres de polémique du XVIIe siècle.

Fasc. XIV. *Bolyai Farkas, II Mohamed* (Éditeur, M. G. Heinrich, 111 pages). Bolyai avant de devenir le plus grand mathématicien de son

---

1. Le titre hongrois forgé pour la circonstance est devenu nom propre. Le sens en est : *Missive*. Le lieu de publication *Dicshalom* est fictif ; il parodie *Széphalom*, la retraite de Kazinczy dans le comitat de Zemplén.

pays, avait commis quelques péchés de jeunesse : il publia cinq tragédies en un volume (1817). Parmi elles se trouve un sujet souvent traité : l'amour de Mohamet II pour la belle grecque Irène qui captiva le sultan peu après la prise de Constantinople et qui fut tuée par lui lorsque ses vizirs lui reprochèrent de ne plus combattre les Infidèles. La nouvelle racontée par Bandello, traduite par Boisteau et Belleforest en français (1570) obtint une vogue énorme grâce à cette traduction et fut mise sur la scène par Ayrer, Peele, Johnson, de la Noue, Chateaubrun, Baour-Lormian, Ayrenhoff et d'autres. L'auteur hongrois l'avait lue dans les « Lettres de Turquie » de Clément Mikes et sa rédaction qui n'a pas beaucoup de valeur a inspiré à Charles Kisfaludy sa meilleure tragédie : *Irène*, (1820) qui dénote également l'influence de la *Zaïre* de Voltaire. L'éditeur, dans une savante introduction (56 pages), fait passer en revue les différentes tragédies qui traitent ce sujet, donne « in extensó » la nouvelle de Bandello traduite en hongrois, et une appréciation très juste de l'œuvre de Bolyai dont la réimpression s'imposait plutôt à cause de l'*Irène* de Kisfaludy.

Nous pouvons voir par cette énumération combien de matériaux précieux cette *Bibliothèque* met à la disposition des historiens de la littérature. La collection avançant très rapidement, nous aurons bientôt les œuvres principales de l'ancienne littérature hongroise dont l'accès a été si difficile jusqu'à nos jours.

J. Kont.

Szenczi Molnar Albert naploja, levelezése és iromanyai (Journal, Correspondance et Papiers d'Albert Molnár de Szencz) publiés avec une Introduction et des Notes par Louis Dézsi. Budapest, Académie, 1898. xxxix-520 pages, in-8. Un fac-similé.

Albert Molnar est une des grandes figures du protestantisme hongrois. Né en 1574 à Szencz dans le comitat de Presbourg d'une famille sicule, il fit ses premières études à Gyœr (Raab) et à Debreczen, mais la soif de la science le poussa à quitter son pays dès l'âge de quinze ans. Nous le voyons tour à tour dans différentes Universités allemandes, à Strasbourg, où il devint bachelier en 1595, à Genève à côté de Théodore de Bèze, en Italie ; puis il revint en Allemagne, se fit prote à Francfort et plus tard précepteur. En 1604 il publie à Nuremberg un Dictionnaire hongrois-latin dédié à l'empereur Rodolphe, et trois ans plus tard, à Herborn, son œuvre capitale : la traduction en vers des Psaumes. Cette traduction nous intéresse particulièrement parce que nous pouvons y constater pour la première fois l'influence de la poésie française sur une œuvre hongroise. En effet, Molnar, assistant en 1601 à l'Église française de Francfort au service, entendit chanter les Psaumes dans la traduction de Clément Marot et de Bèze mis en musique par Bourgeois et Gou-

dimel. Il prit la résolution d'adapter sa traduction à cette musique. L'entreprise était hardie et difficile. Molnar s'en explique très longuement dans sa préface. Cependant il y réussit. Ses *Psaumes* sont un pur chef-d'œuvre pour l'époque et marquent une date dans la poésie magyare. C'est peut-être le livre le plus répandu de l'Église protestante en Hongrie ; il eut plus de cent éditions. Avec une finesse musicale inconnue jusqu'alors Molnar adapta ses vers à cent-trente airs, prenant partout pour guide les traducteurs français. — Outre l'édition améliorée de la Bible de Károli (Hanau, 1608) et une des premières Grammaires hongroises où il suit la méthode de Ramus, Molnar a traduit les « Institutions » de Calvin (1624) mais sur le texte latin. Bethlen l'avait appelé à l'école de Gyula-Fehérvár où des savants comme Bisterfeld, Piscator et Alsted professaient, mais Molnár voulait toujours s'instruire et resta en Allemagne. Lorsqu'enfin après le sac d'Heidelberg par Tilly où il avait beaucoup souffert, il retourna en Transylvanie, Georges I Rákoczy ne s'intéressa plus à lui, et il mourut dans la misère (1634).

Molnar avait l'habitude de noter soigneusement dans son Journal les moindres faits concernant ses études et ses pérégrinations, de garder les lettres que de nombreux savants lui adressèrent. Quoique une bonne partie de sa correspondance soit perdue, il en reste encore assez pour se faire une idée de ses relations étendues. La Commission d'histoire littéraire de l'Académie hongroise a pensé qu'il serait bon d'éditer tous ces documents et elle a chargé de ce travail M. L. Dézsi qui s'en est acquitté avec beaucoup de conscience. Il a complété les documents conservés en Hongrie par des recherches faites dans plusieurs bibliothèques de l'étranger, notamment à Stuttgart et à Gœttingue. Il nous donne d'abord le *Journal* dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque des Teleki à Maros Vasarhely. Nous y trouvons consignés les principaux faits de la vie de Molnar jusqu'en 1617 avec de nombreux renseignements autobiographiques, quelques détails intéressants sur la vie universitaire à l'étranger et sur la vie ecclésiastique hongroise. La deuxième partie du livre donne la reproduction d'un recueil connu sous le nom d'*Album-Molnar* qui se trouve depuis 1845 à la bibliothèque de l'Académie hongroise où le comte Joseph Kemény l'avait déposé. Dans cet Album la couronne de laurier obtenue par Molnar à Strasbourg en 1595 est encore conservée, avec cette inscription : « Corona mea laurea, multis aerumnis et sollicitudinibus in Argentinensi Lyceo parta. Anno Christi 1595. Mense Majo. » L'Album contient la plus grande partie des 254 lettres adressées à Molnar que M. Dézsi publie avec des notes très savantes. Cependant, en 1837, cette correspondance contenait encore des lettres de Théodore de Bèze, de Calvin, de Bibliander, de Bullinger, de Crusius, de Daneau, de Grynaeus, de Ramus, de Sylburg, d'Ursinus, de Viret et de Xylander. Aujourd'hui ces lettres sont perdues, mais celles qui restent montrent dans quelle estime l'Europe savante, surtout l'Église protestante, tenaient le savant hongrois. — Les *Papiers*, au nombre de 49 contiennent des

vers latins en honneur de Molnar, des certificats et des lettres de recommandation. Deux Index, la bibliographie complète des œuvres de Molnar avec la liste des principaux travaux publiés sur lui font de ce volume une des sources les plus précieuses de l'histoire littéraire hongroise du xvii[e] siècle.

J. Kont.

M. de Belleval. **Les fils de Henri II. La cour, la ville et la société de leur temps. — François II.** Paris, Lechevalier, 1898, in-8 de 680 p.

M. de Belleval n'a pas prétendu faire œuvre d'érudition, mais simplement donner un tableau de la France dans la seconde moitié du xvi[e] siècle, et raconter l'histoire anecdotique des fils de Henri II : c'est aujourd'hui le tour de François II. Ce livre est écrit d'un style alerte et plein de verve, par un homme qui partage quelques-unes des passions du temps qu'il étudie (voy. par exemple l'amusant passage sur les duels), à la réserve cependant de la plus violente de ces passions : l'intolérance religieuse. L'intérêt du livre est accru par la présence de quelques documents inédits, extraits des archives de la famille de Belleval, et qui concernent surtout François de Belleval, lieutenant des gardes du corps de Henri III ; il y a, de ce personnage (p. 120, n. 1), une lettre sur l'assassinat du duc de Guise qui est curieuse ; c'est lui qui fut chargé par le roi d'arrêter le cardinal de Lorraine. Citons aussi des extraits des registres municipaux d'Angers sur la Saint-Barthélemy. M. de Belleval nous donne, surtout d'après les Vénitiens, une liste du prix des denrées, salaires, etc., de 1560 à 1589 ; cette liste appellerait bien des réflexions. Mais ne soyons pas sévères pour ce livre aimable et sans prétention [1].

H. Hauser.

André Le Breton. **Le Roman au dix-huitième siècle.** Paris. Société française d'imprimerie et de librairie. 1898, in-12, 396 p.

M. Le Breton poursuit ses études sur l'histoire de la littérature romanesque en France. Après un volume sur le *Roman au XVII[e] siècle*, il nous en donne aujourd'hui un second sur le *Roman au XVIII[e] siècle*. Le premier était un peu superficiel : celui-ci plus médité, mieux renseigné, fouillé même en quelques parties avec beaucoup de soin, sera agréé mieux encore. C'est une suite de fort bonnes études sur Courtilz de Sandras, Lesage, Marivaux, Crébillon fils, l'abbé Prévost, le roman

1. P. 4, n. 1 : « François Clouet... peintre en voitures ». M. de B. a mal lu le texte qu'il cite : il s'agit d'un coffre de voyage et non d'une voiture. De même p. 33, la citation de la Noue sur la picorée n'a rien à voir avec ce qui précède, l'organisation financière du parti huguenot.

philosophique avant et après Rousseau, Diderot, Laclos, Restif de la Bretonne et Bernardin de Saint-Pierre. Mais c'est cela seulement et peut-être y aurait-il à désirer que cela fut plus encore. Certes il faut savoir un gré infini à M. L. de n'avoir pas, comme tant de ses confrères l'auraient fait, essayé de nous montrer le roman de Courtilz s'ajoutant des organes avec Prévost, en perdant avec Lesage pour s'en refaire de tout neufs avec Rousseau ou s'en modifier quelques autres avec Bernardin de Saint-Pierre. Mais il n'en est pas moins constant qu'étudier ces romans les uns après les autres, c'est suivre l'histoire de l'imagination française et, dès lors, il conviendrait, non de les aborder successivement comme des faits fortuits et indépendants, mais de chercher comment ils se rattachent au mouvement intellectuel dont ils sont les manifestations consécutives. On a beau étudier Lesage avec toute l'attention imaginable, on ne mesure jamais exactement sa part créatrice si l'on n'établit d'abord que le genre qu'il cultive est celui des romans picaresques créés en Espagne par Hurtado de Mendoza ou Quevedo et déjà raffinés pendant cent ans en France depuis *Francion*. Les romans de Voltaire ne prennent leur valeur particulière que si l'on a bien dosé ce qu'ils doivent à Swift et, par delà même, à Rabelais. Voilà peut-être ce qui manque un peu trop au livre fort méritant d'ailleurs de M. Le Breton.

Raoul Rosières.

Gaston Deschamps. **Marivaux** (Les Grands Écrivains Français). Paris, Hachette, 1897. In-8°, p. 2 francs.

Les derniers biographes de Marivaux, M. G. Larroumet comme M. G. Deschamps, ont essayé de remettre en lumière le « moraliste ». Le premier, écrivant une thèse de doctorat, était dans l'obligation d'épuiser son sujet et d'insister presque autant sur le romancier peu connu et sur le moraliste méconnu que sur l'auteur dramatique; le second est porté par sa nature à ne pas considérer l'œuvre littéraire en elle-même et à rechercher les rapports des livres et de la vie, c'est-à-dire de l'art et de la morale. Et ils ont fait tous les deux des découvertes précieuses soit dans les romans, soit dans les nombreuses chroniques de leur auteur. Je reconnais que l'on trouve des pages délicates, des observations fines et quelquefois profondes dans *Marianne* et le *Paysan Parvenu*, dans le *Spectateur français* ou le *Cabinet du Philosophe*. Mais les romans de Marivaux sont monotones; l'auteur lui-même s'en est dégoûté, et ne les a pas achevés. Ses chroniques sont bien inégales et très souvent fastidieuses. Il ne sait pas conduire une intrigue, et il reste comme romancier bien au-dessous de Lesage; il ne sait pas frapper vigoureusement une pensée et nous la présenter avec un relief saisissant; il reste, comme moraliste, bien au-dessous de La Bruyère et de la

Rochefoucauld. Pourrait-on extraire de son œuvre quelques centaines de pages qui le placeraient à côté ou tout au moins plus près de ceux que je viens de nommer ? C'est possible, et l'entreprise mériterait peut-être d'être tentée.

Mais il prend bien sa revanche comme auteur dramatique, et ici je suis tout à fait d'accord avec M. G. D. Sans doute, les trente-deux pièces qu'il a écrites appartiennent à des genres différents et sont de valeur très inégale; sans doute, il a éprouvé de son temps bien des insuccès et a été l'objet de vives critiques. Qu'importe ? Il a laissé quelques comédies qui sont des *chefs d'œuvre*, et des *chefs-d'œuvre dans un genre nouveau*. Voilà pourquoi Marivaux est un des plus grands noms de notre littérature dramatique. Le premier il a donné dans la comédie un rôle important aux femmes et par suite à l'amour. Il prend l'amour tout à fait au sérieux. Le titre de sa première comédie, l'*Amour et la Vérité*, semble être un symbole. Car « ce sont les deux ennemis qu'il entreprit toute sa vie de réconcilier ». *La Surprise de l'amour* pourrait convenir comme titre à la plupart de ses pièces. « Il faut s'aimer un peu quand on s'épouse », dit une jeune fille de son théâtre. Mais si l'amour triomphe de tout, il ne triomphe pas cependant de la raison. Ses femmes ou jeunes filles veulent être aimées pour elles-mêmes, mais en même temps elles veulent « que leur raison soit contente ». On sait avec quel art merveilleux notre auteur sait débrouiller les énigmes du cœur, arracher les secrets qu'on voudrait se cacher à soi-même. Il est incomparable dans ces analyses minutieuses d'un sentiment qui naît, se développe, et lutte avec l'amour-propre dont il finit par triompher. « J'ai guetté, disait-il, dans le cœur humain, toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour, lorsqu'il craint de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ces niches. » Je n'ignore pas toutes les critiques qu'on lui a adressées [1]. Une seule me paraît grave, c'est le peu de variété qu'il a su mettre dans ses personnages. Quant à son style, il est certes bien souvent maniéré et quintessencié, surtout dans la bouche de ses valets et de ses soubrettes qui ont vraiment trop d'esprit ; mais, en général, il est en rapport exact avec la finesse de l'analyse et la délicatesse des sentiments [2]. En résumé, il a été

1. « C'est un homme, disait une femme d'esprit, qui se fatigue et qui me fatigue moi-même en me faisant faire cent lieues avec lui sur une feuille de parquet. » Voltaire, qui détestait ses « comédies métaphysiques », s'exprime ainsi : « C'est un homme qui passe sa vie à peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. » Ou encore : « C'est un homme qui sait tous les sentiers du cœur humain, mais qui n'en connaît pas la grande route. » A quoi Marivaux répliquait : « M. de Voltaire est la perfection des idées communes... Il est le premier homme du monde pour écrire ce que les autres ont pensé. »

2. « Etre naturel, disait-il, c'est se ressembler fidèlement à soi-même et ne pas se départir ni du tour ni du caractère d'idées pour qui la nature nous a donné vocation. » Un de ses contemporains Collé l'appréciait ainsi : « Ce style précieux tient beaucoup à la finesse de ses idées et aux nuances délicates avec lesquelles il peignait le sentiment. »

original et *vrai*. Il a donné à la femme, à la jeune fille, à l'amour, la principale place dans son œuvre. Il a été délicatement profond; il a éclairé, sans nous corrompre, les recoins les plus obscurs du cœur humain, surtout du cœur féminin. Il a fait dans la comédie une révolution presque analogue à celle que Racine avait faite dans la tragédie [1]. C'est cette impression que l'on emporte du livre de M. G. Deschamps. Ceux qui connaissent Marivaux seront presque toujours de son sentiment; ceux qui ne le connaissent pas trouveront dans cet ouvrage, très complet sous une forme piquante et agréable, les raisons pour lesquelles Marivaux doit être placé au premier rang de nos auteurs dramatiques, malgré son *marivaudage*. « Lorsqu'un homme, dit à ce sujet M. G. Deschamps (p. 11), a inventé quelque chose d'assez neuf ou d'assez original pour que la création d'un mot nouveau en devienne nécessaire, lorsqu'il possède une marque particulière, un signe de maîtrise auquel nul connaisseur ne peut se tromper, on doit l'admettre au rang des grands écrivains. » Ce serait, du reste, tout à fait impossible de vouloir séparer chez Marivaux le style des idées ou des sentiments. « L'habitude de raisonner sur les inclinations qui nous font pencher d'un côté ou de l'autre, l'esprit de finesse employé à découvrir les plus secrets mouvements de notre sensibilité, par conséquent l'usage conscient d'un style ajusté à la ténuité de ces enquêtes, style qui n'est pas exempt de recherche, mais qui abonde en trouvailles décisives, — voilà précisément le marivaudage. Ce n'est donc point, comme on l'a cru, le dictionnaire de la fade galanterie, c'est le formulaire des scrupules du cœur. C'est la recherche romanesque des solutions raisonnables et l'art d'éviter adroitement les engagements téméraires. C'est le bréviaire de tous les artifices par où les gens qui ont beaucoup d'esprit peuvent aboutir à la simplicité » (p. 188). On ne saurait mieux dire et je n'ai rien à ajouter à cette ingénieuse défense du *marivaudage*.

Pierre Robert.

Augustin Filon. **De Dumas à Rostand**. Paris. Colin. 1898, in-8, 300 pp.

Comme M. Filon venait de faire paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* une suite d'études sur l'état du théâtre contemporain en Angleterre, le directeur de la *Fortnightly Review* lui demanda d'écrire pour le public anglais une série d'articles analogues sur le théâtre contemporain en France. M. F. accepta la proposition et fit ainsi ce livre. Absent

---

1. Ce rapprochement a été fait plusieurs fois. « Quant à la peinture du cœur, c'est Racine en miniature » (Vinet).— « Sa comédie c'est la tragédie de Racine transportée de l'ordre de choses où les événements se dénouent par la trahison et la mort dans l'ordre de choses où les complications se dénouent par le mariage » (Brunetière).

de France depuis longtemps il était à même d'observer notre mouvement dramatique avec une liberté d'esprit que n'ont pas toujours ceux qui le voient de trop près s'accomplir, aussi son exposé abonde-t-il en remarques justes et originales auxquelles nos *soiristes*, dans la hâte de la rédaction quotidienne, n'avaient pas eu le temps de penser. Mais tout en recommandant ce livre comme un excellent résumé, je voudrais bien ne pas le juger plus amplement. Il est toujours téméraire d'énoncer une opinion sur des faits de la veille, et quand, par exemple, M. Filon nous donne son verdict sur tel auteur qui n'a encore écrit que deux ou trois pièces ou tel mouvement qui ne fait que commencer, j'aurais trop peur de me tromper en déclarant que je ne partage pas sa manière de voir ou que je l'accepte pour définitive. Un pareil ouvrage est plutôt un document qui servira comme une déposition de témoin aux futurs auteurs d'histoires littéraires, qu'un livre d'histoire littéraire.

Raoul Rosières.

Publications of the American Academy of political and social science. Philadelphie, 1895-1898, in-8[1].

I. Fr. Fetter. **The exploitation of theories of value in the discussion of the Standard of deferred payments.** 15 p.

II. T. N. Carver. **The ethical basis of distribution and its application to taxation,** 20 p.

III. J. A. Smith. **The multiple money standard,** 60 p.

IV. C. Strœver. **Utility and cost as determinants of value,** 24 p.

V. S. M. Lindsay. **The Study and teaching of Sociology.** 48 p.

VI. Lindsay. **The unit of investigation or of consideration in sociology,** 18 p.

VII. Fr. H. Wines. **Sociology and Philanthropy.** 9 p.

VIII. S. Sherwood. **The philosophical basis of economics.** 33 p.

IX. S. N. Patten. **The relation of sociology to psychology.** 28 p.

X. S. N. Patten. **Overnutrition and its social consequences.** 21 p.

XI. W. G. L. Taylor. **Values, positive and relative.** 37 p.

XII. W. A. Scott. **The quantity theory,** 19 p.

XIII. Hélène Bates. **Australian experiments in industry.** 21 p.

XIV. W. E. Weyl. **Causes affecting railway rates and fares,** 28 p.

I. — Résumé très intéressant de la controverse sur l'étalon monétaire applicable au remboursement de dettes payables à longue échéance. Cette question est d'une importance pratique capitale aux États-Unis où l'agitation en faveur de l'étalon d'argent est motivée en partie par l'iniquité des charges imposées aux emprunteurs par la plus-value du numéraire or. Elle a soulevé une polémique dont j'ai déjà rendu compte. M. Fetter discute les divers principes proposés pour déterminer l'étalon équitable et s'abstient de conclure.

---

1. Le grand nombre de monographies publiées par l'Académie de Philadelphie m'oblige à les réunir par groupes et à n'en donner qu'un compte rendu sommaire, trop sommaire eu égard à leur valeur. Le présent article ne contient que les monographies théoriques.

II. — Étude très concentrée et très intelligente du rôle — trop négligé par les économistes — de la distribution des richesses, et des conséquences à en tirer pour l'assiette de l'impôt. L'auteur montre admirablement que ces questions ne peuvent être résolues sans faire intervenir des considérations d'éthique et de justice. Il cherche un principe de distribution fondé sur *le service* pris au sens le plus large ; il est amené ainsi à déterminer le rôle utile du capital; il le trouve non dans le sacrifice, mais dans le service rendu par la création d'instruments de travail. Pour l'impôt il admet en principe l'égalité de sacrifice, ce qui le fait aboutir à l'impôt progressif sur le revenu.

III. — C'est un véritable traité, à la fois théorique et pratique, sur les effets produits par le régime monétaire actuel où le seul étalon admis par les peuples civilisés consiste en un ou deux métaux précieux ; le résultat est de rendre très grandes et très rapides les fluctuations des prix et, par conséquent, d'aggraver les crises. L'auteur se place ainsi en dehors de la controverse courante entre monométallisme et bimétallisme, il montre que les deux systèmes pèchent par une extrême instabilité et propose un étalon combiné, consistant en plusieurs sortes d'objets choisis parmi ceux qui forment la plus grande part de la richesse matérielle, céréales, coton, or, argent. Il expose en détail le règlement des valeurs proportionnelles qui seraient attribuées à chaque denrée et le mécanisme qui permettrait d'en fixer chaque jour la valeur. Le numéraire serait remplacé par un papier d'État dont la valeur varierait avec la valeur combinée des denrées. — On regrette que ce système n'ait aucune chance d'être adopté, tant il paraît raisonnable, simple, clair et conforme à l'intérêt du monde. En attendant, je recommanderais volontiers aux économistes la lecture du dernier chapitre qui contient une remarquable analyse du phénomène de l'instabilité des prix.

IV. — C'est une discussion de la théorie de l'utilité-limite exposée par Bœhm-Bawerk. La critique semble tout à fait concluante. Ni l'utilité ni le coût ne sont des facteurs élémentaires, il n'y a en matière économique aucun phénomène élémentaire, on n'opère qu'avec des conceptions complexes, auxquelles ne peut pas s'appliquer la méthode de l'école autrichienne.

V. — Rapport sur la réunion annuelle de l'Académie de sciences politiques en avril 1898. La question discutée dans la réunion était : *Étude et enseignement de la sociologie*. La discussion est ouverte par un discours de M. Giddings sur la définition et l'utilité de la sociologie, science générale de la vie en association, et sur les causes des changements des sociétés. La discussion engagée par M. L. S. Rowe [1] sur des objec-

1. M. Rowe est mal informé sur l'état de la France, il dit que « bien qu'homogène elle n'a en aucun sens réalisé la liberté politique ». La France n'est pas homogène, elle est hétérogène, formée de populations très profondément différentes sous un

tions de détail est transportée par M. Degarmo sur le terrain de l'éducation et est entraînée ensuite sur les réunions religieuses, sur les hommes de génie, sur le mécanisme de la résolution.

Une autre séance est employée à discuter les rapports entre la sociologie et la philanthrophie. Les membres qui prennent la parole, Miss Richmond, M. Walker, montrent les services mutuels que peuvent se rendre les philanthrophes en étudiant de près les faits, les sociologues en donnant une direction méthodique aux « ouvriers en philanthropie ». M. Maclean fait de très intéressantes remarques tirées de son expérience sur l'ignorance où beaucoup de directeurs d'œuvres charitables sont du but de leur œuvre. On discute sur les moyens de faire l'éducation scientifique des philanthropes en organisant un enseignement dans les Universités. — Les séances suivantes sont occupées à lire et à discuter des monographies publiées par les *Annales*. Le Congrès se termine par la lecture et la discussion de trois rapports pratiques sur l'enseignement des sciences sociales (Stewart dans les écoles supérieures, — E. J. James dans l'école de commerce, — G. W. Wilson dans les collèges universitaires). Je les signale aux gens qui désireraient se mettre au courant de l'état de l'enseignement aux États-Unis.

VI. — Cette dissertation lue au Congrès est un effort remarquable pour tirer la sociologie de la confusion où l'a jetée l'abus des métaphores organiques en définissant avec précision l'objet élémentaire des recherches. L'auteur propose de prendre pour élément « l'impératif social », c'est à-dire la conception de l'acte regardé comme obligatoire.

VII. — C'est la question qui a occupé le Congrès de l'Académie. L'auteur fait ressortir les avantages que la philanthropie pratique peut tirer de l'étude scientifique des besoins de la société et inversement ceux que la science peut tirer de l'expérience des philanthropes.

VIII. — C'est un petit traité sur la nature des causes en matière sociale et l'importance prépondérante des conditions économiques. L'auteur rejette les théories organistes, il ramène tous les phénomènes sociaux à des phénomènes psychologiques individuels. Les institutions sociales sont créées par le choix des individus qui lui-même est dirigé par l'utilité ; l'économie politique, science de l'utilité, est donc la maîtresse science sociale, « la maîtresse science de l'esprit comme utilisant », à côté de la « psychologie, maîtresse science de l'esprit comme connaissant » ; la sociologie n'en est qu'une branche. — Je regrette de n'avoir pas la place de discuter cet essai qui se distingue par la rigueur de la logique et la hardiesse des affirmations.

IX. — Ce travail paru à la fin de 1896 [1] est une tentative d'un des

---

léger vernis d'habitudes extérieures communes; et elle jouit d'une très grande liberté politique, liberté de la presse, liberté électorale, liberté municipale ; peut-être M. R. ne prend-il ses informations que dans les écrits des conservateurs français.

1. Il est discuté dans *L'année sociologique*, t. I, p. 146.

plus notables sociologues d'Amérique pour résumer l'évolution qui a conduit l'humanité d'un régime où l'individu, préoccupé d'éviter la douleur s'enferme dans son moi, jusqu'au régime actuel fondé sur « l'économie du plaisir » et la solidarité sociale produite par l'élargissement du moi (*self*). Ce résumé, écrit dans la manière abstraite et parfois un peu obscure de l'auteur, est rempli de traits de détail originaux et intéressants. En opposition à la théorie de M. Giddings la conclusion est que la sociologie a un objet propre distinct de la psychologie, le « social self », qui est un complexe d'idées unies à des réactions motrices.

X. — Le même auteur examine comment la théorie classique de l'évolution s'applique au cas de nutrition surabondante. Son explication, fondée sur des considérations de philosophie physiologique accompagnées d'un diagramme, aboutit à une critique de l'économie politique utilitaire qui réduit tout plaisir à une consommation et ignore les plaisirs dérivés de l'activité et à une discussion de la théorie récente de B. Kidd qui attribue tout progrès humain à la concurrence et à la souffrance. M. P. rectifie les idées courantes sur la théorie de la concurrence vitale et de la survie des plus aptes, en faisant entrer en compte la dégénérescence des individus surnourris. Cette étude mérite d'être recommandée aux philosophes sociologues.

XI. — Un disciple de M. Patten essaie par une analyse nouvelle du phénomène de la valeur, de résoudre la question si souvent discutée aux États-Unis de l'étalon à appliquer aux « paiements différés ». L'analyse part de la distinction entre la valeur d'échange (étudiée par les économistes) et la valeur de progrès, celle qui varie suivant l'état général des affaires : l'une individuelle, l'autre sociale. Pour figurer le phénomène l'auteur a recours non à de simples équations, mais à des figures géométriques, où la surface représente l'aire sociale. Je ne puis qu'attirer l'attention sur cette méthode, il faudrait de trop longs détails pour la faire comprendre. La démonstration, bien qu'elle n'ait pas la clarté habituelle des travaux américains, aide à éclaircir un des points faibles de la théorie courante de la valeur.

XII. — Étude historique et critique sur la théorie de la quantité, c'est-à-dire l'explication des prix par la quantité de l'argent en cours. L'auteur, par une exposition claire et serrée, montre le défaut de la théorie et explique le phénomène du papier-monnaie non remboursable qui repose non sur la quantité du papier émis, mais sur le crédit du gouvernement et l'esprit public.

XIII. — L'histoire économique des colonies anglaises d'Australie est ici sommairement résumée pour montrer comment, sous le régime de l'autonomie politique, les gouvernements coloniaux ont contribué à mettre en valeur le pays par les routes, les chemins de fer, les lignes de télégraphes, les postes et téléphones, les caisses d'épargne, l'irrigation, la destruction des lapins, la distribution de lots de terres, les primes aux

prospecteurs, les encouragements à l'industrie laitière, à l'industrie du sucre. C'est un plaidoyer tacite en faveur de l'action de l'État.

XIV. — L'auteur veut expliquer la différence d'évolution entre les tarifs de transport par chemin de fer des marchandises et les tarifs des transports de voyageurs Pourquoi la baisse de prix a-t-elle été si démesurément plus rapide pour les marchandises que pour les voyageurs ? (En Prusse, de 1844 à 1879, baisse de 79 0/0 contre 19 0/0.) C'est que l'accroissement des quantités transportées a été beaucoup plus rapide aussi pour les marchandises (en Prusse, même période, 268 fois plus au lieu de 29 fois). C'est que le transport des voyageurs est en fait un monopole, tandis que le transport des marchandises doit lutter contre la concurrence des voies d'eau et contre celle des voies ferrées des autres pays d'où peuvent venir les mêmes marchandises. En outre, le maximum de profit qu'on peut obtenir sans augmenter les frais du transport est atteint plus vite pour les voyageurs ; l'abaissement de tarif est obtenu plus facilement par les gros industriels pour leurs produits que par les voyageurs isolés et obligés de voyager à un jour donné. L'étude se termine par une comparaison entre les tarifs de voyageurs aux États-Unis et en Europe (les tarifs américains sont plus élevés) et une discussion sur l'évolution probable des prix.

Ch. Seignobos.

BULLETIN

— M. le Dr Loschi, professeur à Florence, a publié récemment sous ce titre : *Kesia, paese, abitanti, parlate* (Udine 1898), une notice sur les Kesiens ou Slaves du Frioul, dont le parler avait déjà appelé l'attention de divers philologues slaves, notamment de Sreznevsky et de M. Beaudouin de Courtenay. M. Loschi résume les travaux de Beaudouin de Courtenay et donne en appendice un certain nombre de récits populaires traduits en italien. — L. L.

— Lors de la visite de l'empereur de Russie à la Sainte Chapelle, le ministre de l'Instruction publique fit apporter de Reims le célèbre évangéliaire slave de cette ville connu sous le nom de *Texte du Sacre*. Cette circonstance a rappelé l'attention sur l'Évangéliaire. L'édition facsimile faite par Sylvestre en 1843 ne répond plus aux besoins de la science. L'Académie de Reims a résolu de donner une édition en héliogravure qui sera exécutée par la maison Dujardin, et précédée d'un mémoire de M. L. Leger. Il ne sera tiré qu'un nombre limité d'exemplaires. Les demandes de souscription doivent être adressées à M. Dujardin, 28, rue Vavin, ou à M. Michaud, éditeur de l'Académie, Reims, rue du Cadran-Saint-Pierre, 19.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

““

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 10 avril — 1899

Kautzsch, Les apocryphes de l'Ancien Testament, 3-6. — Von der Goltz, Un manuscrit des Actes et Épîtres. — Balsamo, Le Bouclier d'Hésiode. — F. Mueller, Notes de Herbst sur Thucydide, V et VI. — Dietrich, Les témoignages sur la vie d'Hérodote. — Schweizer, Grammaire des inscriptions de Pergame. — Velleius, p. Ellis. — Juvenal, p. Duff. — Fulgence, p. Helm. — M. Bateson, Catalogue de la bibliothèque du monastère de Syon. — Sternfeld, La croisade de Tunis et Charles d'Anjou. — C. Bloch, Le commerce des grains dans la généralité d'Orléans — Boyé, Stanislas Lesczynki et le troisième traité de Vienne. — Bismarck, Pensées et souvenirs. — Altenburg, L'ancienne prose latine. — Nottola, De la stylistique latine. — S. Berger, L'illustration du psautier. — Pirenne, La hanse flamande de Londres. — Jovy, Deux poésies en l'honneur de Bossuet. — Rebière, Les généraux Vachot. — Besson, Freiligrath. — Hoff, La crise allemande de 1866.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments übersetzt und herausgegeben von E. Kautzsch. Dritte bis sechste Lieferung. Freiburg, i. B., Mohr, 1898, in-4, p. 65-192.

Eine textkritische Arbeit des zehnten bezw. sechsten Jahrhunderts herausgegeben von E. F. von der Goltz. Leipzig, Hinrichs, 1899, in-8, 115 pages.

La publication de M. Kautzsch suit son cours (voir *Revue* du 16 janvier). La présente livraison contient la traduction du premier livre des Machabées (derniers chapitres), du second et du troisième livre, de Tobie, de Judith, de la prière de Manassé, des parties deutérocanoniques de Daniel. Ces derniers morceaux ont été pourvus d'une double traduction, l'une d'après les Septante, l'autre d'après Théodotien. On trouve dans l'introduction au second livre des Machabées une opinion que l'on voudrait voir mieux établie, à savoir que le personnage et le livre de Jason de Cyrène seraient une fiction littéraire, et le second livre des Machabées une composition originale, écrite par un pharisien pour réfuter indirectement le premier livre. La traduction de Tobie et celle de Judith sont faites d'après le manuscrit Alexandrin. Dans l'introduction à Tobie on n'a pas mentionné le rapport de ce livre avec certains contes orientaux, rapport déjà signalé par Renan et qui vient d'être mis en pleine lumière par E. Cosquin (*Le livre de Tobie et l'histoire du sage Ahikar*, dans la *Revue biblique*, janv. 1899).

M. von der Goltz a découvert et collationné, au monastère de Saint-

Athanase sur le mont Athos, un manuscrit très important des Actes et des Épîtres. Le manuscrit a contenu aussi l'Apocalypse, mais il a été mutilé à la fin. Il est du x^e ou du xi^e siècle, plutôt du x^e, et semble appartenir au groupe de manuscrits qui furent copiés par les ordres d'Aréthas de Césarée en Cappadoce. Il y est dit expressément que le texte des Épîtres de Paul a été pris d'un très ancien manuscrit qui représentait lui-même le texte des commentaires et homélies d'Origène. Pour l'Épître aux Romains, le copiste du x^e siècle, ayant à sa disposition le commentaire d'Origène, y a puisé directement. Le premier copiste était un moine nommé Éphrem, que M. von der Goltz suppose avoir vécu vers le vi^e siècle. Les deux copistes voulaient avoir le texte d'Origène ; ils poursuivaient un but critique et n'ont eu aucun souci de se conformer au texte ecclésiastique de leur temps ; ils ont recueilli, en marge de leur texte, des notes extraites des œuvres d'Origène. Il est certain que le texte des Actes et des Épîtres catholiques a été copié sur le même manuscrit ancien ; on y retrouve les signes diacritiques d'Origène ; mais les notes marginales se réfèrent aussi à Irénée, Clément, Eusèbe. Une note du premier copiste sur *Jac.* ii, 13, atteste qu'il a eu sous les yeux « un manuscrit copié de la main du bienheureux Eusèbe ». Le manuscrit du moine Éphrem a été rédigé dans les mêmes conditions que le *Codex Marchalianus* des Prophètes. Son texte se rapproche beaucoup plus des anciens manuscrits que ne font la plupart des cursifs ; mais il a aussi des affinités remarquables avec les témoins occidentaux, sans néanmoins correspondre, pour les Actes, à aucune des recensions publiées par M. Blass. Les scolies du manuscrit sont du plus haut intérêt. Ainsi, à côté du mot σκληροτράχηλοι, dans *Act.* vii, 51, on lit une longue glose, un morceau absolument inédit du discours d'Étienne, qui se trouvait « dans quelques anciens manuscrits ». Le morceau est, en effet, d'une belle couleur antique. Toutefois, M. v. d. G. va un peu loin en le supposant aussi ancien que la finale du texte ordinaire. C'est bien une glose du v. 51, mais qui ne doit pas être beaucoup plus récente que la rédaction même du discours. En marge de *Rom.* i, 7, on lit que les mots ἐν Ῥώμῃ n'étaient pas dans le texte ni dans le commentaire d'Origène. Ils sont maintenant dans la version latine de ce commentaire ; mais le témoignage du scoliaste n'en est pas moins à retenir. Le texte d'Origène n'avait pas plus la mention de Rome dans la suscription de l'Épître aux Romains, que celle d'Éphèse dans la suscription de l'Épître aux Éphésiens. Le fait ne laisse pas d'être significatif, et l'on peut douter que M. v. d. G. l'ait bien expliqué en disant que l'on a omis le nom de Rome dans certains manuscrits lorsque l'Épître commença à être lue en dehors de l'église romaine. On a déjà supposé que l'Épître aux Romains, comme l'Épître aux Éphésiens, avait été destinée d'abord à plusieurs communautés : là pourrait être la clef de cette omission singulière. Les notes du manuscrit fournissent aussi des renseignements nouveaux sur certaines œuvres d'Origène. M. von der Goltz a fait une

bonne trouvaille, et il faut lui savoir gré d'en avoir donné communication aux exégètes le plus tôt qu'il lui a été possible.

Alfred Loisy.

A. Balsamo. **Sulla composizione del carme Hesiodeo** Ἀσπὶς Ἡρακλέους. Prima parte. Bologne, Zanichelli, 1898 ; 39 p.

Une des questions les plus controversées, dans la littérature grecque, est celle de la composition du *Bouclier d'Héraklès*, soi-disant d'Hésiode ; ce qui est certain, c'est que cet ouvrage, quel qu'en soit l'auteur, est passablement désordonné ; des solutions de continuité se rencontrent çà et là ; des pensées semblent interverties ; la suite des idées manque parfois de logique ; on relève des répétitions inutiles ; bref, le texte suscite de nombreuses difficultés. M. Balsamo, professeur au lycée de Sienne, n'a pas craint de les aborder à son tour ; il recherche comment a été composé le poème tel que nous le possédons, et cela en disséquant le texte, en l'analysant par le détail, et en proposant une hypothèse générale sur son origine. Cette hypothèse, à laquelle il est fait plusieurs fois allusion, est que le *Bouclier* a été composé de pièces et de morceaux par un interpolateur qui aurait ainsi développé la rencontre d'Héraklès et de Cycnos. Mais je n'en puis contrôler ici l'exactitude ; je n'ai entre les mains que la première partie de l'ouvrage de M. B., qui va seulement jusqu'au vers 122, et dont les dernières pages sont consacrées à la réfutation d'une opinion de Deiters relative aux vers 122 sv. et 318 sv. Cette première partie est elle-même divisée en deux paragraphes ; le premier discute les vers 1-56, qui, selon toute vraisemblance, étaient étrangers au poème primitif, et y ont été ajoutés par le rédacteur supposé de M. B., parce qu'ils renferment des détails sur la généalogie du héros principal ; ils auraient été substitués aux vers qui précédaient le vers 57. Dans ce même morceau M. B. considère comme interpolés les vers 11-13 et 21-26, avec la fin du vers 20 et le commencement du vers 27. Les vers 57-121 (second chapitre) seraient la réunion de deux versions différentes du même mythe, dont l'une exposait le combat d'Héraklès contre Cycnos seul, l'autre contre Arès seul ; mais ici, malgré les objections possibles, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir recours à cette hypothèse ; le désordre est plutôt dû à une composition défectueuse et me semble plus apparent que réel ; il est préférable peut-être de se borner à constater l'imperfection actuelle que de supposer un mieux primitif. L'argumentation de M. B. est jusqu'ici claire et bien appuyée ; mais l'idée d'ensemble n'est pas encore dégagée complètement, et la suite nous donnera sans doute, sur la forme première et le contenu original de l'Ἀσπίς, la conclusion générale que M. Balsamo nous promet, en nous apportant une solution acceptable de cette grave aporie.

My.

Müller (Franz). **Zu Thukydides, Erklærungen und Wiederherstellungen aus dem Nachlass von Ludwig Herbst.** II Theil : lib. v-vi (*Beilage zum Programm des kœnigl. Gymnasiums zu Quedlinburg. Ostern 1899*), Leipzig, Teubner, 1899, S, 32 in-8.

J'ai signalé ici même (*Revue Critique*, 8-15 août 1898) la 1re partie de cet intéressant travail. La 2e partie, qui vient de paraître, ne comprend encore que les notes relatives des livres V et VI de Thucydide. Sans doute M. Fr. Müller aurait pu achever cette publication en un seul fascicule ; mais il a préféré, avec raison, selon moi, offrir les notes de Herbst avec le commentaire qu'elles comportent, c'est-à-dire avec l'indication des corrections ou interprétations nouvelles proposées depuis la mort de l'auteur. Ainsi ce recueil comprend un examen abrégé de tous les efforts de la critique la plus récente sur les passages déjà étudiés par Herbst, et le voisinage de tant de conjectures diverses est de nature à faire mieux apprécier le mérite d'une méthode sagement conservatrice.

Am. Hauvette.

Dietrich (R.). **Testimonia de Herodoti vita praeter itinera**, *diss. inaug.* Leipzig, 1899, 44 p.

La critique des témoignages anciens relatifs à la biographie d'un auteur est un des sujets qui se prêtent le mieux, ce semble, au genre particulier d'érudition qu'exige une *dissertatio inauguralis*. L'important n'est point, pour le candidat, d'aboutir à des résultats positifs : un examen attentif des textes, puis quelques conjectures personnelles, jointes à une discussion sévère de toutes les hypothèses antérieures, voilà ce qu'on attend de lui. M. R. Dietrich s'est acquitté de cette tâche avec conscience. Reprenant une à une toutes les notices, tant de fois étudiées déjà, d'Aulu-Gelle, de Suidas, d'Eusèbe, de Plutarque, il discute, après tant d'autres, ces problèmes insolubles : la naissance et la vie d'Hérodote, ses lectures en Grèce, ses rapports avec Sophocle, son séjour à Athènes, son départ pour Thurii, sa mort. Pour chacune de ces données, M. R. Dietrich se montre à la fois fort sceptique sur la valeur historique des témoignages et assez accommodant sur la probabilité des faits eux-mêmes. En somme, après avoir ébranlé la base de la tradition, il en accepte volontiers les principaux traits. Une telle étude n'est pourtant pas sans intérêt : l'auteur y expose quelques vues ingénieuses, notamment à propos du témoignage d'Aulu-Gelle sur l'ἀκμή d'Hellanicos (p. 6) ; je n'oserais pas lui reprocher non plus d'attribuer à une combinaison artificielle la date indiquée par le même auteur pour la naissance et l'ἀκμή d'Hérodote : le joli article de M. Th. Gomperz sur *Hérodote et Sophocle*, paru récemment dans les *Mélanges Weil* (p. 141-146), l'aurait-il convaincu du contraire ? Il est permis d'en douter.

Am. Hauvette.

E. Schweizer. **Grammatik der Pergamenischen Inschriften**, Beitræge zur Laut- und Flexionslehre der gemeingriechischen Sprache (von der philosophischen Fakultæt I Sektion der Universitæt Zürich gekrœnte Preisschrift). Berlin, Weidmann, 1898; VIII-212 p.

Les inscriptions de Pergame, par leur origine, par l'ensemble de leur chronologie, par leur nombre, devaient être une source précieuse de renseignements sur la langue grecque ; on pouvait s'attendre à trouver, dans leur étude approfondie, les caractères successifs de la langue en usage sur les bords du Cayque, depuis environ 300 ans avant notre ère jusqu'à 200 ap. J.-C., à en reconnaître les modifications pendant une période de cinq siècles, et à suivre ainsi le développement de la κοινή, de la langue vulgaire, dans cette série ininterrompue de témoignages fournis par un même domaine géographique. L'histoire même du pays donnait à penser que la langue de ses inscriptions devait être le grec commun, mélangé de quelques restes des anciens dialectes, spécialement de l'éolien ; mais, d'autre part, pour obtenir la précision nécessaire en de telles études, il fallait ne pas perdre de vue que si la langue de ces inscriptions pouvait et devait être différente suivant les dates, elle pouvait également présenter des variétés suivant la nature même des documents qu'elles contiennent; les inscriptions privées sont, sous ce rapport, distinctes des inscriptions officielles, et le style des décrets du peuple n'est pas celui de la chancellerie royale des Attales et des Eumènes; à plus forte raison, puisque la chronologie aussi est différente, distinguera-t-on les documents de l'administration romaine. M. Schweizer, dans son ouvrage justement couronné par l'Université de Zurich, a donc commencé avec raison par classer les inscriptions de Pergame à la fois d'après la nature et le contenu des pièces et d'après l'ordre chronologique dans chaque groupe. Il expose ensuite en quelques pages ce qu'il convient d'entendre par la κοινή, et comment elle s'est formée ; cette langue commune, devenue langue littéraire, n'aurait pas été d'une unité parfaite, et naturellement, la langue de la conversation et des rapports journaliers, la κοινή du peuple, aurait eu elle aussi ses variétés, ses dialectes, bien que M Sch. ne prononce pas le mot Après cette discussion l'auteur entre dans son sujet, c'est-à-dire dans l'étude détaillée de l'une de ces variétés de la κοινή, suivant le plan connu : vocalisme, consonantisme, déclinaison, conjugaison. Je n'entrerai pas dans le détail ; le sous-titre de l'ouvrage est amplement justifié. Les résultats sont exposés à la fin ; ils sont, à la vérité, assez minces surtout pour ce qui touche à la langue populaire ; il fallait s'y attendre, et ce n'est pas à l'époque encore trop ancienne même des plus récentes inscriptions de Pergame qu'on pouvait recueillir beaucoup de témoignages sur le grec vulgaire. Mais ici la quantité n'est pas ce qui compte le plus ; et pour l'évolution générale de la langue, pour l'histoire de ses phases diverses, le peu qu'a réuni M. Schweizer est d'une importante signification. C'est à ce titre surtout que son ouvrage, indépendamment de sa

valeur intrinsèque, présente de l'intérêt ; et il est à souhaiter que d'autres domaines encore peu explorés soient fouillés avec autant d'intelligence et de méthode.

My.

Vellei Paterculi ad M. Vinicium libri duo. Ex Amerbachii præcipue apographo edidit et emendavit R. Ellis litterarum latinarum professor publicus apud Oxonienses Oxonii e typographeo Clarendoniano, 1898, in-12, xxiii-194.

Fort élégant volume qui vaut par le fond tout autant que par la forme : mais ne s'en doute-t-on pas rien qu'à lire le nom de l'auteur ? Avant le texte de courts prolégomènes ; à la suite un commentaire critique d'une cinquantaine de pages.

Le sous-titre indique exactement quelle position prend M. Ellis dans la critique de Velléius. Il nous donne ici un texte fondé avant tout sur la collation qu'avait faite Amerbach du manuscrit perdu de Murbach. Il déclare nettement (p. xvii en haut) que cette collation doit être prise comme base, et qu'il faut lui donner la préférence sur l'édition princeps de Rhenanus et sur les leçons qu'a ajoutées Burer à la suite, en comparant à nouveau le texte de l'édition au manuscrit de Murbach. M. E. appuie cette méthode de preuves qui sont très frappantes. C'est aux données de la collation d'Amerbach que se rapportent toutes les conjectures du nouvel éditeur ; il s'efforce de se conformer à tout prix à la récension qui nous a été transmise. Bien qu'Amerbach paraisse avoir été très injustement jugé par Rhenanus [1], et quoique son travail semble avoir été fait avec beaucoup de conscience, je ne sais cependant s'il mérite toute la confiance que M. E. témoigne à son égard. M. E. est très logique ; mais en critique la logique n'est pas toujours bonne conseillère. Le manuscrit perdu contenait certainement des lapsus de copistes et l'on ne fait aucune injure à l'auteur de la collation en admettant qu'il ait commis de ces erreurs qu'aucun de nous ne sait entièrement éviter. Je crains que M. E. n'ait fait par trop abstraction de ces lapsus et de ces erreurs [2]. M. E.

---

1. Du moins d'après l'opinion commune ; car M. E. croit que les mots employés par Rhenanus (properanter atque infeliciter scriptum) visaient dans sa pensée une collation ou d'autres collations que celle d'Amerbach. — Pour moi je défendrais volontiers Rhenanus contre quelques phrases de M. Ellis ; son travail n'est pas exactement comparable à ceux de Burer et d'Amerbach ; il voulait établir un texte lisible et ne donnait pas une simple collation.

2. Est-il vraisemblable que dans le manuscrit il y ait eu : II, 82, 2, ce mot *loco* que la collation porte deux fois barré, avant et après *pervaderent* ? — Quand (p. xviii au mil.) Amerbach barre *orbis* et écrit ensuite *terrarum orbis* est-il sûr que la place des deux derniers mots ait été douteuse dans le manuscrit, et ne se peut-il tout simplement qu'Amerbach ait d'abord passé le premier (terrarum) ? Tel est bien, à ce qu'il me semble, le sens de beaucoup de ses ratures. — Enfin n'oublions pas que tout le monde reconnait que cette collation a été faite par un débutant de 20 ans.

(Prol. p. XXI au bas) s'appuie pour justifier sa préférence exclusive sur l'orthographe de la collation qu'il oppose à celle de l'édition princeps. Je crains bien que de tels arguments ne soient qu'un appui des plus fragiles. Mais je ne veux pas trop insister là dessus : notons que M. E. a vu la collation de Bâle et qu'il y a vérifié les passages douteux en prenant au besoin l'avis des conservateurs.

Le texte a été étudié avec soin, et méthodiquement ; nous avons ici pour les endroits suspects d'excellentes conjectures [1]. Peut-être trouvera-t-on que M. Ellis s'attache trop à conserver à tout prix la leçon initiale de A [2]. Ne dissimulons pas que, même dans l'édition présente, bien des des passages de l'historien et des plus importants (par ex. I, 16) restent très douteux. Croix et astérisques, tous les signes d'altérations deviennent plus nombreux dans ce nouveau texte à mesure que la lecture avance. Mais il importe avant tout de n'avoir pas d'illusion sur la valeur de ce que le temps nous a laissé.

Émile THOMAS.

Pitt Press Series. **D. Junii Juvenalis** saturæ XIV, with introduction, notes and index by J. D. DUFF, M. A. fellow of Trinity College, Cambridge, Univ. Press. 1898, 471 p., in-12.

C'est ici une édition classique ; dès le titre intérieur on nous avertit de la suppression d'abord de deux satires entières (II et IX), et aussi de celle de quelques paragraphes dans la satire VI et de quelques vers en d'autres satires. Notons cependant que les numéros traditionnels des vers et des satires sont ici conservés. Première phrase de la préface : « peut-être y a-t-il une raison suffisante pour ajouter une édition nouvelle aux nombreuses éditions anglaises de Juvénal dans ce fait que la 6e satire, la plus brillante pour le détail et presque la plus longue des poèmes de Juvénal, a été omise par tous les éditeurs récents. L'édition présente en comprend 530 vers ». Ce raisonnement n'est-il pas assez piquant dans un livre qui lui-même est fortement expurgé ? Sur ce domaine, il est bien sûr que les mutilations ne seront jamais ce que le voisin aurait voulu.

Les notes sont d'une rédaction bien plus sobre que celles de Mayor ; elles sont plus nettes et visent mieux ce qu'il faut éclaircir. J'ai relevé maintes remarques qui sont d'un latiniste curieux et expérimenté. Les

---

1. Par ex. II, 75, 10 : arma *ac manus* ; I fin : *in imitamina*.

2. D'où ces conjectures II, 77, 19, absurdo joco ; 79, 24 : pæne plene, ou pæne pæne ; le texte donné I, 9, 3, l. 7, sans l'addition de Heinsius : *Enni*, et avec *fauentis* me paraît inintelligible ; II, 80, 21, *tela* quoiqu'omis par A, me paraît nécessaire. — A cause du pléonasme je ne crois pas qu'un latin eût jamais écrit : II, 76, 4 : ex *equite equestris ordinis* consul. Je trouve tout à fait invraisemblable, II, 89, 1 : *quo* quo.

sommaires qui les entourent me paraissent aussi commodes et soignés. Naturellement c'est Friedlænder qui est surtout mis à contribution dans l'introduction et dans les notes. Pour le texte la troisième édition de Bücheler sert de base, sauf dans des passages quelques dernières satires. Notons encore que M. Duff a collationné trois manuscrits inconnus de ses prédécesseurs, l'un du British Museum (IXe siècle); les deux autres de la bibliothèque de Trinity College à Cambridge (IXe et Xe siècles). M. D. reconnaît lui-même que ces manuscrits sont en général des instruments médiocres, très inférieurs à P., et qu'ils n'ont pas pour nous grande utilité; cependant il voudrait faire exception pour le dernier d'entre eux dont il exagère suivant moi la valeur. M. D. propose passim des conjectures souvent ingénieuses; mais il a eu la sagesse de n'en introduire aucune dans le texte : il les glisse modestement dans les notes. On en trouvera la liste assez courte dans l'Index au mot *Emendations*.

Il est clair que M. Duff n'a pas eu la prétention de faire ici une œuvre proprement originale. Mais sans contenir tout ce qu'on voudrait [1], son livre est très soigné, d'une érudition de bon aloi ; il fait honneur à la collection où il vient prendre place et rendra sûrement des services aux étudiants et aux lettrés d'outre-Manche.

Émile THOMAS.

Fabii Planciadis Fulgentii V. C. Opera; accedunt Fabii Claudii Gordian Fulgentii u. c. de aetatibus mundi et hominis et S. Fulgentii Episcopi super Thebaiden. Recensuit Rudolfus HELM. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCVIII. XVI-215 pp. in-18. Prix : 4 Mk.

Ce volume contient d'abord les œuvres bien connues de Fulgence : *Mitologiarum libri tres, Expositio Virgilianae continentiae secundum philosophos moralis, Expositio sermonum antiquorum ad grammaticum Calcidium*. Pour ces écrits, on se trouve à peu près dans la même situation que pour le grammairien Virgile, ce pendant gaulois de l'africain Fulgence. Une classe de manuscrits a conservé le texte dans l'intégrité de son incorrection et de sa bizarrerie ; l'autre est une recension dans laquelle on a essayé de ramener l'auteur à un type plus ordinaire et à l'usage correct. Parmi les manuscrits de la première classe qui ont les trois opuscules se trouve le Palat. 1578 (IXe siècle) et le Reginensis 1462 (XIe siècle). C'est à cette classe que se rattache pour les *Sermones antiqui* le manuscrit de Paris 7581 du Xe siècle. A la seconde classe appartiennent le Reginensis 1567 (XIIe siècle), le Gudianus 331 (XIe siècle), le Leidenni Vos. 96 (XIe siècle) ; aucun de ces manuscrits ne présente les

---

1. *Spernatur* (IV, 4) n'était-il pas un mot de forme assez rare pour mériter d'être expliqué en note ?

Sermones antiqui. Pour ceux-ci, la seconde classe est représentée par un manuscrit de Berlin 73 (x^e^ siècle), un manuscrit de Verceil 16 (148) (ix^e^-x^e^ siècle) et deux manuscrits de Paris, 242 et 3088, du x^e^ siècle. En résumé, M. Helm a consulté 15 manuscrits du premier ouvrage; plus de 11 du second, plus de 9 du troisième. Son édition a donc une base critique assez large [1]. Elle permet d'étudier facilement ces échantillons de l'enseignement des écoles à la fin de l'antiquité. Pour faciliter les recherches, M. H. a mis en marge la pagination des anciennes éditions de Munk et de Staveren.

Un des résultats des travaux de M. H. a été de mettre hors de doute l'identité du mythographe et de l'historien, si l'on peut donner ce nom à l'auteur de l'abrégé d'histoire universelle publié par Hommey au xvii^e^ siècle [2], le *De aetatibus mundi et hominis*. Parmi les preuves données, quelques-unes sont sujettes à caution. L'allégation d'illustres inconnus paraît être une des pratiques les plus ordinaires de ces rhéteurs de la décadence. Fulgence en a usé, Virgile en a abusé. J'en dirais autant des étymologies saugrenues. Mais d'autres traits sont plus décisifs, surtout si l'on songe qu'ils se trouvent réunis de part et d'autre : le christianisme poussé jusqu'au piétisme, la multiplicité des références à la Bible, l'incapacité à suivre un plan, la négligence et la légèreté avec lesquelles l'auteur se désintéresse vite de son œuvre et abrège chacun de ses livres à mesure qu'il avance, le désordre de l'exposition, la complaisance dans les détails répugnants, le goût de la symbolique numérale. D'après *Virg. Cont.* p. 92, 2, Fulgence avait en effet écrit *de septenario et de nouenario numero*. La langue du *De aetatibus* a d'ailleurs des rapports frappants avec celle du mythographe.

Et alors on arrive à se demander si l'évêque de Ruspe, qui joua un rôle important dans les controverses ariennes au temps des Vandales, le disciple le plus éminent de saint Augustin, n'est pas le même que le mythographe. Il était fils d'un Claudianus, petit-fils d'un Gordianus. La question de l'auteur du *De aetatibus* serait alors importante; cet ouvrage formerait la transition entre les œuvres du grammairien et celles de l'évêque. La langue est plus claire. Tandis que le style des *Mitologiae*, de la *Continentia*, des *Sermones antiqui*, semble être de l'Apulée exaspéré, dans le *De aetatibus* l'influence du rhéteur de Madaure est tempérée par celle de la Bible et des Pères, de Tertullien surtout. L'auteur prend déjà le ton de la prédication. La longue file des périodes embarrassées et compliquées est interrompue par de petites phrases courtes et symétriques. M. H. n'hésite pas à identifier l'évêque et le mythographe. Son nom complet serait Fabius Claudius Gordianus Fulgentius. Un prochain article du *Rheinisches Museum* sera consacré à cette démonstra-

1. M. H. ne nous dit rien des mss. B. N. lat. 18275 et 16216, du xiii^e^ s., dont le premier contient les trois ouvrages, et le deuxième les *Sermones antiqui*.
2. *Philologus* LVI (1898), 253 sqq.

tion [1]. On aura alors le parallèle de Firmicus Maternus, astrologue puis apologiste. Il ne manque même pas à Fulgence d'avoir cru à l'astrologie, au moins avant sa conversion. « In omnibus artibus, sunt primae artes, sunt secundae... In astrologia prima mathesis, secunda astronomia... Apud astrologos aliut est astrorum ac siderum cursus effectusque cognoscere, aliut significata traducere » (*Mit.* III, 10; pp. 77, 17 sqq.).

Le *De aetatibus*, que personne n'avait publié depuis Hommey, est édité ici complètement avec le livre XIV retrouvé par Reifferscheid. Les manuscrits utilisés par M. H. sont plus nombreux et meilleurs. Hommey s'était servi seulement d'un manuscrit mauvais et mutilé de la Sorbonne.

M. H. avait aussi attribué à Fulgence une dissertation *Super Thebaiden* [2]. Mais depuis, M. Paul von Winterfeld y a trouvé le surnom de Stace *Sursulus* sous la forme médiévale *Surculus* [3]. Des détails de langue faisaient d'ailleurs difficulté et M. H. abandonne son hypothèse. Pour ne pas s'exposer au reproche d'oubli, il a néanmoins réimprimé ces quelques pages à la fin de son volume.

On doit remercier M. H. du soin qu'il a pris en nous donnant cette édition. Elle présente un fondement solide aux recherches ultérieures. La peine et le temps qu'il y a mis lui ont rendu agréable, nous dit-il, ce que Reifferscheid appelait « opus iniucundum Fulgentii edendi ». M. H. n'aura rien à regretter. Cette œuvre est bonne en soi. Il est toujours utile de voir où aboutit un enseignement qui se détache de la vie, ne correspond plus aux idées et aux sentiments du grand nombre et se perd par l'admiration de lui-même. Les citations de Fulgence rendaient d'ailleurs désirable une édition nouvelle, entreprise avec l'exactitude et la plénitude d'informations qu'on ne peut demander aux philologues des siècles précédents. Enfin dans cet enseignement sénile, plus d'une parcelle des vérités anciennes se trouve conservée. Il n'est pas rare d'y rencontrer des confirmations indirectes de faits connus ou soupçonnés; la langue elle-même d'apparence si artificielle, peut nous ménager des trouvailles inattendues. En voici un exemple.

M. Louis Havet a établi, dans une ingénieuse communication faite à la Société de linguistique, que le nom savant de la lettre Y était *wi* [4]. La plus ancienne mention de *wi* se trouverait dans Grégoire de Tours (*H. F.*, 5, 44). Or on lit dans Fulgence : « In arithmeticis enim *quibus* plenitudo formulae est ut etiam in geometricis ». M. H. entend *quibus* = κύβος (*Mitol.*, III, 9; p. 76, 5). Ailleurs *quilisma* est la transcription de κύλισμα (*Ib.*, pp. 74, 17; 75, 2). Il est permis de penser que, par un raffinement de pédant, Fulgence aura introduit dans ces emprunts au

1. Cet article vient de paraître.
2. *Rh. Mus.* LII (1898), 177 sqq.
3. *Philologus* LVII (1898), 509.
4. *Mémoires* VI, 80.

grec non seulement le son, mais le nom de la lettre étrangère, à peu près comme nous épelons un nom propre en donnant une adresse. C'est ce qu'avait conjecturé M. Duvau, à propos de glossaires où se retrouve *quilisma* avec d'autres formes (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 188). Aux exemples cités par MM. Havet et Duvau, à ceux de Fulgence, je dois encore ajouter une inscription de 503 (*Anthol epigr.*, 1363) : « Hic requiescit in pace inl. fem. *Quypriana*... ». Noter l'*inlustris femina*. On voit comment s'est propagée cette docte prononciation. Sortie de l'école, l'école où un Fulgence apprend les secrets du beau langage, elle se répand dans le monde bien élevé comme il arrive, répandue par les snobinettes de l'espèce de Quypriana. Celle-ci est parfaite puisqu'elle prononce *wi* et garde l'*y*. Avec Fulgence et Quypriana on a un témoignage de près d'un siècle antérieur à Grégoire de Tours sur ce nom *wi* de l'Y.

Le volume est suivi de trois tables alphabétiques : des noms d'auteurs cités, des noms propres, des particularités grammaticales. Il n'y a que des éloges à faire de l'attention que M. Helm a donnée à toutes les parties de sa tâche.

Paul LEJAY.

Catalogue of the library of Syon monastery Isleworth, edited by Mary BATESON. Cambridge, at the University press, 1898, xxx-262 pp., in-8. prix : 15 sh.

Le monastère de Syon, à Isleworth (Northumberland) appartenait à la congrégation de sainte Brigitte. Il y avait dans ce monastère deux bibliothèques, l'une pour les religieux et l'autre pour les religieuses. Le catalogue de la bibliothèque des religieux fait aujourd'hui partie des manuscrits de Corpus Christi College, à Cambridge. La rédaction originale n'est probablement pas de beaucoup postérieure à 1504 ; diverses additions ont été faites. Parmi les imprimés mentionnés dans ces additions, aucun n'est postérieure à 1526. D'autre part le monastère a été installé d'abord à Twickenham en 1422, puis à Isleworth en 1431 ; en 1539 il était livré aux commissaires d'Henri VIII. Nous avons donc là le catalogue d'une bibliothèque constituée en pleine Renaissance et à la veille de la Réforme. Il comprend 1421 volumes. Mais ces volumes sont hétérogènes : les Satires d'Horace ont été reliées avec une passion de Thomas de Cantorbéry, une traduction latine d'Homère est réunie au *De laude Crucis* de Hraban Maur. Il y a même des manuscrits et des imprimés sous la même couverture. Le nombre des volumes est donc bien inférieur au nombre des ouvrages. Malgré ce mélange, le catalogue est classé par matières ; des lettres désignent chaque spécialité : A, la grammaire et les classiques ; B, la médecine, l'astrologie, quelques classiques ; C, la philosophie, etc. Dans chaque série, le volume porte un numéro. Le format n'a eu aucune influence sur le classement. Dans le

catalogue, la cote, par la lettre et le numéro est au milieu : « Hec littera simplex Alphabeti rubea et grossa cum suo numero de nigro reddent (*sic*) te certum de libro ue(l) uolumine ubi iacet in Libraria cum pari Figura depicta ad extra. » A droite de la lettre, se trouve le commencement du 2e feuillet du volume : « In ista autem parte littere Alphabeti et Numeri semper inscribitur inchoacio secundi Folii singulorum librorum ad minus cum Sillaba uel dictione illius Folii incipientis ut patet. » Cette note a permis d'identifier un grand nombre de livres imprimés. A gauche de la lettre, est inscrit le nom du donateur ; quand il y a lieu : « Nota generaliter per totum istum Registrum quod ex ista parte Alphabeti semper situatur et inscribitur nomen donatoris siue conferentis illum librum librariae. » Au-dessous de ces multiples indications se trouve décrit le contenu du volume, souvent avec référence aux feuillets.

La composition de cette bibliothèque est intéressante et nous donne une idée de l'état des études dans l'Église à cette date. C'est avant tout une bibliothèque latine. On note si le livre est en une autre langue que le latin ; on ne le fait pas s'il est en latin. Il n'y a que 26 ouvrages anglais et 4 français. Les poètes latins, surtout Virgile, Ovide et Horace, sont bien représentés dans ce catalogue. A côté des historiens latins, figurent cependant Geoffroy Monmonth, Henri de Huntingdon, Robert de Torigny, Gervais de Tilbury, Higden et Gaguin. Les œuvres latines des humanistes italiens sont assez nombreuses ; on relève les noms de Coluccio, Leonardo Bruni, Pogge, Bessarion, Platina, Politien, Pic de la Mirandole, Pétrarque, Boccace. Aucune de leurs œuvres en langue vulgaire n'est mentionnée. A l'exception d'un psautier, du Nouveau Testament d'Erasme et de l'Aldine de 1499 (*corpus* des astronomes grecs et latins), il n'y a pas de livres grecs. Cette lacune est d'autant plus remarquable que les impressions grecques commençaient alors à être plus répandues. Les commentaires sur le livre des Sentences, les Bibles, les concordances, les commentaires bibliques, les ouvrages d'hagiographie, de dévotion et de droit canon forment la très grande majorité des volumes conservés à Syon. Dans cette quantité, il reste encore un certain nombre d'identifications à faire et les bibliophiles étudieront avec curiosité ce document. L'index du catalogue paraît se référer à un autre état de la bibliothèque. Ainsi il mentionne des œuvres de Wycliff notamment : « De sacramento altaris cum aliis, *de quibus cauendum est* ». Elles ne figurent pas au catalogue même. Il n'est pas interdit de conjecturer qu'un certain nombre de livres suspects ont été détruits.

Le sort ultérieur de cette bibliothèque est mal connu. Des imprimés et des manuscrits furent emportés en exil par les religieux qui s'établirent à Lisbonne ; mais ce couvent fut brûlé en 1651. Le reste des livres a dû être dispersé.

On doit remercier Mlle Bateson d'avoir mis en lumière cet intéressant catalogue. Un fac-similé donne la reproduction partielle d'une page du manuscrit.

P. L.

Richard Sternfeld. **Ludwig des Heiligen Kreuzzug nach Tunis** 1270 **und die Politik Karls I von Sizilien**, Berlin, 1896, un vol. in-8, de xxxii + 394 pp. [formant le vol. IV des *Historische Studien*, publiées par E. Ebering].

On connaît le bel ouvrage de M. Sternfeld sur Charles d'Anjou comme comte de Provence (Berlin, 1888, in-8). Il pensait continuer ses recherches sur le frère de Saint-Louis : après avoir étudié le comte, il voulait raconter la carrière royale de son ambitieux et énergique héros. L'apparition d'un livre récent sur Conradin — celui de Hampe — détourna M. St. de son premier projet : au lieu du grand ouvrage qu'il avait projeté, il publie une monographie, une étude sur « la croisade de Louis IX à Tunis et sur la politique de Charles I^{er} de Sicile ».

Tel est le titre du volume. Peut-être aurait-il valu mieux l'intituler : « La politique de Charles I^{er} de Sicile et la croisade de Louis IX. » Car c'est bien un chapitre, un des plus intéressants et des plus difficiles chapitres de l'histoire de la politique de Charles en Sicile. Tout l'intérêt se concentre, non sur la personne du roi de France, ni sur sa dernière vaine entreprise d'idéaliste, mais bien sur Charles d'Anjou lui-même, sur sa situation politique, sur ses grands rêves de conquêtes orientales, sur ses projets byzantins et le savant, multiple et patient échafaudage d'alliances qui devait lui servir à les réaliser. Quelquefois même, le plus souvent, c'est une histoire de Charles de Sicile : son pieux frère apparaît un moment seulement, au second plan, dans une histoire qui n'est pas la sienne.

Je suis bien loin d'en faire un reproche à l'auteur. Il est naturel de raconter ce qu'on sait le mieux et ce qu'on aime le plus. Peu de savants connaissent mieux la vie de Charles d'Anjou que M. St. et on voit bien l'intérêt profond, la sympathie sincère que lui inspire ce personnage, qui impose, sans doute, qu'on peut admirer, mais qu'on n'aimerait que difficilement.

Le livre de M. St. est très bien écrit et se lit avec un intérêt soutenu. Il s'appuie sur la connaissance complète des sources et la critique y est toujours sûre, quelquefois ingénieuse et fine. Mais, en dehors de ces mérites, qui sont très grands et réels, cet ouvrage en a un autre, qui est, je crois, le principal. Il apporte une explication nouvelle du problème — car c'est un problème que celui de cette déviation de croisades, allant chercher les Infidèles où ils étaient les plus tolérants, sur un point de leur empire où leur importance était moindre, où il y avait moins de gloire à recueillir, en combattant pour le Christ. Cette nouvelle explication apportée par l'auteur, qui a vu le problème dans toute son importance, sa complication et son étendue, forme l'unité du livre, sa raison d'être. On le sent malgré quelques longueurs, qui auraient pu être retranchées.

Voici cette explication :

Le moyen âge, même le moyen âge du treizième siècle, croyait facilement à des choses qui nous paraissent impossibles. L'Europe chrétienne

attendit sérieusement la conversion des Tartares et fit des projets de croisade et d'intervention en Orient basées sur cette illusion ridicule. Avant Saint-Louis, on rêva de gagner au Christ ces Infidèles de Tunis, si différents des autres, si politiques et conciliants.

Louis IX accueillit aussi avec faveur une ambassade tunisienne qui offrait au « roi des Francs » ce que tant d'empereurs grecs offrirent à l'Église romaine : une conversion, la conversion du souverain de Tunis même contre la volonté de ses sujets. Plus que cela même : El-Mostanssir demandait le concours des armées chrétiennes — la croisade était depuis longtemps en préparation, — pour sauver de force l'âme de ses sujets. Le saint roi crut à la chose, tout en y trouvant son avantage au point de vue politique et militaire. Qui fait de pareilles propositions se sent empêché quand on vient les lui rappeler. L'ambiguïté de la situation d'El-Mostanssir, ainsi que sa faiblesse même, promettaient aux chrétiens un point d'appui pour la croisade sérieuse, pour la guerre ouverte contre Bibars, le mécréant d'Égypte.

Il en ressort que Charles d'Anjou ne trompa nullement son frère, qu'il ne l'employa pas pour lui gagner des succès politiques en Afrique, ainsi qu'on le croit généralement. Au contraire, malgré la querelle que Charles avait contre l'émir, à cause de ce tribut dû au royaume de Charles, tribut qui fut et qui reste un problème, — il vit avec déplaisir une expédition qui dérangeait ses projets. Le prince qui n'hésitait pas à négocier avec Bibars, le politique personnage qui entendait travailler comme Frédéric II pour les chrétiens de Syrie avec de la cire et du parchemin, ne se résigna jamais à soutenir franchement la croisade. Il avait lui-même bien autre chose à réclamer en Orient : tout l'héritage des empereurs latins de Constantinople. Ce rêve impérial, il le poursuivait au moment où la croisade fut déviée sans qu'il y fût pour rien : il préparait sa flotte d'Orient quand son attention fut réclamée par les affaires d'Afrique.

Son différend avec Tunis — et on ne l'avait pas remarqué jusqu'ici — une poignée de monnaie arabe par an à obtenir, devait tenir bien peu de place dans les combinaisons d'un prince infatigable et d'une conséquence de fer, qui voulait l'héritage d'un empire. Ce qu'il désirait de l'émir, il était assez fort pour l'avoir sans appeler l'Europe à l'appui de ses prétentions. Et l'émir était de son côté assez conciliant, par tradition politique, par son propre caractère, par faiblesse, pour qu'il ne fût pas besoin de le soumettre par le moyen d'une croisade.

Charles intervint donc en Afrique *contre son gré* ; il n'y vint pas pour demander à ses coreligionnaires la guerre contre Tunis, mais bien pour l'empêcher. Et, même s'il avait trouvé son frère vivant, même si le découragement provoqué par la maladie n'avait pas dégoûté les croisés de leur entreprise, il était en état de faire prévaloir ses sentiments. Quand il arriva enfin, sa cause était gagnée avant qu'il eût parlé.

Telle est l'explication de M. Sternfeld ; elle est semblable à celle que

M. Norden[1] donnait à la quatrième croisade, qui dévia aussi et aussi par la force des circonstances, de beaucoup de circonstances. Comme cette autre solution[2], celle que M. Sternfeld donne à la croisade de Saint-Louis me parait très probable, tout en étant très neuve.

Il faut dire en finissant que l'ouvrage gagne en importance par les quarante pièces inédites qui le terminent. En matière de faits, une seule rectification : la « bucca Avidi » (p. 57, note 2) est la « Bocca d'Avido », le golfe d'Abydos, ou les Dardanelles.

N. JORGA.

Camille BLOCH. **Le commerce des grains dans la généralité d'Orléans (1768) d'après la correspondance inédite de l'intendant Cypierre.** Orléans, Herluison, 1898, in-8 de 169 pages et un tableau statistique.

La malchance a voulu que M. Bloch débutât par une erreur qui n'est pas sans gravité. Il est inexact d'affirmer (p. 1) qu' « avec les années 1763 et 1764 l'entière liberté fut accordée en France au commerce extérieur des grains ». L'édit du 27 juillet 1764 dit expressément qu'il « a paru nécessaire de fixer un prix au grain, au delà duquel toute exportation hors du royaume serait interdite, dès que le blé serait monté à ce prix » (Isambert, t. XXII, p. 404; Peuchet, *Dictionnaire de géogr. commerçante*, an VIII, t. IV, p. 154 ; cf. Cons, *Hist. du commerce*, 1896, t. II, p. 10). Au reste, M. B. ne s'occupe que du commerce intérieur du blé, qui fut en effet déclaré libre en 1763-1764 ; il restreint son étude à l'Orléanais, et dans l'Orléanais aux pièces réunies par l'intendant Cypierre, auxquelles il ajoute d'intéressants détails statistiques tirés du « registre de la police des grains » d'Orléans. Son travail est un vrai modèle de monographie locale : une étude précise et substantielle met le lecteur en état d'aborder facilement la correspondance publiée, avec beaucoup de soin, dans la seconde partie du volume. Les faits dont on prend ainsi connaissance sont d'un réel intérêt En 1763, la mine (50 livres) de blé-froment coûtait, en moyenne, à Orléans, 2 livres 18 sous ; elle atteignait 4 livres en 1766 et 6 livres 1 sou en 1768. Le prix le plus élevé fut de 7 livres 15 sous en septembre 1768, ce qui mettait le pain bis (de 6 livres) à 16 sous 4 deniers. Il y eut disette. Les plaintes étaient vives et l'inquiétude générale. L'intendant Cypierre en transmettait en vain les échos au contrôleur général : les réponses qu'il recevait de Paris étaient dilatoires. Pourquoi? La mauvaise récolte de l'année courante ne suffisait pas à expliquer la hausse exceptionnelle du prix du pain, surtout dans une généralité aussi fertile que l'Orléanais; s'il faut en croire Cypierre, le blé manquait à cause des achats opérés au dehors des marchés publics,

---

1. Dont la théorie se forma sous l'influence des idées de M. St., son professeur.
2. Voy. la *Revue* de 1898, pp. 341-342.

par « arrhements », et les marchands convoyaient sur Paris les sacs dont ils s'étaient rendus acquéreurs. Ces « monopoleurs » et « accapareurs » agissaient, disait-on, pour le compte d'une compagnie, qui pouvait bien être la compagnie Malisset, dont le gouvernement avait autorisé la création en 1765 pour assurer l'approvisionnement de Paris. Ce ne fut qu'après une longue résistance que le roi décida « de terminer et de résoudre » la compagnie Malisset (26 septembre) et que le contrôleur général autorisa Cypierre à remettre en vigueur les anciens règlements locaux sur la police des marchés (24 septembre 1768). On touche ici à la question fameuse et non encore complètement élucidée du « pacte de famine » : le gouvernement était-il, ou non, intéressé au monopole qui venait de s'établir sous le couvert de la législation nouvelle? En 1884, M. Doinet, prédécesseur de M. Bloch aux archives du Loiret, avait cru pouvoir répondre affirmativement. Utilisant les mêmes pièces et les travaux récents de Biollay (1885), Bord (1887) et Afanassiev (1894), M. Bloch conclut au contraire qu' « il n'y eut pas pacte de famine », mais « que la législation libérale de 1763-1764 ne fut pas loyalement appliquée ». En réalité, la correspondance de Cypierre ne résout pas toute la question, et il est à désirer que l'exemple de M. Bloch suscite d'autres recherches locales sur cet important épisode de notre histoire économique : on n'arrivera pas autrement à la bien connaître.

G. Pariset.

Pierre Boyé. **Stanislas Lesczynski et le troisième traité de Vienne** (Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1898, 1 vol. in-8° de xx-588 pages).

Ce livre est intéressant non seulement parce qu'il a pour objet l'étude d'une crise dont la solution fit une terre française d'une province jusqu'alors indépendante [la Lorraine], mais aussi parce qu'il fait revivre à nos yeux une des plus curieuses figures du xviii^e siècle. C'est un véritable roman d'aventures que la vie de Stanislas. Il y avait là de quoi tenter la plume d'un historien, et nous devons savoir gré à M. Boyé de s'y être essayé.

On peut distinguer, dans l'ouvrage, deux parties : l'une *diplomatique*, l'autre *psychologique*. La première n'est pas la plus remarquable. Elle a le tort de morceler les négociations au lieu d'en saisir le lien, — souvent fort embrouillé, il est vrai; parfois même, — défaut plus grave, — elle les dénature : c'est ainsi que M. B. attribue à M. de la Baune, dans l'épisode décisif de la cession de la Lorraine, une initiative individuelle que cet agent subalterne n'assuma pas dans la réalité. L'auteur semble s'être mépris aussi sur la partie de la convention *in extremis*, qui fut signée le 28 septembre 1735 : cette convention n'eut pas pour objet de leurrer la Pologne et son roi, mais bien plutôt d'affirmer, à la veille de l'abdication forcée, la légitimité de Stanislas. Enfin, il ne paraît pas que

les véritables raisons du conflit entre Fleury et Chauvelin aient été nettement démêlées.

Comme psychologue, M. B. n'est rien moins qu'indulgent. Il maltraite comme à plaisir le cardinal Fleury dont il dénonce l'amour exagéré de la paix (amour très compréhensible, après tout, car la France avait avantage à demeurer pacifique au milieu de l'Europe en armes). Mais c'est surtout le jugement porté contre le personnage principal, qui appellerait des réserves. Il faut noter que l'auteur s'est particulièrement occupé des dix années de la vie de Stanislas, qui vont du mariage de sa fille avec Louis XV jusqu'à sa retraite définitive, — années qui comptent parmi les plus tourmentées de l'existence du prince et qui, pour cette raison, ne nous donnent point la mesure exacte du personnage. Et c'est là le principal reproche que l'on peut adresser à M. Boyé. Comme la plupart des auteurs de thèses, il s'est laissé entraîner trop loin dans son appréciation. S'inscrivant en faux contre la tradition historique et les témoignages des contemporains, qui nous représentent Lesczynski comme un esprit fin, généreux, ami des lettres et d'une grande vertu [1], il voit dans le roi de Pologne non seulement un prince médiocre et versatile, mais encore un homme qui, parvenu à l'âge mûr, ne sut pas faire bonne contenance devant le malheur et qui, vieillard, n'eut pas le respect de lui-même. C'est évidemment excessif. Si Stanislas ne fut pas un génie, il faut néanmoins lui reconnaître une certaine finesse politique. Bien souvent, il a vu nettement quelle était la conduite à tenir ; mais il n'avait pas les mains libres ; il devait obéir aux ordres de Versailles : en conscience, on ne saurait lui faire un crime de n'avoir pas réussi, alors que tous moyens d'action lui étaient refusés. A plus forte raison repousse-t-on l'accusation de « lâcheté », portée par M. B. contre le roi de Pologne. Stanislas a été un homme de cœur et il en a donné maintes preuves. Ne lui fallait-il pas un certain courage pour traverser à cinquante-six ans, seul ou presque seul, toute l'Allemagne, occupée alors par ses ennemis ? Et n'a-t-il pas montré quelque énergie en résistant quatre mois à Danzig, en se retirant ensuite, au prix de mille dangers, de Danzig à Marienwerder ?

Si nous avons quelque peu insisté sur les défauts de cette thèse, c'est qu'elle méritait d'être étudiée d'assez près : aussi bien, les objections adressées à M. B. ne doivent point nous faire oublier les très réelles qualités de son œuvre. Cette œuvre, elle est le fruit de laborieuses recherches : pour se documenter, l'auteur n'a pas hésité à se transporter successivement à Paris, à Rouen, à Dijon, à Vienne, à Danzig, à Cracovie ; il a mis à contribution toutes les archives et les bibliothèques qui pouvaient lui fournir quelque indication ; il a même, connaissant la langue polonaise, pu dépouiller entièrement les archives du prince

---

1. Le grand Frédéric, notamment, qui a vu Stanislas à Kœnigsberg, nous parle de ses « vertus ».

Czartoryski, à peu près inexplorées jusqu'ici. Ajoutons que l'ouvrage est précédé d'une bibliographie soigneusement établie, laquelle sera d'un grand secours à tous ceux qui s'occuperont par la suite de cette période de l'histoire de Lorraine.

En somme, la thèse de M. Boyé constitue un travail remarquable, qui nous apporte bien des résultats nouveaux : elle se classe parmi les meilleurs ouvrages historiques qui soient sortis de l'Université de Nancy.

G Jardin

Gedanken und Erinnerungen, von Otto Fürst von Bismarck. Stuttgart, 1898. J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger. 2 vol. in-8, p. 376 et 311. Mk. 20.
Pensées et Souvenirs par le Prince de Bismarck. Seule édition française autorisée, par E. Jaeglé. Paris. 1899. Le Soudier. 2 vol. in-8, p. 479 et 384. Fr. 20.

Ce livre si impatiemment attendu ne donne pas plus que son titre ne promet. Ce n'est pas une biographie, ce ne sont pas non plus des mémoires, quoiqu'on ait adopté pour en parler ce nom commode, ce sont avant tout des considérations de l'homme d'État, des *Pensées* rattachées par un faible lien chronologique.

Bismarck n'a guère été préoccupé que de la politique extérieure ; il n'a envisagé la politique intérieure que dans ses rapports avec la première. Comment « l'horloge sera réglée à l'intérieur », peu lui importe ; mais la grandeur de l'État, voilà le but de sa vie, guidée par cette conception essentiellement prussienne. Sa tâche a été double : d'abord éliminer l'Autriche de la politique allemande, puis fonder l'unité de l'Allemagne sous la direction de la Prusse. Les sentiments intimes, les préférences particulières, les questions de personnes, les traditions, les courants d'opinion, les principes, il déclare avoir tout subordonné à l'intérêt national. Il l'a poursuivi avec ténacité, avec courage, avec le plus rare sang-froid, aussi patient à préparer les chances de succès que prompt à saisir les occasions de forcer la fortune. Il a été un joueur habile et surtout heureux.

Et comme le joueur de profession, il s'est complu, la partie terminée, à étudier les problèmes qu'avaient fait naître les hasards des combinaisons, ou bien à développer ceux qui pourraient survenir avec telle et telle donnée. La plupart des chapitres du livre ne sont ainsi que des démonstrations théoriques sur les résultats probables amenés par le groupement variable des quatre facteurs : Allemagne, Autriche, Russie, France. Ils empruntent leur intérêt à l'autorité du théoricien ; en elles-mêmes ces considérations rétrospectives n'ont guère plus d'attrait pour nous.

Ce qui se rapporte à l'avenir nous attache naturellement davantage. D'ailleurs, les Mémoires se lisent parfois comme une sorte de testament

politique de l'homme d'État. Il y a dans la dernière partie, sur la politique future de la Russie, un très beau chapitre où l'Allemagne s'entend répéter une fois de plus de ménager le puissant empire. Quant à nous, nous restons toujours l'ennemi héréditaire, le remuant voisin de l'Ouest. Quoique dans ce livre les peuples ne soient pas ménagés, nous eussions aimé cependant y rencontrer pour notre compte d'autres jugements que les lieux communs de la presse quotidienne.

L'ouvrage a un autre titre, *Souvenirs*, qui peut autoriser l'appellation commune de mémoires. Ce second élément est moins important, parce qu'il apporte peu de nouveau. Les faits et les documents qui les accompagnent sont en très grande partie connus par la publication des *Discours* et des *Lettres*, celle du *Bismarck-Jahrbuch* et par toute la *littérature* spéciale.

Il va de soi néanmoins qu'on gagnera à lire le livre, de mieux connaître Bismarck lui-même, ses collaborateurs et ses adversaires. Si ce qu'il dit de lui sent un peu l'apologie personnelle, — il était difficile qu'il en fût autrement, — il s'est appliqué à parler des autres *sine ira et studio*. On devine une affection profonde pour l'empereur Guillaume I^er^, quelque animosité pour l'impératrice Augusta; le plus durement traité est Gortschakoff. Le silence observé vis-à-vis du nouvel empereur (sauf deux allusions cruelles, II, 305 et 313) et la publication, à la fin du second volume, des lettres de l'aïeul débordantes de reconnaissance expriment seuls l'irritation contenue du vieux serviteur congédié; le dernier discours du trône a imité à son égard une attitude semblable.

Bismarck a tenu à mettre dans son œuvre la même objectivité dont il s'était fait une règle dans sa politique. Nul n'a montré plus que lui autant de mépris pour les utopistes et les doctrinaires, pour la presse et l'opinion publique, pour les parlements et le suffrage universel. L'Allemagne, que ses voisins s'étaient habitués à regarder comme la terre classique de l'idéalisme, nous réservait cette surprise de devoir ses hautes destinées au plus implacable des réalistes.

Il n'est pas de ma compétence d'analyser un ouvrage qui appartient aux historiens. Je voudrais seulement ajouter un mot sur la forme même de ces Mémoires, parce que, le livre ayant été traduit, elle échappera davantage aux lecteurs français, et aussi parce qu'en Allemagne la question me paraît avoir souffert de l'admiration légitime qui s'adresse à l'auteur.

Pour ses compatriotes Bismarck n'est pas seulement un grand homme d'État, c'est aussi un grand écrivain, un maître de la langue, tout comme Luther, un classique enfin. Ces éloges me semblent excessifs. Bismarck s'est assez peu préoccupé de ces mérites qu'on veut lui attribuer et sa gloire véritable est assez grande sans y ajouter une gloire d'emprunt.

Il n'est pas difficile de démontrer que le livre des *Pensées et Souvenirs* n'est pas *composé*. Le titre d'ailleurs réclame une grande liberté dans

l'ordonnance des parties. Mais sans vouloir y mettre de pédantisme et en accordant à l'auteur le droit de ne pas s'être inquiété dans son ouvrage du lien qui en aurait uni les différents éléments, un lecteur français peut être choqué de cette absence extrême de composition dans chaque chapitre pris en lui-même. Ceux qui forment un tout homogène sont l'exception. Le plus souvent, ils sont allongés par des considérations hors de proportion avec le sujet ou même interrompus par des digressions qui lui sont entièrement étrangères (v. chap. 9, 23). L'auteur reprend la question principale sans transition, sans un détail avertissant le lecteur. Il n'a pas su non plus toujours éviter les redites ; des développements se représentent souvent sous une forme identique, ramenant parfois la même formule heureuse, que le prince aimait à répéter. On a comme l'impression d'une conversation qui se déroule au gré des souvenirs, jamais celle d'un esprit qui compose. Ce sont des matériaux recueillis, mais non mis en ordre. Nous avons plus que les Allemands ce souci de l'harmonie entre les parties ; Bismarck moins qu'aucun autre s'en est préoccupé et il n'a pas voulu *faire un livre*. Mais alors qu'on cesse de nous le présenter comme un classique.

J'admets que ses admirateurs ont voulu parler surtout de son style, quand ils vantent en lui l'écrivain ; et ici il sera plus facile de s'entendre avec eux. Je crois néanmoins que les Mémoires contribueront peu à consacrer la réputation d'écrivain de Bismarck ; ils la compromettraient plutôt. L'idée qu'on s'en est formée jusqu'à présent est celle d'un talent fait surtout de précision, de netteté, d'à propos, souvent de vigueur et parfois de malice. Ses formules énergiques ou humoristiques ont enrichi le trésor des *geflügelte Worte* de la politique. C'est là le Bismarck traditionnel ; celui des Mémoires est moins séduisant. Les leçons diplomatiques du *penseur* sont données dans un style lent et lourd ; la phrase se déroule en de longs méandres qu'eût enviés un Gervinus. Avec une disposition typographique à peu près identique, le premier volume des Mémoires en français a cent pages de plus que l'original, le second, presque autant ; qu'on juge déjà par cette différence combien il a fallu mettre d'air dans la brousse des incidentes et des relatives. Ce style est sans doute trop loin de nos habitudes pour que la traduction ait pu chercher à les reproduire ; je regrette cependant presque qu'elle ne l'ait pas tenté, car il est la meilleure image du politique puissant et habile, retenant dans ses conceptions comme dans sa phrase vingt éléments divers, les enchaînant, les distribuant, les subordonnant suivant leur importance respective. C'est une forme pesante et grave qui, sans rien donner à l'agrément léger de l'expression, s'est conformée à la gravité et à la complexité du sujet. L'ancien Bismarck à la plume vive, alerte, familière, rencontrant l'image heureuse et pittoresque, il faut le chercher précisément dans les premières années ou dans les lettres qu'il échange avec Goltz ou Roon. Dans les Mémoires il ne subsiste plus que çà et là, par exemple quand il

décrit une scène ou qu'il ramasse dans le raccourci d'une formule quelque appréciation sur les personnes et les choses.

Le vocabulaire a le même caractère abstrait que la phrase. Il se distingue lui aussi par la sobriété et la froideur. C'est la langue d'un homme d'affaires préoccupé de condenser, ne cherchant ni à éblouir ni à charmer. La tendance à faire entrer de force dans un mot plus de sens qu'il n'en peut porter, un substantif jouant à lui seul le rôle de proposition, des adjectifs dont on laisse au lecteur le soin d'interpréter les rapports, tous ces éléments et d'autres encore sont loin d'en faire un style aisé. En outre, les termes scientifiques, les néologismes, les *Fremdwœrter* si odieux aux chauvins, des locutions empruntées au latin, au français, à l'anglais, abondent sous la plume du prince et gêneront assez les puristes pour en faire un classique.

La prose allemande est en train de se transformer. Au milieu du xx^e^ siècle l'Allemagne parlera une langue qui sera certainement très loin de celle qu'on veut lui présenter aujourd'hui comme un modèle. La phrase allégée, raccourcie sans excès, débarrassée surtout de ces termes où la pensée est encore imprécise, est une des préoccupations évidentes de la génération actuelle. Bismarck, si moderne par les principes, appartient encore à l'ancienne génération par le style. Ce n'est pas l'homme de plume qu'on cherchera dans ce livre, mais l'homme d'action, et on y trouvera plus d'une occasion d'en admirer les rares qualités, même quand on a doublement le devoir d'être pour le *victa Catoni*.

L. Roustan.

BULLETIN

—Les livraisons 6-9 du volume III du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux ; elles contiennent : § 10. L'inscription nabatéenne de Kanatha (*fin*). — § 11. Sur un poids en plomb à légendes grecques provenant de Syrie. — § 12. Le dieu Tamoûz et Melek Taoûs. — § 13. Jéhovah et la déesse Qadech. — § 14. Le « puits » des Tombeaux des rois de Juda. — § 15. L'hémisphère, *absida* ou *ciborium* du Martyrion de Constantin et de la Mosquée d'Omar. — § 16. Chroniques syriaques relatives à la Syrie arabe. — § 17. Notes sur le Haurân. — § 18. Notes sur le pays de Basan. — § 19. Les noms de la chauve-souris en syriaque et en hébreu. — § 20. Les dialectes arabes vulgaires de l'Afrique du Nord. — § 21. La stèle A de Neirab. — § 22. Le titre palmyrénien de *kachîch* « sénateur ». — § 23. La *Sébastè* d'après une nouvelle inscription grecque. — § 24. Le nom carthaginois de Sophonisbe. — § 25. Nouvelle inscription hébraïque et grecque de la limite de Gezer. — § 26. Le chapitre du Saint-Sépulcre et l'abbaye du Mont-Sion. — § 27. L'oiseau emblématique de Karak. — § 28. Le titre romain d'Odeinat, roi de Palmyre. — § 29. Les *berquils* ou « réservoirs » des Croisés. — § 30. Les Phéniciens en Grèce (*à suivre*).

— M. Otto Altenburg, *De Sermone pedestri Italorum uetustissimo* (Lipsiae,

Teubner, 1898; Commentatio ex Supplemento XXIV Annalium philologicorum seorsum expressa, pp. 485-533), étudie un certain nombre de particularités de l'ancien latin. 1° L'emploi simultané de synonymes. M. A. distingue entre les mots de même sens (*bonos probosque*), et les mots de sens voisin, mais non identique (*post kalendas dies*). On ne voit pas pourquoi il fait rentrer dans cette catégorie, plutôt que dans la première, les répétitions comme : *qui eorum stipendia fecerit, quae stipendia* ; ou les antécédents de conjonction : *ob eam rem quod*. A propos de cette dernière espèce de pléonasmes, il eût du remarquer l'emploi de *usque* non seulement devant *dum*, mais aussi devant *donec* (Caton, *de a. c.*, 156; Cic. *Ver.* 2, 17 : *usque eo... donec*). Pour l'une et l'autre des deux catégories, le besoin de préciser, la peur de n'en pas dire assez, la nécessité de ne laisser aucune équivoque, me paraissent avoir été les causes déterminantes. On le constate avec évidence dans les textes juridiques, où il importe de ne laisser aucune échappatoire, et dans les textes liturgiques, qui doivent enfermer la divinité dans la volonté du suppliant. Et, à cet égard, je suis surpris que M. A. n'ait cité aucune des formules *si deus, si dea, siue mas, siue femina* (cf. Cat., *de a. c.*, 139 et les pléonasmes de la prière-modèle donnée en ce passage : *siue ego siue quis iussu meo, uolens propitius*, etc.). 2° L'asyndète. L'auteur (p. 497) conteste la règle donnée par Leo, *Plautinische Forschungen*, 246, n. 4 (lire *sint* dans la citation du *Stichus*). Il est assez difficile, en effet, de dire toujours si les mots se complètent mutuellement ou contiennent des idées différentes. 3° La coordination. 4° L'attraction. On est assez étonné de trouver sous ce titre des faits comme la construction verbale des substantifs verbaux (*manum iniectio*) ou l'emploi de l'infinitif passé dans les textes de lois et les ordres. Il n'y a plus de raison pour ne pas comprendre sous cette étiquette, déjà fort contestable quand on la réserve à quelques cas, tous les phénomènes où une idée accessoire vient modifier l'expression directe de la pensée. 5° L'omission ou le changement brusque de sujet. 6° L'ordre des mots. Un appendice est consacré aux textes de lois dans lesquels Cicéron a pastiché l'ancien style. La brochure de M. A. doit être considérée comme une esquisse utile et intéressante. Celui qui voudra refaire le travail devra soumettre les textes à un dépouillement plus complet et s'inspirer d'une philosophie grammaticale moins banale. M. A. met presque tous les faits sur le compte de l'émotion qui ne laisse pas le temps de calculer l'expression et qui entraîne à dire trop ou pas assez. Cette raison, si elle était unique, n'expliquerait aucunement des particularités aussi « italiques » que celles que nous observons. On peut d'ailleurs, avec autant de vraisemblance, proposer des explications différentes, sinon opposées. L'asyndète peut être l'effet de la précipitation. Elle peut être aussi l'effet d'une lenteur calculée, qui pèse les mots, les martèle et les laisse tomber pour ainsi dire goutte à goutte. N'oublions pas que, grâce à l'intensité des initiales, les mots latins avaient un relief qui les distinguait d'une façon sensible les uns des autres. L'asyndète était en germe dans la prononciation. Prêtons donc l'oreille au parler lent, précis, détaché des vieux Romains, et ne leur attribuons pas gratuitement la volubilité étourdie d'un Parisien ou d'un Grec bavard. — P. L.

— M. U. Nottola, dans ses *Note di stilistica latina* (Correggio, Tip. L. Recordati, 1898, 15 pp., in-8) traite deux questions générales : *Il fino e il metodo della stilistica latina, Lo stile latino rispetto ai varî generi letterari*. M. N. veut introduire la méthode historique dans la stylistique, ne pas borner à Cicéron les recherches de cette nature, faire rentrer cette discipline non dans la grammaire, mais dans l'histoire littéraire. Pour lui, il y a trois facteurs du style, le génie individuel de l'écrivain, le milieu, les conditions du genre. Dans sa deuxième partie, M. N. réduit l'influence de celles-ci à rien ou presque. Il prend pour exemple le genre historique, montre les

contradictions de Cicéron avec Quintilien dans la théorie et oppose les caractères des divers historiens les uns aux autres. Il y a là une réaction, parfois exagérée, contre l'un des prismes de la philologie classique. On devra cependant tenir compte de ces observations et rendre au caractère personnel de l'écrivain ce qui lui revient. — P. L.

— M. Samuel BERGER vient de publier, dans le tome LVII des Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France (et à part, 1898, in-8 de 42 pages), une notice sur *les Manuels pour l'illustration du psautier au* XIIIe *siècle*. Il a retrouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid le texte descriptif des miniatures qui décorent d'habitude le psautier des bibles moralisées. Ce sont des instructions pour l'enlumineur ; à ce titre, ces pages sont curieuses, car elles indiquent comment on dirigeait l'exécution des miniatures dans une œuvre. Elles ont d'autant plus d'intérêt qu'elles sont absolument conformes à la tradition. L'étude de M. Berger est très serrée et très sobre ; elle dénote en même temps une solide expérience. — L.-H. L.

— Le travail de M. Henri PIRENNE, sur la *hanse flamande de Londres* (Bruxelles, Hayez, 1899. In-8, 46 p.) comprend deux parties. L'auteur détermine d'abord la nature du droit de hanse dans les sources flamandes et prouve que ce droit frappe exclusivement les marchands, que c'est une taxe exigée par les marchands d'une ville des marchands étrangers qui fréquentent le marché de cette ville. Il s'occupe ensuite de la confédération des villes qui portait au XIIIe siècle le nom de hanse de Londres. Bruges la présidait, fournissait le comte (*comes, quens, Graf*), percevait le revenu ; Ypres fournissait le *scildrake* ou porte-étendard ; l'association qui comprenait, outre les hanses brugeoise et yproise, les trois villes wallonnes de Tournai, de Lille et d'Orchies, avait pour but — et de là son nom — l'organisation de ses relations commerciales avec Londres et l'Angleterre. Le trait saillant de cette organisation, c'est l'exclusivisme ; la hanse se limite aux grands marchands, aux riches capitalistes, aux membres des gildes ou carités locales. M. Pirenne insiste sur le rôle du *comte* qui est tout simplement le chef, le doyen, le maïeur de l'association, et il rapproche fort bien le *hansgraf* de la hanse de Londres des *heinsgraven* d'Audenarde. Il fait voir aussi que la hanse de Londres n'est nullement identique avec la hanse dite des XVII villes ; la première qui ne compte que des villes flamandes, se consacre au commerce avec l'Angleterre et la seconde qui renferme surtout des villes françaises, écoule aux foires de Champagne les produits de son industrie. Cette minutieuse et consciencieuse étude du savant gantois complète singulièrement les travaux antérieurs sur le même sujet, rectifie plus d'une erreur, résout la question qui n'était pas résolue. A. C.

— La Bibliothèque municipale de Vitry-le-François possède un recueil factice qui appartint autrefois au P. Préfontaine et qui contient un grand nombre de rares imprimés, surtout des vers ou discours de circonstance. M. Ernest JOVY a détaché de ce recueil une plaquette de quatre pages qui comprend deux poésies, l'une latine, l'autre, française, en l'honneur de Bossuet (*Deux poésies oubliées en l'honneur de Bossuet*. Vitry-le-François, Tavernier, In-8°, 7 p.). Ces poésies furent lues à Bossuet en matière de compliment, en 1699, à l'occasion d'une séance d'argumentation philosophique à laquelle il assistait au Collège de Navarre. Elles font toutes deux allusion à un portrait de Bossuet, placé sans doute au Collège, et depuis perdu. La pièce latine est très dure pour Fénelon et sa doctrine ; la pièce française, paraphrase de la pièce latine, est bien plus bienveillante pour l'archevêque de Cambrai. Le mérite de ces vers, d'ailleurs médiocres, est de nous montrer, comme le remarque M. Jovy, ce qu'on pouvait dire du quiétisme devant Bossuet dans un compliment

officiel à l'heure même où l' « illustrissimus ecclesiae princeps » venait de triompher de Fénelon. A. C.

— L'étude de M. A. Rebière sur les généraux Vachot (*Les généraux Vachot, note*. Tulle, Crauffon. In-8°, 80 p.) sera une rareté, car elle a été tirée à 60 exemplaires non mis dans le commerce. Raison de plus pour l'analyser ici. M. Rebière y retrace, d'après les dossiers des archives administratives du ministère de la guerre, la carrière des deux cousins Martial et François Vachot. On remarquera, dans la notice sur Martial Vachot, les lettres que le général écrit à Bussière, son ami intime (arrière grand-père de l'auteur) et particulièrement celles qui sont datées d'Ostende et de Brême. La notice consacrée à François Vachot contient quelques documents sur la guerre de Vendée. M. Rebière juge bien et de façon originale les deux cousins à la fin de son étude : « Martial n'a eu à combattre que l'étranger, son nom est resté attaché au siège de Mannheim ; il est mort à l'ennemi à cinquante ans ; il avait l'esprit cultivé, c'était plutôt un homme de 89. François s'est battu contre les chouans et au 13 vendémiaire contre les royalistes de Paris, il a été héroïque au siège de Granville ; il est mort dans son lit à vingt-neuf ans ; il avait peu d'orthographe ; c'était un jacobin. » Nous nous associons au vœu qu'il forme, qu'une des rues de Souilhac (siège de la manufacture d'armes de Tulle) s'appelle la rue des généraux Vachot et porte une plaque commémorative. — A. C.

— M. Paul Besson a fait tirer à part de la « Revue de l'enseignement des langues vivantes » son étude sur *Freiligrath* (Le Havre, Murer, 1898. In-8° 62 p.). Il retrace la vie du poète, apprécie son œuvre et en fait ressortir les aspects successifs en suivant l'ordre chronologique : les *Poésies* où Freiligrath traite des sujets exotiques avec un extrême souci du pittoresque ; *Parmi les gerbes* où il chante la vallée du Rhin, ses beautés, ses traditions et confie au public ses sentiments personnels ; les poésies politiques, bien moins remarquables : celles que Freiligrath composa durant son second séjour à Londres et ses traductions (il se considérait avec quelque raison comme l'intermédiaire attitré entre les deux littératures anglaise et allemande). La carrière de Freiligrath, dit justement M. Besson, « est comme un miroir fidèle des divers mouvements littéraires et politiques qui ont agité l'Allemagne contemporaine », et il montre fort bien que le poète, disciple des romantiques, puis de la Jeune Allemagne, finit par devenir l'apôtre de la Révolution pour s'endormir après 1848 et se réveiller un moment en 1870. — A. C.

— M. W. Hopf avait publié en 1895, sous le titre *Die deutsche Krisis des Jahres 1866*, une histoire de la crise allemande de 1866 d'après les sources allemandes, italiennes et françaises. Son livre, très hostile à la Prusse — il insiste sur les « excès » des Prussiens et la quatrième partie de l'ouvrage, s'intitule *die Bergung der Beute* — est un recueil de documents. Il y réunit des pièces officielles du temps, discours, proclamations, bulletins, citations d'ouvrages composés avec des matériaux authentiques, etc. C'est, en somme, un livre utile. L'auteur vient de donner une seconde édition (Melsungen, Hopf. In-8°, xxii et 579 p.) : il a joint à la deuxième partie de la publication un nouveau chapitre où il expose la répugnance de la population prussienne contre la guerre (voir notamment les deux textes de L. Schneider sur les dispositions de l'armée, sur les adresses en faveur de la paix, sur la « froideur » et l' « indifférence » qui régnaient partout, p. 194-196), et il a mis à la fin du volume un index des noms propres et des principaux événements. — A. C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 17 avril — 1899

Benn, La philosophie grecque. — Legrand, Théocrite. — Buecher, La naissance de l'économie nationale. — Wilmotte, Les passions allemandes du Rhin. — Correspondance de Martange, p. Bréard. — Faguet, Questions politiques. — Savvas, Théorie du droit musulman, II. — Le livre-journal d'Ugo Teralh, p. P. Meyer. — Correspondance du P. Martène et du baron Crassier, p. Halkin. — Richard II, p. Verity. — Macaulay, Chants de l'ancienne Rome, p. Flather. — Dufourcq, Murat et l'unité italienne.

The philosophy of Greece, considered in relation to the character and history of its people, by A. W. Benn. Londres, Grant Richards, 1898. x-308 pages.

M. Benn s'est fait une réputation parmi ceux qui s'intéressent à la philosophie ancienne par ses *Greek Philosophers.* Présocratiste fervent, partisan de l'élimination des individualités en histoire, dégoûté des expressions hégéliennes, qu'il faut laisser à ceux pour qui il serait trop long de penser par soi-même : plus que sceptique à l'endroit de l'influence « décisive » du Christianisme et des races germaniques sur l'évolution de la pensée, plein de dédain pour Aristote, adversaire de la vulgarisation et de l'influence de l'enseignement sur la philosophie, grand destructeur d'erreurs traditionnelles, grand amateur de tableaux d'ensemble où les aspects les plus divers d'une civilisation se juxtaposent en rapprochements inattendus, M. B. donna à ses premiers essais sur les *Philosophes Grecs* l'attrait d'une science très libre d'allures et très originale. Les mêmes nouveautés apparaissent avec plus de vigueur encore dans le livre qu'il vient de consacrer à la *Philosophie de la Grèce.*

Les deux préceptes de la σωφροσύνη, vertu favorite des Grecs (γνῶθι σεαυτόν - μηδὲν ἄγαν), n'ont eu ni dans l'art, ni dans la politique, ni dans la littérature, une réalisation plus sensible que dans la philosophie. Telle est la thèse que M. B. se propose de nous démontrer. Pour y réussir, il s'attache d'abord à formuler les lois les plus générales de la pensée grecque : considérer tout comme un élément limité d'un groupe limité lui-même ; se garder d'isoler aucun de ces éléments, mais les rattacher tous entre eux par des rapports de symétrie et d'opposition ; ménager entre les termes antithétiques des intermédiaires, et faire concourir ainsi chaque élément à l'harmonie d'un ensemble. En tant que dominé par la

conscience d'une limite (γνῶθι σεαυτόν), ce mode de pensée s'oppose à celui des Sémites, dont l'esprit tend plutôt vers l'idée d'une puissance infinie, se suffisant à elle-même dans son unité et son isolement ; en tant que culte et respect de la limite (μηδὲν ἄγαν), il s'opposerait, j'imagine, soit au romantisme, que l'étroitesse de notre vie fait gémir, soit au mysticisme, qui essaie d'y échapper.

La formule que nous venons de dégager se retrouve dans les conceptions parallèles du *Monde* et de la *Cité*. La *Cité* est un cercle étroit dont les membres, opposés les uns aux autres comme les termes d'une antithèse, et cependant rattachés entre eux par des médiateurs, fonctionnent chacun dans leur domaine, d'après des règles déterminées (ex. : la république de Platon, avec la classe dirigeante et celle des producteurs, la classe militaire étant placée entre les deux) ; le *Monde* est une sphère limitée où le principe élémentaire se meut sous des formes antinomiques (ex. : l'infini d'Anaximandre, allant du chaud au froid, du sec à l'humide), avec une gradation d'états intermédiaires, d'après des lois souveraines. De part et d'autre, et partout ailleurs chez les Grecs, on retrouve la même méthode « *of antithesis, swing, and balance* ».

L'idéal qui s'est manifesté sous ces deux aspects était déterminé par la situation physique et politique de la race grecque ; mais il s'est révélé surtout à l'intelligence pénétrante et à la réflexion profonde des Ioniens. Il devient grâce à eux d'une loi de la conduite (7 sages) une loi des choses (cosmologies), et d'une loi des choses une loi de la pensée (logique d'Aristote, convergeant tout entière vers la théorie du syllogisme de la première figure, en d'autres termes ramenant toute l'activité du jugement à l'opposition d'un sujet et d'un prédicat, rattachés l'un à l'autre par un moyen-terme).

Après le caractère de la race, c'est la personnalité de chaque philosophe qui devient, aux yeux de M. B., parfaitement transparente. Il dénombre toutes les influences auxquelles chacun a obéi. Il lui suffit pour cela d'ajouter aux éléments du génie national qu'il a découverts, l'analyse du milieu spécial où chaque penseur s'est formé.

Pour la naissance même de la philosophie, trois facteurs doivent être mis en ligne de compte, les mêmes qui ont amené chacune de ses réapparitions à l'époque moderne : une théologie en décadence, laissant les esprits sans contrainte et sans direction ; une société bouleversée, ayant besoin d'une base rationnelle pour les règles de conduite ; une science à ses débuts, poussant aux généralisations les plus larges. Puis chacune des cosmologies Ioniennes est expliquée par des influences de race et de milieu avec une dialectique très souple et pleine d'imprévu.

L'arrivée des Ioniens en Italie détermine une période de transition, féconde en nouveautés : avec l'*esprit démocratique*, se produit un besoin de vulgarisation ; au lieu d'une prose serrée qui dédaignait d'argumenter (aperçus d'Anaximandre, paradoxes d'Héraclite), on va cultiver l'art de convaincre, et même on empruntera le vers des récitations rhapsodiques.

— Une poussée nouvelle de *religion populaire* amène la vogue des croyances à la vie future (Orphiques, Pythagoriciens). — La *colonisation* du Far West hellénique nécessite un emploi plus fréquent des connaissances astronomiques (direction des navires), géométriques (partage des terres, construction des villes), arithmétiques (transactions multipliées). Enfin, les colons se sont toujours montrés partout fort amateurs d'expériences sociales et d'aventures théosophiques, et la pratique des sciences exactes a souvent conduit au mysticisme. Variez la dose de chacun de ces stimulants, et vous obtiendrez la diversité des systèmes Éléates et Pythagoriciens.

Toute cette première partie de l'évolution a abouti à une antinomie : Héraclite-Parménide. La philosophie s'est contredite elle-même et elle a contredit l'expérience. Elle s'arrête. Le positivisme fait une première apparition (Hécatée, Hérodote). Quelques-uns, surtout des amateurs (un amiral des flottes de Samos, un charlatan jacobin d'Agrigente), lancent encore des systèmes, mais avec peu de succès. Ces systèmes nouveaux ont un trait commun : ils ne donnent plus les lois naturelles comme la manifestation d'un idéal de justice. Les éléments de l'un (Empédocle) obéissent à des passions immorales ; un autre (Anaxagore) oppose la matière à la raison ; un troisième (Démocrite) fait de l'ordre des choses un effet du hasard.

Protagoras prend conscience de cette opposition entre les règles de la vie et le cours naturel des choses ; c'est au règne de la coutume et de l'opinion publique (νόμος), indéfiniment perfectible, que vont ses préférences. La thèse contraire est soutenue par Hippias et Prodicus, les premiers physiocrates, et, comme au siècle dernier autour de Diderot et de Condorcet, on se met à rêver de la solitude des forêts, de l'air vif et pur des sites déserts, que les villes vicient (Euripide, Aristophane lui-même). En même temps, la rivalité de l'éducation littéraire et libérale et de l'enseignement utilitaire se fait pressentir.

Les deux écoles concurrentes des sophistes attirent la jeunesse riche. Mais les principes de ces maîtres de sagesse sont peu fermes. C'est surtout leur art de persuader que l'on s'assimile ; on l'exploite comme un excellent moyen de démontrer le pour et le contre. L'opinion publique est trop arriérée pour retenir les égoïsmes surexcités. La diffusion de la culture aboutit à sa perversion.

Prenons Socrate encore, afin d'avoir un spécimen plus complet de la manière pittoresque, vivante et surtout très systématique de l'auteur. En regard de la doctrine de Socrate (car Socrate a eu une doctrine, dont Xénophon donne une idée fidèle), M. B. place les traits particuliers des mœurs athéniennes. On voit aussitôt se marquer et s'expliquer toutes les nouveautés que ce révolutionnaire apporta dans la philosophie : conservatisme religieux (Socrate est le Paley de l'antiquité) ; aversion d'esprits positifs pour une science purement théorique et désintéressée (Socrate ne s'occupe que des applications de la philosophie à la morale) ;

pratique des tribunaux populaires, où le grand art consiste à embarrasser l'adversaire dans des contradictions, au moyen d'une série de questions captieuses (dialectique), et où l'esprit s'exerce à une discipline faite de cohérence et de logique (Socrate à cet égard pousse la coquetterie jusqu'à mettre d'accord avec son enseignement les plus petits détails de sa vie). Mais Socrate est aussi le représentant de l'esprit démocratique d'Athènes : esprit critique, le rôle du démos dans les affaires publiques consistant surtout à faire rendre des comptes (les entretiens de Socrate ont pour objet principal de demander à chacun la raison de ce qu'il fait et de ce qu'il pense) ; esprit égalitaire, opposé à la foi en sa propre supériorité du sophiste qui fait payer ses leçons (Socrate donne son enseignement gratis), opposé aussi au principe d'autorité (Socrate tire constamment ses conclusions d'idées admises d'avance par son interlocuteur); la recherche de la vérité nécessite donc une vraie coopération de tous les esprits ; ceci s'harmonise avec la solidarité morale, à laquelle Socrate fait souvent appel : la vertu des autres contribue comme la nôtre à notre propre bien. En cela encore, Socrate représente un aspect de l'esprit démocratique d'Athènes, hostile au développement égoïste d'individualités d'exception. Enfin, la pratique de cette coopération, ou, comme disait Socrate, de cette maïeutique intellectuelle et morale, nécessite une grande dextérité dans le maniement des connaissances et des idées d'autrui. Justement l'art, le théâtre, la plaidoirie exerçaient constamment l'Athénien à analyser le cœur et l'esprit humain.

Ainsi, devenant dialectique, la philosophie a passé à son tour des phases épique (cosmologies impersonnelles) et lyrique (lyrisme individualiste de Xénophane par exemple) à la forme dramatique ou dialoguée. D'autre part, la découverte, faite par Socrate dans l'intelligence de chaque homme, d'une raison, source jaillissante de vérités, provoqua l'enthousiasme et fit passer à l'arrière plan l'antinomie qui avait découragé la génération précédente.

Après Socrate et la tradition démocratique, vient Platon avec la tradition aristocratique et panhellénique ; enfin, Aristote et le retour aux sciences naturelles. On arrive ainsi à l'époque où l'idéal politique des Grecs sortit des limites de la cité antique (Alexandre et ses successeurs ; idée d'un empire universel). La philosophie, de son côté, abandonna les formes de la σωφροσύνη républicaine et aristocratique. Déjà les premiers Stoïciens font la guerre au dualisme (antithèse et médiation) de la période précédente, et ils proposent une sorte de monisme. Épicure justifie l'égoïsme, il isole les individus dans de petites communautés où l'on se met à l'abri des soucis du monde. C'est à peine si M. B. esquisse les dernières destinées de la pensée grecque. Il s'arrête à Plotin, c'est-à-dire à la philosophie où s'exprima la politique de la Rome impériale.

On reconnaissait depuis longtemps[1] que la σωφροσύνη forme un des

1. M. Benn eût pu citer également le joli passage de Polybe (V 90) relevé par Holm (*Histoire de la Grèce*, t. I, p. 8 de la traduction anglaise).

traits caractéristiques du génie des Grecs. Mais personne encore ne s'était avisé de ramener tous les autres à celui-là. De plus, l'art et la littérature classique étaient les exemples cités couramment pour faire voir cet aspect du caractère national. Nulle part, on n'avait pris le soin de définir les manifestations variées de la σωφροσύνη dans tous les systèmes philosophiques.

Quand il s'agissait de caractériser la philosophie des Grecs, Zeller, après avoir insisté sur la difficulté de la tâche, se contentait de déterminer l'attitude particulièrement indépendante qu'elle a prise vis-à-vis de la théologie et en général vis-à-vis du traditionnalisme — c'était situer et non décrire —, et pour montrer spécialement en quoi cette philosophie a différé de la nôtre, Zeller faisait ressortir surtout que l'une des deux est en avance sur l'autre — encore une fois c'était user d'un procédé négatif, montrant ce que la philosophie grecque n'avait pas ; et c'était aussi admettre une idée qui est forcément préconçue —. M. B., lui, a réussi à nous donner une vraie description de la forme générale de la pensée des Grecs, et il s'appuie sur une observation faite sans préjugés.

D'un bout à l'autre de son livre, M. B. se montre plein d'originalité. Mais c'est aux *Greek philosophers* qu'il faudra recourir pour apprécier les raisons d'après lesquelles M. B. est allé à toutes ces nouveautés. Cette fois-ci, il évite toute polémique ; il se contente de quelques références aux auteurs grecs, d'après un choix admirablement fait, et montrant qu'il tient ses renseignements de la première main.

Tout ce qu'il y a de neuf dans ce livre est-il définitivement acquis ? On ne pourrait être fixé à cet égard sans de longues discussions, et il convient peut-être d'éviter toute polémique en parlant d'un ouvrage où l'auteur n'en a pas mis.

Il est plus intéressant de savoir si le but visé spécialement ici est atteint, si l'ensemble forme un tout logiquement enchaîné, sans contradictions ni lacunes, si tous les faits paraissent entrer sans effort dans le système. M. B. m'a paru plus d'une fois embarrassé de les voir montrer peu de bonne volonté. L'atomisme rangé p. 34-35 dans la série des incarnations de la σωφροσύνη, devient p. 117 sq. une production peu hellénique, prédestinée par cela même à un échec complet (et pourtant c'est un des rares systèmes présocratiques qui ont eu une renaissance) ; la dialectique peut-elle être donnée pour un produit d'Athènes, alors que l'école Éléate l'avait déjà poussée si loin ? voir dans l'antinomie des deux poèmes d'Empédocle une forme de l'hypocrisie dorienne, est un rapprochement qui ne satisfera personne ; la nature du rôle politique d'un philosophe tel que Parménide, est fort laissée dans l'ombre, ce qui surprend à bon droit ici ; le retour des Stoïciens à la doctrine d'Héraclite s'explique trop bien par la filiation des systèmes pour que le déplacement de la civilisation vers l'Est doive intervenir par dessus le marché.

Mais, à très peu de chose près, le livre de M. B. forme un ensemble bien composé; un tableau où l'on voit les sites de la Grèce, avec la vie agitée de ses petites républiques et les multiples productions de son art, se refléter dans les conceptions harmonieuses de sa philosophie. On sent dans ce livre, à côté d'une information étendue et sûre, une admiration fervente et les sympathies chaleureuses d'un tempérament qui est pourtant fort pénétré de l'esprit de son temps et de son pays. C'est plus qu'une œuvre d'érudition, c'est presque une œuvre d'art. Sans avoir moins d'objectivité que les meilleurs travaux du même genre, ce livre de M. Benn fait songer plus que beaucoup d'autres à la boutade de Nietzsche : « L'idée que nous nous faisons de l'antiquité classique n'est peut-être qu'une fleur merveilleuse née de l'ardente aspiration du Germain vers le Sud ».

J. Bidez.

Ph.-E. Legrand. **Étude sur Théocrite** (Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. LXXIX). Paris, Fontemoing, 1898; III-442 p.

Je suis heureux d'avoir à louer l'ouvrage d'un de mes jeunes camarades d'Athènes, qui mérite des éloges pour deux raisons : d'abord parce que c'est un ouvrage littéraire et que les membres de l'École française s'intéressent plus généralement aux choses d'archéologie et d'histoire, tandis que les études de langue et de littérature grecques ne sont cultivées que par un petit nombre d'entre eux; en second lieu, parce que le livre de M. Legrand est bien conçu et bien fait, à propos d'un poète dont il manque chez nous une bonne édition, et dont la vie et les œuvres, malgré une foule de travaux de détail, peuvent être encore l'objet de recherches fructueuses et d'appréciations originales. Je ne veux pas dire que M. L. a fait la lumière sur tous les points qu'il traite : n'y a-t-il pas, en ce qui concerne Théocrite, nombre de questions destinées sans doute à rester sans réponse définitive, précisément parce que les données fournies par le poète lui-même sont susceptibles de plusieurs interprétations? Et justement, l'étude de M. L. s'ouvre [1] sur l'une de ces questions : quelle est la patrie de Théocrite? On le croyait jusqu'ici originaire de Cos, et l'on ne manquait pas de bonnes raisons pour le prouver; mais on en trouvait également d'excellentes pour le faire naître à Syracuse. S'il est né dans cette dernière ville, il la quitta d'assez bonne heure pour n'y jamais revenir; mais j'avoue que M. Legrand, malgré son analyse fouillée de l'idylle XVI (*Hiéron*), n'est pas parvenu à me convaincre que ce soit là l'exacte vérité. Théocrite

---

1. Ch. II, *Examen des documents biographiques*; le premier chapitre traite des questions d'authenticité.

connaît certainement les deux pays ; mais dans l'hypothèse proposée aucune des autres idylles n'aurait été composée à Syracuse; et si je suis tout à fait d'accord avec M. L. sur la valeur à accorder aux mots ὁ Κύκλωψ ὁ παρ' ἁμῖν de l'idylle XI, je ne puis au contraire admettre son raisonnement relatif à l'idylle XXVIII (p. 50), suivant lequel la quenouille portée par le poète à Theugénis « provient bien de Syracuse », mais « n'y a pas été prise à l'instant » et « peut se trouver entre les mains de Théocrite soit à Cos, soit en Égypte, par suite d'un concours de circonstances qu'il serait puéril de vouloir expliquer ». M. L. a été quelquefois l'esclave de son système ; mais il reconnaît sincèrement que la question biographique reste entière (Conclusion, p. 437), et je n'ai plus alors qu'à noter l'ingéniosité de ses combinaisons et l'effort d'analyse scrupuleuse qui se révèle dans ce chapitre. D'ailleurs, le principal mérite du livre n'est pas, à mon sens, dans ces discussions d'authenticité et de biographie; il n'est pas non plus dans le chapitre IV, intitulé *l'expression*, que l'helléniste lira sans doute avec intérêt [1], où M. L. montre bien que « le style chez Théocrite vaut mieux que la langue », et que le poète est « un écrivain relativement simple, étant donné le temps où il vécut » ; mais ce sont là choses bien connues, et si M. L. avait voulu ajouter aux observations déjà faites, peut-être aurait-il pu rechercher dans quelle mesure Théocrite a puisé chez les poètes tragiques [2]. La valeur de l'ouvrage ne sera pas cherchée davantage dans le dernier chapitre (*les poèmes*), pourtant bien étudié, et dans lequel le caractère des poèmes théocritéens est présenté avec beaucoup de bon sens. M. L. a donné sa véritable mesure dans le chapitre III (*l'invention des motifs*), qui est à tous égards le mieux compris et le mieux réussi. Tout y est clair et sobre, d'un style soigné et précis, délicat sans affectation, ingénieux sans subtilité ; c'est là de bonne littérature, et bien française. Il ne semble pas que M. L. ait rien négligé de ce qui fait l'attrait des poèmes de Théocrite; il sait nous présenter ses personnages, avec les sentiments qui les agitent, que ce soient de simples pâtres ou les héros des antiques légendes ; mettre en relief le

1. C'est dans ce chapitre que j'aurais à faire le plus de critiques de détail. Quelques-unes seulement : p. 319 ἔρρωσεν n'est pas une innovation hardie d'Aratus ; c'est ἔρωσεν qui eût été étrange; d'ailleurs, ce qui est dit p. 318 à propos de formes comme ἀπορρέω et πολύρραπτος est tout à fait inexact; p. 343 βαρὺς ἰός n'a rien de singulier, étant dit vraisemblablement comme βαρεῖα ὀδμή ; p 344 M. L. trouve fine l'expression φάτνη ἀμαυρή ; il oublie que ἀμαυρός est l'expression technique pour désigner les astres d'un faible éclat ; Théocrite n'a rien inventé ; p. 344 βαρὺς ὕπνος (XXIV, 47) est « d'une valeur médiocre » ; plus loin (p. 345) : « il s'agit du sommeil épais d'êtres brutaux »; alors l'expression est plutôt imagée. P. 373, je n'aime pas « un mot qui devrait être régime est promu au rang de sujet ».

2. P. ex. p. 343 ἀνέξοδος Ἀχέρων, idée rebattue, soit; mais n'est-ce pas dû peut-être, ainsi exprimé, à *Perses*, 690 ἔστι δ' οὐκ εὐέξοδον ? P. 346 χαλεποῖς ἐνέκυρσαν ἀήταις est pittoresque assurément ; mais c'est encore de l'Eschyle, *Suppl*. 36 ὀμβροφόροισιν ἀνέμοις ἀντήσαντες.

développement des passions et des caractères ; montrer ce qui est réalité et ce qui est convention ; dégager enfin de cette série d'observations le talent narratif et descriptif du poète, le présenter sous son véritable aspect et faire toucher du doigt, pour ainsi dire, les traits qui font de Théocrite un alexandrin, comme aussi ceux qui le distinguent de son milieu et constituent son originalité en regard de ses contemporains. Et cependant, je ne sais si cette étude, par sa bonne foi même, ne causera pas quelque désillusion aux admirateurs du « dernier des classiques » ; M. L. aime Théocrite, mais il aime mieux encore ce qu'il croit la vérité, et il n'hésite pas à relever çà et là des défauts de composition, des imperfections de langage, quelque désordre même dans la suite des idées. Rarement, il est vrai ; mais il fallait bien faire la part de la critique ; une étude impartiale, dans l'esthétique littéraire comme ailleurs, doit montrer le médiocre à côté du beau, et savoir estimer tous les détails à leur vraie valeur pour obtenir une juste appréciation d'ensemble. Théocrite est loin d'être parfait : M. L. n'a pas craint de le dire, et de dire pourquoi ; mais il a montré également ce qu'il y a de vivant et de spontané dans son œuvre ; la manière dont il l'a montré plaira au lecteur, et les amis du charmant poète remercieront M. Legrand de le leur avoir fait mieux connaître [1].

My.

Karl Bücher. **Die Entstehung der Volkswirthschaft**. Vortræge und Versuche. 2e édit. Tubingen, 1898. x-395 pages in-8.

Ce recueil d'essais et de conférences a paru tout d'abord en 1893. Le succès en a été extraordinaire, et parmi les ouvrages de plus en plus nombreux qui s'attachent à l'histoire économique, il occupe déjà presque le rang d'un classique. La nouvelle édition que vient d'en donner M. Bücher diffère assez sensiblement de la première. On y retrouve naturellement la très belle étude consacrée à la naissance de l'économie nationale *(Die Entstehung der Volkswirthschaft)* qui a passé son nom au volume. Les articles intitulés : Les systèmes industriels dans leur développement historique, Les commencements du journalisme, La division du travail, La formation des classes sociales, Les migrations intérieures et la vie urbaine, sont aussi de vieilles connaissances. En revanche, l'auteur a fait disparaître un aperçu des résultats de son grand travail sur la population de Francfort au moyen âge (*Frankfurts Bevœlkerung im Mittelalter*. Tubingue, 1886), et il l'a remplacé par

1. Le volume se termine par un *errata* très soigné ; ajouter : Lire p. 134 qui bailles aux *corneilles* (au lieu de *oreilles*) ; p. 276 φυσιογνωμονέω, -γνωμονία (au lieu de -γνωμέω, -γνωμία) ; p. 315 couramment ; p. 426 *chute* (et non *chûte*, faute d'ailleurs fréquemment commise) ; p. 427, note 2 épidictique. Partout *Süsemihl* ; lire *Susemihl*.

trois études nouvelles : La vie économique primitive, La décadence du métier, Réunion de travail et communauté de travail. C'est, comme on le voit, la vie économique envisagée sous ses aspects les plus divers, dans le passé comme dans le présent, qui forme l'objet de l'ouvrage. M. B. excelle à saisir et à exposer par d'ingénieuses analyses les caractères propres et les modalités typiques de ses différentes manifestations. Rien ne vaut la lecture de son livre pour apprendre, comme il dit, à penser en économiste : « um nationalökonomisch denken zu lernen ». On eût souri jadis à l'idée que l'on pût apprendre à « penser en économiste » en étudiant l'existence des sauvages ou l'organisation industrielle des communes médiévales. Mais il en est de l'histoire pour l'économiste comme pour le grammairien, sans elle ni l'un ni l'autre ne peuvent comprendre les phénomènes sociaux ou linguistiques qui s'accomplissent autour d'eux. Je me hâte d'ajouter qu'à la différence de M. Schmoller, par exemple, qui prend visiblement plaisir à ses excursions dans le passé et qui s'est plaint parfois avec quelque humeur d'être considéré par les historiens comme un économiste et par les économistes comme un historien, M. B. n'abandonne jamais le point de vue spécial de sa science. Il ne cherche pas à construire des évolutions et à reconnaître, à travers les textes, les lentes transformations d'une institution. Les faits ne l'intéressent que comme symboles de vérités générales, que comme signes des diverses formes typiques de l'activité économique [1]. Ses analyses aboutissent toujours, en fin de compte, à l'exposition d'un système ou d'une théorie. Il ne se sert des procédés d'induction de l'historien que pour découvrir des phénomènes auxquels il puisse appliquer la méthode déductive « qu'ont maniée si brillamment les maîtres de la vieille économie politique abstraite » (p. 53).

Il est naturellement impossible de donner ici une idée du contenu si varié de ce volume, et l'examen des idées de M. Bücher dépasserait de beaucoup les limites d'un compte rendu. Sous sa nouvelle forme, l'ouvrage ne peut manquer de rencontrer auprès du public une faveur croissante. Il serait hautement désirable que l'on en fît paraître sans trop tarder une traduction française.

H. Pirenne.

---

1. Si, par exemple, M. Bücher définit l'antiquité une période d'économie domestique *(Oikenwirthschaft)*, il n'entend pas nier par là l'existence, à cette époque, du grand commerce et de la grande industrie. La formule s'applique seulement au caractère essentiel de la vie économique des anciens : ce n'est pas une définition d'historien, c'est une définition d'économiste. M. Ed. Meyer ne l'a pas entendu ainsi. C'est pourquoi, quelque intérêt qu'elle présente, la réfutation qu'il a tentée des idées de M. Bücher (*Die wirthschaftliche Entwickelung des Alterthums*. Jena, 1897), n'atteint pas l'adversaire et laisse subsister ses conclusions.

Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français, par M. Wilmotte. Paris, Bouillon, 1898, in-8°, 114 p. Prix 3 fr.

M. Wilmotte exagère sans doute à dessein la portée de sa thèse lorsque, dans la conclusion de son ouvrage, il estime que le théâtre allemand du moyen âge était « à un degré quasi égal à celui de la lyrique et de l'épopée courtoise » le tributaire de l'art français. On sait, pour ce qui est de l'épopée courtoise, combien est étroite la dépendance, ou même la servitude dans laquelle la poésie française tint la poésie allemande. M. W. n'a pas démontré que les passions allemandes du moyen âge fussent presque littéralement traduites du français, fait avéré pour la plupart des poèmes arthuriens, des légendes courtoises, etc. M. W. a cependant mis en lumière un certain nombre de faits intéressants et utiles à connaître.

Il s'est occupé d'abord de fixer les rapports des diverses passions allemandes qui ont quelque analogie avec le *Paaschspel* de Maestricht, et après une comparaison portant sur la Création, la Nativité, le personnage de Madeleine, celui de Lazare, l'entrée de Jésus à Jérusalem, le conseil des Juifs et le jardin des Oliviers, il conclut à l'existence d'un prototype d'où seraient issues plus ou moins directement les passions de Maestricht, Vienne, Francfort, St-Gall, Donaueschingen, Eger, Heidelberg et Alsfeld.

Dans la seconde partie de son livre, M. W. étudie les rapports des passions allemandes qui viennent d'être citées avec certaines œuvres françaises (la comparaison ne porte que sur les parties antérieures à la passion proprement dite, celle-ci et la résurrection étant réservées en vue d'un travail ultérieur). M. Wilmotte, après avoir constaté que jusqu'ici les éditeurs des passions allemandes, sauf Mone, ont dénié à la France toute influence sur le drame liturgique allemand, s'efforce de démontrer par le rapprochement de passages, de motifs, de personnages identiques que cette influence a réellement existé. Toutes ses preuves n'ont pas la même valeur. Il en est cependant qui montrent avec une parfaite certitude que les auteurs des passions allemandes connaissaient des œuvres françaises telles que la *desputoison* de Clopin, le drame d'Adam, les passions de Gréban et d'Arras, etc., ou des imitations de ces ouvrages. V. notamment pp. 63, 76, 96 et ss.

L'influence française est donc établie par M. W. d'une façon décisive. Comment a-t-elle pu s'exercer ? A cette question, M. W. fait une double réponse. Il se fonde en premier lieu sur l'existence d'un de ces états bilingues, comme la principauté de Liége, où se parlaient le français et l'allemand et où se confondaient les deux littératures, pour admettre la possibilité d'une action du drame liturgique français sur les passions allemandes. Cette raison est fort plausible : c'est elle qui explique en partie, pour une époque antérieure, la pénétration de la poésie courtoise en Allemagne. Comme second moyen d'influence, M. W. indique, après M. Creizenach, les séjours des clercs allemands

en France et les voyages des vagants. En faveur de cette dernière hypothèse on peut invoquer le fait significatif qu'un *ludus scenicus de nativitate domini* et un *ludus paschalis* se trouvent dans le manuscrit de Benediktbeuer, qui contient les poésies des vagants, le célèbre recueil des *carmina burana*.

Il y aurait lieu peut-être de rechercher d'une façon plus précise que ne l'a fait M. Wilmotte, par des études de dialectes, de mœurs, d'usages locaux, les rapports exacts des pièces allemandes et des œuvres françaises. C'est ainsi qu'on arriverait, au cas où la chose est possible, à déterminer s'il y a eu, et dans quelle mesure, utilisation de manuscrits français, ou bien si l'on est simplement en présence de réminiscences. La tâche est certes fort ardue et dans bien des cas impossible à remplir, les prototypes des passions françaises étant perdus aussi bien que le prototype des textes rhénans, comme le fait remarquer M. W. Si quelqu'un est capable de jeter quelque lumière sur ces obscures questions, c'est sans doute le consciencieux et sagace auteur du livre qui vient d'être brièvement analysé, et qui, il faut l'espérer, ne fera pas trop longtemps attendre la seconde partie de son ouvrage.

C'est sans doute une faute d'impression qui fait dire à M. W. que *ir* est mis pour *ver* comme préfixe, p. 15, note 1. M. Wilmotte sait fort bien que *ir*, forme du moyen allemand, est mis ici pour *er* et non pour *ver*.

F. PIQUET.

Correspondance inédite du général-major de Martange, aide de camp du prince Xavier de Saxe, lieutenant-général des armées (1756-1782), recueillie et publiée avec introduction et notes par Charles BRÉARD. Paris, A. Picard et fils, 1898, XXXII, 647 p. gr. in-8.

En 1768, l'électrice douairière de Saxe disait : « M de Martange est un esprit fécond en intrigues », et certes elle avait raison. Ce Marie-Antoine Boué, roturier authentique et fils d'un simple intendant du marquis de La Salle, qui sut se métamorphoser peu à peu en lieutenant-général vicomte de Martange, était sans contredit un fort habile homme. Choiseul exagérait déjà en l'appelant, dans un moment d'humeur, « l'un des plus grands intrigants de l'Europe », et Louis XV lui faisait vraiment trop d'honneur en déclarant au duc d'Aiguillon — si Martange n'a point inventé le mot lui-même — que le général était un homme « capable de bouleverser le royaume ». Quoi qu'il ait pu faire pour se hausser au rôle d'un politique, il ne fut jamais, en effet, qu'un aventurier plus ou moins favorisé par la fortune. On n'en saura pas moins gré à M. Charles Bréard d'avoir réuni ce qu'il a pu retrouver des papiers de Martange, soit aux archives de Troyes, soit à celles de Honfleur, et de

les avoir placés sous les yeux du public[1]. Car, c'est un type curieux que ce petit bourgeois destiné d'abord à l'Église et même prieur de Cossay, puis professeur de philosophie en Sorbonne, qui, tout à coup, échange la soutane contre l'uniforme, devient lieutenant au régiment de la Dauphine, entre au service étranger, déjà paré de son titre nobiliaire, et, major saxon, épouse en 1754, à Dresde, une riche Lyonnaise, devenue veuve là-bas d'un conseiller de l'Électeur de Saxe. La guerre de Sept Ans commence sa fortune politique; envoyé comme agent en sous-ordre à la cour de France par le comte de Brühl, il s'y fait bien voir et bien recommander, et, dans les campagnes de Bohême, il se distingue à Prague, à Collin, est blessé, décoré, devient colonel et aide-de-camp du prince Xavier de Saxe, le suit partout durant les années de guerre, et, la paix signée, reste son confident politique, son « amuseur » et son factotum, tant en France qu'en Allemagne. Très avant dans les bonnes grâces de la petite cour du Dauphin (le prince Xavier est le frère de la Dauphine) qu'il tâche de gagner aux vues ambitieuses de son maître sur la Pologne[2], il est pendant quelques années en plein dans les intrigues subalternes de Versailles, et il jouit de l'existence, à sa façon, c'est à-dire en se ruinant; puis le Dauphin meurt subitement et peu après la Dauphine (1767); c'est un désastre pour lui comme pour tous ceux qui escomptaient leur avenir. Martange, il est vrai, ne perd pas la tête en cette occurrence; il tâche de se faire bien voir, d'un côté, de Mesdames, filles du roi, et de l'autre, il lie partie avec Mme Du Barry et ses sœurs, surtout avec « Mlle Noirette », la maîtresse du duc d'Aiguillon, qui fait l'honneur à notre cinquantenaire d'être un peu jaloux de lui. Le major-général ne dédaigne aucune occasion de faire sa cour à la puissante favorite; il lui commande à Dresde de la toile fine et il écrit à ce propos d'un ton pénétré à Mme de Martange : « Cela fait un titre, d'un moment à l'autre, pour aller à la fortune. » Pendant quelques années, il parvient à se maintenir de la sorte à la cour; d'Aiguillon lui fait avoir la charge de secrétaire-général des Suisses et des Grisons, et lui procure même une mission officieuse en Angleterre. Mais il y échoue, ses ressources pécuniaires sont épuisées et, par surcroît de malheur, il se brouille à mort avec le prince Xavier de Saxe[3], entièrement tombé sous le joug de sa maîtresse italienne; bien-

1. On regrettera seulement que M. B. n'ait à peu près rien dit sur les trente-quatre premières et les quatorze dernières années de la vie de Martange. Il ne devrait pas être impossible, par exemple, de vérifier, au moins sur quelques points, la tradition relative à son enseignement en Sorbonne, ni, à plus forte raison, de constater par les nombreux mémoires, souvenirs, correspondances et feuilles publiques, le rôle qu'il a pu jouer pendant l'émigration.

2. C'est, d'ailleurs, moins sur la princesse saxonne directement qu'il agit, que sur la fidèle camériste intime, fort influente, Mlle Birnbaum, avec laquelle il confère quand elle est « ivre comme une soupe » et lui révèle ainsi le fond de ses pensées.

3. C'est un exemple instructif à suivre que la décadence du favori auprès du protecteur et la métamorphose des sentiments de Martange relativement au prince, personnage grossier et peu sympathique du reste, et qui abusa du crédit du général, alors

tôt la misère, une misère noire le tient et ne l'abandonne plus. Il est forcé de vendre sa charge, de vendre son domaine en Brie, et sa femme va se réfugier à Honfleur où elle vivra près de dix ans dans une gêne lamentable[1]. Lui reste à Paris, essayant de gagner ou d'emprunter quelque argent, le plus souvent en vain, engageant ses affaires au Mont-de-Piété, demandant à la loterie des subsides hasardeux et réduit à ce point de pauvreté que le jour où il y gagne neuf livres, il en informe joyeusement sa femme ! En 1780, M. de Martange est, il est vrai, compris dans la grande promotion des trois cents officiers généraux, mais il ne reçoit ni le gouvernement d'une place forte, ni les lettres de service, ni même l'avance de sa pension qu'il réclame sans cesse pour payer « le boulanger et le boucher » de Honfleur ; pour ne pas mourir de faim, il est obligé d'aller chercher un asile chez sa fille, dans le Palatinat, où elle habite depuis son mariage avec un baron de Rumerskirch, beau-fils d'un prince du Saint Empire, M. de Loewenstein-Wertheim. C'est là que nous abandonne sa correspondance, en l'année 1782. Plus tard, il est revenu momentanément en France, a émigré en 1790 ou 1791, et finalement est mort à Londres, en 1806, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Mais sur cette dernière période de sa vie l'éditeur ne nous fournit, pour ainsi dire, aucun renseignement, en dehors de la date même du décès.

L'ensemble de ses papiers (mémoires stratégiques, lettres officielles, correspondance familière) ne nous fournit guère de détails inconnus sur l'histoire du temps, ni pour la guerre de Sept Ans, ni pour les affaires de Pologne, ni même pour la vie du monarque et des courtisans à Versailles. Tout ce qu'il en dit nous est aussi bien, souvent même mieux connu d'autre part. Mais on trouvera dans le volume plusieurs traits curieux pour l'histoire des mœurs et des idées ; on s'étonnera de la crudité de certains détails dans ses lettres au prince[2], la tendresse grivoise qui se fait jour dans les lettres à Mme de Martange fera sourire et les principes d'éducation qu'il lui développe[3], le cynisme naïf avec lequel il expose à la bonne dame ses rapports avec les Du Barry et les profits qu'il pense en tirer, pourront servir à caractériser, une fois de plus, la société

---

qu'il en avait encore, pour l'entraîner dans des affaires d'ailleurs fort embrouillées. L'homme qui oubliait d'abord toute dignité vis-à-vis de son patron, (au point de se comparer, à un moment où Xavier de Saxe était absent, à un chien abandonné de son maître, qui va « p... contre toutes les portes où il l'a vu entrer » (p. 190), en vient à parler du « Roux » (c'est le nom qu'il donne au prince) comme du dernier des hommes. « Le silence le plus absolu est le comble du mépris », écrit-il à sa femme ; « n'en parlons jamais ! » (p. 613).

1. Il n'appert pas de notre volume ce que Martange a fait de ces sommes considérables. Peut-être fournirent-elles la dot de sa fille ; peut-être en paya-t-il ses dettes.

2. Voy. p. ex. p. 171, 184.

3. « Surtout je te recommande de ne pas perdre une minute pour l'éducation des enfants. Double ou triple leçon par jour, surtout pour leur apprendre à se tenir, à marcher et à manger ; les dents de Minette, je te prie, et le maître à danser sans miséricorde au moins trois heures par jour » (p. 482).

de cette époque de décadence morale absolue. Sous ce rapport surtout le volume de M. B. n'est pas dénué d'intérêt, bien que Martange soit un assez triste sire. Si, parmi les lieutenants-généraux de l'armée de Condé, il y en avait beaucoup de cette catégorie, on comprend que leur prestige n'ait pas été grand dans les cours étrangères ni sur leurs propres soldats.

M. Bréard s'est efforcé de placer partout les notes nécessaires sous ses textes ; quelques-unes encore seraient nécessaires. On s'étonne aussi de ce qu'à plusieurs reprises il y ait laissé des lacunes, en mettant simplement au bas de la page : « Ici deux (ou trois) mots d'allemand. » Il me semble qu'il lui aurait été facile de trouver à Paris un interprète complaisant pour lui révéler le mystère de ces locutions incidentes. Nous réunissons en note quelques menues observations de détail, relevées à la lecture[1].

R.

Faguet (Emile). **Questions politiques.** Paris, Colin, 1899. In-8 de 336 p.

Depuis quelque temps, l'attention de M. Faguet paraît se tourner de préférence vers les penseurs, les hommes d'État et les questions politiques. Il faut nous en féliciter doublement, d'abord parce que les sujets qui demandent de la force sont précisément ceux qui mettent en jeu ses meilleures qualités et où il cède le moins aux caprices d'idées et de plume auxquels il se complaît quelquefois ; ensuite, parce qu'il serait temps que ceux qui comme lui peuvent agir sur l'opinion se missent en mesure de la redresser dans les matières où l'erreur ne va à rien moins qu'à détruire l'État et à compromettre la civilisation.

---

1. P. xxix. On pourrait croire que l'éditeur regarde Landau comme faisant partie de l'Allemagne, en 1783. — P. 2, lire *Boscawen* au lieu de *Boscarven*. — P. 28, lire *Vitzthum* pour *Vitzhum*. — P. 37, lire *Glogau* pour *Gloyau*. — P. 51 et suiv., lire *Lehwald* pour *Lohwald*, *Loehald*, *Loehwald* et *Lothwald*. — P. 55. Le point d'interrogation après M. de Bevern est inutile ; il s'agit du duc Auguste-Guillaume de Brunswick-Bevern, qui commandait un corps prussien séparé. — P. 102, lire *sarai* pour *savai*. — P. 147, lire *Berne* pour *Brême*. — P. 184. Le « camarade de voiage » de M. de Martange n'est pas sa femme, comme le dit la note, mais un de ses collègues, les deux dames que ces messieurs fatiguèrent de leurs exploits amoureux, sont mentionnées plus bas. — P. 326. Le *Rostgeld* du texte est sans doute le *Rastgeld* ou *Ruhgeld*, la pension d'attente. — P. 378. Clément de Saxe ne fut pas électeur de Trêves jusqu'en 1808 ; à cette date, il n'y avait plus d'électorats ecclésiastiques, ni autres. — P. 442. « Mrs Fiscaux » et « le Père Fiscaux » ne sont-ils pas des abréviations mal déchiffrées pour « M. M. du fisc » et « le procureur fiscal » ? — P. 471, lire *1771* au lieu de *1711*. — P. 504. Les « ovi di Vano (?) » de Mme la comtesse Spinucci me semblent être simplement des « œufs de vanneau ». — P. 530, lire *Maltzahn* pour *Malzhan*. — P. 617. « La dame du chameau » ne serait-elle pas « la dame de Chaumot », la résidence du prince Xavier de Saxe et de sa maîtresse ?

Le livre qu'il nous apporte aujourd'hui est plein, non seulement de talent, mais de vérités utiles. Il y a bien encore quelques boutades, mais rares et inoffensives. Seulement, M. F. n'échappe pas à une faiblesse fréquente en France chez les âmes fières et qui se marque par un plaisir visible à lutiner le régime du jour. Il a cent fois raison de combattre l'esprit démagogique que d'autres aiment mieux flatter; mais, puisque la Révolution française est notre mère, quoi que nous fassions, puisque d'autre part ses idées dominent encore le monde, pourquoi lui ôter un prestige qui rejaillit sur nous? La vérité n'y gagne pas plus que la stabilité des institutions. Mais gardons-nous de réfuter comme des erreurs des assertions qui ne sont, en réalité, que des mouvements d'impatience causés par le fanatisme des Jacobins modernes. Quand M. F. nous dit qu'à ses yeux l'unité intellectuelle de la France est une conception rétrograde (p. 43-44), entendez tout simplement qu'il méprise les sectaires de gauche aussi bien que ceux de droite; interprétez de même *l'horreur* qu'il s'attribue pour le mot de *progrès* (p. 164); et, quand il dit : « Je suis aristocrate » (p. 99), ne l'en croyez pas : si, par impossible, l'aristocratie renaissait, il lui ferait bien voir qu'il a peu de goût pour les privilèges de caste. Son cas est à la fois contraire et analogue à celui d'un autre généreux esprit, M. Vacherot, qui, sous l'Empire, en haine du pouvoir absolu, se croyait républicain.

L'inconvénient est que l'impatience jointe à l'imprudente philanthropie dont les adversaires de la Révolution sont aujourd'hui aussi atteints que ses apologistes le désarme par moments en face de doctrines dont il aperçoit mieux que personne le danger. Il ménage le socialisme comme une conséquence gênante, pour les amis de la Révolution, des principes qu'ils ont eux-mêmes posés, car il lui semble, à tort selon moi, que la confiscation des biens du clergé et de la noblesse ne fut qu'un essai de ce que médite le communisme (p. 140, 182, 218). Il accorde que les capitalistes pourraient fort bien être remplacés par la petite épargne (p. 96), alors que toute grande entreprise, emprunt national, colonisation sérieuse, etc., suppose le concours de grands banquiers. Il croit que l'intervention de l'État dans les contrats entre patrons et ouvriers sauverait la fortune publique et se réjouit de voir les socialistes amenés par la résistance des paysans à solliciter ce concours; mais c'est applaudir au plus pratique des moyens imaginables pour réduire par un accroissement progressif des charges les propriétaires à la nue propriété. Il demande que les conditions du travail soient réglées par des traités internationaux (p. 224-225); mais c'est établir au profit des États forts un droit d'inquisition sur les États faibles. Surtout il accepte la discussion sur de mauvaises bases. La véritable question, à mon sens, n'est pas de savoir si le régime de la concurrence entraîne des inconvénients, mais de savoir si, oui ou non, le pauvre est plus heureux ou plus malheureux qu'au temps où tout entravait le libre jeu de l'intelligence et des capitaux. Or, il est patent que jamais l'ouvrier n'a

été, au total, en France du moins, logé et nourri comme il l'est, et qu'on ne sait plus chez nous ce que c'est que famine. Il me semble que c'est de là qu'il faudrait partir dans toute discussion de ce genre.

Il faudrait aussi défendre la propriété, non pas seulement comme le plus utile des régimes, mais comme un droit; et, d'une façon générale, il conviendrait de faire plus souvent appel aux forces morales au lieu d'en nier l'efficacité. M. F. a plusieurs fois mis le doigt, avec sa hardiesse habituelle, sur la cause vraie des récriminations qui nous assourdissent; il l'appelle nettement un *désir éperdu de bien être* (p. 301), né dans toute l'Europe d'une *indéniable décadence morale* (p. 316); mais ailleurs, il ne veut plus voir cette décadence (v. par ex. p. 268 sqq., 304). Il songe à peine à la combattre, alors que le salut pourrait uniquement venir, non de réformes politiques que nos mœurs vicieraient sur le champ, mais d'une réformation intérieure qui n'est nullement impossible et qui devrait commencer par une guerre ouverte au roman et au théâtre contemporains.

Mais j'ai maintenant le droit de louer sans être suspect. Tout d'abord, il y a dans ce livre une abondance de pensées, une force de dialectique qui surprennent. On est partagé entre le désir de suivre une argumentation qui entraîne et celui de s'arrêter pour réfléchir sur les idées qu'elle déroule ou provoque. Les arguments sont maniés avec une dextérité parfois éblouissante; M. F. ressemble à ces prestidigateurs qui vous invitent à prendre une carte et la changent entre vos doigts. Tandis qu'il expose avec une sérénité inquiétante un système faux qu'il veut réfuter, il s'adresse une objection : le lecteur respire; point du tout! L'objection se retourne et devient pour un instant un argument de plus en faveur de l'erreur. Et ce talent de dialectique est d'autant plus précieux qu'il est souvent au service d'idées aussi justes que pénétrantes. L'article intitulé *Décentralisateurs et Fédéralistes* est peut être le meilleur de tous parce que, en l'écrivant, M. Faguet, un peu piqué de certaines objections, s'est appliqué à n'avoir jamais tort. Jamais personne n'a mieux montré que la décentralisation administrative est tout aussi dangereuse que la décentralisation politique, personne n'a mieux tracé la limite entre les décisions qu'on peut abandonner aux pouvoirs locaux et celles qu'il faut réserver aux ministres et aux chambres pour empêcher que la ruine des communes ne conduise à la banqueroute de la nation. Sans doute, il n'était pas nécessaire d'avoir son coup d'œil pour démêler le danger des théories qu'il réfute, mais il fallait sa vigueur (un peu rude en quelques passages) pour les pulvériser. Jamais non plus on n'a mieux montré que le communisme entraînerait immédiatement le contraire de ce qu'il prétend produire, que le socialisme conduit nécessairement au communisme et que leur triomphe à l'un et à l'autre présuppose le cosmopolitisme. Trop enclin à ne regarder que les faits de l'ordre matériel, il les analyse du moins avec puissance; on ne lui accordera point que la ploutocratie (dont il exagère un peu

l'importance), la tendance à l'absorption des petits États par les grands et la démocratie datent du télégraphe électrique et des chemins de fer; mais il expose avec une admirable finesse la relation de ces faits d'ordre si différent.

Quant aux idées pénétrantes de détail elles sont semées à profusion ; je signale seulement, outre d'excellents conseils sur les contrats que pourraient signer librement ouvriers et patrons (p. 221-222), outre des réflexions originales sur ce que devraient être les grèves (p. 238-239), des considérations profondes sur la nécessité pour une aristocratie qui veut vivre de ne pas perdre le contact de ceux qui connaissent ses titres de noblesse (p. 275), sur la cessation de la prédominance politique en France de Paris (p. 277, 278) et ce mot qui est d'un patriote et d'un homme de cœur : « L'âpre et tenace ressentiment des Français (depuis 1871) est encore ce qu'ils ont de meilleur » (p. 270).

En pleine possession de son talent pour les sujets qu'il semble aujourd'hui préférer, M. Faguet n'est peut-être pas encore en possession de toute sa doctrine. Pour n'en citer qu'un exemple, sur le point capital de savoir si un accord pacifique pourra s'établir sur la question sociale, il est optimiste dans *Le socialisme en 1899* et pessimiste dans le morceau suivant. Mais un esprit de sa trempe a bientôt fait de se mettre d'accord avec lui même. Il ne restera plus qu'à désirer qu'il considère comme des défenseurs de la société tous ceux qui ne visent pas à la détruire et qu'il demande la cause et le remède de nos maux à la morale plutôt qu'à l'économie politique ; tout au plus, pour que son action s'étende au delà du public lettré qui lui est acquis depuis longtemps, on souhaitera qu'à son style mâle et spirituel, il mêle, si je puis m'exprimer ainsi, un peu de naïveté.

Charles Dejob.

Etude sur la théorie du droit musulman, par Savvas Pacha, ancien gouverneur et gouverneur général, ancien ministre des travaux publics et des affaires étrangères de Turquie, membre honoraire et correspondant de plusieurs sociétés savantes, *La méthode législative de l'Islam*. Paris, Marchal et Billard. 1898. In-8, xxv et 584 p. 7 fr. 50.

Savvas Pacha s'est occupé tout particulièrement de la partie théorique du droit musulman. Il est le seul chrétien de Turquie qui ait gouverné des musulmans dans des provinces non privilégiées de l'Empire ottoman et il a dû par conséquent appliquer les lois dont il fait connaître la philosophie.

Dans un premier volume, paru en 1892, il avait exposé l'histoire et les principes généraux de la législation musulmane. Il étudie dans ce second volume, œuvre d'un long et scrupuleux labeur, la méthode législative.

Tout d'abord, il décrit l'« effort », le *idjtihad*, le procédé scientifique spécial dont les jurisconsultes de l'Islam se servent pour qualifier légalement les actions de l'homme et régler ses transactions — procédé qui existait déjà au temps du Prophète et qui a été continué avec son approbation, sur des bases nouvelles mais absolument islamiques.

Vient ensuite une introduction au corps de l'ouvrage : Savvas Pacha y examine les quatre sources fondamentales et les seize sources secondaires de la législation mahométane, celles-là sommairement et celles-ci avec grand détail.

L'« introduction » est suivie de deux livres qui forment le traité proprement dit de méthode législative. Le premier livre est consacré aux quatre sources principales du droit musulman : le livre saint ou *Coran*, la conduite du prophète ou *Sounnet*, l'accord unanime ou *idjmâ* des grandes consultations tenues par les personnages les plus qualifiés des trois premières générations islamiques, et l'analogie établie par les jurisconsultes ou *qiyas*.

Le second livre comprend, de même que le premier livre, quatre chapitres : 1° les qualités légales qui caractérisent les actions humaines (c'est la partie la plus ardue de la méthode législative, et l'auteur a fait de son mieux pour être clair en prodiguant les exemples, notamment à propos de la vente, l'acte le plus typique du code musulman et celui où se retrouvent toutes les particularités propres à la qualification légale des contrats); 2° le juge ; 3° les actions selon lesquelles l'homme est jugé ; 4° l'homme responsable aux actions duquel s'appliquent les dispositions de la loi.

Une foule de passages intéressent en ce volume le grammairien et le lexicographe. L'auteur s'attache à donner le sens minutieusement exact des mots et des phrases du Coran et du Sounnet. Professeurs et étudiants lui sauront sûrement gré des longs développements qu'il consacre à l'explication de ces termes techniques.

Mais l'ouvrage, comme le prouvent les conclusions qui le terminent, sera surtout utile à ceux qui apprennent le droit musulman en leur montrant : 1° à se rendre compte de l'origine et de la raison d'être de tous les articles du code de l'Islam ; 2° à élargir ce code en y introduisant les dispositions de nos codes d'Europe. A ce point de vue, ce travail peut donc rendre de très grands services. Il nous offre comme une clef législative ; il nous met à même de résoudre les problèmes juridiques et judiciaires qui n'ont pas encore été étudiés dans l'Islam et qui ne font pas l'objet d'un *fetva* ou avis doctrinal. Grâce à la méthode que nous enseigne Savvas Pacha, il est possible d'étendre le domaine de la législation musulmane, de lui donner prise sur toute chose, d'islamiser les actions et transactions nouvelles pour les Arabes, d'islamiser toutes les découvertes de notre temps, tous les bienfaits de notre civilisation. Le Coran n'est pas seulement un recueil d'excellents préceptes de morale et d'hygiène ; c'est un recueil dont la valeur législative est infinie ; or, légi-

férer selon la religion musulmane est le seul moyen de s'attacher les Musulmans, et, pour légiférer ainsi, en parfaite conformité avec l'esprit et la lettre des sources sacrées, avec la volonté de Dieu et celle de son prophète Mahomet, pour aboutir à des conclusions légales, acceptables et même obligatoires pour la conscience de tout musulman, il suffirait de manier l'instrument que Savvas Pacha nous fournit.

A. C.

BULLETIN

— Au cours de ses recherches dans les archives municipales de Forcalquier, M. Paul Meyer a découvert dans la couverture du plus ancien registre des délibérations une vingtaine de feuillets d'un cahier de comptes.(*Le Livre-Journal de maître Ugo Teralh notaire des drapiers à Forcalquier* (1330-1332). Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. Paris, imp. nationale; libr. C. Klincksieck, 1898. In-4 de 42 pages.) C'est un fragment de registre commercial, tenu en forme de livre-journal par le notaire Ugo Teralh, qui, tout en rédigeant ses minutes, vendait des étoffes et les draperies du Languedoc. Les feuillets ainsi retrouvés ont un double intérêt: Ugo Teralh écrivait le provençal parlé à Forcalquier dans le premier tiers du XIV^e siècle; or, on n'avait pas encore rencontré de texte aussi ancien pour le langage de cette région. En outre, on n'avait pas non plus signalé à une époque aussi reculée un document de même nature qui puisse servir à l'histoire du commerce et de l'industrie du Midi de la France. M. P. Meyer a noté les principales opérations effectuées, les usages commerciaux suivis, la provenance des diverses marchandises, etc. ; les amateurs de l'histoire économique de notre pays ne sauront donc jamais trop recourir à son excellente édition du livre-journal de maître Ugo Teralh. — L.-H. Labande.

— Le baron Guillaume de Crassier, érudit liégeois du siècle dernier, avait été en relations épistolaires avec plusieurs des grands savants de son époque. Sa correspondance avec D. Bernard de Montfaucon avait déjà été publiée. Aujourd'hui M. Léon Halkin met au jour les 162 lettres qu'il échangea avec l'illustre bénédictin D. Edmond Martène, de 1718 à 1736. (*Correspondance de Dom Edmond Martène avec le baron de Crassier, archéologue liégeois*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1898. In-8 de 294 pages. Extrait du Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, tome XXVII, 1898). Cette édition est faite avec tout le soin désirable, bien que souvent l'intérêt de cette correspondance faiblisse. Il était d'ailleurs assez difficile de faire un choix et d'éliminer certaines pièces où il n'est guère question que de commissions de librairie. Il est évident, en effet, qu'un des mérites de l'éditeur est d'être aussi complet que possible. Il a par contre réussi dans son introduction à caractériser nettement la physionomie du baron de Crassier et du P. Martène, à faire valoir leur érudition et leur amour de la vérité et de la science, à mettre en relief les principaux attraits de leur correspondance. Et cela est suffisant pour qu'on ouvre son volume avec fruit. — L.-H Labande.

— Il faut répéter de l'édition de Richard II que vient de faire paraître M. A. W. Verity dans la Pitt Press Series (*King Richard II edited with introduction, notes, glossary and appendix*, Cambridge at the University Press. 1899. In-8, XXX et

232 p.) ce qui a été dit des éditions de *King Lear* et du *Merchant of Venice* données précédemment dans la même collection. Ce sont de véritables modèles d'éditions classiques de textes difficiles. On y trouve partout les mêmes qualités d'ordre, de clarté et de précision, la même érudition profonde et sûre portée allègrement et sans pédanterie, le même sentiment des besoins des jeunes lecteurs auxquels la collection est destinée. L'édition de *Richard II* vaut celles qui l'ont précédée. On n'en peut faire un plus bel éloge. — J. Lecoq.

— L'édition classique des Chants de l'ancienne Rome, de Macaulay, que M. J. H. Flather donne dans la Pitt Press Series (*The Lays of Ancient Rome and other Poems by Lord Macaulay edited with introduction and notes.* Cambridge, at the University Press. 1899, in-8, xiv et 184 p.) est suffisante et consciencieuse. Les notes sont nombreuses et concises et élucident d'une manière satisfaisante un texte déjà clair par lui-même L'introduction est brève et précise, sans prétention comme l'édition elle-même du reste. — J. L.

— M. Emidio Martini, bibliothécaire de l'Université de Naples, précédemment préfet de la bibliothèque nationale de Brera, va mettre prochainement sous presse, en collaboration avec le professeur Domenico Bassi, de Milan, un *Catalogue* détaillé des manuscrits grecs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, dont la publication ne peut manquer d'être très favorablement accueillie.

— Dans son travail *Murat et la question de l'unité italienne en 1815* (Extrait des « Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome », t. XVIII. In-8, 113 p.), M. Albert Dufourcq s'efforce de prouver — et ses arguments nous semblent très solides — que Murat se fit en 1815 le champion de l'indépendance italienne. Il cite les proclamations du roi et celles de ses préfets : « Les grands mots sont prononcés. Un souverain italien, à la tête d'une armée italienne, appelle les Italiens aux armes, au nom de l'indépendance de l'Italie; la situation du mois d'avril 1815 est analogue à celle de 1848 et Charles-Albert avant Novare ne fait que copier Murat avant Tolentino. Les sentiments auxquels celui-ci fait appel sont exactement les mêmes que ceux sur lesquels s'appuiera celui-là, les mêmes que ceux qui formeront en ce siècle le patriotisme italien : l'orgueil passionné et amoureux de l'Italie fille de Rome, la haine de l'étranger, le mépris du barbare qui du maître du monde a fait un peuple sujet, la conscience de l'unité géographique de la péninsule cernée par la mer et cerclée par les Alpes, la nécessité de recourir à la force pour réaliser l'unité politique, la promesse qu'une constitution libérale sera donnée au nouveau royaume » (p. 57). Mais ce rêve, précis dans la pensée de l'élite — en 1815 comme en 1848 — est beaucoup plus vague dans la conscience de la masse qui reste insouciante, indifférente, surtout dans le Nord, à la tentative napolitaine. La dernière partie de l'étude replace, pour ainsi dire, la tragédie du Pizzo dans son milieu historique, la « situe ». Murat, vaincu, exilé, se convainc qu'il n'aura de sécurité que sur le trône : son débarquement au Pizzo est la copie du débarquement de Napoléon au golfe Jouan, et il lui a été suggéré d'abord, non par des traîtres, mais par des hommes dévoués, par Desvernois qui lui promettait l'appui de vingt mille Calabrais. Bref, « les conversations de Desvernois, complétées et confirmées par les rapports du comte Borgia et de l'intendant de Basilicate, la chasse à laquelle Murat fut en butte sur la côte de Provence et que la mise hors la loi du 15 septembre semblait devoir bientôt organiser en Corse, exercèrent sur Murat la plus décisive influence ; ce sont les deux faits qui expliquent sa résolution. » — A. C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 24 avril — 1899

Nau, La chronique de Denys de Tellmahré; Les Plérophories de Jean de Maiouma; Les Réchabites et les îles Fortunées. — Corssen, L'Antigone de Sophocle. — Mastelloni, La Rhétorique d'Aristote traduite par Annibal Caro. — Olschewsky, La langue et la métrique d'Hérodas. — Krueger, Supplément au Manuel de littérature chrétienne; Les découvertes de la littérature chrétienne. — Loewe, Les Germains. — Petsch, L'énigme populaire. — Pfaff, Le grand manuscrit de Heidelberg, 1-2. — Scheffer-Boichorst, Études historiques, VIII. — Registres de Grégoire IX, 3, p. Cadier et J. Guiraud.—Registres de Nicolas III, 1, p. Gay.—J de Loye, Les archives de la Chambre apostolique au xiv^e siècle. — E. Meyer, Charles le Mauvais. — Pharond, Abbeville de 1426 à 1483. — M. Herrmann, L'humanisme à Nuremberg. — Pinvert, Jacques Grévin — Prudhomme, L'assistance publique à Grenoble, I. — D'Ancona, La police autrichienne à Milan. — Comtesse Potocka, Voyage d'Italie, p. Stryienski. — Académie des inscriptions.

1. F. Nau, docteur ès sciences mathématiques, etc. **Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré.** Paris, Ernest Leroux, 1898, in-8, p. 71.
2. Du même auteur. **Les Plérophories de Jean, évêque de Maiouma** (récits anecdotiques relatifs au v^e siècle). Paris, Ernest Leroux, 1898, in-8, p. 84.
3. Du même. **Les fils de Jonadab fils de Réchab et les îles Fortunées** (Histoire de Zosime), texte syriaque de Jacques d'Edesse publié pour la première fois avec une traduction française. Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8, p. 33.

Les travaux de M. l'abbé Nau sur les documents historiques que les Syriens nous ont laissés, sont des plus importants pour la critique de ces documents. M. N. a établi d'une manière incontestable que la chronique syriaque, attribuée par Assémani au patriarche jacobite, Denys de Tellmahré, était une compilation antérieure à ce patriarche, rédigée probablement par Josué le stylite, un moine du couvent de Zoukenin près d'Amid. La petite chronique, insérée dans la troisième partie de cette compilation et publiée sous le nom de Josué le stylite, n'est pas de ce moine, mais d'un auteur anonyme. Il semble que la seconde partie de l'Histoire de Jean d'Asie (ou Jean d'Éphèse), dont il ne nous est parvenu que des fragments, contenait déjà cette petite chronique, et que c'est par Jean d'Asie que celle-ci a passé dans Pseudo-Denys de Tellmahré, car la troisième partie de Pseudo-Denys a été composée avec la seconde partie de Jean d'Asie. Celle-ci étant incomplète dans les manuscrits, il y a un intérêt évident à publier la troisième partie du Pseudo Denys, laquelle, à en juger par les extraits publiés par M. Nau, présente souvent un

texte préférable à celui des manuscrits de Jean d'Asie. On jugera par ces quelques mots de l'importance des nouveaux résultats auxquels M. N. est arrivé par une critique sagace et pénétrante et qu'il a exposés dans la première des publications citées en tête de cette recension [1].

La seconde publication, qui vient de paraître, fait connaître dans une traduction française *Les Plérophories* de Jean de Mayouma, un recueil anecdotique qui renferme d'intéressantes notices concernant l'Église monophysite de la fin du v[e] siècle, et que l'on peut considérer comme un supplément de la *Vie de Pierre l'Ibère*, publiée par M. Raabe [2]. Jean était l'un des successeurs de Pierre l'Ibère sur le siège épiscopal de Mayouma (le port de Gaza); un grand nombre des anecdodes qu'il rapporte a pour sujet son célèbre prédécesseur. Cet ouvrage, écrit en grec comme la *Vie de Pierre l'Ibère*, n'a été conservé qu'en syriaque. En dehors du manuscrit qui le contient, il se trouve dans l'histoire encore inédite de Michel le Syrien qui l'a inséré presque en entier. M. N. se propose de publier prochainement le texte syriaque.

La légende des Réchabites transportés dans les îles Fortunées est l'objet de la troisième des publications de M. Nau. D'origine juive, cette légende a passé en grec, et c'est sur une version grecque, aujourd'hui perdue, que Jacques d'Édesse la traduisit en syriaque au vii[e] siècle de notre ère. Plusieurs manuscrits renferment des recensions, plus ou moins interpolées, de l'apocryphe primitif. L'édition de M. Nau, accompagnée d'une traduction française, fait ressortir l'importance de ces anciens textes pour l'étude de la légende et du mythe géographique des îles Fortunées.

Ces trois brochures, que leur prix modéré met à la portée de toutes les bourses, ont leur place marquée dans la bibliothèque de l'orientaliste et de l'historien. Elles ont ajouté au bon renom que leur auteur s'était acquis dans le monde savant par ses précédentes publications.

R. D.

---

1. Les premières études de M. N. sur Denys de Tellmahré et Josué le stylite ont été suscitées par la publication de M. l'abbé Chabot, *Chronique de Denys de Tell-Mahré, quatrième partie*, Paris, 1895 (112[e] fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des hautes études); elles ont paru dans : *Bulletin critique*, 15 juin et 25 août 1896, 25 janvier 1897 ; *Journal asiatique*, septembre-octobre et novembre-décembre 1896 ; *Supplément de l'Orient chrétien*, avril 1897.

2. Le titre de *Plérophories* ou compléments semble faire allusion à un livre précédent dont les *Plérophories* auraient formé la suite. Ce livre était-il la *Vie de Pierre l'Ibère* publié par M. Raabe?

M. Nau a lu un travail sur ces *Plérophories* au Congrès des Orientalistes tenu à Paris en septembre 1897.

P. Corssen. **Die Antigone des Sophokles**, Ihre theatralische und sittliche Wirkung, Berlin, Weidmann, 1898, 75 p.

On connaît les vers 905-912 d'Antigone, où l'héroïne de Sophocle, dans un raisonnement qui ne laisse pas de nous choquer, explique pourquoi elle a enseveli son frère. M. Kaibel a tenté récemment d'y trouver l'expression du véritable caractère d'Antigone, qui, selon lui, n'a ni amour ni tendresse, et se laisse guider par sa haine contre Créon et par un orgueilleux esprit de race, bien plutôt que par une touchante affection fraternelle. M. Corssen réfute, et sans peine, cette singulière conception ; et il apprécie à son tour la manière dont le personnage d'Antigone a été compris par Sophocle. Celui-ci aurait inventé le motif principal du drame, l'ensevelissement de Polynice par sa sœur, car on ne peut songer, dit-il, à un développement de la fin des *Sept contre Thèbes*, qui n'est pas d'Eschyle, — rien n'est moins prouvé, et il y a ainsi beaucoup d'ornières que tout le monde suit, parce qu'elles ont été une fois creusées — et Sophocle n'a pas voulu qu'Antigone fût une créature insensée et sans affection ; tout le caractère est d'ailleurs bien analysé p. 62-64. M. C. cherche à se représenter les rôles d'Antigone et de Créon, avec l'opposition nécessaire des deux personnages, non pas comme nous pouvons, nous, les juger actuellement, mais comme devait les apprécier le public athénien, avec ses mœurs et ses idées religieuses ; il estime avec raison que le poète a merveilleusement connu l'esprit de ses contemporains, en leur présentant le point fondamental de l'action pour ainsi dire comme un procès à juger, et qu'il a su mettre à leurs yeux Antigone dans la meilleure position, en atténuant autant que possible les torts de Polynice à l'égard de Thèbes, et en insistant sur la violation manifeste du droit — du droit religieux attique — par les ordres irréfléchis de Créon. La cause devait donc être gagnée par Antigone, et les traits fondamentaux de son caractère devaient donc être pour les Athéniens, et ils doivent l'être par conséquent pour nous, le respect du droit éternel et divin, l'esprit de sacrifice, l'auteur de la suprême justice, unis dans l'accomplissement de ce devoir imprescriptible, l'ensevelissement d'un frère arbitrairement, sinon injustement proscrit. Il n'est point question, dans tout ce développement, des vers rappelés dès le début ; M. Corssen y revient dans les dernières lignes et les considère comme dus à un très ancien remaniement : leur manque de sens et de naturel ne répondrait pas à la pensée de Sophocle ni à sa conception du caractère de la jeune fille. La *Revue* a signalé dernièrement à ses lecteurs un travail de M. S. Reiter, où l'authenticité du passage est au contraire défendue par de bons arguments. Personne jusqu'ici, selon moi, ne les a condamnés par des raisons probantes, comme aussi personne ne les a suffisamment justifiés ; mais ils sont dans le texte de Sophocle, ils y étaient avant Aristote ; on les y conservera tant qu'on n'aura contre eux que des raisons de goût et de sentiment.

My.

Fr. Mastelloni. **Commento alla Rettorica di Aristotile fatta italiana da Annibal Caro.** Florence, successeurs Le Monnier, 1898; xviii-358 p.

Il y a plus de trois siècles qu'Annibal Caro est mort, laissant achevée, mais inédite, une traduction de la *Rhétorique* d'Aristote. Elle fut publiée quatre ans après sa mort, en 1570, pour la première fois, et réimprimée en cinq autres éditions différentes, dont la dernière est de 1831. M. Mastelloni la donne de nouveau, d'après l'édition de 1570, précédée d'une analyse de l'ouvrage d'Aristote, et accompagnée de deux séries de notes. Les unes (renvois 1, 2, 3 etc.), viennent immédiatement sous la traduction et sont un commentaire explicatif de la *Rhétorique;* les autres (renvois a, b, c etc.), en plus petits caractères, se rapportent à la traduction de Caro, et en expliquent la langue et la syntaxe; elles comprennent également des notes historiques et phylologiques, et sont au bas des pages, au-dessous des premières. Cet ouvrage fut apprécié favorablement par l'Académie della Crusca, à laquelle il avait été soumis pour le concours Rezzi de 1895; la commission regretta de ne pouvoir lui accorder une récompense, parce qu'il ne répondait pas exactement aux conditions du programme; l'auteur le savait d'ailleurs, et eut tout lieu d'être satisfait du jugement de l'Académie : « Le livre est bon et utile, l'exécution en est soignée, il a de justes proportions, et en général le style est correct et la forme châtiée. » N'ayant pas à juger la traduction de Caro, je souscris pleinement aux éloges décernés à M. Mastelloni, en ce qui concerne le commentaire; il est abondant sans dépasser la mesure, clairement rédigé, parfois ingénieux et toujours utile. Mais je dois faire des réserves en ce qui concerne les petites notes. Quelques-unes sont superflues, par exemple p. 269 : Hexamètres, vers de six pieds, propres aux poètes épiques; ou erronées, comme p. 296 : Tétramètre, vers de quatre pieds. D'autres pourraient être plus exactes : p. 308, Égine, une des Cyclades; p. 238, Archiloque de Sparte; p. 19, les jeux Pythiques, de « Pizio, luogo di Macedonia »; ou mieux informées : p. 273 à propos de Kallias, fils d'Hipponikos, il est dit que Xénophon en fait mention; il eût été bon d'ajouter que c'est un des personnages du *Protagoras*, et même il n'eût pas été de trop de dire qu'il est aussi question de lui dans le *Cratyle*, où paraît son frère Hermogène. Des inadvertances sans doute : p. 49 Socrate dans l'*Éloge d'Hélène;* p. 128 Platon dans la *Vie de Phocion;* p. 138 gli Anacarni (*sic*), pour désigner les Acharniens. Beaucoup de références insuffisantes, comme : Platon dans le *Phèdre*; Tite-Live, décade III; sur Lysias consultez Denys d'Halicarnasse, Photius, J. Franz, L. Hœlscher, Westermann, sans autre indication. M. Mastelloni dit quelque part (p. 326, n. 2) que les Français « non son mica facili a lodar le cose nostre »; je ne sais d'où peut lui venir ce préjugé; mais n'est-ce pas rendre service à un auteur que de lui signaler des imperfections si faciles à faire disparaître?

My.

S. Olschewsky. **La langue et la métrique d'Hérodas.** Leide, J. Brill; Bruxelles, P. Imbreghts; Paris, Borrani, 1897; 84 p.

Je me borne à indiquer la disposition de ce « petit travail, entrepris, dit l'auteur, pour faciliter la lecture d'un poète encore trop peu connu — c'est beaucoup dire — et pour en faire apprécier tout le charme et toute l'originalité ». J'ajouterai quelques citations, qui permettront au lecteur de juger l'opuscule. La première partie renferme des remarques sur la langue; on y trouvera des observations qui ne manquent pas d'originalité, telles que les suivantes : radicaux en υ, gén. εος; dans tous les dialectes le υ du radical se change en ε. Les noms masculins en α de la première déclinaison prennent εω au génitif... dans les lyriques domine ce génitif, Hérodas utilise uniquement celui-là. Hérodas n'omet pas l'augment syllabique... les iambographes le conservent toujours, ex. ἐπήκουσα, ἐλέγξασα. La racine οἰσ se trouve dans οἴσθην (sic). L'interjection μᾶ nous est connue seulement dans des serments, comme par exemple μὰ Διά (sic)... en dorien μᾶ signifie aussi μήτηρ et était honorée à Cos .. ce mot d'abord nom propre aurait passé plus tard comme exclamation; nous trouvons de plus chez Hérodas ναί au lieu de μᾶ. Signalons le grand emploi de parfaits pour donner plus de vivacité au récit. Le datif était plus usité à l'époque d'Hérodas que le génitif. — La deuxième partie se compose de notes sur le vocabulaire, et, comme dit l'auteur, sur la phraséologie, suivant l'ordre des mimes. On croirait, à voir quelques-unes de ces notes, que les mots qu'elles accompagnent sont inconnus au reste de la littérature; à quoi bon citer Hésychius ou Pollux (sans autre référence), à propos de ἑρμίς, γρυπός, βλαύτη, πέλμα, etc., quand il suffit de chercher ces mots dans un dictionnaire quelconque? M. Olschewsky éprouve même le besoin de citer Hésychius pour expliquer un terme aussi connu que ἴσθι. Cette seconde partie est d'ailleurs pleine de redites. — Un appendice traite de la métrique. « Hérodas, cet innovateur en vocabulaire et en phraséologie, a-t-il observé fidèlement les règles du choliambe d'Hipponax? Non assurément; hâtons-nous de signaler les écarts, et tout d'abord citons quelques exemples de l'emploi de trissyllabes, tels que tribraques, dactyles, anapestes. » Plus haut : « le choliambe n'admet que les dissyllabes et surtout l'iambe qui lui donne plus d'élégance. » M. O. s'imagine-t-il qu'il n'y a dans Hipponax ni tribraques ni dactyles? Et que ce poète ne se permet pas le spondée au cinquième pied? Entre autres exemples d'Hérondas, il cite V (lire IV), 44 terminé par καρκίνου μέξον (l. μέζον; le grec est plein de fautes d'impression), prenant καρκίνου pour trois longues. — On a pu voir, par quelques-unes de ces citations, que le style ne vaut guère mieux que la doctrine. Je considère cet opuscule comme un simple résumé des notes de M. Olschewsky, résumé imparfait et sans précision, qui n'aurait rien perdu à rester manuscrit.

My.

Geschichte der altchristlichen Litteratur in den ersten drei Jahrhunderten : Nachtræge, von G. Krüger; Freiburg i. Br., Mohr, 1897, 32 pp. in-8°. Prix : 60 pf.

Die neuen Funde auf dem Gebiete der æltesten Kirchengeschichte (1889-1898) (Vortræge der theologischen Konferenz zu Giessen, 14. F.), von G. Krüger; Giessen, Ricker, 1898; 30 pp. in-12. Prix : 60 pf.

Deux brochures du savant professeur de Giessen où il met en œuvre cette information étendue dont il fait preuve dans ses rapports annuels du *Theologischer Jahresbericht*.

La première est un supplément au manuel de littérature chrétienne que nous avons annoncé autrefois (*Revue*, 1895, I, 343). Outre 3 pages de corrections proprement dites, on y trouvera quantité d'additions et de changements. M. Krüger cite maintenant *La fin du Paganisme* et montre qu'il se tient au courant des derniers travaux français. M. K. discute aussi brièvement les dates nouvelles proposées pour quelques écrits : la lettre de Barnabé (130 ou 131, Harnack), les lettres d'Ignace et de Polycarpe (sous Trajan, Harnack), le Pasteur d'Hermas (vers 130, Spitta : thèse de la rédaction juive primitive), l'apologie de Justin (vers 150, Harnack), l'Octavius de Minucius Felix (avant 161, Schanz), le *De mortibus persecutorum* (en 320-321, O. Seeck). M. K. abandonne son hypothèse sur Aristide auteur de la lettre à Diognète.

La deuxième brochure est une revue rapide des découvertes faites dans les dix dernières années. On y trouvera des traductions de quelques-uns des morceaux les plus remarquables : des fragments de l'évangile et de l'apocalypse de Pierre, le *libellus* de libellatique trouvé par M. Krebs, une page de l'apologie d'Aristide. Cette conférence, très claire et très nourrie, est accompagnée de notes qui contiennent la bibliographie des questions abordées et le texte original des fragments des *Logia*. L'ensemble constitue une brochure de lecture facile et rapide. Les personnes étrangères à ces travaux pourront puiser une connaissance élémentaire des progrès récents et peut-être le goût de ces études. M. Krüger rend service à la littérature chrétienne en atteignant par des œuvres appropriées les deux genres de publics. P. L.

Die ethnische und sprachliche Gliederung der Germanen, von Dr. Richard Loewe. Halle, Niemeyer, 1899. In-8, (iv-) 60 pp. Prix : 1 mk. 60.

L'auteur de cet opuscule soumet à une critique aussi minutieuse que bien informée les divers systèmes généalogiques de la race germanique auxquels donnent prétexte tour à tour l'obscurité des textes classiques, le manque presque absolu de documents sur les dialectes anciens [1] et le

1. Autres que des noms propres, à nous transmis par des auteurs grecs ou latins, et par suite suspects à leur tour de falsification par négligence, faute de copie et cent autres accidents

caractère nécessairement fuyant et protéiforme de la théorie des ondulations [1]. Selon lui, les Gots sont tout d'abord partis de la Scandinavie, puis ont séjourné sur le cours inférieur de la Vistule, et enfin ont gagné leur dernier habitat aux confins de la Mer Noire. De cette définitive séparation du tronc scandinave relèvent les affinités particulières et postérieures qui ont été signalées, entre le gotique et le germanique occidental d'une part, entre celui-ci et le germanique septentrional de l'autre; mais, de par leur origine, les Gots sont dûment et exclusivement des Germains septentrionaux, et même il ne serait pas impossible de légitimer une affinité plus prochaine de leur langue avec le *gutnisch*, devenu toutefois par le fait du voisinage et dans la suite des temps un idiome scandinave (p. 21 sq.). Quant à l'affinité spéciale des Vandales et similaires avec les Gots, encore que la documentation linguistique ne fournisse à ce sujet rien de probant, certaines considérations surtout historiques et géographiques porteraient à la maintenir et à admettre par conséquent un rameau « vandalo-nordique » ou « goto-nordique », qu'on opposerait tout entier à celui des Germains occidentaux (p. 44). Dans l'aperçu consacré à ce dernier groupe, il faut mentionner l'assimilation des Ingvéons de Tacite et de Pline aux Anglo-Frisons : les modifications sensibles réalisées en commun par ceux-ci dans leurs dialectes, et par lesquelles ils se différencient, non seulement du haut-allemand, mais aussi du bas-allemand, seraient dues à l'existence, non d'une frontière naturelle, puisqu'en ces régions la Germanie s'incline en pente douce, mais de la confédération politique et peut être religieuse des Ingvéons, et aux obstacles qu'elle opposait à la pénétration des mœurs et des formes méridionales. Il est superflu d'insister sur l'intérêt comme aussi sur le caractère hypothétique de ces ingénieuses solutions : toutes sont contestables et seront certainement contestées; mais c'est aux germanistes allemands qu'il convient d'abandonner la discussion de ces délicats problèmes.

V. H.

Palaestra. Untersuchungen und Texte aus der deutschen und englischen Philologie. IV. *Neue Beitræge zur Kenntnis des Volkrætsels*, von R. Petsch. Berlin, Mayer u. Müller, 1899. In-8, (VIII-) 152 pp. Prix : 3 mk. 60.

On tombe toujours du côté où l'on penche. Un savant mythographe, à qui les cultes *arcadiens* — à coup sûr fortement empreints de sémitisme — ont dit tous leurs secrets, a bien pu suggérer que presque tout

1. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Elle n'a jamais varié. L'arbre généalogique n'est qu'une image grossière; la théorie des ondulations est la seule qui réponde aux faits. Mais en pratique elle est d'un maniement très difficile et entraîne en d'inextricables complications (cf. *Rev. crit.*, XLI, p. 466).

l'Olympe *grec* était peut-être d'origine sémitique [1]. Pourquoi hésiterais-je à écrire que presque toute la mythologie est peut-être dans la devinette populaire ? Les deux assertions se valent, et les deux adverbes en sauvent la hardiesse. Les Védas sont pleins d'énigmes de style tout primitif : les unes se donnent franchement pour ce qu'elles sont ; d'autres se déguisent à peine sous un voile transparent ; d'autres encore, à la faveur de leur apparence paradoxale, sont devenues des formules de mysticisme abstrus et profond, sur lesquelles s'exercent à l'envi la théosophie des brâhmanes et l'exégèse des derniers disciples de Hegel. La Bible, elle aussi, fourmille de récits dont le point de départ, avoué ou non, est une devinette plus ou moins compliquée. M. Petsch (p. 15) a parfaitement raison de classer parmi les énigmes impropres, — en tant que celui qui la pose est seul en mesure de la résoudre, — celle de Samson, *Juges*, XIV, 14. Mais il eût dû ajouter qu'elle est issue d'une énigme réelle et presque banale : le soleil, fauve et dévorant, est un lion ; le soleil, circulaire et blond, est un rayon de miel ; et la formule « quel est le rayon de miel qui repose dans la tête du lion ? » n'est autre chose que la contamination de ces deux données primitives. Tout le récit est sorti de là.

Mais, s'il est possible d'exagérer l'importance de la devinette en mythologie, tout le monde en tombe d'accord dans la littérature populaire. On saura donc gré à M. Petsch d'en avoir approfondi les caractères spécifiques et disséqué les éléments avec une patiente sagacité, d'avoir émaillé ses analyses de nombreuses citations fort bien choisies, réédité un petit recueil ancien devenu introuvable (*Rockenbüchlein*) et conclu par d'utiles conseils sur la méthode à suivre pour colliger et éditer ces précieuses survivances de la naïveté des anciens âges. Pour être instructif, son livre n'en est pas moins facile et agréable à lire, et le serait davantage, si l'auteur, — dans un ouvrage bourré de spécimens de tous les patois que rarement accompagne une traduction, — avait donné un peu plus de soin à la correction de ses épreuves [2].

V. Henry.

Die grosse Heidelberger Liederhandschrift, in getreuem Textabdruck, herausgegeben von Dr Friedrich Pfaff. Heidelberg, Carl Winter's Universitætsbuchhandlung, 1899. In-8° Livraisons 1 et 2, 5 mk. chaque livraison.

Ce fut presque un événement national lorsqu'en 1888, le célèbre manuscrit, dit de Manesse, contenant les poésies des *Minnesinger*, fit

1. V. Bérard, *les Cultes Arcadiens*, p. 364.

2. Ainsi, p. 111, dans l'énigme gasconne, heureusement traduite en note, lire *aubre*, et non *autre*. — P. 92, énigme de l'œuf « un sac de monture qui n'a ni point ni couture » : non sens ; M. Pineau a parfaitement imprimé « mouture ». — P. 113, si la bougie est l'objet d'une *weibliche Personifikation*, le texte anglais devrait porter *she*.

retour à l'Allemagne après un exil de plus de deux siècles à la Bibliothèque Nationale. Les germanistes et même les simples lettrés en éprouvèrent une joie dont les journaux de l'époque se firent l'écho. C'est ce précieux document, appelé manuscrit C, dont M. Pfaff s'est proposé de donner une reproduction exacte et de prix plus accessible que la photogravure exécutée en 1886. L'entreprise est fort utile : elle met à la portée du public le plus important recueil des poésies du *Minnesang*, imparfaitement connu par l'édition de Bodmer, qui remonte à plus d'un siècle et par celle de F. H. von der Hagen, moins vieille, mais non exempte d'erreurs. M. P. rend donc un véritable service à la science en reproduisant fidèlement et complètement les *lieder* du manuscrit C. Ce qui augmente encore le mérite de M. P. c'est le goût avec lequel cette édition est exécutée. A en juger par les deux livraisons qui viennent de paraître, l'ouvrage formera un beau livre dans lequel se liront avec plaisir les délicates productions du *Minnesang*.

Peut-être M. P. aurait-il pu se montrer moins scrupuleux et se dispenser de reproduire toutes les particularités graphiques du manuscrit. La pureté du texte n'aurait nullement souffert si au lieu de *h'ʒe*, par exemple, il avait imprimé *herʒe*, et la lecture serait plus commode.

Il est à souhaiter que M. Pfaff ne fasse pas attendre trop longtemps les trois livraisons qui restent à publier, la dernière devant contenir une introduction, la liste des poètes conforme au texte original et enfin un index des strophes.

F. Piquet.

Zur Geschichte des XII. und XIII. **Jahrhunderts. Diplomatische Forschungen** von Paul Scheffer-Boichorst. (*Historische Studien, VIII*). Berlin, Ebering, 1897, VIII, 417 p., in-8 (Prix : 12 fr. 50).

On a déjà rendu compte ici d'une série de travaux plus ou moins volumineux, relatifs soit au moyen âge, soit aux temps modernes, qui ont paru sous le titre commun d'*Études historiques* et qui sont sortis du Séminaire historique de M. Paul Scheffer-Boichorst à Berlin. Dans le présent volume, le huitième de la série, le savant professeur a réuni une vingtaine de mémoires publiés depuis bon nombre d'années dans des revues spéciales, en y ajoutant quelques autres encore inédits. Ils ont cela de commun qu'ils se rapportent tous à l'histoire du XII^e et du XIII^e siècle et qu'ils ont tous pour objet, ou du moins pour point de départ, l'examen critique de diplômes et de chartes relatifs à l'histoire du Saint Empire, en Allemagne, en Suisse, en Bourgogne et surtout en Italie[1]. D'étendue

1. Le seul des mémoires qui soit de nature un peu différente, le dix-huitième, est un des plus curieux. M. S.-B. y analyse et publie partiellement un manuscrit de la Bibliothèque de Munich, renfermant des missives, datées de 1255 et relatives à une révolution politique qui aurait remplacé sur le trône d'Allemagne Guillaume de Hol-

très inégale, certaines de ces études sont de simples notes critiques de diplomatique ou de paléographie ; les autres, plus détaillées, sont d'un caractère plus historique et narratif. La plupart des chartes examinées par M. S.-B. dans le premier groupe se rapportent à des localités italiennes de second et de troisième ordre, Caltagirone, Cavriana, Côme, Garde, Messine, Mondovi, Narni, Nicosia, Pise, Sarzana, Vezzano, Volterra, etc. Il établit l'inauthenticité de bon nombre d'entre elles et ses recherches nous montrent, une fois de plus, avec quel sans-gêne les Italiens du xv^e et du xvi^e siècles ont « enrichi » l'histoire de leur passé. Mais en général ces études ne captiveront que ceux qui s'occupent particulièrement de l'histoire locale de la péninsule au moyen âge et l'on s'intéressera davantage aux recherches sagaces et aux conjectures, toujours mesurées et prudentes, de l'éminent médiéviste, quand il aborde des sujets d'une portée plus générale. Encore qu'il ne soit guère possible d'analyser par le menu un volume de cette nature, nous signalerons l'étude sur la partie de la fausse *Constitutio de expeditione romana*, dont M. S.-B. place le berceau à Reichenau et la date de naissance entre 1142 et 1163 ; le travail sur le margrave Conrad de Tuscie et l'activité politique de ce représentant de Conrad III en Italie, de 1121 à 1129 ; celui dans lequel il examine les chartes octroyées par Frédéric I à diverses abbayes de l'ordre de Citeaux, soit en Bourgogne, soit en Alsace et discute leur authenticité [1]. Mentionnons encore l'étude sur une charte du même empereur relative au partage du duché de Saxe, après la défaite de Henri le Lion en 1180, charte dont il défend l'authenticité contre M. Thudichum, et une autre, fort suggestive, sur les testaments de Frédéric II. M. Scheffer-Boichorst nous y donne l'exemple, trop rare, d'un savant qui ne se presse pas de conclure pour l'affirmative ou la négative, mais s'impose une expectative prudente jusqu'à ce que des documents nouveaux et décisifs fassent pencher la balance dans un sens ou dans l'autre [2]. D'ailleurs, soit qu'il condamne comme fausses certaines pièces jugées authentiques jusqu'à ce jour, soit qu'il en défende d'autres, incriminées par des novateurs plus hardis, il mène toujours sa démonstration d'une manière absolument calme et logique, et avec une telle abondance de détails topiques qu'il gagne d'abord la confiance puisqu'il entraîne

---

lande par Ottocar de Bohême. Considérées comme authentiques par un savant aussi compétent que feu Jules Weizsaecker, elles sont, d'après M. S.-B., de simples exercices de rhétorique, rédigés à l'époque même, par un élève qui promettait, pour son maître, un écolâtre de Bamberg.

1. Je signalerai plus particulièrement la notice (p. 123) dans laquelle l'auteur examine les falsifications de diplômes relatifs aux Bauffremont, faites par l'abbé J.-B. Guillaume au xviii^e siècle et complète sur un point la démonstration déjà fournie par M. Léopold Delisle.

2. Ceux que leurs travaux obligent à consulter les chroniqueurs italiens du moyen âge trouveront aussi dans le volume de M. S.-B. plus d'un renseignement intéressant sur tel ou tel de ces écrivains, authentiques ou supposés, qui ont plus servi à embrouiller parfois l'histoire du moyen âge qu'à l'élucider.

le suffrage du lecteur, assez compétent pour le suivre à travers ses déductions critiques, et pour en goûter tout le charme érudit[1].

R.

Les registres de Grégoire X (1272-1276), recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées... par M. Jean Guiraud... Troisième fascicule... Suivis du registre de Jean XXI (1276-1277), par L. Cadier... Paris. A. Fontemoing, 1898. In-4 paginé 217-286 et 1-55 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 2e série, XII, 3).

Le fascicule annoncé ci-dessus termine (sauf la préface, les tables et le supplément) la publication des bulles du pape Grégoire X (nos 517 à 656). Il contient les dernières lettres curiales de la 3e année du pontificat et toutes les lettres communes ou curiales de la 4e année. Ces documents sont compris entre le 21 octobre 1274 et le 24 novembre 1275.

C'est l'époque où Grégoire X se trouvait en France, où il réunissait le concile général de Lyon, dont les constitutions furent promulguées le 1er novembre 1274. On sait que ce concile, l'œuvre la plus importante du pape dont nous nous occupons, traita surtout de trois grandes questions : il étudia les moyens d'éteindre le schisme grec, de préparer une nouvelle croisade pour la Terre-Sainte et de remédier aux abus qui s'étaient glissés dans l'administration de l'Église.

A ces trois ordres d'idées se rattachent la plupart des bulles éditées ou analysées dans ce cahier, ce qui n'empêche pas qu'on y rencontre d'autres pièces précieuses, par exemple les statuts de l'église de Lyon (n° 601), l'acte d'union des églises de Valence et de Die (n° 637), des lettres concernant les églises de Paris, de Beauvais, de Sens, de Tarentaise, de Meaux, d'Aix, de Verdun, d'Orange, de Bordeaux, etc., pour ne parler que des pays français.

Le registre de Jean XXI, dont la publication avait été préparée par le regretté M. Cadier, termine et complète ce fascicule. Jean XXI s'était appliqué à continuer l'œuvre de son prédécesseur, Grégoire X ; ses bulles apostoliques ont donc les mêmes tendances. A la fin de son très court pontificat, il avait cependant tourné les yeux vers les rois de France et de Castille, qui en étaient venus aux mains, et il avait donné mission au cardinal de Sainte-Cécile de ramener la paix entre les belligérants. On saisit aussi dans quelques documents la nature des rapports qu'il entretint avec Charles d'Anjou, roi de Sicile.

L.-H. Labande.

---

1. Avouerai-je, pour exercer mon devoir de critique, que l'auteur me semble mettre une certaine affectation à dire toujours *Tul* pour *Toul*, *Bisanz* pour *Besançon*, etc? Il semblerait qu'un savant doive écrire surtout pour être compris, et cela n'est pas certain, non pas en France seulement, mais même en Allemagne, quand on s'ingénie par exemple à écrire *Rumelsberg* au lieu de *Remiremont*.

Les registres de Nicolas III (1277-1280), recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées... par M. Jules Gay. Premier fascicule. Paris, A. Fontemoing, 1898. In-4 de 112 pages. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 2e série, XIV, 1).

Si le pontificat de Nicolas III fut relativement court ; il n'en eut pas moins d'importance par suite des rapports de ce pape avec Charles d'Anjou, dont il entreprit de limiter la puissance, et avec le roi Philippe le Hardi.

Le premier fascicule édité par M. Gay sur le plan adopté par l'École française de Rome pour les publications semblables, marque déjà tout l'intérêt qui s'attache à l'étude de ses registres. Il comprend les lettres communes de toute la première année et une partie des lettres curiales de la même période, en tout 302 actes. Au point de vue plus spécial auquel je me suis placé, c'est-à-dire au point de vue de l'histoire de France, j'y ai relevé une assez belle série de documents : les nos 2, 3, 50, 64, 66, 68, 141 à 157, 165 des lettres communes sont adressées au roi et à la reine ; beaucoup d'autres concernent le clergé en général (nos 163, 169 à 174, 176), les églises d'Agen (no 13), de Rouen (no 49), de Dax (nos 51, 52), de Laon (nos 56, 57, 118, 180, 217), de Cambrai (nos 87, 125, 195), de Tournai (nos 88, 195), de Fréjus (no 114), d'Auxerre (no 121), de Vienne, Viviers, Arles, Avignon et Valence (nos 164, 166), de Marseille (no 185), d'Albi (no 192), de Tours (no 209), de Soissons (no 216), les abbayes de Saint-Victor de Marseille (no 61), de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés (nos 168, 205 à 208, 210), etc. Par ses lettres curiales Nicolas III s'est entremis pour faire cesser la guerre entre les rois Philippe le Hardi et Alfonse de Castille (nos 222 à 225, 239 à 241, 261 à 264, 273 à 295), il a traité la grave question de l'union de l'église grecque (nos 220, 221, 228 à 230), s'est occupé de l'administration de son comté Venaissin (no 227), des difficultés surgies dans le chapitre de Laon (nos 297 à 300), etc. Le fascicule se termine par l'acte d'hommage fait au pape par Charles d'Anjou pour le royaume de Sicile.

La suite de ces registres promet donc des renseignements précieux pour l'histoire de notre pays. Espérons que M. J. Gay, qui a si bien débuté, continuera son œuvre avec autant d'activité et de succès.

L.-H. Labande.

Les Archives de la Chambre apostolique au XIVe siècle, par Joseph de Loye,.. 1re partie : Inventaire. Paris, A. Fontemoing, 1899. In-8e de x-274 pages. (Fasc. 80 de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

S'il est des ouvrages utiles, ce sont bien ceux du genre de celui-ci. Tous les érudits, qui ont ou auront des recherches à faire au Vatican sur le XIVe siècle, considéreront l'inventaire de M. J. de Loye comme leur livre de chevet, et ce sera justice ; d'autant plus qu'il n'était pas toujours

facile jusqu'aujourd'hui de se reconnaître dans le classement des archives du Saint-Siège. Quant à nous Français, il nous intéresse doublement, puisque les registres inventoriés appartiennent à peu près tous aux papes d'Avignon.

Indiquer le plan suivi par l'auteur c'est donner un aperçu de ce que contient son volume. Il débute par un avertissement de quelques pages, auquel je reprocherais d'être trop court, trop peu explicite. Puis vient l'inventaire lui-même des registres de ces archives de la Chambre apostolique, qu'on a si bien comparées à celles d'une Chambre des comptes. Ce sont en premier lieu les *Introitus et exitus*, qui donnent le détail sommaire des recettes et dépenses annuelles ; dans cette série rentrent les *Manualia* ou livres de dépenses des différents services du palais, et les comptes d'administration des diverses provinces (Bénévent, Romagne, Marche d'Ancône, duché de Spolète, comté Venaissin, etc.). M. de Loye a marqué ainsi la composition de 380 volumes, dont les dates sont comprises entre les années 1278 (les *Regesta Avinionensia* en ont un autre semblable plus ancien de deux ans) et 1427.

Viennent en seconde ligne les *Collectorie*, sur lesquelles le Dr Kirsch a déjà publié une étude fort intéressante. Dans ces registres on rencontre l'indication des cens, des décimes ecclésiastiques levés dans certaines occasions, des annates, des dons et legs faits au pape par les fidèles, ainsi que les comptes administratifs des bénéfices et évêchés vacants réservés au Saint-Siège, des successions de prélats de la cour romaine, etc. Ajoutons qu'à côté de précieux inventaires on trouve là toutes les procédures auxquelles donnait lieu la perception des droits signalés ci-dessus.

M. J. de Loye s'est occupé en troisième lieu de ce que, après le Dr Kirsch, il appelle les *Obligationes*. Ce nom n'est pas très juste et je ne vois pas pourquoi M. de Loye n'aurait pas repris celui de *Servitia*, employé par divers auteurs et qui est plus général. On sait que les évêques et abbés nouvellement promus avaient des droits à payer au Saint Siège, d'une part, au Sacré-Collège, d'autre part, et enfin aux familiers du pape et des cardinaux. Les volumes de cette série, la moins longue, renferment donc les obligations souscrites par les prélats pour les taxes dues par eux, les quittances des sommes versées et leur répartition.

Pour terminer, et ce n'était pas là le travail le moins pénible et le moins ardu, M. de Loye a relevé dans les recueils de bulles appellés les *Regesta Avinionensia*, tous les documents caméraux qui y ont été reliés par erreur et auraient dû rentrer dans les trois groupes précédemment décrits. C'était le complément indispensable de l'inventaire.

L'auteur a laissé de côté pour diverses raisons les *Armoires* et les *Instrumenta miscellanea*, où pourtant se rencontrent d'autres pièces du fonds de la Chambre apostolique. Cependant, un jour ou l'autre, il faudra y revenir, car les index généraux que l'on en possède au Vatican, outre leur grand tort d'être manuscrits, sont encore loin d'être complets.

M. J. de Loye a établi à la fin de son livre plusieurs tables méthodiques

très sommaires. Il y a groupé chronologiquement les registres concernant l'administration centrale (*introitus et exitus*, *manualia*, *inventaria thesauri*) et ceux qui sont relatifs à l'administration des différentes provinces; il y a classé enfin par province ecclésiastique les volumes des collectories.

De tout cela il n'y a qu'à le louer. Les quelques observations que j'ai faites ci dessus et auxquelles on pourrait peut-être en ajouter plusieurs autres (le lecteur est obligé, par exemple, de deviner la signification des divers chiffres mis en marge; il y a aussi un certain nombre de fautes d'impression, qui auraient dû être évitées), ces observations, dis je, n'infirment en rien le mérite et l'utilité de son œuvre. Il est donc à souhaiter qu'il la continue dans d'aussi bonnes conditions et qu'il l'achève le plus promptement possible.

L.-H. Labande.

Charles II, roi de Navarre, comte d'Évreux, et la Normandie au xiv° siècle, par Edmond Meyer. Paris, E. Dumont, 1898. In-8, de viii-305 pages.

Je ne m'appesantirai pas sur cet ouvrage, que les érudits ont déjà sévèrement jugé, car on y relèverait sans peine une foule d'erreurs de faits et d'appréciations fantaisistes. Le but poursuivi dans ce livre, et l'auteur ne s'en cache pas, a été de laver Charles le Mauvais de toutes les accusations portées contre lui, de réviser le procès qui devant le tribunal de l'histoire a condamné ce prince, et de faire son apologie Le procédé de M. E. Meyer est d'ailleurs fort discutable : traiter de réactionnaires et taxer de parti-pris tous ceux qui n'ont pas été persuadés de la parfaite innocence de son héros, rejeter les chroniques et documents mentionnant ses méfaits, n'admettre que les annalistes favorables, flétrir ses adversaires, voilà une large critique qui permet d'écrire facilement des volumes.

Mais en agissant ainsi, l'auteur a complètement échoué dans sa tentative : Charles le Mauvais continuera de porter son nom détesté. Cela ne veut pas dire que ses ennemis furent toujours des modèles d'honneur, de mansuétude et de probité; personne, d'ailleurs, ne l'a prétendu. Mais leurs défauts et leurs crimes n'excuseront jamais ceux du roi de Navarre.

L.-H. Labande.

Histoire d'Abbeville. Abbeville aux temps de Charles VII, des ducs de Bourgogne maîtres du Ponthieu, de Louis XI (1426-1483), par E. Prarond. Paris, A. Picard, 1899 In-8 de xi-418 pages.

On se reprocherait d'être trop sévère si l'on considérait ce livre comme une véritable histoire d'Abbeville et si on voulait le juger

comme tel. Car ce n'est pas cela. Il faut s'imaginer que l'on est avec l'auteur dans son cabinet de travail; M. Prarond vous ouvre ses riches dossiers chronologiques sur une période de l'histoire de son pays. Ce sont des notes prises par lui-même et par diverses personnes, plus ou moins sagaces et plus ou moins bons lecteurs, dans les archives municipales et dans les chroniques du nord de la France. Il les fait passer les unes après les autres sous vos yeux, en avertissant avec franchise que tel copiste n'est pas toujours sûr, et en faisant ses propres réflexions, comme : « Je ne comprends pas bien ce passage; — cette phrase n'est pas claire; — ici un mot que je ne lis pas ou qu'un tel a mal transcrit ».

Voilà bien la physionomie du nouvel ouvrage que l'infatigable M. Prarond offre en hommage à ses confrères de la Société abbevilloise d'émulation (rappelons qu'il a publié déjà sur le même plan un *Abbeville avant la guerre de Cent ans*). Ne cherchons donc pas un récit, puisque c'est une série de notes mises bout à bout; ne demandons pas de critique, puisque les fautes de ses devanciers n'ont pas été corrigées par l'auteur d'après les originaux existant encore et faciles à consulter. C'est seulement un recueil, qui dispensera de recourir aux manuscrits des différents copistes de documents sur la ville, et c'est tout. M. P. l'a dit et le répète : « L'œuvre que j'ai entreprise a eu pour intention (partielle) de redresser quelques torts envers de dévoués travailleurs de notre histoire demeurés inédits. » Or, pour lui, le meilleur service à leur rendre est de les éditer.

Il a terminé son livre par le résumé chronologique de toutes les notes et de tous les documents insérés; cette table permettra donc au lecteur de se rendre un compte plus rapide des faits consignés. Mais pourquoi M. Prarond n'a-t-il pas en même temps dressé une table alphabétique soit des noms, soit des matières?

L.-H. LABANDE.

Max HERRMANN. **Die Reception des Humanismus in Nürnberg.** Berlin, Weidmann, in-8 de IV-119 pp.

Ulrich de Hutten a fait à Nuremberg la réputation d'être la première ville d'Allemagne qui ait ouvert toutes grandes ses portes à l'humanisme. M. Herrmann s'inscrit en faux contre cette légende. Il prouve qu'au contraire dans cette ville, gouvernée par une aristocratie conservatrice, l'humanisme ne s'implanta qu'au prix de mille difficultés. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Ses premiers introducteurs se trouvèrent parmi les jurisconsultes et les médecins officiellement engagés au service de la ville. Quelques-uns avaient étudié aux Universités italiennes et y avaient été touchés de l'esprit nouveau. C'est ainsi que le juriste Grégoire Heimburg, puis le médecin Hermann Schedel, réunirent autour d'eux de petits cercles où l'on cultivait certaines branches de l'humanisme,

d'une façon encore accessoire et extra-professionnelle. D'ailleurs, ces groupes, restés en quelque sorte extérieurs à la ville où ils s'étaient formés, n'eurent pas d'influence et se dispersèrent vite. Puis, de 1471 à 1475, c'est le célèbre Jean Müller de Kœnigsberg qui vient résider à Nuremberg. Mais ses études, poursuivies dans un mystère voulu, n'exercèrent pas plus d'action. Ce premier symptôme d'un changement dans le monde officiel fut la refonte de la législation civile faite en 1478, sous l'influence du droit Romain. Deux des patriciens qui y avaient pris part, Tucher et Schreyer, vont se faire les propagateurs de l'humanisme, cette fois avec l'autorité que leur assure leur situation Grâce à eux, il se répand dans le clergé ; les travaux de Meisterlin sur l'histoire de Nuremberg ont déjà presque un caractère officiel. Grâce à eux, les bibliothèques s'enrichissent; la belle collection formée par Hermann Schedel vint grossir après sa mort, outre la bibliothèque municipale, celles de l'église de Saint-Ebald et du couvent de Saint-Egidius (M. Herrmann a retrouvé et publié la liste des livres de Schedel qui passèrent dans ce dernier établissement). Enfin, à partir de 1485, l'enseignement public fait à l'humanisme sa petite place ; on explique, dans les écoles, les lettres d'Enea Silvio Piccolomini. Désormais la cause était gagnée. L'humanisme fait son entrée triomphale avec Celtes, le poète couronné, et son influence sur l'art est aussitôt sensible; il va s'épanouir, avec certaines formes caractéristiques, en la personne de Willibald Pirckheymer. Rien de plus instructif que le récit de cette lente et progressive initiation d'une ville allemande à des idées ailleurs déjà si répandues; et M. Herrmann a raison de dire que des études de ce genre, en dépit des minutieux détails qu'elles comportent, sont en réalité des contributions à l'histoire générale autant qu'à l'histoire locale.

J.

Pinvert (Lucien). **Jacques Grévin** (1538-1570). Paris, Fontemoing, 1899, in-8° de 413 p. 12 fr.

M. Pinvert s'est tenu en garde, autant qu'il l'a pu, contre l'inclination qui porte tout biographe à rehausser son héros ; c'est toutefois exagérer implicitement le mérite de Grévin que de lui consacrer quatre cents pages. Du moins, l'ouvrage est agréablement écrit et sérieusement fait. M. P. connaît bien la vie, l'œuvre, les entours de son personnage ; il a exploré l'histoire locale, les bibliothèques de Belgique et d'Italie ; il cite très correctement les textes étrangers. On lui doit la restitution à Grévin de quelques curieux dialogues publiés sous le nom de Plantin, la découverte de vers composés par Grévin lors d'un premier séjour en Angleterre (1560-1561) en l'honneur de la reine Élisabeth (p. 39. sqq ; Grévin, qui était protestant, avait probablement franchi le détroit par crainte des persécutions); on lui doit la publication de seize sonnets

découverts par M. Léon Dorez et composés en 1567 à l'époque d'un deuxième voyage en Angleterre (un de ces sonnets nous apprend que François Clouet a fait de Grévin un portrait que nous possédons) ; il nous donne, outre divers portraits, des vues de Clermont en Beauvoisis et de Warty au XVIe siècle. C'est déjà beaucoup. De plus, il prouve très bien que Grévin a eu comme médecin une indiscutable notoriété, une réelle influence, que c'est lui, par exemple, qui a déterminé l'arrêt prononcé à tort ou à raison contre l'antimoine en 1566 (p. 93) ; Grévin a eu l'honneur de traduire un ouvrage de Wier qui concluait à punir les sorciers, non plus par le bûcher, mais par le mépris, comme de simples charlatans (p. 124-125). Ses comédies n'ont peut-être pas l'importance que leur attribue M. Pinvert; mais il n'était pas superflu de faire remarquer que c'était une étrange idée que de faire réciter par des collégiens la *Trésorière* et les *Esbahis* (p. 171, 179). M. P. s'accorde avec un critique étranger pour voir dans la *Mort de César* de Voltaire de nombreux emprunts à Grévin ; les rapprochements sur lesquels il se fonde ne m'ont point convaincu. Mais il est piquant de voir un poète qui imitait Arioste devancer Henri Étienne dans son antipathie, non seulement pour le français italianisé, mais pour les Italiens. Enfin, les personnes qui s'intéressent aux discussions, fort à la mode aujourd'hui, sur la métrique en trouveront de consciencieuses chez M. Pinvert; je me borne à citer d'amusantes observations sur la pauvreté de certaines rimes chez Grévin (p. 284). — L'ouvrage s'ouvre par une bibliographie raisonnée et se ferme par un index qui malheureusement ne comprend que les noms du XVIe siècle.

Charles DEJOB.

A PRUDHOMME. **Études historiques sur l'assistance publique à Grenoble avant la Révolution.** Tome I. Grenoble, libr. dauphinoise, 1898. In-8 de IX-328 pages.

Le savant archiviste de l'Isère a déjà beaucoup écrit sur le Dauphiné et sur la ville de Grenoble en particulier ; mieux que personne il connaît les sources, aussi bien que qui que ce soit il sait les utiliser et présenter ses documents. Son nouvel ouvrage, celui dont il faut ici rendre compte, est le commencement de son histoire de l'assistance publique à Grenoble avant 1789. Il est de tous points excellent.

Il passe d'abord en revue quelques petits hôpitaux, qui n'ont jamais eu une bien riche dotation et dont les services ont été rarement à la hauteur des misères à soulager : c'était la maison de l'Aumône de Saint-Hugues ou hôpital de la Madeleine, dont l'origine remontait à une époque très reculée ; c'étaient les hôpitaux de Saint-Antoine et de Saint-Jacques, qui recueillaient les mendiants de passage et les pèlerins, quelquefois des infirmes et des impotents.

La partie principale du livre (plus de 200 pages) concerne la peste à Grenoble et les mesures prises par les particuliers ou par l'administration municipale soit pour prévenir la terrible épidémie, soit pour en isoler le foyer, soit pour en éviter le retour. C'est une étude extrêmement complète, qui traite aussi bien du diagnostic de la peste que de sa thérapeutique, de la police sanitaire de la ville en temps de contagion que de la malheureuse existence des malades. Tout cela est appuyé sur des textes authentiques, dont les plus importants sont publiés en pièces justificatives.

La lecture de ces pages laisse une pénible impression. Il faut avouer qu'aux xvi[e] et xvii[e] siècles nos ancêtres eurent à souffrir étrangement de leur manque d'hygiène, de leurs imprudences, de leur ignorance du danger. L'épidémie venait-elle de tuer le dernier malade, que toute la population urbaine se rendait aux lieux où avaient été parqués les pestiférés, transférait les morts dans les églises de la cité, venait habiter les maisons contaminées. Une famille voyait-elle un des siens atteint de la contagion, ou bien elle l'abandonnait à son sort et le rejetait impitoyablement, ou bien au cas où personne n'en était averti, elle le dissimulait soigneusement, risquant de causer la mort de tout son entourage. Est-il étonnant après cela que la peste ait fait si souvent son apparition et ait frappé tant de victimes? Aussi, il faut voir comme l'on fuyait devant le fléau, à quel degré de cruauté et de lâcheté la foule en arrivait parfois pour sauver sa vie ! L'égoïsme pourtant n'était pas général et des exemples assez fréquents, cités avec respect, montrent que dans ces crises les âmes nobles se haussaient toujours à la hauteur des circonstances et ne reculaient jamais devant les devoirs les plus périlleux.

Ce long chapitre apporte véritablement de nouvelles connaissances à tous ceux qui s'occupent des mêmes questions. Les pages consacrées aux maladreries ou léproseries ont moins d'intérêt. La faute n'en est certainement pas à l'auteur, mais aux documents qui se sont trouvés moins nombreux et plus ordinaires. Somme toute cependant, ce tome I[er] est à l'honneur de M. Prudhomme et fait bien augurer de celui ou de ceux qui continueront et compléteront ces *Études historiques*.

L.-H. Labande.

D'Ancona (Alessandro). **Spigolature nell' archivio della polizia austriaca di Milano : Manzoni, Sthendal, Gioberti, Cavour.** Rome, bureau de la *Nuova Antologia*, 1899. In-8° de 37 pages.

Potocka (Comtesse Anna). **Voyage d'Italie** (1826-1827), publié par Cas. Stryienski. Paris, Plon, 1899. In-12 de xi-278 p.

Les rapports de police sur Manzoni, Stendhal, Gioberti, Cavour prouvent entre autre chose, comme le dit fort bien M. d'Ancona, que, si le gouvernement autrichien transformait quelquefois en suspects les gens inoffensifs, il flairait à merveille, et avant qu'ils fussent célèbres,

les ennemis qui devaient lui porter un jour des coups redoutables. M. D'Ancona ne se borne pas d'ailleurs à commenter spirituellement ces pièces; il passe en revue les jugements portés en France sur Stendhal et par Stendhal sur les écrivains italiens; il montre une connaissance surprenante du sujet et, tout en rendant justice à la pénétration de son auteur, marque fort justement par où son influence a été mauvaise.

La relation de voyage de la comtesse Potocka ne vise pas à la profondeur, mais elle est élégamment et malicieusement écrite. Comme le dit M. Stryienski, la comtesse est, dans ses appréciations en matière de beaux-arts, en avance sur son temps; elle goûte Giovanni Bellini et reste froide devant les œuvres de Canova. Elle s'occupe peu de politique, mais elle donne d'intéressants détails sur Caroline Murat (p. 5) et en général sur tous les Bonaparte alors fixés en Italie, sur Mezzofante, dont l'humilité lui paraît fausse (p. 24-25), sur Demidoff (p. 31-33) et Torlonia (p. 48-50), sur l'orgueil des grandes dames anglaises (p. 40-41), sur Laval-Montmorency (p. 59). On trouvera aux p. 72-85 une curieuse aventure de revenants et aux p. 187-190 un joli cas de sigisbéisme; et, puisque j'ai raconté l'histoire des collèges de jeunes filles fondés en Italie sous la domination française, on me permettra de transcrire ce témoignage d'une étrangère qui s'ajoute à ceux que j'avais relevés: « Il est certain que ces maisons d'éducation de Naples établies et surveillées par la reine Murat ont développé l'intelligence de ces charmantes Italiennes, naguère si ignorantes » (p. 120). — Le livre est pourvu de notes, d'un index et enrichi de lettres inédites de Caroline Murat, de la femme de Jérôme Napoléon, etc.

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mars 1899.

M. Bréal communique une note sur une gourde en terre cuite, trouvée en 1867 à Paris, dans les fouilles du nouvel Hôtel-Dieu. Cette gourde consiste en un tube recourbé en forme de cercle et muni, à la partie supérieure, d'un goulot et de deux anses. Cet ustensile porte une inscription. On lisait: *Ospita reple lagona cervesa copo cnoditu abes est repleda*. M. Mommsen proposait l'interprétation suivante: *(H)ospita, reple lagonam cerves(i)a. Copo, conditu(m) (h)abes, est reple(n)da.* — *Conditum habes* est d'une latinité bien classique pour cette gourde mérovingienne. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que le voyageur altéré s'adresse à une femme. Inspection faite du monument, il faut lire *copocna*. C'est le mot latin *caupo*, suivi du suffixe gaulois *cnus*, *cna*. On doit donc lire: « Hôtesse, remplis ma gourde de cervoise. — La cabaretière: Entendu! La voilà! Elle est remplie. »

M. Heuzey, continuant l'étude des monuments de la plus haute antiquité chaldéenne découverts par M. de Sarzec, présente le moulage d'un fragment de coupe en onyx, qui porte le nom du très ancien roi Our-Nina, fragment dont l'original se trouve au Musée de Constantinople. Avec ce moulage il a pu reconstituer la coupe entière, une sorte d'écuelle plate, travaillée à la main, sans aucune intervention du tour. — La collection du Louvre possède aussi plusieurs fragments du même genre; il a été possible de reconstituer une seconde écuelle semblable, portant le nom d'un personnage qui

s'intitule « scribe du contrôle des mesures du blé ». Toutes ces écuelles sont consacrées à la déesse locale de Sirpourla, nommée Baou. L'onyx rubanné dont elles sont faites est connu sous le nom d'albâtre oriental, albâtre d'Egypte, la calcite des minéralogistes. Il importe surtout de constater que des écuelles exactement du même type se rencontrent communément en Egypte, dans les plus anciens dépôts, antérieurs à l'époque des Pyramides. Il y a donc là un nouveau point de contact très intéressant à signaler entre la haute antiquité chaldéenne et l'Egypte primitive.

M. Babelon communique des images d'une statuette en calcédoine saphirine qui fait partie des collections de M. le baron Edmond de Rothschild. Cette statuette de 13 cm. de hauteur, en pierre fine, est une réplique de la Vénus Anadyomène. On peut en placer la gravure au IIe siècle a. C. et la rattacher à l'école de Pergame. C'est une des merveilles de la glyptique hellénique. Elle a été trouvée en janvier 1897, à Kirmasti, en Asie Mineure, non loin de Cyzique. — MM. Ravaisson, S. Reinach, Croiset et Dieulafoy présentent quelques observations.

Séance du 29 mars 1899.

M. Ch. Bonin, missionnaire de l'Académie en Chine, adresse à M. le Secrétaire perpétuel une lettre où il annonce l'envoi d'un certain nombre de documents ethnographiques et manuscrits, parmi lesquels on remarque deux manuscrits tibétains et un manuscrit lolo. M. Bonin ajoute que les événements politiques actuels l'obligent à modifier l'itinéraire qu'il s'était d'abord proposé de parcourir.

M. l'abbé Thédenat annonce qu'au Forum romain on a recueilli de nouveaux fragments d'une inscription très intéressante pour la topographie de Rome à l'époque de la République et qu'on espère maintenant retrouver le reste de ce texte important. Les travaux se poursuivent autour du temple de Saturne et sur le côté N. du Forum pour rechercher les monuments du temps de la République. Enfin, répondant favorablement à un vœu émis par le Conseil municipal de Rome, le Ministre de l'Instruction publique, M. Baccelli, a annoncé l'intention d'étendre les fouilles aux forums de César, d'Auguste et de Trajan. Il serait bon de poursuivre aussi ces recherches jusqu'au temple de la Paix et à son *area*.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur le personnel des mystères d'Eleusis : les hiérophantides, les prêtresses, les mystes et les mystagogues.

M. Deloche annonce que la commission du prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne) a décerné le prix à M. Drouin pour ses travaux de déchiffrement et de classification des monnaies des races et des dynasties de l'Asie centrale, et principalement sur la numismatique des dynasties qui ont régné sur la Mésopotamie et la Perse depuis les derniers satrapes Achéménides jusqu'à la conquête musulmane. — La Commission a en outre accordé une mention honorable à M. Jean Svoronos pour son recueil consacré à la numismatique de la Grèce ancienne. Elle rappelle que M. Svoronos avait déjà obtenu en 1890 le prix Allier de Hauteroche pour le premier volume de la numismatique de la Crète.

M. l'abbé Thédenat présente des observations au sujet de l'inscription peinte sur les deux faces de la gourde en terre cuite du Musée Carnavalet dont M. Bréal a entretenu l'Académie à la dernière séance. Il pense que chacune des inscriptions peintes sur les côtés de la gourde est absolument indépendante de l'autre.

La première : *[H]ospita reple lagena(m) cervesa* signifie : *Cabaretière, remplis ma gourde de cervoise.* La seconde : *Copo conditu(m) (h)abes est reple(n)da*, doit être traduite : *Cabaretier, tu as du conditum, il faut remplir ma gourde.* Le *conditum* est un vin travaillé, mentionné par Apicius, Pline, Lampridius, l'édit de Dioclétien, et dans des textes de basse époque indiqués par Du Cange.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 1er mai — 1899

Socin, Grammaire arabe. — Oeri, La symétrie du nombre des vers dans le grec. — Dion Cassius, p. Boissevain, II. — Ferrini, Le droit pénal romain. — Waltzing, Les corporations professionnelles chez les Romains, III. — Janssen, L'Allemagne et la Réforme, V, trad. E. Paris.—D'Argenson, La France au milieu du xviiie siècle, p. Brette.. — Ludwig, Les princes possessionnés en Alsace. — Lallemand, La Révolution et les pauvres. — Rod, Morceaux choisis de littératures étrangères. Académie des inscriptions.

Arabische Grammatik, Paradigmen, Litteratur, Uebungsstücke und Glossar von Dr A. Socin, ord. Professor an der Universitæt Leipzig; vierte, vermehrte und verbesserte Auflage. Porta linguarum orientalium, ed. Herm. L. Strack, *pars* IV. Berlin, Reuther et Reichard, 1899, in-12, p. vi et 156. Prix : 6 M.

Le succès des petites grammaires de la *Porta linguarum orientalium* s'affirme par les nouvelles éditions qui se suivent à de courts intervalles. La grammaire hébraïque et la grammaire arabe, s'adressant à un public nombreux, s'enlèvent rapidement; la première en est à sa sixième édition ; la seconde paraît pour la quatrième fois.

La grammaire arabe n'a pas subi de profondes modifications; sauf diverses améliorations, elle nous revient telle que nous l'avons fait connaitre précédemment aux lecteurs de la *Revue*. La première partie comprend la grammaire et la littérature ; la seconde, les paradigmes, la chrestomathie (exercices sur la grammaire, morceaux choisis d'auteurs arabes, thèmes) et les glossaires (un glossaire arabe-allemand et un glossaire allemand-arabe).

Dans notre précédente recension, nous avions douté de l'utilité des thèmes, qui nous semblaient une innovation peu pratique. C'était à tort, paraît-il. « L'expérience, dit l'auteur dans la préface, a prouvé que cette partie de la chrestomathie a décidément son utilité. Tout persuadé que je sois, que des exercices de ce genre sont d'une réelle utilité pour l'enseignement à l'école, que l'on doit nécessairement recevoir d'abord, je ne méconnais pas cependant les difficultés que présente le corrigé de tels thèmes même pour le professeur d'arabe. Pour remédier à cet inconvénient, on a tiré des auteurs arabes des phrases, puis des anecdotes, et les notes et le glossaire ont été disposés de telle sorte que l'élève, qui

devra s'astreindre, il est vrai, à des recherches assidues, soit pour ainsi dire forcé de reproduire exactement l'original arabe des textes[1] ».

Nous adressons toutes nos félicitations à l'auteur pour le brillant accueil fait à sa grammaire.

R. D.

J. Oeri. **Die Symmetrie der Verszahlen im griechischen Drama**, eine wissenschaftliche Warhscheinlichkeitsfrage. Vortrag gehalten an der Versammlung des Schweiz. Gymnasiallehrer-Vereins in Genf am 5 Oktober 1896. Aarau, Sauerlænder; 17 p.

Le même : **Die euripideischen Verszahlensysteme**. Wissenschaftliche Beilage zum Bericht über das Gymnasium zu Basel, Schuljahr 1897-1898. Berlin, Weidmann, 1898; 34 p. in-4.

La théorie de M. Oeri, théorie pour laquelle il combat depuis longtemps et qu'il a exposée déjà dans plusieurs ouvrages, peut se résumer ainsi qu'il suit : Un grand nombre de drames grecs, tragédies et comédies, sont composés de telle façon qu'ils se divisent en parties principales (des actes, si l'on veut) entre lesquelles, à part quelques exceptions, existe une correspondance exacte quant au nombre des vers; et il en est de même pour les grandes subdivisions de ces parties (on peut dire les scènes). Cette correspondance est de types variés, selon le nombre des parties, soit *a a*, ou *aba*, ou *abba*, ou *abcba*, etc. Mais il faut noter que cette symétrie s'étend seulement aux parties dialoguées; il ne faut faire entrer en ligne de compte ni les anapestes, ni les kommoi, ni les monodies, ni en général aucune partie chantée. Tel est le principe général. Exemple : *Andromaque*, à part le prologue et l'exodos, se décompose en cinq parties principales de 120, 144, 192, 144, 120 vers, et les seconde et quatrième parties se répondent encore par leur division respective en 108 + 36 et 36 + 108 vers. Autre exemple : *Électre*, 2 parties chacune de 412 vers, également divisées en 216 + 196. Dans la première des brochures dont il s'agit ici, M. O. expose le système des *Ekklesiazousai;* dans la seconde, il étudie treize pièces d'Euripide (manquent *Alceste*, *les Bacchantes*, *Iphigénie en Tauride*, *Médée*, *les Phéniciennes*). Jusqu'à quel point sa théorie est-elle fondée? Si l'on examine ses tableaux, on ne peut se défendre d'une certaine surprise, en constatant la symétrie découverte; mais en même temps, précisément parce qu'on est surpris, on se demande si les résultats obtenus ne sont pas dus à une division arbitraire. M. Oeri, qui prévoit l'objection, expose avec la dernière minutie ses deux règles fondamentales : comment il faut compter les vers, et où il convient d'établir la fin

---

1. M. Socin a publié le corrigé des thèmes de sa grammaire sous le titre de : *Schlüssel zum Uebersetzen der in A. Socin Arabischer Grammatik enthaltenen deutschen Uebungsstücke*, Berlin, Reuther et Reichard, 1898. 1 M. 50.

et le commencement de chaque scène; c'est là dessus qu'il insiste à différentes reprises. « La question est, dit-il (*die eurip. Versz.* p. 3), si je compte justement les vers et si je sépare justement les actes et les scènes »; p. 18 « Il faut me montrer que je compte ou que je divise inexactement »; et p. 3 « Je voudrais gagner à mon opinion non des gens qui me *croient*, mais des gens qui *voient* avec moi. » En ce qui concerne la division, je n'ai rien à objecter, notamment pour les parties principales, ce qui est en somme le plus important; M. O. coupe d'après des principes très rationnels, et est très conséquent avec lui-même [1]. Il n'en est pas de même pour ce qui regarde l'évaluation du nombre des vers; M. O. distingue justement ce qui doit être exclu des totaux comme ce qui doit y entrer, et l'on approuvera volontiers sa méthode sur ce point; mais on se demandera non sans inquiétude si vraiment une symétrie aussi exacte se rencontre dans les drames analysés, puisque cette symétrie ne s'obtient qu'au prix d'athétèses et d'hypothèses de lacunes. M. O. sent bien que c'est là le point faible de son système; aussi cherche-t-il à détruire l'impression défavorable que la simple constatation de ce fait ne peut manquer de produire. « Je pars de cette hypothèse, dit-il p. 12, que les parties qui se répondent doivent montrer une égalité parfaite dans le nombre des vers, égalité qui pour moi offre une plus grande vraisemblance qu'une égalité approximative; là où la tradition ne la fournit pas, j'aurai recours à des athétèses et j'admettrai des lacunes pour la rétablir. » Outre la gratuité de l'hypothèse, il y a là un cercle vicieux, et M. O. le reconnaît, car il faut lui rendre cette justice qu'il ne se dissimule pas les objections. Mais il ajoute : « Si l'on ne trouve pas cela permis, qu'on veuille bien alors expliquer le *hasard* qui fait que le texte traditionnel et le texte postulé par un système de correspondance exacte sont si voisins l'un de l'autre. » Ce *hasard* n'est peut-être pas inexplicable : le sentiment de la proportion pouvait suffire pour qu'un poète sachant composer donnât sensiblement la même longueur aux parties principales de son drame, et il n'est pas indispensable de ramener ces parties à une commune mesure; le besoin de symétrie étant satisfait, dans les scènes de moindre étendue, par le même nombre de vers attribué systématiquement à chaque personnage d'un dialogue, il était naturel qu'avec un pareil point de départ l'ensemble de plusieurs scènes atteignît un nombre de vers sensiblement égal, parfois même exactement égal à celui d'un autre ensemble; mais que cette exacte correspondance se soit toujours produite, rien ne nous autorise à le supposer, et il n'est pas légitime de l'obtenir par des moyens artificiels. M. O. insiste encore sur ce fait que ses athétèses ont pour elles un *certain* consensus philologorum (c'est

1. Je ne vois pas bien clairement pourquoi les vers 118-119 des *Héraclides* sont comptés avec ce qui précède, malgré le principe énoncé p. 4, que les vers du chœur annonçant quelque chose de nouveau doivent être rattachés à ce qui suit.

moi qui souligne), et qu'après tout elles ne sont pas nombreuses. C'est vrai ; mais c'est déjà un point embarrassant, que le consensus ne soit pas parfait ; quant au petit nombre des vers rejetés, il ne saurait être un argument. J'accorde à M. O. qu'il n'use pas de moyens violents et qu'il apporte au contraire quelque discrétion dans ses athétèses ; mais il n'en est pas moins vrai que sa théorie ne trouve plus son application pour peu que ces condamnations soient contestées. Or il est bien certain, pour prendre un exemple, que si dans *Électre* la suppression de 9 vers, en cinq endroits en tout, dans le dialogue 1055-1146, n'a rien de définitif, l'accord n'étant pas fait à ce sujet, le nombre 83, auquel M. O. ramène par ce moyen le nombre 92 primitif, n'a plus rien qui le soutienne, et la seconde moitié de la pièce ne comprendra plus les 412 vers nécessaires pour la correspondance exacte avec la première moitié. Alors que conclure, en définitive? C'est, je pense, que les poètes dramatiques grecs s'astreignaient souvent à une exacte symétrie pour le nombre des vers dans des morceaux correspondants de faible dimension, qu'ils recherchaient peut-être encore ce parallélisme, mais moins rigoureusement, dans les développements d'une plus grande longueur, mais que cet amour de la symétrie n'allait pas jusqu'à l'absolu, lorsqu'il s'agissait de parties entières de leurs drames. On peut évidemment, et même sans trop violenter les textes, obtenir la concordance rigoureuse, mais alors on quitte le domaine des faits — peu importe le plus ou le moins — pour entrer dans celui de la fantaisie.

My.

Cassii Dionis Cocceiani Historiarum romanorum quæ supersunt edidit U. Ph. Boissevain. Vol. II. Adiecta sunt specimina phototypica duo librorum Laurentiani et Marciani. Berlin, Weidmann, 1898 ; xxxi-690 p.

La seconde partie de l'ouvrage de Dion Cassius est contenue dans ce volume, à savoir les livres 41-60. M. Boissevain a donné dans le tome premier, comme le savent les lecteurs, une étude détaillée des manuscrits qui servent à constituer le texte de Dion, ainsi que des manuscrits de Zonaras, à l'aide duquel les lacunes des premiers livres mutilés peuvent être suppléées. Cette étude est complétée, dans la préface du tome II, par des observations sur les manuscrits de Xiphilin ; c'est en effet grâce à l'épitomé de Xiphilin que sont restituées les parties manquantes de ces derniers livres, à partir du livre 55. Quant aux secours que l'on trouve chez les chroniqueurs byzantins, Léon le Grammairien, Cedrénus, etc., et le recueil de l'empereur Constantin Porphyrogénète, l'éditeur n'en parle ici que très brièvement, se réservant de traiter cette question dans un troisième volume. Ces *excerpta*, ainsi que les deux historiens cités, doivent servir également à restituer, autant que faire se peut, les livres 61-80, qui sont, à part quelques fragments,

totalement perdus. Nous avons donc maintenant Dion Cassius au complet, puisque son œuvre proprement dite se termine au livre 60, et l'achèvement de cette belle publication, qui exigeait à la fois les connaissances d'un historien et la méthode d'un philologue, fait le plus grand honneur à M. Boissevain.

My.

C. Ferrini. **Diritto penale Romano,** dans la collection des *manuels Hoepli*, Hoepli, Milan, 1899.

La collection des manuels Hoepli vient de s'enrichir d'un nouveau volume. Le savant professeur C. Ferrini y publie un traité de *Droit pénal romain*, qui se recommande par la netteté du plan, la rigueur de la méthode, le caractère toujours scientifique de la discussion, l'aisance et la clarté du style. Le sujet y est exposé sous une forme doctrinale et théorique : « Je me suis efforcé, dit l'auteur dans sa préface, d'écrire en juriste et pour les juristes, à la différence de mes prédécesseurs qui ont surtout mis en lumière le développement historique du droit pénal de Rome ou se sont préoccupés d'expliquer par la philologie le sens des termes juridiques. » Cette conception du sujet se traduit dans la disposition même des matières, et dans leur répartition en chapitres. Après un premier chapitre fort complet sur les sources du droit pénal romain, l'auteur aborde de front son sujet par une étude sur la « nature et la fonction du droit pénal ». Il y montre la raison d'être ou plutôt les diverses raisons d'être de la peine et de la loi pénale. Viennent ensuite les chapitres consacrés au nom, à la nature et à la classification des actes coupables (ch. III) ; — à la forme et au caractère de ces actes (ch. IV) ; — à l'élément subjectif nécessaire pour qu'un acte soit considéré comme coupable (ch. V) — à l'élément objectif de même nature et de même sens (ch. VI). Ces deux derniers chapitres sont les plus étendus et les plus importants de tout l'ouvrage. L'auteur y étudie amplement le concept juridique contenu dans les mots *culpa*, *dolus* ; il discute la théorie de la *culpa lata ;* il examine les cas dans lesquels la responsabilité peut disparaître ou s'atténuer, par exemple le cas de folie, le cas de force majeure, le cas d'ignorance de la loi ou du droit ; il montre qu'il n'y a pas acte coupable, lorsque celui qui agit est dans son droit, *jus exsequitur*, ou encore lorsque l'acte est commis contre des personnes mises hors le droit ; il passe en revue les diverses circonstances qui effacent ou diminuent ce qu'il appelle « l'élément objectif » de l'acte coupable. En un mot M. C. Ferrini énumère les problèmes multiples que soulève l'étude théorique du délit pénal ; il indique les solutions qui ont été données avant lui à ces problèmes ; il expose celles qu'il préfère et pourquoi il les préfère.

Les derniers chapitres du livre (VII-XI) traitent de plusieurs questions

telles que la connexité de plusieurs délits, la fixation du moment précis où il commence à y avoir délit, la valeur pénale de l'intention, le degré de culpabilité des complices, instigateurs, et autres personnes mêlées de près ou de loin à l'accomplissement d'un délit ; l'intervention des circonstances aggravantes et des circonstances atténuantes; le rôle de la récidive en matière pénale ; enfin l'annulation du délit, la suspension et l'action pénale, les divers modes de cette annulation et de cette suspension.

Comme on le voit, le professeur Ferrini n'a laissé dans l'ombre aucune des faces de son sujet. Il s'est efforcé de les mettre toutes en lumière. « J'ai voulu écrire, dit-il à la fin de sa préface, un livre clair ; mais la lecture ne saurait en être une distraction, et ce n'est pas une œuvre qui pourrait être entièrement comprise par les dilettantes. » Soit. Pourtant il est tel passage de *Diritto penale romano* qui peut intéresser les dilettantes autant que les juristes de profession : par exemple le passage où l'auteur examine le degré de responsabilité des fous en droit romain, ou encore ceux qu'il consacre aux circonstances aggravantes, aux circonstances atténuantes, à la récidive, à la culpabilité des complices, quelle que soit la nature de leur complicité. Ce sont là des questions qui sont, pour ainsi dire, d'actualité. Et n'est-il pas bon de montrer que ces questions plongent par leurs racines dans le droit romain, à une époque où le dédain de l'antiquité classique est devenu chez de trop nombreux érudits un véritable article de foi ? Même dans ses parties, qui paraissent le plus nouvelles, le droit moderne est l'héritier du droit romain. Le livre de M. Ferrini met une fois de plus hors de doute cette vérité, que d'aucuns s'obstinent encore à ne pas vouloir admettre.

Si, comme nous le souhaitons et l'espérons, le *Diritto penale romano* du professeur Ferrini atteint plusieurs éditions, l'auteur devra revoir de près les nouvelles épreuves de son livre : les fautes d'impression y sont un peu trop nombreuses. En outre les lecteurs ne se plaindraient pas, croyons-nous, si M. Ferrini employait les caractères italiques pour les nombreuses citations latines dont son livre est émaillé. Cette double observation nous est inspirée par l'estime même que nous avons pour l'œuvre du savant juriste italien, et par le désir où nous sommes d'y voir disparaître quelques taches, légères d'ailleurs et toutes matérielles.

J. Toutain.

J.-P. Waltzing. **Étude historique sur les Corporations professionnelles chez les Romains**. Tome III.

Dans le compte-rendu que nous avons donné autrefois du 2e volume de cet excellent ouvrage, nous avions émis le vœu que M. Waltzing publiât en appendice le texte de toutes les inscriptions qu'il avait utilisées. C'est, en effet, la matière et la matière exclusive de ce dernier volume.

Il nous reste à remercier l'auteur d'avoir conduit à bien son travail : son livre restera longtemps classique.

R. C.

Janssen (Jean). **L'Allemagne et la Réforme**. V. *L'Allemagne depuis la proclamation du Formulaire du Concordat jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans, traduit de l'allemand sur la 13e édition, par E. Paris.* Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1899. In-8 de xxxviii-782 p. 15 fr.

Les quatre articles que nous avons consacrés au précédent volume nous donnent le droit d'être brefs. Ce cinquième tome, comme les précédents, est le fruit d'une vaste science et offre un précieux répertoire de toutes les questions qui se rattachent à la Réforme durant la période qu'il embrasse. Mais comme nous l'avons fait remarquer, à mesure que l'œuvre s'avance, le lecteur est plus choqué des défauts qui la déparent. Le principal de ces défauts n'est pas la partialité : on se résignerait en somme à n'entendre que la moitié de la vérité ; car Janssen ne calomnie pas les protestants ; il ne nie pas les torts des catholiques (par exemple sur l'embarras où se trouve en 1583 le pape après avoir excommunié un archevêque de Cologne, v. p. 38-39 ; sur la mauvaise volonté des prélats de l'Allemagne relativement à la reformation catholique, v. p. 199 ; sur l'intolérance de beaucoup de catholiques, v. p. 483-487), il se borne à ne s'espacer que sur ceux des protestants et à suggérer la persuasion que les hérétiques portent toute la responsabilité des ruines amoncelées pendant cent cinquante ans sur l'Allemagne. Ce qui rebute plutôt le lecteur, c'est cette énorme accumulation de faits lugubres, monotones, obscurs, par laquelle l'auteur se dispense de vues générales, d'observations psychologiques et de style. Il ne nous fait pas grâce d'une intrigue, d'une violence, d'une perfidie, d'une déclamation. A ne lire que quelques pages de suite, on prend du plaisir à ce détail, parce qu'il est précis et, par lui-même, dramatique ; mais on se lasse promptement de l'interminable suite de cruautés, de mensonges, qu'il déroule devant nous.

Parmi les passages curieux, je citerai le tableau du zèle des jésuites (p. 218-235), l'analyse des ineptes calomnies contenues dans les Centuries de Magdebourg et d'autres pamphlets protestants (p. 345-372), la furieuse résistance opposée au calendrier grégorien par les protestants malgré Tycho Brahe et par Kepler (p. 380-392 ; Janssen rappelle que Luther et Mélanchton avaient repoussé le système de Copernic), le grief que les réformés tiraient contre la papauté de sa tolérance pour les juifs (p. 501-502), la part que l'amour eut dans le projet de guerre générale de Henri IV (p. 633-634).

Ce cinquième volume, dont la traduction est due comme pour les précédents à la même vaillante interprète, a été revu par M. L. Pastor

et est enrichi de très amples sommaires, de la longue liste des auteurs cités et de deux index.

Charles Dejob.

La France au milieu du XVIII[e] siècle (1747-1757), d'après le Journal du Marquis d'Argenson. Extraits publiés avec notice bibliographique par Armand Brette, et précédés d'une introduction par Edme Champion. Paris, Armand Colin, 1898, in-12 de xxxv-413 pages, avec un tableau généalogique des d'Argenson.

On trouvera d'utiles remarques dans l'introduction de M. Champion (p. xiii à xxxv) et dans la notice bibliographique de M. Brette (p. 371 à 403), sur le Journal du marquis d'Argenson. Il est peu de documents, disent avec raison les « Éditeurs » (p. vi de l'Avertissement), plus propres « à mettre en lumière les inextricables difficultés au milieu desquelles se débattait alors la France, et à montrer par suite les origines lointaines de la Révolution ». Le corps du volume se compose donc d'extraits du Journal de d'Argenson, tirés de l'édition en neuf volumes donnée par M. Rathery, de 1859 à 1867 pour la Société de l'histoire de France, auxquels on a joint quelques passages de l'édition publiée en 1857-1858 par M. René d'Argenson dans la collection elzévirienne. L'entreprise était intéressante et méritait certes mieux qu'un « travail de librairie » négligemment exécuté. « Nous nous sommes attachés avant tout à faire œuvre de vulgarisation et non de savoir, ajoutent les Éditeurs (p. ix). C'est ainsi que, bien qu'il eût été aisé de trouver quelques pièces inédites, nous avons tenu, la famille ayant des droits qu'il convient de respecter [1], à ne pas imprimer une ligne qui ne fût connue depuis quarante ans. » Il n'est pas démontré qu'un livre de vulgarisation doive être forcément dépourvu de toute valeur documentaire ; mais les Éditeurs avaient assurément le droit d'exclure l'inédit. Ils étaient également libres de choisir la date initiale de leurs extraits : à dessein, ils ont négligé toute la première moitié du Journal ; ils ne commencent qu'au 26 février 1747 (t. V, p. 73 de l'édition Rathery), et les raisons qu'ils en donnent sont fort plausibles (p. ix à xi). L'essentiel était que leur publication répondît à son objet propre : de mettre à la portée du public, sous une forme accessible, le texte exact des passages les plus caractéristiques du Journal de d'Argenson. Les extraits sont en général d'un choix heureux ; mais, pour peu qu'on en collationne quelques pages avec l'édition Rathery, bien des réserves deviendront nécessaires.

Très fréquemment, le texte est « corrigé » : des mots sont ajoutés, supprimés, déplacés, et les modifications constituent parfois de véritables

1. Argument étrange dont M. Brette n'a pas de peine à faire justice, p. 398. Il est à noter que les papiers de d'Argenson sont en grande partie conservés dans des dépôts publics.

fautes de transcription[1]. Les dates ne sont pas toujours maintenues ou exactement reproduites [2]. Ce n'est que par exception et comme par hasard que des crochets avertissent le lecteur d'une addition au texte (p. 89, 104). De même pour les suppressions, marquées par des points de suspension (p. 119 et 120). Les suppressions, à l'intérieur même des extraits publiés, sont extrêmement nombreuses, et, courtes ou longues, d'un mot ou de plusieurs pages, on a souvent peine à voir quelle raison a pu les justifier. Dans un livre destiné aux établissements d'instruction, il était naturel d'éliminer les libertés de langage, usuelles chez d'Argenson (p. XI). Mais si l'on a omis, sans doute parce qu'elle paraissait trop libre, une phrase sur les curés de campagne qui « ont des servantes au-dessous de trente ans et les marient quand elles sont grosses[3] », pourquoi a-t-on maintenu (p. 90) l'histoire de ce curé de Paris qui a « épousé une jeune personne »? Il est vrai que ce curé professait le jansénisme, et son exemple prouve évidemment que le dissidentisme religieux mène à la corruption des mœurs. Les passages relatifs aux affaires du clergé ont d'ailleurs été reproduits avec une excessive discrétion, et l'on ne se douterait guère, à la lecture des extraits, que les questions ecclésiastiques constituaient, d'après d'Argenson lui-même, une des principales difficultés du gouvernement de l'ancienne monarchie française, au milieu du XVIII[e] siècle.

Les notes de Rathery sont tantôt supprimées, ou insérées dans le texte, entre crochets[4], ou reproduites avec ou sans indication d'origine, comme si on avait voulu épuiser toutes les combinaisons logiquement possibles. L'annotation personnelle des Éditeurs porte au total sur deux ou trois détails insignifiants. Pourtant, le texte de d'Argenton réclame une critique très attentive. Extraire n'est pas éclaircir. Par une singulière contradiction, les Éditeurs semblent avoir supposé que le public auquel ils destinent leurs extraits, a déjà une culture historique suffisante — pour se passer de leurs extraits. G. PARISET.

---

1. Exemples : p. 20, l. 11 : mal, *lire* mol ; p. 49, l. 24 : grève, *lire* Grève ; p. 73, l. 5 : 600, *lire* 6000 ; p. 115, dernière ligne : rêve, *lire* songe. — Les Éditeurs se sont proposés, disent-ils, p. IX, de suivre l'édition Rathery, « sans rectifier même l'orthographe des noms propres, souvent défectueuse », mais ils écrivent p. 49, l. 8, Megret de Serilly et p. 409, col. 1, Megret de Sérilly, au lieu de Mégret de Sérilly ; p. 54, l. 5, Montaney pour Montancy ; p. 88, l. 20, Rueil pour Ruel ; p. 100, l. 20, Gesvres pour Gèvres. — L'utile index alphabétique, p. 405 à 411, ne contient que les noms de personnes ; encore tous n'ont-ils pas été identifiés.

2. Page 5, ligne 7, *ajouter* : 27 mai ; p. 11, l. 25, *ajouter* : 18 décembre ; p. 18 l. 1, 10, *lire* 7 ; p. 29, l. 25, *ajouter* : Août ; p. 75, l. 21, *ajouter* : 20 novembre ; p. 103, l. 12, 11, *lire* 12 ; p. 115, l. 22, *ajouter* : 6 décembre. — Ces négligences ne sont pas sans compliquer singulièrement les recherches de vérification dans l'édition Rathery.

3. Page 30, ligne 26. Cf. édit. Rathery, t. V, p. 247, l. 26. Quatre lignes plus haut, avant « on n'y entend... », on a rayé, sans nécessité, une autre phrase : « on n'y connaît pas le doyen rural des autres simples curés ». Au même endroit, et p. 31, l. 3, trois mots ont été inutilement corrigés ou supprimés.

4. Page 67, ligne 9 ; cf. édit. Rethery, t. VI, p. 15, n. 1.

Die deutschen Reichsstaende im Elsass und der Ausbruchder Revolutionskriege, von Dr Theodor Ludwig, Privatdocent. Strassburg, K. Trübner, 1898, xi, 216 p., in-8. Prix : 6 fr. 85.

La question des princes du Saint Empire « possessionnés en Alsace », de leurs droits et prétentions au moment où la Révolution bouleversait le territoire de la France est une des plus épineuses, à coup sûr, qu'eurent à trancher alors la royauté et la représentation nationale. Elle fit naître de 1789 à 1793, et même après, d'innombrables brochures, mémoires et déductions juridiques, que les intéressés adressèrent à la cour de France, à la diète de Ratisbonne, à l'opinion publique et dont ils essayèrent de faire réaliser les conclusions par les armées alliées, lors de l'invasion de 1792 et durant les années suivantes. Moins prodigues d'imprimés, soit parce qu'ils étaient moins habiles dans l'art des interprétations subtiles du vieux droit féodal, soit parce qu'ils détenaient les objets du litige, les gouvernements français qui se succédèrent à cette époque se montrèrent prêts d'abord à toute transaction raisonnable, offrirent des dédommagements en numéraire, laissèrent même entrevoir des compensations territoriales au dehors ; puis, en présence de l'intransigeance des uns et de l'appui donné par les autres aux émigrés, ils refusèrent à leur tour de s'engager plus avant dans cette voie. Plus tard seulement, quand la République eut bien établi sa vitalité, les armes à la main, la discussion fut reprise à Rastatt, à Lunéville et à Ratisbonne, et finalement, on le sait, les dédommagements accordés aux dépens d'autrui, furent splendides; le landgrave de Darmstadt, propriétaire du comté de Hanau-Lichtenberg, devenu grand-duc de Hesse, le duc de Deux-Ponts, promu à la dignité royale de Bavière, le comte de Montbéliard-Horbourg, nommé roi de Wurtemberg, le margrave de Dourlach, seigneur de Beinheim, créé grand-duc de Bade, durent se sentir réellement « dédommagés » par le nouveau maître de la France, et ceux qui ne le furent pas, comme le prince-évêque de Spire ou le prince-évêque de Bâle, n'étaient point à même de se plaindre, parce qu'ils n'existaient plus. L'unité territoriale complète de la France fut donc ainsi constituée au détriment du Saint Empire, mais au grand profit de certains de ses membres, et, à partir de ce moment, la question, un moment si aiguë, devint une question purement académique comme on dit de l'autre côté du Rhin, et l'est restée depuis. Peut-être est-ce précisément pour ce motif que, parmi tant d'épisodes curieux de l'époque révolutionnaire, celui-ci, clos depuis près d'un siècle au point de vue pratique, n'a guère excité jusqu'ici l'attention spéciale des historiens. Naturellement, les faits qui s'y rattachent n'ont été négligés tout à fait par aucune histoire générale de la Révolution un peu complète et on les y considère comme des événements préparatoires à la querelle avec les grandes puissances germaniques, mais sans les examiner de très près. On peut citer à ce sujet Ranke et M. de Sybel en Allemagne ; chez nous, c'est M. Albert Sorel, qui, dans le second volume de son grand ouvrage, a exposé avec l'impar-

tialité lumineuse qui caractérise son beau talent, et avec le plus de détails, la querelle des princes possessionnés en Alsace. Voici maintenant un professeur agrégé de l'Université de Strasbourg qui vient, dans un travail considérable, raconter ce problème historique dans ses lointaines origines et ses développements successifs, et cela dans un esprit d'impartialité scientifique auquel nous tenons à rendre tout d'abord hommage, sauf à marquer ensuite les dissentiments de principe qui ne peuvent manquer de s'élever en pareille matière, selon qu'on les traite en jurisconsulte, en politique ou en historien.

Le volume de M. Ludwig, basé sur un dépouillement presque complet de cette littérature contemporaine si riche, mentionnée tout à l'heure, a profité en outre des matériaux fournis à l'auteur par les archives grand-ducales de Carlsruhe [1], et les archives départementales de Strasbourg et de Colmar. L'auteur remonte dans son exposé de la situation juridique des territoires alsaciens jusqu'à la signature du traité de Munster, en 1648, en s'appuyant principalement sur le travail afférent de M. Jacob, et sur des communications de M. Overmann, dont une étude sur le même sujet doit paraître, dit-il, bientôt. Nous ne le suivrons pas si loin en arrière, pour le moment, bien qu'il nous y convie, d'une façon fort courtoise du reste, ayant exposé récemment, ici-même, les mérites de l'ouvrage de M. Jacob et réfuté certaines de ses conclusions, inadmissibles à notre avis. Quand M. Overmann aura mis au jour les découvertes nouvelles qui nous ont été annoncées de plusieurs côtés déjà, l'occasion se présentera d'elle-même de revenir sur un sujet trop fréquemment traité de ce côté des Vosges dans les dernières années pour qu'il soit bien urgent d'y revenir et de ressasser une fois de plus des subtilités juridiques qui ne convaincront personne. Il suffira de dire que M. L. soutient, lui aussi, la théorie courante en Allemagne, qu'au début de la Révolution, la France ne possède légitimement en Alsace que les terres autrichiennes cédées en 1648, plus, les deux villes de Strasbourg et de Landau [2]. Tout le reste n'est occupé que par une usurpation formellement contraire aux traités de Munster et de Ryswick. Il veut bien concéder cependant que pour certains de ces territoires « ils étaient si complètement soumis au roi qu'il n'avait besoin d'aucun titre juridique à leur égard » (p. 23) : mais si « possession vaut titre » dans l'histoire politique de tous les temps, comment ce *droit*, reconnu vis-à-vis des uns ne serait-il pas également valable vis-à-vis des autres ? Colmar et Schlestadt n'étaient guère plus faibles que le palatin de Birckenfeld, le comte de Linange ou le prince-abbé de Murbach. Il y a mieux à allé-

---

1. Le fonds badois y est de peu d'importance pour notre sujet, comme les terres badoises, elles-mêmes ; mais tout le dépôt des archives de l'évêché de Spire y est actuellement réuni.

2. P. 16, p. 185 : « Voelkerrechtlich ananfechtbar ». — Quel est le traité vraiment « inattaquable » au point de vue du véritable droit des gens ? On les signe généralement par contrainte, donc ils ne sont pas validés en droit strict.

guer cependant en faveur des droits de la couronne de France que cet argument de la force pure, puisque les traités de Westphalie avaient reconnu la pleine et entière souveraineté des différents États de l'Empire et leur accordaient la latitude de contracter des alliances avec les étrangers. Or les princes possessionnés en Alsace avaient presque tous, — plus ou moins spontanément, il est vrai — signé des conventions particulières avec Louis XIV ou Louis XV, reconnaissant la souveraineté de leur couronne et en avaient même admis la manifestation par l'octroi de lettres-patentes. Au point de vue même du droit d'alors, l'Empire n'avait donc aucun titre à se mêler à ces discussions privées entre le monarque et les princes qui, souverains ailleurs, n'étaient en Alsace que ses vassaux. A plus forte raison, nous, qui ne jugeons plus ces questions au point de vue d'un Stupfel ou d'un Bachmann, d'après la procédure en honneur à la Chambre impériale de Wetzlar, mais d'après le grand principe du droit moderne que les populations doivent être libres de décider de leur sort, nous sommes libres de n'accorder qu'une importance très secondaire à toutes ces arguties de légiste, car, en définitive, les Droits de l'homme valent bien le droit féodal.

Cela dit sur le fond même de la question — et nous ne voulions pas esquiver cette affirmation de principe — nous louerons M. L. de l'exposé si lucide et complet qu'il a donné, dans ses premiers chapitres, de la situation de la province d'Alsace au XVIIIe siècle, de son administration, des droits fort limités laissés aux seigneurs territoriaux sous la suzeraineté de la couronne de France. Un chapitre qu'on étudiera certainement aussi avec intérêt, c'est celui dans lequel l'auteur raconte les premières « frictions » entre les « possessionnés » ou leurs représentants directs et les habitants de la province. On y verra que ce n'est pas du tout la Révolution qui fut l'initiatrice du bouleversement de l'ancien état de choses, soigneusement conservé depuis les arrêtés de réunion de 1680, mais que ce bouleversement est antérieur, par ses origines, de plusieurs années, à 1789. Le bizarre *status quo*, établi en Alsace entre l'autorité royale et les prérogatives seigneuriales, fondé sur la tradition, sur les décisions juridiques du Conseil souverain, les ordonnances des intendants, les lettres-patentes et les arrangements particuliers, ne se maintenait que par un miracle d'équilibre, et grâce à je ne sais quelle force d'inertie. Ce n'est pas en vain que pendant plusieurs générations, le mot d'ordre des ministres à Versailles avait été « de ne pas toucher aux choses d'Alsace ». La première agitation qui naîtrait dans la province devait fatalement amener le conflit et, par suite, la chute de cet édifice vermoulu. Or cette agitation se produisit dès 1787, lors de l'organisation des Assemblées provinciales. M. L. a le mérite incontestable, sinon d'avoir le premier compris combien la création de ces assemblées rendait impossible le maintien des droits et prérogatives des princes possessionnés, — d'autres l'avaient constaté avant lui, et, de fait, il suffisait pour cela de lire attentivement les procès-verbaux de l'Assemblée provinciale,

imprimés à Strasbourg dès 1788 — mais d'en avoir le premier entretenu le public et d'avoir nettement expliqué les motifs de cette situation nouvelle. Il aurait pu peut-être accentuer encore davantage qu'elle est le fait d'une assemblée d'un caractère tout féodal, où le Tiers-État (représenté d'ailleurs exclusivement par des privilégiés et des nobles) n'a qu'une influence minime. C'est elle cependant qui combat l'état de choses existant, qui crée la première, en Alsace, une division en districts, purement géographique, sans songer à s'arrêter aux limites territoriales [1]. C'est donc contre ses pairs de la Noblesse immédiate et du Haut Clergé que s'insurge le landgrave de Hesse quand il se plaint « d'avoir le désagrément de voir les règlements faits en son nom... soumis aux décrets d'une Assemblée populaire [2] ». Le gouvernement français n'est, à notre avis, pour rien dans ces actes de la représentation provinciale, et ce mouvement, tout spontané, de mécontentement et de défiance contre les princes possessionnés s'accentue quand arrive 1789 et que les élections aux États-Généraux mettent pour la première fois un bulletin de vote aux mains des populations. M. L. ne paraît pas avoir parcouru les cahiers des doléances des bailliages d'Alsace, ceux de la Noblesse et du Clergé, comme ceux du Tiers-État; il y aurait trouvé, plus ou moins nettement énoncé ce sentiment de rancune ou, si l'on veut, de jalousie, contre les illustres personnages qui, grâce à un injuste privilège royal, sont exempts des impôts pesant si lourdement sur la province et qui en tirent à leur tour des sommes considérables, consommées au dehors, sans profits pour le pays. On demande au monarque de les faire rentrer dans le rang (au point de vue de l'impôt, s'entend) ou tout au moins, si les intérêts généraux du royaume déconseillaient pareille mesure, de diminuer les impositions de l'Alsace de la quote-part de ce qu'ils devraient payer. Un délégué du landgrave de Hesse, le bailli Bernard, qui était venu assister, d'ordre supérieur, à l'assemblée des électeurs des districts de Wissembourg et de Haguenau, sans doute pour contrôler les « sujets » de son maître, se voyait obligé de lui écrire, la mort dans l'âme, « que la plupart des délégués du pays de Hanau avaient montré la plus violente antipathie contre tout ce qui était seigneurie [3] ». C'est là, en somme, le

1. « Tout ce qui tient à la féodalité porte un caractère de servitude inadmissible dans une société bien constituée », écrivait la Commission intermédiaire provinciale, en février 1789.

2. M. L. dit que les princes possessionnés défendirent à leurs fonctionnaires de siéger dans les Assemblées provinciales et de district. Ce n'est pas absolument exact. Nous voyons le baron de Wessemberg, grand-prévôt du Chapitre de Spire, siéger à l'Assemblée provinciale, et le conseiller Kern, de la Régence hanovienne de Bouxwiller, siéger à l'Assemblée de district de Landau, avec le bailli du duc de Deux-Ponts, Funck, de Bischwiller; le chancelier du prince-abbé de Murbach figure dans celle de Belfort.

3. Journal de ce qui s'est passé à l'assemblée des députés, etc. du 26 mars au 6 avril 1789 : « *in einer fürchterlichen Gaehrung wider Alles was herrschafflich sich nennt* » (Kiefer, *Balbronn*, p. 81).

point le plus intéressant de la question, et il est assez étonnant que l'auteur après avoir librement choisi ce sujet, ait si peu tenu à l'approfondir de tous les côtés et ait montré si peu de curiosité à connaître exactement l'opinion de ceux que l'affaire regardait de plus près. Qu'importe vraiment la bonne opinion que les princes pouvaient avoir de leurs droits et les déductions filandreuses de leurs avocats à gages, si les populations intéressées ne voulaient plus « jouir » de ce régime patriarcal, si cher à leurs anciens propriétaires[1]? Là encore on se trouve trop exclusivement en présence d'une dissertation de juriste alors qu'on attendait l'enquête plus ample d'un historien.

Du moins l'exposé juridique est fidèle et détaillé; il est intéressant aussi de voir comment les décrets du 4 août refont pour un moment l'entente entre les princes possessionnés du Saint Empire et les seigneurs territoriaux de la province même, qui s'étaient soumis d'abord par leurs votes et partiellement par leur présence, aux décisions des États-Généraux. Également menacés, ils semblent vouloir lier partie; mais la noblesse locale n'ose pas cependant appeler aussi hardiment à son aide les garants des traités de paix d'autrefois, que le font par exemple le Grand Chapitre de Strasbourg, Rohan ou l'évêque de Spire. Alors la diète de Ratisbonne se change en une « académie d'érudits », où, sans paraître rien comprendre au déchaînement des forces élémentaires de la Révolution, les princes allemands font présenter mémoires sur mémoires pour la protection de leurs droits[2]. Le pauvre Louis XVI et son ministre, M. de Montmorin, se trouvaient dans la situation la plus fâcheuse; personnellement ils n'auraient pas mieux demandé que de contenter les princes et de maintenir l'ancien état des choses; mais ils étaient sans influence suffisante au dedans, comme sans prestige au dehors, pour faire passer rapidement à Paris et à Ratisbonne la seule motion pratique à faire, celle d'un dédommagement équitable pour les intéressés qu'on ne pouvait laisser en France. M. L. a très bien montré comment l'intransigeance des princes (ou du moins de plusieurs d'entre eux) réagit sur les dispositions d'abord conciliantes, de l'Assemblée Nationale, compliquant de jour en jour le problème déjà si délicat, en renvoyant sa

1. D'aucuns — mais M. L. n'est pas du nombre — sont allés, dans ces derniers temps, jusqu'à prétendre qu'ils adoraient au contraire leurs maîtres étrangers. On a réédité à Strasbourg, en 1890, une plaquette racontant les ovations faites en mai 1790 au landgrave Louis X de Hesse dans la régence de Bouxwiller. Mais on sait trop bien comment s'organisent encore aujourd'hui les Entrées royales et celles des chefs d'État, et combien les autorités s'entendent toujours et partout à produire l'enthousiasme sous les pas des souverains pour attacher la moindre valeur historique à de pareils récits, imprimés d'ailleurs en Allemagne, à Francfort, et peut-être même avec le concours des intéressés.

2. Certains de leurs fonctionnaires (désavoués d'ailleurs) ne cessaient, durant cette crise, d'afficher les sentiments les plus conciliants. « Demeurons aussi bons Alsaciens par notre Constitution, que nous sommes bons Français par affection, écrivait le conseiller Stupfel dans ses *Considérations sur les droits particuliers*, etc. p. 164.

solution à plus tard, et comment les négociations de Ternant dans les cours allemandes restèrent sans résultat. On se croit reporté par moments, en plein XVII[e] siècle, quand on voit les conseillers auliques de ces dynastes minuscules discuter gravement la *quaestio an* et la *quaestio quomodo*, au lieu d'accepter, pendant qu'il en est temps encore, les millions (en assignats) qui leur sont offerts. Quand une fois l'Assemblée constituante eut agréé, le 28 octobre 1790, le rapport de Merlin (de Douai), établissant le droit absolu de la Nation de détruire chez elle tous les droits féodaux, tous les traités étant caducs par l'anéantissement de la royauté absolue et les titres de la France ne reposant plus sur les paragraphes du traité de Munster mais sur la volonté des populations d'Alsace qui veulent rester réunies à la France, la question de principe fut résolue pour elle. Sans doute l'intention d'un dédommagement n'était pas rejetée pour cela, et encore le 1[er] février 1792, Koch conseillait de l'accorder, dans son rapport à l'Assemblée législative. Mais entre temps la question religieuse s'était envenimée, l'émigration avait grandi [1], l'espoir d'une contre-révolution renaissait, grâce à elle, dans le cœur des princes rhénans. Ils crurent pouvoir hausser le ton ; de là les menaces du recès de la Diète, du *Reichsgutachten* du 6 août 1791, qui restreignait les droits de la France en Alsace aux terres autrichiennes et semblait vouloir lui arracher cette province au moment même où elle s'unissait plus intimement que jamais avec elle. Seulement à la « doctrine audacieuse » correspond en fait « un recul humiliant et lamentable ». L'Empire en effet ne bougea pas, car ni la Prusse, ni l'Autriche n'étaient prêtes. Les négociations continuèrent donc, du moins avec le duc de Deux-Ponts, avec le Wurtemberg, mais sans résultat. Deux des moindres seulement parmi les intéressés, les princes de Salm et de Loewenstein, arrivèrent à signer un accord avec la France, en avril 1792, au moment même où la guerre venait d'éclater, et quand une fois la grande lutte eut commencé, la Convention nationale lança, le 16 décembre 1792, un décret révoquant toutes les promesses d'indemnités antérieures.

M. L. termine en reconnaissant que les événements avaient réalisé l'un de ces conflits insolubles par l'antinomie des principes engagés, et dont la force seule pouvait amener la solution [2], puisqu'on ne parvenait pas à

1. M. L. a refusé de s'occuper de la question de l'émigration qui « ne le regarde pas » (p. 177). Il est cependant malaisé de ne pas en tenir grand compte. Au moment où l'archevêque de Trèves, l'évêque de Spire, Rohan, les protégeaient sur leur territoire, il y aurait eu démence à leur fournir de l'argent pour armer nos pires ennemis. L'évêque Auguste de Spire refusait d'ailleurs catégoriquement tout argent. On ne pouvait pourtant pas lui abandonner les lignes de Wissembourg au moment où éclatait la guerre européenne.

2. M. L. ne croit pas que la « question d'Alsace » à elle seule eût nécessairement amené la guerre avec l'Empire. Ce fut un adjuvant, à coup sûr, un facteur surérogatoire, mais qui ne détermina nullement la crise, puisque les grandes puissances n'y étaient aucunement impliquées. Il est permis cependant de ne pas oublier les visées bien connues de la maison d'Autriche sur la province, à ce moment là.

lui trouver une issue pacifique par des concessions réciproques. Il maintient que les princes, persuadés de leurs droits, étaient réellement dans leur droit ; mais il accorde d'autre part qu'il était absolument inadmissible (*schlechthin undenkbar*) pour la France de consentir à tolérer une exception au plan général de son organisation nouvelle. Il avoue encore qu'ils auraient dû comprendre que, soumis de fait aux intendants, au Conseil souverain, au Conseil d'État, il ne leur restait que des droits *utiles* et plus guère de droits *souverains* en Alsace. Mieux inspirés, ils auraient donc échangé ces rentes annuelles contre un capital qu'on était tout prêt à leur verser au début, et ils n'auraient pas succombé dans la lutte, engagée pour leurs prérogatives déjà mortes contre les forces nationales de la France régénérée

Nous souhaitons que M. Ludwig continue des études si bien commencées et qu'il nous raconte bientôt, sur ce terrain spécial, les événements postérieurs au mois d'avril 1792, au moins jusqu'au Congrès de Rastatt.

R.

La Révolution et les pauvres, par Léon Lallemand. Paris, A. Picard et fils, 1898. In-8, de 393 pages.

« Tout le monde, dit M. Lallemand, connaît la situation déplorable des établissements hospitaliers à la fin de la période révolutionnaire. Les rapports des fonctionnaires chargés, au commencement de l'an IX, d'étudier l'état de la France,.. placent ce fait en pleine lumière On peut également consulter les nombreuses statistiques départementales parues sous le Consulat et qui constatent cette détresse générale... Néanmoins ces rapports, ces statistiques n'indiquent pas toutes les causes ayant amené graduellement la ruine des asiles charitables Il nous a paru nécessaire de rechercher ces causes multiples à l'aide de la correspondance journalière reçue par le ministre de l'intérieur et les membres de la commission des secours publics de 1789 à l'an XII. Nous avons cru utile d'étudier le contre-coup immédiat des décrets révolutionnaires et de montrer, d'après le témoignage des contemporains, la part importante qu'il convient de faire dans ce grand désastre aux utopies des Constituants et des Conventionnels. »

J'ai pensé ne pouvoir mieux exposer le but de ce livre qu'en citant les phrases mêmes de son auteur. Rendons-lui tout de suite le témoignage qu'il est fortement documenté, divisé avec ordre, bien présenté. Je croyais d'abord devoir lui adresser un reproche au sujet de la forme ; puis, j'ai compris que cette accumulation de preuves, d'extraits de rapports et de lettres, etc., alignés sans aucun lien ni aucun commentaire, devenait d'une éloquence bien plus formidable

Après cette lecture, on reste vraiment stupéfait de la profondeur du

mal causé, avec les meilleures intentions du monde, par les législateurs des assemblées révolutionnaires. Sous l'influence des utopies philanthropiques des philosophes et des écrivains du XVIII^e siècle, ils brisèrent les anciennes institutions qui n'avaient besoin que de réformes, ils supprimèrent l'autonomie des établissements hospitaliers, ils confisquèrent leurs biens pour mettre tout entre les mains de l'État. L'État fut chargé de subvenir aux besoins des indigents, des malades, des infirmes et des orphelins. Mais ce furent ces malheureux qui payèrent les frais de ces innovations, dangereuses dans les temps troublés. L'État, obligé de faire face à d'autres terribles nécessités, accablé par une crise financière des plus graves, ne put envoyer de faibles subsides que de loin en loin et lorsque les administrations hospitalières laissaient entendre de trop violentes réclamations. Aussi, les pauvres à peine abrités dans des bâtiments en ruine, vêtus de haillons, nourris seulement du produit de leur mendicité, mouraient-ils avec une rapidité effrayante. Et encore le nombre des indigents fut prodigieusement augmenté à la suite de la cessation des travaux agricoles et de l'alanguissement de l'industrie et du commerce. Les enfants, abandonnés à l'assistance en plus grande proportion qu'avant 1789, ne trouvaient plus de nourrices pour les allaiter. D'après les chiffres de M. Lallemand, on en comptait environ de 5 à 10 sur 100 qui survivaient. On pourrait donc affirmer que la charité légale, de 1789 à l'an XII, tua autant de monde que toutes les batailles de la même époque.

Pour remédier à ces maux, il fallut rapporter purement et simplement les lois révolutionnaires, rendre leurs biens et leur autonomie aux établissements hospitaliers, laisser les communes se créer par des octrois les ressources qui leur manquaient pour l'assistance, il fallut, en un mot, décentraliser autant que possible. Les libéralités particulières firent le reste et ramenèrent promptement une meilleure situation.

M. Lallemand exprime l'espoir que son livre ouvrira les yeux à ceux qui réclament aujourd'hui l'assistance publique légale et les fera réfléchir sur les dangers de la voie où ils s'engagent. Je suis un des premiers à désirer qu'il y réussisse ; malheureusement, je ne puis en être persuadé : les Français n'apprennent rien dans leur histoire.

Avant de terminer et de remercier M. Lallemand de son excellent ouvrage, qu'on me permette une petite critique : on serait fort désireux de trouver à la fin du volume au moins une table des localités et des établissements cités. Je n'approuve pas non plus complètement le système de notes : le texte gagnerait à être entièrement allégé des références de documents.

L.-H. LABANDE.

Morceaux choisis des Littératures étrangères. Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, Amérique, Russie, Scandinavie, publiés par Édouard Rod. Paris, Hachette, 1 vol. in-12 de XLVIII-882 pp. Prix : 6 fr.

Ce livre, destiné à servir de complément à l'étude des littératures modernes, et au besoin à en provoquer le goût chez les écoliers comme chez les lettrés, a été établi dans le format et les proportions des histoires littéraires française et latine (de MM. Lanson et Pichon) dont on a déjà rendu compte ici ; ce qui laisse supposer qu'après l'histoire de la littérature grecque qui est sous presse, on pensera à celle des diverses littératures étrangères. Le courant actuel, très justement, est à l'étude des langues modernes, — parfaitement compatible, M. Ed. Rod a bien raison d'y insister, avec celle des langues mortes et des lettres classiques —, et il n'est pas de meilleure façon de la rendre attrayante que de montrer quels écrivains les ont surtout illustrées.

L'entreprise, cependant, de donner en un seul volume, et mêlés les uns aux autres, plusieurs centaines de morceaux, plus ou moins courts, des principaux auteurs des sept ou huit langues littéraires modernes, traduits en français, répond-elle absolument à ce programme, et le résultat est-il en proportion de la peine, et de l'idée, si séduisante au premier abord ? Au point de vue des langues, il faut évidemment répondre non. Un recueil de morceaux choisis, comparés et mis à leur point respectif, comme ils sont ici, ne saurait, pour moi, se comprendre, qu'avec le texte en regard de la traduction, — car, au bout du compte, c'est un même français, plus ou moins gêné et embarrassé par des tournures étrangères et des acceptions autres, que nous lisons pendant ces 800 pages. L'addition du texte aurait l'avantage de permettre de caractériser un auteur pour peu que ce texte fût judicieusement choisi, avec beaucoup moins de pages qu'il n'en faut pour la traduction toute seule (encore n'y arrive-t-on presque jamais, ce livre en est la preuve). Et c'est pour le coup qu'on pourrait prendre vraiment goût, ainsi, à l'étude des langues. Il n'est pas de lecteur tant soit peu éclairé, qui ne soit suffisamment familier avec nos quatre grandes langues littéraires étrangères, pour ne pas confronter curieusement le texte à la traduction, et c'est le premier pas que cette curiosité.

Mais, dit l'éditeur, le but de l'ouvrage est avant tout de donner un aperçu synthétique du développement des « littératures modernes ». Et ceci sans doute est une autre affaire ; mais alors quel développement ne serait-il pas indispensable, auquel on ne pouvait songer en vue d'un *Manuel* ! N'aurait-il pas fallu aussi introduire, dans le concert des manifestations de l'esprit moderne, notre littérature à nous ; et cependant n'a-t-on pas bien fait d'y renoncer « à cause du grand nombre des anthologies françaises qui existent déjà » ? N'importe : ici encore, l'idée était neuve et séduisante. Dans chaque période, judicieusement délimitée (il y en a sept ici), les divers pays défilent, dans un ordre non fixe, mais « déterminé autant que possible d'après l'importance relative des diverses

littératures » ; et il est bien évident que certains rapprochements étonnent, suggèrent et instruisent. — Ils seraient bien autrement intéressants si l'on pouvait se rendre compte de la langue aussi, formée absolument dans tel pays, pendant que tel autre bégaie encore la sienne.

Ici, on ne peut établir ces rapprochements que d'après les idées exprimées, et tout au plus quelque chose de leur forme. Et alors on rencontre l'autre côté de ce cercle vicieux : il y a trop peu de pages pour caractériser réellement les auteurs et leurs livres. L'idée qu'on s'en fait est toujours incomplète, et fausse quelquefois. Décidément, la vérité est dans les anthologies d'une seule littérature et d'une seule langue. Ce qu'on a fait pour la nôtre et pour les deux littératures antiques, qu'on le fasse pour chacune des modernes, avec le développement proportionné qui convient aux écrivains qui l'ont illustrée, avec l'apparatus de bibliographie critique et d'histoire littéraire générale dont on ne saurait se passer aujourd'hui. En somme, n'importe-t-il pas beaucoup plus, que les écrivains d'une même langue et d'une même race soient rapprochés et proportionnellement représentés, au lieu de se trouver éparpillés parmi ceux des autres races, avec lesquels ils ont si peu de rapports réels ?

Le travail spécial auquel on se livrerait ainsi aurait encore l'avantage d'éviter les omissions choquantes, les oublis, volontaires ou non, que l'on rencontre ici. Pour ne parler que de deux littératures, l'allemande et surtout l'espagnole, il y a des lacunes qui surprennent vraiment. Du moment que c'est l'histoire des idées surtout que l'on poursuivait, et non celles des formes, pourquoi laisser de côté, exprès, la philosophie ou l'histoire ? Encore s'explique-t-on mal que si *Kant*, *Hegel* ou *Fichte* se trouvent ainsi passés sous silence, une place ait été cependant accordée à *Schopenhauer* et *Nietsche ?* (En revanche 19 pages sont consacrées à *Luther*, *Melanchton* et *Hutten.)*

Mais parmi les auteurs même qui sont les plus caractéristiques du génie, de l'esprit allemand, il y a des oubliés : le poète lyrique le plus populaire et le plus essentiellement lyrique, *Uhland*, est absent ! Un humoristique dont l'esprit, comme la langue, sont si savoureux et vraiment originaux, *Hoffmann*, n'est même pas mentionné ! (Nous avons pourtant *Fouqué* et *Freytag*.) *Iffland* ou *Kotzebue* n'existent pas davantage, pour représenter le théâtre. Et j'en passe. — Pour l'Espagne, que de choses à faire encore ! Dans son théâtre, si riche, il n'y a pas plus haut que *Moreto*, *Rojas* et *Tirso de Molina*, qui n'existent pas ici, bien qu'on les ait toujours reconnus les égaux de *Lope* ou *Calderon*. *Montalvan* ou *Mescua*, plus tard *Canizares*, puis *Moratin*, le *duc de Rivas*, *La Cruz*, *Breton*, très caractéristiques aussi, sont également omis. Et *Guevara*, *Aleman*, *Mariana*, *Solis*, pour la prose ; et tant d'autres.... Mais je ne veux pas insister, car il me reste tout juste la place de dire que M. Edouard Rod a fait précéder son livre d'un bel « Essai sur le développement des littératures modernes », de 50 pages, et semé

les extraits de petites notices substantielles sur leurs auteurs. Et je suis bien aise de finir comme j'ai commencé, par des éloges.

Henri de Curzon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 avril 1899.

M. Léopold Delisle donne lecture d'une lettre, datée de Sienne, 2 avril 1899, et par laquelle M. Pauvert de la Chapelle annonce qu'il fait don de sa collection de pierres gravées à la Bibliothèque nationale.

M. Paul Foucart continue la lecture de son mémoire sur la fête des grands mystères. Il étudie les cérémonies célébrées à Athènes pendant les premiers jours et éclaircit les diverses questions qui s'y rattachent.

M. Philippe Berger lit une lettre, par laquelle le R. P. Delattre annonce qu'il vient de découvrir une quinzaine de vases portant des inscriptions puniques.

M. Léon Dorez communique une note sur l'Itinéraire de Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes. Cet Itinéraire, rédigé en italien et illustré de croquis à la plume, est l'œuvre d'un modeste érudit provençal, qui accompagna en qualité d'aumônier le capitaine Polin, ambassadeur de François I^{er} en Turquie, lorsque celui-ci alla reconduire à Constantinople la flotte de Soliman II, venue avec Barberousse au secours du roi de France (1543-1544). La première partie de cette relation, d'une réelle importance historique, raconte les déprédations commises par Barberousse sur les côtes italiennes. La seconde contient de curieux renseignements sur les îles grecques et une longue description de Constantinople. La publication prochaine de l'Itinéraire placera Jérôme Maurand, déjà connu comme épigraphiste, au nombre des plus intéressants auteurs de voyages du xvi^e siècle.

Séance du 14 avril 1899.

M. Eugène Müntz annonce qu'ayant été chargé, par les exécuteurs testamentaires de M. Charles Yriarte, de trier ses papiers, il a proposé d'en attribuer une partie à la Bibliothèque de l'Institut et l'autre à la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts, ce qui vient d'être fait. Ces papiers comprennent aussi ceux d'Armand Baschet, qui les avait légués à M. Yriarte.

M. Giry donne lecture d'une lettre de M. Ch.-E. Bonin, chargé de mission en Chine, relative aux difficultés qu'il rencontre dans son voyage et à un envoi d'objets et de manuscrits qu'il a fait au Ministère de l'Instruction publique.

M. Georges Foucart, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, lit une note sur le ch. 43 du l. II d'Hérodote. Il montre qu'on peut ajouter foi au récit de l'historien pour les détails matériels de sa visite au temple d'Amon à Thèbes et l'existence des statues de grand-prêtre dont il parle. Quant aux explications des prêtres rapportées par Hérodote, elles sont conformes, sinon à la vérité historique, au moins à ce que l'on enseignait officiellement à Thèbes depuis la xxii^e dynastie. M. Foucart trouve dans une inscription hiéroglyphique de Karnak un argument de plus à l'appui du récit de l'historien grec. Il tire de sa démonstration une explication nouvelle du passage de Platon sur la prétendue immobilité de l'art égyptien.

M. Héron de Villefosse présente les photographies d'une jambe de taureau en bronze, récemment trouvée au bois de Teyssonge, près de Bourg-en-Bresse. Ces photographies, exécutées par M. Hudellet, sont accompagnées d'une note de M. J. Buche, professeur au lycée de Bourg. On sait que les taureaux de bronze provenant de la partie orientale de la Gaule sont assez nombreux; celui du bois de Teyssonge serait certainement, par ses dimensions, le plus important de tous ceux qui ont été trouvés jusqu'ici. On va exécuter des fouilles pour découvrir les autres fragments de cette belle œuvre de bronze.

M. Moïse Schwab communique une inscription hébraïque qui se trouve dans un donjon démantelé à Montreuil-Bonnin (Vienne), datée de mars 1235. Le mot désignant le lieu d'origine du prisonnier juif qui a inscrit son nom dans ce donjon était douteux M. Schwab a pu lire ce mot; c'est *Baione*, selon la graphie française du xiii^e siècle.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 8 mai — 1899

Aston, Histoire de la littérature japonaise. — Terret, Homère. — Welzhofer, L'art poétique d'Horace. — Wessely, Paléographie latine. — Larchey, Costumes vrais. — Eliade, L'influence française sur l'esprit roumain. — H. Lichtenberger, Wagner. — Fairon, La ratio castrensis. — Knoke, Le camp de Cécina à Mehrholz. — Harmand, Valerius Flaccus et les barbares. — Le catalogue 100 de la librairie Rosenthal. — Publications scandinaves.

W. G. Aston. **A history of Japanese Literature.** 1 vol. in-12 de xi et 408 pp. London, W. Heinemann, 1899.

L'histoire de la littérature japonaise que vient d'écrire M. W. G. Aston est assurément la plus originale des « Courtes histoires des littératures du monde » éditées par M. E. Gosse. M. A. est un japonisant émérite; on lui doit des grammaires de la langue japonaise écrite et parlée, une traduction du Nihongi et de nombreux articles historiques et philologiques; nous avons donc affaire à un savant d'une grande compétence et nous pouvons explorer sans crainte à la suite d'un pareil guide le vaste domaine qu'il est le premier à nous révéler dans toute son étendue.

L'évolution de la littérature japonaise peut être divisée en huit périodes. Des petits poèmes assez insignifiants et des prières de la religion shintoïste représentent l'époque la plus archaïque; quelque antiquité que la tradition leur assigne, il est difficile de les reporter plus haut que le v[e] ou le vi[e] siècle de notre ère. Ce n'est qu'à partir du moment où le Japon eut abordé l'étude de la langue chinoise, c'est-à-dire vers le iv[e] ou le v[e] siècle, qu'il posséda une écriture; ce n'est qu'après qu'il se fut initié au Bouddhisme, c'est-à-dire vers le milieu du vi[e] siècle que son développement intellectuel devint assez grand pour produire en abondance des œuvres de l'esprit. Encore ces influences ne se firent-elles sentir qu'à la longue; il faut descendre jusqu'au viii[e] siècle pour aborder la véritable littérature.

Au viii[e] siècle appartient le *Kojiki* qui rapporte dans un bizarre mélange de chinois et de japonais les anciennes gestes que récitaient à la cour du mikado les conteurs officiels. Le *Nihongi*, écrit en chinois, est une collection de textes plus ou moins historiques depuis les temps les plus reculés jusqu'en 697 ap. J.-C.; il fut publié en 720. A côté de

ces monuments encore imparfaits de la prose, la poésie apparait déjà mûre et formée ; parmi les quatre mille odes du *Manyôshiu*, on trouve des modèles de grâce, d'élégance et d'euphonie ; un sentiment exquis de la nature y apparait parfois ; par brusques échappées se dévoile dans sa fraicheur matinale Yamato, le pays du soleil levant, avec ses cerisiers en fleurs, ses torrents au mugissement lointain, ses pics dont la blancheur étincelle, ses vieux arbres dépositaires de légendes. Tout cela d'ailleurs n'est qu'à peine indiqué ; la forme préférée des poètes japonais est l'odelette de cinq phrases de cinq ou sept syllabes chacune ; dans ces dimension exiguës, on ne peut qu'évoquer à demi une ou deux images qui incitent la pensée du lecteur et suggèrent sa rêverie. La prosodie n'a ni rime ni quantité ; c'est le nombre des syllabes qui seul constitue le rythme.

L'âge classique de la littérature japonaise s'étend de 800 à 1186. La prose produit alors quelques-unes de ses œuvres les plus renommées ; il y eut une abondante floraison de contes dont les plus célèbres sont le *Taketori*, l'*Ise* et l'*Utsubo Monogatari*. Parmi les livres historiques il faut citer plus particulièrement le *Yeigwa Monogatari* et le *O kagami*. Les auteurs appartiennent tous au monde aristocratique et ne s'adressent qu'à un public d'élite ; deux d'entre eux, et non des moindres, sont des femmes ; à l'une on doit le *Genji Monogatari*, le premier roman où il y ait quelque observation de la réalité ; à la seconde, le *Makura Zôshi*, curieux livre dont quelques passages rappellent de loin les Essais de Montaigne.

Les poésies de cette époque nous ont été conservées dans le recueil intitulé *Kokinshiu* ; elles ont une perfection de forme qui ne fut jamais dépassée plus tard. Quoiqu'elles aient souvent dû leur origine à des sortes de tournois entre beaux esprits et qu'elles aient par suite un caractère assez artificiel, on en pourrait nommer plusieurs dont le mérite serait sensible pour un lecteur Européen.

De 1186 à 1332, ce fut le triomphe du shogunat et de la caste militaire sur laquelle il appuyait son pouvoir. Les relations avec le Céleste Empire et la Corée devinrent difficiles et l'étude des lettres chinoises fut négligée ; le Bouddhisme au contraire fit de grands progrès. En ce temps, le roman historique, c'est-à-dire l'histoire racontée avec toutes les libertés que peut prendre une imagination féconde, est représenté par le *Gempei Seisuiki* et le *Heike Monogatari* qui racontent tous deux les luttes mémorables des deux grandes familles des Gen et des Hei. Le *Hôjôki*, petit opuscule d'une trentaine de pages a suffi à rendre immortel le nom de son auteur ; l'ermite *Chômei* l'écrivit ; il rappelle avec émotion les grandes catastrophes dont il fut le témoin et explique ainsi sa résolution de se retirer du monde. La poésie de cette époque guerrière et troublée n'offre rien de très remarquable ; elle est la continuation, sans grande originalité, de celle qui la précéda.

Les deux périodes suivantes (1332-1392 et 1392-1603) comptent

parmi les plus stériles de la littérature japonaise. Les Essais qu'écrivit le moine *Kenkô* « pour passer les longues journées d'ennui » lui ont valu une réputation de moraliste peu rigoureux. C'est au XIVe siècle que nous voyons apparaître le *Nô*, sorte d'opéra en miniature, premier essai d'un véritable théâtre; il serait curieux d'étudier jusqu'à quel point l'influence de l'Inde a pu s'exercer ici par l'intermédiaire du Bouddhisme; l'un des nô que nous possédons, celui de l'Unicorne, est directement inspiré d'une légende bouddhique.

L'ère de prospérité que le shogunat de la famille de Tokugawa fit durer pendant deux siècles et demi (1603 1867) fut très favorable au développement de la littérature. Celle-ci devint infiniment plus volumineuse; elle cessa de se confiner dans le public restreint des gens cultivés et ne craignit pas de s'adresser au peuple même; il en résulta une diffusion des connaissances qu'on ne pourrait que louer si elle n'avait eu comme contre-partie un abaissement du goût qui se traduisit par la vogue des écrits pornographiques.

C'est au XVIIe et au XVIIIe siècles que s'exerça le plus fortement l'influence intellectuelle de la Chine. Les *Kangakusha*, dont le nom indique qu'ils s'appliquaient à l'étude de la littérature chinoise, s'adonnèrent à cette tâche avec une ardeur incroyable; grâce à eux le Confucianisme, systématisé par les philosophes chinois de l'époque des Song, et tous les principes moraux qui en découlent, pénétrèrent profondément la pensée japonaise qui en reçut une empreinte presque ineffaçable. La langue littéraire du Japon s'enrichit, grâce aux *Kangakusha*, d'un très grand nombre de mots tirés du chinois.

A côté de ces œuvres savantes, on trouve une vaste littérature populaire, des contes trop souvent immoraux et des pièces de théâtre où l'invraisemblance des situations est sauvée par un certain sens du pathétique comme on peut le voir dans le fameux drame de *Chikamatsu* dont le héros est Koxinga. Le loyalisme, cette vertu suprême des Japonais, inspira des actes héroïques dont les conteurs ont gardé le souvenir; Pierre Loti nous a redit l'histoire des quarante-sept Rônins qui se tuèrent tous après avoir vengé leur maître; cette tragique aventure et d'autres analogues sont les sujets favoris des nouvellistes du Japon moderne.

Quant à la poésie, elle s'exprime alors de préférence dans les *Haikai*, petites odes de vingt-sept syllabes dont l'extrême concision est souvent une cause d'obscurité.

Tandis que les *Kangakusha* persistaient dans leur admiration passionnée et exclusive pour tout ce qui était chinois, les *Wagakusha* du XVIIIe siècle se mirent à la tête d'un mouvement de réaction; comme leur nom le donne à entendre, ils cherchaient à vivifier l'étude de l'ancienne littérature japonaise et à faire jaillir du fonds national un nouvel épanouissement littéraire.

Au commencement du XIXe siècle, le roman dut ses chefs-d'œuvre à *Kiôden* et à *Bakin* dont un des livres a été traduit en français.

La grande révolution de 1867, qui greffa sur le vieux Japon toute la civilisation Européenne, amena dans les arts un bouleversement général ; il est encore trop tôt pour apprécier les résultats qui pourront sortir de cette prodigieuse métamorphose. M. A. signale quelques-uns des essais qui ont déjà été tentés pour donner plus de science psychologique au roman, plus de puissance et d'élévation à la poésie.

L'ensemble de cette littérature, depuis le VIIIe siècle jusqu'à nos jours, manifeste un art délicat et fin qui approche parfois de la grandeur sans jamais l'atteindre. La poésie est gracieuse, mais elle a le souffle court; comme ces esquisses japonaises qui ne consistent qu'en quelques traits jetés sur le papier, elle parvient parfois à produire une vive impression par des moyens presque rudimentaires; le théâtre est habile à trouver les situations dramatiques mais ne réussit guère à peindre les caractères ; si le roman reproduit des scènes pittoresques, il n'a pas approfondi l'observation morale. Dans toutes ces œuvres d'imagination, les habiletés purement verbales et les jeux de mots tiennent une trop grande place. Quant à l'histoire, elle hésite entre la sèche chronique et le récit embelli de fictions; elle ne connaît ni la critique savante ni les hautes généralisations. Bien que la littérature du Japon ait de quoi séduire, même en Europe, quelques esprits, elle n'a cependant rien créé qui puisse prétendre à une valeur universelle; elle reste toujours un peu exotique ; elle ne compte aucun de ces grands écrivains à qui rien d'humain ne fut étranger. Il ne semble pas toutefois qu'il y ait chez elle une impuissance de nature ; elle possède en germe les plus heureuses qualités ; peut être un jour viendra-t-il où le Japon produira quelqu'un de ces hommes porte-lumière qui sont la gloire des lettres et de l'humanité.

Par sa clarté, sa concision et son exactitude, le livre de M. Aston est d'une inappréciable utilité; il systématise et résume tous les travaux déjà parus ; il permet aux profanes d'acquérir en quelques heures des idées justes sur la littérature japonaise ; les personnes les plus versées dans les choses d'Extrême-Orient en tireront elles-mêmes un grand profit. Nous souhaitons que cet excellent petit volume soit traduit le plus tôt possible en français.

Ed. Chavannes.

V. Terret, **Homère**, étude historique et critique. Paris, Fontemoing, 1899, XI-640 p.

« Rien d'étonnant que toutes les théories et tous les systèmes mis au jour pour expliquer, en dehors de l'unité d'auteur, l'action de l'*Odyssée*, n'aient point conquis les suffrages de la génération littéraire présente. » Cette affirmation (p. 469), qui ne sera pas sans causer quelque étonne-

ment, s'applique aussi bien à l'Iliade, dans la pensée de M. Terret; mais il n'est pas inutile d'en faire remarquer la subtilité, de peur que le lecteur ne s'y laisse prendre. Il est vrai que les théories proposées n'ont point acquis force de loi et qu'elles prêtent toutes, par quelque côté, à sérieuse discussion; la question homérique est d'une extrême complexité et la critique est à peine sortie de la période de tâtonnement. Mais ce ne sont là que des conséquences et le véritable problème est ailleurs. Il s'agit de savoir si les poèmes homériques, tels que nous les possédons aujourd'hui, ont été composés primitivement sous cette forme par un auteur unique et sur un plan unique. Que les adversaires de cette opinion ne soient pas d'accord pour la reconstitution de ce qu'ils croient être l'Iliade et l'Odyssée primitives, cela seul ne saurait prouver qu'ils aient tort; ce qu'il faut démontrer, si l'on veut les convaincre d'erreur, c'est que leurs arguments sont mal choisis et n'atteignent pas le but. M. T., lui, croit à la personnalité d'un Homère unique auteur de l'Iliade et de l'Odyssée, également unique auteur de toutes les parties dont se composent les deux poèmes; et il a cherché à faire passer sa croyance dans l'esprit de ses lecteurs. A-t-il réussi? Non, du moins en ce qui me concerne; et je ne crois pas qu'il réussisse davantage auprès de ceux qui ont l'habitude de raisonner objectivement sur ces sortes de questions. Ce n'est pas que ses raisonnements soient en eux-mêmes inexacts; ils sont même, pour la plupart, présentés d'une façon intéressante et avec une chaleur de conviction qui ne déplait pas. Mais il ne suffit pas qu'un raisonnement ne soit pas erroné; il faut encore qu'il ait une véritable valeur et qu'il touche directement au sujet. Or lorsqu'il s'agit de réfuter les critiques qui ne croient pas à l'unité primitive, M. T. est loin de conduire sa discussion avec toute la rigueur désirable. Ou il néglige les plus sérieuses objections pour s'arrêter à de menus détails; ou il les déclare faibles et sans valeur, quand elles se prêtent moins facilement à une réfutation probante; ou encore il se tire d'affaire à l'aide de faux-fuyants, soit en citant l'appréciation purement esthétique d'un littérateur, soit par des comparaisons, parfois inattendues, avec d'autres œuvres littéraires. Si au contraire il veut prouver l'exactitude d'une de ses assertions, il arrive souvent que les raisons invoquées tombent à côté ou sont impropres à servir de preuves. En réalité, M. T., pour démontrer l'authenticité des parties successives des poèmes homériques tels qu'ils nous sont parvenus, s'appuie principalement sur les rapports réciproques de ces parties; un chant quelconque de l'Iliade, ou de l'Odyssée, renferme des allusions au chant précédent, quelques-uns de ses incidents se relient à des traits déjà connus antérieurement, cela lui suffit pour conclure que le second est évidemment du même auteur que le premier. C'est par des considérations de ce genre que M. T. pense prouver que la *Dolonie*, par exemple, doit être regardée comme une partie intégrante de l'Iliade primitive. Une discussion à ce sujet ne saurait entrer dans le cadre d'une simple recension, et d'ailleurs ne mènerait à rien : on ne discute pas avec la foi. Mais

il faut bien remarquer cependant que M. T. n'est pas toujours heureux dans le choix de ses arguments ; pour n'en donner qu'un exemple, il réfute bien faiblement, et, à mon avis, sans résultat, les objections qu'on a élevées contre la Πρεσβεία (*Il.* IX) ; il estime que pour Achille la perte de Briséis « est en somme secondaire. » Cela semblera bien inexact à un connaisseur d'Homère, qui sait qu'en une dizaine de passages, tant au chant IX qu'aux chants XVI et XIX, la captive d'Achille tient toujours la première place dans ses pensées, et qu'Agamemnon, soit lui-même, soit par la bouche d'Ulysse, insiste tout spécialement sur sa réserve à l'égard de Briséis. Il en est de même pour une foule de détails : si Pâris se trouve au même instant à l'aile droite et à l'aile gauche de l'armée, « cette habileté est... souvent dépassée par l'agilité merveilleuse... de plusieurs personnages d'Alexandre Dumas, de Paul Féval et de Victor Hugo. » Ce ne sont pas là des réponses, et l'on en trouvera plusieurs dans ce goût. Toutes les convictions sincères sont respectables ; je reconnais que certains critiques ont été trop loin en refaisant une Iliade et une Odyssée plus conformes à leur sentiment personnel qu'aux données fournies par les deux épopées, et il n'est pas mauvais sans doute que des protestations comme celle de M. T. se fassent entendre ; elles serviront à modérer la fantaisie, à rappeler les exégètes à la rigueur du raisonnement, à faire coordonner plus solidement les preuves. Mais une entreprise comme celle-ci, ayant pour but de démontrer l'unité absolue des poèmes homériques traditionnels, me paraît destinée à échouer devant les progrès des études linguistiques et archéologiques ; la connaissance de plus en plus profonde de la langue homérique, des mœurs, de la religion et de la civilisation que supposent les deux poèmes — sujets que M. T. ne touche pas ou ne fait qu'effleurer — ne peut qu'aller en fortifiant les déductions de ceux qui croient à un noyau primitif développé par des additions successives ; et des considérations d'ordre subjectif et sentimental prévaudront de moins en moins contre les investigations de la science, à mesure que l'esprit de système en sera banni. — Un mot, pour terminer, sur la bibliographie homérique, qui s'étend sur 75 pages (546-621) de ce gros volume et ne remonte pas plus haut que les *Prolégomènes* de Wolf. M. T. s'excuse des erreurs ou fausses indications qui pourraient s'y rencontrer, bien qu'il n'ait « rien épargné pour qu'il s'en glissât le moins possible. » Il est de la dernière évidence, au contraire, que M. Terret, si j'en juge par la période que j'ai contrôlée, c'est-à dire depuis 1883, ne s'est pas donné beaucoup de peine ; il a simplement transcrit, ou fait transcrire, année par année, les listes citées sous la rubrique *Homère* dans la *Revue des Études grecques* et le recueil dont cette revue est la suite. C'était son droit ; mais puisqu'il émet la prétention d'être utile aux travailleurs (p. 531), il aurait dû — et pu, avec la moindre attention — ne pas répéter servilement des citations imparfaites, des noms estropiés, des titres incorrects et des abréviations inintelligibles ; il aurait pu encore ne pas négliger des ouvrages importants qui précisé-

ment sont omis dans les listes qu'il reproduit sans contrôle, ni des articles de valeur qu'on ne retrouvera pas dans sa bibliographie uniquement parce qu'ils ne figurent pas dans ces listes[1]. Des ouvrages (les mêmes) sont cités deux fois à des dates différentes, des secondes parties sont notées quand la première est omise ; le lieu de publication est souvent oublié ; un article de Schrader, avec la mention *Hermes* XXI Band, est classé (ainsi qu'un autre tiré du *Philologus*) sous le titre *Ouvrages sans date*, et le même article est cité plus haut à l'année 1886 ; ajoutons des confusions de dates, des fautes d'impression innombrables et de toute nature, etc., etc. Cette bibliographie a été faite sans soin.

My.

Die Ars poetica des Horaz. Kritisch-exegetische Untersuchung, von Karl Welzhofer. Gymnasialrektor in Straubing. Attenkof, 1898. 64 p., in-8.

L'Art poétique a été autrefois, il restera, ce semble, longtemps encore, un pont-aux-ânes ; les méthodes, le goût change ; les bizarreries de l'esprit demeurent et s'adressent aux mêmes objets ; la seule différence est que de nos jours l'on se sert de termes nouveaux et que l'on abuse par exemple des mots grecs pour continuer à épiloguer sans fin sur l'épître aux Pisons ; car nous avons nous aussi nos scholastiques, et je compterais sans hésiter parmi eux l'auteur de la présente brochure[2].

M. Welzhofer est bien informé ; il paraît connaître tout ce qui a paru

---

1. Le même auteur est appelé *Pallaveri* et *Paillaveri*, *Rohde*. *Rhode* et *Rodhe*, *Pavoll* et *Pavolini*, *Mutzbauer* et *Muetzbauer*, *Ludwich* et *Ludwig*, *Hildbrandt* et *Hildebrandt*. On lit : Auf Homer *Berzügliches* ; Das homer. Epos *an* den Denkm. erlæutert ; Journal of hell. *Studien* ; Athene-*Menthes* ; ὑπόριος ; De verbis... apud *Homericum* usurpatis, etc. Qu'on ne croie pas à des coquilles : ce sont les fidèles transcriptions de la *Revue des Études grecques*. Osnabrück devient *Asmabrüch* ; Lœrrach, *Lonach* (*Rev. Ét. gr.*) ; Landskron, *Laudeskron* (id.) ; Paderborn, *Paderhorn*, *Paderbron* et *Paderbrom*, etc. — Je ne puis citer tous les oublis importants, la *Psyche* de Rohde, la *Grammaire homérique* de Vogrinz, l'*Epistola critica* de Hartman, etc. ; mais M. Terret devait au moins mentionner les ouvrages français : l'*Homère* de Couat, les deux volumes de Nicole sur les *Scolies génevoises*, les articles d'Egger sur la Télémachie (*Mélanges Graux*), de Maurice Croiset sur l'Iliade (*Ann. Assoc. Ét. gr. 1884*), d'Ouvré sur le mariage au temps d'Homère (*Annales Bordeaux, 1886*), de Moreau sur les festins homériques (*Rev. Ét. gr., 1894*), etc., etc. Mais tout cela n'est point dans les listes dont je parle, et M. T. n'a pas cherché ailleurs.

2. Il a eu le mérite cependant de réunir nombre de citations intéressantes : en voici deux : Gœthe à propos de l'Hrt poétique : « dieses problematische Werk wird dem einen anders vorkommen als dem anderen, und jedem alle zehn Jahre auch wieder anders ». Wecklein distinguait plaisamment parmi les commentateurs d'Horace, outre « les hypercritiques, les harmozontes, les chorizontes et les obelizontes ». Je signale encore p. 38, n. 1, une fine remarque sur la manière dont les Grecs et les Latins suppléaient, par la place choisie pour les mots, à l'absence de guillemets dans leur écriture.

sur l'Art poétique, en Allemagne et à l'étranger ; il recueille précieusement les interprétations obscures ou subtiles et il y ajoute du sien. Aussi est-ce un beau casse-tête de le suivre ; quand on arrive au bout, on sent hélas ! qu'on en est simplement pour sa peine.

Des subtilités de l'analyse du poème considéré partie par partie, puis des démonstrations tentées pour appuyer les hypothèses de l'auteur, je ne dirai rien. Je trouve que, sous prétexte d'éclaircir, bien souvent M. W. complique et embrouille les choses. Il est vrai que c'est le moindre défaut de tous ces commentaires.

Comment M. W. s'oriente-t-il ?

Il y a dans la Poétique d'Aristote une division dont nous ne saisissons pas bien clairement le sens[1] : c'est d'elle cependant que M. W. veut tirer la solution de notre énigme ; il entend éclairer tel vers obscur d'Horace par telle règle peu nette d'Aristote : *obscurum per obscurius* [2].

Singulière méthode ? De là, dès le début, toute une série de mots grecs, de sens vague, ce qui n'est pas pour rendre le tout plus clair. M. W. croit retrouver les mots même qu'Horace a dû lire dans son original. On devine s'il a la foi.

D'autre part, et l'on reconnaît aisément à ce signe un philologue rompu aux artifices de la critique moderne, un ancien élève de M. Spengel et de M. Christ [3], tout l'appareil est ici scientifique ; nous avons preuves, contre-épreuves, etc., et le plat qu'on nous sert est accommodé à la sauce du jour. M. W. prétend remonter jusqu'à la source de notre tradition ; il remarque de plus que les développements d'Horace ont une forme symétrique : ils se composent de 17 vers [4] ou de multiples de 17 vers. Voilà de quasi-strophes dont on ne s'était pas avisé jusqu'à ce jour. Pour la conformité avec le plan d'Aristote, il faut, il est vrai, ici retrancher, là ajouter quelques vers ; M. Welzhofer croit que les changements sont confirmés par la disposition matérielle de nos manuscrits ou plutôt de leurs archétypes. M. W. les distingue ; il y constate la dégradation successive de la tradition où les vers omis par accident ont été replacés à faux. Vient à la fin le nouvel Art poétique reconstitué. En le lisant tel quel séparément, peut-être est-ce ma faute, mais j'avoue hélas ! ne pas voir sa supériorité sur l'autre. Notez que si nous devions atteindre le résultat annoncé, nous pourrions

---

1. Notons qu'elle n'avait pas échappé à Michaelis, mais il en disait : harum omnium partium apud Horatium *pæne nihil invenitur*. C'était rester bien loin de M. W. ; mais comment expliquer que le plan que celui-ci trouve si clair ait pu être à ce point méconnu ?

2. Ainsi p. 14, sur les espèces d'ἦθος : sens de l'ὅμοιον.

3. M. W. ne cache pas que, par lettres, M. Christ s'est montré fort sceptique sur les déplacements de vers qui sont ici proposés, tout en approuvant d'autres points de la présente publication.

4. Cette remarque vient de M. Birt. Elle repose sur la séparation assez arbitraire des vers 136-152.

nous résigner à suivre M. W. Les changements dont il fait si grand état, ne sont pas tellement considérables : ils consistent à placer les vers 217-250 entre 85 et 86 ; les vers 319-322 entre 152 et 153 ; les vers 251-318 entre 390 et 391. Il n'y a pas là de quoi désespérer. Les hypercritiques répudieraient M. W. parce qu'il se contente de peu ; mais nous le suivrions, nous, avec moins de défiance. Mais nous ne voyons pas bien au bout du compte ce qu'on gagne à rejeter l'ancienne tradition. On dit sans doute qu'un auteur tel qu'Horace n'a pu manquer de soigner son dernier poème ; que supposer que ces 476 vers se suivent au petit bonheur, c'est faire la plus grossière injure à un poète qui a prescrit lui-même de composer toute œuvre littéraire et d'écarter tout ce qui en altérerait l'unité. Fort bien, et nous admettrons volontiers que l'Art poétique doit avoir été fait sur un plan plus ou moins dissimulé. Mais quel est ce plan ? Si l'on croit bon et sûr celui que propose M. W., voilà Horace embrigadé parmi les caudataires des écoles grecques : le beau résultat[1] !

Qui dira pourquoi Horace est la victime privilégiée des philologues fantaisistes ? L'Allemagne a connu il y a quelques années les *Entdeckungen* de feu Bobrik ; plus récemment M. Simon (voir la *Revue* du 25 mai 1896) découvrait des anagrammes dans la suite des Odes ; voici qu'on revient à l'Art poétique, pour l'ajuster à des fantaisies plus ou moins nouvelles. Mais soyons juste : comparé à ses prédécesseurs, M. Welzhofer a bien meilleur air et plus de tenue. C'est dommage que sa brochure, de trame très dense, ne soit pas toujours d'une lecture facile ni agréable.

Émile THOMAS.

Schrifttafeln zur ælteren lateinischen Palaeographie, herausgegeben von C. WESSELY. 1898, Leipzig, Avenarius. 12 pp., 20 pl. gr. in-4. Prix : 8 Mk.

Cette publication est destinée à faire connaître les variations de l'écriture chez les Romains jusqu'au moment où se constituent les écritures nationales. Les documents offrent cet intérêt qu'ils sont presque tous de découverte récente. Ce sont principalement : 1° les lettres provenant des papyrus de l'archiduc Rainer ; 2° un fragment oncial du *Carmen de bello Actiaco* ; 3° et 4° des tablettes de cire de Pompéi de 55 et 56 ; 5° une tablette de Transsilvanie ; 6° le rôle-matricule de la première cohorte de cavalerie de Lusitanie, onciale de 156 ; 7° le papyrus 229 du British Museum, contrat daté de 166 et ayant pour objet l'acquisition par C. Fabullius d'un *puer natione transfluminianus* ; 8° une liste de soldats des papyrus Rainer, mélange d'onciale et de cursive antérieur à 108 ; 9° fragment analogue de la même collection, de 143 environ ; 10° une

1. M. W. a prévu l'objection, p. 49, n. 1.

lettre du 7 oct. 167, des papyrus publiés par MM. Grenfell et Hunt; 11° un compte par deniers, des papyrus Rainer, du IIe siècle; 12° un fragment des papyrus Grenfell-Hunt, de 293, en cursive; 13° un fragment de l'édit de Dioclétien en onciale, inscription de Platées, de 301; 14° un document bilingue du commencement du IVe siècle des papyrus Rainer; 15° une épitaphe cursive de 339; 16° et 18° des dates en cursive de 317 et de 396, des papyrus Rainer; 17° des quittances en cursive de 398; 18° un fragment d'un glossaire sur papyrus, du Louvre, du IVe siècle; 19° une pièce en cursive de la même époque, des papyrus Rainer; 20° le fragment d'un rescrit impérial du Ve siècle, d'après un papyrus de Leyde; 21° des échantillons d'onciale d'après les papyrus Rainer; 22° divers spécimens de cursive dite impériale; 23° des papyrus de Ravenne de 444 (environ) et 572; 24° une page du papyrus d'Avitus (B. N. lat. 8913); 25° des spécimens d'onciale d'après des manuscrits célèbres: *Puteanus* de Tite Live, *Florentinus* des Pandectes, palimpseste de Gaius, *fragmenta Vaticana* des jurisconsultes, *formula Fabiana*, *Aurelianensis* de Salluste, etc.; 26° des spécimens d'écriture capitale d'après les manuscrits de Virgile et le Bembinus de Térence.

Le procédé employé pour la reproduction est le report des dessins exécutés par M. Wessely. On voit ce qu'un tel procédé laisse d'incertitude. Si parfaits que soient des dessins, ils ne valent pas une bonne héliogravure. Ils ne se justifient que dans les cas, plus rares que ne le pense M. W., où la photographie est insuffisante à cause de l'état du document. Qui voudra se rendre compte de l'infériorité d'un dessin, n'aura qu'à comparer ceux de M. W. avec les fac-similés des manuscrits de Virgile, de Térence et de Tite Live dans la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain. Mais M. W. a pour lui l'excuse du bon marché.

La bibliographie est donnée de façon très capricieuse. Ainsi le papyrus 229 du Br. Mus. a été publié et commenté dans un long article par M. Schulten, *Hermes*, XXXII (1897), 273; c'est une véritable édition de ce curieux document: elle aurait dû être citée. Ailleurs au contraire les publications successives d'un même document sont toutes mentionnées.

Le choix des textes est en général heureux et montre les diverses phases de l'évolution de l'écriture. Cependant on aurait pu donner un plus grand nombre de spécimens d'onciale, en les empruntant à la fois aux inscriptions (pierre du « moissonneur », inscriptions de Timgad) et aux manuscrits (évangéliaires d'Autun, *Codex Salmasianus*, manuscrits ecclésiastiques).

Le recueil de M. Wessely rendra service aux débutants et les préparera à aborder à la fois la lecture directe des textes et les grands recueils de fac-similés.

P. L.

Lorédan Larchey. **Costumes vrais.** Fac-similé de 50 mannequins de cavaliers en grande tenue héraldique, d'après le manuscrit d'un officier d'armes de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. 1429-1467. Paris, chez l'auteur, rue de Rivoli, 55. In-8, XII et 112 pages, 50 figures. Prix : 4 francs.

M. Lorédan Larchey avait publié, il y a quelque dix ans, sous le titre d'*Armorial de l'Europe au XV^e^ siècle*, un grand volume in-folio qui reproduisait par la chromolithographie le manuscrit 4790 de la Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrit unique en son genre, connu, dédaigné pourtant parce qu'il était incomplet, mutilé, sans ordre, sans autre texte que des titres datant d'une époque postérieure ; mais dans ce manuscrit aux figures barbares et dessinées sur le même type invraisemblable M. L. avait reconnu l'œuvre d'un serviteur de Philippe le Bon, le carnet officiel d'un juge d'armes uniquement préoccupé de l'exactitude des détails héraldiques qui réglaient l'habillement.

L'*Armorial de l'Europe au XV^e^ siècle* coûtait deux cents francs. M. L. a voulu le livrer au public à un prix infiniment plus abordable, et, dans le volume que nous annonçons, les deux tiers des figures, tirées en noir, se retrouvent réduites à douze centimètres au procédé. Au bas de chaque planche, M. L. donne le nom du cavalier et son titre, indique autant que possible une date, retrace exactement les minuties héraldiques qui caractérisent le personnage, décrit le cavalier en langue usuelle et vulgaire — car tout le monde n'est pas tenu de savoir que *sable* veut dire noir, *gueules*, rouge, et *sinople*, vert.

On sait la valeur de l'*Armorial* — dont nous avons autrefois rendu compte — et que de peine, que de soins infinis ont coûtés à M. L. les calques du manuscrit : il a reproduit implacablement les imperfections, les obligatoires incorrections, les extraordinaires contours des animaux, aigles, lions, etc., qui paraissent sur les housses.

Ces costumes nous ramènent presque tous au règne de Charles VII. Six d'entre eux concernent l'Allemagne ; huit, la Belgique, la Hollande et les Flandres ; cinq, l'Espagne et le Portugal ; trois, la Suède, la Norvège et la Pologne ; deux, l'Autriche et la Hongrie ; deux, l'Angleterre et l'Écosse. Le reste a rapport à la France.

L'homme ne se montre pas dans ces reproductions ; les visages, sauf ceux du roi de France, des évêques de Langres et de Laon, du comte de Champagne, se cachent sous le heaume ; on ne voit que des mannequins à l'attitude raide, que les attributs dévolus au rang de chaque personnage dans le monde chevaleresque ; les chevaux mêmes ne sont pas complets, et s'ils ont leurs jambes presque toujours lancées au galop, leurs têtes ne se profilent jamais hors des housses. Mais quel reflet saisissant des vieux âges dans cette suite de figures où des évêques, en tenue de feudataires, vont épée haute et bannière au poing ! On dirait d'anciens vitraux d'église, et la légende gothique qui transmet chaque nom avec les incertitudes de leur alignement et de leur orthographe, achève l'illusion.

L'ouvrage intéresse les artistes, les héraldistes, les costumiers, les organisateurs de cavalcades, les studieux de l'histoire locale, et leur rendra de grands services.

A. C.

De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes, par Pompiliu Eliade. Paris, Leroux, 1898, xi-436 p., in-8.

M. Eliade entend par *esprit public roumain* ce que nous appellerions plutôt esprit roumain, c'est-à-dire l'ensemble des opinions ou sentiments de tout ordre communs à tout un peuple et non les opinions relatives aux questions d'intérêt général, ce que nous entendons d'ordinaire par esprit public. Cet esprit roumain a subi très profondément l'influence de la France dans le cours du xix[e] siècle, comme M. E. nous le montrera dans les volumes qui suivront celui-ci, mais il est douteux que l'on puisse faire remonter plus haut les débuts d'une influence française effective sur la constitution de l'esprit roumain. Le titre de l'ouvrage s'applique mal à ce premier volume et peut-être M. E. a-t-il été amené à des conclusions des plus discutables par le désir d'en justifier l'emploi.

Phénomène sans analogue dans l'histoire, l'influence française s'est exercée en Roumanie « par le développement des idées de liberté et de patrie », « c'est l'influence d'un peuple civilisé sur un peuple arriéré qu'il amène à la vie historique et à une civilisation originale ». Mais tandis que dans le cours du xix[e] siècle cette influence est voulue ou tout au moins subie consciemment, ce qu'il y a de remarquable dans la période qu'a étudiée M. E., dans ce qu'il appelle les *origines de l'influence française*, c'est que la France en est presque complètement absente. Ce sont les hospodars Fanariotes, avec leur cour, qui répandent en Roumanie la langue française qu'ils ont apprise comme drogmans ; ce sont les officiers russes qui, pendant les guerres russo-turques et les longues périodes d'occupation des principautés danubiennes, ont introduit les mœurs françaises ; si la Révolution même a eu une action en Roumanie, ce n'est guère que par reflet, c'est Rhigas, ce sont les hétairies, qui ont transmis aux boyars moldo-valaques la notion de liberté. L'action exercée sur l'esprit roumain par les quelques commerçants ou consuls français de Roumanie a été des plus médiocres.

Cette influence française ne serait donc qu'indirecte, mais, de plus, M. E. proclame que, dans la seconde moitié du xviii[e] siècle, les Roumains n'ont tiré des diverses influences qu'ils subissaient, que des *formes*, que la monnaie courante de la civilisation occidentale, française peut-être en ses origines, mais devenue commune à toute l'Europe. Les Roumains ne se sont donc pas francisés, ils sont seulement devenus des

Européens, d'Orientaux qu'ils étaient, et l'on n'est fondé à parler que d'influence occidentale. Ce changement sera, il est vrai, continué, plus tard dans le sens de l'influence française qu'il aura rendue possible, mais il est au début sans rapport avec elle. M. E. s'en est assez bien rendu compte pour placer parmi les intermédiaires de l'influence française le mouvement transylvain, d'origine autrichienne, italienne et catholique, et complètement étranger, hostile même, à l'influence française dont il sera une condition, mais dont il n'est pas une forme originelle.

Mais M. E. ne peut pas se résoudre à ne pas trouver de traces d'une influence purement française, et, sans remarquer, car il confond facilement les deux points de vue [1], qu'une influence française si médiocre, si superficielle jusque-là dans les autres manifestations de l'esprit roumain a dû modifier bien moins encore l'esprit public (au sens ordinaire), plus lent à naître, M. E. veut voir une application des principes de la Révolution dans la révolte de Tudor Vladimirescu, le chef de Pandours. Obscure dans ses causes comme dans ses intentions immédiates, cette révolte, étroitement liée aux mouvements contemporains (1821) dans toute la péninsule des Balkans, est sans rapports avec la Révolution de 1789. C'est là la partie la moins solide du travail de M. E., et c'est la seule qui eût pu justifier l'application de son titre à ce premier volume.

La méthode de M. E. manque parfois de rigueur, il interprète trop largement des documents souvent peu précis : voyages, mémoires, etc. En l'absence de documents il fait trop facilement appel à des constructions psychologiques de pure imagination, telles que ses deux analyses de l'âme du paysan roumain avant et après l'influence française. Je regrette que M.E. ait volontairement renoncé aux indications, positives ou négatives, toujours précieuses dans ces questions d'influence, que lui eût fournies l'histoire de la langue, d'autant plus que s'il y a eu réellement emprunt du roumain au français dans cette période, il n'eût peut-être pas été impossible de déterminer quel a été l'intermédiaire (cf. pour le russe, *C. von Sanzewitsch*, Die Russischen Elemente romanischen... Ursprungs im Rumänischen ; Weigand, II Jahresb. 1895, p. 193).

Le livre de M. E. n'en sera pas moins le bienvenu. Il éclaire des questions jusqu'ici négligées et il nous apprend tant de choses nouvelles, que l'on ne peut regretter la grosseur de ce volume de préliminaires. L'histoire du mouvement transylvain, mieux connue, gagnerait cependant à être réduite. Au reste, le livre est fort agréable et le charme n'en est pas diminué par quelques gaucheries d'expression. Tout au plus certains développements plus lyriques nous surprendraient-ils si nous ne savions que M. E. écrit à la fois pour ses compatriotes et pour nous. Il est juste

---

1. Cf. par exemple p. 248 : « Le genre « français » de *vie* que l'envahisseur (russe) faisait mener aux habitants grossissait tous les jours le nombre des membres du « parti national » (pour l'*affranchissement du joug* gréco-turc). » — La conséquence est au moins inattendue.

de dire que M. E. a réduit ces concessions au minimum et qu'il a au contraire très courageusement combattu l'enthousiasme roumain pour les boyars du XVIIIe siècle ou pour Tudor Vladimirescu et apporté quelque tempérament aux déclamations ordinaires contre les hospodars Fanariotes. Mais M. E. n'a-t-il pas un peu sacrifié aux lieux communs de l'historiographie roumaine, lorsqu'il parle (p. 282) de la tradition continue de l'origine latine chez les Roumains? La survivance du nom de Trajan, de légendes ou de coutumes romaines n'est pas un argument pour cette improbable continuité de tradition.

M. E. aura à corriger quelques erreurs lorsqu'il refondra ce premier volume dans l'ensemble de son travail : il devra rectifier ses données sur le Coran ; pour le premier livre roumain imprimé en Transylvanie, (p. 288) il faut abandonner la date de 1559 ; il n'est nullement prouvé que le catéchisme signalé à cette date ait été imprimé ; il faut choisir entre le catéchisme de Sibiiŭ de 1544, dont l'existence semble bien démontrée, et l'Évangéliaire de Coresi (Brasov, 1561). Pour les détails je renvoie M. E. au fascicule I de la *Bibliografia romănească* de Bianu et Hodos (p. 21) qu'il n'a peut-être pas connu avant l'impression de son livre. — M. E. devra surtout faire disparaître les nombreuses fautes d'impression qui défigurent les noms propres, bouleversent les dates et rendent vaines trop de ses références[1].

Mario Roques.

Richard Wagner *poète et penseur*, par M. Henri Lichtenberger, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy. 2e édition. Paris, Alcan. In-8, 506 p.

Ce livre est une œuvre impartiale, sage, toujours très-claire, — un peu austère et froide — mais animée du très louable désir d'éviter à la fois l'apologie et le pamphlet. M. Lichtenberger a voulu traiter en historien et non en polémiste un sujet encore brûlant : il a parlé du grand musicien allemand avec la gravité qui sied à un Universitaire, et on ne saurait trop le féliciter soit d'une initiative qui n'est pas sans hardiesse, soit d'une modération d'esprit qui est rare en pareille matière. Le plan de son travail a été déterminé par l'ordre chronologique des faits. La première partie comprend l'enfance et la jeunesse de R. Wagner, ses études (philologie, dessin, musique) et le premier séjour à Paris (1839-1842). La seconde est consacrée au séjour à Dresde, d'où l'auteur du *Vaisseau-Fantôme* et de *Lohengrin* est obligé de fuir, après l'insurrection de mai 1849, pour échapper à un mandat d'amener provoqué par ses idées révolutionnaires (1842-1849). La troisième comprend l'exil, le

1. L'importante bibliographie raisonnée annexée à ce volume pourra rendre de grands services.

séjour à Zurich, les grandes compositions littéraires ; elle nous montre Wagner passant de Feuerbach à Schopenhauer, de l'optimisme au pessimisme, et écrivant son « Anneau du Nibelung ». La quatrième, qu'on peut faire commencer au 4 mai 1864, date de la première entrevue du grand musicien avec Louis II, est intitulée : l'œuvre de Bayreuth. — Cette manière de diviser le sujet paraît la plus naturelle ; peut-être convient-elle plutôt à une biographie qu'à une étude sur des œuvres et des idées. Elle n'est pas sans inconvénients. Ainsi, les *Maîtres Chanteurs* ont été esquissés en 1845, terminés en 1861-1867, et représentés à Munich en 1868 ; il devra donc être question de cet opéra dans trois parties distinctes du livre : quel moment choisira l'auteur pour faire l'analyse de l'œuvre et donner son appréciation ? même difficulté se présente pour la plupart des autres drames. En outre, à quel endroit faudra-t-il placer certains jugements d'ensemble sur l'homme et sur l'artiste ? Dans la 1^re^ partie, à propos du *Vaisseau-Fantôme* (2 janvier 1843), M. L. écrit sur Wagner romantique quelques pages, d'ailleurs très bonnes (p. 74-81), qui auraient pu tout aussi bien trouver leur place dans la 3^e^ partie, à propos de *Tristan et Iseult*, ou même, et surtout, dans la 4^e^, à propos de Bayreuth. Mais n'insistons pas sur ces chicanes. Tout en rendant hommage à l'esprit élevé et distingué de l'auteur, j'ai à lui adresser des critiques plus importantes.

Est-ce bien une « étude sur Wagner poète et penseur » que nous donne M. L. ? Ce titre est peu exact, et je crois bien que je touche ici le point le plus faible du livre. Pour des raisons que je n'ai pas à examiner, M. L. a laissé de côté toute la partie musicale de son sujet ; c'était son droit; mais, en réalité, son travail pourrait être intitulé : *Vie et ouvrages de R. Wagner, abstraction faite de la musique*. Ce n'est pas tout à fait la même chose. L'étiquette adoptée par M. L. est justifiée moins par ce qu'il nous dit (il n'entre nullement dans la discussion philosophique des idées) que parce qu'il omet systématiquement de nous dire. En outre, une telle omission est-elle admissible ?

Dès la deuxième page, M. L. cite un mot de Wagner que M. Chamberlain a cité aussi, mais dont, pas plus que M. Chamberlain lui-même, il ne paraît voir l'importance : « Wagner, dit-il, a donné, le premier, une théorie détaillée et précise de ce que doit être un drame « *conçu dans l'esprit de la musique* ». A plusieurs reprises il revient sur cette idée. Je lis, p. 81 : « Wagner se place.... . uniquement au point de vue de l'artiste et *base* sa théorie du drame musical *sur l'étude des ressources propres à la parole et à la musique* ». Et à la p. 171 : « Dans tout ce que je fais, dans tout ce que je médite, écrit Wagner à cette époque, je suis *uniquement artiste, encore et toujours artiste* ». Page 227, M. L. parle des sujets historiques peu propres à être traités par un poète « qui crée *dans l'esprit de la musique* ». Et encore, p. 235 : « le poète qui compose *dans l'esprit de la musique* saura qu'il a, pour exprimer l'inexprimable etc... ». De ces divers témoignages, et de l'aveu de l'auteur lui-

même, il résulte que Wagner est et reste musicien, lorsqu'il fait de la poésie ou même de la pseudo-philosophie; le drame littéraire, il le voit dans la musique; la musique est comme un prisme que traversent toutes les idées avant d'arriver jusqu'à lui. C'est un *Tondichter*, comme on dit si bien en allemand. Par là, il se distingue de beaucoup de musiciens français, par exemple de notre Berlioz, dont le génie, avant de créer une symphonie ou un opéra, *commençait* par s'enflammer sur des vers de Virgile, de Shakespeare ou de Gœthe. On voit dès lors combien est délicate et intéressante la tâche de quiconque veut étudier Wagner comme « penseur ». Il y a là un cas psychologique exceptionnel; je puis dire que M. L. indique le problème mais passe à côté, non seulement sans le résoudre, mais sans se douter même que c'est un problème. Il parait oublier qu'il y a une manière de penser spéciale aux artistes — en particulier à certains musiciens—, et que s'il y a eu des compositeurs chez qui l'esprit littéraire amoindrissait et déformait les idées musicales, il y en a eu d'autres (c'étaient certainement les plus grands) chez qui l'esprit musical déformait les idées littéraires et philosophiques.

Mais acceptons l'objet du livre tel qu'il a plu à l'auteur de le circonscrire; admettons qu'on puisse séparer des choses qui, dans la réalité, furent inséparables. Je reprocherai à M. L. d'avoir fait une simple exposition et non une étude critique des idées de Wagner. L'examen, même superficiel, des opuscules de Wagner doit donner lieu à deux observations : d'abord toutes ses idées théoriques ne sont pas conformes au caractère de ses opéras, quelques-unes mêmes sont contredites par eux; en outre, si, dans ce qu'il a écrit, il y a des pages d'une justesse, d'une profondeur et d'une couleur admirables (celles, par exemple, où l'ancien drame lyrique est étudié), il y en a de monstrueuses; il y en a de ridicules; il y en a d'odieuses pour un français. Il faut faire un choix et ne pas être dupe. Or, sous prétexte d'arriver à un jugement « objectif » et d'appliquer l'esprit « scientifique » (?) M. L. met tout sur le même plan, résume et expose tout, prend au sérieux les lieux communs et les banalités philosophiques les plus faibles. Il reproduit aussi, sans les relever, des erreurs historiques de Wagner comme celle-ci : « Vers la fin du moyen-âge, *à l'époque de la Renaissance*, on voit se dessiner, en littérature comme en musique, *un mouvement de retour vers l'art « communiste »* (p. 216); ou bien encore : « La musique, *réduite pendant tout le moyen âge aux artifices stériles du contre-point* » (p. 220) Horresco referens! Je citerai encore cette perle que M. L. emprunte à Wagner sans le moindre examen : « Toute l'histoire de la musique depuis l'époque chrétienne jusqu'à nos jours, *raconte... l'effort des artistes perdus dans cet océan sans bornes de l'harmonie chrétienne* » (p. 211). Un musicien de génie n'est pas obligé de connaître avec précision l'histoire de son art; mais à quoi doit servir un critique si ce n'est à distinguer l'erreur de la vérité? M. L. va jusqu'à adopter l'étrange phraséologie de Wagner, lorsqu'il écrit, p. 210 : « l'océan *infini* de

l'harmonie *relie* — pour continuer la comparaison de Wagner — *deux continents* : celui de la Danse et celui de la Poésie ». Enfin, j'admire sa gravité lorsqu'il expose ainsi la doctrine de la « regeneration » (p. 394) : « Si nous envisageons d'abord l'évolution humaine en tant que phénomène physiologique, nous constatons, d'après Wagner, que deux causes ont amené la dégénérescence de la race blanche : la mauvaise alimentation, qui de l'homme primitivement frugivore a fait un carnassier, et le mélange des races ». Il y a une page du livre qui est intitulée : « Régénération par l'alimentation végétale ». Je n'invente rien. M. L. se borne à dire (p. 405) que « ces doctrines sont pour le moins sujettes à caution ».

Autre lacune. M. L., toujours appliqué à exposer plus encore qu'à juger et à remettre les choses au point, ne nous donne nullement une étude sur la poétique de R. Wagner, sur sa façon de charpenter un drame, sur sa versification, son style, sa langue. Une étude de « Wagner poète » impliquait l'examen d'une multitude de questions qui ne sont même pas effleurées. — Aux moments où on attendrait de lui un jugement personnel, il se dérobe. Ainsi (p. 331) il indique les deux opinions contraires qu'on a émises sur le style de *Tristan* ; il oublie de donner la sienne.

Sommes-nous dédommagés par une ample et exacte biographie ? Ici encore, je suis obligé de faire des réserves. On a publié en Allemagne, sur les grands musiciens modernes, des travaux qui sont des modèles, et auxquels on ne peut s'empêcher de songer, malheureusement pour M. L., en lisant son livre. D'abord, sa bibliographie est presque insignifiante. En dehors des *Gesammelte Schriften* et des correspondances, il ne cite, sous la rubrique : « Documents divers », que trois ouvrages : 1° Les *Bayreuther Blætter* ; passe pour celui-là ! Les puérilités y abondent, mais c'est un répertoire qui s'impose. 2° La *Revue Wagnérienne* — qui a peu d'importance. 3° Le livre de Glasenapp, *Das Leben R. Wagners*, qu'il accompagne de la réflexion suivante : « c'est une source à laquelle puisent tous les historiens de Wagner, et c'est pourquoi nous la citons à titre de *document original* ». J'aime à croire que cette dernière phrase est le résultat d'un lapsus .. — Nulle part, on n'a l'impression que M. L. ait eu recours aux sources, et sur certains points, il est vraiment au-dessous de son sujet. Ainsi, deux pages à peine sont consacrées aux ancêtres de Wagner ; nous voilà loin de la méthode de Ph. Spitta, qui, avant de parler de J. S. Bach, consacre près de 200 pages à l'étude de sa famille et de ses antécédents ! — Au moment du premier voyage de Wagner à Paris, il eût fallu nous dire, en manière d'introduction, quel était chez nous, en 1839, l'état de la poésie, de la musique et de la philosophie. Otto Jahn, ayant à parler du jeune Mozart à Paris, consacre d'abord 40 pages à caractériser l'opéra français dans la seconde moitié du XVIII^e siècle; M. L. se borne à nous dire que Wagner était accompagné d'un beau chien nommé Robber (p. 53). — Au début

de la deuxième période, il eût convenu de nous donner un tableau de la vie à Dresde en 1842. — Lorsque Wagner est appelé en Allemagne par le roi de Bavière, ne fallait-il pas nous donner un portrait de Louis II?

Dans ses conclusions, M. L. se méfie trop de lui-même. Il énumère (p. 497) les jugements divers qu'on peut porter sur Wagner, selon qu'on est croyant ou artiste, philosophe ou savant, aristocrate ou démocrate, latin ou germain, mais il ne nous donne quasiment pas d'opinion personnelle. J'essaye de dégager cette opinion. Je ne trouve que ceci : « Wagner a une *importance historique* exceptionnelle, aux yeux de quiconque étudie scientifiquement (*sic*) l'évolution de la civilisation et de l'art moderne ». C'est parfaitement vrai ; mais Wagner doit cette importance à ses œuvres *musicales*, qui ont exercé une influence profonde sur notre imagination et notre sensibilité, et non à ses œuvres de philosophe qni sont, je ne dirai pas nulles, mais incohérentes, sans originalité — médiocres, pour tout dire en un mot —, et dans lesquelles je ne vois que le superflu d'une grande imagination débordant le domaine musical.

Résumons-nous. M. L. a vraiment trop l'air de « découvrir » Wagner et de croire que cette découverte est assez importante par elle-même, pour le dispenser d'une étude critique [1].

Jules COMBARIEU.

BULLETIN

— Dans un article du *Musée Belge* (tome II, 1898), tiré ensuite à part, M. Émile FAIRON a étudié la *Ratio Castrensis*, cette institution restée longtemps « l'une des énigmes de l'épigraphie romaine ». Cette énigme a été déchiffrée par Hirschfeld dans ses *Untersuchungen auf dem Gebiete der roemischen Verwaltungsgeschichte*. M. Fairon reprend la question ; il démontre, à son tour, que la *ratio castrensis* n'a rien de militaire, que le terme *castrensis* doit s'entendre du palais impérial, et que

1. Son style qui est ample, grave, non sans élégance, est trop souvent négligé. — de Riga, « Wagner *s'embarqua* pour Paris » (p. 53). — « Louis Geyer (père adoptif de W.) *finit par jouir, comme portraitiste, d'une assez jolie réputation* ». (p. 23). — « La vie, dit Schopenhauer, oscille comme *une* pendule » (p. 388). — « *Sur cette théorie, on voit surtout Chamberlain, Bayr. Blætter*, 1895, p. 169 » (ibid. n. 1) etc. — p. 231 et 344 (à la note), *anoblir* est employé au lieu d'*ennoblir*. Je n'ai pas besoin d'expliquer ici la différence de ces deux verbes. — P. 343 : « De tous les drames de Wagner, *Tristan*, est à coup *sûr* le plus *sûr* ». ? — P. 332 : « le style des tirades amoureuses de *Tristan* diffère absolument non seulement de celui des sources légendaires où Wagner a puisé, mais de celui de presque *tous les poèmes amoureux spécifiquement littéraires* ». — P. 350, qu'est-ce que « la *chanson* des mésanges ? » — P. 354 : lire *tabulature* et non tubulature. — P. 410 : qu'est-ce que « les convictions *végétariennes* de Wagner » ? — P. 338, M. L. traduit : *la déesse* Amour »; oserait-il dire aussi, par analogie : « *la* Soleil » ? (Frau Sonne, *Gœtterdæm*. III, 1).

la *ratio castrensis* est tout simplement l'intendance de ce palais. Le travail de M. Fairon est une contribution intéressante à l'histoire de l'administration impériale. Les textes littéraires et épigraphiques sont énumérés, cités et interprétés avec le plus grand soin ; les conclusions, que l'auteur en tire, sont des plus sages. Mais l'on peut se demander pourquoi M. Fairon a appliqué ses qualités très réelles d'épigraphiste et d'historien à l'étude d'un problème qu'il considère lui-même comme *définitivement résolu* (p. 7 du tirage à part) par Hirschfeld, et pourquoi il se contente « d'exposer les arguments qui ont amené Hirschfeld à identifier la *ratio castrensis* avec l'intendance du palais impérial.. » (p. 7 et 8 du tirage à part). Tant d'autres questions, dans l'histoire de l'empire romain, attendent encore leur solution, qu'il est vraiment regrettable de voir un érudit, comme M. Fairon, reproduire simplement une solution considérée comme acquise, au lieu de s'attaquer à l'une des énigmes encore indéchiffrées de cette histoire. — J. TOUTAIN.

— M. le professeur KNOKE, d'Osnabrück, poursuit ses recherches et ses publications sur les campagnes des légions romaines en Germanie. Il vient d'étudier, dans un opuscule intitulé : « *Das Caecinalager bei Mehrholz* », la plupart des questions qui se rattachent à la retraite vers le Rhin du corps d'armée que commandait le légat Cécina, en l'an 15 de l'ère chrétienne. Cet opuscule est intéressant. M. Knoke y donne du passage de Tacite, qui se rapporte à cet incident, une explication qui nous semble très juste. Il expose ensuite les résultats des fouilles qu'il a entreprises près du bourg de Mehrholz. Ces fouilles ont amené la découverte d'un camp romain, situé au bord d'un de ces vastes marais si fréquents dans l'Allemagne du Nord. M. Knoke pense que ce camp est précisément celui où campèrent les troupes de Cécina, avant de franchir les *Pontes longi*, seule voûte praticable pour revenir du cœur de la Germanie vers le Rhin. L'opuscule de M. Knoke est accompagné d'une carte et de plusieurs croquis. Mais pourquoi l'auteur mêle-t-il toujours à l'exposé de ses trouvailles ou de ses idées des ripostes longues, acerbes et souvent personnelles aux critiques dont ses œuvres antérieures ont été l'objet? Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'impression plutôt défavorable que ces querelles produisaient sur le lecteur désintéressé; cette impression, nous l'avons encore éprouvée à la lecture du dernier travail de M. Knoke. Il est souhaitable que M. Knoke renonce à ces hors-d'œuvre; ses études n'en seront, croyons-nous, que mieux appréciées. — J. TOUTAIN.

— Quelle idée a eue M. HARMAND de détacher un chapitre de sa thèse latine pour en faire un article de la *Revue de philologie*? Titre de la thèse (soutenue à Paris l'an dernier) : *De Valerio Flacco Apollonii Rhodii imitatore*; titre du chapitre III : *De barbarorum moribus depingendis*. Dans la *Revue de philologie* (janvier 1899), titre de l'article : *Valérius Flaccus et les barbares*. De part et d'autre, sauf deux ou trois changements et quelques remaniements ou additions dans les notes, même série de citations (fort peu probantes et, à mon avis, mêmes erreurs). Pourquoi ces deux moûtures du même sac? M. H. aurait-il cru que les lecteurs de la *Revue* avaient besoin d'une traduction de son latin? Qu'en pensent les directeurs de la *Revue de philologie* et n'est-il pas piquant de constater que le latin de M. H. vaut beaucoup mieux que son français? Tâchez, d'autre part, de concilier ce qu'on nous dit ici à plusieurs reprises « de la vraisemblance, de la couleur, du relief, de l'exactitude, de la précision » des descriptions de Valérius avec le chapitre V de la même thèse dont voici le titre : *Quam parum Valerius in exprimendis rebus ad veritatem ipsam se accommodet*. Il semble bien que M. Harmand ne déteste pas les paradoxes, même contradictoires. — É. T.

— La librairie ROSENTHAL, à Munich, nous a envoyé son *Catalog 100* (2027 numéros, 324 pp., 126 illustrations et fac-similés ; prix : 6 mk.). Il serait difficile de faire un choix parmi les livres et les manuscrits annoncés dans ce catalogue. Citons seulement les numéros suivants : 97, Ars moriendi... impressum in civitate Landesutens. ducali in officina dni Joannis Weyssenburger anno salutis 1514 ; 130, première édition de « Ein warhafftige history von dem Kaiser Friderich der erst s. Namens », donnée en 1519 par le même imprimeur ; 156, J.Ph. Forestus Bergomensis, De plurimis claris sceletisque (*sic*) mulieribus, Coloniae, 1644 ; 170, Horologium devotionis, De vita et beneficiis salvatoris Jhesu, Ger. de Zutphen Tractatus de spiritualibus ascensionibus ; 176, manuscrit de la Biblia Pauperum, du commencement du XV[e] siècle, avec 236 dessins à la plume ; 295 a, Bréviaire franciscain manuscrit, avec neumes, écrit entre 1234 et 1253 ; 318, bréviaire de Trèves, imprimé par les frères de la vie commune du Val-Sainte-Marie [Marenthal] : cf. Falk, *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1898, 230 ; 337, manuscrit du XIV[e] siècle du Trésor de Brunetto Latini, avec 218 miniatures ; 451, Copia der newen Zeytuug (= Harrisse 99), dans un recueil de plaquettes dont aucune n'est postérieure à 1515 ; 994-1002, série de lettres d'indulgences ; 1012, Le Roman de la Rose, imprimé à Genève par Jean Croquet, vers 1479 ; 1132, missel manuscrit de Brixen (Tyrol), du XI[e]-XII[e] siècle, avec neumes ; 1148, un missel imprimé par Gutenberg et qui a été l'objet d'articles dans les revues spéciales ; 1268 et 1269, recueils des éditions originales des *Provinciales* de Pascal et d'autres pièces relatives au jansénisme ; 1273-1277, diverses suites de la Passion, avec gravures de l'école allemande ; 1289, Regule, ordinationes et constitutiones Cancellarie... dni Pauli (Paul II), imprimé à Mayence vers 1470 par Fust et Schœffer ; 1453, Der Ritter vom Turn = Hein, 15514 ; 1723, globe de Verazzano ; 1796, manuscrit contenant des dessins exécutés dans l'atelier de Michel Wohlgemuth ; 1872, Reuelationes sancte Birgitte... per Anthonium Koberger, 1500, avec dessins de Dürer : exemplaire ayant appartenu au sculpteur Vit Stoss, et qu'il a enrichi de remarques et d'un dessin. Quatre tables : générale, des lieux d'impression, des artistes et des portraits, rendent ce catalogue d'un usage commode aux bibliographes et aux historiens de l'art. Il devient ainsi un complément utile des ouvrages classiques de bibliographie. — L.

— La Commission des textes originaux relatifs à l'histoire de la Norvège continue ses publications. Parmi les plus intéressantes de ces dernières années il convient de citer, remontant déjà à 1895, la *Saga Olafs Konungs Tryggvasonar*, remaniement en vieux norvégien du texte latin de Odd Snorreson. De fait, ce n'est qu'une réédition, cette saga ayant déjà été publiée dans les *Fornmanna Sœgur*, mais très améliorée. M. P. GROTH, qui l'a revisée avec le plus grand soin sur le manuscrit n° 310 de la collection Arnamagnéenne, nous initie, en outre, dans sa préface (LXXVIII p.) à toutes les particularités orthographiques et linguistiques de ce document précieux autant pour l'étude de la langue que pour celle de l'histoire de la Norvège au XIII[e] siècle. — L. P.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 15 mai — 1899

Basset, L'apocalypse d'Esdras. — Paulcke, Les tables iliaques. — Searles, Lexique des inscriptions grecques. — Cartellieri, Suger. — Rothstein, Les Lahmides de Hira. — Schlumberger, Renaud de Chatillon. — Wartenberg, Le poème de Digénis Akritis. — A. R. Levi, Histoire de la littérature anglaise, I. — Croce, Prédicateurs italiens. — Cocchia, De Sanctis. — La Brière, Louise de France. — Babeau, Impressions du voyage de sir John Carr. — Vasenius, La littérature finnoise. — Académie des inscriptions.

Les Apocryphes éthiopiens traduits en français par René Basset, IX, *Apocalypse d'Esdras*. Paris, Bibliothèque de la Haute science, 1889, pet. in-8, p. 139.

Le fascicule IX des apocryphes éthiopiens traduits en français par M. René Basset nous ramène aux apocryphes de l'Ancien Testament. Il est peu d'œuvres littéraires qui, à notre époque, aient autant exercé la sagacité des théologiens que ces livres anonymes et non datés. Leur intérêt est grand pour l'histoire des origines du christianisme, car ils reflètent d'une manière vivante les idées religieuses qui circulaient pendant les premiers siècles de notre ère. L'Apocalypse d'Esdras appartient à la catégorie, la plus nombreuse, des apocryphes qui ne se sont conservés que dans des traductions, et les versions éthiopiennes sont souvent de bons témoins des originaux perdus. On est reconnaissant à M. B. de l'entreprise qu'il a conçue de publier, dans un recueil à la portée de tout le monde, des traductions critiques des apocryphes éthiopiens.

Le nouveau fascicule qui vient de paraître est digne de ses aînés et surpasse en intérêt la plupart d'entre eux. Dans une introduction, élaborée avec beaucoup de soin, M. B. rappelle les différentes éditions qui ont été faites du IV^e Livre d'Esdras et résume les travaux dont ce livre a fait le sujet. La traduction française du texte éthiopien est accompagnée de notes qui signalent les variantes des autres versions : syriaque, arabe (celle-ci dans deux recensions différentes) et latine. M. Basset a traduit dans un appendice les chapitres que la version latine a ajoutés au fonds primitif et qui n'existent pas dans les autres versions.

Nous n'aurions pas voulu revenir sur une critique que nous avons déjà faite dans une recension précédente au sujet du défaut de classement des livres qui composent cette utile bibliothèque. Mais ce défaut apparaît de plus en plus choquant au fur et à mesure que le nombre des fascicules croît. Le fascicule IX, consacré au IVe Livre d'Esdras, fait

suite au fascicule VIII qui renferme les Règles de saint Pacôme. Il était si facile de diviser cette collection en plusieurs parties ayant chacune son titre propre : Apocryphes de l'Ancien Testament, Apocryphes du Nouveau Testament, Apocryphes de composition moderne et Apocryphes éthiopiens originaux.

R. D.

M. Paulcke. **De Tabula iliaca quæstiones Stesichoreæ.** Inest Tabulæ iliacæ imago (Diss. inaug Kœnigsberg). Kœnigsberg, Leupold, 1897, 109 p.

Il n'est pas besoin de rappeler au lecteur ce qu'on entend par *Tables iliaques*. Le motif central de la plus importante représente, comme on le sait, les scènes de l'Ἰλίου πέρσις de Stésichore, qui était entourée de sujets destinés à illustrer l'Iliade, disposés suivant l'ordre des livres ; mais la table est mutilée à gauche, et il manque les scènes des chants II à XII inclus. Beaucoup de savants archéologues se sont occupés de ce monument, et les opinions sont bien différentes quant à l'autorité qu'il faut lui accorder ; les uns admettent en principe l'exactitude des représentations, tout en interprétant diversement les figures non identifiées par une inscription ou dont l'inscription a disparu ; les autres pensent que l'artiste ne s'est pas astreint à suivre fidèlement les poèmes qu'il illustrait, et qu'il y a dans sa composition des additions dues simplement à un désir de symétrie. M. Paulcke se range à la première opinion, et il a joint à sa dissertation une reproduction photographique, pour permettre au lecteur de contrôler ses assertions. Je note en passant que je n'y retrouve pas tous les détails qu'il y voit ; la photographie est bonne et donne une juste idée de l'original ; mais cet original est par endroits bien détérioré, et l'on s'explique facilement comment l'on peut n'être pas d'accord sur le nom à donner à certaines figures, ni même sur leurs gestes, leurs attitudes et d'autres signes pouvant servir à les faire sûrement reconnaître. Or, pour M. P. la table était un ouvrage fini, et non pas seulement ébauché, comme le prouvent certains détails ; en outre, les reliefs des zones latérales sont la représentation fidèle des principales scènes de l'Iliade, en concordance parfaite, sauf pour quelques points peu importants, avec le récit homérique ; M. P. essaie de le démontrer, par une minutieuse analyse, et de réfuter à l'occasion l'opinion de ceux qui nient cette concordance. L'artiste ne s'écarte jamais d'Homère pour les faits principaux, et la table, somme toute, s'accorde bien mieux avec Homère qu'avec l'Iliade latine. S'il en est ainsi, la représentation de l'Iliupersis sera dans le même rapport avec l'œuvre de Stésichore ; on peut donc, avec quelque probabilité, retrouver l'ensemble du poème, ainsi que les principales scènes qui y étaient racontées. M. P. décrit avec soin cette partie de la table, et cherche alors à déterminer quels sont les personnages inconnus qui y sont représentés, et par conséquent les nou-

veaux motifs qu'ils fournissent à la reconstitution du poème : c'est la partie originale de la dissertation. M. P. me paraît souvent dans le vrai ; mais, si ses combinaisons sont bien conduites, s'il a, comme je le crois et comme le montre d'ailleurs la manière dont il s'exprime, examiné attentivement et sans parti pris les moindres détails de la table, il n'en découle pas nécessairement que toutes ses interprétations soient exactes ; et l'identification de figures et de groupes très incertains dans la photographie reste malgré tout fort hypothétique. Je dois dire cependant que l'interprétation de l'ἀπόπλους d'Énée, en bas à droite, me semble des plus sérieuses et des plus logiques, et qu'à part l'objet que porte Misène sur son épaule, dans lequel M. P. voit une « tuba », tous les détails de cette partie de la table sont très heureusement expliqués. Cette dissertation est donc, quelque avis qu'on puisse avoir sur les identifications de M. Paulcke, un excellent travail, une intéressante contribution à l'étude de la table iliaque, aussi bien que du poème perdu de Stésichore, dont elle restera toujours le meilleur et le plus sûr commentaire.

My.

Helen M. Searles. **A Lexicographical Study of the Greek Inscriptions.** (Univ de Chicago, *Studies in classical philology*, t. II). Chicago, University Press. Londres, E. Arnold. Leipzig, O. Harrassowitz, 1898. 114 p.

Le présent ouvrage doit servir de préliminaires, pour ainsi dire, et en même temps de spécimen, à un ouvrage plus considérable, qui sera un dictionnaire des inscriptions dialectales grecques. L'auteur s'est borné ici à publier un lexique des mots inconnus ou rares, où l'attique, restreint cependant aux ἅπαξ εἰρημένα, trouve également sa place ; l'ensemble est divisé en mots nouveaux (p. 7-81), mots et sens rares (82-108), mots poétiques dans les inscriptions en prose (109-114) ; c'est donc un lexique différent de celui de Koumanoudis, en ce qu'il ne renferme que le matériel épigraphique. Les découvertes se sont tellement multipliées depuis la publication du savant Hellène qu'un dictionnaire complet des mots employés dans les inscriptions dialectales sera le bienvenu ; mais il n'aura véritablement son utilité qu'après l'achèvement du recueil de Collitz-Bechtel, et que si l'on y donne toutes les formes dialectales, qui sont omises ici à dessein, par exemple béot. βείλομαι, locr. δείλομαι. L'intérêt du présent travail consiste en ce que les mots enregistrés sont accompagnés d'une discussion philologique destinée à en préciser le sens et quelquefois la forme ; mais on comprendra qu'il poive s'y rencontrer encore quelques mots incertains, le texte de plusieurs inscriptions n'étant pas encore lu avec toute la sûreté désirable. C'est ainsi, par exemple, que les mots ἔναγος, συμπρηίσκω seront vraisemblablement à supprimer, selon les lectures de M. Perdrizet (*REG*, XI, 1898, p. 419 sv.). L'auteur propose ou accepte des étymologies douteuses : ἄσσιστα n'est pas précisément égal à

ἔγγιστα, mais représente ἄγχιστα et est formé par analogie sur ἆσσον ; κτοίνα de κτίζω est plus que contestable ; ἀλλοπολία n'a rien à faire, selon moi, avec un supposé ἀλλόπολις, pas plus qu'avec des composés comme πολιανόμος ; le mot est régulièrement formé sur la racine *qel*, et son rapport avec πόλις est purement extérieur. Ἐκπετέω, donné comme indicatif à ἐκπέτωντι, est un barbarisme à expulser. Je ne vois pas très bien pourquoi αἱμασιά et φιλόζωος sont donnés comme mots rares. Il est à désirer que le dictionnaire annoncé ne reste pas à l'état de promesse.

My.

Otto Cartellieri. **Abt Suger von Saint-Denis** (1081-1151), Berlin, Ebering. 1898, in-8, 192 pp. Forme le 11e cahier des *Historische Studien*

Voici une biographie travaillée avec beaucoup de soin et qui, en ce qui concerne les faits, épuise certainement le sujet. Tout ce qu'on pouvait savoir sur Suger a été rassemblé, critiqué et mis en œuvre par M. Cartellieri. C'est le premier ouvrage de l'auteur et il n'offre guère d'incertitudes en matière de travail historique.

Le livre est partagé en trois sections : on a d'abord la vie politique de l'abbé, son rôle de cour, sa régence, puis en seconde ligne, son œuvre d'administration à Saint-Denis, enfin un aperçu sur ses travaux littéraires. Ces trois sections sont d'un intérêt bien inégal : le premier est très maigre et sec, presque dénué d'idées générales ; le second est le meilleur des trois et on y suit avec plaisir l'exposition de l'auteur ; le troisième aurait pu être traité avec plus de largeur, de sympathie pour Suger, de compréhension psychologique et historique. On est bien informé sur le *curriculum vitae* (l'ouvrage de M. Cartellieri est une thèse de doctorat, et on les fait précéder en Allemagne par quelque chose de semblable), on ne comprend pas toujours très nettement son rôle politique ; en échange, le lecteur a, au second chapitre, la notion de la vie économique dans un grand domaine du XIIe siècle, mais il quitte le livre avec le regret d'avoir si peu pénétré dans l'âme de ce vieil écrivain.

L'ouvrage se termine par des regestes et des tables dont on ne pourrait assez louer la richesse et la précision.

En fin de compte, celui qui commence par de si bons travaux d'école, fera sans doute de très beaux livres plus tard.

N. Jorga.

Die Dynastie der Lahmiden in al-Hira, ein Versuch zur arabisch-persischen Geschichte zur Zeit der Sasaniden, von Dr. phil. Gustav Rothstein. In-8, VI-152 pp. Berlin, Reuther et Reichard, 1899. Prix : Mk. 4, 50.

D'une thèse soutenue devant la faculté de philosophie de l'Université

de Halle-Wittenberg et consacrée à l'étude de la ville arabe de Hîra, bien connue des amateurs de poésies anté-islamiques et des historiens qui ont étudié les rapports de l'Arabie et de la Perse sous les Sassanides, M. Rothstein a tiré, en l'étendant et la complétant, le présent ouvrage. C'est une monographie de la dynastie Lahmide qui avait réussi à créer, sur les frontières contestées entre les Romains et les Perses, un état vassal de Ctésiphon dont l'indépendance ne fut jamais complète.

Sur un pareil sujet, ce ne sont pas les sources qui font défaut; la difficulté est de faire un choix parmi elles; il est d'autant plus ardu de discerner les bonnes, qu'ici l'épigraphie et la numismatique ne fournissent rien. M. R. est naturellement obligé de rejeter les auteurs arabes qui ont servi à Caussin de Perceval pour son histoire des Arabes, ainsi que les généalogistes dont les renseignements ne méritent aucune confiance; en revanche les poètes, pourvu qu'ils ne remontent pas au-delà du vi^e siècle de notre ère, peuvent être considérés comme des sources de premier rang.

M. R. n'a pas traité en détail du rôle joué par Hîra dans le développement anté-islamique de la péninsule arabique ; il ne fait que l'indiquer, mais à ce point de vue son travail renferme des informations intéressantes. Cette ville était habitée par une population d'origines bien diverses ; on y comptait des Arabes de la tribu de Tanoûkh, moitié bédouins, moitié cultivateurs ; les *'Ibâd*, habitants primitifs de la ville, tous chrétiens ; on connaît leurs évêques par les données des textes syriaques ; les *Ahlâf*, protégés ou clients, venus s'établir postérieurement, population flottante, composée de gens qui avaient, pour une raison quelconque, quitté leur tribu, ou qui, pour trouver des moyens d'existence, s'étaient rapprochés des parties cultivées de l'Irâq. Ces chrétiens de Hîra ont contribué à faire pénétrer le christianisme dans l'Arabie centrale, très probablement par le moyen du commerce du vin ; celui de Hîra était célèbre, et monopolisé par les Juifs et les 'Ibâds ; le *Kitâb-el-Aghâni* dit formellement que les idées religieuses du poète El-A'châ lui venaient de son marchand de vin, chrétien *'ibâd* de Hîra. On connaît l'influence du commerce des vins sur la politique de certains pays ; on se doutait moins que le christianisme, au vi^e siècle, lui devait une partie de ses progrès dans le désert. Cependant les rois de Hîra sont restés longtemps païens, bien qu'on ait cru le contraire d'après les traditions arabes. Hind, épouse de Moundhir III, qui fit bâtir un monastère, était chrétienne ; mais son époux, qui sacrifia un jour quatre cents nonnes à la déesse Ouzzâ, ainsi que le rapportent les textes syriaques et Procope, ne l'était certainement pas ; Ibn-Mokharriq tire son surnom de la divinité ainsi appelée, et quand sa mère le nomme 'Abd-al-Masîh, ce n'est pas un signe certain qu'il se soit converti ; Moundhir IV jure par Al-Lât, Ouzzâ et l'idole Sabad adorée à Hîra (Aghâni, t. II, p. 21) que M. R. n'identifie pas (on peut la rapprocher de Sabad, montagne ou vallée dans le Hidjâz, ou peut-être du dieu Σαβάζιος emprunté aux païens hellénisants de Harrân ?). C'est seu-

lement No'mân III Abou-Qâboûs qui est décidément chrétien nestorien, bien que polygame.

On ne peut parler de Hîra sans se rappeler les deux châteaux fameux de Sadîr et de Khawarnaq, célébrés par les poètes. M. R. ne nous apprend rien de bien nouveau ; il est facile de rejeter les vieilles étymologies classiques, il l'est moins de les remplacer par quelque chose de satisfaisant.

El-Açmâ'î et Djawâliqî nous donnent telles quelles, sans y chercher malice, les explications que leur ont fournies les gens parlant persan qu'ils ont consultés ; les critiques se fondent là-dessus pour les rejeter de prime abord ; mais quand ils les remplacent par d'autres qui ne signifient pas grand'chose ou même par rien du tout, je ne vois pas trop ce que nous y gagnons. Djawâliqî donne, pour Sadîr, une forme *sâdali* ou *sadali* qu'il explique par « trois coupoles enchevêtrées » où l'on retrouve le persan *séh* « trois », pehlevî *çî*, sans pouvoir se rendre compte de la seconde partie du mot, et pour Khawarnaq, le même auteur et El-Açmâ'î l'interprètent par *Khʷarangâh*, comme qui dirait « salle à manger », de *khʷardan ;* la difficulté est d'expliquer la présence du *n* épenthétique ; une note communiquée par M. Andreas rapproche *Khawarnaq* d'un mot hypothétique **huvarna* pouvant signifier « bonne protection » ou « ayant un beau toit. » Tout cela n'est pas très satisfaisant.

Une partie intéressante de l'ouvrage de M. Rothstein est son essai de reconstitution de l'organisation de ce petit État, du personnel de la cour (le *ridf*, sorte de vizir, le secrétaire du roi, ses lieutenants dans les places principales, plus tard remplacés par des Perses), de l'armée, composée des deux corps de cavalerie célébrés par la poésie, Dausar (pers. *do sar*) et Chahbâ, des troupes de garnison ou de forteresse (*wadâï'*), des troupes arabes (*çanâï'*) formées avec les Bédouins chassés de leur tribu ou l'ayant quittée pour un motif quelconque, et des otages (*rahâïn*).

M. Rothstein s'est beaucoup servi de l'ouvrage de M. Th. Nœldeke sur l'histoire des Arabes et des Perses au temps des Sassanides, d'après Tabari ; on ne pouvait choisir un guide plus sûr.

Cl. Huart.

G. Schlumberger. **Renaud de Chatillon prince d'Antioche seigneur de la terre d'Outre-Jourdain.** Paris, 1898, Plon, Nourrit et Cie. 1 vol. in-8 de viii-407 pages.

Ce fut, autant que permet de l'entrevoir la pénurie des documents, un extraordinaire roman d'aventure que l'existence de ce Renaud de Chatillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain, dont M. Schlumberger a entrepris de raconter l'histoire ; et l'on conçoit que la curiosité de l'historien ait été attirée par l'étrange figure de ce cadet de

famille, qu'un beau mariage imprévu fit un jour prince d'Antioche, qu'un autre beau mariage plaça, après seize ans de captivité dans les prisons musulmanes, au nombre des plus hauts barons du royaume de Jérusalem, et qui, parmi tant de traverses, jamais abattu par la fortune, unit à une bravoure magnifique et téméraire, qui lui faisait rêver le pillage des trésors de la Mecque, des instincts de condottiere avide et brutal, des allures déloyales et fourbes qui devaient, au soir de la journée de Tibériade, lui coûter la vie par une fin si tragique. Et plus encore que l'homme, le cadre historique où il a vécu était fait pour séduire : c'est la Syrie de la seconde moitié du XII^e siècle où se heurtent Byzantins, Sarrasins et Latins ; c'est, en face de la brillante Antioche, les forteresses féodales, aux noms sonores de Karak et de Montréal, assises, au-delà du Jourdain, aux confins mêmes du désert ; c'est l'originale et pittoresque civilisation enfin de la société franque, transformée au contact de l'Orient. Et ainsi, autour du héros principal, passent et s'agitent les figures du basileus Manuel Comnène et du sultan Saladin, les faibles souverains et les turbulents barons du royaume mourant de Jérusalem. Et il faut dire tout d'abord que si M. S a su, avec une conscience et une érudition admirables, recueillir, coordonner les maigres informations que les documents grecs, latins ou orientaux lui fournissaient sur son personnage, il a su, d'autre part, avec une verve, un sentiment de la vie pittoresque tout à fait remarquables, tracer le tableau coloré et complexe de l'Orient latin finissant.

Malheureusement — et M. S. le sait mieux que personne — les documents nous renseignent si imparfaitement sur la vie aventureuse de Renaud de Chatillon, qu'à chaque pas, à l'endroit le plus intéressant, notre curiosité demeure en détresse : et la tentation est grande alors, quoiqu'on en aie, d'ajouter quelque chose au récit insuffisant des chroniqueurs, de suppléer par des hypothèses, ingénieuses sans doute, au silence énervant des textes. M. Schlumberger, malgré ses scrupules d'historien, n'a point su toujours s'en défendre : je n'en veux pour preuves que les pages où il a tenté de nous dire, alors que « l'histoire se tait », ce que fit et pensa Renaud dans sa captivité d'Alep (p. 158-167). Il y a plus : à force d'essayer de retrouver les lignes incertaines et fuyantes d'une figure, l'effort tenté pour la reconstituer fait illusion peut-être sur sa réelle valeur. Il y a quelque excès assurément à voir dans ce rude Renaud, grand batailleur, grand pillard et grand fourbe, dont les incartades maladroites attirèrent tant de malheurs sur le royaume latin, « un héros d'épopée, le grand héros de la croisade au XII^e siècle » (p. 398). Ces réserves faites sur l'importance vraie du personnage, qui me paraît de second plan, et qu'on devine pittoresque plutôt qu'on n'arrive à le voir bien nettement, je suis fort à l'aise pour dire tout l'intérêt des développements animés et vivants qui encadrent cette monographie. Sans doute des érudits sévères pourraient trouver qu'ici ou là, M. S. a trop sacrifié aux grâces (p. ex. dans cette description d'Antioche,

bien joliment venue, mais un peu faite « de chic » p. 36-44), et qu'ailleurs il y a peut-être quelque abus de la couleur locale moyenâgeuse, dans ces « bussines et tabors » sonnant, dans ces « hauts hommes chevauchant à l'encontre du roi » et que l'on reçoit « à grande joie », et qu'enfin dans ces récits de sièges et de batailles, les témoignages des chroniqueurs mis bout à bout au lieu de se fondre dans la trame d'une narration unique, donnent parfois l'impression d'une composition un peu lâche et rapide... Ce sont là de bien légères tâches en face de ces grandes scènes si largement brossées, si vivantes, si dramatiques, qui remplissent le livre : et pour conclure, si M. Schlumberger, en ce qui touche Renaud de Chatillon, a piqué notre curiosité plus qu'il n'a pu la satisfaire, du moins nous a-t-il donné à propos de lui un fort intéressant tableau de la vie féodale dans l'Orient latin à la fin du XII[e] siècle.

Ch. Diehl.

G. Wartenberg. **Das mittelgriechische Heldenlied von Basileios Digenis Akritis.** (Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Lessing-Gymnasiums zu Berlin). Berlin, Gaertner, 1897 ; 29 p. in-4.

Depuis que MM. Sathas et Legrand ont publié en 1875 *les Exploits de Digénis Akritas* [1], le manuscrit de Trébizonde n'est plus unique ; trois autres ont été découverts : le manuscrit de Petritzis, qui n'est qu'un remaniement en vers rimés et qui pour d'autres raisons encore est d'une faible importance, le manuscrit d'Andros, publié par Miliarakis, et celui de Grotta-Ferrata, le plus important par son ancienneté (XIV[e] siècle) et par le meilleur état du texte qu'il nous donne ; il n'a souffert en effet ni des interpolations ni des lacunes qui défigurent les autres manuscrits. Rien ne dit que d'autres ne seront pas encore mis à la lumière ; néanmoins le moment semble venu de donner une édition critique de ce poème, intéressant aussi bien pour l'étude de la langue que pour celle des mœurs de l'époque. M. Wartenberg ne fait que préparer le terrain, ou plutôt, car l'expression est bien inexacte, qu'indiquer l'intérêt du sujet. En réalité, il s'est plu à traduire en vers les derniers moments de Digénis (VIII, 1-198), et il a fait précéder sa traduction d'une longue analyse du poème, d'une appréciation littéraire qui n'a rien de saillant, et des linéaments d'une comparaison entre les manuscrits. Mais ce n'est là qu'un *Programme*, auquel en bonne justice on ne peut demander davantage.

My.

---

1. M. W. dit *Akritis* avec raison ; c'est la forme donnée par le poème, et rien ne justifie la forme *Akritas*.

Storia della Letteratura Inglese dalle origini al tempo presente, di A. R. Levi, volume primo. Dal periode celtico alla morte di Elisabetta. Palermo. Alberto Reber. 1898. p. xv et 583.

L'Histoire de la Littérature anglaise dont M. Levi vient de faire paraître le premier volume est un livre consciencieux et, somme toute, assez complet. L'auteur ne vise pas à l'érudition proprement dite : la philologie l'intéresse peu ; il ne recherche pas les curiosités de détail, du reste son cadre trop vaste ne le lui permettrait pas. Mais si, à ce point de vue, il ne nous apporte rien de nouveau, cependant il a lu beaucoup et d'une manière intelligente. Il s'est assimilé les résultats acquis et nous les présente, sinon d'une manière originale et neuve, du moins sous une forme attrayante. D'autre part son livre ne dérive pas d'un système. M. L. ne part pas d'une idée préconçue qu'il essaierait de mettre en valeur. Il n'a pas une thèse à faire triompher. Il cherche simplement à nous faire connaître la littérature anglaise, comme lui-même l'a connue, en homme instruit qui se plaît aux lettres et les aime : c'est un livre littéraire qu'il a voulu écrire : et en ceci il a réussi. Ce devient en quelque sorte une originalité que cette conception de l'histoire d'une littérature, étudiée en soi, par l'appréciation directe des œuvres qu'elle a produites.

D'ailleurs M. L. est un écrivain brillant. Il aime à écrire. Son style est toujours soigné et vise facilement à l'effet. On imagine aisément que l'auteur doit être accoutumé à la parole publique, à la conférence, et qu'il transporte dans son œuvre écrite des habitudes dont il ne peut se défaire. La phrase paraît le séduire et parfois lui suffire : il se complaît aux mots sonores et brillants ; il semble croire que tout ce clinquant qui éblouit quand l'éclat en est rehaussé par le débit et par le geste, peut tenir lieu de précision dans l'idée et de finesse dans le jugement. Et avec les habitudes plus sages que nous avons contractées, cette critique aux dehors si brillants, enveloppée d'un style si voyant, a quelque chose de suranné. Nous en sentons le vide, depuis si longtemps que nous avons renoncé à cette façon romantique d'entendre l'histoire littéraire, où nous voulons maintenant avec des faits plus de sobriété et de sérieux. Le début de l'étude de Shakespeare dans le livre de M. L. (p. 378 et sqq.) serait tout à citer comme modèle de ce genre vieilli.

D'une façon générale les qualités oratoires de M. L. nuisent peut-être un peu à la bonne composition de son livre. Il y a un certain manque de méthode dans l'exposition de ses idées. Tel chapitre sur Chaucer, par exemple, après des développements brillants et un peu oiseux, tourne court et s'arrête là où on s'attendait à voir l'auteur en arriver à l'essentiel, c'est-à-dire à l'influence de Chaucer sur le développement de la littérature anglaise, aux qualités de la langue qu'il a employée et presque créée. Tout ceci est dit en quelques lignes, rapidement, en fin de chapitre, comme pour mémoire.

Il n'y a pas jusqu'à la façon dont l'auteur arrête son premier volume

qui ne montre, chez lui ce défaut d'ensemble dans les vues, ce manque de coordination et par conséquent d'esprit critique. Il est à supposer que ce premier volume qu'il nous donne, fait un tout: or, il finit en 1603 à la mort d'Elizabeth, au milieu de l'âge héroïque du théâtre anglais, à l'heure où Shakespeare, après avoir donné tant de chefs-d'œuvre, va produire encore Othello, Lear, Macbeth, Conte d'hiver, Cymbeline et la Tempête. Il y a longtemps que la critique a renoncé à cette expression, jadis en honneur, du siècle d'Elizabeth. Quand M. Saintsbury l'emploie dans le titre même du livre qu'il a consacré à « La Littérature Elizabéthaine » il a grand soin d'expliquer qu'il se sert d'un mot impropre, mais qui lui paraît commode pour comprendre les productions littéraires des règnes d'Elizabeth, de Jacques I^er^ et de Charles I^er^. Il n'est pas certain qu'il y ait en histoire littéraire des dates précises qui marquent le commencement ou la fin d'une époque. Toute date ainsi choisie est artificielle et conventionnelle. Mais en prenant la date de 1603 pour s'arrêter et se reposer en quelque sorte au milieu de sa course, M. L. a été particulièrement malheureux. Le fait n'a peut-être pas grande importance : mais il est significatif cependant et montre bien combien il il manque à M. L. des vues générales.

Il faut aussi reprocher à M. L. les libertés un peu excessives qu'il prend avec les textes dans ses traductions. Nous estimons généralement des traductions plus sévères : il semble que sur ce point encore M. L. soit un peu en retard.

Malgré les défauts que j'ai signalés et qui sont réels, il n'en faut pas moins louer les qualités véritables dont M. Levi fait preuve. Il connaît bien les œuvres dont il parle : il les goûte et les aime. Sa critique manque peut-être de nerfs et de muscles : il empâte d'un style trop florissant ses jugements et ses idées. Il lui manque l'esprit de généralisation et, si j'ose dire, de système. Mais il a écrit un livre de lettré et d'homme de goût. L'œuvre qu'il a produite est agréable à lire et fait désirer qu'il publie prochainement le second volume qu'il annonce.

J. Lecoq.

Croce (Benedetto). **I predicatori italiani del seicento e il gusto spagnuolo.** Naples. Pierro et Veraldi, 1899. In-8 de 26 p.

Cocchia (Ern.) **Il pensiero critico di Fr. De Sanctis nell'arte e nella politica.** Naples, Morano, 1899. In-8 de 108.

On sait que l'histoire des relations de l'Italie et de l'Espagne est avec celle du théâtre napolitain une des vastes et belles questions où M. Croce est particulièrement versé. Aujourd'hui, il nous apporte une curieuse analyse du *Cannocchiale Aristotelico* d'Emm. Tesauro (1670) ; on y voit dans toute sa beauté l'étrange méthode de prédication qui s'appuyait, non sur la théologie, la philosophie, l'histoire ou la morale, mais sur

l'allégorie la plus capricieuse ; entre autres exemples de l'application de cette théorie, M. C. cite le P. Fontanarosa. (Il prémunit, en passant, contre l'authenticité des anecdotes qu'on raconte indifféremment de prédicateurs français et italiens.) Il se garde d'ailleurs d'en inférer que ces orateurs sacrés manquassent de foi ou d'action sur leur auditoire, plus sincèrement pieux qu'on ne croit, et veut bien souscrire, à cet égard, aux conclusions de mes recherches sur l'*Influence du concile de Trente*.

C'est encore s'occuper de M. C. que de signaler le travail de M. Cocchia ; car c'est M. Croce qui a provoqué le retour de vogue dont jouit Fr. De Sanctis. M. Cocchia reste souvent dans le vague et donne quelquefois dans l'exagération oratoire ; mais il a raison de contribuer à remettre en honneur un critique fin, éloquent, épris d'idées générales, qu'on n'eut peut-être pas tort, surtout à Naples, de délaisser pour un temps, mais auquel on aurait certainement raison de revenir. Il émet des vues courageuses et justes sur le désir qu'avait De Sanctis de voir se former une opposition constitutionnelle de droite.

Charles Dejob.

Léon de la Brière. **Madame Louise de France.** Paris, Retaux, 1899, in-8, 403 pages.

Louise-Marie, fille du roi Louis XV, née le 15 juillet 1737[1], entra le 11 avril 1770 au Carmel de Saint-Denis, où elle donna l'exemple des vertus chrétiennes, et dont elle devint prieure. Elle mourut le 23 décembre 1787 et fut proclamée « vénérable » par le pape Pie IX, le 14 juin 1873. Il est possible qu'elle ait été empoisonnée « par les sectaires qui ont préparé dans l'ombre nos sanglantes crises » : telle est, du moins « la croyance des Carmélites, positivement affirmée en 1870 dans une de leurs publications, qu'ont approuvée plusieurs évêques ». La pieuse biographie de « Madame Louise » fera l'édification des fidèles : elle est charmante à lire en son attendrissement discret. Chez M. de la Brière, le talent n'est pas inférieur à la foi, qui est grande. Et il serait superflu, sinon de mauvais goût, de marquer en quoi l'auteur ignore ou néglige quelques-unes des nécessités les plus élémentaires de l'histoire critique.

G. Pariset.

---

1. Et non le 5 juillet, comme disent les répertoires généalogiques. Voy. le *Mercure de France*, fasc. de juillet 1737, p. 1657.

Albert Babeau. **Les Anglais en France après la paix d'Amiens** : *Impressions du voyage de* Sir John Carr : *Étude, traduction et notes.* Paris, Plon, 1898, in-12, 300 pages, 6 gravures.

La guerre durait depuis neuf ans entre la France et l'Angleterre, lorsque fut signée la paix d'Amiens, le 26 mars 1802. Beaucoup d'Anglais passèrent aussitôt le détroit. Ils étaient curieux de visiter la France, et Paris, où frémissait encore la Révolution triomphante et lasse. Ils tenaient surtout à voir Bonaparte, et quand ils ne pouvaient obtenir audience, ils allaient le contempler, entouré de ses mameluks, à la parade dominicale de sa garde consulaire. Et le soir ils ne dédaignaient pas de méditer sur les conséquences sociales du divorce, en frôlant les jeunes personnes, dégraffées à l'antique, qui déambulaient au Palais-Royal. L'hiver de 1802-1803 fut très parisien : jamais on n'avait vu tant d'étrangers. Miss Hélène Williams recevait « le même soir, à son thé, quai Malaquais, Carnot, un évêque napolitain, Kosciusko et Fox ». La France était toute à elle-même, et l'Angleterre toute à la France : « tandis qu'on ne peut citer qu'un seul livre publié à cette époque sur l'Angleterre, les *Lettres* de Fiévée, plus de vingt-cinq ouvrages consacrés à faire connaître la France ont paru au-delà de la Manche, de 1802 à 1807 ».

M. Babeau nous en donne une consciencieuse bibliographie (p. 282 à 288), à laquelle il joint une notice iconographique (p. 289 à 293), car plusieurs de ces relations ont paru illustrées. Quelques planches ont été reproduites en fac-similé par M. B. Dans une intéressante étude (p. 1 à 93), M. B. résume agréablement les impressions des touristes anglais. Enfin, il a traduit le récit que l'un d'entre eux, Sir John Carr (né en 1772, mort en 1832), a publié de son voyage, en 1803, sous le titre de *The Stranger in France, or a Tour from Devonshire to Paris*. Certains passages, « sans intérêt pour le lecteur français », ont été éliminés de la traduction ; par contre, plusieurs détails ont été ajoutés en note. Le volume ainsi composé ne manque ni d'unité, ni de variété ; et il est de lecture aussi attachante qu'instructive.

Sir John Carr fut à Paris l'hôte d'un M. S... qu'il ne désigne que par l'initiale de son nom, mais sur lequel il nous donne quelques renseignements assez précis (p. 188 et suiv.). Avant la Révolution, S. était fermier général, et possédait une grande fortune. On l'emprisonna et il allait être condamné à l'échafaud, quand un de ses juges parvint à le soustraire à la mort. Il fut assez heureux pour sauver du naufrage une partie considérable de son avoir. En 1802, le Premier Consul venait de le placer « à la tête des finances de l'État ». Il habitait en plein Paris, et la terrasse de son salon donnait sur le boulevard des Italiens. « Nous n'avons pu découvrir, dit M. Babeau (p. 188, n. 1), quelles fonctions remplissait M. S., et s'il avait été réellement fermier général avant la Révolution. »

Il s'agit très vraisemblablement de René-Albert Sanlot. Impliqué

comme adjoint au procès des 28 fermiers généraux, le 18 floréal an II, il fut sauvé grâce à un décret que le député Dupin réussit à obtenir de la Convention, le 19 floréal, et qu'il porta lui même, en hâte, au Tribunal révolutionnaire. Renvoyé en prison, Sanlot fut mis en liberté après le 9 thermidor, et il rentra en possession de ses biens, qui avaient été confisqués. Le Sénat conservateur et le Premier Consul le nommèrent « commissaire de la Comptabilité nationale », le 24 germinal an VIII. On sait que la « Commission de la Comptabilité nationale », composée de 7 membres, exerçait, aux termes de la Constitution de l'an VIII (titre VII, art. 89), les fonctions qui furent ensuite dévolues à la Cour des Comptes (1807). L'Almanach national nous apprend enfin que Sanlot demeurait « rue le Peletier, nº 6 », tout à côté du boulevard des Italiens. Il semble difficile de ne pas conclure de toutes ces coïncidences que le S..., dont parle Sir John Carr, n'est autre que Sanlot[1].

G. PARISET.

Valfrid VASENIUS. **La littérature finnoise[2]. Catalogue alphabétique et systématique. Supplément IV** 1892-1895, **avec un index des traducteurs.** Helsingfors. Aux frais de la Société de littérature finnoise[3]. 1897. 288 p. In-8.

Ce quatrième supplément est fait sur le plan des autres dont on a déjà rendu compte en 1895. L'auteur de ceux-ci empêché par d'autres occupations, n'a fait que surveiller l'exécution du nouveau catalogue confié à Mme Heddi Gebhard. Il n'est ni moins pratique ni moins soigné que les précédents. La méthode étant la même, inutile de revenir sur ce point.

Au premier coup d'œil on est frappé de ce que cette continuation pour quatre années seulement est un peu plus volumineuse qus la troisième comprenant six années (1886-1891). Si l'on compare ces dix années avec les dix précédentes (1876-1885), comme l'a fait K. F. Karjalainen dans une statistique de la librairie finnoise, publiée par la *Revue* (Valvoja) de Helsingfors (novembre 1898, p. 667-677), on remarquera que le nombre des publications a presque doublé dans la dernière période décennale (2577 au lieu de 1299 de 1876 à 1885).

C'est naturellement l'enseignement religieux et laïque, ainsi que les belles-lettres, qui tiennent ensemble la plus grande place dans ces cata-

---

1. Ou Senlot, Saulot, suivant d'autres graphies. Voy. à son sujet, le *Moniteur* du 21 floréal an II, n° 231, p. 938, col. 1; du 21 floréal an III, n° 231, p. 938, col. 2 et 3; du 25 germinal an VIII, n° 205, p. 830, col. 2; Wallon, *Tribunal révolut.*, t. III, p. 399 et 401 [lisez 10 mai, au lieu de 10 mars, à la note 1]; *Almanach national* de l'an X, p. 127.

2. Il y a un autre titre en finnois : *Suomalainen Kirjallisuus*, etc.

3. C'est le quatrième fascicule du t. LVII des *Publications* de cette Société (*Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Toimituksia*).

logues (environ la moitié du total) : il faut d'abord instruire et amuser. Viennent ensuite les ouvrages pratiques relatifs à l'agriculture, à l'industrie, à la médecine, à la guerre ; mais les hautes études de géographie, d'ethnographie, d'histoire, d'archéologie, ne sont pas négligées, de sorte que si, par impossible, la Finlande était aujourd'hui séparée du reste de la terre, elle pourrait avec ses seules ressources littéraires se maintenir au rang des nations les plus éclairées. Elle ne se prive pas non plus des lumières qui peuvent lui venir d'ailleurs : la liste de 232 traducteurs qui termine ce volume, montre que les Finnois savent faire de fructueux emprunts à l'étranger. Et encore ici n'est-il question que des livres en suomalais ; beaucoup d'autres sont accessibles, non seulement aux érudits, mais encore à une notable partie du peuple qui parle en outre le suédois dans les villes et sur le littoral, l'allemand à Wiborg, le russe près de la frontière orientale. Ainsi la Finlande possède de multiples sources d'information ; elle a tout ce qu'il faut pour vivre exclusivement de sa propre vie. Grâce à l'autonomie que lui a spontanément octroyée le magnanime Alexandre I[er] et qui a été solennellement confirmée par ses successeurs, elle a pris un grand développement moral et matériel ; sa population qu'anime partout un vif patriotisme, malgré la différence des langues, n'est pas de celles qui, végétant comme de chétives tribus, sont destinées à être absorbées par quelque nationalité plus vitale, plus puissante ou plus avancée en civilisation.

E. Beauvois.

BULLETIN

— Outre la Saga d'Olaf (cf. n° 19, p. 380) nous avons à signaler d'autres publications de la Commission des textes originaux relatifs à l'histoire de Norvège. M. S. Bugge a donné les fascicules 3 (1895) et 4 (1898) de son bel ouvrage sur les *Norges Indskrifter med de ældre Runer*. Le savant professeur y étudie avec sa conscience habituelle les runes (pierres, bractéates, objets divers) des districts de Jarlsberg et Larvik, Bratsberg, Lister et Mandals, Stavanger (fasc. 3), de Sondre Bergenhus, Nondre Bergenhus et Romdals.

— Dans le tome I, fasc. 1 des *Historiske Samlinger* (Christiania 1898), M. Ludwig Daas publie les lettres du président Jens Christian Berg à son ami Gustav Peter Blom, 1815-1831. On y trouve maints détails sur la politique intérieure de la Nor. vège à cette époque et de curieuses allusions à la lutte du *Danisme* et du *Scandinavisme* ou *Norvagisme* (*sic*). — L. P.

— Enfin, M. le professeur Dr Gustav Storm établit dans ses *Regesta Norvegica* (Christiania, 1898), l'Index chronologique de tous les documents concernant la Norvège, les Norvégiens et la province ecclésiastique de Norvège de 991 à 1263. Il s'agit ici non seulement des documents imprimés dans le *Diplomatorium Norvegicum*, mais, en général, de tous les documents connus : c'est dire toute l'importance de ce travail. Le deuxième fascicule, 1263-1319, doit paraître prochainement. — L. P.

— Citons encore, comme particulièrement utile aux Scandinavistes, le *Katalog over*

der Arnamagnæanske Handskriftsamling, publié par la Commission de l'Institution Arnamagnéenne A la fin du fascicule 2 et dernier du tome II, cinq index rendent les recherches tout à fait faciles. Dans une introduction de XXVI pages, M. le bibliothécaire Dr KALUND fait, avec la biographie de cet Arni Magnusson (1663-1730) qui a laissé à l'Université de Copenhague une si précieuse collection de livres et de manuscrits norvégiens et islandais, l'historique de la fondation qui porte le nom du vieux savant. — L. P.

— La *Société des Études Russes* s'est fondée à l'Hôtel des Sociétés Savantes. M. Léon Bourgeois, à qui nous sommes redevables de la création des cours de russe dans les lycées, a bien voulu accepter la présidence d'honneur ; M. Maurice Tourneux en est le président effectif. Le but de la Société est de propager en France l'enseignement de la langue russe et d'encourager les études de toute nature sur la Russie, soit dans le domaine de l'histoire et de la littérature, soit dans les domaines scientifique, artistique et économique. Le premier numéro de la *Revue des Études Russes*, organe de la Société, vient de paraître. Il contient des articles de MM. Maurice TOURNEUX sur Diderot et Catherine II, et CAMENA D'ALMEIDA sur la Russie considérée comme état colonisateur, une variété de Mme Juliette ADAM sur Nice et Pétersbourg, des mélanges et documents (les chemins de fer en Russie, Dostoievsky), des échos et informations, une bibliographie française et étrangère. Abonnement d'un an : Paris : 10 fr ; départements, 11 fr. ; Union postale, 12 fr. (Paris, Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain).

— M. Albert Soubies vient de publier, outre une petite *Histoire de la musique en Espagne des origines au XVIIe siècle* (Flammarion. In-8, 96 p.), le volume de l'année 1898 de son utile *Almanach des Spectacles* (même librairie. In-8, 138 p. avec une eau forte de Lalauze).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 avril 1899.

M. Louis Havet communique le rapport de la commission du prix Chénier. Ce prix est décerné à MM. Riemann et Gœlzer, pour leur ouvrage intitulé : *Grammaire comparée du grec et du latin, syntaxe.*

M. Eugène Müntz communique, de la part de M. Maxe-Werly, conservateur du Musée de Bar-le-Duc, un mémoire sur le sculpteur et médailleur italien, Francesco da Laurana, un des artistes du roi René. Laurana, que l'on croyait avoir disparu vers 1490, vivait encore en 1499, puisqu'à ce moment, d'après les recherches de M. l'abbé Requin, l'artiste, pour payer ses dettes, vendit plusieurs immeubles qu'il possédait à Marseille. Grâce à cette indication, M. Maxe-Werly peut attribuer avec beaucoup de vraisemblance à Laurana l'exécution du tombeau de la duchesse Yolande d'Anjou, fille du roi René, et de son époux, le duc Ferry de Vaudemont, dans l'église de Joinville (Haute-Marne). Le tombeau a été détruit en 1792 ; mais une série de descriptions anciennes et quelques planches assez défectueuses ont permis de le reconstituer. Il se composait d'un soubassement orné de colonnettes, entre lesquelles figuraient les armoiries de Lorraine et d'Anjou, et de deux statues couchées, en cuivre jaune. Au chevet, un ange, agenouillé sur une colonnette torse, tenait un casque. Un document de 1504 montre qu'à ce moment Jacques Bichot, tailleur d'images, exécuta le soubassement de marbre. On peut donc admettre, avec M. Maxe-Werly, que la part de Laurana dans cette œuvre se borna aux deux statues. On comprendrait ainsi pourquoi le monument tout entier n'est pas conçu dans le style de la Renaissance, comme l'est, par exemple, le tombeau du comte du Maine, frère du roi René, à la cathédrale du Mans, tombeau qui est l'œuvre indiscutable de Francesco da Laurana.

M. Paul Meyer communique le rapport de la commission du prix Bordin. Ce prix n'est pas décerné.

M. d'Arbois de Jubainville communique une note sur des indications géographiques

intéressantes contenues dans le cartulaire de Gellone et où l'on retrouve la trace des diverses populations qui se sont succédées entre Ampurias en Espagne et le Rhône : d'abord, au IVe siècle, les Ligures mêlés aux Ibères, puis vers l'an 300 les Gaulois, à la fin du Ier siècle les Romains. Le souvenir de la domination romaine est nettement attesté par les noms de lieu en *anus* dérivés de gentilices romains comme *Pupianus*. La coexistence de deux éléments gaulois et romains est attestée par les dérivés de gentilices romains créés à l'aide du suffixe *-acus*, comme *Floriacus*. Sont exclusivement gaulois les noms tels que *Virdunum*. On remonte au ligure avec des mots comme *Aureliatis*, qui s'oppose au gallo-romain *Aureliacus* et au mot purement romain *Aurelianus*. Sont également ligures *Dubienca*, nom de vallée, dérivé du nom de rivière *Durbia*. Paraît ibéro-ligure *Bragaranca*, dérivé de *Bracara*.

M. l'abbé Thédenat, revenant sur la seconde inscription de la gourde conservée au Musée Carnavalet : *Copocnodituabes est repleda*, rappelle que M. Gaston Paris a proposé de substituer à la lecture est *reple(n)da* la lecture *reple, da*; de telle sorte que le texte serait un dialogue entre le cabaretier et son client : « Cabaretier, as-tu du *conditum*? — Il y en a (*est*). — *Reple, da* (remplis ma gourde et donne. » M. l'abbé Thédenat démontre que la lecture de M. Gaston Paris est certaine, à l'aide de textes analogues relevés sur d'autres vases, celui-ci surtout : *reple, copo, da*.

Séance du 28 avril 1899.

M. Giry communique les conclusions de la commission du prix Auguste Prost. Un prix de 1,000 francs est décerné à M. l'abbé C. Olivier pour son livre intitulé : *Chatel-sur-Moselle avant la Révolution*, et une récompense de 200 francs est accordée, à titre d'encouragement, à M. L. Davillé pour son mémoire manuscrit intitulé : Le *pagus Scarponensis*.

M. Clermont-Ganneau rappelle que l'Académie avait chargé le R. P. Lagrange de faire un relevé détaillé de l'emplacement de la ville biblique de Gezer, surtout en vue de déterminer la position exacte des inscriptions hébraïques et grecques gravées sur le rocher et fixant la limite sacrée qui entourait la ville. M. Clermont-Ganneau vient de recevoir du P. Lagrange six feuilles de plans, coupes, vues et croquis, et quatre photographies contenant le résultat des travaux exécutés sur le terrain par le R. P. Lagrange avec l'assistance des RR. PP. Vincent, Delau et Savignac. La triangulation, faite au théodolite et contrôlée par des chaînages directs, rectifie sur nombre de points les données topographiques établies en 1875 par la mission anglaise des Royal Engineers. La recherche de nouveaux textes similaires n'a pas donné de résultat. Mais il ressort d'indications recueillies de la bouche des fellâhs de la région qu'il doit en exister d'autres encore, et l'on peut conserver l'espoir de les découvrir un jour en reprenant l'exploration du terrain.

Le R. P. De La Croix fait une communication relative aux fouilles qu'il a faites sur le territoire de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil (Maine-et-Loire). Ces fouilles ont été entreprises dans le but de rechercher les vestiges de monuments décrits dans une ancienne chronique, relative à la vie de Saint-Maur et dont la véracité a été fort contestée en ces temps derniers. Les recherches du P. De La Croix lui ont permis de retrouver les substructions des monuments suivants dont il est fait mention dans la chronique : 1° villa gallo-romaine ; 2° nymphée ou fontaine monumentale gallo-romaine ; 3° chapelle Saint-Martin (VIe siècle); 4° habitation de saint Maur; 5° chapelle Saint-Séverin ; 6° chapelle Saint-Michel ; enfin, dans la chapelle Saint-Martin, à droite de l'autel, à l'endroit mentionné dans le texte, le sarcophage de saint Maur. De l'ensemble des travaux du P. De La Croix, il résulte que l'auteur de la vie de saint Maur a eu sous les yeux les monuments qu'il découvrait, et que la terre de Saint-Maur a bien été le berceau des Bénédictins de France. — M. Dieulafoy et M. Giry présentent quelques observations.

M. de Vogüé annonce que le R. P. Delattre a découvert à Carthage une stèle portant une longue inscription punique.

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur les mystères d'Éleusis.

Séance du 5 mai 1899.

M. Georges Perrot rend compte de son récent voyage en Tunisie, au cours duquel il a représenté l'Académie à la cérémonie d'inauguration du Musée du Bardo. Il fournit d'intéressants détails sur l'organisation et les développements que M. Paul Gauckler a su donner à ce Musée. — M. Gaston Boissier présente quelques observations.

M. Foucart termine la lecture de son mémoire sur les mystères d'Éleusis.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire sur les chartes de franchises aux XIe et XIIe siècles. — M. Deloche présente quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 22 mai — 1899

Polanski, Dialectes néo-slaves. — Ramsay, Le Christ était-il né à Bethléem? — Reckendorf, Syntaxe arabe, II. — Dittenberger, Recueil d'inscriptions grecques, I, 2e éd. — Giri, Le premier livre des Élégies de Properce. — Eliski, La patrie de Properce. — Hermann, Mythologie allemande. — Pirenne, Histoire de Belgique. — Moreau, Mes souvenirs, p. Hermelin, I. — Morellet, Lettres à lord Shelburne, p. lord Fitzmaurice. — Francke, L'Allemagne moderne. — Xénophon, Helléniques, p. Edwards. — Solari, Les fastes des Ephores. — Carl Jahn. — Waldteufel, La politique étrangère de Louis XIV. — Chérot, Deux lettres de Bourdaloue. — Sternfeld, Histoire de France.

P. Polanski. **Die labialisation und palatalisation im neuslavischen.** Berlin, 1898. In-8, viii-81 p.

En deux chapitres M. Polanski étudie les prononciations dures et molles des consonnes, le développement de *j* et *w* devant *e* et *o* et tous les phénomènes connexes à ceux-ci dans les dialectes néo-slaves, surtout en petit russe et en polonais. C'est l'un des plus grands sujets de la phonétique slave, car nul trait ne caractérise plus profondément la phonétique russe et la phonétique polonaise que la distinction radicale des consonnes en consonnes dures et consonnes molles. Malheureusement M. P. a effleuré le sujet plus qu'il ne l'a traité. Il indique les principaux faits dialectaux en les accompagnant de brèves observations; certaines de ces remarques sont judicieuses et intéressantes, notamment celles qui sont relatives au traitement de *é* et *ó* en petit-russe. Mais, trop souvent, des questions difficiles sont abordées sans recevoir aucun éclaircissement véritable et sans être discutées à fond : ainsi la question du russe *tovo* en regard du v. sl. *togo*, où on ne trouve même pas mentionnées les dernières explications proposées. Le langage de l'auteur n'est souvent pas assez précis; p. v, on lit avec étonnement que, à en juger par la graphie, le slave paraît ne pas connaître de bilabiales : l'alphabet slave note fort bien *p*, *b* et *m* ; M. P. veut dire seulement qu'il n'existe pas en slave de notation du *w* ! — De parti-pris, M. P. raisonne exclusivement sur le témoignage des dialectes slaves modernes; ce procédé est, dans une certaine mesure, admissible aussi longtemps qu'aucune question historique ne se pose; mais, quand on se demande si la prononciation *je* de *e* est panslave et a disparu dans les dialectes du sud ou si c'est la

prononciation *e* qui est ancienne et le du *je* russe qui est récent, on n'a pas le droit de négliger le témoignage historique et de ne pas rappeler que, dans l'alphabet glagolitique, *e* et *je* sont notés par un seul et même signe, et de même *ě* et *ja* : on voit par là, en effet, que la prononciation *je* de *e* n'est pas seulement russe et polonaise, mais qu'elle était aussi, à la date la plus ancienne, celle du vieux slave qui est un dialecte du sud. — Le principal intérêt du livre de M. Polanski est de fournir une collection abondante de faits phonétiques dont le rapprochement est souvent curieux et instructif.

A. Meillet.

W. M. Ramsay. **Was Christ born at Bethlehem?** A Study on the credibility of St. Luke. New-York, Putnam; Londres, Hodder and Stoughton. In-8, xii-280 p. 1898.

MM. Kenyon, Wilcken et Viereck ont établi, en 1893, d'après le témoignage de papyrus gréco-égyptiens, qu'il existait en Égypte, sous le Haut-Empire, un système de recensements périodiques (ἀπογραφαὶ κατ' οἰκίαν) effectués tous les quatorze ans. Depuis, il a été possible de montrer que des recensements de ce genre ont eu lieu en 20, 62, 76 ap. J.-C., etc; donc *il a pu* y avoir des recensements en 9 av. J.-C. et en 6 ap. J.-C. Celui qui se placerait en 23 av. J.-C. coïnciderait avec la collation de la puissance tribunice à Auguste (27 juin 23), qui a assuré à ce prince la plénitude de ses pouvoirs et marque vraiment le début de l'ère impériale. Il est probable qu'il n'a pas eu lieu, car on n'aurait pas eu le temps de l'organiser, et que le recensement de l'an 9 av. J.-C. fut le premier de la série en question.

M. Ramsay a essayé de tirer parti de cette découverte pour confirmer le fameux témoignage de Luc sur les circonstances de la naissance de Jésus. On sait à quelles controverses ce texte a donné lieu. Luc dit qu'un édit d'Auguste ordonna un recensement général de l'Empire, Quirinius étant gouverneur de Syrie. A la lumière des faits nouveaux révélés par les papyrus, il devient plus facile d'accepter ce témoignage et d'admettre que des recensements ont eu lieu en Syrie à peu près en même temps qu'en Égypte. Cette induction est appuyée par Tertullien qui, sans mentionner Quirinius, parle d'un recensement fait par Sentius Saturninus, gouverneur de Syrie, entre 9 et 7 av. J.-C. Dans le royaume d'Hérode, où il fallait compter avec l'opposition du peuple et dont les relations avec Rome étaient alors assez tendues, l'opération a pu être retardée jusqu'en l'an 6 av. J.-C. et pratiquée, pour ménager les susceptibilités, suivant une méthode particulière, c'est-à-dire en recensant les habitants par tribus. Ainsi s'expliquerait que Joseph et Marie soient venus de Nazareth à Bethléem, parce que Joseph se croyait descendant de David, dont Bethléem était la patrie. Mais, objecte-t-on, le recense-

ment de Quirinius, dont parlent Josèphe et les *Actes*, eut lieu en l'an 7 *après* J.-C. Sans doute, mais ce recensement-là, postérieur à la mort d'Hérode, avait un caractère tout différent du premier. C'était une évaluation des biens plus qu'un dénombrement des personnes, et c'est pourquoi il souleva des réclamations et même des émeutes. Mais la mention de Quirinius dans le texte de Luc fait difficulté, d'autant plus qu'en l'an 6 av. J.-C. nous savons avec certitude que Quinctilius Varus, successeur de Saturninus, était gouverneur de Syrie. M. R. voit deux moyens de sortir d'embarras. Ou bien, à cette époque, Quirinius était commissaire pour le recensement avec les pouvoirs d'un légat, suivant l'hypothèse proposée par M. Marucchi ; ou il était *legatus Augusti* en Syrie, chef militaire, chargé principalement de l'expédition contre les Homonades d'Isaurie (Tac., *Ann.*, III, 48). Dans le premier cas, on ne comprendrait pas bien que Luc eût fait de Quirinius le gouverneur de la Syrie ; on le concevrait mieux dans la seconde hypothèse, qui a les préférences de M. R. Mais il semble tout de même plus simple d'admettre une erreur de Luc, qui aura mentionné Quirinius à propos du premier dénombrement parce qu'il avait très présent à l'esprit le rôle joué par le même personnage, alors gouverneur, lors du grand recensement qui fut effectué l'an 7 de notre ère. Toutefois, M. R. ne veut pas entendre parler de cette solution ; il considère Luc comme un « grand historien [1] » et s'indigne qu'on puisse lui imputer une grosse erreur. Cependant il est bien obligé de lui en attribuer une, puisqu'il admet que Luc aura confondu un légat avec un gouverneur de province. Le résultat obtenu par M. R. n'en est pas moins important. On disait autrefois : « Luc se trompe en plaçant en 6 av. J.-C. le recensement et le gouvernement de Quirinius, qui sont de 7 ap. J.-C. » On doit dire aujourd'hui : « Luc mentionne un recensement qui peut avoir eu lieu, en effet, à l'époque dont il parle ; il est probable, toutefois, qu'il a fait erreur en citant, à ce propos, le nom du gouverneur Quirinius. »

A priori, même avant les éclaircissements fournis par les papyrus égyptiens, une saine critique devait admettre, semble-t-il, qu'il y avait eu un recensement quelconque vers l'époque où Luc place la naissance de Jésus. Si l'histoire du recensement de l'an 6 avait été inventée de toutes pièces, des dénégations se seraient produites dès l'antiquité. Or, la preuve que la seule erreur de Luc réside dans la qualification attachée par lui à Quirinius, c'est que Tertullien s'est contenté de corriger tacite-

---

1. M. Ramsay a commencé par admirer en Luc l'auteur des *Actes*, ou plutôt de la partie de cet ouvrage qui concerne les choses d'Asie Mineure. Puis, reconnaissant que l'auteur des *Actes* n'est autre que celui du troisième Évangile, il s'est efforcé de découvrir dans ce dernier livre les mêmes qualités d'exactitude que dans les *Actes*. Ce parti-pris extraordinaire l'entraîne à traiter de « grand historien » un auteur qui, dans sa relation de la vie de Jésus, ne se soucie ni de chronologie, ni de géographie, ni de vraisemblance. M. Ramsay était autrefois mieux inspiré.

ment l'Évangéliste en nommant, à ce propos, Saturninus, prédécesseur immédiat de Varus; l'ordre de procéder au grand recensement fut probablement donné sous le gouvernement de Saturninus et exécuté par son successeur.

Là où M. R. se trompe complètement, je dirai même étrangement, c'est lorsqu'il conclut que Jésus est bien venu au monde à Bethléem, l'an 7 ou 6 avant l'ère chrétienne. De cela, en vérité, nous ne savons rien, sinon que c'était la doctrine de Luc; et nous avons de bonnes raisons de croire que cette doctrine était le résultat d'une combinaison. Jésus était de Nazareth; pour l'accomplissement des prophéties, il fallait qu'il fût né à Bethléem (Matth., II, 6). D'où l'hypothèse — je ne dis pas la légende, car rien ne prouve qu'il existât une tradition populaire à cet égard — de Joseph et Marie quittant Nazareth pour aller se faire inscrire sur un registre dans la cité de David. Le fait du recensement peut être vrai sans que les incidents rattachés à cet événement par Luc aient un caractère historique, l'authenticité du cadre ne prouvant pas celle du tableau. En revanche, d'autres indices, dont quelques-uns ont été récemment mis en lumière par M. Cecil Torr [1], tendent à prouver que la naissance de Jésus doit se placer beaucoup plus tard. Il est impossible de concevoir comment un novateur de génie qui, par surcroît, était un enfant prodige (Luc, II, 46), ait pu se taire pendant vingt ans avant de commencer son apostolat (25-29 de notre ère, suivant M. R.) Quelque étonnante qu'ait alors été la vertu de sa parole, le long silence inoccupé qui en a précédé l'éclosion serait plus étonnant encore, si l'on s'en tenait à l'ordinaire chronologie.

M. R. se demande comment Luc a pu connaître avec précision les circonstances de la naissance de Jésus. La réponse qu'il fait à cette question est extravagante. Il soutient, le plus sérieusement du monde, que Luc a dû ses informations à la Vierge Marie. Ce n'est pas qu'elle eût rédigé des mémoires; M. R. ne propose cette hypothèse que pour l'écarter. Mais Luc a pu converser avec elle à Jérusalem en 57-58, ou il a pu connaître une femme de son intimité qui lui aura fait des confidences. On croit rêver quand on lit de pareilles choses sous la plume d'un savant justement estimé. Si Luc avait connu la mère du Sauveur, s'il avait même pu s'informer auprès d'une de ses amies, n'est-il pas évident qu'il l'eût dit dans sa préface à Théophile? N'est-il pas plus évident encore qu'il eût donné sur Marie elle-même, sur les premières années de Jésus, d'autres détails que ceux qu'il a consignés dans son Évangile? Tout ce

---

1. Cecil Torr, *On portraits of Christ in the British Museum*, Londres, Clay, 1898. M. Torr suppose très ingénieusement que les histoires relatives à la naissance de Saint-Jean (vers 6 av. J.-C.) ont été confondues avec celles qui concernaient la naissance de Jésus (vers 7 après notre ère). La tradition iconographique a toujours fait de Jean l'aîné de Jésus, alors que la tradition littéraire réduit la différence de leurs âges à six mois.

que M. R. a écrit là-dessus est d'une bizarrerie telle qu'on croirait volontiers à une gageure. Malheureusement, le ton dogmatique de l'auteur interdit cette hypothèse et l'on reste en présence d'un phénomène intellectuel difficile à expliquer.

En somme, M. Ramsay n'a nullement démontré que Jésus soit né à Bethléem et il a eu grand tort d'intituler son livre comme il a fait, puisqu'il n'a même pas discuté cette question, mais celle du recensement. D'autre part, il a prouvé que les critiques rationalistes se sont trop hâtés d'imputer à Luc une grossière erreur historique. Par cette démonstration, qui est d'ailleurs loin d'être complète, il a rendu un vrai service et infligé une leçon à certains intransigeants de l'exégèse. Car il est à la fois injuste et déraisonnable de traiter les historiens du christianisme autrement que ceux du paganisme et de contester les renseignements historiques qu'ils apportent par la seule raison qu'ils y mêlent du merveilleux. Le plus étrange, c'est qu'en agissant de la sorte pour diminuer l'autorité de ces écrivains, on cherche, plus ou moins ouvertement, à discréditer les choses merveilleuses qu'ils racontent : comme si, aux yeux de la critique, le merveilleux ne suffisait pas à se discréditer lui-même ! Par un juste retour des choses d'ici-bas, lorsque les hypercritiques sont convaincus d'erreur, ce qui arrive, les avocats du merveilleux chantent victoire. Tout cela n'a rien de scientifique. L'histoire, qu'elle commente Luc, Tite Live ou Grégoire de Tours, met les faits d'un côté, les miracles de l'autre : elle examine les premiers avec impartialité, avec bienveillance même, et abandonne le reste au folklore.

Salomon REINACH.

Die syntaktischen Verhaeltnisse des Arabischen, von H. RECKENDORF, zweiter (letzter) Theil. Leide, Brill, 1898, in-8. p. VIII et 265-831.

Ce volume forme la seconde et dernière partie du gros livre de M. Reckendorf sur la syntaxe arabe, dont la première partie parut en 1895. Nous avons déjà signalé ici-même les mérites de cette étude théorique de la langue arabe, la plus compliquée et la plus difficile des langues sémitiques. Les mêmes qualités, encore plus accentuées, se retrouvent dans la seconde partie que nous venons de lire ; on peut les résumer en présentant le livre de M. R. comme une savante dissection qui pénètre dans les replis les plus intimes de la pensée humaine. Cette dissection est le travail le plus apte à nous faire comprendre des phénomènes linguistiques qui nous étonnent, habitués que nous sommes à la clarté de nos langues si simples ; mais elle a l'inconvénient, en isolant les membres de la phrase, d'effacer le relief du style. Les nombreux exemples, empruntés aux meilleures sources et groupés sous chaque paragraphe, sont en fait des *membra disjecta* qui, hors du contexte, ne montrent pas bien leur valeur syntactique. En outre, une grammaire scientifique,

portant sur une littérature entière, ne distingue pas les écrits en prose des œuvres poétiques; il en résulte dans les citations un mélange dans lequel les différents genres littéraires sont confondus. En ce qui concerne la littérature arabe, ce mélange ne tire pas beaucoup à conséquence, parce que la prose a conservé l'empreinte que lui a donnée la poésie, plus ancienne.

La première partie, qui traite de la phrase simple, s'arrêtait à la p. 264, après les prépositions; nous avons maintenant la fin de cette partie qui comprend, à elle seule, 503 p. ; les 300 dernières pages sont consacrées aux phrases composées. C'est dans les phrases composées que se manifeste au plus haut degré l'originalité de la langue littéraire arabe, qui contraste d'une manière si frappante avec nos propres langues ; et c'est sur ces phrases que s'est exercée surtout la sagacité pénétrante et réfléchie de l'auteur du livre. On hésite parfois à suivre celui-ci dans le dédale de ses divisions et subdivisions, et on est tenté de rattacher à une même idée des phénomènes qu'il semble inutile de classer dans des catégories différentes[1]. Des études de ce genre sont en effet trop subjectives pour ne pas éveiller l'esprit de contradiction[2]. Mais, la lecture achevée, on conserve l'impression que M. R. a triomphé avec beaucoup de conséquence des grandes difficultés qu'il avait à résoudre, et que la fatigue que l'on éprouve à le suivre, vient de l'aridité du sujet et non de sa méthode analytique[3]. Combien de locutions et de phrases embarrassantes se comprennent aisément après l'analyse qui en est donnée! Si l'on écrit une nouvelle grammaire arabe, complète et raisonnée, on devra condenser dans une synthèse les déductions logiques exposées par M. R.

Nous ne voulons pas, par cette dernière remarque, insinuer que le livre de M. R. est purement théorique et n'a pas un intérêt pratique immédiat. On le consultera, au contraire, avec profit sur les nombreux problèmes que soulève l'étude de l'arabe littéral, surtout quand on est en présence des anciennes poésies arabes, hérissées de difficultés. Pour notre part, nous nous proposons d'y recourir souvent. Les recherches sont facilitées par une table des matières, un index grammatical alphabétique et un index des mots arabes.

M. Reckendorf ne cite que rarement les grammairiens arabes, dont les travaux ont fait leur temps et ne présentent plus qu'un intérêt histo-

---

1. Qu'on lise, par exemple, la dissertation sur la particule proclitique *fa*, p. 455-466.

2. Nous ne pouvons faire ici une critique de détail qui tentera peut-être de plus autorisés que nous.

3. Les étymologies proposées pour les conjonctions composées sont d'une grande aide pour comprendre le sens de ces conjonctions et leur influence sur la phrase. Nous croyons que *lau* qui exprime la condition hypothétique est formé de *la* et *hou*, et non pas de *la* et *wa* (p. 692, § 229). La comparaison avec l'hébreu et l'araméen, la phonétique et la valeur grammaticale de cette conjonction semblent favoriser notre conjecture.

rique. Il appartient à l'école moderne qui a renouvelé les études philologiques et leur a imprimé un brillant essor.

R. D.

W. Dittenberger. **Sylloge inscriptionum graecarum** iterum edidit... Volumen prius, Leipzig, S. Hirzel, 1898. 1 vol. in-8, 644 p.

« L'ouvrage de M. Dittenberger peut être considéré comme le premier recueil méthodique d'inscriptions grecques, destiné à aider à l'intelligence des institutions de la vie publique et de la vie privée chez les Grecs. Par le classement et le choix des inscr., par la méthode suivie pour la transcription et l'explication des textes, par ses *Indices*, le recueil de M. D. est appelé à rendre de très grands services. » C'est en ces termes que j'annonçais, dans cette même Revue (1885, n° 27, 6 juillet), la première édition de la *Sylloge inscriptionum graecarum*, parue à la fin de 1883. Le succès, très mérité, a été complet : peu d'abréviations sont aussi connues que SIG., peu reviennent plus souvent dans tous les articles et livres relatifs à l'antiquité grecque. Aussi bien l'apparition de cette seconde édition, suivant la première à moins de quatre olympiades d'intervalle, est presque un événement dans les annales de la librairie. Les éditeurs de recueils épigraphiques sont rarement à pareille fête.

Le plan de la seconde édition ne diffère pas du plan de la première. Les divisions du recueil sont les mêmes, les sommaires et les notes sont rédigés de la même manière, rien n'est changé dans la transcription des textes ; le livre a même aspect. Les modifications portent : 1° sur le nombre, 2° sur le choix des inscr. Le premier volume — le seul paru — compte 424 inscr. contre 293 dans la première édition, soit cent trente et une de plus. Le nombre des inscr. nouvelles, qui ne figuraient pas dans la première édition, est en réalité plus considérable. M. D. ne s'est pas borné en effet à intercaler cent trente et un textes dans les 293 qu'il avait imprimés une première fois : passant en revue ses anciennes copies, il a eu l'idée d'en éliminer bon nombre, supprimant les unes, réservant les autres pour un recueil à venir, qui est déjà en formation. Car M. D. est un travailleur infatigable. Quand il publiait en 1883 les deux volumes de sa *Sylloge*, il avait déjà derrière lui le CIA. III, œuvre considérable ; il y a, dans l'intervalle, ajouté le premier volume des Inscriptions de la Grèce septentrionale (1892), les Inscriptions d'Olympie (1896), le premier fascicule du troisième volume des Inscr. de la Grèce septentrionale (1897). Vivant dans sa tour chaque jour plus haute, qui est faite non d'ivoire, mais de marbre d'Athènes, de Béotie, de Phocide, d'Olympie, recevant tous les articles ou recueils étrangers auxquels il reste indifférent, possédant tous les recueils allemands parus ou à paraître (celui des inscr. de Magnésie du Méandre, par exemple), ayant toujours un

Corpus sur les bras ou dans la tête, M. D. était plus à même que personne de savoir ce qu'il fallait ajouter à sa *Sylloge*, ce qu'il fallait en retrancher. Voici les règles qui l'ont guidé dans cette tâche délicate et difficile.

Il a supprimé : 1° tous les fragments des listes des ἀπαρχαί prélevées sur le tribut des alliés pour le trésor d'Athéna. Ces listes sont précieuses et G. F. Hill a eu soin de réunir toutes celles de la pentécontaétie dans ses *Sources for Greek History*... (1897), p. 43-81. Je reconnais qu'elles sont surtout intéressantes en bloc, mais n'en fallait-il pas donner quelques fragments, à titre d'*exempla ?* En tout cas la décision prise par M. D. rassurera, s'il en était besoin, ceux qui pensaient que la *Sylloge* nuirait au *Corpus ;* l'une ne dispense pas de l'autre. — 2° M. D. a supprimé nombre de décrets des amphictions de Delphes, pour les remplacer par d'autres plus importants, découverts dans les dernières fouilles de l'École Française. Tout cela n'allait pas loin. Aussi M. D. a-t-il pris, non sans regret, le parti de supprimer : 3° la plupart des textes relatifs aux Ptolémées, aux Séleucides, aux Attalides. Il n'a gardé de l'Orient grec qu'un petit nombre d'inscr. destinées à montrer les liens qui rattachaient ce monde nouveau à la vieille Grèce. Pour nous consoler de ce sacrifice, M. D. nous annonce et nous promet des *Inscriptiones graecae Orientis selectae*. Nous lui donnons acte de ces bonnes paroles ; nous savons qu'il est homme à faire honneur à ses engagements, qu'il travaille beaucoup et vite (quelquefois trop vite), mais nous n'en sommes pas moins choqué de cette lacune considérable. Certes, nous ne faisons pas fi des inscriptions de l'époque romaine, mais n'est-ce pas dans cette période que l'auteur du CIA. III devait pratiquer des coupes et ne sera-t-on pas surpris d'arriver à Julien (n° 424) sans s'être arrêté à Séleucus, ni aux rois de Pergame ? Bornons-nous à ce regret et attendons le recueil nouveau.

Le premier volume de la seconde édition compte, ainsi que je l'ai dit plus haut, 424 nos au lieu de 293 et 644 pages au lieu de 404. Neuf mois ont suffi pour imprimer ce gros volume, qui, commencé en janvier 1898, a paru en octobre de la même année. L'éditeur et l'imprimeur ont fait un véritable tour de force, mais je crains qu'ils n'aient pas laissé à l'auteur tout le temps désirable pour revoir, corriger et amender ses premières copies. Nous savions, depuis nombre de mois déjà, que M. D. préparait une seconde édition de son très utile recueil et nous nous réjouissions à l'idée d'en voir disparaître quantité de menues erreurs et négligences qui ne pouvaient nous choquer dans la première. D'où vient que nous avons été quelque peu déçu et que cette nouvelle édition nous laisse l'impression d'un livre fait avec une certaine hâte ? La faute n'en est-elle pas à l'*honestissimus redemptor* dont parle M. D. dans sa préface ? N'a-t-il pas été troublé par la publication dans un pays voisin d'un *Recueil d'inscriptions grecques*, excellent lui aussi ? N'a-t-il pas talonné l'auteur jusqu'au jour, qui n'est pas encore venu pour le recueil

belge, où lui a été remis le dernier bon à tirer ? Mais je laisse à d'autres le soin de chercher chicane à l'éditeur de Leipzig et préfère reprocher doucement à M. D. de n'avoir pas consacré deux lignes ou deux mots de sa préface au recueil de M. Ch. Michel. L'œuvre considérable, si courageusement entreprise par le professeur de l'Université de Liège, méritait une mention honorable. Venant d'un maître éminent, qui a tant de titres à notre reconnaissance, une simple citation eût été appréciée. Après tout M. D. est-il bien sûr de ne rien devoir à M. Ch. Michel ? A regarder de très près, il y a dans la nouvelle édition une tentative d'amélioration que je n'ai pas encore signalée ; je veux parler des sommaires et de certaines indications bibliographiques que M. D. y a plus libéralement semées. Les sommaires de 1883 ne renvoyaient guère qu'aux éditions antérieures du texte ; ceux de 1898 renferment plus souvent l'indication de commentaires historiques ou autres, sous la forme : Cf. quae de titulo disputavit.. — Cf. quae adnotavit.. — Cf. quae exposuit. Pour ne citer qu'un exemple, au sommaire du n° 85 (Syll[1]. 66) M. D. ajoute : Cf. quae adnotavit A. Michaelis Mitth. des arch. Inst. I, p. 298, et il n'est pas besoin de rappeler au lecteur que le premier volume des *Ath. Mitth.* est antérieur de nombre d'années à la Syll[1]. Est-il donc téméraire de supposer que M. D. s'est souvenu des sommaires du recueil belge, si pleins et si instructifs ?

Aux observations qui précèdent, je joins quelques notes critiques. N° 7. Il manque certainement deux lignes dans le sommaire avant les mots : denuo contulit E. Fabricius. M. D. y renvoyait le lecteur à la première collation de Fabricius, *Jahrbuch*, I (1886), p. 176. — N° 10, l. 9. On voit clairement sur l'estampage qu'il n'y a pas de place pour la restitution παραδίδοσθαι que M. D. a préférée cette fois à παραδιδόναι. N° 11 = Ch. Michel, n° 835. Les fautes de la première édition se retrouvent presque toutes et dans le texte et dans les notes, par ex. : l. 19 Παραύσσωλος pour Παραύσσωλλος, l. 32 Ἱστιαίου pour Ἱστιαίο, note 19 tout ce *que* lui revient, etc. — N° 14. Lire : Ross Arch. Aufs. I p. 204, au lieu de II. M. D. a emprunté la faute au CIA. — N° 15. Renvoyer à Curtius, *Stadtgeschichte von Athen*, p. 259, fig. 31. — N° 16 = Ch. Michel n° 557. — N° 17, note 17, lire C. G(raux) au lieu de Foucart, Revue de Philologie I p. 262. — N° 22 = Ch. Michel, n° 930. — N° 26. Sans parler d'une faute d'impression à la première ligne du texte, voici encore deux négligences de la première édition qui n'ont pas été corrigées. L. 1-2 lire : Κ[ρι | τιάδες et l. 4 : ταμίαι]ιερῶν. Ajouter dans le sommaire, Ch. Michel, n° 560. — N° 41. Il n'y a pas lieu de corriger δρυινόν qui est très lisible sur l'estampage et qui se rencontre à Délos (BCH. VI (1882), p. 136) en δρυμόν. — N° 51. Mêmes fautes que dans la première édition, par ex. : *b*, l. 1 et suiv., manquent les mêmes crochets. — N° 56, l. 30-31 lire : ἐσ | [πραξάντων au lieu de πραξάντων. — N° 57, p. 98, première ligne : ἐπρύτανευεν. — N° 65, l. 13, lire : ποήσασθαι au lieu de ποιήσασθαι qui est déjà dans la première édition. — N° 68

= Ch. Michel n° 599. — N° 88, l. 10, lire τὰ χρήματα τὰ τõ θεõ. Le second τὰ manquait déjà dans la première édition. — N° 99. L'inscr. a été reprise par M. Clermont-Ganneau (Académie des Inscriptions, séance du 27 janvier 1899), qui y reconnaît le nom d'Hannibal. Celui d'Hasdrubal était déjà proposé par Blass, mais M. D. ne l'accepte pas et s'en tient à Νώβαν Ἀξιούβω. — N° 105, l. 12, lire : ηὖχθαι et non εὖχθαι. Cf. P. Foucart, *Revue archéologique*, 1898, II p. 313. — N° 120 = Ch. Michel, n° 617. — N° 133; note 1. Kamasaryé n'est plus une reine de Bithynie. Voy. *Revue de Philologie*, XXII (1898), p. 115. — N° 147. Décret athénien rendu pendant la dixième prytanie de l'archontat de Chærondas (338/7). Pour les dates, M. D. emprunte la restitution de Reusch et lit, Θαργηλ[ιῶνος δευτέραι φθίνοντος, ἕ | κτη]ι [τῆ]ς πρυτανείας, soit le 29 Thargélion, soit le 324[e] jour de l'année 338/7 qui est une année ordinaire. Si ces restitutions et ces calculs étaient exacts, il en résulterait que la dixième prytanie de l'année 338/7 comptait 36 jours. Or Aristote nous apprend (Ἀθ. πολ. 43, 2) que les quatre premières prytanies comptaient 36 jours, les six suivantes 35. Devons-nous ne pas tenir compte de cette règle ? Elle n'a pas été toujours observée, réplique M. D. Cela est vrai, mais est-il nécessaire de grossir le nombre des exceptions et, dans le cas présent, ne pouvons-nous trouver une restitution qui respecte la règle donnée par Aristote ? L'inscription est gravée στοιχηδόν et nous obtiendrons le nombre de lettres voulu en lisant : Θαργηλ[ιῶνος τετράδι φθίνοντος ; τρ[ίτη]ι [τῆ]ς πρυτανείας, soit le 27 Thargélion, le troisième jour de la prytanie. La dixième prytanie qui compte 35 jours comprend les 6 derniers jours du onzième mois, Thargélion, et les 29 jours du douzième mois, Skirophorion. — N° 153 = Ch. Michel, n° 604. — N° 210, l. 30 lire : ἀναν[γεῖλαι au lieu de ἀναγ[γεῖλαι qui est déjà dans la première édition. — N° 220 = Ch. Michel, n° 158. — N° 234 = Cauer [2] 45. — Les n[os] 242 et 243 ont été publiés par Homolle et non par P. Foucart. H(omolle) est d'ailleurs cité dans la note 3 du n° 243. — Les n[os] 256-261, de Magnésie du Méandre, sont publiés pour la première fois et particulièrement intéressants. Dans la note 2 du n° 256, citer de préférence Vitruve d'après l'édition Rose-Müller Strübing, III, 1, 6 au lieu de III, II, 6. — N° 271. Les deux mots les plus importants peut-être de l'inscr. ont été omis à la l. 7 : ὑπὸ Νάβιος. Peut-être les traces de lettres que Tsountas a notées après le mot ἀπαχθέντων, se rapportent-elles à un chiffre. — N° 277. Citer Holleaux, *Rev. des Ét. gr.* X (1897), p. 157. — N° 287. Lire dans le sommaire : Annali 1852 au lieu de 1862. J'ai déjà dit que cette lettre de Gn. Manlius méritait d'être publiée de nouveau (*Revue de Philologie*, XXIII (1899), p. 25, note 3). Il faut lire autrement la première ligne, restituer autrement la seconde et surtout couper autrement les lignes. — N° 300. Sénatusconsulte de Thisbé. L. 48-49 il faut lire : ταύτας ἐκ τούτων τῶν πόλεων. Le T de ταύτας est suffisamment net sur un estampage que M. Foucart a reçu tout récemment de M. Ad. Wilhelm et qu'il a bien voulu me communiquer. — N° 303, l. 25

et suiv. M. D. ne tient pas suffisamment compte de la copie des premiers éditeurs. — N° 308. Citer Latyschew BCH. X (1886), p. 458. — Le n° 328 est maintenant au Musée de Constantinople. — N° 358. Note 1, au lieu de : Olympiade 199, aestate 17 a. Chr. lire :.. 17 p. Chr. — N° 364. Note 5, au lieu de : Anno 18 a. Chr. lire : 18 p. Chr. — N° 378, l. 6 7 : Οὐλπίου et non Οὐλπίον.

A cette liste qu'il eût été facile de grossir, M. D. me permettra d'ajouter un vœu. J'ai loué jadis les *Indices*, très complets, de la première édition ; toute expérience faite, il me semble qu'ils comportent un trop grand nombre de divisions. Ne serait-il pas possible de les simplifier ? Ne suffirait-il pas de deux grands chapitres : I *Nomina virorum et mulierum*. II *Notabilia* ? Les *Indices* ainsi compris seraient plus faciles à manier.

« En somme — et c'est en ces termes que je terminais le compte rendu de la première édition — le recueil de M. Dittenberger rendra de très grands services. C'est un excellent instrument de travail et les livres de ce genre, Recueils ou Manuels, ne sauraient recevoir de plus grand éloge. »

B. Haussoullier.

Giacomo Giri. **Sul primo libro delle elegie di Properzio.** Ricerche e osservazioni. Palerme, Virzi, 1898, in-8, 102 p. (Rassegna di Antichità classica, 1896 et 1898).

R. Elisei. **Della città natale di Sesto Properzio. Atti dell'Accademia Properziana del Subasio in Assisi.** Luglio. 1898, n[i] 10, 11, 12. 51 p. in-8.

La mode (car elle sévit aussi dans le monde érudit) semble pour l'heure favoriser Properce ; on ferme les yeux sur ses défauts pour ne voir que les beautés de son génie ; le poète vient de rencontrer un excellent éditeur[1], et voici des travaux sur tel détail de sa vie ou de ses œuvres. Profitons-en.

J'ai rendu compte autrefois[2] des travaux de M. Giri sur Lucrèce. Voici de lui une brochure où sont réunis trois assez longs articles sur Properce, dans lesquels M. G. s'attache surtout à des détails de biographie et de critique. Sur les 100 pages du présent fascicule les 77 dernières sont employées à l'examen des passages controversés du livre I de Properce, les 23 premières à la discussion de ce point : à quel moment de la passion de Properce pour Cynthie convient-il de rattacher la composition de la première élégie ? Lachmann plaçait cette composition au moment de la première rupture, dans l'année pendant laquelle les amants

1. M. Rothstein, chez Weidmann.
2. Voir la *Revue* du 17 mai 1897.

restèrent séparés. C'est une idée contre laquelle s'était déjà élevé Hertzberg (*Quæst.* p. 40 et s.) et qui est ici réfutée avec force déductions : était-ce si nécessaire? Peut-être trouvera-t-on que le thème choisi était bien étroit et que les résultats sont maigres.

On ferait une objection analogue à la seconde partie de la brochure. M. Giri connaît bien son auteur et tout ce qui a été écrit sur le sujet. Il était impossible d'être mieux informé ni plus complet. Mais la critique prudente, minutieuse de l'auteur s'attarde souvent et se perd parfois dans les détails. On a reproché à M. Rothstein de commenter en trop de mots ce poète si bref, ramassé d'expression, si brusque et volontairement inégal dans la suite. Ici aussi il y a disparate entre le poète et son commentateur; les discussions sont claires, mais trop longues, surchargées plus d'une fois de citations et de rapprochements inutiles. Il est fatigant et assez inutile de passer en revue, sur tel passage énigmatique, tant de conjectures ou d'explications anciennes et modernes, plus baroques les unes que les autres [1]. Bien des rapprochements ne portent pas [2]. Tant de discussions qui ne conduisent qu'à des résultats tout au plus probables, font ressortir davantage le défaut bien connu du poète, défaut qui affecte extrêmement les modernes, l'obscurité. Les conjectures personnelles de M. Giri ne sont pas sans vraisemblance. Mais elles font en somme l'effet d'emplâtres provisoires apposés à des blessures incurables; d'où pour le lecteur une impatience qui s'étend du commentateur au poète; ne pouvait-il après tout se faire mieux comprendre [3]? Il est vrai que nous n'y pouvons rien, M. Giri, pas plus qu'un autre.

Passons à la seconde plaquette. Dans une assez jolie nouvelle anglaise [4] une voyageuse racontait l'an dernier que le marchand de curiosités de Foligno lui avait montré la « bourgade où Properce (était-ce Properce ou Tibulle) avait possédé une ferme ». Il fallait être anglaise pour intercaler placidement une telle parenthèse. J'espère que Mad. Vernon Lee n'aura pas répété cela à Assise. Elle ne l'eût pas fait sans risques.

M. Raffaele Elisei est un jeune italien originaire d'Assise. Il vient de terminer ses études à l'Institut supérieur de Florence; il y a présenté un travail sur la patrie de Properce. L'*Accademia Properziana del Subasio in Assisi* l'a publié sous une forme abrégée dans ses *Atti* de juillet (nº 10-12). On voit, par la lettre qui précède le mémoire, que le président de l'Académie, le Prof. Alf. Brizi, ne se faisait beaucoup d'illusion sur la valeur de ce travail : « le mérite principal de l'auteur étant, suivant lui, d'arriver bon dernier » ou, si l'on veut, consistant en ceci seulement

1. Ainsi p. 88 et s. sur I, 20, 25 et s.
2. Ainsi les citations de Valerius Flaccus, p. 90 et 91.
3. Lapsus d'orthographe : p. 53, vers le haut; Illiria. Pourquoi citer les Métamorphoses d'Apulée par la page (p. 34, n. 2) sans indiquer de quelle édition il s'agit? Bien que l'édition Hildebrand donne les pages des éditions précédentes, je ne trouve pas le passage.
4. L'Image, *Revue de Paris*, 15 janv. 1898, p. 349.

qu'ici, sous une nouvelle forme et un nouvel aspect, sont présentés des arguments qui ne sont pas absolument nouveaux. L'auteur au contraire croit que son étude, pour ce qui regarde l'interprétation du texte de Properce, est au moins sur les points fondamentaux entièrement originale. Il est vrai qu'on hésitera à le croire après avoir lu les passages où il parle de ses prédécesseurs (p. 166 et s. et passim). S'il est traité de même suivant la loi du talion, que restera-t-il de tout ceci[1]? Dans tout le reste on trouvera avec force phrases, un ton personnel et prétentieux et bien peu de fond; pardonnons tout cela aux débuts d'un jeune latiniste d'Assise dont tous les bons conseils n'ont pu encore calmer l'enthousiasme provincial. Avant peu d'années l'auteur jugera de tout ceci comme nous-même, et il ne demandera même pas qu'on relise sa brochure.

E. T.

Paul HERMANN. **Deutsche Mythologie in gemeinverstændlicher Darstellung. Mit 11 Abbildungen im Text.** In-8, VIII-545 p. Leipzig. 1898.

Cette nouvelle Mythologie allemande ne vient point en rivalité avec les importants ouvrages dernièrement parus des W. Golther, E.H. Meyer et Mogk. Négligeant tout l'appareil scientifique et voulant éviter la discussion, l'auteur, qui s'adresse au grand public, expose sur les conceptions religieuses et métaphysiques des anciens Germains non les différentes théories émises jusqu'à ce jour, mais seulement celle qui lui semble le plus vraisemblable.

Néanmoins, deux points distinguent cet ouvrage et lui assurent une réelle originalité.

D'abord, M. Paul Hermann laisse absolument de côté la mythologie scandinave qu'il estime, avec raison, avoir eu un développement tout à fait indépendant — et sur laquelle il nous annonçe de futurs travaux qui ne pourront manquer d'offrir le plus grand intérêt. Mais, les chants eddiques omis ainsi que les traditions nordiques qui, jusque-là, ont, en somme, été les vraies sources de la mythologie germanique commune, où puise-t-il les éléments de sa Mythologie allemande? Aux documents écrits que nous ont laissés les écrivains latins, aux vieux poèmes des *Nibelungen* et de *Gudrun*, à l'*Indiculus*, aux œuvres diverses du moyen âge, religieuses et profanes, et surtout à la tradition orale: contes et récits,

---

1. Par ex. p. 166: datomi a questo studio col leggere avanti gli studii fatti dagli altri, io in fine mi sentiva stanco annoiato e confuso di tanta superficialità o assurdità, di tante incertezze, di tanti cavilli, pettegolezzi e ciance, da cui, dopo masticare e rimasticare, non usciva sugo del mondo. C'est à peine si M. Rothstein est un peu plus ménagé — M. E. veut surtout réfuter le livre du professeur Giulio Urbini sur Properce (Foligno, 1883, et Turin, 1889) qui combattait pour Spello.

chants, coutumes et pratiques. En celle-ci il ne voit pas les débris épars de mythes brisés, mais les germes frustes d'où sortent les mythes.

Et la grande différence qu'il y a précisément entre la mythologie scandinave et l'allemande, c'est qu'en cette dernière les germes aussitôt éclos ont cessé de croître, ne faisant plus que végéter; tandis que, dans l'autre, ils ont poussé et fleuri.

M. P. H. ne parlant point — volontairement, sans doute — de cette différence dans son livre, de notre côté nous n'avons pas à en apprécier les causes.

L'ouvrage est divisé en quatre parties.

I. L'auteur, après avoir posé le principe très juste que la religion n'a pas qu'un seul point d'origine, montre comment, chez les Primitifs, naquit tout d'abord la croyance à l'âme et l'idée qu'on s'en fit. Le rêve, pendant lequel le corps est inerte, tandis que l'âme va et vient, amène la croyance au dédoublement : l'âme peut quitter le corps et passer dans celui soit d'un autre homme, soit d'un animal quelconque. Ce qu'elle fait pendant la vie, à plus forte raison elle le doit au moment de la mort, où elle est obligée de se chercher un nouvel asile..... jusqu'au jour où l'on supposera l'existence d'un séjour commun des morts dans l'intérieur de la terre d'abord, plus tard au ciel.

II. Non l'homme seulement a une âme, mais tout ce qui vit : et c'est la plante aussi bien que l'animal, et l'eau, et le feu, et le nuage au ciel, et les astres, tous les éléments enfin. Fatalement, cette animation de la nature en produisit la personnification : ainsi naquit une autre catégorie d'esprits — qui, en maintes circonstances, se confondirent avec les âmes — : elfes et nains, génies des eaux et des bois et des champs, géants de l'air et des monts. Ces esprits, naturellement, le Primitif se les imagina à sa ressemblance, mais supérieurs à lui cependant qui, si souvent la victime des éléments, n'a encore trouvé aucun moyen de les vaincre.

Ces êtres une fois sortis de son imagination, il les voit vivre; il leur crée une histoire. Ainsi les mythes peu à peu apparaissent; en premier lieu, ceux qui symbolisent l'alternance du jour et de la nuit et la succession des saisons. Puis, selon que le même phénomène se présente sous une forme ou l'autre, il prend un nom différent : lequel, lui-même, donne bientôt naissance à une personnalité nouvelle, et les dieux se multiplient. Ce sont : Tius, le dieu du ciel, Wodan, Forsite, Donar, etc., etc.

III. Toute divinité suppose nécessairement un culte.

M. P. H. reconstitue celui du paganisme germain d'après les mille coutumes et pratiques superstitieuses que le zèle des missionnaires et des conciles a été impuissant à détruire. Il nous dit les offrandes qu'on faisait aux dieux et à quelles époques, dans quelles circonstances et avec quelles cérémonies : des sacrifices humains, souvent accompagnés de chants et de danses généralement mimiques. Il nous explique le rôle des prêtres et des prêtresses, la puissance de leurs runes et incantations

magiques. Enfin, il démontre, contre l'opinion reçue, que, dès les temps de leur entrée dans l'histoire, les Germains avaient des temples, situés auprès des sources et au milieu des bois, asiles inviolables, où ils conservaient les grossières images des dieux et les trésors qui leur étaient consacrés.

IV. Déjà même ils avaient imaginé une cosmogonie. — M. P. H. l'eût-il reconstituée sans le souvenir des traditions eddiques? — Sortant le monde du chaos initial, ils l'avaient formé du contact de l'eau et du feu, et les dieux ne venaient qu'après cette création. L'univers comprenait trois parties: en haut, le ciel, demeure des dieux; au centre, la terre; et en bas, le séjour des morts, l'enfer, dont les sources sont des entrées.

L'homme serait né de la terre, comme les arbres.

Un jour doit venir où le feu dévorera tout : mais pour que des débris de cet univers un monde nouveau surgisse, plus parfait.

Tout cela, fort simplement exposé et dans un style très clair, donne une lecture franchement attachante.

Est-ce à dire qu'il n'y ait aucune critique à faire?

Si je suis absolument d'accord avec M. P. H. pour l'ensemble de sa théorie, — puisque moi-même, peu de mois avant l'apparition de son livre, j'ai exposé les mêmes idées et presque identiquement de la même façon en tête du 1er vol. de mes « *Vieux Chants populaires scandinaves* » — il y a bien des détails où son opinion me semble contestable.

J'en donnerai deux exemples.

Par orgueil national, probablement, M. P. H. ne veut pas (p. 12) que les Allemands aient jamais dû être cannibales, comme tous les Primitifs cependant paraissent l'avoir été à une certaine époque de leur développement. Chez les Franks, dit-il, chez les Lombards et les Saxons on brûlait les sorcières soupçonnées d'égorger les hommes sur la cime des montagnes et de se repaître de leur chair : preuve de l'horreur que ces pratiques inspiraient à ces peuples. Évidemment, mais la preuve aussi, dirions-nous, qu'il fut un temps où l'imaginaire coutume maintenant reprochée à ces vieilles femmes était un usage réel.

P. 260. M. P. H. attribue à la coutume nuptiale bien connue sous le nom de « Brautlauf » une origine religieuse : souvenir des jumeaux divins, les dioscures, qui, après avoir poursuivi le soleil, « *die* Sonne », la céleste fiancée, finissent par l'atteindre et l'emmènent sur leur char. N'y doit-on pas voir plutôt un reste de l'antique mariage par capture? C'est aussi vraisemblable et ce serait beaucoup moins compliqué.

Il nous semble enfin que Wodan et Donar ne sont pas suffisamment étudiés : en ce sens que, ces dieux se confondant sous de nombreux rapports, il eût été intéressant de leur donner une physionomie plus nette et qui les distinguât davantage l'un de l'autre. Pour notre part, nous les croyons originairement identiques, mais appartenant à deux peuples différents qui se seraient, dans la suite, ou confondus ou

superposés. Et ceci nous amène au reproche le plus sérieux que nous ayons : c'est que, dans toute cette mythologie, seuls les noms de quelques divinités sont à peu près exclusivement allemands ; le reste, conceptions et croyances, coutumes religieuses et pratiques rituelles, se retrouve non seulement dans les pays de population germanique, mais indo européenne, voire même chez maints autres Primitifs de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Que chez les Germains tout cela ait existé : ce n'est pas douteux ; mais, il ne l'est pas davantage que cela existait aussi, à très peu de différence près, parmi les populations qu'ils trouvèrent établies dans les pays qu'ils occupent aujourd'hui. Alors? Il reste donc que, malgré tout, les Allemands n'ont que l'ébauche d'une mythologie. Nous attendons que M. Paul Hermann nous montre comment et pourquoi leurs frères du nord, les Scandinaves, en ont, des mêmes éléments, tiré une si profondément poétique et si riche.

Léon Pineau.

Geschichte Belgiens, von Henri Pirenne. Band I. Bis zum Anfang des 14. Jahrhunderts, Deutsche Uebersetzung von Fritz Arnheim. (Gesch. der europ. Staaten, lix Lief, I Abth.) Gotha, Perthes. 1899. In-8, xxiv et 493 p.

Ce volume, le premier de l'ouvrage, s'étend des origines jusqu'à la paix de 1319.

Très nettement ordonné, très clairement distribué, il comprend trois livres : I. *Les Pays-Bas jusqu'au XI^e siècle*. II. *Les Pays-Bas aux XII^e et XIII^e siècles*. III. *Les villes de Flandre et la politique française au commencement du XIV^e siècle*.

Dans le premier livre M. Pirenne expose l'époque romaine et franque. Il montre que la forêt Charbonnière était la borne de la frontière franque et qu'à peu d'exceptions près, Flamands et Wallons ont conservé les mêmes positions qu'il y a quatorze cents ans, mais que l'Église forma ses diocèses sans égard à la limite des races et de la langue, accueillant ensemble les Francs et les Gallo-Romains, préparant ainsi les habitants des Pays-Bas à leur rôle de médiateurs, séparant de la Germanie les Flamands et lui annexant les Wallons des Ardennes, du Namurois et du Hainaut. Il retrace ensuite la naissance du duché de Lorraine et du comté de Flandre — de la Flandre alors bilingue, composée autant de Germains que de Romains, bornée par le Zwijn au nord et par la Canche au sud —, la division de la Lorraine en Haute et Basse Lorraine, les progrès de la féodalité et de l'Église, la Basse Lorraine où les évêques défendent longtemps et avec énergie les droits de l'empereur, partagée entre des dynasties locales, la principauté de Liège s'étendant de plus en plus, les comtes de Flandre ne cessant de grandir en puissance grâce à la faiblesse des rois de France et rendant leur autorité souveraine.

Dans le deuxième livre M. P. raconte la formation des villes et leur

importance croissante. La Flandre, déjà renommée par ses draps et ses métaux, devient un vaste marché et comme le carrefour des grandes routes de commerce. Sous le nom de gildes, de frairies, de carités se forment des associations qui sont « un élément d'ordre et de progrès » et qui influent singulièrement sur le développement des institutions urbaines. Tandis que les villes épiscopales comme Cambrai ne conquièrent l'indépendance que par la lutte, les villes de Flandre trouvent dans leurs princes des protecteurs déclarés et, à son tour, Thierry d'Alsace — que M. P. compare sur ce point à Guillaume d'Orange — doit sa couronne à la bourgeoisie. Et c'est ce développement social et économique des vallées de l'Escaut et de la Meuse qui détache de l'Allemsgne les Pays-Bas : la Flandre qui « exerce l'hégémonie commerciale et industrielle » attire, entraîne à elle la basse Lorraine, et la France commence à se mêler activement aux affaires de la Belgique depuis que Philippe d'Alsace, héritier du Vermandois, est dans le Nord le plus puissant vassal de la couronne. Vainement les princes essaient une politique de bascule et passent des Français aux Anglais et des Anglais aux Français. La bataille de Bouvines donne à la France une telle supériorité que les Pays-Bas ne sont plus jusqu'à la fin du XIIIe siècle qu'une dépendance de la monarchie capétienne. Jamais, excepté à l'époque de Napoléon, l'influence française n'y a été aussi grande. Même Jean I de Brabant, le vainqueur de Woringen qui brise la puissance des archevêques de Cologne et s'empare du cours de la Meuse, Jean I de Brabant, tout en n'étant pas un instrument de notre politique, regarde le roi de France comme un allié très utile, et lorsqu'éclate la guerre entre la Flandre et la Hollande, entre les maisons de Dampierre et d'Avesnes, le comte de Flandre ne l'emporte que parce qu'il est soutenu par la France. « Le moment, dit M. P., semblait proche où les Pays-Bas devaient subir le même destin que le royaume d'Arles. Mais, si le roi de France avait gagné les princes, il n'avait pas réussi à mettre les villes de son côté. »

Le troisième livre explique les causes de l'échec de Philippe le Bel, le dernier roi français qui, avant Louis XI, menaça sérieusement les frontières de la Belgique. Artisans et patriciens se combattaient en Flandre. En 1280, toutes les villes se révoltent. Guy de Dampierre s'entremet et juge en faveur du peuple. Mais lorsqu'il profite de la situation pour augmenter son pouvoir, les patriciens se tournent vers Philippe le Bel et noblesse, clergé, villes appellent le roi contre le comte. Guy s'allie à l'Angleterre et aux tisserands et foulons; il est vaincu et pris, comme Ferrand à Bouvines, et Philippe le Bel annexe la Flandre à son royaume. Ce n'est que pour peu de temps. Il aurait dû, dit M. P., renoncer à son alliance avec les patriciens et les sacrifier résolument au parti populaire, s'ériger en protecteur des *minores* et leur laisser gouverner les villes : il n'en fit rien. Aussi la lutte de la Flandre contre la France est-elle, non une lutte de races, mais une lutte sociale. Les Flamands vainquirent à Courtrai : « ils avaient la pleine conscience de combattre pour leur exis-

tence; personne ne quitta les rangs, personne ne fit de prisonniers; la noblesse se voyait cette fois en face de la sombre énergie et de la brutalité du peuple en armes ». Cette bataille de Courtrai eut la même importance que celle de Bouvines : elle refoula l'influence française, fonda le pouvoir de la démocratie en Flandre et rendit le comté aux Dampierre. Dix-sept ans après, la paix définitive était signée. Si la Flandre perdait la Flandre wallonne — qu'elle recouvra du reste à la fin du siècle — elle échappait à la France.

Chemin faisant, l'auteur donne un grand nombre de curieux détails sur l'histoire économique du pays. Ainsi, dans le premier livre, il décrit les grandes propriétés foncières des abbés, des princes, des barons, et les usages des habitants de la côte. Mais on louera surtout le chapitre, aussi attachant que dense, où il traite des « changements dans la vie politique et sociale sous l'influence du commerce ». La prospérité de la Flandre et notamment de Bruges, la cité banquière, la floraison inouïe de l'industrie du drap, le contrôle incessant des gildes sur la fabrication, la situation des travailleurs dans les grandes villes, l'étonnant accroissement de la population, la vie active qui règne également dans la principauté de Liège, la diversité des constitutions des villes dans le pays de Liège, en Flandre et en Brabant, la « crise » des grands propriétaires fonciers, les progrès du défrichement, du desséchement et de l'agriculture, l'établissement des *villes neuves*, les polders, le bien-être des paysans qui sont en très grande majorité devenus libres, la disparition de l'ancienne administration féodale, l'installation des baillis, tout cela forme un tableau complet, vivant, tout plein de particularités précises et saisissantes.

Les lettres et les arts ont leur place dans le volume. M. P. fait voir comment la civilisation carolingienne a trouvé son expression classique dans les Pays-Bas; comment Tournai et Liège sont, au XI^e siècle, l'une en Flandre, l'autre dans la basse Lorraine, la métropole intellectuelle ; comment aux XII^e et XIII^e siècles notre langue se répand en Brabant, progresse dans le pays *dietsch*, devient la langue du commerce et de l'administration centrale : « les relations des marchands de Flandre avec les marchés de la Champagne les forçaient d'apprendre le français. »

Le récit de M. P. est rapide, attachant. On y trouve à la fois des considérations utiles, frappantes, souvent neuves, et des portraits vigoureux comme celui d'Henri de Brabant (p. 238). L'auteur sait choisir dans la foule des détails ceux qui sont le plus caractéristiques ; il sait mettre en relief les idées principales et les grands événements; il dégage de la masse des faits et il éclaire d'une vive lumière les causes essentielles qui détachèrent de la France et de l'Allemagne la Flandre et la Lotharingie, les amenèrent à se rapprocher peu à peu l'une de l'autre et les préparèrent de la sorte à s'unir sous les ducs de Bourgogne. Et, si la Flandre a dans ce travail une place privilégiée, prépondérante, c'est qu'elle l'a dans la réalité.

Ce qu'il faut aussi remarquer, c'est que cette *Histoire de Belgique*

est bien une histoire de la Belgique, des Pays-Bas du sud. Elle touche inévitablement à l'histoire de la Hollande et des Pays-Bas proprement dits. Mais, avant tout, elle expose les destinés de la Belgique actuelle. L'histoire de Belgique ne peut se faire sans doute aussi exactement, aussi strictement que celle des grandes nations qui l'entourent. Toutefois l'œuvre de M. P. n'est pas, comme il arrive, une suite de monographies indépendantes qui n'ont ni rapport ni liaison les unes avec les autres et que l'auteur réunit arbitrairement sous un titre général. Elle offre une unité. Guidé par M. P., le lecteur comprend qu'il y a eu de très longue date une civilisation commune aux pays de la Meuse et de l'Escaut, que cette région située entre l'Allemagne et la France a subi durant des siècles leur influence et leur a servi d'intermédiaire, que sa culture, mélange de romanisme et de germanisme, est par là même originale et fort intéressante. C'est ainsi que M. P. insiste sur le rôle joué par la Belgique entre ses deux grands voisins à l'époque des croisades, et notamment sur le personnage de Godefroy de Bouillon qu'Otto de Freisingen a si bien dépeint « in terminis utriusque gentis nutritus, utriusque linguae sciens ».

M. P. ne néglige aucune source, aucun texte — on sait qu'il a publié en 1893 une excellente *Bibliographie de l'histoire de Belgique* dont il fera paraître très prochainement une deuxième édition. — Il doit beaucoup à ses devanciers, aux publications de Wauters, Poullet, Kerwyn, Vanderkindere, Duvivier, Piot, Kurth, Bormans, Blok, Funck-Brentano,etc., et à des dissertations spéciales qui sont moins connues et qu'il cite soigneusement au bas des pages. Mais il ne se contente pas de résumer et de coordonner les travaux de ses prédécesseurs; sur plus d'un point il est réduit à ses propres forces, et plus d'une fois il est arrivé seul à des résultats qu'il qualifie modestement de provisoires, mais qui seront, pour la plupart, acceptés et confirmés par la critique.

Un historien connu, M. Fritz Arnheim, a mis en allemand le travail de M. P., et l'auteur atteste que l'œuvre de son traducteur — qu'il a revue avant et pendant l'impression — est faite avec soin et conscience. Souhaitons que M. Pirenne, encouragé par le succès qu'aura sûrement cette version étrangère, publie son manuscrit français, et qu'il trouve le temps de pousser son *Histoire de Belgique* jusqu'à l'époque contemporaine.

A. C.

Jacob Nicolas Moreau : **Mes Souvenirs**, collationnés, annotés et publiés par Camille Hermelin. 1re partie, Paris, Plon. 1898. In-8, 442 pp.

Historiographe de France, bibliothécaire de Marie Antoinette, premier conseiller et secrétaire des commandements de Monsieur (plus tard Louis XVIII), conseiller à la Cour des Comptes de Provence, Jacob-

Nicolas Moreau (1717-1803) était en excellente position pour bien observer les hommes et les choses. Mais, semble-t-il, l'acuité visuelle lui manquait un peu. C'était avant tout un laborieux homme de bureau, aussi infatigable paperassier qu'écrivassier imperturbable, toujours collectionnant et fouillant les vieilles chartes pour en tirer la justification des moindres prérogatives de la couronne, et ne fréquentant même pas les littérateurs dans la crainte de rencontrer parmi eux quelqu'un de ces encyclopédistes qu'il avait en abomination. Un pareil homme, si bien renseigné sur l'ancien droit et si dévoué à la toute puissance monarchique, pouvait être d'un secours très précieux aux rois et aux ministres. Aussi l'employaient-ils souvent dès qu'il s'agissait de préparer par un mémoire congrument déduit la promulgation de quelque édit insolite ou d'opposer un ensemble de raisonnements juridiques péremptoires aux prétentions d'un parlement, d'une cabale ou d'une cour étrangère. Tant est-il qu'à force de prodiguer ses conseils il participa réellement à presque tous les événements de son temps. Il n'a pas laissé un grand renom dans l'histoire, mais il a accumulé dans la bibliothèque de ses héritiers toutes sortes d'œuvres imprimées ou manuscrites que le catalogue bibliographique dressé par M. Hermelin porte à cent deux et dont quelques-unes sont en plusieurs volumes. C'est de ces manuscrits que sont tirés ces *Souvenirs*. A vrai dire ils méritaient de voir le jour : on n'y trouvera sans doute ni larges vues, ni grandes idées, ni portraits bien précis, ni remarques profondes, ni considérations très clairvoyantes, mais une multitude de petits faits très intéressants qui ne sont, si l'on veut, que les menus incidents de l'histoire, mais qui aident singulièrement à l'éclairer. On se croirait dans les coulisses du théâtre sur lequel les grands événements du dix-huitième vont s'accomplir, à voir ce brave et digne homme se démener constamment à travers les allées et venues des grands acteurs dont il surveille l'entrée et la sortie et auxquels il souffle leur rôle. Tel que nous le donne M. H. ce récit ingénu sera certainement utile et peut-être même ne sera pas lu sans quelque agrément. Je dis tel que M. Hermelin nous le donne, car il paraîtrait, à l'entendre, qu'il lui a fait quelque toilette avant de nous le présenter, rassemblant chronologiquement des parties dispersées du récit, fondant ensemble certains passages et divisant le texte par chapitres. Je sais bien qu'il nous dit : « Nous affirmons que non seulement nous avons scrupuleusement rapporté les faits tels qu'il les a racontés, mais aussi que les phrases sont bien les siennes ». Ce qui nous rend perplexes néanmoins, c'est qu'il ajoute : « Il nous a fallu à certains endroits procéder à des coupures indispensables, les passages trop délicats ou trop personnels que nous avons dû supprimer n'étaient d'ailleurs pas destinés à la publicité ». Qui sait si ces passages là n'étaient pas ceux que nous aurions trouvés les plus suggestifs ?

Raoul Rosières.

Lord Edmond FITZMAURICE. **Lettres de l'abbé Morellet à lord Shelburne** (1772-1803). Paris, Plon. 1898. In-12, 342 pp.

Au siècle dernier, c'était une condition indispensable pour tout écrivain soucieux de faire bonne figure dans le parti des philosophes que de se mettre en relations suivies avec quelque grand seigneur anglais. Un commerce épistolaire s'en suivait auquel les deux correspondants trouvaient leur compte : le seigneur en s'assurant un obligé reconnaissant qui faisait ses commissions et le tenait au courant des nouvelles, et l'écrivain en se montrant l'ami d'un noble bien autrement prisé que les seigneurs de France, puisqu'il représentait, en même temps que la grande noblesse, toutes les idées de liberté politique et morale dont, comme nul ne l'ignorait, l'Angleterre était la mère-patrie. Pour l'abbé Morellet ce seigneur fut Lord Shelburne, et pendant trente ans, même après que la mode des protecteurs anglais fut passée, il resta en correspondance avec lui. Ce sont ces lettres, conservées à Londres dans les archives des héritiers de lord Shelburne, que lord Fitzmaurice publie aujourd'hui. Je n'oserais pousser la complaisance jusqu'à dire qu'elles sont d'un grand intérêt. On y voit surtout l'abbé Morellet dans ses fonctions de factotum, envoyant les livres nouveaux à son illustre patron, allant lui commander des tableaux chez les peintres fameux, lui cherchant un cuisinier, réglant ses factures à droite et à gauche, et n'interrompant guère le récit de ces commissions que pour glisser çà et là quelque éloge bien senti des libertés anglaises. Ce n'est peut-être pas là un livre à lire ; mais comme après tout il n'est pas de document inutile, peut-être les historiens réussiront-ils à y découvrir quelques petits renseignements.

Raoul ROSIÈRES.

Glimpses of modern german culture, by Kuno FRANCKE, Professor at Harvard University. New-York. Dodd, Mead and Company. 1898. In-12, pp. 233.

Dans cet élégant petit volume, qui fait partie d'un ouvrage d'ensemble sur les *Forces sociales dans la littérature allemande,* M. Kuno Francke poursuit ses études sur la situation politique, sociale et littéraire de l'Allemagne contemporaine.

Une courte introduction (p. 9-16) est destinée à montrer le lien qui unit les quatorze articles dont se compose le livre. Conflits entre l'Église et l'État, entre l'État et l'individu, entre les principes conservateurs et les théories socialistes, conflits moraux entre les tendances matérialistes et les aspirations idéalistes, tel est, selon M. F., le spectacle qu'offre l'Allemagne, et il veut en présenter à ses lecteurs les aspects les plus divers.

La thèse est spécieuse, séduisante, brillamment soutenue ; mais trop absolue, trop exclusive comme tous les systèmes ; elle amène l'auteur à

grossir certains détails, a négliger des faits importants, à remplacer parfois l'observation impartiale de la réalité par une dialectique éloquente, entraînante, mais aventureuse. M. Kuno Francke n'attache-t-il pas vraiment trop d'importance dans son premier article (*The Leibniz day of the Berlin Academy of Sciences*) aux regrets plus poétiques que sincères de Mommsen, exaltant, aux dépens du présent, le siècle de Frédéric II, de Gœthe et de Schiller? En tout cas, on ne peut y voir qu'un fait isolé et non pas un courant d'opinion qui mérite d'être signalé.

Dans le second article (*The socialist situation*), même procédé de généralisation téméraire. D'un incident qui n'a rien de typique, d'un conflit entre les socialistes et le gouvernement dans un district de Poméranie, l'auteur tire des conclusions beaucoup trop amples et très peu motivées.

Esprit très aiguisé, doué d'un sens littéraire très fin, M. F. excelle à dégager, fût-ce parfois aux dépens de la vérité historique, de l'étude d'un fait particulier, d'un personnage, d'une œuvre qu'il nous donne comme typiques, de larges vues d'ensemble [1].

Il en résulte que si M. F. intéresse toujours très vivement son lecteur par la finesse et l'originalité de ses aperçus, il lui arrive de ne pas le convaincre lorsqu'il traite les questions politiques et sociales, où il abandonne trop aisément le domaine des faits. (Cf. ses articles sur l'Allemagne industrielle et patriarcale, sur Bismarck considéré comme type national.)

Mais tout le monde lira avec profit et avec plaisir les belles études sur Johanna Ambrosius, le champion de l'émancipation des femmes, — une femme du peuple devenue poète, à qui les tristesses de sa condition, les misères de la vie arrachent des accents si pénétrants, sur Peter Rosegger, le poète des humbles, le chantre des Alpes de Styrie, sur Seidel, — un type d'Allemand qui, absorbé par les devoirs de sa charge d'ingénieur, trouve pourtant moyen « de cueillir la fleur bleue de l'idéal » et, déjà vieux a écrit un livre de jeunesse, de gaîté et d'espérance, — sur Herman Grimm qui serait, d'après M. Francke, le dernier représentant de la tradition classique, sur le peintre Arnold Bœcklin.

On pourra ne pas partager toujours l'enthousiasme parfois exalté de l'auteur pour les grands représentants de la littérature allemande contemporaine, mais on ne résistera pas au charme de ses articles sur le *Roi Henri* de Wildenbruch, sur la *Cloche engloutie*, sur *Florian Geyer* de Hauptmann, sur *Mutter Erde* de Max Halbe, sur *Jean-Baptiste* de Sudermann.

L'auteur sait faire vivre ses personnages et les met en relief, sans se perdre dans le détail biographique. Il évite tout ce qui peut alourdir le récit et soutient l'intérêt par de courtes citations, heureusement choisies.

---

1. Cf. dans le 5e article sur Caroline de Gunderode et Frédéric Creuzer le rapprochement inattendu entre la mort de Gunderode et les suites de la bataille d'Iéna.

Par endroits il sacrifie à la rhétorique et cultive l'antithèse[1]. Le style est toujours facile et agréable.

E. Henri BLOCH.

BULLETIN

— M. G. M. EDWARDS vient de publier à Cambridge (University Press, 1899, un vol. in-16 de XLVIII-168 p.) une édition des deux premiers livres des *Helléniques* de Xénophon. Cette édition est destinée aux classes; elle sera certainement utile aux étudiants anglais. L'auteur suit le texte de Keller. C'est la partie historique qui est traitée avec le plus de développements dans la longue préface et dans les notes; la partie grammaticale est un peu sacrifiée. Quelques mots sur l'état du texte dans n manuscrits n'auraient pas été inutiles pour faire connaître un peu aux étudiants l'histoire de ce texte. L'auteur croit, avec Holm, à l'impartialité et à la probité historique de Xénophon. Nous sommes de ceux qui font des réserves sur ce point. — Albert MARTIN.

— Un savant italien, M. Arturo SOLARI, professeur au Gymnase de Livourne, qui prépare une étude complète sur l'éphorat à Sparte, en détache aujourd'hui le chapitre dans lequel il s'est appliqué à dresser les fastes des éphores (*Fasti Ephorum Spartanorum*, Pise, Nistri 1898, un vol. in-8 de 65 p.). Cette liste s'étend depuis l'Ol. 70, 1 = 500 av. J.-C., jusqu'à l'Ol. 148, 1 = 188 av. J.-C. Avant l'an 500, nous n'avons que très peu de renseignements sur cette magistrature; en 188, Sparte vaincue est obligée de renoncer aux lois de Lycurgue et d'accepter celles des Achéens. C'est en parcourant de pareilles listes que l'on voit combien nous savons peu de chose de l'histoire de la grande cité dorienne. Dans ces fastes des éphores, nous n'avons qu'une seule période sans lacunes graves, la période qui va de l'an 435 à l'an 394 (interruption seulement pour l'année 400), et encore c'est à l'aide d'un texte contesté, Xén. *Hell.*, II, 3, 10, que l'on a pu avoir une période complète un peu longue dans ces fastes. Cette première partie du travail de M. S., malgré quelques longueurs et quelques inutilités, fait bien augurer de l'ouvrage qui est annoncé. — A. M.

— Nous recevons une biographie anonyme de Carl Jahn, savant allemand, né en Saxe en 1777 et fixé depuis 1805 à Berne comme professeur de philologie à l'Académie et à la Hochschule. L'auteur donne des détails intéressants sur la vie d'un professeur à Berne, sur ses fonctions, ses relations, ses élèves, ses pensionnaires. Dans la liste des travaux de Jahn, nous relevons des discours d'entrée, des études sur Plutarque, Quintilien, Tacite, etc., enfin quelques articles critiques pour diverses revues. — A. M.

— Sous ce titre, *la Politique étrangère de Louis XIV, Conquête de Hollande* (Paris, Ollendorf, 1898; in-12, 246 p.; 3 fr. 50), M. Édouard WALDTEUFEL a réuni des réflexions historiques et politiques, où respire le plus ardent amour de la France, mais qui n'ont guère d'autre intérêt que de faire connaître sur une foule de questions du passé ou du présent, souvent étrangères à Louis XIV et à sa politique européenne, les sentiments propres de l'auteur. Des titres de chapitres et des épithètes bizarres, des rapprochements inattendus, des jugements qui surprennent, de la verve, un accent très personnel : tout cela donne à ces pages rapides un caractère original. Quant à « avoir indiscutablement rectifié l'optique historique du monde », suivant l'expres-

1. Il abuse aussi des parallèles (p. 43 entre Wildenbruch et Hauptmann; p. 119 entre Hauptmann et Sudermann).

sion de l'auteur, on peut faire des réserves à cet égard. L'ouvrage de M. W. est précédé d'une préface de M. Ém. Burnouf. — G. L.-G.

— Le R. P. H. Chérot, de la Compagnie de Jésus, vient d'augmenter de *Deux nouvelles Lettres de Bourdaloue* (Paris, Retaux, 1898; in-8, 30 p.), qui lui ont été signalées par d'érudits correspondants, le recueil épistolaire du grand prédicateur qu'il a fait paraître récemment sous ce titre : *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants*. L'une de ces lettres, déjà connue par un fragment, est publiée pour la première fois en entier; c'est un court remerciement au P. Bouhours (27 janvier 1700) à propos de l'envoi d'un exemplaire de ses *Pensées ingénieuses des Pères de l'Église*. L'autre, qui porte à trente le nombre des lettres connues de Bourdaloue, est en latin; elle est adressée (3 novembre 1691) à un père du noviciat des Jésuites à Trèves; Bourdaloue informe son correspondant inconnu des démarches qu'il a faites auprès de Barbezieux pour que les Jésuites de Trèves puissent continuer à jouir, au cours de la guerre de la ligue d'Augsbourg, des exemptions que Louvois leur avait déjà accordées. Le savant éditeur a accompagné ces deux textes d'un commentaire littéraire ou historique, dans lequel il a élucidé les diverses questions qui s'y rapportent. Il adresse un nouvel appel à toutes les personnes qui pourraient connaître des autographes ou des copies des lettres et des sermons de Bourdaloue. — G. L.-G.

— M. R. Sternfeld, privatdocent à l'Université de Berlin, vient de publier dans la collection Gœschen une *Franzœsische Geschichte* (Leipzig, 1898, in-16; 80 pl.). C'est en deux cents petites pages toute l'histoire de notre pays, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'aux derniers événements de l'année 1898; le XIXe siècle occupe environ un tiers du volume. L'auteur a su éviter la sécheresse tout en donnant à ce court résumé le mérite de la clarté et de la précision. Il a mis en tête la liste chronologique des grands faits de l'histoire de France. Il a indiqué à la fin les principales sources à consulter; cette petite notice biographique pourrait être augmentée de deux indications utiles : l'*Histoire de France racontée par les contemporains*, du regretté B. Zeller, et l'*Histoire générale*, publiée sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud. — G. L.-G.

— L'Académie royale des sciences de Prague vient de faire paraître son neuvième *Annuaire*. Il renferme des notices sur les membres décédés: Tieftrunk, Zimmermann, Marold et une étude de M. le Dr O. Hostinsky sur le mouvement artistique en Bohême depuis un demi siècle. Durant le cours de l'année 1898, l'Académie a publié le premier volume de la *Correspondance* de Palacky, celle du comte Vaclav Holicky de Sternberk (XVIIe siècle), le procès de Jérôme de Prague à Vienne (1410-2412), un traité théologique de Hilaire de Litoméricе (XVe siècle), les actes judiciaires du Consistoire de Prague (pour les années 1401-1404) et un important ouvrage de M. Sigismond Winter sur la vie universitaire à Prague depuis les origines de l'Université jusqu'au XVIIe siècle. — D'autre part la *Matice Ceska* a publié l'ouvrage de M. Sigismond Winter sur l'histoire de l'Université de Prague depuis la sécession des étrangers jusqu'à 1632. — La société royale des sciences de Prague édite, de son côté, outre son volume annuel de mémoires, l'important ouvrage de feu Hugo Toman, l'*Art de la guerre chez les Hussites au temps de Zizka et de Procope*. Cet ouvrage, accompagné de plans et de gravures, complète ceux de MM. Palocky et Tomek sur le même sujet. — L. L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 29 mai — 1899

Mélanges Henri Weil. — Combarieu, Fragments de l'Énéide en musique — Dissesco, Les origines du droit roumain. — Classiques espagnols, collection Privat. — Robinet, Robert, Le Chaplain, Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire. — Académie des inscriptions.

Mélanges Henri Weil. Recueil de Mémoires concernant l'histoire et la littérature grecques dédié à Henri Weil, à l'occasion de son 80me anniversaire (Portrait). Paris, Fontemoing, 1898; 465 pages.

Les « confrères, amis, élèves et admirateurs » de M. Weil, unis dans la commune pensée de célébrer le 80me anniversaire de l'éminent helléniste, lui ont offert à cette occasion un volume qui ne renferme pas moins de trente-neuf mémoires. Heureuse idée que celle de faire cette délicate surprise (car ce fut une surprise) à un savant universellement renommé, dont la longue carrière fut toute de travail et de dévouement à la science, et dont la sagacité, la pénétration et l'atticisme n'ont fait que croître avec les années. Le contenu du volume n'aura pas causé moins de plaisir à M. Weil : tous les articles, quoique de valeur inégale, sont également intéressants; beaucoup sont très bons, quelques-uns sont excellents. Plusieurs d'entre eux sont en dehors de ma compétence, ceux par exemple qui touchent à l'art grec ; mais le plus grand nombre sont relatifs à la langue ou à la littérature. En voici les titres, accompagnés de brèves réflexions quand il y a lieu ; je ne puis ici discuter un si grand nombre d'articles et faire complètement œuvre de critique ; je dois me borner au rôle d'informateur. Il est regrettable seulement que la nature même de l'ouvrage expose tant de bonnes observations à rester inconnues d'un grand nombre de lecteurs. — Benlœw : *Vers antiques et vers modernes*; simples remarques tendant à montrer qu'il faut lire les vers anciens sans tenir compte des signes d'accentuation. — Blass : *Ad Æschyli Agamemnonem* ; noter la conjecture ἔρις τρίβματος (v. 1460) et l'ingénieuse explication de ἐπωλέλυξε (v. 1236; vulg. ἐπωλολύξατο). — Campbell : *Le point culminant dans la tragédie grecque* ; le point culminant crée une situation nouvelle dont le développement maintient l'intérêt tragique jusqu'à la fin. — Comparetti : *Les dithyrambes de Bacchylide* ; les six derniers morceaux de Bacchylide sont des dithyrambes. — Couat : *Notes sur la division du chœur dans les comédies*

d'Aristophane; excellent article du regretté recteur, où il démontre, par l'analyse minutieuse des stasima et des exodes, que le chœur était divisé en deux moitiés pendant toute la pièce, sauf probablement pour le chant final, où les choreutes étaient réunis. — A. Croiset : *L'affranchissement des esclaves pour faits de guerre*; les esclaves affranchis après une guerre le furent, d'après les textes (Aristophane et Diodore), pour services rendus dans des batailles « navales »; mais ce n'est là, en ce qui concerne Diodore, qu'une probabilité à laquelle les mots ἐν τοῖς κινδύνοις ne donnent pas un fondement suffisant. — M. Croiset : *Sur les origines du récit relatif à Méléagre dans l'ode V de Bacchylide*; cette légende de Méléagre vient de Stésichore; hypothèse séduisante. — Crusius : *Sur un fragment poétique dans les papyrus Grenfell*; un des meilleurs articles du recueil; le fragment en question appartient à la comédie, comme l'avait déjà vu M. Weil; il est reconstitué de la plus ingénieuse manière, et M. C. serait disposé à le croire tiré du *Gerytadès* d'Aristophane. — Dalmeyda : *Un fragment de tragédie antique de Gœthe : Elpénor*; conjectures sur le développement de ce drame; Gœthe n'a pas voulu le terminer parce qu'il ne répondait pas à l'idée qu'il se faisait d'une tragédie conçue sur le modèle classique. — Dareste : *Le* Persan *de Plaute*; l'intrigue de la pièce s'explique aussi bien par le droit grec que par le droit romain. — Decharme : *Note sur un fragment des* Dædala *de Plutarque*; c'est peut-être un autre personnage que Plutarque qui parle dans le fragment conservé par Eusèbe. — Hartwig Derenbourg : *Les traductions arabes d'auteurs grecs et l'auteur musulman des* Aphorismes des Philosophes. — Diels : *Symbola Empedoclea*; noter la correction (v. 460) σκιροῖς pour σκιεροῖς. — P. Girard : *Remarques sur Pratinas*; restitution et interprétation du grand fragment de Pratinas; étude remarquable; mais au v. 7 κώμοισι ne détruit-il pas le mètre? — Gomperz : *Hérodote et Sophocle*; élégant complément de l'épigramme connue adressée par le poète à l'historien. — Haussoullier : *Le culte de Zeus à Didymes, la* Βοηγία; très intéressant essai d'explication de la Βοηγία; mais il me reste des doutes sur la manière d'interpréter Βοηγίᾳ νικᾶν. — Hauvette : *Les Éleusiniens d'Eschyle et l'institution du discours funèbre à Athènes*; les *Éleusiniens* sont rapportés à 475-470; de même l'institution de l'ἐπιτάφιος. — Van Herwerden : *Ad tragicorum græcorum fragmenta ex altera A. Nauckii recensione*; parmi les corrections proposées, quelques unes sont franchement inadmissibles. — Holleaux : Ἀπόλλων Σπόδιος; parfaitement raisonné; Apollon Hisménios et Apollon Spodios ne représentent qu'un seul sanctuaire et un seul oracle sous un double vocable. — Homolle : *Les offrandes delphiques des fils de Deinoménès et l'épigramme de Simonide*; l'épigramme est authentique, telle que la donne le scoliaste de Pindare. — Jebb : *Bacchylidea*; recherches mythologiques. — Kenyon : *Fragments d'exercices de rhétorique conservés sur papyrus*. — Lechat : *Les grands frontons en tuf de l'acropole*

d'Athènes; suppose, contre Brückner, que les groupes d'*Hercule et Triton* et *Typhon* proviennent d'un même fronton. — Martin : *Les jeux pythiques d'après l'*Électre *de Sophocle*; la correction καὶ πᾶς pour κεῖνος δ' (v. 720) me paraît due à une interprétation erronée du passage. — Masqueray : *De la symétrie dans les parties épisodiques de la tragédie grecque*; considérations justes. — Nicole : *L'aventure de Zeus et de Léda*; essai d'interprétation d'un fragment inédit sur papyrus de la collection de Genève. — De Nolhac : *Le premier travail français sur Euripide : la traduction de François Tissard*; quelques extraits de la traduction de *Médée*. — Omont : *Inventaire du trésor et de la bibliothèque du monastère de Stroumnitza*. — Oppert : *Hérodote et l'orient antique*. — Parmentier : *Une scène de l'*Electre *de Sophocle*; analyse littéraire de la scène entre Électre et Clytemnestre (v. 516 svv.). — Perrot : *La sculpture dans le temple grec, les places qu'elle y occupe et les effets du concours qu'elle prête à la décoration de l'édifice*. — Pottier : *L'agrafe du manteau d'Ulysse*; très intéressant article, illustré par la reproduction d'une peinture égyptienne; je dois dire cependant que la forme de l'agrafe et le sujet qui l'ornait sont très nettement expliqués dans les notes de l'édition Ameis-Hentze, notamment l'attitude du chien. — Puech : *Sur le* Λόγος παραινετικός *attribué à Justin*; la date probable est la période 260-300. — S. Reinach : *Buste inédit d'Homère (terre cuite de Smyrne)*; c'est un second type d'Homère aveugle, que M. R. a fait entrer au Louvre en 1882, et dont il donne une reproduction; il propose d'en faire remonter l'original au milieu du IVe siècle. — Th. Reinach : *Deux fragments d'hyporchèmes anonymes*; un des articles qui font le plus d'honneur au recueil; c'est une importante étude sur deux fragments conservés par Plutarque dans ses *Questions de table*, et que M. R. propose d'attribuer à Bacchylide. — Sandys : *La statue de Démosthène à Knole Park, Sevenoaks, comté de Kent* (phototypie hors texte). — Sémitélos : Διορθωτικὰ εἰς Πίνδαρον καὶ Σοφοκλέα; à noter l'excellente correction *Œd. R.* 17 : οἷα σὺν γήρᾳ βαρεῖς (Laur. οἱ δέ). — Vernier : Εἰς Ἕρρικον Οὐεῖλιον; poème grec de 49 distiques élégiaques en l'honneur de M. Weil. — Von Wilamowitz-Mœllendorff : *De versu phalæceo*; clôt dignement et savamment le volume; conformément à l'opinion de Varron, le vers phalécien est un ionique mineur, composé d'un molosse suivi de deux ioniques brisés. — M. Lebègue a prêté son concours à la correction des épreuves.

My.

Études de philologie musicale; **Fragments de l'Énéide en musique**, d'après un manuscrit inédit. Fac-similés phototypiques précédés d'une introduction par Jules Combarieu. Paris, Picard, 1898, 88 p. et 8 planches, in-8.

L'étude des neumes est entrée dans une période de recherches positives,

grâce surtout à la *Paléographie musicale* des Bénédictins de Solesmes. Désormais, les paléographes et les historiens auront sous les yeux de nombreux documents d'époque et de pays divers. On peut commencer à parler d'une philologie musicale.

En annonçant les travaux des Bénédictins, j'ai fait entrevoir les renseignements indirects qu'en pourrait tirer la philologie classique [1]. Nous ne devons donc pas négliger les travaux sur la musique neumée, d'autant moins que souvent ils soulèvent des questions intéressantes d'histoire littéraire ou de paléographie. La présente brochure de M. Combarieu a justement pour objet un de ces documents d'aspect multiple.

Le ms. 23 du catalogue Ashburnham, aujourd'hui conservé à la Laurentienne, contient l'Énéide. Il est de la fin du xe siècle ou du commencement du xie. Ce qui le met à part des nombreux manuscrits de Virgile en minuscule, c'est qu'un certain nombre de discours directs sont accompagnés d'une notation musicale : II, 42-50, 274-299, 281-287; IV, 424-437, 651-658; une notation due, semble-t-il, à une autre main, est ajoutée aussi à XII, 943-944. Enfin, les mots *Sic fatus*, II, 52, paraissent avoir été neumés par erreur.

Le mémoire de M. C. comprend trois parties : une introduction, une traduction en notation traditionnelle et en notation moderne, une traduction harmonisée. Nous n'avons pas à juger ici des deux dernières parties. Dans la première se trouvent mêlées étroitement l'histoire musicale et la philologie. M. C. expose d'après les Bénédictins, l'origine, la nature et les transformations des neumes [2]. La partie où le philologue se confond avec le musicographe n'est peut-être pas traitée avec autant de sûreté.

La conclusion la plus importante pour le philologue à tirer des assertions de M. C. est en effet la présence de neumes liquescents dans la notation du Virgile. Les Bénédictins appellent ainsi des signes placés dans un groupe de consonnes qui se répartissent entre deux syllabes. Le neume liquescent affecterait, d'après les Bénédictins, la voyelle épenthétique développée entre les deux consonnes : *ur^{e}be*. Quoi qu'il en soit de cette explication, il y a des neumes liquescents dans le Virgile Ashburnham ; mais M. C. n'a pas démêlé le caractère de ces neumes, le seul fait nouveau que présente cette notation et qui a de l'intérêt à la fois pour le philologue et pour le musicographe. Dans une étude très précise et très détaillée, M. Louis Duvau a constaté que les neumes liquescents ne se rencontraient pas dans le Virgile pour les groupes *sourde + consonne*. En d'autres termes, un groupe *lt* portera un neume liquescent, mais non un groupe *tl*. Il est inutile de revenir sur une démonstration qui a été

1. *Revue critique*, 1892, I, 426.

2. M. C., p. 25, cite des textes du moyen âge relatifs au *quilisma*. On en trouve des mentions plus anciennes, dans le sens des théoriciens postérieurs, dans Fulgence, *Mit.* III, x, pp. 74, 17 et 75, 2 H. et les glossaires (Loewe, *Prodromus*, 377).

produite avec une rigueur absolue [1]. Mais ce fait met le manuscrit de Florence à part : sa notation se distingue du coup et de celle de Saint-Gall et de celle des manuscrits lombards.

Il est possible que l'on arrive par là un jour à déterminer l'origine du manuscrit. Le feuillet de garde initial a disparu. Le livre aurait été vendu à Libri par le libraire Weigel, de Leipzig, et proviendrait d'une grande bibliothèque d'Autriche. C'est tout ce que nous savons. On pourrait peut-être songer à Lorsch. M. C. incline pour Saint-Gall, sans en donner de raison bien précise : le système des neumes liquescents est maintenant une objection sérieuse contre cette hypothèse.

L'écriture est une minuscule d'aspect assez particulier. M. C. en a relevé les caractères, pp. 13-14. Notons l'*i* souscrit (une fois), *us* représenté par une sorte d'apostrophe qui barre obliquement le *t* de *latus*, le mélange d'*s* droite et d'*s* à double panse. Ces détails méritaient d'être mis à part : ils révèlent l'influence de l'écriture irlandaise, exercée, soit par le modèle copié, soit par l'éducation du scribe, et dans ce dernier cas, on aurait une écriture de transition. Il faudrait aussi remarquer que l'abréviation ', qui signifie *us* dans les manuscrits d'origine française, est employée pour *s* à la fin des mots, comme dans un manuscrit de Salluste à Saint-Gall, n° 864 (Chatelain, *Paléographie des classiques lat.*, pl. LIV, 1°). Parmi les fautes relevées pp. 7-8, *litara* pour *litora*, *indusos* pour *inclusos*, dénoncent un modèle écrit en minuscule. Cette liste trahit d'ailleurs une certaine inexpérience. *Simens* en un seul mot est un traitement des proclitiques fort connu ; cf. *sipergama*, pl. 3, l. 9 ; *depectore*, l. 6 ; *aculminae*, l. 8 ; etc. La représentation de *ae* par *e* n'est pas non plus une variante qui puisse aider à classer le manuscrit. Il est assez imprudent de railler la « superstition exagérée des manuscrits » en tête d'un relevé de pareils détails. Une variante véritable est *celebrabat*, IV, 641, texte du *Palatinus* et du *Gudianus* ; le *Mediceus* n'a pas *celebrabat*, comme le dit M. C., mais *celerabat* corrigé anciennement en *celebrabat*. *Celebrabat* « est évidemment un non sens... Ribbeck l'a conservé ! ». *Évidemment* est un peu rapide. Je comprends que l'on préfère *celerabat* ; mais *celebrabat*, qui est une leçon ancienne, comme l'atteste le Pseudo-Servius, mérite une minute d'examen. *Celebrare gradum* peut paraître une locution bizarre ; cependant elle n'est pas en désaccord avec le sens premier et classique de *celebrare*, « fréquenter ». Et quand on entend un maître donner des ordres dans cette forme (Plaute, *Pseud.* 168) : « Intro abite atque *haec cito celebrate*, ne mora quae sit, cocus cum ueniat », on peut se demander légitimement si Virgile ne nous a pas conservé dans *celebrabat gradum* un débris de la vieille langue ajouté à tant d'autres. Ce vers a la saveur d'un vers d'Ennius.

Voici encore quelques observations d'ordre philologique. Il n'y a généralement aucun rapport entre les essais de plume et bouts de phrase écrits

---

1. *Revue de philologie*, XXII (1898), 313-318.

en marge des manuscrits, même quand ils sont neumés, et le texte voisin (pp. 17 ; 1, n. 2). Le dernier feuillet était resté blanc ; on l'a utilisé plus tard pour y écrire une prose de Notker : on aurait pu écrire tout aussi bien des recettes, des formules de médecine magique ou des énigmes. M. C. a tort de penser qu'on a écrit cette prose « au moment où elle paraît » (p. 9, n. 2). Dans la transcription de cette prose, la « superstition exagérée du manuscrit » a conduit M. C. à facsimiler certains détails. Elle n'eût pas dû l'amener à introduire des irrégularités qui ne sont pas dans l'original : les lignes 4, 5 et 6 commencent par des majuscules et la ligne 5 commence par *Et*, non par la sigle de cette conjonction. Au bas de cette page se lit une sorte de sommaire qui paraît se référer à un commentaire de l'Énéide précédé de la vie de Virgile par Donat : comme ce sommaire forme une addition nouvelle, étrangère au contenu primitif du volume, il n'annonce pas que le manuscrit est incomplet. Lire l. 3 : *numerus et ordo librorum* : *et* est figuré par le signe 7. Les mots *probati ingenii* sont une addition interlinéaire, non la suite du texte. Enfin les vers copiés ensuite : *Monte sub hoc*..., *Parue culex*..., *Nocte pluit*..., *Hos ego uersiculos*... proviennent de la vulgate de la vie de Virgile par Donat (Reifferscheid pp. 58, 9, 18 ; 66 et 67). La première pièce a dans le manuscrit de Florence la leçon *tegitur* (*ur* n'est pas lisible dans le fac-similé) commune à Donat et à quelques manuscrits ; cf. Baehrens, *Poet. lat. min.*, IV, 160 ; Riese, *Anthol. lat.*, 2e éd., 261.

M. C. paraît s'étonner (p. 18) du mélange de sacré et de profane que présente son manuscrit. N'est-ce pas le cas de presque tous les manuscrits du moyen âge ? Non seulement toute la littérature latine a passé par les monastères, mais les clercs ont dû chanter des tirades moins édifiantes que les plaintes de Didon. M. C. cite seulement le manuscrit de Saint-Martial (B. N. lat. 1154 ; voir maintenant *Poet. lat. aeui carol.*, III, 721 et pl. IV). Il aurait pu rappeler, s'il l'avait connue, la petite pièce *O admirabile Veneris idolum* publiée par M. Traube (*O Roma nobilis* ; *Abhandlungen der k. bayer Akad.*, I cl., XIX, II, 299). Elle provient de Vérone probablement, c'est-à-dire d'un point de la vaste région où M. C. place le Laurentianus. La notation de cette petite pièce dans le manuscrit de Cambridge paraît présenter des signes romaniens, mais pas de neumes liquescents. Une autre pièce neumée, de provenance voisine, est le premier des *Carmina Mutinensia* (*Poet. lat. aeui carol.*, III, 703 ; pl. II et III). Il n'eût pas été inutile de la mentionner. Le manuscrit de la cathédrale de Modène a l'avantage de pouvoir être daté (entre 881 et 900) et d'être d'origine certaine. Je doute d'ailleurs que ces pièces de comparaison conduisent à un autre résultat qu'un résultat négatif en ce qui concerne le Laurentianus.

Les fac-similés de la brochure de M. Combarieu sont excellents et permettent de se rendre un compte exact de l'aspect du manuscrit étudié.

Paul Lejay.

C. G. Dissesco. **Les origines du droit roumain**, traduit du roumain par J. Last' Paris Chamerot, et Renouard, 1899. 71 p.

Aucun des peuples que l'on nomme *latins* ne garde avec plus d'orgueil et de piété le culte de cette origine que le peuple roumain. Mais sa langue est le seul indice de cette filiation dont le mystère est encore mal éclairci. Ses coutumes, ses institutions, son droit en un mot, ce peuple ne les a pas recueillis des ancêtres romains; il les a reçus d'ailleurs, et dût son amour-propre national en souffrir, d'une race étrangère, des Slaves. Telle est la thèse franche et courageuse de M. Dissesco. Répudiant la légende de la fondation d'un État roumain par un prince indigène, Radu Negru — légende qu'a rehaussée l'érudition des Hasdeu, Tocilesco, Xenopol — M. D. professe qu'une Roumanie n'a pris corps et âme que dans l'empire bulgare sous la dynastie des Assannides au XII^e siècle. Aussi le fonds juridique sur lequel la société roumaine a vécu et vit encore, est-il tout slave, d'abord par son esprit de fraternité[1], et — raison plus topique — par sa parenté avec les institutions slaves. Ainsi les Roumains ont pratiqué le régime de la *zadruga*, de la communauté familiale, ce qui est tout à fait décisif; les lois successorales, les rites matrimoniaux qu'ils ont imités de leurs éducateurs : signalons à propos de ce dernier indice, le souci de l'auteur de rechercher les principes du droit, non pas uniquement dans les monuments écrits, d'ailleurs tardifs ici et de seconde main, mais aussi dans l'idiome, la poésie, les mœurs, dans toutes les manifestations de l'âme populaire. Peut-être jugera-t on que M. D. pousse sa thèse à l'extrême, en soutenant la provenance slave des *cojuratorii* et des *rumani* ou *vecini*. L'institution des *cojuratorii*, ces témoins qui attestent le bien fondé du droit invoqué par les parties, est-elle un legs des Romains, selon l'opinion de Hasdeu et de Tocilesco, un emprunt germanique comme le veut M. Xenopol ? Le sujet mériterait une discussion, comme celui de la *rumânia*, car la comparaison s'impose avec les faits analogues du monde occidental. M. D. s'attache surtout — car il écrit pour des compatriotes — aux conditions locales du problème.

Sur les autres apports juridiques que le peuple roumain s'est plus ou moins appropriés, M. D. est plus sobre. Les *pravilé*, documents des XVI^e et XVII^e siècles, qui ne sont que des reproductions slaves des canons byzantins, règlent l'état des églises et monastères ; M. D. affirme (p. 31), sans développer l'argument, qu'en matière ecclésiastique, sinon doctrinale, se dénonce l'indépendance des Roumains à l'égard du patriar-

1. « Les ramifications du tronc indo-germanique, lit-on p. 13, peuvent être caractérisées ainsi : la race germanique représente le sentiment de la liberté, la race latine et celtique l'égalité, la race slave la fraternité. De là l'usage de la locution : *Mè fratè*, qui s'est conservée aussi chez nous. » Sans chicaner sur l'application un peu extensive de cette devise française, ne pourrait-on remarquer que, par la *race*, les Roumains se prétendent latins ?

cat de Constantinople.— La législation phanariote apparaît à la fin du XVIII^e siècle comme une restauration de celle de Justinien. En quelle mesure s'est-elle adaptée au droit coutumier originel ? Ne reflète-t-elle rien des idées nouvelles en honneur à cette époque, comme semble l'indiquer M. Pompiliu Eliade (*De l'influence française*, etc. p. 385 et suiv.)? Ces idées nouvelles, ces articles d'importation, M. D. s'en défie hautement. Il condamne l'imitation des lois françaises qui fut essayée depuis 1839 ; il veut que le peuple roumain, désormais constitué en nation, tire de sa propre substance, façonne à son usage et à son image cette vieille « coutume terrienne » qui fut son viatique et son réconfort à travers son histoire.

On voit combien de questions soulève cette courte et substantielle enquête. Ces questions dépassent assurément le cadre de la Roumanie où l'auteur s'enferme un peu trop jalousement, à notre gré. Car bien des épisodes, bien des notions, bien des controverses effleurées seulement au cours de cet exposé, demeurent obscurs pour des lecteurs peu familiers avec les choses roumaines. Ce serait une bonne fortune pour ces derniers que M. Dissesco voulût bien leur servir d'initiateur et leur consacrer une étude qui formerait une indispensable contribution au droit comparé. L'on souhaitera aussi que l'auteur retrouve comme truchement auprès du public français un traducteur à la plume élégante et sûre comme M. Last.

B. A.

Publications de la maison Édouard Privat, de Toulouse, pour l'enseignement de l'espagnol.

Collection de classiques espagnols avec notes et questionnaires, publiée par MM. Alaux, Mareca et Sagardoy (*Samaniego, Iriarte, Quintana, Mesonero*) ; 3 vol. in-12.

Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français, de Darbas et Igon, revu par M. Mareca ; nouvelle édition, 1 vol. in-12.

Je ne crois pas que l'on donne, en France, à l'enseignement de la langue espagnole, l'attention qui lui est raisonnablement due. Car, si on le prend au point de vue littéraire, est-il besoin de faire remarquer quelles affinités exceptionnelles il y a entre cette langue et la nôtre, comme, pendant toute une longue période, et des plus brillantes, entre ses productions dramatiques et romanesques et celles de notre théâtre et de nos premiers romanciers? Et si c'est un but plus utilitaire qu'on se propose, n'y a-t-il pas maintes autres raisons de voisinage, de relations de commerce, proche ou lointain, à invoquer? Quoi qu'il en soit, l'enseignement de l'espagnol n'est officiellement encouragé par notre Université que dans les trois Académies voisines des Pyrénées. Encore n'était-ce jusqu'à cette année que la seule Faculté de Toulouse qui fût autorisée à délivrer des diplômes de *licence* de langues vivantes pour l'espagnol. Aussi bien est-ce la seule qui possède une chaire spéciale

de « Langue et Littérature espagnoles » (M. Ernest Mérimée en est titulaire). Cependant la Faculté de Bordeaux vient d'obtenir, pour la session prochaine, la même autorisation, bien naturelle, puisque les principaux lycées, collèges communaux, écoles normales de cette Académie ont des professeurs d'espagnol, comme ceux de l'Académie de Toulouse, et un peu ceux de l'Académie de Montpellier [1].

Pour en revenir à Toulouse, vrai centre de ces études espagnolisantes, je voudrais signaler ici l'effort sérieux et bien compris qu'a fait dans ce sens l'éditeur Édouard Privat, en vue de l'enseignement secondaire moderne et des écoles normales primaires, entreprise qui n'a à peu près pas d'analogue ailleurs. C'est une petite collection de classiques, publiés généralement en fragments choisis avec soin, d'un texte pur, avec des notes courtes, mais nombreuses (un peu superflues parfois), des notices biographiques et littéraires en français et en espagnol, et, à la fin de chaque morceau ou chapitre, un questionnaire, en espagnol. Le système suivi dans cette publication a pour but de gagner aux bons auteurs, au style littéraire de la langue étudiée par les écoliers, des *lecteurs* bénévoles, et non des *déchiffreurs* à la tâche. C'est un complément aux thèmes et aux versions des classes. Cette lecture est attrayante, et par son sujet, et par la facilité relative avec laquelle l'élève se sent capable de la goûter, et par la coquetterie de l'impression. Les notes ne dispensent pas du dictionnaire, mais suppriment les hésitations entre plusieurs sens, source de découragements continuels pour de jeunes impatients. Puis le questionnaire, qui annonce les questions possibles du maître, montre à l'élève sur quels points principaux il doit porter son attention quand il lit.

Ces classiques sont, d'ailleurs, une refonte, et c'est pourquoi il n'a encore paru que trois volumes sur dix annoncés. L'ancienne collection, ainsi que tout un cours élémentaire, était l'œuvre de J. Mareca, mort avant la refonte du troisième volume. M. Alaux, du lycée de Bordeaux, continue son œuvre avec le concours de M. Sagardoÿ. Seize *scènes madrilènes* de Mesonero Romanos forment le premier volume. Un choix de *Fables « morales »* de Samaniego, et *« littéraires »* de Iriarte, est l'objet du second, lequel contient à cette occasion quelques notions de métrique. Enfin, le troisième comprend cinq des *Vies d'Espagnols célèbres* publiées au commencement de ce siècle par Quintana. Les volumes en préparation contiendront des *Contes populaires* de Trueba, *la jeunesse du Cid* de Castro, la *Vérité suspecte* d'Alarcon, et des fragments de la *Conquête du Mexique*, de Solis, de la *Guerre de*

1. D'après l'Annuaire de l'Instruction publique, il y a des professeurs d'espagnol à *Toulouse*, Foix, Cahors, Tarbes, Castres, *Bordeaux*, Mont-de-Marsan, Dax, Lescar, Agen, Pau, Bayonne; *Montpellier*, Carcassonne, Perpignan. — A *Paris* il y en a également aux lycées Janson de Sailly et Buffon et au Collège Rollin. — Il y a une agrégation d'espagnol et italien annoncée pour 1900; et pour les jeunes filles également.

Grenade de Mendoza, de *Don Quichotte* et des *Nouvelles* de Cervantès.

Parmi les publications de Mareca qui méritent le plus d'éloges, il faut noter la revision qu'il a publiée il y a trois ans du *Dictionnaire-manuel* de Darbas et Igon : je n'en connais pas de plus pratique et de plus net. La prononciation n'y est pas figurée par les à peu près stupides et menteurs de tant de méthodes courantes, et l'accent tonique, si souvent oublié, est soigneusement indiqué. Comme sens divers d'un mot, il n'y a que le strict, mais exactement distingué, et je ne crois pas qu'on puisse mieux faire.

Henri de CURZON.

Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire, 1789-1815, rédigé pour l'histoire générale par le Dr ROBINET, pour la partie descriptive et biographique par Adolphe ROBERT, pour les matières constitutionnelles et législatives par J. LE CHAPLAIN. Paris, librairie historique de la Révolution et de l'Empire, 41, rue de Seine. Deux volumes gr. in-8, XLIV et 839 p., 868 p. 25 francs.

Cet ouvrage, d'une belle impression qui ne fatigue pas les yeux, rendra des services.

Ce n'est pas qu'il ne présente de graves défauts. La préface où M. Robinet défend les idées qui lui sont chères, était assez inutile.

Les noms propres, surtout les noms de lieux d'Allemagne, ne sont pas toujours orthographiés avec exactitude, et il y a dans ce *Dictionnaire* trop de fautes d'impression (voir, par exemple, à l'art. Maestricht, les généraux Bollemont et Marescot qualifiés de *gendarmes*) [1].

Les dates républicaines auraient dû être identifiées pour la plus grande commodité du public : c'est en prendre à son aise de les donner telles qu'on les trouve, et il faut les moderniser.

Les notices sont tantôt trop courtes, tantôt trop longues. Elles sont trop courtes, lorsqu'on n'insiste pas sur les débuts du personnage, lorsqu'on nous dit qu'il passa par tous les grades, qu'il arriva rapidement aux emplois supérieurs, qu'il fit promptement son chemin, et autres phrases vagues : il fallait nous donner ces grades et des dates précises ; nous aimons qu'on nous dise, non pas qu'Allix « entra dans l'armée comme officier d'artillerie », mais qu'il entra d'abord à l'école de Châlons, qu'il en sortit sous-lieutenant, etc. Elles sont trop longues parce qu'on mentionne trop souvent par deux fois, au début et à la fin de l'ar-

---

1. (Art. Bernadotte) *Interbock* pour Jüterbock ; (art. Hedouville) *Louppit* pour Louppy ; (art. Hoche) *Verd* pour Wœrth, *Guenmersheim* pour Germersheim, *Welylaer*, pour Wetzlar ; (art. Humbert) *Kilata* pour Kilala ; (art. Peretti) *Atelia* pour Aleria ; (art. Philippoteaux) *Bouchery* pour Donchery ; (art. Rapp) *Rhénewillers* pour Rheinweiler ; (art. Raux) *en* Heurtault pour au Heurtault ; (art. Robert) *Vachord* pour Vachard ; (art. Serurier) *Dange* pour Danye, *Warbourt* pour Warbourg, *13* juillet pour 31, *Barat* pour Barras, etc., etc., etc.

ticle, la mort du personnage et parce qu'on reproduit entièrement quelques pièces superflues, comme à l'art. Hoche une lettre très connue.

La bibliographie est absente, et nous n'en ferions aucun reproche aux éditeurs s'ils n'avaient cité à l'art. *Lavoisier*, Grimaux, Berthelot et Comte, à l'art. *Marat*, Bougeart, Chèvremont, Fussy, Ravet et Cabanès, et à l'art. *Soubrany*, Claretie.

Mais ce qu'il faut blâmer avant tout, c'est que le *Dictionnaire* est très incomplet et ne tient pas les promesses du titre, surtout dans le second volume qui porte la marque d'un travail hâtif et précipité.

On nous promet les sièges, les batailles, les combats, les traités, les procès célèbres, et vous ne trouverez pas les noms suivants : Landau, Landrecies, Longwy, paix de Lunéville ; massacres de septembre, Mouscron ; affaire de Nancy, procès des Nantais, Neerwinden, Neresheim, Novi ; Oneille, Ostende ; fort Penthièvre, Pyramides ; Le Quesnoy, Quiberon ; Rastadt, Rivoli, Roubaix ; Saorge, Spire, Stokach ; le siège de Toulon, la bataille de la Trébie et les combats de Tarvis, Taufers, Tourcoing, Tournay, Trèves ; les négociations d'Udine ; les sièges de Valenciennes et de Verdun, Valmy, Venloo, Vérone ; Wattignies, Wissembourg, Würzbourg ; Ypres, etc., etc.

Il eût fallu, à notre avis, renoncer absolument à cette partie historique et se borner à la partie biographique. Mais là encore, il y a bien des oublis, bien des omissions, dont quelques-unes tout à fait étranges, et vous chercherez vainement le vicomte de Barrin, Bertèche dit La Bretèche, Gabriel-François Bonnay de Breuille, l'aîné des généraux Du Teil, le général Evain, le général François de Faultrier, le conspirateur Favras, l'adjudant-général Gay de Vernon, le fournisseur Haller, l'émigré d'Hervilly, Joséphine[1], les généraux Labourdonnaye, Lahoz, Lebley, Lemoine, Lion, l'éphémère et curieux général Landrin, l'adjudant-général Landrieux, le médecin Larrey, le journaliste Laveaux, l'émigré Limon, Mallet du Pan, le diplomate de Maulde, Mazuel, les agents Mandrillon, Mettra et Montgaillard, les généraux Manhès, Miaczynski, Michaud, Miranda, Montaigu, Montrichard, Morlot et Muller, le jacobin strasbourgeois Monet, l'aide-de-camp Muiron, les généraux Nansouty, Neuilly et Neuvinger, Olivier, Osten, Pelletier et Pellegrin, le diplomate Otto, Paoli, Parandier, Paris (Fabricius), Phélipeaux, Pille, Poterat, Précy (le royaliste lyonnais), Proli, Raffet, Regnier, Reinhard, Rey, Reynier, Reubell, Reverchon, Richepanse, Richery, Rivas, Rochambeau, Rossignol, Rouhier, Rouland, Rühl, Rusca, Sahuguet, Sandos, Sarret, Souham, Stengel, le jeune Sombreuil, Soulavie, Euloge Schneider, Catherine Théot, Thiessé, les deux Thouvenot, le diplomate Tilly, le chouan Tinteniac, Trouvé, Tuncq, Turreau (le général), Valazé, Varlet (le démagogue), Vauban (celui de Quiberon), Verninac, l'amiral Villeneuve, les généraux Vachot, Vial, Vignolles, Vimeux, Walther, Wirion, Wimpffen-Bornebourg, etc., etc., etc.

---

1. A *Joséphine* on nous renvoie à *Tascher* où l'article manque.

Voici, en outre, quelques corrections et compléments, que nous a suggérés une rapide lecture des deux volumes :

Abbatucci. Il ne fut pas à la tête d' « un grand nombre de patriotes » et il n'eut pas le commandement de Calvi, exercé par Casabianca. — *Abbatucci* (fils). Le monument qui lui fut élevé existe encore; détruit en 1815, il a été rétabli en 1828. — *d'Aboville.* Il fut commandant, non pas de l'armée du Centre, mais de l'artillerie de l'armée, et il fallait citer son rôle à Valmy. — *Albitte.* Il s'était fait nommer adjudant-général et capitaine de chasseurs à cheval. — *Aldenhoven.* Les Français étaient commandés par La Noue et Stengel, et non par Miranda. — *Alexandre.* Il fallait dire qu'il fut proposé pour le ministère de la guerre. — *Almeida.* On a oublié la défense de Brenier. — *Alméras.* On aurait dû citer son rôle à Toulon. — *Ambert.* Son rôle à Kaiserslautern est bien exagéré : il aurait battu avec 4,500 hommes 25,000 Prussiens ! — *Andrei.* Il avait été secrétaire de l'exilé Paoli. — *Archier.* Il fut emprisonné sous la Terreur. — *Arena* (Barthélemy). Il est mort, non en 1829, mais le 19 avril 1832. — *Argentera* (col de l'), il n'est pas en Sardaigne. — *Arlon.* L'armée était, le 9 juin 1793, commandée par Delaage, et non par Jourdan — *Aubert*; on n'a rien trouvé sur lui : il était oncle de Berthelmy et employé dans les bureaux de la guerre avant sa promotion au généralat. — *Aubert Dubayet* : ne fut pas arrêté, après Mayence, pour cause de mollesse. — *Aubry* : ne fut pas « envoyé à Toulon où il se trouve en désaccord avec Bonaparte ». — *Augier* : pourquoi ne pas dire qu'il dut son grade de général à la défense de Bitche ?

Baltus : il fallait ajouter *de Pouilly*, et il est capitaine en 1791 et non en 1789 — *Barbanègre* : on ne peut plus dire qu'il a tenu tête avec 135 hommes à 25,000 Autrichiens ; les assiégeants étaient 18,000, et les assiégés, 3,000, dont 1,917 défilèrent devant l'archiduc Jean et le margrave de Bade. — *Barbantane* : on oublie de dire qu'il a laissé des Mémoires. — *Barnave* : il fallait de même mentionner la publication de Bérenger. — Bassville (lire *Hugou* et non Hugon). — *Bastia* : on nous parle du siège de cette ville et de sa prise sans indiquer de dates. — *Baston de la Riboisière* : il n'est pas « tombé sur le champ de bataille de Kœnigsberg en 1809 » ; il est mort à Kœnigsberg en 1812, le 21 décembre, au retour de la campagne de Russie. — *Bavai* : article peu intelligible. — *Beaurepaire* : supprimer le *de* ; il n'était pas noble ; il ne fut pas d'ailleurs « sommé par le conseil municipal » de rendre Verdun. — *Becays-Ferrand* : pas la moindre mention de la défense de Valenciennes, son titre de gloire. — *Beker* : est né à Obernai ou Oberehnheim, et non à Obenheim (où est né le général Walther). — *Bellavène* : et son commandement de l'École spéciale militaire? — *Berneron* : non pas suspendu comme noble, mais fuit avec Dumouriez. — *Berthelmy* : il fallait dire qu'il était chef d'état-major de Houchard, et fut arrêté avec son général. — *Beurnonville* : il se nommait Pierre Riel, et non *de* Riel, et s'il donna sa démision de ministre, on devait dire qu'il la reprit

aussitôt. — *Bexon* (Scipion), comme *Bonnemant*, un des trente commissaires envoyés en Belgique à la fin de 1792. — *Bigarré* : dire que ses *Mémoires* ont été publiés. — *Bingen* : on oublie le combat du 27 mars 1793. — *Bitche* : les Prussiens étaient 1,700, et non 6,000. — *Bizanet* : on regrette de ne pas trouver le nom de Berg-op-zoom. — *Boubers* : on néglige de dire qu'il appartenait à l'artillerie et qu'il commandait cette arme à Wattignies. — *Bouchotte* : il y a dans cette notice un singulier lapsus : « il donna sa démission le 25 mai 1793 : quelques jours après, le 9 thermidor, il fut arrêté ». — *Bouillé* : et ses *Mémoires* ? — *Bouillerot* : « directeur » de l'École de Mars, non, mais représentant du peuple près l'École. — *Brune* : on cherche en vain une mention de son rôle dans la répression de l'insurrection girondine. — *Buonarroti* : il a été commissaire national en 1794 à Oneille et à Loano. — *Brackenhoffer* : officier municipal à Strasbourg de 1790 à 1792, imposé à quatre-vingt mille livres par Saint-Just, juge au tribunal civil de 1798 à 1800, maire de 1810 à 1815.

Cacault : il avait séjourné en Allemagne où il connut Lessing. — *Carez* : il alla en 1793 à l'armée du Rhin. — *Carrion-Nisas* : était élève pensionnaire à l'École militaire de Paris, mais ne put y connaître Bonaparte (cf. *Jeunesse de Napoléon*, I, 445). — *Casabianca* (Raphaël) : assista à l'affaire de Quiévrain qu'il ne faut pas nommer « le siège de Mons ». — *Cattaneo* : né à Calvi le 10 février 1743, mort au Caire pendant la campagne d'Égypte comme garde-magasin. — *Cervoni* : né à Soveria, et non à Soccia. — *César* (camp de) : il fallait citer, en même temps que la journée du 6 floréal an II, celle du 8 août 1793. — *Chamfort* : pas un mot de sa tentative de suicide. — *Champeaux* (Pierre-Clément de), lire « cadets-gentilshommes » et non « soldats-gentilshommes ». — *Chanez* : notice nullement fournie ; il fallait dire qu'il fut général de l'École de Mars et commanda les subdivisions de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne. — *Charbonnel de Jussac* : émigré et tué sur sa pièce à Rülzheim le 17 mai 1793. — Charbonnier (et non *Charbonnié*, car il ne signe ainsi que jusqu'à la fin de 1795) : l'auteur de la notice croit qu'il n'a plus reparu après l'an II, mais Charbonnier ne cesse, de 1795 à 1815, d'être commandant d'armes, notamment à Boulogne, à Maestricht, à Liège, à Givet. — *Chérin* : n'a pas excité le bataillon de Seine-et-Oise à tirer sur Dumouriez et n'a pas forcé le général à prendre la fuite. — *Choderlos de Laclos* : était capitaine et non « commandant » en 1780. — *Clarke* : se distingua, non au *siège* de Spire (dire plutôt l'assaut ou le combat de Spire), mais à Rülzheim, la seule affaire à laquelle ait assisté ce ministre de la guerre. — *Colonna de Cesari Rocca* : lire « Rocco Francesco » et non « Rocca Francesca » et compléter sa notice par celle que renferme notre *Jeunesse de Napoléon*, III, 35 et 267. — *Condé* : « pris en l'an II » ; il faut donner une date précise, 10 juillet 1793. — *Conigliano-Clarenthal* : blessé le 22 mars, et non le 22 novembre, à Pellenberg et non à Pellembourg. — *Cormatin* : article à

compléter par l'étude de M. Welschinger. — *Corse :* et la division en deux départements, Liamone et Golo ? — *Cusset* : On dit qu'il montra une rare énergie dans ses missions aux armées ; c'était un fanfaron et un ivrogne. — *Custine* ; il ne défendit pas Landau contre l'armée prussienne.

Daendels : est né à Hattem, et non à Valtem. — *Dampmartin* : on oublie de citer ses Mémoires. — *Dard* : l'article, par je ne sais quelle confusion, doit être remanié ; Dard se prénomme François et non Bernard ; il est né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 14 avril 1769, et non à Villars, le 14 octobre 1773 ; il est mort au Puy, le 10 novembre 1828, et non à Sampans, le 11 juin 1843. — *Davout*, a été non pas à l'école de Brienne, mais à l'école d'Auxerre et à l'École militaire de Paris ; il n'a pas été destitué comme noble, il a donné sa démission; et comment a-t-il pu se battre le même jour à Iena et à Auerstaedt ? — *Delcher* : pourquoi la phrase méchante qui termine l'article et signale l'erreur d'une revue ? Nous sommes tous faillibles, les auteurs du *Dictionnaire* aussi bien que les autres. — *Dellard* : citer ses Mémoires. — *Dentzel* : citer sa présence dans Landau assiégé en 1793. — *Dériot* : il est divisionnaire en 1812 et non en 1813. — *Dermoncourt,* mort à Aubevoye (Eure) et non à Luxeuil. — *Desmarest* (et non *Desmaret*) : il était volontaire au 1er bataillon de la Charente, assista au siège de Valenciennes et a publié des *Témoignages historiques* (1833). — *Desperrières* : il était lieutenant à La Fère-artillerie et non à « La Fère-infanterie », et il a publié sa *Vie politique et militaire* en 1824. — *Despinoy* : ne s'est pas du tout « signalé » à Castiglione. — *Dietrich* : il se montra hostile, non « au parti montagnard », dont le nom n'existait pas encore, mais aux jacobins exaltés, et Rouget de Lisle ne logeait pas chez lui. — *Arthur Dillon* : il devint suspect à la Législative, et non « à la Convention » qui ne siégeait pas encore. — *Dugommier* : la phrase « il fut un défenseur de Toulon pendant le siège et s'en empara », m'est, je l'avoue, incompréhensible. — *Duhesme* : il n'a pas été « tué à la tête de sa division ». — *Dumouriez* : Jemappes est du 6 novembre, non du 6 septembre, et les volontaires qui tentent d'arrêter le général, sont ceux de Davout, et non ceux de Dampierre. — *Dunkerque* : la « bataille » du 9 septembre 1793 est bien exagérée. — *Durand de Maillane* : on devait citer ses Mémoires.

Écoles (manque l'École de Mars). — *Eickemeyer* (et non Eickmeyer) ; il fallait dire qu'il prit du service dans l'armée française après la capitulation de sa ville natale.

Fernig : pourquoi ne pas dire qu'il est le frère des demoiselles Fernig ? — *Fesch* : il n'a pas renoncé à l'état ecclésiastique « à l'avènement de la Révolution » puisqu'il est encore grand-vicaire en 1793. — *Friant* : « comme lieutenant », dire comme lieutenant-colonel du bataillon de l'Arsenal.

Gasparin : il n'est pas « le seul qui soutint le plan préparé par Bona-

parte » et il fallait mentionner sa démission de membre du Comité. — *Gentili* : rien sur son rôle avant 1793. — *Gossin* : il vint exprès de Bar à Verdun sur une sommation prussienne. — *Gratien* : rien sur son arrestation après Wattignies. — *De Grave* : il n'était pas « très rétrograde et très agressif ».

Hoche : il est né à Versailles, et non à Montreuil près Versailles ; on ne cite pas son rôle à Dunkerque ; on parle vaguement de « quelques petits échecs », au lieu de citer nettement sa défaite à Kaiserslautern.

Jemappes : le Drouet de cette bataille n'est pas Drouet d'Erlon, d'autant qu'il y périt. — *Joseph Bonaparte* : il a été commissaire du pouvoir exécutif et commissaire des guerres, mais non secrétaire de Saliceti. — *Jullien* (le préfet), ajouter *de Bidon*.

La Bruyère : il n'est pas mort « de maladie » à Madrid ; il a été blessé mortellement devant Madrid le 3 décembre 1808. — *Leonetti* : était neveu de Paoli et est mort le 19 juin 1794 (*Lettres* de Paoli, p. Perelli, p. 291). — *Ligniville* : il n'a pas « défendu héroïquement Montmédy contre les Autrichiens » qui n'assiégèrent pas la ville. — *Luckner* : « il laissa à Brisson le commandement de l'armée de Flandre... ». Qui est ce Brisson ? Serait-ce mis pour Biron ? Ou pour Dillon ? En tout cas, il fallait dire Lafayette.

Montalivet : « il géra les finances de Grenoble », non, mais de Valence. — *Moreaux* : qu'est-ce que le régiment *Citadelle-Auxerrois* ?

Napoléon : on le fait encore naître à Corte, le 7 janvier 1768 ! On le fait entrer « à la compagnie de La Fère » ! On le fait participer à l'expédition d'Avignon contre les fédéralistes du Midi, etc. ; le commencement de cet article est à remanier, ainsi que l'endroit où il est question du retour de Bonaparte à Paris en 1795.

Pichegru : s'engagea au 2ᵉ et non au 1ᵉʳ d'artillerie, et on ne fait nulle allusion à sa campagne d'Alsace. — *Pozzo di Borgo* : le début de la notice est à refaire entièrement ; il ne se trouva pas en opposition avec la famille Paoli et il n'a pas « dû subir le joug des Anglais ».

Serurier (et non Sérurier) : il n'est pas prouvé que l'influence de Barras lui ait fait rendre son grade et il fallait citer Mondovi plutôt qu'Utello.

Wimpffen (et non Wimpfen) : il n'a pas « défendu héroïquement » Thionville.

Ces critiques — n'empêchent pas que le *Dictionnaire* ne soit utile. Les articles, — évidemment de M. Robinet — sur Chaumette, Cloots, Condorcet, les Cordeliers, le culte de la Raison, Danton, Desmoulins, etc., méritent d'être consultés, malgré l'évidente partialité de l'auteur et bien qu'ils tranchent par leur extraordinaire longueur sur les autres articles de l'ouvrage (pourquoi quatre colonnes ou deux pages entières à Madame Vernet, la bienfaitrice de Condorcet ?).

Nous remercierons surtout M. Adolphe Robert qui a, ce nous semble, pris pour lui la plus grosse part de la besogne. Il a rédigé toutes les no-

tices biographiques des généraux et des parlementaires, et, s'il en a oublié beaucoup, s'il en a oublié trop, il donne toujours avec soin la date de naissance du personnage et les noms de ses père et mère ; il a fouillé les dossiers des archives publiques avec conscience, avec assiduité, et nous comptons que le studieux chercheur s'efforcera dans la prochaine édition de combler des lacunes regrettables, de corriger ses erreurs, grosses et petites, de rédiger certains articles avec plus de clarté et plus de détail. Mais, répétons le, un pareil répertoire doit être complet, doit contenir, non des théories, des réflexions, des anecdotes, des documents inédits, mais des faits, des dates, des états de service tout secs, brefs, exacts, précis, de courtes et substantielles notices comme celles qu'Étienne Charavay met au bas des pages de son *Carnot*.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mai 1899.

M. Gaston Boissier donne lecture d'une lettre de M. S. Gsell qui, grâce à une subvention de l'Association historique pour l'étude de l'Afrique du Nord, a pu faire des fouilles dans la province d'Oran, à Benian, *Alamiliaria*, une des villes du *limes* maurétanien. M. Rouziès, qui conduisait ces fouilles, a déblayé une basilique chrétienne du v^e siècle, qui a été successivement entre les mains des catholiques et des donatistes. Cette église était assez vaste et entourée d'une enceinte défensive. La particularité la plus intéressante qu'elle présente est une crypte établie sous l'abside. L'épitaphe de la sainte faisait face à la *fenestella confessionis*, percée au fond de la crypte. En voici le texte :

Mem(oria) Robb(a)e, sacr(a)e Dei (ancillae), germana(e) Honor[ati, A]qu(a)esiren(sis) ep(i)s(cop)i, c(a)ede tradi[torum] v[e]xata meruit dignitate(m) marturi(i) ; vixit annis L et reddidit sp(iritu)m die VIII Kal(endas) apriles, pro(vinciae) CCCXCV (= 434 p. C.).

Il s'agit donc d'une religieuse, Robba, sœur d'Honoratus, évêque d'Aquaesirenses, ville située au N. d'Alamiliaria, dans la vallée de l'Oued el Hammam. Quant à Honoratus, il figure parmi les prélats donatistes qui assistèrent à la conférence de Carthage de l'an 411. Robba, comme l'indique l'inscription, mourut en 434, victime des catholiques (*traditores*), et fut vénérée comme martyre. Ce fut là sans doute un des derniers épisodes de la lutte des catholiques et donatistes en Maurétanie. — Le caveau de Robba était flanqué d'autres sépultures, dont les épitaphes sont celles d'évêque et de prêtres, peut-être donatistes comme la martyre. Au contraire, une autre inscription, trouvée devant l'église, mentionne un évêque d'Amiliaria, qui « [requie]vit in fide et un[ita]te ». A l'époque où fut gravé ce texte, l'église appartenait donc aux catholiques. — M. Gsell annonce qu'il expédie au Musée du Louvre la dédicace de la martyre, une épitaphe d'évêque, une épitaphe de prêtre, enfin un chapiteau. — M. Héron de Villefosse ajoute quelques mots relatifs à l'intérêt de ces fouilles.

M. Müntz annonce que l'Académie désigne pour la médaille de la Société centrale des architectes français, M. Besnier, ancien membre de l'École française de Rome, qui a fait d'importantes fouilles à Lambèse.

M. Emile Picot annonce que la commission du prix Lagrange a décerné ce prix à M. Henry Guy, maître de conférences à l'Université de Toulouse, pour son *Essai sur la vie et les œuvres du trouvère Adan de le Hale*.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les chartes d'affranchissement aux XI^e et XII^e siècles.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 23 — 5 juin — 1899

Ribbeck, Poésie latine, trad. SAKELLAROPOULOS, II, 1 — SMYTH, Apollonius de Tyr. — HOUSSAYE, Waterloo. — Collection Kuerschner. — LEGER, Russes et Slaves. — Académie des inscriptions.

Ὄθωνος Ῥίββεκ (O. RIBBECK) Ἱστορία τῆς ῥωμαϊκῆς ποιήσεως, ἐξελληνισθεῖσα ὑπὸ Σ. Κ. Σακελλαροπούλου. Β'. Ἡ ποίησις κατὰ τοὺς χρόνους τοῦ Αὐγούστου. Τεῦχος πρῶτον. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου, βιβλιοπωλεῖον Κ. Μπὲκ (Beck), 1898; 172 p. (nº 38 de la Bibliothèque Maraslis).

Je pourrais répéter mot pour mot, sur ce nouveau volume (t. II, fasc. I, comprenant Virgile) de la traduction de l'*Histoire de la poésie latine* de Ribbeck par M. Sakellaropoulos, le jugement général que j'ai porté sur le tome Ier : suppression pure et simple ou traduction insignifiante d'épithètes caractéristiques, omission de détails importants, additions de phrases et de mots inutiles, tendance marquée au délayage. Ce sont exactement les mêmes principes de traduction, et cette fois M. S. est seul en cause, ce volume sur Virgile, comme il le remarque lui-même, n'ayant pas été traduit en français (v. la *Revue* du 22-29 août et du 17 octobre 1898). Je pourrais en rester là ; mais M. S. désire que je lui rende plus de justice, estimant sans doute que je n'ai pas été assez juste dans ma première appréciation ; je vais donc faire toucher du doigt certains passages où il aurait pu facilement être plus fidèle, ou plus exact, car il s'agira parfois de graves contre-sens. Page 7 (Ribbeck p 3) : (Les voix de l'opposition) machten sich am wenigsten in der Dichtung geltend ; *τοὐλάχιστον... περιωρίζοντο εἰς μόνην τὴν ποίησιν*. M. S. ne comprend pas « am wenigsten », qu'il traduit comme « wenigstens », ce qui le conduit à ajouter *μόνην* et à mal interpréter « sich geltend machen ». 8 (R. 4) : Anser, chantant les louanges d'Antoine, dut le faire aux dépens d'Octave (auf Kosten) ; εἶναι φανερὸν ὅτι... θὰ δυσηρέστει τὸν Ὀκτάβιον. Le mot δυσαρεστῶ aurait-il par hasard un autre sens que « mécontenter, déplaire » ? 11 (R. 5) : Die Kritiker wollten umworben sein ; οἱ κριτικοὶ ἤθελον κατὰ τὸ δοκοῦν νὰ ἀναδεικνύωσι τοὺς ποιητάς. Plus bas : von Dilettanten... wimmelte es ; πολλὴν δὲ καθ' ὅλου ταραχὴν ἐπέφερον εἰς τὰ γραμματειακὰ πράγματα οἱ ἐρασιτέχναι. C'est tout autre chose qu'une

traduction. 23 (R. 12) : Asinius Pollion trouvait dans Tite-Live des traces de patavinité, die er an Ort und Stelle hatte studieren können. Cette dernière phrase n'est pas traduite ; elle est pourtant nécessaire pour justifier la compétence de Pollion. 24 (R. 13) : Le rhéteur Epidius, παρ' ᾧ συνεμαθήτευον μετὰ τοῦ Βιργιλίου ὅ τε Ἀντώνιος καὶ ὁ Ὀκταβιανός. Ribbeck n'a jamais écrit cela ; il dit que l'école d'Epidius fut aussi fréquentée par Antoine et Octavien, et qu'il n'est pas impossible que ce dernier ait été pendant quelque temps le condisciple de Virgile. Comment le savant allemand aurait-il tenu si peu de compte de la chronologie ? Virgile vint à Rome en 53, à dix-sept ans ; Antoine avait alors trente ans et se trouvait en Gaule avec César. M. S. n'aurait pas commis cette erreur s'il avait suivi πιστότατα καὶ οἱονεὶ κατὰ πόδα (préface du tome I) la phrase de Ribbeck, « bei dem auch M. Antonius und Octavian in die Lehre gegangen sind », où il n'est question ni de συνεμαθήτευον ni de μετὰ τοῦ Βιργιλίου. Ce n'est pas d'ailleurs la seule faute produite par un vain remplissage. 32, l. 18 : εὐχερῶς est une inadvertance ; R. 18 l. 2 : nicht ohne Schwierigkeit. 34 (R. 19) : ἀπ' ἀρχῆς μέχρι τέλους (la 5e églogue) est très inexact ; Ribbeck dit, conformément au contenu, « im Eingang wie am Schlusz ». 45 (R. 25) : Aber die magische Handlung allein ist nachgebildet, ἀλλ' ἡ περιγραφὴ τῆς κυρίως μαγικῆς ἐνεργείας εἶναι μόνον ἀπομίμησις. Pour qu'on ne se trompe pas sur son contre-sens, M. S. ajoute καὶ ὄχι πιστὴ μετάφρασις. 87 (R. 50) : Dicht... wie die Pfeile der Parther bei Beginn der Schlacht fliegt die junge Brut der künstlich erzeugten Bienen aus (*Georg.* IV, 312 sv.) ; τὰ δὲ νεαρὰ πάλιν σμήνη, τὰ ὁποῖα ἀρξαμένης τῆς μάχης ἐξέρχονται ἱπτάμενα ἐκ τῆς κυψέλης, παρομοιάζονται κατὰ τὴν πυκνότητα .. πρὸς τὰ βέλη τῶν Πάρθων (IV, 412 sv.). La citation 412 n'est qu'une faute d'impression ; mais « au commencement du combat » se rapporte aux Parthes, « künstlich erzeugten » n'est pas traduit, et si M. S. avait pris la peine de se reporter aux vers en question, il n'aurait pas ajouté inconsidérément ἐκ τῆς κυψέλης, puisqu'il s'agit des abeilles artificiellement produites dans le corps d'un taureau. 99 (R. 57) : Vergebens sucht Turnus... zu entgehen. Aeneas jagt wie Achill den Feind in stürmischen Kreislauf umher. Sein Ende hat dieselbe tragische Färbung ; ὁ Τοῦρνος ματαίως προσπαθεῖ νὰ διαφύγῃ... Ὁ Αἰνείας καταδιώκει τοὺς πολεμίους ἀκριβῶς κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον, καθ' ὃν ὁ Ἀχιλλεύς. Τὸ τέλος ἔχει τὴν αὐτὴν τραγικὴν χροιάν. La comparaison établie entre Turnus et Énée d'une part, de l'autre Hector et Achille, est incomprise ; M. S. prend « den Feind » pour un singulier collectif, alors que le mot désigne Turnus ; l'expression pittoresque « in stürmischen Kreislauf » est remplacée par une platitude, et τὸ τέλος est dénué de sens, M. S. ne comprenant pas que « sein Ende » signifie la mort de Turnus. 166 (R. 102) : Diana... ruft eine Nymphe, um ihr einen Pfeil einzuhændigen, mit welchem dieselbe das Blut der Jungfrau (Camille) ræchen soll ; ἡ Ἄρτεμις... ζητεῖ παρά τινος νύμφης βέλος, ἵνα δι' αὐτοῦ ἐκδικήσῃ τὴν παρθένον. Exactement le contraire du texte allemand, et que devient alors le récit

de Virgile? — Si je m'arrête ici, ce n'est pas que la matière me fasse défaut; bien au contraire; mais c'est assez. Le tome I[er], pour lequel M. S. était soutenu par la traduction française, nous donnait une version « exacte dans l'ensemble, ne négligeant rien d'essentiel, où le sens général de chaque phrase était toujours respecté »; ce sont mes propres paroles. Ce fascicule lui est bien inférieur, vraisemblablement parce que MM. Droz et Kontz n'ont pas continué leur œuvre. Qu'il n'y ait rien de bien traduit, je me garderais de le dire; il y a des pages où l'on ne trouvera rien à reprendre (p. ex. p. 20, 25, 28, 31, 36, 39, 51, 57, 79, 90, 122), et d'autres, en grand nombre, où l'on ne relèvera que quelques omissions ou de légères inexactitudes; mais M. Sakellaropoulos verra que j'ai examiné son livre avec le plus grand soin, depuis le premier mot jusqu'au dernier. J'aurai la conscience de lui avoir rendu service, si mes critiques peuvent lui persuader d'étudier l'original de plus près, de rendre les phrases de Ribbeck avec plus de précision, de faire en un mot ce qu'il dit dans sa préface, c'est-à-dire de suivre son texte fidèlement et pour ainsi dire au pied de la lettre [1]. Ses lecteurs n'y perdront rien, et sa traduction n'offrira plus alors prise à la critique; c'est ce que je souhaite très sincèrement pour la suite de son entreprise.

My.

Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre. A Study in comparative Literatur, by Albert Smyth. Philadelphia, Maccalla, 1898, in-8, 112 p.

L'auteur de ce livre nous dit dans sa préface qu'il a passé dix ans à étudier le sujet qu'il traite, à collationner des manuscrits et à examiner des incunables « de Copenhague à Constantinople ». On ne peut pas dire que de cette laborieuse préparation il ait rapporté grand'chose

---

1. J'ai promis de montrer par quelques exemples que, dans son premier volume, M. Sakellaropoulos avait traduit le français et non l'allemand. On comprendra que je ne puisse insister; mais n'ayant que la peine de choisir dans la foule, j'ai pris quatre types différents. 1) Le français, tout en respectant le sens, modifie totalement l'expression : R. p. 19 : Der Samen, den er ausgestreut hatte; le rameau qu'il avait planté (Droz p. 22); Sak. p. 26 : ὁ μικρὸς κλάδος, ὃν... ἐφύτευσεν. 2) Le français fait un contre-sens; le grec le répète; R. 6, Dr. 5, Sak. 6 : Die singenden und zum Singen begeisternden Nymphen; les nymphes chanteuses et aux chants inspirés; αἱ νύμφαι αἱ ᾄδουσαι καὶ μάλιστα ᾄσματα ἐμπνευσμένα. 3) Le français traduit exactement; M. S., n'ayant pas vérifié sur l'allemand, traduit le français avec un contre-sens; R. 174, Dr. 216, Sak. 261 : Durch Widerstand der Verwandten hintertrieben; empêchée par la résistance des parents; ἐμποδίζεται ὑπὸ τῶν γονέων. 4) M. S. reproduit, en l'aggravant, une faute typographique du français : R. 120 cite *Rudens* V. 626 (c.-à-d. vers 626): Droz (p. 149) : *Rudens*, V, 626 (au lieu de V. 626); Sak. (p. 179) : *Rudens* 5, 626, faute impossible à commettre en suivant le texte allemand, qui n'est pas imprimé en romain.

d'utile pour ses lecteurs. Je ne vois d'original dans son livre que des remarques, qui paraissent justes, sur le poème grec (crétois) d'*Apollonius*, et peut-être quelques réflexions sur le drame de Shakespeare. Il faut en outre lui savoir gré d'avoir reproduit le fragment (seul subsistant) du poème anglais jadis imprimé par Halliwell à un nombre excessivement restreint d'exemplaires. En revanche, on ne peut l'approuver d'avoir mis en appendice une réimpression, d'après quelque édition non désignée, du résumé d'*Apollonius* inséré dans les *Gesta Romanorum* : ce texte fourmille de fautes de tout genre qu'il aurait fallu du moins essayer de corriger.

Le livre est une compilation abrégée, faite non sans intelligence, mais à la hâte et en désordre, de tout ce qui a été écrit sur l'*Apollonius de Tyr*. On s'en servira commodément pour s'orienter dans ce sujet très étendu et, depuis une trentaine d'années, objet de recherches très nombreuses et très dispersées. Mais on ne peut prendre l'auteur pour guide que pour cette orientation générale : dès qu'il s'agit de marquer un point avec quelque précision, il faut se méfier de lui ou plutôt l'abandonner[1]. Je ne donnerai qu'un exemple du décousu de sa méthode et de l'inexactitude, souvent presque incroyable, de ses allégations, en citant en grande partie le chapitre intitulé « Provençal and French Versions » (p. 41-43).

« Wilhelm Cloetta, *Abfassung und Ueberlieferung des Poeme Moral*, Erlangen, 1884, peut être consulté pour la bibliographie de la légende d'Apollonius chez les troubadours. » L'auteur, — qui n'a pas, comme on le verra, suivi le conseil qu'il donne, — aurait mieux fait de citer l'édition complète de 1886, soit dans les *Romanische Forschungen*, soit à part.

« De nombreuses références se trouvent aussi dans Raynouard, *Poesias* [sic] *d. Troubadours*, II, 301 [l. 320]. » M. Cloetta ayant en dernier lieu, après Fauriel, P. Meyer et Birch-Hirschfeld, rassemblé les allusions des troubabours, il fallait ne citer que lui, ou les citer tous, mais non Raynouard, qui ne donne pas du tout de « références », mais imprime une pièce d'Arnaut de Marsan où il y a une de ces références.

« Les allusions à notre histoire dans les chansons des troubadours, et les fréquentes expressions et tournures provençales dans le manuscrit espagnol [l'auteur a déjà dit que les vers de l'*Apollonio* « témoignènt avec évidence de son origine provençale », mais il n'apporte aucune preuve à l'appui de cette assertion] indiquent une très ancienne apparition de l'histoire en France (cf. Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, III (1846), 486, 487. » Or, que trouve le lecteur qui se reporte

---

1. Je ne parle pas de la composition du livre, qui est des plus incohérentes. On trouve des renseignements bibliographiques ou autres, quelquefois très étendus, sur des points choisis au hasard, et qui parfois n'ont aucun rapport avec le sujet, et souvent rien du tout sur les points essentiels (ainsi sur le rapport des *Gesta Romanorum* au texte primitif).

à cet endroit? Tout simplement, sans un mot de commentaire, deux des passages des troubadours qui se retrouvent dans les ouvrages postérieurs.

« Arnaud de Marsan, poète de Provence, vers 1642 [*sic*] chante, etc. » Pourquoi cette citation insignifiante et pas les autres?

« Vers la fin du treizième siècle [*sic*!] le roman provençal de *Flamenca* contient, parmi d'autres histoires anonymes [*sic*], *l'autre cantava d'Apolloine com si reteue* (l. *retenc*) *Tyr de Sidoine*. C'est un poème narratif en vers octosyllabiques, publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne par Paul Meyer et traduit en français moderne (Paris, 1865) (voy. Francis Hueffer, *The Troubadours*, 1878, p. 15). » Si, au lieu de donner ces inutiles détails, M. Smyth avait eu l'idée d'ouvrir le volume, il aurait vu qu'à propos de cette mention M. P. Meyer parle d'allusions chez les auteurs de langue d'oïl « plus nombreuses encore que chez les troubadours », et en cite deux, dont l'une dans *Aie d'Avignon*. C'eût été un fait instructif pour M. Smyth, qui n'a pas lu davantage le livre de M. Cloetta qu'il cite, et n'a pas su par conséquent que dans le *Poème moral* publié par ce savant il était fait allusion à un poème français sur *Apolloine*, en sorte qu'il ne donne dans son chapitre aucune preuve de l'existence, incontestable, et dès le XII^{e} siècle (peut-être dès le commencement, si on rapporte à un poème français l'allusion du clerc allemand Lambert), d'un roman en langue d'oïl sur Apollonius.

« L'histoire paraît avoir existé dans la poésie des troubadours dans le sud de la France, si nous supposons qu'Alphonse le Savant [en français : pourquoi dans un texte anglais mettre en français un surnom espagnol?] se réfère à l'*Apollonius* français [suit la citation]. » Le raisonnement est admirable : si Alphonse se réfère à un poème « français », cela prouve que l'histoire était connue « dans la poésie des troubadours », et, ajoute l'auteur, pour qu'on ne s'y trompe pas, « dans le sud de la France ».

Après deux lignes sur *Jourdain de Blaie* (auquel il revient plus loin en détail), l'auteur reprend : « L'ancienne version française en prose est contenue dans un petit volume imprimé à Genève en 1482; » ensuite il ne parle plus que de cette version du XV^{e} siècle, dont il signale un manuscrit, de l'abrégé donné dans les *Gesta Romanorum*, et de remaniements postérieurs : le chapitre est terminé. Je ne relève pas les menues erreurs qui se trouvent dans ces deux pages [1], mais je note la légèreté avec laquelle plus loin (p. 69), exposant son idée que l'histoire d'Apollonius a passé dans les différentes littératures « en suivant trois lignes parallèles », il fait dériver de la seconde « les *Gesta Romanorum* et le manuscrit français du XIII^{e} siècle », tandis qu'il n'a pas mentionné et qu'on ne

1. « Elle [l'histoire] apparaît dans la littérature française classique dans la *Théodore vierge et martyre* de Corneille, dont la scène est placée à Antioche sous le règne de Dioclétien. » Il n'y a entre la pièce de Corneille et l'histoire d'Apollonius qu'un rapprochement épisodique, et Corneille a suivi la légende de sainte Théodora et nullement notre roman.

connaît pas, en effet, de manuscrit français, en prose ou en vers, antérieur au xv[e] siècle [1].

Ce spécimen permet de juger du soin apporté par M. Smyth à son travail. Après s'y être préparé pendant dix ans, il aurait mieux fait de le garder encore et de le rendre un peu plus digne d'être présenté au public et aux savants.

Ψ.

Henry Houssaye. *1815*. Waterloo. Paris, Perrin, 1899. In-8, 512 p., avec trois cartes.

Rendant compte, il y a trente-deux ans, dans cette *Revue* [2], du livre de M. G. de Pontécoulant intitulé *Napoléon à Waterloo,* feu Henri Lot écrivait ceci : « Aujourd'hui et dans l'état de la science, la campagne de 1815 doit être un sujet de dissertations et non de narrations. » Et il reprochait à l'auteur d'avoir rejeté la discussion critique dans les notes: « Les notes, dit-il, devraient former le corps du livre. » Si cette critique avait été justifiée en 1867, elle le serait, *à fortiori*, en 1899 et tomberait d'aplomb sur le bel ouvrage de M. Houssaye. Mais je crois la critique de Lot mal fondée. Elle repose sur la méconnaissance des relations étroites qui doivent exsister entre le récit des faits et la discussion des témoignages. Le but suprême, on pourrait dire : le but unique des dissertations, c'est de donner plus de véracité au récit. Celui-ci n'est pas un thème, fixé *ne varietur*, auquel on accroche des dissertations, mais le résumé et comme la résultante de ces dissertations elles-mêmes. M. H. l'a parfaitement compris; il a eu le mérite de concilier, avec autant de tact que de savoir, les exigences parfois opposées de la narration, de la documentation et de la critique. Le temps n'est plus où l'on pouvait se contenter de récits sans preuves, comme ceux de Vaulabelle et de Thiers; et le moment n'est pas encore venu, s'il doit jamais venir en France, d'admettre que les événements les plus dramatiques puissent être exposés sans art, que le narrateur fasse place à un archiviste ou à un juge d'instruction. Loin donc de blâmer M. H. d'avoir raconté dans son texte et disserté dans ses notes, je lui ferai tout d'abord compliment de la rigueur avec laquelle il s'est tenu à ce principe. Nous connaissons tous des livres où l'abondance des notes ne sert qu'à masquer le défaut de composition, parce que l'auteur, mettant en œuvre ses fiches, en a réparti au hasard le contenu vers le haut ou vers le bas de ses pages. Or, dans tout

---

1. Dans le petit tableau qu'il joint à cet énoncé, M. Sm. met dans la colonne des *Gesta Romanorum* : « Français et, indirectement, Italien ». Cela paraît vouloir dire que l'italien dérive du français et par lui des *Gesta*; mais quel italien (il y en a deux)? et quel français? Au chapitre consacré aux deux versions italiennes, on chercherait en vain un mot d'explication.

2. *Revue critique*, 1867, I, p. 213-224.

le volume de M. Houssaye, je n'ai trouvé qu'un seul passage qui prête à une critique de ce genre : c'est celui qui concerne la révolte des Saxons de Blücher en mai 1815, événement grave, qui produisit une émotion profonde en Allemagne et que M. H. n'aurait pas dû reléguer dans une courte note (p. 92).

Je veux encore, avant d'aller plus loin, louer le style sobre et ferme de M. H. Point de recherche déplacée de la couleur, point d'exclamations intempestives [1], point de tirades. Point de ces lieux-communs de prétendue philosophie qui nous agacent si fort aujourd'hui dans l'ouvrage de Thiers [2]. Cette simplicité de bon aloi était de mise dans un récit qui n'a besoin que d'être lucide pour empoigner. Je citerai particulièrement les pages où M. H. a décrit la poursuite, par Napoléon, de la cavalerie anglaise, des Quatre-Bras à Mont Saint-Jean, dans la soirée orageuse du 17 juin. C'est un tableau saisissant et qui reste profondément gravé dans la mémoire; on sent la trépidation de la terre et les frissons du ciel. Ce récit a sa place marquée dans les anthologies futures; tout le livre, d'ailleurs, mérite de prendre rang parmi les classiques de l'histoire et l'on serait heureux qu'il recrutât, sur les bancs mêmes de nos collèges, beaucoup de lecteurs émus.

M. H. — il est à peine besoin de le dire — a travaillé de première main, du moins en ce qui concerne les documents français et anglais. En dehors des sources imprimées et des archives de la guerre, il a pu connaître et utiliser plusieurs relations françaises inédites; voici les principales, qu'il aurait bien fait d'énumérer et de caractériser dans un appendice :

1° Souvenirs de Davout et notes sur les Cent Jours, dictées par le maréchal au précepteur de ses enfants ; 2° Journal manuscrit de Gourgaud et divers papiers du général G. (il s'agit sans aucun doute du général Gourgaud, bien que M. H. ne le dise pas expressément); 3°-5° Notes de Foy, Durutte et Lefol; 6°, 7° Notes du chef d'escadron de Stuers (des lanciers rouges) et du capitaine de Stuers (des chasseurs à pied de la garde); 8° Notes de Mme de X... » Il m'est interdit, écrit M. H. (p. 434), de désigner autrement ces Mémoires, un des plus précieux documents qui soient sur les derniers jours de l'Empire. » J'ai vu souvent à Saint-Germain-en-Laye, où elle passait l'été, la veuve de Caulaincourt, duchesse de Vicence, qui mourut octogénaire peu après 1870; si Mme de X... n'est pas cette duchesse — témoin, à la Malmaison, des dernières perplexités de l'Empereur — elle doit du moins être cherchée dans son entourage; 9° J'ai réservé pour la fin de cette énumération le document inédit qui paraît avoir le plus servi à M. Houssaye; ce

1 Une exception à la p. 150 (Ah! si Napoléon avait eu comme chef d'état major un simple Fontaine-Rebecq!)

2. Encore une exception, mais une seule, à la p.150 déjà citée : « A la guerre comme au jeu rien ne prévaut contre la Fortune ». « La Fortune... ce mot dénué de sens », écrivait déjà Lot en 1867, reprochant l'abus de ce mot à Pontécoulant.

sont les notes du colonel (alors commandant) Baudus, qui n'ont été reproduites que partiellement dans les *Études sur Napoléon* du même officier. Baudus était aide de camp de Soult en 1815. « Ces notes, dit M. H. (p. 42), sont tellement circonstanciées, tellement précises que, bien qu'elles soient en contradiction sur quelques points avec d'autres récits... on ne peut douter de leur véracité. » Voilà qui aura besoin d'être examiné à fond. C'est sur la foi de Baudus que M. H. a reconnu Forbin-Janson dans l'officier stupide qui, porteur d'un ordre peu lisible de Napoléon à Erlon, le 16 juin, ne sut même pas déchiffrer ou interpréter son message. D'autres ont prétendu que cet officier était le colonel Laurent; on a mis aussi en avant le nom de La Bédoyère, en faveur duquel M. H. invoque un *alibi* (p. 204). Mais depuis la publication de *1815*, des protestations autorisées se sont produites : Forbin-Janson aurait été incriminé à tort. Je n'ai aucun moyen de me former une opinion à ce sujet; mais si M. H. s'est vraiment trompé sur ce point, l'autorité de Baudus en souffrira d'autant plus qu'il a été mieux à même d'être renseigné.

A la différence de la grande majorité des historiens de 1815, qui, dans leurs jugements *post eventum*, sacrifient Napoléon à ses généraux ou les généraux français à Napoléon, ou encore Blücher à Wellington et inversement, M. H. a poussé l'impartialité jusqu'à blâmer tout le monde. En dehors du courage au feu qu'il reconnaît naturellement à Ney, à Blücher, à Picton et à bien d'autres, il n'y a pas un chef, petit ou grand, pour lequel il ait trouvé un mot d'éloge. On s'étonne de constater, après l'avoir lu, que trois grandes armées ont pu être aussi mal conduites; ce ne sont partout que bévues, hésitations, grosses négligences. Ce parti-pris de sévérité a conduit parfois M. H. à des appréciations très exactes; ainsi je ne crois pas qu'on puisse juger mieux qu'il ne le fait (p. 494) le grand procès pendant entre Napoléon et Grouchy : « Grouchy agit en aveugle, mais Napoléon ne fit rien pour l'éclairer. » Ailleurs, cependant, comme je le ferai voir, M. H. a été injuste, parce qu'il n'a pas connu tous les documents de la cause.

Pour un seul homme — bien qu'il le blâme aussi à plusieurs reprises — M. H. s'est montré trop indulgent : c'est le maréchal Soult. Il est singulier, d'abord, que M. H. ne se soit pas expliqué pourquoi Napoléon l'avait choisi, le 9 mai, comme major-général. On a supposé que l'empereur jeta les yeux sur Soult parce qu'il avait, en 1794, fait campagne en avant de Bruxelles; M. H. s'est donné la peine d'écarter cette hypothèse, mais n'y a pas substitué la seule qui soit plausible : Napoléon prit Soult parce que ce dernier s'était mesuré longtemps avec Wellington, alors que Napoléon ne s'était jamais trouvé en présence d'Anglais. Il ne faudrait pas objecter à cela que le plan de Napoléon n'était pas arrêté le 9 mai; la présence des alliés en Belgique, le retard des Russes et des Autrichiens à se mettre en route rendaient évidente, dès cette époque, la nécessité d'une campagne contre Wellington.

Pour donner une idée de la manière dont Soult s'acquitta de ses fonctions de major général, il suffit de rappeler quelques faits. Le 11 juin, Napoléon arrive à Laon et y trouve Grouchy immobile, sans ordres, avec quatre corps de cavalerie : Soult avait négligé de lui envoyer des instructions. Le 15 juin, Vandamme ignorait encore qu'il fût placé sous les ordres de Grouchy et, comme il refuse d'obéir au « commandant de la cavalerie », Grouchy ne peut occuper Fleurus. Le 16, vers 4 heures, d'Erlon reçoit l'ordre illisible dont nous avons déjà parlé, porté par un officier qui ne sait pas de quoi il s'agit. Le 16 au soir, et pendant toute la nuit du 16 au 17, Soult néglige d'informer Ney de la victoire de Ligny; ajoutant la mauvaise foi à l'incurie, il lui écrit le 17 au matin : « *Je crois cependant* vous avoir prévenu de la victoire. » L'ordre donné à Grouchy le 18 juin à 10 heures est un modèle de rédaction ambiguë et maladroite. A 5 heures, le même jour, Grouchy reçoit de nouveau une dépêche peu lisible, où il croit voir : *la bataille est gagnée*, alors qu'elle portait *la bataille est engagée*; et, cette fois encore, l'officier porteur de ce message a été choisi avec si peu de discernement qu'il est « ivre au point de ne pas trouver ses mots. » Ajoutons que plusieurs ordres, authentiquement donnés par Napoléon pendant la campagne, ne sont même pas transcrits au registre du major-général. M. H. lui-même, après avoir noté la faute du 11 juin, exprime le regret que ce fâcheux incident n'ait pas éveillé l'attention de l'empereur sur l'insuffisance de Soult. Et pourtant, voici son jugement final (p. 58) : « Soult ne fut pas aussi inférieur à sa tâche qu'on l'a prétendu. » Que faut-il de plus, cependant, pour disqualifier un chef d'état-major ? Le choix de Napoléon a été d'autant plus malencontreux que Soult était, en 1815, de l'aveu de M. Houssaye, « exécré par le corps entier des officiers ». Le 12 mai, Vandamme, ayant reçu un ordre de Soult, écrivit à Davout, ministre de la guerre : « J'ai reçu une lettre par laquelle le duc de Dalmatie s'annonce comme major-général. Comme le duc de Raguse [*le traître Marmont*] pourrait me donner le même avis, je dois regarder celui-ci comme non-avenu, etc. » Vandamme ne fut ni frappé, ni réprimandé, ce qui, par parenthèse, jette un jour étrange sur la discipline de la haute armée à cette époque. Mais Davout pensa sans doute que Vandamme n'avait pas tout à fait tort d'être surpris et même indigné d'un pareil choix.

M. H. n'aime pas du tout Wellington. C'est son droit; mais il l'a parfois incriminé à la légère. Nous trouvons d'abord une vieille accusation : Wellington se serait laissé surprendre. M. H. rappelle, à ce propos, que le 15 juin Wellington exposait au tsar qu'il prendrait l'offensive à la fin du mois. Il écrivait le 13 : « Nous sommes trop forts pour être attaqués ici. » Mais de ce que Wellington, sûr à juste titre de la force de sa position, ait cru que Napoléon ne l'attaquerait pas de front, il ne s'ensuit nullement qu'il ne lui ait pas attribué l'intention de manœuvrer contre lui. Dans une autre lettre datée du 2 juin, que M. H. a

négligée, Wellington écrit : « Nous n'avons encore rien fait ici... *Vers le 16, j'espère que nous commencerons.* J'entrerai en France avec 70-80,000 hommes, les Prussiens en auront deux fois autant, etc. » (*Dispatches*, t. XII, p. 438). Cela est presque prophétique : le 16 juin, l'armée de Wellington se trouva pour la première fois engagée aux Quatre Bras.

M. H. insiste ensuite sur le bal du 15 au 16, donné à Bruxelles par la duchesse de Richmond. « Il (Wellington) avait été prévenu vers 1 heure, par une dépêche de Constant Rebecque au prince d'Orange, que les Français s'étaient montrés aux Quatre Bras... Prévenu vers 1 heure..... le prince d'Orange partit pour Genappe... Wellington apprit au duc de Brunswick que Bonaparte était entré en Belgique... Wellington prit congé à 3 heures seulement, après avoir soupé. » Nous avons, sur ces incidents, un récit de Napier, qui était directement informé par Wellington et auquel il n'est pas équitable de refuser créance (M. H. n'y fait même pas allusion). « Wellington trouva le prince d'Orange au bal et fut surpris de l'y voir *parce qu'il l'avait placé dans l'importante situation de Binch pour observer l'ennemi* (pas un mot de cela dans M. H). Il alla à lui et demanda s'il y avait des nouvelles ? [1] — Rien, sinon que les Français ont passé la Sambre et ont eu une escarmouche avec les Prussiens. — Immédiatement, Wellington expédia le prince à son poste et renvoya peu à peu tous les autres officiers. Cela se passa, disait-il, vers onze heures. Puis il se rendit à son quartier et y trouva Müffling envoyé par Blücher avec des nouvelles ; Müffling s'excusa de son retard. » Que Wellington, après cela, soit revenu au petit jour chez la duchesse de Richmond pour souper et fermer le bal, c'est possible ; mais on ne peut vraiment admettre, jusqu'à preuve du contraire, que ce général, si peu voluptueux, si froid (on le lui a reproché), se soit attardé au milieu d'épaules nues le matin même d'une bataille qu'il prévoyait.

Le 17, par une pluie battante, Wellington se retira sur Mont Saint-Jean ; la cavalerie française poursuivit la sienne (c'est le beau récit de M. H. auquel j'ai déjà fait allusion). M. H. écrit (p. 262) : « Et c'est en parlant de cette poursuite furieuse que Wellington osa dire, dans son rapport du 19 juin : *L'ennemi n'essaya pas d'inquiéter notre retraite !* » L'indignation de M. H. vient de ce qu'il a fait usage d'une fiche écourtée. Voici le passage authentique du rapport de Wellington : « L'ennemi n'essaya pas d'inquiéter notre marche à l'arrière *si ce n'est en suivant, avec un corps considérable de cavalerie venu de sa droite, la cavalerie conduite par l'earl of Uxbridge.* » C'est la vérité même. Que reste-t-il des reproches de M. H. ?

Comme nous l'avons vu, Wellington croyait que Napoléon allait manœuvrer et essayer de tourner sa droite. Aussi avait-il placé un corps

---

1. Il semble bien que la question était ironique et destinée à préparer l'ordre de départ.

considérable en observation à Hal. Napoléon, à Sainte-Hélène, a raconté qu'il avait contraint Wellington à se dégarnir ainsi en envoyant, le soir du 17, deux mille chevaux vers la droite de l'armée anglaise. M. H. reconnaît et prouve sans peine qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire. Mais il n'en blâme pas moins Wellington (p. 306) : « Faute capitale que ce détachement la veille d'une bataille pour parer à un danger chimérique ! » *Chimérique* est bientôt dit. Napoléon, observe-t-on, ne pouvait vouloir tourner la droite de Wellington, ce qui aurait été le rejeter vers l'armée prussienne. Cette objection, due à un écrivain militaire bien connu, ne tient pas debout; menacé sur sa droite, Wellington, qui devait à tout prix conserver ses communications avec Bruxelles et la mer, ne se serait pas reporté vers Blücher, mais se serait éloigné de lui en rétrogadant vers Bruxelles. Du reste, il y a sur toute cette affaire un témoignage important de Wellington lui-même, que M. H. a ignoré. Dans une conversation qu'il eut en 1820 et qui fut notée le soir même, le duc s'exprima ainsi : « J'avais un corps de 20,000 hommes à Hal sous le prince Frédéric. Il est remarquable qu'aucun de ceux qui ont parlé de ces opérations n'ait fait mention de ce corps; Bonaparte l'ignorait certainement. Dans ce corps étaient les meilleures troupes hollandaises, il avait été posté là parce que j'attendais une attaque de côté. L'armée française était la meilleure qu'on eût jamais vue et, dans les opérations antérieures à la bataille, la marche de Bonaparte sur la Belgique, si rapide et si bien combinée, est la plus belle chose qu'on ait jamais faite... Je pense que Bonaparte a commis une faute en m'attaquant dans la position de Waterloo; *son but aurait dû être de m'éloigner le plus possible de l'armée prussienne et, pour cela, il aurait dû marcher sur Hal* et essayer de pénétrer par la même route que j'avais suivie moi-même. J'ai toujours pensé que Bonaparte ferait cela et c'est pourquoi j'avais détaché 20,000 hommes à Hal sous le prince Frédéric. » (Greville, t. I, p. 39-40.)

Cette même conversation de 1820, recueillie par Charles Greville, va nous permettre de rectifier une autre erreur de M. H. On sait que le major Baring, chargé de défendre la Haye Sainte avec une poignée d'hommes, dut évacuer vers 6 heures du soir cette importante position parce que ses munitions étaient épuisées. Dans une lettre du 17 août 1815, Wellington a écrit à tort que la Haye Sainte « fut prise *à 2 heures* par la négligence de l'officier qui commandait ce poste ». La date horaire est inexacte, mais M. H. explique lui-même, après Cotton et d'autres, qu'elle correspond à la prise du verger de la Haye Sainte, qui se place, en effet, à 2 heures. Toutefois, M. H. ajoute (p. 379) : « C'est une grosse inexactitude en même temps qu'une accusation injuste. *Le major Baring se défendit en héros.* » Or, d'abord, Wellington n'a jamais contesté la bravoure de Baring; et, en second lieu, si M. H. avait connu la conversation de Wellington rapportée par Greville, il aurait vu en quoi consistait la « négligence ». Voici le texte :

« La position de Waterloo était extraordinairement forte [1], mais cette force tenait tout entière aux deux fermes de Hougoumont et de la Haye Sainte, qui étaient admirablement situées et adaptées à la défense... La ferme de la Haye Sainte était encore meilleure que celle de Hougoumont *et elle n'aurait jamais été prise si l'officier qui commandait là n'avait pas négligé de pratiquer une ouverture à travers laquelle on pût faire passer des munitions à la garnison.* » Comme confirmation de ces paroles du duc, nous ferons remarquer que le major Baring, vers 5 heures, avait fait demander des munitions. « Wellington n'en avait pas à donner », écrit M. H. (p. 377). C'est invraisemblable ; il en était très bien pourvu. Seulement, il lui était impossible d'en faire arriver à destination, et cela par la raison qu'il a dite lui-même en 1820.

Je m'étonne aussi que M. H. n'ait insisté nulle part sur la médiocre qualité des troupes placées sous les ordres de Wellington. Au contraire, il réclame une fois (p. 395) en faveur des Belges, dont ne parlent pas « les historiens anglais qui voudraient faire croire que l'armée anglaise a gagné la bataille à elle seule ». Mais il y a des faits, omis par M. Houssaye, qui montrent combien peu Wellington pouvait compter sur certains contingents étrangers placés sous ses ordres. J'ai lu trois fois *1815*, sans y découvrir la moindre mention de la fuite honteuse des hussards hanovriens de Cumberland qui, vers 3 heures, détalèrent à bride abattue vers Bruxelles, malgré les efforts de lord Uxbridge pour les retenir (Cotton, p. 91). J'ai entendu dire — peut-être est-ce imprimé quelque part — que Wellington jugeait son armée à Waterloo la plus médiocre qu'il eût jamais commandée. Voici, d'ailleurs, une lettre de lui, curieuse à bien des égards, qui, écrite de Paris moins de deux mois après la bataille, semble prouver qu'il avait constaté, même dans ses troupes proprement anglaises, de fâcheuses défaillances. Elle est adressée à un poète-romancier, célèbre depuis, qui lui avait soumis le projet d'écrire une histoire de la bataille de Waterloo et lui demandait, à cet effet, des renseignements On remarquera le ton de bonhomie de cette missive et la haute raison qui s'en dégage.

Paris, 8 août 1815.

MON CHER MONSIEUR,

« J'ai reçu votre lettre du 2, concernant la bataille de Waterloo. L'objet que vous vous proposez est très difficile à atteindre et, si vous l'atteignez, ce ne sera pas sans inconvénient (*and, if really attained, not a little invidious*, phrase intraduisible). L'histoire d'une bataille ressemble un peu à celle d'un bal. Quelques individus peuvent se souvenir de tous les petits événements dont le grand résultat est le gain ou la perte de la bataille ; mais aucun individu ne peut se rappeler l'ordre ni le moment exact où ils se sont produits, ce qui fait précisément toute la différence en ce qui touche leur importance relative.

« Ensuite, les fautes ou la mauvaise conduite de quelques-uns ont fourni à d'autres l'occasion de se distinguer et ont peut-être entraîné des pertes matérielles ; *et vous*

1. Rappelons que Wellington l'avait déjà étudiée et recommandée en 1814.

ne pouvez pas écrire l'histoire vraie d'une bataille sans y mentionner les fautes et la mauvaise conduite d'une partie au moins de ceux qui y ont été engagés.

« *Croyez moi, tout homme que vous voyez en habit militaire n'est pas un héros*; et bien que dans le récit d'une action générale, comme celle de Waterloo, on soit obligé d'omettre bien des exemples d'héroïsme individuel, *il est préférable pour les intérêts généraux de laisser ignorer ces parties de l'histoire que de dire toute la vérité.*

« Si, cependant, vous croyez devoir tourner votre attention vers ce sujet, je suis tout disposé à vous fournir toute aide et toute information en mon pouvoir [1] »

Sur un point seulement, M. H. a défendu Wellington contre ses détracteurs ; mais c'est pour désobliger Blücher, et j'ajoute, pour le désobliger injustement. Là où M. H. donne raison à Wellington et tort à Blücher, c'est précisément dans une circonstance où le général prussien a été victime de l'égoïsme ou de la négligence de son allié anglais.

Le 16 juin, vers 1 heure, Wellington et Blücher se rencontrèrent au moulin de Bry, près de Ligny. A 3 heures, Blücher acceptait la bataille et la perdait, alors qu'il aurait pu se retirer sans combattre sur l'armée anglaise. En agissant ainsi, le vieux général commit-il une folie qui, sans l'inaction des troupes d'Erlon, aurait causé la destruction totale de l'armée prussienne ? Clausewitz et Charras l'ont déjà nié, en affirmant que Wellington avait pris l'engagement ferme de soutenir Blücher et ne l'avait point fait. M. H. préfère suivre les historiens anglais et un seul Allemand en admettant « que la promesse de Wellington était purement conditionnelle ». Il ajoute que l'opinion contraire est « une façon de justifier la témérité de Blücher et d'excuser sa défaite ». M. H. allègue le témoignage de Müffling, présent à l'entrevue, mais suspect (il haïssait Gneisenau), et cite dans le même sens, d'après Ollech, « le récit de Dörnberg, témoin de l'entrevue ». Or, pour le dire tout de suite, ce récit est sans autorité. Il en existe seulement *une copie* aux archives de la guerre à Berlin et tout le factum est de *vingt-deux ans* postérieur aux événements, puisque le livre de Damitz y est cité.

En revanche, à l'appui de la thèse opposée, on peut alléguer plusieurs arguments, qui ont été très fortement présentés, en 1877, par M. Max Lehmann, dans un mémoire qui a échappé à M. Houssaye. Le général Müffling, plénipotentiaire prussien au camp anglais, assure qu'après une longue discussion au moulin de Bry, Wellington aurait dit : « Eh bien, je viendrai si je ne suis pas attaqué moi-même. » Müffling a même prétendu qu'il avait averti Blücher et Gneisenau de l'impossibilité où se trouvait l'armée anglaise de ce concentrer à temps (lettre publiée en 1849). Mais le même Müffling, dans son histoire de la campagne de 1815, publiée bien avant ses mémoires, ne parle pas d'une promesse conditionnelle, mais d'un véritable engagement. Nous avons dans le même sens : 1° Le rapport de Grolmann au roi de Prusse (17 juin 1815), disant que l'armée de Wellington « malgré nos prévisions et ses *assurances* » n'était pas assez concentrée pour porter secours ; 2° Une lettre de Gnei-

1. *Dispatches*, t. XII, p. 590.

senau à Knesebeck où on lit : « Après que le premier corps eût déjà soutenu, le 15 juin, un long combat, le duc de Wellington nous assura par écrit que si l'ennemi nous attaquait, il viendrait, lui, le prendre à dos, et qu'il attendait de nous le même service s'il était attaqué. Le 16 juin au matin, Wellington promit d'être à 10 heures avec 20,000 hommes aux Quatre-Bras, sa cavalerie à Nivelles. C'est fondés sur ces conventions et sur ces indications que nous acceptâmes la bataille. » 3° Le 22 juin, Gneisenau écrivait à Hardenberg : « Le duc de Wellington avait promis de prendre l'ennemi à dos ; il ne vint pas parce que son armée, le ciel sait pour quel motif, fut incapable de se concentrer. » Il est vrai que dans ces textes il n'est pas fait mention du colloque de Bry ; mais puisque le fait de cette entrevue est avéré et qu'il n'y a pas trace d'une lettre de Wellington attestant l'engagement dont il s'agit, force est d'admettre que l'engagement a bien été pris verbalement pendant le colloque, où Wellington, qui ne savait pas l'allemand, parlait français avec Blücher. Il est bon de remarquer, à ce propos, que le grief de l'état-major prussien contre Wellington a été révélé pour la première fois en 1835, dans l'ouvrage posthume de Clausewitz ; or, Wellington, qui vécut jusqu'en 1852, *n'y a jamais répondu.* Tout cela n'aurait pas dû être négligé par M. H. qui, tout en rendant justice au courage du vieux Blücher, oublie trop que derrière ce sabreur il y avait le prudent et méthodique Gneisenau. On raconte que Blücher, peu de temps après Waterloo, fit une fois, à un dîner, le pari d'embrasser sa propre tête. Comme les convives restaient ébahis et le croyaient ivre, il se leva et alla embrasser Gneisenau.

M. H. reproche à Blücher (dans l'espèce, il faut lire *Gneisenau*) d'avoir trop dispersé ses cantonnements. Mais il ne dit pas pourquoi Blücher y fut contraint, faute de connaître la correspondance de son chef d'état-major. Ce dernier, dans une lettre datée de Namur, le 12 juin 1815, expose à Hardenberg comme quoi le roi des Pays-Bas, après avoir sollicité le secours de l'armée prussienne en promettant de l'entretenir, manquait audacieusement de parole et prétendait même n'avoir jamais pris cet engagement. « Souvent, écrit Gneisenau, nos troupes sont laissées sans vivres, par le fait d'interruptions dans les convois que je crois intentionnelles ; elles sont alors obligées de tirer leur subsistance du pays, ce qui opprime les malheureux habitants. » Le roi des Pays-Bas était secrètement porté vers Napoléon. Gneisenau raconte, dans la même lettre, que lorsque l'envoyé français Reinhard fut arrêté à Aix-la-Chapelle, sur la dénonciation, disait-on, du roi des Pays-Bas, il s'écria : « Que dirait la cour de Prusse si elle savait quelles ouvertures le prince a faites à la France [1] ! »

Je trouve également quelque exagération dans ce que dit M. H. sur le « sauve-qui-peut au centre » qui se produisit à la fin de la bataille de

1. *Sybel's Historische Zeitschrift*, 1877, p. 276.

Ligny. Ce fut une erreur fatale de Napoléon et de Soult, que trop d'historiens partagent encore, de croire que l'armée prussienne fut mise en déroute. Sa marche du lendemain et du surlendemain prouve le contraire. Voici le témoignage de Gneisenau, publié en 1877 : « Nous aurions pu conserver nos positions pour la nuit, lorsque, à la fin du jour, une malheureuse attaque de la cavalerie exposa l'infanterie du centre au plus grand danger. Notre cavalerie du centre prit la fuite et notre brave infanterie dut se tirer d'affaire par sa résolution. *Le centre resta à un quart de mille du champ de bataille*, l'aile droite sur le champ de bataille même ; la gauche se retira vers Gembloux. L'ennemi n'osa pas poursuivre. » Il paraît cependant qu'environ 8,000 hommes, conscrits des provinces rhénanes et du duché de Berg, désertèrent et s'enfuirent vers Namur (Cotton, p. 18) ; mais je ne trouve aucune mention de cela dans le livre de M. Houssaye.

Même privé du secours de Wellington, qui était occupé aux Quatre-Bras, Blücher aurait pu se maintenir à Ligny s'il avait été rejoint à temps par le corps de Bülow. M. H. se contente d'écrire dans une note (p. 141) : « Le retard de Bülow a été presque autant commenté par les Allemands que ceux de Ney et de Grouchy l'ont été par les Français. » C'était une raison pour donner quelques détails à ce sujet dans une histoire de la campagne de 1815. Ainsi se trouve justifiée encore une fois l'observation de Lot, dans la *Revue critique* de 1870 (t. II, p. 252) : « Un trait qui montre la préoccupation singulière des écrivains français de la campagne de 1815, c'est qu'ils s'enquièrent à peine des motifs de l'absence de Bülow, dont l'intervention eût été si grave à Ligny. M. de La Tour d'Auvergne, qui emploie cent pages à la critique de Grouchy, consacre une note de quatre lignes à l'éloignement du général prussien. » Au lieu de quatre lignes, M. H. en a donné huit ; il y a donc progrès, mais il est mince.

De Bülow à Grouchy, la transition est naturelle ; profitons-en.

M. H. accuse ce maréchal de plusieurs inexactitudes voulues (voir p. 224, note 2). La plus grave est la suivante (p. 231) : Grouchy reçut de Napoléon, le 17 juin, une lettre écrite par Bertrand, en l'absence de Soult, vers 11 heures et demie du matin (M. H. a établi avec certitude cette date horaire, qui n'est pas indiquée sur la lettre). Or, dans ses diverses publications justificatives, antérieures à 1843, Grouchy a impertubablement affirmé qu'il avait reçu seulement des ordres verbaux. « Si je ne publie pas les ordres que j'ai reçus, écrivait-il en 1819, c'est qu'ils ne me furent transmis que verbalement. » En 1842, Pascallet produisit la lettre de Napoléon dans sa *Notice biographique sur le maréchal Grouchy*. Mis au pied du mur, celui-ci la *retrouva* à son tour et la publia en 1843 dans sa *Relation succincte*, mais avec la date horaire : « vers 3 heures. » « C'est là, dit avec raison M. Houssaye, une interpolation des plus condamnables. » Nous allons voir que Napoléon ne s'est pas gêné davantage.

Louons M. H. d'avoir jugé cet homme extraordinaire avec la même sérénité que les autres. Il y a quelque mérite à le faire, car Taine, pour ne citer que celui-là, s'est aperçu qu'il y avait encore des Bonaparte et qu'on ne porte pas impunément la main sur l'idole. En dehors des Bonaparte, il y a les bonapartistes, qui sont aux premiers ce que les cléricaux sont au clergé, c'est-à-dire beaucoup plus intolérants. Écoutez Pontécoulant malmenant Charras (en 1867) : « Reprocher à Napoléon des défaillances, c'est attaquer en même temps l'honneur de l'armée française (*déjà !*), nécessairement solidaire de celui de son chef. » M. de Pontécoulant, écrivait Lot (*Revue crit.*, 1867, I, p. 214), revient sur cette idée malencontreuse en qualifiant d'*entreprise peu patriotique* le soin de rechercher des renseignements *dans les bulletins de l'étranger*, comme si ce n'était pas là le premier devoir d'un critique sérieux. » Décidément, de 1867 à 1899, il y a des habitudes fâcheuses qui n'ont pas changé.

M. Houssaye, en véritable historien, s'est affranchi de vains scrupules; mais je crois que, sur un point essentiel, il n'est pas allé jusqu'au bout de sa pensée et de son droit.

Napoléon sentait bien, à Sainte-Hélène, qu'il était grandement responsable des fausses manœuvres de Grouchy dans la fatale journée du 18. Il crut se tirer d'affaire aux yeux de la postérité en prétendant qu'il avait ordonné à Grouchy, le 17 au soir, et de nouveau le 18 au matin, de porter 7,000 hommes à Saint-Lambert pour se relier à la droite de l'armée impériale et de marcher lui-même avec toutes ses troupes sur ce point dès qu'il se serait assuré que Blücher avait évacué Wavre. Or, on savait déjà il y a trente ans, et M. H. a démontré clair comme le jour, que ces ordres n'ont jamais existé, qu'ils n'ont jamais été envoyés, qu'ils ne pouvaient même pas l'être, parce que Napoléon, au contraire, dans la soirée du 17, refusa d'écouter Soult qui lui conseillait d'appeler à lui le corps de Grouchy. Napoléon pensait, non sans vraisemblance, qu'en attirant à lui Grouchy, il attirerait aussi Blücher et que les débris de l'armée prussienne (il se la figurait en déroute) devaient être seulement contenus et harcelés par le maréchal. Donc, les deux ordres en question sont des faux ; il n'y a pas moyen de les qualifier autrement [1].

Cela posé, on éprouvera quelque malaise en constatant la contradiction que voici. Le 17 juin, Grouchy écrivait à Napoléon une lettre dont l'original a disparu. Suivant Grouchy, elle contenait ces mots : « Si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je les suivrai dans cette direction *et les attaquerai dès que je les aurai joints.* » Suivant Napoléon, au lieu de ces derniers mots, la lettre portait : « Je les suivrai dans cette direction, *afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et de les séparer de*

1. Il importe peu que Napoléon n'ait pas publié le *texte* de ces ordres imaginaires, une fois qu'il en faisait connaître la substance.

Wellington. » Le texte donné par Napoléon est, *a priori*, suspect, puisqu'il cadre avec la thèse au service de laquelle, vers la même époque, il a imaginé ses deux ordres du 17 et du 18 juin. D'autre part, le marquis de Grouchy a affirmé qu'il avait eu sous les yeux l'original (sans doute la *minute*, remarque M. H.) : « La copie des archives de la guerre porte cependant en marge : *d'après la minute*, et Gérard a cité cette lettre dans la première rédaction avec cette mention : *Certifié conforme à l'original qui nous a été remis par l'empereur Napoléon et qui est entre nos mains* : (*Signé*) *général Gourgaud* » (p. 249). Voilà un garant bien suspect ! M. H. ajoute qu'il lui a été communiqué « une autre copie provenant des papiers de Sainte-Hélène, qui est conforme à la copie des archives de la guerre ». Voilà qui ne rend pas le cas meilleur ; c'est la minute, non une copie qui devait se trouver soit dans les papiers de Sainte-Hélène, soit dans ceux du général Gourgaud. Du reste, M. H. ne s'est pas fait d'illusion : acculé à une constatation pénible, il fait demi-tour en disant : « Pour moi, la question est de peu d'importance... C'est le même sens. » Non, ce n'est pas le même sens, et Napoléon comme Grouchy le savaient bien, puisqu'ils ont allégué et défendu deux rédactions différentes. Celle de Grouchy est la seule que la critique historique puisse accepter; l'autre est un faux. M. Houssaye, après son excellente discussion de la page 249, a donc eu tort, à trois reprises (p. 277, 316, 495), d'alléguer de nouveau, et cette fois sans réserve, le texte altéré par Napoléon. Il faut prendre les grands hommes avec leurs faiblesses, qui sont souvent celles des plus médiocres et des plus vils. Napoléon, dans ses Commentaires, n'a ni plus ni moins menti que César dans les siens ; or, dès l'époque d'Auguste, Asinius Pollion ne se gênait pas pour dire que ces derniers étaient peu véridiques, *parum diligente parumque integra veritate compositi*. Il ressort du livre même de M. H. qu'outre Napoléon, parmi les témoins de la campagne de 1815, Grouchy, Soult, Vandamme, d'Erlon, Heymès, Wellington, Müffling, ont intentionnellement, et dans des proportions plus ou moins graves, altéré la vérité. Si cela surprend de la part d'hommes de guerre, cet étonnement est l'effet d'un préjugé que rien ne justifie. Le respect de la vérité ne va pas nécessairement de pair avec le mépris de la mort ; il n'y a même aucun rapport entre ces vertus. La seconde est professionnelle et s'est rencontrée dans tous les temps, chez tous les peuples ; la première est l'expression la plus haute et la plus rare de la culture morale. Il y a entre elles la même différence qu'entre le courage militaire et le courage civique. Ces deux courages se sont parfois trouvés réunis dans quelques âmes d'élite ; la France en a possédé de telles, elle en possède encore ; mais qui niera que le courage civique soit plus rare et mérite mieux, s'il ne le mérite pas à titre exclusif, le beau nom de vertu?

Avant d'en finir avec les jugements sur les personnes, je voudrais signaler encore quelques faits individuels sur lesquels M. H. me semble avoir été mal informé ou trop bref.

Le mot de Picton au carré du 28e anglais : « Rappelez-vous l'Égypte ! » est imparfaitement commenté (p. 198). C'était, dit M. H. en note, une allusion à la bataille de Ramanieh, où le 28e anglais résista aux charges désespérées de la cavalerie du général Roize. » L'allusion à ce souvenir de 1801 était, en réalité, plus précise. Le carré du 28e était alors abordé sur deux faces ; or, à Ramanieh, il avait justement soutenu une charge de cavalerie dans les mêmes conditions. En mémoire de ce haut fait, les soldats du 28e portaient le numéro de leur régiment *en double*, de part et d'autre de leur couvre-chef (voir *The Academy*, 1892, I, p. 175).

M. H. a répété (p. 396), en l'attribuant à « Wellington lui-même », le célèbre commandement aux gardes de Maitland : « Debout, gardes, et soyez prêts ! » Ces mots n'ont jamais été prononcés. Lord Saltoun, qui était dans la brigade, affirme non seulement qu'il n'a entendu rien de tel, mais qu'il n'a jamais connu de camarade qui l'eût entendu. La question paraît d'ailleurs tranchée par une lettre inédite de Wellington, citée dans l'*Athenaeum* (1892, II, p. 250), où le duc ajoute son démenti à celui de Saltoun.

L'intervention du colonel sir John Colborne (M. H. écrit à tort *Colborn*, p. 398, de même qu'il écrit à tort *Van den Smissen*, p. 395) [1] a été très imparfaitement relatée par M. Houssaye. C'est *sous sa propre responsabilité* que ce colonel fit avancer la droite de son régiment et vint prendre en flanc la colonne de la garde impériale. On assure que Wellington fut même vexé de cet acte d'initiative, dont l'influence fut cependant énorme sur l'issue de la journée. Tout le rôle si important joué par le 52e anglais a été méconnu par M. Houssaye : il existe cependant à ce sujet un travail spécial de Leeke, *The history of Lord Seaton's Regiment at the battle of Waterloo* (1866), qui paraît avoir complètement échappé à M. Houssaye. Du reste, même avec le livre de Cotton et les *Waterloo letters*, l'auteur aurait pu être plus précis à cet égard (voir notamment la lettre de Lord Seaton).

Comme je l'ai fait observer plus haut, il existe des textes qui signalent expressément, tant dans l'armée anglaise que dans l'armée prussienne, la présence d'éléments peu solides ; M. H. ne s'en est pas occupé. En revanche, il a longuement et fort justement insisté sur l'état d'énervement de l'armée française. « Jamais, dit-il avec raison, Napoléon n'avait eu dans la main un instrument de guerre si redoutable et si fragile. » Je crois cependant qu'il n'a pas tout dit sur cet esprit et même qu'il a omis certains détails essentiels.

La transformation subite de la défaite de Waterloo en déroute n'est due ni à l'avance de Welllington, ni à celle de Ziethen, mais à l'état d'équilibre instable où se trouvait le moral d'une armée » sur laquelle planaient, comme une lueur funèbre, les préoccupations de trahison »

1. J'ai noté un assez grand nombre d'erreurs dans la graphie des noms propres.

(Vaulabelle). Ces préoccupations n'étaient que trop justifiées. L'histoire complète des défections, pendant la campagne de 1815, n'est pas faite encore et M. H. paraît avoir éprouvé des scrupules à l'écrire. C'est un tort, d'autant plus que ceux qui firent défection à cette époque n'obéissaient pas à de basses préoccupations d'intérêt personnel; ils agirent suivant leur conscience, qui les égara, mais aucun d'eux ne mérite l'anathème du poète : *Vendidit hic auro patriam*...

Sur Bourmont, M. H. ne nous apprend rien de neuf; il paraît du reste se contredire en déclarant (p. 112) que Bourmont révéla au colonel prussien de Schutter l'attaque imminente de Charleroi et (p. 113) que l'ennemi n'avait pas besoin des renseignements de Bourmont [1]. Mais M. H. ne nous dit pas ce que firent, au camp prussien, les cinq officiers qui désertèrent avec Bourmont, à savoir : Clouet, de Villoutreys, d'Andigné, de Trélan et Sourda. On voudrait bien le savoir. D'autre part, il est constant que le 16, pendant le mouvement rétrograde du 1er corps de Gosselies à Frasnes, le colonel Gordon, chef d'état-major de la division Durutte, et le chef d'escadron Gaugler passèrent à l'ennemi. M. H. omet complètement cet événement, qui dut influer sur le moral des troupes (le 1er corps n'eut pas, à Waterloo, la fermeté qu'on aurait pu en attendre). Il se contente de parler incidemment (p. 81) d'une lettre adressée à Clarke, le 20 juin, par l'adjudant-commandant Gordon, « un déserteur et un traître »; mais il ne dit ni quand ni comment Gordon a trahi. Il ne pouvait cedendant l'ignorer, puisque le fait est déjà relaté par Vaulabelle.

Au moment où la garde impériale allait marcher contre le centre anglais, à Waterloo, « un capitaine de carabiniers traversa le vallon au grand galop, défiant les boulets et la grêle des balles, et aborda, le sabre au fourreau et la main droite en l'air, les tirailleurs avancés du 52e anglais. Conduit au major de ce régiment qui causait avec le colonel Fraser, commandant l'artillerie légère, il s'écria : — Vive le roi! Préparez-vous! ce b... de Napoléon sera sur vous avec la garde avant une demi-heure. » Le colonel Fraser rejoignit Wellington pour lui transmettre l'avis... Le plus singulier, c'est que cet officier avait vaillamment chargé deux fois les Anglais. Revenu, de longues années après, visiter le champ de bataille, il y rencontra l'ex-sergent du 23e dragons, Cotton, devenu guide à Waterloo. Il lui expliqua qu'il n'avait pas déserté plus tôt, *parce qu'il espérait entraîner avec lui plusieurs de ses camarades* » (p. 391).

Cette dernière phrase en dit long sur l'état d' « équilibre instable » où flottait le moral des officiers — triste résultat des discordes civiles et des usurpations de pouvoir!

---

1. M.H. traduit bien inexactement par J... F... (p. 113) le mot de *Hundsfott* dont se serait servi Blücher pour désigner Bourmont. *Hundsfott* signifie κόπρος κυνός; l'équivalent exact de J... F... — ce n'est pas dans les lexiques, mais je le tiens de Mommsen — est *Hans A*...

La trahison de cet officier ne causa pas la perte de la bataille de Waterloo, car la victoire n'était déjà plus possible; mais elle sauva le centre anglais, que Wellington eut le temps de renforcer, et, par là, rendit exécutable le mouvement offensif de 8 heures, sans lequel Napoléon aurait pu, comme à Essling, rester sur ses positions (quitte à être écrasé le lendemain). Il semble donc que cet officier de carabiniers appartient à l'histoire. Or, M. Houssaye, qui ne l'a pas nommé, connaît son nom aussi bien que moi. Je ne l'écrirai pas, car je ne fais pas un récit de la campagne de 1815; mais si j'avais à faire ce récit, je briserais plutôt ma plume que de jeter un voile complaisant sur la vérité. Cet officier avait des états de service remarquables; il servit plus tard avec distinction sous Louis XVIII; si donc il commit un crime désintéressé sur le champ de Waterloo, ce crime est un symptôme et la condamnation de l'état anarchique dans lequel le retour de l'île d'Elbe avait jeté le pays :

Crimen erat Superum qui nos fecere nocentes.

M. H. a rappelé plusieurs fois que, dans l'armée de 1815, on criait à tue-tête : *Vive l'Empereur!* Mais il n'a pas noté que ces cris assourdissants, qui gênaient la transmission des ordres (voir p. 321), étaient non seulement un indice d'indiscipline, mais de nervosité. Il aurait pu citer, à ce propos, un passage très intéressant du *Journal de Castellane*. Cet officier protestait sans relâche contre l'habitude de faire ou de laisser crier les troupes sous les armes : « Le général Baudrand, écrit Castellane (t. III, p. 202), n'est pas non plus de l'avis des cris; *il m'a raconté qu'à Waterloo les régiments qui criaient à tue-tête se sauvaient à toutes jambes.* » Ce témoignage, qui paraît s'appliquer surtout au 1er corps, jette un jour très vif sur les incidents qui amenèrent la déroute de 8 heures. M. H. se contente de dire, dans une note (p. 394), que la dernière charge de la garde fut mal secondée par l'infanterie, qui « marcha lentement et mollement ». C'est cependant là qu'au point de vue militaire est la clef de la question délicate soulevée par la panique de Waterloo. La qualité de l'infanterie de ligne était médiocre, ce qui explique peut-être pourquoi Napoléon ne l'employa pas sérieusement au début de la bataille et fit tout peser sur l'artillerie et la cavalerie, en lesquelles il avait confiance. M. H. aurait dû rappeler, à ce moment de son récit, que cette panique n'était pas la première. Pendant la bataille de Ligny, quand on aperçut sur la gauche le corps d'Erlon, que l'on prit d'abord pour un corps prussien, il y eut, parmi les soldats de Vandamme, une telle panique que le général Lefol dut tourner ses propres canons contre les fuyards (p. 172). Les choses ne se passent pas ainsi dans une armée saine; celle de Napoléon, en 1815, ne l'était pas.

Et ici je dois signaler une des plus graves lacunes du livre de M. Houssaye. Une opinion très repandue, très populaire, veut que l'armée vaincue à Waterloo ait été composée des vieilles bandes qui avaient promené le drapeau tricolore de Madrid à Moscou. Je prends au hasard,

dans le livre de Cotton, l'énoncé de cette singulière erreur : « L'armée française sous Napoléon comprenait presque exclusivement des vétérans, dont beaucoup avaient été libérés, en 1814, des prisons anglaises, russes et autrichiennes ; gens dont la guerre était le métier et qui y étaient rompus ; qui avaient vu autant de batailles que d'années (!), etc. Nous, au contraire, nous avions une armée où entraient des nationalités diverses... » On devine le développement et combien le chauvinisme anglais s'en accommode. Déjà Vaulabelle (t. II, p. 402) avait très justement protesté : « Une moitié au moins des hommes n'avaient jamais vu le feu ; le reste avait servi seulement en 1813 et 1814. Même la garde impériale, sur 18,500 hommes, comptait 4-5,000 conscrits. » Et Lot écrivait en 1867 : « Sauf dans les armes de l'artillerie et de la cavalerie qui, de notre côté, comptaient beaucoup de vieux soldats, les troupes ennemies valaient les nôtres », surtout « les jeunes soldats d'Erlon et de Reille. » Il est à peine croyable que M. H. n'ait même pas pris la peine d'effleurer cette question ; il nous dit bien (p. 4) que « parmi les rappelés eux-mêmes, tous cependant anciens soldats de Napoléon, beaucoup ne se présentèrent qu'afin de faire valoir des motifs d'exemption ou de réforme » ; mais il n'allègue aucun chiffre, n'essaie même pas d'établir la proportion relative entre les vétérans et les conscrits. C'est un pas en arrière par rapport au vieux récit de Vaulabelle qui, d'ailleurs, reste trop dans le vague sur un point qui devrait être bien éclairci.

Si l'analyse des causes militaires et morales de la déroute du 18 laisse un peu à désirer chez M. Houssaye, le récit même de cette triste fin de bataille est empreint d'un pessimisme excessif. La lecture des relations anglaises suffit à établir que le *sauve-qui-peut* n'a été ni si rapide, ni si général que le dit M. Houssaye. D'abord, il n'est pas exact que « quarante mille anglo-belges » aient dévalé du plateau sur l'armée française exténuée ; Wellington était loin, à ce moment, d'avoir tant d'hommes valides sous la main. Puis, il y a quelque injustice dans cette phrase laconique : « On abandonne la Haye Sainte, on abandonne le verger d'Hougoumont, on abandonne le bois » (p. 401). La cavalerie de la gauche française se retira en bon ordre et le bois fut défendu. A la p. 407, M. H. écrit : « Les highlanders du 71^e tournent des canons français contre les colonnes en fuite. » C'est très exagéré, comme d'ailleurs toute la description qui suit. La vérité, c'est que le 71^e anglais prit *une* batterie et qu'*un* des canons de cette batterie, chargé à cet effet, fut tiré contre les Français en retraite par un aide de camp du général Adam. Simple prouesse individuelle et isolée ; on a même dit, à tort d'ailleurs, que ce fut le dernier coup de canon français de la journée.

Si l'on compare les p. 119-121 de Cotton aux p. 397-398 de M. Houssaye, on se convaincra que notre auteur n'a pas non plus rendu justice à la résistance de la garde, dont la retraite paraît avoir été très digne. Cotton écrit (p. 121) : « Les plus audacieux, et il y en avait beaucoup, résistèrent avec obstination et semblaient rivés à leur place. » M. H.

est plus sévère (p. 398) : « Chasseurs et grenadiers fléchissent sous le nombre et se retirent en désarroi. » Croyons en plutôt le témoignage d'un ennemi.

Deux longues notes, assez bizarres, sont consacrées à Cambronne (p. 405-406). M. H. nous promet d'ailleurs un opuscule sur la question de savoir s'il a dit la *phrase* ou le *mot*. Il les a niés l'une et l'autre, mais le second démenti est sans portée, car « Cambronne, qui avait eu la faiblesse de se faire nommer vicomte par Louis XVIII et qui avait épousé une Anglaise, tenait à passer pour *un homme bien élevé* ». Fallait-il donc à Cambronne (*comte* de 1815) ces raisons-là pour se défendre d'avoir usé d'un mot énergique? Et l'idée que se fait M. H. de « l'homme bien élevé » à cette date n'est elle pas entachée d'anachronisme? Mais nous serons sans doute renseignés à ce sujet dans l'opuscule à venir. Ce qui est plus grave, c'est que M. H. repousse, presque sans discussion, le récit de Halkett sur la capture de Cambronne, qui essaya de s'évader et fut repris. M. H. pense que Halkett se trompa sur le nom de son prisonnier; cela paraît impossible; on comprend d'ailleurs que Cambronne lui-même, blessé peu auparavant, n'ait pas relaté l'épisode attesté par Halkett. Remarquons que la même histoire, donnée dans les *Waterloo letters*, était familière à Cotton (p. 126) bien avant la publication de ce recueil.

Une dernière observation pour conclure. Il y a, dans tout récit détaillé d'une bataille, une part de fantaisie, quelque chose d'inévitablement factice, dont M. H. aurait dû avertir ses lecteurs. L'historien est obligé, en effet, de sectionner le terrain, de déplacer dix fois son observatoire, sans pouvoir préciser l'influence qu'exercent l'un sur l'autre, dans une action continue et s'étendant sur plusieurs kilomètres, les divers épisodes qu'il doit étudier isolément. Les dates horaires, même fournies par des témoins, sont toujours suspectes, les officiers n'ayant guère l'habitude de consulter leur chronomètre pendant la bataille. Ces considérations avaient beaucoup frappé Wellington, qui écrivait à un prédécesseur de M. H. l'amusante lettre que j'ai traduite plus haute. Mais j'ai oublié d'ajouter que le correspondant du duc avait insisté et que Wellington lui écrivit une seconde fois. Voici quelques extraits de cette réponse, datée de Paris, le 17 août 1815 :

Je regrette beaucoup que je n'aie pu vous décider à abandonner votre projet. Soyez bien certain que vous ne ferez jamais rien de satisfaisant. Je vous procurerai la liste de l'armée française, des généraux, etc. Pour vous montrer combien peu de confiance on doit ajouter même aux témoignages supposés les meilleurs, je vous dirai que le récit du général Müffling relate des faits qui se sont passés tout autrement... La bataille commença, *je crois*, à onze heures. Il est impossible de dire quand chaque événement important s'est produit, ni dans quel ordre. Nous avons été attaqués d'abord par de l'infanterie seule, puis par de la cavalerie seule, enfin et surtout par de l'artillerie et de l'infanterie mêlées... La cavalerie française resta sur le plateau entre les deux routes pendant près de trois quarts d'heure, chevauchant parmi nos carrés d'infanterie... Puis la cavalerie française fut repousée. Après cela, des attaques répétées furent effectuées sur tout le front de notre centre, par de la cavalerie et de

l'infanterie. *Combien, je ne puis le dire...* Telles sont mes réponses à vos questions, mais, ne l'oubliez pas, je vous recommande de laisser la bataille de Waterloo telle qu'elle est (*remember, I recommend to you to leave the battle of Waterloo as it is*).

C'est parce qu'on n'a pas suivi le conseil de Wellington que nous connaissons aujourd'hui la bataille qu'il a gagnée bien mieux que lui-même et qu'aucun des témoins oculaires. Mais l'avertissement donné par un *gentleman* aussi compétent n'est pas à négliger. Loin de dire du récit de M. Houssaye, comme on le disait dès 1862 de celui de Thiers, qu'il est définitif, qu'il épuise la question, résignons-nous plutôt à croire qu'elle ne sera jamais épuisée.

Salomon Reinach.

BULLETIN

— Les derniers volumes (215-222) de la *Deutsche National-Litteratur* qui paraît, sous la direction de Joseph Kürschner, à Stuttgart, à la librairie allemande de l'Union, viennent de paraître. Ce sont : (nº 221) des *Nachtræge zur ælteren deutschen Litteratur*, par M. Paul Piper, volume utile qui renferme nombre d'anciens textes reproduits avec la plus grande minutie d'après les manuscrits ; (nº 215), la première partie du choix des œuvres de *Fischart*, publiée par M. Ad. Hauffen — on y trouve, outre le *Flœh Haz*, le *Glückhaft Schiff*, le *Jesuiterhütlein*, une introduction de quatre-vingts pages qui mérite d'être consultée — ; (nº 216) les *Anakreontiker und preussisch-patriotische Lyriker* (Hagedorn, Gleim, Uz, Kleist, Ramler, la Karsch), publiés par M. Fr. Muncker ; (nº 218), la troisième partie du *Gœttinger Dichterbund* (Frédéric-Léopold de Stolberg et Mathias Claudius) publiée par M. Aug. Sauer ; (nº 217), les *Aufsætze über bildende Kunst und Theater* de Gœthe, publiés par MM. A. G. Meyer et G. Witkowski ; (nºs 219 et 220), ce qui restait à paraître des œuvres scientifiques de Gœthe, la *Geschichte der Farbenlehre*, les *Sprüche in Prosa* (et une table générale gœthéenne), par M. Rud. Steiner, (nº 222), le « Registerband » ou table des matières contenant : 1º la liste de tous les volumes de la collection selon l'ordre chronologique de la littérature allemande ; 2º la liste alphabétique des écrits et des écrivains ; 3º la liste des reproductions et gravures ; 4º la liste des éditeurs. Cette collection Kürschner rendra de grands services ; elle est naturellement inégale ; elle contient des volumes inutiles ou hâtivement faits ; mais nombre des tomes de la publication ont une grande valeur, quelques-uns par les œuvres même qu'ils renferment et qu'il est difficile de trouver ailleurs, par le soin que les éditeurs ont apporté à la fixation du texte, quelques autres par leurs introductions instructives. La *Deutsche National-Litteratur* est indispensable à toutes les grandes bibliothèques. Quiconque étudie de près la littérature allemande fera bien de la consulter. — A. C.

— M. Louis Leger fait paraître (librairie Hachette) le troisième volume de la série intitulée : *Russes et Slaves*. Ce volume renferme des études sur Radistchev, un très hardi précurseur des idées libérales en Russie, sur les impressions du voyage des Russes en France, sur le *Voyage* du Cesarevitch (l'empereur Nicolas II) en Orient — dont l'auteur a récemment donné la traduction — sur Adam Mickiewicz et sur Pouchkine, les deux poètes dont la Russie et la Pologne célèbrent cette année le centenaire, sur la littérature tchèque contemporaine. Au point de vue pédagogique nous signalerons particulièrement une étude sur l'enseignement dur usse : M. Léger signale le danger qu'il y aurait à introduire prématurément dans nos Lycées un enseignement pour lequel il n'existe pas de personnel sérieux. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mai 1899.

M. le Ministre de l'Instruction publique écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour le prier de demander à l'Académie son sentiment sur l'utilité qu'il y aurait à modifier les règlements actuels pour le recrutement de l'École française d'Athènes.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les chartes d'affranchissement aux xiᵉ et xiiᵉ siècles et les origines des institutions municipales. M. Viollet établit que ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée de commune, c'est le droit d'un groupe important d'habitants d'avoir des mandataires ou représentants permanents. Mais ces représentants permanents ne sont point, au moyen âge, armés de pleins pouvoirs ; car les membres de la commune interviennent presque partout directement dans les affaires communales. — Au moyen âge comme aujourd'hui, le mot *commune* sonnait mal à certaines oreilles. Aussi certains textes consacrent précisément l'existence de la commune tout en évitant de prononcer le mot *commune*. — Les hommes qui firent les premières communes n'étaient pas, comme on le croit trop facilement, des nouveaux venus à la vie publique. Avant la constitution des communes, on voit très souvent les communautés exercer des droits de propriétaires, administrer, plaider et même juger. Le principe de la participation de tous aux affaires, des grands comme des petits, des riches comme des pauvres, est admis dans les régions les plus éloignées les unes des autres.

M. Héron de Villefosse communique un rapport détaillé du R. P. Delattre sur les fouilles qu'il a exécutées à Carthage pendant le premier trimestre de l'année 1899, dans la nécropole punique située entre Bordj-Djedid et la colline de Sainte-Monique. Il signale particulièrement les figurines de terre cuite découvertes dans ces fouilles : un lion assis, un jeune cavalier drapé et coiffé d'un bonnet critique, une joueuse de flûte voilée et la tête chargée d'un diadème à palmettes, un très beau masque funéraire au type du satyre barbu, etc. Mais l'objet le plus intéressant sorti de cette nécropole est une lance de bronze, terminée d'un côté par un tranchant en segment de ce cercle et de l'autre par une partie effilée qui devait entrer dans un manche en bois. Ce qui donne à cet objet toute sa valeur, ce sont les dessins au trait, finement gravés sur les deux faces avec une aisance et une liberté étonnante. D'un côté, un personnage, de style égyptisant, debout, coiffé du pschent et vêtu de la schenti, porte un collier. De la main droite, il fait le geste de l'adoration ; de la main gauche, il tient une palme légèrement inclinée. Les parties nues sont traitées d'une manière particulière qui ne ressemble pas à la technique égyptienne. Le pschent lui-même n'est pas exactement égyptien. De l'autre côté de cette lame de bronze est figuré un palmier, orné de deux régimes de dattes et placé entre deux grandes palmes. Plusieurs objets du même genre, sortis des tombes fouillées par le R. P. Delattre, sont ornés de ciselures analogues ; il reste à en connaître la destination.

M. Philippe Berger revient sur la tablette magique de plomb, portant une inscription punique, qui a été trouvée par M. Gauckler à Carthage. Il donne la traduction de la première ligne, encore inexpliquée, qui contenait le nom du génie invoqué sur cette inscription : « Grande Hava, déesse, reine ». Ce nom de Hava, qui est le nom d'Eve en hébreu, et qui signifie le « souffle », la « vie », désigne sans doute l'esprit du mort divinisé. Cette inscription semble donc indiquer chez les Phéniciens une croyance au monde des esprits et à l'efficacité des formules magiques pour les évoquer, que l'histoire de Saül et de la pythonisse d'En-Dor permettait déjà de soupçonner.

M. Salomon Reinach étudie la cérémonie dite *amphidromie*, qui s'accomplissait en Grèce quelques jours après la naissance des enfants. Un homme, portant l'enfant dans ses bras, courait plusieurs fois autour de l'autel familial. On a vu là tantôt une purification par le feu, tantôt une initiation au culte de la famille. Mais ces explications ne rendent pas compte de la course rapide, élément essentiel de l'amphidromie. M. Reinach cite des faits empruntés aux mœurs des peuples primitifs qui fournissent, suivant lui, la clef de l'énigme. L'enfant, même après sa naissance, passe pour participer encore à la vie physique de ses parents. Il lui faut à la fois du repos pendant les premiers jours et, bientôt après, la faculté de se mouvoir. Pour ne pas troubler son repos, le père s'astreint d'abord à l'immobilité : telle est l'origine de la coutume dite de la *couvade*. Pour le préparer à la vie active, le père court autour de l'autel de la famille, comme, chez les Esthoniens modernes, autour de l'église pendant le baptême. L'idée dominante est celle de la sympathie physique. — MM. Berger, Dieulafoy, d'Arbois de Jubainville, Oppert et Foucart présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 12 juin — 1899

Géminus, Astronomie, p. Manitius. — Galien, De victu attenuante, p Kalbfleisch. — L'enfance de Jésus, p. G. Rossi. — Marchot, Le roman breton en France au moyen âge — Heuckenkamp, Le Curial d'Alain Chartier. — Benedek, Le peuple hongrois, I. — Frédéric, Correspondance avec Grumbkow et Maupertuis, p. Koser. — F. Ewart, Le père de Gœthe. — Gachot, La deuxième campagne d'Italie. — N. Hoffmann, Dostoievsky. — Hamelle, Hommes et choses d'outre-mer. — Boutmy, Le baccalauréat. — Hava, Dictionnaire arabe-anglais. — Conway, Exemples de dialectes italiens. — Bayard, Notes de grammaire latine. — Académie des inscriptions.

Gemini Elementa Astronomiæ ad codicum fidem recensuit, germanica interpretatione et commentariis instruxit C. Manitius. Leipzig. Teubner, 1898; xliv-370 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Après les commentaires d'Hipparque, M. Manitius publie à la librairie Teubner l'Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ Φαινόμενα de Géminus, accompagnée elle aussi d'une traduction en allemand. Connue jusqu'ici par plusieurs éditions, d'abord par l'édition princeps de Edo Hildericus (1590), puis par celle qu'en a donnée le P. Petau dans son *Uranologium* (1630) et qui fut reproduite dans notre siècle presque sans changement par Halma (1819) et par Migne (1857, *Patrol. gr.* t. XIX), il n'était pas inutile qu'elle fût publiée à nouveau dans un meilleur texte, fondé sur une étude mieux informée des manuscrits de Géminus, qui sont assez nombreux, et que M. M. a collationnés en partie. Bien qu'il n'ait pas vu lui même plusieurs de ces manuscrits (l'un d'eux, un manuscrit de Constantinople, est actuellement égaré), il a pu néanmoins dresser un stemma suffisant et qui ne semble pas devoir subir de modifications essentielles. Tous ces manuscrits remontent à un archétype commun dont un dérivé aurait produit d'une part le *Vaticanus* 381 (V^2), et un autre deux familles distinctes, la première comprenant entre autres le *Vaticanus* 318 (V^1) et le *Berolinensis* 1546 (B, jadis *Claromontanus* 278, l'un des manuscrits de Petau), la seconde représentée principalement par le *Vindobonensis* 89 (V). Ce sont là les manuscrits examinés par M. M., parmi ceux qui contiennent l'*Isagoge* en entier; les autres n'en renferment qu'une partie. A côté de cette source, une autre, peut-être plus ancienne, a donné naissance d'une part à une traduction arabe d'où dérive une traduction latine du XII° siècle, d'autre part à plusieurs fragments qui se trouvent: l'un, dans le *Laurentianus* XXVIII 7; les autres, dans V^1. Les leçons de V^2 sont préférables, là où il diffère des autres;

mais en géneral ce sont les manuscrits de la première famille qui ont la plus grande autorité, bien que la seconde soit à peu près d'égale valeur ; il y a lieu aussi de remarquer la concordance fréquente de V2 tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre famille, ce qui lui donne évidemment une place à part. Enfin, il n'était pas sans intérêt, pour ne négliger aucun secours, de comparer le texte de la *Sphère* de Proclus, qui est, comme on le sait, un extrait de l'ouvrage de Géminus. Partant de ces principes, M. M. a donné une édition qui, par le texte même et par les commentaires qui le suivent, laisse loin derrière elle les éditions précédentes ; les variantes et les notes critiques en facilitent l'étude et en permettent le contrôle. Entre autres corrections heureuses, personnelles à l'éditeur, je note plus spécialement 196, 16 τῶν ἄστρων pour τοῖς ἄστροις, et celle-ci, qui est aussi jolie qu'évidente, 180, 12 μὴ δέκα στάδια pour μηδ' ἕκαστα διά (Cf. Annal. Fleckeisen, 1885, p. 511 sv) ; je la compléterais en lisant μηδὲ δέκα στάδια [1].

My.

GALENI **De Victu attenuante liber.** Primum græce edidit C. KALBFLEISCH. Leipzig, Teubner, 1898 : xxvi-44 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

M. Kalbfleisch continue à bien mériter de Galien. Le petit traité intitulé Περὶ λεπτυνούσης διαίτης, connu seulement par des traductions (M. Kostomiris en signale une en français, de 1556), n'était pas indigne d'être publié dans le texte original ; c'est la source où ont puisé les médecins qui ont écrit sur le même sujet, entre autres Oribase et Aétius. Il se trouve dans un manuscrit (G) de notre Bibliothèque nationale (Suppl. gr. 634), découvert en 1840 par Mynas, et qui a l'avantage de donner le traité dans son entier ; les traductions, au contraire, n'en contiennent pas les dernières pages (33-37 de cette édition), sans doute parce qu'elles furent faites sur un manuscrit incomplet. M. K. s'est servi néanmoins de ces traductions, importantes précisément parce qu'elles représentent un manuscrit disparu, et principalement de celle de Nicolas de Reggio, publiée en 1502 (1re éd. 1490), et manuscrite dans deux manuscrits de Paris et de Dresde ; il a usé également des citations d'Oribase. La traduction latine a souvent suggéré d'heureuses corrections : p. 6, l. 20 ἁπαλά, *tenera*, G ἁπλᾶ ; 13, 8 αὐτόν, *id*, G αὐτούς ; 15, 9 ὑγρότερον, *humidior*, G ὑγρόν, etc. C'est encore elle qui a fourni les

1. Je préférerais la correction des anciens éditeurs 110, 23 περιέχει μὲν μῆνας... ἐν οἷς ἐμβόλιμοι τρεῖς à la leçon des manuscrits ἐμβολίμους, en transposant en outre μῆνας μέν, cf. la même phrase 122, 20 sv. La correction δεῖ pour δέ 188, 2 ne me semble pas indispensable ; la traduction latine, sur laquelle elle s'appuie, ne paraît pas, à en juger par ce qui en est cité soit dans les notes, soit p. 285-289, d'une exactitude telle quant aux mots, qu'on puisse la considérer toujours comme un guide sûr ; n'étant pas faite sur le texte original, elle perd nécessairement en autorité.

suppléments nécessaires 22, 24, μήτ' ἐπὶ τῆς <'Ασίας μήτ' ἐπὶ τῆς> 'Ελλάδος, et 32, 12 οὐκ ὀλίγοι. L'édition est faite avec le soin dont est coutumier M. Kalbfleisch [1] ; elle fait désirer d'autant plus vivement quelques autres opuscules de Galien qu'il a promis de publier.

My.

G. Rossi. **L'Infanzia di Gesù, poemetto provenzale del secolo xiv.** Bologne Zanichelli, 1899, in-8, de 107 p.

Il serait injuste de demander à M. Rossi plus qu'il n'a voulu nous donner : le présent opuscule n'est, dans sa pensée, qu'une réimpression, en vue des cours universitaires, du texte de l'*Enfance de Jésus* publié jadis par Bartsch dans ses *Denkmæler*, avec une « note critique » et un glossaire. Examinons brièvement ces diverses parties.

C'est une heureuse pensée que d'avoir réédité un texte qui ne se trouvait complet que dans un volume rare et coûteux; mais n'est-ce point de la superstition que de reproduire les erreurs évidentes du premier éditeur, celles même qu'il a corrigées, ou qu'il eût corrigées si une nouvelle édition le lui eût permis [2] ? Il fallait évidemment utiliser la quatrième édition de la *Chrestomatie*, où a été inséré un long fragment de l'*Enfance*, et les précieuses remarques faites par M. Chabaneau sur ce texte [3]. — La partie la plus intéressante de la « note critique » [4] est un extrait du manuscrit de la Laurentienne (215 vers). Mais pourquoi se borner à ce fragment ? Si M. R. voulait fournir des matériaux vraiment précieux à l'enseignement, il devait nous donner le moyen de constituer un texte critique en reproduisant intégralement le seul manuscrit qui ait de l'importance. Ce n'était pas une affaire que d'imprimer 900 vers de plus, d'autant que M. R. eût pu faire l'économie des pages 64-69 : pour démontrer que le manuscrit de Naples est une simple copie de celui de Florence, il suffisait en effet de donner quelques leçons bien choisies; il était inutile en tout cas de reproduire un long passage qui se trouvait déjà plus haut. — Le Glossaire, comme la note critique, donne à la fois trop et trop peu. N'est-il point excessif de relever tous les mots d'un texte si facile, même dans un livre destiné aux débutants? En revanche, il eût été bon de définir plus exactement les diverses

---

1. J'ai noté cinq fautes d'impression : lire 4, 26 ὁρμαίνων; 8, 11 un point après ἐπιφανῶς; 17, 46 τοῖς φακοῖς; 27, 4 ἐξέα; 37, 3 ὥστ'.

2. M. R. indique du reste quelques corrections, trop rares, dans une note finale (p. 107).

3. *Revue des langues romanes*, VIII, 232. Peut-être en a-t-il été tenu compte pour quelques articles du Glossaire (voy. *vet*); il eût été bon du moins de l'indiquer.

4. Dans cette note, où M. R. énumère les diverses versions du texte qu'il publie, il eût été à propos de rappeler que MM. Crescini et Rios ont retrouvé et publié (*Zeitschrift*, XIX, 40) un assez long fragment de la version C.

formes verbales. Enfin, si tous les mots s'y trouvent, il y manque des significations intéressantes. Voici, à ce propos quelques remarques. *Ant* (1035) ne peut pas être synonyme de *anz* ; c'est sans doute une faute pour *quant* (cf 1041). — *Avenir* (actif, 1086) ne peut se traduire par *avvenire* ; plutôt « faire venir à soi ». — *Balar* (1129) faute du scribe pour *volar*. — La traduction de *brezilh* par *legno del Brasile*, pourrait faire croire que l'auteur ne se représente pas exactement le rapport des deux mots *brésil* et *Brésil*. — *Caus* (1131) est pour *quals*, non pour *quan*. — *Cranc*, mot bien connu, « boiteux ». — *De* (481), « au sujet de ». — *Degolar* (656) ne peut se traduire par *precipitare* ; il signifie proprement « couper la tête à », puis, par extension, « faire périr ». — *Unatos, inatos*, sont des barbarismes évidents ; lire *mainatos*, dérivé de *mainat*, « enfant » ; c'est du reste, probablement ce que donne le manuscrit, au moins dans le premier passage (Bartsch a lu *inz unatos*). — *Malestar* (283) doit être imprimé en un seul mot. — L'emploi démonstratif de *lo* (1178) était à relever. — *Mestresian* renvoie à *Maistresiar* qui n'est pas donné ; ce mot barbare ne peut d'ailleurs provenir que d'une faute. — *Se panar* non « s'éloigner », mais « se dérober ». — *Palus* (1261), corr. *palms*. — *Torar* (1262) ne peut signifier « brûler » ; corr. *anc ne covenc [un] a copar*. — *Vessar* (612) plutôt « se fatiguer » (par la marche) que « tourmenter » [1].

A. Jeanroy.

P. Marchot. **Le Roman breton en France au moyen âge**. Fribourg, 1898. petit in-8 de II-90 p.

Exposition exacte et consciencieuse, qui eût rendu de réels services il y a quinze ans ; mais on se demande quel profit on en peut tirer après la *Littérature française au moyen âge* de M. G. Paris, le tome XXX de l'*Histoire littéraire* et le chapitre qu'a fourni M. Clédat à l'*Histoire* dirigée par M. Petit de Julleville, — travaux auxquels M. M. fait du reste de très larges emprunts [2]. Après ces deux derniers écrits il était

---

1. J'ajoute ici quelques remaques sur le texte, sans essayer, bien entendu, de corriger toutes les fautes, ce qu'il serait téméraire de tenter, sans le secours du manuscrit de Florence. — 71, 96. On rétablirait la mesure en lisant, avec aphérèse, *e' ndoctrinar*. — 142 corr. d'après Florence, *de trot*. — 150 *vengros* ; corr. *vengro i*. — 234 *Jesus l'effant* ; lire *l'effant Jesus*, ce qui rétablit la rime. — 242 *Auzava* ; corr. *ausaria*. — 281 *Totar* ; lire *tocat* ; M. Chabaneau a remarqué que dans ce texte *t* était mis souvent pour *c* ; peut-être n'y a-t-il là que des fautes de lecture, provenant de la grande ressemblance des deux signes. — 542 *n'aga* ; lire (avec M Chabaneau) *v'aga*. — 697 corr. *que vos a fag [lo] nostre*. — 1151. Pas de sens ; il y a probablement là une lacune. — M. Rossi veut bien me faire savoir qu'il a l'intention de donner plus tard l'édition critique dont il a rassemblé ici la plupart des matériaux.

2. La façon de citer prête à diverses critiques. Le chapitre de M. Clédat. — qu'on s'étonne de voir M. M. utiliser si souvent après le mal qu'il en a dit, — est cité

vraiment inutile d'insister, comme l'a fait l'auteur, sur les analyses [1] : mieux eût valu exposer sommairement les controverses auxquelles a donné lieu la question, les arguments échangés, les positions actuellement occupées par les principaux tenants, et cela, en renvoyant aux travaux originaux. Croirait-on que dans cette étude sur le roman breton, les noms de MM. J. Loth, F. Lot, Fœrster, Zimmer, Brugger ne sont pas prononcés? Quelque opinion que l'on ait sur le fond de la question, il fallait fournir au lecteur le moyen de s'éclairer par lui-même. Les notes nous renvoient la plupart du temps à des travaux de seconde main, sauf ce qui concerne ceux de G. Paris; parmi ceux-ci même, c'est le *Manuel* qui est le plus souvent cité. Quelle que soit la valeur du livre de M. Lanson, on peut s'étonner, et M. Lanson s'en étonnera sans doute lui-même, de le voir allégué comme « source » sur ce sujet. En fait, les lignes rapportées (la citation dépasse du reste les guillemets) [2] ne sont qu'un bref résumé d'un éblouissant article de Renan. C'est par une bonne bibliographie rigoureusement mise à jour, que M. M. eût pu rendre des services : il ne paraît pas y avoir songé.

En résumé, ce livre n'est pas mauvais, mais il était inutile.

A. JEANROY.

F. HEUCKENKAMP. **Le Curial par Alain Chartier, texte français du XVe siècle, avec l'original latin, publié d'après les manuscrits.** Halle, Niemeyer, 1899, in-8° de XLV-54 pages.

Cette dissertation intéressante et bien conduite aboutit à un résultat tout nouveau, à savoir que le *Curial* ne serait pas une œuvre originale d'Alain Chartier, mais une simple traduction d'un traité latin, que M. Heuckenkamp attribue à Ambroise de Miliis, un des premiers humanistes italiens qui séjournèrent en France. La démonstration très convaincante de l'originalité du traité latin aurait pu être fortifiée encore : l'ouvrage français est d'un style beaucoup moins vif, moins concis; on y sent constamment la paraphrase; partout où les deux textes ne coïncident pas exactement (et le cas est assez fréquent) c'est le latin qui donne le sens le meilleur; enfin, et cet argument est décisif, il y a dans la version française de véritables contre-sens. Je n'en signa-

---

continuellement (à une exception près) sous le nom de M. Petit de Julleville. — Quoique M. M. renvoie souvent à M. G. Paris, il n'y renvoie pas encore assez : ainsi l'article célèbre de la *Revue de Paris* sur Tristan n'a pas été mis à contribution seulement en ce qui concerne « le contenu de la légende ».

1. Pour celle de *Meraugis*, M. M. renvoie à un manuel allemand : n'avait-il point ici aussi le tome XXX de l'*Histoire littéraire* et l'édition récente de M. Friedwagner?

2. Une phrase que j'avais été tenté de reprocher à M. Marchot : « le miracle est en permanence dans le roman celtique » est, sauf les deux derniers mots, de M. Lanson : à « miracle » on préférerait « merveilleux ».

lerai qu'un. P. 15, l. 16, la phrase : *Sciat gravius esse plures pascere quam paucos, et modice familie modum imponere levius quam variis hominum ingeniis moderandis astringi*, est traduite par : *Mieulx leur vaulsist leur estat de moyenne famille que soy estraindre a fournir tant de mengeurs, dont qui plus en a et plus fault qu'il ait de soucy*. Le traducteur n'ayant pas compris *astringi*, qu'il a pris au sens de « se contraindre », n'a pas vu que le second membre de phrase introduisait une idée nouvelle.

La dissertation est complétée par une édition critique des deux textes et un glossaire français, où les inexactitudes sont assez nombreuses. — Dans la locution *marchant affaictié*, *affaictié* ne signifie certainement pas « acharné, passionné », mais, soit « raffiné » (les courtisans seraient des marchands plus raffinés que les autres), soit « habile, rusé », sens fréquemment attesté (voy. Godefroy, I, 128). — Je ne sais comment M. H. en arrive à traduire *aisié* par « qui trouve beaucoup de plaisir à » ; *aisié à decepvoir* signifie simplement « facile à tromper ». (Le traducteur a du reste rendu inexactement une phrase peu claire et peut être altérée) — « Mauvais tour » pour *tours bestournez* est peu exact ; *bestournez*, choisi ici en vue de l'altération entraîne une idée de détour, de complication ; ce serait plutôt « artifices, ruses ». — *Degetté* doit être traduit, non par « dejeté », qui ne donne pas de sens, mais par « humble » ; le verbe *dejeter* a souvent au moyen âge le sens de « abaisser, précipiter » (voy. Godefroy, II, 472). — *Soi estreindre* ne signifie pas « s'obliger », mais se « resserrer, se gêner », au sens pécuniaire (sur le contre sens du traducteur, voy. plus haut). — *Meschet* ne vient pas de *meschever*, qui ferait *mescheve*, mais est pour *meschoit*, de *mescheoir*. — *Morvieuse* (traduction de *moribonda*) pourrait être une faute de lecture pour *morbieuse*. — *Partoy*, traduit par « trou, repaire, caverne », est un mot probablement forgé par l'auteur, tiré des locutions *à part moi*, *à part toi*. — *Paustonnier* ne peut signifier « valet, serviteur » ; ce mot, qui traduit le latin *satrapa*, a ici le sens de « homme hautain, insolent ». — *Retraire*, non « retirer, enlever », mais « ramener ».

M. Heuckenkamp présente ce très estimable travail comme la préface d'une édition complète d'Alain Chartier. C'est là une œuvre très considérable, d'un intérêt capital, que nous souhaitons lui voir mener promptement à bonne fin.

A. Jeanroy.

A magyar nép multja és jelene (Le passé et l'état actuel du peuple hongrois), par Alexius Benedek. Tome I. De la servitude à la liberté. Budapest, Athenaeum, 1898. 558 p., in-4 avec de nombreuses illustrations.

M. Benedek, auteur d'un grand recueil de « Contes et légendes popu-

laires », nous donne dans ce beau volume un supplément très nécessaire à toutes les « Histoires des Hongrois ». C'est, en effet, le récit très détaillé du rôle que le peuple, ou pour mieux dire le paysan (jobbágy), a joué au cours des siècles. Animé d'un souffle généreux, ce livre retrace non pas les guerres soutenues contre l'étranger, ni les négociations diplomatiques des rois, mais uniquement la vie intérieure de ces millions d'hommes qui, avant 1848, ont été attachés à la glèbe, ont souffert pendant des siècles et dont la colère contre l'oppression a éclaté de temps à autre. Aussi les chapitres les mieux étudiés sont ceux que l'auteur consacre aux Jacqueries qui, dès 1437, ensanglantèrent le pays et dont les plus renommées sont la sédition de Dózsa (1514), celles de Péro (1735) et de Hora et Kloska (1784). Ces révoltes, qui dans les autres ouvrages historiques ne figurent qu'en épisodes et restent souvent inexpliquées, sont étudiées ici dans leurs causes et dans leurs suites.

Connaissant intimement la vie du peuple, M. B. nous le montre dès les temps les plus anciens ; il reconstitue soit d'après les usages et coutumes qui se sont encore conservés, soit d'après les chroniques et d'autres sources historiques, la vie de famille du pauvre *jobbágy*, les charges qu'on lui imposa, les lois qu'on fit pour améliorer de temps en temps son sort lamentable. Il étudie son rôle dans les luttes du paganisme contre la nouvelle religion dont la cause triompha finalement sous le règne de Saint-Ladislas (1077-1095), nous donne des aperçus très intéressants sur l'ancien droit public hongrois, analyse la *Bulle d'or* (1222), cette charte des libertés politiques, mais qui, en somme, ne profita qu'à la noblesse, et retrace, de siècle en siècle, la situation du pays, toujours au point de vue du peuple corvéable.

Un chapitre plein de faits est consacré aux suites de la bataille de Mohacs (1526). L'auteur, en s'inspirant d'un savant travail de Salamon, nous montre une partie du pays sous la domination turque, l'autre livrée à la soldatesque allemande que la Cour de Vienne envoya pour pressurer le peuple. Nous regrettons ici l'absence de quelques pages sur la Réforme qui, en Hongrie, fit des progrès si rapides au XVIe siècle, progrès dus, en grande partie, à la haine contre la catholique Autriche. La Réforme fut embrassée par les seigneurs et le peuple et il eût été intéressant de montrer la transformation qu'elle apporta à l'âme du peuple dans les contrées les plus magyares, comme Debreczen, Nagy-Várad, la grande plaine hongroise et la Transylvanie. Cette transformation est pourtant la plus importante que le peuple hongrois ait subie depuis son arrivée en Europe. C'est alors que le peuple commence à lire : la Bible d'abord, les contes pieux et merveilleux après, il chante les hymnes en hongrois et toute une littérature, éminemment populaire, naît à la suite du changement du culte.

Les XVIIIe et XIXe siècles jusqu'à la Révolution de 1848 sont également bien traités, particulièrement le règne de Marie-Thérèse ; les discussions dans les Diètes qui, depuis 1825, ont préparé la nouvelle ère, le rôle de

Széchenyi, Kossuth, Déak d'un côté, de Petœfi et des autres écrivains de l'autre, sont racontés en détail. Le dernier chapitre qui porte la noble devise : *Liberté, égalité, fraternité*, montre suffisamment que tout cet élan vers l'affranchissement du peuple avait pris son origine en France. Il fallut cependant attendre cinquante ans, parce qu'à la fin du XVIII^e siècle, le pays, quoique largement influencé par les idées françaises, n'était pas encore mûr pour ces réformes et que le gouvernement autocrate de François II (chez les Hongrois François I) ne les favorisait nullement.

M. Benedek nous promet un second volume où il exposera la vie du paysan hongrois depuis le berceau jusqu'à la tombe et nous montrera ainsi son âme même. Nul mieux que lui n'est capable de faire ce travail, puisqu'il a passé sa vie au milieu du peuple, a écouté ses chansons, ses contes et ses plaintes et qu'il voit journellement ses progrès.

J. Kont.

Frédéric le Grand. Correspondance inédite avec le maréchal de Grumbkow et le président de Maupertuis, publiée par Reinhold Koser, directeur des Archives royales de Prusse. Leipzig (Hirzel) et Paris (Klincksieck) 1898, un vol. in-8, LXIV et 342 pages. Prix : 12 marks.

L'éminent directeur des Archives de Prusse, M. Koser, auteur d'une vie de Frédéric II, vient de publier un volume des plus intéressants : les lettres échangées par ce prince (en langue française naturellement) avec le maréchal de Grumbkow et avec Maupertuis, président de l'Académie de Berlin. Il les a fait précéder d'une introduction (en langue allemande) aussi nette que substantielle.

La correspondance de Frédéric, prince royal, avec Grumbkow, n'avait paru qu'en fragments dans la collection de ses *Œuvres*; cette collection ne contient que les lettres datées de 1732 et 1733. Manquaient les années 1731, 1735-1738. M. K. a comblé la lacune au moyen de recherches aux archives de Berlin, de Vienne et ailleurs. Aux 70 lettres déjà connues il en a ajouté 69 complètement inédites.

On y lit tout d'abord la lettre d'instructions rédigée par Grumbkow à l'usage de Frédéric (août 1731). Grumbkow, qui avait siégé comme juge dans le tribunal chargé de condamner le prince lors de la tentative d'évasion, devint le mentor du jeune Fritz, pendant l'internement de ce dernier à Custrin, où il étudiait les Cameralia, et à Ruppin, où il s'exerçait au service militaire. Il lui écrit dans un français délectable : « Plus que la conduite du prince sera respectueuse, plus qu'elle plaira au roi ; plus que le visage sera serein, plus que cela sera agréable... Plus que le prince suivra cette route, plus que le roi aura de la confiance en lui. » Le ministre du roi s'était laissé acheter par l'Autriche et il communiquait les lettres du fils à Seckendorf, ministre de l'empereur. Ce fut lui qui arrangea le mariage du prince royal avec la nièce de l'impératrice,

mariage qui révoltait si fort le principal intéressé. On sait les expressions cyniques qu'employait le prince au sujet de sa future femme. Après cette triste aventure, il voulut cesser sa correspondance avec Grumbkow. Elle reprit néanmoins, et elle redevint régulière de 1735 à 1738. Frédéric, qui se déclare charmé de sa solitude de Rheinsberg et qui voudrait toujours dire, comme le Grand Dauphin : « le Roi, mon père », ne s'intéresse pas moins aux affaires politiques, qu'il juge avec sévérité. Le traité austro-français de 1735 le révolte; il lui paraît comme une trahison de Fleury; il lui inspire son *Antimachiavel*. M. K. reproduit avec sérieux ce que le futur conquérant annonce de sa politique : « la mienne sera d'être fidèle à mes engagements. » Le prince se montre encore plus indigné quand l'Autriche soumet l'affaire de Berg à une médiation internationale, au lieu de trancher simplement la question en faveur de la Prusse. Ainsi que le remarque l'éditeur, la lettre de novembre 1737 résonne comme une fanfare de guerre. L'ensemble de ces lettres constitue une utile introduction à la correspondance politique. La personnalité du jeune prince en ressort plus saisissante, et toujours au détriment de son père et surtout de Grumbkow, le *Cassubien* buveur et perfide, qui livre ses confidences à l'Autriche. Dans leur correspondance secrète, Seckendorf et Grumbkow désignent le prince sous le nom de *Junior*. Quant à ce dernier, il signe, en allemand, toujours *Friderich* et, en français, *Frideric* jusqu'en 1732; puis *Frederic* et enfin *Federic* dès 1737. Ses premières lettres montrent le développement de son activité intellectuelle, qui semble, au début, plus portée aux lettres qu'aux questions économiques et militaires. Si son latin reste constamment lamentable, sa connaissance du français fait de réels progrès; les premiers vers qu'il écrit en cette langue, et que M. K. publie pour la première fois, sont pitoyables. Il n'avait pas encore à sa disposition ses maîtres de culture française.

Maupertuis fut un de ceux qui s'attachèrent le plus sérieusement à lui. La seconde partie du volume de M. Koser, à laquelle on pourrait reprocher d'avoir peu de rapport avec la première, contient la correspondance que Frédéric, devenu roi, entretint avec le savant géomètre qu'il sut attirer et retenir à Berlin. Cette correspondance était bien mal connue, par un petit nombre de lettres authentiques (entre autres celles qu'a publiées l'abbé Le Sueur), et par les pièces fantaisistes que renferme la *Vie de Maupertuis*, par La Beaumelle, publiée en 1856. M. Koser a recouru à la collection des lettres authentiques de Feuillet de Conches aujourd'hui à Berlin, que Sainte-Beuve connaissait déjà, et il y a joint d'autres documents sérieux. Cette recherche lui a donné l'occasion de faire une étude critique des textes de La Beaumelle, qui reste convaincu de falsification littéraire, en dépit de la récente tentative de réhabilitation de M. Taphanel, dans son livre *La Beaumelle et Saint Cyr*. La Beaumelle interpole, modifie et invente inconsciemment les textes. C'est une maladie plus aiguë chez lui que chez les éditeurs, ses contemporains,

pourtant peu scrupuleux à cet égard. Des cinquante-trois lettres de son recueil que l'on peut comparer avec la collection Feuillet de Conches, il n'en est qu'une qui ne soit pas altérée, et M. K. rejette à bon droit toutes les autres. Il a réuni assez de pièces authentiques, plus de deux cents, pour suivre le fil de cette correspondance, qui représente une valeur capitale pour l'histoire de la fondation ou plutôt de la reconstitution de l'Académie de Berlin.

L'Académie, fondée par le premier roi de Prusse, était devenue, sous le roi sergent, une espèce de collège de fous. Deux ans avant son avènement, Frédéric avait su apprécier la valeur de Maupertuis, dont il avait lu les *Lettres de Laponie*, écrites après l'expédition vers le pôle pour la mesure du méridien. Sur les conseils de Voltaire, il l'appela à diriger son Académie. Bien que Maupertuis ne se soit établi à Berlin qu'en 1745 (il n'avait fait qu'une apparition en 1740 en Allemagne où il s'était fait enlever par les Autrichiens à la bataille de Mollwitz), l'Académie fut son œuvre. Il en choisissait les membres, distribuait les pensions, tenait la feuille des bénéfices et abusait de son pouvoir comme un grand maître. La publication de M. K. jette un jour nouveau sur la querelle de Maupertuis avec Voltaire qui, lassé de l'importance du président, prit parti contre lui en faveur de Kœnig. Ce dernier prétendait que la théorie de la moindre action, que s'attribuait Maupertuis, se trouvait énoncée, et en termes meilleurs, dans une lettre de Leibnitz à un professeur bâlois. Un peu contre son gré, Frédéric s'interposa dans la querelle et fit rechercher ce qui se pouvait trouver en Suisse de lettres de Leibnitz. Sur sa demande, on inventoria jusqu'aux papiers laissés par Henzi, célèbre agitateur suisse exécuté par MM. de Berne. On ne trouva rien et l'Académie déclara que la lettre citée par Kœnig était un faux. La guerre des libelles éclata. Le roi mit tous ses soins à consoler Maupertuis des réponses violentes de Kœnig et des attaques impétueuses de Voltaire, surtout quand parut la *Diatribe du docteur Akakia*. « Voltaire vous traite plus doucement que ne me traitent les gazettes », lui écrit Frédéric, qui s'exprime à l'égard de Voltaire avec la plus extrême rigueur. C'est que Voltaire touchait à la grande création, l'Académie. Et puis le roi aimait Maupertuis, dont l'affection avait remplacé celle de ses premiers amis intellectuels, morts avant 1745 ; il était allé jusqu'à intervenir pour le protéger contre le chantage d'une fille. Il n'avait qu'admiration pour la manière dont Maupertuis présidait l'Académie, tout à la prussienne. On mettait en prison, comme de simples déserteurs, les Académiciens qui passaient à la Russie. Dès que Maupertuis partait en congé pour la France, l'Académie, quoique confiée par interim à son lieutenant, le grand Euler, allait tout de travers. Frédéric se plaignait de la sottise du secrétaire perpétuel Formey. La santé de Maupertuis, attaquée par le séjour qu'il avait fait en Laponie, était encore plus ébranlée au moment même des attaques peu généreuses de Voltaire, et l'obligeait à chercher un climat plus doux. Il

mourut à Bâle, en 1759, au moment où il allait rejoindre son maître victorieux au début de la guerre de sept ans.

Importante pour l'histoire de l'Académie de Berlin, cette correspondance présente aussi un vif intérêt pour la connaissance du caractère de Frédéric. On ne peut qu'admirer ses efforts pour répandre en Allemagne la culture française; c'est comme la fleur de son œuvre. Au moment du renversement des alliances en 1756, on y trouve des aperçus piquants sur l'état d'âme de Frédéric, inquiet et mécontent de ses propres négociations : « Je suis un polisson que la Fortune a placé et qui me trouve très déplacé où je suis. » Ces négociations lui permirent d'apprécier encore, à la veille de la rupture, la valeur morale et intellectuelle du candide ambassadeur de France, le duc de Nivernais, qu'il aurait voulu retenir près de lui.

On doit une vive reconnaissance à M. Koser pour cette belle publication. C'est un repos pour l'historien que de se trouver en face de textes fidèlement reproduits, solidement établis, et qui permettent d'étudier plus à fond les caractères et les événements [1].

De Crue.

Félicie Ewart. **Gœthes Vater. Eine Studie.** Hamburg und Leipzig, Voss. 1899. In-8, p. 104. Avec un portrait. Mk. 2.

Mme Ewart a entrepris de reviser le jugement assez dur que les critiques ont porté sur le père de Gœthe dans lequel ils ne veulent guère voir qu'un « philistin » borné, têtu, pédant et avare. Une *Rettung* tentée sur des documents nouveaux est une œuvre de justice qui en même temps profite à la science; mais quand elle ne s'appuie que sur des témoignages déjà connus, même étudiés avec une plus grande prétention d'impartialité, elle n'est que la preuve d'une âme généreuse. Je ne sais donc pas si Mme E. aura réussi à rendre aussi sympathique qu'elle se l'était promis la figure de Johann Caspar Gœthe. Du moins sa brochure a-t-elle le mérite de présenter de la question une étude d'ensemble, de signaler les travaux antérieurs qui s'y rapportent et aussi de nous offrir une bonne reproduction du médaillon de Melchior.

L'auteur donne d'abord une courte esquisse biographique de J. C. Gœthe dont on ne sait d'ailleurs qu'assez peu de chose. Il rappelle les jugements sévères de Heinemann, Viehoff, Lewes, Düntzer, ceux plus indulgents de Gœdeke, Keil, Mœbius, et le défend lui-même avec plus

1. Il y a ici et là quelques fautes d'impression à relever, sans importance du reste. Le diplomate prussien *de Chambrier* est constamment appelé le *baron Le Chambrier* ; l'avoyer de Berne *Steiguer* est orthographié *Steigner* (p. 268); au lieu de *Du Gay-Trouin, amiral*, il faut lire *Du Guay-Trouin, lieutenant général des armées navales* p. 237), ac.

de chaleur, en particulier comme époux. Deux points de la biographie du père de Gœthe ont retenu surtout l'attention des critiques : son voyage en Italie et sa conduite pendant l'occupation de Francfort par les Français. Ils lui ont reproché son manque de sens artistique et son patriotisme étroit ; son avocat a réussi plus facilement à le laver du second reproche que du premier.

Le *Kaiserliche Rath* fut toute sa vie le plus occupé des oisifs. Ce fils d'artisans, laborieux et probe, ne sait comment dépenser sa patiente activité. C'est dans ce manque d'un travail d'accord avec ses aptitudes qu'il faut chercher la raison de ses travers, de ses manies, de ses mesquineries et de la longue persécution qu'il infligea à ses enfants dont il voulut être l'unique éducateur. Mme E. a consacré à ce rôle du père la principale partie de son étude, puisant surtout ses informations dans l'auto-biographie même de Gœthe. Elle montre avec raison combien cette éducation fut étendue, variée, concrète, pratique, rationnelle ; elle eût été parfaite, s'il y fût entré plus d'indulgence d'esprit et de souplesse dans la direction. Seulement les témoignages de *Dichtung und Wahrheit* auraient demandé à être contrôlés : la piété filiale et la largeur de jugement du sexagénaire Gœthe expliquent bien des atténuations de souvenirs peut-être fâcheux.

Les rapports entre le père et le fils pendant les années d'université à Leipzig et à Strasbourg et pendant les différents séjours à Francfort, à Wetzlar et à Weimar, paraissent avoir été très tendus : l'activité inquiète du jeune génie, d'irritantes questions d'argent, la méfiance du *Reichsstædter* à l'égard des cours sont des raisons assez suffisantes de ce manque d'harmonie. Mme E., ici comme ailleurs, défend le père, ménager de sa fortune et soucieux de la carrière de son fils. Il ne lui fut pas donné de la voir plus brillante qu'il ne l'avait jamais rêvée. J. C Gœthe mourut en 1782 ; mais déjà, depuis 1777, ses facultés s'étaient éteintes par degrés. Merck et Charles-Auguste plaisantèrent cyniquement sur sa mort, et Mme E. n'a pas manqué avec raison de redresser ces appréciations brutales en les expliquant.

L'auteur a certainement idéalisé son personnage. Le fils doit il au père autant que son avocat s'efforce de le prouver ? La question, je crois, devrait être portée sur un autre terrain, celui de l'hérédité. Mme Ewart y a fait quelques excursions ; elle eût pu signaler d'autres traits héréditaires qui apparaissent nombreux surtout dans la dernière partie de la longue carrière du poète. La forte trame qui porte les fleurs si riches et si séduisantes du génie de Gœthe se retrouve chez son père. Tous deux font penser à ces belles planches de chêne dont Gœthe parle dans ses Souvenirs ; le père les avait choisies et les conservait avec un soin jaloux : bien jointes et bien polies, fortes et saines, elles attendaient que le peintre les couvrît des merveilles de son pinceau [1].

L. Roustan.

1. A signaler, p. 103, une erreur d'impression dans la citation : « Vom Vater hab ich *die Natur* », pour *die Statur*.

Edouard Gachot. **La deuxième campagne d'Italie** (1800). Paris. Perrin, 1899. In-16, vi-340 pages.

M. Gachot s'est livré à de laborieuses recherches pour rassembler les éléments de sa *Deuxième campagne d'Italie* : « J'ai dû, dit-il (p. v-vi), consulter les ouvrages publiés sur cette époque, lire aux archives de la guerre les documents... de la campagne, plusieurs manuscrits des bibliothèques, demander communication de papiers de familles, compulser à Dijon, à Genève, à Lausanne, à Sion, à Aoste [1], à Ivrée, à Milan, à Pavie, à Tortone, à Voghera et à Alexandrie. Mais les plus précieux renseignements m'ont été fournis par les bibliothécaires des Bernardins de Martigny et du Grand Saint-Bernard. Dans quelques presbytères suisses et italiens, j'ai recueilli des notes des livres d'heures. » On ne saurait mieux faire. Il n'y avait plus qu'à préciser les indications ainsi fournies : en histoire, la documentation cesse d'être, quand elle reste mystérieuse. Or, jamais M. G. ne met son lecteur à même de contrôler facilement ses dires. Ses références, très nombreuses, sont toutes insuffisantes, aussi bien pour les imprimés que pour les manuscrits. Les pièces inédites, publiées au cours du récit ou en appendice, ne portent pas leur indication d'origine. L'appareil critique du volume est sans valeur aucune : autant valait le supprimer.

La forme ne prête pas moins à critique. Il ne s'agit pas des incorrections et des bizarreries, encore qu'elles soient un peu trop nombreuses : pour G., une armée malheureuse est en « défection » (p. 9, 12, 102) ; l'hospice du Saint-Bernard est une « maison hospitalière » (p. 106) et l'on voit dans sa morgue « des crânes blancs depuis longtemps privés des corps qu'encadre la sphénoïde » (p. 180) ; Bonaparte a « les yeux de feu » (p. 163), à peu près comme les fameux chiens marons que « la gravure et les légendes ont immortalisés » et dont « les yeux sont doux, pourtant pleins de feu » (p. 101) ; les avalanches descendent « souvent les pentes les plus raides, sans causer aux hommes, qui évitaient par de longs circuits le pied des contreforts, autre chose que de l'admiration » (p. 143). Ce sont là des « mémarchures » (p. 118) de style, auxquelles il ne faut pas attacher une importance exagérée, d'autant plus qu'en somme, M. G. n'écrit pas sans talent.

Mais certains procédés d'exposition peuvent, quand on en abuse, devenir d'un maniement dangereux. M. G. vise à l'effet pittoresque. Il ne se croit pas tenu de respecter scrupuleusement les indications qu'il trouve dans les documents qu'il utilise : il y ajoute, il les arrange. Par exemple, il cite cinq fois les *Mémoires* de Bourrienne, et toujours sans référence précise (p. 51-52, 156, 160, 254, 280). Vérification faite (édit.

---

1. Cf. P.-L. Vescoz, *Napoléon I dans la vallée d'Aoste, épisodes inédits de son passage en 1800*, Aoste, 1881, in-8, que M. G. semble ne pas connaître et que nous regrettons de n'avoir pu nous procurer.

1829, t. IV, p. 96, 113-114, 98, 110-111, 112) il se trouve que cinq fois le texte a été enjolivé. Après tout, pourquoi ne pas en prendre à son aise avec Bourrienne, puisque Bourrienne (ou plutôt le compilateur de ses Mémoires) en prenait à son aise avec la vérité? Ailleurs, les personnages que M. G. met en scène se livrent à des conversations vives et animées, dont nous laissons la responsabilité à l'auteur. Si par de pareils artifices M. G. s'imagine rendre son récit historiquement plus vivant, il se trompe. Se représente-t-on un sculpteur fichant un œil de verre au buste de marbre qu'il achève, et qu'il voudrait rendre plus expressif?

La vérité historique est autre, et on aura quelque peine à la trouver dans le livre de M. G. Les premiers chapitres, sur les préparatifs de la campagne, sont médiocres. Tout vieilli qu'il soit, le lumineux exposé de Thiers (*Hist. du Consulat*, livre IV) fait beaucoup mieux comprendre dans quelles conditions la campagne a été décidée et organisée. Puis, si le lecteur veut se rendre compte du détail des opérations militaires, il éprouvera de réelles difficultés. Le livre de M. G. n'est clair que superficiellement. Les dates sont données tantôt d'après le calendrier républicain, tantôt suivant la nomenclature usuelle, ce qui provoque bien des confusions qu'il eût été facile d'éviter. Le récit de la bataille de Marengo nous a paru confus et obscur, encombré de détails inutiles. Le volume n'a du reste ni plans ni tables. Les meilleurs chapitres se rapportent au passage du Saint-Bernard. Pas à pas, sur le vieux chemin de la montagne, M. G., a refait, et aux mêmes jours, les étapes de l'armée conquérante : il en a rapporté et il nous donne l'impression de la chose vue.

G. Pariset.

Th. M. Dostojewsky, eine biographische Studie, par N. Hoffmann. Berlin, E. Hoffmann, 1899, 442 p. et un portrait.

Cette fort bonne biographie de Dostoievsky eût gagné à être allégée çà et là M. Hoffmann, qui a eu entre les mains, outre les matériaux biographiques publiés en russe par Orest Miller et N. Strakhov, un certain nombre de renseignements inédits, ne résiste guère à la tentation de citer dans son texte des documents qui eussent plus naturellement trouvé place dans un appendice[1]. Il en est de même des citations trop fréquentes et trop longues de lettres ou d'articles qui interrompent la trame du récit. Toutefois, cette réserve faite, il faut reconnaître que cette biographie, claire et complète, pleine de détails historiques, psychologiques, finan-

1. Telles sont (p. 64 sq.) les copies des pièces authentiques concernant l'arrestation et la condamnation de Dostoievsky en 1849, et en outre, le texte de sa défense écrite. Ces documents, empruntés aux archives de la terrible *III^e section* (de la police), présentent un intérêt dont on eût mieux joui s'ils avaient été classés à part.

ciers même, présente un intérêt réel. Certains détails apparaissent ici pour la première fois : telle est l'histoire des premiers rapports de Dostoievsky avec sa seconde femme, Anna Grigorievna, engagée d'abord à son service en qualité de secrétaire-sténographe, et lui permettant, grâce à son aide intelligente, de terminer son roman « *le Joueur* » dans le délai imposé, sous peine d'un écrasant dédit, par un éditeur d'une insigne malhonnêteté. L'image qui se dégage de cette biographie est plus sympathique que saisissante, en raison même des détails accumulés. Mais, il faut être reconnaissant à ceux qui veulent rendre populaires en Occident les grandes figures russes, de ne pas se contenter de nous les peindre à grands traits : M. Hoffmann ne craint pas, et nous l'en louons fort, de s'interrompre çà et là pour expliquer un mot, une idée ou un trait de mœurs slaves qu'un lecteur européen n'eût pas saisis nettement. Enfin, si, pour notre goût, la critique littéraire tient dans cet ouvrage une place trop modeste, en revanche, nous trouvons tout à fait excellentes les pages consacrées au caractère russe dans le chapitre du *Milieu*. Sans doute, quelques affirmations nous y semblent hasardées, notamment celles qui (7, 8) s'appliquent au rôle de la femme russe, mais l'auteur n'en a pas moins vu et résumé très nettement certains traits essentiels du Russe : le « familial » de ses procédés, sa compassion, sa préoccupation pratique du sens de la vie, son manque de stabilité morale, etc. C'est la meilleure partie d'un livre, d'ailleurs bien tenu et fort utile.

Jules Legras.

Paul Hamelle. **Hommes et choses d'outre-mer.** Paris, Fischbacher. 1899. p. 375 avec autographes de W. Laurier, W. E. Macartney, Cecil Rhodes.

Le livre que publie M. Hamelle se compose d'une série d'articles parus en 1894, 1895, 1897 et 1898 dans la *Nouvelle Revue*. Le plus important a pour sujet Gladstone et a été écrit au moment de la retraite de l'illustre homme d'État. Plusieurs autres sont consacrés à la situation politique créée par l'arrivée au pouvoir de Lord Rosebery. Un article évoque la figure aujourd'hui bien oubliée de Lord Randolph Churchill. Enfin, les deux derniers plus récents nous présentent Sir Wilfrid Laurier, le Premier du Canada, et le Napoléon du Cap, Cecil Rhodes.

Le défaut d'un livre comme celui-là n'est pas seulement le manque d'unité : ce serait peu de chose, et, après tout, il y a dans le livre de M. H. une unité qui ressort de la continuité même de la politique anglaise, surtout au point de vue des relations extérieures. Le défaut plus grave qu'on ne peut s'empêcher de relever, c'est le manque d'intérêt que nous prenons à des événements déjà lointains, dont l'influence immédiate ne se fait plus sentir. C'est en quelque sorte trop tôt ou trop tard pour traiter de ces sujets. On ne peut les aborder en historien : ils sont trop près de nous et les documents ne sont pas encore entre nos

mains. D'ailleurs, ils ne sont plus d'actualité et ont cessé de nous passionner. Lord Rosebery n'est plus à la tête du parti libéral ou radical anglais. Ce parti lui-même est tiraillé en sens divers par les libéraux impérialistes et les partisans de la « Petite Angleterre ». Nous sommes peut-être à la veille d'un nouveau classement des forces politiques. Sir William Harcourt ne se préoccupe plus que de la crise de l'Église et conserve toute son énergie pour lutter contre les envahissements du Ritualisme. Aux côtés de Lord Salisbury vieilli se lèvent des hommes comme Chamberlain, Balfour, Lord Curzon qui tiennent entre leurs mains entreprenantes l'avenir de leur pays et peut-être de l'Europe. On ne peut se défendre de penser à tout cela en lisant les jugements de M. H. sur un passé déjà mort pour nous et de sourire parfois de prophéties qui ne se réalisèrent pas. Il n'y a pas jusqu'à l'article sur Cecil Rhodes qui ne retarde déplorablement Le raid de Jameson est déjà bien oublié. Les officiers compromis ont retrouvé peu à peu et silencieusement leur rang, et voici que le gigantesque projet de chemin de fer transafricain prend corps et va se réaliser.

Fallait-il donc que M. H. renonçât à réunir les articles épars qu'il avait donnés à la *Nouvelle Revue?* Je n'oserais aller jusque là : car ils ont une réelle valeur. M. H. connaît bien l'Angleterre. Il est au courant de la vie politique du pays et nous en expose les dessous avec une très grande exactitude. On ne trouve nulle part chez lui ces petites erreurs matérielles, si faciles à commettre, qui décèlent l'ignorance des habitudes anglaises. C'est un fait qui mérite d'être noté d'autant plus soigneusement qu'il arrive trop souvent à nos écrivains de fournir à la presse anglaise, qui s'en empare avec empressement, l'occasion de faciles railleries à cet égard.

Les études que publie M. Hamelle sont donc, en résumé, sérieuses et on ne peut lui en vouloir d'avoir voulu les sauver de l'oubli. Les défauts qu'on y trouve ne lui sont imputables qu'en partie. Ce n'est pas sa faute, après tout, si le temps a marché depuis que les pages qu'il réunit aujourd'hui ont été écrites. Elles ne sont plus vraies au même titre que jadis : mais elles n'en révèlent pas moins chez l'auteur de réelles qualités de penseur et d'écrivain.

J. Lecoq.

E. Boutmy. **Questions du temps présent.** Le baccalauréat et l'enseignement secondaire. Projets de réforme. Paris, Colin, 1899. In-16, 96 p.

Le principal reproche qu'on adresse au baccalauréat, c'est qu'il est trop facile et qu'en ouvrant l'accès des carrières dites libérales — des carrières à *redingote*, suivant la spirituelle expression de M. Boutmy — il les inonde de déclassés et de non-valeurs. Mais faites ce que vous voudrez : supprimez le baccalauréat, rendez-le dix fois plus difficile, dédou-

blez-le ; vous n'échapperez pas à cet inconvénient des vieilles sociétés à haute culture. Un même mouvement irrésistible entraîne les campagnards vers les villes, les gens à blouse dans la classe des gens à veston et ceux-ci vers la classe des gens à redingote. On s'imagine parfois que la France seule souffre de ce mal ; c'est bien mal connaître l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre ! Ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans ce dernier pays s'imaginent qu'on y est fort à l'aise parce que la « colonisation » absorbe tout l'excédent des intelligences. Faites insérer dans le *Times* une annonce offrant un emploi littéraire à 100 francs par mois, et vous me direz des nouvelles du courrier que vous recevrez le lendemain.

La seule cause qui ralentisse ce déclassement est la sélection qui résulte de la concurrence. Ayez le moins possible de fonctionnaires : les candidats évincés finiront par se tourner ailleurs. Rendez, comme les Anglais, certaines études plus coûteuses : les sujets vraiment distingués trouveront toujours des Mécènes pour les soutenir. Ce sont là des palliatifs qui agiront à la façon de freins et épargneront des souffrances individuelles. Mais le déclassement continuera, car il est l'effet d'une attraction naturelle. Il vaut mieux en prendre son parti. Peut-être, d'ailleurs, le jour n'est-il pas trop loin où, grâce aux progrès de la science, la plupart des professions où s'emploie l'activité des hommes seront de celles qu'on peut exercer sans laisser sommeiller son esprit et sans se meurtrir les mains. Le cocher, le charretier d'hier, ne sont-ils pas en passe de devenir des mécaniciens ? Chaque nouvelle conquête de la mécanique intellectualise une part du travail humain. Renan et son ami le chimiste ont caressé ce rêve ; le xx^e siècle en pourrait bien faire une réalité.

En vue de ce millénium, qui viendrait fort à propos pour nos misères, le développement de l'éducation scientifique paraît tout indiqué. Tel n'est pas l'avis de M. Boutmy. Il veut réduire à peu de chose, dans les lycées, l'enseignement des mathématiques et des sciences naturelles. En revanche, dans le domaine littéraire, il y introduirait l'enseignement supérieur, du moins sous la forme de cours facultatifs. Prenons, par exemple, l'histoire : « Ces conférences devraient, par une exposition très détaillée et très complète, par des lectures étendues et fréquentes empruntées aux textes originaux, descendre d'un côté jusqu'aux petits faits vivants et caractéristiques, remonter de l'autre jusque dans le voisinage des sources, sinon jusqu'aux sources elles-mêmes... » (p. 64). J'approuve cela en principe, mais à raison d'une ou deux leçons par an, suffisantes pour convaincre les élèves que « l'histoire se fait à l'aide de textes ». Quant à l'idée des cours facultatifs, même avec l'adjonction d'un directeur des études pour aider l'enfant à découvrir sa vocation, elle me semble très malheureuse. Je me souviens des cours facultatifs de gymnastique et de dessin, au lycée que je fréquentais ; je m'en souviens avec humeur, car j'y ai perdu mon temps.

La réforme du baccalauréat que M. Boutmy préconise consiste à instituer d'abord un examen facile de fin d'études qui ne signifierait pas grand'chose, puis à faire du baccalauréat proprement dit une sorte de doctorat au petit pied, avec matières facultatives au choix de l'élève [1]. « Tous les élèves, ou peu s'en faut, passent donc le second examen, chacun le construit et l'échafaude de ses mains, avec telle ou telle matière approfondie, avec telle ou telle connaissance spéciale. Il y a autant d'examens que d'individus » (p. 58).

Je crains que cela ne soit une chimère. Je crains aussi que M. B. ne fasse fausse route en protestant contre le caractère encyclopédique du baccalauréat actuel. A quoi bon, demande-t il, des notions superficielles sur tant de choses ? Mais tout simplement parce que l'instruction secondaire a pour but de former des hommes instruits. De plus en plus, il y aura des spécialistes ; mais si les connaissances spéciales ne se greffent pas sur un large fonds de connaissances générales, vos spécialistes seront des barbares. La culture de l'homme civilisé est faite, pour une grande part, des mille débris de choses qu'il a sues et oubliées.

Là où je suis tout à fait de l'avis de M. Boutmy, c'est quand il demande qu'on transfère à la campagne les grandes agglomérations des lycées d'internes. J'admets encore son idée d'un directeur d'études, sorte de confesseur laïque chargé spécialement de l'éducation des élèves. Mais je ne vois jamais sans inquiétude des hommes aussi distingués que M. B. insister sur la différence entre l'instruction et l'éducation, insinuer que l'Université néglige celle-ci pour celle-là. M. B. parle « des maisons religieuses qui font de l'éducation à leur manière » et des « dispositions des pères de famille, dont beaucoup, sans professer un grand goût pour cette éducation, la préfèrent à n'en avoir pas. » Il faudrait pourtant s'entendre et savoir si l'éducation consiste à ne pas cracher par terre, à ne pas manger avec ses doigts, ou à savoir regarder en face, à respecter la vérité et à s'habituer à ne compter que sur soi-même. Cette dernière éducation — la seule qui importe, après tout — l'Université la donne avec l'enseignement gréco-latin, d'une part, qui est déjà toute une éducation morale, et, de l'autre, par la liberté relative qu'elle laisse régner entre les enfants, surveillés, mais non espionnés, s'inculquant mutuellement, fût-ce à coups de poing, des habitudes de simplicité et de franchise. Les pères de famille qui font profession de préférer l'éducation des Jésuites à la prétendue absence d'éducation de nos lycées, ne savent pas ce que signifie ce mot ou l'entendent à la façon de laquais. Mais M. B. fait erreur en prenant au sérieux l'argument que ces Messieurs allèguent. En réalité, ils se soucient d'autre chose que d' « éducation ». La prospérité de l'enseignement libre, en France, n'est qu'un effet de la puissance sociale des moines. *Docent nobilissimos quosque gentis*, dit

---

1. L'idée de créer deux baccalauréats de difficulté inégale avait également séduit Paul Bert en 1879 (*Discours parlementaires*, p. 123.)

César des Druides. Et c'est simplement pour coudoyer les *équites* et pour devenir les protégés des Druides que les enfants de la *plebs gallica* prennent le chemin des séminaires druidiques.

Salomon Reinach.

BULLETIN

— M. Eusèbe Pavie, ancien magistrat, qui vient de publier un livre sur *la guerre entre Louis XIII et Marie de Médicis*, travaille à une biographie du baron Hercule de Charnacé.

— M. Constantin Grote vient de publier le second volume des œuvres de son père feu J. K. Grote. Ce volume comprend les travaux philologiques sur la langue russe, de nombreuses études de lexicographie, des recherches étymologiques, des études sur l'accent et la morphologie et la quatrième édition du traité désormais classique sur l'orthographe russe. — L. L.

— M. Syrku a fait paraître à Saint-Pétersbourg le premier volume d'une importante monographie sur *le Siècle et la vie du patriarche Euthyme de Tirnovo*. Euthyme fut tout ensemble un écrivain ecclésiastique et un correcteur des livres liturgiques. Il joue un rôle considérable dans l'histoire de l'Église bulgare. La monographie de M. Syrku comprendra deux volumes. — L.

— Les livraisons 12-13 du tome III du *Recueil d'Archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles contiennent : § 30. Les Phéniciens en Grèce (*fin*). — § 31. Sceau phénicien au nom de Milik-ya'zor. — § 32. Sceau israélite au nom d'Abigaïl, femme de 'Asayahou. — § 33. Notes d'épigraphie palmyrénienne. — § 34. Tanit et Persephone-Artemis. — § 35. Quatre nouveaux sceaux à légendes sémitiques. — § 36. La famille royale de Palmyre d'après une nouvelle inscription. — § 37. Hébron et Dioclétianoupolis. — § 38. Le mois de Qinian-Juillet du calendrier palmyrénien. — § 39. Une *éponge américaine* du VIe siècle avant notre ère (*à suivre*).

— L'imprimerie des Jésuites de Beyrouth, qui contribue si activement au développement des études orientales par la publication d'ouvrages classiques en langue arabe, vient de mettre en vente un : *Arabic-English Dictionnary for the use of Students by the Rev.* J. G. Hava, S. J. (in-8, pp. XIV-909). Conçu sur le même plan que le *Dictionnaire arabe-français* du P. Belot, qui en est à sa cinquième édition, le nouveau lexique, par l'abondance de la matière et la modicité de son prix (20 fr.), est appelé à rendre aux étudiants de langue anglaise les mêmes services que celui-ci a rendus en France. Il renferme un plus grand nombre d'expressions tirées de la langue vulgaire. — J.-B. C.

— La brochure de M. R. S. Conway, *Dialectorum italicarum exempla selecta* (Cambridge, University Press. 1899. In-8, 32 p.) contient un choix d'inscriptions osques et ombriennes pour l'usage de l'enseignement supérieur. Les textes sont accompagnés d'une traduction littérale. De courtes notes, pour lesquelles on a surtout mis à contribution le livre de M. de Planta, commentent les mots difficiles. — M. B.

— La librairie Klincksieck vient de mettre en vente, dans sa collection in-12, des « *Notes de Grammaire Latine* pour servir à la traduction du français en latin par l'abbé L. Bayard, agrégé des lettres, professeur aux Facultés libres de Lille (108 p.) ».

Le contenu est vague comme le titre ; six chapitres : orthographe ; noms et pronoms ; verbes ; le discours indirect ; le réfléchi ; l'attraction. A mon sens, l'auteur n'a pu trouver, pour son ouvrage, ni point de vue, ni plan déterminé ; à des conseils tout élémentaires et même un peu paternes, sont jointes des notes de haute grammaire que des esprits exercés pourront seuls comprendre. Même inégalité dans la rédaction où l'on relèverait des fautes de ton, bien des obscurités et jusqu'à des contradictions de forme. On sourit de rencontrer un errata d'une page quand il est facile de constater que les fautes d'impression pullulent, et dans le nombre, il en est d'assez graves. Donc, malgré ses qualités, livre très imparfait et qui sent par trop le débutant. — E. T.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 mai 1899.

M. Salomon Reinach communique, de la part de Hamdi Bey, directeur des Musées de Constantinople, la photographie d'un bas-relief en marbre récemment découvert en Asie Mineure, au N.-E. de Pergame. Il représente une Muse qui s'avance vers la droite en jouant de la cithare. Le travail et la conservation en sont irréprochables. La même figure s'était déjà rencontrée sur trois monuments de marbre, l'un au Louvre, le second au Latran et le troisième à Marbury Hall en Angleterre. C'est donc la copie d'un original grec célèbre, exécutée vers l'an 150 a. C., à une époque où les sculpteurs, renonçant à chercher des motifs nouveaux, se plaisaient à reproduire et à combiner ceux qu'avait créés l'art classique. — M. Collignon présente quelques observations.

M. l'abbé Thédenat annonce que, dans la séance de samedi dernier, à l'Académie des Lincei, à Rome, M. le professeur Gatti a donné des renseignements sur des découvertes faites les jours précédents près du pavé noir que l'on a appelé le *tombeau de Romulus*, sur le Forum romain. On a mis au jour des substructions en tuf de la plus ancienne époque, des statuettes votives en terre cuite et en bronze, de style très archaïque ; ces monuments prouvent que le pavé noir était tout au moins un *locus sacer* remontant aux temps les plus anciens de l'histoire de Rome.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre de M. René Dussaud sur une exploration qu'il a entreprise dans le Safa, région volcanique et déserte située au S.-E. de Damas. Grâce au concours dévoué de l'émir Omar, fils de l'émir Abd el Kader, il a pu relever plus de 400 inscriptions safaïtiques. Il a ensuite exploré les parties E. et S. de la montagne Druze, qui lui ont fourni 120 inscriptions inédites, dont une demi-douzaine sont nabatéennes. Il a estampé à Bosra une inscription grecque mutilée dans laquelle M. Clermont-Ganneau avait proposé de reconnaître une dédicace à un Zeus Saphathenos, c'est-à-dire au grand dieu du Safa. L'estampage confirme cette lecture et cette interprétation. M. Dussaud se propose de poursuivre ses recherches à Dmeïr, Halboun, Baalbec et Barouk dans l'Antiliban.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les institutions municipales du moyen âge.

M. le commandant Gibert offre à l'Institut le manuscrit enluminé d'un poème populaire annamite, dont le héros est un étudiant du nom de Luc vân Tiên.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 19 juin — 1899

Horton-Smith, La loi de Thurneysen et Havet. — Way, Euripide en vers anglais. — Schulten, La centuriation. — Le Blant. Artistes chrétiens des premiers siècles. — Gauckler, La Blanchère, Cagnat, Installations hydrauliques romaines en Tunisie; Musée Alaoui; Temples païens de la Tunisie. — Marignan, Courajod, Les temps francs, I. — Toynbee, Dictionnaire de Dante; Recherches et notes dantesques. — Boccace, Vie de Dante, p. Rostagno. — Klaczko, Jules II. — Novati, La culture latine au moyen âge italien. — Garrisson, Théophile et Paul de Viau. — Landgraf, De la syntaxe latine. — Zingerle, Le livre XLI de Tite-Live. — Novara, Choix d'Ovide.

The Establishment and Extension of the Law of Thurneysen and Havet, with an Appendix on Lat. *hau haud haut* and Gk. οὐ « not », by Lionel Horton-Smith, M. A. (A Reprint from the American Journal of Philology, together with « Addenda et Corrigenda », Important Postscript and Index.) Cambridge, Macmillan and Bowes, 1899. In-8, xiv-108 pages.

La loi bien connue de Thurneysen et Havet peut brièvement se formuler ainsi : « *ou* indo-européen devient lat. *au* ». Rien de plus. L'absence de signes prosodiques est intentionnelle : elle laisse provisoirement ouverte, non sans une tendance à la négative, la question de savoir si le même processus atteignit l'*ōu* primitif. Pour ma part, je ne le crois pas : non seulement, comme M. Horton-Smith en convient, parce que la documentation en est indigente [1] et que *ōuom* fait difficulté presque insurmontable ; mais encore et surtout parce qu'il n'y a point parité phonétique entre les deux phénomènes. L'auteur se trompe du tout au tout lorsqu'il écrit (p. 34) que le changement de *ou* en *au* « rend à priori probable » celui de *ōu* en *āu*. Ce serait bien plutôt le contraire : *o* bref latin était très ouvert, et l'on conçoit aisément que, par une sorte de dissimilation devant *u* semi-voyelle, il se soit ouvert davantage et jusqu'à la nuance *a*, à peu près la prononciation de *laufen* (venu de *loufen*) dans l'allemand actuel ; mais *ō* latin était très fermé, et *ā* le plus ouvert de tous les phonèmes ; le passage de l'un à l'autre est à peine concevable.

1. La meilleure explication de *octāuos* a été donnée par M. Wackernagel (*K. Z.*, XXV, p. 281, et cf. Wiedemann, *das Litauische Præt.*, p. 49) : un lat. * *octauos* est régulier, soit comme substitut de * *octouos*, soit plutôt comme contenant sous la forme *a* le degré réduit de la voyelle longue de *octō*, comme *datus* par rapport à *dōnum* etc. ; dès lors, lat. *octāuos* est le produit d'une analogie quantitative, comme gr. ὄγδοος celui d'une analogie qualitative, respectivement d'après les ordinaux *octō* et ὀκτώ.

Resterait la ressource d'admettre qu'au temps de la République l'ô latin était ouvert comme l'ω grec. Ce serait l'arbitraire pur, et fort sagement M. H.-S. n'en dit mot. Tenons-nous en donc aux résultats acquis.

Le plus important, c'est la découverte, signalée p. 90, d'un ex-voto, un peu antérieur à la 2e guerre punique, où l'on lit FOVE avec le sens de *fauê*[1]. Cette orthographe confirme la loi, mais ne la date pas d'une façon aussi précise que semble le croire l'auteur, par la simple raison qu'on a pu continuer à écrire *ou* longtemps après que l'habitude avait prévalu partout de prononcer *au*. En fait, je tiens le changement pour beaucoup plus ancien, et il faut bien qu'il l'ait été, pour n'avoir pas atteint le groupe indo-européen *eu* devenu *ou* latin bien avant la première des épitaphes des Scipions. Et même, à ce propos, il est impossible de ne pas signaler une lacune dans l'ensemble de l'argumentation de M. H.-S. Si peu qu'il en eût gardé, le latin devait avoir quelques *ou* primitifs, représentant le degré fléchi de racines dont le degré normal était *eu*. Que sont-ils donc devenus ? N'insistons pas sur *fûgî*, qui, malgré le degré fléchi régulier autrefois au parfait, doit procéder de **feug-ei* plutôt que de **foug-ei*, puisque, dans une autre catégorie radicale, on a *lîquî* et similaires, qui correspondent à ** leiq-ei* et non à **loiq ei* = gr. λέ-λοιπ-α. Admettons que le causatif *lûceô*, venu de ** louk-éyô*, ait confondu son vocalisme avec celui d'un neutre ** leuk-eyô* dérivé de **leuk-*, et qu'ainsi le thème-racine *lûx* représente un indo-européen ** leuk-s*, et non ** louk-s* ainsi qu'on l'enseigne généralement. Tout cela, sans doute, est possible ; mais encore eût-il fallu le dire pour rassurer le lecteur tant soit peu scrupuleux en matière phonétique. Toujours est-il que ce n'est point résoudre la question que d'admettre, pour le mot signifiant « rude » (p. 42) un radical primitif en *ou* (*roudus*), qui devient *au* (*raudus*), puis aboutit à un phonème intermédiaire entre *ô* et *û* et également susceptible d'être rendu par l'une et l'autre graphie (*rôdus*, *rûdus*). En présence de ces bigarrures, on n'échappe point à l'idée que le latin est bien moins une langue qu'un agrégat de dialectes assez divers. Cela aussi, d'ailleurs, est bien moins une constatation de quelque valeur qu'un simple aveu d'ignorance. Et pourquoi non ? Quintilien déjà réclamait le droit de *aliqua nescire*, et, si nous en savons un peu plus que lui, ce n'est pas une raison pour renier sa devise.

L'induction de M. H.-S. n'est pas toujours, on l'a vu, d'une sûreté irréprochable. J'en veux encore donner quelques exemples. L'espagnol *huevo* ne prouve pas (p. 23) que les Latins eussent un mot **ouom* à initiale brève en 201 avant J.-C., date de la conquête de la Péninsule ; car, ce mot fût-il né deux ou trois siècles plus tard, il ne s'en serait pas

---

1. L'étymologie de *fauêre* par « je rends rapide » (p. 8, Havet) se concilie mal avec le fait que ce verbe gouverne le datif. La locution *fauêre* [*aliquid*] *alicuî* a dû signifier primitivement « faire être » d'où « faire advenir quelque chose au profit de quelqu'un » ; cf. Job, *le Présent Latin*, p. 407.

moins introduit en Espagne. La rareté de la diphtongue ου (primitive) en grec n'implique nullement une répugnance des Hellènes pour cette diphtongue, puisque nulle part, que l'on sache, elle n'a disparu par voie phonétique ; mais bien plus, pareille répugnance vînt-elle à être démontrée, on n'en saurait rien conclure quant au sentiment des Latins pour le même phonème (p. 41) ; chaque groupe ethnique a son organe, son mécanisme, ses préférences fatales et inconscientes, absolument irréductibles de l'un à l'autre. Ajouterai-je que la courtoise discussion de M. Horton-Smith (p. 60) ne m'a pas entièrement convaincu d'erreur, dans l'identification sk. *áva* = lat. *au-* = gr. οὐ, que j'avais proposée jadis sans savoir qu'elle l'eût été avant moi par Bopp et Corssen ? Mais j'ai peur que cet aveu ne témoigne surtout de l'entêtement du critique[1]. En tout cas il n'infirme point l'autorité d'une des meilleures monographies latines qui aient paru depuis la thèse de M. Niedermann.

V. Henry.

Arthur S. Way. **The tragedies of Euripides in english verse.** London and New-York, Macmillan, 1894-1898. 3 vol. in-12.

Quel éditeur, chez nous, aurait l'audace de publier une traduction en vers de l'ensemble des tragédies d'Euripide ? Si la maison Macmillan n'a pas reculé devant l'entreprise, c'est évidemment qu'en Angleterre, où les gens éclairés restent si fortement imprégnés de la culture classique, en Amérique même où l'étude de l'antiquité est chaque jour en progrès, une étude de ce genre est assurée de trouver le nombre respectable de lecteurs qu'aujourd'hui, en France, elle ne trouverait peut-être plus.

M. Arthur Way, qui avait déjà interprété en vers anglais, à la satisfaction générale des connaisseurs, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, a terminé l'an dernier la traduction complète d'Euripide[2], dont le premier volume avait paru en 1894. Pour le dialogue, il s'est servi du vers blanc ; pour la partie lyrique, d'après les exemples de Shelley et de Swinburne, il a employé la rime. Nous manquons de la compétence nécessaire pour juger de la valeur de sa traduction, dont nous avons pu cependant, par la comparaison de plusieurs morceaux avec le texte grec, constater la remarquable fidélité. Mais nous savons que les critiques anglais ont été unanimes à en reconnaître les mérites : dans les chœurs, une variété et une richesse extraordinaires de rythmes ; partout, un grand bonheur d'expression qui ne fait jamais tort à l'exactitude ; un vif sentiment de l'original ; un souffle et un mouvement qui sont d'un vrai poète. C'est là, comme le dit l'auteur, « a labour of love ». Les travaux faits avec amour sont rarement malheureux.

---

1. Ma grande raison, ce n'est pas « que j'en suis l'auteur », mais qu'autrement ce petit mot οὐ est une énigme aussi irritante qu'indéchiffrable.

2. A l'exception toutefois du *Cyclope*.

Quelques notes semées çà et là au bas des pages indiquent que M. W. s'est préoccupé, plus que ne font d'ordinaire les traducteurs, de l'établissement du texte. Il a choisi entre les leçons des manuscrits et son choix a été, en général, excellent. Il n'est pas resté non plus étranger aux conjectures des modernes. En quelques endroits seulement, peut-être s'est il montré, avec Paley, un peu plus conservateur qu'il ne convenait. Mais le conservatisme philologique est trop affaire de tempérament individuel et de goût personnel pour qu'on veuille disputer avec lui.

M. W. ne s'est pas contenté de traduire Euripide : pour mieux faire apprécier son auteur, il l'a présenté au lecteur dans une Préface développée (51 pages) qui est placée en tête du tome II. Euripide a été, depuis un siècle, attaqué si vivement et si injustement qu'aujourd'hui encore il a besoin d'être défendu. Donaldson en particulier n'a-t-il pas prétendu le stigmatiser comme un mauvais citoyen, un homme sans principes, un dramatiste qui dégrada la dignité morale et religieuse de sa profession sacrée ? M. W. montre sans peine l'inanité de pareilles injures. Il a des pages pleines de verve (XVI-XVIII) sur les inintelligents détracteurs du poète ; il plaide la cause de son grand client avec talent et avec passion. Euripide a été très populaire chez les Grecs, surtout après sa mort. Cette popularité n'est-elle pas un signe incontestable de la supériorité de son génie ? Pour apprécier la juste valeur de leurs poètes, les anciens n'étaient-ils pas en beaucoup meilleure situation que nous ? Et, quand il s'agit de juger la pensée, l'art, le sentiment, la morale d'une époque disparue et d'une race étrangère, faut-il s'obstiner à se servir de règles qui sont les nôtres? Aristophane, dira-t-on, a condamné Euripide. Mais Aristophane est un poète comique, et de plus. pour Euripide, un ennemi. Quand les critiques des âges à venir, réplique très justement M. W., voudront retrouver le point de vue littéraire perdu de notre dix-neuvième siècle, devront-ils s'en rapporter à Byron pour fixer leur jugement sur Wordsworth ? Et, afin de mieux faire connaitre et comprendre un poète trop souvent méconnu, M. W. étudie avec le plus grand soin ce qu'on sait de sa vie, le milieu où il a vécu, les conditions de son art ; ses sentiments aussi à l'égard des femmes ; son attitude envers la religion : chapitre particulièrement intéressant où, s'il a raison contre Verrall, il nous paraît cependant atténuer un peu trop les traits du scepticisme euripidéen. Sa préface se termine par une belle page, d'un accent ému, sur « the human », l'élément de sympathie humaine qu'on rencontre si souvent chez Euripide. Cette introduction se lit avec d'autant plus de plaisir que le style n'en est pas seulement net et clair, qu'il est aussi très expressif.

Quand cessera-t-on de répéter que, dans les drames d'Euripide, les chants du chœur sont sans rapport avec l'action, ou ne lui sont rattachés que par un lien des plus fragiles ? Du passage de *la Poétique* d'Aristote [1]

1. Chap. XVIII, fin.

sur lequel on s'appuie, on ne veut retenir qu'une phrase dont le texte est douteux ; on néglige la suivante, qui est catégorique [1], et où Aristote laisse clairement entendre que, chez Euripide aussi bien que chez Sophocle, qu'il réunit ici en les opposant aux tragiques postérieurs, les chants du chœur tiennent à l'action. Pour se convaincre du fait, il suffit du reste d'analyser ces chants avec un peu d'attention. Il y a quelques années, j'avais essayé de faire justice [2] de l'opinion fausse qui attribue à Euripide des chœurs qui ne seraient que des intermèdes musicaux. Mais, en Angleterre comme en France, les erreurs traditionnelles ont la vie tenace. M. W. a donc jugé utile, dans la Préface du tome III, de porter à celle-ci un nouveau coup, et, par une analyse sommaire des odes chorales de chaque pièce, il est arrivé à cette conclusion inévitable : que, dans l'ensemble de l'œuvre du poète, les chœurs mal liés à la situation dramatique ne sont pas la règle, mais, tout au contraire, l'exception. — Que n'a-t-on pas dit non plus du « *deus ex machina* », dont Euripide se serait servi comme d'un expédient commode pour dénouer l'action ? Et cependant, le seul drame d'*Oreste* mis à part, quand la divinité apparaît, son rôle se borne à annoncer l'avenir par l'épilogue : le nœud a été dénoué sans elle. J'avais fait cette remarque [3], qui est l'évidence même. M. W. a eu raison de la faire à son tour. Extirper une vieille erreur est une opération qui demande du temps et de la persévérance.

On trouvera, en appendice au premier volume, une dissertation sur le caractère d'Admète, qui mérite d'être signalée : l'auteur a essayé d'y montrer que le public athénien devait juger ce caractère tout autrement que ne font d'ordinaire les modernes. Cette analyse, fine et pénétrante, prouve, comme les Préfaces, que M. Way n'est pas moins bon critique qu'il n'est bon traducteur. Et cet éloge ne doit pas être considéré de notre part comme un simple retour de politesses.

P. Decharme.

A. Schulten. **Die rœmische Flurteilung und ihre Reste**, dans les *Abhandlungen der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttinger* (Philologisch-Historische Klasse, Neue Folge, Band II, n° 7.) Berlin, Weidmann, 1898.

M. A. Schulten continue ses études si intéressantes et si documentées sur tout ce qui se rapporte au régime des terres dans l'empire romain. Comme suite à son ouvrage sur les Grands domaines, *Die rœmischen Grundherrschaften*, et à ses commentaires si remarqués des inscriptions d'Ain Ouassel et d'Henchir Mettich, il vient de publier un travail assez

---

1. « *Quant aux autres poètes*, chez eux les chants du chœur n'appartiennent pas plus à la fable qu'à toute autre tragédie. »
2. *Euripide et l'esprit de son théâtre*, p. 430-467.
3. *Ibid*. p. 397.

étendu sur la *Centuriation*, c'est-à-dire sur la division des champs en centuries à l'époque romaine ; il s'efforce surtout de retrouver les traces matérielles de cette centuriation dans les territoires de plusieurs villes, qui furent des colonies romaines, en particulier de Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Padoue dans la vallée du Pô, Florence, Capoue et Carthage. La méthode adoptée par l'auteur est double : M. S. veut montrer la survivance de la centuriation à la fois par la survivance matérielle des *decumani*, des *cardines*, des *limites*, qui jouaient le rôle essentiel dans cette division des terres et par la survivance des noms de lieux antiques. Les deux faits n'ont pas entre eux le rapport étroit que M. S. semble vouloir établir. De ce que, par exemple, dans les environs de Plaisance, les lieux dits *Caverzago*, *Madelano*, *Lisignano*, *Passano*, *Casturzano*, *Piozzano* tirent vraisemblablement leurs noms respectifs de *fundi* romains, qui s'appelaient *Cabardiacus*, *Matellianus*, *Licinianus*, *Passianus*, *Castricianus*, *Plautianus*, il ne s'ensuit nullement à notre avis que les chemins vicinaux et les routes plus ou moins larges qui traversent ce coin de pays soient les *decumani*, *cardines* et *limites* de l'époque romaine. Il ne paraît y avoir aucune connexité sérieuse entre les deux phénomènes.

Quant à la recherche des traces matérielles qu'ont pu laisser les *decumani*, *cardines* et *limites* romains, nous craignons que M. S. ne se soit laissé trop souvent entraîner par l'idée même qui domine tout son travail. Cette idée est la suivante : « Il n'y a point lieu de douter que les territoires de Parme, Bologne, Padoue, Capoue — pour ne citer que les exemples les plus probants — offrent encore aujourd'hui, dans leur division, l'aspect de la centuriation romaine » (p. 12). Cette affirmation est juste pour quelques parties de ces territoires ; mais M. S. va plus loin. Il veut retrouver les traces de cette centuriation ailleurs, sur les territoires d'autres villes, comme Brescia, Crémone, Plaisance, Trévise, Florence, où ces traces sont beaucoup moins certaines. Pour se rendre compte de la différence que nous signalons ici, il suffit de comparer d'une part les planches III (Parme et Reggio), IV (Modène et Bologne), et V (Padoue, Trévise), et d'autre part les planches I (Brescia, Crémone), II (Plaisance), VI, carton supérieur de droite (Florence). Les premières présentent, en quelques-unes de leurs parties, un véritable quadrillé (*reticolato*, *graticolato*) formé par les routes et les chemins vicinaux, et il est en effet très probable que ce quadrillé est une survivance de la centuriation romaine ; sur les autres rien de pareil ne se montre. S'il est vrai que quelques routes y soient parallèles, que des chemins y coupent d'autres chemins à angle droit, il n'y a là rien qui ne se retrouve également dans d'autres pays de plaines ; d'ailleurs, bien d'autres routes et bien d'autres chemins, obliques ou irréguliers, sillonnent ces mêmes territoires ; M. S. n'en tient aucun compte, mais il attribue une grande importance au parallélisme souvent exagéré par lui de quelques sentiers.

En outre, M. S. nous paraît trop négliger l'influence des conditions

topographiques sur la direction des routes. Voici un exemple de cette méthode, fâcheuse à notre avis. M. S. reconnait dans la route qui mène de Brescia à Crémone (p. 15-16, pl. I) l'un des *limites quintarii* du territoire de la colonie romaine de Brixia, et il ajoute : « Ce *limes* n'est rectiligne que jusqu'à Pontevico sur l'Oglio, évidemment parce que le territoire de Brixia et sa limitation se terminait là. » L'explication nous paraît tout autre. Si la route de Brescia à Crémone change légèrement de direction après l'Oglio, ce n'est pas parce que au nord de l'Oglio, elle suit un *limes* antique du territoire de Brixia et que ce *limes* s'arrêtait à la rive du fleuve, c'est parce que le passage du fleuve, en raison de la déclivité des rives, a forcé la route à faire un léger détour ; puis au sud du fleuve, la route court de nouveau en ligne droite. D'ailleurs, dans la partie même de cette route que M. S. considère comme l'ancien *limes*, le passage de la Mella, affluent de l'Oglio, détermine, avec des proportions moindres, une dérogation analogue à la direction rectilinéaire (pl. I, 2 C, au nord de Manerbio).

Ces observations n'ont pas d'autre objet que de prouver à M. S. avec quel soin nous lisons tout ce qu'il publie ; elles n'enlèvent rien à l'estime en laquelle nous tenons ses travaux. Nous redoutons seulement que, malgré ses très réelles qualités d'épigraphiste et d'historien, il ne se laisse entraîner à des assertions purement hypothétiques ou même erronées, par une méthode ou, pour mieux dire, par une tendance d'esprit, dont nous avons déjà signalé les dangers. Trop souvent M. Schulten est tenté d'étendre outre mesure des conclusions tirées légitimement d'un ou de plusieurs documents précis. Il aborde alors l'étude d'autres documents avec l'idée préconçue d'y trouver la confirmation des résultats déjà obtenus ; il s'expose ainsi, croyons-nous, à des illusions parce que, de très bonne foi, il n'accorde d'attention et de valeur qu'aux détails favorables à sa thèse.

J. Toutain.

Edm. Le Blant. **Les Commentaires des livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles** (Mémoires de l'Académie des inscriptions, XXXVI, 2e part.). Paris, Klincksieck, 1899. 20 pp. in-4, 6 fig.

Dans ce mémoire, le regretté Le Blant passe en revue quelques représentations inspirées, non par les textes bibliques, mais par leur commentaire. C'est surtout la transposition chrétienne de l'Ancien Testament par l'interprétation figurée qui a pu inspirer les artistes. Le tympanon de David et celui de Marie, sœur d'Aaron, étaient la figure du Christ sur la croix ; celui de Marie porte le chrisme dans un sarcophage de Metz. Isaac prêt à recevoir le coup de la mort remplace dans un sarcophage du Latran le Christ amené devant Pilate. Le Christ sur la croix est encore représenté par la grappe de raisin suspendue à la traverse de bois que de

Israélites rapportèrent de la terre promise. La figure du Soleil, du sarcophage de La Gayolle, prise pour un élément païen, est peut-être le Christ, Soleil de justice. Telle paraît être en effet la signification d'un buste radié peint sur un vase. Les vivres apportés à Habacuc sont la figure de l'Eucharistie, comme on le voit par des sarcophages d'Arles et de Bresna. Enfin, les prolongements de l'histoire sainte à l'aide desquels les commentateurs complétaient le récit pour en tirer des conclusions morales ou théologiques ont été traduits plastiquement aussi volontiers que les épisodes imaginés dans les apocryphes. Saint Augustin suppose que le corbeau n'est pas revenu dans l'arche parce qu'il s'est attaché à des cadavres flottant à la surface des eaux, image de l'homme adonné aux plaisirs impurs. Nous retrouvons ce détail sur un bas-relief de D'jemila (Cuiculum). A Trèves, le corbeau devant l'arche ouvre le bec, comme pour jeter le cri du pécheur endurci qui ne veut pas rentrer dans la nef de l'Église : *cras, cras* (Aug. *Enar. in Ps.* CI, n. 16). Tel est en substance le contenu de cette intéressante brochure qui ajoutera quelques données nouvelles à l'iconographie figurée du Christ. Comme dans tous ses travaux, Le Blant a entouré ses interprétations d'un luxe de citations curieuses : on y retrouvera son habituelle connaissance de la littérature patristique.

M. D.

Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie, sous la direction de P. Gauckler, fasc. I et II, Tunis, 1897-1898.

La Blanchère et P. Gauckler, **Musée Alaoui**, Paris, E. Leroux, 1897.

R. Cagnat et P. Gauckler. **Les monuments historiques de la Tunisie**, Ier fasc : les temples païens, Paris, E. Leroux, 1898.

Voici trois publications d'une haute valeur scientifique.

L'enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie a été ouverte par ordre de M. R. Millet, résident général de France à Tunis. Depuis plusieurs années déjà, les archéologues et les historiens avaient montré, par des exemples précis, quelle avait été l'importance des travaux hydrauliques exécutés à l'époque romaine dans l'Afrique du Nord, et de quelle utilité pouvait être pour la colonisation moderne, pour la mise en valeur du sol africain, une étude complète et méthodique de ces travaux. M. R. Millet, avec la collaboration éclairée et active de M. Gauckler, a décidé la publication d'un recueil spécial, dans lequel doivent être consignées au fur et à mesure les observations d'ensemble faites sur le terrain, dans telle ou telle région déterminée, par les officiers du service topographique, par ceux de la division d'occupation, par les chargés de missions archéologiques, par les fonctionnaires de la Régence de Tunis et par quelques colons. Deux fascicules de ce recueil ont déjà paru : le premier renferme plusieurs rapports et notices

de MM. Maumené, Blanchet Toussaint, Flick et Molins, qui se rapportent tous à la Byzacène orientale (régions de Lemta, Moknine, El-Djem, Sfax et environs). Le second fascicule ne présente pas la même unité géographique: si l'Étude de M. Fidelle, contrôleur civil de Sfax, sur les *Barrages, citernes et puits romains des tribus des Mraïas et des Oulad Selim*, nous ramène en Byzacène, la note de M. Chenel sur l'*Alimentation en eau potable de l'ancienne Simittu (Chemtou)*, et les deux études de M. le lieutenant Hilaire sur les *Installations hydrauliques d'Aïn Zerissa et du Saltus Massipianus* nous transportent à l'ouest de la Tunisie, dans les vallées de la Medjerdah et de ses affluents. La suite de cette publication est attendue avec impatience; et, d'autre part, il est vivement désirable qu'un travail du même genre soit entrepris en Algérie. Car, nous ne saurions trop le répéter, ce n'est pas là une œuvre d'érudition pure; les colons d'aujourd'hui n'y sont pas moins intéressés que les archéologues et les savants. M. Gauckler a parfaitement saisi ce caractère de l'enquête entreprise sous sa direction, puisqu'il se propose d'indiquer, dans un catalogue général de ces installations hydrauliques, l'état actuel de chaque ruine et son *utilisation possible*.

Le *Catalogue* complet et détaillé du *Musée Alaoui* est publié sous les noms de MM. Du Coudray la Blanchère et P. Gauckler. Dans une courte préface, M. R. Cagnat a fait l'historique de ce musée. Il a montré quelle part avaient prise à la fondation, au développement, à l'enrichissement progressifs de ces collections tous ceux qui, depuis vingt ans, étudient le passé de la Tunisie; il a trop modestement indiqué quel avait été son rôle personnel dans cette œuvre déjà considérable aujourd'hui. Il n'a point voulu que son nom fût inscrit en tête du *Catalogue du Musée Alaoui*, bien qu'il ait collaboré à la rédaction de l'ouvrage. Il y aurait donc mauvaise grâce à insister sur les autres collaborations qu'ont rencontrées MM. Du Coudray La Blanchère et Gauckler. Toutefois, pour rendre hommage à la vérité, il nous paraît nécessaire de dire que ce *Catalogue du Musée Alaoui*, signé des noms de ses deux principaux rédacteurs, est en fait l'œuvre commune de tous ceux qui ont enrichi le musée par leurs trouvailles, qui ont présidé plus ou moins officiellement au rangement des collections, qui les ont inventoriées et qui ont mis à pied d'œuvre, pour ainsi dire, tous les matériaux dont ce *Catalogue* a été construit.

Ce *Catalogue* comprend deux parties également importantes: le texte et les planches.

Le texte est divisé en sept sections : I. Mosaïques ; II. Architecture ; III. Sculpture; IV. Épigraphie ; V. Objets en métal (or, argent, bronze, fer, plomb); VI. Céramique (céramique figurée, lampes, carreaux de revêtement, tuiles, poteries); VII. Objets en matières diverses (pierres fines, ivoire, os, verre, etc). — Dans chacune de ces sections, les objets sont numérotés ; chaque numéro comporte : une description précise,

quoique sommaire, de l'objet; l'indication de la provenance; lorsqu'il y a lieu, quelques renseignements bibliographiques. La rédaction est très soignée. Un index très développé et très complet termine le texte et augmente encore la valeur de ce livre comme instrument de travail.

Les planches sont au nombre de quarante-trois. Sauf deux (pl. XXVI et pl. XXVIII), qui sont des reproductions phototypiques, ces planches très simples, sans prétention, n'ont d'autre but que de mettre les objets sous les yeux du lecteur, avec la plus grande exactitude possible. Les dessins, qui ont servi à établir les bois, sont dus, pour la plupart, à MM. Émonts et Pradère. Ils sont d'une netteté suffisante pour illustrer le texte.

Grâce au *Catalogue du musée Alaoui,* tous les documents réunis au Bardo depuis une douzaine d'années peuvent être maintenant connus et étudiés. En rédigeant ce *Catalogue* et en le publiant, MM. R. Cagnat, La Blanchère et Gauckler ont rendu un service signalé à l'archéologie et à l'histoire de l'Afrique romaine. Plus complet que les *Catalogues* déjà parus des Musées d'Alger, de Constantine, d'Oran, de Cherchell, de Lambèse et de Philippeville, le « *Musée Alaoui* » occupe une place à part, au tout premier rang, parmi les œuvres si distinguées qui constituent la *Description de l'Afrique du Nord*.

Cette *Description de l'Afrique du Nord* a été entreprise et se poursuit sous les auspices du ministère français de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. De son côté, la Résidence générale de Tunisie a résolu de faire connaître, par une publication scientifique, tous les monuments d'architecture, ruinés ou encore debout, qui ont été construits, aux époques les plus diverses, sur le sol de la Régence. L'actif et savant directeur du Service des antiquités et des arts de Tunisie est naturellement chargé de la direction de cette œuvre, dont le titre général est : *Les monuments historiques de la Tunisie*. Un premier volume, consacré aux Temples païens, a déjà paru. Il a été rédigé par MM. R. Cagnat et P. Gauckler; il est accompagné de nombreuses planches (vues d'ensemble, états actuels, restaurations des principaux monuments) dont l'exécution, due presque entièrement à M. Eug. Sadoux, mérite les plus grands éloges. Les temples sont classés suivant les divinités auxquelles ils étaient consacrés. Le volume s'ouvre par la description des Capitoles; ensuite les divinités sont rangées par ordre alphabétique; à la fin, ont été groupés les monuments, qui sont certainement des temples, sans que l'on sache à quel dieu ou à quelle déesse ils étaient dédiés. La description de chaque monument est d'une précision très minutieuse; tous les renseignements, qui peuvent être utiles à l'archéologue, à l'historien, voire à l'architecte, sont réunis avec le plus grand soin ; outre les planches, quelques croquis dans le texte soutiennent et justifient les conclusions des auteurs. Les renvois bibliographiques sont nombreux. En un mot, ce premier volume des *Monuments historiques de la Tunisie* ne laisse rien à désirer ; il ouvre dignement une série, appelée à être des plus intéressantes.

Les deux premiers fascicules de l'*Enquête sur les Installations hydrauliques romaines en Tunisie*, le *Musée Alaoui* et le premier volume des *Monuments historiques* de la Tunisie ne sont pas seulement par eux-mêmes des ouvrages très remarquables et très utiles ; outre leur valeur propre comme publications de documents et comme instruments de travail, ils ont encore une autre importance et une signification des plus heureuses. S'il est vrai que chacun de ces volumes renferme des documents inédits, il est exact, d'autre part, que beaucoup de ces documents sont trouvés depuis plusieurs années ; or, il est pour la science d'un très haut intérêt que toute découverte nouvelle soit mise le plus rapidement possible à la portée du public. Inédit, conservé dans l'ombre, un document reste comme un capital inutilisé, mort ; publié, jeté en pleine lumière, il attire l'attention des savants, il est étudié, il porte des fruits et peut hâter la solution de tel ou tel problème historique resté jusqu'alors obscur. Voilà un premier avantage de ces publications, qui sont des têtes de séries, qui se poursuivront le plus régulièrement possible, nous l'espérons, et qui contribueront, avec le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, à établir, au moins une fois chaque année, le bilan de l'archéologie et de l'épigraphie africaines.

Ce n'est pas leur seul avantage. En publiant rapidement les découvertes dues aux officiers, aux fonctionnaires de la Régence, aux colons que l'archéologie intéresse, en *nommant* ces officiers, ces fonctionnaires, ces colons, en les remerciant ainsi de leur collaboration spontanée, on les encourage à de nouvelles recherches ; en leur donnant les satisfactions légitimes qu'ils méritent, on prépare de nouvelles trouvailles. Il ne faut pas oublier, en effet, que les fonctionnaires et les professeurs, officiellement chargés dans l'Afrique du Nord de rechercher et d'étudier les antiquités du pays, sont trop peu nombreux pour tout faire par eux-mêmes ; ils doivent encourager les collaborateurs désintéressés qui les aident, et les remercier de leur zèle ; loin d'entraver leur œuvre par l'application inopportune de règlements malheureux, ils doivent au contraire leur faciliter la tâche dans la mesure la plus large et dans l'esprit le plus libéral. Pour tout dire en un mot, il est telle loi tunisienne qui devrait être, sinon abrogée, du moins très sérieusement modifiée ; il est telle surveillance, qui devrait s'exercer dans un sens absolument contraire à celui où elle s'exerce ; il est telles conditions draconiennes, qu'on ne devrait en aucun cas mettre à une autorisation de fouilles. Certes il est tout à fait légitime de chercher à enrichir des musées ; il serait peut-être plus habile, plus profitable et plus scientifique de s'efforcer de multiplier les découvertes en elles-mêmes et pour elles-mêmes, sans s'obstiner à vouloir fixer d'avance où ira le produit de ces découvertes.

J. Toutain.

A. Marignan. **Louis Courajod, un historien de l'art français.** I. *Les temps francs.* E. Bouillon, éditeur, Paris, 1899, 1 vol. in-8, VIII-187 pages.

Ce fameux cours de Courajod à l'École du Louvre, dont on nous parlait comme des mystères d'Eleusis, voici que M. Marignan nous en donne, dans un résumé, la première partie. Il faut avouer que les idées n'en sont pas du tout banales. Essayons d'indiquer ce qu'il y eut de plus original dans l'enseignement du maître.

Courajod crut qu'avant d'étudier l'art du moyen âge, il devait faire connaître à ses élèves ses obscurs commencements. L'art des siècles qui suivirent la chute de l'empire romain lui apparut comme une sorte d'alchimie merveilleuse. Il y reconnut le génie, les instincts des jeunes races et des vieilles nations qui travaillaient alors à refaire le monde. L'art du haut moyen âge, suivant lui, était né de la collaboration de la Gaule, de l'Orient, des Barbares et de l'antique tradition romaine. Cette grande idée, que bien d'autres avaient entrevue avant lui, il est le premier qui en ait senti toute la beauté et toute la fécondité. — Il voulut faire la part de chacun. C'est à Rome qu'il accordait le moins. Il n'aimait pas le génie latin qu'il rendait responsable de plusieurs de nos erreurs. Il reconnaissait pourtant (et comme à regret) que la forme de la basilique à colonnes, l'aspect de nos plus vieux chapiteaux et enfin les procédés de construction usités en Gaule étaient romains. Mais il ne voulait pas qu'on méconnût le vieux génie gaulois, qui s'était déjà manifesté dans l'art gallo-romain, et qui, une fois affranchi de la tutelle de Rome, se retrouva. Certaines formes d'ornementation chères aux Celtes, la spirale, le zigzag, le signe en S (ancien symbole religieux), un certain goût de découpure reparaissent dans l'art mérovingien, et même dans l'art roman primitif. La Gaule n'était donc pas devenue aussi romaine qu'on l'a pensé. Si les paysans gaulois finirent par parler le latin, ce profond changement ne fut pas l'œuvre de Rome, mais de l'Église chrétienne.

Pendant que Rome s'abandonnait elle-même et renonçait à diriger le monde, Byzance grandissait. C'est Byzance qui a le plus contribué à faire connaître à l'Europe l'art décoratif nouveau qui désormais va remplacer les oves, les denticules, les rais de cœur de l'art classique. Mais Byzance n'a rien inventé. Cette ville colossale mérite à quelques égards le mépris qu'on eut si longtemps pour elle : elle n'eut pas le génie créateur. Ce sont des Grecs d'Asie qui lui bâtirent sa Sainte-Sophie ; ce sont des Syriens qui inventèrent pour elle une décoration nouvelle. Ces Syriens d'ailleurs n'eurent qu'à revenir à leurs plus anciennes traditions : ils retrouvaient dans les plus vieux monuments païens de leur pays la marguerite, la palmette, la tresse, l'as de pique, l'étoile à six rais, les rinceaux de feuillage dessinés à plat, la vigne qui sort d'un vase, les animaux affrontés. — Il semble que l'Égypte et l'Afrique du nord aient été conquises aussi vite que Byzance par cet art nouveau.

Par où l'art de l'Orient entra-t-il en Italie? Par Ravenne et par Rome. Une analyse des monuments de Ravenne, que M. M. a poussée plus loin que son maître, montre clairement l'influence de l'Orient. Je ne sais si Théodoric était « un représentant de la nouvelle culture et de l'art oriental », mais il est certain que ses ouvriers avaient sous les yeux des modèles orientaux. — Rome, qui était devenue une pauvre ville de province, suit la mode. Jadis, au temps où le christianisme était jeune, Rome n'avait pas su inventer un art chrétien : que pouvait-elle faire maintenant dans sa sénilité? Elle accepte humblement l'art décoratif de l'Orient. D'ailleurs, les Orientaux étaient nombreux à Rome ; du VII^e au IX^e siècle, les papes sont des Grecs, et dès le commencement de la conquête Arabe, les moines Syriens, chassés de leurs couvents, affluent à Rome. — Ce n'est pas seulement à Ravenne et à Rome, c'est dans l'Italie tout entière qu'on retrouve le décor oriental. Venise et la Lombardie, la Toscane, l'Ombrie, la Grande Grèce nous offrent une foule de morceaux curieux dont M. M. a dressé le catalogue. — On s'attend bien à ce que la Gaule n'échappe pas à l'invasion de l'art de l'Orient. Et, en effet, quand on a lu le *Corpus* des monuments de l'époque francque épars sur notre sol, que M. M. a établi avec une patience si méritoire, on est obligé d'accorder à Courajod que les motifs syriens se retrouvent chez nous comme en Orient.

Voilà la part du monde oriental, quelle est celle des Barbares? Les Germains qui envahirent la Gaule ont été, suivant Courajod, plus nombreux qu'on ne le dit d'ordinaire. Les noms de lieu d'abord, puis les cimetières francs, burgondes, wisigothiques qu'on explore depuis quelques années, le prouvent. Entre la Seine et le Rhin l'immigration germanique ne cessa que sous les derniers Carolingiens. Ces Barbares apportaient avec eux un art décoratif assez original. Sur les boucles de ceinturons qu'on trouve dans leurs cimetières on remarque des entrelacs compliqués, des spirales sans fin. Leur imagination n'est astreinte évidemment ni à la mesure ni à la clarté. Par là s'expliqueraient plusieurs caractères qui apparaîtront plus tard dans l'art. Le *monstrueux*, le *grotesque*, le *fantastique* n'auraient pas d'autre origine. Ainsi tout ce qu'il y a dans l'art du moyen âge de romantique, d'insubordonné, de rebelle à la loi d'eurythmie viendrait des Germains. Ce n'est pas tout ; et voici le chapitre le plus surprenant de l'enseignement de Courajod. Les Germains, habitués à construire des huttes, bâtirent, quand ils furent établis en Gaule, des églises en bois. De nombreux textes le prouvent. Les historiens de l'art ne parlent pas de ces églises : c'est qu'ils n'ont pas soupçonné ce que nous leur devons. Le jour où, dans le nord de la France, on renonça à élever des églises en bois pour construire des églises en pierre, plusieurs artifices imaginés par les charpentiers demeurèrent en usage. Les clochers élevés sur la nef ou sur la façade, par exemple, furent en bois avant d'être en pierre. L'arc-boutant relève probablement de l'art de la charpente. Enfin, le pilier, tel que les architectes

du moyen âge le comprennent, est un étai de charpentier. L'art gothique, né dans le pays des églises de bois, est une « œuvre de charpenterie traduite en pierre ».

Voilà ce qu'on peut appeler avoir des idées nouvelles.

Tel est, brièvement résumé, l'enseignement de Courajod sur les origines de l'art du moyen âge. M. M. se doute bien, je pense, que les idées de son maître rencontreront des contradicteurs. L'un lui dira qu'on peut très bien, comme vient de faire M. Choisy dans sa belle *Histoire de l'Architecture*, expliquer la genèse de l'art gothique sans parler des églises de bois. L'autre que l'art des Barbares n'est peut-être que de l'art classique déformé par l'ignorance. Un autre que les influences orientales peuvent être contestées : qu'un art qu'on trouve à peu près au même moment dans tout le monde antique, est né de la décomposition de l'art classique, comme les langues néo-latines, si voisines, sont nées de la décomposition du latin. On peut prévoir beaucoup d'autres objections de détail. Je crois pourtant (l'architecture en bois mise à part, si l'on veut) qu'il y a dans les idées de Courajod quelque chose de plus fécond et, au fond, de plus vrai que dans les objections de ses adversaires. Le temps en fera l'épreuve. Ce qui est certain en tout cas, c'est que Courajod fut un vrai professeur, jamais plat, jamais vulgaire, toujours plein de vie. Il donnait sans cesse des soubresauts à l'imagination de ses auditeurs : il leur montrait que l'as de pique ou l'étoile à six rais sculptés sur un tombeau mérovingien se retrouvaient sur un sarcophage de Sidon du VIe siècle avant J.-C. Il eut une faculté poétique très remarquable. Comme les poètes il voyait des rapports entre des choses éloignées que les autres hommes n'auraient jamais eu l'idée d'associer.

Remercions M. M. d'avoir mis tant de zèle à faire connaître les idées de son maître. Il y a chez M. M. une bonne volonté, un désir d'être utile qu'on ne saurait assez louer. Comment ne pas admirer qu'il ait eu le courage à Florence, à Assise, à Orvieto, de s'arracher à la contemplation de tant de fresques divines, pour étudier quelques vieilles pierres ornées d'entrelacs lombards. Pourtant, qu'il me permette de le lui dire, il servirait encore mieux les idées qui lui sont chères, s'il les présentait avec un peu plus d'art. Courajod ne se soucia jamais d'écrire : aussi quand il arrive que ses idées sont un peu brumeuses, son style les rend opaques. C'est pourquoi il faut que M. Marignan fasse tous ses efforts pour rendre la pensée de son maître parfaitement limpide.

Émile MALE.

Paget TOYNBEE. **A Dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante.** Oxford, Clarendon press. 1898. In-8, x-616 pages (25 sh.).

Bibliotheca storico-critica della letteratura dantesca, diretta da G. L. PASSERINI e da P. PAPA. Bologna, Zanichelli, in-8, 1899 :

I. Paget TOYNBEE. **Ricerche e note dantesche**, 86 pages.

II-III. G. Boccaccio. La vita di Dante, testo del così detto Compendio, per cura di E. Rostagno, LV-73 pages.

Le nouveau dictionnaire de Dante que l'on doit aux soins de M. Paget Toynbee a deux genres de mérites que l'on trouve rarement réunis : c'est un ouvrage de vulgarisation éminemment pratique, et en même temps l'auteur possède une connaissance si étendue et si personnelle de tout ce qui touche à Dante, qu'il lui arrive de faire œuvre originale, ne fût-ce que par la sûreté avec laquelle il se meut au milieu des questions les plus complexes : quelques-uns des articles de ce dictionnaire sont, à cet égard, de véritables chefs-d'œuvre ; on remarquera surtout ceux qui sont consacrés aux auteurs de l'antiquité et du moyen âge que Dante a connus et utilisés. Sur certains points il se peut que les spécialistes relèvent quelques lacunes ; mais quel est l'ouvrage de ce genre qui échappe à certaines critiques de détail ? M. T., qui est lui-même un spécialiste en matière de littérature dantesque, a, moins que tout autre, à redouter ces critiques. Il a d'ailleurs sagement limité son plan et ne s'est pas engagé à tout dire. Comme l'indique assez le titre, les articles de ce dictionnaire se rapportent exclusivement au commentaire historique et philosophique des œuvres de Dante ; le dictionnaire de la langue (*Dante vocabulary*), annoncé dès maintenant, fera l'objet d'un volume distinct, et l'on ne peut que louer M. T. de s'être conformé à une division aussi naturelle. En outre, il ne se pique pas de donner, à propos de chaque sujet, une bibliographie complète ; le plus souvent il y réussirait sans doute bien difficilement, ou ne ferait qu'encombrer son dictionnaire de renseignements dépourvus, pour la plupart, de tout intérêt ; il s'est donc borné, sauf exceptions bien entendu, à indiquer les textes les plus anciens, les témoignages contemporains, et à en mettre sous les yeux du lecteur les passages essentiels. — Quant aux avantages pratiques du volume, ils résultent d'abord de l'excellente exécution typographique[1], puis des tables généalogiques et chronologiques, au nombre de plus de trente, des figures et enfin des index qui terminent le volume.

C'est encore le nom de M. P. Toynbee que l'on trouve sur le premier fascicule d'une nouvelle collection d'opuscules dantesques dirigée par MM. G. L. Passerini et P. Papa. Cette collection, qui doit chaque mois s'enrichir d'un fascicule, comprendra des études déjà publiées dans les périodiques italiens ou étrangers (et dans ce dernier cas elles seront traduites en italien), ou des publications nouvelles. Les *Ricerche e note dantesche* de M. Toynbee se composent de six articles, dont cinq avaient paru, en anglais, dans la *Romania* (XXIV et XXVI) et le sixième dans le

---

1. La correction est généralement irréprochable ; si je relève un seul détail, c'est précisément parce qu'il ne constitue pas une faute d'impression, mais plus probablement une erreur : M. T. écrit à plusieurs reprises (p. ex. pp. 95, 241) *Santa Trinità* (nom d'une église de Florence) ; or c'est *Trinita* que l'on dit et doit dire dans ce cas particulier.

Giorn. Storico della Lett. ital. (XXVI), en italien. Ils portent sur : Dante et Pythagore, Dante et Orose, emprunts faits par Dante à Albert le Grand, passages de la *vita nuova* et du *Convivio* empruntés à Alfergani, les sept exemples de munificence dans le *Convivio*, la théorie dantesque sur les taches de la lune. Les dantophiles savent déjà combien ces brèves études sont précises et savantes ; ils apprécieront certainement l'élégant fascicule qui les leur présente réunies, avec quelques additions.

Le second fascicule (double) contient le texte du *Compendio* de la Vie de Dante par Boccace, publié par les soins de M. E. Rostagno d'après les manuscrits. Peu de questions sont aussi embrouillées que celle des diverses rédactions qui nous sont parvenues de cette Vie, et de leur authenticité : le regretté F. Macri-Leone, éditeur de la rédaction la plus complète de la Vie, s'était attaché à démontrer que seule cette rédaction était de Boccace, tandis que les abrégés, dont on connaît deux formes, auraient été l'œuvre de quelque copiste, peu respectueux du texte original ; M. E. Moore avait adopté et développé ces conclusions ; mais d'autres critiques avaient soutenu que les résumés étaient dus à Boccace lui-même. M. Rostagno, tout en se défendant avec modestie d'apporter dans le débat autre chose qu'une édition plus correcte et facilement accessible du texte des deux *Compendii* (l'un publié intégralement, l'autre sous forme de variantes groupées à part), traite à nouveau la question dans une Introduction très solide. Il réduit à néant l'argumentation de Macri-Leone et de M. Moore, et à l'idée que le *Compendio* aurait été fait par Boccace après coup, oppose l'explication infiniment plus naturelle et plus vraisemblable d'après laquelle ce serait, non pas un résumé, mais une première ébauche, reprise plus tard par l'auteur, développée et en partie modifiée, de la vie de Dante définitive. Sans avoir la prétention d'être absolument complète, la démonstration de M. R. me paraît convaincante ; on s'étonne même, tant ce point de vue simplifie les difficultés principales de la question, qu'il n'ait pas été indiqué plus tôt. Je ne veux pas résumer ici les arguments de M. R., mais y ajouter simplement une considération un peu plus générale : il paraît avoir été dans les habitudes de Boccace de donner successivement plusieurs formes à ses ouvrages d'érudition ; il les retouchait avec complaisance, et nous avons ainsi les rédactions provisoires de plusieurs de ses œuvres. La chose est aujourd'hui certaine pour ses églogues latines et aussi pour le *De genealogiis deorum gentilium*, comme ne tardera plus sans doute à l'exposer un jeune savant qui a eu la bonne fortune d'en retrouver le manuscrit autographe, avec tous les remaniements qu'y a faits l'auteur ; pour le *De claris Mulieribus*, la question reste obscure, mais un manuscrit de la Laurentienne (Pl. 52, cod. 29) a conservé la trace d'une double rédaction, en quelques passages tout au moins (cfr. Hortis, *Studi sulle op. lat. del Bocc.* p. 111 et suiv.). Enfin, j'espère montrer ailleurs que le texte du *De Casibus virorum illustrium* nous est également parvenu sous deux formes bien distinctes, dont l'une est une édition revue et

augmentée de l'autre. C'est exactement ce qui est arrivé pour les diverses rédactions de la vie de Dante. Au contraire on ne voit pas que Boccace ait jamais songé à résumer une seule de ses œuvres, ni que personne se soit non plus livré sur ses écrits à ce singulier travail. La démonstration de M. Rostagno sera sans doute discutée, reprise et complétée ; mais c'est à lui que restera le double mérite d'en avoir solidement posé les bases, et d'avoir mis entre les mains du public un texte soigneusement établi de cette première rédaction — ne parlons plus de résumé — de la *Vita di Dante* par Boccace.

Henri HAUVETTE.

Julian KLACZKO. **Jules II.** Paris, Plon, 1898, in-8, x-451 pages (10 fr.).

Un très vif amour pour son sujet et pour les personnages qu'il évoque, une connaissance déjà ancienne des monuments de Rome et une intimité enviable avec les hommes qui les ont faits sortir de terre, les ont embellis et y ont vécu, telles sont les qualités qui recommandent ce nouveau volume de M. J. Klaczko. Ce n'est pas une histoire suivie du pontificat de Jules II qu'il nous présente, mais plutôt une série de tableaux variés où nous revoyons, dessinée avec fermeté, la physionomie caractéristique du pape guerrier, entouré des artistes dont il s'était assuré le concours pour l'exécution des œuvres grandioses qu'il avait conçues. Il y a peut-être quelque désordre dans ces promenades artistiques ; mais il est impossible de s'y ennuyer un seul instant, tant la conversation du guide aimable et bien informé qui vous conduit est vivante, familière, traversée de vues ingénieuses et justes. A côté du pape, les portraits de Michel Ange, de Raphaël, de Bramante, occupent le premier plan ; parmi les œuvres décrites par M. K., on s'arrêtera surtout à l'étude qu'il consacre à l'ancienne basilique de Saint-Pierre, dont la démolition ne saurait être assez déplorée, en dépit, ou à cause des splendeurs de la nouvelle ; puis à l'histoire et à l'analyse pénétrante du plafond de la chapelle Sixtine, et des deux premières Chambres de Raphaël. M. Klaczko a un sentiment profond de la beauté de ces œuvres : il excelle à en montrer l'originalité et la grandeur. Aussi y a-t-il tout lieu de croire que son livre sera recherché de quiconque désire avoir une vue nette du mouvement artistique dont Rome fut le théâtre au début du XVI^{e} siècle. Le volume consacré à Jules II porte ce titre plus général : *Rome et la Renaissance, Essais et notices;* c'est une promesse dont les amateurs de la Renaissance prendront acte avec joie. A quand le volume sur Léon X ?

H. H.

Francesco Novati. **L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del Medio evo**; seconda edizione riveduta; Milano, Hœpli, 1899, in-16, xiv-268 pages (4 fr.).

Cette étude de M. Novati est une leçon d'ouverture prononcée il y a peu d'années à l'Académie scientifique et littéraire de Milan : ainsi s'explique le ton oratoire que l'auteur a donné à l'exposé historique, large et vraiment magistral, de ce que fut la culture latine à travers le moyen âge italien. Les notes qui accompagnent le discours, et font plus qu'en doubler le volume, ont un caractère scientifique qui rappellent que M. Novati n'est pas seulement un fort élégant écrivain, mais aussi un érudit dont la science et la méthode sont au-dessus de tout éloge. Ce volume, précédé d'un sommaire où sont indiquées toutes les questions traitées, et suivi d'un index alphabétique très complet, constitue donc une sorte de manuel commode et sûr de la littérature de l'Italie du vi[e] au xiii[e] siècle : le discours en donne une vue d'ensemble, et les notes renvoient aux sources ou élucident certains points particuliers.

H. H.

Charles Garrisson, **Théophile et Paul de Viau**. In-8. Paris, Picard, 1899. 235 pp.

Il semble bien que le véritable héros de ce livre est Paul de Viau. Sur lui particulièrement M. Garrisson avait des détails peu connus à rassembler et des documents nouveaux à nous offrir. C'était un de ces petits seigneurs protestants du midi en qui se perpétuait la turbulente intransigeance de leurs aïeux du xvi[e] siècle et qui, chaque fois qu'une sédition était possible, sortaient de leurs manoirs, enrôlaient leurs hommes, tenaient la campagne contre les troupes du roi, puis, vaincus, se jetaient en quelque place forte pour s'y défendre jusqu'au dernier. Somme toute, on ne voit pas que Paul de Viau ait accompli de plus remarquables prouesses ou joué un plus grand rôle en ces prises d'armes que la plupart des autres gentilshommes qu'il accompagnait, et c'est uniquement parce qu'il est le frère de Théophile de Viau que l'histoire peut trouver quelque intérêt à s'occuper de lui. Mais précisément pour éclairer bien des points de la vie de Théophile il nous importe beaucoup de connaître son frère et l'étude de M. G., fort bien menée et très intéressante, est une contribution précieuse à la biographie du poète.

Quant à Théophile il faut bien avouer que M. G., tout en racontant sa vie d'un bout à l'autre avec un visible soin, n'a rien ajouté à ce que nous en savions déjà, et peut-être même en savions-nous davantage. Il est loin d'en avoir rapporté avec autant de détails que Philarète Chasles — j'allais presque même dire que Théophile Gautier — les principales circonstances. Les diatribes des prédicateurs (Voisin, Caussin, Jean Guérin, Garasse, etc.) contre lui, sa querelle avec Balzac, ses pérégrinations après

son premier procès, ses souffrances dans la prison, les incidents de son instance en appel, tout cela est raconté d'une manière un peu sommaire. On en sait plus rien qu'en lisant son *Apologie*. En outre, son rôle littéraire n'est assurément pas examiné avec toute l'attention qu'il mérite et ses théories poétiques, si curieuses et si originales à ce moment où Malherbe régnait encore dans toute sa gloire, ne sont même pas exposées, bien que Théophile les ait pourtant indiquées lui-même dans le premier chapitre de son *Histoire comique* et en maints endroits de ses poèmes[1]. Il y a cependant dans l'étude de M. G. un chapitre qui contient des faits vraiment nouveaux, quoique déjà devinés par Philarète Chasles : c'est celui où il cherche à établir que l'animosité constamment manifestée par Louis XIII contre Théophile aurait eu pour cause une trop téméraire déclaration d'amour faite par le poète à la reine. A bien considérer cette thèse, on peut admettre qu'elle n'est pas sans vraisemblance; mais d'autre part il faut bien avouer aussi que les preuves qu'en donne M. G. ne sont pas absolument péremptoires et que, comme on pourrait aisément le prouver par quelques exemples, l'accusation d'athéïsme, avec le cortège de crimes obligatoires qu'elle entraînait toujours, suffisait largement en ce temps là, pour mener un homme au bûcher et rendre le roi inexorable.

Malgré toutes ces critiques, il convient de reconnaître que le livre de M. Garrisson est d'une lecture fort attachante, et l'on ne saurait trop lui savoir gré d'avoir enfin consacré une longue étude sérieusement menée à ce vrai poète encore si mal connu et si mal apprécié. Il a très bien exposé que si, dans ses premières poésies, Théophile était souvent inégal, bizarre, heurté, il avait trouvé tout à la fin de sa vie, sous les ombrages de Chantilly, une inspiration et une forme vraiment dignes d'être admirées. J'aurais voulu qu'il admît aussi parmi ces poésies de première valeur, celles que Théophile composa dans sa prison et qui sont peut-être les seuls poèmes du XVII[e] siècle où l'on entende une âme confesser franchement ses angoisses en termes naturels et sincères, ce qui n'était jamais arrivé depuis Villon. Que ne réimprime-t-on à part ce mince volume des œuvres de Théophile intitulé : *Troisième partie, contenant un recueil de toutes les pièces par lui faites pendant sa prison jusqu'à sa mort*, il entrerait dans toutes les bibliothèques !

Raoul Rosières.

---

1. Bien des erreurs seraient aussi à signaler... — P. 38. M. G. dénombrant les poètes qui florissaient en 1615 écrit : « Il y a d'Urfé qui se prétend le descendant du chantre de l'*Astrée*, un nom à rappeler en effet le Lignon et les Bergeries ». Ce descendant de d'Urfé est évidemment d'Urfé lui-même, qui ne mourut qu'en 1625. — P. 44. Pour décrire l'état intellectuel de la France en 1615, il dira : « Il faut lire dans les ouvrages satyriques de ce temps, dans le *Francion*, dans d'Assoucy, dans bien d'autres romans plus oubliés ou plus dédaignés encore, la vie de cette époque ». D'Assoucy n'avait alors que dix ans et ce qu'il raconte en ses *Aventures burlesques* se rapporte à l'année 1655. — Etc.

BULLETIN

— Dans un programme de Munich (Beitræge zur historischen Syntax der lateinischen Sprache, 1899), M. Gust. Landgraf montre que deux tournures qu'on regarde d'habitude comme des hellénismes : datif de la personne avec le passif; datif avec certains verbes : *jungi*, *miscere*, *concurrere*, etc., avaient certainement leur origine dans la langue indigène; mais que, sous l'influence des tours analogues en grec, elles ont pris une extension particulière dans la langue des poètes du siècle d'Auguste. L'étude est poursuivie méthodiquement à travers toutes les périodes de la littérature, et appuyée par la comparaison avec les langues indo-germaniques, de sorte qu'on embrasse ici tout le développement qu'ont pris ces tournures dans la langue latine. Suit un essai sur la construction des verbes composés, avec la réunion des exemples pour *acquiescere*, *adjacere*, *adsciscere*, *adsidere*, *advehere* et *appropinquare*. — É. T.

— M. Zingerle vient de donner chez Tempsky un nouveau fascicule de son Tite-Live, contenant le livre XLI. Il s'applique surtout à mettre sous les yeux du lecteur une reproduction exacte du Vindobonensis; tous les passages douteux y ont été soigneusement revus. Comme le texte est ici bien plus altéré que dans aucun des livres précédents, une place plus large a été faite aux conjectures. Outre celles qui sont dues à l'éditeur, on trouvera surtout des emprunts aux publications de MM. von Hartel, Gitlbauer, Kreyssig, Harant et Novák. En tête, un supplément de deux pages pour une description plus détaillée des passages où la lecture du Vindobonensis est douteuse. Donc contribution très précieuse. Il est fâcheux seulement que les leçons du manuscrit ne se distinguent pas assez nettement des conjectures qui ne sont pas toutes mises entre parenthèses. D'autre part, M. Z. (p. 1) renvoie bien pour le *Vindobonensis* aux planches de Studemund et de Wattenbach; pourquoi n'avoir pas cité aussi celle qu'a donnée M. Chatelain dans sa IXe livraison (1895)? J'ai comparé à ce fac similé la collation de M. Z. pour les 4 derniers paragraphes du livre; elle m'a paru très exacte. — É. T.

— M. A. Novara nous envoie la seconde édition de ses *Favole scelte dalle Metamorfosi di P. Ovidio Nasone*, I, Libri I-VII (Torino, Loescher; XXXVI-123 pp. pet. in-8). L'introduction est écrite avec goût et avec des préoccupations littéraires. On est un peu étonné cependant de voir rapporté un jugement de La Harpe. L'annotation est abondante et rendra service au professeur comme à l'élève. Des rapprochements avec la littérature italienne, avec Dante surtout, forment la chaîne nécessaire qui relie les temps présents avec l'antiquité. Certaines notes paraissent bien élémentaires, ainsi (V, 58) : « *perculit da percello*. » Il manque une table des morceaux choisis qui ne sont pas très nombreux. — P. L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 26 juin — 1899

Benzinger, Les livres des Rois. — Koeberle, La musique dans l'Ancien Testament. Laengin, Le Christ de l'histoire. — Philippot, L'efficacité de la prière. — Foerster, Le christianisme des contemporains. — Kautzsch, Les apocryphes de l'Ancien Testament, 7-10. — Herkenne, L'ancienne version latine de l'Ecclésiastique. — Buhl, Dictionnaire de Gesenius, 13e édition. — Euripide, p Wecklein. — Billeter, Histoire du taux dans l'antiquité. — Fritz, Synesius. — Walahfrid, De exordiis. p. Knoepfler. — Weiss, Le fondement juridique des persécutions. — Rodocanachi, Les derniers temps du siège de la Rochelle. — Piccioni, Baretti. — Leger, Russes et Slaves, III. — Barré. La géographie militaire. — Adjarion, La langue laze. — Rousselot et Nattier, La Parole. — Le Blant, Le Traité des songes, d'Artémtdore. — Moeller-Schubert, L'ancienne église. — Gobet, Les Bollandistes, Bibliothèque hagiographique, II. — Gobet, De l'origine divine de l'épiscopat. — Alfred. Consolation de Boèce, p. Sedgefield. — Otway, Venise sauvée, trad. Hagen. — Brandl, Sources du drame anglais avant Shakspeare. — Bischoffshausen, Cromwell et Thurloe. — Boscherino, D'Azeglio. — Uhl, L'empereur dans la poésie. — Splettstodsser, Le retour du mari. — A. Smith, L'Association des langues modernes en Amérique. — Molmenti, Le palais ducal de Venise et la Bibliothèque de Saint-Marc. — Nouvelles de Grèce. — Académie des inscriptions.

Die Bücher der Koenige erklært von Dr J. Benzinger (*Kurzer Hand-Commentar zum A. T.*, Lief. 7). Freiburg i B., Mohr, 1899; gr. in-8, xxiii-216 pages.
Die Tempelsænger im Alten Testament, von J. Kœberle. Erlangen, Junge, 1899. In-8, viii-205 pages.

Le commentaire de M. Benzinger sur les livres des Rois est très complet dans sa forme succincte : l'analyse des sources, la critique du texte, l'explication historique y sont également soignées. Les livres des Rois sont une compilation où l'on reconnaît la main de deux rédacteurs principaux : le premier a vécu avant la destruction de Jérusalem, mais après la découverte du Deutéronome; c'est lui qui est, à proprement parler, l'auteur de la compilation; le second, qui écrivait aussi dans l'esprit du Deutéronome, a vécu vers la fin de la captivité. L'auteur avait à sa disposition des sources dont il a fait des extraits plus ou moins considérables; quelques-unes de ces sources, par exemple l'histoire de Salomon, avaient déjà le caractère d'une compilation. Cette histoire de Salomon, celle des rois de Juda et celle des rois d'Israël, auxquelles l'auteur renvoie pour ce qu'il ne juge pas à propos de raconter, étaient trois livres distincts, qui n'avaient pas le caractère d'annales officielles. L'auteur a fait un emploi

beaucoup plus large des légendes prophétiques, surtout pour Élie et Élisée, sans les citer autrement. Le livre a été encore passablement grossi après la seconde rédaction deutéronomiste. C'est au second rédacteur que sont dues les indications synchronistiques, artificielles et souvent contradictoires, relatives aux rois de Juda et d'Israël. Les petits secrets de cette chronologie sont bien expliqués par M. Benzinger dans son introduction. On sait que le second livre des Rois présente, pour l'invasion de Sennachérib en Judée, deux récits qui se suivent, comme se rapportant à une même série de faits, et qui sont reproduits avec quelques variantes dans le livre d'Isaïe. M. Benzinger pense, après M. Winckler, qu'il y a eu deux expéditions de Sennachérib en Palestine, l'une en 701, l'autre après 690. La réalité de cette seconde expédition n'est aucunement prouvée par l'allusion que font les annales d'Asarhaddon à une campagne de Sennachérib en Arabie, et les récits bibliques sont si exactement parallèles dans leur développement qu'on est plutôt tenté d'y voir, avec la plupart des critiques, deux versions du même fait.

L'histoire de la musique dans l'Ancien Testament n'est pas facile à raconter, faute de données suffisantes ou suffisamment intelligibles. M. Kœberle a recueilli minutieusement et discuté avec sagesse toutes les indications que fournissent les livres saints. Les témoignages antérieurs à la captivité ne donnent presque rien. La Chronique, Esdras-Néhémie sont plus explicites; mais le témoignage du Chroniqueur, qui vaut pour son temps, est sujet à caution pour les temps antérieurs. M. Kœberle en discute avec prudence et sagacité les divers éléments. Il examine beaucoup de textes et remue beaucoup de petites questions sans arriver, la plupart du temps, à des conclusions bien certaines. La conclusion générale est qu'on ne peut songer à reconstituer, même par conjecture, l'histoire du chant et des chantres du temple. Quelques points particuliers seraient assez bien garantis : la musique religieuse aurait pris un grand essor au temps de Samuel et de David ; Asaph aurait été, comme David, poète et musicien ; la famille de chantres connus sous le nom de *benê Korach* serait aussi très ancienne, etc. On ne reprochera pas à M. Kœberle de pécher par excès de critique. Il cite l'Ecclésiaste en témoignage de ce qui se passait à la cour de Salomon ; tout en se défendant d'accepter sans réserve les assertions du Chroniqueur, il les utilise dans son exposé et il ne tient peut-être pas assez compte de ce qu'il y a de systématique dans la méthode de cet auteur. Un récit comme celui de la translation de l'arche dans I *Chron.* xv-xvi aurait dû être critiquement analysé, afin d'établir ce que le Chroniqueur doit à ses sources et ce qu'il paraît y avoir ajouté de lui-même. M. Büchler, dans un article récent, publié dans la *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*, 1899, Heft I, que M. Kœberle n'a pas pu connaître, prouve assez bien que les données concernant les lévites et les chantres viennent du rédacteur, et il conjecture que celui-ci a connu, en dehors de Samuel et des Rois, une source qui faisait opérer la translation de l'arche par les prêtres, mais retenait

l'arche à Gabaon jusqu'à la construction du temple. L'existence d'une telle source paraît probable, et les rédacteurs de Samuel et des Rois doivent en avoir connu une semblable, si ce n'est la même ; lorsque Salomon va inaugurer son règne à Gabaon et reçoit la révélation de Iahvé (I *Rois*, III, 11-15, cf. II, *Sam.*, XXI, 9) il est censé près du sanctuaire de l'arche ; et il semble que dans la rédaction originale de II *Sam.*, VII, 2, on ait dû lire : « L'arche de Dieu habite au milieu de la *forêt* » (*ia'ar*, allusion à Kiriat-Iearim) ; on a changé, pour l'harmonie du récit, la forêt en « tenture » (*ieri'â*) ; mais l'auteur du psaume CXXXII a connu sans doute le récit de II, *Sam.*, VII avec « la forêt ».

Alfred Loisy.

Der Christus der Geschichte und sein Christenthum, von G. Længin. Leipzig, Wigand, 1897 et 1898, deux in-8, XXVI-136 et V-209 pages

Essai philosophique sur l'efficacité de la prière, par A. Philippot. Paris, Fischbacher, 1899, gr. in-8, 100 pages.

Das Christenthum der Zeitgenossen, von E. Fœrster (*Zeitschrift für Theologie und Kirche*, IX, 1), Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-8, 96 pages.

Le livre de M. Længin n'a pas un caractère purement scientifique : l'auteur cherche à reconstituer la physionomie historique du Christ et de son enseignement afin de retrouver le vrai et pur christianisme. Opération difficile, puisque le protestantisme s'y essaie depuis bientôt quatre siècles et n'a pu jusqu'à présent en venir à bout. On cherchera longtemps encore, parce que les documents dont on dispose ne représentent pour nous que l'impression directe ou indirecte produite par Jésus, son enseignement et son action sur les premières générations de croyants. Il n'est donc pas si facile qu'on le croit quelquefois de discerner le Christ de l'histoire à travers la tradition qui nous a gardé son image. L'économie réelle de la religion n'est pas sans doute qu'on le connaisse ainsi, puisqu'on ne le saisit, après tout, que dans son œuvre, dans le mouvement qui est sorti de lui. Et dans la mesure où l'on rétablit avec une certitude suffisante les lignes principales de sa carrière et de son enseignement, on ne trouve pas toujours ce que l'on cherchait, ou l'on s'efforce de ne pas voir ce que l'on a trouvé, ou bien l'on se permet d'ôter à l'Évangile, pour le rendre plus pur encore que sa réalité même, ce que l'on appelle un peu dédaigneusement son enveloppe juive ; en sorte que, parmi ces théologiens qui poursuivent si ardemment la restauration du christianisme de Jésus, il n'en est pas un seul qui retienne l'idée du royaume de Dieu tel que Jésus lui-même l'annonçait à ses contemporains. A ne tenir compte que du but poursuivi, l'essai de M. Længin a donc chance de ne pas être plus définitif que tous les essais du même genre. Comme travail historique, c'est plutôt un livre de consciencieuse vulgarisation que de critique pénétrante et originale, peut-être même retarderait-il un peu sur la marche de l'exégèse. L'Évangile de Marc peut être regardé comme

une source par rapport à Matthieu et à Luc; mais représente-t-il une tradition simple, primitive, purement historique? Il paraît bien être déjà une œuvre de seconde main, avec des traditions combinées, une intention didactique. Un critique est-il autorisé à dire que si telle sentence du quatrième Évangile n'était pas de Jésus lui-même, l'écrivain serait plus grand que son héros? Quand même la parole : « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit », n'aurait jamais été dite par Jésus, dont l'enseignement ordinaire n'a pas cette forme abstraite, il n'en aurait pas moins fondé le culte en esprit, et jamais sans lui l'évangéliste n'en eût trouvé la définition verbale. N'est-ce pas tomber dans une sorte de scolastique rationaliste que de partager mathématiquement les miracles en trois classes : les guérisons de maladies communes, celles des maladies nerveuses considérées comme possessions, et les récits miraculeux qui sont purement symboliques, en expliquant uniformément les guérisons par un phénomène psychologique? N'est-il pas un peu enfantin d'admettre que la fille de Jaïr et le jeune homme de Naïn étaient seulement tombés en syncope et reprirent connaissance tout à point pour être guéris par suggestion? Est-il bien sûr que l'idée de possession ne soit pas ancienne chez les Juifs et qu'elle soit née seulement des influences persane et grecque? Le mauvais esprit que Dieu envoie à Saül peut n'être pas un démon au sens des Évangiles, le cas de Saül n'en est pas moins une véritable possession. Un historien peut-il dire que Jésus ne voyait dans Satan que la présence idéale du mal? Se permettra-t-il, en présence d'un texte comme celui-ci : « Après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée », de soutenir que le Christ n'a pas parlé de sa résurrection, mais qu'il a invité les disciples à se rendre en Galilée après sa mort? La formule entière annonce les apparitions galiléennes du Christ ressuscité : il faut la prendre ou la laisser en bloc. Quand même le discours sur la fin du monde, qui termine dans les Synoptiques la prédication du Christ, serait une composition artificielle, peut-on assurer que Jésus, tout en prévoyant sa mort, n'attendait rien au-delà, n'avait jamais eu ni exprimé aucune espérance de résurrection ni de retour? On a beau torturer tous les textes des Synoptiques et alléguer le quatrième Évangile, il est impossible, au point de vue historique, de ramener la prédication du royaume des cieux à une conception purement morale; on ne fait pas autant d'honneur à Jésus que l'on croit lorsqu'on le prend pour un sage d'un certain type plus ou moins rationaliste; le plus sûr moyen pour les théologiens de le trouver grand serait peut-être encore de le prendre tel qu'il est, sauf à expliquer ensuite les particularités de son enseignement, de sa carrière, et le caractère de la tradition qui nous a transmis l'image de l'une et de l'autre. M. Længin n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage; il est mort pendant l'impression du second volume, dont les derniers chapitres présentent quelques lacunes.

L'efficacité de la prière est-elle philosophiquement démontrable et a-

t-elle besoin d'être démontrée ainsi ? M. Philippot le croit. Mais il paraît bien affirmer plus qu'il ne prouve. « Toutes les fois qu'un malade a demandé la santé à Dieu avec un fervent désir et une confiance filiale, il a obtenu soit la guérison, soit une amélioration. » Cependant, il y a « une limite inflexible à l'efficacité de la prière, elle ne peut rendre un homme immortel ». La restriction n'est pas contestable, mais elle compromet fort l'assertion précédente. « Quand Dieu ne sauve pas, ne guérit pas, ne console pas, ne vivifie pas, c'est qu'il ne le peut pas. » De même, « c'est de la superstition et du pieux enfantillage » que de « faire des prières privées ou publiques pour produire la pluie ou le beau temps ». Et pareillement « les prières que nous faisons pour les morts n'ont pas plus de valeur que les prières que nous pouvons adresser à Dieu pour la fusion de la Grande Ourse et de la Petite Ourse en une seule constellation. » Où est la preuve philosophique de toutes ces affirmations et de toutes ces négations ? M. Philippot est resté scolastique et théologien beaucoup plus qu'il ne croit. Il en a le droit ; mais puisqu'il veut être théologien, on peut lui dire que l'Évangile ne connaît pas de limites à l'efficacité de la prière et que la foi n'en admet pas ; et puisqu'il veut être philosophe, on peut ajouter que l'efficacité d'une prière quelconque, en tant que prière, n'a jamais été scientifiquement constatée, parce que ce n'est pas matière d'expérience scientifique. On a reproché, non sans quelque motif, à l'ancienne théologie scolastique, d'avoir confondu l'ordre de la raison et de la science avec l'ordre de la foi. N'est-ce pas perpétuer la même confusion que de vouloir déterminer philosophiquement, dans le cadre de la science, l'efficacité de la prière ? N'est-ce pas vouloir déterminer scientifiquement l'action divine ; et Dieu et son action peuvent-ils être objet de détermination scientifique ?

Les contemporains dont M. Fœrster analyse le christianisme sont des savants, des hommes politiques et des littérateurs de l'Allemagne protestante. Le cadre est donc restreint ; mais le tableau, dans ses limites, est suffisamment complet et instructif ; les observations de détail sont judicieuses ; les vues générales font un peu défaut. Des essais de conciliation positive entre les principes du christianisme et la science, c'est-à-dire, au fond, des systèmes de théologie rationaliste plutôt que de philosophie et de science positive, sont successivement exposés, sous les noms de Moritz Carrière, W. Riehls, E. Curtius, H. von Treitschke ; puis viennent des systèmes où domine la note religieuse et évangélique, sous les noms de W. Roscher, et, avec une liberté entière à l'égard des orthodoxies confessionnelles, de F. Paulsen, Sohm, R. Eucken. On lit avec intérêt, dans la partie de ce travail consacrée aux hommes politiques, les pages relatives au christianisme du prince de Bismarck : on n'est pas trop surpris de trouver que cet homme d'État a vu d'abord dans le christianisme l'appui du trône et de la société ; mais il n'avait pas que cette foi politique ; sa religion était intime et personnelle, il avait dépouillé, d'ailleurs, tout préjugé dogmatique, estimant que les affaires politiques sont à traiter au

point de vue des intérêts nationaux et non d'une orthodoxie quelconque. Après Bismarck, on entend Roon, esprit religieux, lui aussi, plutôt que vraiment chrétien ; Moltke, qui n'apprécie guère dans le christianisme que la morale; Virchow, qui veut séparer la morale de la religion. La religion ou l'irréligion des gens de lettres revêtent des formes plus variées encore : il y a ceux qui mettent la science, l'art, l'esthétique morale à la place de la religion ; d'autres réagissent contre la religion de la science, conçoivent un christianisme indépendant de la culture d'autrefois et de celle d'aujourd'hui, distinguent entre le pur christianisme et celui des églises. Aucune conclusion ne se dégage de cet ensemble, qui est un peu confus, à moins que la confusion même ne soit le mot qui résume la situation.

A. B.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen das Alten Testaments, übersetzt und herausgegeben von E. Kautzsch 7e bis 10e Lieferung (s. 193-320) ; Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-4.

De veteris latinae Ecclesiastici capitibus, I-XLIII scripsit H. Herkenne. Leipzig, Hinrichs, 1899, in-8, VI-268 pages.

Hebræisches und Aramæisches Handwœrterbuch über das Alte Testament, bearbeitet von F. Buhl. Leipzig, Vogel, 1899, in-8, XII-1030 pages.

On trouve dans la dernière livraison des traductions bibliques publiées sous la direction de M. Kautzsch (voir *Revue* des 16 janvier et 10 avril 1899) la version des additions au livre d'Esther, celle de Baruch, de la lettre de Jérémie, et une bonne partie de l'Ecclésiastique (jusqu'au chap. XVIII). Dans l'introduction aux fragments d'Esther, M. Ryssel combat à bon droit l'opinion qui attribue à ces fragments un original sémitique, et donne toutes les indications utiles sur les deux recensions du texte grec et sur les anciennes versions latines. Le traducteur de Baruch, M. Rothstein admet un original hébreu pour le livre tout entier, qui d'ailleurs n'est pas l'œuvre d'une seule main. La première partie (*Bar.* I-III, 8) est postérieure à Daniel ; la date des morceaux qui composent la seconde (*Bar.* III, 9-V) est incertaine, car le rapport de *Bar.* V, 5 et suiv. avec les Psaumes de Salomon (XI, 9 et suiv.) ne laisse pas voir clairement de quel côté est la priorité. M. Rothstein ne se décide pas à approuver ni à condamner les critiques qui renvoient la composition du livre entier après l'an 70. L'introduction au livre de l'Ecclésiastique, par M. Ryssel, est très soignée, et les notes critiques forment un véritable commentaire. L'ouvrage a été écrit en hébreu vers le commencement du second siècle avant notre ère (190-170); ce n'est pas une compilation, mais une œuvre personnelle assez régulièrement construite. M. Ryssel apprécie fort exactement le caractère et les mérites de la version grecque, de la version syriaque, et fournit des notices documentées sur les autres versions anciennes dérivées du grec, ainsi que sur les fragments de l'Ecclésiastique récemment découverts en hébreu.

Les notes de M. Herkenne sur l'ancienne version latine de l'Ecclésiastique vont jusqu'au chapitre XLIII inclusivement ; comme il y a cinquante et un chapitres, on se demande pourquoi l'auteur n'a pas poussé son travail jusqu'au bout. Un avis placé à la fin du livre nous prévient que les notes sont prêtes pour les chapitres restants et qu'on ne les a pas publiées « ne nimis adaugeantur impensae quas librum typis orientalibus imprimendum afferre omnes norunt ». Le cas est douloureux, et il faut souhaiter que les quarante-trois chapitres mis en circulation rapportent de quoi libérer les huit qui restent prisonniers dans les cartons de M. H. L'importance de l'ancienne version latine pour la critique du texte de l'Ecclésiastique mérite assurément qu'on en fasse l'objet d'une étude particulière. M. H. l'a comparée avec les témoins du texte grec et les anciennes versions orientales. Il pense que cette version latine, qui s'éloigne fréquemment du grec ordinaire, a été faite sur une recension de ce texte grec corrigée d'après l'hébreu, et il décrit certaines particularités du manuscrit grec qui a servi pour la traduction. Il utilise dans ses notes la version syro-hexaplaire, les versions coptes, la version arménienne, la version éthiopienne. Ces notes portent sur des passages choisis de la version latine, et l'on peut se demander si M. H. n'aurait pas mieux fait d'en publier intégralement le texte, en l'accompagnant d'un commentaire critique. La rédaction du commentaire aurait été plus sobre, sans être moins nourrie, que celle des notes, et les *impensae* n'auraient pas été plus considérables. Les notes sont très érudites; les rapprochements de textes sont souvent très instructifs, et M. Herkenne s'est acquis par cette publication des droits incontestables à la reconnaissance des exégètes. Les habiles ne lui sauront même pas trop mauvais gré de n'avoir pas toujours tiré les conclusions qui semblent résulter de ses recherches. Par exemple, à propos d'*Ecclés.* I, 1 :

Omnis sapientia a Domino Deo est,
Et cum illo fuit semper
Et est ante aevum,

M. Herkenne observe simplement que le latin donne un tristique, tandis que le grec et le syriaque ont un distique, mais avec variante pour le second membre, le grec ayant : « Et elle *est* avec lui *pour* toujours », et le syriaque : « Et elle est avec lui depuis l'éternité ». Les deux derniers membres du latin ne représentent-ils pas une double traduction d'un même vers que l'interprète grec a lu d'une façon et l'interprète syrien d'une autre, le premier supposant dans l'hébreu *le'olam*, le second *mé'olam* ?

La douzième édition du dictionnaire de Gesenius, publiée par les soins de M. Buhl, a paru en 1896 ; voici venir la treizième, augmentée encore et améliorée par le même éditeur, avec le concours de M. Socin pour ce qui regarde la comparaison de l'hébreu avec les autres langues sémitiques, et de M. Zimmern pour ce qui regarde particulièrement l'assyrien. Les plus récents travaux ont été mis à profit dans la mesure du possible.

On indique pour les mots suspects d'altération les corrections les plus vraisemblables, en y joignant même le nom de ceux qui les ont présentées. Cherchez le mot *abad*, on vous dira qu'il se rencontre dans l'inscription de Mésa ; transportez-vous à *Abimélek*, on vous avertit que ce nom propre phénicien se trouve dans les inscriptions assyriennes d'El-Amarna ; à *Arphaxad*, vous aurez l'indication des principaux auteurs qui ont discuté l'étymologie de ce nom et sa signification géographique, depuis Bochart jusqu'à MM. Halévy et Hommel, avec référence exacte à leurs livres ou articles de revue. Ce dictionnaire est donc aussi complet et exact qu'on peut le souhaiter. L'ordre parfait dans lequel sont disposés tous les matériaux et les renseignements en rend l'usage très facile. On ne saurait trop recommander cet ouvrage aux étudiants, et c'est un répertoire utile à consulter pour tous les exégètes. M. Buhl et ses collaborateurs ont bien mérité de Gesenius et de la science biblique.

A. L.

Euripidis Fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol II. Pars II *Supplices* Edidit N. Wecklein. Leipzig. Teubner, 1898. Un vol. in 8° p. 67. — Pars III *Bacchae*, p. 70. — Pars IV, *Heraclidae*, 1899, p. 52. — Pars V, *Hercules*, p. 79.

Dans le numéro du 31 décembre 1898, nous avons annoncé que M. N. Wecklein avait été chargé de continuer l'édition d'Euripide commencée par le regretté R. Prinz, et nous avons rendu compte de cinq tragédies que le nouvel éditeur venait de publier. M. W. a l'intention de mener rapidement cette édition : voici encore quatre tragédies qui paraissent coup sur coup. Pour ces quatre pièces, la question des manuscrits est très simple. Deux manuscrits constituent seuls l'appareil critique, le Laurent, 32.2 et le Palatinus-Vaticamus 287 ; pour les cinquante-trois derniers vers des *Héraclides*, on peut encore se servir du Laurent. 172. C'est toujours des collations laissées par Prinz que se sert Wecklein ; il y joint celles que Wilamowitz a publiées dans ses *Analecta Euripidea*. Les nouveaux volumes méritent les mêmes éloges que les premiers. Voici quelques-unes des corrections que l'éditeur a introduites dans le texte : *Suppliantes*, 45, ἀπὸ σώματα au lieu d'ἄνομοι τέκνα ; 90, μῆτερ' pour μήτηρ ; 380, νέμουσ' ἧσσον pour νέμεις ἀεὶ τόν ; 599, θοάζει pour ταράσσει, d'après Hésychius ; 649, σὺ pour τοὺς ; — *Bacchantes*, 793, χέρας pour δίκην ; 1121, σπέρμα au lieu de παῖδα ; — *Héraclides*, 5 ἀρωγός pour ἄριστος ; 396, τέχνῃ au lieu de τὰ νῦν ; 756, περὶ δαιμόνων pour περὶ τῶν δόμων ; 1005, ἂν λαχοῦσα au lieu de ἀναλαβοῦσα ; — *Héraclès*, 422, ἀμφέβαλ' ἰόν au lieu de ἀμφέβαλε ; 507, ἀφείλετο au lieu de διέπτατο ; 845, ἀγαστέας au lieu de ἀγασθῆναι.

Albert Martin

Gustav BILLETER. **Geschichte des Zinsfusses im griechisch-rœmischen Altertum bis auf Justinian.** Leipzig, Teubner, 1898. Un vol. in-8° de XII-381 p.

Cette histoire du taux dans l'antiquité grecque et romaine est le développement d'une dissertation inaugurale dans laquelle l'auteur avait étudié l'histoire du taux seulement en Grèce. Ses recherches se sont étendues à l'Égypte et à Rome. Cette nouvelle partie est même la plus longue de l'ouvrage. Les inscriptions fournissent un élément important d'information. M. Billeter a eu le soin de donner sur ces textes de nombreuses références ; il ne cite pas seulement le numéro du Corpus ; il renvoie encore aux recueils de Cauer, Dittenberger, Michel, Wilmanns, Dessau, Inscriptions juridiques de la Grèce, etc. Il y a, dans ce simple détail, un souci de ménager la peine du lecteur qui mérite notre approbation. Les résultats généraux obtenus par l'auteur peuvent être résumés de la façon suivante : En Grèce, au IVe siècle, le taux ordinaire pour des placements sûrs était de 12 o/o ; vers le milieu du IIIe siècle, il est à 10 o/o et tombe à 7 vers le commencement du IIe siècle ; mais bientôt il remonte à 8 et est à 9 au commencement de l'empire ; au IVe siècle après J.-C. on trouve 18 o/o ; pour les prêts maritimes, le taux variait entre 18 et 34 o/o ; — A Rome, en 51 avant J.-C, un décret du Sénat, qui fut en vigueur jusqu'à Justinien, établit un maximum de 12 o/o ; pendant les guerres civiles, ce fut le taux ordinaire ; il baissa après Actium ; sous Justinien, pour des placements sûrs le taux était de 5 à 6 o/o ; le taux maritime était de 12 ; la loi de 528 établit un maximum de 4 o/o pour les viri illustres, de 6 o/o pour le reste de la population, de 8 o/o pour les commerçants ; pour les prêts maritimes 12 o/o. Assurément l'ouvrage de M. Billeter ne peut pas être regardé comme un ouvrage définitif ; mais le sujet est traité avec compétence et les résultats déjà acquis sont importants.

Albert MARTIN.

Wilhelm FRITZ. **Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene.** Ein Beitrag zur Geschichte des Attizismus im IV. und V. Jahrhundert. Leipzig, Teubner, 1898, IV-230 p.

Le contenu de cet ouvrage est bon ; il fait regretter davantage ce qui manque, car l'étude n'est pas complète. Disons d'abord ce qu'elle renferme. M. W. Fritz, professeur au gymnase d'Ansbach, a présenté ce travail à la faculté de philosophie de l'Université de Munich pour obtenir le grade de docteur, et il prépare une édition des lettres de Synésius, qui sera certainement la bienvenue ; la dernière, celle de Hercher (*Epistolographi græci*, 1873, Didot) a en effet besoin d'être refaite sur une collation plus sûre et plus complète des manuscrits. Synésius était fort admiré des byzantins, et ses lettres avaient une grande

réputation de grâce et d'élégance ; M. F. les étudie non au point de vue de la rhétorique, mais à celui de la grammaire, et recherche en quoi consiste leur atticisme. C'est pour cette raison que son ouvrage est composé sur le plan de l'*Atticismus* de W. Schmid. Il s'est servi, pour recueillir ses observations, de trois manuscrits : le Parisinus 1039 et les deux Monacenses 490 et 481, qu'il décrit avec les plus minutieux détails. Cette description est précédée d'une esquisse très sommaire où M. F. dépeint la situation de Synésius, évêque chrétien, philosophe païen, au milieu des troubles qui agitaient alors la Cyrénaïque ; je dois dire qu'on n'attendait guère cet essai, qui ne contient rien de neuf, en tête d'une dissertation purement grammaticale. Le corps même de l'ouvrage se compose d'observations relatives aux formes et à la syntaxe ; la conclusion, qui suit immédiatement l'étude des particules, est d'une part qu'au point de vue de l'atticisme Synésius se rapproche beaucoup d'Élius Aristide, de l'autre que ses lettres sont une « recht respektable Erscheinung sprachlicher Reinheit und *stilistischen Geschmackes* » (p. 174). Ces derniers mots m'amènent précisément à dire ce qui manque dans le travail de M. F. Une étude sur la langue, il l'a faite, et l'on peut se déclarer satisfait [1] ; elle est heureusement complétée par le chapitre sur l'hiatus. Mais une étude sur le style est absente ; les mots que j'ai soulignés représentent uniquement une impression de M. F., et pas autre chose. Le style ne consiste pas uniquement dans le vocabulaire et dans la syntaxe ; ce sont là des biens communs à tous les auteurs d'une même époque, à peu de différences près ; mais la manière dont un écrivain tourne ses phrases, exprime ses pensées, enchaîne ses périodes, la manière, en un mot, dout il utilise sa langue pour lui donner l'empreinte individuelle et la couleur personnelle qui le distinguent de ses contemporains et lui donnent sa place dans une littérature, c'est là en somme cette « saveur stylistique » qui ne ressort pas de l'étude de M. Fritz. Il est vrai qu'il a voulu seulement ajouter un chapitre à l'ouvrage de W. Schmid « pour la partie grammaticale », comme il le dit lui-même dans la préface (p. IV) ; c'est là son excuse ; et d'ailleurs, pour une œuvre de débutant, cette étude mérite mieux qu'une simple approbation. Elle montre du soin, de la compétence, de la méthode, et promet une édition consciencieuse des lettres de l'évêque de Ptolémaïs : les dernières pages

1. Quelques points intéressants sont négligés. Ex. : Synésius dit-il κλαίω ou κλάω ? Hercher p. 688, 13 écrit κλάοντος avec l'Aldine contre κλαίοντος de ses manuscrits, qui ont également cette forme 642, 29, où il rétablit κλάοντος. Πέπραχα ou πέπρηχα ? La première forme est celle des manuscrits de Hercher (699, 17 ; 721, 18) ; la seconde est rétablie par lui dans le second passage, et fournie par le *Lipsiensis* pour le premier. 'Ωθίζεσθαι (701, 35), ou ὠστίζεσθαι avec le *Paris.* 1040 ? Etc. Il est inexact de dire (p. 66) que Synésius use toujours de la forme γεγράφηκα. J'aurais voulu voir aussi un paragraphe sur les mots employés seulement par Synésius ou par des contemporains ; ces mots sont assez nombreux. Notons enfin qu'en limitant son champ d'exploration aux *Lettres*, et seulement d'après trois manuscrits, M. Fritz s'est condamné volontairement à donner une idée incomplète de la langue de Synésius.

sont précisément consacrées à la discussion critique de quelques passages.

My.

Veroeffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar, München.

Nr. 1 : **Walafridi Strabonis liber de exordiis et incrementis quarundam in obseruationibus ecclesiasticis rerum**; textum recensuit, adnotationibus historicis et exegeticis illustrauit, introductionem et indicem addidit Aloisius Knœpfler ; editio altera. 1899. xvii-114 pp. Prix : 1 Mk. 40.

Nr. 2 : **Christenverfolgungen**, Geschichte ihrer Ursachen im Rœmerreiche, von J. E. Weiss. 1899. xii-179 pp. Prix : 2 Mk. 40.

Ces deux publications émanent du séminaire historique de la faculté de théologie de Munich. La première est l'œuvre du professeur. Elle est des plus opportunes, au moment où de tous côtés l'on s'occupe de l'histoire critique du culte chrétien. On sait que le *De exordiis* écrit entre 840 et 842, consacre trente-deux chapitres à un certain nombre de questions distinctes relatives à la liturgie. Ce n'est pas un traité, mais un recueil d'observations sur certains points. Ce qui leur donne un grand intérêt, c'est la date de leur rédaction. Walahfrid écrit peu d'années après les réformes liturgiques de Pépin et de Charlemagne. C'est de plus le premier essai historique sur ce sujet. M. Knœpfler a publié le texte d'après un manuscrit de Saint Gall 446 du ixe-xe siècle. Il l'a fait précéder d'une introduction concise et l'a accompagné de notes historiques ; elles contiennent surtout des citations d'autres documents et des références à quelques ouvrages allemands. Il n'y a pas là à proprement parler un commentaire, mais des indications qui peuvent mettre un étudiant sur la voie de l'interprétation critique du texte.

La brochure de M. Weis reprend le problème souvent agité du fondement juridique des persécutions. Les différents systèmes proposés jusqu'ici n'étaient pas satisfaisants, parce qu'aucun ne rendait compte de l'aspect commun à ces procès. Dans tous, en effet, le juge vérifiait surtout la qualité de chrétien ; c'est en tant que chrétiens que les inculpés étaient poursuivis et condamnés. Les crimes imputés aux chrétiens, lèse majesté, athéisme inceste, meurtres d'enfants, etc , ne jouaient qu'un rôle accessoire et motivaient tout au plus la proscription du nom de chrétien. Ces difficultés avaient conduit à supposer l'existence d'une loi ancienne et spéciale (Duchesne, Allard) ou l'action d'édits plus ou moins temporaires (Guérin). Mais on était réduit à des hypothèses sur cette loi ou ces édits. M. W. fait observer avec raison que le silence des apologistes à cet égard est au moins étonnant. Il croit que la question était une question de police, non de droit criminel. A noter aussi son interprétation du rescrit de Trajan. Il aurait pour la première fois réglé le cas d'apostasie. Tandis que, jusque là, le chrétien était toujours condamné, d'après l'avis de Trajan, on devait le relâcher s'il abjurait.

M. Weis a certainement contribué à avancer la solution du problème et sa brochure contient quantité d'observations incidentes dont les historiens de l'Église auront à faire leur profit.

P. L.

E. Rodocanachi. **Les derniers temps du siège de la Rochelle** (1628) **Relation du nonce apostolique.** Paris, Picard, 1899. In-8 de xx-143.

M. Rodocanachi nous donne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Barberini (cod LV, 38), *la Relazione a modo di diario della presa della Roccella...* rédigée par le nonce (ou plutôt sur l'ordre du nonce) Giovanni-Francesco Guidi, évêque de Cervia. Rédigée, dit l'auteur (p. xii), « jour à jour ». Je ne suis pas de cet avis ; le ton du récit est plutôt celui d'un résumé des événements écrit aussitôt après la prise de la ville (le dernier fait qui y soit mentionné est du 17 novembre 1628, trois semaines après la capitulation), et composé sans doute d'après les minutes des lettres que le nonce avait adressées au pape pendant le siège. M. R. qui parle de ces lettres (conservées à la Vaticane, *Nunziatura di Francia*, vol. 68 et 69) dans son introduction et dans ses notes, aurait dû nous en donner quelques extraits en guise de commentaire, pour éclairer les passages les plus importants. Le texte même (accompagné d'une traduction exacte, quoique pas toujours suffisamment fidèle) n'ajoute pas grand chose à ce que nous savons par Mervault[1], Bassompierre, etc. — M. Rodocanachi (il donne une bibliographie sommaire du siège, p. xii, n. 1) se contente de signaler les points sur lesquels la *Relazione* est en désaccord avec les autres textes, sans faire la critique de ces différentes affirmations. Son élégante plaquette est complétée par un état de l'armée royale, par des brefs du pape Urbain VIII (en bien mauvais latin !), des pièces de vers (extraites du fonds Barberini) sur quelques héros du siège, un fragment d'une carte côtière et un intéressant plan du siège (en phototypie).

H. Hauser.

Piccioni (Luigi). **Studi e ricerche intorno a Giuseppe Baretti con lettere e documenti inediti.** Livourne, Giusti, 1899. In-8 de vi-634. pp. 5 fr.

Certainement un volume de plus de 600 pages consacré à Baretti devrait être une étude de fond sur son caractère, son talent, ses opinions,

1. M. R. écrit Méruault, « orthographe, dit-il, qui est celle de l'époque ». L'orthographe de l'époque est *Mervault* avec, très vraisemblablement, *u* consonne. — P. xii, n. 2, lisez *Danjou* pour *d'Anjou*, *Jaillot* pour *Faillot*. Est-il nécessaire (p. 76, n. 1), pour expliquer le sens du nom de lieu Chef de Baye (la tête de la Baie de la Rochelle), de nous dire : « Baye était une mesure française » ? ce qui, au reste, ne nous apprend rien sur la question. — P. 113 « Loudun in Forez »; il est probable que le scribe voulait écrire « in Torene ».

son influence; et il est regrettable que M. P. se soit laissé dominer par le scrupule, respectable mais fâcheux, qui détermine trop de savants italiens à toujours renvoyer les travaux d'ensemble aux générations à venir. Car, non seulement on a déjà beaucoup écrit sur Baretti, non seulement on a fouillé avec sagacité les principaux épisodes de sa vie, mais la réponse à la question essentielle qui se pose à son sujet se trouve dans ses œuvres mêmes et dans celles de ses plus illustres contemporains. C'est là bien plus que dans les doctes monographies qu'on pourra encore nous donner à son propos qu'on apprendra dans quelle mesure la critique de Baretti fut neuve, juste, sincère, féconde. — Ceci dit, il n'est que juste de louer l'érudition avec laquelle M. P. approfondit les différents points qu'il touche et de le remercier pour les lettres inédites qu'il a su découvrir; surtout il faut le féliciter de l'excellent esprit dans lequel il apprécie chemin faisant les actes ou les jugements de son auteur. Naguères, en Italie, on savait si bon gré à Baretti d'avoir pris Voltaire en faute qu'on lui accordait libéralement une solidité d'esprit, une fermeté de principes auxquelles il n'a aucun droit. On l'apprécie beaucoup plus sainement aujourd'hui, témoin le savant article où M. A. Neri a prouvé que l'inflexible Baretti ménageait les jésuites quand il y trouvait son compte. M. P. loue et avec raison le talent de son auteur, mais il sait que ses actes sont en contradiction avec ses paroles et que ses paroles s'accordent fort mal entre elles. (V. p. ex. à propos du mètre adopté par Baretti pour la traduction de Corneille p. 90, de ses scrupules un peu tardifs sur celle d'Ovide p. 99, de ses rapports avec le prince héréditaire de Savoie p. 106, de ses variations sur la valeur de la Divine Comédie p. 226-7, de ses citations d'auteurs qu'il n'a jamais lus.)

Parmi les points que M. P. met en lumière, je signalerai une excellente appréciation de la traduction précitée de Corneille p. 116, le passage où il réduit à sa juste valeur l'influence de l'Angleterre sur les jugements exprimés par Baretti, p. 146, sqq., les détails sur les journaux littéraires italiens du temps p. 276 sqq., la qualification d'*absurde* qu'il applique irrévérencieusement mais judicieusement au plan gigantesque d'éducation que Baretti trace pour son neveu (p. 362 sqq.), véritable chef-d'œuvre de naïveté et de forfanterie; sa réfutation de la croyance que Baretti voulait se tuer au cas où le jury ne l'eût pas absous de l'homicide qu'il avait dû commettre en Angleterre pour sa légitime défense, p. 398-399 et 403.

Deux des lettres sont en particulier fort curieuses, l'une parce que Baretti y outre la raideur britannique sous prétexte de mettre en garde son jeune neveu contre la comédie du sentiment (p. 351), l'autre parce que en 1772 il en est encore à prendre en pitié la liberté politique (p. 416 sqq.). Il y a chez lui un Voltaire et un Jean-Jacques, tous deux de convention et le rôle du deuxième consiste en quelque sorte à obliger le premier à se prendre au sérieux dans ses boutades et à les soutenir avec une gravité ou une prolixité fatigante. Néanmoins, dans une patrie

libre, ç'aurait été un polémiste redoutable, une sorte de Veuillot, et M. Piccioni n'a pas perdu son temps en nous le faisant mieux connaître.

Charles Dejob.

Louis Leger. **Russes et Slaves**, études politiques et littéraires. Troisième série. Paris, Hachette, 1899. In-8, 273 p. 34-50.

Sept études : *Radistchev*. M. Leger analyse le principal ouvrage de Radistchev, le *Voyage de Petersbourg à Moscou* : ce n'est pas seulement un tableau à la Sterne, c'est une attaque contre le culte national, le recrutement militaire, la censure, le principe du pouvoir absolu, surtout contre le servage ; Radistchev a été le premier apôtre de l'émancipation.

II. *Les voyageurs russes en France :* intéressante appréciation de trois voyageurs, Von Vizine, Karamzine et Batiouchkov : Von Vizine est satirique et aigre ; Karamzine, aimable et enthousiaste ; quant à Batiouchkov, ce jeune officier n'a d'yeux que pour les Parisiennes.

III. *Le voyage de Nicolas II en Orient*. On remarquera les malicieuses citations que fait M. L. et la façon fine dont il relève dans l'ouvrage du prince Oukhtomsky les idées de domination russe en Asie : par tous les moyens possibles le prince rapproche l'Inde de la Russie et ses conclusions sont souvent plus patriotiques que scientifiques.

IV. *L'enseignement du russe* : il n'a pas sa place dans le programme de nos lycées ; il ne peut être donné que dans les Universités.

V. *Mickiewicz* : cette étude est le premier essai vraiment critique qui ait paru dans notre langue sur le grand Polonais. M. L. retrace la vie de Mickiewicz et passe en revue la plupart de ses œuvres : les *Dzyadi*, *Grazyna*, l'ode à la Jeunesse, *Konrad Wallenrod*, *Monsieur Thadée*. Quelques citations se mêlent aux réflexions critiques de l'auteur, et on saura le plus grand gré à M. L. d'avoir traduit entièrement le grand morceau de la troisième partie des *Dziady* où Konrad provoque le Créateur et le somme d'établir le règne de la justice. Notons aussi les pages qu'il consacre au mysticisme du poète, à son besoin de surnaturel, au héros 44 décrit par le prêtre Pierre, à ces bizarres rêveries qui n'empêchent pas que Mickiewicz ait été en Pologne « le chantre le plus ému de l'amour malheureux, l'interprète le plus sublime du patriotisme désolé ».

VI. *Mickiewicz et Pouchkine* : parallèle ingénieux et attachant entre les deux poètes, presque contemporains, grands admirateurs de Byron, chefs du romantisme dans leur pays.

VII. *La littérature tchèque contemporaine* : M. L. fait passer devant nous les poètes Kollar, Celakovsky, Havlicek, Fric, Neruda, Halek, Cech, Vrchlicky, Zeyer, puis les romanciers, les auteurs dramatiques, les savants, les historiens à qui la Bohême doit sa renaissance intellectuelle :

on est vraiment étonné de voir chez un si petit peuple une si grande activité d'esprit et l'on redit avec M. Leger que la littérature tchèque a sauvé la nation, réveillé son génie, échauffé son patriotisme.

Ce troisième volume de *Russes et Slaves* est non moins attrayant et curieux, non moins instructif que les deux volumes précédents.

A. C.

Ct O. Barré. **La géographie militaire et les nouvelles méthodes géographiques. Introduction à l'étude de l'Europe centrale.** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1899. In-8 de 79 p., 37 figures et 3 pl. en couleurs.

L'auteur, chef de bataillon du génie et professeur à l'École d'application, ne prétend apporter rien de nouveau à la science. Il montre seulement en quoi la connaissance des *formes du terrain* (et non seulement de la composition du terrain) est indispensable à l'étude de la géographie ; il insiste naturellement sur l'application des nouvelles méthodes géologiques à la géographie militaire (distinction du Jura plissé et du Jura tabulaire, des Vosges et des *Pfalzgebirge* ; disposition *vraie*, et non purement schématiqne, des auréoles de la région parisienne). Cet exposé, inspiré par les travaux de M. de Lapparent et de MM. de la Noë et Margerie, est d'une remarquable clarté. Emporté par son enthousiasme pour les nouvelles méthodes, M. Barré est dur jusqu'à l'injustice pour des hommes qui sont aujourd'hui dépassés [1], mais qui n'en ont pas moins eu, à leur heure, le mérite d'orienter la géographie dans des voies scientifiques. N'était-il pas nécessaire, il y a vingt ans, d'exagérer certains faits pour les faire mieux pénétrer dans les esprits [2] ? Je veux bien que « les idées de crêtes et de remparts du bassin parisien » aient « fait du mal », mais elles ont aussi fait du bien, en tout cas moins de mal que la conception d'une plaine uniforme de Paris aux Vosges, conception qui dominait avant la guerre. — Mais il est naturel que les nouveaux-venus soient sévères pour leurs devanciers, et mieux vaut cette ingratitude qu'un conservatisme routinier.

H. Hauser

---

1. Par exemple M. le général Niox.

2. Dans l'enseignement, il est de toute nécessité que les idées maîtresses — surtout quand elles sont neuves — soient exagérées tout d'abord et *schématisées*. Quand on pense à ce qu'était l'enseignement de la géographie dans les lycées il y a seulement quelques années, on est moins sévère que M. B. pour ceux qui ont été les premiers initiateurs du nouvel enseignement géographique. C'est un peu à eux que M. B. doit d'avoir des élèves mieux préparés, plus susceptibles de comprendre les vraies méthodes.

BULLETIN

— L'*Étude sur la langue laze*, qui a été publiée par M. H. Adjarion dans le volume X des *Mémoires de la Société de linguistique* de Paris, vient de paraître à part chez Bouillon. Cette étude comprend un lexique, une grammaire comparée de plusieurs dialectes lazes et quelques pages de textes ; l'auteur y expose d'une manière simple et claire, et dans un ordre excellent ,le résultat de ses observations personnelles ; pour être complet il y a joint les faits déjà connus par les travaux de Rosen, Klaproth, Peacock, etc. ; ce petit livre de 120 pages présente donc un résumé complet de tout ce que l'on sait actuellement sur cette langue fort intéressante à divers égards. — A. M.

— Depuis le mois de janvier de cette année M. l'abbé Rousselot dirige avec M. le Dr Nattier la *Parole, revue internationale de rhinologie, otologie, laryngologie et phonétique expérimentale*, qui servira d'organe au laboratoire de phonétique du Collège de France. Le premier numéro débute par un article de M. Rousselot sur les nouveaux perfectionnements apportés à ses appareils. M. Zünd-Burguet y indique certaines applications pratiques de la phonétique expérimentale et M. le docteur P. Olivier y étudie la voix chuchotée. Le second renferme un article de M. Adjarian sur la phonétique de l'arménien, suivi de remarques de M. Rousselot ; cet article est le premier essai d'étude d'un groupe de dialectes par la méthode expérimentale et aboutit à des résultats très importants. — A. M.

— M. Le Blant signale à l'attention des érudits un ouvrage que le rationalisme inintelligent d'autrefois qualifiait d'insipide, le *Traité des songes* d'Artémidore (*Artémidore*, Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, XXXVI, 2e partie ; Paris, Klincksieck, 1899 ; 17 pp., in-4 ; prix : 1 fr.). Il ne s'agit pas d'y aller chercher « la clé des songes », mais la déposition ingénue d'un témoin sur les préoccupations et la vie des gens du IIe siècle. Dans ce court mémoire, M. L. B. relève en détail les renseignements donnés dans l'*Oneiricriton* sur le culte des dieux, et passe plus rapidement sur les jeux, les supplices, la mort, la santé, les statues dans Artémidore. Quelques rapprochements curieux avec le rit de l'incubation sacrée dans les basiliques chrétiennes, l'exégèse des Pères de l'Église, les représentations figurées de l'âme humaine, montrent le parti que l'on pourrait tirer d'une étude méthodique d'Artémidore pour la connaissance des idées et des croyances des anciens. — L.

— Le 26e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio (Int-Jur ; Paris, Hachette, s. d. ; V, pp. 569-728) vient de paraître. Il comprend les articles suivants : 1° Io, Jason (Durrbach) ; Iolaeia Isthmia, Ithomaia, Itonia (Couve) ; Iphigenia (Decharme) ; Irenarcha, Jumentum (Cagnat) ; Iris, Juno, Junones (Hild) ; Irpex (Thédenat) ; Isis, Jugerum (Lafaye) ; Isodaites (F. Lenormant) ; Isopoliteia, Isoteleia, Judex, Judicium, Judicia publica, Judiciariae leges, Judicium domesticum (Lécrivain) ; Isthmion, Janitor, Janua (Pottier) ; Italia (Babelon) ; Jaculum (de Ridder) ; Janus (Toutain) ; Judaei (Th. Reinach) ; Judex, Judicium, Judicium domesticum (Humbert) ; Judicatum, Jurgium, Jurisconsulti, Jurisdictio (Cuq) ; Jugum (A. Baudrillart) ; Jupiter (Perdrizet) ; Juridicus (Jullian). Pourquoi, p. 713, n. 1, renvoyer à la brochure originale d'un programme de Ritschl, quand on a toutes ces plaquettes réimprimées commodément dans les *Opuscula* (II, 427) ?

— Le deuxième fascicule de la nouvelle édition du *Lehrbuch der Kirchengeschichte* de W. Moeller, remanié par M. H. von Schubert, vient de paraître à la librairie

Mohr (Erster Band, *Die alte Kirche*, zweite Abtheilung, pp. 273-464; Freiburg i. B. prix : 4 Mk.). Ce fascicule comprend la suite de l'histoire antérieure à Constantin, et le commencement du règne de Constantin; il est surtout consacré à saint Cyprien, aux institutions ecclésiastiques de l'époque et aux dernières persécutions. Ce manuel se distingue par ses qualités de netteté et de précision. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à parcourir les pages consacrées aux œuvres mises sous le nom de saint Cyprien. Le travail considérable de ces dernières années s'y trouve résumé clairement. — P. L.

— Le fasc. II de la *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis* (ediderunt socii BOLLANDIANI; Caedmon-Franciscus; Bruxellis, Via dicta des Ursulines, 14; 1899, pp. 225-464) vient de paraître. Il contient la référence des pièces 1500-3101. Nous avons déjà signalé la précision de ces indications et les services multiples qu'elles rendront (cf. *Revue critique*, 1899, I, p. 9). Ajoutons, ce qui était à prévoir, que l'ouvrage dépassera les limites précédemment annoncées. Il comprendra non 900 à 1000 pages, mais plus de 1200, et sera divisé en deux tomes. Le prix de souscription est augmenté et fixé à 40 fr. Après achèvement de l'impression, il sera porté à 50 fr. Il est superflu de dire avec quel soin les Bollandistes tiennent leurs fiches au courant. Les vies de papes du *Liber pontificalis*, par exemple, sont maintenant citées d'après les deux éditions Duchesne et Mommsen. — L.

— M. Louis GOBET a, pour sa thèse de doctorat en théologie à l'Université de Fribourg, traité *De l'origine divine de l'Episcopat* (Fribourg, Librairie catholique suisse, 1898; 106 pp. in-8). Ainsi posée, la question n'est pas de la compétence de la *Revue*. M. G. a repris, au point de vue traditionnel catholique, les textes principaux étudiés si souvent en ces dernières années. Il discute surtout les opinions de M. Jean Réville, dont le livre, avec quelques autres travaux modernes, paraît avoir fourni les matériaux de la thèse. Il est inutile de dire que les conclusions sont différentes. Cette brochure est donc une œuvre de seconde main sans résultats nouveaux. L'impression et la rédaction ont été assez négligées. La façon dont M. Gobet reproduit les quelques mots grecs qu'il s'est risqué à citer, pourrait faire penser qu'il n'a pas lu les textes dans l'original. — L.

— Il y a longtemps que l'on sentait le besoin d'une édition sérieuse de la principale œuvre du roi Alfred, la traduction en anglo-saxon de la *Consolation de Boèce*. L'édition que vient de faire paraître M. Walter G. SEDGEFIELD (*King Alfred's old English Version of Boethius De Consolatione philosophiæ edited from the mss. with introduction, critical notes and glossary*. Oxford, Clarendon Press. 1899. in-8, p. XLIV et 328), est soignée et bien faite. M. S. a recensé à nouveau le manuscrit Cotton du Musée Britannique et a tiré de cette nouvelle lecture tout ce que lui a permis le mauvais état d'un texte qui a beaucoup souffert. Le Glossaire très complet qui accompagne l'édition sera d'un grand secours aux étudiants, quoique, d'une façon générale, c'est plutôt aux savants que s'adresse le travail très consciencieux de M. Sedgefield. — J. L.

— La traduction en vers de la *Venise Sauvée*, d'Otway, que nous présente M. Paul HAGEN (*Die Verschwœrung gegen Venedig, Tragœdie in 5 Akten von Thomas Otway*. Leipzig, Avenarius, 1898, p. VI et 91), échappe à toute critique sérieuse par l'avertissement même que nous donne le traducteur dans sa préface. Il reconnaît avoir librement pratiqué des changements et des coupures. Il est inutile de discuter ici un système depuis longtemps condamné : mais, l'admettrait-on, qu'on pourrait encore se demander si un traducteur a le droit, même dans une traduction en vers, de supprimer des personnages aussi importants que la courtisane Aquilina et le sénateur

Antonio et de retrancher par suite des scènes aussi caractéristiques que la scène entre Antonio et Aquilina bien connue en France par la traduction qu'en donna Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Ce n'est plus à proprement parler traduire, mais mutiler, que de procéder ainsi. Il ne passe d'ailleurs dans la traduction rien de la force, de la poésie du texte. M. Hagen taille, coupe, émonde et ramène tout à une uniforme platitude. Le chef d'œuvre d'Otway méritait un meilleur sort. — J. Lecoq.

— Le volume que publie M. Alois Brandl (*Quellen des weltlichen Dramas in England vor Shakespeare*, Strasbourg, Trübner. 1898. cxxvi et 666 p.) est un précieux supplément à la célèbre collection des vieilles pièces anglaises de Dodsley. Les moralités, interludes et comédies que publie M. B., n'ont pas grande valeur littéraire, mais elles serviront beaucoup à élucider l'histoire un peu obscure des premiers temps du théâtre anglais. M. B. est un éditeur consciencieux : son texte est soigneusement établi : son introduction témoigne de recherches considérables et de connaissances variées et étendues ; les remarques qui terminent le volume sont peut-être trop peu nombreuses, étant donnée la difficulté des textes publiés. En résumé, ce livre est ce qu'on pouvait attendre du savant éditeur dont l'érudition bien connue n'est plus à louer. — J. L.

— Nous apprenons la publication très prochaine, à Vienne, par les soins éclairés de MM. H. Schuchardt et Th. Linschmann, d'une réimpression et *fac-similé* du célèbre *Nouveau Testament* basque de 1571. Ce livre, dont l'importance linguistique est considérable, est devenu infiniment rare, car il avait été pendant plusieurs siècles recherché et détruit comme hérétique par les prêtres du pays basque. Nous avons sous les yeux quelques bonnes feuilles de la nouvelle édition; c'est un modèle d'exactitude et de correction. — J. V.

— Les études sur la politique extérieure de Cromwell ne manquent pas dans la littérature historique moderne et l'on peut même affirmer que c'est un des points sur lesquels les juges de l'activité du grand homme d'État, quelque divergentes que fussent pour le reste leurs opinions, ont été le moins en désaccord, de tout temps; chose assez naturelle, du reste, puisque le royaliste le plus intransigeant ne pouvait s'empêcher de rougir en comparant l'Angleterre du Protecteur avec celle de Charles II ou de Jacques II. Le travail, très consciencieux d'ailleurs, de M. le baron de Bischoffshausen (*Die Politik des Protectors Oliver Cromwell in der Auffassung und Thaetigkeit seines Ministers des Staatssekretairs John Thurloe*, Innsbruck, Wagner, 1899, xv, 224 p., in-8 ; prix : 7 fr. 45) ne nous apprend rien de bien neuf ni sur le but général ni sur les allures particulières de la politique anglaise de 1653 à 1658. Son essai se distingue de celui de ses prédécesseurs surtout en ceci, qu'il étudie les projets et les actes de Cromwell dans les papiers, en majeure partie depuis longtemps publiés, de John Thurloe (1616-1668), secrétaire d'État du chef de la République anglaise. C'est en somme une tentative *d'invidualiser* — pardon du barbarisme ! — la politique cromwellienne, en l'attribuant, pour une certaine part, à son principal auxiliaire. Mais cette tentative ne pouvait aboutir, puisqu'il est bien certain — et M. de B. doit en convenir lui-même — que si Thurloe fut un excellent agent de transmission, un jurisconsulte souple et docile aux impulsions reçues, habile surtout à donner une forme diplomatique à des ordres impérieux, il n'a jamais exercé une influence sérieuse sur la pensée du Protecteur, et moins encore dominé la volonté de son maître. Cromwell reste bien l'inspirateur unique et responsable de la politique anglaise de son temps, si dissemblable de celle que firent ou que subirent, avant et après lui, les tristes représentants de la race des Stuart. — R.

— M. Boscherino vient de publier un court mais utile résumé de la vie et de l'œuvre

de *Massimo D'Azeglio* (Gênes, Carlini, 1899). Il n'est pas sûr que, comme le croit l'auteur, la vraie vocation du spirituel écrivain fût pour le genre comique ; il me semble aussi que *Nicolò dei Lapi* a une supériorité plus marquée sur *Fieramosca* ; surtout il aurait fallu mettre davantage en lumière tout ce qu'il y eut de sensé, de noble, de hardi dans la prudence politique de Massimo d'Azeglio et se demander si son évincement par Cavour avait de tout point été utile à l'Italie ; du moins M. Boscherino rend pleine justice à l'élévation de son caractère, à l'amabilité de son esprit. — C. Dejob.

— On chercherait vainement une idée intéressante ou un détail inédit dans la brochure de 28 pages que M. Wilhelm Uhl, privat-docent, présente au public sous le titre fallacieux : *Der Kaiser im Liede* (Græfe und Unzer, Kœnigsberg i. P. 1899. Prix : 1 mark.) L'auteur se perd en digressions dénuées de tout intérêt et complètement étrangères à son sujet, qu'il effleure à peine. Une assez belle reproduction d'un tableau de Dürer représentant Charlemagne donne seule quelque valeur à cet insignifiant opuscule. — E. Henri Bloch.

— Dans son court opuscule, *Der heimkehrende Gatte und sein Weib in der Weltlitteratur. Literar-historiche Abhandlung*. Berlin, Mayer und Müller. 1899, in-8, p. 96), M. Splettstœsser a fait preuve de connaissances variées et d'esprit critique. Il a recherché dans les littératures et surtout dans les chants populaires des différents pays les variations d'un thème bien connu et auquel il faut rapporter des chefs-d'œuvre littéraires comme l'Odyssée et l'Enoch Arden de Tennyson : celui du mari qui revient au logis après une longue absence pour y retrouver sa femme mariée ou sur le point de se marier ou malheureuse et persécutée. Il a classé avec méthode et clarté en six divisions principales les variations qu'il a relevées et les étudie soigneusement et avec compétence. Il nous donne en résumé une contribution intéressante qui sera lue avec plaisir et avec fruit. — J. L.

— Le discours prononcé par M. Alphonse Smith à la réunion annuelle de la Section centrale de l'Association des Langues Modernes d'Amérique (*The work of the Modern Language Association of America*. Baltimore. 1899, in-8, p. 19) est substantiel et intéressant. M. S. y retrace l'œuvre de l'Association depuis sa fondation, montre la part importante qu'elle a prise dans l'organisation des études de langues modernes en Amérique et défend en très bons termes la cause des langues modernes contre les langues anciennes. M. S. est généralement bien informé et se tient au courant du mouvement philologique tant en Europe qu'en Amérique. — J. L.

— Dans une récente séance de l'Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti, M. Pompeo Molmenti a fait une intéressante lecture : *Il Palazzo dei Dogi e la Biblioteca di San Marco* (Extr. des *Atti del R. Istituto*.. etc..., t. LVII, 1898-1899), dont les conclusions ne laisseront pas d'attirer l'attention de tous ceux qui savent quels trésors d'art et de documents historiques et littéraires renferme le fameux palais ducal de Venise. La bibliothèque, établie en 1812 par Napoléon dans le palais, à une époque où elle comptait à peine 50,000 volumes, s'est depuis lors considérablement augmentée : elle compte aujourd'hui plus de 400,000 volumes, non compris ses 12,000 manuscrits. Il en résulte que, sans parler du dommage que l'installation de la bibliothèque a nécessairement apporté à l'aménagement des salles du palais, l'édifice est sérieusement menacé dans sa solidité, surtout dans sa partie est : l'encombrement empêche d'y faire les réparations les plus nécessaires, et en même temps les volumes, mal rangés, mal classés, mal protégés contre la poussière et les vers, se trouvent dans de déplorables conditions. Des mesures urgentes s'imposent si l'on veut préserver et le palais ducal et la Marciana de dommages irréparables. Divers projets ont été présentés ; le

plus pratique et le plus économique paraît être celui qui consisterait à transporter la bibliothèque dans le palais, tout voisin, de la Zecca ; ce palais convient parfaitement à une bibliothèque, et est libre dès maintenant. Les admirables collections de la Marciana y seraient en sûreté ; l'on pourrait restaurer le palais des doges, et lui rendre sa disposition primitive dans la partie aujourd'hui occupée par la bibliothèque ; l'on y replacerait notamment les tableaux actuellement entassés dans la poussière du dépôt et des magasins. Il est à souhaiter que ce cri d'alarme soit entendu ; il n'est que temps d'aviser. — H. H.

— Un de nos correspondants nous écrit d'Athènes : « Quoiqu'un peu tard je dois faire part aux lecteurs de la *Revue* de la mort de deux anciens professeurs de l'Université d'Athènes : Athanase Rhoussopoulos et Démétrios Ch. Sémitélos. Tous deux sont morts au mois de décembre 1898. Rhoussopoulos avait occupé la chaire d'archéologie et Sémitélos, une des chaires de philologie grecque. Le dernier travail de Rhoussopoulos, publié deux mois avant sa mort est intitulé : Ἐπιστασία κριτικὴ καὶ ἑρμηνευτικὴ εἰς μίαν λέξιν Πινδάρου (Athènes, Hestia, 1898). Il corrige Pind. Olymp. I, 115 : Χρόνον πατεῖν en θρόνον παθεῖν. Le dernier travail de Sémitélos est le Διορθωτικά publié dans les Mélanges Weil. Sémitélos était professeur honoraire depuis trois ans. Il a été remplacé par M. Grégoire Bernardakis, l'éditeur des Moralia de Plutarque de la collection Teubner. — Nous signalons encore le travail de M. Anastasios Sakellarios, docteur en philosophie de l'Université d'Athènes et directeur d'un Gymnase grec de Macédoine : *Untersuchung des Textes der* Ἀθηναίων Πολιτεία *des Aristoteles.* (Iena, 1898). — M. Élie Angelopoulos, ingénieur, a publié un travail sur les anciens ports du Pirée (typogr. de la Palingénésia, 1898). — M. Svoronos fait paraître en allemand (Athènes, Barth und von Hirst), en tirage à part du « Journal international d'Archéologie numismatique », une importante dissertation : *Der athenische Volkskalender mit fünf Tafeln.* Avant de conclure et d'émettre son opinion, qui nous paraît très plausible, le savant directeur du Musée numismatique soutient une polémique contre M. G. Thiele *(Antike Himmelsbilder).* Nous constatons en passant que le *Journal international* dirigé par M. Svoronos est en pleine prospérité : on y lit des travaux de savants étrangers de la plus haute compétence. — Une traduction en grec moderne et en vers du *Cyrano de Bergerac* de M. Rostand vient d'être publiée par M. G. Stratigis.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juin 1899.

M. Senart donne des nouvelles des premiers débuts en Indo-Chine de la mission archéologique française que M. Finot s'occupe d'organiser. M. Finot a considéré comme indispensable d'entreprendre d'abord une tournée générale dans le domaine sur lequel la mission doit opérer ; il est secondé par M. Cabaton, provisoirement attaché comme secrétaire à la mission. Il a, de plus, obtenu un premier concours local ; M. de La Jonquière, capitaine d'infanterie de marine, a été détaché à la disposition de la mission et se livre sur la frontière chinoise à des recherches dont il est permis d'attendre des résultats intéressants.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Devéria communique le rapport de la commission du prix Stanislas Julien. Ce prix (1,500 fr.) est partagé entre le R. P. Pierre Hoang, pour son ouvrage intitulé *Notions techniques sur la propriété en Chine*, et le R. P. Étienne Zi, pour sa publication portant le titre de *Pratique des examens militaires en Chine.* Les auteurs sont deux prêtres catholiques indigènes appartenant à la Compagnie de Jésus.

(A suivre.)

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 1-2 Trente-deuxième année 1-9 JANVIER 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, recueil mensuel (directeur, Paul Bonnefon; Paris, Gougy, 5, quai de Conti ; abonnement annuel, Paris, 20 fr.; départements, 22 fr.; étranger, 24 fr.; cf. sur le premier numéro de cette revue, *Revue critique*, nº 34-35). — Nº 2, 15 août 1898 : Lettres de soldats, Marcellin, Adolphe et Antoine Marbot, Duroc, Lasalle, Gobert Barbanègre, Berthier, Turreau Saint-Martin, l'amiral Rosily. — Mém. de Mme d'Epinay (suite). — Lettres de M. le premier président Félix Faure sur les troubles de Grenoble en 1832. — Dumouriez en Pologne, sa mission secrète racontée par lui-même (suite). — Livres d'histoire (poésie et critique sous le premier Empire; Salon de Mme Geoffrin).

— Nº 3 : L'affaire du Collier, racontée par Mercier de Saint-Léger. — Mirabeau au donjon de Vincennes; Boufflers au Sénégal; La comtesse de Boufflers et la Révolution ; L'exil de Brillat-Savarin ; Une lettre du président de Brosses; Horace Vernet en Algérie. — Mém. de Mme d'Epinay (suite). — Dumouriez en Pologne (suite). — Livres d'histoire (vues sur l'histoire; Lafayette; Canrobert ; au Tonkin).

— Nº 4 : L'Algérie en 1844, lettres de Lamoricière, de Bugeaud et du P. Enfantin. — Victor Hugo et le P. Enfantin. — Mém. de Mme d'Epinay (suite). — Dumouriez en Pologne (fin). — Livres d'histoire (les suites diplomatiques de la guerre franco-allemande).

— Nº 5 : Une relation inédite de la bataille de Marengo par le général Danican, avec notes du chevalier de Cavour. — L'abbé de Vermond, lecteur de Marie-Antoinette, biographie inédite. — Mém. de Mme d'Epinay (suite). — Livres d'histoire (à propos de Cyrano de Bergerac).

— Nº 6 : Campagne de 1792 sur le Rhin, d'après des témoins oculaires allemands. — Les derniers jours de Metz, journal du capitaine Cremer. — Points d'histoire. Les princes espagnols à Valençay, lettre de Talleyrand à Napoléon; Quelques lettres de Joachim Murat ; Le procès du maréchal Ney ; Les débuts du royaume de Belgique, lettre du maréchal Gerard à Louis-Philippe. — La campagne de l'an II dans les Pyrénées-Orientales, rapport d'André Peyrusse. — Livres d'histoire (un nonce à Paris pendant la Révolution ; Le duc de Richelieu; Miscellanées napoléoniennes ; Répertoire des revues françaises).

Le Carnet, nº 12 : Bapst, Un extrait des mémoires du maréchal Bessières. — Toudouze, Le bombardement de Dunkerque en 1695. — Roberti, Quelques lettres de la princesse Elisa Bacciochi au prince Camille Borghese. — Miettes de l'histoire : Extrait des souvenirs de Mlle Julie Mallet; général Gruyer, récit de la bataille de Marengo; maréchal Jourdan, Quelques mots sur Robespierre. — Journal de Bellot de Kergorre (suite). — Nouvelles à la main de la fin du xviiie siècle (fin). — Morts et funérailles royales, registre des premiers gentilshommes (suite).

Nouvelle revue rétrospective, nº 54 : Campagne du Maroc (1844), Journal d'Auguste Hubert Warnier, chirurgien-major, attaché à l'état-major du prince de Joinville. — Notes et souvenirs de Théophile Thoré, 1807-1869, correspondance (suite).

Le bibliographe moderne, septembre-octobre : Stein, Une production inconnue de l'atelier de Gutenberg. — Dorveaux, Inventaire d'une bibliothèque d'apothicaire en 1482. — Blochet, Catalogue des mss.

mazdéens de la Bibliothèque nationale. — Ch. SCHMIDT, Un ms. de la bibliothèque de Cassel, le Stammbuch d'un étudiant allemand du XVI[e] siècle. — STEIN, Le nouveau dépôt des Archives de l'Etat à Anvers. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — *Comptes rendus :* VIGNAU Y BELLESTER, El Archivio historico national ; Archivalische Zeitschrift, neue Folge, VII ; VINSON, Essai d'une bibliographie de la langue basque, supplément ; Bibliotheca Lindesiana, handlist of Oriental mss ; HEYER, Catal. des thèses de théologie soutenues à l'Académie de Genève ; C. J. BERTRAND, Catal. de la bibliothèque de la ville d'Ath ; HEDELER, Verzeichnis von Privatbibliotheken, Deutschland, III ; CLAUDIN, The first Paris Press.

Revue Byzantine russe, tome V, 4[e] livraison. Une ancienne forteresse et deux bas reliefs byzantins à Tchepino Bulgarie, (P. Syrku). Remarques sur la topographie de Constantinople (G. Begleri) ; Les Slaves en Grèce (A. Vasiliev) ; Le KONDAK de Roman le Chantre (en grec Paranikis) ; Critique : Publications de MM. Heisenberg, H. Moritz, Waldemar Nissen, A. Kobiko, Roujitchitch. — Bibliographie (Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Grèce, Turquie).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : Dionis Historiarum romanarum quae supersunt, ed. U. Ph. BOISSEVAIN (2[e] art.). — J. W. BIRMA, Quaestiones de Plautina Pseudolo (ne peut être négligé). — F. VIVONA, Sul IV libro dell' Eneide (mélangé). — M. SCHNEIDEWIN, Die antike Humanität. — R. DARESTE, B. HAUSSOULLIER, TH. REINACH, Recueil des inscriptions grecques, II, 1 (supplément bienvenu). — Fr. STUDNICZKA, Die Siegesgöttin (agréable et complet). — CAGNAT et GAUCKLER, Les monuments antiques de la Tunisie, I (il n'y a qu'à louer). — A. Schürmann, Zur Geschichte der Buchhandlung der Waisenhauses.

— N° 50 : O. BIRKE, De particularum μή et οὐ usu Polybiano, Dionysiaco, Diodoreo, Straboniano. — G. A. DEISSMANN, Neue Bibelstudien (très utile). — H. SCHRÖDER, Lukrez u. Thukydides (a bien vu le rapport général ; détails contestables). — M. MÜLLER, In Senecae tragoedias quaestiones criticae (bon). — T. HAUG u. SIXT, Die röm. Inschriften u. Bildwerke Württembergs (sérieux). — F. NEUE u. WAGENER, Formenlehre der lat. Sprache, III, 3. A. (nombreuses additions de Seyffert surtout d'après Plaute). — L. GURLITT, Anschauungstafeln zu Cäsars bellum Gallicum, I u. II (répondent à leur but).

— N° 51 : Th. HÄBLER, Ueber zwei Stellen in Platons Timaeus u. im Hauptwerke von Coperniccus. — Pseudo-Eratosthenis Catasterismi, rec. A. OLIVIERI (devra être consulté à côté de Robert). — F. LEO, Die plautinischen Cantica u. die hellenistiche Lyrik (long article de Seyffert). — G. von Dziaƚowski, Isidor u. Ildefons als Litterarhistoriker. — A. von SALLET, Münzen u. Medaillen (attrayant). — W. UHL, Das Portrait de Arminius. — G. W. A. KAPLBAUM, Mythos u. Naturwissenschaft (agréable). — D. BASSI, Mitologia babilonica-assiria (bon). — A. LESKIEN, Handbuch der altbulgarischen Sprache. — E. BERNHEIM, Der Universitätsunterricht u. die Erfordernisse der Gegenwart.

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 50 : H. KARBE, Der Marsch der Zenhtausend. — U. de WILAMOWITZ-MŒLLENDORF, Callimachi hymni. — P. STENGEL, Die gr. Kulturaltertümer, 2. A. — L. GURLITT, Anschauungstafeln zu Cäsars Bellum Gallicum, I u. II. — V. USSANI, Orazio lirico ; Un codice di Seneca. — G. NEMETHY, Spicilegium criticum in Firmico Materno. — E. BOLLIS, Die formalen Stufen Zillers.

PUBLICATIONS DU P. DELATTRE

FOUILLES D'UN CIMETIÈRE ROMAIN à Carthage en 1888. In-8, figures. . . . . 1 fr. »

LES TOMBEAUX PUNIQUES de Carthage In-8, fig.. . 2 fr 50

LES LAMPES ANTIQUES DU MUSÉE DE SAINT-LOUIS à Carthage. In-8, figures. . . . . 2 fr. »

L'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE à Carthage. In 8, fig.. . 2 fr. »

SOUVENIRS DE LA CROISADE DE ST-LOUIS. In-8.. 1 fr. »

SOUVENIRS DE L'ANCIENNE ÉGLISE D'AFRIQUE. In-8, figures . . . . 0 fr. 60

GAMART, ou la nécropole juive de Carthage. In-8, fig. . . 2 fr. »

NÉCROPOLE PUNIQUE de la colline de Saint-Louis In-8, figures. . . . . 2 fr. 50

L'ANTIQUE CHAPELLE SOUTERRAINE de la colline Saint-Louis. In-8, figures . . . . 0 fr. 50

LA NÉCROPOLE PUNIQUE DE DOUIMÈS Fouilles de 1893-94. In-8, figures. . . . . 2 fr. »

— Fouilles de 1895 et 1896. In-8, figures. . . . . 3 fr. »

UN MOIS DE FOUILLES dans la nécropole punique de Douïmès à Carthage (février 1895). In-8, figures. . . . . 0 fr. 60

QUELQUES TOMBEAUX DE LA NÉCROPOLE PUNIQUE de Douïmès. In-8, figures. . . . . 2 fr. »

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE. – LA NÉCROPOLE DE SAINT-LOUIS. In-8, figures. . . . . 1 fr. 50

GUIDES EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

A L'USAGE DES TOURISTES ET DES ARCHÉOLOGUES

I. LAMBÈSE, par René Cagnat, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. In-18, figures et plans. . . . . 1 fr. 50

II. CARTHAGE, par Ernest Babelon. In-18, fig. et plans.. 3 fr. »

III. TIMGAD, par Albert Ballu, architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie, directeur des fouilles. In-18, figures et planches. . . . . 1 fr. 50

RECHERCHES DES ANTIQUITÉS

DANS LE NORD DE L'AFRIQUE

CONSEILS AUX ARCHÉOLOGUES ET AUX VOYAGEURS

Par MM. les Membres de la Commission de l'Afrique. In-18, avec une carte et de nombreuses illustrations. . . . . 4 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 3 Trente-troisième année 16 Janvier 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, janvier-février : HUBERT, Etude sur la formation des Etats de l'Eglise, Grégoire II, Grégoire III, Zacharie, Etienne II et leurs relations avec les empereurs iconoclastes, 726-757 premier article. — MATHIEZ, Les 5 et 6 octobre 1789 (fin). — S. REINACH, Gabriel de Mortillet. — *Bulletin* : France (Monod et Reuss); Angleterre (Bémont). — *Comptes rendus* : DARESTE, HAUSSOULLIER, REINACH, Recueil des inscr. juridiques grecques (Glotz); MARCHI, Il culto privato di Roma antica (Lécrivain); POLLINI, Notizie storiche e antichita romane di Malesco (J. Guiraud); REINECKE, Gesch. der Stadt Cambrai bis zur Erteilung der Lex Godefridi, 1227 (Pirenne); STUBBS, Historical memorials of Ely cathedral (Bémont); GEETE, Jungfru Marie oertågard (Beauvois); VOGELSTEIN et P. RICHTER, Gesch. der Juden in Rom (Rodocanachi); Inventare Hansischer Archive des XVI Jahrh. (Castelot); ROSSI, Guicciardini e il governo Fiorentino 1527-1540 (J. Guiraud); BOURDERY et LACHENAUD, Leonard Limosin, peintre de portraits (R. Rolland); GARNAULT, Le commerce rochelais au XVIIIe siècle, IV (M. de M.); A. von RUVILLE, Das deutsche Reich (G. Blondel); BURGHARDT DU BOIS, The suppression of the African slave trade to the U. S. of America, 1638-1870 (Ch. Seignobos).

Correspondance historique et archéologique, n° 60 : SELLIER, La maison de Loys de Villiers. — P. d'ESTRÉE, Les amours de Marie-Jacqueline de Ghistelle et du chevalier Séguier. — L.-G. PÉLISSIER, Un prédécesseur de Shylock. — Max PRINET, La collection de sceaux du Trocadéro. — MAREUSE, La carte des chasses du roi. — X. B. de M , Le mysticisme à outrance. — Une date de l'Itinéraire de Louis XI. — *Questions* : Les dessins des antiquités de la France méridionale par l'architecte Pierre Mignard. — Un prophète à Lyon en 1680; Hieronymo Borgia? — *Réponses* : Garde des quais.

The Academy, 21 déc. 1898 : GIBSON, Pitt, some chapter of his life and times. — BIAGI, The last days of Shelley. — PASTOR, History of the papes, VI. — Sohn Jtow.

— 29 décembre 1898 : ADAMS, The Book of the Master. — PENNELL, Lithography and lithographers. — WHYTE, Actors of the century. — Earl of Selborne, Memorials, II. — FIELD, An introd. to the study of the Renaissance.—Paper money as a standard of value (A. R. Wallace). — Stendhal, the man and his art. — Three German novelists : Ebers, Fontane, Meyer.

The Athenaeum, n° 3713 : HUME, The great Lord Burghley. — BURROWS, The land of the Pygmies. — British Museum Papyri, II, p. KENYON. — Letters of Princess Elizabeth of England to miss Louisa Swinburne. — W. SCOTT, Rock villages of the Riviera. — Transactions of the Bibliographical Society, IV. — Hebrew grammars. — Untraced mottors in Wordsworth (Hutchinson). — Archipiada (Toynbee : confirme par un passage de Benvenuto da Imola l'opinion qu'Archipiada n'est autre qu'Alcibiade « formosissima meretrix ».) — The duke of Grafton and Junius (Rae). — Russell Martineau (not. nécr.) — Eug. MÜNTZ, Leonardo da Vinci, artist, thinker and man of science (ouvrage fort bien fait où l'on trouvera toute sorte de mérites, soin, savoir, bon goût, jugement sain, grande habileté de mise en œuvre, grande précision).

— N° 3714 : GIBSON, Pitt, some chapters of his life and times. —

The collected poems of William Watson. — BRUNETIÈRE, Manual of the history of French literature. — DALE, Life of Dale of Birmingham; H. R. Reynolds. his life and letters. — TOGNBEE, A dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante; WITTE, Essays on Dante. — Books of travel. — Oriental philology: Annales of Tabari, p. De GOEJE; CHAUVIN, Bibliogr. des ouvrages arabes III; KIELHORN, Epigraphia indica; GILES, A catalogue of the Wade collection of Chinese and Manchu books in the library of the University of Cambridge; 60 Upanishad des Veda, übers. DEUSSEN. — The Oxyrhynchus Logia and Evangelium sec. Aegyptios (Badham) — Archipiada (Bradley.) — The Duke of Newcastle's letters, 1765-1767. — The book sales of 1898, I. — TALBOT, Degeneracy, its causes, signs and results. — TYLOR, Wall drawings and monuments of El-Kab, the temple of Amenophis, III.

Literarisches Centralblatt, n° 51-52: KUTTER, Clemens Alexandrinus u. das N. T. — LIETZMANN, Catenen. — DOVE, Ausgew. Schriftchen. — NULLER et DIEGERICK, Docum. sur le duc d'Anjou et les Pays-Bas, IV. — TRIEBEL, Die Finanzverwalt. des Herzogtums Preussen, 1640-1646 (intéressants matériaux reproduits avec conscience). — STERN, Gesch. Europas, II (travail honorable et pénible, mais nommez cela histoire de la diplomatie et non autre chose!). — SCHULZE-GAEVERNITZ, Carlyle. — Von HASE, Unsere Hauschronik. — Sachsen unter König Albert. — ROHMEDER, Das deutsche Volksthum und die deutsche Schule in Südtirol. — STUMME, Märchen und Gedichte aus Tripolis. — BECHTEL, Die einst. Personennamen des Griech. (instructif). — ALTENBURG, De sermone pedestri Italorum vetustissimo (remarquable). — GISI, Französ. Schriftsteller in und von Solothurn. — NORDHOF, Römerstrassen u. das Delbrücker Land.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 51: G. THIELE, Antike Himmelsbilder; De antiquorum libris pictis. — H. BERTSCH, Pherekydeische Studien. — P. CORSSEN, Die Antigone des Sophokles. — Ph.-E. LEGRAND, Etude sur Théocrite (livre instructif que ne pourra négliger aucun historien ou éditeur des bucoliques grecs). — G. GIRI, Sul primo libro delle elegie di Properzio (érudition étonnante). — F. RAMORINO, Quo annorum spatio Manilius Astronomicon libros composuerit (laisse place à bien des objections).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50: BOEHMER, Das biblische Im Namen. — Theol. Jahresbericht, XV. — KAIBEL, Wissenschaft und Unterricht. — HIRSCH SACHS, Die Partikeln der Mischna (travail purement mécaniqne). — Anthologia lyrica, p. CRUSIUS (cf. *Revue*, n° 27). — HÖCK u. PERTSCH, Forchhammer. — Lactantii Placidi comment. in Statii Thebaida et comment. in Achilleida, p. JAHNKE (bon). — Rinck, Studienreise 1783-1784, p. GEYER. — KLUGE, Angelsæchsisches Lesebuch. — HALGARS, Admin. des provinces sénatoriales sous l'empire romain pas la moindre trace d'un travail scientifique indépendant). — P. TANNERY, Le Quadrant de maître Robert Anglès (cf. *Revue*, nos 34-35). — SPAHN, Verfassungs = und Wirtschaftsgesch. des Herzogtums Pommern 1478-1625. — SALTINI, Tragedie Medicee domestiche, 1557-1587, narrate sui documenti. — ILWOF, die Grafen von Attems. — JACOB, Die Erwerbung des Elsass durch Frankreich (cf. *Revue*, 1897. n° 43). — ZAHLER, Die Krankheit im Volksglauben des Simmenthals. — HECHT, Colberts polit. und volkswirthschaftliche Grundanschauungen. — SAGMÜLLER, Die Entwickelung des Archipresbyterats und Dekanats bis zum Ende des Karolingerreiches. — HASELOFF, Eine thüringisch-sæchsische Malerschule des XIII Jahrhunderts. — Ibsens sæmmtliche Werke p. BRANDES, ELIAS, SCHLENTHER.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 51-52 : Leimdörfer, Das Psalter-Ego in den Ich-Psalmen. — Fragments of the books of Kings according to the translation of Aquila, p. Burkitt. — Manuale curatorum secundum usum ecclesie Rosckildensis, p. Freisen. — Feret, La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, moyen âge, IV (intéressant, un peu confus). — Klette, Die Selbständigkeit des bibliothekarischen Berufes in Deutschland. — Uhlenbeck, Etym. Wörterbuch der altindischen Sprache, I. — Pantazis, Sur le IIe livre des Lois de Platon (en grec, manque d'exactitude et de soin consciencieux). — Lattmann, De coniunctivo latino (bon). — Kaiser, Der collectarius perpetuarum firmarum des Johann von Gelnhausen (édition méritoire). — Lichtenbergs Briefe an Dieterich, p. Grisebach. — Dupont, La Motte (soigné et fort instructif). — Kühne, Das Herrscherideal des Mittelalters und Kaiser Friedrich I. — Pons de l'Hérault, Souvenirs. — Krüger, Petrus Canisius in Geschichte und Legende; von Lechler, Das Sendschreiben Leo XIII zur Canisiusfeier u. die deutschen Oberkirchenbehörden. — Frobenius, Der Ursprung der Kultur, I; Die Weltanschauung der Naturvölker. — Weichs-Glon, Die Brotfrage und ihre Lösung. — Wretschko, Das oesterreichische Marschallamt im Mittelalter. — Schubert von Soldern, Die Baudenkmale von Samarkant.

Museum, nº 11 : Aristophanis Equites p. Velsen-Zacher (v. Leeuwen). — Zacher, Aristophanes studien (van Leeuwen). — Pleyte et Boeser, Mss., coptes (Hesseling) — Martialis Epigr. p. Gilbert (Damsté). — Jiriczek, Deutsche Heldensagen, I (Boer). — Harnack, Schiller (Kossmann). — Mommsen, Feste der Stadt Athen im Altertum (v. d. Es). — Plath, Het Valkhof te Nijmegen (S. Muller Fz.). — Prinsen, Gerardus Geldenhauer (Rogge). — Sabron, Geschiedenis van het 124e régiment infanterie onder Napoléon (Koolemans Beijner). — Livii ll. XXI-XXIII, p. van Oppen (Steringa Kuyper).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 4 Trente-troisième année 23 Janvier 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 55 : Campagne du Maroc, 1844, journal d'Aug. H. Warnier, chirurgien-major attaché à l'état major du prince de Joinville (suite). — Notes et souvenirs de Thoré (fin). — Le siège de Toulon, 1793, mémoire du commandant Pasquier.

The Academy, 7 janvier : DILL, Roman society in the last century of the Western Empire. — CHAPMAN, Government democracy and other essays. — RUNCIMAN, Old scores and new readings. — Lord WARKWORTH, Notes from a diary in Asiatic Turkey. — FAIRFIELD, Some account of G. W. Wilshere. — CAYLEY-WEBSTER, Through New Guinea and the Cannibal countries. — Lewis Carroll's suppressed booklets.

The Athenaeum, n° 3715 : Lord WARKWORK, Notes from a diary in Asiatic Turkey. — A. B. GOMME, Dictionary of British folklore, I, the traditional games of England, Scotland and Ireland. — BARING-GOULD, The Lives of the Saints, new ed. in 16 vol. — P. de NOLHAC, Marie-Antoinette; C. TSCHUDI, Marie-Antoinette. — A. DIOSY, The new Far East. — BIOGI, The last days of Shelley. — Literature of the Old Testament (ouvrages de SAYCE, CHEYNE, DRIVER, COOK). — Schoolbooks. — Crawford's book on Rome. — The book sales of 1898, II. — Australian gods (A. Long). — Prof. B. Price. — Mosso, Life of man on the High Alps, transl. KIESOW. — Excavations in the Forum. (L. Borsari).

Literarisches Centralblatt, n° 1 : DIEKAMP, Hippolytos von Theben. — SINGER, Das Buch der Jubiläen oder die Leptogenesis, I. — SCHÜRER, Gesch. des jüdischen Volkes, 3ᵉ éd. II, III. — Codex diplom. Saxoniae regiae p. POSSE u. ERMISCH, I, 3, 1196-1234. — ALBERTI, Würtemb. Adels = und Wappenbuch. — Les mém. du burgrave et comte Fr. de Dohna, 1621-1688, p. BORKOWSKI. — FRIEDRICH, Döllinger, I. — Bismark, Gedanken u. Erinn. (très intéressant). — Biogr. Jahrbuch, p. BETTELHEIM, II. — WITTIG, Die Bücherei im Reichstagshause zu Berlin. — WRIGHT, A grammar ot the Arabic language, 3ᵉ éd. — DENISOW, Der Dochmius bei Aeschylus (en russe). — DESSAUER, Die handschr. Grundlage der 19 grösseren pseudoquintil. Declamationen. — H. MICHEL, Le quarantième fauteuil (cf. *Revue*, 1898, n° 40). — Uhlands Gedichte p. E. SCHMIDT u. HARTMANN (édition complète faite avec grand soin). — WECHSSLER, Die Sage vom heiligen Gral. — RIEHL, Die Kunst an der Brennerstrasse.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1 : BALDENSPERGER, Der Prolog des 4ᵉ Evang. — Indische Märchen, übertr. von Fr. VON DER LEYEN. — FREDRICH, Hippocrat. Untersuch. (très important). — WASER, Charon (peu de neuf). — Ovidii Heroides with the greek translation of Planudes p. PALMER. — MENSING, Die Formationen des nomens (2ᵉ partie de la syntaxe de O. Erdmann). — GRAF, Foscolo, Manzoni, Leopardi, saggi. — HOLM, Gesch. Siciliens im Altertum, III (excellent). — FRIEDRICH, Döllinger, I. — L. DE GRANDMAISON, L'expansion française au Tonkin. — KALKMANN, Die Quellen der Kunstgesch. des Plinius (instructif).

— N° 2 : Die Apokryphen des A. T. p. KAUTZSCH, I; Evang. sec. Lucam, p. BLASS. — Acta apost. p. BLASS. — FECHTNER, HECKE, SCHULTZE, Locke. — Acta martyr, p. BEDJAN, VI. — GILBERT, Griech. Götterlehre (trop dogmatique). — OLIVIERI, Codices Florentini. — ARNDT, Der Uebergang vom mhd. zum nhd. in der Sprache der Breslauer Kanzlei (long art. de Burdach). — Tennyson, Works. — BOYÉ, Stanislas Leczynski (soigné et abondant). — PARISIUS, Leopold Freiherr von Overbeck II, 1. — RATZEL, Deutschland. — MERKEL, Fragm. zur Sozialwissenschaft. — HUBRICH, Die parlam. Redefreiheit u. Disciplin.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 5 Trente-troisième année 30 Janvier 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques (c'est la continuation des « Annales de l'Ecole libre des sciences politiques »; la revue conserve son caractère scientifique, mais fait une plus grande place à des études concises et rapides sur les questions pratiques d'actualité, à des articles brefs et documentés néanmoins, qui donnent les faits et renseignements nécessaires pour se mettre au courant des événements), janvier : BOUTMY, La langue anglaise et le génie national. — MALLETERRE, D'Alexandrie à Khartoum, 1882-1898. — MOUREY, De l'Atlantique au Nil. — COURANT, Les Associations en Chine. — VAN DER SMISSEN, La loi belge de 1898 sur les syndicats. — GAIDOZ, Le conflit germano-tchèque. — VIALLATTE, Chamberlain — *Analyses et comptes rendus :* POINSARD, La guerre de classes; BOTTON, Annales des chemins de fer et tramways.

Souvenirs et mémoires, n° 7 : Mém. de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée. — Corresp. inédite du cardinal Maury. — Camp. de 1792 sur le Rhin, d'après des témoins oculaires allemands, par VÉLING (suite). — La camp. de l'an II dans les Pyrénées orientales, rapport d'André Peyrusse, commun. de L. G. PÉLISSIER (fin). — Livres d'histoire (Toulon et les Anglais en 1793; La campagne de 1796 en Italie; l'Inventaire des archives historiques de la guerre).

Le Carnet, n° 1, 15 janvier 1899 : Saint Helene, Journal du baron Gourgaud. — DU CASSE, De quelques erreurs historiques et nobiliaires de la Revue des revues. — DELEUZE, La mort du lieutenant de Pierrebourg. — Comte FLEURY, Les femmes à l'armée pendant la Révolution et sous l'Empire. — Miettes de l'histoire : Le tombeau de Desaix (G. Duval); Trois lettres du marquis de Custine (Mme de Saulcy); Bonaparte et le curé de Camps (Batbedat); Lettres de Mme Lafarge et de Mme Agar; Journal de Bellot de Kergorre (suite).

The Academy, 14 janvier 1899 : Joubert, a selection from his thoughts, transl. LYTTELTON. — SHEARMAN, Athletics. — BURROWS, The land of pygmies. — Memoirs of Lady Russell and Lady Herbert, 1622 1723. — TADD, New methods in education; SADLER, Special reports on educational subjects, III. — M. Sidney Lee and his Life of Shakspeare. — Spenser's Tercentenary.

The Athenaeum, n° 3716 : Sir George TREVELYAN, The American Revolution, I, 1766-1776. — Byron, Letters and journals, II, p. PROTHERO. — The Archpriest Controversy, docum. relating to the dissenssions of the Roman Catholic Clergy 1597-1602, p. LAW, II. — Avent. merv. de Huon de Bordeaux, mises en nouveau langage par G. PARIS (cf. *Revue*, 1898, n° 53). — CLODD, Tom Tit Tot, an essay on savage philosop hy in folktale. — Velleii Paterculi libri duo, p. ELLIS. — A note on Savonarola and Rabelais (B. Swift). — The game of « conkers » in the XIII century (Toynbee). — An early Latin grammar (Shaw). — Lyrical ballads 1798 (Potts). — French wood carvings from the national Museum, p. ROWE. — « The only begetter, of Shakspeare's sonnets » (Ainger).

Literarisches Centralblatt, n° 2 : CZAPLA, Gennadius; DZIALOWSKI, Isidor und Ildefonsus — BERLINER, Der Erlöser und Erretter. — RICKERT, Culturwiss. u. Naturwiss. — BAUMANN, Forsch. zur schwäb. Gesch. — Die aeltesten Zunftrollen der Stadt Greifswald, p. KRAUSE. — PIGGE, Die religiöse Toleranz Friedrichs des Grossen (fouillé). — HILLIER, Read and reform by a Pretoria prisoner. — SMIRNOV, Les Mordves. —

The Anguttara-Nikaya, IV, p. Hardy. — Aelii Aristidis op. p. Keil, II, 17-53 (est en bonnes mains). — Augustini conf. p. Knöll (cf. *Revue*, 1898, n° 49). — Becker, Der Quellenwerth der Storie Narbonesi. — Peschel u. Wildenow, Theodor Koerner und die Seinen (beau et pieux). — Hardy, Indische Religionsgesch. (très recommandable). — Bruckmann, Denkm. griech. u. röm. Skülptur, register. von P. Arndt. — Stiehl, Der Backsteinbau romanischer Zeit. — K. Robert, Röm. Skizzenbuch aus dem XVIII Jahrh.; Die Knöchelspielerinnen des Alexandros.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 52 : M. Pohlenz, De Posidonii libris περὶ παθῶν. — Caesaris belli ciuilis libri III, rec. A. Holder (mauvais). — Le traité du quadrant de Maître Robert Anglès, par P. Meyer. — G. E. U. von Wille, De testamentis iure attico (sujet trop vaste). — E. Hardy, Indische Religionsgeschichte (contient l'essentiel). — A. Stöhr, Algebra der Grammatik (vain).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 52 : H. Niemeyer, Originalstellen griechischer u. römischer Klassiker über die Theorie der Erziehung u. des Unterrichts, 2. A. von Menge (recueil utile). — Aristotelis πολιτεία Ἀθηναίων, text. ed. G. Kaibel et U. de Wilamowitz-Moellendorf (amélioré). — J. Sbikra, Die prosodischen Functionen inlautender Muta cum liquida bei Vergil (n'apporte pas la solution). — M. Müller. In Senecae tragoedias quaestiones criticae (excellent). — P. Rasi, Sugli acrostici dell' Ilias latina.

— 1899, n° 1 : F. Schweizer, Grammatik der pergamenischen Inschriften (favorisera des études encore à leurs débuts). — H. Liebreich, Studien zu den Proömien in der griech. u. byzantinischen Geschichtsschreibung, I. — V. Lundström, Flaminius och Hannibal (intéressant). — A. Cartault, La flexion dans Lucrèce (savant; beaucoup de conjectures vraisemblables). — Märklin u. Treuber, Ausgewählte Stücke aus Livius 4 u. 5 Dekade. — Kübler et Helm, Vocabularium iurisprudentiae romanae, II (l'entreprise marchera plus rapidement, puisque elle est maintenant confiée exclusivement à des philologues). — J. N. Svoronos, Journal international d'archéologie numismatique (sera bien accueilli). — Fr. Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, 6 A.

— N° 2 : J. Wachtler, De Alcmaeone Crotoniata (important). — Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, Recueil des inscriptions juridiques grecques, II, 1. — H. Willenbücher, Cæsars Ermordung (scolaire). — Iulii Firmici Materni Matheseos libri VIII, edd. Kroll et Skutsch, 1 (très important). — Schellauf, Rationem afferendi locos litterarum diuinarum quam in tractatibus super psalmos sequi uidetur S. Hilarius (l'auteur manquait de préparation).

— N° 3 : Festgaben zu Ehren M. Büdingers. — G. Billeter, Geschichte des Zinsfusses im gr.-röm. Altertum (long art. de Kübler). — Sallustius, III, Die Reden u. Briefe, von Opitz (bonne édition scolaire). — K. Willing, Die Thaten des Kaisers Augustus, von ihm selbst erzählt (vulgarisation). — W. Fairley, Monumentum Ancyranum (personnel). — P. Cauer, Grammatica militans.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1899, n° 1 : *Abhandlungen* : J. Stiglmayr, Die Eschatologie des Ps. Dionysius. — Fr. Schmid, Der Ursprung der Sprache u. die Dogmatik. — N. Paulus, J. von Paltz über Ablass u. Reue. — J. B. Nisius, Zur Erklärung von Phil. II, 5-11, 2. — *Recensionen* : O. Willmann, Gesch. des Idealismus. — Pesch, Institutiones psychologicae. — Heinrich u. Huppert, Lehrbuch der Dogmatik.

— E. ROLFES, Die substantiale Form. — HILARIUS a Sexten, de Censuris. — N. PAULUS, Luthers Lebensende. — VACANDARD, Leben des hl. Bernard. — C. HUCK, Zur Gesch. der Waldenser. — L. de SAN, de Deo uno. — KROGH-TONNING, De gratia et libero arbitrio. — L. MICHEL, Vie de Canisius. — *Analecten :* Zur Lehre von den Vönalgesetzen (Biederlack); Man hu Exod, 16, 15 (Zenner); Zur Thren. 2, 12 (id.); Zu Job 6-7 (Hontheim); Zur neuen Pariser Polyglotte (Fonck); Geisslerzüge von 1280 (Michael); Erfurter Jubilæum von 1451 (Paulus); Principienfragen der Exegese (Nisius); Ambrosiana (Brandenburger); Zur Kalenderfrage (Nilles); Grauert u. das Papswahl, decret von 1059 (Michael).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 5 : J. CUVELIER, Archives et archivistes. — Fr. CUMONT, Notices épigraphiques. — P. GRAINDOR, Notes critiques sur l'epitaphios d'Hypéride. — O. MERTEN, De l'esprit moderne dans les humanités anciennes. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. HESSELING, GRÉGOIRE et MATHIEU, G. PASCOLI, BASTIN, F. CEREZ, A. HOCK, L. NAVEZ, J. M. BALDWIN.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 10 : Ouvrages de MM. BIDEZ et PARMENTIER, CAGNAT, BONNY, ROERSCH, DOUMIC, DARMESTETER et HATZFELD, LARROUMET, ZYROMSKI, BRUNETIÈRE, DESCHAMPS, den HERTOG, de RAAF, ARNDT, ETTLINGER, WERSHOVEN, LEBON, de NANTEUIL, ACHELIS, STERN, DEMOLINS. — KREKELBERG, Les principes didactiques de l'école d'Herbart.

Atene e Roma, n° 6 : G. BELOCH, La città dell' Italia antica. — E. ROMAGNOLI, L'Epinicio X di Bacchilide. — C. VITELLI, Le Selve di Stazio. — Onoranze ad Enrico Weil. — Recensioni ed annunzi.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 6 Trente-troisième année 6 Février 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, N° de janvier 1899. — Le temple d'Apollon Didyméen. Questions chronologiques (troisième article), par B. HAUSSOULLIER. — Valerius Flaccus et les Barbares, par R. HARMAND. — Ad Inscript. gr. insul. maris Aegaei III, n° 331, par Ch. MICHEL. — Cicero, Fin. 2, 15, par Louis HAVET. — Notes critiques sur l'Evangile de saint Matthieu et de saint Marc par J. VITEAU. — Le vers saturnien, par H. BORNECQUE. — Une liste de métèques milésiens, par B. HAUSSOULLIER. — Bulletin bibliographique.

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 4 : J. TURNEL, Histoire de l'angétologie jusqu'au VIe s. après J.-C. — A. BAUDRILLAT, Des idées qu'on se faisait au XIVe s. sur le droit d'intervention du Souverain Pontife en matière politique. — H. MARGIVAL, Richard Simon et la critique biblique au XVIIe s., 7e art. — H. M. HEMMER, Chronique d'histoire ecclésiastique. — J. SIMON, Chronique biblique. — C. WEYMAN, Notes de littérature chrétienne.

— N° 5 : A LOISY, L'Espérance messianique d'après Ernest Renan. — J. TURNEL, Histoire de l'angélologie des temps apostoliques à la fin du Ve s.; 2e art. — A. BOUDINHON, Sur l'histoire des indulgences. — J. PARGOIRE, Complies. — J. SIMON, Chronique biblique.

— N° 6 : A. CAUCHIE, La Paix de Clément IX (1668-1669) : état de la question et bibliographie. — A. LOISY, Le sanctuaire de Baal Peor. — H. MARGIVAL, Richard Simon et la critique biblique au XVIIe s.; 8e art. : R. Simon polémiste. — J. TURMEL, Histoire de l'angélologie des temps apostoliques à la fin du Ve s.: 3e art. — J. SIMON, Chronique biblique. — C. WEYMAN, Notes de littérature chrétienne. — Index alphabétique.

The Academy, 21 janvier : Sir George TREVELYAN, The American Revolution, 1766-1776. — W. M. ROSSETTI, Ruskin, Rossetti, Preraphaelitiana. — G. A. SMITH, The life of Henry Drummond. — M. L. NEWBIGIN, Colour in nature. — O. BROWNING, Charles XII of Sweden. — M. MACDONAGH, Irish life and character. — Nordau reconsidered.

The Athenaeum, n° 3717 : WORCESTER, The Philippine islands and their people. — CLOWES, The Royal Navy. — ABBOTT, Saint Thomas of Canterbury, his death and miracles. — HARE, Shropshire. — L. CAMPBELL, Religion in Greek literature; BENN, The philosophy of Greece. — P. SABATIER, S. Francis of Assisi. — Did Thomas Lodge write a poem about Amyntas? (Littledale). — The relief of Londonderry (Oppenheim). — Victor and Cazire (Higham). — Lamb's Poetry for children. — The Hardwicke papers. — The « only begetter » of Shakspeare's sonnets. (S. Butler).

Literarisches Centralblatt, n° 3 : DALMAN, Die Worte Jesu. — E. MAYER, Deutsche u. franz. Verfassungsgesch. vom IX bis zum XIV Jahrh. (clair, précis, instructif). — Chronica minora, saec. IV-VII, p. Th. MOMMSEN. — HEGEL, Die Entstehung des deutschen Städtewesens (jolies remarques de détail). — WIRTH, Gesch. Sibiriens u. der Mandschurei (bon). — Kriegsgeschichtl. Einzelheiten hrsg. vom grossen Generalstab, 24 : Die Theilnahme des preuss. Hülfscorps an dem Feldzuge gegen Russland 1812. — LUCAS, The annals of the voyages of the brothers Nicolo and Antonio Zeno. — LUDWICH, Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen. — KRUMBACHER, Studien zu Romanos (fort

louable). — BELTRAMY, Manzoni. — LENZ, Estudios araucanos. — LEWIS, The foreign sources of modern English versification. — GOTTSCHALL, Aus meiner Jugend. — Novalis' sämmtliche Werke.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : CHARLES, The assumption of Moses. — GEHRING, Die Secten der russichen Kirche 1003-1897. — MENZER, Entwicklungsgang der kantschen Ethik — von NEGELEIN, Zur Sprachgesch. des Veda (l'auteur n'est pas de taille). — W. BAUER, Der aeltere Pythagoreismus (livre inutile). — ALTENBURG, De sermone pedestri Italorum vetustissimo (méritoire). — MÉZIÈRES, Gœthe, nouv. ed. — VOIGT, Das Naturgefühl in der Literatur der franz. Renaissance (très satisfaisant). — BÜCHI, Freiburgs Bruch mit Oesterreich, sein Uebergang zu Savoyen u. Anschluss an die Eidgenossenschaft (fort intéressant). — SCHMOLLER, Umrisse u. Untersuch. zur Verfassungs=, Verwaltungs=und Wirtschaftsgesch. besonders des preuss. Staates im XVII u. XVIII Jahrh. (dix essais). — W. BUSCH, Die Berliner Märztage von 1848 (clair, vivant, réfléchi). — Die œsterr. ungar. Monarchie, 280-312. — L. STEIN, Die sociale Frage im Lichte der Philosophie. — MANES, Das Recht des Pseudonyms.

Berliner philologische Wochenschrift, 1899, n° 1 : Fr. BLASS, Die attische Beredsamkeit, III, 2. A. (idées contestables sur le rythme). — C. VITELLI, Note ed Appunti sull' autobiografia di L. Cornelio Silla (éclaire certains passages d'auteurs). — A. DAHLMANN, Studia critica in Ciceronis ad Atticum epistulas (laborieux et manqué). — H. SCHENCKL, Zur Kritik u. Ueberlieferungsgeschichte des Grattius (précieux). — W. Helbig, Les vases du Dipylon et les naucraries. — M. HODERMANN, Unsere Armeesprache im Dienste des Cæsaruebersetzung.

— N° 2 : H JÜTTNER, De Polemonis rhetoris uita, operibus, arte. — Le BRETON, Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute. (Voir *Revue*, 1898, n° 53). — KUKULA, Die Mauriner Ausgabe des Augustinus. — Abhandlungen zur Geschichte der Matematik herausg. von MEHMKE, u. Cantor, VIII. G. BILLETER, Geschichte des Zinsfusses recueil de matériaux). — Th. WAITZ, Allgemeine Pädagogik.

— N° 3 : H. BERTSCH, Pherekeydische Studien (intéressant). — H. DRÜNER, Untersuchungen über Josephus. — P. RASI, Sugli acrostici dell' Ilias latina (voir *Revue*, 1898, II, n° 53). — Epistulae imperatorum, pontificum, etc. ex rec. O. GÜNTHER (voir *Revue*, 1898, II, n° 49). — G. FOUGÈRES, De Lyciorum conuentu (important, mais on aurait plaisir à le lire en français). — BORGHESI, Œuvres complètes, V. — A. FURTWÆNGLER, Griechische Originalstatuen in Venedig.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Trente-troisième année 13 Février 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1 : Lanson, Émile Deschamps et le Romancero. — H. Chamard, L'invention de l'Ode et le différend de Ronsard et de Du Bellay. — Tourneux, La correspondance générale de Mérimée. — Radouant, Recherches bibliographiques sur Du Vair et correspondance inédite. — P. Brun, A travers les mss. de Tallemant des Réaux (suite). — *Mélanges* : Bernardin de Saint Pierre, ses démêlés avec le Journal de Paris et la Décade philosophique (Largemain) ; Une lettre de Voltaire à l'abbé Pezzana (Bouvy) ; Note critique sur un poème d'Alfred de Vigny (Castaigne) ; A travers les autographes (P. B.). — *Comptes rendus* : Jusserand, Shakspeare en France sous l'ancien régime ; Bouvy, Voltaire et l'Italie ; Taphanel, La Beaumelle et Saint-Cyr ; Käthe Schirmacher, Voltaire, eine Biographie.

Revue des études historiques, 1er février : Allix, La philosophie politique et sociale de Mably. I. — C. Cahen, Les lieutenants de police et les municipalités dans le ressort du Parlement de Paris au début du XVIIIe siècle. — Funck-Brentano, Quelques observations nouvelles sur les lettres de cachet en blanc. — Bulletin historique. — Comptes rendus critiques (ouvrages de MM. Marion, Debidour, Chuquet, comte Fleury, Courajod et A. Michel, Em. Molinier, Cavaignac).

Revue celtique, n° 4, octobre 1898 : Ernault, Sur les mots bretons raoulhin, gorsou, ranvesken, teilek. — Whitley Stokes, Stair Fortibrais, the Irish version of Fierabras (conclusion). — Table et index du tome XIX — Table des volumes XIII-XVIII de la Revue celtique par Le Nestour (fin).

Annales du Midi, n° 41 : Jeanroy, Vie provençale de Sainte Marguerite, d'après les mss. de Toulouse et de Madrid. — Granat, L'industrie de la draperie à Castres au XVIIe siècle et les ordonnances de Colbert. — *Mélanges et documents* : A. Thomas, Un évêque d'Angoulême au XVIIe siècle ; L. G. Pelissier, Nouveaux documents sur la bête du Gevaudan ; A. Leroux, Tableaux des diverses formes de l'impôt dans la généralité de Limoges en 1789-1790. — *Comptes rendus* : Saige, Note sur les origines phéniciennes de Monaco et la voie Héracléenne ; Registres consulaires de la ville de Limoges ; Jasmin, Las papillotos. — Livres annoncés sommairement (Appel ; Bessery ; Blanc ; Boule et Farge ; Brutails ; Cartellieri ; Alaus, Cassan et Meynial ; Clément-Simon ; Durengues ; Lacour-Gayet ; Laroque ; Lestrade ; Meynial ; Paetzold ; Schultz Gora).

Annales de l'Est, n° 1, janvier 1899 : Thiaucourt, Un enseignement à perfectionner. — Jérome, Les élections et les cahiers du clergé des bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vezelise et Nomeny (fin). — Hoffmann, Les corporations en Alsace à la veille de la Révolution. — *Comptes rendus* : Congrès provincial de la Société bibliographique, Nancy, 1896 ; Favier, Catalogue du fonds lorrain de la bibliothèque municipale de Nancy ; Blind, Die Schädelformen der elsässischen Bevölkerung in alter und neuer Zeit ; Brandt, Die Körpergrösse der Wehrpflichtigen des Reichslands Elsass-Lothringen ; Ingold, Nouvelles œuvres inédites de Grandidier, II ; Chatton, Hist. de l'abbaye de Saint Sauveur et de Domèvre ; R. Reuss, L'Alsace au XVIIe siècle, I ; Leeler, Généalogie de la maison de Lambertie ; Ehrhard, Charles Schulmeister, Generalcommissär der kaiserlichen Heere unter dem ersten Kaiserreich ; Guyot, Hist. de l'Ecole forestière ; Debidour, Hist. des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France 1789-1870 ; Hardi de Perini, Batailles françaises, II et III.

Revue de l'histoire des religions, 1898, janvier-février : Snouck Hurgronje, Le droit musulman. — E. Blochét, Le livre intitulé l'Oulamâ i Islam. — Audollent, Bulletin archeologique de la religion romaine (1896). — *Revue des livres* : De Groot, The religions system of China. — Nowack, Die kleinen Propheten. — Toutain, Les cités romaines de la Tunisie. — Carette, Les assemblées provinciales de la Gaule romaine. — V. Sidermann, L'avocat du Diable. — J. Guiraud, L'État pontifical après le grand Schisme. — Joly, Psychologie des saints. — Hunter, Life of Brian Houghton Hodgson. — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques* : R. Basset, Islamisme. — *Chronique.*

— Mars-avril : Leger, Étude sur la mythologie slave. — Hurgronje, Le droit musulman. — Marillier, La place du totémisme dans l'évolution religieuse. — *Revue des livres* : H. Borel, De chineesche filosophie. — Zimmern, Vater, Sohn u. Fürsprecher in der babylonischen Gottesvorstellung. — Rhys Davids, Bouddhism. — Wildebær, Die Sprueche. — Duhm, Das Buch Hiob. — Sander, Das Niebelungenlied. — Sanjana, The Pahlavi version of the Avesta Vendidad. — Notices bibliographiques — *Revue des périodiques* : L. Couve, Religion grecque. — *Chronique.*

— Mai-juin : L. Dussaud, Les Visions d'Ezéchiel. — I. Goldziher, De l'ascétisme aux premiers temps de l'Islam. — Réville, De Christo colloquium doctum — S. d'Oldenburg, Le Mahâbhârata dans la littérature bouddhique. — L. Marillier, La place du totémisme dans l'évolution religieuse. — *Revue des livres* : Trumbull, The Threshold covenant. — Flinders Petrie, Religion and conscience in Ancient Egypt. — King, Babylonian magic and sorcery. Cowley et Neubauer, The original hebrew of a portion of a portion of Ecclesiasticus. Benedek, Magyar mese-ès mondavilag. — Carra de Vaux, L'Abrégé des Merveilles. — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques* : Marillier, Religion des peuples non civilisés et folklore.

— Juillet-août : Goblet d'Alviella, Les rites de la moisson et les commencements de l'agriculture. — E. Blochet, De l'influence de la religion mazdéenne sur les croyances des peuples turcs. — *Revue des livres* : Chantepie, Lehrbuch der Religionsgeschichte — Koch, Die Psychologie in der Religionswissenschaft. — Général Pothier, Les populations primitives. — Palmer, Babylonian influence on the Bible. — Hommel, Die altisraelitische Ueberlieferung in inschriftlicher Beleuchtung. — Franckenberg, Die Datierung der Psalmen Salomos. — Greenburg, The Haggadah. — Patton, Ahmed ibn Hanbal. — Resch, Das Kindheitsevangelium. — Picavet, Gerbert. — Menant, Les Parsis. — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques* : Piepenbring, Judaisme biblique. — Picavet, Scolastique. — *Chronique.*

— Septembre-octobre : Leger, Etudes de mythologie slave. — Dottin, La religion des Gaulois. — Couve, Bulletin archéologique de la religue grecque (1896-1897). — Leclère, Une version cambodgienne du jugement de Salomon. — *Revue des livres* : Budde, Das Buch der Richter. — Bertholet, Ezechiel. — Vodskov, Sjaeledyrkelse og Naturdyrkelse. — Goblet d'Alviella, Ce que l'Inde doit à la Grèce. — Bhattacharya, Hindn Castes and Sects. — West, Pahlavi Texts. — Tsountas et Mannatt, The Mycœnaean Age. — Harnack, Die Chronologie der alchristl. Literatur, I. — Wobbermin, Studien zur Frage der Beeinflussùng des Urchristentums durch das antike Mysterienwesen. — Anz, Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus. — Band, The Celtic church in Wales. — Carra de Vaux, Le mahométisme. — Notices bibliographiques. — *Revue des Périodiques* : L. Marillier, Folklore. — *Chronique.*

— Novembre-décembre : RAYNAUD, Le dieu Aztec de la guerre. — THOMAS, La survivance du culte totémique des animaux dans le pays de Galles. — RÉBELLIAU, Bossuet et le jansénisme. — *Revue des livres* : MAILLET, La création et la Providence. — KAFTAN, Dogmatik. — CONDER, The Hittites. — PETRIE, Six temples at Thebes. — VÉRON, Introduction à la traduction des Psaumes. — TOUTAIN, De Saturni dei in Africa romana cultu. — BADHAM, Mark's endebtedness to Matthew. — TEICHMANN, Die paulinischen Vorstellungen von Auferstehung u. Gericht. — BRON, S. Augustin de Cantorbéry. — Notices bibliographiques. — *Chronique*.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1898 : FIJALEK, Étude sur l'hist. de l'Université de Cracovie, et principalement de la faculté de théologie au XV[e] siècle. — CZUBEK, Jean Chrysostome, Posek de Goslawice, 1667-1701.

The Academy, 28 janvier : LECKY, Democracy and liberty. — SERGEUANT, Annals of Westminster School. — Stanley LANE POOLE, Saladin and the fall of the Kingdom of Jerusalem. — A. de BURGH, Elizabeth, Empress of Austria. — H. C. THOMSON, Rhodesia and its government. — STOREY, Sketches from memory. — DIOSY, The New Far East. — An old map.

— 4 février : MÜNTZ, Leonardo da Vinci, artist, thinker and man of science (soigné, savant, complet). — HAECKEL, The last link, our present knowledge of the descent of man. — Memoir and correspondence of Susan Ferrier, p. DOYLE. — GRAHAM, A journey in Morocco. — BENN, The philosophy of Greece ; CAMPBELL, Religion in Greek literature.

The Athenaeum, n° 3718 : MATHEWS, The annals of Mont Blanc. — Memoir of Suzan Ferrier p. DOYLE. — GRAHAM, A journey in Marocco. — Local history. — The Great Assize (Round). — The game of conquerors. — W. M. ROSSETTI, Ruskin, Rossetti, Preraphaelitism, papers 1854 to 1862. — The earliest known Rembrandt (J. C. Robinson). — « The only begetter » of Shakspeare's sonnets (Ainger).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : SMEND, Kelchspendung u. Kelchversagung in der abendl. Kirche. — PREUSCHEN, Palladius u. Rufinus (bon). — FRANCKE, Glimpses of modern German culture (intéressant et exact). — ZIMMERN, Vergl. Grammatik der semit. Sprachen ; Lindberg, *id.* — WARREN, Conjunctional temporal clauses in Thukydides (soigné). — Phormio, p. HAULER. — Laurin u. der kleine Rosengarten, p. HOLZ. — TOYNBEE, A dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante' (très utile). — ROTHSTEIN, Die Dynastie der Lahmiden in al-Hira (très satisfaisant). — MELIARAKES, Empire de Nicée (fort important). — Briefe an Bunsen, p. REUSCH. — Graf KESSLER, Notizen über Mexico. — DARMSTÄDTER, Die Befreiung der mainmortables in Savoyen, der Schweiz u. Lothringen (d'abondants matériaux). — L. von RÖNNE, Das Staatsrecht der preuss. Monarchie, 5[e] éd. p. ZORN, I. — BERNOULLI, Die Choralnotenschrift bei Hymnen u. Sequenzen.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 8 Trente-troisième année 20 Février 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Athenaeum, n° 3719 : Sir William Butler, Sir George Pomeroy-Colley. — Crozier, My inner life. — The Irish Liber Hymnorum, p. Bernard and Atkinson. — Thackeray, The Virginians. — Krausse, China in decay. — H. C. Thomson, Rhodesia and its government. — The origin of the surname Chaucer (Skeat). — A little Fronde (Hall : sur la conspiration du chevalier de Rohan). — An old story (Toynbee). Lamb's Poetry for children (Gollancz). — The black stones of the Comitium (Lanciani). — Recent discoveries in the Roman forum (Borsari). — Jusserand, Shakspeare en France sous l'ancien régime (intéressant et instructif).

Literarisches Centralblatt, n° 4 : H. A. W. Meyer, Kritisch exeget. Kommentar über des N. T. 3, 12, 13, 15. — Resch, Die Logia Jesu, — Frey, Tod, Seelenglaube u. Seelenkult im alten Israel. — C. F. Lehmann, Zwei Hauptprobleme der altorient. Chronologie u. ihre Lösung (très riche en résultats). — Cartellieri, Philipp August, I (bon). — Venture de Paradis, Alger au xviii^e siècle, p. Fagnan (très instructif). — Knapp, Windthorst. — Greek papyri in the British Museum, p. Kenyon, II. — Terret, Homère (remarquable). — Ciceronis epist. III, 2, p. C. F. W. Müller. — Alfieri, Prose e poesie scelte, p. Mestica. — Kahle, Isländ. geistl. Dichtungen des ausgehenden M. A. — J. Luther, Die Reformationsbibliographie u. die Gesch. der deutschen Sprache (conférence). — Ammann, Volksschauspiele aus dem Böhmerwalde, I. — Dähnhardt, Volkstümliches aus dem Königreichsachsen.

— N° 5 : De Tischendorf, Synopsis evangelica. — Athanasius and Zacchaeus p. Conybeare. — Bergmann, Der handschriftl. Nachlass des Faustus von Reji. — Libri pontif. pars I, p. Th. Mommsen. (« A un âge où d'autres savants ont coutume de se reposer de leurs travaux, Mommsen comble encore le monde des fruits toujours nouveaux de son infatigable activité et il livre encore des travaux comme celui-ci qui sont propres à revendiquer la pleine force d'un jeune homme et qui supposent en présence du travail de Duchesne une certaine résignation, laquelle ne peut être trouvée que chez l'homme qui déja couronné du laurier de la science, n'est pas en état d'augmenter encore sa gloire scientifique. ») — Lau, Entwicklung der communalen Verfassung u. Verwaltung der Stadt Köln bis 1396 (utile). — Huisman, L'étudiant au moyen âge ; Mohl (R. von), Sitten u Betragen der Tübinger Studenten während des XVI Jahrh. — Marcks, Kaiser Wilhelm I (3^e édition augmentée et améliorée). — Il papa futuro per un cattolico italiano. — Hutchinson, The campaign Tirah 1897-1898. — Landor, Auf verbotenen Wegen, Reisen und Abenteuer in Tibet. — Cook, A glossary of the Aramaic inscriptions (travail fait avec soin et profitable). — Epictecti dissert. ab. Ariano digestae, p. Schenkl. — Augustini epist. rec. Goldbacher, II, 31-124. — Forsch. zur neueren Literaturgesch. Festgabe für R. Heinzel. — Kluge und Lutz, English Etymology. — Faggi, Lenau et Leopardi. — Boetticher, Bau = und Kunstdenkmæler der Provinz Ostpreussen, VIII. — Graff, Bildnisse von Zeitgenossen des Meisters p. J. Vogel. — Berling, Kunstgewerbliche Stilproben. — Szentesy, Die geistige Ueberanstrengung der Kinder.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5 : Schiott, Questions scientifiques modernes, I, II. — Schlatter, Die Tage Trajans u. Adrians (savant, mais peu critique). — Foss, Agobard (méritoire). — Neubaur, Aus der Gesch. des Elbinger Gymnasiums. — Oldenberg, Buddha, 3^e éd. (très utile). — Haigh, The Attic theatres, 2^e éd. — Drerup, Die beiden attis-

chen Rednern eingelegten Urkunden (cf. *Revue*, n° 7). — Deutsche Privatbriefe des Mittelalters, p. STEINHAUSEN, I. — H. RICHTER, Shelley (recommandable). — KORNEMANN, Zur Stadtentstehung in den ehemals kelt. u. german. Gebieten des Römerreichs (très intéressant et soigné). — JASTROW u. WINTER, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Hohenstaufen, I (fatigant, et parfois des inexactitudes; ce n'est pas l'histoire qu'on attendait depuis que l'œuvre de Raumer a vieilli). — H. von SODEN, Reisebriefe aus Palästina. — WOLFF, Das Lübsche Recht in der Stadt Kiel. — H. SCHNEEGANS Der Pfingschtmondaa vun hitt ze daa (serait une fidèle image de l'état d'âme de la bourgeoisie aisée dans les villes de l'Alsace actuelle).

Altpreussische Monatsschrift, VII-VIII, oct.-déc. 1898 : REICKE, Lose Blätter aus Kants Nachlass (suite). — WARDA, Zur Frage nach Kants Bewerbung um eine Lehrerstelle an der Kneiphöfischen Schule. — W MEYER, Altpreuss. Bibliographie, 1896-1897. — *Mitteilungen und Anhang* : LOHMEYER, Noch einmal das Herzog-Albrecht-Epitaph. — EHRENBERG, Erwiderung. — Universitätschronik 1898. — Autorenregister; Sachregister.

Museum, n° 12 : Bacchylidis Carmina, p. BLASS (Van Herwerden). — Plutarchus, Levens, vert. STERINGA-KUYPER, II (Koster). — Platons Phaedon, vert. VAN HERWERDEN (Koster). — Caesaris bellum civile, p. HOLDER, II (J. H. Smit). — Schrifttafeln zur aelteren latein. Palaeographie, p. von WESSELY (Molhuysen). — LOGEMAN, Faustus-notes (Swaen). — ULRICH, Robinson u. Robinsonaden, I (De Boer). — BILLESER, Gesch. des Zinsfusses im griech. röm. Altertum (Van den Es). — BURGER, Der Kampf zwischen Rom u. Samnium (Valeton). — WILLRICH, Juden u. Griechen von der makkabäischen Erhebung (Oort). — BAUMGARTEN, Die Camera Collegii Cardinalium (Brom). — MULLER, FEITH en FRUIN, Handleiding voor het ordenen en beschrijven van archieven (Blok). — SONNE, Bilder vom Rhein (Van Haarst). — LEOPOLD, Niederländische Sprachlehre für Deutsche (Deelmna).

VOYAGES AU LEVANT

ARAMON (D'). — **Le voyage de Monsieur d'Aramon**, ambassadeur pour le roi en Levant, escrit par noble homme Jean Chesneau, publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut, In-8, avec planches........................ **20** fr.

— Le même, sur papier de Hollande.. **30** »

BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. — **Le Voyage d'Outremer**, publié et annoté par Ch. Schefer, membre de l'Institut. In-8, avec planches..... **30** »

— Le même, sur papier de Hollande.. **40** »

CUINET (VITAL). — **La Turquie d'Asie.** Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de l'Asie-Mineure. Quatre forts volumes grand in-8, avec carte d'ensemble et cartes de tous les vilayets.................. **40** »

— **Syrie, Palestine, Liban.** Un fort vol. in-8, avec carte et plan de Jérusalem.. **16** »

DU FRESNE CANAYE. — **Voyage dans le Levant (1573)**, publié par M. Hauser, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Clermont. In-8, carte et figures.. **25** »

GUÉRIN (VICTOR). — **L'île de Rhodes.** Seconde édition. In-18, avec carte. **4** »

— **Description géographique, historique et archéologique de la Galilée.** Deux volumes grand in-8, avec une carte.................... **24** »

HUART (C.) — **Konia, la ville des derviches tourneurs.** Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure. In-18, figures, planches et cartes........... **5** »

— **Notes prises pendant un voyage en Syrie.** In-8.............. **2** »

MILLER (E.), de l'Institut. — **Le mont Athos, Vatopédi et l'île de Thasos.** Avec une notice biographique par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. In-8, 2 cartes.. **10** »

PARMENTIER (JEAN). — **Le premier et le second volume des navigations de Jean Parmentier**, publié par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, carte fac-similé.. **16** »

— Le même, sur papier de Hollande.. **25** »

POSSOT (DENIS). — **Le voyage de la Terre Sainte**, composé par messire Denis Possot et achevé par messire Charles Philippe, seigneur de Champermoy et Grandchamp, procureur du très puissant seigneur messire Robert de la Marck (1532). Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, avec planches. **30**

— Le même, sur papier de Hollande.. **40** »

THENAUD (frère JEAN). — **Le Voyage et itinéraire d'Outremer.** Égypte, mont Sinaï, Palestine. Suivi de la relation de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Egypte. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Grand in-8, carte et planches.. **25** »

— Le même, sur papier de Hollande.. **40** »

VARTHEMA. — **Les Voyages de Ludovico di Varthema**, ou le Viateur en la plus grande partie de l'Orient. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, carte.. **30** »

— Le même, sur papier de Hollande.. **40** »

VAUX (baron L. DE). — **La Palestine.** Ouvrage illustré de 140 dessins originaux de MM. P. Chardin et C. Mauss. In-8............................ **15** »

— Le même, demi reliure, tranches dorées................................ **18** »

Voyage de la Saincte Cyte de Hierusalem fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siège du Grand Turc à Rhodes, et régnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par Ch. SCHEFER, de l'Institut............. **16** »

— Le même, sur papier de Hollande.. **25** »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 9 Trente-troisième année 27 Février 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 56 : Mémoires de la Lune, 1756-1765 chronique due sans doute à un membre du Parlement de Paris, et qui (complète les Journaux de Mathieu Marais et de Barbier). — Campagne du Maroc, 1844, journal d'A. H. Warnier (suite).

Correspondance archéologique et historique, n° 61 : Momméja, Philippe Tamizey de Larroque, essai bibliographique (suite). — Weil, Les négociations de Ponza (fin). — Saint-Louis en Condé. — Mareuse, La carte des chasses du roi. — Chronique.

The Academy, 11 février : The Verney memoirs, IV. — A. M. Earle, Home life in colonial days. — Waliszewski, Marysienka. — Mathews, The Annals of Mont Blanc. — Sir James Ramsay, The foundations of England. — R. L. Stevenson again.

The Athenaeum, n° 3720 : Sir Robert Peel, from his private papers, p. Ch. S. Parker, II and III. — Sir Robert Cadell, Sir John Cope and the rebellion of 1745. — Miss Kingsley, West African studies. — Robinson and Rolfe, Petrarch, the first modern scholar and man of letters. — A prisoner of France, Memoirs, diary and correspondence of Charles Boothby. — Dryden's Religio laici (E. Gosse). — Lamb's Poetry for children. — The statute of Winchester, 1285 (V. Kastner). — Spencer and Gillen, The natives of Central Australia.

Literarische Centralblatt, n° 6 : Smend, Das hebr. Fragment der Weisheit des Jesus Sirach. — Bendixen, Bilder aus der letzten religiösen Erweckung in Deutschland. — Münsterberg, Psychology and history. — J. Burckhardt, Griech. Kulturgesch. p. Oeri, 2e ed. — Richter, Annalen des deutschen Reichs im Zeitalter Heinrichs IV, 2 ; Kohl u. Opitz, Im Zeitalter Heinrichs V u. Lothars von Sachsen ; Devrient, Reichsverf. unter den sächs. u. salischen Kaisern. — Bacchylides, p. Blass. — Sanders, Die Quellencontamination im 21 u. 22 Buche des Livius. — Brandl, Quellen des weltlichen Dramas in England von Shakespeare, Ergænzungsband zu Dodsley's old English plays. — H. Cochin, La chronologie du Canzoniere de Pétrarque (remarquable). — Trautmann, Cynewulf. — Morris, Goethestudien (toujours sagace et subtil). — O. Gilbert, Griech. Gœtterlehre (très instructif et orignal). — Reinhold Kœhlers kleinere Schriften, I, zur Mærchenforschung, p. Bolte. — Finke, Der Madonenmaler Ittenbach. — Mertz, Die Pædogogik der Jesuiten nach den Quellen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6 : Dillmann, Die Bücher Exodus und Leviticus. — E von Schrenck, Die johanneische Anschauung vom Leben. — Börckel, Gutenberg (bien réussi). — Kitab el Murassa p. Seybold. — Galeni de victu attenuante liber p. Kalbfleisch. — P. Meyer, Notice sur les Corrogationes Promethei d'Alex. Neckam. — Patzig, Zur Gesch. des Sigfridsmythus (contestable). — Lazzari, Ugolino e Michele Verino (cf. *Revue*, n° 6). — Sternfeld, Französ. Geschichte (bon précis). — Xénopol, Hist. des Roumains (très instructif). — Aus dem Nachlass von Karl Mathy, 1846-1848. — Penck, Simony. — A. Lichtenberger, Le socialisme au xviiie siècle et le socialisme utopique; Philipp, Linguet. — Luschin von Ebengreuth, Oesterr. Rechtsgesch. (très bon). — Riehl, Die Kunst an der Brennerstrasse.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 4 : H. Nauck, Ist man berechtigt in der Odyssee einen zweiten Dichter anzunehmen ? (témoigne des

nouvelles tendances conservatrices). — BOLLING, The participle in Hesiod (bon). — MICHELANGELI, I frammenti di Asio e la sua più probabile età. — Catalogus codicum astrologicorum graecorum, Codices Florentinos descr. OLIVIERI. — Fr. CUMONT, Les actes de saint Dasius. — G. GIRI, Sul primo libro delle elegie di Properzio (important, surtout en ce qui concerne le sens de la 1re élégie). — MONRO, Digest IX, 2, Lex Aquilia (peut intéresser les non juristes). — TROPEA, Giasone il tago della Tessalia. — A. CIACERI, Le vittime del despotismo in Roma (exagéré). — O. WULFF, Alexander mit der Lanze (rapprochements intéressants).

— No 5 : O. KERN, De Musaei Atheniensis fragmentis. — Babrii fabulae, rec. O. Crusius. — E. PETERS, Der gr. Physiologus (vulgarisation utile). — Patrum Nicaenorum nomina edd. H. GELZER, H. HILGENFELD, O. CUNTZ (cf. *Revue*, 1898, no 52). — H. BELLING, Tibullus. — USSING, Om Phidias' Athenastatuer, sœrtig Kliduchos (fin et instructif). — Fr. KŒPP, Sage u. Geschichte in der gr. Kunst.

Wochenschrift für klassische Philologie, no 4 : G. FOUGÈRES, Mantinée et l'Arcadie orientale (fait l'éloge de l'activité et de l'énergie de l'auteur). GSELL-FELS, Oberitalien u. die Riviera (ouvrage classique). — O. SCHWAB, Das Schlachtfeld von Cannä. — P. RASI, Della così detta Patavinità di Livio (solution acceptable). — H. SCHENKL, Zur Kritik u. Ueberlieferungsgeschichte des Grattius (soigné). — O. KOHLE, Griech. Lese u. Uebungsbuch.

— No 5 : LARFELD, Handbuch der gr. Epigraphik, II (solide et exact). Th. HASPER, De compositione Militis gloriosi (mal fondé). — W. SOLTAU, Livius' Geschichtswerk (définitif). — J. FÜHRER, Forschungen zur Sicilia soterranea. — A. HÖCK u. L. PERTSCH, P. W. Forchhammer (clair et intéressant).

— No 6 : Fr. DEVANTIER, Die Spuren des anlautenden Digamma bei Hesiod, III (soigné et prudent). — A ROMIZZI, Antologia Omerica e Vergiliana. — Galeni de uictu attenuante ; ed. KALBFLEISCH (première édition excellente). — K RÜCK, Die Naturalis Historia im Mittelalter. — Eugippii Vita Seuerini ed. MOMMSEN (cf. *Revue*, 1899, no 1-2). — W. BRUCHMÜLLER, Beiträge zur Geschichte der Universitäten Leipzig u. Wittenberg (recueil d'articles médiocres de journaux quotidiens).

COLLECTION D'INVENTAIRES

PUBLIÉS PAR LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DES INVENTAIRES IMPRIMÉS, par FERNAND DE MÉLY et EDMUND BISHOP. Tome I. France et Angleterre. In-8. . . . . 12 fr.

Tome II. Premier fascicule. — Allemagne, Danemark, Italie, Écosse, Espagne, Hollande, Hongrie, Islande, Italie, Pologne, Suisse. — Supplément. In-8. . . . . 10 fr.

Tome II. Deuxième fascicule. — Tables. In-8. . . . . 10 fr.

INVENTAIRES DES COLLECTIONS de Jean, duc de Berry (1401-1416), publiés et annotés par JULES GUIFFREY. 2 vol. in-8, planches. Chaque vol. . . . . 12 fr.

RECUEIL D'ANCIENS INVENTAIRES. Tome I. In-8. 12 fr.

Inventaire de Notre-Dame-la-Royale de Maubuisson-lez-Pontoise (1463-1738), publié par M. A. DUTILLEUX. — Inventaires et Documents relatifs aux joyaux et tapisseries des Princes d'Orléans-Valois (1389-1481), publiés par M. J. ROMAN. — Inventaire de Barbe d'Amboise, comtesse de Seyssel (1574-1575), publié par M. le comte Marc DE SEYSSEL-CRESSIEU. — Inventaire d'un jurisconsulte de Valence (1348), publié par M. BRUN-DURAND.

INVENTAIRE DES TABLEAUX DU ROY, dressé en 1709-1710, par N. BAILLY, garde des tableaux, publié pour la première fois, avec des additions et notes par FERNAND ENGERAND. Un fort volume in-8. . . . .

INVENTAIRES MOBILIERS et Extraits des Comptes des Ducs de Bourgogne de la Maison de Valois (1363-1477), recueillis et publiés par BERNARD PROST. — Tome premier : PHILIPPE LE HARDI (1363-1404). In-8 *(Sous presse)*.

ENQUÊTE

SUR LES

CONDITIONS DE L'HABITATION EN FRANCE
LES MAISONS-TYPES

AVEC UNE INTRODUCTION PAR A. DE FOVILLE, MEMBRE DE L'INSTITUT

2 volumes in-8°, cartes et figures. Chaque. . . . . 7 fr. 50

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA PROPRIÉTÉ
DES SALAIRES, DES DENRÉES ET DE TOUS LES PRIX EN GÉNÉRAL
DEPUIS L'AN 1200 JUSQU'EN 1800

Par le Vicomte D'AVENEL

Tomes I à IV. Quatre forts volumes in-8°. . . . . 50 fr.

Couronné par l'Académie des Sciences morales, en 1890 et 1892. — Prix Rossi.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 10 Trente-troisième année 6 Mars 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, n° 8, 15 février 1899 : Porphyre Jacquemont, Carnet de route d'un officier d'artillerie, 1812-1813 (communication de Victor Jacquemont du Donjon). — Correspondance inédite du cardinal Maury (suite). — Mémoires de Mme d'Epinay, publiés pour la première fois d'après le manuscrit authentique (suite). — Campagne de 1792 sur le Rhin, d'après des témoins oculaires allemands, communic. du capitaine P. A. Veling. — Les livres d'histoire : Pécheresse et impératrice, Sophie Arnould et Joséphine de Beauharnais.

The Academy, 18 février 1899 : Letters of W. S. Landor, p. Wheeler. — Sir W. F. Butler, The life of Colley. — Willard, History of modern Italian art. — Conybeare, Harris and A. Smith Lewis, The story of Ahikar. — Miss Benson and miss Gourlay, The temple of Mut in asher. — Jastrow, The religion of Babylonia and Assyria. — Stevenson as reviewer for the Academy. — Dr Garnett.

The Athenaeum, n° 3721 : Letters of Robert Browning and his wife. — Hore, Eighteen centuries of the orthodox Greek church. — Ludge, The story of the Revolution. — Bacchylides, p. Jurenka, Festa, Poste. — Sweet, English grammar, II, syntax. — Henderson, Scottish vernacular literature. — Laurin u. der kleine Rosengarten, p. Holz. — The origin of the surname Chaucer. — The Palaeographical Society.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : von Kügelgen, Die Dogmatik Albrecht Ritschl's. — Schauenburg, Hundert Jahre Oldenburg, Kirchengesch. 1573-1667. — Vowinckel, Gesch. u. Dogmatik. — Sackur, Sibyllin. Texte u. Forschungen (sagace). — Deutsche Privatbriefe des Mittelalters, p. Steinhausen, I. — G. Levi, Zur Gesch. der Rechtspflegein der Stadt Strassburg (instructif). — Barge, Entwickl. der Geschichtswissenschaftlichen Anschauungen in Deutschland. — V. Chauvin, Bibliogr. des ouvrages arabes, III. — Sylloge inscriptionum graecarum, p. Dittenberger I, 2e éd. — Athena, périodique, X, 4. — Piazza, L'epigramma latino, I (trop diffus). — Caesar, bell. civ. p. Holder. — Marie Herzfeld, Die skandinavische Litteratur und ihre Tendenzen nebst anderen Essays. — Otto, Die deutsche Gesellschaft in Göttingen, 1738-1758 (la société méritait-elle une étude aussi détaillée ?). — — E. Reuss, Liszt.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7 : Sellin, Serubbabel (très instructif). — Der Brief Pauli an die Galater, p. Dalmer. — Mathesius, Ausgew. Werke II, p. Loesche. — Siebert, Gesch. der neueren deutschen Philosophie seit Hegel. — Waitz, Allgem. Pädagogik, 4e éd. p. Willmann. — Macdonell, Vedic mythology (recueil soigné et utile de matériaux). — Anonymi Byzantini de caelo et infernis epistula p. Radermacher. — Wartenberg, Das mittelgriech. Heldenlied von Basileios Digenis Akritis. — Krüger, Der junge Eichendorff (important pour le sujet). — Zino, Shakespeare e la scienza moderna (offre peu, parce qu'il y a trop de polémique). — Karst, Manfred 1250-1258 (rectifie des erreurs). — Urkundenbuch der Stadt Strassburg, IV, 1-2 p. Schulte u. Wolfram. — Immich, Zur Vorgesch. des Orleanschen Krieges. — Ischirkoff, Südbulgarien. — Sieveking, Genueser Finanzwesen vom XII bis XIV Jahrh. (remarquable). — Koehne, Die Wormser Stadtrechtsreformation vom Jahre 1499, I. — Schubring, Altichiero und seine Schule.

POMPILIU ELIADE

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE
SUR
L'ESPRIT PUBLIC EN ROUMANIE

LES ORIGINES
ÉTUDE SUR L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE
à l'époque des règnes phanariotes.

Un fort volume in-8 .... 7 fr. 50

QUOMODO FIAT SYLLOGISMUS
QUIDQUE VALEAT

In-8 .... 1 fr. 50

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

FASCICULE XL

BHARATIYA-NATYA-CASTRAM
TRAITÉ DE BHARATA SUR LE THÉATRE

Texte sanscrit. Édition critique, avec une introduction, des variantes et une table.

Par J. GROSSET

Tome premier. 1re partie. Texte et Variantes
Table analytique.

Un volume in-8. .... 15 fr. »

FASCICULE XXXVIII

ÉTUDES VÉDIQUES ET POST-VÉDIQUES
Par Paul REGNAUD

Un volume in-8. .... 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-troisième année 13 Mars 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, 25 février 1899 : Letters of Robert Browning and Elizabeth Barrett. — St Francis of Assisi, the mirror of perfection, p. Sabatier, transl. Evans. — Augustine Birrell, Seven lectures on the law and history of copyright.

The Athenaeum, n° 3722 : Sir Henry Keppel, A sailor's life under four sovereigns. — Bradley, Highways and byways in North Wales. — Ramsay, Was Christ born at Bethleem, a study on the credibility of St Luke. — Besant, South London. — Evans, In quest of the Holy Graal, an introd. to the study of the legend. — Dryden's Religio Laici. — Notes from Cambridge. — The origin of the surname Chaucer (Atkinson). — The Gibbon arms (O. F. Emerson). — Hill, Cuba and Porto-Rico.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : Honterus, Ausgew. Schriften. p. Netoliczka. — De Sanctis, Istoria della republica ateniense dalle origini alle reforme di Clistene (très instructif et neuf). — Kirsch, Die Rückkehr der Päpste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom (important). — Beyerle, Die Konstanzer Ratslisten des Mittelalters. — Poschinger, Bismarck. — Portefeuille, III. — Below, Die neue histor. Methode; Lamprecht, Die histor. Methode des Herrn von Below. — W. Geiger, Etymologie des Singhalesischen. — Zacher, Zu Aristophanes' Rittern (à continuer). — Lucretius, p. Giussani (atteint son but). — Bennike og Kristensen, Kort over de danske folkemal, I. — Pietsch, Schiller als Kritiker (peu de chose). — Wittekindt, Krüger. — Hartl u. Schauf, Nachträge zum III Bande von Aschbach's Gesch. der Wiener Univ. — Sittenberger, Studien zur Dramaturgie der Gegenwart, I. — Peters, Nippur or explorations and adventures on the Euphrates. — Vitting, Piero dei Franceschi.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8 : N. T. graece cum apparatu critico. — Wieland, Die genet. Entwickl. der sog. Ordines minores in den drei ersten Jahrhunderten. — Larsen, Die Naturwissenschaft in ihrem Schuldverhältnis zum Christentum. — The letters of Abul'Ala, p. Margoliouth. — Aristophanes' Pax, p. Herwerden (pas de progrès essentiel). — Horace, p. Shorey. — Uhl, Die deutsche Priamel (savant, sagace, mais contestable). — Soltau, Blacatz (remarquable). — Mordtmann, Justinian u. der Nika-Aufstand (extrêmement intéressant). — Siebert, Die Nienburger Annalistik u. die Autorschaft des Annalisten Saxo (l'auteur devra étudier encore). — Mürnberger, Zur Kirchengesch. des XIX Jahrt. I, 1800-1850 (s'efforce d'être juste). — Hagen, Mein Spaziergang nach Paris (écrit mal l'allemand, sait peu le français, n'observe qu'à la surface et se montre impoli et ingrat envers les Français). — Huber, Die Staatensuccession. — Studniczka, Die Siegesgöttin, Entwurf der Gesch. einer antiken Idealgestalt.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 6 : Grenfell, A. Hunt, The Oxyrrhynchus Papyri. — F. Wieck, Sphaeram Empedoclis quae dicitur rec. (bon). — Horati carmina tertium recogn. L. Müller. — E. Legrand, Quo animo praesertim V° et IV° saeculi diuinationem adhibuerint. — V. Henry, Antinomies linguistiques. — A. Holder, Altceltischer Sprachschatz (monument scientifique).

— N° 7 : Ritter et Preller, Historia philosophiae graecae, ed. VIII quam curauit E. Wellmann (nombreux compléments du cr., Lortzing). — L. Ludwich, Zwei byzantinische Odysseuslegenden. — Lindsay,

Introduction à la critique des textes latins, trad. par WALTZING (trop de conjectures pour un livre d'enseignement. — TROPEA, Manuale di fonti letterarie della storia greca e romana (mérite d'être encouragé). — Κομηνός, Λακωνικά (déplorable). — Jahreshefte des œsterreich. arch. Instituts in Wien, I. — SEARLES, A lexicographical study of the Greek inscriptions. — A. CARTELLIERI, Ein Donaueschinger Briefsteller.

— N· 8 : E. NORDEN, Die antike Kunst. prosa (témoigne de beaucoup de travail, mais trop hâtif). — W. FAIRLEY, Monumentum Ancyranum. — DUFF, Iuvenali saturae XIV. — J. KAERST, Studien zur Entwickelung u. theoret. Begründung der Monarchie im Alterthum. — J. OERI, Die attische Gesellschaft in der neueren Komœdie der Griechen

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 7 : Bacchylidis Carmina, ed. Fr. BLASS ; Lieder des B., von H. JURENKA ; Anthologie aus den Lyrikern der Griechen von J. SITZLER. — Xenophontis de republica Atheniensium rec. KALINKA. — C. VITELLI, Note e appunti nell' autobiografia di Sulla. — A. FURTWÄNGLER u. L. URLICHS, Denkmäler gr. u. röm. Skulptur. — Historische Studien u. Skizzen zur Naturwissenschaft.

— N° 8 : M. PAULCKE, De tabula Iliaca quaestiones Stesichoreae. — J. BŒHLAU, Ausionischen u. italischen Nekropolen. — Terenti Comoediae, iterum rec. A. FLECKEISEN, — M. SUNDÉN, De tribunicia potestate a L. Sulla imminuta. — P. JAHN, Die Art der Abhängigkeit Vergils von Theocrit. — E. KORNEMANN, Zur Stadtenstehung in den ehemals keltischen u. german. Gebieten des Römerreichs.

— N° 9 : MÜLLER u. WIESELER, Antike Denkmäler, 4 A. von WERNICKE. — HELBING, Ueber den Gebrauch des Dativs bei Herodot. — A. SANDERS, Die Quellenkontamination im 21 u 22 B. des Livius. — M. SCHANZ, Geschichte der röm. Litteratur I, 2. A. (refonte complète). — R. v. SCALA, Die Staatsverträge des Altertums, I. — C. RETHWISCH. Jahresberichte über das höhere Schulwesen.

Rivista storica italiana, vol. III, fasc. 5 : G. SFORZA, Un fratello di Napoleone III morto per la libertà. — G. FANTONI, Il braccio del generale G. Antonini. — D. ZANICHELLI, Il 2° vol. delle Memorie del generale Della Rocca. — G. D. BELLETTI, L'invasione francese nella provincia di Belluno 1796-1797. — F. GUARDIONI, Un nuovo documento su F. P. Di Blasi. — Erm. LOEWINSON, La 2a venuta di Garibaldi a Roma. G. FANTONI, Cenni di Michele Fabiani, patriota Calabrese.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 12 Trente-troisième année 20 Mars 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, nº 57 : Campagne du Maroc (1844), Journal d'Aug. Hubert Warnier, suite. — Mémoires de la Lune, 1756-1765, suite.

The Academy, 4 mars : Sir Robert Peel, p. PARKER, II et III. — Unpublished letters of Dean Swift, p. HILL. — Sir MOUNTSTUART GRANT-DUFF, Notes from a diary kept chiefly in Southern India. — Miss KINGSLEY, West African studies. — Sir Walter BESANT, South London. — Sir Henry KEPPEL, Under four sovereigns ; C. HILL, Story of the Princess des Ursins ; ANSORGE, Under the African sun ; CAIRD, A history of Corsica ; GORE, St Paul's epistle to the Romans. — Björnstjerne Björnson.

The Athenaeum, nº 3723 : Memoirs of the Verney family, 1660-1696. — Thackeray, The adventures of Philip. — HOURST, French enterprise in Africa. — Chaucer, p. POLLARD, HEATH, LIDDELL, and MACCORMICK. Memorials of the Boevey family. — The literature of the mutiny. — The origine of the surname Chaucer (Stevenson). — Dr Preuschen and the Lausiac history. — Scottish vernacular literature (Henderson). — E. v. SACHS, Modern opera-houses and theatres, III and supplement.

Literarisches Centralblatt, nº 9 : CLOS, Kreuz und Grab Jesu. — FROBENIUS, Der Ursprung der afrikanischen Kulturen. — CARO, Genua und die Mächte am Mittelmeer 1257-1311. — INAMA-STERNEGG, Deutsche Wirtschaftsgesch. in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters, I (bon). — EMERSON, Memoirs of the life and writings of Gibbon (précieux). — SCHMOLLER, KRAUSKE u. LOEVE, Die Behördenorganisation u. die allgem. Staatsverwaltung Preussens im XVIII Jahrh ; II, 1714-1717. — PAPPRITZ, Wanderungen durch Frankreich. — SCHUCHARDT, Tchèques et Allemands. — RECKENDORF, Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen, II Teil. — Gemini elementa astronomiae, p. MANITIUS (très bon). — BELLING, Tibullus (résultats convaincants). — BARIELS, Die deutsche Dichtung der Gegenwart, 2ᵉ ed. — SERGEJENCO, Tolstoi, wie er lebt und arbeitet.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 9 : ROSENBLÜTH, Der Seelenbegriff im A. T. — KRÜGER, Gesch. der altchristlichen Literatur in den drei ersten Jahrhunderten, nachträge. — KILGENSTEIN, Die Gotteslehre des Hugo von St-Viktor (bon). — BORINSKI, Ueber poetische Vision und Imagination. — VOLKERT, Die Korporation der Berliner Buchhändler. — Selected poems from the Divani Shamsi Tabritz edited and translated by. NICHOLSON. — DOTTIN, De eis in Iliade inclusis hominum nominibus quae non unice propria nomina sunt. — DESSAUER, Die handschr. Grundlage der neunzehn grösseren Pseudoquintilianischen Declamationen (travail définitif, et maintenant, à l'édition !). — MÖBIUS, Ueber das Pathologische bei Gœthe (intéressant). — CAPPELLI, Dizionario di abbreviature latine ed italiane (travail utile, mais insuffisant et qui devra être complété). — TSCHACKERT, Magister Johann Sutel. — NORDHOFF, Römerstrassen u. das Delbrückerland. — BULMERINCQ, Die Verfassung der Stadt Riga im ersten Jahrhundert der Stadt (important). — BIE, Das Klavier und seine Meister.

KONTZ (Albert). Les drames de la jeunesse de Schiller. Les Brigands, Fiesque, Intrigue et Amour, Don Carlos. Étude historique et critique. In-8.. 10 »

— De Henrico Beyle, sive Stendhal, litterarum germanicarum judice. In-8.. 3 50

MALE (Émile) — L'art religieux du XIII[e] siècle en France. Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration. In-8, illustré de 96 figures et planches........................ 10 »

— Quomodo Sibyllas recentiones artifices repraesentaverunt. In-8.. 3 »

MALOTET (Arthur). — Étienne de Flacourt, ou les origines de la colonisation française à Madagascar (1648-1661). In-8, carte et planche.. 7 50

De Ammiani Marcellini digressionibus quæ ad externas gentes pertinent. In-8.. 2 50

MASQUERAY (E.). — Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurjura, Chaouïa de l'Aouras, Beni Mezab). In-8.. 10 »

— De Aurasio monte, ab initio secundi p. Ch. sæculi usque ad Salomonis expeditionem. In-8.. 4 »

PIAT (C.). — L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8.. 4 »

— Quid divini nostris ideis tribuat Divus Thomas. In-8.......... 2 »

PIQUET (F.). — Étude sur Hartmann d'Aue, poète allemand du XII[e] siècle. In-8.. 7 50

— De vocabulis quæ, in duodecimo sæculo et in tertii decimi principio, a Gallis Germani assumpserint. In-8................ 3 »

RECÉJAC (E.). — De mendacio quid senserit Augustinus. In-8.. 3 »

RÉVILLE (Jean). — La Religion à Rome sous les Sévères. In-8. (Épuisé.).. 10 »

THIBAUT (Fabien). — Les douanes chez les Romains. In-8....... 5 »

— Traité du contentieux de l'administration des douanes. In-8.... 7 50

THIBAULT (Francisque). — Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire de Belges, ou de la littérature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche. In-8.. 5 »

— Quid de puellis instituendis senserit Vives. In-8................ 3 »

TOUCHARD (Georges). — La morale de Descartes. In-8......... 4 »

— De politica Huberti Langueti doctrina. In-8.................... 2 50

WADDINGTON (A.). — L'acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern. In-8.. 7 50

— De Huberti Langueti vita (1518-81). In-8........................ 3 »

WALTZ (A.). — Des variations de la langue et de la métrique d'Horace dans ses différents ouvrages. In-8........................ 5 »

— De Carmine Ciris. In-8.. 3 »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE. 28,

PARIS

THÈSES DE DOCTORAT

ALLÈGRE (F.). — Étude sur la déesse grecque Tyché. In-8...... **4** fr. »
— De Ione Chio. In-8.. **3** »

AMÉLINEAU (E.). — Essai sur le gnosticisme égyptien, ses développements et son origine égyptienne. In-4...................... **15** »
— De historia Lausiaca, quænam sit hujus ad monachorum ægyptiorum historiam scribendam utilitas. In-8................ **6** »

BAZIN (H.). — La République des Lacédémoniens de Xénophon, étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IVᵉ siècle avant J.-C. In-8.. **5** »
— De Lycurgo. In-8.. **5** »

BRÉHIER (Louis). — Le Schisme oriental du XIᵉ siècle. In-8.
— De Græcorum judiciorum origine. In-8.

CHAPOT (Victor). — La flotte de Misène, son histoire, son recrutement, son régime administratif. In-8.......................... **5** »

CUCUEL (Ch.). — Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8.. **5** »
— Quid sibi in dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato. In-8.. **3** »

DELFOUR (L.C.). — La Bible dans Racine. In-8................. **5**
— De narrationibus quæ sunt in S. Augustini sermonibus. In-8.. **2** **50**

DENIS (Ernest). — Huss et la guerre des Hussites, études d'histoire Bohême. In-8.. **10** »

ELIADE (Pompiliu). — De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la Société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. Un fort volume in-8.. **7** **50**
— Quomodo fiat syllogismus, quidque valeat. In-8............... **1** **50**

FOUCART (Georges). — Histoire de l'ordre lotiforme. Étude d'archéologie égyptienne. Grand in-8, illustré de 76 dessins.... **16** »

GALLOIS (L.). — Les géographes allemands de la Renaissance. In-8, avec reproduction de cartes anciennes...................... **8** »
— De Orontio Finæo, gallico geographo. In-8, avec la grande carte de France d'Oronce Finé et autres cartes anciennes....... **7** **50**

JULLIEN (Ém.). — Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste. In-8.. **7** **50**
— De L. de Cornelio Balbo Majore. In-8......................... **5** »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-troisième année 27 Mars 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, mars 1899 : Joseph CHAILLEY-BERT, Les protectorats de l'Inde britannique, I. — Em BOURGEOIS, Nos droits à Terre-Neuve. — Ed. PAYEN, La colonisation libre en Nouvelle Calédonie. — J. IMBART DE LA TOUR, Les conseils de préfecture et les projets de réformes. — P. MATTER, Les Mémoires de Bismarck. — P. LAVAGNE, Les relations commerciales entre la France et l'Italie, 1881-1899. — *Analyses et comptes rendus* : Em. BOURGEOIS, Manuel histor. de politique étrangère, 2 vol.; LORINI, La réforme monétaire de la Russie; LEDOS DE BEAUFORT, L'achèvement et l'application de la réforme monétaire en Rnssie; BONFILS, Manuel du droit international public, 2ᵉ éd. p. FAUCHILLE.

Revue historique, mars-avril (Paris, Alcan) : HUBERT, Étude sur la formation des États de l'Église (fin). — RODOCANACHI et MARCOTTI, Elisa Baciocchi en Italie, I. — Oelsner, Fragm. de mém. relatifs à l'hist. de la Révol. française, par A. STERN (suite). — ROBIQUET, Le général Bard et la guerre de Vendée en l'an II. — *Bulletin :* France, Antiquité romaine (C. Jullian); moyen âge (A. Molinier); Allemagne, hist. de la Réforme (Stern). — *Comptes rendus :* BUSOLT, Griech. Gesch. II (Holm); FREEMAN, Gesch Siciliens, trad. B. Lupus (Holm); STRACK, Die Dynastie der Ptolemaer (Glotz); HILL, Sources for Greek history (Lécrivain); CUNNINGHAM, An essay on western civilisation in its economic aspects (Lécrivain; CALLEGARI, I Gracchi e l'opera loro politica sociale (Lécrivain); ZIELINSKI, Cicero im Wandel der Jahrhunderte (Lécrivain); STOCK, Caesar, De bello gallico (C. J.); CALLEGARI, Impresi militari e morte di Alessandro Severo (Lécrivain); Ch. SCHMIDT, Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace (H. See); BONNEFON, Montaigne et ses amis (G. Weill); FAGNIEZ, Docum. relatifs à l'hist. de l'industrie et du commerce en France (Des Marez); GUDMUNDSSON, Privatboligen pa Island i sagatiden (Beauvois); STORM, Maria Stuart (Beauvois); SILFVERSTOLPE, Riksradet grefve A. J. von Hoepkens skrifter (Beauvois); HIELT, Sveriges staellning till utlandet naer mast efter 1772 ars statshvaelfning (Beauvois); BOETHIUS, Den franska revolutionen (Beauvais); WRONG, Louisbourg in 1745 (R. de K.); WEBB, Hist. du trade-unionisme, trad. MÉTIN (Rist); CHURCH, Grant (Seignobos).

Souvenirs et mémoires, n° 9 : Lettres de femmes; la comtesse de Provence, la duchesse de Berry, l'impératrice Joséphine et sa famille, l'impératrice Marie-Louise, la reine Marie-Amélie, la princesse Marie d'Orléans, la princesse Stéphanie de Bade. — L'affaire du Père Girard et de La Cadière, d'après des lettres inédites de J.-B. Rousseau et de Brossette. — Mémoires de Mercier du Rocher, pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (suite). — Correspondance inédite du cardinal Maury (fin). — Les livres d'histoire : Napoléon à Saint-Hélène, d'après le journal du général Gourgaud.

Romania, n° 109 : LOT, Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien, II, la patrie des lais bretons. — RAYNAUD, Le Dit des outils de l'hôtel. — DENSUSIANU, Étymologies romanes. — DE GREGORIO, Ultima parola sulla varia origine del sanfratellano, nicosiano e piazzese. — SALVIONI, Note etymologiche e lessicali. — *Mélanges :* Afr. laïs (Mussafia et G. P.); afr. feïs = fesis, etc. (A. Thomas); sur quelques prétendus manuscrits latins et italiens d'André le Chapelain (E. Trojel); Un commentaire sicilien sur la *Passion* selon saint Mathieu (S. Berger). — *Comptes rendus* : BEKKER, Der Quellenwert der Storie Narbonesi; Rem. sur le compte rendu des Beiträge zur Gesch. der

franz. Wœrter im Mhd. (Maxeiners); Réponse à l'article précédent (F. Piquet); Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, III et IV (P. M.)

Le bibliographe moderne, nov. déc. 1898 : ARNAULDET, Attavante et la Bible de Belem. — L. G. PELISSIER, Les archives des inquisiteurs d'Etat à Venise. — STEIN, Les catalogues de ventes de livres et la bibliographie, — ANNERSTEDT, La bibliothèque de l'Université d'Upsal. — M. LECOMTE, Contribution à l'hist. de l'imprimerie à Provins. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres, France et étranger. — *Comptes rendus* : WIEGAND Bezirks = und Gemeindearchiv im Elsass; LEVAL, Bibliographie des voyages dans le Levant; FALK, Die ehemalige Dombibliothek zu Mainz.

The Academy, n° 1401; CARPENTER, Angel's wings — STONE, On the use of classical metres in English. — DEPLOIGE, The Referendum in Switzerland, trad. TREVELYAN. — BURLEIGH, Karthoum campaign, 1898; A. REPPLIER, Philadelphia; MACPHERSON, Adam Smith; BRIGGS, The study of the Holy Scripture; A diary of St Helena, p. A. WILSON.

The Athenaeum, n° 3724 SIR : MOUNTSTUART GRANT DUFF, A diary kept chiefly in Southern India, 1881-1886. — CURTIN, Creation myths of primitive America; LAURENCE, The magic of the horse-shoe, with other folklore notes. — DILL, Roman society in the last century of the Western Empire. — THORMANBY, Kings of the hunting-field. — André RÉVILLE, Le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381. — The Finns (livres d'Abereromby et de Comparetti). — Educational litteraturo. — Notes from Paris. — An obscure expression in Horace Walpole, Kyk in de Pot. — The « No quarter » at Culloden (W. Roberts). — Miss BENSON and Miss GOURLAY, The temple of Mut in Asher. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : LUEKEN, Michael, eine Darst. u. Vergl. der jüd. u. der morgenl. christl. Tradition vom Erzengel Michael (utile). — JASTROW, The religion of Babylonia and Assyria (très instructif). — BILLETER, Gesch. des Zinsfusses im griech röm. Altertum bis auf Justinian (très important). — MILIARAKIS, L'empire de Nicée (en grec; manque de critique). — KOWALEWSKI, Gesch. der Hamburg. Gesellschaft zur Beförderung der Künste u. nützlichen Gewerbe (intéressant et soigné). — TYLER, Glimpses of England (très recommandable). — POSCHINGER, Kaiser Friedrich, J. 1831-1862 (espérons que le second volume sera meilleur). — Bacchilide, Le odi e frammenti, p. et trad. FESTA (bon). — FUOCHI, Le etimologie dei nomi proprii nei tragici greci. — Lactantii comment. in Statii Thebaida et Achilleida p. JAHNKE — PETIT DE JULLEVILLE, Hist. de la langue et de la litt. fr. III et IV. — EVANS, Beitr. zur amerikan. Literatur = und Kulturgesch. (attachant). — Abhandl. zur german. Philologie. Festgabe für Richard Heinzel. — AMBROSOLI, Monete greche (excellent). — Ad. PHILIPPI, Die Kunst der Renaissance in Italien.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10 : C. BRAUN, Distinguo, Iterum distinguo. — FRICKE (Frederique), Luthers kleiner Catechismus in seiner Einwirkung auf die Katechet. Literatur des Reformationsjahrhunderts. — WOLFF, Poetik. — P. E. LEGRAND, Théocrite (soin extraordinaire et mince résultat). — PAULSON, Lucrezstudien, I, die äussere Form des Hexameters (très studieux). — O HARNACK, Schiller (à recommander chaudement). — F. X. KRAUS, Essays, I (recueil d'articles parus dans la « Deutsche Rundschau »). — BURGER, Der Kampf zwischen Rom u. Samnium. — DAVIDSOHN, Gesch. von Florenz; Forsch. zur aelteren Gesch. von Florenz. (de grande valeur). — RÖTHLISBERGER, El Dorado

(frais et vivant). — Treitschke, Politik, Vorlesungen, p. Cornicelius, II. — Kekule Die Reichsverfassung u. der Lippische Thronfolgestreit.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 9 : F. G. Kenyon, Greek Papyri in the British Museum, II (1er art.). — K. Krumbacher, Eine neue Vita des Theophanes Confessor (intéressant). — Horatius, erklärt von A. Kiessling, III, 2 A. (changements introduits par Heinze). — Der Stil in den bildenden Künsten u. Gewerben, I, Der schöne Mann, I, Altertum; von H. Bulle (excellent, vaut mieux que le titre). — A Furtwængler, Neuere Fælschungen von Antiken (manuel de pseudarchéologie).

— N° 10 : Greek Papyri, by Kenyon, II (Viuant sequentes!). — A. Baumstark, Der Pessimismus in der gr. Lyrik (donne moins qu'il ne promet). — H. Wirz, Sallustius in Ciceronem (rend sa valeur à ce pamphlet). — F. Ramorino, Quo annorum spatio Manilius astronomicon libros composuerit (n'est pas probant). — V. C. Burger, Der Kampf zwischen Rom u. Samnium. — E. Schweizer, Grammatik der pergamenischen Inschriften (n'a pas besoin de recommandation).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 10 : A. Müller, Untersuchungen zu den Bühnenaltertümern (important). — K. Thiemann, Wörterbuch zu Xenophons Hellenika, 4 A. (laisse encore prise à des réserves). — A. Stitz, Demosthenes' Rede vom Kranze (mérite bon accueil). — G. Reinhold, Das Geschichtswerk des Livius als Quelle spæterer Historiker (convaincant). — Cicero für Q. Ligarius u. für Dejotarus, von K. Rossberg. — Schriftsteller u. Journalisten-Kalender.

— N° 11 : O. Gilbert, Griechische Götterlehre. — Claudii Ptolemaei opera, I, ed. L. Heiberg. — Gemini elementa astronomiae rec. Manitius (ne laisse rien à désirer). — C. Émery, The historical Present in early Latin. — Terentius, Phormio, von E. Hauler (bon). — Horace, Odes and epodes, by P. Shorey (commentaire développé). — A. Lichtwark, Uebungen in der Betrachtung von Kunstwerken. — W. Schmid, Ueber den kulturgeschichtlichen Zusammenhang u. die Bedeutung der gr. Renaissance in der Römerzeit. — Das 19. Jht. in Bildnissen, 1 1-24 Lief.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques, III.

Le Musée Belge n° 1 : E. Fairon, Une nouvelle hypothèse sur la ratio castrensis et la ratio thesaurorum. — V. Chauvin, Homère et les Mille et une nuits. — S. Kayser, L'art oratoire, le style et la langue d'Hypéride. — L. Mallinger, Le caractère et l'art de Bacchylide. — J. P. Waltzing, Lexique de Plaute

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 1 : Ouvrages de MM. Scholz et Lange, Olcott, Wessely, Beauchet, Ossig, Kurth, Baumgartner, Delaporte, Aubertin, Lanson, Filon, Hanne, Gaerenstroom, De Mont, von Grotthuss, Dietlein, Gosche, Polack, True and Jespersen, Kurth, Schrynen, Livy. — *Partie pédagogique* : J. Krekelberg, Les principes didactiques de l'école d'Herbert.

— N° 2 : Ouvrages de MM. Terret, Ardaillon, Radet, Laurie, Deschamps, Pohlmey et Hoffmann, Koch, Mau, Weichardt, Deschepmaecker, Waltzing, Riemann et Gœlzer, Chabrier, Pellisson, Koschwitz, P. Bonnefon, Monaci, Vercoullie, Andresen, Bulthaupt, R. Schwartz, Magnette. — *Partie pédagogique* : J. Krekelberg, Les principes didactiques de l'école d'Herbert. — D. Collard, Démosthène au collège.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 14 Trente-troisième année 3 Avril 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance archéologique et historique, n° 62 : Renseignements administratifs. — PALUSTRE, Note généalogique sur la famille Renard de Saint-Malo. — CHAMBON, Note sur le plus ancien registre paroissial de Pont-de-Château (Puy-de-Dôme). — L.-G. PÉLISSIER, Variantes au texte d'un instrument diplomatique franco-florentin. — Une prière historique. — Les cheveux d'Isabeau de Bavière. — *Questions* : Odeline de Noyers.

The Academy, n° 1402 : The treatises of Benvenuto Cellini, on goldsmithing and sculpture, trad. ASHBEE. — Mrs. Hugh FRASER, A. Diplomatist's wife in Japan. — The early work of Aubrey Beardsley. — S. P. THOMPSON, Michael Faraday, his life and work. — SEXBY, The municipal parks ; Sir C. DILKE, The British Empire ; HUME, Spain ; R. K. DOUGLAS, China ; J. JOHNSTON, China and its future ; CRADDOCK, The story of Old Fort Loudon.

The Athenaeum, n° 3725 : Mrs. Hugh FRASER, A diplomatist's wife in Japan, letters from home to home. — SARGEAUNT, Annals of Westminster School. W. Wallace, Lectures and essays on natural theology and ethics. — KENYON, The palaeography of Greek papyri. — F. T. Palgrave, his journals and memories of his life. — A Gray ms. (A. Glover). — The new Education Bill. — GWYNN, Memorials of an eighteenth-century painter, James Northcote.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : SCHMITZ, Die Bussbücher und das kanonische Bussverfahren. — RÖMER, Psychiatrie und Seelsorge. — MEISTER, Der Strassburger Kapitelstreit 1583-1593 ; Akten zum schisma im Strassburger Domkapital, 1583-1592. — FREISEN, Die Universität Paderborn, I. Quellen u. Abhandlungen, 1614-1808. — BOYÉ, Stanislas Leezynski et le troisième traité de Vienne (très bon travail). — Monum. confraternitatis Stauropigianae Leopoliensis p. MILKOWICZ, I, 2. — KOHL, Denkwurdige Tage aus dem Leben des Fürsten Bismarck (utile). — BROCKELMANN, Gesch. der arab. Literatur, I, 2 (pratique). — HUDDILSTON, Greek tragedy in the light of vase paintings (commode, mais manque de pénétration). — WESSELY, Schrifttafeln zur aelteren latein. Palaeographie (indispensable surtout par les matériaux indispensables que l'ouvrage offre pour la première fois). — DITTRICH, Ueber Wortzusammensetzung auf Grund der neufr. Schriftsprache, I, die Gegenstandsnamen mit Ausschluss der Erinnerungsnamen (résultats tout à fait acceptables). — Gœthe und die Romantik, I, p. SCHÜDDEKOPF u. WALZEL (important). — H. RIEMANN, Gesch. der Musiktheorie im IX XIX Jahrh. (unique en son genre et comble une lacune). — WAITZ, Allgem. Pädagogik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : The Psalms, transl. KING, I. — LARSEN, Lesurs u. die Religionsgesch. — SABATIER, Die Religion u. die moderne Kultur. — HEMKE, Patricius Junius, Bibliothekar der Könige Jacob I und Carl I von England (consciencieux). — Die Lieder der Mönche u. Nonnen Gotamo Buddho's, übers. NEUMANN. — SACKUR, Sibyllin. Texte u. Forschungen (beau travail). — W. BARTH, Unterrichtsbriefe für das Selbststudium der neugr. Sprache, I. Die Volkssprache (utile). — CAGNAT, Cours d'épigraphie latine, I, 3e éd. (très louable). — Jakob Grimm, Deutsche Grammatik, IV, 2, p. RŒTHE et SCHRŒDER. — NOVATI, L'influsso del pensiero latino sopra civitta italiana del medio evo (soigné et pénétrant). — GROTEFEND, Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit (très pratique). — Festschrift zur Honterus' Feier. Aus der Zeit der Reformation ; Honterus' ausgew.

Schriften, NETOLICZKA. — P. GUILLON, La mort de Louis XIII. — KIRCHHOFF, Palästinakunde zur Erläuterung der bibl. Gesch. — LOHMANN, Die amtliche Handelsstatistik Englands u. Frankreichs im XVIII Jahrh. — BÖHM, Die Kornhäuser. — SCHULTESS, Bauten des Kaisers Hadrian.

Euphorion, V, 4 (Vienne, Fromme) : LANG, Deutsche Literatur in Schwaben. — BORKOWSKI, Kleine Beitræge zur deutschen Literaturgeschichte : I. Zur Gesch. der fruchtbringenden Gesellschaft, II. Opitziana, III ein Brief Kotzebues an Nicolovius. — D. JACOBY, Friedrich der Grosse, Prinz Heinrich u. Rabener. — J. KELLER, Zur Gesch. von Mendelssohns Phaedon. — COSSMANN, Goethes Naturteleologie. — V. VALENTIN, Faustanalekten. — LOEFFLER, Hebbel und Schloenbach. — *Miscellen* : HAUFFEN, Georg Nigrinus' Papistiche Inquisition, 1582; BOLTE, SAUER, HORNER, Amor und Tod. — *Recensionen und Referate* : PAUL, Deutsches Wœrterbuch (Wunderlich); Neue Erschein. zur Volkspoesie : 1. WOSSIDLO, Mecklenb. Volksüberlieferungen; 2. KŒHLER, Volkslieder von der Mosel und Saar, I Band; 3. TETZNER, Dainos, litthauische Volksgesænge (Hauffen); MILCHSACK, Historia D. Joannis Fausti des Zauberers (Witkowski); Muralt, Lettres sur les Anglais et les Français, p. GREYERZ (R. M. Meyer); HERCHNER, Die Cyropædie in Wielands Werken (Wilhelm); SCHRŒTER und THIELE, Lessings Hamburg. Dramaturgie (Fürst); SCHLŒSSER, Vom Hamburger Nationaltheater zur Gothaer Hofbühne (Spina); WOLFF, Gœthes Leben und Werke (Witkowski); BIELSCHOWSKY, Gœthe, sein Leben und seine Werke, F. (Witkowski); THALMAYR, Gœthe und das klassische Altertum (Niejahr); BISCHOFF, Tieck als Dramaturg (Rosenbaum); HARTMANN, Uhlands Tagebuch, 1810-1820 (E. Müller); BETZ, Heine und Alfred de Musset (Walzel); STENZEL, G. A. H. Stenzels Leben (O. Weber). — *Bibliographie* : PAULUS, Kaspar Schatzgeber (Loserth); SCHNEIDER, Spaniens Anteil an der deutschen Liter. des XVI u. XVII Jahrh. (Wurzbach); WEGELE, Vortræge und Abhandlungen; JAGIC, Neue Briefe von Dobrowsky, Kopitar u. anderen Süd = und Westslawen; SCHLOSSAR, Briefwechsel zwischen Erzherzog Johann Baptista von Oesterreich u. Anton Graf von Prokesch-Osten; Zum 24 Juni 1898, Gœthe und Maria Paulowna; HASSENCAMP, Jacobi u. sein Heim in Pempelfort; JEITTELES, Justus Frey. — Baechtold (not. necrol. d'E. SCHMIDT). — Register (Spina).

— *Idem*, viertes Ergænzungsheft : SPITZER, Aesthetik, Sozialpolitik u. Entwicklungslehre. — TROPSCH, Wielands Don Silvio u. Cervantes' Don Quixote. — Hedwig WAGNER, Ist Schiller bei der Jungfrau von Orleans durch Tasso beeinflusst worden ? — LEITZMANN, Bemerkungen zu Schillers Malthesern. — HUBER, Zu Novalis' Naturphilosophie. — *Miscellen* : DISTEL, Unbekannte Gedichte aus den schlesischen Kriegen, 1. eine in Kursachsen konfiscirte Arie, 2. Preussens Sieg bei Molwitz. — FUNCK, Gœthes Anteil an Lavaters Phys. Fragm. — HORNER, Zur sogen. Hamburger Preisausschreibung. — A. SAUER, Ein Gedicht auf Friedrich den Grossen. — DISTEL, Der Mordpfarrer Tinius als Dichter; Zur aelteren Jahrmarktsliteratur im Königreich Sachsen. — *Recensionen und Referate* : STREITER, Böttichers Tektonik der Hellenen als ästhet. u. kunstgesch. Theorie (Spitzer); DESSOIR, Das Kunstgefühl der Gegenwart (Spitzer); HEYL, Volkssagen, Meinungen und Bræuche aus Tyrol mit einem Excurs über die Venedigersagen (Hauffen); Literatur über Gerhart Hauptmann : SCHLENTHER, BARTELS, WÖRNER (R. M. Meyer).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 15 Trente-troisième année 10 Avril 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1403 : Life, writings and correspondence of George Borrow, p. Knapp. — J.-B. Crozier, My inner life. — Aston, A history of Japanese literature. — Maccarthy, A short history of the United States. — Cursin, Creation myths of primitive America. — Cook, The history of Rouen. — Newman, A study of Wagner. — C. Bearne, The early Valois queens. — The Great Oxford Dictionary. — What America reads.

The Athenaeum, n° 3726 : Life, writings and correspondence of George Borrow, p. Knapp. — Lœwler, Book auctions in England in the XVII century. — Carnegie, Spinifex and sand. — Murray and Bradley, A new English Dictionary on historical principles, IV, V. — Johnson, Rasselas. — Oman, Elementary history of Greece. — Australian history. — Souvenirs de Reiset. — Pax (Sargeaunt). — Caxton and his foreman. — Notes from Florence. — A further note concerning Elias de Chaucer (Skeat). — Evere, nevere in Chaucer (Cormick). — Marshall, Instinct and reason.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : A. Réville, Jésus de Nazareth (souvent neuf et sagace). — Avellana collectio p. Günther. — Souchon, Die Papstwahlen I, 1378-1417 (sérieux et important). — Reg. zur schles. Gesch. 1316-1326, p. Grünhagen u. Wutke. — Feilchenfeld, Rabbi Josel von Rosheim (neuf). — Lettow-Vorbeck, Gesch. des Krieges von 1866, II (très bon). — Fraisse, Skizzen von den Balear. Inseln. — Ummagga Jataka, transl. Yatawarn (bon). — Legrand (Ph.-E.), Etude sur Théocrite (très soigné). — Kirchhoff (Chr.) Dramat. Orchestik der Hellenen. — Heroides, p. Palmer. — Soffredi del Grathia's Uebersetzung der philos. Traktate Albertanos von Brescia, p. Rolin. — A. Schönbach, Die Anfänge des deutschen Minnesangs (instructif).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : Piepenbring, Hist. du peuple d'Israel (très soigné). — Rolffs, Geschenktes und Erkämpftes ; Bonus, Deutscher Glaube. — Lipps, Komik und Humor. — Harder, Arab. Konversationsgrammatik (très bon). — Aeschylus, Agamemnon, trad. Schjott. — Parnassos, 1896-1897. — Lane, A Latin Grammar for schools and colleges. — Pineau, Les vieux chants populaires scandinaves, I, époque sauvage, les chants de magie (très méritoire). — Morris, Kleists Reise nach Würzburg. — Works of Chaucer, p. Pollard, Heath, Liddell, Maccormick, The globe edition of Chaucer's works (très commode et en même temps solide et scientifique). — Röhricht, Gesch. des Königreichs Jerusalem, 1100-1261 (excellent). — Ulmann, Ueber die Memoiren des Fürsten Adam Czartoryski. — E. H. Meyer, Deutsche Volkskunde (important). — Benigni, Die Getreidepolitik der Päpste. — Justi, Winckelmann und seine Zeitgenossen, 2e éd.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 16 Trente-troisième année 17 Avril 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1404 : Belloc, Danton, a study. — Beesly, Life of Danton. — Letters of Samuel Rutherford, p. Bonar. — Mahaffy, A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty; Milne, A history of Egypt under Roman rule. — Parkman, Pioneers of France in the new world, the Jesuits in North America in the XVII century, La Salle and the discovery of the Great West. — Palgrave, his journals and memories of his life. — Matthews, A dialogue on moral education. — Lee, Genius loci, notes on places. — Meldrum, Holland and the Hollanders. — Gwynn, Tennyson. — Hume Brown, The history of Scotland. — Admiral Sir W. R. Mends. — Landor and Dickens.

The Athenaeum, n° 3727 : Beavan, James and Horace Smith, joint authors of « Rejected addresses ». — Trevelyan, England in the age of Wycliffe. — Cayley-Webster, Through New Guinea and other cannibal countries. — Letters of W. S. Landor, p. Wheeler. — Madan, A summary catalogue of western mss in the Bodleian library at Oxford, IV. — Sturgis, A roy in the peninsular war, the services, adventures and experiences of Robert Blakeney. — Local history. — Thomson, Euripides and the Attic orators, a comparison ; Hicks and Archer Hind, Cambridge compositions, Greek and Latin ; Gudeman, Latin literature of the Empire ; Columella, p. Lundström. — G. W. Leitner (not. nécr.). — The Petrie Papyri (Mahaffy). — The residences of Thomas Paine in Paris (M. D. Conway). — A memorial to Amiel (M. A. Ward). — Benvenuto da Imola and the De consiliis of Cicero (Toynbee). — Two notes on John Marston's Satires (Littledale). — Tyack, A book about bells. — Notes from Rome (Lanciani). — The black stones of the Forum (Petrie). — Maitland, The musician's pilgrimage, a study in artistic development.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : Wildeboer, Jahvedienst u. Volksreligion in Israel. — Paradisus patrum p. Bedjan. — Bugge, Lykische. Studien, I. — Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia p. Keil. II, orationes 17-53 (très bon). — Schenkl, Zur Kritik und Ueberlieferungsgesch. des Grattius u. anderer latein. Dichter (utile). — Uhland, Gedichte, vollst. Ausg. p. E. Schmidt u. J. Hartmann (belle et bonne et complète édition). — Zwei altfr. Dichtungen, La Chastelaine de Saint-Gille, Du Chevalier au Barisel, p. Schultz-Gora (bon, et commentaire détaillé). — Bensemann, Richard Nevil, der Kœnigmacher, 1428-1471 (très peu sûr). — W. Hoffmann, Die Ansiedlung Nassauischer Kolonisten auf den südpr. Gütern des Erbprinzen Wilhelm von Oranien im Jahre 1799. — Lichtwark, Hamburg Niedersachsen. — Borel, Le conflit entre les Neuchâtelois et Frédéric le Grand sur la question de la ferme des impôts du pays de Neuchâtel, 1766-1768. — Führer, Forschungen zur Sicilia sotterranea.

Archiv für Religionswissenschaft, 1899, n° 1 : A. C. Winter, Die Birke im Volksliede der Letten ; Birkenverehrung bei den Jakuten. — O. Waser, Danaos u. die Danaiden. — L. Frobenius, Ideen über die Entwickelung der primitiven Weltanschauung. — M. Höfler, Krankheits-Dämonen. — H. Zimmern, Lebensbrot u. Lebenswasser im Babylonischen u. in der Bibel. — E. Hardy, Glaube u. Brauch oder Brauch u. Glaube ? — Litteratur.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : *Abhandlungen* ; E. Michael, Deutsche Charitas im 13. Jhd. — J. Müller, Formalobject der göttlichen Erkenntnis u. scientia media. — J. Oberhammer, Das Eigenthumsrecht kein bloss positivisches Recht. — L. Fonck, Kritik u. Tradition

im A. T. — J. B. Nisius, Kirchliche Lehrgewalt u. Schriftauslegung. — *Recensionen* : Corp. script. eccl. lat. Vindob.; Diekamp, Hippolytos von Theben; K. Hartung, Amos; Lahousse, Ottiger, Wilmers, Theol. fundam.; Göpfert, Moraltheologie; Wernz, Ius decretalium II; Das sociale Wirken der Kirche in Oesterreich; Lux, Silvester II u. Otto III; Freisen, Manuale curatorum; Novatians de cibis iudaicis. — *Analekten* : Hurters Nomenclator theol. medii aeui; Zu Ps. 24 u. 15 (Peters); Exegetische Arbeiten der Mainzer Jesuiten (Falk); Zu Man hu (Peters); Ps. 8 (Zenner); Der gr. Unionsprälatenstab (Nilles); Zu Liber de rebaptismate; Zur Israel-Inschrift Merneptah's (Fonck). — Kleinere Mittheilungen.

Museum, n° 2 : Weiske, Bemerk. zu dem Handwörterbuch der griech. Sprache von Passow, 5e édit. (van den Es.). — Epicteti dissert, ab Ariano digestae p. Schenkl (Was). — Palladii opus agriculturae p. Schmitt (De Vries). — Rothstein, Die Dynastie der Lahmiden in al-Hira (Van Vloten). — Vercoullie, Beknopt etymologisch Woordenboek der Nederlandsche taal (Uhlenbeck). — Noreen, Spridda Studier (Symons). — Nieuwe publicaties over oudfransche Letterkunde (Salverda de Grave) — Grotefend, Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen M. A. und der Neuzeit (Fruin). — Max Herrmann, Die Reception des Humanismus in Nürnberg (Kan). — Wiersum, De gedwongen vereeniging van stad en lande in 1597 (Feith). — Herriot, Philon le Juif (Van Dijk). — Zondervan, Proeve eener algemeene Kartographie (H. Hettema).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 17 Trente-troisième année 24 Avril 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, avril-mai : DUMOULIN, Des groupements des sociétés savantes en vue de travaux communs. — AUZOUX, Souvenirs de l'enseigne de vaisseau La Rouvraye, 1805-1806. — ALLIX, La philosophie politique et sociale de Mably (fin). — *Comptes rendus :* LA RONCIÈRE, Hist. de la marine française, I ; KURTH, La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France ; GARRISSON, Théophile et Paul de Viau ; LACOUR-GAYET, L'éducation politique de Louis XIV ; SAGNAC, La législation civile de la Révolution ; MATTER, La dissolution des assemblées parlementaires ; ARROQUIA, Le terrain, les hommes et les armes à la guerre ; TEXTE, Etudes de litt. européenne ; DABOT, Souvenirs et impressions d'un bourgeois du quartier latin, de mai 1854 à mai 1859.

La correspondance historique et archéologique, mars : MOMMÉJA, Ph. Tamizey de Larroque, essai biobibliographique (suite). — Devis d'une construction à élever sur le pont Notre-Dame (1647) — LABANDE, Mém. d'un espion au service du duc de Choiseul. — Lettre de Gaucher à A. de la Bouisse. — Vie de GROUCHY, Où demeurait d'Artagnan. — Lettre de C. Delavigne au colonel de Brack.

Nouvelle revue rétrospective, n° 58 : Campagne de Maroc, journal d'Aug. H. Warnier (fin). — Autographes : correspondance de la famille impériale, 1807-1820. — Incendie de l'arsenal de Lorient (1793). — Le prince Napoléon et le vendredi saint, lettre de M. Emile Ollivier à l'abbé André (1870). — Une lettre de Clarke à Berthier (1796). — Mémoires de la Lune (suite).

The Academy, n° 1405 : Carew Poems, p. VINCENT. — Sir W. HUNTER, History of British India. — BEAVAN, James and Horace Smith. — Jowett, Sermons. — Ostrowsky, The Storm.

The Athenaeum, n° 3728 : Life of admiral Mends. — Records of Lincoln's Inn, II. — Ellis Wynne, Gweledigaethen y Bardd Cwsc, p. MORRIS JONES. — Robert DREYFUS. Les lois agraires sous la République romaine. — Thackeray, The wolves and the iamb, Lovel the widower, Round about papers, Denis Duval. — The Christian topography of Cosmas, an Egyptian monk, trad. p. M. CRINDLE. — Oriental philology. — The date of Dante's embassy to San Gemignano (Toynbee). — New light on Junius, I (Rae). — The origin of the surname Chaucer (Stevenson). — Selma Lagerlof's « Gosta Berlings saga » (Bealby). — RATZEL, The history of mankind. — DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES, Syracuse. — WILLARD, History of modern Italian art. — H. Brunn's kleine Schriften, I ; HIRTH, Der schöne Mensch in der Kunst aller Zeiten.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : FRIEDLÆNDER, Der vorchristl. jüd. Gnosticismus. — EISLER, Wörterbuch der philos. Begriffe u. Ausdrücke (1re livraison). — NERRLICH, Ein Nachwort zum Dogma vom klassischen Altertum. — BELOW (von), Das ältere deutsche Städtewesen u. Bürgertum (juste et intéressant). — Quellen zur Gesch. der Stadt Wien, p. MAYER, III, 1 Die ältesten Kaufbücher, 1368-1388, p. STAUB. — SABBADINI, Storia documentata dalla Universita di Catania, I (très méritoire). — SCHLING, Die Gesetzgebung unter Moritz von Sachsen u Georg von Anhalt. — Mathy, Aus dem Nachlass. — ALFORD and SWORD, The Egyptian Soudan. — Erinn. von Hermann von Boyen. — RAMBUS, Palästina, Land und Leute. — JESPERSEN, Fonetik, II (excellent). — ODER, Ein angebl. Bruchstück. Democrits ueber die Entdeckung unterirdischer Quellen (savant). — M. de VOGÜÉ, Histoire et poésie. — TAMSON, Wordstres in English. — HORN, Die deutsche Soldatensprasche.

— Stilgebauer, Gesch. des Minnesangs (travail d'amateur). — P. Hermann, Deutsche Mythologie (souvent contestable).

—N° 14 : Wobbermin, Altchrisk. liturg. Stücke aus der Kirche Aegyptens ; Jeep, Zur Ueberlieferung des Philostorgios — Ph. Meyer. Die theolog. Litteratur der griech. Kirche im XVI Jahrh. — De Faye, Clément d'Alexandrie (très soigné. sagace et fouillé) — Rœthstein, Die Dynastie der Lahmiden in al-Hira (bon) — Sieveking, Genueser Finanzwesen, I (fait avec grand soin) — Bergengrün, Herzog Christoph von Mecklenburg — Brandenburg, Moritz von Sachsen.— Bruun, Peter Frederik Suhm — Briefw. Friedrichs des Grossen mit Grumbkow and Maupertuis, p. Koser — Mehring, Gesch. der deutschen Socialdemokratie (très complet) — Arndt (E. M.), Ein Lebensbild in Briefen, p. Meisner u. Geerds — H. Berger, Die Stellung des Posidonius zur Erdmessungsfrage ; die Grundlage des Marinisch-Plolemæischen Erdbildes — Die Lieder der Mœnche und Nonnen Gotamo Buddho's, trad. Neumann. — Hartman, De emblematis in Platonis textu obviis — Kukula, Die Mauriner Ausgabe des Augustinus — La Divina Commedia, ed. Hoepli — Shakspeare, trad. Schlegel, 3-6, p. Brandl — Krüger, Der junge Eichendorff.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14 : Hühn, Messianische Weissagungen des jüdischen Volkes, I. — Winkler, Der Traditionsbegriff des Urchristentums bis Tertullian. — Cauer, Grammatica militans. — Ibn as-Sikkit, Kenz al huffaz fi Kitab tadhib al-alfaz, p. Cheikho, 3 (fin de cette publication si méritoire). — Passow, De Aristophane defendendo contra invasionem Euripideam (très bon). — Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius von Cyrene (intéressant). — Gatscha, Quaestionum Apullianarum capita tria (solide, soigné, fait avec une bonne méthode). — Düsel, Der dramatische Monolog in der Poetik des XVII u. XVIII Jahrh. u. in den Dramen Lessings. — Türk, Friedrich des Grossen Dichtungen im Urteile des XVIII Jahrh. — Garnett, A history of Italian literature (à remanier entièrement). — Lersch, Einleitung in die Chronologie, 2e éd. — Clarke. The Cid Campeador and the waning oft the crescent in the West. — Bergengrün, Herzog Christoph von Mecklenburg, letzter Coadjutor des Erzbistums Riga. — Norvins, Mémorial. — Kern, Bei den Mönchen auf dem Athos. — Ullmann, Völkerrecht. — Von der Gabelentz Zur Gesch. der oberdeutschen Miniaturmalerei im XVI Jahrh.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 18 Trente-troisième année 1er Mai 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, n° 10 : La captivité et la fuite de l'abbé Arthur Dillon, racontées par lui-même. — *Variétés historiques :* Une prédiction sur Napoléon ; l'achat de la Malmaison ; Toulouse pendant les Cent jours ; M. de Feuchères et la mort du prince de Condé ; la mort du duc de Reichstadt. — Mémoires de Mercier du Rocher (suite). — Les Mémoires de Mme d'Épinay, publiés pour la première fois d'après le manuscrit authentique (suite). — Les livres d'histoire : encore Napoléon (livres d'A. Chuquet, F. Masson et H. Houssaye).

The Academy, n° 1406 : The High History of the Holy Graal, translated from the French by Seb. Evans. — Sueton, transl. Holland. — Henderson, Scottish Vernacular literature ; Ford, Vagabond songs and ballads of Scotland. — Ward, A history of English dramatic literature to the death of Queen Anne, new edition, 3 vol. — Trevelyan, England in the age of Wycliffe. — Wilkinson, Cromwell to Wellington ; Rea, Tuscan artists ; Shakspeare, Richard II, p. Verity. — The real Robespierre.

The Athenaeum, n° 3729 : Dictionary of national biography, LXI-LVIII, Teach-Wakefield. — Willoughby, Across the Everglades. — Unpublished letters of Swift. p. Hill. — Caesar, De bello gallico, p. Stock. — Select cases in the court of requests, edited for the Selden Society. — Continental history. — Canadian history. — James and Horace Smith. — Sir Monier Williams. — New light on Junius, II (Rae). — The origin of the surname Chaucer (Toynbee). — Landor's letters. (Wheeler). — Gavelkind and the family house (Addy). — Shelley and Brunetto Latini (Beadley). — Almaric Rumsey.

Literarisches Centralblatt, n° 15 : Lex Mosaica, aus dem Engl. von Fischer. — Geppert, Die Quellen des Kirchenhistorikers Sokrates (très soigné). — Buhl, Die socialen Verhältnisse der Israeliten (court et clair). — Krackowiczer, Gesch. der Stadt Gmunden in Ober Oesterreich, I. — Guarini, La Germania all' inizio della questione d'Oriente ; La Germania e la questione d'Oriente fino al congresso di Berlino. — Busch, Tagebuchblätter. — Schorn, Lebenserinnerungen. — Seidel, Transvaal. — Lidzbarski, Handbuch der nordsemit. Epigraphik (très bon). — Letters of Abu L — Ala of Ma 'arrat Al-Numan, p. Margoliouth. — Catalogus codicum astrologorum graecorum, p. Olivieri (très méritoire). — Gudeman, Latin literature of the Empire (choix de textes). — Moth, Conradus Celtis Protucius (travail très consciencieux en langue danoise). — Maerlant's strophische Gedichten, p. Franck en Verdam. — Piper, Beiträge zum Studium Grabble's (guide sûr). — Stockmayer, Das deutsche Soldatenstück des XVIII Jahrh. seit Lessing's Minna (peu réussi). — Nyrop, Vet det Miloske Jubilaeum, 12 septembre 1898, bidrag till Dansk boghandels historie. — Borrmann, Aufnahmen mittelalterl. Wand = und Deckenmalereien in Deutschland, 1-4. — Kemsies, Arbeitshygiene der Schule.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15 : L'Ecclesiastique p. Israel Lévi. — Augustini epist. p. Goldbacher. — Kuhn u. Schnorr von Carolsfeld, Die Transcription fremder Alphabete. — Rauber, Die Don-Juan Sage im Lichte histor. Forschung (trop doctrinaire). — Ptolemaei omnia, I. Syntaxis mathematica p. Heiberg. I, 1-6. — Sanders, Die Quellencontamination im 21 u. 22 Buche des Livius. — Krauss, Schwæb. Litteraturgeschichte, I (de même valeur). — Thomas, Essais de philologie française. — Brandenburg, Moritz von Sachsen, I. — Polek, Topogr.

Beschreib. der Bukowina; das Entstehen u. die Entwickelung der evangel. Pfarrgemeinde in Czernowitz. — ZACHER, Die Arbeiterversicherung. — Graf von HACKE, Die Palliumverleihungen bis 1143. — S. WEBER, Die Entwickelung des Putto in der Plastik der Frührenaissance.

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

Numéro 7. — In-4, planche . . . . 5 fr. »

Note sur une figurine yucatèque de la collection Boban-Pinart au Musée d'ethnographie au Trocadéro (Docteur E.-T. Hamy). — Noms des points de l'espace dans divers dialectes américains (H. de Charencey).—Explorations au Mexique de 1894 à 1897 (C. Lumholz).

ÉMILE MALE, docteur ès lettres.

L'ART RELIGIEUX DU XIII^{e} SIÈCLE EN FRANCE. Étude sur l'iconographie du Moyen âge et sur ses sources d'inspiration. Un beau volume in-8, illustré de 96 gravures . . . . 10 fr. »

QUOMODO SIBYLLAS RECENTIORES ARTIFICES REPRAESENTAVERINT. In-8. . . . . 3 fr. »

POMPILIU ELIADE, docteur ès lettres.

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR L'ESPRIT PUBLIC EN ROUMANIE. Les origines. Etude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. Un volume in-8 . . . . 7 fr. 50

QUOMODO FIAT SYLLOGISMUS, QUIDQUE VALEAT. In-8 . . . . 1 fr. 50

ALBERT KONTZ, docteur ès lettres.

LES DRAMES DE LA JEUNESSE DE SCHILLER. Les Brigands. Fiesque. — Intrigue et Amour. — Don Carlos. Etude historique et critique. Un volume in-8 . . . . 10 fr. »

DE HENRICO BEYLE, SIVE STENDHAL, litterarum germanicarum judice. In-8. . . . . 3 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Nº 19 Trente-troisième année 8 Mai 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 2, avril 1899 : Henri LICHTENBERGER, Henrik Ibsen, leçon d'ouverture. — KRUG-BASSE, Hist. du parlement de Lorraine et Barrois (fin). — Soutenance des thèses de M. PINVERT : De Bayfii vita ac latinis operibus et de ejus amicis ; Grévin. — JARDIN, Mauger, commissaire dans la Meurthe (sommaire) ; La journée du 17 août 1793 à Nancy. — *Comptes rendus critiques :* R. PARISOT, De prima domo quæ superioris Lotharingiae ducatum quasi haereditario jure tenuit ; Rod. REUSS, De scriptoribus rerum alsaticarum historicis inde a primordiis ad saeculi XVIII exitum, L'Alsace au XVIIe siècle, II ; — Pierre Seguin, ligueur, reclus et écrivain, 1558-1636, d'après les documents originaux, annotés par Am. MARGRY et l'abbé Eug. MÜLLER ; ENSFELDER, Statuten des Vereins zur Erhaltung von Reichenweierer Alterthümern ; KRAFFT, Les Carlovingiennes, vie de Saint-Leger et cantilène de Sainte-Eulalie ; HARMAND, Brebeuf ; PELLISSIER, Etudes de littérature contemporaine. — Recueils périodiques et sociétés savantes.

The Academy, n° 1407 : HUTTON, Aspects of religious and scientific thought. — MURRAY, A new English dictionary, IV-V. — MIVART, The groundwork of science. — The Etchingham letters. — About Dickens.

The Athenaeum, n° 3730 : HUTTON, Aspects of religious and scientific thought. — COTTIN, Toulon et les Anglais en 1793. — AMEER ALI SYED, A short history of the Saracens ; Sir William MUIR, The Caliphate, 3e ed. — English philology : Alfred's Boethius, p. SEDGEFIELD ; Bonner Beitræge zur Anglistik, p. TRAUTMANN ; R. FISCHER, Iwein, Nibelungenlied, Boccaccios Filostrato and Chaucers Troylus and Cressida. — Books on the colonies and the United States. — New light on Junius (Anderson). — The catalogues of Bodleian mss. (Nicholson). — The international congress of the press at Rome. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 16 : STEUERNAGEL, Das Deuteronomium ; BAETHGEN, Die Psalmen ; FRANKENBERG, Die Sprüche ; SIEGFRIED, Prediger und Hoheslied ; NOWACK, Die kleinen Propheten. — MUCKE, Urgesch. des Ackerbaus u. der Viehzucht. — Maris Amri et Silbae de Patriarchis Nestorianorum comm. p. GISMONDI. — Von HACKE, Die Palliumverleihungen bis 1143 (méritoire). — DEMELITSCH, Metternich und seine auswärtige Politik. — LANGE, Die Greifswalder Sammlung vitae Pomeranorum, alphabetisch nach geschlechtern verzeichnet. — NORDHOFF, Altwestfalen. — G. SMITH, Entdeckungen in Assyrien, trad. BOECKLIN. — Longinus on the Sublime, transl. ROBERTS. — W. ARNDT, Schrifttafeln zur Erlernung der latein. Paläographie, II, 3e éd. p. TANGL. — GELBER, Shakspearsche Probleme, neue Folge, Troilus u. Cressida. — LIEBICH, Die Wortfamilien der lebenden hochdeutschen Sprache, I, 1. — TÜMPEL, Niederdeutsche Studien. — BRANDT, Hans Gudewerdt.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 16 : CHEYNE, Einleitung in das Buch Jesaja. — VOGEL, Zur Charakteristik des Lukas nach Sprache und Stil. — GOMPERZ, Grundlegung der neusokratischen Philosophie ; Kritik des Hedonismus. — E. LEVASSEUR, L'enseignement primaire dans les pays civilisés. — ZACHARIAE, Die indischen Wörterbücher, Kosa (bon et sûr). — Techné, I (revue grecque qui mérite l'attention). — FEHR, Lucretius (étude soignée, en suédois). — STEINMANN, De Parthis ab Horatio memoratis (réfléchi). — WUNDERLICH, Die Kunst der Rede in ihren Hauptzügen an den Reden Bismarcks dargestellt. — W. FRANZ, Shakspeare-Grammatik, I (recherches personnelles et intéressantes). — FUNCK-BREN-

TANO, Les origines de la guerre de Cent ans. Philippe le Bel en Flandre (très louable et très vivant; l'auteur de l'article, Des Marez, reproche à l'historien sa partialité pour Philippe le Bel). — S. E. von JAKUBOWSKI, Beziehungen zwischen Strassburg, Zürich und Bern im XVII Jahrh. (peu de résultats). — W HOPF, Die deutsche Krisis des Jahres 1866 (tendancieux). — THORODDSEN, Gesch. der islændischen Geographie. — MAIER, Soziale Bewegungen u. Theorien bis zur modernen Arbeiterbewegung. — ZSCHIMMER, Die Offerte an das Publikum. — S. SCHULTZE, Von der Wiedergeburt deutscher Kunst, Grundsætze und Vorschlæge.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : Aelius Aristides, ed. B. KEIL, II. — KRUMBACHER, Kasia (intéressant). — Radu J. SIBERA, Die prosodischen Funktionen inlautender muta cum liquida bei Vergil — Horace, Odes and Epodes, by P. SHOREY (important par le commentaire). — F. GATSCHA, Quaestionum Apuleianarum cap. III (savant). — O. SEECK, Die Entwickelung der antiken Geschichtschreibung (agréable et sérieux). — H. REINHOLD, De graecitate Patrum Apostolicorum (témoigne de l'heureuse influence de Blass).

— N° 12 : Euripidis fabulae, ed. PRINZ et WECKLEIN (continuation de cette précieuse édition critique). — E. ERMATINGER, Meleagros von Gadara (mauvaise méthode). — A. KALKMANN, Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius (beaucoup de choses, mais pas assez probant). — B. MODESTOV, De Siculorum origine. — E LINCKE, P. Cornelius Scipio Aemilianus. — J. B. CARTER, De deorum Romanorum cognominibus (les indices surtout sont précieux). — K. VOLLMÖLLER, Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie.

— N° 13 : Euripides, The Alcestis, by H. W. HAYLEY (bon). — F. BOCK, Aristoteles, Theophrastus, Seneca de matrimonio (utile). — H. MORIK, Die Zunamen bei den byzant. Historikern. — Horatius, von HENKE u. WAGENER. — H. WILLERS, De Verrio Flacco glossarum interpete. — G. SMITH, Entdeckungen in Assyrien. — A. S. MURRAY, Greek Bronzes. — Fr. CUMONT, Musées royaux des arts décoratifs et industriels (bon). — K. KÖRBER, Röm. Inschriften des Mainzer Museums.

N° 14 : C. FREDRICH, Hippokratische Untersuchungen. — Ch. Papamarkos, Αἱ δοξασίαι τοῦ Πολυβίου. — Lactantii Placidi qui dicitur Commentarios in Statium rec. R. JAHNKE (donne l'essentiel, mais peut être complété). — B. W. HENDERSON, The campaign of the Metaurus (approfondi). — A. SCHULTEN, Die röm. Flurteilung. — C. LITZICA, Das Meyersche Satzschlussgesetz in der byz. Prosa.

N° 15 : Die Frösche, 4 A von Th. Kock (revision soignée). — W. EBSTEIN, Die Pest des Thucydides (montre l'incertitude de l'hypothèse de Kobert). — Eugipii Vita Seuerini, rec. Th. Mommsen. — Fr. FRÖHLICH, Sulla, Lucullus. — L. A. MILANI, Studi e materiali di Archaeologiae Numismatica. — L. BORCHARDT, Die ägyptische Pflanzensäule.

N° 16 : Euripidis Supplices ed. WECKLEIN (éd. critique). — A. RESCH, Die Logia Jesu; G. DALMANN, Die Worte Jesu. — Lucreti libri sex, di C. Giussani (dernier vol. à la hauteur des précédents). — A. G. AMATUCCI, D'un peteso poema di P. Vergilius sulle gesta di Augusto. — N. PERSICHETTI, Alla ricerca della Via Caecilia (des résultats). —A. MAU, Führer durch Pompeij, 3 A. — K. DIETERICH, Untersuchungen zur Geschichte der gr. Sprache bis zum 10 Jh. v. Chr.

N° 17 : R. HELBIG, Sociatives Datif bei Herodot. — H. LIEBERICH, Studien zu den Proömien in der gr. u. byz. Geschichtschreibung. —

Virgil Works, by Conington and Nettleship, rev. by Haverfield. — H. Dessauer, Die handschriftliche Grundlage der grösseren pseudo-Quintilianischen Deklamationen. — W. Larfeld, Handbuch der gr. Epigraphik. — R. Lanciani, The ruins and excavations of ancient Rom; Petersen, Vom alten Rom. — C. Justi, Winckelmann. — P. Cauer, Grammatica militans.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 12 : Cassii Dionis historiarum Romanorum quae supersunt, ed. Ph. Boissevain. — R. Dippel, Quae ratio intercedat inter Xenophontis Historiam graecam et Plutarchi uitas. — Cicero, ausgewählte Briefe, erkl. von Hofmann, J.-A. von Sternkopf. — F. Bock, Aristoteles Theophrastos Seneca de matrimonio. — Sarwey u. Hettner, Der Limes, 8, 9. — K. P. Schulze, 50 Aufgaben zum Uebersetzen ins Lateinische.

— N° 13 : A. Furtwaengler, Griechische Original statuen in Venedig. — W. Hoffmann, Der Chorlieder, II. — A. Baumstark, Der Pessimismus in der gr. Lyrik. — H. Schröder, Lukrez u. Thucydides. — Cicero, Selected letters, by Fr. Abbott. — Livius' 4 u. 5. Dek., Preparation von Märklin u. Treuber. — K. Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde, IV, 1 (étude sur la Germanie de Tacite). — E. Kautzsch, Die Apokryphen des alten Testaments, lief. 1.

— N° 14 : Sylloge inscriptionum Graecorum, it. ed. G. Dittenberger, I (nouvelle édition augmentée). — E. Irmscher, Homers Od. XXII, Nachtdichtung. — Papamarcos, Αἱ δοξασίαι τοῦ Πολυβίου. — Plutarchs Perikles, von Schickinger. — Caesaris Commentarii ex rec. B. Kübler, III, 1-2. — K. Reinhardt u. E. Roemer, Gr. Formenlehre. — W. Votsch, Grundriss der lat. Sprachlehre.

N° 15 : W. Ebstein, Die Pest des Thucydides. — A. Sakellarios, Untersuchung des Textes der Ἀθ. πολιτεία. — Plutarch, Aristides u. Cato, von Fr. Blass, 2, A. — W. Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene. — J. Schwarcz, Die röm. Massenherrschaft. — Augustini confessionum libri XIII rec. P. Knoell. — A. Herrmann, Gr. Schulgrammatik. 3. A.

N° 16 : E. Sparig, De chori cantico extremo Electrae Sophocleae. — Propertius, erkl. von M. Rothstein. — A. Kalkman, Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius. — Tacitus, Germania, von J. Müller, bearb. von A. Th. Christ. — A. Hettler, Zeitschrift für alte Geschichte. — G. Radet, Les débuts de l'école française d'Athènes.

N° 17 : C. Robert, Die Knöchelspielerinnen des Alexandros. — N. Svoronos, Περὶ τῶν εἰσιτηρίων τῶν ἀρχαίων. I. — A Komnenos, Λακωνικά. — C. Bardt, Ausgewählte Briefe aus Ciceronischer Zeit. — J. Vahlen, De emendatione Tulliana. — Fr. Polle, Wie denkt das Volk über die Sprache?

Atene e Roma, n° 7 : E. Diels, La « Parvenza » di Parmenide. — G. Pellegrini, Di un antica città scoperta in Etruria. — N. Festa, Sul così detto « Alfabeto dell'Amore ». — N. Tamassia, Reminiscenza classica in una legge Longobarda. — E. Pistelli, Omero e la « Gioconda ». — R. Sabbadini, L'Elegia prima del primo libro di Properzio.

— N° 8 : F. Zambaldi, Il Telegrafo nella Grecia antica — G. Kroll, Superstizioni degli antichi. — F. Brandileone, A proposito del cap. 4 del capitolare beneventano di Arechi.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-troisième année 15 Mai 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin : Albert PINGAUD, Le congrès de Vienne et la politique di Talleyrand. — GARNAULT, Les bourgeois rochelais des temps passés et les causes de la décadence du commerce de La Rochelle au XVIIIe siècle. — Oelsner, Notice biographique accompagnée de fragments de ses Mémoires relatifs à la Révolution française, p. A. STERN (suite). — *Bulletin historique* : France, époque moderne (A. Lichtenberger et G. Monod). — Allemagne et Autriche, travaux relatifs à l'histoire grecque, par Ad. Bauer, 1e art. — *Comptes rendus critiques* : HALKIN, Les esclaves publics chez les Romains (Jullian); DEMOLIN, Les Collegia juvenum dans l'empire romain (Jullian); HUTTON, The church of the 6e century (Bréhier); ZDEKAUER, Il constituto del Comune di Siena dell' anno 1262 (J. Guiraud); K. MUELLER, Kirchengeschichte, II, 1 (Ch. Molinier); Twee Verhandel. over de Inquisitie in de Nederlanden (Ch. Molinier); SCHIFF, Studien zur Gesch. Papst Nicolaus IV (Daumet); PRUTZ, Aus des grossen Kurfürsten letzten Jahren (Pagès). — O' Connor MORRIS, Ireland (Sayous); MICHAEL, Englische Geschichte im XVIII Jahrh. (Sayous); BILBASSOF, Catherina II von Russland (E. H.); United states commission on boundary between Venezuela and British Guiana (Gallois); HARDING, The context over the ratification of the federal constitution in the State of Massachussetts; HOUSTON, A critical study of nullification of South Carolina; SHEPHERD. History of proprietary government in Pennsylvania; CUSHING, History of the transaction from provincial to commonwealth government in Massachusetts (Ch. Seignobos).

Revue celtique, n° 1 : A. THOMAS, De quelques noms de lieu français d'origine gauloise. — Kuno MEYER, The song of the sword of Cerball. — Salomon REINACH, Le corail dans l'industrie celtique. — Whitley STOKES, The Bodleian Amra Choluimb Chille, 1re partie. — ERNAULT, Les vers bretons de J. Cadec. — *Mélanges* : LOTH, I Patereu, paderau; II. Un subjonctif aoriste gallois. — *Chronique* : KAY, Etymologie de Cuchullain; La Saga de Cuchullain par Eléonore HULL; Les premiers livres imprimés à Dublin; Les noms gaulois dans l'Histoire de Bordeaux de M. JULLIAN et le cartulaire de Saint-Seurin de M. BRUTAILS; La mort violente des enfants d'Usnech; Les croix monumentales de Castledermot et Durrow; Catalogue des livres gallois de la bibliothèque de Cardiff; HOLDER, Trésor vieux celtique, 11, et Horace, en collab. avec O. KELLER; ESPÉRANDIEU, Le calendrier de Coligny; Les mots gaulois dans les chartes du Gallica christiana novissima; C. L. L. XIII, 3e éd.; Sal. REINACH, Catalogue du musée de S. Germain, 3e éd.; Le nom de la Bretagne dans le Liber pontificalis etc. — *Bibliographie* : The substantive verb in the Old Irish Glosses.

Annales du Midi, n° 42 : DOUAIS, Un registre de la monnaie de Toulouse, pièces inédites, 1465-1483. — DOUBLET, Visites pastorales de Godeau dans le diocèse de Vence. — *Mélanges et documents* : A. THOMAS, Gahel ou les avatars d'un lépreux dans Girard de Rossillon; SANTI, Relations de Raymond VII avec Marseille; DUCAMIN, Proverbes gascons mal compris. — *Comptes rendus* : ZINGARELLI, Folchetto di Marsiglia nel Dante; ABBADIE, Hist, de la commune de Dax; MALAFOSSE, Etudes et notes d'arch. et d'hist.; GARRISSON, Théophile de Viau; W. FOERSTER, Causerie philologique faite à la société Ramond.

The Academy, n° 1408 : DOLSON, A paladin of philanthropy and other papers.—De Quincey, Confessons of an English opium eater. — Longinus on the sublime p. ROBERTS. — The Memorial Catalogue of the

Burns Exhibition. — Memoirs of Sergeant Bourgogne. — The last of the Irish bards.

The Athenaeum, n° 3731 : Lumsden of the Guides. — Sir Wemyss Reid, Gladstone. — Sir Harry Johnston, A history of the colonization of Africa by alien races. — Th. Carlyle, Historical sketches of notable persons and events in the reigns of James I and Charles I, p. Alex. Carlyle. — Underhill, the hot gospeller. -- Gavelkind and the family house. — New light on Junius.— The catalogues of Bodleian mss. (Nicholson). — Thomas Nedley.

Literarisches Centralbatt, n° 17 : Rückert, Die Lage des Berges Sion. — W. Schmidt, Die Gesch. Jesu. — Grosefend, Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen M. A. u. der Neuzeit. — Hume, Spain, its greatness and decay (bon). — Kallmeier, Caspar Borner in seiner Bedeutung für die Reformation u. für die Leipziger Universität. — Andrews The historical development of modern Europe (clair). — F. von Jessen, Dengang jeg drog afsted. — Hassert, Deutschlands Kolonien.—Srivaras Kathakautrekam, die Gesch. von Joseph in persisch-indischem Gewande, sanskrit u. deutsch von Richard Schmidt. — Fuochi, De vocalium in dialecto ionica concursu. — Albalat, L'art d'écrire en vingt leçons. — A. Levi, Storia della letteratura inglese, I (satisfaisant). — Drosihu, Deutsche Kinderreime u. Verwandtes aus dem Munde des Volkes vornehmlich in Pommern gesammelt, p. Bolte u. Polle. — Balint, Tamulische (dravidische) Studien. — Krengel, Das Hausgerät in der Misnah, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : Rohrbach, Geboren von der Jungfrau. — Funk, Kirchengesch. Abhandlungen u. Untersuchungen. — Söderblom, Die Religion u. die sociale Entwicklung. — Franz, Der Magister Nicolaus Magni de Lawor. — Goussen, Sadhona. — Krumbacher, Romanos. — Crampe, Zur lateinischen Stilistik. — P. Jahn, Abhängigkeit Vergils von Theokrit u. andern latein. Dichtern. — J. Luther, Die Reformationsbibliographie u. die Gesch. der deutschen Sprache. — Raoul von Houdenc, Meraugis von Portlesguez, p. Friedwagner (soigné). — Platen, Zur Frage nach dem Ursprung der Rolandssäulen (explication la plus vraisemblable). — G. Wolf, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation, I (sec, doctrinaire, mais consciencieux et fondé). — Ad. Fischer, Bilder aus Japan. — Slonimski, Karl Marx' nationalökonomische Irrlehren. — Tow, On the interpretation of Greek music.

Altpreussische Monatsschrift, 1-2 : Hollmann, Proleg. zur Genesis der Religionsphilosophie Kants. — Fischer, Das samländische Bauerndorf. — Gundel, Noch einmal die Wege Adalberts von Prag im Preussenlande. — Toeppen, Gründungs-Urkunde des Dorfes Conradswalde. — *Kritiken und Referate :* Urkundenbuch des Bisthums Samland, p. Woelky u. Mendthal, II ; Tetzner, Gesch. der deutschen Bildung u. Jugend-Erziehung ; Keutel, Die Zweckmässigkeit in der Natur bei Schopenhauer. — *Mitteilungen :* Töppen, Zwei Verfügungen Axel Oxenstiern's inbetreff des Bernsteins 1630-1631 ; G. Conrad, Ein Verzeichnis von Urkunden der Stadt Gerdauen, Ein Verzeichnis von Urkunden der Stadt Johannisburg.

Euphorion, VI, 1 (Vienne, Fromme) : Hedwig Wagner, Tasso und die nordische Heldensage — H. Fischer, Schwäbisches : 1. Ein Gedicht des XVI Jahrhunderts über David, 2. Zu Georg Rudolf Weckherlin. — Rubensohn, Der junge Opitz. 2. Hipponax und Aristarchus, Ernst Schwabe von der Heiden. — Batka, Altnordische Stoffe und Studien in Deutschland, II Klopstock und die Barden, 1. Klopstock. — W. von

Wurzbach, Stolbergs Ballade, Die Büssende, stoff und quelle. — C. Schröder, Zu Hœlderlin. — E. Müller, L. Uhlands Benno, nach des Dichters Reinschrift, im Besitz von Theobald Kerner. — *Miscellen* : Botte, Amor und Tod ; H. Hofmann, Zu Heines Harzreise ; G. Wilhelm, Vortræge und Reden Hauffs. — *Recensionen und Referate* : Bömer, Die latein. Schülergespræche der Humanisten, I (Toischer); Bauch, Barbara Harscherin, Hans Sachsens zweite Frau (Drescher); Drescher, Nürnberger Meistersinger-Protokolle (Hampe) ; Hamelius, Die Kritik in der englischen Literatur des XVII u. XVIII Jahrhunderts (Aronstein) ; Düsel, Der dramat. Monolog in der Poetik des XVII u. XVIII Jahrh. u. in den Dramen Lessings (Wukadinovic) ; Zum 24 juin 1898 (Seuffert) ; Harnack, Schiller : Krimmel, Beitr. zur Beurteil. der hohen Karlsschule in Stuttgart ; E. Müller, Schillers Jugenddichtung u. Jugendleben, Studien zum Don Carlos ; Schillers Werke, p. Bellermann (Leitzmann) ; Busse, Novalis' Lyrik (R. M. Meyer) ; Herzfeld, William Taylor von Norwich (Wukadinovic); Kayserling, Ludwig Philippson ; Falke, Lebenserinnerungen (Semerau). — *Bibliographie* : Farinelli, G. de Humboldt et l'Espagne (Leitzmann).

Museum, n° 3 : Dio Prusaensis, p. Arnim, II (van Herwerden). — Arnim, Leben u. Werke des Dio von Prusa (van Herwerden). — Babrii fabulae aesopeae, p. Crusius, ed. min. (van Leeuwen). — Erasmus, Stultitiae laus, p. Kan (Singels). — Socin Arab. Grammatik, 4e ed. (De Goeje). — Vondel, Lucifer, transl. van Noppen (Stoffel). — Schwinger, Nicolais Sebaldus Nothanker (Kossmann). — Otway, Die Verschwörung gegen Venedig ins Deutsche übertr. von Hagen (Bülbring). — Peters, Das goldene Opfer Salomos (Holwerda). — D'Ailly, Willem Bentinck van Rhoon (Colenbrander). — Tiele, Inleiding tot de godsdienstwetenschap. II (Chantepie de la Saussaye). — Wagner, Lehrbuch der Geographie, 1-3 (Blink).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 21 Trente-troisième année 22 Mai 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, XXIII, n° d'avril : Démosthènes et les hiéromnémons thessaliens, par Paul Foucart. — La course aux flambeaux, par le même. — Cicero, Fin. 1, 50-60, par Louis Havet. — Orphica fr. 208 Abel, par Paul Tannery. — Térence, Phormio, 12-21, par Georges Ramain. — Quels sont les accords cités dans le ch. XIX du Περὶ Μουσικῆς, par L. Laloy. — Plautus, Cas. 72, par Louis Havet. — Encore quelques notes critiques sur le texte de Tacite, par Léopold Constans. — Caligula et le temple d'Apollon Didyméen, par B. Haussoullier. — Une liste de débiteurs du trésor à Ilium, par le même. — Fragments de droit antéjustinien tirés d'un palimpseste d'Autun, par Emile Chatelain. — Bulletin bibliographique. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique, Fascicules parus en 1898 ; Allemagne.

Revue des études anciennes, n° 1 : G. Radet, Avant-propos. — M. Holleaux, Curae epigraphicae, I. — H. Lechat, Χρύσεοι τέττιγες. — P. Perdrizet, Le dieu thrace Zbelthiourdos. — F. Antoine, De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine, I. — C. Jullian, Sainte-Victoire. — *Bulletin hispanique :* P. Paris, Tête d'enfant trouvée à Carthagène ; Serrano Gomez, La plaine de la Consolation ; Ibarra y Ruiz, Nouvelle découverte à Elche. — *Bibliographie.*

Revue des lettres françaises et étrangères, n° 1 : G. Radet, Avant-propos. — E. Zyromski, La méthode hégélienne et l'esprit français. — C. Le Breton, Benjamin Constant romancier. — E. Bouvy, Dante en France. — A. Ehrhard, Les Vagues de l'Amour et de la Mer, de Fr. Grillparzer. — *Bulletin hispanique* : F. Despagnet, Le traité de paix entre l'Espagne et les Etats-Unis. — *Questions universitaires* : E. Bourciez, L'agrégation d'espagnol et d'italien. — *Bibliographie.*

Le Bibliographe moderne, janvier-février : Claudin, L'imprimerie à Uzès au xv[e] siècle. — Duvernoy, L'aménagement du dépôt d'archives de Meurthe-et-Moselle. — Blochet, Catal. des mss mazdéens de la Bibl. nat. de Paris (suite). — Stein, La collection Diederichs à la Bibl. de l'Univ. d'Amsterdam. — H. de Curzon, Répertoire des documents concernant le théâtre et la musique aux Archives nationales. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — *Comptes rendus* : De Sagher, Notice sur les Archives communales d'Ypres ; Manno, Bibliografia storica della monarchia di Savoia, VI ; Szabo et Hellebrant, Regi magyar Konyvtar ; Wotquenne, Catal. de la Bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles ; Jordell, Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour 1897 ; Dietrich, Bibliogr. der deutschen Zeitschriften-Literatur ; Renouard, Imprimeurs et libraires parisiens jusqu'à la fin du xvi[e] siècle.

Nouvelle revue rétrospective, n° 59 : Les Indes et les Philippines, colonies françaises, mémoire de L. Gadobert au premier consul (1803). — Siège de Toulon, 1793, journal de Vernes. — Mémoires de la Lune 1756-1765, suite.

Correspondance historique et archéologique, n° 64 : D'Estrée, Un roman du docteur Procope. — J. Gauthier, Prix de la vente de la galerie de Choiseul, 1772. — F. de Villenoisy, Aventicum. — G. Duval, La question des archives notariales. — Brière, Marché de Nicolas Coustou pour une statue de saint Denis à Notre-Dame. — *Question* : Caylus.

The Academy, n° 1409 : Nisbet, The human machine. — Pike, Cromwell and histime ; Sir Richard Tangye, The two protectors ; Wilkinson, From Cromwell to Wellington.

The Athenaeum, n° 3732 : Mrs. Oliphant. — ASTON, A history of Japanese literature (cf. *Revue*, n° 18). — RUSSELL, Ch. Alan Smythies, bishop of the Universities Mission to Central Africa. — Feudal Aids, 1284-1481, I. — RAIT, Mary, queen of Scots. — The historical mss. commission. — New light on Junius, III (Rae). — Carlyle and Bacon (White) — Wakeman. — The Philipps Mss. — A new Rembrandt (J. C. Robinson).

Literarisches Centralblatt, n° 18 : HEINEKE, Synopse der drei ersten Evangelien. — DOBSCHÜTZ, Christusbilder, I. — MANDES, Die messenischen Kriege u. die Wiederherstellung Messeniens (en russe; méritoire, quoique parfois téméraire). — DES MAREZ, La propriété foncière dans les villes du moyen âge et particulièrement en Flandre (soigné, mais contestable; cf. *Revue*, 1898, p. 170). — PHILIPPI, Der westfälische Friede. — DRIAULT, La Question d'Orient. — STILLMAN, The Union of Italy 1815-1895 (cf. *Revue*, n° 12). — KAYSERLING, Ludwig Philippson. — HAGBART, Studier over den norske bebyggelse, I. — Grundriss der iranischen Philologie, II, 3. — Origenes Werke, I, II p. KOETSCHAU. — POKROVSKY, Materialien zur histor. Grammatik der latein. Sprache (en russe). — WURZBACH, Lope de Vega u. seine Komödien (bon et clair). — Chaucer, Works, Globe Edition (très utile), — HEILIG, Grammatik der ostfrænk. Mundart des Taubergrundes u. der Nachbarmundarten, Lautlehre. — GUBI, Praktische Harmonielehre. — NEUDECKER, Der deutsche Aufsatzunterricht.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Das Deuteronomium, übers. u. erklært von STEUERNAGEL. — WIMMER, Gesamm. Schriften. — Max MÜLLER, Ramakrishna, his life and sayings (très recommandable). — Jahreshefte des oesterr. archäol. Instituts in Wien, I, 1. — American Journal of philology, I, II, 1-5. — STEIGER, Das Werden des neuen Dramas, I, Ibsen, II. Von Hauptmann bis Maeterlinck. — PINVERT, Grévin (bon; cf. *Revue*, n° 17). — PAULUS, Luthers Lebensende. — Duc de BROGLIE, Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans. — Comtesse Potocka, Voyage d'Italie (cf. *Revue* n° 17). — KOHL, Wegweiser durch Bismarcks Gedanken und Erinnerungen. — SEIDEL, Transvaal. — GURLITT, Die deutsche Kunst des XIX Jahrh.

Bulletin international l'Académie des Sciences de Cracovie, mars : J. BAUDOUIN DE COURTENAY, L'original polonais de la lettre écrite le 24 avril 1604 au pape Clément VIII par Dimitri, dit le Faux, au point de vue de la langue.

BRÉHIER (Louis). — Le schisme oriental du XIe siècle. In-8.. 7 50
— De Græcorum judiciorum origine. In-8.............. 3 50
ELIADE (Pompiliu). — De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Étude sur l'état de la Société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. Un fort volume in-8 .... 7 50
— Quomodo fiat syllogismus, quidque valet. In-8......... 1 50
GALLOIS (L.). — Les géographes allemands de la Renaissance. In-8, avec reproduction de cartes anciennes........ 8 »
— De Orontio Finæo, gallico geographo. In 8, avec carte de France d'Oronce Fine et autres cartes anciennes......... 7 50
JULLIEN (Ém.). — Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste. In-8........................ 7 50
— De L. de Cornelio Balbo Majore. In-8 .... 5 »
KONTZ (Albert). Les drames de la jeunesse de Schiller. — Les Brigands. — Fiesque. — Intrigue et amour. — Don Carlos. Etude historique et critique. In-8................. 10 »
— De Henrico Beyle, sive Stendhal, litterarum germanicarum judice. In-8............................ 3 »
MALE (Émile). — L'art religieux du XIIIe siècle en France. Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration. In-8, figures et planches.
— Quomodo Sibyllas recentiones artifices repraesentaverunt. In-8 .... 3 »
MALOTET (Arthur). — Étienne de Flacourt, ou les origines de la colonisation française à Madagascar (1648-1661). In-8, carte et planche........................... 7 50
— De Ammiani Marcellini digressionibus quæ ad externas gentes pertinent. In-8......................... 2 50
PIQUET (F.). — Étude sur Hartmann d'Aue, poète allemand du XIIe siècle. In-8........................... 7 50

Cet ouvrage donne la première étude complète qui ait été publiée sur ce poète allemand du XIIe siècle.

— De vocabulis quæ, in duodecimo sæculo et in tertii decimi principio, a Gallis Germani assumpserint. In-8......... 3 »
TOUCHARD (Georges). — La morale de Descartes. In-8.... 4 »
— De politica Huberti Langueti doctrina. In-8.......... 2 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 22 Trente-troisième année 29 Mai 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : LEGER, Etudes de mythologie slave. — G. RAYNAUD, Le dieu aztec de la guerre. — BARTH, Bulletin des religions de l'Inde. — Lettre de M. Bevan. — *Revue des livres* : P. REGNAUD, Précis de logique évolutionniste. — JASTROW, The religion of Babylonia and Assyria. — BLOOMFIELD, Hymns of the Atharva Véda. — MOMMSEN, Feste der Stadt Athen. — HERRIOT, Philon. — ROBINSON, Coptic apocryphal Gospels. — P. CORSSEN, Monarchianische Prologe zu den Evangelien. — KURTH, Sainte Clotilde. — WILLMANN, Geschichte des Idealismus. — KINGSLEY, Travels in West-Africa. — Notices bibliographiques. — *Chronique.*

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 1 : P. HOFFMANN, L'opinion de l'historien Edouard Gibbon sur les études classiques (fin). — F. RENARD, La géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. HOFFMANN, CHAINEUX, HUDE, BONNY, DITTMAR, LINDSAY, FLECKEISEN, KEIFFER, HAMELIUS, WALTZING, VIOLLET, DARMSTÄDTER, LEHUGEUR, BOUILLET.

Le Musée belge, n° 2 : GLAESENER, Les caractères dans la Thébaïde de Stace. — LEGRAIN, Adam de Saint-Victor. — WALTZING, Les collèges funéraires chez les Romains. — ROERSCH, Détails sur la vie d'Ischyrius. — A. de CEULENEER, Les dolmens et les gounds. — FRANCOTTE, ROERSCH, SENCIE, Bulletin d'épigraphie et d'institutions grecques.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, nos 3 et 4 : Ouvrages de MM. LUDWICH, BIDEZ et CUMONT, ALLCROFT, MASOM, LORFELD, WASER, PAVANELLO, SCHULZE, KOSCHWITZ, FRIEDWAGNER, LEGOUVÉ, FAGUET, VOLLMŒLLER, HEINZEL, WILLMOTTE, PAUL, HEUSLER, SEPET, BROGLIE, MOMMSEN, ROLAND, CHALAMBERT, DE LILLE, BUSCH, SOREL, DEPREZ, HART, GRISEBACH, TEXTE, SPIELHAGEN, JORDELL, SPLETTSTOESSER, BURCKHARDT, LANDGRAF, KEIFFER, GIRARD, SUCHIER, LE BRETON, BRUNETIÈRE, BRETTE et CHAMPION, LECIGNE, DERUDDER, SCHARFF, POLLARD, ELIAS et OSBORN, SAUER, HANSAY, BAUMGARTNER. — *Partie péaagogique* : Homère au collège.

The Academy, n° 1410 : Lumsden of the Guides. — TERRY, Greater Westminster. — WHYTE, Bible characters. — MACCOLL, The Reformation settlement. — ARBER, The British anthology. — A schoolboy's diary (journal d'Aug. Montagne à Westminster School).

The Athenaeum, n° 3733 : MACKAIL, The life of William Morris. — GWYNN, Highways and byways in Donegal and Antrim. — WATERMAN, Eras of the Christian church, the postapostolic age; WELLS, The age of Charlemagne. — WILKINSON, From Cromwell to Washington, twelve soldiers. — Ballads, critical reviews, tales, various essays, letters, sketches, etc. by Thackeray. — Mrs GAMLIN, Nelson's friendships (n'est pas sérieux); EBLANA, Erin Quintiana, or Dublin Castle and the Irish Parliament. — A note on the word annuity (Skeat). — The relief of Londonderry (Leeper). — A short history of the Saracens. — The Wright collections. — Austin Dobson's writings. — G. MACDONALD, Catalogue of Greek coins in the Hunterian collection, University of Glasgow, I. — A new Rembrandt (Bell). — Notes from Rome (Lanciani). — The Bloody Brother (Garnett).

Literarisches Centralbatt, n° 19 : Realencycl. für protest. Theologie u. Kirche, 3e ed., V. — HAYMANN, Rousseaus Socialphilosophie. — DAHN, Die Könige der Germanen, VIII. Die Franken unter den Karolingern, 2. — Ch. SCHMIDT, Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en

Alsace au moyen âge (soigné et détaillé). — BOREL, Le conflit entre les Neuchâtelois et Frédéric. — MANZONE, Degli archivi del stato, storia, funzioni, ordinamento, lavori, leggi, viforme. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherzogtums Baden, 5 u. 6. — SOCIN, Arab. Grammatik, 4e ed. (cf. *Revue*, n° 18). — MARQUART, Die Chronologie der alttürk. Inschriften. (clair et pénétrant). — FRIEDRICH, Hippocratische Untersuchungen (bonne analyse). — Gesta Caroli Magni ad Carcassonam et Narbonam, lat. Text. u. provenz. Uebers. mit Einleitung von SCHNEEGANS (soigné). — KRAEGER, Der Byronsche Heldentypus (bon, mais trop vite fait). — Jahrbuch der Grillparzer Gesellschaft, VIII. — BERNAYS, Schriften zur Kritik und Literaturgeschichte, III u. IV. — WASER, Charon, Charun, Charos (recueil de matériaux qui, parfois, manque de critique).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19 : BÖHMER, Reich Gottes u. Menschensohn im Buch Daniel. — Mosaisches Gesetz u. neuere Kritik. — FICKER, Studien zu Vigilius von Thapsus (solide). — SCHUBERT-SOLDERN, Ueber den Begriff der allgemeinen Bildung. — BRŒRING, Die Dialoge des Johann Ludwig Vives, trad. — KŒNIG, Syntax der hebræischen Sprache, Schluss (très instructif et important). — KJELLBERG, Asklepios. — Helen M. SEARLES, A lexicographical study of the Greek inscriptions (bon préliminaire). — M. MUELLER, In Senecae tragœdias quaestiones criticae (saine méthode). — FATH, Wegweiser zur deutschen Litteraturgeschichte, I (trop de fautes). — NOREEN, Altschwedische Grammatik (clair et précis). — J. SCHILLER, Shakspere als Mensch und Christ (manque de précision, mais non de chaleur). — W. SCHULTZE, Deutsche Gesch. II. Das merowingische Frankenreich (louable surtout pour ses recherches indépendantes). — WINKLER, Castruccio Castracani (lourd et sans beaucoup de critique). — LOSERTH, Der Huldigungsstreit nach dem Tode Erzherzog Karls II, 1590-1592. — Sachs u. Veit, Briefwechsel, p. GEIGER. — BOSHART, Zehn Jahre afrikanischen Lebens. — CICCOTTI, Il tramonto della Schiavitu nel mondo antico. — MOMMERT, Die heilige Grabeskirche zu Jerusalem in ihrem ursprüngl. Zustande (très sérieux et sûr).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : Aristotelis Ἀθηναίων πολιτεία, edd. KAIBEL u. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, 3A. — M. SCHANZ, Geschichte der röm. Literatur, I, 2, A. (se fera de nouveaux amis). — G. NÉMETHY De libris amorum Ouidianis. — Fulgentii opera, rec. HELM (voir *Revue*, n° 15). — WINDELBAND, Geschichte der Philosophie, 2. A. — St. WITKOWSKI, Prodromus grammaticae papyrorum graecarum. — FITZ-HUGH, The philosophy of the humanities. — BERNER, Jahresberichte der Geschichtswissenschaft.

— N° 19 : SIKES and WYNNE, The Prometheus uinctus of Aeschylus (plein de goût). — R. DIPPEL, Quae ratio inter Xenophontis historiam et Plutarchi uitas intercedat. — H. SCHRÖDER, Lukrez u. Thucydides. — E. PAIS, Storia di Roma. — BŒHLAU, Aus ionischen u. italischen Nekropolen. — G. HEINE, Synonymik des Neutestamentlichen Griechisch.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 18 : W. LÜBKE, Grundriss der Kunstgeschichte, 12 A. — C. BARDT, Ausgewæhlte Briefe aus Ciceronischer Zeit. — Sallusti libri qui est de bello Iugurthino partem extremam rec. WIRZ. — CAPELLI, Dizionario di abbreviature latine ed italiane. — HEINACKER, Lehrplan der lat. Philistik.

— N° 19 : DIETERICH, Untersuchungen zur Geschichte der gr. Sprache. — CONWAY, Dialectorum Italicarum exempla. — W. WÆGNER, Rom 6 A. von O. E. SCHMIDT. — J. SCHWARCZ, Kritische Notizen über die

neuesten Erscheinungen der staatswissenschaftlichen Literatur. — Fr. Laudowicz, De doctrinis ad animorum praeexistentiam atque metempsychosin spectantibus. — J. Schayler, Vorlagen zum Uebersetzen ins Lateinische.

— N° 20 : Euripidis Ion, ed. Wecklein. — K. Dieterich, Untersuchungen (2ᵉ art.). — K. Hachtmann, Olympia u. seine Festspiele. — U. Berger, Stilistische Uebungen der lat. Sprache, 8 A. von H. J. Müller. — R. Klussmann, Verzeichnis der Abhandlungen welche in den Schulschriften erschienen sind, III, 1891-1895.

Revue byzantine russe, tome VI, livraisons I-II : Etude sur la musique byzantine ; les Martyria, A. Thibaud. — Le Pseudonicélos Paphlagonien, A. P. Kerameus, en grec. — Réponse à cet article, V. Vasilievsky, — Les monuments byzantins du mont Athos, avec photographies, Aïnalov. — Un manuscrit d'une Alexandreïde du moyen âge au monastère d'Iviron, Istrine. — Remarques sur les antiquités de Constantinople, Laskine. — *Comptes rendus critiques* : Ouvrages de Stoll, Kauschen, Sternbach, Veill, Moritz, Desminis, Kraus, Hugues Le Roux, Lingg, Rangabe. — *Bibliographie* : Russie, Allemagne, France, Angleterre, Grèce et Turquie, Pays slaves.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 23 Trente-troisième année 5 Juin 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 2 : Salomon Reinach, Le corail dans l'industrie celtique (suite). — Whitley Stokes, The Bodleian Amra Choluimb Chille (suite). — Le Nestour, Un credo en breton du xv[e] siècle. — Strachan, Final vowels in the félire Oenguso, I. — Ernault, Sur la chute de er- final en breton. — Loth, Dubgint, Gynt; affwys; ervvas; le sens de myngw; dinsol; le coudrier et le saule dans les coutumes galloises.

Annales des sciences politiques, mai : R. G. Lévy, Le problème africain dans l'hémisphère austral. — P. de Rousiers, La situation économique des manufactures américaines. — Zolla, La question du crédit agricole. — Chailley-Bert, Les protectorats de l'Inde britannique, II. — Salaun, A propos des affaires de Chine, 1895-1899. — Savary, Le commerce britannique et la concurrence allemande. — Rolin, Droit international; Fouillé, Etudes classiques et démocratie; Driault, Question d'Orient; Maze-Sencier, La crise agricole dans l'arrondissement de Confolens; Bourguet, France et Angleterre en Egypte ; Caix, Fachoda ; La Chine nouvelle.

Souvenirs et mémoires, n° 11 : Fragments inédits de Montesquieu. — La captivité et la fuite de l'abbé Arthur Dillon, racontées par lui-même (fin). — *Mélanges :* Le roi de Prusse et les émigrés ; Deux lettres de Moncey ; Deux billets de Marbot ; Une incartade napoléonienne, lettre du roi Jérome au roi Louis ; Une lettre de Lamartine. — Mémoire de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (suite). — *Les livres d'histoire* : Quelques écrivains, Théophile de Viau, Bourdaloue, Voltaire, Maupertuis.

The Academy, n° 1411 : Autobiography of Mrs. Oliphant. — Andrew Lang, Myth, ritual and religion. — Hastings, Dictionary of the Bible. — Snell, The fourteenth century. — Becke and Jeffery, Naval pioneers of Australia ; Bygate, Durham Cathedral ; Morison, Melville. — The pronoun she (Platt).

The Athenaeum, n° 3734 : Poems of Thomas Hood, p. Ainger ; Alex. Elliot, Hood in Scotland. — Lord Charles Beresford, The break. up of China. — Leader, The Records of the Burgery of Sheffield. — Letters of Carlyle to his youngest sister, p. Copeland. — Gregorovius, The Emperor Hadrian, transl. Mary E. Robinson. — H. L. Thompson, H. G. Liddell. — Rubaiyat of Omar Khayyam, p. Dole ; The Stanzas of Omar Khayyam, transl. Garner. — Hebrew and Syriac literature. — A forgotten journalist, Bingley. — The identity of Clemenza, Paradiso, IX, 1 (Toynbee). The battle of Marathon. — The new edition of Carlyle. — The handwriting of Junius (E. M. Thompson). — A new Rembrandt. (J. C. Robinson).

Literarisches Centralblatt, n° 20 : Die Sprüche, erkl. Wildeboer ; Hiob, erkl. Duhm ; Das Buch der Richter, erkl. Budde. — Schurtz, Grundriss einer Entstehungsgesch. des Geldes (important). Saxo Gramm. Danmarks Kronike, oversat af Winkel Horn. — Polit. Korrespondenz des Kurfürsten Albrecht Achilles, III, 1481-1486 p. Priebatsch. — Loserth, Der Huldigungsstreit nach dem Tod Erzherzogs Karls II, 1590-1592. — Burkhardt, Die Entstehung des Weimarischen Parks ; von Bojanowski u. Ruland, Hundertundzwanzig Jahre Weimarischer Gesch. in Medaillen u. Medaillons 1756-1896. — Schröder, Friedrich Franz III, Erzherzog von Mecklenburg-Schwerin. — G. Schweitzer, Eine Reise um die Welt. — Heer, Die hist. u. geogr. Quellen in Jaqut's geogr. Wörterbuch. (soigné et estimable). — Galeni de victu attenuante

liber, p. Kalbfleisch (bonne édition). — Ausgew. Briefe von Cicero, erkl. F. Hoffmann, I, 7e ed. p. Sternkopf. — Grundriss der roman. Philologie, II, 1, 3 : Franz. Litteratur, von Gröber (profond et précis, quoique court). — Mohr u. Nissen, Tysk-Dansk Ordbog, 1-4. — Sanders, Citatenlexikon. — Deutsche Lieder auf den Winterkönig p. Wolkan (recueil intéressant de 63 pièces). — A. H. Niemeyer, Originalstellen griech. u. römischer Klassiker über die Theorie der Erziehung und des Unterrichts, 2e ed. p. Menge.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20 : Cheyne, Jewish religious life after the exile (fin et critique). — Bernoulli, Das Concil von Nicäa (clair). — Wiegand, Das Homilarium Carls des Grossen auf seine ursprüngliche Gestalt hin untersucht (juste et instructif). — Flensburg, Studien auf dem Gebiete der indogerm. Wurzelbildung, I, die einfache Basis ter. — Horton-Smith, Ars tragica Sophoclea cum Shakspeariana comparata (exercice en latin). — Wunderer, Polybios-Forschungen, I. Sprichwörter u. sprichwörtl. Redensarten (soigné). — Gemini elem. astron. p. Manitius (comble une lacune). — D. Bloch, Herder als Aesthetiker (n'est pas toujours juste). — F. A. Lange, Einleit. u. Kommentar zu Schillers Philosophischen Gedichten. (important). — Lefranc, Le platonisme et la littérature en France à l'époque de la Renaissance ; Les idées religieuses de Marguerite de Navarre. — Polit. Corresp. des Kurfürsten Albrecht Achilles, III, 1481-1486, p. Priebatsch. — Stenzels Leben. — Keyserling, Ludwig Philoppson. — Hantzsch, Sebastian Münster (très bon). — Mülberger, Proudhon, Leben und Werke. — Hennig, Die Aesthetik der Tonkunst.

T. R. G.

MÉTHODE DE TRANSCRIPTION RATIONNELLE GÉNÉRALE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

S'APPLIQUANT A TOUTES LES ÉCRITURES USITÉES DANS LE MONDE

PAR CHRISTIAN GARNIER

Un beau volume in-4, contenant les alphabets de la plupart des langues........................ 15 fr. »

Ouvrage couronné par l'Institut (Prix Volney)

Voici en quels termes M. Michel Bréal a présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 26 mai 1899, la *Méthode de Transcription Rationnelle Générale* de M. Christian Garnier :

« La publication que j'ai l'honneur de présenter est sûre de rencontrer la sympathie de mes confrères, car elle se recommande à la fois par sa valeur intrinsèque et par le nom de son auteur. Elle est l'œuvre de feu Christian Garnier, le fils de notre ancien confrère de l'Académie des Beaux-Arts. Ce jeune homme qui, âgé de 26 ans, a suivi à un mois de distance, son père dans la mort, était doué des plus heureuses aptitudes qu'accompagnait le plus noble caractère. Sa passion était de se rendre utile, et c'est dans un dessein d'utilité que, déjà atteint par la maladie, il a employé les quatre dernières années de sa vie à composer cet ouvrage.

« Un goût prononcé l'avait porté dès l'enfance vers les études géographiques. Ayant assisté au Congrès international géographique de Londres en 1895, il y avait entendu exprimer le regret qu'il n'existât pas une bonne méthode de transcription pour mettre toutes les nations d'accord sur la représentation des noms géographiques. Cette parole tombée de la bouche d'un éminent géographe, fut pour lui décisive. Il résolut de trouver cette méthode et il se mit aussitôt à l'ouvrage avec une énergie qu'on ne peut assez admirer. Il dépouilla la grammaire de plus de cent vingt idiomes, s'appliqua à bien se rendre compte de la prononciation des sons qui composent leurs alphabets, et imagina pour les représenter dans l'écriture un ensemble de signes aussi faciles à retenir qu'à reproduire typographiquement.

« Le même problème avait déjà occupé d'autres savants, notamment Lepsius. Mais le système de Garnier, en simplicité et en élégance, est supérieur à tous ceux qui avaient été proposés avant lui.

« Ce grand travail a été envoyé en manuscrit au concours du prix Volney. La commission rendant hommage à la clarté de la méthode et à l'étendue des recherches et reconnaissant dans le dessein du jeune auteur la pensée même qui avait autrefois présidée à la création du prix Volney, a été unanime pour couronner cette œuvre.

« Le jeune lauréat a encore eu la satisfaction d'apprendre son succès ; mais il est mort peu de temps avant la séance publique de l'Institut où son nom devait être proclamé.

« C'est cette *Méthode de Transcription* qui paraît aujourd'hui chez l'éditeur Leroux. La publication de l'ouvrage paraissait presque impossible sans la surveillance et le concours de l'auteur.

« Mais le dévouement et la pieuse affection de la mère, Madame Charles Garnier, ont surmonté toutes les difficultés. Elle a d'ailleurs trouvé deux collaborateurs aussi consciencieux que compétents, dans la personne de M. Ammann, l'ancien professeur de géographie de son fils, et M. Gaudefroy-Demombynes, secrétaire de l'École des Langues Orientales Vivantes. Cette belle œuvre est aujourd'hui achevée. Elle conservera le souvenir de Christian Garnier dans le cercle de tous ceux qui s'intéressent aux études de géographie. Il a réussi à se concilier l'estime et à se faire un nom à l'âge où d'autres commencent à peine d'entrer dans la science. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 24 Trente-troisième année 12 Juin 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 45 : P. et V. Glachant, Une lettre inédite d'Ernest Beulé. — Hauvette, Phayllos de Crotone. — M. Holleaux, Trois décrets de Rhodes. — C. E. Ruelle, Sept codices uestustissimi reconuus pour être l'œuvre d'un même copiste. — P. Perdrizet, Encore Labys. — Ch. Joret, Le πέρσειον de Posidonius. — T. R. Duracinum — Th. Reinach, Un temple élevé par les femmes de Tanagra — M. Bréal, Deux nouvelles formes éléennes. — *Chronique* : D. B., Correspondance hellénique ; P. Girard, Actes de l'Association. — *Bibliographie*.

Revue des études anciennes, n° 2 : L. Rouch, Une demeure royale à l'époque homérique. — Ch. Lécrivain, L'historien Acholius, une des Sources de l'Histoire Auguste. — C. Jullian, Remarques sur un essai d'inventaire des Figlinae gallo-romaines. — *Bulletin hispanique :* Paris, Ornement de bronze trouvé à Marchera ; Cirot, Un nouveau roi wisigoth ; Engel, Nouvelles archéologiques ; Paris, Réception de M. Mélida à l'Académie de San Fernando ; Radet, Le Viaje à Grecia y Turquia de M. Mélida. — *Chronique* : C. Jullian, L'histoire ancienne au diplôme d'études historiques. — *Bibliographie*.

Revue des lettres françaises et étrangères, n° 2 : E. Bourciez, Jasmin poète de la terre natale. — A. Vulliod, Le pessimisme de Nicolas Lenau. — L. Bordes, Armando Palacio Valdès. — *Bulletin hispanique* : L. Mérimée, Le Bulletin hispanique. — *Variétés* : C. Jullian, Un libraire de Montesquieu. — *Chronique* : G. Radet, Une décision du conseil de l'université de Toulouse. — *Bibliographie*.

Revue des études historiques, juin juillet : M. Langlois, Méthode de bibliographie locale. — Vte Maurice Boutry, Une mystification diplomatique, la trahison du comte Mattioli (l'homme au masque de fer). — G. Duval, Journal inédit du colonel Majou, mars-nov. 1812. — S. de Boisjollin, Hoffmann, Thomas de Quincey, Edgard Poe, Gerard de Nerval. — *Comptes rendus* : Gilliodts-van-Severen, Invent. diplom. des archives de l'ancienne école bogarde à Londres ; Barboux, L'impôt sur le revenu à Florence au xve siècle ; Hauser, Ouvriers du temps passé, xv-xvie siècles : De Maulde, Les femmes de la Renaissance ; Magnette, Joseph II et la liberté de l'Escaut ; Brette, Le journal du marquis d'Argenson ; A. Chuquet, La jeunesse de Napoléon. Toulon ; Cottin, Toulon et les Anglais ; Gachot, La deuxième campagne d'Italie ; Houssaye, Waterloo ; P. de Ségur, La dernière des Condé ; Bibliothèque d'histoire illustrée ; L. Deschamps, Les colonies pendant la Révolution ; Pavy, Histoire de la Tunisie.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 2 : F. Renard, La géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique. — Hurdebise, De la section latine. — E. Sonneville, Un passage de Plutarque utilisé par Julien. — Ad. de Ceuleneer, Tabernae Aprianae. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. G. Wissowa, A. Ludwich, G. de Sanctis, C. Halgan, A. Haase, Melon, Wagner, Rossel, Réville, Halkin, Stein, Elslander.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 5 : *Partie bibliographique* : Ouvrages de MM. Hitzig et Blümner. Dittenberger, Souchon, Furtwängler et Urlichs, Keiffer, Halkin, Schuermans, Demoulin, Seeman, Hecq, Lenient, Famenne, Wahlund, Rod, Nagl u. Zeidler, Moeller, Heuzey. — *Partie pédagogique* : Collard, Leçon de répétition générale sur Iliade, I. — H. Gérardy, Explication d'auteur latin.

The Academy, n° 1142 : H. L. Thompson, U. G. Liddell. — Horder, The Hymn Lover, an account of the rize and growth of English hymnology ; Brownlie, Hymns and hymn-writers of the Church Hymnari. — Maccarthy, Reminiscences. — Jounghusband, The Philippines and round about. — Sancho the proverbialist. — St Paul and sir Alfred Lyall (A. Lang). — Was Bacon a poet? (Gibbs).

The Athenaeum, n° 3735 : Maccarthy, Reminiscenses. — Gregorovius, History of the city of Rome in the middle ages, transl. Annie Hamilton, VI, 1 et 2. — The martyrdom of an empress — Papers illustrating the history of the Scots. brigade in the service of the United Netherlands, 1572-1782, I. — Dante literature. — Local history. — School books — Nagarjuna and Çalivahavra (F. W. Thomas). — The identity of Clemenza, Paradiso, IX, 1. (A. J. Butler). — Ms David, Funafuti or three months on a remote coral island. — Wroth, British Museum catalogue of Greek coins, Galatia, Cappadocia, Syria. — Forked heads, As you like it II, 1. 24 (Wilding).

Literarisches Centralbatt, n° 21 : Steindorff, Apokalypse des Elias. — Pautz, Muhammeds Lehre von der Offenbarung. — Pohlenz, De Posidonii libris περὶ παθῶν (recommandable). — Lindner, Aus dem Naturgarten der Kindersprache. — Kaerst, Studien zur Entw. u. theoret. Begründ. der Monarchie im Altertum (recherches indépendantes). — Lönborg, Adam af Bremen och hans skildring of Nordeuropas länder och folk. (remarquable). — Mass, Pommersche Geschichte (n'a pas assez consulté les sources). — Ortvay, Gesch. der Stadt Pressburg, II, 2, 1300-1526. — Della Rocca, Lebenserinnerungen, trad. — Das deutsche Volksthum, hrsg von Hans Meyer. — The Atthasalini, Buddhaghosas commentary, on the Dhammasangani, p. Edw. Müller (très soigné). — Sakellarios, Untersuchung des Textes der Athen. Polit. des Aristoteles (à accueillir par un point d'interrogation). — Hoeck u. Pertsch, Forchhammer (« document digne du Nestor des philologues classiques allemands »). — Jonsson, Den oldnordiske og oldislandske Litteraturs Historie I u. II, 1. — Rössner, Untersuchungen zu Heinrich von Morungen. — Schillers dramat. Entwürfe und Fragmente, p. Kettner. — Wunderlich, Die Kunst der Rede in ihren Hauptzügen an den Reden Bismarcks dargestellt. — Principe del Drago contro Ministero della publica istruzione ; Comparsa conclusionale per S. E. il principe Don Filippo del Drago contro il Ministero della pubblica istruzione. — Bulle, Der schöne Mensch im Altertum, 18 livr. — Clemen, Die Denkmalpflege in Frankreich.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21 : Die fünf Megillot, erkl. von Budde, Bertholet, Wildeboer — Kunze, Das nicänisch-konstantinopolitanische Symbol (à consulter). — Dessoir, Gesch. der neueren deutschen Psychologie, 2e ed. — Heiland, Die Lutherdrucke der Erlanger Universitätsbibliothek aus den Jahren 1518-1523 (remarquable). — Pautz, Muhammeds Lehre von der Offenbarung (malgré ses défauts, utile). — Karbe, Der Marsch der Zehntausend vom Zapates zum Phasis-Araxes (quelques aperçus importants, mais pas de preuves convaincantes). — Reinhold, De graecitate Patrum Apostolicorum librorumque apocryphorum Novi Testamenti quaestiones grammaticae (soigné). — Die Oden des Horaz in freier Nachbildung von Leisering. — Jahn, Immermanns Merlin (fort louable). — C. Weber, Methode Schliemann zur Erlernung der italienischen Sprache. — P. Simson, Westpreussens u. Danzigs Kampf gegen die polnischen Unionsbestrebungen in den letzten Jahren des Königs Sigismund August 1568-1572 (attachant). — B. Zeller, La minorité de

Louis XIII, Marie de Médicis et Villeroy (fort méritoire). — MILNKOW, Skizzen russischer Kulturgeschichte, trad. DAVIDSON. — FARINELLI, Apuntes sobre viajes y viajeros por Espana y Portugal (travail très fouillé et qui témoigne d'études fort étendues). — STEHLING, Die Kirchengesetzgebung unter Moritz von Sachssn u. Georg von Anhalt. — HELBIG, Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Altertümer in Rom, I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : Plutarchs Aristides u. Cato, von Fr. BLASS, 2 A. (très amélioré). — Lydi liber de mensibus ed. R. WÜNSCH (répond à un besoin). — Senecae opera, III, ed. O. HENSE (1er art.). — BLAYDES, Aduersaria (mêlé). — R. KEKULE, Ueber Copien einer Frauenstatue aus der Zeit des Phidias. — Ch. E. BENNET, Critique of some recent Subjunctive theories (relatif surtout au latin archaïque).

— N° 21 : O. SCHMIDT, Metapher u. Gleichnis in den Schriften Lukians. — K. KRUMBACHER, Studien zu Romanos. — Senecae opera, III, ed. HENSE (laisse à désirer comme fondement paléographique). — K. MÜLLENHOFF, Deutsche Alterhumskunde, IV, 1 (sur la Germanie de Tacite). — Harvard Studies, VIII. — Ed. MEYER, Die Sklaverei im Altertum (dissipera des préjugés). — K. HACHTMANN, Olympia u. seine Festspiele. — W. BRUCHMÜLLER, Beiträge zur Geschichte der Universitäten Leipzig u. Wittenberg.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 21 : HERBST u. P. MÜLLER, Zu Thukydides. — M. WILLBRANDT, Die Bedeutung der attischen Geschlechter vor Solon. — O. WASER, Charon (épuise le sujet). — Revue des études anciennes. — H. SCHMALZ u. C. WAGENER, Lateinische Schulgrammatik 4 A. — Archiv für Religionswissenschaft.

— N° 22 : A. v. BAMBERG, Platons Apologie u. Kriton. — H. FRESE, Quae ratio intercedat inter librum Theognideorum priorem et posteriorem. — O. KERN, De Musaei fragmentis (de bonnes corrections). — G. NÉMETHY, De libris Amorum Ouidianis (prépare la tâche de l'éditeur). — P. VASSOWICZ, De Flori codice Cracouiensi. — G. SCHÜLER, Die griech. unregelmæssigen Verba. — A. Ostermanns lat. Uebungsbücher, neue Ausg. von H. J. MÜLLER (rendu pratique).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Trente-troisième année 19 Juin 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 65 : WEIL, Une erreur historique. — L.-G. PELISSIER, Claire de Gonzague et la fortune des Montpensier. — La garde du corps de Ludovic Sforza. — G. DUVAL, La question des archives notariales. — Ch. de B., Les automobiles au XVII[e] siècle. — Lettre de Cassini à Cuvier. — Une lettre de Mirabeau.

Romania, avril : A. THOMAS, Variétés chronologiques. — G. PARIS, Caradoc et le serpent. — A. JEANROY, Note sur le Tornoiement as dames. — P. MEYER, Deux nouveaux mss. de la trad. française des sermons de Maurice de Sully. — A propos du débat du corps et de l'âme (Katona) ; Sur la consécration de la cathédrale d'Aix par Léon III (Teichmann) ; Heloïs de Peviers, sœur de Garin le Lorrain (Lot) ; La Vie de saint Silvestre en vers français (P. M.) ; Corrot, corine (G. P.) ; sur les formes de la négation et de l'affirmation à Ferrières, Hérault (Calmette). — Studier à modern fransk Sprakvetenskap, I ; miss PETERSEN, The Nonnes Preste Tale ; PIDAL, Catalogo de la Real Biblioteca ; 4[e] und 5[e] Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache ; WEIGAND, Linguist. Atlas des dacorumänischen Sprachgetebiets ; BIANU, Bibliografia romanesca veche ; DENSUŞIANU, Studie di filologie romina.

Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie, avril : BYSTRON, La langue et l'orthographe dans les statuts polonais du XV[e] siècle. — PIEKOSIUSKI, Les sources de l'héraldique ruthène.

The Academy, n° 1413 : Mrs. Archibald LITTLE, Intimate China ; Lord Charles BERESFORD, The break up of China. — Léon DAUDET, Alphonse Daudet. — HANNA, The second Afghan war. — The episcopate of Charles Wordsworth.

The Athenaeum, n° 3736 : The Diary of Samuel Pepys, IX, index. — JACKSON, A thousand days in the Arctics. — MILNE, A history of Egypt under Roman rule. — MORFILL, A grammar of the Bohemian or Ce ch language. — American history. — Australian history. — Grantham grammar school. — Clemenza, Paradiso, IX, 1, (Toynbee). — Junius (Laughton). — MAY, Field-artillerie. — The Silchester excavations. — The new Rembrandt (Malcolm Bell). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 22 : BLEEK, Die Grundlagen der Christologie Schleiermachers. — GEHRING, Die Sekten der russischen Kirche. — BATES, The five Postkleisthenean tribes (excellent). — Urkunden u. Akten zur Gesch. der Stadt Koblenz p. BÄR. — SELLO, Studien zur Gesch. von Oestringen u. Rüstringen. — BLUM, Vorkämpfer der deutschen Einheit. — WOLKONSKI, Bilder aus der Gesch. u. Literatur Englands ; WALISZEWSKI, Peter der Grosse. — DEMOLINS, A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons. — HAVA, Arabic-English dictionary. — Philo, III, p. WENDLAND. — Augustini De civitate Dei p. HOFFMANN I, 1-13. — Eine ungedruckte Voltaire-Correspondenz, Voltaire u. das Haus Württemberg, p. SAKMANN. — BOTERMANS, Die hystorie van die seven wijse mannen von romen. — STOCKHAUSEN, Studien zu Platens Balladen. — BIEDERMANN, Gœthe-Forschungen, III.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22 : FRANKENBERG, Die Datirung der Psalmen Salomos. — M. SCHNEIDER, Die Gelehrtenbriefe der Gothaer Gymnasialbibliothek aus dem 16 u. 17 Jahrhundert. — Oettingen-Wallersteinsche Sammlungen in Maihingen, Handschriftenverzeichnis, I, p. GRUPP. — Ommagga-Jataka, The story of the tunnel, p. JATAWARA.

Otto GILBERT, Herr Ernst Maas als Recensent. — KENYON, The palaeography of Greek papyri. — Augustini Confess. p. KNÖLL (revision inconséquente). — De mortibus persecutorum, p. BRANDT. — Ivens Saga, p KÖLBING. — MÜLLER-RASTATT, In die Nacht, ein Dichterleben. — BANNER, Das franz. Theater der Gegenwart (bon). — MANNS, Gesch. der Grafschaft Hohenzollern im 15 u. 16 Jahrhundert — KROPATSCHECK. Johann Dölsch aus Feldkirch. — ELIADE, Influence française sur l'esprit public en Germanie (important). — BOEHLAU u. GILSA, Neolithische Denkmæler aus Hessen. — NYS, Recherches sur l'hist. de l'économie politique. — FISCHEL, Raphaels Zeichnungen.

Museum ; n° 6 : LUDWICH, Die Homervulgatà (Houtsma). — Lysiae orationes, p. VAN HERWERDEN (Garrer). — Augustini Confessiones, p. KNŒLL (Wilde). — LOEWE, Die ethn. u. sprachliche Gliederung der Germanen (Uhlenbeck). — SMALL, The stage-quarrel between Ben Jonson and the poestasters (Logeman). — MORF, Gesch. der neuern franz. Literatur I (Von Hamel). — HOLM, Gesch. Siciliens im Altertum. III (Boissevain). — Rapp, Mém. p. LACROIX (De Bas). — BUSSEMAKER, De afscheiding der Waalsche gewesten (P. Fredericq). — FREUDENTHAL, Die Lebensgesch. Spinozas (Meijer). — FISCHER, Vocabularium op Xenophons Anabasis. — VAN DER WEERD, Synchron. Overzicht der gr. en rom. Geschiedenis (Ringnalda).

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES
SESSION DE PARIS 1897

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à Messieurs les Membres étrangers du Congrès de Paris que les publications doivent être retirées gratuitement à notre Librairie par un commissionnaire parisien muni d'une autorisation régulière de leur Libraire.

SESSION DE ROME 1899

Nous tenons à la disposition des adhérents les cartes d'admission au prix de 20 francs. Le Comité nous annonce que les Chemins de fer français et italiens accorderont demi place aux Congressistes.

ERNEST LEROUX,
Editeur.
Rue Bonaparte, 28.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Nº 26 Trente-troisième année 26 Juin 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 60 : Félix Nogaret à... (1790). — Piccinni au président de l'Assemblée nationale (1791). — L'abbé Raynal à Couret fils (1791). — Buonarroti à la Convention (1792). — Olympe de Gouges au citoyen Lejuge (1793). — Le général La Harpe au Directoire (1796). — Le général Moreau à Bonaparte (1798). — Siège de Toulon (1793). IV, Journal de Vernes, suite. — Mémoires de la Lune, 1756-1765, suite.

Souvenirs et mémoires, n° 12 : Le maréchal Bugeaud, lettres sur la conquête de l'Algérie. — Le président Hénault, journal inédit de l'exil du parlement à Pontoise, 1720. — Camp. de 1792 sur le Rhin d'après les témoins oculaires allemands, communic. du capitaine Véling (fin). — Mémoires de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (suite). — Les livres d'histoire à figures napoléoniennes, Murat, Elisa Bonaparte, le duc de Reichstadt.

The Academy, n° 1414 : Sir John Lubbock, On buds and stipules. — Hyde, A literary history of Ireland. — The real Landor (Wheeler). — Shakespeare's handwriting (Thiselton).

The Athenaeum, n° 3737 : The works of lord Byron, II, p. Coleridge. — Andrew Lang, Myths, ritual and religion, 2e éd. — H. Fisher, The medieval Empire. — Heroides with the greek translation of Planudes, p. Palmer. — Briggs, General introd. to the study of Holy Scripture. — Le Livre des beautés et des antithèses, attribué à Abu Othman Amr Ibn Bahr. Al Djahiz de Basra, texte arabe, p. Van Vloten. — *Patristic literature* : De Faye, Clément d'Alexandrie (excellent). — Books about the Philippines. — Junius (S. Butler). — Sir G. G. Stokes's Jubilee (W.). — Slate weapons at Dumbuck (Millar).

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Ramsay, Paulus in der Apostelgeschichte. — Künkler, D. Fr. Strauss. — Cornill, Gesch. des Volkes Israel (exposition aisée et habile). — Urkundenbuch der Stadt Strassburg IV, 1, p. Wiegand. — Prinzen, Gerardus Geldenhauer Noviomagus (méritoire). — Haupt, Die alte Würzburger Burschenschaft 1817-1833, ein Beitrag zur Universitätsgesch. in der Reaktionszeit. — Kemp, Nine years at the Gold Coast. — Le Livre des beautés et des antithèses p. Van Vloten. — Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene (fort louable). — Dial. de oratoribus, p. John. — Hantzsch, Sebastian Münster (indispensable pour qui veut étudier l'histoire de notre géographie). — Brooke, English literature from the beginning to the Norman conquest (attachant). — Heinemann, Gœthe, 2e éd.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : Meinhold, Jesaja u. seine Zeit (réfléchi). — Berendts, Das Verh. der röm. Kirche zu den kleinasiat. vor dem Nicänischen Koncil (détaillé et convaincant). — Lasson, Zur Theorie des christlichen Dogmas. — V. T. prophetarum interpretatio istro-croatica saeculi XVI. — Doutté, Bulletin bibliog. de l'Islam maghribin. (très clair, très complet, très utile). — Hava, Arabic-English dictionary (abondant, soigné et pas cher ; cf. *Revue*, n° 24). — American Journal of archaeology, II, III, 1. — Schaeffer, Quaest. Platonicae (les résultats essentiels sont solides). — Fulgentii opera, p. Helm (très bon et instructif, cf. *Revue*, n° 15). — Sylter Lustspiele, p. Siebs. — Kluge and Lutz, English etymology (utile). — Hanssen, Miscelanea de versificacion castellane (important). — Quellen u. Studien zur Gesch. der Hexenprocesse, p. Richel, Stojentin, Ruland. — Hirn, Kanzler Bienner u. sein Prozess. — Briefw. Friedrichs mit Grumbkow u. Maupertius, p. Koser (cf. *Revue*, n° 24). — Hubbard, Little journeys to the

homes of American statesmen. — HOURST, Sur le Niger et au pays des Touaregs (cf. *Revue* 1898, n° 41). — LAMMASCH, Grundriss des Strafrechts.

Berline philologische Wochenschrift, n° 22 : R. DIETRICH, Testimonia de Herodoti uita (soigné). — Anonymi Byzantini Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί ed. Th. PREGER (édition utile de cet écrit important pour la topographie de Constantinople). — Caesaris de bello ciuili, von W. Th. PAUL, 2 A. (beaucoup de conjectures nouvelles, dont presque aucune n'est sans valeur). — J. BURCKHARDT, Griechische Kulturgeschichte (premier article de Holm). — GURLIT u. KROLL, Jahresberichte über die Fortschritte der classischen Altertumswissenschaft (en progrès).

— N° 23 : A. LUDWICH, Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesein (importants résultats). — R. DIENEL, Untersuchungen über den Taciteischen Rednerdialog. — Augustini epistulae, rec. GOLDBACHER, II (on désire le prompt achèvement de ce travail solide). — J. BURCKHARDT, Griechische Kulturgeschichte (2e art.). — M. FRÆNKEL, Eine Inschrift aus Argos. — Th. KLETTE, J. Herrgot u. J. M. Philelphus in Turin 1454-1455 (méritoire).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 23 : L. WAHLIN, De usu modorum Theocriteo (soigné, quoique fondé sur un texte discutable). — K. KLEMENT, Arion (clair et convaincant). — V. HAHN, Dörpfelds Theorie über den Bau der altgr. Bühne (mettra les Polonais au courant de la question). — R. HOYER, Die Urschrift von Cicero de officiis (fantaisiste). — A. WEIDNER, Miscellanea critica (conjectures sur Lucien peu probables, mais non sans intérêt). — Fulgentii opera, rec. R. HELM (voir *Revue*, n. 15). — G. GOETZ, Corpus glossariorum latinorum, VI, 1 (a demandé un travail considérable). — A. SCHEINDLER, Lat. Schulgrammatik, 3. A. — KRUMBACHER, Studien zu Romanos (ouvre encore une voie nouvelle).

XII^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES A ROME

C'est à Paris, au mois de septembre 1897, qu'il fut décidé que le Congrès suivant aurait lieu le 1^er octobre 1899, à Rome. On annonce de tous côtés qu'il y aura à cette occasion, à Rome, un brillant concours de savants, un véritable jubilé scientifique, et que plusieurs familles profiteront des cotisations de voyage accordées aux Congressistes, pour visiter l'Italie.

Le Comité organisateur a obtenu que tous les Congressistes qui se rendent à Rome puissent jouir sur les chemins de fer italiens, *à partir du 1^er septembre jusqu'à la fin d'octobre*, d'un rabais de 50 pour 100 sur le prix des billets, avec le droit de détacher cinq billets, avant de se rendre à Rome, et cinq billets au retour de Rome, de manière à pouvoir visiter une grande partie de l'Italie à moitié prix. De son côté, le Gouvernement français désirant faciliter le concours des Orientalistes et de leurs familles au Congrès de Rome, a obtenu de tous les chemins de fer français le même rabais de 50 pour 100 sur le billet ordinaire, pour tous les membres du Congrès qui se rendent à Rome, soit qu'ils résident en France, soit qu'ils la traversent pour se rendre en Italie.

Pour s'inscrire au Congrès il suffit d'en faire la demande soit au Président du Comité d'organisation à Rome, comte Angelo de Gubernatis, en envoyant la cotisation de membre (20 francs), à M. Gioacchino Ferrari, trésorier de l'Université de Rome, soit à M. Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte, Paris. M. Leroux est autorisé à délivrer les cartes de membre contre le payement de la cotisation, et de transmettre à tous les membres inscrits les carnets de chemins de fer italiens qui seront distribués prochainement.

Le Comité.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

II

Nouvelle série. — Tome XLVIII

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME XLVIII

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.,
28, RUE BONAPARTE, 28

1899

ANNÉE 1899

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

Abou Hatim, (traité d') 465
Abydos (Fouilles d') 209
Adan de le Hale 127
Albanès, (Actes et documents sur Urbain V) I. (L.-H. Labande) 116
— Gallia christiana novissima, (L.-H. Labande) 122
Alikar (Histoire d') 4
Alsace (dictionnaire de ses patois) 204
Alsace (l') au XVIIe siècle 21
Ambroise (saint) 449
Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos 209
— Le tombeau d'Osiris (G. Maspero) 209
Ancona (d'), Giordani et la police autrichienne (Ch. Dejob). 171
Arbois de Jubainville (d'), La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique (J. Dottin) 469
Aristophane 426
Arndt (Bruno), La langue de la chancellerie de Breslau (A. C.) 393
Arvanitopullo, Questions du droit attique (A. M.) 482
Assyriens (les expéditions des) 244
Aubin. Les Anglais en Egypte (B. Auerbach) 376
Audouin, La déclinaison dans les langues indo-européennes (A. Meillet) 482
— Les anapestes de Plaute (E. T.) 482
Aulard, Recueil des actes du Comité et du Paris thermidorien (A. C.) 423
Bacher, L'agada 75
Baechtold, Petits écrits p. Vetter, (A. C.) 344
Baedeker, Guide pour l'Espagne et le Portugal 2e éd. (C. Leonardon) 310

pages
— pour l'Italie centrale et Rome (.H-H.)........ 140
Barabas, Zrinyi, II (J. K)........ 50
Bardesane, le livre des lois du pays, p. Nau (R. D)........ 108
Barhebraeus, Traduction anglaise de ses contes amusants par Budge (R. D.)........ 259
Barnard, Le texte biblique de Clément d'Alexandrie (T D.) 175
Barthélemy et Méry........ 230
Bassi, Edition du livre X de Quintilien........ 39
Baston (abbé), Mémoires p. Loth et Verger, I, (A. Gazier). 95
Bauer (A.) Recherches sur l'histoire grecque (A. Hauvette). 427
Becker, La guerre contemporaine dans les Balkans (B. A.) 188
Bekefi, L'École réformée de Sarospatak (J. K.)........ 522
Bellermann, Les drames de Schiller, 2e éd. (A. C.)........ 400
Bennett, L'ictus dans la prosodie latine (Paul Lejay)........ 252
Beoethy, Histoire de la littérature hongroise (J. K.)........ 79
Berger (Ph.), La grande inscription dédicatoire du temple d'Hathar Miskar à Maktar (J.-B. C.)........ 75
Bertaux, Santa Maria di Donna Regina (Emile Mâle)........ 90
Berhollet, Les données bibliques sur l'existence d'outre-tombe........ 293
Bigoni, La chute de Gênes (A. C.)........ 342
Billerbeck, Les expéditions assyriennes (G. Maspero)........ 244
Bischoff, Tieck dramaturge (A. C.)........ 342
Blanchet et Villenoisy, Guide pratique de l'antiquaire (S. R.)........ 54
Boissier (A.), Un monument babylonien se rapportant à l'extispicine (F. Thureau-Dangin)........ 107
Bonnillo y San Martin, La théorie du droit (L.)........ 78
Bonnal, Froeschwiller (A. C.)........ 457
Bornemann, L'allégorie dans l'église (M. D.)........ 441
Bossuet, Instruction sur les états d'oraisons p. Levesque (A. Gazier)........ 47
Bouché-Leclercq, L'astrologie grecque (My)........ 157
Bouillon (Le cardinal de)........ 201
Bousset, Revue théologique (T. S.)........ 293
Bouvier, Bonaparte en Italie, I (A. C.)........ 476
Bremer, Les jurisconsultes avant Hadrien II. (Em. Thomas). 40
Breton (Jules), Nos peintres du siècle (A. C.)........ 459
Breul, Édition de l'Iphigénie en Tauride (E. Henri Bloch). 279
Brockelmann, Grammaire syriaque (R. D.)........ 84
— Histoire de la littérature arabe, I (B. d M.)........ 300
Broglie (duc de), Saint-Ambroise (P. L.)........ 449
Brown, Le pays de Gesem et l'Exode (G. Maspero.)........ 425
Browne, Histoire d'Écosse, I (Fr. Funck-Brentano)........ 167
Brukner (W.), Les éléments germaniques en italien (V. Henry) 113

pages

Brun (Félix), Inventaire sommaire des Archives historiques du ministère de la guerre (A. C.)........ 404
Bugge, Les chants d'Helge (L. Pineau)........ 125
Bulard, Les traités de Saint-Germain (G. Pariset)........ 183
Bulletin de la Revue des lettres françaises et étrangères (A. C.)........ 296
Burckhardt, La civilisation de la Renaissance en Italie, 7e éd. (H. Hauvette)........ 117
Burlington Club, Catalogue des tableaux de l'École lombarde (Salomon Reinach)........ 150
Burg, Le second temple d'Apollon Pythien (Salomon Reinach)........ 505
Bustos y Miguel (de), L'université de Salamanque et la réforme du calendrier grégorien. (L.)........ 78
Buvignier-Clouët (Mlle), Faits divers recueillis à Bar-le-Duc en l'année 1719 (A. C.)........ 462
Calassanti-Motylinski, Le Djebel Nefousa (René Basset).. 259
Campbell, Le Roman des Sept Sages (De Grave)........ 46
Campi, Aventures merveilleuses de quatre Corses dans le royaume de Naples en 1799 (A. C.)........ 437
Cartellieri (Alex.), Philippe-Auguste II (N. Jorga)........ 162
— Puissance de Henri II d'Angleterre (J.)........ 187
Cartellieri (Otto), L'abbé Suger de Saint-Denis (A. Luchaire) 195
Carton de Wiart, Les grandes compagnies coloniales anglaises du xixe siècle (B. Auerbach)........ 375
Casteig, Huningue en 1815 (A. C.)........ 94
Catherine II et Diderot........ 254
César, guerre des Gaules, I-VII, par Stock (Émile Thomas). 35
Chadwick, Études de vieil anglais (J. L.)........ 502
Chassin et Hennet, Les bataillons de volontaires de Paris, I (A. C.)........ 364
Chérot, Lettre de Bourdaloue au cardinal de Bouillon (H. Hauser)........ 201
Clausewitz, La campagne de 1812 en Russie, trad. Bégouen (A. C.)........ 463
Clément d'Alexandrie........ 450
Clément d'Alexandrie et ses citations des Évangiles........ 175
Clermont-Ganneau, Héron d'Alexandrie et Poseidonios le stoïcien........ 501
Chevalier (Ulysse), Actes et documents sur Urbain V, recueillis par Albanès (L.-H. Labande)........ 116
— Gallia christiana novissima, par feu Albanès (L.-H. Labande)........ 122
— Répertoire hymnologique (F. de Mély)........ 495
Chwolson, Mémoires qui lui sont offerts........ 321

	pages
Cicéron, Quelques passages revisés par C. Pascal	483
— et Calvus	483
Columba, Histoire et méthode historique (H. H.)	139
Conybeare, L'histoire d'Alikar (J.-B. Chabot)	4
Corréard, La France sous le consulat (A. C.)	463
Corssen, Le manuscrit palimpseste de Weingarten (T. D.)	175
Coutaud, La pédagogie de Rabelais (C.-E. R.)	453
Crescini, Le Cantare (Ξ)	161
Croiset, Histoire de la littérature grecque V. (Am. Hauvette)	355
Crouslé, La Vie et les œuvres de Voltaire (C. Dejob)	64
Csengeri, Anthologie latine (J. K.)	79
Curcio, Cicéron, Calvus et les attiques (E. T.)	483
Cynewulf, Hélène, p. Zupitza, 4e éd. (A. C.)	404
Daudet, Mémoires du temps de Louis XIV par Du Cause de Nazelle (G. Pariset)	147
Decle, Un soldat de la troisième République (S. R.)	422
Delafosse, Vingt ans au Parlement (G. Pariset)	73
Delisle, Une Summa dictaminis jadis conservée à Beauvais (L.-H. L.)	139
Deloche, Pagi et vicairies du Limousin aux ix, x et xie siècles (L.-H. Labande)	115
Deschamps (G.), Le malaise de la démocratie (S. Reinach)	349
Desdevises du Dézert, L'Espagne de l'ancien régime, les institutions (P. Boissonnade)	435
Desmarest, Souvenirs, p. Grasilier	420
Despiques, Soldats de Lorraine (A. C.)	373
Deveria, L'écriture du royaume de Si-hia ou Tangout (Ed. C.)	441
Dewischeit, Shakspeare et la sténographie (J. L.)	76
Diderot	254
Dieterich, Histoire de la langue grecque (My)	248
Dietrich (A. Édition du Page disgrâcié de Tristan l'Hermite (R. Rosières)	137
Dit (le) des Outils de l'Hôtel, p. G. Raynaud (A. Delboulle)	61
Dittmar, Le mode latin (P. Lejay)	269
Dorn, Neukireh (A. C.)	396
Dragomirov, Jeanne d'Arc (G. P.)	315
Driault, La question d'Orient (Ch. Seignobos)	74
Ducausé de Nazelle	147
Duhm, Les Psaumes (A. L.)	317
Düsel, Le monologue dramatique de Lessing (A. C.)	398
Duval, (R.) La littérature Syriaque (J-B. Chabot)	297
Eheberg, Documents et actes sur l'histoire constitutionnelle, administrative et économique de Strasbourg, I. (R.)	473

pages
Lichtenberg, Papiers, p. LEITZMANN (A. C.)............ 339
LICHTENBERGER (H.), Traduction d'aphorismes et fragments inédits de Nietzsche........................ 315
LICHTENSTEIN (G.), Les rédactions de Girart de Viane (A. Jeanroy)................................. 15
LIDZBARSKI, Manuel d'épigraphie sémitique (J.-B. Chabot). . 246
Lindet (Robert)................................ 417
LISIO, Édition du Prince. de Machiavel (H. Hauvette)..... 229
LLOYD, Phonétique de l'anglais du Nord (J. L.)........... 279
LODS, L'édit de Nantes devant le Parlement de Paris (H. Hauser)............................. 433
LOLLIS (de), Hauptmann et son œuvre littéraire (G. Belouin). 438
LONCHAY, Le commentaire de la guerre de Frise, par le colonel espagnol Verdugo (R.).................. 76
LOQUIN, Le prisonnier masqué de la Bastille (Fr. F.-B.). . . 414
Lorraine (la) sous les Carolingiens.................. 141
LUDWICH, La Vulgate d'Homère (My)................ 485
LUMBROSO, Correspondance de Murat, I (A. C.)......... 366
LÜTZOW, Histoire de la littérature tchèque (E. Denis). ... 97
MACCARI, Bacchylide et Horace (My)................ 279
Machiavel, Le Prince, p. LISIO (H. Hauvette).......... 229
MADDALENA, Goldoni d'après les Mémoires de Favart (Ch. Dejob)............................... 280
MAIKOV, Pouchkine (L. Leger)..................... 478
MAILLARD, Le salon de la vieille dame à la tête de bois (C.-E. R.)............................... 172
MARGUERON, La campagne de Russie, II. (A. C.)......... 424
Mari, Recensions d'Amr et Sliba. p. GISMONDI, (J.-B. Chabot). 81
Mar Jesuyab (Le synode de)....................... 193
MARTIN et LIENHART, Dictionnaire des patois alsaciens, V. (V. Henry)............................. 204
MARTINIEN, Tableaux des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire (A. C.)...................... 369
MARTINON, Traduction en vers d'Œdipe à Colone (My).... 225
MASHANAGLASS (Swiney de), Les langes bénits envoyés par les papes aux princes royaux (H.-H.)................ 139
MASTELLONI, Erreurs grammaticales qui n'en sont pas (H. H.) 315
MATTER, La dissolution des assemblées parlementaires. Jacques Flach)............................. 99
MEISTER (Aloys), La querelle du Grand-Chapitre de Strasbourg (R.)................................ 17
MENANT (D.), Malabari, un réformateur parsi dans l'histoire contemporaine des Indes (Robert Gauthiot)....... 307
MESTICA, Édition d'écrits divers de Léopardi (Ch. Dejob).. 207
MILNER, (Sir A.), L'Angleterre en Egypte (B. Auerbach)... 376

pages
Minnesang (le)........................ 165,260
Mirabeau, Sa mission secrète à Berlin, p. WELSCHINGER (A. C.)........................ 361
MISPOULET, La vie parlementaire à Rome sous la République (R. Cagnat)........................ 491
Molinier (Lettre de M. A)........................ 381
MONOD (G.), Études critiques sur les sources de l'histoire, carolingienne I (Élie Berger)........................ 11
MONSEGUR, Le droit international privé dans la République Argentine (L.)........................ 78
MONTAGNE, Histoire de la Compagnie des Indes (B. A.) ... 188
MONTIER, Robert Lindet (A. C.)........................ 417
MORDMANN, Textes palmyréniens (Clermont-Ganneau)..... 354
MORTENSEN, Le drame du moyen âge en France (L. Pineau). 115
MÜCKE, Du Tigre à l'Euphrate (J. Toutain)........................ 403
MÜLLER (Max), Contributions à une mythologie scientifique trad. LÜEDERS: II (V. H.)........................ 491
MUELLER (Max), La poésie amoureuse des Égyptiens (G. Maspero)........................ 405
MÜNSCHER, La paix perpétuelle (E.-H. B.)........................ 280
MUSTARD, Tennyson et Virgile (J. Lecoq)........................ 464
NAU, Le Livre des lois du pays, de Bardesane........................ 108
NESTLE, Le Nouveau Testament (A. Loisy)........................ 319
Neukirch........................ 396
NIEBUHR, El Amarna (E. D........................ 440
NIEDERMANN, Étude sur la formation des mots latins (J. Vendryès)........................ 180
NOLHAC, (P. de), Histoire du château de Versailles, I (H. L.) 404
NORMAND, Cours d'histoire à l'usage des écoles normales primaires (A. C.)........................ 443
Novatien........................ 449
OBERLAENDER, Le développement de l'art théâtral allemand au XVIII^e siècle (A. C.)........................ 398
OERI, La source delphique d'Hérodote (Am. Hauvette) ... 487
OERTEL, La légende de Dirghajihvi (J. Vendryès)........................ 485
OLIVIERI, Les manuscrits de Florence relatifs à l'astrologie grecque (My)........................ 5
Origène, contre Celse, p. KOETSCHAU (P. Lejay)........................ 386
Osiris (le tombeau d')........................ 209
PACHALY, La variation dans l'Heliand et la Genèse (V. Henry)........................ 335
PAETZOLD, La contestation tétrapolitaine (R.)........................ 474
PANZACCHI, Conférences et discours (Ch. Dejob)........................ 347
Papyrus grecs, V. (H. G.)........................ 465
PAQUIER, Aléandre (J.)........................ 337

pages

Parisot, Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (Ch. Pfister)........ 141
Pascal........ 288
Pascal, Dictionnaire de l'usage cicéronien (Em. Thomas). 86
Pascal (C.), Quelques passages de Cicéron (E. T.)........ 483
Pavie, La guerre entre Louis XIII et Marie de Médicis (H. Hauser)........ 433
Perrens, La littérature française au xixe siècle (R. Rosières). 455
Perroud, Sophie Grandchamp (A. C.)........ 404
Petersen, La première guerre dacique (R. Cagnat)........ 448
Pétrarque........ 302
Philostorge........ 89
Phalsbourg en 1870........ 437
Pichon, Histoire de la littérature latine (P. Lejay)........ 264
Pietsch, Schiller critique (A. C.)........ 400
Pindare........ 7
Pitou (Ange)........ 416
Planitz, Rapports de la commission de régence de Nuremberg (R.)........ 497
Pline (Lettres de)........ 181
Pohlenz, La doctrine de Posidonius sur les passions (My). 8
Pokrovskij, Matériaux pour servir à la grammaire historique de la langue latine (A. Meillet)........ 33
Pons de l'Hérault, Mémoire aux puissances alliées, p. L. G. Pelissier (A. C)........ 370
Posidonius........ 8
Pouchkine........ 478
Prince, Le Livre de Daniel (A. L.)........ 317
Ptolémée, I, 1-6, p. Heiberg (My)........ 9
Pulejo, Les observations de Mario d'Arezzo sur le sicilien Ch. Dejob)........ 78
Quibell, Le Ramesseum (G. Maspero)........ 217
— El-Kab, (G. Maspero)........ 221
Quincy, Mémoires, I, p. Lecestre (A. C.)........ 338
Quintilien, livre X, p. Bassi (Émile Thomas)........ 39
Rabaud, Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauraguais (R.)........ 91
Rabelais, sa pédagogie........ 453
Radet (Lettre de M.)........ 403
Raguse au moyen âge........ 166
Ramesséum (le)........ 241
Ramorino, Lygdamus et Ovide (E. T.)........ 483
Rasi, Notes philologiques latines (P. L.)........ 75
Raveneau, Annales de géographie (C.)........ 444
Raynaud (G.), Le dit des Outils de l'Hôtel........ 61

pages
Regling, Les sources de la guerre de Crassus contre les Parthes (E. T.)........ 484
Reinach (J.), Essais de politique et d'histoire (A. C.)..... 380
Reinach (S.), Répertoire des vases peints grecs et étrusques, I (Henri Lechat)........ 467
Reinach (S.), Réponse à la réclamation de M. Radet...... 461
Renan, Études sur la politique religieuse du règne de Philippe-le-Bel (Fr. F.-B.)........ 411
Réthy, Catalogue des monnaies hongroises, I (J. K.)..... 51
Reuss, L'Alsace au XVII^e siècle, II (G. Pariset).......... 21
— L'Album d'une strasbourgeoise.......... 462
— Rochon de Chabannes et sa comédie de la Tribu...... 462
— Correspondance d'Obrecht et de Klinglin (A. C.)..... 462
Reymond, La sculpture florentine (H. Hauvette).......... 303
Reyssié, Le cardinal de Bouillon (H. Hauser).......... 201
Richemont (V^te de), Nouvelles lettres de l'abbé de Salamon (A. C.)........ 294
Richter (Hélène), Shelley (J. L.)........ 464
Riemann et Goelzer, Grammaire comparée du grec et du latin, syntaxe (A. Meillet)........ 31
Ritter (E.), Notes sur Madame de Staël (A. C.)........ 341
Robert (Pierre), Les poètes du XIX^e siècle (R. Rosières).... 455
Roehricht, Histoire du royaume de Jérusalem (J.-B. Chabot)........ 57
Roersch, Nannius (P. L.)........ 187
Romberg et Mallet, Louis XVIII et les Cent Jours à Gand, (A. C.)........ 368
Ross et Skrine, Le cœur de l'Asie (E. D.)........ 121
Rott, Perrochel et Massena (A. C.)........ 419
Roustan (L.), Lenau et son temps (A. C.)........ 68
Rubensohn, Traductions allemandes de l'Anthologie au XVI^e et au XVII^e siècles (A. C.)........ 397
Sabbadini, Le Monodia Chrysolorae de Zovenzoni (H. H.). 140
Saint Germain (Traités de)........ 183
Sakellaropoulos (Lettre de M.)........ 51
Sakmann, Mandeville et la Fable des abeilles (J. L.)...... 496
Salles, Les consulats (B. Auerbach)........ 359
Samuelsson, Études sur Valerius Flaccus (E. T.)........ 484
Sanctis (de), Histoire de la République athénienne (Am. Hauvette)........ 447
Saran, Hartmann d'Aue (F. Piquet)........ 95
Saski, Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche, I (A. C.)........ 367
Sauer (Bruno), Le Theseion (S. Reinach)........ 275
Sciout, Le Directoire, III et IV (A. G.)........ 26

pages

SCHANZER (Alice), Le romantisme en Italie (Ch. Dejob). . . . 187
Schiller. 93-400
Schlosser 360
SCHNURMANN, Lermontof, Un héros de notre temps, texte accentué et traduction (P. Boyer). 401
SCHOENBACH, Les commencements du Minnesang (F. Piquet). 163-260
SCHOPFER, Voyage idéal en Italie (H. Hauvette). 313
SCHROEDER, L'abbé Prévost et ses écrits (R. Rosières). . . . 339
SCHULTZ (M.), Questions chronologiques sur les Lettres de Pline (E. T.). 181
SCHULTZE (M.), Grammaire de l'araméen (R. D.). 84
SCHWICKERT, La première Olympiade de Pindare (My). . . . 7
SEIDEL, Anthologie de la littérature populaire de l'Asie (J. L.). 460
SEILHAC (L. de), Les congrès ouvriers en France, 1896-1897 (B. A.). 240
SELL, Gœthe et ses rapports avec la religion et le christianisme (L. Roustan). 135
Sénèque, Lettres à Lucilius, p. HENSE (Ém. Thomas). 41
SETHE, Le verbe en égyptien (G. Maspero). 445
SICARDI, Les amours de Pétrarque (L. Dorez). 302
SIMOND, La Tour d'Auvergne, 2e éd. (A. C). 424
SIMONYI et BALASSA, Dictionnaire allemand-hongrois (J. K.). 79
SKRINE et ROSS, Le cœur de l'Asie (E. D.). 121
SMALL, La querelle de Ben Jonson et de Dekker et Marston (J. Lecoq). 476
SMEND, Manuel de l'Ancien Testament (E. F.). 173
SMITH-LEWIS (A.) A l'ombre du Sinaï (J.-B. Chabot). 29
SOLARI, Les Ephores (A. Martin). 482
SOMMER, Les suffixes du comparatif en latin (V. Henry). . . 325
Sophocle, Œdipe à Colone, trad. 225
SOURIAU, Pascal (A. Molinier). 288
SPIEGELBERG, La nécropole de Thèbes (G. Maspero). 241
— Les ostraka et papyrus du Ramesséum (G. Maspero). . 241
SPINGARN, Histoire de la critique littéraire de la Renaissance (Ch. Bastide). 305
SZYMANK, Louis XIV dans les œuvres des poètes de son temps (G. Lacour-Gayet). 291
STEFFEN, La poésie lyrique monostrophique (Léon Pineau). 327
STEINHAUSEN, Lettres privées du moyen-âge, I. (A. C.). 336
STEINMEYER et SIEVERS, Gloses de l'ancien haut allemand, IV (A. C.). 391
STIEHLER, Iffland (A. C.). 398
STILGEBAUER, Histoire du Minnesang (F. Piquet). 165-260
STOCK, Édition de César. 35

pages
Strasbourg (Cartulaire de) 15
— (Le grand chapitre de) 17
Strausz, Travaux sur la Roumanie et les Bulgares (J. K.) . . . 523
Stumme, Manuel du Chilha (Clermont-Ganneau) 354
Styrie (publications de la commission historique de) 442
Suger 195
Szilagyi, Monuments de la Transylvanie, XXI (J. K.) 49
Tacite, Dialogue des Orateurs, p. John (Ém. Thomas) 37
Taine, Nouvelle édition des Origines de la France contemporaine 296
Teglas, La Dacie dans Hérodote (J. K.) 523
Theseion (le) 275
Thomas (Paul), Mœurs romaines (E. T.) 484
Thureau Dangin, La renaissance catholique en Angleterre au xiv[e] siècle (J. Lecoq 255
Tite Live, livres VII-X p. Mor. Müller (E. T.) 182
Tobler, Mélanges de grammaire française III (E. Bourciez) 197
Tourneux, Diderot et Catherine (R. Rosières) 254
Tristan L'Hermite, Le page disgracié (R. Rosières) 137
Tuetey (Alex), Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution (A. C.) . . . 362
Tunis, Conférences faites sur ses administrations (B. A.) . . 238
Tyler,, L'Ecclesiaste (A. L.) 317
Uhlenbeck, Lexique étymologique du sanscrit, II (J. Vendryès) 322
Ullrich (H.), Robinson et Robinsonades, I (L. Roustan) . . 134
Ulmann, Politique russo-prussienne sous Alexandre I et Frédéric Guillaume III (E. Denis) 514
Ulrich, Charles de Villers (L. Roustan) 66
Urbain V 116
Uzureau, L'enquête scolaire de l'an IX en Maine-et-Loire (G. P.) 315
Vambéry, Inscriptions de l'Orkhon (E. Beauvois) 494
Van Leeuwen et Graves, Les Nuées, d'Aristophane (A. M.) . 426
Vast, Les grands traités des règnes de Louis XIV. (G. Lacour-Gayet) 254
Venturini, Vie de Caligula (J. Toutain) 382
Veress, Isabelle de Hongrie (J. K.) 522
Viard, Lettres d'État sous Philippe de Valois (Fr. Funck-Brentano) 146
Villegagnon 118
Villers (Charles de) 66
Villiers du Terrage, Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte (A. C.) 365

pages

Vionnet de Maringoné, Campagnes de Russie et de Saxe, p. Vagnair (A. C.)........................ 368
Virck, Les rapports de Planitz (R.)........................ 497
Vising, La Chanson de Roland (A. Wallenskœld.......... 46
Vissac, (R. de), Les barons de Chateauneuf de Mazenc (H. Hauser)........................ 168
Vivona, Questions virgiliennes (E. T.)........................ 139
Vossler, Histoire du madrigal allemand (A C.)........... 397
Ward, Histoire de la littérature dramatique anglaise 2e éd. (C. Stryienski)........................ 63
Ward (W. Hayes), Notes d'antiquité orientale (F. Thureau-Dangin)........................ 107
Weichardt, Pompéi avant sa destruction (R. C.).......... 448
Weil (H.) Éditions d'Euripide 488
Weingarten (Le manuscrit palimpseste de)............... 175
Weiss, Les quatre Évangiles (A. Loisy)................... 319
Wellmann, Huitième édition de l'Histoire de la philologie grecque de Preller (My)........................ 8
Welschinger, Édition de l'Histoire secrète de la cour de Berlin (A. C.)........................ 361
Werule, La question synoptique (A. Loisy).............. 176
Wiegand, Cartulaire de Strasbourg, IV, 1, (R.)......... 15
Woelfflin. L'art classique (S. Reinach)................ 512
Wolf (G.), Histoire de l'Allemagne à l'époque de la contre-réformation, 1, 2 et 3 (R.) 499
Wolff (Eug.), Les lois de la poésie dans leur développement historique (H. L.)........................ 291
Woyde (de), Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870 (A. C.) 518
Wrangel F. U.), Les maisons souveraines de l'Europe (H. de Curzon)........................ 351
Zacher, Les Chevaliers d'Aristophane (A. M.)........ 426

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séances du 2 juin au 15 décembre 1899, Léon Dorez.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.

Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N^os 27-28 — 3-10 juillet — 1899

Audouin, La déclinaison dans les langues indo-européennes. — Conybeare, Harris et Smith-Lewis, L'histoire d'Alikar. — Olivieri, Les manuscrits de Florence relatifs à l'astrologie grecque. — Schwickert, La première Olympiade de Pindare. — Polenz, La doctrine de Posidonius sur les Passions. — Ritter-Preller, Histoire de la philosophie grecque, p. Wellmann, 8e éd. — Ptolémée, 1-6, p. Heiberg. — Holl, L'enthousiasme et les pouvoirs pénitentiels chez les moines grecs. — G. Monod, Les Annales carolingiennes, I. — Lichtenstein, Girart de Viane. — Wiegand, Cartulaire de Strasbourg, IV, 1. — Meister, La querelle du Grand-Chapitre de Strasbourg. — Reuss, L'Alsace au xvii^e siècle. — Jérome, Collectes pour les prêtres déportés. — Sciout, Le Directoire, III-IV. — Académie des inscriptions. — Rectification.

E. Audouin. **De la déclinaison dans les langues indo-européennes et particulièrement en sanscrit, grec, latin et vieux slave.** Paris, 1898, in-8, xii-469 p.

Comme le prouve la comparaison des diverses langues, l'indo-européen possédait huit cas que seul l'indo-iranien a conservés bien distincts les uns des autres : l'arménien confond déjà le nominatif et le vocatif, sauf peut-être une différence d'accent, et le letto-slave confond le génitif et l'ablatif; quant aux autres dialectes, ils présentent plus de confusions encore. Par un examen détaillé de la déclinaison, d'abord en indo-européen, puis en sanskrit, en grec, en latin et en vieux slave, M. Audouin s'est efforcé de rendre compte de toutes les confusions qui se sont produites ou qui auraient pu se produire. Procédant en philologue, il a examiné successivement chacune des confusions formelles que l'on peut constater dans chacune des langues considérées ; puis il a passé en revue chacun des tours de phrase où l'on pouvait exprimer un même sens par deux formes casuelles différentes, c'est-à-dire tous les exemples de synonymie partielle de deux cas : ce sont là, en effet, les deux principaux moyens auxquels on peut recourir pour expliquer les confusions de cas; par exemple, la confusion du génitif et de l'ablatif en letto-slave et en grec s'explique par le fait que, dans la plupart des formes nominales indo-européennes, le génitif et l'ablatif n'avaient au singulier qu'une seule et même désinence : la confusion totale résulte ici d'une ancienne identité partielle de formes; elle a été favorisée d'autre part par le fait que le génitif et l'ablatif pouvaient, dans certaines phrases, être substitués l'un à l'autre pour exprimer une seule et même chose : les faits de ce genre sont énumérés p. 23 et suiv. par M. A. — qui ne laisse pas d'ailleurs

d'en exagérer sensiblement l'importance. — L'indo-européen, puis le sanskrit, le grec, le latin et le slave sont étudiés chacun isolément, suivant un plan qui est rigoureusement le même dans les cinq divisions, et, dans chacune des langues, chacune des questions est étudiée indépendamment de toutes les autres, exactement comme on le fait d'ordinaire dans les grammaires : le livre est l'œuvre d'un grammairien plus encore que d'un linguiste ; et ceci suffit à en indiquer les mérites et les défauts. Les faits sont énumérés d'une manière claire et méthodique, sans lacunes graves et on a ici un répertoire complet de toute la question, mais leur enchaînement ne ressort pas de l'exposition ; l'important et l'accessoire sont au même plan et les faits essentiels ne se trouvent pas mis assez en évidence. D'ailleurs, tout est étudié avec tant de conscience et de correction que l'on a plaisir à passer en revue avec un guide aussi bien informé et d'un sens aussi juste que l'auteur les questions litigieuses de la déclinaison abordées, quitte à discuter parfois avec lui.

Le sujet choisi est beaucoup trop vaste : si, au lieu de disperser son attention sur quatre langues, M. A. l'avait concentrée sur une seule, il aurait pu approfondir plus qu'il ne l'a fait ; malgré l'étendue de l'ouvrage, les questions sont trop souvent effleurées plutôt qu'étudiées ; et l'auteur, obligé de rappeler trop de faits connus, n'a pu qu'indiquer ses idées personnelles sans leur donner le développement qu'elles comportaient. Les auteurs de thèses sur des sujets de grammaire comparée se croient trop souvent obligés à prendre de grands sujets ; ils oublient qu'un seul résultat de détail acquis d'une manière définitive a beaucoup plus de prix qu'une infinité d'opinions sur de grandes questions. — M. A. aurait pu au moins supprimer ce qui est relatif à la déclinaison slave, car, sur ce domaine, il est moins personnel — et moins sûr de lui, plus exposé à l'erreur — que sur les domaines grec, latin, ou même sanskrit.

Si M. A. a embrassé un très vaste sujet, il a d'un autre côté un peu trop limité son horizon. Il n'envisage jamais que des facteurs puremett grammaticaux : confusions de forme ou confusions de sens. Ce procédé serait légitime si les langues indo-européennes s'étaient développées dans un milieu homogène, sur un territoire partout identique et sans qu'aucun mélange de populations parlant d'autres langues soit intervenu. Tel n'est évidemment pas le cas. L'aspect très différent qu'a pris l'indo-européen chez les Hindous et chez les Germains, chez les Slaves et chez les Celtes, tient avant tout à des accidents historiques ; ces accidents sont presque tous inconnus, mais on n'a pas pour cela le droit de les négliger : il importe de rappeler constamment que l'indo-européen s'est développé en chaque région d'une manière propre, parce qu'il y a rencontré des conditions particulières. Ainsi le grec, qui a conservé à peu près intactes les finales indo-européennes, a réduit d'une manière considérable le nombre des cas, confondant l'ablatif avec le génitif et le locatif avec le datif et l'instrumental ; au contraire, bien qu'il ait perdu toute la syllabe finale de chaque mot et, par là, tout l'essentiel des désinences, l'arménien a

conservé au complet toutes les distinctions de cas indo-européennes non seulement jusqu'au vᵉ siècle, mais jusqu'aujourd'hui ; à ne considérer que les faits proprement grammaticaux, rien ne serait plus surprenant que ce contraste ; il faut bien supposer qu'une action extérieure a tendu en grec à restreindre le nombre des cas qu'il était facile et naturel de maintenir et a tendu en arménien à conserver et rétablir des distinctions en voie de disparition naturelle. Il n'est peut-être pas fortuit que la langue où les cas sont si bien conservés, l'arménienne soit immédiatement voisin de la famille géorgienne où il existe une déclinaison très riche.

D'autre part, les confusions de cas observées dans diverses langues doivent tenir en partie à une situation troublée présentée sur certains points par l'indo-européen même. Le point malade de la déclinaison indo-européenne, ce sont les désinences commençant par *bh* ou *m* : il ne se trouve pas deux dialectes indo-européens qui présentent ces désinences sous la même forme et avec la même valeur, et, de quelque manière qu'on retourne les formes attestées, on n'arrive pas à restituer un nombre fixe de types bien déterminés permettant d'expliquer l'état de choses historique. La langue ancienne qui a le plus maltraité la déclinaison, le grec, est aussi celle où il est resté le moins de traces de ces désinences en *bh* et *m*; par exemple, au pluriel du thème ποδ-, le grec a seulement ποδῶν qui est un ancien génitif et ποσσί qui est un ancien locatif : les désinences de datif-ablatif et d'instrumental qui commençaient par *bh* ou *m* ont été éliminées et ces éliminations correspondent justement aux confusions de cas constatées en grec.

Par le fait même qu'il néglige certains facteurs, M. A. est conduit à exagérer l'importance des faits qu'il considère. Il admet des confusions de formes qui sont fort contestables ; par exemple, le locatif védique très obscur et incertain *kshâma* ne donne pas le droit de supposer une ancienne confusion du nominatif-accusatif et du locatif dans les thèmes neutres en *-n-* ; le vocalisme et peut-être aussi la place du ton étaient différents dans les deux cas. Quant aux exemples de synonymie, ils prêtent au doute pour la plupart : de ce que, en védique, on rencontre *divah sânu sprçata* « allez toucher le sommet du ciel » et *divi sprçanti bhânavah* « les rayons touchent au ciel », il ne suit pas que l'accusatif et le locatif soient synonymes (p. 82) : le fait *objectif* auquel il est fait allusion peut être le même dans les deux phrases, mais il ne s'ensuit pas que la manière dont le fait est envisagé par le *sujet* parlant soit la même; or, la linguistique n'a pas affaire aux faits matériels, mais seulement aux représentations et aux idées des sujets parlants. On peut bien déterminer la signification générale d'un cas en examinant la masse des exemples livrés, mais on ne peut jamais rien affirmer sur la valeur précise de ce cas dans un exemple donné : car il s'agit là d'une valeur purement subjective.

Telles sont les critiques d'ensemble qu'on pourrait faire. Le détail — très soigné — prêterait à une infinité de discussions qui seraient à leur

place dans une revue de linguistique et qu'on laissera de côté ici. On se bornera à deux ou trois observations. — Dans le chapitre de l'indo-européen, M. A., pour indiquer l'emploi proethnique des cas, fabrique de petites phrases indo-européennes; ce procédé est bien dangereux; sans parler des objections de principe qu'on pourrait faire très légitimement, il expose à une infinité d'erreurs. La plupart des restitutions de M. A. sont critiquables à un point de vue ou à un autre; quand, par exemple, on lit *woykos legnosyo* « maison de bois » (p. 24), on ne peut s'empêcher de penser : 1° que *woykos* n'est bien attesté que par le grec et surtout que cette famille de mots signifie partout ailleurs qu'en grec « clan, village » et non « maison »; — 2° que le mot *legnosyo* repose uniquement sur lat. *lignum* et n'a par suite aucun droit de passer pour indo-européen. Il n'est presque pas une des phrases restituées qui ne prête ainsi aux plus graves critiques; et il ne serait pas facile la plupart du temps de les remplacer par de meilleures. — M. A. ne reconnaît, (p. 63) que trois exemples du pluriel pour le duel dans le Rigveda; encore les deux premiers ne sont-ils pas probants, car il s'agit des « cornes » et des « mâchoires » des êtres mythiques *Soma* et *Agni*, lesquelles peuvent fort bien être au nombre de plus de deux; quant au troisième (III, 57, 1) :

indras tad agniḥ panitâro asyâḥ

« Indra et Agni sont ses admirateurs », il est trop isolé pour être admissible; il y a sans doute ici une forme irrégulière, *panitârâ* (avec finale abrégée en hiatus) au lieu de *panitârâv*; on aura écrit *panitâro* parce que l'on écrivait d'ordinaire *-o* pour *-as* final devant voyelle, prononcé *-a* plus un léger élément consonantique. — P. 259, M. A. suggère avec beaucoup de timidité que l'*a* bref final des nominatifs féminins latins pourrait répondre à un α bref du grec; il y avait lieu de signaler tout le type des mots en *-ia*, comme *prudentia*, où le *-ia* final peut reposer sur un ancien *—yə* de l'indo-européen, cf. le type grec ὄζα.

En somme, on peut regretter que M. Audouin ait traité trop en philologue un sujet trop vaste; mais nul ne contestera qu'il n'ait fait preuve d'une conscience extrême, d'une science aussi solide qu'étendue, d'un jugement sûr et délicat, et que son ouvrage ne lui fasse grand honneur.

A. Meillet.

The story of Ahikar from the syriac, arabic, armenian, ethiopic, greek and slavonic versions by F. C. Conybeare, G. Rendel Harris and Agnes Smith Lewis. London, J. Clay, 1898, in-8, pp. lxxxviij-162-74.

L'histoire du sage Ahikar est une composition philosophico-religieuse, qui peut se rattacher aux apocryphes de l'Ancien Testament. Elle fut rédigée vraisemblablement en hébreu ou en araméen, avant l'ère chré-

tienne, et peu de temps avant le livre de Tobie avec lequel elle présente quelques points de contact[1]. L'original en est perdu; mais elle a passé par des traductions dans presque toutes les anciennes littératures chrétiennes. Elle a déjà été antérieurement l'objet de plusieurs études fort bien résumées dans la savante introduction mise en tête du présent volume par M. Rendel Harris[2]. — Voici en quelques lignes le fonds de la légende: Ahikar, secrétaire du roi d'Assyrie, n'ayant point d'enfant, adopte son neveu Nadan, et le fait élever avec soin. Devenu homme, Nadan paie d'ingratitude son bienfaiteur, et l'accuse près du roi qui ordonne de le mettre à mort. Épargné par l'officier chargé de l'exécution, Ahikar est caché dans un trou, sous le seuil de son palais. Le roi d'Égypte demande au roi d'Assyrie un architecte capable de bâtir un château dans les airs; Sankérib exprime le regret d'avoir fait périr Ahikar; l'officier avoue la vérité, et Ahikar délivré se rend en Égypte où il étonne le Pharaon par sa sagesse. A son retour, il fait châtier son ingrat neveu, et lui adresse des corrections morales sous forme de proverbes et de paraboles : Nadan enfle comme une outre et crève. — Quelques auteurs ont voulu trouver une origine indienne à cette histoire. La chose est loin d'être démontrée, et alors même qu'elle le serait, il faudrait admettre que le thème seul de l'histoire est passé de l'Inde vers la Syrie, et que la rédaction primitive, d'où proviennent toutes les versions actuellement connues, a été faite dans un dialecte sémitique. La publication du présent volume, en réunissant tous les textes des différentes versions[3], facilitera de nouvelles études sur la légende, car quoiqu'elle ait été l'objet de savants travaux, elle présente encore bien des points obscurs.

J.-B. C.

Codices Florentinos descripsit A. Olivieri. Accedunt fragmenta selecta primum edita ab F. Boll, F. Cumont, G. Kroll, A. Olivieri (Catalogus codicum astrologorum græcorum). Bruxelles, Lamertin, 1898; VII-182 p.

La préface de cet ouvrage, écrite par M. Cumont, nous apprend en peu de mots que les auteurs ont l'intention de publier successivement les catalogues de tous les manuscrits astrologiques grecs, de manière à fournir une base solide pour la publication d'un *Corpus Astrologorum*

---

1. Voir à ce sujet un intéressant article de M. E. Cosquin dans la *Revue Biblique*, 1899, n° 1, pp. 50-77 : *Le livre de Tobie et l'histoire du sage Ahikar*. Cet article a paru en même temps que le présent volume et a été rédigé d'une façon indépendante; il est intéressant malgré bien des exagérations sur l'extension de la légende.

2. L'auteur aurait bien fait d'en donner la liste dans une petite « Bibliographie. » — P. XVIII, M. Rendel Harris parle de la « traduction » de l'Histoire d'Ahikar par le Dr Lidzbarski. Il semble ignorer que celui-ci a également publié une double recension du texte (arabe et néo-syriaque) en tête de son ouvrage : *Die Neu-aramäischen Handschrift. d. Kœnigl. Bibliothek zu Berlin* (1895).

3. Le texte éthiopien (édité par Cornill) et le texte slavon n'ont pas été reproduits. On en donne seulement une traduction anglaise. Les autres versions sont données dans leur texte, avec traduction anglaise.

græcorum; ce volume, le premier de la série, renferme le catalogue des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne dans lesquels sont conservés des ouvrages ou des fragments relatifs à l'astrologie grecque. M. Olivieri, qui s'est chargé de le composer, a divisé ces manuscrits en trois catégories : I) Les manuscrits qui contiennent des ouvrages déterminés (nos 1-6); II) ceux qui sont des recueils de morceaux relatifs à l'astrologie (nos 7-13); III) ceux dont quelques feuillets seulement contiennent des morceaux de ce genre (nos 14-22); M. Olivieri, naturellement, a le soin d'indiquer ce qui a déjà été publié. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise, qui sera d'une singulière utilité pour les futurs éditeurs d'ouvrages astrologiques; et M. C. a pleinement raison en signalant les services qui seront ainsi rendus à l'étude des mœurs grecques et romaines; l'astrologie avait en effet pénétré partout, aussi bien dans la vie privée que dans la religion et la science, au commencement de l'ère chrétienne; il sera bon de tirer de l'oubli de tels ouvrages, et la connaissance de l'antiquité en fera grand profit. Deux savants allemands, MM. Boll et Kroll, se sont associés à MM. C. et O. pour publier en appendice un certain nombre de fragments inédits tirés des manuscrits florentins. La lecture de ces textes m'a suggéré quelques observations. P. 82, 31 M. Olivieri écrit ἀποδεδομένα εἰς Ἰνδίαν μὴ ἐκδληθέντα πρὸς ἡμᾶς; le manuscrit donne ἀποπεθόμενα (le second π douteux); nul doute qu'il ne faille lire ἀποθετόμενα (il s'agit de βιβλία); ἀποθέτω est un mot de la langue vulgaire qui signifie « déposer », et au passif « être conservé en dépôt », ce qui s'accorde précisément avec μὴ ἐκδληθέντα πρὸς ἡμᾶς. 97, 13 je ne vois pas ce que peut signifier διὰ... ἀνασπάσεως θύρας; le manuscrit donne ἀναπασρ', et je crois qu'il faut lire ἀναπάρσεως; le mot est inconnu, mais cf. διάπαρσις, κατάπαρσις. 103, 23 ἀκουβητάλια est inventé inutilement; ἀκούβητα λινά du manuscrit signifie « coussins de lin; » ἀκούβητον ou ἀκούβιτον est un mot byzantin, et l'adjectif λινός est usité encore aujourd'hui. 105, 21 διὰ κατηγορίαν καὶ διαβολήν; peut-être κακηγορίαν. 109, 7 la conjecture ἐσήμανε est inadmissible à cause du mètre. 117, 9 διὰ τὸ νοτιώτερον αὐτῶν εἶναι πάνυ καὶ σχεδὸν μὴ φαίνεσθαι; M. Cumont conjecture ἄλλων (sc. ἀστέρων); mais un génitif n'est pas nécessaire, et il faut un sujet aux infinitifs; je crois qu'il faut simplement lire αὐτόν (sc. τὸν Κάνωβον). 147, 5 λειχήνων (dans le titre); le contexte indique qu'il faut corriger λειχηνωδῶν. 173, 7 χαλκεομίτρης se rapprochera plus du manuscrit (χαλκεομήτρις) que χαλκεομίτρας; la plupart des épithètes du fragment sont d'ailleurs en ionien. Il est regrettable qu'une grande négligence ait été apportée dans la correction des épreuves de cet appendice; trop fréquemment les numéros des lignes, dans l'appareil critique, ne correspondent pas aux lignes du texte, et les fautes d'accentuation dépassent la mesure [1]. My.

---

1. Les principales seulement; p. 82, 28 παρεληλύθοτα; 104, 29 Σκόρπιον; 110 *passim* μοίραν; 112, 30 φιλοπαίδα; 114, 17 καθῶς; 116, 2 δεξίῳ, plus bas δεξίῳ et δεξίαν;

SCHWICKERT. **Quæstiones ad carminis Pindarici Olympici primi emendationem spectantes atque explanationem** (Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 20 août 1897). Fribourg (Suisse), Impr. et libr. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1898; 51 p.

Il serait hardi de prétendre que la première Olympique de Pindare est aujourd'hui complètement et définitivement expliquée; il reste encore beaucoup d'obscurités qui tiennent soit à l'état du texte, soit à la manière parfois peu claire dont le poète présente sa pensée. Les commentateurs n'ont pas manqué, et le plaisir de vaincre les difficultés n'est pas le moindre motif qui suscite les efforts des interprètes. M. Schwickert ne sera pas le dernier; sa tentative est louable, mais je n'hésite pas à dire qu'elle n'atteint pas le but; il y a longtemps qu'il s'occupe de Pindare et il le connaît bien; mais je crains que par endroits il ne veuille retrouver dans ses expressions l'idée qu'il lui attribue. En une matière si délicate, il use à l'égard de ses précécesseurs d'une ironie qui pourrait facilement se retourner contre lui, car son article prouve suffisamment que s'il discerne la paille dans l'œil de ses voisins il ne voit pas toujours la poutre qu'il a dans le sien. Je dois dire aussi que le latin de M. S. n'est pas un modèle de clarté et qu'il est parfois difficile de démêler sa pensée exacte. Cette dissertation ne sera pourtant pas inutile : elle renferme de bonnes observations, et elle condamne pour de bonnes raisons certaines interprétations inadmissibles qui n'ont pas cessé complètement d'avoir cours. Je signale seulement les passages principaux où je ne puis suivre M. Sch. Vers 4 : φίλον ἦτορ ne peut s'adresser à Hiéron. 11 : αὐδάσομεν ne peut être un futur, étant précédé de μηδέ et venant après μὴ σκόπει. 15 : après ἀώτῳ M. Sch. ajoute οὐχ qui ne me semble aucunement nécessaire ; et la synizèse ἀώτῳ οὐχ est au moins insolite. 28 : l'interprétation de toute la période, δεδαιδαλμένοι μῦθοι en opposition à φάτις et rapporté à ὑπὲρ... λόγον est ingénieuse, sans pourtant s'imposer au lieu de l'explication traditionnelle, qui fait deux phrases distinctes. (Au contraire 51 : γεύματα κρεῶν vaut mieux que δεύματα, si toutefois on ne prend pas ce mot pour γεύματα avec Lübbert cf. Hésychius). 54 : ἀκερδῆ ἃ ne remplace pas avantageusement ἀκέρδεια. 62 : je crois juste l'interprétation de μετὰ τριῶν τέταρτον πόνον, mais il n'est pas nécessaire de transformer ἐμπεδόμοχθον en ἔμπεδα, μόχθων. 82 ἐς ἧσσαν (μναστῆρας codd., ματῆρας Bergk) ἀναβάλλεται γάμον repose uniquement sur l'imagination de M. Schwickert, et serait d'ailleurs d'une obscurité presque lycophronienne 88 : ἐράψατ' ὤσ' (=ὦσε) est plus qu'inutile, 110. En ἑλὼν est-il meilleur que ἔχων? (plus bas le sujet de λίποι est bien en effet

---

135, 19 ἀναθέσεως ; 147, 1 ὑδατώδεις ; 167, 27 διδόντα ; 171, 12 φαίνουσιν ; 172, 6 et 12 χίονα. Lire p. 99, 12 ἐθεραπευκέναι ; 109, 1 πλεύσεσιν, 131, 24 οἰκοδεσποτοῦντος ; 133, 18 Ἀφροδίτης ; 137, 1 (dans le titre) πανσελήνου, 144, 12 χειμωνικώτερον ; 145, 8 νοτίοις ; 168, 19 καθολικούς ; 172, 16 στοχαζομένου ; 169, 15 fin de la ligne et 170, 6 le signe du Soleil au lieu du signe de Mars.

κᾶδος et non θεός). 118 : εἴη σε τοῦτον ὑψοῦ χρόνον πατεῖν : τοῦτον est peut-être altéré ; mais qui expliquera jamais σὲ τοῦτον = *tu iste*, *talis qualis jam es* ? — M. Schwickert a des étymologies vraiment réjouissantes : ἄεθλος, de ἀέθελος, de ἀ priv. et ἐθέλω = « quod non est secundum voluntatem alicujus ; quod vel contrarium voluntati alicujus est » ; par suite « res adversa » et de là « certamen, pugna ». Ἀλώπηξ vient ἀλάω et πήγνυμι, parce que l'animal ainsi nommé est « technarum inter animalia cetera structor » et « πήγνυσι τῶν ἀλητῶν (ἀλατῶν) τέχνας, veteratorum artes struit ». Pour qu'on ne doute pas, ces étrangetés se trouvent à la page 29, avec quelques autres.

My.

Max. Pohlenz. De Posidonii libris περὶ παθῶν (Tir. à part du xxiv[e] suppl. des *Jahrb. f. class. Philologie*, p. 537-633). Leipzig, Teubner, 1898.

L'objet de cette dissertation est de retrouver la doctrine de Posidonius sur les passions, principalement d'après l'écrit de Galien intitulé περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην καὶ Πλάτωνα δογμάτων, et d'établir ce qui doit être attribué à ce philosophe et à Chrysippe. Des études de même genre ont déjà été faites partiellement par plusieurs commentateurs, qui ont cherché les principes de Posidonius dans Galien, dans le περὶ τῆς ἠθικῆς ἀρετῆς de Plutarque, dans Sénèque et dans les Tusculanes de Cicéron. Mais M. Pohlenz a voulu aller plus loin, et, comme il le remarque avec raison, ces travaux antérieurs ne traitent qu'une partie du véritable sujet, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de connaître ce que l'on peut retrouver ailleurs de la doctrine de Posidonius, il faut encore, et ce sera le couronnement des recherches, coordonner tous les traits de cette doctrine, et refaire l'ouvrage même du philosophe stoïcien, en disposant dans une suite probable et en même temps logique soit les fragments textuels du περὶ παθῶν, soit les citations qui en rapportent indirectement les termes et les pensées. M. Pohlenz étudie donc à son tour les auteurs anciens, particulièrement Galien et Némésius, et il est arrivé ainsi à donner une restitution du περὶ παθῶν, discours plutôt que dialogue, qui se composait vraisemblablement de plusieurs livres, mais dont on ne peut retrouver avec sûreté que le livre premier[1].

My.

Historia philosophiæ græcæ. Testimonia auctorum conlegerunt notisque instruxerunt H. Ritter et L. Preller. Editio octava quam curavit Ed. Wellmann. Gothæ, sumptibus Fr. Andr. Perthes, 1898, p. iv-598.

La septième édition de cet ouvrage a été publiée en 1888 par les soins

1. Noter une très bonne correction, Oribase l. III, p. 211, 2 : θυμός ἐστι ζέσις ἄμετρος τῆς θυμοειδοῦς δυνάμεως (au lieu de οὐσίας); οὗτος ἀπὸ τῆς οὐσίας (au lieu de δυνάμεως).

de MM. Schultess et Wellmann; la huitième a été revue par M. Wellmann seul, son collaborateur ayant été retenu par d'autres occupations. Elle ne diffère pas essentiellement de la précédente : quelques citations autrefois en note sont maintenant comprises parmi les textes, comme les paragraphes 49 (Héraclite), 117 (Parménide); des textes nouvellement découverts ont été ajoutés (103 Xénophane) ; d'autres sont donnés plus complets (2 Prolégomènes, 56 Pythagore, 380 Aristote); d'importantes notes ont été ajoutées, par exemple dans les articles Hippon et Cicéron; enfin l'article Melissus est disposé d'une façon toute différente. Les notes surtout sont plus abondantes, et le nouvel éditeur a apporté tout son soin à ne rien négliger parmi les ouvrages relatifs à la philosophie grecque qui ont paru dans les dix années écoulées depuis la précédente édition. Les *indices* sont restés sans modification importante.

My.

Claudii Ptolemæi opera quæ exstant omnia, vol. I. *Syntaxis mathematica*, edidit J. L. Heiberg, pars I, libros I-VI continens. Leipzig, Teubner, 1898 (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*), VI-546 p.

La librairie Teubner a entrepris de publier les œuvres complètes de Ptolémée; elle a confié ce soin à M. Heiberg, et le nom du savant professeur de Copenhague garantit l'excellence de la publication. Le premier volume paru contient les six premiers livres de la *Syntaxis Mathematica* (l'*Almageste*), dont le texte est établi sur six manuscrits : deux Parisini (2389, 2390), deux Vaticani (180, 1594) et deux Marciani (310, 313), dont les plus importants sont le Parisinus 2389 (A) et le Vaticanus 1594 (B), tous deux du IXᵉ siècle. M. H. publiera plus tard des Prolégomènes, où entre autres questions sera traitée celle des manuscrits et de leur valeur relative. Il faut donc attendre. — Une question orthographique, qui doit se poser aux éditeurs : M. Heiberg écrit Κάλιππος (p. 195 sv.) avec les manuscrits, sauf le Vat. 180 qui donne généralement Κάλλιππος. M. Manitius (Geminus *Elem. Astron.* p. 120 et 122) écrit Κάλλιππος, mais V², qui semble le manuscrit le plus voisin de l'archétype, donne Κάλιππος; M. Wuensch (Lydus *de Mensibus*, p. 79 et 164) Κάλλιππος sans variantes. Dans les *Apparitions* de Ptolémée, M. Wachsmuth écrit toujours Κάλλιππος (Lydus *de Ostentis* 2ᵉ éd. p. 211 sv.), et dans le calendrier du Ps. Geminus (*id* p. 181 sv.) toujours Κάλιππος avec les manuscrits, tandis que M. Manitius, dans ce même calendrier (Geminus, p. 210 sv.) corrige en Κάλλιππος (V² donne Κάλλιππος, p. 230 et 232, ailleurs Κάλιππος comme les autres manuscrits). Où est la vraie orthographe ? Les manuscrits peuvent varier ; mais un nom propre ne saurait avoir qu'une seule forme.

My.

Enthusiasmus und Bussgewalt beim griechischem Mœnchtum. Eine Studie zu Symeon dem neuen Theologen, von Karl Holl. Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1898, vi-332 pp. in-8. Prix : 10 Mk.

M. Holl est l'auteur d'un important travail sur les Parallèles de Jean Damascène; nous en avons rendu compte en son temps [1]. Moins de deux ans après, il nous donne le présent ouvrage, dont la portée est considérable.

Le double titre résume exactement le contenu très riche de ce volume. Une double étude est consacrée à l'enthousiasme conservé dans la tradition du monachisme grec, et aux pouvoirs pénitentiels des moines. Elle est précédée d'une dissertation historique et critique sur un écrit relatif à la confession et sur son auteur. Cet écrit, Ἐπιστολὴ περὶ ἐξαγορεύσεως, avait été attribué à Jean Damascène (Lequien I, 598-610). C'est par là que le présent livre de M. H. rejoint le précédent. Jean Damascène n'est pas l'auteur, mais l'higoumène de Saint-Mamas à Constantinople, Syméon, ὁ νέος θεολόγος. La biographie de ce personnage a été écrite par un de ses disciples, Nicetas Stethatos. M. H. en fait une analyse et une discussion serrées. Le point chronologique fixe de cette biographie est la donnée que Syméon a été higoumène de Saint-Mamas sous le patriarcat de Nicolas Chrysoberges (984-995) et qu'il a été ordonné prêtre. D'autre part, on nous dit que Syméon a gardé pendant quarante huit ans l'esprit de son sacerdoce. La mort du « Nouveau théologien » se place donc entre 1032 et 1043. Des combinaisons analogues permettent de le faire naître entre 963 et 969. A la suite de ces renseignements, M. H. édite l'écrit sur la confession d'après deux manuscrits Coislin et le manuscrit de Gale dont Lequien s'était servi. Il est regrettable que M. H. n'ait pas donné la pagination de Lequien en marge, comme il a fait pour les manuscrits.

Dans l'étude sur l'enthousiasme dans le monachisme, M. H. retrace l'idéal monastique d'après la vie de saint Antoine, saint Basile, les moines palestiniens et byzantins. Ce tableau, très large et très nourri, nous montre les vicissitudes de l'idéal monastique en Orient jusqu'au xive siècle. M. H. rend à la vie de saint Antoine par saint Athanase la place qu'elle mérite. L'analyse qu'il en donne en explique et en démontre la valeur historique. Cette étude se rattache donc à ce mouvement de réhabilitation auquel nous assistons depuis quelques années et qui rend peu à peu leur autorité aux documents du monachisme grec. Dans ces textes, M. H. dégage ce qui se rattache à l'enthousiasme. Peut-être s'est-il trop exclusivement borné au monachisme. Cette question de l'enthousiasme est liée à celle de la déification de l'homme par la foi et l'Esprit. Il eut été intéressant de montrer comment les moines n'ont fait que monopoliser un bien d'abord commun à tous les fidèles.

---

1. *Revue*, 1897, II, 214.

C'est sur ce fondement qu'ils ont édifié leurs prétentions à remettre les péchés. Ainsi les deux parties de l'étude sont solidaires. M. H. établit clairement, surtout pp. 312 sqq., les empiètements des moines sur le domaine ecclésiastique. Non seulement le simple moine, non prêtre, pouvait donner la pénitence, mais M. H. croit qu'il résulte des textes que, de la fin de la lutte iconoclaste jusqu'au milieu du XIII[e] siècle, les moines seuls avaient ce droit dans l'Église grecque. Il a certainement réuni des textes intéressants; mais en matière pénitentielle surtout, il importe de ne se prononcer qu'avec prudence et seulement dans la limite des textes eux-mêmes. L'institution a trop varié et a pris des formes trop diverses pour permettre de raisonner par induction et par la généralisation de témoignages même nombreux. En tout cas, l'étude de M. H. sur la pénitence est très neuve et nous fait bien connaître un des points les plus importants de la vie intérieure de l'Église grecque pendant le moyen âge,

Syméon n'est pas seulement l'auteur de l'écrit sur la pénitence. Il a fait aussi des discours connus seulement dans une traduction latine (Migne, CXX, 321-508); d'autres sont inédits. Enfin, des ἔρωτες τῶν θείων ὕμνων, dont quelques-uns ont été publiés jusqu'ici dans une traduction latine (Migne, ib. 507), forment un recueil de morceaux en partie poétiques. Ces œuvres, dont M. H, a étudié les manuscrits, permettent de caractériser avec sûreté la théologie et la manière de Syméon.

Cette analyse donne un aperçu des renseignements réunis dans ce livre. Elle est trop courte pour en donner une idée complète. Il faut être reconnaissant à M. Holl d'avoir fait une étude aussi approfondie d'un auteur presque entièrement inédit et de l'avoir rattachée à un ensemble de questions du plus haut intérêt pour l'histoire ecclésiastique.

Paul LEJAY.

Gabriel MONOD. **Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne.** Première partie. *Introduction: Les annales carolingiennes. Premier livre: des origines à 829.* (Paris, Bouillon, 1898, in-8, 175 pages).

Les sources de l'époque carolingienne ont dans notre historiographie une place nettement marquée; elles sont bien de leur temps. Très différentes de ce qui les précède, elles ont, si l'on veut, exercé sur ce qui les suit une certaine influence, mais elles n'appartiennent pas à la même famille que les chroniques et les autres œuvres historiques de l'âge féodal. Intimement liées à l'histoire elle-même, il est aisé de leur reconnaître, comme à la période à laquelle elles se rapportent, un caractère particulier. Ce parallélisme entre l'histoire et l'historiographie des temps auxquels Charlemagne a donné son nom est mis en lumière par M. Monod, dans les premières pages du livre que nous avons sous les yeux, avec une clarté qui justifie au delà du nécessaire le choix de son sujet.

Ce mémoire, qui débute par une introduction où dominent les vues d'ensemble, et dans lequel sont spécialement étudiées les petites annales carolingiennes et les *Annales Laurissenses majores* ou grandes annales de Lorsch, n'est que la première partie d'un ouvrage ; il nous annonce et donne lieu de désirer une étude générale sur toutes les sources dont se compose la littérature historique au temps des Carolingiens, depuis la victoire des Austrasiens à Tertry jusqu'à l'avènement de la dynastie capétienne, depuis les continuateurs de Frédegaire et les annales de Saint-Amand jusqu'à Flodoard, Richer et Gerbert. Il est heureux que ce grand sujet soit traité par un savant dont la vie entière a été consacrée à des études d'historiographie, qui par son savoir faire et sa compétence spéciale nous apporte toutes les garanties possibles. Les érudits, en particulier ceux de l'Allemagne, ont tant écrit sur les sources de l'histoire carolingienne, qu'en mettant bout à bout leurs mémoires on en pourrait former de gros volumes, mais leurs dissertations restent éparses dans une foule d'éditions et de revues, leurs opinions et leurs théories sont souvent contradictoires ; il importait de réunir tous ces matériaux, d'en tirer une doctrine, de leur emprunter les éléments d'une étude qui eût ses lignes générales et sa marche assurée ; M. Monod s'est chargé de rassembler et de classer les résultats obtenus, d'ajouter à ce que d'autres ont pu mettre en lumière ses idées personnelles, et de conclure, en des questions souvent embrouillées, sans tomber dans les hypothèses à perte de vue et les subtilités excessives. Sa critique évite les exagérations : dès les premières pages, où sont résumés en termes rapides et clairs les caractères de l'historiographie mérovingienne, il se montre opposé au scepticisme absolu de M. Krusch ; il refuse de démolir ce qui peut tenir debout, et d'autre part il se méfie des systèmes trop compliqués, où les idées personnelles à l'auteur tiennent souvent plus de place que les faits eux-mêmes.

Nous devons nous borner à citer en passant l'introduction dans laquelle M. Monod, après avoir exposé ses idées sur *les caractères généraux de l'historiographie carolingienne*, résume à grands traits ce que l'on sait de *la renaissance carolingienne*. Quoique le grand mouvement littéraire créé par Charlemagne avec le concours d'illustres collaborateurs se soit ralenti dès le règne de Charles le Chauve, son influence a été si puissante pendant les deux premiers tiers du IXe siècle, qu'elle a donné le ton à la plupart des œuvres historiques, même dans les temps troublés qui ont suivi. Au surplus, cette renaissance n'avait pas commencé que déjà il y avait une historiographie carolingienne. Laissons de côté les continuateurs de Frédegaire, dont l'œuvre, inspirée par la famille des Pépin et de Charles Martel, est encore mérovingienne par sa forme ; avec les annales, nous voyons apparaître dans la littérature historique un genre nouveau, né avec la dynastie austrasienne.

Le caractère propre aux annales ressort clairement du chapitre que

M. Monod leur consacre. Aux anciennes chroniques universelles, très sobres, mais conçues d'après un plan bien arrêté, comme le peuvent être des œuvres personnelles, il oppose les notes que des inconnus ont commencé à tracer sur des tables pascales, à l'époque où s'est élevée, sur les ruines mérovingiennes, une puissance nouvelle. Brèves, elles aussi, ces notes à l'origine n'ont pas d'unité; elles sont impersonnelles, mais si leurs auteurs ont omis de se faire connaître, l'état d'esprit qui nous les a values est bien visible; elles sont empreintes d'un caractère politique et la tendance austrasienne y est manifeste. Dans les plus anciennes il est facile de reconnaître l'influence anglo-saxonne, et c'est avec toute apparence de raison qu'on nous désigne comme en étant les inspirateurs ces mêmes hommes qui ont importé sur le continent et fait triompher la réforme de Denis le Petit, patronnée par Bède le Vénérable et son école. Adoptant, dans ses lignes générales, une opinion qui entre autres autorités a pour elle M. Wattenbach, M. Monod classe les annales les plus anciennes en trois groupes, l'un, formé en Belgique, ayant pour prototype les annales de Saint-Amand, le second, composé d'annales écrites dans la région de la Moselle, parmi lesquelles on doit citer en première ligne les *Annales Mosellani* et les *Annales Laureshamenses*, le troisième, un peu postérieur, provenant sans doute du monastère de Murbach et dans lequel on distingue surtout les *annales Guelferbytani*, *Nazariani* et *Alamannici*. Mais après avoir admis en principe cette première répartition, l'auteur se garde bien de se lançer, à la suite d'un grand nombre de savants allemands, dans des classifications trop détaillées, dont le moindre défaut est de jeter la confusion dans les esprits. Il refuse d'admettre le système de MM. Arnold et Bernays, d'après lequel toutes les petites annales dériveraient d'annales de la cour aujourd'hui perdues. Les raisons de ce refus sont données en termes sévères : « Rien n'est plus propre à développer le scepticisme historique que cette *hyper-critique* qui, sur les plus frêles indices, échafaude tout un système, et surtout que cette prétention d'atteindre à la certitude absolue sur des points où les conditions mêmes de la certitude font défaut. Cette manie de tout remettre perpétuellement en question, ce mélange de minutie consciencieuse dans les démonstrations et de fantaisie dans les hypothèses, sont faits pour jeter le discrédit sur les méthodes critiques elles-mêmes. »

La même prudence se retrouve dans les chapitres consacrés aux *Annales Laurissenses majores*. M. Monod admet parfaitement qu'on dissèque ces annales, qu'on cherche à en séparer les divers éléments, à reconnaître les influences sous lesquelles elles ont été composées, mais il s'oppose à ces procédés d'investigation à outrance qui, nés du désir de tout expliquer, n'aboutissent qu'à la multiplication indéfinie de suppositions peu fondées. Nous ne le suivrons pas dans l'analyse détaillée des *Annales Laurissenses,* auxquelles on aurait dû bien plutôt, à l'exemple d'Hincmar, leur continuateur, donner le nom d'*Annales royales*. Cette grande œuvre, surtout à partir de 788, est à proprement parler une

histoire officielle des règnes de Charlemagne et de Louis le Pieux, et M. Monod, après avoir passé en revue les attributions qu'on en a faites à divers auteurs, arrive à la conclusion que les annales ont dû être rédigées à la chapelle royale, ou plutôt aux archives mêmes du Palais, sous l'influence des archichapelains Angilram, Angilbert et Hildebald. Pour la dernière partie, qui s'étend de 819 à 829, il est encore plus catégorique et n'hésite pas à reconnaître dans les annales de la cour la main du célèbre Hilduin, archichapelain et abbé de Saint-Denis.

En contradiction avec un grand nombre de savants, M. Monod nie la participation d'Éginard à la confection des *Annales Laurissenses*. Après avoir constaté que la plupart des critiques se sont fatigués à résoudre cette question, il la relègue au second plan et justifie en termes formels sa manière de voir : « Nous avons nous-même, dit-il, cédé à cette tentation, tout en sachant que des recherches de ce genre sont souvent plus utiles par elles-mêmes, en vous forçant à une étude minutieuse du texte, que par les résultats auxquels elles conduisent. » C'est un fait bien connu qu'on désigne couramment sous le nom d'*Annales Einhardi* le remaniement des Annales royales, ainsi que ces annales elles-mêmes depuis l'année 801, tels qu'on les trouve réunis dans certains manuscrits. Or, si plus de vingt savants sont d'accord pour considérer Éginard comme ayant été l'auteur de cette refonte et de cette continuation, tous diffèrent sur la part qu'il convient de lui assigner dans le travail auquel son nom est généralement attaché. D'après M. Monod, les Annales sont trop impersonnelles pour être l'œuvre d'Éginard ; les ressemblances de style qu'on a relevées entre la *Vita Caroli* et les *Annales Laurissenses* prouvent que le biographe de Charlemagne a fait usage des Annales royales, mais on ne peut reconnaître la même main dans ces deux œuvres, parce qu'entre elles la différence de caractère et d'esprit est frappante. Il est vrai que les Annales s'arrêtent à l'époque même où Éginard est définitivement entré dans la retraite. Mais M. Monod observe que dans les années qui ont précédé il n'a pas toujours été à la cour, à proximité de laquelle les Annales royales ont certainement été rédigées. Examinant en détail les témoignages sur lesquels se fonde l'opinion courante, il les récuse l'un après l'autre ; l'examen des textes l'amène à déclarer que le style varie dans la partie des Annales attribuée à Éginard ; si cet historien a pu s'intéresser au remaniement exécuté en 801, rien ne prouve qu'il y ait travaillé.

Cette manière de résumer et de simplifier une interminable discussion n'est pas faite pour nous déplaire. Il y a du courage et de la franchise à reconnaître, en certains cas, qu'on ne peut pas tout savoir, et l'on rend plus de services à ceux qui étudient l'histoire en établissant solidement la valeur d'une source de premier ordre, qu'en s'obstinant à vouloir mettre un nom célèbre sur une œuvre qui ne perd rien de son autorité parce qu'elle reste anonyme.

Élie Berger.

G. Lichtenstein. **Vergleichende Untersuchung über die jüngeren Bearbeitungen der Chanson de** Girart de Viane. (*Ausgaben und Abhandlungen*, xcvii), Marburg, Elwert, 1899, in-8 de 72 pages.

Cette étude comparative fort bien conduite aboutit aux résultats suivants, qui peuvent être considérés comme acquis : toutes les rédactions remontent à un poème perdu, remaniement de l'ancien *Girart de Vienne* en alexandrins, perdu lui aussi ; la rédaction (en prose) du ms. de l'Arsenal est plus voisine que la rédaction (en vers) de Cheltenham de cet original commun ; les versions en prose imprimées ne dérivent pas de celle de l'Arsenal ; en revanche c'est celle-ci qui est la source de David Aubert, source lui-même de la rédaction contenue dans le manuscrit de Dresde ; ces deux rédactions n'ont donc aucune importance pour la critique du texte. L'auteur, après avoir établi ces rapports, caractérise brièvement les diverses rédactions et établit un parallèle détaillé entre le *Girart* de Bertrand de Bar-sur-Aube et le renouvellement de la fin du xiii[e] siècle. Cet intéressant travail, dû à un ancien élève de M. Stengel, mort prématurément, a été revu par le savant professeur de Greifswald, qui y a ajouté un nouveau prix en imprimant en appendice les rubriques du manuscrit de Dresde.

A. Jeanroy.

Urkundenbuch der Stadt Strassburg. Vierter Band, erste Haelfte herausgegeben, von Wilhelm Wiegand. Strasburg, K. Trübner, 1898, vii, 360 p. in-4. Prix : 22 fr. 50.

Nous avons parlé pour la dernière fois du *Cartulaire de la ville de Strasbourg*, dans cette *Revue*, en rendant compte du tome V du travail considérable entrepris par M. Guillaume Wiegand, directeur des archives de la Basse-Alsace, avec le concours de MM. Aloyse Schulte, Georges Wolfram, Hans Witte, etc. [1]. A ce moment, il n'avait encore paru que la *seconde* moitié du tome IV, qui ne nous est point parvenue et dont nous ne pouvons par conséquent donner ici l'analyse. La *première* moitié de ce quatrième volume, qui vient s'intercaler après coup entre les in-quartos, déjà publiés, se compose d'éléments divers. Elle renferme d'abord des *Additions* aux tomes I, II, III, mis au jour de 1879 à 1886, soit un ensemble de 341 pièces, données in extenso ou sous forme de régestes et qui embrassent les années 1035 à 1332.

Ces documents sont empruntés principalement soit aux Archives du Vatican, récemment visitées par M. Wiegand, soit à une ancienne colligende du chapitre de la Cathédrale, emportée par les chanoines émigrés, lors de la Révolution, et retrouvée de nos jours, à l'abbaye de Melk, en

1. *Revue critique* du 25 janvier 1897.

Autriche, soit enfin à un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin renfermant des copies de correspondances monastiques du moyen âge. Ils se rapportent presque exclusivement aux domaines de l'Évêché, à ceux du chapitre épiscopal et des couvents strasbourgeois en Alsace, à leurs revenus en argent ou en nature, aux prébendes que le Saint-Siège ordonne de conférer à des candidats agréables, à diverses questions ecclésiastiques [1]. L'histoire politique du temps y est à peine représentée. On peut se demander à ce propos, pour quel motif l'éditeur principal et ses collaborateurs n'ont pas préféré attendre jusqu'au terme de leur travail pour lui donner un *supplément général*. Comme on sait par une longue expérience qu'on trouvera toujours des documents nouveaux pour tout recueil de ce genre, il vaudrait mieux réunir toutes les glanes postérieures en une gerbe unique, au lieu de nous fournir des suppléments *successifs*, que réclameront au même titre les tomes IV, V et suivants, et qui seront éparpillés de la sorte pour tout l'ouvrage sans former pourtant un tout absolument complet.

On doit regretter aussi que l'éditeur ait refusé le résumé allemand mis d'ordinaire en tête de chaque pièce, à un certain nombre de documents (n^os 13, 14, 18, 19, 20, etc.). Est-ce parce que ces pièces figurent déjà dans les *Régestes* de M. Élie Berger, ou le *Cartulaire* de M. Bernoulli? Est ce simplement pour épargner de la place? Mais tout le monde n'a pas ces ouvrages sous la main et dans une entreprise si largement subventionnée par le gouvernement, il semblerait absurde d'obliger, par motif d'économie, le travailleur à déchiffrer ces textes latins si peu récréatifs, alors que des résumés commodes lui permettraient de s'assurer d'un coup d'œil s'ils renferment ou non des détails se rapportant au sujet qu'il étudie en ce moment.

Les *Additions* sont suivies d'une douzaine de pages de *Corrections* relatives aux mêmes trois premiers volumes. M. W. n'a pas voulu attendre pour réunir les *Errata* que le Cartulaire fût achevé, et ceux qui ont occasion de s'en servir lui seront reconnaissants de ces rectifications de lecture ou de dates. On aurait désiré seulement, puisque aussi bien, pour des raisons à nous inconnues, le tome V a paru longemps avant ce tome IV, les *Corrigenda* de ce cinquième volume eussent pu être joints également à ceux-ci. On n'avait qu'à réimprimer le relevé fait par Schulte et publié dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, de 1896.

Mais le morceau d'importance du présent volume, c'est le Répertoire des noms de lieux et de personnes. Il ne s'applique pas, comme les

---

1. Les pièces les plus intéressantes, à notre avis, sont celles qui détaillent les revenus de l'église de Strasbourg vers 1225 (n^os 28-34) et une série de lettres de supérieurs dominicains à des religieuses alsaciennes (n^os 255, 272, 274, 275, 285) qui jettent un jour curieux sur les rapports intimes des ordres mendiants avec les monastères de femmes au XIII^e siècle.

additions et les corrections, aux tomes I-III, mais aux tomes II, III, IV, 1, le premier volume ayant déjà le sien, le cinquième pareillement et la seconde partie du tome IV sans doute aussi. Ce répertoire vient combler une lacune bien incommode pour tous ceux qui avaient affaire au *Cartulaire* et il faut être reconnaissant aux différents savants qui y ont collaboré depuis plus de dix ans et dont M. W. a revisé et partiellement refait le travail [1]. Pour qui sait par expérience quelle besogne absorbante, ingrate, vraiment exténuante au point de vue intellectuel et physique c'est d'établir un pareil inventaire de milliers et de milliers de noms, de les classer, de les grouper [2], tout en les distinguant en même temps les uns des autres, les 159 pages in-4° de notre répertoire représentent un labeur formidable. Si M. W. exprime, à la fin de sa préface, la conviction que, malgré ses efforts, il est resté des erreurs et des lacunes dans ce travail d'érudition patiente, il a raison sans doute, puisque toute œuvre humaine est imparfaite, mais ces erreurs et ces lacunes sont certainement peu nombreuses et nous n'en avons relevé qu'un fort petit nombre en parcourant son volume [3].

R.

Der Strassburger Kapitelstreit, 1583-1592, **ein Beitrag zur Geschichte der Gegenreformation** von Aloys MEISTER. Strassburg, Heitz und Mündel, 1899, xx, 428 p. gr.-8°.

La longue querelle entre les chanoines catholiques et protestants du

---

1. Ce qui paraît un peu gênant au premier abord pour l'usage, c'est que M. W. a rangé sous une même rubrique les noms commençant par un C et un K, avec un D et un T, avec un F et un V ; mais, étant donné l'orthographe extrêmement fantaisiste des noms propres au moyen âge, cette *agglomération* de consonnes, à peu près équivalentes alors, épargne plutôt du temps pour les recherches, quand on s'est défait de la vieille habitude de suivre l'ordre de l'alphabet.

2. Sous ce rapport on peut signaler comme un modèle le groupement de toutes les personnalités et localités afférentes à la rubrique générale : *Strasbourg* (p. 318-348).

3. Ainsi le *Ouwenheim* de la p. 23 ne me semble pas être *Auenheim* dans le grand duché de Bade, mais le village de ce nom dans la Basse-Alsace. — A la p. 126 est mentionnée une localité de *Rande* (que je ne puis identifier d'ailleurs), qui ne figure pas au répertoire. — P. 141, il est dit que le village d'*Urnheim* doit avoir été une localité aujourd'hui détruite de la Basse-Alsace. Mais aucun nom semblable ne figure dans la brochure de M. le chanoine Straub, *Les villages disparus en Alsace* (Strasbourg, 1887), et je suis plutôt porté à croire que le copiste a mutilé quelque autre nom de localité, peut-être Uttenheim. — Parfois les renvois aux formes diverses d'un nom ne sont pas assez fréquents, ce qui est fort gênant pour les travailleurs encore peu expérimentés sur ces métamorphoses si fréquentes au moyen âge. Ainsi (pour citer un exemple), on trouve à la p. 123 le nom de localité *Tubenkein* ; on se reporte à la table analytique et l'on ne trouve pas ce vocable à la place qu'il devrait occuper ; c'est seulement à la page suivante, au mot *Duppigheim*, très différent à coup sûr, que l'on rencontre *Tubenkein* parmi les variantes ; tout le monde n'aura pas la patience de le chercher si longtemps ni la chance de le trouver.

Grand-Chapitre de la Cathédrale de Strasbourg constitue l'un des épisodes les plus caractéristiques de la lutte engagée dans le dernier tiers du XVIe siècle entre les deux groupes politiques et religieux qui se partageaient le Saint-Empire-romain-germanique, quand une fois l'apaisement momentané des esprits, produit par la paix de religion d'Augsbourg, eut fait place à des ambitions nouvelles et à un renouveau des haines confessionnelles. Malgré l'interdiction formelle d'annexer les principautés ecclésiastiques, faite aux novateurs par le récès de la diète de 1556, les princes et les grands seigneurs protestants tenaient trop à assurer à leurs cadets les riches canonicats des évêchés allemands, pour ne pas employer tous les moyens afin d'introduire la Réforme dans les territoires protégés par la *reservatio ecclesiastica*. A la longue, cela pouvait donner la majorité dans ces chapitres nobles aux protestants et amener des hérétiques sur les sièges épiscopaux eux-mêmes, changeant de la sorte la majorité, déjà si faible, du parti catholique dans le Collège princier aux diètes impériales. Aussi ne peut-on s'étonner de l'énergie avec laquelle les derniers princes catholiques de l'Empire, soutenus par toute la maison d'Autriche et par le Saint Siège, travaillent à repousser ces usurpations illégales, quand une fois le mouvement de réaction contre la Réforme reprit quelque vigueur et que les adhérents des idées nouvelles se furent scindés en deux groupes jaloux et bientôt hostiles.

Cette lutte au sein des chapitres fut tout particulièrement vive à Cologne et à Strasbourg, ce qui s'explique par la situation géographique et l'importance politique des deux territoires, placés à proximité des grandes puissances, les Provinces-Unies des Pays-Bas, l'Espagne, la France et les Habsbourgs allemands, qui mesuraient leurs forces dans la grande crise européenne d'alors. Dans son savant ouvrage sur la *Guerre de Cologne*[1], le regretté Lossen a longuement retracé le premier de ces conflits. Le second n'a encore jamais été traité dans tous ses détails et c'est le mérite incontestable de M. Meister de nous avoir donné dans le présent ouvrage un récit de ses origines, on ne peut plus documenté et puisé en majeure partie dans les dossiers inédits des archives de Strasbourg, de Rome, de Munich, d'Innsbruck etc. Peut-être même certains critiques trouveront-ils qu'il a été bien prodigue de ses informations et qu'il n'était pas absolument nécessaire de consacrer cinq cents pages de grand format aux mille détails de ces querelles juridico-politiques, à toutes les répliques, dupliques et tripliques que les deux partis, leurs alliés et leurs adversaires, échangèrent pendant de longues années, avant d'en venir aux mains; il y a là bien des minuties négligeables, qui contribuent plutôt à brouiller le tableau d'ensemble qu'à l'éclaircir. Mais l'étude de M. M. n'en restera pas moins un travail indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper soit de l'histoire

1. Voy. sur le vol. I de Lossen, la *Revue* du 20 novembre 1882; le second volume, publié en 1897, ne nous est pas parvenu.

générale de l'Allemagne à la fin du XVI siècle, soit de l'histoire spéciale de l'Alsace et désireraient se rendre compte de la nature complexe de ces principautés ecclésiastiques du Saint-Empire, si différemment organisées de tout ce qu'on voyait en ce genre dans les autres pays de l'Europe[1].

Peut-être l'auteur s'exagère-t-il aussi tant soit peu les résultats nouveaux obtenus par l'étude des innombrables dossiers, patiemment compulsés par lui dans les dépôts publics, et qui avaient effrayé de moins intrépides devanciers. Les traits généraux du tableau, la physionomie d'ensemble de la lutte ne me semblent pas avoir été grandement modifiés par les utiles et très riches contributions de détail, puisées aux sources. La maladresse politique des électeurs et princes protestants, l'indifférence bornée des uns, la lâcheté intéressée des autres, l'égoïsme de tous, qui ne surent ou ne voulurent pas comprendre l'importance des intérêts engagés et la nécessité de sacrifices majeurs, tout en manifestant naïvement leurs convoitises familiales, tout cela a été souvent déjà relevé; de même on n'a pas manqué de faire ressortir la tactique intelligente du parti catholique, l'entente habile de ses inspirateurs et de ses chefs, ses moyens d'action supérieurs, qui devaient lui assurer la victoire. Le récit des intrigues des deux partis en vue de nominations futures au siège épiscopal de Strasbourg ne nous révèle guère d'autre fait absolument nouveau que celui de la candidature momentanée du prince Ulric de Danemark, candidature abandonnée d'ailleurs depuis la mort du roi Frédéric. Ce qu'on ne s'explique absolument pas, c'est la sortie de l'auteur contre les historiens alsaciens, ses prédécesseurs, dans la préface. D'après M. Meister, ils n'auraient absolument rien compris à toute la querelle, puisqu'ils n'y ont vu que l'introduction à la *Guerre des Evêques* de 1592, et « n'ont pas su la considérer dans ses rapports avec les grands problèmes de la politique ecclésiastique du temps ». Il est évident, pourtant, que si les longues chicanes judiciaires des deux corps hostiles s'étaient confinées dans le domaine des paperasses, si les dossiers avaient continué simplement à s'amonceler dans les chancelleries, sans qu'aucun des deux *élus*, le protestant ou le catholique, eût osé tirer l'épée ou fait marcher des troupes, la question ne présenterait guère d'intérêt au point de vue historique, et resterait un pur thème de droit féodal et canon[2]. C'est donc la *Guerre des Evêques*

1. Naturellement M. Meister connaît fort bien la littérature du sujet et nous constatons avec plaisir qu'il a su juger impartialement certains travaux de ses compatriotes, comme la brochure si superficielle de M. H. Müller, *La restauration du catholicisme à Strasbourg*, ou comme l'*Histoire d'Alsace* trop vantée de Lorenz et Schérer, dont il appelle le récit « aussi fantaisiste qu'inexact ».

2. Ces querelles judiciaires peuvent devenir de l'histoire; elles n'en sont pas nécessairement; elles n'y entrent que lorsqu'elles se traduisent par des actes politiques. Je crois pouvoir assurer d'ailleurs à M. Meister que des travailleurs, aussi savants que modestes, tels que Strobel et Auguste Stoeber — pour ne parler que des morts

qui, seule, fait de cette introduction si développée, une page d'histoire utile et méritoire et certainement, pour la plupart des lecteurs, l'étonnement sera grand de voir l'auteur s'arrêter sur le seuil, pour ainsi dire, des événements qui devaient constituer le corps même de son récit. Aussi nous comptons bien que M. Meister, après avoir si consciencieusement éclairé les abords de cette guerre, également intéressante pour l'histoire allemande et la politique française, nous en donnera le tableau dans un second volume; nous le lirons avec intérêt et sans doute avec fruit, encore que nous devions nous attendre à voir la politique de Henri IV bien sévèrement jugée, puisque la France est pour lui l'*Erbfeind Deutschlands* (p. 240) et que la conduite des chanoines protestants, qui ont demandé des secours au roi de France, est stigmatisée comme « frisant le crime de haute trahison [1] ». Les chanoines catholiques eux, ont eu un sentiment *national* assez développé pour repousser la candidature de Charles de Lorraine puisque son appartenance à l'Empire (*Reichsangehoerigkeit*) leur semblait douteuse. (p. 381.) Cela n'empêcha pas qu'un an plus tard il ne fût nommé par eux à l'unanimité!

Une source manuscrite que l'auteur aurait pu consulter et qui lui aurait sans doute fourni quelques renseignements utiles, ce sont les procès-verbaux originaux du Grand-Chapitre, de 1557 à 1558 et de 1586 à 1587, conservés parmi les manuscrits de la Bibliothèque municipale de Strasbourg [2]. Au catalogue des ouvrages imprimés je constate l'absence du mémoire de M. X. Mossmann, *Un échec militaire de Henri IV en Alsace* (Strasbourg, 1881), qui raconte l'attaque des recrues de M. de Sancy par les troupes lorraines en 1590, d'après les mêmes pièces des archives du Vatican consultées plus tard par M. Meister [3].

R.

— avaient compris, bien avant lui, toute la portée de la lutte engagée autour des principautés ecclésiastiques du Saint-Empire et les conséquences qui devaient en résulter pour l'*histoire générale* de l'époque.

1. « *Streift an Landesverrath* » (p. 354).

2. *Protocollbuch des Capitels der Hohen Stifft Strassburg, de anno* 1557-1558 et 1586-1587. 2 vol. fol. (manuscrits nos 293 et 296).

3. Nous joignons ici quelques rectifications de détail. P. 7. lire *de Bussière* pour *de Brussière*. — P. 9. Le chroniqueur Specklin ne s'appelait pas *Jean* mais *Daniel*. — P. 26. Il faut lire sans doute *Saladin* au lieu de *Salentin*. — P. 107. M. Meister me semble avoir absolument tort contre M. Alcuin Hollaender, en reparlant des projets de guet-apens de Henri II contre Strasbourg en 1552. Lui, qui reproche volontiers aux « historiens locaux » de n'avoir pas d'idées générales ni un horizon assez vaste, aurait dû comprendre que le roi de France, à ce moment précis, et avec sa politique générale, ne *pouvait* pas avoir l'idée de recommencer la surprise de Metz et de s'aliéner ainsi l'appui des protestants dans l'Empire. — P. 117. lire *Berstett* pour *Berstedt* et *Sandherr* pour *Sondherr*. — P. 150, lire *Bruderhof* pour *Buderhof*. — P. 173. M. M. assure qu'on ne sait rien d'une opposition qui se serait manifestée à Strasbourg contre la politique du Magistrat. Il aurait pu voir dans mon édition de la *Chronique de la Guerre des Evêques* (p. 27) le texte du rapport du magistrat sur

Rodolphe REUSS. **L'Alsace au dix-septième siècle.** Tome II. Paris, Bouillon 1898, in-8, XII-638 pages. (120e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études). 20 francs.

M. Rodolphe Reuss a rapidement mené à bonne fin la publication de son magistral ouvrage sur l'*Alsace au* XVIIe *siècle*. Le tome II est divisé à peu près également en trois livres L'auteur étudie d'abord la *Société alsacienne* (livre VI) : nobles, bourgeois et paysans. Très adroitement, sinon même de manière quelque peu artificielle, il rattache à chacune des trois classes sociales un chapitre de la vie privée d'autrefois, et il décrit la chasse et la pêche à propos de la noblesse, le costume et les repas à propos des bourgeois, les superstitions populaires et la sorcellerie à propos des paysans. Deux chapitres très neufs sur l'hygiène et l'assistance publique complètent le tableau. — L'*Activité intellectuelle en Alsace* (livre VII) peut nous être connue soit par les productions de l'imprimerie et de la librairie, de la littérature et des beaux arts, soit par l'histoire des établissements d'enseignement supérieur (université luthérienne de Strasbourg, académie jésuite de Molsheim), secondaire (gymnases, collèges et écoles latines) ou primaire (écoles paroissiales). Le livre se termine, comme il avait commencé, par un développement sur la langue française. Dans un chapitre d'introduction, M. R. avait marqué la situation respective du français et de l'allemand en Alsace au XVIIe siècle, et que les deux langues étaient restées à peu près stationnaires. Après avoir analysé l'organisation de l'école primaire, il lui est facile de prouver que le gouvernement de Louis XIV n'a même pas eu l'idée d'utiliser l'instituteur comme un agent de propagande française. « Dans l'instruction publique, comme dans les autres branches de l'administration, conclut-il (p. 395), partout où la question religieuse ne vient pas porter le désordre et susciter les haines confessionnelles », on ne constate « nulle trace d'ingérence hâtive ou brutale ». — Arrivé ainsi à dépeindre la *Situation religieuse* (livre VIII et dernier), M. R. traite séparément, comme il convient, de l'Eglise catholique et des Eglises protestantes ; puis il expose l'attitude réciproque des deux confessions, et il montre, sans discussion possible, que l'administration royale a toujours été systé-

---

les intrigues déloyales d'un membre du Conseil des Quinze, Frédéric Prechter, intrigues qui remontaient à bien des années en arrière, et où l'on signale sa connivence secrète avec les commissaires impériaux. — P. 219. M. M. s'est laissé trop facilement influencer par M. Overmann dans ce qu'il dit de l'importance politique de la Noblesse immédiate de la Basse-Alsace. Comment aurait-elle été « *ein wichtiger Faktor* » dans les affaires publiques, alors qu'elle possédait une soixantaine de villages en tout, disséminés par tout le pays, sans la moindre petite place forte ? Quant à dire que son droit de siéger aux diètes provinciales lui donnait une « *hohe Bedeutung* », il faudrait d'abord prouver que ces diètes elles-mêmes, dont les décisions étaient récusées parfois par les plus petits Etats d'Empire de la province, avaient une importance politique quelconque à cette époque. — P. 241, lire *Pardaillan* pour *Pardailla*. — P. 117 le conseiller autrichien *Werris* est appelé *Werres* p. 386, etc.

matiquement hostile aux protestants en Alsace, comme dans le reste de la France Un chapitre sur les Israëlites précède la conclusion et le répertoire général alphabétique de noms de lieux et de personnes, ainsi que des principales matières contenues dans l'ouvrage.

Ce n'est là qu'une analyse extrêmement sommaire. Plusieurs pages seraient nécessaires, rien que pour énumérer les titres des questions traitées par M. Reuss. Toute la vie publique et privée des Alsaciens d'autrefois a été reconstituée. L'absolue maîtrise qu'en montre M. R. n'a pu être acquise que par une longue pratique de l'histoire particulière de Strasbourg, de l'Alsace et de l'histoire générale de l'Europe au XVII[e] siècle. Il fallait aussi beaucoup de méthode et de lucidité. Si chargée qu'elle soit des faits, l'exposition est toujours d'une clarté parfaite. M. R. s'interdit tout écart d'imagination et de plume ; il y a comme une défiance de soi-même dans sa correction un peu froide. Il arrive néanmoins que par endroits le style devient vraiment dramatique ou pittoresque, tant est vif le mouvement des faits bien rangés. Rien n'est plus émouvant que le récit des misères subies par le vieil ammeistre Dominique Dietrich ou que le chapitre consacré aux procès de sorcellerie. La conclusion est d'une éloquente gravité, quand, après avoir résumé les principaux résultats de son long travail, M. R. montre comment s'est produit « le contact mystérieux et fécond de l'esprit français et de l'esprit alsacien ». Il est inutile que nous revenions ici sur ce qui fait, pour le fond, la valeur de l'*Alsace au* XVII[e] *siècle* (voy. la *Revue critique* du 12 décembre 1898), sur l'impartialité de M. Reuss, sur son exactitude et la nouveauté de ses recherches. Notons pourtant que les réserves que nous avions formulées sur la disposition des parties, au tome I, ne sont plus applicables que dans une faible mesure au tome II. La vie sociale intellectuelle et religieuse est en effet moins étroitement soumise aux vicissitudes politiques que l'organisation administrative, judiciaire et militaire; l'évolution est plus lente et les périodes chronologiques moins nettes. M. R. s'en explique du reste, fort justement, au début du volume : « Le fond du tableau restera le même, dit-il, depuis le commencement de la période qui nous occupe, jusqu'à sa fin. » Maintenant qu'elle est achevée, l'*Alsace au* XVII[e] *siècle* apparaît comme une œuvre de premier ordre, dont on peut dire sans exagération qu'elle est, prise dans son ensemble, admirable.

Non parfaite, assurément. En histoire, le *regeste* seul peut prétendre à la perfection : ce n'est qu'un répertoire de faits, qu'on consulte, mais qu'on ne lit pas. L'*œuvre* est, par nature, le contact d'un esprit avec la réalité, et, parce qu'il n'y a pas deux esprits semblables, toute œuvre prête à critique. Même, si l'on ne veut pas être dupe des mots, il faut reconnaître que bien souvent la critique n'est au fond qu'un constat des différences entre le lecteur et l'auteur, plutôt qu'entre l'auteur et les faits.

C'est en ce sens — et en ce sens seulement — que nous nous permet-

trons de noter que l'exposé de M. R. nous a paru quelquefois n'être pas suffisamment pénétrant. Ce défaut est visible surtout dans les livres VI et VIII, qui traitent de la Société et de la Vie religieuse. M. R. s'en est tenu trop exclusivement, semble-t-il, au point de vue descriptif de « l'histoire de la civilisation ». Le tableau qu'il a donné, par exemple, de la vie de famille en Alsace, ou de l'organisation des églises est sans doute très complet. Mais, en réalité, peut-on décrire la famille sans déterminer les conditions juridiques qui lui étaient faites ? Quelles étaient les sources du droit privé, comment était organisé légalement le droit paternel, le droit marital, l'héritage ; quelle était la valeur légale des fiançailles, comment a été établi le mariage religieux, de quelle juridiction précise dépendait l'adultère, et quelle en était la pénalité; comment divorçait-on; les familles nobles suivaient-elles le même droit privé que les bourgeois et les paysans? De quel type étaient les églises luthériennes; suivant quelles combinaisons se mélangeaient le presbytérialisme, le synodalisme, le consistorialisme ; quelle était exactement l'extension du *Kirchenzucht* ; de quelle manière ont été appliquées, chez les catholiques d'Alsace, les prescriptions du concile de Trente; quelle a été l'influence constitutionnelle des églises catholiques et protestantes les unes sur les autres? M. R. ne nous l'apprend pas. Étant historien, il s'est servi de préférence des documents « historiques » : relations de procès, témoignages de chroniqueurs; et, ayant quelque peu négligé les textes techniques d'ordre juridique, il lui est arrivé de tomber — à l'inverse — dans la même erreur que ces juristes, qui écrivent « l'histoire des institutions », sans se demander quels faits correspondent dans la réalité aux formules de droit qu'ils alignent bout à bout.

De la même manière, M. R. ne cite de chiffres que par exception, et toujours avec des réserves nombreuses. Sans doute il ne saurait être question de « statistique » au XVIIe siècle. Mais, dans beaucoup de cas, le « pointage » était possible : il y a là un procédé commode, grâce auquel on peut résumer brièvement, avec précision, certains groupes de faits historiques, et dont on peut tirer parfois (encore qu'avec prudence), des conclusions nouvelles et inattendues. Peut-être M. R. aurait-il pu nous donner ainsi des renseignements plus complets sur la natalité, la nuptialité et la mortalité, sur l'âge des conjoints lors de leur mariage, sur le nombre moyen des enfants par famille, sur les origines sociales des fontionnaires, des professeurs et des ecclésiastiques, sur le chiffre des églises et leur proportion par rapport à la population. Ces évaluations ne pouvaient-elles être tentées, au moins pour Strasbourg, et dans les dernières années du siècle? Le raisonnement numérique ne vaut pas moins que le raisonnement d'appréciation.

L'exécution matérielle du volume est remarquable, autant que la correction typographique. Il sera cependant permis de regretter que *l'Alsace au* XVIIe *siècle* n'ait pu être publiée avec quelques illustrations : quand il s'agit de costumes ou de beaux-arts, la moindre gravure est

toujours plus utile qu'une longue description. Il est vrai que M. R. a soin d'indiquer, en note, où se trouvent les documents iconographiques : mais ceux-ci sont pour la plupart « peu communs » et difficilement accessibles.

Enfin, dans le détail, on pourra relever quelques erreurs ou défectuosités ; mais elles sont si rares et si minimes qu'on serait presque tenté d'en présenter la liste comme une preuve indirecte du soin et de la scrupuleuse conscience dont M. R. est coutumier [1].

G. Pariset.

---

1. Quelques inexactitudes, imputables surtout aux prédécesseurs de M. Reuss, se rapportent au comte Georges II de Montbéliard et à ses proches : page 8, lignes 7 à 12 et note 3 ; la citation de Mlle de Montpensier a été donnée d'abord, avec la date du 12 janvier 1672, par Ensfelder (*Revue d'Alsace*, 1879, p. 102 et suiv.), elle a été reproduite telle quelle par P.-E. Tuefferd (*ibid.*, 1885, p. 388 et suiv.) et par M. R. (qui avait déjà utilisé le passage immédiatement précédent, au t. I, p. 501). Elle se trouve dans la collection Michaud et Ponjoulat, 3e série, tome IV, p. 479, col. 2. à l'année 1674, et sans indication de jour. La date exacte (mardi, 29 août 1673), est fournie par Pellisson, *Lettres historiques*, 1729, II, p. 7, 9 et 10. — P. 11, l. 29 : 1626, *lisez* 1662. — P. 12, l. 3. L'ouvrage du comte Georges, intitulé : *Traité de la Bible close et d'Élie qui doit l'ouvrir* porte en épigraphe un verset de saint Mathieu, qu'il commente d'après l'Apocalypse. Cf. Viénot, *La vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard*, 1895, p. 6 et suiv. (la référence de saint Mathieu est XVII, 11 et non XVII, 2, comme il est dit par erreur p. 6, n. 4). — P. 12, n. 4, l. 2 et 3. Au lieu de « son frère le duc régnant de Montbéliard », il faudrait « son père, le comte (ou prince) régnant de Montbéliard ». Erreur identique dans Pfister, *Le comté de Horbourg*, 1889, p. 12 à 14 et 94. — P. 26, l. 6 et 7. L'ordonnance des eaux et forêts de 1669, titre XXX, art. 26 d'Isambert, t. XVIII, p. 299) déclare que « tous seigneurs hauts justiciers » ont droit de chasse « dans l'étendue de leur haute justice » et interdit la chasse aux « roturiers de quelque état et qualité qu'ils soient » (art. 28). On ne voit pas qu'il y soit fait mention de « certains personnages privilégiés en raison de leurs fonctions publiques », autres que les gentilhommes. Cf. Guyot, *Répertoire*, t. III, p. 288 à 298. — P. 181, l. 7 et n. 1. Dans l'ancienne langue administrative française, l'expression *Hôpital général* était synonyme, non d'*hôpital*, comme semble le croire M. Reuss, mais d'*hospice* ou de *dépôt*. — P. 252, n. 2. Les notices de P.-E. Tuefferd ont été réunies en un volume intitulé *L'Alsace artistique*, Mulhouse, Bader, 1885, in-8, IX-460 pages. — P. 269, l. 22 et n. 4. Frandeville paraît une faute de transcription pour Francheville. Il s'agirait alors de la Francheville-sur-Vence, près de Mézières, ou plutôt de Francheville-sur-Moivre, canton de Marson, arrondissement de Châlon-sur-Marne. — P. 275, l. 29 : Jean-Suicard de Kronenbourg. Gams, *Series episc.*, p. 290, écrit : *Kronenberg*. — P. 287, liv. VII, chap. V, § 7. Il n'eut peut-être pas été inutile de citer l'ouvrage classique de Tholuck, *Vorgeschichte des Rationalismus*, Ier Theil : das akademische Leben des 17 Jahrh., 2te Abth. : die akademische Geschichte. Halle, 1854, in-8. — P. 289 et suiv. Il s'agit de Denis Ier Godefroy, sur lequel on pourra consulter le livre de Godefroy-Ménilglaise : *Les savants Godefroy*, Paris, Didier, 1874, in-8, p. 21 à 63. — P. 333, l. 9 : Leibnitz, *lire* Leibniz. — P. 443, n. 5, l. 5 : Lunig, *lire* Lünig. D'une façon générale, dans les notes, oe a été substitué, incorrectement, à *ae*. — P. 465, l. 30. Etymologiquement, *Kirchenordnung* peut être traduit par *ordonnance ecclésiastique*. Mais le mot *ordonnance* a, en français, un sens particulier : il désigne proprement les actes émanés du pouvoir souverain, et qui sont les lois de l'ancienne monarchie. C'est pourquoi il vaudrait mieux adopter, pour éviter toute confusion, le terme de *disci-*

JÉRÔME (l'abbé). **Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution** (1794-1797). Relation inédite publiée pour la Société d'histoire contemporaine. Un vol. in-8 de XLVI-434 p. Paris, Picard, 1897.

Cette publication d'un manuscrit que M. l'abbé Jérôme a cru devoir alléger, corriger et même embellir, est d'un intérêt assez médiocre, et le soin très réel avec lequel son éditeur l'a préparée méritait d'être mieux appliqué. Elle est destinée à montrer en 17 chapitres comment les ecclésiastiques français déportés volontairement ou non (comme s'il y avait des déportés volontaires !) ont pu être secourus durant trois années et même « ne manquer de rien » grâce à des quêtes organisées dans les différentes parties de l'Europe, sauf en Angleterre et en Espagne.

Les menus détails abondent, et la partie principale du livre est à coup sûr l'index alphabétique grâce auquel on pourrait retrouver à l'occasion le nom d'un personnage ayant joué un rôle dans l'histoire. La date même de ces documents leur enlève la plus grande partie de leur valeur historique. En 1795, en effet, après le décret de ventôse sur la liberté des cultes, décret qui permit de rouvrir 30,000 églises en quelques mois, les insermentés qui n'avaient pas été inscrits sur les listes d'émigration sont rentrés en France par milliers ; ils ont exercé leur ministère publiquement dans une infinité d'églises ou de chapelles, et les subsides ne leur ont pas manqué. Les gens de la classe aisée, les royalistes de jour en jour plus nombreux et les riches dévotes leur prodiguaient l'argent, alors que les constitutionnels, suivis de préférence par les patriotes, souffraient cruellement de la misère.

Les ecclésiastiques auxquels profitèrent les collectes en question étaient donc, de l'aveu de l'éditeur même qui, dans une note de la p. XXXI cherche à les excuser, des royalistes fanatiques. Ils prenaient pour devise cette odieuse maxime que nous ne reconnaissons pas pour être une « vieille maxime française » : *La patrie est là où est le roi*. Ils adressèrent, je cite l'abbé Jérôme, « des flatteries excessives à Catherine II » ; ils firent pour le succès des armées étrangères « des vœux qui aujourd'hui

---

pline ecclésiastique, dont se servaient les Huguenots, les Réfugiés et les Allemands, quand ils écrivaient en français. Cf. p. 203, l. 32, où M. R. traduit *Ordnungen* par « règlements spéciaux ». — P. 503, n. 3 et 4 Les *Conventicula calvinistica* sont dénoncés par Joachim Klein, et non par son fils Nicolas, en 1652. La date de 1664 assignée au livre de Jean Mellet semble douteuse. Cf. P.-E. Tuefferd, *Hist. des comtes de Montbéliard*, 1877, p. 544. — P. 505 à 507, Entre les anabaptistes révolutionnaires du XVI[e] siècle et les anabaptistes qui s'établissent en Alsace, vers le milieu du XVII[e] siècle, la filiation, que M. R. admet comme certaine, est en réalité des plus contestables. Au temps de la Réforme, tous les dissidents étaient flétris du nom commun d'anabaptistes. Mais l'anabaptisme est d'origine très complexe, et les anabaptistes ne sont pas tous disciples de Thomas Münzer ou du prophète Jean de Leyde. De leur propre aveu, les anabaptistes alsaciens se rattachaient à Félix Manz, un humaniste zurichois (mort en 1527) et à Menno Simons, prêtre frison, mort en 1559 : ni Manz, ni Menno n'ont pris part à la guerre des paysans et à la révolte de Münster.

choqueraient à bon droit notre *amour-propre* (sic) patriotique et blesseraient notre conscience nationale ». On ne saurait avouer plus ingénuement que ces ministres du Dieu de paix étaient les ennemis acharnés de la France nouvelle, et dans ces conditions il est difficile de rendre intéressants, de faire considérer comme des confesseurs de la foi ou comme des martyrs, des hommes qui ne séparaient pas la religion de la politique et qui maudissaient leur patrie. Au lendemain du 18 Brumaire, les neuf dixièmes de ces royalistes intransigeants ont encensé Bonaparte, et c'est à leur autel rétabli que fut adossé le trône de Napoléon.

A. G.

Ludovic Sciout. **Le Directoire**, seconde partie, Les Fructidoriens. — Le 30 Prairial — Le 18 Brumaire, tomes III et IV, 2 vol. in-8 de 741 et 688 p. Paris, Didot, 1897.

Avec ces deux gros volumes se termine l'histoire du régime issu de la Constitution de l'an III. Assurément, le Directoire ne trouvera jamais de chauds défenseurs, mais on serait tenté de prendre sa cause en main lorsqu'on voit de quelle manière il est attaqué par M. Ludovic Sciout. Au lieu d'exposer simplement les faits et de les juger avec une sévérité calme, M. S. se répand en invectives depuis le commencement jusqu'à la fin, et les expressions les moins parlementaires sont celles qu'il paraît affectionner entre toutes. Même quand il s'agit de Bonaparte, il parle à tout propos de son « effronterie », de son « impudence », de ses « grossiers mensonges ». Talleyrand n'est qu'un « Tartufe »; Boulay de la Meurthe, qui a le don de lui déplaire tout particulièrement, « déclame comme un cordelier », etc. C'est du Veuillot des plus mauvais jours, et l'on ne se fait pas lire des gens sérieux quand on s'abaisse à écrire de cette façon.

Il est d'ailleurs très difficile de démêler, en étudiant cet ouvrage, ce qui est compilation pure et ce qui peut appartenir en propre à l'auteur ; la composition est mal ordonnée, les coupures sont mal faites ; les chapitres se suivent sans ordre, et tantôt M. Sciout prend les devants de manière à entamer le Consulat, tantôt au contraire il revient en arrière, et il parle du Concile des « intrus » en 1797 après avoir raconté l'expédition d'Égypte, etc. C'est le désordre, la confusion complète. L'indication des sources laisse beaucoup à désirer, et enfin les fautes d'impression sont très nombreuses. Je doute que cet énorme réquisitoire trouve jamais place parmi les livres dont les historiens de la Révolution aimeront à se servir.

A. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juin 1899 (suite).

M. Philippe Berger présente, de la part de M. Gauckler, une nouvelle série de masques funéraires trouvés à Carthage. Les uns sont des masques de femmes qui offrent sous une coiffure égyptienne un type nettement carthaginois. D'autres sont des masques grimaçants très remarquables. M. Berger signale sur plusieurs d'entre eux de véritables tatouages qui se combinent aux pastilles collées sur le front et sur les joues de ces figures à la fois grotesques et terribles. MM. Perrot, Clermont-Ganneau et Maspero présentent quelques observations.

M. le docteur Lortet fait une communication sur le sanctuaire d'Adonis et d'Astarté à Afka. Il demande à l'Académie de l'aider à obtenir l'autorisation de pratiquer des fouilles sur l'emplacement de ce sanctuaire.

Séance du 9 juin 1899.

M. Croiset, président, souhaite la bienvenue à M. Th. Mommsen qui assiste à la séance.

Il annonce ensuite la mort de M. Stephanos Koumanidis, d'Athènes, correspondant étranger de l'Académie.

Il donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Duchesne, directeur de l'École française de Rome, sur les derniers résultats des fouilles du Forum romain. Le « pavé noir » recouvrait tout un ensemble de constructions intéressantes. On a découvert en cet endroit une grande enceinte carrée, flanquée de deux bases rectangulaires. Vers l'angle le plus voisin de l'arc de Sévère, un tronc de cône s'élève sur une petite base carrée, et entre ce cône et le corps du monument, s'élève aussi, sur une autre base carrée, une stèle prismatique, portant des lettres sur ses quatre faces. L'alphabet de cette inscription, disposée βουστροφηδόν, est très ancien. Le texte ne contient aucun nom propre. Il semble qu'on ait affaire à un règlement du culte. Dans l'espace central, on a trouvé une quantité d'objets votifs, parmi lesquels une douzaine de figurines en bronze et une masse d'ossements d'animaux (porcs, moutons et bœufs). — On travaille activement aux démolitions et aux déblaiements qui vont dégager la basilique Aemilia et le côté N. du Forum. — M. l'abbé Thédenat dit qu'il avait l'intention de compléter aujourd'hui, d'après des renseignements analogues à ceux qu'envoie M. l'abbé Duchesne, sa communication sur les fouilles faites auprès du « pavé noir ». Comme M. l'abbé Duchesne, M. l'abbé Thédenat a plusieurs fois soutenu l'opinion que le pavé noir ne peut pas être le « tombeau de Romulus ». Il développe de nouveaux arguments en faveur de cette opinion et présente des dessins donnant le plan des fouilles, les bases et le mur en tuf, le pilastre avec inscriptions et quelques-uns des objets. Plan et dessins confirment les indications données par M. l'abbé Duchesne et par lui-même.

L'Académie se forme en comité secret, puis procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Robert Parisot, pour son ouvrage intitulé *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens* (843-923). Le second prix est décerné à M. Ch. de La Roncière, pour son ouvrage intitulé *Histoire de la marine française*, t. Ier, *les Origines*.

M. Salomon Reinach communique le rapport de la commission des Antiquités nationales. Sont décernées les récompenses suivantes : 1re médaille (1,500 fr.), à M. Girelet, pour son ouvrage sur *L'église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims*; — 2e médaille (1000 fr.), à M. Léon Maître, pour sa *Géographie de la Loire-Inférieure*; — 3e médaille (500 fr.), à M. Dottin, pour son *Glossaire des parlers du bas Maine*. — 1re mention, à M. Legré, pour sa *Botanique de la Provence* ; 2e mention, à M. Pagart d'Hermansart, pour son *Histoire du bailliage de Saint-Omer* ; — 3e mention, à M. Dieudonné, pour son étude sur *Hildebert de Lavardin* ; — 4e mention, à M. Colomb, pour son ouvrage sur la *Campagne de César contre Arioviste* ; — 5e mention, à M. Coulet, pour son étude sur *Le troubadour Montanhagol*; — 6e mention, à M. Ch. Sellier, pour son ouvrage intitulé *Le quartier Barbette*.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre par laquelle la Société centrale des architectes français annonce qu'elle a attribué sa médaille annuelle à M. Maurice Besnier, ancien membre de l'École française de Rome.

M. Heuzey commence une communication sur la dernière campagne de fouilles de M. de Sarzec.

Séance du 16 juin 1899.

M. le professeur Oscar Montelius, de Stockholm, correspondant étranger de l'Académie, assiste à la séance.

M. Cagnat communique une inscription dont il a reçu la photographie du R. P. Ronzevalle, de l'Université de Beyrouth. Elle est gravée sur une table de bronze transformée en plateau ornementé à une basse époque. On y lit une lettre d'un magistrat de la Narbonnaise à propos de réclamations émanant de la corporation des bateliers arlésiens; il y propose certaines mesures destinées à assurer l'intégrité du service d'approvisionnement confié à cette corporation. M. Saglio présente quelques observations.

M. Salomon Reinach communique trente-six vers inédits de la satire de Juvénal contre les femmes, qui viennent d'être découverts par M. Winstedt dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne à Oxford. Ces vers sont certainement authentiques et appartiennent à une édition augmentée due au poète lui-même. Ils contiennent, d'ailleurs, des détails tellement licencieux que M. Reinach renonce à les traduire et se contente d'en donner une paraphrase. Il s'agit de l'influence pernicieuse qu'exercent sur les femmes certains individus efféminés que l'on admettait dans les maisons des riches Romains. — M. Boissier présente quelques observations.

M. Perrot dépose le rapport de la commission du prix Bordin (antiquité). La commission répartit le prix de la manière suivante : 2,000 fr. à M. Cartault, pour son ouvrage sur les *Bucoliques de Virgile*, et 1,000 fr. à M. Fougère, pour son ouvrage intitulé *Mantinée et le pays des Mantinéens*.

M. Giry dépose le rapport de la commission du prix Lafons-Mélicocq (histoire et antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France, Paris non compris). La commission décerne une mention hors ligne à l'ouvrage intitulé *La guerre de 1557 en Picardie*, présenté par la Société académique de Saint-Quentin, et partage le prix également entre MM. A. de Calonne, *Histoire de la ville d'Amiens*, t. I, et Ed. Maugis, *Essai sur le régime financier de la ville d'Amiens du XIVe à la fin du XVIe siècle*. — Elle accorde en outre une mention honorable à M. de Luçay pour une série de travaux historiques.

L'Académie se forme en comité secret

L'Institut a décerné le prix Volney à M. Georges Mohl, pour son ouvrage intitulé : « Introduction à la chronologie du latin vulgaire. Étude de philologie historique ».

Dans le Bulletin de la séance du 19 mai (nº du 5 juin, p. 460), l. 23, au lieu de *critique*, lire *conique*.

Léon Dorez.

Rectification. (*ad Rev. crit.*, 1899, I, p. 448). — Un lecteur anglais me fait observer qu'il est bien question, dans le *Waterloo* de M Houssaye, de la fuite des hussards de Cumberland (p. 380). Si j'avais vainement cherché la mention de cet incident, c'est qu'il est énoncé beaucoup trop brièvement et sans aucun détail caractéristique (nationalité des hussards, efforts de lord Uxbridge pour les retenir, etc.).

S. R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 29 — 17 juillet — 1899

Agnes Smith-Lewis, A l'ombre du Sinaï. — Furtwaengler, Les musées d'art. — Riemann et Gœlzer, Grammaire comparée du grec et du latin. — Pokrovskij, Matériaux pour l'histoire du latin. — Cesar, I-VIII, p. Stock. — Dialogue des orateurs, p. John. — Quintilien, p. Bassi. — Jurisconsultes romains, II, p. Braemer. — Sénèque, Lettres, p. Hense. — Holder, Dictionnaire celtique, 10-11. — Campbell, Le Roman des Sept Sages. — Vising, La chanson de Roland. — Bossuet, Instruction sur les états d'oraison, p. Levesque. — Szilagyi, Monuments de la Transylvanie, XXI. — Barabas, Zrinyi, II. — Fraknai, Le droit royal de patronage en Hongrie. — Réthy, Catalogue des monnaies hongroises, I. — Lettre de M. Sakellaropoulos et réponse de M My.

In the Shadow of Sinaï. A story of Travel and Research from 1895 to 1897, by Agnes Smith Lewis. Cambridge, Macmillan et Bowes. 1898, in-12, pp. xvi-261, avec de nombreuses gravures.

Dans ce charmant volume fort bien illustré, Madame Smith Lewis nous retrace avec beaucoup d'humour les péripéties de ses derniers voyages au Sinaï, qui ont eu pour l'orientalisme de si heureux résultats. Elle y fut quatre fois. Ses voyages de 1892 et 1893 amenèrent la découverte et la publication du palimpseste désormais célèbre de l'*Évangéliaire syriaque*; ils ont été racontés par sa sœur et sa compagne de route, Mme M. Dunlop Gibson [1]. Au retour de son troisième voyage, au printemps de 1896, Mme Lewis eut la bonne fortune de découvrir à Jérusalem les premiers feuillets connus du texte hébreu de l'*Ecclésiastique*, découverte qui mit le Dr Schechter sur la voie pour retrouver les autres fragments du manuscrit dans la *gueniza* de la synagogue d'Ezra, au Caire [2]. Enfin, dans une quatrième expédition, l'auteur a entrepris une étude spéciale de certains manuscrits syriaques de la bibliothèque du Sinaï. Six volumes ont déjà paru sous le titre de *Studia sinaïtica*, formés des matériaux recueillis pendant ces divers voyages. D'autres sont en prépa-

1. *How the Codex was found*; London, Macmillan, 1893.
2. On appelle *gueniza* (enfouissement) un local spécial annexé aux synagogues dans lequel les pieux Israélites jettent les livres hébreux hors d'usage, que le respect du nom de Dieu leur interdit de détruire.

ration : ils seront accueillis des orientalistes avec la même faveur et le même intérêt que les premiers.

J.-B. C.

Adolf Furtwaengler. **Ueber Kunstsammlungen in alter und neuer Zeit.** Munich, 1899 (Verlag der Akademie). 30 p. in-4°.

A l'occasion du 140e anniversaire de la fondation de l'Académie de Munich, M. Furtwaengler a donné lecture d'un ingénieux mémoire sur l'histoire et l'avenir des musées d'art. La partie historique relate la naissance des premières collections à l'époque des successeurs d'Alexandre, puis le grand projet d'Agrippa de créer un musée général de l'art grec à Rome, les tâtonnements de la Renaissance, enfin, au xviiie siècle et au xixe, la reprise et la mise à exécution des idées qui avaient hanté, du temps d'Auguste, les cerveaux de Pollion et d'Agrippa. Tout cela est excellent, très bien informé, très impartial (justice est rendue au fécond exemple donné par le Louvre du temps de la Révolution et de l'Empire); on voudrait seulement plus de simplicité dans les premières pages, qui montrent combien l'amour du *Bombast* est encore vivace en Allemagne. La seconde partie du mémoire exprime les opinions de l'auteur sur l'avenir des musées. D'abord, il faut qu'ils cessent d'être des magasins ou des palais; le contenant doit se régler sur le contenu et non l'étouffer. Les œuvres de premier ordre doivent être isolées, avoir de l'espace autour d'elles. Les musées locaux doivent être développés et il faut leur rendre les œuvres d'intérêt local qui leur appartiennent de droit. Ici, l'auteur s'enhardit et propose deux grandes mesures : les musées de l'Europe restitueraient à l'Italie et à la Grèce ce qu'ils ont reçu de ces pays; en revanche, les musées italiens et grecs seraient placés sous le contrôle international des savants européens. M. F. rappelle que Louis Ier de Bavière, en 1814, proposait déjà de transférer à Rome, pour en faire un musée international, les trésors de tout genre entassés à Paris par les guerres de la Révolution et de l'Empire. — Enfin, il vaut mieux renoncer aux musées d'art contemporain parce que l'art contemporain est vivant, ou doit l'être, et qu'il lui faut non les asiles permanents, des nécropoles, mais des locaux d'exposition temporaires où il puisse manifester sa vie. Est-ce tout? J'oubliais que M. F. demande qu'on accroisse le personnel des musées, afin qu'une partie de ce personnel puisse faire fonctions de *ciceroni*. M. F. n'a-t-il jamais entendu parler de l'École du Louvre? Il eût été à propos de la mentionner.

P. 18, une injustice, la seule. Les statues antiques des collections privées de l'Angleterre, dit M. Furtwaengler, sont restées oubliées et négligées jusqu'à ce que des savants allemands, à notre époque, essayassent de les réveiller de leur sommeil. C'est une allusion à MM. Waagen et Michaelis, que nul n'estime plus que moi. Mais le véritable « évoca-

teur » des statues dispersées de la Grande-Bretagne a été un Français, le bon Clarac; aujourd'hui encore, nous les connaissons surtout par lui.

Salomon REINACH.

O. RIEMANN et H. GŒLZER. **Grammaire comparée du grec et du latin.** Syntaxe. Ouvrage destiné à l'enseignement supérieur (licence ès lettres, agrégations des lettres et de grammaire). Paris. 1897[1], in-4, 893 p.

Sur les notes dont Riemann — mort en 1891 — se servait pour faire son cours à l'École Normale, M. H. Gœlzer a rédigé une syntaxe parallèle des langues littéraires classiques, latine et grecque. Ces notes présentaient évidemment les qualités et les défauts connus de Riemann : la précision et la nouveauté dans le choix des exemples, la rigueur philologique la plus scrupuleuse, mais d'autre part l'absence d'idées générales et l'ignorance voulue des principes de la linguistique. Quant à la rédaction, il est impossible de n'y pas relever une certaine mollesse et même de graves négligences qui vont jusqu'à l'incorrection; ainsi, à la fin de l'avertissement, « j'espère qu'on *ne* verra *surtout que* l'unité de l'œuvre » et p. 29, § 20 Rem. « quand *une femme* parle d'elle-même à la première personne du pluriel, l'adjectif qui s'*y* rapporte se met au masculin ». Mais Riemann n'aurait pas manqué d'admirer les index excellents dont M. Durand a enrichi l'ouvrage.

Le titre de *Grammaire comparée* ne doit point effrayer les philologues : cette grammaire n'a rien de commun avec la science connue sous le nom de « grammaire comparée »; les auteurs ne se sont pas préoccupés d'expliquer la syntaxe du grec et du latin au moyen de la syntaxe indo-européenne, telle que la comparaison de l'ensemble des langues de la famille permet de la restituer. Quelques résultats ont été empruntés à la grammaire comparée, sans système et un peu au hasard; mais ces indications ont été rejetées en note et sont restées étrangères à l'objet même du livre. Dès la première page on constate que le livre capital où M. Joh. Schmidt a expliqué la règle τὰ ζῷα τρέχει n'est pas cité et que l'explication de ce savant n'est ni discutée ni même mentionnée. Quand M. Gœlzer s'aventure à émettre sur un point de grammaire comparée une opinion personnelle, il s'expose aux plus singulières erreurs, ainsi p. 120, n. 4 « Le génitif de matière existe en lithuanien, donc il n'est pas possible de voir dans le grec un génitif remplaçant l'ablatif latin (sic). » On sait que le génitif et l'ablatif sont les seuls cas indo-européens dont le letto-slave n'ait pas conservé la distinction. P. 388, n. 4 « La première partie *au-* du mot latin *autem* se retrouve dans le vieux haut allemand *av-ar, av ur* » (!). P. 596, n. 1. La finale *-se* (*-re*) d'infinitif latin est tenue pour celle d'un ancien datif, etc. On n'en finirait jamais de relever toutes les erreurs

---

1. Paru à la fin de 1898.

que renferment les étymologies citées ou proposées dans le livre. Il convient d'ailleurs de ne pas abuser des promesses d'un titre mal choisi pour critiquer la grammaire de MM. R. et G. à un point de vue auquel elle n'a pas été faite.

Au fond, les auteurs ont été, peut-être à leur insu, dominés par des considérations de grammaire générale qu'on aurait pu croire abolies depuis longtemps. P. 763 et suiv. on lit une longue note sur *le pronom*, comme si ce qui est vrai du pronom d'une langue devait l'être du pronom d'une autre. P. 254, le § 227 commence ainsi : « Dans toutes les langues et particulièrement en grec et en latin, on emploie dans un récit le présent, au lieu du passé, quand on veut mettre le fait en quelque sorte sous les yeux du lecteur ou de l'auditeur»; il n'y a pas de raison pour que l'usage du présent historique soit universel, et il y a en fait telle langue indo-européenne, le vieux slave, où on ne le rencontre pas. P. 97, la vieille théorie des mots sous-entendus fait son apparition : *em tibi* « voici pour toi » serait pour *em tibi habeto* : M. Bréal a pourtant fort bien montré comment un cas employé seul peut se suffire à lui-même (*Essai de sémantique*, p. 246). P. 285, n. 1, M. G. renonce à chercher une nuance entre l'infinitif présent et l'infinitif aoriste pour cette raison : « L'occasion d'employer l'infinitif revient si souvent qu'il faudrait que l'écrivain se fût demandé presque à chaque membre de phrase s'il devait choisir le présent ou l'aoriste, effort de réflexion incompatible avec la rapidité de la parole. » Il suffit de s'observer soi-même pour constater que jamais, en effet, on ne se pose pareille question en parlant, mais chaque forme grammaticale est associée à un sens défini et le sujet parlant y recourt d'une manière inconsciente, — d'autant plus inconsciente que la nuance de sens est plus subtile — toutes les fois qu'il a ce sens à exprimer.

Par le fait même qu'il ne s'agit pas de grammaire comparée, la juxtaposition d'une grammaire grecque et d'une grammaire latine devient malaisée à justifier. Quand, dans son excellent *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, M. V. Henry a rapproché les deux langues, il appliquait purement et simplement la grammaire comparée générale des langues indo européennes à deux cas particuliers, évitant ainsi de répéter pour chacune les notions relatives à l'indo-européen ; il n'avait pas et ne pouvait avoir d'autre raison. Car le grec et le latin ne présentent aucune innovation commune, comparable à celles que présentent, semble-t-il, le latin et le celtique ou même le latin et le germanique ; et l'on n'a par suite aucun droit d'admettre que, postérieurement à la rupture de l'unité indo-européenne, les langues grecque et latine aient eu une période de vie commune. Issus également de l'indo-européen, le grec et le latin se sont développés d'une manière absolument indépendante et ont abouti à des états qui diffèrent d'une manière essentielle. Aussi ne peut-on faire rentrer les règles de la grammaire grecque et de la langue latine dans un même cadre sans forcer et sans mutiler les

unes et les autres. La conjugaison grecque et la conjugaison latine par exemple sont irréductibles l'une à l'autre et, par conséquent, toute la théorie des temps du latin est faussée par le rapprochement avec le grec. L'un des chapitres les plus longs du livre est consacré à la théorie des propositions subordonnées dans les deux langues; or le grec opère avec trois modes, chacun pouvant être ou ne pas être accompagné de ἄν, le latin avec deux seulement, sans rien d'analogue à la particule ἄν; aucune conjonction grecque n'est étymologiquement identique à l'une des conjonctions latines; enfin, en grec, le temps du verbe de la subordonnée est indépendant de celui du verbe de la principale tandis qu'en latin il en dépend rigoureusement : il est singulier qu'on puisse trouver dans toutes ces différences la matière d'une exposition commune.

La juxtaposition d'une syntaxe latine et d'une syntaxe grecque n'est pas plus recommandable au point de vue pratique. Sans doute le livre est destiné aux étudiants de l'enseignement supérieur, c'est-à-dire, d'après le titre, aux candidats à la licence et aux agrégations, et M. G. est mieux placé que personne pour savoir ce que demandent les jurys d'examen. Mais, pour les étudiants qui n'ont pas ces préoccupations, le rapprochement des deux syntaxes ne peut que provoquer des confusions dans leur mémoire et compliquer leurs recherches.

Il y aurait lieu encore de critiquer le plan : il est difficile de voir par exemple pourquoi la théorie des conjonctions est longuement exposée, celle des prépositions entièrement omise.

Ces réserves une fois faites — et on ne peut pas ne pas les faire —, il est presque inutile de dire que l'on trouvera dans la grammaire de MM. Riemann et Gœlzer les notions les plus exactes et les plus précises sur la syntaxe classique du grec et du latin; les exemples sont neufs, bien choisis, bien critiqués, bien vérifiés; la bibliographie abondante est tenue au courant, l'impression est d'une rare clarté : la variété des caractères employés est presque excessive. En un mot, les auteurs et les éditeurs n'ont évité ni la peine ni les frais pour mettre entre les mains des étudiants un manuel parfaitement soigné à tous égards.

A. Meillet.

M. M. Pokrovskij. **Matériaux** pour servir à la grammaire historique de la langue latine. Moscou, 1898. VIII-279 p. (en russe, fait partie des *Zapiski* de la Faculté d'histoire et philologie de l'Université de Moscou).

Comme le fait prévoir le titre, le volume de M. Pokrovskij n'est pas consacré à l'étude d'une question unique; il se compose d'une série d'articles indépendants « relatifs principalement à la formation des mots et à la sémantique, mais aussi à l'étymologie, à la morphologie et à la lexicographie ». Le livre n'a donc d'unité qu'en tant qu'il est dominé par certaines idées générales et certaines tendances de l'auteur, exposées dans l'introduction, p. 1 et suiv.

M. P. se préoccupe avant tout de suivre d'une manière précise l'évolution du sens des mots et des formations : on sait que son premier ouvrage était intitulé « *Recherches sémantiques relatives aux langues anciennes* » (en russe). En second lieu, M. P. n'envisage pas chaque forme isolément ; il s'efforce de la replacer dans le développement d'ensemble dont elle fait partie ; par exemple, il distingue dans la langue latine une première période fort ancienne où un infinitif en *-âre* pouvait être accompagné des formes dans lesquelles l'*â* n'apparaît pas, ainsi *sonâre*, mais *sonitus*, *sonuî* et une seconde période plus récente où l'*â* tend à se généraliser, où *domâtum*, par exemple, tend à prendre la place de *domitum* : c'est à la première période que remontent donc *palpebra* en regard de *palpâre*, *imporcitor* en regard de *imporcâre*, etc. M. P. tient pour la constance des actions analogiques ; il montre par exemple comment les anciens noms d'action en *-ti-* ont été remplacés en latin par la forme dérivée en *-tiôn-* (type *coc-tiô*) et comment ont seuls survécu les mots qui, comme *dôs*, *uestis*, *sitis*, etc., ont une valeur sémantique différente de celle du type général ; M. P. exagère même la portée du principe de la constance des actions analogiques en l'appliquant d'une manière absolue à la dérivation ; si, en effet, le principe est difficilement contestable pour les formes grammaticales, il est loin de pouvoir être appliqué avec rigueur à la formation des mots, comme l'a montré M. H. Paul.

Il est impossible de donner une analyse d'un livre tout entier composé d'études de détail non reliées entre elles et souvent interrompues par de longues digressions. Il suffira de noter que la plus grande partie en est consacrée aux adjectifs en *-ôsus* et aux adjectifs de sens analogue. L'analyse du petit chapitre consacré aux quatre adjectifs *muliebris*, *lugubris*, *fenebris*, *funebris* (p. 130-137), donnera une idée de la manière de M. P. : il part du fait qu'il n'y a pas de suffixe *-ri-* ; d'autre part, dans ces quatre adjectifs, la finale *-ri-* a essentiellement un sens possessif ; *funebris* « relatif aux funérailles » comme *nuptialis* « relatif aux noces » ; M. P. se demande alors si les adjectifs grecs en *-ρο-* ont ce même sens, sans arriver à une conclusion nette ; revenant à *-ri-* et *-li-*, il expose l'hypothèse que *muliebris* et *lugubris* renfermeraient une dissimilation et remonteraient à *mulieslis*, *leugaslis* ; de là, *funebris* et *fenebris* par analogie ; M. P. étudie à ce propos les alternances telles que *-âris* *-âlis*, enfin, à propos du traitement de *-sl-*, il discute l'étymologie de *quâlus*[1].

L'ouvrage de M. Pokrovskij, dont l'exemple précédent suffit à indiquer les principaux défauts, a du moins un mérite rare : il repose sur des recherches personnelles et renferme une foule de faits nouveaux ou du moins peu connus. L'auteur a étudié avec un soin particulier les gloses et consacre plus de 70 pages à la fin de son livre à discuter diverses ques-

1. Ce n'est pas M. Fick, mais M. Bezzenberger qui a rapproché lat. *quâlus* de v. irl. *cass-* (Fick, Wœrt, II[4], 57).

tions relatives aux anciens glossaires. — Des index bien disposés permettent de trouver aisément tous les mots étudiés.

A. MEILLET.

Cæsar de bello Gallico books I-VII according to the text of Emanuel Hoffmann (Vienna, 1890), edited with introduction and notes by St. GEORGE STOCK. Oxford, Clarendon Press, 1898. Préface et table, XXI p. Introduction 224 p. Texte et notes et index, 334 p., in-8. 10 sh. 6 d.

M. Stock a publié antérieurement une traduction anglaise de la guerre des Gaules, une traduction de quatre pièces de Térence, des éditions du Pro Roscio Amerino et du Lélius de Cicéron (Clarendon Press) ; des éditions et des traductions de divers ouvrages de Platon et d'Aristote. Il nous donne ici un César dont l'extérieur, impression, format, correction, tout est parfait ; le fond a-t il la même valeur ?

La préface commence ainsi : « the main object of this book is to treat Caesar *as an historian* » : fort bien ; mais aussitôt on se demande si cela ne voudrait pas dire que tout ce qui concerne le texte et la langue a été dans ce César sinon négligé, du moins subordonné au reste. Il semble bien qu'en fait c'est ainsi que se sont passées les choses. Dans l'ouvrage ainsi conçu, l'introduction a une importance particulière. Il s'en faut de peu qu'elle n'occupe à elle seule la moitié du volume. Elle comprend sept chapitres dont voici les titres : les commentaires ; caractère de César ; guerres avec les Gaulois ; la Gaule ; la Bretagne ; la Germanie ; l'armée romaine. La table détaillée qui est en tête et, d'autre part, les manchettes qui, à la marge, résument chaque paragraphe la rendent très claire à suivre. Ici, comme partout dans les notes, on trouvera tous les renseignements historiques désirables. A la suite de chaque nom d'homme ou de peuple, sont réunis tous les textes afférents, ce qu'on sait de l'origine du peuple, des pays qu'il a habités ; étymologies et sens des noms propres, etc. Les ouvrages de MM. Rhys et d'Arbois de Jubainville pour les noms celtiques, et l'histoire de Napoléon III pour le détail des opérations militaires, ont été largement mis à profit. Bien plus, et l'on reconnaît ici un Anglais, M. St. a pris soin de visiter les champs de bataille ou d'opérations de César et il nous donne son impression personnelle. Il s'est renseigné de plus par lettres près des hommes compétents ou des savants du pays. Il y a donc en ce sens un effort louable pour atteindre d'aussi près que possible la vérité et renseigner, comme il veut l'être, le lecteur moderne.

Pour revenir à l'Introduction, elle est d'ailleurs d'une lecture agréable et il est sûr que M. St. s'est proposé avant tout d'intéresser le lecteur. Mais outre qu'il prend, ses références de toute main sans beaucoup de sévérité et que la rédaction n'a rien de la précision et de la rigueur scien-

tifique[1], n'est-il pas clair que bien des pages sont des hors d'œuvre et que ce prétendu avant-propos déborde, en tout sens, l'œuvre de César?

La partie de l'introduction qui concerne la valeur historique des Commentaires est-elle du moins traitée comme il était facile de le faire et comme il le fallait faire après tant de discussions, tant de travaux curieux publiés sur le sujet dans ces dernières années? J'en doute fort[2].

Si laissant l'introduction on passe à ce qu'on demande d'habitude, à ce qu'on a droit de demander à une édition comme celle-ci, aussitôt apparaissent d'assez graves imperfections. D'abord en ce qui concerne l'établissement du texte. On lit sous le titre : « according to the text of Emanuel Hoffmann (Vienna, 1890) ». Voilà une décision et un choix que je m'explique pas. Je lis bien dans la Préface que ce texte « est prescrit par l'Université ». Est-ce une excuse? Allons-nous croire que, sous cette forme luxueuse, on ne nous ait donné qu'un livre scolaire? M. St. s'est-il vraiment résigné à n'avoir pas d'autres lecteurs que les tout jeunes étudiants d'Oxford? Il est plus vraisemblable de penser que se sentant incompétent en cette matière (et ceci ses notes le prouvent suffisamment), M. St. a trouvé commode de se décharger sur un autre de cette partie de sa tâche. Mais il n'empêche que son choix est médiocre et que l'édition Hoffmann qui, sous sa forme première est vieille de près d'un demi-siècle (1856), bien qu'elle ait été plus tard remaniée par l'auteur (1890), n'est plus au courant. Nous avons d'ailleurs d'autres preuves de la même faiblesse. M. St. indique dans sa préface les éditions dont il s'est servi : croirait-on qu'on ne trouvera là nulle part les noms de MM. Meusel et Kübler? Je n'aurais jamais pensé qu'à Oxford on pût s'isoler à ce point et réussir aussi bien à ignorer ce qui se fait sur le continent. Comme lexiques de César, M. St. en est toujours au dictionnaire d'Eichert (p. VIII). J'ai vainement cherché dans tout ce nouveau César le nom de M. Meusel. M. St. ignore son lexique comme son édition et ses articles. L'omission est caractéristique. On ne s'étonnera pas après cela de ne trouver ni dans l'introduction, ni dans les notes rien de précis ni de vraiment utile sur la langue et sur le style de César[3]. Comment expliquer de nos jours une telle lacune?

---

1. Par ex. Introd. p. 11, note 1 : comment M. St. n'a-t-il pas compris que les phrases qu'il cite des historiens grecs, ne sont que des traductions gauches et approximatives du mot *divus*? *Ibid.* p. 23 et dans les notes p. 208, p. 212, p. 252, n. 5, etc. que viennent faire les extraits du *Bellum Africanum* à propos des sentiments de César sur la religion? etc.

2. Ainsi rien sur ce point étudié de plus près dans ces dernières années, mais qu'effleurait déjà Kraner dans son introduction à son édition (1861) de la collection Tauchnitz (p. XX au bas et suiv.) : comment César a-t-il employé dans ses commentaires les rapports de ses subordonnés?

3. Ce qui n'empêche pas d'apprécier la commodité de l'index grammatical et la valeur de certaines notes, empruntées aux travaux récents sur la grammaire histo-

Il est bien inutile dès lors de discuter le choix de telle variante, l'insuffisance des indications sur la constitution du texte, la forme des renvois à tels auteurs ou la place de telle note [1]. De telles critiques de détail ne comptent pas à côté du reste. D'après ce qui précède, le lecteur saura, je pense, suffisamment ce qu'il ne doit pas chercher dans le livre de M. Stock.

Émile THOMAS.

P. Cornelius Tacitus. Dialogus de Oratoribus erklært von Dr Constantin JOHN, Rektor des Gymnasiums zu Schwæb. Hall, Weidmann, Berlin, 1899. in-8, VII p. 164. 2 m. 10.

La collection Weidmann ne contenait pas jusqu'à ce jour d'édition du Dialogus de Tacite. Les directeurs ont eu la bonne pensée d'en demander une à un savant très compétent qui nous donne ici une excellente suite aux éditions de Nipperdey-Andresen et de MM. Wolf et Zernial. Le livre est dédié à la mémoire de W. Teuffel, dont le souvenir doit être cher à tous les latinistes. Rappelons que, si M. John a publié autrefois des études remarquables sur la conjuration de Catilina, les articles les plus nombreux qu'il a signés dans les Revues et aussi plusieurs programmes qu'il a publiés, se rapportent tous au dialogue de Tacite [2]. Sa compétence en la matière est hors de doute et le choix des éditeurs ne pouvait guère être meilleur.

A cause des difficultés particulières au sujet, on comprendra que l'introduction ait dans ce fascicule une longueur exceptionnelle (61 pages). Je donne ci-dessous le titre des chapitres dont elle se compose [3]. On trouvera, je pense, original rien qu'au titre, le dernier chapitre sur les

---

rique et qui n'ont d'autre défaut que de dépasser de beaucoup ce qui concerne César (p. 261, sur le subjonctif après *potius quam* ; p. 272, sur la construction de la préposition, placée après le relatif, etc). — Pour l'index, je détache cette phrase de la préface, p. IX : to come nearer home still, I am indebted *to my wife* for the arrangement of the grammatical index.

1. Je demanderai cependant pourquoi les prénoms romains sont écrits très souvent dans le texte en toutes lettres, et à propos de la p. 7 de l'Introduction, vers le bas, où M. St. dit nettement que *les Periochæ* sont de Tite-Live sans les distinguer de l'*Epitome* perdu, nous le renverrons à la récente brochure de M. Sanders (voir la *Revue* du 13 mars, de cette année).

2. Je cite seulement ses deux derniers *Programm. Abhandlungen* de Urach (1886) et de Hall (1892) intitulés : Tacitus' Dialogus übersetzt und kritisch-exegetisch erlæutert.

3. I. Die frage der Echtheit. I. Die zeitlichen Fragen. 2. Die stilistiche Frage. A. Die sprachliche Ueberstimmung des Dialogus mit den Geschichtswerken des Tacitus. I. Phraseologie. II. Wortgebrauch und Syntax. III. Wortfügung und Syntaxis *ornata*. B. Die grœssere sprachliche Verwandtschaft des Dialogus mit dem fruheren historischen Stile des Tacitus. — II. Der Künstlerische Aufbau, die Charakterzeichnung und der Zweck der Schrift. — III. Die Vorbilder und Quellen der Schrift.

sources du Dialogue. Cette impression ne sera pas affaiblie à la lecture ; je recommande notamment tout ce qui concerne les emprunts au livre perdu de Chrysippe : περὶ παίδων ἀγωγῆς, dont le traité de Plutarque nous a conservé plus d'un fragment. Vers le début, dans le tableau des expressions semblables, qui sont relevées dans le Dialogue et dans les autres ouvrages de Tacite (p. 11 et s.), je m'étonne de voir citer des expressions aussi simples que *metus et terror*, *carminum studium*, *at hercle*, *in acie stare*. Que peuvent-elles bien prouver? De tels arguments ne font sûrement qu'affaiblir la démonstration.

Le texte, sauf quelques variantes assez peu importantes, notées dans un supplément, est celui de la 4e édition de Halm (1884). M. J. est plutôt conservateur, et même conservateur à l'excès [1]. Ce qui toutefois ne l'empêche pas de recevoir dans le texte qu'il nous donne des corrections ou additions (ainsi ch. 19, 2), proposées par lui dans ses études antérieures. Il en est sans doute de fort bonnes ; mais M. J. ressent pour elle des tendresses que le lecteur pourra bien ne pas partager [2]. Leur donner d'emblée le droit de cité, c'était aller un peu vite.

Louons encore M. John d'avoir, comme Haase dans son Sénèque, imprimé en caractères espacés les mots qui résument un chapitre ou permettent de suivre le développement : méthode très commode qui a ici aussi son utilité,

L'apparat critique de la fin est sûrement insuffisant puisqu'on ne peut comprendre les italiques, crochets et autres sigles du texte qu'en ayant sous les yeux l'édition de Halm. Remarquons-y cependant de bonnes notes ; ainsi l'origine des gloses *expressis* (10, 38), *in Nerone* (11, 9), y est indiquée d'une manière assez vraisemblable [3].

Les notes du bas des pages aussi bien que celles du supplément me paraissent pécher souvent du côté de la clarté ; le commentaire est incomplet ; la forme en est abstraite et souvent alambiquée [4]. Je pourrais relever encore quelques taches ; mais le livre est bon, bien fait et il rendra service [5].

Émile Thomas.

---

1. Ainsi il s'obstine à conserver : 5, 11, le : *et* ego enim des manuscrits ; de même : 10, 19 : *natura tua... ferat*, absolument (sans *te*), ce qui n'est nullement justifié par des exemples comme *fert animus*.

2. Je crois tout à fait manquée (21, 3) l'addition des mots : *dico* ne quid *loquar*.

3. P. 161, sur 10, 32, il eût fallu préciser que le *et* visé est celui qui suit *videris*.

4. Voir sur 13, 14 : *quibus... præstant*. P. 67, 3, 9, la question supposée : *quid Maternus sibi debet* est des plus bizarres, et il eût fallu expliquer le texte adopté ; p. 68, 3, 19, il eût fallu dire qu'avec le texte proposé, *et Domitium et Catonem* sont un développement de *novum negotium*. P. 69, 5, 3, rien sur *excusent* (= *se* excusent). P. 70, 5, 7, *locupletiorem* est assez mal expliqué. L'épexégèse de *eorundem* p. 99 col. a n'est pas naturelle ; lisez : qui et illos (antiquos) et *nostros* (et non pas *nos*) audire potuerunt.

5. Fautes d'impression : p. 43, n. 27, à la l. 3, écrire *potest* ; p. 92, 14, 2 : *suspicatus* écrit en deux mots ; le numéro du chapitre est tombé à la marge, p. 66 ;

Il libro decimo della **Instituzione oratoria** di **M. Fabio Quintiliano** commentato da Domenico Bassi. Seconda edizione interamente rifatta, Turin, Lœscher, 1899, xxxi-138 p.

La disposition générale de ce Quintilien est celle qui est d'usage dans la collection Lœscher, comme aussi dans les éditions annotées de Weidmann et de Teubner : à la fin, court index des noms propres ; appendice critique assez détaillé ; en tête une introduction développée. Celle du présent volume comprend trois parties : d'abord vie et œuvres moins importantes de Quintilien ; l'Institution oratoire ; le livre X. Les notes visent surtout, comme il est naturel, les jeunes lecteurs d'Italie ; M. Bassi remarque le sens particulier que certains mots latins ont en italien ou la traduction italienne qui convient pour tel passage, etc. L'attention des étrangers se portera plutôt sur le texte et sur l'appendice. Celui-ci (30 p.) est entièrement nouveau. M. B. y a inséré diverses collations, dont je parlerai plus loin ; on y trouvera aussi la série des conjectures des divers éditeurs, surtout aux passages où l'on n'a pas encore trouvé la clef de la difficulté. La première édition de ce Quintilien était de 1884 ; elle a reçu un accueil favorable. M. B. l'a refondue ici entièrement ; il nous avertit dans sa préface, de la peine qu'il a prise ; pour ce nouveau travail ont été notamment utilisées les éditions récentes de Meister, de Krüger (la 3e éd.) et celle de Peterson, bref toutes les éditions récentes du livre X, sauf celle de Dosson, Paris, 1884, que M. B. a cru pouvoir négliger « à cause des jugements défavorables qu'ont portés sur elles les critiques, particulièrement Becher dans la revue de Bursian » (p. vi et la n. 2). De fait, M. B. est parfaitement au courant. Il cite coup sur coup les comptes rendus critiques de MM. Becher et Kiderlin ; il a puisé à toutes les sources imprimées ou manuscrites. D'après la Minerva, M. B. est ou était tout récemment encore sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale de Milan. Soyons lui reconnaissants d'avoir profité de la circonstance pour nous donner la collation de divers Ambrosiani : d'abord, deux manuscrits de Quintilien, il est vrai, assez médiocres, qu'il appelle A 2 et A 3 ; de plus, deux manuscrits d'un Épitome de l'Institution écrit en 1471 par Francesco Patrizzi de Sienne, dont M. Bassi a indiqué l'intérêt dans deux articles de la *Rivista di filologia* de 1894 ; on trouvera dans l'appendice les leçons de cet Épitome qui concernent le livre X. Il est clair, d'après ce qui précède, que nous avons affaire ici à un travail consciencieux et original. Ajoutons que la lecture du livre est en somme agréable et instructive.

Ci dessous quelques objections dont aucune n'a de réelle gravité. Ce

---

p. 110, ch. 21, 26, faute d'impression des plus fâcheuses : lisez : *libros legit, nisi qui et*, au lieu de *libros nisi qui legit, et*. — En fait d'index, rien qu'un *Verzeichnis der Personennamen*, c'est peu.

Quintilien comptera sans nul doute parmi les bons livres de la collection Lœscher [1].

Émile THOMAS.

Jurisprudentiæ Antehadrianae quæ supersunt edidit F. P. BREMER. Pars altera : Primi post principatum constitutum sæculi juris consulti. Sectio prior. Bib. Teubner. 1898. 582 p.

Voici la suite d'un ouvrage dont j'ai analysé autrefois [2] le premier volume. On nous donne aujourd'hui (sans préface) la première partie du tome II, ou autrement la suite des fragments des jurisconsultes d'Auguste à Néron, avec des notices sur chacun d'eux. La meilleure partie du volume est consacrée à Labéon, à Capiton et à Sabinus. Naturellement, on voit revenir comme un refrain dans les notes : texte remanié par Tribonien ou ses aides. En tête de l'article sur Masurius Sabinus (p. 326) est faite la distinction fameuse des deux écoles (*Sabiniani, Proculiani*) avec les noms des jurisconsultes appartenant à chacune d'elle et les textes où sont citées leurs réponses. Les travaux des

---

1. Au commencement de l'apparat critique a été omise à sa place après le Bernensis l'indication du Bambergensis A, avec la remarque qu'il est la copie du Bernensis et le supplée : lacune qui entraîne à la suite toutes sortes d'obscurités. Sur le chapitre I, 37, la note de l'appendice critique est confuse, et il faut recourir à Halm pour comprendre que les manuscrits ont simplement *qui sint quæ* in auctore. Équivoques dans la collation : p. 135, A2 et A3 n'ont pas *video* après *superfluere* ; mais on ne nous dit pas si (comme b) ils ont, avant ce mot, *videantur*. Je ne puis approuver la forme « Hild-Halm » employée coup sur coup dans l'appendice critique pour les variantes adoptées par les deux éditeurs. Il eût fallu tout au moins l'ordre contraire. Dans les notes, M. B. ajoute immédiatement après le lemme, simplement après une virgule, les mots qui servent d'explication (prénom, p. 111 en haut ; noms, p. 19, 42 fin, pronom, p. 20, 44 fin, ou verbe, p. 112, 23, etc.), mots que lui-même ailleurs (p. 20, 44) il met entre parenthèses. La méthode n'est sûrement pas bonne et ne peut que donner lieu à des confusions. Les notes sont en général claires et substantielles. Mais n'y a-t-il pas quelque abus dans ces renvois répétés à l'Appendice où l'on ne trouve souvent que des indications sans grande importance ? P. 9 à la première note : « l'infinito, *comune in Cicerone* con impedire, *soltanto se il soggetto e di cosa* ». Ce n'est pas ce que dit M. Pascal dans son Dizionario dell'uso Ciceroniano. En fait, les exemples sont si peu nombreux (Dræger § 424, 10 b) que, malgré Müller, *De Off.*, II, 8, je ne crois pas qu'on puisse établir une règle positive. Qu'est-ce qu'un renvoi comme celui de la p. 102, 4 : « v. *passim* nelle note » ? P. 74 : l'explication donnée pour 2, 23, *alicujus*, ne convient nullement pour 6, 5 : *aliqui*. P. 103 au bas : les deux *non* sont mal expliqués : le premier ne peut être séparé des adjectifs qui le suivent. Le sens de *cum eo quod* (p. 108, avant-dernière ligne) serait : de même que... et non celui qui est donné dans la note. Lacune importante, p. 11 au bas, à propos de : *Hortensi pro Verre* : comment ne pas avertir qu'il s'agit de savoir si le discours d'Hortensius existait encore et si Quintilien n'a pas été trompé par une composition ayant cours dans les écoles comme celles dont il parle aussitôt après (*exercitationis causa* scriptæ). Voir là-dessus la seconde édition des *Oratorum fragmenta* de Meyer.

2. *Revue* du 8 mars 1897, p. 188.

savants contemporains (Pernice, Krüger, Lenel, Mommsen, etc.) sont largement mis à contribution ; de nombreux extraits de ces ouvrages mettent en lumière les résultats acquis et les points qui restent douteux. Ces exposés sont très bien faits, très clairs, et cette fois le latin et l'impression sont corrects [1]. Seulement, il faut avouer que comme d'ailleurs dans maint article des *Studien* allemands, le mélange des phrases allemandes avec le latin produit parfois un effet bizarre : texte panaché, s'il en fut ! Ci-dessous l'indication des seuls desiderata qui me paraissent à signaler [2].

Émile THOMAS.

L. Annæi Senecæ opera quæ supersunt volumen III. **L. Annæi Senecæ** ad Lucilium epistularum moralium quæ supersunt edidit Otto HENSE. Leipzig, Teubner, 1898. XL-622 p.

On sait quelle était jusqu'ici notre gêne pour tout ce qui concernait le texte des lettres de Sénèque. M. Gertz n'ayant publié que les Dialogues avec le *De beneficiis* et le *De clementia*, il nous fallait, pour les lettres, admettre telle quelle la recension de Haase, (1852) ou, si l'on voulait se rendre compte de la constitution du texte, il n'y avait pas d'autre moyen que de se résigner à aller pêcher les leçons des bons manuscrits dans l'apparat confus, obscur et inexact de Fickert. Nous sommes tirés enfin de cette ornière, et l'on ne nous donne pas seulement ici une véritable édition critique de cet ouvrage, le plus lu sans nul doute des livres de Sénèque ; l'édition présente est vraiment aussi bonne qu'on pouvait le souhaiter. L'auteur est professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau et connu surtout par une édition de Stobée. Il a pu se servir des collations de M. Bücheler et il a même eu l'avantage d'une sorte de collaboration avec le professeur de Bonn [3] qui, sachons-lui en gré, comme du reste, a provoqué l'entreprise de cet excellent travail.

---

1. Cependant p. 270, l. 8, lire : *vetustioribus*. P. 272, à la 6e l. avant la fin, il fallait ou ajouter une virgule après *his*, ou supprimer celle qui est après *intravere*. P. 315, l. 2, avec les manuscrits de Suétone et Roth, écrire : *possint* (et non *possent*). La discussion du texte d'Athénée sur Masurius Sabinus (p. 315 au bas) me paraît tout à fait superficielle.

2. J'aurais voulu en tête ou à la fin du volume une table des signes conventionnels employés, parenthèses, crochets divers, etc., qu'ils soient proposés par M. Br. ou empruntés par lui aux divers recueils. Il eût fallu surtout une explication nette de toutes les abréviations adoptées. Ainsi pour les profanes, pp. 77, 289 etc., après Lenel, au lieu de P., mieux valait écrire *Palingen*. Il est fâcheux que le signe I désigne tantôt le tome I, tantôt la première partie du tome II (ainsi p. 75 en haut).

3. Tout l'apparat est semé de conjectures de M. Bücheler. Rattachées de très près à la recension des meilleurs manuscrits, elles n'en sont pas moins, quand il le faut, hardies et très suggestives. Il en est tant d'heureuses et originales que je renonce à les citer. Mais faisons pourtant exception pour celle-ci de la p. 165, 5 : *præteri* (de *præterere*).

La disposition est fort bien entendue. A la fin, un index des noms avec l'indication des textes cités. Au début, dans la préface, une étude détaillée sur les manuscrits qui servent de fondement au texte. L'apparat critique est très commodément disposé au bas des pages. Il est très clair Les collations ont été faites avec le plus grand soin. Un bon nombre d'entre elles étaient jusqu'ici sinon inconnues, du moins quasi inaccessibles au commun des lecteurs. Les collations des manuscrits régulateurs (p B) sont poussées jusque dans le détail; toutes les corrections et les moindres signes sont relevés. Pour les collations et vérifications des manuscrits de Paris M. Hense s'est adressé aux savants français; il indique très nettement dans sa préface ce qu'il doit à l'obligeance de MM. Chatelain et H. Lefèvre[1]; l'hommage rendu ici à ces deux savants sera lu chez nous avec le plus grand plaisir. Nous savions tous, mais nous aimons à apprendre d'un bon juge comme M. H., qu'en dehors de son obligeance infatigable à l'égard de tous, M. Chatelain a eu le mérite d'établir par ses études sur les manuscrits de Paris un fondement solide pour la première partie des lettres (p. xxxix).

Avec M. Gertz contre l'un des jeunes savants, des plus compétents dans notre sujet, M. O. Rossbach, professeur à Kœnigsberg[2], M. H. croit qu'on peut négliger les manuscrits de date récente (Vaticanus Reginæ ou Θ, Amplonianus, Bruxellenses, etc.), et qu'il est plus prudent et de méthode plus saine de s'en tenir aux manuscrits régulateurs, à savoir : pour la seconde partie des lettres, le manuscrit de Bamberg (B) et le manuscrit aujourd'hui détruit de Strasbourg (A); pour la première, ceux que M. H. désigne par les lettres : p P L V g. Un essai de classement des manuscrits est donné à la p. xvii. Plus de deux pages d'*Addenda et Corrigenda*, sans compter les « *pænitet* ou *pudet me* » de la préface (p. xxiii) ou de telle note dans le cours du volume, sont une preuve très claire de l'extrême scrupule de l'éditeur. Les épreuves du livre ont dû être vues et revues ; car la correction en est presque impeccable [3].

Les croix ont été consciencieusement maintenues dans le texte aux passages qu'on n'a pas corrigés jusqu'ici d'une manière satisfaisante. Elles ne sont pas cependant tellement nombreuses en somme, et presque partout on nous donne un texte lisible. Ai-je besoin d'ajouter que M. H. a profité de tous les travaux dispersés dans les programmes et revues pendant ces dernières années. On trouvera incorporées dans le volume

---

1. Voir aussi p. xvii au bas et suiv. ; p. iv et suiv., etc.

2. Sur une indication de M. Rossbach *Berl. Phil. Woch.*, 1899, p. 623, en haut), j'ai examiné un ms. de Cambrai du xii[e] siècle (n° 555), non étudié jusqu'ici, qui contient les 87 premières lettres. Mon examen a été plus rapide et moins approfondi que je ne l'aurais voulu. Mais je puis assurer que, dans tout ce que j'ai vu, je n'ai absolument rien trouvé qui, en l'état présent, offre pour notre texte, un véritable intérêt.

3. Cependant p. 620, sur p. 147, 8, lire : fecit ; et dans l'apparat, p. 233, dernière ligne, lire 27 (et non 47) ; p. 187, 23, indication équivoque de la leçon de P (il omet, je suppose, *quinti-patris*).

nombre de conjectures de M. Paul Thomas ; quelques-unes sont discutées ; d'autres sont très justement reçues dans le texte. Des conjectures d'autres savants (par ex. de M. Gemoll) se lisent au bas des pages. En général, M. H. ne donne son approbation à personne sans réserve. On lira parfois dans l'apparat critique et dans la préface, que telle conjecture d'un savant des plus célèbres (par ex. de Madvig) supprimerait la force ou le sel de telle expression ; très conservateur en général, M. H. serait plutôt, peut-être par l'excès d'un conservatisme aigu (cela n'est pas contradictoire), novateur en ce qui touche l'orthographe[1].

Bref on a ici un ouvrage qui repose sur un fonds solide, bien dégagé et en partie nouveau, dont l'exécution et la méthode sont irréprochables, qui très certainement va servir désormais de base pour toutes les études sur Sénèque, et l'on sait combien d'autres se rattachent à celles-là. S'il fallait, parmi les publications récentes, choisir un modèle à proposer à nos jeunes savants, le meilleur serait sans aucun doute cette édition de Sénèque.

Il m'a fallu bien chercher pour trouver quelques critiques à faire ; voici tout ce que j'ai trouvé : un bon index bibliographique indiquant avec précision où l'on peut trouver les travaux des savants si nombreux dont les noms sont cités dans les notes et dans la préface, n'aurait certes pas été inutile. Nous l'aurions préféré et de beaucoup à la suite de noms qu'on lit p. XXXIX et XL. Certains renvois manquent de clarté : par ex. pourquoi p. 574, 17, le renvoi à *Dial.* XI ; p. 578, 1, le renvoi à l'ép. 102 ? Dans les Addenda au lieu de l'abréviation obscure : *exc.* H, pourquoi n'avoir pas dit explicitement : *Excerpta*, au t. III de Haase, comme on le fait au bas de la p. 59 ? C'est, suivant moi, un recul que d'avoir supprimé le point d'interrogation après *discernere*, p. 593, 21 ; La phrase ne peut avoir ainsi de sens qu'à la condition d'adopter la conjecture de Madvig. Je ne comprends pas bien pourquoi M. H. met entre crochets < > p. 578, 582, 583, 584, 586, des mots complémentaires presque toujours nécessaires qui manquent dans A B, mais qui sont dans p. Le cas ici n'est pas le même que pour les manuscrits de la vulgate (ς).

Enfin je ne m'explique pas pourquoi M. Hense, qui ne craint pas d'être à l'occasion novateur, n'a pas cherché à tirer parti, pour la constitution de son texte, de ce que nous savons maintenant des clausules métriques des fins de phrase. Elles sont observées très régulièrement, ce me semble, par Sénèque ; si l'on n'a pas encore de travail complet sur le sujet, (je ne connais que les pages de Norden, très bonnes sans doute,

1. Ainsi je note : p. 586, 8 : *distinguunt* (d'après B A) ; p. 574, 15 : *opstrepere* ; p. 579, 2 : *opteri* ; p. 576, 1 : *suptile* ; p. 578, 16 : *experisci* (= experiri) ; par exception, p. 182, 12 : *set.*. M. H. écrit même d'après les meilleurs manuscrits, p. 158, 17 : codicellos : n'y a-t-il pas là quelque affectation ? — Pourquoi écrire les prénoms en entier (p. 187, 23 ; 188, 25, etc.) ? — P. 194, 9, le mot qui suit *quidem* ne serait-il pas μετέωρα, altéré en *peiora* après la chute de la première lettre ?

mais qui ne suffisent pas), il n'est cependant pas difficile de remarquer quelles sont les règles que suit l'auteur ; quelles exceptions il se permet et en quels cas. Je sais bien que là-dessus plus que jamais il convient d'être prudent; que ces vues toute nouvelles ont été exposées avec quelque fracas et vite faussées ; qu'on s'est hâté de gâter le peu que nous venions d'apprendre et qu'on a promis de ce côté plus qu'on ne pouvait recueillir. D'où ce résultat inévitable que tous les éditeurs ont fermé l'oreille, en ne voyant, dans ce qu'on proposait, que témérités ou pures fantaisies. Ce n'est cependant pas une raison pour rejeter ce point d'appui extérieur qui certes a son prix et pour négliger ce que nous avons sous la main. Pour préciser je donne ci-dessous quelques exemples de ce qui me paraissait faisable[1].

Émile Thomas.

Alfred Holder. **Altceltischer Sprachschatz**, 10te Lieferung (Livius-Mediolanon); 11te Lieferung (Mediolanon-Norici) ; Leipzig, Teubner, 1898, 1899, t. II, col. 257-768.

Les principaux articles contenus dans ces deux livraisons sont : *Livius*, *Lugudunon*, * *Mapos*, *Mars*, *matra*, *Mediolanum*, *Menapii*, *Mercurius*, *Minerva*, *Mogontiacon*, *Morini*, *Mosa*, *Mosella*, *Namnetes*, *Nemausos*, *Nervii*, *Norici*

L'ancien nom de Paris, pour lequel les manuscrits nous donnent les variantes *Lutetia*, *Lucecia*, *Lucetia*, *Lutecia*, *Luticia*, *Lutitia*, *Lutica* (col. 301-302), est restitué par M. Holder sous la forme *Lucotecia*, *Lucotocia* d'après l'analogie de *Leucamulus* = *Leucocamulus*. La comparaison n'est pas exacte ; *Leucamulus* nous offre un exemple de ce que M. Grammont (*La dissimilation consonantique*, p. 147) appelle la superposition syllabique : « Lorsqu'à un thème vient s'ajouter un mot

---

1. Il importe sans doute assez peu qu'on ait par les clausules la preuve que Sénèque prononçait *studis*, *alis*, *vitis*, *officis*, au lieu de ce qu'on écrit : *studiis*, etc. ; qu'il scandait *déésse*, *penĕtrat* (ailleurs *penĕtrabilem*), *ultimust* (= *ultimus est*) etc., de même au parfait (p. 1, 13) *præterit*. Mais à cause des règles de la clausule, on lira p. 20 (cf. Rossbach, p. 160, n. 61), 16, (en déplaçant le verbe), *præter ipsam placet* ; p. 34, 21, on pourra lire à volonté *Socratem* ou *Socraten fecit* ; mais si on lit *effecit*, comme cela est proposé dans la note, il faudra nécessairement écrire *Socratem*. Cf. p. 162, 24, est-ce pour avoir une clausule plus riche, le choix de la forme grecque *Sirenas* (voir Rossbach, p. 126 et s.). La règle des clausules confirme la leçon de M. H., p. 155, 18 : *desimus* ; mais elle nous empêchera de croire bonne la leçon : p. 140, 21, *tenebrosam* et d'admettre, sans hésitation, p. 154, 1, la fin de phrase : *hoc animam egerere* qui conviendrait pour le sens. P. 579, 10 : quoiqu'on ait p. 578, 19, 21 et 23 des clausules analogues à celle qu'on obtient avec *undique*, et que par conséquent la conjecture de M. Bücheler puisse se défendre sur notre domaine, je préférerais *obeundi concordia* (A). Pour le même motif, je changerais la ponctuation p. 145, 23, en mettant deux points après *fine* (au lieu d'un point). Le tout simplement à titre d'indication.

ou un suffixe dont la syllabe initiale commence ou finit par la même consonne que la syllabe finale du thème, l'une des deux syllabes est éliminée et celle qui subsiste présente le vocalisme de la seconde ». D'après cela, il faudrait faire remonter *Lutecia*, non pas à *Lucotecia*, mais à *Lutotecia*. Le premier terme de ce nom, *Luto-* se trouve dans *Luto-magus*, Λοῦτος, et peut-être aussi dans *Lutu-marus*.

On peut proposer pour *Manertus* (col. 406) une explication analogue, *Manertus* serait pour *Mano-nertus* comme *Cobnertus* pour *Cobno-nertus*; *Mano-* est fréquent comme second terme : *Ari manus*, *Ceno-mani*, *Viro-manus*; et même * *Nerto-manus* (col. 410) qui ne diffère de *Mano-nertus* que par l'ordre des termes.

Il est peu probable que *Mandu essedum* (col. 405) doive s'expliquer par « celui qui s'occupe des chars de guerre »; *-essedum* s'emploie encore comme second terme dans *Tarv-essedum* dont le sens est évidemment « char à taureaux ». Par analogie, on attendrait que le premier terme de *Mandu-essedum* fût un nom d'animal de trait; or on connaît un mot gaulois *mannus* qui désigne un cheval de luxe, une sorte de poney. Il est donc probable que ce *mannu-s* est entré, sous la forme *mandu-*, dans le composé *Mandu-essedum*; le changement de *nn* en *nd*, ou de *nd* en *nn* est fréquent dans toutes les langues, en particulier en irlandais; d'autre part, d'après O. Keller, *mannus* serait une variante dialectale de *mandus*, basque *mando*, *mandoa* mulet; dans cette hypothèse le mot *mandus* serait un emprunt des Celtes aux Ibères. La question d'origine n'a, du reste, rien à voir avec l'explication que nous proposons ici.

Murmillo, *mirmillo*, *myrmillo* (col. 655) semble être anciennement emprunté non au grec μορμύλος, μορμύρος, mais au grec μυρμιδών; le changement de *d* en *l* dans les mots empruntés est bien connu, par exemple Ὀδυσσεύς : *Ulysses*.

Molistomos (col. 618) est évidemment un nom grec Μολι-στομος; le second terme est conservé dans les hypocoristiques Στομᾶς, Στόμιος, Στομύλος (Fick-Bechtel, *Die Griechischen Personennamen*, p. 255); le premier terme, de sens obscur, se trouve dans Μόλ-ορχος, Μόλος. Pour ι équivalent de ο, cf. Κρατι- Κρατο-.

De même *Nēritus* (col. 720) est sans aucun doute le nom grec Νήριτος, *Odyssée*, XVII, 207.

Aux formes modernes de *Nidalfa* citées par M. Holder (col. 746), on peut ajouter *Niafle* (Mayenne).

La forme moderne de *Morcinētum* (col. 627) ne peut être Mulcent (Seine-et-Oise).

G. Dottin.

KILLIS CAMPBELL, **A study of the romance of the seven sages with special reference to the Middle-English versions**, *Baltimore 1898*, in-8° de 107 p.

Ce travail n'est que l'introduction à une étude plus étendue, qui paraîtra ultérieurement, sur les pérégrinations des histoires qui composent le « Roman des Sept Sages » et qui contiendra l'édition d'un ou de plusieurs manuscrits moyen-anglais. Il se compose de deux parties. La première contient un aperçu raisonné des résultats auxquels on est arrivé, jusqu'à présent, sur l'origine et le degré de connexité qui existe entre les différentes versions de la légende. Dans la seconde, la plus importante, M. K. Campbell s'occupe exclusivement des versions moyen-anglaises qui existent du roman. Il rectifie des opinions antérieurement émises, et il arrive au résultat que sept des huit textes anglais remontent à un original perdu *x*, auquel le huitième pourrait au besoin être rattaché également. Quant à la source de cette rédaction *x*, M. K. Camptell admet pour le moment les conclusions auxquelles était déjà arrivé M. Petras: c'est que le texte français dont *x* est la traduction, est perdu.

DE GRAVE.

Johan VISING. **Rolandssangen jæmte en inledning om den æeldsta franska litteraturen.** Gœteborg, Wettergren et Kerber, 1898, in-8 de 166 pp.

Les professeurs de l'Université de Gothembourg (Suède) ont eu l'excellente idée de commencer, sous le titre *Populært vetenskapliga færelæsningar vid Gœteborgs Hægskola*, la publication, sous une forme plus ou moins remaniée, des cours qu'ils ont professés pendant les dernières années. C'est ainsi que M. J. Vising, qui avait déjà fait paraître dans cette série de volumes, populaires par le style, mais strictement scientifiques par la méthode, une monographie très appréciée sur Dante (fasc. V), nous présente maintenant une charmante étude sur la *Chanson de Roland*, précédée d'une introduction sur la plus ancienne littérature française (fasc. VIII). M V. nous donne d'abord, en un premier chapitre, un aperçu de l'histoire littéraire de la Gaule jusqu'à l'apparition des premiers vestiges d'une littérature en langue romane. Ce chapitre, malgré sa brièveté, n'en donne pas moins une idée très nette du sujet. Dans le second chapitre, M. V. étudie les monuments littéraires de la plus ancienne époque française, dont le *Saint-Alexis* est le meilleur en même temps que le dernier produit. Le troisième est consacré à une analyse rapide des trois premiers échantillons conservés de la poésie épique: *Gormond et Isembard*, *Le Voyage de Charlemagne à Jérusalem* et *La Chanson de Roland*. Enfin, les trois derniers traitent plus longuement de tout ce qui a rapport à cette dernière épopée; au chap. IV, M. V.

donne une traduction suédoise en vers assonancés, (d'après la vingtième édition de L. Gautier, 1894) d'une grande partie du poème. D'un intérêt tout particulier nous semble ce que dit l'auteur, dans le dernier chapitre, des pérégrinations de la légende à travers les littératures étrangères.

L'impression générale que produit l'ouvrage est extrêmement favorable. Dans un style facile et élégant et sans *apparatus* scientifique, M. V. nous présente tout simplement le dernier résultat des recherches faites sur la *Chanson de Roland* et sur la littérature qui l'a précédée. Si l'auteur émet quelquefois des hypothèses, il le fait de telle sorte que le lecteur est toujours averti que la question n'est pas encore résolue. En un mot, le livre de M. V. est écrit d'une manière si sobre et avec un tact si délicat qu'aucune de ses assertions ne nous semble pouvoir donner lieu à une critique de quelque importance. Mais qu'il nous soit permis, puisque l'occasion se présente, de discuter ici brièvement la *méthode* qu'a suivie M. V. pour sa traduction de la *Chanson de Roland*. Cette traduction est, quant à la forme, très fidèle : on y retrouve les laisses, les vers de dix syllabes, les assonances ; la césure seule manque. Jusqu'à présent rien à redire : le manque de la césure est compensé par la structure régulièrement ïambique du vers, innovation absolument exigée par une oreille suédoise. Ce que nous ne pouvons approuver dans la traduction de M. V. c'est la *qualité des assonances*. L'assonance est faite pour l'oreille, et non pour l'œil ; or, M. Vising admet des assonances de voyelles d'un timbre un peu différent, quand elles s'écrivent par la même lettre. On peut encore, à la rigueur, laisser passer un mélange de voyelles longues et de voyelles brèves, si le timbre en est presque le même, comme pour *i* (*hit* : *till*.). Mais si, à la différence de quantité est jointe une différence de timbre, sensible même pour une oreille ordinaire, comme c'est le cas pour *a* (*har* : *skatt*) [1] ou pour *æ* (*dæd* : *hægt*). alors l'assonance n'existe plus Et que dire d'une assonance entre un *eu* long très ouvert (*tœr*) et un *eu* long fermé (*dœd*) ? Selon nous, il aurait mieux valu, pour donner satisfaction aux exigences esthétiques du lecteur, n'introduire que des assonances phonétiquement correctes ou, dans le cas où une telle rigueur aurait créé trop de difficultés, se contenter d'une traduction non assonancée, comme l'est celle du Finlandais Hugo af Schultén. L'assonance est, en effet, pour nos oreilles modernes, une chose tellement démodée qu'il ne faut pas hésiter à préférer l'absence complète d'assonances à une assonance inexacte ou insuffisante.

A. WALLENSKŒLD

Bossuet : Instruction sur les états d'oraison. Second traité, publié pour la 1re fois par M. LEVESQUE, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice. Un vol. in-8 de XL-412 p. Paris, Didot, 1897.

C'est une bonne fortune, comme le dit fort justement M. l'abbé Leves-

1. La remarque pour la lettre *a* ne s'applique pas au suédois parlé en Finlande.

que, de pouvoir publier à la fin du XIXe siècle, alors que Bossuet a été l'objet de tant d'études, de recherches si patientes et si bien conduites, trois ou quatre cents pages inédites du grand évêque de Meaux. Cette bonne fortune, M. L. la méritait assurément, mais s'il la doit à son amour du travail et à sa sagacité, n'en est-il pas aussi redevable à l'incurie, peut-être à l'ignorance de quelques-uns de ses devanciers ? Le manuscrit autographe qui voit enfin le jour est à Saint-Sulpice depuis plus de soixante ans; si l'on n'avait pas l'aveu candide de M. L., on aurait peine à croire que les Sulpiciens et même les érudits du dehors admis à Saint-Sulpice aient pu, durant si longtemps, « voir le précieux volume, en tourner les pages avec vénération et en contempler l'écriture » sans soupçonner qu'ils « avaient entre les mains un inédit ». Telle est pourtant la vérité ; il ne s'est trouvé personne pour lire ce que tous contemplaient ! Mais tout est bien qui finit bien ; grâce à M. L. qui a su lire et comparer, les œuvres complètes de Bossuet pourront compter un volume de plus. Assurément le *Second traité sur les états d'oraison* ne sera pas mis par les purs lettrés en parallèle avec les *Sermons*, avec les *Oraisons funèbres* ou avec le *Discours sur l'histoire universelle ;* ce n'en est pas moins un ouvrage admirable où la théologie et la philosophie, exposées avec un robuste bon sens, sont mises à la portée de tous en un langage d'une perfection désespérante. Ce traité méritait d'être imprimé comme il vient de l'être, sur beau papier, en beaux caractères, avec une bonne introduction et des notes excellentes. On doit même savoir gré à M. L. d'avoir conservé en appendice, ce que l'abbé Lebarq aurait bien dû faire pour les sermons, tous les passages raturés et refaits par Bossuet.

L'éditeur du *Second traité* s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin ; toutefois je n'oserais pas affirmer que son édition soit définitive. La collation des textes de Bossuet, quand on les publie sur des brouillons, est fort difficile; on s'en aperçoit en lisant les sermons édités par M. Lebarq, où les fautes de lecture se comptent par centaines et peut-être par milliers; j'ai lieu de craindre qu'il ne s'en soit glissé un certain nombre dans l'édition de M. L. Je ne puis rien articuler de précis, n'ayant pas vu le manuscrit de Saint-Sulpice ; mais il semble bien que certains passages de l'imprimé sont fautifs, et qu'il y aurait lieu de faire une recension très exacte en vue des éditions à venir. Ainsi page 86, au commencement du 2e alinéa, je lis cette phrase : « Dieu... est une nature bonne et *bienheureuse*, et il cesserait d'être Dieu, s'il cessait d'être bienfaisant. » Il doit y avoir au manuscrit « nature bonne et *bienfaisante* ». Même si Bossuet avait écrit par distraction *bienheureuse*, il faudrait proposer à tout le moins l'autre leçon, qui est exigée par le sens général. — P. 105 « S'il faut aller à la source, nous dirons les principes de Saint-Augustin : que Dieu est heureux... ». Je propose de lire : « nous dirons, [selon] les principes de Saint-Augustin, que Dieu... ». Il me semble qu'il faut ajouter un mot et modifier la ponctuation. — P. 49, ligne 13 : « Un sublime théologien... n'en est pas moins dans

l'oraison de la foi... comme *ferait* le plus petit dans le royaume des cieux devant Dieu. » Le manuscrit porte évidemment « comme *serait*... ». Je ne crois pas nécessaire de multiplier les exemples ; mieux vaut laisser à M. L. le plaisir et l'honneur de trouver lui-même les corrections à faire.

Je ne saurais partager son opinion sur le sens qu'il donne (p. 148) au mot *pressis*, et comme l'orthographe de Bossuet n'a jamais fait autorité, j'écrirais sans hésiter *précis*, en laissant à ce mot sa signification ordinaire.

En outre, je crois devoir présenter à M. L. quelques observations de détail que suggère la lecture de son intéressante Introduction. Appeler « un pieux laïque » ce visionnaire de Malaval (p. VIII) est un singulier euphémisme. Le premier éditeur de Bossuet se nommait, si je ne me trompe, Lequeux et non Lequeu (p. XX). — P. XXI, M L. cherche à réfuter dans une note développée une assertion de l'abbé Guettée relative aux affaires du cardinal de Bausset et du libraire Lamy. Il résulte de la lecture des pièces originales du procès et des lettres autographes de Bausset, que j'ai entre les mains, que l'abbé Guettée avait raison. C'est un chapitre curieux de l'histoire des œuvres de Bossuet, et je compte l'écrire un jour, bien qu'il ne fasse pas honneur au cardinal.

Enfin, il faut bien relever p. XXV une assez grosse erreur : « M. Gosselin disparu (en 1858), et personne n'ayant repris après lui le projet d'une nouvelle édition des œuvres de Bossuet, le manuscrit resta soigneusement conservé dans les cartons de la bibliothèque du séminaire jusqu'en 1871 ». Mais les 31 volumes de l'édition Lachat ont été publiés de 1862 à 1866, l'édition de Bar-le-Duc a été faite vers la même époque, et l'on peut se demander pourquoi le manuscrit si « soigneusement conservé » n'a pas été communiqué aux nouveaux éditeurs des œuvres complètes de Bossuet.

Encore une fois, ne regrettons rien ; Lachat n'eût certainement pas apporté à la publication du manuscrit le même soin que M. Levesque ; l'édition que ce dernier a fait paraître est bonne, elle est même excellente à certains égards, et il suffira sans doute d'un erratum pour la rendre définitive.

A. GAZIER.

BULLETIN

— L'éminent historien de la Transylvanie, Alexandre SZILAGYI, dont nous avons annoncé la mort récente, a pu encore achever le XXIe volume de ses : *Monumenta Comitialia regni Transylvaniae* (*Erdélyi országgyűlési emlékek*. Tome XXI (1692-1699). Budapest, Académie, 1899, 472 pages). Comme d'habitude, il a fait précéder ce volume d'une substantielle introduction (66 pages) qui doit former le 35e chapitre de sa grande histoire des Diètes transylvaines. Les années 1692 à 1699 marquent la fin de l'indépendance de la principauté. Le « Diplôme de Léopold » (1691), qui lui

avait garanti une certaine autonomie, ne *fut octroyé qu'à contre-cœur*. Les impôts sont augmentés, la vie, par suite des nombreuses troupes autrichiennes qui occupent le pays, devient très chère. Ainsi sous les princes nationaux une *porte* (Kapu), c'est-à-dire une maison, payait tout au plus *un* florin d'impôt; sous Léopold on paye de 40 à 50 florins; un cheval coûtait anciennement 25 florins, en 1698 le prix en est de 100, et ainsi de suite, tout à l'avenant. En outre, au fur et à mesure que les victoires d'Eugène de Savoie délivrent la Hongrie des Turcs, la cour de Vienne rogne les droits politiques. Le jeune prince Apafi II, qui aurait dû prendre le gouvernement à l'âge de vingt ans, est simplemement appelé à Vienne où il reste jusqu'à sa mort (1713). Les catholiques, en minorité dans ce pays éminemment protestant, réclament des prérogatives que la cour accorde facilement. Le cardinal Kollonics fait tous ses efforts pour que le clergé valaque accepte l'*union* avec l'Église catholique. Le commandement militaire est confié, après la mort de Veterani, à Rabutin, homme néfaste qui, d'après les Mémoires de Bethlen, « fut chassé de France à cause d'adultère et d'assassinat et reçut à Vienne, pour ses services inavouables, le haut commandement en Transylvanie ». Il pressura le peuple qui changea son nom en « Rabba tœn » (il nous a asservis). Enfin, la cour fait appeler à Vienne les trois hauts dignitaires du pays: Banffy, gouverneur, Bethlen, chancelier, et Apor, inspecteur des finances, et leur soumet le « Diplôme supplémentaire » (pot-diploma), qui fut imposé au pays après la paix de Karlovicz (1699) par laquelle la Turquie renonça définitivement à tout droit sur la Transylvanie. Ce diplôme supplémentaire change le pays « protestant » en partie intégrante du « regnum Marianum ». Les cinq articles du Diplôme, dits « Articles de Mikes », décident : 1° la dîme payée par les catholiques reviendra aux prêtres catholiques; 2° parmi les candidats proposés aux hautes dignités, il y aura toujours un catholique; 3° il faut élire quelques catholiques dans les conseils municipaux; 4° toutes les lois contraires aux droits des catholiques sont abolies; 5° un des trois sceaux de la principauté sera gardé par un catholique. Ces articles préparèrent lentement l'insurrection de François II. Rakoczy qui, élu prince en 1707, fit à l'Autriche la guerre qu'on sait. — J. K.

— M. Samuel Barabas a fait suivre très rapidement le second volume des documents relatifs à Nicolas Zrinyi au premier (*Codex epistolaris et diplomaticus Comitis Nicolai de Zrinio Zrinyi. Miklos a szigetvari hœs életére vonatkozo levelek és okirato*k. Tome II. Lettres 1566-1574. Documents 1534-1602. Supplément 1535-1567. Budapest, Académie, 1899. xxxi-752 p. Formant le 30e tome de la première série (*Diplomataria*) des *Monumenta Hungariae historica*). Ce volume contient les lettres de Zrinyi ou adressées à lui depuis le 5 janvier 1566 jusqu'à sa mort héroïque (8 septembre de la même année), puis les nombreuses relations des légats étrangers sur le siège de Szigetvar et la victoire des Turcs. Parmi ces relations, les plus importantes sont celles du légat espagnol, Chantone, adressées au roi Philippe II, et conservées aux archives de Simancas, puis celles du légat de Venise, Soranzo. A la fin de l'année 1566, le sultan Selim, dans une lettre au roi de France, fit également le récit de ce siège mémorable. Le reste des documents éclaire d'un jour nouveau la question de l'héritage de Zrinyi et les procès où ses héritiers furent impliqués (Voy. *Revue critique*, 1898, n° 9). Les documents de la deuxième partie, au nombre de 211, commençant par l'année 1534 et s'arrêtant en 1602, se rapportent également en grande partie à la famille Zrinyi, nous font assister aux débuts de la carrière militaire du héros, à son élévation au grade de ban de Croatie, et racontent les péripéties des luttes contre les Turcs. Le testament de Zrinyi, daté de Csaktornya, 23 avril 1566, est d'une longueur respectable (p. 481). Un index très détaillé (p. 689-752) facilite

les recherches dans ces documents qui devront être consultés par tous ceux qui s'occupent de l'histoire militaire du XVIe siècle en Hongrie. La plus grande partie est écrite en latin, mais on y rencontre également des pièces en allemand, en espagnol, en italien et en très petit nombre en magyar. — J. K.

— Le directeur du Musée national et fondateur de l'Institut historique hongrois à Rome, l'évêque Guillaume Fraknoi, vient de donner le supplément nécessaire à son beau livre sur l'*Histoire du droit royal de patronage en Hongrie* (voy. *Revue critique*, 1896, n° 10). C'est le recueil de tous les documents concernant cette question (*Oklevéltar a magyar Kiralyi Kegyuri jog tœrténetéhez*. Budapest, Académie, 1899, XXIX-366 pages). Ces documents, puisés en grande partie aux archives du Vatican, commencent par une réclamation des évêques hongrois, datée de 1338, contre certains abus que le roi Charles Robert, de la maison d'Anjou, commit à leur égard, et finissent, également par une réclamation, adressée par l'évêque d'Agram, en 1766, au nonce de Vienne contre la chancellerie hongroise. Les documents sont écrits exclusivement en latin et en italien et sont ainsi accessibles aux historiens que le droit des rois apostoliques magyars en fait de nomination d'évêques et d'autres prérogatives ecclésiastiques peut intéresser. Dans l'introduction M. Fraknoi publie plusieurs documents, découverts tout récemment, qui éclairent d'un jour nouveau ses recherches, notamment en ce qui concerne l'année 1445 lorsqu'il fallut pourvoir à la nomination de plusieurs évêques au moment même où le successeur de Wladislas I n'était pas encore élu. Cette fois-ci la Diète réunie à Pest exerça ce droit conféré au monarque apostolique. Un autre document montre qu'outre le consentement du pape, il fallait celui du roi lorsqu'on voulait introduire certaines réformes dans les Maisons des différents Ordres. — François II Rakoczy a exercé une seule fois (en 1705) le droit patronal conféré aux rois, ce qui prouve qu'à cette date la déchéance de la maison des Habsbourg était officielle, comme le réclamait Louis XIV. — J. K.

— La Commission archéologique de l'Académie hongroise avait chargé M. Ladislas Réthy, attaché au Musée national, de dresser le catalogue des monnaies hongroises. En effet, ni le livre que Jacques Rupp publia en 1841, ni les tables sans texte de Weszerle (1873) ne répondent plus aux exigences modernes. Après quinze ans de recherches dans les différents musées de l'Europe, M. Réthy nous donne aujourd'hui le premier fascicule de son ouvrage sous le titre : *Corpus Nummorum Hungariae. Magyar egyetemes éremtar* (Fasc. I. L'époque des Arpad, 1000-1301. Budapest Académie, 1899, 40 pages de textes et 18 tables, in-4. L'auteur retrace les principes qui l'ont guidé et promet tout le Corpus des monnaies hongroises, le premier dans son genre, puisque l'ouvrage de Rupp s'arrête en 1526. M. Réthy range les 387 monnaies que nous connaissons des trois premiers siècles du royaume, en dix-sept séries, il adopte pour le classement non pas l'ordre des rois, mais le type de la monnaie ; car sur de nombreuses pièces le nom du monarque ne figurant pas, il trouve préférable le classement d'après la forme artistique. L'exposé historique du monnayage hongrois sera donné dans les fascicules suivants. — J. K.

LETTRE DE M. SAKELLAROPOULOS.

Monsieur le Directeur,

Je suis obligé d'avoir recours encore une fois à la *Revue Critique*. Vous avez eu la bienveillance d'insérer il y a quelque temps ma première lettre à un article de M. My concernant la traduction du premier volume de l'*Histoire de la Poésie romaine* de Ribbeck. Un second article de M. My (n° 23 de la *Revue*) concernant le premier fascicule du deuxième volume, de la même tendance que le premier, m'oblige à vous écrire une seconde lettre.

Je ne puis malheureusement me mettre d'accord avec M. My sur un point : *qu'il est impossible* de rendre mot à mot en grec la phrase allemande, et surtout la phrase de l'éminent philologue dont je traduis l'ouvrage. Ceci dit, il est de toute nécessité pour moi en maints endroits de *paraphraser*. Il s'en suit ce que M. My appelle du *délayage*. La manière dont il caractérise mon travail est en elle-même en dehors de toute discussion ; c'est une question de style d'une part, et d'autre part une question de goût. Je sais très bien comment je dois parler à mes lecteurs et quelles additions je dois leur faire. Quelques inexactitudes s'en suivent tout naturellement (et telles sont pour la plupart celles qu'il a eu la peine et la bonté de signaler). Je ne connais presque aucune traduction française (et ce sont des traductions très estimées) d'ouvrages allemands qui soit exempte de pareilles inexactitudes. A l'occasion des traductions de la Bibliothèque Maraslis nous avons examiné minutieusement avec quelques-uns de mes confrères plusieurs traductions françaises et je pourrais vous citer de nombreuses inexactitudes pareilles à celles que M. My signale. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir lu dans la *Revue critique*, longuement discutées, ces peccadilles si ce n'est en passant et après des considérations rendant justice en ce qui concerne le travail en général. Si je traduisais Gœthe ou Schiller, et non pas un ouvrage d'érudition, la question serait tout autre M. My a vu seulement des fautes ; il n'a pas vu autre chose, parce qu'il n'a pas voulu. Il y a seulement un passage où il a parfaitement raison, c'est là où je dis qu'Antoine était condisciple de Virgile. C'est une bévue, de laquelle cependant je me console aisément, pensant que presque tous ceux qui travaillent et qui écrivent en ont commis, et peut-être de plus graves. M. My sait bien ce que je veux dire. Je ne comprends pas sa note sur le passage concernant Camille, et je crains que M. My ne confonde ἐκδικήσῃ et ἐκδικηθῇ.

C'est bien malheureux que mon travail (qui n'est pas un travail de simple traduction) n'ait pas trouvé grâce auprès de M. My. Mon censeur a une tendance marquée vers le pessimisme littéraire. C'est ce qui lui fait croire que ma traduction du premier fascicule du deuxième volume est inférieure à celle du premier volume. Je crois au contraire, et j'avoue, que mon deuxième volume (il sera terminé dans quelques semaines) est moins imparfait que le premier.

S. C. Sakellaropoulos.

RÉPONSE DE M. MY.

M. Sakellaropoulos trouve excellente sa méthode de traduction ; je la trouve mauvaise ; j'ai montré par quelques exemples comment cette méthode l'amenait à commettre des erreurs qui ne sont pas de simples peccadilles, comme il le dit ; et je suis convaincu qu'avec une méthode différente bien des fautes de ce genre seraient évitées. Je parle principalement de celles qui proviennent d'additions inconsidérées : qui croirait, par exemple, qu'une toute petite addition comme ἐκ τῆς κυψέλης, dans un des passages que j'ai critiqués, fasse un énorme contre-sens ? Mais M. Sakellaropoulos sait très bien, dit-il, « quelles additions il doit faire à ses lecteurs ». Qu'il ajoute donc à son aise ; je ne prétends pas le convertir à ma manière de voir. Tant que ces additions ne touchent qu'à Ribbeck, passe ; mais quand elles touchent à l'auteur étudié (ici Virgile), le lecteur, qu'il soit Grec ou d'une autre nation, a le devoir de protester. Qu'ai-je fait autre chose ? M. Sakellaropoulos avoue *une* bévue : il est bien bon Et pourtant ce n'est pas tant la faute que je critique que le procédé qui l'a causée. Etait-il donc *impossible* (ici comme en bien d'autres cas) de se conformer strictement à la phrase de l'original ? — M. Sakellaropoulos insinue que je n'ai pas compris le mot ἐκδικήσῃ. Or, la phrase grecque signifie : « Diane... demande à une nymphe une flèche, afin qu'avec cette flèche (δι' αὐτοῦ) elle venge la jeune fille » ; l'allemand : « Diane... appelle une nymphe, pour lui remettre entre les mains une flèche, avec laquelle celle-ci (*dieselbe*, la nymphe) doit venger, etc. » M. Sakellaropoulos voudrait-il me dire si dans Virgile c'est Diane, comme le dit sa traduction, ou la nymphe qui tue Aruns ?

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 24 juillet — 1899

Gregorio, Études glottologiques italiennes. — Blanchet et Villenoisy, Guide pratique de l'antiquaire. — Flach, L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France. — Rœhricht, Histoire du royaume de Jérusalem. — Godefroy, La lettre L du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Ker, Poésie épique et poésie romantique au moyen-âge. — Le Dit des Outils de l'hôtel, par G. Raynaud. — Ward, Histoire de la littérature dramatique anglaise, 2e éd. — Crouslé, Voltaire. — Ulrich, Villers. — Roustan, Lenau et son temps. — Les associations ouvrières de production de l'Office du travail. — Delafosse, Vingt ans au Parlement. — Driault, La question d'Orient. — Ph. Berger, L'inscription d'Hathor-Miskar. — Rasi, Notes. — Saran, Hartmann d'Aue. — Dewischeit, Shakspeare et la sténographie. — Lonchay, La guerre de Frise, de Verdugo. — Jérome, Élections et cahiers du clergé lorrain. — Jacob, Strasbourg et l'Union évangélique. — Pulejo, Le plus ancien essai de grammaire sicilienne. — Fumagalli, Qui l'a dit, 3e éd. — Publications espagnoles et hongroises. — Académie des inscriptions.

Studi Glottologici italiani, diretti da G. de Gregorio. Volume primo. Torino. Loescher, 1899. Prix : 10 Lire.

Voici un nouveau périodique linguistique dont le directeur et en même temps, à ce qu'il semble, le principal rédacteur est M. de Gregorio, professeur à l'Université de Palerme. Ce que sera au juste cette publication, il serait téméraire de le dire, puisque M. de G. n'a pas cru devoir exposer en une préface ses intentions et ses projets. En tout cas, ce premier volume est de bon augure. Il est presque entièrement rempli par les travaux d'étymologie et lexicographie romane de M. de Gregorio. Après deux articles sur l'influence germanique dans les langues romanes, et sur le groupe italien *-gli-* issu de *-cl-*, il contient un précieux supplément au dictionnaire latin-roman de Kœrting. Grâce à sa connaissance parfaite des dialectes siciliens, l'auteur complète les articles de Kœrting en y ajoutant des formes nouvelles, rectifie sur quelques points l'enseignement habituel des romanistes (voir p. ex. le mot *arbor*) et donne des explications phonétiques intéressantes. Souvent aussi son étude a une portée plus générale (cf. ce qui est dit aux mots *andare*, p. 37, *Basculi* p. 46, *canis*, p. 60, *fragescere*, p. 94, *mutus*, p. 132, *timpa*, p. 162, etc.). En tout 608 mots d'origine latine ou germanique sont étudiés dans leurs dérivés romans. Un index alphabétique de tous les mots cités fait suite à ce consciencieux travail. Le volume se termine par deux articles de dialectologie italienne de MM. Sabbadini et La Via, et deux comptes rendus de M. Niedermann. Ainsi, à en juger d'après ce

premier volume, la philologie romane et en particulier la dialectologie italienne tiendra une large place dans la nouvelle publication. C'est fort judicieux. Le nombre des périodiques de linguistique générale étant assez considérable, on ne saurait trop engager M. de G. à poursuivre ses recherches sur un domaine restreint, où il est mieux en mesure que tout autre de découvrir du nouveau. Grâce aux progrès de la phonétique expérimentale et avec les appareils perfectionnés dont on dispose, les études de dialectologie sont plus scientifiques que jamais et plus fécondes en résultats.

J. Vendryès.

A. Blanchet et F. de Villenoisy. **Guide pratique de l'antiquaire.** Paris, Leroux, 1899. In-12, 269 pages.

Le Ministère de l'Instruction Publique d'Allemagne a fait publier en 1888, et rééditer avec des planches en 1894, un manuel du fouilleur et du conservateur d'antiquités, *Merkbuch Alterthümer auszugraben und aufzubewahren*. En 1898, M. F. Rathgen a donné un ouvrage plus étendu, spécialement consacré à la conservation des objets *(Die Konservirung der Alterthumsfunde)*. MM. Blanchet et F. de Villenoisy ont été bien inspirés en rédigeant, sur le même sujet, le petit ouvrage que nous annonçons. Il est divisé en deux livres, dont l'un est consacré à la recherche, au nettoyage et à la restauration des objets, l'autre aux procédés de reproduction (moulage, estampage, galvanoplastie, photographie). Une lacune qui frappe tout d'abord est l'absence de toute indication pour l'enlèvement et le transport des mosaïques. C'est là un art assez difficile, qui a été porté à un haut degré de perfection dans le service des antiquités de la Tunisie, fondé par R. de la Blanchère et dirigé aujourd'hui par M. Gauckler. Depuis des années, je me suis efforcé d'obtenir que ce service archéologique, si bien outillé et dirigé avec tant de zèle, fît part au public des procédés qu'il emploie et qui lui ont permis d'accumuler, au Musée du Bardo, une collection de mosaïques dont aucun musée d'Europe n'offre l'équivalent. Mes exhortations et mes appels privés étant restés sans effet, je profite de l'occasion pour renouveler mes instances dans cette *Revue*. Dans les parties moins fréquentées de l'Italie, en Espagne, en Orient, quantité de mosaïques sont détruites ou abandonnées chaque année parce que les procédés qui permettent de les sauver ne sont pas dans le domaine public. MM. B. et de V. pourraient au moins, dans une édition ultérieure, donner à ce sujet quelques conseils, que les premiers venus parmi les ouvriers mosaïstes ne refuseraient pas de leur suggérer. J'ignore s'il existe une « littérature » de la question.

On trouvera peut-être que les auteurs ont un peu multiplié les formules propres à assurer la conservation des antiquités ; mais c'est là une objection à laquelle leur *avant-propos* répond fort bien : « Comme ce

Guide s'adresse aussi à des archéologues souvent éloignés des grands centres d'habitation, il arrivera fréquemment qu'un seul procédé pourra être mis en pratique. » Quant à la valeur des recettes, empruntées aux ouvrages allemands ou à d'autres sources, l'expérience seule permettra de l'apprécier. Il est probable, d'ailleurs, que le présent livre provoquera bientôt des observations utiles de la part de ceux qui sont appelés à en faire usage et que les bonnes formules ne tarderont pas à se distinguer des mauvaises. Les différents procédés pour le nettoyage des objets en fer, auxquels MM. Blanchet et F. de Villenoisy ont consacré onze pages, méritent tout particulièrement une étude expérimentale. Ceux qu'on a suivis, dès l'origine, au Musée de Saint-Germain sont dus à feu Lindenschmit, directeur du Musée de Mayence ; Verchère de Reffye, qui est seul cité (p. 52), n'a fait que traduire les recettes de Lindenschmit, ce qu'il a d'ailleurs très loyalement reconnu.

S. R.

Jacques Flach. **L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France.** Paris (libr. Ernest Leroux), 1899, in-8, 100 pages.

On retrouve, dans la nouvelle publication de M. Jacques Flach, les qualités qui le distinguent et lui assurent un rang éminent parmi les historiens de notre temps : une étude consciencieuse des textes originaux, une grande abondance d'idées personnelles, d'idées vivantes et concrètes, c'est-à-dire s'adaptant à la réalité des faits, enfin, un style vigoureux et pittoresque. Un lecteur superficiel trouvera son œuvre confuse et touffue, mais c'est aux faits mêmes étudiés par l'historien que le reproche devrait s'adresser. Est-ce de sa faute à lui si le développement des peuples n'a pas eu cette belle ordonnance qu'un cerveau littéraire comme celui de Fustel de Coulanges, par exemple, se plait à lui donner? C'est M. Paul Meyer, je crois, qui, dans un discours prononcé à la Société de l'histoire de France, a bien défini le travail historique tel qu'il s'accomplissait dans la pensée d'un Fustel de Coulanges, tournant et retournant les textes jusqu'à ce que les idées qui s'en dégageaient fussent pliées à un enchainement harmonieux et logique. M. F. voit les faits dans leur réalité vivante sous les documents qu'il lit, et il les expose sincèrement, tels qu'ils lui apparaissent, dans leur variété et leur confusion même, lorsque, parfois, la vie sociale a été confuse et touffue.

La théorie d'un livre de Fustel de Coulanges peut être reproduite en quelques lignes, on ne pourrait résumer de même un ouvrage de M. F. pour la raison que, s'il est vrai que le livre contient une doctrine, du moins n'a-t-elle pas la simplicité et l'unité d'une théorie.

En une centaine de pages M. F. présente un tableau de l'histoire des lieux habités en France depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. L'habitation préhistorique est caractérisée en France par ces deux faits : habitation souterraine, voisinage de l'eau. Puis l'auteur discute

les idées si séduisantes de Meitzen sur les maisons types des civilisations celtique, germanique et slave. Le type de l'habitation germanique (prédominante en Allemagne) aurait été le village aggloméré ; le type de l'habitation slave (prédominante en Russie), le village construit en rond ou le long d'une route ; le type de l'habitation celtique (prédominant en France), la ferme isolée. M. F. montre ce qu'il y a d'exagéré dans les conclusions trop absolues du savant allemand, bien que, en France au moins, le type primitif de la ferme isolée explique bien le développement ultérieur des conditions sociales.

Au chapitre suivant M. F. expose une de ces conceptions justes et lumineuses que l'on rencontre de place en place dans ses livres et qui sont infiniment fécondes dans leurs développements. L'unité domaniale de l'époque gallo-romaine n'a pas été la *villa* ou le grand domaine, mais le *fundus*. Le *fundus* a été essentiellement un tout, une unité. C'est lui qui constitue la cellule primitive où il faut remonter pour expliquer le développement ultérieur du domaine féodal.

Arrivant à l'histoire de la formation des villes, M. F. réfute une théorie récente reprise par M. Des Marez dans son remarquable ouvrage sur la *Propriété foncière dans les villes du moyen âge*. « C'est une pure fiction, dit très justement le savant historien, d'imaginer les marchands comme des *nomades* avant le XIe siècle, des sédentaires après. Avant comme après ils avaient une résidence fixe, d'où ils se transportaient aux marchés et aux foires périodiques, lesquels se tenaient, non point dans les faubourgs, mais au cœur même des villes. »

La partie où sont étudiées les villes neuves est remplie d'aperçus nouveaux. M. F. divise les villes-neuves en trois groupes : les *villes-neuves-frontières* du IXe et du Xe siècle, les *villes-neuves-sauvetés* des XIe-XIIe siècles, les *villes-neuves bastides* du XIIIe et du XIVe siècle ou des siècles postérieurs. Enfin, dans le chapitre consacré aux « Principes de l'habitat au moyen âge », M. Flach publie, d'après le manuscrit français 12330 de la Bibl. nat., un texte qui, pour l'histoire de la formation des villes, est d'un intérêt surprenant. Nous n'avons pas ici la place de le reproduire ; mais nous y renvoyons tous ceux qui s'intéressent à cette question, la plus controversée de toutes celles dont s'occupe l'érudition médiévale. Il s'agit du *Rustican*, composé par Pierre de Crescens au XIIIe siècle et traduit en français sur l'ordre de Charles V. (Nous pensons que page 79, ligne 10, il faut lire « se *ainsi* n'estoit. »)

Avec le progrès de l'autorité royale, de l'ordre public, de la sécurité, l'habitation se transforme ; mais les progrès sont traversés par les crises trop fréquentes et trop profondes : les misères de la Fronde, la révocation de l'Édit de Nantes, etc. Avec la Révolution seulement s'ouvre pour l'habitation une ère nouvelle. « Les villes restent d'abord repliées sur elles-mêmes, enfermées dans leurs murs d'enceinte. Progressivement elles débordent au dehors. Les enceintes de nos jours finissent par tomber devant les progrès de l'art militaire comme tombèrent jadis les fortifi-

cations des châteaux et des manoirs. L'industrie et le commerce s'étendent aux villages. »

L'ouvrage est une large esquisse : une centaine de pages en tout, mais toutes bondées de documents et d'idées.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

Geschichte des Kœnigreichs Jerusalem (1100-1291) von Reinhold RŒHRICHT. Innsbruck, Wagner'sche Universitæts-Buchhandlung ; 1898, in-8, pp. XXVIII-1105.

M. Rœhricht, qui depuis bientôt trente ans consacre ses labeurs, avec tant d'ardeur et de succès, à l'étude de l'histoire des Croisades [1], vient de résumer, d'une façon aussi complète que possible, dans le présent volume, tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur l'histoire du royaume latin de Jérusalem, depuis l'élection de Beaudoin I^{er} (1100) jusqu'à la chute des dernières places fortes des croisés (1291). La découverte de nouveaux documents ou la publication de chroniques encore inédites viendront peut-être éclairer sur certains points de détail l'histoire de M. R. ou infirmer quelques identifications topographiques douteuses ; il n'en reste pas moins vrai que ce volume est actuellement, et restera sans doute longtemps, le meilleur travail d'ensemble que nous ayons sur l'histoire du royaume franc. Pourtant, il ne faut pas prendre ce terme « d'histoire » dans un sens trop large. M. R., en effet, se borne — tâche déjà énorme — à retracer la succession des événements ; il ne s'arrête point à en rechercher les causes, à en déduire les conséquences, à en montrer la portée ; en un mot, il ne fait point la philosophie de l'histoire. De même, il ne parle des institutions qu'autant qu'il y est contraint par le récit des événements [2]. Il y a donc encore plusieurs chapitres de l'histoire complète du royaume de Jérusalem à écrire : et nous pouvons espérer que l'auteur ne reculera pas devant cette entreprise pour laquelle il est si bien préparé. — Nous nous bornerons à adresser une critique générale à l'ouvrage : l'auteur, à force de vouloir être précis, est parfois devenu confus ; cela provient certainement de ce qu'il enregistre une multitude de détails et cite une quantité considérable de documents ; l'érudit y trouvera son compte, mais le simple lecteur en sera quelque peu fatigué. M. Rœhricht aurait pu, semble-t-il, éviter en partie ce défaut en s'astreignant moins rigoureusement à l'ordre chronologique. Le livre est partagé en 40 chapitres dont la plu-

1 La liste des articles, brochures et volumes publiés antérieurement par l'auteur (p. 1097) ne comprend pas moins de 77 numéros.

2. Dans ses *Colonies franques de Syrie*, publiées il y a plus de quinze ans, M. Rey n'a fait qu'effleurer cette histoire. De nombreux documents mis au jour depuis lors permettraient de la retracer avec plus de précision et d'ampleur. — Le livre de M. Dodu sur les *Institutions monarchiques du royaume latin de Jérusalem* (1894) est un récent essai qui suscitera, nous le souhaitons, d'autres travaux du même genre.

part n'embrassent qu'un espace de trois ou quatre ans, et retracent tous les événements, souvent indépendants les uns des autres, qui se sont passés pendant ce temps sur les divers points du royaume. — Une triple table des noms de personnes, des noms géographiques[1], et des principaux faits facilite les recherches. — Bien que toutes les cartes de la Palestine moderne puissent être utilisées pour l'éclaircissement de cette histoire, néanmoins une carte spéciale jointe au volume aurait été la bienvenue, de même qu'une bibliographie.

J.-B. Chabot.

La lettre L du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par Frédéric Godefroy, 91e et 92e fascicules, librairie Émile Bouillon, Paris.

Ce Complément sera une ample contribution à l'histoire du français, mais personne ne s'étonnera qu'un travail de telle importance, et qui exige les plus vastes lectures, donne toujours lieu à quelques remarques, notes ou additions.

Labarum : François de Sales a francisé ce mot : « Constantin mettant la croix en son labare » ; on le trouve encore antérieurement (1573) dans Guill. Paradin : « Les images des princes, en leurs enseignes et labares. » *Labeur* a été employé avec le sens d'instrument de travail : « Tous leurs labeurs (des pêcheurs) près d'eux estoient couchez. » *Laborieux* a eu des significations qui n'ont pas été remarquées : « robes d'argent et d'or laborieuses », artistement travaillées ; « Vous êtes tous des consolateurs laborieux », importuns, à charge. *Labourage* = ennui, tourment : « Mais leur ferons tel labouraige Que peccavi trop tard diront. » *Laine* : manque la locution si fréquente au xvie siècle : « marcher, venir avec des pieds de laine ». L'article *laitier* est insuffisant : « des terrines laitières », destinées à contenir le lait ; « l'herbe laitière » = laiteuse. *Lanterne*, sorte de coquillage ou de poisson phosphorescent. *Lapereau*, adj., qui court ou chasse le lapin : « le lion va pesamment, le chien lapereau trotte sans cesse ». *Lapidaire*, qui niche dans les rochers : « faulcon lapidaire que l'on trouve ès haulx rochiers des Alpes. » *Larder*, flatter : « Il fault blandir, il fault larder Ceuls qui ont le gouvernement » ; peut-être ce verbe est-il aussi l'équivalent de la locution : graisser la patte. *Latrines* : J. Le Maire emploie ce mot au singulier. Dans un texte de 1640, *lasagne* est défini de cette manière : « les gauffres ou cassemuseaux, les lasagnes ou beignetz mols. » *Lecture* = Conte, récit : « Ceste fabuleuse lecture. »

Sous *Lenteur*, font défaut des exemples de ce mot aux sens de « humi-

1. M. Rœhricht, qui a utilisé les sources orientales dans les traductions, a adopté une orthographe constante pour le même nom propre ; cependant pas toujours la meilleure ; pourquoi, par exemple, écrire *Chaifa* et *Harran*, puisque ces deux noms commencent en arabe par la même lettre ?

dité, moisissure, viscosité » ; — « la glutinosité et lenteur de la mercuriale; on lambrisse de palmiers les murailles contre la lenteur ; le vin absorbe la lenteur et la viscosité tant de l'anguille que du fromage. » Citons encore cette curieuse acception qui est dans Ronsard : « Lenteurs, pestes, charbons, tournoymens de cerveau. » De même *lent* a signifié glutineux, visqueux, flexible; « lente poix, vigne lente, lentes et crasses humeurs. » — *Léopard* : une ancienne monnaie d'Angleterre a porté ce nom. Quelques acceptions du mot *Lieu* n'ont pas été notées, comme : lieu pitoyable = hôpital, tenir les grands leus = les hautes dignités, voir lieu de quelqu'un = obtenir satisfaction, droit de quelqu'un : « Onques de lui ne poc mon lieu veir. » *Lignager* = prolifique : « bestes nuysibles et malfaisantes sont peu lignageres. » — *Limaçon* : « dormir en limaçon », replié sur soi-même ; « en limaçon », en tournoyant. *Lion* = ancienne monnaie de Flandre. *Lippe* : les formes lepe, leppe, lieppe étaient à citer. L'exemple qui suit servira à expliquer *Lieppe* qui, dans le Dict. de Godefroy, est resté obscur : « Qui bien aime à tart oublie, et de pou pleure à qui la lieppe pent », locution proverbiale qui est dans *Renart* et aussi dans Charles d'Orléans. *Litorne* : outre losturgne, on trouve encore « loustourgie, loturne ». J'ai rencontré au xvi^e siècle, *liquidation* = pureté, netteté ; *liquider* = rendre clair, démontrer nettement; *lointain* = avancé en âge, *littéraire* = alphabétique, « ordre littéraire », et plus anciennement *loutre* = peau de loutre? « selles vieilles, loutres et bociaus », mot qui désigne encore un engin de travail : « Ung engin nommé loutre, servant à curer et à aprofondir ledit nouveau hable. » *Lugubre*, employé substantivement : « Femme son mari plouroit Et en lugubre demouroit. » *Luxure* n'est point rare au sens de luxe, de mollesse, ni *luxurieux* avec celui de « fécond, vigoureux, qui vient d'une tumeur ou excroissance » : — « bled luxurieux, jeunes et luxurieux arbres; sarcoma est une grande tumeur... ceste chair luxurieuse survient le plus souvent aux fesses. » *Luné* peut être considéré comme le part. passé du verbe *luner* : « Les sourcilz au dessous se lunent eslevez. » Quant à *luner* = faire clair de lune (xiv^e siècle) il manque aussi dans le Dictionnaire. Lyre = un grand nombre, une longue série : « Des mauvaises (femmes), c'est une lire; L'ordre en croist tousjours et empire. » Il me semble que ce mot est resté en ce sens dans la langue populaire.

J'en viens à l'historique des mots proprement dit. Il en est un certain nombre qui remontent à une date beaucoup plus haute que celle qui est indiquée dans le *Complément*. Aussi au xii^e siècle étaient en usage : « Languissant, liège, litanie, 1° loquet. »

Au xiii^e siècle, et dans les dix premières années du xiv^e : « Levraut, logement, lourdaud, lauréole, légionnaire, lecteur, avec sa forme actuelle ».

Au xiv^e : « Lare, larve, latrines, légataire, lemure, libation, litharge, livrée, longanimité, lunaire, lunatique ».

Quant aux mots qui suivent, on en trouve des exemples antérieurs à ceux qui ont été recueillis par les continuateurs du *Complément* : « Lacune (1541), laïque (1520), lapereau (1330), larmier (1321), laticlave (1595), léproserie (1568), lérot (1532), libérer (1560), limitatif (1510), louanger (1555), louvetier (1516), lunetier (1508).

Pour finir, nous donnerons une liste de mots qui n'ont point d'historique dans aucun Dictionnaire que nous connaissions, qu'on trouve pourtant au xvi[e] siècle, et quelques-uns même à une date plus ancienne. On peut s'étonner qu'aucun de ces vocables ne figure parmi les articles de la lettre L. Citons seulement : « Labdacisme, lagune, laissées (xiv[e] siècle), latomie (xv[e] siècle), lavabo, lave, légitimaire, lenticule, regardé à tort comme néologisme par Darmesteter, libera, liciter, lionné, liser, terme de draperie : « Que nus ne face viex doublet de vieille toille qui soit lisiée » (1323) ; lissoir, literie, locomotif, logique, adj., loterie qui existe dès 1538, et avec la signification actuelle en 1611. »

Je remarque que « labyrinthique, lucifuge », auxquels Littré n'a pas donné d'historique, sont suivis d'exemples du xvi[e] siècle dans le *Complément*, mais « lant, lançon, libatoire, lithosperme », usités à la même époque, n'ont pas été recueillis.

A. Delboulle.

W. P. Ker. **Epic and Romance, Studies on medieval literature.** London, Macmillan and Co., 1897, in-8 de xx-451 pages.

Dans cette étude, qui se recommande par la largeur des vues et par une foule de rapprochements ingénieux, M. Ker oppose l'une à l'autre les deux classes d'œuvres narratives qu'a connues le moyen âge, l'une, la plus ancienne, essentiellement « épique », l'autre plus récente, que l'auteur qualifie de « romantique » ; il essaie de nous montrer, en les caractérisant, en quoi elles diffèrent. Si j'ai bien compris sa pensée, ces différences se laissent ramener aux points suivants : 1° Dans le genre épique les personnages sont individualisés ; ils sont vrais, ils sont forts, et le drame naît des caractères (pp. 19, 23) ; l'auteur n'intervient pas (p. 307, comparaison de Sturla, le chroniqueur islandais, avec son contemporain Joinville) ; dans les récits romantiques il « n'y a qu'une voix, celle du narrateur, et c'est sa théorie qui prend la place des caractères eux-mêmes » (p. 38) ; des caractères conventionnels remplacent les portraits plus larges et plus libres des âges héroïques (p. 404) ; 2° Il s'ensuit que dans l'œuvre épique l'aventure, l'intrigue n'est que d'un intérêt secondaire (p. 341), dans l'œuvre romantique au contraire c'est elle et (dans les œuvres françaises surtout) la psychologie, l'explication des caractères, qui préoccupe le plus l'auteur (pp. 381, 397) ; 3° Il s'ensuit encore que l'épopée est simple, précise, positive, tandis que le « roman » est compliqué (p. 57), vague et mystérieux (p. 367). Ce que le « roman » perd en diversité de caractères (cp. sous 1°), il le compense par des des-

criptions plus détaillées, par de la phraséologie, de la rhétorique et des raisonnements (p. 404); 4° L'épopée est très complexe, peut se composer des éléments les plus divers (p. 34, 37), n'exclut rien qui puisse, de quelque façon, contribuer à renforcer l'impression de la vie (p. 421); elle peut même contenir des éléments romantiques, des contes de fées, du roman conventionnel; seulement, pour rester épique, il faut qu'elle les subordonne à la conception d'un caractère réellement humain (p. 202); ainsi l'histoire des Phéaciens est romantique, mais ce qui fait qu'elle est pourtant à sa place dans l'Odyssée et que celle-ci n'en est pas moins une épopée, c'est que le caractère de celui qui raconte (Odysseus), plutôt que les merveilles qu'il raconte, intéresse ceux qui l'écoutent (p. 39); le genre romantique est moins vaste (p. 37); 5° Le poète épique raconte l'histoire de sa race, de sa tribu, de sa famille (pp. 28, 399), le poète romantique prend son bien où il le trouve, et souvent même il étale son érudition (p. 380).

Pour illustrer ces contrastes, l'auteur oppose dans de larges aperçus les monuments de l'ancienne poésie épique à ceux de la poésie romantique du XII^e siècle et des siècles suivants. Mais auparavant il prend soin de comparer les épopées germaniques avec celles des Français et avec les sagas islandaises : ces dernières représentent le genre épique dans toute sa pureté et dans toute son élévation; les « chansons de geste » au contraire, dans la forme où elles nous sont parvenues, font déjà pressentir la prochaine victoire du genre romantique (p. 66).

Il est regrettable que ces théories, souvent neuves et toujours intéressantes, soient présentées sous une forme qui manque de simplicité et souvent de clarté; on dirait parfois que l'auteur a employé, pour exprimer ses idées, la forme la plus contournée qu'il pût trouver. Ainsi je renonce à comprendre ce que signifie le « musical meaning » de la *Chanson de Roland* (p. 338), pas plus que je ne comprends la phrase qui termine la p. 401. Ce qu'on regrette aussi de ne pas y trouver, c'est d'abord une disposition méthodique de la matière, des résumés et des références : on en trouve quelques-unes, mais on se demande pourquoi plutôt celles-là que d'autres.

Mais ces observations ne regardent que la forme. Le contenu lui-même est solide et, si l'on n'est pas toujours de l'avis de l'auteur, c'est que sur un terrain si vaste, il y a bien des points de vue différents.

SALVERDA DE GRAVE.

Le Dit des Outils de l'Hôtel, par Gaston RAYNAUD (Extrait de la *Romania*, t. XXVIII), Paris, 1899.

Ce *Dit* du XIII^e siècle, que M. Raynaud a emprunté à un manuscrit du château de Chantilly, avait été publié par Jubinal d'après un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, sous le nom de « le Ditté des choses qui faillent en ménage et en mariage », mais avec une lacune

d'au moins 50 vers. De plus les versions de ces deux textes dont le premier compte 242 vers, le second 210, sont si différentes l'une de l'autre que l'on n'en trouve pas 80 qui leur soient communs. Cette publication à laquelle M. R. a joint les variantes de l'ancien manuscrit est donc tout à fait nouvelle, et elle a encore d'autres mérites. Elle est précédée d'abord d'une très intéressante dissertation sur l'origine et le premier sens de *ricochet* qui apparaît dans ce *Dit des Outils de l'hôtel*. L'Académie française a défini ce mot par « petit oiseau répétant continuellement son ramage », ce qui éclaire cette locution du *Dit* : « C'est la fable du ricochet », équivalent à « C'est toujours la même chanson ». — « Le pépiement aigu, dit M. R., incessant, monotone de ce petit oiseau sautillant, suffirait à justifier la locution proverbiale où il figure », et il explique comment le sens s'étant généralisé a passé à celui qu'il a aujourd'hui et a donné naissance au verbe moderne *ricocher*. C'est ingénieux et très vraisemblable, mais il faut lire aussi en note les remarques de M. G. Paris sur cette explication étymologique. Littré n'a qu'un seul exemple de cette locution, extrait de Rabelais. Le *Dict. général* en a donné un autre plus ancien, du commencement du xv[e] siècle, avec cette mention : origine inconnue. Leroux de Lincy, dans son Introduction au *Livre des proverbes français*, p. 41, cite celui-ci qui est de la même époque : « Obéir au pape, puis désobéir, lui obéir de nouveau, et de nouveau lui refuser obéissance, on dirait que c'est *la chanson du ricochet* ». Un vocabulaire où figurent tous les mots intéressants du texte de M. Raynaud et de celui de Jubinal ajoute encore à l'intérêt de cette publication qui contribuera à l'historique du vieux français. Godefroy n'a pas recueilli *brusel* = brosse à bluter, *cote* = instrument à marquer le linge et son dérivé *coter*, *cornete au let* = biberon, *frongier* = faire trembler, *gatelle* = petite jatte, *lice* = fer à repasser, *morille* de couleur noire, *muelle* = cage à poules, *pille* = pilon, *rongnier* = grommeler, *ride* = fer à plisser, et l'infinitif *rider*, *trichefichet* = trompeur. De *tille* = pièce de bois de tilleul, par extension chose de peu de valeur, et de *badille* = qui est de peu d'importance, il a fait un seul mot *tillebadine* qu'il a du reste laissé sans explication.

A. Delboulle.

A history of English dramatic Literature to the death of Queen Anne, by A. W. Ward; Londres, Macmillan, 1899. 3 vol. I, xiv-576 p. II, xii-766 p. III, xiv-599 p.

La première édition de cet ouvrage date de 1875 ; il s'est donc passé vingt-trois ans entre ces deux publications, et l'on comprend qu'au lieu de deux volumes il en ait fallu trois à M. Ward pour mettre son travail à jour. Depuis 1875, bien des publications importantes sont venues augmenter la bibliographie dramatique anglaise et apporter de nouveaux documents dont quelques-uns de premier ordre, comme, par exemple,

la *Vie de Shakespeare* par M. Sidney Lee, dont nous avons rendu compte, ici même, dans un récent article.

Les trois nouveaux volumes de M. W. se divisent en neuf chapitres embrassant chacun toute une vaste période; vol. I : ch. I. Origine du drame anglais; ch. II. Les commencements du drame régulier (Bale, John Heywood), sujets qui depuis longtemps ont été rendus familiers aux lecteurs français par les premiers travaux de M. Jusserand; ch. III. Les prédécesseurs de Shakespeare (Lyly, Kid, Marlowe, Peele, etc.); ch. IV. Shakespeare. Vol. II : continuation du chapitre IV; ch. V. Ben Jonson; ch. VI. Les derniers représentants du siècle d'Élisabeth (Dekker, Marston, Middleton, Rowley, etc.); ch. VII. Beaumont et Fletcher. Vol. III : ch. VIII. La fin de l'ancien drame (Massinger, Webster, Tourneur, Ford, etc). — Ces six études correspondent aux trois volumes de M. Mézières. Enfin, un dernier chapitre est consacré au drame sous Cromwell et sous Charles II; c'est sur cette période de décadence artistique et morale que finit cette *Histoire*, la plus consciencieuse qu'on ait écrite.

Aucun pays n'offre à l'égal de l'Angleterre un cycle dramatique aussi complet, et nulle part on ne peut citer un nom comme celui de Shakespeare qui résume à lui seul toute une littérature spéciale et en reste la manifestation essentielle et définitive. Aussi un livre comme celui de M. W. dans lequel la figure centrale est celle de l'auteur de Hamlet, ne peut-il être indifférent. Tout gravite autour de ce soleil; raconter les origines du théâtre anglais c'est mieux faire comprendre l'épanouissement Shakespearien et suivre la trace du grand dramatiste dans ses successeurs, c'est encore une manière de mettre en évidence sa supériorité. On comprend que M. W. n'ait pas cru devoir élargir le cadre de son histoire; telle qu'elle est, elle représente à merveille les trois grands siècles pendant lesquels le théâtre a eu en Angleterre une véritable signification. En effet, après la Restauration, à part quelques œuvres exceptionnelles, comme le *All for Love* de Dryden, ou certaines comédies étincelantes de Congreve, on n'a vraiment à enregistrer que des productions hâtives, souvent malsaines, destinées à satisfaire le goût d'un public licencieux plus que de raison. Le drame anglais périclite dès la fin du XVII^{e} siècle, et quand vient la réaction avec Fielding, Goldsmith et même Sheridan, le théâtre n'a plus l'importance qu'il a eue pendant tant d'années — le roman est apparu et c'est au moyen du roman que les hommes de valeur communiquent avec le public. Les trois noms que nous avons cités sont perdus dans un siècle tout entier et font ressortir la pénurie dramatique; au temps de Garrick, c'est à Shakespeare que l'on revient, et c'est Shakespeare encore qui, accommodé au goût du jour, remplit la scène anglaise. Désormais le grand art est perdu et jusqu'à nos jours les fournisseurs du théâtre ne sont guère que des adaptateurs maladroits. M. Ward n'a pas eu le courage de tracer le tableau de la décadence anglaise, et on ne peut guère le lui reprocher.

Tout en rendant pleine justice à l'effort que l'auteur a fait pour réunir et coordonner les matériaux de son travail, on ne peut se défendre de trouver que cette *Histoire* tient plus de l'encyclopédie et du dictionnaire que de l'*essai* proprement dit. Il est difficile de lire une longue suite de biographies ou d'appréciations, même scrupuleusement chronologiques, sans être un peu déçu et fatigué. Les idées générales sont rares dans ces trois volumes et les conclusions sont pauvres; enfin, ils n'offrent ni au début, ni à la fin, les aperçus qu'on aimerait à y trouver. C'est là un défaut assez commun aux critiques anglais qui, en général, n'ont pas su comprendre les admirables leçons de Macaulay. Mais tels qu'ils sont, ces volumes restent une mine de précieux renseignements, et il sera impossible d'étudier la littérature dramatique de nos voisins sans avoir recours à cette publication. Un excellent index alphabétique permet de s'orienter dans cette belle forêt touffue et sert de catalogue à cette encyclopédie.

Casimir Stryienski.

Crouslé (L.). **La vie et les œuvres de Voltaire.** Paris, Champion, 1899. 2 vol. in-8° de xxxviii-416 et 334 p.

La difficulté, pour l'auteur de ce remarquable ouvrage, n'était pas d'écrire deux volumes sur Voltaire. Qui se lasserait d'entendre parler du plus spirituel écrivain qui ait jamais existé? Le difficile était de verser en deux volumes toute la science accumulée de nos jours sur sa vie et son œuvre sans alourdir la narration, sans obscurcir le jugement général. Encore, si Voltaire s'était borné à beaucoup écrire et à susciter de nombreux biographes, la tâche que se proposait M. Crouslé eût été relativement aisée ; mais Voltaire, dans une même année, menait de front trois ou quatre ouvrages différents et cinq ou six querelles ; comment conserver cet enchevêtrement, qui fut sa vie même, sans embrouiller le lecteur ? M. C. est venu à bout des difficultés, qu'il acceptait tout entières, par un habile choix entre les documents, surtout par la pureté, l'élégance, la grâce simple et fine du style. Il n'annonce nulle part des révélations sur le génie de Voltaire, mais il sème les remarques piquantes. Par exemple, il montre comment Voltaire, en véritable homme de cour qu'il était, s'engouait aisément, malgré sa pénétration, pour des personnes frivoles (I, 94); il écrit une jolie page sur l'art qu'avait Voltaire de mettre de son côté le public incompétent (I, 155); il institue un piquant parallèle entre d'Alembert et lui (I, 302); il explique malicieusement l'habile emploi que Voltaire faisait des préfaces (II, 228). Jamais on ne sent le critique gêné par la masse des documents qu'il met en œuvre. Ajoutons que d'abondants sommaires rendent commode l'usage de ces deux volumes.

Certes le jugement d'ensemble sur lequel s'ouvre le premier et se ferme le deuxième ne sera pas universellement accepté. Beaucoup le

trouveront trop sévère. Mais, sans entrer dans un débat mille fois agité, les plus fervents admirateurs de Voltaire accorderont à M. C. deux points de la plus haute importance.

Le premier est que sa sévérité ne tient pas à ce qu'il n'aurait point subi le charme de Voltaire. Peu d'hommes l'ont éprouvé davantage. On dirait même par moments qu'il ne le condamne que pour se défendre de son ascendant. Il l'exorcise autant qu'il l'anathématise. Jamais l'esprit de Voltaire n'a reçu d'éloges plus flatteurs et plus justes. M. C. montre très bien que, par un privilège unique, ses factums, ses vers de société, c'est-à-dire la portion de son œuvre qui, partie de toute autre main, serait fanée depuis longtemps, garde encore sa fraîcheur du premier jour (II, 134). « On le lit avec enchantement », écrit-il (II, 288), et même « Quel enchantement pourrait on comparer à celui-là ? » (II, 326). Il l'appelle *un homme prodigieux, le plus séduisant peut-être de tous les esprits* (II, 257). Il ne goûte pas seulement ses œuvres graves (sur l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, entre autres, v. II, 194-195), mais les *Contes* et jusqu'à la *Pucelle* (II, 149, 157-158). Il rend tout aussi spontanément justice à ses qualités de cœur ; il ne reconnait pas seulement, comme tout le monde a dû le faire, que Voltaire a obligé beaucoup de personnes de qui il n'avait rien à attendre, qu'il a au moins une fois dans sa vie vénéré une âme noble, celle de Vauvenarques ; il dit et répète que Voltaire a aimé sincèrement, fidèlement, patiemment ses amis, qu'il a été *souvent admirable en amitié* (II, 317), qu'il a, au préjudice de ses plans de fortune, prodigué ses soins à Mme Du Châtelet, à un moment où la belle Émilie lui avait donné le droit de rompre avec elle (I, 204). Dire que M. C. lui fait une guerre courtoise, ne suffirait pas; il lui fait la guerre malgré lui.

Est-ce même bien à lui, et nous voici au second point, qu'il fait la guerre? Ne serait-ce pas plutôt à l'esprit voltairien qui, naturellement, existait chez Voltaire, mais qui n'était pas tout Voltaire? Cet esprit a survécu ; tantôt il s'efface, tantôt il s'affiche. M. C. en voit mieux que personne le danger et le met fortement en lumière. Prendre en pitié la raison de l'homme, la mortifier malignement pour la guérir du fanatisme, ramener la morale à la recherche prudente et délicate du plaisir, la philosophie à un déisme vague et froid qui endort les intelligences et les volontés dans *l'unanimité parfaite de l'absence d'opinion* (II, 273), voilà certainement un système peu propre à tremper les individus et les nations. Or, ce système Voltaire l'a si souvent, si brillamment pratiqué, qu'il y a attaché son nom.

Sans doute, Voltaire n'était pas toujours voltairien. Mais M. Crouslé, au moins dans le corps de son ouvrage, ne l'oublie pas. On voudrait qu'il s'en fût souvenu davantage au début et à la fin. Car en somme, Voltaire, s'il a beaucoup détruit, a aussi posé beaucoup de fondements. Son infatigable curiosité rachète ses nombreuses erreurs. Il se faisait des idées assez fausses de l'Orient, mais qui sait si ce ne sont pas ces idées

fausses qui ont éveillé la vocation des grands Orientalistes de la fin du siècle? Il a souvent prêché une morale relâchée, mais dans des productions légères, dans l'intervalle de travaux qui respiraient un tout autre esprit et que ses contemporains ne lisaient pas moins avidement. Il a discrédité la religion; mais qui représentait la religion chez nous au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes et au temps de la bulle *Unigenitus*? Toutes ces réponses, au surplus, le lecteur les trouvera beaucoup mieux présentées, quoique sous forme incidente, au cours des deux volumes de M. Crouslé qui non seulement marque avec vigueur les services de tout genre que Voltaire a rendus (notammènt II, 295-296), mais rejette sur ses contemporains une partie des fautes qu'il a commises. (On trouvera d'originales réflexions touchant l'influence des Jésuites et des épicuriens lettrés sur les opinions littéraires de Voltaire, I, 21 ; II, 231-232, 243.)

Voltaire eût pardonné, je crois, des censures encore plus incisives à un critique qui aurait eu un effort aussi visible à faire pour déployer contre lui toute sa sévérité.

Charles Dejob.

O. Ulrich. **Charles de Villers.** Sein Leben und seine Schriften. Leipzig, Dieterich, 1899. In-8, p. vi, 98. Prix : 2 Mk.

La brochure de M. Ulrich est une contribution intéressante à l'étude des relations littéraires de la France et de l'Allemagne. Profitant des travaux antérieurs, surtout de la correspondance publiée en partie par Isler (Hambourg, 1879) et des documents inédits que lui fournissait la bibliothèque de Hanovre, l'auteur a donné de Villers une biographie suffisamment complète et de ses œuvres des analyses et des citations qui nous orientent sur le rôle de ce précurseur aujourd'hui oublié des études germaniques en France.

Villers cependant nous intéresse d'abord par ses relations avec des personnalités plus accentuées que la sienne, comme Mme de Staël et Gœthe. Sur sa rencontre avec la première, à Metz, en octobre 1803, relations passagères suivies aussitôt d'une brouille, nous aurions souhaité apprendre davantage. L'extrait d'un compte rendu de Villers sur le livre de l'*Allemagne* est curieux par la pointe de mépris qui perce sous l'éloge et que M. U. aurait pu souligner, quand bien même Mme de Staël n'ait pas paru la sentir. Les rapports avec Gœthe furent aussi très fugitifs. Malgré quelque sympathie, Gœthe trouvait dans Villers trop d'enthousiasme confus, de don quichottisme pour se rapprocher vraiment de lui. Son jugement offre une très grande analogie avec celui que Benjamin Constant portait de son compatriote et que j'aurais voulu voir M. U. rappeler (V. *Journal intime*[1]).

---

1. *Le Journal intime* de B. Constant (Paris, 1895) aurait fourni quelques indications utiles (pp. 25, 94, 97, etc.).

Il y a, dans toute la carrière de Villers, quelque chose de juvénile et de chevaleresque. Depuis le moment où il a quitté l'armée des princes jusqu'à celui où les étudiants « avec leurs chefs et maréchaux » accompagnent son cercueil surmonté du chapeau d'officier à la cocarde blanche, il passe sa vie à rompre des lances : en faveur de la profonde philosophie de Kant, de la noble poésie de l'Allemagne ou de la haute portée du luthéranisme; il défend ses amis de Lubeck contre les désordres de l'occupation française, il veut sauvegarder l'indépendance des villes hanséatiques, il s'emploie à empêcher la ruine des universités hanovriennes. Il s'était fait de l'Allemagne une conception idéale qui, à la fin de sa carrière, reçut de la réalité une rude atteinte. Ce pays, dont il ne parle pas autrement que les patriotes les plus fanatiques, qu'il avait cru d'autant plus élever qu'il afficherait plus de mépris pour son ancienne patrie, ce Gœttingue qu'il idolâtrait, le renvoya un jour sans explication avec l'ordre de quitter la ville sans délai.

Villers paya durement son idéalisme obstiné. Mais son erreur était encore plus coupable par ses conséquences. Ce fut le tort immense de tous ces réfugiés politiques, dont les idées, faussées par l'esprit de parti, se résument en quelque sorte dans le livre de M^me^ de Staël, de nous donner de l'Allemagne une conception fausse, en tout cas très incomplète, de n'y voir et de n'y montrer qu'un monde vivant dans la spéculation ou bercé dans la poésie. Tous les *médiateurs* qui sont venus à la suite, même les plus brillants, même ceux qui, comme Heine, prétendaient corriger M^me^ de Staël, nous ont entretenus dans la même illusion.

L'activité de Villers, en dehors de ses études sur Kant, fut trop éparpillée pour exercer une influence profonde. D'ailleurs, sur ce point, les renseignements fournis par M. U. sont pauvres. Quand il s'agit de la pénétration de deux peuples, il est non moins utile de savoir jusqu'où elle s'est produite que par qui. Nous connaissons bien les intentions, les rêves ou les actes de Villers, mais leurs résultats nous échappent un peu.

M. Ulrich a joint à son étude un opuscule de Villers : « Lettre à Mademoiselle D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue » (p. 71-98). Déjà imprimée en 1797, mais sous le nom d'un professeur de Gœttingue mort en 1795, cette lettre avait été écrite pour Dorothée Rodde, l'amie dévouée de Villers, qu'il avait connue d'abord dans la maison de son père, le publiciste et historien Schlœzer. J'avoue ne pas trop sentir la nécessité de cette réimpression. Des préoccupations professionnelles en ont exagéré l'importance à son nouvel éditeur. La méthode que propose Villers « se réduit à beaucoup lire, beaucoup écrire, écouter et parler » ; elle est après tout assez loin de celle qui prétend au même nom de mé-

---

1. « L'abbé Desmarets » qui a embarrassé M. U. dans son Index (p. 96) est sans doute Desmarets de Saint-Sorlin, auquel Villers a attribué par erreur ce titre d'abbé.

thode naturelle et surtout elle ne se préoccupe pas de l'enseignement collectif. On y trouvera cependant, à côté d'une polémique surannée, des observations utiles et une conception très élevée du rôle de professeur de langues.

L. Roustan.

Ludovic Roustan. **Lenau et son temps**. Paris. Cerf. 1898. In-8, viii et 308 p. Prix : 5 fr.

L'étude de M. Roustan est une étude à la fois biographique et critique.

La biographie de Lenau offrait encore certains points peu connus. M. R. les éclaire d'une lumière nouvelle, et l'on trouvera dans ses premiers chapitres nombre de détails, ignorés pour la plupart, sur les origines et l'enfance du poète, sur ses années de jeunesse, sur son séjour à Vienne, à Pest, à Heidelberg, sur son voyage en Amérique, sur ses relations avec les poètes souabes, avec Martensen, avec Baader, avec la jeune école autrichienne.

Il a consulté, outre les anciennes biographies de Lenau, les publications récentes, notamment celle de Frankl et celle de Schlossar, et une foule d'études, d'essais, d'articles qui sont très peu accessibles et qui contiennent parfois des documents de grande importance Il donne même de l'inédit, des notes manuscrites du poète que M. Schurz lui a communiquées.

L'étude de l'œuvre n'est pas séparée de la biographie, et à bon droit : M. R. se propose de montrer, et il montre fort bien, de façon très attachante, l'évolution de cette œuvre. Il fait voir comment la poésie majestueuse et un peu guindée de Klopstock avait d'abord attiré Lenau, comment Hœlty remplaça Klopstock — Hœlty devait plaire au jeune poète par son amour de la nature et sa mélancolie touchante — comment les premiers essais, fragments, odes, trahissent surtout dans la forme tantôt rude et tantôt vague l'inexpérience du débutant. Les poésies de la période autrichienne (1825-1831) ont quelque chose de plus sincère et de plus personnel : Lenau y chante son amour trompé, y exprime son scepticisme rêveur, y peint la *puszta* et y manifeste tout son talent avec ses qualités et ses défauts : il n'imite plus personne, et s'il est encore subtil et obscur en maint passage, il est le plus souvent nerveux, vigoureux, coloré, et « sa poésie, toute subjective par le fond, toute de réflexion, est enfermée dans la forme la plus concrète qui se puisse imaginer » (p. 74).

Les poésies écrites en Souabe sont très bien appréciées par M. R. Il expose finement pourquoi certaines — et toutes, à vrai dire — méritent le nom de *Schilflieder*, parce qu'elles rappellent la plainte douce et mystérieuse des roseaux, parce que Lenau a fondu l'histoire entière de son amour avec les aspects divers de l'étang, et il rappelle à ce propos

une toile de Corot où « nous sentons, à travers l'imitation de la nature, l'âme émue de l'artiste et par dessus tout, la parenté complexe, profonde entre cette nature et cette âme » (p. 91-92).

Après le séjour de Lenau en Souabe commence l'évolution politique et philosophique de Lenau. Il revient à ses anciennes croyances sous l'influence d'une nouvelle amitié, celle de Martensen, et d'un nouvel amour, celui de Sophie Lœwenthal. L'auteur remarque avec raison l'ascendant que l'esprit absolu de Martensen sut prendre sur l'âme molle et flottante de Lenau ; à la voix de Martensen, Lenau se persuade que l'art a une mission, que l'art est au service d'une religion ou au moins d'une philosophie, et le panthéiste, le sceptique devient un fervent chrétien ; ce sont les idées de mysticisme qu'il a puisées dans son commerce avec Martensen qui le déterminent à faire de Savonarole le héros d'une épopée.

Mais bientôt il hésite, et on le voit dans les *Poésies nouvelles* discuter le problème métaphysique, aller d'une solution à l'autre, tantôt inclinant vers le panthéisme, tantôt se jetant à corps perdu dans le christianisme, tout comme son Faust, si douloureusement incertain, qui « prend parfois un élan vigoureux pour arriver à une croyance ferme, pour toucher un fond qui ne manque pas sous ses pieds, et qui retombe ensuite dans ses doutes » (p. 238).

Enfin, dans le dernier recueil, il se décide, se rallie cette fois au panthéisme, à sa philosophie de 1832, et, comme il dit, déchire les linges trompeurs qui couvraient ses blessures. Les *Chants de la forêt* témoignent de cette conversion : c'est un hymne enthousiaste à la nature toujours jeune et prodigue de sa force (cf. p. 307-309).

Les trois grands poèmes de Lenau, *Faust, Savonarole*, *les Albigeois*, sont examinés par M. R. à leur place, avec de très instructifs développements sur la genèse et les sources de chaque œuvre. On notera surtout l'appréciation du *Faust* qui « n'est qu'un long monologue lyrique » et du poème des *Albigeois* qui « marque un réel progrès ».

M. R. a su, tout en retraçant la vie du poète, étudier profondément son œuvre. A vrai dire, il subordonne l'analyse esthétique à la critique biographique et historique ; là où d'autres feraient des phrases et se livreraient à de faciles effusions, il se contente d'indiquer, sobrement, nettement, d'un simple trait. C'est ainsi qu'il se contente d'« esquisser » le parallèle entre le *Faust* de Gœthe et celui de Lenau : deux pages lui suffisent pour nous faire connaitre les ressemblances et les différences des deux drames.

Mais, si bref qu'il soit, il dit tout, et ses jugements sont complets. Dans le chapitre sur *Savonarole*, il montre ce que Lenau a emprunté à l'histoire ou inventé, en quoi les préoccupations de thèse ou de polémique ont nui à l'intérêt politique, comment le poète a exagéré dans cette œuvre sa conception de la poésie symbolique, comment tous les défauts de *Savonarole*, voulus ou non, « s'expliquent par le rôle pré-

pondérant que Lenau a donné à l'idée ». De même, dans sa critique des *Albigeois*, M. R. n'oubliera rien : les erreurs et anachronismes du poète, le rôle trop considérable des troubadours, la théorie du progrès soutenue par Lenau, le manque d'unité, la prédilection de l'auteur pour l'horrible, le caractère épique du ton, et, à côté du pittoresque, de la recherche et de la préciosité.

M. R. donne à son livre le titre *Lenau et son temps*, et étudie en effet, outre Lenau, le milieu où est né Lenau, où il a été élevé, les hommes qu'il a fréquentés, ceux qui influèrent sur lui et ceux sur lesquels il agit lui-même. Il nous trace, par exemple, le tableau de Pest (p. 10-11); il nous décrit en des pages fort attachantes l'esprit et les œuvres de l'école autrichienne de 1800 à 1830, les tendances de l'école souabe et ses talents divers, Schwab, Karl Mayer, Justin Kerner, etc.; à propos des *Albigeois*, poème « tout pénétré des aspirations politiques de l'Autriche à la veille de la Révolution de mars », il fait passer devant nous les représentants de l'école autrichienne, Grün, Feuchtersleben, Enk. Et peut-être, dans ces chapitres, M. Roustan s'est-il astreint à une concision excessive; on y voudrait, comme dans tout le reste de l'ouvrage, un peu plus d'abondance et d'ampleur.

Mais tel quel, l'ouvrage est bien fait, fort intéressant, plein de détails et d'aperçus ; c'est une des meilleures thèses de doctorat que nous ayons eues sur la littérature allemande; l'auteur y a fait preuve d'excellentes qualités, non seulement d'une consciencieuse ardeur et d'un labeur étendu, mais de sagacité, de finesse, de goût, et son livre lui fait, ainsi qu'à notre enseignement français, très grand honneur.

A. C.

Les associations ouvrières de production. Publication de l'Office du travail. Paris, imprimerie nationale, 1897, 613 p. in-8°.

Il est regrettable que ce remarquable ouvrage paraisse anonyme et sous une couverture officielle. Il risque de passer inaperçu, tant le public cultivé est habitué à se défier des publications faites par ordre ministériel. Il est donc nécessaire d'avertir les lecteurs de la *Revue critique* qu'il s'agit ici non d'un de ces pensums administratifs rédigés à contre-cœur par des employés du ministère, mais d'une véritable étude originale, résultat d'une enquête méthodique conduite par un homme d'une valeur scientifique éprouvée.

Le directeur de l'Office du travail, M. Moron, en présentant le « compte-rendu de l'enquête entreprise par l'Office du travail sur le fonctionnement et l'importance des associations ouvrières de production » en France, a eu la délicatesse de révéler au public le véritable auteur de ce travail, M. Arthur Fontaine, sous-directeur de l'Office du travail, dont le nom est déjà bien connu de tous ceux qui s'occupent en France de statistique ou de questions ouvrières C'est M. F. qui a orga-

nisé l'enquête, visité personnellement quatre-vingt cinq sociétés, vérifié les matériaux fournis par les enquêteurs et rédigé le volume : il a été aidé dans l'enquête par MM. Dumaroussem, Barrat, Jeannolle et Leclerc de Puligny.

L'enquête a porté sur un des phénomènes qui ont le plus attiré l'attention des économistes et éveillé le plus d'espérances chez les réformateurs : les sociétés coopératives de production ont paru longtemps un des procédés les plus efficaces pour intéresser les ouvriers à la conservation de l'ordre social en les faisant sortir du prolétariat salarié et entrer dans la condition de producteurs indépendants. A plusieurs reprises, 1848, 1888, 1893, le gouvernement est intervenu pour encourager la création de ces associations. Il y avait donc un intérêt à la fois scientifique et pratique à se rendre un compte exact des résultats de ce mouvement. A ce point de vue, l'enquête ne laisse rien à désirer. Elle a porté sur toutes les associations coopératives d'ouvriers, c'est-à-dire toutes celles qui ont pour but « la suppression graduelle du salariat par l'association ». Le programme de l'étude était déterminé par un questionnaire très détaillé; mais on avait rompu avec la tradition administrative d'envoyer les questionnaires à remplir et d'accepter sans contrôle les réponses. Ce sont les enquêteurs eux-mêmes qui ont visité sur place, interrogé, étudié les documents ; « seule l'action personnelle des délégués a pu décider les associations à répondre à un questionnaire compliqué et peut-être indiscret, où on demandait même leurs bilans..., il fallait inspirer confiance ». Et voilà comment, au lieu d'un recueil incomplet de réponses officielles, M. F. a obtenu une collection méthodique de véritables observations directes, qui lui ont permis de rédiger un traité complet sur l'état actuel des coopératives de production.

Le travail[1] comprend trois parties : 1° une histoire sommaire des associations ouvrières de production de 1848 à 1897 (p. 23-42), suivie de documents historiques (groupés en 12 annexes) sur le chiffre des associations, les subventions, les lois et décrets, les travaux, les statuts, la Chambre consultative des associations ouvrières, la Banque coopérative, la Fédération régionale de Lyon ; 2° les *monographies* descriptives de dix-huit associations choisies comme types ; 3° les *tableaux*, statistique complète de toutes les associations de la Seine et des départements, avec le détail pour chacune de la date et des conditions de la fondation, du nombre des sociétaires et des auxiliaires salariés, du procédé de recrutement, du mode de direction, du capital social initial, des modes de salaire, d'assurance, de répartition des bénéfices, du chiffre d'affaires : ces 12 tableaux (p. 331-544) sont suivis *d'analyses* et d'un résumé où sont classés et exposés méthodiquement les résultats scientifiques tirés de ces matériaux.

On a le sentiment, si rare en pareille matière, que cet énorme travail

1. Sans compter *l'introduction* sur l'objet et la méthode de l'enquête.

de statistique et d'enquête n'aura pas été du travail perdu. De ces matériaux sévèrement contrôlés, méthodiquement classés, digérés par un esprit d'une vigueur et d'une prudence exceptionnelles, est sortie une conclusion d'ensemble qui paraît définitive. Elle enrichit à la fois l'histoire sociale et l'économie politique ; à l'histoire elle fournit un chapitre de l'évolution ouvrière de la France, à l'économie politique la démonstration expérimentale des limites d'efficacité de la coopération.

Il ne faut pas s'en rapporter à la déclaration de M. F. (p. 11) : qu'on « s'est borné à vérifier les traits principaux » de l'histoire de l'association ouvrière en France ; cette « vérification » constitue une histoire véritable, la plus substantielle et la plus critique qui existe sur la matière, l'histoire complète du mouvement depuis l'essai avorté de Buchez en 1831 jusqu'à 1897. On y voit les mouvements brusques de créations de coopératives dans les périodes où le gouvernement les favorise (en 1848, 1863-1865, 1881, 1893), et la décadence rapide dans les périodes de réaction. La plupart des associations ont duré à peine quelques années ; il en subsiste en tout 170 environ avec 9,000 associés.

L'étude de l'organisation et de la situation financière des associations actuelles montre combien on s'est exagéré l'importance de ce mode de production. Non seulement il n'entre dans les associations qu'une minorité infime des ouvriers; mais il est très difficile à une coopérative de production de maintenir son caractère primitif ; les sociétaires ouvriers tendent à se constituer en un patron collectif et à employer à leur tour des auxiliaires salariés. L'exemple des rares associations prospères semble indiquer que la condition principale du succès est une direction commerciale expérimentée et continue ; or c'est ce qui manque d'ordinaire à des ouvriers qui s'associent : ils parviennent à produire, ils n'ont pas l'expérience du commerce et trouvent rarement parmi les leurs un directeur capable de trouver des débouchés et soutenu par la confiance durable de ses associés. Il est significatif que la coopérative la plus puissante, le Familistère de Guise, soit l'œuvre d'un patron philanthrope, Godin le fouriériste, qui a créé l'entreprise et l'a léguée toute organisée à ses ouvriers. Les autres associations prospères sont celles dont les directeurs se sont perpétués dans leurs fonctions. Évidemment, les conditions commerciales dominent la production et une association coopérative d'ouvriers est mal armée contre la concurrence des capitalistes. Aussi beaucoup de coopératives vivent-elles surtout de la protection que la loi leur a accordée en les admettant aux adjudications de travaux publics.

Malgré la bienveillance des pouvoirs publics, malgré les donations particulières, malgré l'organisation que les coopérateurs se sont donnée en créant leur Chambre consultative, la société coopérative de production reste une plante délicate, qui a besoin d'un sol exceptionnel ou d'une protection spéciale pour résister à l'air trop rude de la société capitaliste. Les difficultés tiennent à la méfiance de la clientèle et à l'absence de crédit.

Les ouvriers qui s'associent pour devenir producteurs se trouvent ainsi limités à la petite industrie, où les frais d'établissement sont moindres et les débouchés plus voisins. Parmi les associations décrites dans les monographies les plus prospères sont celles des ouvriers lunetiers, des ouvriers lithographes, des ouvriers en limes, des tailleurs de glace, des peintres, des cochers. Même ainsi restreinte la coopérative exige une discipline volontaire, longue à acquérir. « Et c'est pour cela que l'association ouvrière de production qui progresse en France, ne progresse que lentement. »

Les monographies font honneur à M. Fontaine qui les a dirigées et revues autant qu'à ses collaborateurs. On remarquera surtout celles de « l'Union des cochers », de la « Mine aux mineurs », de la Verrerie ouvrière d'Albi.

Aucun phénomène économique n'a été jusqu'ici en France analysé et décrit d'une façon si précise, si critique et si complète. Cet ouvrage suffit à classer l'*Office du travail* parmi les établissements scientifiques d'Europe, il est désormais l'école pratique des Hautes-Etudes sociales de la France.

Ch. Seignobos

Jules Delafosse. **Vingt ans au Parlement.** Paris, Ollendorff, 1899, in-8, CI-418 pages.

M. Jules Delafosse a été longtemps député. Il s'était fait à la Chambre une spécialité des questions diplomatiques et coloniales, et il a éprouvé le désir de publier ses œuvres oratoires. Comme il a l'esprit symétrique, il les a disposées en trois séries de six discours chaque, auxquelles correspond une longue introduction, également tripartite, sur les affaires d'Égypte, le Tonkin et la question d'Orient. Ensuite viennent quelques discours de politique intérieure. Le texte est généralement conforme à la sténographie du *Journal officiel*. Pourtant une comparaison attentive révélerait peut-être quelques différences : « Est-il nécessaire, est-il même utile que la France ait des colonies pour ouvrir des débouchés à son commerce? » demandait par exemple M. D., le 21 décembre 1885 (*Journal officiel*, p. 317 et suiv). Le développement est curieux ; il a disparu (p. 197). Disparu aussi, le discours que M. D. prononça dans la séance mémorable du 30 mars 1885 pour demander au nom de la droite, unie à l'extrême gauche, la mise en accusation du cabinet Ferry, qui venait de sombrer. M. D. n'a pas voulu le reproduire « parce que c'est une œuvre de polémique plutôt que de discussion » (p. LXXVI). La distinction est subtile et l'omission regrettable. Car ce discours fut un acte, et de quelque portée : tant d'autres discours n'auront été que des phrases vaines! Mais à quoi bon remuer les souvenirs d'hier? Il est trop tôt, ou trop tard. M. D. aurait été mieux inspiré, croyons-nous, si, laissant ses discours au *Journal officiel*, qui en a la

garde pour les générations à venir, il avait élargi son introduction et traité d'ensemble l'histoire extérieure de la France depuis le congrès de Berlin. Nul doute qu'avec son indiscutable compétence, il n'eût écrit un livre excellent et dont on aurait tiré profit.

G. Pariset.

Ed. Driault. **La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours.** Préface de M. Gabriel Monod. (Biblioth. d'hist. contempor.) Paris, Alcan, 1898, xv-407 p. in-8°.

L'auteur a voulu donner au grand public un livre commode pour se mettre rapidement au courant d'une question « d'actualité » et il y a réussi. Étendant le sens primitif du mot « question d'Orient », il a fait entrer dans son exposé l'histoire de tout le monde islamique et il est remonté jusqu'à la conquête arabe du viie siècle. Cette matière énorme est divisée en 3 parties : 1° *Les Origines* (depuis la conquête arabe jusqu'à 1814) ; 2° *La Réforme de la Turquie et les démembrements* (1814-1887) ; 3° *Les questions actuelles*. En Europe (Arméniens, Crète, Macédoine). En Asie, en Afrique. Pour ces deux pays le récit remonte jusqu'au premier contact des Anglais et des Russes avec les populations d'Asie et des Français avec l'Algérie. Ce plan tantôt chronologique, tantôt géographique, mais généralement chronologique, sans être d'une ordonnance agréable à l'esprit, est suffisant pour exposer clairement les faits.

Naturellement, il ne faut chercher dans cette revue sommaire ni faits inconnus ni idées nouvelles ; c'est une œuvre de vulgarisation. Elle paraît faite avec conscience. L'auteur est à peu près au courant des principaux travaux en français sur son sujet, autant qu'on en peut juger par les renvois occasionnels au bas des pages et les petites bibliographies sommaires à la fin des chapitres.[1] Il ne cite pas les ouvrages en anglais ou en allemand et ne semble pas les connaître. Il ne paraît pas qu'il ait fait usage de la bibliographie de M. Bengesco, car il y a des lacunes dans les bibliographies sur les États des Balkans.

Le récit est bien proportionné, d'ordinaire exact et écrit dans une langue simple et assez précise. Les conclusions sont raisonnables, avec une tendance à exagérer la puissance de la Russie et la communauté de ses intérêts avec ceux de la France, mais sans anglophobie.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage est la préface de M. Monod qui donne une vue générale très saisissante des problèmes en Orient.

Ch. Seignobos.

---

1. On peut regretter que les ouvrages soient indiqués sans date.

BULLETIN

— Nous apprenons que M. J.-B. Chabot publie actuellement, sous le patronage et avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le texte syriaque, accompagné d'une traduction française, de la célèbre *Chronique du patriarche jacobite Michel le Grand* (1166-1199). Le premier volume de cette importante publication paraîtra dans quelques jours à la librairie Ernest Leroux. L'ouvrage complet formera 4 volumes in-4.

— Le 7e fascicule (pp. 529-616) du *Hebrew and English Lexicon of the Old Testament* de MM. Brown, Driver et Briggs, vient de paraître à Oxford (Clarendon Press). Il comprend les mots : *Lidbir-nâgad*. Cf. *Revue Critique*, t. XL, p. 64.

— M. W. Bacher a fait paraître le 3e et dernier volume de son ouvrage : *Die Agada der palæstinensischen Amoræer* (Strasbourg, Trübner. 1899, in-8, pp. XII-802, 12 marks). Il est consacré aux derniers *amoras* (interprètes) de Terre Sainte, du commencement du IVe au commencement du Ve siècle.

— M. Ph. Berger vient de publier dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (t. XXXVI, 2e part., pp. 134-178) et en tirage à part (Klincksieck, in-4, pp. 48. 4 fr.) un savant *Mémoire sur la grande Inscription dédicatoire du temple d'Hathor Miskar à Maktar*, et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du même lieu. La grande inscription découverte en 1892 est, jusqu'à ce jour, la plus longue et l'une des plus importantes de l'épigraphie néo-punique. Elle nous donne la forme sémitique (*Maktaram*) du nom de l'*oppidum Mactaritanum* ; elle est partagée en deux parties : dédicace du sanctuaire et énumération des membres du collège (*mizrach*) qui ont élevé ce sanctuaire, au nombre de trente-deux. Cette liste présente un curieux mélange de noms numides, puniques et latins, dont M. Berger fait ressortir les particularités dans son commentaire. — J.-B. C.

— M. P. Rasi, *Di un caso di « Syllaba anceps » in Tibullo I, 3, 18* (Torino, Loescher, 1899. 11 pp., in-8; extrait de la *Rivista di filologia*, XXVII, n° 2), propose de lire au v. indiqué : *Saturnique sacrum*. Il conteste d'ailleurs l'assertion de Wœlfflin, *Archiv*, VIII, 420, mais sans la discuter et réserve la question de la *syllaba anceps* pour un travail ultérieur. — P. L.

— Dans deux notes du *Bulletino di filologia classica* (nos 7 et 11 ; V, gennaio, marzo, 1899), M. Rasi : 1° défend dans Virgile, *Ecl.* I, 12, la leçon *turbatur* des meilleurs manuscrits contre MM. Sonntag et Cartault ; 2° justifie le texte de Properce, III, XIII, 10 : *quaeque serunt fastus*, d'ailleurs admis par M. Rothstein. M. Rasi nous envoie également trois comptes rendus parus dans la même revue, sur R. Sciava, *Le Impecazioni e la Lidia* (n° 11), Corazzini di Bulciano, *La Marina in Virgilio* (n° 8) et H. Lattmann, *De coniunctiuo latino* (n° 3) ; un autre compte rendu, dans la *Rivista di Filologia*, de Sbiera, *Die prosodischen Functionen inlautender muta cum liquida bei Vergil*. — P. L.

— A l'occasion de l'inscription : *Ospita, reple lagena (m) ceruesa*, etc., discutée à l'Académie des Inscriptions (24 et 29 mars 1899 ; *Rev. cr.*, n° 7, pp. 339-340), M. Hans Draheim signale une inscription sur une poterie d'Asciburgium : *Cop(o) mitte mi conditum*. Il remarque que la gourde de Paris a deux inscriptions : l'une, adressée à l'hôte pour le vin, l'autre, à l'hôtesse pour la bière. Il rappelle aussi une inscription sur un vase de Trèves : *uinum uires*. *Wochenschrift für kl. Philologia*, 1899, n° 23, col. 646. — P. L.

— Dans deux nos des *Beitræge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litte-*

ratur (23, 1-103; 24, 1-84) M. Saran revient à Hartmann d'Aue, auquel il a consacré, il y a quelques années, un ouvrage important (*Hartmann von Aue als Lyriker*, Halle, 1889). M. S. avait établi dans ce livre la chronologie des poésies lyriques de Hartmann se fondant sur l'usage de l'*Auftakt*. La valeur du procédé ayant été attaquée de divers côtés, M. S. l'a quelque peu modifié. Il étudie les variations de l'*Auftakt* non plus au début du vers tel qu'il est imprimé dans le *Minnesangs Frühling*, mais au commencement de ce qu'il appelle la série rythmique, qui peut être plus ou moins longue que le vers. On pourra objecter à M. S. que cette division lui est en somme personnelle et qu'il n'est pas toujours absolument sûr que son schème idéal soit celui de Hartmann. Ce qu'on ne contestera pas, c'est l'utilité de son travail, qui met en évidence des faits encore inconnus, la nouveauté de ses vues et la rigueur de sa méthode qui, si l'on accepte son point de départ, conduit à des résultats assurés pour les points essentiels. A cette étude M. S. joint un travail sur la question si controversée du vers dactylique allemand au moyen âge. Après une intéressante excursion sur le domaine de la métrique romane, où il relève entre autres faits dignes de remarque la présence de deux rythmes différents dans le décasyllabe roman, il aboutit à la conclusion que le « rythme dactylique » des *Minnesinger* est une hexapodie et non une tétrapodie et qu'il n'est pas d'origine romane. M. S. reprend ensuite la question du II. *Büchlein*, que dans son livre, il avait avec raison refusé à Hartmann. Il complète sa démonstration en réfutant les objections adressées à ses arguments. Enfin, il justifie, en complétant ses études antérieures sur le rythme des *Büchlein* et des œuvres narratives de Hartmann, la chronologie qu'il avait précédemment établie de ces dernières. — F. Piquet.

— Le court opuscule publié sous les auspices de la Société de Sténographie, *Shakespeare und die Anfænge der englischen Stenographie, ein Beitrag zur Genesis der Shakespeare-Dramen*, par M. Carl Dewischeit (Berlin, Schumann, 1897, in-8, p. 42), est amusant et curieux. L'auteur part de ce principe — contestable somme toute — que tous les quartos sans exception des pièces de Shakspeare sont ce qu'on appelle en anglais des « pirated editions », le résultat d'un véritable vol commis au préjudice et de l'auteur et surtout des acteurs devenus propriétaires de la pièce. Ce vol n'a pu être exécuté que grâce à des notes prises au cours des représentations par des sténographes qui suivaient vraisemblablement le système de Timothy Bright qui fut publié en 1588. Certaines variantes entre les quartos et le folio de 1623 peuvent facilement s'expliquer malgré les apparentes différences par l'examen des signes sténographiques qui représentent les mots en discussion dans le système de Bright. Tout ceci, on le voit, est original et intéressant. Il est incontestable qu'il y a beaucoup de vrai dans la thèse en général; l'auteur expose ses idées avec une grande clarté et les soutient par une érudition très sûre. Je reprocherai seulement à cette théorie de partir d'un point qui n'est rien moins que prouvé à l'heure actuelle et que l'opuscule de M. D. n'arrive pas à établir, à savoir que pas un des quartos n'a été imprimé sur le texte même de Shakespeare. Il est certain que les éditions furtives étaient fréquentes au temps d'Élizabeth et de Jacques, mais il n'est pas prouvé que jusqu'au jour où les œuvres d'un dramatiste étaient réunies et recevaient la consécration suprême de l'in-folio, les éditions séparées étaient forcément des contrefaçons. — J. L.

— M. Henri Lonchay, professeur à l'Université de Bruxelles, vient de terminer, pour la Commission historique de l'Académie royale de Belgique, la réimpression d'un ouvrage curieux et devenu fort rare (on ne connaît plus que trois exemplaires de l'édition primitive de 1610), le *Commentario de la guerra de Frisa* du colonel espagnol Francisco Verdugo (Bruxelles, Kiessling, 1899, xlii, 274 p., in-8). L'introduction de M. Lonchay est fort détaillée et nous fait bien connaître l'auteur; nous aurions

voulu les notes un peu plus nombreuses. Né en 1537, officier de fortune, Verdugo n'était encore que capitaine au commencement des troubles des Pays-Bas en 1566, mais il s'y distingua bientôt par sa bravoure et fut nommé colonel après le sac d'Anvers. Ayant épousé plus tard une fille naturelle du prince Pierre-Ernest de Mansfeld, gouverneur du Luxembourg, il fut appelé, en 1581, au poste de commandant, puis de gouverneur provisoire de la Frise, soumise alors encore à la couronne d'Espagne. Il occupa cet emploi difficile pendant quatorze années, durant lesquelles il fut continuellement en lutte avec les révoltés néerlandais et leurs alliés allemands et anglais. Mais en mai 1594, la ville de Groningue étant tombée aux mains de ses adversaires, Verdugo dut évacuer le pays, où il avait commencé déjà de rédiger ses *Commentaires*; il mourut à Luxembourg en septembre 1595, avant d'avoir pu terminer entièrement le récit de ses campagnes et celui des difficultés et matérielles de tout genre qu'il rencontra sur son chemin pendant les longues années qu'il avait dû se maintenir, avec des troupes rarement payées, dans un pays dont il ne comprennait pas la langue, et dont les habitants le détestaient cordialement lui-même, le tenant pour un *Verdugo* (bourreau) non seulement de nom mais de fait. On ne peut pas leur en vouloir quand on lit le croquis que M. L. (bien indulgent pourtant pour cette *spada* castillane) nous trace de lui. On ne peut avoir qu'une assez piètre opinion des aptitudes politiques de l'homme quand on le voit entrer ainsi en matière avec le Conseil de ville de Groningue : « Croyez-vous que je sois venu pour vous flatter ? Je suis venu pour faire pendre vos hommes et pour déshonorer vos femmes ! » Et il semble bien qu'il ait tâché de tenir toutes ses promesses; il ne lui répugnait pas non plus d'envoyer des assassins contre ses adversaires; mais c'était un bon soldat et, paraît-il, un bon capitaine. S'il ne nous raconte que d'incessantes petites guerres, escarmouches et sièges de bicoques variées, ses Mémoires, véritable apologie de sa conduite, en même temps que réquisitoire contre le gouverneur général Alexandre Farnèse, renferment bien des détails pittoresques et topiques sur les misères du soldat d'alors, sur l'incurie des gouvernants de Bruxelles et de Madrid, et la décadence rapide qui en résultait pour ces vieilles bandes espagnoles, autrefois la terreur des deux mondes. — R.

— M. l'abbé Jérome, professeur agrégé d'histoire au Grand-Séminaire de Nancy, a fait tirer à part une monographie très détaillée et très intéressante sur les *Élections et les Cahiers du Clergé lorrain aux États généraux de 1789* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1899, 172 p., in-8. Prix : 3 fr. 50), publiée d'abord dans les *Annales de l'Est*. C'est un travail impartial, consciencieusement établi sur des sources en bonne partie inédites ; on peut le recommander comme un modèle à suivre pour les recherches analogues, qu'on voudrait plus nombreuses, de la part de nos travailleurs de province. Quelques douzaines d'études aussi substantielles, aussi riches en notations précises sur les manifestations primordiales des assemblées de tout ordre, dont sortirent les États-Généraux, seraient infiniment plus utiles aux historiens de la Révolution que le récit indéfiniment ressassé des grandes scènes du mouvement révolutionnaire à Paris. Seulement il faudrait que ce dépouillement des pièces fût méthodique et fidèle et que ces études locales fussent entreprises, comme celle de M. l'abbé Jérôme, sans parti-pris ni préoccupations politiques ou religieuses d'aucun genre. — R.

— Parmi les monographies les plus récentes sur la guerre de Trente Ans, nous signalerons l'intéressant travail de M. K. Jacob sur l'attitude politique de la ville libre de Strasbourg, depuis sa sortie de l'Union Évangélique en 1621 jusqu'à son alliance avec la Suède en 1632 (*Strassburgische Politik, 1621-1632*, Strassburg, F. C. Schmidt, 1899, viii, 147 p., in-8. Prix : 3 fr. 75). Il vient continuer, à plus de trente ans de distance, et d'une façon fort détaillée, les recherches commencées par

moi sur la politique extérieure de la petite république au début de la lutte trentenaire (*Strassburg und die evangelische Union, 1618-1621*, dans l'*Alsatia* d'Auguste Stoeber). Grâce aux riches dossiers des archives municipales et départementales, M. J. fournit à l'histoire provinciale et même générale un nombre assez considérable de données nouvelles sur l'invasion de Mansfeld en Alsace; sur les longues et pénibles négociations avec Ferdinand II qui suivirent les victoires des Impériaux, et spécialement sur les querelles qu'amena pour la ville l'Édit de restitution ; sur les négociations enfin avec Gustave-Adolphe, que la prudence timorée du magistrat n'osa mener à bonne fin par un traité d'alliance formel qu'en juin 1632, abandonnant ainsi l'attitude de neutralité passive qu'il avait plus ou moins sincèrement observée depuis le traité d'Aschaffenbourg. M. J. nous annonce un prochain mémoire sur la politique strasbourgeoise jusqu'au traité de Prague ; il sera le bienvenu. — R.

— M. Ett. Pulejo étudie sous ce titre : *Sul più antico abbozzo di grammatica siciliana* (Acirente, typog. de l'Etna), les *Osservantii dila lingua siciliana* composées vers 1540 par Cl. Mario d'Arezzo pour protester contre l'adoption toute récente du dialecte toscan par les littérateurs siciliens. Ce fut la première ébauche de grammaire tentée pour un dialecte italien. M. P., qui prépare un travail d'ensemble sur son auteur, ne s'abuse pas sur la portée de ces *Osservantii* ; il fait remarquer que, la littérature dialectale de la Sicile ne fournissant pas d'assez bons écrivains, Mario d'Arezzo est à chaque instant obligé de s'appuyer sur des écrivains toscans et de modeler sur leur dialecte les réformes qu'il propose pour le sien ; il fait, du moins, remarquer qu'il soutient contre Bembo que la Sicile est une terre italienne. — Charles Dejob.

— Nous annonçons avec plaisir la troisième édition de *Chi l'ha detto?* (Milan, Hœpli, 5 fr.), excellent recueil où M. Fumagalli rassemble en en indiquant l'origine et souvent les circonstances, plus de 1.810 citations familières en toutes langues. Bien des personnes y apprendront, par exemple, à qui attribuer les mots suivants : « Et voilà justement comme on écrit l'histoire! — Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? — On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité. — On revient toujours à ses premières amours, etc. ». Dans la préface de la nouvelle édition, M. F. explique pourquoi il continue à ne pas enregistrer les dictons populaires proprement dits, tandis qu'il note des dictons empruntés à de fort pauvres livrets d'opéra. Trois index rendront l'usage de son livre très commode. — Charles Dejob.

— La dissertation de M. Adolfo Bonillo y San Martin, *Concepto y teoria del derecho estudio de metafisica juridica* (Madrid, V. Suarez, 1897, in-16) est assez ingénieuse sur un sujet souvent traité déjà. M. Bonillo arrive à cette définition du droit : la faculté d'agir conformément à la loi pour atteindre le bien humain dans la vie sociale. Cette formule ne nous paraît pas inattaquable. Le droit est préexistant à la loi, laquelle n'en est que l'expression, et à ce titre il ne nous paraît pas logique de faire figurer la loi dans une définition du droit. Il y a là une sorte de pétition de principe. — L.

— Le travail de M. Sylla J. Monsegur, *El derecho internacional privado en la Republica Argentina. Apuntaciones bibliographicas* (Buenos-Aires, Biedma, 1898, in-8), porte sur 88 ouvrages, dont l'indication bibliographique est accompagnée d'une brève analyse critique. La majorité des livres indiqués sont des thèses de doctorat, mais on y trouve aussi mentionnés quelques ouvrages de doctrine plus importants. — L.

— Le discours de D. José de Bustos y Miguel, lu à l'ouverture solennelle des cours de l'année académique 1898-1899, à l'Université de Salamanque, a pour sujet la part prise par l'Université de Salamanque à la réforme grégorienne du calendrier. A côté des renseignements que M. J. de Bustos nous donne sur ce sujet, il s'est plu à

retracer l'histoire du mouvement scientifique à l'Université de Salamanque depuis Alphonse le savant jusqu'à la fin du XVIᵉ siècle. — L.

— Le 38ᵉ fascicule du *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* (Frauenfeld, Huber) contient en deux colonnes les p. 1105-1264 ou feuilles 70-79 du IVᵉ volume de l'ouvrage et va de *Back* ou *Taback* à *pumpen*.

— L'*Histoire de la littérature hongroise illustrée*, éditée par l'Athenaeum à l'occasion du Millénaire (Voy. *Revue critique*, 1897, nº 23) et rédigée, sous la direction de M. Beœthy, par un groupe de professeurs, a obtenu le succès qu'elle méritait. Ces deux volumes de luxe ont été vite épuisés et une seconde édition est devenue nécessaire. Nous recevons aujourd'hui le premier volume remanié et enrichi de belles illustrations (*Képes magyar irodalom tœrténet*, tome I. Budapest, Athenaeum, 1899; 852 pages, grand in-8º, 58 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte). Dans la première édition, cette partie n'avait que 516 pages et s'arrêtait avec l'année 1772; dans la nouvelle édition, on a joint l'exposé de la renaissance littéraire (1772-1822) aux époques précédentes, pour réserver tout le second volume à la *Hongrie moderne*. On a également ajouté un chapitre nouveau : *L'épistolographie au XVIIᵉ siècle*, par David Angyal, et en outre de nombreuses illustrations nouvelles tirées de beaux manuscrits des XIVᵉ et XVᵉ siècles, de même que le fac-similé des fragments linguistiques nouvellement découverts à Kœnigsberg. Certaines reproductions sont maintenant plus fidèles. Le second volume paraîtra en automne, et l'année prochaine un résumé français, accompagné des plus belles planches et illustrations, sera publié par l'Athenaeum à l'occasion de l'exposition universelle. — J. K.

— Deux éminents philologues hongrois, Sigismond Simonyi et Joseph Balassa, viennent de publier un *Dictionnaire allemand-hongrois* (*Német és magyar szotar*. Budapest, Franklin, 1899, VIII-474 pages, in-8º), qui diffère sensiblement des ouvrages de ce genre publiés jusqu'ici en Hongrie. Précédemment, on n'avait en vue que l'élève hongrois qui voulait se familiariser avec la langue allemande; aujourd'hui, le magyar commence à faire des conquêtes. Ce dictionnaire s'adresse donc aussi bien aux étrangers qui étudient le hongrois qu'aux Hongrois qui apprennent l'allemand. Il a encore l'avantage d'avoir rayé impitoyablement du vocabulaire magyar ces formes hybrides que les excès des néologues avaient introduites depuis le commencement de notre siècle dans la langue, excès que l'excellente revue *Nyelvœr*, dont le directeur est justement M. Simonyi, combat avec tant d'énergie; mais, d'autre part, ce dictionnaire donne les termes que les nouvelles inventions ont introduits dans la langue. Les auteurs ne se sont pas contentés d'une sèche énumération des mots, comme on le faisait anciennement; ils donnent la traduction très réussie de nombreuses tournures allemandes souvent si difficiles à rendre. L'ouvrage que M. Simonyi a publié en 1896 et qui fut couronné par l'Académie (*Német és magyar szolasok*) indique les sources de ces tournures et peut être considéré comme le premier essai de ce genre. L'impression du Dictionnaire est très nette, exempte de fautes. Nous ne doutons pas qu'il ne remplace sous peu celui de Ballagi. — J. K.

— Un travail analogue à celui de Simonyi-Balassa, mais de dimensions plus restreintes, est le *Dictionnaire de poche* (*hongrois-allemand et allemand-hongrois*) de Béla Wolff (Budapest, Athenaeum, 1898, 324 et 400 pages, petit-format). L'auteur a également traduit avec exactitude nombre de tournures. — J. K.

— Le même principe a été adopté par M. Béla Ujvary dans son *Dictionnaire de poche français-hongrois* (*Franczia és magyar Zsebszotar*, Budapest, Athenaeum, 1899, 421 pages). — J. K.

— L'*Anthologie latine* de M. Jean Csengeri, professeur à l'Université de Kolozsvár

(*Anthologia latina*, Budapest, Franklin, 1899, 216 pages), donne un choix très judicieux des poètes lyriques et didactiques avec une introduction sur Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Properce et Ovide. M. Csengeri, qui a traduit magistralement en vers les poésies de Catulle, Tibulle et Properce, connaît ses auteurs à fond, et son commentaire, rejeté à la fin du volume (p. 134-207) contient maintes remarques intéressantes. — J. K.

— Dans les deux derniers fascicules des *Nyelvtudomanyi Kœzlemények* il faut signaler le *Vocabulaire tcheremisz* de M. Szilasi, fait avec le plus grand soin d'après les sources linguistiques et les notes du philologue finnois, Arvid Genetz. Ce recueil est le plus complet qu'on ait de cet idiome peu exploré de la famille ougrienne; le commentaire grammatical de Joseph Szinnyei, directeur de la Revue, sur les *Gloses de Gyula-Fehérvar* récemment découvertes par Elemér Varju ; une étude très détaillée sur les *Sources des proverbes hongrois* par E. Margalits, auteur du recueil le plus complet de dictons populaires. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 juin 1899.

M. Cagnat annonce que M. L. Homo, membre de l'École française de Rome, a découvert dans les fouilles poursuivies à Dougga (Tunisie), en avant du temple de Jupiter Capitolin, une inscription de 18 lignes, datée de la huitième puissance tribunitienne de Claude (25 janv. 48-25 janv. 49). Cette inscription mentionne plusieurs membres d'une même famille, celle de Julius Venustus, qui ont géré à Dougga les magistratures municipales. Elle fournit de précieux renseignements sur la persistance des institutions puniques dans les cités africaines au temps de l'Empire.

M. Cagnat communique ensuite, de la part de M. Gauckler, une inscription trouvée à Souk-el-Abiod par M. le commandant Drude. Elle fait connaître la carrière du grand jurisconsulte Julien, contemporain de l'empereur Hadrien.

M. Léopold Delisle communique un mémoire sur une lettre du bâtard d'Orléans, mémoire destiné à être lu à la séance trimestrielle de l'Académie.

M. le Dr Hamy présente quelques observations sur la reproduction photochromographique du manuscrit mexicain de la bibliothèque de l'Université de Bologne, l'un des trois manuscrits antérieurs à la conquête qui soient conservés en Italie. Cette reproduction, exécutée aux frais de M. le duc de Loubat, est accompagnée d'une étude de M. Francesco del Paso y Troncoso. Le manuscrit de Bologne offre cette particularité qu'il est demeuré inachevé, ce qui permet de se rendre un compte exact des procédés en usage chez les artistes nahuatls. Dans l'état où il est passé des mains des indigènes en celles des Espagnols, le volume, formé de 38 pages, n'en avait encore que 24 qui fussent ornées de signes figurés par deux mains fort inégales : l'une, très habile, qui a exécuté les pages de dessus, l'autre, très inférieure, qui s'est essayée sur les pages opposées. Le premier artiste ne s'écarte pas de la tradition et son œuvre reproduit à peu près les premiers sujets du *codex Vaticanus*, no 3773 ; par contre, le second introduit dans ses tableaux une numération qui rappelle celle des manuscrits mayas, ce qui porte à croire qu'il travaillait chez quelque peuple de l'Anahuac limitrophe du Yucatan.

M. A. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur le cardinal de Bouillon, Étienne Baluze et l'histoire de la maison d'Auvergne.

M. Eugène Müntz communique en seconde lecture son étude sur le Musée de portraits de Paul Jove.

M. Oppert communique les résultats de ses recherches sur une certaine catégorie de textes cunéiformes conservés au Musée Britannique et qui viennent d'être publiés. Ces textes, qui datent de 4.000 ans a. C., ont trait aux contributions en nature et en métal dues aux seigneurs de la Chaldée. Il est fort curieux de constater que, dans beaucoup de ces documents, les chiffres des redevances sont grattés. On peut penser que ces grattages étaient opérés sur la brique cuite, qu'ils n'émanaient pas des scribes, mais de certains contrôleurs qui avaient constaté des fraudes dans les contributions. Pour prévenir les détournements, quelques documents portent en grands chiffres le montant réel de la prestation due au seigneur.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 31 juillet — 1899

Mari, recensions d'Amr et Sliba, p. Gismondi. — Brockelmann, Grammaire syriaque. — Schultze, Grammaire araméenne. — Pascal, Dictionnaire de l'usage cicéronien. — Justiniani Institutiones, p. Krueger, 2e éd. — Jeep, Philostorge. — Bertaux, Santa Maria di Donna Regina. — Rabaud, Le protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais. — Evers, La Jeanne d'Arc de Schiller. — Casteig, Huningue en 1815. — Baston, Mémoires, p. Loth et Verger, I. — Luetzow, Histoire de la littérature tchèque. — Matter, La dissolution des assemblées parlementaires. — Lettre de M. Houssaye et réponse de M. Salomon Reinach. — Académie des inscriptions.

Maris Amri et Slibae de patriarchis nestorianorum commentaria ex codicibus Vaticanis edidit et latine reddidit Henricus Gismondi S. J. *Pars prior*, Maris textus arabicus, p. vii et 179, et Maris versio latina, p. 136, gr. in-8, Rome, C. de Luigi, 1899, prix 25 fr. — *Pars altera*, Amri et Slibae textus, p. vii et 107, 1896, et Amri et Slibae versio latina, p. 83, 1897, gr. in-8, Rome, C. de Luigi, prix 16 fr. Chez le Directeur du dépôt, Rome, via del Seminario, 120.

M. Gismondi vient d'achever, à la grande satisfaction des orientalistes et des historiens de l'Église, l'édition de la chronique des patriarches nestoriens contenue dans le *Livre de la Tour* de Mari, fils de Salomon, et dans les recensions abrégées qu'Amr ibn Matta et Sliba de Mossoul ont faites de ce livre. La seconde partie renfermant les recensions d'Amr et de Sliba avait paru avant la première partie et nous en avons rendu compte dans cette *Revue* (année 1896, p. 341). La publication de la première partie nous permet de répondre à plusieurs questions que nous avions posées dans notre compte rendu. Il est clair aujourd'hui que les recensions d'Amr et de Sliba ne sont pas un simple épitomé, mais qu'elles contiennent des faits et des dates tirés de documents que ne possédait pas Mari, et que les deux ouvrages se complètent l'un l'autre ; ainsi se trouve justifiée la méthode de l'éditeur qui a publié *in extenso* les deux ouvrages.

Les dates fournies par Mari sont sujettes à caution surtout pour l'époque des Sassanides ; celles d'Amr et de Sliba, plus nombreuses et qui comprennent les années de l'ère des Séleucides, sont plus souvent encore inexactes ; on ne devra donc accepter ces dates qu'après les avoir contrôlées avec d'autres documents historiques, tels que la chronique ecclésiastique de Barhebraeus. L'histoire des patriarches nestoriens antérieure à l'islamisme est encore pleine d'incertitudes, ainsi qu'en témoignent les divergences que l'on constate entre Mari, d'une part, et

Amr et Sliba, d'autre part. Malheureusement, le nombre de ces divergences est encore augmenté pour les dates, par des inexactitudes de traduction que le lecteur, qui n'est pas en état de consulter le texte arabe, ne pourra rectifier [1].

Les faits rapportés par Mari et par ses abréviateurs, Amr et Sliba, devront aussi être contrôlés surtout pour l'époque des Sassanides. Mari raconte (I, p. 54, l. 18 et suiv., trad. p. 48, l. 7 et suiv.) que le patriarche Ézéchiel accompagna Chosroes I qui se rendait au siège de Dara en passant par Nisibe et que le patriarche mourut avant son retour de Dara. Il y a là une confusion avec le patriarche Sabrjésu I et Chosroes II (voir la *Chronique syriaque*, éditée par Guidi et traduite par Noeldeke, trad. p. 16 et 18; Mari, I, p. 60, l. 8, trad. p. 53, l. 17; B. H., *Chron. eccl.*, II, 107). Suivant Amr (II, p. 30, l. 5 et suiv., trad. p. 18, l. 3 et suiv.), Gabriel de Singar, médecin du roi Péroz, traduisit à celui-ci la lettre que le patriarche Babôé avait adressée à l'empereur Léon et qui fut interceptée par Barsauma. Dans Mari (I, p. 42, l. 11, trad. p. 37, l. 6), c'est Isaïe, un évêque déposé par Babôé, qui fut l'interprète de la lettre [2]. En fait, Gabriel de Singar, un Jacobite hostile aux Nestoriens, était le médecin de Chosroes II et vivait près de deux cents ans plus tard L'éditeur s'est abstenu de toute critique; c'était son droit, mais, s'il avait cherché à éclairer son texte à l'aide d'autres documents [3], sa traduction y aurait

1. En raison de l'importance des dates dans cette chronique des patriarches nestoriens, nous croyons devoir signaler ici ces inexactitudes : I, p. 8, l. 2, lire 70 ans et non 79; p. 18, l. 31, 10 ans et non 12 ans; p. 61, l. 8 d'en bas, 9 ans et non 7 ans; p. 66, l. 10, 6 ans et non 16 ans; p. 72, l. 36, *duabus noctibus post dhu-l-higge*, et p. 73, l. 38, *duabus noctibus ante schuwal*, lire *deux nuits écoulées*, c'est-à-dire la troisième nuit de ces mois (dans la suite, on traduit le chiffre des nuits sans le mot *écoulées*); p. 97, l. 28, 14 ans et non 24 ans; p. 101, l. 6, le second jour et non le huitième jour; p. 103, l. 29, le neuvième jour et non le sixième jour; p. 107, l. 30, l'année 405 est évidemment fausse, il faut lire 453 d'après la page suivante; p. 115, l. 17, 478 et non 470; p. 122, l. 7 d'en bas, (4)95 et non 95; p. 123, l. 10, 487 et non 497; p. 130, l. 5, 1443 et non 1434; p. 133, l. 1, 1450 et non 1405 (dans le texte *khams* doit être lu *khamsin*). — II, p. 13, l. 3-4, 8 ans et non 3 ans; p. 33, l. 13, 9 ans et non 7 ans; p. 34, l. 27, 997 et non 995; p. 37, l. 7, 19 ans et non 14 ans; p. 56, l. 15, 19 novembre et non 19 janvier (mais il y a une faute dans le texte, le patriarche précédent étant mort le 2 décembre 1324 des Gr., son successeur n'a pu être élu le 19 novembre de la même année; le texte doit être corrigé d'après Mari); p. 58, l. 11, 1361 au lieu de 1321 (chiffre faux dans le texte); p. 59, l. 13, 466 et non 416; p. 60, l. 26, 17 octobre 1443 et non 17 décembre 1463; p. 60, l. 35, 1445 au lieu de 1334 (chiffres faux dans le texte); p. 61, l. 18, 13 novembre et non 13 janvier; p. 61, l. 28, 25 novembre et non 25 janvier; p. 62, l. 1, 26 ans et non 27 ans; p. 67, l. 1, 20 décembre et non 20 janvier; p. 68, l. 1, 26 avril 1537 et non 36 avril 1537 (la date du texte est fausse, Sabrjésu IV étant mort en juin 1537 ou 1226 de J.-C., son successeur n'a pu être élu au mois d'avril de la même année); p. 69, l. 26, 1568 et non 1468 (chiffre faux dans le texte).

2. B. H., *Chron. eccl.*, II, p. 65, dit seulement que ce fut un Syrien sans donner son nom.

3. En dehors des chroniques, Mari a utilisé des Apocryphes et des Actes des mar-

gagné. Nous citerons un exemple seulement : le passage de la traduction de Mari, I, p. 7, l, 13, *tunc (Milaeus) evangelio manum imposuit audacter*, etc , donne à entendre que c'est l'évêque Milès qui frappa de la main l'Évangile, tandis que l'auteur de cet acte impie était le patriarche Pappas (voir les Actes de Milès dans les *Acta martyrum et sanctorum* de Bedjan, II, 267 ; B. H., *Chron. eccl.*, II, p. 29-31).

Le texte arabe se lit facilement ; les difficultés qui arrêtent le lecteur viennent autant du style syriacisant de l'auteur que des fautes de copiste. Le traducteur a généralement surmonté ces difficultés, mais il a procédé avec une certaine hâte et il lui est échappé des lapsus[1]. L'orthographe des noms propres varie souvent : Jauzeq, Jozeq, Jozâchi, Jozachum, Jozaqum ; Bassorae, Basrae, metropolita Bostrensis (pour *Bassora* et de *Bassora*) ; Habat et Haba ; Mu'tadid et Mo'atadid, etc. Il eut mieux valu conserver la forme Ardaschir que de transcrire par Artaxerxes.

Les fautes d'impression dans le texte arabe sont rares, mais la liste des *corrigenda* pourrait être encore augmentée.

M. Gismondi a ajouté à son édition des index des noms propres qui paraissent être complets et qui sont d'une grande utilité pour les recherches. On lui doit aussi un appendice contenant pour chaque année le comput de la fête mobile de Pâques, auquel se réfèrent les signes énigmatiques des recensions d'Amr et de Sliba ; l'éditeur a eu le grand mérite de découvrir la valeur de ces signes.

Nous n'insisterons pas sur l'intérêt historique de cette chronique des patriarches nestoriens dont Barhebraeus, Assémani et d'autres ont tiré un si grand profit. L'édition du P. Gismondi met cette chronique à la

---

tyrs et des saints. Le Roman de Julien l'Apostat a fourni les récits de I. p. 22-25, trad. p. 19-21.

1. Nous n'avons pas comparé la traduction avec le texte d'une manière suivie ; nous donnons ici les quelques notes que nous avons prises au courant de la lecture : I, p. 2, l. 12 et suiv., il était utile de remarquer qu'*Ahai*, le disciple d'Addai, s'appelait en réalité *Aggai* et que l'erreur a été causée par l'absence du point diacritique de la lettre *djim* ; p. 26, l. 15, lire *Tomarsae* au lieu de *Marûtae* ; p. 32, l. 5 (= p. 36, l. 19 du texte), combler la lacune par les mots *à Ahu-Dékla* (sur cette localité de la montagne d'Orouk dans le Beit-Garmai, voir *Le livre de la chasteté*, éd. Chabot, n° 10) ; p. 67, l. 34, ajouter après *praestitit* les mots : *et il y demeura (à Gondésapor) vingt ans* ; p. 67, l. 4 d'en bas, lire *Harranae* au lieu de *Harzanae* ; p. 123, l. 20, au lieu de *melior factus...*, lire *le plus beau qui fût* ; *il se sentit épuisé à Bagdad* ; p. 123, l. 7 d'en bas, combler la lacune par les mots *pendant laquelle (administration) il se montra clément* ; p. 132, l. 18, combler la lacune par les mots *repoussé d'un lieu dans une autre* (lire dans le texte, p. 106, l. 11 : *moschattatan min makânin ila makânin*) ; p. 132, l. 25, lire *successeur* au lieu de *prédécesseur* ; deux lignes plus bas effacer *eumdem*. — II, p. 13, l. 16, lire *Jezdegerd le pervers* au lieu de *Jezdegerdes Atimus* (dans le texte *al-athim*) ; p. 26, l. 15, au lieu de *Daniel abilensis* lire *Daniel l'ascète* (Daniel de Hazza dans Mari, p. 55, l. 6 du texte) ; p. 33, l. 10, les mots : *officio functus annis quinque supra quadraginta* se rapportent à Sergius, métropolitain de Gondésapor, et non pas à Jésuyab III qui fut patriarche neuf ans seulement ; p. 34, l. 10, au lieu de *Sajuri* lire *Severi* (comp. I, p. 65, l. 6. du texte) ; p. 58, l. 30, *Zanbûr* au lieu de *Zaibûr*.

portée de tous dans des volumes fort bien imprimés. Les corrections que nous avons notées en vue des personnes qui ne lisent pas l'arabe ne sauraient porter atteinte à la valeur de cette publication qui est digne de sincères éloges et qui assure à l'auteur des droits à la reconnaissance du public savant.

R. D.

---

1. **Syrische Grammatik** mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar von Carl Brockelmann. Berlin, Reuther et Reichard, 1899, pet. in-8, p. xiii, 110 et 190, Prix 7 M., broché; 7 M. 80, relié.

2. **Grammatik** der aramaeischen Muttersprache Jesu von Dr. Martin Schultze. Berlin, Calvary, 1899, pet. in-8, p. 87.

I. — La nouvelle grammaire syriaque de la collection Reuther et Reichard, intitulée *Porta linguarum orientalium* précédemment et *Hülfsmittel für das Studium der orientalischen Sprachen* aujourd'hui que ces manuels sont rédigés en allemand, a été confiée à M. C. Brockelmann, l'auteur connu du *Lexicon syriacum*. En ouvrant ce livre, nous nous attendions à trouver la grammaire traitée telle qu'elle l'est dans les ouvrages de ce genre écrits pour les commençants, c'est-à-dire un résumé des principales règles dont la connaissance est nécessaire pour une première étude de la langue syriaque. Mais, à la grande satisfaction du lecteur, M. B. inaugure une nouvelle méthode; il a eu le talent d'exposer dans 96 petites pages une grammaire raisonnée et analytique, mise au courant du progrès des études linguistiques et qui, d'un autre côté, donne la note originale de l'esprit scientifique de l'auteur. M. B. a fait ressortir le rôle important que l'accent tonique a joué dans les phénomènes phonétiques, et il a noté avec soin les différences qui distinguent le dialecte des Syriens occidentaux (Jacobites et Melkites) du dialecte des Syriens orientaux (Nestoriens). Aussi avons-nous lu d'un bout à l'autre et avec un véritable plaisir la première partie du livre que nous nous proposions d'abord de parcourir seulement. L'exposition, quoique concise, est claire et dénote un auteur maître de son sujet. Ce jugement paraîtra peut-être exagéré au débutant qui n'est pas encore en état de comprendre les difficultés de la langue. C'est dans ce sentiment que M. B. a détaché du texte principal et rejeté dans des *Anmerkungen* imprimées avec un caractère plus petit les explications que l'étudiant devra passer et sur lesquelles il reviendra avec curiosité après avoir traduit la chrestomathie.

La syntaxe est l'objet de quelques remarques (*Syntaktische Bemerkungen*) qui contrastent d'une manière fâcheuse par leur petit nombre avec les chapitres précédents. L'auteur renvoie pour cette partie à la grammaire de M. Noeldeke; mais il semble que, pour l'intelligence des textes de la chrestomathie, un peu plus de développements était dû à l'autodidacte.

La *Littérature* a été mise au point par l'addition des nombreuses publications syriaques [1] qui ont paru depuis la seconde édition de la *Syrische Grammatik* de M. Nestle (1888). L'auteur n'a pas visé, comme son prédécesseur, à donner un tableau complet de cette littérature ; il a omis les anciennes éditions qui n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif.

Nous trouvons aussi digne d'éloges la méthode de M. B. concernant la chrestomathie. Résistant à la tentation de l'inédit, M. B. a imprimé des textes déjà publiés, appartenant à l'époque classique et propres à donner à l'élève une notion du caractère de la littérature syriaque. La poésie n'est représentée que par une homélie de Jacques de Saroug en vers de douze syllabes ; il eut été utile d'ajouter quelques morceaux composés dans d'autres mètres, notamment des hymnes d'Éphrem [2]. Ces morceaux auraient avantageusement remplacé les extraits de Kalila et de Pseudo-Callisthène qui, en tant que traductions, n'appartiennent pas à la littérature originale des Syriens.

Le glossaire est suivi d'une liste alphabétique des noms propres qui sont expliqués.

II. — Le petit livre de M. Martin Schultze renferme une esquisse linéaire, un *schéma*, pourrait-on dire, de la langue araméenne envisagée au point de vue historique et dans ses développements dialectaux, plutôt qu'une grammaire de l'araméen de Galilée que parlait le Seigneur. Il sera lu avec intérêt par les personnes qui veulent acquérir une idée générale de cette langue sans en faire une étude spéciale. Nous ne pouvons accepter sans réserve le principe posé par l'auteur que « l'araméen avec sa phonétique et ses formes simples et archaïques sert mieux de base pour les études sémitiques que l'hébreu et l'arabe (*Préface*) » et que « de toutes les langues sémitiques l'araméen possède le système phonétique le plus archaïque (p. 1) ». Il est admis aujourd'hui que c'est l'arabe qui possède les formes les mieux conservées de l'ancien fonds sémitique. Nous dirions plutôt avec M. Brockelmann (Préface de sa *Syrische Grammatik*, p. VII) : « Il me semble que parmi les dialectes sémitiques classiques il n'en est guère de plus apte à nous conduire à l'intelligence des problèmes de l'histoire linguistique que le syriaque. »

R. D.

---

1. P. 102, la quatrième avant-dernière ligne est à supprimer, la publication de M. Budge, *The martyrdom of Isaac of Tiphre*, donne un texte copte et non syriaque.

2. La poésie insérée dans *La vie* de Saint Ephrem, p. 48, est apocryphe ; la division en strophes 443333 indiquée par l'auteur, *ibid.* note 1, est inexacte ; dans les poésies composées de vers de sept syllabes, la phrase poétique est formée de deux vers et il ne peut y avoir de strophe de trois vers.

Carlo Pascal. **Dizionario dell' uso Ciceroniano** ovvero Repertorio di locuzioni e costrutti tratti dalle opere in prosa di M. Tullio Cicerone. Lœscher. 1899. Petit in-8, xv-777 p.

M. Pascal a déjà publié nombre d'ouvrages [1]; il écrit beaucoup dans les revues italiennes; mais jusqu'ici il ne s'était occupé, ce me semble, que de questions d'histoire, de mythologie, de linguistique et d'essais sur les langues primitives de l'Italie; il aborde cette fois un sujet de philologie qui touche à l'enseignement; je ne voudrais pas dire qu'il fût dépaysé; mais on peut expliquer par ce fait les hésitations et les faibles de son nouveau livre.

Rien de plus séduisant sans doute que le projet de réunir en un volume maniable ce qu'il y a d'essentiel dans le vocabulaire, dans la langue, et, autant qu'on peut le saisir, dans le style de Cicéron. Supposez un nouveau Nizolio plus court et adapté aux exigences de notre temps; débarrassé des doublets et de ce qui est connu et banal, mais où les articles soient classés, l'incertain donné comme tel, et l'exceptionnel mis fortement en relief. Combien un tel ouvrage rendrait de services à tous! Il est vrai qu'il est plus facile à concevoir en gros qu'à exécuter. M. Merguet a dû, pour des raisons de librairie, paraît-il, renoncer à son projet de Handlexicon de Cicéron. Il n'en a publié qu'un fascicule et déjà les critiques le guettaient (il y a ici, dans la préface, quelques lignes à son adresse). On demande en vérité beaucoup et peut-être trop aux livres comme ceux-ci. Ils servent de contrôle à nos études; mais on ne cesse de les contrôler eux-mêmes; on passe au crible ce qui est donné, en protestant contre telle lacune: tel est le sort commun des livres d'enseignement. L'utilité d'un lexique comme celui-ci est telle cependant que presqu'au moment où le lexicographe de Kœnigsberg renonçait à son projet, on voit qu'il était repris en Italie. Le *Dizionario* de M. Pascal, pour l'extérieur, a toutes les qualités; voyons si nous trouvons à l'intérieur une partie tout au moins de ce que nous souhaitions.

Comprenons bien d'abord le but de l'auteur comme il l'indique. Le livre qu'il nous donne ne contient pas, il ne pouvait ni ne devait contenir tous les mots et tous les sens qu'on trouve dans Cicéron. Ce n'est point à la fois un résumé et un double des grands dictionnaires de Merguet pour les discours et les traités philosophiques: M. Pascal s'est proposé avant tout de nous donner, sous cette forme de lexique maniable, un aperçu de la syntaxe et de la stilistique cicéronienne. Le choix des indications et même des mots est donc avant tout subordonné à l'exposé des habitudes de style de l'auteur. Tel sens, tel mot qui n'est qu'un ἅπαξ (par ex. *absque*) ne sera pas mentionné. On n'énumérera pas les quatre ou cinq exemples

1. Citons les *Studi Romani*: Procès des Scipion, Valérius d'Antium et Tite-Live (voir *Revue* de 1896, II, p. 68 et s.); Exil de Scipion; Le parti des Gracques et Scipion Émilien; aussi des *Studi di antichita e di mitologia*; enfin des *Saggi italici*, *Saggi linguistici*, *Studia philologica*, etc.

de *abs*; mais on dira que Cicéron n'emploie cette forme que dans ses ouvrages moins limés et seulement devant *te*. Tout cela est très sage. Louons aussi M. P. d'avoir mis nettement à part ce qu'il faut connaître, mais qui est rare ou exceptionnel dans Cicéron [1], et aussi d'avoir noté expressément les formes qui manquent entièrement dans Cicéron [2]. Il est encore très sage de défendre le lecteur contre l'illusion que nous donnent certains mots (abstrus, tempérament...) qui n'ont pas dans Cicéron le sens qu'ils ont pris dans les langues romanes. M. P. s'appuie sur les meilleurs travaux qui aient été faits sur le sujet dan les derniers temps, particulièrement sur l'Archiv de M. Wœlfflin, et tel renvoi à telle étude particulière aura pour tous son utilité.

Mais, malgré sa commodité, ce dictionnaire ne peut compter malheureusement à nos yeux que comme un premier essai. Il ne rendra de service qu'à la condition d'être rectifié et complété. Les fautes d'impression sont en vérité bien trop nombreuses; elles ne sont pas toutes, il s'en faut de beaucoup, relevées dans l'Errata où l'on compte cependant 17 pages d'additions et de corrections (comme il est commode de reporter tout cela !). Cet errata est encombré de signes de quantité primitivement omis, corrigés ici parfois à faux (p. 768, sur p. 67 b, lire: consópire); de traductions, d'articles nouveaux à ajouter (il y en a des séries de trois ou quatre de suite, ce qui prouve, si je ne me trompe, que le plan primitif était mal défini). Je ne note ci-dessous que les plus grosses fautes sur lesquelles l'Errata est muet [3].

Mais le côté le plus faible du dictionnaire est certainement dans ses lacunes; je les crois inévitables dans un ouvrage comme celui-ci; mais je trouve grave que M. P. ait négligé un moyen très simple d'éviter nombre de celles qu'il a relevées dans son Errata et de celles aussi que j'aurai à relever moi-même; il lui eût suffi d'ouvrir la *Clavis Ciceroniana* d'Ernesti. Cependant il est tout indiqué, ce semble, de lire d'abord avec soin et de tâcher de dépasser ceux qu'on veut remplacer. Avec le livre de M. Pascal tel qu'il nous le donne, la *Clavis* gardera une partie de son intérêt et restera pour certains mots indispensable; est-ce normal ? Je tâche, dans la note ci-jointe, de grouper les lacunes qui me paraissent surtout regrettables [4].

---

1. Par ex. : « unico uso Cicer. di questo verbo ». Vers la fin des articles ces remarques sont amenées d'habitude par : *Si noti* ou *Si notino*.

2. Par ex.: « Non presso C.... »

3. P. 2, vers le bas de la col. 2, écrire *Sulla*. P. 3, a, l. 6 : *per* est le mot italien et doit être en lettres droites. A la col. 2, inconséquences : *abjudicare* et *abiudicare*, et de même p. 4 et suiv. pour *judicium*, *adjectus*, etc. P. 4, en haut de la deuxième colonne, très mauvais texte et grosse faute : lire *in Coa Venere* (au lieu de *Ceae Veneris*). P. 5, col. a, 17 : lire Rep (et non Rip). P. 10 a, 12e ligne avant la fin, écrire *ei* (au lieu de *et*). P. 721, col. b, l. 6 : *T*iro (et non *C*iro). P. 752, col. a, l. 15 : lire ; admiserim. A l'article *Venire*, le même exemple (*ad buccam*) est cité deux fois, etc.

4. Les articles sur les expressions juridiques sont négligés : voir combien est mal définie l'expression *res mancipi*; même remarque pour la définition de *formula*,

Toutes les objections qui précèdent n'impliquent nullement que nous ne soyons très heureux dès maintenant d'avoir, sous la main, tel quel, ce lexique, fait un peu vite ; mais on doit nous permettre d'ajouter que nous l'apprécierons et que nous nous réservons de le louer davantage quand il sera corrigé et complété.

Émile Thomas.

Iustiniani Institutiones, recens. Paulus Krueger. Editio altera. Berolini, apud Weidmannos, MCCCIC ; vi-175 pp. in-8. Prix : 1 Mk. 60.

La première édition Krüger des *Institutiones* est de 1868. Après trente ans, la base critique du texte n'a pas changé. Les manuscrits se divisent en deux familles représentées principalement par le manuscrit de Bamberg et la *lex Romana canonice compta* d'une part et, de l'autre côté, par les fragments de Turin et un certain nombre de manuscrits inférieurs. M. Krüger s'est aussi appuyé sur la paraphrase grecque de Théophile ; il en a étudié autrefois les manuscrits directement. Il ne cite pas l'édition donnée depuis par E. C. Ferrini en 1884 et 1885.

---

de *viator*. A l'article *jus* il manque le sens ; devant le magistrat (*in jure*, *in jus*). Rien (à aucun des deux mots) sur *capitis deminutio* ou *capite deminutus*, et le sens correspondant n'est pas indiqué à *capitalis*. Il eût fallu noter et expliquer l'expression *cernere hereditatem*. A l'article *nomen*, oubli du sens de *créance*, *dette*. A l'article *actio*, il eût fallu ajouter le sens qu'a le mot, par ex. dans *Actiones Verrinæ*. Il eût fallu noter que si on lit très souvent dans Cicéron l'expression *nomen Romanum*, et *nomen populi Romani* (qu'oublie M. P.), on ne trouve que très rarement (*Rep*. I, 31 et III, 41) chez lui *nomen Latinum* si fréquent chez Tite-Live et qui est déjà dans Salluste. Il eût fallu dire expressément à la place du mot dans l'ordre alphabétique (et non pas comme 357 b, à un endroit qui peut échapper) que *necnon* ne se rencontre pas dans Cicéron. Je crois dangereux pour les débutants d'indiquer à l'article *ullus* la forme *non ullus* de Cicéron, sans ajouter qu'elle est chez lui exceptionnelle et discutée. Il eût fallu noter que *nec*, dans Cicéron, n'a jamais le sens de *ne... quidem*. Dans certains articles manquent des expressions très fréquentes : ainsi au mot *deducere* les tours : *coloniam*, *in forum*, *ad aliquem*. Dans l'article *dies* on verra des exemples du mot avec des adjectifs des deux genres sans aucune explication. La tmèse du mot *quicunque*, si fréquente dans Cicéron, est bien indiquée pour *quocunque*, mais pas à *quicunque*. Pourquoi manquent ici des mots comme ceux-ci que donne Ernesti : *acervatim*, *acquiescere*, *acro amata* (tandis que M. P. donne *anagnostes*), *adventitius*, *ambustus*, *bellus* et *belle*, *conventus*, *convicium*, *cunctus*, *deditius*, *divisor*, *emblema* ; *facta* oratio ; *lévis* (*De Or*. III, 171) ; *nectere* et le participe *nexus* ; *obrussa* ; *scilicet* (employé absolument) ; *discribere* (et il eût fallu de plus un renvoi à ce mot dans l'article *describere*), etc ? A *maxime* j'aurais voulu trouver *cum maxime* ; et il eût fallu donner le sens de l'expression et ne pas se contenter de la remarque qui est p. 546, col. a, au bas. A l'article *lentus* manque le sens de *apathique* : on se rappelle la fameuse expression (*lenta res*), qu'emploie Cicéron en parlant de son collègue Antoine : une souche (*Att*. I, 18 : nihil est illo *lentius*). P. 101, à l'article *dignus*, sur le mot pris absolument, il eût fallu renvoyer à *Phil*. III, 9. Au mot *condicio*, n'eût-il pas fallu spécifier plus nettement que Cicéron ne dit pas *sub* condicione ? Le sens de l'expression *sibi deesse* est assez mal indiqué, p. 83, col. b.

L'apparat est d'une netteté parfaite. Il ne comprend qu'un choix, mais donne en même temps les références aux passages similaires ou aux emprunts de Gaius, d'Ulpien, des Digestes, etc. Des signes particuliers dénoncent dans le texte les emprunts directs faits à Gaius.

Au moment où l'on s'occupe de nous donner un lexique scientifique de la jurisprudence romaine et où les études sur la langue des jurisconsultes ont pris une importance et un développement nouveaux, cette deuxième édition ne peut être que la bienvenue.

P. L.

Zur Ueberlieferung des Philostorgios von Dr Ludwig Jeep, prof. der klass. Philol. an der Univ. Kœnigsberg. — Leipzig, Hinrichs, 1899. Un vol. in-8, 34 pp. (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altch. Literatur, N. F.* 3 b.)

M. Jeep, n'ayant pas connu une étude publiée en 1890 sur le sujet même qu'il entreprenait, s'est trouvé dans le cas d'un savant qui recommence des expériences faites déjà. La *Rœmische Quartalschrift*, t. IV, Rome, 1890), p. 134-143, avait publié une étude de nous intitulée *Die Textueberlieferung der Kirchengeschichte des Philostorgius*. : c'était exactement le sujet de M. Jeep, et ce sont, pour une part, les mêmes conclusions.

Nous avions conclu de la comparaison de tous les manuscrits connus et par nous collationnés ou étudiés, que tous les manuscrits existants de l'*Epitome* philostorgienne procédaient du même archétype : *Rœm. Quart.*, p. 139. M. J. reconnaît pareillement que « die handschriftliche Ueberlieferung geht auf einen Archetypos zurück ». M. J. tient le manuscrit de Bochart pour un texte très proche parent du manuscrit d'Oxford : nous avions établi que le manuscrit de Bochart était une copie du manuscrit d'Oxford revisée par un érudit, peut-être Bochart lui-même : *Rœm. Quart.*, p. 137. M. J. tient le manuscrit de Berne et le manuscrit de l'Escurial pour deux transcriptions du manuscrit de Venise : nous l'avions proposé de même : *Rœm. Quart.*, p. 141. M. J. croit que le manuscrit de Venise est une transcription du manuscrit d'Oxford : nous avions pensé que le manuscrit de Venise n'est pas une copie du manuscrit d'Oxford, mais la reproduction d'une copie issue du même original que le ms. d'Oxford : *Rœm. Quart.*, p. 142. Nous nous félicitons d'être si parfaitement d'accord avec M. Jeep.

Pour le reste, on saura gré à M. Jeep d'avoir signalé un fragment jusqu'ici ignoré Περὶ τοῦ Ἰορδάνου ἀπὸ τῆς ἱστορίας Φιλοστοργίου tiré de la chronique de Jean d'Antioche. Mais on sera surpris qu'il ait ignoré les larges fragments du même Philostorge tirés par nous de la passion de saint Artémios et publiés sous le titre de *Fragmente der Kirchengeschichte des Philostorgius* dans la *Rœmische Quartalschrift*, t. III (Rome, 1889), p. 252-289. Pareillement, M. J. a ignoré le mé-

moire de M. Pio Franchi de' Cavalieri, *Di un frammento di una vita di Costantino nel codice greco 22 della biblioteca angelica* (Rome, 1897), où M. Franchi a publié quelques fragments inédits de Philostorge.

On ne peut qu'être étonné de voir la collection des *Texte und Untersuchungen* recueillir un travail aussi peu au courant que celui de M. Jeep.

Pierre Batiffol.

Émile Bertaux. **Santa Maria di Donna Regina e l'arte Senese a Napoli nel secolo XIV**; publié dans les *Documenti per la Storia e per le arti et le industrie delle provincie Napoletane*, Napoli, 1899. 1 vol. in-4. 174 p. et xi planches.

M. Émile Bertaux, ancien membre de l'Ecole française de Rome, qui écrit l'italien aussi élégamment que le français, donne, dans une collection de Documents publiée à Naples, une très intéressante monographie de l'Église Santa Maria di Donna Regina. C'est un modèle à proposer aux archéologues. Il est rare de trouver dans les ouvrages de ce genre autant de clarté, de méthode, d'attention pénétrante, de goût. — Santa Maria di Donna Regina est une église abandonnée, perdue dans un coin de Naples, qu'aucun guide ne signale. C'est pourtant une curieuse église, riche en souvenirs historiques et en œuvres d'art. Elle date de la domination angevine. La femme de Charles II, la princesse Marie de Hongrie, qui descendait de Sainte Élisabeth de Thuringe, et qui fut mère de Saint-Louis, évêque de Toulouse, la fit reconstruire au commencement du xiv[e] siècle. C'était la chapelle d'un couvent de Clarisses, particularité qui explique la singulière disposition de l'intérieur, où l'on remarque deux nefs superposées s'ouvrant sur un chœur unique. L'église inférieure était ouverte à la foule, tandis que l'église supérieure formait une vaste tribune réservée aux Clarisses, qui assistaient, invisibles, aux cérémonies. Dans le courant du xiv[e] siècle, l'église tout entière fut revêtue de peintures. Celles que le temps a le mieux respectées représentent le Jugement dernier, des scènes de la Passion de Jésus-Christ, et enfin l'histoire de Sainte-Catherine et de Sainte-Agnès. Après l'Arena de Padoue, Assise, la chapelle des Espagnols et le Campo Santo, c'est l'œuvre la plus considérable que nous aient laissée les Trecentistes. En attirant l'attention sur un aussi bel ensemble, M. B. n'a donc pas rendu un médiocre service à l'histoire de l'art. Ces peintures malheureusement sont monochromes. A vrai dire, nous n'avons que la préparation des dessous que l'artiste avait modelés avec de l'ocre jaune. La couche supérieure a disparu, quand on a enlevé le badigeon qui recouvrait les fresques. A quelle école faut-il attribuer les peintures de Santa Maria di Donna Regina? — C'est ici que M. B. a fait preuve d'érudition et de goût. Les chapitres les plus remarquables de son livre sont ceux où il a montré, en étudiant la composition, l'iconographie, la technique des

fresques de Santa Maria, qu'elles ne procédaient pas de Giotto et de l'école de Florence, mais de Ducio, de Simone Martini, des Lorenzetti, en un mot de l'école de Sienne. Il en a donné vingt raisons, mais l'argument qni emporte la conviction est une preuve de goût : Giotto est un peintre dramatique, qui a appris à ses élèves à concentrer l'intérêt sur deux ou trois figures, à composer une fresque comme une scène de tragédie classique. Giotto a retrouvé les grandes traditions de l'art antique. Le peintre de Santa Maria, au contraire, est un aimable conteur, qui se complait dans l'anecdote, qui multiplie les détails, et qui finit presque par faire oublier la scène principale. Or c'est là précisément un des plus notables caractères de l'art siennois. Ce sont ces gracieux défauts qui donnent tant de charme aux œuvres de Simone Martini, des Lorenzetti, et enfin aux fresques de Santa Maria di Donna Regina.

Naples fut donc, au commencement du XIV[e] siècle, un foyer d'art siennois. Ce n'étaient pas seulement leurs peintres que les Angevins faisaient venir de Sienne, mais encore leurs sculpteurs. Un sculpteur de Sienne, Tino di Camaino, déjà fameux par les travaux qu'il avait entrepris à Pise et à Florence, fut appelé à Naples pour sculpter le tombeau de Marie de Hongrie. Ce tombeau existe encore. L'analyse attentive de ce riche monument et de quelques autres œuvres authentiques de Tino, conservées à Naples ou à Pise, a permis à M. B. de se faire une idée très nette de la manière du maître; et il a été assez heureux pour rendre au sculpteur de Sienne quelques monuments funèbres conservés dans les églises de Naples, notamment le tombeau de Catherine d'Autriche à San Lorenzo. — D'autres noms d'artistes prouvent qu'il y eut à Naples une véritable colonie siennoise. Ce sont là des faits très intéressants et qui donnent beaucoup de force à une idée générale qui peut servir de conclusion au travail de M. B. C'est que l'art siennois s'est répandu à travers l'Italie et jusqu'à Avignon bien avant l'art Florentin. Sienne, avant Florence, a fait aimer le génie de l'Italie à l'Europe chrétienne.

Émile MALE.

Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours, par Camille RABAUD, président honoraire du Consistoire de Castres, lauréat de l'Académie française. Paris, Fischbacher, 1898, 642 p. 8° Prix : 7 fr. 50.

M. Camille Rabaud a publié en 1873 une *Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais depuis les origines jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes*. Après un quart de siècle de recherches nouvelles, il continue cette histoire jusqu'à nos jours, dans le présent volume. Comme on pouvait l'attendre de la part du chercheur auquel nous devons les intéressantes monographies sur Sirven, le protégé de Voltaire, et sur le girondin La Source, son livre est un travail utile et

sérieux. Non seulement M. R. connaît à fond toute la littérature imprimée de son sujet, mais il a recueilli nombre de détails précis et nouveaux dans les dossiers des Archives nationales, dans ceux des archives départementales de l'Hérault, dans une foule de dépôts ecclésiastiques locaux et de nombreuses collections particulières. Ce second volume est divisé en trois livres: le premier est consacré au tableau des suites de la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à la promulgation de l'Édit de 1724; le second raconte les persécutions intermittentes dirigées contre les religionnaires, jusqu'au moment où l'Édit de tolérance de 1787 rendit enfin quelque sécurité aux dissidents [1]; le troisième livre enfin embrasse l'histoire contemporaine jusqu'en 1894. Ce n'est pas la moins intéressante, pour l'époque révolutionnaire tout au moins, et l'ère napoléonnienne, y compris la réaction fanatique de la *Terreur blanche* en 1815 [2]. A partir de cette date, le travail de M. R. devient plutôt une espèce de chronique locale et presque familiale du protestantisme de ces régions du sud-ouest. L'historien y puisera sans doute plus tard quelques détails typiques; mais, pour le moment, l'ensemble de tous ces menus faits divers ne peut guère attirer que les plus proches intéressés de chaque consistoriale, et tout au plus l'esprit ouvert au mouvement des idées s'arrêtera-t-il un instant à étudier le tableau, nécessairement sommaire, des luttes doctrinales qui, depuis un demi-siècle, ont si profondément agité l'Église réformée de France. M. Rabaud, retiré de la vie active, après un long ministère, n'a pas seulement voulu faire œuvre d'historien; il a voulu laisser comme un souvenir personnel de son enseignement à ses paroissiens castrais; de là, le tour oratoire et chaleureux à la fois de mainte page de son récit, mais aussi certaines familiarités de langage qu'il faut regretter, dans l'intérêt même du sujet, comme cette comparaison du « roi » Béhanzin du Dahomey, d'abord avec Louis XIV (p. 89), puis, par récidive, avec Louis XV (p. 256). De là aussi certaines négligences de composition qu'une revision plus attentive aurait pu éviter [3], certains jugements qui étonnent [4], certaines exagérations que l'histoire impartiale et froidement austère ne peut s'empêcher de combattre [5]. Mais nous ne voulons pas accentuer ici ces

1. Encore le *14 juillet 1785*, Louis XVI signait une lettre de cachet pour arracher une jeune fille protestante à sa mère et l'enfermer au couvent de Sainte-Claire à Lavaur. Quatre ans plus tard, on renversait la Bastille!

2. Il ne faudrait pas croire que les actes de fanatisme religieux aient cessé dans ces régions à partir de 1815; M. R. fournit de nombreuses et humiliantes preuves du contraire pour des temps bien récents.

3. Ainsi, p. 254, un fait est d'abord raconté sans indication du nom des personnes; p. 260, le fait identique (une révoltante profanation de cadavres par les *pénitents blancs* de Lavaur) est narré *une seconde fois* avec tous les détails.

4. *Comment* M. R., le biographe de Sirven, a-t-il pu caractériser *l'esprit nouveau* du XVIIIe siècle, un « esprit mêlé de sensualisme, de scepticisme et d'insouciance pour tout »? Il y avait autre chose pourtant!

5. L'admiration généreuse et légitime de M. R. pour les martyrs de sa foi s'est un peu trop uniformément répandue sur tous les huguenots de France au XVIIe et au XVIIIe

objections de détail, et nous préférons terminer en disant avec l'auteur : « Quelle salutaire leçon de tolérance dans la résurrection de tant de maux[1] ! »

R.

M. Evers. **Die Tragik in Schillers** « Jungfrau von Orleans », in neuer Auffassung dargelegt. Leipzig, Teubner, 1898. In-8, p. iv, 63.

De tous les drames de Schiller *Jeanne d'Arc* est peut-être celui qui a le plus occupé les critiques. L'étude que lui a consacrée M. Evers est une des plus substantielles et des plus originales. L'auteur s'est proposé de rechercher ce qui constitue dans l'œuvre le ressort dramatique. Il le trouve dans la contradiction qui existe entre la mission de Jeanne et son emportement passionné, entre son rôle surhumain d'envoyée de Dieu et sa naturelle faiblesse de femme. Les critiques étaient d'accord là-dessus. Mais tandis qu'ils voyaient le conflit tragique dans l'infidélité de Jeanne à sa mission, dans un oubli de ses vœux, M. E. le trouve au contraire dans une exagération de son rôle, dans une sorte d'excès coupable de son action providentielle. La mission de Jeanne est toute idéale, elle ne doit pas se dégrader par une intervention directe dans les événements. Mais l'ivresse du champ de bataille, celle des premiers triomphes, une conscience exagérée de son rôle entraînent l'héroïne à se servir, elle aussi, du glaive qui ne devait rester dans sa main qu'un symbole. C'est alors la scène où elle immole le jeune Montgomery qui devient le pivot dramatique ; ce meurtre est la faute initiale, l'amour pour le chef anglais Lionel n'est qu'une faute secondaire. M. E. montre très finement comment toute la conduite de Jeanne n'est dès lors qu'une série d'oscillations entre la conception haute et juste de sa mission et l'exagération fanatique que lui en font faire la passion et l'inconséquence féminines. La faute de l'héroïne, c'est l'ὕβρις de l'antique tragédie, c'est la présomption de la créature en face du destin tout-puissant.

La thèse de M. E. est habilement présentée et très admissible. J'aurais voulu qu'elle fût appuyée sur quelques témoignages empruntés à Schiller lui-même. Soit dans la correspondance, soit dans les traditions littéraires, on eût pu trouver, semble-t-il, des arguments qui fortifieraient singulièrement l'interprétation en la rapprochant des intentions du poète. M. E., qui souvent rappelle à propos de Jeanne d'Arc l'Iphi-

---

siècles. A côté d'admirables exemples de constance, il y a eu bien des exemples aussi de tristes et faciles défaillances, que je ne songe pas à flétrir, sachant la fragilité des forces morales dans l'homme, mais qui doivent empêcher pourtant qu'on parle d'une « race de géants » à côté desquels les contemporains ne sont que des « nains » dégénérés.

1. P. 57 lire *1687* pour *1657*. — P. 70 lire *Falkirk* pour *Falkir*. — P. 387 lire *Washington* pour *Wasington*, etc.

génie de Gœthe, aurait dû plutôt prendre ses points de comparaison dans les autres drames de son auteur. Un des moyens constants de Schiller pour provoquer l'émotion tragique est l'ironie dramatique, le contraste douloureux ou héroïque entre nos paroles, nos intentions, nos aspirations et les actes auxquels la réalité nous condamne. Le fier idéalisme du poète auquel avait abouti l'ancien titanisme des premiers drames revêt assez souvent une teinte pessimiste qui s'exprime par l'ironie ; on en trouverait des exemples nombreux dans *Jeanne d'Arc*.

Quoi qu'il en soit, l'étude très poussée de M. E. mérite d'être retenue par la critique. L'interprétation de la chaire et même celle plus complète du théâtre pourront en profiter également. Il est seulement fâcheux que l'auteur ait présenté si mal ses observations ; par suite d'additions complémentaires, il y a parfois comme un double développement parallèle qui est d'une lecture gênante. M. Evers l'a constaté et regretté le premier ; un remaniement complet de la brochure, avec suppression entière de la partie polémique, serait à souhaiter.

L. Roustan.

Abbé Casteig. **La défense d'Huningue en 1815 et le général Barbanègre**, d'après des documents inédits, avec un portrait du général Barbanègre, une photographie de la statue élevée à Pontacq et une réduction phototypique du tableau de Detaille « La sortie d'Huningue ». Paris, Berger-Levrault. 1898. In-8, 138 p.

Le livre de M. l'abbé Casteig est utile et consciencieux. Il vaut surtout par les documents qu'il renferme et que l'auteur a trouvés dans les papiers de Barbanègre. D'ailleurs, il est indépendant, impartial, et quel que soit l'enthousiasme de M. C. pour son héros, il nous paraît, du moins à première vue et sauf examen plus ample, avoir fait justice de toutes les critiques adressées au général (notamment par Sabourin de Nanton) et avoir justement montré dans Barbanègre un vaillant et honnête soldat. Nous reprocherons cependant à M. C. de n'avoir pas consulté sur son sujet tous les livres imprimés, Lutz, Lenoir, la relation de Courvoisier, les mémoires de Hochberg. Il a commis quelques légers lapsus [1]. Il a fait plutôt une notice sur Barbanègre qu'une étude sur

1. On n'a pas assez de renseignements sur les débuts de Barbanègre, et l'auteur aurait dû consulter la notice qui est à la suite du *Précis des opérations des armées du Rhin et du Jura* (1819) ; — p. 9, on ne peut dire que Barbanègre « entra dans la ligne » en se faisant volontaire ; — p. 14, le traité d'Aix-la-Chapelle n'est pas de 1751 ; — p. 15 « Abbatucci n'a pas été « frappé à mort » ; il est mort le surlendemain et a eu la force d'écrire à Moreau qu'il avait « reçu une balle qui lui avait traversé le corps et l'avait mis hors de combat » ; — p. 33, Chancel est né le 9 et non le 12 janvier et il fallait dire qu'il servit au 4e de la Drôme et non « au bataillon de la Drôme » et nommer le général (Victor) qui voulut le récompenser après la Favorite ; — *id.* lire Loriol et non *Loriot* ; — p. 99, lire Morzin et non *Morin* ; p. 115, Chancel et non *Chamel* ; p. 120, Moritz et non *Maurice* ; Lichtenhahn et non *Lichtenhaim* ; p. 121,

Huningue. Enfin, il se livre dans les dernières pages du volume à une discussion inutile. Quel était l'effectif de la garnison? Est-il vrai que Barbanègre est sorti de la ville avec *cinquante-cinq* hommes? M. C., qui est évidemment un homme sérieux et réfléchi, a bien compris que la chose était impossible; il ne peut pas admettre que la garnison de Huningue ne fût composée que de cinquante-cinq hommes, et, d'après une note inédite de Barbanègre, il assure que le défilé peint par Detaille comprenait sept pelotons, mais que cet effectif reste inconnu, qu'il était sans doute de trois cent cinquante hommes. La vérité sur ce point se trouve dans Courvoisier, Lutz et Hochberg. Courvoisier dit que les ennemis furent étonnés du petit nombre de troupes françaises, mais, ajoute excellemment l'éditeur de Courvoisier, Loredan Larchey, « les premiers qui défilèrent furent les cinquante hommes de l'armée régulière, les cinquante hommes du tableau de Detaille. Les soldats-citoyens (gardes nationales du Haut-Rhin) suivaient. On n'en a point parlé officiellement. C'est pour eux que je réserve mon admiration : ils avaient résisté à la contagion du mauvais exemple offert par la désertion de leurs camarades et ils n'avaient aucune chance d'avancement; rien que pour cela il faut de la solidité ». Lutz et Hochberg donnent d'ailleurs des chiffres exacts. « Le 28 août, dit Lutz, la garnison, qui se composait encore de mille huit cents hommes, pour la plus grande partie gardes nationales, et de cent-cinquante hommes de troupes de ligne, posa les armes sur la route de Saint-Louis. » Mais Hochberg est encore plus précis : « La garnison sortit, et, forte de 1.917 hommes, posa les armes. Ce fut pour moi un sentiment tout particulier de voir passer Barbanègre que j'avais connu trois ans auparavant gouverneur de Smolensk. Il avait la tête bandée. Chancel était aussi blessé à la tête. »

A. C.

Baston (l'abbé). Mémoires, publiés d'après le manuscrit original par MM. Loth et Verger. Tome I (1741-1792). Un vol. in-8 de XXIX-438 p. Paris, Picard, 1897.

Ces mémoires d'un chanoine de Rouen qui a traversé la Révolution et l'Empire méritaient d'être publiés, car on y trouve une foule de détails qui permettent de mieux connaître l'ancien régime ecclésiastique. Les chapitres que Baston a consacrés à l'organisation du séminaire de Saint-Sulpice, de la Faculté de théologie ou des chapitres de cathédrales sont des plus intéressants, et il y a plaisir à le voir plaider la cause des Jésuites, bien qu'il ne les aime pas, ou à suivre les péripéties de ses polé-

---

Baquol et non *Bagnol*; p. 124 Volkmann et non *Wolchmann*; — p. 124, les dates du monument d'Abbatucci que M. C. écrit toujours *Abattuci*) sont inexactes, lire 1802, 1815 et 1828 au lieu de 1801, 1816 et 1819.

miques de presse contre Camus et les curés de Lisieux, et plus tard contre l'église constitutionnelle.

Ce 1[er] volume est consacré tout entier aux 50 premières années de la vie du personnage; il s'arrête au moment où l'ex-chanoine Baston se voit contraint de fuir en Angleterre. A proprement parler, ce ne sont pas des mémoires historiques, c'est une auto-biographie, trop complète à certains égards, trop peu complète à certains autres, soit parce que les éditeurs ont supprimé à tort les détails intimes, soit parce que l'auteur s'est bien gardé de tout dire. L'abbé Baston semble avoir été singulièrement de son temps, avant la Révolution du moins; très correct, mais on ne peut plus positif, il paraît avoir été prêtre comme d'autres sont magistrats ou militaires, parce qu'il faut bien être quelque chose quand on n'est pas né dans l'opulence; ne lui demandons pas le zèle ardent des apôtres ou des missionnaires. Ce prêtre, qui n'écrit jamais à genoux comme Saint-Augustin, raconte assez gaîment les mensonges qu'il fit pour se tirer d'un mauvais pas ou les vengeances qu'il aimait à savourer. Il semble bien avoir à l'égard de ceux qui l'ont élevé par charité une certaine sécheresse de cœur, et peut-être ne faut-il pas croire tout ce que raconte à son avantage ce Marbot en soutane. Il donne comme inédites des plaisanteries vieilles comme les rues (par exemple : Sequor asinum, je suis un âne) et je crains bien que son imagination ne lui ait fourni, comme jadis au cardinal de Retz, historien des prétendus fantômes, des détails de haute fantaisie. Son prétendu rôle dans l'incendie de la foire Saint-Germain pourrait servir à prouver ce que j'avance.

Les jugements de Baston sur la Constitution civile du clergé qui a tari soudain la source de ses beaux revenus sont bons à étudier; ils sont d'un homme instruit, perspicace, mais singulièrement passionné, et justement les deux évêques constitutionnels de Rouen qu'il a attaqués, Charrier de la Roche et Gratien, sont au rang des « intrus » les plus dignes d'estime et de respect. Baston lui-même est contraint d'en faire l'aveu. Charrier de la Roche, ancien chanoine et comte de Lyon, qui mourut évêque concordataire de Versailles, était en particulier un esprit de la plus rare distinction [1]; attribuer à Baston, comme celui-ci le désire, la démission de Charrier en 1791 serait faire beaucoup trop d'honneur à Baston.

Somme toute, ces Mémoires, un peu longs et d'une allure parfois un peu lente, sont intéressants. L'introduction qui les accompagne est bien faite, sans prétention, d'une grande sobriété, d'autant plus que l'un des éditeurs, M. l'abbé Loth, est fort gêné quand il parle de cet ennemi acharné des intrus qui fut lui-même, en 1813, l'adversaire de Pie VII et l'*intrus* de l'évêché de Séez. L'impression du volume est très soignée, l'annota-

1. Charrier de la Roche, démissionnaire en 1791, est resté l'ami de Grégoire et des constitutionnels; j'ai de lui des lettres fort curieuses postérieures à 1795, une entre autres dans laquelle il donne à Grégoire une preuve péremptoire de la non-rétractation de Lamourette.

tion est suffisante, sauf p. 40, où il faudrait nommer Montazet, archevêque de Lyon, et p. 202 où il faut lire hôtel de *Pons*.

Le 2e volume, relatif à l'émigration ecclésiastique, au concordat et aux querelles de Napoléon avec le Saint-Siège, promet d'être plus intéressant encore, et il faut remercier la Société d'histoire contemporaine d'avoir favorisé cette publication.

A. GAZIER.

Francis Count LÜTZOW. **A history of Bohemian literatur.** Londres. W. Heinemann, 1899. VII-412, in-8, 6 sh.

M. Edmond Gosse publie une série de manuels d'histoires des diverses littératures, dont le plan a été conçu dans un esprit très large ; le sanscrit y figure à côté du japonais, de sorte que quand la collection sera complète, on y trouvera le résumé de l'œuvre littéraire du genre humain. Sept volumes ont déjà paru ; le dernier, qui est consacré à la littérature tchèque, est l'œuvre de M. Lützow, et le choix était tout indiqué. M. L. qui a plusieurs années représenté une circonscription tchèque au parlement de Vienne, s'est consacré à faire connaître à l'Angleterre, — et par là à l'Europe occidentale, — l'histoire du peuple tchèque. On est sûr d'avoir avec lui un guide sûr, bien informé, de commerce aimable, qui a le grand mérite de ne pas vous accabler sous des détails inutiles.

Sa réserve peut même quelquefois paraître excessive. Certaines parties du livre sont singulièrement écourtées, et ce sont malheureusement celles qui auraient surtout intéressé les lecteurs auxquels il s'adresse. Je ne lui reprocherai pas trop sévèrement d'avoir passé si rapidement sur le XVIIIe siècle : M. Vltchek, dans l'histoire qu'il publie en ce moment à Prague, a prouvé cependant que ce n'est pas « la lande déserte » dont les historiens ont trop souvent parlé ; mais enfin, il n'en est pas moins certain que les œuvres tchèques parues de 1648 à 1800 n'ont qu'une valeur intrinsèque assez mince. — On ne saurait en dire autant sans injustice de la période contemporaine, qui est certainement la plus animée et la plus féconde de toute l'histoire littéraire tchèque : c'est aussi sur elle que nous désirons les renseignements les plus précis, et nous savons mauvais gré à M. L. de tromper presque complètement notre curiosité, au moment précis où elle est le plus éveillée. Sans doute, il était difficile ici de distinguer les productions durables des œuvres éphémères, et il était important de ne pas tomber dans les énumérations fastidieuses : certains oublis pourtant sont difficiles à justifier. Comment un écrivain, aussi au courant des choses de Bohême que M. L., a-t-il pu oublier ou négliger de parti pris des poètes tels que Halek et Néruda, des historiens comme Tchélakowsky et Constantin Jirétchek, des orateurs qui se nomment Rieger et Hérold ? On n'est guère moins étonné de ne pas rencontrer la moindre allusion à Havlitchek dont l'influence à tous les

points de vue a été si profonde. — Sur plus d'un point aussi, les opinions exprimées par M. L. nous causent quelque surprise : c'est ainsi une idée singulière que de représenter comme le successeur de Palacky Gindely qui savait à peine le tchèque ; les travaux de Rezek se rapportent surtout au XVII^e et au XVIII^e, et non au XVI^e. — En résumé, cette dernière partie est médiocre et aurait besoin d'être reprise. Il est probable que des considérations de librairie ont condamné l'auteur à abréger sensiblement son manuscrit et qu'il n'a plus dès lors rédigé avec le même soin un chapitre sacrifié.

La première partie aussi, infiniment supérieure, ne répond pas complètement encore à ce que le nom de l'auteur nous permettait d'attendre. Elle est un peu sèche et la pensée ne se dégage pas toujours avec netteté. Sur la question des manuscrits, M. L. me paraît avoir suivi Flajshans, dont l'opinion n'est pas toujours elle même très précise.

L'auteur avait hâte d'arriver à la Réforme qui est en effet, un des épisodes les plus intéressants de la vie du peuple tchèque. Sur les 400 pages de son récit, il en a consacré trois cents à Hus, à ses précurseurs ou à ses disciples : c'est peut-être beaucoup. Prise en elle-même, d'ailleurs, cette partie, sans présenter rien de bien nouveau, est bonne : les travaux les plus récents ont été consultés ; M. L. s'est ainsi heureusement servi des recherches de M. Loserth, tout en se gardant des exagérations auxquelles se laisse volontiers entrainer le savant professeur allemand. L'étude sur Coménius est très poussée et les conclusions, modérées, me paraissent exactes : quoi qu'en aient pensé ses apologistes, Coménius ne fut pas un grand philosophe : peut-être cependant y a-t-il quelque sévérité, — sinon dans les conclusions de M. L., — au moins dans la manière dont il conduit son récit ; il a fait une part excessive aux relations de Coménius avec les prophètes et les visionnaires de son temps et l'impression qui se dégage de cette biographie n'est strictement conforme ni à la réalité ni sans doute à la pensée même de M. L.

Le livre de M. L. est donc assez inégal et l'opinion définitive demeure un peu incertaine. L'œuvre vaut moins par l'ensemble que par les parties : beaucoup de morceaux en sont bons. La sympathie de l'auteur pour son sujet demeure toujours clairvoyante et il ne tombe jamais dans la déclamation et dans l'emphase. C'est un livre de bonne foi, qui mérite la confiance et qui l'inspire. Il contribuera à dissiper bien des préjugés et des erreurs, c'était certainement le but que se proposait avant tout M. Lützow.

E. Denis.

Paul Matter. **La dissolution des assemblées parlementaires** (Paris, Alcan, 1898. In-8, 281 pp.).

Nous possédons depuis 1896, dans les *Éléments de droit constitutionel* de M. Esmein, un traité de haute et magistrale valeur, mais les

monographies originales sur tant de délicats problèmes que notre droit constitutionel soulève sont relativement peu nombreuses encore. En voici une que je suis d'autant plus heureux de signaler à l'attention qu'elle est construite, et solidement, sur les larges assises de l'histoire et des législations comparées. L'auteur a pensé avec raison que son sujet se prolongeait dans le passé de nos institutions et de notre politique, et qu'il fallait l'éclairer de la lumière ambiante que les constitutions étrangères peuvent fournir. Il s'est gardé ainsi des abstractions stériles, il a produit une œuvre animée et vivante.

Il faut bien reconnaître que le droit de dissolution a chez nous une mauvaise histoire. Introduit par Bonaparte en l'an X, pratiqué avec excès par les Bourbons et le Gouvernement de Juillet, il a été sous la République mis au service de tentatives de restaurations monarchiques (16 mai). D'autre part, il se rencontre dans toutes les monarchies de l'Europe (sauf en Norvège) et manque aux États-Unis et en Suisse.

Ce sont là des précédents inquiétants pour une constitution républicaine, mais M. Matter a serré la question de plus près. Il a mis notamment en claire évidence deux ordres de faits qui s'opposent l'un à l'autre: 1° l'absence (1797-1799) ou la disparition (1848-1851) du droit de dissolution acculant le pays à un coup d'État; 2° l'abus (1830) ou même l'exercice régulier mais inopportun (1846) de ce droit provoquant une révolution. — Il semble dès lors qu'on soit en présence d'une sorte d'antinomie de droit constitutionnel. En tout cas, rien n'est délicat comme l'analyse de cette institution et la fixation des règles qui doivent présider à son exercice. M M. y a déployé de grandes qualités de finesse, de clarté, de méthode. Il conclut finalement en faveur du droit de dissolution avec autant de fermeté que de sage réserve contre ses abus possibles.

Il voudrait même le voir étendre au Sénat, mais sans s'expliquer assez nettement, à mon sens, ni sur les conditions spéciales qu'une telle extension comporterait, ni sur les objections qu'elle soulève. La question se pose tout autrement que pour la Chambre des députés, non seulement parce que, de son essence, le Sénat est un corps d'une plus longue permanence et agit moins directement sur la constitution des ministères, mais encore parce que, issu du suffrage à plusieurs degrés, sa dissolution semble exiger logiquement le renouvellement préalable des corps dont il émane (conseils municipaux, conseils généraux). J'aurais voulu aussi que le rôle politique du Président de la République fût défini avec plus d'ampleur et une plus grande hauteur de vues.

Ce sont là des réserves secondaires. Le livre de M. Matter demeure une excellente monographie de droit constitutionnel. On ne peut que féliciter la Faculté de droit de Paris, qui l'a couronné, d'en avoir provoqué l'éclosion en mettant le sujet au concours (concours Rossi) et l'auteur de s'être tiré à son honneur d'une tâche exceptionnellement difficile.

Jacques FLACH.

BULLETIN

— Dans les *Irodalomtœrténeti Koezlemények* (1899, I et II) nous signalons l'article de M. Benoit Csaplar, sur *Le projet d'une société savante de Horanyi*. Horányi est l'auteur d'une des premières histoires de la littérature hongroise : *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum* (1775-1777) : comme beaucoup d'écrivains, notamment Bessenyei, il a élaboré le plan d'une Académie pour le perfectionnement de la langue. Csaplár publie ce travail jusqu'ici inédit. M. Zsilinszky compare la légende de la méchante femme avec le poème *Joka œrdœge* d'Arany et trouve que la légende, telle que le poète hongrois l'a traitée, est d'origine serbe. M. Sarudy recherche l'origine d'une ballade sicule : *La femme du maçon Kelemen*. M. Etienne Hegedüs donne la traduction en hexamètres du poème de Janus Pannonius : *Certamen ventorum*. M. Vajnovich étudie la vie et les œuvres du comte Ladislas Teleki père (1764-1821), dont les œuvres, en grande partie inédites, sont conservées à l'Académie hongroise : à l'exemple de Bessenyei, le chef de l'École française, Teleki a écrit quatre tragédies dans le genre de celles de Voltaire : *Guillaume Tell* (1784), *La Mort de Sénèque*, *Ladislas Hunyadi*, sujet traité également par Bessenyei, et *Le roi Pierre;* ses poésies, pour la plupart des élégies sans beaucoup d'élan, montrent également l'influence française. — J. K.

A PROPOS DE « WATERLOO »

A MONSIEUR SALOMON REINACH, DE L'INSTITUT

Paris, 28 juin 1899.

Mon cher Confrère,

Vous devez bien penser que je ne suis point du tout fâché de votre article sur *Waterloo*. Contînt-il même de moins grands éloges, que son étendue serait déjà très significative. On n'écrit pas dix-sept pages de la *Revue critique* sur un livre négligeable.

J'ai donc à vous remercier, ce que je fais avec grand plaisir; mais je crois aussi devoir répondre à celles de vos critiques qui portent sur des points essentiels de la campagne de 1815 [1]. Notre controverse pourra servir à l'histoire de cette campagne.

1. Je passe sur des points de détail de peu d'importance en général : ma prétendue indulgence pour Soult, — le récit de la révolte des Saxons relégué dans les notes, — la dispersion des cantonnements alliés, que l'on peut expliquer comme vous le faites et comme je l'ai indiqué moi-même (*Waterloo*, 107) par la nécessité de faire vivre les troupes, mais qui n'en était pas moins périlleuse et condamnable, — le sauve — qui — peut au centre de l'armée prussienne le soir de Ligny; désordre que ne mentionne pas Gneisenau dans son rapport officiel, mais que Grolman laisse supposer dans son rapport du 17 juin; désordre qui est mentionné par plusieurs témoins oculaires et qui est confirmé par ceci, que huit mille Prussiens se sauvèrent presque d'une seule traite jusqu'à Liège et Aix-la-Chapelle (*Waterloo*, 181), — le retard de Bülow dont j'aurais pu en effet discuter les causes, réelles ou supposées,

Je maintiens que Wellington commit de lourdes fautes auxquelles, malheureusement pour nous, parèrent le 15 juin le prince Bernard de Saxe, le chef d'état-major du prince d'Orange et le général Pirch; le 16, le prince d'Orange et Blücher; le 17, et le 18, Blücher, ou, si vous préférez, Gneisenau.

La lettre de Wellington, du 2 juin, que vous citez (*Rev. Crit.* 446) : « Le 16, j'espère que nous commencerons. J'entrerai en France avec 80,000 hommes,.. » n'a rien de *prophétique*, comme vous l'écrivez. 1° Selon les décisions du conseil de guerre du 10 juin, l'armée anglaise devait se mettre en mouvement non le 16 juin, mais seulement du 27 juin au 1er juillet. — 2° Si, en effet, il y eut bataille le 16, ce ne fut pas sur le territoire français et par suite d'un plan de Wellington ; ce fut sur le territoire belge, par suite du plan de Napoléon et à la surprise de Wellington qui ne prévoyait nullement une invasion de la Belgique Le 15 juin, quand déjà les Français avaient passé la Sambre, il exposait au czar, dans une longue lettre, comment il prendrait l'offensive à la fin du mois. Voilà qui n'était pas prophétique.

J'avoue ne pas connaître le récit de Napier (sans doute l'auteur de l'*History of the War in Peninsule*) relatif à la nuit du 15 au 16 juin. Il n'importe, car ce document est inexact d'un bout à l'autre. Napier dit : « Wellington fut surpris de voir au bal le prince d'Orange parce qu'il l'avait placé dans l'importante position de Binch pour observer l'ennemi... Il expédia le prince à son poste ; cela se passait vers onze heures. Puis il se rendit à son quartier et y trouva Müffling envoyé par Blücher avec des nouvelles. »

1° Le quartier général du prince d'Orange était non pas à Binch, mais à Braine-le-Comte. (Ces deux points sont distants de six lieues !)

2° Il est faux que Wellington retournant à 11 heures à son quartier général « y aît trouvé Müffling envoyé par Blücher avec des nouvelles ». D'une part, Müffling ne quitta pas Bruxelles dans la journée du 15. D'autre part, c'est une dépêche de Gneisenau, arrivée vers 7 heures du soir, qui fit connaître au quartier général anglais que l'armée prussienne, dont les avant-postes avaient été refoulés, allait se concentrer à Sombreffe pour y livrer bataille. Malgré cet avis, il fallut l'arrivée, à 10 heures du soir, d'une dépêche de Dœrnberg annonçant que tout était tranquille du côté de Mons pour déterminer Wellington à donner des ordres de marche. C'est après avoir dicté ces ordres qu'il alla au bal.

Que Napier ait tenu ses renseignements de Wellington, je veux bien le croire. Mais Müffling, qui ne quitta pas le duc pendant la journée du 15 et la nuit du 15 au 16, tenait ses renseignements de soi-même ; et son témoignage est confirmé par les dépêches de Gneisenau et de Dœrnberg et par les lettres et ordres de Wellington.

J'ajoute que, malgré tant de renseignements positifs, Wellington se contenta de prescrire, dans la nuit du 15 au 16, une concentration partielle à Nivelles au lieu d'un mouvement général sur les Quatre-Bras. Même le matin du 16, encore indécis, il arrêta la division Picton à Waterloo. Il ne l'appela aux Quatre-Bras qu'après y être arrivé lui-même, à 10 heures du matin.

Selon vous, Wellington agit bien en faisant, le 17 juin, un détachement sur Hal. Et vous citez à l'appui de cette opinion ces mots de Wellington dans une conversation de 1820 : « J'ai toujours pensé que Bonaparte marcherait sur Hal. C'est pourquoi j'ai détaché 20,000 hommes à Hal. »

Il est possible que Wellington pensât ainsi en 1820, mais il pensait différemment le 17 juin 1815. La preuve, c'est que le matin du 17 juin, au moment même où il

---

mais dont je me suis borné à exposer la principale : l'extension des cantonnements qui obligea Bülow à concentrer son corps d'armée avant de lui faire entreprendre une marche de 14 lieues, — la question Forbin-Janson à quoi j'ai répondu dans le *Matin* du 28 mars dernier, — la question Cambronne et Halkett à quoi je répondrai dans un article que je prépare sous ce titre : *La garde meurt et ne se rend pas, Histoire d'un mot historique.*

écrivait à Lords Hill de porter à Hal le corps du prince Frédéric, il faisait dire à Gneisenau par l'aide de camp Massow : « Je vais m'établir à Mont Saint-Jean (Waterloo) pour y attendre Napoléon et lui livrer bataille. » Si Wellington avait cru que Napoléon « marcherait sur Hal », ce n'est pas à Mont Saint-Jean, c'est à Hal qu'il se serait établi. Le 17 juin, Wellington ne pensait nullement que « Napoléon marcherait sur Hall », mais il appréhendait qu'un corps français ne tournât sa droite par ce point. Or il avait tort de supposer qu'un général comme Napoléon concevrait un mouvement aussi excentrique. (Hal est à 4 lieues à vol d'oiseau à l'ouest de Mont Saint-Jean.) Pour tourner la droite anglaise, il n'était pas nécessaire de pousser jusqu'à Hal. Il n'y avait qu'à diriger 20,000 hommes entre Braine-le-Château et Braine-l'Alleud. Mais Napoléon, dont l'objectif était de séparer les deux armées ennemies, ne voulait pas tourner la droite anglaise à Waterloo, pas plus qu'à Ligny il n'avait voulu tourner la gauche prussienne.

Quand à l'autre allégation de Wellington qu'en opérant par Hal, Napoléon aurait éloigné les Anglais des Prussiens, elle est tout à fait spécieuse. Sans doute en se portant sur Hal à la rencontre de Napoléon, Wellington se serait *éloigné* de Blücher, mais : 1° Blücher aurait pu se *rapprocher* de Wellington en suivant ce mouvement; 2° si Wellington avait été battu à Hal, il se serait replié sur l'armée prussienne. Or Napoléon manœuvrait non pour éloigner plus ou moins l'une de l'autre les deux armées ennemies, mais pour empêcher leur réunion. Il est vrai que, d'après vous, Wellington, battu ou menacé à Hal, « ne se serait pas reporté vers Blücher, mais se serait éloigné de lui en rétrogradant vers Bruxelles ». Je regarde la carte, et je vous réponds : Certes Wellington n'aurait pas été à Wavre retrouver Blücher, mais Blücher serait venu de Wavre à Bruxelles pour se réunir à Wellington.

J'ai démontré maintes fois dans *Waterloo* combien Napoléon était peu véridique. Wellington l'est peut-être moins encore. Sa prétention que « la Haye Sainte n'aurait jamais été prise si Baring n'avait pas négligé de pratiquer une ouverture à travers laquelle on aurait pu faire passer des munitions », est prodigieuse. A trois reprises, des compagnies de renfort entrèrent dans cette ferme. Les ouvertures ne manquaient donc pas pour y accéder. Mais Wellington n'avait pas de cartouches à envoyer. Vous dites que c'est « invraisemblable ». Nullement. Wellington avait certainement des cartouches de réserve, mais les caissons étaient à l'arrière, tandis qu'il avait des soldats sous la main. Dans une bataille, il est toujours plus facile de renforcer une troupe d'infanterie engagée que de la ravitailler.

Les trop fameuses paroles de Wellington, que son armée était de qualité médiocre, sont une calomnie et une ingratitude. Jamais troupes ne se montrèrent mieux disciplinées au feu, plus résolues et plus tenaces dans la défensive, plus ardentes à l'attaque. Ce sont les baïonnettes anglaises qui ont acquis à Wellington la gloire de Waterloo. Il est beau de donner comme ordre : « tenir jusqu'au dernier homme »; il est plus beau encore d'exécuter cet ordre à la lettre. C'est ce que fit l'infanterie de Picton, d'Adam, de Halkett, de Byng, de Maitland, de Baring, d'Ompteda.

Vous pensez que la promesse de Wellington à Blücher, au moulin de Brye, était positive. J'ai dit qu'elle était conditionnelle. C'est ce dont témoignent Müffling et Dœrnberg [1], tous deux présents au conseil de guerre de Brye. C'est ce qu'admet le

1. Que Dœrnberg ait écrit vingt-deux ans après les événements, l'autorité de son témoignage peut en être diminuée mais non détruite. D'ailleurs, j'ai cité Dœrnberg par surérogation. Le témoignage de Müffling me suffisait. Vous reconnaissez que Müffling, dans ses *Mémoires*, présente comme conditionnelle la promesse de Wellington, mais vous faites remarquer que, dans son *Histoire de la campagne de 1815*, le même Müffling parle d'un « véritable engagement ». Or voici seulement ce que dit Müffling dans son *Histoire de la campagne de 1815* (p. 11) : « Wellington retourna aux Quatre-Bras *dans l'intention* d'exécuter ces mouvements », après avoir dit (p. 10) : « Wellington était décidé à soutenir Blücher *autant qu'il était en son pouvoir.* » Voilà qui est bien conditionnel.

général von Ollech, l'historien allemand, le mieux documenté et le plus impartial de la campagne de 1815. — Vous m'opposez un passage d'un rapport de Grolman et deux passages de deux lettres de Gneisenau.

Les mots de Grolman : « l'armée de Wellington, malgré nos prévisions et ses assurances, n'était pas encore assez *concentrée* pour porter secours », paraissent s'appliquer bien moins à la promesse de Wellington à Brye, le 16 juin, qu'à sa promesse du 13 juin : « Mon armée sera *concentrée* aux Quatre-Bras vingt-deux heures après le premier coup de canon. » — D'ailleurs, quelle crédibilité accorder, en ce qui regarde les actes de Wellington, à Grolman qui osa écrire dans ce même rapport : « Les Anglais ont livré un combat *qui n'a pas beaucoup servi au dénouement général.* » Mais si Wellington n'avait point occupé Ney non par un *combat*, mais par une véritable *bataille* aux Quatre-Bras, il ne serait pas resté un homme ni un canon du centre et de toute l'aile droite de Blücher!

Le passage de la lettre à Knesebecke : « Wellington nous assura *par écrit*... Le 16 juin au matin il promit d'être *à 10 heures* aux Quatre-Bras avec 20,000 hommes », s'applique certainement à des promesses écrites et antérieures à l'entretien de Brye qui eut lieu *entre 1 et 2 heures.*

Seul le passage de la lettre à Hardenber : « Wellington avait promis de prendre l'ennemi à dos; il ne vint pas », est relatif à la promesse de Brye. Mais ce passage contient une grosse inexactitude. Wellington n'avait pas *promis* de prendre l'ennemi à dos, il l'avait *proposé*; et Gneisenau lui-même ayant critiqué ce projet, il avait été convenu que les Anglais viendraient prolonger la droite prussienne. Si donc, dans cette lettre, Gneisenau a pu confondre un mouvement tournant et une simple marche de flanc, il est bien permis de croire qu'il a pu aussi omettre de préciser que la promesse de Wellington était conditionnelle et non positive.

A propos des deux versions de la lettre de Grouchy, vous assurez que j'ai été mal fondé à dire que les deux phrases controversées ont le même sens. Je m'en remets au jugement de vos lecteurs : dans l'un et l'autre textes, Grouchy commence par parler d'un mouvement possible des Prussiens par Wavre pour rejoindre Wellington. Qu'il écrive ensuite : « *Je les suivrai afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et de les séparer de Wellington* », ou : « *Je les suivrai et les attaquerai dès que je les aurai joints* », le sens n'est-il pas le même? Ici comme là, Grouchy n'annonce-t-il pas qu'il attaquera les Prussiens en marche? Et cette attaque ne doit-elle pas avoir pour résultat d'arrêter ou de retarder leur mouvement et, par conséquent, de mettre obstacle à la jonction avec Wellington? — Mais je me trompe en disant que, dans la première version, Grouchy écrit qu'il *attaquera* les Prussiens; il écrit seulement qu'il les *suivra*. Ainsi, dans cette première version, il n'est pas parlé d'une attaque. Dira-t-on pour cela que cette attaque n'est pas sous-entendue? Dans la seconde version, il est parlé d'une attaque, mais non du but de cette attaque. Dira-t-on pour cela que ce but n'est pas sous-entendu?

Un dernier mot. Vous vous étonnez que « je n'aie pas pris la peine de dire quelle était la proportion, dans l'armée de 1815, des vieux soldats et des jeunes soldats ». Si je n'ai pas dit quelle était cette proportion, c'est que, hormis les engagés volontaires, la plupart incorporés dans la division Duhesme (jeune garde), *il n'y avait pas à Waterloo un seul jeune soldat.*

J'ai exposé en détails, dans le chapitre Ier de *Waterloo*, de quels éléments était formée au 15 juin l'armée de première ligne : 1° de 200,000 hommes sous les drapeaux au retour de l'empereur; 2° de 56,500 rappelés (soldats en congé limité et illimité et déserteurs de 1814 portés sur les contrôles comme « absents sans permission »); 3° d'environ 15,000 engagés volontaires; 4° des grognards de l'île d'Elbe; 5° de 5,500 Suisses, Polonais et déserteurs étrangers.

Or, sauf naturellement les engagés volontaires, tous ces soldats appartenaient aux classes 1814 et antérieures jusqu'à l'origine de la conscription (an VI). Quant aux conscrits de 1815 (licenciés en 1814 et rappelés le 1er juin 1815), le 15 juin ils arrivaient seulement dans les dépôts. Ainsi, les 124,000 hommes de l'armée du Nord

comptaient de *dix-sept ans* à *un an et demi* de service, et *tous avaient vu le feu*. Les plus vieux étaient des vétérans des armées du Rhin, d'Égypte et d'Italie; d'autres avaient combattu de 1805 à 1812 en Allemagne, en Russie et en Espagne; *les moins aguerris avaient fait la campagne de Saxe ou la campagne de France.*

Si donc il y avait à Waterloo des *soldats jeunes* (classes 1813 et 1814, appelées toutes deux en 1813), il n'y avait pas de *jeunes soldats*.

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les plus distingués.

Henry HOUSSAYE.

Réponse de M. Salomon Reinach.

L'intéressante lettre de M. Houssaye apporte une preuve nouvelle à l'appui de l'opinion de Wellington — qu'il est difficile de savoir exactement ce qui s'est passé en 1815. Je ne puis songer à rentrer ici dans le fonds du débat. Je veux seulement faire observer : 1° que Napier est bien l'historien et que son témoignage paraît très digne d'attention ; 2° que Wellington n'avait aucun motif, en 1820, de s'excuser d'avoir immobilisé 20,000 hommes à Hal, puisqu'il dit lui-même, à cette occasion, que les historiens n'avaient pas pris garde à ce fait; 3° que le jugement sévère porté par Wellington sur son armée est confirmé par ses lettres *confidentielles* à Walter Scott, écrites peu de semaines après la bataille; 4° que l'existence même de deux versions de la lettre de Grouchy prouve que les intéressés, meilleurs juges que nous, ne les ont pas considérées comme équivalentes; 5° que, sur les conscrits de 1814, bien peu avaient dû voir le feu et qu'il reste à tenir compte des assertions de Vaulabelle et de Lot sur la forte proportion de jeunes soldats dans l'armée de 1815. M. Houssaye le fera certainement dans une édition ultérieure, en vue de laquelle je me permets aussi de lui recommander une visite à Apsley House, vrai musée de la campagne de 1815, auquel préside — car Wellington fut un vainqueur modeste — l'admirable *Napoléon* de Canova.

Salomon REINACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juillet 1899.

En raison de la fête nationale, l'Académie tiendra sa prochaine séance le mercredi 12 juillet.

M. le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. Philippe Berger, relative à plusieurs nouvelles inscriptions découvertes à Carthage. L'une est l'épitaphe, en grec et en phénicien, d'un Syracusain enterré à Carthage et qui portait, comme son père, un nom punique. Elle a été découverte par M. Gauckler. — Les autres ont été trouvées par le R. P. Delattre. Une de ces dernières est l'inscription funéraire d'un Carthaginois dont la femme était d'Arouad en Phénicie. C'est la première fois que l'on trouve sur une inscription phénicienne le nom de la célèbre cité phénicienne. Cette inscription prouve les rapports qui n'avaient pas cessé d'exister entre Carthage et la mère-patrie jusqu'au temps des guerres puniques.

M. Th. Mommsen fait deux communications, l'une sur les fragments juridiques récemment publiés par M. Emile Chatelain d'après un manuscrit du séminaire d'Autun, l'autre sur le projet de publication d'un *Corpus nummorum*.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 7 août — 1899

Livres et inscriptions d'Hammurabi, p. King, I. — Ward, Notes d'antiquité orientale. — A. Boissier, Un monument babylonien. — Bardesane, Le livre des lois des pays, p. Nau. — Kaibel, Prolégomènes sur la comédie. — Fragments des comiques grecs, p. Kaibel. — Froehde, La technique de l'ancienne comédie attique. — Bruckner, Les éléments germains dans l'italien. — Krafft, Les Carlovingiennes. — Deloche, Pagi et vicairies du Limouzin. — Mortensen, Le drame en France au moyen âge. — Actes et documents sur Urbain V, p. Albanès et U. Chevalier. — Burckhardt, La Renaissance, 7e éd., p. L. Geiger. — Heulhard, Villegagnon, roi d'Amérique. — Académie des inscriptions.

I. **The letters and inscriptions of Hammurabi**, by L. W. King ; vol. I. Introduction and the Babylonian texts. London, Luzac. 1898. In-8, LXVIII-134 pp.

II. **Notes on oriental antiquities**, par W. Hayes Ward ; extrait du *Journal of the Archæological Institute of America*. Vol. II (1898), p. 159 à 168.

III. **Note sur un monument babylonien se rapportant à l'extispicine**, par A. Boissier. Genève, 1899. In-8, 12 pp.

I. L'important travail entrepris par M. King, sur les lettres et inscriptions du roi de Babylone, Hammurabi, débute par un volume de planches autographiées comprenant : 46 lettres de Hammurabi à Sin-idinnam (dont 44 inédites) ; une lettre de Samsu-iluna, 5 d'Ammizaduga, 2 d'Ammiditana (toutes inédites) ; une lettre écrite à la femme d'un certain Sin-idinnam qualifié du titre de *Gal Martu* (inédite), et enfin les inscriptions historiques et votives de Hammurabi (la plupart déjà connues). La traduction de ces différents textes doit former un second volume dont M. K. annonce la prochaine publication.

Envoi d'ouvriers ou de fonctionnaires, transport par bateaux de marchandises diverses, questions de corvées ou de travaux publics, règlements de compte de propriétaire à fermier, créances à faire recouvrer, réclamations à satisfaire, procès à trancher, tels sont les sujets habituels de la correspondance entre le roi de Babylone et son vassal (ou préfet ?) de Larsa. Ce ne sont, on le voit, que de menus détails, intéressants néanmoins malgré leur apparente insignifiance : en effet, nous pénétrons par là dans l'administration intérieure et dans la vie presque journalière de l'empire babylonien. Suivant une heureuse expression de M. K. c'est l'histoire en action qui revit devant nous.

Une seule des lettres de Hammurabi paraissait se référer à un fait proprement historique. Publiée il y a environ deux ans, on avait cru y reconnaître le nom de Kodorlahomor, en même temps qu'une allusion à une guerre soutenue par Hammurabi contre ce roi. Le passage en question était lu comme il suit : *ûm sha Ku-dur-nu-ukh-ga-mar*, « au temps de Kudur-nukhgamar (Kodorlahomor) ». M. K., s'appuyant sur quelques-unes des nouvelles lettres de Hammurabi, démontre que cette lecture est impossible, et que la véritable transcription du passage doit être *tsabum bushû I-nu ukh-sa mar* « les hommes sous le commandement d'Inukhsamar ». Cet Inukhsamar est un haut dignitaire mentionné ailleurs dans la correspondance de Hammurabi. Aucun doute ne peut aujourd'hui subsister sur cette lecture que confirme entièrement une copie prise directement sur l'original par M. Knutzon et récemment publiée par M. Delitzsch dans les *Beitræge*.

Resterait, comme texte cunéiforme mentionnant Kodorlahomor, le document publié par M. Pinches. Mais ici la lecture de ce nom royal est si hypothétique et, on peut ajouter, si improbable, qu'il est, jusqu'à nouvel ordre, impossible d'en faire état. Concluons donc, avec M. K., que le nom de Kodorlahomor est absent de la littérature cunéiforme actuellement connue.

On a vu que l'une des lettres publiées par M. K. est adressée à la femme d'un certain Sin-idinnam [1] qualifié de *Gal Mar-tu*. M. K. rend *Gal Mar-tu* par « governor » ou « ruler of *Martu* ». Cette interprétation me paraît assez sujette à caution. *Gal*, avec le sens de gouverneur, serait, je crois, sans exemple. D'autre part, il n'est pas certain que *Mar-tu* désigne ici « le pays de Martu » ; cette expression semble plutôt signifier dans le cas présent « l'homme de Martu ». Dans des textes plus anciens le terme *Mar-tu* est en effet appliqué à toute une catégorie d'employés. On peut citer par exemple une tablette de l'époque de Sargon, énumérant des employés qui s'intitulent *galu shà-mar-tu-ne* « hommes de Martu » (voir *Rev. d'Assyr.* 4ᵉ vol., nº III, p. 78, n. 2) et un autre texte qui appartient comme le précédent à la période des rois d'Agadé et sur lequel est mentionné le titre de *nu-banda mar-tu-ne* « chef des hommes de *Martu* » (voir *Rev. Sémit.*, avril, 1897, p. 167, III, 8). Il est probable que *Gal Mar-tu* est un titre tout à fait analogue au précédent et désignant non pas un gouverneur du pays de *Martu*, mais un fonctionnaire préposé à des esclaves ou employés de *Mar-tu* [2].

On ne saurait assez louer le soin apporté par M. King à la copie de ces textes dont l'écriture à la fois archaïque et cursive offre parfois de réelles difficultés de lecture. Cette publication présente, comme toutes

---

1. C'est avec raison que M. K. hésite à identifier ce personnage au correspondant de Hammurabi.

2. Le sens littéral serait « grand (homme) de *Martu* ».

celles que nous devons au même savant, les plus complètes garanties d'exactitude.

II. Dans ses intéressantes *notes on oriental antiquities* M. Ward examine d'abord la question du cheval dans l'ancienne Babylonie. D'un très ancien cylindre qui représente une divinité traînée en chariot par un animal fabuleux, il tire la conclusion que le char de guerre devait être utilisé par les anciens Babyloniens. On possède de ce fait une preuve directe qui a été, je ne sais pourquoi, omise par M. W. La stèle des vautours fournit en effet la représentation d'un char de guerre : mais malheureusement la partie antérieure manque ; ce qui empêche de déterminer si ce char était traîné par des chevaux. M. W. publie un autre cylindre, également fort ancien, qui présente l'image d'un chariot traîné par un quadrupède dans lequel il reconnaît un cheval. Mais la représentation est à notre sens beaucoup trop grossière pour qu'on puisse déterminer la nature de l'animal. En somme, l'image du cheval manque jusqu'ici sur les plus anciens monuments babyloniens. On peut ajouter que la mention du cheval est également absente des plus anciens textes : ainsi sur les listes d'animaux trouvées en si grand nombre à Tello, le cheval n'est jamais nommé. Je ne puis donc me ranger à l'avis de M. W. qui considère comme évident que le cheval était connu des Babyloniens dès l'époque de Sargon ou même auparavant : cela est *possible*, c'est tout ce qu'on en peut dire.

Dans une seconde note, M. W. publie un cylindre où figure un pieu surmonté d'un serpent. Il y voit la représentation d'un objet symbolique analogue au *nekhushtan* biblique. Un rapprochement analogue a déjà été fait il y a quelques années (voir *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, n° 2).

Une troisième note est consacrée à un curieux cylindre hittite où M. Ward signale une représentation fréquente dans l'art mycénien, l'image du poulpe.

III. M. Boissier qui s'est appliqué avec succès au déchiffrement et à l'interprétation des documents cunéiformes relatifs aux présages, publie un court mémoire sur un document bizarre récemment publié par le *British Museum* : il s'agit d'une sorte de palette d'argile ayant vaguement l'apparence d'un champignon et présentant sur ses deux faces des caractères babyloniens. M. Boissier démontre qu'on est en présence de l'image d'un foie de mouton et que l'inscription, d'ailleurs fort obscure, est de caractère augural. Il suggère en outre un intéressant rapprochement entre ce document et deux représentations analogues découvertes en Étrurie et étudiées par Deecke. Il y a là un curieux exemple de l'analogie déjà signalée entre les pratiques divinatoires des Étrusques et celles des Babyloniens.

F. Thureau-Dangin.

Bardesane l'astrologue : Le livre des lois des pays, texte syriaque et traduction française avec une introduction et de nombreuses notes par F. Nau. Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8, p. 30 et 62. Prix : 4 fr. ; la traduction sans le texte, prix : 2 fr.

M. l'abbé Nau poursuit sans interruption ses études sur la littérature syriaque si riches d'idées neuves et originales. Il y a quelques mois à peine nous parlions ici même de ses récentes publications : *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré ; Les fils de Jonadab, fils de Réchab ; Les plérophories de Jean de Maiouma.* Aujourd'hui, M. N. reprend et développe la thèse qu'il avait exposée en 1897 dans l'opuscule intitulé : *Une biographie de Bardesane l'astrologue*, suivant laquelle on doit substituer à l'expression usuelle de *Bardesane le gnostique* celle plus exacte de *Bardesane l'astrologue.*

Faisant avec raison table rase des tentatives des auteurs postérieurs au VI[e] siècle pour reconstruire le système gnostique de Bardesane, M. N. s'en tient à ce que Eusèbe et Saint-Éphrem nous apprennent au sujet de ce célèbre écrivain. Or les passages qu'on cite d'Eusèbe et d'Éphrem nous conduisent à voir dans Bardesane un philosophe versé dans la connaissance de l'astronomie et de l'astrologie, et nullement un hérésiarque abusé par les doctrines gnostiques, lui qui combattit Marcion et Valentin. La tradition l'a classé parmi les hérétiques, et cette tradition était déjà constante un siècle après sa mort, selon Eusèbe ; mais le culte sidéral, qui survécut au paganisme dans certaines pratiques des chrétiens de l'Osrhoène, aura amené une violente réaction contre les astrologues considérés comme des pervers de la pire espèce, et ceux-ci furent confondus avec les gnostiques, les hérétiques du jour. Les partisans de Bardesane, les Bardesanites, que l'on rencontre à Édesse jusqu'au V[e] siècle, appartenaient à la classe riche et instruite de la ville ; ils s'occupaient sans doute des sciences naturelles plutôt que des dogmes religieux ; il est possible aussi qu'ils aient dénaturé les idées du maître dont ils s'autorisaient. La seule hérésie de Bardesane qui paraisse établie, c'était la négation de la résurrection des corps.

Telle est en quelques lignes la thèse qu'a inspirée à M. N. l'étude du dialogue de Bardesane intitulé *Le livre des lois des pays.* Je ne crois pas qu'après avoir lu la traduction de M. Nau et les nombreuses citations parallèles de Firmicus Maternus qui l'éclairent, on soit encore tenté de chercher dans ce dialogue des traces de gnosticisme. Mais ne peut-on pas dire avec Eusèbe que Bardesane inclina pendant sa jeunesse vers le système de Valentin qu'il répudia plus tard, et que, revenu de ses erreurs, il fut ensuite le parfait chrétien que nous montre *Le livre des lois des pays?* Ce livre, à en juger par plusieurs passages, appartient à la dernière période de la vie de Bardesane et, de ses nombreux écrits, c'est le seul qui nous soit parvenu. Saint-Éphrem attribue à cet auteur cent cinquante hymnes religieuses qui traitaient vraisemblablement de tout autre chose que d'astrologie. D'un autre *côté*, les *Actes de Saint-*

Thomas, rédigés probablement à Édesse après le transfert des soi-disant reliques de l'apôtre dans cette ville (en 232 selon Lipsius), contiennent une hymne gnostique qui, selon M. Noeldeke, peut avoir pour auteur un disciple de Bardesane. Ces actes témoignent par cela même de l'influence que les idées gnostiques exerçaient sur l'Église d'Édesse quelques années après la mort de Bardesane.

La traduction est suivie d'extraits des écrits de George, évêque des Arabes, et de Moïse bar Képha.

Le livre des lois des pays, le plus ancien document syriaque après la version *La Peschitto*, a été édité d'abord dans le *Spicilegium syriacum* de Cureton ; cette édition étant depuis longtemps épuisée, on sera heureux de trouver à bon marché une réimpression du texte qui a été revu par M. Budge sur le manuscrit unique.

R. D.

Georg Kaibel. **Die Prolegomena** περὶ κωμῳδίας (Extrait des Abhandlungen de la Société des sciences de Gœttingue. Nouvelle série, t. II, n° 4). Berlin, Weidmann, 1898. Un vol in-4° de 70 p. Prix 4 m. 50.

Poetarum graecorum fragmenta auctore U. de Wilamowitz-Mœllendorff collecta et edita. Vol. VI, fasc. I. **Comicorum Graecorum fragmenta**, edidit Georgius Kaibel. Berlin, Weidmann. 1899. Un vol. in-8 de VIII-256 p. Prix 10 m.

O. Froehde. **Die Technik der alten aatischen Komœdie.** Dans les Berliner Studien. Nouv. série, t. III, fasc. I. Leipzig, Reisland. 1898. Un vol. in-8 de 215 p.

Les deux ouvrages que publie aujourd'hui M. G. Kaibel se rattachent l'un à l'autre. L'étude sur les *Prolegomena* περὶ κωμῳδίας a été composée à l'occasion de la publication des fragments des comiques grecs. Dans le premier de ces travaux, M. K. étudie l'origine de divers morceaux dont il publie le texte dans le second. Ainsi, quoique le volume relatif aux fragments ait paru le dernier, c'est de lui qu'il convient de parler d'abord, non seulement parce qu'il a été la raison d'être du premier, mais aussi parce qu'il est autrement important par le sujet et par l'étendue que doit avoir tout l'ouvrage dont il n'est que la première partie. Assurément, bien des gens trouveront que cette publication nouvelle des fragments des Comiques grecs, après les deux éditions très justement estimées de Meineke et de Kock, n'était peut-être pas nécessaire. Sans doute, depuis la publication de l'édition Kock, bon nombre de fragments nouveaux ont été signalés, et presque tous par M. Kock lui-même (*Rheinisches Museum*, t. XLI, fasc. 1 ; XLVIII, fasc. 1, 2 et 4 ; *Hermes*, t. XXI, fasc. 3 ; cf. encore L. Steinbach ; *Wiener Studien*, VIII, fasc. 2 ; Blass, *Neue Jahrb. f. Phil.*, t. CXXXVII, etc). Mais toutes ces découvertes rendaient-elles urgente la revision totale du recueil ? Si M. K. s'est décidé à faire une édition nouvelle, c'est qu'il a été appelé à contribuer à une entreprise d'une haute impor-

tance. M. U. de Wilamowitz-Mœllendorff, dont l'activité est infatigable, a conçu un vaste projet, majora molitus, dit Kaibel; il a résolu de publier un corpus complet des fragments de tous les poètes grecs. L'ouvrage complet ne comprendra pas moins de douze volumes, qui presque tous auront des proportions considérables. Des savants comme Diels, Bethe, Knaack, sans parler de Kaibel et de Wilamowitz, se sont distribué les diverses parties de la besogne. M. K. s'est trouvé prêt le premier, il inaugure la publication nouvelle par un fascicule sur les fragments des comiques grecs. M. K. dit dans sa préface que, depuis dix ans, il s'occupe de ces fragments; en effet, c'est à cette époque qu'il a donné une édition d'Athénée à la librairie Teubner; c'était là une préparation naturelle à l'étude des comiques grecs. Ce premier fascicule est composé de deux parties : 1° les commentaires anciens sur la comédie grecque; à ces commentaires sont joints les testimonia vetera, c'est-à-dire les passages des auteurs anciens qui concernent la comédie; 2° les fragments sur la comédie dorienne, les mimes et les phlyaces. Nous nous occuperons d'abord de cette partie. La comédie dorienne comprend Épicharme, Phormis, Dinoloque; pour les mimes, nous n'avons de fragments que de Sophron, car Xénarque n'est pour nous qu'un nom; quant aux phlyaces, à ces bouffonneries, qui étaient le plus souvent une parodie de la tragédie et qui pour cela avaient reçu le nom d'ἱλαροτραγῳδία, elles nous ont fourni quelques fragments de Rhinton, de Sciras, de Blaisos, de Sopater. On voit tout de suite que les fragments contenus dans le fascicule ne se trouvent pas dans les recueils de Meineke et de Kock. Pour Épicharme, par exemple, nous en étions encore réduits au recueil formé par Ahrens (appendice au volume sur le dialecte dorien, 1846) et au livre très estimable de Lorenz, *Leben und Schriften des Koers Epicharm*, 1864. Le nombre des fragments d'Épicharme, réunis par Lorenz, s'élevait à 168; ce nombre a été porté à environ 300 par Kaibel; et encore M. K. a-t-il supprimé bien des fragments qu'avait admis Lorenz soit parmi les fragments authentiques, soit parmi les fragments douteux. Nous savons, par le témoignage des anciens eux-mêmes que les ψευδεπιχάρμεια étaient nombreux dans l'antiquité. Parce que Épicharme avait la réputation d'être un poète comique philosophe, on était porté à mettre sous son nom tout morceau anonyme présentant un caractère philosophique. Les fragments de ce poète doivent donc être soumis à une critique sévère. M. K. s'est expliqué très nettement là-dessus dans les quelques mots qu'il a placés p. 133, en tête des pseudépicharmeia. Il nous semble même qu'il aurait pu aller plus loin qu'il ne l'a fait; il reste encore nombre de passages que, sans crainte d'être taxé d'une sévérité excessive, on peut signaler au moins comme suspects. M. K. rejette parmi les spuria ce fragment 254, qui faisait d'Épicharme un nouveau prophète, prédisant, dès le commencement du cinquième siècle, la venue de Platon; mais il conserve les fragments 170 et 171 qui ne sont guère moins singuliers. La démonstration de M. Denis (*La*

Comédie grecque, I, p. 57) sur ce point, nous paraît des plus probantes; les idées qui sont développées dans ces deux passages sont bien étrangères à l'époque d'Épicharme et peu acceptables dans une comédie.

Une édition de fragments présente toujours de graves difficultés. Ces morceaux, qui sont généralement très courts, ne sont pas ordinairement faciles à interpréter; souvent aussi le texte n'est pas sûr. Un éditeur consciencieux se croit le devoir d'abord de comprendre ces textes, et aussi de les débarrasser, quand cela est possible, des taches qui les obscurcissent et les déparent. M. K. n'a pas failli à ce devoir. Plusieurs de ses corrections méritent d'être signalées. 124, περί γα μὰν αἴχλου τί κά τις καὶ λέγοι, le manuscrit d'Athénée donnait περὶ σᾶμα με καλοῦσα κατίσκα λέγοι; il faut dire que le mot αἶσκλος, assez rare d'ailleurs, paraît appartenir au vocabulaire ordinaire d'Épicharme; nous renvoyons aux n^{os} 37 et 110 — 120. Ζεὺς ἄναξ, ἀν' ἄκρα ναίων au lieu de Ζ. ἄ. αναχδαν ναίων. — 170, 4 ἔνθεν au lieu de μηδέν. — 171, 8. γάρ ἐστ' αὔλησιν au lieu de εἰς τὴν αὔλησιν. — 90. La correction ἔχεις Θεάγενες au lieu de ἔχησθ' ἀτενές est très séduisante. Nous ne croyons pas qu'il y ait rien à changer à 161, 3; nous avons, d'autre part, beaucoup de peine à rejeter, comme le fait K., la jolie correction d'Ahrens : προβάτον προβάτερον, οἷος οἰότερον dans le n° 122 de Sophron.

Passons à présent aux commentaires. Ces morceaux, la plupart anonymes, ont été publiés en tête des éditions des scholies d'Aristophane de Dindorf et de Dübner. M. K. a pu ajouter quelques morceaux nouveaux découverts après ces deux publications. Il y a d'abord les deux morceaux désignés dans l'ouvrage de M. K. par les lettres Ma et Mb; ils sont de Tzetzès; ils ont été trouvés dans l'Ambrosianus C 222, par H. Keil et publiés dans le *Rheinisches Museum* en 1848; il y a ensuite des fragments des scholies sur Denys de Thrace complétés aujourd'hui à l'aide d'un manuscrit de Darmstadt; il y a enfin trois fragments assez longs des grammairiens latins Diomède, Euanthius et Donat. Le recueil de M. K. est donc plus complet que ceux qui l'ont précédé; de plus, les commentaires déjà connus sont publiés d'une façon plus correcte. Le premier de ces commentaires, un des rares qui portent un nom d'auteur, le traité de Platonios περὶ διαφορᾶς κωμῳδιῶν, nous est connu aujourd'hui par deux manuscrits nouveaux, un Estensis et un Vaticanus, qui donnent souvent la bonne leçon. L'Estensis est certainement le meilleur des deux; voici quelques-uns des passages qu'il a permis de corriger : l. 15, τυραννιούντων au lieu de τυραννούντων; — 27, τύπος au lieu de τόπος ou de τρόπος; — 36, ἀργόν ajouté après θέατρον; — 74, ζηλώσεις au lieu de ζητήσεις, Hemsterhuis avait conjecturé ζηλώσας; — 86, σκώμματα au lieu de σκέμματα. Nous sommes étonné que M. K. ne dise pas que Meineke avait déjà corrigé ce dernier passage, *Hist. com.* p. 108, et que sa correction se trouve aujourd'hui pleinement confirmée.

Jusqu'ici ces divers traités n'avaient pas été l'objet d'une étude approfondie. M. K. vient de combler cette lacune. Il les a soumis à une criti-

que très serrée et très ingénieuse. Nous n'avons pas à exposer ici cette discussion qui est très longue et très minutieuse. Nous indiquerons seulement les résultats généraux. M. K. s'est appliqué surtout à rechercher les sources auxquelles avaient puisé les auteurs de ces commentaires; c'était le seul moyen d'en déterminer exactement la valeur. Le mérite de l'étude de M. K. consiste en ce que, dans les écrits de Tzetzès ou d'un autre écrivain byzantin, il a pu montrer ce qui devait être rapporté à des grammairiens comme Posidonios et Didyme. Pour ce qui regarde en particulier le commentaire anonyme qu'on appelle le Tractatus coislinianus n° X d de Didot), M. K. a prouvé que ce traité ne contenait pas, comme le croyait Spengel, des restes du morceau perdu de la Poétique d'Aristote relatif à la comédie, mais qu'il dérivait d'un traité de poétique générale qui avait été utilisé par Proclus et, avant Proclus, par Diomède et Euanthius. Ces courtes explications suffisent pour montrer la haute valeur de l'étude de M. K., et l'importance qu'elle présente pour l'histoire de la comédie grecque. Par cette dissertation et par la publication du premier fascicule du recueil des fragments des comiques grecs, M. Kaibel vient de rendre un service signalé aux études sur l'antiquité classique.

L'ouvrage de M. O. Froehde est fait avec soin et rendra des services. Le titre, *Die Technik der alten attischen Komœdie*, ne donne pas une idée bien claire et bien juste du sujet. M. F. étudie les diverses sortes de plaisanteries que les poètes comiques d'Athènes ont faites sur les noms propres. Le plan de l'ouvrage ne nous semble pas très heureux; il est, à coup sûr, une cause de gêne pour le lecteur. L'ouvrage n'est guère qu'un recueil d'exemples. Au début, l'auteur les distribue d'après les parties dont se compose une comédie, prologue, dialogue, stasima, parabase, etc.; mais bientôt il abandonne cette division, et il établit divers groupes d'exemples, d'après le caractère, l'état social des personnages qui sont l'objet des plaisanteries, les hommes politiques, les généraux, les devins, les courtisanes, les philosophes, etc. On est obligé, si l'on veut connaître tout ce qui concerne un personnage, de recourir à la table des matières et de rassembler tous ces traits épars; je cite, comme exemples, Cléon le démagogue et le devin Lampon. Nous sommes étonné que l'auteur ne se soit pas servi des deux ouvrages de L. Grasberger, *Die griechischen Stichnamen*, Würzbourg, deux éditions, une en 1877 et 1883; *Studien zu den griechischen Ortsnamen mit einem Nachtrag zu den griech. Stichnamen*, 1888. — Une petite rectification pour terminer. P. 87, n. 1, M. Froehde attribue au regretté M. Couat une explication ingénieuse du vers 6 des Acharniens. C'est moi qui ai fait connaître cette explication; mais je n'en suis pas l'auteur; je l'avais trouvée dans une dissertation publiée par M. H. Lübke en 1883, et, la jugeant bonne, je l'avais exposée dans mes *Cavaliers Athéniens*, p. 467. C'est là que Couat l'a prise. Il est bon de la restituer à son véritable auteur M. Lübke, cuique suum.

Albert Martin.

Charakteristik der Germanischen Elemente im Italienischen, von Dr. W. Bruckner. Wissenschaftliche Beilage zum Bericht über das Gymnasium in Basel. 1898-1899. In-4, 34 pp.

Ce n'est jamais sans quelque retour égoïste sur mon pays, que je reçois pareilles brochures d'érudition, œuvres de professeurs de gymnases étrangers. Quand donc la préparation des candidats aux postes d'enseignement secondaire et l'organisation même de cet enseignement seront-elles de nature à permettre aux maîtres de nos lycées de trouver profit et plaisir à ces menues découvertes dont chacune enrichit la science? Ne fût-ce que dans l'histoire locale, dans l'étude des patois ou des idiotismes régionaux, ils auraient à leur disposition une mine inépuisable. Mais on préfère leur imposer de temps à autre un stérile discours de distribution des prix.

M. Bruckner divise très pertinemment les emprunts de l'italien aux langues germaniques en quatre grandes périodes : — 1° mots introduits dans le bas-latin, reconnaissables en général à ce que l'italien les possède en commun avec l'ensemble du romanisme ; — 2° mots importés par les Gots (spécialement les Ostrogots de Théodoric) ; — 3° mots importés par les Lombards ; — 4° mots naturalisés postérieurement au xe siècle, soit dans la langue littéraire, soit (en beaucoup plus grand nombre) dans les dialectes, et, pour la plupart au moins, venus à l'italien par l'intermédiaire du français. — On voit sans peine ce que cette chronologie soulève de nuances phonétiques successives, délicates parfois au point d'en être insaisissables, mais toujours analysées avec autant d'information que de sagacité : il est curieux, par exemple, de trouver dans l'it. *stia* (p. 13) une preuve de la prononciation spirante du *g* de got. *steigan*, preuve que le gotique à lui seul est impuissant à fournir, ou dans l'it. *schiavino* (p. 23) le vestige de la palatalisation du *k* fr. qui a servi d'intermédiaire entre *scabinus* et *eschevin*[1].

Voici quelques remarques accessoires. — L'*i* de *biber* « bièvre » ne vient pas de l'*i* du lat. *fiber*, dont la forme pure a dû être *feber*[2], avec le même vocalisme que *febris* « fièvre »; le vocalisme *i* indique un emprunt à un dialecte haut-allemand, et *fiber* (p. 6) en est contaminé. — Il est difficile de croire que le fr. *bière* n'ait pas joué un rôle prépondérant dans le passage de l'al. *bier* au genre féminin dans l'it. *birra* (p. 29). — Le vénitien *matar* « mâter » (p. 26) doit être un emprunt très tardif au fr. pour que l'*s* y ait déjà cessé de sonner dans le groupe *st*. — A l'appui de son étymologie de *sacîre* et fr. *saisir* (p. 24), l'auteur eût pu citer le fr. *saisine* (xiiie siècle), qui sûrement n'a signifié autre chose à l'origine que « prétention justifiée à une possession » : le fameux adage « le mort saisit le vif son hoir plus proche » a été imaginé après

1. L'explication des doublets *tétin téton, grappin crampon*, etc., par l'apophonie de la déclinaison germanique, me paraît convaincante de simplicité.

2. Voir L. Havet, *Phaedri fabulae*, p. 144.

coup pour donner à ce vieux mot une étymologie pittoresque et *saisissante*.

V. Henry.

Adolphe Krafft : **Les Carlovingiennes** : I. Vie de Saint Léger et Cantilène de Sainte Eulalie ; textes romans, origines latines et traductions. — II. La Passion de Jésus-Christ, texte roman, origine latine et traduction. Le Cantique humain, avec musique et gravure. — Paris, E. Leroux, 1899 ; 2 vol. in-12, de 35 et 59 p.

On ne voit pas très clairement le but que s'est proposé l'auteur de ces deux opuscules : le titre en est un peu vague et les préfaces ne donnent à cet égard que des renseignements insuffisants. M. Krafft n'est point romaniste, et il n'y a dans son travail aucun commentaire philologique suivi : les notes qui sont au bas des pages sont de peu d'importance, quelques-unes assez inexactes. Dès lors qu'a-t-il voulu en reproduisant les textes du célèbre manuscrit de Clermont ? En donner à côté, semble-t-il, une traduction assonancée qui reproduisît, sous une forme moderne, le rythme ancien. Il n'y a réussi qu'imparfaitement. Dans une de ses préfaces il dit qu'il a dû souvent « procéder par divination » : cela se sent de reste. Je ne nie pas qu'il n'y ait dans ces textes de très grandes difficultés d'interprétation : cependant la plupart ont été résolues. M. K. ne fait que citer dans sa bibliographie les travaux des savants français ou allemands : il ne paraît pas s'en être inspiré d'une façon suivie, et il s'en est tenu souvent à ce qu'avait dit autrefois Champollion-Figeac ; c'est vraiment être en retard. De là plus d'erreurs que je n'en puis signaler dans ce compte rendu. Si nous prenons, par exemple, le *Saint Léger*, nous voyons que l'interprétation du vers 5 de la strophe 1 est absolument inintelligible. — Strophe 4, v. 3, l'assimilation de *fist* avec *fils* n'est guère heureuse. — Strophe 5, v. 3, la traduction de *lo non rit* est des plus bizarres ; il est évident qu'il faut lire *nodrit*. — Strophe 10, v. 2, la note afférente rattache indument la forme *avret* au latin *haberet*. — Strophe 15, v. 1, traduire *cum il laudit* par « quand il l'eut dit » est une erreur bien étrange ; v. 6, *cumuit* (*cum vit*) ne peut pas être changé en *comivit*, ni traduit par « accompagna ». — Strophe 32, v. 4, *donc at ab lui dures raizons* est encore traduit bien malheureusement par « Ce dont il eut raison assez ». Champollion-Figeac, comme l'indique une note, avait donné déjà la seule interprétation possible, et qui est d'une simplicité élémentaire. M. K. ne connaît donc pas l'expression toujours si usuelle dans le français populaire « avoir des raisons avec quelqu'un » ? Je ne veux pas insister ; je pourrais relever beaucoup d'erreurs de ce genre, mais je n'en vois pas la nécessité. Et il en serait de même de la traduction de la *Passion*, que M. K. juge inférieure au *Saint-Léger* comme œuvre littéraire, ce qui n'est point démontré. J'en ai dit assez pour faire voir que ces publications ont été entreprises sans préparation philologique

suffisante. N'auraient-elles pas été faites essentiellement pour ce *Cantique humain* (trois strophes de huit vers chacune), qui sert de post-scriptum à l'une d'elles, et dont l'auteur dit sur un ton qui désarme toute critique : « Je suis l'auteur d'un cantique que je me décide à publier ici, puisque autrement il ne verrait jamais le jour » ? A cette pièce est jointe une sorte de gravure mystique, assez étrange, et intitulée *Révélation*. Mais cela nous mène sur un tout autre terrain que celui de la philologie romane, et M. Krafft me permettra de ne pas l'y suivre.

E. Bourciez

Pagi et vicairies du Limousin aux IXe, Xe et XIe siècles, par M. Deloche. Extraits des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXXVI, 2e partie. Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1899. In-4 de 68 pages et 1 carte.

Ce mémoire a pour objet de donner aux *Études* du même auteur *sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge*, parues en 1857, le supplément rendu nécessaire par les publications de documents alors ignorés. Ces nouveaux textes ont révélé dans le Limousin un *pagus Burgolius*, que M. Deloche place aux alentours de Saint-Dizier, commune de l'arrondissement de Bourganeuf, plus neuf vicairies qui viennent s'ajouter aux quarante-cinq précédemment décrites. En poursuivant l'examen des mêmes chartes, le savant géographe fait le relevé des localités dont les noms sont encore à inscrire à côté de ceux qu'il avait identifiés en 1857 ; puis il discute certaines opinions qui tendaient à infirmer ses anciennes conclusions, conclusions qu'il maintient d'ailleurs dans leur intégrité ; enfin, il refait la carte de tout le Limousin en y portant les divisions administratives et les localités que l'ensemble des documents aujourd'hui connus lui ont permis de signaler (il en a, du reste, dressé une liste complète). Le tout est présenté avec une critique des plus rigoureuses ; il est à peine besoin de le faire remarquer.

L.-H. Labande.

Johan Mortensen. **Medeltidsdramat i Frankrike.** Gœteborg. Wettergren och Kerber. 1899. (Pr. 2 Kr. 25 ore).

La Société des conférences populaires de l'École supérieure des Lettres de Gœteborg vient de publier un nouveau volume. C'est le neuvième de sa collection. Il est consacré au « Drame en France pendant le moyen âge ». Très simplement, très clairement et d'une façon bien suffisamment complète, l'auteur, M. Johan Mortensen, après avoir fait ressortir combien fut grande du XIIe au XVIe siècle la popularité du

théâtre, en expose toute l'importance au double point de vue de l'histoire des mœurs et de l'histoire littéraire : le moyen âge voyant tout à son point de vue, c'est la vie de l'époque qu'il nous dépeint en tous ses détails; et, d'autre part, si la France a rompu avec lui, il n'en a pas moins donné Lope de Vega à l'Espagne et Shakespeare à l'Angleterre.

Successivement, M. J. Mortensen étudie les diverses formes que prit le drame au cours de son développement : comment le drame liturgique, issu des antifones ou chants alternés, devint le Mystère et le Miracle; puis, se transforma en *Moralités, Histoires* et *Mystères profanes*. Après le drame sérieux, c'est le drame comique, d'origine plus obscure, avec ses trois chefs-d'œuvre, — deux au début : le *Jeu de la Feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle et l'autre presque à la fin de son histoire, la Farce de l'avocat Patelin — chefs-d'œuvre qui dès lors établissent l'incontestable supériorité de la comédie française.

Entre temps, nous sommes mis au courant de la technique de ces drames de toutes sortes, de leur mise en scène, et l'on nous esquisse l'histoire des Puys et Confréries qui se chargeaient de leur représentation, jusqu'au moment où, vers le milieu du XVIe siècle, sous l'influence de la Renaissance religieuse et littéraire, l'ancien drame national cédant la place à la tragédie classique, se retira pour s'y laisser mourir, au fond de provinces perdues, où, de temps à autre encore, son cadavre semble secoué d'un spasme.

Nous ne croyons pas faire de meilleur éloge de ce petit ouvrage qu'en disant que la traduction n'en déparerait pas nos bibliothèques de vulgarisation.

Léon Pineau.

Actes anciens et documents concernant le bienheureux Urbain V pape, sa famille, sa personne, son pontificat, ses miracles et son culte, recueillis par feu M. le chanoine J.-H. Albanès,... et publiés par le chanoine Ulysse Chevalier..., Tome Ier. Paris, A. Picard. Marseille, P. Ruat. 1897. In-8 de 488 pages.

Le chanoine Albanès semble avoir eu de son vivant une vénération particulière pour le pape avignonais qui fut connu sous le nom d'Urbain V. Dès 1865, il avait publié la relation de son entrée solennelle à Marseille en 1365 ; l'année suivante, il avait fait paraître le résultat de ses recherches sur sa famille ; en 1872, il avait rédigé un abrégé de sa vie et de ses miracles. J'omets encore des panégyriques, oraisons funèbres, etc. Personne donc n'avait sur ce souverain pontife un dossier aussi bien garni que feu le chanoine Albanès. Avait-il le dessein de publier les documents eux-mêmes qui lui avaient servi pour ses différentes notices et ceux qu'il avait découverts depuis ? Il faut le croire, puisque un des premiers soins de son exécuteur testamentaire, M. le chanoine Ulysse Chevalier, a été de mettre au jour un tome Ie contenant les vies

antiques d'Urbain V, les procès-verbaux de ses miracles qui furent rédigés de 1376 à 1379, et l'information canonique pour sa canonisation, qui eut lieu en 1390 sur l'ordre du pape d'Avignon Clément VII. Un deuxième volume suivra, qui renfermera les pièces d'archives concernant la famille de Grimoard, la personne d'Urbain V avant et pendant son pontificat, son frère Anglic Grimoard, évêque d'Avignon et cardinal, etc.

On aura donc là très certainement un recueil important; cependant il est permis d'augurer que le tome II aura, au point de vue de l'histoire générale, plus d'intérêt que le premier. Dans celui-ci le récit des miracles et prodiges opérés par l'intercession du bienheureux tient une grande place, trop grande peut-être pour notre satisfaction. Et pourtant dans les témoignages des contemporains qui sont ici rapportés, il y a beaucoup à glaner, surtout pour la vie privée au XIV^e siècle, principalement des Avignonais.

Malgré tout le zèle de M. le chanoine U. Chevalier, qui a rassemblé et coordonné les notes du défunt, cette édition a quelques-uns des défauts d'un ouvrage posthume; on sent que l'auteur n'a pas pu y mettre la dernière main; il y a trop peu de notes, pas d'identifications des noms de lieux et de personnes. Mais les variantes des différents manuscrits ont été consignées avec soin; le texte parait donc fort bien établi.

L.-H. LABANDE.

Jacob BURCKHARDT. **Die Cultur der Renaissance in Italien.** Siebente, durchgearbeitete Auflage von Ludwig Geiger. Leipzig, Seemann, 1899. 2 vol. in-8.

Nous avons sous les yeux la septième édition de l'œuvre désormais classique de Burckhardt sur la civilisation de la renaissance en Italie. Elle n'a plus besoin d'être présentée au public; mais ce qui doit être signalé c'est le travail considérable fait par M. Geiger pour compléter cet ouvrage, non seulement en le tenant au courant des publications les plus récentes, mais en traitant à fond certaines questions, à peine effleurées par Burckhardt. Aussi ne s'est-il pas contenté d'ajouter au bas des pages des notes, dont le développement excessif eût étouffé le texte; il a eu recours, dans la plupart des cas, à des *excursus* placés à la fin de chaque volume, et qui, pour l'ensemble de l'ouvrage, s'élèvent au chiffre respectable de cent onze. Quelques-uns sont assez courts, d'autres au contraire occupent trois ou même quatre pages d'un texte compact, où se pressent les citations, les indications bibliographiques, les dates, les renseignements de statistique, etc. Il serait exagéré de dire que la lecture de ces *excursus* est très aisée ou très agréable; mais c'est à dessein que M. Geiger leur a donné cette forme condensée, afin de ne pas grossir démesurément le volume de cette nouvelle édition. On y trouve parfois, en une ou deux pages, plus de matériaux qu'il n'en faudrait

pour composer une étude substantielle et de proportions assez vastes. Une lecture attentive d'un grand nombre de ces additions nous a permis de constater que M. Geiger possède une information merveilleusement sûre et variée; il ne servirait à rien de relever ici quelques menues inexactitudes qui ne tirent pas à conséquence, ou de signaler de légères lacunes sur tel ou tel point très particulier. Pour mener à bien un travail aussi considérable, il fallait une science et une méthode comme celles dont M. Geiger a fait ici preuve. Nous ne lui ferons qu'une critique : pourquoi, à l'index des noms propres, n'a-t-il pas ajouté une table méthodique des matières traitées dans ces précieux *excursus*? Bien faible est le nombre de ceux qui portent un titre indiquant de quoi ils traitent, et ce titre n'est pas rapporté à la table générale des matières qui se lit en tête de chaque volume. Chacune des additions, il est vrai, se rapporte à un passage déterminé du texte ; mais comme quelques-unes d'entre elles constituent de véritables études, indépendantes de l'œuvre de Burckhardt, le contenu méritait d'en être analysé. Il serait désirable que l'on puisse recourir aisément aux renseignements fournis par M. Geiger, sans avoir besoin de retrouver d'abord la phrase à laquelle ils sont rattachés par un lien parfois peu solide.

Henri HAUVETTE.

Arthur HEULHARD. **Villegagnon, roi d'Amérique.** Un homme de mer au XVI^e siècle. (Grande Bibliothèque de Géographie historique). Paris (Leroux) 1897, in-4, VI-366 p.

En vous donnant cette nouvelle biographie de Villegagnon, M. Heulhard a voulu reviser une injustice historique et venger son héros des accusations malveillantes qui pesaient sur lui depuis trois siècles. Il nous retrace toute la carrière de cet aventureux chevalier de Saint-Jean, le suivant à l'expédition d'Alger de 1541, en Hongrie, en Écosse, à Malte, en Bretagne où il fortifie Brest, au Brésil, où il fonde sa fameuse colonie de la France antarctique. Enfin, il nous le montre, pendant ses dernières années, bataillant de plume et d'épée, avec un égal entrain, contre les huguenots. La polémique a tenu une grande part dans l'existence agitée de cet homme de guerre et à fréquenter ses écrits, M. H. a pris quelque chose de leur passion. Son livre a la véhémence d'un plaidoyer plutôt que les allures circonspectes d'une contre-enquête historique. Sans songer à donner raison aux ministres calvinistes qui ont attaqué Villegagnon avec tant de rudesse, on ne peut s'empêcher de constater qu'à un moment, vers mars 1557, le « roi d'Amérique » s'éloigna quelque peu de l'orthodoxie. Il est vraisemblable qu'il n'eut pas l'intention d'adopter le pur calvinisme, mais il songea sans doute à instituer dans sa colonie de la baie de Rio de Janeiro un culte simplifié par un retour à la primitive Église, et qui eût été susceptible de réunir les

adeptes des différentes confessions. M. H. quoique paraissant attacher une très grande importance à l'orthodoxie de son héros, admet cette hypothèse. A aucun titre nous ne nous faisons juge des croyances de Villegagnon, mais au point de vue strict de l'Église romaine, il risquait fort, en s'engageant dans cette voie, d'aboutir à l'hérésie, et célébrer la Cène avec des ministres de Calvin, comme il l'aurait fait une fois à l'époque indiquée, paraîtra difficilement le fait d'un catholique intransigeant. L'expérience ne lui réussit pas. La tolérance n'était pas de mise à cette époque, même dans une colonie naissante. L'ardeur de la propagande des ministres calvinistes envoyés dans la France Antarctique, leur esprit d'indiscipline à l'égard de Villegagnon le désabusèrent bien vite de son rêve de conciliation. Le chevalier de Malte revint à la rigueur de la doctrine catholique. Plus tard, on dirait qu'il se venge par la vigueur de sa polémique contre les huguenots des difficultés que la conduite de leurs ministres lui a suscitées au Brésil, et ceux-ci de leur côté l'attaquent avec une âpreté qui s'expliquerait assez par la déception des espérances qu'ils avaient conçues à son endroit.

On regrettera peut-être la place que prennent dans cette biographie les démêlés religieux. Non pas qu'il eût fallu les passer sous silence, loin de là, mais nous aurions préféré pour notre part un récit plus bref des disputes théologiques de Villegagnon depuis son retour en France, et, s'il y avait eu moyen, des détails plus circonstanciés sur cette tentative de colonisation curieuse, quoique assez mal engagée, semble-t-il, au cœur d'une contrée dont les alentours étaient déjà occupés par les Portugais et où l'on n'aurait pu se maintenir que par la force. M. Heulhard a fait surtout l'histoire morale et religieuse de la colonie, en y mêlant quelques anecdotes pour animer le récit. N'y aurait-il pas eu lieu de nous parler un peu plus longuement de l'œuvre matérielle de colonisation qu'y commencèrent Villegagnon et les siens ?

H. Léonardon.

BULLETIN

— Les livraisons 14 et 15 du tome III du *Recueil d'Archéologie Orientale* publié par M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux ; elles contiennent : § 39, Une « éponge américaine » du VIe siècle avant notre ère. — § 40, Orphée-Nébo à Mabboug et Apollon. — § 41, La lettre de Jésus au roi Abgar, la Koutbi juive et la *meχoûχah*. — § 42, La Palestine au commencement du VIe siècle et les *Plérophories* de Jean Rufus, évêque de Maioumas.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juillet 1899 (suite).

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de ses communications sur Orphée et le dieu Nébo et sur la lettre de Jésus à Abgar et la Koutbi juive. Il étudie d'abord un

passage du pseudo-Méliton relatif au culte, à Mabbourg (Hiérapolis de Syrie) d'un prétendu Orphée, identifié expressément par le document syriaque avec le dieu Nébo. Il explique cette légende bizarre par une confusion populaire, d'ordre iconologique, entre Orphée et le type de l'Apollon Musagète, tous deux jouant de la lyre, et par le fait que, d'autre part, le dieu assyro-babylonien Nébo avait Apollon pour équivalent officiel dans le panthéon hellénique. — Dans un autre passage, encore plus énigmatique, il est question d'une « juive Koutbi qui était adorée par les Mésopotamiens et qui avait sauvé de ses ennemis Bakrou, dynaste d'Edesse ». S'appuyant sur le sens étymologique d'*écriture* qui lui semble être celui du nom de cette mystérieuse Koutbi, M. Clermont-Ganneau en rapproche la tradition, si populaire à Edesse et inexpliquée jusqu'ici, de la lettre de Jésus au roi Abgar, qui était pour la ville un véritable palladium et passait pour l'avoir préservée, elle et son roi, de l'attaque des Perses. Il croit qu'on a là la double face, juive et chrétienne, d'une même tradition locale, dont le point de départ réel ne serait autre chose que l'établissement, à la porte d'Edesse, lors de l'introduction du judaïsme en cette ville, vers le commencement de l'ère chrétienne, d'une mezouzah rituelle, c'est-à-dire de ce petit rouleau de parchemin qui contenait les passages fondamentaux du Deutéronome et qui, fixé aux jambages des portes, servait de phylactère. Cet usage est encore aujourd'hui en vigueur chez les juifs pratiquants. Cet écrit sacré et tutélaire aurait fini par être personnifié par l'imagination populaire à Edesse et y serait devenu une sorte de déesse, la Koutbi juive, en même temps que, par une autre évolution du mythe sous l'influence d'idées chrétiennes, il se transformait en un écrit de Jésus adressé au roi Abgar. Ces trois états de la superstition, si divergents en apparence, ont entre eux un point commun et caractéristique : un écrit doué d'une puissance surnaturelle et prophylactique.

M. Eugène Müntz termine la seconde lecture de son mémoire sur le musée de portraits formé à Côme par Paul Jove.

M. Oppert revient sur les textes cadastraux chaldées remontant au XLe siècle a. C. qu'il a déjà étudiés dans un mémoire lu à la dernière séance.

Séance du 12 juillet 1899.

Hamdi-Bey, directeur général des Musées impériaux de Constantinople, annonce qu'il envoie, pour le *Corpus inscriptionum semiticarum*, les clichés photographiques de plusieurs monuments himyarites.

M. Perrot communique un mémoire de M. Pierre Paris sur la céramique espagnole à décor géométrique et mycénien. M. Paris fait connaître, par de nombreux fragments presque tous recueillis dans le S.-E. de la péninsule, une céramique qui décore ses vases à l'aide du pinceau et y dessine, en rouge brun et en noir, des motifs dont l'analogie est frappante avec ceux de la poterie géométrique et mycénienne. Ce ne sont pas des vases mycéniens importés. M. Paris croit qu'il s'agit d'un art indigène qui se serait inspiré de types apportés de l'Orient et aurait continué pendant de longs siècles à les reproduire sans se renouveler par de nouveaux contacts avec la Grèce plus civilisée. Cet art conservateur s'est maintenu jusqu'aux premiers temps de la conquête romaine. Dans l'un des rares vases de cette espèce qui ont été recueillis intacts, on a ramassé un as romain. Chypre offre la même persistance à reproduire des types passés de mode dans le reste du monde grec. Ce qui reste toujours obscur, c'est la voie par laquelle la communication s'est établie entre la Grèce primitive et ces peuplades lointaines.

M. G. B. M. Flamand, chargé de conférences à l'Ecole des sciences d'Alger, fait une communication sur les pierres écrites (hadjrat mektoubat), gravures et inscriptions rupestres du Sud-Oranais. Il insiste sur les figurations, d'âge néolithique, du grand buffle fossile, le *bubalus antiquus*, qu'il signalait dès 1892 dans le cercle de Géryville. Il indique ensuite une série des gravures des environs d'El Richa, qui comprennent des figurations d'éléphant, d'antilopes, d'autruches, d'âne, de félins, d'ovins, etc. Enfin, il décrit une nouvelle station néolithique relevée par lui en décembre 1898 à Bou-Alem (cercle de Géryville) : là sont figurés le bouc et le bélier, la tête ornée d'une tiare et portant des appendices latéraux vraisemblablement attribuables à des *uræi*. M. Flamand signale enfin diverses stations à gravures préhistoriques où d'autres sujets d'adoration et de culte sont manifestes.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 14 août — 1899

Skrine et Ross, Le cœur de l'Asie. — Albanès, Gallia christiana novissima, p. U. Chevalier. — Bugge, Les chants d'Helge. — Guy, Adam de le Hale. — Hauser, Ouvriers du temps passé. — Ullrich, Robinson et robinsonades, I. — Sell, Raports de Gœthe avec la religion et le christianisme. — Tristan l'Hermite, Le page disgracié, p. Dietrich. — L. Garreau, L'état social de la France au temps des croisades. — Delisle, Notice sur une Summa dictaminis. — Vivona, Questions virgiliennes. — Columba, Méthode historique. — Zovenzoni, Monodia Chrysolorae, p. Sabbadini. — Foffano, Parini. — Grasso, Isca et pesco. — Baedeker, Guide pour l'Italie centrale et Rome.

F. H Skrine et E. Denison Ross. **The Heart of Asia**, a History of Russian Turkestan and the Central Asian Khanates from the earliest times. London. 1899. Methuen et Cie, in-18, 444 p., 2 cartes.

L'extension de la puissance russe en Asie et la conquête récente du Turkestan ont inspiré à deux savants anglais l'idée d'écrire l'histoire de cette vaste contrée qui s'étend de la mer Caspienne à la Kashgarie, du lac Aral à l'Afghanistan et aux confins de l'empire indien. L'histoire de l'Asie centrale n'a pas encore été écrite alors que nous possédons déjà des livres européens sur les Arabes, les Mongols et les Ottomans. Ce n'est pas que les documents manquent, ils sont au contraire très abondants depuis la publication d'un certain nombre d'auteurs arabes et persans, mais il fallait coordonner ces documents et se reconnaître au milieu des dynasties qui ont occupé le Turkestan depuis la conquête arabe jusqu'à la destruction des Khanats de Khiva et de Bokhara. C'est le mérite de l'ouvrage que viennent de présenter au monde savant MM. Ross et Skrine. Il se divise en deux parties : M. Ross, professeur de persan à l'Université de Londres, a écrit la partie historique qui comprend toute la période écoulée depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; la seconde partie est réservée à l'époque moderne. L'ouvrage est bien fait, très clairement écrit et peut être considéré comme le précis ou manuel destiné à vulgariser l'histoire, encore peu connue, de l'Asie centrale et à prendre place au milieu de nos livres historiques dont il va ainsi étendre le champ d'études.

Pour la partie historique, tout ce qui concerne la période musulmane est suffisamment complet et a été traité avec beaucoup d'ordre et de méthode (sauf que les dates sont un peu trop rares) ; l'auteur a consulté tous les écrits orientaux publiés ou encore en manuscrits. Le chapitre consacré à l'époque antérieure, c'est-à-dire celle qui va depuis l'expédi-

tion de Cyrus chez les Scythes jusqu'à la chute de Bokhara vers l'an 700 de J.-C. aurait pu être plus étendu. Sans doute cette portion de l'histoire de la Sogdiane et de la Transoxiane rentre plutôt dans le domaine de l'érudition et son exposé formerait presque à lui seul un volume, mais, même pour un ouvrage de vulgarisation, il est impossible de ne pas tenir compte des éléments nouveaux, médailles, inscriptions, livres chinois, qui sont venus éclairer et compléter les renseignements fournis par les auteurs classiques. La deuxième partie de l'ouvrage, rédigée par M. Skrine, ancien fonctionnaire anglais en Asie, est un résumé de l'histoire des expéditions russes de l'autre côté de l'Oural depuis Pierre le Grand jusqu'à la conquête du Turkestan par le général Tchernaïef en 1867. Cette conquête a été un bienfait pour la civilisation et pour la science, car c'est seulement depuis l'occupation russe que l'on a pu commencer à explorer le pays et mettre au jour quelques-unes des richesses qui sont encore cachées dans le sol. Le Turkestan et la Kashgarie nous réservent, comme le nord-ouest de l'Inde, des découvertes qui renouvelleront ou plutôt créeront la véritable histoire de l'ancienne Asie.

L'ouvrage de MM. Ross et Skrine est accompagné de deux cartes et de nombreuses photographies qui lui donnent de l'actualité ; il mérite d'être lu des orientalistes, des archéologues et des historiens.

E. D.

Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France... par feu le chanoine J.-H. Albanès,... complétée, annotée et publiée... par le chanoine Ulysse Chevalier,... Marseille (évêques, prévôts, statuts). *Valence, impr. valentinoise*, 1899. In-4° de XII pages et 956 col.

A la mort de l'abbé Albanès, qui venait à peine de publier le tome Ier de son *Gallia christiana novissima* (la table même n'en a pas encore paru), les érudits avaient éprouvé des craintes sérieuses sur la continuation de l'œuvre si importante à laquelle il s'était consacré. Ils n'ignoraient pas que ses cartons étaient bourrés de notes et de documents, en grande partie inédits, dont la réunion devait former un recueil de premier ordre : là auraient abondamment puisé tous ceux qui auraient eu à travailler sur l'histoire générale aussi bien que sur l'histoire locale. Sans doute, on pouvait n'être pas d'accord avec M. le chanoine Albanès sur la façon dont il avait traité son tome Ier, sans doute quelques auteurs avaient pu faire quelques réserves sur la rigueur de sa critique, mais tous étaient obligés de reconnaître que ses pièces justificatives avaient le plus haut intérêt.

Heureusement le réformateur de l'ancien *Gallia* avait choisi en M. le chanoine Ulysse Chevalier un exécuteur testamentaire aussi zélé qu'érudit. Celui-ci s'empressa d'ouvrir les précieux portefeuilles, où dormaient les bulles, chartes et diplômes qui devaient servir à la rédaction des

tomes II et suivants du *Gallia christiana novissima* ; une de ses premières préoccupations fut d'examiner le parti qu'on pourrait tirer de ces richesses. Il s'est résolu à donner d'abord au public les actes concernant les évêques et les prévôts de l'église de Marseille : d'après l'accueil qui sera fait à ce premier volume, dit-il, il jugera s'il doit et s'il peut publier le reste. Or, si l'on se base sur ce qu'il vient d'éditer, il est de toute évidence que l'intérêt général exige la poursuite de cette entreprise et la continuation d'une œuvre qui est encore si belle de promesses.

La Provence, d'ailleurs, a été jusqu'ici si mal partagée en fait d'histoires véritablement sérieuses ! Elle est si pauvre en recueils de documents, elle qui a de si riches archives ! On peut vraiment dire que le sol est à peu près vierge, que les sources très abondantes n'ont encore alimenté aucun historien digne de ce nom. Je laisse de côté bien entendu les monographies de pur intérêt local ; quelques-unes ont une réelle valeur et je m'en voudrais de l'oublier ; mais comme les institutions générales du pays sont peu connues ! Le *Gallia christiana novissima*, en refondant une des parties les plus négligées et les plus incomplètes du grand ouvrage des frères Sainte-Marthe, comble donc une immense lacune.

Par le choix même des documents, il se trouve encore que M. le chanoine Albanès a servi aussi bien l'histoire dite civile que l'histoire ecclésiastique de la province. Qu'on en juge par le volume dont il est rendu compte actuellement : les pièces n^{os} 41 et 42 concernent des *missi dominici* de Charlemagne ; les n^{os} 149, 152, 207, 211, 213 ont trait aux rapports des vicomtes avec les évêques de Marseille aux XII^{e} et XIII^{e} siècles ; les n^{os} 217, 224, 243, 265, 268, etc., intéressent plus spécialement la communauté du même lieu, si turbulente et si jalouse de son indépendance ; le n^{o} 221 est une importante convention, signée le 23 janvier 1219 par l'évêque et les recteurs de la ville vicomtale ; elle établit le tracé des limites de la ville haute et de la ville basse (cf. encore le n^{o} 227) ; le 249 est un arbitrage de l'évêque Benoît d'Alignan entre la commune et le comté de Provence (2 août 1230) ; les n^{os} 250, 257, 258 sont relatifs au même différend du comte Raymond-Bérenger avec les Marseillais ; le 283 est l'échange entre l'évêque et Charles d'Anjou de la seigneurie de la ville haute de Marseille contre d'autres fiefs (30 août 1257), etc. Je passe sous silence les nombreux statuts de l'église et du chapitre, la délimitation des diocèses d'Aix et de Marseille, pour arriver au XIV^{e} siècle, où les documents, extraits par l'abbé Albanès des archives du Vatican et des registres des notaires, prennent un caractère tout à fait spécial et donnent aux évêques mis en cause une physionomie originale. On suit par eux toute l'existence des prélats qui étaient venus résider à la cour pontificale d'Avignon, on y voit leurs richesses, leur train de maison, leurs habitudes, on y saisit sur le vif les relations qu'ils avaient avec leur église.

Je ne pousserai pas plus loin une analyse qui pourrait m'entraîner trop loin. Je le répète, cet ensemble forme une mine fort précieuse.

Quand il sera complété par les actes concernant les différentes églises et les différents monastères de Marseille, on possédera certainement là les principaux matériaux pour l'histoire de cette ville, surtout antérieurement au XIV^e siècle.

Seulement, il est à craindre que cette manière de procéder, adoptée par le chanoine Ch. pour assurer l'utilisation des dossiers réunis par son savant ami, ne le conduise beaucoup plus loin qu'il ne voudrait. Voici, en effet, un premier volume in-4 de près de 1.000 colonnes de texte; il ne s'y trouve que les pièces ou analyses d'actes relatifs aux évêques et aux prévôts de l'église de Marseille. Combien d'autres en faudra-t-il imprimer, si la même méthode est suivie pour tous les chapitres et tous les couvents du même diocèse? Combien en faudra-t-il après cela pour les diocèses qui ont été réservés? Surtout pour des églises qui ont eu l'importance de celles d'Arles et d'Avignon?

La présente publication n'est plus une « Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes » de la Provence, comme l'indique le titre conservé sur la couverture et comme avait commencé l'abbé Albanès : c'est presque un cartulaire de chacun des établissements ecclésiastiques. Tel est son grand défaut et telle sera sa pierre d'achoppement. Aussi, malgré tout le bien que je pense de ce recueil, malgré tout le désir que j'aie de le voir continuer sur une base aussi large, je ne crois pas être grand prophète en annonçant qu'il sera bien difficile de persévérer dans cette voie. Je souhaite ardemment me tromper et pour mon compte j'aiderais volontiers à me donner un démenti; mais il semble bien que pour aller jusqu'au bout il soit nécessaire de rectifier un peu la méthode et de faire une part, si petite qu'elle soit, à la rédaction. De cette façon, on éliminera facilement toute une série d'actes, dont on n'aurait à reproduire que certaines dispositions particulières. De plus, d'autres pièces seront peut-être remplacées sans trop d'inconvénients par une analyse qui en signalera l'essentiel. Je me permets d'indiquer ces deux moyens d'abréger; que l'expérience de M. le chanoine Chevalier me pardonne cette franchise en faveur de l'intention.

Etant données les circonstances tout à fait exceptionnelles où paraît ce volume, il y aurait très mauvaise grâce à chercher querelle à l'éditeur au sujet de quelques lacunes, comme l'absence de toute identification des noms de lieux et de personnes, des désignations parfois insuffisantes des sources (cf. par exemple n^os 1327 à 1333 et en bien d'autres endroits encore). C'est déjà beaucoup que M. le chanoine Chevalier ait fait paraître ce livre tel qu'il est; ne lui demandons pas l'impossible et secondons plutôt ses efforts pour la continuation d'une entreprise aussi manifestement utile. Puisque le regretté chanoine Albanès n'a pas eu le temps d'écrire son *Gallia christiana novissima*, il faut de toute nécessité que ses notes et documents soient sauvés de la destruction et mis à la portée du public.

L.-H. Labande.

Sophus Bugge. **Helge-Digtene** i den ældre Edda, in-8. 355 p., Kœjbenhavn, 1896.

En tête des poèmes héroïques contenus dans le vieux manuscrit islandais de l'Edda, de 1270 environ, se trouvent les chants d'Helge : d'abord le *Helgakvida Hundingsbana theira ok Hodbrodds*, en vers ; puis le *Helgakvida Hjœrvardssonar* et le *Helgakvida Hundingsbana œnnur*, ceux-ci mêlés de prose et de vers. Un court récit en prose sur la mort de Sinfjotle, « *Frá dauda Sinfjotla* », les rattache aux chants de Sigurdr.

L'opinion étant à peu près générale maintenant que les parties les plus anciennes de l'Edda ne doivent pas remonter au-delà de la fin du IX[e] siècle, on attribue les chants de Helge au X[e], et même le premier ne serait que du XI[e] Si l'on est assez d'accord sur leur âge, on l'est moins sur leur patrie. Parmi les derniers critiques, Jessen, Ax. Olrik, Finnur Jónsson estiment qu'ils ont été composés en Norvège ; Bjœrn Magnusson Olsen, au contraire, les croit venus d'Islande ; enfin, Gudbrand Vigfusson les suppose originaires des îles anglaises, les Hébrides, les Orcades ou l'île de Man, et les auteurs en seraient des Vikings, émigrés de la Gothie ou du Jutland.

C'est cette question que reprend l'éminent professeur de l'Université de Christiania.

Étudiant les rapports de ces chants avec les poèmes norrains postérieurs, il arrive à cette constatation, que les chants d'Helge étaient connus en Islande depuis 1040 environ et qu'ils y ont été très imités, surtout dans la première moitié du XII[e] siècle. On les connaissait de même aux Orcades, du moins le premier, dès 1145. Celui-ci est, néanmoins, un des plus jeunes de l'Edda, comme il apparaît des nombreuses expressions que son auteur emprunte aux poèmes antérieurs, tels que le Vœluspá, le Grimnismál, le Rigsthula, etc...

La date ainsi établie, comment en fixer le lieu d'origine ?

Par l'étude intrinsèque des chants eux-mêmes.

Le premier raconte la naissance d'Helge, fils de Sigmundr ; puis, comment à l'âge de quinze ans le jeune héros tue l'ennemi de sa famille, le puissant Hundingr avec ses fils Alfr, Eyolfr, Hjœrvardr et Hovardr. Après la bataille, Sigrún, venue à travers les airs, accompagnée de ses valkyries, lui raconte comment elle a été promise par son père Hœgne à Hodbroddr, fils de Granmarr, qu'elle déteste. Helge lui promet de la délivrer. Pour ce, ayant réuni une puissante flotte, il fait voile vers le pays de Granmarr. Une violente tempête le surprend en pleine mer ; mais, protégé par les valkyries, il s'en tire sain et sauf et, bientôt, aborde. Sur le rivage son frère Sinfjotle a une vive altercation avec un des fils de Granmarr, Godmundr. Hodbroddr, informé par un messager de l'arrivée d'une armée ennemie, accourt à la rencontre ; mais il est vaincu et tué. Après quoi Sigrún se donne au vainqueur.

Très habilement, M. S. B. établit progressivement que, étant donné certaines expressions qui ne s'expliquent que par des analogies tirées de

l'irlandais, ce chant a dû être composé par un Scandinave vivant en pays anglais, sans doute à la cour d'un prince : ce qui serait confirmé par ce fait très important que plusieurs incidents de l'aventure d'Helge se retrouvent également dans les traditions irlandaises. Bien plus, ce poète serait un savant : il connaissait les récits irlandais tirés de la « Historia de Excidio Trojæ » de Darès, ainsi que la légende de Méléagre, auxquels il aurait emprunté plusieurs motifs et même des noms propres de lieux et de personnes ; il connaissait de même un poème anglo-saxon — supposé — sur Wolfdietrich, poème, qui, vers la même époque, aurait aussi exercé son influence sur les récits de la naissance de Cormac.

L'autre *Helgakvida Hundingsbana*, qui se compose de strophes sans suite reliées par des proses, raconte, au fond, les mêmes faits, cependant avec de nouveaux incidents et des plus caractéristiques. C'est ainsi, par exemple, qu'Helge adolescent fut, un jour, obligé de se déguiser en servante pour échapper aux embûches de Hundingr ; que Sigrún a aimé Helge longtemps avant de l'avoir vu ; enfin, qu'Helge, après avoir tué Granmarr et tous ses fils, fors un, est, à son tour tué par celui-ci, Dagr, qui venge ainsi son père et ses frères. A quelque temps de là, le fantôme du héros apparut près du tumulus où il reposait, recommandant à Sigrún de ne pas le pleurer ainsi : car ses larmes, dit-il, filtrent comme des gouttes de sang dans sa tombe. Peu après, Sigrún meurt de chagrin.

Dans ce chant aussi l'influence irlandaise serait manifeste. Cependant la tradition s'y montre sous une forme plus ancienne, et c'est ce chant, ou ces fragments de chants, remontant à un demi-siècle environ, qu'un poète danois, établi dans la Grande-Bretagne, aurait repris pour en faire ce qu'on est convenu d'appeler le « *Helgakvida Hundingsbana theira ok Hodbrodds* ».

Pour qui connaît l'étendue des connaissances de M. S. B. et la conscience avec laquelle ce savant traite les moindres sujets qu'il aborde, il sera facile de comprendre que l'on puisse hésiter à accepter ses conclusions, sans toujours être suffisamment armé pour combattre ses arguments. Pour mon compte, je crois à l'influence irlandaise sur la littérature eddique, mais non sur tous les points où M. S. B. la signale. Et je me permettrai quelques objections.

Un récit irlandais de la bataille de « Ross na Ríg » attribue au héros Conchobar à peu près les mêmes aventures qui, dans l'Edda, sont chantées d'Helge ; ce sont aussi, d'autre part, dans l'antiquité classique, celles d'Hercule allant attaquer Laomédon dans sa ville de Troie : donc, conclut M. S. B., ce sont et cette tradition grecque et le récit irlandais qui ont inspiré le poème eddique.

Mais pourquoi, Grecs, Irlandais et Scandinaves étant sensiblement au même niveau de culture et habitant également des contrées maritimes, ne pourrions-nous trouver chez les uns et les autres des événements identiques, qui chez eux devaient se renouveler tous les jours, sans qu'il y ait

eu emprunt ou imitation ? Et comment veut-on que ces Barbares aient raconté les mêmes choses, sinon presque dans les mêmes termes? La concordance des expressions peut donc n'être que toute naturelle et fortuite.

Lorsque M. S. B. veut voir dans le *Helgakvida* des noms propres empruntés aux Grecs, je deviens plus sceptique encore, en songeant, d'une part, au peu que nous savons de ces époques obscures et, d'autre, à la variété des parlers populaires dans les pays du Nord ainsi qu'à l'incertitude orthographique au moyen âge. Que, par exemple, Salamine soit devenu Sólheimar et Kalydon Brálundr, « le bois où il fait chaud », je ne suis vraiment pas assez bon philologue pour me sentir convaincu.

Assurément, la similitude des détails peut quelquefois être une preuve d'emprunt; mais il faut pour cela que ces détails soient comme des erratiques au milieu de l'ensemble : ce n'est tout de même pas le cas quand on nous dit que, la flotte d'Hercule ayant, après la tempête, jeté l'ancre, la nuit, dans le port de Sigée, et celle d'Helge s'étant, après la tempête aussi, retirée le soir dans une baie, ceci est imité de cela. L'explication de cette coïncidence est toute simple : en ces temps primitifs, les navigateurs, ne voyageant pas la nuit, s'arrêtaient chaque soir dans quelque anse ou tiraient leurs barques sur le rivage. De même, à la naissance d'Helge, les Nornes vinrent qui fixèrent sa destinée ; or, la légende en dit autant de Méléagre : faut-il donc conclure, comme M. S. B., que le poète de l'*Helgakvida* ait emprunté ce trait à Hygin? Je ne le crois pas. C'est dans les deux légendes un même motif, essentiellement traditionnel du reste, qui reparaît comme dans cent autres et chez les peuples les plus divers. Y a-t-il enfin une conclusion quelconque à tirer du fait suivant? L'épisode de la bataille de « Ross na Ríg » se termine par le mot « Finit » ; le chant d'Helge par « thá 's sókn loket », « Le combat est fini » ; est-ce à dire que le poète scandinave ait là encore imité le narrateur islandais? Non. En tous pays les conteurs populaires finissent ainsi leurs récits : Et mon conte est fini ! disent-ils.

De telles observations toutefois ne sauraient rien enlever de la valeur scientifique du livre de M. le professeur S. Bugge, à qui je suis particulièrement heureux d'avoir une occasion de rendre hommage.

Léon Pineau.

Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adan de le Hale, par Henri Guy, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. — Paris, Hachette et Cie, 1898; un volume in-8 de LVIII-605 p.

J'avais l'habitude de dire et d'écrire *Adam de la Halle*, comme tout le monde, je crois : mais, estimant qu'il n'est point de petite exactitude, l'auteur du présent volume nous rappelle — ce que nous savions bien —

que, dans le dialecte picard, la forme de l'article féminin était *le*. Va donc pour *Adan de le Hale* : cela n'a d'ailleurs qu'une importance toute secondaire. Ce qui en a bien davantage, c'est d'avoir tiré au clair, autant qu'elles peuvent l'être, toutes les questions relatives à la vie et aux œuvres du trouvère artésien : il y fallait une méthode historique rigoureuse, beaucoup de sagacité et de sens critique. C'est précisément ce que nous rencontrons dans le gros livre que vient de publier M. Guy.

A vrai dire, la biographie d'Adan le Bossu, faute de documents précis, ne peut reposer et ne repose que sur des conjectures. Mais il y a conjectures et conjectures : toutes n'offrent pas le même degré de solidité, et depuis longtemps, sur le sujet en question, on en a beaucoup accumulé dont la plupart sont ruineuses et ne tiennent pas debout. Il fallait donc avant tout déblayer le terrain. M. G. l'a fait, un peu rudement peut-être — un peu longuement aussi — partant de Fauchet pour aboutir à des écrivains contemporains, en passant par Arthur Dinaux. C'est la *pars destruens*, ce qu'il appelle lui-même une « affligeante énumération », tout en n'en tenant point quitte le lecteur. Il arrive après cela à fixer les dates exactes, en discutant avec un soin minutieux les indices probants, et par une série de déductions dans le détail desquelles il m'est interdit d'entrer. Ce que je puis dire, c'est que la chaîne me semble solide : je n'ai trouvé dans tout cela rien qui ne fût logique et vraisemblable. Jusqu'à nouvel ordre, on devra admettre ces dates et les tenir pour définitives : à savoir 1237 (au plus tôt) pour la naissance d'Adan ; 1286 ou 1287 pour sa mort. Entre ces deux points extrêmes se placent les dates intermédiaires : c'est en 1262 qu'a été représenté le *Jeu de la Feuillée*, en 1269 que le trouvère a été exilé d'Arras, etc. Tout cela est solidement établi, avec une richesse d'argumentation qui emporte l'assentiment. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on s'est longtemps demandé si, vers la fin de 1262, Adan a bien réellement quitté sa ville et sa jeune femme pour aller à Paris continuer ses études? Oui, répond M. G., et comme preuve à l'appui il cite une chanson qui n'a guère pu être composée que dans ce milieu de l'Université parisienne. Il connaît même les gens qui y sont cités, les *Gautelot* originaires de l'Artois, les *Hancart* qui sont d'Arras même. Et ne le pressez pas trop, car il vous dirait où demeuraient ces derniers : c'est rue de la *Garance*. On conçoit que, par ce constant souci de la précision et du détail, le milieu s'anime. A force de fouiller les archives, M. G. a fait revivre l'Arras communal du XIII^e siècle avec sa pratique orageuse de la liberté, ses négoces, son goût pour l'argent et la poésie : j'ai déjà eu l'occasion de dire cela à propos d'une de ses précédentes publications [1], et on en trouve une nouvelle preuve ici, notamment dans l'*Introduction*, où a été résumée dans ses grandes lignes cette vie intérieure de la cité. Aussi le prend-il de très haut avec ceux qui seraient tentés de dire :

1. Cf. *Revue Critique* du 27 juin 1898, p. 509.

Que nous importent aujourd'hui ces obscures querelles municipales? — Si, répond-il (p. 481 et suiv.), tout cela a un intérêt *actuel*, philosophique, et il le démontre. Je trouve, pour ma part, qu'il a parfaitement raison.

La seconde partie du livre (la plus considérable, car elle n'a guère moins de 350 pages) est consacrée à l'examen des œuvres d'Adan. Encore M. G. n'a-t-il point abordé les questions relatives à la musique, sur lesquelles il avait dès le début fait un aveu modeste d'incompétence. Il n'a rien dit non plus de la langue, craignant d'ôter au « plan son unité, et de ne rien offrir au lecteur qui n'ait été déjà dit et répété » : cette abstention s'explique, car c'était en réalité tout un sujet nouveau, où devaient intervenir des considérations dialectales, et je comprends qu'il ait été ici résolument laissé de côté. Reste donc l'appréciation littéraire des œuvres du trouvère artésien, l'étude des sources où il a puisé quelques-unes de ses inspirations : ainsi délimité, le cadre de cette seconde partie est déjà suffisamment vaste. M. G., il faut bien le dire, a pour Adan de le Hale une grande tendresse, un peu de cette faiblesse ordinaire et très compréhensible chez ceux qui, ayant longtemps vécu dans le commerce d'un auteur, finissent par y découvrir toutes sortes d'intentions et y mettre quelque chose de ce qu'ils voudraient y trouver. L'écueil est difficile à éviter, surtout lorsqu'on s'occupe de ces auteurs du moyen âge, où l'art est encore si rudimentaire. Je ne dis pas cela pour rabaisser Adan, car après tout le *Jeu de la Feuillée* et celui de *Robin et Marion* offrent bien quelque originalité et méritent de retenir l'attention. Cependant je me demande si le rude *Jeu de Saint Nicolas* par Jean Bodel et — pour ne pas sortir de la Picardie — la délicieuse chantefable d'*Aucassin et Nicolette* ne sont pas des œuvres d'art supérieures? Mais enfin tout cela est affaire d'appréciation et d'impression personnelle. C'est Adan que M. G. a étudié avec un soin infini, et naturellement il est un peu porté à l'exalter, en faisant d'ailleurs par endroits toutes sortes de restrictions. Il s'est débarrassé tout d'abord des œuvres lyriques, chansons, jeux-partis, motets, et du fragment épique sur le *Roi de Sicile* : pour intéressantes que soient quelquefois ces œuvres, elles sont cependant secondaires, et les deux pièces dramatiques ont une toute autre valeur. Le *Jeu de la Feuillée* surtout est une œuvre très complexe : par la façon même dont le réel et la fantaisie s'y trouvent juxtaposés, il soulève les questions les plus diverses. Toutes ont été abordées dans le présent volume, judicieusement résolues, et si tous les détails sur la féerie au moyen âge, sur le personnage nommé *Hellequin*, ne sont pas complètement neufs, ils sont du moins bien groupés et forment un exposé complet. Relativement au début du jeu — la tirade célèbre sur les amours de maître Adan et son mariage avec Maroie — M. G. n'admet pas la théorie qui voudrait y voir une peinture des désenchantements du cœur, les lassitudes vite engendrées par la possession, un pessimisme tout moderne et comme un avant-goût de Schopen-

hauer. Il a sans doute raison : quoique cela paraisse au premier abord paradoxal, il est probable que le trouvère artésien avait des raisons pour décrier en apparence sa femme, comme il dit plus loin du mal de son père et des siens. Cependant tout cela est d'une psychologie un peu compliquée, avouons-le. Bien plus simple est la pastorale de *Robin et Marion*, celle qui fut jouée en Italie à la cour du comte d'Anjou ; tout l'intérêt ici est de voir des bergers sortir pour la première fois du cadre de la pastourelle, prendre vie, s'animer. Ancêtres de nos paysans d'opéra-comique, ces bergers sont à leur manière déjà des figures de convention, légères et primesautières ; il ne faut pas leur prêter trop d'intentions, ni chercher à trop analyser leurs caractères, ce qu'avait fait gravement M. Bahlsen, il y a quelques années. M. Guy, lui, s'en est bien gardé. — En somme, son livre sur Adan de le Hale est consciencieux, bien informé, très complet (avec des lacunes voulues). Je dirais presque qu'il l'est trop. Il me semble que certaines discussions s'y prolongent un peu outre mesure, qu'elles auraient pu être condensées parfois, ou même rejetées en note. On suivrait mieux le fil du récit ainsi allégé. Mais, après tout, ces longueurs mêmes font honneur à l'érudition et à la sagacité de l'auteur : il y a du profit à lire cette étude, qui me paraît à peu près définitive, et à laquelle sans doute on n'ajoutera plus grand chose.

E. Bourciez.

Ouvriers du temps passé (xve, xvie siècles) par H. Hauser, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Clermont. Paris, F. Alcan, 1899. xxxviii, 252 p., in-8. Prix : 6 fr.

Les questions sociales qui tourmentent notre époque sont trop souvent encore discutées d'après des principes à priori, quand on y retrouverait pourtant, sans trop de peine, une série de faits historiques, ce que l'auteur du présent livre appelle « le résidu des expériences du passé ». Aussi doit-on se réjouir chaque fois que l'on rencontre un de ces chapitres de « l'histoire sociale » traité par un véritable historien. On se dit alors que celui-là du moins ne se laissera tyranniser par aucune doctrine préconçue, mais guider uniquement par la préoccupation de savoir « comment les choses se sont passées ». Il est vrai qu'on est pris presque aussi souvent de je ne sais quelle peur d'avoir à constater, en parcourant son travail, le peu de certitude qu'il pourra nous donner, lui aussi, sur les problèmes économiques des siècles un peu lointains. On a beau faire, en effet ; le scepticisme, obligatoire pour tout critique prudent, nous montre d'une façon trop brutale ce qui se passe de nos jours, où les journaux spéciaux, les correspondances et les enquêtes officielles abondent, et où cependant les économistes les plus graves et les plus consciencieux en tirent les conséquences les plus contradictoires. Comment démêler la

vérité dans le passé, si le présent même nous échappe? Le fait seul, que pour apprécier le mouvement industriel ou commercial des siècles plus reculés, nous sommes obligés d'ordinaire de nous fier aux règlements et statuts d'une époque, devrait nous inspirer pour la réalité des faits que nous en déduisons, une méfiance absolue. Comment observe-t-on chez nous, dans nos ateliers publics ou privés, les lois et règlements analogues, alors que nous avons cependant des inspecteurs officiels pour en assurer le respect et une presse quotidienne pour en signaler l'oubli ? Jamais les textes juridiques ne suffiront pour nous retracer la *vie* industrielle du passé ; et où en trouver d'autres ? Sans doute si nous avions les livres de comptes et la série des salaires d'une trentaine de maîtres-artisans du XIVe siècle, bouchers, passementiers, armuriers ou tisserands de Paris, de Bourges ou de Lyon, nous serions plus immédiatement édifiés sur mainte question qui nous semble obscure ; mais les archives conservent plus volontiers les comptes des princes et des rois et les rôles de leurs capitaines, et l'historien doit se résigner à des glanes bien modestes quand il remonte à ces âges lointains où le tiers-état bourgeois était encore bien peu de chose et la « gent artisane » n'était rien.

Si je rappelle les difficultés si graves, que rencontre tout travailleur sur ce terrain difficile, ce n'est que pour féliciter d'autant plus M. Hauser de n'avoir point reculé devant elles et d'avoir courageusement abordé le sujet qu'il traite dans son livre, la condition des ouvriers d'industrie en France, entre le milieu du XVe et la fin du XVIe siècle. Cette période du développement économique de notre pays, il l'a choisie parce qu'elle est une des moins connues et parce que les ordonnances de Louis XI, depuis 1467, marquent nettement la fin du moyen âge, comme la grande ordonnance de 1581, imposant le système corporatif par tout le royaume, résume les courants économiques un siècle plus tard et peut passer, dans une certaine mesure, pour l'avant-coureur de la législature industrielle de Colbert. Ce qui me plaît encore davantage que le courage de M. H., c'est la franchise prudente avec laquelle il a marqué lui-même jusqu'où s'étendent, en pareille matière, les limites du *possible* pour l'historien et la netteté avec laquelle il s'explique sur certains points de méthode, fort controversés encore aujourd'hui entre spécialistes. Non seulement il fait au lecteur la recommandation, presque banale et qu'il serait si nécessaire pourtant de répéter à plusieurs, de fixer les faits « non pas à la lumière de quelques formules à priori, mais uniquement à l'aide des textes contemporains » ; il ajoute immédiatement cette autre vérité, que les textes sont souvent menteurs et que, du fait qu'une prescription est inscrite dans un statut, il n'est pas prouvé qu'elle ait jamais été appliquée. Il se prononce, avec non moins de raison, contre cette « autre méthode, d'apparence moins timide et plus scientifique, qui introduit dans l'histoire sociale la notion du nombre » et qui consiste « à déterminer pour chaque époque et pour chaque classe le coût et le revenu de la vie et de les évaluer en chiffres comparables entre eux ». Entreprise

séduisante, dit M. H., mais absolument illusoire ! Et il le démontre en quelques pages de son introduction, dont nous recommanderions volontiers la méditation à tous ces calculateurs hardis, qui trouvent tant de charme à aller — du moins ils le croient — au tréfonds des choses et jonglent le plus sérieusement du monde avec les équivalences des prix modernes, dressent de longues séries de chiffres où les extrêmes les plus fantastiques se fondent en *moyennes* illusoires, et prétendent établir, pour l'an 1400 ou 1500 de notre ère, les mêmes données statistiques assurées, que nous pouvons fixer exactement aujourd'hui, qu'on connaissait approximativement en 1800, assez mal en 1700, et, pas du tout à la fin du XVIe siècle.

Le corps même de l'ouvrage de M. H. est divisé en une dizaine de chapitres, dans lesquels l'auteur s'occupe successivemeut de l'apprenti, du compagnon, du contrat de travail, de l'organisation du travail et des règlements plus ou moins suivis qui le règlent, le jour et même la nuit, des salaires, du travail libre et de l'accès à la maîtrise, du travail des femmes qui joue un rôle assez considérable dans l'industrie, dès le XVe siècle et qui, alors comme aujourd'hui, est plus mal rétribué que celui des hommes, des coalitions ouvrières, des confréries, souvent défendues par les édits royaux, et qui renaissent toujours, soutenues sous main par l'Église, pour former, à l'époque des guerres de religion, les cadres de l'armée de la Ligue à Paris. Un chapitre particulièrement intéressant, qui vient *illustrer*, pour ainsi dire, l'exposition générale des chapitres précédents, c'est celui qui raconte en détail la grande grève des ouvriers imprimeurs de Lyon (1539-1541). C'est également à l'histoire économique de cette ville que se rattache l'appendice intitulé *La Grande Aumône* de Lyon (1531), où l'on peut étudier le fonctionnement de l'assistance publique, il y a trois siècles. On lira d'ailleurs le volume entier avec un véritable plaisir ; tout y est clairement et solidement déduit, sans que les déductions dépassent jamais les prémisses, sans phraséologie oiseuse, et grâce à la confrontation sobre et précise des faits actuels et de ceux du passé, l'auteur fixe certains résultats généraux qu'on n'acceptera pas, je le crains, partout, mais qui pourtant me semblent bien acquis pour la critique impartiale : la grande diversité du régime industriel subsiste encore au XVIe siècle ; la prédominance du travail libre, du moins au commencement de cette époque, sur le travail corporatif ; l'existence, dès ce temps, d'une *question sociale*, niée par certains historiens plus habitués à se promener parmi les sommités de l'histoire qu'à baisser leurs regards vers les faibles et les petits, la naissance du capitalisme, dès le XVIe siècle, résultat forcé de l'invasion des métaux précieux de l'Amérique ; les grèves et les révoltes ouvrières de ces artisans, qu'aucuns affirment avoir été si heureux, et les répressions impitoyables dont elles sont suivies ; tout cela est plus semblable à ce que nous voyons autour de nous qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Une seule différence, éclatante, il est vrai : l'ouvrier n'a encore aucune valeur

sociale ni politique, parce qu'il n'est pas assez fort pour qu'on soit obligé de compter avec lui. Le capitalisme bourgeois parvient au XVIe siècle, comme au XVIIe, à le river à son métier, comme autrefois le serf à la glèbe; il l'empêche d'arriver à la maîtrise que les fils des maîtres réussissent à se réserver presque entièrement, de fait, formant une espèce d'oligarchie héréditaire de la petite industrie, en face de laquelle se constitue forcément, à son tour, le prolétariat moderne. C'est, en formulant ces conclusions générales que M. H. a pu dire, à bon droit, « qu'à l'idylle, il avait substitué un peu d'histoire ». On n'y croyait plus guère, à l'idylle, excepté dans des milieux qu'il ne saurait se flatter de convaincre, mais il ne sera jamais inutile de combattre les légendes, aussi longtemps qu'on s'obstinera d'autre part à nier les faits.

Ce qu'on peut alléguer de plus fort contre l'excellent travail de M. H., c'est qu'il n'est pas complet; que le dépouillement des sources n'est pas assez avancé pour permettre de formuler déjà ces conclusions générales; que, pour un titre aussi vaste, ses cadres ne sont pas suffisamment bourrés de faits de détail, et qu'il y a bien d'autres dépôts d'archives à fouiller que ceux de Paris et de Lyon. Ces remarques assurément peuvent être présentées; mais on peut faire observer aussi aux critiques qui les formulent, que si l'on devait attendre, pour traiter un sujet, d'avoir scruté tous les dépôts publics, on ne s'attellerait jamais à aucune besogne, toutes dépassant les forces d'un travailleur isolé, surtout en cette matière, où il ne s'agit pas seulement de dépouiller des dossiers déjà connus, mais de rechercher tout d'abord, et presque au hasard, s'il en existe. M. Hauser a d'ailleurs répondu d'avance à ce reproche, avec une bonne grâce qui désarmera, j'en suis sûr, les critiques les plus grincheux. « On pardonnera, dit-il, à un modeste travailleur, perdu dans un coin obscur, d'avoir reculé devant une tâche impossible pour lui et d'avoir mieux aimé laisser ce livre imparfait que de ne pas l'écrire du tout. » Certes, on lui pardonnera — puisqu'il emploie ce mot, si malsonnant à son égard — d'autant plus volontiers, qu'il a tracé, d'une main sûre, mais avec la prudence voulue, le cadre complet d'une étude plus détaillée; en continuant ses recherches, il stimulera celles d'autrui, et quand il aura réuni de la sorte des matériaux plus nombreux, il n'aura qu'à les distribuer dans ce cadre excellent, pour constituer sur la matière, dans une édition nouvelle, un travail définitif[1].

R.

---

1. Je n'aurais que deux observations de détail, sans grande importance d'ailleurs, à présenter à M. Hauser. D'abord, il me semble un peu dangereux de vouloir exemplifier certains faits généraux de la vie ouvrière du XVIe siècle, en s'appuyant sur les données de l'existence des ouvriers imprimeurs; ils appartiennent un peu partout à l'aristocratie ouvrière et jouissent d'une situation certainement meilleure que la plupart des autres groupes de travailleurs industriels. A la p. 219 il doit y avoir une erreur d'interprétation des chiffres, dans la note; j'ai peine à admettre qu'en 1571 on faisait tirer 4.000 feuilles d'impression aux typographes lyonnais, d'abord parce que je ne

H. Ullrich. **Robinson und Robinsonaden.** Teil I. Bibliographie. Weimar, Felber, 1898. In-8, pp. xxiv, 248. Prix : 9 Mk.

Le travail publié par M. Ullrich dans la nouvelle collection des *Litterarhistorische Forschungen* de Schick et Waldberg, dont il forme le septième fascicule, n'est que la première assise d'une étude complète, historique et critique, sur le roman de Defoe et la foule innombrable de livres qu'il a provoqués. L'auteur ne donne que la bibliographie de son futur travail, un millier d'ouvrages environ, dont à peu près la moitié est passée sous ses yeux.

M. U. a adopté pour son catalogue une division très naturelle : éditions de l'original, — traductions, — adaptations, — imitations. De précieux renseignements bibliographiques sont joints à l'indication des plus anciennes éditions. Les traductions sont rangées d'après la langue ; l'auteur mentionne 49 traductions françaises et seulement 20 allemandes. Toutes les langues européennes sont représentées, sauf le russe ; en outre, il y a des Robinsons néo zélandais, bengalais, arméniens, hébreux, etc. Les adaptations sont françaises (de 1 à 5), allemandes (6-62), hollandaises (63-77), anglaises (85-104), etc. De tous ces remaniements celui de Campe eut la plus grande fortune, jusqu'à faire palir le succès de l'original : la liste des éditions (la 117e est de 1894), traductions et imitations de l'imitateur, est très longue chez M. U. (p. 67-84). Enfin, le quatrième chapitre, plus touffu encore, et où l'ordre chronologique remplace l'ordre géographique, contient les imitations plus libres, tout ce qui est désigné sous le nom de *Robinsonades*. Ce sont les *Vies et aventures*, les *Naufrages*, les *Fata* de héros de tout pays, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dans un décor d'une infinie variété ; nous sommes loin de Defoe et souvent nous touchons à Münchhausen. De tous ces fils et petits-fils de Robinson quelques-uns eurent à leur tour un succès européen, comme l'*Ile Felsenburg* de Schnabel (1732), le *Robinson suisse* de Wyss (1812), traduit et imité surtout par les Anglais. A mesure qu'il se rapproche de nous, le thème de Defoe devient matière commode pour les écrivains de la jeunesse, souvent des femmes ; il n'est plus guère qu'un motif à illustrations dont les Marryat, Mayne-Reid, J. Verne et L. Biart fournissent le texte. — Dans les dernières pages de ce chapitre M. U. traite des pseudo-robinsonades, des ouvrages qui se paraient du titre de Robinson comme d'une réclame : ainsi une traduction allemande de notre *Gil-Blas* s'intitule jusqu'en 1813 le *Robinson espagnol*. Cette élimination d'œuvres étrangères était importante à faire et on ne peut que souscrire au critère de l'auteur qui n'admet comme Robinsonade que le motif d'un homme séparé dans une

crois pas pareille production possible avec des presses à bras (à moins qu'il ne s'agisse du labeur d'équipes *simultanées*), puis surtout parce que je ne vois pas ce qu'on aurait fait d'un pareil amas de papier noirci ; les livres ne se vendaient pas encore en masse comme aujourd'hui.

solitude du reste de la collectivité. — Quelques pages sont enfin consacrées aux Robinsons apocryphes et aux adaptations dramatiques, d'ailleurs peu nombreuses et présentant en général un caractère comique.

Le travail entrepris par l'auteur est très méritoire, étant de l'ordre des tâches utiles, mais longues et ingrates. Pour faire l'histoire du roman de la pédagogie, de la géographie, des rapports des littératures européennes, la bibliographie de M. U. sera précieuse à consulter. Elle le serait encore devenue davantage, s'il avait entrepris un classement des ouvrages qui constituent les chapitres 3 et 4. Les adaptations et les imitations du Robinson sont faites à des points de vue très différents. Depuis la simple relation de voyage jusqu'au roman d'aventures écrit pour un jeune public, depuis le traité pédagogique jusqu'à la satire politique ou sociale, elles offrent un certain nombre de groupes assez distincts, quoique sans frontières nettement définies mais que l'auteur avec la connaissance qu'il avait du sujet eût pu sans peine déterminer. Sans aborder la seconde partie de sa tâche, l'histoire et la critique du roman robinsonien. il eût pu déjà nous donner la division sur laquelle s'appuiera nécessairement le livre projeté. Nous l'aurions d'autant plus désiré que M. U. semble laisser entendre que cette suite de son travail risque de ne nous être jamais donnée. J'aurais souhaité par exemple dans cette bibliographie une division analogue à celle qu'a adoptée Engel dans ses travaux sur Faust ou don Juan. J'aurais voulu aussi que pour plus de commodité chaque ouvrage différent reçût, comme chez Engel, un numéro d'ordre depuis le premier jusqu'au dernier sans interruption. La nomenclature chez M. U. recommence au contraire pour chaque division ; elle est interrompue dans chacune par une nomenclature spéciale pour tel ou tel ouvrage. Environ 600 titres sont numérotés : en réalité, la bibliographie en contient presque le double. En outre certaines éditions d'un livre sont cataloguées, d'autres simplement mentionnées. Il résultera de ce manque de rigueur quelque confusion quand viendra le besoin des références. Mais ces desiderata ne diminuent pas le mérite d'une tâche aussi ardue dont M. Ullrich s'est acquitté avec une rare conscience.

L. ROUSTAN.

K. SELL. **Gœthes Stellung zu Religion und Christentum.** Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, pp. IV, 104. Prix : 1 Mk. 80.

M. Sell, professeur de théologie à l'Université de Bonn, nous donne le résumé d'un cours fait pendant le semestre d'été 1898. C'est au point de vue historique, le seul légitime en effet, qu'il étudie les rapports de Gœthe avec la religion et le christianisme, en conservant pour suivre cette évolution le cadre biographique adopté par le critique.

Le « jeune Gœthe », nourri de la Bible et de Klopstock, élevé au milieu de l'*Aufklærung*, puis traversant une crise de mysticisme, ami de

Lavater, de Stilling, de Jacobi, de Herder, trempe dans le piétisme, réagit contre la sécheresse des rationalistes et semble surtout séduit par la haute morale du Christ. Mais l'étude de Spinoza, la passion croissante des études scientifiques l'éloignent encore davantage du point de vue confessionnel. Le « séparatiste religieux » des jeunes années devient dans la période classique de Weimar le « païen », l' « apôtre de l'humanisme ». La sympathie pour le christianisme s'est changée en une demi-hostilité. M. S. veut cependant prouver qu'il y a dans sa pensée un fond de religion véritable, dans toutes ses œuvres la croyance à un être supérieur et dans l'idéal de dignité, de sacrifice et d'amour que présente son « évangile de l'humanité » une réelle harmonie avec les enseignements du christianisme. Pour M. S. *Prométhée* était déjà « une sorte de Christ païen » ; il trouve de même dans *Iphigénie* comme « un Christ féminin dans un milieu païen ». Il me semble que c'est élargir un peu trop les idées pour les faire aboutir à un rapprochement forcé. Que restera-t-il du christianisme et de la religion ainsi entendus, si ce qui fait justement de Gœthe pour les uns un païen, un Grec, en fait pour les autres un chrétien, presque un Nazaréen? Je préfère à ces assimilations plus ingénieuses que justes les témoignages précis empruntés par l'auteur aux œuvres mêmes du poète, surtout quand la critique les avait négligés ou trop faiblement relevés. L'examen du poème allégorique *Die Geheimnisse* (1784-1785) est pénétrant et le rapprochement avec les *Idées* de Herder assez neuf; mais il n'établit rien de plus, si ce n'est que Gœthe ne sympathise guère qu'avec un christianisme sans le Christ. D'ailleurs, l'auteur me paraît s'exagérer le sens des témoignages qu'il invoque pour chacune des trois grandes périodes de la vie de Gœthe ; il importe, dans cet ordre d'idées, de ne perdre jamais de vue la relativité de ces documents et de voir ce qu'ils pèsent comparés au reste des aveux du poète. C'est pour la dernière période que M. S. a établi avec le plus de certitude les croyances religieuses de Gœthe. Le dogme de la résignation à une volonté supérieure, l'abandon confiant en une sagesse éclairée et aimante paraissent bien faire le fond du poème inachevé de *Pandora*, du *Divan*, du second *Meister* et du second *Faust*. Mais à côté de ce théisme assez net, qui s'est développé sous l'influence de l'âge, de l'étude de Kant et des nouveaux courants d'idées de la Restauration, subsiste toujours dans Gœthe l'individualisme, la subordination de l'au-delà à l'ici-bas. Je ne peux pas trouver dans les *Affinités électives* cette adhésion complète à la doctrine chrétienne du mariage qu'y veut voir M. S., et dans le second *Faust* la dernière profession de foi du héros ne se lit guère comme une confession religieuse.

Cette question de la religion de Gœthe dépend en général toujours trop du point de vue religieux du critique lui-même. Il semble que pour la traiter avec l'entière impartialité qu'elle mérite, il faudrait plutôt choisir celui que Gœthe avait lui-même adopté, quand il déclarait se ranger dans la secte des Hypsistariens et ne pas vouloir tracer de lui,

de peur de le diminuer, un portrait trop idéal. L'étude sérieuse et très documentée de M. Sell eût gagné en force, je crois, si elle eût fait abstraction de croyances personnelles et laissé à la littérature populaire ces préoccupations d'auréole.

L. ROUSTAN.

TRISTAN L'HERMITE. **Le page disgracié**. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Auguste DIETRICH, Paris, Plon. 1898. In-12, 454 p.

On a beaucoup essayé depuis quelque temps de remettre Tristan l'Hermite en faveur. Il ne me semble pas qu'on y soit parvenu et je doute fort qu'on y parvienne. Au vrai, c'était un versificateur fort médiocre dont l'originalité s'accuse si peu qu'on ne peut guère le considérer que comme un sous-Saint-Amand et un sous-Théophile. Quant à sa tragédie de *Mariamne*, dont on a si souvent parlé sans l'avoir lue, elle est bien une des tragédies les mieux pourvues de scènes et de vers grotesques que nous ait laissées le XVII^e siècle et mieux vaut encore la *Mariamne* du vieux Hardy. Mais son *Page disgracié* est sans contredit de bien meilleure venue. L'observation, pour un peu superficielle qu'elle soit, s'y montre ingénieuse et avisée, le récit s'y poursuit clair et alerte, et, somme toute, on trouverait malaisément parmi les innombrables romans de l'époque un si agréable modèle de bonne prose narrative. C'est, comme on le sait, un de ces romans picaresques mis à la mode en France par le *Lazarillo de Tormes* et le *Guzman de Alfarache*, nationalisés par le succès du *Francion*, et qui formèrent alors une littérature très abondante. Est-ce, comme on le prétend aussi, une autobiographie? M. Bernardin a donné force détails qui paraissent le prouver. Mais je voudrais bien qu'on ne le déclarât pas d'une façon absolue, car il est aisé de reconnaître dans le *Page disgracié* bien des incidents qu'on rencontre plus ou moins transposés dans maints romans analogues. Peut-être serait-il plus sage de dire simplement que Tristan, comme presque tous les romanciers de son temps et même des temps futurs, mêlait volontiers à ses fictions ses souvenirs personnels.

C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Dietrich de rééditer ce petit livre qui n'avait jamais été imprimé que deux fois au XVII^e siècle et qui, par conséquent, était devenu introuvable. Il paraît avoir établi son texte avec beaucoup de soin en se servant concurremment de ces deux éditions de 1643 et de 1667.

Quant à son introduction et à ses notes, peut-être quelques critiques seraient-elles à leur adresser, car elles ne sont pas d'une érudition bien sûre. Au cours de la lecture j'ai pu y surprendre, sans me livrer à aucune recherche particulière, quelques erreurs vraiment étonnantes. Comment dire, par exemple (p. XXXV) que le succès du *Page disgracié* en 1643 fut dû surtout à ce que « le public se lassait des grandes machi-

nes en dix volumes et plus des Gomberville, des La Calprenède et des Scudéry », alors que le premier roman de La Calprenède, *Cassandre*, ne sera terminé qu'en 1645, et que Mlle de Scudéry, qui n'a encore publié à cette date que les quatre petits volumes de son *Illustre Bassa*, ne commencera son *Grand Cyrus* qu'en 1649? Comment faire de Tristan, né en 1601, un poète de la *même génération* (p. 11) que Cyrano de Bergerac et Furetière nés tous deux en 1620? Quelle étrange idée l'auteur se fait-il de l'ancienne législation pour déclarer que les faux-monnayeurs normands n'étaient passibles que de l'article 634 de la coutume de Bretagne! Mais heureusement les notes sont peu abondantes et beaucoup même, n'étant pas absolument utiles à l'intelligence du texte, peuvent passer sans qu'on y recoure.

Raoul Rosières.

L. Garreau. **L'État social de la France au temps des croisades.** In-8. Paris, Plon. 1899. 530 pp.

Il n'est guère aisé de discerner le but que s'est proposé M. Garreau en écrivant ce livre. S'il a eu l'intention d'esquisser un tableau de la civilisation féodale, son travail est étrangement incomplet, car la plupart des particularités qui la caractérisent le mieux ne s'y trouvent point. Rien sur les cérémonies royales, seigneuriales ou ecclésiastiques, la cour, les grands officiers, le culte, les hérésies, les pèlerinages, les croyances, les mœurs et les coutumes, les monastères, les châteaux, les finances, l'agriculture, les épidémies, les chasses, les tournois, etc. Même sur les sujets dont il traite expressément (inquisition, juifs, caractère des seigneurs, ordalies, etc.), il est singulièrement succinct et oublie les trois quarts des faits importants qui étaient à dire. A-t-il au contraire voulu simplement énumérer avec quelques explications les différentes conditions sociales des hommes du moyen âge? Alors on se demande pourquoi çà et là de longues digressions sur les opérations stratégiques d'une armée, ou la chevalerie, ou même sur les diverses natures des chemins. On dirait plutôt un recueil de recherches sur certains points qu'une étude d'ensemble.

Ces recherches, il est vrai, sont généralement fort bonnes et sur plusieurs questions l'auteur arrive à émettre des vues originales très judicieuses. On peut notamment citer comme excellents en leurs conclusions les chapitres sur la chevalerie, les conciles, le rôle politique de l'Église, le développement du tiers-état. Son érudition, bien qu'elle ne laisse pas voir aisément ses procédés et ses sources, est précise et donne peu de prise aux rectifications. Il y aurait sans doute à discuter bon nombre de ses assertions, mais ce sont de celles sur lesquelles les érudits ne sont pas toujours d'accord. On pourrait peut-être aussi lui reprocher quelque négligence dans le choix de ses sources, soit par exemple de décrire toute

l'organisation judiciaire du XIIIe siècle d'après les seules *Assises de Jérusalem* qui exposent plutôt cette organisation judiciaire telle que les seigneurs la rêvaient que telle qu'elle fut réellement. Mais, somme toute, on peut dire qu'il a fort bien traité la plupart des questions qu'il a choisies.

J'aurais bien encore un reproche à lui faire, celui d'avoir donné à son livre une forme toute didactique ou plutôt toute énumérative qui en rend la lecture si pénible. Mais ce défaut-là n'est pas pour effrayer les érudits, tout au plus éloignera-t-il les simples lecteurs. Seulement, j'ai bien peur que ce ne soit surtout aux lecteurs qu'il ait voulu s'adresser.

Raoul ROSIÈRES.

BULLETIN

— M. L. Delisle vient de publier une *Notice sur une « Summa dictaminis » jadis conservée à Beauvais* (Tirée des notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nat. et autres bibl , t. XXXVI ; Paris, C. Klincksieck, 1898, in-4 de 37 pages). Daunon avait connu cette *Summa*, sans doute par des notes trouvées dans les papiers des Bénédictins, mais il s'était mépris sur son auteur et son contenu. Sans les nombreux extraits conservés dans un volume de la riche bibliothèque du comte de Troussures, il serait bien difficile de reconnaître la vérité. Mais ces extraits ont permis à M. L. Delisle d'identifier presque sûrement l'ancien volume du chapitre de Beauvais avec le nº 4 des manuscrits de la Bibliothèque d'Agen, qui renferme une des nombreuses rédactions de la *Summa dictaminis* de Bernard de Meung. L'éditeur les reproduit en entier : ils ont un intérêt des plus divers et concernent surtout la vie privée. Ils donneraient des mœurs de nos ancêtres une idée peu édifiante, si l'on ne se rappelait que les passages les plus crus sont souvent des charges d'écoliers, qu'on ne saurait prendre au sérieux. — L.-H. L.

— M. Francisci VIVONA vient de publier à Palerme (chez Remi Sandron) une brochure (38 p. in-8) en forme de programme qu'il intitule : *Quæstiones Vergilianæ*. L'auteur, à l'occasion de divers passages contradictoires du poème, qu'il examine successivement dans l'ordre des vers, expose en somme, sauf de légères divergences, les idées de son maître, M. Sabbadini. J'ai indiqué assez clairement ce qu'on peut dire pour et contre ce genre d'études (*Revue* de 1898, II, 363, et de 1899, I, p. 184) pour qu'il soit inutile de revenir sur ce sujet. Mes critiques précédentes laissent assez pressentir celles que je pourrais faire encore. La brochure est intéressante ; je n'aurais à y relever qu'un trop grand nombre de fautes d'impression et quelques phrases mal tournées. — É. T.

— *Storia e metodo storico* est le sujet qu'a traité dans une leçon d'ouverture M. Columba, professeur à l'Université de Palerme, au mois de mars dernier. Malgré une certaine tendance à l'abstraction, qui en rend parfois la lecture un peu pénible, le sujet est développé avec netteté et même avec force. — H. H.

— Le marquis MAC SWINEY DE MASHANAGLASS continue la série de ses monographies sur les relations entre *le Portugal et le Saint-Siège*, dont les documents sont tirés des archives du Vatican. La seconde de ces monographies (in-8, 195 pages, Picard, 1899) roule sur les *Langes bénits envoyés par les pages aux princes royaux de Portugal*. — H. H.

— En publiant une *Monodia Chrysolorae* inédite, en 41 distiques, de Raffaele Zovenzoni (Catania, 1899, 17 pages, per nozze), M. R. Sabbadini fait connaître quelques détails sur la vie et les œuvres de cet humaniste, né à Trieste en 1431, élève de Guarino de Vérone et qui enseigna tour à tour à Trieste, à Capo d'Istria et à Venise. Dans les renseignements succincts que M. S. a réunis sur Zovenzoni, on reconnaît la sûreté d'information qui caractérise tout ce que publie ce savant historien de l'humanisme. — H. H.

— La conférence que M. F. Foffano a tenue devant les élèves du lycée de Pavie sur *Giuseppe Parini* (Torino, Loescher, 1899, 22 pages) se recommande par la netteté des idées et par l'élégance sobre du style. C'est bien ainsi qu'il convenait de parler de l'auteur du *Giorno* devant des jeunes gens; peut-être cependant y aurait-il eu profit à limiter plus exactement le sujet de la conférence, sans essayer d'indiquer, c'est-à-dire d'effleurer tous les points de vue que comportent le caractère personnel et l'œuvre satirique, lyrique et même critique de Parini; l'exposition aurait alors pu être moins superficielle. — H. H.

— *L'illustrazione geografica ad un articolo glottologico del Sen. Prof. Ascoli* publiée par M. G. Grasso (*Estr. dai Rendiconti del R. Istit. Lomb. di sc. e lett.* Série II, vol. 32, 1899, 19 pages) a pour but de déterminer le sens précis des mots *isca* et *pesco*, fréquents dans les noms de lieux de l'Italie méridionale, par un examen attentif de la topographie des lieux ainsi nommés. *Isca* ou *ischia* (lat. *insula*, que l'on est parfois exposé à confondre avec les dérivés de *aesculus*) désigne en général un terrain d'alluvion, le plus souvent sablonneux, formé soit à l'embouchure, soit au coude d'un torrent. *Pesco* ou *peschio* (lat. *pensilis*; ne pas confondre avec les dérivés de *piscis*) signifie pierre, roche, montagne à pic. — H. H.

— Une nouvelle édition (la 12ᵉ) du *Guide Baedeker pour l'Italie centrale et Rome* vient de paraître (1899, en allemand). On sait assez ce que valent ces guides, et combien ils sont pratiques; il suffira donc de signaler ici l'excellente *mise au point* de cette dernière édition; les plus récentes fouilles du forum y sont mentionnées, et l'emplacement du fameux *lapis niger*, dont on a tant parlé, est marqué sur le plan du forum, ainsi que les autres particularités récemment reconnues. Peut-être dans leur désir d'être parfaitement au courant, les éditeurs vont-ils un peu trop loin, lorsqu'ils font figurer par exemple sur la carte de l'Italie centrale des chemins de fer qui n'existent pas encore, comme celui qui doit réunir Urbino à la ligne Rimini-Bologne; en revanche le tronçon Urbino-Pergola-Fabriano n'est indiqué que pour la section Urbino-Pergola, tandis qu'il est entièrement terminé et déjà en exploitation; le texte du guide est ici bien au courant, c'est la carte qui n'est pas d'accord avec lui. — H. H.

— M. Stephanos A. Koumanoudis, le savant épigraphiste, professeur honoraire de philologie latine à l'Université d'Athènes, est mort le 20 mai. L'Ἄστυ du 21 publie sa biographie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 21 août — 1899

PARISOT, Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens. — VIARD, Lettres d'État sous Philippe de Valois. — Ducausé, Mémoires, p. E. DAUDET. — Burlington club, Catalogue des tableaux de l'école lombarde.

Robert PARISOT. **Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens** (843-923). 1 vol. grand in-8 de XXI-820 pages, avec deux cartes. Paris, Alphonse Picard et fils. 1898.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en accordant à cet ouvrage le grand prix Gobert, vient d'en proclamer la très haute valeur. C'est, en effet, l'un des livres les plus importants qui aient paru en ces dernières années sur l'histoire de France; c'est le plus considérable sur l'histoire spéciale de la Lorraine. L'auteur, M. Robert Parisot, ancien officier, agrégé d'histoire et docteur ès lettres — cet ouvrage lui a servi de thèse française [1] — est rompu à la vraie méthode scientifique. Il connaît admirablement les textes des IXe et Xe siècles; et il sait l'art de s'en servir. Il a étudié de près tous les diplômes et chartes de l'époque; il en a vu les originaux, quand ils existent encore, ou les copies les plus anciennes; il a corrigé les mauvaises lectures des éditions; il a critiqué ces documents avec le plus grand soin. Il en a rejeté quelques-uns qui jusqu'à présent n'inspiraient aucun soupçon; en revanche, il a prouvé l'authenticité d'autres, qu'on écartait sans plus ample examen. Et la plupart de ses démonstrations, très claires, sont tout à fait décisives. Une partie de ces documents, les diplômes des rois de Lorraine et des souverains d'Allemagne, sont relevés dans l'excellent *régeste* de Bœhmer-Mühlbacher; et nous sommes persuadé que, pour la nouvelle édition, en ce moment en cours de publication, Mühlbacher recueillera ici une série de judicieuses remarques. M. P. interprète les chroniques avec non moins de sagacité. Il discute, avec une grande pénétration, les témoignages d'Hincmar ou du moine de Fulda, de Flodoard ou de Richer. Il indique comment parfois, sous leur plume, les faits sont déformés ou

1. M. Parisot a consacré sa thèse latine à l'étude de la première maison ducale de Lorraine (959-1033). Il en a déterminé la généalogie et énuméré les domaines; il a cherché en quoi consistait le pouvoir ducal et exposé tous les événements auxquels les ducs de cette famille furent mêlés. Nous espérons que bientôt il comblera la lacune entre les années 923 ou 925 et 959.

grossis et il cherche à saisir la vérité sous la légende qui perce, prend corps et grandit. Peut-être montre-t-il parfois une trop grande méfiance. Il est, à notre avis, trop sévère pour Richer. Sans doute, Richer emprunte au *Catilina* de Salluste les principaux traits de son portrait de Giselbert; mais, dans cette mosaïque, il choisit les caractères qui conviennent le mieux au seigneur lorrain ; et M. P. lui-même convient que la vie du personnage confirme en partie l'exactitude de la description. Puis, pourquoi rejeter entièrement tous les détails que le moine de Saint-Rémi nous donne sur la révolte de Giselbert, sur le siège du château d'Harburc, etc., sous prétexte qu'il y a dans le texte quelques erreurs chronologiques ? Ici et en d'autres circonstances encore, la prudence nous paraît exagérée. — M. P. connaît les ouvrages modernes aussi bien que les textes de son sujet. Sa bibliographie est abondante et précise. Il discute souvent avec bonheur les opinions de Mühlbacher, Schrœrs ou de Dümmler. Mais peut-être s'arrête-t-il trop à réfuter certains historiens français qui n'ont jamais eu la prétention d'être des érudits. Le livre eût gagné à être débarrassé de ces polémiques où l'adversaire était, en vérité, vaincu trop facilement. — Ajouterons-nous encore que, dans l'exposition, M. P. observe avec un très grand soin les règles les plus minutieuses posées par la critique historique ? Il suit dans la transcription des noms propres un système très rationnel ; il appelle toutes les institutions de leur nom technique ; ses citations sont toujours très précises; il serait difficile de trouver, dans ce long ouvrage, des erreurs de références.

Le livre de M. P. est donc, avant tout, un livre d'érudition où tous les textes, sans exception, sont réunis, interprétés, pesés. Pour avoir un renseignement sur un fait quelconque de l'histoire de Lorraine de 843 à 923, l'on ouvrira ce volume et l'on sera sûr d'y trouver ce que l'on cherche. Et il n'en va pas seulement ainsi des événements. Vous voulez connaître une division géographique du royaume lorrain, au IXe siècle ; vous cherchez un détail généalogique sur tel comte, ou quelque trait de la biographie d'un évêque ou d'un abbé? soyez persuadé que M. P. vous donnera satisfaction. Sa table alphabétique, très bien faite, vous renverra aussitôt au bon endroit et là vous trouverez toutes les discussions sur l'étendue du *pagus* et ses relations avec les *pagi* voisins, sur la famille seigneuriale et sa filiation, sur les opinions et le rôle du prélat ou du religieux. Et qu'on n'oublie pas que le royaume de Lorraine dont traite M. P. est bien plus étendu que le futur duché de Lorraine, et même que les deux duchés réunis de Haute et Basse-Lorraine. Il va de Chalon-sur-Saône à la mer du Nord ; de Cambrai à Coblence ; il dépasse même le Weser, du côté de la mer; de tous ces pays M. P. s'occupe avec un soin égal et, certainement, les passages de son livre sur la Frise peuvent compter parmi les meilleurs. Aussi le livre sera nécessaire à tous les savants de France, d'Allemagne, de Belgique et de Hollande. Par sa méthode, l'ouvrage se rapproche des *Jahrbücher* de l'empire

germanique, où tous les textes sont scrutés dans leur ordre chronologique; et ici un parallèle s'imposerait entre M. P. et Dümmler qui nous a raconté l'histoire d'Allemagne pendant la période à peu près correspondante de 843 à 918. Sans nier l'admirable érudition que déploie le savant allemand, on peut dire que M. P. creuse davantage son sujet, presse ses textes d'une main plus vigoureuse, pour en exprimer toutes les vérités qu'ils contiennent; mais Dümmler garde l'avantage par sa narration plus alerte et plus dégagée. Il y a ici une interversion fort curieuse des qualités qui passent pour l'expression du génie des deux nations.

Pourtant qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. M. P. n'est pas seulement un érudit qui interprète les textes et les met bout à bout dans l'ordre des dates. C'est un historien véritable qui sait dominer son sujet. Il nous montre fort bien, par les diverses divisions de son livre, claires et nettes, par quelles phases a passé la Lorraine de 843 à 923. Après le règne de l'Empereur Lothaire qui a réuni sous sa domination l'Italie, la Provence et l'ancienne *Francia*, qui a régné à la fois sur Rome, la capitale de la chrétienté et sur Aix-la-Chapelle, l'ancienne capitale de Charlemagne, le royaume de Lorraine se forme sous Lothaire II (855-869) et ce royaume est tout à fait indépendant, au même titre que celui de France ou d'Allemagne. — Lothaire II meurt jeune, après le retentissant scandale de son divorce et ses démêlés avec le pape Nicolas I^er^. Ses États devraient revenir à son frère aîné l'empereur Louis II; mais ses oncles, Charles le Chauve et Louis le Germanique, ne permettent pas à celui-ci de faire valoir ses droits; ils se partagent par le pacte de Meerssen la Lorraine, et, pendant dix années environ, ce pays, démembré, obéit à deux dominations différentes. En 880 au traité de Ribémont le fils de Louis le Germanique, Louis le Jeune, contraignit les petits-fils de Charles-le-Chauve, Louis III et Carloman, à lui céder leur part du royaume de Lothaire II; l'unité de la Lorraine est rétablie; mais sous Louis le Jeune, sous Charles le Gros, sous Arnulf (880-895), la Lorraine est incorporée à l'Allemagne; elle n'est plus qu'une *province* et une province sacrifiée, puisque le souverain n'y fait que de rares apparitions et laisse les Normands la ravager, à peu près impunément. — Pour maintenir l'ordre que troublent les divisions des grands, Arnulf a l'idée de rétablir l'ancien royaume en faveur de son bâtard Zewentibold. Pendant cinq années (895-900) Zewentibold jouit d'une indépendance à peu près complète; il bat monnaie, il rend la justice en dernier ressort, il suit une politique propre. Mais, quand il veut réduire les grands à l'obéissance, il se heurte contre eux, et ceux-ci sont unanimes à offrir la couronne à Louis l'Enfant, fils légitime d'Arnulf et qui venait de succéder à son père sur le trône d'Allemagne. Quelques mois plus tard Zewentibold périt dans un combat contre les seigneurs lorrains. — La Lorraine est réunie à l'Allemagne sous Louis l'Enfant (900-911); puis elle se donne au dernier Carolingien, au roi de France Charles le Simple (911-

923); mais elle conserve son existence propre; elle forme un royaume à part avec une chancellerie spéciale: elle est juxtaposée successivement à l'un et à l'autre royaume, comme aujourd'hui la Hongrie à l'Autriche, la Norvège à la Suède. En 925 seulement, quand Charles le Simple aura été emprisonné par Héribert de Vermandois, quand le nouveau roi franc de l'ouest Raoul de Bourgogne, aura renoncé à soutenir ses partisans dans les vallées de la Meuse et de la Moselle, la Lorraine se donnera à Henri I[er] l'Oiseleur, et elle suivra pour de longs siècles les destinées de l'Allemagne. — M. P. détermine avec beaucoup de force, à chacune de ces étapes, la situation juridique de la Lorraine et dégage ainsi l'idée générale des petits faits contingents. Il termine par une étude d'institutions fort bien conduite. A grands traits, il décrit la situation et les forces respectives de la royauté, de l'aristocratie laïque et de l'église de 843 à 923. Quelques-unes de ses conclusions, résumant ces minutieuses études, ont une grande portée et sont véritablement nouvelles. Ainsi il montre fort bien que les charges de comte ne sont pas tout à fait héréditaires; mais elles ne sont plus données qu'aux membres de certaines grandes familles, peu nombreuses, qui commencent à constituer une caste nobiliaire.

L'ouvrage tout entier est enfin dominé par une *thèse* : ce qui prouve bien les facultés de généralisation de l'auteur. D'abord, selon lui, des trois parts taillées par le pacte de Verdun dans l'empire de Charlemagne, la plus importante était celle qui était attribuée à Lothaire; c'est cette part qui eût dû en bonne logique, absorber les autres, au lieu d'être absorbée par elles. Et, en une certaine mesure, M. P. a raison. Mais — et c'est là ma grave objection — s'il en était ainsi du royaume de Lothaire I[er], — en était-il de même de celui de Lothaire II, qui n'était qu'un tiers du premier et qui ne comprenait plus ni l'Italie ni la Provence, ni Rome, ni Vienne? Pourquoi ne pas reconnaître le premier rang au royaume de l'empereur Louis II, de préférence à celui de Lothaire II? En réalité, il n'y avait plus en 843 de royaume supérieur, et la prééminence devait appartenir à celui qui saurait la conquérir. En second lieu, — et cette idée n'est qu'un corollaire de la précédente, — M. P. croit que le royaume de Lothaire II était parfaitement susceptible de vivre et de se développer. Composé de pays fertiles, riches et pourvus d'un débouché sur la mer, habité par une population belliqueuse, il aurait eu en lui des conditions de durée, s'il avait eu à sa tête des princes plus énergiques et des politiques plus habiles. Mais la fatalité voulut que les rois lorrains indépendants, Lothaire II et Zewentibold, accumulèrent faute sur faute. Nous concédons à M. P. que les États tels qu'ils existent aujourd'hui eussent pu se former de façon toute différente; et, si l'on étudie au temps de Charles le Chauve l'antagonisme entre les Français du Nord et les Aquitains, l'on conçoit très bien que la Loire par exemple eût pu faire la limite entre deux pays différents et hostiles. Une série extraordinaire de circonstances historiques, qu'il eût été bien

difficile d'imaginer *a priori*, expliquent seule l'existence actuelle des royaumes de Belgique et de Hollande. Rien n'eût sans doute empêché la Lorraine unie à ces deux pays, de constituer un État à part. Pourtant avouons que ce royaume intermédiaire était bien mal situé entre ses voisins de droite et de gauche, également avides; que les populations à l'intérieur étaient hostiles les unes aux autres et qu'une dissolution était fatale entre les Frisons du Nord et les Francs du centre, comme du reste elle l'a été en 1830, et pour des raisons très profondes, entre la Belgique et la Hollande. M. P. ne nous a pas convaincu, et les observations qu'on nous présentait autrefois sur la fragilité du royaume de Lothaire II nous paraissent conserver leur justesse.

Parti de ces idées, est-il étonnant que M. P. se place toujours au point de vue lorrain pour apprécier les événements comme Dümmler s'était placé au point de vue allemand ; et nous avouons que tel était son droit. Son livre en a acquis une saveur particulière, et, en ces pages toutes remplies de discussions techniques, circule une véritable passion de totharingiste. Qu'on ne touche pas à la Lorraine; M. P. monte bonne garde autour d'elle. M. Édouard Favre, retraçant le portrait du comte Régnier, a fait une allusion à un proverbe défavorable aux Lorrains; il faut lire comment M. P. rabroue cet honorable historien « d'ordinaire plus sérieux ». Cette passion lotharingiste influe sûrement sur les jugements qu'il porte sur les hommes. Non point qu'il exalte les souverains lorrains ; — ils ont si mal défendu leur royaume ! Il est justement sévère pour Lothaire II et pour Zwentibold, et nous avouons que pour notre compte nous aurions été plus indulgent que lui pour l'empereur Lothaire, et peut-être aussi pour Charles le Simple[1], d'ordinaire si décrié et dont les onze années de gouvernement en Lorraine n'ont pas été sans grandeur. Mais M. P. ne peut pardonner à ceux qui ont attaqué la Lorraine, son royaume. Il ne rend certainement pas au pape Nicolas I^{er} tout l'hommage qui lui est dû. Il reconnait bien la droiture de ses intentions, son amour de la vérité et de la justice ; mais pourquoi tant de restrictions à l'éloge? Pourquoi demander du tact et de la mesure au souverain pontife dont la parole, châtiant le forfait, ne peut-être que tranchante? Il malmène surtout Charles le Chauve et il répète toutes les accusations de l'annaliste de Fulda contre le roi qui envahit en 869 la Lorraine et puis la démembra. Il écrit : « Charles ne s'attaquait à ses frères que lorsqu'il les jugeait plus faibles que lui ou lorsqu'il les voyait dans l'embarras. Dès qu'on lui tenait tête, il tournait les talons, sa jactance tombait et il devenait plus traitable. Si nous ajoutons qu'il était fourbe et menteur, nous aurons complété le portrait du personnage. » Mais non, votre portrait n'est pas complet. Songez à la soumission de l'Aquitaine, aux deux expéditions d'Italie, au capitulaire de Servais, aux mesures prises contre

---

1 M. Parisot attribue aux conseillers de Charles les mesures habiles ou énergiques qui furent prises.

les Normands, aux traditions conservées de l'empire romain, et surtout mettez ce règne en parallèle avec ceux des Lothaire ou de Louis le Germanique, et vous serez alors plus juste. Mais les exagérations mêmes de M. P. ont leur charme. Elles animent tout d'un coup son exposition, d'ordinaire très sage et très pondérée. Elles achèvent de donner au livre son caractère.

Ce livre, qui est un ouvrage de début, est un ouvrage de maître. Par la science profonde dont il témoigne, par sa méthode sûre qui jamais ne se relâche et jamais ne faiblit, par ses divisions nettes, par ses conclusions bien tranchées, il méritait la haute récompense qui lui a été attribuée. M. Parisot ne s'arrêtera pas là ; la science historique compte beaucoup sur lui.

Ch. Pfister.

Lettres d'état enregistrées au Parlement sous le règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), recueillies et publiées par Jules Viard, archiviste aux Archives nationales. Paris (Extrait de l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'Histoire de France*, années 1897-1898), 1899, in-8 de 172 p.

On appelait « lettres d'état » celles par lesquelles le roi, ou une autre personne investie de pouvoirs suffisants, suspendait temporairement toute action judiciaire en faveur de quelqu'un qui était chargé d'une mission importante, commandement militaire, mission diplomatique, administrative ou autre. Le but en était de permettre au personnage en question de remplir sa fonction en toute liberté et indépendance. Les historiens appellent souvent les documents en question « lettres d'État », par un E majuscule, induits en erreur par ce fait que ces lettres sont, le plus souvent, données en faveur de personnages chargés d'une mission importante pour l'État. M. Viard établit fort bien que le mot *état* n'est ici que la traduction du latin « status », *in statu tenere*, tenir en état. Les affaires portées devant le Parlement, ou toute autre juridiction, restent en l'état où elles sont. Le but de ces lettres était le plus souvent d'arrêter l'action des créanciers contre un débiteur.

On connaît l'érudition et l'attention que M. V. apporte à tous ses travaux. Il a dressé avec beaucoup de clarté et de précision un catalogue des lettres d'état délivrées par Philippe de Valois de 1328 à 1350. On y trouve une foule d'indications précieuses sur les personnages le plus en vue du commencement du xive siècle. La plupart d'entre eux sont identifiés de la manière la plus heureuse. Nous ne trouvons guère à reprocher à M. Viard que l'orthographe de quelques noms propres. Il faut écrire Jean de Chepoix (Oise, cant. Breteuil) au lieu de Chepoy ; Marie de Sottegem (Flandre orientale, arrondissement d'Alost), au lieu de Sottenghien ; Guillaume et Pierre Flote, au lieu de Flotte.

Frantz Funck-Brentano.

Mémoires du temps de Louis XIV par Du Causé de Nazelle, publiés avec une introduction et des notes par Ernest Daudet. Paris, Plon, 1899, in-16, XXVIII-269 pages.

La conspiration de Rohan a déjà plusieurs fois attiré l'attention des historiens : Pierre Clément l'a racontée, à deux reprises, dans ses *Trois drames historiques*[1] (1857) et dans *La police sous Louis XIV* (1866); en 1874, Ravaisson a publié, au tome VII des *Archives de la Bastille* (p. 402 à 495), les principales pièces du procès, ainsi que quelques lettres d'agents diplomatiques étrangers, vénitiens et anglais. Ces dernières viennent d'être analysées à nouveau, et de manière plus complète, par M. Hubert Hall dans l'*Athenaeum* du 4 février 1899 (n° 3719, p. 146 et suiv.). Enfin, en 1886, M. Alfred Maury a donné à la *Revue des Deux-Mondes* l'histoire d'*une conspiration républicaine sous Louis XIV*, qui n'est autre que « le complot du chevalier de Rohan et de Latréaumont ». Déjà au XVIII^e siècle, les malheurs du chevalier de Rohan avaient vivement frappé l'attention des contemporains : La Fare, Beauvau, Pellisson, pour ne citer que les mieux renseignés. Plusieurs des détails qui nous ont été ainsi transmis affectent un caractère presque légendaire. C'est pourquoi les romanciers se sont à leur tour mis à la besogne, et Courtilz de Sandras écrivit son *Prince infortuné* (1713), Eugène Sue son *Latréaumont* (1837). Le chevalier de Rohan participe donc de l'histoire et du roman. M. Ernest Daudet aussi : comme pour rester fidèle à l'impression qu'a laissée son héros, il publie en romancier — avec agrément, mais sans une suffisante précision — un texte historique qui par endroits affecte lui-même une allure un peu bien romanesque.

Il s'agit de l'autobiographie du jeune officier qui dénonça en 1674 le projet que Rohan, Latréaumont et leurs complices avaient eu de soulever la Normandie avec l'appui des Espagnols et des Hollandais. De quelle date est le manuscrit ? Quelle est son histoire ? Comment est-il arrivé entre les mains de son possesseur actuel ? M. Daudet ne nous l'apprend pas. Qui est l'auteur ? M. D. l'ignore : « Nous ne savons de lui que ce qu'il en dit-lui-même » (p. XVIII) ; « il nous a été impossible de découvrir » le lieu de sa naissance (p. I, n. I). M. D. ne connaît ni les parents, ni la carrière, ni les prénoms, ni même le nom exact de son auteur, qu'il appelle Du Cause de Nazelle. Il était pourtant facile de fournir au lecteur des renseignements moins sommaires, et, sans faire de longues recherches, de trouver d'autres détails que ceux des *Mémoires*.

Jean-Charles Ducausé, écuyer, sieur de Nazelle, fils de Jean-François Ducausé de Nazelle et de Marie Melet de Saint-Thousaint, naquit vers 1644 au château de Nazelle (com. de Layrac, c. d'Astafort, ar. d'Agen,

1. Cf Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques t. XXXVII, 1856, p. 253 à 316.

dép. de Lot-et-Garonne). Il servit comme lieutenant au régiment de Montaigu pendant la campagne de Crète en 1669 et ensuite dans les gardes du corps. « Il rendit à l'État un service des plus importants, ayant découvert en 1674 la conspiration du chevalier de Rohan, pour récompense duquel le roi lui accorda une pension héréditaire de mille livres; il fut ensuite employé dans diverses négociations [1]. » Nous ne savons au juste quand il mourut.

Quelle est la valeur de ses *Mémoires?* Pour en rendre compte, M. D. a cru devoir raconter en deux morceaux placés au début et à la fin du volume, comme introduction et en appendice, les origines et l'issue de la conspiration [2]. Peut-être eût-il été plus clair de l'exposer d'ensemble. Le fond du récit est d'ailleurs fort sujet à caution. De tous ses prédécesseurs, M. D. ne cite — et semble ne connaître — qu'Eugène Sue! M. Alfred Maury a déjà utilisé le manuscrit de Ducausé, dont il a publié une longue analyse et quelques extraits (*loc. cit.*, p. 757 à 774); M. D. ne paraît pas s'en douter, ou du moins, il omet de nous en avertir. Il est vrai qu'il a retrouvé en manuscrit quelques-unes des pièces déjà précédemment publiées par Clément et Ravaisson.

Aussi ne sera-t-on pas surpris que les observations critiques de M. D. sur les *Mémoires* de Ducausé soient des plus superficielles. L'annotation est copieuse, mais d'une rare banalité : elle porte presque toujours « à côté » et n'élucide aucune des difficultés du texte. Les personnages nommés par Ducausé ne sont pas tous identifiés, et la liste n'en est pas dressée dans une table alphabétique, qui manque. Dans son introduction M. D. tient un raisonnement curieux. Ducausé semble avoir été un personnage médiocrement recommandable. A quinze ans, il trompe sa mère, il contrefait l'écriture de son père, et il s'en vante. Ce fut sa première aventure. Les autres ne valent guère mieux. Tel qu'il se décrit lui-même, il est escroc, faussaire, aventurier, délateur, menteur. Donc, écrit M. D., « sous sa plume, les faits qu'il évoque suent la vérité »

1. Lettres patentes de 1753 érigeant la vicomté de Neufchâtel (Soissonais) en marquisat sous le nom de Ducausé-Nazelle. Voy. La Chenaye-Desbois, *Dict. de la noblesse*, 3e éd., t. VII, 1865, col. 52 ; Saint-Allais, *Nobiliaire univ. de France*, t. II, 1872, p. 117. D'Hozier, *Armorial général*, Registre V, p. 949 (famille de Redon, p. 3), indique que Jean-François Ducausé épousa en 1622 Anne de Redon : ce fut probablement un premier mariage. Sur la date de naissance de Jean-Charles Ducausé : Ravaisson, *Arch. de la Bastille*, t. VII, p. 442 et 443 ; Pellisson, *Lettres historiques*, t. II, 1729, p. 169 et 170 (cf. les *Mém.* de Ducausé, p. 1 et 3). Sur le régiment de Montaigu à Candie : Navailles, *Mém.*, 1701, p. 237. Tous ces textes sont inconnus de M. Daudet.

2. Entre ces deux fragments, M. D. a inséré quelques appréciations sur les *Mémoires* de Ducausé, puis le texte même des *Mémoires*. De là une certaine confusion dans le plan du volume. C'est que M. D. a reproduit, en les combinant (mais sans nous en informer), deux articles publiés en 1897 dans la *Revue du Palais* (t. II, p. 499 à 538), et en 1898 dans la *Revue hebdomadaire* (8e année, n° 2, du 10 décembre, p. 225 à 235), où les *Mémoires* de Ducausé ont d'abord paru en articles avant d'être réunis en volume.

(p. xix); « il livre le fond de son cœur et le met à nu avec une candeur qui désarme » (p. xx). En d'autres termes, ses mensonges inspirent confiance. Il est permis de conclure tout autrement. Si Ducausé a beaucoup menti dans sa vie, pourquoi ne mentirait-il pas encore dans ses *Mémoires ?*

M. D. a prévu l'objection, et il indique le moyen de la résoudre : Ducausé, dit-il, p. xx « s'est gardé du mensonge. Il suffit de lire dans les pièces de la procédure le procès-verbal de ses dépositions pour être assuré que dans ses mémoires il n'a pas menti. Nous les avons contrôlés à la lumière des documents officiels, et nous n'y avons relevé que quelques rares erreurs, toutes sans importance. » Il n'est pas possible de souscrire sans réserves à cette appréciation. Nous n'avons pas à instituer ici une critique approfondie des *Mémoires* de Ducausé : bornons-nous à quelques remarques ; ou plutôt, posons quelques questions.

Le fond des *Mémoires* semble authentique. On a vu plus haut que les détails que Ducausé donne sur lui-même sont en partie contrôlés par ailleurs. Mais, dès qu'il s'agit de la conspiration de Rohan, Ducausé est, en somme, très mal renseigné. Il n'apprend presque rien de nouveau, et on peut constater de notables divergences entre les faits qu'il rapporte et ceux qui étaient déjà connus. En quelle qualité avait il pris pension chez Van den Enden, complice de Rohan ? Comment a-t-il dénoncé le complot ? A quelle époque précise ? Pourquoi raconte-t-il si inexactement le supplice des conspirateurs ? Sur bien d'autres points encore, une comparaison serait nécessaire, et instructive, entre les *Mémoires* de Ducausé et les pièces de la procédure.

On pourra, d'autre part, rapprocher les *Mémoires* de Ducausé des autres mémoires du temps, tout au moins de ceux qui étaient déjà publiés au début du xviii^e siècle. Alors on remarquera certaines ressemblances, peut-être fortuites assurément, mais qu'il faudrait expliquer. Tel passage de Ducausé (p. 48 et suiv.) semble directement inspiré des Mémoires de Navailles (p. 274 et suiv.). Ailleurs, Ducausé emploie à l'égard de Rohan exactement les mêmes expressions que La Fare : c'était, dit-il, « l'homme le mieux fait qu'il y eut en France » (p. 137 ; cf. La Fare, édit. Michaud et Poujoulat, série III, t. VIII, p. 279 : « l'homme de son temps le mieux fait »).

Enfin, qu'il parle de lui-même ou de la conspiration, Ducausé entremêle son récit d'incidents romanesques, amusants, mais parfois peu croyables. C'est ainsi qu'il découvre la conspiration parce que « la *Gazette de France*, à l'article de Madrid, portait que le Roi catholique avait donné un régiment de cavalerie au marquis de Bayonne-Babet ». Ce nom bizarre lui donna l'éveil. Or, il avait dit à Van den Enden qu'il était né à Bayonne (en quoi il avait menti, à son ordinaire) et Babet n'était autre que la servante de sa maîtresse : il comprit que les conjurés correspondaient avec l'étranger par les gazettes et en langage

convenu [1]. Pour voir sa maîtresse, il se déguise en garçon pâtissier. Plus tard, il se frotte le visage d'une poudre merveilleuse que lui avait donnée Van den Enden au moment de son arrestation : il devient « tout à coup fort beau ».. Alors, il s'habille en paysanne : sa maîtresse elle-même ne le reconnut pas, d'abord. Enfin, l'ayant examiné : « Vous ressemblez fort, lui dit-elle, à un garçon pâtissier que j'ai vu autrefois » (p. 163). Ces anecdotes, observe fort justement M. D. (p. xxi), « ne dépareraient pas quelques-uns de ces jolis romans, un tantinet libertins, que vit éclore le xviii[e] siècle ». D'accord, mais pourquoi ne dateraient-elles pas du xviii[e] siècle, plutôt que de 1674? Et peut être faudrait-il rapprocher les *Mémoires* de Ducausé, du *Prince infortuné* de Sandras (dont le manuscrit est actuellement conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal).

Il est fort possible que les rapprochements que nous souhaitons n'apportent aucun fait nouveau : encore faudrait-il les avoir opérés et de toute manière, ils seraient nécessaires à l'intelligence des *Mémoires* de Ducausé. En publiant un document presque inédit sur l'un des incidents les plus curieux du règne personnel de Louis XIV, M. Daudet a rendu à l'histoire un service dont on doit lui être reconnaissant ; mais il a en même temps posé, comme à son insu, une question critique qu'il n'a rien fait pour résoudre, et on ne peut que le regretter.

G. Pariset.

Burlington fine arts club. **Illustrated catalogue of pictures by Masters of the Milanese and allied schools of Lombardy.** Printed for the Burlington Club. London, 1899. In-fol., lxxx et 41 p., avec 27 planches. (Prix: 50 francs, mais pour les souscripteurs seulement.)

Le *Burlington Club* de Londres a réuni dans ses salons, au printemps de 1898, une admirable collection de 77 tableaux de l'école lombarde, dont une quarantaine au moins n'avaient encore paru dans aucune exposition. Pour conserver le souvenir de cette galerie unique autant qu'éphémère, le *Club* en a publié un catalogue, illustré de très bonnes phototypies et accompagné d'un texte divisé en trois chapitres : 1° une histoire de l'école lombarde, avec biographie des principaux artistes et énumération de leurs œuvres, en particulier de celles qui existent en Grande-Bretagne ; 2° un catalogue raisonné des 77 peintures

1. Comprenne qui voudra, M. D. lui-même convient que le texte n'est pas clair. Il suppose que Ducausé a confondu la *Gazette de France* avec la *Gazette de Bruxelles* (p. 127, n. 1). L'hypothèse est vraisemblable : il ne restait plus qu'à le vérifier en recherchant dans la *Gazette de Bruxelles* le nom de Bayonne-Babet. Nous savons d'autre part, que Ducausé dénonça nominativement M. de Louvigny, qui fut gouverneur de Bayonne (*Arch. de la Bastille*, t. VII, p. 435, 436, 442). Il n'est pas impossible que les deux faits soient en corrélation. Ce n'est là qu'un exemple des nombreuses difficultés que provoque la lecture des *Mémoires* de Ducausé.

exposées; 3° un catalogue d'une très intéressante collection d'environ 450 photographies d'après des tableaux de la même école, qui étaient à la disposition des visiteurs. On ne saurait trop regretter qu'un ouvrage de cette importance soit publié « pour les souscripteurs seulement » et destiné à devenir aussi rare que les précédents volumes du même genre nés de l'initiative du *Burlington Club.* Combien peu de bibliothèques publiques, en dehors du Royaume Uni, ont été averties à temps et réussiront à se procurer ce bel in-folio !

Dans la *Préface* (p. VIII), des remerciements sont adressés à M. Herbert Cook « sans lequel, est-il dit, exposition et catalogue auraient été également impossibles ». C'est bien vague; je vais préciser. Non seulement M. Cook, par ses voyages et ses relations personnelles, a réuni la presque totalité des éléments qui figuraient à l'exposition de 1898, *mais il est l'auteur des trois chapitres qui composent le texte* et qui ont paru sans nom d'auteur. Mon assertion n'est ni gratuite ni fondée sur des confidences, car j'ai sous les yeux un in-4° de LXXXI-39 p., imprimé (mais non distribué) pendant l'exposition et qui est signé en toutes lettres (p. LXXXI) : *Herbert F. Cook.* Or, le texte de cet in-4° est, à première vue, identique à celui de l'in-folio. Pourquoi donc ce dernier est-il anonyme? Il n'est pas indifférent de répondre à cette question. Lors de l'impression du catalogue illustré, seul destiné à une publicité d'ailleurs restreinte, *on* — je ne sais qui — a voulu imposer à M. Cook certaines modifications d'un caractère grave. M. Cook, qui est un connaisseur de mérite et qui a le droit de parler peinture, s'est refusé à accepter ces corrections; on a passé outre et on a imprimé, sans son nom, le texte *revisé.* Du reste, M. Cook ne s'est pas plaint et nous n'avons pas à intervenir dans cette affaire : *volenti nulla fit injuria.*

Mais ce qui peut intéresser quelques-uns de nos lecteurs, c'est de savoir quelles parties de l'in-4° ont été supprimées ou modifiées dans l'-infolio, et pour quels motifs. Je me suis soumis à la besogne du collationnement et suis arrivé à des constatations singulières qui, si elles justifient pleinement le refus opposé par M. Cook, jettent un jour très déplaisant sur la nature des influences qui se ont employées à modifier son texte primitif.

Dès le début de l'histoire de la peinture lombarde (p. X), M. Cook faisait observer, en note, que la *Vierge aux Rochers* de la National Gallery, n'étant pas de Léonard, devrait être dans la salle lombarde et non dans la salle florentine. Cette remarque a été supprimée (p. XII de l'in-folio), évidemment pour préparer ce qui est dit plus loin sur le même tableau.

A la page suivante (XI), M. Cook parle de l'arrivée de Bramante d'Urbin à Milan « introduisant ce caractère fortement individuel de l'art de l'Italie centrale, la composition dans l'espace ». Ici un renvoi aux *Central Italian painters* de M. Berenson. L'in-folio (p. XIII) supprime ce que nous avons imprimé entre guillemets et, par suite, toute mention de M. Berenson.

Les deux changements signalés jusqu'à présent sont caractéristiques ; le troisième (p. xx) ne l'est pas moins. M. Cook avait désapprouvé le scepticisme exagéré de Morelli à l'égard de Zenale et très judicieusement observé que cette attitude était peu dans les habitudes du grand connaisseur italien (*and, for him, most unusual.*) Le texte revisé (p. xxii) laisse subsister la critique, mais supprime la réserve élogieuse qui l'atténuait.

Ce triple désir : 1° de ménager — même au prix de platitudes — la direction, d'ailleurs si libérale et si courtoise, de la National Gallery ; 2° de nommer le moins possible M. Berenson et ses amis ; 3° de rabaisser Morelli — constitue, si l'on peut dire, l'idée maîtresse de toute la *recension* anonyme. Ce n'est pas une œuvre de science, mais de condescendance mondaine, d'une part, et de malignité, de l'autre. Poursuivons.

En 1896 (*Gazette des Beaux-Arts*, décembre), une élève de M. Berenson, Mme Mary Logan, a donné de bonnes raisons pour faire attribuer à Brea di Nizza un intéressant triptyque du Louvre (n° 258), qui était autrefois classé aux inconnus des écoles du Nord. M. Cook avait rappelé cette hypothèse, en l'approuvant, aux p. xxvii-xxviii de son in-4°. Que fait le reviseur ? Il supprime tout le paragraphe sur Brea di Nizza, afin de n'avoir pas à nommer *une élève de M. Berenson*.

Je ne sais pourquoi (p. xliii) le reviseur a biffé une note dans laquelle M. Cook (p. xvii) déclarait erronée l'attribution à Léonard d'un Mercure, probablement de Bramantino, récemment découvert au château de Milan. En revanche, je saisis à merveille le motif des altérations graves qu'on peut constater aux p. l et suivantes. M. Cook avait écrit (p. l) qu'il attribuait à Ambrogio de Predis les deux portraits exposés sous le nom de Léonard à l'Ambroisienne. Hypothèse de Morelli ; donc, à supprimer. (Il est seulement question de « quelques-uns » qui attribuent à Ambrogio, etc.) Mais j'ai hâte d'arriver au paragraphe suivant (p. li), consacré à la *Vierge aux Rochers*.

En 1584, Lomazzo signalait à Milan, dans l'Église de San Francesco, un tableau très semblable à celui du Louvre et qui passait pour être de Léonard. En 1787, Bianconi remarque que le tableau a disparu, et qu'il reste seulement les deux volets, où sont figurés des anges musiciens. En effet, vers 1777, Gavin Hamilton avait apporté cette peinture en Angleterre, où elle passa dans la collection du Marquis de Lansdowne, puis dans celle de l'earl of Suffolk à Charlton Park. La National Gallery l'acquit en 1880 pour une somme énorme et prétendit que c'était l'original de Léonard, le tableau du Louvre n'étant qu'une réplique. *Inde irae.*

Or, Morelli avait vu le tableau de Charlton Park et les deux anges, alors chez le duc de Melzi à Milan. Il y avait, sans hésiter, reconnu la même main d'un « habile imitateur de Léonard », mais s'était abstenu de le désigner autrement.

M. Cook (dans l'in-4°) raconte que M. Berenson, il y a plusieurs années, lui avait dit que ces trois peintures étaient d'Ambrogio de Predis; ses propres études l'avaient amené à la même conclusion. Et il se trouva justement qu'en 1893 M. Motta découvrit et publia un document qui atteste la collaboration d'Ambrogio et de Léonard dans la peinture d'une « Vierge aux Rochers ». Les deux anges du duc de Melzi furent acquis postérieurement par la National Gallery ; comme ils sont beaucoup trop faibles pour être de Léonard, l'attribution à Ambrogio s'impose, non seulement pour ces figures, mais pour la plus grande partie, sinon pour la totalité du tableau de Londres, où M. Gruyer avait déjà justement reconnu quelque chose de « cotonneux ». M. Müntz, dans son *Léonard*, admet aussi l'attribution à Ambrogio, mais sans citer aucune autorité à ce sujet.

Eh bien ! Tout l'excellent exposé donné de cette question par M. Cook a été grossièrement mutilé et interpolé dans l'in-folio. De MM. Berenson et Cook, il n'est plus question, mais seulement de la compétence de Sir Fred. Burton, l'ancien directeur de la National Gallery, et de la sage réserve du directeur actuel. Pas de conclusions, d'ailleurs, mais une ambiguïté aussi « cotonneuse » que l'œuvre dont il s'agit. La part personnelle du reviseur comprend encore une erreur, réfutée depuis 1886 et que M. Cook n'avait pas commise. Il est dit (p. LI) qu'il n'y a pas de trace du tableau du Louvre en France avant Louis XIV, alors qu'on est assuré, par Cassiano del Pozzo, qu'il a déjà appartenu à François Ier (cf. Müntz, *Léonard*, p. 172).

P. LXII de l'in-4°, il était question d'un tableau de Solario appartenant à M. Richter, traité d' « alvivesque » par M. Berenson, et d'une tête de Christ appartenant à Sir Francis Cook, donnée à Solario par MM. Frizzoni et Berenson. Dans l'in-folio, il n'est plus fait mention du premier tableau et le nom de M. Berenson disparaît à propos du second. On a presque honte de signaler une à une de pareilles marques de petitesse et de niaiserie.

P. LXVI de l'in-4°, M. Cook avait écrit une page aussi spirituelle que sévère sur Luini, qu'il appelle le « Murillo milanais » ; il se moque, en passant, du vieux préjugé qui fait de lui « l'élève favori de Léonard » et qui conduit à lui attribuer, pour une grande part, la pacotille des « faux Léonard » fabriqués par des Milanais et des Flamands. Tout cela a disparu ; voici pourquoi. Parmi les tableaux exposés sous le nom de Luini, il y avait trois prédelles appartenant à M. Benson, membre du *Club*. M. Cook mentionnait ces prédelles et leur possesseur, mais sans éloges. Dans le remaniement (p. LXVI), le nom du possesseur a disparu, mais il y a trois lignes d'éloges pour l'œuvre et il n'y a plus l'ombre d'une réserve à l'endroit de l'auteur !

En voilà assez sur ce sujet. L'in-4° étant inédit et introuvable, j'ai cru devoir noter les différences essentielles que révèle l'étude comparée de cette brochure et de l'in-folio. Cette dernière publication reste excellente,

par tout ce que M. Cook y a mis et en dépit des modifications – les journalistes emploient un vocable plus énergique — que lui a fait subir un reviseur mal intentionné.

Parmi les phototypies, qui toutes reproduisent des œuvres peu connues ou inédites, je signalerai les suivantes : pl IV, volet d'un triptyque de Borgognone (acquis depuis par le Louvre au prix de 30,000 francs) ; pl. V, portrait d'un jeune homme, œuvre intéressante d'Ambrogio de Predis (acquis depuis par la National Gallery); pl. IX, la splendide *Pietà* de Solario, conservée à Rossie Priory, qui n'a pu être exposée et dont cette belle phototypie tenait lieu; pl. XI, le *Narcisse* de Beltraffio (au général Ellis)[1] ; pl. XIV, la *Vierge au bas-relief* de Cesare da Cesto perdu de Léonard (coll. Battersea et Buccleuch), dont j'ai vu récemment une autre réplique à Dijon; pl. XXI, la *Vierge et l'Enfant*, chef-d'œuvre de Giampetrino (?), jusqu'à présent attribué à Léonard (Sir Francis Cook) ; pl. XXII, la *Nativité* de Luini (lord Windsor) ; pl. XXVII, la *Nativité* de Gaudenzio Ferrari (captain Holford). Si l'on voulait énumérer toutes les belles choses que nous font connaître ces planches, il faudrait simplement en transcrire la liste.

L'auteur de l'introduction historique a fait preuve d'autant d'équité que d'indépendance à l'égard de MM. Crowe et Cavalcaselle (1871) et de Morelli (1880), nos principaux informateurs sur le développement historique de l'école lombarde [3]. De toutes les grandes écoles de peinture de l'Italie, c'est, d'ailleurs, celle que nous connaissons le plus mal ; la faute en incombe à Vasari, qu'elle intéressait peu et qui n'a daigné consacrer que quelques lignes à des hommes comme Ambrogio, Borgognone et Luini.

La désignation d' « école lombarde » a besoin d'être précisée, car la « Lombardie » de l'histoire de l'art n'est pas celle des géographes et des politiques. On entend par là l'école de toute la partie septentrionale de l'Italie à l'ouest du domaine vénitien, y compris le Piémont, mais déduction faite de Brescia, Crémone et Bergame (écoles rattachées à Venise), de Parme (rattachée à Ferrare), de Gênes (rattachée à l'école bolonaise du XVI[e] siècle). La limite méridionale est marquée par le cours du Pô.

M. Cook dit excellemment que « l'histoire de l'art lombard est celle

---

1. Cette merveilleuse peinture n'est pas citée par M. Müntz dans la notice qu'il consacre à Beltraffio (*Léonard*, p. 498), notice où la *Madone* de la National Gallery, chef-d'œuvre du maître, est également omise.

(Earl of Carysfort)[2]; pl. XVII, deux excellentes répliques d'un tableau

2. Ce tableau a appartenu successivement à MM. Crawley, Dimsdale, Woodburn, Monson; l'earl of Carysfort l'a acquis en 1888. Les renseignements donnés à ce sujet par M. Müntz (p. 444) sont inexacts; il oublie d'ailleurs de dire que, depuis Morelli, on est d'accord pour attribuer ce tableau à Cesare da Cesto.

3. L'auteur avait terminé son travail avant la publication du *Léonard de Vinci* de M. Müntz. Il y aurait lu avec surprise la phrase suivante (p. 131) : « L'histoire de cette école (milanaise) a été encore embrouillée, comme à plaisir, par le sénateur Morelli. »

d'une série d'invasions ». D'abord, au XIV^e^ siècle, paraît l'influence des Giottesques, dont nous ne savons encore presque rien ; au début du XV^e^ siècle, celle de Pisanello de Vérone, dont dérive Zenale et, par Zenale, Borgognone ; vers le milieu du XV^e^ siècle, Foppa de Brescia, élève des Padouans, maître de Giovanni Montorfano, de Bevilacqua et de Ferramola ; en 1474, Bramante d'Urbin, maître de Suardi dit *Bramantino* ; en 1481, Léonard de Vinci ; vers 1490, Solario, formé à Venise, d'où il rapporte la technique brillante d'Alvise Vivarini et d'Antonello[1]. Ainsi, Florence, Vérone, Brescia, Urbin, Venise concourent à former l'école lombarde, sans qu'on puisse trouver aucune trace appréciable d'un élément indigène. Mais le résultat complexe de ces influences a son originalité propre. L'école se distingue, en bien, par une recherche de l'idéal et une pureté d'expression qui rappellent les tendances ombriennes ; en mal, par une singulière indigence d'imagination, de mouvement et de sentiment dramatique. Le long séjour de Léonard de Vinci à Milan est le moment critique dans l'histoire de l'école lombarde. Tous ses maîtres, sauf Foppa, ont subi l'influence de Léonard ; mais on peut les répartir en deux groupes, suivant qu'ils y ont cédé dans leur âge mûr, alors qu'ils avaient déjà révélé leur tempérament personnel, ou qu'ils en ont été entièrement pénétrés. Au premier groupe appartiennent Zenale, Borgognone, Luini, Bramantino, Sodoma, Solario, Gaudenzio Ferrari ; au second, Ambrogio de Predis, Beltraffio, Cesare da Cesto, Oggiono, Salaino (dont il n'existe pas une œuvre certaine) et Giampetrino. L'école principale, à laquelle se rattachent les écoles locales de Pavie, Lodi et Verceil, tomba après la mort de Gaudenzio (vers 1547), laissant le champ libre à l'éclectisme bolonais.

Les Lombards, par le fini de leur travail, devaient séduire les artistes du nord ; c'est parmi eux, en effet, que les Flamands immigrés en Italie ont le plus souvent cherché des modèles. Il n'est guère de grande galerie qui ne possède quelques tableaux de technique flamande et d'inspiration lombarde ; en bien des endroits, ces peintures sont encore attribuées à Léonard de Vinci. Morelli avait la manie de voir un peu partout des copies flamandes ; on tend à réagir aujourd'hui contre cet excès, mais sans qu'il ait encore été possible de fixer des criteriums sérieux. Qu'est-ce au juste qu'une copie flamande ? Quand il s'agit, par exemple, du prétendu Léonard de Munich, déclaré flamand par Morelli, revendiqué comme florentin par Bayersdorfer, faut-il se résigner à dire que « c'est affaire de sentiment » ? La meilleure réponse à cette question serait un catalogue critique illustré de ces peintures litigieuses, dont les plus médiocres sont encore intéressantes, parce qu'elles peuvent nous apporter l'écho d'originaux disparus (tableaux ou dessins). Ce travail n'est pas fait ; il n'a même pas, que je sache, été ébauché.

---

1. Il faudrait aussi, comme l'a fait M. Müntz (*Léonard*, p. 127, 129), tenir compte de l'influence des sculpteurs.

Voici quelques opinions remarquables relevées dans l'introduction dont nous avons fait connaître les grandes lignes. Zenale n'a pas été l'élève de Foppa, mais se rattache à Pisanello; c'est de Pisanello aussi qu'est venu aux Lombards le goût presque exclusif des portraits de profil. La *Circoncision* du Louvre (n° 1545) n'est pas de Bramantino, mais de Zenale. Borgognone se rattache à Zenale et non à Foppa (comme l'avait cru Morelli). Sodoma n'a pas été, quoi qu'en ait dit Morelli, l'élève immédiat de Léonard; on exagère ses relations avec le grand maître florentin et l'on méconnaît sa dépendance à l'égard de l'école florentine dans son ensemble (p. LXV). La *Vierge aux balances* n'est pas de Cesare da Cesto [1]. Deux tableaux de la Madona del Sasso à Locarno doivent être attribués à Bernardino de' Conti. Le *Bacchus* et le *Saint-Jean* du Louvre sont des œuvres de Salaino retouchées par Léonard (nous dirions plutôt : des esquisses de Léonard exécutées par X... [2]; le *Bacchus* pourrait bien être de Léonard lui-même).

Quand on fait, à la suite de notre auteur, le *bilan* de l'école lombarde, il reste un certain nombre d'œuvres distinguées, quoique sèches, que l'on ne sait à qui attribuer. Telles sont la *Madona Litta* de Saint-Pétersbourg, donnée par Morelli à Bernardino dé Conti, qui n'était pas capable de la peindre; la *Colombine* de Saint-Pétersbourg, laissée sans motif valable à Luini ; la *Vierge aux balances* du Louvre, dont l'attribution à Cesare da Cesto est très douteuse ; la *Belle Féronière* du même Musée, dont MM. Frizzoni, Berenson et Cook font honneur à Beltraffio, lequel se révèle sous un autre aspect dans ses œuvres authentiques; le *Bacchus* et le *Saint-Jean* du Louvre, etc. Tous ces tableaux ont passé et passent encore pour être de Léonard. D'autre part, dans l'entourage immédiat du grand maître, nous connaissons les noms d'un certain nombre d'élèves ou d'auxiliaires — Melzi, Salaïno, etc. — dont aucune œuvre n'a encore été identifiée. En reconstituant, par des découvertes heureuses, les personnalités d'Ambrogio et de Bernardo de' Conti, Morelli a beaucoup avancé le classement des œuvres léonardesques; mais il reste encore bien à faire pour ajuster des noms aux œuvres disponibles et des œuvres disponibles aux noms.

Salomon REINACH.

1. M. Müntz (p. 444) ne mentionne même pas cette attribution, qui est encore la moins invraisemblable, mais dit qu'on a donné ce tableau à Oggiono ou à Salaï. Oggiono était trop faible et peignait autrement; Salaï n'est encore qu'un nom.

2. Cet inconnu n'est certainement pas Oggiono, comme le veut M. Müntz (p. 447). Ce dernier croit encore sans réserves à l'authenticité du *Saint-Jean* (p. 473). Il est certain que ce tableau était chez Léonard en 1516; mais rien ne prouve qu'il fût entièrement de sa main.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 28 août — 1899

Bouché-Leclercq, L'astrologie grecque. — Crescini, Le Cantare. — A. Cartellieri, Philippe Auguste, II. — Schoenbach, Les commencements du Minnesang. — Stilgebauer, Histoire du Minnesang. — Jirecek, Raguse au moyen-âge. — Browne, Histoire d'Écosse. — Vissac, Les barons de Mazenc. — E. d'Eichthal, Socialisme et problèmes sociaux. — D'Ancona, Giordani et la police autrichienne. — Maillard, Le salon de la vieille dame à la tête de bois.

A. Bouché-Leclercq. **L'Astrologie grecque.** Paris, Leroux, 1899. xx-655 p.

On ne sait ce qu'on doit louer, disons mieux, admirer le plus dans ce long ouvrage, la patience ou la science de l'auteur. Sans doute M. Bouché-Leclercq était mieux préparé que personne, par ses belles études sur la *Divination*, désormais classiques, pour traiter un si vaste sujet ; nul mieux que lui ne pouvait exposer l'histoire de l'astrologie grecque, avec toute l'exactitude et toute la clarté — chose peu facile en matière si embrouillée — nécessaires pour en faire connaître le développement, les principes et les méthodes. Ce n'était pas une petite affaire que de s'engager résolument dans cette *selva oscura*, comme il l'appelle ; et l'audace était d'autant plus grande qu'il fallait s'attendre, je pense, à devoir renouveler sa provision de courage. Manilius n'est pas sans intérêt ; la *Tétrabible* de Ptolémée n'est pas non plus d'une étude qui puisse rebuter ; on peut même aborder Manéthon sans trop de crainte d'en laisser la lecture ; mais s'il s'agit de dépouiller une foule d'autres textes anonymes ou pseudépigraphes confus et contradictoires, d'une médiocrité qui atteint la sottise, d'une obscurité qui dépasse l'inintelligible, s'il faut surtout analyser les deux cent quarante-quatre pages in-folio qui renferment les divagations de cet étonnant Julius Firmicus Maternus (précieuses pourtant pour l'historien de l'astrologie), il me semble que l'on doit parfois éprouver des accès de découragement. Mais il était sans doute écrit dans les astres que M. B.-L. débrouillerait tout ce chaos, pour l'instruction des profanes, et je crois fermement qu'il est protégé par le brillant Arcturus, puisque, c'est Firmicus qui le dit, « in Boote quicumque habuerit horoscopum erit artis Chaldaïcæ valde peritus ». Et voilà pourquoi, malgré l'aridité inévitable de quelques chapitres, les lecteurs de l'*Astrologie grecque* apprécieront surtout, avec un vif sen-

timent de curiosité satisfaite, la lucidité d'exposition qui est l'une des qualités saillantes du livre. Il s'adresse, malgré les apparences, à tous les gens instruits; si le désir de connaître l'avenir a pu exercer une telle séduction sur les esprits cultivés des temps anciens, comment les esprits cultivés de notre époque n'auraient-ils pas le désir de connaitre les procédés qui servaient à le prévoir? Mais exposons la suite de l'ouvrage. M. B.-L. retrouve les précurseurs de l'astrologie grecque dans les philosophes. Ce sont eux qui ont préparé le terrain, les Stoïciens surtout, par leur théorie de l'homme semblable au monde, du monde semblable à l'homme; Platon lui-même, en écrivant le *Timée*, avait déjà posé, sérieusement ou non, certains dogmes astrologiques que ses commentateurs ne manquèrent pas d'interpréter; et quand le Chaldéen Bérose vint s'établir à Cos dans les premières années du IIIe siècle, l'esprit grec était mûr pour ce qu'on croyait une science nouvelle. M. B.-L. montre excellemment comment l'astrologie grecque a été suscitée par l'astrologie chaldéenne, mais aussi comment les Grecs seuls, amis de la discussion, purent s'ingénier à en établir les règles. Leurs observations météorologiques, d'après les planètes et les étoiles fixes, leurs levers et leurs couchers, devaient les conduire à vouloir approfondir les mystères qu'on leur faisait connaître : puisque les astres influaient sur les phénomènes naturels, pourquoi n'auraient-ils pas exercé leur influence sur l'homme et ses destinées? Et comme le zodiaque est grec, sinon dans ses signes, empruntés en tout ou en partie à la Chaldée, au moins par sa construction en un cercle qu traverse les constellations, il est prudent de ne pas trop croire sur parole les astrologues, quand, pour donner un lustre de respectable antiquité à leurs doctrines, ils invoquent l'autorité des « anciens Chaldéens », qui ne sont peut-être que des Grecs déguisés. Les premiers jalons une fois posés, constellations zodiacales et planètes (pour celles-ci, leurs types sont bien chaldéens), l'astrologie, foi religieuse, n'avait plus qu'à prendre le masque de la science. Aussi bien un astre n'est pas seul; pourquoi son influence ne se combinerait-elle pas avec celle des autres, suivant leurs rapports réciproques, contrariants ou adjuvants? On fit donc tout dépendre des positions des astres, soit entre eux, soit par rapport à la terre, centre de leurs orbites et point d'arrivée de leurs effluves; mais on n'oublia pas que ces positions, si elles influent sur l'être humain au moment de sa naissance, ce qui permettait de prévoir les destinées, sont essentiellement variables; et il se produisit un autre système, grâce auquel, pour une opportunité donnée, on pouvait également formuler des prévisions; c'est ce qu'on appelle le système des καταρχαί, l'autre étant le système généthlialogique. L'ouvrage se déroule ensuite dans un ordre parfait : étude des planètes, de leurs attributions, de leur sexe; description des signes zodiacaux, et répartition des signes en différentes catégories, humains ou bestiaux, féconds ou stériles, etc[1].

1. M. Bouché-Leclercq demande (p. 150 note) pourquoi le rugissement du lion ne lui a valu qu'une demi-voix. L'appendice des *Cod. flor.* donne la réponse (p. 166) :

Nous sommes en plein dans le domaine d'une fantaisie incohérente, que M. B.-L. a su égayer de son esprit ; mais il faut lire les notes. A mesure qu'on avance, on pénètre de plus en plus dans les arcanes. Voici les « aspects », c'est-à-dire les manières dont sont associés les signes du zodiaque, diamétral, trigone, quadrat, sextil, la géométrie appliquée à l'astrologie ; puis, comme les planètes circulent dans le zodiaque, les stations où elles se plaisent et « se réjouissent », où elles sont en exaltation, en dépression (en chute, comme disent les croyants actuels), les trigones et les confins, singulières combinaisons de mathématiques, d'astronomie et de superstition ; enfin les mystérieux décans, présidant aux subdivisions du cercle zodiacal en cases planétaires. M. B.-L. expose, pendant cet examen, les théories de Manilius, de Firmicus, des mythiques Néchepso et Pétosiris, et de l'infortuné Ptolémée, qui se débat au milieu de tant d'étrangetés et d'incohérences, croyant et pourtant incrédule, rejetant une absurdité pour en tolérer une autre, à la fois astronome et astrologue, ne pouvant ou n'osant, malgré ses objections, réduire à néant ces constructions fallacieuses. L'intérêt va croissant avec la lecture, parce qu'on saisit de mieux en mieux ; après le chapitre intitulé *le Cercle de la Géniture*, avec la théorie des centres, des douze lieux et des dodécatémories, on est bien près d'être complètement initié, et avec un peu de bonne volonté et de pratique, on arriverait à dresser un horoscope passable. Quant à l'interpréter, c'est autre chose. M. B.-L. ne nous laisse pas en si beau chemin, et il n'oublie pas de si importantes spéculations. C'est là, pour ainsi dire, la seconde partie de son ouvrage, et non la moins curieuse. Mais je ne puis le suivre dans le détail de ces chapitres (XI-XV), où il est traité des règles de l'apotélesmatique universelle, d'après la *Tétrabible* (pronostics généraux tirés des éclipses et des météores), de la généthlialogie et de la détermination de la destinée individuelle, du système concurrent des *καταρχαί* ou « opportunités » et des concessions réciproques faites par les partisans de chaque système, enfin des applications de l'astrologie à la médecine. M. B.-L. s'oriente avec

---

c'est que le lion, avec le taureau, le bélier et le capricorne (le classement n'est pas le même que dans les *Anecdota* de Ludwich) φωνὴν μὲν ἔχει, ἔναρθρον δὲ καὶ ἄσημον. Mais M. B.-L. n'a connu cette publication récente qu'au moment où il imprimait son chap. IX (p. 306, n. 6). — J'ajoute quelques notes. P. 287 selon une autre tradition (*Cod. flor.* p. 157) les τόποι ἀχρημάτιστοι sont VI, III, II, VIII, XII ; les χρηματίζοντες sont les quatre centres I, IV, VII, X, les deux trigones de l'horoscope V, IX, et l'ἐπαναφορά de la culmination supérieure, c'est-à-dire XI. Ce sont les καλοί et les κακοί (κάκιστοι) τόποι d'Héphestion ; et II, par sa nature d'ἀργὸς τόπος, comme VI, VIII et XII, me semble mieux approprié que XI à être considéré comme ἀχρημάτιστος ; il est d'ailleurs la « porte d'Hadès ». P. 439, n. 3, les signes βασιλικά des *Anecdota* de Ludwich sont appelés dans les *Cod. flor.* (p. 165) ἡγεμονικά ; viennent ensuite les παρηγεμονικά et les ὑποτακτικά. P. 446, n. 3, à propos du médecin et du croque-mort, on peut rappeler l'épigramme de Martial : *Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus ; | Quod vespillo facit, fecerat et medicus.* P. 460, note : N'y aurait-il pas, dans la superstition actuelle du nombre 13, une influence chrétienne, la présence de treize convives à la Cène ?

aisance dans ce dédale de prescriptions et de théories dissemblables, où Ptolémée tient la plus grande place, au milieu de ce symbolisme charlatanesque qui permet, à l'aide de règles posées comme certaines, de prévoir la vie et la mort, la santé et la maladie, le mariage et la procréation, la fortune, la profession et la condition sociale, et par dessus le marché de retrouver les esclaves fugitifs et de savoir si votre femme vous trompe. Les astres disaient tout, suivant qu'ils étaient à l'horoscope, à l'occident, en culmination supérieure ou inférieure, suivant leurs innombrables combinaisons imaginées pour répondre à tous les cas; et l'état du ciel à un moment donné suffisait pour savoir s'il fallait faire ou non tel ou tel acte sur lequel on consultait, si un malade mourrait ou reviendrait à la santé, pourquoi tel événement de la vie d'un homme devait infailliblement se produire, sauf erreur d'observation ou de calcul, dans telle ou telle condition. On remarquera surtout, dans cette partie, la théorie des chronocratories, et une ingénieuse et solide explication de la semaine, avec la figure qui l'accompagne. Après cette magistrale étude, M. B.-L. ne s'arrête pas encore. On pouvait se demander comment l'astrologie, sans fondement sérieux, construite tout entière sur des postulats indémontrables dont la plupart choquaient le sens commun, put se soutenir si longtemps sans être ébranlée, avoir tant de clients et tant d'adeptes dans les classes les plus éclairées, et malgré les progrès du christianisme qui devait nécessairement être son ennemi, résister jusqu'à ce qu'on eût enfin découvert que la terre, emportée comme les autres planètes autour du soleil, n'était pas le centre du monde. La question devait être résolue; M. B.-L. nous présente donc rapidement, comme conclusion, l'histoire de l'astrologie dans le monde romain et dans la société chrétienne des premiers siècles. Rome reçut des Grecs l'astrologie et les astrologues, qui devinrent rapidement à la mode. Ce ne fut pas pourtant sans protestations. Des édits les proscrivirent; ils n'en furent que plus goûtés, et d'ailleurs, remarque justement M. Bouché-Leclercq, la persécution fut plus virtuelle que réelle. Des sceptiques, Carnéade, Favorinus, Sextus Empiricus, les discutèrent, mais à l'aide d'arguments faibles ou incomplets, ou même de simples plaisanteries; que faire d'ailleurs contre des théories présentées comme révélées, et d'une si haute antiquité? Les méthodes pratiques fussent-elles entachées d'erreur, elles seules sont atteintes, et non l'astrologie elle-même dans son principe. Enfin, les moralistes, néo-platoniciens ou théologiens chrétiens, dans une polémique poussée d'ailleurs mollement, les attaquèrent sans plus de résultat; et quand Saint-Augustin s'imagine avoir mis à bas tout l'édifice, il ne s'aperçoit pas qu'en dénonçant l'astrologie comme une science démoniaque, il ne fait qu'appliquer une épithète à un principe qu'il laisse debout.

Tel est cet ouvrage, œuvre de science et de patience, comme je le disais au début de cet article. J'ai essayé d'en montrer le développement en une analyse rapide; mais ce que je n'ai pas dit, c'est combien il sera

utile. Il sera le manuel indispensable des éditeurs d'ouvrages astrologiques : comment publier sérieusement ces textes, si l'on n'a pas pénétré dans les finesses de la doctrine ? Il sera le guide sûr pour de nouvelles recherches de détail, qui feront pénétrer plus avant dans la connaissance des faiblesses humaines : comment approfondir des points particuliers, si l'on n'a pas une vue précise de l'ensemble ? Et pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'humanité, qui aiment à rattacher le présent au passé et à comparer entre elles les diverses époques, il sera la source d'instructives méditations sur l'étonnante naïveté des hommes, sur leur insatiable besoin de foi, sur leur éternelle crédulité. Entre l'*Histoire de la Divination* et l'*Astrologie grecque*, qui font à un égal degré honneur à la science de notre pays, certains lecteurs préféreront peut-être le premier ouvrage, qui est en effet d'un accès plus facile et exige, pour être compris, moins de connaissances spéciales ; mais si l'on considère, à égalité de résultats, la somme des efforts dépensés, des obstacles surmontés, des difficultés vaincues, l'*Astrologie grecque* devra être mise au premier rang[1].

My.

Il Cantare di Fiorio e Biancifiore, edito ed illustrato da Vincenzo Crescini. Vol. II. Bologna, Romagnoli, 1899, in-12, vii-250 p.

Le premier volume de cette publication avait paru il y a dix ans ; il contenait en plus de 500 pages la plus grande partie de l'introduction. Celui-ci, moins épais, nous en donne la fin, avec le texte du *Cantare* établi d'après les manuscrits et les anciennes éditions. C'est une vraie thèse que M. Crescini a soutenue dans cet ouvrage, et on peut dire qu'il l'a parfaitement démontrée ; s'il l'a fait peut-être un peu plus longuement (il le reconnaît) qu'il n'eût été strictement nécessaire, c'est que cette thèse, émise par l'auteur il y a longtemps, avait été obstinément contestée par Gaspary, et qu'à l'autorité d'un aussi éminent critique il fallait opposer une argumentation qui ne laissât pas de place au doute. M. Crescini a en effet établi : 1° que le *Cantare* (d'où est tiré le poème grec de Φλωρίος καὶ Πλατζιαφλόρε) ne dépend pas du *Filocolo* de Boccace, auquel il est antérieur, mais que tous deux remontent à une source commune ; 2° que cette source commune était plus riche que le *Cantare* (lequel d'ailleurs ne nous est pas parvenu sous sa forme primitive) et se rapprochait plus des rédactions françaises. Subsidiairement, il rend très probable (suivant ici une conjecture de P. Rajna) que la source commune, plus ou moins directe, du *Cantare* et du *Filocolo* est un poème

---

1. L'importance de l'*Index analytique* final, pour l'orientation des recherches, n'échappera à personne. — Malgré l'erratum, il reste encore assez de fautes d'accentuation dans les mots grecs.

franco-italien, et que le roman espagnol de *Flore y Blancaflor* est apparenté de près à ce poème (sur la relation exacte il reste quelque incertitude). On ne peut regretter qu'une chose, quand on a lu ce travail où l'auteur montre une fois de plus l'étendue de son savoir et la sûreté de sa critique, c'est qu'il n'ait pas poussé plus loin ses recherches et donné son avis sur l'origine du poème même de *Floire et Blanchefleur* et sur le rapport des trois rédactions qu'on en connait[1]. On voit à plus d'une indication passagère qu'il a sur cette question des idées qui ne peuvent qu'avoir un grand intérêt et qu'on aurait été heureux de lui voir développer. Mais il a jugé, et on ne peut l'en blâmer, son commentaire du court *Cantare* qu'il publie d'une longueur suffisante. Nous espérons seulement qu'il retrouvera ailleurs l'occasion négligée ici.

Ξ.

A. Cartellieri. **Philipp II. August. Kœnig von Frankreich. Zweites Buch.** Leipzig, Fr. Meyer et Paris, Le Soudier, 97 et 35 pp., in-8.

Dans cette seconde livraison de son ouvrage sur Philippe-Auguste (il a été parlé précédemment de la première), l'auteur retrace l'histoire du roi de France depuis la mort d'un frère avec lequel il partageait jusqu'à un certain point le pouvoir, jusqu'à la fin de la seconde guerre de Flandre. Le récit commence en 1180 et s'arrête en 1186. Dans un appendice, M. Cartellieri étudie quelques points spéciaux de critique ou publie des documents inédits, d'importants documents inédits.

Les limites données à ce second livre sont bien fixées. Dans le premier, l'auteur avait raconté l'enfance et la première jeunesse du restaurateur du pouvoir monarchique en France ; dans ce second livre, il s'occupe des événements qui amenèrent la complète émancipation du roi de l'influence, de la tutelle flamande, qui établirent d'une manière indiscutable sa réelle supériorité, sous tous les points de vue, du suzerain sur le puissant vassal, sur son plus puissant vassal, à l'exception du roi d'Angleterre. Ce livre devait commencer et finir à ces points tournants du développement du règne de Philippe-Auguste.

Peu de personnes pourraient exprimer une opinion compétente sur un livre dû à des recherches si sérieuses et si profondes. Mais tous les lecteurs de cette brochure reconnaîtront, cette fois aussi, que la nouveauté et la largeur des vues de l'auteur, son intelligence pour la forme ne le cèdent guère à sa solidité scientifique.

N. Jorga.

---

1. Il vient de paraître sur cette question, dans la *Romania* du mois de juillet, un important article de M. G. Huet. Le même numéro contient un long compte rendu du livre de M. Crescini, par M. G. Paris.

Die Anfænge des deutschen Minnesangs. Eine Studie von Anton E. SCHŒNBACH. Graz, Leuschner et Lubensky, 1898. In-8. IX, 129 p. 3 mk.

Geschichte des Minnesangs, von Dr Edward STILGEBAUER, Privatdocenten an der Universitæt Lausanne. Weimar, Felber. 1898. In-8, 298 p.

M. Schœnbach s'est proposé d'étudier à nouveau quelques questions abordées dans ses précédents ouvrages et intéressant les origines du *Minnesang*.

Après un clair et instructif résumé des opinions des savants qui ont plus ou moins catégoriquement les uns, affirmé, les autres, révoqué en doute l'existence en Allemagne d'une poésie lyrique populaire antérieure au *Minnesang* (voy. la définition de cette poésie p. 3), M. Sch. émet l'avis qu'il a bien existé d'anciennes chansons populaires (*Volksgesang*), mais qu'on ne possède pas de documents démontrant que cette poésie ait eu le grand développement qu'on lui suppose (p. 10). Il admet qu'il y a eu avant le *Minnesang* des genres *objectifs*, comme en témoignent un certain nombre de pièces des *Carmina Burana*, et dont on retrouve la trace chez Walther de la Vogelweide et d'autres poètes (p. 14). Mais pour M. Sch. la question de l'épanouissement du *Minnesang* est intimement liée à celle de l'imitation française. Aussi tire-t-il un grand parti du parallélisme du développement de la poésie lyrique en France et en Allemagne, et il a examiné dans les ouvrages des romanistes l'histoire de la poésie lyrique française, dont il donne une brève esquisse. Il s'est glissé dans ce résumé une ou deux infidélités auxquelles je ne veux pas accorder plus d'importance qu'elles n'en méritent. Des refrains étudiés par M. Jeanroy dans le chap. V de la première partie de son livre bien connu sur les *Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, M. Sch. dit (p. 17) : « Es zeigt sich dass die verse dieser refrains durchweg aus ælteren beliebten liedern entnommen wurden, die grossenteils volksmæssig sind, aber zum teile wol auch schon der hœfischen periode angehœren. Das material gestattet sogar, stückchen solcher ælterer lyrik noch aus den refrains zusammenzusetzen (Gaston Paris, *Journal des Savants*, 1892, s. 407 ff. ; Jeanroy-Jullev, s. 361 ff. Grœber, *Grundr.* s. 661). » Ainsi présentée, la pensée n'est pas tout à fait exacte. M. Jeanroy s'attache à montrer, dans plusieurs pages du chap. en question, le caractère courtois des refrains cités par lui, v. p. 114 et ss. Le même savant dit, dans le chapitre consacré à la chanson dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville : « Les refrains ne présentent donc point, comme on l'a soutenu, la poésie spontanément éclose sur notre sol qui a dû précéder la poésie courtoise » (p. 361). Enfin, M. Gaston Paris, dans l'article du *Journal des Savants*, cité par M. Sch. s'exprime ainsi : « M. Jeanroy a dissipé l'illusion d'après laquelle on aurait affaire ici à de la vraie et pure poésie populaire ; il a montré que beaucoup de ces refrains appartiennent à la poésie courtoise, qu'ils en ont toutes les formules et toutes les conventions et que ce qu'ils nous ont conservé de

poésie populaire, à quelques exceptions près, n'est qu'un reflet plus ou moins lointain » (p. 420). M. Sch. a aussi trop généralisé la pensée de M. Jeanroy quand il dit p. 22 qu'en France comme en Allemagne « cette poésie (il s'agit de la pastourelle) prend un caractère réaliste (Jeanroy, p. 39 et s.) et que l'observation exacte de la vie rustique s'y exprime de façon poétique (Jeanroy, p. 41 et s.) ». M. Jeanroy ne fait cette remarque que pour un groupe de pièces et non pour la pastourelle prise dans son ensemble (v. p. 41). Je ne relève pas une légère erreur de traduction au sujet du rôle du vilain, qui, dit M. Sch. p. 22, « wenn nicht verachtet, so doch gehasst... (Jeanroy, s. 19 ff.) », alors que M. Jeanroy dit de ce genre qu'il « respire le mépris et la haine du vilain ». C'est une ingénieuse idée de M. Sch. d'avoir mis en parallèle la pastourelle française (il s'agit des pièces où se rencontre un plus grand souci de vérité, v. la liste donnée par M. Jeanroy l. c. p. 42, n. 1) et la poésie villageoise allemande. Il y a en effet entre ces deux genres des analogies qui justifient le rapprochement de M. Sch. et il serait intéressant de pousser la comparaison plus loin encore qu'il ne l'a fait. On y trouverait de nouvelles ressemblances, mais aussi des divergences, dont la plus importante paraît être le rôle du poète, qui, dans la pastourelle, est un personnage fictif (v. G. Paris, *Journal des Savants*, 1892, p. 161) alors que dans la poésie de Neidhart, il est bien réel. La raison pour laquelle le vilain est honni dans la pastourelle française et chez Neidhart n'est pas non plus la même. Là nous voyons orgueil de classe, dédain aristocratique, ici surtout griefs personnels. De même, le caractère littéraire des deux genres diffère en ce que le premier ne sort guère de la convention (il n'a fait en somme qu'élargir le cadre primitif) alors que le second constitue, comme l'a dit M. Sch., une réaction contre l'exagération sentimentale et artificielle du *Minnesang*, p. 23.

L'examen des origines de la poésie lyrique française amène M. Sch. à penser que l'influence française peut s'être fait sentir sur les genres *objectifs* de la poésie lyrique allemande, au moins sur les textes qui nous restent, même les plus anciens. Elle est plus manifeste sur la poésie lyrique *subjective* ou courtoise au sens étroit du mot. Parmi les voies par lesquelles elle a pénétré en Allemagne, M. Sch. signale le Frioul, hypothèse nouvelle et que M. Sch. rend bien vraisemblable p. 26 et ss. A cette occasion, M. Sch. consacre une longue et intéressante étude, fort documentée, à la personnalité et à la poésie de Thomasin de Circlaria, chanoine d'Aquilée. Voici les principaux résultats des recherches de M. Sch. Thomasin a emprunté le cadre de son ouvrage, *der Welsche Gast*, à la *Philosophie morale* de Guillaume de Conches ; il a été élevé en vue de l'état ecclésiastique quoiqu'il ne paraisse pas s'être livré à de fortes études théologiques ; sa poésie a un caractère aristocratique ; il fait preuve par endroits d'un savoir étendu ; il y a dans ses vers plus d'allusions à la destinée de l'auteur et aux événements historiques de son temps qu'on ne l'a reconnu jusqu'ici : Thomasin et Walther de la Vo-

soumet à un minutieux examen des théories controversées, M. Stilgebauer s'est proposé de donner une étude d'ensemble du *Minnesang*, de présenter au grand public les poètes lyriques allemands qui ont vécu de la fin du XII[e] aux dernières années du XIII[e] siècle. C'est en passant, d'un trait rapide, sans la motiver, que M. S. donne son opinion sur les questions envisagées par M. Sch. A l'inverse de M. Sch., M. S. pense que les éléments lyriques les plus anciens qui nous sont conservés sont entièrement indépendants de l'influence française (p. 6). Il restreint même cette influence, là où elle est incontestable, à la forme extérieure et à « certaines pensées devenues conventionnelles » (p. 7), ce qui est un peu trop sommaire. M. S. distingue avant le *Minnesang* courtois une période comprenant les poésies anonymes du ms. fr. et les productions de l'école austro-bavaroise et estime, que les pièces de cette période sont issues sans aucune influence étrangère (*selbstændig*) de la poésie lyrique populaire antérieure p. 50 (v. aussi p. 27 et 34). Je pense que M. S. va trop loin et que dans certaines de ces poésies, notamment dans l'*aube* de Dietmar d'Eist se trouvent des éléments français (v. Rœthe : *Anz. f. d. A.* 16, 93, cité par M. Schœnbach, *Die Anfænge des deutschen Minnesangs*, p. 20). Je crois aussi que M. S. n'aurait pas dû, pour établir cette distinction, faire état de l'attitude de la femme, qui, dit-il, parle ici avec aussi peu de retenue de son amour que l'homme, « ce qui eût été tout à fait impossible à l'époque du *Minnesang* conventionel » (p. 27 et s.). La strophe de femme de la poésie courtoise est en effet aussi passionnée que celle des chansons anonymes et la même crudité de langage s'y retrouve (v. Reinmar, ms. fr. 203 : 17 et ss.).

M. S. divise le *Minnesang* en trois grandes périodes dominées chacune par un grand nom : la période d'épanouissement, avec Henri de Morungen, que M. S. place très haut ; la période classique, avec Walther de la Vogelweide ; enfin la période des épigones, dont le plus brillant est Neidhart. Autour de ces grands maîtres sont groupés les poètes moins importants, que M. S. apprécie successivement, donnant leur biographie, caractérisant leur talent et citant des passages de leurs œuvres.

Des menues erreurs, si difficiles à éviter dans un aussi vaste sujet, je relèverai les deux suivantes. Hartmann d'Aue n'a pas raconté dans son *Iwein* « ses voyages fertiles en aventures dans de lointains pays » p. 86 : il s'est borné à rapporter fidèlement les aventures qu'il a trouvées dans l'*Ivain* de Chrétien de Troyes. Il n'est pas exact en outre de dire que le *I. Büchlein* est *peut-être* authentique.

L'ouvrage de M. S. est écrit dans une pensée de vulgarisation. Voilà sans doute pourquoi on y trouve des appréciations comme celle-ci : Gervinus, « le célèbre auteur de l'histoire de la poésie allemande » (p. 22). C'est peut-être aussi pour cela qu'on y voit la tendance à respecter les opinions depuis longtemps admises. Ainsi M. Stilgebauer, examinant si le rôle du veilleur, de la *gaite*, est la propriété de Wolfram d'Eschenbach, n'a pas voulu se prononcer pour la négative (p. 97), alors

qu'il aurait pu le faire en toute sécurité. Comme il convient dans une œuvre de ce genre, l'exposition de M.S. est vive, animée, aisément intelligible. Peut-être est-elle parfois trop pompeuse. Bien que le ton lyrique soit de mise en un pareil sujet, M. Stilgebauer semble s'être laissé emporter trop loin par sa fantaisie quand il nous représente le chevalier chantant, dans les nuits solitaires, sous les fenêtres de sa *dame* les poésies composées par lui (p. 14). En somme, le livre de M. Stilgebauer est un guide agréable et commode pour ceux qui voudront faire une excursion au pays du *Minnesang*; c'est un tableau attrayant d'une période importante de la littérature allemande du moyen âge.

F. Piquet.

C. Jirecek. **Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters.** Vienne, Gerold. 88 pp., in-8.

M. Jirecek publie peu, mais ce qu'il publie a toujours un très haut intérêt et une très haute importance scientifique. Le grand savant, dont le début a été ce livre classique qui est l' « Histoire des Bulgares », rassemble depuis nombre d'années des matériaux pour une géographie historique de la péninsule des Balkans. Ces matériaux, en grande partie inédits, tirés de livres rares ou d'archives peu explorées, il les emploie de temps en temps dans des comptes rendus ou dans des études de détail. Après un opuscule sur l'élément chrétien dans la nomenclature des localités de la péninsule des Balkans, il nous donne maintenant une vue d'ensemble sur l'histoire économique, sur l'industrie et, surtout, le commerce de la République de Raguse.

Cette République minuscule, aux racines grecques et romaines, a eu la chance, la chance inespérée de prolonger son existence comme État séparé, bien que tributaire de l'empire turc, jusqu'au seuil de notre époque. Elle a vécu toujours — et c'est le secret de sa durée — sous une suzeraineté étrangère, qui n'a été jamais bien pesante, ni trop coûteuse. L'empire grec, puis Venise, la Hongrie, et enfin, comme il a été dit, les successeurs musulmans des Césars byzantins comptèrent Raguse au nombre de leurs possessions. Mais ce n'était qu'une affaire de tribut, et pas de domination réelle : si les βασιλεῖς de la Nouvelle-Rome et les Vénitiens y eurent des représentants (ceux de Venise ne résidaient pas toujours eux-mêmes), la Hongrie et l'empire Ottoman négligèrent d'affirmer d'une manière visible leur droit de suzeraineté. Protégée par ses puissants voisins, mais complètement libre quant à sa vie intérieure, Raguse atteignit bientôt une grande prospérité économique et une haute culture intellectuelle, qui, tout en s'affaiblissant avec le temps, ne l'abandonnèrent jamais. Les Ragusans d'aujourd'hui, dont les ancêtres, pas trop éloignés, traversaient en tout sens la péninsule balkanique où l'influence de la République était presque sans rivale, et allaient visiter à travers

la large mer les ports de l'Égypte et de la Syrie, peuvent être fiers de leur passé, où il y a des éléments de véritable grandeur. Il y a eu un développement de civilisation dont il faut reconnaître l'importance, dans le contenu étroit des hautes et noires murailles, qui ceignent encore Raguse déchue, port de second ordre de la Dalmatie autrichienne.

Ce développement est tracé d'une manière intéressante et très complète, avec une haute compétence scientifique, dans l'élégant opuscule de M. Jirecek. L'ouvrage est un discours prononcé à l'Académie des sciences de Vienne le 31 mai dernier; mais il faut se garder bien de croire que c'est uniquement un ouvrage de popularisation, écrit avec agrément. Les notes, imprimées en caractères menus, que l'auteur a rejetées à la fin du livre, traitent largement des points de détail; par le matériel inédit qui y est employé, par la bibliographie critique, qu'on y donne, ces notes sont de nature à intéresser et à instruire les meilleurs connaisseurs de l'histoire des Slaves du sud.

En un mot, cette modeste brochure sera désormais un guide sûr pour toute personne qui voudra connaître l'histoire de Raguse, et nous devons être reconnaissants à l'auteur qui ne prodigue guère ses ouvrages, de nous avoir donné celui-ci.

N. Jorga.

History of Scotland. par P. Hume Browne, t. I, jusqu'à l'avènement de Marie Stuart. Cambridge (at the University Press), 1899, pet. in-8 carré de xviij-408 p.

Cette nouvelle histoire d'Écosse, œuvre de vulgarisation écrite pour le grand public, a paru dans la collection intitulée « Cambridge historical Series » publiée sous la direction de G.-W. Prothero. Le but de cette collection est de produire une histoire détaillée de l'Europe moderne et de ses colonies, et s'il lui arrive, comme dans le cas présent, de faire paraître tout un volume consacré au moyen âge, ce n'est que pour que ce volume serve d'introduction à l'histoire de l'époque moderne qui doit suivre.

L'auteur commence d'une manière très précise l'histoire d'Écosse à l'année 80 avant notre ère, à l'expédition des Romains dirigée par Agricola. Il étudie à grands traits la physionomie des populations qui ont occupé les différentes régions de l'Écosse, les Scotes, les Pictes, les Bretons et les Angles, les Celtes, les Saxons et les Normands, recherche les causes de la prédominance de l'élément germain sur l'élément celtique, qui s'accusa définitivement au xii[e] siècle, étudie dans leurs détails les grandes luttes contre les Anglais aux xiii[e]-xiv[e] siècles, et trace enfin un vivant tableau de l'Écosse au xv[e] siècle, disposé dans un ordre rigoureusement chronologique.

Une très précieuse bibliographie, rangée par périodes, termine le

volume, pour faciliter les recherches, dit la préface, à ceux qui désireraient approfondir le récit d'ensemble qui leur est présenté. Un certain nombre de cartes de géographie, divers plans pour étudier les événements militaires les plus importants, complètent l'ouvrage.

M. Hume Brown a fait preuve d'esprit critique. Il ne s'est pas contenté, faisant œuvre de vulgarisateur, de résumer les conclusions des travaux historiques les plus récents. Il a dépouillé les recueils de sources contemporaines, chroniques et chartes, et, sur bien des points, le récit est le résultat d'idées et de recherches personnelles.

Frantz Funck-Brentano.

Raoul de Vissac. **Les Barons de Châteauneuf de Mazenc**. Paris, Champion, 1899. In-8 de 222 p.

Ce n'est pas précisément une histoire que nous offre M. de Vissac : c'est une suite d'aimables récits, enguirlandés autour d'un petit château dauphinois[1]. Comme ce château a eu successivement pour maîtres les Poitiers (et parmi eux la célèbre Diane), les Turenne, Estienne de Vesc, etc., ces récits ne sont pas dépourvus d'intérêt. M. de Vissac les a fait suivre d'un excellent *extrait des archives du château de Mazenc* (de 1283 à 1860), de tableaux généalogiques, de la charte communale de Mazenc (1292), et de quelques notules, la plus importante est une défense d'Estienne de Vesc contre Commynes; elle n'ajoute rien aux travaux de M. de Boislisle. Signalons aussi la liste, dressée le 1er mars 1792, des biens territoriaux à vendre à Mazenc[2].

H. Hauser.

Eugène d'Eichthal. **Socialisme et Problèmes sociaux**. Paris, Alcan, 1899. In-18, 271 p.

M. d'Eichthal est un des publicistes, de plus en plus rares, qui ont le courage de ne pas coqueter avec le socialisme. Le mot, il est vrai, par suite de l'abus qu'on en a fait, a fini par perdre presque toute signification précise. N'a-t-on pas vu tout récemment un officier, et non des moins glorieux, déclarer publiquement que les trois quarts de ses camarades étaient socialistes, c'est-à-dire pauvres? Mais derrière le mot,

---

1. Drôme, arrondissement de Montélimar. — Éviter de parler de *basalte* et de *burons* en Dauphiné (p. 147) : mots et choses sont d'Auvergne.

2. P. 162 : « la bise qui faisait mal à la *seconde poitrine* de Mme de Sévigné (?) ». P. 57 : ça lui semblait un Dieu ». — M. de Vissac est-il bien sûr que le passé « ne pouvait pas être aussi angoissant que l'heure actuelle, etc. (p. 8) ». Pure illusion d'optique.

M. d'E. voit la chose, et, comme dans ses précédents ouvrages, elle lui paraît vague, laide et fausse. Il n'est pas, d'ailleurs, de ceux qui se contentent d'une condamnation sommaire et sans motif. Nul, au contraire, n'a suivi avec une attention plus éveillée les avatars successifs du socialisme contemporain et jusqu'à ses changements d'aspect les plus fuyants, comme nul n'a mis à nu d'un coup de sonde plus pénétrant la vanité de ses prédictions et de ses dogmes économiques.

Dans le présent volume on trouvera de nouveaux et curieux chapitres de cette enquête. M. d'E. nous montre le discrédit où commence à tomber, dans les milieux collectivistes eux-mêmes, l'édifice pseudo-scientifique bâti par Karl Marx, avec des prodiges de dialectique et de savoir, sur des bases non vérifiées. Il nous montre le socialisme, désabusé de plus en plus des vues systématiques et désintéressées qui faisaient sa noblesse relative, transiger avec la réalité bourgeoise, se faire « possibiliste », « opportuniste » même, subordonner son idéal à la conquête du corps électoral et des pouvoirs publics, où paraît désormais se résumer son ambition. Il nous le montre, mentant à ses principes, déclarer hautement qu'il ne part plus en guerre contre la propriété privée *in genere*, mais seulement contre la propriété capitaliste, c'est-à-dire contre la « grande propriété », faire miroiter aux yeux des petits propriétaires ruraux l'espoir non seulement de conserver le cher lopin arrosé de leur sueur — fumier très insuffisant, — mais encore de l'arrondir avec les dépouilles des « grands propriétaires », enfin commencer l'expropriation de ceux-ci en rejetant exclusivement sur eux le fardeau de l'impôt. Ce socialisme électoral n'est pas nouveau sous le soleil; il est la simple résurrection de cette lutte des pauvres contre les riches qui a fait, pendant des siècles, l'histoire des républiques grecques, et finalement leur ruine. Réduit ainsi à un pur programme de spoliation, le socialisme est assurément destiné à perdre les sympathies des penseurs élevés, qu'il avait séduits par certains côtés généreux et philanthropiques de sa doctrine; mais cette religion de haine et d'envie n'en est que plus dangereuse dans un pays comme le nôtre, où les passions les plus légitimes, l'amour de la propriété et de l'égalité, tournent si facilement à l'aigre, l'un à la convoitise du bien d'autrui, l'autre à l'intolérance méchante de toutes les supériorités.

Il ne faut jamais oublier d'ailleurs — on l'oublie sans cesse — soit dans le pronostic, soit dans le traitement de cette maladie morale, que la Révolution de 1789, restée, malgré tant d'attaques, le berceau et le fanal de la France moderne, a été une révolution sociale au moins autant qu'une révolution politique. Sans parler de l'abolition sans indemnité des droits féodaux, votée d'enthousiasme dans la nuit du 4 août, la vente à vil prix des biens du clergé et des émigrés a constitué une expropriation colossale, opérée par l'intermédiaire, mais non au bénéfice de l'État; les frais en ont été supportés en dernière analyse, grâce au budget des cultes et au milliard de Villèle, par le contribuable, sans

aucune proportionalité entre l'enrichissement des acquéreurs particuliers et la part individuelle d'impôt qui leur incombe. On ne voit pas *a priori* pourquoi ce qui s'est passé alors ne pourrait pas se reproduire. A l'heure actuelle, il est vrai, la « propriété capitaliste » n'est plus en majeure partie aux mains de l'Église et de la noblesse, mais la bourgeoisie, leur héritière, a-t-elle, sauf d'honorables exceptions, justifié, par sa dignité morale et par ses services sociaux, la situation privilégiée que lui ont faite le travail, l'intelligence ou la chance de ses membres ? Il est hélas ! permis d'en douter. Or, toutes les fois que la supériorité politique, ou même économique d'une classe ne s'accompagne pas d'une supériorité intellectuelle et morale, l'ordre social est en danger, parce qu'il ressemble à un désordre. La vieille malédiction de la Bible reste suspendue sur la tête de nos Sodomes bourgeoises qui fournissent la clientèle docilement abrutie des écoles où l'on tue la pensée et des journaux où l'on tue le reste ; seulement, de nos jours, la foudre du ciel s'est singulièrement laïcisée.

M. d'E. est un observateur trop sagace pour ne pas apercevoir ces visions inquiétantes, et rien ne ressemble moins à un apôtre de l'égoïsme satisfait que cet adversaire déterminé des utopies collectivistes. Mais il a volontairement détourné ses yeux des spectacles trop attristants. Optimiste mélancolique, sans se faire illusion sur la gravité du mal et du péril, il cherche à se rassurer et à nous rassurer en ramenant plutôt nos regards vers les progrès accomplis, vers les éléments d'ordre et d'harmonie sociale qui, sagement développés, pourraient préparer la solution pacifique des conflits exaspérés de l'heure présente. Pour dégager cette solution, il ne s'embarrasse pas de métaphysique nuageuse, comme M. Henry Michel, ou d'une philosophie idéologique de l'histoire, comme M. Andler, deux normaliens distingués dont il a critiqué avec beaucoup d'élévation les récents ouvrages. Cet économiste a le goût des réalités ; il ne se paye ni de mots ni de formules sonores. Entre les théories extrêmes et exclusives qui sacrifient les unes l'individu à l'État, les autres l'État à l'individu, il fait comme Bossuet dans la question voisine du libre arbitre et de la Providence, qui voulait qu'on tînt fortement les deux bouts de la chaîne sans se préoccuper de savoir par combien d'anneaux intermédiaires ils se rejoignent. Ni anarchiste, ni « panarchiste », M. d'E. puise dans une expérience raisonnée la conviction raisonnable que l'individu ne trouve l'épanouissement complet de ses facultés et de ses aspirations que dans l'atmosphère sociale, comme la société n'est grande, riche, puissante, que par le plein développement des forces individuelles qui la composent. Comment concilier ces deux intérêts, qui, harmoniques au fond, ont si souvent l'air de se combattre et de s'exclure ? Par la culture de ce sentiment, exquis et fécond, que M. d'E., après quelques autres, propose d'appeler *socialité*, et qui, sous ce nom nouveau, n'est autre chose que ce qui s'est appelé tour à tour civisme, charité, humanité, fraternité, altruisme, solidarité, suivant que l'horizon

des penseurs se rétrécissait aux limites d'une cité, d'une patrie, d'une croyance ou s'élargissait à celles du genre humain tout entier. Sur les conditions propres à faire croître et fructifier ce sentiment, sur les applications innombrables qu'il comporte, M. d'E. a écrit des pages ingénieuses et belles, que je ne chercherai ni à résumer ni à déflorer, mais que je conseillerai à tout le monde de lire. On sent, rien qu'à l'allure plus dégagée et plus vivante de la phrase, qu'elles ne procèdent pas de la seule lumière intellectuelle; le cœur les a échauffées. Ici M. d'E. suit instinctivement le conseil antique, il philosophe avec toute son âme.

J'en dirai autant du remarquable essai sur l'esthétique sociale par lequel s'achève le volume[1]. Après Ruskin, après Tolstoï, après Guyau, M. d'E. a trouvé ici l'occasion d'énoncer des vérités utiles et mieux équilibrées sur la mission sociale de l'art qui, dans ses plus nobles créations, développe, avec la jouissance de la nature, les ressorts de sympathie que renferme toute âme humaine. Communier dans l'admiration du beau n'est pas une vaine phrase. Ce que La Bruyère a donné pour le critérium d'un bon livre — qu'il élève et rend meilleur — est aussi vrai de l'œuvre d'art, plastique ou musicale, avec cette nuance que l'œuvre musicale, plus complètement détachée du substratum réel, fait un appel plus direct, parfois même troublant, à nos facultés d'émotion. On aime toujours à entendre M. d'E. parler musique, il est là sur un sol qui lui est particulièrement familier, et si j'ose dire vibrant.

Je ne quitterai pas ce livre si riche d'idées et de sentiments, sans marquer ce qui m'y plaît le plus : c'est sa parfaite sincérité. M. d'Eichthal exalte la sympathie sociale, il évite d'avoir toujours à la bouche le mot sacré de pitié. On sait l'abus écœurant qu'en ont fait, dans ces dernières années, certains tolstoïsants de salon, dont le monde a été la dupe, jusqu'au jour où il s'est aperçu que leur âme était fermée non seulement au sentiment dont ils faisaient parade, mais à un autre infiniment plus « social », et qui est même le fondement de toute société. Méfions-nous des cuisiniers qui mettent le dessert avant le rôti, la pitié avant la justice.

Théodore Reinach.

D'Ancona (Alexandro). **Spigolature nell' archivio della polizia austriaca di Milano** : *P. Giordani, L'esilio da Parma nel 1824. P. Giordani, La prigionia in Parma nel 1834.* Rome, bureau de la *Nuova Antologia*, 1899. In-8 de 35 et 50 p.

Les documents que M. D'Ancona tire des archives de la police autri-

1. Pas tout à fait, car il est encore suivi de l'article sur l'*Israël* de M. Leroy-Beaulieu (*Rev. Cr.* août 1893) que je n'ai pas besoin de présenter à nos lecteurs. Pour que la critique ne perde jamais ici ses droits, faisons observer à M. d'Eichthal qu'il a tort (p. 258) de nommer Sénèque parmi les auteurs qui se sont déchaînés contre les Juifs, « au sortir de la grande guerre ». *Suicidé* par Néron, Sénèque n'a même pas assisté au début de la grande insurrection, de 67 à 70 après J.-C.

chienne de Milan ne piquent pas seulement la curiosité ; ils ne mettent pas seulement en lumière la physionomie d'un écrivain que son style un peu tendu et son contentement de lui-même pourraient faire soupçonner de vaine jactance ; ils offrent à la génération présente ce dont elle a précisément besoin, l'exemple d'un courage à la fois actif et sensé mis au service d'une noble cause. Si les démêlés de M. P. Giordani et de la police présentaient uniquement le spectacle de l'habileté aux prises avec la force, l'étude en serait plus piquante qu'édifiante. Ce qui attache à Giordani, c'est que son objet et ses moyens sont également purs. Sa philanthropie réclame pour les autres comme pour lui-même, non le bien-être, mais la dignité. Il prêche par son exemple, non la turbulence qui s'affilie aux sectes mais le courage qui exprime tout haut son mépris pour la bassesse. Averti par des indices irrécusables qu'on décachette ses lettres, il y redouble l'expression de son dédain irrité mais non illégal contre une tyrannie inintelligente qu'il met au défi de le prendre en faute. Sans doute, on possédait déjà ses fières et éloquentes lettres au comte de Bombelles, au ministre V. Mistrali, où il compare hardiment la situation que lui eût faite Napoléon Ier et celle que lui fait le gouvernement de Neipperg, où il déclare que les ducs peuvent être *deduqués*, mais qu'on ne saurait le *dégiordaniser* ; toutefois on pourrait soupçonner ces lettres de n'être sorties qu'après coup de son portefeuille. Au contraire, les pièces que publie M. d'A. prouvent qu'elles ont été sur l'heure envoyées à leur adresse et que Giordani a su en soutenir le ton dans les interrogatoires auxquels on l'a soumis. Ajoutons qu'elles prouvent aussi que les petits États de l'Italie osaient quelquefois refuser à l'Autriche les complaisances injustes qu'elle sollicitait ; et félicitons M. D'Ancona du sens patriotique qui lui fait entretenir des sentiments auxquels, on peut le dire, l'existence de l'Italie est attachée.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Sous ce titre fantaisiste : *Le Salon de la vieille dame à la tête de bois* (chez J. Olivier Alforter), M. Firmin Maillard vient d'écrire un livre « pour servir à l'histoire de l'Académie française ». Avec la fine bonhomie qui caractérise le style narratif de l'auteur de *la Femme émancipée* et des *Passionnés du livre*, M. F. M. nous introduit dans les coulisses du théâtre académique, dans des salons non moins académiques où nous voyons évoluer les hommes académisables ou jugés tels, soit par leurs amis, soit par eux-mêmes. Il est instructif autant que plaisant de voir les dessous des candidatures les plus mémorables, et curieux au possible d'assister au spectacle — si souvent renouvelé et d'ailleurs raconté avec une malice indulgente, — des petites intrigues menées par les grands dignitaires de la littérature et de la politique. Le volume se termine par un index onomastique. — C. E. R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 4 septembre — 1899

Smend, Manuel de l'Ancien Testament. — Juelicher, Les paraboles de Jésus, 2e ed. — Cronin, Le manuscrit des évangiles de Petersbourg. — Barnard, Les citations bibliques de Clément d'Alexandrie. — Corssen, Deux fragments du manuscrit de Weingarten. — Wernle, La question synoptique. — Niedermann, Étude sur la formation des mots latins. — Schultz, Chronologie des lettres de Pline. — Tite-Live, VII-X, p. M Mueller. — Bulard, Les traités de Saint-Germain. — Lacombe, Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant. — Cartellieri, Henri II d'Angleterre. — Roersche, Nannius. — A. Schanzer, Le romantisme en Italie. — Montagne, La Compagnie des Indes. — Lamouche. La péninsule balkanique. — Becker, La question d'Orient. Notovitch, La pacification de l'Europe. — Académie des inscriptions.

Lehrbuch der alttestamentlichen Religionsgeschichte, von D. B. Smend; zweite Auflage. Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, x-519 pages.

Die Gleichnisreden Jesu, von D. A. Jülicher. Erster Theil, Die Gleichnisreden Jesu im allgemeinen; zweite Auflage. Freiburg i. B., Mohr, 1899. In-8, x-328 pages.

Deux nouvelles éditions d'ouvrages très recommandables.

L'excellent manuel de M. Smend (voir *Revue* du 23 octobre 1893) paraît avec des retouches notables; il est tenu au courant des plus récents travaux sur la religion d'Israël et l'exégèse de l'Ancien Testament; certains chapitres, principalement ceux qui concernent les origines, ont été remaniés et en partie renouvelés; la division des chapitres et paragraphes a été améliorée; quelques vues générales ont été placées en lieu convenable; certains développements qui intéressaient plutôt l'exégèse que l'histoire de la religion ayant été supprimés, la présente édition a une trentaine de pages en moins que l'ancienne.

Tout dernièrement M. Jülicher publiait son commentaire des paraboles évangéliques (voir *Revue* du 30 janvier 1899); il réédite maintenant l'étude d'ensemble qu'il avait donnée, en 1886, sur le même sujet. Les retouches et additions ne portent que sur les détails. La thèse générale est à bon droit maintenue, et l'auteur s'excuse d'avoir paru la pousser jusqu'au système, par la nécessité où il se voit encore de combattre les vues systématiques d'autres exégètes; il ne tiendra plus, dit-il, à la rigueur de ses définitions, quand tout le monde lui accordera que Jésus n'a pas inventé l'enseignement parabolique en vue d'une fin déterminée, comme le font entendre les évangélistes, et que tout dans les paraboles est à prendre au sens propre. La division primitive du livre en

six chapitres, est conservée ; M. Jülicher reconnaît que le premier, où il est traité de l'authenticité, et le cinquième, où il est traité de la rédaction des paraboles, auraient dû être réunis, s'il avait voulu refondre entièrement son travail. Les autres chapitres ont pour objet la nature, le but, la valeur des paraboles et l'histoire de leur interprétation. Il n'y a pas de paraboles dans le quatrième Évangile : M. B. Weiss a essayé d'en retrouver quelques débris, en les séparant du commentaire allégorique dont les aurait pourvus l'évangéliste ; mais on pourrait par le même procédé de « filtration », tirer des paraboles de n'importe quelles allégories ou métaphores. Rien absolument n'autorise l'exégète à pratiquer une telle dissection sur le texte johannique. Ce texte résiste à l'opération : ni addition ni soustraction ne transforment les παροιμίαι de Jean en παραβολαί synoptiques. Si l'allégorie du bon pasteur se rattache en quelque façon à la parabole de la brebis perdue, elle n'en reste pas moins une allégorie où le Christ n'est pas comparé à un berger, mais est lui-même le berger dont il s'agit. Est-il vrai pourtant que l'auteur du quatrième Évangile ait délibérément écarté la parabole, comme ne répondant pas aux conditions de la gnose parfaite ? Ne semble-t-il pas, au contraire, avoir rempli son livre de discours figurés, qu'il prend lui-même pour des paraboles, parce qu'il ne voyait qu'allégories dans les paraboles synoptiques ? N'est-ce point parce que celles-ci ne s'adaptaient pas à son type d'enseignement qu'il s'est abstenu d'en reproduire aucune, tout en y faisant çà et là des emprunts ? Les discours figurés auxquels les Juifs et même les disciples ne comprennent rien ne sont-ils pas censés de même caractère que les paraboles, dont il est dit que le Christ les avait employées pour l'aveuglement de ses auditeurs ? Il y a certes une différence essentielle entre l'allégorie johannique et la parabole synoptique ; mais Jean paraît bien ne pas s'en apercevoir. La tradition synoptique à déjà introduit plus d'un trait allégorique dans les paraboles de Jésus, et c'est là ce qui empêche beaucoup d'exégètes d'accepter les conclusions de M. Jülicher : ils répugnent à distinguer le sens original, attribué aux paraboles par Jésus, de l'interprétation allégorisante que les évangélistes en ont pu faire.

E. F.

Codex purpureus Petropolitanus (N), by H. S. Cronin (*Texts and Studies* edited by J.-A. Robinson, V, 4). Cambridge, University press, 1899. In-8, LXIV-108 pages.

Clement of Alexandria's biblical text. by P. M. Barnard (*Texts and Studies*, V, 5). Cambridge, University press. In-8, XIX-64 pages.

Zwei neue Fragmente der Weingartener Prophetenhandschrift, von S. Corssen. Berlin, Weidmann, 1899. In-4, 51 pages.

On lit avec intérêt dans la publication de M. Cronin l'histoire compliquée du manuscrit des Évangiles acquis en 1896 par la bibliothèque

impériale de Saint-Pétersbourg, débris d'un luxueux *codex* dont on connaissait déjà quelques fragments (désignés par la lettre N dans l'apparat critique de Tischendorf). Le texte en est apparenté à celui du *cod. Rossanensis*, autre *purpureus*, du VIe siècle; il est probable que les deux manuscrits ont été copiés sur le même original et sortent du même atelier de librairie. Ils contiennent un texte mêlé; leur témoignage, sans être de première importance pour la critique textuelle des Évangiles, vaut d'être recueilli, à cause des leçons anciennes qui y sont encore maintenues. On doit donc savoir gré à M. Cronin pour l'édition très soignée qu'il nous donne de tous les morceaux des quatre Évangiles que contiennent les feuillets subsistants du manuscrit N : un tiers environ de Matthieu, la moitié de Marc, la moitié de Luc, les deux tiers de Jean. Dans Luc, au ch. XXII, on ne trouve pas la mention de l'ange et de la sueur de sang (v. 43-44), ni dans Jean, au commencement du ch. VIII, l'histoire de la femme adultère; il manque trois feuillets à la fin de Marc; mais la conclusion deutérocanonique (*Marc*, XVI, 9-20) devait y être, comme dans le *Rossanensis*. Une description minutieuse du manuscrit, avec la discussion critique de toutes ses particularités, est donnée dans l'introduction.

M. Barnard s'est appliqué à recueillir les citations des Évangiles et des Actes qui se rencontrent dans les œuvres de Clément d'Alexandrie. Les citations sont imprimées de telle sorte qu'on discerne à première vue celles qui doivent être textuelles de celles qui sont libres ou douteuses. Une introduction remarquable, écrite par M. Burkitt, présente les résultats de l'enquête poursuivie par M. Barnard. Le texte de Clément n'est pas celui du manuscrit Vatican et des témoins les plus accrédités auprès des critiques, mais il s'accorde souvent avec les témoins dits occidentaux, le manuscrit D et les anciens manuscrits latins, et aussi avec la version syriaque du Sinaï. Il faudra bien admettre, conclut M. Burkitt, que les plus anciens textes des Évangiles étaient *occidentaux*, que maintes leçons dites occidentales sont primitives, que le texte prétendu neutre du manuscrit B est un texte de recension, non le texte pur des écrits apostoliques.

La brochure de M. Corssen ne contient pas seulement deux fragments inédits du manuscrit palimpseste de Weingarten, morceaux nouveaux, et peu considérables, de l'ancienne version latine des prophètes, à savoir *Ez*. XXXIII, 7-11 et *Dan*. XI, 18-23, mais l'histoire du manuscrit auquel ces fragments ont appartenu, et la comparaison de certains passages avec le texte fourni par un autre palimpseste, de Wurzbourg. La discussion des variantes permet à M. Corssen d'émettre les hypothèses les plus suggestives sur l'origine et la conservation de l'ancienne Vulgate latine, le travail de perpétuelle transformation et de révision qu'elle a subi, qu'elle subissait même, nous assure-t-il, dès l'époque de Tertullien, qui aurait connu déjà des traductions diverses. Ces conclusions, formulées par un auteur très compétent, gagneraient

à être fondées sur une base plus large. Mêlées à la discussion de textes assez courts, elles ne se définissent pas nettement et ne semblent pas suffisamment appuyées. L'étude des fragments ne laisse pas d'être fort instructive. Les manuscrits de Weingarten et de Wurzbourg n'offrent que peu de variantes et appartiennent à la même famille; l'exemplaire dont ils dérivent était postérieur à saint Jérôme et avait subi l'influence de la nouvelle Vulgate; on y lisait des gloses provenant des Hexaples d'Origène et qu'il a été assez difficile de reconnaître à travers les altérations de copie. M. Corssen y est parvenu, et le fait mérite d'être signalé. Ces gloses ne viennent pas des commentaires de saint Jérôme; elles n'ont pas été prises non plus directement sur les Hexaples ou les Tétraples, mais sur des manuscrits grecs des Septante, qui avaient en marge ces variantes des autres interprètes grecs.

T. D.

Die Synoptische Frage, von P. Wernle. Freiburg i. B., Mohr. 1899, in-8, xii-256 pages.

La question synoptique est très bien posée et discutée par M. Wernle. Il commence par l'étude du troisième Évangile. La comparaison de Luc et de Marc conduit à cette conclusion, que Luc a connu Marc et l'a pris pour base de son propre récit, en en modifiant profondément le style, en en expliquant souvent les détails, rarement en le combinant avec d'autres sources. L'exemplaire de Marc sur lequel a travaillé Luc n'avait pas de finale; le récit se terminait, comme dans les plus anciens manuscrits connus, avec le v. 9 du c. XVI. Le premier Évangile n'a pas servi de source au troisième; tous les deux dépendent de Marc, pour les récits qu'ils ont en commun, et, pour les discours, d'une source qui ne s'est pas conservée. Luc s'est approprié le contenu de cette source en corrigeant le style, comme il avait fait pour Marc, en ajoutant de son propre fonds certaines indications historiques, en élaguant dans les discours mêmes ce qui ne convenait plus à son temps, et en faisant ressortir les mérites de la pauvreté et de la bienfaisance. Il a utilisé encore d'autres sources qui lui ont fourni nombre de sentences, de paraboles et de récits; la liberté avec laquelle ces matériaux ont été traités par lui ne permet pas de reconstituer les documents où il les a pris. Le premier Évangile a été composé en grec, d'après Marc et la source principale des discours de Luc; mais il a combiné le texte de Marc avec d'autres sources, il l'a retouché pour le style, moins pourtant dans les discours que dans les récits, et l'a souvent commenté et complété; il a mieux gardé, en général, le texte des discours qui lui sont communs avec le troisième Évangile; il a pris dans la tradition écrite ou orale certaines sentences et paraboles qui lui appartiennent en propre; les récits qui lui sont particuliers ne viennent pas de source écrite. Il a été composé, comme Luc, vers la fin

du premier siècle. L'Évangile de Marc représente véritablement, comme l'assure Papias, la tradition de Pierre; l'auteur a connu sans doute le recueil des discours qui a été mis à contribution pour Matthieu et Luc, mais il n'en dépend pas; il doit seulement à une source écrite le discours apocalyptique du c. XIII; on n'a pas lieu de supposer un proto-Marc; les modifications légères que l'ouvrage primitif a pu subir ne regardent que la tradition du texte, non la composition du livre. Marc a écrit un peu après l'an 70, peut-être un peu avant; son Évangile n'a pas de conclusion parce qu'il a été empêché de la rédiger. Le recueil de discours qui existait avant l'Évangile de Marc avait une forme catéchétique, non chronologique; rien ne prouve qu'il ait été rédigé d'abord en araméen; il s'en était fait diverses recensions grecques avant qu'il fût incorporé aux Évangiles de Matthieu et de Luc; la première rédaction pourrait être approximativement rapportée à l'an 60. Le quatrième Évangile dépend des trois premiers; de même l'Évangile des Hébreux; l'Évangile de Pierre suppose les quatre Évangiles canoniques. Pour l'histoire de Jésus, la source principale est Marc; pour son enseignement, le recueil de discours: il n'y a pas de tradition johannique.

Telles sont les conclusions de M. W., et si la forme de quelques-unes est paradoxale, si plusieurs auraient dû être accompagnés d'un « peut-être » ou indiquées simplement comme probables, l'ensemble de la construction, fondé sur une sérieuse étude des textes, paraît solide. La question synoptique étant un problème littéraire, M. W. n'est pas à blâmer de l'avoir envisagée uniquement en cette qualité; mais il l'a, sous ce prétexte, trop isolée de l'histoire du christianisme primitif, et il n'a pas assez montré comment les Évangiles sont un produit de la tradition chrétienne en même temps que de l'activité littéraire d'un certain nombre d'individus. Il écarte trop vite l'hypothèse, pourtant si naturelle, d'une mutilation pratiquée à la fin du second Évangile pour défaut d'harmonie avec les autres, et il ne paraît pas voir ce qu'il y a de mécanique et d'artificiel dans l'idée d'un empêchement imprévu qui n'aurait pas permis à Marc d'écrire les quelques lignes réclamées pour la conclusion de son livre; il n'a pas vu que le c. XXI de Jean contient une apparition galiléenne du Sauveur, l'apparition annoncée dans Marc, et que ce récit de pêche miraculeuse, admis dans le quatrième Évangile, ne vient pas de Luc, où il est fusionné avec la vocation de Pierre parce que Luc n'a pas retenu d'apparitions galiléennes; il ne reconnaît pas la signification du témoignage rendu par l'Évangile de Pierre à la tradition de Marc; s'il a raison de dire que l'auteur du premier Évangile avait un Marc sans finale, il a quelque chance de se tromper en affirmant la même chose de Luc; pour la passion et la résurrection, Luc avait d'autres sources que Marc. Il est trop facile de dire que Luc met les apparitions à Jérusalem parce que Marc ne lui fournit pas les apparitions qu'il avait annoncées pour la Galilée. Si Luc avait été dans les mêmes conditions que Matthieu, il aurait fait comme lui: il aurait pré-

senté, dans un seul tableau galiléen de sa composition, l'enseignement chrétien de la résurrection. Pourquoi n'aurait-il pas trouvé dans une de ses sources le schéma hiérosolymitain qui encadre les origines du christianisme depuis la passion du Christ jusqu'à la descente de l'Esprit au jour de la Pentecôte ? Ce schéma exclut tout fait galiléen. Il est aisé de voir pourquoi Luc l'a préféré à la tradition plus ancienne qui ne plaçait aucune apparition avant le retour des apôtres en Galilée. N'est-il pas singulier que l'on rencontre chez Luc la pêche miraculeuse (v, 1-11) dans une combinaison qui n'est pas primitive, la mention d'une apparition à Pierre (*Luc*, xxiv, 34) que l'évangéliste s'est abstenu de raconter, et dans l'apparition du Christ aux apôtres (*Luc*, xxiv, 42) le poisson rôti qui figure au dernier chapitre de Jean ? Ne seraient-ce pas les débris de la tradition galiléenne, utilisés autant qu'on le pouvait en suivant la tradition hiérosolymitaine ? La dépendance de l'Évangile de Pierre à l'égard des Évangiles du canon n'est peut-être pas aussi clairement établie qu'on le dit pour ce qui concerne Luc et Jean. Le rôle d'Hérode n'est pas le même dans Luc et dans l'Évangile apocryphe. Luc n'a pas inventé ce rôle ; on a plutôt l'impression qu'il le donne en raccourci, d'après une source qui transportait de Pilate au tétrarque de Galilée la responsabilité de la condamnation portée contre Jésus. C'est de cette source plutôt que de Luc lui-même que dépend l'Évangile de Pierre. La pêche que l'apocryphe introduit immédiatement après la visite des femmes au tombeau et le départ des apôtres pour la Galilée ne dérive pas non plus de Jean ; elle vient plutôt de la source où Jean (c'est-à-dire l'auteur de *Jean*, xxi) a puisé, de la tradition galiléenne que représentait Marc. Si donc il paraît certain que Matthieu suppose un Marc sans finale, Luc, Jean et l'apocryphe de Pierre rendent un témoignage plus ou moins direct au Marc avec finale concernant une ou plusieurs apparitions galiléennes.

Il est aussi quelque peu téméraire de soutenir que Marc a connu le recueil de discours évangéliques et n'en a tiré aucun parti ; de supposer qu'il dépend uniquement de la tradition orale pour les discours qu'il pouvait trouver dans le recueil comme si celui-ci n'avait été formé que des discours communs à Luc et à Matthieu qui ne se trouvent pas dans Marc ; enfin d'admettre le témoignage de Papias pour Marc et de le rejeter pour Matthieu. Après beaucoup d'autres, M. W. pense que le garant de Papias, Jean le Presbytre, a dû excuser Marc de n'avoir pas suivi dans son récit l'ordre historique, parce que lui, Jean, prenait pour terme de comparaison le cadre du quatrième Évangile. Rien n'est plus fragile que cette hypothèse. Que Jean le Presbytre soit ou non l'auteur du quatrième Évangile, il ne pouvait pas croire que ce livre reproduisait dans l'ordre historique les discours et les actes de Jésus, puisqu'il ne contient qu'un petit nombre de discours et de faits et non une vie du Christ. Surtout s'il n'y a pas de tradition johannique, Jean le Presbytre devait comprendre mieux que nous le caractère symbolique du quatrième Évangile, et s'il

en est l'auteur, il ne pouvait pas reprocher à Marc un certain défaut d'ordre chronologique, en se référant à son propre livre où il y en a beaucoup moins. On confond l'ordre avec les indications chronologiques. Or Jean parle d'ordre et non de cadre ou d'indications chronologiques ; sa réflexion est sans rapport avec le quatrième Évangile. Mais si on accepte, et on a raison d'accepter, ce qu'il dit de Marc, pourquoi rejeter ce que Papias, d'après lui sans doute, énonce touchant Matthieu? Le Presbytre disait que Matthieu avait écrit en hébreu les discours du Seigneur et que chacun après cela les interprétait comme il pouvait. Sous prétexte que Papias n'a pu avoir en pensée que notre premier Évangile, et que cet Évangile a été certainement composé en grec, sur des sources grecques, M. W. conteste toute valeur à ce témoignage. Ainsi le Presbytre se sera trompé le premier, et il n'aura existé d'Évangile hébreu que dans son imagination. C'est se débarrasser bien lestement d'un témoignage qui n'a rien d'invraisemblable, et qui ne peut pas, en bonne critique, être rejeté pour la seule raison que nous ne sommes plus maintenant en mesure de le contrôler. Si le Presbytre avait dit seulement : « Matthieu a écrit en hébreu », on pourrait se demander s'il ne fait pas quelque hypothèse analogue à celle que d'autres ont risquée sur l'Épître aux Hébreux, mais il ajoute (et M. W. conduit sa discussion comme si cette donnée positive n'existait pas) que le livre avait fourni pendant quelque temps un thème d'explications orales plus ou moins exactes ; dans le temps où il parlait, un livre grec existait, qui représentait pour lui le Matthieu hébreu. Le texte de Papias est beaucoup trop court pour que nous puissions voir si le Presbytre se rendait compte des différences notables qui existaient entre le Matthieu hébreu et son Matthieu grec ; lors même qu'il n'aurait jamais été en état de faire la comparaison, ce qu'il dit d'un ancien Évangile hébreu n'a pas forme de conjecture, mais bien de tradition précise. Cet Évangile hébreu n'aurait pas été simplement traduit, mais enrichi par ses interprètes au moyen de la tradition orale ; la donnée du Presbytre peut aisément rejoindre les hypothèses de M. W ; et qui sait même si elle ne leur communiquerait pas un peu de consistance.

Les fragments qui nous restent de l'Évangile des Hébreux ne permettent guère de se prononcer sur sa dépendance à l'égard des Synoptiques. Dernièrement M. Harnack voulait le mettre sur le même pied que ceux-ci, dans la même dépendance à l'égard de leur source commune ; mais cet évangile a pu n'être qu'une édition plusieurs fois remaniée et complétée du livre araméen dont parlait le Presbytre. En disant qu'il n'y a pas de tradition johannique, M. W. entend que la tradition historique de l'Évangile se trouve dans Marc et l'ancien recueil des discours ; il suppose derrière le quatrième Évangile un travail légendaire plus ou moins considérable. Après avoir fait une part trop large à l'initiative de Luc dans la tradition concernant les apparitions hiérosolymitaines du Christ, ressuscité, M. Wernle pourrait bien réduire plus que

de raison l'originalité du quatrième Évangile, l'œuvre la plus personnelle qu'il y ait dans tout le Nouveau Testament, sans en excepter les Épitres de Paul. C'est Jean lui-même qui est toute la tradition johannique. Mais Jean est le sphynx qui pose devant la critique une énigme dont elle cherche encore le premier mot.

Alfred Loisy.

Max Niedermann. **Studien zur Geschichte der lateinischen Wortbildung.** Basler Habilitationsschrift. (Extrait des Indogermanische Forschungen. Tom. X, p. 221-258.)

Tous les latinistes connaissent le nom de M. Niedermann et la fine dissertation sur *e et i en latin* qui est signée de ce nom. Le nouveau travail de M. N. ne pourra qu'affermir une réputation déjà solidement fondée. Il comprend cinq articles où sont étudiés successivement les suffixes *-do-*, *-êdula*, *-êio-*, *-ulento-*, *-ôso-* et le préfixe *uê-* : un dernier article est consacré au mot *bucêtum*. Les résultats de la discussion sont en général très concluants grâce au soin qu'a pris l'auteur de réunir tous les exemples et de tenir un compte exact des différences chronologiques et dialectales. Sa vaste érudition le servait d'ailleurs ici à merveille; elle lui a permis d'introduire dans la discussion de nombreux éléments nouveaux. Le cas du suffixe *-do-* pouvait sembler par exemple définitivement réglé après le travail de M. Osthoff : M. N., reprenant dans le détail l'argumentation de son devancier, en fait voir les points faibles et propose une nouvelle hypothèse qui sera sans doute admise par tous ; les adjectifs en *-do-* ne sont pas formés selon lui de la racine **dôe* (ou **dhê-*); ils présentent une dérivation qui est indo-européenne, puisqu'on retrouve le même suffixe en germanique, en celtique et en slave. L'examen des adjectifs en *-ulento-*, en *-ôso-* et des noms d'animaux en *-êdula* conduit M. N. à conclure que dans les trois cas il s'agit d'une ancienne composition : *ulento-* et *ôso-* contiennent les racines **ol-* (de *olere*) et **od-* (de ὄζω) « sentir » ; *-êdula* contient la racine **éd- *edə-* « manger ». On remarquera la finesse avec laquelle M. Niedermann réussit à concilier les sens si variés des mots qui contiennent le préfixe *uê-* et l'ingéniosité de l'hypothèse par laquelle il fait sortir ce préfixe du mot *uêmens* = *uehemens*. On trouvera aussi ingénieux, moins convaincant peut-être, ce qui est dit p. 227 du mot *fordus*, p. 237 du mot *nitêdula*. Sur l'explication du suffixe *-êio-*, il y a lieu de faire des réserves : elle est vraiment plus brillante que solide. Quelques fautes de détail sont à signaler : p. 241 dans les phrases sanscrites citées, il vaudrait mieux résoudre les sandhis. La p. 225 contient une faute plus grave : la citation de Lucrèce VI, 1261 est interprétée faussement, puisque *morbida* ne peut se rapporter à *parte*. Enfin, p. 225 n., p. 231 n. et p. 247, les noms de MM. Guieysse, Thurneysen et Schuchardt sont mal orthographiés. Ce

sont là des lapsus pardonnables dans un travail qui suppose un effort considérable et qui offre au lecteur, avec une foule d'aperçus ingénieux, un modèle de discussion serrée et précise.

J. VENDRYÈS.

Maximilianus SCHULTZ. **De Plinii** Epistolis quæstiones chronologicæ. Thèse de Berlin, Mayer et Mueller, 1899. 1 m. 20. 46 p.

Les lettres de Pline sont-elles, dans le recueil qui nous est parvenu, rangées suivant l'ordre chronologique de leur publication, peut-être même de leur composition, par livres, et même, à l'intérieur d'un livre, par lettres? Mommsen l'affirmait : on lui a opposé des objections assez fortes. Voici qu'on reprend la question.

M. Schultz discute à nouveau les textes qui touchent à notre sujet et il s'efforce de démontrer que les lettres n'ont pas été publiées toutes ensemble, mais que quelques livres, notamment I et II, puis III et IV, peut-être avec les livres V et VI, enfin VII, VIII et IX ont été publiés en même temps. Pour les dates de publication, les deux premiers livres auraient été édités au plus tôt en 100; les livres du second groupe en 110 ; ceux du dernier auraient suivi très peu après. Les lettres à Trajan seraient dans l'ordre chronologique ; mais ici encore il faudrait distinguer trois groupes (p. 19 et s.). Les difficultés se rattachant à telle lettre sont examinées séparément. Le fond de la discussion se compose, comme on le pouvait prévoir, de polémiques avec les savants qui ont traité précédemment le sujet : Masson, auteur de la vie de Pline publiée à Amsterdam en 1709 ; Mommsen, Asbach, Peter, Stobb, Gemoll. M. Sch. s'applique très justement à bien distinguer les lettres qui ne se trouvent pas placées suivant l'ordre général qui est l'ordre chronologique (II, 9, 13, 20 ; III, 1, 4, 10, 19, 21, 26 et 29 ; VII, 4, 7, 8, 9, 15, 24, 31 ; VIII, 10, 11, 12, 16, 19 ; IX, 8, 10, 14, 22, 23, 24, 36 et 38). Il s'attache par contre à combattre les doutes qu'on élevait sur la date véritable de plusieurs autres lettres.

La thèse dédiée par l'auteur à ses maîtres (Vahlen et Kirchhoff) comprend trois parties correspondant aux trois groupes de livres que distingue M. Sch. Elle est faite avec soin et servira à compléter et rectifier les travaux antérieurs. Je ne puis ici entrer dans le détail d'un tel sujet; voici seulement deux objections que je soumets à l'auteur : d'abord il me parait assez risqué de rattacher, comme le veut M. Schultz, à très peu près, au même temps les lettres qui traitent du même sujet (p. 4 au milieu). Que Pline ait eu soin de ne pas placer ces lettres trop loin les unes des autres, d'accord ; mais tirer de là une règle absolue n'est guère possible.

D'autre part, je vois avec regret revenir trop souvent dans les raisons données le fameux argument *ex silentio* ; « si l'on fait telle supposition,

Pline n'eût pas manqué de dire... : » qu'il soit probant en quelques cas, passe ; mais combien aussi il est dangereux ! J'en dirais autant de telle preuve négative ; « on ne trouve dans telle lettre rien qui force à la placer après telle autre ». Il est prudent d'éviter toujours et partout de tels raisonnements[1].

É. T.

Titi Livi ab urbe condita libri. Editionem primam curavit Guilelmus Weissenborn. Editio altera quam curavit Mauritius Müller. Pars II, fasc. I, Lib. VII-X. Teubner, 1899. XX-230 p.

Les directeurs de la Bibliothèque Teubner, en vue d'une seconde édition du Tite-Live de Weissenborn, ont confié la revision de l'ouvrage à M. Mor. Müller [2].

J'ai eu précédemment [3] à signaler l'un des volumes parus. On nous en donne un nouveau qui contient les livres VII-X. J'ai lu le livre VII. Tout en reconnaissant le soin et la compétence de M. M. Müller, j'ai le regret d'être amené, ici encore, à faire au reviseur diverses objections ; sans parler de fautes d'impression dans le texte qui me paraissent assez graves [4], je trouverais bien à redire à l'appendice critique. Placé en tête, il est destiné à indiquer les divergences avec le texte de Weidmann (1886 et 1890). On y voit naturellement revenir les noms de H. J. Müller, Zingerle, Karsten, Luterbacher, W. Heræus. Il est sûr qu'on y trouvera des indications précieuses; mais combien il me paraît insuffisant et obscur ! En tel passage, le texte ou la note ne se comprend que si l'on a le livre de Zingerle sous les yeux. Les sigles, les termes employés sont souvent équivoques ; les parenthèses enveloppent d'autres parenthèses jusqu'à aboutir au plein galimatias (39, 10). Ailleurs, la rédaction est verbeuse et vide (VII, 30, 11).

La disposition typographique choisie (avec les notes en tête, et non au bas des pages), constituait dès l'abord une infériorité de ce Tite-Live à l'égard de l'édition si commode de Zingerle. Les défauts que j'ai in-

1. Les fautes d'impression ne sont pas rares : p. 1, avant dernière ligne; lire *eo* anno; p. 4, sept lignes avant la fin, lire remoto; vers le milieu de la p. 12, à la fin de la ligne, lire consulatu ; p. 10, 8 lignes avant la fin, lire propriam.

2. Ne pas confondre le présent éditeur, le Dr Moritz Müller, Oberlehrer am Gymnasium zu Stendal, auteur d'un programme sur Tite-Live (1886) et d'éditions très soigneusement annotées de livres séparés (I, II, XXI) avec le professeur Herm. Joh. Müller, Oberlehrer am Friedrichs-Werderschen Gymnasium zu Berlin, l'éditeur bien connu de Sénèque le père, de quelques livres de Tite-Live (XXIV et XXV) publiés à part chez Teubner et qui fait dans la collection Weidmann la revision des éditions annotées de Weissenborn.

3. Voir la *Revue* du 16 septembre 1894 (p. 124) sur les livres XXI-XXIII.

4. P. 19, l. 4 : lire privatam ; p. 24, à la 6e l. avant la fin, supprimer l'*s* ajoutée à la fin de *jussere* ; p. 38, l. 4, lire qua (et non quo).

diqués rendent l'écart encore plus sensible. Après les excellentes publications que nous ont apportées ces dernières années sur tout ce qui concerne Tive-Live, on pouvait, ce semble, surtout de M. Müller, attendre autre chose et mieux.

É. T.

Gustave Bulard. **Les traités de Saint-Germain** (1679). Essai sur l'alliance étroite de Louis XIV et du Grand-Électeur, après la guerre de Hollande. Paris, Picard. 1898. In-8, 163 pages.

Le travail que publie M. Gustave Bulard, professeur du collège de Vienne, a été d'abord soumis à la Faculté des Lettres de Lyon pour l'obtention du nouveau diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie (1897). Il est dédié à M. le professeur Albert Waddington : il fait honneur au maître, à l'élève et à l'examen : beaucoup de thèses allemandes de doctorat ne valent pas celle-ci. M. B. n'a pas borné son enquête aux documents imprimés ; il a dépouillé, au Ministère des Affaires étrangères à Paris, la correspondance de Brandebourg pour les années 1675 à 1680 ; il livre le résultat de ses recherches en un exposé consciencieux, minutieux, étayé d'une annotation très abondante, — parfois même un peu encombrante, et trop souvent incorrecte typographiquement — ; il s'est donné la peine de dresser une utile bibliographie de la question et une table alphabétique des noms propres ; il n'a négligé aucun soin.

Il est plus difficile de dire en quelques lignes ce qu'il apporte de contributions nouvelles. On sait que le Grand-Électeur n'a traité qu'un des derniers avec Louis XIV après la guerre de Hollande ; mais longtemps on ignora que le traité conclu le 29 juin 1679 à Saint-Germain-en-Laye, fut complété le 25 octobre par un traité secret : il manquait ainsi un élément essentiel à l'histoire de l'alliance étroite qui unit le Brandebourg et la France après 1679. Ce fut seulement en 1860 que les *Mémoires* de Pomponne (publiés par Mavidal) signalèrent pour la première fois le traité du 25 octobre, et en 1867 que Th. von Moerner en publia le texte, d'après les archives prussiennes, dans ses *Kurbrandenburgs Staatsvertraege*. Ni Droysen, ni Erdmannsdoerffer, dans leurs histoires générales de Prusse et d'Allemagne, n'eurent occasion d'écrire en détail l'histoire du traité secret : la question restait posée. Puis, simultanément, dans les mêmes années 1897 et 1898, trois historiens se présentèrent pour l'élucider. De pareilles rencontres ne sont pas rares. L'ouvrage de M. Prutz, *Aus des Grossen Kurfürsten letzten Jahren* (1897), les articles de M. Vast sur les *Tentatives de Louis XIV pour arriver à l'Empire* (1897) et au tome II de ses *Grands traités de Louis XIV* (1898), enfin, le mémoire de M. B., ont tous, plus ou moins, apporté leur contingent à l'enquête en cours. Tous trois ont utilisé les

archives des Affaires étrangères à Paris ; aucun n'a dépouillé les pièces des archives d'État, à Berlin [1] ; aussi leurs conclusions ne sont-elles pas sans ressemblances. M. B. s'est proposé d'examiner « comment avait pris naissance » (p. 113) l'alliance entre le Brandebourg et la France, tandis que M. Prutz en suit les différentes phases jusqu'à la rupture (1685-1688) : les deux auteurs n'ont donc pas adopté les mêmes dates terminales ; mais, pour les années communes (1675-1680 env.), ils se contrôlent et se complètent mutuellement. Afin de restituer à chacun son dû, une comparaison détaillée serait nécessaire, qui dépasserait le cadre de cet article.

Considérée en elle-même, l'étude de M. B. nous a semblé trop exclusivement chronologique et politique. Pourtant, Meinders, les deux Schwerin, Blaspeil, plusieurs autres, et surtout Frédéric-Guillaume le Grand Électeur, ne sont pas seulement des noms abstraits, mais des personnes réelles, qu'il eût été intéressant de faire revivre. — Au point de vue chronologique, M. B. a cru devoir, dans ses premiers chapitres, exposer séparément les relations du Grand-Électeur avec les Provinces Unies, l'Empire et la France, en 1678 et au début de 1679. Or, en même temps que Frédéric-Guillaume engageait la Hollande et Léopold à continuer la guerre, il faisait secrètement des ouvertures pacifiques à Louis XIV. Sa politique est double. Le plan suivi par M. B. empêche le lecteur de s'en rendre compte. Les faits les plus caractéristiques sont relégués en note (par ex., p. 56, n. 3), et les circonstances qui forcèrent le Grand-Électeur à traiter auraient pu être mieux présentées : M. B. ne mentionne pas comme il aurait fallu la marche en avant des troupes françaises sous les ordres de Créquy, en juin 1679. — Au point de vue politique, M. B. n'a peut-être pas toujours apprécié avec une suffisante justesse les mobiles et les actes des deux partenaires. Si par exemple, le Grand-Électeur est désireux d'obtenir les subsides de Louis XIV, est ce seulement qu'il avait « besoin d'argent pour ses entreprises de commerce extérieur et pour le développement de sa marine » ? (p. 80). M. Bulard ne donnera la raison la plus importante que beaucoup plus tard, dans ses conclusions (p. 127 et 128, n. 4) : le Grand-Électeur voulait une armée forte, dont les écus français paieraient l'entretien. Si Frédéric-Guillaume et quelques-uns de ses familiers furent subventionnés par Louis XIV, peut-on conclure qu'il y eut entre eux « la différence qui existe entre celui qui paie et celui qui reçoit un salaire », et dire : « c'est la distance du maître au valet » ? (p. 104, n. 4). Quand Meinders expose les raisons qui portent le Grand-Électeur à solliciter l'alliance française, est-on en droit d'affirmer que

---

1. De là, le grand intérêt de l'article que M. G. Pagès a récemment publié dans la *Revue historique*, t. LXX, p. 148 à 157. M. Pagès a longtemps travaillé aux archives d'État à Berlin ; et les détails complémentaires qu'il ajoute au livre de M. Prutz sont pour la plupart également applicables au mémoire de M. Bulard.

son Mémoire, d'ailleurs « très remarquable » (p. 52) est un « véritable monument de servilité » ? (p. 53, n. 4). Et le Grand-Électeur est-il « absolument dépourvu de sens moral » parce qu'il est « exclusivement préoccupé des intérêts de sa maison » ? (p. 128). Il est visible que chez M. Bulard le souci de la documentation minutieuse n'est pas sans porter quelque préjudice à la finesse de la critique.

G. Pariset.

Paul Lacombe. **Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant.** Paris, Colin, 1899. In-8, XIII-213 p.

On discute déjà, on disputera prochainement avec fureur sur la fameuse « liberté de l'enseignement ». Cette liberté *sui generis* a cela de particulier que les ennemis avérés de la liberté sans épithète, lorsqu'ils étaient au pouvoir, n'ont jamais songé à la proclamer et que, dès qu'ils en furent tombés, ils la réclamèrent, pour l'obtenir à un moment où la liberté allait périr (1850). C'est curieux et suggestif. Mais, à côté de la liberté de l'enseignement, à maintenir ou à définir, il y a la liberté à introduire dans l'enseignement, ce dont peu de personnes se préoccupent. M. P. Lacombe est du nombre, et il faut lui en savoir gré. L'uniformité de l'éducation lui semble une hérésie psychologique et c'est en se fondant[1] sur la psychologie particulière de l'enfant qu'il proteste contre la tyrannie des programmes. Son idéal est une école très aérée — d'autres diront peut-être « très en l'air » — où chacun travaillerait, mais à sa façon et suivant son goût. Il sent bien que cet idéal peut être traité d'utopie, mais il demande qu'on essaye. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. L'enfant est naturellement curieux, docile même, et ne devient paresseux ou rétif que lorsqu'on l'agace. *If children are naughty, it is because grown up people make them so*, me disait récemment une éducatrice anglaise. La contrainte extérieure peut être, dans l'éducation, réduite au minimum ; ce qu'il faut développer, c'est la contrainte intérieure, le sentiment que doit avoir l'enfant de sa responsabilité et de son devoir. Il y a là non seulement la condition d'une bonne éducation intellectuelle, mais le principe d'une éducation morale.

La crainte d'imposer le savoir à l'enfant, au lieu de lui donner, sans qu'il y paraisse, le goût de l'acquérir, induit M. L. à des exagérations singulières, où il y a du J.-J. Rousseau et du Berquin. « On va dans la campagne... Le maître dispose toujours d'un moyen d'attirer l'attention des enfants sur un objet, c'est de s'y montrer lui-même attentif, curieux. Au lieu de dire : « Regardez », il regarde, il feint d'observer, d'être

---

1. M. Lacombe écrit *baser* au lieu de *fonder*. De mon temps, en rhétorique, cela faisait une faute.

amusé ou étonné... Je me promène avec eux ; tout à coup je m'arrête pour regarder une chose à terre. C'est une fourmi. Si aucun enfant attiré par ma propre attention ne vient auprès de moi, je passe outre. Il vient un enfant, je ne me hâte pas de lui communiquer mes observations ; il regarde, je le questionne, je le fais parler, je le mets en acte ; et au regard des autres, je le mets en scène, en relief... Et je ne pousse pas l'étude de la fourmi, craignant de trop insister, de vouloir trop enseigner en une fois ». Cette page a été écrite cent ans trop tard ; elle date et fait sourire. Mais M. L. nous dit cela très sérieusement.

L'auteur a raison de recommander l'étude du dessin, mais il a tort d'y voir « un exercice qui apprend... à se faire des images exactes et *détaillées* ». Ce dernier mot me fait craindre que M. L. ne sache pas dessiner lui-même. Ce qui distingue justement le dessinateur de celui qui ne l'est pas, c'est l'habitude qu'il a prise de simplifier, de ne pas voir le détail. La méthode de M. L. consiste, pour commencer, à montrer à l'enfant beaucoup de gravures, « remarquant des détails qu'il n'apercevrait pas de lui-même ». A ce jeu, l'enfant prendra bien vite l'amour des hachures croisées, des traits en fil d'araignée, des « beaux noirs », enfin de tout ce qui est de la calligraphie — laquelle est la peste du dessin.

A l'égard de l'antiquité, M. L. fait paraître une injustice peu faite pour surprendre ceux qui — comme moi — ont lu de près son livre *La famille dans la société romaine* (1889). Il n'en comprend ni la belle simplicité ni les hautes vertus civiques ; il ne voit pas que la Grèce et Rome, où la grandeur morale était indépendante de toute théologie, ne sont pas seulement de bonnes écoles de vertu, mais les seules encore où on la puisse vraiment apprendre. Je demandais, il y a quelque temps, à un partisan très distingué de l'enseignement moderne quels noms laïques notre civilisation chrétienne pouvait opposer à ceux d'Aristide, de Phocion, de Socrate, d'Épaminondas, de Caton, de Marc-Aurèle, etc. Il me cita un contemporain ; laissons cela. Puis quelques magistrats intègres et le général Hoche. C'était mince ; il fut le premier à le reconnaître. Mais M. L. veut qu'on forme la jeunesse par la lecture « des mémoires de Combes, de Marbot (!), de Thiébault (!), des journaux de Belot (?), de Nansen, de Hourst ». Il ose écrire qu'on ne trouverait pas, dans l'antiquité « l'équivalent du héros pacifique, d'un La Condamine, d'un Belot, d'un Nansen, d'un Duveyrier ». J'ai beaucoup connu ce brave Duveyrier ; on l'eût bien étonné en lui annonçant qu'il serait un jour traité de héros [1]. Mais Socrate dans sa prison, mais Pline au Vésuve, mais Musonius Rufus à Gyaros, qu'en faites-vous ? De qui donc nous vient-elle, la

---

1. On abuse singulièrement de ce mot-là. M. Rambaud écrivait récemment, à propos des funérailles du duc d'Aumale : « L'armée de Paris défila en présentant les armes au *héros* décédé » (*Institut*, 1899, 4, p. 35). Ceux qui ont connu l'excellent prince savent combien peu ces hyperboles lui convenaient.

conception même du « héros pacifique », de l'homme qui formule et réalise la maxime

Non sibi sed toti genitum se credere mundo ?

M. Lacombe est parfois mieux inspiré. J'applaudis quand je lis ceci (p. 101) : « Un enseignement hardi serait à créer, ayant pour but d'apprendre à croire difficilement, à n'accepter aucune affirmation des autres et de soi-même que sur preuves bien vérifiées ». Parfait ! Je ne suis cependant pas de l'avis de M. L. quand il recommande, à cet effet, l'excellente *Introduction aux études historiques* de MM. Langlois et Seignobos. C'est un livre beaucoup trop difficile pour les enfants et qui ne convient qu'à l'enseignement supérieur. Il y aurait quelque chose de plus modeste à tenter en vue des enseignements primaire et secondaire. J'indiquais cela ici même — qu'on me permette de le rappeler — en rendant compte de l'ouvrage susdit (*Rev. Crit.*, 1898, I, p. 197) : « C'est seulement aux « affranchis » que convient ce livre ; les autres attendront qu'on leur apporte quelque chose de plus simple, un « Précis élémentaire de critique historique », qui serait utile à tout le monde, même au plus modeste lecteur d'un journal qui ment ». Que M. Lacombe nous donne donc cet antidote. Mais cela fera-t-il l'affaire de tout le monde? Et n'est-il pas à craindre que la critique des enfants, une fois éveillée, ne s'attaque aux vérités intangibles du catéchisme? On n'y peut penser sans inquiétude, car ce serait alors, et pour de vrai, le « péril protestant ».

Salomon Reinach.

BULLETIN

— M. Alexandre Cartellieri publie dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher* un article sur la situation politique, les intérêts, les buts de Henri II, roi d'Angleterre, et sur l'importance générale de son règne (*Die Machtstellung Heinrichs II. von England*). Ce court article est plein de vues nouvelles, et il montre dans l'auteur de « *Philippe-Auguste* », une fois de plus, un penseur distingué, un esprit original et un écrivain d'un réel talent littéraire. — J.

— M. Alphonse Roersch poursuit ses recherches sur les humanistes belges. Il vient de donner au *Musée belge* un article sur la vie d'Ischynus et deux articles à la *Biographie nationale* publiée par l'Académie royale de Belgique : *Johannes Murmellius* et *Pierre Nanninck (Nannius)* (t. XV, 355-365 ; 415-429 ; 1898-1899). La plus intéressante de ces notices est celle de Nannius, l'auteur des Συμμίκτων, qui contiennent d'intéressants détails sur les Blandinii d'Horace ; le traducteur de Plutarque, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Athanase, d'Athénagore ; un des représentants au xvie siècle de la critique conservatrice. — P. L.

— Mme Alice Schanzer expose des vues justes dans l'opuscule intitulé *Il romanticismo in Italia*. (Pérouse, typogr. ombrienne, 1899) ; mais pour traiter, d'une manière utile, en 40 pages, les origines du romantisme et la forme qu'il a prise en Italie, il

eut fallu s'en tenir aux généralités : l'espace manquait pour caractériser d'une façon originale les œuvres des individus. — Charles Dejob.

— De quelle Compagnie des Indes s'agit-il ? se demandera-t-on en feuilletant avec inquiétude le volume de M. Ch. Montagne (*Histoire de la Compagnie des Indes*. Paris, Bouillon, 1899, viii-235 p.), volume sans table, sans têtes de chapitres. Il y manque bien d'autres choses encore, et notamment des références ; nous ne trouvons cités comme autorisés que Toussenel, Victor Duruy et *Histoire de France* (p. 180). A la lecture on s'aperçoit que l'auteur a réussi à embrouiller encore l'histoire passablement embrouillée des Compagnies des Indes, et qu'il a écrit sous une forme qu'il s'est « efforcé de rendre pittoresque, saisissante ». — B. A.

— Sous le titre *La Péninsule balkanique, Esquisse historique, ethnographique, philologique et littéraire* (Paris, Ollendorff, 1899, 310 p. Prix : 3 fr. 50), M. Léon Lamouche a publié un cours libre professé à l'Université de Montpellier. Les auditeurs pour lesquels *verba volant*, auront certainement goûté cet exposé clair et substantiel. Les lecteurs, pour lesquels *scripta manent*, regretteront d'abord que l'auteur leur ait fait grâce de l'apparat critique. On aimerait à connaître les documents statistiques d'où sont tirés les chiffres des recensements ; car les sources officielles aussi bien que les évaluations des voyageurs ou polémistes méritent discussion. On demandera compte aussi à M. L. de son évidente partialité pour les Roumains ; qu'il adopte la théorie ou légende daco-roumaine, libre à lui ; mais il escamote (qu'on nous passe l'expression) trop complaisamment les arguments de Rœssler et de son école. Enfin, il semble ignorer la thèse récente et très digne d'attention de M. Ladislas Rethy sur le berceau et les migrations des Roumains. M. L. affirme (p. 12) que les Roumains ont conservé dans leurs mœurs un caractère nettement latin. Ce n'est point l'opinion de tous ceux qui ont étudié leurs origines (*Rev. crit.*, 29 mai 1899, p. 427). M. L. est moins indulgent aux Grecs, et il consacre à la domination morale de l'hellénisme, à la Grande idée, des pages plutôt sévères, mais fort sensées : il montre avec raison que dans l'œuvre d'émancipation la part des Serbes, moins glorifiée — leurs hauts faits n'ont pas été chantés par Byron et Victor Hugo — a été au moins aussi glorieuse que celle des Hellènes. Ce que l'auteur ne met pas assez en relief, à ce qu'il semble, ce sont les phases et les éléments de la formation des nationalités. Au moins s'attache-t-il avec prédilection et avec une compétence des plus variées aux langues et littératures des peuples balkaniques. Il définit les langues balkaniques « des langues indo-européennes mêlées d'éléments turcs ». Ce qui est plus curieux, c'est qu'il ne soit point parlé dans la péninsule un idiome de truchement, comme le *sabir* du bassin méditerranéen ; cela tient-il aux circonstances géographiques, aux haines de races et de religions ? — B. A.

— Les militaires liront avec fruit les deux études que M. le lieutenant G. Becker consacre aux deux dernières campagnes qui ont eu pour théâtre la Péninsule des Balkans (*La Guerre contemporaine dans les Balkans et la Question d'Orient 1885-1897*. Paris, Berger-Levrault, 1899, xiv-339 p. avec 13 cartes hors texte). L'auteur qui écrit pour ses camarades a su résumer à leur usage et simplifier pour leur entendement les formes si complexes de la Question d'Orient ; historiens et diplomates trouveraient à ajouter et même à reprendre à son exposé. La partie technique, récit des opérations, étude tactique, est traitée avec une clarté à laquelle les profanes rendront hommage. M. B. raconte, jour par jour, épisode par épisode, la guerre serbo-bulgare et la guerre gréco-turque. Le récit est de seconde main ; l'auteur emprunte surtout aux ouvrages allemands. Mais sa critique est toujours en éveil sur chaque geste des belligérants. Quant à la tactique, il la rapporte aux normes françaises, qu'il considère

comme un infaillible critérium (p. 311). Les cartes sont nettes, les pièces annexes sont inutiles, étant des documents diplomatiques et non militaires. — B. A.

— La brochure de M. Nicolas Notovitch (*La Pacification de l'Europe et Nicolas II*. Paris, Ollendorff, 1899, xx-183 p.) trouvera grâce devant la censure russe. C'est un commentaire apologétique des rescrits du jeune souverain qui ont provoqué la Conférence de La Haye. L'auteur, après avoir cueilli dans la presse de tous pays les critiques et les éloges, émet sur les termes les plus délicats du problème posé devant le monde civilisé son opinion personnelle. Il demande la neutralisation de l'Alsace, la restitution de la Lorraine à la France contre une de nos riches colonies, idée que M. Henri Rochefort a prise sous son patronage (p. 111). « Il ne manque plus, remarque M. N., que l'adhésion de Guillaume II. » Est-il sûr que ce soit la seule qui manque? — Enfin, s'il se constitue un tribunal arbitral, M. N. estime que la présidence n'en peut être dévolue qu'au pape. « J'espère que les délégués de la Conférence s'inspireront d'un pareil sentiment. » La brochure de M. N. en est à sa troisième édition ; et l'auteur, d'après la liste de ses ouvrages, est comme un historiographe officieux des tsars Alexandre III et Nicolas II. — B. A.

— L'*Encyclopédie populaire illustrée du XX^e siècle* s'est augmentée d'un volume intitulé *L'Expansion coloniale* ; première partie : *Afrique et Amérique*, (Paris, Soc. fr. d'Éditions d'Art. L. Henry May, 1898, 175 p.). C'est un abrégé de Dictionnaire géographique, où la monotonie des articles est interrompue par quelques croquis et images plutôt frustes. Les notices exclusivement consacrées aux établissements européens sont suffisamment précises et concises ; quelques-unes sont suivies d'indications bibliographiques. En somme, c'est une tentative louable de vulgarisation. — A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juillet 1899.

M. Croiset, président, exprime les vifs regrets que la mort soudaine de M. Gabriel Devéria, membre ordinaire, a inspirés à la compagnie.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur l'histoire des constitutions communales. Il étudie en détail les divers modes d'élection en usage dans toute la France. Au XII^e siècle, deux régimes contraires sont en présence : un régime populaire ou démocratique, un régime aristocratique ou oligarchique. Ces deux régimes sont reliés l'un à l'autre par toute une série de systèmes intermédiaires. Dans les siècles suivants, les régimes populaires de beaucoup de villes se transforment peu à peu en régimes aristocratiques.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le serpent Zagreus. Il étudie le mythe de la naissance de Zagreus, le dieu des Orphiques, identifié plus tard à Dionysos. Il montre que Zagreus naquit sous les traits d'un serpent cornu, type qui est inconnu de la mythologie grecque classique, mais qui se retrouve fréquemment dans la mythologie celtique à l'époque romaine. Il a donc pu exister des relations religieuses très anciennes entre la Gaule et la Thrace, foyer de l'orphisme.

M. Noël Valois communique un mémoire intitulé *la prolongation du grand schisme du* XV^e *siècle dans le midi de la France.*

Séance du 28 juillet 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre du Ministre de l'instruction publique invitant l'Académie à donner son avis sur le legs de 30,000 francs de Mme Chavée, destiné à la fondation d'un prix de linguistique. Puis il communique une lettre de M. de Puységur au sujet des analogies qu'il a découvertes entre la langue anglaise et le langage en usage sur la rive gauche de la Garonne.

M. l'abbé Thédenat présente un plan du Forum romain et des forums impériaux, donnant l'état des fouilles faites entre la *Regia* et la maison des Vestales. Ces fouilles ont une grande importance pour déterminer la direction de la Voie sacrée à une époque ancienne. Près du temple d'Antonin, on a mis au jour les débris d'un portique avec une inscription consacrée à Lucius César, fils adoptif d'Auguste. M. l'abbé Thédenat compare cette inscription avec les autres textes relatifs à L. César, et émet l'opinion que le monument mis au jour est celui auquel fait allusion un texte d'Ovide.

Sur le rapport de M. Collignon, une somme de 1,500 francs, sur la fondation Piot, est allouée à M. Pâris, professeur de l'Université de Bordeaux, pour continuer ses recherches en Espagne.

M. Delisle lit une note de M. Guesnon sur la confrérie des Jongleurs d'Arras.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les constitutions communales.

M. Salomon Reinach fait une communication sur les premières importations de l'étain. On admet généralement que les Phéniciens ont les premiers introduit dans la Méditerranée l'étain des Iles-Britanniques ou îles Cassitérides. M. S. Reinach cite des textes antiques jusqu'à présent négligés qui prouvent, au contraire, que les Phrygiens, originaires de la Thrace européenne, ont été les premiers à importer l'étain britannique par la voie maritime. C'est donc aux navigateurs phrygiens des environs de l'an 1000 avant Jésus-Christ qu'on peut attribuer, dans l'état actuel de nos connaissances, la découverte de l'Angleterre.

M. l'abbé J.-B. Chabot lit une note sur la Chronique de Michel le Syrien et présente le texte syriaque du premier volume de cet important ouvrage dont il a entrepris la publication sous le patronage et avec le concours de l'Académie. Cette chronique fut rédigée en 1196. Son auteur, patriarche jacobite d'Antioche, mourut en 1199. La chronique s'étend des origines du monde jusqu'à la mort de Saladin. Elle est partagée en vingt-deux livres et suivie de listes épiscopales fort complètes pour les VIII^e-XII^e siècles. L'auteur cite, et le plus souvent textuellement, plusieurs historiens et chronographes dont les ouvrages sont aujourd'hui perdus ; de sorte que son travail constitue un document de premier ordre pour l'histoire de l'Orient, particulièrement du V^e au IX^e siècle.

Séance du 4 août 1899.

M. Paul Viollet termine la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge. Après avoir passé en revue le régime électoral des villes de Saint-Omer, Amiens et Paris, M. Viollet insiste, en terminant, sur le caractère oligarchique des constitutions urbaines pendant les derniers siècles et sur la décadence des assemblées générales.

M. Giry commence la lecture d'un mémoire sur les documents carolingiens de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil en Anjou. Il critique successivement deux prétendus diplômes de Charlemagne et de Charles le Chauve concédant des privilèges à l'abbaye et prouve que ces documents sont des faux fabriqués en grande partie à l'aide d'un petit poème du IX^e siècle sur la destruction de l'abbaye par Noménoé.

M. Clermont-Ganneau revient sur l'interprétation donnée par M. Philippe Berger d'une *tabella devotionis* en langue punique inscrite sur une lame de plomb et découverte aux environs de Carthage par M. Gauckler.

Séance du 11 août 1899.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de ses observations sur l'interprétation donnée par M. Philippe Berger d'une *tabella devotionis* en plomb, découverte par M. Gauckler aux environs de Carthage.

M. Eugène Müntz lit un mémoire sur l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci dans ses rapports avec la science du moyen âge. Un des points les plus épineux dans l'histoire de l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci est, sans nul doute, le départ entre les découvertes qui lui sont personnelles et celles qu'il a simplement rapportées, à titre de document, d'après quelque prédécesseur du moyen âge ou de l'antiquité. Il est, en effet, établi aujourd'hui que Léonard lisait et compilait énormément. Souvent il se bornait à copier, sans le dire, des recueils anciens, dont ses historiens lui ont trop longtemps fait honneur. D'autres fois aussi, il a pu se rencontrer, à son insu, avec quelque devancier et découvrir à nouveau ce que d'autres avaient entrevu ou formulé avant lui. En attendant que M. Berthelot porte ses recherches du côté de Léonard de Vinci, M. Müntz soumet à l'Académie quelques rapprochements de nature à préciser la portée de deux des manuscrits de Léonard conservés à la bibliothèque de l'Institut et publiés par M. Ch. Ravaisson-Mollien. On sait aujourd'hui, grâce surtout aux recherches de M. de Toni, professeur à l'Uni-

versité de Padoue, qu'un de ces manuscrits, le n° B (*Traité sur l'Art Militaire*), procède en grande partie du *De re militari* de Roberto Valturio. Une foule de passages du manuscrit B ne sont que des extraits de cet ouvrage, pour lequel Léonard a pu consulter les éditions latines de 1472 et de 1483. A première vue, les recherches de Léonard sur la géologie, recherches si profondes, si véritablement géniales, auraient également leur point de départ dans les travaux antérieurs. Boccace déjà n'a-t-il pas mentionné la présence de coquillages marins sur les continents et n'en a-t-il pas tiré toutes sortes de déductions? Bien plus, en rapprochant des écrits de Léonard l'hypothèse sur la formation des montagnes telle qu'elle est rapportée dans le prétendu *Lapidaire d'Aristote*, dont il existe un manuscrit datant du XIII[e] siècle et qui a été récemment mis en lumière par M. de Mély, il est impossible de ne pas constater une certaine similitude. Mais les innombrables expériences personnelles instituées par Léonard prouvent que, tout en adoptant parfois des idées générales qui étaient en quelque sorte en l'air, il les fécondait, les élargissait, les faisait siennes par le travail le plus opiniâtre. Tout récemment aussi, on a essayé de déposséder Léonard de Vinci de ses droits à l'invention de la chambre noire, au profit d'un géomètre juif du XIV[e] siècle, Lévi ben Gersom. Ce savant a, en effet, étudié, dans un manuscrit encore inédit de la Bibliothèque nationale, la façon dont se comporte un rayon de soleil, un rayon de lune ou tout autre rayon lumineux, lorsqu'il passe par une fenêtre ou par une ouverture quelconque. Or, M. Müntz démontre que cette expérience, déjà signalée par Roger Bacon, n'a rien de commun avec la chambre noire telle que l'a définie Léonard de Vinci. Lévi ben Gersom, en effet, s'est placé uniquement au point de vue de la trigonométrie et de l'astronomie. Tout au plus s'il a appliqué son système à l'observation des éclipses. Il n'a pas songé un instant à rapprocher les fonctions de l'œil de celles de la chambre noire, comme l'a fait Léonard de Vinci. Pas un instant non plus, il n'a entrevu, comme celui-ci, la possibilité de projeter sur un écran les images de toutes sortes d'objets, avec leurs couleurs naturelles, mais plus petites et renversées. Rien donc, jusqu'à nouvel ordre, ne permet de contester à Léonard de Vinci cette invention.

M. l'abbé Thédenat donne lecture d'une notice sur la vie et les œuvres de M. Alphonse de Ruble, son prédécesseur.

Séance du 18 août 1899.

M. Heuzey communique, de la part de Hamdy-bey, directeur du Musée de Constantinople, des informations sur un groupe de ruines antiques situé en Syrie, à deux journées d'Orpha, l'ancienne Édesse, au lieu nommé Arslan-tash, c'est-à-dire la Pierre-au-lion. Ayant reconnu ces ruines en 1883, Hamdy-bey y rencontra deux statues colossales de lions, semblables à ceux qui gardent les entrées des édifices assyriens, puis un bloc décoré de deux figures de taureaux et plusieurs plaques sculptées représentant des soldats armés d'un bouclier rond. Quelques fouilles furent pratiquées, et le Musée de Constantinople s'enrichit de dix-huit plaques du même genre portant divers personnages. Dernièrement, il a encore reçu une plaque beaucoup plus grande, de 1 m. sur 1 m. 84, où l'on voit un char à deux chevaux monté par deux hommes et suivi d'un cavalier, avec des traces indiquant une file de bas-reliefs analogue aux frises des palais assyriens. Toutes ces sculptures sont en basalte, d'un style assyrien beaucoup plus franc que celui des monuments, dits hétéens. Certains traits du costume et du harnachement des chevaux indiquent l'époque de Sennachérib et des Sargonides (VII[e] siècle). Il y aurait donc là un important établissement assyrien ou tout au moins un témoignage de l'expansion de l'art ninivite chez les populations syriennes. Aucune inscription n'a été signalée jusqu'ici.

M. Clermont-Ganneau communique un commentaire sur trois inscriptions néo-puniques récemment découvertes et déjà étudiées par M. Philippe Berger.

M. Philippe Fabia donne lecture d'un mémoire relatif aux jugements de Tacite sur l'historiographie romaine. Partant de l'appréciation générale formulée dans la préface des *Histoires* et la comparant, d'un côté, avec celle que contient la préface des *Annales*, de l'autre avec certains jugements particuliers, il prouve que Tacite a été beaucoup trop élogieux pour ses devanciers de l'époque républicaine, beaucoup trop sévère envers ceux de l'époque impériale. Il conclut que ces deux aperçus généraux, spécialement celui des *Histoires*, donneraient une fâcheuse opinion de son goût si les jugements plus précis qui les rectifient ou les contredisent ne démontraient qu'il ne faut pas les prendre trop au sérieux, qu'ils sont d'un écrivain préoccupé de bien dire plutôt que d'un historien soucieux de dire vrai.

Séance du 25 août 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Louis Finot, directeur

de la mission archéologique d'Indo-Chine (Saïgon, 23 juillet). M. Finot a séjourné au Cambodge du mois d'avril au mois de juillet. Il s'est préoccupé de former une collection aussi complète que possible des textes khmers. La réalisation de ce projet présentait quelques difficultés : les *satras*, textes traditionnels, sont dispersés dans tous les monastères du royaume, et les moines ne consentent pas volontiers à s'en dessaisir. Cependant M. Finot a pu acquérir une centaine d'ouvrages formant environ 340 *khsé* ou volumes, qui permettent dès maintenant une connaissance assez approfondie de la littérature cambodgienne. Cette collection se compose principalement de *jatakas*, ou récits ayant pour objet les vies successives du Buddha. Elle comprend en outre quelques poèmes dramatiques, longues narrations en vers destinées à être chantées et mimées. On y trouve enfin des traités dogmatiques traduits du pâli, des livres de piété, des manuels de morale pratique, de médecine, d'astronomie, de divination. — M. Finot a pu, en outre, acquérir une idée suffisante de l'art khmer en visitant les ruines de Vat Nokor, près de Kompong Cham, ainsi que tous les monuments importants de la province de Bati ; il a trouvé dans un de ces temples quelques statues d'une belle facture qui formeront le commencement du futur musée de la mission. — Enfin, dès que les conditions climatériques le permettront, M. Finot entreprendra un voyage circulaire dans l'Annam, le Tonkin et le Laos. Cette revue générale une fois terminée, il sera temps d'organiser définitivement la mission et d'inaugurer son enseignement et ses publications.

La place de membre ordinaire occupée par M. Devéria, décédé depuis plus d'un mois, est déclarée vacante.

M. Giry termine la seconde lecture de son mémoire sur de faux actes carolingiens de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil en Anjou.

M. Henri Weil défend la tradition qui place Tyrtée au VII^e siècle a. C. contre des hellénistes qui ont récemment contesté la haute antiquité des élégies de ce poète ou sont même allés jusqu'à en nier l'authenticité.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur El-Kaph et la caverne des sept dormants.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 11 septembre — 1899

Mgr GRAFFIN, Le Synode de Mar Jesuyab. — Otto CARTELLIERI, L'abbé Suger. — TOBLER, Mélanges de grammaire française, III. — LÉNÉ, Les substantifs postverbaux en français. — REYSSIÉ, Le cardinal de Bouillon. — CHÉROT, Lettre de Bourdaloue au cardinal de Bouillon. — MARTIN et LIENHART, Dictionnaire des patois alsaciens, V. — Leopardi, Écrits divers, p. MESTICA. — Académie des inscriptions.

Le Synode de Mar Jésuyab, par Mgr GRAFFIN, professeur à l'Institut catholique (Texte syriaque et traduction française). Revue de l'Orient chrétien, t. IV, n° 2 (1899) pp. 247-262.

En droit, un manuscrit faisant partie d'une bibliothèque publique appartient à tout le monde, et chacun est libre de l'utiliser sans avoir à se préoccuper des intentions d'autrui; en fait, les savants sont assez courtois (et les sujets de travail sont assez nombreux) pour ne pas entreprendre une publication qu'ils savent être déjà commencée par un autre. Mgr. Graffin, qui savait pertinemment que la *Collection des Synodes nestoriens* était en cours d'impression[1], a néanmoins entrepris d'éditer un des synodes de ce recueil. Il n'a fait qu'user de son droit et on n'a pas celui de lui en faire reproche ; mais il est, semble-t-il, moins excusable d'avoir choisi un texte qu'il ne comprenait qu'imparfaitement, d'en avoir entrepris l'édition sans l'avoir lu en entier, et d'en avoir donné une traduction si peu fidèle.

Il s'agit du Synode tenu, en 588, par le patriarche nestorien Jésusyab Ier. Le texte est tiré d'un manuscrit syriaque du Musée Borgia, à Rome. Ce texte comprend un court exposé historique, et une longue profession de foi contenant l'explication du symbole, dans le sens nestorien, suivie de trente canons disciplinaires. M. G. n'a encore donné que les premières pages de ce synode en suivant servilement le manuscrit et sans s'apercevoir de la transposition de quelques feuillets, qui rend inintelligibles les fragments de la profession de foi imprimés ici.

La courte préface (20 lignes) nous assure que la domination musulmane a changé les conditions d'existence de l'Église nestorienne. L'auteur ne dit pas en quoi ; l'histoire non plus. Elle nous laisse entrevoir au

1. Dans le t. XXXVII des *Notices et Extraits des Manuscrits*. Le volume est déjà entièrement composé et paraîtra très prochainement.

contraire que ces conditions furent à peu près les mêmes sous les premiers princes arabes que sous les derniers sassanides.

La traduction laisse beaucoup à désirer; l'auteur s'est fréquemment mépris sur le sens des mots syriaques[1], et dans beaucoup de passages où il semble l'avoir compris, il ne l'a pas rendu avec toute la précision désirable, je dirais presque nécessaire, dans un ouvrage dogmatique ou juridique[2].

Le texte est entièrement vocalisé selon le système particulier adopté par l'éditeur dans le premier volume (seul paru, 1894) de la *Patrologie syriaque*, système qui a été l'objet de vives et justes critiques. Il reproduit en général fidèlement le manuscrit de Rome; néanmoins, on y rencontre quelques erreurs[3] de lecture ou d'impression. Quant aux notes

---

1. Ainsi : p. 248, ligne 26, *qadmoioto* ne signifie pas « les premiers principes » mais « les choses antérieures » ; l. 28, *'eqar* ne signifie pas « examiner », mais « arracher ».

P. 249, l. 34, *etwa'ad* ne signifie pas « se donner rendez-vous », mais « s'assembler » (*convenire*) à une époque fixée d'avance ; l. 35, au lieu de : « par l'administration céleste », mieux vaudrait : « par la providence ».

P. 250, l. 1, *'ahid*, ne signifie pas « respectée » mais « établie »; l. 4, *'abohoiē* ne signifie pas « les sièges *patriarcaux* », mais « paternels » Comment y aurait-il eu *des* sièges patriarcaux dans un seul patriarcat? l. 11, « dans la résidence de campagne de Mahoza » est une ingénieuse interprétation d'un passage mal compris ; le texte porte : « dans la plaine de Babylone, à Mahoza ».

P. 251, l. 25, au lieu de « les premiers pères dans leurs monastères », lisez : « dans leurs générations », c'est-à-dire: en leur temps. Qui a jamais entendu parler de monastères à l'époque des premiers Pères? ; l. 29 : « les cent cinquante réunis à Byzance sur la résurrection des morts et sur la vie nouvelle, etc. » est une phrase inintelligible. Il faut lire : « ...réunis à Byzance pour détruire l'impiété des Ariminites, etc. » en intercalant ici toute la suite de l'exposé du symbole qui se trouve transposée un peu plus loin dans le manuscrit (de la l. 7, p. 391, jusqu'à la l. 18, p. 395). Il est manifeste d'après cela que l'éditeur a jugé ce synode « particulièrement intéressant » sans en avoir lu les dix premières pages!

P. 252, l. 3. Au lieu de « Il est né de rien » traduisez : « Il a été fait de rien », ce qui change totalement le sens au point de vue théologique ; l. 12, au lieu de : « providentiellement » mieux vaudrait : « économiquement » qui est le terme consacré chez les théologiens.

P. 253, l. 7, *etqadam* ne signifie pas ici « faire des avances », mais « être prévenu, avoir des préjugés ».

P. 254, l. 11, *nço* ne signifie pas « être livré à la discussion » (des muets), mais « combattre, attaquer »; et *phîqo*, ne signifie pas « muet » mais « bègue, bredouilleur »; on s'imagine d'ailleurs difficilement un muet qui discute; l. 12, *habshoushto* ne signifie pas « sangsue » mais « scarabée ».

2. Dans beaucoup de phrases le traducteur s'est servi d'à peu près, comme « Maître de tout » pour « Maître supérieur à tout » (248, l. 8); « ce qui a été et ce qui se fait », pour « ce qui a été et ce qui sera » (248, 10), « ce siècle » pour « cette génération » (248, 24); « grain » pour « semence » (249, 12); « depuis un temps immémorial » pour « dès l'origine » (250, 2), « mutuellement » pour « judicieusement » (250, 18); « hérésiarques » pour « hérétiques » (252, 19).

3. P. 255, l. 13 après *Idouboro*, il y a un blanc dans le manuscrit; suppléer : *maioutouto* ; p. 257, l. 13, au lieu de *bqélioto* (cellule) le manuscrit porte *Babiloito* (babylonienne); p. 259, l. 8, la leçon du manuscrit est à corriger en *doraihoun* ; l. 21, le mot

critiques, elles sont peu nombreuses : six seulement, dont quatre tombent à faux[1].

Il ne sera pas inutile de signaler à l'éditeur que des fragments nombreux et étendus de ce synode ont été insérés dans la Collection canonique d'Ébedjésus : comme ce recueil a été publié avec une traduction latine (Maï, *Nova. coll.*, t. X) M. Graffin y trouvera un utile secours pour la suite de sa publication. La collation du manuscrit syriaque de la Bibliothèque nationale (nº 332), dont il paraît ignorer l'existence, pourrait également fournir quelques bonnes leçons dans le texte.

J.-B. CHABOT.

Otto CARTELLIERI. **Abt Suger von Saint-Denis**, 1081-1151. Berlin, 1898, in-8, XI-191 p. (11e fascicule des *Historische Studien*, publiés par Ebering).

M. Otto Cartellieri[2] a devancé les érudits français sur leur propre terrain, et il nous a donné, en allemand, une biographie de Suger, qui est la première tentative, vraiment scientifique, pour mettre en lumière la vie et l'œuvre du célèbre abbé de Saint-Denis. J'avais dit, dans mon *Introduction aux Annales de Louis VI* (p. LVII) « que les vies de Suger publiées jusqu'ici étaient des *éloges* composés sans critique, chargés de détails de fantaisie, et que les hypothèses gratuites, les inductions mal fondées, y tenaient presque autant de place que les textes eux-mêmes ». Ceci ne pourrait plus s'écrire aujourd'hui ; grâce au travail de M. C., la lacune est déjà plus qu'à moitié comblée.

Sans doute, ce volume est mince, et nous n'avons là qu'une esquisse sérieuse, en attendant la biographie complète et définitive. Il y aurait à dire, beaucoup plus que ne l'a fait M. C., sur certains points, par exemple sur l'histoire de la régence et sur l'activité de Suger, considéré comme constructeur d'églises et collectionneur d'œuvres d'art. La note 1 de la p. 106 montre que l'auteur n'est même pas très au courant de la bibliographie relative à ce sujet spécial, car il aurait dû citer l'article substantiel d'Anthyme Saint-Paul sur la construction de l'église abbatiale de Saint-Denis (*Suger, l'Église de Saint-Denis, et Saint-Bernard* dans *Bulletin archéol. du Comité des trav. histor.* 1890). Mais il faut savoir gré à M. C. de nous avoir apporté l'essentiel, c'est-à-dire une biographie raisonnée de Suger, faite d'après les documents mêmes, et fondée sur une

---

ouad'noshouté est marqué d'un *deleatur* dans le manuscrit et le contexte exige en effet sa suppression ; p. 260, l. 7, ajoutez *'alohi* après *dafèq* (manuscrit de Paris) ; l. 9, le manuscrit porte *mtaninan* au lieu de *mothînan*.

1. P. 253, n. 3, la leçon du manuscrit est correcte ; de même p. 258, n. 1 ; p. 260, n. 1, la forme du participe doit être maintenue ; p. 262, n. 1, la leçon du manuscrit est correcte ; la restitution proposée serait un barbarisme.

2. Qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre Cartellieri, auteur de deux fascicules sur l'histoire de Philippe-Auguste (1897-1899).

critique exacte des travaux déjà publiés. Tous les faits importants sont placés à leur ordre chronologique, bien mis en valeur et judicieusement appréciés. Le livre est divisé assez naturellement en trois parties : 1° *Suger au service de la couronne*; 2° *Suger, abbé de Saint-Denis*; 3° *L'activite littéraire et religieuse de Suger*. A propos de la première partie et en ce qui concerne l'élection de Suger comme abbé de Saint-Denis (1122), je signalerai à M. C. un passage curieux et encore inédit de l'historien de l'abbaye de Saint-Victor, Jean de Thoulouse, contenu dans le manuscrit latin 14679 de la Bibliothèque Nationale. Il en résulterait que Suger était alors prieur de Notre-Dame d'Essonne, et que ce fut à l'instigation d'un courtisan de Louis VI, nommé Guathon (ou Guazon, sans doute Guazon de Poissi, qui apparaît en effet dans l'entourage de Louis le Gros, voir nos *Annales*, n° 9 et 141), que le roi de France, mécontent de l'élection de Suger faite sans son aveu, incarcéra des moines de Saint-Denis. Je ne sais à quelle source l'annaliste de Saint-Victor a emprunté ces détails, qui ne se trouvent ni dans la *Vie de Louis le Gros*, ni dans les chroniques écrites à Saint-Denis; je me bornerai à observer que les allégations de Jean de Thoulouse, un érudit exact, qui disposait de manuscrits aujourd'hui disparus, ne doivent pas être négligées sans raison. Il apporte d'ailleurs, toujours à propos de l'élection de Suger, une citation intéressante d'un contemporain célèbre, Hugues de Saint-Victor : « Aujourd'hui, pour les élections, c'est la volonté du prince qu'on attend, et non celle de Dieu. Cependant le roi a confirmé l'élection de Suger, dont la personne lui était agréable. »

Un catalogue des actes et chartes de Suger occupe les p. 125 à 167. Il est complet, fait avec soin et rendra de véritables services aux érudits. En général, M. C., pour la désignation des sources, est bien renseigné, et il a même fait (ce qui est très méritoire pour un étranger) des efforts constants en vue d'arriver à une identification exacte des noms de lieux. On pourrait cependant lui demander, sur certains points, une précision plus rigoureuse. Je prendrai comme exemple le n° 33 *a* des regestes, l'acte par lequel Suger donne à l'abbaye d'Ourscamp des terres et des bois à Bailleul-le-Soc et à « *Magniviler* ». M. C. place cet acte entre le 12 mars 1122 et le 13 janvier 1151. Or il est possible d'arriver à une

1. Latin 14679, f° 28-29 : « Hoc anno, mortuo Adamo, S. Diyon. abbate, viri religiosi ejusdem abbatiae inconsulto rege Ludovico, in capitulum convenientes Suggerium ejusdem loci professum, Sanctae Mariae de Essona priorem absentem et Regi charum, utpote quem Rex ad Calixtum nuper pontificem electum salutationis causa miserat, notissimum abbatem suae ecclesiae unanimiter eligerunt, et seniores sui monasterii ad electionem regi insinuandam destinarunt. In quos rex iratus, Guathonis cujusdam assentatoris aulici suggestione, jussit eos carceribus tradi nec sine multis precibus ex eis educi. Quod factum cum viris probis ecclesiasticis et religiosis durius videretur, nec etiam sine scriptorum observatione subticuit. Nam Hugo noster quaestione prima in secundam ad Corinthica, illud non praetermisit scribens : « His diebus voluntas principis super eligendis exspectatur, non Dei; Rex tamen Suggerium virum sibi gratum abbatem confirmavit. »

détermination plus précise, d'après les noms mêmes des dignitaires de l'abbaye de Saint-Denis cités comme témoins. Le grand-prieur Henri est certainement entré en charge après 1137, car il a succédé à Hervé, dont le nom apparaît dans les chartes de Saint-Denis, de 1135 à 1137, et il a eu lui-même pour successeur Ansoud, désigné comme grand-prieur de 1152 à 1154. De même, le sous-prieur ou second prieur Guillaume n'a pu être en fonctions avant 1138, car les chartes dyonisiennes lui donnent pour prédécesseur, de 1135 à 1137, Thévin. L'acte doit donc être daté de 1138 au 13 janvier 1151. D'autre part, M. C. ne le cite que d'après le cartulaire d'Ourscamp, publié (assez mal) par Peigné-Delacour : mais il aurait dû se référer à l'original qui existe aux archives départementales de l'Oise et a été publié dans une collection bien connue, le *Musée des Archives départementales*, p. 74, n° 38. Il y aurait vu que « *Magniviler* » est Grandvillier aux Bois (arrondissement de Clermont, commune de Saint-Just).

En poussant un peu plus ses recherches, M. C. aurait pu aussi enrichir son catalogue de quelques notices. On peut lui signaler parmi les actes dont il ne fait pas mention :

1° Celui par lequel Suger notifie qu'il a fait conclure un accord entre le chapitre de Saint-Paul et Adam, fils d'Ive, au sujet d'un moulin situé sur le Crould (orig. Arch. Nat. L. 845). M. C. ne cite sur cette affaire que la charte de Louis le Gros (n° 83 de ses regestes) où il est mentionné et qui est datée de 1134. Il ne connaît pas l'acte de Suger, qui est daté de la 14e année de son administration abbatiale, de la 6e année du pontificat d'Innocent II, et souscrit par le prieur Hervé et le sous-prieur Thévin.

2° L'acte de 1142-1151 par lequel Suger donne aux moines de l'abbaye des Vaux-de-Cernai une aulnaie proche de l'étang, à charge de six deniers de cens (L. Merlet, *Cartul. de l'abb. des Vaux de Cernay*, n° 4, d'après l'orig.).

Un appendice où la mort de Suger est fixée au 13 janvier 1151, et une liste des localités qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Denis au temps de Suger, terminent utilement le volume. Je regrette que M. Cartellieri n'y ait pas adjoint un index des noms de personnes et de lieux cités dans son texte et dans son catalogue. C'est là une chose indispensable, même dans un livre peu étendu.

Achille LUCHAIRE.

A. TOBLER. **Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik** (3e série, avec un appendice : Romanische Philologie an deutschen Universitæten). Leipzig, Hirzel, 1899, un vol. in-8 de XII-203 p.

M. Tobler vient de réunir pour la troisième fois les articles qu'il publie d'une façon suivie dans la *Zeitschrift* de Groeber. Cette nouvelle

série ne le cède point en intérêt à ses deux aînées, ce qui est tout dire : l'éloge n'est plus à faire de ces « contributions » par lesquelles, depuis une quinzaine d'années, l'éminent professeur de Berlin a si complètement renouvelé l'étude de notre syntaxe française. Lors même qu'on a lu ces articles avec soin, au fur et à mesure de leur apparition, on les retrouve avec plaisir groupés ici dans un volume portatif et formant une sorte d'ensemble, revisés soigneusement du reste et enrichis çà et là d'exemples nouveaux. Une des sensations qu'on éprouve en parcourant ces études qui s'appuient sur un si riche matériel d'exemples, c'est que la syntaxe de notre ancienne langue était vraiment quelque chose de bien flottant encore, de très peu arrêté dans ses lignes essentielles. Relisez, par exemple, à cet égard l'article capital qui est ici consacré à *Ne... se... non, mais, fors, que* (p. 68-98), vous y verrez comment peuvent se combiner, se remplacer, s'entre-croiser ces formules restrictives : tout cela est plein de tâtonnements encore, inorganisé, amorphe dans une certaine mesure, et il faut à celui qui interprète les faits, qui cherche à démêler leur écheveau embrouillé, un sens psychologique singulièrement aiguisé pour arriver à refaire le chemin fait autrefois par des esprits français et à coordonner des exemples souvent contradictoires entre eux. Ce sens psychologique, M. T. le possède au plus haut degré, et il l'a bien prouvé : il le possède tellement, qu'on serait plutôt tenté de lui reprocher par moments un excès de subtilité dans la façon dont les faits sont exposés ou déduits les uns des autres. Mais c'est vraiment là un reproche qu'il n'est pas donné à tout le monde d'encourir. Une des préoccupations qui éclate dans ce nouveau volume — et que j'avais remarquée déjà dans les précédentes séries, mais peut-être à un moindre degré — ç'a été, de la part de M. T., de se montrer très attentif à l'évolution contemporaine, aux menus faits, aux glissements souvent imperceptibles qui se produisent dans notre usage actuel, et qui, à une échéance plus ou moins lointaine, en dépit de tous les modèles classiques et de toutes les Académies, nous préparent sans doute une syntaxe française nouvelle. Je crains seulement qu'en citant souvent des phrases empruntées à des articles de critique littéraire — notamment ceux de la *Revue Bleue* — il n'ait été porté parfois à attribuer à l'usage vraiment courant de la langue des tours qui sentent la recherche, qui sont des tentatives isolées de stylistes ou des essais de restauration archaïque, bref dont l'avenir est douteux. Voyez, par exemple, dans cet ordre d'idées, ce qui est dit (p. 50) de l'emploi du futur passé après la conjonction *si*. Je sais bien que parfois les stylistes semblent avoir gain de cause. Les Goncourt, malgré les spirituelles protestations de Sarcey et de bien d'autres, ont réussi dans une certaine mesure à naturaliser par exemple, dans notre usage écrit, l'emploi de la préposition *avec* séparée par toute une incise de son complément légitime (*avec sur sa figure un bon sourire*, etc. Cf. p. 114). Oui, mais est-ce bien pour longtemps? ou même avons-nous vraiment renoncé aux règles posées par Vaugelas sur la matière?

En tout cas, il est certain que, pour commencer nos phrases, nous employons très librement des formules d'infinitif absolu comme *autant dire, et dire que*, etc. : mais quant à *autrement dire*, dont M. T. cite (p. 141) deux exemples empruntés à M. Richepin, je crois bien que c'est un tour particulier à la stylistique de l'auteur de *La Glu*, et je ne me souviens pas, pour ma part, l'avoir jamais entendu. Il y a peut-être là quelque provincialisme, ou tout simplement une confusion avec *autrement dit*.

Un de ces tours contemporains que M. T. a soigneusement notés, et non sans raison, c'est l'emploi pléonastique de *en*, représentant par avance un nom accompagné de l'article *un*. Ce qui vient compliquer la tournure, c'est que fréquemment dans l'usage populaire un *de* plus ou moins partitif se trouve inséré entre l'article et le substantif (*en voilà une de chance*). M. Siede — qui était, je crois, élève de M. T. — avait essayé déjà d'expliquer ce tour dans une dissertation parue il y a quelques années, et n'y avait qu'à demi réussi. M. T reprend ici pour son compte la question, et lui fait faire un pas en proposant une série *en voilà des chances*, puis *en voilà une, des chances*, et enfin *en voilà une de chance* sous l'influence des phrases comme *une drôle d'idée, un coquin de valet*. Cela se peut ; je crois néanmoins que l'emploi du partitif est essentiellement amené par une sorte de symétrie avec le *en* qui précède : dans ses créations en apparence les plus fantaisistes, la syntaxe populaire obéit aux analogies de la langue. Il faudrait d'ailleurs tenir compte de certaines autres considérations pour étudier la question sous toutes ses faces. M. T. dit qu'on ne trouve pas en français de phrases du type *en voilà une d'idées* (ce qui serait conforme au type italien *tu me ne hai fatta una delle beffe*, déjà employé par Straparola) : le tour est rare, il est vrai ; mais on en trouverait peut-être cependant quelques exemples, notamment celui-ci qui est d'Alexandre Dumas père : *C'en est un des malheurs que de jeûner six semaines* (Kean, III, 6). Il y aurait à remarquer encore que, par analogie, le mot *un* peut être remplacé par un nom de nombre quelconque, et que dans ce cas bien entendu le substantif complément se met au pluriel (*j'en ai trois de chevaux*). Enfin, il resterait à déterminer à quelle époque le tour fait son apparition en français : c'est, semble-t-il, dans la seconde moitié du siècle passé ; le plus ancien exemple que je me rappelle en avoir vu se trouve dans un Proverbe de Carmontelle, écrit entre 1768 et 1781 (*Je te dis de m'en faire un, qui soit bien tourné, de compliment*). Il convient d'être très réservé d'ailleurs à propos de ces questions de chronologie : ce qui est certain, c'est que les phrases de ce genre ne deviennent un peu fréquentes qu'aux environs de 1830, et c'est aussi qu'elles n'ont jamais réussi à avoir pleinement droit de cité dans la langue écrite. Comme le remarque M. T., la tournure qui semble aujourd'hui l'emporter définitivement est celle où le *de* partitif est supprimé (*en voilà une chance*).

Quoi qu'il en soit, en lisant toutes ces études de détail, si déliées, si

subtiles, que M. Tobler sème d'une main prodigue, sur les points les plus délicats de notre syntaxe, on ne peut s'empêcher de formuler un souhait. Il serait à désirer que l'auteur entreprît quelque jour de coordonner d'une façon systématique toutes ces données, et qu'en les résumant il s'appliquât à présenter des vues d'ensemble sur l'évolution syntaxique de la langue française. Nul n'est mieux préparé, semble-t-il, à une tâche de ce genre, et ne pourrait plus sûrement la mener à bonne fin. En attendant, il faut se contenter de relire et de méditer les « contributions » qui forment cette troisième série ; il ne faut pas oublier de lire non plus le discours sur la *Philologie romane dans les Universités allemandes,* qui lui sert d'appendice. Le morceau date déjà d'une dizaine d'années, mais il est d'un intérêt toujours actuel.

E. Bourciez.

Les Substantifs postverbaux dans la langue française. Thèse pour le doctorat par G. Lené. Upsala, 1899, Almqvist et Wiksell, un vol. gr. in-8 de II-146 p.

M. Lené vient de reprendre, dans une thèse substantielle, la question des substantifs post-verbaux en français. Je ne dirai pas qu'il l'ait renouvelée, et telle n'a point dû être d'ailleurs son ambition, car le sujet est de ceux qui ne sont plus guère susceptibles de l'être. Son étude est du moins consciencieuse et solide ; les faits y sont groupés d'une façon méthodique, et des listes d'exemples sont mises là à notre disposition qu'il sera très utile de consulter. Ces listes sont copieuses, à peu près complètes, semble-t-il, en ce qui concerne la langue littéraire ancienne et moderne, car un dépouillement attentif des patois et des parlers provinciaux pourrait singulièrement les allonger : je ne sais pourquoi M. L. a exceptionnellement tenu compte ici dans une certaine mesure des idiomes de la Suisse romande. Ce dont il faut le louer encore, c'est d'avoir fait, dans la partie théorique, des constatations intéressantes, et qui n'avaient point été jusqu'ici, je crois, formulées d'une façon précise, — celle-ci notamment (p. 44) : c'est que dans l'ancienne langue française, à l'origine du moins, les post-verbaux étaient presque tous du genre masculin ; vers le XIII^e siècle, cet état de choses a commencé à se modifier, peu à peu la proportion entre les masculins et les féminins s'est renversée, et finalement la formation féminine est aujourd'hui seule vivante. A quoi cela tient-il? Il y aurait lieu, semble-t-il, de l'examiner d'un peu plus près que ne l'a fait M. L. Il a également donné (p. 22) une explication juste des formations proportionnelles qui ont eu pour point de départ un substantif comme *cantus* arbitrairement rapproché d'un verbe fréquentatif comme *cantare* : il eût été bon seulement d'indiquer que M. Meyer-Lübke a déjà nettement exposé la même théorie (*Gramm.*, II, § 397). Un peu plus loin, M. L. prétend que « la question de savoir si

en latin vulgaire on a formé de *suspirare suspiru* ou bien si l'on a créé en français le mot *soupir* de *soupirer*, n'offre pas un très grand intérêt » : voilà qui est fort contestable, et les faits de ce genre ont au contraire un intérêt de premier ordre au point de vue de la chronologie. — Relativement au point capital de la théorie, qui est de savoir en somme sur quelle forme reposent les substantifs post-verbaux, M. L. abandonne et combat même l'opinion de Darmesteter (qui réclamait le présent de l'indicatif); il revient à celle d'Egger (qui voyait le radical de l'infinitif à la base de ces créations). Je crois, pour ma part, que l'opinion reprise et défendue ici est en effet la meilleure. Il faut seulement y ajouter un correctif, ainsi que l'a déjà fait M. Suchier (*Français et Provençal*, § 101) : si, pour toutes sortes de raisons assez délicates, l'infinitif doit être postulé comme ayant en général servi de premier modèle, on doit cependant reconnaître qu'en certains cas s'est produite une influence des formes accentuées sur le radical. Car sans cela comment expliquera-t-on des mots tels que *relief* et *soutien*, par exemple ? M. Lené n'en dit rien, et il se contente de citer ces deux mots à leur rang alphabétique (p. 92 et 101), sans commentaire d'aucune sorte. Il n'en reste pas moins que, prise dans son ensemble, cette étude est honorable : l'auteur aurait pu se dispenser seulement d'y donner de nombreuses références à des ouvrages élémentaires ou de seconde main, surtout ayant parfois omis celles qui semblaient au contraire tout indiquées.

E. BOURCIEZ.

Félix REYSSIÉ. **Le cardinal de Bouillon** (1643-1715). Paris. Hachette, 1899. In-8 de 248 p. (extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*).

Le P. Henri CHÉROT. **A propos de la disgrâce du cardinal de Bouillon. Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal, suivie de quatre lettres extraites des *Pensées*.** Paris, V. Retaux, 1899. In-8 de 108 p.

I. Le livre de M. Reyssié se lit avec plaisir. Mais, quand on l'a fermé, on se demande si c'est un livre d'histoire, ou bien une apologie de l'ambitieuse maison de la Tour et du cardinal Emmanuel-Théodose. Sous prétexte que Saint-Simon a poursuivi « les Bouillons » d'une haine implacable, M. R. écarte purement et simplement toutes les accusations lancées contre le cardinal et les siens par l'irascible duc et pair. — Il a vu, dans l'église Saint-Marcel de Cluny et au musée de cette ville, les fragments du mausolée que le cardinal rêvait d'élever à ses ancêtres ; ce mausolée, il semble que M. R. ait pris à tâche de l'édifier dans son livre.

Il n'est besoin cependant que de lire ce livre même pour juger sévèrement ces petits gentilshommes limousins, devenus, par grâce de Henri IV, ducs de Bouillon et princes souverains de Sedan. Famille de rebelles qui tirent bénéfice de leurs rébellions mêmes, ils échangent leurs terres de

Meuse contre le comté d'Auvergne, tout en gardant leur titre de princes étrangers, qui les met sur le même pied que les Guises. Cela ne leur suffira pas : il leur faudra descendre de la maison d'Auvergne, afin de marcher de pair avec la maison de France elle-même. Un éclatant rayon de gloire avait été jeté sur cette famille par Turenne.

Le neveu du maréchal est bien le type de cette maison orgueilleuse et insatiable. Chanoine à quinze ans, cardinal à vingt-six, grand-aumônier de France, ambassadeur, abbé de Cluny, doté de 200,000 livres de bénéfices, comblé de toutes les faveurs, il restera inquiet et avide. Il contrecarre sans scrupule la politique de son souverain. Il joue, dans l'affaire des *Maximes des Saints*, un jeu très double : officiellement, il réclame au nom du roi, la condamnation de Fénelon ; en dessous, il est absolument exact de répéter avec Saint-Simon qu'il « mettait tout son crédit à la différer ». C'était ce que le cardinal appelait ne « jamais oublier pour le roi ce qu'il devait à Dieu, ni pour son ami ce qu'il devait au roi [1] ». On comprend que Louis XIV lui ait écrit : « Mon cousin, la voie la plus sûre que vous ayez pour détruire les faits avancés contre vous est d'exécuter mes ordres sans aucune réserve. »

Dans l'affaire de la coadjutorerie de Strasbourg, il suit de même une politique personnelle, une politique de famille. Il s'élève avec une vertueuse indignation contre les menées simoniaques des Soubise et des Furstenberg, lui qui avait conclu, en 1694, pour se faire nommer à Liège, des pactes analogues avec les mêmes Furstenberg [2]. Il reçoit l'ordre de quitter Rome ; mais, comme il espère le décanat du sacré Collège, il feint une maladie et, malgré de nouveaux ordres plus formels, rentre à Rome pour y attendre la mort du cardinal Cybo. Enfin, en 1710, en pleine guerre de la succession d'Espagne, il se fera enlever par son neveu le prince d'Auvergne, passé à l'ennemi dès 1702 ; il ira trouver dans leur camp Eugène et Marlborough. C'était, un peu tard, revenir aux mœurs de la Fronde. Et il n'est pas nécessaire d'avoir les yeux de Saint-Simon pour apercevoir dans sa lettre du 22 mai — où il excipe de son titre de « prince étranger » afin de couvrir sa trahison — le crime de lèse-majesté.

M. R. n'a pu se dispenser de toucher à la fameuse affaire du cartulaire de Brioude. Mais, s'il a consulté le livre de Loriquet, et les extraits d'interrogatoires que possède la Bibliothèque de Clermont [3], il est regrettable qu'il n'ait pas songé même à ouvrir le *Manuel de diplomatique* de

1. Je n'ai pas à examiner si le cardinal avait tort ou raison de soutenir Fénelon. Il était chargé des affaires de France, et, comme tel, il devait soutenir la politique du roi, ou se démettre.

2. M. Reyssié est muet sur ces intrigues. Il a cependant lu le t. VII du *Saint-Simon* de M. de Boislisle, lequel (p. 101, n. 1) renvoie aux *Nouv. acquisit. franç.* 5089, vol. 2-6, 40-95, 152, et ajoute que Bouillon essaya de se faire nommer grand maître des teutoniques « par les mêmes moyens » (d'après Clairambault 915 f[os] 88-96).

3. Manuscrits 565-567.

M. Giry[1]. Il y aurait trouvé l'une des curieuses pièces, conservées aux Archives nationales, qui prouvent à l'évidence que de Bar avait chez lui un véritable atelier de faux : ces pièces sont les « copeaux » de cet atelier. M. R. (p. 183, n. 2) triomphe de ce que « de Bar, dans ses interrogatoires, ne semble pas avoir varié et a toujours déclaré qu'il n'a jamais fabriqué de faux titres[2] ». La vérité est que de Bar se défend très habilement et, au moment d'être pris, accumule les *distinguo* et les échappatoires. Sujette à revision comme toutes les sentences humaines, la condamnation de 1704 ne semble pas cépendant avoir frappé un innocent. Laissons de côté la question de savoir si le suicide tragique du condamné n'est pas un aveu de son crime. Mais, mis en présence de ces pièces étranges, véritables modèles pour faussaires, de Bar reconnut très bien qu'elles étaient de lui ; seulement, il prétendit ne s'être exercé à cette fabrication et n'avoir écrit ces faux que sur l'ordre et sous la dictée de du Bouchet, lequel, « ne voulant pas que son écriture parût, il se servait de la main du répondant pour empêcher qu'on ne reconnût qu'il avait envie de fabriquer des titres »[3]. Du Bouchet ne pouvait contredire de Bar : il était mort.

Je crois savoir que M. de Boislisle, dans un volumineux mémoire, établira prochainement la culpabilité de Pierre de Bar et, ce qui est plus grave, la complicité du savant Baluze. Que restera-t-il alors des éloges que M. R. adresse au cardinal de Bouillon, *pius atavis?* Je ne saurais reprocher à M. Reyssié de n'avoir pas vidé cette question ; il devait au moins ne pas la traiter si légèrement, ne pas se servir aveuglément de l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, et ne pas affirmer, comme chose prouvée, que le cardinal descendait de Guillaume d'Aquitaine.

L'ouvrage contient un joli portrait du cardinal encore jeune, et trois tableaux généalogiques. Il manque un index.

II. Le P. Chérot s'étonne à bon droit que la lettre du 28 déc. 1703 ait été « ignorée entièrement de l'auteur qui semblait appelé à nous la faire connaître» M. R. Cette lettre, en effet, se trouve aux Archives nationales sous la rubrique : *Papiers des Princes. Correspondance du cardinal de Bouillon* (R² 65). Une désignation si claire aurait dû piquer la curiosité du biographe d'Emmanuel-Théodose ; remercions le fervent de Bourdaloue d'avoir été plus perspicace. Malheureusement, la partie la

1. P. 881.

2. Si M. Reyssié avait lu plus attentivement l'appendice VIII de M. de Boislisle, il y aurait vu ceci (p. 498, n. 6) : « se croyant poursuivi pour l'affaire du cartulaire, *il avoua avoir écrit les feuillets suspects* d'après un texte établi dix-huit ans auparavant. » M. de Boislisle ajoute : « Nous verrons tout cela en 1703 ». Il y a là une faute d'impression, car Saint-Simon ne parle de ces faits que sous la date de 1706 (éd. Chéruel, t. III, p. 361).

3. C'est dans le manuscrit de Clermont que M. Reyssié a eu entre les mains (565, p. 12) que je relève cette phrase.

plus intéressante de cette lettre (dont le P. Ch. donne une excellente phototypie), précisément celle qui est relative à la disgrâce du cardinal, a été lacérée, sans doute en raison de l'intérêt qu'elle présentait, et le texte ne peut en être reconstitué. On peut seulement, de ce qui reste, conclure (ce que l'on savait déjà) que Bourdaloue et les jésuites avaient pour le cardinal une vive sympathie. Dans une agréable notice, le P. Ch. nous donne une lettre de Turenne au P. Oliva[1] qui prouve que la conversion du maréchal fût due en partie aux efforts de son jeune neveu, tout frais émoulu d'une brillante soutenance en Sorbonne, alors abbé duc d'Albret. Il nous donne d'intéressants détails sur les nièces du cardinal, et sur son neveu le prince de Turenne, fils de Marie-Anne Mancini. — Les quatre autres lettres publiées par le P. Chérot, lettres de direction, ne sont pas de mon sujet. — La plaquette se termine par un bon index.

H. HAUSER.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten, bearbeitet von E. MARTIN und H. LIENHART. V. — Strasbourg, Trübner, 1899. In-8, 176 pp. cotées 625-800. Prix : 4 mk.

Ce fascicule termine le tome premier de l'ouvrage. Car les conditions originaires de la publication sont modifiées[2] : le *Dictionnaire*, qui ne devait comprendre qu'un volume en six livraisons, en comportera deux en dix livraisons. Les Alsaciens, je pense, ni les germanistes ne s'en plaindront.

P. 625, 1, l. 23, je suppose qu'il faut lire *gezitert*. — P. 627, 2, sous *luter* l'ordre des sens 4 et 5 doit être renversé, soit la filière sémantique « purement, rien que, rien que cela ». — P. 632, 2, *làvàtl* doit être un diminutif du fr. *lavette*, qui, si je ne me trompe, a en argot le sens d' « imbécile ». — P. 633, 1, manque *làks*, qui existe parfaitement et désigne, en opposition à *sàlm*, le saumon avant l'époque du frai. — P. 639, 2, ajouter le vb. dérivé *mèvliere* « meubler ». — P. 640 sq., sous *machen*, il fallait noter les expressions : *màch às te fórt kèsch*, ou plus énergiquement *màch ti fórt*, « f... moi le camp » ; *tar màcht àvr làng*, « en voilà un lambin » ; et renvoyer à *Loch* à cause de la jolie locution *to hè tr tsémrmàn e lòch kmàcht* « c'est ici que le charpentier a fait un trou » (en montrant la porte à quelqu'un). — P. 645, 1, dans le mot *bæmacher* « podex », que je ne connaissais pas, le premier terme est visiblement le fr. *pet*. — P. 648, 1, sous *Much* II, si c'est bien *mugot* et non *magot* que porte le texte de Martin, il nous a

---

1. Et dans l'appendice des lettres du P. Oliva.

2. Cf. *Rev. crit.*, XLV (1898), p. 82, et XLVI (1898), p. 112 et 407. Je m'abstiens de renouveler un éloge monotone et désormais superflu.

conservé, sans doute à la faveur de l'homophonie de l'allemand, une forme dont il n'existe, je crois, qu'un petit nombre de spécimens. — P. 651, 1, ne pas oublier en son lieu la vive expression *maytleschmèkr* « vieux marcheur ». — P. 651, 2, il fallait noter le diminutif *metalyele* (*y* = *j* allemand), très usité des médailles de piété que portent tous les enfants catholiques. — P. 656, 1, « maigre » à Colmar se dit *mâyer* (*á* sombre) et non pas *máker*[1]. — P. 658, 1, manque *schâvetsmàkt* « la journalière catholique ou protestante qui fait le service du samedi dans une famille juive rigide ». — P. 659, 1, « peine » à Colmar se dit *mièy*, et non *miay*. Les auteurs ne paraissent vouloir tenir aucun compte de cette remarque déjà faite pour d'autres mots. — P. 662, 1, à Colmar le diminutif de « mouche » est *mékle*. — P. 663, 1, la *Geschmeissmuck* s'appelle à Colmar *vórmschisere*, expression qui devra trouver place sous *scheissen*. — P. 665, 2, sous *einmal*, les deux variantes colmariennes sont *ámôl* et *áml*, et l'usage en est courant au sens de l'anglais « of course » ; il en est de même de *nàtîrlik* « naturellement », qui eût dû être relevé avec cette acception, p. 792, 2. — P. 667, 1, je ne comprends pas comment un mot *mál*, signifiant « serrure de porte ». peut être le fr. *malle*. — P. 669, 1, dans mon enfance, les dragées de qualité inférieure, qu'on jetait aux gamins après le baptême devant la porte de l'église, s'appelaient *mâlhòpler* (*á* franc) : je veux bien croire que l'*h* était une corruption ; mais il ne manquait jamais. — P. 670, 2, oublié *e militèr* (oxyton) « un soldat », très commun. — P. 678, 2, *Multung* est le fr. *molleton*. — P. 679, ajouter *i à ke pànge* (ter) *màme khómt* (= ich habe keine Bænge, Mamma kommt), imitation burlesque de quatre mesures de piano. — P. 683, 2, le plat de dessert dit *Bettelmann* n'est pas un « gâteau de cerises », et ne comporte nécessairement aucun fruit, ni autre ingrédient que ceux qu'énumère le texte cité plus bas par les auteurs eux-mêmes. — P. 684, 2, *hüsdada*, que j'ai entendu sous une autre forme, est le fr. *hue dada*, devenu dans la légende le cri caractéristique du diable dans la chasse démoniaque. Je transcris à ce propos le récit que nous a fait, dans un pèlerinage, une bonne femme d'Ingersheim : *tô* (à un carrefour), *hàv-i emôl tr tèyfl ksé ; er hèt e yèyerklèyt âkhèt ón kèysefiès* (« une veste de chasse et des pieds de chèvre » ; bien entendu, ces formes ne sont pas colmariennes) ; *ón, vóch-n-r pi óns frpèy kange-n-ésch, se hèt-r hutata hutata kemàcht.* — P. 689, 1, la traduction littérale de ce *vàs mayne-n-er* ? est le fr. « qu'est-ce que vous pensez ? », qui, avec un accent intense et traînant sur la pénultième, est une protestation véhémente et l'un des schiboleth de

1. J'ai déjà eu l'occasion de dire que, pour le dialecte colmarien au moins, les auteurs avaient recueilli des témoignages contradictoires qu'ils avaient insuffisamment coordonnés. J'en ai aujourd'hui la preuve matérielle : dans la même page (716, 1), ils impriment, à titre de formes colmariennes *hüntsm·sik* et *sòimésik*, La première exclut la seconde.

l'Alsacien. — P. 696 1, oublié le vb. *ófmóntre* « égayer », attesté entre autres pour Colmar par l'usage qu'en fait Mangold. — Ibidem, « monnaie » chez nous se dit *méns*. Combien de fois faudra-t-il répéter qu'après nasale l'affriquée, *pf* ou *ts*, se réduit à une spirante? L'illusion contraire ne se fonde que sur de fausses graphies empruntées à l'usage de l'allemand classique. — P. 697, 2, *mâr* est le fr. *marc* (de café) et non *mare*. — P. 707, 1, ajouter *e tómi krét* (diminutif de Marguerite) « une grosse bête ». — P. 708, 1, « demain matin », à Colmar, *mòrn à-mòrye*. — P. 717, 2, les paroles adaptées sur l'air de la mazurka sont aussi, plus simplement, *tsóm tsèleri* (ter) *sàlát*. — P. 718, 2, je ne sais pas comment la forme classique *mist* a pu venir s'égarer dans la conjugaison colmarienne du vb. *mase* « mesurer ». Il faut qu'un instituteur primaire trop zélé l'y ait introduite. A Colmar ce verbe n'a même pas la métaphonie classique, qui y donnerait, non pas **mist*, mais **mést*. Il ne change pas sa voyelle, et l'on dit *er mast*. — P. 722, 2, comment est-il possible d'enseigner que *misèr* a la « prononciation française », alors que l'*s* médial français est un *z*, alors que l'alsacien ne connaît pas cette sonore, non plus qu'aucune sonore? Il y a là une négligence regrettable. De plus, on a oublié la locution *misèr è kómpanî*, juron atténué fort usité. — P. 727, 1, ajouter *khàtsemüsik*, « hourvari, tumulte infernal ». — P. 729, 2, on ne nous explique pas comment fr. *dommages-intérêts* a subi l'aphérèse et la corruption en *maschèntri*. C'est pourtant bien simple : *i* substitué à *è* a paru la finale normale du pluriel, et dans la forme complète **temaschèntrè* l'initiale *te-* a été prise pour l'article alsacien. — P. 732, 2, *mayschtr* suivi du prénom ou du nom est en outre le terme de politesse couramment employé envers un paysan ou un petit patron que l'on ne tutoie pas et qui serait gêné d'être traité de *hèr*. — P. 733, 2, je doute beaucoup de l'authenticité de la phrase « wenn er uf der Mist hockt » : la syntaxe exige le datif, *uf-m M.*, et cette règle, à ma connaissance, est partout rigoureusement observée. — P. 738, 1, *mótüs* est tout simplement le fr. *motus*, quelle que soit d'ailleurs l'origine de celui-ci. — P. 744, 1, mes souvenirs d'enfance du jeu de billes ne concordent pas tout à fait avec les renseignements fournis aux auteurs, et les deux exclamations *moys* et *papusch* ne sont pas synonymes : quand la bille a donné contre un obstacle et se trouve ainsi exposée aux coups de l'adversaire, le joueur qui l'a lancée crie *moys*, ou en fr. *course*, et acquiert par là le droit de la faire courir plus loin ; que si, avant de jouer, il aperçoit un obstacle, brin de bois, caillou, etc., interposé entre elle et le but, il s'écrie *pusch*, que nous interprétions par *putz* « nettoie », et acquiert par là le droit de balayer devant elle ; à moins que l'adversaire plus prompt ne l'ait devancé en criant *papusch*, dont l'initiale est fr. *pas*, soit donc « ne pas balayer ». Ces conventions sont très strictes. — P. 751, 2, à Colmar, *nôchenô* « peu à peu », et *óntrnocherte* « et puis », très usité comme transition dans les récits des commères. — P. 756, 2, à Colmar, « Noël » se dit *vinàchte*. — P. 766,

2, oublié *tómenékl*, hypocoristique de « Dominique », qui a l'inappréciable avantage de faire calembour avec *tóme nékl* « sot Nicolas ». — P. 768, 1, *n le* « sucer » est sûrement une dissimilation du vrai mot *lóle*. — P. 773, 2, sous *nummen*, noter la locution *kàng nóme, mr hán ti schó ksá*, « tu peux t'en aller, on t'a [assez] vu », pour renvoyer un enfant importun. — P. 777, 2, le fr. est *diaconesse*, et j'avoue ne pas comprendre comment il se serait altéré en *napotenis*. — P. 780, la souche de l'al. *næhren* n'est pas relevée : il est vrai que le verbe n'est pas commun ; mais *náróng* « nourriture » (*á* sombre) est bien connu. — P. 784, 2, ajouter *khópfrnás*, surnom d'un homme qui a le nez rouge. — P. 793, 1, ajouter *Nètele*, qui est l'hypocoristique d' « Antoinette ». — P. 795, 1, sous *nétike* « forcer », ajouter le sens de politesse enseigné par M. Bréal[1]. — P. 796, 1, l'expression *fér niks* « en pure perte » a un superlatif énergique et très usuel : *fér niks n vétr* (= *wieder*) *niks*.

Et, à propos du doublet *nit*, je terminerai par une anecdote que j'ai ouï conter à Winzenheim : *tô én tåre khérich ésch e pélt, ón vá mr trèymól tróm eróm két, on sayt* « *Sànt Yàkèple, vàs màchsch tü tô?* » *se sayt er... nit*. Le talent consiste à prendre un temps devant *nit*, de façon que les auditeurs comprennent que la statue de saint Jacques répond « rien » au questionneur, et protestent longuement de leur incrédulité au miracle. On dispute, les paris s'engagent, on fait l'expérience, et en fin de compte l'enjeu demeure au narrateur, car saint Jacques ne répond rien.

V. Henry.

Leopardi (Giacomo). **Scritti letterari ordinati e riveduti sugli autografi e sulle stampe corrette dall' autore per cura di Giov. Mestica con Discorso proemiale.** Florence, Le Monnier, 1899. 2 vol. petit in-8 de LXXXIV-425 et 444 p. 8 fr.

Sous ce titre un peu vague, l'éminent érudit réimprime diverses traductions de Leopardi (L'Art poétique d'Horace, des épigrammes grecques, les poésies de Moschos, la Batracomyomachie, Frontón, le 2e livre de l'Énéide, etc., son *Saggio sopra gli errori popolari degli antichi*, ses préfaces et ses vers de jeunesse). Il a classé tous ces écrits plus rigoureusement qu'on ne l'avait fait encore dans l'ordre chronologique. Le volume s'ouvre par un Discours préliminaire et se clôt par des notes sur les manuscrits et les éditions qui ont été employés par M. Mestica. Ces notes et ce discours témoignent d'une rare connaissance de tout ce qui touche au grand poète de Recanati et spécialement

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 415.

à sa bibliographie. M. Mestica n'ignore pas que la vraie gloire de Leopardi n'est pas dans les morceaux qu'il réédite, mais il y relève justement des preuves de l'attachement du poète aux idées libérales, auxquelles Leopardi put, à certains jours, paraître avoir renoncé.

Charles DEJOB

BULLETIN

— La livraison 17 du tome III du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux; Sommaire : § 45, La relation du voyage du sultan Qâït-bây en Syrie (*suite et fin*). — § 46, Itinéraire d'un pèlerin français du XIV^e siècle de Damas à Naplouse. — § 47, Gezer et ses environs ; nouveaux relevés. — § 48, Création d'un fonds spécial pour l'acquisition d'antiquités. — § 49, Jehovah, seigneur du Sinaï (à suivre). — Cette livraison est accompagnée de quatre planches, dont deux doubles (pl. III, IV, V, VI).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er septembre 1899.

Le maire de Chalon-sur-Saône invite l'Académie à l'inauguration du monument élevé dans cette ville à feu M. Chabas, correspondant de l'Académie, l'égyptologue bien connu. L'inauguration aura lieu le 17 septembre prochain.

M. le marquis de Vogüé, président de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, annonce que cette commission fera paraître, à partir du 1er janvier 1900, des Bulletins périodiques d'épigraphie sémitique. Ces Bulletins, conçus d'une façon générale sur le plan de l'*Ephemeris epigraphica latina*, seront encore plus utiles pour le Corpus des inscriptions sémitiques que cette dernière ne l'est pour le Corpus des inscriptions latines.

M. de Barthélemy, vice-président, prononce l'éloge funèbre de M. Joachim Menant, membre libre de l'Académie, décédé à Paris le 30 août. M. de Barthélemy termine ainsi : « Chacun parmi nous a pu apprécier la grande courtoisie et l'affabilité de M. Menant. Grâce à ses études spéciales, il laisse un grand vide dans l'Académie. Son souvenir restera non seulement à cause de ses travaux, mais encore par ceux d'une élève, formée à son école, qui, tout en l'entourant des soins les plus délicats, n'en travaillait pas moins à des recherches considérables, quoique plus modernes, sur l'Extrême Orient. »

La séance est levée en signe de deuil.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 38 — 18 septembre — 1899

Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos; Le tombeau d'Osiris. — Krall, Manuel d'histoire orientale. — Quibell, Le Ramesséum; El-Kab. — Sophocle, Œdipe à Colone, trad. Martinon. — Leroux, Le massif central. — Machiavel, Le Prince, p. Lisio. — Garsou, Barthélemy et Méry. — C. Garnier, Transcription rationelle des noms géographiques. — R. Koehler, Petits écrits, p. Bolte. — Sir Harry Johnston, La colonisation de l'Afrique. — Frobenius, L'origine des civilisations africaines. — Les administrations tunisiennes. — L. de Seilhac, Les congrès ouvriers en France. — Académie des inscriptions.

E. Amélineau. **Les Nouvelles fouilles d'Abydos**, 1895-1896, Compte rendu in extenso des Fouilles, description des monuments et objets découverts, avec carte, plans, dessins, et 43 planches, Paris, Leroux, 1899, in-4º, xxxiii-307 p.

E. Amélineau, **Le Tombeau d'Osiris**. Monographie de la découverte faite en 1897-1898, avec cinq planches et un plan. Paris, Leroux, 1899, in-4º, 155 p.

M. Amélineau s'est décidé à en finir par où il aurait dû commencer : il a publié enfin les pièces principales d'une partie des collections qu'il a recueillies au cours de ses fouilles. Je ne puis pas dire que la publication soit partout satisfaisante, et un peu de surveillance personnelle lui aurait permis de nous donner des planches plus nettes ; mais enfin les monuments sont là dans leur ensemble, et nous pouvons maintenant les étudier avec plus de sécurité qu'auparavant. Le texte qui y est joint présente les particularités auxquelles les brochures précédentes nous avaient accoutumés, la prolixité, l'accumulation des détails oiseux sur les émotions du fouilleur, la plainte perpétuelle et la facilité à voir des ennemis ou des envieux dans tous ceux qui entretiennent sur la matière une opinion différente. L'économie d'impression eût été notable si M. A. avait élagué tous ces hors-d'œuvre et s'il se fût contenté d'exposer simplement les faits. Elle eût été plus considérable encore s'il avait supprimé tout un appareil d'apparence scientifique assez superflu, par exemple les reproductions multipliées du chapitre VI du *Livre des Morts*, dont les figurines funéraires qu'il a recueillies n'offrent aucune variante intéressante. Ses deux volumes se liraient mieux s'ils étaient réduits d'une bonne moitié, et la matière vraiment utile n'y serait pas diminuée d'une ligne.

Je n'insiste pas sur les recherches préliminaires, qui d'ailleurs feront l'objet d'un mémoire particulier, et j'en viens de suite aux chapitres qui traitent des monuments archaïques. L'impression qu'on ressent après

les avoir parcourus, ainsi que les planches afférentes, c'est que ce mémoire, différé si longtemps, contient surtout ce qui a été publié déjà en France, en Angleterre, en Allemagne : il est arrivé à M. A. la mésaventure que je lui laissais pressentir, quand je lui disais que, s'il tardait trop, il verrait l'interprétation de ses documents s'achever autour de lui, sans qu'il lui restât rien de sa découverte que les doctrines évhéméristes dont il l'a obscurcie. Les noms royaux ont été lus ou classés, les légendes transcrites, les conclusions réelles tirées par d'autres que par lui. On sait quelle théorie bizarre il exposa à l'Académie des Inscriptions, dès 1896, et comment il lui fut répondu : lui-même en a conté l'histoire, une histoire qui n'est pas toujours aussi conforme à la réalité qu'on le souhaiterait. Il avait fait défiler sous nos yeux beaucoup de photographies qui, tirées typographiquement, ont fourni des planches à son premier volume, et il en avait accompagné la présentation de commentaires diffus : toutes les époques s'y brouillaient dans un désordre tel qu'au bout d'un instant les rares égyptologues épars dans la salle renoncèrent à suivre le fil de son discours [1]. Deux faits seuls ressortirent nets de son homélie : 1° il pensait avoir découvert des monuments antérieurs à la IV[e] dynastie ; 2° ces monuments n'appartenaient pas aux familles historiques de Manéthon, mais aux lignées de Mânes que la tradition sacerdotale intercalait entre le règne des dieux vivants et celui des Pharaons humains. J'essayai de l'amener à distinguer entre les époques, et, après lui avoir remontré que la composition seule des noms d'épervier n'était pas un indice suffisant pour dater un roi inconnu d'ailleurs, je terminai en lui disant que rien ne nous encourageait à reporter ses Pharaons hors de l'histoire : « il eût « été bien beau déjà de retrouver parmi eux quelques noms de souverains appartenant aux dynasties thinites ». Je conseillai même à M. Amélineau « de peser minutieusement les faits qu'il avait recueillis avant de s'engager à fond dans la voie qu'il avait prise : peut-être une étude plus froidement conduite le ramènerait-elle à des conclusions tout autres que celles auxquelles il se tenait maintenant [2] ».

---

1. Le même désordre qui régnait alors dans les paroles et dans l'esprit de M. Amélineau prévaut toujours dans ses collections : « Was in Amélineau's Sammlungen aus allen Jahrtausenden zusammengemengt ist, habe ich selbst mit Grauen gesehen », dit W. Max Müller (*Orientalische Literaturzeitung*, t. I, p. 410, note 2). Le jugement a d'autant plus de poids que Max Müller est, à ma connaissance, le seul égyptologue qui admette *les Mânes* de M. Amélineau.

2. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1896, p. 200. M. Amélineau se plaint que ce procès-verbal et les suivants ne contiennent pas tout ce que j'ai dit. On ne peut condenser en trente lignes la matière d'un discours de plus d'une demi-heure sans sacrifier bien des détails : toutefois, ces sommaires, écrits et remis à M. Omont, à la fin même de la séance, sont plus exacts que les longs développements où M. Amélineau, perdu au milieu des détails, a reproduit ce que je disais, souvent sans avoir compris le sens de mes paroles ou saisi le lien qui les rattachait entre elles.

M. A. préféra se confirmer dans son idée des Mânes, et il croit avoir eu gain de cause auprès des savants, du moins il le dit dans son présent volume. J'ai résumé, dans un article précédent [1], les conclusions que la plupart des égyptologues ont adoptées, et je ne vois aucun motif d'y rien changer jusqu'à nouvel ordre.

L'idée de reculer les princes nouveaux par delà l'histoire a été suggérée à M. A. par l'analyse du livre Ier de Manéthon qu'on lit dans la version arménienne d'Eusèbe. Le texte en est assez confus et il a suggéré des interprétations diverses; il résulte pourtant de la comparaison des variantes apportées par d'autres documents que, pour le chronographe égyptien, tous les rois d'Égypte antérieurs à Ménès étaient des êtres divins. Les Mânes sont des demi-dieux, νέκυας τοὺς ἡμιθέους, et c'est demi-dieux que Manéthon les appelait : *Ecyniorum reges... Imitheos vocans et ipsos* ou, en restituant l'original grec dont le rédacteur des *Excerpta Barbara* s'est servi, τὰς νεκύων βασιλείας.... ἡμιθέους καλῶν (sc. Μανεθῶ) καὶ αὐτούς. Il semble que certains de ces demi-dieux étaient propres à certaines localités, à Memphis au nombre de trente, et à Thinis au nombre de dix. En tout cas, ce qui ressort bien de l'examen des fragments, c'est que tous les Pharaons primitifs, du Soleil ou de Phtah à Ménès, étaient considérés, non pas comme des rois-hommes, mais comme des rois surhumains, dieux, demi-dieux, mânes ou héros (*Khouou* [2]). Les Égyptiens, racontant l'histoire de l'Égypte, qui se confondait naturellement chez eux avec l'histoire du monde, au moins à ses débuts, signalaient la création, puis, dans une série continue, des dieux et des êtres divins ou demi-divins se rapprochant de plus en plus de l'humanité, tant qu'enfin, le dernier de ceux-ci ayant disparu, Ménès le remplaça et, après Ménès, il n'y eut plus que des hommes sur le trône d'Égypte. C'est au fond quelque chose d'analogue à ce qu'on trouve dans la Bible : Dieu crée le monde, crée Adam, déroule ensuite la généalogie des patriarches adamites jusqu'au déluge, puis, après le déluge, reconstitue une humanité nouvelle. On peut, si l'on veut, admettre ou rejeter cette conception biblique, mais on ne doit rien y modifier, sous peine de la détruire ou, du moins, de la fausser entièrement. Si l'on croit qu'il y eut des hommes avant le moment où la tradition sacrée note la création, c'est un contresens véritable que de les désigner sous le nom de *préadamites*, comme on fit naguère ; par définition, et pour qui admet le système des livres hébreux, il ne peut pas y avoir d'hommes avant Adam. Il en est de même en ce qui concerne l'Égypte : le schème égyptien de l'histoire ne comporte rien avant Ménès que des règnes d'êtres plus qu'humains, et il n'admet pas plus de rois humains *pré-ménites* que l'autre n'admettait d'hommes *pré-adamites*. Autant

---

1. Voir la *Revue critique* de 1898, t. II, nº du 26 décembre.

2. On verra les variantes et un exposé sommaire des difficultés que le texte d'Eusèbe présente dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 526 sqq.

qu'il est permis d'en juger par l'étude des Canons royaux, les chronologistes, lorsqu'ils établirent leurs catalogues de souverains, classèrent tous les dieux et tous les êtres surhumains avant Ménès, puis tous les rois qu'ils savaient être des hommes après Ménès. Quel motif eurent-ils de considérer Ménès comme leur premier roi humain, le fondateur de leurs dynasties? Nous n'en savons rien pour le moment, mais le certain, c'est qu'ils remirent entre lui et eux tous les princes dont ils rencontraient les noms sur leurs monuments. J'ai montré ailleurs qu'ils ne donnaient pas tous les mêmes noms et qu'ils ne se croyaient pas obligés à classer de la même façon les noms qu'ils donnaient. Ils s'accordaient pourtant sur un point : ils inscrivaient dans les premières dynasties tous les souverains humains [1]. Lorsqu'on veut bien conserver le système de Manéthon, ainsi que le fait M. Amélineau, il faut agir comme Manéthon lui-même, et, au lieu de reléguer les noms nouveaux dans des dynasties qui sont réservées aux êtres plus qu'humains, on doit les attribuer où les Égyptiens l'auraient fait, aux dynasties qui suivirent Ménès. Si, maintenant, on se décide à rompre avec la tradition manéthonienne, comme il en est arrivé plusieurs fois, rien n'empêche que l'on ne classe les rois monumentaux selon les affinités des documents qui les mentionnent. Peut-être aurons-nous un jour la preuve que Ménès n'était pas le plus ancien, même des rois connus de Manéthon, et que tel de ceux que les chronographes logeaient après lui, Qenqênès ou Athôtis, ou qui l'on voudra, l'avait précédé en réalité. Il conviendra alors d'être conséquent avec soi-même, et, lorsqu'on voudra loger ces nouveau-venus, de les réunir entre hommes, mais de laisser les Mânes, demi-dieux, héros de Manéthon, à la place même que Manéthon leur assignait, dans l'histoire mythologique.

Il faudra aussi y laisser les vrais dieux Osiris, Isis, Horus, Typhon. M. A. persiste à penser qu'ils ont tous vécu ou régné réellement et il appelle quelque part Osiris « ce grand homme ». Il se refuse plus que jamais à confesser que le nom de double, que j'avais restitué *Khâ-sokhmoui* d'après les dessins de M. Jéquier, appartienne à un roi de la IIIe dynastie, le même dont M. Quibell a découvert un monument superbe à Kom el Ahmar en face d'El-Kab [2]. C'est affaire à lui, mais

---

1. Je résume ici brièvement tout un ensemble d'idées que j'ai exposées au Collège de France, et dont on trouvera des parties exposéesdans plusieurs articles du *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 56-79, 121-128, sur la constitution des premières dynasties égyptiennes.

2. M. Amélineau, plutôt que de reconnaître qu'il a mal lu les légendes un peu floues de ses bouchons de terre, préfère reconnaître dans le roi des monuments découverts par Quibell, un Pharaon différent de *Khâsokhmoui*. M Amélineau s'étonne et se réjouit de ce qu'ayant à raisonner de ces souverains, je les appelle, comme lui, par leur nom de *double*. Comme ce nom de *double* est, jusqu'à présent la seule chose que nous connaissions d'eux, je ne vois pas comment je pourrais faire pour les désigner autrement. Il faudra bien continuer à en agir de la sorte, tant que nous n'aurons pas

on peut regretter qu'il s'obstine dans la traduction, qu'il avait improvisée, lorsque, renonçant à sa première lecture Ti, il s'essaya à retrouver deux dieux dans un seul homme : « *Ont paru, combattant avec leurs deux casse-tête, les deux dieux ; ils se sont couchés ici* (mot à mot : coucher en elle, dans la maison du tombeau). » Les empreintes publiées par M. Amélineau, celle du moins qui est lisible sur la planche qu'il a jointe à son mémoire, donnent nettement non pas le signe *ouzou*, la masse blanche, mais le signe *sokhmou*, ce qu'on peut appeler, faute d'un nom meilleur, l'épée en bois. La dissertation philologique de M. A. n'a pas convaincu les Égyptologues, et la lecture *Khâ-sokhmoui* prévaut toujours pour le nom, quoi qu'il en ait. Je n'insiste donc pas. Je noterai seulement que, si j'ai rendu ailleurs, à l'Académie ou dans cette *Revue*, le mot *Noutiroui* par *les deux Horus* et non par *les deux dieux*, c'était pour bien montrer à un auditoire ou à des lecteurs peu accoutumés aux choses de l'Égyptologie, qu'il s'agissait de deux divinités très déterminées, les deux Horus, et non pas de deux divinités quelconques. Quant à désigner Horus et Typhon par l'expression *les deux Horus*, ce sont les Égyptiens eux-mêmes qui l'ont fait avant moi, comme les Égyptologues le savent depuis des années. Sans reprendre la question, ce qui m'entraînerait loin, je rappellerai à M. A. — ce qu'il m'a entendu souvent dire du temps qu'il suivait mes cours — que l'Égypte se partageait en deux moitiés, qu'on appelait *la moitié d'Horus* et *la moitié de Typhon* : des textes, familiers à tous les gens du métier, présentent dans une formule fréquente où le dieu accorde au roi « les deux moitiés *d'Horus et de Typhon* », la variante significative « les moitiés *des deux Horus* [1] ». Le mythe auquel le nom *Kkâ-sokhmoui* fait allusion est indiqué à plusieurs reprises dans les textes des Pyramides, de façon rapide parce qu'il était courant alors, mais suffisam-

---

leurs noms courants, ceux qui figureront, au moins en partie, aux canons royaux déjà connus.

1. Voici les paroles de M. Amélineau : « Jamais je n'ai rencontré l'abréviation des *deux Horus* pour signifier Horus et Set : M. Maspero, qui a une collection si riche d'exemples à citer, aurait bien fait de citer ici quelques phrases où cette abréviation est reçue par les Égyptiens, car il y a tout lieu de croire qu'ils ne songèrent jamais à identifier l'un avec l'autre, ni même à confondre les deux implacables adversaires. » On ne démontre point d'ordinaire les faits admis de tous : si j'avais pu penser que M. Amélineau ignorât la locution des *deux Horus*, je me serais fait un plaisir de lui en citer plusieurs exemples, outre celui auquel je fais allusion dans le texte et qui est emprunté à Lepsius, *Denkmæler*, III, 246 *a*. La confusion des deux dieux est si complète dans certains cas qu'on les figure par un seul corps humain surmonté de deux têtes, l'une d'épervier, l'autre d'animal typhonien. Je renvoie d'ailleurs pour cette question aux ouvrages des Égyptologues modernes que M. Amélineau paraît avoir lus aussi peu que les textes égyptiens. Sans remonter au mémoire de Pleyte, Brugsch, parlant de l'image dont je viens de parler, en conclut que « die Verbindung beider Gœtterkœpfe ist ein deutlicher Hinweis auf ihren engen Zusammenhang und entspricht ihrer innersten Natur » ; il ajoute un peu plus bas qu'elle « zeigt das Unzertrennliche zwischen den Gœttern Seth und Horus » (*Religion und Mythologie*, p. 703) ;

ment claire pour que le sens en soit compréhensible encore avec un peu d'attention. Je n'insiste pas, non plus que sur d'autres passages où M. A., voulant corriger mes déchiffrements, a montré une singulière inexpérience de l'écriture et de la langue. Il affirme par exemple qu'il faudrait un signe déterminé, ce qu'on appelle d'ordinaire *le fil de métal replié*, pour justifier la traduction de *maître d'hôtel* que j'ai donnée d'un titre commun aux anciens temps, *hir-ouotbou*, et qui figure sur un bouchon de terre sèche. Le *fil de métal* n'est pas usité dans cette conjoncture, mais les Égyptiens employaient une espèce de pain long conique, couché sur le flanc, qui a la valeur *ouotbou*, et c'est bien ce signe que porte le bouchon à l'endroit contesté, seulement M. A. n'a pas su l'y reconnaître, pas plus qu'il n'avait reconnu ailleurs le signe *khâ* et le signe *sokhmou*. Les discussions et les traductions de textes sont d'ailleurs le côté le plus faible chez M. Amélineau. La moindre formule lui paraît étrange, l'arrête, lui offre des difficultés insurmontables. Pour n'en citer qu'un exemple, il veut utiliser quelque part deux inscriptions en hiératique du genre de celles qu'on a ramassées en si grand nombre, à El-Amarna, au Ramesséum de Thèbes, partout où l'on a fouillé les magasins d'un temple. Il lit sur l'une : *l'an 44, vins de* Paqa... *pour la maison d'Osiris qui est à...* et l'autre le gêne au point qu'il se borne à en indiquer le sens : « Une offrande de vin de Syrie (?) pour une maison que je n'ai pu réussir à connaître. » C'est, en réalité, une variante de l'étiquette transcrite sur les jarres à vin, et un égyptologue traduira sans peine : *L'an 44, vin du verger* et *Vin du verger du Château des Millions d'années du roi Ramsès II..... aux mains du chef des jardiniers*, dont le nom est illisible, comme le milieu de l'inscription, sur la planche. C'est le mot fréquent Qamou, le verger, le jardin, le vignoble, mot conservé d'ailleurs en copte, que M. A. prend pour une localité du nom de Paqa... et qu'il place avec doute en Syrie. Quand on le voit sans ressources devant des mots aussi vulgaires et des formules d'usage aussi répandu, on s'étonne moins de la façon dont il déchiffre les textes archaïques.

M. A. consacre une bonne moitié de son second ouvrage à démontrer que le monument retrouvé par lui est le tombeau d'Osiris, mais d'Osiris, homme ayant régné véritablement sur l'Égypte. Un point surtout était remarquable dans sa démonstration telle qu'il l'avait donnée, la découverte d'un crâne qu'il imagina aussitôt être « ce chef d'Osiris que la déesse Isis enterra dans le tombeau d'Abydos ». Il a eu, lorsque le volume était déjà imprimé, une surprise désagréable, dont il nous fait l'aveu un peu piteux à la fin du volume. « Au moment où je l'écrivis, dit-il, je croyais en toute sincérité que le crâne trouvé dans le tombeau d'Osiris était celui du Dieu lui-même. Si je n'ai pas fait examiner ce crâne, c'est que l'examen avait été réservé à quelqu'un qui n'a pu le faire. Cette année, je l'ai remis à un spécialiste et il m'a affirmé que sans doute ce n'était pas un crâne d'homme. Je porte ce fait à la con-

naissance de mes lecteurs. Donc, si ce résultat se confirme, il n'y a pas lieu de faire fond sur la présence de cette tête dans le tombeau d'Osiris ni sur les arguments que j'en ai tirés; mais les conclusions générales restent intactes. » M. A. a reculé devant l'idée de faire d'Osiris une vieille femme sur la foi du crâne, et je l'en félicite, mais le crâne aurait été d'un homme que l'argument n'en eût pas valu davantage. C'est un principe que la demande suscite l'offre : toutes les fois qu'on eut besoin d'un crâne matériel d'Osiris à Abydos, le crâne ne fit pas défaut, et probablement on en eut de rechange. Si le crâne ramassé dans une des chambres avait été d'un homme, il n'eût rien prouvé pour la thèse évhémériste; bien qu'il soit d'une femme, il ne prouve rien contre. Un seul point est à noter dans cet incident, parce qu'il fournit une indication de plus sur la méthode de travail employée par M. Amélineau. Sa conviction était si forte à priori que, déterrant une pièce à laquelle il attachait assez d'importance pour lui consacrer un procès-verbal particulier de découverte, il l'a utilisée dans sa discussion au mieux de ses théories, avant même d'avoir un rapport d'expert qui le renseignât; son volume était achevé d'imprimer lorsqu'il a consulté enfin le docteur Verneaux. Partout au cours de son exploration, M. A. a procédé de même. Il n'a pas laissé les faits parler et lui suggérer au jour le jour les idées qu'ils comportaient, mais il a débuté par se forger une théorie complète d'histoire primitive, et il a essayé d'y adapter les faits au fur et à mesure qu'ils se manifestaient. Seulement, les faits sont entêtés et ils se révoltent quand on veut les obliger à entrer dans des places où ils ne s'accommodent pas. M. A. s'étonne que j'aie souvent modifié mes traductions et mes jugements. C'est que j'ai toujours essayé de me laisser instruire par les monuments chaque fois qu'ils m'arrivaient : lorsque d'autres documents ont surgi qui m'ont paru devoir changer ou renverser les conclusions que j'avais tirées des premiers, je n'ai jamais hésité à corriger ou à rejeter mes interprétations antérieures. L'archéologie égyptienne n'en est pas encore au point de pouvoir dessiner ses théories d'un seul trait ferme et continu : il y faut procéder presque partout par retouches incessantes au premier jet, et ceux qui ont travaillé le plus sont aussi ceux qui ont à leur compte le plus de repentirs.

Je ne pense pas que la prédication de M. Amélineau convertisse beaucoup d'Égyptologues à la conception d'un Osiris homme et roi, devenu dieu depuis sa mort. Ce qui reste certain, après sa démonstration ainsi que devant, c'est qu'il a déblayé un édifice que les Égyptiens considéraient comme étant l'un des tombeaux d'Osiris. Cette chapelle, sise au milieu d'une nécropole d'anciens rois, avait appartenu à l'un d'eux, et nous ne savons pas jusqu'à présent comment elle passa de son maître humain à son maître divin. J'ai émis à ce sujet une hypothèse que M. Amélineau n'accepte pas, mais qui n'en demeure pas moins possible, celle d'une resssemblance entre le nom du roi et l'un des noms du dieu. Peut-être la stèle du roi Nofirhotpou II renferme-t-elle quelque allusion

à ce tombeau, auquel cas la transformation aurait été faite dès la XIII[e] dynastie; par malheur cette stèle est si mutilée que je n'ose rien affirmer à cet égard. Peut-être l'inscription de la statue A 93 du Louvre mentionne-t-elle une restauration, en donnant au lit l'épithète caractéristique d'*alkhai* : « J'ai édifié le château divin d'Osiris Khentamenti en travail parfait, éternel, selon l'ordre de Sa Majesté... je l'ai entouré de murs de briques, un *Alkhai* d'un seul bloc de granit, un naos en électrum », et ainsi de suite. J'incline à penser, et M. Chassinat y incline comme moi, qu'il s'agit de l'édifice d'Omm el-Gaâb, et en ce cas nous aurions une date approximative pour la réfection du lit, l'époque saite : elle conviendrait assez à ce qu'on peut juger de la facture du monument, d'après les photographies très nettes, mais trop petites, de M. Lemoine. En résumé, comme presque tous ceux des Égyptologues dont je connais l'opinion, je persiste à croire que nous devons à M. Amélineau les tombeaux des Pharaons thinites et memphites, de la I[re] à la III[e] dynastie, inclusivement, qu'Osiris est un dieu et n'est pas un homme, que la *bannière* à la légende *Khâsokhmoui* contient le nom d'Horus et de Sîtou, d'un roi de la III[e] dynastie, peut-être Houni, à cause du lien qui semble rattacher ce personnage à la reine Hâpou-ni-maît. Même ainsi interprétée la découverte demeure très belle. Si M. Amélineau, au lieu de se répandre en lamentations grandiloquentes sur les persécutions imaginaires auxquelles il se croit en butte, voulait bien prêter l'oreille aux protestations presque unanimes qui s'élèvent autour de lui, je pense encore aujourd'hui que « peut-être une étude plus froidement con- « duite le ramènerait à des conclusions tout autres que celles auxquelles « il se tient maintenant ».

G. Maspero.

J. Krall, **Grundriss der Altorientalischen Geschichte**, 1 ter Theil : Bis auf Kyros, Vienne, 1899, Hœlder, in-8°, vi-200 p.

M. Krall a voulu écrire un manuel d'Histoire Orientale, et il a fort bien réussi dans son entreprise. La tâche n'est pas si aisée qu'on serait tenté de le croire avec les moyens d'information dont nous disposons aujourd'hui. L'ensemble des faits découverts est si considérable, la masse des documents à utiliser si effrayante et répartie entre tant de langues anciennes ou modernes, qu'on a tout autant de travail pour rédiger un résumé que pour composer une histoire développée des mêmes époques. Le public, d'ailleurs, est particulièrement exigeant, soit qu'élevé au respect des traditions classiques il se méfie des déchiffrements contemporains et leur préfère les fables aimables auxquelles Hérodote ou Diodore l'avait accoutumé, soit au contraire que mal informé du petit nombre des travailleurs et de l'immensité du travail à fournir, il se plaigne de ne pas trouver dans ce qu'on lui donne tout ce

dont il aurait besoin pour ses études particulières, l'histoire des idées, des mœurs, des sciences, des arts, aussi complète que l'histoire des dynasties, des conquêtes et des révolutions politiques. M. Krall a donc fait preuve de courage en publiant cette première partie de son Manuel, et il lui a fallu un mérite réel pour se tirer d'affaire aussi heureusement qu'il l'a fait.

Il n'a pas évité la sécheresse, et le moyen de l'éviter, quand on enferme vingt peuples et plusieurs milliers d'années en deux cents pages? Il ne s'est pas contenté pourtant d'une simple liste de noms royaux et de faits : il a trouvé le moyen de répandre sur le tout des appréciations très concises, mais très fermes, et qui font ressortir la physionomie d'un souverain ou comprendre l'esprit d'une époque. De bibliographie, il n'a mis que l'indispensable, et il a apporté un soin particulier à l'établissement de la chronologie. L'œuvre est utile, consciencieuse, un livre à consulter plutôt qu'à lire, mais d'une consultation facile et agréable, de plus aisé à maintenir au courant à cause de son petit volume et de l'exiguïté de son prix.

G. Maspero.

J.-E. Quibell, **the Ramesseum, with Translations and Comments** by W. Spiegelberg, and *the Tromb of Ptah-hetep*, copied by R. F. E. Paget and A. A. Pirie, with Comments by F. Ll. Griffith (forme le volume de l'*Egyptian Research Account for 1898*), Londres, Quaritch, 1898, in-4°, 36 p. et XLI planches.

M. Quibell a été le plus intelligent et le plus précieux des aides pour M. Petrie; il suffit de se reporter au volume publié récemment sur Ballas et Negadèh pour s'en convaincre. Cette fois-ci encore il s'était uni à lui afin d'explorer les temples situés à l'ouest de Thèbes, mais, au moment d'entreprendre la mise au net des résultats obtenus, les deux collaborateurs se sont partagé la tâche : M. Petrie a publié la partie de l'œuvre commune qui se référait aux six temples moindres, et M. Quibell s'est réservé le Ramesséum. Le travail avait été long, pénible, et, somme toute, ingrat. Le Ramesséum est une œuvre admirable d'architecture et l'étude des parties décorées qui en subsistent promet encore plus d'une surprise à l'archéologue; mais ce ne sont pas les ruines monumentales que M. Quibell a explorées : c'est l'aire du temple, habitée jadis par la population des prêtres, des ouvriers et des esclaves attachée au culte funéraire d'Amon et de Ramsès II, ce sont les débris d'édifices en briques, dont on remarque les voûtes au nord-ouest et à l'ouest des salles en pierre. Un coup d'œil jeté sur le plan de l'ensemble (Pl. I) montrera l'étendue du travail accompli par M. Quibell et par les amis qui le secondèrent bénévolement dans sa tâche, sa sœur, puis Mlle Pirie, MM. Newberry et Milne. Une portion du butin et non la moindre, les Ostraca et les Papyrus, paraîtront dans des volumes spéciaux par les

soins de M. Spiegelberg : ce qu'on voit dans celui-ci ce sont les menus objets et les stèles recueillis pendant le déblaiement des chambres surtout dans les tombeaux qui avaient été creusés dans ce coin du cimetière avant que Ramsès bâtit son temple ou qui y furent établis plus tard quand le temple eut été délaissé en partie.

Les fouilles de M. Quibell ont jeté quelque lumière sur l'histoire du temple et du site qu'il occupa. Il y avait là peut-être dès la XII[e] dynastie un petit temple dont les débris se rencontrent encore çà et là, deux tambours de colonne, des blocs avec des cartouches royaux, un grand puits, et deux dépôts de fondation, malheureusement sans objets caractéristiques et sans inscriptions qui permissent d'en reconnaître l'âge. Il est probable que la XVIII[e] dynastie s'occupa de ce premier édifice, car M. Quibell a rencontré au cours de ses recherches un bloc au nom de Thoutmosis V et des briques estampées aux noms d'Aménôthès II, de Hâtsthopsouitou de Thoutmosis III et IV, de Khouniatonou, toutefois il est possible que ces matériaux aient été apportés d'autres endroits au moment de la construction du temple actuel ; deux des chacals accroupis du Memnonion voisin d'Aménôthès III avaient été traînés ici et, ce qui est plus curieux encore, les ingénieurs de Ramsès II étaient allés chercher dans les portions du monument de Déir el-Bahari ruinées sous Khouniatonou des fragments en beau calcaire provenant de la chapelle d'Anubis. Ajoutons que M. Naville, prévenu de la découverte, a recueilli ceux d'entre eux qui présentaient quelque intérêt et qu'il les a remis à leur place antique après un exil de trois mille ans [1]. Ramsès II engloba ce qui subsistait de ce premier édifice dans son Memnonium à lui, et il détruisit par la même occasion un certain nombre de tombes du Moyen-Empire dont les substructions ont été recouvertes par ses architectes. Il avait doté richement sa chapelle, et le clergé qu'il y avait établi y vécut en splendeur jusqu'à la XXI[e] dynastie, mais alors l'appauvrissement général de la région sévit contre elle, et les bâtiments n'étant plus entretenus se délabrèrent : dès la XXII[e] dynastie, on y enterrait les morts du voisinage. Ces brusques déchéances ne doivent pas étonner, et l'on se les explique aisément lorsqu'on leur compare ce qui s'est passé dans l'Égypte médiévale pour les tombeaux des souverains musulmans. Là également les souverains se faisaient bâtir à portée des murailles du Caire des tombeaux qui formaient de véritables petites cités mortuaires, avec mosquée, fontaine, école, magasins, maisons d'habitation pour les serviteurs et pour le clergé, le tout entretenu par des donations de biens-fonds ou de rentes. Il est rare que la prospérité de ces fondations funéraires se soit prolongée longtemps après la mort du souverain et la chute de sa dynastie : bientôt les revenus ont été confisqués pour la plupart par un successeur à court de ressources, la population a diminué et s'est éteinte, les maisons et les bâtiments se sont écroulés, et il est resté de tant de

1. Quibell, *The Ramesseum*, p. 4-5 et pl.

richesses les ruines que les étrangers visitent volontiers au clair de lune. Les *Memnonia* des Pharaons ont eu la même histoire que les tombeaux des califes et des sultans Mamelouks, et le quartier de Thèbes où ils s'élevaient dut toujours présenter le même mélange de magnificence et de désolation qu'on admire dans les cimetières royaux du Caire.

Il y en a beaucoup d'importants parmi les documents recueillis par M. Quibell. Et d'abord les tombeaux. L'un d'eux, celui de Sahotpouibri est de la première moitie de la XII[e] dynastie, et les inscriptions en ont été fort bien interprétées par Spiegelberg. Il est d'une facture plus que médiocre et assez mutilé; mais il est fort intéressant malgré tout, car il nous prouve que les scènes reproduites si fréquemment sur les parois des hypogées des XVIII[e]-XX[e] dynasties à Thèbes, appartenaient déjà au système de décoration usité sous la XII[e] dynastie, le voyage vers Abydos, les danses des bouffons, et surtout les rites du *tikanou*, qui sont liés si intimement à la donnée du sacrifice humain [1]. Je ne dirai rien des sceaux empreints sur les briques ou des mentions tracées sur les jarres de vin et d'huile; Spiegelberg les étudiera dans son volume prochain. Les stèles enrichissent la série des *Domestiques* et des autres employés de la *Place vraie*, dont quelqu'un devrait bien reprendre et mettre au courant le catalogue dressé il y a dix-sept ans déjà. Les tombeaux de la XXII[e] dynastie ont fourni, avec de beaux sarcophages, des généalogies de hauts personnages qui ont joué leur rôle dans l'histoire troublée du temps. Le meilleur d'entre eux était un certain Nakhîtiîmaout, attaché au sacerdoce d'Amon et dont le fils Harsiisît épousa une fille, Isiouîrît, d'un roi ignoré jusqu'alors, de moi du moins, Harsiisît Mariamonou. Ce roi n'appartient pas à l'une des dynasties qui régnèrent alors sur l'Égypte entière, la Bubastite ou la Tanite, dont les membres officiellement admis au Canon nous sont connus. Mais il y a eu, à partir de la fin de la XXII[e] dynastie officielle, un certain nombre de petites dynasties locales, dont les principaux personnages se sont attribué souvent les titres et l'appareil de la royauté avec ou sans l'autorisation du Pharaon régnant. A Thèbes, où la constitution théocratique de la principauté prêtait à tant de combinaisons curieuses, ce sont les grands-prêtres d'Amon qui, de temps à autre, en agissaient ainsi, et les inscriptions de Legrain nous ont révélé un Aouîti, avec l'épithète de Mariamonou et un an II, qui correspond à l'an XV du Pétoubastis de la XXIII[e] dynastie [2]. L'exemple des Hrihorou et des Paînotmou, à la XXI[e] dynastie, nous permet de croire que le Harsiisît, décoré du titre de roi sur le cercueil d'un de ses petits-fils, est un grand-prêtre d'Amon monté en grade. Or, nous avons vers ce temps-là deux Harsûsît qui furent grands-prêtres [3], l'un qui arriva au pontificat

1. Quibell, *the Ramesseum*, p. 4, 14-15, et pl. VI-IX.
2. *Inscription n° 26 de Legrain*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114.
3. *Inscription n° 23 de Legrain* et peut-être aussi l'*Inscription n° 24*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114.

en l'an VI de Sheshonq III, et l'autre qui s'y trouvait installé à peu près trois générations plus tard, en l'an XIX de Pétoubastis [1]. D'après l'ensemble des documents découverts par M. Quibell, je pense que c'est celui-là qui maria sa fille au fils de Nakhîtiîmaout. Il y aurait eu ainsi, du temps de Pétoubastis, deux personnages qui se seraient proclamés Pharaons à Thèbes, ce qui, d'ailleurs, n'aurait rien d'étonnant, sous une dynastie aussi faible que le furent les Tanites de la XXIII[e] dynastie. En ce cas, Harsiisît aurait été l'un des derniers rois-prêtres qui dominèrent sur Thèbes. Dès Osorkon III, successeur de Pétoubastis, les Éthiopiens étaient maîtres du Saïd, et ils avaient supprimé le grand-pontificat thébain, comme incompatible avec leurs droits héréditaires.

La partie du volume occupée par M. Quibell est donc d'un intérêt très réel, et nous gagnerons tous à l'étudier de près. L'autre partie, celle qui a été réservée à M. Griffith, nous transporte à une époque très antérieure, sous la V[e] dynastie. Elle contient ce tombeau de Phtahhotpou, découvert par Mariette, utilisé par E. de Rougé, édité pour la plupart par Dümichen dans ses *Resultate*. Deux dames anglaises, Mesdemoiselles Pirie et Paget, l'ont copié en entier et leurs dessins ont été reproduits en onze planches. L'exécution est fort louable; il me semble pourtant que les deux artistes auraient pu mieux reproduire la facture des artistes égyptiens. La manière dont elles ont tracé les profils est surtout défectueuse : au lieu de les poser d'un seul trait depuis le haut du front jusqu'à la naissance du cou, ainsi que les Égyptiens le faisaient, puis d'ajouter les détails intérieurs, elles les ont décomposés en trois ou quatre parties, du front au bout de l'aile du nez, de la narine à la commissure des lèvres, du bas de la lèvre supérieure à la naissance du cou, et elles ont marqué le contour des lèvres par deux traits joignant la commissure à angle droit au lieu de l'envelopper d'un seul trait replié autour de la commissure. Tout cela est conforme aux habitudes du dessin moderne, mais ce n'est pas ainsi que les Égyptiens d'autrefois procédaient, et l'impression en est faussée. Les tableaux sont d'ailleurs exacts, et je regrette seulement que M. Griffith n'y ait pas fait surajouter partout les parties copiées jadis par M. Dümichen et qui ont été endommagées ou même détruites depuis lors : cela aurait évité au lecteur la peine de se reporter à l'ouvrage de Dümichen, dont le volume photographique au moins est rare et coûteux. Ces observations n'enlèvent rien à la valeur scientifique de l'œuvre de M. Griffith et de ses collaborateurs. Les planches sont claires, agréables et d'un usage commode : le texte rétablit l'ordre naturel des scènes, un peu troublé sur les planches, et les explique avec toute la netteté désirable. Le tombeau de Phtahhotpou ne compte point parmi les plus riches que l'on connaisse en scènes de la vie privée, mais il représente assez bien ce qu'était

---

1. *Inscriptions n[os] 27-28 de Legrain*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114, le nom mutilé du pontife ne peut se rétablir qu'en Harsiisît.

la décoration courante des mastabas ordinaires de l'époque memphite, et à ce titre la traduction que M. Griffith a donnée des inscriptions sera utile aux égyptologues [1]. Dans une note supplémentaire, M. Griffith identifie le tombeau qu'il publie avec celui de Phtahhotep II (D 64) de Mariette, et il rapporte l'opinion de Petrie, d'après laquelle, si Mariette a si peu parlé de ce mastaba dans son ouvrage inachevé, c'est qu'il comptait le publier en entier et le décrire avec soin. C'était, en effet, l'intention de Mariette, et j'ai eu entre les mains, en 1876, plusieurs des planches exécutées; elles appartenaient à un manuscrit presque complet des mastabas. Ce manuscrit fut mouillé avec beaucoup d'autres papiers, en 1878, lors de la grande inondation qui envahit le Musée de Boulaq, et Mariette le détruisit dans un accès de découragement. Il en avait recommencé aussitôt une rédaction nouvelle, et c'est de celle-là que j'ai publié les fragments après sa mort.

G. MASPERO.

J. E. QUIBELL, **El-Kab**, in association with the work of Somers Clarke and J. J. Tylor, (forme le volume de l'*Egyptian Research Account*, pour 1897), Londres, Quaritch, 1898, 23 p. et XXVII pl.

Le site d'El-Kab a toujours été de ceux qui ont attiré l'attention des voyageurs et des savants. Dès la fin du siècle passé, l'enceinte immense et les ruines de la ville, les débris de temples qu'elle renferme, les beaux hypogées creusés dans les collines voisines, les restes d'édifices qui sont semés aux alentours fournissaient aux savants de la *Commission d'Égypte* la matière d'un des chapitres le mieux rédigés de leur *Description* [2]. J'avais toujours pensé qu'on y découvrirait des sépultures remontant aux époques les plus anciennes de l'histoire, et à deux reprises en 1882 et en 1884, j'avais fait exécuter quelques sondages dans la plaine qui s'étend entre l'enceinte et la montagne, mais le hasard m'avait fait tomber chaque fois sur des puits entièrement dépouillés, et ce n'était pas avec des budgets variant entre 21,000 et 32,000 francs pour l'Égypte entière qu'il eut été prudent de persévérer dans une entreprise qui s'annonçait si mal. Grâce à la générosité de MM. Somers Clarke, JJ. Tylor et Jesse Howorth, M. Quibell a pu

1. Il y aurait, je crois, des modifications à apporter dans plusieurs passages des dialogues. En voici deux que je prends à la planche XXXII. Au-dessus des manœuvres qui tirent sur la corde pour abattre le filet tendu aux oies, M. Griffith lit : « Pull, comrade, you have made a catch. » Il vaut mieux traduire : « Tire, toi qui es avec moi; il y a une oie (habou) pour toi! » parmi les oies qui vont être prises. Au registre immédiatement supérieur M. Griffith traduit ainsi l'apostrophe que le père adresse à son fils : « O strong lad, bring me ropes! » J'aime mieux lire : « *A sobkai, O petit*, apporte-moi les cordes! » *Sobkai* est le prototype du copte ⲥⲟⲃⲕ, ⲥⲃⲟⲕ, *petit*.

2. *Description de l'Égypte*, t. I, p. 341-356, et t. VI, p. 97-154.

exécuter l'œuvre avec des ressources suffisantes pour les besoins de la science. Le résultat de ses fouilles autour d'El-Kab tient dans le petit volume que l'*Egyptian Research Account* vient de publier.

La plupart des tombes qu'il a ouvertes dans les parties inférieures du terrain avaient été pillées par les paysans du village voisin, comme celles que j'avais examinées : elles étaient fort petites, un simple trou long de six pieds, large de deux, profond de trois environ, sans autre mobilier qu'un peu de poterie, sans caractère nettement déterminé. En revanche, trois tertres bas, deux au N. un au S. de ce premier champ de recherches, contenaient des sépultures d'époques diverses, dont les plus anciennes appartenaient à plusieurs types, mastabas en briques sèches les uns à puits carré, les autres à escalier grossier ou à couloir incliné, fosses où le corps est enfermé dans un de ces larges pots en terre cuite évasés largement, du type de ceux que l'on appelle des *mâgour*, et où l'on recueille l'eau qui s'échappe des grands *Zîr* poreux, enfin les mêmes tranchées que M. Q. avait déjà explorées à Negadéh, et que M. Petrie attribuait à la *Nouvelle race*, avec leurs cadavres repliés sur eux-mêmes la tête au Sud, et leur appareil de poteries, de perles et de plaques de schiste. Sur plus de trois cents tombeaux examinés, environ cinquante-trois des plus petits fournirent quelques objets utiles, ainsi que trente-sept mastabas ordinaires et treize mastabas à escalier : le reste avait été vidé ou ne renfermait que des tessons insignifiants. Deux ou trois mastabas seulement nous ont rendu le nom de leur premier maître, celui de Kamen, ou plutôt de Menka, et celui de Nofirshemem. Il ne reste plus guère que les arasements du premier, assez pour constater qu'il était construit comme tous ceux de son groupe en briques sèches recouvertes d'un enduit poli et passé au lait de chaux. La face extérieure des murs était rayée de longues rainures qui la divisaient en panneaux étroits. Un mur de ronde l'enveloppait en entier et le séparait de ses voisins. Quelques débris de calcaire recueillis dans les chambres proviennent de la stèle et des portes : on y lit encore le nom et les titres du défunt, *le connu du roi, inspecteur des prophètes*, Kamen (Menka). Le mastaba de Nefershemem contenait deux statues de double, l'une assise, l'autre debout, qui sont conservées l'une et l'autre au musée de Gizèh. La première est en calcaire, la seconde en grès peint, et elles sont toutes deux de bons spécimens de l'art courant de l'ancien empire. Deux autres mastabas contenaient des plats de diorite sur lesquels le nom et le titre du Pharaon Sanofiroui étaient gravés. La seule des tombes moindres qui n'eût pas été pillée dès l'antiquité contenait une petite plaque en stéatite avec un cartouche que M. Q. lit Râneb, comme l'un des noms de double gravés sur la statue archaïque de Gizèh. On y ramassa une quantité d'or ouvré ou brut assez considérable, deux pépites d'or du poids de 0,28 grammes, un bracelet en or, une barrette en or percée de cinq trous ayant servi de fermoir à un collier composé d'autant de rangs de perles ou l'or alternait avec la corna-

line. Le mobilier courant comprenait, outre les vases ordinaires en calcaire ou en poteries, cinq petits récipients en ivoire, et deux balles rondes en cornaline et en calcaire. Si tous les mastabas de taille plus forte possédaient une quantité d'or proportionnelle à celle qu'on a recueillie dans ce petit hypogée, on conçoit sans peine que les voleurs d'autrefois n'aient pas résisté à la tentation de s'y introduire et de les dépouiller. La seule des fosses de la *Race nouvelle* qui fût intacte renfermait avec les objets qu'on rencontre communément dans ce genre de sépulture un cylindre portant un cartouche Râka, entre autres signes de déchiffrement incertain [1]. Les quelques objets inscrits ramassés ailleurs, ainsi le cylindre du Pharaon Ousirkaf de la V^e dynastie, ne permettent pas malheureusement de classer avec une entière certitude les endroits où ils étaient; les remaniements ont été si fréquents dans la nécropole, qu'on ne peut dire s'ils étaient à leur place primitive, ou s'ils ne se sont pas glissés là à la suite de quelque fouille antique.

Je ne décrirai pas ici l'aspect des corps, leur position, les objets qui les accompagnaient : tout cela est identique à ce qu'on observe à Neggadèh, et, par conséquent, n'est plus nouveau pour nous. Le seul point intéressant à noter ici, c'est le changement d'opinion qui s'est produit dans l'esprit de M. Quibell, au sujet de la date qu'il convient d'attribuer aux monuments de la *Nouvelle race*. On se rappelle qu'à la suite de certains faits observés à Ballas et à Neggadèh, M. Petrie avait pensé pouvoir affirmer qu'elle s'était introduite violemment en Égypte après la VIe dynastie et qu'elle y avait dominé pendant l'intervalle obscur qui s'étend de la VIIe à la XIe. M. Q. pense que les observations sur lesquelles M. Petrie s'appuyait ne sont pas convaincantes et M. Petrie lui-même admet aujourd'hui qu'il ne faut pas s'enfermer dans les limites qu'il avait tracées lui-même. Ceux qui, suivant ses opérations de loin, ne peuvent rien vérifier sur place, n'ont qu'à accepter ses appréciations du moins jusqu'à nouvel ordre. Nous admettrons donc que les tombes de Neggadèh ne soient pas de l'époque à laquelle M. Petrie les avait attribuées d'abord. En faut-il conclure qu'il faille les reporter toutes aux temps antérieurs à l'histoire ? Je rappellerai ici que les poteries rouges et noires ont été trouvées en deux endroits au moins mêlées à des monuments écrits d'un type connu, à Gébéléîn en 1885-1886, avec des cercueils décrits par Bouriant [2], et qui sont des Xe-XIIIe dynasties, à Khozâm, en 1883, avec une stèle qui fut transportée à Boulaq et qui est au nom du fils royal Ousirou, prince de Haraoui [3], c'est-à-dire du nome de Coptos. Il est fâcheux qu'Ousirou n'ait pas nommé son père :

1. Cf. le dessin publié dans Quibell, *El-Kab*, pl. XX, n° 28.
2. Bouriant, *Petits monuments et petits textes recueillis en Égypte*, dans le *Recueil*, t. IX, p. 82-84.
3. C'est la stèle décrite à tort dans la *Notice des principaux monuments exposés au musée de Gizeh*, 1897, p. 15, n° 53, comme provenant de Karnak, ou du nord de Karnak.

c'eût été un gros gain pour nous. Mon impression est que le monument est des premières dynasties thébaines, probablement de la XI[e], mais Wiedemann préfère le ranger à la fin de la VI[e] [1]. De toute façon, il fournit une date relativement basse, et il nous prouve le long usage de la poterie en question aux temps historiques de l'Égypte. J'ajoute que les circonstances de la découverte sont telles qu'on ne saurait douter que les vases soient contemporains de la stèle. Les fellahs en quête de *sabakh* avaient découvert les ruines d'une petite chambre en briques sèches, et, au milieu, une grande dalle de pierre étendue sur le sol. Comme elle cachait évidemment un trésor, une querelle s'éleva entre eux, et, le bruit en courant à Louxor, le consul d'Angleterre, Moustapha Aga Ayat, prévint la direction des fouilles. Arrivé sur les lieux, on constata qu'on était dans une chapelle dont les murs ne dépassaient guères deux mètres au plus haut dans leur état actuel. Un déblaiement sommaire autour de la pierre mit au jour plus d'une centaine de ces vases rouges et noirs de tous les types retrouvés depuis, y compris les deux petits vases accolés [2]. Ils étaient autour de la pierre, intacts pour la plupart et dans la position même où ils avaient été rangés. Lorsque la pierre fut déplacée et retournée, on découvrit au dessous les débris d'une trentaine au moins de vases pareils : *la pierre les avait écrasés en tombant*, et les décombres avaient bientôt recouvert le tas complet. Je continue donc à penser pour ma part que cette poterie et les localités où on la trouve peuvent s'échelonner sur une très longue série d'années. J'ai exposé ailleurs que le gros de la population égyptienne était d'origine libyenne, et identique aux tribus qui peuplaient les déserts sur la droite et sur la gauche du Nil ; seulement les unes se sont civilisées rapidement dans le milieu favorable de la vallée, tandis que les autres ont conservé les mœurs et l'outillage plus grossier du début [3]. Elles avaient une tendance irrésistible à sortir de leur domaine aride pour se répandre sur l'Égypte, et, comme je l'ai également expliqué ailleurs, elles y réussissaient plus ou moins selon les époques [4]. Il me paraît probable jusqu'à nouvel ordre qu'une partie des tombes découvertes par Petrie, par Quibell, par Morgan, par Amélineau, remontent aux âges les plus anciens, mais qu'un nombre considérable appartient aux temps historiques, à ceux de l'Empire memphite, à ceux du premier empire thébain, plus bas peut-être.

Les cimetières de la XII[e] dynastie n'ont rien fourni qui sortît de l'ordinaire : ce sont les perles, les scarabées, les disques, les éperviers, les têtes d'hippopotame, en cornaline, en améthyste, en feldspath vert,

---

1. *Orientalistische Literaturzeitung*, 1899, col. 182.
2. Cf. pour ces types variés, J. de Morgan, *l'Age de la pierre et des métaux*, pl. I, et p. 159 n° 461-470. J'ai encore des croquis coloriés de ces vases, qui doivent se retrouver dans les collections de Gizèh.
3. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 45-46, 52-53.
4. *Revue critique*, 1897, t. I, p. 97 sqq, à propos des fouilles de Petrie-Quibell à Neggadèh.

en nacre, en jaspe, que l'on rencontre communément, et, dans la masse, un cylindre d'Amenemhâit III, qui, avec deux stèles assez grossières, a permis de dater l'ensemble. La XVIII[e] dynastie est presque absente, et cela n'a rien d'étonnant si, comme M. Q. le pense, les tombes contemporaines furent usurpées aux basses époques et utilisées en guise de chantiers pour les momies des pauvres. Les seuls monuments d'alors qui aient fourni quelques documents curieux sont les temples semés dans la ville ou autour d'elle. M. Q. a constaté que le petit édifice d'Aménôthès III, situé à une heure de distance dans le désert, succéda à une chapelle construite un peu plus haut, antérieurement à la VI[e] dynastie, et qui fut balayée par les eaux à la suite de ces orages épouvantables qui éclatent parfois dans le désert ; il ajoute qu'un sort pareil menace les constructions actuelles. Le petit temple de Thoutmosis III, qui s'élève à l'ouest de la colline des hypogées, avait beaucoup de dépôts de fondation, mais sans grande valeur. Au contraire, ceux qui ont été déterrés dans le grand temple ont fourni quelques documents intéressants pour l'histoire de la ville : on y a lu les cartouches d'Aménôthès II, quand les restes du mur sous lequel ils étaient enfouis portent des scènes au nom de Ramsès II. Toutefois M.Q. parle à ce propos d'usurpations commises par Ramsès II et je ne pense pas qu'ici le terme soit juste. Les tableaux n'avaient pas été sculptés sous Aménôthès II, puis démarqués sous la XIX[e] dynastie et remarqués par le souverain régnant alors : le mur, une fois bâti, était demeuré blanc jusqu'au jour où l'on y inscrivit les titres de Ramsès. Il n'y a pas, comme on voit, une usurpation réelle, mais une décoration retardée puis reprise après plus d'un siècle.

C'était la première fouille que M. Quibell entreprenait seul, sous sa responsabilité : le récit prouve qu'il l'a menée avec une activité et une conscience rares. Elle ne lui a pas rendu à coup sûr tout ce qu'il en attendait, mais la fortune, qui l'avait trahi sur cette rive orientale du Nil, l'a dédommagé sur la rive opposée, à Kom-el-Ahmar. Ses trouvailles sur ce dernier site comptent parmi les meilleures de ces dernières années, et nous espérons tous qu'il ne s'écoulera plus grand temps avant qu'il nous en fasse connaître le produit.

G. Maspero.

Sophocle, Œdipe à Colone, traduit en vers par Ph. Martinon. Paris, Fontemoing, 1899. 75 p.

Après avoir traduit les *Élégies* de Tibulle et les *Amours* d'Ovide, M. Martinon essaie son talent de traducteur dans un autre genre ; il met Sophocle en vers ; plus tard ce seront *Œdipe Roi* et *Antigone* ; actuellement c'est *Œdipe à Colone*. Il sait, comme on le voit, passer du plaisant au sévère. Cette fois le texte est absent ; c'est que M. M. n'a pas traduit la pièce dans son entier ; l'ayant disposée en vue d'une représentation

possible, il a pratiqué quelques coupures, supprimé certains morceaux qui sont moins dans le goût moderne, et laissé de côté une bonne partie des chœurs. Je ne trouve pas heureuses toutes les suppressions ; au début même du drame, par exemple, après le dialogue entre Œdipe et Antigone (ici la scène première), Œdipe adresse quelques mots à l'habitant de Colone qui survient, et est brusquement interrompu ; ces mots produisent un jeu de scène, minime si l'on veut ; cependant je ne vois pas bien pourquoi ils ne sont pas rendus. Mais je ne veux parler que de la manière dont la pièce est traduite. Au point de vue du sens, M. M. suit son modèle avec bonheur : c'est bien Sophocle que nous lisons. Il n'en est pas tout à fait de même pour la forme ; l'expression est parfois terre à terre et touche à la vulgarité ; le rythme n'est pas toujours heureusement choisi, et l'on rencontre trop souvent des vers qui sont simplement de la prose rimée[1] ; il y a bien par ci par là quelques chevilles, et *car* revient bien souvent sans raison, et sans autre effet que d'alourdir la phrase. M. Martinon doit néanmoins être félicité de sa tentative ; je souhaite que pour les autres pièces de Sophocle qu'il traduira, sa versification soit plus ferme et sa langue plus relevée ; on n'aura pas moins de plaisir à le lire, au contraire.

My.

A. Leroux. **Le Massif Central.** Histoire d'une région de la France. Paris, Bouillon, 1898. Vol. Ier, xxvii-432 p. Vol. IIe, 385 p. Vol. IIIe, 309 p., avec table analytique. Prix de l'ouvrage : 25 fr.

On commencera par chicaner l'auteur sur le titre de son ouvrage. Pourquoi laisse-t-il figurer sur la couverture de ses volumes l'épithète *Central*, alors qu'il répudie cette dénomination (I, p. 10) et qu'il emploie constamment celle de Massif *Intérieur* ? Ce qui est plus grave c'est que ce massif Intérieur est présenté comme « une région de la France ». Or cette région embrasse, à elle seule, d'après la délimitation qu'en trace l'auteur (I, 16-17), onze de nos anciennes provinces et empiète sur quatre ou cinq autres ; c'est un territoire de plus de 100 mille kilomètres carrés, plus du double de la Suisse. L'on a déjà signalé ici[2] le mal fondé de cette conception, par où M. Leroux accole sous une même rubrique des provinces naturelles fort diverses et s'évertue à les fondre en une unité artificielle. Depuis la publication séparée de son introduction géographique, l'auteur semble avoir eu conscience de l'illusion à laquelle il a cédé. « Bien que la géographie, écrit-il (III, p. 243) nous ait contraint (*sic*) d'étendre les limites du Massif jusqu'au Bas-Rhône et jusqu'à la

---

1. P. 18, Tu n'étais pourtant pas malheureux à moitié ; p. 35, Elle résiste ? Emmenez-la bon gré mal gré ; p. 36, Ça, m'obéira-t-on ? ; p. 51, Ah ! venez dans mes bras, Mes enfants, car sur vous je ne comptais plus guère, etc.
2. *Rev. Crit.*, 1894, II, p. 234.

Dheurre-Bourbince, jusqu'aux plaines du Languedoc, de la Guyenne, du Poitou et du Berry, il n'en est pas moins évident que la notion de cette région ne peut se réaliser pleinement, au point de vue historique, que dans le groupe des provinces qui lui appartiennent tout entières — si même elle ne doit point se restreindre au groupe des provinces intérieures. » Et il conclut par ces mots. « Parler du Massif comme d'une entité historique absolue, serait une duperie, puisqu'aussi bien il n'y a pas dans tout son passé un seul fait, de fonction ou d'incidence, qui soit adéquat à l'ensemble » (p. 262). Cette confession *in extremis,* écrite en un style étrange, dément et condamne toute l'entreprise.

Nous savons bien que M. L. a tenté une « construction historique »; dont « le cadre est fourni par la géographie ». C'est justement l'interprétation de la géographie qui paraît inquiétante. Car en cette matière se trahit l'inexpérience de l'auteur. Est-il vrai qu'un géographe professionnel ait « fortifié de son approbation » des propositions comme celles-ci : Nivernais, Morvan et Puisaye « font corps, géographiquement, avec la Côte-d'Or et le plateau de Langres qui sont eux-mêmes un prolongement du grand massif (?) lorrain » (I, p. 15). « S'il est vrai que la race celtique a pour berceau l'extrême Orient de l'Europe, la région de l'Oural et de la Mer Noire, c'est assez dire qu'il n'y avait pas opposition entre les conditions climatériques anciennes et celles au milieu desquelles vivait la race celtique établie en Gaule » (p. 98). « La position géographique, quand la ville est très ancienne, ne provient jamais d'un choix réfléchi ni d'un propos délibéré... Si la position géographique et la situation topographique étaient naturellement privilégiées, les effets s'en révélaient plus tard par l'afflux inconscient (*sic*) des populations voisines » (II, p. 11). Un ethnographe demanderait compte de phrases comme celles-ci : « Les Celtes ayant couvert en Europe presque toute la région des Alpes, il faut nécessairement voir en eux un peuple montagnard. Rien donc de surprenant à ce qu'on les trouve établis justement dans cette moitié de la Gaule où prépondèrent les montagnes » (I, p. 97). Est-il vrai que les Celtes soient originairement blonds ? (p. 93). On aimerait aussi à connaître comment M. L. entend la différence entre « l'origine celtique » et la « souche historique » des brachycéphales du Périgord (p. 96).

Sur le terrain historique, l'auteur se meut avec plus de sûreté. Son ouvrage a les qualités d'une compilation soigneuse et intelligente. On y louera d'abord l'abondance de l'information sur les sujets les plus variés, et parfois des recherches et trouvailles personnelles. Signalons, à ce titre, à propos des institutions administratives, une explication nouvelle des *pariages* ou partages d'attributions entre les officiers du roi et les seigneurs (I, p. 383), des observations suggestives sur la physionomie des villes (II, p. 20), et en général, l'historique des industries, du commerce, des voies de communications, où l'auteur se plaît à comparer, sur divers points de sa « région », l'évolution de ces phénomènes.

Mais, chemin faisant, que d'assertions hasardeuses, jetées au courant de la plume ! Dans un chapitre spécialement consacré aux chefs-lieux du Massif Intérieur, M. L. se demande « quelles sont les causes qui ont fait la fortune de ces villes ». La première, dit-il, c'est que ces villes « ont été le siège d'institutions communes à tout un territoire » (II, p. 7). Mais ce qu'il importait de résoudre d'abord, c'est la raison de cette concentration d'institutions communes en un point donné ; c'était là la cause première. Dressant un ordre d'ancienneté des villes de second ordre, « d'après leur formation matérielle », M. L. professe que les plus anciennes sont les villes d'origine romaine « qui doivent leur importance première à leur situation au bord des cours d'eau » (II, p. 17). N'a-t-il pas existé des petits centres urbains antérieurs à l'époque romaine ? M. Leroux en énumère lui-même quelques-uns (p. 2). Une autre classification comprend, sous la dénomination bizarre de « villes auxiliaires du pouvoir royal », celles qui ne possèdent que quelques-uns des « cinq grands services qui s'appellent le culte catholique, la justice, l'enseignement, l'administration et l'armée ». On sentira tout le prix de cette hiérarchie quand on apprendra qu'à l'époque où l'auteur la considère (milieu du XVI^e siècle), « Toulouse et Aix sont « au point de vue politique les deux plus importantes villes de la France provinciale », éclipsant Lyon, Montpellier, Bordeaux, simples « villes auxiliaires » (II, p. 26). Voici encore quelques aphorismes notés au passage. « Dans l'homme primitif, l'idée morale, j'entends l'intuition du bien et du mal, fut la première éveillée » (II, p. 273). « L'amour libre n'est pas toujours, tant ses variétés sont nombreuses, l'amour électif » (p. 285). Voici encore une théorie que méditeront les historiens. « La première cause de la distinction entre les pays de droit écrit et les pays de droit coutumier résulterait, si notre jugement ne nous trompe, de ce fait que le sacerdoce des druides ne s'est jamais véritablement exercé que sur la moitié septentrionale de la Gaule » (II, p. 314). Quant aux philologues, peut-être ne partageront-ils pas l'opinion de M. L. sur la répartition des idiomes dans le Massif intérieur, due simplement aux « relations sociales ». Les populations du Bourbonnais et d'une partie du Lyonnais ont parlé français uniquement parce qu'elles ont eu avec leurs voisins du Nord des relations quotidiennes qui leur ont manqué avec leurs voisins du Midi. Mais cette cause n'est pas, comme l'assure l'auteur, « purement historique » ; elle procède d'abord de la géographie (III, p. 13).

Les parties de l'ouvrage qui traitent des arts, sciences et lettres donneraient lieu à bien des observations. On aimerait à savoir comment l'architecture, dans le Massif Intérieur, a tiré parti des matières premières livrées par le sol, si les artistes et les littérateurs se sont inspirés du pays natal. M. L. passe une revue rapide des monuments et se contente d'une nomenclature biographique des écrivains. On croit sentir la lassitude de l'auteur à la fin de son travail.

Ces critiques témoignent de l'attention méritoire avec laquelle nous

avons lu les trois volumes de M. Leroux. Nous devons avec la même sincérité rendre justice à l'effort déployé par l'auteur pour maîtriser un sujet aussi vaste, au talent avec lequel il résume les travaux de première main sur les questions les plus variées On lui saura gré surtout de la documentation copieuse qui fait de son ouvrage un précieux instrument de travail et un indispensable répertoire. Si le plan de la « construction historique » est manqué, les matériaux en sont bons.

B. AUERBACH.

Niccolo Machiavelli. Il Principe, testo critico con Introduzione e note a cura di Giuseppe LISIO. Firenze, Sansoni, 1899. In-8, LXXII-121 pages (10 fr.).

Dans l'Introduction de cette nouvelle édition du *Prince*, M. Lisio expose minutieusement la méthode qu'il a suivie pour retrouver, derrière les milliers de variantes que présentent les manuscrits et les éditions, la leçon primitive de l'ouvrage de Machiavel. Les principes dont il s'est inspiré sont excellents, et ses conclusions paraissent devoir être acceptées dans leur ensemble. M. L. établit fort bien que les retouches et corrections de langue ou de style qui se remarquent dans la première édition (Rome, 1532), lorsqu'on la compare avec les manuscrits, ne sauraient être imputées à Machiavel, car si celui-ci avait récrit ou simplement revu son *Prince* après 1513, ce travail n'aurait certainement pas été limité à des détails de pure forme, d'orthographe ou de syntaxe ; les idées elles-mêmes auraient été plus ou moins gravement modifiées, ne fût-ce que dans la façon d'en présenter quelques-unes ; Machiavel, en effet, était un penseur avant d'être un auteur, et il ne commet jamais les scrupules grammaticaux des purs humanistes qui se plaisent à remanier une phrase sans trop se préoccuper de ce qu'elle dit. Le nouvel éditeur avait donc à débarrasser la prose de son auteur du vernis académique, de la régularité factice et de la correction pédantesque qui y avaient été artificiellement surajoutés. C'était un travail qui exigeait à la fois de la hardiesse et du tact. M. L. l'a entrepris avec courage et dans un esprit nettement scientifique ; il convient de l'en féliciter. Certains lecteurs seront peut-être surpris de trouver dans le texte ainsi restitué un grand nombre d'irrégularités, en particulier d'anacoluthes, et bien des formes franchement populaires (*le sua legge* pour *le sue leggi*, *possere* pour *potere*, *indrieto* pour *indietro*, etc...), des mots latins enchâssés dans la période italienne (*tamen* que les éditions ont remplacé par *pure* ou *nondimeno*, *in exemplis* remplacé par *per esempio*, etc..., sans parler des titres de chapitres, tous en latin). Le style de Machiavel y perd en majesté et en tenue ; il y gagne en vivacité, en mouvement et en vérité : on y reconnaît mieux le parler savoureux de cet enfant de Florence, qui se pique peu de faire œuvre littéraire ; il dit les choses comme il les conçoit, avec la spontanéité de son langage familier, sans pourtant réussir à se

défaire de certains mots latins parasites, que l'ancien secrétaire de la république tenait de la tradition des chancelleries. Étudiée au point de vue des éléments disparates, et encore mal fondus, qui s'y rencontrent, la langue du *Prince* est des plus intéressantes. M. Lisio tire de cette étude des conclusions instructives. Il distingue deux périodes dans la prose de Machiavel ; la première comprend ses lettres (de 1512 à 1515), le Prince et les discours sur Tite-Live (1517) : c'est la période de tâtonnements, où la langue est foncièrement *florentine*, très libre au point de vue de la syntaxe et parsemée de latinismes peu agréables. La seconde période commence avec l'Art de la guerre et la Vie de Castruccio Castracani (1520) et s'affirme surtout avec l'Histoire de Florence (1521-1525) : la langue de Machiavel y devient *italienne* par la fusion de plus en plus parfaite des divers éléments, latins et populaires qui entrent dans sa composition ; la phrase est plus régulière, plus élégante, mais en général aussi plus massive, et tout en conservant les caractères propres qui font de Machiavel l'un des écrivains les plus nerveux de la Renaissance, elle annonce la période solennelle et factice qui va se généraliser en Italie dans le cours du XVI^e siècle. Les influences qui paraissent avoir agi sur l'évolution du style de Machiavel sont fort judicieusement indiquées (Introd. p. LXXI-LXXII). On voit assez par ces remarques quelle est l'importance de l'édition qui nous occupe ; elle permet de mieux apprécier la place du *Prince* dans l'histoire de la prose italienne.

Henri HAUVETTE.

Jules GARSOU. **Les créateurs de la légende napoléonienne, Barthélemy et Méry**. Paris, Fischbacher, 1899. In-8, 221 p.

M. Garsou n'a pas eu le moins du monde l'intention de se livrer à une étude littéraire sur Barthélemy et Méry en écrivant ce livre ; il a simplement voulu constater la part qu'ils avaient prise à la formation de la légende napoléonienne. Dès lors, il n'avait plus guère qu'à analyser les longs poèmes consacrés par ces deux auteurs à Napoléon (*Napoléon en Égypte, le Fils de l'Homme*...) et à extraire de toutes les autres poésies qu'ils ont écrites, auparavant ou ensuite, tous les passages, vers ou hémistiches qui se rapportent à l'Empereur. C'est ce qu'il a fait. Cette besogne de découpage ne saurait évidemment donner lieu à un livre d'un intérêt palpitant, mais pour tous ceux qui voudront écrire l'histoire de la légende napoléonienne, elle constitue un recueil de documents qui leur évitera de fort ennuyeuses recherches dans des opuscules aussi difficiles aujourd'hui à se procurer qu'à lire. M. Garsou est d'ailleurs très sobre d'observations, entourant seulement ses citations de commentaires historiques indispensables. Nous ne saurions nous en plaindre, car à la façon dont il traite constamment Barthélemy et Méry de grands poètes, nous pourrions craindre d'être peu souvent d'accord avec lui.

Barthélemy et Méry furent, à la vérité, deux improvisateurs d'une habileté extraordinaire, toujours prêts à écrire au courant de la plume des vers solides, aux rimes incroyablement riches, mais tous de même forme, de même allure, de même son, sans vie, sans fantaisie, sans bienheureuse trouvaille de pensée ou d'expression, sans images originales, sans modulations imprévues — des vers manufacturés ayant la fastidieuse monotonie des objets de fabrication courante. Il suffit de les mettre en prose pour constater combien la poésie leur manque et à quel point ils ressemblent à d'ordinaires articles de journaux. Ajoutez que par le style et par l'imagination le *Napoléon en Égypte* ne diffère pas sensiblement du *Philippe-Auguste* de Parseval ou de la *Franciade* de Vennet. Méry d'ailleurs n'était visiblement pas né pour des vociférations si véhémentes ; peut-être réussirait-on à trouver un peu plus de verve naturelle dans ses *Mélodies Poétiques* (1853), si faibles et si banales pourtant, et l'éditeur qui les présentait au public — sans doute Méry lui-même — avait bien raison d'écrire dans la préface : « sa vocation n'était pas là où le hasard de ses débuts l'avait poussé ».

Raoul ROSIÈRES.

T. R. G. Méthode de Transcription rationnelle générale des Noms géographiques s'appliquant à toutes les écritures usitées dans le monde, par Christian GARNIER. — Paris, Leroux, 1899. Petit in-folio, xij-149 pp.

Quand je me reporte à des souvenirs déjà bien lointains, j'ai tout lieu d'être sympathique à cette œuvre posthume d'un jeune travailleur de vingt-six ans : précisément au même âge et dans le même but, j'en avais esquissé une semblable sous le nom d' « Alphabet universel », qui n'a jamais vu le jour et ne le méritait point. Mais l'idée, du moins, était bonne, puisqu'un Congrès géographique l'a reprise et que l'auteur l'a heureusement réalisée. Elle a même plus de portée pratique que sa modestie ne paraît l'avoir soupçonné : au jour prochain où le Japon voudra résolument marcher de pair avec l'Europe, en renonçant à son inextricable système graphique, il trouvera dans ce livre un alphabet tout fait et rationnellement établi.

L'auteur n'a point prétendu faire œuvre de linguiste, mais de géographe pratique. Il n'en faut que davantage admirer la prodigieuse préparation linguistique que supposent ses tableaux, où figurent les idiomes les plus divers, les moins aisément assimilables, les plus riches en combinaisons phonétiques et accentuelles littéralement déconcertantes pour notre oreille et nos organes. Il va de soi pourtant, — et, en luttant vaillamment à la fois contre les difficultés et la maladie, Garnier a dû lui-même en avoir pleine conscience, — que son système n'est point définitif. Il y manque, d'abord, une base rigoureusement phonétique. On sera tenté de penser que c'est là un défaut insignifiant, dans un

travail qui exclut à peu près la théorie ; et, en effet, il est, par exemple, indifférent que l'auteur ait cru à tort (p. 5) à l'identité de l'élément nasalisant des voyelles nasales avec l'*n* guttural allemand ; mais il ne l'est pas qu'il ait pu s'imaginer (p. 7) qu'il n'existait qu'un seul *eu* (français), et qu'en conséquence il n'ait proposé qu'un seul signe pour l'*eu* fermé de *meunier* et l'*eu* ouvert de *cœur* (de ce dernier il ne parle même pas). Certaines complications graphiques paraissent au moins inutiles : j'avoue, pour ma part, ne rien comprendre à celle qui représente par un double signe (p. 132) le *sz* hongrois, lequel équivaut à un simple *s* (sourd). On s'étonne encore davantage, dans une méthode de transcription « générale », de voir l'*x* recommandé tour à tour pour transcrire le *ks* russe (p. 15) et le *sh* osindonga (p. 109). Il fallait opter, et surtout s'en tenir le plus possible à ce principe sauveur : un seul signe pour un seul son, autant de signes que de sons. Mais cette contradiction eût sans doute disparu, si l'auteur avait présidé lui-même à la publication de son ouvrage.

Car cette consolation même lui a manqué. Des mains pieuses lui ont élevé ce monument, qui naturellement a dû demeurer intact dans l'état où il l'avait laissé [1]. S'il eût vécu, s'il lui avait été donné de porter son œuvre au Congrès de Berlin, de profiter des objections de ses confrères, de consulter plus tard un linguiste ou surtout un phonéticien de profession, nul doute qu'il n'eût mis à parfaire son œuvre l'admirable conscience dont telle quelle elle témoigne. Jamais le prix Volney ne fut mieux décerné selon les intentions du fondateur, rarement à un talent de plus d'avenir. C'est le cœur serré que l'on quitte ces pages que la mort a scellées.

V. Henry.

Kleinere Schriften zur Mærchenforschung, von Reinhold Kœhler, herausgegeben von Johannes Bolte. — Weimar, Felber, 1898. In-8, xij-608 pp.

Il y aurait peut-être quelque abus à recenser les recensions qui composent exclusivement ce fort volume ; mais quelques-unes sont de véritables études, aussi importantes qu'étendues, et les bribes même de la plume d'un Reinhold Kœhler étaient dignes d'être recueillies. Il faut s'applaudir de les voir réunies et féliciter M. Bolte de la diligence avec laquelle il s'est acquitté de cette tâche. Les fautes qu'il a laissé échapper sont si insignifiantes et en si petit nombre qu'il ne vaut pas la peine de les relever [2], quoique des citations en langues très diverses émaillent la

1. Il était permis toutefois de corriger les fautes évidentes comme « le devanagârî » (p. 37) pour « la dêvanâgarî ».

2. P. 42, l. 15, supprimer un *que*, qui est peut-être dans le texte latin, mais qui fausse le vers. — P. 152, l. 2, lire *damna*. — P. 369, l. 20, lire *herauszugeben*.

prose allemande, parfois même entremêlée d'articles assez longs écrits tout entiers en français : il y en a un qui est extrait de *Mélusine* (p. 469), et deux qui nous intéressent particulièrement comme appartenant à l'âge héroïque de la *Revue Celtique* (p. 138 et 270).

A plus forte raison s'abstiendra-t-on de critiques de fond. On en pourrait hasarder çà et là. Ainsi la correction de la p. 351 n'est certainement pas heureuse : tourné comme on le voudra, *con quel che vedo*, *porto* ne peut signifier que « je porte avec ce que je vois », c'est-à-dire rien du tout, et n'équivaut nullement à *con quel che porto, vedo* (l'œil enchâssé en chaton de bague). A un détail du conte de la p. 339 (*quando verrà Maggio*) il y a un similaire dans le *Moyen de Parvenir*[1] : la dame a dit à sa chambrière qu'elle gardait ce jambon pour Pâques; celle-ci le remet en toute confiance à un jeune homme, qui lui dit se nommer Pâques et lui tient encore bien d'autres propos. Les principaux thèmes du conte de Capdarmere (p. 91) se retrouvent à peu près identiques, moins l'extrême début, dans un des contes albanais publiés par M. Pedersen en 1895 et 1898[2]. Ce dernier exemple est typique : le seul moyen peut être d'ajouter quelque chose à la prodigieuse information folkloriste de R. K., c'est de lui avoir survécu. Il est difficile d'imaginer un savoir livresque plus étendu dans sa spécialité : chaque conte en fait jaillir des centaines, qui retombent en pluie de perles ; l'œil en est ébloui et parfois fatigué.

Avec tout cela, dirai-je que je sois entièrement satisfait ? Non. R. Kœhler était de ces collectionneurs dont la joie est de colliger, le modèle de ces esprits curieux et sagaces qui toujours cherchent et se feraient scrupule de jamais conclure, pour qui la crainte des idées générales est le commencement de la sagesse... Brisons là. Nous n'avons pas, dit Mardoche, le crâne fait de même.

V. Henry.

Sir Harry H. Johnston. **A history of the Colonization of Africa by alien Races.** (Cambridge, Historic Series. University Press. 1899. xii-319 p., 8 cartes coloriées).

Bien que l'auteur ait été un agent des plus zélés de l'Angleterre dans la politique d'expansion en Afrique (p. 182), on sent un effort vers l'impartialité ; ce dont témoigne d'abord l'hommage de sa dédicace à Sir G. Taubman Goldie, lord Kitchener of Khartum, M. René Millet, et le major von Wissmann. Mais cette intention méritoire est souvent trahie, et ce défaut d'objectivité est d'autant plus regrettable que M. Johnston

1. Édition du bibliophile Jacob, 1873, p. 278.
2. *Albanesische Texte* et *zur Albanesischen Volkskunde*, p. 70 : les trois hommes glabres et le paysan.

possède à fond son sujet, et que sa critique est juste et pénétrante, quand les intérêts britannique ne sont pas en jeu.

L'Afrique est, dès les temps les plus reculés, un champ de colonisation. M. J. montre qu'il ne faut pas exagérer l'œuvre de pénétration qui fut tentée sur les bords de la Méditerranée par les Carthaginois, les Romains, les Grecs. Les épisodes décisifs dans l'histoire des immigrations, c'est l'arrivée des Bantu, c'est surtout le rayonnement des Arabes qui apportèrent une civilisation et un idéal, et qui transformèrent Berbers et Nègres comme les Romains firent les Gaulois.

C'est à un monde africain déjà remanié que s'attaquèrent les Européens, les Portugais en premier lieu, qui rendirent au monde africain d'inappréciables services en acclimatant des végétaux et animaux étrangers (manioc, canne à sucre, tabac, etc., introduction du porc). Si les autres envahisseurs européens ont travaillé pour eux-mêmes, les Portugais ont travaillé pour l'Afrique. D'ailleurs M. J. rend justice à leur entreprise : leurs établissements supportent la comparaison avec ceux des autres puissances. Ils n'ont qu'un tort : c'est de dénier à l'Angleterre ses droits sur la bordure méridionale de la baie de Delagoa et de se prévaloir de l'arbitrage rendu en leur faveur par le maréchal de Mac Mahon, « due to the influence of his wife, who was an ardent Roman Catholic, and had been won over to the Portuguese cause in other ways » (p. 50). Vaut-il la peine de protester contre cette insinuation de mauvais ton et de mauvais goût ?

Les entreprises de chacun des envahisseurs et copartageants de l'Afrique sont racontées depuis le début, en général avec clarté. Il est intéressant toutefois de recueillir les jugements de l'auteur sur les problèmes actuels. Dans l'Afrique australe, M. J. reconnaît la vitalité de l'élément hollandais et déplore que les Boers aient la rancune si longue contre les Anglais. Il croit — et l'opinion est originale — que les Hollandais s'entendraient mieux avec les Écossais à cause de leurs affinités morales et confessionnelles. Mais les Boers ne méritent pas leur fortune ; en les laissant se constituer en un État sous le « titre extravagant » de République Sud-Africaine, l'Angleterre a fait « le plus remarquable acte d'abnégation que l'on rencontre dans les fastes de l'Empire britannique » (p. 87).

Aux Français, M. J. dit aussi leur fait. A propos des essais de colonisation en Algérie, il nous apprend (p. 137) que des concessions de terres furent accordées d'abord à de jeunes soldats qu'on maria à des jeunes filles dotées par l'État, et que les concessionnaires n'eurent rien de plus pressé que de lâcher leurs femmes et leurs terres. Où l'on souscrira davantage à son appréciation, c'est quand il déclare que le régime parlementaire appliqué à l'Algérie est « a cruel farce » (p. 139). « Ce pays, ajoute-t-il, devrait être gouverné sur le modèle de l'Inde anglaise », et il fait ressortir avec éloge les bienfaits du Protectorat en Tunisie. M. J. après une tournée récente en Algérie; constate la fusion déjà très avancée

des races. Il y a quelque chose de vrai dans cette observation, en ce sens qu'il se forme un élément ethnique nouveau, un *homo Mediterraneus*.

Pour l'Allemagne, M. J. est plus indulgent. Il se plaint cependant qu'on l'ait laissée agir à sa guise dans le Sud-Ouest et incrimine la « stupid inactivity » du gouvernement anglais (p. 180). Le Congo belge, aux mains des « gallant and artistic Flanders », a un bel avenir en Afrique. Mais M. J. s'apitoie en passant sur l' « infortunate M. Stokes » et flétrit le méchant capitaine Lothaire.

M. J. ne se contente pas de raconter le passé; il a des vues sur l'avenir de l'Afrique. Divisant le continent en quatre zones suivant l'habitabilité (v. carte, p. 274), c'est-à-dire la possibilité de l'acclimatation des Européens, il conseille de diriger d'abord le peuplement vers les régions les plus saines : tant que la France, par exemple, n'aura point peuplé ses provinces du Nord, ce serait folie que d'attirer les émigrants au Sénégal ou au Congo ; de même l'Angleterre doit essaimer d'abord dans l'Afrique centrale, avant d'établir des blancs dans le Sokoto ou vers les grands lacs (p. 280). D'ailleurs, les blancs devront seuls occuper le Sud Africain, particulièrement salubre, et en nettoyer le nègre. M. J. prévoit aussi entre quelles races ou types nationaux l'Afrique sera partagée, et entre quelles langues : les idiomes prédominants seront l'Anglais (car Hollandais et Flamands se fondront dans cet élément), le Français que parlent les Belges, l'Italien, le Portugais, le Hausa et le Souahili. M. J. ne croit pas à la fortune de l'Allemand, trop compliqué, au point que les Allemands ont adopté au Cameron le *pigeon english*. M. Johnston aurait pu faire allusion aussi au *sabir* que parlent les Méditerranéens. La lutte en Afrique ne sera pas seulement économique et politique, elle sera surtout religieuse : Musulmans et Hamites voudront repousser le chrétien. Le nègre assistera passivement au conflit : ce n'est pas lui qui fera l'Afrique aux Africains.

Ce volume n'est pas, on le voit, une simple compilation. On le voudrait mieux composé : les chapitres sont mal coupés (par exemple, p. 133, la conquête de l'Algérie est racontée après celle du Soudan ; le récit est interrompu sans raison par les chapitres sur l'esclavage, les missions, les grands explorateurs). La bibliographie « specially useful » est très précaire (sur Madagascar, un seul ouvrage, anglais naturellement, et datant de 1886). Mais les cartes sont particulièrement jolies et claires, et elles illustrent un exposé plein de faits et d'idées.

B. Auerbach.

L. Frobenins. **Ursprung der Kultur,** Band I. **Ursprung der afrikanischen Kulturen.** Berlin, Borntræger, 1898. xxxi-368 p. 26 cartes, 9 planches coloriées, 240 illustrations.

Si l'on en juge par le titre de l'œuvre, l'auteur nourrit de longs espoirs

et de vastes pensées. Ce premier volume témoigne assurément que M. Frobenius est armé pour la tâche à laquelle il s'attaque ; car il offre, non seulement des matériaux abondants et curieux, mais aussi une doctrine, ou du moins une méthode garantie pour originale. Il faut lire le « programme » ou profession de foi initiale avec une attention d'autant plus ferme que l'on risque d'être rebuté par un ton suffisant et dogmatique, et des phrases à effet. M. F. constate non sans amertume que nous ne savons presque rien de l'histoire de l'humanité, dont une seule fraction nous intéresse, celle dont nous faisons partie nous mêmes ; qu'en dehors du cycle classique, les autres races n'ont pas de place au soleil. L'Europe en tuant ces races est en train d'effacer les vestiges d'une histoire à peine ébauchée, mais dont il importe *in extremis* de recueillir les monuments et les survivances. Ces vestiges, ce sont les « formes des civilisations », non celles qu'on étiquette dans les musées, mais celles qui évoluent et vivent Qu'on les étudie donc, non comme des objets d'archéologie, mais comme des choses vivantes, c'est-à-dire d'après leurs traits extérieurs (morphologie), leur structure interne (anatomie), et enfin d'après ce que M. F. appelle la structure physiologique ou modes de vie (p. XI-XII). Tous ces termes mériteraient définition dès le début. Nous apprenons plus loin qu'il nous faut entendre par morphologie des civilisations africaines la complexion du continent africain, les idiomes, genres d'alimentation, arts, organisations politiques qui s'y sont développés ; — par formes anatomiques de ces civilisations, les armes, ustensiles, instruments de musique, habitations, etc. ; — par la physiologie, le mode de diffusion, de transplantation de ces objets.

Voilà les idées directrices et fondamentales, « sur lesquelles on peut édifier la science, et que personne jusqu'ici n'avait énoncées » (p. XII). On scandaliserait M. F. en lui contestant son brevet d'invention. L'on admettra encore avec l'auteur cette vérité banale que les civilisations évoluent comme des organismes, passant de l'enfance à l'âge mûr et à la vieillesse, et se mouvant dans le temps et dans l'espace. Mais ce sont, affirme M. F., des organismes indépendants de l'homme (Die Kultur wæchst ohne Mensch, ohne Volk) ; l'homme n'est que le véhicule de la civilisation, et de même qu'il la porte, il la suit par les chemins où elle le devance (da der Mensch auf denselben Wegen wie seine Kultur gewandert sein muss... p. XIII). Cette « culture » ressemble terriblement à une entité métaphysique.

Comment l'auteur a-t-il pratiqué sa méthode et qu'en a-t-il tiré ? Il a pris pour champ de démonstration l'Afrique. Ce continent est croisé par deux axes de migrations : celui du Nord, en sens horizontal, du Nil au Sénégal ; c'est la route des Peuls, ces bousculeurs de nègres, et de l'islam entre Tombouctou et la Mecque ; sur ce parcours des États ont prospéré ; Mandingues, Haoussas, Bornou, Baghirmi, Wadaï ; — l'axe orienté du S.-N. au N.-E., du Cap aux sources du Nil, a été longé par les Zoulous et leurs congénères ; — enfin un axe de jonction entre les deux

précédents, le long duquel rodent les peuplades Nilotiques, telles que les Massaï. Tous ces courants ont déferlé vers le centre du continent et jusqu'aux rivages atlantiques, et par quelques-unes de leurs branches se sont mêlés et confondus. Et c'est ainsi que les formes de culture asiatiques ont pris contact avec les formes malaio-nigritiennes, et que de leur croisement sont nées les formes africaines. Vous demanderez aussitôt ce qu'est cette marque malaio-nigritienne; c'est seulement à la page 249 que vous rencontrerez non pas une explication, mais une promesse d'explication. Contentons-nous de savoir que les éléments de culture malaio-nigritiens sont de provenance mélanésienne et constituent le fond aujourd'hui masqué des civilisations océaniennes. L'auteur réserve sa démonstration pour le volume qu'il doit consacrer à l'Océanie. Pour les gens trop curieux il ajoute un petit supplément de définition dans la Table des Matières (p. 355).

Les chapitres où est traitée « l'anatomie » sont singulièrement riches, car les « formes de culture » y sont non seulement décrites, mais reproduites en de nombreuses figures, de manière à faciliter la comparaison des pièces de conviction. La première « forme » étudiée est le bouclier; le bouclier de peau s'est répandu par l'axe vertical, de la Cafrerie au Nil et au Congo; par le N.-E., s'est introduit le bouclier asiatique, dont le caractère principal est le bombement et la matière le cuir, il est en usage depuis l'Abyssinie jusqu'en Sénégambie. Dans la zone de transition, se sont créés des types mixtes. Enfin, le bouclier tressé est d'importation malaio-nigritienne. Avec le même luxe de détails et de copieuses références, sont présentées les armes, les instruments de musique, les habitations. Nombre de problèmes curieux sont évoqués: entre autres, l'origine asiatique de l'industrie du fer dans le Soudan, où les modèles asiatiques ont été déformés, tandis que dans le Centre Africain, les armes en bois malaio-nigritiennes ont été imitées en fer et perfectionnées; — à propos du tambour, quelques observations sur le langage du tambour, le téléphone des Africains. Dans le chapitre sur les habitations, M. H. Frobenius, père de l'auteur et spécialiste en la matière, professe qu'il faut considérer avant tout « le principe de construction » (p. 195), c'est-à-dire, si nous saisissons bien, le style et la mise en œuvre des matériaux; et non pas les linéaments extérieurs qui frappent d'abord les yeux; car les types les plus divers voisinent sur un petit espace et souvent chez une même tribu; et il n'y a point de raison scientifique à localiser les aires des maisons carrées ou des huttes coniques. Sachons gré en tous cas à M. H. Frobenius de son exposé complet et technique, qui servira de base aux enquêtes ultérieures.

Après l'inventaire du matériel des civilisations qui se partagent l'Afrique, la nigritienne, la malaio nigritienne, l'asiatique (de quelle Asie s'agit-t-il ?), M. L. F. proclame que la première est vieillie, énervée, mais que pénétrée, vivifiée par la civilisation asiatique en pleine vigueur, elle a regermé et refleuri dans la jeune civilisation africaine, dont les monu-

ments les plus significatifs sont le bouclier des Zulus et la hutte conique de l'Afrique du Sud (p. 252). Quant aux éléments malaio-nigritiens, ils avaient atteint la plénitude de leur développement quand ils ont gagné l'Afrique; ils y ont fait fortune un peu « d'après les caprices de la destinée » (p. 254). Le mode de propagation constitue un des problèmes de l'étude « physiologique » où l'auteur aboutit.

La source de la « physiologie » d'une civilisation est la matière première qui commande la forme et l'usage de chaque objet (p. 270); l'invention humaine est un facteur négligeable. Ainsi le tambour en peau ne pouvait être façonné que dans un pays d'élevage, où la préparation des peaux s'opère par un battage rythmé. On peut donc concevoir une civilisation du bois, du cuir, du bambou. Et il demeure entendu que ces civilisations « naissent sur le sol et non sur l'homme » (p. 300).

L'ouvrage se termine par une table analytique qui n'est pas une superfluité, car l'auteur a senti le besoin — pour ses lecteurs et pour lui-même, peut-être, — de condenser quelques-unes de ses définitions ; et il est accompagné de 26 cartes schématiques.

Il faut faire crédit à M. F. jusqu'à l'achèvement de son œuvre pour en essayer la critique. On jugera seulement alors si ses hypothèses et théories sont aussi neuves qu'il le croit et surtout si elles répondent à la nature des choses. Elles gagneraient d'ailleurs à être formulées en des termes plus précis, moins précieux et moins personnels. Mais le résultat positif et incontestablement utile des recherches de M. Frobenius, c'est-à-dire une ample moisson de faits et de documents, doit être accueilli avec reconnaissance et sans arrière pensée.

Bertrand Auerbach.

Conférences sur les administrations tunisiennes faites en 1898 à l'Hôtel des Sociétés françaises à Tunis (Sousse, Imprimerie française, 1899. 543 p.).

Le Protectorat français en Tunisie a fait ses preuves. On en admire les résultats à bon droit, mais avec peu de confiance ; car combien de gens en connaissent le fonctionnement ? Qu'on lise ce volume, publié par la Direction générale de l'enseignement public, et l'on surprendra en pleine manœuvre ce mécanisme à la fois solide et délicat, dont les rouages sont démontés sous nos yeux et expliqués par ceux qui les font mouvoir. Ces conférences, professées par les chefs des principaux services à l'usage des candidats aux administrations, n'ont ni la sécheresse didactique, ni, quelque souci qu'aient les orateurs de s'effacer, l'impersonnalité d'un livre de droit administratif. Tous ces exposés procèdent d'une conception commune, celle qui a présidé aux débuts du Protectorat, qui s'est, par sa vertu propre, imposée aux administrateurs successifs.

Le Protectorat se borne d'abord ici, comme en Égypte, à l'office de

conseil. Le contrôle sur les affaires intérieures ne fut établi qu'en 1883, par la création d'un secrétariat général du gouvernement tunisien et du Contrôle civil. Ce sont là les chevilles ouvrières du système. On remarquera que le Protectorat est ainsi plus officiel, si l'on peut dire, plus hiérarchisé que celui des Anglais en Égypte. Le contrôleur civil (Conférence de M. Serres, § II) est un touche à tout, mais qui n'a point, à l'égard des indigènes, de pouvoir exécutif direct; il dirige et surveille les chefs indigènes. Le Secrétaire général collabore avec le premier Ministre de la Régence, et le véritable instrument de son autorité est le visa de la correspondance de ce personnage (p. 256). C'est ce que révèle M. Padoux, secrétaire général adjoint, sans crainte de dévoiler un mystère d'État. On regrettera — pour la bonne ordonnance du volume — que ce chapitre n'ait point trouvé place en tête auprès de l'article intitulé : *Organisation centrale, Résidence générale*.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les réformes réalisées par l'administration franco-tunisienne. La plus décisive et la plus bienfaisante peut-être est l'introduction de l'*Act Torrens*, qui donne à la propriété foncière son statut, sa personnalité, la liberté de ses mouvements. Ajoutons que ce ne fut pas une simple imitation, mais une adaptation aux usages locaux et aux principes du droit français. Grâce à d'heureuses modifications, entre autres à l'institution du Tribunal mixte, la procédure de l'immatriculation — comme le montre M. Anterrieu en quelques pages lumineuses, — a été rendue plus rapide et plus sûre qu'en Australie même. Cette préoccupation d'approprier les organismes importés aux besoins du pays se retrouve ailleurs : par exemple les tribunaux français ont été mis en mesure d'appliquer la loi coranique ou rabbinique. Quant aux progrès matériels, ils sont éclatants et le service des antiquités y concourt lui-même en retrouvant les vestiges des travaux anciens qui guident les occupants actuels du sol.

Le tableau des affaires indigènes n'offre pas un moindre intérêt : à ce titre se recommande la Conférence si nourrie de M. Padoux. On y saisira par exemple la différence entre la circonscription adminsitrative et la circonscription territoriale, qui précise la notion de la tribu ; on pénétrera les secrets du gouvernement beylical, etc.

L'impression qui se dégage de ce volume est réconfortante : aucune de nos possessions n'offre ce spectacle d'un corps de fonctionnaires travaillant à parfaire une œuvre dont ils mesurent l'importance et l'originalité. « Les institutions tunisiennes, a dit le Résident général en ouvrant la série de ces conférences, sont considérées comme un exemple à suivre et un modèle à imiter. » *Pium votum*, jusqu'à cette heure. Quel contraste entre la brillante et prospère image de la Tunisie, et l'Algérie qui lui sert (qu'on nous passe l'expression) de repoussoir !

B. A.

Léon de Seilhac. **Les Congrès ouvriers en France** 1876-1897. (Bibliothèque du Musée Social.) A. Colin et Cie. 1899. xiii-364 p.

« Il nous eut été facile, écrit M. de Seilhac, d'écrire la brève histoire du mouvement ouvrier de 1876 à 1898. » On regrette qu'il n'ait pas cédé d'abord à la tentation, et qu'au lieu de faire œuvre d'historien — ce dont on sait qu'il est capable — il se soit réduit à l'office d'annaliste. Il se contente dans sa courte, trop courte préface, de signaler les épisodes décisifs du mouvement ouvrier, mais il laisse au lecteur le soin de suivre à travers des procès-verbaux souvent décousus et des programmes souvent diffus, la filière des idées directrices. Ce recueil de documents ne sera utile et aisé à interroger que quand M. de Seilhac en aura, selon sa promesse, publié le commentaire.

B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 septembre 1899.

M. Babelon rappelle qu'il a signalé, il y a quelques mois, deux monnaies de la ville de Medaba, au pays de Moab. Il décrit aujourd'hui deux monnaies de bronze à l'effigie d'Elagabale, qui proviennent de Charac-Moba, ville de la même région. Medaba et Charac-Moba entrent pour la première fois dans la nomenclature numismatique de l'antiquité. Sur l'emplacement de Charac-Moba s'élève aujourd'hui la localité appelée El-Kérak, à l'E. de la mer Morte, au S. d'Er Rabbah (Rabbath-Moab). Cette ville est déjà mentionnée, de même que sa voisine Medaba, dans la prophétie d'Isaïe contre Moab. Son nom, signifiant « la forteresse de Moab », se trouve généralement, dans les auteurs grecs, sous la forme Χαράκμωβα, et quelquefois sous la forme Μωβουχάραξ. L'ethnique, d'après Étienne de Byzance, est Χαρακμωβηνός, qui se lit sur une des pièces décrites par M. Babelon. A la différence d'Etienne de Byzance qui écrit le nom de la ville par un χ et un κ, les monnaies l'écrivent par deux χ. — M. Babelon fait en outre observer que le règne d'Elagabale, prince syrien, semble bien avoir marqué une période de prospérité pour la Syrie, la Palestine et les régions avoisinant le Jourdain et la mer Morte.

Sur la proposition de M. Senart, l'Académie désigne M. Cabaton comme membre de la Mission archéologique d'Indo-Chine.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur les dernières fouilles exécutées dans une des nécropoles les plus considérables de Carthage, en face de la batterie de Bordj-Djedid. L'épigraphie punique est représentée par huit épitaphes, par douze inscriptions sur vases dont une écrite au charbon et les autres à l'encre noire, par deux marques peintes en rouge, l'une sur la tranche d'une dalle de tombeau, l'autre sur une pierre brute, et enfin par six estampilles de potiers carthaginois. Parmi les épitaphes, la plus longue ne compte pas moins de huit lignes; son auteur, Molocpalas, y nomme ses ancêtres jusqu'à la septième ou huitième génération. A la fin de sa généalogie, accompagnée de titres honorifiques, ce Carthaginois paraît invoquer la bénédiction du dieu Soleil sur sa dépouille.

M. Babelon présente quelques observations.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les chartes communales du moyen âge.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 25 septembre — 1899

Spiegelberg, La nécropole de Thèbes; Les ostraka et papyrus du Ramesséum. — Billerbeck, Les expéditions assyriennes. — Lidzbarski, Manuel d'épigraphie sémitique. — Dieterich, Recherches sur l'histoire de la langue grecque. — Bennett. L'ictus dans la prosodie latine. — Vast, Les grands traités du règne de Louis XIV. — Tourneux, Diderot et Catherine II. — Thureau-Dangin, La renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle. — Gourliau, Grammaire mzabite. — Motylinski, Le Djebel Nefousa. — Budge, Les contes amusants de Barhebraeus. — Erratum.

W. Spiegelberg, **Zwei Beitræge zur Geschichte und Topographie der Thebanischen Necropolis im Neuen Reich.** I. der Grabtempel Amenophis' I zu Drah-Abu'l-Neggah, II; — Plan einer Gesamtarbeit über die Verwaltung der Thebanischen Necropolis im Neuen Reich (Vortrag). Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1898, in-4°, 16 p. autographiées et six planches.

W. Spiegelberg, **Hieratic Ostraka and Papyri found by** J. E. Quibell **in the Ramesseum**, 1895-1896, (forme l'*Extra volume* pour 1898 de l'*Egyptian Research Account*). Londres, Quaritch, 1898, in-4°, 4 p. et LIV pl.

M. Spiegelberg s'est donné la tâche d'étudier la condition de cette partie de la population thébaine qui habitait la nécropole, et après s'être attaché longtemps aux papyrus conservés dans les divers musées de l'Europe, il est allé examiner les lieux mêmes. Il s'y est associé avec Newberry, que des recherches analogues avaient amené à Thèbes, avec Quibell, et les résultats heureux de ces collaborations n'ont pas tardé à se faire sentir. M. Spiegelberg découvrit, en janvier 1896, la chapelle funéraire que les procès-verbaux du *Papyrus Abbott* permettaient de placer à Drah abou'l-Negga, mais dont le site exact avait échappé aux investigations de Mariette. Il n'en reste plus grand chose, quelques blocs misérables enterrés en pleine terre, mais les sculptures et les inscriptions ont permis l'identification certaine de l'édifice qu'ils indiquaient avec celui dont M. S. cherchait les traces. La caractéristique en était un pylone précédé d'un large parvis, d'un *oubai*, qui fut longtemps célèbre à Thèbes, et qui servit probablement de marché aux habitants de la petite ville bâtie juste en face de Karnak. Thouthmès Ier l'acheva peut-être après la mort de son père, Khouniatonou le maltraita selon sa coutume, et Ramsès II, selon la sienne, répara tant bien que mal les dégâts commis par Khouniatonou. Le temple existait

encore au temps de Taharqou, et, je crois, sous les Ptolémées. M. S. a tracé toute cette histoire à grands traits, et il a reproduit sur les planches qui accompagnent sa notice, les principales des inscriptions qui mettent Aménôthès Ier en jeu. Il reviendra certainement sur ce sujet : bornons-nous à constater pour le moment que, l'emplacement du temple une fois découvert, on pourra déterminer sans trop de peine celui de plusieurs des constructions qu'on savait lui avoir été voisines, peut-être quelques-uns des tombeaux portés sur les débris du plan sur papyrus conservé au musée de Turin.

Les habitants de la nécropole avaient, comme tous les Égyptiens instruits, la manie d'écrire, et, comme le papyrus coûtait, somme toute, assez cher, ils la passaient sur toute sorte de matières que nous n'employons plus aujourd'hui à cet usage, sur les éclats de calcaire, sur des galets, sur des bouts de planche, sur les tessons de pots qui ne manquaient jamais autour d'eux, et, à tout propos, sur les murs des temples ou des tombeaux qu'ils visitaient, sur les parois de rochers auprès desquelles ils se mettaient à l'ombre ou au repos. Ces grafites ont été peu remarqués jusqu'à présent, quoique Lefébure et Petrie en aient déjà publié de bons spécimens, et pourtant ils contiennent une variété de dates et de renseignements d'autant plus précieux qu'ils ont été tracés sous l'impression du moment et qu'ils représentent comme l'immobilisation instantanée d'une pensée ou d'un fait actuellement présents à l'écrivain. Les gens y indiquaient l'année, la saison, le jour du mois, et trop souvent ils oubliaient le nom du roi : ce serait le point important pour nous, mais eux qui ne s'inquiétaient que du moment même, ils ne jugeaient pas à propos de noter ce que tout le monde savait autour d'eux. En revanche, ils énuméraient avec soin leurs noms, leur filiation, leurs titres, et l'on conçoit de quelle utilité tous ces renseignements, triviaux en apparence, sont en réalité pour l'étude que M. S. poursuit. Ce sont les gens de la nécropole qui se révèlent à lui et dans des conditions telles qu'il peut souvent deviner leur fonction ou leur rang : ils lui enseignent eux-mêmes à restituer leur hiérarchie et l'état social du milieu dans lequel ils plongeaient. On conçoit que M. S. se soit efforcé d'en réunir le plus grand nombre possible. Les plus anciens remontent à la XIe dynastie, la plupart appartiennent à la seconde époque thébaine, tous lui apportent un menu fait nouveau qui trouvera sa place dans le travail d'ensemble qu'il prépare.

Il en a donné et traduit quelques spécimens dans son texte et dans le petit recueil de pièces qu'il a relégué en appendice à la fin de sa brochure. Plusieurs se réfèrent aux questions d'inondation et montrent avec quel intérêt les Égyptiens d'alors notaient les mouvements de leur fleuve. Dans une autre, le scribe des manœuvres, Harminou, et son fils, de même profession, Pantaouîrît, nous apprennent que « *ce jour-là*, il y eut une offrande à la déesse », la vipère Maritsakro, ainsi que M. S. l'a vu, mais ils oublient de nous dire quel jour était *ce jour-là*. Plus

loin le scribe royal Thoutmosi de la nécropole dont le fils, Boutahamonou, est attaché à l'établissement funéraire du Pharaon, a gravé une prière : « Ne m'abandonne pas Phrâ-Harmakhouîti ! » M. S. raconte qu'un jour dans la Vallée des Rois, après avoir chassé le graffite toute la matinée, il alla se reposer à l'abri d'une roche saillante. Une fois étendu à l'ombre, il aperçut au-dessus de sa tête, un gribouillage hiératique : « C'est ici la place de repos du manœuvre dépendant de Nsisouamanou, Haî, dont le fils est Amonnakhîtou. » Il eut la vision très nette du pauvre diable qui, trois mille ans auparavant, par un jour de chaleur, avait fait la sieste à la place même où lui-même se prélassait. J'ai eu la même impression pour mon compte dans la vallée d'Akhmîm, en m'abritant sous la roche où les garde-chasses et les caravaniers de la ville avaient coutume de faire halte et d'inscrire leurs noms depuis le Moyen-Empire jusqu'à la conquête arabe. Toutefois, la plus curieuse sans contredit des inscriptions que M. S. a copiées est un quatrain satyrique, tracé par un archiviste Phtahshodou contre son chef qui lui avait donné je ne sais quel ordre dangereux à exécuter. « Le commandement de mon maître, dit-il, c'est un crocodile, dont la dent est dans l'eau, mais où ? ses dents c'est le lac de l'Occident, la déesse dont l'œil fascine » comme celui-ci du serpent. Il fallait que l'ordre fût traître, puisque notre homme le compare au crocodile qui se tient au fond de l'eau, bien endenté, mais si bien caché que l'on ne sait de quel côté craindre sa dent. Et d'autre part si on le rencontre, l'eau où il se trouve devient ce canal funeste que les momies traversaient pour se rendre à la tombe, la demeure de cette déesse Occident dont l'œil fascine ceux sur lesquels il se pose et ne leur permet plus de retourner vers la terre des vivants. Le malheur de beaucoup de ces refrains populaires est qu'ils procèdent par métaphores et par allusions empruntées à des ordres d'idées que tout le monde connaissait alors : ils nous sont étrangers entièrement aujourd'hui, et il est rare que nous puissions les comprendre, et surtout les faire comprendre, sans un commentaire disproportionné à l'importance du morceau.

M. Quibell a remis à M. S. les Ostraca et les débris de papyrus qu'il avait recueillis dans ces belles fouilles du Ramesséum dont je parle ailleurs : c'est un acte de libéralité courtoise qui n'étonnera personne de ceux qui ont entretenu des relations avec lui. Il y a là des documents précieux pour l'histoire littéraire de l'Égypte et pour l'économie politique ou sociale du pays. Toutefois, M. Spiegelberg annonce qu'il les traduira puis les commentera dans un second volume et je ne veux que signaler ici l'intérêt des inscriptions sans rien dire qui puisse lui déflorer son succès : je me borne à exprimer le vœu que ce second volume paraisse aussitôt que possible.

G. Maspero.

A. Billerbeck, **Das Sandschak Suleimania und dessen persische Nachbarlandschaften zur babylonischen und assyrischen Zeit.** Geographische Untersuchungen unter besonderer Berüchsichtigung militærischer Gesichtspunkte, hierzu eine Karte, Leipzig, Ed. Pfeiffer, 1898, in-8, iv-176 p.

J'aurais voulu rendre compte de cet ouvrage aussitôt qu'il parut : mais il m'a fallu m'y reprendre à plusieurs fois pour bien l'étudier. Nos connaissances géographiques sur les régions où M. Billerbeck nous transporte sont si incomplètes jusqu'à présent, qu'on éprouve des scrupules perpétuels lorqu'on essaie d'identifier la plupart des sites mentionnés dans les inscriptions cunéiformes avec les sites actuels, et qu'on hésite entre deux ou trois solutions également possibles avec les matériaux que nous possédons. J'avais été désolé de voir combien aisément les Assyriologues laissaient en l'air les pays parcourus par les conquérants assyriens, et quels itinéraires invraisemblables ils attribuaient aux armées; j'avais essayé de remettre sur le terrain ces expéditions d'Assournazirabal et de Salmanasar II, et l'on trouvera le résultat de mes efforts dans les livraisons déjà parues du troisième volume de mon *Histoire*. Tout cela était rédigé et imprimé avant que l'ouvrage de M. Billerbeck m'arrivât, et je le regrette sincèrement, car j'aurais pu modifier certains de mes tracés et, en tout cas, citer l'opinion de notre confrère allemand. C'est un officier supérieur, habitué aux études militaires, et par conséquent ses déductions ont une valeur technique à laquelle les miennes ne peuvent prétendre; de plus, l'appui qu'il a trouvé auprès d'Assyriologues aussi ingénieux que Winckler, par exemple, et la connaissance intime qu'on voit qu'il a par lui-même des documents originaux augmentent la confiance qu'on doit avoir le plus souvent dans ses conclusions. Bon nombre des localités et des peuples qu'il a placés sur le terrain resteront à l'endroit même où il les a fixés, ou ne pourront en être délogés qu'au moyen de documents nouveaux plus détaillés, documents assyriens contenant des orientations nouvelles, cartes modernes ou descriptions de voyageurs nous permettant de déterminer avec plus d'exactitude l'aspect du terrain, la direction des montagnes, la position des défilés, le cours des rivières, le tracé des sentiers et des routes.

Il y a toujours un certain danger pour un savant de cabinet à critiquer les idées d'un militaire sur des faits d'ordre purement militaire. Un point m'a frappé pourtant dont il faut que je parle dans la façon de procéder de M. Billerbeck : je crains qu'il ne transporte trop complètement dans la guerre antique les procédés de la guerre moderne. Il admet les opérations coordonnées de deux ou plusieurs corps d'armée dans bien des cas où le texte assyrien ne me paraît indiquer rien de pareil, et, comme cette hypothèse se présente surtout aux passages qui offrent quelque difficulté en l'état actuel de nos cartes, je répugne, pour mon compte, à user de ce moyen. Certes, les Assyriens avaient une organisation militaire très ferme, et une tactique assez développée pour leur assurer la supériorité sur tous les peuples de leur âge, les Élamites et les Égyp-

tiens compris, mais il est probable que, si nous découvrions tous les documents techniques relatifs à une de leurs campagnes, nous n'y rencontrerions que peu des traits qui caractérisent la guerre moderne. Lorsque nous examinons ce qu'on sait des expéditions perses contre la Grèce et des luttes des derniers rois Achéménides contre les Pharaons égyptiens ou contre les Macédoniens, on est étonné de voir de quelle façon naïve les généraux asiatiques se comportaient en face de l'ennemi. Même lorsqu'ils ont avec eux les meilleurs chefs de bandes de leur temps, Iphicrate, par exemple, les combinaisons un peu compliquées des tacticiens helléniques leur inspirent une méfiance insurmontable. Pharnabaze, dans sa grande campagne contre Nectanèbo I[er], refuse d'abord à Iphicrate l'autorisation de se porter par mer sur les derrières de la ligne égyptienne; puis, lorsqu'il l'a accordée enfin et que le mouvement a réussi, il ne veut entendre parler d'aucune des opérations que ce premier succès entraînerait, de la marche sur Memphis, par exemple. Il ne comprend que l'attaque de front, en masse, contre l'ennemi massé également, et, comme la position de celui-ci est très forte, il reste inactif en face des retranchements égyptiens, jusqu'à ce que le Nil monte et l'oblige à se retirer. Une vingtaine d'années plus tard, la même partie s'engage contre Nectanèbo II, et d'abord avec le même résultat : les Perses furent pourtant vainqueurs, parce que les mercenaires de Pharaon, se croyant sacrifiés par leur maître, mirent bas les armes. Si au IV[e] siècle avant notre ère, et malgré la présence autour d'eux de condottieri occidentaux, les généraux perses en agissaient ainsi, est-il vraisemblable que cinq siècles plus tôt les capitaines assyriens eussent des procédés beaucoup plus avancés? Les identifications géographiques que M. B. établit en appréciant de la sorte les opérations assyriennes, me paraissent donc être parfois sujettes à caution.

J'aurais souhaité pouvoir entrer dans un examen minutieux de telle ou telle campagne et montrer comment il en suit le progrès pas à pas, mais il faudrait pour cela et beaucoup d'espace et des intercalations de cartes que je ne puis demander à la *Revue Critique*. Je me bornerai donc à prier ceux de nos lecteurs que ces matières pourraient intéresser à comparer le tableau que j'ai tracé des razzias d'Assournazirabal au Zamoua (*Histoire Ancienne*, t. III, p. 22 sqq.) et les itinéraires que M. B. a dressés pour les mêmes opérations (p. 18-28). Une confrontation rapide des résultats montrera ce qu'il y a de commun entre les deux façons d'envisager le sujet et en quoi elles diffèrent. Nous avons enfermé les opérations dans la même région et indiqué des directions très analogues aux marches assyriennes, mais il y a des divergences considérables dans le détail des localisations. Il était difficile qu'il en fût autrement avec les cartes incertaines que nous possédons de la région, et je n'ai que peu d'objections à me ranger sur la plupart de ces points à l'avis motivé de M. Billerbeck. Lui, de son côté, il sème tant de points d'interrogation dans sa démonstration, qu'on le sent disposé à

revenir sur beaucoup de ses décisions, lorsqu'il aura des raisons suffisantes pour le faire. Je ne voudrais pas que la réserve avec laquelle nous agissons l'un et l'autre rendit nos lecteurs trop sceptiques sur les résultats qu'on a tirés des monuments assyriens. On discutera longtemps encore certaines sections des itinéraires d'Alexandre, d'Annibal ou de César, comme nous discutons ceux d'Assournazirabal ou de Sargon, mais les incertitudes des historiens à ce sujet n'empêchent pas que nous ne possédions une connaissance très suffisante des grandes guerres conduites par ces capitaines. De même pour les guerres assyriennes : on les suit dans l'ensemble et l'on sent qu'on parviendra à les attacher au terrain étape par étape, le jour où les géographes nous auront donné les cartes qui nous manquent encore.

Je suis heureux de pouvoir recommander chaudement à tous les amis du vieil Orient l'ouvrage de M. Billerbeck. Il leur montrera combien est réel tout ce passé qu'ils entrevoient si nébuleux et si flottant dans les écrits des philologues. L'exposition est claire et abondante, le style net, la carte qui accompagne le texte d'une échelle suffisante pour qu'on y puisse suivre aisément la démonstration : ce sera longtemps encore l'ouvrage à consulter par les historiens.

G. Maspero.

Handbuch der Nordsemitischen Epigraphik nebst ausgewählten Inschriften von Mark Lidzbarski; Weimar, E. Felber, 1898. Première partie. *Texte*, in-8, pp. xiv-508. Deuxième partie. *Atlas*, 46 planches, in-folio. Prix : 30 marks.

Nous avions d'excellents manuels d'Épigraphie latine (comme celui de M. Cagnat) ou grecque (comme celui de M. Reinach), mais nous ne possédions pas encore d'ouvrage similaire pour l'épigraphie sémitique. Le premier travail de ce genre est celui que vient de publier M. Lidzbarski, professeur de langues orientales à l'Université de Kiel. Disons tout de suite qu'il est réussi au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer d'un premier essai.

Le domaine de l'épigraphie sémitique[1] est tout à la fois plus vaste et plus restreint que celui de l'épigraphie grecque et latine : plus vaste, parce qu'il exige la connaissance de plusieurs langues et de nombreux dialectes plus différents entre eux que ne le sont les dialectes grecs ou latins ; plus restreint : parce que les monuments sont beaucoup moins nombreux, ce qui ne contribue pas peu à accroître les difficultés de leur interprétation. La grande divergence qui existe entre les langues et dialectes sémitiques du nord (hébreu, phénicien, araméen, etc.) et les langues et dialectes du sud (arabe, éthiopien, sabéen, etc.) ne permet

---

1. Selon l'usage, nous laissons de côté dans cette acception les inscriptions cunéiformes qui forment une branche spéciale des études orientales.

guère de les traiter systématiquement dans un même ouvrage. — Voilà pourquoi M. L. a divisé son Manuel en deux parties tout à fait indépendantes; celle qui concerne l'Épigraphie sémitique du Nord, vient de paraître, et il prépare un manuel de l'Épigraphie sémitique du Sud.

Le soin apporté par l'auteur à la rédaction de son travail le rend exempt de toute critique sérieuse et le spécialiste le plus compétent n'y trouverait à relever que de légères erreurs de détail. Nous devons donc nous borner à en indiquer le contenu.

Après une courte préface exposant le but et la méthode de l'ouvrage (pp. 1-4), on trouve une copieuse *Bibliographie*, qui, avec son supplément, comprend 1234 articles, rangés par ordre chronologique (1616-1898). Une liste alphabétique des auteurs renvoie aux numéros qui signalent leurs œuvres, et des manchettes indiquent sous chaque numéro la langue des inscriptions. — Vient ensuite l'histoire de l'Épigraphie sémitique du Nord (pp. 89-110) traitée avec impartialité et avec des développements qui nous semblent un peu exagérés pour un manuel. — Nous trouvons après cela sous le titre de *Realien und Formeln* (pp. 111-172) ce qui constitue l'introduction proprement dite aux études épigraphiques. L'auteur parle successivement de la chronologie et de la topographie, de l'exécution matérielle des inscriptions, des falsifications, des différentes classes d'inscriptions (funéraires, religieuses, honorifiques, architecturales, historiques, etc.). Le chapitre suivant (pp. 173-203) traite de l'écriture épigraphique (lettres, chiffres, signes de ponctuation). — Vient enfin le chapitre le plus important et le plus utile de tout l'ouvrage, celui dans lequel M. L. a recueilli sous forme de lexique tous les mots et formes grammaticales contenus dans les inscriptions et les monnaies connues jusqu'à ce jour. Ce lexique est partagé en deux colonnes indépendantes contenant, l'une les mots *araméens* (araméen, palmyrénien, nabatéen, syriaque, mandaite), l'autre les mots qu'il appelle *chananéens* (phénicien, punique, néopunique, moabite, hébreu, samaritain), et disposées de telle sorte que les racines communes aux deux groupes se trouvent en face les unes des autres. — Les mots ne sont accompagnés d'aucun exemple, mais un système de renvois, ingénieux quoique un peu compliqué [1], permet de retrouver les inscriptions auxquelles ils appartiennent [2]. — Le lexique des mots est suivi d'un

1. Cette complication est particulièrement gênante en ce qui concerne les inscriptions néopuniques, qu'on ne peut retrouver sans se reporter à la Grammaire de Schrœder.

2. On pense bien que je n'ai pas parcouru tout ce dictionnaire pour en vérifier l'exactitude. Je puis seulement assurer qu'en ayant déjà fait un fréquent usage, j'y ai très rarement constaté des erreurs, et encore de peu d'importance. Voici quelques-unes des observations que j'ai pu faire : le *taw* néopunique, contraction de *ait*, ne figure pas, page 383. — Pour le n. pr. *Obaishou*, l'auteur a tort de renvoyer à *Oueishou*, car au n° 195 du CIS, II, la lecture *Obaishou* est certaine. — Le prétendu nom de mois *Dagon*, n'aurait pas dû être maintenu, même avec deux points d'interrogation ; le texte porte bien *Kanoun*. — M. Lidzbarski a raison de proposer de lire *ate'aqab*

lexique des *formes* qui contient les éléments d'une grammaire comparée des différents dialectes, et d'une table des *choses* qui classe les noms des pays, des rois, des villes, des divinités, des mois, etc.

Enfin, comme M. Lidzbarski s'est placé au point de vue de l'enseignement de l'Épigraphie, la dernière partie du Manuel (pp. 413-485) donne la transcription (sans traduction) des inscriptions contenues dans les planches de son Atlas. Cet Atlas contient un choix de monuments fait de manière à donner aux étudiants une idée sommaire des différents genres d'inscriptions et des diverses formes d'écriture dans chacun des dialectes Quarante-trois planches sont consacrées à ces inscriptions. Les trois dernières contiennent les différents alphabets. — Un appendice met l'ouvrage à jour jusqu'à la fin de l'année 1898.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à cet ouvrage qui, non seulement, deviendra un manuel indispensable aux étudiants désireux de s'initier aux études épigraphiques, mais qui rendra aussi les plus grands services à tous ceux qui sont obligés de recourir au *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, en attendant que les tables de ce magistral ouvrage aient vu le jour.

J.-B. Chabot.

Karl Dieterich. **Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache,** von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrh. n. Chr. Mit einer Karte (Byzantinisches Archiv als Ergænzung der Byzantinischen Zeitschrift in zwanglosen Heften herausgegeben von K. Krumbacher, Heft 1). Leipzig, Teubner, 1898, xxiv-326 p.

L'impulsion donnée aux études byzantines par M. Krumbacher est des plus fécondes; l'histoire de l'origine et du développement de la langue grecque moderne lui sera redevable, à lui et à ses disciples, de progrès continus et méthodiques, grâce à des recherches minutieuses, à un contrôle soigneux des faits, à des observations chronologiques et géographiques bien dirigées. Les inscriptions en langue commune, les textes

au lieu de *ateqanab*; j'ai vérifié la première lecture sur la copie originale de cette inscription. — Il me semble que le nom *Po'alna'am* (Evergète), que je ne trouve pas dans le Lexique, s'est rencontré quelque part. — Je doute fort que l'interprétation du nom de *Belhazi* « Bel fait connaître [le voleur] », donnée p. 501, n. 1, soit acceptable. — M. L. me paraît recourir un peu trop facilement à l'hypothèse de noms hypokoristiques pour établir les étymologies. — Il a omis de signaler plusieurs équivalents de noms propres sémitiques qui existent en grec ou en latin. — Parmi les quelques omissions bibliographiques, j'ai noté : Bernoville, *Dix jours en Palmyrène* (Vogüé, p. 40); Henniker, *Notes during a visit to Egypt*, Londres, 1823 (2e édit. 1824), 1 pl. (Inscript. sinaïtiques); *Correspondance astronomique*, t. VII, p. 534 (2 inscript. sinait.). Porphyr (*sic*) Uspenski a donné deux relations de ses Voyages au Sinaï (en russe), la première (Pétersbourg, 1855), contient quelques inscriptions différentes du n° 268 de la Bibliographie.

vulgaires, les documents si importants des papyrus forment un vaste champ d'investigations, dont les indications deviennent de plus en plus précises à mesure qu'elles se corroborent mutuellement ; et quand les causes qui ont produit le néogrec auront été pénétrées dans le détail, quand une synthèse des points acquis — ou conquis — permettra d'établir les lois qui ont présidé à la transformation de toute une langue, alors on pourra embrasser d'un seul coup l'histoire de la langue grecque moderne, c'est-à-dire suivre les phénomènes depuis leur première apparition, comprendre la lutte entre les formes nouvelles et celles qu'elles vont remplacer, et assister en définitive à l'installation complète et sans retour de la langue dérivée, rejeton bien vivant d'une souche fatalement appelée à disparaître. Le moment n'est peut-être pas encore venu d'écrire une histoire d'ensemble du néogrec depuis ses premiers germes connus ; l'ouvrage récent de M. Jannaris, essai fort louable, est plutôt un recueil de faits qu'un exposé systématique de causes, et laisse beaucoup trop à faire au lecteur, embarrassé au milieu de cette foule de matériaux ; en outre, les textes médiévaux sont incomplètement ou imparfaitement publiés, sauf quelques exceptions, et l'on ne peut se dispenser d'étudier de très près tout ce qui touche à cette période de transition, quelles que soient les dates qu'on veuille lui assigner. Les travaux sur une époque déterminée sont actuellement ce qu'il y a de plus utile à entreprendre, et c'est d'ailleurs ce qu'exige une sévère méthode historique. M. K. D. a donc eu raison de circonscrire très nettement la période sur laquelle s'étendent ses travaux : il recherche les traces du néogrec, principalement dans les inscriptions et les papyrus, en remontant jusqu'à leur première apparition dûment constatée, en général depuis 300 av. J.-C., et les poursuit jusqu'à la fin du x[e] siècle. Au point de vue chronologique, M. D. ne fraye pas une route nouvelle; les travaux des néogrécisants ont déjà fait la lumière sur un certain nombre de points, et je n'ai qu'à citer le nom de Hatzidakis pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir. Il restait cependant à faire : à quel moment le grec moderne est-il définitivement constitué ? En termes plus précis, à quelle époque les caractéristiques du néogrec sont-elles suffisamment constatées dans la langue pour qu'on puisse les considérer comme des phénomènes dès lors invariables, comme des traits d'un idiome nouveau qui devront se retrouver de plus en plus régulièrement au cours de son évolution ? Et puisqu'il s'agit de lois, à quelles dates ces lois productrices du grec moderne ont-elles achevé de modeler la langue et de créer des types nouveaux ? C'est pour répondre à cette question encore controversée que M. D. descend jusqu'au x[e] siècle, et en réalité il a su retrouver avant cette époque sinon toutes, au moins presque toutes les modifications du grec moderne. Il résulte, en effet, des observations consignées dans cet ouvrage que les traits essentiels du néogrec sont déjà dessinés bien avant le x[e] siècle ; cette démonstration, qui me semble probante, on pourra l'embrasser d'un coup d'œil dans les tableaux dressés par M. D. à la fin

de chaque grande subdivision de son travail, ainsi que dans les commentaires qui les accompagnent. L'autre point de vue de M. D. est le point de vue géographique. C'est le plus nouveau, et le plus intéressant, mais aussi celui dont les conclusions sont le plus contestables. Des tableaux et des commentaires, analogues à ceux qui résument les observations relatives à la chronologie, exposent les résultats obtenus, par rapport aux lieux d'origine des phénomènes. En thèse générale, M. D. reconnaît dans le néogrec deux couches distinctes : une couche grecque commune proprement dite, issue de la κοινή attique mélangée de quelques éléments égyptiens-asiatiques ; et une couche dialectale, sortie de la κοινή égypto-asiatique, laquelle se serait ainsi séparée en deux courants : l'un se mêlant à la κοινή attique pour former le néogrec commun, l'autre suivant son propre lit et produisant le groupe dialectal micrasiatique. Ce système, plutôt spécieux, et qui présente un caractère d'a priori qui n'échappera à personne, se heurte au moins à deux objections : il faudrait d'une part prouver que tel phénomène est exclusivement dialectal, et les renseignements de M. D. me paraissent très insuffisants à ce sujet ; en second lieu, montrer que certains de ces phénomènes sont exclusivement propres au domaine égypto-asiatique, et les raisonnements de M. D. sur ce point manquent de solidité, parce que les documents sur lesquels il s'appuie, papyrus et inscriptions vulgaires, proviennent presque exclusivement d'Asie Mineure et d'Égypte, et que par suite tel ou tel phénomène doit, en l'absence de témoignages d'un autre domaine, sembler propre à la κοινή égypto-asiatique. J'ajoute que pour un même fait les témoins, en beaucoup de cas, sont trop peu nombreux pour servir de base suffisante à une répartition géographique inattaquable. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. D. est une bonne contribution à l'histoire du néogrec ; il faut maintenant qu'il continue ce qu'il a commencé, et nous montre comment les caractères distinctifs de la nouvelle langue se sont étendus et affirmés de plus en plus, et comment s'est complétée l'évolution première que nous expose son livre : autrement l'histoire de la langue restera imparfaite. La tâche est difficile surtout pour les dialectes, pour la plupart desquels les témoignages historiques font défaut ; il est à souhaiter que l'on découvre des textes du moyen âge analogues à la Chronique de Machéras, et que ces textes trouvent des éditeurs compétents. — Je termine par quelques critiques de détail. M. D. cite trop souvent sans se préoccuper de l'exactitude de ses citations : p. 163 ἐξώλεσι pour ἐξώλεις BCH, 4, 171, n° 26 (Erythrées) ; impossible de le retrouver, de même ἐλαμβάνεσαν BCH, 6, 23, n° 18 (p 242) ; le premier est cité par Jannaris (p. 135) BCH, XX, 33, qui n'est d'ailleurs pas plus exact. Les citations de Machéras, dans l'*Exkurs*, sont faites d'après Sathas (Μεσ. Βιβλ., t. II) ; mais plusieurs sont erronées et doivent être cherchées dans l'édition de Miller-Sathas. P. 276, développement d'un ι initial : « im absoluten Anlaut selten » d'après Beaudouin (*Dial. chypr.* p. 57) est à supprimer comme inexact ; B. dit le contraire. Des règles sont établies

sur des faits insuffisamment contrôlés : υ > ε devant ρ quand l'accent est sur la syllabe suivante, dans les îles de la côte asiatique, contrairement au grec commun, μερσίνη, gr. com. μυρσίνη (p. 25); M. D., qui a fait une étude « longue, pratique et scientifique du néogrec » (p. XVIII) n'a-t-il jamais entendu μερσίνη, ou encore μερμίγκι aux portes mêmes d'Athènes? Le hasard l'a bien mal servi. J'en dirai autant de περιβόλι, la seule forme suivant lui usitée (p. 39) : περβόλι et περβολάρης sont courants. Toute une théorie est construite sur la forme Κόντος = *Quintus* BCH, 2, 602, n° 13 Pamphylie (p. 82 ; lire n° 12, et Cibyra, d'où provient l'inscription, n'est pas en Pamphylie); or cette forme est plus que suspecte, pour ne pas dire une erreur de l'éditeur ; l'inscription porte ϘONTΩN, que M. Holleaux restitue très vraisemblablement en Φρόντων (*Rev. des Ét. anciennes*, t. I, p. 16); M. D. ne pouvait connaître l'article de Holleaux, qui est du commencement de 1899; mais il est étonnant que ce singulier koppa, à une pareille époque, ne l'ait pas mis sur ses gardes[1]. La carte finale, qui représente les rapports des dialectes insulaires asiatiques avec la κοινή, est très imparfaite et aurait besoin d'être complétée. Le n° 15 signifie la chute du γ intervocalique devant α, ο, ου; je ne le vois pas dans la carte, pas plus d'ailleurs que p. 280, pour Karpathos, où pourtant c'est la règle. De même le n° 45, qui représente οὖλος pour ὅλος, et Karpathos manque également dans l'énumération des pays où cette forme est usitée (p. 274, rem. 2). D'après la carte, le développement d'un ι intérieur (n° 11) serait propre à Patmos; le numéro devrait se retrouver dans la Crète et à Chio ; et d'ailleurs la forme χιλιμουντρῶ citée (p. 277) pour cette dernière île, est employée également non seulement dans d'autres îles, par exemple χιλιμιντρῶ à Karpathos, mais encore dans le grec commun, qui dit χιλιμιντρῶ et χιλιμιντρίζω. L'affaiblissement de ι en ε avec d'autres consonnes que ρ (n° 3) est bien noté pour Rhodes, Karpathos, Symé, etc. ; il manque pour la Crète, où l'on dit Ῥέθεμνος. M. Dieterich sait bien d'ailleurs qu'il faut s'appuyer, pour l'étude des dialectes, sur des matériaux aussi nombreux que possible (p. 271) ; mais il n'a peut-être pas dépouillé assez minutieusement ceux qu'il avait à sa disposition (ses citations de Tilos sont toutes inexactes), et il accorde parfois, rarement il est vrai, une confiance trop absolue à

1. Je veux donner un autre exemple (ce ne serait pas le seul) de la légèreté avec laquelle M. Dieterich fait ses citations. P. 104, sous le titre « νδ au lieu de ντ » on lit parmi les exemples : « Ἀνδιδωρος BCH 13, 36, l. 23 (Iasos und Bargylia). Holleaux lit cependant Ἀντ-. » Tout est inexact, et j'ai eu quelque peine à retrouver l'endroit. D'abord le renvoi : lire BCH 13, 3, IV, l. 1 ; secondement l'origine : l'inscription n'est pas d'Iasos en Asie Mineure, mais de Béotie ; troisièmement la forme même du nom : il y a Ἀντιδωρίω avec un τ dans le texte épigraphique et dans la transcription ; enfin Ἀνδιδώριος existe bien p. 7, l. 23 ; mais cette faute d'impression se trouve dans le commentaire, et M. Holleaux la corrige p. 229 du même tome ; la phrase de M. D. semble donner à entendre que Holleaux veut lire Ἀντίδωρος malgré le texte.

des formes recueillies par des observateurs mal dressés à ce genre de travail.

My.

What was ictus in Latin prosody ? by Ch. E. Bennett (American Journal of Philology, XIX, n° 76). Baltimore, 1899, pp. 361-383.

Dans cet article, M. Bennett aborde un problème sans doute insoluble, mais sur lequel il est utile de réveiller l'attention des métriciens, des linguistes et des latinistes.

Il commence par déclarer qu'il faut entièrement faire abstraction des suggestions des langues germaniques. L'habitude de la prononciation intense, soit des syllabes accentuées dans les mots, soit des temps forts dans les vers, conduit les savants modernes à transporter inconsciemment dans leurs théories sur les langues anciennes les faits de leur parler quotidien. Ils doivent donc tout d'abord se dépouiller du préjugé créé par l'usage. Ce point est capital. Nous sommes heureux de le voir mis en lumière avec une telle netteté. C'est là une condition essentielle pour raisonner juste.

M. B. se demande ensuite si l'accent latin de l'époque classique était un accent d'intensité. Il présente un certain nombre d'arguments tirés des grammairiens, des auteurs, des langues apparentées au latin. Il n'insiste pas autant qu'on le pourrait et il omet quelques raisons sérieuses. L'accord des philologues sur la nature intensive de l'accent latin à l'époque classique n'est pas aussi universel qu'on pourrait le croire en lisant M. B L'auteur a peut-être ici manqué de confiance [1].

Il observe ensuite que le mot d'accent couvre pour nous des phénomènes très différents. Il est certain qu'il n'y a aucun rapport entre l'accent d'intensité et l'accent mélodique. L'accent est un phénomène qui distingue une syllabe du mot d'entre toutes les autres. Mais ce phénomène lui-même peut prendre les formes les plus variées et les plus contradictoires. Or, M. B., très frappé du rôle de la quantité en latin, se demande si l'accent latin n'est pas un accent de quantité. Les objections ne manqueront pas à cette théorie que d'ailleurs M. B présente surtout comme une possibilité. La syllabe accentuée serait avant tout une syllabe longue et dans des mots comme *latuit* la pénultième ne porterait pas l'accent uniquement par suite d'un défaut de quantité longue. M. B. ne s'explique pas clairement sur les mots du type *dominus*.

Mais ce point est accessoire. Dans l'intérêt même de sa thèse principale, M. B. eût dû le négliger. Pour lui, l'*ictus* du vers latin consiste essentiellement dans la prédominance quantitative des syllabes longues.

---

1. Voir *Revue critique*, 1897, I, 291-295.

Le vers latin est un vers quantitatif et c'est là le seul point dont les théoriciens comme les poètes paraissent se préoccuper.

Voici quelques-uns des arguments sur lesquels M. B. étaye cette théorie.

1° Il est irrationnel de supposer qu'un élément artificiel, inconnu du parler normal, soit le fondement de la versification. Ce serait le cas si l'*ictus* consistait en une intensité qui ne se retrouve pas dans ces conditions dans la langue. Dans *arma uirumque cano*, la syllabe *no* est frappée, d'après les métriciens modernes, d'une intensité spéciale. Or, jamais le même mot dans le parler quotidien ne présenterait le même phénomène. Il y a donc là un élément purement artificiel. Cet argument a une valeur incontestable. Voilà déjà bien longtemps que mon collègue Rousselot m'a fait cette objection, au nom des lois générales de la parole.

2° Si l'*ictus* est intensif, le vers latin est constitué d'une façon unique, sur deux principes différents, la quantité et l'intensité. Le dactyle, par exemple, est formé d'une syllabe longue suivie de deux syllabes brèves ; il est aussi formé d'une syllabe tonique suivie de deux atones. Il semble impossible que deux principes aussi différents aient été les principes régulateurs, constamment et uniformément, de la métrique latine ou d'une métrique quelconque.

3° Rien n'implique, dans les textes des anciens, une notion intensive de l'*ictus*. Le mot lui-même est employé assez rarement, presque toujours avec *digitus*, *pollex*, *pes*, et il semble indiquer le battage de la mesure, accessoirement le mouvement rythmique, jamais une syllabe intense. Le fait de battre la mesure n'a rien d'inhérent à un système de versification plutôt qu'à un autre. Si l'on admet qu'il ne s'explique que par l'existence d'un *ictus* intense, on introduit dans les prémisses la con clusion à prouver. Les métriciens de basse date nous fournissent en outre des textes contradictoires. Un certain nombre d'entre eux qualifient l'*ictus* d'*eleuatio uocis*. A supposer que cette expression ait le sens d'intensité, nous sommes peu avancés, puisque le plus ancien de ces auteurs est Martianus Capella; il y avait déjà un siècle et demi que le principe de l'intensité s'était affirmé dans les vers de Commodien. De plus, la plupart des théoriciens des derniers temps, les seuls que nous connaissions, assignent dans certains pieds, deux syllabes au temps fort. Il est certain que l'intensité ne peut se poser sur deux syllabes successives.

4° Au contraire, si un principe est énoncé clairement chez les grammairiens, c'est celui du fondement prosodique du vers latin.

La théorie de M. B. s'applique très bien aux pieds fondamentaux : dactyle, anapeste, trochée, iambe. Quand ces pieds sont remplacés par leurs équivalents, il faut admettre qu'ils prennent la couleur des pieds fondamentaux voisins. De toute façon, les substitutions ne peuvent s'expliquer rationnellement que par une altération accidentelle de la quan-

tité normale. C'est un point sur lequel M. B. aurait pu insister. Il a d'ailleurs montré, en réponse à M. Hale, que ces substitutions existent même dans les vers toniques, comme en anglais, où elles présentent la même difficulté.

La conclusion pratique, et qu'il faut retenir, c'est qu'on doit faire sentir la quantité en lisant les vers latins. M. Bennett se plaint de la façon désagréable dont les professeurs de son pays lisent les vers grecs et latins, comme s'ils étaient des vers allemands ou anglais. N'introduisons pas dans l'harmonie du vers antique un élément qui s'y est fait sentir seulement au temps de Commodien. Ce parti est plus prudent et peut-être le seul conforme aux habitudes des poètes classiques.

Paul Lejay.

H. Vast. **Les Grands Traités du règne de Louis XIV.** (23e fascicule de la Collection de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.) Paris, Picard. 1898. In-8, 256 p. 5 fr. 60.

M. Vast avait commencé en 1893 l'édition critique des grands traités du règne de Louis XIV par le traité de Munster, la ligue du Rhin, le traité des Pyrénées ; il vient de la continuer en donnant les textes des traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue, de Turin, de Ryswick et de la trêve de Ratisbonne. Les professeurs et les étudiants qui ont eu entre les mains le précédent fascicule, retrouveront dans celui-ci les mêmes qualités de méthode. Une notice historique, rédigée d'après les archives des Affaires étrangères et donnant des références précieuses pour l'étude détaillée de notre action diplomatique, sert d'introduction à chaque traité ; après la bibliographie des manuscrits et des imprimés, le texte du traité est publié tel qu'il a été établi à nouveau après une recension minutieuse sur l'instrument original ; des notes explicatives l'accompagnent. On remarquera dans ce fascicule un texte publié pour la première fois : c'est le traité secret (Saint-Germain, 25 octobre 1679) passé entre Louis XIV et l'Électeur de Brandebourg en vue d'une entente pour l'élection à l'empire. — Souhaitons qu'une publication qui répond aux exigences de la critique et aux besoins de l'enseignement scientifique de l'histoire, soit complétée au plus tôt par les actes diplomatiques de la succession d'Espagne.

G. Lacour-Gayet.

Maurice Tourneux. **Diderot et Catherine II.** Paris, Calmann Lévy. 1899. In-8, 601 pp.

Voici un livre qui tient beaucoup plus que son titre ne promet : on s'attend simplement à un récit des relations de Diderot avec Catherine et c'est tout un volume inédit de ses œuvres qu'on y trouve.

Pendant son séjour en Russie, Diderot s'était avisé de résumer chaque jour les principaux entretiens qu'il avait eus ou qu'il se proposait d'avoir avec Catherine, afin de lui laisser en partant un souvenir précis de toutes les questions qu'ils avaient discutées ensemble. Ce manuscrit, écrit entièrement de sa main, relié en maroquin rouge aux armes impériales, et portant le titre *Mélanges philosophiques, historiques, etc., année 1773, depuis le 5 octobre jusqu'au 3 décembre même année*, est conservé dans la bibliothèque privée des tsars. C'est lui que M. Tourneux publie aujourd'hui.

L'heure est passée de faire la critique d'un livre déjà vieux de plus de cent ans. Je me bornerai donc à dire que c'est là de l'excellent et très curieux Diderot avec toutes ses qualités et tous ses défauts habituels, des vues fines, judicieuses, profondes, des idées bizarres, de franches utopies, et toujours le bel entrain de sa verve. Il y disserte brièvement et sans suite sur toutes sortes de problèmes de législation, d'économie politique, de politique intérieure et extérieure, de morale et de religion, de pédagogie, d'éducation par le théâtre, d'enseignement des beaux-arts, de littérature. C'est le plan d'une Salente nouvelle qu'il trace, et c'est un recueil des plus précieux renseignements sur l'état de la Russie qu'il nous laisse.

M. Tourneux a saisi cette occasion de grouper autour des *Mélanges philosophiques* tous les faits qui pouvaient les éclairer, c'est-à-dire l'histoire des relations qui se poursuivirent pendant plus de vingt ans entre l'impératrice et le philosophe, les bons offices qu'ils se rendirent mutuellement au début, le voyage de Diderot à Saint-Pétersbourg, puis leur correspondance des dernières années. C'est dire qu'avec la compétence que lui seul possède en cette matière il y a semé à profusion les faits inconnus, les détails curieux et les pièces inédites.

Somme toute, je ne vois qu'un reproche à lui adresser : l'impropriété de son titre. Si son livre n'était pas à ce point excellent qu'on peut être sûr que tous les lettrés le liront, les *Mélanges philosophiques* auraient grande chance d'y dormir aussi inconnus que dans la bibliothèque des tsars.

Raoul Rosières.

La Renaissance Catholique en Angleterre au XIXe siècle. Première partie. Newman et le Mouvement d'Oxford, par Paul Thureau-Dangin, de l'Académie Française. Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1899. LX et 333 pp. 7 fr. 50.

Tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Angleterre suivent avec attention l'évolution de la crise religieuse que subit en ce moment l'Église anglicane et qui agite profondément le pays. Il y a lutte engagée entre l'esprit protestant qui tend à se rapprocher du calvinisme pur par la simplicité du culte et l'individualisme du dogme et le parti de la Haute

Église qui voudrait faire revivre les somptuosités du rite catholique, en même temps qu'il admet les dogmes principaux de l'Église romaine, la transsubtantiation et la présence réelle objective, entre autres. Les ritualistes, déjà si enclins à revenir aux croyances catholiques, iront-ils, comme le prétendent leurs adversaires de la Basse Église ou de la Large Église, jusqu'à se soumettre à l'autorité du pape et à rentrer dans le giron de l'Église romaine? Se contenteront-ils, comme ils l'affirment, d'un pseudo-catholicisme sans aller jusqu'au romanisme ? Les prêtres protestants de la Haute Église, qui sont à la tête du mouvement ritualiste et qui pratiquent, au milieu des réclamations bruyantes de leurs adversaires, la plupart des cérémonies catholiques, arriveront-ils à entraîner avec eux l'opinion publique? Ce sont là des questions qui en Angleterre préoccupent les esprits au même titre que la politique impérialiste de M. Chamberlain. Le livre de M. Thureau-Dangin vient donc à son heure, et, encore qu'il nous apporte l'exposé de faits déjà anciens, il est en quelque sorte d'actualité.

C'est avec raison que, se proposant de rechercher les origines du mouvement actuel au xix[e] siècle, M. T.-D. remonte à cette agitation célèbre qui commença en 1833, à Oxford, par la campagne des « *tracts* », et se continua pendant de longues années pour donner d'une part naissance au « *Puseysme* » et de l'autre amener vers 1845 au catholicisme un certain nombre de ceux qui y prirent part. De ceux-là aucun ne fut plus illustre que John Henry Newman qui devint cardinal, et M. T.-D. a raison de lui consacrer la plus grande partie de son étude. C'est Newman qui est le centre du mouvement d'Oxford. C'est lui qui a exercé sur ceux qui y ont pris part l'action personnelle la plus considérable : c'est de sa plume que sont sortis les « *tracts* » les plus importants, en particulier le fameux « *tract* » 90 qui tendait à démontrer qu'il était permis d'interpréter dans un sens catholique les 39 articles que doit signer, avant son ordination, tout prêtre anglican. Tout au plus voudrait-on voir cependant le D[r] Pusey être un peu moins laissé dans l'ombre par M. T.-D. Tout le livre est écrit pour mettre en lumière le passage de Newman au catholicisme : il aurait été intéressant d'étudier les raisons qui ont arrêté dans leur évolution des esprits aussi profondément religieux que Pusey et Keble. Mais M. Thureau-Dangin n'écrit pas seulement en historien, il écrit aussi en croyant. En même temps qu'un livre d'histoire, son étude est un livre de foi et d'édification. Il cherche dans le passé des motifs d'espérance pour l'avenir et voudrait, dans l'évolution de Newman et de quelques-uns de ses disciples vers Rome, voir des raisons de croire pour un temps plus ou moins lointain à une réunion définitive de l'Église anglicane avec l'Église catholique romaine. En tout cas ce livre, écrit d'un style clair, fluide et courant, bien informé, est intéressant à lire. Quand on sait quelle place les questions religieuses tiennent dans la vie anglaise, on comprend toute l'importance qui s'attache au mouvement ritualistique actuel et par contre-coup à ses origines. J. Lecoq.

GOURLIAU. **Grammaire complète de la langue mzabite**, Miliana, Legendre, 1898, x-216 p. in-8.

Si l'on en croyait le titre, on s'attendrait à trouver une grammaire *complète* de la langue parlée dans les sept villes qui formaient autrefois la confédération du Mzab, avec des observations sur les différences phonétiques qui proviennent pour une bonne part des origines diverses de ces populations. Il n'en est rien : comme on le voit par la préface (p. v), l'auteur a confondu *spécial* avec *complet*, car il ne s'agit ici que du dialecte de Guerara. Pour comble de malechance, ce dialecte est le moins pur, étant sujet à s'altérer sous l'influence de ceux de l'Oued Righ et de Ouargla : ce reproche n'aurait pas de raison d'être si M. Gourliau n'avait pas eu l'intention de donner une grammaire *générale* de la langue. De plus, même pour l'étude de ce dialecte, les moyens d'information qu'il a eus à sa disposition laissent à désirer. Rencontrant, à ce qu'il dit, de l'hostilité, ou au moins du mauvais vouloir, chez les principaux marchands Mzabites à qui il s'est adressé [1], il a dû avoir recours à « des gens besogneux », chez lesquels il a trouvé « plus de franchise et moins de scrupule ». Il a trouvé aussi des renseignements moins sûrs, car, par suite du contact prolongé des Arabes du Tell, ses informateurs ont substitué une grande quantité de mots arabes aux mots berbères employés dans le Tell [2]. On doit adresser ce même reproche au choix des textes où trente-trois sur trente-cinq sont purement traduits de l'arabe. Quand il s'agit de populations chez qui l'on ne peut pénétrer, le procédé est très légitime; mais ce n'est pas le cas pour le Mzab [3]. Un autre inconvénient, aisé à comprendre chez les gens de la catégorie à qui s'est adressé M. G., c'est la mauvaise prononciation : il est amené à donner comme exemples des formes fautives, comme *tamejjida* pour *tameʒjida*; *achdrar* pour *aʒejrar ; ejjej* pour *eʒʒedj ; edhdhouft* pour *tadhouft*, etc.

La phonétique est traitée d'une manière sommaire ; pour la morphologie, elle est généralement exacte : du reste, elle est sensiblement la même dans tous les dialectes. Dans le chapitre du substantif [4], il était

1. Je dois observer à ce sujet que jamais, ni au Mzab ni ailleurs, je n'ai trouvé la mauvaise volonté dont se plaint M. Gourliau.

2. Je prends au hasard dans le glossaire des textes qui termine l'ouvrage : p. 193, *elarneb*, lièvre, mzab. *taierʒost*. — P. 188, *ah'bib*. ami, mz. *amdoutchel*. — P. 201, *tar'ʒalt*, gazelle, mz. *iʒerʒer*. — P. 188, *ah'rek* (lire *ah'rek'*), mz. *err'*. — P. 195, *sedret*, jujubier sauvage, mz. *taʒouggouart*. — P. 186, *elmebkhel*, avare, mz. *ik'k'or*. — P. 187, *elbr'el*, mulet, mz. *aserdoun*, etc. Il serait trop long de multiplier les exemples.

3. Faut-il rappeler qu'à Oran où les Mzabites sont bien plus rares qu'à Constantine, M. Mouliéras a su trouver et réunir les textes indigènes qu'il a donnés dans son *Étude sur le dialecte des Beni Isguen*, Oran, 1895, in-8 ?

4. P. 24, note. Le mot *ajertil* ne désigne pas seulement une natte de couleur qu'on suspend au mur; c'est le vrai nom berbère de la natte : quant à *tah'çirt* c'est

plus simple de dire que le pluriel féminin se forme sur le pluriel masculin en préfixant le *t* et en faisant précéder l'*n* finale du son *i*. Je passe sur le chapitre des pronoms où il n'y a rien à reprendre; pour les adjectifs qualificatifs il aurait fallu faire remarquer qu'en réalité ils n'existent pas : on emploie des adjectifs verbaux, des participes ou des verbes à un mode personnel.

Pour les verbes, je dois féliciter M. G. de ne pas avoir cherché à les faire entrer dans le moule du verbe arabe et de n'avoir pas imaginé des verbes sourds, concaves, assimilés etc., qui n'existent pas plus en berbère qu'en français. L'avantage apparent, qui est de faciliter aux débutants, familiers avec la grammaire arabe, les changements phonétiques des verbes, disparaît bientôt devant l'emploi de termes inexacts. Mais l'on ne saurait, avec M. G., considérer comme irréguliers les verbes classés comme tels (p. 68). L'étude du verbe berbère est encore à faire et, en rendant compte ici-même du travail de M. Mouliéras sur le dialecte des B. Isguen, j'ai fait remarquer qu'il était sur la voie d'un classement logique [1]. En ce qui concerne les formes, on peut regretter que M. G. ait introduit une nouvelle classification (c'est la troisième qui existe!) au lieu de s'en tenir à celle du général Hanoteau. Il en est de même de la classification des noms verbaux et l'auteur a même oublié ceux qui sont identiques à la racine du verbe.

Après le chapitre des particules, viennent les textes et le lexique dont j'ai déjà parlé. On peut regretter que l'auteur n'ait pas pris soin de noter les mots empruntés à l'arabe, on aurait vu combien est réduite la part du berbère : ainsi p. 186, la colonne 1 renferme 7 mots berbères sur 14; la colonne 2, 4 sur 15.

Toutes ces critiques faites, je dois reconnaître que le livre de M. Gourliau n'est pas sans mérite, mais plutôt pour ce qu'il promet que pour ce qu'il tient. Si, dans une seconde édition, l'auteur tient compte de ces observations, son ouvrage sera consulté avec profit pour le dialecte parlé à Guerara et complètera ainsi ce que nous possédons sur ceux de Melika, de Ghardaïa et de Beni Isguen.

René Basset.

---

un emprunt à l'arabe *h'açira* qu'on emploie concurremment avec *ajertil*.—P. 34, note. *At ouaman* (les gens de l'eau) sous lequel on désigne les Européens signifie « les baptisés » (les chrétiens). Cf. *imer'dhas* en kabyle. La note 2 de la page 36, sur l'emploi de la particule *n* en Kabyle n'est ni claire ni exacte.

1. La note 1 de la page 81 est incompréhensible. « *Le verbe* as d, *venir*, *est transitif en mzabite tout comme le verbe arabe* dja » et l'auteur cite comme exemple : *ious as d*, il vient à lui. Mais la vraie forme est *iousa as d* : *as* est le pronom personnel complément *indirect*, et la voyelle finale s'est élidée devant l'*a* qui suit. Si la théorie de M. G. était exacte, on dirait *iousou t*.

A. DE CALASSANTI-MOTYLINSKI. **Le Djebel Nefousa**, transcription, traduction française et notes. Paris, E. Leroux, 1898-1899 3 fasc., 156 p. in-8°, 7 f. 50 (t. XXII des Publications de l'École des lettres d'Alger).

Si de la *Grammaire Mzabite* de M. Gourliau, nous passons au *Djebel Nefousa* de M. de Calassanti-Motylinski, le changement est frappant. Ici, il n'y a que des éloges à donner et la seule critique, ou plutôt le seul regret, que je puisse exprimer, c'est que l'auteur n'ait pas été plus prodigue dans ses notes des renseignements que lui fournit sa profonde connaissance de l'histoire des Abadhites et de leurs doctrines. Il y a quatorze ans, M. de Motylinski avait fait paraître le texte d'une description de la région peu connue jusqu'ici du Djebel Nefousa en Tripolitaine [1]. Mais ce texte, rédigé en dialecte nefousi et autographié en caractères arabes, était resté lettre morte pour les géographes et pour bon nombre de berbérisants. Aujourd'hui, nous possédons la transcription en lettres latines et la traduction de ce texte avec une introduction grammaticale suffisamment étendue (p. 1-37) — c'est la première qui existe sur ce dialecte — un glossaire (p. 121-155) et des notes historiques qui nous font connaître les personnages dont il est question dans cette relation. Il est inutile d'ajouter que cette publication du savant professeur à la chaire d'arabe de Constantine sera bien accueillie, non seulement des berbérisants, mais aussi de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la géographie de l'Afrique du Nord.

René BASSET.

BULLETIN

— Les livraisons 18 et 19 du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles contiennent deux planches phototypiques et deux gravures dans le texte. *Sommaire* : § 49. Jehovah, Seigneur du Sinaï (suite et fin). — § 50. Gath et Gath-Rimmon. — § 51. Le tombeau de Dja'far, cousin-germain de Mahomet. — § 52. Nouveau lychnarion à inscription coufique. — § 53. Une inscription du calife Hichâm (an 110 de l'hégire). — § 54. El-Kahf et la caverne des Sept-Dormants. — § 55. Tabella devotionis à inscription punique (à suivre).

— MM. Luzac et Cᵉ de Londres mettent en vente un tirage à part de la traduction anglaise des *Contes amusants* de Barhebraeus, qui a paru avec le texte syriaque en 1897, par les soins de M. A. Wallis BUDGE et dont la *Revue* a rendu compte la même année. Titre : *Oriental Wit and Wisdom or the Laughable Stories collected by Mar Gregory John Bar-Hebræus, translated from the Syriac by E. A. Wallis Budge, London, Luzac and C°, 1899*; prix 6 sh., relié en toile. Il est regrettable que ce tirage reproduise sans modification la traduction de 1897 et que l'auteur n'ait pas corrigé

---

1. Le *Djebel Nefousa, relation en temazir't du Djebel Nefousa*, composée par Brahim ou Slimane Chemmakhi. Alger, Jourdan, 1885, 48 pages petit in-4°.

au moins les plus graves des erreurs qui lui avaient été signalées et qui ôtent toute leur pointe à quelques-uns des traits d'esprit. — R. D.

ERRATUM. Par suite d'une erreur de mise en page les lignes suivantes doivent être rétablies dans l'article de M. Piquet sur le *Minnesang* de MM. Schoenbach et Stilgebauer (n° 35, p. 165) :

« ...Thomasin et Walther de la Vogelweide auraient été en relations plus étroites qu'on ne l'a admis encore et peut-être même ils ont été ensemble pendant dix ans au service du patriarche Wolfger d'Aquilée; enfin Thomasin a écrit son livre exclusivement pour des lecteurs allemands et ce livre a eu un grand succès en Allemagne.

« M. Sch. cite à propos du dialogue de l'auteur avec sa plume p. 45, l'apostrophe que l'auteur du *II. Büchlein* (qui décidément n'est pas Hartmann, v. les recherches de M. Saran : *Paul und Braunes Beitr.* 24 p. 1 et ss. et de M. C. Kraus : *Das sogenannte II. Büchlein und Hartmanns Werke*, Halle, 1898) adresse à son poème. Il me paraît probable que nous sommes ici en présence d'une imitation de l'apostrophe à la chanson, si fréquente dans la poésie française et dont la place est à la fin de la chanson, comme, dans le *II. Büchlein*, elle se trouve, réserve faite de six vers, à la fin de la poésie. Qu'on me permette de citer entre plusieurs, un exemple de cet *envoi* : « Sagement va, sans estre aperceüe, — Chançon, là où ma dame en est alée; — Dis li, por Dieu, quand tu l'as encontrée, — Jehan Frumaus est suens sans repentance — A tos jors mais, se la mors ne l'avance » (Scheler, *Trouvères belges*, nouvelle série, 1879, p. 134). Ne peut-on en outre se demander si ce n'est pas un *envoi* de ce genre, la forme de l'apostrophe mise à part, qui se rencontre dans la poésie de Hartmann ms. fr. 206 : 35-38, dont le vers « den si wol hœret unde niene siht » rappelle le « sans estre aperceüe » cité plus haut ?

« Le reste de l'ouvrage de M. Sch. est consacré à l'examen de questions plus générales. Il attribue (p. 95 et ss.) l'attitude d'inférieurs prise communément par les poètes courtois allemands vis-à-vis de leurs *dames* au fait que la plupart de ces poètes étaient des ministériaux. Ces *dames* étaient des femmes mariées (p. 99 et ss.). L'opinion de M. Sch. au sujet des strophes de femme est qu'il peut y en avoir eu d'authentiques, mais que nous n'avons aucune preuve historique du fait (p. 107). Enfin, après une excursion sur le domaine de la musique du *Minnesang*, M. Sch., converti par M. Saran, revient (p. 122 et ss.) sur une opinion précédemment émise : il estime qu'on ne peut tirer partie des poésies des *Minnesinger* pour reconstituer leurs biographies et restreint dans d'étroites limites le *vécu* de ces poésies.

« L'ouvrage de M. Sch. pose avec clarté bon nombre de questions compliquées et les examine avec sagacité et circonspection. Il apporte en outre des faits nouveaux et intéressants. Nul doute que, selon le vœu de son savant auteur, il n'aide à la solution de l'important problème des origines du *Minnesang*, en insistant plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici sur les rapports étroits qui unissent la poésie lyrique de l'Allemagne et de la France au moyen âge.

« Si M. Sch. s'efforce de jeter quelque lumière sur des points obscurs et soumet à un minutieux examen des théories controversées, M. Stilgebauer s'est proposé de donner une étude d'ensemble sur le *Minnesang*. »

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 2 octobre — 1899

Griffith, Une collection de hiéroglyphes. — Pichon, Histoire de la littérature latine. — Lettres de Grégoire le Grand, II, 3, p. L.-M. Hartmann. — Dittmar, Le mode latin. — Sauer, Le Theseion. — Galton, L'Église d'Angleterre. — Maccari, Bacchylide et Horace. — Lloyd, L'anglais du nord. — Gœthe, Iphigénie, p. Breul. — Muenscher, La paix perpétuelle. — Maddalena, Goldoni. — Académie des inscriptions.

F. L. Griffith, **A Collection of Hieroglyphs, a Contribution to the History of Egyptian Writing**, with 9 coloured plates from Facsimiles by Rosalind F. E. Paget, Annie Pirie, and Howard Carter (forme le sixième Mémoire de l'*Archæological Survey of Egypt*), Londres, 1898, in-4°, xii-74 p. et 9 planches en couleur.

J'ai signalé, il y a quelques années, les observations consignées par M. Griffith au troisième volume de son ouvrage sur Beni-Hassan : voici aujourd'hui un long mémoire où il reprend le même sujet avec des développements plus considérables et un succès très réel. Quelques généralités sur le système de transcription et sur la valeur phonétique des signes précèdent le corps même du traité, et peut-être l'auteur y suit-il avec trop de fidélité les théories de l'école égyptologique de Berlin, dont quelques-unes au moins sont assez hasardées. Je ne m'y arrêterai point, et, comme dans un travail qui se compose d'une foule de menues discussions sur des points très divers, un examen d'ensemble est impossible, je me bornerai à noter ici quelques-unes des remarques que j'ai faites en lisant le volume.

Fig. 59, p. 11. Les substitutions qui ont remplacé le demi-masque humain par d'autres signes, tels que le nez de veau, par exemple, sont dues à l'écriture hiératique, et je crois que le signe interprété par la bouche vue de côté (p. 12, entre les fig. 19 et 157) est en réalité une forme de ce nez reproduisant le tracé hiératique régularisé.

Fig. 21, p. 13. Les dieux *Heh*, qui lèvent les bras en l'air, sont les dieux-étais sur lesquels le ciel s'appuyait, ainsi qu'il résulte du texte et du tableau de la *Chambre de la Vache* au tombeau de Séti Ier; cf. *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. II, p. 219, note 2.

Fig. 148, 161, p. 13. A propos du mot *Ati*, souverain. Voici longtemps que *Ati*, *Atoui*, me paraît un nom en *-i* final dérivé de *Atou*, *At*, père : *Atoui*, se traduirait littéralement *le paternel*, celui qui fait fonc-

tion de père, et il nous conserverait ainsi le souvenir d'une ancienne constitution patriarcale, par laquelle la tribu égyptienne aurait passé au début de son histoire.

Fig. 165, p. 14. Ka khou serait *le ka spiritualisé.* En réalité c'est, comme plus tard sous la XX^{e} dynastie, parmi les dévots de Râ, *le double du khou*, qui est mentionné sur ces très vieux monuments ; cf. *Recueil de Travaux*, t. III, p. 105-106.

Fig. 177, p. 15. Le nom du poisson écrit avec ce signe est épelé *Ahaît*, dans les mastabas de Mariette, confirmant une fois de plus la lecture contestée.

P. 17. Le nom copte de la brebis, ⲉⲥⲟⲟⲩ, ne vient pas directement de l'ancien égyptien *sarou*, mais de la forme *saoua*, déjà citée par Brugsch, et où *r* final est déjà tombé.

Fig. 161, p. 21. M. G. dérive le nom de Thot de celui du XV^{e} nom de la Haute Égypte, qui appartient à ce dieu. Je crois qu'il faut maintenir l'interprétation de Naville, *Zahouîti*, le dieu qui est l'oiseau nommé *Zahou-Tahou*, le dieu-ibis.

Fig. 118, p. 21-22. M. G. revient à la lecture *ba* que j'avais proposée tout d'abord pour le nom de l'un des personnages du dialogue philosophique contenu dans l'un des papyrus de Berlin.

Fig. 83, p. 28. M. de Rougé a montré, il y a plus de trente ans, qu'une des formes du signe *qam* est l'empreinte sur le sol d'un pied humain, les cinq doigts indiqués nettement : elle répond au sens *durer*, *se tenir*, qu'a l'une des racines √QM.

Fig. 35, 151, p. 25. Le *céraste* final *f* du mot *Atifou iatifou*, pour *père*, est un suffixe qu'on retrouve dans plusieurs cas, dans PSF, *cuire*, à côté de PS (copte ⲡⲓⲥⲉ, ⲡⲓⲥⲓ), dans KHSF, à côté de KHS, STF à côté de ST, etc.

Fig. 45, p. 25. Le déterminatif de *sapou* me paraît être l'enveloppe vide, la coque que certains insectes laissent derrière eux quand ils passent à l'état parfait ; peut-être celles des insectes qui rongent les cadavres et même les momies et que j'ai trouvés par centaines sur la momie de Soqnounri par exemple. Ce serait un fort bon déterminatif, pour le sens *reste*, *débris*, du mot *sapou*. Ce déterminatif s'est confondu avec la représentation du millepattes auquel il ressemblait beaucoup.

Fig. 72, p. 25. Le signe répond à deux ou trois formes différentes d'origine, la feuille, comme Rougé l'avait montré, et l'attise-feu. Si M. G. en a de bons exemples, il faut admettre qu'il figurait aussi parfois un coquillage : je n'ai jamais rencontré cette dernière forme dans mes recherches.

Fig. 50, p. 31. L'oval aplati représente un terrain vu de haut et arrondi aux deux extrémités, soit, avec la valeur *aît*, une *île*. Avec la lecture *khouît*, nous admettons le sens *horizon*, qui, tel qu'on le comprend chez nous, ne répond pas à l'idée égyptienne. Si l'on étudie les figures du *Livre de l'Hadès*, on s'aperçoit que l'oval est la forme prêtée par les Égyptiens à chacune des deux régions en lesquelles le monde se

divisait, la région du jour et la région de la nuit. Elles se terminaient à chaque extrémité par une sorte de cirque rocheux, aux pentes recouvertes de sable ; au fond, un défilé étroit conduit la barque solaire à la région voisine, ou bien une tête de déesse sort avec deux bras étendus suivant le contour du cirque. Sans insister sur ce sujet qui demandera une étude plus longue, j'ajouterai que le nom d'Harmakhis désigne non pas, comme nous le traduisons d'ordinaire, l'Horus dans les deux horizons, mais l'Horus dans les deux régions du monde, dans le domaine du jour et dans le domaine de la nuit.

Fig. 56, p. 33. Le signe étudié a plusieurs formes différentes à l'origine. L'une d'elles est certainement le triangle sexuel de la femme, comme le prouve sans réplique un des déterminatifs employés après certains mots qui désignent l'union sexuelle.

Fig. 134. p. 45. La valeur *th* du signe en question est au moins douteuse, et, pour ma part, je ne l'ai jamais admise. Elle a été mise en avant pour faciliter des rapprochements de noms égyptiens et bibliques, et admise depuis lors. Je crois qu'il y aurait lieu de reprendre la question au point de vue strictement philologique, sans y mêler les questions de géographie sacrée.

Fig. 130, p. 45. Je ne vois pas non plus de différence organique entre les deux signes pour *s*. Il y a dans leur emploi, comme dans celui de bien d'autres signes, une raison purement artistique le plus souvent : le scribe emploie celui des deux qui carre le mieux son mot.

Fig. 92, p. 47. Le signe *k* représente l'un des petits récipients dont les femmes se servaient pour vanner le grain, et qui sont de diverses formes.

Fig. 95, p. 47. L'une des formes du *p* carré montre le volet en bois dont on se servait pour fermer les soupiraux et les petites fenêtres des maisons.

Fig. 23, p. 47. Les textes des Pyramides montrent que l'une des formes du signe *Zabou*, la forme originale peut-être, était celle d'une sellette, à quatre pieds probablement, qui supporte une amphore serrée au cou d'une corde dont les deux bouts, une fois noués, retombent sur le côté.

Fig. 20, 96, p 49. Je ne puis m'empêcher de croire que ce *t* n'est que la forme hiératique du grand *t* de la page 45, qui a été régularisée et qui s'est localisée dans certains emplois. C'est là toutefois une idée que je me borne à indiquer pour le moment.

Fig. 174, p. 51. Le signe *outes* me parait résulter de la forme hiératique soit du pieu fourchu qui supportait la rame gouvernail, soit du chevet : ces deux signes servent de déterminatifs aux idées *porter*, *supporter* dans les Pyramides.

Fig. 65, p. 54. Les textes des Pyramides montrent que le *siège* a bien la valeur *sa* et non la valeur *isa*, originairement. Differentes raisons me portent à croire que le nom des dieux Osiris et Isis s'est pro-

noncé longtemps *Saît* et *Sairi*. On trouve encore aux exemplaires du *Livre de l'Hadès* des tombes royales thébaines, une variante écrite par *l'œuf* et *la bouche*, et qui se lit *sari*, *siri:* la tradition grecque connaissait encore le nom *Siris* pour le Nil, qui est aussi Osiris. Il y aura lieu de revenir sur cette observation.

P. 59. Le sceptre *Ouasit* est à l'origine le bâton terminé en crochet du gardeur d'oies. On voit plusieurs fois ce personnage crocheter par le cou, au moyen de son instrument, une oie qui s'écarte du troupeau. La tête d'animal n'est qu'une forme seconde : le gardien l'a donnée au crochet de son bâton comme ornement, guidé dans son choix du motif décoratif par la forme utile de l'instrument à décorer. Ce sont là quelques unes des observations que la lecture de l'ouvrage de M. G. m'a suggérées. Il y en aurait d'autres à présenter, et le sujet est de ceux qui prêteront longtemps encore à la discussion. M. Griffith n'en a pas moins fait beaucoup pour en éclaircir l'intelligence, et, si quelques-uns des rapprochements qu'il suggère me paraissent contestables, beaucoup sont certains qu'il aura été le premier à proposer. Il s'est taillé dans notre science un champ d'études fécondes : j'espère bien qu'il ne l'abandonnera plus désormais et qu'il examinera l'un après l'autre tous ceux des signes de l'écriture dont la valeur figurative reste encore à déterminer plus exactement qu'on n'avait fait jusqu'à présent.

G. Maspero.

Histoire de la littérature latine, par René Pichon, Paris, Hachette, xviii-986 pp. in-18.

Le livre de M. Pichon est avant tout une exposition. L'auteur prend ce qui nous reste de la littérature latine et nous en donne à la fois une analyse et une description. De l'ensemble des remarques se dégage la physionomie des œuvres. Une série de chapitres très vivants et très clairs nous met sous les yeux les manifestations successives du génie latin, des origines à la fin du v^{e} siècle. Dans cette histoire, la personnalité des auteurs n'est mise en relief que dans la mesure où les écrits nous la révèlent. Les données biographiques sont indiquées brièvement dans une note.

Tout appareil scientifique est banni de ce livre. La note qui contient la biographie, donne aussi brièvement des renseignements sur les manuscrits, les éditions, les livres à consulter. C'est un peu court, mais ce serait suffisant si M. P. avait donné la référence de ses citations. Il cite souvent les textes étudiés, avec goût, avec mesure aussi, et cet heureux choix de passages caractéristiques n'est pas le moindre mérite de son travail. Mais on voudrait pouvoir se reporter facilement à ces morceaux et en saisir quelques-uns dans leur entourage. Comment retrouver une phrase de Sénèque le rhéteur? Le livre de M. P. donne l'impression bienfaisante

de la lecture directe des œuvres littéraires. Cette impression engage insensiblement à laisser M. P. pour les anciens. On veut aller à la source où il a pris tel développement, telle maxime. On en est empêché par le défaut d'indication. M. P. est un maître qui nous apprend à nous passer de lui et nous refuse les moyens de le quitter.

Cette critique est peut-être la plus grave qu'on puisse faire à ce gros volume. Il pourrait nous répondre qu'il a songé à ne pas rebuter le public qui n'est pas spécialiste : « C'est pour cela que j'ai eu soin de traduire en français toutes les citations » (p. XVI). Pas toutes cependant. Quelques-unes sont restées isolées dans un développement qui n'en donne que le sens très général (pp. 265, 269, etc.).

La bibliographie est bien au courant. « Parmi les ouvrages de seconde main, j'ai cité beaucoup de livres français et relativement peu de livres allemands. Ces derniers sont énumérés dans Teuffel » (p. XVII). Ce n'est pas tout à fait exact. S'il s'agit de la traduction française de Teuffel, il est évident que l'on ne peut s'en tenir à ce livre arriéré. S'il s'agit de la dernière édition allemande, il ne faut pas oublier que les derniers travaux cités appartiennent à 1888-1889. Dans les dix années écoulées ont paru des études fort importantes. Au contraire, j'approuve sans réserve l'opinion de M. P. sur les livres français et le soin qu'il prend à les citer complètement. « Les œuvres françaises, surtout les thèses de doctorat, sont souvent aussi érudites (que les travaux allemands), et ont en outre plus de goût, de clarté et de netteté ». J'ajouterais volontiers : « et plus de maturité ». « Elles font trop d'honneur à notre pays... pour que je ne tienne pas à le proclamer hautement » (p. XVII). Depuis la guerre, nous nous sommes mis résolument à nous informer de ce qui se passe chez nos voisins. Mais encore avions-nous regardé surtout de l'autre côté des Vosges, ce qui n'est pas sans injustice pour le pays des Jebb, des Tyrrell, des Ellis, des Mayor, des Nettleship, des Sellar et de bien d'autres. Et nous avons oublié si facilement l'œuvre de nos compatriotes qu'on a vu rééditer en France sous un nom allemand des idées émises chez nous pour la première fois. Ce snobisme a caractérisé certains enseignements et il est en train de disparaître, fort heureusement. Il faut rendre justice au labeur considérable des étrangers ; nous le faisons dans une mesure dont la réciproque ne nous est pas toujours accordée ; il suffit de parcourir un numéro de cette revue pour s'en rendre compte. Mais n'allons pas jusqu'à taire systématiquement les noms français ou à ne les mentionner que pour y accoler une critique. L'école du dénigrement mutuel ne vaut pas mieux que celle de l'admiration mutuelle. L'exemple donné par M. P. est bon et il n'était pas inopportun d'insister.

Le plan du livre est naturel. Il comporte quatre parties : l'époque républicaine (pp. 1-152), l'époque classique (pp. 153-432), l'époque impériale (pp. 433-706), l'époque chrétienne (pp. 707-936). Il y a évidemment une certaine disproportion entre les différentes parties : la deuxième et la troisième parties forment les deux tiers du volume. Mais

c'était inévitable et il faut même savoir gré à M. P. de n'avoir pas cherché à dissimuler ce défaut d'équilibre par un expédient. On remarquera la place faite aux auteurs chrétiens. Ils reçoivent pour la première fois dans un livre de ce genre une place convenable.

La méthode adoptée ne permettait guère d'insister sur le développement et sur la continuité des faits. Le petit livre excellent de M. Paul Thomas, *La littérature latine jusqu'aux Antonins* (Bruxelles, Ch. Rozez), donne plus d'indications, plus de vues d'ensemble sur l'évolution et les caractères généraux de la littérature latine. Je connais peu de pages aussi justes et aussi suggestives que l'introduction et les considérations générales mises par M. Paul Thomas en tête de chaque période. M. P. accepte parfois les yeux fermés les truismes qui ont cours. Il tonne lui aussi contre la « tyrannie » : « Le pouvoir impérial est doublement coupable, et de la mort des meilleurs écrivains et de la bassesse des autres » (p. 435; voir aussi p. 459). Je ne vois pas sous quel régime un Martial n'eut pas été un flagorneur : flatteur d'un sénateur ou flatteur de Domitien, il avait besoin d'un Mécène. La vérité est que la littérature devient sous l'Empire l'occupation de petits bourgeois et de pauvres diables. De plus, elle s'est faite mondaine : elle va en ville ; ce serait une explication suffisante de son peu de fierté. « Sénèque et Lucain, au début du moins, exaltent la bonté de Néron » ; la restriction est heureuse ; elle prouve que la phrase est inutile. M. Paul Thomas a déjà protesté très justement contre ces doléances de réfugié : « quelle liberté a donc manqué à Tacite et à Suétone ? » Puisque M. P. parle de Cremutius Cordus, il eut bien fait d'ajouter que ses écrits, condamnés sous Tibère, furent republiés sous Caligula (Suét., *Calig.*, 16 ; le texte qui n'est pas mentionné dans M. P. est cité par M. P. Thomas, p. 215, n. 1). Ainsi les deux livres se complètent et se corrigent mutuellement. Je n'ai pas l'intention de faire de ce rapprochement une critique du livre de M. P. ; il a conçu son livre d'une certaine manière et ces observations sont seulement destinées à le faire comprendre.

L'histoire des styles rentrait au contraire dans l'étude analytique des œuvres. Sur ce sujet cependant, il n'y a guère que des indications, distribuées de façon fort inégale. Le jugement porté sur certains écrivains secondaires, comme Valerius Flaccus, aurait été sans doute modifié si M. P. avait accordé à cette partie de sa tâche une attention plus soutenue. Mais il n'est pas responsable de ces lacunes. Nous n'avons de fait que des monographies très incomplètes et des études fragmentaires. On ne pouvait demander à M. P. de faire un travail de première main sur cette question qui exigerait un ouvrage spécial.

On pourrait multiplier ces remarques sur des points particuliers. Un ouvrage de ce genre et de cette étendue y prête facilement. P. XVIII, ajouter aux collections les deux séries de *Textausgaben* de Weidmann (Tite-Live de Luchs, Plaute de Leo, Solin de Mommsen, etc.). Pp. 6, 9, 11, Fustel de Coulanges est cité sans indication de page : la référence est

alors inutile. P. 13, n. de la p. 12, Stolz n'est pas l'unique auteur de la grammaire latine de Teubner, mais l'auteur de la partie seule publiée jusqu'ici. L'appréciation de la langue latine, pp. 13-14, pour être l'appréciation habituelle depuis une trentaine d'années, n'en est pas plus assurée. La subtilité de certaines particularités grecques peut faire illusion ; mais le latin rend des nuances dont le grec ne se préoccupe pas. M. P. ne paraît pas connaître le sens de la périphrase *factum fuit*. Pp. 15 et 89, la forme *Publius* Syrus ne paraît pas être la plus autorisée. P. 58 (note de la p. 57), l'édition Gœtz-Lœwe-Schœll de Plaute est la continuation de l'édition Ritschl et non pas de l'édition Fleckeisen. P. 236, n., la recension α du *De bello gallico* est attribuée trop nettement à Julius Celsus. P. 246, ajouter l'édition Maurenbrecher des *Histoires* de Salluste. P. 266, M. P. a exagéré le caractère « scientifique » de Lucrèce. Buffon ajourne les classifications comme trop incertaines. Lucrèce, pour se passer des dieux, entasse les explications différentes en sachant qu'une seule peut être vraie. Il n'a donc pas le véritable esprit scientifique qui sait ignorer. Il diffère d'Épicure qui s'inquiète peu du choix de l'explication ; mais il a plus de passion et plus de parti pris, puisque son ignorance des causes ne l'empêche pas d'en imaginer plusieurs. Il lui faut une explication. Cette volonté opiniâtre n'a rien de commun avec la recherche désintéressée ni avec l'appréciation calme des faits. P. 267, il y a une confusion entre un procédé de raisonnement, l'induction, et la théorie épicurienne de la sensation et des idées. La disposition à vouloir retrouver les hypothèses de la science moderne conduit à de véritables contresens. Le vers 1, 327, « corporibus caecis igitur natura gerit res », est, quand on se reporte au contexte, la conclusion d'un long développement destiné à rendre vraisemblable par des analogies l'existence des atomes. Un rapprochement avec la microbiologie est tout à fait en dehors de la direction de la pensée exprimée. On pourrait reprocher aussi à M. P. certaines formules contestables dues à l'habitude de la dissertation française. A propos du goût des Romains pour les archaïsmes, M. P. termine un alinéa par cette phrase : « Il y a moins d'écart entre Ennius et Symmaque qu'entre Homère et Lucien » (p. 13). Ce rapprochement ne pourrait être probant que si Ennius avait écrit en quelque dialecte falisque. Je cite ce trait justement parce que M. P. s'est laissé rarement entraîner à abuser de sa virtuosité d'écrivain. L'appréciation du poème des *Astronomiques* ne me paraît pas prise du bon point de vue ; M. Monceaux dans *Les Africains* l'a mieux jugé. Et pourquoi dire que Manilius ou Mallius « est donné par les manuscrits » comme l'auteur (p. 520, n.)?

Une dernière question. On se demande pour quelle raison M. Pichon donne en français des titres des quelques ouvrages étrangers qui sont mentionnés. Ou ses lecteurs ne savent pas la langue de ces ouvrages, et l'indication est totalement inutile ; ou ils la savent, et ils sont fort empêchés d'acheter le livre et surtout de le demander dans une bibliothèque.

Les critiques précédentes portent sur de menus détails ou sur des appréciations variables suivant les tempéraments. Mais le livre est bon. Il fait entrer dans la connaissance directe des œuvres étudiées. Il est l'œuvre d'un homme de goût et d'un écrivain consciencieux. Il a une fraîcheur et une simplicité qui engagent et qui retiennent. Nous sommes heureux d'avoir enfin dans notre langue une histoire de la littérature latine qui soit autre chose qu'un manuel de baccalauréat ou un recueil de leçons d'agrégation. Nous sommes heureux aussi de compter dans l'Université un latiniste de plus, un homme de « la spécialité qui ne mène à rien », comme le disait un professeur de faculté de province.

Paul Lejay.

Gregorii I papae Registrum Epistolarum. Tomi II pars III : Praefatio et indices. Post Pauli Ewaldi obitum edidit Ludouicus M. Hartmann (*Monumenta Germaniae historica*, Epistolarum tomi II, pars III). Berolini, apud Weidmannos. MDCCCIC. Pp. I-XLIII ; 465-607. In-4.

Il y a quatre ans qu'il n'avait paru un fascicule du Registre de Grégoire le Grand. On sait quel a été le sort de cette publication, interrompue par la mort de Paul Ewald et reprise par M. Hartmann. Ce dernier fascicule nous donne la fin des appendices, dont le dernier est l'épitaphe en huit distiques ; trois tables alphabétiques : « personarum et locorum ; rerum, uerborum, grammaticae ; initiorum » ; enfin, l'introduction.

L'introduction fournit sur l'histoire du Registre de Grégoire I des renseignements précis. Les lettres conservées dans les archives de l'église romaine sont mentionnées par Bède, saint Boniface et le diacre Gemmulus, entre 730 et 745 environ. Jean diacre, qui écrivait au temps du pape Jean VIII (872-882), nous apprend qu'Hadrien I (772-795) fit faire un choix de cette volumineuse correspondance : « Ex quorum multitudine primi Hadriani papae temporibus quaedam epistolae decretales per singulas indictiones excerptae sunt et in duobus uoluminibus, sicut modo cernitur congregatae. » Ce registre a dû être offert à Charlemagne par Hadrien. C'est de lui que procèdent nombre de manuscrits et la division en deux tomes (indictions I-VII, IX-XV) a laissé des traces, soit par un renversement de l'ordre des deux parties, soit par la copie séparée de l'une ou de l'autre seulement. Le registre édité par Hadrien comprenait 686 lettres. Le titre ne laisse aucun doute sur la nature du recueil : « In nomine Domini incipit epistolae ex registro domni Gregorii de indictione I. » Avant le recueil d'Hadrien, comme le prouvent les témoignages de Bède et de Boniface, on avait fait d'autres extraits des lettres de Grégoire. De là deux autres collections, l'une de deux cents lettres, dont le plus ancien manuscrit a été copié entre 794 et 818, et une autre, de 53 ou 54 lettres, qui est précédée d'une sorte d'envoi de « Pau-

lus supplex » à l'abbé de Corbie, Adalhard. On a supposé que ce Paul était Paul diacre, bien que, d'après Ewald, ni dans l'Histoire des Lombards ni dans la vie de saint Grégoire, il n'ait mentionné ou utilisé ces lettres. M. H. (p. XXVI) croit au contraire que l'auteur de l'Histoire des Lombards a connu ce recueil et n'a pas dû recourir directement aux archives. Ce personnage en tout cas n'est pas le premier auteur de la collection, ainsi qu'il résulte de ses propres paroles. Les trois recueils, séparés ou diversement combinés, sont la source de tous nos manuscrits. En dehors de là, Bède et les collections canoniques ont gardé quelques autres lettres.

Parmi les manuscrits des lettres qui présentent un intérêt paléographique, je citerai seulement le manuscrit de Cologne, écrit sous Hildibaldus, évêque de Cologne de 794 à 818 et disposé *per cola et commata*; un autre manuscrit de même provenance, écrit sous le successeur d'Hildibaldus, Hadebaldus; le manuscrit de Saint-Pétersbourg, 6. F. I, 7 fol., provenant de Corbie, dans lequel M. H. paraît reconnaître l'exemplaire contenant la lettre autographe de Paul à Adalhard ; un manuscrit de Vienne 934, autrefois à Salzburg, et qui présente différentes variétés d'écriture du IXe siècle et témoigne de la lutte entre la caroline et les écritures antérieures. Une planche reproduit une page du manuscrit de Saint-Pétersbourg.

Après des notions sur les éditions, l'ordre chronologique des lettres, l'orthographe, on trouve à la fin de l'introduction une table de concordance des numéros de l'édition bénédictine avec ceux de la présente édition. On sait que les travaux d'Ewald terminés par M. Hartmann apportent pour la première fois un classement rationnel.

Paul LEJAY.

Armin DITTMAR, **Studien zur lateinischen Moduslehre**. Leipzig, Teubner, XI-346 pp., in-8. 1897.

L'ouvrage de M. Dittmar est destiné à critiquer et à remplacer le livre connu de M. Hale sur la syntaxe de la conjonction *Cum*[1].

La première partie est consacrée à la critique de la théorie de M. Hale. On sait que cette théorie peut se résumer en deux points : 1° le développement de la syntaxe de *cum* s'est fait parallèlement au développement de la syntaxe du pronom relatif et celui-ci donne la clé de celui-là ; 2° le subjonctif, qui s'est introduit dans certaines constructions de *cum* n'est pas le mode primitif et il a une origine consécutive. Le principal argument de M. D. contre M. Hale est que la langue latine, de Plaute à Apulée, n'a pas varié. Par conséquent l'idée d'un développement, tel que l'a conçu le savant américain, est contradictoire avec la notion

1. *Revue critique*, 1892, I, 485.

même de la langue latine. Je crois qu'il est inutile de discuter de pareilles assertions.

Dans le détail, M. D. a quelquefois raison. L'interprétation de tel ou tel passage peut laisser place au doute. Mais encore ici, nous retrouvons de singulières façons de raisonner. M. D. objecte à M. Hale (p. 23) des phrases comme Cic. *Ver.* 4, 48 : *apposuit patellam in qua sigilla* erant *egregia*. Si la thèse de M. Hale était vraie, on devrait, prétend-il, avoir *essent*. Mais Cicéron raconte deux faits : *apposuit patellam* ; *in ea sigilla erant egregia*. Le fait de mettre un plat sur la table n'a aucune influence sur les ciselures de ce plat. L'idée : « il posa un plat tel qu'il s'y trouvait de fines ciselures », est une espèce de non sens.

L'emploi du subjonctif ou de l'indicatif après *sunt quidam qui* a lieu suivant que l'auteur veut indiquer avec précision une catégorie de personnes, ou au contraire qu'il laisse dans l'indétermination ce groupe en tant que groupe. M. D. (p. 16) ne paraît pas avoir très bien compris ici la pensée de M. Hale. Dans les deux cas, l'écrivain pourrait nommer ceux qu'ils visent. Mais il en fait ou non une classe spéciale. Une des erreurs où l'on tombe facilement dans les études de syntaxe, c'est de croire que pour chaque cas particulier il n'y a qu'une expression possible. Il arrive fréquemment en effet que la construction est soumise à une « règle ». Mais souvent aussi l'auteur peut choisir entre deux constructions. Chacune d'elles traduira une nuance différente et c'est à l'auteur à préférer celle qui cadre le mieux avec son but ou avec le mouvement de la pensée. Ainsi s'explique l'emploi indifférent, semble-t-il, de l'indicatif ou du subjonctif, après des expressions comme *sunt quidam qui*. Et si avec *sunt qui* il a pu s'établir une « règle » classique, c'est un phénomène qui ne doit pas surprendre, puisque le maintien de doublets est difficile dans une langue. Mais cette explication suppose une évolution que M. D. nie a priori.

M. Hale considère le subjonctif après *nemo est qui* comme une conséquence de la forme négative de la phrase. M. D. ne trouve rien de mieux à objecter que l'emploi du subjonctif après *nemo est qui non*. Comme les négations se détruisent, la phrase a un sens positif et le subjonctif doit être inexplicable pour M. Hale (p. 18). Un avocat, à court de raisons, ne trouverait pas mieux. Et quelle singulière conception de la langue suppose une pareille argumentation !

Dans quelques cas, les objections de M. D. peuvent être prises en considération. Dans César, *de b. g.*, IV, 10, 5 : « Ex quibus sunt qui piscibus atque ouis uiuere *existimantur* », l'indicatif ne peut guère être pris pour une survivance de l'ancienne construction. M. Hale (p. 123, n.) cite des archaïsmes de syntaxe dans le *de bello ciuili*, ce qui n'a rien d'étonnant. Il est peu vraisemblable qu'il y en ait dans le *de bello gallico*. Un autre texte tiré du même ouvrage et allégué avec ceux du *de b. c.* (VII, 35, 4), contient une leçon que M. Meusel corrige en suivant les manuscrits de la seconde classe (*caperet*, non *ceperat*). En tout cas,

je crois possible d'expliquer autrement l'indicatif *existimantur* de IV, 10, 5. Le subjonctif après *sunt qui* a pour effet d'exprimer une intervention de la pensée de celui qui parle dans l'énonciation d'un fait. *Sunt qui agunt* représente objectivement des gens qui agissent d'une façon déterminée; *sunt qui agant* représente les mêmes hommes considérés par *moi* comme formant un groupe que *j'isole* au lieu de les laisser dans la foule. *Ma* réflexion intervient donc dans ce second cas. Au lieu du fait pur et simple, c'est ma vision du fait que je traduis. Or dans la phrase de César, cette intervention de la pensée est déjà exprimée par un mot *existimantur*. Ici, ce n'est pas César qui isole ces tribus germaines des autres, mais le sujet logique et indéterminé de *existimantur*. Quand l'auteur prendra la chose à son compte, il écrira *qui... uiuant*, et non *qui... uiuere existimentur*. Comme il l'attribue à des tiers, il dit : *uiuere existimantur*. Si le latin avait un moyen d'exprimer à l'infinitif la nuance qui oppose le subjonctif à l'indicatif, il en userait avec *uiuere*. Il faut donc, dans une discussion sur l'emploi du subjonctif après *sunt qui*, mettre hors de cause cet indicatif *existimantur*.

La théorie que M. D. essaie de substituer à celle de M. Hale a deux avantages. Elle est très simple, elle est très élastique. Le subjonctif est le mode « polémique ». Il exprime les sentiments passifs ou déprimants, la crainte, l'inquiétude, la terreur, la timidité, l'abattement, l'embarras, le désespoir, l'incertitude, le doute. L'indicatif est « souverain ou apodictique ». Il a quelque chose de calme, de paisible, de reposé, de satisfait, d'indifférent. Ainsi tout s'explique de la façon la plus simple (pp. 80-81 et 208).

Pour simple, cette explication l'est à coup sûr. Reste à savoir si c'est une explication. On peut discuter sur la nuance particulière que le subjonctif est destiné à traduire. Là n'est pas la difficulté principale. Ce qu'il faut expliquer, c'est comment cette nuance s'est introduite dans la pensée et par suite dans son expression. Après *sunt qui*, l'indicatif domine à l'époque ancienne; à l'époque classique, le subjonctif est la règle. D'une époque à l'autre, les modes n'ont pas changé de sens; mais la formule a acquis une nuance qui a nécessité la substitution d'un mode à l'autre. Comment la pensée du sujet parlant s'est-elle modifiée et par suite de quels raisonnements inconscients, là est tout le problème.

Mais M. D., qui n'admet pas d'évolution et tient la langue latine pour un bloc immuable de Plaute à Aulu-Gelle, ne peut laisser poser la question dans ces termes. Je ne croyais vraiment pas que, dans l'état actuel des études classiques, il serait nécessaire de montrer que le grec et le latin n'ont pas été parlés pendant cinq siècles sans avoir subi des modifications dans leurs formes et dans leur syntaxe. Il ne peut être question ici de reprendre toutes les classifications et toutes les conclusions de M. D. et de refaire son livre. Ce serait d'abord fort inutile pour mes lecteurs. Mais il faut au moins montrer par suite de quelles confusions, de quelles fautes de méthode et de quelles erreurs, un savant laborieux a pu soutenir sérieusement un pareil paradoxe.

Je prends un sujet très limité : les propositions qui contiennent une idée de répétition (pp. 146-151). Jusqu'ici, les faits étaient présentés de la manière suivante. Après les conjonctions qui signifient « jusqu'à ce que », « avant que », le subjonctif est possible à l'époque classique quand le verbe est un imparfait ou un plus que parfait, impossible quand c'est un parfait, nécessaire au présent. L'emploi de l'indicatif présent est archaïque, celui du subjonctif parfait postérieur à l'époque classique. En dehors de ce cas particulier, chez les auteurs classiques, le verbe des propositions conditionnelles, temporelles et relatives reste à l'indicatif même quand l'action est répétée. Le subjonctif est exceptionnellement rare ; il est propre à l'époque suivante et étranger aux écrivains archaïques[1]. Pour M. D. ces distinctions n'existent pas. Il s'agit donc de trouver, pour démontrer la thèse, des exemples de ce subjonctif de répétition qui soient antérieurs à Varron.

Voici d'abord quelques cas au moins douteux. 1° Lydus, dans Plaute, *Bacch.*, 481 sqq. décrit l'ancienne éducation : « De hippodromo et palaestra ubi *reuenisses* domum, | ... apud magistrum adsideres : | cum librum *legeres*, si unam *peccauisses* syllabam, | fieret corium tam maculosum quamst nutricis pallium. » M. D. ne cite que la première partie de la phrase et *ubi reuenisses*. Cependant la deuxième partie en est inséparable, cette citation incomplète est d'autant plus malheureuse que la seconde partie montre comment on doit interpréter la première. Il s'agit d'une hypothèse se rapportant au passé. « Vbi reuenisses domum » équivaut à « si tu étais revenu chez toi » (Riemann, *synt.*, § 207 ; cp § 163, r. 3). 2° César, *B. G.*, V, 35, 4 : « Sin autem locum, tenere *uellent*, nec uirtuti locus relinquebatur, neque... tela... uitare poterant. » Nous avons ici le même cas. L'historien fait une supposition relative au passé : « Dans le cas où ils auraient eu l'intention de résister... » (voir Meusel, *Beitræge*, dans *Zeitschrift für gymnasialwesen*, Berlin, t. XLVIII, 1894, p. 374 ; « à supposer qu'ils voulussent », traduit Dosson)[2]. 3° César, *B. G*, VI, 17, 3 : « Cum *superauerint*, animalia capta immolant. » Mais le passage est par ailleurs suspect. Les manuscrits présentent en effet : « *quae* superauerint « ou « *quae* superarint », qui est difficile à défendre. On a proposé diverses corrections ; voir la discussion dans Meusel, *ib.*, p. 375. En tout cas ce texte ne peut servir à établir une règle grammaticale.

Les autres exemples cités par M. D. pour l'époque ancienne appar-

---

1. J'indique sommairement les faits ; pour le détail, voir Riemann, *Syntaxe latine*, §§ 213 et 203. Les infiltrations du subjonctif à l'époque classique paraissent avérées ; il y a pourtant lieu d'effacer de la liste de Riemann, 3ᵉ éd., p. 341, n. 1, l'exemple de Cicéron, *de of.*, 2, 42 et de noter que les 4 exemples certains de César appartiennent au *De bello ciuili* dont la langue offre d'autres traces de mélange et d'incertitude.

2. Voir dans Riemann, p. 256, n. 1, l'exemple de Cicéron, *Ver.*, 4, 86, où *cum* est suivi d'un imparfait du subjonctif (potentiel du passé).

tiennent à des séries grammaticales tout à fait différentes. Il y a d'abord un certain nombre de subjonctifs exprimant une possibilité pour le présent ou pour l'avenir : 1° « Si *attingas* eum manu, extemplo puer paedagogo... dirrumpit caput ; cum patrem *adeas* postulatum, puero sic dicit pater » (Plt. *Bacch*. 440-2) ; 2° « Hocine hic pacto potest | inhibere imperium magister, si ipsus primus *uapulet* » (Plt., *Bacch*.,647-8). Dans deux exemples de Plaute, *Bacch*., 540 et *Merc*., 550, nous avons l'emploi élémentaire de la deuxième personne du subjonctif dans le sens du français « on » : « Multi more isto... uiuunt, quos cum *censeas* | esse amicos reperiuntur falsi falsimoniis »[1] ; « Adulescens cum *sis*..., | rei suae quaerendae conuenit operam dare. | Demum igitur, cum *sis* iam senex, tum in otium | te conloces. » Enfin dans un passage d'Ennius, *Ann*., 294, M., nous voyons déjà apparaître après *cum* l'emploi du subjonctif, habituel à l'époque classique, lorsque la proposition temporelle caractérise une situation : « Haece locutus uocat, cui tum bene saepe libenter | mensam sermonesque suos... | impartit comiter, magnam quom lassus diei | partem fuisset de summis rebus regundis | consilio ». Il y a dans cette phrase une proposition certainement itérative ou plutôt un adverbe impliquant cette idée : « *saepe* impartit ». Mais ce n'est pas une raison pour introduire cette notion dans la proposition subordonnée; elle indique seulement dans quelles circonstances Servilius usait de complaisance avec ses amis ; le ton descriptif et caractéristique est si marqué que l'on pourrait donner à *cum* la valeur concessive : « Il distribue avec bonté ses conseils à ses commensaux, quoiqu'il revînt fatigué d'avoir passé une grande partie de la journée dans les affaires[2]. » C'est un des premiers exemples de cet emploi du subjonctif.

Ce sont là tous les textes antérieurs à Cicéron cités par M. D. et tous ceux du *De bello gallico*. M. D. allègue en outre un passage de Catulle qui doit s'expliquer comme celui de César, *B. G.*, V, 35, 4, par l'idée d'une possibilité dans le passé : « Chommoda dicebat, si quando commoda *uellet* | dicere » (84, 1-2) ; cp. « sperabat se *esse locutum* » (vers 3)[3]. Deux subjonctifs parfaits de Varron, *R. R.* II, 5, 16 et 7, 10, sont des subjonctifs potentiels : « Cum *creuerint* uituli, leuandae matres », et : « Cum *conceperint* equae, uidendum ne... ». *Cum* a ici une

1. M. Dittmar, p. 147, n., nous met en garde contre l'idée d'un subjonctif potentiel, « mode de la modestie ». Il oublie, ici comme souvent ailleurs, qu'entre la nuance première d'un emploi modal et l'usage courant de la langue classique il y a un intervalle souvent considérable. Comment explique-t-il tant d'autres secondes personnes du subjonctif?

2. Tel me paraît être le sens général de ce fragment, ainsi qu'il résulte des mots par lesquels Aulu-Gelle (XII, 4, 1) l'introduit. La teneur exacte du texte donne lieu à des difficultés dont M. Dittmar ne parle pas et qui conduisent M. Hale (p. 258) à écarter ce subjonctif comme sans explication certaine. M. Hale repousse l'hypothèse d'un subjonctif de répétition. Je crois qu'il n'y a pas même lieu de la formuler.

3. M. Riese considère aussi *uellet* comme un subjonctif de répétition, à tort à mon avis.

nuance conditionnelle marquée : « s'il arrivait que. » Enfin, parmi les exemples de Cicéron, plus d'un est susceptible d'une interprétation différente de celle que M. D. propose. *Pro Sest.* 126 : « Cum cotidie gladiatores spectaret, nunquam est conspectus, *cum ueniret* », = « quoique » ; *Pro Rab. Post.*, 10 : « Quod *cum fecissent*, permulti saepe uicerunt » = « parce que » : ici M. D. a été encore dupe de l'emploi de *saepe* ; *Pro Roscio Am.*, 50 : « Facile omnes patimur accusatores, quod innocens, *si* accusatus *sit*, absolui potest, nocens, *nisi accusatus fuerit*, condemnari non potest » : hypothèse possible se rapportant au présent ou à l'avenir ; *De of.*, III, 42 : « Nec ...nostrae nobis utilitates omittendae sunt aliisque tradendae, cum iis ipsi *egeamus* » = « puisque ».

Je n'ai pas relevé ces derniers textes pour infirmer directement la thèse de M. D., puisque le subjonctif de répétition paraît déjà à l'époque de Cicéron dans Salluste, le *De bello ciuili* et Cicéron lui même. Ils sont discutés ici seulement pour achever de montrer la méthode ou le défaut de méthode de M. Dittmar. J'ajouterai que le pêle mêle des exemples qui comptent et de ceux qui ne comptent pas est fort instructif pour le lecteur réfléchi. Les textes où l'idée de répétition est évidente tranchent au premier coup d'œil sur les autres : « Sabinus suopte ingenio mitis, ubi formido *incessisset*, facilis mutatu » (Tac., *H.*, II, 63). On en trouvera beaucoup d'autres de même clarté dans les listes de M. D.

Ce qui précède suffit, je pense, à montrer le caractère du livre. Avant de le quitter, je relève encore quelques assertions singulières. On a vu plus haut la doctrine du subjonctif, expression des sentiments déprimants. Ce subjonctif est appelé cependant « polémique » par M. D. Quelques lignes avant, on nous dit aussi que les Romains étaient un peuple chatouilleux sur le point d'honneur, combattif, sceptique et conservateur : combattif, parce qu'ils ne supportent pas une proposition déplaisante sans protester ; sceptique, parce ce qu'ils n'acceptent pas un ordre ou une assertion les yeux fermés, conservateur, parce qu'ils discutent toute nouveauté. Je ne me charge pas d'accorder toutes ces belles choses.

M. D., pour expliquer le subjonctif, se sert des expressions : « merkwürdig », « merkwürdigerweise », « Merkwürdigkeit » (pp. 104, 141, 150, 164, etc.) ; je ne vois pas la différence radicale, entre cette manière d'expliquer les faits et celle de M. Hale qui emploie les expressions de « qualitative *quom* », « Situationsangabe ».

La conclusion est lyrique. C'est le droit de M. D. J'y relèverai seulement une assertion qui pourrait être une méprise. « Les lois qui régissent l'emploi des modes en latin sont sans exception dans le même sens que les lois phonétiques. » Cette comparaison me paraît clocher plus que ne fait d'ordinaire une comparaison. Pour M. D., la constance dans l'emploi des modes, c'est la permanence d'un même état syntactique

pendant cinq siècles ; c'est la négation de tout changement. Pour les linguistes, le caractère absolu des lois phonétiques, c'est l'extension *à une date donnée* du même accident à tous les phonèmes identiques et placés dans les mêmes conditions ; c'est l'affirmation du changement, puisque l'énoncé d'une loi phonétique est l'énoncé d'un changement. Je ne sais si M. D. a songé à cette différence.

On trouvera peut-être ce compte rendu un peu étendu. Il était utile de lui donner ce développement parce que la plupart des critiques de M. D. ont paru hésitants et craintifs de leur opinion. Le livre de M. D. a de plus un mérite qui oblige à ne pas le traiter légèrement : c'est un recueil considérable d'exemples. Comme il court risque d'être mis au pillage par des gens un peu pressés, il est bon de mettre en garde contre les erreurs d'interprétation qui pourraient faire cortège aux textes maladroitement extraits d'un livre non cité. On ne sait pas ce qui peut arriver. La valeur de l'œuvre de M. Dittmar est dans la collection des textes réunis. Ce sont des matériaux que d'autres pourront utiliser.

Paul Lejay.

Bruno Sauer. **Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck.** Leipzig, Giesecke et Devrient, 1899. In-4, x-274 p., avec 6 pl. et de nombreuses vignettes. Prix : 32 Mark.

Au mois d'avril 1897, M. B. Sauer annonçait à la Société archéologique de Berlin que l'étude des traces laissées par les sculptures sur la base et les parois des frontons du temple dit Théséion lui avait permis de reconstituer l'ensemble de ces deux compositions perdues. A l'est était représentée la naissance d'Erichthonios ; Athéna, Cécrops et les trois filles de ce dernier recevaient l'enfant des mains de Gê. A l'ouest on voyait Héphaestos chassé de l'Olympe, reçu par Thétis et Eurynomé dans la grotte sous-marine, les angles étant occupés par les chars du Soleil et de la Lune. Cette hypothèse, aussi brillante qu'inattendue, a déjà trouvé place dans le tome V du *Pausanias* de M. Frazer (p. 489). Elle occupe, avec les développements qu'elle comporte, une partie considérable de la monographie de M. S. où l'on peut voir de grands dessins, — d'apparence, il faut l'avouer, un peu germanique — qui figurent ces deux frontons perdus... et reconquis. M. S. est tellement convaincu de la vérité de ses restitutions, plus certaines, suivant lui, que celles des frontons à demi conservés du Parthénon, qu'après avoir rétabli les œuvres, il les critique, il en discute les qualités et les défauts. C'est là, dans l'histoire de l'archéologie, une bien surprenante nouveauté, et qui ne laissera pas d'être accueillie avec scepticisme. Mais il faut observer deux choses : la première, c'est que les résultats obtenus n'ont, en eux-mêmes, rien d'invraisemblable ; la seconde, c'est que l'auteur a procédé avec méthode, sans parti-pris apparent, sans « coups de pouce », tenant

compte méticuleusement de toutes les traces (*Standspuren* et trous) qu'il a relevés sur le Théséion, comme il l'avait fait jadis sur le Parthénon. La critique n'a le droit ni de hocher dédaigneusement la tête, ni de donner *hic et hunc* son assentiment[1]. Si, par aventure, la découverte de quelque peinture céramique, de quelque bas-relief, venait un jour confirmer les déductions de M. S., ce serait pour lui, et pour l'archéologie en général, un beau triomphe. Souhaitons-le, mais ne le prédisons pas.

Feu Lolling, reprenant une thèse du grec Surmélis, avait affirmé, il y a quelques années, que le prétendu Théséion était, en réalité, le temple d'Héphaestos (Paus., I, 14, 6). On sait que Cyriaque y voyait un temple d'Arès et que le nom de Théséion n'a été donné à cet édifice qu'au xv[e] siècle, pour être contesté, en 1840, par Ross. Depuis la découverte de la *République athénienne* d'Aristote (chap. XV), on s'est accordé à rejeter la désignation traditionnelle[2]; mais la plupart des archéologues pensaient à l'Hérakléion de Mélite plutôt qu'à l'Héphaistéion. Si les restitutions des frontons par M. S. sont exactes, le problème est résolu en faveur de l'opinion de Lolling; M. S. admet, du reste, que le temple était consacré à deux divinités, Héphaestos et Athéna.

Une partie des métopes représentant, sans doute possible, les exploits de Thésée, on s'est longtemps autorisé de ce fait pour qualifier le temple de Théséion. Mais comme les autres métopes reproduisent les exploits d'Héraklès, les partisans de l'Hérakléion y trouvaient, de leur côté, un argument. En réalité, ces métopes ne décident rien : Héraklès et Thésée pouvaient figurer, dans leurs multiples aventures, sur les métopes d'un temple quelconque.

La frise occidentale représente le combat des Centaures et des Lapithes; là-dessus tout le monde est d'accord, et cela convenait bien à l'hypothèse du Théséion. Mais la frise orientale, ou plutôt les fragments qui en restent, a donné lieu aux interprétations les plus diverses. M. S. en a proposé une nouvelle, qui est assurément singulière. Il est obligé d'imaginer une légende inconnue de la littérature, inconnue de la céramique, qui met aux prises Erichthonios, armé de la foudre, avec des Pélasges nus, combattant à l'aide de grosses pierres « magiques », qui fendent l'air sans être lancées par eux[3]. Ici encore, tout en rendant

---

1. M. Bulle a déjà présenté quelques objections de détail très dignes d'attention aux restitutions de M. Sauer, *Phil. Wochenschrift*, 1899, p. 819-823. Sa conclusion est que « rien n'est prouvé ».

2. La question a été exposée par M. Frazer, dans son admirable édition de Pausanias (t. II, p. 145-156), d'une manière bien plus complète que par M. Sauer. Une seule note comme celle-là, qui forme une véritable monographie, suffit à convaincre de malignité ou d'ignorance ceux qui affectent de traiter le Pausanias de Frazer de « compilation à l'anglaise ».

3. Otfried Müller avait pensé à la lutte de Thésée contre les Pallantides.

hommage à l'extrême ingéniosité de l'auteur, je demande à réserver mon jugement.

La *cella* du temple était occupée par deux statues, l'Athéna et l'Héphaestos d'Alcamène. M. S. s'est rencontré avec M. Reisch pour reconnaître, dans l'Athéna, le prototype d'une belle statue de Cherchell (*Rép.*, II, 644, 5.) Le groupe qu'il reconstitue, en associant à cette Athéna un Héphaestos de type asklépien, présente bien l'allure d'une composition née dans l'école de Phidias[1]. S'il a raison, il faudra renoncer une fois pour toutes à faire dériver de l'*Aphrodite des jardins* d'Alcamène la statue dite Vénus *genetrix*; je suis, d'ailleurs, de plus en plus convaincu qu'elle n'appartient pas à l'école de Phidias, mais à une école rivale — celle du Callimaque de M. Furtwaengler.

La date du temple et de ses sculptures décoratives est, suivant M. S., un peu postérieure à celle du Parthénon. Ces sculptures ne sont ni phidiesques, ni myroniennes; M. S. les rattache à l'école de Critios et Nésiotés et prononce, à ce propos, le nom peu illustre du crétois Amphion, élève d'un élève de Critios. A première vue, cela peut sembler bien téméraire et comme un accès de *Furtwaenglérite* aiguë. Mais lisez avec soin ce chapitre du beau livre de M. Sauer; assurez-vous qu'il n'écrit rien au hasard, ni pour éblouir le monde; et vous reconnaîtrez qu'après l'élimination raisonnée des noms célèbres, celui d'Amphion n'est vraiment pas mal choisi.

On ne ferme pas ce volume sans éprouver, pour celui qui l'a conçu et écrit, des sentiments d'estime que je crois devoir, pour ma part, lui exprimer.

Salomon Reinach.

Arthur Galton. **The message and position of the Church of England.** London, Kegan Paul, 1899. In-8, xx-230 p.

Que l'anglicanisme se sente atteint et songe à se défendre, cela paraît naturel. Depuis la suppression des dernières *disabilities* qui pesaient sur ses membres, l'église romaine a constamment gagné du terrain en Grande Bretagne. Ce mouvement s'est accentué, depuis quelques années, avec une force singulière et cela, surtout, par suite des tendances ritualistes qui se sont fait jour parmi les Anglicans eux-mêmes et qui constituent, aux yeux des meilleurs juges, un premier pas vers la *romanisation*. Telle était, en 1895, l'opinion de l'abbé Portal : « L'Église d'Angleterre, écrivait-il, voit tous les jours non seulement la théorie, mais aussi la pratique sacramentelle, bien affaiblie dans son sein, reprendre vigueur. Elle ressent de plus en plus le besoin d'une autorité centrale et partout

1. Je demande la permission d'en rapprocher le groupe, imaginé par moi, de l'Amphitrite de Milo (*Vénus de Milo*) associée à Poseidon. Cf. *Chronique des arts*, 1898, p. 226.

on dit ouvertement que Rome constitue ce centre. » M. Arthur Galton, *ex-curate* de Windermere, n'y contredit pas, mais il proteste et s'insurge. Esquissant à grands traits l'histoire de l'église chrétienne, d'abord, puis celle de l'église d'Angleterre, il s'applique à montrer que la vraie continuité, la vraie fidélité à la tradition évangélique et apostolique sont l'apanage de celle-ci, que les prétentions de Rome reposent sur des textes mal interprétés ou frauduleux, que le romanisme est le contraire même du christianisme, etc. Il y a longtemps qu'on a dit ces choses ; il y a longtemps aussi qu'on a discuté sur le sens du *Tu es Petrus*, et il ne semble pas que M. Galton, insistant, à ce propos, sur la distinction entre πέτρος (*petite* pierre) et πέτρα (*grande* pierre), ait contribué à l'avancement de cette controverse. Mieux vaudrait dire que Jésus — le Jésus historique — n'a pu songer à fonder une Eglise, et que, par suite, la phrase où il en est question doit être apocryphe. Mais ce qu'il faut noter, comme un signe des temps, c'est l'extraordinaire violence de l'auteur quand il essaye de définir le rôle historique et le caractère actuel du romanisme. Voici quelques citations : « Les successeurs de Pierre n'ont pas seulement usurpé l'épée interdite, mais la bourse de Judas. L'épée et la bourse, non les clefs mystérieuses, voilà les vrais supports de la triple couronne » (p. 53). — « L'Église d'Angleterre court quelque danger par suite d'une explosion d'ignorance et de superstition médiévale ; mais le péril des églises de langue anglaise n'est rien en comparaison des ténèbres et des dangers qui enserrent le christianisme lui-même dans tous les pays latins, où sévit une forme développée et aggravée de ces fictions médiévales » (p. 65). — « Le pape est bien, en effet, prisonnier au Vatican, mais il n'est pas le prisonnier du roi Humbert. Ses geôliers sont les jésuites. Ce sont eux qui dirigent sa politique téméraire, etc. » (p. 203). Même dans la partie historique du livre, ces appréciations dénuées de mansuétude ne sont pas rares. Mais que dire du ton de la préface? Elle est signée de M. J. Henry Shorthouse ; et voici ce qu'écrit M. Shorthouse (p. XIII) : « Née des pires traditions de la Rome païenne et décadente, la Papauté n'a jamais été une église. Elle n'a jamais été qu'une machine de propagande pour imposer l'obéissance et des redevances pécuniaires à un monde ignorant, trompé et terrifié. La curie papale est fondée sur le mensonge et le mensonge entre — consciemment ou non, volontairement ou non — dans l'âme de toute créature humaine qui en subit l'influence. Elle a empoisonné les sources de la vie religieuse. Son histoire est une série d'horreurs, de crimes et de cruautés. Comme je l'ai dit ailleurs, elle a toujours été, et elle est encore, l'ennemie du genre humain. » (p. XIV).

Convicti odio generis humani !.. Ainsi roule encore, dans la dernière année du XIX[e] siècle, le torrent des anathèmes. Il y a là un spectacle peu édifiant, mais instructif. D'autres symptômes — par exemple l'immense succès du roman de Mrs Ward, *Helbeck of Bannisdale* — ont révélé aux observateurs les plus distraits que l'anglicanisme s'inquiète ; voici main-

tenant quelques-uns de ses adeptes autorisés qui reprennent — car tout recommence — le vieux cri de guerre : *No popery* !

S. R.

BULLETIN

— M. Latino MACCARI a fait imprimer récemment (Urbin, typogr. Rocchetti, 1899), sous le titre de *Bacchilide e Orazio*, une brochure de 19 pages où il recherche les passages qu'Horace a pu imiter de Bacchylide. Aux rapprochements faits par d'autres il ajoute quelques observations qui lui sont personnelles ; mais ce qu'Horace a pu imiter dans le poète grec se réduit en somme à fort peu de chose, et encore est-il peu sûr que ce soient là de véritables imitations. — MT.

— Dans son opuscule, *Northern English Phonetics, Grammar, Texts*. Leipzig, Teubner, 1899. VI et 127 p., in-16), M. Richard LLOYD ne s'est pas suffisamment renfermé dans l'étude que semble annoncer le titre même du livre. Était-il bien nécessaire de nous donner un résumé banal de la grammaire anglaise ou d'entrer dans l'étude approfondie de la phonétique anglaise en général ? Il semblerait au contraire que M. L. eût dû se borner à noter ce qui fait l'originalité de l'anglais parlé « sous la latitude de Durham et de Birmingham » pour prendre sa définition de l'anglais du Nord et à relater ce qui le distingue à tous les points de vue de l'anglais proprement dit, de l'*Anglais de la Reine*. Il faut remarquer aussi que M. L. ne s'occupe que de l'anglais parlé par les gens bien élevés, laissant ainsi de côté les patois qui ont aussi leur intérêt. On pourrait chicaner encore M. L. sur la définition qu'il donne de l'anglais du Nord, qui semblerait devoir comprendre les dialectes ou patois du Yorkshire, illustrés par tant de romans célèbres, et ne pas être limité à l'anglais de Liverpool seulement. L'étude de M. L. ne rend donc pas tous les services qu'on serait en droit de lui demander, faute de netteté dans la conception du livre et de clarté dans l'exécution. — J. L.

— M. Karl BREUL, lecteur à l'Université de Cambridge, présente au public anglais en un élégant volume une édition très soignée d'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe. Cambridge, University Press, 1899. 1 vol. in-12, 254 pp. Dans une introduction de 84 pages très denses il passe en revue l'histoire de la pièce, les sources auxquelles le poète a puisé, l'accueil qui a été fait de son œuvre, les imitations auxquelles elle a donné lieu, les traductions anglaises et grecques qui en ont été publiées. Le 5e chapitre, assez confus, doit beaucoup au *Wegweiser durch die klassischen Schuldramen* de Frick. L'auteur y présente des remarques décousues sur la structure de la pièce, la langue, les influences subies par le poète, le caractère d'Iphigénie, les principaux thèmes et motifs de l'action, la question de savoir si la pièce est antique ou moderne. Le 6e chapitre n'est autre chose qu'un tableau chronologique de la vie et des œuvres de Gœthe ; le 7e est consacré à un parallèle de Gœthe et d'Euripide ; dans le 8e sont signalés les écrivains qui ont traité la légende d'Iphigénie, le 9e énumère les principales œuvres d'art que cette légende a inspirées. La métrique et la langue de Gœthe sont étudiées dans les deux chapitres suivants — consciencieusement, mais d'une manière un peu sèche — et le 12e et dernier chapitre nous donne l'analyse de la pièce. Une introduction de cette importance, qui renferme presque la matière d'un volume, exigeait un plan. Si M. Karl Breul s'en était avisé, il eût évité bien des lon-

gueurs et des redites. Pour le fond, l'auteur ne se pique pas d'originalité et on ne saurait lui en vouloir. Il résume très simplement et d'ordinaire avec clarté les résultats des travaux de ses devanciers. Les notes très nombreuses, très nourries forment presque un commentaire perpétuel de la pièce, commentaire historique, littéraire et grammatical tout à la fois. En appendice, M. K. Breul nous cite plusieurs scènes des différentes versions de la pièce, quelques fragments de poésies contemporaines d'*Iphigénie*, des passages de Schiller, enfin, les fables d'Hygin relatives à Oreste et à Iphigénie. Une bibliographie détaillée, qui eût été très utile, si elle eût été raisonnée, et un index des notes terminent l'ouvrage. Bien que M. K. Breul se soit surtout proposé de faire une édition à l'usage des classes, nous estimons, avec lui, que son travail rendra service aux étudiants des Universités et aux professeurs d'allemand. — E. Henri Bloch.

— Sous le titre de *An pax perpetua sit speranda?* M. Wilhelm Münscher publie (Marburg, Friedrich's Univ. Buchdruckerei, 1899) en une plaquette de 19 pages, un discours académique, tenu en latin par son bisaïeul, W. Münscher, professeur de théologie et prorecteur de l'Université de Marburg, — en janvier 1798. A l'occasion de la réunion de la conférence de La Haye, il dédie cet opuscule au tsar Nicolas II. L'orateur, plus soucieux de la forme que du fond, développe sans grande originalité, en un latin élégant, les lieux communs traditionnels que le sujet appelle. — E.-H. B.

— M. Maddalena, professeur de littérature italienne à l'Université de Vienne, et bien connu pour ses études relatives à Goldoni, vient d'avoir l'heureuse idée d'interroger sur son auteur de prédilection les lettres qui composent les *Mémoires* de Favart. Il y a trouvé notamment des détails sur le traité passé par Goldoni avec la Comédie italienne de Paris, sur sa nomination de professeur des princesses royales de France, sur la tentative de Giacomo Durazzo, alors directeur d'un théâtre de Vienne, pour attirer Goldoni en Autriche. L'article de M. Maddalena est extrait du 1er vol. de la XXIIe année de l'*Ateneo Veneto*. — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 septembre 1899.

M. Fossey, ancien membre de l'École française d'Athènes, communique un mémoire sur une mission archéologique en Turquie d'Asie. Il présente quelques inscriptions grecques trouvées dans la Syrie du Nord et en Mésopotamie et discute la lecture de la date donnée par Sennachérib dans l'inscription de Bavian. M. Fossey énumère ensuite les monuments et inscriptions découverts au cours des fouilles qu'il a exécutées à El-Hadra.

M. Homolle communique deux inscriptions, la première provenant des îles grecques, l'autre d'Asie Mineure. La première est une lame de plomb sur laquelle sont gravées des formules de malédiction. — Dans la seconde se trouve mentionnée la ville de Karadrous, sur la côte de Cilicie, port des habitants de Lamos, connue par Strabon, Scylax et autres géographes. — MM. S. Reinach, Deloche et Weil présentent quelques observations.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les chartes communales du moyen âge.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 9 octobre — 1899

Lane, Grammaire latine — Itinera hierosolymitana, p. Geyer — Souriau, Pascal. — Ssymank, Louis XIV. — Wolff, Les lois de la poésie. — Kittel, Les prophètes. Supplément de la Revue théologique. — Annuaire de Gœthe, XX. — Lhermitte, Les archives de la Corrèze. — Richemont. Quelques lettres de Salamon. — Gosset, L'Hotel-Dieu et la Société populaire de Reims. — Jovy, Spicilège de Vitry, XIX.

A Latin Grammar for Schools and Colleges, by George Lane, Professor Emeritus in Latin in Harvard University. London, and New-York, Harper and Brothers, 1899, in-8, p. v-xv, 1-572.

Tandis qu'en France les études classiques et la philologie sont en butte à tant d'imprudentes attaques, voici que nous vient d'Amérique une grosse grammaire latine, pleine de choses, et destinée pourtant, nous dit le titre, aux élèves des Collèges (Schools) aussi bien qu'à ceux des Universités. Si elle est réellement à la portée des uns et des autres, heureux nos collègues d'outre-mer, qui trouvent encore des jeunes gens capables de profiter d'un enseignement du latin aussi approfondi! Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point de vue.

Le livre de M. Lane est un ouvrage posthume, publié et complété sur quelques points de syntaxe par un de ses élèves, M. Morris H. Morgan de l'Université de Harvard; c'est le fruit de près de trente années d'enseignement et de recherches personnelles, un riche répertoire de faits amassés avec la plus louable conscience. Malheureusement, dans la première partie, l'auteur a voulu faire œuvre de linguiste : mal préparé à cette tâche, il y a complètement échoué.

La phonétique (p. 1-20) ne mérite aucune confiance. Quelques exemples suffiront. §§ 59, 66, 67, 68, dans *ordinē*, *darē*, *longiūs*, *aedibūs*, *pōnīt*, etc., les finales longues que l'on rencontre chez les anciens poètes sont les formes primitives; les finales classiques sont des abréviations postérieures. — § 71, le vocatif *serve* est pour **servo-* avec affaiblissement de l'-*o*. Même affaiblissement de l'-*ā*- en -*i*- dans *herbidus*, *tubicen*, etc. (§ 74), de l'-*o*- en -*e*- dans *bellus* (cf. *bonus*, M. L. oublie *bene*), *pietās*, etc. (§ 76). — § 86, *regēmus* est issu de **regaimus*, sur lequel on ne nous

donne aucune explication[1]. — § 102, *fōrmōsus* [2] procède de **fōrmiōsus*, dérivé de *fōrmā-* par affaiblissement de l'*ā*, et suppose l'élision de l'*i*, comme *optiō* celle d'un *ā* (cf. *optā-*). — § 104, *ea, luxuriēs* viennent par *assimilation partielle* de **ia, luxuria*. — § 130, *muliebris* est *syncopé* de **mulierbris*. — § 142, *nēve, sīve* remontent à **nēvīs, *sīv s*, comme *mage, pote* à *magis, potis*, etc. Il y a là une telle méconnaissance des faits les mieux établis, qu'on se sent dispensé de toute discussion avec l'auteur sur d'autres points qui admettraient peut-être la controverse. Telle est la parenté de *lātus* et de *strātus* (§ 115), de *glōria* et de *clueō* (§ 119), de *populor* et de *spolium* (§ 123), etc., étymologies bien hardies en tout cas pour figurer dans un livre d'enseignement comme celui-là; telle aussi l'explication de *locārunt*, *metū* (datif), tirés par *contraction* de *loc verunt* et *metuī* (§ 101), celle de *capis*, venu par *élision* de **capiis* (§ 102), etc.

Dans la section qui traite de la formation des mots (p. 20-46), M. L. range les suffixes nominaux d'après leur sens, et sa classification est intéressante, bien faite, accompagnée d'observations ingénieuses. Mais pourquoi divise-t-il en même temps les mêmes suffixes en deux catégories, suivant que les noms qu'ils forment sont primitifs ou dénominatifs ? Son incompétence apparaît aussitôt. Il appelle primitifs les mots ou thèmes « formés directement d'une racine ou *d'un verbe* » (§ 198), si bien que, pour lui, un nom dérivé d'un verbe dénominatif est *primitif*. En conséquence, *captātor*, *accūsātor*, *senātor* (§ 206), *cōgitātiō*, *occultātiō* (§ 228), *conruptēla* (§ 229) [3], *pugnāx* (§ 284), etc., etc., sont primitifs, *senium, sāvium* (§ 250), etc., sont dénominatifs. Question de mot, dira-t-on, affaire de définition. Non pas : cette division en thèmes primitifs et thèmes dénominatifs n'est en elle-même d'aucun intérêt. Elle n'en prend un que si elle jette quelque jour sur l'histoire des suffixes et nous renseigne sur leur emploi. Pour cela, il fallait mettre en première ligne ceux qui remontent si haut qu'on les trouve attachés à une racine; parmi ceux-là, distinguer les suffixes morts, c'est-à-dire qu'on ne rencontre jamais qu'attachés à une racine, puis ceux qui s'ajoutent soit à une racine, soit au radical d'un mot reconnaissable, verbe ou nom, en fait dérivé; enfin, étudier ceux qui ne s'unissent qu'au radical d'un mot de ce genre, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, les plus récents. Voilà qui nous aurait éclairé sur leur histoire [4]. Ensuite, si l'on veut, on

1. De cet exemple et de quelques autres, on pourrait conclure que M. Lane en était encore à Schleicher pour la phonétique. Il ne s'était pas tenu au courant des progrès de la science grammaticale. Ainsi il enseigne (§ 364) que *sētius* est le comparatif de *secus*.

2. M. Lane marque partout la quantité des voyelles longues, même en syllabe fermée. M. Morgan lui en fait un mérite (p. VII) et il a raison.

3. Pour *conrupt-ēla* et *tūt-ēla*, M. Lane imagine un suffixe *-tēla*!

4. Et qui n'aurait pas permis à M. Lane de passer si vite sur la création des suffixes nouveaux par composition ou adjonction de l'élément final de certains radicaux.

regardera quels sont ceux qui se rencontrent uniquement avec un radical verbal, uniquement avec un radical nominal, ou indifféremment avec l'un et l'autre. Mais comme ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, — la grammaire de M. L. en fait foi —, la question me paraît de médiocre importance.

Dans la déclinaison (p. 47-95)[1], M. L. ne compte que cinq cas; il relègue le vocatif dans le même paragraphe que le locatif et n'en admet l'existence qu'au singulier des masculins en *-o-* et de quelques noms grecs (§ 420). Force lui est pourtant de le faire figurer dans le tableau de la deuxième déclinaison (§ 449). Il manque partout ailleurs. Pourquoi cette innovation? Elle ne fait que compliquer les choses dans la syntaxe, où il faut un paragraphe pour le vocatif-nominatif: *quō usque tandem abūtēre, Catilīna*, etc. (§ 1118), un autre pour le vocatif proprement dit: *urbem, mī Rūfe, cole* (§ 1119), un autre enfin pour les « combinaisons » des deux cas, *dulcis amīce, mī vir, Jāne pater* (§ 1121), sans compter qu'il en faudrait encore deux, — oubliés par l'auteur —, pour ces exceptions aux règles d'accord du substantif apposé (§§ 1077 sqq.) et de l'adjectif (§§ 1082 sqq.). Et d'ailleurs M. L. ne rétrécit-il pas ainsi le domaine du vocatif proprement dit? Qui oserait, en effet, affirmer sans réserves que *Catilīna*, que *pater* sont des nominatifs, et non point des vocatifs faisant aussi fonction de nominatifs, comme *Jūpiter*? Enfin, M. L. se trompe du tout au tout en mettant sur le même pied le locatif et le vocatif. Il est possible que ces deux cas aient laissé en latin aussi peu de traces l'un que l'autre de leurs formes propres. Mais cette constatation est une curiosité linguistique, qu'il suffit au latiniste de signaler en passant. La grammaire d'une langue doit, avant tout, nous renseigner sur ce qu'était cette langue pour les hommes qui la parlaient et l'écrivaient. Or, pour les Latins, il n'y avait pas plus de locatif que d'instrumental, d'optatif ou de conditionnel; *Rōmae, domī*, etc., étaient des adverbes de lieu[2]. Au contraire, ils sentaient le vocatif, même quand il avait la forme du nominatif, sans quoi ils n'auraient pas dit *mī vir, fortūnāte adulēscēns* (§§ 1121, 1123). Varron déjà donne un nom à ce cas (*vocandī cāsus*) et précisément en rapprochant *lepus* de *lupe*[3]. Enrichir du locatif la déclinaison latine n'est pas plus nécessaire que d'attribuer au français un génitif et un datif à cause de *leur* et de *lui*. Réduire le domaine du vocatif, comme fait M. L., c'est ne pas comprendre l'idée

1. Les adverbes, les prépositions et les conjonctions sont étudiés à la fin des déclinaisons (p. 93-95), heureuse disposition qui fait mieux saisir la véritable nature des mots indéclinables au point de vue morphologique.

2. Cf. Riemann et Gœlzer, *Gram. Comp.*, *Syntaxe*, p. 197, n. 1.

3. L. L., VIII, 68; IX, 61; cf. VIII, 42, IX, 43. Point de divergences sur ce point entre les grammairiens latins, bien que plusieurs aient explicitement noté la ressemblance entre le nominatif et le vocatif. Cf. Serv., Keil, IV, p. 433; Job, *de grammaticis vocabulis apud Latinos*, p. 65.

que les Latins se faisaient de leur idiome ou ne pas l'accepter, c'est méconnaitre le rôle du grammairien.

Même dérogation à l'usage traditionnel dans la conjugaison (p. 96-166). Les verbes sont divisés en deux catégories, I. verbes-racines et verbes en *-ere*, la plupart primitifs ; II. verbes en *-āre*, *-ēre*, *-īre*, la plupart dénominatifs (§ 741), classification excellente pour le chapitre de la formation [1]. Mais ici c'est une autre affaire. L'ordre alphabétique donné aux conjugaisons par les anciens est bien artificiel, j'en conviens, et il peut y avoir avantage, en tout cas il n'y a pas d'inconvénient, à étudier *regō*, avant *laudō*, etc. [2]. Mais c'est donner une idée fausse de l'état de la conjugaison en latin que de mettre en tête les verbes athématiques *sum* [3], *dō*, *bibō*, *serō*, *sistō*, *inquam*, *eō*, *queō*, *edō*, *volō*, *ferō* et leurs composés. Ce sont, pour la plupart, les débris d'un autre âge, les représentants d'un stade antérieur, au point de vue latin des exceptions qu'il n'est pas d'une bonne méthode de placer avant les formations régulières. Quant à *bibō*, *serō*, *sistō*, le linguiste, qui regarde aux origines, peut les classer à part, s'il admet qu'ils sont issus de **pibōmi*(?), de **sisēmi*, de **sistāmi*. Le grammairien, qui n'a à considérer que leur forme latine, doit les ranger sous le même chef que *regō*, *terō*, *gignō*. etc. Au reste, M. L. ne tarde pas à se perdre dans ses catégories de « verbes-racines ». Il les divise en deux classes, 1°, ceux dans lesquels la racine nue a prévalu, *sum*, *dō*, *bibō*, *serō*, *sisto*, 2°, ceux qui ne présentent que partiellement la racine nue, *inquam* [4], *eō*, *queō*, *edō*, *volō*, *ferō*. Dans les premiers, les désinences s'attachent immédiatement à la racine ; dans les seconds, une voyelle « formative » (§ 759) s'introduit quelquefois entre les deux éléments. Mais qu'est-ce donc que l'*u* de *sum*, *sumus*, *sunt* (racine *es*) ? n'est-il pas de même nature que celui de *eunt*, *queunt*, *volumus*, *volunt* ? Et comme l'*-ō* de *eō*, *queō*, *volō* ne peut être autre que celui de *bibō*, nous ne voyons pas pourquoi *eō*, *queō*, *volō* ne sont pas rangés dans la première catégorie, ou *sum* dans la seconde. En réalité, il fallait distinguer les racines à finale vocalique et celles à finale consonantique, ou plutôt, comme ces distinctions importent peu au latiniste, en laisser le soin à la grammaire comparée. Autrement, on reprochera encore à M. L. d'avoir exclu arbitrairement de sa liste certains verbes athématiques, comme *sto* et *for* ; d'avoir oublié l'impératif

---

1. M. Lane a le tort de traiter de la formation des verbes dans deux passages différents (§§ 365-375, 824-840).

2. Cf. S. Reinach, *Gram. latine*, p. 312.

3. Il est vrai qu'en général on conjugue *sum* avant tous les autres verbes. Mais c'est parce qu'il fait fonction d'auxiliaire dans la conjugaison périphrastique en *-rus*, et aux temps passés du passif.

4. *Inquam* n'appartient à aucun titre à cette catégorie. C'est un aor. 2 à voyelle thématique, pour **in-sq-es*, etc. A la 1re pers. sing. la désinence *-om* a, par analogie, fait place à *-ăm*, désinence de passé (*erăm*, *-băm*). Si *inquiunt* est ancien, il est pour **in, squiunt* et appartient au type *capiō*.

vel, devenu conjonction, alors qu'il signale, comme participe de *esse*, l'adjectif *sontem*; de n'avoir pas dit que *vīs* n'est pas de même racine que *volō*, etc. Pour achever de donner une idée de cette partie du livre, encore deux observations, qui se rapportent aux déclinaisons. A la suite de la plupart des paradigmes sont énumérées, — souvent sans explications et toujours sans références —, des variantes orthographiques et des formes archaïques, parfois isolées et par conséquent suspectes, ou provinciales et par conséquent de latinité douteuse, comme le datif (?) *devas corniscas* (§ 443)[1]. Cet étalage d'érudition est d'autant plus inutile que les faits intéressants se trouvent déjà en grande partie à leur vraie place, dans la phonétique. — En troisième déclinaison, M. L. entreprend de distinguer les thèmes qui se terminent par une consonne ou par un *-u-* de ceux en *-i-*. Et nous trouvons parmi les premiers *cōs*, *dōs* (§ 477), etc., parmi les seconds, *arx*, *audāx*, *supplex* (§ 531), etc.; les thèmes de *rādīx* (§ 473). et de *pēs* (§ 475) sont à finale consonantique, ce qui est juste; mais ceux de *nūtrīx* (§ 531), de *bipēs*, de *quadrupēs* (§ 532), etc., sont en *-i-*!

La syntaxe (p. 167-427) est la partie la plus importante et la meilleure de l'ouvrage. M. L. ne s'est pas contenté de réunir et de classer, — parfois avec un peu de subtilité [2] —, un nombre considérable d'exemples. Il indique, dans la plupart des cas, l'usage des différentes périodes et des principaux écrivains. A la théorie, appuyée sur assez de documents pour permettre au lecteur de la contrôler, s'ajoutent ainsi de précieux éléments d'historique et de statistique[3]. L'ordre des matières est, dans les grandes lignes, le même que dans la récente Syntaxe de MM. Riemann et Gœlzer. Quelques exemples seulement sont interprétés [4] ou classés [5] de façon discutable. Mais on regrette parfois que M. L. se soit borné à de simples constatations là où des explications étaient désirables et possibles : telle est, entre autres, cette longue liste de propositions

---

1. Cf. §§ 465, 507, 564, 593, 654, etc.

2. Je ne partage pas, par exemple, l'admiration de M. Morgan pour la distinction entre le *Present of Vivid Narration* (§ 1590) et l'*Annalistic Present* (§ 1591). Tout au plus peut-on considérer le second comme un cas particulier du premier. Cf. aussi ce que M. Lane appelle *the obligatory use* (§ 2306) et *the permissive use* (§ 2307), etc.

3. Cf. §§ 1158, 1334, 1508, 1819, 1827, 1833, 1934, 2007, 2247, etc., etc.

4. On ne peut pas dire (§ 1031) qu'un verbe à la pr. et à la deux. pers. ait jamais pour sujet un substantif. Dans les exemples cités par M. Lane : *Hannibal petō pācem* (T. L. XXX, 30, 29), *exoriāre aliquis*, etc. (Virg. En., IV, 625), *Trecentī coniūrāvimus* (T. L., II, 12, fin), *Hannibal, aliquis, trecentī* sont des appositions. (Les références sont de moi. Elles manquent dans ce paragraphe et quelques autres à la suite.) — § 1349, l'ablatif qui accompagne *fīdo*, *confīdo*, etc., est dit un locatif! C'est évidemment un complément de cause. — Il ne vaut pas la peine de multiplier les exemples de semblables vétilles.

5. Ex., §§ 2043, 2053, comme parfaits à l'apodose, il ne fallait pas citer *oportuit*, qui a le sens d'un conditionnel, ni *vīcimus*, *āctum est*, qui ont la même acception que le parfait grec et équivalent presque à des présents.

conditionnelles qui s'étend, sous diverses rubriques, du § 2025 au § 2114 (p. 343-365), et où il y avait tant de fines nuances à souligner et à éclaircir [1]. Enfin, les références manquent précisément où elles seraient le plus précieuses, quand M. L. indique un emploi rare ou isolé Ex., § 1819, « *aptus* est employé deux fois avec *ut*, une fois par Cicéron, une fois par Ovide. » § 2247, « *canēs paucōs habendum*, etc.... C'est dans Lucrèce et dans Varron que cette construction se présente le plus souvent; on la trouve une fois dans Plaute, et plusieurs fois dans Cicéron, *pour des raisons spéciales* ». Combien il serait intéressant de se reporter au texte, ne fût ce que pour étudier « ces raisons spéciales » ! Inutile de donner un plus grand nombre d'exemples : jamais en ce cas la référence n'est indiquée. Rien de grave dans tout cela. La syntaxe de MM. Lane et Morgan n'en est pas moins une œuvre intéressante et qui rendra des services.

Il en est de même du traité de versification et de métrique qui vient à la suite (p. 433-485). Sans prétentions scientifiques, il est clair, solide, complet, et fait grand honneur à son auteur, M. Hermann W. Hayley.

Enfin, l'ouvrage se termine par un index analytique (p. 489-534) et un index des mots latins (p. 535-572), qui permettent de trouver facilement les renseignements dont on a besoin.

L. Job.

Itinera Hierosolymitana saeculi IIII-VIII, ex recensione Pauli Geyer (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXVIIII). Vindobonae et Pragae, Tempsky. Lipsiae, Freytag. xlvii-480 pp., in-8. Prix : 15 Mk. 60.

Les directeurs du *Corpus* ont eu une idée excellente de comprendre dans leur collection un volume d'*Itinera hierosolymitana* et aussi d'en confier l'exécution à M. Paul Geyer. Pour ces anciens récits, nous n'avions que le recueil de MM. Molinier et Tobler, publié pour la Société de l'Orient latin, rare, arriéré (1879), d'une notoire insuffisance philologique. Le contenu des deux volumes n'est pas absolument le même. M. G. a laissé la *Hieronymi peregrinatio Paulae* et la *Paulae et Eustochii epistula ad Marcellam*, qui se retrouveront dans le saint Jérôme du *Corpus* ; il a ajouté le récit dit de Silvie, publié pour la première fois en 1887, et l'opuscule de Pierre diacre *De locis sanctis* Ce

---

1. Je prends pour exemple cette liste bien qu'elle appartienne à la partie de l'ouvrage dont M. Lane n'a laissé qu'une ébauche (Préf., p. vi). Mais c'est un des passages où l'absence d'explications m'a paru le plus regrettable. D'ailleurs, au § 1559, imprimé de son vivant, M. L. se contente de dire que l'imparfait du subjonctif marque quelquefois l'irréel passé, et il n'indique pas la nuance exprimée alors par ce temps. On peut en induire qu'il n'aurait pas donné plus d'éclaircissements aux §§ 2094 b, 2098 b.

dernier écrit est du XII^e siècle, mais il a utilisé le récit de Silvie et peut nous aider à combler les lacunes du manuscrit d'Arezzo. En conséquence, nous avons maintenant réunies les pièces suivantes : *Itinerarium Burdigalense*, *Siluiae peregrinatio*; *Petrus d. de locis sanctis*; *Eucherius*; *Theodosius*; *Breuiarius de Hierosolyma*; *Antonini Placentini Itinerarium* (les deux recensions reconnues par M. Gildemeister); *Adamnanus*; *Beda, de locis sanctis*. Les recherches de M. G. ont amené la connaissance de plusieurs manuscrits ignorés de ses devanciers : un pour Eucher, un pour le *Breuiarius de Hierosolyma*; il en a étudié jusqu'à dix-huit pour Adamnanus et en a retenu quatre principaux.

Le joyau du volume est le récit attribué à Silvie, la sœur de Rufin. Les deux éditions données par M. Gamurrini prêtaient à diverses critiques. Celle de M. G. repose sur une étude minutieuse de l'unique manuscrit. L'attribution à Silvie est des plus incertaines. Elle repose sur un passage de l'Histoire lausiaque où il est dit de Silvie qu'elle connaissait à merveille les Écritures et les commentaires des Pères grecs et latins. Le récit que nous possédons ne décèle aucunement une science aussi étendue. M. G. va plus loin. Il conclut des paroles de l'évêque à la pèlerine, p. 57, 29, qu'elle savait très mal le grec : « In hodie hic hortus aliter non appellatur, graeco sermone nisi *cepos tu agni iohanni*, id est quod uos dicetis latine *hortus sancti Ioannis*. » Mais cette traduction spontanée peut être une simple politesse de l'évêque. Le fait que le dialogue avait lieu en latin, non en grec, pourrait seul avoir quelque intérêt. L'incorrection des formes grecques employées ne prouve pas beaucoup non plus. Il faudrait pouvoir faire le départ des erreurs des copistes : notre manuscrit est du XI^e siècle et il y a des indices de changement dans l'orthographe du texte (p. IX). Il est commode de garder le nom de Silvie. La seule chose qu'on puisse affirmer est la composition du récit par une femme gauloise vers 385.

La méthode suivie est la fidélité la plus stricte aux manuscrits. M. G. reconstitue le texte qu'ils nous ont transmis, avec ses erreurs; il ne va pas au delà. Même méthode dans la reproduction des particularités orthographiques et grammaticales. On les trouve telles qu'elles existent dans les manuscrits, avec le caprice et l'irrégularité qui sont l'habitude des scribes en ces matières. Ce procédé a l'avantage de ne pas enterrer dans l'apparat les faits intéressants. La contribution de M. G. à cet ordre d'études va plus loin. Il a dressé des tables alphabétiques pour la langue de chaque document séparément. Ces tables équivalent à une étude spéciale et en contiennent tous les éléments.

Les savants qui s'occupent de l'histoire de la terre sainte trouveront dans ce volume une base solide pour leurs travaux. M. G. a reproduit en fac-similé phototypique les figures qui accompagnent le récit d'Adamnanus d'après les dessins d'Arculfus : l'église du Saint-Sépulcre et les trois églises adjacentes (p. 231); l'église du Mont-Sion, à laquelle on

rattachait les souvenirs de la dernière cène, de la Pentecôte et de la mort de la Vierge (p. 244); l'église de l'Ascension, sur le mont des Oliviers (p. 250); l'église du puits de Jacob et de la Samaritaine, en dehors de Sichem (p. 271). Ces figures sont tirées du manuscrit latin de la Bibliothèque nationale 13.048, du IXe siècle, qui, inférieur pour le texte au manuscrit 458 de Vienne, du Xe siècle, a conservé plus fidèlement les dessins de l'archétype. Bède, dans la compilation qu'il a faite d'Adamnanus, d'Eucher et d'Hégésippe, a emprunté ces dessins à son devancier. Enfin, l'*index rerum et nominum* permet de trouver rapidement les renseignements archéologiques, géographiques, liturgiques et autres dont ces récits sont remplis.

On doit être profondément reconnaissant à M. Geyer de la peine qu'il a prise de nous donner des textes sûrs et d'en avoir rendu l'accès facile par plus de 150 pages de tables. Ce volume est à tous égards un modèle d'exactitude et de soin.

Paul Lejay.

Classiques populaires. — Pascal. par Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny. 1897. 240 pp., in-8.

L'étude de M. Souriau se compose de trois parties de longueur inégale : *Pascal dans le monde* (enfance et jeunesse jusqu'en 1654); *Pascal et Port-Royal*, enfin les *Pensées*. La première est un résumé fait avec soin de tout ce qu'on sait sur le développement intellectuel, moral et religieux du grand penseur. M. S. insiste sur l'influence exercée sur lui par son père, puis par sa sœur Jacqueline, parle des premiers travaux scientifiques, des premières relations de la famille avec les Jansénistes de Rouen ; il raconte encore l'existence de Pascal à Paris, énumère ces relations mondaines qu'il devait plus tard s'imputer à péché, insiste enfin sur la liaison avec le duc de Roannez, Mitton et le chevalier de Méré. Enfin, il termine au 24 mai 1654, date importante, inscrite sur la fameuse amulette, et qui indique la conversion définitive de Pascal, son retour absolu et sans réserve à la religion qu'il avait un peu négligée durant ces quelques années de demi-dissipation.

Pascal, dès lors, vit au milieu des gens de Port-Royal, et il va épouser les haines et les amitiés des solitaires. Le voilà donc bientôt mêlé à la lutte contre la Compagnie, et de là les *Provinciales*, dont M. S. est ainsi amené à parler à son tour. L'auteur, espérons-le, ne nous en voudra pas si nous affirmons qu'à notre sens, il n'a pas donné à cette partie de son livre toute l'ampleur désirable. Il semble, est-ce une illusion, que le terrain lui ait paru trop brûlant et qu'il ait eu hâte de gagner une région plus sereine. Cette hâte d'ailleurs ne l'a pas empêché de hasarder quelques expressions qui nous paraissent inacceptables ; peut-on aujour-

d'hui faire l'éloge des vues de Louis XIV en matière de religion ? Est-il équitable de traiter les Jansénistes d'énergumènes (p. 71) ? Sans doute les Jansénistes ont été souvent excessifs, mais ils avaient pour eux le bon droit, et ils ont eu cette bonne fortune de compter parmi eux presque tout ce que la France renfermait alors d'esprits élevés et de caractères austères. Ils voulaient, en somme, donner à la religion un caractère sérieux que le catholicisme a rarement eu en France ; on peut regretter leur échec. M. S. admire le talent déployé par Pascal dans les *Provinciales*, mais il regrette, semble-t-il, avec Mgr d'Hulst, dont il cite quelques mots (p. 127), que Pascal n'ait pas consacré toutes ses forces à son apologie de la religion chrétienne, cet ouvrage, qui, ajoute le prélat, « eût peut-être rendu Voltaire impossible »[1].

Cette réserve que l'auteur s'est imposée en parlant des *Provinciales*, on la retrouve dans la partie du volume consacrée aux *Pensées*. M. S. examine d'abord l'édition dite janséniste et insiste à son tour sur les mutilations que les amis de Pascal firent subir en 1669 aux manuscrits de celui-ci, adoucissant partout la forme, supprimant la majeure partie des pensées philosophiques et pyrrhoniennes, faisant en un mot disparaître tous les excès de langage, toutes les hardiesses de pensée, qui auraient pu faire renaître des querelles un instant assoupies. En un sens, les gens de Port-Royal ont trahi leur ami et édulcoré les pensées du plus intransigeant des Jansénistes. Sur ce point, M. S. a donc absolument raison et cette édition de 1669, qu'on a jugé utile de réimprimer luxueusement il y a quelques années avec une préface de l'excellent M. de Sacy, n'est plus qu'une curiosité bibliographique, un épisode de l'histoire si compliquée du texte des *Pensées*.

Dans les pages suivantes, l'auteur expose le système théologique de Pascal ; c'est le dogme janséniste, aujourd'hui condamné par l'Église, qui, pris dans l'ensemble, a été admis durant tout le moyen âge. Les théories augustiniennes sur la grâce, si chères à Port Royal, ont pu être atténuées dans la pratique, être prudemment voilées; elles n'en sont pas moins toujours restées catholiques. M. S. qui puise ses informations principalement dans les écrits des Jésuites modernes, méconnaît trop ce fait essentiel et à la forte et sévère doctrine de Pascal oppose on ne sait quel système de nonchaloir, de molle confiance en la bonté divine, qui prévaut certainement aujourd'hui dans la théologie moderne, mais que les théologiens de la bonne époque auraient certainement rejeté avec mépris. Affirmer que le jansénisme n'était pas une doctrine catholique, c'est le juger sur les dires de ses adversaires ; le vrai défaut du système était une logique impitoyable, et très sectaires, les gens de Port-Royal ne reculaient devant aucune des conséquences contenues dans les prémisses posées par eux. Leurs adversaires au contraire, désireux avant tout de ne

1. Phrase légèrement ridicule que M. Souriau aurait pu se dispenser d'emprunter au vénérable prélat. Ce sont propos de sermonnaire, mais non d'historien.

point effaroucher des âmes mondaines, esquivaient la difficulté en voilant ce dogme austère de la prédestination, pierre angulaire du christianisme. La tentative janséniste devait fatalement échouer, mais pour des raisons étrangères à la doctrine. L'austérité du calvinisme, si voisin de la doctrine de Jansénius, ne l'a pas empêché de devenir la règle de grandes sociétés laïques; mais ces sociétés avaient l'esprit religieux qui manquait en somme à la France du XVII[e] siècle. Dans notre pays, à cette époque, on était dévot, superstitieux même, mais bien peu de gens avaient cette foi, si vivante en Hollande et en Angleterre dans le monde puritain. Tous ces problèmes religieux, si négligés encore aujourd'hui par la plupart des catholiques réduits à des pratiques inférieures et machinales, ne préoccupaient alors, en dehors du clergé, qu'un petit nombre d'esprits d'élite, habitués à la réflexion. Au XVI[e] siècle, la Réforme avait rallié à peu près tout ce que la France comptait d'âmes élevées; au XVII[e] siècle, le jansénisme a pour partisans tous les esprits sérieux et réfléchis.

M. Souriau, nous l'avons remarqué plus haut, étudie principalement les *Pensées* de Pascal et ne consacre aux *Provinciales* que quelques pages hâtives et écourtées. A notre sens, il y a là une erreur de méthode. Sans doute il a pour lui l'opinion la plus répandue aujourd'hui; on lit les *Pensées* plus que les *Provinciales*, et le premier des deux ouvrages a été l'objet de commentaires innombrables. Mais en dehors même de préférences littéraires, il y a là, croyons-nous, une singulière illusion; les petites *Lettres* non seulement sont un ouvrage achevé, nous livrent la pensée complète de l'auteur, mais c'est s'abuser lourdement que de prendre telle ou telle page éloquente des *Pensées* pour l'expression des idées personnelles de l'auteur. Beaucoup des morceaux les plus célèbres sont simplement des développements magnifiques, laborieusement écrits, longuement travaillés, de telle ou telle réflexion émise en passant par Montaigne ou par Charron. Ce sont avant tout des exercices littéraires; quant aux pensées purement théologiques, autant n'en pas parler; la forme ici est bien souvent languissante et le fond n'a aucune valeur. Pascal n'était point théologien de profession et ses notes sur les mystères, les figures de l'ancien Testament, les miracles, les preuves de la vérité catholique, tous morceaux qu'au surplus on ne lit guère, n'ajoutent rien à la réputation de l'auteur. En un mot, à notre avis, fondé sur un long commerce avec Pascal, ce sont les *Provinciales* qui restent le vrai titre de gloire de l'avocat du jansénisme; le fonds en est parfois assez faible, l'auteur n'est pas toujours suffisamment informé, mais la forme est parfaite, la doctrine rigoureuse, et c'est là qu'il faut avant tout chercher les idées et les sentiments personnels de Pascal.

A. Molinier.

P. Ssymank. **Ludwig XIV in seinen eignen Schriften und im Spiegel der zeitverwandten Dichtung**. Leipzig, Schmidt. 1898. In-8, 50 p.

La dissertation de M. Ssymank, présentée à l'Université de Leipzig pour le doctorat en philosophie, se compose de deux parties. La première, « l'Image du parfait souverain d'après les idées de Louis XIV », doit paraître à part ; la seconde, « Louis XIV dans les œuvres des poètes de son temps », a seule été publiée. Cette seconde partie est une marqueterie de citations, divisée en quatre chapitres : les poètes et la royauté absolue ; les mérites de Louis XIV envers la littérature ; les poètes et l'éloge du roi ; Louis XIV tel que l'ont représenté les poètes de son temps, soit dans ses rapports avec la France, soit dans ses rapports avec l'étranger. Boileau, Corneille, La Fontaine, Molière et Racine sont les auteurs que M. Ssymank a lus de préférence ; il a fait aussi quelques emprunts à Benserade et à Quinault. Le dépouillement des textes a été fait avec soin, les citations ont été disposées avec ordre ; mais l'idée n'a-t-elle pas en soi quelque chose d'un peu singulier, de prétendre tracer le portrait du grand roi en ne recueillant que des témoignages qui doivent inspirer une certaine défiance, soit parce que les poètes ont d'autre souci que d'être des témoins fidèles, soit parce que ceux dont il est ici question n'ont connu Louis XIV que dans la première moitié de son règne ? L'auteur a senti ce qu'il y avait de factice dans cette conception de son sujet ; car il lui est arrivé de corriger ou de compléter les témoignages des poètes par les témoignages d'autres écrivains du temps[1].

G. Lacour-Gayet.

Eugen Wolff. **Die Gesetze der Poesie in ihrer geschichtlichen Entwickelung**. Oldenburg und Leipzig, Schultze. 1899. In-8. 4 mark.

Comme M. Bruchmann, dont la *Poétique* a été l'année dernière l'objet d'un compte rendu dans cette revue, M. Wolff préconise, pour étudier les lois générales de la poésie, la méthode inductive des sciences naturelles. Il prend pour point de départ l'histoire générale de toutes les littératures et en se basant sur cette masse énorme de faits il cherche à déterminer par induction les lois qui les régissent. Il diffère de W. Scherer ou de M. Bruchmann en ce qu'il refuse d'appeler à son secours les sciences naturelles ou l'anthropologie. Il n'admet pas qu'on puisse rechercher par exemple avec Scherer l'origine de la poésie dans les appels amoureux des animaux. Il n'admet pas davantage qu'il soit licite, comme le fait M. Bruchmann, de chercher à éclairer les origines de notre poésie

1. P. 9. Le *Catéchisme royal*, que Mazarin fit disparaître de la chambre du jeune Louis XIV, n'est pas de Godeau, mais de Fortin de la Hoguette. — P. 27. *La Conquête de la Toison d'or* est de 1660.

par l'étude des formes d'art que l'on rencontre chez les peuples soit disant « primitifs » d'aujourd'hui. Les sauvages actuels ne sont pas, pour lui, des *primitifs*, mais bien des *dégénérés*, des malades et l'étude de leur culture ne peut être d'aucune utilité pour l'historien qui cherche à se représenter ce que furent les temps préhistoriques des peuples civilisés, c'est-à-dire *sains* et *normaux*. — M. W. s'appuie donc pour constituer sa poétique uniquement sur l'histoire de la littérature proprement dite, et même spécialement de la littérature européenne (il ne parle que très peu des littératures asiatiques). Son livre se divise en quatre parties. Dans la première (p. 1-62) il définit la Poétique, son but et ses méthodes, il passe en revue les différentes définitions qu'on a données de la poésie et cherche à son tour à dégager de l'ensemble des faits littéraires les caractères généraux et permanents qui distinguent la poésie à toutes les phases successives de son évolution. Ces caractères sont forcément très vagues. M. W. reconnaît comme attributs nécessaires du poète : 1° Une vie intérieure particulièrement intense et puissante ; 2° une faculté développée de donner à cette vie intérieure une forme expressive particulièrement saisissante. — La seconde partie qui est de beaucoup la plus développée (p. 63-239) est un tableau général du développement de la poésie lyrique, épique et dramatique. — La troisième (p. 240-262) est un essai de psychologie du poète. — La quatrième enfin (p. 263-274) est une esquisse de l'évolution générale de la métrique.

Le volume de M. W. qui touche à une foule de questions des plus controversées, tant esthétiques que littéraires ou historiques, est forcément très général et d'un caractère assez élémentaire. Je doute qu'on y trouve beaucoup de points de vue nouveaux ou d'idées originales, et j'avoue ne pas très bien comprendre l'intérêt scientifique ou autre de ces courses au grand galop à travers l'histoire des littératures. C'est un genre qui me parait singulièrement factice et arbitraire. Et la forme ne suffit pas pour compenser l'insignifiance du fond. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le volume de M.W. est clair et se lit sans peine. Peut-être tombe-t-il un peu moins que M. Bruchmann dans l'erreur de donner, sous prétexte de Poétique, un simple tableau d'ensemble de la littérature universelle. Par contre, il me paraît isoler beaucoup trop la poésie des autres arts. Sans doute il affirme bien l'unité théorique des arts (p. 36) mais en fait il ne recherche pas comment et dans quelle mesure ils se prêtent mutuellement assistance ; or, je crois que, sans une étude des rapports de la poésie et de la musique, par exemple, l'esthétique et l'évolution historique de la poésie lyrique et du drame resteront forcément insuffisantes. De même M. W. n'indique pas suffisamment, à mon sens au moins, les rapports entre la poésie et la religion et la philosophie. Il laisse ainsi en dehors du cadre de son étude quelques uns des problèmes les plus intéressants de l'époque contemporaine où précisément la poésie tend à se rapprocher d'une part de la musique, d'autre part de la philosophie. Sous ces réserves et comme manuel élémentaire d'his-

toire de la littérature et d'esthétique combinées, le livre de M. Wolff peut mériter lecture.

H. L.

BULLETIN

— La *Revue des lettres françaises et étrangères* devenue, par la collaboration des Facultés de Toulouse, de Montpellier et d'Aix-Marseille, l'un des principaux organes des Universités du Midi, a réservé une section particulière, sous le nom de *Bulletin hispanique*, aux études de littérature, de langue, d'histoire et d'archéologie espagnoles et portugaises. Ce *Bulletin hispanique* paraît tous les trois mois (Paris, Fontemoing, 7 fr. 50 par an). Il a pour rédacteurs en chef MM. E. Mérimée, P. Paris et G. Cirot, et se propose d'être un intermédiaire entre les travailleurs et le public lettré de France et d'Espagne. On y trouvera non seulement des articles originaux relatifs aux études hispaniques, mais des comptes rendus critiques des œuvres nouvelles et l'analyse de toutes les revues espagnoles et portugaises. Ce *Bulletin*, dont nous donnerons le sommaire (cf. la couverture du nº 39), rendra de grands services et nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite. — A. C.

— M. A. Bertholet a résumé clairement en quelques pages les données bibliques sur l'existence d'outre-tombe : *Die israelitischen Vorstellungen vom Zustand nach dem Tode* (Fribourg i. B. Mohr, 1899, in-8, 31 pages).

— La conférence de M. R. Kittel, *Prophetie und Weissagung* (Leipzig, Hinrichs, 1899, in-8, 25 pages), a un caractère théologique plutôt qu'historique : les prophètes étaient les hommes de Dieu; qu'ils aient été les organes d'une révélation divine, aucune science n'est autorisée à le nier ou capable de le prouver. M. Kittel parle ensuite de révélation immédiate et médiate, alléguant comme preuve de la première les visions prophétiques : nous ne pouvons le suivre sur ce terrain, et nous avouons humblement ne pas comprendre cette révélation *immédiate* qui se fait *par le moyen* de la vision, ni comment le phénomène psychologique de la vision constitue par lui-même une révélation divine. — Z. W.

— La *Theologische Rundschau*, que dirige M. W. Bousset (Fribourg, e. B., Mohr ; revue mensuelle ; abonnement annuel, 6 mks), est maintenant augmentée d'une bibliographie théologique très complète, qui sera trimestrielle; les deux premiers fascicules de cette bibliographie ont paru annexés aux numéros d'avril et juin 1899. Les publications nouvelles y sont indiquées sous les rubriques suivantes : théologie exégétique, théologie historique, théologie systématique et théologie pratique. Le relevé de la littérature scientifique comprendra les articles de revue; celui de la littérature édifiante sera limité aux écrits les plus importants qui se publieront en Allemagne par les protestants. Ce supplément, très soigné, ne peut qu'ajouter aux mérites d'une revue d'ailleurs excellente. — T. S.

— Le *Gœthe-Jahrbuch* de 1899 (vingtième volume !) contient les études et pièces suivantes : 1. A. Brandl, Gœthe et Byron ; Lettres de Gœthe à Christiane (1813), p. L. Geiger ; Supplément à la correspondance de Schiller, p. C. Schüddekopf ; Onze lettres de Charlotte de Stein à Gœthe, p. Wahle ; Charles de Villers à Gœthe, p. Wahle. — 2. L'original d'un poème de Gœthe (*Gross ist die Diana der Epheser*), p. K. Koetschau ; six lettres de Gœthe à Loder et une lettre de Charles-Auguste, p. L. Geiger ; P. Bailleu, Le duc Charles-Auguste, Gœthe et la couronne royale de

Hongrie. — 3° J. Niejahr, Les scènes de Pâques et la scène du pacte dans le *Faust*; V. Valentin, Le « développement du motif » chez Gœthe; K. Heinemann, La guérison d'Oreste; P. de Bojanowski, La médaille du jubilé de Gœthe. — 4° Mélanges, chronique, bibliographie : H. Funck, De la correspondance de Gœthe avec Lavater et *Ariane au Wetty*; W. de Wurzbach, Le motif de Faust dans une comédie de Lope de Vega; M. Morris, Motifs de Faust dans la poésie de Gœthe, Le remaniement de *Le trame deluse, An den Genius anderer Welten*; R. M. Meyer, L'incendie du palais de l'empereur; E. Horner, Gœtz de Berlichingen à Vienne; G Herzfeld, Un anglais chez Gœthe; C. M. de Gorski, Le comte Zaluski chez Gœthe; Appel à une statue de Gœthe à Strasbourg; Appel à un monument de Gœthe à Leipzig, etc. On trouve en tête du volume une silhouette de Gœthe offerte par un Américain et faite en 1786, d'après la silhouette de 1774, qui appartenait aux Krespel. Comme d'ordinaire, l'appendice contient la liste des souscripteurs et le rapport annuel sur la Société de Gœthe; on y lira avec plaisir le *Festvortrag* de M. Erich Schmidt, prononcé à l'assemblée générale le 27 mai 1899 et qui a pour sujet le *Prométhée* de Gœthe. — A. C.

— On remarquera dans le rapport annuel de M. Julien Lhermitte (aujourd'hui au Mans) sur *les archives de la Corrèze en 1897-1898* (Tulle, Lacroix et Moles, in-8°, 59 p.), plusieurs documents de quelque intérêt; le début de la chronique d'Agen qui fait allusion aux premiers troubles des guerres de religion et deux pièces en dialecte limousin; un traité d' « amor e patz e feutat e cumpanhia » entre les villes de Martel et Beaulieu (12 janvier 1241) et des lettres de sauvegarde données par le roi d'Angleterre et de France à Beaulieu. Citons aussi la longue et minutieuse analyse que M. Ch. Godard, professeur d'histoire au lycée de Tulle, a faite, sur le plan proposé par M. Lhermitte, du *Registre* des délibérations de l'administration municipale du canton d'Uzerche du 24 brumaire an IV au 9 fructidor an VI (pp. 20-39). — A. C.

— L'éditeur des *Mémoires* et de la *Correspondance* de Salamon, M. le vicomte de Richemont a retrouvé aux Archives du Saint-Siège de nouvelles lettres de son héros qu'il publiera bientôt et qui « permettront de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la mission diplomatique de Salamon ». Il a offert la primeur de quelques-unes de ces dépêches aux *Mélanges* de l'École française de Rome (tome XVIII); elles apportent des détails assez neufs et curieux sur la période qu'elles décrivent, et l'on voit, dans l'une d'elles, le chargé des affaires du Saint-Siège apparaître sous le plus inattendu des déguisements : il retrace le coup d'État du 18 fructidor en style révolutionnaire, acclamant la République et le Directoire — A. C.

— M. Pol Gosset a fait tirer à part (du tome V des travaux de l'Académie nationale de Reims), une étude sur *les Sœurs de l'hôtel-Dieu et le comité de surveillance de Notre-Dame à Reims en 1793*. Le service de l'hôtel-Dieu, alors appelé Hospice d'humanité, était assuré en 1793 par vingt-huit sœurs Augustines. Quatre d'entre elles furent arrêtés par ordre du Comité de surveillance de Notre-Dame et retenues près d'une année en prison. Dans sa « note » intéressante et consciencieuse, rédigée d'après les documents des archives de Reims, M. Pol Gosset nous renseigne non seulement sur les circonstances de l'arrestation des sœurs hospitalières, mais sur la formation et la vie du Comité de surveillance de Notre-Dame dont un des membres était Fressencourt, le Crassidor du *Souper des Jacobins*. — A. C.

— Le même érudit rémois fait paraître en même temps une très attachante étude sur *la Société populaire de Reims, 1790-1795* (tiré à quatre-vingts exemplaires, In-8, 58 p. avec six vignettes). Les documents qui lui ont servi à écrire ce récit sont aux archives de Reims et se composent de quatre registres de procès-verbaux, d'un millier de documents cotés et de pièces imprimées par ordre de la Société. Les regis-

tres vont du 30 novembre 1790 au 17 octobre 1791, du 18 octobre 1791 au 23 juillet 1793, du 25 juillet 1793 au 14 ventôse an II, du 16 ventôse an II au 23 pluviôse an III; mais il n'y a pas de séance du 30 août au 16 septembre 1792; pendant ces quinze jours eurent lieu à Reims les massacres de septembre et les élections à la Convention. Parmi les documents et pièces imprimées, bien peu chargent les Jacobins; ce sont la *Feuille rémoise*, rédigée par l'acteur Delloye (15 germinal an III-29 ventôse an IV) et l'instruction du procès des terroristes; mais tous les terroristes n'étaient pas jacobins, et les jacobins nièrent tout, ne firent qu'un seul aveu : que beaucoup de membres n'avaient pas la permission de voter — ce qui démontre que Reims fut pendant plus d'une année aux mains de quelques meneurs. M. Gosset retrace d'abord la fondation et les installations diverses du club. Il montre ensuite comment ils s'efforcèrent de faire l'éducation de l'esprit public par leurs séances, par leur journal, par les fêtes, par le théâtre (p. 31 lire Mouscron et non *Monqueron*), ce que furent leurs rapports avec le conseil général de la commune et les représentans du peuple. Il y a dans ces quarante pages une foule de détails instructifs. Un utile appendice termine la plaquette : la liste des présidents et secrétaires du club, formule du serment, lettre de Giroust, la séance d'épuration, le conseil général de Reims en 1793, observations du club au représentant Bo. — A. C.

— L'infatigable professeur de Vitry, M. Ernest JOVY, publie à la librairie Tavernier de Vitry, sous le titre *Spicilège de Vitry*, un recueil de documents, inédits pour la plupart et relatifs à Vitry-le-François, à Vitry-en-Perthois et à l'arrondissement de Vitry. Il donne ces pièces dans l'ordre où il les a trouvés, sans se soucier d'un ordre logique, parce qu'il n'a, comme il dit, d'autre intention que d'être utile, d'apporter des documents, au fur et à mesure qu'il les a glanés, et il faut le remercier de la peine qu'il a prise. Mais il eût peut-être mieux fait de classer tous ces matériaux selon l'ordre chronologique. Toutefois, un index géographique des matières et une table d' « indications diverses » facilitent les recherches de celui qui aura entre les mains ce volume de 865 pages. Voici le sommaire du *Spicilège :* I. Le P Jacques Pérard, de Vitry-le-François (1567-1638). II. Les exercices publics dans les pensions de Vitry (1809 et 1810). III. Quels étaient les « devoirs et obligations » du Tailleur-portier du Collège de Vitry en 1788? IV. Les Russes à Vitry en 1814. V. Un document vitryat sur 1814. VI. Un moraliste vitryat au XVIIIe siècle VII. Le Testament de Guillaume Le Roy, abbé de Haute-Fontaine. VIII. L'église Notre-Dame de Vitry-le-François. IX. Racine et la pierre tombale de Jean de Mutigny en l'Église Notre-Dame de Vitry. X. Les inscriptions de l'église de Marolles. XI. Le Calendrier du Chapitre de Notre-Dame de Vitry. XII. Limites du territoire concédé en 1110 à l'abbaye de Cheminon. XIII. Une charte de 1151 concernant l'abbaye de Trois-Fontaines et la forêt de Baudonvilliers. XIV. M. l'abbé Garnier, curé de Vitry-le-François. XV. Un phénomène météorologique. XVI. Trouvaille archéologique. XVII. Quelques exercices publics au Collège royal des PP. de la Doctrine Chrétienne de Vitry-le-François. XVIII. Un règlement du Collège de Vitry-le-François au temps de Richelet (octobre 1660). XIX. Quelques vieux noëls d'un recueil vitryat. XX. Une brochure publiée en 1823 sur la statue de Saint-Louis à Notre-Dame de Vitry. XXI Les inscriptions de l'église de Saint-Lumier-en-Champagne. XXII. Vitry et Valmy. XXIII. Le rétablissement du Collège de Vitry-le-François sous le nom d'école secondaire communale en l'an XI. XXIV. Trouvailles archéologiques à Ponthion en 1862. XXV. Notes archéologiques sur l'arrondissement de Vitry communiquées au Congrès archéologique de France tenu à Châlons-sur-Marne en 1855. XXVI. Chansons de 1820. XXVII. Notice sur le camp des Louvières et quelques antiquités du Perthois.

XXVIII. Les tombes de Maisons-en-Champagne et de Pogny. XXIX. Les de Averay, seigneurs des Presles, d'après des documents inédits. XXX. L'inscription de l'église de Larzicourt. XXXI Une description de Vitry-le-François en 1681. XXXII. Louise-Caroline d'Aumont. XXXIII. Le prospectus de la souscription proposée pour le rétablissement de la statue de Saint Louis, roi de France, dans l'église Notre-Dame de Vitry XXXIV. Note sur une tombe à Strasbourg. XXXV. M. Narcisse Michaut, professeur du Collège de Vitry-le-François (1868-1869). XXXVI. Vieilles lettres. XXXVII. Le testament de Mlle de Préfontaine. XXXVIII. Un document nouveau sur la famille de Jeanne d'Arc. XXXIX. Le capitaine Champagne de Vitry-le-François. XL. Une brochure de Pierre Herbert. XLI. Vieilles affiches vitryates. XLII. M. Hatterer. XLIII. Un discours prononcé dans l'église de Somsois, le 14 juillet 1790 XLIV. Les cahiers de M. Dorizy. XLV. Documents relatifs à l'histoire de la ville de Vitry-le-François. XLVI Vieilles lettres militaires. XLVII. Contribution à l'histoire de la formation du département de la Marne d'après des documents vitryats. XLVIII. Les mémoires de l'abbé Flambard. XLIX. A propos d'une poésie. L. L'emplacement de la tombe de Jean de Mutigny. Ce premier volume, tiré à cent exemplaires seulement (6 francs par la poste) sera suivi d'un tome II qui contiendra de précieux documents sur l'histoire du Jansénisme en Champagne et, en particulier, les *Mémoires* inédits de l'abbé Feydeau. — A. C.

— C'est encore parler de M. Jovy que de signaler à nos lecteurs le tome XIX, années 1896 à 1899, de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, car M. Jovy est vice-président de cette société et président désigné pour 1900. Le volume renferme : quatre études de M. Jovy sur *Bossuet, prieur de Gassicourt-lès-Mantes et Pierre du Laurens* (la *Revue critique* en a déjà rendu compte, 1898, n° 52, p. 496) ; sur *le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Grenoble en 1768* (voir encore la *Revue critique*, 1898, n° 34-35, p. 136) ; sur *François Tissard et Jérôme Aleandre* (nous en reparlerons prochainement) ; sur les armoiries de la ville de Vitry-le-François ; une notice de M. L. Vast sur M. E. Deschiens, ancien président de la Société ; des *Variétés numismatiques vitryates* (avec planches de M. le Dr L. Mougin et le rapport du même sur la *parure de Frignicourt* (avec une planche en couleur) ; douze lettres écrites de Bastia à Vitry par le professeur Pierre Herbert ; les comptes rendus des séances de la Société en 1897 et 1898, la liste de ses membres et celle des sociétés et établissements scientifiques avec lesquels elle correspond. — A. C.

— La librairie Hachette a publié tout récemment une nouvelle édition, en format in-16, des *Origines de la France contemporaine* de H. Taine. L'édition forme onze volumes à 3 fr. 50 ; la première partie, l'*Ancien régime*, comprend deux volumes ; la deuxième partie, la *Révolution* (l'*Anarchie*, la *Conquête jacobine*, le *Gouvernement révolutionnaire*) six volumes ; la troisième partie, le *Régime moderne*, trois volumes. Cette édition complète et suivie dans le format commode de la « Bibliothèque variée » où sont entrés déjà les autres ouvrages de Taine, ne peut manquer d'être bien accueillie. La valeur de l'édition est rehaussée par un *Index général* (136 pages, sur deux colonnes), index bien fait et très exact qui paraît à part et qui aidera le lecteur dans ses recherches. — C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 16 octobre — 1899

Duval, La littérature syriaque. — Brockelmann, Histoire de la littérature arabe, I. — Sicardi, Pétrarque et Laure. — Reymond, La sculpture florentine, III. — Spingarn, La critique sous la Renaissance. — Gidumal, Malabari, trad. D. Menant. — Lebon, Cent ans d'histoire intérieure. — Baedeker, Espagne et Portugal, 2e éd. — Schopfer, Voyage idéal en Italie. — Mastelloni, Erreurs grammaticales qui n'en sont pas. — Académie des inscriptions.

La littérature Syriaque, par Rubens Duval. Paris, Lecoffre, 1899, in-12, pp. xv-426, avec carte. Prix : 3 fr. 50.

Excellent ouvrage, de tous points fort recommandable, pratique et érudit tout à la fois, contenant beaucoup de choses en peu de pages. Une simple analyse en montrera le but et l'utilité. — La littérature syriaque s'est formée et développée en Mésopotamie sous l'influence du christianisme, auquel elle doit le caractère religieux qui la distingue ; mais, si elle est avant tout une littérature ecclésiastique, en ce sens que les œuvres qu'elle nous a laissées ont pour auteurs, presque sans exception, des évêques ou des moines, cependant la théologie n'est pas le seul objet de ces ouvrages. Les versions syriaques de la Bible et les travaux exégétiques des Syriens doivent être placés à un rang honorable parmi les sources de la critique textuelle. L'histoire tient également une place importante dans cette littérature, et les chroniques syriaques renferment des documents de premier ordre pour l'histoire de l'Asie antérieure sous les Romains, les Perses, les Arabes, les Mongols et les Turcs.

Bien que toutes les œuvres des écrivains syriens ne nous soient pas parvenues, leur nombre est néanmoins considérable : les ouvrages déjà édités formeraient une collection de cent volumes in-8. La plupart des éditions sont accompagnées de traductions ; mais souvent ces publications ne sont connues — chez nous surtout — que des orientalistes, bien qu'elles intéressent les historiens et les théologiens. Ceux-ci seront donc heureux de trouver un guide sûr pour les initier à cette littérature dont la connaissance leur est toujours utile, et parfois nécessaire. C'est principalement à ce point de vue pratique que s'est placé M. R. Duval en écrivant le présent volume, sans négliger pour cela l'érudition.

Le livre est divisé en deux parties : dans la première on donne une vue d'ensemble des œuvres littéraires qui nous sont parvenues des

syriens ; la seconde renferme de brèves notices sur les auteurs syriaques, par ordre chronologique. — Après avoir retracé les origines de la littérature syriaque et examiné ses caractères généraux, l'auteur traite successivement : des versions syriaques de la Bible et des questions qui s'y rattachent (pp. 31-75), des commentaires bibliques (pp. 75-88), des apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament (pp. 89-119) ; puis il passe en revue les Actes des martyrs, les textes apologétiques, le droit canonique et civil, les historiographes, la littérature ascétique, la philosophie, les écrits scientifiques, la grammaire, la rhétorique, la lexicographie (pp. 120-307) ; enfin, les traductions d'œuvres grecques, ecclésiastiques et profanes. Tous les sujets ne sont pas traités avec le même développement. L'auteur a insisté avec raison sur les points qui présentaient de l'utilité pour la majorité des lecteurs. Je signalerai parmi les chapitres les mieux présentés de cette première partie : l'étude sur la poésie syriaque, celle des apocryphes du Nouveau Testament, et celle sur le philosophe gnostique Bardésane. En parlant des lexicographes, M. D. s'est cru obligé de taire le bien qu'on pouvait dire de son édition du Lexique de Bar-Bahloul (p. 303) ; et c'est à peine si l'on soupçonnerait qu'il est l'auteur du second volume de *La Chimie au moyen-âge* (p. 286). — Puisque l'ouvrage est de nature à intéresser le public ecclésiastique, il aurait été bon, croyons-nous, de donner quelques notions sur les liturgies et les livres liturgiques des syriens. La matière de ce chapitre était déjà élaborée dans le *Conspectus rei lit. Syrorum* de Bickell.

Les notices bibliographiques de la seconde partie, pour laquelle l'auteur était un peu à l'étroit dans les limites de son volume, sont réparties en trois sections répondant aux trois grandes périodes de l'histoire littéraire des Syriens : la première, des origines au v^e siècle, est celle de la propagation du christianisme ; la seconde, du v^e au vii^e siècle, répond à l'apparition et au développement des grandes hérésies nestorienne et monophysite ; la dernière s'étend depuis l'époque de l'invasion arabe jusqu'à la fin du xiii^e siècle. A signaler, parmi ces courtes monographies, celles de Saint-Éphrem (p. 331), de Jacques de Saroug (p. 336), de Philoxène de Maboug (p. 356), de Jacques Baradée (p. 362). On y trouve tous les éléments bibliographiques nécessaires pour des études plus développées.

L'auteur a cité au cours de son ouvrage toutes les éditions de quelque importance ; mais puisqu'il n'en donnait pas la liste méthodique, il aurait été bon d'indiquer aux profanes que cette liste se trouve à peu près complète dans la *Litteratura syriaca* de Nestle.

Voici quelques observations que nous avons notées en lisant l'ouvrage et qui sont pour la plupart des notes complémentaires, plutôt que des corrections :

P. 55. L'explication du P. Durand, citée par l'auteur, pour Matth. I, 16, dans l'Évang. sinaïtique, ne me paraît pas admissible ; je ne puis

voir dans ce verset une modification intentionnelle du texte, de la part d'un auteur orthodoxe; l'explication la plus naturelle paraîtêtre qu'il y a là simplement un *lapsus calami*. — P. 84. Il n'y a aucun doute que Jésusdad ait commenté l'Ancien Testament; son ouvrage existe dans un manuscrit de Jérusalem (*Journ. As.*, janv. 1894, p. 105). — Pp. 92-93. L'opinion (que l'auteur ne fait d'ailleurs pas sienne) d'après laquelle les *Vies des Prophètes* auraient été composées primitivement en syriaque est sans fondement [1]; les différentes recensions syriaques actuelles répondent aux différents manuscrits grecs. — Pp. 108-109. J'ai partagé autrefois l'avis de M. R. Duval sur l'époque tardive de la *Peregrinatio Sylviae*; mais en visitant le Sinaï, j'ai constaté de toute évidence que le voyage de la pèlerine a eu lieu avant Justinien, et dès lors la fin du IVe siècle devient la seule date admissible. — P. 126. Les actes de Gouria et de Schamouna existent en syriaque et en carshouni dans un manuscrit de l'église jacobite de Jérusalem. M. F. Macler se propose de les publier prochainement. — P. 153. A propos des *Martyrs de Palestine* d'Eusèbe, citer: Viteau, *de Eusebii Cæsar. duplici opusculo*, etc. Paris. 1893. — P. 157. En même temps que le présent ouvrage, paraissait le livre de D. Butler, *The Lausiac History of Palladius*, qui étudie à fond la question du *Paradisus Patrum*, et consacre un chapitre à l'examen de la version syriaque. — P. 171 La qualification d' « œcuméniques » ne convient pas à tous les conciles énumérés en ce passage, mais seulement à ceux de Nicée, de Constantinople, de Chalcédoine (et d'Éphèse). — P. 180. L'expression de « dyophysite » n'est pas exacte pour qualifier la doctrine de Nestorius qui admettait dans le Christ non seulement deux *natures* (comme les catholiques), mais aussi deux *personnes* (fondement de son hérésie). — P. 200. La version de la Chronique d'Eusèbe se retrouve citée presque en entier dans les cinq premiers livres de la chronique de Michel le Syrien. Cet auteur affirme qu'il est l'œuvre de Jacques d'Édesse. — P. 202. Les trois narrations relatives à l'invasion des Perses sont tirées de Jean d'Asie, et n'ont aucun droit à une mention spéciale. — P. 207. Le titre syriaque de la Chronique de Michel le Syrien, mis en tête du ms. de Londres: *Or.* 4402, est apocryphe; j'en donnerai la preuve dans ma préface à l'édition de Michel. — P. 238. Deux discours de Jean Saba se trouvent traduits en latin et insérés dans le *Liber de contemptu mundi* (chap. 28 29 et 53) attribué à Isaac de Ninive (Migne, *Patr. Gr.* t. 86). — P. 269. Le traité de Plutarque *de capienda ex inimicis utilitate*, est réédité dans les *Studia Sinaïtica* n° IV. — P. 301. Il existe à la Bib. Nat. (ms. syr. n° 276) une *Explication des mots difficiles qui se trouvent dans Jacques d'Edesse* (anonyme). — P. 209. Il y a un *lapsus calami*, l. 17-18 : ou le manuscrit n'est pas du

---

1 A moins de supposer qu'une rédaction primitive perdue ait été d'abord traduite en grec et que la version grecque ait à son tour fourni les recensions syriaques aujourd'hui connues ; ce qai est peu probable.

vi[e] siècle, ou il ne s'agit pas du patriarche nestorien Timothée. — P. 325, n. 1, ajouter : Traduction anglaise par Gollancz (*Folk-Lore*, juin 1897, p. 99 et suiv.). — P. 309, n. 3. L'excellente édition de Beelen méritait plus qu'un simple renvoi. — A propos des traductions d'œuvres grecques, on peut affirmer qu'il a existé une traduction des *Antiquités* de T. Josèphe, traduction dont Michel le Syrien cite de nombreux extraits dans sa *Chronique*. — P. 358, n. 3. Un fait assez curieux et qui met bien en évidence les procédés littéraires des orientaux est la substitution du nom d'Isaac de Ninive (nestorien) à celui de Philoxène (monophysite) en tête d'un long traité, plus tard traduit en grec, et publié par Maï (*Patr. Nova Biblioth.*, t. VIII). cf. Chabot, *de S. Isaaci Nin. vita*, p. 14. — P. 407. Les deux épîtres métriques de Jacques de Tagrit existent également dans un manuscrit de Paris (n° 316). Les lettres initiales de chaque vers, *phé* et *taw*, répondent aux initiales des destinataires (Fakr et Tadj).

J.-B. Chabot.

Geschichte des Arabischen Litteratur, von Carl Brockelmann. 1 Band. Weimar, 1898. Verlag von E. Felber. 1 vol. in-8, 11 et 528 p.

Parmi les mérites de ce livre, et ils sont nombreux, celui que je veux signaler tout d'abord, c'est qu'il apporte à lui seul la preuve des progrès considérables accomplis par les études orientales depuis un demi siècle. C'est, si je ne me trompe, en 1850 que M. de Hammer fit paraître son Histoire de la littérature arabe. On connaît les destinées de cette compilation, fruit d'un travail hâtif, désordonné, dépourvu de toute critique et tombé aujourd'hui dans le plus profond oubli. Si graves que fussent les défauts inhérents à l'auteur lui-même et à sa méthode de travail, il serait injuste cependant de méconnaître les circonstances défavorables où il se trouvait. La mine inépuisable de renseignements dont M. Brockelmann vient de tirer un si bon parti était à peine exploitée : les documents manuscrits en particulier restaient encore pour la plupart à l'état de lettre morte. Il a fallu cinquante années d'un labeur acharné pour établir l'histoire et la philologie arabes sur leurs bases véritables. Les principales bibliothèques de l'Europe, en répandant leurs catalogues orientaux, ont accru le nombre des travailleurs; la riche collection khédiviale, les mosquées du Caire et de Constantinople ont fait connaître l'inventaire de leurs trésors. Des monographies détaillées sur les sujets les plus variés ont porté la lumière dans les recoins les plus ignorés de la civilisation arabe. De jour en jour les matériaux sont devenus plus abondants et dès à présent, la possibilité d'avoir un jour une Histoire véritable des lettres musulmanes, conforme aux exigences de la science, n'est plus considérée comme une entreprise irréalisable.

Je serais désolé qu'on interprétât cette espérance comme une critique

du titre adopté par M. B. Cette histoire littéraire, au vrai sens du mot, il n'a pas eu l'intention de l'écrire, et lui-même l'avoue avec une entière bonne foi. D'accord avec des juges autorisés tels que MM. Noeldeke, de Goëje et d'autres savants, il reconnaît que les temps ne sont pas venus où un monument digne de ce nom puisse être élevé à la gloire de nos études. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que, malgré les conquêtes réalisées dans la seconde moitié de ce siècle nous sommes encore dans une phase correspondante à celle où se trouvait l'Europe savante vers la fin de la Renaissance. De même qu'une œuvre maîtresse comme celle de O. Müller eût été impossible au siècle d'Erasme et de Scaliger, de même l'histoire de la culture littéraire des Arabes est pour nous une entreprise prématurée, réservée sans doute à nos héritiers du xx^e siècle. Contentons-nous de la préparer et accueillons avec faveur tout travail qui, comme celui de M. B. est de nature à en hâter l'accomplissement.

Son livre doit être considéré avant tout comme un vaste répertoire, construit sur un plan méthodique et correspondant aux grandes époques de l'histoire des Arabes. M. B. ne s'est pas borné à compulser les documents imprimés et manuscrits dont il nous donne la longue nomenclature ; il n'a pas pris seulement pour guide le dictionnaire de Hadji Khalifa, les Biographies rédigées par Ibn Khallikan et El-Kûtûbi. Les considérations générales qui ont présidé à l'ordonnance de son travail dénotent une connaissance profonde de tout ce qui constitue la civilisation orientale des bonnes époques, et donnent à son ouvrage une plus haute valeur.

Il se compose de deux sections principales qui font chacune l'objet d'un livre réparti en plusieurs chapitres. La première section traite de la littérature arabe proprement dite, celle qui va des origines jusqu'à la chute de la dynastie des Omeyyades (de 132 à 750 de notre ère). Elle passe successivement en revue : 1° les fragments appartenant aux âges préislamiques ; 2° le prophète et son temps ; 3° le siècle des Omeyyades.

La seconde section, qui est consacrée à la littérature musulmane, c'est-à-dire à celle de tous les pays soumis à la loi de l'islam où l'arabe est resté la langue classique, renferme : 1° l'âge d'or de la littérature sous la dynastie des Abbassides (de 750 à 1000) ; 2° la décadence depuis l'an 1000 jusqu'à la prise de Bagdad par Houlagou en 1258. Ces deux seules parties ont paru et c'est là que s'arrête le volume que nous avons sous les yeux. Le second, dont la publication ne peut manquer d'être vivement désirée, renfermera toute la période comprise entre la domination des Mongols et la conquête de l'Égypte par Sultan Selim II, en 1517, c'est-à-dire jusqu'au moment où la majeure partie des contrées qui professent la loi du Coran passent sous le sceptre des souverains ottomans. L'auteur nous promet davantage, il se propose de poursuivre son étude jusqu'à nos jours. Pour cette dernière période, nous sommes tout disposés à lui pardonner d'être bref et même incomplet.

C'est un reproche qu'on ne saurait sans injustice lui adresser pour la

partie qu'il vient de terminer. On est au contraire heureux de constater avec quel soin méticuleux il a réuni les notices qui par milliers forment ce premier volume, avec quelle judicieuse critique il a mis de l'ordre en cet amas de renseignements souvent contradictoires donnés par les auteurs indigènes, ce cahos de noms propres, d'ouvrages aux titres prétentieux et bizarres, de faits et de dates qui appellent un contrôle incessant.

Il se peut que le classement n'ait pas toujours été rigoureusement observé, que tel auteur cité comme historien ait plus de titres à figurer parmi les grammairiens, que tel autre, comme par exemple El-Djahez, se refuse à toute classification précise. Mais peu importe : de telles inexactitudes sont inévitables dans une œuvre de cette envergure et l'importance des services qu'on est en droit d'en attendre n'est pas amoindrie. Il est inévitable aussi que le lecteur, suivant l'objet particulier de ses études, rencontre çà et là des lacunes. Déjà un savant étranger auquel les origines de l'islam, et en particulier l'histoire des traditions, doivent de remarquables travaux, vient de signaler à l'auteur plus d'une centaine d'additions et de corrections qu'il acceptera de grand cœur. Elles seront, en effet, les bienvenues dans une seconde édition; mais dès aujourd'hui nous avons le droit de reconnaître dans l'œuvre de M. Brockelmann un effort consciencieux et méritoire pour doter nos études d'un document indispensable et qui nous faisait encore défaut. Que l'auteur, déjà connu par ses travaux dans le domaine du syriaque, mène promptement à bonne fin cette tâche si utile : qu'il n'oublie pas surtout d'y ajouter les tables et index plus nécessaires ici que partout ailleurs, et il aura mérité une place distinguée parmi les meilleurs représentants de l'érudition orientale.

B. M.

Enrico Sicardi. **Gli amori estravaganti e molteplici di Francesco Petrarca e l'Amore unico per madonna Laura de Sade** Con un' appendice e un facsimile. Milan, Hœpli, 1900. In-18 de 280 p. 4 fr.

Sous ce titre un peu grandiloquent, dont l'auteur s'excuse lui-même en sa préface, se cache un travail critique de réelle valeur et qu'on peut recommander sans crainte à qui s'intéresse à l'œuvre italienne de Pétrarque et à sa psychologie amoureuse. Le livre a pour but, et pour résultat, de réfuter une opinion qui tendait à prévaloir dans la critique pétrarquesque, sur la multiplicité des femmes chantées par le poète. M. Cesareo notamment a consacré un grand effort et un grand talent à démontrer qu'il y a trace, dans *le Canzoniere* même, de plusieurs amours de l'auteur, qui aurait utilisé des matériaux de provenance sentimentale diverse pour le monument élevé en l'honneur de Laure [1]. C'est

1. Laure de Sade ? M. Sicardi n'est-il pas bien affirmatif en acceptant toute faite l'identification aujourd'hui traditionnelle ? Il a été du reste bien inspiré en reproduisant en facsimilé la fameuse note autographe du Virgile de l'Ambrosienne, dont l'authenticité n'a pu être niée que par qui ne l'avait point vue.

cette démonstration que M. Sicardi suit pas à pas, s'appuyant sur une connaissance très fine de l'âme du poète et citant intégralement les textes, dont l'ensemble seul éclaire les phrases isolées d'où l'on paraît avoir tiré des conclusions trop rapides. Pour la solidité de l'information, étendue à l'œuvre entière de Pétrarque, latine aussi bien qu'italienne, et pour l'agrément de l'analyse, ce livre mérite de prendre place à côté du récent ouvrage de M. Henry Cochin, *La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque* (Paris, 1898), avec lequel il est assez souvent d'accord[1].

Léon Dorez.

Marcel Reymond. **La sculpture florentine**, seconde moitié du xv^e siècle. Florence, Alinari. 1899. In-4, VIII-250 pages.

Après les éloges qu'ont déjà recueillis les deux premiers volumes de cette histoire de la sculpture florentine, il ne reste plus guère qu'à se répéter. L'autorité de M. Reymond ne cesse de grandir à mesure que se poursuit, avec une régularité remarquable, cette importante publication : il est plus maître de sa pensée et de son style, et l'on peut dire que la variété de plus en plus grande des artistes dont il lui faut définir le caractère assouplit son jugement. C'est dans l'analyse pénétrante des œuvres qu'il continue à déployer le plus de talent : il y fait preuve d'un sentiment très vif de leur valeur et de leur originalité ; il sait en exprimer le charme particulier ; on sent que ce critique est lui-même un artiste, deux choses qui ne devraient jamais être séparées, mais que l'on trouve bien rarement réunies !

Au point de vue des illustrations, le volume précédent, par l'importance et la beauté des œuvres qu'il présentait au lecteur, fait peut-être tort à celui-ci ; on croit remarquer moins de netteté dans certaines gravures (chaire de Sainte-Marie Nouvelle, p. 37 ; le festin d'Hérode, p. 217), trop de dureté dans quelques autres (l'incrédulité de Saint-Thomas, p. 200 ; tombe d'Innocent VIII, p. 191). Lorsque l'on parcourt les suaves créations d'un Agostino di Duccio, d'un Desiderio, d'un Rossellino, d'un Mino, d'un Benedetto da Mariano ou d'un Andrea della Robbia, dont ce volume offre aux yeux charmés une riche série, il faut toujours se rappeler que la sculpture florentine, en cette seconde moitié du xv^e siècle, n'a plus la puissance dont elle avait fait preuve au temps de Donatello : elle se rapetisse pour rivaliser tantôt avec la peinture, tantôt avec l'orfèvrerie. Si l'on met à part Verrocchio, avec son Colleone (parfaitement apprécié, p. 212-213) et son Incrédulité de Saint-Thomas, les sculpteurs de cette période se complaisent à fouiller curieu-

---

1. M. Sicardi a dédié courtoisement son œuvre à trois de nos compatriotes, MM. Pierre de Nolhac, *novello instauratore della critica petrarchesca*, Ch. Dejob et Henry Cochin.

sement le marbre, le bronze ou la terre cuite pour en tirer des figures exquises de finesse, de grâce et de distinction, mais sans force ni grandeur ; l'habileté souveraine de l'artiste ne le défend pas assez contre une tendance bien marquée à la mièvrerie. Pourquoi n'en pas convenir ? C'est un art appauvri au point de vue de l'inspiration : l'exécution est plus habile, plus ingénieuse que jamais; l'observation de la réalité devient plus pénétrante, souvent même spirituelle ; mais la pensée est de plus en plus molle. Les sculpteurs qui ne se livrent pas encore aux seules voluptés de la forme, s'absorbent dans une sentimentalité monocorde que l'on ne peut, de bonne foi, confondre avec les ardeurs du mysticisme. C'est un art charmant mais énervé.

Pourquoi M. R. qui sait si bien tout cela, et le dit ou le laisse entendre à l'occasion, n'a-t-il pas plus nettement indiqué ce caractère dans l'Introduction, toujours si nourrie, de son volume ? Peut-être sa thèse ne le lui permettait-elle pas ; car il a une thèse : l'art florentin, dans la seconde moitié du xv[e] siècle est encore profondément religieux et ne doit rien à l'influence de l'antiquité ; par conséquent la Renaissance (M. R. entend par là l'avènement de l'imitation classique au début du xvi[e] siècle) est venue arrêter l'admirable essor de l'art chrétien en pleine vitalité pour le jeter dans la voie déplorable de la Renaissance (traduisons : du classicisme).

Passons sur la définition trop étroite que M. R. donne du mot Renaissance, et reconnaissons que l'art florentin au xv[e] siècle est aussi loin que possible de l'imitation ; la thèse n'en est pas moins fort contestable dans son ensemble. Vers 1490 Savonarole ne pensait pas que les Florentins ses contemporains fussent fort religieux, bien au contraire ; et il enveloppait dans une réprobation commune le paganisme des poètes, des artistes et du peuple tout en entier. Il n'est pas jusqu'au caractère des œuvres que M. R. appelle joliment « les suaves litanies d'A della Robbia », qui ne me paraisse confirmer le jugement de Savonarole : il y a beaucoup d'indifférence, l'indifférence d'un pratiquant qui s'acquitte machinalement de ses devoirs, dans cette immuable sérénité et dans ces gentillesses plus humaines que divines ; l'on n'y aperçoit pas une pensée, pas une émotion personnelle ; c'est la répétition indéfinie d'un thème qui n'a plus de chrétien que le nom. En présence de cet épuisement de l'inspiration vraiment chrétienne, que devait faire un génie puissant comme Michel Ange — excellent chrétien du reste ? Rompre avec une tradition devenue stérile, malgré tous les prestiges de la forme, et jeter l'art dans une voie nouvelle. C'est ce qu'il fit avec l'éclat que l'on sait. Par malheur le remède devait être pire que le mal ; mais peut-on raisonnablement imputer à cette évolution classique la mort de l'art chrétien, si cet art se mourait de langueur ? Il y avait quelque chose qui finissait alors en Italie, et ce quelque chose, c'était une civilisation qui depuis deux siècles avait entièrement renouvelé, rajeuni la pensée et le sentiment du peuple italien, dans les arts comme dans les lettres, c'était

en un mot ce que la moderne critique d'art ne veut à aucun prix appeler la Renaissance.

Ces remarques ne visent que les idées générales exprimées au début du volume ; dans les chapitres qui suivent, la discussion ne pourrait porter que sur des nuances extrêmement légères, car M. Reymond a trop de conscience pour subordonner à des idées préconçues, quelles qu'elles soient, l'étude minutieuse qu'il consacre aux œuvres du xv[e] siècle finissant.

Henri HAUVETTE.

J. E. SPINGARN. **A history of literary criticism in the Renaissance.** New-York. Macmillan (Columbia University Press) 1899. VIII-323 pp., in-18.

Les Universités américaines, qui ont emprunté à l'Allemagne le grade de docteur en philosophie et l'obligation pour le candidat de présenter une thèse, produisent depuis quelques années des travaux distingués. C'est une thèse de doctorat que nous avons aujourd'hui entre les mains, un volume de belle apparence d'ailleurs, et dont la couverture est ornée des armes de la Columbia University, un livre surmonté d'une couronne — souvenir de la domination anglaise et monarchique — et portant la devise plus démocratique *in litteris libertas*.

M. Spingarn aime les idées générales : nous en reconnaissons au passage, pour les avoir déjà rencontrées chez M. Brunetière ou M. Lanson. Il ne nous déplait pas de constater que l'influence de nos critiques passe l'Atlantique. De plus l'auteur doit en être à son premier essai, car il revient à plusieurs reprises sur un manuscrit d'un certain critique italien découvert à Florence, et seuls les débutants attachent autant d'importance à l'inédit.

M. S. a voulu écrire l'histoire de la critique littéraire en Europe à la Renaissance. Par critique littéraire il entend la conception générale que l'on se faisait de la poésie au XVI[e] siècle et plus spécialement les règles de la poésie dramatique et de l'épopée. Cette interprétation étroite, toute technique, du mot *critique* exclut Rabelais et Montaigne, réduit Bacon à une citation de quelques lignes, tandis qu'elle donne une importance considérable à des auteurs de petits traités techniques, d'arts poétiques, de commentaires d'Aristote, à des Robortelli, des Segni, des Salirati.

Ainsi comprise, la critique littéraire est étudiée en Italie, en France et en Angleterre, et l'auteur conclut — c'est là proprement sa thèse — que c'est à l'Italie de la Renaissance que la France du XVI[e] siècle doit son esprit classique. Les précurseurs de Boileau et d'Aubignac sont Vida et Castelvetro. Quant à Scaliger, c'est un Italien, dont la *Poétique* fut imprimée par accident à Lyon.

M. S. a écrit un chapitre fort intéressant sur la question toujours débattue des unités. Il complète par quelques textes les renseignements

que M. Breitinger d'abord, puis M. Arnaud, dans sa thèse sur l'abbé d'Aubignac, avaient fournis là-dessus L'unité de temps est formulée par Cintio, entre 1540 et 1545. Robortelli (1548), Segni (1549) l'admettent comme une loi de la poésie dramatique. Quant à l'unité de lieu, c'est dans Castelvetro (1570) qu'on en trouve la première trace, car il ne faut pas, d'après M. S., en voir la mention dans un célèbre passage de Scaliger.

Ces recherches n'offrent pas pour l'auteur un simple intérêt d'érudition. Il songe à sa thèse générale sur l'origine de l'esprit classique. L'Italie, puis la France doivent leur esprit classique à trois causes : l'humanisme, l'étude d'Aristote, le rationalisme. Cette dernière cause va nous arrêter un instant. Si nous avons bien compris M. S., la raison pour les premiers critiques de la Renaissance équivaut au bon sens, *Semper nutu rationis eant res*.

Vida veut dire par là que la raison préside au choix du sujet et modère dans l'exécution les excès de la sensibilité et de l'imagination. Pour Scaliger la raison permet de découvrir les règles propres à chaque genre. Mais les Français du XVII^e^ siècle estiment que ce travail est déjà fait par les anciens. Les règles ont une valeur absolue. La raison n'est autre chose que l'autorité d'Aristote.

Il reste quelque obscurité dans cette discussion. A un certain endroit M. S. déclare qu'au XVI^e^ siècle, « le rationalisme extrême prenait la forme d'une opposition avouée contre Aristote ». N'y a t-il point là comme l'aveu d'une contradiction ? Car enfin l'obéissance à la règle et la critique de cette même règle sont choses un peu différentes. M. S. a oublié de dire que la raison au XVII^e^ siècle et la raison à la Renaissance et de notre temps sont aussi opposées l'une à l'autre que l'esprit critique et la soumission à une règle assurant le triomphe de l'ordre, de la mesure, de l'harmonie. Il valait la peine d'empêcher le lecteur de confondre le rationalisme de Bossuet et le rationalisme de Renan.

Mais arrivons à la troisième partie de l'ouvrage, consacrée à l'Angleterre. Elle forme à peine un cinquième du volume. L'auteur a eu beau analyser consciencieusement tout ce qui a été écrit sur la poésie sous le règne d'Élisabeth, il est obligé de conclure que la véritable critique littéraire ne commence en Angleterre qu'à la fin du XVII^e^ siècle et grâce à l'influence française. Et ce fut en somme un bienfait pour la littérature anglaise que l'indifférence accordée par les auteurs aux discussions des critiques étrangers. Ben Jonson, le seul représentant autorisé du théâtre classique au XVI^e^ siècle, disait des anciens : *Non domini nostri, sed duces fuere*. Il eût été intéressant de rechercher pourquoi l'Angleterre se montra rebelle à l'esprit classique. C'est un problème que l'auteur a évité de résoudre.

Retenons cependant le conseil que donne M. Spingarn d'éclairer par l'étude des critiques italiens bien des points obscurs de la littérature anglaise de la Renaissance. C'est dans Salviati, paraît-il, qu'il faut cher-

cher la définition du mot *humours* de Jonson, et le fameux jugement du même auteur sur Shakespeare : « il avait peu de Latin et moins de Grec » n'est qu'un souvenir de Minturno.

On nous permettra en terminant, et tout en rendant hommage à l'érudition consciencieuse et sûre de l'auteur et à son désir d'élever toujours le débat, de regretter l'abus qu'il fait du néologisme « classique ». En français les mots abstraits terminés en *-ation* sont désagréables, ils sont odieux en anglais. A la seule page 129, nous relevons *systematization*, *latinization*, *paganization*, et à la page 306 *objectification*. Ce dernier mot intéressera ceux des philologues qui font des collections tératologiques.

Ch. BASTIDE.

D. MENANT. **Behramji M. Malabari; un réformateur parsi dans l'histoire contemporaine de l'Inde**, traduit de l'anglais de M Dayaram Gidumal. Préface de J. Ménant, membre de l'Institut. Paris, 1898. In-8, 300 pages. Prix : 10 fr.

En 1883, Darmesteter entretenait longuement les lecteurs de la *Revue critique*[1] des travaux d'un jeune homme appartenant à la communauté zoroastrienne de Bombay, M. B.-M. Malabari, et faisait connaître celui-ci pour la première fois au public lettré français comme l'auteur d'excellents poèmes guzeratis et anglais et le fondateur d'un journal hebdomadaire, l'*Indian Spectator*. Les heureux débuts poétiques de M. Malabari, l'orientation de ses idées philosophiques et religieuses avaient frappé le savant iraniste qui s'était plu à mettre en lumière des œuvres aussi originales que le *Nîti-Vinod*, le *Sarôdi Ittifâq*, le *Wilson Virah* et l'*Indian Muse*; il s'était plu aussi à signaler en M. Malabari le plus avancé des membres de la communauté parsie « qui elle-même, comme on sait, représente l'extrême avance de l'Inde vers l'Europe », et il avait montré l'infatigable apôtre parcourant l'Inde pour réunir les fonds nécessaires à la traduction et à la publication des *Hibbert Lectures* de Max Müller dans les différentes langues de l'Inde (cf. le discours de Malabari à Jeypore, éd. Ménant, pp. 114 sq.).

Seize ans se sont écoulés. Le poète guzerati nous a donné trois œuvres nouvelles[2] où l'on retrouve sa haute inspiration spiritualiste et morale et sa science des rythmes populaires; par trois fois il a été à nouveau célébré par les juges indigènes les plus compétents. L'écrivain anglais a fait paraître *Gujarat and the Gujaratis* et the *Indian Eye on English Life*, et se trouve aujourd'hui être l'auteur hindou de beaucoup le plus célèbre en Europe[3]. L'*Indian Eye on English Life* fut présenté aux lec-

1. Janvier 1883, p. 101 sq.
2. *Anûbhavikâ, Adnû ane tênô dûnôyâ, Sansarîka.*
3. Cf. Frazer, *A literary history of India*, pp. 441 sq.

teurs français par M. Filon [1] et par Valbert [2] : assurément il ne méritait pas moins, et *Gujarat and the Gujaratis* méritait autant. Car la pensée et la langue en sont également intéressantes ; et l'on y peut voir, en particulier, quelles qualités inattendues et quel charme étrange l'anglais peut acquérir sous la plume d'un Oriental. M. Filon a tâché d'analyser ce charme et certes peu d'hommes étaient comme lui à même de sentir tout ce qui sépare le style de M. Malabari de l'anglais d'Angleterre. Pourtant il reste une remarque à faire : le style anglais de M. Malabari n'a rien de raffiné, quoiqu'il en puisse paraître ; il est tout de premier jet et sa grande originalité repose toute dans le génie national et individuel de l'écrivain. Le publiciste enfin a fait de l'*Indian Spectator* l'organe le plus influent du parti libéral sous l'administration de lord Ripon et de lord Rey. Aujourd'hui, il est cité jusque dans les *Blue Books* [3] et si l'*Indian Spectator* n'est pas le journal du peuple indien, qui n'existe pas, il est le porte-parole commun des nombreuses nations de la Grande Péninsule, parce qu'il s'attache à découvrir et à soulager leurs maux communs. A tous M. Malabari consacre quelque chose de sa vie : il n'en est pas auquel il ait autant sacrifié qu'au mal hideux des mariages d'enfants, parce qu'il lui semblait de tous le plus inhumain. Seul, pauvre et père de famille, il a soutenu une lutte incessante de dix années contre l'ignorance et la superstition et a fini par arracher au gouvernement anglais l'*Age of Consent Act* qui protège l'Hindoue jusqu'à l'âge de douze ans. Grâce à quoi il s'est attiré l'admiration et l'estime de quelques-uns, soit en Europe, soit aux Indes, en même temps que l'inimitié et la haine de l'écrasante majorité orthodoxe.

Telle est la vie que M. D. Menant a voulu faire connaître en France en traduisant et commentant la biographie que M. Dayaram Gidumal avait publiée en 1888, à Bombay, et rééditée en 1892 à Londres, avec une préface de Miss. F. Nightingale. Certes M. D. Menant eût été, mieux que personne, en état de nous donner une biographie originale de M. Malabari : personne n'est, en effet, mieux renseigné sur M. Malabari, son activité, son entourage. Si le rôle de traducteur lui a plu davantage, c'est qu'à ses yeux la biographie de M. D. Gidumal avait une valeur particulière ; d'abord, comme l'explique si bien M. J. Menant dans sa préface, rien n'affirme aussi clairement la sympathie naissante entre hommes séparés par la religion et la caste que cette biographie d'un parsi de Bombay par un Amil du Sind. Mais rien surtout ne montre la grande action d'un Malabari comme le fait d'avoir été jugé digne dans l'Inde même d'une biographie. On sait, en effet, l'indifférence, encore vivace, des Hindous pour toute espèce d'histoire et leur surprenante gaucherie

1. *Journal des Débats*, 26 déc. 1893.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1894.
3. *Statement exhibiting the moral and material progress and condition of India during the years 1895-1897.*

en cette matière : tous les faits, réels ou légendaires, se placent pour eux sur un même plan et se suivent sans jamais s'enchaîner. Les rares biographies[1] nées, comme le livre de M. D. Gidumal, sous l'influence occidentale, semblent elles-mêmes avoir retenu quelque chose de ce défaut national : les anecdotes d'enfance paraissent y prendre une place trop large ; et la philosophie y tient lieu d'explication psychologique. Celle-ci est d'ailleurs rendue singulièrement difficile par suite de la répugnance de l'Hindou à découvrir son âme, à révéler ce qu'elle reçoit ou ce qu'elle donne ; la vie intime de l'Hindou est comme cachée derrière un rideau (pærdæ)[2] que notre curiosité n'est pas habituée à ménager. Il n'en est pas autrement dans la biographie de M. D. Gidumal, agréable et jolie pour tout le monde, poignante pour ceux-là seuls qui savent lire au-delà des mots la vie que M. Filon a devinée « amère et douloureuse à vivre » : mais ceux-là, grâce aux documents si habilement choisis par M. D. Menant [3], peuvent dès aujourd'hui être nombreux.

Depuis la promulgation de l'*Age of Consent Act* (1891) l'œuvre sociale entreprise par M. Malabari a été arrêtée dans son développement : des luttes religieuses, des débats politiques, et, pour finir, la famine et la peste ont mis fin à l'intérêt qu'avaient su provoquer les réformateurs ; heureusement, la nouvelle loi n'est pas ignorée de tous, on cite même plusieurs cas où des Hindous l'ont invoquée [4], et M. Malabari est inébranlable à son poste. On annonce même [5] la prochaine publication d'un nouveau livre, *Native India*, qui nous donnera le tableau des cours indigènes de l'Inde. Que M. Malabari sache que son livre est attendu, que l'on a tâché de lui préparer des lecteurs, et que l'on est heureux de pouvoir parler pour lui, alors que les temps lui sont durs.

Robert GAUTHIOT.

André LEBON. **Cent ans d'histoire intérieure** (1789-1895). Paris, Colin, 1898, in-12, IX-339 p.

M. André Lebon s'est proposé de résumer l'histoire intérieure de la France depuis 1789. Mais le jeu des partis, des gouvernements et des constitutions (qui, d'ailleurs, ne constitue pas toute l'histoire intérieure d'un pays) se trouve presque toujours en relation étroite avec les faits de guerre et de diplomatie. M. L. ne sépare donc pas la politique intérieure de la politique extérieure. Et, bien que son livre soit intitulé *Cent ans*

1. Vie de *Keshub Chander Sen* par *Protab Mozoomdar*, de *Kristo Das Pal*.
2. Cf. sur ce point Max Müller dans *Cosmopolis* (septembre 1898) sous le titre de *My Indian Friends*.
3. Cf. *Introduction* et *Appendices*.
4. Cf. *Times of India* (décembre 1898, janvier 1899).
5. Cf. *Madras Maib* et *Times of India* (avril 1898).

d'histoire intérieure, c'est en réalité une histoire générale de la politique française qu'il nous apporte sous une forme très abrégée.

Comme la discordance du titre avec le sujet, la disproportion des parties dénote une composition quelque peu hâtive. L'ouvrage est divisé en treize parties chronologiques, dont six vont de 1789 à 1815, cinq de 1815 à 1870, les deux derniers étant consacrés à la Troisième République jusqu'en 1895 : il est donc sensiblement plus développé pour la période révolutionnaire que pour l'époque contemporaine. Le contraire eût semblé plus naturel.

Les faits sont généralement exacts et bien choisis. Un index alphabétique placé à la fin du volume, en fait un répertoire d'un maniement commode. L'exposition est très claire — si claire qu'elle devient, par endroits, quelque peu décevante. On s'étonne que les faits soient si simples, et qu'ils s'enchaînent si aisément. Mais M. L. ne fait pas mystère de ses procédés. « La méthode, dit-il, p. 2, est d'une extrême simplicité : elle consiste à enregistrer l'événement accompli et à en rechercher la cause, non pas dans ce qui tend à la rendre inexplicable, mais au contraire, dans ce qui peut l'expliquer, et, par exemple, lorsqu'un système politique est tombé, à dresser le bilan de ses fautes apparentes, et non celui de ses qualités secrètes. »

L'idée porte un joli masque d'évidence ; mais regardez la : ses allures trop simples l'ont vite trahie. Elle est latine ; elle va au fatalisme histo. rique, elle est l'acceptation du fait accompli et l'explication superficielle des choses : car elle ne connaît que les causes contingentes et elle ignore qu'en histoire tout ce qui a été aurait pu ne pas être. Il est curieux de constater que l'abrégé sommaire de M. L. laisse dans l'esprit une impression toute semblable à celle que donne la volumineuse histoire de Thiers, dont M. Rambaud a dit, très finement, qu' « il semble ne pas saisir toute la complexité des questions qu'il effleure ».

Tel quel, le petit manuel de M. Lebon rendra pourtant quelques services à tous ceux qui voudraient rapidement refaire le chemin parcouru depuis un siècle, sans rencontrer en route d'idées compromettantes et de mauvaise compagnie.

G. Pariset.

K. Bædeker. **Spanien und Portugal. Handbuch für Reisende.** 2e édition, Leipzig, 1899. xciv-584 p. 7 cartes, 34 plans de ville, 13 plans de monuments.

Cette seconde édition du Guide de Bœdeker pour l'Espagne et le Portugal est en réalité la première édition complète. Celle qui avait été publiée en 1897, quoique suffisant aux besoins de la plupart des voyageurs, ne comprenait pas en effet la description de la Galice, des Asturies, de l'Algarve et des îles Baléares. Le principal auteur de ce guide est le Dr Friedrich Propping, de Wiesbaden. Il a trouvé des collabora-

teurs précieux dans la personne du professeur Emil Hübner et du professeur C. Justi. Nous n'avons pas à examiner ici en détail la partie pratique de ce guide, qui nous paraît d'ailleurs très bien faite. Les quelques pages relatives à Madrid : hôtels, moyens de communication, théâtres, fêtes, etc., sont d'une exactitude parfaite. Ces renseignements d'ordre matériel sont complétés par une longue préface. Celle-ci, après quelques indications bibliographiques, peut-être un peu écourtées, donne au voyageur un certain nombre de notions sommaires sur la vie en Espagne. On y trouvera deux pages sur la tauromachie, qui, sans entrer dans le fin de l'art, suffiront du moins pour mettre sur leurs gardes les *aficionados* de passage qui se mêlent de disserter sur ce sujet, sans se douter que la *lidia* a des règles comme notre escrime, règles codifiées dans un langage spécial qu'il n'est pas donné de comprendre sans initiation. Vient ensuite un résumé chronologique de l'histoire d'Espagne. Ces indications très concises peuvent, sinon remplacer un exposé un peu plus narratif, du moins tenir lieu d'aide-mémoire. Nous y relevons quelques lacunes ou légères inexactitudes : dans la période de la conquête romaine, Sertorius devrait être nommé. — L'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 est un fait trop important pour ne pas être signalé. — L'exactitude historique, à défaut d'autre intérêt, demanderait une brève mention pour l'abdication de Philippe V, le règne de Louis Ier et le retour de Philippe V sur le trône. — La note : *1735, l'Espagne reconquiert le royaume des Deux-Siciles*, est exacte, mais doit être complétée par : *dont l'infant D. Carlos devient roi*, sous peine de laisser croire que le royaume des Deux-Siciles a été directement rattaché à l'Espagne à cette époque Même observation pour ce passage : *1748, Parme, Plaisance et Guastalla cédés à l'Espagne à la paix d'Aix-la-Chapelle* ; il faut mettre *à l'infant d'Espagne, D. Felipe*. — Ce n'est pas en 1792, mais le 27 mars 1793 que l'Espagne déclara la guerre à la République française.

L'exposé d'histoire de l'art en Espagne est dû au professeur Carl Justi. Cette notice est excellente, précise, nourrie, et le voyageur artiste sera très heureux d'y trouver à propos de chaque période et de chaque branche de l'art, l'indication des localités où l'on en trouve les plus intéressants spécimens. Le côté artistique de ce guide a été particulièrement soigné, car après cette étude de 57 pages, on en a donné un bref résumé qui lui sert de table et à la fin du volume a été placée une liste alphabétique des artistes cités avec dates et renvois. Nous nous permettrons une seule question à M. Carl Justi, dont la compétence est indiscutée. Pantoja de la Cruz (p. LXXVI) n'a-t-il pas été aussi bien le peintre de Philippe II que celui de Philippe III ? Il y a justement à Madrid un portrait du premier, par Pantoja, tout à fait saisissant par le regard froid, l'impénétrable expression de ses yeux bleus.

Au double point de vue de l'histoire et de l'art le Portugal a été moins bien traité. Le résumé historique qui lui a été consacré tient en une

page. C'est vraiment un peu bref. Quant à l'art portugais, peu connu et sans éclat, nous en convenons volontiers, il n'en est pas question dans la préface du guide relative au Portugal. Il faut aller chercher à la p. 506, à propos du monastère de Belem, une notice sur l'architecture manueline.

Il serait trop long de pénétrer dans l'extrême détail de ce guide. Pourtant nous signalerons à l'éditeur, pour répondre à son propre désir, quelques légères imperfections, voire même de simples desiderata : P. 10. En parlant du bombardement qui réduisit Saint-Sébastien en cendres en 1813, pourquoi ne pas indiquer l'auteur responsable, Wellington ? — P. 26. « Venta de Baños, basilique du VII[e] siècle de Saint-Jean-Baptiste. » Il est à signaler que cette basilique a des arcs en fer à cheval, ce qui supposerait l'invention de cette forme en Espagne avant la venue des Arabes, à moins qu'un examen plns attentif ne vienne démontrer que ces arcs datent d'une époque plus récente, lors d'une restauration (cf. *Boletin de la R. Academia de la Historia*, 1[er] sem. 1897). — P. 37. Valladolid cessa d'être la capitale sous Philippe II, en 1560, mais Philippe III y ramena la cour de 1601 à la fin de son règne. — P. 38 Valladolid : Santa Maria la Antigua est bien, dans sa majeure partie des XII[e]-XIII[e] siècles, mais elle aurait été érigée vers 1088 par le comte D. Pedro Ansúrez et sa tour notamment serait de cette époque (cf. *Boletin de la R. Academia de la Historia*, 1[er] sem. 1897). — P. 58. « Madrid, capitale et résidence du Roi, et pour cela appelé *la Villa y Corte.* » Il est erroné de dire que c'est à son titre de capitale que Madrid doit cette désignation de *villa*. Il y a une sorte d'opposition entre ces deux mots *villa* et *corte*. La *corte*, la cour, désigne l'endroit où résident le roi et le gouvernement, et qui doit à leur présence une réelle importance. *Villa* désigne au contraire une ville de second ordre, une ville qui n'est pas le siège d'un évêché, une ville où réside un évêque portant la qualification de *ciudad*. Et de fait Madrid, appartenant au diocèse de Tolède, n'eut d'évêque qu'en 1885. La dénomination villa y corte rappelle donc à la fois les origines modestes de Madrid et son élévation au rang de capitale par la seule volonté du roi. — P. 113. Ici il y a une erreur grave. Le duc de Vendôme, enseveli dans le Pantéon de los Infantes, n'est pas le fils naturel de Louis XIV. C'est le petit-fils naturel de Henri IV. — P. 197. « Medinaceli, avec les tombeaux de la famille *Medinaceli y de la Cerda.* » Il y a confusion du nom de famille et du titre. Les la Cerda devinrent en 1368 comtes, puis en 1479 ducs de Medinaceli. — P. 202. A l'histoire de Saragosse on peut ajouter le pronunciamiento du 15 sept. 1843 et la prise de la ville le 28 oct. par D. Manuel de la Concha. — P. 219. Histoire de la Catalogne. A signaler le soulèvement de la Catalogne de 1640 à 1652 et la proclamation de Louis XIII comme comte de Barcelone. — P. 245. Tarrasa. Au lieu de : « les églises romanes San Pedro, San Miguel *et* un baptistère », il faut lire les églises romanes San Pedro, Santa Maria,

et San Miguel *ou* le Baptistère. — P. 273 et 278. A propos de Minorque et de Mahon, la phrase « *de 1713 à 1783 Minorque fut en la possession des Anglais* », est trop peu explicite. Les Anglais s'emparèrent de Minorque en 1708; le traité d'Utrecht (1713) leur en confirma la possession. Le duc de Richelieu s'empara de Mahon en 1756 et les Français restèrent maîtres de l'île jusqu'au traité de Paris (1763) qui la rendit à l'Angleterre. Les Espagnols assistés des troupes françaises du duc de Crillon reconquirent Minorque en 1782 et en restèrent maîtres par le traité de Versailles (1783). Les Anglais reprirent l'île en 1798 et la rendirent définitivement à l'Espagne, à la paix d'Amiens, en 1802, en échange de la Trinidad. — P. 285. C'est à Sagonte, le 29 déc. 1874, que fut proclamé Alphonse XII, lors du pronunciamiento du maréchal Martinez Campos. — P. 315. On a trouvé à Elche des antiquités assez remarquables, entre autres une mosaïque et le fameux buste découvert par M. Paris et actuellement au Louvre. Au mois d'août il y a à Elche une fête populaire très curieuse, à signaler. — P. 334. Pont d'Alcoléa. Pourquoi, au lieu d'une phrase vague, ne pas dire que c'est là que fut livré en 1868 le combat où les troupes insurgées de Serrano, de Prim et de Topete l'emportèrent et où fut décidé du trône d'Isabelle? — P. 453. Il serait à propos d'ajouter que ce fut à Cadiz que, le 23 septembre 1868, l'amiral Topete fit son fameux pronunciamiento. — P. 463. Trujillo. Pizarro est appelé *Hirtensohn*. Ceci ne semble pas exact. On dit que lui-même, dans sa jeunesse, fut gardeur de pourceaux, mais il était le fils naturel d'un officier, le capitaine Pizarro. — P. 481. A l'histoire d'Elvas, ajouter qu'elle ouvrit ses portes sans résistance à Philippe II en 1580. — P. 482 A propos de Crato, il y aurait lieu de signaler D. Antonio, prieur do Crato, fils bâtard de l'infant dom Luiz, qui fut l'adversaire de Philippe II lorsque celui-ci s'empara de la couronne de Portugal et qui fut soutenu dans ses prétentions par la France et l'Angleterre. — P. 534. Pombal. Il semble bien que ce n'est pas à Soure, mais à Lisbonne, que naquit Sebastião José de Carvalho e Mello, plus tard marquis de Pombal. — P. 541. Au lieu de Penafiel, lire Peñafiel.

Nous ne nous serions pas attardés à relever ces vétilles si ce guide d'Espagne ne nous avait paru digne d'une sérieuse attention. Il nous reste un vœu à exprimer. C'est de le voir traduire en français pour le mettre plus aisément à la portée de nos compatriotes.

H. Léonardon.

Jean Schopfer. **Voyage idéal en Italie**; l'art ancien et l'art moderne. Paris, Perrin, 1899, in-16, 350 pages.

Ce *Voyage idéal*, par lequel M. Schopfer fait ses débuts dans la critique d'art, est un livre des plus agréables, sur lequel il est permis de fonder de sérieuses espérances. M. S. ne se contente pas de connaître et

de comprendre; il sait écrire, et pour peu qu'il veuille cultiver par un travail sérieux des dons aussi précieux, il pourra se faire une place des plus distinguées parmi nos écrivains d'art. Son *Voyage* nous fait passer en revue les principales écoles, antiques et modernes, qui se sont succédées en Italie, depuis les Grecs de Pœstum jusqu'aux derniers représentants du style baroque. Pourquoi M. S. a-t-il exclu la Sicile de son voyage? On le regrette d'autant plus que la partie de son livre qui traite de l'art antique en est la plus réussie et aussi la plus brève; on aimerait l'entendre parler d'Agrigente, de Sélinonte et de Ségeste.

Son exposé suit, d'une façon générale, l'ordre chronologique; pourtant, à partir du milieu du livre, l'ordre par villes prédomine. Le nombre des œuvres à passer en revue, des artistes à juger, des points de vue à indiquer explique assez la rapidité avec laquelle M. S. promène son lecteur d'une église à un musée et d'une ville à l'autre; force lui est de se contenter de quelques traits sommaires. La critique aurait fort à faire si elle voulait suivre pas à pas ce cicerone; mais à quoi bon? Dans un ouvrage de ce genre, destiné à un public d'amateurs et non de spécialistes, l'essentiel est de plaire par l'animation et la sincérité, et M. S. n'y manque pas. Il est pourtant difficile de ne pas relever dans quelques-uns de ses jugements un ton frondeur et paradoxal qui ne lui permet pas toujours d'être équitable; mais ceci m'amène à une observation d'ordre plus général.

M. S. professe une admiration profonde pour l'art français du moyen âge et pour l'école bourguignonne du XIV[e] et du XV[e] siècle. Il a parfaitement raison, et l'on ne peut que s'associer à son indignation quand il dénonce « la moutonnière indifférence du public qui ne sait encore quelles sont nos richesses, et qui va répétant sans fin les mêmes lieux communs ». Que ne lui fait-il donc mieux connaître ces richesses? Le chemin le plus court pour y arriver passe-t-il par Florence et Rome, et quelques promenades à Paris, Chartres, Amiens et Dijon, n'auraient-elles pas mieux fait l'affaire? L'utilité d'un livre de vulgarisation destiné à rendre plus accessible aux profanes l'histoire de notre art national est évidente et sentie par bien des gens. Si M. S. avait écrit le voyage idéal en France qu'il a visiblement fait, il aurait uni à une préparation excellente un amour véritable pour son sujet. Cet amour lui fait un peu défaut quand il parle de l'art italien, et il est manifeste que ses études préalables ont préparé M. Schopfer à porter tous ses efforts sur une autre

1. Je ne puis m'empêcher de signaler l'absolue insuffisance du *memento bibliographique* qui termine le volume, même en ne m'attachant qu'aux ouvrages « les meilleurs, les plus récents, ceux qu'on peut consulter sans peine »; je n'en citerai qu'un exemple. Parmi les généralités relatives au moyen âge et à la Renaissance on chercherait en vain le bel ouvrage de P. Villari, *Machiavelli e i suoi tempi*, dont la 2[e] éd. a paru il y a peu d'années; c'est un guide assurément meilleur et plus récent que Stendhal, Gautier ou même Taine! Au reste, il résulte clairement de ce court *Memento*

civilisation que celle de l'Italie[1] ; ce n'est pas seulement un regret que j'exprime ici, c'est encore plus un vœu et une espérance.

Henri Hauvette.

Francesco Mastelloni. **Errori non errori in fatto di grammatica.** Firenze, Le Monnier. 1898. In-8, xxv-95 (1 fr. 50).

Le but de l'auteur en discutant un certain nombre d'« erreurs grammaticales qui n'en sont pas », est de combattre la tyrannie des grammairiens et des puristes qui ont sans cesse à la bouche : « ceci se dit ; cela ne se dit pas. » Il s'élève avec vivacité contre ces pédants et ces décisionnaires qui sont, semble-t-il, plus nombreux et plus intolérants en Italie qu'en France. M. Mastelloni a choisi une cinquantaine de locutions ou de tours plus fréquemment condamnés, et il montre, par de riches séries d'exemples empruntés à divers écrivains, que ces prétendues fautes ont pour elles, outre l'usage populaire actuel, l'autorité des meilleurs classiques. Le livre est ingénieux et intéressant surtout par les nombreux textes qui sont mis sous les yeux du lecteur ; les citations sont accompagnées de l'indication précise des passages où elles sont prises, dans les éditions les meilleures. On feuillette avec curiosité et plaisir ces paradoxes grammaticaux, et l'on ne pourra les consulter qu'avec fruit ; il en ressort clairement qu'il n'est guère de règle de grammaire que l'on ne puisse trouver violée par les plus grands écrivains italiens. C'est, en résumé, une brochure extrêmement instructive.

H. H.

BULLETIN

— Il y a une page curieuse dans la brochure que vient d'éditer la maison Berger-Levrault : c'est le titre : *Jeanne d'Arc* par le général Dragomirov. Ces deux noms accolés ne font pas mal ensemble. Quant au reste (52 pages, in-8), il faut le lire, comme l'auteur l'a écrit : avec beaucoup de sympathie. — G. P.

— Continuant ses intéressantes études sur l'histoire de l'enseignement en Anjou (cf. la *Revue critique* du 27 février 1899, p. 179), M. Uzureau publie les résultats de *L'Enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire, et les arrondissements de Château-Gontier et de La Flèche* (Angers, Lachèse, 1898, 27 pages, in-8) ; mais il n'indique que par exception l'origine exacte des documents qu'il analyse, d'ailleurs, avec clarté et précision. — G. P.

— M. Henri Lichtenberger, qui avait fait connaître au public français le système de

---

[1] que les auteurs que M. Schopfer connaît le moins sont de beaucoup les Italiens ; il donnerait à croire que leurs travaux sont négligeables, ce qui serait profondément injuste.

Frédéric Nietzsche, publie aujourd'hui à la librairie Alcan une traduction d'*Aphorismes et fragments choisis* du penseur allemand (in 8°, 181 p. 2 fr. 50). Il a fait précéder ces fragments et analyses d'une notice biographique de trente-deux pages où il indique à grands traits ce qu'a été la personnalité de Nietzsche et comment elle s'est développée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 septembre.

M. Gauckler expose les résultats des fouilles qu'il a exécutées, à l'aide d'une subvention de l'Académie, dans une ville romaine découverte par M. D. Novak à El Alia, en Tunisie. Le plan de cet établissement agricole offre beaucoup d'analogies avec celui des bordjs africains actuels. Le bâtiment principal, réservé à la vie de famille, a la forme d'un pavillon allongé et bas, muni à ses extrémités de deux tours carrées. Il est décoré avec un très grand luxe. Les murs sont revêtus de peintures à la fresque; le pavement est formé partout de fines mosaïques; dans les chambres à coucher, ce sont de simples motifs géométriques; dans les salons de réception qui occupent les deux ailes se développent deux grands paysages décoratifs. L'un représente une pêche à la seine sur la côte africaine; l'autre, des scènes de chasse au crocodile, à l'hippopotame, à l'ibis, dans les marais du Delta d'Egypte. Tous les détails de la faune et de la flore sont rendus avec une extrême précision. Dans les paysages qui encadrent les deux tableaux sont représentées une cinquantaine de constructions qui montrent, au premier siècle, l'emploi prédominant du bois dans la construction des bâtiments ruraux et l'usage déjà très répandu des fenêtres vitrées. Les mosaïques d'El Alia, offertes à l'Etat par M. Demeure, ont été enlevées et restaurées par M. Pradère, conservateur du Musée Alaoui, et sont exposées l'une au Musée du Bardo, l'autre au Musée de Sousse. — M. G. Boissier présente quelques observations.

M. Marcel Schwob communique quelques résultats de ses recherches sur François Villon et sur Arnoul Greban, auteur du *Mystère de la Passion*. M. Longnon avait découvert les pièces de l'information dressée contre François Villon pour un vol qu'il commit avec quatre complices au collège de Navarre à Noël 1456. Les malfaiteurs avaient enlevé 500 écus d'or qui appartenaient à la Faculté de théologie. Or un registre de comptes de cette Faculté, conservé à la Bibliothèque nationale, mentionne que vers le 3 novembre 1462, six ans plus tard, la Faculté apprit que maître François Villon était accusé d'un vol et prisonnier au Châtelet. Il allait être élargi. La Faculté y mit opposition et fit interroger Villon sur le vol du collège de Navarre. Muni du double de la confession de Villon devant le lieutenant criminel, le grand bedeau de la Faculté fit signer au poète la promesse de rembourser dans le délai de trois ans la somme de 120 écus d'or. Puis Villon fut mis en liberté le 7 novembre 1462. Peu de jours après, il était de nouveau en prison, condamné à être pendu pour avoir assisté à une rixe où le scribe de l'official, maître François Ferrebouc, avait été blessé d'un coup de dague, puis la sentence ayant été commuée par le Parlement le 5 janvier 1463, banni de Paris pour dix ans. La Faculté de théologie ne rentra pas dans son argent. — Quant à Arnoul Greban, les registres capitulaires de Notre-Dame permettent de constater que, de 1450 à 1455, l'auteur du *Mystère de la Passion* fut maître des enfants de chœur de Notre-Dame. C'est l'époque même où fut composée l'œuvre de Greban qui représente le plus grand poème dramatique du xv^e siècle.

M. Héron de Villefosse rappelle qu'il a récemment signalé à l'Académie une lame de bronze découverte par le R. P. Delattre et ornée de très fines gravures. M. le marquis d'Anselme avait habilement enlevé la couche oxyde qui recouvrait cette lame, et il a eu l'idée de soumettre à la même opération les autres hachettes déjà découvertes. Jusqu'ici une cinquantaine d'entre elles présentent des sujets de style égyptien et de style grec. Une en particulier porte une inscription punique, sur laquelle M. Berger donne quelques explications. — M. Babelon fait observer, au nom de M. Gauckler, que l'on conserve au Musée du Bardo un certain nombre de ces hachettes.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 25 octobre — 1899

Holzhey, Le livre des rois. — Duhm. Les Psaumes. — Tyler, L'Ecclésiaste. — Prince, Le Livre de Daniel. — Nestle, Le Nouveau Testament. — Weiss, Les quatre Évangiles. — Field, Notes sur des passages du Nouveau Testament. — Kautzsch, Les apocryphes de l'Ancien Testament. — Ginsburger, Le targum de Jerusalem. — Mémoires offerts à M. Chwolson. — Uhlenbeck, Lexique étymologique du sanscrit, II. — Sommer, Les suffixes du comparatif en latin. — Holthausen. Manuel du vieux saxon. — Steffen, La poésie lyrique monostrophique. — Godefroy, La lettre M du complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Académie des inscriptions.

Das Buch der Kœnige, von Dr C. Holzhey. München, Lentner, 1899, in-8, 63 pages.

Die Psalmen erklært, von B. Duhm (*Kurzer Hand. Commentar zum A. Testament*, Lief. 8). Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-8, xxxii-312 pages.

Ecclesiastes, by T. Tyler. London, Nutt, 1899, in-8, vii-168 pages.

A critical commentary on the Book of Daniel, by J. D. Prince. Leipzig, Heinrichs, 1899, in-8, viii-269 pages.

La brochure de M. Holzhey contient une analyse et une critique assez sommaires du livre des Rois. On souhaiterait plus de précision dans l'examen des sources. Ce qui est dit touchant l'esprit de l'auteur, sa méthode, le temps et le lieu où il a écrit, est médiocrement satisfaisant.

Un commentaire des Psaumes écrit par M. Duhm ne peut être que très solide, instructif et original. L'introduction, très serrée, présente des renseignements généraux sur le livre des Psaumes, la recherche des « collections dans la collection », une étude sur les dates et les auteurs des Psaumes, l'analyse critique du psautier en tant que livre religieux, des considérations sur la métrique et l'exécution musicale des Psaumes. Le livre aurait acquis sa forme actuelle vers l'an 70, sous le règne d'Alexandre ; il fut formé par la réunion de collections qui avaient elles-mêmes englobé d'autres recueils moins considérables. Les plus anciens seraient les deux groupes formés par Ps. III-XLI (psaumes de David) et XLII-LXXXIX, ce dernier ayant été constitué par trois petits recueils, Ps. XLII-XLIX (psaumes des Corahites), Ps. LI-LXXII (prières de David) L, LXXIII-LXXXIII (psaumes d'Asaph), avec le supplément Ps. LXXXIV-LXXXIX ; on aurait ajouté d'abord aux Ps. III-LXXXIX les Ps. CX-CXI, puis CVII-CXIX, puis les psaumes des pèlerinages, CXX-CXXXIV, enfin CXXXV-CL, et les Ps. I et II. Les psaumes dits

d'Asaph, des fils de Corah, et autres noms connus comme étant ceux des familles de chantres, ont eu place d'abord dans les livres rituels du temple; il ne s'ensuit pas qu'ils aient été composés par les chantres qui les gardaient dans leur répertoire; les titres des psaumes ne fournissent aucune indication recevable en critique touchant leurs auteurs. Aucun psaume n'est antérieur à l'exil, un seul peut être daté de la captivité, le Ps. CXXXVII; beaucoup peuvent être de l'époque persane, mais on ne peut le prouver, on le peut pour l'époque grecque antérieure à Antiochus Épiphane; d'autres sont du temps de la persécution; un plus grand nombre ont été composés sous les princes hasmonéens (notamment le Ps. CX, en l'honneur de Simon Machabée); et plusieurs même contre eux, par les pharisiens, depuis le temple de Jean Hyrcan; quantité de psaumes qui n'ont aucun rapport avec l'histoire du temps où les intérêts de parti sont impossibles à dater avec précision; des retouches ont été faites dans plusieurs morceaux, soit pour l'adaptation liturgique, soit par les éditeurs de collections. L'édition définitive ne fut pas faite en vue de l'usage liturgique, pour être « le livre de cantiques de la communauté », mais en vue de l'édification commune, pour être le livre de la piété israélite; elle est due aux scribes et non aux prêtres. La critique de ces conclusions nous mènerait trop loin : disons seulement que M. Duhm est plus radical qu'il ne paraît nécessaire de l'être en matière de psaumes préexiliens, exiliens ou de l'époque persane; et que les allusions à l'histoire des Hasmonéens qu'il découvre dans un grand nombre de morceaux, sont assez contestables. Ainsi rien n'oblige à admettre que le petit chant contenu dans Ps. XXIV, 7-10, ait été composé pour la purification du temple par Judas Machabée, en décembre 165. On y célèbre l'entrée de Iahvé dans le temple, et aucun trait n'indique un retour après abandon occasionné par la profanation du saint lieu. Il est fort probable que les successeurs de Salomon n'emmenèrent jamais l'arche à la guerre; mais est-il aussi probable qu'elle ne sortît jamais du *debir*, pour aucune cérémonie, ostension ou procession? Quelques indications sur l'état du texte des psaumes et sur les versions anciennes auraient pu être utilement placées à la fin de l'introduction. Le commentaire est très substantiel et clair; la critique du texte se joint à l'explication; on y tient compte du rythme poétique, sans exagération ni arbitraire; la forme rythmique et le sujet du psaume sont indiqués en tête de chaque morceau; la discussion de la date et de l'origine vient après le commentaire. Si hardi qu'il soit en certaines de ses conclusions, ce livre est certainement un des meilleurs qui aient été écrits dans ces derniers temps sur le psautier. Il peut figurer dignement à côté du beau commentaire d'Isaïe que nous devons au même auteur.

M. Tyler réédite, avec quelques modifications et retouches, le sérieux travail publié par lui, en 1874, sur le livre de l'Ecclésiaste; il maintient l'antériorité de ce livre par rapport à celui de l'Ecclésiastique, bien que les rapprochements de texte sur lesquels il appuie cette hypothèse ne

semblent pas concluants et que l'hébreu de l'Ecclésiastique, dont on a aujourd'hui un spécimen considérable, invite plutôt à placer ce livre avant l'Ecclésiaste. L'influence de la philosophie grecque, que M. Tyler a été un des premiers à remarquer, ne paraît pas considérable, mais c'est l'exagérer sans doute que de retrouver dans l'Ecclésiaste des emprunts directs à tel ou tel système, au stoïcisme et à l'épicuréisme ; il y a plutôt influence d'esprit que de conceptions doctrinales. L'Ecclésiaste se pique t-il de philosophie ? On nous dit qu'il a écrit pour détourner les autres de la philosophie et les ramener à la crainte de Dieu et à l'observation de la Loi. C'est une autre exagération : le zèle religieux de l'Ecclésiaste est des plus modérés. Et ne risque-t-on pas encore une conjecture plus spécieuse que solide en attribuant à l'auteur de la Sagesse l'intention de faire tenir à Salomon, touchant la vraie philosophie et l'immortalité, des propos plus orthodoxes que ceux de l'Ecclésiaste ? L'ouvrage de M. Tyler est très érudit et se lit avec intérêt; mais les conclusions semblent dépasser parfois la portée des preuves. A l'étude sur le caractère et l'origine du livre se joignent une analyse exégétique, une traduction et des notes, le tout très soigné, mais avec une certaine raideur dans l'interprétation doctrinale. Quand *Cohélet* dit qu'il a trouvé un homme sur mille, et de femme point, il exprime de façon piquante un sentiment des sages hébreux qu'il n'est pas nécessaire de transformer en noire pensée grecque.

Dans son introduction au livre de Daniel M. Prince a résumé très méthodiquement et clairement l'état de la critique. Le commentaire proprement dit a été divisé en deux parties : commentaire critique et commentaire philologique, en réalité grammatical, avec un peu de critique textuelle. Les notes qui constituent ce second commentaire auraient pu sans inconvénient être annexées au premier, et le lecteur ne serait pas promené deux fois d'un bout à l'autre du livre. Les deux textes d'explication ont, du reste, les mêmes qualités que l'introduction ; érudition solide, sobre et claire, sans grande originalité dans les recherches ou dans les conclusions. Très bon livre de savante vulgarisation

A. L.

Einführung in das Griechische Neue Testament, von E. Nestle. Zweite Auflage. Gottingen, Vandenhœck, 1899, in-8, 288 pages.

Textkritik der Vier Evangelien, von B. Weiss (*Texte und Untersuchungen*, *N. F.*, IV, 2). Leipzig, Hinrichs, 1899, in-8, vi-246 pages.

Notes on the Translation of the New Testament, by the late F. Field, reprinted with additions by the Author. Cambridge, University Press, 1899, in-8, xvii-267 pages.

L'excellente introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament, par M. Nestle, sera promptement arrivée à sa seconde édition (voir *Revue* du 13-20 septembre 1897). Elle parait augmentée d'environ cent

cinquante pages ; la troisième partie surtout, qui a pour objet la théorie et la pratique de la critique textuelle, a été considérablement développée, au plus grand avantage des exégètes. Les additions à la première partie, histoire du texte imprimé, consistent en notes bibliographiques, avec l'indication, à la fin, des plus récentes éditions du Nouveau Testament grec. A côté des notes bibliographiques, on a introduit, pour compléter la seconde partie, concernant les matériaux de la critique, de très utiles renseignements sur le livre dans l'antiquité (matière, écriture) et des remarques importantes sur les citations bibliques des anciens auteurs ecclésiastiques. Il eut été bon, pour la clarté, d'exposer en tête de la troisième partie les principes généraux de la critique textuelle, au lieu de mêler la pratique à la théorie. Les renseignements sur les travaux de Lucien, d'Hesyetrius, d'Eusèbe, le texte de Marcien, etc., auraient été peut-être mieux placés dans la seconde partie. Ils ne laissent pas d'être bons à prendre là où M. Nestle les a mis. La série de notes critiques sur tous les livres du Nouveau Testament, qui termine le volume, sera très précieuse à consulter. Il s'y rencontre pourtant au moins deux lignes inutiles; M. Harnack est accusé d'avoir négligé dans sa *Chronologie* la curieuse notice d'un manuscrit syriaque du musée britannique où il est dit que l'histoire des mages et de l'étoile fut discutée et rédigée dans une assemblée tenue à Rome sous l'épiscopat de Hystus, en l'an 119; M. Harnack a cité cette notice, *Chronologie*, 164, n. 5, mais il n'a pas cru devoir en tirer parti, trouvant le témoignage trop isolé.

M. B. Weiss nous annonce une édition critique du texte des Évangiles et il en publie maintenant l'introduction. Ses investigations s'exercent sur les manuscrits anciens et les variantes qui s'y rencontrent. Il étudie successivement et dans le plus minutieux détail les *conformations* de textes (influence d'un évangile sur l'autre), les échanges de mots, les omissions et additions, les transpositions; viennent ensuite des remarques sur l'orthographe et les conclusions. On peut penser que M. Weiss a trop restreint le champ de ses observations, et que la critique du Nouveau Testament, pour être complètement informée, ne doit pas s'en tenir aux témoins qu'il interroge; mais dans les limites qu'il s'est fixées, il a exploré le terrain à fond ; il a fait, comme il le dit lui-même dans son avant-propos, une besogne qui était à faire ; inutile d'ajouter qu'il l'a bien faite. Il convient néanmoins, pour porter un jugement d'ensemble sur les résultats de cette critique minutieuse, d'attendre le texte qui nous est promis.

Les commentateurs de la Bible feront bon accueil à la réédition des notes de Field sur des passages choisis du Nouveau Testament. Celles de ces notes qui ont simplement pour objet la critique de la version officielle de l'Église anglicane sont d'un intérêt secondaire; mais le plus grand nombre se rapportent à l'explication du texte grec, par la comparaison des Septante et de la littérature profane. Beaucoup de ces rapprochements ont été ajoutés dans la présente édition, et le nombre des notes

a été aussi considérablement augmenté d'après les manuscrits de l'auteur (mort en 1885). Ces notes sont très importantes pour l'exégèse, mais non pour la critique du texte. L'ancienne conjecture ὑσσῷ περιθέντες, dans *Jean*, XIX, 29, au lieu de ὑσσώπῳ, n'était pas à défendre. Le récit johannique de la passion est dominé par les souvenirs du rituel pascal ; l'on ne doit pas, sous prétexte que l'hysope ne convient guère à l'usage qui en est fait dans cet endroit, et pour un accord plus facile avec les Synoptiques, supprimer un rapport symbolique avec *Ex*. XII, 22, que l'évangéliste a conçu et qu'il a voulu insinuer, sans le marquer en termes exprès.

Alfred Loisy.

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments, von E. Kautzsch. Elfte bis vierzehnte Lieferung. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-4, 128 pages.

Das Fragmententhargum herausgegeben von M. Ginsburger. Berlin, Calvary, 1899, in-8, xvi-122 pages.

Festschrift zu Ehren von Prof. M. D. Chwolson. Berlin, Calvary, 1899, in-8, iv-267 pages.

La publication des Pseudépigraphes de l'Ancien Testament commence avant que celle des Apocryphes soit entièrement terminée (voir *Revue* du 26 juin 1899). On trouvera dans la première livraison des Pseudépigraphes la traduction de la lettre d'Aristée par M. P. Wendland, celle du livre des Jubilés par M. E. Littmann, celle du Martyre d'Isaïe par M. E. Beer. La lettre du pseudo-Aristée ne se présente aucunement comme un livre biblique, mais on conçoit que M. Kautzsch l'ait insérée dans son recueil, en tant que légende concernant la Bible. M. Wendland place la composition de cette lettre au commencement du premier siècle avant notre ère (entre 96 et 63). Sa traduction est fondée sur le texte dont il prépare l'édition, d'après les matériaux amassés par L. Mendelssohn, pour la *Bibliotheca Teubneriana*. La traduction des Jubilés a été faite sur l'édition que M. Charles a donnée, en 1895, du texte éthiopien. M. Littman incline à penser que l'original hébreu de ce livre, qui est perdu ainsi que la version grecque d'où procède la version éthiopienne, a été composé à l'époque des Machabées. Le Martyre d'Isaïe est également traduit de l'éthiopien. L'interprète a cru pouvoir supprimer les passages considérés comme des interpolations chrétiennes : peut-être eût-il mieux fait de les maintenir, en en signalant le caractère adventice ; car l'omission du chapitre IV crée une lacune dans le récit, et il doit y avoir quelques éléments primitifs dans le morceau retranché.

M. Ginsburger nous donne une édition critique du targum fragmentaire du Pentateuque, dit targum de Jérusalem. L'édition est faite d'après un manuscrit de Paris (Bibl. nat., hébr. 110) ; suit la collation de deux manuscrits qui représentent une autre recension du même targum, puis

quelques notes (toseqhtas) sur des versets isolés, qui figurent aussi dans les manuscrits sous la rubrique « targum de Jérusalem »; enfin, les citations de ce targum qui se rencontrent dans l'ancienne littérature rabbinique.

Le recueil de mémoires publié en l'honneur de M. D. Chwolson, professeur à Saint-Pétersbourg, « à l'occasion du cinquantenaire de ses recherches indépendantes dans le domaine de l'histoire de la pensée », comprend neuf dissertations ou travaux particuliers qu'il ne nous est pas possible d'analyser en détail et dont nous indiquons simplement les titres avec le nom des auteurs :

Zur Geschichte des Tempelcultus in Jerusalem, par M. A. Büchler, discussion d'après les indications du Talmud, de certaines particularités du culte du temple dans les dernières années avant sa destruction ;

Biblische Textkritik bei den Rabbinen, par M. A. Epstein ;

Le premier livre imprimé en hébreu, par M. D. de Günzburg; dissertation un peu longue et confuse ;

Beitræge zur semitischen Sprachvergleichung[1] *bei Mosei Maimuni* par W. Bacher;

On the Relationship of the so-called Codex Babylonicus of A. D. 916 to the Eastern, Recension of the Hebrew Text, par M. Ginsburg ; il en résulte que ce manuscrit n'est pas un témoin du texte oriental ;

Zwei koptische Fragmente aus den Festbriefen des heiligen Athanius, par M. O. von Lemm ; fragments peu étendus et de médiocre importance pour le contenu ;

Psalm IX et X und anderes Maccabaeische, par M. A. Mérx, travail intéressant, mais bien conjectural ;

La Géographie d'Ibn Saïd, par M. V. Barthold ;

Fausses prières et exorcismes éthiopiens, par M. Touvaïeff.

La dissertation de M. Barthold et la traduction jointe aux textes éthiopiens que publie M. Touvaïeff, sont en langue russe.

F. G.

C. C. Uhlenbeck. **Kurzgefasstes etymologisches Wœrterbuch der altindischen Sprache.** Amsterdam 1899. Deuxième partie (de paçus à la fin)

Avec une exactitude digne de tout éloge, M. Uhlenbeck termine à l'époque fixée son lexique étymologique du sanscrit. Il est inutile de revenir sur les nombreux mérites de cet excellent ouvrage, dont la première partie a fait l'objet d'un compte rendu à cette même place [2] ; en terminant son livre aussi rapidement, l'auteur a préservé les deux parties de toute disparate. On trouvera donc du commencement à la fin la

1. La table des matières dit à tort *Sagenvergleichung*.
2. Voir le numéro de la *Revue critique* du 24 octobre 1898.

même sûreté d'information, la même exactitude, le même art d'être à la fois bref et complet.

Trop complet parfois, pourrait-on dire ; car M. U. qui pousse la conscience scientifique jusqu'à n'accorder à ses découvertes personnelles qu'une mention modeste en fin d'article (par ex. s. u. *bâdhate* ; cf. P. B. B. XX, p. 37) est quelquefois conduit par un scrupule inverse à faire place dans son livre à des étymologies vraiment trop incertaines. Une vague similitude de forme ne saurait prévaloir contre la différence des sens ; surtout, il est toujours dangereux de rattacher un mot isolé d'une langue quelconque à une racine verbale d'une autre langue ; grâce à l'imprécision du sens des racines, de pareils rapprochements sont toujours faciles, mais aux dépens de la saine méthode. Par exemple, les mots qui signifient « nu-pieds » (arm. *bok*, lit. *básas*, vha. *bar*) semblent aussi peu à leur place sous la racine *bhas* « broyer » (p. 186) que sous la racine *bhâs* « briller » (p. 200). De même, à quoi bon rapprocher lat. *piscis* de sk. *piccham* (p. 165) ; lat. *barba*, vha. *barta*, etc., de sk. *bardhakas*, gr. πέρθω (p. 187) ; irl. *mucc*, cymr. *moch* « porc » de sk. *muncáti* (p. 226) ; cymr. *hwyad* « canard » de sk. *sipras* (p. 335) ; irl. *arg*, cymr. *eira* « neige » de sk. *sphûrjati* (p. 351) ? Tous ces mots germaniques, celtiques ou latins doivent être des innovations du vocabulaire occidental (cf. les judicieuses remarques de M. Kretschmer dans son *Einleitung*). Le point d'interrogation que M. U. ajoute à quelques-uns d'entre eux est insuffisant ; il faudrait dire nettement que le rapprochement est injustifié.

Voici maintenant quelques observations de détail : p. 173, s. u. *pûrtás* ; noter que le lit. *piltas* signifie « versé » ; c'est le participe passé de *pilu* « je verse », rapproché par M. Meillet de l'arm. *halem* « je fonds » (*De rad.* « *men* », p. 36). — P. 218, s. u *marmá*, cf. *Urkelt. Sprach.* où M. Bezzenberger fournit quelques rapprochements plus justifiés. — P. 234, on trouve sk. *yájati* rapproché de gr. ἅζομαι, malgré les bonnes raisons apportées par M. Kretschmer (*Einleitung*, p. 81). — P. 243 s. u. *rájas* ; l'*e* initial de gr. ἔρεβος et de arm. *erek* prouve également peu pour l'indo-européen, puisque dans les deux langues il y a toujours prothèse devant *r*. — P. 258, le rapprochement du latin *leno* et du sk. *lanjiká* (unbelegt) est bien hasardé, et il y a une réelle difficulté phonétique. — P. 262 s. u. *línas* M. U. semble admettre que le lin est indo-européen ; c'est au moins contestable. — P. 280. Le sk. *váhati* présente une contamination de i.-e. **wégheti* et *i.-e.* **wédheti* « il épouse » (cf. *vadhûs*) ainsi que l'a remarqué M. Zubaty (*Arch. f. sl. Phil.*, XVI, 404) : *dh* tend à devenir *h* en sanscrit entre voyelles. — P. 289. M. Bloomfield a fourni une meilleure étymologie du mot *vishnus* dans les *Proc. Am. Or. soc.* March 1894, p. CXXVI. — P. 302 s. u. *çatám*, le russe *sto* est expliqué comme un emprunt à l'iranien ; M. Meillet a montré (M. S. L. VIII, p. 236) que la nasale voyelle pouvait être représentée en slave par un jer dur. — P. 321, le mot *çvaghnî* a été expliqué d'une

façon très ingénieuse par M. V. Henry comme dérivé de * *çvaghna* « coup du chien (au jeu de dé) » (A. V. VII, 50, 6, p. 78) ; cf. K. Z. XXVII, où M. Schulze a donné une explication un peu différente. — P. 327, à propos de l'explication de *sánemi*, M. U. aurait pu tenir compte de la protestation de M. V. Henry consignée par M. Brugmann dans les additions à son *Grundriss*, II, p. 1432, *sánemi* = *sa nemi* « pourvu de jante ».

Quelques lacunes, d'ailleurs peu importantes, sont à signaler. Manquent : s. *prthivî* (p. 174) le grec Πλαταιαί ; s. *bhávati* (p. 197) les formes britonniques ; s. *mathnáti* (p. 212) le lat. *mentula* (?) ; s. *vrkîs* (p. 291) le lit. *vilke* ; s. *vetasás* (p. 295) le lat. *uitta* ; s. *crnáti* (p. 315) le gr. κλάω (Meillet M. S. L. VIII, 297) ; s. *sprçtiá* (p. 350) le lit. *pirsztas* (de Saussure M. S. L. VIII, 439) ; s. *hávate* (p. 358) le lat. *hauere* ? (Osthoff B. B. XXIV, 189) ; s. *hyás* (p. 362) l'irl. *-dé*, cymr. *doe*. A propos de ce dernier mot, il y a lieu de faire remarquer que M. U., qui ne craint pas à l'occasion de citer une forme mannoise (p. 301 s. u. *çáktis*) néglige parfois de citer des formes britonniques intéressantes : cymr. *bar* (s. *bhrshtis* p. 205) ; cymr. *mam* (s. *mâmas* p. 282) ; cymr. *cwrw* (s. *çráyati* p. 320) ; cymr. *cigleu* = irl. *cuala* parf. de *clunim* (s. *çrnóti* p. 315) ; cymr. *ci* (pl. *cwn*) bret. corn. *Ki* (s. *çvá* p. 322) ; cymr. *seith* (s. *sapta* p. 328).

Enfin, voici quelques erreurs de détail : p. 163 s. u. *pâma*, le lat. *peminosus* est marqué d'une astérisque ; c'est pourtant la véritable orthographe du mot, attestée par les manuscrits de Varron (R. R. I, 51) et conservée par Keil dans son édition ; la forme *paeminosus* ne se trouve que dans quelques manuscrits de Nonius. — P. 201 s. u. *bhinátti* écrire devant le gén. *bibid* « *acymr.* » au lieu de « *cymr.* » — P. 275 s. u. *vartas* il manque une explication du mot. — P. 287 s. u. *vindáti*, donner le sens du cymr. *gwn* = « je sais ». — P. 301 s. u. *çakâras* ajouter au moins « im drama ». Au point de vue de l'orthographe, il y a lieu de signaler à M. Uhlenbeck une légère inconséquence dans sa manière d'écrire le cymrique : l'accent circonflexe est parfois noté par un signe de longueur. — P. 263 s. u. *lumpáti* écrire *llwmm* au lieu de *lwmm* ; p. 319 s. u. *çrâmyati* ne pas accentuer *klâmyati*. Ce sont là évidemment des fautes légères dans un travail aussi considérable ; on ne les a relevées ici qu'à cause même de la valeur de l'ouvrage ; elles disparaîtront aisément dans une seconde édition. Un reproche plus grave, déjà formulé l'an dernier ici même, est relatif à l'absence de bibliographie ; c'est le seul que l'on puisse sérieusement adresser à l'œuvre, mais il faut s'empresser d'ailleurs d'ajouter que par ses nombreuses qualités, le livre mérite une place à part dans la bibliothèque de tous les linguistes ; il est digne de figurer à côté du lexique étymologique gotique du même auteur.

J. Vendryès.

Ferdinand Sommer. Dr. Phil. **Die Komparations-suffixe im Lateinischen.** Strasbourg, Trübner. 1899. In-8 (iv-) 98 pp.

On ne peut qu'applaudir au mouvement qui entraîne les jeunes linguistes vers l'étude méthodique du latin. Il était irritant et humiliant de voir que, de toutes les langues anciennes de notre famille, celle que nous connaissons le mieux par la pratique et les auteurs nous fût à ce point lettre close en linguistique. Voici donc, après M. Niedermann, encore un débutant plein d'ardeur qui s'attaque aux plus délicats problèmes de la phonétique italique et qui du moins nous en laisse entrevoir une solution possible. Certes, sa théorie de la syncope (p. 36 sq.) est fort loin d'être définitive, et aussi ne la donne-t-il point pour telle. Il sait combien il est aisé, lorsqu'un système a atteint ce degré de perfection, de le retourner sens dessus dessous et de dire : *È sempre bene.* En ce qui me concerne, j'ai peine à croire qu'une juxtaposition **oritû erom* ait dû, pour devenir *oritûrum* (p. 43), commencer par abréger son *û* devant voyelle, et je conçois infiniment mieux l'absorption de l'*e* bref par l'*û* long. Mais après tout, « je n'y estois point », dirait Rabelais. Toute hypothèse constructive mérite attention et sympathie.

M. Sommer rattache à la formation comparative un très grand nombre de catégories morphologiques latines, notamment celle des prérogatifs en *-astro-* (p. 33). En phonétique, sa suggestion du temps *molto allegro* (p. 5) est un peu celle que j'exposais ici même il y aura tantôt quinze ans[1]. Mais j'avoue ne pas comprendre le parallélisme établi entre le maintien de l'*f* dans *inferus* et *infestus* (p. 8) : si *infestus* s'est conservé, c'est qu'il existait alors un **festus* à *f* initial ; mais je ne suppose pas qu'on ait saisi un rapport quelconque entre *ferus* et *inferus*. — A propos de l'ombr. *nertru* « sinistro » (p. 13), M. S. pouvait citer l'allemand *Nord* qui confirme sa doctrine : le nord est à gauche dans l'orientation ancienne. — Sur l'évolution sémantique de *frûgî* (p. 71), il y a lieu de comparer l'allemand *bi derbe* devenu *bieder*, si toutefois, ce que j'ai toujours soupçonné, ce mot n'est pas une traduction pure et simple de *frûgî*. — Pour comprendre *nequior* et similaires, il n'est nullement nécessaire de restituer un primitif **nequo-* (p. 72) : soit une locution **ne quam [rem valens]*, ou approchant ; on voit qu'elle répond exactement à notre *vaurien*, lequel a formé sans difficulté un pl. *vauriens* et un fm. *vaurienne*. — Enfin, malgré le regret de voir disparaître un locatif sans suffixe[2], je souscris volontiers à l'idée de reconnaître dans *tenus* (p. 63) un participe du parfait : l'une et l'autre catégorie est assez rare en latin pour qu'on en embaume les restes. Seulement je ferai observer que, dans une théorie qui suppose la priorité de *mag-is* sur **mag-yos*

1. *Revue critique*, XXI (1886), p. 225, et cf. XXIII (1887), p. 9 : théorie reprise et discutée avec beaucoup de courtoise vigueur par M. P. Passy, *Étude sur les Changements phonétiques* (1890), p. 239.

2. V. Henry, *Esquisses morphologiques*, V, in *Muséon*, VIII (1889), p. 197.

(p. 58), la logique exige qu'on restitue comme forme primitive *ten-us* même et non pas **ten-wos*.

On voit à combien de questions intéressantes touche l'opuscule de M. Sommer. J'aurai plus d'une fois l'occasion de le citer ; car il est de ceux qu'on relit.

V. Henry.

Altsæchsisches Elementarbuch. Von Dr F. Holthausen, O. Professor an der Hochschule zu Gotenburg (Sammlung von Elementarbüchern der Altgermanischen Dialekte, herausgegeben von Dr W. Streitberg. V.) Heidelberg, C. Winter, 1899. In-8, xx-284 pp. Prix : 5 mk. et 6 mk.

Le tome V de l'excellente collection de M. Streitberg[1] n'est point appelé sans doute parmi nous à une notoriété aussi grande que les précédents volumes. Ce n'est pas qu'il ne vaille hautement ses aînés. Mais, si l'étude du gotique fait partie intégrante de la grammaire comparée des langues indo-européennes, si quelques-uns des étudiants s'élèvent, par une curiosité naturelle, de la connaissance de l'anglais et de l'allemand actuels, à la recherche de leurs origines historiques, si même enfin l'intelligente rédaction de nos programmes d'agrégation favorise discrètement et par un insensible progrès cette heureuse orientation, il faut bien convenir que le bas-allemand n'offre pas les mêmes ressources, ni d'ailleurs sa littérature les mêmes attraits. Cependant nous ne manquons pas de jeunes germanistes qui poussent jusqu'au scandinave; le vieux-saxon mériterait de les retenir quelque temps au passage, ne fût-ce qu'à raison de son extrême facilité, maintenant que M. Holthausen leur a si merveilleusement aplani les voies.

Sa grammaire, fondée sur les recensions les plus sûres et les plus récentes, ainsi que sur la *Syntaxe du Héliand* de M. Behaghel[2], est un modèle de méthode et de clarté. A peine quelques lacunes d'exposition s'y laissent-elles regretter. Par exemple, on souhaiterait, outre les notions éparses à ce sujet dans la phonétique, un chapitre d'ensemble de la métaphonie : il serait bon que le débutant fût explicitement averti, que le vieux-saxon, comme le vieux-haut-allemand, n'en connaît d'autre, en principe, que celle de l'*a*, et un état sommaire de la chronologie respective de la métaphonie et de la chute des finales mettrait mieux en relief les particularités de la déclinaison des thèmes en *-i-* (p. 104 sq.), si différente de la flexion anglo-saxonne. On manque aussi de données précises sur la métaphonie d'*e* en *i* devant *u* (*sibun*, p. 30) : à la façon dont le phénomène est présenté, il semblerait que l'auteur l'en-

---

1. Cf. *Revue critique*, XLI (1896), p. 203, XLII (1896), p. 258, et XLIII (1897), p. 94.
2. Cf. *Revue critique*, XLVI (1898), p. 403.

visageât comme germanique, alors qu'il n'est que teutonique. Enfin, la règle de l'expulsion du ʒ médial (p. 79) n'est pas aisément intelligible.

Le choix des textes s'imposait : fragments du *Hêliand* et de la *Genèse*. Mais il faut louer M. Holthausen de les avoir fait précéder de textes de prose qu'un étudiant en possession de l'anglais ou de l'allemand, moyennant un léger effort, pourra comprendre presque à la lecture. Je n'en dirai pas autant de la poésie : il y avait moyen de la mieux mettre à sa portée : ainsi, p. 221, il cherchera vainement au lexique *unthat* et *wâgostrôm*. Mais on ne s'arrêtera pas à ces infimes détails.

On nous promet pour l'automne la *Grammaire du moyen-haut-allemand* de M. V. Michels.

V. Henry.

Richard Steffen. **Enstrofig nordisk Folklyrik i jæmfœrende Framstællning.** Stockholm. 1898.

A l'origine des peuples, tout le monde est poète au même degré : ce qui se manifeste par des chœurs plus ou moins articulés qui accompagnent les danses guerrières ou religieuses de la tribu. Puis, peu à peu, de ces chœurs des voix isolées montent : ce n'est plus la masse qui compose, ce sont des individus. Seulement, ce que ces individus ont « trouvé » est en si complète harmonie avec les sentiments de la communauté que celle-ci se l'attribue sans vergogne comme son bien propre. Le double caractère de cette poésie primitive est donc d'être toujours chantée et de servir à rythmer la danse. Toutefois, en vertu de ce principe que tout composé tend sans cesse à se diviser en ses éléments, le chant et la danse d'abord, insensiblement, se séparent et un jour vient où le verbe poétique peut se passer même du chant.

Toute poésie vraiment populaire en est à l'un de ces trois stades.

Nous le constatons au premier non seulement chez à peu près tous les peuples sauvages du nouveau et de l'ancien monde, mais, en Europe encore, chez les paysans de presque tous les pays.

Dès cette première période la poésie tend à se scinder en deux catégories de chants : les uns, plus longs, à caractère épique; les autres, tout courts, généralement les *quatrains*, qui sont et restent éminemment lyriques.

C'est à ces derniers, tels qu'on les retrouve dans les pays du Nord, que M. Richard Steffen a consacré l'intéressante étude comparée que nous annonçons ci-dessus.

Chez tous les peuples, chez les Lapons et les Malais comme chez les Slovènes et les Vendes, dans le Tyrol et la Carinthie (« Schnaderhüpfeln ») de même qu'en Espagne (« coplas »), cette poésie monostrophique offre partout une ressemblance frappante : presque toujours

les deux premiers vers contiennent une description de la nature ou nous font un petit tableau ; tandis que les deux autres rendent une pensée quelconque ou relatent un fait, le plus souvent dans la forme épigrammatique.

Quand de gauche le vent souffle, — il agite la cime des roseaux : —
Quand je pense à tous mes parents, — mes yeux se remplissent de larmes.
(Sud de la Sibérie.)

La liaison entre les deux parties n'est souvent pas facile à saisir, si tant est qu'il y en ait toujours une. D'habitude, cependant, il règne dans l'ensemble une unité de ton qui fait impression.

« La tourmente mugit, infatiguée ; — la chouette ulule dans les rochers. —
Hélas ! la mort vous a fermés, — yeux d'azur, lèvres de rose ! »
(Malaisie.)

D'autres fois, au contraire, nous avons les deux termes d'une comparaison toute naturelle.

« Belle est Tawera, l'étoile — qui brille le matin : —
Tu n'es pas moins belle, — oh non ! toi, qui me ronges le cœur ! »
(Nouvelle Zélande.)

Tantôt la strophe est toute entière chantée par la même personne ; tantôt elle est dialoguée : un chanteur disant les deux premiers vers auxquels un autre répond par les deux derniers.

Tel est le genre de poésie auquel appartiennent et le « stev » de Norvège[1] et les « sópur » et « skandéring » d'Islanda, ceux-ci, se rapprochant davantage des chants amébées de l'antiquité grecque.

En Suède, les chants de danse ne manquent point non plus. Les « lekar », par exemple, y accompagnent des rondes dramatiques ou mimées. Ces chants, qui se sont allongés avec le temps, se composent, pour la plupart, de strophes primitivement indépendantes les unes des autres : et leur origine monostrophique est indiscutable. M. R. Steffen explique ainsi le processus qui a dû être suivi : chaque couple chantant sa strophe différente, on a fini par suivre une certaine tradition, chanter toujours à peu près les mêmes dans le même ordre et constituer ainsi une sorte de chant unique. Dieu sait si le fil qui tient les grains de tels chapelets est ténu ! D'autre part, la « polska », qui, si elle a subi plus tard une influence étrangère, n'en est pas moins une danse éminemment nationale, usitée principalement dans les circonstances solennelles, comme le mariage, y est accompagnée du « låt ». Ce nom se donne aussi à la seule mélodie. Mais en Dalécarlie et dans le Leksand, c'est bien proprement une chanson de danse qu'il désigne, la chanson monostrophique.

---

1. J. Jacobsen l'explique du moins ainsi dans la *Færœsk Anthologi*, et c'est du reste le sens qui résulte d'un passage du chant de Sjurd. En Jutland aussi, d'après H. F. Feilberg, le *stev* est un refrain qui sert à accompagner la danse.

« Les petits poissons qui vont dans l'eau, — ils cherchent leur compagne : —
Ainsi, moi, je fais, la nuit et le jour, — quand je n'ai pas ma bien-aimée. »
(Runa 1843.)

« Je veux bien que tu danses un peu avec moi, — mais tu n'auras point mon [petit cœur : —
Tu peux sauter, bondir autant que tu voudras, — mon petit cœur appartient à [un autre. »
(Upps. Lm.-fœr. saml.)

Le « lat » suédois, dont le sujet est généralement érotique ou satirique, peut, dans son ensemble, paraître moins prosodiquement enchaîné, plus obscur et plus vague, moins poétique même que le « stev » norvégien ou le « schnaderhüpfel » de l'Allemagne du Sud. Seulement, cela tient à la variété de son rythme. Car, s'il est vrai que l'imagination populaire ne pouvant à la fois se donner également à la musique et à la poésie, forcément l'une souffre de l'autre, il est juste de dire, avec A. P. Berggreen, qu'aucun autre pays ne possède autant d'airs de danse que la Suède, ni de plus ravissants.

L'existence de la poésie lyrique monostrophique constatée ainsi chez les Suédois, de même que chez les Danois et les Norvégiens, et sa nature étudiée jusqu'en sa décadence, M. Richard Steffen s'est demandé à quelle époque ce genre de poésie peut remonter et s'il ne nous en est rien resté du passé. A cette double question il répond d'abord en faisant remarquer que dans les « Visboecker » qui nous ont conservé les vieilles ballades du moyen âge, il se trouve de ces sortes de strophes en assez grand nombre — établissant ainsi que la poésie purement lyrique avait dès lors sa place à côté de la poésie épique; puis, par une série de témoignages et de déductions, il est arrivé à cette autre conclusion, qui m'est d'autant plus intéressante que, moi-même, contre l'opinion d'écrivains scandinaves des plus éminents, je l'avais soutenue quelques mois auparavant[1] : à savoir, que les vieux Suédois, comme tous les Primitifs, ont, dès le berceau de la race, connu la danse, la danse chantée, mimée même et dialoguée.

Nous n'avons malheureusement pu donner ici qu'un résumé très général d'un ouvrage admirablement documenté et rempli des vues les plus originales : mais nous tenions à le signaler parce qu'il serait imprudent à quiconque voudra désormais s'occuper des origines de la poésie lyrique de l'ignorer.

Léon Pineau.

La lettre M du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. Godefroy, 92e et 93e fascicules, librairie Émile Bouillon.

On remarquera dans ces deux fascicules bon nombre d'articles qui ajoutent à l'historique du français, mais il en est encore beaucoup qui

1. *Les vieux Chants populaires scandinaves*, Paris, E. Bouillon. 1898.

restent à compléter. Ainsi, dès le xII^{e} siècle sont en usage : malséant « mainte parole *malseant* i aura dit, vous tous oiant », manuel, marquise, matutinal « sacrefice matutinal », muguet, mutation.

Au XIII^{e} siècle : macule, dans un texte franco-italien, magdaléon, magistral, malappris, maldisant « as *maldisans* ne doit maldire », mathematique, matou « dure oysel pele qi diable ou *matoue* escourche », mécanique, mélodieux, menterie, médicament, merdeux, montagneux « liex aspres, desvoiés et *montaigneus* », muselière.

Au XIV^{e} siècle : magicien, maigreur « les dieux... mirent *maigreur* et maladie en terre », malletier, maltraiter, manes, qui n'a pas été fait français par M. de Ronsard, comme le dit La Porte dans un exemple cité sous ce mot ; mangeure, manieur, marron = guide de montagnes, qui n'a rien de commun avec le fruit du marronnier, matineux et médecin (vers 1350), meneau, minon « Il convient, comme dist la souris, Vir qui pandra la cloquette au mynon » ; miraculeux, mole 2°, mondanité, monstruosité, morſondure, mugir, museler, mythique « la theologie *miticque*, c'est-à-dire fabuleuse ».

Au XV^{e} siècle : magot, malpropre « homme indoct, gros et *malpropre* a doctrine », martial, massif « la teste estoit d'or pur et *massive* », mécontent, méfiance, mégère, menotte, mépris. Sous ce dernier article est cité cet exemple d'une concision superlative : « *Mespris*, J. Lescurel, chanson XXXII. Ce *mespris* n'est pas autre chose que le participe passé de *mesprendre* : « car gent et douce est, sanz amer ; Dont *n'ai mespris*, Se je suis d'elle amer espris. » Ajoutons encore : milan « sonnettes de *mylenc* » (1476), monarchique, mortadelle, mort-né, musquer.

D'autre part, sont absents beaucoup de mots qui datent la plupart du milieu du XVI^{e} siècle, dont les dictionnaires n'indiquent l'emploi que plus tard, au XVII^{e} et même au XVIII^{e} siècle. Je citerai seulement : magnésie, malechance, malsentant, malvoulu, mannequinage, manuscrit, marneux, martin-bâton qui n'aurait pas dû être omis, ne fût-ce que pour rectifier l'article de Littré ; matte (1515), méconium, méticuleux, mimographe qui n'est pas un néologisme comme l'a cru Darmesteter ; minéraliste, métrète, monétaire, monogramme, moufler 1°, mufti qui méritait mieux d'être recueilli que l'arabe *mahaleb*, lisez *maguelet*, lequel, du reste, n'est pas plus français que *mahaleb*. Les auteurs du *Complément* l'expliquent par « sorte de cerisier » ; Cotgrave par « corail bâtard, pomme de senteur ou troesne dont on fait des bracelets » ; Pierre Jannet par « cenelle », ce qui ne manque pas de variété. Je n'ai pas rencontré davantage *moitir* (XIII^{e} siècle), margot et moraliseur (XIV^{e} s.), modique et maraude = larcin (XV^{e} siècle), non plus que mulâtre, mutilateur (1512) qualifié de néologisme par Littré, et *morganatique* qu'un jurisconsulte de la fin du XVI^{e} siècle a employé : « Ces conventions *morganatiques* ne sont pas recongneues, et aucun ne s'en aide. »

Il me semble qu'on n'aurait dû admettre dans ce *Complément* que les mots qui ont un historique insuffisant dans les Dictionnaires, ceux dont

les graphies multiples intéressent le grammairien, le philologue surtout, et ceux dont les acceptions rares ou disparues n'ont pas été signalées. C'est pourquoi je trouve absolument inutiles les articles suivants et quelques autres qu'on dirait empruntés simplement à la partie historique du Dictionnaire de Littré, tels que : macaronique, machiavélisme, machiavéliste, magnanime, magnanimité, maigrement, main-mise, main-forte, malverser, mannequin 2°, mante, marécage, mascaret, masculinité, mastoïde, masturbation, mécaniser, médical, médium, médullaire, mentonnière, modérer, modifier, morte-saison, murmurateur, muqueux, etc.

J'ajouterai quelques acceptions ou locutions curieuses, je crois, qui n'ont pas été mentionnées. *Macher* : mascher le laurier; l'aise nous masche dit Montaigne. *Machination* = machine, engin : ny beliers ne mines, ny autres sortes de machinations ne les peuvent grever (les remparts. *Maçonner* = démolir, composer : Il asaillent la tor... Et pikent et machonent comme gent forsené. — Une ballade maçonnai. *Mage*, sf. Circé, la mage renommée. *Magnificat* : Tel n'entend le latin ne ne parle qui corrige magnificat, *Guill. Alexis*; exemple de Ronsard dans Littré. *Main* : ne veoir ne pié ne main = n'y voir goutte, prendre quelqu'un à main = le punir, le corriger. Ne fud pas nez de basse main, et encore au XVI[e] siècle, gens de basse main. 1° *Maigre* : Por le rei plius poindre el maigre. *Malcontent*, s. m. : nous jouasmes au malcontent jusques a minuict. Ce mot est encore dans d'Aubigné, T. II, 258. *Malice*, quelquefois masculin ; il serait plus juste de dire très souvent. *Mallette* : courir la malette = faire le métier de pillard. *Manche* = condition : femmes de basse manche. *Manicle* : assassineurs, meurtriers, escumeurs de mer, et toute telle manicle de gens. *Manier*, employé subst. : Le brandir de la pique et le bien manier un beau cheval. *Manouvrier*, adj. : Les vies ignorantes, manouvrieres et serviles. *Manteau*, mesure de longueur : je conte à mon pelletier six manteaux et demy de penne blanche qu'il a employés à ma robe de droguet. *Mantelet* = pièce de monnaie : III. nobles, .II. demy nobles, .II. mantelets, .V. frans. *Marbre*, étoffe marbrée : un chapperon de marbre, tout fourré de cendal vermeil. *Marc* : D'ennuy j'en ai le marc, si vous en avez l'once. *Marécage* : Par les marescaiges d'imagination. *Marécageux* : Les marescageux libertins, athéistes, mondains et charnels. Curieux emplois de ces mots, à faire envie aux décadents, s'il en est encore. *Martinet* 1° : Pour .IIII. petiz chandeliers nommez martinès. *Mémorable* = qui se souvient : les chievres memorables de leurs chevreaux. *Menton* : drecier le menton à quelqu'un = l'encourager. — Je le disais estant jeune : lors on me donnoit de mon menton par le nez, *Montaigne*, III, 2. *Messager*, adj. : tenant au poing sa verge messagère. *Méthodique*, employé subst. : Et toutefois ne sont rien moins que bons méthodiques. *Midi* = cadran solaire : planer une ais a mettre le miedi. — Ça disons bas tierce et midy = la leçon qui se dit à l'heure de midi. *Minéral*, s. m., mineur : les

minéraux et fouilleurs des secrets cachés dans les entrailles de la terre. *Miatine* : Luy arresté, leur vint a monstrer ses dentz, si bien que tous a l'heure ont faict *mytaine*. *Moisir* : un fainéant moisi d'oisiveté. *Morceau, morsel* : Passer le morsel de la mort. — Morceau de geline = morgeline. *Mosquée* ; la forme actuelle se trouve dès 1547 : La mosquée qu'a fait bastir sultan Mehemet. *Moulin*, dans une locution proverbiale : chascun si trait à son molin. — Faire le moulin = tourner, danser en rond. *Mure* : ramener quelqu'un des mures = l'interrompre dans une occupation qui lui plaît, et l'en arracher de force en le gourmandant.

A. Delboulle.

BULLETIN

— La librairie Max Hesse, de Leipzig, fera paraître prochainement dans sa collection de classiques une édition complète des *œuvres de E. T. A. Hoffmann* par M. Edouard Grisebach ; l'éditeur ne se bornera pas à publier une série d'œuvres de Hoffmann absolument oubliées et qui manquaient dans toutes les éditions précédentes ; il donnera aussi un certain nombre de gravures intéressantes qui reproduiront les illustrations des premières éditions, telles que Hoffmann les a conçues ou exécutées lui-même.

— La même librairie annonce dans la même collection la prochaine publication d'une édition complète des *Œuvres de Bœrne*, où l'on trouvera, pour la première fois, outre une biographie détaillée de Bœrne par M. Alfred Klaar, les œuvres posthumes du brillant écrivain.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 septembre 1899.

M. le Secrétaire perpétuel communique une lettre de M. le Maire de Chantilly qui invite l'Institut à se faire représenter à l'inauguration de la statue du duc d'Aumale, le dimanche 15 octobre prochain.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique annonçant que, conformément à la désignation faite par l'Académie dans sa séance du 8 juillet dernier, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, a nommé pensionnaire de la Mission archéologique M. Paul Pelliot, licencié ès lettres, diplômé de l'Ecole des Langues orientales, élève de l'Ecole des Hautes Etudes.

M. Senart insiste sur les excellents résultats qu'on est en droit d'attendre des travaux de la Mission archéologique d'Indo-Chine.

M. Salomon Reinach communique un mémoire sur le héros Scirus, fils de Neptune, qui passait pour avoir colonisé l'île de Salamine. Cette île fut appelée, d'après lui, la Salamine de Scirus, *Sciri Salamis*. Or, il y a dans la Pharsale de Lucain un vers inintelligible : *Tresque petunt veram credi Salamina carinae*. Tout s'explique si l'on écrit *Sciri Salamina*. Un reviseur a pris *Sciri* pour un verbe, le passif de *scio*, et y a substitué *credi*, qui est devenu le texte de tous les manuscrits. — Incidemment, M. S. Reinach observe que toutes les éditions de Voltaire, à l'article *Celtes* du *Dictionnaire philosophique*, parlent d'une « histoire des Huns et des *Ours* ». Au lieu de *ours*, Voltaire a certainement écrit *Guigours*, nom d'une tribu apparentée aux Huns.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les institutions communales du moyen âge.

Léon Dorez

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 30 octobre — 1899

J. Lange, L'homme dans l'ancien art grec. — Euripide, Les Suppliantes, trad. Wilamowitz. — Pachaly, La variation dans l'Héliand et la Genèse. — Lettres privées allemandes du moyen-âge, p. Steinhausen, I. — Paquier, Aléandre. — Quincy, Mémoires, p. Lecestre, I. — Schroeder, L'abbé Prévost. — Lichtenberg, Papiers, p. Leitzmann. — Lenotre, La Rouerie. — Ritter, Notes sur Mme de Stael. — Bigoni, La chute de Gênes. — Bischoff, Tieck dramaturge. — Guillon, Nos écrivains militaires, II. — Larroumet, Nouvelles études. — Baechtold, Petits écrits, p. Vetter — Justice, A propos de l'infaillibilité du pape. — Panzacchi, Conférences et discours. — Deschamps, Le malaise de la démocratie. — Wrangel, Les maisons souveraines de l'Europe. — Académie des inscriptions.

Julius Lange. **Darstellung des Menschen in der aelteren Griechischen Kunst**. Aus dem dänischen übersetzt von Mathilde Mann. Strasbourg, Heitz, 1899. In-4, xxxi-225 p., avec 72 gravures. Prix : 20 Mark.

Dans la *Philologische Wochenschrift* du 1er janvier 1894, M. Furtwaengler annonçait, avec une émotion communicative, qu'un savant danois, Julius Lange, avait « découvert » une nouvelle *loi* de l'art antique, la « loi de frontalité ». L'ouvrage de Lange, publié en danois, était précédé d'une analyse en français. A la suite de M. Furtwaengler, je parlai de la *loi de frontalité* dans la *Revue archéologique* (1894, II, p. 68) : « Cette loi caractériserait l'art grec jusque vers l'an 500 et l'art de tous les peuples primitifs. Elle ne permet pas que le cou et la partie inférieure du tronc s'écartent d'une ligne médiane qui va du sommet du crâne au bas du ventre. Par suite, les mouvements ne peuvent être représentés que d'une manière conventionnelle et imparfaite : c'est le pendant d'un état primitif de civilisation, où la convention et l'habitude emprisonnent l'existence des individus. Le bas-relief échappa d'abord à cette loi ; la sculpture en ronde-bosse ne commença à s'y soustraire qu'à l'époque des frontons d'Égine. » En terminant, j'exprimais l'espoir que le travail de Lange parût bientôt dans une langue plus familière aux archéologues que le danois. Le premier fascicule de la *Revue des Universités du Midi*, aujourd'hui défunte, apporta au public français une excellente étude de M. Lechat sur l'ouvrage de Lange, sous ce titre : *Une loi de la statuaire primitive* (1895). L'auteur donnait son assentiment sans réserves à la découverte de Lange et essayait seulement de montrer, d'une part, qu'elle avait été pressentie par d'autres savants ; de l'autre, que les exceptions à la loi offertes par la statuaire grecque

antérieure au v^e siècle sont assez nombreuses pour qu'on fasse à l'ar grec un sort à part. Enfin, M. Lechat exprimait le vœu que la nouvelle loi s'appelât, pour plus d'exactitude, *loi du plan médian*; l'usage en a déjà décidé autrement, en ratifiant la dénomination primitive.

Lange est mort le 20 août 1896. L'édition allemande de son célèbre mémoire, connu surtout jusqu'à présent par des résumés et des analyses, est précédée d'une préface enthousiaste de M. Furtwaengler, qui salue en Lange un des pionniers de la science, un érudit original et profond auquel l'histoire de l'archéologie fera, quelque jour, une place éminente. L'analyse française, due à Lange lui-même, a été réimprimée en tête de ce volume, qu'aucun archéologue ne pourra désormais négliger.

S. R.

Euripides, **Der Mütter Bittgang** (*Hiketides*), übersetzt von U. von Wilamowitz Mœllendorff. Berlin, Weidmann, 1899, 1 vol. in-12, de 92 pages.

Cette traduction allemande des *Suppliantes* d'Euripide fait partie du premier volume d'une collection nouvelle de *Tragédies grecques*, destinée au grand public. Dans plusieurs publications analogues du même savant, le texte grec figurait encore, accompagné de notes critiques, en face de la traduction. Ici tout vestige de l'original a disparu; mais on peut avoir confiance : l'établissement du texte a été le premier soin du traducteur ; philologue éminent, autant qu'habile écrivain, M. U. von Wilamowitz-Mœllendorff excelle à rendre, dans une langue forte et savoureuse, les œuvres qu'il connaît si bien, et son style, d'allure si moderne, rajeunit, sans les défigurer, les plus beaux monuments de la tragédie grecque. A côté de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, qui ouvre la série, nous trouvons dans ce volume trois pièces d'Euripide, *Hippolyte, Héraklès, Les Suppliantes*. La dernière de ces tragédies ne compte pas parmi les plus célèbres, disons mieux, parmi les meilleures d'Euripide ; mais elle offre un intérêt historique tout particulier. L'éloge de Thésée et d'Athènes anime toute la pièce, et les allusions politiques y fourmillent. Personne mieux que M. U. v. W.-M. n'était capable de mettre en lumière ce côté de l'œuvre d'Euripide, et c'est ce qu'il a fait dans une importante introduction. L'auteur parle à ce propos de la tragédie qu'Eschyle avait composée sur le même sujet, les *Eleusiniens*, et il exprime, sur la date de cette œuvre (p. 11, note 1), une opinion différente de celle que j'ai défendue moi-même (*Mélanges Weil*, p. 159 et suiv.). Je reconnais volontiers que la fable traitée par Eschyle a le caractère d'une légende éleusinienne, et que cette légende ne se rattache pas nécessairement à l'institution de la fête de Thésée en 475 ; mais je ne vois pas de raison non plus pour nier que le poète ait pu, même sans avoir assisté en personne à l'inauguration de cette fête (son voyage en

Sicile paraît se placer de 476 à 474), composer, en 473 par exemple, une œuvre inspirée à la fois par les légendes locales d'Eleusis et par les sentiments de fierté patriotique que le nom de Thésée représentait dès lors pour les Athéniens. Aussi bien ne s'agit-il ici que d'hypothèses. La tragédie d'Euripide, elle, ne donne pas lieu aux mêmes incertitudes, et M. U. von Wilamowitz-Mœllendorff en explique admirablement l'intérêt historique, dramatique et religieux.

Am. Hauvette.

Die Variation im Heliand und in der Altsæchsischen Genesis, von Dr. Paul Pachaly. (Schriften zur Germanischen Philologie, herausgegeben von Dr. Max Roediger. IX.) Berlin, Weidmann, 1899. In-8 (viij-)118 pp. Prix : 4 mk.

Le procédé dit ici de la « variation » relève essentiellement de la stylistique : c'est une sorte de balancement rythmique, qui consiste à équilibrer, non des syllabes, mais des idées, en répétant le même concept sous deux formes différentes et parfois davantage. Il suppose naturellement une langue assez riche en synonymes et, dans la composition, une naïveté quelque peu barbare que notre goût moderne a depuis longtemps dépassée. C'est pourquoi nos littératures ne le connaissent plus guère; mais il ne nous en est pas moins resté familier par la pratique de la liturgie catholique ou protestante, puisqu'il constitue le principal ornement de la poésie hébraïque, et qu'il suffit d'ouvrir un recueil de psaumes pour en voir foisonner les plus mémorables exemples : *Domine, exaudi orationem meam ; auribus percipe obsecrationem meam in veritate tua; exaudi me in tua justitia*. Nos modèles habituels le pratiquent à peine, ou, si à la rigueur ils l'emploient, mettent leur art à le déguiser bien plus qu'à l'accuser : *Tu ne cede malis, sed contra audentior ito* (p. 4). Il y a loin de cette savante sobriété à la banale profusion des plus anciens poèmes que nous ont légués comme monuments de leur foi les nouveaux convertis de la Saxonie et de la Haute-Allemagne : *Thesa Iudeon sind an luston, mendit thiu menigi, sindun an iro muode fraha, thius werold ist an wunnion*, dira le *Héliand* (4724) « Ces Juifs sont en joie, la multitude jubile, ils se réjouissent en leur cœur, les gens du monde sont dans l'allégresse » (p. 18); et vraiment ici la répétition inutile ne trahit que gaucherie et frise le radotage.

M. Pachaly a dressé, par ordre de concepts de toute sorte, la statistique de tous les cas semblables qui se présentent dans les deux vieux poèmes saxons du *Hêliand* et de la *Genèse*. Ce travail diligent est d'autant plus méritoire qu'il a dû être difficile d'y trouver quelque charme. Quant aux conclusions qui s'en dégagent, je crois qu'il faut s'en tenir à la sage réserve de l'auteur (p. 106) : il se peut, sans doute, que les deux poèmes soient de la même main ; mais cette identité ne s'impose point, et ici comme ailleurs les chorizontes ont les meilleures chances. Lors-

qu'on songe à quel point la forme extérieure de la poésie est encore, même aux époques les plus raffinées, affaire de mode, de procédé et souvent de cliché, on se prend à admirer la sûreté de coup d'œil de ceux qui reconnaissent irréfragablement le même auteur dans un long poème et dans un fragment mutilé, tous deux écrits en une langue fruste et balbutiante, aussi indigente que possible d'artifices littéraires. Si l'instrument n'a qu'une corde, comment ne rendrait-il pas sous tous les doigts les mêmes sons ?

V. Henry.

Deutsche Privatbriefe des Mittelalters, hrsg. von Georg Steinhausen. Erster Band, Fürsten und Magnaten. Edle und Ritter. Berlin, Gaertner. 1899. In-8, xiii et 454 p. 15 mark.

On a déjà critiqué le défaut capital de cette publication, et il serait cruel d'y insister : M. Steinhausen est allé trop vite en besogne ; il a reproduit ses textes sans se soucier de toujours les comprendre, et il y a laissé nombre de fautes. On a pu dire — avec beaucoup de sévérité — qu'il ne connaît pas la vieille langue et qu'il ferait bien de s'associer un philologue. Il faut pourtant signaler cet ouvrage et reconnaître les services qu'il rendra. M. S. s'est proposé de publier — et il publie avec l'appui de l'Académie des sciences de Berlin — un recueil de *Privatbriefe*, de lettres privées en allemand, de lettres d'un caractère familier et intime sans rien de politique. Le premier volume, paru cette année, contient en deux parties 590 lettres de princes et de magnats — M. S. se sert de ce nom de *magnats* déjà employé par Ficker pour distinguer surtout du reste de la noblesse les comtes qui ne sont pas princes — de chevaliers et de nobles. Il y a 78 lettres de chevaliers et de nobles, et 512 lettres de princes et de magnats. Ces documents ont été rassemblés à force de peine et de patience ; M. S. les a copiés pour la plupart et il a collationné sur l'original ceux qu'on avait imprimés avant lui. Le recueil qui suit l'ordre chronologique, se clôt à l'année 1500 ; sur 590 lettres, 15 seulement sont antérieures au xv^e siècle. Plusieurs sont vraiment trop courtes et ne renferment que quelques mots (n^os 264, 265, 272, 284, 298) ; il fallait les mettre en note, et, par exemple, citer le n° 284 à propos du n° 295 puisqu'il est, dans ces deux lettres, question d'un cheval que l'Électeur de Brandebourg offre au duc de Saxe. Mais on a là une masse considérable de matériaux où l'historien et le philologue trouveront à prendre et à apprendre. Nombre de ces *Privatbriefe* sont fort intéressantes : la lettre de reproches que le comte Ulrich de Wurtemberg envoie à son fils Eberhard, les lettres gaillardes d'Albert à Anne de Brandebourg (qu'il suffise de dire que le mot *pfeffern* y revient souvent), les lettres pleines d'humour et d'abandon que Maximilien écrit à Prüschenk, surtout les lettres de femmes (Amélie de Veldenz, Barbe de

Brandebourg) qui touchent par leur tristesse et leur résignation. Elles nous introduisent dans la vie du grand monde de ce temps-là : chasses, fêtes, cadeaux, disputes (comme celle de Besserer et de Reischach qui se plaint que Besserer l'a tutoyé), procès, dettes, sommations, manque d'argent. Le volume se termine par trois tables des matières, noms de lieux, de personnes et de choses, qui faciliteront grandement les recherches, et si l'on songe que M. Steinhausen a fait précéder chaque lettre d'un court sommaire, qu'il donne au bas des pages l'explication des termes rares ou obscurs, qu'il n'a pas esquivé les difficultés et qu'il s'est efforcé, comme il dit, de prendre les fossés et non de les tourner, on oubliera quelques lapsus pour le remercier, avant tout, de ce précieux recueil.

A. C.

Paquier. **L'Université de Paris et l'humanisme au début du XVI^e siècle Jérôme Aléandre.** Paris. 1899. In-8 de 68 pp.

M. l'abbé Paquier, déjà connu par divers travaux de détail sur Aléandre, en attendant l'ouvrage d'ensemble qu'il nous promet, a réuni dans cette brochure, extraite de la *Revue des Questions Historiques*, tous les renseignements relatifs au séjour de ce personnage à Paris. Ce séjour, qui s'est prolongé, avec une courte interruption, de 1508 à 1513, est une date dans notre histoire littéraire, personne n'ayant plus fait qu'Aléandre pour introduire en France la culture et les méthodes nouvelles déjà si florissantes ailleurs. Comme le dit fort bien M. P., c'est son enseignement qui a vraiment préparé la fondation du Collège de France, bien que les semences jetées par lui aient mis du temps à lever, et qu'après lui l'Université ait encore fait une belle défense. Nous ne croyons pas qu'aucune publication sur ce sujet déjà abordé par quelques érudits ait échappé à l'attention de M. Paquier. Il a de plus utilisé le premier à la Bibliothèque vaticane d'importants fragments de la correspondance d'Aléandre (qui lui a permis notamment de préciser son rôle dans l'affaire du Concile de Pise). Du rôle de son héros comme professeur, il a tracé un tableau qui paraît bien définitif. Naturellement il n'a pas laissé de côté l'éditeur de textes anciens. Si sur les publications grecques d'Aléandre il ne pouvait ajouter grand' chose aux résultats acquis par MM. Omont et de Nolhac, il est beaucoup plus neuf en ce qui concerne les éditions latines, lesquelles n'avaient pas encore été décrites dans leur ensemble. Il en marque bien le caractère d'ouvrages de vulgarisation. Dans un dernier chapitre, il a réuni d'intéressants détails sur ceux des élèves d'Aléandre qui se sont fait un nom ; beaucoup devinrent ses amis et restèrent en relations avec lui. En somme, cet opuscule fait revivre d'une façon très érudite et très fidèle ces temps héroïques de l'enseignement où tout était à créer, où il fallait qu'un professeur se fît

comme Aléandre courtier en librairie ou imprimeur, obligé qu'il était de se procurer lui-même ou de créer les instruments de son enseignement; où il devait se prodiguer sans compter en leçons publiques ou privées; mais où il était récompensé de ses peines par un enthousiasme extraordinaire.

J.

Mémoires du chevalier de Quincy, publiés pour la première fois pour la Société de l'histoire de France, par Léon Lecestre. Tome premier, 1690-1703, Paris, Renouard. 1898. In-8, 372 p.

Cette publication aura trois tomes au moins, car un signet nous avertit que la notice préliminaire paraîtra avec le tome III, et nous comptons que M. Lecestre ne manquera pas, dans cette notice, de nous renseigner sur les rapports qui existent entre les Mémoires du chevalier de Quincy et l'*Histoire militaire* de son frère le marquis: il semble que tous deux se doivent réciproquement; le marquis s'est dans son *Histoire* servi des relations du chevalier, et plus tard le chevalier, en rédigeant ses souvenirs, a emprunté les réflexions du marquis. Bornons-nous à dire que la lecture de ce premier volume est singulièrement attachante. On suit avec le plus vif intérêt les destins de ce jeune gentilhomme élevé par charité, devenu mousquetaire noir, et portant dans toutes ses campagnes — 1697 en Flandre, 1698 à Compiègne (car « le service se faisait plus exactement dans ce camp que pendant le temps de la guerre et je n'aurais pas plus dépensé que j'ai fait dans le cours d'une campagne entière »), 1702 et 1703 en Italie — beaucoup d'entrain et de belle humeur. Le récit de la guerre d'Italie, des combats de Luzzara, de Carpi et d'Oleano, des sièges d'Arco et de Trente, intéressera l'historien. Quincy mêle d'ailleurs à sa narration une foule d'anecdotes et de traits curieux: il conte avec agrément sa grande passion pour une dame de Reggio, sa « chère comtesse », et ses visites aux couvents de religieuses. Ses descriptions, si courtes qu'elles soient, marquent toujours le trait essentiel : lorsqu'il parle de Rocroy, il n'oublie ni les brouillards ni les landes de ce triste séjour (p. 169) et il s'enthousiasme pour Gênes, pour ses églises qui ne sont « que marbre, dorure et peinture », pour ses maisons et ses « plates-formes remplies d'orangers, citronniers et d'autres arbres qui exhalent dans l'air une odeur charmante », pour le couvent des Capucins d'où l' « on découvre la mer aussi loin que la vue puisse s'étendre » (p. 361-362). M. Lecestre a fort bien annoté son texte; il a identifié tous les noms de lieux et tous les personnages; ses notices et notules, si brèves soient-elles, sont fort utiles et témoignent de sa conscience d'éditeur et de son soin scrupuleux [1].

A. C.

---

1. P. 6. « tout fut saisi réellement et en moins de trois années, mon père fut saisi de fond en comble »; le dernier *saisi* doit être remplacé par *ruiné*; p. 75, peut-être

V. SCHRŒDER. **L'abbé Prévost : sa vie, ses romans.** In-12, 362 pp. Paris, Hachette. 1898.

Quand M. Schrœder écrivait ce livre, *L'abbé Prévost* de M. Harrisse n'avait pas encore paru et tout au plus put-il le consulter au dernier moment pour rectifier ou corroborer quelques faits. C'est grand dommage pour lui, car le travail de M. Harrisse, plus documenté et plus étendu, supplantera certainement le sien, et le sien contenait assez de recherches et de faits nouveaux pour mériter un meilleur sort. Toute sa première partie consacrée à la vie de l'abbé Prévost constitue une excellente biographie. Somme toute, cette étude reste la meilleure que nous possédions après celle de M. Harrisse.

La seconde partie de son livre, celle où il étudie M. Prévost comme romancier, n'est peut-être pas d'une lecture aussi attachante. Pour montrer que les premiers romans de cet écrivain ne sont pas indignes de *Manon Lescaut*, il en exagère beaucoup le mérite et s'empêtre ainsi dans une interminable série d'analyses, de citations et de rapprochements qui, ne produisant visiblement pas la démonstration qu'il poursuit, n'acquièrent pas l'intérêt qu'il leur suppose. Il y a cependant maintes remarques justes et même ingénieuses en cette trop lente dissertation. M. Schrœder prouve fort bien que les qualités que nous admirons dans *Manon Lescaut* étaient déjà en germes dans le *Doyen de Killerine* et dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, que Prévost a vraiment créé une forme nouvelle de roman qui ne doit presque plus rien à nos anciens récits héroïques et galants et dont notre roman moderne dérivera bien plus directement que des fictions de Lesage ou de Marivaux. On trouvera dans tout cela bien des pages à passer, mais quelques-unes seront fort bonnes à lire.

Raoul ROSIÈRES.

Aus Lichtenberg's Nachlass. Aufsætze, Gedichte, Tagebuchblætter, Briefe, zur hundertsten Wiederkehr seines Todes (24 Februar 1799) herausgegeben von Albert LEITZMANN. Weimar, Bœhlau. 1899. In-8, XXIII et 273 p. 4 mark.

Ce volume s'ouvre par un beau portrait de Lichtenberg : on y reconnaît le fin observateur et le mordant satirique tout ensemble. Tout ce que renferme le livre est inédit et tiré des papiers de Lichtenberg : 1° *Essais* où l'on remarquera ce que dit Lichtenberg des « caractères

---

fallait-il noter que les Mesnilbus signent à la fin du XVIIIe siècle Menibus ; p. 101, il est question des grisettes de Nemours, et c'est là qu'il fallait placer la note de la p. 132 ; p. 140, dire au lieu de *Maasmünster* Massevaux ; p. 142, la « présidente de... » est Mme de Corberon ; p. 144 et 150, écrire plutôt Bruche que *Brusch* ; p. 151, lire Bouquenom et Saarwerden au lieu de *Bouquenon* et *Saarwerder* ; p. 156, lire au lieu de l'*Alsitz* l'Alzette ou l'Elze ; p. 281 et ailleurs, si bizarre que semble cette orthographe, il faut écrire Starhemberg et non *Stahremberg*.

dans l'histoire », des fragments de récits, des commencements de romans, une satire de la faculté de théologie de Gœttingue qui s'était prononcée en faveur de Goeze, des contributions au dictionnaire de Rabener (*Aber, Afterreden*, *Instinkt*), des critiques de Lavater, etc.; 2° *Poésies* : naturellement, des épigrammes, mais de médiocre valeur; 3° un *Journal* : il faut relever une entrevue de Lichtenberg à Bückebourg avec Herder (p. 153) et à Osnabrück avec Mœser (p. 154) ainsi qu'un éloge enthousiaste de Garrick (p. 158-165); 4° des *Lettres* : une de Lessing, une de Leisewitz, et trois d'Alexandre de Humboldt. Le copieux appendice qui compte près de cent pages, contient une foule d'éclaircissements et de rapprochements : M. Leitzmann connaît évidemment son Lichtenberg et il ne connaît pas moins bien la seconde moitié de la littérature allemande du XVIII^e siècle; on lit ce commentaire avec grand profit.

A. C.

Un agent des princes pendant la Révolution. Le marquis de la Roüerie et la conjuration bretonne 1790-1793 d'après des documents inédits, par G. Lenotre. Paris, Perrin, 1899. In-8, XVIII, et 418 p. 7 fr. 50.

Ce livre est le meilleur de tous ceux que M. Lenotre a publiés jusqu'ici, non seulement parce que son talent a mûri, mais parce qu'il s'appuie, ici, sur des documents déja dramatiques par eux-mêmes, et il n'a eu nul besoin de donner à son récit une allure romanesque : la vérité était suffisamment tragique. M. L. a consulté les documents des archives nationales et ceux que renferment les archives des communes du pays d'Antrain, il a mis à profit des souvenirs de famille de Mme de la Guyomarais, et tous les faits qu'il a trouvés, il les a groupés et unis d'une façon vive et saisissante. Il raconte dans une première partie les commencements de ce La Roüerie que Chateaubriand comparait aux jeunes seigneurs de la Ligue, ses relations avec sa belle cousine Thérèse de Moëlien, son voyage à Coblenz et à Ulm, son retour en Bretagne où il reprend le surnom de colonel Armand, son surnom d'Amérique, et devient le père de la chouannerie (p. 149), ses rapports avec Chévetel, ce traître qui « met un masque et des gants pour se vautrer dans la boue, travaille sous un nom supposé, sournois, mielleux, poltron, n'ayant que le courage du baiser de Judas, cachant même à ceux qui le paient ses moyens d'action et son but » (p. 173). Dans la seconde partie se déroule le drame poignant de la Guyomarais et de la Fosse-Hingant : exhumation du corps de La Roüerie et décapitation de son cadavre, découverte des pièces de la conspiration, procès des Bretons arrêtés, et, à côté de l'espion et dénonciateur Chévetel que personne ne soupçonne et qui dirige tout, paraît son complice et agent d'exécution Lalligand, aussi traître, aussi abject que lui, différent toutefois par l'humeur et par les procédés, car il est cynique, vantard et fier de son rôle. Le dernier chapitre de l'ouvrage nous montre « Chévetel glorifié », Chévetel maire

de la commune d'Orly sous tous les régimes. Il y a parfois — très rarement — des longueurs et quelques légères exagérations dans la narration de M. Lenôtre (La Roüerie, fougueux, mobile, crédule, avait-il toutes les qualités d'un chef? Jean Cottereau a-t-il été le « disciple » de La Roüerie et avait-il une « intrépidité folle », une « endurance fanatique » ?, p. 148); mais tout pourrait être étayé d'une référence, tout est à la fois exact et intéressant[1].

A. C.

Notes sur Madame de Staël, ses ancêtres et sa famille, sa vie et sa correspondance, par Eugène Ritter. Genève, Georg. 1899. In-8, 110 p.

M. Ritter publie dans ce livre des notes de son cours à l'Université de Genève : il étudiait Mme de Staël et il a relevé plusieurs erreurs chez les écrivains qui ont parlé d'elle. C'est ainsi qu'il contredit M. d'Haussonville à propos de Suzanne Curchod et rectifie ou précise des dates de la correspondance de Gibbon. C'est ainsi que dans le livre d'ailleurs méritoire et très étoffé de lady Blennerhassett il signale quelques fautes et remarque notamment que Napoléon n'a pas inséré au *Moniteur* une critique de *Corinne*. Mais l'opuscule de M. R. contient autre chose que des critiques. Il énumère année par année les voyages et les séjours qui rapprochaient ou séparaient Mme de Staël et Benjamin Constant, trace, comme il dit, la suite des allées et venues de ces deux personnages. Il donne, d'après les papiers de Charles de Constant, les lettres de Mme de Staël que Melle Menos a laissé de côté dans sa publication des *Lettres* de Benjamin. Il reproduit tout ce qu'il a recueilli à la rencontre dans les livres et manuscrits du XVIIIe siècle sur les ascendants de Mme de Staël, établit sa généalogie, montre que quatre races diverses, saines et vivaces, Poméranie (Necker), Genève (Gautier), Vaud (Curchod), Dauphiné (Albert) se sont unies en elle. Citons encore une biographie du professeur Charles-Frédéric Necker — le père du ministre — d'après les registres du Conseil de Genève, une liasse de renseignements sur le père et la mère de Mme Necker, de curieux détails sur les études de Necker qui sortit du collège lorsqu'il n'avait pas encore quatorze ans et sur les soupirants de Suzanne Curchod qui imprimaient dans le *Journal helvétique* leurs lettres à la jeune et jolie vaudoise — et nous aurons mentionné à peu près tout ce que contient ce recueil. M. Ritter est vraiment trop modeste en écrivant dans son avant-propos que les résultats auxquels il est arrivé ont une mince valeur, et après sa publication, on ne pourra plus dire que « l'érudition genevoise n'a quasi rien fait pour Mme de Staël ».

A. C.

---

1. P. 150, lire Rodemaker et Sierck au lieu de *Rodemach* et *Sierk*; dire que Longwy capitula, non « après trois jours de pourparlers », mais après un bombardement; ajouter le comte de Provence au comte d'Artois.

Prof. Guido Bigoni. **La caduta della repubblica di Genova nel** 1797, con appendice di documenti. Genova, tipografia r. Istituto sordi-muti. 1897. In-8, 113 p.

Ce travail a dû coûter de longues et patientes recherches à M. Bigoni. Il est composé d'après la *relation de la Révolution de Gênes* de Poussielgue, les *Réflexions* de Bastide — M. B. a trouvé ses prénoms (Jean-François), ce qui permet de l'identifier — le *Compendio* de Gaggiero et une foule d'autres sources. M. B. n'a pas connu les *Mémoires* de Lavallette (1831, I, p. 213-217) où il aurait trouvé quelques particularités sur l'effet que produisit l'entrée du jeune officier dans la ville, sur les mesures qui suivirent la séance du Sénat où fut prononcé le fameux *ci batteremo* et sur l'arrivée imprévue de Letizia Bonaparte et de ses filles. Mais son étude est instructive, pleine de détails. Peut-être trahit-elle par endroits un peu d'inexpérience. M. B. aurait dû diviser plus nettement son essai, si court soit-il, le répartir en chapitres, et il eût bien fait de mettre quelquefois en note ce qui est dans le texte et vice versa. On remarquera surtout ce qu'il raconte des démocrates génois, des frères Serra, du rôle prépondérant qu'ils ont joué dans les événements, et de leurs aspirations unitaires, de la politique de Bonaparte, des actes de Faipoult qui fut, pour endormir le Sénat, un « artiste consommé » (p. 39), des ressemblances et des différences entre l'aristocratie de Gênes et celle de Venise. Il montre très bien, quoique avec un peu d'emphase (p. 83-84) pourquoi le doge se soumit et comment Gênes n'était pas assez « gagliarda » pour résister, et, à ce propos, il se moque spirituellement d'une antithèse de Botta entre la république de Saint-Georges et celle de Saint-Marc. Il est difficile d'être plus complet que l'a été M. Bigoni, et l'on peut dire de sa publication ce qu'il dit trop indulgemment du livre d'un de nos compatriotes sur Venise, que c'est la meilleure monographie sur la chute de la république de Gênes [1].

A. C.

Heinrich Bischoff. **Ludwig Tieck als Dramaturg**. Bruxelles, Société Belge. In-8. 124 p. (2e fascicule de la bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège).

M. Bischoff résume ici et apprécie la critique dramatique de Tieck d'après toutes ses œuvres, ses préfaces, le *Phantasus*, les satires répandues dans ses pièces (notamment dans *Zerbino* et le *Chat botté*), les entretiens rapportés par Köpke, les quatre volumes des *Kritische Schriften*,

---

1. Un des mérites du livre, c'est la quantité de détails qu'il renferme sur le personnel génois à cette époque; signalons à M. Bigoni sur le Serra qui fut ambassadeur à Dresde une lettre de Fœrster à Théodore Kœrner du 14 décembre 1812 traduite par nous dans la *Revue critique* de 1882 (n° 42, p. 314).

voire d'après les soixante-quinze romans et nouvelles du fécond écrivain. Il expose ainsi, comme on ne l'avait pas fait avant lui, les rapports de Tieck avec le romantisme, son enthousiasme pour Shakspeare, sa froideur pour Calderon qui contraste avec l'engouement de Schlegel (on sait qu'il disait que Shakspeare était le plus proche des parents et que Calderon n'était qu'un cousin à la mode de Bretagne), son horreur pour la *Schicksalstragödie*, etc. Tout cela est exact, intéressant, fin parfois, parfois aussi désordonné et confus. M. B. relève justement certains points, par exemple, la façon différente dont les Schlegel et Tieck jugeaient Schiller, l'amour de Tieck pour le *Sturm und Drang*, sa sympathie pour Kleist qu'il a été le premier à mettre en lumière, sa sévérité à l'égard d'Iffland et de Kotzebue. Mais, quoi qu'en dise M. Bischoff, Tieck n'était pas un critique de premier rang : il n'avait pas le goût très pur ; les œuvres de la jeunesse de Schiller et de Gœthe lui semblaient supérieures à celles de l'âge mûr et il disait volontiers que leurs premiers drames avaient été les plus parfaits ; il soutenait même que Schiller, après avoir fondé le théâtre allemand, avait contribué à le détruire ! Quelles exagérations ! Bornons-nous à dire avec Laube que Tieck avait « eine gute dramatische Einsicht ».

A. C.

Nos écrivains militaires, études de littérature et d'histoire militaires, par E. Guillon. Deuxième série. Depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Paris, Plon. 1899. In-8, II et 400 p. 3 fr. 50.

Ce second volume offre, comme le premier, une lecture agréable et solide tout ensemble et il sera utile notamment aux élèves de nos classes supérieures, aux futurs officiers. M. Guillon apprécie d'abord Napoléon, ses maréchaux, ses généraux qu'il divise ingénieusement en trois classes, savants, conteurs et théoriciens (mais Ségur est-il un « savant » et ne devait-il pas figurer parmi les conteurs ?). Il examine ensuite les écrivains militaires de la Restauration (Foy, Lamarque), ceux qui retracèrent la conquête de l'Algérie (Saint-Arnaud, Bosquet, Du Barail), ceux du second Empire. Le dernier des dix chapitres du volume traite des contemporains. Tout cela est intéressant et bien réparti. L'auteur ne se contente pas d'analyser l'œuvre des plus brillants mémorialistes, de Marbot, de Thiébault, de Lejeune. Il fait leur place à de moins connus ; il étudie les spécialistes ; grâce à lui, on connaîtra de bonne heure et Jomini et Koch et Vaudoncourt et Augoyat et Brack. Mais faut-il ranger parmi les « écrivains militaires » tout officier qui tient une plume et qui traite de son métier ? N'est-il pas excessif de consacrer six pages au colonel Iung — ainsi qu'au général Thoumas — et de tant insister sur son *Bonaparte*, livre étrange et qui fourmille d'erreurs ? Les historiens de nos jours ne sont-ils pas trop bien traités ? Qui s'attendrait à trouver

parmi eux de La Barre du Parcq? Quoi qu'il en soit, par la foule des détails, par ses jugements sains, par ses citations attachantes, ce volume se recommande à tous nos établissements d'instruction[1].

A. C.

Gustave LARROUMET. **Nouvelles études d'histoire et de critique dramatique.** In-12. 358 p, Paris, Hachette, 1899.

Nous signalons seulement ce volume parce que les deux tiers des articles dont il se compose — *la direction du Conservatoire*, *la Duse et le public parisien*, etc. — ne sont pas du ressort de cette *Revue*, mais nous ne voulons pas manquer de le signaler, car il contient aussi quelques articles — *au théâtre de Bacchus*, *la danse grecque*, *la légende de don Juan*, *Marivaux à Berny*, *Nepomucène Lemercier*, — qui, sans apporter à l'érudition aucune donnée nouvelle, sont d'excellents résumés de travaux érudits ou de questions littéraires écrits avec la clarté et l'élégance habituelles à l'auteur. On y trouve de plus le texte intégral de la *Femme fidèle* de Marivaux, restitué sur les fragments qui nous en restent à la bibliothèque de l'Arsenal et complété par M. Berr de Turique.

Raoul ROSIÈRES.

Jakob BÆCHTOLD. **Kleine Schriften mit einem Lebensbilde** von W. von Arx, hrsg. von Theodor VETTER. Mit Portræt und Bibliographie. Frauenfeld, Huber, 1899. In-8. 330 p.

M. Vetter a regardé comme un devoir d'honneur de publier un recueil des *Petits écrits* de son collègue et ami Bächtold. Il a fait son choix avec goût. Il reproduit dans la première partie la préface de la dissertation sur le *Lanzelet* d'Ulrich de Zazikhoven, le travail sur les services que les Zurichois ont rendus à la philologie et à l'histoire littéraire de l'Allemagne, les études sur Josué Maler ou Pictorius et sur

---

1. P. 2. Napoléon « n'est sorti de l'École militaire qu'avec le n° 42 »; non pas. Napoléon est sorti de l'École militaire pour être lieutenant en second d'artillerie et il a passé l'examen de lieutenant en second avec succès; il a été reçu 42° sur 58, et reçu d'emblée, il a fait le tour de force d'un *bizut* de mathématiques spéciales entrant à l'École polytechnique; — p. 3. Napoléon n'a pas été en garnison à Douai; — *id.* le *Masque prophète* n'est pas une fantaisie; — p. 60, lire Munnier et non *Meunier*; — p. 167. Thiébault n'a pas été aide-de-camp de Dumouriez; — p. 223. Carrion-Nisas n'a pas été « élevé en même temps que Napoléon à l'École de Brienne »; il n'a pas été élève de Brienne, et il est sorti de l'École militaire de Paris, où il était pensionnaire, avant l'arrivée de Napoléon; — p. 230, on oublie de parler du *Dictionnaire* de Bardin; — p. 387, les *Mémoires* de Lucien publiés par Iung comptent trois volumes et non deux.

Édouard Mörike, un toast prononcé à Stäfa, à la fête de Gœthe, et les *Images littéraires du passé de Zurich*, le plus ample morceau du volume, où paraissent successivement Bodmer, Klopstock, Wieland, Kleist, Gœthe, Lavater et Kaufmann. La seconde partie nous présente un Bæchtold inattendu : esquisses d'Alsace et de Lorraine en 1870 (Bæchtold visite Strasbourg après la reddition et le camp prussien de Sainte-Barbe à la veille de la capitulation de Metz); excursion dans le Valais — la description des bains de Leuk est fort attachante; — Walther de la Vogelweide (impressions d'un voyage à Bozen)[1]. M. Vetter a clos le livre par une bibliographie complète des publications de Bæchtold. On ne lira pas sans émotion la notice de M. d'Arx sur le regretté professeur (p. 1-55); elle retrace de la façon la plus intéressante la vie de Bæchtold et l'on s'éprend, en la lisant, d'une vive sympathie pour cet homme consciencieux, scrupuleux, si remarquable par « son savoir étendue et sa grande acribie » (p. 32), pour cet infatigable *Schanzer* qui fut également un homme ouvert et loyal, un compagnon aimable, spirituel et plein d'humour.

A. C.

A. Justice. **A propos de l'infaillibilité du pape.** Le Syllabus. Le pouvoir des Rois. Le Concile de Constance. Paris, Juven, 1899. In-8, VIII-255 p.

Ce qu'il y a d'érudition dans ce livre vient de Mgr Fessler, que l'auteur, d'ailleurs, cite copieusement. Mais ce qui appartient bien à M. A. Justice, c'est l'entrain, la verve familière, la violence même qu'il met au service de sa thèse, au grand dommage de ses adversaires, catholiques comme lui, mais appartenant à « l'école de l'*Univers* » et à la séquelle de Veuillot. Ces derniers tiennent que l'infaillibilité pontificale prête un caractère d'inerrance absolue, non seulement au *Syllabus* de 1864, mais à toutes les bulles des papes du moyen âge qui subordonnent le pouvoir temporel des princes à leur pouvoir spirituel et font appel, contre les hérétiques, au bras séculier. M. J. cherche à réfuter ces doctrines, non pas en invoquant des arguments d'opportunité, mais en insistant, parfois outre mesure, sur la lettre des textes. Ainsi, s'il est très vrai que le *Syllabus* n'est pas un acte *ex cathedra*, il y a une grave exagération à dire, ou à répéter après d'autres, que c'est « une simple table des matières » (p. 67), « un index quelconque » (p. 50) et à insinuer que Pie IX pourrait bien ne pas en être l'auteur. Cette singulière assertion revient plusieurs fois : « Rien n'établit qu'il l'ait vu, ni approuvé. La signature est absente. On ne sait même pas qui l'a rédigé. C'est un acte anonyme » (p. 39). — « Un acte qui non seulement n'était

---

1. Lire p. 216 Jacob Lenz (et non *Reinhold*); p. 276 Pange (et non *Pouge*); p. 279 Arzweiler (et non *Erzweiler*).

pas infaillible, mais n'était même pas du pape » (p. 42). — « Il ne porte rien qui indique que le pape l'ait jamais vu » (p. 49). Tout cela parce que le *Syllabus*, ou liste des doctrines condamnées à diverses reprises par Pie IX, a été envoyé aux évêques par le cardinal Antonelli, en compagnie de l'encyclique *Quanta cura* qui ne fait aucune allusion au *Syllabus* ! Mais si le pape n'avait jamais vu ce document, s'il l'avait désavoué même du bout des lèvres, cela ne serait-il pas, depuis trente-cinq ans, de notoriété historique ? A vouloir trop prouver, on gâte une bonne cause. Le *Syllabus* n'engage pas l'infaillibilité du Saint-Siège, parce qu'il y est question de bien des choses qui ne touchent ni à la foi ni aux mœurs et qu'il ne contient pas de *définitions*. Cela, même un athée de bonne foi l'accordera à M. J. Mais que ce ne soit pas là, au premier chef, un acte de Pie IX, le plus important et le plus retentissant de ses actes, voilà ce qu'aucun catholique de bonne foi ne devrait plus contester.

M. J. a encore raison quand il demande que l'Église elle-même distingue nettement entre les actes de son autorité doctrinale et ceux de son autorité de juridiction : « Ce que l'on doit souhaiter, dit-il, c'est que les actes publics des papes, qu'ils soient instructions ou condamnations, soient bien précis et bien nets, de façon qu'à leur simple lecture on sache exactement ce qu'ils comportent et ce qu'ils signifient. Des doutes, des difficultés, c'est tout ce qu'il y a de plus fâcheux. Il n'en faut plus. On croyait que le décret du Concile du Vatican aurait tout éclairci, mis tout au point. Ah ! bien oui. Les discussions sont aussi nombreuses. Sans remonter bien loin, n'a-t-on pas vu des catholiques, se disant éminents, en tous cas, bruyants, se quereller, il n'y a pas longtemps encore, à propos de la valeur de certains actes du pape actuel ! Infaillibles pour les uns, ils ne l'étaient pas pour les autres ! Déplorable, n'est-ce pas ? » (p. 99-100). J'ai voulu citer un exemple de ce style de journaliste, qu'on est peu habitué à rencontrer dans les livres de théologie. Voici maintenant un spécimen de la polémique de M. J. : « Pour ce qui est des catholiques de l'ancienne école de l'*Univers*, qu'ils se taisent, c'est tout ce qu'ils ont de mieux à faire... L'édifice qu'ils avaient voulu élever, qu'ils avaient prétendu avoir élevé, est à terre, broyé, anéanti, pulvérisé. Il n'en reste rien. On n'en voit plus seulement la place. Ils parlent d'élever une statue à leur prophète Louis Veuillot ; qu'ils le fassent. Elle n'égalera jamais en solidité et en durée celle que la société moderne s'est érigée dans tous les esprits et dans tous les cœurs. »

Voilà qui est bien ; mais ce *de profundis* sur l'école de Veuillot est prématuré. Il n'est pas niable, pour l'historien, que cette école a cru triompher, qu'elle a été autorisée à croire qu'elle triomphait lors de la proclamation, par le Concile du Vatican, du dogme de l'infaillibilité. Qui trouve-t-on alors parmi les adversaires de ce dogme, parmi les prélats dissidents ? Précisément des gens qui pensent comme M. Justice. Or, ces gens furent battus à une imposante majorité. Il est vrai que les

vainqueurs se sont exagéré leur victoire et que le texte adopté par le Concile ne dit point ce qu'ils ont voulu lui faire dire ; mais, enfin, s'ils étaient hors de combat, anéantis, pulvérisés comme le veut M. J., leur adversaire aurait-il pris tant de peine à les écraser de nouveau ?

Dans la première partie de ce livre, M. J. incline visiblement vers le gallicanisme ; dans le dernier chapitre, qui concerne le Concile de Constance, il combat à la fois les théologiens gallicans, qui ont vu dans les décrets de ce Concile l'assertion de la supériorité des Conciles sur les papes, et les papistes d'extrême droit qui, à l'exemple de Joseph de Maistre, accusent les Pères de Constance d'avoir « déraisonné ». Ceux qui déraisonnent, dit M. Justice, ce sont ceux qui ne distinguent pas la définition dogmatique du Concile de 1870 d'avec la décision d'ordre pratique prise par le Concile de Constance pour mettre fin au Schisme. L'auteur a la loyauté de reconnaître que les évêques de 1417 croyaient probablement à la supériorité des Conciles sur les papes ; mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas l'intention qui fait loi dans la circonstance, c'est le texte formel, la définition proprement dite ». On en peut convenir.

Il est fâcheux que ce livre, d'une lecture facile, animé d'un esprit libéral et tolérant, soit défiguré par de très nombreuses erreurs typographiques[1].

Salomon REINACH.

PANZACCHI (Enrico). **Conferenze e discorsi**. Milan, Cogliati. 1899. In-8 de VII-275 p. 3 francs.

M, Panzacchi est un des conférenciers les plus brillants, les plus goûtés de l'Italie ; il est un de ceux à qui l'on s'adresse de préférence dans les commémorations artistiques ou littéraires et dans les fêtes de bienfaisance. Le présent recueil peut donc nous donner une idée de ce qui plaît en matière de conférences au grand public italien. Or, ce qui agrée surtout à ce public, et il faut l'en féliciter, ce sont moins les vues ingénieuses, neuves, paradoxales au besoin, que le bon sens et le sens patriotique. Il ne vient pas à ces réunions pour s'amuser, mais pour s'émouvoir, et pour se retremper. Ces savants, ces lettrés, et M. P. avec une verve et une chaleur toutes particulières, savent lui faire entendre le langage qu'il aime ; car, si l'Italie politique n'est pas toujours raisonnable, l'Italie érudite et universitaire possède une sagesse qui peut servir de modèle. Elle se souvient toujours de l'abaissement séculaire dont la nation est sortie par miracle, et rappelle, sans se lasser, à toutes les classes à quel prix un peuple conserve son rang dans le monde.

Je n'entends pas dire par là que les historiens de la littérature ne trou-

---

1. *Newman* est appelé partout *Newmann*, le duc de Norfolk est dit *Norfolck*, *tenendam* est travesti en *tenandam*, *exsurge* en *exurge*, etc. Qu'est-ce que cet italien (p. 63) : *Di Valore Syllabi Pie IX* ? La ponctuation est très souvent fantaisiste.

veront rien à apprendre dans ce volume; ils y relèveront au contraire, par exemple, de solides arguments pour une thèse que M. Romain Rolland a indiquée dans son histoire des débuts de l'opéra italien et que j'avais soutenue de mon côté à propos des conséquences littéraires du Concile de Trente, mais que M. P. a de tout temps, semble-t-il, caressé l'espoir de mettre un jour en pleine lumière, savoir que le *seicento*, avec tous ses travers, est le point de départ de la régénération de l'Italie, parce qu'il tend à réinstaller dans l'art le sérieux et la morale. (V. notamment le morceau sur le Guerchin; M. Panzacchi y montre fort bien ce qu'il y eut de probité dans l'école des Carrache; il refuse avec raison de prendre les protestants et les rationalistes pour juges du sentiment religieux des Bolonais, il signale tout ce que les Italiens du temps ont fait pour les sciences physiques, naturelles et sociales). Mais il en faut simplement conclure que le patriotisme éclaire l'intelligence, car le vrai objet de M. Panzacchi est de sauver l'honneur d'un siècle de l'histoire de son pays. De même, l'amour de l'Italie ne lui inspire pas seulement une éloquente apothéose des intrépides défenseurs du Vascello (sans une parole d'amertume contre les Français qui l'attaquaient), il l'aide à discerner que le vrai maître de Leopardi dans la poésie amoureuse fut Dante et non Pétrarque, et que, dans Foscolo, la passion quoique sincère est sensuelle et éprise de pittoresque plutôt encore que profonde. Il lui inspire un enthousiasme communicatif pour tous les grands hommes de son pays et un franc mépris pour une fausse science qui les transforme en égoïstes ou en hallucinés; surtout il l'arme contre les théories qui, sous prétexte d'affranchir le génie, ruinent les principes que le génie lui-même a cent fois jugés aussi indispensables au progrès de l'art qu'à la vie des nations.

Il valait la peine de constater la pensée dominante d'un des conférenciers les plus applaudis de la péninsule.

Ch. Dejob.

Gaston Deschamps. **Le malaise de la démocratie.** Paris, Colin, 1899. 359 p. in-8.

Le titre de ce recueil d'articles répond à une réalité si peu contestable qu'on voudrait trouver dans le livre tout ce que le titre promet. Malheureusement, il n'en est rien. M. Deschamps a noté, avec sa verve habituelle, quelques éléments, quelques épisodes de la crise morale de notre démocratie ; mais il n'a pas fait effort pour l'étudier sous tous ses aspects et a négligé — à dessein, sans doute — d'en mettre en lumière les causes profondes, alors même que son sujet l'y conduisait naturellement.

Par exemple, aux p. 111-136, il est question de la pornographie et, en particulier, de la fâcheuse habitude d'introduire un lit pseudo-nuptial sur la scène des théâtres. Évidemment, cela est fort vilain; encore fallait-il essayer de dire pourquoi et montrer comment ce lit indiscret

témoigne du malaise démocratique. En creusant un peu, au lieu d'avoir tant d'esprit, M. D. aurait peut-être trouvé à nous dire quelque chose d'intéressant même à propos de ce qu'il appelle des « coucheries ». Car ce n'est évidemment pas le principe démocratique qui est en cause, mais l'éducation que notre démocratie reçoit. Qui donc lui donne cette éducation? De quel principe s'inspirent ses éducateurs quand ils l'entretiennent de certain commandement? Ou, s'ils ne l'en entretiennent pas du tout, comme il paraît, pourquoi ce silence, alors que les pays protestants, où l'on explique le Décalogue à la jeunesse, ne connaissent les « coucheries » scéniques et bien d'autres choses qu'à titre d'articles d'importation? Serait-ce, par hasard, que les protestants, n'ayant point la confession auriculaire, éprouvent le besoin de se guider eux-mêmes sur les sentiers obscurs qu'éclaire — mais seulement pour les privilégiés de l'église romaine — le cours de théologie morale? Serait-ce encore que l'église romaine, très préoccupée, depuis le XII^e siècle, du célibat des prêtres, néglige un peu d'enseigner la chasteté à ceux qui ne portent pas l'habit? Voilà des problèmes dignes d'être étudiés par un moraliste. Et si M. D. était entré dans cette voie, peut-être se serait-il souvenu d'une histoire récente, bien caractéristique, que je demande la permission de rappeler ici. On jouait à Paris (peut-être y joue-t-on encore) une pièce assez libre où, dès le premier acte, le public voyait une jeune personne au lit, qui se réveillait, s'ébrouait et s'habillait en sa présence. Cette jeune personne remplissait la comédie de sa turbulence et de l'étalage, vingt fois renouvelé, de sa lingerie. Il lui arrivait aussi d'enseigner, à un brave curé de campagne, une chanson à double sens, que le curé répétait avec candeur, parce qu'il n'en avait saisi que le sens honnête. Et voilà qu'une dame de haut parage, associée aux œuvres philanthropiques et politiques de la Congrégation, écrit à l'auteur, M. Feydeau, pour le supplier de modifier la scène du prêtre. De la « coucherie », de l'exhibition des dessous roses, de la danse gaditane, elle n'avait cure; les laïques peuvent s'amuser à leur guise, n'est-ce pas? Mais il ne fallait point, même en apparence, manquer de respect à une soutane. Je m'imagine qu'une dame anglicane de même envergure, qui aurait cru devoir écrire à M. Feydeau, eût plutôt blâmé les exhibitions, *divitis urticas*, que la scène du curé, qui ne corromprait même pas un potache. Mais voilà! Les uns font plus de cas de l'Évangile, les autres de ses ministres. Je me garde de décider qui a tort, qui a raison; mais je dis que M. D., abordant un sujet scabreux sous le pavillon d'un titre de moraliste, aurait dû, pour se justifier, philosopher quelque peu.

Il me dira que c'est de la théologie et que cela ne le regarde pas. Je lui répondrai que l'on ne peut aujourd'hui s'occuper de questions morales sans toucher à la théologie. Car nous avons sur nous, en nous, par le fait même de l'éducation qui nous est donnée, le résultat ou le résidu de vingt siècles de théologie et nous sommes théologiens sans le savoir. Cette influence seule est profonde; celle de la philosophie laïque, même

de Voltaire, même de Renan, est à fleur de peau. J'en ai constaté, ces temps derniers, un frappant exemple. Le hasard m'a mis entre les mains le *Cours complet de morale* à l'usage des écoles primaires, par M. Elzéar Méritan, opuscule dédié à M. Gabriel Compayré, recteur de l'Académie de Lyon. A la p. 77, il y est question du châtiment mérité par celui qui trahit la patrie : « Tout traître qui vend sa patrie à l'étranger devrait être attaché à un poteau pour recevoir sur le visage les crachats de ses compatriotes, sa main droite devrait être brûlée et sa chair tenaillée donnée en pâture aux corbeaux. » Cela signifie que la maxime romaine *lex non ulciscitur, sed cavet*, que l'idée platonicienne et moderne de la pénalité considérée comme un traitement du malade, non comme une vengeance, que tout cela n'existe pas aux yeux d'un honorable instituteur de notre temps. Quelles sont donc ses maximes? Mais, tout simplement, celles de l'Écriture, où l'on coupe les doigts et les orteils à Adonibezek, où les méchants sont précipités dans les flammes éternelles, qui ne constituent pas un moyen de guérison, mais une vengeance de cannibale. Donc, quand on trouve du cannibalisme dans l'esprit de nos contemporains, il faut avoir la curiosité d'en chercher la source la plus haute et se demander si, par aventure, ils ne seraient pas un peu théologiens.

M. D. est extrêmement injuste envers Cousin (p. 150). Il fait de lui l'instrument servile des classes dirigeantes sous la Monarchie de Juillet, qui voulaient qu'on opposât une digue aux revendications du prolétariat. D'abord, cela est contredit par les dates, puisque la philosophie cousinienne, ou ce qu'on appelle ainsi, est antérieure à 1830; puis, cette philosophie, si peu originale, n'est qu'un cartésianisme accommodé à l'écossaise, grâce à la découverte d'un volume de Reid que fit, sur les quais, Royer-Collard; enfin, le caractère essentiel du spiritualisme universitaire, au point de vue religieux, c'est d'être strictement *concordataire*, de chercher à ménager, non pas les *beati possidentes*, mais les Églises reconnues, surtout la plus exigeante des trois. On sait assez que Cousin, d'abord assez hardi en face des revendications de l'Église romaine, qui n'a jamais voulu partager avec personne la direction des consciences, finit, de guerre lasse, par s'incliner devant elle au point de mériter ses éloges compromettants.

Il n'est donc pas permis de parler du cousinianisme sans préciser le rôle de ce facteur essentiel : la menace d'une guerre ouverte, d'une excommunication, que l'Église romaine ne lui a pas ménagée dès le début. Pas un mot de cela dans le chapitre de M. D. J'en viens donc à me demander si un élément, un élément considérable de ce « malaise de la démocratie » dont nous parle son titre, ne serait pas la peur qu'éprouvent les esprits distingués à toucher aux questions religieuses. M. D. n'en dit rien, mais il le prouve.

L'armée est *tabou* comme l'enseignement catholique ; mais, aux yeux de M.D., elle l'est un peu moins. Aussi a-t-il eu l'audace de réimprimer,

sous le titre de *Madagascar*, son bel article du *Temps* sur les carnets du colonel Lentonnet. Mais, ici encore, que de précautions qui, dans vingt ans, paraîtront inexplicables! Après avoir raconté des choses révoltantes, M. D. se contente de dire que « tout commentaire paraîtra superflu ». Mais non! Il n'est jamais superflu de dégager la vérité de la vérité; de dire, par exemple, qu'il y a des ministres imbéciles auxquels une démocratie devrait demander des comptes; de montrer pourquoi, en certaines circonstances, le silence épeuré des honnêtes gens est aussi coupable que les vociférations payées des malandrins. Quand il y a lieu de philosopher, M. D. se dérobe; ou plutôt non, il s'est réservé pour une *conclusion*, où il y a de justes réflexions sur les deux mauvais géants Mensonge et Bêtise qui menacent, si l'on n'y met ordre, de dévorer notre démocratie, après l'avoir abrutie et déshonorée. Encore eût-il fallu se demander comment le Mensonge, la Bêtise et — on peut l'ajouter sans crainte — la Férocité, ont encore tant de prise sur le peuple le plus cultivé de la terre, sur le peuple de Voltaire et de Renan. M. Deschamps s'en doute peut-être, mais il ne veut pas le dire : c'est *tabou*[1].

Salomon REINACH.

Les Maisons souveraines de l'Europe, recueil de portraits avec notices généalogiques, par le Comte F.-U. WRANGEL. Stockholm, Hasse-W. Tullberg. 1 vol. pet. in-4 (Tome 1er).

Ce qui m'a frappé dès l'abord dans cet ouvrage, et séduit tout de suite, c'est le goût et la discrétion avec lesquels l'éditeur l'a conçu; c'est qu'il eût pu être affreusement banal, comme tant d'autres, et qu'il ne l'est à aucun point de vue. Au surplus n'en est on que médiocrement surpris quand on est un peu au courant de la librairie et de la typographie suédoises de ces derniers temps. Les résultats extraordinaires de perfection alliée au bon marché ont frappé tous les membres de l'un des derniers Congrès internationaux de la Presse à Stockholm, et il n'est pas douteux que l'exposition de l'année prochaine nous en présente de nouveaux spécimens.

Le but de cet ouvrage-ci, qui paraît en livraisons, mais dont le premier tome est prêt depuis plusieurs mois et sera prochainement suivi du second et dernier, était simplement de fournir à la curiosité du public les portraits authentiques, et les plus récents, de tous les membres des familles ou Maisons souveraines de l'Europe, à quelque âge qu'ils fussent. Indépendamment de la peine évidente qu'on a dû avoir à se pro-

---

1. M. Deschamps use deux fois par page d'un procédé de style qui est, à la longue, tout à fait insupportable. Cela consiste à répéter trois ou quatre fois la même chose, en termes qui ne sont pas de plus en plus précis, mais de plus en plus précieux : « Nos romanciers, psychologues ou descriptifs, si longtemps *retenus par l'asphalte, hypnotisés par les garçonnières et perturbés par la délectation morose d'un monotone péché.* » Il y en a, comme cela, quelques centaines. M. D. a trop d'esprit pour ne pas renoncer à ce tic, d'ailleurs très facile à mal imiter.

curer un grand nombre d'entre eux, il fallait les reproduire par un procédé typographique, et l'on pense tout de suite à ces mille et une livraisons, pittoresques ou autres, de banales phototypies, dont la librairie est encombrée depuis quelques années. Mais ici la perfection de la reproduction, le soin du tirage et la qualité du papier défient toute critique, en sorte que le bon marché du procédé, sans ôter à la publication son caractère soigné, n'a servi qu'à réduire le prix de vente.

Ces portraits sont d'ailleurs précédés d'un texte : un court résumé historique de la Maison en question, suivi de l'état actuel de cette Maison, avec dates, et d'un petit tableau généalogique pour rapprocher les diverses branches. Ceci est l'œuvre d'un spécialiste, le comte Wrangel, d'abord héraut d'armes des ordres de Suède, aujourd'hui chambellan. Les données de ce texte m'ont paru précises et parfaitement exactes. Elles sont complétées, comme documentation, par l'illustration même, due à l'architecte Agi Lindegren, d'un goût discret et délicat, qui comprend, pour chaque notice, un frontispice donnant l'écusson complet au dessous duquel apparaît, comme en un lointain, le principal château de la famille; puis des monogrammes et culs de lampe empruntés aux miniatures, sculptures, etc.

Voici les notices achevées dans ce premier volume : *Anhalt, Autriche-Hongrie, Bade, Bavière, Belgique, Bonaparte, Bourbon,* (branche espagnole, Deux Siciles, Parme, Orléans), *Bragance, Bulgarie, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Grèce, Hanovre.* — Il paraît deux éditions concurrentes : l'une en allemand, l'autre en français. C'est mettre l'ouvrage entre toutes les mains. H. de Curzon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 octobre 1899.

M. Edmond Pottier, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria.

L'Académie déclare vacante la place de membre libre occupée par M. J. Menant, récemment décédé. — MM. E. Guimet, le duc de La Trémoïlle et Théodore Reinach posent leur candidature à cette place.

M. de Mély donne lecture d'une note sur la date de l'apport de la couronne d'épines à Constantinople. D'après tous les *Itinéraires*, elle demeure à Jérusalem jusqu'au IXe siècle; mais, à partir de cette date, aucun pèlerin n'en parle plus, et aucun des historiens byzantins n'en fait mention antérieurement à la lettre d'Alexis à Robert de Flandres en 1093. Elle n'est certainement pas comprise dans l'apport des reliques de Gabaon par Jean Zimiscès en 975. Il ne reste dès lors que les deux dates de 1048 et 1063, années où l'administration des Grecs à Jérusalem leur permit de s'en emparer. Si alors on étudie la chanson de Charlemagne à Jérusalem, que M. Gaston Paris attribue à la fin du XIIe siècle, on ne saurait hésiter à proposer comme certaine la date de 1063, qui demeure, après l'élimination des autres, la seule admissible.

(*à suivre.*) Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 6 novembre — 1899

Mordtmann, Textes palmyréniens. — Stumme, Manuel du chilha. — A. et M. Croiset, Histoire de la littérature grecque, V. — Salles, Les consulats. — Gothein, Schlosser. — Welschinger, La mission de Mirabeau à Berlin. — A. Tuetey, Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution, IV. —Chassin et Hennet, Les volontaires de Paris, I. — Villiers du Terrage, Souvenirs d'Égypte. — Lumbroso, Correspondance de Murat — Saski, Campagne de 1809. — Vionnet, Campagnes de Russie et Saxe, p. Vagnair. — Louis XVIII et les Cent-Jours à Gand, p. Romberg et Malet. — Martinien, Tableaux des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire. — Pons de l'Hérault, Mémoire aux alliés, p. L.-J. Pélissier. — Gourgaud, Journal, p. Grouchy et Guillois. — Despiques, Soldats de Lorraine. — L. Geiger, Le vieux Weimar. — Carton de Wiart, Les grandes compagnies coloniales anglaises du xix° siècle. — Sir A. Milner, Les Anglais en Egypte. — Aubin, Les Anglais aux Indes et en Égypte. — Joleaud Barral, La colonisation française en Annam et au Tonkin. — J. Reinach, Essais de politique et d'histoire. — Lettre de M. Molinier. — Heckr, Thucydide. — Engel, Le godet de Coronada. — Venturini, Caligula. — Académie des inscriptions.

J. Mordtmann, **Palmyrenisches**, 1899, Wolf Peiser, Berlin. — Du même, **Zu den Palmyrenischen Inscrhiften des Dr. A. Musil**. 1899.

Ces deux mémoires relatifs à l'épigraphie palmyrénienne, sont tels qu'on devait les attendre de l'auteur qui s'est fait connaître, depuis longtemps déjà, par d'excellents travaux d'épigraphie et d'archéologie sémitiques et à qui le terrain araméen de Palmyre est particulièrement familier. Le reproche le plus grave qu'on pourrait lui adresser, c'est que, malgré une érudition en général très avertie, il n'est pas tout à fait au courant de l'état de la science, ce qui l'expose plus d'une fois à donner comme nouvelles des solutions déjà proposées. Je me hâte de dire qu'il est tout à fait excusable, car, résidant à Salonique comme consul d'Allemagne, il doit avoir quelque peine à suivre d'aussi loin le mouvement des études auxquelles il consacre les loisirs que peuvent lui laisser ses fonctions.

Dans son premier mémoire, il fait connaître quelques menus textes palmyréniens conservés au musée de Tchinili-Kieuchk et encore inédits; puis il propose divers amendements, quelques-uns réellement heureux, d'autres plus contestables, aux textes publiés autrefois par M. de Vogüé, et à la série publiée en 1875 d'une manière assez imparfaite, par son propre père, le regretté A. D. Mordtmann; enfin il dresse un

tableau du panthéon palmyrénien — panthéon déjà passablement riche [1], — qui sera consulté avec fruit.

Le second mémoire consiste dans l'examen critique du groupe d'inscriptions palmyréniennes recueillies par le Dr A. Musil et publiées l'année dernière, dans les *Mémoires* de l'Académie de Vienne, par M. D. H. Müller, d'une façon qui laissait grandement à désirer. M. M. y fait bonne justice de nombre de lectures et interprétations singulièrement erronées ; malgré cela, il en reste encore pas mal.

Ayant eu déjà l'occasion de discuter ailleurs [2], en détail, plusieurs des vues de l'auteur, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à ce travail dont il serait fastidieux de reproduire ici les éléments techniques.

Clermont-Ganneau.

Dr A. Stumme, **Handbuch der Schilhischen von Tazerwalt.** Leipzig, Hinrichs, 1899, v-249 pp. in-8.

M. Stumme poursuit avec une remarquable activité ses études linguistiques sur l'Afrique septentrionale. Cette fois, ce n'est plus aux dialectes arabes qu'il s'attaque, mais aux dialectes berbères, et il le fait avec les mêmes qualités de précision que j'ai eu déjà l'occasion de louer en lui. La langue *Chilha* est un des trois idiomes berbères parlés au Maroc, le plus méridional des trois comme habitat. M. S. voit dans ce nom de *Chilha* un sobriquet d'origine arabe (*chilh*, « Baumast » et, par extension, « Rüpel » et « Raüber »); cette étymologie conjecturale mérite confirmation. Le petit manuel forme un tout complet : grammaire, morceaux de lecture (très peu), dialogues (plus développés) et glossaire, qui permettra de pénétrer assez avant dans l'intimité de cet idiome.

Ce qui m'inquiète un peu, c'est la nature de la source à laquelle l'auteur a puisé les informations dont il nous fait part, source exclusive et peut-être même suspecte à certains égards. Suivant en cela ses anciens errements et l'exemple de certains autres orientalistes allemands, par un procédé sur lequel j'ai déjà eu l'occasion de faire ici même des réserves de principe, il se présente à nous, si l'on peut dire, comme *vir unius viri ;* pour confectionner son manuel, il a vidé — c'est le mot — un certain Hâdj Abdoullah ben Mohammed, de Tazerwalt, chef d'une troupe d'acrobates marocains dont il a eu l'honneur de faire la connaissance à Berlin. J'avoue que cela m'inspire quelques scrupules sur la valeur de cette

---

1. Vingt et un numéros, ce qui est déjà un chiffre assez coquet — et la liste n'est pas close. Le trop fameux monothéisme sémitique est décidément bien malade.

2. Dans mon *Recueil d'Archéologie orientale*, vol. III, p. 242 et suiv. Sur certains points même, comme on le verra en se reportant aux pages 47 sq. et 176 sq., M. Mordtmann a abouti, sans le savoir, à des conclusions que j'avais déjà expressément formulées.

autorité unique et sans contrôle; et mon inquiétude redouble quand j'apprends que l'honorable impresario mangrébin parle couramment l'allemand... M. S. a beau me dire qu'il a eu soin de composer lui-même les dialogues et qu'il en a modifié le tour quand son guide estimait que la pensée de l'auteur n'avait pas une forme assez « marocaine » ; je n'en suis pas plus rassuré — au contraire.

Assurément, l'ouvrage de M. Stumme est une contribution importante à la connaissance des dialectes berbères; mais je crois qu'il sera bon de ne s'en servir qu'avec précaution et de ne pas prendre tout ce qu'il contient pour argent comptant — il y a des chances même pour qu'il se soit glissé dans le tas quelques pièces de fausse monnaie. Je ne possède malheureusement pas le trébuchet nécessaire pour en faire l'épreuve et je laisse ce soin à d'autres plus compétents. Tout ce que je puis dire, c'est que le *Chilha* est, comme on pouvait s'y attendre à priori, fortement imprégné d'éléments arabes.

CLERMONT-GANNEAU.

CROISET (Alfred et Maurice). **Histoire de la littérature grecque**, t. V. Paris, Fontemoing, 1899, 1096 pages. In-8.

Lorsque parut, il y a douze ans, le premier volume de cette grande *Histoire de la littérature grecque*, le nom des deux frères Croiset était assez connu déjà du public savant, pour qu'il fût presque inutile de la recommander aux lecteurs de la *Revue critique*. Aujourd'hui, l'œuvre est devenue classique[1] : il serait téméraire de prétendre en faire un nouvel éloge. Mais comment résister à la tentation de redire, après tant d'autres, les qualités essentielles qui la distinguent ? Aussi bien, puisque ce gros volume, de onze cents pages environ, a paru pendant les vacances, peu de personnes sans doute ont eu le temps de le lire encore : à défaut d'autre mérite, ce compte rendu aura celui de ne pas s'être fait longtemps attendre ; c'est là un hommage qui me semble bien dû à un travail de cette étendue et de cette valeur.

M. Alfred Croiset a écrit en trois cents pages l'histoire de la littérature alexandrine : c'est assez dire qu'il n'a pas tenté de refaire le livre savant et consciencieux de Susemihl. Mais combien est lumineux ce tableau, tracé à grands traits, d'une période obscure et confuse entre toutes ! Ce qui me frappe d'abord dans ces chapitres, c'est une sûreté de jugement vraiment magistrale ; c'est une vue supérieure, et comme souveraine, des hommes et des œuvres, jointe à une connaissance profonde et solide

1. La seconde édition du premier volume a paru en 1896, celle des t. II et III en 1898. Dans la réimpression du t. II, M. Alfred C. a pu insérer une étude sur les poèmes de Bacchylide : l'ouvrage est désormais au courant des dernières découvertes de la science.

des détails ; c'est l'admirable proportion d'un exposé historique qui ne néglige aucun fait, aucun phénomène propre à éclairer la marche des esprits en Grèce, mais qui réserve une place d'honneur aux grands noms, aux belles choses ; c'est enfin la largeur d'une critique qui a le sentiment le plus délicat de ce qu'on peut appeler la décadence alexandrine, mais qui sait faire valoir et comprendre, sans la moindre gêne, avec l'accent de la plus entière sincérité, le mérite particulier d'une littérature si éloignée du pur atticisme. Historien de la littérature grecque, M. Alfred C. mérite pleinement ce titre, puisqu'il expose et explique le développement des genres littéraires ; mais c'est un historien qui reste avant tout un lettré. Érudit, il ne veut l'être que dans une mesure restreinte : les plus belles découvertes de l'érudition ne lui font jamais perdre de vue l'objet propre de son étude ; il ne partage pas l'illusion, bien naturelle, des heureux chercheurs d'inédit ; il n'ignore ni les hymnes gravés à Delphes sur le Trésor des Athéniens, ni les poèmes d'Isyllos découverts à Épidaure ; mais la nouveauté de ces productions littéraires ne l'aveugle pas sur leur valeur ; Hérondas lui-même, pour avoir enfin revu le jour après tant de siècles d'oubli, ne le retient pas plus longtemps qu'il ne faut : c'est à Théocrite qu'il consacre tout l'effort de sa pénétrante attention. Et n'est-ce pas là le signe d'une œuvre, comme je le disais, magistrale ? M. Alfred C. possède et domine son sujet : il n'aborde l'énumération et l'analyse des écrits alexandrins, qu'après en avoir dégagé et arrêté d'avance le caractère général ; il définit l'alexandrinisme avec l'aisance et la fermeté élégantes qui conviennent à un juge éclairé, également averti des défauts charmants et des qualités dangereuses de cette forme exquise de l'art ; discrètement, il en signale les origines lointaines dans l'atticisme et en observe les transformations jusque chez les modernes ; mais il ne se livre à aucune digression inutile : tout entier à son devoir de critique, il s'attache à expliquer ces Grecs qu'il connaît si bien, et à les apprécier sans excès d'éloge ou de blâme ; dans l'œuvre de chaque écrivain il n'a garde d'omettre des distinctions nécessaires ; il discute, approuve ou réfute, avec une égale sérénité ; enfin, après avoir maintes fois pesé le pour et le contre, maintes fois retourné un livre ou un poème sous toutes ses faces, il proclame, avec la simplicité ferme d'un juge et d'un maître, ou bien que Théocrite est décidément un grand poète, ou qu'Apollonios de Rhodes « a eu aussi son heure d'inspiration et son éclair de génie. » La même gravité, la même autorité se fait sentir dans l'étude sur Polybe, avec je ne sais quel accent plus profond encore, et, si c'est possible, plus personnel. C'est que Polybe offre un exemple rare, sinon unique, dans l'histoire de la littérature générale : il est à la fois un grand esprit dans l'ordre de la recherche scientifique et un mauvais écrivain. Or M. Alfred C. a le culte de la science, et il ne peut manquer de saluer avec admiration chez Polybe le plein épanouissement et l'application sévère d'une méthode que Thucydide seul avait entrevue. Mais il a aussi le goût trop délicat pour ne pas se lasser d'un

style lourd, monotone, maladroit même, d'une langue tout ensemble recherchée et commune, prétentieuse et fade. Cruelle alternative, que la loyauté de M. Alfred C. ne cherche pas à esquiver ! Avec une égale conviction, il démontre et la grandeur de l'historien et la faiblesse de l'artiste ; mais il n'est pas non plus de ceux qui hésitent à conclure, et, après avoir impartialement exposé les deux causes, il incline enfin à pardonner à Polybe la pauvreté de son art, en faveur de sa haute intelligence, de son noble caractère et de son grand amour de la vérité.

La tâche qui incombait à M. Maurice Croiset était de beaucoup la plus longue et la plus ingrate. Quelle immense production d'ouvrages ! et en général quelle médiocrité ! Mais l'historien de la littérature ne se laisse rebuter par aucune époque : il suit avec intérêt les signes de décomposition qui préparent les transformations futures ; il s'attache à retrouver, dans des œuvres même détestables, le souvenir et l'influence de temps meilleurs ; il ne craint pas de découvrir, dans des écrits même excellents, les marques sûres d'une décadence prochaine. Ce regard pénétrant, qui va au fond des choses, M. Maurice C. l'a appliqué, sans défaillance, à tous les écrits de la période romaine, et nulle part il ne s'est départi de cette méthode rigoureuse. Une haute impartialité domine les 700 pages qu'il a consacrées à cette vaste étude. Mais l'impartialité n'est pas l'indifférence, et partout l'auteur apparaît dans les jugements qu'il porte ; mais il s'y montre si modéré, si clairvoyant, si judicieux, si raisonnable, et pourtant si pénétré de bienveillance, si porté même à l'admiration, qu'on se sent tout naturellement amené à lui donner raison, à accepter ses conclusions comme la vérité. M. Maurice C. a ses préférences ; mais il les justifie si bien, qu'elles semblent provenir moins de son goût personnel que de l'évidence même. Il a pour Plutarque un sentiment de sympathie profonde, et quelque répugnance à tout approuver dans l'esprit de Lucien ; mais ni les côtés faibles de l'un ne lui échappent, ni le don, le génie satirique de l'autre. Sans doute sa tournure d'esprit et la modération de son caractère le mettent en défiance contre les plaisanteries impitoyables de Lucien ; mais c'est au nom même de l'histoire, au nom de la science, qu'il combat l'opinion trop commune qui tend à faire de Lucien l'apôtre de la raison contre les superstitions de tous les temps : il insiste sur la sécheresse, la vanité d'une critique qui ne puise pas toute sa force dans un idéal déterminé de raison, de goût et de beauté. Chez Plutarque, au contraire, il contemple et savoure avec délices cette fleur tardive de la morale hellénique ; il goûte avec joie ce bon sens, mêlé d'un sentiment si vif des beautés poétiques et littéraires de l'âge classique ; il connaît les défauts de son personnage, et il les signale avec loyauté ; mais ces défauts mêmes, il les rattache à des préoccupations morales, qui le touchent. Ces distinctions délicates, ces analyses subtiles, il les fait toujours avec la seule intention de mieux connaître, de mieux comprendre l'auteur qu'il étudie ; il veut rendre justice au fond même de l'homme, et c'est ainsi qu'il compense

ses sévérités par l'éloge des qualités d'où dérivent certains défauts. Son appréciation de Denys d'Halicarnasse est des plus instructives à cet égard : la franchise naturelle, et tout à fait louable, de ce rhéteur est cause qu'il a bien souvent formulé des jugements déraisonnables. Qu'on n'aille pas attribuer cependant à M. Maurice C. une indulgence et un optimisme excessifs ! Il a par endroits des impatiences, des révoltes légitimes, surtout quand il parle des ridicules inventions de la sophistique; mais ce n'est pas une raison pour qu'il nie tout ce que l'hellénisme renaissant a dû au grand mouvement sophistique du second siècle. Nulle part je ne trouve en faute la parfaite équité d'un juge aussi pondéré. Dans un seul chapitre j'aurais souhaité que le fin critique insistât davantage sur un point qui me gâte un peu la lecture du bon Plutarque, je veux dire sur la langue et le style de cet auteur. A Dieu ne plaise que je reproche à M. Maurice C. de n'avoir pas consacré un paragraphe spécial à cette étude ! Rien n'est plus souple que sa méthode d'exposition, rien n'est plus libre, et je l'en félicite. Certes il n'y a pas lieu de parler du style de Plutarque avec la même attention qu'on apporte au style d'un Sophocle ou d'un Lysias. Mais ici la lacune me paraît pourtant assez sensible : j'ai l'impression, en lisant certains passages de Plutarque, surtout ceux où l'auteur expose des considérations politiques ou philosophiques, qu'il enveloppe une pensée fort simple, parfois même banale ou vulgaire, de termes abstraits, de locution, contournées, et, disons le mot, d'un jargon prétentieux. M. Maurice C. a glissé peut-être un peu vite sur ce point; mais il a d'ailleurs admirablement défini le caractère de causerie que présentent la plupart de ces charmants traités de morale qui doivent tant, pour le style, à la traduction d'Amyot.

Une impartialité sereine était surtout nécessaire et délicate dans l'appréciation des œuvres de la littérature chrétienne. En signalant les écrits des Pères de l'Église, et en les mettant à leur place dans le mouvement général des lettres, il était indispensable que l'auteur parlât aussi des hommes, et même un peu des doctrines. Le christianisme et l'hellénisme se sont disputé le monde pendant plusieurs siècles, avant la victoire définitive de l'un, la disparition de l'autre : comment un historien de l'hellénisme n'aurait-il pas un faible pour cette culture grecque dont il a suivi dès l'origine les manifestations multiples et variées ? M. Maurice Croiset n'est pas tenté pourtant de méconnaître la valeur des hommes et des œuvres qu'a produits le christianisme. Il a, sur la saveur particulière des écrits évangéliques, sur les essais des apologistes, sur l'éloquence des orateurs chrétiens du ɪᴠᵉ siècle, des pages excellentes, où la justesse de l'expression n'a d'égale que la modération, la sagesse de la pensée. Ici encore, c'est vraiment l'esprit scientifique qui le guide ; mais l'auteur ne craint pas cependant de sortir de sa réserve pour exprimer ses regrets personnels de voir la morale chrétienne attachée à un idéal trop étroit dans certains sermons de Jean Chrysostome, ou la pensée philosophique trop contenue dans l'œuvre, d'ailleurs si forte, d'Athanase ou de Cyrille

d'Alexandrie. L'éloquence de S. Basile et de S. Grégoire de Naziance l'enchante, sans le rendre indulgent pour les poésies du second de ces écrivains. A l'égard de tous, grands et petits, c'est partout la même équité, le même souci de rendre justice au rôle joué par chacun dans l'histoire des idées morales ou dans celle de la littérature.

Ce dernier volume, comme les précédents, n'a pas seulement le mérite d'exposer des idées personnelles et de provoquer les réflexions du lecteur sur les plus graves sujets de la morale et de la philosophie. C'est aussi un répertoire complet et commode, un manuel abondamment pourvu de renseignements bibliographiques, un livre, en un mot, destiné à être consulté sans cesse, en même temps qu'il sera lu par les lettrés.

Et maintenant que cette grande entreprise est achevée, admirons un si noble effort, enfin couronné de succès! Quel rare et touchant exemple de collaboration fraternelle! Voilà pour la science et les lettres françaises un véritable titre de gloire!

Am. Hauvette.

Georges Salles. **L'Institution des Consulats; son origine, son développement au Moyen Age chez les différents peuples.** (Paris, Leroux. 1898. 104 p. Extrait de la *Revue d'Histoire diplomatique*).

L'institution des Consulats du Moyen Age ne procède par aucune filiation des proxénies antiques et ne répond pas davantage à la conception moderne du consul, agent commercial. M. Salles démontre que le consul fut le chef des colonies des bourgeois et marchands qui, lors des croisades, prirent pied dans les pays conquis par les chevaliers, mais qui ne voulurent pas être régies par le droit féodal. On leur attribua soit un territoire, soit une ville, soit même un quartier; et la métropole plaça à leur tête un magistrat, investi de pouvoirs déterminés; ce magistrat s'appela communément, à partir du xii[e] siècle, consul. Mais on le trouve désigné par d'autres titres : *vicomte* dans les colonies génoises, *alcade* des Aragonnais, *procureur*, *avocat*, etc. C'est surtout dans les établissements des villes italiennes que M. S. cherche ses exemples au Moyen Age, car les consulats français, ainsi qu'il l'a écrit dans un Mémoire précédent, ne sont pas connus au delà de l'an 1500. Les consuls détiennent leurs pouvoirs, comme délégués de la métropole, qui les investit; c'est exceptionnellement qu'ils sont les élus des marchands. Le consul n'est pas toujours un compatriote ou concitoyen de ses administrés, c'est souvent un notable du pays. M. S. réfute à ce propos la théorie de M. Schaube, qui considère, comme deux institutions différentes, les consuls nationaux et les consuls indigènes ou proxènes. Mais la nationalité du titulaire ne modifie en rien l'institution : le proxène, l'étranger, a toute juridiction même au criminel, sur ses protégés. M. Salles étudie dans le détail les attributions des consuls; et il est

frappé de l'uniformité des usages et procédures; d'où il conclut à l'existence d'un droit international. Ce Mémoire, fortement documenté, éclaire les origines des Capitulations.

B. A.

Johann Georg Schlosser als badischer Beamter, von Eberhard GOTHEIN (Neujahrsblætter der badischen historischen Kommission), Heidelberg, Winter, 1899. In-8°, 109 p.

Il ne s'agit pas ici du mari de Cornélie, du beau-frère de Gœthe, de l'ami de Lenz et de Klinger; il s'agit du fonctionnaire, et, d'après les documents des archives, M. Gothein nous retrace les actes de Schlosser dans le pays de Bade. En somme, le grand bailli Schlosser reste tel que nous le connaissons, sérieux, grave, consciencieux, mais brusque, rude, agressif, rompant en visière avec le conseil aulique, avec le conseil ecclésiastique, avec la chambre des finances, bravant le mécontentement du ministre Edelsheim et du margrave Charles-Frédéric. Très curieuse est, par exemple, la lutte contre le vieux Sander qui impose aux enfants seize heures d'enseignement religieux par semaine et qui réplique à son adversaire en le rangeant parmi les « grands génies ». Mais Schlosser rendit de réels services — que M. G. expose tout au long — notamment dans les questions d'assistance publique en fondant un orphelinat où les enfants furent employés au tissage, et l'*Amalienstiftung* qui subsiste, témoigne encore aujourd'hui de son « labeur social » (p. 71). Il régla la frontière entre Bade et l'Autriche antérieure, non sans se chamailler avec la régence de Fribourg. Et il fut mêlé à de plus graves intérêts : il eut une mission à Vienne en 1782 et fut chargé de correspondre avec Pfeffel, puis de s'aboucher avec Gérard pour soumettre à la France le projet du *Fürstenbund*. Enfin, lorsqu'il dut quitter Emmendingen où il s'était fait trop d'ennemis, pour venir à Carlsruhe, en qualité de conseiller intime, il joua dans les affaires françaises le rôle de jurisconsulte et de diplomate. Schlosser fut l'adversaire décidé de la Révolution; car, par pessimisme, il était conservateur. Toutefois, dans le litige des princes possessionnés (Bade avait, sous la souveraineté du roi, la supériorité territoriale à Rodemaker et à Beinheim), il fit preuve d'une merveilleuse sagacité. Il proposa de laisser aller les choses, de tirer parti des événements, d'échanger ces possessions de la rive gauche qui n'avaient pour Bade aucune valeur, de lâcher le fougueux évêque de Spire qui protestait avec passion contre les décrets de la Constituante. Dans un mémoire remarquable, le plus remarquable qu'il ait écrit, il dit que la France se dégoûtera de l'anarchie, qu'elle aura un Cromwell, que Bade n'aura plus jamais pour ses domaines du dehors l'indépendance et l'immédiateté que fixaient les traités, qu'il vaut mieux abandonner ses droits et faire un accommodement avantageux. Il ne fut pas

écouté, et en 1794, il donnait sa démission. L'étude que lui consacre M. Gothein est complète et on la lit avec intérêt, bien qu'avec un peu de fatigue, parce que l'auteur a négligé de la couper, de la diviser en chapitres [1].

A. C.

La mission secrète de Mirabeau à Berlin (1786-1787), d'après les documents originaux des archives des affaires étrangères avec introduction et notes par Henri Welschinger. Paris, Plon. 1900 In-8°, 522 p. 7 fr. 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Welschinger de réimprimer la correspondance que Mirabeau envoya de Berlin à Versailles pendant les années 1786 et 1787 et qu'on connaît sous ce titre — qui d'ailleurs est de Mirabeau — *Histoire secrète de la cour de Berlin*. M. W. rappelle d'abord dans une introduction les débuts de Mirabeau et raconte, d'après l'excellente biographie de M. Stern, ce que fut sa mission à Berlin ; il apprécie la correspondance ; il prouve que Mirabeau, malgré ses dénégations, a publié les lettres, et, au passage, que Talleyrand ne rompit pas pour toujours avec l'indiscret. Il énumère ensuite dans une note les diverses éditions de l'*Histoire secrète* et publie, à son tour, ce qu'il nomme à bon droit l'édition définitive. Cette édition est faite d'après les minutes originales léguées par La Marck à Bacourt et par Bacourt au ministère des affaires étrangères. On trouve donc dans le texte publié par M. W. tous les passages supprimés dans les précédentes éditions et, en toutes lettres, les noms qui ne figuraient qu'en initiales. Mais il est fâcheux que l'impression ne soit pas mieux soignée et que les lapsus, les incorrections soient en si grand nombre [2]. M. Welschinger a, ce semble, corrigé trop rapidement ses épreuves et il ne connaît pas la Prusse de Frédéric Guillaume II aussi bien que la France de Napoléon I. Il imprime partout *Welner* au lieu de Wöllner et qu'est-ce qu'un prince de *Gœthen* ou de *Gœthe* (p. 224, 225, 248) [3] ? Mais il a fait suivre chaque lettre d'un court précis qui contient le résumé des observations de Trenck *(Examen politique et critique de l'Histoire secrète)* et des notes sur les principaux personnages : on peut ainsi vérifier la valeur des assertions et des renseignements de Mirabeau. Il donne, en outre, les lettres qu'il a trouvées et que Talleyrand avait revues et corrigées pour les transmettre au ministre, et il a soin d'indiquer les modifica-

---

1. P. 98, lire Ternant et non *Ternaux*.
2. Ainsi, p. 290, Cliton pour *Clitus*. Même la table nominative demanderait un *erratum : la baronne* de Gemmingen pour le baron; *Sweton* pour Swieten : *Wonsch* pour Wunsch. Dans le texte, on trouve tantôt Finkenstein et tantôt Finckestein; à la même page (p. 239) Viviez et Vivier ; p. 213, Veyrac et ailleurs Verac ; etc.
3. Il s'agit du prince d'Anhalt-Cœthen.

tions de l'abbé de Périgord par des italiques et les suppressions par des points suspensifs. S'il n'a pas apporté, quoi qu'il dise (p. 91), à sa publication tous les soins dont elle était digne [1], il aura le mérite d'avoir livré à l'impression dans leur intégrité ces terribles lettres où Chateaubriand retrouvait tout Mirabeau [2].

A. C.

Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française par Alexandre Tuetey. Tome quatrième, Assemblée Législative, première partie. Paris, Imprimerie nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet, 1899. in-8, xxxv et 652 p.

Ce quatrième volume qui témoigne, comme les précédents, d'un long et difficile labeur, contient les titres des documents manuscrits trouvés par M. Tuetey sur le Paris de l'Assemblée législative : démission de La-

1. Voyez en Allemagne quelle acribie un Bailleu apporte à l'édition de la correspondance de Talleyrand et un Koser, à celle des mémoires de Katt.

2. Voici quelques observations dont on pourra profiter pour une seconde édition : p. 111 on aurait voulu une note sur Féronce — par inadvertance de l'éditeur, un même personnage a deux notices au lieu d'une, ainsi Bischoffswerder, p. 127 et 198; Goertz, p. 143 et 195, Struensee, p. 149 et 199; — p. 151 manque une note sur Schweizer, et Jeanneret n'a la sienne qu'à la p. 417; — p. 172, lire Vittinghof au lieu de *Wittinkoff*; — p. 180 les prénoms de Tauentzien sont Boguslaus-Emmanuel et non *Boleslas-Cunnarinel* (!); — p. 182 lire Geusau et non *Gaysau* ou, comme à la table *Gaysac*; — p. 185, ligne 11, lire « sait » et non *fait*; — p. 194 Lehwald et non *Levald* ou, comme à la table, *Lewold*; — p. 209, Kæmmerer et non *Kammerer*; — p. 214, lire Kalckstein et non *Kalschstein*; — p. 227 Itzenplitz et non *Isemblitz*; — p. 230 Gutschmied et non *Gudschmidt*; — p. 234, Fersen et non *Ferjen* (cf. p. 95); — p. 257 (261, 269) Reck et non *Reek*; — p. 261, Keyserlingk et non *Kaiserling*; — p. 272 Seckenberg et non *Feckenberg*, Dalberg et non *d'Alberg*; — p. 279 Vitzthum et non *Witzthum*; — p. 282 (et p. 326), c'est là et non p. 384 qu'il fallait mettre la note sur Lavater; — p. 285, lire Münchhausen et non *Munchaufen*; — p. 293, Rabener et non *Rabner*; — p. 313 et ailleurs Holstein-Beck et non *Holsteinbeck*; — p. 316, la note sur Edelsheim est très incomplète, et il ne suffisait pas de rappeler son rôle dans l'enlèvement d'Enghien; — p. 320 (cf. 342, 353 et 356) lire Heymann et non *Hayman*; — p. 330 Rohdich et non *Rodig*; — p. 352, Schlichtegroll et non *Schlichtegrol*; — p. 357 : pourquoi imprimer « la fameuse T... » et ne pas mettre en toutes lettres *Tribade*, comme l'a fait Mirabeau dans l'édition de 1789? quel singulier scrupule! — p. 362 lire Goerne et non *Goern*; — p. 366, là encore (cf. p. 398) quelle étonnante pudeur de remplacer le mot *giton* par une initiale!; — p. 392, Sprengporten et non *Spring-Porten*; — p. 407, Westphal et non *Westfall*; — p. 411; ici aussi, pourquoi ne pas imprimer *Bonneau* (que d'ailleurs M. W. a osé transcrire plus haut) et *bordel*, comme dans le texte de Mirabeau? — p. 414, Eben et non *Ebben*; — p. 421, Breitenfeld et non *Streitenfeld*; Kesselsdorf et non *Keneldorf*; Hülsen et non *Kuls*; — p. 428, Kalckreuth n'a pas « cédé » Mayence aux Français; — p. 439, cet Eugène de Wurtemberg n'est pas, comme le croit l'éditeur, le duc Charles-Eugène, mari de Françoise de Hohenheim.

fayette, troubles, bruit d'un départ de Louis XVI, fêtes en l'honneur des soldats de Chateauvieux et de Simonneau, affaire du Comité autrichien, chute du ministère girondin, journée du 20 juin, dons patriotiques et proclamation de la patrie en danger, organisation du camp sous Paris, déchéance du roi réclamée par les sections et par la Commune, journée du 10 août. On pourra faire désormais, grâce à M. Tuetey, une histoire de ce fameux 10 août. Il indique toutes les sources qu'il range sous dix rubriques : préparatifs ; historique ; rapports procès-verbaux et déclarations ; participation des Suisses ; incendie et pillage des Tuileries ; morts et blessés, secours, pensions, dons ; fête funèbre ; adhésions ; protestations ; conséquences. Aucune journée révolutionnaire n'était plus obscure. M. T. fait sur elle la lumière. Il expose dans son *Introduction* de quels éléments étaient formées les forces insurrectionnelles qui montèrent à l'assaut du palais royal, et il prouve qu'à côté des Marseillais, des Brestois et des fédérés de tous les départements s'étaient groupés des gardes nationaux de toutes les sections parisiennes, appartenant pour la plupart à la classe ouvrière et exerçant les professions les plus variées, nullement émeutiers de métier, nullement fauteurs de désordres et de troubles, nullement attirés par l'appât du pillage. Il relève également de curieux incidents et des traits caractérisques qui ont échappé aux historiens (p. v-xv) et l'on regrettera avec lui la perte de ce manuscrit où Marie-Antoinette avait fait un « tableau narratif et descriptif des huit femmes de chambre de Madame Royale » et « la censure mordante de quelques maîtres des enfants de France ». Enfin, dans cette introduction — si intéressante qu'on la voudrait plus longue — le patient et habile chercheur produit une statistique remarquable : l'état des fédérés et gardes nationaux tués, morts de leurs blessures ou blessés le 10 août. Cet état a été dressé par la municipalité et, comme le démontre M. Tuetey, très sérieusement fait. Il comprend 42 fédérés marseillais, 7 fédérés brestois, 32 fédérés d'autres régions, 8 gendarmes des 29ᵉ et 35ᵉ divisions, et 285 gardes nationaux parisiens, en tout 376 personnes. Dès lors tombent les évaluations de Poisson, de Michelet, de Ternaux, de Taine, etc., et il est permis de dire avec M. Tuetey, après avoir constaté la condition sociale des combattants et la ferveur de leurs sentiments patriotiques (car beaucoup, bien que gravement atteints, n'ont pas attendu leur guérison pour voler aux frontières) que l'insurrection du 10 août a été, non une simple émeute, mais « l'explosion des colères longuement amassées, le déchaînement de la fureur de tout un peuple, des provinciaux comme des Parisiens, en un mot un mouvement national ». Ce volume rendra donc de grands services en signalant aux travailleurs tant de témoignages où la physionomie des événements est plus exactement retracée que dans les *Mémoires* de l'époque, et il faut en remercier le modeste et consciencieux éditeur — d'autant qu'il a joint à sa description des 3981 numéros une table alphabétique de cent-cin-

quante pages en deux colonnes qui a dû lui coûter beaucoup de peine et de temps.

A. C.

Les volontaires nationaux pendant la Révolution, par Ch.-L. Chassin et L. Hennet. Tome Ier. Historique militaire et états de services des huit premiers bataillons de Paris, levés en 1791 et 1792, documents tirés des archives de la guerre et des archives nationales. [Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française, publiée sous le patronage du Conseil municipal.] Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1899. In-8, 768 p.

Ce volume pourra servir de guide et de modèle à tous ceux qui voudront entreprendre l'histoire des volontaires de leur département ; mais on peut dire à l'avance que nul ne sera aussi complet que les deux auteurs dont l'un, déjà très compétent, peut en outre, par la situation qu'il occupe aux archives administratives du ministère de la guerre, puiser pleinement aux sources mêmes. MM. Chassin et Hennet donnent d'abord la liste des premiers volontaires de Paris, de ceux qui, en juin 1791, se déclarèrent disposés à se dévouer à la défense des frontières. Ils font ensuite l'historique des trois premiers bataillons de Paris, ou bataillons de 1791. Sur la levée de 1792, ils apportent une foule de détails curieux et d'informations très intéressantes, parfois très neuves que nous ne pouvons résumer ici ; mais tout le chapitre sur les volontaires de 1792 mérite d'être consulté par les historiens de l'armée française. Suit le récit de ce qu'ont fait le 4e bataillon de Paris, dit 1er des sections armées, le 5e bataillon, le 6e bataillon, un autre 6e bataillon qui s'appelait le bataillon de Bonconseil, le 7e bataillon, dit du Théâtre-Français, le bataillon 7e *bis* et le 8e bataillon, dit de Sainte-Marguerite. On a donc dans ce volume *dix* historiques de bataillons parisiens, et des historiques aussi minutieux et fouillés que possible, contenant la formation du bataillon, sa composition, ses marches et combats, son embrigadement et les états de services de tous ses officiers et sous-officiers, voire des soldats. La masse de renseignements que les deux auteurs nous fournissent ainsi, est vraiment incroyable : effectifs, notices biographiques, documents importants pour l'histoire générale comme le *Précis* du 1er bataillon, le mémoire de Vezu (p. 279), les pièces relatives au commandant Chopplet, le compte rendu de Clozel (p. 617), la relation des combats de Rousselaer (p. 692). L'ouvrage fait honneur aux deux érudits qui l'ont entrepris ainsi qu'au Conseil municipal de Paris qui l'a patronné.

A. C.

E. de Villiers du Terrage, **Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte, 1798-1801**, mis en ordre et publiés par le baron Marc de Villiers du Terrage. Avec portraits, cartes et gravures. Paris, Plon, 1899. In-8, XXIII et 378 p., 5 fr.

Édouard de Villiers du Terrage, instruit dans les mathématiques par son oncle Villantroys, était élève de l'École polytechnique lorsqu'il s'embarqua pour l'Égypte en qualité d'attaché à la commission scientifique. Il passa au Caire ses examens de sortie et fut nommé par Bonaparte ingénieur des ponts et chaussées. Ce fut Villiers qui reconnut les points d'atterrissement autour de Péluse; il leva, avec quelques-uns de ses collègues, les profils de la vallée du Nil; avec Jollois, il réunit dans ses séjours à Syout, à Denderah, à Esné, à Thèbes, des notes et des dessins en grand nombre, et l'on doit remarquer que Villiers et Jollois, partis les premiers pour la Haute-Égypte, quinze jours seulement après Denon, devancèrent les deux commissions que Bonaparte envoya quelques mois plus tard. Ils dessinèrent le zodiaque de Denderah, découvrirent le tombeau d'Aménophis III, et Champollion a loué l'exactitude de leur description de Thèbes. Ajoutons que Villiers prit encore part à quatre expéditions qui parcoururent la région de l'isthme de Suez pour faire un nivellement entre les deux mers et qu'il dressa la carte de la vallée de l'Égarement, ainsi que celle de la province de Belbeis. Son petit-fils publie aujourd'hui ses *Journal et souvenirs*. Villiers avait d'abord écrit son journal sur des feuilles volantes et sur de petits carnets. Au moment de revenir en France, pendant les mois d'inaction qui précédèrent le départ de la commission des sciences et arts, il rédigea, à l'aide de ces memento, un véritable journal. Plus tard, lorsqu'il travailla à la *Description de l'Égypte*, il développa considérablement les pages relatives à ses séjours sur l'emplacement de plusieurs villes anciennes. Enfin, vers 1835, il revit le journal et le recopia, mais en le transformant, en y intercalant des observations générales et plusieurs lettres écrites ou reçues par lui en Égypte, et en retranchant de menus faits qu'il jugeait trop personnels. M. Marc de Villiers du Terrage a reproduit ce texte en y insérant à son tour tout ce que son grand père n'avait pas recopié et qui se trouvait dans quelques feuilles volantes et dans un carnet que le hasard avait conservés. Tel quel, le livre offre un grand intérêt, non seulement pour les historiens de l'égyptologie, mais pour ceux qui voudront mieux connaître l'extraordinaire campagne de l'Égypte. Il y a là des détails curieux sur l'aspect de Malte, sur l'Institut d'Égypte, sur la révolte du Caire, sur Esné et son jardin français, sur Menou, sur le retour de la commission des arts, etc. L'éditeur s'est fort bien acquitté de sa tâche et l'on ne peut que louer son exactitude et sa compétence. Son introduction nous renseigne sur le texte des Mémoires et sur l'existence de Villiers; ses notes sont toujours les bienvenues, et il a joint à l'ouvrage une liste complète des membres de l'Institut d'Égypte et de la commission des sciences et arts, une très bonne notice sur les portraits de Dutertre (plusieurs de ces portraits des

membres de l'expédition ont été reproduits dans le volume), et un index des noms de personnes 1.

A. C.

Albert Lumbroso, **Correspondance de Murat** (juillet 1791-juillet 1808), préface de H. Houssaye, avec cinq portraits et six fac similés d'autographes. Turin, Roux Frassati et Cie, 1899. In-8°, xxx et 512 p., 6 francs.

Était-ce la peine de reproduire l'orthographe parfois fautive de Murat? Que nous importe qu'il écrive *ralie* et *coeffure?* Mieux valait donner les lettres sans s'attacher à ces insignifiants lapsus. Mais la publication de M. Lumbroso est fort méritoire. Il publie 401 textes selon l'ordre chronologique — du 5 juillet 1791 au 18 juillet 1808 — en les classant en quatre groupes : soldat et général, maréchal et prince, addenda, lettres non datées (mais, comme il le remarque dans sa substantielle et spirituelle introduction, écrite en excellent français, la plus grande partie des lettres est adressée à Napoléon pendant l'année 1808 et, soit dit en passant, ces lettres de 1808 nous renseignent singulièrement sur les événements d'Espagne). Il a dépouillé les ouvrages de M. Boulay de la Meurthe et de M. le comte Joachim Murat, la brochure de M. Biagi qui contient quarante lettres de Murat à sa fille Laetitia, le recueil de Schlitter, les collections d'autographes, les archives publiques de France et d'Autriche, etc. Deux archives privées de grande importance lui ont été fermées : celles de la famille du duc de Gallo qui fut le ministre des affaires étrangères du roi Murat et celles de M. le comte Murat, qui prépare un livre sur le règne de Joachim. Mais, en somme, et malgré ces lacunes, nous aurons dans l'ouvrage de M. Lumbroso la plupart des lettres de Murat. L'éditeur y joint des lettres de Caroline, et il fait bien. Il annote le texte, comme il convient, discrètement, sans

---

1. Une preuve du savoir et du zèle de l'éditeur est la liste qu'il donne (p. 35) des chevaliers de Malte qui accompagnèrent l'expédition. Elle est plus complète qu'il ne le croit, il ne lui manque que Hautpoul et Mongenet. J'ajoute seulement que Bonvouloir, Saint-Exupery, Duchesne et Le Bègue, devenus aspirants de marine, sautèrent avec l'*Orient*. au combat d'Aboukir; que Du Peyroux devint chef de bataillon au 85e ; Saint-Félix, aide de camp de Darmagnac ; Bourbel, capitaine au 26e chasseurs (blessé grièvement); La Faye, capitaine des grenadiers au 18e (tué sous Alexandrie); Cheffontaines, adjoint à l'état-major (mort en Égypte); Alpheran et d'Auray, aides-de-camp de Menou ; Tousard, chef de brigade du génie ; que Sainte-Colombe et Vibrac entrèrent dans le génie ; que De Pierre entra dans la marine. — P. 85, le personnage appelé *Dargenel*, se nomme d'Argeavel ; cp. *Jeunesse de Napoléon I*, 174 et 397; nous nous permettons de renvoyer l'éditeur à cet ouvrage, où il trouvera quelques renseignements sur Alméras (et non *Almeyras*, III, 245 et 310), d'Alvimart qui fut condisciple de Napoléon à Paris et non à Brienne (I, 256 et 444), d'Andigné (I, 335 et 472), d'Anthouard (II, 182 et 330), Dommartin (III, 170 et 292), Fugières (II, 228 et 342), Jullien (I, 461), les Lepère (I, 166 et 390), Sucy (II, 162 et 317), Villantroys (II, 180 et 327) et autres.

donner une complète biographie des personnages; il ne dit que l'indispensable. Le second volume renfermera les lettres de Murat, roi de Naples, et un index alphabétique des noms qui facilitera les recherches [1].

A. C.

État-major de l'armée, section historique. **Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche**, par le commandant SASKI. Tome 1er. Paris, Berger-Levrault, 1899. In-8° ; VIII et 586 p.

Le premier tome de l'ouvrage du commandant Saski, paru sous les auspices et avec l'attache de la section historique de l'État-major de l'armée, est conçu et disposé comme le travail du commandant Foucart sur la campagne de 1806-1807. C'est, non pas une histoire proprement dite, mais un recueil de documents tirés, pour la plus grande partie, des archives ou ministère de la guerre. On voit d'abord les mesures que prend l'Empereur pour faire face à une lutte qu'il prévoit et augmenter ses forces, quelles instructions pressantes il adresse sur ce point à Clarke, à Davout et aux princes de la confédération, comment il constitue en corps d'armée la division Oudinot, réunit à Magdebourg la division Saint-Hilaire et forme le corps d'observation de l'armée ou Rhin commandé par Masséna. Mais bientôt, dans la dernière quinzaine de février, il n'y a plus de doute sur les intentions de l'Autriche : Napoléon nomme Berthier major-général pour l'armée du Rhin, pour le corps des villes hanséatiques et pour le corps d'observation du Rhin ; il rassemble les troupes de la confédération, concentre l'armée du Rhin à Bamberg, lui envoie des renforts, tout en organisant un corps de réserve, donne de nouvelles instructions à Davout, à Masséna, à Lefebvre qui commande les Bavarois, aux commandants des divers corps en cas d'une attaque inopinée des Autrichiens, et finalement, « lorsque la guerre paraît à peu près inévitable » (p. 405), dépêche Berthier à Strasbourg pour assurer aux premières opérations de la campagne une direction conforme à ses vues. C'est là, au moment où l'Empereur juge la situation assez critique pour envoyer sur la base d'opérations le major général — ainsi que l'intendant général Daru — que se termine le volume. M. Saski a joint à l'ouvrage des annexes (décrets, états de situation, etc.), quatre croquis (Augsbourg et Passau) et une carte de l'Europe centrale. On louera la façon intelligente dont il a ordonné son travail : il l'a bien divisé (sans s'astreindre toujours à la chronologie, et il a eu raison de grouper, en un seul chapitre, tout ce qui est relatif aux demi-brigades provisoires de réserve) ; les documents se suivent dans un ordre très clair, en quatorze chapitres, et sont annoncés

---

1. Lire p. 7 Albouys de Cahors ; p. 13 Monmayou (cf. p. 451) ; p. 27 de Blou et Decoux ; p. 135 Deutz ; p. 329 Faudoas (cf. p. 376) ; p. 470 Boinod (et non *Boisnard*).

par des exposés sobres et nets. L'impression est d'ailleurs fort soignée[1].

A. C.

Campagnes de Russie et de Saxe 1812-1813. Souvenirs d'un ex-commandant des grenadiers de la vieille garde, fragment des Mémoires inédits du lieutenant-général J.-J. Vionnet de Maringoné, avec préface de Rodolphe Vagnair. Paris, Dubois. 1899. In-8, 193 p.

Vionnet qui fut fait baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII, avait rédigé ses Mémoires. On n'a retrouvé des vingt trois volumes qu'il a écrits que le manuscrit publié aujourd'hui par M. Vagnair. Il y raconte les campagnes de Russie et de Saxe. Son récit est intéressant, souvent dramatique. Nous citerons, par exemple, l'aspect du champ de bataille de la Moskova, quelques épisodes de l'incendie de Moscou et — bien qu'il y ait des répétitions et des longueurs — la description de la retraite, notamment le passage consacré aux *hébétés*. C'est dommage que le volume soit d'un format peu ordinaire et d'une impression mauvaise ; dommage que l'éditeur ait reproduit tel quel le texte de Vionnet. Pas un seul nom de lieu n'est identifié, des noms de personnes sont estropiés (comme celui du général Lanusse, écrit *Lanus* !) et l'on trouve des abréviations comme *Nous biv.* (pour « nous bivaquames »). M. Vagnair nous répondra que c'est son droit, qu'il a voulu donner le manuscrit dans sa forme originale ; mais Vionnet a-t-il vraiment écrit *Ornanano* (p. 133), *Tharaud* (p. 137 pour « Tharand »), et lorsqu'il dit qu'il a couché à Landstuhl (dans le texte, *Landsthut* p. 99) *à Lauge,* ne faut-il pas lire à l'ange, à l'auberge de l'ange ? Cette façon de publier les textes est très commode pour l'éditeur, mais déroute et agace le lecteur. M. Vagnair a du moins le mérite d'avoir mis en tête des *Souvenirs* une notice sur Vionnet, neuve et détaillée[2].

A. C.

Louis XVIII et les Cent Jours à Gand, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par MM. Édouard Romberg et Albert Malet. Paris, Picard, 1898. Tome I, LXIV et 256 p.

Les documents que contient ce recueil, proviennent des archives du duc de Blacas et des archives impériales de Vienne. Les éditeurs ont

---

1. Lire p. 153 Heidenheim et Hall au lieu de *Heindenheim* et *Haal ;* p. 298 Hochstett et non *Hæchstett* ; p. 299 Beker et non *Becker*, Pernety et non *Pernetti*, Flayelle et non *Flayet*, Günzbourg et non Gunzbourg.

2. Nous ne relevons pas les innombrables fautes que présente la transcription des noms propres ; mais nous signalerons un ou deux lapsus de l'introduction de M. Vagnair : p. 9 « les généraux *Desprès, Brassier* », lire le général Deprez-Crassier ; p. 10 « *Meunier* », lire Munnier ; *id.* « *Stemfeldt* », lire Steinfeld.

aussi inséré les actes officiels parus au *Journal universel*, journal de la cour de Gand. Les pièces sont réunies sous diverses rubriques : lettres des souverains alliés et de Louis XVIII ; pièces où le roi a fait acte de souverain, ordonnances et projets d'ordonnances, instructions, etc. ; pièces relatives à la déclaration du 2 mai ; pièces concernant la création et la nomination de commissaires du roi auprès des armées d'invasion ; pièces sur les projets d'insurrection dans les départements du Nord ; pièces sur le concours et secours sollicité de l'Espagne en vue d'une campagne dans le Midi ; lettres du comte d'Artois, de Lainé, du baron Vincent ; mission de Gain de Montagnac à Londres. Cet ordre est un peu factice, mais il s'imposait. La plupart de ces documents sont inédits et quelques-uns, fort curieux et fort importants pour l'histoire générale (à noter par exemple les craintes qu'inspirait le parti orléaniste). En tête du volume M. Romberg a mis une très intéressante introduction de soixante pages où il donne une foule de détails, jusqu'ici inconnus en grande partie, sur le séjour de Louis XVIII à Gand et en Belgique [1].

A. C.

A. MARTINIEN, **Tableaux par corps et par batailles des officiers tués et blessés pendant les Guerres de l'Empire** 1805-1815. Paris, Lavauzelle, in-8, 824 p., 20 fr.

Ces *Tableaux* intéresseront tous ceux qui s'occupent de l'histoire militaire du premier Empire. L'auteur a relevé près de 60,000 noms. Il n'a pas, comme on pourrait le croire, copié aux archives du ministère de la guerre des listes toutes faites ; ces listes n'existent pas. Il a dépouillé près de douze mille cartons et de trois mille registres ! Aussi son travail lui a coûté plus de dix années. Il a rangé les noms des tués et blessés par régiments et par batailles dans l'ordre suivant : I, l'empereur et les princes (Napoléon, Murat, Eugène, Jérome ont été blessés, le premier à Ratisbonne, le second à Vinkovo, les deux autres à Legnago et à

---

1. P. 1. C'est non pas *Hugues* de Damas, mais Roger de Damas que Louis XVIII nomme commissaire auprès de l'Autriche (ou mieux, auprès de l'armée de l'empereur d'Autriche), et le Talleyrand dont il s'agit, est, non pas commissaire, mais commissaire-adjoint de Roger de Damas qui était trop grand personnage pour avoir un collègue revêtu des mêmes pouvoirs ; le Damas en question est cité p. 131 et, comme il était comte, ne doit pas être confondu à la table avec le baron du même nom — P. 68. Castejas doit être lu Castéja. — P. 141, le général *de Perrière* est le général Poissonnier-Desperrières qui fit alors imprimer une *Réfutation d'un soldat à MM. les conseillers de Buonaparte, se disant empereur des Français*. — *Id.* Brossard est le futur général de Brossard qui, l'année précédente, chef d'escadron et aide-de-camp de Delaborde, avait été chargé par le ministre Dupont (7 avril 1814) de remettre des dépêches aux commandants des places de l'Est. — P. 217, lire Dalhousie (et non *d'Halousie*) ; ce nom manque à la table (où, soit dit en passant, il y a une faute grave, *Bournonville* pour Beurnonville).

Waterloo]. II, État-major et services généraux. III, Garde impériale. IV, gendarmerie. V, infanterie. VI, cavalerie. VII, artillerie, génie et train des équipages. VIII, marine. IX, troupes alliées. Il n'oublie pas, comme on voit, les officiers des équipages de la flotte, ni ceux des troupes italiennes, napolitaines, espagnoles, hollandaises, westphaliennes et polonaises, ni les contingents allemands, les Bavarois qui combattirent avec nous à Pultusk et dans le Tyrol, à Wagram et à Polotsk, les Saxons, les Wurtembergeois, les Hessois, les Badois, les régiments de la confédération du Rhin, les Autrichiens et les Prussiens qui prirent part à l'expédition de Russie. Le modeste et consciencieux auteur n'a pas dit dans son avertissement le profit que l'histoire pouvait tirer de son livre. On voit, en le lisant, quelle énorme consommation d'hommes Napoléon a faite. Dans l'espace de dix ans, parfois même à quelques semaines de distance, des régiments ont deux, trois colonels tués à l'ennemi. Des batailles ont été moins meurtrières, d'autres ont été plus terribles qu'on le croit d'ordinaire ; à Pultusk le 88e où Cambronne était chef de bataillon, a quarante officiers hors de combat. Les pertes essuyées à Austerlitz et à Iena (victoires relativement faciles) ne sont rien ou presque rien à côté de celles d'Auerstaedt et d'Eylau ; le 14e eut à Eylau vingt-six officiers tués et treize blessés ; le 24e, dix-sept tués et trente-sept blessés. Certaines armes ont souffert énormément dans certaines actions : l'artillerie à Wagram et la cavalerie à Essling (la cavalerie n'a jamais été aussi rudement éprouvée que dans les guerres du premier Empire). Le génie qui ne fait que la guerre de sièges, a quatre officiers tués et quatre blessés a la bataille de Krasnoë. Le corps d'état major dont les officiers ont constamment parcouru le champ de bataille, est cruellement atteint à Leipzig. Dans la campagne de 1814 — comme à Waterloo avec les cuirassiers et les carabiniers — la vieille garde porte presque tout le fardeau et compte le plus de victimes. Quelques fautes d'impression et quelques inexactitudes inévitables dans la transcription des noms propres ne diminuent nullement la valeur de cette publication de M. Martinien : elle doit figurer dans toutes les bibliothèques militaires et aura bientôt, pensons-nous, une deuxième édition.

A. C.

Mémoire de Pons de l'Hérault aux puissances alliées, publié pour la Société d'histoire contemporaine par Léon G. Pélissier. Paris, Picard, 1899, in-8°, LVI et 374 pages.

Le *Mémoire* de Pons de l'Hérault est inachevé ; mais il est bien intéressant. Pons décrit l'île d'Elbe sous le gouvernement de Napoléon, et si, après avoir lu ses *Souvenirs*, on ne trouve plus à cette description le charme de la nouveauté, on jugera néanmoins qu'il a su représenter d'une façon assez vive et saisissante la vie que mène l'empereur, son

administration, ses relations avec sa famille, et il ne sera pas inutile de contrôler les *Souvenirs* par le *Mémoire* et réciproquement. Il raconte le départ de Napoléon, le débarquement au golfe Jouan et le commencement de la marche triomphale ; il s'attribue peut-être un rôle trop considérable dans l'expédition et se fait la part plus belle qu'elle ne l'était ; mais que de renseignements, parfois inconnus jusqu'ici, toujours curieux et évidemment véridiques sur les préparatifs de la flottille, sur les sentiments des Elbois et leur touchante douleur, sur les incidents de la traversée, sur les proclamations de l'Empereur, sur les premières journées en Provence et en Dauphiné, sur les conversations de Napoléon avec ses guides et les gens qu'il rencontrait, sur l'opinion qu'il avait des personnes et des villes, du général Loverdo et des Marseillais ! Enfin, Pons narre ses propres aventures, la manière dont il accepte la mission que Napoléon lui confie auprès de Masséna, son voyage à travers un pays troublé, la lutte ardente entre royalistes et « napoléonistes », l'effervescence qui règne à Marseille, son arrestation, sa captivité dans le château d'If avec Traham pour commandant et Vincent de Saint Laurent pour compagnon d'infortune, sa délivrance, son arrivée à Toulon. M. Pélissier a donc bien fait de publier ce *Mémoire*. Il l'accompagne de notes précises et utiles [1], ainsi que de pièces justificatives d'assez grande importance (notamment le réquisitoire du substitut Laget de Podio contre Masséna) et dans l'introduction il a écrit une biographie très exacte, très complète, très attachante de Pons.

A. C.

Général baron Gourgaud, journal inédit, 1815-1818, avec préface et notes par MM. de Grouchy et Antoine Guillois. Paris, Flammarion, 1899. Deux vol. in-8°, 590 et 564 pp. 15 francs.

Ces pages sont, comme disent les éditeurs, précieuses (I, 9). Non pas toutes. Elles ne donnent pas une idée favorable des entours de l'empereur à Sainte-Hélène. Ce ne sont que piques, que brouilles, qu'accès de mauvaise humeur, que plaintes et regrets. Napoléon « bourre » souvent ses fidèles (II, 358, 381, I, 484). Mme Bertrand souhaite de quitter l'île et traite Mme de Montholon de méchante femme. Gourgaud qualifie Las Cases de jésuite et Montholon refuse de lui céder le pas (I, 268) ; Las Cases que Napoléon affectionne et regarde comme un homme de grand mérite est aux yeux de Gourgaud un flatteur outré qui n'a pas fait la guerre sous les ordres de l'empereur et n'est venu à Sainte-Hélène que pour faire parler de lui, écrire des anecdotes et gagner de l'argent (I, 316). Jeune, fougueux, fier de ses services, mal récompensé (I, 335

---

1. P. 140, l'expression n'a pas, comme le croit l'éditeur, trahi la pensée de Pons ; Bonaparte avait fait placer en 1794 des batteries sur la côte d'Antibes.

et 427-429), Gourgaud est jaloux de Napoléon comme de sa maîtresse. On finit par tirer parti de cette disposition d'esprit. Il fallait envoyer en Europe, après Piontowski, Las Cases et Santini, un nouvel avocat. On convint qu'une mésintelligence passagère de Gourgaud et de Montholon deviendrait une brouille mortelle; ils se provoquèrent en duel, et le gouvernement anglais laissa partir Gourgaud. Ce dernier joua si bien son personnage qu'il réclama de Napoléon une indemnité sans crainte de paraître indélicat et ingrat. L'empereur trouvait même qu'il chargeait trop son rôle (I, 15). Mais ce qui fait le prix de ces deux volumes, c'est qu'on y revoit Napoléon brusque, impérieux, appréciant les hommes et les choses avec une franchise brutale. Il parle peu de ses belles années; il ne cesse de revenir à Waterloo : s'il avait fait ceci ou cela, s'il avait culbuté la Chambre, s'il avait tenu jusqu'au bout ! (I. 504, 578, etc.). Quelques détails qu'il faudrait, il est vrai, contrôler, étaient inconnus jusqu'ici : la rencontre avec le frère Élie (I, 361), les amours de Jullien et d'une jeune Valentinoise, un duel que le lieutenant Bonaparte aurait eu avec un officier de Royal-Vaisseaux (I, 496). Citons encore le portrait des Directeurs (I, 468), une relation du retour de l'île d'Elbe (I, 373), des jugements sur Ney, sur Moreau, sur Évain — qui ne s'est avancé que par les bureaux — sur Clauzel à qui Napoléon aurait voulu confier le ministère de la guerre et qui est assez vigoureux pour se mettre à la tête d'un mouvement et renverser les Bourbons, etc. Les éditeurs ont bien fait de mettre en italiques les propos et discours de Napoléon. Mais ils auraient dû ajouter à leur publication un index des noms propres et, dans leur préface, comparer de près les souvenirs de Gourgaud à ceux de Montholon et de Las Cases. Nous n'avons pas à faire ici cette comparaison : de prime vue, il nous semble que Montholon reproduit Las Cases, et que Gourgaud est d'accord avec Las Cases sur tous les points, avec plus de précision et de brièveté. Il y a aussi de ci de là quelques petites fautes [1]. Remercions néanmoins et la famille de Gourgaud et

---

1. I, 31 et 39, lire Beker et non *Becker* ; 191, Ordener et non *Ordonneau* ; 204, Zayonchek et non *Jazonschef* ; 228, Mesmer et non *Messmer* ; 266, Belliard et non *Béliard* ; 268, l'allégation de Montholon qu'il a été ministre, n'est pas « inexplicable », Montholon voulait dire qu'il avait été ministre plénipotentiaire à Würzbourg ; 335, Bussy et non *Bussi* (c'est l'ancien camarade de Napoléon au 1er régiment d'artillerie); 347, Guyot et non *Guillot* (cf. p. 503); 433, Ceracchi et non *Ceraschi* , 442, Deforgues et non *Desforges* ; 464, Bassville et non *Basseville* ; 465, Maignet et non *Meynier* ; 471, remarquez la confusion faite par Gourgaud entre Letourneur, le directeur, et Letourneur, le traducteur de Young ; — II, 16, lire Lloyd et non *Loyd* , il s'agit du tacticien anglais dont Carnot invoquait l'autorité en 1793 ; 32, cf. sur l'expression « à mon cul », « à son cul » les *Mém.* de Saint-Chamans, 39 ; *id.* lire Schwerin et non *Schoen* ; 34, Daun et non *Daün* (cf. p. 337 *Daunn*); 44, Sheridan et Castlereagh et non *Schéridan* et *Castelreagh* ; 70, Étienne est un maître de l'École militaire ; 90, lire Chataux et non *Chateau* ; 95, Germanicus est une tragédie d'Arnault et non d'*Amant* ; 140, « Mme Précieu aimée de l'empereur » est évidemment Mme de Bressieux ou Mlle Grégoire du Colombier ; *id.* (cf. I, 232), *Julien*, c'est Jullien de Bidon ; 149, Vincent est, non pas lord Saint-Vincent, mais le

MM. de Grouchy et Antoine Guillois d'avoir livré à l'histoire ce texte important.

A. C.

Soldats de Lorraine, par Paul Despiques, avec une préface de Paul et Victor Margueritte et illustrations dans le texte. Paris, Berger-Levrault, 1899. In-8, xiv et 310 p. 5 francs.

M. Despiques a réuni dans ce volume quelques unes de ses études et conférences. La première est un discours de distribution de prix sur le patriotisme dans l'enseignement de l'histoire. La deuxième décrit la physionomie du pays barrois tel qu'il apparaît dans l'œuvre d'André Theuriet. Suivent des études sur Chevert (d'après Mme Buvignier, M. Chadenet et un article de la *Revue critique* que nous remercions l'auteur d'avoir cité), sur les Lorrains et Hoche en Irlande pendant la Révolution (d'après Guillon, Escande et Gribayédoff), sur Oudinot intime (d'après les souvenirs de la maréchale et le *Journal de Pils*), sur Oudinot et Marbot, sur Exelmans (d'après Thoumas et Eugène André), sur le cuirassier Lataye et le barrisien Ponty, sur le général Margueritte. Les plus neuves de ces études sont celles où M. D. analyse le journal de marches du cuirassier Lataye et retrace la carrière du brave et simple Ponty. On remarquera dans l'assai sur Chevert, le parti que M. D a su tirer du journal inédit de Proust (p. 75) et dans *Oudinot intime*. une lettre inédite de Desaix (p. 129). Il y a de ci de là quelques légères exagérations et de menues erreurs. M. D. représente (p. 90-92) Hoche comme le « saint » de la première République, comme un homme « vertueux » qui lisait surtout des « essais de morale » et « avait pour cette science la préférence qu'eut Napoléon pour les mathématiques » ; il faut en rabattre, et est-il exact de dire que Hoche a été exposé sous la Terreur à « la lente agonie du cachot » et à « la torture des interrogations et des accusations mensongères » ? En tout cas, il n'a pas « vaincu à Hondschoote [1] ». Peut-on qualifier Chérin de « savant » que la Révolution « arracha à ses livres » (p. 93) ? Le titre de l'étude *Les Lorrains et Hoche* n'est il pas trompeur, puisque, de ces Lorrains qui suivent Hoche en Irlande, M. D. ne cite que Humbert et Hardy (lequel est né à Mouzon) ? Enfin, M. D. n'est-il pas trop bienveillant pour Oudinot ? Ces études, vives, animées, pleines d'anecdotes, offrent une lecture attrayante et M. Despiques y fait œuvre de saine vulgarisation.

A. C.

---

baron Vincent, ambassadeur d'Autriche à Paris ; 186, Sidney *Schmidt* ! ; 187, *Regnier* par deux fois (au lieu de Reynier) ; 313 et 426 (cf. I, 228), lire Du Teil et non *Dutheil* ; 328, Lemarois et non *Lemarrois* ; 417 « Scherer, dans la bataille de... », le mot qui manque est Pastrengo ou Magnano.

1. Ni à *Landau*, il faut dire Wissembourg.

Aus Alt-Weimar. Mittheilungen von Zeitgenossen nebst Skizzen und Ausführungen, von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel, 1897. In-8, xvi et 369 p. 8 mark.

Ce nouveau livre de M. Ludwig Geiger renferme une foule de lettres qui se rapportent à la vie politique et intellectuelle de Weimar du commencement du xixe siècle à la mort de Gœthe. L'éditeur les a trouvées dans les papiers de Bœttiger, dans l'archive de Bertuch, dans d'autres collections publiques et particulières. Il ne fait pas un récit continu ; il publie des documents, mais il les met en valeur, les classe, les ordonne, les divise en groupes, les accompagne de commentaires, et il n'en donne que l'important et l'essentiel. I. *Le nouveau siècle* : M. G. retrace comment les écrivains de Weimar, grands et petits, saluèrent le nouveau siècle qui commençait en 1801, II. *Wieland à son fils Louis* : lettre qui contient non seulement de sévères remontrances et de sages conseils, mais un tableau de la vie des écrivains en ce temps-là. III. *Bœttiger et son départ de Weimar* : M. G. justifie, réhabilite Bœttiger, montre que le « docteur Ubique », si vertement jugé par Schiller et Gœthe, s'était fait des amis et qu'il fut vivement regretté. IV. *Les premiers temps de Marie Paulovna* : témoignages en faveur de la jeune princesse, brillante réception qui lui est faite, hommages des poètes, etc. V. *Visites célèbres* : l'abbé Grégoire, Mme de Staël, Benjamin Constant, Gall. VI. *1806* : Weimar pendant l'occupation française d'après un curieux rapport de l'anatomiste Loder, des lettres de Kirms et de Voigt. VII. *Conversation de Gœthe avec Napoléon* : récit complet et critique où M. G. fait justice du témoignage de Talleyrand qui est « unecht ». VIII. *Enthousiasme pour les Français et sentiments allemands* : le plus long et le plus instructif chapitre du volume, plein de citations neuves ; un seul exemple : Voigt avait nommé Napoléon l' « Unique » et « le plus Unique » ; en 1814 il se convertit, selon sa propre expression, appelle les Français les bourreaux du monde, qualifie Paris de « grande Babel », de « ville du péché » et se refuse à employer le mot *détail* et tous les mots d'une « langue menteuse ». IX. *Voigt, le collègue de Gœthe* : biographie de ce personnage remarquable avec un choix de ses lettres. X. *Les États et la liberté de la presse* : lettres de l'historien et professeur Luden à Bertuch, lettres de Bertuch et de Voigt à Bœttiger, éveil du libéralisme, fondation de l'*Oppositionsblatt* qui paraît à Weimar en 1817 et que le vieux Bertuch compare à une batterie bien servie qui fait une brèche salutaire dans maint bastion. XI. *Avant et après la mort de Gœthe* : les entours de Gœthe au dernier temps de sa vie et l'impression que produisit sa mort. — Ces onzes chapitres offrent, comme on le voit, une lecture attachante et l'on remerciera M. Geiger d'avoir tiré de diverses archives tant de pièces intéressantes et curieuses qui font revivre le vieux Weimar [1].

A. C.

---

1. J'aurais rejeté en note certaines remarques du texte, par exemple p. 213.

E. Carton de Wiart. **Les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle.** Paris, Librairie Acad. Perrin, 1899. xix-280 p.

L'histoire des Compagnies à Charte anglaises de ce siècle, dont la plus vieille n'a pas vingt ans, aura été courte. Les études que M. Carton de Wiart consacre à la *British North Borneo Cy* (1885), à la *Royal Niger Cy* (1886), à l'*Imperial British East Africa Cy* (1888), plus sommairement appelée l'*Ibea*, à la *British South Africa Cy* (1889), plus connue et peu avantageusement sous le nom de *Chartered*, ces études ressemblent à des notices nécrologiques. C'est qu'en effet, — l'auteur le remarque, judicieusement — ces Compagnies auront été, dans le système colonial anglais, des expédients, des procédés accidentels, et non des établissements définitifs, des formations εἰς ἀεί. D'où leur faiblesse et leur grandeur. Les Compagnies à charte contemporaines n'ont de commun que le nom avec leurs devancières, dont la carrière fut si peu glorieuse. Elles ne sont pas uniquement des corporations commerciales, dotées d'un monopole absolu. Elles ont un horizon et un champ plus étendu ; elles mettent en valeur tout leur domaine territorial, par la colonisation, au sens large du mot, et sur ce domaine elles exercent des droits régaliens et souverains. Ainsi la *North Borneo* ne se livre à aucune exploitation directe : elle prélève des taxes sur les sociétés ou particuliers auxquels elle accorde des concessions. Chez toutes, d'ailleurs, l'action politique éclipse et même entrave l'épanouissement du trafic. La ruine matérielle a été la rançon du prestige moral que conférait l'investiture officielle de la Grande Bretagne, la Charte d'incorporation. Qu'ont gagné ces Compagnies à être placées sous le protectorat immédiat de la Couronne ? Elles ont été soumises à un contrôle rigoureux — sur le papier, du moins ; la façon dont elles traitent les indigènes est surveillée avec une défiance philanthropique ; les tarifs qu'elles édictent doivent être approuvés, etc. En revanche, elles ont annexé des territoires, passé des traités, envoyé des expéditions militaires contre des protégés plus ou moins dociles. De la sorte, l'Ibea a conquis l'Uganda ; la Chartered a guerroyé contre les Matabélés et les Mashona rebelles, la Royal Niger s'est débattue contre les menaces d'empiètement des Français et des Allemands qui la serraient de près. Les Compagnies n'ont poursuivi que malgré elles cette politique militante. Elles ont pratiqué le *sic vos non vobis*. Elles ont travaillé pour l'idée impériale ; elles ont servi de coins de pénétration, de pionniers, de prête nom à l'Angleterre. Celle-ci s'est substituée aux Compagnies, le jour où leur œuvre a été achevée et leurs forces épuisées. Ç'a été le sort de l'Ibea, qui dura sept ans ; de la Royal Niger, qui vient de céder ses droits de possession à la Couronne : l'échéance est plus lointaine, mais non moins fatale pour les autres. Et tandis que la France aura prodigué ses hommes et son argent pour s'assurer un empire en Afrique, l'Angleterre, entendez l'État, aura acquis presque sans bourse délier, moyennant de médiocres indemnités, d'immenses portions

du continent déjà défrichées, déjà fécondées. Voilà la vérité que M. C. de W. a mise en relief. Nous ne suivrons pas son exposé dans le détail des faits, un peu sèchement présentés. Nous ne contesterons pas ses jugements : M. C. de W. témoigne aux Compagnies une indulgence extrême ; il excuse les agissements de la *Royal Niger* contre lesquels des protestations se sont élevées en Angleterre même (p. 82-83), et il se range volontiers aux conclusions favorables de l'enquête ordonnée par le gouvernement contre une Association où figurent, entre autres grands personnages, des membres de la famille royale ; M. C. de W. flétrit l'équipée de Jameson, mais n'en impute pas la responsabilité à la *Chartered*. N'oublions pas que l'auteur est belge, et qu'il n'a ni les préventions ni les rancunes françaises.

Il a mis son livre sous le patronage de M. Étienne, ancien sous-secrétaire des Colonies. Or celui-ci, en quelques mots de préface, se plaint que le Parlement français ait laissé dormir un projet de loi sur les Compagnies à charte déposé en 1891. Mais nous apprenons par l'étude de M. Carton de Wiart que le profit pécuniaire des Compagnies anglaises a été plus que maigre ; que les actionnaires « ont engagé leurs noms et leurs capitaux moins dans la certitude du succès financier que dans l'espoir de faire servir ces entreprises à un puissant intérêt national » (p. 12, 35. 47). Allez donc proposer cet exemple de désintéressement à l'épargne française !

Le volume se termine par une bibliographie étendue et raisonnée ; l'auteur a mis à profit et les documents parlementaires, et ceux, moins connus, qu'ont publiés les Compagnies.

B. Auerbach.

Sir A. Milner. **L'Angleterre en Égypte**. Ouvrage traduit de l'anglais par F. Mazuc, ancien inspecteur général des Finances d'Égypte (Paris, Plon, Nourrit et Cie. Toulouse, Privat. 1899. vi-507 p.) Prix : 7 fr. 50.

Eugène Aubin. **Les Anglais aux Indes et en Égypte**. Paris, Armand Colin. 1899. x-290 p.

England in Egypt parut en 1892, et a été depuis réimprimé quatre fois « sans omission et sans modification d'aucune sorte ». Au bout de sept ans — *grande aevi spatium* pour un écrit politique — l'ouvrage garde toute sa fraîcheur et son actualité. C'est en effet déjà l'histoire de l'œuvre de l'Angleterre en Égypte. Sir A. M. a été un des ouvriers de la période héroïque, mais inglorieuse, de l'occupation, comme sous-secrétaire d'État au département des finances. Il occupe aujourd'hui les hautes et difficiles fonctions de gouverneur du Cap. C'est un homme d'État, par la netteté des vues, la fermeté des conclusions ; c'est aussi un véritable écrivain, par la clarté, l'élégance, la bonne grâce et l'humour, qualités qui ne se sont pas évaporées dans la traduction, ce dont il faut féliciter et l'auteur et le traducteur.

Le livre méritait d'être présenté au public français, parce qu'il s'en dégage des leçons précieuses. C'est d'abord un traité de l'art du protectorat, art où nous avons déployé une réelle maîtrise en Tunisie. C'est surtout un avertissement. Il importe que dès à présent l'on envisage en France la question d'Égypte dans sa réalité, et si l'amertume et les regrets sont légitimes, rien ne serait plus enfantin et périlleux que des illusions sur un regain de prépondérance.

L'Égypte est, depuis Hérodote, comme le rappelle Sir A. M. en un spirituel couplet, la terre des paradoxes. Le paradoxe du jour, c'est un pays oriental, administré en commandite par des Européens, sous la suzeraineté nominale de la Turquie; c'est un pays gouverné de fait, sinon de droit, par un simple agent diplomatique qui officiellement — voyez l'Almanach de Gotha — se confond avec ses collègues du corps diplomatique, tandis que le résident français en Tunisie est ministre des Affaires étrangères et président du conseil de la Régence. L'Angleterre a donc trouvé devant elle, depuis l'occupation en 1882, non seulement la dynastie et la nation égyptiennes, mais encore l'Europe représentée par des colonies défiantes et des organes autonomes. Elle louvoya entre ces obstacles. Elle s'accommoda du « Protectorat déguisé ». L'Anglais se fit d'abord « donneur de conseils » (p. 69). Il affecta de ne remplir qu'un office provisoire ; il promit l'évacuation, promesse imprudente, dont la diplomatie se fait encore une arme contre la Grande-Bretagne. « Mais, déclare tout net Sir A. M., ce n'est que dans un monde idéal, et non dans la pratique des choses humaines, qu'on peut exiger d'une nation qu'elle se conforme rigoureusement, après la victoire, aux professions de foi qu'elle a faites avant d'entreprendre une guerre » (p. 67). On ne se tire pas d'un mauvais pas avec plus de désinvolture! Quoi qu'il en soit, ce rôle de conseilleur était faux, car l'Oriental, remarque l'auteur, veut être gouvernant ou gouverné; il ne souffre pas d'être conseillé.

Les premiers frottements furent douloureux. Sir A. M. intitule le chapitre où il les raconte : « Jours sombres ». L'hostilité des pachas et des fellahs fut moins gênante que l'intervention des organes internationaux, Caisse de la Dette, Commission de la Daïra sanieh, etc. Sir A. M. a exposé avec toute la clarté possible le *modus vivendi* qui fut imaginé entre le gouvernement égyptien (lisez : l'administration anglaise) et ces institutions. Avec toute la clarté possible, disons-nous, car il confesse lui-même (p. 284) que ce « casse-tête financier » est incompris de tous, sauf peut-être de ceux qui gèrent les finances. En tous cas, il se plaint du système des « dépenses autorisées » issu de la Conférence de Londres de 1885, des exigences de la Dette, « l'ogresse », qui entraînent ou retardent l'emploi productif des excédents de recettes; chaque réforme doit être arrachée à la résistance boudeuse de la France qui a condamné les fellahs à subir plus longtemps la corvée.

Malgré ces difficultés, les Anglais ont amené l'Égypte à un merveil-

leux état de prospérité. En matière financière, ils ont établi une comptabilité; le fellah reçoit sa feuille de contributions et n'a point de surprises; outre que les revenus ont progressé plus que les dépenses, de larges dégrèvements ont été opérés. Mais surtout — et c'est la partie la plus remarquable de leur œuvre, — les Anglais ont ménagé une plus value au sol déjà si fertile de l'Égypte, par une meilleure distribution de l'eau, par la réfection des canaux, la réparation du Barrage de Mougel-Bey, auquel Sir A. M. rend un hommage chaleureux, la création des réservoirs. Le chapitre de « la lutte pour l'eau » est dans sa simplicité technique d'une lecture singulièrement émouvante. Ce sont les ingénieurs anglo-indiens, personnel d'élite dirigé par Scott Moncrief, qui ont réalisé le plan des ingénieurs français, auxquels il n'a manqué pour réussir, Sir A. M. le reconnaît, que l'autorité exécutive. En matière judiciaire, les progrès ont été plus lents. Il reste à corriger l'organisation française, trop compliquée avec un parquet et une police toujours en conflit, par l'introduction des juges de circuit. Il reste à former une magistrature indigène (ce à quoi s'emploie l'École de droit du Caire, dirigée par un Français, M. Testoud), qui offre assez de garanties pour permettre la suppression des juridictions consulaires, véritables nids d'abus et de scandales, et même des tribunaux mixtes.

Pour Sir A. M. la solution consiste à assurer à l'Égypte un bon gouvernement. A quoi les fonctionnaires anglais et surtout anglo-indiens travaillent plus efficacement, au gré de l'auteur, qu'un Condominium, voire même que le parti nationaliste, encore trop novice et qui s'instruit à l'école des Anglais. L'Angleterre n'aspire pas à une autre fin. « Nous n'avons rien à gagner à posséder l'Égypte ». L'occupation n'est pas éternelle; il suffit que l'influence britannique survive à l'occupation. C'est à quoi se borne l'impérialisme de Sir A. M.

Voilà les motifs principaux et la thèse de l'ouvrage, qui fourmille d'aperçus suggestifs. C'est ainsi que l'auteur proclame, dès après l'évacuation du Soudan, la nécessité de le reconquérir, quand l'Égypte en aura le pouvoir (p. 129). Sir A. M. connaît non seulement les choses; mais les hommes; il a pénétré jusqu'aux âmes orientales des Khédives, Tewfik et Abbas-Hibm, des ministres Nubar et consorts; il portraiture aussi, parfois non sans malice, ses propres compatriotes, Clifford Lloyd, par exemple; il connaît leurs travers, causes de leur impopularité.

Ce qui nous encourage à ne pas révoquer en doute la sincérité du plaidoyer si habile de Sir A. M., c'est qu'un publiciste français qui a longtemps résidé en Égypte, M. Eugène Aubin, correspondant du *Journal des Débats*, rend hommage aux actes des Anglais en Égypte (p. 240). M. A. paraît désolé d'être obligé à cette reconnaissance. Et son dépit est naturel, car il a assisté au déclin du prestige et du nom français. La France n'a plus en Égypte que des intérêts locaux des plus faibles (p. 258 et suiv.). Il importe seulement de ne point autoriser l'annexion officielle de l'Égypte à l'Empire britannique, et dans ce but,

M. A. souhaite un rapprochement avec l'Allemagne (p. VI et 262), et la restauration de la souveraineté Ottomane, seul contrepoids, selon lui, à l'omnipotence anglaise. M. A. affirme le plus sérieusement du monde, que le Haut Commissaire Ottoman, Mouktar Pacha, « a vu sans cesse grandir l'autorité de sa fonction » (p. 162). On se demandera quelle est au juste la fonction de ce grand personnage. Ce qui semble plus sûr, c'est que la vénération pour le Sultan est une manifestation du panislamisme, quoi que prétende M. Aubin qui ne veut pas que ce mouvement soit issu de l'idée religieuse pure, mais d' « un véritable sentiment de nationalité » (p. 163).

L'étude sur l'Égypte, où l'on retrouvera, traités avec moins d'ampleur et, pour ainsi dire, par l'envers, quelques-uns des thèmes de Sir A. Milner, est précédée de quelques chapitres sur l'Inde. L'auteur a la critique très éveillée, piquante et juste, sinon toujours neuve. On doute parfois si ses observations sont personnelles ou livresques : car il cite des autorités, avec la seule indication du titre, sans autre référence.

Bertrand AUERBACH.

Joleaud BARRAL. **La colonisation française en Annam et au Tonkin.** Ouvrage orné de gravures d'après les photographies de l'auteur et de trois cartes. Paris, Plon. 1899. 248 p.

Dans ce volume d'aspect aimable et orné de jolies gravures, on s'attend à recueillir des impressions de voyage faciles et humoristiques. On y trouve les éléments d'une enquête sérieuse et d'un guide des immigrants et colons. M. Joleaud Barral connaît toutes les ressources et les misères de notre possession indo-chinoise ; parmi ces dernières, la plus malfaisante est l'Administration. Tout d'abord, cette administration pèche par incohérence : le Ministère des Colonies traite le Tonkin et l'Empire d'Annam en terres françaises ; le Département des Affaires Étrangères, fidèle aux protocoles, les regarde comme terres étrangères, et se prévaut du seul protectorat : et, en effet, la loi française n'y protège pas le colon ; le seul régime légal est celui des décrets, c'est-à-dire, suivant les paroles mêmes de M. J. B., celui « du bon plaisir ». Encore si ce bon plaisir se faisait pardonner par la justice et l'utilité de ses actes. Mais M. J. B. dénonce — textes à l'appui — les singuliers abus des concessions, et surtout la triste pratique de la loue des coolies, officiellement autorisée et rétablie par le gouverneur général actuel. L'auteur ne critique pas avec moins de courage et sans doute avec quelque pessimisme les procédés fiscaux du même personnage, qui, selon lui, exténuent le menu peuple annamite et préparent des désenchantements aux obligataires du dernier emprunt indo-chinois.

Malgré cela, M. J. B. ne désespère pas de la fortune de la colonie ; il

convie les Français à s'y établir et leur prodigue les conseils de son expérience : un très bon chapitre est consacré aux cultures. M. Joleaud Barral veut qu'on traite avec équité les Annamites, et s'élève contre le projet de haute et basse justice féodale que les propriétaires, avec l'appui de la magistrature, prétendent exercer sur les paysans et travailleurs agricoles.

Signalons enfin quelques pages amusantes et même croustillantes sur la société, un peu fiévreuse et mêlée — comme dans les villes trop jeunes — où se forme le type nouveau du Français Indo-Chinois.

B. A.

Joseph Reinach. **Essais de politique et d'histoire**, Paris, Stock, 1899. In-8, 365 p. 3 fr. 50.

M. Joseph Reinach a bien fait de réunir les études qui composent ce volume. On est heureux de les retrouver et de les relire parce qu'elles sont sincères, sérieuses, suggestives, pleines d'idées et de faits. *L'Histoire d'un idéal* n'est que trop vraie, et M. R. signale avec une grande vigueur, parmi les causes du mal présent, l'éducation insuffisante de la démocratie et l'abaissement de l'idéal politique ; mais le mal est fait, et on ne reviendra pas, comme il l'espère, à la poésie de la République. L'analyse du livre de M. Bodley, *France*, est intéressante, et qui ne souhaiterait avec l'auteur que la France apprenne avec le temps à pratiquer le régime parlementaire qui « n'est encore qu'une étiquette » ? Le morceau sur l'éloquence politique et les évolutions du genre oratoire, paru en tête d'un *Conciones* français, contient de très justes réflexions. Viennent ensuite des études sur Disraeli, ce fils d'un juif qui fut le plus entêté des Anglais, ce *Sephardim* que le peuple britannique appelait « notre Dizie », — sur Thiers économiste (à noter les pages consacrées à son protectionnisme et à la libération du territoire) — sur Challemel-Lacour dont M. Reinach fait revivre la noble et sévère figure, — sur Colani dont il loue la critique magistrale, profonde, nullement complaisante et engouée, éprise d'exactitude et de précision, semblable à une instruction judiciaire, nerveuse parfois et brutale, dénonçant avec mépris les supercheries philosophiques de Cousin et les prétentions scientifiques de Zola — sur Edmond About, une des études les plus fines et les plus complètes qui aient paru sur le spirituel écrivain — sur M. Waldeck-Rousseau et sa manière oratoire. L'histoire de Raphaël Lévy, ce juif lorrain, victime d'une erreur judiciaire sous Louis XIV, a été appréciée ici même (cf. *Revue critique*, 1898, n° 12). Un article sur la pièce secrète du procès Danton et sur la façon dont ce terrible Danton fut, selon le mot de Riouffe, escamoté par Robespierre, termine le volume.

A. C.

LETTRE DE M. A. MOLINIER

Paris, 15 octobre 1899.

Permettez-moi de rectifier une petite inexactitude échappée à M. Paul Lejay dans son intéressant article sur les *Itinera* de M. Geyer (n° 41). Le recueil publié en 1879 sous un titre analogue par la Société de l'Orient latin est, dit-il, de MM. Molinier et Tobler. En réalité, ce volume se compose de deux fascicules : le premier, paru dès 1877, répondant exactement, *mutatis mutandis*, au volume qui vient de paraître à Vienne, ne porte que le nom de Titus Tobler; seul, le second, qui renferme les textes du VIII[e] siècle et des siècles suivants, ajoute mon nom à celui du premier éditeur. Une note du comte Riant, placée en tête de ce second fascicule, explique du reste comment pour les pages 1-240, c'est-à-dire pour le premier fascicule tout entier, mon rôle s'est borné à la correction des épreuves. M. Lejay, faute d'être renseigné, et d'autres érudits, moins innocemment, m'ayant souvent attribué le travail de Titus Tobler, j'ai tenu à dégager une fois pour toutes ma responsabilité. Vous ne verrez, je pense, aucun inconvénient à publier cette lettre. Cité par M. Lejay, j'ai tenu à prouver que, dans ce cas spécial, je ne pouvais en bonne justice être mis en cause.

BULLETIN

— Les livraisons n[os] 20 et 21 (septembre) du volume III du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles contiennent : § 55 « Tabella devotionis » à inscription punique (suite et fin). — § 56. Note sur la création, en Syrie, d'une station d'archéologie orientale dépendant de l'École du Caire. — § 57. Les inscriptions néo-puniques de Maktar (I. — *à suivre*).

— Est-ce que les savants hollandais eux-mêmes renonceraient à la bonne habitude d'écrire en latin leurs dissertations philologiques? L. D[r] W. A. A. Hecker, du gymnase de Delft, nous adresse un livre que nous signalons volontiers aux lecteurs de la *Revue critique* : *Het 8ste Boek van Thucydides*, 'S-Gravenhage, 1899, 126 p., in-8. Il est regrettable qu'aucune table des matières, aucun index des chapitres, aucune conclusion même, ne facilite la lecture d'un ouvrage écrit dans une langue encore si peu connue du public français. — Am. H.

— L'histoire de la musique grecque vient de faire une perte sensible en la personne du professeur Carl von Jan, du gymnase de Strasbourg, décédé à Adelboden le 4 septembre dernier. Depuis 1859, où jeune encore il fit paraître une étude approfondie sur les instruments à cordes dans l'antiquité, jusqu'à cette année même où il ajoutait un supplément à ses *Musici auctores graeci* (1895), il n'a jamais interrompu ses recherches et son travail de critique sur les publications d'argument musical. Celui qui écrit ces lignes a le devoir de déclarer en outre, après 40 ans de relations cordiales, qu'il l'a toujours trouvé animé d'une vive sympathie pour la science et la nation françaises. — C. E. R.

— Dans la *Revue des études anciennes*, n° 3, juillet-septembre 1899, p. 249, M. Engel publie un godet de bronze ayant servi à l'exploitation des mines de Coronada (Huelva, Espagne) au temps des Romains. Ce godet porte une marque et une indication de poids : *L. Vibi Amanti*, p(ondo) *XIIS*, douze livres et demie. Le godet pèse maintenant 3367 grammes ; il est entier et il a dû perdre fort peu de son poids. Douze livres et demie, en calculant sur la base de la livre romaine de 327. 45 gram-

mes, donnent 4093, 125 grammes. Ce godet pose donc un petit problème de métrologie. « Il y a bien, ajoute M. E. d'après M. Hübner qui a consulté M. Hultsch, il y a bien une livre romaine, la plus ancienne, qui ne pèse que 272, 9 grammes, et qui se rapproche de celle que donnerait l'inscription, c'est-à-dire 269, 6 gr. [lire 269 36] ; mais il est impossible de la supposer pour ce vase, qui doit être du IIe siècle. » Ces savants n'ont pas songé à un autre objet de métal, qui soulève la même difficulté dans les mêmes conditions. Je veux parler de la coupe des Laumes. Elle est en argent, ornée d'une guirlande en relief, mais n'est pas intacte et pèse actuellement 490 grammes. L'indication du poids porte très lisiblement 3 livres 4/12, ce qui ferait 1091, 50 gr. C'est un poids beaucoup trop fort, quelle que soit la quantité perdue. Quand je me suis occupé de ce vase en 1889, j'ai été aussi embarrassé que ceux qui avaient vu l'objet avant moi. Je demande la permission de me citer pour corriger des erreurs de chiffres : « Ne s'agirait-il pas plutôt de l'ancienne livre italique de 273 gr. encore usitée à une époque récente (H. Nissen, *Handbuch* d'Iw. Müller, I [1e éd.], pp. 681 et 708)? On aurait 910 gr. [non 810 gr.] comme poids total et la coupe aurait perdu 420 gr. [non 320 gr], ce qui est encore beaucoup (*Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, no 27, p. 37). Il est assez curieux que M. Hultsch ait fait la même conjecture dix ans après. La coupe des Laumes étant incomplète, il était difficile d'insister. Le godet de Coronada apporte un renseignement plus sûr. A raison de 269, 36 gr., la coupe des Laumes aurait pesé, quand elle était intacte, 897, 86 gr. et aurait perdu un peu moins de 400 gr. M. Engel considère comme la solution la plus raisonnable l'existence de « livres locales et provinciales, sans parler de livres particulièrement employées pour certains objets ». Tout pourrait se concilier. Lors des premières relations commerciales des Romains avec l'Espagne (et la Gaule, si la coupe a une telle origine), il est probable que la livre ancienne a été seule connue. Elle est restée employée dans le pays, malgré les changements apportés en Italie au système des mesures. De même, des mots apportés au moment des guerres et de la conquête ont pu survivre sur les lèvres des provinciaux, quand ils étaient depuis longtemps sortis du bon usage de la société romaine. De même aussi, pour prendre une analogie plus directe, dans l'antiquité et de nos jours, certaines monnaies anciennes ont été l'objet d'une préférence marquée hors des pays qui les avaient émises et où elles avaient cessé d'avoir cours. — Paul Lejay.

— M. L. Venturini vient de réunir en un volume de 88 pages plusieurs articles qu'il a publiés dans la « Rivista di Storia Antica e Scienze affini » de Messine. Ce volume, intitulé *Vita di Caligola*, se compose en réalité de deux parties : 1° L'histoire de la famille de Germanicus en général et de Caligula en particulier sous le règne de Tibère; 2° Le règne et la mort de Caligula. M. L. Venturini a traité ce double sujet avec compétence et précision. La lecture de son livre est intéressante. C'est une contribution utile à l'histoire des empereurs romains. Signalons cependant quelques taches. Les pages 48 et 49, consacrées à la division de la province d'Afrique en deux commandements, sont fort sujettes à caution. L'auteur de la Géographie de la Gaule Romaine n'est pas Dejardins (*sic*); ce n'est pas M. Boissier (*sic*) qui a édité et étudié les Inscriptions de Lyon. Il n'est plus guère permis de parler des assemblées provinciales, surtout de l'Assemblée de Lyon, sans citer, au moins en note, les travaux de MM. P. Guiraud et Carrette. Enfin, il serait bon d'éviter des fautes d'impression (?) comme : centesima rerum venalia, judices ex quinque decuries, ex tribus decuries ; — l'auxilium latio, — jus imperium — sponte suo. — J. Toutain.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 octobre 1899 (suite).

M. Léon Joulin donne lecture d'un rapport sur les établissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosanes. Ces établissements, où M. Joulin a exécuté des fouilles de 1897 à 1899, sont disséminés sur une quarantaine de kilomètres carrés. On y a relevé successivement les plans de quatre villas, d'un *vicus*, et reconnu l'emplacement de plusieurs autres villas et *vici*. Les villas sont : la grande villa de Chiragan qui semble bien avoir été habitée pendant plus de quatre siècles, d'Auguste à Arcadius, par des procurateurs chargés d'administrer les domaines impériaux formés par des confiscations faites, lors de la conquête, dans la vallée supérieure de la Garonne et dans celle du Salat; puis celles de Bordier, Sana, Coulieu ; d'après les médailles, ces trois dernières villes étaient encore habitées au IV^{e} siècle. — Les *vici* sont : celui de Saint-Cizy, formé par une agglomération de grandes fermes séparées, occupant une surface de dix kilomètres carrés; celui de Tuc-de-Mourlan, de proportions beaucoup moindres. Les deux villages ont été occupés d'Auguste à Théodose. — M. Joulin étudie ensuite la décoration sculpturale de la grande villa de Chiragan : sculptures architectoniques; statues, têtes, torses, bas-reliefs, groupes (au nombre de 75); bustes-portraits (au nombre de 74). Chiragan présente la plus importante réunion connue de monuments figurés qui manifestent les idées religieuses de la haute société romaine aux époques des Antonins et des Sévères. — MM. Boissier et Héron de Villefosse présentent quelques observations.

Séance du 13 octobre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Émile Chatelain, Henri Cordier et Charles Joret posent leur candidature, le premier à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria, les seconds à la place de membre libre vacante par le décès de M. J. Menant.

M. le D^{r} Hamy est désigné pour faire une lecture à la prochaine séance publique de l'Académie.

M. Paul Viollet achève la lecture de son mémoire sur les institutions municipales au moyen âge.

M. le D^{r} Hamy donne quelques renseignements sur la reproduction qui vient d'être faite, aux frais de M. le duc de Loubat, du célèbre manuscrit mexicain de la Bibliothèque nationale connu sous le nom de *codex Telleriano-Remensis*. M. Hamy a transcrit avec soin les textes hispano-mexicains joints aux images indigènes qu'il a brièvement commentées, et dont une partie est l'œuvre d'un Dominicain, Pedro de los Rios, auquel on doit déjà les figures du *Vaticanus* 3738.

L'Académie se forme en comité secret.

M. A. de Boislisle commence la lecture d'un mémoire sur les Bouillon et l'histoire de la maison d'Auvergne.

Séance du 20 octobre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Jules Lair et Léopold Hervieux posent leur candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. J. Menant.

M. Eugène Müntz fait une communication sur le collège des Bernardins et les artistes parisiens du XIV^{e} siècle. L'ensemble le plus considérable qui subsiste, à Paris, de l'architecture conventuelle du XIV^{e} siècle est le collège des Bernardins, situé rue de Poissy et transformé en caserne de pompiers. A l'aide de documents recueillis aux Archives du Vatican par lui-même et par M. G. Daumet, M. Müntz a pu compléter l'histoire de cette construction. Il signale d'abord deux bulles portant concession d'indulgences, datées du 13 mars 1338, qui fixent le début des travaux. Quelques semaines plus tard, le 24 mai 1338, la reine Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe VI de Valois, procède à la pose solennelle de la première pierre. A partir de ce moment, les banquiers apostoliques, les Acciajuoli de Florence, effectuent de nombreux versements pour les travaux dont la direction est confiée d'abord à « Bertrandus Auseti », clerc du diocèse de Mende, puis, après la destitution de Bertrand, accusé de

malversations, à Pons de Madieiras, de l'Ordre de Cîteaux et du diocèse de Mirepoix, et à maître Jean Courtois. Un registre des Archives du Vatican contient, pour les années 1339-1341, les noms d'une série d'artistes ou artisans employés à la construction de l'église, Jean Champion, J. Maurelet, J. Quartet.

L'Académie procède à l'élection des trois commissions suivantes :

Prix ordinaire (antiquité). Sont élus MM. Girard, Perrot, Weil et Boissier.

Prix Bordin (moyen âge). Sont élus MM. L. Delisle, G. Paris, Longnon et de Lasteyrie.

Commission de la mission archéologique de l'Indo-Chine. Sont élus MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Barth, Clermont-Ganneau et Hamy.

M. A. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur les Bouillon et l'histoire de la maison d'Auvergne.

M. l'abbé Henry Thédenat, délégué comme lecteur de l'Académie pour la séance publique annuelle de l'Institut, le 25 octobre prochain, communique le mémoire qu'il doit lire à cette occasion sur les fouilles récentes exécutées au Forum romain.

M. Croiset, président, présente à M. Maspero, nommé directeur des antiquités et fouilles en Égypte, les vœux de l'Académie. — M. Maspero remercie M. Croiset et l'Académie tout entière.

Séance du 27 octobre 1899.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Ravaisson-Mollien lit une note relative à une question dont il a plusieurs fois entretenu l'Académie et qui est toujours à l'étude, celle de la signification des monuments funéraires des Grecs. Il confirme par de nouvelles recherches l'opinion qu'il a soutenue et suivant laquelle ces monuments, aux plus belles époques, sont comme autant d'hymnes à l'immortalité.

M. Croiset, président, annonce que l'Académie a décidé de proroger à l'année 1902 la question sur les vieilles épopées grecques autres que l'Iliade et l'Odyssée, proposée pour le prix ordinaire. — Les deux questions proposées pour le prix Bordin (Vies de saints traduites du grec en latin jusqu'au x^e siècle et Iconographie des Vertus et des Vices au moyen âge). L'Académie y ajoute un nouveau sujet, qui est l'examen des trois derniers livres du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais.

M. Clermont-Ganneau présente une série d'observations, sur les inscriptions récemment découvertes à Carthage par M. Gauckler et le R. P. Delattre et déjà commentées par M. Philippe Berger.

M. Tocilescu, de Bucarest, communique le résultat de ses dernières recherches sur les monuments de l'époque romaine en Roumanie. Il décrit le triple retranchement qui s'étendait du Danube à la Mer Noire. Le premier rempart en terre était l'œuvre des Daces ; le deuxième, également en terre, peut être attribué à l'empereur Trajan ; le troisième, plus récent encore, mais en pierre, doit remonter à l'époque de Constantin. — M. Tocilescu, qui a passé plusieurs années à explorer cette partie de la Roumanie, la Dobrudscha, présente un plan résumant les résultats de ses recherches. — M. Tocilescu communique ensuite une série considérable d'inscriptions romaines inédites qui fournissent les noms d'un certain nombre de *vici* jusque-là inconnus. Il commente ces textes d'où il tire des renseignements sur la peuplade des *Castroboci* et sur un proconsul d'Asie, *Fabius Postumius*.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 13 novembre — 1899

Fay, Les mantras des Grhya Sûtras. — Origène, Contre Celse, p. Koetschau. — Gloses de l'ancien haut-allemand, p. Steinmeyer et Sievers, IV. — Koegel, Histoire de la littérature allemande, I, 2. — Sermon de la Foi, p. von der Leyen. — B. Arndt, La langue de la chancellerie de Breslau. — Huygens, Œuvres, VIII. — Dorn, Neukirch. — Vossler, Le madrigal allemand. — Rubensohn, Traductions allemandes d'épigrammes grecques. — Duesel, Le monologue dramatique. — Oberlaender, L'art dramatique allemand. — Stiehler, Iffland. — Pietsch, Schiller critique. — O. Harnack, Schiller. — Bellermann, Les drames de Schiller. — Schnurmann, Texte accentué et traduction d'Un héros de notre temps, de Lermontov. — Lettre de M. Radet. — Muecke, Du Tigre à l'Euphrate. — Concours Hœufft. — Cynewulf, Hélène, 4e éd. — Nolhac, Histoire du château de Versailles, I. — Brun, Inventaire des archives du ministère de la guerre, I, 2. — Perroud, Sophie Grandchamp.

The Rig-Veda mantras in the Grhya Sûtras, by E. W. Fay. Dissertation accepted for the Degree of Doctor of Philosophy by the Johns Hopkins University, may 1890 (paru en 1899), in-8, 40 pp.

Ce qu'il faut louer avant tout dans cette dissertation, c'est le choix du sujet : on reconnaît là l'excellente direction de M. Bloomfield. Ses *Contributions* montrent assez combien il importe, pour comprendre les *mantras*, de les rapprocher des rites qu'ils accompagnent. La comparaison des mantras propres à un même rite et des rites auxquels un même mantra est affecté par les divers rituels éclairera sans doute un peu l'histoire des écoles védiques : les divergences s'accusent déjà entre les rituels et, d'autre part, entre eux et leurs saṁhitas respectives, malgré les remaniements, quelques discordances apparaissent. En attendant l'index promis par M. Bloomfield, des mantras cités dans toute la littérature védique, celui de M. Fay, partiel et incomplet même pour les Gṛhya sûtras (le *Mânavagṛhya sûtra* de Knauer et le *Mantrapâṭha* de Winternitz, dont M. F. s'est d'ailleurs servi, étant de 1897) peut déjà rendre des services. Beaucoup des mantras cités méritent d'attirer l'attention. Sans compter des variantes de mots intéressantes [1], on trouve dans les divergences plus profondes entre le texte du R.V. et les citations des divers Gṛhya sûtras [2]

1. Ex. *Mantrapâṭha* I, 6, 8 = *R. V.* X, 85, 28.
2. Comme *R. V.* II, 34, 4-5 et les citations des divers *G. S.* — *R. V.* VI, 75 et *Açv. G. S.* III, 12, 2 sq. intéressant à comparer avec les conjectures de Grassmann.

de quoi fonder sur des faits la critique du texte védique. D'ailleurs, la présence même de *gṛhya mantras* dans un recueil qui n'était pas destiné aux usages domestiques est, à elle seule, un fait intéressant : leur place dans le recueil, de préférence vers la fin des divisions (anuvâkas, adhyâyas ou maṇḍalas), leur fréquence dans le livre X (119 citations et 20 hymnes) en face de leur rareté dans les autres et de leur quasi-absence dans le livre IX (2 citations), voilà autant d'indices propres à nous éclairer sur la nature respective des différents livres et la manière dont ils se sont formés. L'intérêt de ces problèmes n'échappe pas à M. F. et dans la seconde moitié de sa dissertation il se montre très capable d'interpréter ingénieusement les faits. Cependant la partie essentielle de son travail reste l'index. M. F. y classe les mantras en quatre catégories dont les trois premières comprennent ceux qui ont avec le rite où on les emploie un rapport : 1° général (et peuvent servir dans n'importe quelle occasion), 2° particulier, 3° purement verbal (calembour) ; la quatrième renferme ceux qui ne sont cités que pour la justification d'un rite. Si ce cadre est acceptable, quoiqu'il n'ajoute rien à l'utilité de l'index, la répartition des mantras n'y saurait être que provisoire. M. F. lui-même est forcé de ranger certaines citations dans deux classes à la fois et beaucoup de celles qu'il met dans la première demanderaient une discussion. Il est toujours hasardeux d'affirmer qu'il n'y a point eu de raison particulière d'associer tel mantra à tel rite ; cela est presque impossible dans des cas comme celui de l'hymne I, 43, à Rudra, affecté à des rites concernant le bétail. On peut trouver aussi que M. Fay admet trop volontiers que le mantra est antérieur au rite et l'a suggéré[1]. Mais on ne peut que rendre hommage à la conscience avec laquelle il a présenté et discuté les faits et souhaiter qu'il donne une suite à cet utile travail.

F. Lacôte.

Origenes Werke; Erster Band, **Die Schrift vom Martyrium, Buch I-IV gegen Celsus**; Zweiter Band, **Buch V-VIII gegen Celsus, Die Schrift von Gebet**. Herausgegeben im Auftrage der Kirchenvæter-Commission der Kœn. preussischen Akademie der Wissenschaften, von Paul Kœtschau. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899. xcii-374 ; 545 pp. In-8. Prix : 28 Mk.

Kritische Bemerkungen zu meiner Ausgabe von Origenes Exhortatio, Contra Celsum, De oratione. Entgegnung auf die von Paul Wendland in den Gœttingischen Gelehrten Anzeigen 1899, nr. 4, verœffentlichte Kritik, von Paul Kœtschau. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899. 82 pp. In-8.

La collection des Pères grecs vient de s'accroître de deux volumes

1. Ex. : l'usage de *R. V.* X, 85, 24-25, en un sens purement moral, serait antérieur à la pratique enseignée par l'*Apast. G. S.* V, 12 : la corde déliée du cou de la fiancée — et par l'*Açv. G. S.* I, 7, 17 : les deux touffes de laine déliées de ses cheveux.

publiés par M. Kœtschau. En outre des textes indiqués dans les titres, le premier contient l'introduction, étude détaillée des ouvrages à tous les points de vue. Le deuxième se termine par les tables des références, des noms propres, des matières. Ces tables eussent gagné en commodité à être simplifiées, et, au risque d'être un objet de scandale pour tous les « théologiens », j'émettrai le vœu de voir placés les livres de la Bible non dans leur ordre traditionnel, mais au rang alphabétique de leurs titres. J'estime que le but des tables est d'épargner du temps dans les recherches et non de satisfaire un certain goût d'architecture.

Le morceau le plus considérable de ces deux volumes est l'ouvrage *Contre Celse*. Dans son introduction, M. K. résume les conclusions de la critique. Écrit en 248, pour réagir contre l'assurance des païens à l'occasion du millénaire de Rome, cet ouvrage poursuit une double fin, la réfutation du paganisme et la conciliation du christianisme avec la partie la plus élevée de la sagesse antique. M. K. donne le sommaire des éléments qu'Origène a fait rentrer dans cette œuvre : littérature grecque, philosophie et antiquités, littératures biblique et chrétienne ; des références nombreuses permettront de reprendre plus en détail cette question des sources. L'attitude d'Origène est d'ailleurs la même que celle de son maître Clément d'Alexandrie. Il ne s'attache à aucune école philosophique en particulier, mais, tout en marquant une prédilection pour le platonisme, il puise dans toutes les doctrines et en dégage un spiritualisme éclectique. La foi chrétienne lui sert de critérium et il place les prophètes juifs à côté des philosophes. Ses adversaires ordinaires sont les épicuriens. Remarquons qu'ils avaient été déjà l'objet des principales attaques de Clément d'Alexandrie, et, quand le premier humaniste, Pétrarque, voudra réconcilier lui aussi la raison antique avec la foi chrétienne, il réservera toute son aversion à l'épicurisme. Cet exposé des sentiments d'Origène pour les philosophes est suivi d'une esquisse de sa théologie. Ici, M. K. n'a fait qu'emprunter les grandes lignes tracées par M. Harnack dans sa *Dogmengeschichte* et grouper sous chaque assertion les références aux livres contre Celse. Le paragraphe suivant est consacré au plan d'Origène. Il paraît certain qu'Origène après avoir lu une première fois le livre de Celse a commencé sa réfutation d'après un plan méthodique. Le manque de temps l'a obligé de changer de procédé, et à partir de I, 28, il suit pas à pas le *Discours véritable*, commençant par citer textuellement chaque paragraphe avant de le réfuter (cf. prooem., n. 6). Comme un petit nombre de détails secondaires ont été seuls omis, nous devons à ce changement de marche d'avoir dans la réfutation d'Origène les neuf dixièmes de l'ouvrage de Celse, dont trois quarts de citations textuelles. De plus nous connaissons ainsi le plan de Celse qui se trouve être celui d'Origène lui-même. Ce plan n'est pas très rigoureux et comporte, d'après M. K., quatre grandes divisions : 1° objections de Celse faites du point de vue du judaïsme, et mises par Celse dans la bouche d'un juif (I,

28 II); 2° objections contre les principes du christianisme (III-V); 3° les enseignements des chrétiens sont, dans le détail, des emprunts et des falsifications de la philosophie grecque (VI-VII, 58); 4° apologie du paganisme, religion d'État. M. K. voit dans les attaques rapportées dans Origène, VIII, 72-75, les éléments d'un épilogue de Celse; je ne suis pas de cet avis. Il s'agit dans ces chapitres de l'union morale de tous les hommes, du service militaire et de la participation aux magistratures. Ces questions me paraissent se rattacher étroitement au culte des empereurs et à la soumission due aux puissances terrestres. Cet ensemble constituait en effet le patriotisme pour un homme du IIe siècle. Ce n'est pas sans motif que Celse termine son ouvrage par là. Le point de vue dominant de l'auteur païen me paraît être celui de la raison d'État, et le danger que le christianisme fait courir à l'Empire, le *leitmotiv* des attaques de Celse. L'épilogue proprement dit a pu être, comme celui d'Origène, une conclusion brève adressée au dédicataire dont le nom ne nous a pas été conservé. Si Origène nous fait connaître très exactement l'ouvrage de Celse, il ne nous donne pas beaucoup de renseignements sur la personne de l'auteur, parce qu'il en manquait lui-même. Il ne sait même pas s'il faut identifier son adversaire avec l'épicurien Celse qui a écrit plusieurs livres contre la magie. Tout ce que nous pouvons conclure de deux allusions de Celse, c'est qu'il a écrit entre 177 et 180.

Tous les manuscrits que nous possédons de l'œuvre d'Origène remontent à un original que nous possédons, le Vatic. gr. 386, du XIIIe siècle (A). En 1889, M. K. considérait comme une source indépendante le Paris. sup. gr. 616 de 1339 (P). En 1890, M. Robinson soutint que ce manuscrit était aussi une copie de A et M. J. K. Neumann, qui prépare une édition des fragments de Celse, présente, dans l'introduction de M. K., des arguments très forts en faveur de cette opinion. Les manuscrits autres que le Vaticanus n'ont donc plus d'utilité que de combler des lacunes subies par ce volume et d'aider la lecture de passages douteux. Si reconnaissants que nous devions être au pape Nicolas V d'avoir fait acheter *A* entre 1450 et 1455 à Constantinople (p. LVIII), à défaut de ce précieux manuscrit, l'œuvre d'Origène nous aurait été conservée par des copies faites en Orient au XIVe et au XVe siècles. Le manuscrit *A* se rattache à l'édition d'Origène faite par Eusèbe et Pamphile; tel du moins, paraît être le sens d'une rubrique qu'il nous a conservée à la fin du livre I : μετεβλήθη καὶ ἀντεβλήθη ἐξ ἀντιγράφων τῶν αὐτοῦ Ὠριγένους βιβλίων. D'autre part une autre source du texte se trouve dans la *Philokalia* recueil d'extraits formé par Basile et Grégoire de Nazianze. Sur l'histoire de ce recueil et sa transmission, M. K. adopte les conclusions de M. Robinson [1].

D'après M. K., le rapport des deux sources est tel que la tradition

---

1. Cf. *Rev. cr.*, 1893, 2, 480.

directe l'emporte sur la tradition indirecte représentée par la *Philokalia* (Φ). C'est là l'objet le plus important du différend entre M. K. et M. Wendland. Ce différend nous vaut, dans la brochure de M. K., une étude complète des rapports de Φ avec *A*. Je ne connais pas l'article de M. Wendland ; mais, en dehors des aménités échangées par ces Messieurs, il semble bien que M. K. a raison en général : Φ est une source moins pure que *A*. Dans ce débat il faut s'attacher à un principe de critique souvent méconnu. Une source vaut moins par les « bonnes leçons » qu'elle nous transmet que par la possibilité plus grande qu'elle nous donne de reconstruire l'archétype ; un grand nombre d'altérations mécaniques dues aux copistes sont moins graves qu'un petit nombre de lectures spécieuses, démontrées après examen comme innovations. Or Φ paraît bien avoir subi des retouches de diverse nature ; alors que ces retouches seraient des corrections certaines, elles prouveraient que Φ n'est pas une source sincère. Mais ce n'est pas le cas et souvent ces retouches sont des altérations indéniables. Tantôt elles sont destinées à faciliter l'intelligence du passage. I, 62 (p. 377 Delarue) Origène montre que Jésus devait choisir pour apôtres des hommes ignorants des ressources de la philosophie et de la dialectique, pour faire ressortir le caractère divin de son enseignement et le distinguer de celui des philosophes ; autrement, ἂν ὑπενοήθη ὁμοίᾳ φιλοσόφοις κεκηρύχθαι ἀγωγῇ (κεχρῆσθαι ἀγ. Φ). Le sujet est Ἰησοῦς, qui est pris dans la première partie de la phrase comme une personne qui choisit des disciples (χρησάμενος διακόνοις τῆς διδασκαλίας), et dans la deuxième partie comme l'enseignement même des apôtres, par une manière de parler fréquente dans saint Paul (par ex. I Cor. xv, 12). La leçon de Φ est destinée à simplifier la phrase au risque d'y glisser un contresens. Tantôt une citation, adaptée par Origène au sujet traité, est corrigée dans Φ par collation avec l'original. A propos des facultés prophétiques des oiseaux, Origène (IV, 90) raille Celse et lui applique le texte du Ps. XLVIII, 13 et 21, en remplaçant κτήνεσι du texte par ὄρνισι ; Φ a rétabli κτήνεσι. De même (II, 20), dans une citation d'Euripide, *Phoen.* 18-20, faite de mémoire, Φ a restitué le texte au lieu des lapsus d'Origène παίδων et δι' αἱμάτων (τέκνων de Φ n'est pas noté dans l'apparat de M. K.). Tantôt la correction a un but dogmatique. « Chez les animaux on ne découvre pas d'autre principe que la privation de raison ; chez les êtres raisonnables, on découvre la raison, qui est commune à l'homme et aux êtres divins... », ἐν δὲ τοῖς λογικοῖς (ζῴοις ad. Φ) λόγον (om. Φ) τὸν (τὸ Φ) κοινὸν ἀνθρώπων πρὸς τὰ θεῖα (IV, 85). Du texte de *A*, on pourrait conclure, à la rigueur, que la raison une anime à la fois les hommes et les êtres supérieurs et en conclure une sorte de panthéisme. C'est à ce danger que prétend parer la correction de Φ. Ces exemples peuvent suffire, pris entre les nombreux passages discutés par M. K. à la suite des objections de M. Wendland. Toutes ces corrections de Φ n'avaient pas du se substituer définitivement au texte primitif, car le plus ancien manuscrit de Φ, un manuscrit de Patmos du x[e] siècle est

souvent d'accord avec *A* contre les autres manuscrits de Φ. Une partie de ces corrections étaient placées en marge ou dans l'interligne et représentent le travail de l'orthodoxie byzantine. Il n'est pas interdit de penser que les auteurs du florilège en avaient cependant les premiers donné l'exemple.

En dehors de cette thèse de l'infériorité de Φ, laquelle tient 38 pages de la brochure de M. K., l'auteur examine un grand nombre de passages discutés par M. Wendland. Il y a là quelques corrections à l'édition et surtout un complément appréciable de renseignements qui faciliteront l'intelligence et l'interprétation de l'ouvrage d'Origène. La polémique entre MM K et Wendland aura surtout servi à préciser les caractères du style d'Origène ; sans être de l'écriture de rhéteur, il n'a pas la simplicité nue et presque fruste que lui attribuait M. K. dans son édition.

Cette édition des livres contre Celse réalise un progrès sérieux puisqu'elle a utilisé pour la première fois le manuscrit *A*, source des manuscrits secondaires employés par Delarue, ainsi qu'un texte soigneusement établi de la *Philokalia*. Mais le profit est peut-être encore plus appréciable pour l'Exhortation au martyre. Cet opuscule n'était connu que par un mauvais manuscrit de Bâle, écrit négligemment au XVI[e] siècle et plein d'omissions plus ou moins graves. M. K. a pu se servir d'un manuscrit rapporté à Paris par Mynoides Mynas (Sup. gr. 616, de 1339) qu'il croit être l'original du manuscrit de Bâle, et d'un Marcianus de Venise un peu postérieur. Comme ces deux manuscrits contiennent le Panégyrique d'Origène par Grégoire le thaumaturge, les livres contre Celse et enfin l'Exhortation et que pour les deux premiers ouvrages ils sont des copies de *A*, M. K. conclut avec vraisemblance que *A* dut avoir aussi l'Exhortation. J'ajouterai seulement que la mutilation du fragment de Celse dans *A* ne prouve rien quant à un accident qui a été antérieur (p. XXI). Ce fragment a été copié au XV[e] siècle, à la faveur d'un blanc quand le manuscrit avait déjà perdu l'Exhortation.

Le *De Oratione* nous a été conservé par un manuscrit de Worms qui, après avoir passé dans la bibliothèque de la reine de Suède, est maintenant à Trinity College, à Cambridge. Une bonne édition en avait été publiée en 1728 par Reading, à Londres. Le texte de Delarue est médiocre. Dans l'introduction M. K. fixe la date de l'ouvrage, 233 ou 234.

On ne peut méconnaître les grands progrès réalisés par M. Kœtschau dans l'établissement du texte de ces trois écrits. Avec raison, il s'est attaché surtout à nous faire connaître la tradition et à fournir aux travaux subséquents de critique et d'interprétation la seule base solide.

Paul Lejay.

Die althochdeutschen Glossen, gesammelt und bearbeitet von Elias Steinmeyer, und Eduard Sievers. IV Band. Berlin, Weidmann. 1898. In-8, xv et 790 p. 32 mark.

Le quatrième et dernier volume des *Gloses* de l'ancien haut-allemand renferme dans sa première moitié : 1° les glossaires alphabétiques (le plus considérable, les *Glossae Salomonis*, est édité par M. Sievers) ; 2° les *Adespota* (p. 220-249) dont M. Steinmeyer n'a pu fixer les sources latines et qu'il accompagne de copieuses remarques ; 3° les suppléments aux trois premiers volumes (p. 250-370), toutes les gloses trouvées depuis 1879.

La seconde moitié du volume est comme la table de tout l'ouvrage : 1° liste et description des manuscrits consultés (p. 371-686) selon l'ordre alphabétique des endroits où se trouvent les manuscrits, depuis Admont, Altenbourg et Amiens jusqu'à Zurich et Zwettl ; 2° tables de concordance avec les listes et éditions antérieures de gloses ; 3° liste des passages corrigés par des collations postérieures ; 4° six tables détaillées (possesseurs des manuscrits, manuscrits, commencements de tous les vers latins cités, mots allemands cités dans la liste des manuscrits et les notes des quatre volumes, mots qui ont été l'objet d'une remarque, table des noms de choses et de personnes).

Cette publication, enfin terminée, rendra de grands services : il n'est pas besoin de dire l'importance de ces gloses tant pour la connaissance du sens des mots que pour l'histoire de la culture allemande, et M. Steinmeyer ne peut s'empêcher d'admirer « la superbe beauté du monde antique qui, dans ses restes mesquins et mutilés, était encore capable, uni au christianisme, d'éveiller une vie nouvelle et de dompter l'esprit barbare » (p. ix).

Il faut remercier M. Sievers et surtout l'infatigable Steinmeyer — qui a, comme il dit, commencé il y a vingt cinq ans cette *Glossenfahrt* et qui ne prévoyait pas alors l'immensité de sa tâche — d'avoir mené à bonne fin avec tant de conscience, tant de soin et de minutieuse exactitude ces quatre gros volumes.

M. Steinmeyer, du reste, ne se repose pas sur ses lauriers, et il nous apprend qu'il travaille à un dictionnaire complet de l'*Althochdeutsch* qui contiendra en appendice une table de tous les mots latins traduits et comme un lexique latin-allemand de la prose de l'ancien haut-allemand. Personne n'est mieux préparé pour cette entreprise.

A. C.

Geschichte der deutschen Litteratur bis zum Ausgange des Mittelalters, von Rudolf Kœgel. Erster Band. Bis zur Mitte des XI Jahrh. Zweiter Teil. Die endreimende Dichtung u. die Prosa der althochdeutschen Zeit. Strasbourg, Trübner. 1897. In-8, xix et 652 p.

M. Kœgel publie une *Histoire de la littérature allemande jusqu'à la*

fin du moyen âge, et il a déjà donné un premier volume en deux parties. De la seconde partie de ce premier volume comme de la première on peut dire que c'est, non pas une histoire de la littérature, mais une suite d'études sur la littérature. L'auteur semble n'avoir d'autre souci que de publier toutes les notes qu'il a rassemblées sur le sujet, et, comme il est surtout philologue, il considère les œuvres surtout au point de vue de la langue et de la métrique.

Il parle d'abord d'Otfrid et il juge bien que le moine de Wissembourg n'est qu'un compilateur, qu' « on n'est jamais sûr si ce qu'il donne est réellement sa propriété ». Mais, après Erdmann et Schütze, il a peut-être trop insisté sur les rimes d'Otfrid, sur ses formules, sur tout ce qu'il nomme les nouveautés métriques.

Le *Chant de Louis* est l'objet d'une assez longue étude où M. K. note particulièrement les rapports qu'il a trouvés entre le poème et celui d'Otfrid dans l'expression et la phraséologie. Mais a-t-il raison? La rencontre de mots et de locutions comme *gote thionon, ih weiȥ, koron, arbeidi tholon, leidor, snel inti kuoni*, est-elle probante, et ne sont-ce pas des termes dont tout le monde se servait et qui venaient de la Bible ou de la vieille tradition poétique, des « formules reçues » dont Otfrid usait déjà (cf. p. 31)?

Mêmes observations sur le *Georgslied* où M. K. découvre encore l'influence d'Otfrid. Là encore, ne s'est-il pas appuyé sur des ressemblances de style et de rime qui ne prouvent rien? Et qui s'attendrait dans cette « histoire de la littérature » que l'auteur reproduise le texte du poème, comme il l'entend, en strophes de deux et trois vers?

Tous les petits poèmes de cette époque, même ceux que M. K. reconnaît insignifiants (p. 111) sont étudiés minutieusement l'un après l'autre : le *Christ et la Samaritaine* qui semble à M. K. relever également d'Otfrid, la traduction libre du psaume 138, le *De Heinrico*, et toutes les formules magiques, les énigmes, les proverbes, les vers cités dans la Rhétorique de Notker.

Vient l'analyse des témoignages sur la légende héroïque de 750 à 1050 — mais, et là est le danger, M. K. ne distingue pas assez nettement l'élément norois et l'élément purement *deutsch* — des chants historiques dont Charlemagne est le sujet (pourquoi ne pas traduire *rotando* par « en jouant de la rote » p. 223), des événements du x^e et du xi^e siècles célébrés par la poésie, des récits du moine de Saint-Gall, des nouvelles latines, comme celle d'*Alfrad* où M. K. a raison de ne pas voir d'allégorie, comme celle de *Lantfrit et Cobo* qui lui semble trop immorale pour ne pas être un « produit français » (!)

Le chapitre sur le *Waltharius* est très considérable, M. K. parle de ce poème tout à son aise et comme à cœur-joie. Il retrace les combats singuliers du héros avec une sorte d'enthousiasme et consacre cinquante pages à l'analyse de l'œuvre! Et pourtant, on ne trouve pas cette analyse trop longue, car il la rend très intéressante par une foule de rappro-

chements tirés des textes germaniques et des poèmes du moyen haut-
allemand : il lui arrive même de refaire en allemand certains vers ou
fragments de vers d'Ekkehard. Mais il va parfois trop loin et nul besoin
n'était de dire que *fessus* est le mhd. *wegemüede* ou l'ahd. *fartmuodi*.

Il s'étend pareillement sur le *Ruodlieb* qu'il nomme à bon droit un
roman d'aventures, et il l'analyse pareillement en cinquante pages. A
dire vrai, il narre d'une façon intéressante et claire cette histoire assez
compliquée, tout en jetant de ci de là, après le récit de chaque épisode,
des notes sur certaines locutions et certains usages. Les huit dernières
pages de cet essai (p. 403-412) sont excellentes : c'est là de l'histoire
littéraire, et si le livre tout entier était sur ce ton et dans cette forme, il
serait réellement une *Geschichte*.

M. K. examine ensuite les monuments en prose, les glossaires — où
je signale en passant les remarques sur plusieurs mots (p. 434-435) —
les hymnes, les psaumes, la traduction d'Isidore et celle de Tatian, les
serments de Strasbourg, etc.

Une énumération des écrits de Notker, une appréciation de son œuvre
qui renferme, selon M. K., tout ce qui paraissait alors digne d'être su
(p. 615), l'ardent panégyrique de ce savant qui fut en même temps un
poète et « un des plus grands stylistes de la littérature allemande », le
juste éloge de la « beauté sonore », de ses périodes — personne n'avait
encore parlé de Nœtker avec une aussi vive admiration — terminent le
volume[1].

Il devrait s'intituler « Études sur l'ancienne littérature allemande ».
Mais, si contestables que soient certaines assertions de M. Kœgel, son
ouvrage est fort utile, et aucun de ceux qui étudient les monuments de
l'ancien haut-allemand, ne peut se dispenser de consulter cette série de
commentaires. D'un bout à l'autre se manifestent les résultats de recher-
ches personnelles, longues et patientes, se rencontrent des aperçus
féconds, des remarques suggestives, des rapprochements instructifs.

A. C.

Germanistische Abhandlungen hrsg. von F. Vogt.

XIV Heft. **Des armen Hartmann Rede vom Glouven**, eine deutsche Reim-predigt des XII Jahrh. untersucht und hrsg. von Friedrich von der LEYEN. Breslau, Marcus. 1897. In-8, xv et 226 p. 8 mark.

XV Heft. **Der Uebergang vom Mittelhochdeutschen zum Neuhochdeutschen in der Sprache der Breslauer Kanzlei**, von Bruno ARNDT. Breslau, Marcus. 1898. In-8, 168 p. 5 mark.

M. F. von der Leyen édite dans le XIV[e] fascicule de la collection Vogt
le texte de la *Rede vom glouven* publié en 1837 par Massmann d'après

---

1. N'oublions pas le tableau chronologique de la fin ainsi que la table des deux parties de ce premier volume.

l'unique manuscrit de Strasbourg (qui fut brûlé en 1870). Il a fait de menues corrections en assez grand nombre — à remarquer celles que propose M. Vogt (p. 226) — et donné au bas des pages les passages correspondants de la Bible. Dans sa longue introduction il étudie avec soin, bien qu'avec un peu de confusion, l'œuvre du poète. Mais peut-on croire qu'elle ait servi de sermon et faut-il admettre dans le poème tant d'interpolations ? Et dans le chapitre, d'ailleurs intéressant, sur les formules employées par Hartmann, tout ce que cite M. von der Leyen, est-il formule ? On lit avec profit ce qu'il dit du choix des mots et du style, à condition toutefois de reconnaître que son poète n'est pas, comme il le prétend (p. 58), un maître de la langue.

Le travail de M. Arndt est un recueil, très patiemment fait, des formes phonétiques et des habitudes d'écrire qu'il a notées dans les actes de la chancellerie de Breslau de 1352 à 1560. M. Arndt divise les documents dont il dispose en quatre groupes : A (deux documents de 1352 et de 1359); B, de 1389 à 1447 ; C, de 1470 à 1477 ; D, de 1490 à 1560. A montre encore un caractère strictement moyen-allemand ; mais le nouvel haut-allemand se manifeste déjà dans B et C par le changement de î en *ei*, de û en *au*, de iu en *eu* et devient prépondérant dans D. On trouve dans B et C *sl, sm, sn, sw* ; D n'offre plus guère que *sch*. L'auteur fait les mêmes remarques à propos de la déclinaison et de la conjugaison, et même de certains mots comme *ader*, « mais », comme *aber* « de nouveau » qui n'existent plus au XVIe siècle. Tous ceux qui étudient le développement du nouvel haut-allemand tireront grand profit de cette collection de matériaux [1].

A. C.

Œuvres complètes de Christiaan Huygens, publiées par la Société Hollandaise des Sciences Tome VIII, Correspondance, 1676-1684. La Haye, Martinus Nijhoff, 1899, 632 pages, gr. in-4.

Cette magnifique publication continue avec la même perfection, sans que la mort du regretté Bierens de Haan se fasse sentir. Dans le nouveau volume qui vient de paraître, l'intérêt n'est pas moins vif pour l'histoire des mœurs que pour celle des sciences au XVIIe siècle. En 1676, Huygens est sérieusement malade et obligé d'interrompre ses travaux ; le 1er juillet, il quitte la France, convalescent, pour se reposer au sein de sa famille et se refaire dans le climat de sa patrie. Il s'y remet à l'étude de la dioptrique et trouve (6 août 1677) l'explication de la double réfrac-

1. A mentionner p. 99-112 une liste alphabétique des mots dont quelques-uns sont intéressants comme *anstant* et *beyfrid* (armistice), *brotesse* (serviteur), *dankneme* (dankbar), *geschos* (impôt), *hausen* et *hofen* (héberger), *irnisse* (obstacle), etc.

tion du spath d'Islande, s'intéresse à la découverte par Rœmer de la vitesse de propagation de la lumière, la soutient contre les objections de Cassini, et s'occupe du microscope, à la suite des observations de Leeuwenhoek. En juillet 1678, il retourne prendre son poste à l'Académie des Sciences, et nous voyons recommencer son intéressante correspondance avec ses parents, le babil de sa sœur Susanna et les commissions des uns et des autres. Une rechute le détermine, en mai 1681, à retourner de nouveau en Hollande où il rapporte son niveau. Il ne reviendra plus en France, quoique, jusqu'en 1684, il parle chaque année de le faire. Mais à partir de la mort de Colbert (1683), on sent qu'il n'a plus la même confiance et qu'il prétend faire ses conditions. Cependant, dans sa patrie, il a retrouvé toute sa santé ; il termine son célèbre automate planétaire et s'occupe de nouveau activement de l'application des horloges à la solution du problème des longitudes, en même temps qu'il travaille, avec son frère Constantyn, à de grandes lentilles, dont il a trouvé le moyen de se servir sans tuyau. Pendant toute cette période, il a à peu près abandonné la mathématique pure ; cependant c'est alors qu'il reçoit, de Leibniz et de Tschirnhaus, une série de lettres particulièrement importantes.

La reproduction « diplomatique » des pièces manuscrites, la plupart inédites, de la collection Huygens de Leyde, entraîne, pour la lecture, une certaine gêne, à cause de l'irrégularité de la ponctuation ; en revanche, elle fournit un document infiniment précieux pour l'étude de l'orthographe réelle du temps. Cette reproduction est faite avec un soin très remarquable ; il y a toutefois un point où les éditeurs me paraissent avoir dépassé la mesure.

Il s'agit de la très fréquente substitution, dans les textes latins ou français, de la double lettre hollandaise *ij* à l'*y*. Je ne crois nullement, par exemple, que Rœmer ait jamais écrit *hijpothesi* ou *Tijchonica* (p. 39). Il a dû mettre l'*y* surmonté d'un tréma, habitude scripturaire assez fréquente au XVII^e^ siècle, et d'ailleurs justifiée ; car le plus souvent, l'*y* minuscule (appelé grec bien à tort) représente un *i* double, le second étant allongé en *j* suivant la bonne règle. Mais dans les écritures du XVII^e^ siècle, il est d'ordinaire impossible de distinguer l'*y* avec tréma de *ij*, et si l'on trouve *May*, il est clair qu'il faut imprimer en latin *Maij* et en français *May*.

Si les Hollandais sont le seul peuple qui ait conservé la forme double, leur *ij* n'en équivaut pas moins à notre *y* ; mais les éditeurs de Huygens auraient mieux fait, il me semble, de ne pas imputer à leurs compatriotes du XVII^e^ siècle, bons latinistes et bien familiers avec le français, des incorrections comme celle que je signale. Si Huygens père oublie de mettre un tréma, avec ce système, on imprimera *luy* (par exemple, p. 260) ; et à deux lignes de distance, *luij*. Si l'excellent homme ressuscitait, il aurait le droit de se plaindre.

Je ne sais pas trop non plus pourquoi les éditeurs ont choisi le β

pour représenter l'*S* conventionnel dans des marques de port ; exemple, p. 6 : 10 ß pour 10 sols, prix de Londres à Paris.

Voici quelques fautes, la plupart d'impression, quelques-unes de lecture, que j'ai relevées :

P. 45, l. 4, en rem., lire *radios* (ou *radium*) au lieu de *radius*. — P. 46, note 3, la première édition des *Principia Matheseos* de Bartholin est de 1651 (non 1661). — P. 48, l. 3, corriger *spirale meo* en *spiralem eo*. — P. 57, l. 8, lire *erant* au lieu de *errant* ; l. 13, *ultra* au lieu de *ultma* ; l. 15, *inter* au lieu de *inte* ; l. 18, *æquatio* au lieu de *æqualis*. — P. 76, l. 6, en rem., *suffecti* au lieu de *sufferti*. — P. 77, l. 11, *diligentissime* au lieu de *diligentissimi*. — P. 85, l. 7, *Quùm* au lieu de *Qùm*. — P. 197, l. 3, en rem., *securité* (ou *seureté* ?) au lieu de *seurité*. — P. 219, l. 6, *procurer* au lieu de *prouuer* ; l. 10, *dans lequel elle* au lieu de *dans le quelle*. — P. 231, l. 2, en rem., *recouurer* au lieu de *rencontrer* (?). — P. 243, l. 3, *pisciculis* au lieu de *pisculis*. — P. 247, note 15, *Castlemaine* au lieu de *Castellaine*. — P. 257, note 5, c'est à tort que l'on propose de lire *la reçue du phosphore* au lieu de *la recrue du phosphore* (Huygens remercie Leibniz de lui avoir envoyé de nouveaux échantillons ; il n'aurait jamais commis le barbarisme *reçue*, et *recrue* est très intelligible). — P. 329, l. 6, *commone faciendi* au lieu de *commune faciendi*. — P. 403, l. 12, *tuas* au lieu de *duas*. — P. 429, l. 11, en rem., *qui* au lieu de *que*. — P. 477, l. 13, en rem., *decerni* (plutôt que *discerni* ?) au lieu de *dicerni*.

Celui qui sait ce que c'est que de publier des textes inédits n'aura garde de trouver cette liste un peu longue pour un in-quarto de 600 pages.

Paul TANNERY.

Benjamin Neukirch, sein Leben und seine Werke, ein Beitrag zur Geschichte der zweiten schlesischen Schule, von Wilhelm DORN. Weimar, Felber, 1897. In-8, 140 p., 3 mark (IVe fascicule des Litterarhistorische Forschungen).

Das deutsche Madrigal, Geschichte seiner Entwickelung bis in die Mitte des XVIII Jahrhunderts, von Karl VOSSLER. Weimar, Felber, 1898. In-8, 163 p., 3 mark 50 (VIe fascicule des Litterarhistorische Forschungen).

Griechische Epigramme und andere kleinere Dichtungen in deutschen Uebersetzungen des XVI u. XVII Jahrh., p. Max RUBENSOHN. Weimar, Felber, 1897. In-8, CCLXXVI et 210 p. 10 mark (II-III-IV-Ve fascicules de la Bibliothek aelterer deutscher Uebersetzungen).

On lit avec intérêt la consciencieuse et complète étude de M. Dorn sur Neukirch. Il retrace la vie du poète et montre très bien (p. 18-20) que le caractère de Neukirch était un « produit de son temps, un mélange de savoir polyhistorique et de raide pédanterie, de basse flatterie et de généreux efforts ». Suit une bibliographie très minutieuse de

Neukirch, — qu'il aurait fallu rejeter en note ou dans un appendice — et une appréciation exacte de son œuvre. Notre poète a d'abord imité Hofmanswaldau et Lohenstein; puis il s'est tourné contre eux pour se rattacher au groupe de la poésie de cour dont Besser, Canitz et autres étaient les représentants, et sa défection éclatante, plus efficace que l'hostilité muette de Canitz et les attaques ouvertes de Wernicke, lui valut le nom de fondateur d'une nouvelle et troisième école de Silésie. Dans la seconde période de sa vie, il s'inspire surtout de Boileau (p. 94-110), et l'on sait qu'il a traduit en vers le *Télémaque*. Il n'est pas poète et il n'a pas d'originalité, il tombe très souvent dans la platitude; mais, comme dit M. Dorn, il a donné une certaine impulsion en s'essayant dans tous les domaines, et l'influence qu'il a eue sur Günther — Neukirch, disait ce dernier, sait seul dompter Pégase, — lui assure sa place dans l'histoire littéraire.

M. Vossler décrit d'abord les commencements et la première floraison du madrigal en Italie; puis il le montre paraissant en Allemagne dès la fin du XVI^e siècle, et toutefois ne prenant, dans la première moitié du siècle suivant, qu'une très petite place dans la littérature allemande et n'arrivant même pas à se faire reconnaître comme genre (cf. la lettre de Schütz, de 1653, p. 42). Mais Gaspard Ziegler publie son petit écrit sur le madrigal — que M.V. analyse avec détail (p. 43-46) — et son influence paraît dans les poétiques de l'époque et dans le nombre croissant des « madrigalistes », Kempe, Stockmann, Olearius, Agricola, Jean Jacobi, Feinler, Knittel, Bredelow, Bedaun, Heini, Rambach. Toutefois, les « poètes galants » cultivaient, eux aussi, le madrigal, sans accepter les lois de Ziegler, et M. V. consacre quelques pages à cette « deuxième direction » (p. 85), au *madrigal galant* de Stieler, de Zesen, et de la seconde école de Silésie, qui n'est plus le véritable madrigal; celui-ci, comme dit M. V., les « poètes galants » l'ont porté en terre. Le livre de M. V. prouve l'importance qu'a eue le madrigal pour le développement du vers libre. L'auteur a fouillé dans les bibliothèques et rassemblé sur son sujet d'abondants matériaux qu'il a mis en œuvre avec succès. Il connaît l'histoire de la musique, et il a profité des travaux d'Ambros et de Spitta.

Réunir en un volume les principales traductions de l'*Anthologie* faite en vers allemands au XVI^e et au XVII^e siècles, tel est le but de M. Rubensohn, et il s'est acquitté de cette tâche *con amore*, avec un soin tout à fait extraordinaire, avec un souci extrême d'être complet. Aussi est-il plus que complet, et il donne plus qu'on ne lui demandait; ce dont certes nous ne nous plaignons pas. Il reproduit les traductions de Hunger, Held, Weckherlin, Opitz, Schirmer, Schoch, Rittershausen, Weidner, Köler, Czepko, Tscherning, Gryphius, Rivinus, et y ajoute, en une centaine de pages serrées, des remarques sur ces traductions, donnant le texte grec d'alors et la version latine que les poètes ont presque toujours consultée, montrant de la sorte pourquoi ils ont choisi

telle expression souvent bizarre, citant en outre des pièces de vers grecques et traduites du grec qui traitent les mêmes motifs, bref déployant dans ce commentaire une érudition qui étonne et confond. L'introduction qu'il a mise en tête du volume témoigne de la même compétence, du même savoir, je dirais presque de la même virtuosité. Elle comprend plusieurs parties remarquables : 1° la vie et les écrits de Wolfgang Hunger, étude complète et fort intéressante sur cet humaniste qui connaissait admirablement sa littérature contemporaine (il a vécu en France et il nomme Marot « ingeniosissimus tersissimusque omnium qui vivunt hodie apud Gallos », p. xxxi); 2° les traductions, faites par Hunger et Held, des *Emblemata* d'Alciat (très longue étude à la fois littéraire, bibliographique et iconographique sur Alciat et ses *Emblemata*, sur la traduction de l'ouvrage en vers français par Jean le Fèvre, et en vers allemands par Hunger, sur le mètre employé par Hunger et sur ses rimes, sur son style et sa langue, sur le destin de sa traduction); 3° les traductions de l'*Anthologie* par Opitz, Schirmer et Schoch (observations importantes sur les auteurs classiques qu'on lisait alors dans les écoles, sur le goût du XVIIe siècle allemand pour la satire antique et les morceaux érotiques de l'*Anthologie*, sur les caractères distinctifs des poètes saxons, etc). A chaque page on sent que l'auteur est épris de son sujet et qu'il le connaît à fond.

A. C.

Theatergeschichtliche Forschungen hrsg. von Berthold Litzmann. Hambourg et Leipzig, Voss.

XIV. **Der dramatische Monolog in der Poetik des XVII u. XVIII Jahrhunderts und in den Dramen Lessings**, von Friedrich Düsel. In-8, 86 p., 2 mark 40.

XV. **Die geistige Entwicklung der deutschen Schauspielkunst im XVIII Jahrh.**, von Hans Oberlænder. In-8, 216 p.; 3 mark 50.

XVI. **Das Ifflændische Rührstück, ein Beitrag zur Geschichte der dramatischen Technik**, von Arthur Stiehler.

Dans sa dissertation qui témoigne d'une vaste lecture, M. Düsel étudie d'abord avec beaucoup de détail ce que Français et Allemands, d'Aubignac — pourquoi dire Hédelin? — Diderot, Nicolas, Mendelssohn, Marmontel, Sonnenfels, Engel, pensaient du monologue. Mais la partie principale de son travail est consacrée aux monologues de Lessing. Il divise à cet égard les drames de Lessing — sans oublier les esquisses et fragments — en deux groupes : les œuvres de jeunesse avant 1755, et les œuvres postérieures. Le premier groupe est soumis à l'influence de l'école française, et le monologue n'est alors pour Lessing qu'un expédient, un *Notbehelf* (p. 22) Mais les drames postérieurs marquent un progrès, et un progrès puissant (p. 48); le monologue appartient alors à l'action, à la « caractéristique » ; il prépare, il fait,

comme dit M. Düsel avec un peu de recherche, le service du pionnier qui établit des mines, pour déterminer l'explosion tragique *(id)*. L'auteur accumule d'ailleurs les exemples, et certaines de ses observations méritent d'êtres retenues; il remarque que Lessing ne prend jamais dans ses monologues un ton lyrique ou sentencieux, et il apprécie très bien le *Philotas* [1].

Le travail de M. Oberlænder est un peu confus, et l'on ne voit pas clairement ce qu'il a voulu faire et démontrer. Il essaie avant tout d'exposer la théorie de l'art dramatique allemand au XVIIIe siècle; mais il joint à cet exposé le récit de ce qu'il nomme les « directions du goût » et des détails circonstanciés sur la régie des théâtres et sur la critique dramatique; tout cela est intéressant, puisé aux sources, mais trop mêlé. M. O. analyse d'abord Du Bos, Batteux, et (après avoir parlé de Molière et de Grimarest) les deux Riccoboni ainsi que Rémond de Sainte-Albine, puis arrive à Gottsched et à Élie Schlegel, et là, lorsque point l'époque de l'Aufklärung « dont le soleil, dit-il emphatiquement, fond la glace des préjugés » (p. 71), consacre un chapitre à Garrick et à Diderot, ces « auteurs les plus immédiats du naturalisme idéalisé ». Lessing vient ensuite, et M. O. nous montre l'influence qu'eurent sur lui Riccoboni, Rémond et Diderot, et l'influence qu'à son tour il exerça par la *Dramaturgie de Hambourg*. Le dernier chapitre du volume traite de la création de la scène nationale allemande; « la vérité qu'a voulue Lessing [2] brille comme un flambeau », et M. O. rappelle l'œuvre de Sonnenfels, de Schrœder, d'Iffland, de Sulzer qu'Iffland avait nommé la Bible de l'acteur, d'Engel, de Schink, de Reichard, de Gœthe. Une table des noms propres termine le livre où l'on voudrait plus d'ensemble et d'unité, où l'auteur a dit trop de choses, et de choses connues, mais qui mérite d'être consulté.

M. Stiehler montre dans son étude comment Iffland a employé la sensibilité ou mieux la sensiblerie, l'*Empfindsamkeit*, et il le fait ingénieusement. Il expose d'abord les sujets et les personnages : 1° la famille (affection, bonheur, conflits, veuvage, etc.); l'amour (aveu, renoncement, refus); la vertu; le malheur; la séparation et le revoir; la nature; la joie et l'espoir; les femmes et les jeunes filles. Puis il en vient à la structure des pièces et à leur arrangement : combinaison des motifs larmoyants, caractères, monologues, épisodes, lettres et messages, — et en plusieurs pages intéressantes (108-122) il examine dans les pièces les plus importantes d'Iffland l'exposition, la gradation, le point culminant, le « revirement », la « dernière tension », le dénoue-

---

1. P. 33, lire Davusne (et non « Davus loquatur »). P. 63, « le secret pour être ennuyeux, c'est de tout dire », mieux valait citer le vers de Voltaire : « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire ».

2. P. 155, « die Lessing-gewollte Wahrheit! »; ce « Lessing-gewollt » est bien hardi.

ment. Enfin, il parle du costume, des gestes, de la langue des personnages ; tout est calculé pour émouvoir, et Iffland ne manque pas d'indiquer lui-même les inflexions de voix, les façons d'entrer et de sortir ; il abuse des embrassements, des mains qui se joignent ou se tordent, des pleurs, etc. L'auteur aurait pu diviser sa matière moins mécaniquement et diminuer ses rubriques ; mais il a comme déboîté et décarcassé l'œuvre d'Iffland ; sa monographie sera très utile, et il faut lui savoir gré de sa patience. Il a eu soin de faire quelques rapprochements avec la *Nouvelle Héloïse*, *Siegwart* et *Werther* ; il aurait dû dire toutefois où se trouvent tous les passages caractéristiques qu'il a cités. Où est, par exemple (p. 141), ce mot ridicule sur une dame qui pleurait si fort « qu'on pouvait sous elle se laver les mains » ?

A. C.

Schiller als Kritiker, von Otto Pietsch. Kœnigsberg, Græfe et Unzer, 1898. In-8, 147 p. 2 marks.
Schiller, von Otto Harnack. Berlin, Hoffmann, 1898. In-8, 418 p., 4 marks 80.
Schiller's Dramen, Beitræge zu ihrem Verstændniss, von Ludwig Bellermann. Deuxième édition. Berlin, Weidmann, 1898, xii et 355, v et 512 p., 15 mk.

M. Pietsch a eu tort de suivre l'ordre chronologique : il divise son étude en huit chapitres, le *Karlsschüler*, Stuttgart, Mannheim, Körner, Weimar, Kant, Gœthe, la seconde époque, et, par suite, il mêle les recensions littéraires, la critique théâtrale, les écrits esthétiques et philosophiques. Son travail n'est donc qu'une suite d'analyses et n'offre pas d'idées d'ensemble, sinon qu'à la dernière page, il s'avise de distinguer dans l'activité critique de Schiller trois degrés de développement qu'il désigne par trois noms, Shaftesbury, Kant et Gœthe [1].

Le livre de M. Harnack sur Schiller se lit aisément. Il est clairement disposé. On pourra lui reprocher un peu de froideur. L'auteur s'astreint trop souvent à l'ordre chronologique ; il n'attache pas assez d'importance aux premières études de Schiller et aux influences que subit sa jeunesse ; il n'insiste pas suffisamment sur la genèse des œuvres du poète ; il ne montre pas ce qu'il y a de révolutionnaire dans les *Brigands* et l'on ne sent pas dans la première partie du livre l'action du *Sturm und Drang* sur Schiller ; il ne nous présente pas avec assez de détail le théâtre de Mannheim, auquel le jeune auteur était attaché ; il est vraiment trop sévère pour *Intrigue et amour*, qu'il traite de « simple pièce d'intrigue », et c'est trop dire que de nommer le *Tell* une « pièce patriarcale ». Mais il juge sainement le *Don Carlos*, retrace fort bien le premier séjour de Schiller à Weimar, apprécie justement les œuvres historiques et le *Wallenstein*, où il voit un « nouveau type de

---

1. P. 1, le nom de « Karlsakademie » n'existe pas en 1775.

l'art tragique ». Il a écrit de très bonnes pages sur l'alliance de Schiller et de Gœthe, ce « fruit d'une maturité morale », « l'événement le plus important dans le développement de la littérature nationale ». Ce qu'il dit des écrits philosophiques n'est pas à dédaigner. Son ouvrage est le meilleur, *en un volume*, qu'on ait sur Schiller : dépourvu de notes et de tout bagage scientifique, rapide malgré les citations qui sont trop nombreuses et qui parfois ralentissent le récit, agréable à lire malgré quelques négligences de style, exact toutefois et précis, il forme un tout, et, dans ses quatre cents pages qui forment quinze chapitres, l'auteur n'a rien négligé d'essentiel. Il arrive même que sur certains points de grande importance, il est aussi complet que ses devanciers à plusieurs volumes.

Il suffit d'annoncer le livre de M. Bellermann. Il est rare qu'un ouvrage de ce genre, assez coûteux et qui compte deux volumes, parvienne au bout de sept ans à une deuxième édition. Celle-ci diffère, en somme, très peu de la première. On y remarquera que M. B. blâme, cette fois, l'intendant du théâtre de Mannheim d'avoir transporté les *Brigands* au XVI[e] siècle, qu'il précise les accusations de Charles Moor contre certains personnages du Wurtemberg alors vivants, qu'il analyse les remaniements du *Fiesque* opérés par Plümicke et Reinbeck, qu'il défend la vraisemblance de certaines scènes d'*Intrigue et amour* (I, 62, 107, 141, 155), etc. Les études de M. B. sont judicieuses, sages, menées avec méthode ; dans toutes, il procède de même : il analyse minutieusement la pièce, il nous renseigne sur « la marche de l'action » ; puis il examine l' « unité » de l'action et son « enchaînement » : il apprécie les caractères, compare les « remaniements », et enfin commente les passages obscurs et difficiles. Son livre ne peut qu'être recommandé, et nous lui souhaitons d'avoir le plus tôt possible une troisième édition. Défenseur très décidé de Schiller, dit M. Harnack, M. Bellermann va peut-être trop loin par instants, mais il a le grand mérite de réfuter clairement nombre d'attaques insensées.

A. C.

RUSSIAN READER. **Lermontof's Modern Hera with english translation and biographical sketch**, by Ivan Nestor. SCHNURMANN...., teacher of the russian and bulgarian languages in the University of Cambridge. — Cambridge, University Press, 1899, in-18, XX-403 pp.

Pour avoir sa raison d'être, la publication d'un texte russe accentué avec traduction en regard doit répondre à trois conditions : que la correction typographique en soit sans reproche, l'accentuation très sûre, la traduction très fidèle. De ces trois conditions M. I. N. Schnurmann paraît s'être assez peu soucié ; on en jugera par l'examen, même rapide, des premières pages de son volume, soit des deux premières pages du texte russe et des deux pages correspondantes de la traduction anglaise.

Une moyenne d'une faute d'impression par page, c'est beaucoup pour une publication de ce genre ; et, quand bon nombre de ces fautes d'impression sont en même temps des fautes d'orthographe, le cas est pis. Condamnation sera aisément passée sur *tchschoueiou* pour *tchechoueiou* (p. 3) ; mais il est permis d'être moins indulgent pour *obvêchennyia* à la place de *obvêchannyia* (même page), pour *serebro* coupé en *sereb* + *ro* (p. 5).

Les fautes d'accentuation sont plus nombreuses encore : à la page 3 : *gory*, avec l'accentuation du génitif singulier au nominatif pluriel; à la page 5 : *naniál* pour *nánial* ; *moltchá*, alors que, trois lignes plus bas, cette même forme est correctement accentuée ; *Stavropol* avec l'accent sur la pénultième, au lieu de *Stávropol* ; et, dans une même ligne de la page 7 (l. 7) : *kriknout* accentué sur la finale, *po-svoémou* accentué sur la pénultième.

Quant à la traduction, bien que M. S., dans sa préface, la promette « as close as the idioms of the two languages admit », elle n'est exempte d'aucun des défauts qui font les mauvaises traductions : contresens, mots ajoutés, mots supprimés. A la page 2 : *tchinar*, nom du platane d'Orient, traduit par « sycamore » ; *jeltye obryvy*, *istchertchennye promoinami*, traduit par « at their feet alluvial fragments » ; trois lignes plus loin, « through the green meadows » et l'épithète « huge » inutilement ajoutés. A la page 4 : tandis que Lermontov veut dire : « les autres se prirent à aider les bœufs, mais de leurs cris seulement » (*potchti odnim krikom*), M. S. interprète : « the others began to help the oxen, yelling like one man » ; *s kazennymi vechtchami* est insuffisamment rendu par « on government business » ; l'épithète *poustouiou* (ligne 5 du bas, dans le texte russe), signalée cependant par son opposition, dans une même phrase, à l'épithète *tiajelouiou*, n'est pas traduite du tout.

Il serait oiseux de pousser plus loin un examen qui ne saurait qu'être pénible à l'amour-propre de M. Schnurmann. Faut-il ajouter que, par la plus fâcheuse des coïncidences, son édition présente, en plus des fautes qui ne sont qu'à elle, la reproduction trop scrupuleuse de presque toutes celles qui déjà déparaient l'édition allemande du même texte (Collection accentuée Manassewitsch, cahiers 6-12, Raimund Gerhard, Leipzig) ? Ainsi, p. 3 *obvêchennyia* ; p. 5 *Stavrópol*.

L'esquisse biographique qui ouvre le volume (pp. IX-XX) s'abrite modestement sous l'autorité de l'édition Efremov : ce pâle résumé de seconde main eût été avantageusement remplacé par le brillant *Avant-propos* en deux pages que Lermontov écrivit pour la 2e édition de son roman et qu'aucun des éditeurs successifs ne s'était cru encore autorisé à considérer comme négligeable. De même, aux six notes « explicatives » (pas une de plus, pas une de moins) perdues en ce volume de quatre cents pages, et dont la plus longue n'a pas deux lignes et demie, le lecteur eût sans doute préféré la simple reproduction des notes de l'auteur lui-

même, *notes qui font partie du texte* et dont une au moins a une réelle importance littéraire, celle où Lermontov s'excuse d'avoir traduit en vers la chanson de Kazbitch.

Il fallait que les étudiants en langue russe, trop souvent à court de textes accentués, fussent mis en garde contre ce mauvais livre; mais il ne fallait pas moins que cette considération pour justifier la longueur excessive du présent compte rendu.

Paul Boyer.

LETTRE DE M. RADET

Si les nombreux lecteurs de M. Salomon Reinach, lorsqu'ils ont à citer ses *Chroniques d'Orient*, faisaient suivre leur renvoi de la mention « aujourd'hui défuntes », M. Reinach estimerait sans doute que ce genre d'esprit sent la province. User, comme il le fait plus haut (n° 44, p. 333), de ce qualificatif à l'égard d'une publication dont les sommaires garnissent la couverture de la *Revue Critique* (1899, nos 21, 24, 39), c'est jouer sur une équivoque. De ce que le recueil enterré par M. Reinach compte aujourd'hui trois sections distinctes (*Revue des Études anciennes*, *Revue des Lettres françaises et étrangères*, *Bulletin hispanique*), sous la rubrique commune *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi*, il ne s'ensuit nullement qu'il y ait solution de continuité dans la série. Non seulement, depuis que MM. Liard et Couat l'ont fondé en 1877, notre périodique n'a jamais eu d'interruption, mais, depuis que la direction m'en a été confiée, il a toujours paru à sa date, avec une exactitude chronométrique. La *Revue archéologique*, dont s'occupe M. Salomon Reinach, devrait bien s'inspirer de ces habitudes de ponctualité.

G. Radet.

BULLETIN

— Sous ce titre : *Vom Euphrat zum Tiber, Untersuchungen zur alten Geschichte*, M. Ch. Mücke a réuni en un petit volume d'une centaine de pages, publié à Leipzig par Ed. Pfeiffer, quatre études historiques: *Die Legende von den athenischen Tyrannenstürzern. — Die rœmische Geschichtslegende. — Die Uberlieferung über Alexander. — Der Xerxes-und der Keltenzug*. M. Mücke a une tendance, vraiment excessive, à voir partout des légendes. Pour lui, Harmodius et Aristogiton ne sont, ne peuvent être que les Dioscures (*Es ist sofort klar, dass es nur die Dioskuren sein kœnnen*). L'histoire de Cylon est une légende; celle de Clisthène le réformateur est une légende. De même qu'à Athènes Harmodius et Aristogiton sont les Dioscures, de même à Rome Brutus et Collatinus le sont. L'histoire de C. Licinius et de L. Sextius n'est qu'une répétition de celle de Brutus et de Collatinus : elle est également légendaire. Les cent pages écrites par M. Ch. Mücke sont pleines de rapprochements fantaisistes et de conclusions à nos yeux inacceptables. La lecture de cet opuscule n'est point ennuyeuse; mais un historien sérieux n'y trouvera jamais...... qu'une distraction. Il y apprendra par exemple que les récits de l'expédition de Xerxès, de l'expédition d'Alexandre, et même de l'invasion des Gaulois en Grèce au IIIe siècle dérivent tous, plus ou moins, de la légende d'une antique expédition babylonienne, dont le souvenir se serait conservé dans les mythes de Gilgamès, de Sémiramis et de

Bacchus. M. Ch. Mücke doit être de ceux qui se résoudraient presque à ne voir dans Napoléon I qu'un mythe solaire. — J. Toutain.

— Nous avons reçu les pièces couronnées au concours Hœufft, par l'Académie d'Amsterdam. Amstelodami, apud Io. Muellerum, 1899, in-8. Les mêmes noms reparaissent, et en tête, l'excellent latiniste J. J. Hartmann, *Pater ad filium* (19 pp.); puis, R. Carrozzari, *Leo gladiator seu Pompei Vesuuii montis conflagratione obruti* (27 pp.); P. Rosati, *Myceteis* (27 pp.); A. Zappata, *Nox nouembris* (24 pp.); A. Muccioli, *Clytie* (17 pp.). — L.

— La quatrième édition de l'*Hélène* de Cynewulf vient de paraître à la librairie berlinoise de Weidmann (*Cynewulfs Elene mit einem Glossar*, par J. Zupitza. In-8, IX et 89 p. 2 fr. 50). La troisième édition donnée par le regretté Zupitza datait de 1888. La quatrième n'est qu'une réimpression de la troisième; M. Albert Herrmann a corrigé quelques fautes d'impression et, dans les trois dernières pages de la préface, complète la bibliographie de la « littérature la plus importante » du sujet. — A. C.

— Le premier fascicule de la grande publication de M. Pierre de Nolhac, *Histoire du château de Versailles* (gr. in-folio illustr. Fasc. I, 32 p. Société d'édition artistique, 1899), vient de paraître. Comme les notes et références ne seront imprimées que dans un fascicule postérieur (ce qui est un peu regrettable), il faut attendre de les avoir sous les yeux pour faire le compte rendu critique de l'ouvrage. C'est à ce moment aussi qu'on pourra juger la valeur de l'illustration qui, dès maintenant, paraît établie sur un grand nombre de documents inédits ou peu connus. Mais nous croyons pouvoir signaler immédiatement ce premier fascicule aux lecteurs soucieux des études méthodiques sur l'art du XVII siècle. Dès maintenant, il est impossible d'écrire quelque chose sur ce premier Versailles (retiré à Lemercier et attribué à Salomon de Brosses), sans tenir au moins compte des recherches de M. de Nolhac. — H. L.

— Le deuxième fascicule du tome premier de l'*Inventaire sommaire des archives historiques* du Ministère de la guerre, rédigé par M. Félix Brun, vient de paraître. Il comprend les pages 245-472 et les numéros 1204 à 1615, de mai 1693 à la fin de 1702. On ne peut mettre plus de soin et de conscience, plus d'exactitude minutieuse dans un Inventaire sommaire que M. Brun, et ce deuxième fascicule mérite les mêmes éloges que le premier. — A. C.

— On a remarqué dans la « Révolution française » de juillet et août les articles de M. Cl. Perroud sur une amie de Madame Roland, *Sophie Grandchamp*. M. Perroud constatait la double identité de cette femme supérieure avec l'amie dont Mme Roland parle en plusieurs endroits de sa correspondance et de ses Mémoires et avec l'auteur d'une relation qui se trouve dans les papiers Faugère, et il publiait cette très intéressante relation où Mme Grandchamp fait « connaître en détail l'histoire de sa liaison intime avec Mme Roland ». Les deux articles viennent de paraître en tirage à part. (Paris, Maretheux, rue Cassette, 1. In-8, 44 p.) — A. C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 20 novembre — 1899

Max Mueller, La poésie amoureuse des Égyptiens. — W. Schmidt. Héron d'Alexandrie, I. — Renan, Études sur la politique religieuse de Philippe le Bel. — Leibniz, Correspondance, p. Gerhardt. — Loquin. Le prisonnier masqué de la Bastille. — Kont, Lessing et l'antiquité, II. — Engerand, Ange Pitou. — Montier, Robert Lindet. — Rott, Perrochel et Masséna. — Desmarest, Quinze ans de haute police, p. Grasilier et Savine. — Faguet, Flaubert. — Decle, Un soldat de la troisième République. — Recueils Aulard. — Simond, La Tour d'Auvergne, 2e éd. — Margueron, La campagne de Russie, II.

W. Max Müller. **Die Liebespoesie der Alten Ægypter**, mit 18 Tafeln in Autographie und 3 Tafeln in Lichtdruck, 1899. Leipzig, J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung, in-4, 46 p. et 21 planches.

W. Max Müller a réuni dans cette mince plaquette tout ce qui nous est connu actuellement de l'ancienne poésie amoureuse chez les Égyptiens. J'en avais fait autant il y a dix-huit ans au premier volume de mes *Études égyptiennes*, et les deux recueils ont en commun le *Papyrus Harris n° 500* du Musée britannique, les deux stèles de Paris et de Londres, le manuscrit de Turin : celui de Max Müller contient en plus les fragments découverts par Spiegelberg sur un Ostracon du Musée de Gizéh et publiés récemment par lui dans la *Zeitschrift*. Tout cela n'est pas fort long, mais nous ne sommes pas à bout de trouvailles, et d'autres manuscrits viendront bientôt augmenter ce premier fond : il suffit en tout cas à nous montrer et le caractère que la poésie amoureuse revêtait chez eux, et le goût qu'ils manifestaient pour elle.

Le morceau principal de la collection, le papyrus Harris, avait été traduit pour la première fois en anglais par Goodwin, puis en français par moi ; la traduction allemande de Max Müller corrige mon interprétation sur bien des points, et on peut la considérer comme donnant dans la plupart des cas la traduction qui sera acceptée longtemps encore [1]. La comparaison entre les deux sera instructive et pour les savants qui voudront se rendre compte du progrès de nos études, et pour le grand public qui cherchera à évaluer le degré de foi qu'il doit

1. Ma traduction n'a pas été reproduite dans le volume des *Contes Égyptiens*, comme le pense W. Max Müller (p. 13, note 5), mais en revanche j'ai donné en 1896, au second volume de mon *Histoire des peuples de l'Orient*, la traduction révisée d'une partie des pièces du *Papyrus Harris*.

accorder aux traductions des Égyptologues. Le sens de plus d'un mot s'est précisé depuis une quinzaine d'années, et l'appréciation de certaines constructions syntactiques est devenue plus rigoureuse, ce qui a permis à Max Müller de serrer souvent le texte de plus près que je n'avais pu le faire; mais cela dit, on doit convenir que dans bien des endroits les deux traductions ne diffèrent que par des nuances sans importance, et ne sont pas plus éloignées l'une de l'autre que celles de certaines pièces difficiles de la poésie lyrique des Grecs. Notez qu'il s'agit de morceaux littéraires, où sont accumulées comme à plaisir toutes les fleurs de la rhétorique orientale, les assonances de mots, les *concetti*, les comparaisons et les métaphores outrées, tout ce qu'il y a de plus éloigné de notre goût et de nos habitudes d'esprit : le lecteur qui aura constaté les ressemblances entre les traductions de ces pièces alambiquées, ne pourra que se trouver édifié sur l'exactitude des traductions qu'on donne des textes historiques ou des contes populaires conçus dans le langage courant. La plupart des dissentiments portent sur des points d'appréciation personnelle où il est malaisé de porter un jugement : c'est ainsi que W. Max Müller estime d'un tour trop moderne des interprétations qu'Erman (p. 34, note 9) ou moi (p. 20, note 8, 23, note 5, 25, note 11), nous avions supposées conformes au génie antique. Je ne suis pas bien sûr qu'il ait raison sur tous les points, mais, là même où son appréciation me paraît contestable, l'analyse à laquelle il a soumis l'idée nous conduit à mieux la saisir que nous ne faisions auparavant. Sa traduction est plus nuancée que la mienne; elle rend de façon souvent plus piquante les finesses et les bizarreries de l'auteur égyptien. En l'étudiant avec soin, on comprendra mieux les procédés techniques de ces vieux poètes, et l'on jugera plus exactement la valeur littéraire de leur œuvre.

L'introduction traite, comme on pouvait s'y attendre, de la femme, de sa position dans la famille et la société, de l'amour. Elle est des plus intéressantes, et bien qu'elle ne compte que sept pages, elle constitue la monographie la plus complète de beaucoup qu'on ait consacrée à ce sujet. Il prend la femme dès la puberté, c'est-à-dire vers sa dixième ou douzième année, ou même plus tôt, et ce qu'il dit de sa précocité maternelle est justifié par les faits : à la mère de neuf ans, qu'il cite d'après Ebers, je puis ajouter la mention d'une mère de dix ans, fille du gardien de l'île de Philae, une nubienne, qui mourut en 1884 dans sa onzième année, laissant un enfant de huit mois. Je ne suis pas certain que la circoncision ait été aussi fréquente chez les femmes qu'il paraît le penser : du moins, les quelques momies féminines que j'ai examinées ou fait examiner spécialement ne portaient aucune trace de l'opération. Les rares documents que nous possédons sur les cérémonies du mariage, montrent qu'il comportait, outre la signature d'un contrat, une fête au cours de laquelle la fiancée et son trousseau passaient de la maison des parents à celle du mari. Le *Conte de Satni* dit formellement que cette

cérémonie s'accomplissait la nuit et, données les circonstances du récit, Max Müller pense que c'était là un fait exceptionnel, une surprise faite au fiancé : c'était, je crois, une habitude courante alors comme aujourd'hui. Je ne sais pas non plus si l'étymologie d'après laquelle le nom de la femme mariée *himît*, signifierait comme *harîm*, *harîmah*, en arabe, « celle qui est défendue aux autres hommes par les lois du mariage »; j'y verrais plutôt un terme de relation sexuelle. De même j'admettrai volontiers avec Max Müller que le vocable *habsouît*, qui désigne la nouvelle mariée ou la fiancée, veut dire *l'habillée*, *la vêtue*, mais je me demande s'il faut l'expliquer par la cérémonie du mariage sémitique, pendant laquelle on jetait le manteau ou le vêtement du fiancé sur la jeune fille en signe de prise de possession. Il me semble que l'origine de cette dénomination est différente. Les enfants, les filles comme les garçons, demeuraient nus jusque vers l'âge de la puberté, et l'on voit sur les peintures les jeunes femmes ou les jeunes filles qui servent les hôtes dans les repas funéraires représentées nues, sauf une mince ceinture autour des reins : le mariage ayant lieu presque en même temps que la puberté, on comprend que la prise du vêtement ait pu servir à désigner les filles nubiles, les fiancées, les jeunes mariées, et que l'épithète *habsouît*, la vêtue, ait pu devenir un terme commun pour désigner ces personnes.

Les observations sur le divorce, sur la position que les femmes de la classe moyenne occupaient, sur la polygamie, sont sobres mais justes. Peut-être aurait-il fallu leur adjoindre quelques faits recueillis dans les généalogies des stèles ou des tombeaux et qui les auraient précisées et complétées. Plusieurs stèles nous font connaître *la seconde femme* d'un individu : pour n'en citer qu'un exemple, une stèle du Musée de Sens publiée par Jules Baillet dans le *Recueil*. Est-ce une deuxième femme simultanée à la première ou bien épousée après divorce ou après décès de la première? Il est difficile de le dire, il me semble pourtant à certains indices très légers reconnaitre une seconde femme contemporaine de la première, au moins dans la plupart des cas. De même, on rencontre à Béni-Hassan, une *femme au collier*, une serve, dont la destinée est significative : l'un de ses enfants est fils du prince Khnoumhotpou, l'autre a pour père un personnage attaché au service de Khnoumhotpou. Il y a là probablement un fait analogue à ce qui se passe encore aujourd'hui dans les pays musulmans : un prince ou un riche particulier qui a eu l'une de ses esclaves pour concubine, la marie ensuite à l'un de ses subordonnés. Quelle que soit l'explication du fait, il était curieux à noter et il aurait complété heureusement l'exposition de Max Müller. Peut-être aussi quelques mots sur la prostitution sacrée en Égypte n'auraient-ils pas été hors de propos. On connaît le chapitre où Diodore raconte qu'à Thèbes on choisissait la plus jolie fille parmi les familles les plus nobles de la ville, et qu'après l'avoir consacrée au dieu, on lui laissait le droit de se donner à qui bon lui semblait, tant qu'enfin vers la quarantaine elle pouvait renoncer à sa vie libre et se marier. Les

textes découverts à Kamak dans ces derniers temps m'ont porté à croire que cet usage remontait jusqu'à l'époque éthiopienne, et que les princesses d'Amon de l'époque saite usaient déjà des mêmes privilèges que les Pallakides de Diodore. On signalerait aisément sur les monuments plusieurs faits de cette nature qui ont échappé à Max Müller ; la masse des documents à dépouiller est si considérable, que de pareils oublis sont inévitables.

Somme toute, excellent ouvrage, un peu dogmatique dans la forme, mais d'un intérêt soutenu et qui sera lu avec agrément non seulement par les Égyptologues, mais par les curieux de littérature. Les facsimile sont fort bons et seront utiles aux paléographes. Il y a dans les transcriptions hiéroglyphiques des raffinements d'exactitude qui me paraissent au moins inutiles. Ainsi Max Müller, comme l'école allemande presque entière, transcrit par *l'homme tenant un bâton*, le déterminatif que nous rendons par *le bras tenant le bâton*. La transcription est exacte à l'origine, comme E. de Rougé l'a dit il y a longtemps déjà, mais, au moins à partir du second empire thébain, les Égyptiens eux-mêmes ne l'employaient plus : où le brouillon hiératique d'une inscription mettait *l'homme armé* par tradition graphique, ils employaient le bras armé dans les hiéroglyphes. Substituer *l'homme* au *bras* dans la version hiéroglyphique de notre manuscrit, qui est au plus tôt de la XX^e dynastie, c'est commettre une faute d'usage qui aurait étonné les Egyptiens ; il vaut mieux ne pas être plus exacts qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, et se contenter du *bras armé* comme ils s'en contentaient. C'est là toutefois un point secondaire et sur lequel je n'insiste pas. A ces vétilles près, la transcription est si claire que le livre de Max Müller devra être recommandé aux débutants pour les initier à la lecture de l'hiératique des temps ramessides : c'est un mérite de plus à joindre à ceux que j'ai signalés.

G. Maspero.

Heronis Alexandrini Opera quæ supersunt omnia. Volumen I. Heron's von Alexandria Druckwerke und Automatentheater, griechisch und deutsch herausgegeben von Wilhelm Schmidt. Leipzig, Teubner. 1899. lxx-512 p. In-16, avec 124 figures.

C'est le premier volume d'une édition qui fera certainement époque pour la connaissance réelle d'un auteur dont l'âge, le rôle et les écrits sont depuis longtemps matière à controverse. Non seulement on nous promet, comme second volume, une réédition, avec l'aide de nouveaux manuscrits, par notre compatriote le baron Carra de Vaux, du texte arabe des *Mécaniques* qu'il a donné et traduit dans le *Journal Asiatique* de 1893 (réédition qui sera accompagnée d'une traduction allemande) ; mais encore le troisième volume nous révélera le texte des Μετρικά,

d'après le manuscrit du Sérail de Constantinople, dont H. Schœne a pu obtenir récemment une reproduction photographique.

Quant au premier volume, dont M. Wilhem Schmidt poursuivait depuis longtemps la préparation avec un soin et une compétence que tous peuvent apprécier aujourd'hui, il comprend, comme textes, les Πνευματικά, le Περὶ αὐτοματοποιητικῆς, puis en appendice, deux fragments du Περὶ ὑδρείων ὡροσκοπείων tirés, l'un des *Hypotyposes astronomiques* de Proclus, l'autre des *Commentaires* sur Ptolémée ; de plus, le *Liber Philonis de ingeniis spiritualibus*, d'après une version d'arabe en latin, déjà recueillie dans les *Anecdota* de Rose ; enfin, les chapitres de Vitruve qui concernent l'éolipyle, les horloges hydrauliques de Ctésibios, sa trompe et son orgue hydraulique.

Je ne m'arrête pas aujourd'hui aux questions qui concernent le choix des manuscrits et l'histoire du texte de Héron, car elles ont été traitées par M. W. S. dans un *Supplementheft*, qui constitue un véritable volume et mérite une analyse spéciale. Je me bornerai à dire quelques mots sur deux points qui méritent une attention particulière.

Et tout d'abord, on remarquera que, rompant décidément avec la tradition longtemps respectée dans sa *Bibliotheca*, la maison Teubner prend maintenant le parti de donner, pour les ouvrages grecs d'un caractère technique, des traductions, non plus latines, mais allemandes. Le premier essai fait dans ce sens (pour l'*Hipparque* de Manitius, en 1894) lui a probablement réussi, et je ne crois pas que, pour des ouvrages de mécanique, comme ceux des deux premiers volumes de l'édition de Héron, personne puisse désirer une traduction en latin, c'est-à-dire dans une langue beaucoup moins intelligible que le grec. Mais je ferais des réserves pour le troisième volume, car pour les mathématiques pures, il y a un latin conventionnel qui se lit encore assez facilement et qui subsistera longtemps, grâce aux immortels travaux écrits en cette langue par les modernes. Je regrette surtout que, dès le premier volume, l'allemand ait été également substitué au latin pour les notes (en dehors de l'*apparatus criticus*) et pour les prolégomènes. Il y a là une innovation assez grave, et dont je vois mieux les inconvénients que les avantages, car en somme les questions critiques n'intéressent guère que ceux qui lisent facilement le latin.

Il est vrai que, le plus souvent déjà, elles se traitent en langues vivantes dans les revues et journaux philologiques. C'est sans doute plus commode pour les polémiques et pour les variations, plus ou moins subtiles, sur les thèmes controversés ; mais le livre-édition a un autre objet, pour lequel le latin conventionnel des philologues, avec ses formules toutes faites, est très convenablement approprié, et garde cette fois l'avantage de la clarté ; car il ne faut pas que l'érudit, écrivant dans une langue vivante, s'imagine qu'au delà des frontières sa pensée sera exactement comprise dans toutes ses nuances et ses détails, même par ceux qui parlent cette langue.

Je ne sais donc pas pourquoi M. S. a composé en allemand la très remarquable introduction qui ouvre son volume. Il y consacre une vingtaine de pages à exposer l'état de la question : *Quand vivait Héron d'Alexandrie ?* Je ne saurais trop louer l'impartialité et le sens critique avec lequel est fait cet exposé des arguments et des conjectures avancées à ce sujet. Finalement, M. S. admet comme valable la remarque, faite par M. Carra de Vaux, que Héron a décrit une presse à vis dont Pline signale l'invention comme récente; il pense cependant que Héron doit encore avoir vécu dans le premier siècle de notre ère, en tout cas avant Ptolémée. Il rejette au contraire l'indication que j'ai donnée (*Bulletin des sc. math.*, 1893, p. 318), d'une démonstration de Ménélas (vers 100 ap. J.-C) que je considère comme antérieure à une démonstration de Héron « Pourquoi, M. Tannery ne le dit pas », remarque M. S. « Il « serait même difficile de développer des arguments probants en compa- « rant ces deux démonstrations ; or, en pareille matière, on ne doit pas « s'en rapporter au sentiment. »

Cette remarque, je l'accepte pleinement ; il me suffira de constater que, lorsque je donnais accidentellement l'indication dont il s'agit, dans un compte rendu d'ouvrage, je n'étais certainement pas obligé de développer les motifs de mon opinion. J'en avais dit assez pour qu'une personne compétente pût juger la chose par elle-même, et je n'avais pas évidemment la prétention de rallier l'unanimité des suffrages. Mais comme il serait encore plus difficile à M. S. de prouver la thèse contraire à la mienne, qu'à moi de défendre celle-ci, je puis dire que la question reste posée. D'autre part, j'ai déjà assez écrit sur Héron pour avoir droit de me refuser à traiter à fond, soit ce point particulier, soit plusieurs autres, jusqu'à ce que la nouvelle édition soit terminée et que son étude ait permis d'apporter de nouvelles lumières. Je me bornerai donc aujourd'hui à deux observations de détail.

La conjecture de Mommsen « Hoc auctor Heron Metricus (manuscrit *yron metricus*) » pour un texte de Cassiodore relatif au temps d'Auguste, me paraît devoir être abandonnée purement et simplement. Comme N. Bubnov vient de le faire remarquer (*Gerberti opera mathematica*, 1899), on doit plutôt lire *auctor gromaticus*.

Je ne comprends pas d'autre part très bien, je l'avoue, ce que remarque M. Wilhem Schmidt (p. VIII) à propos d'un passage de Denys de Thrace rapporté par Clément d'Alexandrie (*Strom*, V, 672 Potter). Denys voulait donner une explication symbolique (probablement très fausse) d'un usage traditionnel dont le sens était perdu. Il devait naturellement employer l'imparfait, pour dire que les anciens employaient des inscriptions, « comme celles qui sont au temple de Delphes », ou des symboles, comme les roues mobiles à l'entrée des sanctuaires égyptiens. On ne peut nullement conclure de là que la pratique de toucher ces roues, pour se purifier, fût tombée en désuétude au temps de Clément.

Mais le curieux est que, tandis que Denys de Thrace et Héron

d'Alexandrie parlent de cet usage comme exclusivement propre à l'Égypte, les *Mécaniques* d'Aristote (ch. 1) le mentionnent sans aucune limitation de ce genre. Est-ce que les *Mécaniques* auraient été rédigées à Alexandrie ? Denys de Thrace écrivait à Rome ; mais où ont été composées les *Pneumatiques* de Héron ?

Paul TANNERY.

Ernest RENAN. **Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel.** Paris, libr. Calmann Lévy, 1899, in-8° de II-483 pp.

Les trois études que Renan a publiées dans l'*Histoire littéraire de France* sur Guillaume de Nogaret, Pierre Dubois et Clément V, ont été réunies sous le titre — qui laisse beaucoup à désirer — *Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel*. L'étude consacrée à Nogaret est sans doute ce que Renan a écrit de mieux sur l'histoire du moyen âge. L'attentat d'Anagni y est décrit avec beaucoup de soin et avec impartialité. Cette partie du livre est cependant dépassée aujourd'hui par le travail de Holtzmann [1] ; les publications de M. Ch. V. Langlois ont rendu inutiles les pages sur Pierre Dubois ; et, depuis les travaux de Wenck et, surtout, depuis la grande édition des bulles de Clément V par les soins du Vatican, l'étude consacrée au grand pape paraît bien insuffisante. Reste le style souple et charmant. La publication est faite par un sentiment de piété filiale devant lequel nous nous inclinons avec respect. Dans un codicille à son testament Renan en avait laissé le soin à sa famille. Un jeune érudit, M. Pierre Caron, s'est fort bien acquitté de la tâche ; mais on regrettera que, dans la table, les noms propres n'aient pas été ramenés aux formes que des travaux récents — nous ne parlons pas de ceux dont nous pourrions être l'auteur — leur ont définitivement attribuées.

Fr. F.-B.

Der Briefwechsel von Gottfried Wilhelm Leibniz mit Mathematikern, herausgegeben von C. J. GERHARDT, erster Band. Berlin, Mayer und Müller. 1899. Gr. in-8, p. XXVIII et 762.

Les écrits mathématiques de Leibniz ont été édités par C. J. Gerhardt en sept volumes, parus de 1849 à 1863, dont les quatre premiers contiennent la correspondance et les trois derniers les opuscules. L'édition des Œuvres philosophiques, commencée en 1875, n'est point, que je

1. Robert Holtzmann, *Wilhelm von Nogaret, Rat u. Gross siegelbewahrer Philipps des Schœnen von Frankreich.* Fribourg en Brisgau, 1898, in-8 de XI-279 p. On y trouve, p. 5, et s. une critique du travail de Renan.

sache, encore terminée, que voici, à l'occasion du second centenaire de la fondation de l'Académie des sciences de Prusse, une réédition de la correspondance mathématique, réédition d'ailleurs conçue sur un nouveau plan, qui semble très heureux, au moins pour le cas de Leibniz. Au lieu de l'ordre strictement chronologique, nous avons, par exemple, dans le premier volume : 1° la série des lettres échangées avec Oldenburg, Newton, Collins et Conti ; 2° la correspondance avec Tschirnhaus ; 3° celle avec Huygens. De plus, dans ces correspondances, sont insérées diverses pièces tirées des papiers de Leibniz, qui ont rapport de date et de sujet avec les lettres publiées. Chacune des trois séries, d'ailleurs précédée d'une introduction spéciale, forme ainsi un tout complet, où l'on peut suivre l'évolution des pensées, et dont les points saillants ont été signalés, avec une rare compétence, par l'éditeur. Surtout destiné aux mathématiciens qui s'intéressent à l'histoire de leur science, ce volume répond amplement à tout ce qu'ils peuvent désirer ; mais je me réserve d'en faire ailleurs, sous ce rapport, tout l'éloge qu'il mérite.

Le bibliographe peut regretter l'absence d'indications faisant ressortir les pièces publiées pour la première fois (comme la plus grande partie des lettres de Tschirnhaus), et en général le manque de références à l'édition précédente ou aux publications antérieures. C'est une lacune qui pourra être comblée dans un *Index* spécial, au dernier volume. Un *errata* sera également nécessaire ; car les fautes d'impression dépassent quelque peu la proportion inévitable et quelques-unes ne se distinguent pas bien des fausses lectures.

Que le texte ne soit pas partout suffisamment assuré, c'est ce qu'il faut d'ailleurs bien se dire, sans exagérer l'importance de ce fait. Le volume contient une reproduction photographique d'une des pages des papiers de Leibniz qui est capitale pour l'histoire de l'invention du calcul infinitésimal. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour apprécier la difficulté que présente le déchiffrement de l'écriture de Leibniz, et pour se rendre compte de la reconnaissance que nous devons au savant dont la vie a été consacrée à cette tâche. Mais ce qu'on ne peut exiger de personne en pareil cas, c'est l'infaillibilité.

Si l'on compare la reproduction photographique avec le texte imprimé (p. 153-155), on reconnaîtra immédiatement que la publication n'est pas « diplomatique » ; cependant, je ne saurais trop louer, pour ma part, M. G. de la façon dont il l'a comprise. En fait, cette page de Leibniz est un brouillon couvert de ratures, surchargé d'additions. Il peut être amusant d'éplucher tous ces *repentirs* ; mais on n'a pas, en mathématique surtout, à imprimer des *lapsus calami* que l'auteur a corrigés lui-même. Il faut donner, sous une forme lisible, le texte auquel il s'est arrêté (au moins provisoirement ; car ces notes de Leibniz n'étaient rédigées que pour lui). Le pis, c'est que les ratures sont parfois incomplètes, et que l'on ne voit pas toujours bien à quoi se rapportent les additions. Il y avait donc une véritable restitution à opérer, et je ne puis constater

qu'une chose, c'est que l'éditeur s'en est tiré avec une singulière sagacité.

Ses lectures ont-elles été toujours certaines ? P. 154, l. 2, il y a *porro* : d'après le sens, je mettrais *pono* ; au contraire, p. 155, l. 11, il y a *pono* ; cette fois je lirais *porro*. Mais sur la photographie, je ne sais pas quel paléographe pourrait distinguer entre les deux mots. En somme, je ne vois, pour cette page, qu'une correction qui me paraît certaine : p. 155, l. 16, au lieu de *sublatio*, qui est incompréhensible, il faut lire : *∫ sublatu*, (c'est-à-dire en faisant disparaître le signe ∫). Comme leçons probables, après collation approfondie, mais toutefois moins assurées, j'indiquerai encore : p. 153, l. 29, *quid* au lieu de *jam* ; l. 2 en rem., *vel* au lieu de *ut* ; p. 154, l. 3, *in* est à ajouter après le second *y* ; l. 19, au lieu de *ut* lire *ita erit* (?) ; p. 155, l. 12, *relata* (non *relatio*).

M. G. a peut-être été moins heureux, tout compte fait, pour la correction de passages évidemment corrompus dans les copies qu'il a utilisées. Ainsi p. 81, l. 9-10, en rem., il imprime : « sed hoc non nisi ad Te scriptum *volutatumque* illust. Boylium », en remarquant que la copie de cette lettre de Leibniz à Oldenburg (8 mars 1873) porte *volvatumque*. Je ne crois pas qu'on doive hésiter à écrire : *volui tuumque* (ou peut-être : *volui ad tuumque* ; Leibniz n'est pas assez puriste pour que j'ose décider). P. 97, l. 10, en rem., « quæ... me dicatus (?) es » se corrige de même immédiatement : *quae... meditatus es*.

Voici quelques autres corrections que j'ai relevées, en dehors des simples fautes d'impressions : P. 61, l. 10, en rem., *limum* au lieu de *linum* ; l. 8, en rem., *limi* au lieu de *lini*. — P 96, l. 9, *ad* au lieu de *at* ; l. 18, *cujus* au lieu de *ejus* ; *ut* au lieu de *et*. — P. 109, l. 17, *quadrante* au lieu de *quadrato*. — P. 118, l. 8, *mantissæ* plutôt que *manticæ*. — Dans la copie, faite par Leibniz, des *Définitions des coniques* de Pascal, pièce du plus haut intérêt, p. 136, l. 6 en rem., le mot qui manque dans la lacune est indubitablement *secundum* ; p. 136, l. 2, après *secans*, les mots *parabolam efficiat* sont omis ; l. 15, *triangulum* est faux et doit être remplacé par *illam* (*hyperbolam*) ; l. 16, *si* est à ajouter avant *denique* ; p. 140, l. 25, colonne 1, au lieu de *parallelarum*, il faut *monosecantium*. — P. 145, l. 20, *possimus* au lieu de *possumus*. — P. 201, l. 10, *produire* un *homme*. — P. 264, l. 9, en rem. : *je n'ay point été ouï* (non *été uni*). — P. 337, l. 11, *in memoriam* (non *immemor*). — P. 349, l. 9, *præstitum*, *considerando* (non *præstatum*, *considerantes*). — P. 372, l. 28, *a+ c+* (non *b+ c+*) — P. 373, l. 1, *Intelliges* (plutôt que *Intelligis*). — P. 381, l. 13, *perfectiores* (non *perfectiones*). — P. 397, l. 12, *nunquam* (au lieu de *non quam*. — P. 688, l. 10, *capable* (non *coupable*). — P. 732, l. 9, en rem., *Voëtianisme* (non *Vostinianisme*). — P. 758, l. 27, *reste* est oublié après *Au*.

Quant à l'opinion que C.-J. Gerhardt soutient (p. 761) contre les éditeurs de Huygens, à savoir qu'il convient de placer en 1673 les deux

lettres échangées entre celui-ci et Leibniz, lettres qu'ils ont rapportées à l'année 1675, je ne saurais m'y rallier. La correspondance de Leibniz et d'Oldenburg me paraît prouver que si, en juin et juillet 1675, Leibniz s'occupe déjà de la résolution des équations (ce qu'il ne semble point avoir fait auparavant), que si dès lors il étudie en conséquence l'Algèbre de Bombelli, il n'est pas encore en mesure d'annoncer un résultat important, ce qu'il fera dans sa lettre du 28 décembre 1675. A voir le soin avec lequel Leibniz tient au courant de ses travaux le secrétaire de la Société Royale, il me paraît bien difficile d'admettre qu'il ne lui eût pas communiqué de bonne heure une relation découverte en 1673 et qu'Huygens avait trouvée « surprenante et tout à fait nouvelle ».

Paul Tannery.

Anatole Loquin, d'Orléans. **Le prisonnier masqué de la Bastille, son histoire authentique.** Bordeaux, Orléans, Marseille, in-12 de XVIII-400 p.

M. Anatole Loquin écrit tout un volume pour démontrer que l'homme au Masque de fer a été Molière. Du moins le livre est-il un touchant hommage rendu au grand comique, qui aimait tant « ce bon rire qui vous prend par les entrailles ». Il serait cruel d'analyser l'argumentation de l'érudit orléanais. Nous préférons renvoyer aux travaux récents de M. le docteur Bröcking (*Das Rætsel der Eisernen Maske und ihre Læsung*, Wiesbaden, libr. Lützenkirchen et Bröcking, in-12 de 60 p.) et de M. le vicomte Maurice Boutry (*Une mystification diplomatique, la Trahison du comte Mattioli*, Paris, 1899, in-8 de 12 p., extrait de la *Revue des Études historiques*, libr. Fontemoing). L'un et l'autre établissent, avec de nouveaux arguments, que l'homme au Masque a été le comte Hercule-Antoine Mattioli, secrétaire d'État du duc de Mantoue. M. L. est dans une grande colère parce que nous avons osé imprimer que tous les travaux historiques sérieux consacrés à l'homme au Masque depuis un siècle avaient tous abouti au comte Mattioli [1]. Les récentes publications de M. le docteur Bröcking et de M. le vicomte Boutry — et celle de M. Anatole Loquin — en sont une preuve nouvelle.

Fr. F.-B.

1. Nous faisons exception pour les études de M. Loiseleur pour lesquelles nous avons une grande estime bien que les conclusions nous en paraissent aujourd'hui entièrement détruites.

Lessing et l'Antiquité. Etude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIII[e] siècle par J. KONT. Paris, Leroux, 1899, tome second. 1 vol. in-12, pp. 298. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce second volume, qui se compose de quatre chapitres (la fable, l'épigramme, la philologie, l'art et l'archéologie) suivis d'une conclusion générale, M. Kont étudie d'abord très longuement les travaux de Lessing, de ses devanciers et de ses contemporains sur la fable et l'épigramme. L'érudition consciencieuse et sûre de l'auteur épuise à peu près le sujet. Toutefois, malgré l'intérêt qui s'attache à cette étude, on se perd dans un détail trop minutieux. L'exposé des théories de Lessing et des Suisses sur la fable eût été plus clair, si M. Kont, au lieu de les délayer en de longues analyses, en avait fait ressortir dans un résumé concis les idées essentielles. Tout nous apparaît à peu près sur le même plan, sans ordre déterminé, sans idée directrice. Il n'est pas rare qu'aux doctrines de son auteur, M. K. mêle, sans nous prévenir, son appréciation personnelle (cf. notamment page 15 au bas de la page) et le lecteur perplexe se demande s'il a affaire à Lessing ou à son biographe.

On lira avec beaucoup de profit les longs et substantiels chapitres de M. K. sur la philologie, l'art et l'archéologie, où rien n'est omis des théories et études philologiques et archéologiques de Lessing. Mais ici encore la même réserve s'impose : on s'égare trop souvent dans un dédale de faits, d'appréciations particulières sans lien entre elles ou étrangères au sujet.

En somme, il ne se dégage pas de l'ouvrage une impression nette, une vue d'ensemble. Aussi la conclusion (p. 260-278), semble-t-elle un peu vague et diffuse. « Prenons les Anciens pour modèles », telle est, selon M. Kont, la pensée maîtresse de Lessing : « *Le fait principal* qui se dégage de notre ouvrage, c'est que grâce aux études de Lessing, les chefs-d'œuvre de la littérature grecque occupèrent enfin la place qui leur est due. » Vraiment, si le travail approfondi auquel M. K. s'est astreint, ne lui permettait point d'autre conclusion, il ne méritait guère d'être entrepris. M. K. est plus explicite lorsqu'il dit que Lessing a remis en honneur l'étude directe et intelligente des textes anciens et surtout des Grecs. Mais n'est-il pas exagéré, sinon faux, de soutenir qu' « *il est Hellène jusqu'au fond de l'âme* (p. 273), surtout lorsqu'on vient d'assurer (p. 271) que « tout en vivant par l'esprit au milieu des Grecs et des Romains, Lessing conserva beaucoup de l'érudit allemand du XVIII[e] siècle » ?

De semblables contradictions ne sont pas rares dans l'ouvrage de M. Kont. Lessing qui « a l'humeur et le tempérament païens » à la page 271 devient profondément religieux à la page 278. Malgré ces exemples, qu'il serait aisé de multiplier, et les réserves que nous avons faites plus haut, l'ouvrage de M. Kont est un travail très sérieux, d'une réelle valeur et qui rendra de grands services à ceux que ne rebutera pas l'imperfection de la forme. Il faut avouer, en effet, que les faiblesses et

les impropriétés d'expression, les tours obscurs, équivoques, bizarres, incorrects, se rencontrent presque à chaque page et rendent parfois pénible la lecture de ce volume si nourri [1].

E. Henri Bloch.

Fernand Engerand. **Ange Pitou, agent royaliste et chanteur des rues**, 1767-1846. Paris, Leroux, 1899, in-8, 332 p., 7 fr. 50.

Ce livre négligemment écrit, mais plein d'anecdotes et de piquants détails, est très intéressant, aussi intéressant qu'un roman. Et, en effet, c'est un roman plutôt qu'un livre d'histoire. L'auteur a eu la patience de lire tous les ouvrages d'Ange Pitou et il en cite de nombreux extraits (les plus curieux sont peut-être les pages sur le Paris des premiers mois de 1814, p. 230-239). D'après M. Engerand, Pitou serait non seulement un chanteur des rues, mais un très sérieux et très efficace agent des rois de France; il tiendrait son mandat de Marie-Antoinette; il ne se serait pas borné à défendre la monarchie dans les journaux; il aurait, muni de pouvoirs renouvelés par Charette, préparé en plein Paris l'armement des royalistes de la Vendée; il aurait été de tous les complots et aurait par son adresse, par l'argent qu'il gagnait, obtenu la commutation de la peine encourue par les commissaires royaux, aurait corrompu les administrations de la police, aurait sauvé la vie à de nombreux royalistes; enfin, au moment où il fut arrêté et envoyé en Guyane, il aurait pris une part active à la conspiration, réuni des armes, et de ses deniers personnels, avancé à Pichegru 60,000 francs. Le malheur est que Pitou est le seul qui nous renseigne sur le rôle politique de Pitou : il y avait bien un dossier secret (p. 45), et dans ce dossier se trouvaient « les pièces essentielles qui contenaient toutes les indications désirables »; par malheur, ce dossier a disparu, et il nous faut croire Pitou sur parole. Or, quelle confiance pouvons-nous avoir en un homme qui se vante d'être royaliste et qui, après le 9 thermidor, a sûrement rédigé l'*Ami du peuple*, un homme qui disait : « Il faut dîner, faisons une toise de démagogie » ? Le témoignage est de Babeuf, qui nommait Pitou un « vil Protée », un « infâme roué », un « caméléon vénal »

---

1. M. Kont parle d'épigrammes qui sont des « satires au petit pied » (p. 85). Il est question (p. 103) d'une épigramme « imitée par J.-B. Rousseau d'Ausone ». Qu'est-ce que « corriger diplomatiquement un texte? » (p. 127) Parlant de Heyne, M. Kont dit (pp. 225-226) : « Quels que soient ses torts envers *Lessing après sa mort*, il n'en est pas moins vrai que l'*auteur du Laocoon* aussi bien que Winckelmann estimait les vastes connaissances qu'il mit au service de l'archéologie. » Peut-on dire, sans ironie, que « ce qui est irréfutable dans la critique de Heyne, ce sont les passages de Diodore et de Polyen »? (p. 227) Que signifie la phrase suivante : « Malgré cette erreur, la réalité que Lessing demande pour la fable est un fait acquis. » (p. 26)? M. Kont emploie souvent l'imparfait au lieu du passé défini (cf. p. 6 et 7), etc.

(p. 85-86), et ce témoignage, M. E. ne le récuse pas. D'ailleurs, M. Engerand ne dit-il pas, à propos du *Voyage à Cayenne*, qu'il est presque impossible de distinguer dans cet ouvrage où finit la réalité et où commence la fantaisie? (p. 209).

A. C.

Robert Lindet, député à l'Assemblée législative et à la Convention, membre du Comité de salut public, ministre des finances. Notice biographique par Amand Montier, préface d'Étienne Charavay. Paris, Alcan, 1899, in-8, xiv et 444 p. 10 fr.

M. Montier nous donne dans ce volume une excellente biographie de Robert Lindet. C'est mieux qu'une notice, comme dit très modestement le titre; c'est un livre, et un livre très sérieusement composé, non seulement d'après le recueil Aulard et les ouvrages de Boivin-Champeaux et de Dury, mais d'après les documents des bibliothèques de Caen, de Rouen et de Pont-Audemer, des archives de l'Eure et du Calvados, des archives nationales et surtout d'après des papiers de famille communiqués par une petite-fille du conventionnel. Aidé de toutes ces pièces et d'ailleurs très consciencieux, très méthodique, M. M. nous expose les actes d'un homme qui égale, sinon par la renommée, du moins par les services et le dévouement, les coryphées du Comité de salut public. Il le montre d'abord réclamant la convocation des États-Généraux, rédigeant le cahier de Bernay, devenant maire de cette ville, procureur syndic du district, et le premier des députés de l'Eure à la Législative, adhérant aux journées du 20 juin et du 10 août, cachant dans sa maison le colonel suisse baron de Salis, déplorant les massacres de septembre qui furent, a-t-il dit plus tard, *ordonnés* et qui ne sont pas le résultat d'un « mouvement populaire ». M. M. suit Lindet à la Convention, le représente convaincu de la culpabilité de Louis XVI et votant la mort du « tyran », de celui qui avait « conçu, dirigé, exécuté un plan de conspiration contre l'État », acquérant peu à peu une grande influence dans l'assemblée, rédigeant une adresse aux habitants de la Vendée, entrant au Comité de salut public et chargé de missions importantes. Le récit de ces missions est intéressant et complet; pour celle de Lyon, M. M. a puisé dans un memorandum inédit de Lindet; pour celle de Normandie, il a trouvé de précieux détails dans la liasse « fédéralisme » des archives du Calvados. On remarquera notamment tout ce qu'il dit de la bataille de Pacy ou de Vernon — qu'il appelle plus justement la bataille de Brécourt — et des mesures à la fois généreuses et habiles que prit son héros pour désarmer et pacifier le pays. Vient le moment où Lindet, rentrant au Comité, collabore avec Carnot et Prieur-Duvernois à l'organisation de la défense nationale : il préside et dirige trois commissions, celle du commerce et des approvisionnements, celle de l'agriculture, des arts et manufactures, celle des transports, postes

et messageries; il est en l'an II « le grand intendant de la France civile et des armées » (p. 231); absolument isolé, travaillant dans un local éloigné des comités, ne fréquentant aucun cercle, aucun club, pas même celui des Jacobins, il ne se laisse pas distraire de sa besogne absorbante, sinon pour arracher à l'échafaud ses compatriotes accusés de fédéralisme, pour refuser sa signature à l'ordre d'arrestation de Danton et pour se prononcer contre Robespierre et Saint-Just, qu'il traite tous deux d' « atroces » (p. 249-250). Sorti du Comité après avoir rédigé sur la situation de la République un rapport qui « constitue une pièce capitale dans l'histoire du gouvernement révolutionnaire », poursuivi par les thermidoriens et prenant contre eux la défense des comités, Robert Lindet fut, au lendemain de l'insurrection de prairial, mis en accusation et arrêté. Relâché sur les protestations de Conches et de Caen, il fut déclaré inéligible, bien que nommé par le Nord et la Seine, impliqué dans le procès de Babeuf, et vit, lorsqu'il fut envoyé par l'Eure aux Cinq-Cents, son élection annulée. Mais le coup d'État de prairial le rendit à la politique. Il fut appelé au ministère des finances où il montra, selon le mot de Barras (p. 308) la même probité, la même capacité qu'à la commission des approvisionnements. Au 18 brumaire, Bonaparte le remplaça par Gaudin, et dès lors Lindet vécut dans la retraite, prévoyant l'Empire sous le Consulat, souhaitant la paix, blâmant la guerre d'Espagne et celle de Russie, se ralliant en 1815 à Napoléon qui « le délivrait des Bourbons », mais refusant de le servir, échappant par cette abstention et à cause de son état de faiblesse et de maladie, à la loi de 1816 contre les régicides, mourant à Paris en 1825. M. Montier n'a pas manqué de citer les principaux écrits de Lindet, et il faut l'en remercier. On regrettera toutefois qu'il n'ait pas publié le manuscrit où Lindet reproche à Carnot sa conduite envers Hoche et Jourdan (cf. p. 249). On le trouvera trop sévère pour les Girondins et on lui reprochera de croire à l'accusation de fédéralisme portée contre eux par la Montagne[1]. Mais il ne se perd pas, comme certains biographes, dans les détails de l'histoire générale, et son livre, longuement et très sérieusement préparé, plein de renseignements, clair d'ailleurs et nettement distribué, est, comme dit le regretté Charavay dans la préface, un monument historique digne de Robert Lindet.

A. C.

1. Lire p. 27, le roi de Hongrie ou l'empereur d'Allemagne, et non l'empereur d'*Autriche*; — p. 52 et 97, les *Mémoires d'un homme d'État* ne sont pas de Hardenberg; — p. 101, Wimpffen a eu la tâche si aisée en 1792 qu'on ne peut le nommer le héros de Thionville; — p. 247, il est peu probable que Saint-Just ait reproché à Carnot sa conduite envers Hoche.

Edouard ROTT. **Perrochel et Masséna, l'occupation française en Helvétie.** (1798-1799). Neuchatel, Attinger, 1899. In-8, 375 p.

M. Rott retrace dans ce volume le conflit qui s'éleva entre le général Masséna et le ministre plénipotentiaire du Directoire Perrochel. Ce Perrochel méritait d'être connu. Il n'a cessé durant toute sa mission de montrer un remarquable esprit de justice et d'humanité. Dès les commencements de son séjour, il annonçait sa ferme intention de transmettre à Talleyrand les plaintes de la Suisse lorsqu'il les trouverait fondées, et il ne faillit pas à cet engagement. Il seconda de tout son pouvoir les opérations du général en chef; il admira ses dispositions stratégiques et s'efforça d'en assurer l'effet; mais il aurait voulu que les Suisses fussent traités avec plus de ménagement, et il comprenait que tous, démocrates et oligarques, souhaitaient la fin de l'occupation, et que nombre de patriotes regrettaient une alliance qui provoquait la suppression de la neutralité helvétique et l'invasion autrichienne. Il protesta courageusement contre la friponnerie épouvantable des entrepreneurs de l'habillement et de l'approvisionnement, contre les bénéfices monstrueux des fournisseurs, contre les vols et pillages impunis des hommes chargés de l'entretien et de la subsistance de l'armée. Il demanda des « exemples éclatants » et il s'écriait : « Jusqu'à quand fatiguera-t-on la patience des peuples que nous prétendons nous attacher? Jusqu'à quand, par un tissu éternel de brigandages, excitera-t-on les peuples à la révolte contre tout ce qui porte le nom de Français? Faudra-t-il que les agents de la République soient toujours réduits à élever en vain la voix contre ces affreuses déprédations qui se commettent depuis si longtemps et qui font la honte de la nation française? S'il en était ainsi et s'il n'y a plus assez de courage et de vertu pour punir le crime, il ne reste plus à l'homme sage que de s'envelopper dans son manteau et à désirer d'être éloigné du théâtre où des scènes si dégoûtantes se passent sous ses yeux » (p. 147-148). Il ne fut pas entendu, ses rapports semblèrent suspects, on l'accusa de se faire l'écho des doléances suisses et on le remplaça par Reinhard. Mais, sur ces entrefaites, Reinhard devint ministre. Perrochel continua ses fonctions, et lorsque Masséna exigea, après la victoire de Zurich, des contributions pécuniaires de plusieurs villes, il gémit sur ce que de pareils procédés envers un allié avaient de « tyrannique » et de « révoltant » (p. 206); lorsque Masséna frappa les Bâlois d'un emprunt forcé de seize cent mille francs, il osa dire au général qu'il approuvait et soutiendrait l'opposition du Directoire helvétique à ces mesures illégales. Il connaissait son Masséna, et quand il regrette que les chefs de l'armée méconnaissent les principes de l'honneur et de la probité, quand il écrit que « la soif honteuse de l'or convertit un héros en spoliateur des peuples » et que « les besoins de l'armée ont fourni sans cesse des prétextes à plusieurs généraux pour commettre des vexations de tout genre »; c'est à Masséna qu'il fait allusion. Mais le vainqueur de Zurich

eut gain de cause; Perrochel fut révoqué. A la narration de cet intéressant épisode, M. R. a joint un court récit de l'insurrection des cantons. Qui croirait qu'il y a un siècle, les balles sifflaient sur les deux rives du lac des Quatre-Cantons, que les révoltés brûlaient le bourg d'Altorf et n'y laissaient debout que quinze maisons, que les Français de Soult arrivant de Brunnen et sautant de leurs barques, culbutaient au pas de charge les soldats de Vincent Schmied et les rejetaient de Fluelen dans les ruines d'Altorf [1]? On goûtera pareillement, si courtes soient-elles, les pages que M. Rott consacre à la glorieuse campagne de Masséna; cela est net, précis, d'une exactitude saisissante et d'une brieveté rigoureuse. Vingt pièces justificatives et une table onomastique très bien faite terminent ce volume si soigné à tous égards d'un bout à l'autre [2].

A. C.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire par P. M. Desmarest, édition annotée par Léonce Grasilier et précédée d'une étude sur Desmarest et la haute police, par Albert Savine. Paris, Garnier, 1899, in-8, LXXVI et 453 p., 3 fr. 50.

MM. Grasilier et Savine ont jugé à propos de rééditer les souvenirs de Desmarest. Peut-être auraient-ils mieux fait de fouiller à fond et de retracer complètement plusieurs des affaires retracées par le policier. En tout cas, l'étude que M. Savine a mise en tête du volume est excellente, très détaillée, pleine de renseignements, et l'on regrettera qu'il n'ait pas élargi son sujet et fait de cet essai un livre sur la haute police impériale. C'est M. Grasilier qui a annoté le texte. On lui reprochera de l'avoir laissé tel quel. Que nous importe que Desmarest ait écrit *Shönbrunn*, *Esseling* et *Mallet?* Doit-on respecter les fautes de son imprimeur? M. Grasilier nous répondra qu'il a rétabli l'orthographe des noms dans son *Index* [3]; mais faut-il, au milieu de sa lecture, courir à la fin du volume pour s'assurer de la forme exacte d'un nom propre? Les notes sont d'ailleurs instructives et empruntées en grande partie aux documents des archives nationales. C'est ainsi que M. Grasilier nous apprend au juste qui était Guillet (p. 24) et qui était Pagowski (p. 26), ainsi qu'il distingue le Saxon von der Sahla et l'Italien Dominique Sala. Il aurait dû mettre une note à Massias (p. 122), à Staps (p. 204), et tâcher de savoir qui était *Loening* (p. 29) [4]. Pour grossir le volume, il

---

1. M. Rott aurait pu citer à ce propos les *Mémoires* de Soult, II, 64-88.

2. P. 165 (et table), lire Reubell et non *Rewbel*.

3. Pas partout. Et c'est là l'inconvénient du système — ainsi qu'une preuve de précipitation dans la confection de l'index. On trouve à la table *Cazes* (de), et *Decazes*.

4. Lœning, jeune pharmacien de Nassau, un des *noirs* de Heidelberg, jaloux d'imiter Sand, tenta d'assassiner, le 1er juillet 1819, le président Ibell à Wiesbaden et se donna la mort dans sa prison en avalant des éclats de verre.

a publié à la suite des Souvenirs une œuvre de Desmarest, le précis du siège de Valenciennes en 1793, déjà publié en partie par Boissonnade et par Foucart et Finot, et que personne ne pensera à chercher là [1]. Mais il donne en outre des pièces intéressantes : les libelles destinés à soulever les troupes dans l'affaire de Rennes et saisis par la police, des lettres relatives à l'affaire Malet et tirées des papiers de Cambacérès, la liste des gardes d'honneur du 3e régiment arrêtés dans l'affaire de Tours [2].

A. C.

Émile FAGUET. **Flaubert**. In-12. Paris, Hachette, 1899, 191 pp.

La collection des *Grands écrivains français* a demandé à M. Faguet le volume qu'elle voulait consacrer à Gustave Flaubert. Le choix était excellent et l'habile critique l'a fort bien justifié.

Comme tous les volumes de cette collection, celui-ci se divise en deux parties : une biographie et une étude littéraire. Le seul reproche que l'on pourrait faire à la biographie que nous donne M. F. est celui d'être un peu succincte. Avec maints détails tirés de la propre correspondance de Flaubert et de ce qu'ont écrit sur lui Maxime du Camp et Guy de Maupassant, l'homme aurait plus nettement encore expliqué l'écrivain.

L'étude littéraire, au contraire, est minutieuse et complète. M. F. met, comme il convient, *Madame Bovary* hors de pair dans l'œuvre du romancier et en fait ressortir très exactement les mérites de composition, de psychologie et de style. On le voudrait peut-être moins dédaigneux de *Salammbo* qui, malgré sa monotonie, n'en est pas moins une épopée pleine d'une imagination très originale et d'une singulière splendeur de style. Puis il met très bien à leur place l'*Éducation sentimentale*, la *Tentation de saint Antoine* et *Bouvard et Pécuchet*. On

---

1. Et il a tort de donner ce précis à la suite des Souvenirs, sans le distinguer du reste de l'ouvrage, au lieu de le ranger parmi les pièces de l'appendice : bien des lecteurs croiront que la narration de ce siège appartient aux *Quinze ans de haute police*.

2. L'index fourmille de menues fautes d'impression que nous ne relevons pas. Bornons-nous à quelques observations qui portent sur le texte. P. LVI, lire Villingen et non *Villengen*. — P. 1, l'épigraphe de Lucain (dès la première page !) est mal reproduite, *majorque accus*, et Desmarest avait très bien écrit *majorque jacens*. — P. 14, lire Pommereul et non *Pomereuil*. — P. 19, lire Kork et non *York*. — P. 29, lire Wunsiedel et non *Wondsiedel*, et ne pas dire que Sand « assista à Waterloo » : il ne vit pas l'ennemi et revint plein de mépris pour l'armée. — P. 72, K... est Skarætin. — P. 160, Phélippeaux a été camarade de Bonaparte à l'École militaire de Paris et non à Brienne. — P. 204 et ailleurs, lire Staps ou Stapss, et non *Staaps*. — P. 214 (et table), lire Armstrong et non *Arinstrong*. — P. 218, il manque une note sur Rumbold ; cf. *Corr.* de Napoleon, X, 59, et *Mon.* du 11 novembre 1804 (M. Grasilier a imprimé 1806 au lieu de 1804). — P. 224 (et table), lire Mme Hamelin et non Mme *Amelin*. — P. 308 (et table), lire Kielmannsegge et non *Kielmasegg*, etc. Somme toute, un peu plus de soin n'eût pas été inutile.

lira surtout avec intérêt le chapitre qu'il consacre à rechercher comment, chez Flaubert, le romantique s'allie au réaliste de façon à se compléter l'un par l'autre.

J'ai dit que cette étude était très minutieuse, j'ajouterai qu'elle l'est peut-être trop par endroits. P. 149, par exemple, M. F. cherche à Flaubert quelques chicanes de grammaire qui, à vrai dire, ne me semblent pas toutes fondées. Je ne suis pas très convaincu que : « elle se rappelait l'échéance des billets, *obtenait des retards* », soit une phrase incorrecte. Le verbe *faner* peut très bien se passer de complément, et Mme de Sévigné a écrit : « Savez-vous ce que c'est que faner ? » donc il n'est peut-être pas indispensable de reprocher à Flaubert d'avoir dit : « Il mangeait des mûres le long des fossés, gardait les dindons avec une gaule, *fanait à la moisson* ». Même remarque pour : « C'était pour lui quelque chose de nouveau qui le *sortait de ses habitudes faciles* », car *sortait* peut parfaitement être pris comme verbe actif, et Littré cite cette phrase de Mme de Genlis : « Les personnes sans éducation sont très à plaindre lorsqu'un événement imprévu les sort de leur état. » Mais ce sont là des vétilles. J'aime mieux reprocher à M. Faguet d'écrire toujours le nom de Leconte de Lisle avec une faute d'orthographe *(Lecomte)*.

Raoul Rosières.

Trooper 3809. A Private soldier of the Third Republic. By Lionel Decle. London, Heinemann, 1899. In-8, xi-271 p., avec 6 gravures.

L'étude et la discussion d'un pareil livre conviennent plutôt à la presse quotidienne qu'à cette *Revue* ; il suffira donc d'en signaler ici l'importance aux historiens futurs de notre temps. L'auteur, après avoir reçu une éducation soignée, s'est engagé comme *volontaire d'un an* en 1879. En butte à des vexations puériles et odieuses, à des punitions continuelles et, pour la plupart, imméritées, il a été contraint de servir une seconde année et n'a échappé qu'à grand' peine aux compagnies de discipline qui le guettaient. Libéré pour cause de santé, il s'est rendu en Angleterre et s'est fait connaître, depuis, comme explorateur ; pendant que son livre s'imprimait, il s'embarquait de nouveau pour l'Afrique, chargé d'une mission par un grand journal anglais.

Si ce Français de naissance, aujourd'hui Anglais, qui sert au loin la politique britannique, qui écrit en anglais et publie en Angleterre un volume où la vie intérieure de nos garnisons est présentée sous les couleurs les plus sombres — si ce Français, disons-nous, était un Coriolan, il n'y aurait pas lieu de s'arrêter à son témoignage. Mais il n'en est rien ; M. Decle est, paraît-il, avantageusement connu au Ministère de la Guerre ; il a été consulté au moment de l'expédition de Madagascar et même chargé de certaines reconnaissances préliminaires. Jusqu'à

preuve du contraire, on ne peut donc voir en lui qu'un de ces nombreux observateurs qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux en France. Si cette espèce d'hommes n'existait pas, nous n'aurions eu ni la Réforme, ni la Révolution ; il ne faut donc pas les envoyer aux corbeaux, mais les écouter.

La thèse principale qui se dégage de l'autobiographie de M. D. peut se résumer en quelques mots. Le système de punitions, dans notre armée, est mal conçu : même les réformes du général Boulanger, bien inspiré à cet égard, n'ont pas produit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. En Allemagne, le capitaine seul a le droit de punir, et, s'il en abuse, le colonel le réprimande. En France, depuis Boulanger, les punitions graves ne peuvent être infligées que par les officiers ; mais le lieutenant de semaine ne refuse presque jamais à un caporal ou à un sergent l'envoi d'un simple soldat à la salle de police ou à la prison. De là, chez ces gradés, souvent ignorants et intempérants, une tendance continuelle à faire montre et abus de leur pouvoir. L'officier, instruit ou du moins supposé tel, se tient à trop grande distance des troupiers, n'est pas, comme il le faudrait, en contact suivi et individuel avec eux. C'est un mal que des officiers distingués (M. Lyautey, par exemple) ont déjà dénoncé plus d'une fois et dont il faudra bien qu'on se préoccupe un jour, si l'on veut que le régiment soit une école d'éducation nationale au lieu d'être ce que MM. Lucien Descaves et Decle prétendent qu'il est — ou qu'il tend à devenir[1].

S. R.

BULLETIN

— M. F. Aulard a publié récemment deux tomes nouveaux de son *Recueil* des actes du comité de salut public et de la correspondance officielle des représentants en mission : le tome onzième (9 février-15 mars 1794) et le tome douzième (16 mars-22 avril 1794). Il poursuit en même temps la publication d'un autre recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire* ; deux tomes de cet ouvrage ont paru, le tome II (9 juin 1795-19 février 1796) et le tome III (20 février 1796-10 mars 1797). Ces deux tomes du *Paris* thermidorien et directorial ont été composés avec la même méthode que le premier. On y trouvera, outre la suite des rapports de la Commission de police administrative de la commune, la série presque complète des rapports du Bureau central de Paris qui avait remplacé la Commission de police administrative et d'autres rap-

1. Une seule citation (p. 261) : « Si la guerre avait éclaté pendant que j'étais troupier, je suis tout à fait sûr que la première bataille aurait coûté la vie à trois au moins de nos officiers et à quatre de nos sergents et qu'ils ne seraient pas tombés sous les balles ennemies. C'est une chose terrible à dire, mais j'ai connu deux soldats qui étaient décidés à faire le coup et le hasard a fait que je les ai entendus plus d'une fois s'en entretenir. »

ports, plus riches en faits, plus substantiels, plus intéressants, ceux des agents du ministre de l'intérieur et du ministère de la police générale. Mais M. Aulard ne néglige pas les extraits des gazettes du temps, notamment du *Rédacteur*, le journal officiel du Directoire exécutif. On remerciera surtout M. Aulard d'avoir comblé en très grande partie une lacune grave des *Tableaux de la Révolution* de Schmidt qui n'avait pu rencontrer aucun rapport relatif au mois de vendémiaire et aux vingt-deux premiers jours de brumaire an IV. Ces volumes sont indispensables à quiconque veut connaître, à quelque point de vue que ce soit, l'histoire des années 1794-1797. — A. C.

— Le capitaine Émile Simond a publié une deuxième édition de son livre *Le capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République* (Paris, Lavauzelle. s. d. In-8, 352 p.). Il dit dans sa préface qu'il a revisé minutieusement et complété son ouvrage, corrigé des erreurs de détail, introduit des renseignements nouveaux tirés de lettres inédites de La Tour d'Auvergne et d'autres documents qu'il ignorait. Plusieurs chapitres ont été complètement refaits. On félicitera l'auteur d'avoir poursuivi avec une si louable patience ses recherches dans les archives et les bibliothèques. Signalons lui dans le tome XII du Recueil Aulard, p. 771, une lettre des représentants à l'armée des Pyrénées occidentales, « il est des nobles qu'on ne frappe pas, tels Du Repaire, La Tour d'Auvergne, etc. ». P. 325, la citation allemande est estropiée; lire au lieu de *Todt im heiligen kampf' sand* « Tod im heiligen Kampf fand ». — A. C.

— Le tome II de M. le commandant Margueron, sur la *Campagne de Russie* (Paris, Lavauzelle. In-8, 408 p.) est consacré aux six premiers mois de l'année 1811. On y remarque, d'après les documents que reproduit M. Margueron et notamment d'après les lettres de Napoléon, l'irritation de l'empereur contre les armements de la Prusse; son souci de se renseigner sur les préparatifs militaires de la Russie et quelles informations précieuses il tire de Danzig par Rapp et de Varsovie par Poniatowski; les instructions qu'il donne au roi de Saxe pour la défense du grand-duché; l'organisation nouvelle que reçoit dès le mois d'avril l'armée d'Allemagne (qui comprend désormais trois grands corps d'observation, corps de l'Elbe, du Rhin et d'Italie); la mise en état de défense de Danzig et des places de l'Oder. « On voit, dit l'auteur, que Napoléon s'attache sans cesse à grossir et à perfectionner son armée au fur et à mesure que l'horizon s'obscurcit du côté du Niemen et qu'à la fin de juin il a déjà deux lignes en état de faire face à un conflit avec les Russes: la première, sous les ordres du prince d'Eckmühl, forte de 200,000 hommes, en y comprenant les contingents westphaliens, saxons et polonais; la seconde, d'une force à peu près égale répartie dans les camps de Boulogne, d'Utrecht, d'Emden, sur l'Adige, dans la Bavière et dans le Wurtemberg » (p. 15). Notons aussi tout ce qui concerne les levées de 1811. Ce volume comprend les chapitres IX-XIV de la publication. — A. C.

— Le XXXIXe fascicule (feuille 80-89) du *Schweizerisches Idiotikon* qui paraît à la librairie Huber de Frauenfeld, contient les p. 1265-1424 et va de la fin de l'article *bamp-bump* au mot *Poppo*. A signaler dans ce fascicule les articles *bann*; *bein* et ses nombreux composés; *bon* (bohne); *büne*; *band*, *binde* et *bund*; *bengel*; *bank*; *punkt*; *pension*; *banst* et *bunst*; *bänt*; *benz*; *binz*; *papp*; etc.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 27 novembre — 1899

Brown, Le pays de Gesem et l'Exode. — Zacher, Les Chevaliers d'Aristophane. — Les Nuées, p. Van Leeuwen et Graves. — Bauer, Recherches sur l'histoire grecque. — Ferrère, La situation religieuse de l'Afrique romaine. — Hogarth, Archéologie sacrée et profane. — Leger, L'Évangéliaire slavon de Reims. — Lods, L'édit de Nantes devant le Parlement de Paris. — Pavie, La guerre entre Louis XIII et Marie de Médicis. — Desdevises du Dézert, L'Espagne de l'ancien régime, II. — Campi, Aventures merveilleuses de quatre Corses à Naples. — Hollender, Phalsbourg en 1870. — Lollis, Hauptmann. — Niebuhr, El-Amarna. — Devéria, L'écriture du royaume de Si-hia. — Gurlitt, Exercices latins. — Bornemann, L'allégorie dans l'église. — Goessgen, Rodolphe de Habsbourg en Alsace. — Travaux sur l'histoire de la Styrie. — Germain Lévy, L'Inquisition. — Normand, Cours d'histoire. — Legouis, Pages choisies de Shakspeare. — Académie des inscriptions.

R. H. Brown, **The Land of Goshen and the Exodus**, by Major R. H. Brown, C. M. G., late Royal Engineers, Inspector-General of Irrigation, Lower Egypt, with 2 Maps and 4 Plates, Londres, Edward Stanford, 1899, in-8°, 85 p.

Le livre du Major Brown se distingue de la plupart des livres qu'on a écrits sur la matière, en ce qu'il émane d'un homme qui, par fonction administrative, a dû étudier le pays dont il parle sous toutes ses faces et en connait les voies d'eau et de terre mieux que personne. Il a donc de ce chef une valeur particulière, et, quand même il n'aurait pas réussi mieux que les autres à donner la solution des problèmes soulevés, les observations qu'il contient seront toujours utiles à retenir. Il prend le récit actuel de la Bible, sans du reste s'en dissimuler la nature traditionnelle, et il essaie de le replacer sur le terrain, de manière à en fixer les points principaux à des localités connues et explorées récemment. Il rappelle l'arrivée de Joseph et de ses frères, l'établissement des Hébreux dans la terre de Gesem, et il place ces événements sous les rois Pasteurs selon l'opinion la plus commune; il se refuse à voir le Pharaon qui ne connut point Joseph dans Ramsès I^{er}, comme Sayce le voudrait, et il se range du côté de ceux qui pensent que Ramsès II fut le Pharaon de l'oppression et Mînéphtah le Pharaon de l'Exode. Le Major B. a suivi presque partout les idées de Naville, et, se renfermant comme il faisait dans les données traditionnelles, il ne pouvait choisir un guide plus sage et plus consciencieux.

Ce qu'il dit du pays de Gesem et de l'aspect que l'Ouady Toumilât présenterait si le canal d'eau douce venait à disparaître est frappant, mais peut être n'a-t-il pas poussé son tableau assez au sombre. Les auteurs de

la *Description* ont vu la vallée, à la fin du siècle passé, dans des conditions analogues à celles qu'il suppose, et ils s'expriment de façon plus forte encore que le Major Brown. Les rares documents égyptiens qui nous parlent de ces régions montrent qu'elles étaient demeurées incultes au moins depuis l'expulsion des Pasteurs. Ramsès II, s'installant au Delta pour surveiller ses provinces syriennes, avait choisi Tanis pour résidence et sa présence dans cette ville avait rendu la prospérité aux cantons qui bordaient la Méditerranée. Il n'avait pas négligé la ligne de l'Ouady, et les ruines explorées par Naville montrent qu'il y avait fondé ou réparé plusieurs postes militaires, mais sans que ces travaux eussent changé suffisamment la physionomie des districts environnants : c'étaient plutôt des postes destinés à protéger la route ou la frontière que des villes de commerce ou d'industrie. Admettant pour un moment la suite des faits telle que le récit de l'Exode les expose, l'itinéraire indiqué par Naville et adopté par le Major B. me paraît être le meilleur qu'on ait proposé encore. Je voudrais seulement que pour obtenir une plus grande assonance entre la Soukkôt hébraïque et la Toukouît-Toukôt égyptienne, on n'essayât pas de prêter à un signe hiéroglyphique une valeur nouvelle. Le T initial du nom égyptien n'a jamais à l'époque ramesside d'autre valeur certaine que celle du T dur ou du T emphatique de l'Arabe : la valeur TH du TH anglais lui a été prêtée pour les besoins de la cause, et les autres exemples qu'on en a cru trouver, s'expliquent plus simplement d'autre manière. La ressemblance entre Toukôt et Soukkôth est assez sensible pour qu'un ancien n'ait éprouvé aucune difficulté à identifier les deux noms.

Le livre du Major Brown est écrit de façon agréable, avec un grain d'humeur qui en relève la saveur. Il est au courant des dernières découvertes hiéroglyphiques autant qu'on pouvait l'être il y a six mois, mais notre science marche si vite qu'un fait nouveau s'est produit déjà depuis l'impression. La momie royale que M. Loret avait trouvée aux Bab-el-Molouk et qu'il pensait être celle de Khouniatonou n'est certainement pas celle de ce Pharaon ; le cartouche, lu par M. Groff, est très probablement celui de Mînéphtah. Si cette lecture se confirme et qu'on ne puisse pas déchiffrer le cartouche voisin de Séti II, nous aurions le corps même du prince sous lequel la plupart des historiens placent l'Exode.

G. Maspero.

Zacher. **Aristophanesstudien, erstes Heft. Anmerkungen zu Aristophanes Rittern.** Leipzig, Teubner. 1898. In-8, 147 p.

J. van Leeuwen, **Aristophanis Nubes.** Leyde, Sitjhoff, 1898. In-8, xxxiv et 238 p.

C. E. Graves. **The Clouds of Aristophanes.** Cambridge, University Press. 1898. In-16, x et 172 p.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs (nº du 13 juin 1898) que

M. K. Zacher, chargé de continuer l'édition d'Aristophane entreprise par A. de Velsen, avait commencé son travail en donnant une seconde édition des *Equites*. A ce volume qui ne contient que le texte grec et l'appareil critique, M. Zacher vient d'ajouter un volume de commentaires qui renferme des discussions très intéressantes, assez souvent originales. Il rend ainsi à la critique d'Aristophane un nouveau service.

M. J. van Leeuwen qui a déjà publié deux pièces d'Aristophane, les *Guêpes* et les *Grenouilles* (cf. *Revue critique*, 15 novembre 1897) publie une édition des *Nuées* qui mérite les mêmes éloges que les éditions précédentes. On rencontre bien quelques explications hasardées et inacceptables; mais l'ensemble est excellent, et ce travail comptera parmi les bons travaux qui ont paru en ces derniers temps sur Aristophane.

M. Graves publie, lui aussi, une édition des *Nuées*; c'est une édition de classe faite avec soin et très suffisante pour les jeunes étudiants.

A. M.

Bauer (Adolph), **Die Forschungen zur griechischen Geschichte**, *1888-1898, verzeichnet und besprochen*, Munich, Beck, 1899. 574 p. in-8.

On se souvient que M. Ad. Bauer a publié naguère, dans le *Jahresbericht* de Bursian et J. v. Müller (t. 60, 1889) un compte rendu des ouvrages relatifs à l'histoire et à la chronologie grecques, parus de 1881 à 1888. C'est la suite de ce travail, mais une suite sensiblement étendue et modifiée, que l'auteur offre aujourd'hui au public savant. L'ouvrage forme désormais un volume indépendant, précédé d'une introduction et accompagné d'un index. En outre, au lieu de se borner à l'histoire et à la chronologie, M. Ad. B. a compris dans son étude tous les écrits relatifs à l'épigraphie, à la topographie, aux papyrus grecs. On sait quelle a été depuis dix ans l'abondance de ces documents nouveaux : une bibliographie exacte de ces récentes découvertes sera la bienvenue auprès de tous les philologues. Aussi bien M. Ad. B. touche-t-il souvent aux questions d'histoire littéraire : tous les historiens grecs sont ici passés en revue, et les autres écrivains mêmes, poètes et orateurs, dans la mesure où ils éclairent l'histoire, sont l'objet d'une étude approfondie. On voit quel intérêt général s'attache à un recueil de cette nature.

Mais M. Ad. B. ne se contente pas d'énumérer, en les classant, les 770 ouvrages dont le titre figure en note, au bas des pages de son livre; il les analyse avec clarté, et les critique avec l'autorité qui appartient à son nom. Historien lui-même, il a, sur le sujet qu'il traite, des idées personnelles, et ne craint pas de prendre parti, presque à chaque page, pour ou contre les œuvres qu'il examine. Sa critique, généralement modérée, est pourtant aussi ferme que courtoise, et, de ces analyses mul-

tiples et variées, se dégage en somme une doctrine. L'*Introduction*, surtout, a le caractère d'un exposé de principes : l'auteur y indique à grands traits la tendance réaliste des études sur l'histoire grecque à la fin de notre siècle, et marque les nuances qui distinguent les principaux historiens contemporains. Parmi ces derniers, tout en rendant justice aux savantes recherches de Pœhlmann sur l'état social et économique de la Grèce, aux vues générales de Beloch, aux admirables découvertes de Wilamowitz, sa sympathie va plutôt à la méthode sévère et simple dont Edouard Meyer a donné l'exemple dans le second volume de sa *Geschichte des Alterthums* (Stuttgard, 1893). Cet ouvrage, ainsi que les travaux du même savant sur la plus ancienne histoire grecque, lui semble approcher plus que tout autre de cette image objective des choses qui est le but suprême de l'historien. Chacun de ces jugements de M. Ad. Bauer pourra sans doute être discuté : mais on aime à lire un auteur qui manie avec tant d'aisance les idées générales, en même temps qu'il nous introduit avec tant de sûreté dans la connaissance des détails et des faits particuliers de l'histoire.

Am. Hauvette.

La situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (429), par F. Ferrère, docteur ès-lettres. Paris, Alcan, 1897; xxiv-382 pp. in-8. Prix : 7 fr. 50.

Après une préface (objet et utilité de cette étude) et une bibliographie, M. Ferrère étudie dans trois parties : 1° la constitution de l'Église d'Afrique, la société chrétienne, les dernières luttes de cette Église et du paganisme ; 2° le schisme des Donatistes ; 3° les hérésies : le manichéisme, le pélagianisme et l'arianisme. Une conclusion et une table des évêchés de l'Afrique romaine terminent l'ouvrage. Il n'y a pas d'index.

Ce livre témoigne de la nécessité d'une bonne formation historique et philologique. Il a des qualités que j'indiquerai. Mais le professionnel qui l'ouvre d'abord, est choqué des fautes de méthode, graves et menues, qui se montrent avant qu'il ait eu le temps de rendre une justice moins sévère et mieux établie. M. F. ne paraît pas s'occuper de la critique de ses sources. Il cite dans sa bibliographie les sermons de saint Augustin, Migne, tomes 38 *et 39;* or, les sermons de l'Appendice (t. 39) ne sont pas de saint Augustin, et on court de grands risques de citer à la place quelque admonition ds Césaire d'Arles. Je ne suis pas sûr que ce ne soit pas le cas d'une note (p. 70, n. 4) sur les superstitions du jour de l'an, pour laquelle la référence est d'ailleurs insuffisante. On ne sait pas si, parmi les conciles de Carthage (p. 19, n. 1), M. F. a fait état du pseudo-quatrième concile, autrement dit des *Statuta ecclesiae antiqua*, qui sont l'œuvre de Césaire (Malnory, *Césaire d'Arles*, pp. 50 sqq). Certaines lacunes sont plus importantes encore. M. F. ne parait connaitre

ni la *Dogmengeschichte* de M. Harnack, ni la brochure du P. Rothmaner, *Der Augustinismus;* elles l'auraient renseigné sur l'évolution des idées de saint Augustin, évolution nécessaire à connaître lorsqu'on veut apprécier son attitude vis-à-vis des hérésies, surtout vis-à-vis du pélagianisme (pp. 316 sqq., 313, 321 n. 1, etc.). A propos du donatisme, M. F. cite l'article de M. Duchesne sur le dossier du donatisme, mais non l'édition d'Optat de M. Ziwsa. La bibliographie trahit le même défaut de mise au point. Tandis qu'on y voit le Discours sur l'Histoire universelle et l'Histoire des variations, ainsi qu'un Tillemont *in-folio*, les Métamorphoses d'Apulée y figurent sous le titre *De Asino*. Mais voici qui est plus grave. Le tome VIII du *Corpus inscript. lat.* y est indiqué, non le supplément. Sur le colonat et l'administration des *saltus* (pp. 15-16, 152 sqq.), il eût été bon de renvoyer à Fustel de Coulanges et aux articles, motivés par les inscriptions, de Schulten, Toutain, etc. M. F. (p. 178) ne paraît pas connaître sur Tychonius le livre capital de M. Burkitt. Je ne parle pas de l'orthographe des textes cités. Il suffit de dire que, soit en latin soit en allemand, les *ae* et les *oe* sont perpétuellement confondus.

Ce défaut d'information complète se traduit par des erreurs de détail. Ainsi l'affaire de Contumeliosus a été plus compliquée et assez différente de ce que M. F. nous dit, p. 34, n. 1. Il aurait pu en prendre une connaissance plus exacte dans le livre cité de M. Malnory (pp. 154 sqq.). Cependant dans l'ensemble le livre de M. F. est utile et peut passer pour un résumé exact des sources. C'est que l'auteur les a lues et a su les interpréter avec bon sens. La principale de toutes est saint Augustin. Or, M. F. le connait très bien; malgré l'insuffisance de la partie dogmatique et psychologique de son travail, d'ailleurs peu importante, il a extrait toutes les données d'histoire externe conservées dans ces ouvrages. Il aurait pu prendre pour titre : *Saint Augustin et la situation religieuse de l'Afrique*. De longues analyses, des citations, des références suffisamment précises, malgré quelques *passim*, forment la trame solide de son exposition. Cette fidélité aux sources a été récompensée et a préservé en général M. F. des erreurs où un défaut d'éducation scientifique aurait pu l'induire. Il a vu juste le plus souvent dans l'appréciation des faits. Ainsi il ne tombe pas dans l'exagération ordinaire aux apologistes quand ils parlent du concubinat romain et il mentionne, au moins dans une note (p. 68, n. 5), les idées admises dans la société antique et la législation qui les consacrait. S'il ne sait rien des travaux récents de M. Helm sur Fulgence, la lecture d'un document négligé trop souvent, la vie de Fulgence de Ruspe par Ferrand de Carthage, lui fournit des détails intéressants sur l'éducation d'un Africain de bonne famille à la fin du v[e] siècle (p. 52). Il apprécie, mieux que ses devanciers, ce qu'on pourrait appeler le rigorisme de saint Augustin (pp. 58-59) ; s'il avait eu une vue plus nette de sa théologie, il aurait pu montrer comment ici se rejoignent dogmatique et discipline de la vie.

Quoi qu'on en ait, saint Augustin est bien le père du jansénisme. Sur la véritable cause du schisme donatiste (pp. 138-139), comme sur la raison des justes sévérités exercées contre les manichéens (p. 296), M. F. donne la note exacte, bien qu'il eût pu insister; sur le second point, il est vrai, il suffit de rapprocher de la page 296 la p. 297 et les notes. Il eût été bon de remarquer combien l'apitoiement de Victor Duruy (citation p. 293) est déplacé à propos de cette société secrète et immorale. Mais M. F. est très discret. Il met sous les yeux du lecteur l'état des questions et les documents; il se contente d'indiquer rapidement son appréciation, qui a le mérite de rester strictement historique. Je tiens à marquer une réserve sur son estime de Salvien. M. F. ne paraît pas avoir compris les défiances que ce déclamateur inspire aux historiens modernes. « Il nous semble qu'on a tort de ne voir dans son œuvre qu'un long mensonge » (p. 75, n. 2). Ce n'est pas précisément « un long mensonge », mais un plaidoyer, plaidoyer de rhéteur, de moraliste et de théologien. On n'écrit pas l'histoire avec des factums d'avocat, ou du moins on ne les croit pas sur parole. La comparaison des vices romains et des vertus germaniques n'est-elle pas déjà une idée de sophiste? M. F. croit aux vertus des envahisseurs. Mais c'est une question trop complexe pour qu'on puisse la trancher en passant.

Le livre de M. Ferrère produit donc une impression mélangée. A condition d'en « rafraîchir » la bibliographie et de modifier çà et là, d'après les travaux les plus récents, tel ou tel détail, il sera utile aux professionnels comme aux débutants. Les textes qu'on y trouve rassemblés garderont toujours leur valeur. Il faut ajouter qu'on le lit facilement et que nous n'avons dans notre langue rien d'équivalent, en un temps où tant de gens s'obstinent à ne pas savoir les langues étrangères. C'est malheureusement la faiblesse de l'ouvrage de M. Ferrère, d'avoir trop négligé ce qui s'écrit en ces langues. On a vu comment elle était partiellement compensée.

Paul LEJAY.

Authority and Archaeologie sacred and profane; essays on the relation of monuments to Biblical and Classical literature; by S. R. DRIVER, E. A. GARDNER, F. GRIFFITH, F. HAVERFIELD, A. C. HEADLAM, D. G. HOGARTH; with an introductory chapter on the nature of archaeology by the editor. Edited by David G. HOGARTH. London, Murray, 1899, XIV-440 pp. in-8.

Ce livre a pour but de faire connaître, pour les terres de la civilisation chrétienne, les principales investigations de l'archéologie moderne, et de donner une idée des résultats obtenus. Ces résumés, destinés au grand public et aux historiens non archéologues, ont été confiés pour chaque partie à un spécialiste. Il est seulement possible ici d'indiquer brièvement l'économie de ce recueil d'essais.

La première partie, *Hebrew authority*, est l'œuvre exclusive de M. Driver, qui y apporte sa compétence bien connue. Après un tableau chronologique très commode (Babylonie, Assyrie, Égypte), M. D. traite son sujet en trois chapitres : introduction sur les résultats généraux, Pentateuque, les Rois et période suivante.

La deuxième partie, *Classical authority*, est divisée en quatre chapitres. Chacun d'eux est l'œuvre d'un savant différent : Égypte et Assyrie par M. Griffith, le directeur de l'*Archaeological Survey* ; Grèce préhistorique, par M. Hogarth, le directeur de l'École anglaise d'Athènes ; Grèce historique, par M. E. A. Gardner ; Monde romain, par M. Haverfield, un des collaborateurs du *Corpus inscriptionum latinarum*.

La dernière partie est en revanche l'œuvre de M. Headlam seul. Elle comprend trois essais : l'ancienne Église, les ruines de Phrygie, les catacombes de Rome.

Ce simple sommaire donne déjà l'idée de ce qu'ont tenté M. Hogarth et ses associés. Ils ont choisi quelques exemples destinés à être représentatifs de l'ensemble. Cette méthode a été appliquée à chacun des sujets particuliers. Les auteurs ont exposé les résultats les plus importants et sont entrés dans des détails pour les découvertes de premier ordre. Comme l'ouvrage ne s'adresse pas aux spécialistes, il ne comporte pas de discussions. On s'est même abstenu complètement d'aborder des points qui ne sont pas tout à fait élucidés. Il n'y a pas non plus de références et les ouvrages les plus connus sont à peine mentionnés. La première partie fait cependant exception à cette règle ; une bibliographie assez abondante court au bas des pages de M. Driver. Enfin, les auteurs ont laissé le plus possible la parole aux textes qu'ils encadrent dans leur exposition. Ces textes sont tous traduits, même les textes latins. Pour citer quelques exemples, nous avons, dans la première partie, le récit babylonien de la création, le récit babylonien du déluge, l'inscription de Mésa, l'inscription d'Eschmounazar ; dans la troisième partie, les *Logia*, l'inscription d'Abercius et de nombreux textes de Phrygie, quelques inscriptions damasiennes. La deuxième partie est une exposition moins coupée de documents ; c'est une série de tableaux d'ensemble, d'une lecture fort agréable.

C'est au reste un des mérites de ce livre. Nous avons en France, au moins pour l'érudition classique, les ouvrages de M. Boissier avec lesquels il peut supporter la comparaison. Ce rapprochement achèvera de caractériser le recueil publié par M. Hogarth.

Manuel Dohl.

Louis Leger. **L'Évangéliaire slavon de Reims, dit : Texte du sacre**, édition fac-similé en héliogravure avec une introduction. 1 vol. in-4 de XLV-94 pages. Prix : 100 francs [1]. Reims, librairie Michaud ; Prague, librairie Rivnac, 1899.

A l'occasion de la visite de l'empereur de Russie à Paris, M. Ram-

---

1. 300 fr. l'exemplaire aquarellé.

baud eut l'idée de faire exposer dans la Sainte-Chapelle, pour mettre sous les yeux de l'auguste visiteur, quelques *slavica* français et notamment le célèbre manuscrit cyrillique glagolitique appartenant naguère à la cathédrale et aujourd'hui à la bibliothèque de Reims et connu sous le nom de *Texte du sacre.* L'empereur Nicolas I s'était vivement intéressé à ce document et en avait fait exécuter aux frais de la Russie une édition décalquée par Silvestre, l'éditeur de la paléographie universelle, édition fort bien exécutée pour l'époque (1842), qui fit grand bruit dans les pays slaves. Elle eut l'honneur d'être présentée au public savant par une préface latine de Kopitar et fut mise à la portée du grand public dans une édition de librairie faite par le tchèque Hanka. En 1886, l'*Archiv für Slavische Philologie* signalait de nombreuses inexactitudes dans les calques de Silvestre. Mais le collaborateur de l'*Archiv* n'avait pas eu le temps de se livrer à une collation détaillée. Elle lui eût révélé non seulement des fautes de copie, mais de nombreuses erreurs dans l'interprétation artistique du manuscrit.

La visite de l'empereur Nicolas II ayant rappelé l'attention sur le célèbre ms., l'Académie nationale de Reims songea à faire une nouvelle édition fac-similé. On essaya d'abord de photographier le ms. à Reims; l'épreuve ne réussit pas aussi complètement qu'on l'avait espéré. On s'adressa alors à M. Leger, qui entreprit de faire exécuter par M. Dujardin une édition vraiment digne de ce célèbre monument et d'y joindre les commentaires historiques dont elle avait besoin. Les épreuves de M. Dujardin reproduisent les textes cyrilliques et glagolitiques avec une fidélité absolue. Un tirage spécial (à 300 francs l'exemplaire) a permis de reproduire les lettres enluminées et les miniatures qui ornent les deux parties de ce texte composite. Dans son introduction [1], M. Leger s'est appliqué à réfuter les légendes propagées par M. Louis Paris dans la préface du tirage de 1852, à rétablir l'histoire exacte des deux parties du ms., d'abord dans les pays slaves, ensuite à Reims; il expose les circonstances qui permettent d'affirmer qu'il a servi au sacre de certains rois de France, les vicissitudes du manuscrit après la Révolution. Il cite notamment (p. 25) un curieux sonnet où le poète tchèque Kollar dévoue aux tourments de l'enfer slave les Jacobins coupables d'avoir anéanti le précieux manuscrit. Des documents extraits des archives du ministère de l'Instruction publique de Saint-Pétersbourg racontent dans quelles circonstances l'empereur Nicolas s'intéressa au manuscrit de Reims, quelles sommes furent mises à la disposition de Silvestre pour exécuter un travail dans lequel il fut aidé d'ailleurs par un Rémois attaché à la Bibliothèque nationale, le dessinateur Lundy. Une fois exécuté, le fac-similé n'entra pas sans encombre en Russie. La censure refusa la préface latine que Kopitar avait écrite pour lui. Le comte Can-

1. Cette introduction a été tirée à part sous ce titre, *Notice sur l'Évangéliaire slavon de Reims* (Reims, librairie Michaut; Prague, Rivnac).

crine, ministre des finances, tout en remettant une somme de 13,000 fr. à son collègue Ouvarov, ministre de l'instruction publique, exprimait la crainte de voir publier et introduire en Russie un texte hérétique.

Comme on le voit par ce rapide résumé, le célèbre manuscrit a passé par bien des vicissitudes : grâce aux recherches et à la courageuse initiative de M. Leger, son histoire est maintenant connue et il devient désormais accessible, sous une forme définitive, aux savants de tous les pays slaves et aux amateurs de curiosités bibliographiques.

A. V.

A. Lods. **L'édit de Nantes devant le Parlement de Paris.** Paris, Fischbacher, 1899, in-8 de 23 p. (extr. du *Bulletin hist. et littér. du Protest. franç.*).

M. Lods, dans ce très intéressant opuscule, montre très bien, d'après les textes contemporains et le fonds X[1] A des Archives nationales, que Henri IV ne put faire enregistrer l'Édit de Nantes qu'au prix des plus grandes difficultés. Le pape Clément VIII, l'assemblée du clergé, le Parlement voulaient faire de l'Édit une simple satisfaction platonique donnée aux anciens compagnons d'armes du roi, mais ils comptaient bien que la loi nouvelle ne recevrait jamais un commencement d'exécution. Pour intimider le roi, on eut recours même à une tentative d'assassinat. Les résistances ne cédèrent, le 25 février 1599, que devant l'inébranlable volonté de Henri IV ; il avait vraiment le droit de dire de l'Édit de Nantes : « *c'est mon édit* ». Les autres parlements furent plus récalcitrants encore. A peine l'Édit était-il promulgué que déjà s'organisait la campagne qui devait, en moins d'un siècle, aboutir à la Révocation.

H. Hauser.

Eusèbe Pavie. **La guerre entre Louis XIII et Marie de Médicis, 1619-1620.** Angers, Germain et Grassin, 1899, in-8 de 687 p.

Ayant à sa disposition les archives angevines, M. Pavie aurait pu nous donner une intéressante étude d'histoire locale sur le séjour de Marie de Médicis en Anjou : il a préféré écrire un gros volume d'histoire générale, fatalement destiné à faire double emploi avec des œuvres considérables, et qui ne nous apprend rien de nouveau. Bien qu'il ait lu beaucoup de pièces, documents provinciaux et municipaux, délibérations du conseil de ville, etc., rien de tout cela n'apparait dans son texte; les discussions critiques, les détails vivants y sont noyés dans une phraséologie pseudo-oratoire. M. P. — tel Thucydide ou Tite-Live — refait à sa façon, et de bonne encre, les discours des personnages qu'il met en scène. La prosopopée lui est une figure familière : Mathieu de

Mourgues (p. 659), le duc d'Épernon (p. 666), passent chez lui un bien mauvais quart d'heure. Chacun de ses chapitres a l'air d'un *discours* prononcé à la réunion mensuelle d'une « société savante ». Chacun de ces *discours* est écrit dans un style qui veut être éloquent, qui reste ambitieux et vague, tout hérissé de formules bizarres[1], particulièment affectionnées par l'auteur, et d'une correction parfois douteuse[2].

L'information de M. P. est très insuffisante. S'il a manié le recueil d'Avenel au point de reproduire textuellement — mais sans guillemets — des morceaux de l'éditeur des *Papiers d'État de Richelieu*[3], il ignore les travaux de feu Berthold Zeller, ceux de MM. Fagniez sur le Père Joseph, Hanotaux sur Richelieu[4]. A propos de Lesdiguières, il s'en tient à la biographie du connétable par Vidal, et ne connaît pas le livre de M. Dufayard.

Quant à sa critique, elle repose sur des bases singulièrement fragiles. P. 542, il avance comme vérité démontrée que Marie fit recueillir et soigner les blessés des deux armées : « Cette touchante particularité (n. 1) nous est *du moins* attestée, à défaut de titres authentiques, par la plus respectable tradition ». Au-dessus d'une note (p. 16) où il concède que « nous n'avons point de preuve absolue que telle pièce émane de Richelieu », il imprime bravement : « *sans contredit* émanée de lui ». P. 115, à propos de dépêches qui « n'existent plus ou sont devenues introuvables », il affirme sans l'ombre d'une preuve : « *Il est certain* que le prince de Piémont les exhiba... » Il veut avant tout (p. 131) « *concilier* les absolues dénégations » de l'un avec les affirmations de l'autre, ce qui est d'une bonne âme, mais ce qui n'est peut-être pas un bon moyen de trouver le vrai. Il veut aussi, à toute force, innocenter Marie et Richelieu[5]. M. Hanotaux, lui, ne craint pas d'appeler le Richelieu de 1620 un *rebelle*.

---

1. Exemples : P. 6, « les soupçons *en règne* » ; p. 8 et 50, « les partis *en règne* » ; p. 10, « les préventions *en règne* » ; pp. 67 et 70, « favoris en *règne* ». P. 31, « soutirer le péril attaché à la transmission de ce gage ». P. 119, « les vues *calvitieuses* du duc de Longueville ». P. 177, « envahir son grief ». P. 309, « le *panorama des sollicitudes sociales* du nonce ».

2. P. 1, « où s'*y* est popularisée sa mémoire ». P. 56, « versati*bi*lité ». P. 134 et encore p. 228, « conclu*a*-t-il », sans doute le prétérit du verbe *concluer*. P. 237, « un condottier*i* ». P. 301, et de nouveau p. 320, « exploi*ta*teurs ».

3. La note 16 de la page 1 est copiée purement et simplement sur Avenel, t. I, p. 587, n. 1.

4. Ceci est d'autant plus extraordinaire que M. Hanotaux, ayant à traiter, dans ses deux récents articles sur *Richelieu rebelle* (*Revue des D.-M.*, 1er et 15 juin), de la même période que M. P., dit (p. 480, n. 1) : « Pour toute cette partie de mon récit, je dois beaucoup à la communication obligeante qu'a bien voulu me faire M. Pavie, ancien magistrat à Angers, des épreuves de son très érudit ouvrage, qui doit paraître incessamment ».

5. Les noms propres sont écorchés : Bourghtroude (p. 164) et Bourgthroude (p. 162) pour Bourgtheroulde; Rohannais pour Roannais ou Roannez (Pascal a pourtant sauvé ce nom de l'oubli). Il faut choisir entre les deux formes Mourgues (p. 26, n. 2)

On ne voit pas sans tristesse se gâcher à des besognes trop vastes un esprit laborieux qui, s'il s'était appliqué à une tâche plus modeste, nous eût sans doute donné un bon livre.

H. Hauser.

G. Desdevises du Dézert. **L'Espagne de l'Ancien Régime : les Institutions.** Paris, Société d'imprimerie et de librairie réunies. 1899. In-8. 454 p.

La *Revue Critique* a déjà annoncé et apprécié le tome Ier de cet important ouvrage paru en 1897. Le second qui vient de paraître, est aussi intéressant et aussi approfondi que son aîné. Douze années de recherches ininterrompues dans les dépôts d'archives générales, provinciales et municipales de la péninsule, dans les bibliothèques d'Espagne et de France, ont permis à M. Desdevises de tracer le tableau le plus méthodique, le plus précis et le plus complet qui existe, des institutions de l'État espagnol au xviiie siècle. L'auteur étudie successivement la royauté espagnole et ses représentants, souverains et ministres réformateurs, l'administration centrale ou le mécanisme des Conseils et des ministères, l'administration provinciale et municipale, l'armée, la marine et les finances. Son livre est surtout un instrument de travail, une sorte de répertoire où une masse énorme de renseignements a été mise en œuvre. Mais quand le sujet s'y prête, l'historien sait dégager les physionomies et les caractères, tracer des portraits attachants de rois ou d'hommes d'État, et des tableaux de mœurs espagnoles d'un piquant intérêt. Au reste, les détails ne font que mieux ressortir dans cette étude poussée à fond les idées générales qui s'en dégagent. Le volume précédent avait montré dans la société espagnole la persistance des mœurs, des influences et des idées du moyen âge, et les timides débuts de l'esprit moderne, les premiers effets du levain nouveau au milieu de ces formes anciennes. Le travail récent de M. Desdevises prouve que les institutions politiques avaient subi une transformation bien plus profonde, sous l'impulsion énergique et continue du despotisme éclairé inauguré par les Bourbons. Les idées françaises dont s'inspirèrent ces princes et leurs ministres régénérèrent l'Espagne décrépite des derniers Habsbourg. Ce n'est pas qu'il faille exagérer le rôle des souverains espagnols du xviiie siècle. L'auteur est le premier à le reconnaître ; on lit avec intérêt ce premier chapitre de son ouvrage où il les montre en pied, avec une netteté et un éclat qui les fait revivre. A part Charles III, qui eut surtout du bon sens et de l'activité, ce sont tous des maniaques ou des imbéciles. Mais ils ont eu le bonheur de rencontrer une série de serviteurs, de caractère ou d'intelligence supé-

---

et Morgues. — Il est difficile (duc d'Aumale, t. III, p. 130) de transformer en une action militaire importante « la drôlerie des Ponts-de-Cé ». M. Hanotaux reproduit cette expression dans le second des articles précités.

rieures, les Orry, les Patiño, les Ensenada, les Aranda, les Campomanès et les Florida Blanca, qui suppléèrent à leur insuffisance. Ce sont ces hommes qui travaillèrent avec une sorte de passion à la réforme et à la grandeur de l'État. Tous ceux qui voudront désormais avoir une idée exacte de l'Espagne à la fin de l'ancien régime devront recourir à l'exposé magistral que nous devons à M. Desdevises. L'unité territoriale affermie, l'unité politique assurée par la ruine de l'influence de l'aristocratie et l'abaissement du clergé, l'administration centrale simplifiée et épurée, la justice améliorée, la centralisation développée dans une juste mesure, la police créée, l'assistance publique réorganisée, l'armée et la marine reconstituées, voilà l'œuvre utile dont peut s'enorgueillir la monarchie espagnole à la veille de la Révolution. Comme le dit excellemment M. Desdevises, le despotisme éclairé « a donné à l'Espagne quatre-vingt années de paix et de bonne administration » et a réformé sagement l'État, en « respectant les institutions nationales », c'est-à-dire en laissant une large part à la vie provinciale et municipale. Mais il n'avait pu retrancher un grand nombre d'abus profondément enracinés dans la monarchie : la rivalité des fonctionnaires, la vénalité et la lenteur de la justice, la routine dans l'administration locale, et surtout le gaspillage et le désordre dans les finances. Il avait été impuissant à relever l'esprit militaire, sans lequel le chiffre des effectifs n'est qu'illusion. Enfin, la plus grande partie de la nation avait suivi avec répugnance ce mouvement de réformes. Elle ne l'avait pas accepté, parce qu'elle n'avait rien compris à ces innovations. Le règne désastreux de Charles IV et surtout la réaction sauvage que déchaîna l'invasion française devaient montrer combien la vieille Espagne avait de peine à se plier aux exigences de la civilisation moderne. Les deux volumes que M. Desdevises a consacrés à la période des réformes font bien présager de ceux qu'il consacrera sans doute à la période de réaction. Ils sont l'œuvre d'un historien digne de ce nom, d'esprit mûri, de jugement sûr. Ils font honneur à celui qui les a écrits après en avoir lentement assemblé les matériaux, en même temps qu'à l'école historique française. Ils constituent, en un mot, une des meilleures contributions que les étrangers aient fournie à l'histoire de l'Espagne, sans en excepter les travaux les plus appréciés des hispanisants allemands ou anglais.

P. Boissonnade.

La contre révolution de 1799 ou les aventures merveilleuses de quatre Corses dans le royaume de Naples, par Louis Campi. Bastia, Ollagnier. 1899. Petit in-8, 272 p. 2 fr.

En 1799 quatre émigrés corses, Cesari, Corbara, Boccheciampe et Hugues Colonna étaient à Brindisi avec une lettre de recommandation pour la princesse Adélaïde. Le peuple prit Corbara pour le prince héré-

ditaire et Boccheciampe pour le frère du roi. Corbara se laisse faire; on l'acclame, on se jette à ses pieds, on lui baise les mains, on le mène à la cathédrale où l'archevêque fait semblant de le reconnaître; le lendemain, arrivent des députations de la terre d'Otrante; Mesdames Adélaïde et Victoire encouragent nos jeunes Corses à profiter de l'enthousiasme des populations pour les soulever contre les républicains français; Corbara et Colonna se rendent à Otrante et de là à Corfou pour hâter l'arrivée de la flotte russo-turque, mais sont capturés en pleine mer par un corsaire barbaresque; Boccheciampe et Cesari, délégués du roi, et passant l'un pour le frère du monarque, l'autre pour le duc de Saxe, répandent des manifestes et prononcent des discours, apaisent des séditions, rétablissent l'ordre, lèvent des troupes; Boccheciampe est blessé et fait prisonnier à Brindisi; Cesari, nommé général à titre provisoire par le cardinal Ruffo, s'empare d'Altamura et de plusieurs villes, et il rend de tels services qu'après la reconquête du royaume, Ferdinand IV le confirme dans son grade et le fait baron. Telles sont les « aventures merveilleuses » que nous conte M. Campi. Il a fort bien réfuté Colletta qui traite nos quatre Corses d'assassins, de gens sans aveu, de roturiers, et il a tiré un excellent parti, non seulement des *Mémoires* de Mesdames, mais du *Diario Storico* de Durante (1800) qui a relaté jour par jour tous les événements auquels ont pris part Cesari et ses compagnons. Hermann Hüffer avait d'ailleurs, dans une note de son essai sur la « république napolitaine de 1799 » (*Histor. Taschenbuch* de 1884), déclaré que le récit de Colletta était un « tissu de contradictions et d'inexactitudes » et que le meilleur exposé des faits était le *Journal* de Durante « très rare et inconnu à la plupart des écrivains italiens ». On félicitera M. Campi de son curieux récit fait avec soin et qui achève la réhabilitation de nos quatre Corses, commencée par Alexandre Dumas dans le roman la *San Felice*. Il n'oublie pas, à la fin de son livre, de nous renseigner sur le sort des quatre officiers : Corbara, redevenu libre, eut un emploi supérieur à Palerme; Colonna, pareillement délivré, fonda à Syracuse un grand commerce d'épicerie qu'il vendit à bon prix en 1811; Boccheciampe, moins heureux, fut emmené en France et fusillé comme complice de Malet; Cesari regagna la Corse en 1815 et revint mourir dans le royaume de Naples après la révolution de 1820[1].

A. C.

Commandant Hollender. **Le siège de Phalsbourg en 1870.** Paris, Charles Lavauzelle. 1899. In-8, 139 p.

M. Hollender était au siège de Phalsbourg et il a eu la bonne fortune

---

1. Lire p. 25, Haguenau et non *Hagueneau*, Berstheim et non *Bentheim*; p. 45, Gorani et non *Gorini*; p. 110, Manscourt et non *Manscœur*.

de consulter les papiers du colonel Taillant, défenseur de la place. Il a ainsi retracé, d'une façon très intéressante, la résistance de la petite forteresse en 1870 et il a joint à ce récit une notice historique sur Phalsbourg et sur Pont-Saint-Esprit, patrie du colonel Taillant, ainsi que quelques pièces d'archives relatives aux blocus de Phalsbourg en 1814 et en 1815, notamment une lettre de Gérard, un bulletin de Ségur, deux rapports de Ney et la relation du colonel Barthélemy. L'ouvrage témoigne de recherches patientes et d'un grand soin. Quelques menus détails ont été ignorés ou négligés : M. H. ne dit pas qu'il y avait 12 pièces rayées sur les 65 que renfermait la forteresse; qu'au 14 août l'artillerie tira 150 coups par pièce; que Quirin (p. 66) était adjoint de la ville et qu'il fut acquitté par le conseil de guerre le 10 septembre. Il ne nomme pas le capitaine — c'était le capitaine Thomas [1] — qui proposa le 28 septembre de gagner les bois après avoir fait sauter les poudrières, et il n'ajoute pas que le capitaine Dejean, de la même arme, s'opposa à ce dessein. Il ne donne pas la date — 30 novembre — du jour où l'indigne Cerfberr fut condamné à mort par le conseil de guerre. Il aurait pu remarquer que l'on mit les pièces hors de service en faisant éclater des projectiles dans l'âme. Ces observations ne sont d'ailleurs que des chicanes et n'ont aucune importance [2]. M. Hollender nous donne là une étude très attachante, pleine de renseignements parfois inédits et, en somme, complète. On remarquera notamment les pages qu'il consacre aux rumeurs qui couraient par la ville, au drapeau blanc qui flottait sur la chapelle de Dabo (p. 69), aux opérations des corps francs qui à l'insu des Phalsbourgeois, tenaient au sud de la Zorn les forêts voisines de Lützelbourg.

A.C.

Gerardo Hauptmann e l'opera sua litteraria di Cesare de Lollis (Firenze, successori Le Monnier, 1899).

Ouvrage intéressant, et qui offre un exposé en raccourci de tout ce

---

1. Il le nomme sans doute en disant « le commandant de l'artillerie »; mais là (p. 59) comme ailleurs cette appellation est trop vague.

2. Un mot du *Journal* du prince royal aurait pu être cité : « Pfalzburg kapitulirt, was es noch nie zuvor gethan »; on aurait voulu également que l'auteur cite l'excellente brochure d'*Un passant* qu'il a sûrement consultée, et où il aurait dû prendre (p. 46) un intéressant détail sur la lettre du 12 décembre portée à Giese par MM. Villatte, Desmares et Geoffroy qui furent conduits en traîneau dans une neige épaisse par les deux derniers chevaux qui restaient; — il eut fallu dire pourquoi Vauban a choisi Phalsbourg plutôt que Mittelbronn et, quels que soient les sentiments de l'auteur envers les « Germains », mentionner la visite de Gœthe à Phalsbourg, rappelée aujourd'hui sur la porte d'Allemagne par une inscription ; — une liste des généraux français nés à Phalsbourg eût été la bienvenue (Ulrich, Rottembourg, etc.) et je doute que les chiffres d'Ambert soient exacts.

que Hauptmann a pu écrire jusqu'à ce jour. C. de Lollis a consulté avec soin les articles et ouvrages déjà nombreux que les critiques allemands ont consacrés au poète. Il cite volontiers leur avis et plus d'une fois même, c'est en discutant leurs appréciations qu'il établit la sienne. Son but serait de donner à ses compatriotes une idée juste du poète, une idée de bon sens, également éloignée de toute extrémité. Aussi ne fait-il qu'effleurer la biographie et passe à la revue rapide des œuvres qu'il analyse dans l'ordre même de leur production. Malheureusement, ces analyses sont souvent quelque peu « écolières » : elles donnent les faits et ne peuvent dégager le lien qui les unit ni fixer le point essentiel d'où il conviendrait d'envisager l'ensemble. Cette faiblesse de l'analyse éclate surtout, quand elle s'attaque aux œuvres maîtresses de l'auteur. Une série d'analyses, d'ailleurs, ne constitue pas un livre, et la série a beau s'entremêler de critiques ou de contre-critiques, s'orner même d'un chapitre intitulé « conclusion »; le principal, ce qui serait le meilleur du livre, reste encore à faire. Il reste encore à montrer dans la diversité des œuvres et parmi les variations apparentes le développement d'une pensée toujours fidèle à ses lois, l'épanouissement joyeux d'une nature originale. Il reste à pénétrer dans l'être complexe du poète, pour y trouver, tout au fond, l'âme féconde, l'élément générateur. C. de Lollis n'a point entrepris de parvenir jusqu'aux sources profondes ; il s'est arrêté à la superficie, et la conséquence a été, qu'en dépit du titre de l'ouvrage, qui semble annoncer mieux et plus, il ne nous a donné qu'une suite d'études sur des œuvres détachées — au lieu d'un vrai livre sur un vrai poète.

Il y a une sympathie naïve, qui, dans l'appréciation d'un auteur et surtout d'un auteur contemporain, conduit plus avant que tous les préceptes du goût et que tout l'appareil de la science. Cette sympathie n'aurait-elle point manqué un peu trop à C. de Lollis ? Il est visible du moins qu'il est dominé par une crainte : il a peur de trop accorder à Hauptmann ; il ne veut point qu'on le mette sur la même ligne que ceux qui furent grands dans le passé ; il ne se pardonnerait point d'imprimer de lui une image trop éclatante. Il va même si loin dans ses scrupules, que le Hauptmann qu'il nous présente finit par sembler moins un poète, qu'un dilettante d'une espèce supérieure. On dirait un esprit extraordinairement ingénieux et habile, qui se porte où il prévoit le succès. Indulgent à la mode, dont il cherche à devenir le héros, sans cesse à l'affût du goût régnant, il passe d'un cœur léger du naturalisme au symbolisme, quitte à revenir ensuite au premier, plus curieux de complaire aux caprices du public que de satisfaire à sa propre conscience d'artiste. Sans doute C. de Lollis, qui est un esprit des plus distingués, a dans le détail des appréciations délicates et des paroles élogieuses qui tempèrent cette impression par trop défavorable ; mais la grande originalité de Hauptmann, son génie, diraient quelques-uns, lui échappe. Le réalisme du détail se conciliant avec la poésie ou

la grandeur de l'effet total, le contraste entre l'observation rigoureuse de l'esprit scientifique qui ne consent à aucun prix à embellir les choses et les triomphantes injonctions d'une pitié qui veut souffrir avec toutes les misères tout ce qu'elles contiennent de douleur, une manière toute nouvelle de conduire le drame et d'en rapprocher l'évolution de la marche même de la vie, rien de tout ce qui a valu et vaut au poète tant d'admirations passionnées n'est mis dans une juste lumière par l'auteur italien, et sa critique, consciencieuse et libérale d'intention, est en définitive impuissante à rendre justice. Est-il juste de refuser à Hauptmann le génie dramatique et de regretter qu'il n'ait pas écrit plutôt des romans (p. 65)? est-il juste de tirer d'une œuvre manquée des conclusions extrêmes, comme on le fait, p. 189? est-il juste de contester l'originalité d'un auteur et sa puissance de création sous prétexte que l'on peut relever entre quelques-unes de ses œuvres et des œuvres antérieures des analogies de détail indiscutables? ou même, si l'on veut, parce que le point de départ de tel ou tel drame se trouve dans une pièce d'Ibsen ou de Tolstoï? Et depuis quand une œuvre, même de génie, est-elle donc née de rien?

Ces réserves faites, — et elles sont importantes, — on ne peut dire assez de bien de l'ouvrage. Telle de ces études, prise à part, est un chef-d'œuvre de science sérieuse, de bonne grâce et d'esprit. On aimerait à discuter avec l'auteur et l'on sent que l'on profiterait de la discussion. Que l'on approuve ou désapprouve, l'œuvre mérite d'être lue et on aura plaisir à le faire.

Georges Belouin.

BULLETIN

Nous avons dit (nº 39, p. 257) que M. Vast avait le premier publié le traité secret conclu le 25 octobre 1679 entre Louis XIV et le Grand Électeur. M. Paul Bailleu nous écrit que ce traité a été publié intégralement en 1867 par Moerner, *Kurbrandenburg's Staatsvertræge von 1601-1700*. p. 707.

— Il a été fondé à Berlin, en 1896, une société (*Vorderasiatische Gesellschaft*) qui a pour but l'étude de l'Asie antérieure, d'après les monuments épigraphiques (cotisation annuelle 10 mark). Elle publie des *Mittheilungen*, et, sous le titre de *Der alte Orient* (Leipzig, J.-C. Hinrichs) des *Darstellungen* qui ont pour but de vulgariser ces études. Le premier cahier contient *Die Vœlker Vorderasiens*, par Hugo Winckler. Le deuxième cahier, *Die Amarna-Zeit*, par Karl Niebuhr (prix: 60 pf.), est un résumé des découvertes faites à El-Amarna en 1888, de nombreuses tablettes écrites en caractères cunéiformes. On sait que ces documents précieux sont répartis entre les Musées de Boulaq, de Berlin et de Londres. La majeure partie a été déchiffrée par M. Joseph Halévy, en 1893, et, après lui, par H. Winckler, Delattre et Betzold. La brochure de M. N. donne un aperçu de l'administration égyptienne au XVIe siècle avant notre ère en Syrie et dans ses rapports avec les royaumes voisins d'Arsapi, des

Hetta, d'Alashia et de Mitani, avec quelques extraits des lettres adressées par ces rois et par d'autres vassaux des Égyptiens aux deux Pharaons, Amenophis III et IV. Un fait intéressant qui ressort de cette correspondance est que la langue babylonienne et l'écriture cunéiforme étaient la langue et l'écriture diplomatiques de l'Asie antérieure bien avant ce que nous savons de l'apparition des Phéniciens dans l'histoire et la création de l'alphabet. Ces petites publications de la Société allemande, par des hommes compétents, en vue de vulgariser la science, sont dignes d'être encouragées; pour être plus complètes, elles devraient citer en quelques mots les travaux et les noms des savants qui ont les premiers ouvert la voie. — E. D.

— Dans son mémoire sur *l'écriture du royaume de Si-hia ou Tangout* (Extr. des mém. présentés par divers savants à l'Acad. des Inscr., 1re série, tome XI, 1re partie), M. Devéria a publié une inscription bilingue en chinois et en écriture Si-hia; il a expliqué le texte chinois et a donné des détails historiques sur le royaume de Si-hia. Cette stèle, qui a été trouvée à Leang-Tcheou, dans la province de Kan-sou, fut érigée, en l'an 1094 de notre ère, par un souverain du royaume de Si-hia; l'écriture étrangère qu'elle présente est donc bien de l'écriture Si-hia; comme d'ailleurs, elle est identique à celle de l'une des six parties de la fameuse inscription de Kin-Yong koan, nous possédons, dès maintenant, deux textes écrits en Si-hia; quoiqu'on ne puisse pas encore les déchiffrer, c'est déjà beaucoup que de pouvoir assigner un point de départ certain aux recherches ultérieures. A M. Devéria revenait déjà l'honneur d'avoir signalé le premier, un monument en véritable écriture Joutchen; il nous a rendu derechef le même service pour l'écriture Si-hia; il aura été ainsi un précurseur dans l'étude des écritures des peuples barbares qui ont été en relations avec la Chine, étude qui ne peut manquer d'éclairer d'un nouveau jour l'histoire de l'Extrême-Orient, quand des monuments plus nombreux auront été découverts et expliqués. Les lecteurs de la *Revue critique* ont appris la mort soudaine de M. Devéria, survenue le 12 juillet dernier; ils s'associeront aux profonds regrets qu'a suscités dans le monde des orientalistes la disparition prématurée de ce savant, à qui la sinologie doit de précieuses trouvailles et d'excellents ouvrages. — Ed. C.

— Nous avons reçu : L. Gurlitt, *Lateinisches Lesebuch mit Bildern, Quinta* (Berlin, Wiegandt u. Grieben, SW. 46, Luckenwalderstr. 1; prix : 2 Mk. 40). C'est un luxueux in-8° jésus orné de gravures, avec lequel aucun de nos livres scolaires ne peut soutenir la comparaison. Les gravures sont des compositions originales du peintre Müller-Münster, inspirées de l'antique (combat des Géants, consul précédé des licteurs, vestales, intérieur de maison, triomphe, etc.); l'on obtient ainsi des images plus vivantes, mais on risque de déformer un peu les objets : j'ai noté, p. 88, un hermès d'un type au moins rare. Le texte des exercices est rédigé d'après le principe de la concentration et destiné à mettre l'esprit de l'enfant en présence du plus grand nombre possible de données de la réalité antique. A noter, comme sortant de nos habitudes, le récit du martyre de sainte Perpétue. Des listes de mots, des paradigmes, des règles de syntaxe, forment une deuxième partie et fournissent à la fois le dictionnaire et la grammaire. Enfin, deux tables alphabétiques faciliteront les recherches. L'impression et le papier sont très beaux. Nous souhaitons que ce livre réponde aux besoins pédagogiques dont se préoccupent nos voisins. — P. L.

— La partie intéressante de la conférence de M. W. Bornemann, *Die Allegorie in Kunst, Wissenschaft u. Kirche* (Freiburg i. B., Mohr, 1899; 55 pp. in-8; prix : 1 mk.) commence à la page 21; ce qui précède est une série d'observations élémentaires avec des références aux œuvres de la littérature et de l'art, le tout sans grande portée. La fin de la conférence est consacrée à l'allégorie dans la religion, ou, plus exactement,

dans le christianisme. L'auteur indique les courants qui sont venus se rejoindre dans le christianisme : interprétation allégorique des mythes grecs, haggada et halacha judaïques (M. B. eût bien fait de définir ces termes à son auditoire), littérature apocalyptique, exégèse philonienne. M. B. retrace ensuite succinctement l'histoire de la méthode allégorique dans l'Église chrétienne. Il signale les maîtres de l'allégorie, en Orient, Origène; en Occident, Hilaire de Poitiers, Ambroise, Grégoire le Grand; les poètes de l'allégorie et, à leur tête, Prudence; ainsi que la tentative de réaction essayée par l'école d'Antioche. Ces procédés deviennent si habituels qu'ils transforment en quelque sorte le christianisme et marquent de leur empreinte l'art, la morale, les conceptions hiérarchiques. La Réforme a mis fin à la domination de l'allégorie, d'après M. B. qui cite Luther. Il n'est pas sûr cependant que Luther ait montré toujours tant de répugnance pour l'allégorie. Certaines applications de l'Apocalypse, le livre cher à tous les allégoristes, paraissent être chez lui des survivances assez vigoureuses. Mais on trouve tout dans Luther. Une mention plus spéciale de Clément d'Alexandrie eût été la bienvenue, car, en cela comme en beaucoup d'autres points, il est le maître d'Origène. On a dans le livre de M. de Faye, *Clément d'Alexandrie*, pp. 207 et sqq. des renseignements utiles, le renvoi au V^{e} livre des *Stromates*, si important à cet égard, et des considérations générales sur la méthode allégorisante, fort sensées et d'une justice historique plus équitable que les jugements portés par M. Bornemann. Les dix-huit dernières pages sont consacrées aux notes et aux références; M. Bornemann a fait, là et dans sa conférence, une place bien grande à un article obscur et sans valeur du *Pfarrhaus* de Leipzig. On ne cite pas ce qui n'existe pas. — M. D.

— M. C. Goessgen a voulu retracer dans un travail d'allures plutôt populaires le rôle qu'à joué en Alsace, avant comme après son avènement au trône, Rodolphe de Habsbourg (*Die Beziehungen Koenig Rudolfs von Habsburg zum Elsass.* Strassb., Heitz u. Mündel, 1899, 47 p. 8o, prix 1 fr. 85). Ce personnage resté longtemps très populaire dans les régions occidentales de l'Empire où il a vécu de préférence avant qu'un vote assez imprévu lui offrit la couronne, n'a pourtant pas influé d'une façon quelque peu marquée sur le développement politique ou économique des territoires alsaciens. Malgré qu'il tâche d'établir l'importance de son rôle, soit comme landgrave, soit comme roi, l'auteur est bien obligé de reconnaître qu'en définitive son autorité, en dehors de ses domaines propres du landgraviat de la Haute-Alsace, a été fréquemment contestée et tenue en échec, que les petites villes impériales elles-mêmes ne lui ont pas toujours obéi et les grandes, comme Strasbourg, dans les limites seulement de leur bon vouloir et de leur intérêt personnel. M. G. explique, fort justement d'ailleurs, que cette impuissance politique fut en majeure partie la conséquence de son impuissance économique, de sa « misère financière » où le maintenait l'*impignoration* presque continuelle de ses domaines d'Alsace à des prêteurs intéressés. Sans nous apprendre rien de bien nouveau sur l'homme et sur son règne, le travail de M. Goessgen est un résumé utile des travaux antérieurs; peut-être aurait-il dû appuyer davantage sur ce point, que Rodolphe de Habsbourg, cherchant à se créer de vastes domaines héréditaires dans les régions extrêmes de l'est, ne pouvait consacrer en même temps ses forces assez limitées et sa volonté tenace à développer l'étendue de ses terres patrimoniales à l'autre bout de l'Empire. On ne saurait lui faire un reproche d'avoir échoué dans une tâche vraiment impossible, et le vainqueur d'Ottokar de Bohême n'eut pas à se plaindre en définitive d'avoir préféré l'Orient à l'Occident. — R.

— Nous avons déjà parlé, il y a quelques années de la collection de notices et des

inventaires d'archives que la *Commission historique de la Styrie* fait paraître à Graz. Nous avons reçu quatre nouveaux fascicules de cette intéressante série de travaux relatifs à l'histoire provinciale; dans le premier (n° V), M. J. Loserth nous donne des renseignements sur l'organisation de la Régence et de la Chambre des Comptes de Graz en 1564-1565 (*Urkundliche Beitraege zur Geschichte Erzherzogs Karl II in den beiden ersten Regierungsjahren*); dans le second (n° VI) le même savant publie des régestes et des pièces diverses, relatifs à la Réforme et à la Contre-réformation en Styrie, à des fiefs, à des confirmations de privilèges, des comptes, etc., au XVI° siècle (*Archivalische Studien in Wiener Archiven zur Geschichte der Steiermark im XVI. Jahrhundert*), tirés de différents dépôts publics de Vienne. Le n° VII renferme la suite du travail de M. Hans de Zwiedineck sur les archives comtales des Lamberg, conservées au chateau de Feistritz. Cette seconde partie énumère les papiers relatifs à certaines familles assez obscures qui ont possédé ces domaines du XV° au XVIII° siècle. (*Das Graeflich Lambergische Familien archiv zu Schloss Feistritz*, II). Le n° VIII enfin comprend une étude de M. Arnold Luschin von Ebengreuth (*Materialien zur Geschichte des Behoerdewesens und der Verwaltung in Steiermark*) sur l'office du sécrétaire provincial (*Scriba Stiriae, Landschreiber*), sur ses attributions multiples, et donne la liste de ces fonctionnaires de 1222 à 1494. — R.

— La brochure dans laquelle M. Louis Germain-Lévy expose les principes, les procédés et le développement de la Très Sainte Inquisition (*L'Inquisition*, Paris, Durlacher, 1899, 51, p. 18° ; prix : 1 fr.) ne rentre pas, à vrai dire, dans le cadre de notre *Revue*. C'est un bon résumé populaire des ouvrages de Molinier, Taxon, Llorente, etc., suffisant pour orienter le grand public désireux de s'instruire rapidement sur une question de faits. On ne peut s'étonner que l'auteur y ait mis çà et là une nuance de véhémence extra-scientifique, quand on voit encore aujourd'hui des dévots ignorants et des gens très habiles, qui n'ont pas l'excuse de l'être, s'entendre pour traiter ce terrible tribunal soit comme « noir fantôme, *ultima ratio* des sots », soit comme une juridiction indulgente et paternelle, laissant aux accusés toute liberté pour se défendre, et punissant à regret quelques coupables endurcis, sans jamais rechercher de victimes. — R.

— La librairie Colin publie le deuxième volume du *Cours d'histoire à l'usage des écoles normales primaires* de M. Charles Normand (In-8°, 616 p., 4 fr. 50). L'ouvrage traite une vaste matière : la fin du moyen âge, du XIII° au XV° siècle, et les temps modernes jusqu'à la Révolution française. L'auteur s'est fort bien acquitté de sa tâche, et il a su éviter un double écueil ; il est ni trop sec ni trop détaillé; son livre est excellent, précis, accompagné de gravures bien choisies, de *lectures* intéressantes, de notes et éclaircissements utiles, d'une suffisante bibliographie. P. 392 écrire Sasbach et don *Saltzbach*. — A. C.

— La même librairie fait paraître, dans sa collection de « Pages choisies » un volume sur *Shakspeare* dû à M. Émile Legouis (In-8°, XLVI et 396 p., 4 fr.). L'introduction renferme une biographie complète de Shakspeare et une étude, faite à grands traits, des caractères distinctifs du théâtre shakspearien. Dans les extraits figurent quelques sonnets; mais M. Legouis a surtout donné des passages des drames en les disposant selon l'ordre chronologique le plus vraisemblable et en les choisissant avec assez de variété pour faire connaître tous les aspects du théâtre de Shakspeare : comique et tragique, histoire et féerie. C'est lui-même qui a traduit les extraits, en recourant parfois à Montégut et à F.-V. Hugo — exception faite pour *Macbeth* où il reproduit la traduction « si littérale et si littéraire » d'Alexandre Beljame — et en

s'efforçant de garder d'un bout à l'autre le mouvement dramatique, sans sacrifier l'exactitude. Il a rendu en vers (tous nos anglistes, Angellier, Morel, etc. sont poètes) les passages lyriques, sonnets, chansons, bribes de ballades, adages rimés, pour conserver son allure à la scène où ils se trouvent. — A. C.

— Signalons encore à la librairie Colin la bibliographie géographique parue dans le n° de septembre des *Annales de géographie*. Cette bibliographie annuelle, publiée sous la direction de M. L. Raveneau, comprend en trois cents pages 934 numéros. Quiconque veut se tenir au courant dans le grand domaine de la géographie, ne peut se dispenser de consulter ce complet répertoire. — C.

— L'Académie jougoslave d'Agram vient de publier dans la collection des Anciens écrivains croates (tome XXI), les œuvres de Dominique Zlatoric, poète ragusain du XVI^e^ siècle. Elle est précédée d'une introduction de M. Budmani. L'Académie qui poursuit régulièrement ses Mémoires a fait paraître, en outre, le quatrième volume du recueil (*Zbornik*) de documents sur la vie populaire et les usages des Slaves méridionaux. — L.

— M. Albert Soubies a publié deux nouveaux volumes de son *Histoire de la musique* (Paris, Flammarion. 1899. Petit in-18, 84 p. et 1900, 132 p.); ils traitent de la musique en Espagne et en Suisse aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 novembre 1899.

M. le secrétaire perpétuel annonce que, par son testament, M. Dourlans a légué à l'Académie toute sa fortune, y compris la « Salle Wagram », à charge de payer une rente viagère de 12,000 francs à deux personnes déterminées.

M. le D^r^ Hamy, désigné comme lecteur pour la prochaine séance publique annuelle de l'Académie, communique le mémoire qu'il doit lire en cette solennité et qui a pour titre: *Un égyptologue oublié. J.-B. Adanson.*

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Charles Schefer, son prédécesseur.

M. Enlart communique un mémoire sur les fouilles exécutées par lui sur l'emplacement de la cathédrale de Thérouanne, détruite en 1553 sur l'ordre de Charles-Quint. Ces fouilles ont été faites sous les auspices et avec le concours de MM. Félix de Bayenghem et Félix de Monnecove.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 4 décembre — 1899

Sethe, Le verbe en égyptien. — De Sanctis, Histoire de la république athénienne. — Petersen, La première guerre dacique. — Weichardt, Pompei. — Novatien, De cibis iudaicis, p. Landgraf et Weyman. — Duc de Broglie, Saint Ambroise. — De Faye, Clément d'Alexandrie. — Coutaud, La pédagogie de Rabelais. — Gachon, Les préliminaires de la Révolution en Languedoc. — Perrens, La littérature française au xix° siècle. — P. Robert, Les poètes du xix° siècle. — Bonnal, Froeschwiller. — Volume offert à Godefroid Kurth. — Breton, Nos peintres du siècle. — Seidel, Anthologie de la littérature populaire asiatique. — Frobenius, Mythes et conceptions des peuples sauvages. — Réponse de M. Salomon Reinach à M. Radet. — Max Mueller, Contributions, II. — Reuss, Album d'une Strasbourgeoise; Rochon de Chabannes et sa comédie de la Tribu; Correspondance d'Obrecht et de Klinglin. — Buvignier-Clouet, Un almanach de 1719. — Corréard, La France sous le Consulat. — Clausewitz, Campagne de Russie, trad. Bégouen. — Joret, Les Français à la cour de Weimar. — F. Foerster, Guide de l'histoire moderne de l'Allemagne. — H. Richter, Shelley. — Mustard, Tennyson et Virgile.

Kurt Sethe, **das Altægyptische Verbum im Altægyptischen, Neuægyptischen und Koptischen**, 1er Band : Laut-und Stammeslehre, 2er Band, Formenlehre und Syntax der Verbalformen, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899, in-4°, xxxv-291, et xi-469 p.

C'est l'ouvrage le plus considérable qui ait été consacré aux questions de Grammaire égyptienne depuis l'*Altes Ægypten* de Schwarze, car il compte plus de sept cents pages d'un grand in-4° serré, et il attend encore un volume d'Index variés qui formera certainement plus d'une centaine de pages. C'est une autographie compacte, menue, très claire pourtant, et je n'ai pu jusqu'à présent qu'en prendre une connaissance générale. Le sommaire imprimé qui précède le premier volume permet pourtant au lecteur de se faire à première vue une idée des doctrines exposées dans l'ensemble, et j'ai pu grâce à ce secours m'orienter à travers la masse des démonstrations et des exemples. Je n'ai pas la prétention de donner ici un résumé de tout ce qu'on y trouve : le plus court dépasserait encore les limites des articles les plus longs qu'on puisse imprimer dans cette *Revue*, et d'ailleurs il n'intéresserait que peu de savants en dehors du cercle restreint des Égyptologues. Je me propose d'ailleurs d'examiner de fort près, dans d'autres recueils, quelques-uns des chapitres les plus neufs de l'ouvrage, ceux qui sont consacrés à la vocalisation égyptienne, et j'aurai alors l'occasion d'indiquer par le détail ce qui me paraît devoir être rejeté, conservé ou réservé des résul-

tats auxquels M. Sethe est arrivé. Je dirai seulement ici que sur deux ou trois points importants je ne puis me placer au point de vue où il s'est placé lui-même. Le pseudo-participe par exemple ne m'inspire que des doutes, à la façon dont je le vois défini. De même, je ne puis admettre le principe des écritures défectives, au moins jusqu'à nouvel ordre : je craindrais de tomber dans l'erreur de qui rencontrant en italien *facultade, Deïtade, bontade, pietade, Iddio, ispazio, istatua*, à côté de *facoltá, Deità, bontà, pietà, Dio, spazio, statua*, déclarerait que ces deuxièmes formes sont des orthographes défectives des premières. Enfin, les faits me paraissent aller à l'encontre de l'affirmation que, « malgré tout ce qu'on a avancé, on n'a trouvé jusqu'à présent ni dans l'Ancien ni dans le Nouvel Égyptien, la moindre trace d'une notation des voyelles. L'hypothèse, d'après laquelle « les signes de consonnes ỉ, *w*, *j*, *y*, répondant à l'*aleph*, au *vau*, à l'*iod* des langues sémitiques, serviraient à noter des voyelles dans certaines terminaisons du Nouvel Égyptien (Erman, *Æ. Gr.*, § 14), ne repose sur aucun fondement ». Je crois au contraire que le jeu des variantes graphiques prouve qu'à toutes les époques connues les signes en question, quelle que fût leur valeur originelle, répondaient dans la prononciation aux simples voyelles du langage parlé. En ces points, et en quelques autres moindres, j'ai peur que M. S. ne se soit laissé guider par une conception *à priori* de l'écriture et de la langue égyptiennes, plutôt que par la constatation matérielle des faits.

Je n'insiste pas sur ces matières qui, je l'ai dit, seront traitées ailleurs de façon technique. J'aime mieux dire dès à présent tout le respect que m'inspire le livre de M. Sethe. Qu'il y ait dans sa manière de grouper les faits et d'en déduire les conséquences des défaillances ou des idées paradoxales, cela n'a rien d'étonnant dans une œuvre où les pages se comptent à la centaine et les exemples au millier; mais ces portions douteuses et peut-être caduques sont elles-mêmes traitées avec tant de vigueur et d'habileté qu'il faudra des efforts sérieux pour les distinguer et pour en montrer la faiblesse. Il y a d'ailleurs, à côté d'elles, des quantités de faits qui me paraissent être établis solidement et constituer un gain réel pour notre science. La forme est partout nette, précise, le raisonnement facile à suivre malgré l'abondance des exemples qui s'intercalent dans chaque paragraphe, malgré l'incommodité de certains des signes conventionnels employés dans la transcription. M. S. n'avait pas sans doute conçu son ouvrage sur un plan aussi développé; mais, à mesure qu'il l'exécutait, l'abondance des matériaux l'a obligé à multiplier les paragraphes et à augmenter le nombre des pages. Il en est arrivé par degrés à faire de son traité grammatical comme un Index où sont enregistrés et classés méthodiquement tous les exemples qui peuvent servir à justifier la forme, le sens, l'emploi des paradigmes verbaux : c'est un trésor où tous ceux qui le suivront puiseront à pleines mains pour défendre ses théories ou pour le combattre. Peut-être aurait-

il dû ne pas négliger de mentionner ses prédécesseurs et d'indiquer brièvement la part d'erreur ou de vérité qui appartient à chacun d'eux dans la reconstruction de la grammaire : c'est un défaut commun à toute son école de négliger l'histoire des questions qu'elle attaque à son tour. Ici, un peu de bibliographie aurait eu pour M. S. l'avantage de montrer combien ce qu'il a ajouté aux faits déjà connus est considérable.

En résumé, et bien que je sois loin d'admettre beaucoup des idées mises en avant par M. Sethe, je suis heureux de déclarer que son livre marque une époque dans le progrès de la Grammaire Égyptienne. Il est, dès à présent, l'ouvrage classique sur la matière, et des années s'écouleront, j'imagine, avant qu'un auteur nouveau se hasarde à reprendre dans son ensemble le sujet dont il a traité si largement.

G. MASPERO.

DE SANCTIS (Gaetano), Ἀτθίς, **Storia della Republica Ateniense**, dalle origini alle riforme di Clistene, Rome, Typogr. de la Propagande, 1898, 364 p. in-8.

Je ne voudrais pas le moins du monde paraître déprécier l'œuvre de M. G. de Sanctis; c'est au contraire un éloge que je voudrais en faire, en disant qu'elle rappelle les bons travaux de l'érudition allemande. C'est évidemment à cette école que s'est formé l'auteur, et je ne sache pas que, dans le domaine de l'histoire grecque, il ait pu choisir de meilleurs modèles. La présence de M. J. Beloch à l'Université de Rome n'a pas été sans influence peut être sur ce mouvement des études historiques en Italie; mais M. G. de S. n'est pas de ceux qui se bornent à jurer par la parole d'un maître : s'il a pris à la science allemande les règles d'une méthode sévère, le goût d'une critique pénétrante, le souci de l'exactitude dans la discussion des textes, il parait moins préoccupé que M. Beloch de rompre avec les idées reçues, de battre en brèche la tradition, disons mieux, de surprendre parfois ses lecteurs par de brillants paradoxes. M. G. de S. est bien au courant des travaux modernes (et Dieu sait si le nombre en est considérable) qui traitent, après Aristote, de la constitution athénienne ; il les cite et les connait tous; mais il se fait à lui-même une opinion, qu'il expose sous une forme claire, sans excès de polémique, avec aisance et simplicité. Dès le début du livre, un sommaire assez développé met le lecteur en face des matières contenues dans chaque chapitre; un index, à la fin, facilite les recherches ; des notes abondantes se pressent au bas des pages. Est-ce à dire que l'ouvrage de M. G. de Sanctis marque un progrès sensible sur les plus récents écrits du même genre? Disons plutôt qu'il mettra le public savant d'Italie au courant des derniers résultats de la science, et qu'il se fera lire avec agrément de tous ceux qu'intéresse l'histoire de la république athénienne.

Am. HAUVETTE.

E. Petersen. **Trajans Dakische Kriege nach dem Sæulenrelief. I. Der erste Krieg.** Leipzig, Teubner, 1899, in-8°, 95 pages.

On sait que la science allemande a entrepris de publier à nouveau, dans de luxueuses éditions, la colonne de Marc Aurèle et celle de Trajan. Par la première surtout, dont on n'avait pas encore de reproduction fidèle, c'est un grand service qu'elle a rendu aux études d'antiquité romaine. Les bas-reliefs de la seconde avaient déjà été plus d'une fois, reproduits et expliqués; jamais on n'y avait encore consacré un commentaire aussi développé que celui que les auteurs annoncent (5 volumes in-8°). La présente brochure ne fait pas partie de cet ensemble; mais elle lui doit néanmoins la naissance. M. Cichorius ayant longuement étudié dans la grande publication, la première guerre Dacique, M. Petersen a cru devoir reprendre la question en quelques pages, après lui et un peu contre lui, pour mettre les choses au point. Il me semble bien, en effet, que sous la forme d'un petit guide destiné aux amateurs de la Colonne Trajane, dans le genre de celui qu'a rédigé M. Salomon Reinach, c'est surtout une critique du travail de M. C. L'auteur lui reproche principalement d'être plus historien qu'archéologue et d'avoir plus d'une fois méconnu la valeur des représentations du marbre. Ces reproches portent d'abord (p. 1 à 13) sur l'ensemble, puis à partir de la page 13, où commence, tableau par tableau, l'explication des bas-reliefs de la colonne, sur les détails. Chemin faisant, M. Petersen nous exprime son opinion et propose son interprétation. Le volume se termine : 1° par un intéressant rapprochement entre la composition d'ensemble des bas-reliefs nos LXXIV à LXXVI (de l'édition allemande) et l'*Iliou persis* de Polygnote — il y a là, sur les sources d'inspiration de la sculpture romaine au Ier siècle de notre ère, des remarques très instructives; — 2° par un résumé des évènements historiques de la première guerre Dacique, tels qu'on peut les rétablir par l'étude de la colonne Trajane. Jamais encore on n'était arrivé à des résultats aussi précis.

R. Cagnat.

C. Weichardt. **Pompei avant sa destruction. Reconstitution de ses temples et de leurs environs.** Traduction française par A. Duchesne. Paris, Reinwald, in-8°, 66 pages, 4 francs.

Ce petit livre n'est qu'un abrégé, je devrais dire le prospectus d'un grand ouvrage de M. Weichardt, qui porte le même titre. Dans cet ouvrage, dont le prix est fort élevé, les illustrations sont somptueuses et le texte développé. Le volume dont il est ici question est destiné aux bourses mal garnies. Aussi le lecteur n'en a-t-il que pour son argent. Le texte est tout à fait insignifiant; les dessins, qui sont empruntés à la grande publication et réduits, sont jolis et intéressants; ils donnent

une idée assez exacte quoique un peu conventionnelle et théâtrale de ce qu'étaient certains coins de Pompéi, le forum triangulaire, le temple d'Apollon, celui de Jupiter, celui de la Fortune Auguste, celui de Vespasien, celui d'Isis. Les touristes y trouveront quelque charme ; car ces ouvrages, comme dit l'auteur, veulent évoquer dans sa réalité ce qui n'est plus qu'un rêve planant au-dessus des ruines. Pour les érudits l'opuscule est sans profit ; du moins les engagera-t-il à se reporter au grand travail de M. Weichardt où il y a beaucoup à prendre.

R. C.

G. Landgraf u. C. Weyman. **Novatians Epistula de cibis iudaicis**. Leipzig, Teubner, 1898. 29 pp., in-8, Prix : 1 Mk. 20.

MM. Landgraf et Weyman ont publié ce travail dans l'*Archiv für lateinische Lexikographie u. Grammatik* de Wœlfflin. Le *De cibis iudaicis*, restitué à Novatien depuis Pamelius, a été conservé par un manuscrit de Corbie, du IXe siècle, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. En outre S. Gelenius s'est servi pour son édition de Tertullien (Bâle, 1150) d'un manuscrit du monastère anglais de Minsburne, et Gagny avait aussi utilisé un autre manuscrit (édition de Paris, 1545). Tels sont les secours dont on dispose pour établir le texte. MM. Landgraf et Weyman ont pu mettre à profit une collation nouvelle du manuscrit de Saint-Pétersbourg. Leur édition est avant tout une édition critique et le texte sort de leurs mains bien amélioré, grâce à leurs corrections personnelles et aux leçons du manuscrit de Corbie. Une courte introduction précède le texte et en retrace l'histoire. Des notes explicatives terminent la brochure. Elles ont principalement pour but de mettre en parallèle les expressions analogues d'autres ouvrages de Novatien.

M. D.

Saint Ambroise, par le duc de Broglie. Paris, Lecoffre, 1899, 202 pp., in-12. Collection « Les Saints ». Prix : 2 fr.

M. le duc de Broglie revient à ses études d'autrefois. Il montre en trois chapitres, saint Ambroise conseiller intime de l'empereur Gratien, saint Ambroise diplomate, saint Ambroise dans ses relations avec Théodoric. C'est donc surtout l'action extérieure et politique de l'évêque de Milan qu'il s'est proposé de dépeindre. Il l'a fait dans cette manière large et synoptique qui n'exclut pas le soin du détail. Un livre où sont exposés clairement les événements de cette époque est le bienvenu ; il fournit un cadre, non seulement à la vie de saint Ambroise, mais à toute l'histoire ecclésiastique de ce siècle intéressant. On peut formuler quelques réserves sur certaines appréciations. P. 162, l'idée que M. de B. se fait de

l'apothéose impériale n'est peut-être pas celle que s'en faisait un contemporain; d'ailleurs les empereurs chrétiens furent divinisés comme leurs devanciers. Le récit de la faute et de la pénitence de Théodose appelle une critique plus sérieuse. La fameuse scène de l'évêque et de l'empereur à la porte de la basilique n'a rien d'historique[1]. Et ceci m'amène à une observation plus générale. Il est regrettable que M. de B. ne nous ait pas indiqué, dès le début, fût-ce en une demi page, ses sources et leur valeur. Elles sont d'ordinaire de tout premier ordre, puisque ce sont les œuvres mêmes d'Ambroise. Mais encore peut-il, comme on le voit, se trouver matière à discussion. Cette lacune est moins le fait de M. de Broglie que celui de la direction de cette collection. Chacun de ces petits livres devrait sinon avoir un plan uniforme, du moins contenir les mêmes éléments. Ces observations ne peuvent pas diminuer l'intérêt et la valeur du Saint Ambroise, qui est un des mieux réussis[2].

P. L.

Clément d'Alexandrie, Etude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle, par Eugène de Faye. Paris, Leroux, 1898. IV-320 pp., in-8.

Après une introduction sur l'Église au IIe siècle, la vie et la conversion de Clément, l'école catéchétique d'Alexandrie, les écrits de Clément, M. de Faye étudie successivement la question littéraire, la question historique et la question dogmatique. Cette dernière répond spécialement au sous-titre. La clé des théories et de l'activité de Clément d'Alexandrie est dans la création d'une gnose chrétienne, union harmonieuse de la nouvelle religion et de la sagesse antique. C'est à faire comprendre cette entreprise que tend l'ouvrage entier; M. de F. a réussi avec une clarté éloquente et une parfaite connaissance des textes.

La question historique porte sur l'état des esprits au moment où Clément se mit à enseigner. L'Église traversait une crise. La foule des fidèles, sans instruction, hostile aux philosophes qui lui paraissaient comme les théoriciens du paganisme, était l'ennemie d'une culture supérieure et même d'un développement normal de la théologie. Cette répugnance était en partie justifiée par les aberrations des gnostiques. Il

1. Cf. Fr. van Ortroy, *Les Vies grecques de saint Ambroise* (*Ambrosiana*, IV, 1897). De même la loi des trente jours est de 382, date donnée par le code Théodosien, non de 390. Toutes ces erreurs procèdent du récit de Théodoret, fort sujet à caution. Il serait étrange que M. de Broglie ait ignoré les conclusions du P. van Ortroy dans un recueil auquel lui-même a collaboré; mais la date de 1897 n'est probablement pas celle de la publication.

2. Quelques fautes d'impression : pp. 39, l. 10 du bas, lire: *la* (?); 54, l. 6, lire : *lèvres*; 100, n. 2, lire : *didici*.

y avait de plus dans ces sentiments un fondement assez sérieux ; M. de F. n'en parle pas, je crois. En dehors de quelques exceptions illustres, et Clément en était une, les philosophes étaient moins disposés que d'autres à embrasser le christianisme. Le roman de la correspondance de Sénèque et de saint Paul, sans parler d'autres impossibilités, soulève une assez grosse difficulté d'ordre psychologique. D'un autre côté il était urgent pour le christianisme de faire une place à la spéculation. Il devait rester sans action sur la jeunesse cultivée et aurait disparu obscurément dans la décadence du judéo hellénisme, si un souffle nouveau n'était venu féconder les germes qu'il portait en lui. Clément d'Alexandrie le comprit, et, résolu de parer à ce danger, il dirigea toute sa polémique contre les gnostiques. Dans ce dessein, il distingue les vrais et les faux gnostiques et cherche à gagner la neutralité des simples par la rigueur de son orthodoxie. Pour faciliter la réconciliation, Clément entendait par philosophie une doctrine éclectique prise dans toutes les écoles, surtout dans le platonisme. Ses devanciers, Justin, Athénagore, avaient procédé de même.

A cette solution du problème historique, il n'y a pas d'objection sérieuse à faire. Il en va tout autrement de la question littéraire. On considère généralement les Stromates de Clément d'Alexandrie comme la troisième partie d'un tout, dont le Protreptique et le Pédagogue forment les deux premières. D'après M. de F., cet ouvrage serait au contraire un traité intermédiaire entre le Pédagogue, esquisse du chrétien ordinaire, et une exposition philosophique du christianisme, formulant à la manière des écoles païennes les δόγματα de la nouvelle doctrine. Les Stromates auraient pour but de résoudre une question préjudicielle et de prouver le droit du chrétien à utiliser les méthodes de la philosophie grecque. M. de F. cite à l'appui de sa théorie un mot de Clément (*Str.* VII, 59) : « Notre tâche est de décrire la vie du gnostique, non d'exposer les δόγματα. Cet exposé, nous le ferons plus tard, au temps convenable. » Ce texte peut prouver que Clément avait bien l'intention de donner la formule philosophique des croyances chrétiennes ; mais il montre en même temps que les Stromates sont le couronnement de ce traité de l'éducation du chrétien dont le Protreptique et le Pédagogue sont les deux premières parties. Clément s'occupe du chrétien, du gnostique, non pas du christianisme, de la gnose. Il prend l'homme de son temps, le sépare du milieu païen ou philosophique, l'aggrège au christianisme (Protreptique) ; puis, il lui donne la formation rudimentaire qui est commune à tous les fidèles (Pédagogue) ; il l'achève par l'union de la philosophie et du christianisme (Stromates). Ainsi successivement l'homme guidé par Clément a cessé d'être païen, est devenu chrétien, et enfin chrétien parfait, gnostique : c'est la peinture du vrai gnostique qui remplit le VII^e livre des Stromates. L'auteur poursuit donc un but concret, pratique ; c'est aussi un être concret qui est son sujet et dont il veut régler le développement. La formule abstraite des croyances chrétiennes

est tout autre chose ; si jamais Clément a eu le projet de la donner, cette œuvre eût pris place à côté des trois parties de son manuel d'initiation, et non pas à la suite. Quant à la question de savoir si la philosophie peut venir en aide au théologien chrétien, elle est bien traitée comme l'indique M. de F., mais ce n'est qu'une partie des Stromates, l'introduction nécessaire à la peinture du vrai gnostique.

M. de F. a été amené à son hypothèse par l'étude des vues et du but de Clément. Mais rien n'empêche d'adopter les autres conclusions de son livre en rejetant celle-ci. Une partie des raisonnements par lesquels M. de F. veut justifier après coup son système peuvent être retournés. Toutes les précautions que prend Clément vis-à-vis des simples prouvent qu'il ne voulait pas du tout formuler de *dogmata* : le danger était encore trop grand. Il devait forcément garder jusqu'au bout sa méthode, un peu désordonnée, mais propice à ses vues et adaptée à son génie. La phrase que nous avons citée (VII, 59) s'adresse au lecteur philosophe, qui pourrait s'étonner de ne trouver dans les Stromates rien de semblable à l'enseignement de ses maîtres ordinaires. Mais c'est avant tout une précaution à l'adresse des chrétiens étroits, qu'un appareil trop scolastique aurait mis en défiance. Obligé d'écrire pour les hommes cultivés des livres que les simples peuvent ouvrir et dénoncer à l'autorité ecclésiastique, Clément tâche de ne mécontenter personne et fait tous ses efforts pour mener à bien sa tentative de conciliation.

L'hypothèse que nous venons d'examiner brièvement tient une grande place dans le livre de M. de F. Voici quelques points secondaires sur lesquels mon attention s'est arrêtée. P. 31, M. de F. me paraît presser beaucoup une métaphore de chasseur, à propos de Pantène : Ἐν Αἰγύπτῳ θηράσας λεληθότα (*Str*. I, 11). « Que signifie son langage, si ce n'est que Pantène enseignait alors sous sa propre responsabilité, etc. ? » Cela ne veut-il pas dire simplement que Clément, après bien des expériences, finit par trouver en Égypte ce qu'il cherchait ? Pp. 29 et 32, les raisonnements sur l'enseignement d'Origène n'expliquent pas comment les païens ont eu d'abord l'idée d'aller le trouver. Pp. 39-41, 61-63, 74-77, 195, etc., M. de F. montre très bien que le sentiment et la morale sont des éléments de la prédication et de l'apologétique de Clément. On a trop voulu voir en lui je ne sais quel sophiste à peine chrétien, un raisonneur qui aurait pu prendre pour thème tout autre philosophie, un archéologue inintelligent ou indifférent. Un des mérites de ce beau livre est de nous donner de cette haute figure une image noble et complète. P. 182, l'identité de la science et de la vertu est une idée plus ancienne, puisqu'on la retrouve dans Aristote. Pp. 207-208 : l'idée qu'il y a des choses, Dieu, par exemple, qu'on ne peut connaître ni même apercevoir, sinon à travers des symboles, n'est pas seulement platonicienne. Clément la trouvait dans saint Paul : Βλέπομεν γὰρ ἄρτι δι' ἐσόπτρου ἐν αἰνίγματι (Cor. I, XIII, 12). P. 209, l'opposition entre Tertullien et Clément ne me paraît pas aussi prononcée que ne le dit M. de F. Clément ne se

fie pas au sens chrétien intime pour protéger la foi dans la lecture des livres saints. Sa pensée est obscure, mais il ne parle que de tradition extérieure. Voir d'ailleurs ce que dit M. de F., p. 213, de la παράδοσις ἐκκλησιαστική et ce que Clément a pu y puiser.

Mais je ne veux pas insister davantage sur des détails. Un appendice bibliographique termine le livre : c'est une étude raisonnée et complète. Je crois devoir résumer les éloges que j'ai donnés à M. de Faye en disant que nous serions heureux de posséder sur chaque Père une monographie aussi lucide, aussi bien composée, d'un style aussi agréable[1].

Paul Lejay.

La Pédagogie de Rabelais, par Albert Coutaud, avec une préface par Gabriel Compayré. Paris, Librairie de la France scolaire, 13, Boulevard Montparnasse, 1899, 1 vol. gr. in-8 de XI, 279 pages.

M. Compayré, dans une instructive et substantielle présentation de ce livre, dit avec raison que M. Coutaud a pénétré Rabelais jusqu'à la moëlle, à force d'étudier son œuvre « diverse et touffue ». Et ce n'est pas seulement une étude complète, consciencieuse, poursuivie avec amour, de l'inimitable historien de Gargantua et de Pantagruel; c'est tout autant une fidèle esquisse de son époque, au point de vue pédagogique et même social, qui se déroule aux yeux du lecteur. Dans un style simple et clair, mais chaleureux, coloré (peut être même, parfois, un peu oratoire), M. C. passe en revue les principaux réformateurs de l'enseignement public au XVI[e] siècle. A côté des deux héros gigantesques, le roi François I[er] est raconté comme réorganisateur des études, et c'est ainsi que dans toute la suite de l'ouvrage les idées de Rabelais sont placées dans le cadre de la société d'alors. Les sciences exactes et naturelles, l'histoire, l'art militaire, tels que les rêvait le jovial et profond esprit du curé de Meudon, sont mis en parallèle avec la réalité historique, et il résulte de ce parallélisme, qui suppose d'immenses lectures, la conclusion, connue du reste, mais amplement développée ici, que Rabelais fut sur bien des points un merveilleux précurseur. Un dernier chapitre, morceau plein d'humour, a pour titre « Le pantagruélisme et le renanisme. » Le livre de M. Coutaud sera lu avec autant de plaisir que de fruit, notamment par les jeunes gens auxquels les programmes actuels imposent l'étude de quelques pages empruntées à Rabelais.

C. E. R.

---

1. Certaines expressions, comme « être au clair » sur une question, « similarité » (p. 182), sont des taches légères.

Quelques préliminaires de la Révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc, 1661-1685, par P. Gachon, professeur d'histoire à l'Université de Montpellier. Toulouse, Privat, Paris, A. Picard, 1899, 202, CLIII pages grand in-8 (Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, 2e série, tome V).

Ce volume est, comme le dit l'auteur, trop modestement, dans sa préface, « un cadre d'études sommairement tracé et très inégalement rempli sur la procédure suivie en Languedoc contre les réformés, de 1661 à 1685 ». On y peut assister, dans l'une des provinces du royaume les plus cruellement affectées par la Révocation, non seulement à la promulgation et à l'application des mesures systématiquement ordonnées *d'en haut*, mais encore à « cette poussée *d'en bas*, qui, de la corporation, de l'atelier urbain comme de la rue villageoise et du champ, soutient le pouvoir ecclésiastique et royal dans la répression de l'hérésie et souvent la devance ». C'est là surtout ce qui fait, à notre avis, l'intérêt du travail de M. Gachon ; on connaissait de reste les agissements du pouvoir central d'alors, l'activité des intendants, celle des autorités militaires et judiciaires ; mais on ne trouvait encore nulle part un tableau si détaillé, si richement documenté par une foule d'exemples topiques, de cette coopération du fanatisme individuel et local aux vexations d'abord, puis aux injustices et finalement aux violences officielles. L'étude de M. G. se partage en deux moitiés ; la première intitulée *La Procédure*, se subdivise elle-même en trois chapitres, dont l'un traite de la condition civique des réformés du Languedoc, l'autre de leur condition religieuse, le dernier enfin de leur condition administrative et économique. Nous les voyons successivement écartés des États, des consulats, des conseils de ville et des charges municipales les plus modestes, dépouillés de leurs hôpitaux, puis de leurs malades, de leurs académies, de leurs collèges et leurs « petites écoles » ; les meilleurs des intendants, comme les pires, un Daguesseau, un Bezons, comme un Basville, sont d'accord pour les vouer à l'ignorance et à la misère, et l'émulation du zèle à se bien mettre en cour stimule leur ingéniosité afin de découvrir quelque raffinement nouveau [1], tandis que l'intolérance du clergé s'unit à des chicanes de procédure pour pénétrer dans les temples, insulter les fidèles, amener la cessation du culte, et rendre l'existence matérielle impossible aux malheureux hérétiques, car « il fallait être orthodoxe dans certains milieux pour ne pas mourir de faim » (p. 146).

Le second livre, intitulé *La Violence*, ne compte qu'un chapitre unique, mais aussi s'arrête-il à la date même de 1685 ; il ne nous raconte plus « la chevauchée facile et facétieuse des dragons » à travers les popu-

1. Un des plus caractéristiques et des moins connus, c'est la création d'une *caisse des conversions*, longtemps avant celle de Pellisson, qu'à la suite d'un vote des États alimentaient tous les contribuables ; les riches protestants de Nîmes subventionnaient ainsi, malgré eux, l'abjuration de leurs coreligionnaires.

lations terrifiées, ni tous « ces égarements d'une foi sincère [1] trop insoucieuse des droits supérieurs au dogme, la liberté et la dignité de l'être humain », qui devaient se manifester jusqu'aux abords de la Révolution.

Le livre de M Gachon est écrit avec toute la modération et le calme que, même en pareille matière, on doit toujours demander au véritable historien. Il n'en fera que plus d'effet sur les esprits désireux avant tout de s'éclairer et de connaître les faits, et l'on peut dire qu'il a pleinement atteint son but, de « dégager et définir dans une province déterminée, quelques effets d'un mécanisme de procédure agressive qui finit logiquement par aboutir à la violence, par léser à la fois l'humanité et la patrie « (p. 199) [2].

R.

F. T. Perrens : **La littérature française au XIX· siècle.** In-12, 437 pp. Paris, May, s. d.

Pierre Robert : **Les poètes du XIX· siècle.** In-12, 458 pp., Paris, P. Dupont, 1899.

On connaît les excellents travaux historiques de M. Perrens, et, en ouvrant *La littérature française au XIXe siècle*, qu'il nous offre aujourd'hui, on peut s'attendre à un résumé historique fort bien fait. Toutes les phases par lesquelles notre littérature a passé depuis cent ans y sont en effet exposées avec beaucoup de clarté et de méthode, et, chaque fois que l'auteur nous retrace l'évolution des genres littéraires qui relèvent directement de ses études habituelles, l'histoire, la morale, la philosophie, l'éloquence, il écrit des chapitres dont on peut louer l'exactitude et la critique. Mais lorsqu'il aborde l'histoire des genres purement littéraires, tels que la poésie, le roman, le théâtre, sa compétence n'est visiblement pas aussi sûre et l'on est parfois étonné des erreurs qu'il commet et des jugements qu'il porte. Sa haine intransigeante du romantisme et du réalisme l'entraîne souvent à des appréciations qui sont loin d'être impartiales, et notamment, sur Hugo, sur Gautier, sur Balzac, sur Flaubert, il a écrit des pages profondément regrettables. Pourtant, comme des opinions littéraires ne se discutent pas avec des arguments scientifiques, nous n'essaierons pas de critiquer telle ou telle de ses assertions qui nous semblent inadmissibles, car il serait en droit de nous répondre que nos propres manières de voir lui

1. Encore ne l'était-elle pas toujours ; l'auteur a montré, par plus d'un exemple, que beaucoup des persécuteurs poursuivaient un double but, assurer leur salut éternel, en même temps qu'ils soignaient leur fortune en ce monde.

2. Près de la moitié du volume est pris par 62 pièces justificatives inédites, empruntées aux archives languedociennes, se rapportant aux années 1648-1685, et fournissant les preuves les plus concluantes pour les allégations du récit de l'auteur.

semblent plus défectueuses encore. Bornons-nous plutôt à relever, au courant de notre lecture, quelques erreurs très certaines :

P. 46. « Or, cet érudit (Raynouard), fourvoyé au théâtre (*Les Templiers*), n'a même pas pris la peine de feuilleter Villehardouin, fidèle historien de ces rudes seigneurs féodaux qu'il s'agissait de peindre. » — Villehardouin est du commencement du XIIIe siècle, le procès des Templiers est du XIVe siècle.

P. 82. « En 1777, paraît-il, se jouait chez nos voisins de l'Est « un drame romantique plus truculent qu'aucun de ceux de 1830 », soit ! » — Comme je me reconnais pour l'auteur de la phrase citée entre guillemets, je sais qu'il est ici question des *Aventures du jeune d'Olban*. Or cette œuvre n'a jamais été jouée en Allemagne et n'est pas allemande. Elle est écrite en français et a pour auteur le Français Ramond.

P. 86. « Tels de leurs écrits (des romantiques) se signalent par ces titres : *de l'incommodité des commodes, de l'influence des queues de poissons sur les ondulations de la mer*. » — Aucun de ces écrits n'a jamais existé. L'annonce du premier était une mystification de Jules Vabre, et la promesse du second était une plaisanterie du musicien Ernest Reyer.

P. 89. « Ne parlons pas ici de leurs drames puisque Chateaubriand s'est abstenu d'en commettre. » — Chateaubriand a fait représenter un *Moïse* qui comportait une mise en scène exotique très compliquée avec rochers, cascades, chameaux, etc.

P. 102 : « Lamartine, au début, ne semblait devoir être qu'un disciple de Voltaire et de Larivey. » — Je cherche en vain comment Larivey, qui traduisait en prose quelques comédies italiennes, à la fin du XVIe siècle, peut avoir quelque chose de commun avec Lamartine.

P. 116. « *Aymerillot* nous rend un épisode de la *Chanson de Roland*. » — *Aymerillot* provient d'*Aimery de Narbonne* et non de la *Chanson de Roland*.

P. 123. « A cet ouvrage (*La coupe et les lèvres*) succède presque aussitôt le *Spectacle dans un fauteuil*. » — *La coupe et les lèvres* fait au contraire partie du *Spectacle dans un fauteuil*.

P. 131. « Méritaient pourtant d'être lus non seulement *Eloa* mais aussi le *Moïse sauvé des eaux*. » — Aucun poème de Vigny ne porte ce titre et dans son *Moïse* il n'est pas question de sauvetage.

P. 141. « On avait même fini par l'oublier (A. Barbier) quand, après 1870, l'Académie appela en son sein ce revenant de 1830. » — C'est en 1869 que Barbier fut élu membre de l'Académie.

P. 268. « Une fois lancé, Lanfrey se mit à l'œuvre qu'il pensait devoir être l'honneur de son âge mur et qui commença de paraître en 1880, son *Histoire de Napoléon Ier*. » — Le premier volume parut en 1867 et les tomes II et III en 1868.

Heureusement pour ceux qui voudront avoir un tableau exact de l'histoire de notre poésie contemporaine, M. Pierre Robert vient de faire

paraître, presque en même temps, un livre intitulé : *Les poètes du XIXᵉ siècle*. Ici plus d'erreurs ni d'opinions trop insolites. L'auteur étudie avec soin et calme A. Chénier, Delille, N. Lemercier, Lamartine, Mme Desbordes-Valmore, Vigny, Hugo, Béranger, Casimir Delavigne, Sainte-Beuve, Musset, Barbier, Brizeux et Gautier. On peut ne pas être toujours de son avis, mais il s'en faut de très peu, et ses appréciations bien motivées et logiquement déduites sont généralement de celles sur lesquelles tout le monde est d'accord. Peut-être même y aurait il lieu de lui reprocher trop de sagesse, car sa manière un peu didactique ne laisse vraiment pas assez de place aux trouvailles inattendues et aux aperçus originaux.

Raoul Rosières.

Général H. Bonnal, **Froeschwiller**. Paris, Chapelot, 1899. In-8°, vi et 494 p. 12 francs (avec atlas de 38 cartes).

Le général Bonnal assistait comme lieutenant à Froeschwiller et depuis il a visité trois fois le lieu de l'action. Il a étudié très minutieusement la bataille, ses préliminaires, ses péripéties, ses conséquences, et il publie aujourd'hui les résultats de sa longue et profonde étude pour « former le jugement des jeunes officiers de notre armée sur les questions de grande tactique ». Aussi, ce qu'il y a de plus notable dans son livre, c'est, non pas le récit, si détaillé et complet qu'il soit, mais la partie critique. Nous ne sommes pas compétent et ne pouvons qu'indiquer au hasard quelques points. M. B. expose d'abord comment se rassembla la IIIᵉ armée allemande et il montre que les mesures prises pour couvrir ce rassemblement et protéger le Palatinat bavarois contre les entreprises des Français, furent insuffisantes, mais que la fameuse reconnaissance du comte Zeppelin eut une grande importance et que le choix de la zone de rassemblement au nord du Bienwald fut judicieux. Il pense qu'il eût fallu rassembler l'armée d'Alsace sur le front Vendenheim-Hochfelden, faire exécuter à la division Duhesme une grande reconnaissance au nord de Wissembourg, et attirer l'ennemi dans les défilés des Vosges septentrionales ; mais l'esprit de la guerre n'était pas alors suffisamment développé en France pour qu'on pût concevoir et exécuter des opérations aussi délicates et aussi « artistiques » (p. 71). A propos du combat de Wissembourg, il fait voir que l'incroyable dissémination de l'infanterie bavaroise a permis au bataillon, déjà si faible, du 74ᵉ et à quelques compagnies de turcos de tenir en échec pendant deux heures la division de Bothmer, mais que dans l'attaque de la gare et du Geisberg les Prussiens se mêlèrent, se confondirent sans inconvénient parce qu'ils avaient acquis, au prix d'un labeur énergique et patient, « la rapidité des évolutions, leur simplicité, leur adaptation instantanée aux circonstances » (p. 111, cf. 315), que l'armée française avait désap-

pris la guerre à un point qu'on ne peut imaginer aujourd'hui — comme le prouve le piteux résultat de la reconnaissance mixte envoyée au matin du 4 août vers Altenstadt — que Douay aurait dû mettre à Altenstadt un bataillon et qu'il eut tort de ne donner qu'un ordre verbal à l'officier d'état-major qui prévint le bataillon du 74e d'évacuer Wissembourg (cet officier se présenta devant la porte de la ville et, au lieu de faire baisser le pont-levis et de se rendre auprès du commandant Liaud, cria à la sentinelle du rempart que le bataillon devait revenir aussitôt au Geisberg, et le commandant ne fut informé du fait que deux heures après; cette faute amena la perte du bataillon). Dès le 4 août, remarque M. Bonnal, se montrent les qualités et les défauts des deux partis : mollesse et pusillanimité des Bavarois, intelligence, initiative, énergie des Prussiens, bravoure, entrain et ignorance des Français, « ignorance qui s'étend à tout, depuis les hautes conceptions stratégiques jusqu'au détail du placement d'une ligne d'avant-postes » (p. 138). Le commentaire de la journée du 5 août n'est pas moins sévère pour les chefs de notre armée et pour leurs idées militaires : ils avaient encore l'esprit du XVIIIe siècle; ils attribuaient une valeur propre à des points géographiques, comme au défilé de la Petite-Pierre; ils croyaient que l'armée pourrait se concentrer à Lemberg. Les réflexions sur la bataille improvisée de Froeschwiller sont trop nombreuses pour qu'il soit possible de les résumer. Étudiée au point de vue allemand, elle montre que, même en l'absence d'une direction supérieure, les commandants des corps d'armée, imbus d'une doctrine unique, surent se partager les rôles; tous jugèrent de même la situation; ils voulurent à l'unisson; ils engagèrent l'action, la dirigèrent, la menèrent à maturité sans l'aide du général en chef. On constate au contraire dans le camp français l'absence de toute combinaison; Mac-Mahon prépare une bataille défensive et il ne fait même pas de fortifications! Le soldat se surpassa; car il a une supériorité individuelle dont la cause est la qualité exceptionnelle du sang français (p. 301); mais le soldat ne vaut que par l'emploi qu'on en fait; « l'organisation et le commandement priment tout » (p. 447).

A. C.

Manifestation du 20 novembre 1898. A Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, à l'occasion du XXVe anniversaire de son cours pratique d'histoire. Liège, Poncelet, 224 p. petit in-4°.

Nous aurions souhaité, dans l'intérêt de l'auteur, que ce volume, orné d'un beau portrait de M. Kurth, portât un titre indiquant plus clairement au public ce qu'il peut y trouver. Il a été publié par un Comité d'anciens élèves, d'amis et d'admirateurs du savant professeur liégeois. Mais quelque intéressants que soient les discours, les harangues et les toasts prononcés par les personnages officiels et autres à l'occasion du

vingt-cinquième anniversaire de l'activité professionnelle du jubilaire, l'attrait que présente l'ouvrage pour le pédagogue et pour l'historien est ailleurs; il est dans le mémoire détaillé de M. Paul Frédéricq sur « l'origine et les développements des cours pratiques d'histoire dans l'enseignement en Belgique ». L'auteur y raconte fort en détail, avec un certain *humour* et sans exagérations optimistes, la naissance et les progrès des conférences d'histoire pratiques, ces *Séminaires historiques* transplantés des Universités allemandes dans celles de la Belgique contemporaine comme dans les nôtres; il les suit, depuis le jour où M. Kurth osa en risquer l'introduction à Liège (1874), à Liège tout d'abord, puis à Bruxelles, à Gand et à Louvain, énumérant les efforts des maîtres, qui eurent à lutter si longtemps contre la routine officielle et l'inertie administrative, énumérant aussi les travaux des élèves, sans dissimuler d'ailleurs que les résultats obtenus n'ont pas toujours été merveilleux [1]. Il n'en reste pas moins que ces conférences pratiques ont contribué d'une façon très notable à renforcer l'activité scientifique de la Belgique contemporaine dans le domaine de l'histoire, que les tendances les plus diverses en ont également profité et nous joignons bien volontiers nos félicitations à toutes celles qui furent adressées à M. Kurth, le 20 novembre 1898, comme à l'initiateur de ce mouvement fécond et dont profiteront les savants et l'histoire même de tous les pays voisins.

R.

Jules BRETON. **Nos peintres du siècle.** Paris, Société d'édition artistique, 1899. In-8, 256 p. 4 fr.

L'auteur se rappelle volontiers sa jeunesse et ses camarades d'autrefois; il invoque en termes touchants et attendris les amis qui « semblent lui sourire du fond des brumes du passé »; il les fait revivre dans leur intimité, et, s'il se laisse entraîner par ses souvenirs, s'il avoue qu'il ne peut suivre une route régulière, s'il s'attarde parfois à retracer la physionomie de ceux qu'il a connus, il passe néanmoins en revue tous les grands peintres du XIXe siècle, regarde dans sa mémoire, comme il dit, leur production d'ensemble, suit en somme la marche générale de la peinture française et caractérise ses successives tendances. On louera surtout ses portraits saisissants et, si rapides qu'ils soient, vigoureusement enlevés : David chez qui le caractère a tué le grand peintre; Prudhon, qui ressemble à André Chénier; Gros, à la peinture grasse et un peu molle; Delacroix, l' « héritier tumultueux, indiscipliné, sauvage de la Révolution »; Ingres au génie étroit mais pénétrant; Vernet, dont les

1. Le seul reproche qu'on pourrait faire à ce travail, c'est que M. P. Frédéricq a bien trop modestement parlé de la part si marquante que lui et les élèves de son Séminaire historique, à Gand, ont prise à ce développement des cours pratiques en Belgique.

kilomètres de toile ne valent pas cette *Retraite de Russie* où Charlet fait circuler un grand souffle d'héroïque horreur ; Delaroche, qui pèche par excès de sagesse ; Meissonnier qui voyait tout, sauf le mystère ; Ribot, chez qui la manière de Ribera devient manie ; Manet, qui n'a donné que des images inanimées ; Gustave Moreau, un Delacroix en miniature ; Bastien, qui apportait à l'étude de la nature une sincérité si opiniâtre ; Millet, un des artistes qui ont le plus profondément cherché l'expression de la vie et qui fait parler non seulement les êtres, mais les choses ; Puvis de Chavannes, qui a le charme des simples et une « grâce ingénue, toute végétale », etc., etc. C'est un plaisir d'entendre un homme du métier qui juge les artistes et leurs œuvres en un style aussi vivant et imagé. Il est rare qu'un peintre qui tient la plume, rende ses impressions avec autant de saveur.

A. C.

A. Seidel, **Anthologie aus der asiatischen Volkslitteratur.** Weimar, E. Felber, 1898. pet. in-8. 396 p.

M. Seidel ne cherche pas, dans son livre, à faire œuvre de savant. Folkloriste, il a voulu surtout vulgariser, sous une forme attachante, quelques produits de la littérature populaire d'un grand nombre de peuples asiatiques. Le mérite de ce livre curieux réside donc moins dans la révélation de pièces peu connues, que dans l'agréable juxtaposition de documents que l'on ne trouve point, d'ordinaire, réunis dans un même ouvrage. Ces légendes et ces chants populaires sont empruntés, en effet, aux races et aux langues les plus diverses de l'Asie : les races de l'Asie septentrionale, les races voisines du plateau central, les Chinois, les Japonais, les races malaises, et les races de l'Inde, les races turques de la Sibérie méridionale, etc. viennent tour à tour fournir quelques exemples de leur imagination ou de leur sagesse populaire. C'est comme un tableau en raccourci des religions et des climats si divers de l'Asie, qui se dégage de ce curieux recueil, et l'on y trouverait matière à de nombreux rapprochements.

J. L.

L. Frobenius. **Die Weltanschauung der Natürvœlker.** Weimar. E. Felber, pet. in-8 427 p. av. planches.

M. Frobenius a poursuivi un double but : d'une part, donner une idée des mythes et des conceptions religieuses de certains peuples océaniques, et d'autre part, en montrer la pénétration chez certaines races de l'Amérique du Nord, de l'Afrique et de l'Australie. Or, si la seconde

partie de ces questions nous semble ici résolue avec beaucoup de vraisemblance et d'ingéniosité, en revanche, la forme volontairement sèche et discursive de l'auteur ne lui permet pas de donner une idée totale suffisamment nette de la psychologie des peuplades qu'il considère. C'est un regret que nous exprimons, car la méthode adoptée par l'auteur dans son travail de comparaison est d'ailleurs bonne et féconde. Parmi les résultats les plus nets de ses recherches, nous citerons ceux qui ont trait au mythe de *Fanany*, c'est-à dire aux relations qui s'établissent entre le défunt et les survivants, par le moyen des produits de la dissolution cadavérique. Ces croyances et ces pratiques repoussantes ont laissé dans tous les pays que l'auteur examine des traces qu'il suit avec beaucoup de patience et de sagacité. Son livre, dans l'ensemble, est d'ailleurs, d'un vif intérêt.

J. L.

RÉPONSE DE M. S. REINACH A LA RÉCLAMATION DE M. RADET.

Je ne comprends pas de quoi se plaint M. Radet (nº 46, p. 403). Une *Revue* qui a changé de titre est *défunte*, témoin l'*Archaeologische Zeitung*, que personne ne voudra proclamer vivante parce qu'elle a été remplacée par le *Jahrbuch*. Quant aux critiques que formule M. Radet au sujet de la *Revue archéologique*, il me suffit de dire qu'elles sont absolument injustifiées. Cette *Revue*, dont je m'occupe, en effet, quelque peu depuis treize ans, paraît avec plus de régularité que toutes les publications similaires. Et puis, en quoi cela regarde-t-il M. Radet ?

S. R.

BULLETIN

— Le second volume de la traduction allemande des *Contributions* de M. Max Müller (*Beitræge zu einer wissenschaftlichen Mythologie*, übersetzt von Dr H. Lüders vient de paraître à la librairie Engelmann de Leipzig. L'ouvrage anglais avait déjà été annoncé dans cette revue, et la traduction française de M. L. Job y a fait l'objet d'un compte rendu détaillé, où le tome Ier de la traduction allemande avait également trouvé place : *Revue critique*, XLVI (1898), p. 510. Il n'y a donc plus rien à dire. La parole est aux contradicteurs. Mais il convient de les avertir que la science ne se contentera plus de leurs négations gratuites : « l'équation *Dyaus* = Ζεύς, seule identification restée debout », cela est aisé à dire, mais difficile à imposer à qui ne ferme pas volontairement les yeux à l'évidence. J'ai pu constater moi-même, au Congrès des Orientalistes de Rome, que la doctrine naturaliste ne se ressent nullement du discrédit où on la prétendait plongée. — V. H.

— M. Pfaff vient de faire paraître le 3e fascicule de la reproduction des poésies lyriques contenues dans le grand manuscrit d'Heidelberg (*Die grosse Heidelberger Liederhandschrift*). L'auteur et l'éditeur (Winter, Heidelberg) ont apporté le même

soin à ce fascicule qu'aux deux premiers de cette importante publication dont les mérites ont été signalés dans la *Revue critique* (v. nº du 24 avril 1899). — F. P.

— Voici trois intéressantes brochures de M. Rodolphe Reuss : I. *Aus dem Stammbuch einer jungen Strassburgerin vor hundert Jahren* (tirage à part du « Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens », Band XV). Dans l'album de Dorothée Schott, mère du théologien Cunitz, qui alla à l'âge de quinze ou de seize ans apprendre le français au Ban de la Roche, M. R. a trouvé deux autographes des demoiselles Brion, Frédérique et Sophie. Le 14 juillet 1802, Frédérique, la bien aimée de Gœthe, alors quinquagénaire, a écrit sur l'album de la jeune strasbourgeoise les lignes suivantes : *Du bist, edles Mædchen, ein Beispiel fur Viele. Mœchte doch jedes in deinem Alter Wahrheit reden und empfinden, Tugend so hoch schætzen, lieben und ausüben wie Du. Belohnung für all das Gute, so du besitzest, wünscht dir schon auf dieser Welt eine deiner zærtlichsten aufrichtigsten Freundinnen.* On voit, comme le remarque M. R., que les filles du pasteur de Sessenheim habitaient encore en 1802 la vallée de la Bruche, et l'hommage que Frédérique rend à la vertu ainsi que ses relations avec Dorothée Schott prouvent qu'elle n'avait pas la mauvaise renommée que certains lui ont prêtée. — 2º *Marc-Antoine Rochon de Chabannes et sa correspondance avec M. de Gérard, préteur royal, relative à la comédie la Tribu représentée à Strasbourg le 1er octobre 1781*, documents inédits des archives municipales publiés et annotés (Strasbourg, Treuttel et Würtz. In-8°, 19 p.). L'auteur des *Amants Généreux*, chargé de composer une pièce de circonstance à l'occasion de la fête séculaire de la réunion de Strasbourg à la France, consulte Gérard sur plusieurs points et, selon l'expression de M. R., ses lettres nous initient, dans leurs épanchements naïfs, aux procédés littéraires d'alors et à la façon de charpenter, à bref délai, une comédie officielle. — 3° *Correspondance intime entre Ulric Obrecht, préteur royal, et Jean-Baptiste Klinglin, avocat général et syndic de la ville de Strasbourg*, 1688-1698, d'après un manuscrit de la bibliothèque municipale de Strasbourg. Paris, Fischbacher : Strasbourg, Treuttel et Würtz. In-8°, 64 p). Cette correspondance méritait d'être publiée, non pas seulement parce qu'elle expose certaines affaires administratives, mais parce qu'elle jette une curieuse lumière sur le gouvernement de Louis XIV et ses procédés. Elle montre combien Obrecht et Güntzer se jalousaient; comment tous deux se dénonçaient mutuellement et faisaient assaut de dévouement, de soumission servile envers l'intendant et les ministres ; comment tous deux, bien que convertis au catholicisme, étaient en butte aux attaques du grand vicaire. Elle renferme donc de précieux renseignements sur l'état moral de Strasbourg dans les dernières années du xviie siècle et complète heureusement, — puisque ce témoignage vient du camp adverse — le récit de l'ammestre Reisseissen publié par M. Reuss il y a vingt ans. — A. C.

— Mlle Buvignier-Clouet a fait tirer à part de l'*Annuaire de Lorraine* — un de ces rares annuaires régionaux qui gardent la bonne tradition de publier des travaux d'histoire — l'étude qu'elle a donnée à ce recueil sous le titre *Faits divers recueillis à Bar-le-Duc en l'année 1719* (Nancy, Crépin-Leblond. In-8°, 77 p.). Il était de mode au xviiie siècle de noter au jour le jour sur des feuillets intercalés dans un almanach les principaux événements du temps. Mlle Buvignier-Clouët a trouvé à la Bibliothèque de Bar-le-Duc plusieurs de ces almanachs : deux d'entre eux, relatifs à l'année 1719, et dus, l'un à François de Bar, l'autre à Hubert de Vendières, lui ont semblé curieux, et elle reproduit ce qu'ils contiennent de plus remarquable. On y trouve des détails intéressants sur l'incendie du château de Lunéville (3 janvier 1719) et sur celui qui réduisit en cendres la ville de Sainte-Menehould (7 août), sur la peste qui régna dans le Barrois, sur le prix des denrées, sur le système de Law (nos

descendants auront peine à croire la crédulité et l'aveuglement des Français »), etc. Mlle Buvignier-Clouët accompagne la plupart des notes de ces éphémérides d'un commentaire instructif puisé à des pièces inédites. C'est ainsi qu'elle rectifie quelques points de la généalogie de la famille d'Alençon et de l'histoire de l'abbaye de Jeand'heurs, qu'elle corrige plusieurs erreurs des gazettes du temps sur le séjour du chevalier de Saint-Georges à Bar-le-Duc, etc. — A. C.

— Le volume *La France sous le Consulat* que M. F. Corréard publie dans la Bibliothèque d'histoire illustrée dirigée par MM. J. Zeller et H. Vast (Paris, May. In-8°, 277 p.) est un excellent précis de cette période de notre histoire où la France révolutionnaire s'ordonne et s'organise sous la main et au profit de Bonaparte. L'auteur a divisé son sujet en cinq parties : il expose dans la première partie le gouvernement consulaire (constitution de l'an VIII, mesures de réparation, pacification de l'Ouest, Marengo, complots, exécution du duc d'Enghien); la deuxième partie est consacrée aux institutions (administration, justice, finances, police, légion d'honneur, concordat, instruction publique, presse, législation, armée); la troisième partie traite de la société; la quatrième, du mouvement économique; la cinquième du mouvement intellectuel. M. Corréard n'a négligé, comme on voit, aucun des aspects du Consulat, et, dans son récit rapide et néanmoins très solide, puisé aux sources, coupé de citations expressives, il a su montrer comment Bonaparte a établi sa dictature et reconstruit l'État français, État administratif et bureaucratique, excessivement centralisé, étroitement utilitaire; comment la société, se polissant avec lenteur, portait encore l'empreinte de la Révolution ; comment naquit l'industrie nationale; comment l'époque consulaire où les savants et les peintres occupent en Europe le premier rang, n'est pas une époque stérile et pauvre. — A. C.

— Le capitaine Bégouen a traduit la *Campagne de 1812 en Russie* de Clausewitz (Paris, Chapelot. In-8°, 210 p. 4 fr.). On sait que cet ouvrage du grand critique militaire se compose de trois parties : il raconte dans la première ses souvenirs personnels — et l'on y trouvera bien des traits curieux et notamment un portrait vivant du général Phull — ; il fait dans la deuxième le résumé succinct des opérations; il expose dans la troisième ce qu'il a vu à la fin de la guerre et se livre à des considérations générales sur la marche des événements (on y notera particulièrement les remarques sur la marche de Napoléon vers Kalouga, les réflexions sur les calculs de Koutousov et les souffrances de l'armée russe, les détails sur le défection de Yorck et la convention de Tauroggen). Cette traduction sera volontiers accueillie, et on lit avec profit les cinq pages de la préface de M. Bégouën. L'officier français remarque avec raison que, chez Clausewitz, « la métaphysique tend à l'emporter sur l'observation », mais que l'auteur allemand a compris l'audace napoléonienne et qu'il montre clairement comment les généraux russes ont sauvé leur armée en maintenant son énergie intacte malgré la retraite continuelle. — A. C.

— M. Ch. Joret a publié (tirage à part des « Nouvelles archives des missions scientifiques », t. IX) son *Rapport* sur les Français à la cour de Weimar. Il signale aux archives d'État de Weimar le compte des dépenses faites par le duc héritier Charles-Auguste et son frère Constantin pendant leur voyage en France dans l'année 1775, les actes relatifs à l'Institut du Belvédère, cet établissement d'éducation fondé par Mounier, des lettres inédites de Mme de Staël à la grande duchesse Louise. Il appelle, en outre, l'attention sur l'immense correspondance de Bœttiger qui compte plus de deux cent volumes déposés à la Bibliothèque royale de Dresde : on y trouve plus de cent lettres de Millin qui donnent de nombreux renseignements sur les recherches archéologiques et les études d'érudition de 1798 à 1818 (volume 131),

des lettres de Winckler (volume 228), de Hase (volume 73), de Raoul Rochette (volume 152), de l'helléniste Le Chevalier (volume 26), de Mounier (volume 134), de Benjamin Constant (volume 25), etc. — A. C.

— Le petit livre que M. F. Fœrster publie sous le titre *Kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche historische Litteratur* (Berlin, Ræde, 1900. Petit in-8, 58 pp.) rendra des services. Il est destiné et aux étudiants d'histoire et aux gens du monde qui veulent lire autre chose que des livres « populaires ». M. F. Fœrster a voulu citer, non pas les sources, mais les ouvrages les plus importants écrits en Allemagne dans ces derniers temps sur l'histoire d'Allemagne, les ouvrages qui « méritent cette citation, d'après la *communis opinio* des historiens, et qu'un étudiant d'histoire doit connaître au moins à un certain degré ». Il cite d'abord les bibliographies et les revues, puis les ouvrages généraux, puis les ouvrages sur les divers pays, puis, selon l'ordre chronologique, ceux qui traitent spécialement de certaines périodes et de certains événements. Chaque publication est caractérisée en un mot ou en une ligne. En appendice, figurent les collections comme la collection Oncken et les publications des Instituts allemands. — A. C.

— Il faut signaler le livre très complet et très consciencieux que Mme Hélène Richter a écrit sur Shelley (*Percy Bysshe Shelley*, Weimar, Felber, 1898, 640 pp). C'est une monographie très littéraire et très enthousiaste. L'auteur suit pas à pas le poète dans sa vie tourmentée, en narratrice sympathique et émue. Elle replace chacun de ses poèmes, même les moins considérables, à sa place chronologique dans la vie de Shelley. Le plan même qu'elle a choisi lui interdit, par conséquent, toute synthèse de la philosophie de Shelley, toute appréciation d'ensemble sur sa poésie. C'est une biographie littéraire; rien de plus. De nombreuses traductions en vers qui ne sont ni sans mérite, ni sans élégance, complètent cet ouvrage estimable d'une lecture agréable et facile. — J. L.

— M. Wilfred P. Mustard s'est proposé dans la petite plaquette qu'il publie (*Tennyson and Virgil*. The lord Baltimore press. The Friedenwald Company, Baltimore, 1899, 11 pp.), de relever dans Tennyson tous les passages où il a cru pouvoir retrouver une imitation ou un souvenir de Virgile. Son travail témoigne d'une connaissance profonde du texte des deux poètes qu'il compare. Les rapprochements sont, en général, intéressants et assez plausibles. Tout au plus pourrait-on suggérer à M. M. que l'influence de Virgile sur Tennyson dépasse de beaucoup les imitations purement verbales. Si Tennyson est réellement le plus virgilien des poètes modernes, ce n'est pas seulement parce qu'il a emprunté çà et là à Virgile quelques images, c'est surtout parce qu'il y a eu entre les deux poètes, à travers les âges, une communion d'âmes : et cela, M. Mustard, tout occupé de ses recherches minutieuses, a négligé de nous le dire. — J. Lecoq.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 11 décembre — 1899

Papyrus grecs, I-V. — GOLDZIHER, Le traité d'Abou-Hatim. — S. REINACH, Répertoire des vases peints grecs et étrusques, I. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique. — FOURNIER, Joachim de Flore. — EHEBERG, Pièces sur l'histoire de Strasbourg, I. — PAETZOLD, La confutation tétrapolitaine. — SMALL, La querelle de Ben Johnson. — BOUVIER, Bonaparte en Italie. — MAIKOV, Pouchkine. — FRANCKE, Forces sociales dans la littérature allemande. — SOLARI, Les Ephores. — ARVANITOPULLO, Les débiteurs de l'État athénien. — FERGUSSON, Les archontes athéniens. — AUDOUIN, Les anapestes de Plaute. — PASCAL, Quelques passages de Cicéron. — CURCIO, Cicéron, Calvus et les attiques. — RAMORINO, Lygdamus et Ovide. — REGLING, Les sources de la guerre de Crassus contre les Parthes. — SAMUELSSON, Valerius Flacus. — P. THOMAS, Mœurs romaines.

Ægyptische Urkunden aus den Kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung. — **Griechische Urkunden**, t. III, fasc. I-V.

La publication des Papyrus grecs, que nous avons signalée plusieurs fois déjà, continue régulière et soignée comme par le passé. M. Krebs a pour son compte trois des premières livraisons de ce troisième volume, et M. Wilcken une seule livraison : les noms de Goodspeed, de Schubart, et de Sethe apparaissent çà et là derrière quelques rares documents. La plupart des pièces transcrites proviennent de l'île de Soknopaios et intéressent l'administration du canton ou la vie privée de ses habitants, vers le II^e^ et le III^e^ siècles. Chacune d'elles a son importance qu'il faudrait parfois de longs développements pour faire sentir convenablement : ce sont des matériaux de valeur réelle qu'on livre à l'exploitation des savants sans y regarder. La netteté des reproductions, la loyauté des déchiffrements, la rapidité avec laquelle les livraisons se succèdent, n'ont plus besoin d'être louées : tous ceux qui se livrent à l'étude de ces documents savent de longue date ce qu'ils peuvent attendre de M. Wilcken et de M. Krebs.

H. G.

Abhandlungen zur Arabischen Philologie, von Ignaz GOLDZIHER, zweiter Theil. Leyde, Brill, 1897, un vol. in-8.

Le recueil de philologie arabe qui fait grand honneur à l'érudition

pénétrante et sagace de M. Goldziher vient de s'enrichir d'un nouveau travail sur un sujet à peine connu et qui a tout l'attrait de l'inédit. Il s'agit d'une série de personnages à demi fabuleux, patriarches comme *Khidr* (Élie ou Saint-Georges), héros célèbres comme Dhou'l Karneïn (Alexandre le Grand) qui, au dire des Orientaux ont dépassé les extrêmes limites de la vie humaine. Ces survivants des âges écoulés, les Arabes les nommaient *mou'ammarîn*, ce qui se peut traduire par « les toujours vivants » et leur attribuaient soit des prouesses extraordinaires, soit des sentences d'une sagesse profonde, soit enfin d'émouvantes élégies dont le thème obligé est la brièveté de la vie et la vanité des choses d'ici bas.

A ces types légendaires l'imagination populaire ajouta plus tard des êtres réels, presque contemporains de la prédication de Mahomet et qu'elle façonna sur le modèle de leurs fantastiques prédécesseurs. Comme pour ceux-ci, on mit sous leur nom bon nombre de pièces d'une authenticité douteuse, des fragments de cette variété de poésie arabe qu'on nomme *mersyah* (élégie, complainte) où s'exhalent les regrets du poète exclu par les ans des glorieuses expéditions qui ouvraient alors le monde à l'islamisme triomphant. Quelques morceaux du même genre se rencontrent, il est vrai, dans l'Anthologie (Hamasa) de Bohtori et dans certains traités de littérature ou de philologie grammaticale. Mais la bibliotheque de Cambridge possède seule l'exemplaire d'un traité spécial de la longévité, composé dans la première moitié du IXe siècle de notre ère, par un écrivain fort ignoré, un certain Abou Hatim originaire de Seïstân. Cette unique copie qui n'est pas datée appartient au ve siècle de l'hégire, puisqu'elle a été collationnée en 428 (1036-1037) sur un exemplaire probablement contemporain de l'auteur.

Si intéressant qu'il fût pour les lecteurs arabes toujours avides de merveilleux, le livre de Abou Hatim ne paraît pas avoir joui parmi eux d'une grande notoriété. Tout au plus s'il est cité par cinq ou six compilateurs des âges suivants. L'un d'eux cependant lui a fait d'assez larges emprunts, sans doute parce qu'il y trouvait des arguments favorables au dogme de l'*imam maktoum*, dogme fondamental chez les Chiites. C'est, en effet, un acte de foi pour les adhérents de cette secte que le douzième et dernier héritier de la famille d'Ali est encore vivant, contrairement aux données historiques qui placent en 260 de l'hégire (873-874) les circonstances tragiques de sa mort. Incarnation de la divinité qui s'est transmise d'Ali aux imams, c'est-à-dire à ses descendants en ligne directe, ce Mahdi vit loin des regards dans une retraite inaccessible jusqu'à la fin des temps, il apparaitra alors dans une apothéose glorieuse et ouvrira dans le monde l'ère de la justice, de la paix et du bonheur éternels. Or quelle meilleure preuve à l'appui de cette doctrine que la miraculeuse longévité des *mou'ammarîn*, c'est-à-dire de ces êtres privilégiés dont la vertu et la sagesse brillèrent dans une existence plusieurs fois séculaire ?

Tel est le document doublement précieux par sa rareté et l'étrangeté du sujet que M. G. a tiré de l'oubli où il était enseveli depuis près de huit siècles. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un maître aussi profondément versé dans la connaissance de la civilisation et de la littérature arabes au moyen âge, son édition répond à toute les exigences de la critique moderne. Le texte original provient, comme nous l'avons dit, d'un exemplaire unique qui n'était exempt ni de lacunes ni d'incorrections : le savant éditeur y a remédié dans la mesure du possible. S'il n'a pas jugé à propos d'y joindre une traduction, c'est que l'abondance et la précision de ses annotations la rendaient inutile. Nous aurions toutefois désiré l'interprétation littérale de certains passages difficiles, notamment dans les fragments de poésies que Abou Hatim insère presque à chaque page de son récit.

Dans une introduction très développée, M. G. a groupé tous les renseignements que ses vastes lectures lui ont fournis sur l'auteur de la rédaction primitive et sur les additions qui sont dues à un autre écrivain qui, plus tard, remania l'ouvrage et l'enrichit d'un nouvel apport de légendes et de citations. On lira avec intérêt à la fin de l'introduction les remarques très judicieuses du savant orientaliste hongrois sur le parti qu'on peut tirer du traité d'Abou Hatim pour la critique des sources de la tradition musulmane, ce que dans l'école traditionniste on nomme *isnad*, c'est-à-dire la transmission orale, laquelle a d'autant plus d'autorité qu'elle a passé par moins de bouches. Enfin un index des noms d'auteurs et des ouvrages cités termine heureusement l'ouvrage et en rend la lecture plus profitable.

En un mot, M. Goldziher vient de rendre par cette publication un nouveau service à l'érudition musulmane qui lui doit déjà de notables progrès. C'est grâce à des matériaux de cette valeur que s'élèvera un jour et peut être dès les premières années du xx^e siècle le grandiose monument depuis longtemps annoncé et toujours ajourné d'une encyclopédie musulmane.

B. M.

SALOMON REINACH. **Répertoire des vases peints grecs et étrusques.** Tome I : *Peintures de vases gravées dans l'*Atlas *et le* Compte rendu *de Saint-Pétersbourg, les* Monumenti, Annali *et* Memorie *de l'Institut de Rome, l'*Archæologische Zeitung, *le* Bullettino napolitano, *le* Bullettino italiano, *l'*Éphemeris (1883-1894), *le* Museo italiano, *avec des notices explicatives et bibliographiques*. 1 vol. in-12, de VI-535 p. Paris, Leroux, 1899. Prix : 5 fr.

Procul ab Urbe studentibus : telle est la dédicace du nouvel ouvrage de M. Reinach, qui continue ainsi, par une autre voie, la grande œuvre de vulgarisation archéologique qu'il a entreprise depuis déjà bien des années. Après les quatre gros volumes de la *Bibliothèque des monu-*

ments figurés (laquelle semble, malheureusement, ne devoir pas être continuée), après le *Répertoire de la statuaire*, dont le tome Ier est une réédition du *Musée de sculpture de Clarac* et le tome II comprend, en ses deux volumes, plus de sept mille statues ou statuettes antiques, réunies pour la première fois, M. R. publie un *Répertoire des vases peints* qui, dès aujourd'hui, le tiers de l'ouvrage seulement étant paru, dépasse de beaucoup les plus amples recueils qu'on ait encore faits pour ce genre de monuments. Il est vrai que M. R. a choisi un format modeste et adopté un type de reproductions très réduites. Ce n'est pas dans son recueil que l'on pourra étudier le style d'un vase ou le dessin d'une figure. Mais on pourra y parcourir en quelques instants la plus riche série de documents mythologiques ou archéologiques ; on y trouvera matière à maintes comparaisons instructives ; on y fera sûrement des découvertes, grâce au rapprochement fortuit de telles ou telles peintures, jusqu'ici dispersées dans les publications les plus diverses. Aussi, n'est-ce pas seulement aux travailleurs privés des ressources de la grande ville et des grandes bibliothèques, que l'ouvrage de M. R. sera utile. A tous les archéologues il rendra le service de leur faire mieux connaître quantité de documents, cachés dans des publications devenues très rares, ou trop bien défendus contre la curiosité par la masse énorme de papier et de carton qu'il fallait remuer pour les atteindre.

Les reproductions ont été obtenues de la manière suivante : un calque a été pris sur les planches originales, puis a été réduit au format voulu, et la réduction a été enfin reproduite par le procédé de la zincogravure. Malgré les différences de format, parfois très grandes, la fidélité du dessin est donc assurée. Mais les inscriptions sont devenues presque toujours illisibles ; souvent même elles ont été supprimées de parti pris, ainsi que les détails trop petits pour que la réduction en laissât subsister plus qu'une trace confuse. Ces précautions n'ont pas empêché que quelques dessins (très rares, heureusement) n'aient pasencore toute la netteté désirable. Je ne sais si M. R. n'est pas allé un peu trop loin dans ce sens et s'il n'aurait pas dû, au risque de grossir son livre de quelques pages, épargner aux yeux de ses lecteurs, en certains cas, un écarquillement pénible : pour ne citer qu'un exemple, le n° 4 de la page 258 a subi une réduction et une compression vraiment excessives. Tous les dessins sont accompagnés d'une notice explicative qui donne la description sommaire du sujet ; il y est joint une bibliographie, très abrégée comme de juste, mais qui renferme les renseignements essentiels.

On a vu, par la lecture du titre, quelles sont les publications dont les planches ont été transcrites, en traits simplifiés, dans les 532 pages du premier volume de M. R. Le tome II aura pour fonds les *Auserlesene Vasenbilder* de Gerhard et les *Engravings from ancient vases* de Tischbein, et on y trouvera en plus les planches • de Millingen (vases de Coghill), de Laborde (vases de Vienne), du duc de Luynes (vases de

la Bibliothèque nationale), de Roulez (vases de Leyde) et de Schulz (vase de Ruvo) ». Un troisième tome sera consacré au dépouillement de publications moins notables ou qui font en partie double emploi avec les précédentes. M. R. annonce d'ailleurs qu'il n'empruntera rien à des recueils récents très répandus, comme ceux de Benndorf, Dumont, Hartwig ou les *Vases du Louvre* de M. Edmond Pottier ; il laissera aussi de côté les périodiques encore existants. Il s'en tient, en quelque sorte, à l'ancien fonds des études céramographiques ; et son but a été de le vulgariser, d'en mettre sous nos yeux tous les éléments, au nombre de deux à trois mille. A la différence du *Répertoire de la statuaire*, le *Répertoire des vases* ne contiendra rien d'inédit ; mais il fournira la récapitulation complète et infiniment commode d'une foule de documents dont beaucoup étaient mal accessibles et certains ne l'étaient même pas du tout. Ce précieux et secourable *Répertoire* aura pour complément une vaste « concordance » des recueils de vases, dont M. Reinach prépare la rédaction ; et à ce propos il adresse au public savant un appel que je vais transcrire ici, afin d'augmenter, s'il est possible, les chances qu'il a d'être entendu : « Les archéologues qui posséderaient des *concordances* manuscrites des vases publiés dans les recueils d'Hancarville, de Gargiulo, de Stackelberg, de Moses, dans les programmes de Gerhard et de Panofka, dans les brochures introuvables de Politi, etc., feront œuvre pie en me les communiquant. Ma *Concordantia vasorum* est déjà plus qu'un projet ; mais, si l'on ne me vient pas en aide, elle ne pourra être publiée qu'à l'état d'ébauche. Ce serait dommage pour nos études »[1].

Henri LECHAT.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique** (Cours de littérature celtique, t. VI). Paris, Fontemoing. 1899. In-8, xv-418 p.

En lisant l'*Iliade* et l'*Odyssée* en vue d'une étude grammaticale, M. d'Arbois de Jubainville a remarqué qu'il y avait de nombreuses analogies entre la civilisation homérique et la civilisation celtique. Nous ne connaissons l'état social des Celtes dans l'antiquité que par les rares renseignements que nous ont transmis à diverses époques et sur des parties différentes du monde celtique les écrivains grecs et latins. Au

---

1. Quelques *lapsus*, notés en passant. P. v-vi, dans la table des Abréviations, il y en a deux qui font double emploi l'une avec l'autre : Inghirami *Vasi Fittili* ; VF = Inghirami, *Vasi Fittili*. — P. 16, au lieu de *kybistria*, lire *kybistétria*. — P. 33, l. 9, au lieu de 7-9, lire 7-10. — P. 33, l. 10-12, au lieu de Sujets : 7... 8... 9, lire Sujets 8... 9... 10. — P. 46, l. 10, au lieu de *anods*, lire *anodos*. — P. 318, l. 8, au lieu de Troïlos, lire Τρωΐλος (puisque l'inscription existe). — P. 319, l. 11, au lieu de p. 117, lire p. 177.

moyen âge, au contraire, la littérature épique de l'Irlande nous fournit les renseignements les plus abondants et les plus intéressants sur les Celtes de langue gaélique. Quelle est l'époque[1] dont le cycle le plus ancien, le cycle de Conchobar et de Cûchulainn, nous trace le tableau très vivant, sinon très artistique ? Il est assez difficile de le déterminer. Les manuscrits que nous possédons ne remontent pas au delà du xiᵉ siècle. Ces manuscrits sont eux-mêmes des copies de textes plus anciens. Mais avant que les histoires merveilleuses dont les *file* charmaient les loisirs des chefs irlandais eussent été fixées par l'écriture, vers le viiᵉ siècle, elles avaient été récitées et s'étaient transmises de conteurs en conteurs pendant peut être plusieurs siècles. D'après les chroniques irlandaises, le roi Conchobar serait mort l'an 22 de notre ère, et le héros Cûchulainn, l'an 2. Mais la chronologie irlandaise, dont nous ne connaissons pas les sources, ne laisse pas d'être suspecte. D'autre part, les *file* qui récitaient les poèmes du cycle d'Ulster et les scribes qui en ont fixé les principaux épisodes n'ont-ils pas altéré la tradition et attribué aux vieux héros gaéliques les mœurs et les usages des temps où l'on récitait et où l'on rédigeait les poèmes épiques de l'Irlande ? Il est donc difficile de déterminer exactement l'âge de la civilisation que nous présente le cycle de Conchobar.

Mais il est remarquable que sur un grand nombre de questions, les documents transmis par les auteurs de l'antiquité, et les renseignements que l'on peut tirer de l'épopée irlandaise du moyen âge coïncident. Chez les anciens Celtes comme chez les Irlandais, on trouve l'usage du char de guerre armé ou non de faux (p. 327-341), de la fronde (p. 352-356), du *gæsum* (p. 364-366), du chien de guerre (p. 55), du combat singulier entre deux armées (p. 27) ; le meilleur morceau est offert au plus valeureux champion (p. 52) ; on constate à la fois la pluralité des femmes (p. 291), et la polyandrie (p. 293-294) ; certaines croyances religieuses et les noms mêmes de plusieurs dieux sont identiques (p. 201).

Sur ce dernier point, il importe toutefois de noter une différence importante. Dans la tradition irlandaise, évhémérisée par des rédacteurs chrétiens, les personnages dont le nom est identique à celui de divinités celtiques, apparaissent comme des héros magiciens et thaumaturges, mais nulle part, ils ne sont l'objet d'invocations, d'offrandes ou de sacrifices.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la civilisation des Celtes d'Irlande au moyen âge et la civilisation des Celtes dans l'antiquité présentaient de grandes analogies. Il est plus étonnant que l'état social des Irlandais soit à peu près le même que celui des Grecs à l'époque homérique. Le combat singulier, le morceau du champion, les devins et les bardes, la transformation des dieux en oiseaux, le pays des bienheureux, la barque des morts, l'achat de la femme, le char de guerre, sont des traits communs aux deux civilisations. Un des chapitres les plus intéressants du livre de M. d'A. de J. est consacré aux nombres favorables et défavorables

(p. 256-284) qui sont les mêmes chez les Celtes et chez les Grecs. De plus les Celtes de l'antiquité et les Grecs de l'épopée homérique connaissent également le culte des arbres et l'immolation sur les tombes. Il y a même de curieuses coïncidences de détail ; aux noms grecs en -γένης dont le premier terme est un nom de dieu, comme dans Διο-γένης, on peut comparer les noms gaulois en *-genus* comme *Camulo genus*, *Esu-genus Totati-genus*. De l'épisode bien connu du chant I de l'*Iliade* où l'on voit Apollon envoyer la peste dans le camp des Grecs et ne mettre fin au fléau que sur la prière de son prêtre Chrysès, on peut rapprocher le texte de César : *Apollinem morbos depellere* (VI, 17, 3).

Peut-on tirer quelque conclusion de ces ressemblances entre les civilisations de deux peuples d'origine indo-européenne, l'un et l'autre, mais qui n'ont jamais eu de rapports nombreux et fréquents ? M. d'A. de J. ne se dissimule pas que si nous avions pour d'autres Indo-Européens des textes aussi étendus et aussi intéressants que les poèmes homériques, on y trouverait ces mêmes analogies qu'il a fait ressortir dans son livre. Comme il le dit fort bien p. 393 : « la parenté entre Celte et Grec homérique tient sur certains points à une origine commune ; les mots qui veulent dire père et mère par exemple sont décisifs. Mais l'accord sur beaucoup de détails s'explique par les lois générales de l'esprit humain et par le degré de civilisation ». M. d'A. de J. ne néglige point d'ailleurs d'indiquer à côté des ressemblances, les différences : les pratiques magiques inconnues dans l'Iliade, rares dans l'Odyssée, et si fréquentes en Gaule et en Irlande ; le clergé enseignant des Gaulois, et le ἱερεύς homérique ; les îles bienheureuses des morts et le sombre et triste Aïdès ; la sépulture par inhumation des Celtes, et la sépulture par incinération des Grecs ; le respect de la femme grecque et la condition misérable des femmes chez les Celtes ; enfin, tandis que les noms d'armes et d'ustensiles sont souvent communs aux Celtes, aux Germains et aux Romains, les noms correspondants en grec ne sont pas apparentés aux noms celtiques.

L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville contribuera à mieux faire connaître l'épopée irlandaise encore si peu connue ; il attirera l'attention des folkloristes sur des rapprochements curieux que seul un celtiste était en situation de faire. Un index des matières, une table des mots grecs et une table des noms propres de personnes et de dieux y rendent faciles les recherches.

G. Dottin.

Paul Fournier. **Joachim de Flore et le Liber de Vera Philosophia.** Paris, Mâcon, imprimerie Protat. 30 pp. in-8. Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, IV (1899), n° 1, pp. 37-65.

L'article de M. Paul Fournier est une importante contribution à l'histoire de la théologie du moyen âge. Un manuscrit de la bibliothèque de

Grenoble, provenant de la Grande-Chartreuse, contient une œuvre inédite et anonyme intitulée : *Liber de Vera Philosophia*. Le livre procède de l'enseignement de Gilbert de la Porrée et s'attaque aux conceptions trinitaires des théologiens en renom au XII[e] siècle : Abélard, Hugues de Saint-Victor, saint Bernard, Guillaume de Conches, et surtout Pierre Lombard. Ce sont là les modernes sabelliens contre lesquels s'élève l'auteur. Tout le système qu'il leur oppose est fondé sur la distinction de la nature, *quo est*, et de la personne, *quod est*. Il en résulte que, dans la Trinité, l'unité est celle d'une collection d'individus de même espèce. M. F. montre comment ces doctrines se rattachent directement à la philosophie de l'évêque de Poitiers. L'ouvrage a dû être composé peu après le concile du Latran en 1179. L'attribution à l'abbé de Flore résulte tant de la doctrine du traité que des détails fournis par l'auteur sur lui même. Il doit se placer avant la période des œuvres prophétiques de Joachim, avant le temps où il se pique d'écrire sur les conseils et par la direction des papes. M. F. se trouve amené par cette étude et par cette discussion à préciser, mieux que ne l'avait fait Renan, certains points de l'histoire de Joachim. Notamment, la *Concordia Euangeliorum* du manuscrit de Dresde n'est pas, comme il l'avait affirmé, un écrit supposé.

La portée générale des recherches de M. Fournier est grande. Le *Liber de Vera philosophia* est le développement du concept grec de la Trinité. Le Grec va des personnes à l'unité de la nature, tandis que le Latin, depuis Augustin et dans la scolastique, va de l'unité aux personnes. *Exordium fidei*, dit le *Liber, a Trinitate incipit, non ab unitate*. D'un autre côté, l'enseignement de Gilbert lui fournit sa base philosophique. Joachim, le Calabrais *bilinguis*, se trouve être le trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Et c'est aussi en Joachim que se trouve le point de contact entre la théologie trithéiste et la conception trithéiste de l'histoire. « C'est ainsi que toute la postérité mystique de Joachim, les Spirituels et les Fraticelles du XIII[e] et du XIV[e] siècle, et avec eux tant d'âmes ardentes qui attendirent la régénération de l'Église d'un avènement de l'Esprit divin, descendent par l'intermédiaire de l'abbé de Flore, d'un théologien fort peu mystique, Gilbert de la Porrée ; et par Gilbert, sans s'en douter, les rêveurs qui crurent à la révélation d'un Évangile éternel se rattachent aux doctrines d'Aristote ».

Les doctrines trinitaires de Joachim n'eurent pas plus de succès que ses révélations. Le *Liber de Vera Philosophia*, écrit en partie pour relever les Porrétains de la condamnation du concile de Reims, en 1148, se trouva impliqué dans la condamnation d'un autre ouvrage de Joachim, *De unitate et essentia Trinitatis*, dirigé spécialement contre Pierre Lombard. Le pape Innocent III le condamna dans une bulle de 1215. Le *Liber* avait dû disparaître déjà, quand les doctrines de Joachim sombrèrent définitivement dans le procès intenté à ses idées, en 1255, devant la commission d'Anagni.

M. D.

Verfassungs = Verwaltungs = and Wirthscaftosgeschichte der Stadt Strassburg bis 1681, von Dr K. Th. Eheberg. Band. I. Urkunden und Akten. Strassburg, Heitz. u. Mündel, 1899, xvi, 771 p., 8. Prix : 18 f. 75 c.

Le critique chargé de rendre compte de ce volume de près de huit cents pages, se trouve dans une position bien bizarre. Le titre lui annonce une histoire constitutionnelle, administrative et économique de la ville libre de Strasbourg jusqu'à sa réunion à la France, et quand il s'apprête à étudier un ouvrage qui ne peut manquer d'être intéressant, puisqu'il traite un sujet qui n'a jamais encore été traité avec quelque détail et qu'il a pour auteur un économiste justement estimé par ses confrères, il s'aperçoit avec stupeur que, de toute cette histoire, rien, pas même une préface orientant le lecteur, n'est encore écrit. Tout ce gros volume ne renferme, en effet, qu'un amas de pièces justificatives et c'est la préface du *second* volume seulement qui devra nous éclairer sur la méthode et le plan de l'ouvrage. Ce second volume devait paraître au printemps de 1899 et nous l'avons patiemment attendu jusqu'au mois de novembre sans le voir venir, mais il paraît qu'il n'est pas même sous presse. On n'ignorait pas quelle singulière idée se font encore aujourd'hui certains savants allemands de la façon de *composer* un livre et combien il leur semble inutile, et presque malséant pour un *Geschichtsforscher* authentique, de le rédiger d'une façon quelque peu abordable pour le grand public. Mais nous n'avons point souvenance d'une publication présentée, même à un cercle d'érudits, contrairement à toute règle et avec un sans gêne aussi complet, surtout après avoir été annoncé depuis de longues années [1]. Ignorant ce que sera en définitive le travail, quelles divisions, chronologiques ou autres, adoptera M. E. dans son exposé de la vaste et intéressante matière qu'il a choisie, il est à peu près impossible de parler du formidable appendice qu'il a cru devoir mettre dès maintenant au jour. Assurément, on trouve dans cet amas de documents inédits bien des pièces curieuses utiles à connaître; il y en a d'autres qui, à première vue, nous paraissent encombrer assez inutilement le volume; il y en a beaucoup aussi qui manquent, et qu'on s'attendait à y trouver, si réellement ce premier tome doit représenter le *Cartulaire administratif et constitutionnel* de l'ancienne république de Strasbourg. Aucune des chartes constitutionnelles (*Schwoerbriefe*), aucun des codes municipaux (*Stadtrechte*) ne se trouve dans les pièces justificatives de cette *Verfassungsgeschichte*, et l'on ne peut pourtant pas demander aux futurs lecteurs de l'ouvrage de se reporter à chaque instant aux gros in-quarto de l'*Urkundenbuch* de M. Wiegand et de ses collaborateurs. On nous annonce, en outre, une *Wirthschaftsgeschichte* et, dans ce recueil de documents à l'appui, on n'en rencontre presque aucun sur l'organisation primitive des tribus d'arts et métiers, sur les

1. Il aurait infiniment mieux valu qu'on ne mette ce volume en vente qu'un ou deux ans plus tard, puisque aussi bien on l'attend depuis quinze ans.

statuts de ces corporations industrielles et bien peu sur leur développement à travers les siècles [1]. Ce qui frappe aussi, en feuilletant le volume de M. E. c'est que toutes les pièces qu'il donne sont rangées pêle-mêle et uniquement d'après l'ordre chronologique, sans égard aux rubriques qu'elles devraient tout naturellement former comme annexes aux divers chapitres du livre. M. J. Brucker dans ses *Zunft und-Polizeiordnungen Strassburgs* du XIV[e] et XV[e] siècles avait classé les règlements d'après les matières, ce qui nous semble infiniment plus pratique et plus logique à la fois. Cependant, c'est là un inconvénient auquel on peut encore assez facilement obvier par une bonne table systématique des matières ; ce qui est plus fâcheux, c'est que pour certaines rubriques les pièces justificatives semblent devoir manquer à peu près complètement ; l'auteur déclare que pour l'administration des finances, il n'existe pas de matériaux officiels. Cela est vrai sans doute pour le moyen âge et pour le XVI[e] siècle, mais pour le XVII[e] siècle tout au moins, des comptes du *Pfennigthurm*, du Trésor public, existent parfaitement aux Archives. Dans un milieu aussi conservateur que celui de l'oligarchie strasbourgeoise d'alors, les errements suivis, les dépenses ordonnancées, les recettes effectuées ont dû être sensiblement les mêmes un siècle auparavant et comme le récit de M. E. ne doit s'arrêter, à ce que nous annonce le titre, qu'en 1681, il aurait fort bien pu incorporer au moins l'un de ces budgets parmi la masse des paperasses administratives accumulées dans son recueil.

Espérons que son *second* volume, qui aurait dû être, de toute nécessité, le *premier*, finira pourtant par paraître quelque jour. Espérons surtout que nous y trouverons une explication satisfaisante de certaines lacunes et, avant toutes choses, l'exposé de la méthode dont s'est inspiré l'auteur. Si le savant professeur d'Erlangen, dont le mérite n'est pas en cause, réussit à nous retracer, dans ce second volume, le tableau fidèle et vivant des rouages politiques, si compliqués, et de tous les innombrables règlements qui constituent l'organisme administratif et économique du vieux Strasbourg que son titre nous promettait trop tôt, volontiers nous lui pardonnerons l'accès d'impatience qu'il a fait naître chez tous ceux qui, ayant pris en mains le premier, se sont sentis complètement et fort légitimement déçus.

R.

Die Konfutation des Vierstaedtebekenntnisses. Ihre Entstehung und ihr Original, von Alfred Paetzold. Leipzig, A. Barth, 1900, VIII, LXXXII, 115 p. in-8. Prix 12 fr. 50.

Si l'origine et l'histoire des Confessions de foi présentées à Charles-

1. Si, par hasard, il devait y avoir un *second* volume de pièces justificatives, ces observations n'auraient pas de raison d'être ; mais pourquoi, si c'est le cas, ne le dit-on pas au public ?

Quint par les États de l'Empire, gagnés aux nouvelles doctrines, a été l'objet de nombreuses et savantes études historiques et théologiques, on était beaucoup moins bien informé, jusqu'à ces dernières années, sur celle des réfutations opposées, par ordre de l'empereur, aux manifestes de la foi luthérienne par les théologiens catholiques. L'ouverture des Archives du Vatican aux savants de tout culte et de tout pays, a permis de combler enfin cette lacune. C'est grâce à elles que M. le professeur Jean Ficker a pu raconter, en 1891, l'histoire des péripéties par lesquelles a passé le texte de la *Confutatio Augustana*, et nous donner ensuite le texte authentique lui-même. Maintenant l'un de ses élèves, M. Paetzold, nous fournit un travail analogue sur une œuvre de controverse parallèle, la *Confutatio Tetrapolitana*, encore ignorée jusqu'à nos jours, puisqu'elle n'avait jamais été distribuée d'une façon officielle à l'état de manuscrit, ni mise à l'impression. On sait que lors de la diète d'Augsbourg, en 1530, les délégués de la ville de Strasbourg, auxquels se joignirent ceux des villes de Constance, Memmingen et Lindau, refusèrent de signer la Confession dite d'Augsbourg, rédigée par Mélanchthon, parce qu'ils partageaient plutôt les doctrines zwingliennes sur le dogme de l'Eucharistie ; ils présentèrent donc au souverain une Confession de foi particulière, connue sous le nom de *Confession Tétrapolitaine* et rédigée par Bucer et Capiton. Charles-Quint donna ordre à la même commission, déjà chargée de réfuter la confession des princes, de rédiger une seconde *Confutation*, dirigée contre celle des quatre villes ; sous la direction du légat du pape, ce travail fut fait assez rapidement par Jean Eck, aidé par Fabri, Cochlaeus et quelques autres théologiens marquants, alors présents à Augsbourg. Remanié à plusieurs reprises, ce texte fut enfin *lu* à l'audience accordée aux députés des villes, le 25 octobre 1530 [1], mais il ne fut partiellement connu que par une *Apologie*, publiée l'année suivante à Strasbourg et destinée à le réfuter. M. P. a non seulement retrouvé au Vatican le texte définitif, qu'il donne sous sa double forme allemande et latine, mais il a encore mis la main sur les dossiers qui lui ont permis d'en suivre les transformations successives, et grâce à la collation minutieuse des rédactions diverses conservées aux Archives de Rome, de Vienne et de Munich, il a pu écrire une page d'histoire très curieuse et compléter le tableau des intrigues et des agissements qui se croisèrent à la diète d'Augsbourg, en se contrecarrant, et modifièrent alternativement en sens inverse ces formules théologiques, selon que la prudence politique ou les antipathies religieuses prenaient le dessus.

R.

1. On leur en avait refusé une copie officielle.

The Stage-quarrel between Ben Jonso nand the so-Called poetasters by Roscoe Addison Small. Breslau, H. Marcus, 1899, in-8, VIII et 204 pp.

Cette nouvelle et intéressante contribution à l'étude du drame anglais de l'époque d'Élizabeth est l'œuvre d'un jeune savant mort prématurément. On ne peut que regretter la disparition de ce critique qui promettait de se signaler par des travaux sérieux sur cette période si considérable de la littérature anglaise. La querelle fameuse qui met aux prises Ben Jonson d'une part et de l'autre Dekker et Marston, qui inspira en tout ou en partie dix pièces — et non des moindres — du prolifique théâtre de cette époque, à laquelle se sont mêlés de près ou de loin presque tous les dramatistes du temps, même Shakspeare, a été déjà étudiée. Tout récemment M. Penniman publiait un volume sur ce sujet [1]. Et d'autre part, un des historiens les plus considérables du théâtre anglais, M. Fleay, au cours de ses études bien connues sur les œuvres dramatiques du siècle d'Élizabeth et de Jacques, s'est, à propos de cette question, laissé aller plus que de coutume peut-être au charme irrésistible pour lui des hypothèses justifiées ou non. Le grand mérite de M. Small est de remettre les choses au point, de rejeter impitoyablement tout ce qui ne s'appuie pas sur des faits vérifiables et certains, de se refuser à torturer les textes pour en tirer ce qu'ils ne contiennent pas. C'est cette méthode rigoureuse et véritablement scientifique qui donne sa valeur à ce livre qui ne sera malheureusement suivi d'aucun autre et qui permettait d'augurer si favorablement de travaux projetés que la mort est venue brutalement interrompre.

J. Lecoq.

Félix Bouvier, **Bonaparte en Italie**, 1796. Paris, Cerf. 1899, Gr. in-8°, XI et 745 p. 7 fr. 50.

Il est impossible d'être aussi complet que l'est M. Bouvier sur son sujet, et il suffirait de lire, à la fin de ce gros volume, la nomenclature des documents et ouvrages consultés (p. 715-739) pour s'assurer qu'il a tout, ou à peu près tout dépouillé, journaux, mémoires, lettres de l'époque, monographies et biographies : s'il est un livre puisé aux sources, c'est bien celui-là. Le récit commence à l'instant où Bonaparte prend le commandement de l'armée d'Italie, et il s'arrête à l'entrée des Français dans Milan, au moment de la signature définitive de la paix avec le roi de Sardaigne, à l'heure où le jeune général, rassuré sur ses derrières, s'apprête à entamer sa seconde campagne contre les Autrichiens. Le consciencieux auteur qui n'omet et n'oublie rien, nous présente d'abord les armées qui vont se heurter : l'armée sarde, l'armée autrichienne,

1. Cf. *Revue critique*, 1898, n° 45, p. 336.

l'armée française qu'il décrit comme nul ne l'avait fait encore, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, indisciplinée, pillarde, affamée, mais ardente, vaillante, prête aux plus puissants efforts, profondément nationale. Il passe en revue les états-majors : Bonaparte et ses lieutenants qu'il peint de pied en cap, impétueux, libres de préjugés, libres de toute règle, et les généraux comme Beaulieu, expérimentés et toutefois las, froids, vieillis. Il trace un tableau de l'Italie, de son morcellement, de l'impuissance de ses divers états, expose quelles étaient les idées des Français sur le but de la campagne, prouve que Bonaparte seul voyait clair. Vient la narration des premiers combats : M. B. développe le plan du jeune général inspiré, en somme, par Maillebois, et retrace l'épisode de Monte-Legino; la journée de Montenotte dont il diminue justement l'importance et qu'il qualifie de vif combat d'avant-postes, mais qui donne à Bonaparte la position de Carcare; la journée de Millesimo qui ne servit guère les projets de Napoléon; celle de Dego qui rompit le charme et qui fut une victoire complète; l'investissement de Céva et l'échec de San Michele; l'assaut du Brichetto et la prise de Mondovi, l'action de cette campagne qui se rapprocha le plus d'une bataille rangée; l'armistice de Cherasco. Voilà Bonaparte débarrassé des Piémontais : il court aux Autrichiens et avec M. B. nous le suivons dans sa marche rapide, à Casteggio, à Plaisance où il passe le Pô, à Lodi, à Milan. M. B. a rétabli la vraie physionomie de toutes ces affaires. Il ne loue pas aveuglément Bonaparte et ses soldats. Il fait voir que la cavalerie française était médiocre, que l'alerte et intrépide Stengel périt à Mondovi en voulant donner l'exemple à sa troupe qui n'avait ni bravoure ni élan, que les Français subirent un grave échec devant les retranchements de Céva ainsi qu'à San Michele où Colli eut un entier et incontestable avantage, qu'ils se ruèrent au pillage et commirent d'incroyables désordres, que Lodi même ne mérite pas sa réputation (il cite à ce propos le mot du vainqueur à l'évêque, *non fu gran cosa*), que Bonaparte paya bien cher le succès relatif de Cosseria et qu'il l'eût acquis à meilleur compte avec plus de patience. Mais s'il blâme la précipitation meurtrière que le général eut quelquefois, s'il le juge trop impatient par instants, trop pressé de rattraper le temps perdu, trop dédaigneux des obstacles et des difficultés, il admire la netteté et la vigueur de ses coups, l'opportune rapidité de la plupart de ses mouvements, sa géniale audace à Lodi, et il insiste justement sur le perfectionnement que Bonaparte apporta à l'outillage militaire en formant des têtes de colonne qui arrachent la victoire par leur fougue et leur ténacité, en composant avec les compagnies d'élite des bataillons de grenadiers et de carabiniers qui sont constitués en corps d'avant garde et capables de tout risquer. On pourra lui reprocher quelques longueurs, la quantité des citations, des paragraphes trop coupés et trop courts, plusieurs locutions négligées ou familières. Mais il a le style animé, pittoresque, et son ouvrage offre des portraits précis et vivants (beaucoup d'après des notes inédites de Desaix) et nombre de

passages très attachants, très dramatiques : la défense de Fornésy à Monte-Legino, la prise de Cosseria, l'hasardeuse attaque de Wukkasovich qui faillit réparer à Dego le mal causé par l'indolence d'Argenteau, la tentative hardie des deux Schreiber à San Michele, l'héroïque résistance du brigadier Dichat à Mondovi et sa mort, l'échauffourée de Codogno où La Harpe périt si misérablement, l'enlèvement du pont de Lodi par Dupas et les carabiniers savoyards, l'entrée triomphale des Français à Milan et l'accueil enthousiaste qu'ils reçoivent. Bref, on sent à chaque page, que le livre de M. B. témoigne des recherches les plus considérables ; c'est un livre fait avec amour où l'auteur a mis et voulu mettre tout ce qu'il savait et tout ce qu'il avait recueilli dans ses voyages comme dans ses lectures, un livre plein de détails et de renseignements, fort intéressant et qui fait le plus grand honneur à M. Bouvier, mais qui l'engage, le lie. C'est évidemment un premier volume qu'il publie là et qu'il pourrait sous-intituler *Lodi* ; il est obligé maintenant de nous donner la suite, obligé de se ceindre les reins et de se remettre à la besogne ; il le fera sans doute avec la même ardeur, la même verve, le même soin assidu et scrupuleux ; mais de pareilles œuvres exécutées dans de telles proportions et avec tant de minutieuse exactitude demandent des années de travail [1].

A. C.

I. **Sotchinenia Pouchkina**. Œuvres de Pouchkine, édition publiée par L. Maïkov pour l'Académie des sciences, 1er vol. in-8 de XIX, 420 pp., Saint-Pétersbourg.
II. L. Maïkov. **Pouchkine, biografitcheskie materialy** (matériaux biographiques et études littéraires, 1 vol. in-8 de 462 pp.) Saint-Pétersbourg. 1889. Librairie Pantelieev.

En 1886, le regretté Mejov publiait à Saint-Pétersbourg, le volume intitulé *Puschkiniana, bibliographie des littératures russe et étrangères sur la vie et les œuvres de Pouchkine*. Ce consciencieux ouvrage ne compte pas moins de 4587 numéros. Si Mejov avait pu le continuer jusqu'à nos jours, il en compterait probablement 6000. Le centenaire du poète qu'on vient de célébrer cette année a fait éclore quantité d'éditions, de notices, d'essais critiques. L'œuvre du grand poète russe est de plus en plus traduite et commentée à l'étranger. Notons à ce propos un fait regrettable. Il n'existe pas actuellement en français d'anthologie bien faite des œuvres de Pouchkine. Les amateurs de littérature comparée ne peuvent se faire une idée de son génie qu'en recherchant chez les libraires ou dans les dépôts publics, des traductions disséminées, fragmentaires,

1. L'appendice renferme plusieurs notes que l'auteur nomme notes de discussion, des notes biographiques sur la plupart des gens cités dans l'ouvrage — encore un long, utile et ingrat travail! — et trois cartes dont celle de Borgonio, de 1772, celle même qui servit à Bonaparte.

le plus souvent introuvables. Il y a là pour l'honneur de la librairie française une sérieuse lacune à combler.

Parmi les travaux russes auquels le poète à donné lieu, ceux de M. Léonide Maïkov méritent d'être cités au premier rang. Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, M. L. M. est l'un des plus profonds connaisseurs de la littérature russe. Son frère Apollon, récemment décédé, a été en poésie l'un des plus brillants successeurs de Pouchkine. La section russe de l'Académie a été bien inspirée en confiant à M. L. M. le soin de publier une édition définitive et monumentale des œuvres de Pouchkine. Cette édition formera douze volumes. Le premier volume vient de paraître pour le jubilé du poète. Il comprend les poésies lyriques écrites de 1812 à 1817. Pouchkine avait commencé à écrire des vers à l'âge de quatorze ans. Il s'inspirait surtout de nos poètes français du XVIII[e] siècle, de Parny notamment. Dans le commentaire qui occupe près de la moitié du volume, M. M. donne le texte intégral des morceaux français imités par le poète russe. Ce commentaire est des plus instructifs. Voilà Pourchkine traité enfin en véritable classique. L'intérêt du travail de M. M. ira croissant avec chaque volume. Il se propose de couronner son pieux travail par une biographie détaillée et nous l'espérons définitive du grand poète.

En attendant il nous donne un volume de *Matériaux biographiques et d'essais historiques et littéraires*. Les dévots de Pouchkine, — et ils sont nombreux, — y trouveront de quoi se délecter. La jeunesse de Pouchkine, racontée par son frère, les mémoires de Poustchine, son plus intime ami de collège, le journal de Wulf, les souvenirs de Mme Kern qui vers 1825 inspira au poète une passion violente et éphémère, les jugements de Pouchkine sur Batiouchkov, les souvenirs de Schevyrev sur Pouchkine, les rapports du poète avec la famille Ouchakov, son voyage au Caucase, ses relations avec Dahl fournissent la matière d'une série de chapitres admirablement documentés et d'une lecture fort agréable. Quand tous ces documents seront coordonnés et complétés, nous aurons enfin une biographie monumentale comme l'édition elle-même à laquelle le nom de M. Maïkov restera attaché.

L. Leger.

Kuno Francke. **Social Forces in German Literature**; a Study in the History of Civilization. New-York, Henry Holt and C[o]. 1[re] édition 1896. 3[e] édition 1899, in-8 de XIII-577.

Il faut s'entendre sur la signification de ce titre, *Forces Sociales dans la Littérature allemande*, auquel on a reproché de promettre plus que ne tient le livre lui-même. M. Francke n'a pas voulu faire une histoire de la vie sociale de l'Allemagne *en fonction* de sa littérature, à l'exclusion d'autres « forces » d'ordre économique et politique. Il s'est proposé, au

contraire, de rendre compte « des grands mouvements intellectuels de la vie allemande, tels qu'on les trouve exprimés dans sa littérature » ; et son livre revendique une place bien à part à côté des ouvrages consacrés au développement de la littérature allemande, presque tous orientés vers l'esthétique ou l'histoire de la langue.

J'aurais voulu voir M. F. s'expliquer, dans sa Préface, sur deux points. Croit-il trouver, dans les variations de la pensée allemande et dans les mouvements successifs des écoles littéraires, une expression immédiate, et comme une prise de conscience contemporaine des transformations sociales et politiques de la nation ? Ne lui semble-t-il point, à l'inverse, que, les œuvres des poètes ou des penseurs pouvant être en retard ou en avance sur la réalité des « forces sociales », il est difficile de superposer exactement, pour une époque donnée, les indications de la littérature et la vie inconsciente des masses ? — D'un autre côté, une étude comme celle-ci, bien qu'elle néglige à dessein le point de vue esthétique, ne peut guère se dispenser d'aller, avant tout, aux œuvres qui ont quelque valeur littéraire intrinsèque : est-il sûr que ce soient les plus révélatrices et les plus significatives socialement ? Et sont-ce vraiment les hauts sommets qui constituent l'orographie d'une littérature aperçue sous cet angle ? Telles sont, semble-t-il, les questions *de droit*, en quelque sorte, que soulève l'entreprise de M. F. ; et il eût été intéressant d'avoir là-dessus l'opinion de l'auteur au début de son enquête.

L'Introduction expose la thèse même de l'ouvrage. La lutte incessante qui se livre « entre les tendances individualistes et les tendances collectivistes, entre l'homme et la société, la personnalité et la tradition, la liberté et l'unité, le cosmopolitisme et le nationalisme », se trouve reflétée dans le cours de la littérature allemande ; les diverses époques de la civilisation germanique nous font assister au triomphe successif de ces deux tendances, ou — plus rarement — à leur harmonieux équilibre dont les chefs-d'œuvre vraiment classiques sont l'expression. Les neuf chapitres du livre, plus développés à mesure que l'auteur s'éloigne des origines, décrivent les phases variées d'une lutte qui est la condition même de la vie et du progrès. La période des migrations (chap. I) a connu des conflits entre la loi universelle et la passion individuelle dont le souvenir se mêlera à des éléments mythologiques pour animer les épopées germaniques. Puis le moyen âge s'achemine, à travers des luttes entre les pouvoirs ecclésiastique et temporel, à travers des oscillations entre l'inspiration religieuse et l'inspiration mondaine (chap. II), vers une forme presque harmonieuse de vie collective que représente la littérature chevaleresque (chap. III). Mais déjà se fait sentir, chez les plus richement doués des Minnesinger, une tendance émancipatrice qui s'accentue à mesure que se défont les cadres anciens de la société (chap. IV) et que la classe moyenne s'éveille à la vie intellectuelle. La Réforme (chap. V) commence par des affirmations d'indépendance en matière de pensée et de foi, et s'achève par une restauration de l'absolutisme politique et

religieux des princes allemands. Toute vie publique est suspendue au XVII^e siècle, mais dès cette époque, et en partie même à cause de cette atonie, le perfectionnement de l'individu commence à devenir l'idéal des meilleurs et des plus intelligents (chap. VI). La culture du moi, et bientôt la « réorganisation de la collectivité nationale par la régénération de l'esprit individuel », tels sont les principes directeurs du XVIII^e siècle allemand (chap. VII). Le dernier quart de ce siècle marque l'apogée de l'individualisme ; les poetes du *Sturm und Drang* en représentent les tendances les plus révolutionnaires, Herder, Kant, Gœthe et Schiller en sont les porte-paroles classiques, ceux qui discernent, par delà la liberté individuelle et la culture égotiste, la dignité de tâches altruistes (chap. VIII). La reconstruction nationale à laquelle collaborent, quoi qu'ils en aient d'abord, les romantiques, mais dont Kleist et Uhland surtout sont les vrais représentants littéraires, la perception croissante d'un idéal collectif, proclamé dans les dernières œuvres de Gœthe, discerné plus ou moins nettement par les diverses écoles, telles sont les tâches du XIX^e siècle : mais le *credo* communautaire de ce siècle a ses racines dans l'individualisme très élevé qu'il a hérité du précédent (chap. IX). Un Épilogue — trop peu explicite à mon gré — recherche, dans un petit nombre d'œuvres, le drame wagnérien en tête, les principales « valeurs » sociales de l'heure présente : les tendances « collectivistes » y dominent.

Telle est la thèse que M. F. développe avec beaucoup d'ingéniosité, qu'il appuie de citations heureusement choisies, qu'il sait étayer d'arguments empruntés à l'histoire et aux beaux arts. Il va sans dire que la simplicité schématique de cette proposition est, par endroits, sujette à caution, et que l'on sent parfois un effort pour contraindre les faits à des antithèses ou à des combinaisons auxquelles ils ne se prêtent qu'à la rigueur [1]. Et comment ne pas s'étonner que dans un ouvrage où le mot d'individualisme revient si souvent, et qui consacre 150 pages au XIX^e siècle, il ne soit question ni de Max Stirner ni de Nietzsche ? Du moins le livre de M. Francke est-il exempt d'idéologie arbitraire, exempt aussi de complaisance nationale déplacée. Rien de plus justifié que le succès de ce livre : ce doit être, pour le public américain qui en a eu la primeur, la plus séduisante introduction à l'étude de cette littérature allemande, dont les historiens « esthétisants » sont obligés, un chapitre au moins sur quatre, de déplorer la mince valeur littéraire, et qui se présente ici avec le charme incontestable de la continuité et de l'évolution ininterrompue.

F. BALDENSPERGER.

---

1. Cf. l'opposition de Bismarck et de Bebel (p. 556). Il eût été intéressant de voir une petite place faite à l'*Anton Reiser* de Moritz. Si compact que soit le *Kaiser Octavianus* de Tieck, il n'est point divisé en dix actes (p. 453). Il semble que *Michael Kohlhaas* eût mérité, précisément ici, d'être caractérisé au point de vue qu'a choisi Ihering dans son *Kampf ums Recht* (p. 475). Victor Hugo jeune souffrait-il, autant que M. Francke le laisse entendre, du système social et politique de l'époque (p. 500) ?

BULLETIN

— Le professeur de Pise, M. Arturo Solari, continue ses études sur l'histoire de Sparte. Il avait déjà publié un travail sur la Navarchie à Sparte et un autre sur les fastes des Ephores; nous en avons rendu compte dans les nos du 6 décembre 1897 et du 22 mai 1899. Le nouveau travail qu'il nous donne aujourd'hui (*Ricerche Cronologice* 480-362 a. C. Extrait della *Rivista di storia antica e scienze affini*, Anno IV, no 1-2, 18 p., in-8, Messine 1899) a pour sujet le développement de l'éphorat sur un point particulier, comment les éphores ont enlevé aux rois les attributions militaires. Il résume ainsi ses conclusions : à partir de 480, les éphores se sont attribué les relations avec les états étrangers ; entre 430 et 423, ils concluent les traités; après 424, ils disposent des prisonniers de guerre, après 404, du butin ; à partir de 400, ce sont eux qui déclarent la guerre, et ils empiètent sur le commandement du roi ; enfin dans la première moitié du IVe siècle ils ont le commandement suprême. Nous regrettons que l'auteur ne connaisse pas le livre de M. Hauvette sur Hérodote; il aurait pu lui être utile. — A. M.

— M. Apostolo S. Arvanitopullo, dans une brochure intitulée *Questioni di diritto attico* (Rome, 1899, p. 55, in-8), traite des débiteurs envers l'état athénien, et en particulier, des procès ἀγραφίου, βουλεύσεως, ψευδεγγραφῆς et ἐνδείξεως. L'exposition est claire et l'auteur paraît au courant de la question ; certains points auraient gagné à être plus développés. On aurait pu, par exemple, rapprocher ce qui se faisait à Ilium, d'après une inscription trouvée en 1873 par Schliemann et étudiée par M. Haussoullier, *Rev. de. Philol.* t. XXIII, 1899, p. 165. — A. M.

— M. William Scott Fergusson est l'auteur d'une étude sur les Secrétaires Athéniens, dont nous avons rendu compte ici même (no du 26 décembre 1898) et qui a été accueillie d'une façon très favorable par la critique. Il nous donne aujourd'hui une étude sur les Archontes Athéniens au IIIe et au IIe siècle après J.-C. (*The Athenian Archons of the third and second Centuries bef. Christ*, dans les *Cornell Studies of classical Philology*, Londres, Macmillan, in-8, 100 p., 75 cts). Grâce à l'apport constant fourni par les inscriptions et, dans ces derniers temps, par les papyrus, les lacunes se comblent peu à peu dans les fastes éponymes des archontes athéniens. Si l'on compare les tables dressées en 1875 par H. Gelzer, dans la cinquième édition du Manuel des Antiquités grecques de K. Fr. Hermann, avec celles qui ont été dressées par M. V. Schoefer, en 1894, au mot Archontes dans la nouvelle édition de la Real-Encyclopédie de Pauly-Wissowa, on verra quel progrès énorme on a fait dans vingt-quatre ans. L'étude de M. F. marque aussi un progrès sensible sur celle de M. Schoefer, en ce sens surtout que les attributions sont plus justes et plus sûres. Dans le courant de son travail, l'auteur examine diverses questions qui touchent accidentellement à son sujet, par exemple la tyrannie de Lacharès, la vie du philosophe Lycon, etc. — A. M.

— On a lu dans un des numéros précédents (3 juillet, p. 1) le compte rendu de la thèse française de M. Audouin. Sa thèse latine, dédiée à son maître M. L. Havet, est intitulée *De Plautinis anapaestis*. Division très claire : d'abord séries des vers anapestiques, septénaires, octonaires et dimètres acatalectiques; puis séries d'anapestiques (dimètres ou trimètres) catalectiques ou hypercatalectiques; ensuite anapestiques isolés; enfin vers de Reiz. Dans chaque chapitre, recension critique des exemples; questions de prosodie et questions de métrique. A la fin index des vers

traités. M. A. procède du simple au composé; il part des vers reconnus comme anapestiques pour établir les règles qu'il propose d'appliquer à tout le genre même dans les passages discutés. En étudiant ces passages, M. A. expose les théories proposées par les métriciens (Müller, Spengel, Gœtze, Lœwe, Klotz, Skutsch, Havet); il rapproche les textes dont elles ne rendent pas compte et il donne avec indépendance sa conclusion personnelle, le tout déduit avec beaucoup de clarté et de rigueur. Je regrette de n'avoir pas la compétence nécessaire pour faire une véritable critique de ce travail approfondi et consciencieux, qui, malgré les imperfections de détail ou même de doctrine qu'y relèveront les spécialistes, ne peut manquer d'être utile et de faire honneur à notre pays. A l'index bibliographique, je ne vois pas cités les *Beitræge* ni les *Plautinische Studien* de Langen; objecter que l'auteur ne s'occupe pas spécialement des questions de métrique et de prosodie, ne me paraît pas une excuse suffisante. — E. T.

— Nous avons reçu un article de M. C. Pascal, extrait de la *Rivista di filologia* (XXVII, 3) et intitulé: *Lezione ed interpretazione di alcunri passi di Cicerone* (13 p.); ces passages sont empruntés au *Brutus*, au *De Legibus* (III), au *De Oratore* (II); aux lettres à Atticus (XIV), aux lettres familières (I), enfin au poème du Limon; article intéressant, d'un vrai cicéronien, quoique parmi les explications et les conjectures proposées plus d'une me laisse sceptique. Par contre, les rectifications aux fausses remarques ou explications des savants me paraissent en général très justes et souvent très fines. A noter ce qui est dit (p. 9, note, et dans les pages suivantes) d'un manuscrit des lettres familières de la Bibliothèque Nationale Victor-Emmanuel de Rome. D'après ce qu'on nous communique, il est visiblement très interpolé. — É. T.

— M. Caiet. Curcio, de Catane, vient de publier une brochure intitulée: *de Ciceronis et Calvi reliquorumque Atticorum arte dicendi quæstiones* (88 p. gr. in-8 et contenant trois chapitres: de Cicerone dicendi ratione atque arte; de Oratoribus qui Attici appellabantur; Atticorum dicendi ars cum Ciceroniana comparatur; enfin: fragmenta Atticorum quæ supersunt. On revoit ici en longs extraits les textes connus et les remarques des savants (combien déjà!) qui ont traité la matière. Le latin de M. Curcio est bon, son ordonnance claire, son jugement sain; mais dans ce que j'ai lu, je n'ai pas beaucoup rencontré de vues originales, ce qui s'explique peut être par la nature du sujet choisi (je signale cependant ce qui concerne les clausules de Coelius); il est fâcheux surtout que la brochure soit tout émaillée de fautes d'impression. — É. T.

— Dans un article (6 p.) de la *Rivista di storia antica e scienze affini* de Messine, intitulé *Ligdamo e Ovidio* quistioncina cronologica, M. Ramorino, professeur à Florence, étudie les vers célèbres de la troisième élégie de Lygdamus, 18 et s. *cum cecidit fato...* On voit par le contexte que le poète en écrivant ces vers devait avoir de trente à quarante ans: on serait donc en l'an 13 ou 3 *avant* J.-C. Mais M. R. rapproche ce passage joint à deux autres vers de comparaison de vers tout semblables que nous lisons dans Ovide (*Tristes*, IV, 10, 6; *A. Am.* II, 670, et *Am.* II, 14, 23). Si, comme il résulte du rapprochement, l'imitation est à mettre au compte de Lygdamus et non d'Ovide, le livre des Tristes étant de l'année 10 ou 11 après J.-C., Lygdamus n'aurait pu écrire le vers discuté qu'en l'an 12 *après* J.-C. Comment concilier ceci avec ce qui précède? M. R. passe en revue les solutions souvent étranges qu'on a proposées pour sortir de la difficulté. Voici celle qu'il imagine pour son compte: Lygdamus, à 35 ans, aurait bien emprunté à Ovide la comparaison qui est dans les Amours; mais ce serait Ovide qui aurait emprunté à Lygdamus les deux autres passages. Cette hypothèse mixte, habilement ajustée, qui prend et rend de toute main,

me paraît cependant avoir au plus haut point le défaut qui fait rejeter l'une des autres (nº 4, p. 6), par M. R. : n'est-elle pas artificielle et contradictoire ? — É. T.

— Je résume brièvement une thèse d'histoire de Berlin qu'on vient de nous envoyer ; elle est de M. Kurt Regling, et a pour titre : *De belli parthici Crassiani fontibus*. Deux parties : d'abord caractéristique des différentes sources de cette guerre dans les historiens et leurs rapports ; ensuite, classement chronologique des sources primitives, et leurs rapports. M. R. parfaitement au courant des dernières publications (Pauly-Wissowa ; Sanders, *Quellen Contamination*, etc.), emploie les moyens classiques : relevé des divergences, des lacunes, des additions complémentaires dans les différents récits ; d'après cela, essai de classement. Il est fâcheux que, dans le détail, plus d'un cheveu soit ici coupé en quatre et qu'on rencontre bien trop souvent dans les raisonnements, comme dans les conclusions, une assurance, une intrépidité de conviction très regrettable en un sujet comme celui-ci, mais où l'auteur a l'excuse de son âge. D'après lui il y aurait, dans les historiens deux sources très différentes à distinguer : d'un côté l'histoire de Timagène de qui dépendent Trogue-Pompée et Plutarque ; on y trouve exprimée à toute occasion la haine des Parthes contre Rome (actes de lâcheté des soldats, outrages de l'ennemi aux cadavres des chefs, etc.), avec l'intention de disculper la mémoire de Crassus ; l'auteur est de plus très versé dans la connaissance des choses de l'Orient ; de l'autre côté, extraits de commentaires reposant sur des relations de Cassius et d'autres Romains ; de cette seconde classe seraient dérivés Tite-Live, puis l'Épitome de Tite-Live, Velleius, Josèphe, enfin Dion (sauf les chapitres 14 et 15) ; ici la tradition est favorable à l'armée, mais nettement hostile à Crassus. Un bon stemma à la fin de la brochure résume fort bien cette dérivation. Ajoutons qu'une note en tête avertit le lecteur qu'une seconde partie, où M. R. compte faire le récit de l'expédition de Crassus et de la situation géographique du quadrilatère de Mésopotamie, paraîtra plus tard en allemand. — É. T.

— Il nous vient d'Upsal une *Commentatio Academica* (138 p. in-8) de M. Johan Samuelsson, intitulée : *Studia in Valerium Flaccum*. Quatre chapitres ainsi intitulés : de usu modorum ac temporum in liberis sententiis ; parataxis ; de usu modorum ac temporum in sententiis secundariis ; symbolae exegeticae. Puis : index locorum. Les trois premiers chapitres sont très soignés, peut-être trop soignés ; je crains que l'auteur n'y subtilise trop en disputant souvent sur des pointes d'aiguilles. Le chap. IV m'a surtout intéressé ; j'y trouve à la fois une érudition étendue et beaucoup d'ingéniosité. Bref, nous avons dans ce travail un bon complément aux travaux antérieurs sur le style de Valerius (préface de Langen ; programme de M. Gebbing, etc.) ; des rectifications qui me paraissent justes aux notes de Langen et de Thilo, et d'utiles additions à nos grammaires (Hand, Draeger, etc.). — É. T.

— M. Paul Thomas vient de publier dans la Société belge d'éditions un petit livre intitulé : *Mœurs Romaines*, extraits d'auteurs latins à l'usage des classes supérieures d'humanités avec des notices et des notes, 167 p. in-12. Avons-nous besoin d'avertir que par le choix des morceaux, la clarté des notices et des notes, la conscience avec laquelle est constitué le texte des extraits, cet ouvrage a bien plus de valeur que ne le ferait croire son apparence modeste et la simplicité discrète de l'avant-propos ? — É. T.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 18 décembre — 1899

Oertel, La légende de Dirghajihvi. — Ludwich, La Vulgate d'Homère. — Oeri, La source delphique d'Hérodote. — Euripide, Médée, Iphigénie, p. Weil, p. Wecklein. — Mispoulet, La vie parlementaire à Rome sous la République. — Helbig, Guide des antiquités de Rome. — Vambéry, Inscriptions de Mongolie et de Sibérie. — U. Chevalier, Repertoire hymnologique. — Sakmann, Mandeville et la Fable des abeilles. — Planitz, Rapports, p. Virck. — Wolf, Histoire de l'Allemagne à l'époque de la contre-réformation, I, 2-3. — Ferrari, Le Caffé. — Clermont-Ganneau, Héron d'Alexandrie et Poseidonios le stoïcien. — Chadwick Etudes de vieil anglais. — Encyclopédie populaire illustrée du xx° siècle. — Académie des inscriptions.

Oertel (Hanns). **The Jaiminiya Brahmana Version of the Dirghajihvi Legend.** (Extrait des actes du XI° Congrès des Orientalistes. — Section arienne, pp. 225-239).

Six passages des écrits brahmaniques font allusion au personnage féminin nommé *Dîrghajihvî*, mais le *Jaiminiya Brahmana* est celui qui donne le plus de détails sur la légende bizarre de cette *Asurî*. M. Hanns Oertel dont les travaux sur le *Jaiminiya Brahmana* sont bien connus étudie dans le présent article les diverses versions de cette légende et les compare entre elles. Il montre qu'elles peuvent se ramener à deux catégories, suivant que le récit est purement narratif, fourni à titre d'« illustration », ou qu'il s'y mêle des préoccupations d'exégèse. La version du J. B. appartient à la première catégorie et peut être considérée comme donnant la légende sous sa forme originale. L'article se termine par l'étude d'un passage du *Rig Veda* (IX, 101, 1) où il est fait allusion à la légende de *Dîrghajihvî*.

J. Vendryès.

A. Ludwich. **Die Homervulgata** als voralexandrinisch erwiesen. Leipzig, Teubner, 1898, II-204 p.

Ceux qui ne suivent pas de très près les études homériques savent néanmoins que parmi les papyrus récemment découverts quelques-uns contiennent des fragments de l'Iliade; ils savent aussi que ces textes ne sont pas en pleine conformité avec la vulgate. Mais peut-être ignorent-ils que ces vestiges d'une époque lointaine ont fait éclater la discorde entre les savants. Rien pourtant n'est plus exact : deux camps se sont formés, et il en a été, pour cette question exclusivement littéraire, comme pour

beaucoup d'autres questions qui divisent les esprits. Les uns, qu'on veuille bien me passer l'expression, se sont « emballés » ; les autres ont jugé avec plus de sang-froid. Or l'expérience ayant montré depuis longtemps qu'en général l' « emballement » obscurcit la vision et fausse le jugement, un spectateur impartial était autorisé à penser à priori — sauf à modifier plus tard son opinion — que la raison, là comme ailleurs, était plutôt du côté du calme. C'est, je crois, ce que démontre le nouveau livre de M. Ludwich. Le papyrus Flinders Petrie, publié en 1891 (*British Museum* CCCCLXXXVI[d]), contient 39 vers sur deux colonnes, non les vers complets, mais seulement les dernières (col. 1) ou les premières lettres (col. 2) de chaque vers, Λ 502-537 ; 4 vers, en quatre endroits différents, y sont intercalés, que ne connait aucun manuscrit, après 504, 509, 513, 514 ; au contraire le vers 530 manque ; 7 variantes inconnues, dont 3 finales, 4 initiales. Un fragment de Genève (Nicole, *Rev. de Philol.* 1894) qui contient Λ 788 M 9, ainsi que l'un des papyrus Grenfell et Hunt, publié en 1897 (Brit. Mus. DCLXXXIX[a]), qui contient Θ 216-219 et 249-253, et une série de fragments d'Oxford, où sont conservés des restes de ΦΧΨ, sont plus ou moins dans des relations analogues avec la vulgate. Les papyrus estimés les plus anciens sont rapportés au IIIe siècle av. J.-C., par conséquent avant Aristarque. L'importance de ces trouvailles fut immédiatement mise en relief ; nous avions là des témoins indiscutables d'une recension antérieure aux Alexandrins, et comme la vulgate est bien différente de ces textes, moins riche surtout, ce sont par conséquent les Alexandrins qui ont remanié les textes qu'ils avaient entre les mains pour en faire une sorte de compromis qui est notre texte vulgaire : confirmation éclatante de cette opinion, que la tradition alexandrine est une base tout à fait insuffisante pour les études homériques. On pouvait être séduit en effet, et il n'est pas surprenant que des savants d'une compétence aussi reconnue que Gomperz et Diels s'y soient laissé prendre. Et pourtant les objections sautent aux yeux. Quel que soit l'âge de ces fragments, en les admettant même antérieurs à Aristarque, ils ne sont pas antérieurs à Zénodote, et la diorthose de Zénodote présente bien d'autres différences avec la vulgate. Les citations, les scolies, quelques manuscrits ajoutent un grand nombre de vers qui ne sont pas dans notre texte ; on s'amusait même à augmenter les poèmes homériques de vers interpolés. En quoi donc les 3 vers de plus (4 de plus, 1 de moins) qui se trouvent dans le papyrus Petrie donneraient-ils à ce fragment une importance qu'on n'accorde pas à ces autres textes enrichis ? Et comment expliquer que les leçons de Zénodote ne se rencontrent dans aucun des manuscrits connus ? C'est, dit-on, que notre vulgate est une œuvre alexandrine, fabriquée avec plus ou moins de fidélité par la critique d'Aristarque. La supposition semble bien gratuite, et repose seulement sur ce fait qu'Aristarque, car ce serait lui le principal coupable, aurait ignoré cette recension dont le papyrus serait un témoin. Il faudrait cependant prouver qu'Aristarque est responsable de

la vulgate; or, M. L. insiste justement sur ce point : comment le texte d'Aristarque serait-il devenu la vulgate, puisque aucun des manuscrits connus, antérieurs ou postérieurs, ne représente ce texte? Et puisqu'enfin les citations antérieures à la période alexandrine sont généralement d'accord avec le texte que nous possédons, c'est encore une raison de plus pour considérer la vulgate comme antérieure à cette période. M. L. ne va pas jusqu'à prétendre que la vulgate ne doive rien aux travaux des critiques alexandrins; l'influence d'Aristarque n'est pas niable, en effet; mais ces prétendus remaniements, que l'on se hâte trop de vouloir démontrer par l'existence de quelques textes plus anciens, différents en plusieurs passages, ne pourraient être que de faibles témoignages en présence de la nombreuse collection de citations que nous voyons ici réunie. J'estime donc que l'on doit approuver l'ensemble de la théorie de M. L. Que l'on rencontre, au cours de son argumentation, quelques points plus faibles, sur lesquels la discussion peut s'établir avec de sérieuses raisons, par exemple ce qui concerne le digamma (p. 181 sv.), cela ne touche pas au fond même des choses. Il est très concevable qu'en ce temps de découvertes précieuses on soit disposé à surfaire la valeur et l'importance de ce qui revient au jour; l'enthousiasme est excité, comme cela est naturel, par l'attrait de la nouveauté et par le plaisir dû à une révélation imprévue; mais un esprit plus calme, une vue plus sûre et pour ainsi dire plus mathématique ont vite fait de rejeter les verres grossissants et de remettre les choses au véritable point. Nul ouvrage ne justifie mieux que celui de M. Ludwich cette vérité courante, que de la discussion naît la lumière.

My.

Œri (Albertus). **De Herodoti fonte Delphico**, Bâle, Birkhaeuser, 1899, 70 p. in-8.

Ce travail méritoire est une thèse de doctorat, présentée à l'Université de Bâle [1]. L'auteur s'est inspiré d'une de ces observations fécondes que Wilamowitz a semées à pleines mains dans son livre sur Athènes (*Aristoteles und Athen*, t. I, p. 284 sq.) : parmi les sources d'Hérodote, il faut placer au premier rang les ὑπομνήματα de Delphes, vaste recueil où chaque oracle était accompagné du récit des faits qui en avaient été l'occasion. Cette vue, que Wilamowitz n'avait eu garde de justifier dans le détail, M. A. Œri a tenté de la confirmer et de la préciser, en recherchant, parmi les cinquante-sept oracles delphiques que mentionne Hérodote, ceux que l'historien a pu recueillir en effet à Delphes, ou d'une source delphique, et ceux qui lui sont venus d'ailleurs. Une fois cette

1. Le latin n'y est guère meilleur que dans la moyenne de nos thèses latines de doctorat ès-lettres à l'Université de Paris. Je relève, entre autres fautes, p 63 : Cleomenes Pythiam pecunia corrupuit.

distinction faite, M. A. Œri se demande quelle vérité se cache sous le récit de l'historien, quelle altération les faits ont subie en passant par la bouche des prêtres, et quelle a été la cause de ces altérations. Toute cette étude repose sur des analyses minutieuses, mais subtiles, et qui laissent encore une large place à l'hypothèse. En concluant, l'auteur estime que les prétendus ὑπομνήματα de Delphes n'étaient pas, comme l'entendait Wilamowitz, un vrai livre, accessible à d'autres voyageurs et à d'autres lexicographes ; c'était un recueil sacré, que les Delphiens ouvrirent à Hérodote seul, parce qu'ils avaient reconnu en lui un homme capable de contribuer par ses écrits à la grandeur de leur cause. Les prêtres de Delphes auraient-ils donc deviné dès lors qu'Hérodote serait appelé un jour le *Père de l'histoire* ?

Am. HAUVETTE.

Euripide, Médée. Texte grec. Recension nouvelle avec un commentaire critique et explicatif et une notice, par Henri WEIL. Troisième édition revisée. Paris, Hachette, 1899. Un fasc. in-8, p. 96-200.

Du même, **Iphigénie à Aulis**, p 298-433.

Euripidis fabulae. Ediderunt R. PRINZ et N. WECKLEIN. Vol. II, pars VI. *Iphigenia Aulidensis.* Edidit N. WECKLEIN. Leipzig, Teubner, 1899. Un fasc. in-8 de 91 pages.

C'est avec un vif sentiment d'émotion que j'ai reçu les premiers fascicules de la troisième édition de l'*Euripide* de M. Henri Weil. Je me suis reporté à vingt ans en arrière. J'avais l'honneur de servir de secrétaire à M. W. dont la vue était alors un peu fatiguée. A ce moment, M. W. préparait la deuxième édition du présent ouvrage. C'est pour ce travail que je lui prêtais mon modeste concours. Toutes les notes de la première édition étaient revues et examinées avec soin ; les anciennes conjectures étaient encore une fois étudiées ; de nouvelles étaient préparées. Quelquefois le maître avait la bonté de me demander mon avis. Quelle bonne fortune pour un débutant que d'assister à une telle préparation ! Peu d'heures ont été pour moi aussi fructueuses.

Cette troisième édition est faite dans les mêmes conditions que la deuxième. Nous n'avons qu'à reproduire ce que l'auteur lui-même disait dans l'Avertissement de cette deuxième édition : « Que le lecteur « ne se laisse pas tromper par une inspection rapide de ce volume. Le « nombre des pages y est en effet le même que dans la première édition. « C'est que les pages avaient été clichées et qu'il fallait en conserver le « cadre ; mais l'honorable éditeur m'a libéralement autorisé à y intro- « duire tous les changements qui me sembleraient convenables. J'ai usé « largement de cette liberté en remaniant le double commentaire et par- « fois même le texte. Cependant je me suis quelquefois trouvé gêné par « la nécessité de respecter les pages. Ainsi s'expliquent quelques inéga- « lités de rédaction qu'on voudra bien excuser. »

On ne trouvera pas d'inégalités de rédaction dans le présent vo-

lume. On comprend cependant que l'auteur ait été gêné ; la nécessité du cliché l'a obligé plus d'une fois à sacrifier des notes intéressantes. Ainsi p. 309, on trouve supprimée une observation piquante sur Hartung ; aux p. 312 et 313 manquent quelques remarques qui n'étaient pas inutiles ; une note importante relative à des explications de Ribbeck et de Wilamowitz sur la *Médée* de Néophron n'a pu être mise à sa vraie place dans la notice sur Médée ; elle a dû être rejetée après l'ὑπόθεσις ; là, par bonheur, se trouvait un bout de page en blanc qui a pu recueillir ce supplément.

Mais, hâtons-nous de le dire, cette gêne que cause le cliché, ne va pas jusqu'à empêcher un écrivain, qui connaît son métier, de dire tout ce qu'il a à dire. Nous en avons une preuve dans la présente édition. Elle a profité de tous les progrès que le texte d'Euripide a faits depuis vingt ans. On peut affirmer que rien d'important n'a échappé à la diligence de M. W. Toutes les conjectures nouvelles, qui méritent l'attention, sont signalées en note, ou même, s'il y a lieu, introduites dans le texte. Il en est ainsi, dans *Médée*, pour des conjectures de Léo, v. 195, 365, de Barthold, 963 ; dans l'*Iphigénie*, pour des conjectures de Vitelli, 107, 1346, d'England 857, 1172, 1466, de F. W. Schmidt, 1185, etc.

Les corrections nouvelles proposées par l'auteur lui-même sont assez nombreuses ; on les trouve indiquées p. 98 et p. 318. Un grand nombre de ces corrections s'imposent comme certaines. Nous en citerons quelques-unes : *Médée*, 503, σήν qui remplace le mot καί, fort difficile à expliquer ; 1026, συζεῦξαί τε, à la place de καὶ γυναῖκα, correction qui avait déjà été publiée par l'auteur dans la *Revue de Philologie*, t. XVIII, p. 204 ; — *Iphig. à Aul*. 350, ἀγός mot poétique qui avait été chassé du texte par la glose στρατός ; 459, δράσουσ' remplaçant δώσουσ', d'après le v. 728 ; 570, κρύβδαν, au lieu de κρύπταν, ce qui donne un sens plus fin et plus juste ; 823, δῆτά σ', au lieu de σ' ἡμᾶς, la négation μή qui suit ne serait pas de mise avec la fausse leçon, le pronom personnel déterminant ici la proposition ; 958, ὅσ' ἄν au lieu d'ὅταν ;

970. Τάχ' εἴσεται σίδηρος · ὄν, πρὶν ἐς φρύγας
ἐλθεῖν φόνους, κηλῖσιν αἵματος χρανῶ.

1070, γᾶθεν à la place de γαῖαν, faisant double emploi avec χθόνα qui se trouve un vers plus haut ; au v. 1076, la glose πρώτας a chassé la vraie leçon πρέσβας que M. W. a retrouvée, en comparant Esch. frag. 174, Aristop. *Ach*. 883 ; la correction μου au lieu de μοι, au v. 1375, est une des plus jolies, si l'on admet qu'ici δέδοκται est dit comme κατέγνωσται μου. Au v. 798 de *Médée*, il nous semble que l'accusatif νιν = αὐτούς ne convient pas bien exactement au sens du passage.

On peut constater cependant, malgré ces corrections assez nombreuses, un effort très marqué de la part de M. W. pour se rapprocher le plus possible de la tradition manuscrite. C'est le mouvement qui domine aujourd'hui. La critique est devenue plus réservée ; elle a moins confiance en elle-même ; plus que jamais on est convaincu aujourd'hui de

cette vérité qu'avant de changer les textes, on doit essayer de les comprendre. Cette évolution de la critique est des plus légitimes. Avec M. W., on n'a pas à craindre qu'une juste réserve dégénère en timidité. La plupart des explications nouvelles proposées par M. W. pour défendre la leçon des manuscrits sont très ingénieuses et très fines ; il nous suffira de renvoyer, à *Médée* 529, 1109, 1316. On ne sera donc pas étonné de trouver dans l'annotation de M. W. des phrases comme celle-ci, *Médée* 529 : « Je rétracte la conjecture que j'avais proposée ». On ne le sera pas non plus de voir aujourd'hui admise dans le texte une correction de Heath, au v. 84 de l'*Iphigénie*, correction que l'auteur, dans la deuxième édition, déclarait insuffisante. Rien de plus instructif que de noter ces variations dans les jugements d'un grand critique et d'essayer d'en trouver les raisons. Nulle part le changement ne se montre aussi clairement, nulle part l'évolution n'est aussi complète que dans la fin de l'*Iphigénie*, un des morceaux les plus maltraités qui nous soient parvenus de la littérature grecque. On n'a qu'à comparer la deuxième et la troisième édition aux pages 310-314 Ce qui est surtout significatif, c'est la suppression du premier paragraphe de la p. 313, et de la note du v. 1572 à la page 428. M. W. croyait, il y a vingt ans, que la critique verbale pouvait restituer des passages aussi mutilés que l'est la fin de cette tragédie ; et la restauration qu'il a proposée comptera parmi les tentatives les plus intéressantes que cette science ait faites dans ce siècle. Aujourd'hui M. W. traite d'élucubration byzantine tout ce qui suit le v. 1569, et en note du v. 1577, il écrit : « A partir d'ici, les tournures « vicieuses, les vers faux, les platitudes et les étrangetés pullulent au « point qu'en bonne critique, je le reconnais aujourd'hui, on doit « renoncer à corriger par des conjectures ce qui resterait mauvais malgré « tous les remèdes. Le malade est incurable ».

Nous saluons avec reconnaissance le nouveau travail du grand philologue français. L'année dernière, nous célébrions le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Il nous montre aujourd'hui que l'heure du repos n'a pas encore sonné pour lui. Nous pouvons attendre avec confiance la publication des autres pièces du recueil.

Dans les nº du 31 décembre et du 26 juin de cette Revue, nous avons parlé des fascicules qui ont paru de l'édition d'Euripide, continuée après Prinz, par M. N. Wecklein. Nous venons de recevoir un nouveau fascicule, il contient justement l'*Iphigénie à Aulis.* Nous n'étonnerons personne en disant que l'édition Weil garde toute sa valeur après la publication de l'édition Wecklein. Celle-ci n'en est pas moins une œuvre de mérite. Au v. 1212, nous préférons, à la correction χερί, la conjecture de Musgrave χεροῖν qui se rapproche davantage de la leçon des manuscrits χερῶν; au v. 1214 la conjecture τἀπ' ἐμοῦ σοφόν est très recommandable; au v. 1538 nous accepterions volontiers la correction κοὐ δεινά, au lieu de καὶ δεινά qui est inadmissible ; M. Weil écrivait καὶ κεδνά. Albert MARTIN.

J.-B. Mispoulet. **La vie parlementaire à Rome sous la République.** Essai de reconstitution des séances historiques du Sénat romain. Paris, Fontemoing, 1899 In-8, 418 pages.

Le titre choisi par M. Mispoulet, même complété par le sous-titre, ne suffit pas à donner une idée exacte du livre; il promet plus et moins que ce que nous y trouvons : car, d'une part, il y est question du parlement lui-même et de son organisation presque autant que de la vie parlementaire et, de l'autre, l'étude se limite à la dernière période de la république, à l'époque de Cicéron et de César. Cette critique énoncée, je me hâte de dire que je connais peu de travaux relatifs aux institutions romaines qui soient plus attachants que celui dont je vais essayer de donner ici une idée.

Dans le livre premier, nous dit M. Mispoulet, « l'auteur a essayé de retracer à grands traits l'histoire constitutionnelle de Rome, en insistant sur le rôle politique du Sénat et sur la situation des partis au dernier siècle de la République. C'est un résumé qui dispensera ceux qui auraient oublié leur histoire romaine d'aller chercher en dehors de cet ouvrage les notions les plus essentielles; ceux qui savent n'ont probablement pas grand chose à y apprendre : ils pourront passer ces deux chapitres. » Je ne conseillerai à personne, pour ma part, de suivre ce conseil : si les faits sont connus, ils sont présentés d'une façon plus vivante et, disons-le, plus moderne que dans les manuels d'antiquités romaines ordinaires; on sent que l'exposé n'est pas écrit pour des candidats à quelque examen, mais pour un public moins spécial. M. M. depuis qu'il a écrit ses *Institutions politiques des Romains* a été mêlé à la politique et aux politiciens; il y a gagné de voir les choses romaines sinon de plus haut, au moins sous un autre jour.

Le deuxième livre est intitulé : Le Parlement romain et son fonctionnement. Les deux premiers chapitres traitent de la convocation et de la réunion du Sénat, ainsi que de la forme des délibérations : c'est un bon exposé d'une question qui n'est pas absolument nouvelle. Même remarque à propos du suivant, qui traite des sénatus consultes et de leur rédaction. L'auteur passe ensuite à la description du palais du Sénat, de la curie : il a mis à profit, pour cette question de topographie urbaine, les derniers travaux de MM. Lanciani et Thédenat; il n'y avait, là encore, rien de bien nouveau à trouver et à dire. Au cours de son exposition, M. M. examine la question de savoir si, parmi les statues existantes, on possède l'original ou la réplique de la fameuse Victoire de la Curie, transportée de Tarente au Sénat par Auguste, et restée célèbre jusqu'aux derniers temps du paganisme; il en rapproche la Victoire, dite de Brescia, mais pour l'écarter en fin de compte, et avec raison, semble-t-il. Le chapitre le plus curieux de ce livre II est le cinquième où l'auteur, par l'étude des textes, a essayé de retrouver la disposition intérieure de la salle des séances; la question n'avait presque jamais été touchée. Il arrive à se persuader que

les sénateurs prenaient place sur des bancs en bois, mobiles et disposés parallèlement de façon à laisser « un *passage au milieu pour aller de la porte d'entrée au fond de la salle*, où était placé le siège du président *disposé en face de la porte* ». J'avoue que les arguments qu'il apporte à l'appui des assertions que j'ai indiquées en italique, ne m'ont pas absolument convaincu ; ils prouvent seulement qu'il y avait des dégagements aboutissant à la porte ou aux portes de sortie. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il semble bien, d'ailleurs, que, dans la curie qu'a remplacée l'église de San Adriano, il existait *deux* portes, l'une donnant sur le forum, l'autre, latérale, sur un vestibule. Laquelle des deux servait d'entrée aux sénateurs ? Étaient-elles toutes deux en usage chaque jour ? Pour résoudre de semblables questions, il faudrait avoir vécu il y a dix-huit cents ans.

Avec le livre III, nous arrivons à la reconstitution des séances historiques du Sénat, au VIIe siècle de Rome. Cette partie du livre est assurément la plus curieuse du volume : le mérite en revient aux événements mêmes que M. M. raconte, mais aussi à la façon dont il les met en scène, et aux développements qu'il a su donner à une étude, assez aride en somme, de technique parlementaire. Elle débute par le récit des séances occupées par la conjuration de Catilina. On y voit Cicéron s'ingénier pour faire face au danger, sans violer la loi, tandis que Catilina résiste quelque temps avec succès, en se maintenant, lui aussi, sur le terrain légal ; puis il se laisse aller à des imprudences et fournit à son adversaire des preuves du complot, qui, habilement exploitées, amènent sa condamnation et sa ruine. Replacées ainsi dans leur milieu, les Catilinaires prennent un intérêt tout nouveau : de morceaux oratoires classiques elles deviennent morceaux de polémique, ce qui est en somme leur véritable caractère. On comprendra mieux, par exemple, la composition de la quatrième Catilinaire si l'on y voit, avec M. M., le type d'un discours de président du Sénat, que son rôle empêche de dire nettement ce qu'il pense, qui ne veut point avoir l'air de peser sur le vote de ses collègues, et qui doit, néanmoins, l'enlever par une tactique habile et des insinuations suffisamment claires. A noter aussi dans cette partie le portrait de Catilina : Cicéron avait intérêt, pour grandir son rôle, à en faire un sombre conspirateur, un professionnel du crime, et la tradition a acceptée cette façon de voir ; M. M. le considère simplement comme un « arriviste », ainsi que nous dirions aujourd'hui : c'est moins solennel, c'est peut-être bien plus voisin de la vérité. Ce que l'auteur a essayé pour le procès de Catilina, il l'a tenté ensuite pour le reste de la vie de Cicéron, en particulier pour le procès de Clodius et celui de Milon, enfin pour la lutte de César et du Sénat, qu'il envisage, non pas comme ses prédécesseurs, MM. Mommsen ou Guiraud, sous le rapport historique, mais au point de vue de la procédure parlementaire. Cette étude, qui se termine par le récit de la fameuse séance où César est assassiné, mérite une lecture attentive.

Le titre du dernier chapitre est : Les mœurs parlementaires à Rome : ce veut être la conclusion et le résumé de tout le travail. Je m'attendais à y rencontrer une doctrine plus nette, des considérations plus développées ; je n'ai trouvé que des observations sèches, courtes, étriquées ; on dirait que M. M. craint d'exprimer un jugement sur toutes ces questions. L'étude si consciencieuse qu'il a faite du parlement romain à sa période de décadence comporte pourtant des enseignements historiques, surtout pour les peuples qui, dotés d'un régime parlementaire, semblent ignorer que cette forme de gouvernement est incompatible avec la corruption des mœurs publiques et privées.

Dois-je dire, en terminant, que ce livre, sans que l'auteur l'ait cherché, sans qu'il l'ait évité non plus, est rempli de détails qui rappellent notre état politique actuel et des événements de date récente : les mêmes maladies se reconnaissent aux mêmes symptômes. C'est quelque peu sortir des *sapientum templa serena* que de se laisser aller à les signaler ; mais la tentation est si forte que personne, je pense, ne pourrait se défendre d'y succomber. N'est-ce pas hier que le Sénat, pour désarmer Cn. Pison, son ennemi, l'appelait à un poste élevé ? Et « cette politique, ajoute M. M., qui consiste à se débarrasser d'un adversaire gênant en le comblant d'honneurs a été mise en pratique en différentes circonstances par les Romains ». Ailleurs nous lisons qu'il existait un recueil de lettres de César où les noms de ceux qu'il avait achetés se trouvaient indiqués par une initiale ; on cherchait tout naturellement à compléter ; et un grammairien, Probus, était parvenu à reconstituer la liste complète des corrompus. Enfin, dans le dernier chapitre, M. Mispoulet dit en toutes lettres « qu'au point de vue de l'ordre et de la bonne tenue, contrairement à ce qui se passait dans les assemblées populaires, le Sénat romain peut soutenir la comparaison avec nos parlementaires modernes. » A la première lecture cette assertion paraît une douce ironie ; mais, comme il suffit de s'entendre sur les mots, l'on ne peut manquer de partager l'avis de l'auteur quand on voit Crassus traiter un jour le consul Philippe de brigand ou souffleter le sénateur L. Annalius, un autre jour les sénateurs se lever et s'avancer menaçants vers Gabinius pour le faire taire ; ou quand on constate que dans les séances ordinaires « les interruptions, les applaudissements, les rumeurs, les cris pour couvrir la voix des orateurs » étaient d'un usage courant. Là encore les Romains ont été nos maîtres.

R. Cagnat.

W. Helbig. **Führer durch die Sammlungen klassischer Altertümer in Rom,** zweite Auflage. Leipzig, Teubner, 1899. 2 vol. in-8.

La première édition allemande du *Guide* de M. Helbig a été publiée en 1891. Deux ans plus tard, une traduction française parut, à laquelle l'auteur collabora ; cette traduction, qui contenait plusieurs additions

et modifications au texte primitif, pouvait presque être déjà considérée comme une seconde édition.

La librairie Teubner nous donne aujourd'hui une nouvelle édition allemande de cet ouvrage devenu classique. M. Helbig et M. Emil Reisch, qui a écrit les pages relatives au *Musée Étrusque* du Vatican, au *Musée Kircher* et au *Musée préhistorique* du Collège romain, ont revu et repris leur travail avec le soin le plus minutieux. Ils ont mis leur texte et leur bibliographie au courant des plus importantes publications archéologiques de ces dernières années. Il serait impossible d'indiquer toutes les additions et toutes les modifications de détail que renferme cette nouvelle édition. On ne pourra plus se servir de la première édition allemande ou des traductions qui en ont été faites, sans les contrôler pour ainsi dire ligne par ligne sur le nouveau texte.

Les additions les plus importantes sont : la description des Antiques qui ornent la place même du Capitole, *Statue équestre de Marc-Aurèle, statues colossales des Dioscures*, *Trophées dits de Marius*, etc. ; — le chapitre intitulé *Das Magazzino archeologico comunale auf dem Caelius*, qui renferme 23 numéros (726 748); — enfin les 94 pages consacrées au *Musée des Thermes*.

La numérotation, qui s'arrêtait dans la première édition après le *Musée des Thermes*, continue maintenant jusqu'à la fin de l'ouvrage. Les citations et les renvois en seront plus faciles. Enfin, les auteurs ont dressé une table de comparaison des anciens et des nouveaux numéros, en prenant pour point de départ les numéros de la première édition allemande.

Cette nouvelle édition est donc un instrument de travail d'une commodité parfaite. Quant à la valeur scientifique de l'œuvre, elle est depuis longtemps connue, et l'on nous permettra de ne pas y insister.

J. Toutain.

Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei und Sibiriens, von H. Vambéry, Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise, 1898, in-8°, 120 p. (Formant le fasc. XII des *Mémoires de la Société finno-ougrienne*).

Il s'agit encore, ici, des inscriptions lapidaires de l'Orkhon dont il a déjà été question dans la *Revue critique* (n° 14, 5 avril 1897, p. 268-270). Il est donc inutile d'exposer de nouveau ce que l'on sait de ces plus anciens monuments de la langue des Turcs orientaux. Aussi bien, n'est-ce pas le sujet du présent mémoire : le savant touraniste hongrois se borne à indiquer, en général (p. 3-14), ce que ces documents nous apprennent sur l'ethnographie, la religion, les institutions des Turcs de Mongolie, plus civilisés au VIIIe siècle qu'aucun de leurs congénères et, plus tard, qu'aucun de leurs descendants restés dans le même pays. Il rend justice « en première ligne, aux professeurs Wilhelm Thomsen et Wilhelm Radloff, qui ont eu le grand mérite de déchiffrer et d'expli-

quer ces textes. Le travail de W. Thomsen, ajoute-t-il, est vraiment phénoménal et témoigne d'un degré d'application, de patience, de perspicacité et de connaissance dont ne peuvent se vanter aucun des déchiffreurs de caractères inconnus qui, pourtant, avaient le plus souvent à leur disposition des textes bilingues.

Quoique les publications de Vambéry sur les idiomes turcs remontent à une quarantaine d'années et qu'il se soit notamment occupé du ouïgour et du djagataï, il ne prétend pourtant pas faire la leçon aux deux maîtres précités ; il dit modestement que, n'ayant pas étudié sur place les inscriptions qui d'ailleurs présentent des différences dans les éditions de Helsingfors et de Saint-Pétersbourg, il veut seulement signaler en quoi son interprétation s'écarte de celle du Dr W. Radloff, « *facile princeps* dans la connaissance des idiomes turcs de l'Est et du Nord ». Il commence par se séparer de ce linguiste sur une question de principe : selon lui, les inscriptions de l'Orkhon, où il y a tant de lacunes, où se trahit souvent une influence étrangère, où le même signe peut représenter deux ou trois voyelles (comme c'est d'ailleurs le cas pour les lettres quiescentes dans les langues sémitiques), — ces inscriptions ne doivent pas être comparées avec les langues turques du Nord, du Sud et de l'Ouest, qui ne possèdent pas de textes aussi anciens, mais bien avec le ouïgour et même le magyar, dont l'élément turc, avant son mélange avec le finno-ougrien, est aussi archaïque, sinon plus que l'idiome de l'Orkhon. C'est en se plaçant à ce point de vue, fort rationnel, qu'il examine les opinions du Dr Radloff sur la morphologie desdites inscriptions et qu'il critique, d'ailleurs avec beaucoup de courtoisie, de fort nombreux passages de ses traductions. Il faudrait être plus compétent que ces éminents spécialistes pour prononcer entre eux ; mais il est toujours permis de constater que, malgré leurs divergences sur quelques principes et surtout dans les détails, ils s'accordent, au fond, pour attribuer le même sens général aux inscriptions bien conservées.

E. Beauvois.

Chevalier (Le chanoine U.). **Repertorium hymnologicum.** Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'église latine, depuis les origines jusqu'à nos jours (Extrait des *Analecta Bollandiana*). Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1892-1897. 2 vol. in-8. [22256 nos].

Le nom du chanoine Ul. Chevalier, au dos d'un volume de bibliographie, suffit pour en marquer la probité et la valeur scientifique. Mais, si j'ai tardé longtemps à en parler, c'est qu'il en va de ce *Catalogue* comme du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, aujourd'hui si bien classé dans les bibliothèques dont il est l'indispensable clé, qu'il est introuvable, et de la *Topo-bibliographie*, en cours de publication. Le temps, seul, en l'épargnant, permet de juger l'œuvre, parce que c'est le temps qui l'a fait. Ce n'est pas un livre à lire ; c'est même un

volume assez difficile à utiliser *actuellement*, en dehors du service essentiellement liturgique qui semble lui être uniquement réclamé. Et cependant, que ne peut-on pas demander à ces pages couvertes de petits chiffres et d'abréviations encore plus écourtées — si possible — que celles des autres volumes de l'érudit chanoine ? Pour le but que voulaient atteindre les Bollandistes, celui-ci est parfait : les hymnes sont alphabétiquement rangés. Mais l'historien, qui sent là des sources ignorées, qu'une table seule peut lui révéler, — et quelle table, il faudra ! — comment s'y retrouvera-t-il dans cet immense dépouillement des livres liturgiques ? Car, des hymnes au moyen âge, il en a été fait sur tout—remplacés plus tard par des chansons.

Pour mes études sur les reliques de Constantinople, je viens donc de le dépouiller, article par article, et c'est ainsi que j'ai vu la mine qui nous était livrée. Je m'en voudrais de ne pas préciser davantage : voilà des hymnes sur la reddition de Grenade (21389, 21482), sur les expéditions et la perte de Jérusalem (9451, 14957), sur la délivrance du Puy (21290), sur la prise de Rome (21300), sur divers apports de reliques à Paris (2345, 4007, 13669, 14988), à Péronne (13395), à Senlis (18614, 22009), sur un miracle du saint Sang à Quimper (14508, 14991, 15690), sur la dispersion miraculeuse de la flotte des Turcs entre Amalfi et Salerne (21191). Voilà encore des hymnes sur la mort d'Henri I^er^, d'Henri II de Champagne (14129, 9448), du favori d'Édouard II, Pierre de Gaveston (21483), de Simon de Montfort (18235). Mais si j'ai réclamé une table — qui nous est promise — pour couronner l'œuvre, il manquera toujours ici un détail, dont l'importance est capitale : la date du jour où était chanté l'hymne. Allez donc maintenant la rechercher, dans les manuscrits où l'a relevé l'érudit travailleur, qui n'a pas — et on ne peut vraiment lui en faire un reproche — indiqué dans quels dépôts ils reposaient.

Mais ce qui est fait, est bien fait. Acceptons donc avec reconnaissance ces renseignements sûrs, malheureusement accueillis si souvent avec une indifférence qui les rend plus méritoires encore, et ne craignons quelques heures de peine pour les parcourir ; elles seront largement récompensées.

F. DE MÉLY.

Bernard de Mandeville und die Bienenfabel-Controverse, eine Episode in der Geschichte der englischen Aufklærung, von Dr. Paul SAKMANN. Freiburg. i. B. Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1897. In-8, xv et 303 p.

C'est peut-être faire trop d'honneur à l'auteur de la Fable des abeilles que de lui consacrer comme l'a fait M. Sakmann un volume tout entier. La controverse à laquelle donne lieu la publication de ce pamphlet, vendu d'abord dans les rues, réimprimé à d'assez longs intervalles et chaque fois augmenté, dénoncé comme nuisible en 1723 par le grand

jury du Middlesex, n'est somme toute qu'un incident peu considérable dans l'histoire des doctrines philosophiques, économiques et sociales du XVIIIe siècle anglais. On peut se demander s'il valait bien la peine d'étudier avec tant de soin et de détails les théories de Mandeville qui ne fut, tout compte fait, ni un esprit très puissant, ni un penseur très original. Sous le cynisme dont il se pare, son système moral n'a rien de profond ni de nouveau. Il ne fut pas le premier à dire que toute civilisation amène fatalement le développement du vice ; et d'autres le dirent avec plus de force et d'éloquence. Sa doctrine économique qui aboutit à démontrer que l'économie est une source de pauvreté, ne mérite guère davantage l'attention. C'est donc un bien gros livre écrit sur un pauvre sujet. Un article de revue eut été largement suffisant pour Mandeville. Tout en rendant hommage au savoir dont M. Sakmann a fait preuve, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas consacré à un auteur qui en fût plus digne ses qualités de méthode et son érudition.

J. L.

Des Kursæchsischen Rathes Hans von der Planitz Berichte aus dem Reichsregiment in Nürnberg, 1521-1523, gesammelt von Ernst Wülcker, nebst ergaenzenden Aktenstücken bearbeitet von Hans Virck. Leipzig. B.-G. Teubner, 1899, CXLIX, 688 p. grand in-8°. Prix : 32 fr. 50 c.

Ce gros volume se compose de deux parties d'étendue fort inégale, une notice biographique sur le diplomate saxon qui rédigea les dépêches livrées ici au monde savant, et ces dépêches elles-mêmes. M. H. Virck s'est donné beaucoup de peine pour réunir sur le sire Hans von der Planitz et sa famille un ensemble de renseignements inédits qui lui ont permis de reconstituer à peu près la physionomie intéressante de ce gentilhomme allemand, jurisconsulte et humaniste, qui vécut longtemps en Italie durant le pontificat d'Alexandre VI, prit le grade de docteur en droit à l'Université de Bologne, alla visiter la Terre-Sainte, fut ensuite un riche propriétaire de mines en son pays [1], partit pour le Danemark comme diplomate, fut plus tard bailli de Grimma et finit par mourir juge à la cour suprême d'Altenbourg en 1535, en partisan convaincu des idées nouvelles. Né vers 1474, il approchait de la cinquantaine au moment où il rédigeait les rapports adressés à son maître, l'électeur de Saxe, Frédéric-le-Sage, et qu'on vient de mettre au jour. Il les envoyait de Nuremberg, où siégeait alors la Commission de Régence (*Reichsregiment*), ce rouage administratif imaginé du temps de Maximilien Ier, pour coopérer avec l'empereur à la gestion des affaires d'intérêt général, en même temps que pour le contrôler dans une certaine mesure. Homme de confiance du vieil électeur, Planitz l'y représenta durant

1. Sur ce point surtout, l'exploitation des mines dans l'Erzgebirg saxon, au XVe et au XVIe siècles, on trouvera beaucoup de détails intéressants dans la notice de M.V.

plusieurs années et ses communications fréquentes durent être certainement les bienvenues à la cour électorale. Il y a longtemps d'ailleurs que cette correspondance de Planitz était au moins partiellement connue. Léopold de Ranke l'avait largement utilisée dans son *Histoire d'Allemagne à l'époque de la Réformation*, Ulmann l'avait exploitée dans son *Franz von Sickingen*. H. Baumgarten dans son grand ouvrage sur Charles-Quint, resté malheureusement inachevé, Redlich dans son travail sur la *Diète de Nuremberg*, *1522-1523*, en avaient donné des extraits. Mais la *Commission royale pour l'histoire saxonne* a cru, non sans raison, qu'il serait utile de la mettre au jour tout entière ; il en existait une copie collationnée, prise, il y a une vingtaine d'années, aux Archives de Weimar par feu Ernest Wülcker ; c'est celle-ci que M. V. a été chargé de revoir, d'annoter et de compléter, en y joignant un certain nombre de pièces annexes [1]. Il s'est acquitté très consciencieusement de cette besogne qui n'a pas dû être toujours récréative, et son introduction surtout sera la bienvenue parce qu'elle fournit bien des détails sur la formation et le fonctionnement du *Reichsregiment* durant les premières années du règne de Charles-Quint, en même temps qu'elle nous renseigne sur l'attitude de Frédéric-le-Sage lors des premiers conflits religieux qui vinrent troubler la paix de l'Empire, sur ses rapports personnels avec Luther, etc. C'est un ensemble de près de trois cents pièces nouvelles, parfois assez longues, que le volume de M. V. jette dans la circulation scientifique ; elles s'étendent du 11 septembre 1521 au 24 novembre 1523 et renferment de nombreuses observations de détail, souvent fort curieuses et des renseignements utiles pour l'histoire politique et religieuse du temps [2]. Sans doute on y rencontre aussi bien des bavardages et des racontars, de ces nouvelles à la main (*zeitungen*), qui n'ont souvent aucune valeur réelle. Par moments on désirerait des coupures et l'on ne peut s'empêcher de trouver que les dossiers en question ont été un peu trop scrupuleusement vidés à notre intention. Pour ne pas être injuste sur ce point, il faut se rappeler que c'est une commission d'histoire provinciale qui publie toutes ces données et qu'elles restent intéressantes pour l'histoire locale, alors même que l'historien pressé de s'orienter sur les grands conflits politiques ou religieux, s'impatiente un peu d'avoir à chercher les renseignements nécessaires à travers un fouillis de détails très indifférents à ses yeux [3].

Le bon sire de Planitz se montre dans ses correspondances comme un esprit modéré, cultivé, sagace, mais déjà fermement attaché aux doctrines nouvelles. Rien ne laisse plus deviner en lui le pèlerin dévôt qui

---

1. Plusieurs de ces annexes manquent d'ailleurs au dossier ; l'éditeur a dû souvent joindre à leur mention, le mot *Nicht vorhanden*.

2. Ainsi l'on trouvera d'assez nombreux passages relatifs aux conflits entre François Ier et Charles-Quint, mais rien de bien saillant.

1. La besogne est cependant beaucoup facilitée grâce aux sommaires placés par l'éditeur en tête de la plupart des pièces.

lors de son voyage en Terre-Sainte, s'arrêtait à tous les sanctuaires, de Lorette à Bethléem et qui, désespéré de ne pouvoir y aller lui-même, envoyait du moins sa chemise aux bords du Jourdain pour s'y laver ainsi de tous ses péchés, au moment même où Luther affichait ses thèses aux portes de l'église de Wittemberg. Les notes jointes au texte par M. Virck sont en général très suffisantes.

R.

Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation, von Gustav Wolf. Bd. I, Abtheilung 2 u. 3. Berlin. O. Seehagen, 1899 (p. 277-789), 2 vol. 8.

Nous avons parlé du premier fascicule de cet important ouvrage dans la *Revue* du 6 mars 1899. Nous disions alors que, pour autant qu'il était permis d'en juger par les quelques centaines de pages déjà publiées, le livre de M. Wolf, fruit de recherches laborieuses et prolongées, dû à un esprit très sérieux, se présentait plutôt comme un traité de la philosophie de l'histoire de la période afférente que comme un récit bien vivant des événements qui s'y sont produits [1]. Les deux fascicules publiées depuis, et qui complètent le tome premier de l'ouvrage, ne sont pas faits pour modifier beaucoup notre impression première. M. W. a évidemment des idées fort arrêtées sur la façon dont il faut écrire l'histoire; il déclare s'être attaché à décrire les situations religieuses et politiques et les différentes chances de naître et de se développer qu'elles ont pu avoir, telles qu'elles se présentèrent aux yeux des contemporains et non pas telles qu'elles se sont, si je puis m'exprimer ainsi, cristallisées dans la suite pour la postérité, sous l'influence d'incidents imprévus. Il croit s'être montré de la sorte plus impartial et plus juste vis-à-vis de personnages moins favorisés par la fortune. Peut-être; mais les a-t-il en même temps rendus plus vivants, comme il croit? On peut être là-dessus d'un avis différent, car dans le second et le troisième livre, comme dans le premier que nous avons analysé déjà, c'est précisément le caractère trop didactique et trop abstrait du récit, le manque de vie de ses personnages qui nous frappe. Il nous montre d'abord Charles-Quint depuis son avènement à l'Empire, ses débuts, les espérances irréalisables attachées en Allemagne, à cette prise de possession de la couronne de Maximilien Ier, l'antagonisme ouvert du souverain, puis sa lutte armée contre le protestantisme allemand, se terminant par l'écrasement de la ligue de Smalkalde. Il nous dépeint ensuite en détail la réaction ecclésiastique et politique imposée par le vainqueur à la diète d'Augsbourg (1547-1548) et la difficulté d'appliquer ces mesures de rigueur, une fois que la première terreur de la défaite fut passée et que des dissenssions se furent produites jusqu'au sein même de sa

---

1. « Bien que j'aie disposé de matériaux infiniment plus riches que mes prédécesseurs, dit-il dans sa préface, la communication de faits nouveaux n'a jamais été le but visé par moi. »

famille, au sujet de la transmission de la couronne impériale. Le troisième livre, intitulé *Le revirement*, s'occupe avant tout des visées ambitieuses de Maurice, le nouvel électeur de Saxe, de son alliance avec François Ier, et des succès de la cause protestante, affirmés par la convention de Passau, consentie par Ferdinand, inquiet de l'avenir de la maison d'Autriche, succès qui se continuent même après la bataille de Sievershausen et la mort de Maurice, jusqu'au moment où « le tiers parti irénique » arrache aux Habsbourgs la *paix de religion* qui devait ramener le calme dans l'Empire pour de longues années M. W. avait déjà raconté autrefois, dans un ouvrage spécial, les délibérations de la diète d'Augsbourg en 1555 ; tout en modifiant son opinion sur certains points de détail, on ne peut pas dire qu'il l'ait changée d'une façon notable.

En général on ne peut qu'approuver le ton sur lequel il parle des hommes et des institutions ; ses jugements sont modérés, ses critiques généralement judicieuses et d'un homme fort bien informé ; mais je ne vois pas qu'il nous ait donné un Charles-Quint ou un Maurice de Saxe si différents de ceux que l'on connaissait déjà, ainsi qu'il semble le croire lui-même. D'autres avaient expliqué déjà que Charles-Quint, d'après toute sa nature, ne *pouvait* pas comprendre ni surtout sympathiser avec la Réforme ; d'autres ont affirmé depuis longtemps, que le nouvel électeur saxon, calculateur, ambitieux et viveur, n'était pas au fond si épris de la *pure doctrine* dont il se constitua subitement le champion généreux. On peut trouver aussi, tout en ayant grande confiance en l'érudition scrupuleuse de l'auteur, que les notes et les renvois aux textes sont un peu clairsemés ; il n'est pas rare de trouver une dizaine, voire même une quinzaine de pages à la suite, sans note aucune. L'exposé de M. W. s'arrête parfois trop peu à narrer certains événements parce que les détails en sont plus connus et que la répétition lui en paraît par suite fastidieuse, pour s'arrêter de préférence à certains détails supplémentaires, tirés de son riche fonds d'informations nouvelles, ce qui dérange forcément quelque peu les proportions harmoniques de l'ensemble. Le livre de M. W. est donc très certainement un travail fort méritoire et les spécialistes feront bien d'en tenir grand compte et d'en peser soigneusement les dires, même quand ils ne sont accompagnés d'aucun renvoi aux sources. Les opinions de M. Wolf, même quand on ne les partage pas, sont généralement suggestives. Mais pour ceux qui auraient à étudier pour la première fois cette période un peu confuse de l'histoire d'Allemagne, et qui désireraient s'orienter plus rapidement et avec quelque agrément, sur les problèmes et les individualités de ce temps, je crains bien qu'ils trouveraient ce guide, quelque consciencieux et savant qu'il soit, un peu fatigant et pas assez limpide.

R.

FERRARI (Luigi). Del « Caffè », periodico milanese del secolo XVIII. Pise, Nistri, 1899. Gr. in-8 de 122 p.

M. Ferrari est un peu trop sévère en somme pour les rédacteurs du *Caffè*. Sans doute leur talent d'écrivains fut médiocre, ils se trompèrent souvent et plusieurs des vérités qu'ils annoncèrent avaient été dites par d'autres ; mais il eût fallu appuyer sur une excellente remarque de la p. 121, savoir que tandis que la *Frusta* n'ébranlait que des préjugés littéraires, ils ébranlèrent aussi des préjugés moraux et sociaux. A la différence de Baretti et de G. Gozzi, ils comprirent que l'Italie ne souffrait pas seulement des ridicules de salons et d'académie, mais d'une mauvaise éducation et d'une mauvaise administration. Ils ont su le voir, le dire, s'imposer des recherches arides, et leur prudence ne diminue pas leur mérite. De plus, ils ont su se fortifier de l'appui des hommes qui dispensaient alors la réputation en Europe. — Mais M. Ferrari a eu le mérite de découvrir que le discours sur la *Patria degli Italiani*, n'était pas, ne pouvait pas être de Pietro Verri et qu'il est de Carli (p. 35-39). Il corrobore les remarques de M. Guoli sur l'inimitié qui sépara longtemps P. Verri et ses amis de Parini (p. 64-72) ; il met bien en lumière celle de Baretti et des rédacteurs du *Caffè* (p. 77-86), et fournit d'utiles données sur les journaux littéraires italiens du XVIII[e] siècle (p. 3, 27), sur le patriotisme d'Algarotti (p. 49), sur la littérature à l'usage des dames (p. 56, n. 6). C'est un travail soigné.

Charles DEJOB.

HÉRON D'ALEXANDRIE ET POSEIDONIOS LE STOÏCIEN.

Dans son savant article sur la nouvelle édition des œuvres de Héron d'Alexandrie (*Rev. crit.*, 20 novembre 1899), M. Tannery discute une question capitale longuement traitée par l'éditeur, M. Wilhelm Schmidt, dans son introduction, à savoir : l'époque à laquelle vivait le célèbre savant alexandrin ; question des plus controversées, comme on ne l'ignore pas, puisque les divergences de la critique comportent un écart qui n'est pas moindre de *quatre siècles*.

M. Tannery ne parle pas, et M. W. Schmidt parle très incidemment, et d'une manière équivoque, d'une donnée décisive que j'ai introduite dans le problème en 1893, en démontrant que, dans la version arabe du *Baroulkos*, faite directement sur le grec au troisième siècle de l'Hégire, Héron citait, en toutes lettres, comme auteur d'une définition physique du centre de gravité[1], les nom et titre de *Poseidonios le Stoïcien*, encore vivant en 51 J.-C. et même plus tard, puisque Strabon, né en 50, dit l'avoir personnellement connu. Après avoir établi, par un raisonnement paléographique, philologique et historique rigoureusement conduit, que ce nom et ce titre devaient être substitués à l'invraisemblable « *Praxidamas, le peintre* », lecture proposée par l'éditeur et traducteur du texte arabe, M. Carra de Vaux, j'avais tiré de ce fait, jusqu'alors inconnu, toutes les conclusions chronologiques qu'il impliquait — on semble aujourd'hui les trouver si naturelles qu'on ne songe même pas à les attribuer à leur véritable auteur. M. W. Schmidt (p. XIV, n. 2) se borne à renvoyer accessoirement aux quatre ou cinq lignes mentionnant mon « hypothèse » dans les comptes rendus des séances de la Société Asiatique et de celles de l'Académie des Inscriptions. Je me permettrai

1. A côté de la définition géométrique donnée par Archimède.

de le renvoyer à mon tour aux pages de mes *Études d'Archéologie Orientale*, vol. I, 135 et suiv. (décembre 1894), contenant le mémoire détaillé que j'ai consacré à ce sujet, et où je me suis efforcé d'envisager la question sous ses principales faces.

J'ai appris avec plaisir, en lisant l'introduction de M. W. Schmidt, que ma conjecture se trouverait aujourd'hui matériellement confirmée par plusieurs manuscrits arabes découverts depuis. J'estime que cela ne diminue en rien — bien au contraire — le mérite de l'avoir faite sans un secours qui n'existait pas alors. Il n'est pas indifférent, il serait même utile de constater, le cas échéant, en insistant sur de pareilles vérifications, que les méthodes d'induction un peu divinatoires que nous sommes journellement obligés d'employer, ont réellement du bon, puisqu'elles sont capables de nous conduire droit à la vérité, trop souvent inaccessible par d'autres voies. En science, il ne faut pas considérer seulement le but atteint, mais parfois aussi le chemin suivi pour l'atteindre, car, si l'expérience démontre que ce chemin est sûr, nous sommes autorisés par cela même à y repasser, à l'occasion, pour trouver la solution d'autres problèmes similaires.

Clermont-Ganneau.

BULLETIN

— Les études de M. H. M. Chadwick, que publie dans ses *Transactions* la Société philologique de Cambridge (*Studies in Old English*, London, C. J. Clay and Sons. 1899, in-8, de la page 85 à la page 285 du vol. IV des *Transactions*. 6 sh.), se rapportent non à la grammaire, mais à la phonétique anglo-saxonne. Ce sont d'ailleurs des travaux détachés. Le plus important étudie l'histoire de la formation des anciennes diphtongues, surtout d'après le psautier Vespasien. M. C. recherche d'après les anciens textes comme les Glossaires d'Épinal, d'Erfurt, etc., les particularités dialectales de la vieille langue saxonne, cherchant à délimiter d'après les quelques indications que nous possédons la sphère qu'il convient d'assigner aux différents dialectes, dialecte du Kent, dialecte ouest-saxon, dialecte Northumbrien. Les érudites recherches de M. C. sont un premier pas vers la réalisation d'une grammaire définitive de la langue anglo-saxonne, qui serait le complément nécessaire de publications aussi précieuses pour l'étude des vieux dialectes anglais que celle des *Oldest English texts* de M. Sweet. — J. L.

— Sous le titre de *Ergænzungsheft zu Spoken English* (Leipzig, O. R. Reisland, 1899, p. 61), M Otto Jespersen publie une traduction allemande du recueil de phrases familières anglaises appelé *Spoken English* et dû à la collaboration de M. J. et de M. True. L'intérêt de cette brochure réside dans les notes qui accompagnent la traduction et contiennent d'utiles explications sur les habitudes de la vie anglaise. — J. L.

— La 9e année du recueil bien connu l'Anglia — de mai 1898 à avril 1899 — vient de paraître en volume (*Anglia herausgegeben* von Max Friedrich Mann. Neunter Jahrgang Mai 1898-April 1899 Halle, A. S. Max Niemeyer). Il est superflu de signaler ce périodique que connaissent depuis longtemps tous ceux qui s'intéressent aux études de langue et de littérature anglaises. Par la variété des articles et la valeur des collaborateurs, cette 9e année n'est en rien inférieure aux précédentes. C'est le meilleur éloge qu'on puisse en faire. — J. L.

— Une petite bibliothèque de vulgarisation technique vient de se fonder chez l'éditeur May (Société française d'édition d'art), dont l'utilité mérite qu'on la signale ici. Elle est intitulée *Encyclopédie populaire illustrée du xxe siècle* et doit com-

prendre 120 volumes à 1 franc pièce, chacun formant un tout et rédigé par divers spécialistes sous la direction, en quatre départements, de MM. Buisson, Denis, Larroumet et Stanislas Meunier. La théorie de cette publication est de réunir, sous chaque rubrique formant volume, tous les articles concernant le sujet en question, qui seraient, à cause de l'ordre alphabétique, éparpillés dans tout le cours d'un grand dictionnaire encyclopédique. Chacun de ces volumes est donc lui-même un petit dictionnaire alphabétique, mais de la matière seule traitée sous cette rubrique. Ce système est extrêmement pratique et rendra sans doute de vrais services. On a, de plus, ajouté de petites vignettes quand il y a lieu. Nous avons vu quelques-uns des volumes déjà parus (il n'y en a encore que cinq ou six, et le soin avec lequel la chose est comprise et exécutée mérite tous les éloges. Signalons plus spécialement à nos lecteurs *le Costume et la Mode*, qui est à moitié de l'archéologie, et très copieusement illustrée. On a mis en vente aussi : *L'Expansion coloniale, la Photographie, la Cuisine, le Jardinage, l'Electricité.* Toutes les branches des connaissances humaines, des sciences historiques et des arts, seront traitées. — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 novembre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Noël Valois, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria.

L'Académie fixe au 24 novembre la désignation des candidats à la chaire de chinois de l'École des langues orientales vivantes, vacante par le décès de M. Devéria.

M. Croiset, président, offre à M. Félix Ravaisson-Mollien, membre ordinaire depuis cinquante ans, les félicitations et les hommages de l'Académie. Il lui remet la médaille d'or — œuvre de M. Chaplain — frappée en son honneur — M. Ravaisson remercie l'Académie et communique une série de photographies relatives à la Vénus de Milo. — Un certain nombre de membres des autres classes de l'Institut étaient venus pour assister à cette cérémonie.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de sa notice sur la vie et les œuvres de M. Charles Schefer, son prédécesseur.

M. René Cagnat communique le dessin d'une mosaïque trouvée en Italie, à Veii, en 1889, et appartenant à Mgr le comte d'Eu. Elle représente l'embarquement d'un éléphant destiné aux jeux du cirque.

Séance publique annuelle du 17 novembre 1899.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :

1° Discours de M. Alfred Croiset, président.

2° Notice sur la vie et les œuvres de M. le comte de Mas-Latrie, membre libre de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel. — La notice de M. Wallon, retenu à la Haute Cour, a été lue par M. R. Cagnat.

3° Un égyptologue oublié, M. J.-B. Adanson, par le docteur E.-T. Hamy.

Séance du 24 novembre 1899.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. Henri Omont et O. Houdas posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Devéria.

L'Académie désigne, pour la chaire de langue chinoise à l'École des langues orientales vivantes, les candidats suivants : en première ligne, M. Maurice Courant ; en seconde ligne, M. Vissière.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 1er décembre 1899.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de lettres par lesquelles MM. O. Houdas et

Émile Chatelain se désistent de leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite de la mort de M. Devéria.

M. Héron de Villefosse annonce que la ville de Paris vient d'acquérir les documents réunis au nombre de 9,837 par feu M. Théodore Vacquer pour la topographie ancienne de Paris. Conformément à l'avis de la Commission des travaux historiques, l'achèvement du plan de Paris à l'époque romaine commencé par M. Vacquer a été confié à M. Hochereau qui s'est engagé à terminer ce plan en temps utile pour qu'il puisse figurer à l'Exposition de 1900. — MM Héron de Villefosse, Longnon et Cagnat ont pu examiner une partie des papiers de M. Vacquer. Ils ont été surtout frappés des constatations qu'il a pu faire lui-même sur le terrain à diverses reprises et qui ont servi à fixer d'une manière certaine l'emplacement du théâtre romain de Paris. Les substructions de cet édifice existent encore sur le coteau qui domine la rive gauche de la Seine, au-dessous du lycée Saint-Louis, entre la rue Racine et la partie de l'ancienne rue de la Harpe absorbée aujourd'hui par le boulevard Saint-Michel. Jules Quicherat avait déjà donné d'importantes indications sur ce point dans un mémoire que la mort ne lui permit pas d'achever et qui a été publié par MM. R. de Lasteyrie et A. Giry. Ce sont les relevés de M. Vacquer qui ont servi de base à l'exposé de Quicherat.

M. Croiset, président, annonce la mort de M. Allmer, correspondant national.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Devéria, décédé au mois de juillet dernier. Les votants étant au nombre de 33, la majorité absolue est de 17. Au premier tour, M. Henri Omont obtient 11 voix; M. Edmond Pottier, 19, et M. Noël Valois, 3. En conséquence, M. Pottier est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Dieulafoy fait une communication sur les monuments archaïques du Forum romain. En s'aidant de la topographie du terrain occupé par le Forum et d'édifices dont l'antiquité ne peut être contestée, il commence par établir la permanence de certaines directions et de certaines voies. Etudiant alors les constructions archaïques, il montre que du profil des bases on peut inférer qu'elles datent des dernières années de la royauté et de l'avènement de la République. Puis il montre que chacune des directions fournies soit par les constructions archaïques soit par le dallage noir coïncident avec les axes dont il a donné la définition et notamment avec la direction des rostres anciens. Il en résulte que partie des constructions archaïques qui n'avaient pas encore été signalées devraient sans doute être attribuées à la tribune du comitium et que le dallage noir serait le *lapis niger* que les textes placent derrière les rostres. Enfin, l'excavation profonde entourée d'une margelle et comprise entre les deux bases moulurées serait la tombe mal définie que le *lapis niger* signalait quand elle fut enfouie et disparut sous un sol nouveau et surélevé.

M. le Dr Hamy communique, de la part de M. E. Chantre, de Lyon, une note sur trois cimetières gaulois du Bas-Dauphiné, trouvés à Leyrieux, Rives et Genas. Les mobiliers funéraires découverts dans ces sépultures sont analogues à ceux qu'on a précédemment exhumés en Franche-Comté, en Bourgogne et en Champagne; leur étude montre une fois de plus l'homogénéité des populations gauloises auxquelles ces diverses nécropoles doivent leur origine.

M. Théodore Reinach communique un document nouveau sur l'histoire artistique du ve siècle. C'est un papyrus récemment publié par MM. Grenfell et Hunt et contenant des débris de fastes olympiques correspondant aux années 480 à 448 a. C. En fixant la date d'un certain nombre de victoires d'athlètes célébrées par les poètes ou les statuaires, ce document apporte une contribution capitale à l'histoire littéraire et artistique de la Grèce. Il fournit notamment des indications précieuses pour la biographie de Pindare, Bacchylide, Pythagore de Rhégium, Myron, Polyclète et Naucydès.

Séance du 8 décembre 1899.

M. le Secrétaire perpétuel introduit en séance M. Edmond Pottier, élu membre ordinaire le 1er décembre, et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 25 décembre — 1899

Bury, Le second temple d'Apollon Pythien. — Gevaert et Volgraff, Les problèmes musicaux d'Aristote. — Evagrius, p. Bidez et Parmentier. — Woelfflin, L'art classique. — Ulmann, Alexandre I et Frédéric-Guillaume III. — De Woyde, Causes des succès et des revers en 1870. — Ferdinandy, La bulle d'or hongroise. — Veress, Isabelle de Hongrie. — Bezefi, L'Ecole réformée de Sarospatak — Téglas, La Dacie dans Hérodote. — Strausz, Etudes diverses.

J. B. Bury, **The second temple of the Pythian Apollo** (extrait de l'*Hermathena*, vol. X, n° 25). Dublin, 1899.

Cet important mémoire, publié dans un recueil peu lu en France, mérite d'être résumé avec quelque détail.

Les inscriptions de Delphes ont montré que le temple du VIe siècle, connu de Pindare et d'Euripide, fut démoli par un tremblement de terre en 373 avant J.-C. et lentement reconstruit à partir de cette époque. Pausanias ne sait rien de cet épisode; il ne sait pas non plus que le nouveau temple fut brûlé en partie par les Illyriens au temps de Mithridate et que la restauration n'en fut achevée que sous Néron. Il croit encore avoir sous les yeux un monument de la seconde moitié du VIe siècle. Toutefois, les sculptures qu'il décrit dans les frontons — Artémis, Latone, Apollon, les Muses, le coucher du Soleil, Dionysos et les Thyades — étaient certainement postérieures, puisqu'il les attribue à Praxias, élève de Calamis, et à Androsthènes. Or, Calamis travaillait encore en 427 avant J.-C. et un de ses élèves (c'est toujours M. Bury qui parle) a pu sculpter vers 360 [1], date qui convient assez aux frontons du temple restauré après la catastrophe de 373.

Avant la construction du sanctuaire connu de Pindare et d'Euripide, le même emplacement avait été occupé par un temple du VIIe siècle, qui fut brûlé en 548. Nous pouvons ainsi dresser le tableau suivant :

Temple A. 650 (?) à 548. Brûlé.

1. Cette hypothèse est inadmissible. Il faut admettre que Pausanias s'est trompé en disant que Praxias était élève de Calamis, ou bien qu'il y a eu deux Calamis, comme pourrait le faire supposer Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 71.

Temple B. 548-510 à 373. Renversé.

Temple C. 373-300 à 83. Brûlé en partie.

Temple C'. — 50 (?) + 50 à 400 (?). C'est le temple C restauré (vu par Pausanias).

On possède des détails sur la construction du temple B, facilité par la générosité des Alcméonides d'Athènes. Le temple devait être en *poros* : ils firent le devant (τὰ ἔμπροσθε τοῦ νηοῦ, c'est-à-dire la face orientale) en marbre. L'architecte qu'ils employèrent à cet effet fut Spintharos de Corinthe.

Maintenant, si l'on lit avec attention le chœur de l'Ion d'Euripide (v. 190-217) — chœur de jeunes Athéniennes devant le temple de Delphes — on ne peut évidemment y chercher que la description des sculptures du temple B, et non de celles du temple C dont parle Pausanias. Ces dernières ont disparu sans laisser de traces [1] ; mais il subsiste des fragments du fronton ouest du temple B. Ces sculptures, en poros, comprennent une femme drapée marchant à gauche, peut-être combattant, un homme drapé marchant à gauche, un homme agenouillé, un torse d'homme nu, un fragment de cheval. M. Homolle a songé à une Gigantomachie. L'originalité du mémoire de M. B. consiste en ceci, qu'il a retrouvé la mention de cette Gigantomachie dans le chœur de l'*Ion*, universellement considéré, jusqu'à présent, comme se rapportant aux seules métopes. La même idée avait traversé l'esprit de M. Homolle (*Bull. corr. hell.*, t. XX, p. 652), mais il l'avait repoussée aussitôt. Voyons les arguments qui la font accepter de M. B. et, à cet effet, traduisons librement les vers d'Euripide :

Demi-chœur. Regardez ! Voilà l'hydre de Lerne que tue le fils de Zeus.

Demi-chœur. Je vois auprès de lui un compagnon levant une torche ; n'est-ce pas le compagnon du fils de Zeus, Iolaos ?

Demi-chœur. Et regardez ce guerrier monté sur un cheval ailé qui terrasse le monstre à trois corps (Bellérophon et la Chimère).

Demi-chœur. *Je porte partout mes regards. Regardez le combat des Géants sculpté dans ces..... de pierre.*

Demi-chœur. Nous regardons de ce côté, chères amies (ὧδε δερκόμεθ', ὦ φίλαι).

Les mots que nous soulignons constituent l'argument essentiel de M. Bury. A son avis, ceux qui précèdent (παντᾶ τοι βλέφαρον διώκω) indiquent que les jeunes filles, après avoir examiné la métope d'Héraclès tuant l'hydre et celle de Bellérophon tuant la Chimère, portent leurs regards *ailleurs* et que la Gigantomachie *n'est pas une métope*. Le vers 206 se lit ainsi dans les manuscrits :

σκέψαι κλόνον ἐν τείχεσι λαΐνοισι Γιγάντων.

Hermann et Welcker avaient corrigé τύκαισι λαΐναισι ; M. B. écrit :

σκέψαι κλόνον ἐν τύποισι λαΐνοισι Γιγάντων,

1. On a supposé qu'elles avaient été détachées et transportées à Constantinople.

ce qui me semble excellent, τύποι signifiant les sculptures d'un fronton dans ce fragment de l'*Hypsipyle* d'Euripide (éd. Didot, p. 799) :

> Ἰδού, πρὸς αἰθέρ' ἐξαμίλλησαι κόραις,
> γραπτοὺς ἐν αἰετοῖσι προσβλέπων τύπους.

M Bury se figure cette Gigantomachie sur le modèle de celle du vieux temple de l'Acropole d'Athènes, si heureusement restituée par MM Studnicka (*Ath. Mitth.*, t. XI, p 185) et Schrader (*ibid* , t. XXII, p 59). Elle se composait de trois groupes de combattants, et non, comme les sculptures des frontons d'Égine, de deux troupes opposées.

La seule difficulté, c'est que le chœur d'Euripide est censé regarder la face orientale du temple, qui était en marbre, et que les trois fragments conservés du fronton Est — figures de femmes au repos — n'appartenaient certainement pas à une Gigantomachie. Mais l'objection n'est pas insurmontable ; l'auteur de l'*Ion* ne vise pas à l'exactitude d'un Périégète et, d'ailleurs, les jeunes filles formant le chœur pouvaient être censées faire le tour du temple. Ne suffisait-il pas que l'existence d'une Gigantomachie sur un des frontons fût connue du poète et de son public athénien ?

Salomon Reinach.

Gevaert (G. A.) et Volgraff (J. C.). **Les Problèmes musicaux d'Aristote.** Ier fascicule. Gand, Hoste, 1899. Grand in-8°, 164 pages.

Il n'est guère besoin d'insister sur l'intérêt que présente le chapitre xix des *Problèmes* d'Aristote pour l'histoire musicale de l'antiquité : n'est-ce pas là, par exemple, que Helmholtz a découvert la preuve du rôle du tonique mélodique que jouait la mèse dans la mélopée ancienne, découverte qui a éclairé d'un jour nouveau toute la question des gammes grecques? A l'intérêt historique s'ajoute, pour appeler l'attention des philologues, l'extrême corruption du texte ; défiguré par un nombre vraiment stupéfiant de bourdes et de gloses, il est, par endroits, absolument incompréhensible. Aussi, ce casse-tête a-t-il depuis quelques années exercé la sagacité de plusieurs musicologues, parmi lesquels je citerai, dans l'ordre chronologique, M. Ruelle, M. d'Eichthal et moi-même, le regretté Karl von Jan, et le professeur Stumpf de Berlin Ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que M. Gevaert s'occupe des *Problèmes musicaux*. Il les avait plusieurs fois rencontrés sur son chemin en élaborant sa magistrale *Histoire de la musique dans l'antiquité*, et dès cette époque il avait fait connaître quelques très heureuses « émendations », dues à son ami Adolphe Wagener. Non content de ces premières escarmouches, M. G. a voulu couler à fond l'énigmatique et irritant opuscule en lui consacrant une édition spéciale, pour laquelle il s'était assuré le concours de Wagener. La mort récente de cet excellent

helléniste a quelque peu retardé l'exécution du projet; mais M. G. n'est pas homme à laisser tomber une idée une fois conçue : chez lui la ténacité égale le savoir, ce qui n'est pas peu dire. Le collaborateur perdu a trouvé un successeur dans la personne de M. Vollgraff, et grâce aux efforts réunis des deux, ou plutôt des trois savants, voici enfin l'ouvrage entré en voie de publication. Le plan en est simple : d'abord le texte grec des *Problèmes* disposés dans un ordre rationnel[1], et accompagnés de l' « apparat », critique indispensable, en regard une traduction française; puis vient un commentaire musical très développé, qui est l'œuvre personnelle de M. G. et qui reprend un à un tous les problèmes, avec une introduction en tête de chaque section. Le fascicule qui vient de paraître comprend le texte et la traduction en entier, et le commencement — environ le tiers — du commentaire musical ; le reste formera la matière de deux autres fascicules. On trouvera peut-être que c'est beaucoup pour un opuscule assez court, et, en somme, assez niais; mais il faut observer que pour M. G. le texte n'est souvent qu'un prétexte. Il a saisi avec joie cette occasion de reprendre en sous-œuvre, pour la troisième fois, sous forme d'introductions et de digressions, son exposé de la musique grecque et cet exposé ne fait double emploi avec aucun des deux précédents : car si M. G. est un redoutable adversaire qui ne se laisse pas facilement réfuter, à la réflexion il se déjuge souvent lui-même et sa bonne foi ne recule jamais devant la crainte puérile de la palinodie. C'est donc dans ce commentaire musical, encore inachevé, qui réside le principal intérêt de l'ouvrage; on y retrouve à chaque page les brillantes facultés, les multiples connaissances historiques et techniques, enfin le style souple et coloré[2] que M. G. a mis au service d'une étude, que nul savant d'aucun temps n'a dominée plus complètement dans toute son ampleur et toute son étendue.

L'inconvénient d'une association entre un helléniste distingué, mais dont l'autorité est encore restreinte, et un musicologue aussi universellement estimé que M. Gevaert, c'est que le premier aura nécessairement pour le second quelques complaisances, qu'il pliera trop volontiers la constitution ou l'interprétation du texte aux secrets désirs — quelquefois inspirés par des vues *a priori* — de son collaborateur. La franchise m'oblige de dire que la société Gevaert et Vollgraff n'a pas toujours échappé à cet écueil. Je compte le montrer en détail dans un prochain article de la *Revue des études grecques* où je reprendrai pas à pas, avec M. d'Eichthal, la critique du texte et de la traduction ; mais dès à présent, je veux donner un exemple sur lequel je n'aurai sans doute pas

1. Cet ordre est à peu près identique à celui que M. d'Eichthal et moi avions adopté (*Revue des Études grecques*, 1892).

2. N'est-ce pas, par exemple, une très jolie caractéristique que celle-ci (p. 130) : « le timbre aigrelet et pétillant » du clavecin ?

à revenir, puisqu'il se trouve dans une partie de hors d'œuvre, étranger aux *Problèmes*. Un certain nombre de textes grecs, inexpliqués et jusqu'à nouvel ordre inexplicables, parlent de deux opérations exécutées sur les syringes qu'ils désignent par les verbes κατασπᾶν et ἐπιλαβεῖν : dans le premier cas le son devient plus aigu, dans le second plus grave. Quelle que soit la nature de l'instrument considéré — flûte de Pan ou appareil adapté aux *auloi* — κατασπᾶν ne peut signifier que « tirer en bas », ἐπιλαβεῖν « saisir, arrêter ». M. G. traduit ces termes (p. 122) par « déboucher » et « boucher » et bâtit là-dessus tout une théorie. Or, non seulement il n'est pas vrai que « ces significations ne sont nullement forcées », mais elles sont totalement étrangères à la langue grecque. Les analogies qu'invoque M. G., pour justifier cette traduction, sont des plus étranges : le flamand (!) *elene flesch aftrekken* « déboucher une bouteille » et l'expression τὴν ῥῖν' ἐπιλαβεῖν « se boucher le nez ». Je ne sais pas le flamand et ne veux donc pas me prononcer sur l'origine de la métaphore renfermée dans *aftrekken* ; mais si l'on a pu traduire ῥῖν' ἐπιλαβεῖν par « se boucher le nez », c'est simplement qu'en « saisissant » fortement son nez, en le « pinçant », on intercepte les conduits olfactifs : il n'est nullement question là d'un *bouchage* effectif, avec un *bouchon*, comme celui que M. G. admet pour la syringe. L'explication proposée par M. G. manque donc du fondement *sine qua non* : la possibilité grammaticale, et M. V. n'aurait pas dû la laisser passer. Il répondra peut-être qu'elle se trouve dans une partie du volume qui est l'œuvre exclusive de son collaborateur ; mais l'hélléniste qui est M. V. n'assume-t-il pas, même sur ces parties, une certaine responsabilité morale ? Et M. V. est un bon helléniste : car il a proposé, chemin faisant, au moins une douzaine de corrections heureuses au texte des *Problèmes*. S'il a consenti, de temps en temps, à oublier son grec, c'est donc par complaisance.

Une seconde critique que j'adresserai à l'œuvre de ces deux savants, c'est de n'avoir pas tracé une démarcation assez nette entre les *énoncés* et les *solutions* des *Problèmes*. Une étude déjà longue de ce recueil m'a convaincu des propositions suivantes : 1° les énoncés circulaient dans les écoles indépendamment de toute réponse et, par conséquent, en comportaient plusieurs ; 2° lorsque le texte n'en est pas altéré, ils sont, en général, raisonnables ; il n'en est pas de même des solutions, dont beaucoup sont l'œuvre de grammairiens tout à fait ignorants ou ineptes ; 3° dans certains cas l'énoncé était déjà corrompu *avant* la rédaction de la reponse que nous possédons ; le solutionniste ayant sous les yeux un texte absurde ne pouvait y faire qu'une réponse absurde. Tel est, par exemple, le cas du problème XLII (A 3) où l'énoncé original devait porter διὰ τί ἐάν τις ψήλας τὴν ὑπάτην ἐπιλάβῃ, ἡ νήτη μόνη δοκεῖ ὑπηχεῖν ; du problème XVI *a* (B 2) qui n'était qu'un doublet de XXXIX *a* (B 1) (lire ὁμοφώνου au lieu de συμφώνου) ; du problème XLIX (E 2) qui portait probablement à l'origine μελιχώτερον mais où l'auteur de la réponse a sûrement *lu* μαλακώτερον, etc. On comprend l'importance et les consé-

quences de cette constatation : les énoncés peuvent servir à expliquer des énoncés, et les solutions des solutions, mais il n'est pas légitime d'interpréter les énoncés à l'aide des solutions ou *vice versa*. Surtout il ne faut pas se hâter de mettre entre crochets tout ce qui, dans les réponses, paraît erroné ou absurde ; il suffit d'y mettre ce qui n'offre aucun sens. Enfin il est dangereux de tirer des conclusions historiques ou esthétiques de telle réponse d'un grammairien étranger aux choses musicales et qui invente souvent de toutes pièces une théorie pour expliquer un énoncé *altéré* ou *mal compris*.

Je ne veux pas aborder ici l'examen des questions de détail, qui sera mieux placé ailleurs. Mon principal objet a été de signaler tout de suite l'important travail de MM. Gevaert et Vollgraff, qui marquera dans l'histoire du texte des *Problèmes*. Il me sera permis aussi, en mon nom et au nom de mon collaborateur, de remercier ces Messieurs de l'attention qu'ils ont accordée à notre publication et des nombreux emprunts, loyalement signalés, qu'ils y ont faits.

Théodore Reinach.

The ecclesiastical history of Evagrius with the scholia edited with introduction, critical notes and indices by J. Bidez and L. Parmentier. London, Methuen, 1898 ; xiv pp., un tableau, 285 pp. In-8°. Prix : 10 sh. 6.

Cette édition inaugure la collection anglaise des historiens byzantins dirigée par M. Bury. Évagrius est le dernier des continuateurs d'Eusèbe. Il appartient au ivᵉ siècle, mais il rapporte des événements anciens d'après des sources que nous ne connaissons plus. Sa narration commence aux préliminaires du concile d'Éphèse et s'arrête à l'année 594, embrassant ainsi plus d'un siècle et demi. C'est le premier récit d'ensemble que nous possédions des origines et des premiers développements du nestorianisme et du monophysisme. Mais il contient aussi nombre d'autres renseignements précieux. L'histoire profane lui est tout particulièrement redevable.

MM. Bidez et Parmentier étaient bien préparés à donner cette édition. Ils ont éclairci récemment le problème de Nicéphore Calliste. Cet historien de la première moitié du xivᵉ siècle a fait de nombreux extraits des livres XIV-XVIII d'Évagrius. Il semblait que pour éditer Évagrius, il fallait d'abord établir le texte de Nicéphore, équivalent d'un manuscrit perdu. Mais ce manuscrit, nous l'avons dans le manuscrit même d'Évagrius dont s'est servi Nicéphore. C'est le *Baroccianus 142*, du commencement du xivᵉ siècle. On peut ainsi se faire une idée de la méthode de Nicéphore. C'est celle d'un érudit consciencieux et intelligent. Il reproduit les documents avec le plus grand soin. Il éclaircit par des conjectures les passages obscurs ou mutilés. Nicéphore n'est pas le faussaire que l'on a dit. Mais son rôle est peut-être encore plus

intéressant. Le *Baroccianus* contient les tables des livres II-VI conservées également par le *Laurentianus 69, 5* (*L*) du xi[e] siècle et par le *Patmiacus 688* du xiii[e] siècle (*P*). Ces deux derniers manuscrits ont perdu la table du livre I[er], tandis le *Baroccianus* en possède une, expressément attribuée à Nicéphore. MM. B. et P. ont montré qu'il n'y avait aucune raison sérieuse de mettre en doute cette assertion. Or le copiste de cette table semble avoir cessé d'écrire quand le volume a été relié. Par contre, d'autres parties de notre manuscrit actuel sont également attribuées à Nicéphore : une table détaillée de Sozomène, des extraits de Josèphe, la signature : Κύριε, βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Νικηφόρῳ Καλλίστῳ. Il ne peut y avoir de doute. Les diverses parties du *Baroccianus* ont été préparées pour l'usage de Nicéphore et réunies par ses ordres. C'est le premier *Corpus* des historiens ecclésiastiques, ou plutôt un essai de *Corpus*, car jusque-là on n'avait que des groupements partiels. Nicéphore avait entrepris ce recueil en vue de sa grande histoire ecclésiastique. Ces conclusions, qui donnent un intérêt particulier à la physionomie de Nicéphore, auraient besoin, il est vrai, d'être confirmées par une étude et au besoin une identification de l'écriture des notes marginales du manuscrit. La démonstration est cependant assez poussée pour permettre de négliger Nicéphore dans l'établissement du texte d'Évagrius [1].

Les éditeurs, outre le *Baroccianus*, qui est collationné pour la première fois, font entrer en ligne deux autres manuscrits, un *Laurentianus* 70, 23 (fin du xii[e] siècle), signalé déjà par M. de Boor, et un manuscrit de Patmos (688 du catalogue Sakkelion), du xiii[e] siècle. Ce dernier manuscrit a été l'objet d'une étude spéciale des éditeurs dans la *Revue de philologie* [2]. Cet article contient aussi des renseignements sur les devanciers de MM. Bidez et Parmentier, renseignements plus détaillés que ceux de leur introduction. On y voit que notre connaissance du texte a réalisé de grands progrès par leurs soins. L'édition princeps de Robert Étienne (1544) avait été faite d'après une mauvaise copie parisienne du *Baroccianus*. Celle d'Henri de Valois (1673) était fondée sur la précédente, mais aussi sur une collation partielle du *Laurentianus* 69, 5, du xi[e] siècle, le plus ancien manuscrit connu, et sur une assez bonne copie du *Baroccianus* provenant de la bibliothèque de Le Tellier. Grâce à l'autre *Laurentianus* et au manuscrit de Patmos, MM. B. et P. ont pu établir une classification des sources et donner à leur texte une base critique. Les manuscrits se répartissent en deux familles, dont l'une comprend le *Laurentianus* 70, 23 et l'autre, les trois autres manuscrits principaux, ainsi que le premier correcteur du *Laurentianus*, 70, 23. Les manuscrits du xv[e] et du xvi[e] siècles sont des copies directes ou indirectes du Baroccianus.

1. *Revue de l'instruction publique en Belgique*, XL, 3[e] livr., 1897, pp. 161-175.
2. XX, 1896, pp. 115-124.

MM. Bidez et Parmentier ont mis en tête du texte d'Evagrius un tableau chronologique des empereurs, des papes, des patriarches et évêques de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem Deux tables alphabétiques terminent le volume. La deuxième, *index graecitatis*, est une véritable étude de la langue de leur auteur. Grâce à ces efforts, cet écrivain ecclésiastique reçoit enfin les soins nécessaires et les historiens, comme les byzantinistes, pourront l'étudier en toute sûreté.

Paul Lejay.

H. Wœlfflin. **Die klassische Kunst. Eine Einführung in die italienische Renaissance.** Munich, Bruckmann, 1899. In-8°, IX-279 p., avec 110 gravures.

Il y a bien de l'esprit et du savoir dans ce petit livre qui, dédié à la mémoire de Jacob Burckhardt, fait honneur à l'élève reconnaissant autant qu'à l'enseignement qui l'a formé. Ce n'est pas une histoire de l'art italien de la Renaissance, ni même une course rapide à travers les chefs d'œuvre et sur les sommets; une école entière, et des plus importantes, celle de Venise, est restée en dehors des considérations de l'auteur. Cette lacune serait inexcusable dans un résumé didactique; elle s'explique dans un ouvrage de doctrine, dont l'idée maîtresse peut s'énoncer comme il suit. S'il est vrai que l'art, dans ses diverses manifestations, reflète les tendances des milieux où il se développe — témoin le caractère religieux de l'art du moyen âge, solennel du siècle de Louis XIV, libertin du XVIII[e] siècle à ses débuts, déclamatoire du XVIII[e] siècle finissant — l'action du milieu ne rend pas compte de ce qui est proprement artistique dans l'œuvre d'art, du développement de la vision esthétique. C'est là une étude qui doit être poursuivie pour elle-même, en dehors de toute préoccupation religieuse, historique et morale. Or, si l'on cherche les lois de ce développement dans l'art de la Renaissance italienne, comparé à celui du XV[e] siècle, on reconnaîtra, par exemple, que l'ordre dispersé des compositions tend de plus en plus vers l'unité, que l'expression des émotions, d'abord concentrée dans les physionomies, se dégage avec une force croissante des figures entières, que les tableaux perdent en largeur pour gagner en hauteur, afin de faciliter l'intelligence immédiate de l'ensemble. De ces lois et d'autres encore, dont il faut chercher l'énoncé et la preuve dans le livre lui-même, M. Wölfflin a cité d'intéressants exemples, rendus sensibles par de petites similigravures très soignées. Que l'on compare avec lui — c'est un vrai plaisir — la *Transfiguration* de Giovanni Bellini à celle de Raphaël, puis cette dernière à celle de Louis Carrache; que l'on considère le *Meurtre de Pierre Martyr* dans les deux compositions de Gentile Bellini et du Titien; ou, dans le domaine de la sculpture, que l'on se rende compte de l'intervalle énorme qui sépare la *Vierge et*

l'enfant de Benedetto da Majano du même sujet traité par Michel Ange. M. W. n'a pas institué, tant s'en faut, toutes les comparaisons utiles auxquelles peut prêter le vaste répertoire de l'art italien ; on regrettera peut-être qu'il n'ait pas insisté sur le *Sposalizio* et figuré quelques-unes de ces compositions, d'abord si gauches, qui aboutissent au chef d'œuvre de la Brera. Mais il a montré la voie à ceux qui voudront, dans l'enseignement de l'art, substituer une étude féconde et vraiment suggestive au sec exposé des biographies d'artistes et à l'inutile énumération de leurs œuvres. On voudrait qu'un livre aussi intelligemment conçu fut traduit en français, ne fût-ce que pour aiguiller sur une voie nouvelle ceux qui professent un peu partout, aujourd'hui, l'histoire de l'art, sans trop comprendre en quoi l'histoire de l'art est plus intéressante que celle de la botanique. Malheureusement, le style un peu touffu de M. W. n'est guère fait pour encourager un traducteur ; pour ma part, je reculerais devant cette tâche, et ne voudrais pas la conseiller à autrui.

Dans l'appréciation des œuvres et des maîtres, M. W. témoigne d'une indépendance de bon aloi et de bon exemple. Il n'admire pas aisément ni sans réserve. Ainsi (p. 16) il déclare, avec toute raison, que les tableaux de Filippo Lippi sont mal construits, que la distribution des figures y est vicieuse ; il reproche à Filippino d'être quelquefois « grossier et trivial » ; il met à sa vraie place Ghirlandajo, peintre charmant, mais, à tout prendre, d'une intelligence médiocre (*ein massives Gemüt*, p. 181) ; il déclare « foncièrement laid » (*grundhæsslich*) le *David* de Michel Ange (p. 50). La séduction magique exercée depuis quatre siècles par Raphaël ne l'aveugle pas davantage sur les inégalités d'un génie dont il semble que la domination touche à sa fin.

Comment M. Wölfflin peut-il encore affirmer (p. 73), vingt ans après la démonstration contraire de Morelli, que Raphaël s'est entièrement formé à l'école du Pérugin ? Il suffit cependant d'ouvrir les yeux pour voir que Raphaël, tant dans sa première jeunesse que dans sa période de maturité, a été dominé par une toute autre influence [1]. P. 118, le portrait d'Inghirami n'est plus à Volterra, mais à Boston ; c'est, je crois, le premier tableau de Raphaël qui ait passé l'Atlantique ; un second, qui serait au Louvre sans la guerre de 1870, celui du roi de Naples et du duc de Ripalda (cf. Vitet, *Rev. des Deux-Mondes*, mars 1870), vient de trouver un asile définitif au Musée de New-York.

Salomon REINACH.

1. Ce n'est pas Morelli, mais Villot (dans sa *Notice* des tableaux italiens du Louvre) qui a reconnu le premier l'action de Timoteo Viti sur Raphaël.

LMANN. Russisc -Preussisch Politik unter Alexander I und Friedrich Wil elm III bis 1806. Leipzig, Duncker et Hunblot, 1899. vi-318 p.

La politique de la Prusse, depuis l'avènement de Frédéric-Guillaume III jusqu'à la chute de Napoléon, ne cesse pas d'attirer l'attention des historiens et, bien qu'on fût tenté de supposer qu'après les travaux et les publications de Ranke, de Bailleu, d'Oncken, de Hüffer, de Duncker, de Lehmann, — pour ne citer que quelques uns des noms les plus connus, — nous n'avons plus grand chose à apprendre sur une période si soigneusement étudiée, le livre de M. Ulmann ne sera pas consulté sans profit. Des archives de Berlin, de Vienne et de Schwerin, il a rapporté plus d'un détail intéressant et des citations caractéristiques; il a surtout fait un très heureux usage des recueils d'origine russe, que ses prédécesseurs n'avaient pas sans doute ignorés, mais auxquels ils n'avaient pas toujours prêté une attention suffisante. M. U se défend modestement d'avoir voulu écrire une histoire générale : mais est il possible d'écrire une monographie des rapports de la Prusse et de la Russie sans être sans cesse entraîné à des digressions, et comment comprendre l'attitude respective de Frédéric-Guillaume III et d'Alexandre Ier si nous ne suivons en même temps le développement de la politique de Napoléon et de François Ier? — De là, — et ce serait peut-être le reproche le plus grave à faire au livre de M. U., — une certaine obscurité : le plan est un peu flottant, quelques pages semblent inutiles et d'autre part nous n'y trouvons pas toujours tout ce qu'il nous serait nécessaire de savoir. Il est juste d'ajouter que tel qu'il a été conçu, le livre s'adresse moins au grand public qu'aux historiens; ils n'y rencontreront sans doute aucune révélation bien imprévue; mais bien des points importants sont éclairés d'une lumière plus vive et la physionomie des principaux personnages se dessine avec une singulière netteté. Tel qu'il est, le travail de M. U. sera bien accueilli par tous ceux qui essaient de pénétrer le secret de la politique impériale.

De chacune des études nouvelles ressort plus clairement la responsabilité personnelle de Frédéric-Guillaume III dans la catastrophe de 1806. — « Les gens qui connaissent bien le roi, écrivait dès 1803 l'envoyé anglais à Berlin, affirment qu'il fait consister le souverain bien dans l'absence de souci et d'inquiétude ». L'éducation et les échecs du règne précédent lui avaient laissé une sorte de répulsion nerveuse pour toutes les résolutions fortes, et l'expédition de Champagne avait développé en lui son aversion instinctive de la guerre. « Je comprends le péril, répondait-il à Alexandre qui lui demandait de ne pas permettre l'occupation du Hanovre par les Français, mais toute mesure de nature à provoquer la guerre me répugne infiniment. La guerre la plus heureuse ruinera bien plus sûrement mes provinces que des usurpations passagères. Je vous avoue, Sire, mais à vous seul, que tant que ces usurpations seront tolérables et telles que l'honneur pût les supporter, je

préférerai certains sacrifices plutôt que de me résoudre à ramener un état de choses plus malheureux encore ». Vivre et laisser vivre, telle était sa devise, et ainsi qu'il arrive d'habitude, il avait fait un système de ses dispositions intimes : le programme qu'il s'était tracé avant son avènement au trône et qui n'était que la contre-partie de la politique de Frédéric-Guillaume II, se résumait dans l'abstention : «ne pas se mêler des choses qui ne vous regardent pas, ne pas se laisser séduire par une fausse gloire, se méfier des alliances dont il n'est pas toujours aisé de prévoir les entraînements. » Dans ce pays où auparavant tout était sacrifié à l'idée de l'état, le nouveau monarque songeait moins à la puissance de la monarchie qu'au bonheur des individus. Ce prince, qui n'avait pas d'imagination, ne manquait pas de bon sens : il était assez clairvoyant pour apercevoir les maux dont souffraient l'administration et l'armée, et assez modeste pour ne se faire aucune illusion sur ses talents de souverain et de général. Trop faible pour corriger les abus qu'il soupçonnait, trop jaloux de son autorité pour remettre à des mains plus énergiques l'œuvre de réforme indispensable, il n'avait d'autre but que d'éviter les risques suprêmes, les périls extrêmes qui sont la pierre de touche des peuples et de leurs conducteurs. Si par hasard les circonstances l'acculaient à une décision grave, sa volonté entêtée d'inertie lui indiquait aussitôt quelque échappatoire, et bien qu'il se piquât de loyauté,ses indécisions ressemblaient alors à de la duplicité. Sous le coup de l'émotion que lui causait la violation de la neutralité de la Prusse par Bernadotte, il acceptait une convention que la Russie avait quelque droit de regarder comme un engagement formel : à peine l'avait-il signée, qu'il cherchait un terrain d'entente avec Napoléon. A t-il ordonné à Haugwitz qu'il envoyait au camp de l'Empereur « d'assurer dans tous les cas la paix entre la France et la Prusse » ? — La question est assez obscure et M. U. a des doutes, mais si le texte est suspect, le sens du moins des instructions qu'avait données le roi, n'est pas contesté.

Les ministres avaient les mains liées ; ils connaissaient trop bien les tendances de leur maître pour proposer les mesures énergiques qu'eût exigées la situation, et lors même qu'ils arrachaient au cabinet quelque résolution qui paraissait décisive, les résultats qu'ils en espéraient étaient aussitôt détruits par les brusques retours et les oscillations du roi. Entre Haugwitz, Hardenberg, les membres du cabinet civil avec Lombard et Beyme, les conseillers militaires, la responsabilité s'émiettait et disparaissait. M. U. qui a cherché à établir le rôle de chacun des principaux ministres, n'arrive pas lui-même à nous présenter toujours une solution bien nette ; la question ne pourrait être résolue que par une comparaison minutieuse des textes très nombreux qui ont été publiés et il est permis de se demander si elle a vraiment un grand intérêt.

L'excuse des fautes de Frédéric-Guillaume, on la trouve, au moins en partie, dans l'attitude de la cour de Russie. Une sympathie très vive

entraînait le roi de Prusse vers le Tsar, et cette sympathie, il la croyait partagée. Ce fut là une des causes de ses erreurs : il ne prenait pas au tragique les périls qui le menaçaient à l'ouest, parce qu'il estimait qu'au premier signal les armées russes accourraient à son aide. Il ne se trompait pas complètement, mais il ne tenait pas assez compte de certaines tendances très particulières du caractère d'Alexandre. Le Tsar, dont un des traits essentiels était une vanité fort chatouilleuse et un besoin maladif de plaire, n'était pas indifférent à l'amitié qu'il rencontrait à Berlin ; il aimait à paraître aux yeux de la reine Louise dans l'éclat romanesque de ses vertus de paladin, et il y avait dans le culte discret qu'il lui rendait tout un apparat mystique qui flattait son imagination et lui imposait certains devoirs qui lui étaient chers. Mais il n'avait ni assez de constance, ni assez d'énergie pour sacrifier à ses penchants sentimentaux les ambitions et les traditions politiques que représentait ce que l'on appelait en Russie l'opinion publique. Bien qu'il eût en aversion la politique de Catherine II, il en subissait très profondément l'influence, et il mettait une souplesse et une ingéniosité extrêmes à parer de motifs généreux des préoccupations très réalistes. Il se disait libéral, et il était sincère, mais il entendait le libéralisme comme les monarques éclairés du XVIII.e siècle ; à ce point de vue, il se rapprochait singulièrement des Conventionnels et de Napoléon Ier. Comme eux, il voulait le bonheur du monde, mais à sa manière, et il n'admettait pas que d'autres ne partageassent pas son idéal. Il prêchait une croisade, et il exigeait que tout le monde le suivît Fils de la révolution qu'il combattait, dit très justement M. U., il n'admettait aucune neutralité, et il regardait volontiers comme des traîtres tous ceux qui n'étaient pas disposés à s'enrôler sous sa bannière ; en même temps qu'il s'indignait des violences de l'Angleterre, il n'eût pas hésité à commencer la guerre qu'il entreprenait pour affranchir l'Europe du despotisme napoléonien en supprimant la liberté et l'indépendance individuelle des divers états. « Il faudra surprendre ces malheureux Prussiens, disait-il en 1805 à l'envoyé autrichien, et si nous voyons qu'il n'y a que la force pour les déterminer, leur tomber sur le corps sans les avertir ».

En somme, dit encore M. U., il eût volontiers traité la Prusse comme Napoléon traitait le royaume de Naples. Ces tendances d'Alexandre, curieux mélange d'intolérance idéaliste, de fanatisme philosophique, d'ambitions obscures et d'atavisme autocratique, étaient entretenues par les conseils que lui murmuraient ses ministres. Ses confidents, qui ne s'entendaient sur rien, étaient tous d'accord pour tenir en pauvre estime la Prusse et son souverain, et aucun ne s'effrayait à la pensée de lui faire violence. Quelques-uns allaient plus loin et, sans préparer un conflit, en caressaient volontiers la pensée, ainsi le grand-duc Constantin et le prince Adam Czartoryski qui fut dans cette période l'inspirateur ordinaire du Tzar. Une rupture avec la Prusse eût permis en effet de réparer l'injustice que Frédéric II avait imposée à Catherine et de

reconstituer un royaume de Pologne sous le protectorat russe. Le plan était séduisant, il flattait les fibres les plus secrètes de l'âme du Tsar qu'il n'a cessé de hanter : il ne pardonna pas à Napoléon d'avoir failli lui enlever la gloire de ressusciter un peuple, et dans la haine dont il le poursuit dès lors, il entre au moins autant de jalousie que de crainte. En 1805, il se fût évidemment résigné sans trop de peine à punir de ses faiblesses ce royaume de Prusse qui manquait à ses devoirs les plus évidents.

Frédéric-Guillaume III ne soupçonnait pas les arrière-pensées de la cour de Pétersbourg, mais quelles que fussent ses sympathies pour Alexandre, il savait que la Russie a de brusques retours : « une alliance avec elle est chose scabreuse, disait-il, parce qu'elle peut se retirer sous le plus léger prétexte, même sans faire la paix, en laissant aux autres le soin de se tirer d'affaire comme ils peuvent ». Il songeait en parlant ainsi à la politique de Catherine II et de Paul I^er : les événements de 1805 et 1807 devaient prouver que ses préoccupations n'étaient pas sans fondement. Surtout il se cabrait contre la désinvolture avec laquelle on le traitait, contre la pression qu'on prétendait exercer sur lui ; les pages que M. U. a consacrées à analyser la lutte qui s'établit ainsi dans l'âme de Frédéric-Guillaume III, partagée entre son désir de ne pas s'aliéner l'amitié du Tsar et les brusques réveils de son amour-propre, comptent parmi les plus curieuses du livre et elles sont de nature à expliquer bien des faits postérieurs. La Prusse ne saurait avoir trop de reconnaissance pour la Russie, mais celle-ci a souvent réclamé avec une insistance un peu lourde la gratitude à laquelle elle avait droit et les Tsars ont trop souvent considéré leurs voisins comme des vassaux et des protégés.

Si l'on joint à cela la crainte très vive que lui inspirait l'armée française, on ne s'étonnera pas que Frédéric-Guillaume III ait opposé une si longue résistance à tous ceux qui cherchaient à l'entraîner à une rupture avec la France et que la convention de Potsdam qui semblait annoncer son entrée dans la coalition n'ait été qu'une sorte de chemin détourné pour aboutir au traité du 25 février 1806, qui soumettait la Prusse à Napoléon. Mais Frédéric-Guillaume ne voulait pas plus s'inféoder à la France que se soumettre à la Russie, et au moment même où il acceptait malgré lui les cadeaux onéreux et compromettants du vainqueur d'Austerlitz, il cherchait à Pétersbourg un appui éventuel contre son nouveau et redoutable protecteur. C'était ce que l'on appellerait aujourd'hui une contre-assurance, écrit spirituellement M. U. Le jeu est dangereux et des diplomates plus subtils que Frédéric-Guillaume III s'y sont brûlé les doigts.

C'est ici que s'arrête le récit de M. U. Il n'a pas de conclusion : cela nous permet d'espérer qu'il compte poursuivre ses études. La période de 1806 à 1814 est en somme moins bien connue que celle qui précède ; M. Ulmann qui joint au goût de la précision un sens psychologique très pénétrant, nous apportera certainement des renseignements précieux

sur les points restés encore obscurs de cette époque si agitée et si importante de l'histoire de la Prusse et de l'Europe.

E. Denis.

Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870, essai de critique de la guerre franco-allemande jusqu'à la bataille de Sedan, par de Woyde, lieutenant-général de l'état-major général russe. Ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur par le capitaine Thiry, d'après la version allemande (2e édition) revue et corrigée par le général de Woyde. Paris, Chapelot. 1900. 2 vol. in-8, xiii, 409 et 507 p.

Cet ouvrage de 900 pages aurait pu être, du moins dans la traduction française, considérablement allégé, et (ce que l'éditeur aurait sans doute agréé) réduit en un seul volume. Il contient, ce nous semble, bien des longueurs, bien des répétitions, et la partie narrative est à la rigueur, assez inutile, à quiconque a lu les principaux ouvrages sur la guerre franco-allemande. Mais la partie critique est très remarquable. Le général de Woyde y développe avec beaucoup d'insistance et de force cette idée que l'une des causes essentielles des victoires de l'Allemagne et des revers de la France, c'est la manière complètement opposée dont les chefs en sous-ordre se sont comportés. Ces chefs ne se bornèrent pas dans l'armée allemande à exécuter les projets du commandement suprême ; ils les développèrent et les complétèrent, ils réparèrent les fautes inévitablement commises par les chefs supérieurs, ils déployèrent une activité qui eut parfois des succès tout à fait inattendus. Dans l'armée française, au contraire, ils n'avaient pas le droit de faire acte d'initiative. Dès la bataille de Forbach — c'est par elle que commence l'ouvrage — on les voit habitués à la subordination aveugle, passifs, inertes, et, par suite, méconnaissant l'importance de l'offensive et le rôle de la cavalerie, manquant de renseignements, tâtonnant. Napoléon III, donnant ses ordres, ne fait pas connaître ses intentions ; le roi de Prusse donne des *directives* ou instructions générales qui laissent aux chefs en sous-ordre toute liberté dans les détails d'exécution. L'un veut prendre toutes les dispositions ; l'autre compte sur l'intelligence de ses lieutenants. Treize ans après la guerre, Bazaine se plaint que Ladmirault ait, sans le consulter, légèrement modifié l'emplacement d'une division !

Aussi — pour entrer un peu dans le détail — ce sont les chefs en sous-ordre qui, à Forbach, transforment en victoire une bataille sans but et sans espoir parce qu'ils entrent successivement en ligne avec énergie, parce qu'ils montrent, depuis le commandant de brigade jusqu'au chef de train, une remarquable décision. A Wissembourg, ils viennent au secours les uns des autres (Kirchbach, Bose, Sandrart au secours de Bothmer) et ne se bornent pas à marcher au canon ; ils se préoccupent de se diriger sur le point convenable, d'assurer leur liaison réciproque ; leur esprit de camaraderie qui ne vise qu'à faire converger l'effort de

toutes les fractions vers un but commun, supplée à l'absence d'ordres supérieurs. A Frœschwiller, ils donnent les mêmes preuves d'habileté, obvient pareillement aux négligences du commandant en chef, atténuent, annulent les fautes du prince royal; toutes leurs opérations reposent sur une judicieuse appréciation des circonstances; ils continuent la bataille, contrairement à l'ordre reçu, parce qu'ils ont conscience du but qu'il faut atteindre, parce qu'ils ont confiance dans leur propre jugement, parce qu'ils ont la volonté assez ferme pour oser agir sous leur responsabilité. A Borny, leur conduite prouve que leur horizon intellectuel s'étendait bien au delà des limites de leur mission spéciale et des obligations de leur service particulier; aucun d'eux ne reste dans le cadre étroit que lui impose sa tâche de la journée; « aucun ne se regarde comme en dehors de l'organisme commun; chacun se reconnaît membre actif de la grande communauté, il la sent vivre en lui, lui tâte le pouls, et s'attache avec un soin jaloux à pourvoir à tous ses besoins, sans hésitation, hardiment, rapidement, il sait prendre les meilleures résolutions » (I, 250). A Gravelotte, Alvensleben, se heurtant soudain aux Français, ne témoigne aucune appréhension et loin d'hésiter, d'attendre des ordres, attaque incontinent avec une audace impétueuse, achève son périlleux déploiement au débouché de la forêt, s'empare d'une position de défense où il se maintient en face de toute l'armée de Bazaine; mais il compte sur les camarades, et les camarades accourant de loin, de très loin, l'appuient à l'instant où il va succomber. A Noisseville, Pritzelwitz qui couvre à Laquenexy les magasins de Remilly, ne balance pas à renforcer la gauche menacée, à lui envoyer deux brigades, à diminuer l'effectif de son propre détachement. A Beaumont — la première rencontre que le haut commandement ait prévue depuis Wissembourg et fait entrer en ligne de compte dans ses dispositions, — les chefs en sous-ordre, se conforment, non à la lettre, mais au sens et à l'esprit des ordres reçus (II, 257). A Sedan, ils font de la marche contre le front et le flanc droit des Français un mouvement enveloppant; mais le roi Guillaume et Moltke connaissent ce qu'ils valent; ils savent que ces « chefs en sous-ordre », présents sur les lieux, voyant de très près les détails, sauront assurer l'exécution ininterrompue des mouvements qui ne peuvent être connus du grand quartier général, et voilà pourquoi le commandement, dit M. de Woyde, s'abstient d'une manière presque *ascétique* de diriger directement, formellement les troupes (II, 449).

En revanche, dans l'armée française, les chefs en sous-ordre s'en tiennent à la lettre de l'ordre donné, et il semble que chacun, en considérant sa situation, ne compte pas sur le voisin, que chacun se sente seul, regarde involontairement en arrière (I, 93, 95). A Forbach, le général de division Stülpnagel ne croit pas déroger à sa dignité en amenant de sa personne une batterie et un escadron sur le champ de bataille, et tous les chefs allemands cherchent à imprimer au combat leur impulsion,

s'ingénient à trouver les emplacements d'où ils peuvent le mieux voir, s'efforcent de se procurer le plus de renseignements possible; ils se portent en avant pour connaître la marche de l'action et s'entendre avec leurs collègues. Les chefs français restent collés à leurs divisions et Metman, Montaudon, Castagny n'informent pas Frossard de leur approche, ne se mettent pas en relation avec lui. « Élevés à l'école d'une centralisation poussée jusqu'à ses dernières limites, et n'ayant pas l'habitude d'agir d'après leurs propres inspirations, dès qu'ils se trouvent abandonnés à eux-mêmes et sans ordres fermes pour un cas isolé, ils ne songent qu'à se soustraire à une situation qui les obligerait à prendre une résolution spontanée; ils évitent une rencontre, non par peur, non par crainte de l'ennemi, mais pour se soustraire à la responsabilité qu'ils encourraient en prenant de leur propre initiative une décision. Mais quand le général en chef comprime systématiquement la pensée de ses subordonnés et prétend manier ses troupes tout seul, comme s'il s'agissait de pièces aux échecs, il ne devra pas s'étonner d'avoir à ses côtés, aux heures difficiles d'une campagne, non des auxiliaires énergiques, mais de simples pions ».

Ce système de centralisation a causé de même l'échec de Wissembourg: Mac-Mahon écrit qu'il ira voir si l'on doit laisser, ou non, un bataillon dans cette ville, et avant qu'il arrive, le bataillon est prisonnier : « en voulant tout prescrire lui-même, le commandement suprême n'arriva à rien » (I, 117).

A Frœschwiller, ne reconnait-on pas les mêmes fautes, les mêmes erreurs qu'à Forbach? Sans s'assurer que des renforts se présenteront en temps utile, sans se renseigner exactement sur l'adversaire, Mac-Mahon livre bataille par suite de cette *force passive*, de « cette inertie qui porte les chefs français à se cramponner aux vues et décisions d'autrui », parce que Frossard a recommandé de défendre la ligne de la Lauter, puis, derrière cette ligne, la position de Wœrth. Le général de Failly s'attarde parce qu'il croit avoir devant lui des forces supérieures lorsqu'il n'a que des patrouilles, et perd son temps à se défendre et à se couvrir contre un ennemi imaginaire (I, 187, 189, 194).

A Gravelotte, le 16 août, y a-t-il un seul chef français qui sache de quoi il s'agit, qui comprenne qu'il doit, qu'il peut se porter en avant de la manière la plus résolue? Malgré leur supériorité numérique et leur bravoure, les Français perdent la bataille : leurs généraux ne font que des attaques isolées et stériles; Ladmirault qui pourrait envelopper, écraser la gauche des Allemands, hésite, tergiverse, prend des mesures de défense contre une simple brigade qui, elle, ose l'assaillir, la repousse et ne la poursuit pas, et, sous prétexte qu'il a devant lui des « forces supérieures », des « masses énormes », exécute la grande charge de cavalerie, si maladroite et si inutile. « A Gravelotte, comme à Forbach et à Frœschwiller, deux systèmes différents étaient en présence, et la victoire échut au plus parfait : l'un se manifesta par une activité absolument

pleine de vie et d'intelligence, spontanée et fructueuse ; l'autre, par une routine opiniâtre et une inaction funeste » (I, 407).

Il est inutile d'insister davantage ; d'un bout à l'autre de l'ouvrage l'auteur a démontré que la *centralisation* étouffa chez les « chefs en sous-ordre » des armées françaises tout esprit d'initiative, qu'ils ne purent profiter des chances de succès qui s'offraient à eux, et qu'ils éprouvèrent la défaite lorsque la victoire aurait dû leur appartenir de plein droit (II, 465). Mais le général de Woyde ne se contente pas de cette intéressante démonstration ; il émet, au cours du récit, une foule de jugements qui ont leur prix : on notera, par exemple, ce qu'il dit du rôle joué par Steinmetz et des fautes du haut commandement allemand : Moltke eut tort, au début de la guerre, de ne pas délimiter nettement les zones de marche des armées ; il resta trop longtemps à Mayence, à une grande distance derrière les troupes d'invasion ; il amena la situation critique où le III^{e} corps se trouva le 16 août, en prenant tardivement des dispositions pour éclairer la rive gauche de la Moselle. Mais « le commandement suprême de l'armée allemande eut le mérite de se préparer systématiquement dans l'ensemble, comme dans le détail, à la lutte imminente, et, pendant la guerre, il se signala en choisissant des buts élevés, clairement désignés, et en cherchant à les atteindre au moyen d'opérations extrêmement énergiques, dirigées en connaissance de cause ; la capitulation des deux armées ennemies était certes un résultat que ce commandement, secondé par l'esprit de résolution de ses chefs en sous-ordre, méritait d'obtenir. »

A. C.

— La *Bulle d'or* est la grande charte des Hongrois. Elle date de 1222 et forme ainsi, avec la charte anglaise (1215), le document le plus ancien des drois et des prérogatives d'un pays, surtout de la noblesse, en face du pouvoir royal. M. Géza Ferdinandy vient de consacrer à cette Bulle une étude très approfondie qui a été couronnée par l'Académie hongroise (*Az arany bulla*. Budapest, Académie, 1899, 182 p.). L'auteur considère cette charte au point de vue juridique et historique, en discute les termes, remonte aux circonstances qui l'ont fait octroyer par André II et s'efforce surtout de démontrer la valeur qu'on attribuait à la Bulle aux différentes époques de l'histoire hongroise. Il établit que cent ans après sa promulgation, elle était presque tombée dans l'oubli ; que sous les Anjou qui voulaient établir la féodalité à l'instar des pays occidentaux, il a fallu renouveler ou supprimer certains articles et que la Bulle n'a obtenu sa grande importance dans la vie publique des Magyars que sous les Jagellons et à l'avènement des Habsbourg (1526) lorsqu'il fallut défendre l'autonomie. Quoique le célèbre article qui accorde à la noblesse et au clergé le droit de s'insurger, si le roi viole la constitution, fut aboli en 1687 sous Léopold I^{er}, il n'en restait pas moins le droit de la résistance passive, c'est-à-dire le droit de refuser les impôts et le contingent militaire non votés par la Diète. Et la Hongrie usait de cette prérogative toutes les fois que la constitution était supprimée ; la dernière fois pendant la réaction de 1849 à 1861. L'esprit de la Bulle d'or se

retrouve ainsi dans les lois de 1848 qui sont devenues la base du compromis de 1867. — J. K.

— M. André Veress vient de consacrer une étude à l'interrègne en Transylvanie pendant les années 1551-1556, avec le sous-titre : *L'action diplomatique de la reine Isabelle* (*Erdély fejedelmi interregnuma*. 1551-1556 — Budapest, Académie, 1899, — 128 p.). La reine Isabelle de Hongrie, fille de Sigismond I^er, roi de Pologne, avait épousé, en 1539, Jean Zàpolya que la Transylvanie et une partie de la Hongrie avaient reconnu roi contre Ferdinand I^er de la maison Habsbourg. Après la mort de Jean (1540), son fils, Jean Sigismond, âgé d'un an, fut proclamé roi et sa mère devint régente. Isabelle put se maintenir jusqu'en 1551, année où elle fut forcée d'abdiquer. Elle s'en alla avec son fils d'abord à Cassovie, puis en Pologne et ne revint qu'en 1556, aidée par les Turcs. Elle mourut en 1559 ; son fils resta sur le trône jusqu'en 1571 M. Veress a surtout étudié, d'après les documents des archives étrangères, les démarches diplomatiques que la reine avait faites pendant les cinq ans de son absence, pour assurer de nouveau le trône à son fils. La France favorisa ses prétentions : François I^er, en s'alliant avec les Turcs, promit aide et secours à Jean Zàpolya et une correspondance s'établit dès lors entre les agents français en Orient et les princes de Transylvanie ; une partie de cette correspondance fut publiée par E. Charrière (*Négociations de la France dans le Levant*) ; le reste, conservé dans les archives des Affaires étrangères à Paris, est encore inédit, notamment en ce qui concerne le soulèvement de Thœkœli et de François II Ràkoczy. De même, Henri II promit, en 1552, à la veuve de Jean Zàpolya son intervention et il écrit alors à d'Aramon, ambassadeur à Constantinople, qu'il fera tout son possible pour « aider audit jeune Roy (Jean Sigismond) à recouvrir son royaume : qui est œuvre charitable et digne du nom que je porte, et que j'ay en recommandation pour l'amitié qui a esté entre le feu Roy mon père, et le sien ». Grâce aux documents conservés aux archives de Vienne, de Varsovie et de Léopol, M. Veress a pu reconstituer l'histoire des négociations que la malheureuse veuve entreprit en faveur de son fils.

— L'historien de l'ordre des Cisterciens en Hongrie, M. R. Békefi, publie dans les Mémoires de l'Académie une brochure très intéressante sur les « lois et règlements de 1621 en vigueur à l'école supérieure des réformés de Sarospatak » (*A sarospataki ev. ref. fœiskola 1621-iki tœrvényei*. Budapest, 1899, 78 pages). Cette ville du comitat de Zemplén est un des plus anciens foyers de l'enseignement secondaire et supérieur en Hongrie. Dès le commencement de la Réforme, vers 1530, l'école qui florissait déjà au xv^e siècle, passait aux mains des Réformés, qui en firent un établissement de premier ordre. Georges I^er Rakoczi, seigneur de la ville avant de devenir prince de Transylvanie, et sa femme, la riche Suzanne Lorantffy, étaient, au xvii^e siècle, les grands protecteurs de cette école qui forme encore aujourd'hui l'élite des Calvinistes. C'est la princesse qui, après la mort de son mari (1648), fit installer une imprimerie près de l'établissement et appela, en 1650, Amos Coménius à la direction du collège. Le grand pédagogue y passa quatre ans et y rédigea son célèbre *Orbis Pictus*. M. Békefi démontre que les règlements du xvi^e siècle sont calqués sur ceux de l'Université de Wittemberg ; mais que les statuts et lois de 1621 dont il a retrouvé le manuscrit original à Maros-Vasarhely montrent, outre l'influence de Wittemberg, celle des écoles du Palatinat. Après avoir esquissé le mode de recrutement des professeurs, les matières enseignées, le plan d'études, l'éducation religieuse et morale, la discipline, l'administration et la vie intérieure du collège, l'auteur publie le manuscrit latin *in extenso* (p. 44-78). Il est curieux de voir que le corps enseignant, dans son beau zèle pour les exercices latins et grecs, avait

défendu l'emploi de la langue magyare. Pourtant, c'est de cette école que sortirent presque tous les écrivains et savants hongrois. Au XVIII^e siècle, la langue nationale y fut cultivée avec ardeur, alors que dans les écoles des Jésuites l'usage du latin seul était permis. — J. K.

— M. Gabriel Téglas, l'épigraphiste bien connu de l'ancienne Dacie et des pays du Bas-Danube, vient de publier un « Examen critique des passages d'Hérodote relatifs à la Dacie ». (*Herodotos Daciara vonatkozo fœldrajzi adalékainak méltatasa.* Budapest, Académie, 1899. 64 pages, avec une carte des affluents de l'Istros). Ce travail est appelé à modifier complètement les commentaires donnés jusqu'aujourd'hui du livre IV, chap. 48-49 d'Hérodote. Depuis l'étude de Charles Goos : *Studien zur Geographie und Geschichte des Trajanischen Daciens* (Hermannstadt, 1874), tous les historiens et géographes ont accepté ses identifications des affluents de l'Istros : Pyretos, Tiaranthos, Araros, Naparis et Ordessos. M. Téglas, après avoir consacré plusieurs années d'études à cette contrée et déchiffré les inscriptions des cataractes du Bas-Danube, est aujourd'hui à même de déterminer exactement les noms actuels de ces fleuves. Pyretos est le Pruth, Tiaranthos est le Szeret, (en roumain *Siret*). Araros est la Prahova, Naparis qu'Hérodote compte, par erreur, parmi les affluents de l'Istros, est le Danaper qui se jette dans le Dnieper ; Ordessos est l'Ardsis. Au cours de son étude M. Téglas explique encore d'autres noms de l'ancienne géographie : le fleuve Athrys s'appelle aujourd'hui Jantra ; Noes est l'Ozma ; Artanes est le Vid ; Skios est l'Isker ; l'Atlas est l'Olt ; l'Auras que Goos et Schafarik identifiaient avec le Zsil, est le Karas près de Versecz ; Tibisis est le Temes, et Maris, le principal fleuve des Agathyrses, est la Maros. A la fin de son étude, le savant épigraphiste dit quelques mots sur les voies de communication entre la Dacie et la Grèce. Sa contribution mérite toute l'attention des commentateurs d'Hérodote. — J. K.

— Parmi les derniers travaux de l'éminent ethnographe et folkloriste des pays des Balkans, M. Adolphe Strausz, dont les travaux sur la Bosnie et l'Herzégovine ont reçu un si bon accueil, il faut mentionner : 1° Une étude sur la *Roumanie économique et ethnographique* (*Romania gazdasagi ès néprajzi leirasa.* Budapest, Lampel, 1899, 95 pages, avec des illustrations). Ce livre destiné au grand public donne un aperçu très exact du jeune royaume dont l'auteur constate le prodigieux essor dans ces trente dernières années. Dans un style alerte, M. Strausz expose le caractère du peuple roumain, sa constitution et sa législation, son industrie, ses voies de communication, jette un coup d'œil sur l'instruction publique et la littérature, en un mot sur toute la vie intellectuelle et économique des Roumains. Une belle description de la capitale du pays termine ce volume qui doit faire connaître les ressources encore peu exploitées du royaume. — 2° Le livre consacré aux Bulgares est encore plus important. Il est publié en allemand. (*Die Bulgaren.* Ethnographische Studien, Leipzig, Grieben, 1898. 477 pages). Cette contribution très précieuse au folklore bulgare se divise en six chapitres : *Kosmogonische Spuren, Dæmonen, Schicksalsglauben, Festgebræuche, Volksmedizin, Totengebræuche* et donne un grand nombre de légendes et de contes poétiques dans d'excellentes traductions. — Connaissant à fond les pays du Bas-Danube et entretenant des relations suivies avec leurs savants, M. Str. a fondé cette année une revue sous le titre : *Die Donaulaender. Zeitschrift für Volkskunde*, éditée par Charles Graeser à Vienne, Leipzig et Budapest. Elle est destinée à établir un lien entre ces pays dont l'union seule garantit la force et la liberté nécessaires à leur développement, à faire connaître au reste de l'Europe le mouvement littéraire et scientifique des Balkans et principalement leur ethnographie,

à servir les intérêts économiques de la Hongrie, de la Roumanie, de la Serbie et de la Bulgarie. La Revue est strictement scientifique. Les noms des collaborateurs en sont le garant. Dans les six premiers fascicules nous trouvons des articles de Dragomanow (*Les légendes slaves sur le sacrifice des enfants*), de Milicevic (*Le paysan serbe dans sa jeunesse*), de Saineanu (*Les mauvais esprits dans la superstition roumaine*), de Kunos (*La fête de la distribution du Helva* (*gâteau*) *à Ada-Kaleh; Les Plaisanteries de Hodcha Nasreddin*) de Spicer (*La civilisation croate*), de Smiciklas (*Les commencements du culte chez les Croates*) de Munkacsi (*Les commencements des rapports ethniques entre Hongrois et Slaves*), de Zichy (*Mes expéditions en Asie*), de Lilek (*Le mariage en Bosnie et en Herzégovine*). Outre ces articles, la revue donne des comptes rendus bibliographiques et retrace le mouvement économique et industriel. Les *Donaulænder* pourront ainsi rendre un grand service aux pays de l'Occident qui ignorent encore, en grande partie, la vie intellectuelle de cette partie de l'Europe. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 décembre 1899.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. Joachim Menant, décédé. — Les candidats qui restent en présence, après le retrait des candidatures de MM. Léopold Hervieux et Jules Lair, sont MM. Henri Cordier, Emile Guimet, Charles Joret, le duc de La Trémoïlle et Th. Reinach. — Le nombre des membres présents étant de 44, la majorité absolue est de 23 suffrages. — Au premier tour, M. Cordier obtient 7 voix; M. Guimet, 1; M. Joret, 7; M. le duc de La Trémoïlle, 18; M. Reinach, 11. — Au second tour, M. Cordier obtient 3 voix; M. Guimet, 0; M. Joret, 6; M. le duc de La Trémoïlle, 24; M. Reinach, 11. — En conséquence, M. le duc de La Trémoïlle est élu membre libre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Eugène Révillout fait une communication sur les formes légales de l'adoption en Egypte et à Rome.

M. Dieulafoy présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27-28 Trente-troisième année 3-10 Juillet 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athene e Roma, n° 9 : E. GERUNZI, Traduzione di alcuni inni omerici. — G. KROLL, Superstitioni degli antichi. — C. PUINI, Il Ta-Ihsin o l'impero romano negli storici cinesi.

The Academy, n° 1415 : BOWDEN, The religion of Shakspeare. — LEACH, A history of Winchester College. — RAWNSLEY, Life and nature at the English lakes ; RUMNEY, Sprogues on the fells ; NEILSON, Annals of the Solway until 1307. — FISHER, The mediaeval Empire. — Em. THOMAS, Roman life under the Caesars. — TILLE, Yule and Christmas in the Germanic year. — Homage to Boz. — Horace Smith and Lockhart (Beavan).

— N° 1416 : JUSSERAND, Shakespeare in France under the ancient regime. — TURNER, Translations from Puschkine. — Driver and others, authority and archaeology, p. HOGARTH. — Extracts from the diary and autobiography of the Rever. James Clegg, p. KIRKE. — KEANE, Man past and present. — The spectre of Byron at Venice.

The Athenaeum, n° 3738 : Sir William HUNTER, A history of British India. — ROBERTSON, A short history of freethought. — Les poésies de Mallarmé. — LEACH, A history of Winchester College. — Letters of Benjamin Jowett, p. ABBOTT and CAMPBELL. — Evagrius, p. BIDEZ and PARMENTIER. — St John Damascène, transl. by Mary ALLIES. — STILLMAN, Crispi. — MORISOM, Imperial rule in India. — Clara TSCHUDI, Eugenie, Empress of the French. — Two rare records of Commonwealth. — The pronoun « she » (Platt). — Josef Israell's book on Spain (v. W. C.). — KINGSLEY, A history of French art ; HARRISSE, Boilly ; MALE, L'art religieux du XIII[e] siècle en France. — The new Rembrandt.

— N° 3739 : LUBBOCK, Memories of Eton and Etonians. — SNELL, The XIV century. — Mary BATESON, Records of the borough of Leicester, 1103-1327. — Poems of Emile Verhaeren, trad. Alma STRETTELL. — Payne, History of the new world called America, II. — MAHAFFY, A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty. — HAWKINS, Horae synopticae. — Historical finds (Scott). — The metrical psalms and the Court of Venus (Ch. C. Stopes). — Cyrus THOMAS, Introd. to the study of North American archaeology. — Notes from Rome. — A Washington sundial.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : EHRLICH, Der Pentateuch. — STAERK, Proleg. zu einer Gesch. der israel. Vætersage ; Zur Gesch. der hebr. Volksnamen. — Hessisches Urkundenbuch, p. WYSS, III. — LOYE, Les archives de la chambre apostolique au XIV[e] siècle (cf. *Revue*, n° 17). — CARTELLIERI, Philipp August, II (très bon). — MEINARDUS, Der Katzenelnbogische Erbfolgestreit, I, 1, 2. — NAUMANN, Asia. — WUNDERER, Polybios-Forschungen, I, Sprichwœrter u. sprichwœrtliche Redensarten bei Polybios (louable). — Senecae ad Lucilium epist. p. HENSE. — MORF, Gesch. der neueren franz. Literatur, I (très recommandable). — NISSEN, Beitræge zur englischen Synonymik (estimable). — The gast of Gy, p. SCHLEICH. — KROKER, Die Ayrersche Silhouettensammlung. — MELON, Etude comparée des langues vivantes d'origine germanique, I (sûr et important). — Leo WIENER, The history of yiddish literature in the XIX century (« vaillant essai »). — Festschrift für Otto Benndorf. — VOGLER, Lorenz Spengler.

— N° 25 : DELEHAYE, La lettre du Christ tombée du ciel. — LÆNGIN, Der Christus der Gesch. (cf. *Revue*, n° 26). — CHERFILS, Wronski. — HÜLSEN, Bilder aus der Gesch. des Kapitols. — MUMMENHOFF, Der

Reichsstadt Nürnberg geschæftl. Entwickelungsgang. — SCHWARZ, Die kaiserliche Sommerresidenz Favorita auf der Wieden in Wien 1615-1746. — ELIADE, De l'infl. française sur l'esprit public en Roumanie (cf. *Revue*, n° 19). — HAMELLE, Hommes et choses d'outremer (cf. *Revue*, n° 24). — OECHELHAEUSER, Die deutschostafrikanische Centralbahn. — RIKKER, Grundsætze reformierter Kirchenverfassung. — Samml. der griech. Dialektinschriften, II, p. COLLITZ. — OLCOTT, Studies in the word formation of the Latin inscr. (soigné et sans prétention). — CLOETTA, Die Enfances Vivien, ihre Ueberlieferung, ihre cyclische Stellung (fouillé). — HOEFLER, Deutsches Krankheitsnamen-Buch. (très instructif). — KONT, Lessing et l'antiquité, II (utile et important). — F. EWART, Gœthes Vater (cf. *Revue*, n° 24). — SETÆLÆ, Suomen Kielioppi. — FRÖMMEL, Kinderreime. — BUCHWALD, Adrian de Vries.

CONGRÈS INTERNATIONAL
D'HISTOIRE DES RELIGIONS

Sur l'initiative des professeurs de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes-Etudes, à la Sorbonne, et avec l'autorisation de la Direction de l'Exposition universelle de 1900, un *Congrès international d'histoire des religions* se réunira à Paris du 3 au 9 septembre 1900. Le Congrès projeté est exclusivement de nature historique. L'histoire des religions, qui a pris au XIXe siècle son plein développement, a sa place marquée dans la grande revue des conquêtes de l'esprit humain, où sera dressé pour le XXe siècle le bilan du siècle finissant. Elle est appelée à fournir des contributions chaque jour plus importantes à notre connaissance du passé de l'humanité et à jeter une lumière toujours plus vive sur les problèmes moraux et sociaux. Il est à désirer que tous ceux qui ont à cœur ses progrès apprennent à se connaître réciproquement. Il est de leur intérêt de se concerter sur les voies et moyens de lui donner une plus large place dans l'enseignement des Universités et de traiter ensemble certaines questions qui sont spécialement à l'ordre du jour. Il y aurait profit pour tous ceux qu'isolent les uns des autres leurs études particulières, à se trouver pour quelques instants réunis sur ce terrain commun de recherches scientifiques. La Commission espère que les amis de l'histoire des religions, historiens, théologiens, philologues, sociologistes, ethnographes, folkloristes, etc., répondront en grand nombre à son appel et que les maîtres de tous pays apporteront un concours efficace à la réunion. On est prié d'adresser les adhésions à MM. Jean Réville et Léon Marillier, secrétaires de la Commission, *à la Sorbonne*, et de faire connaître le plus tôt possible à quelle section on se propose d'apporter un concours actif. Les cotisations devront être adressées à M. Philippe Berger, trésorier du Congrès, quai Voltaire, 3, à Paris.

RÈGLEMENT DU CONGRÈS

Art. 1er. Le Congrès d'histoire des religions se réunira à Paris, le lundi 3 septembre 1900. Il durera une semaine.

Art. 2. Les séances d'ouverture et de clôture auront lieu au Palais des Congrès à l'Exposition. Les autres séances se tiendront à la Sorbonne.

Art. 3. Les travaux du Congrès comporteront des séances générales et des séances de sections.

Art. 4. Les Sections seront au nombre de huit, qui pourront, suivant les circonstances, être groupées ou subdivisées en sous-sections, savoir : I. *Religions des non-civilisés. — Religions des civilisations américaines précolombiennes.* — II. *Histoire des religions de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Indo-Chine, Mongols, Finnois).* — III. *Histoire des religions de l'Egypte.* — IV. *Histoire des religions* dites *sémitiques : A. Assyro-Chaldée, Asie antérieure* ; B. *Judaïsme, Islamisme.* — V. *Histoire des religions de l'Inde et de l'Iran.* — VI. *Histoire des religions de la Grèce et de Rome.* — VII. *Religions des Germains, des Celtes et des Slaves. — Archéologie préhistorique de l'Europe.* — VIII. *Histoire du Christianisme, (à sous-sectionner en : Histoire des premiers siècles, du moyen âge et des temps modernes).*

Art. 5. Les déclarations d'adhésion au Congrès devront être adressées aux Secrétaires à la Sorbonne.

Art. 6. La souscription est fixée à un minimum de dix francs. Les adhérents au Congrès recevront gratuitement les comptes rendus imprimés des séances et les publications qui pourront être faites par le Congrès.

Art. 7. Les travaux et les discussions du Congrès auront essentiellement un caractère historique. Les polémiques d'ordre professionnel ou dogmatique sont interdites.

Art. 8. Un programme de questions relatives à chaque Section sera distribué à l'avance aux adhérents du Congrès pour servir de base aux discussions, sans préjudice des communications libres.

Art. 9. Toutes les communications destinées au Congrès devront être envoyées aux Secrétaires avant le 1er juillet 1900. Elles devront être écrites en caractères latins.

Art. 10. Dans les communications et dans les discussions seront admises, en dehors du français, les langues latine, allemande anglaise et italienne.

La Commission d'organisation : *Président :* M. Albert Réville ; *Vice-présidents :* MM. Alexandre Bertrand, Michel Bréal, Guimet, Maspero, Oppert, Senart ; *Secrétaires :* MM. Léon Marillier, Jean Réville ; *Trésorier :* M. Philippe Berger ; *Trésorier adjoint :* M. Toutain.

Membres : MM. Amélineau, Audollent, Bérard (Victor), Berthelot (André), Bonet-Maury, Bruston, Carra de Vaux (le baron), Chavannes, Decharme, Derenbourg (Hartwig), Durckeim, Esmein, Faye (de), Foucher, Henry (Victor), Hild, Huart (Clément), Léger (Louis), Leroy-Beaulieu (Anatole), Lévi (Israël), Lévi (Sylvain), Paris (Pierre), Picavet, Regnaud, Rubens-Duval, Rosny (Léon de), Sabatier, Vernes.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 29 Trente-troisième année 17 Juillet 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : Kittel, Zur Theologie des A. T. — La Bible française de Calvin, p. Reuss, II. — Kügelgen, Dogmatik Albrecht Ritschls. — Thilo, Flügel, Rein, Rude, Herbart und die Herbartianer. — Türck, Der geniale Mensch, 3e éd. — Pallen, Philosophy of literature. — Winckler, Altoriental. Forsch. II, 1 (textes inédits et en partie importants). — Philo, III, p. Wendland (suite de cette remarquable publication). — Albrecht, Abriss der röm. Litteraturgesch. (mauvais). — Faeroske Folkesagen og Aeventyr p. Jacobsen, I. — Herold, Werthes u. die deutschen Zriny Dramen (utile). — Scheuer, Frau von Lafayette, eine franz. Schriftstellerin des XVIII Jahrh. (bon). — Fr. Stein, Die Urgesch. der Franken u. die Gründung des Frankenreichs durch Chlodwig (rien de neuf, mais instructif pour le laïque). — Eubel, Hierarchia catholica medii aevi sive summorum pontificum, cardinalium, ecclesiarum antistitum series 1198-1431 (prend la place de Gams) — Hume, Spain; its greatness and decay (fouillé et indépendant). — Abhandl. zur Gesch. der Mathematik, VIII. — Bidez et Parmentier, Un séjour à Patmos. — Wilbrandt, Die polit. u. soziale Bedeut. der attischen Geschlechter von Solon (analyse pénétrante). — Schuchardt, Tchèques et Allemands. — Sauer, Das sogen. Theseion u sein plastischer Schmuck. — Griech. Tragödien, übersetzt von Wilamowitz.

— N° 25 : Lueken, Michael (intéressant). — Realencyclopädie für protest. Theologie, V u. VI. — Imm. E. Völter. — Strümpell, kleinere Schriften. — De Dominicis, Linee di pedagogia. — Aus Muallim Nadschi's Sünbüle, trad. Merx. — Görland, Aristoteles u. die Mathematik (important). — Froehde, Die Technik der alten attischen Komödie (bon, trop long). — S. Ambrosii opera, p Schenkl, I, II (fait de main de maître). — Rœssner, Heinrich von Morungen. — Oswald, Fr. Th. Vischer als Dichter. — The Gast of Gy, p. Schleich. — P. Meyer, Le Livre-journal de Teralh (cf. *Revue*, n° 16). — Altmann, Ausgew. Urk. — Seaton, Sir Hudson Lowe and Napoleon (rendra de bons services). — Hœrmann, Das Tiroler Bauernjahr.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 24 : A. Schaefer, Quaestiones Platonicae (méritoire). — A. Ludwich, Kritische Beiträge zu den poetischen Erzeugnissen griechischer Magie (à saluer avec joie). — P. Jahn, Die Art der Abhängigkeit Vergils von Theokrit (utile). — Ciceronis Epistulae selectae erkl. von Dettweiler 2 A. (recommandable). — A. Gudeman, Latin literature of the Empire. — W. Wägner, Rome 6 A. — Ambrosoli, Monete greche. — Zukunftsgymnasium u Oberlehrerstand.

— N° 25 : A. Schaefer, Quaestiones Platonicae (2e art). — Ch. Graux, Traité de tactique. — W. Gemoll, Kritische Bemerkungen zu lat. Schriftstellern (surtout important pour Tite Live). — P. Geyer, Itinera Hierosolymitana (belle édition). — O. Gilbert, Griechische Götterlehre (on retrouve dans ce livre toute la vieille météorologie mythologique). — K. Briechmann, Poetik (lecture considérable; style très clair, un peu sec).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 24 : O. Lagercrantz, Zur gr. Lautgeschichte (très étudié, mais non définitif). — H. Glaesener, Le bouclier d'Achille et le bouclier d'Enée (sans valeur scientifique). — G. Sorof, Vindiciae Lucianeae (digne d'éloges). — Cicero, Rede für

Murena, von H. NOHL, 2. A. (à recommander). — O. THIEME, De sententiis quae in scriptis Taciti reperiuntur. — Janicii, Cochanouii, Sarbienii carmina selecta, éd. JEZIENICKI (réussi). — F. HAHNE, Kurzgefasste gr. Schulgrammatik, I, 3. A. — R. CRAMPE, Zur lat. Stilistik.

— N° 25 : H. BRUNNHOFER, Homerische Rätsel (d'un comique involontaire). — L. BALLET, Les constitutions oligarchiques d'Athènes — Aristidis quae supersunt, éd. B. KEIL, II (excellent). — Fr. VIVONA, Sul IV libro dell'Eneide (l'argumentation vaut mieux que le résultat) — J. KUBIK, Realerklärung bei der Lektüre des Tacitus. — D. BASSI, Mitologia orientali, I. — H. J. MÜLLER u. O. JÄGER, Schulausgaben.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-troisième année 24 Juillet 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, juillet-août : Mossmann, La France et l'Alsace après la paix de Westphalie (fin). — Rodocanachi et Marcotti, Elisa Baciocchi en Italie, II. — D'Auriac, Le marquis de Chamlay. — Largemain, La fête du 14 juillet 1792 et l'invitation à la Concorde de Bernardin de Saint-Pierre. — *Bulletin* : Berthold Zeller, not. nécr. (Luchaire); Moyen âge et temps modernes, France (Monod, Reuss, Molinier); Angleterre (Bémont). — Fourneaux, Vita Agricolae; D'Arbois, La civilisation des Celtes et celle de l'époque homérique ; E. Thomas, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère ; Solmi, Le associazioni in Italia avanti le origini del commune; Garnault, Les Rochelais et le Canada, La période consulaire et la Bourse du commerce de la Rochelle ; Le commerce rochelais au XVIII[e] siècle ; Buche, Hist. du studium, collège et lycée de Bourg-en-Bresse ; Rod Reuss, L'Alsace au XVII[e] siècle ; Cossa, Hist. des doctrines économiques, trad. par Bonnet.

Nouvelle revue rétrospective, n° 61 : Embarquement de l'empereur à Rochefort, notes et lettres de Lallemand. — Fréjus pendant les cent jours. — Henry et Esterhazy, 1789, lettre du lieutenant de maréchaussée Henry au comte Esterhazy, commandant en second du Hainaut. — Siège de Toulon, 1793, journal de Vernes (suite). — Mém. de La Lune 1756-1765 (suite).

Correspondance historique et archéologique, n° 66 : L.-G. Pélissier, Une relation rimée de la peste d'Aix en 1720; Nouveaux documents sur Robert Guibé, évêque de Tréguier ; Une mission à la Guadeloupe en 1644. — Marché pour les provisions de l'hôtel royal des Invalides (1684). — Les cloches de la Samaritaine (1684). — Marché pour le curage d'une fosse à Paris en 1697. — Une expertise au XVIII[e] siècle. — Rapport sur un nouveau moyen de procurer de l'eau à Paris (1770). — Cuvier à Bonald. — *Questions* : La bibliothèque du seigneur de Padoue en 1404; Dernier repas des condamnés à mort.

The Academy, n° 1417 : Spinoza. — Eglinton and Lerminie, Literary ideals in Ireland. — Hopkins, An idler in Old France. — Lubbock, Memories of Eton and Etonians. — Brockington, Elements of prose.

— N° 1418 : Nietzsche. — The martyrdom of an empress. — R. H. Quick. — R. G. Kingsley, A history of French art, 1100-1889.

The Athenaeum, n° 3740 : Continental literature, juillet 1898-juillet 1899. — Cromwell (ouvrages de Baldock, Pike et sir Richard Tangye). — Longinus on the Sublime, p. Roberts. — Capelli, Dizionario di abbreviature. — Nelson at Naples (Badham). — Freethought ancient and modern. — The authorship of the Newe Courte of Venus (Ch. C. Stopes). — Lady Shelley.

— N° 3741 : Lord Rosebery, Appreciations and addresses. — Count Lützow, A history of Bohemian literature. — Mrs A. Little, Intimate China. — Ward, Naturalism and agnosticism. — D'Arbois de Jubainville, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique. — Storr, Life and remains of the rev. Quick. — Nelson at Naples (Laughton). — Helyas, the Knight of the swanne (Sharpe). — The King's Quair and the Romaunt of the Rose (Skeat). — Hogarth, Authority and archaeology, sacred and profane, essays on the relation of monuments to biblical and classical literature. — The new Rembrandt. — The Basilica Aemilia. — Newman, Wagner.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : W. SCHMIDT, Christtiche Dogmatik. — DEUSSEN, Allgem. Gesch. der Philosophie, I, 2. — SCHAEFER, Lichtenberg. — CASTELLI, Gli Ebrei (bon et indépendant). — WILBRANDT, Die attischen Geschlechter vor Solon (parfois juste). — NORDEN, Der vierte Kreuzzug (cf. *Revue*, 1898 n° 46). — Du Cause de Nazelle, Mém. du temps de Louis XIV, p. E. DAUDET. — MULLER, FRITH et FRUIN, Handleiding vor het ordenen en beschrivjen van archiven. — W. MÜLLER, Die Beschiessung von Strassburg 1870. — SEIDEL, Anthologie aus der asiat. Volksliteratur. — Aristophanis Nubes p. LEEUWEN. — HORTON-SMITH, The law of Thurneysen-Havet (cf. *Revue*, n° 25). — PINVERT, Grévin (cf. *Revue*, n° 17). — LENZ, Wörterbuch des Handschuchsheimer Dialects. — EWERS, Deutsche Sprach = und Stilgesch. im Abriss. — Bobé, Lavaters rejse til Danmark 1703 p. REVENTLOW.

— N° 27 : DUHR, Jesuiten-Fabeln. — GERDES, Gesch der salischen Kaiser und ihrer Zeit (très bon). — Die Schweiz im XIX Jahrh. p. SEIPPEL. — DESTOUCHES, 50 Jahre Münchener Gewerbegesch. (instructif). — HEDIN, Durch Asiens Wüsten. — MERX, Aus Muallim Nadschi's Sünbüle. — Fulgentii op. p. HELM (cf. *Revue*, n° 15). — CAPPELLI, Dizionario di abbreviature latine e italiane (très utile). — GÜNTHER, Recht u. Sprache, ein Beitrag zum Thema von Juristendeutsch. — NEUMANN, Aus Hebbel's Werdezeit. — BLAU, Das altjüdische Zauberwesen (clair, parfois trop hardi). — Müller u. Wieseler, antike Denkmaeler zur griech. Götterlehre, 4e ed. von WERNICKE. — HOHNEISTER, Das Figurenbild in der Kunstphotographie.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : VOWINCKEL, Gesch. u. Dogmatik. — SARTORIUS, Soli Deo gloria. — MARHEINEKES, Christl. Symbolik. — DRUTEN, Geschiedenis der nederl. Bijbelvertaling, II, 1. — BAUMEISTER, Schillers Lebensansicht. — JONES, Lotze. — Eusebius, p. WRIGHT and MCLEAN. — Origines, I, p. KOETSCHAU. — von der GOTTZ, Eine textkrit. Arbeit des X, bezw. VI Jahrh. — DIETER, Laut = und Formenlehre der altg. Dialecte, I. — VANCSA, Das erste Auftreten der deutschen Sprache in den Urkunden (très exact et important). — KÖRTING, Der Formenbau des franz. Namens. — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, VII, p. DOEBNER. — W. SCHMIDT, Die Kirchen = und Schulvisitation im Herzberger Kreise 1529. — UHLIG, Die Veränderungen der Volksdichte im nördlichen Baden 1852-1895. — SCALA, Die Staatsverträge des Altertums (cf. *Revue*, n° 6).

— N° 27 : HOLZINGER, Genesis. — LANG, Bekehrung (Calvins). — Fragmententhargum, p. GINSBURGER. — BLASS, Demosthenes' Genossen u. Gegner, 2e ed. — NÉMÉTHY, De Libris amorum Ovidianis (manqué). — Zwei Isländ. Gesch p. HEUSLER. — Ein Wiener Stammbuch, GLOSSY gewidmet. — MURKO, Miklosichs Jugend = und Lehrjahre (instructif). — C. THOMAS, Gesch. des Alten Bundes (soigné et pénétrant). — GEBAUER, Kurbrandenburg in der Krisis des Jahres 1627 (fait avec soin). — SCHMITT, Prinz Heinrich von Preussen als Feldherr im siebenj. Kriege, II. — BOCK, Auss einer kleinen Universitätsstadt. — BLUME, Die Beschiessung von Paris 1870-1871. — KEAN, Man past and present. — Das zweite Stralsund. Stadtbuch, I, Liber de Hereditatum obligatione, p. REUTER, LIETZ u. WEHNER. — KNAPP, Piero di Cosimo (bon).

Museum, n° 5 : Comicorum Graec. fragm. p. KAIBEL, I, 1 (Polak). — Velleii Paterculi ad M. Vinicium libri II p. ELLIS (Damsté). — EHNI, Die ursprüngliche Gottheit des vedischen Jama (Kern). — DERUDDER, Cats (Kalff). — Strasburger Goethevorträge (Kossmann). — WASER, Charon, Charun, Charos (Hesseling). — SCALA, Die Staatsverträge des Altertums, I (Gelder). — LEHUGEUR, Hist. de Philippe le Long, I (Pirenne). — RADEMAKER, Did. Camphuysen (Rogge). — Phedon, p. BONNY.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 31 Trente-troisième année 31 Juillet 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, n° 13 : Picqué, Souvenirs sur la Révolution, du 21 janvier au 9 thermidor. — Le maréchal Bugeaud, lettres sur la conquête de l'Algérie (suite). — Mémoires de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de le Vendée (suite). — Mémoires de Mme d'Epinay publiés pour la première fois d'après le manuscrit authentique (suite). — *Les livres d'histoire* : Louis XV intime ; Le chanteur Ange Pitou ; l'Ecole de Mars.

Le bibliographe moderne, nos 14-15 : Ch. Schmidt, Un cours de bibliographie au XVIIIe siècle. — G. de Grandmaison, L'Espagne et la France sous le premier Empire à travers les archives espagnoles. — Stein, L'origine flamande de l'imprimeur Chr. Wechel. — Gerbaux, Les papeteries d'Essonnes, de Courtalin et du Marais à l'époque de la Révolution. — Couderc, Les archives de la châtellenie de Bressuire. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus* : Les archives du ministère des affaires étrangères à Moscou ; Barroux, Les sources de l'ancien état civil parisien ; Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis. — Hupp, Ein Missale speciale Vorläufer des Psalteriums von 1457. — Ducourtieux et Bourdery, Une imprimerie et une librairie à Limoges vers la fin du XVIe siècle.

Annales du Midi, n° 43 : Mortet, Notes histor. et archéol. sur la cathédrale de Narbonne, II. — L. G. Pélissier, Un conventionnel oublié. J. P. Picqué et l' « Hermite des Pyrénées ». — A. Thomas, Lettres de Louis Chasteigner de La Rochepozay, gouverneur de la Marche ; Dognon, De quelques mots employés au M. A. dans le midi pour désigner des classes d'hommes, platerii, platearii. — *Comptes rendus* : Weiske, Die Quellen des altfr. Prosaromans von Guillaume d'Orange (De Grave) ; Ch de Ribbe, La société provençale à la fin du M. A. d'après des documents inédits (M. Clerc) ; Jourdanne, Hist. du félibrige (Jeanroy).

Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie, mai : Bibliothèque des écrivains polonais, vol. 36. — Brückner, Poésies inédites de Venceslas Potocki.

The Academy, n° 1419 : The diary of Samuel Pepys, p. Wheatley. — Dewar, Wild life in Hampshire Highlands ; Dixon, Bird life in a southern county. — Cheales, Fouquet — George, Napoleon's invasion of Russia. — Sir Robert Cadele, Sir John Cope and the rebellion of 1745. — Prof. Skeat. — The 500 necessary words.

The Athenaeum, n° 3742 : Langhton, From Howard to Nelson, twelve sailors. — Sir Alexander Arbuthnot, Lord Clive, the foundation of British rule in India. — Ashton, Florizels folly. — Saintsbury, Matthew Arnold. — Pais, Storia di Roma, 2, Critica della tradizione dalla caduta del decemvirato all' intervento di Pirro. — Books on French history. — Nelson a Naples (Badham). — Sir W. Gilbey, Life of George Stubbs.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Meinhold, Jesaja, 36-39. — Rivington, The roman primacy, 430-451. — Lazarus, Die Ethik des Judenthums, I (bon) — Röhricht, Gesch. der Kreuzzüge im Umriss (très recommandable). — Deutsche Studenten in Bologna, p. Knod. — Richter, Atlas zur Gesch. Dresdens. — Gesch. der Wiener Universität, 1848-1898. — Schwabe, Mit Schwert und Pflug in Deutsch-Südwestafrika. — Peters, Der griech. Physiologus u. seine oriental. Bearbeitungen. —

Maurenbrecher, Hiatus u. Verschleifung im alten Latein (contestable). — Guilhem de Mantalhagol, p. Coulet. — Jusserand, Shakspeare en France sous l'ancien régime (cf. *Revue*, n° 3). — Coyen, Gellerts Lustspiele; Jahn, Immermanns Merlin : Petsch, Neue Beitræge zur Kenntnis des Volksræthsels. — Bünger, Entwickelungsgesch. des Volksschullesebuches.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : Smend, Der erste evangel. Gottesdienst in Strassburg. — Lipsius, Glauben und Wissen. — Baldwin, Die Entwickel. des Geistes beim Kinde u. bei der Rasse. — Adam, Katechetische Gesch. des Elsasses bis zur Revolution (très précieuse contribution). — Robert Brown junior, Semitic influence in Hellenic mythology (Lidzbarski). — Stucken, Astralmythen der Hebräer, Babylonier u. Aegypter, II, Lot. — Torp, Lykische Beiträge, I-II ; Thomsen, Etudes lyciennes, I. — Dialogus de orat, p. Gudeman. -- Busse, Novalis' Lyrik. — Meyerfeld, Burns. — Seeck, Die Entwick. der antiken Geschichtsschreib, u. andere populäre Schriften (sera le bienvenu). — Von Hassell, Gesch. des Königreichs Hannover, 1813-1862 (intéressant, vif, mais la valeur scientifique est médiocre). — Billerbeck, Das Sandchak Suleimania. — V. Schwind, Wesen u. Inhalt des Pfandrechtes. — Nef, Die Aesthetik als Wissenschaft der anschaulichen Erkenntnis. — Hebbels Werke p. Zeiss.

Altpreussische Monatsschrift, III-IV, avril-juin : Dewischeit, Der Deutsche Orden in Preussen als Bauherr. — Das Elbinger Kriegsbuch, p. Toeppen. — Treichel, Nachtrag zur Pielchen = oder Belltafel. — Sommerfeldt, Die æltesten preuss. Stammsitze des Geschlechts des Reichsgrafen von Lehndorff. — *Kritiken* : Zweck, Litauen, eine Lander = und Volkskunde (Walter); Kronenberg, Moderne Philosophen (Menzer); Armstedt, Gesch. der Stadt Königsberg (Fischer) ; Czikak u. Simon, Königsberger Stuckdecken (Boetticher). — Barkowski, Zur Gründung der kurbrandend. Kriegsflotte. — Universitätschronik; Kantstudien ; « Kenne deine Umgebung »; Nachtrag.

Rivista storica del risorgimento italiano (6e fasc. du IIIe vol. : G. Mazzatinti, Il museo del risorgimento in Forli. — D. Zanichelli, Un educatore e patriota italiano (Enr-Mayer). — G. Sforza, I giornali fiorentini minori negli anni 1847-1849. — G. Locatelli, Il brigantaggio borbonico e un suo episodio in Capitanata. — G. Roberti, Per la storia dell' emigrazione cisalpina in Francia. — Novati, L'Aleardi a Josephstadt. — A. Lumbroso, Di Gab. Pepe e del suo duello con A. de Lamartine. — A. Michieli, Tre sentenze del 1849.— A. Michieli, G. Boldini. Melch. Bellini : Il fatto di Selenco nel 1848.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

OUVRAGE COMPLET

NOUVELLE ÉDITION FORMAT IN-16. — ONZE VOLUMES A 3 FR. 50

LES ORIGINES
DE LA
FRANCE CONTEMPORAINE

Par H. TAINE
de l'Académie française

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION

PREMIÈRE PARTIE
L'ANCIEN RÉGIME
2 volumes.

DEUXIÈME PARTIE
LA RÉVOLUTION

L'ANARCHIE .... 2 vol.
LA CONQUÊTE JACOBINE................ 2 vol.
LE GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE .... 2 vol.

TROISIÈME PARTIE
LE RÉGIME MODERNE

NAPOLÉON BONAPARTE .... 2 vol.
L'ÉGLISE, L'ÉCOLE .... 1 vol.

INDEX GÉNÉRAL DES ONZE VOLUMES

Un volume in-16, broché .... 1 fr.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 32 Trente-troisième année 7 Août 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, juillet : ALIX, Les origines du système administratif français, I. — D'ANGLEMONT, Le régime des taxes successorales en Angleterre (la réforme de 1894 et ses résultats). — ISAMBERT, L'autonomie Crétoise. — GAIDOZ, Langues d'état et langues nationales. — LE CLERC, Les projets d'union douanière panbritannique, I. — BOERESCO, La Roumanie et le régime capitulaire. — *Analyses et comptes rendus* : FLACH, L'origine historique de l'habitation et des lieux habités; C. SCHEFER, Bernadotte roi; DENIS, L'Allemagne, etc.

The Academy, n° 1420 : BRANDES, Ibsen et Bjœrnson. — Ibsen the Force. — Diaries of Mrs Powyes, p. E. CLEMINSON. — GENT, A new dictionary of the terms ancient and modern of the Canting Crew. — DRESSER, Methods and problems of spiritual healing. — WINDLE, Shakspeare's country; HURET, Sarah Bernhardt; TRENT, Milton. — Tennyson and Virgil. — The empty Romes of England. — The High History of the Graal (Nutt).

The Athenaeum, n° 3743 : Works of Byron, Letters and journals, III, p. PROTHERO. — FIELDING, Thibaw's Queen. — KONT, Lessing et l'antiquité. — SAUNDERS, The quest of faith. — GRIBBLE, The early mountaineers. — American history. — Military literature — Scottish local history. — The public schools in 1899. — John Warner. — The London University Commission. — The King's Quair and the Romaunt of the Rose (Skeat). — Lettres de Catherine de Médicis (Butler). — The bishop of Limerick. — WHITMAN, The masters of mezzotint, the men and their work. — The British Archaeological Association at Buxton, I. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 29 : R. SCHAEFER, Das Herrenmahl. — Monum. Tridentina, p. BRANDL, V. — ARDAILLON, Les mines du Laurion. — PIRENNE, Gesch. Belgiens, I (excellent). — The statesman's yearbook, p. KELTIE and RENWICK. — SODEN, Reisebriefe aus Palästina. — PAPAMARCHOS, Polybe (en grec ; sur la politique, la religion et la morale de l'écrivain ; fait avec chaleur et patriotisme). — FISCHER, Zu den Kunstformen des mittelalt. Epos (très important). — Byron, The prisoner of Chillon, p. KÖLBING ; Gay's Singspiele, p. SARRAZIN. — DIEFFENBACHER, Deutsches Leben im XII Jahrh. (inutile). — GOLZ, Pfalzgräfin. Genovefa (cf. *Revue critique*, 1898, n° 30). — PEEZ u. RAUDNITZ, Gesch. des Maria-Theresien — Thalers. — FURTWÄNGLER, Neuere Fälschungen von Antiken (cf. *Revue critique*, n° 13). — Max. COLLIGNON, La polychromie dans la sculpture grecque (excellent guide). — PAULI, Venedig ; STEINMANN, Rom in der Renaissance von Nicolaus V bis auf Julius II. — Seiffert, Gesch. der Klaviermusik, 3e Ausg. von Weitzmann.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : SELSEMANN, Israel und Juda bei Amas u. Hosea. — KUNZE, Glaubensregel, Heilige Schrift und Taufbekenntnis. — ENDRES, Korresp. der Mauriner mit den Emmeramern u. Beziehungen der letzteren zu den wissensch. Beweg. des 18 Jahrh. — SIMONYI u. BALASSA, Deutsches u. ungarisches Wörterbuch — Hieronis Alex. opera, Druckwerke u. Automatentheater, griechisch u. deutsch von W. SCHMIDT ; W. SCHMIDT, Heron von Alexandria (travail solide). — V. SCHWEIZER, Wienbarg (bon et clair). — VILMAR, Ueber Gœthes Tasso, 2e ed. — MORF, Gesch. der neueren franz. Literatur, I. Das Zeitalter der Renaissance (à juger très favorablement). — Otto CARTEL-

LIERI, Abt Suger von Saint-Denis (méritoire). — PFLUGK-HARTTUNG, Die Anfänge des Johanniter-Ordens in Deutschland (neuf et précis). — Asta HEIBERG, Erinner. aus meinem Leben. — DELOCHE, Pagi et vicaries du Limousin (cf. le présent n°). — GERNET, Die Grundzüge der russischen Landesverfassung. — W. Lübke, Die Kunst des Altertums, neu bearb. von SEMRAU.

Zeitschrift für romanische Philologie, XXIII, 3 : HERZOG, Gesch. des franz. Infinitivtypen. — PELLEGRINI, Il Piccinino. — *Vermischtes* : SUCHIER, Das latein. Original von Vignay's Mirouer de l'église. — MEYER-LÜBKE, Die latein. Richtungs-adverbien auf orsus im Roman. — HORNING, Wandel von s vor Konsonant zu y in Frankreich. — MARCHOT, Fisienx et permessient de Jonas. — MEYER-LÜBKE, Ital. corbezzolo. — ULRICH, Blanches paroles, desver. — SCHUCHARDT, Zur roman. Wortgesch. — FOERSTER, Französ. Etymologien. — *Besprechungen* : Obias de Lope de Vega (Restori) ; Chansons et dits artésiens du XIII[e] siècle (Schneegans) ; SUBAK, Die Conjugation des Neapolitanischen (Savj-hopez) ; CLOETTA, Die Enfances Vivien (Becker) ; VOIGT, Das Naturgefühl in der Literatur der franz. Renaissance.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 33 Trente-troisième année 14 Août 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1421 : The poetical works of R. S. Hawker, p. Wallis. — H. Fielding, Thibaw's Queen. — Galton, The message and position of the Church of England. — Lützow, A history of Bohemian literature. — Waterman, The postapostolic age. — Skrine and Ross, The heart of Asia. — Mary Bateson, Changes in the ministry, 1765-1767. — Little, Sketches and studies in South Africa. — Hale, James Russell Lowell and his friends. — La jeune France et le vieux Shakspeare (Mantoux).

The Athenaeum, n° 3744 : Gardiner, Cromwell. — Botsford, A history of Greece. — Balzac, Comédie humaine, p. G. Saintsbury, 40 vol. — Maitland, Roman canon law in the church of England. — Blakeborough, Wit, character, folklore and customs of the North Riding of Yorkshire with a glossary of over 4000 words and idioms now in use. — Educational literature. — Nelson at Naples (Mahan). — Siger de Brabant, Paradiso, X, 136 (Toynbee). — Mrs Fitzgerald of Shalstone. — The custody of local Records. — The Annual of the British School at Athens, IV. — Rea, Tuscan artists, their thought and work. — Books on Roman Britain. — The Royal Archaeological Institute in Suffolk, I. — The British Archaeological Association at Buxton, II. — Bowden, The religion of Shakspeare. — Jusserand, Shakspeare in France under the ancient regime.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Theol. Jahresbericht XVII. — Ed. von Hartmann, Gesch. der Metaphysik, I. — Jahresber. der Geschichtswiss, p. Berner, I. — Eheberg, Verfassungs, Verwaltungs, und Wirthschaftsgesch. der Stadt Strassburg bis 1681, I. — Wiel, Alethea, the romance of the house of Savoy 1003-1519, 2 vol. (désappointe). — Gmelin, Hällische Geschichte. — Blume, Die Beschiessung von Paris 1870-1871 u. die Ursachen ihrer Verzögerung (très estimable) — Nöldeke, Kurzgefasste syrische Grammatik, 2e ed. — Norden, Die antike Kunstprosa vom VI Jahrh. bis in die Zeit der Renaissance, 2 vol. (très instructif). — Zwei altfr. Dichtungen, La chastelaine de Saint-Gille, Du chevalier au barisel, p. Schultz-Gora (très recommandable). — The Shakspeare Anthology, 1592-1616, p. Arber. — Jurkschat, Litauische Märchen und Erzählungen. — A. Müller, Untersuchungen zu den Bühnenaltertümern. — Richard Wagner's Briefe an Emil Heckel. — Griesbach, Hygienische Schulreform.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : Lasciana, p. Dalton. — Lazarus, Die Ethik des Judentums. — Srivara's Kathakautukam, die Gesch. von Joseph in persisch-indischem Gewande, sanskrit u. deutsch von R. Schmidt. — Hymnodia Gotica, die Mozarabischen Hymnen des altspan. Ritus, p. Blume. — Persichetti, Alla ricerca della Via Caecilia (utile). — Volksschauspiele aus dem Böhmerwalde, p. Ammann. — Specimens of the Preshakspearean drama, p. Manly, I. — Fitte, Religion u. Politik vor und wæhrend des siebenjæhrigen Krieges (bon). — Abeken, Ein schlichtes Leben in bewegter Zeit. — Gatt, Die Hügel von Jerusalem. — Petrus Pictor Burgensis, De prospectiva pingendi, p. Winterberg. — Rückert, Werke, Auswahl, p. R. Bœhme.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Blass, Aristotelis πολιτεία Ἀθηναίων, 3e ed. — G. Kurtz, Zwei griech. Texte über die hlg. Theophano. — V. Lundström, Zur Geschichte des Reims in klassischer Zeit (peu probant). — Tacitus, dialogus, ed. C. John (importante introduction). — Die Juden im rœm. Reiche (un Apion ou un Josèphe moderne n'est pas plus sympathique que leurs modèles antiques). — Erman, Con-

ceptio formularum (excellente méthode). — Br. SAUER, Das sogenannte Theseion u. sein plastischer Schmuck (1er art.).

— N° 27 : S. REITER, Die Abschiedsrede der Antigone. — E. de FAYE, Clément d'Alexandrie (on peut citer peu de monographies de cette valeur). — C. BARDT, Ausgewählte Briefe aus Ciceronischer Zeit (introduction très nourrie). — Br. SAUER, Das sogenannte Theseion (beaucoup de résultats acquis). — G. MACDONALD, Catalogue of Greek coins in the Hunterian collection university of Glasgow, I. — I. BRUNS, Montaigne u. die Alten (lecture à recommander).

Zeitschrift für katholischer Theologie, n° 3 : F. WALTER, Das Prophetenthum in seinem socialen Berufe. — N. PAULUS, Ablasschrift Albrechts von Weissenstein. — B. DUHR, Zur Charakteristik Pombals. — J.-B. NISIUS, Kirchliche Lehrgewalt u. Schriftauslegung, II. — *Recensionen.* — *Analekten* : Psalm 102 (Zenner); Die hl. Mechthild u. Gertrud Benedictinerinnen (E. Michael)? Bemerkungen zu Job 8 (Hontheim); Der Name Moria (Deimel); Der Maschriq (Fonck); Zwei deutsche Anima Christi (Zenner); Canisius in Oesterreich (K.); Zur Gesellschaftslehre (Hofmann); Campion u. Lotel (Nilles); Citat aus Galenus (Oberhammer); Zu Exod. 16, 15 (Schulte); Feierliche Gelübde (Nilles); Consalvi u. Metternich (Brandenburger). — Kleinere Mittheilungen.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 34 Trente-troisième année 21 Août 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n° 67 : D'Estrée, La jeunesse de Suard.— H. L., Hortense Mancini, duchesse Mazarin, et son projet de retour en France en 1689. — *Questions* : Chabeuf, A propos d'un premier Claux Sluter l'ancien. — Viator, L'absorption du département de la Seine par celui de Seine-et-Oise.

Revue des études historiques, août-septembre : Bittard des Portes, Mesdemoiselles de la Tour du Pin La Charce. — Auzoux, Bouvet de Lozier et l'île Bourbon en 1815. — Funck-Brentano, Bibliographie critique de la prise de la Bastille. — *Comptes rendus :* Larchey, Costumes vrais ; d'Avenel, Hist écon. de la propriété ; Rodocanachi, Les derniers temps du siège de La Rochelle, Bonaparte et les îles Ioniennes ; Bildt, Christine et Azzolino ; Daudet, Du Cause de Nozelle ; Vallée et Pariset, Le dragon Marquant ; Grandin, Carnet du commandant Giraud ; Cottin et Hénault, Mém. du sergent Bourgogne ; Villate, Chamberlain ; Testoin, L'Egypte et le pays des Coptes ; Guénin, La Nouvelle France ; Vidal-Lablache, Hist. et géographie, atlas général.

Annales de l'Est, n° 3 : Morizet, Marguerite de Lorraine. — Boyé, Les travaux publics en Lorraine au xviii^{e} siècle. — Mansuy, Les sociétés populaires à Nancy. — *Comptes rendus* : Parisot, Le royaume de Lothaire ; Gide, Essais ; Grandidier, Œuvres inédites ; III ; Ingold, Les mss. des anciennes maisons religieuses d'Alsace ; Fourier de Bacourt, Épitaphes et monuments funèbres du diocèse de Toul, 1 et 2 ; Badel, A travers la Lorraine, Les députés de la Meurthe ; Heimweh, La parole soit à l'Alsace-Lorraine ; Allemagne, France, Alsace-Lorraine.

The Academy, n° 1422 : Lucas, Fra Girolamo Savonarola, a biographical study based on contemporary documents. — Rosevelt, The Rough Riders (le meilleur souvenir de la campagne américaine de Cuba). — State trials, political and social, p. H. L. Stephen. — Ransome, Japan in transition, a comparative study of the progress, policy and methodes of the Japanese since their war with China. — Fletcher, A picturesque history of Yorkshire ; Porter, Impressions of America. — Edgar Allan Poe. — Chepstow on the Wye. — Chamber's New Dictionary and Mr. Herbert Spencer.

The Athenaeum, n° 3745 : Passages from the diaries of Mrs Philip Lybbe Powys, 1756-1808, p. E. J. Climenson. — Whiteway, The rise of Portuguese power in India. — The Roxburghe ballads, part XXVII, vol. IX, p. Ebsworth. — University of Oxford, College Histories : Buchan, Brasenose College ; Blakistone, Trinity College ; Wells, Wadham College. — Remarks and recollections of Thomas Hearne, III, mai 1710-déc. 1712, p. — Doble ; IV, déc. 1712-nov. 1714, p. Rannie. — Bréal, Essai de sémantique. — Ph. Sidney, Memoirs of the Sidney family. — Nicoll, Recent archaeology and the Bible ; Ball, Light from the East. — Gorst, China ; Plauchut, China and the Chinese. — American biography. — Nelson at Naples (Badham). — Relics of the Brontes (Shorter). — The early records of the Cape Colony. — Royal archaeological institute at Ipswich, II. — Krehbiel, Music and manners from Pergolese to Beethoven, — Brandes, Ibsen et Bjœrnson. — The Elizabethan drama.

Literarisches Centralblatt, n° 31 : Nippold, Aus dem letzten Jahrzehnt vor dem Vatikanconzil. — Kayser, Hiob in dramatischer Form. —

Diemer, Hessen u. Köln im XV Jahrh. — Holm, Danmark-Norges Historie, 1720-1814, I-III. — Kaunitz, Cobenzl u. Spielmann, 1779-1792, p. Schlitter. — Bismarck Portefeuille, p. P. Schinger. — Fischer, Italien u. die Italiener am Schluss des XIX Jahrh. (instructif). — Joannis Laurentii Lydi liber de mensibus, p. Wuensch (bon). — W. Schmidt, Heron von Alexandria (trois publications fort méritoires). — Zimmerhaeckel, Caesars Rheinbrücke. — Schultess, Die Vormundschaftsrechnung des Demosthenes (de bonnes choses). — Sieper, Les échecs amoureux, eine altfr. Nachahm. des Rosenromans u. ihre englische Uebertragung. — Ulrich, Französische Volkslieder, ausgewählt u. erklärt. — Meyerfeld, Robert Burns. — Brunner u. Stöckel, Deutsche Litteraturgeschichte für höhere Lehranstalten (bon). — Simonyi et Balassa, Deutsches u. ungarisches Wörterbuch, I, deutsch-ungarischer Theil. — H. Schweitzer, Die mittelalterlichen Grabdenkmäler mit figürlichen Darstellungen in den Neckargegenden von Heidelberg bis Heilbronn; von der Gabelentz, Zur Gesch. der Oberdeutschen Miniaturmalerei im XVI Jahrhundert.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31 : Otto, Die Anschauung vom heiligen Geist bei Luther. — Ed. von Mayer, Schopenhauers Aesthetik. — Lorenz, Die materialistische Geschichtsauffassung. — Dähnhardt, Volksthümliches aus dem Königreich Sachsen. — Commentaires sur le Diwan d'al-Hansa, p. Cheikho. — Pichler, Die Noreia des Polybius u. jene des Castorius. — Czapla, Gennadius als Literarhistoriker; Dzialowski, Isidor und Ildefons als Litterarhistoriker. — Eyrbyggja Saga, p. Gering. — Keuchel, Gœthes Religion und Gœthes Faust (bon). — Emma Boghen-Conigliani, La donna nella vita e nelle opere di Leopardi. — M. Schultz, De Plinii epistulis quaest. chronol. — Knodt, Gerdt Omeken. — H. Kunz, Die krieger. Ereignisse im Grossherzogtum Polen im April und Mai 1848. — Pagel, Einführung in die Gesch. der Medicin. — Haug u. Sixt, Die römischen Inschriften u. Bildwerke Württembergs.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 35 Trente-troisième année 28 Août 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires n° 14 : La Révolution à Turin en 1821, récit du prince de Carignan. — Picqué (J. J.), Souvenirs sur la Révolution, du 21 janvier au 9 thermidor. — Le président Hénault, journal inédit de l'exil du Parlement à Pontoise 1720. — Mémoires de Mercier du Rocher pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (suite). — Les livres d'histoire : Pensées inédites de Montesquieu ; Diderot et Catherine II ; La campagne de Minorque.

Nouvelle revue rétrospective, n° 62 : Un duel au bois de Boulogne, 1779, lettre du chevalier de la Cardonnie à son frère. — Le féminisme en 1790, cahier des doléances et réclamations des femmes de la Charente. — Siège de Toulon, 1793, journal de Vernes (suite). — Mémoires de la Lune, 1756-1765 (suite).

The Academy, n° 1423 : Byron, Letters and journals, III, p. Prothero. Hutton, Darwinism and Lamarckism. — Mackintosh, From Comte to Kidd. — Stillman, Crispi. — Lady Louisa Stuart, selections from her mss. p. Home. — Garnett, Essays in librarianship and bibliography. — K. D. Ewart, Cosimo de' Medici. — Phillpotts, The human boy ; Murison, King Robert the Bruce ; Bright, Some aspects of primitive church life. — The High History of the Graal (A. Nutt).

The Athenaeum, n° 3766 : Syr A. C. Lyall, Asiatic studies, religious and social. — A facsimile reproduction of the proofs and mss. of some of the poems of Coleridge. — The correspondence of Cicero, p. Tyrrell and Purser, VI. — Moore, Studies in Dante. — The history of the Scottish clans. — Kahn, Les juifs de Paris pendant la Révolution. — Educational literature. — The life of Nelson (Mahan) — English « bannaster » in the XV century (Toynbee). — Read and Dalton, Antiquities from the city of Benin and from other parts of West Africa in the British Museum — Nero's great ship-canal (A. Marks).

Literarisches Centralblatt, n° 32 : Corssen, Zwei neue Fragmente der Weingartener Prophetenhandschrift. — Paulus, Tetzel (très remarquable). — Gomperz, Kritik des Hedonismus. — Möbius, Ueber Schopenhauer. — Gundlach, Hessen und die Mainzer Stiftsfehde. — Sach, Das Herzogtum Schleswig in seiner ethnogr. u. socialen Entwickelung. — Schneider, Die Burschenschaft Germania zu Iena. — Schmoller, Lenz, Marcks, Zu Bismarcks Gedächtniss. — Barhebraeus, Ethicon sive moralia, p. Bedjan. — Dieterich, Untersuchungen zur Gesch. der griech. Sprache von der hellenistichen Zeit bis zum X Jahrh. n. Chr. (très soigné et suggestif). — Stele con iscrizione latina arcaica scoperta nel foro Romano. — Chartier, Le Curial, p. Heuckenkamp (Cf. *Revue*, n° 24). — Shakspeare, dramatische Werke übers. A. W. Schlegel u. Tieck, p. Brandl, VII-X. — Lee, A life of Shakspeare (cf. *Revue*, n° 10). — Aus Lichtenbergs Nachlass, p. Leitzmann. — Tyl Uilenspiegel, Antwerpen, Michiel van Hoochstraten. Facsimile. — Isham, The Homeric palace. — A. Gosche, Simone Martini.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32 : De Faye, Clément d'Alexandrie (très intéressant). — Nagy, Die philos. Abhandl. des Al Kindi. — Tetzer, Gesch. der deutschen Bildung u. Jugenderziehung (remarquable et fouillé). — Petsch, Neue Beiträge zur Kenntniss des Volksräthsels (cf. *Revue*, n° 17). — Fr. Müller, Ursprung der gruzinischen Schrift. — Boissier, Roman Africa, transl. A. Ward. — Cart, Précis d'histoire de

la litt. allemande (clair et relativement complet). — FEST, Der miles gloriosus in der franz. Komödie (comble une lacune). — BAUMGARTEN, Die Camera Collegii Cardinalium 1294-1437 (excellent). — HÖLSCHER, Die öffentliche Meinung in Deutschland über den Fall Strassburgs 1681-1684. — ANDLER, Bismarck (clair et solide). — HAAS, Schnurren, Schwänke und Erzählungen von Rügen. — KORN, Tizians Holzschnitte.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 36 Trente-troisième année 4 Septembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3 : G. PARIS, La Romance mauresque des Orientales. — JUSSERAND, Une légende de Cyrano. — NOLHAC, Documents nouveaux sur la Pleiade, Ronsard, du Bellay. — MORET, Une source du Roman de la momie. — URBAIN, Les premières rédactions de la Lettre à l'académie. — RADOUANT, Du Vair et sa correspondance inédite (suite). — P. BRUN, A travers les mss. inédits de Tallemant des Réaux (suite). — *Mélanges :* Mss. autographes de Racine à la Bibliothèque Mazarine (Grivelle); à travers les autographes (R. B.); Notes lexicologiques, suite (A Delboulle). — *Comptes rendus :* MORF, Gesch. der neueren franz. Literatur, I; Montesquieu, pensées et fragments inédits; FAGUET, Drame ancien, drame moderne; FILON, De Dumas à Rostand.

The Academy, n° 1424 : Selections from the poetry of Daniel and Drayton, p. BEECHING. — G. GUIZOT, Montaigne. — Wagner as a letter writer. — MURRAY, English Dictionnary, V. Horizontality-Hywe. — Letters of Benjamin Jowett, p. ABBOTT and CAMPBELL. — Sir Michael FOSTER, Claude Bernard. — The love of Jeremy Taylor.

The Athenaeum, n° 3747 : BEESLY, Life of Danton ; BELLOC, Danton, a study ; JAN TEN BRINK, Robespierre and the Red Terror. — Wright, A grammar of the Arabic language, 3e éd. — ROBERTSON, All Souls College. — K. D. EWART, Cosimo de' Medici. — Mary BATESON, Catalogue of the library of Syon Monastery, Isleworth. — C. HILL, Story of the Princesse des Ursins in Spain ; MOREL-FATIO et LEONARDON, Instructions aux ambassadeurs de France en Espagne. — O. GILBERT, Griech. Götterlehre. — Scottish history. — American history. — Penn family papers. — Shelley's sejour in Rome. — The Paradise of Dainty Devises. — The Hudson's Bay Company. — ARMSTRONG, Gainsborough and his place in English art. — STAINER, Dictionary of musical terms. — WARD. A history of English dramatical literature. — An undescribed copy of the Shakspeare First Folio (Sidney Lee).

Literarisches Centralblatt, n° 33 : JOHANNES, Commentar zum ersten Briefe des Apostels Paulus an die Thessalonicher. — M. WEISS, Ueber mariologische Schriften des seligen Albertus; Primordia novae bibliographiae b. Alberti Magni. — PROSEK, Forsch. zur Gesch. des Altertums, II Kadytis, Sethos, Uau. — Heldenlieder der deutschen Kaiserzeit aus dem Latein. übersetzt ; II. Der Sang vom Sachsenkrieg, p. GUNDLACH ; Barbarossalieder p. DOERING u. GUNDLACH (recherches indépendantes). — BLOCK, History of the people of the Netherlands, I, trad. BIERSTADT and R. PUTNAM. — KEUTGEN, Urkunden zur städtischen Verfassungsgeschichte (utile). — WOLF, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation, I, 2 et 3 (détaillé). — SCHWENINGER, Dem Andenken Bismarcks. — G. BUCK, The metaphor (soigné et savant). — Euclidis opera omnia p. HEIBERG u. MENGE, Supplementum Anaritii. — BOLL, Beitr. zur Ueberlieferungsgesch. der griech. Astrologie u. Astronomie. — BATTEK, Die ursprünglische Bedeutung des Conjunctivs in latein. Nebensätzen. — KNORTZ, Walt Whitman. — Alfred lord Tennyson, a memoir, by his son. — MÜNTZ, Léonard de Vinci (livre de grand mérite et dont l'auteur a mis en œuvre une foule de matériaux). — ZIMMERMANN, Giotto u. die Kunst Italiens im M. A. I. — NATORP, Sozialpædagogik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : HÜMPEL, De errore christologico in epistolis Joannis impugnato ejusque auctore. — GIGALSKI, Brune, Bis-

chof von Segni. — Stöhr, Algebra der Grammatik. — Akten u. Urkunden der Universität Frankfurt u. O. I. — Von der Leyen, Das Märchen in den Göttersagen der Edda (nullement pénétrant). — Strack, Gramm. des Biblischen Aramäisch, 2e éd. — Le Blant, Artémidore. — Kinzler, Klassisches Immergrün, 248 latein. Citate nach Sinn u. Anwendung erklärt. — Disselhoff, Die klassische Poesie u. die göttliche Offenbarunh (de l'esprit et de la sagacité). — L. Bertrand, La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du xviiie siècle (très instructif et plein de choses). — Knepper, Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den elsässischen Humanisten. — Gabler, Ludwig XVII (roman). — Hassel, Aus dem Leben des Königs Albert von Sachsen, I. Jugendzeit. — Hertwig, Die Lehre vom Organismus u. ihre Beziehung zur Sozialwissenschaft. — Zabel, Zur modernen Dramaturgie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28 : Gemini elementa astronomiae, rec. Manitius (excellent). — J. A. Simon, Akrosticha bei den Augustischen Dichtern (travail énorme qui ne contient que des folies). — Ch. Michel, Recueil d'inscriptions grecques (rendra les plus grands services ; il est à désirer que l'auteur continue à nous renseigner par des suppléments périodiques). — R. von Scala, Die Staatsverträge des Altertums, I. — F. Knoke, Das Cäcinalager bei Mehrholz. — H. Brunns, Kleine Schriften, I (n'a pas besoin de recommandation). — R. Pappritz, Anleitung zum Studium der kl. Philologie u. Geschichte (populaire).

— N° 29 : P. Corssen, Die Antigone des Sophokles. — A. Ludwich, De Theodoti carmine Graeco-Iudaico. — C. Butler, The Lausiac history of Palladius. — Ciceronis scripta, III, 2, rec. F. W. — Müller (donne le dernier état des recherches). — B. Clemente, Sopra il rimaneggiamento dei Fasti Ovidiani (sans valeur). — A. Scrinzi, La guerra di Lyttos (220 av. Cr.) (utile). — W. H. Hall, The Romans on the Riviera and the Rhone (utile au voyageur). — J. Schreiner, Hercules rediuivus (fou). — H. Berr, L'avenir de la philosophie (manque d'unité).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 37 Trente-troisième année 11 Septembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, juillet : Lot, Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien — Huet, Sur l'origine de Floire et Blanchefleur. — F. Berger, Les bibles castillanes. — Salvioni, Ancora dei Gallo-italici di Sicilia. — *Mélanges :* Les manuscrits de la Chanson du chevalier au cygne et de Godefroi de Bouillon (Krüger) ; La plainte de Notre-Dame, l'Ave Maria paraphrasé, Trope de Saint-Etienne en provençal (P. M.); Abrier, abri (G. P.): Les verbes latin en ulare et les noms en ulus, ula dans le provençal; Roucouler (Doncieux). — *Comptes rendus :* Il Cantare di Fiorio e Biancifiore, p. Crescini ; Die historye van die seven wijse mannen van Romen, p. Botermans; Plomp, De middelnederlandsche bewerking van het gedicht van den VII vroeden van Rome; Cloetta, Die Enfances Vivien, ihre Ueberlieferung, ihre cyklische Stellung.

Revue celtique, n° 3 : Ernault, Sur le mystère de saint Guénolé. — Stokes, The Bodleian Amra Choliumb chille, III. — Philipon, Note sur les limites de la cité des Ambarres au temps de l'empire romain. — Strachan, Final vowels in the Felire Oengaso, II. — Dottin, Etudes de phonétique irlandaise, I. — Craigie, Cairpre Cindchait and the Athach Taatha. — Loth, Mélanges, I, le brittonique en Somerset; 2, le gallois dryw. — Remarques sur le Wortschatz der keltischen Spracheinheit,, de Whitley Stokes (Loth). — The Gaels in Iceland (Craigie). — Chronique.

The Academy, n° 1425 : Decle, Trooper 3809. — Sepet, Saint-Louis. — Gribble, The early mountaineers. — Jesset, The Key to South Africa, Delagoa Bay. — Taylor, A constitutional and political history of Rome; Blackman, The making of Hawaii. — The High History (Nutt).

The Athenaeum, n° 3748 : Ransome, Japan in transition. — Engelhardt, A Russian province of the north. — Wessely, Schrifttafeln zur älteren latein. Palaeographie. — Thiselton-Dyer, Old English social life as told by Parish registers. — Bindloss, In the Niger country. — The Gulistan, translated in prose and verse by sir Edwin Arnold. — Velten, Märchen und Erzählungen der Suaheli. — Oriental literature. — Nelson at Naples (Laughton). — Dialect and language (Wilson). — A relic of Keats (Ainger). — The Fiji fire ceremony (A. Lang). — Naville, The temple of Deir al Bahari, I-III. — Richard Cromwell (Edgcumbe).

Literarisches Centralblatt, n° 34 : Kunze, Glaubensregel, Heilige Schrift and Taufbekenntnis. — Bergström, Sancta Birgitta. — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. Doebner, VII. — Zwiedineck-Südenhorst, Venedig als Weltmacht und Weltstadt (intéressant). — Blok, Geschiedenis van het nederlandsche volk, IV (suite de cet excellent livre). — Trevelgan, The American revolution (exposé critique des causes). — Pieth, Gruner in der Schweiz, 1816-1819 (instructif). — Rodocanachi, Bonaparte et les Iles Ioniennes (attrayant). — Billerbeck, Das Sandschak Suleimania. — Le Livre des mille et une nuits, trad. Mardrus, I (bon et fidèle). — Musici scriptores graeci p. Jan, Supplementum. — Schwab, Nomina propria latina ; Otto, Nomina propria latina oriunda a participiis perfecti. — H. Richter, Shelley. — Garnier, Zur Entwickelungsgesch. der Novellendichtung Tiecks (trop de rubriques). — Athena XI. — G. A. Müller, Der Tempel zu Tivoli bei Rom.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : Dillmann-Kittel, Prophet Jesaja. —

Abhandlungen Alexander von Oettingen gewidmet. — KLETTE, Herrgot u. Philelfus. — BANCALARI, Bibliothekscatalog des Museum Francisco-Carolinum in Linz. — M. A. STEIN, Notes on Ou-Kong's account of Kacmir. — GLOECKNER, Homerische Partikeln mit neuen Bedeutungen (méritoire). — Die Psalmenübersetzung des Paul Schede Melissus, 1572, p. JELLINEK. — PEETERS, De Vlaamsche Krijgstaalkunde (intéressant). — MÉZIÈRES, Morts et vivants. — W. MARTENS, Beleuchtung der neuesten Kontroversen über die römische Frage unter Pippin u. Karl dem Grossen (d'une valeur douteuse). — ZACHER, Die Arbeiterversicherung in England. — H. von TSCHUDI, Kunst u. Publikum.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, insbesondere die alte Erzdiœzese Kœln, 67 : SCHROHE, Die polit. Bestreb. Erzbischof Siegfrieds von Kœln. — VON LOE, Das Kalendarium der Universtät zu Köln. — SCHRÖRS, Zur Baugesch. der Kirchen auf dem Apollinarisberge. — *Literatur* : KELLER, Die histor. Literatur des Niederrheins für das Jahr 1897. — *Berichte u. Notizen* : Herbstversammlung des histor. Vereins für den Niederrhein zu Remagen 28 sept. 1898; Generalversammlung des Gesammtvereins der deutschen Geschichts = und Altertumsvereine in Münster, 2-5 oct. 1898.

Rivista storica italiana die risorgimento italiano, III, 7 : C. Guerrieri GONZAGA, Per A. Guerrieri Gonzaga. — G. D. BELLETTI, L'istituzione delle municipalità nella provincia di Belluno. — G. SFORZA, Il giornale Pisano « L'Italia » e una vendetta di F. D. Guerrazzi. — G. FANTONI, Cenni biografici di alcuni defensori di Venezia nel 1848-1849. — A. NERI, Lettere inedite di patriotti italiani. — F. GUARDIONE, Memorie delle ultime ore di F-P. Di Blasi. — G. SFORZA, C. Matteucci e un suo progetto di confederazione italiana. — A. MICHIELI, La linea di blocco di Venezia.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 38 Trente-troisième année 18 Septembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1426 : WHITE, The modern Jew. — Letters received by the East India Company, III, p. FOSTER. — Hannah LYNCH, Toledo. — BARING-GOULD, A book of the West, I Devon, II Cornwall. — WIENER, The history of Yiddish literature in the XIX century. — Reminiscences of the King of Roumania, p. WHITMAN. — The High' History (Evans).

The Athenaeum, n° 3749 : Letters from John Company's servants, p. FOSTER, III. — BEERS, A history of English romanticism in the XVIII century. — S. Vincent de Paul (trad. des ouvrages de Mgr Bougaud et d'Emm. de Broglie). — PORTER, Industrial Cuba. — Comte FLEURY, Louis XV intime et les petites maîtresses. — Li Livres du gouvernement des rois, a thirteenth-century French version of Egidio Colonna's De regimine principum. — Dante books. — Syriac and Hebrew literature. — EASTLAKE, Pictures in the National Gallery, London. — SMALL, The stage-quarrel between Ben Jonson and the socalled poetasters.

Literarisches Centralblatt, n° 35 : HOLZHEY, Das Buch der Könige, III, IV. — GOUSSEN, Martyrius-Sadhona's Leben u. Werke (méritoire). — PARISOT, Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (cf. *Revue*, n° 34). — A. LEROUX, Le Massif central (cf. le présent numéro). — BROWN, History of Scotland (cf. *Revue*, n° 35). — Codex diplomaticus Silesiae, XIX. — KRAAZ, Bauerngut u. Frohndienste in Anhalt (solide et important). — Polit. Correspondenz der Stadt Strassburg, III, p. WINCKELMANN. — SIEGLIN, Atlas zur Gesch. des Altertums. — GRÜNERT, Der Löwe in der Literatur der Araber (intéressant). — Procli in Platonis rem publicam commentarii p. KROLL, I (soin et méthode). — LEGRAND et PERNOT, Chrestomathie grecque moderne (utile et bien fait). — BARTELS et SIERCKS, Klaus Groth. — G. MEIER, Catalogus codicum manu scriptorum qui in bibliotheca monasterii Einsidlensis servantur, I (soigné).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35 : TIELE, Godsdienstwetenschap, I. — STEINSCHNEIDER, Die Kunde hebräischer Inschriften. — LEGRAND et PERNOT, Chrestomathie grecque moderne (bonne anthologie). — OTTO, Nomina propria latina oriunda a participiis praefecti (instructif). — FINSTER, Lavaters Bezieh. zu Paris 1792-1795. — HEINZE, Platens romantische Komödien. — PIRENNE, Gesch. Belgiens, I (excellent). — GMELIN, Hällische Geschichte. — Die Katholische Kirche unserer Zeit u. ihre Diener in Wort u. Bild, Rom. — LACOUR-GAYET, L'éducation politique de Louis XIV (très bon). — JENTSCH, Die Agrarkrisis.

Museum, n° 6-7 : Aristophanis Nubes, p. VAN LEEUWEN (Kniper) — Aristotelis Polit.' Athen. p. BLASS, 2e ed. (Van Leeuwen). — Commentaria in Aratum, p. MAASS (Van Herwerden). — SANDERS, Quellencontamination im 21 u. 22 Buche des Livius (Van Oppen). — Jurisprud. antehadriana, II, p. BREMER (Conrat). — MARQUART, Chronologie der alttürkischen Inschriften (Houtsma). — UHLENBEEK, Sanskrit phonetics (Speyer). — MUCH, Der germanische Himmelsgott (Boer). — MAURMANN, Grammatik der Mundart von Mülheim an der Ruhr (Van Helten). — MEYERFELD, Robert Burns (Bülbring). — SEECK, Die Entwicklung der antiken Geschichtschreibung (Leyds). — LEPES, Historia dos Portugueses no Malabar (De Goeje). — VAN BIPPEN, Gesch. der Stadt Bremen 4-6 (Blok). — FUNCK-BRENTANO, Légendes et archives de la Bastille (Bussemaker). — HEYCK, Die Mediceer (De Groot). — FASTENRATH, Christoph Colomb (Hettema). — LEHMANN, Aberglaube und Zauberei (Heymans). — WEISE, Schrift = und Buchwesen (Van Haarst).

A. BOUCHÉ-LECLERCQ
Membre de l'Institut.

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Un fort volume in-8 . . . . 20 fr. »

A. D. XÉNOPOL
Membre de l'Académie roumaine.

LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'HISTOIRE

Un volume in-8 . . . . 7 fr. 50

Fernand ENGERAND

ANGE PITOU

AGENT ROYALISTE ET CHANTEUR DES RUES
(1767-1846)

In-8, planche. . . . . 7 fr. 50
(Couronné par l'Académie française.)

INVENTAIRE DES TABLEAUX DU ROI

Rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas BAILLY
PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES
Par Fernand ENGERAND

Un fort volume in-8, avec planche . . . . 15 fr. »

RABELAIS ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE

Par le Dr A. LE DOUBLE
Professeur d'anatomie à l'École de Médecine de Tours.
AVEC UNE PRÉFACE
de M. Mathias DUVAL
Membre de l'Académie de Médecine.

Un beau volume in-8, avec illustrations et planches. . . . . . 10 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 39 Trente-troisième année 25 Septembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin hispanique, n° 1 : Mérimée, Le Bulletin hispanique. — P. Paris, Tête d'enfant, marbre grec trouvé à Carthagène. — P. Serrano-Gomez, La plaine de la consolation et la ville ibérique d'Ello. — Ibarra y Ruiz, Nouvelle découverte à Elche. — Bourciez, L'agrégation d'espagnol et d'italien. — Despagnet, Le traité de paix entre l'Espagne et les États-Unis. — *Gravures :* Ruines du Llano de la consolation; Fragment de la statue découverte à Elche.

— N° 2 : P. Paris, Ornement de bronze trouvé à Marchena. — A. Engel, Nouvelles archéologiques. — P. Paris, Réception de M. José Ramon Melida à l'Académie de San Fernando. — G. Cirot, Un nouveau roi wisigoth. — L. Bordes, Armando Palacio Valdès. — *Bibliographie :* Arco y Moliner, Restos artisticos é iscripciones sepulcrales del monasterio de Poblet (Brutails) ; Menendez Pidal, El poema del Cid y las cronicas generales de Espâna (Mérimée) ; de Castro, Libro de los Galicismos (Cirot); Font, Bons conseils (Cirot); Melida, Le Viaje a Grecia y a Turquia (Radet). — Radet, Une décision du Conseil de l'Université de Toulouse. — *Gravures* : Une tête grecque trouvée à Carthagène; Ornement de bronze trouvé à Marchena.

— N° 3 : Imbart de la Tour, Une entente intellectuelle avec l'Espagne. — P. Paris, L'âne de Silène, ornement d'un bisellium de bronze trouvé en Espagne. — A. Engel, Godet de noria provenant des mines de Coronada. — Huebner, Epistula scripta in latere nondum cocto et nuper inventa in Hispania. — Morel-Fatio, L'instruction de Charles-Quint à son fils Philippe II, donnée à Palamos le 4 mai 1543. — Le Gentil, Victor Hugo et la littérature espagnole. — *Chronique universitaire* : Mérimée, Quelques documents récents à propos de l'enseignement des langues méridionales. — *Gravures* : Bronze d'Herculanum; Godet de noria provenant des mines de Coronada ; Inscription latine sur cuivre trouvée en Estramadure. — *Planches* : L'âne de Silène, ornement d'un bisellium de bronze (collection A. Vives, Madrid).

Nouvelle revue rétrospective, n° 63 : La question juive en 1789 et 1790. — Mém. de la Lune, 1756-1765, fin. — Siège de Toulon, 1793, journal de Vernes, fin.

Revue historique, septembre-octobre : Bourguet, Choiseul et l'Angleterre, Bussy à Londres. — Petit Dutaillis et Monod, Une nouvelle théorie sur la condamnation de Jean sans Terre. — P. Bonnefon, Un mémoire inédit de Dumouriez sur l'Etat de l'Europe en 1773. — Brette, Papiers et corresp. du prince Emm. de Salm-Salm pendant la révol. I. — Gallois, Les Grundkarten d'Allemagne. — *Bulletin historique :* France, époque contemporaine (A. Lichtenberger) ; Allemagne et Autriche, histoire grecque (Bauer) ; Belgique, I (Hubert). — Lettres de MM. des Robert, Marmottan et Hueffer. — *Comptes rendus :* Knoke, Das Caecina — Lager bei Mehrholtz ; Blass, Aristotelis Polit.-Ath. : Kurze, Einhard ; O. Cartellieri, Suger ; G. Hueffer, Korveier Studien ; Guy, Adan de Le Hale ; Jeanroy et Guy, Chansons et dits artésiens du xiii^{e} siècle ; Holtzmann, Wilhelm von Nogaret ; Haller, Concilium Basiliense, II ; Rodocanachi, Les derniers temps du siège de La Rochelle ; Burnet, History of my own times, I ; Desdevizes du Dezert, L'Espagne de l'ancien régime, la société; Reddaway, The Monroe doctrine ; Hazen, Contemporary American opinion of the French Revolution ; Alden, New government west of the Alleghanies before 1780 ; Uhagon, Ordenes militares ; Vianna, Documentos para a historia contemporanea, Jose de Silva Carvalho; Murko, Deutsche Einflüsse

auf die Anfänge der böhmischen Romantik ; DRANDAL, Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours.

Souvenirs et mémoires, n° 15, 15 septembre 1899 : Les Contrôles de l'armée de Condé; état nominatif par compagnies. — *Mélanges :* la folie de Junot; une lettre au prince de Metternich un combat sous le Canigou; un complot anglo-napolitain en l'an VII ; journal de la suppression du Parlement d'Aix. — Lettres du maréchal Bugeaud sur la conquête de l'Algérie (suite). — Les mémoires de Madame d'Epinay publiés pour la première fois sur le manuscrit authentique (suite). — Mémoires de Mgr cier du Rocher, pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (suite). — *Les livres d'histoire :* Figures de soldats ; Bernadotte ; Moreau ; les généraux Cavaignac.

La Correspondance historique et archéologique, n° 68 : L. G. PELISSIER, Un ruffian vénitien, XVIIIe siècle. — Accurse Maynier et une version de César Borgia, 1501. — Vicomte de GROUCHY, Le fief de Mercade, seigneurie de Belleville, 1672. — BOURNON, Documents sur l'Observatoire de Paris, 1784, 1788, 1789. — *Questions* : Le capitaine de Romagnac, 1687 ; Le docteur Akakia et Fr. Baluze; Antoine Coutel.

The Academy, n° 1427 : SYMONDS, An introd. to the study of Dante. — Sir Alfred LYALL, Antic studies, religions and social. — BECKE and JEFFERY, Admiral Phillip, the founding of New South Wales. — BAKER, Stories of the streets of London. — The embassy of Sir Thomas Roe to the court of the Great Mogul, p. FOSTER. — Devizes Castle.

The Athenaeum, n° 3750 : VLADIMIR, Russia on the Pacific and the Siberian railway ; KRAUSSE, Russia in Asia. — LUCAS, Savonarola ; PASTOR, History of the Popes, VI. — HASTINGS, A Dictionary of the Bible, II. — Some Gaelic poetry. — GEORGE, Napoleon's invasion of Russia. — Literature of the New Testament. — Em. THOMAS, Rome under the Caesars; BIDEZ et CUMONT, La tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien. — Bifrons and Junius (Sibley). — Lollardry or lollardy. — Jefferson papers. — King Robert the Bruce. — Prof. Peterson. — FOSTER, British miniature painters and their works. — LARROUMET, Nouvelles études d'hist. et de critique dramatique.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : HERKENNE, De veteris Latinae Ecclesiastici capitibus I-XLIII. — KUTTER, Wilhelm von St Thierry (manque de clarté et d'objectivité). — LANE-POOLE, Saladin and the fall of the Kingdom of Jerusalem (réussi). — TUMBÜLT, Die Wiedertäufer (instructif et vivant). — KLEINSCHMIDT, Drei Jahrhunderte russischer Politik, 1598-1898 (intéressant). — MONTAGNE, Hist. de la Compagnie des Indes (ni neuf, ni scientifique). — BRUNS, Verfassungesch. des Lübeckschen Freistaates, 1848-1898. — CANSTATT, Das republikanische Brasilien (n'est pas sans mérite). — REISS u. STÜBEL, Reisen in Süd-Amerika. — STÖHR, Algebra der Grammatik (apprend beaucoup). — *Mélanges*, Henri Weil (cf. *Revue*, n° 22). — BAUMGARTEN, Stilist. Untersuchungen zum deutschen Rolandsliede (soigné). — HESSELING, Het Afrikaansch bydrage tot de geschiedenis der nederlandsche taal in Zuid-Afrika (étude qui oriente bien). — MERCKEL, Die Ingenieurtechnik im Altertum (remarquable à tous égards). — STRATZ, Die Schönheit des weiblichen Körpers.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36 : GEPPERT, Die Quellen des Socrates Scholasticus (extrêmement méritoire). — O. RIEMANN, Die Lehre von der Apokatastasis; GEORGE, Religion und Kirche im Zukunftslichte. — MAERKEL, Herbart u. der Religionsunterricht an hoeheren Schulen. — Het leemen wagentje, trad. VOGEL (cf. *Revue*, 1898, n° 5). — Bela

Lazar, Das Fortunatus märchen (cf. *Revue*, 1898, n° 9). — W. Schmid, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern, III, IV, V (cf. *Revue*, 1897, n° 6 et 1898, n° 22). — Wackermann, Der Geschichtsschreiber Tacitus; Willenbuecher, Caesars Ermordung; Hachtmann, Olympia u. sein Festspiele. — Hauffen, Einführung in die deutschböhmische Volkskunde (très utile). — Scartazzini, Enciclopedia dantesca, II, M.-R. (toujours le bienvenu). — Alex. Cartellieri, Philipp August, (cf. *Revue*, n° 6). — Norden, Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz (cf. *Revue*, 1898, n° 46). — E. S. Zimmermann, Hanauer Chronik mit Kultur und Sittengeschichte. — Hainisch, Der Kampf ums Dasein und die Socialpolitik. — Matthaei, Zur Kenntniss der mittelalterlichen Schnitzaltäre Schleswig-Holsteins.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : Prinz et Wecklein, Euripidis Helena (œuvre d'un connaisseur). — E. Ermatinger, Meleagros von Gadara (exact). — J. Bidez et F. Cumont, Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien (approfondi). — L. Kjellberg, Asklepios — E. Pais, Storia di Roma (grandes connaissances et vivant). — A. Kunze, Sallustiana, III, 2 (bon). — V. Ussani, Un luogo di Properzio. — K. Vollmöller, Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philologie.

— N° 28 : E. Ciccotti, Il tramonto della schiavitù nel mondo antico (trop systématique). — J. Schreiner, Hercules rediuiuus (sans valeur). — G. M. Columba, La numismatica delle isole del mar libico. — V. Fabricius, De diis, fato loueque in Ouidii operibus (recueil inutile.) — O. Weise, Schrift. u. Buchwesen in alter u. neuer Zeit (esquisse agréable). — V. Knös, Grecismer ; 1883 ärs öfversättning of Nya Testament (mérite notre reconnaissance).

— N° 29 : H. B. Swete, The gospel according to St. Mark (beaucoup à prendre). — E. Meyer, Die Sclaverei im Altertum (excellent). — Euripide, Médée, Iphigénie à Aulis, par H. Weil, 3e éd. — Fr. Blass, Aristotelis Πολιτεία Ἀθηναίων tertium ed. (la période de déchiffrement du papyrus touche à sa fin). — L. Annaei Senecae epistularum quae supersunt, ed. O. Hense (réussi).

— N° 30-31 : Mélanges Henri Weil. — E. Oder, Ein angebliches Bruchstück Demokrits (excellent). — A. de Mess, Quaestiones de epigrammate Attico et tragoedia antiquiore dialecticae (trop limité). — O. Krœhnert, Canonesne poetarum, scriptorum, artificium per antiquitatem fuerunt (mérite d'être poursuivi). — C. Wunderer, Polybios — Forschungen, I (très important). — A. Solari, Fasti ephororum Spartanorum (trop inexact). — K. Buresch, Aus Lykien (la rédaction ne vaut pas le fonds). — L. A. Milani, Studi e materiali di archeologia e numismatica I, 1. — G. Macdonald, Catalogus of Greek coins in the Hunterian collection, I. — G. Antonibon, Supplemento di lezioni varianti ai libri de lingua latina di Varrone (peu d'utilité). — K. Rossberg, Ciceros Rede für S. Roscius aus Ameria. — K. Staedler, Horaz Oden verdeutscht. — Owidius, Die Metamorphosen, erkl. von O. Korn, 3 A. von Ehwald VIII-XV (bien mis au courant).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 40 Trente-troisième année 2 octobre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, 15 septembre 1899 : Émile BOUTMY, L'Empire britannique. — Henri SCHUHLER, Le canal de l'Elbe au Rhin. — A. DESJEUX, Les relations commerciales entre la France et la Suisse (1892-1898). — G. SALAUN, Les pupilles du département de la Seine. — A. VIALLATE, D'Alexandrie à Shanghaï, Un projet de chemin de fer trans-asiatique anglais. — Ch. DUPUIS, Chronique internationale, 1898. — *Analyses et comptes rendus* : LA MAZELIÈRE, Essai sur l'hist. du Japon ; LEHR, Mariage, divorce et séparation de corps ; L. de SAUSSURE, Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes ; THIRRIA, La marquise de Crenay ; BUZAC. Égypte et Soudan.

The Academy, n° 1428 : VIVIAN, Tunisia, and the modern barbary pirates. — STATHAM, History of Dover. — Sir Maxwell LYTE, A history of Eton College. — Educational supplement. — Schoolbooks. — Ibsen. — Dante in English.

The Athenaeum, n° 3751 : SKRINE, The heart of Asia. — STATHAM, History of Dover. — Poetry of S. and D. Drayton, selection, p. BEECHING. — BUDGE, Facsimiles of the papyri of Hunefer, Anhai, etc. — Fister, Annals of Shrewsbury school. — KEMP, Nine years at the Gold Coast. — Bifrons and Junius (Rae). — ARGNANI, Il rinascimento delle ceramiche maiolicate in Faenza. — A. WHERRY, Greek sculpture with story and. song.

Literarisches Centralblatt, n° 37 : HARTER, Nomenclator literarius recent. theol. IV, 1100-1563. — CHEYNE, Jewish religious life after the exile. — H. LICHTENBERGER. Die Philosophie Nietzsche's, eingeleitet u. übersetzt von Elisabeth FÖRSTER-NIETZSCHE. — WELLHAUSEN, Skizzen . Vorarbeiten, VI. — DAHN, Die Franken unter den Karolingen udétaillé et d'après les sources). — WOLFF, Grundriss der preuss. deutschen social-polit. und Wirthschaftsgesch. 1640-1898. — WITTICHEN, Die polnische Politik Preussens 1788-1790. — JOHNSTON, A history of the colonisation of Africa (cf. *Revue*, n° 38). — Grundriss der iran. Philologie I, 2, I-II. — COHN, Einteilung u. Chronologie der Schriften Philos. (important). — Lucrez, p. BRIEGER, ed. emendatior. — HERRMANN, Die Reception des Humanismus in Nürnberg (cf. *Revue*, n° 17). — JOESTEN, Literarisches Leben am Rhein.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37 : BLÖHBAUM, Christus redivivus. — Savonarola, Triumph des Kreuzes, trad. SELTMANN ; PASTOR, Zur Beurteilung Savonarolas ; GLOSSNER, Savonarola als Apologet und Philosoph. — LILJEQVIST, Antik och modern sofistik. — BISCHOFF, Das Lehrercollegium des Nicolaigymnasiums zu Leipzig, 1816-1897. — PEZZI, Saggi d'indici sistematici illustrati con note per lo studio della espressione metaforica di concetti psicologici, I Esempi tratti dalla lingua greca antica (instructif). — Das erste Gedicht aus dem Diwan des arab. Dichters al-Aggag, p. BITTNER. — Comment. philologae Ienenses, VI, 2. — KROLL, Antiker Aberglaube (bon). — BENEZÉ, Sagen und literarhist. Unters. I Der Traummotiv in der mhd. Dichtung *bis* 1250 ; II Orendel, Wilhelm von Orense u. Robert der Teufel. (I. recueil abondant et en somme complet ; II. n'est pas toujours convaincant). — Hie gut Württemberg allewege! Ein literarisches Jahrbuch aus Schwaben, I. — LEE, A life of Shakspeare (cf. *Revue*, n° 10). — L. DELISLE, Une summa dictaminis (cf. *Revue*, n° 33). — Max THOMAS, Markgraf Casimir von Brandeburg im Bauernkriege. — GAEDE, Preussens Stellung zur Kriegsfrage 1809 (méritoire). — Th. FUNCK-BRENTANO, La science sociale.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ
Membre de l'Institut.

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Un fort volume in-8 . . . . 20 fr. »

Émile MALE, docteur ès lettres.

L'ART RELIGIEUX DU XIII[e] SIÈCLE EN FRANCE

Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration

Un beau volume in-8, illustré . . . . 10 fr. »

C. ENLART

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE

Illustré de 34 planches et de 421 figures. 2 beaux vol. in-8. 30 fr. »

Dom Marius FÉROTIN

HISTOIRE DE L'ABBAYE DE SILOS

Un volume grand in-8 jésus de x-368 pages, avec 2 plans et 17 planches hors texte. . . . . 20 fr. »

RECUEIL DES CHARTES DE L'ABBAYE DE SILOS

Un volume grand in-8 jésus, de XXIV-624 pages, accompagné d'une carte des environs de Silos. . . . . 20 fr. »

Ouvrages couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*Prix Saintour*)

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Langlois)
et par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques (prix Zographos).

DOUZE VOLUMES IN-8, DONT UN ATLAS.

Les 12 volumes pris ensemble . . . . 100 fr. »

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8 . . . . 37 fr. 50

On sait que l'ouvrage de E. Curtius est devenu en quelque sorte classique en Allemagne, et il n'y a rien là d'étonnant, car M. Curtius est assurément un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité et les antiquités helléniques (*Journal de Genève*).

La critique doit rendre hommage à l'inspiration élevée qui a guidé M. A. Bouché-Leclercq, le savant traducteur de l'*Histoire grecque*, dans le choix d'une telle œuvre. Il est impossible d'apporter des soins plus éclairés, une conscience plus délicate, dans l'accomplissement de ce travail difficile (*Le Temps*).

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8. . . . . 30 fr. »

Tome I. — Histoire d'Alexandre le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 forts volumes in-8 . . . . 30 fr. »

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste. Traduit par M. Scheurer, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont. — Tome II. D'Auguste à Septime Sévère. Traduit par E. de Liebhaber, agrégé de l'Université. — Tome III. L'Université d'Athènes. Traduit par P.-P. Huschard, professeur au lycée Michelet.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8 . . . . 12 fr. »

L'*Atlas* de M. Bouché-Leclercq comprend 25 cartes coloriées, plans de villes et de batailles, listes généalogiques, olympiades, tableaux chronologiques, métrologiques, etc.

Il est non seulement le complément indispensable de l'*Histoire grecque* de Curtius, mais aussi de tous les ouvrages historiques sur la Grèce.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Trente-troisième année 9 octobre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 46 : *Partie littéraire :* P. Girard, Sur un passage interpolé du Prométhée d'Eschyle. — A. E. Contoléon, La déesse Mâ sur des inscriptions de Macédoine. — Th. Reinach, Une stèle grecque funéraire au musée de Blois. — *Chronique :* H. Lechat, Bulletin archéologique. — D. B., Correspondance grecque. — Actes de l'Association. — Le Corpus des inscriptions grecques chrétiennes.

— N° 47 : *Partie administrative :* Statuts, La Médaille, etc. — Assemblée générale du 20 avril 1899 : Discours de MM. Croiset, président; rapports de M. P. Girard et de la Commission administrative; concours de typographie. — *Partie littéraire :* Isidore Lévy, Etudes sur la vie municipale de l'Asie mineure sous les Antonins, II. — P. Decharme, Le drame satyrique sans satyres. — M. Bréal, Mots d'origine grecque dans la loi des XII Tables. — P. Tannery, Sur Héraclide du Pont. — H. Weil, Denys d'Halicarnasse, Du style de Démosthènes : observations critiques. — E. d'Eichthal, Les idées de Stuart Mill sur le grec et le latin dans l'éducation. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

The Academy, n° 1429 : Gerard, The romance of Ludwig II of Bavaria. — Boxall, The history of the Australian bushrangers — The Roman empresses. — Bishop John Selwyns, a memoir.

The Athenaeum, n° 3752 : Becke and Jeffery, Admiral Phillip. — Ropes, The story of the civil war, II. — Le Livre des Mille et une nuits, trad. Mardrus, I. — Del Lungo, Da Bonifacio VIII ad Arrigo VII. — The protest of the Cour des Aides of Paris of 10 April 1775, p. J. H. Robinson. — Books on bibliography. — The History of Dover. — A Gaelic poet genealogy. — Kitton, Dickens and his illustrators. — British miniature painters and their works.

Literarisches Centralblatt, n° 38 : Thomas, Handbuch der Gesch. des alten u. neuen Bundes. — Holtzmann et Bassermann, Rothe. — Codex diplom. Lusatiae super. 3, 4, 1427-1428. — Hans von Planitz, Berichte, 1521-1523, p. Wülcker u. Virck. — P. Shweizer, Die Wallensteinfrage (à approuver dans l'essentiel). — Louis XVIII à Gand, p. Romberg et Malet, I. — Hansen, Beitr. zur Gesch. der Insel Madagaskar. — P. Lehmann, Länder = und Völkerkunde. — Döller, Rythmus, Metrik u. Strophik in der biblisch. hebr. Poesie. — Heine, Synonymik des neut. Griechisch (utile). — Dieudonné, Hildebert de Lavardin, évêque du Mans (détaillé). — Grieb, Englischdeutsches und deutsch-englisches Wörterbuch p. Schröer, 10e éd. 1-30. — Kraus, Veldeke u. die mhd Dichtersprache (très bon). — Clair, Creation records discovered in Egypt. — Ehrenberg, Die Kunst am Hofe der Herzöge von Preussen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38 : Staerk, Studien zur Gesch. des A. T. — The dialogues of Athanasius and Zachaeus p. Conybeare (cf. *Revue*, 1898, n° 51). — Stange, Zur Theologie des Musaeus. — Bassi, Mitologia babilonese-assira (soigné). — Bronisch, Kaschubische Dialectstudien. — Hertling, Quaestiones mimicae. — Welzhofer, Die ars poetica des Horaz. — Bang, Om Dale-Gudbrand. — Blanckenburg, Die Sprache Abrahams a Sancta Clara. — Hendreich, Musset ein Vertreter des esprit gaulois. — Glachant, Papiers d'autrefois. — Frankfurth, Grégoire de Montelogo (méritoire). — Elze, Luthers Reise nach Rom. — Bär, Die deutsche Flotte 1848-1852. — Korn, Die Medizin im XIX Jahrhundert. — Kautsky, Die Agrarfrage. — Dreves, Godescalcus Lintpurgensis.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 30 : Ph. E. Legrand, Etude sur Théocrite (recueil précieux pour une future édition explicative). — R. Agahd, Varronis antiquitatum rerum diuinarum libri I, XIV, XV, XVI. — Augustini Confessionum libri, rec. P. Knöll. — B. Chwostov, Obligationes naturales nach dem rœm. Recht. — O. Waser, Charon, Charun, Charos (bon). — O. Behaghel, Der Gebrauch der Zeitformen im konjunktivischen Nebensatz des Deutschen (avec rapprochements avec le latin et le grec). — Laus Mitiae.

— Nº 31-32 : Griechische Tragœdien übersetzt von U. von Wilamowitz-Moellendorff. — Aristotelis ars. rhetorica, ed. A. Roemer (excellent). — R. Meyer-G'Schrey, Parthenius Nicaeensis quale in fabularum amatoriarum breuiario dicendi genus secutus sit (bon). — Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso, VIII-XV, erkl. von O. Korn, 3. A von R. Ehwald (important). — Max Schultz, de Plinii epistolis quaestiones chronologicae. — J. Baunack, Die delphischen Inschriften (travail modèle). — Leonardos, Λυκοσούρας ἱερὸς νόμος; Καββαδίας, Ἐπιγραφαὶ ἐξ Ἐπιδαύρου (intéressants). — L. Beauchet, Histoire du droit privé de la république d'Athènes (manuel qui n'est pas sans défauts). — A. Solari, Fasti ephororum Spartanorum. — J. H. Huddilston, The attitude of the Greek tragedians towardat (du goût). — C. Mehlis, Die Ligurerfrage. — A. Cappelli, Dizionario di abbreviature latine ed italiane (laborieux et utile). — Max, C. P. Schmidt, Zur Reform der Klassischen Studien auf Gymnasien.

— Nº 33-34 : G. Thiele, Antike Himmelsbilder (hâtif sans être inutile). — Ovidii Amores, trad. par Martinon (en progrès, sans exclure bien des traces de dilettantisme). — Rationem afferendi locos litterarum diuinarum quam sequi uidetur Hilarius Pictauiensis, ill. F. Schellauf. — S. Schebelew, Aus der Geschichte Athens (en russe). — Chr. Huelsen, Bilder aus der Geschichte des Kapitols (intéressant). — Paul Karolides, Die sogenannten Assyro-Chaldäen u Hittiten von Kleinasien. — Ed. Bottek, Die ursprüngliche Bedeutung des Konjunktivs in lat. Nebnsätzen, I (M. Armin Ditlmar signale les divergences entre les vues de l'auteur et les siennes propres).

— Nº 35 : O. Froehde, Beiträge zur Technik der alten att. Komœdie (cause une déception). — A. Rube, Platos Apologie u. Kriton logisch-rhetorisch analysiert. — Dion Chrysostom übersetzl von K. Kraut (bon). — E. Audouin, De Plautinis anapaestis (malgré quelques bonnes observations, manqué). — G. Dittenberger, Sylloge inscriptionum graecarum, I. — E. Cocchia, La forma del Vesuvio nelle pitture e descrizioni antiche. — G. B. Winer, Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms, 8 A. von. Schmiedel, II (soigné).

— Nº 36 : W. Leaf and M. A. Bayfied, The Iliad of Homer, II. — A. D. Thomson, Euripides and the Attic orators, a comparison. — Caesaris de bello Gallico, von Krane ; 16, A. von Dittenberger (beaucoup d'améliorations). — Aegyptische Urkunden aus den Kœn. Museen zu Berlin. — Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, VII (premier article). — L. Campbell, Religion in Greek literature (bon). — A. Levi, Dei suffissi uscenti in sigma. — R. Fœrster, O. Müller.

— Nº 37 : W. Christ, Geschichte der gr. Litteratur, 3. A. — R. Harmand, Valerius Flaccus et les Barbares (intéressant). — A. A. Smyth, Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre (rien de nouveau). — G. Perrot et Chipiez, Histoire de l'art, VII. — G. Wagner, Die heidnischen Kulturreligionen u. der Fetischismus (rien de scientifique). — A. Pirro, La seconda guerra samnitica. — O. Marucchi, Gli obelischi egiziani di Roma (plein d'erreurs).

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Langlois) *et par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques* (Prix Zographos).

Douze volumes in-8, dont un atlas. — Les 12 volumes pris ensemble.. 100 fr. »

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8.. 37 fr. 50

On sait que l'ouvrage de E. Curtius est devenu en quelque sorte classique en Allemagne, et il n'y a rien là d'étonnant, car M. Curtius est assurément un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité et les antiquités helléniques (*Journal de Genève*).

La critique doit rendre hommage à l'inspiration élevée qui a guidé M. A. Bouché-Leclercq, le savant traducteur de l'*Histoire grecque*, dans le choix d'une telle œuvre. Il est impossible d'apporter des soins plus éclairés, une conscience plus délicate, dans l'accomplissement de ce travail difficile (*Le Temps*).

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8.. 30 fr. »

Tome I. — Histoire d'Alexandre le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 forts volumes in-8.. 30 fr. »

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste. Traduit par M. Scheurer, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont. — Tome II. D'Auguste à Septime Sévère. Traduit par E. de Liebhaber, agrégé de l'Université. — Tome III. L'Université d'Athènes. Traduit par P.-P. Huschard, professeur au lycée Michelet.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8.. 12 fr. »

L'*Atlas* de M. Bouché-Leclercq comprend 25 cartes coloriées, plans de villes et de batailles, listes généalogiques, olympiades, tableaux chronologiques, métrologiques, etc.

Il est non seulement le complément indispensable de l'*Histoire grecque* de Curtius, mais aussi de tous les ouvrages historiques sur la Grèce.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-troisième année 16 octobre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des lettres françaises et étrangères, n° 3 : E. ZYROMSKI, L'humanisme de Chénier et son poème sur l'Invention. — J. LE GENTIL, Victor Hugo et la littérature espagnole. — *Bulletin hispanique* : P. IMBERT DE LA TOUR, Une entente intellectuelle avec l'Espagne. — *Bibliographie*.

Le musée belge, n° 3 : H. DEMOULIN, Encore les collegia iuuenum. — LEGRAIN, Adam de Saint-Victor (2e art.). — E. DRERUP, de Philisci in honorem Lysiae epigrammate. — A. ROERSCH, Bacchylide et les poètes néo-latins. — J. Willems, La puissance paternelle à Rome. — J. de GROUTARS, Les Italo-Grecs (fin). — H. FRANCOTTE, La législation athénienne sur les distinctions honorifiques.

Bulletin bibliographique et pédagogique du musée belge, n° 7 : Ouvrages de MM. KOCK, BRUHN, SCHWICKERS, SOROF, LEGRAIN, HIRSCHFELD, ELLINGER, A. BAUER, P. ALTENHOVEN, DE GOURMONT, LINTILHAC, PAUWELS, PASSERINI, BISCHOFF, HAMELIUS, VAN HEUVERSWIJN, TEMMERMANN, F. WAGNER, BERNAYS, LAVISSE et RAMBAUD, SOUFFRET. — Nouvelles de Rome. — CAEYMAEX, La préparation pédagogique au séminaire de Malines. — COLLARD, Sophocle au collège.

The Academy, n° 1430 : SAINTSBURY, Matthew Arnold. — GRACE, A sketch of the New Zealand war. — Gulistan, transl. Sir Edwin. — ARNOLD-WILLIAMSON, Bernardino Luini.

The Athenaeum, n° 3753 : LITTLE, Sketches and studies in South Africa; BROWN, On the South African frontier; VOIGT, 50 years of the history of the Republic in South Africa. — The embassy of Sir Thomas Roe to the court of the Great Mogul, p. FOSTER. — DALE, The history of the Belvoir hunt. — KARÉNINE, G. Sand. — JERRAM, The armies of the world; Count GRACE, A sketch of the New Zealand war.—Assyriological books (public. de King et de Jastrow).— The turkey, peacock, cock and parrot in ancient art, I (Birdwood). — The conflate form of Jehovah (Davidson). — The swallow-song (Abbott). — WALLIS, Persian lustre vases. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 39 : PRINCE, A critical commentary on the book of Daniel. — REMBERT, Die Wiedertäufer im Herzogtum Jülich. — RAIT, Mary, queen of Scots. — MENTZ, J. P. von Schönborn, Kurfürst von Mainz. — R. WADDINGTON, La guerre de Sept Ans, I (clair, soigné, impartial, souvent neuf). — PETERS, Die Entwicklung der deutschen Rhederei, I (méritoire). — KOETSCHAU, Kritische Bemerk. zu meiner Ausgabe von Origenes exhortatio, contra Celsum, de oratione. — FISCHER, Tennyson (recommandable). — KUNZER, Katalog der Leopold-Sophien-Bibliothek der Reichsstadt Ueberlingen; BERGHOEFFER Verzeichnis der Bücher der Carl von Rothschild'schen öffentlichen Bibliotek. — Grimm, Deutsche Grammatik, IV, 2, p. ROETHE u. SCHROEDER. — Athena, XI, 3. — H. LICHTENBERGER, Richard Wagner (cf. *Revue*, 1898, n° 30, et 1899, n° 19). — FRÖHLICH, Die deutsche Erziehungsschule.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : DELEHAYE, La lettre du Christ tombée du Ciel (réel mérite). — LÜTZOW, A history of Bohemian literature (cf. *Revue*, n° 31). — MASQUERAY, Traité de métrique grecque (bon et clair travail d'un élève de Weil). — HORTON-SMITH, The establishment and extension of the law of Thurneysen and Havet (cf. *Revue*, n° 25). — Die Schriften Hartmuths von Cronberg p. KÜCK. — BISCHOFF, Tieck als Dramaturg (solide). — NIESE, V. Hugo als Dramatiker (programme de 30 pages, consiste surtout en analyses). — DAHN, Die Franken unter

den Karolingen (instructif). — HUND, Colmar vor u. wæhrend seiner Entwicklung zur Reichsstadt (très soigné). — Bergische Sagen, p. SCHELL. — VON DER HELLEN, Italiens Volkswirthschaft. — HAENDEKE, Die Chronologie der Landschaften Albrecht Dürers.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 38 : Ptolemaei Syntaxis mathematica, ed. J. L. HEIBERG (bon). — Acta apostolorum apocrypha, edid. R. A. LIPSIUS et M. BONNET, II, 1 (puisse la deuxième partie paraître sans tarder). — H. A. SANDERS, Die Quellencontamination im 21. u. 22. B. des Livius (surtout instructif par l'étude de l'Épitome). — R. CAGNAT, Cours d'épigraphie latine, 3e éd. (ne diffère pas essentiellement de la 2e éd., malgré de nombreuses améliorations de détail). — H. BABUCKE, Geschichte des Rolosseums (instructif et agréable). — Fr. DELITZSCH u. P. HAUPT, Beitræge zur Assyriologie, III, 4.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 32 : S. BUTLER, The authoress of Odyssey (livre agréable, thèse insoutenable). — J. FRANKENBERG, Studiorum Aristoteleorum specimen (bienvenu). — R. KÜHNER, Ausführliche Grammatik der gr. Sprache, II 1, 3. A. von B. GERTH (éloges). — A. MÖHLER, Die gr., griechischröm. u. altchristlich lateinische Musik (à signaler aux philologues). — Ciceronis scripta, rec. C. F. W. MÜLLER, III, 2 (grands progrès). — J. COMBARIEU, Fragments de l'Enéide en musique.

— N° 33-34 : Fr. HOMMEL, Die altisraelitische Ueberlieferung in inschriftlicher Beleuchtung. — A. LUDWICH, Die Homer vulgata als voralexandrinisch erwiesen. — L. ADAM, Homer der Erzieher der Griechen (remplit mal son beau programme). — Ad. BAUER, Die Forschungen zur gr. Geschichte 1888-1898. — G. FOUGÈRES, De Lyciorum communi (aurait gagné à être écrit en français). — Griechische Tragödien übersetzt von U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, I-IV. — M. WETZEL, Haben die Ankläger des Sokrates wirklich behauptet dass er neue Göter einführe ? (thèse insuffisamment démontrée). — M. E. GRUNDMANN, Vokabeln und Präparation zu Xenophons Hellenika. — C. PASCAL, Dizionario dell'uso Ciceroniano (quelques défauts). — F. KNOKE, Das Caecinalager bei Mehrholz. — Taciti de moribus Germanorum, ex cod. Stuttgartiensi ed. HOLUB (repose sur un manuscrit sans intérêt). — Aurelii Prudentii Clementis Psychomachia ed. J. BERGMANN (pas assez soigné dans le détail).

— N° 35 : Die Inschriften von Lakonien, von R. MEISTER ; Die delphischen Inschriften, 4 T., von J. BAUNACK. — Rud. DIETERICH, Testimonia de Herodoti uita praeter itinera. — G. KAZAROW, De foederis Phocensium institutis. — E. SCHMIDT, Pergamon (scolaire). — H. NOHL, Schülerkommentar zu Ciceros Rede für P. Sestius (rendra service). — Taciti Vita Agricolae, by H. FURNEAUX (très bon). — Taciti Dialogus, by A. GUDEMAN (édition pour les classes). — V. USSANI, Il poema di Lucano, I (introduction intéressante). — R. FUCHS, Anecdota aus Byzantinischer Zeit (conférence sur le ms. gr. 2324 de Paris). — J. BLOCH, Zur Geschichte der wissenschaftlichen Krankenpflege ; M. MENDELSOHN, Uebersicht der Gesammtlitteratur über Krankenpflege. — K. WERCKMEISTER, Das neunzehnte Jahrhundert in Bildnissen.

— N° 36 : J. MARCUSE, Diätetik im Alterthum. — J. VAHLEN, Index lectionum. — V. BRUGNOLA, Ciceronis in Verrem liber V (bon). — H. BELLING, Albius Tibullus, Untersuchung u. Text. — G. ANDRESEN, In Taciti historias studia critica et paleographica. I (important).

LA COLLECTION DE FEU MARTIN SCHUBART

(l'auteur de l'ouvrage sur le lieutenant de roi comte de Thoranc), sera mise en vente les 23, 26 et 27 octobre 1899, à Munich, 15, rue des Théatins.

Les tableaux seront vendus le 23 octobre : le matin, nos 1-50 : A. Altdorfer, Ch. Amberger, P. van Asch, N. P. Berchem, B. Beschey, A. van Beyeren, H. met de Bles, H. Bol, A. F. Boudewyns, und P. Bout, Jan Brueghel d. J., G. van Coningsloo, L. Cranach d. A., A. Cuyp, J. Delff, G. Dou, W. C. Duyster, J. van Goyen, J. D. de Heem, M. Hobbema, M. de Hondecoeter, P. de Hoogh, J. van Kessel, F. Knibbergen, J. Koedijk, G. Lairesse, J. Martsen, de Jonge, J. Meerhout, H. Memling, G. Metsu, J. M. Molenaer, Monogrammist C. v. B., B. E. Murillo, H. van (der) My, A. van der Neer, E. H. van der Neer, W. van Nieulandt, J. van Oosten, E. van der Poel, Rembrandt; — l'après-midi, nos 51-102 : G. Rombouts, S. Rombouts, P. P. Rubens, école de Rubens, J. van Ruisdael, S. van Ruysdael, C. S. van der Schalcke, G. Schalcken, A. van Stalbemt, Jan Steen, D. Stoop, D. Teniers d. J., D. van Tol, J. Toorenvliet, J. Tyssens, L. van Uden, L. de Vadder, A. van de Velde, A. van de Venne, E. Vonck, R. de Vries, A. Watteau, A. Willaerts, M. Withoos, Ph. Wouwermann, J. Wynants; — et, en outre, Bassano, Bordone, A. Caracche, Ghirlandajo, maîtres italiens du XVIe siècle, école italienne du XVIIIe siècle, école de Milan, Maratti, Moroni, manière du Perugin, Salvator Rosa, Poussin, Rigaud, école espagnole du XVIIe siècle.

Le 26 octobre aura lieu la vente des antiquités et objets d'art, nos 1-180, 318-333 : tableaux sur verre, porcelaine, majoliques, verre; armes et travaux sur métal; boiseries sculptées; antiques; varia; meubles; tableaux à l'huile.

Le 27, nos 181-317 et nos 334-417 : gravures à l'eau-forte et au burin; gravures en couleurs; aquarelles; dessins à la main; pastels et gouaches; livres sur l'histoire de l'art; catalogues.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Trente-troisième année 25 octobre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n° 69 : Bournon, L'Assemblée provinciale de l'Ile de France, les départements de Saint-Germain et de Corbeil, 1787-1790. — Momméja, Ph. Tamizey de Larroque, essai biobibliographique (suite). — Questions : Rostan Blancard et la commune de Florence.

The Academy, n° 1431 : F. Max Müller, The six systems of Indian philosophy ; Auld Lang Syne, II. — Neufeld, A prisoner of the Khaleefa.

The Athenaeum, n° 3754 : Neufeld, A prisoner of the Khaleefa. — Baringgould, A book of the West, being an introduction to Devon and Cornwall. — How, Bishop Selwyn. — Kirly, Sport in East Central Africa ; Foa, After big game in Central Africa. — Spalding, A life of Richard Badiley, vice-admiral of the fleet. — Dodge, Gaveston. — Patristic literature. — Jahrbuch der kœniglich preussischen Kunstsammlungen, XIX. — Works on the Indian drama.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Acta apostolorum, p. Hilgenfeld. — Jülicher, Die Gleichnisreden Jesu (cf. *Revue*, n° 5). — Kralik, Sokrates enthousiaste et savant tout ensemble). — Wüstenfeld, Gesch. der Türken (petit livre composé à l'âge de 91 ans et qu'il ne fallait pas imprimer). — Pöhlmann, Sokrates und sein Volk (beaucoup de détails). — Kafer, Polit. u. soziale Bewegungen im deutschen Bürgerthume zu Beginn des XVI Jahrh. (bon et clair). — Die Belagerung von Freiburg 1713, Tagebuch von Harrach, p. Wengen. — Bigge, Der Kampf um Candia 1667-1669 (fouillé). — Die sogen. Kirchengesch. des Zacharias Rhetor in deutscher Uebers, p. Ahrens u. Krüger (bon). — Dionysii Halic. opuscula p. Usener et Rademacher, I (très recommandable). — Schanz, Gesch der röm. Literatur I (2e éd. très remaniée). — Mauerhof, Schiller u. Kleist (déraisonnable). — R. Brockhaus, Zum 28 August 1899. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, Handausgabe, p. Furtwængler u. Urlichs.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40 : Foerster, Das Christentum der Zeitgenossen. — Freudenthal, Lebensgesch. Spinozas. — Asbach, Darf das Gymnasium seine Prima verlieren ? — Baumgaertner, Die Litteraturen Indiens und Ostasiens (sérieux et fouillé). — Ruscheid Atilja al-Lubnani, Al-dalil ila muràdif al-âmmi wal dachit. (important recueil de matériaux). — Thiele, De antiquorum libris pictis (désappointé ; résultats nullement assurés). — H. Blümner, Satura. Ausgew. Satiren des Horaz, Persius u. Juvenal in freier metr. Uebertragung. — Jantzen, Gothische Sprachdenkmæler (petit livre sans prétention). — Brückner, Charakteristik der german. Elemente im Italienischen (excellente esquisse). — Kurze, Einhard (toujours les mêmes qualités et mêmes défauts). — Geiser, Die Haltung der Schweiz während des schmalk. Krieges (intéressant). — Stæhlin, Oberkonsistorialpræsident D. Adolf von Stæhlin. — Ratzel, Anthropogeographie, I. Grundzüge der Anwendung der Erdkunde auf die Geographie, 2e éd. — Borgius, Mannheim u. die Entwickl. des südwestdautschen Getreidehandels. — Wölfflin, Die klassische Kunst (très important). — Macaulay, Altrömische Heldenlieder, deutsch von Pilgrim.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 37 : J. Denissow, Der Dochmius bei Aeschylos (Vart). — O. Schulthess, Die Vormundschaftsrechnung des Demosthenes (beaucoup de neuf). — Meissner, Catomaior ; Laelius (bonnes éditions de classe). — F. Zimmerhaeckel, Caesars Reinbrücke (bon). — Ch. Graux, Traité de tactique. — Lydi de mensibus, ed.

R. Wünsch (très complet et très soigné). — E. Kautzsch, Die Apocryphen u. Pseudepigraphen des alten Testaments, 2-14. Lief.

— N° 38 : C. Scheibe = Fr. Blass, Lycurgi oratio in Leocratem. — J. Dennissow, Der Dochmius bei Aeschylos (2e art., marque un progrès). — Caesar, De bello gallico, XVI. Auf., von W. Dittenberger (le commentaire a reçu un grand accroissement). — Ciceronis pro Milone oratio, con note del Prof. F. Graziani (des notes manquées). — A. Wenzel, Der Todeskampf des alt-sprachlichen Gymnasial-Unterrichts.

— N° 39 : P. Grenfell and S. Hunt, The Oxyrhynchus Papyri, I (c'est un plaisir de parcourir ces documents avec des guides si sûrs et si bien informés). — Eug. Drerup, Antike Demosthenesausgaben (recherches minutieuses et fécondes). — Americii in decem libros priores Elementorum Euclidis commentarii, ex interpr. Gerardi Cremonensis, ed. M. Cuntz (intéressant). — D. Bassi, I manoscritti di G. Pediasimo (travail préparatoire à une édition). — E. P. Morris, The subjunctive in independant sentences in Plautus; Em. B. Lease, I nunc and i withanother imperative (résultats sérieux). — Caesar, De bello ciuili, von Paul; 2. A von G. Ellger (réalise un progrès).

Rivista bimestrale di antichità greche e romane, I, nos 4-6; II, n° 1-2 : L. Holzapfel, Contr. alla conoscenza delle fonti romane. — Garofalo, Studi sulla storia Spartana dei primi decenni del secolo IV a C. — Puglisi, Sul nome Italia, I. — Pernice, Sui Celti e la loro immigrazione in Italia. — A. F. Sorrentino, L'ammissione della plebe al Senato romano. — Garofalo, Note di storia antica. — Garofalo, App. agli Studi sulla storia Spartana.

Museum, n° 8 : De Choephoren en de Eumeniden, vert. door Hecker (Van den Es). — Euripidis fabulae, p. Prinz et Wecklein, I, 4, 11, 5 (Houtsma). — Soltau, Livius' Geschichtswerk (Valeton). — Aetna, erklärt von Sudhaus (Karsten). — Brockelmann, Gesch. der arab. Literatur, I, 2 (De Goeje). — Plomp, De mul. bewerking van het gedicht van den VII vrouden (Kniper). — Hesseling, Het Afrikaansch (Kern). — Nieuwe publicaties over Romaansche Philologie (De Grave). — Nieuwe werken over Fransche geschiedenis in de middeleeuwen (P. L. Muller). — Broglie, Voltaire avant et pendant la guerre de Sept Ans (Bussemaker). — Mem. der Markgræfin von Bayreuth (Bussemaker). — Het Dagh-Register int Casteel Batavia, uitg. door Heeres en Colebrander (W. van Geer). — Bloemlezing uit Xenophons Anabasis, Door Mehler en De Jung (Hemstege).

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Langlois) *et par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques* (Prix Zographos).

Douze volumes in-8, dont un atlas. — Les 12 volumes pris ensemble.. 100 fr. »

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8.. 37 fr. 50

On sait que l'ouvrage de E. Curtius est devenu en quelque sorte classique en Allemagne, et il n'y a rien là d'étonnant, car M. Curtius est assurément un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité et les antiquités helléniques (*Journal de Genève*).

La critique doit rendre hommage à l'inspiration élevée qui a guidé M. A. Bouché-Leclercq, le savant traducteur de l'*Histoire grecque*, dans le choix d'une telle œuvre. Il est impossible d'apporter des soins plus éclairés, une conscience plus délicate, dans l'accomplissement de ce travail difficile (*Le Temps*).

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8.. 30 fr. »

Tome I. — Histoire d'Alexandre le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 forts volumes in-8.. 30 fr. »

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste. Traduit par M. Scheurer, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont. — Tome II. D'Auguste à Septime Sévère. Traduit par E. de Liebhaber, agrégé de l'Université. — Tome III. L'Université d'Athènes. Traduit par P.-P. Haschard, professeur au lycée Michelet.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8.. 12 fr. »

L'*Atlas* de M. Bouché-Leclercq comprend 25 cartes coloriées, plans de villes et de batailles, listes généalogiques, olympiades, tableaux chronologiques, métrologiques, etc.

Il est non seulement le complément indispensable de l'*Histoire grecque* de Curtius, mais aussi de tous les ouvrages historiques sur la Grèce.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-troisième année 30 octobre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, octob. novembre : Coquelle, La Hollande pendant la guerre de Sept ans. — G. Martin, Bibliographie critique de l'histoire de l'industrie en France. — *Comptes rendus* : A. Bourgeois, Les métiers de Blois ; Le Glay, Les origines historiques de l'alliance franco-russe ; Comte Fleury, Louis XV intime et les petites maîtresses ; Lenotre, Le marquis de la Rouerie ; Margueron, Campagne de Russie ; Clément, L'arrestation de la duchesse de Berry ; Lavisse et Rambaud, Hist. générale, XI ; Roux, Notre marine marchande ; Le nouveau Larousse illustré ; Pohler, Bibliotheca historico-militaris.

Souvenirs et Mémoires (chez Gougy, 5, quai de Conti, Paris), n° 16 (15 octobre 1899) : I. L'état des services de Santerre, dressé par lui-même. — Une campagne du général Grigny. — Un Anglais agent de Talleyrand. — La disgrâce de l'évêque Maurice de Broglie. — II. Le président Hénault. L'exil du Parlement à Pontoise (1720), journal inédit (Fin). — III. Lettres du maréchal Bugeaud sur la conquête de l'Algérie (Suite). — IV. Les contrôles de l'armée de Condé (Fin). — V. Mémoires de Mercier du Rocher, pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée (Fin). — VI. Les livres d'histoire : Les agents de Louis XVIII sous le Consulat ; Les Souvenirs du comte de Montalivet ; Glanes historiques.

Nouvelle Revue rétrospective n° 64 : Souvenirs du capitaine de vaisseau Krohm. — Portefeuille de Mahul, lettres du cardinal de Bonald, de Guizot, de Rémusat à Mahul. — Le général Beaufort aux arrêts, 1804.

The Academy, n° 1432 : Stevenson, Velasquez. — Terry, The life and compaigns of Alexander Leslie, first Earl of Leven. — Jones, The actor. — J. Parker, A preacher's life. — Travestying Herbert Spencer. — Robinson Crusoe.

The Athenaeum, n° 3755 : Clowes, The royal navy ; Jackson, Logs of the great sea fights. — The Chronicles of Jerahmeel on the Hebrew Bible Historiale transl. Gaster. — Paget, Introd. to the V book of Hooker's treatise on the laws of ecclesiastical policy. — Classical philology : Macnaghten, The story of Catullus ; Stone, On the use of classical metres in English ; Marchant, A Greek anthology ; Harvard, Studies, IX ; Melanges Weil. — The congress of orientalists, I. — The turkey, peacock, cock and parrot in ancient art, II (Birdwood). — Excavations at Wartre Priory. — Notes from Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 41 : Robertson, A short history of freethought ancient and modern. — Becker, Die initiative bei der Stiftung des rhein. Bündes, 1254. — Bonaparte et les Bourbons, p. Remacle. — Rogge, Aus sieben Jahrzehnten, II. — Kunz, Die kriegerischen Ereignisse im Grossherzogtum Posen, 1848. — Reinthaler, Bilder aus preuss. Gymnasialstädten. — Das Kieler Varbuch, p. Luppe. — Nöldeke, Die semitischen Sprachen, eine Skizze, 2e ed. — Zacher, Kritisch grammat. Parerga zu Aristophanes (très soigné). — Secundus, Basia, p. Ellinger, (très recommandable). — The Boke of Cupide, p. Vollmer. — E. Meyer, Die gereimten Liebesbriefe des deutschen Mittelalters (recherches solides). — Scherman u. Krauss, Allgemeine Methodik der Volkskunde. — Authority and archaeology sacred and profane, p. Hogarth. — Helbig, Führer durch die Sammlungen klassischer Altertümer, 2e ed. I u. II. — Batka, Musikalische Streifzüge.

XIII. *Vénus à la coquille*, deux figurines de terre cuite, par P. Jamot.

XIV. *Tête en marbre*, de la Collection Singher, par S. Reinach.

XV. *Buste de Ptolémée*, dernier roi de Maurétanie, par A. Héron de Villefosse.

XVI. *Mosaïques de Daphni*, par G. Millet.

XVII. *L'Évangéliaire de l'abbaye de Morienval*, conservé à la cathédrale de Noyon, par É. Molinier.

XVIII. *Triptyque de Saint-Sulpice (Tarn)*, au Musée de Cluny, par E. Saglio.

TOME III

FASCICULE I.

I. *Athéna devant Erichtonios*, par H. Lechat.

II. *L'Athéna Hope*, par A. Joubin.

III. *Bas-relief funéraire de Béotie*, par Max Collignon.

IV. *Aigle en marbre*, de la collection de lord Wemyss, à Gosford (Longniddry), par S. Reinach.

V. *Bacchus enfant*, statuette de bronze trouvée à Vertault (Côte-d'Or), par A. Héron de Villefosse.

VI. *Esculape jeune*, statuette du Musée du Louvre, par H. Michon.

VII. *Les Miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin*, par R. de Lasteyrie.

VIII. *La Descente de Croix*, groupe en ivoire du XIII[e] siècle, conservé au Musée du Louvre, par E. Molinier.

FASCICULE II.

I. *Diadumène*, statue de marbre trouvée à Délos, par L. Couve.

II. *Apollon*, statue trouvée à Magnésie du Sipyle, par Th. Reinach.

III. *Jeune fille drapée*, statue-fontaine, par É. Michon.

IV. *Le domaine des Laberii à Uthina*, par P. Gauckler.

V. *Mosaïques byzantines de Saint-Luc*, par Ch. Diehl.

VI. *Deux œuvres d'Antoine le Moiturier*, par J.-J. Marquet de Vasselot.

VII. *La Madone et l'Enfant*, statue en bois peint et doré attribuée à Jacopo della Quercia, par A. Michel.

TOME IV

FASCICULE I.

I. *La Minerve de Chantilly*, par L. Heuzey.

II. *Une statuette de bronze de la reine Karomama*, par E. Chassinat.

III. *Sarcophage de Clazomène*, appartenant au Musée britannique, par A. S. Murray.

IV. *Le Diadumène de Madrid*, par P. Paris.

V. *Miroirs grecs à relief*, par A. De Ridder.

VI. *Panthère de bronze*, par S. Reinach.

VII. *Phylactère du XIII[e] siècle*, par E. Molinier.

VIII. *Le sculpteur Laurana et les Monuments de la Renaissance à Tarascon*, par Eug. Müntz.

FASCICULE II.

IX. *Buste espagnol de style gréco-asiatique*, trouvé à Elché, par P. Paris.

X. *L'Aurige de Delphes*, par Th. Homolle.

XI. *Terres cuites de l'Asie Mineure*, par P. Perdrizet.

XII. *Groupe funéraire en pierre calcaire*, par Max Collignon.

XIII. *Les Mosaïques virgiliennes de Sousse*, par P. Gauckler.

XIV. *Tête de femme de l'époque d'Hadrien*, par E. Michon.

XV. *Quelques pièces d'orfèvrerie limousine*, par J.-J. Marquet de Vasselot.

TOME V

Le Trésor de Boscoreale, par Ant. Héron de Villefosse.

TOME VI. — FASCICULE I.

I. *Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès*, par Max Collignon.
II. *L'Email de Saint Nicolas de Bari*, par E. Bertaux.
III. *Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé*, par G. Schlumberger.
IV. *Les Statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne*, par A. Michel.
V. *Un Buste d'enfant du XVI[e] siècle*, par E. Molinier.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-troisième année 6 novembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue byzantine russe. Tome VI. 1er fascicule. — LATYCHEV, Études d'épigraphie byzantine. — E. RIEDINE, La mosaïque de la coupole de Sainte-Sophie de Salonique (avec illustrations). — A. VASILIEV, Byzance et les Arabes au temps de l'empereur Théophile. — A. LAVISKY, Chartes du mont Athos. — Comptes rendus critiques (ouvrages de MM. Hans Grœven, Krumbacher, Holl, Semenov, Balastchev, Kerameus). — Bibliographie : Russie, Allemagne, France, Italie, Espagne, Angleterre, pays slaves. — Nécrologies (notices détaillées sur Kunik et Vasilievsky, avec la bibliographie de leurs œuvres).

The Academy, n° 1433 : MELVILLE, The life of Thackeray. — FITZPATRICK, The Transwaal from within — Poems of Catullus, p. MACNAGHTEN and RAMSAY ; MACNAGHTEN, The story of Catullus. — FARRAR, Texts explained or helps to understand the New Testament. — Travestying Herbert Spencer (J. Ward).

The Athenaeum, n° 3756 : ROUND, The commune of London and other stories. — SCHROEDER, L'abbé Prévost, sa vie, ses œuvres. — KING, A history of Italian unity. — Scottish literature. — Admiral Colomb. — The turkey, pancock, cock and parrot in ancient art (Briedwood). — Gray's elegy. — A disputed reading in Dante's De monarchia, II, 1 (Toynbee). — The congress of orientalists, II. — ASHBEE, The treatises of Benvenuto Cellini on goldsmithing and sculpture. — Notes from Rome (Lanciani). — The temple of Karnak (Price).

Literarisches Centralbatt, n° 42 : BERTLING, Zehn Fragen über die Wahrheit des christlichen Glaubens. — Kurtz, Lehrbuch der Kirchengesch., 13e éd. — SKRINE and Ross, The heart of Asia (cf. *Revue*, n° 33). Gregorii I epist. II, p. HARTMANN (cf. *Revue*, n° 40). — ZIMMERMANN, Die Colonolialpolitik Grossbritanniens (recommandable). — CAPPELLETTI, Napoleone I (manuel Hoepli). — NICHOLSON, Selected poems from the Divani Shamsi Tabriz. — Platos Verteidigung des Sokrates, p. SEDLMAYER. — PINEAU, Les vieux chants populaires scandinaves, I. — VOGEL, Gœthe's Leipziger Studentenjahre. — ZIEGLER, Die geistigen u. socialen Strömungen des XIX Jahrh. (important). — SCHULTEN, Die röm. Flurteilung und ihre Reste (cf. *Revue*, n° 25).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : STADE, Ausgew. akadem. Reden u. Abhandl. — BALTZER, Zur Gesch. des christlog. Dogmas im XI u. XII Jahrh. — PETERSILIE, Das öffentliche Unterrichtswesen im deutschen Reiche u. in den übrigen europ. Kulturländern, I (sans valeur). — RHYS DAVIDS, Der Buddhismus, 17e ed. trad. PFUNGST. — SPLETTSTÖSSER, Der heimkehrende Gatte u sein Weib in der Weltliteratur (cf. *Revue*, n° 26). — Aetna erklärt von SUDHAUS (on attendait mieux). — SCHÖNBACH, Die Anfänge des Minnesangs (cf. *Revue*, nos 35 et 39). — MENNE, Der Einfluss der deutschen Literatur auf die niederl. um die Wende des XVIII u. XIX Jahrh. (soigné). — TEN BRINK, Gesch. der englischen Literatur, 2e ed. p. BRANDL. — FERGUSON, The Athenian archonts of the third and second centuries. — CARO, Genua und die Mächte am Mittelmeer, II (très abondant). — BISCHOFFSHAUSEN, Die Politik des Protectors Olivier Cromwell in der Auffassung u. Thätigkeit des Thurloe. — LEHR, Le mariage, le divorce et la séparation de corps. — BABUCKE, Gesch. des Kolosseums ; HUELSEN, Bilder aus der Gesch. des Kapitols.

— N° 42 : TAYLOR, The Oxyrhynchus Logia and the Apocryphal Gospels. — EBERHARDT, Ev. Joh. c. 21. — Die Statuten der Juristen-

Universitæt Paris 1396, p. Hürbin. — Poirée et Lamouroux, Les éléments d'une grande bibliothèque, catalogue abrégé de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Jastrow, The religion of Babylonia and Assyria (sérieux et consciencieux). — Polanski, Die Labialisation und Palatalisation im Neuslavischen (instructif). — Harvard Studies in classical philology, IX. — Niedermann, Studien zur Gesch. der latein. Wortbildung; Sommer, Die Komparationssuffixe im Lateinischen (cf. *Revue*, nos 36 et 43). — Noreen, Svenska Etymologier; Tamm, Om Avledningsændelser hos svenska substantiv deras historia : och nutida førekomst. — G. Guizot, Montaigne (fragments d'un esprit fin). — Coli, Il paradiso terrestre Dantesco (sera le bienvenu). — G. Richter, Annalen der Deutschen Geschichte im Mittelalter, III, 2, I, im Zeitalter Heinrichs IV; II, im Zeitalter Heinrichs V und Lothars von Sachsen. p. Kohl u. Opitz. — Bær, Urkunden u. Akten zur Gesch. der Verf. u. Verwaltung der Stadt Koblenz bis 1500. — Reuss, De scriptoribus rerum Alsaticarum historicis ad saeculi XVIII exitum. — Hæbler, Das Wallfahrtsbuch des Hermannus Kœnig von Vach und die Pilgerreisen der Deutschen nach Santiago de Compostela. — Inama-Sternegg, Deutsche Wirtschaftsgeschichte in den letzen Jahrhunderten des Mittelalters, I (bon). — Jacobsen, Gesammelte Werke.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 39 ; G. Brambs, Studien zu den Werken Julians des Apostaten, II (mérite d'être poursuivi). — F. Vollbrecht, Wœrterbuch zu Xenophons Anabasis G. A. — E. Koch, Unterrichtsbriefe für das Selbststudium der altgr. Sprache. — Cicero, R. für Milo, von K. Rossberg. — A. Harkness, A complete Latin grammar (bon). — K. Regling, De belli Parthici Crassiani fontibus (base solide pour écrire l'histoire). — J. Schwab, Nomina propria latina oriunda a participiis praesentis actiui, futuri passiui, futuri actiui ; G. Otto, Nomina propria latina oriunda a participiis perfecti (utile et consciencieux). — Præparationen für die Schullektüre, hgg. von Krafft u. Ranke. — V. Ussani, Ad Margaretham Sabaudam Italorum reginam.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 40 : Hitzig u. Blümner, Pausanias, I (éveille les plus belles espérances). — H. Winckler, Die Völker Vorderasiens. — Cicero, Catilinarische Reden hgg. von M. Mertens. — H. Babucke, Geschichte des Kolosseums ; H. Rüter, Des Kapitol ; Hælsen, Bilder aus der Geschichte des Kapitols (à répandre). — H. Gelzer, S. Julius Africanus, II, 2. — K. Vollmöller, Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philologie, IV (répond à tous les besoins). — Carmina anglica latine reddidit L. J. Richardson.

— N° 41 : H d'Arbois de Jubainville, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique (livre extraordinairement instructif). — K. Robert, Kentaurenkampf u. Tragödienscene. — O. Riemann et Gœlzer, Grammaire comparée du grec et du latin, syntaxe (c'est une grammaire parallèle des deux langues, et ainsi comble une lacune). — Lucreti libri VI, ed. A. Brieger, ed. emend. (mérite l'attention). — Horati opera, I, Carminum libri, iterum rec. O. Keller (instrument de travail amélioré et indispensable).

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Langlois) *et par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques* (Prix Zographos).

Douze volumes in-8, dont un atlas. — Les 12 volumes pris ensemble.. 100 fr. »

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8.. 37 fr. 50

On sait que l'ouvrage de E. Curtius est devenu en quelque sorte classique en Allemagne, et il n'y a rien là d'étonnant, car M. Curtius est assurément un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité et les antiquités helléniques (*Journal de Genève*).

La critique doit rendre hommage à l'inspiration élevée qui a guidé M. A. Bouché-Leclercq, le savant traducteur de l'*Histoire grecque*, dans le choix d'une telle œuvre. Il est impossible d'apporter des soins plus éclairés, une conscience plus délicate, dans l'accomplissement de ce travail difficile (*Le Temps*).

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8.. 30 fr. »

Tome I. — Histoire d'Alexandre le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE
SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 forts volumes in-8.. 30 fr. »

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste. Traduit par M. Scheurer, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont. — Tome II. D'Auguste à Septime Sévère. Traduit par E. de Liebhaber, agrégé de l'Université. — Tome III. L'Université d'Athènes. Traduit par P.-P. Huschard, professeur au lycée Michelet.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8.. 12 fr. »

L'*Atlas* de M. Bouché-Leclercq comprend 25 cartes coloriées, plans de villes et de batailles, listes généalogiques, olympiades, tableaux chronologiques, métrologiques, etc.

Il est non seulement le complément indispensable de l'*Histoire grecque* de Curtius, mais aussi de tous les ouvrages historiques sur la Grèce.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 46 Trente-troisième année 13 novembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1434 : GRAHAM, The social life of Scotland in the XVIII century. — English satires, p. SMEATON. — HEILPRIN, Alaska and the Klondike. — MEAKIN, The Moorish empire. — Grant Allen (not. nécr.). — Mrs. Humphry Ward on Charlotte Brontë.

The Athenaeum, n° 3757 : M. DIEULAFOY, La bataille de Muret, Le château Gaillard et l'architecture militaire au XIII[e] siècle. — WHARLOW, A history of the charities of William Jones at Monmouth and Newland. — LEEKY, The map of life, conduct and character. — The Homeric hymns, transl. A. LANG. — Books on the Empire. — POWELL and TREVELYAN, The Lolliards. — W. H. Appleton. — The commune of London. — Richard Badiley. — Grant Allen. — Egyptian archaeology. — Archaeology in Crete.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : TAMM, Das Wesen des evang. Glaubens. — LIPPS, Komik und Humor. — LERSCH, Einleitung in die Chronologie, I, II. — KNIPPING, Die Kölner Stadtrechnungen des M. A., II, die Ausgaben. — PFEIL, Studien u. Beobachtungen aus der Südsee. — BLAYDES, Aeschylii Choephoroi, Adversaria critica in Aristophanem. — E. DIEHL, De m finali epigraphica (excellent). — ULRICH, Villers (cf. *Revue*, n° 30). — LINDEMANN, Gesch. der deutschen Literatur, 7[e] ed. — LANCIANI. The ruins and excavations of ancient Rome (très remarquable). — VÖLLFLIN, Die klassische Kunst (plein de choses).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : S. MICHELET, Israels Propheten als Träger der Offenbarung. — STEINEKE, Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien. — BERTHA VON DER LAGE, Studien zur Genesius-Legende. — DEUSSEN, Die Philosophie der Upanishads. — BROCKELMANN, Syrische Grammatik (cf. *Revue*, n° 31). — Comment. in Aratum reliquiae. p. MAAS (très méritoire). — Gull-thoris saga, p. KALUND. — DORN, Neukirch (cf. le présent n° de la *Revue*). — BRUNETIÈRE, Manuel de l'hist. de la litt. française (cf. *Revue*, 1898, n° 28). — REY, Le royaume de Cottius et la province des Alpes cottiennes (important). — MEINARDUS, Der Katzenelnbogische Erbfolgestreit, I, II. — WÜSTENFELD, Gesch. der Türken (précis très serré). — APELT, Die Konsumtion der wichtigsten Kulturländer in den letzten Jahrzehnten (bon). — FERRIANI, Schlaue und glückliche Verbrecher, trad. RUHEMANN. — PEYRE, Repertoire chronologique de l'Hist. universelle (puisé aux meilleures sources, peu de critiques à faire).

Euphorion, VI, 2 (Vienne, Fromme), STERN, Die Synekdoche. — RUBENSOHN, Der junge Opitz, 2. Hipponax und Aristarchus, Ernst Schwabe von der Heiden. — R. SCHLÖSSER, Ronsard und Schwabe von der Heide. — KOPP, Der Gassenhauer auf Marlborough. — ALBRECHT, Schillers und Halems Wallenstein. — PALLESKE, Der dänisch-deutsche Dichter Schack von Staffeldt. — KRAEGER, O. Ludwigs Genovefa-Fragmente. — WERNER, Hebbel und Schloenbach. — *Miscellen :* BERNAYS, Ein falsches Citat in Lessings Dramaturgie; LEITZMANN, Ein unbekanntes Gedicht Schillers; STEIG, Zur Günderode : Eine Stimme über Theodor Körner aus Wien ; BOLTE, Zu W. Müllers Muscheln aus Rügen ; ZACHARIAE, Zu Euphorion, 6, 84. — *Recensionen und Aufsætze :* RUBENSOHN, Griech. Epigramme u. andere kleinere Dicht. in deutschen Uebers. des XVI u. XVII Jahrh. ; SCHEID, Der Jesuit Jacob Masen : RAAB, Felix von Kurz genannt Bernardon ; LEITZMANN, Aus Lichtenbergs Nachlass ; MENNE, Einfluss der deutschen Literatur auf die Niederlande um die Wende des XVIII u. XIX Jahrh., PESCHEL u. WILDE-

now, Theodor Körner u. die Seinen; Bottermann, Die Bezieh. Arnims zur altd. Literatur; Liebenau, Emilie Linder u. ihre Zeit; Gotthelf. Volksausgabe; Wunderlich, Die Kunst der Rede; Shakspeare, übers, Schlegel u. Tieck, p. Blandl, 1-10. — Evans, Beiträge zur amerikan. Literatur. — *Bibliographie.* — Carl. Hebler (not. nécr.).

Altpreussische Monatsschrift, V-VI, juillet-septembre: Warda, Die Kant-Manuscripte im Prussia-Museum. — Toeppen, Michael Kelch's Tagebuch, 1698-1723. — Sommerfeldt, Urkundl. Mittheil, über die Herrn von Lehndorff aus dem Hause Doliewen 1630-1682. — W. Meyer, Altpreuss. Bibliographie für das Jahr 1898. — Kritiken und Referate: Hanserecesse, III, 1477-1530, p. Dietrich-Schæfer, 6. — Tetzner, Die Slovinzen und Lebakaschuben. — Die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Ostpreussen, IX. — Mittheilungen u. Anhang. — Conrad, Die Handfeste über das Gut Geglinnen (Kreis Johannisburg, von 1539. — Sempritzki, Kant's Vorfahren. — Universitætschronik 1898.

Annalen des historischen Vereins fur den Niederrhein, 68: Sauerland, Der. Triener Erzbischof Dieter von Nassau in seinen Beziehungen zur pæpstlichen Kurie. — Schrohe, Die polit. Bestrebungen des Erzbischofs Siegfried von Kœln (fin). — Steffens, Verlegung des Kollegiat-Kapitels von Stommeln nach Nideggen und von Nideggen nach Jülich. — Knod, Rheinische Studenten im XVI u. XVII Jahrh. auf der Universitæt Padua. — Roth, Adam Volcmar zu Köln in seinen Beziehungen zu Wollick u. Glareanus 1501-1510. — Berichte und Notizen: Frühjahrsversammlung des Vereins zu Brühl; Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde, Jahresbericht VIII; Denkmælerstatistik der Rheinprovinz; Preisaufgaben der Mevissen-Stiftung; Notizen.

REGNAUD (Paul), professeur à l'Université de Lyon.

La métrique de Bharata, texte sanscrit de deux chapitres du Nâtya-Çastra, suivi d'une interprétation française. In-4 . . . . . 6 fr. »

La rhétorique sanscrite, exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique, suivie des textes inédits du Bhâratiya-Natya-Çastra et de la Rasatarangini de Bhamidatta. In-8 . . . . 16 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Essais de linguistique évolutionniste, application d'une méthode générale, à l'étude du développement des idiomes indo-européens. In-8 . . . . 20 fr. »

Mélanges de philologie indo-européenne. In-8. . . . . 7 fr. 50

Stances sanscrites inédites. — Étude sur le rhotacisme proethnique et ses rapports avec le développement morphologique des langues indo-européennes. — Sur les traces en sanscrit d'un esprit initial disparu aux temps historiques. — Nouvelles observations sur le vocalisme indo-européen.

Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. Première partie. In-8 . . . . 12 fr. »

Les premières formes de la Religion et de la Tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8. . . . . 10 fr. »

Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend. In-8 5 fr. »

Études védiques et post védiques.

I. L'énigme védique et les énigmes de l'hymne 1164 du Rig-Véda. Texte et traduction. — II. La Kalba-Upanishad.

Texte et traduction, etc. In-8. . . . . 7 fr. 50

BHARATIYA-NATYA-CASTRAM

TRAITÉ DE BHARATA SUR LE THÉATRE

TEXTE SANSCRIT

ÉDITION CRITIQUE

Avec une Introduction, les Variantes tirées de quatre manuscrits, une Table analytique et des Notes

Précédée d'une préface
de M. Paul REGNAUD, professeur de l'Université de Lyon,

Par JOANNY GROSSET

Ancien boursier d'études près la Faculté des lettres de Lyon,
Membre de la Société Asiatique de Paris,
Membre de la « Royal Asiatic Society of great Britain and Ireland ».

Tome premier, première partie : Texte et Variantes, Table analytique. 1 vol. in-8, broché. . . . . 15 fr. »

LE MAHABHARATA

SUITE DE LA TRADUCTION DE FAUCHE

Livre IX. — ÇALYAPARVA, LIVRE DE ÇALYA

Traduit par L. BALLIN

In-8, de 430 pages . . . . 10 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 47 Trente-troisième année 20 novembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre : Luchaire, Saint Bernard. — Rabbe, Une société secrète catholique au xvii[e] siècle, les Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement. — Brette, Papiers et corresp. du prince Emmanuel de Salm-Salm pendant la Révolution (fin). — *Bulletin* : Necrologie, Flammermont et Charavay, publications nouvelles (Monod) ; Belgique II (Hubert) ; Bohême (Goll). — Le Congrès international d'enseignement supérieur en 1900. — *Comptes rendus* : Tolra, Saint-Pierre Orseolo, doge de Venise ; Eberstadt, Magisterium und fraternitas; Al. Cartellieri, Philipp-August ; Giesebrecht, Gesch. der deutschen Kaiserzeit, VI ; Pirenne, Geschichte Belgiens, I ; Koehne, Die Wormser Stadtrechtsreformation 1499 ; Kauffmann, Die Geschichte der deutschen Universitäten, II ; Darmstaedter, Die Befreiung der Leibeigenen ; Baasch, Die Hansestädte und die Barbaresken ; Gardiner, What gunpowder plot was ; Marcks, Kaiser Wilhelm I ; Auerbach, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie ; Lamouche, Péninsule balkanique.

Revue celtique, n° 3 : Ernault, Sur le Credo breton du xv[e] siècle. — Whitley Stokes, The Bodleian Amra Choluimb chille, IV. — Ant. Thomas, De quelques noms de lieux français d'origine gauloise, 2[e] série. — Strachan, Old Irish toglenomon. — Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le tome XX de la *Revue celtique*.

Correspondance historique et archéologique, n° 70 : Momméja, Tamizey de Larroque, essai bio-bibliographique (suite). — Bournon, L'assemblée provinciale de l'Ile de France, les départements de Saint-Germain et de Corbeil, 1787-1790 (fin). — Vicomte de Grouchy, Une lettre du marquis B.-F. de Chauvelin. — *Question :* Une prophétie relative aux invasions françaises en Italie. — *Réponse* : Le capitaine Romagnac. — Chronique.

Annales de l'Est, n° 4 : A. Collignon, Note sur les monuments, l'iconographie et les légendes de la bataille de Nancy, 1477. — Boyé, Les travaux publics et le régime des corvées en Lorraine au xviii[e] siècle (fin). — Bergerot, L'organisation et le régime intérieur du chapitre de Remiremont du xiii[e] au xviii[e] siècle (à suivre). — *Comptes rendus critiques* : S. Dietler, Chronik des Klosters Schönensteinbach, Die Gebweiler Chronik p. J. von Schlumberger ; Knod, Die alten Matrikeln der Universität Strassburg 1621-1793 ; Bardy, Miscellanées, VII ; Rotier, Etude historique sur le clocher et les cloches de la cathédrale de Blois ; Gasquet, Essai sur le culte et les mystères de Mithra ; Gayet, Sources de l'histoire des institutions et du droit français, manuel de bibliographie historique ; Gomel, Histoire financière de l'Assemblée Constituante, II ; Baldensperger, Quae in Oehlenschlaegerii carmine Haddin inscripto e germanicis litteris pendeant ; et Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres ; Bibesco, Prisonnier, Coblence, 1870-1871.

Annales du Midi, n° 44 : Crescini, Rambaut de Vaqueiras et le marquis Boniface I de Montferrat, nouvelles observations. — Mortet, Notes hist. et archéol. sur la cathédrale de Narbonne, III. — Doublet, Visites pastorales de Godeau dans le diocèse de Vence II. — *Mélanges et documents* : I. Funck-Brentano et Dognon, Les placiers dans les villes du Midi au moyen âge ; II. Pasquier, Testament de Pierre de Galart, seigneur d'Aubiac en Bruilhois, 1281 ; III. A. Thomas, Sur une inscription romane de Narbonne. — *Comptes rendus critiques* : J. de Jaurgain, La Vasconie (Poupardin) ; Sternfeld, Ludwigs des Heiligen Kreuzzug

nach Tunis 1270 und die Politik Karls I von Sicilien (Ch. Molinier); SAGNAC, La législation civile de la Révolution française, 1789-1804 (J. Brissaud).

The Academy, n° 1435 : Life and letters of John Donne, p. GOSSE. — LECKY, The map of life. — The reminiscences and recollections of Captain Gronow, 2e ed. — WAGER, The siege of Troy. — Ivan Turgenev, an enquiry.

The Athenaeum, n° 3758 : LILLY, First principles in politics. — GRAHAM, The social life of Scotland in the XVIII century. — MATHEW, Eaglehawk and crow. — Kathleen SHERVINTON, The Shervintons, soldiers of fortune, Shervinton of Madagascar, Shervinton of Salvador and Tom Shervinton. — *Byzantine history* : History of Psellus, p. BURY; MELIARAKES, History of the Empire of Nicala and the despotate of Epirus. — *Ecclesiastical biography* : WHITE, Lives of the Elizabethan bishops; The autobiography of Dean Merivale; The autobiography of Samuel Davidson. — Naval literature. — Aingers edition de luxe of Lamb (Ford). — Traets from Dr Percy's library. — Gray's elegy. — Grant Allen. — Hints and notes for travellers in the Alps. — Court of Scavagers or Scavengers (Sharpe). — The Guinea-fowl and other animals in ancien art (Frazer). — Arthur Bloomfield. — H. PARIGOT, Le drame d'Alexandre Dumas, étude dramatique, sociale et littéraire.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : DOBSCHÜTZ, Christusbilder, II. — MARGOLIOUTH, Origin of the « original Hebrew » of Ecclesiasticus. — LIEPMANN, Die Rechtsphilosophie des J. J. Rousseau — Die Züricher Stadtbücher des XIV. u. XV Jahrh. p. ZELLER-WERDMÜLLER, J. — HALNINGEN-HUENE, Beitr. zur Gesch. der Bezieh. zwischen der Schweiz u. Holland im XVII Jahrh. — BISCHOFFSHAUSEN, Die Politik des Protektors Oliver Cromwell in der Auffassung u. Thätigkeit seines Ministers Thurloe (consciencieux). — WIRTH, Gesch. Formosas bis Anfang 1898 (recommandable). — Al-Mostatraf, trad. RAT (méritoire). — GOETZ, Thesaurus Glossarum emendatarum, I. (très utile et fort bien fait). — Lessing, p. Lachmann-Muncker, XIV. — NEUBÜRGER, Klinger (brochure de 35 pages). — SOWA, Wörterbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner (fort soigné). — EBHARDT, Deutsche Burgen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : HUMMELAUER, Das vormosaische Priestertum in Israel. — The Key of Truth, p. CONYBEARE (cf. *Revue*, 1898, n° 38-39). — The Opus majus of Roger Bacon, p. BRIDGES. — BALLO, Usia. — R. SCHÄFER, Die Vererbung. — KOIKULIDES, Catal. des mss. syriaques de la bibliothèque du patriarchat de Jérusalem (en grec). — Ph. BERGER, Mém. sur la grande inscr. dédicatoire et plusieurs autres inscr. néopuniques du temple d'Hathor-Miskar à Makt. — ODER, Ein angebl. Bruchstück Democrits über die Entdeck unterirdischer Quellen (cf. *Revue*, n° 13). — DENIG, Mittheil aus dem griech. Miscellancodex 2773 der grossh. Hofbibliothek zu Darmstadt. — SAMUELSSON Studia in Valerium Flaccum (utile). — DIEFFENBACHER, Deutsches Leben im XII Jahrh. (petit livre recommandable). — Festschrift zu Gœthes 150 Geburtstagsfeier dargebracht vom Freien Deutschen Hochstift; Weimars Festgrüsse zum 28 August 1899; R. BROCKHAUS, Zum 28 August 1899. — V. SCHROEDER, L'abbé Prévost (cf. *Revue*, n° 44). — VANDERKINDERE, Hist. de la form. territ. des principautés belges au M. A., T. (bon). — Registres d'Urbain IV, p. DOREZ, et J. GUIRAUD, I, 1. — STOLLE, Wo schlug Caesar den Ariovist? — BAASCH, Zur Gesch. des Ehrbaren Kaufmanns in Hamburg. — HITZIG, Injuria, Beitr. zur Gesch.

der Injuria im griech. u. röm. Recht. — C. ROBERT, Kentaurenkamp Tragödienscene.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1899, XXIII : A. HORNING, Der Wandel von we (aus oi) zu e im Französischen. — KALEPKY, Zur franz. Syntax. — SALVIONI, Appunti etimologici e lessicali. — *Vermischtes* : BAIST, Feis; altfr. fraite. — J. ULRICH, fr. nient; roman. niente. — P. MARCHOT, A fr. gagnon, wagnon. — *Besprechungen* : H. PAUL, Prinzipien der Sprachgeschichte (Dittrich); COULET, Le troubadour Guilhem Montanhagol (Appel); KÖRTING, Formenlehre der franz. Sprache (Subak); V. ROSSI, Il Quattrocento (B. Wiese). — Revues. — Livres nouveaux. — W. F. Nachtrag zu s. 442.

Muséum, n° 9 : NORDEN, Die antike Kunstprosa (Houtsma). — BOUTENS, Exercit. crit. in scholia ad Aristophanis Acharnenses (Van Ijzeren). — PIERSON-KNIPER, Het Hellenism, aflevering 2 (Berlage). — Eugippius, Vita Severini, p. MOMMSEN (Van der Vliet). — Hooft, Gedichten, p. STOETT, I (Worp). — BERNAYS, Schriften zur Kritik und Literaturgesch. III, IV (Frantzen). — Der Westfälische Friede, p. PHILIPPI (Krämer). — DE CROUSAZ-CRÉTET, Le duc de Richelieu en Russie et en France (Mendels). — Quellen u. Studien zur Gesch. der Hexenprocesse (Van Slee).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 48 Trente-troisième année 27 novembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4 : BÉDIER, Chateaubriand en Amérique, vérité et fiction. — PAUL D'ESTRÉE, Un autographe inédit de J.-J. Rousseau. — M. SOURIAU, Le roman de Casimir Delavigne, d'après les mss. de la Bibliothèque du Havre. — TOLDO, La Comédie française de la Renaissance (suite). — *Mélanges* : Une question de paternité littéraire, le rondeau contre Benserade (P. B.); Contribution à une bibliographie des œuvres de Renan (V. Giraud) ; Les correspondants du duc de Noailles (L.-G. P.). — *Comptes rendus* : TOURNEUX, Diderot et Catherine; GARRISSON, Théophile et Paul de Viau ; FAGUET, Flaubert ; Anna AHLSTRÖM, La langue de Flaubert ; NYROP, Grammaire historique de la langue française.

Romania, octobre : BRANDIN, Le manuscrit de Hanovre de la Destruction de Rome et de Fierabras (avec deux héliotypies). — S. BERGER, Les Bibles castillanes et portugaises (fin). — LOT, Caradec et saint Patern. — VISING et ANDERSSON, L'amuïssement de l'r finale en français. — LEITE DE VASCONCELLOS, Phonologia mirandesa. — *Comptes rendus* : MARI, Trattati medievali di ritmica latina (G. P.); PELAEZ, Il canzionere provenzale C. Laurenziano ; STENGEL, Die altprovenz. Liederhandschrift e der Laurenziana (Brandin) ; MOORE, Studies in Dante, I, II (Paget Toynbee).

Nouvelle Revue rétrospective, n° 65 : Les attaques à l'armée, 1789-1790, protestations des colonels et des régiments. — Le procès de Calas, 1761-1762, rapport et lettre de M. de Morthon, juge-mage à Toulouse. — Souvenirs du capitaine de vaisseau Krohm 1766-1823, suite. — Campagne de l'an II, journal du conscrit Pierre Delaporte.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin : CISZEWSKI, Midas et ses oreilles d'âne, étude de littérature populaire. — juillet : KAWCZYNSKI, Sur la vie d'Apulée le Platonicien de Madarra ; ABRAHAM, Matériaux de l'histoire de Pologne au moyen-âge recueillis dans les archives de Rome; KETRZYNSKI, Les plus anciennes demeures des Slaves entre le Rhin, l'Elbe, la Saale et les frontières de la Bohême.

Le musée belge, n° 4 : H. FRANCOTTE, Législation athénienne sur les distinctions honorifiques. J. WILLEMS, La puissance paternelle à Rome. — J. P. WALTZING, A propos d'une inscr. latine du dieu Entarabus. — — L. HALKIN, L'inscr. archaïque découverte au forum romain. — H. FRANCOTTE, A. ROERSCH J. SENCIE, Bulletin d'épigraphie grecque (1897-1898).

The Academy, n° 1436 : J.-G. MILLAIS, The life and letters of sir John Everett Millais. — STEEVENS, In India. — BELL, Rembrandt ; NEWBIGGING, The Scettish Jacobites ; C. GEARY, Rural life,

The Athenaeum, n° 3759 : GOSSE, The life and letters of John Donne, Dean of St Paul's. — GREY, In Moorish captivity. — G. FESTING, John Hookham Frere and his friends. — E. M. CLERKE, Fable and song in Italy. — STEVENSON, Robert Grosseteste, bishop of Lincoln. — Books of Afrika Gray's elegy (White).

Literarisches Centralblatt, n° 45 : OTTO, Die Auschauung vom heiligen Geiste. — BACHER, Die älteste Terminologie der jüdischen Schriftauslegung. — O. LORENZ, Lehrbuch der gesammten wissensch. Genealogie-Urkunden zur Gesch. der Stadt Kahla, p. BERGNER. — REUSS, L'Alsace au XVII° siècle (cf. *Revue*, 1898, n° 50 et 1899, n°s 27-28). —

Das Buch Weinsberg p. Lau, IV. — Kärrström, 17 Jahre in Südafrika. — Nomocanon Gregorii Barhebraei, p. Bedjan (important). — Die altprovenzalische Liedersammlung C der Laurenziana p. Stengel. — Sell, Goethe's Stellung zu Religion u. Christentum (cf. *Revue*, n° 33). — Wolgast, Das Elend unserer Jugendliteratur. — Hillebrandt, Vedische Mythologie, II, Usas, Agni, Rudra (offre beaucoup de matériaux) —, Briefwechsesel zwischen Liszt und Bülow, p. La Mara.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45 : Dittmar, Vetus Testamentum in Novo. — Balint, Tamulische Studien. — Cohn, Eintheilung u. Chronologie der Schriften Philos (très méritoire). — K. Richter, Freiligrath als Uebersetzer (bon). — Brandl, Quellen des weltlichen Dramas in England vor Shakspeare (« beau monument de l'application allemande »). — Urkundenbuch der Stadt Esslingen, I, p. Diehl u. Pfaff. — Sept travaux de M. Loserth. — Rebmann, Der Leipziger Student vor hundert Jahren, Neudruck. — Sagnac, La législation civile de la Révolution française (solide). — B. Schmidt, Das Gewohnheitsrecht als Form des Gemeinwillens. — Ibsen, Verke, III u. V.

Wochenschrift für klassische Philologie. n° 43 : Xenophons Anabasis, von Werra (ne répond ni aux besoins de la science ni à ceux de l'école). — Sophocles, The Œdipus tyrannus, translated by the students of Notre Dame University (manque d'unité, mais coulant et clair). — Euripidis Iphigenia Aulidiensis, ed. N. Wecklein. — Eichler, Griechisches Uebungsbuch (bon). — C. Niebuhr, Die Amarna-Zeit (réussi). — B. Mispoulet, La vie parlementaire à Rome (malgré les efforts faits pour moderniser la vie antique, sérieux et utile). — J. Hidén, De casuum syntaxi Lucretiana, II (trop complet). — W. Heraeus, Die Sprache des Petronius u. die Glossen (important). — G. Civitelli, Il suffisso del superlativo latino (n'est pas sans valeur). — Max C. P. Schmidt, Zur Reform der klass. Studien auf Gymnasien (mérite d'être lu).

— N° 44 : O Ribbeck, Reden u. Vorträge (méritait d'être sauvé). — J. Adams Scott, A comparative study of Hesiod and Pindar (beaucoup à critiquer). — J. Lengle, Untersuchungen über die Sullanische Verfassung (soigné). — L. Bayard, Notes de grammaire latine (inutile pour l'élève qui sait sa grammaire, mais servira à compléter et à rectifier des études insuffisantes). — P. Corssen, Zwei neue Fragmente der Weingartner Prophetenhandschrift (met en œuvre toutes les ressources et éclaire l'histoire générale des traductions. — W. Bruinier, Das deutsche Volkslied ; O. Frömmel, Kinderreime (à signaler aux folkloristes).

— N° 45 : W. Gemoll, Xenophontis expeditio Cyri (beaucoup de bon, mais nous ne touchons pas à l'heure où nous aurons un texte certain). — G. Lauer, Lucianus num auctor dialogi Ἔρωτες existimandus sit (conclut négativement après examen détaillé). — O. Kohl, Gr. Lese=u. Uebungsbuch, 3 A (utile). — A. Arendt, Syrakus im zweiten punischen Kriege (étude des sources). — J. Krzanic, De Ciceronis philosophiae studiis. — H. Cuers Bildung, u. Bedeutungswandel franz. Infinitive (sûr). — Ch. Bally, Les langues classiques sont-elles des langues mortes ?

— N° 46 : M. Blaydes, Aduersaria (trop de paille). — A. Weiske, Bemerkungen zu dem Handwörterbuch der gr. Sprache begr. von Passow, 5 A. (très utile). — P. Weissenfels, Gr. Lese=u. Uebungsbuch für Tertia, 2. T. — Horaz, Die Oden u. Epoden. bearb. von H. Menge (traductions soignées). — Troels-Lund, Himmelsbild u. Weltanschauung im Wandel der Zeiten (curieux). — E. Chevaldin, La grammaire appliquée (de bonnes observations). — J.-J. Hartmann, Pater ad filium (le poète est en progrès).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
SUR LES ANNEAUX SIGILLAIRES ET AUTRES
DES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN AGE

Description de 315 anneaux, avec dessins dans le texte.

Par M. M. DELOCHE, membre de l'Institut.

Un beau volume grand in-8, avec 315 illustrations. . . . . . 20 fr. »

PUBLICATIONS DU MUSÉE GUIMET

Bibliothèque d'études. — Tome VIII

SI-DO-IN-DZOU
GESTES DE L'OFFICIANT

dans les cérémonies mystiques des sectes Tendai et Singon (Bouddhisme japonais), d'après le commentaire de M. Horiou Toki, supérieur du Temple de Mitani-Dji, traduit du japonais par S. Kawamoura, avec introduction par L. de Milloué. In-8, avec 18 planches et le fac-similé du texte original. . . . . 15 fr. »

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION. — TOME XI.

INTRODUCTION

A LA PHILOSOPHIE VÉDANTA

Par F. Max MULLER. Traduit par Léon SORG.

In-18. . . . . 3 fr. 50

Dr BERTHOLON

LES PREMIERS COLONS
DE SOUCHE EUROPÉENNE
DANS L'AFRIQUE DU NORD

I. — Documents historiques et géographiques. In-8. . . . . . . 4 fr. »

Sous presse :

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE CHINOISE
DE FEU M. GABRIEL DEVÉRIA

Membre de l'Institut
Secrétaire-interprète du Gouvernement.
Professeur à l'École des langues orientales vivantes.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 49 Trente-troisième année 4 décembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, 15 novembre 1899 : M. B., L'armée anglaise. I. — O. Festy. Le développement politique au Canada. — G. Alix. Les origines du système administratif français. II (suite et fin). — E. Baillaud. La mise en valeur des territoires du Niger français. — E. Le Clerc. Les projets d'union douanière pan-britannique. II (suite et fin). — *Analyses et comptes rendus* : Leger, Russes et Slaves. III ; Lavisse et Rambaud, Histoire générale, XI ; Taine, Origines de la France contemporaine, nouv. édition.

Souvenirs et Mémoires, n° 17, 15 novembre : Le poète Colardeau et le curé de Pithiviers, correspondance inédite. — Necker émigre ; mémoire inédit par lui-même, adressé au Directoire. — Le maréchal Bugeaud, lettre sur la conquête de l'Algérie (fin). — Les Mémoires de Mme d'Epinay, publiés pour la première fois d'après le manuscrit authentique (suite). — Les livres d'histoire : Leçons du passé et du présent, H. Taine et M. Gaston Deschamps.

The Academy, n° 1437 : Stevenson, Letters to his family and friends. — Hodgkin, Italy and her invaders, VII and VIII, The Frankish invasions. — W. C. Russell, The ship, her story ; Pritchett, Pen and pencil, sketches of shipping and craft. — Reid, Memoirs and corresp. of Lyon Playfair. — Sir Walter Miéville, Under Queen und Khedive ; White, The expansion of Egypt ; Stanley Lane-Poole, Babar ; The British Empire series (I, India ; II, Africa) ; Gibbs, Founders of the Empire. — Spence, Shetland folklore ; Morrow, Bohemian Paris of to-day.

The Athenaeum, n° 3760 : Stevenson, Letters to his family and friends. — Book-prices current, XIII. — Letters from lady Jane Coke to her friend Mrs Eyre at Derby, 1747-1758, p. Mrs Rathborne. — Lady Balfour, The history of Lord Lytton's Indian administration. — Ward, Great Britain and Hanover, Some aspects of the Personal Union. — Field, Notes on the translation of the N. T. being the Otium Norvicense, III ; Bruce, The Epistle to the Hebrews, the first apology for christianity, an exegetical study ; Cronin, Codex purpureus Petropolitanus. — The new papyrus fragment of St Johns Gospel (Burkitt). — Francis and Bifrons (Maccalmont). — The court of Scawagers (Round). — The life and letters of Sir J. E. Millais. — The excavations at Caerwent. — The new Rembrandt.

Litterarisches Centralblatt, n° 46 : Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis, edid. socii Bollandiani, 1-2. — Rietschel, Lehrbuch der Liturgik, I. — Des Robert, Charles IV et Mazarin. — Mém. du prince Nicolas Soutzo, p. Rizos. — Schulz, Markgraf Johann Georg von Brandenburg-Jägerndorf (soigné). — Von Meier, Hannoversche Verfassungs-und Verwaltungsgesch. II. — Poschinger, Bismarck und der Bundesrath, IV. — Bremer, Zur Lautschrift. — Beiträge zur Romanischen Philologie, Festgabe für Gröber. — Friedrich, Hamlet und seine Gemütskrankheit (très important). — Behmer, Sterne und Wieland (bien mené). — Lupus, Aus Puschkin's Dichtungen, deutsch ; Oneguins ; Einige Worte über Puschkin. — Fleischer, Neumen-Studien, II. — Hans von Bülow, Briefe und Schriften, IV. — Döring, Handbuch der menschlich-natürlichen Sittenlehre.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46 : Herner, Den mosaisk tiden. — Rau, Die Ethik Jesu. — Lund, Himmelsbild u. Weltanschauung im Wandel der Zeiten. — Huther, Die psycholog. Grundlage des Unterrichts. —

Vietor, Wissenschaft u. Praxis in der neueren Philologie. — Milkau, Die internationale Bibliographie der Naturwissenschaften. — Bischoff, Kritische Gesch. der Thalmud — Uebersetzungen aller Zeiten u. Zungen (très estimable). — Dionysii Halic. opuscula p. Usener u. Radermacher, I (satisfait un besoin longuement senti). — Philiponus, De aeternitate mundi contra Proclum, p. Rabe. — Novatians epistula de cibis Judaicis p. Landgraf u. Weyman (cf. le présent numéro de *la Revue*). — Keltner, Der religiöse Gehalt von Lessings Nathan dem Weisen (intéressant). — H. Cochin, La chronologie du Canzioniere de Pétrarque; Cesareo, Le poesie volgare del' Petrarca (cf. *Revue critique*, 1898, n° 49). — Drumann, Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republicanischen zur monarch. Verfassung oder Pompeius, Caesar, Cicero, 2e ed. p. Graebe, I (nouvelle édition à saluer avec joie). — Bertram, Gesch. des Bisthums Hildesheims (instructif). — Löffler, Die Geographie als Universitätsfach. — Tildsley, Die Entstehung und die ökonom. Grundsätze der Christenbewegung (intéressant, mais mal écrit). — Hellwig, Die Verträge aus Leistung an Dritte. — Schultze, Dei Quedlinburger Itala-Miniaturen der kœnigl. Bibliothek in Berlin.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 50 Trente-troisième année 11 décembre 1899

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1438 : SERGYEENKO, How Count Tolstoi lives and works. — ARNOLD-FORSTER, Studies in church dedications, or England's patron-saints. — Johnson Club Papers by various hands. — The Dumas « discoveries ». — A Georgian New Testament.

The Athenaeum, n° 3761 : Sir Algeroon WEST, Recollections. — ELTON, The Augustan ages. — MANNERS, Marquis of Granby. — Books about the colonies. — The Scawagers (Skeat). — The convention of Kloster Zeven (Lloyd). — Dante and Shakspeare (Tyrer). — Tennyson's Timbuktoo (Budgett Meakin). — The Life of Donne (Beeching).

Literarisches Centralblatt, n° 47 : WERNLE, Die synoptische Frage (cf. *Revue*, n° 36). — LOSERTH, Reform. und Gegenreform. in Niederöst. im 16 Jahrh. (très fouillé et complet). — DAHN, Die Könige der Germanen, VIII. Die Franken unter der Karolingern (très détaillé). — WALTHER, Bismarck in der Karikatur. — Dilichius, urbs et academia Marpurgensis descripta, p. JUSTI. — SIMONSFELD, Riehl als Kulturhistoriker. — WICKENBURG, Wanderungen in Ost Afrika. — Atija Reschid, al Dalil ila muradif el ammi wal dakhit (recueil intéressant et méritoire). — DIMITRIJEVIC, Studia Hesiodea (travail considérable, bien que contestable sur certains points). — GLACHANT, Papiers d'autrefois. — — KOPP, Deutsches Volks-und Studentenlied in vorklassischer Zeit. — LUBLINSKI, Gesellschaft u. Literatur im 19 Jahrhundert (n'est pas mauvais). — Königsberger Stuckdecken, p. CZIBAK u. SIMON. — Kunstgesch. in Bildern, III Die Renaissance in Italien, p. DEHIO. — KNAPP, Piero di Cosimo. — THOURET, Friedrich der Grosse als Musikfreund und Musiker. -- BERNOULLI, Die Choralnotenschriften bei Hymnen u. Sequenzen. — Louis, Wagner's Weltnaschauung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : NAUMANN, Das Deuteronomium. — SOLTAU, Eine Lücke der synopt. Forschung. — Matthesius, Ausgew. Werke, III, Luthers Leben in Predigten, p. LOESCHE. — M. HARTMANN, The Arabic press of Egypt (très détaillé). — D'ARBOIS, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique (instructif). — Xenophontis Expeditio Cyri p. GEMOLL (très méritoire). — WESSELY, Schrifttafeln zur aelteren latein. Palaeographie (fort utile). — LUBLINSKI, Litteratur u. Gesellschaft im XIX Jahrh., I (manque d'ensemble). — MORTENSEN, Medeltidsdramat i Frankrike (fouillé). — ZWIEDINECK, Das Lambergsche Archiv. — PORSCH, Die Beziehungen Friedrichs des Grossen zur Türkei (soigné). — COZZA-LUZZI, Galilei ; FAVARO, Nota intorno all' autographo Galileiano del Discorso sul flusso e reflusso del mare. — Luschin von EBENGREUTH, Grundriss der österr. Reichsgeschichte. — HENNIG, Die Charakteristik der Tonarten.

OUVRAGES
DE
NUMISMATIQUE, SIGILLOGRAPHIE, ETC.

BABELON (Ernest), de l'Institut. Catalogue des camées de la Bibliothèque nationale. Un fort volume grand in-8, et un album de 76 planches en un carton.......................... 40 fr. »

— Les collections de monnaies anciennes, leur utilité scientifique. In-8 de luxe, avec figures.......................... 5 fr. »

— Introduction au Catalogue des camées antiques de la Bibliothèque nationale. In-8 de 180 pages.......................... 5 fr. »

La gravure des camées. — Les camées antiques. — Les camées modernes. — Origines et formation de la collection.

— Collection Pauvert de La Chapelle. Catalogue des intailles et camées, donnés au Département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. In-8, avec 10 planches.......... 7 fr. 50

BABELON (E.), de l'Institut, et A. BLANCHET. Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale. Grand in-8 de 800 pages, illustré de 1,100 dessins.......................... 40 fr. »

BARTHÉLEMY (A. de), de l'Institut. Numismatique de la France. Epoques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne. In-8, figures.......................... 1 fr. »

BLANCHET (A.). Les monnaies grecques. In-18, 12 planc. 3 fr. 50

— Les monnaies romaines. In-18, 12 planches.......... 5 fr. »

— Mélanges d'archéologie gallo-romaine. In-8, dessins et 5 planches.......................... 4 fr. »

— Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule. In-8.

BLANCHET (A.). et Fr. de VILLENOISY. Guide pratique de l'antiquaire. In-18.......................... 5 fr. »

DELOCHE (M.), de l'Institut. Etude historique et archéologique sur les anneaux sigillaires et autres des premiers siècles du moyen âge. Description de 315 anneaux. Un beau volume grand in-8, avec 315 illustrations.......................... 20 fr. »

ENGEL (Arthur). Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie. In-4, 7 planch. 25 fr. »

— Numismatique et sigillographie de l'Alsace, par Arthur Engel et Lehr. In-4, avec 46 planches en héliotypie. . . . . 50 fr. »

— Répertoire des sources imprimées de la numismatique française, par Arthur Engel et R. Serrure. 3 vol. in-8. . . . . 30 fr. »

— Traité de la numismatique du moyen âge, par Arthur Engel et R. Serrure. 2 vol in-8. . . . . 30 fr. »

— Traité de numismatique moderne et contemporaine, par Arthur Engel et R. Serrure. I. Epoque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles). In-8, avec 363 illustrations. . . . . 20 fr. »

— II. Numismatique contemporaine (XVIII^e-XIX^e s.) In-8. . 7 fr. 50

LONGPÉRIER (A. de), membre de l'Institut. Archéologie orientale, numismatique, monuments arabes. In-8 de 550 pages, avec nombreux dessins et 11 planches sur cuivre. . . . . 25 fr. »

MAUSS (C.), architecte du Ministère des affaires étrangères. Loi de la numismatique musulmane. Classement par séries et par ordre de poids des monnaies arabes du Cabinet des médailles de Paris. In-8. . . . . 5 fr. »

— La Pile de Charlemagne et le Sâ du Prophète, le pied d'Egypte et le ratl de Bagdad. Les poids français comparés aux poids anglais. Le ratl wâfy du Musée égyptien du Louvre. Gr. in-8 . . 4 fr. »

REINACH (Théodore). Les monnaies juives. In-18, fig. . . . 2 fr. 50

— Numismatique ancienne. Trois royaumes de l'Asie-Mineure : Cappadoce, Bithynie, Pont. In-8, accompagné de 12 planches hors texte . . . . 10 fr. »

SAUVAIRE (H.). Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes. 3 volumes et un complément. In-8. . . . . 40 fr. »

SCHLUMBERGER (G.), de l'Institut. Numismatique de l'Orient latin. Un beau volume grand in-4, de XII et 506 pages, avec 19 planches, gravées sur cuivre par L. Dardel (*épuisé*) . . . . 150 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 175 fr. »

— Supplément et index de la Numismatique de l'Orient latin. Grand in-4, avec 2 planc. et une carte des ateliers monétaires. 15 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 fr. »

— Sigillographie de l'Empire byzantin. Grand in-4 de VII et 750 pages, avec 1,100 dessins inédits . . . . 100 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 140 fr. »

— Des bractéates d'Allemagne. In-8, 6 planches . . . . . . 18 fr. »

— Numismatique himyarite. Le Trésor de San'a. Etude sur les monnaies himyaritiques. In-4, avec 60 médailles gravées sur cuivre . . . . 12 fr. »

— Les principautés franques du Levant au moyen âge, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique. In-4, figures de médailles. . . . . 5 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Trente-troisième année 18 décembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue des études historiques, décembre 1899-janvier 1900 : Th. Funck-Brentano, La question sociale dans l'histoire, Rome. — M. Boutry, Le cardinal de Tencin et le Saint-Siège, lettres inédites de Benoît XIV. — Urbain, Bibliographie critique de Bossuet. — *Comptes rendus :* Varennes et Troimaux, Musée criminel, crimes et peines d'autrefois ; Fr. Funck-Brentano, Le drame des poisons ; Cisternes, La campagne de Minorque ; Tourneux, Diderot et Catherine ; Villiers du Terrage, Journal et souvenirs sur l'expédition d'Egypte ; Martinien, Tableaux des officiers tués pendant les guerres de l'Empire ; Peyre, Répertoire chronologique de l'hist. univ. des beaux-arts ; Hauttecœur, Athènes, Keos, Kythnos et Siphnos.

The Academy, n° 1439 : Cheyne and Black, Encyclopaedia Biblica, I, A.-D. — Kropotkin, Memoirs of a Revolutionist. — W. C. Hazlitt, Lamb and Hazlitt. — W. S. Churchill, The River war. — Spielmann, The hitherto unidentified contributions of Thackeray to Punch. — Dumas in the Caucasus.

The Athenaeum, n° 3762 : W. S. Churchill, The River war. — Adair, A summer in High Asia. — W. Graham, English political philosophy from Hobbes to Maine. —The Royal Historical Society.— Dante and Shakspeare. — The life of Donne. — The Great Roll of the Recript. — Lady Dilke, French painters of the XVIII century. — Notes from Rome (Lanciani). — Seiffert, Gesch. der Klaviermusik, I.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Soltau, Eine Lücke der synopt. Forschung. — Stade, Ausgew. akadem. Reden u. Abhandl. — Nicolaïdes, Macedonien (plein de haine contre les Bulgares et d'inexactitudes). — Stolle, Wo Caesar schlug den Ariovist (clair, mais le résultat ne l'est pas). — Uzielli, Amerigo Vespucci (méritoire). — Pastor, Gesch. der Päpste, III, 4e ed. — Marcks et Lenz, Ged. und Erinn. Bismarck's. — Steffen, England als Weltmacht und Kulturstaat. — Levin, Lehrbuch der jüdischen Gesch. und Literatur, 3e ed. — The Oxyrhynchus Papyri, II, p. Grenfell and Hunt. — Henkel, Sidney Whitman. — Maydorn, Wesen und Bedeutung des modernen Realismus. — Polanski, Die Labialisation u. Palatalisation im Neuslavischen (cf. *Revue*, n° 21).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : Clemen, Ursprung des heiligen Abendmahls. — Wiegand, Erzbischof Odilbert von Mailand über die Taufe. — Arnsperger, Wolff's Verhältnis zu Leibniz. — Johnston, The epistolary literature of the Assyrians and Babylonians (soigné). — Zacher, Aristophane's Ritter ; Krit. gramm. Parerga zu Aristophanes. — Rehm, Eratosthenis Catasterianorum fragmenta Vaticana. — Levi, Dei suffissi ascenti in sigma. — Morris, Gœthe-Studien, II, — Bremer, Zur Lautschrift. — Lope de Vega, Los Guzmanes. — Benoît XIV, Lettres p. Baumet. — Gooch, The history of English democratic ideas in the XVII century (très abondant). — Huxley, Soziale Essays. — Lange, Darstellung des Menschen in der aelteren griech. Kunst (cf. *Revue*, n° 44).

Museum, n° 10 : Wunderer, Polybios-Forschungen, I (Valeton). — Horaz, p. Keller u. Holder (Speyer). — Warren, Barlaam en Jousaf (Caland). — Wynkoop, Manual of Hebrew grammar (Van den Ham). — Veelderhande geneuchlijke dichten enz. (Van Moerkerken). — Kok, Van Dichters en Schrijvers (Poll). — Bonner Beitræge zur Anglistik, p. Trautmann, II (Bülbring). — Hermann, Deutsche Mythologie (Chantepie de la Saussaye). — Nieuwe werken over Duitsche ges-

chiedenis in de middeleeuwen (P. L. Muller). — PIRENNE, Geschichte Belgiens, I (Blok). — Tacitus, Dialogus de oratoribus, p. JOHN (J. H. Smit).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Trente-troisième année 25 décembre 1899

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n° 71 : BOURNON Arthur Giry. — MOMMÉJA, Tamizey de Larroque, Essai bibliographique (suite). — B : Le budget de la Bibliothèque du roi en 1783. — Vte de GROUCHY, Une lettre de Dombey à Turgot. — *Questions :* Les châteaux d'Ampuis et la famille de Maugiron.

Nouvelle revue rétrospective, n° 66 : Souvenirs du capitaine de vaisseau Krohm, 1766-1823 (suite). — Campagne de l'an II, journal du conscrit Pierre Delaporte. — Les otages de Louis XVI. — Trois lettres du marquis de Villette 1789-1792. — Mlle de Bourbon-Conti, institutrice, 1795.

The Academy, n° 1440 : Sir Algernon WEST, Recollections 1832-1826; Sir Edward RUSSELL, That reminds me. — HUISH, Greek Terra-Cotta statuettes. — POLLOCK, Jane Austen. — Lady Betty. — BALFOUR, Lord Lytton's Indian administration. — A. PATERSON, Oliver Cromwell, his life and character. — Literature in 1899, a retrospect.

The Athenaeum, 3763 : FITZGERALD, The highest Andes. — Economic writings of Sir W. Petty, p. HULL. — F. Max MÜLLER, Auld Lang Syne, II. — TAYLOR, A constitutional and political history of Rome, from the earliest times to the reign of Domitian. — CHEYNE and BLACK, Encyclopedia Biblica, I. — WOODWORD, The history of the expansion of the British Empire; SCHOLES, The British Empire and alliances. — The Life of Donne (Gosse). — Philippa Chaucer (Leach). — The British School at Rome.

Litterarisches Centralblatt, n° 49 : ELZE, Luthers Reise nach Rom. — FREUDENTHAL, Die Lebensgesch. Spinoza's in Quellenschriften. — BENDER, Mythologie u. Metaphysik, die Entstehung der Weltanschauungen im griech. Altertum. — DAHN, Urgesch. der germ. u. rom. Vœlker, I, 2e ed. — CLEMENTI, Il carnavale romano nelle chronache contemporanee. — MICHAEL, Gesch. des deutschen Volkes, II (tout à fait remarquable). — LIEBE, Der Soldat in der deutschen Vergangenheit (intéressant sans être définitif). — WALD, Great Britain and Hanover. — KŒGEL, Rudolf Kœgel, I. — BONELLI, Elementi di grammatica Turca Osmanli (clair et court). — Euripidis fab. p. WECKLEIN. — VON DER LEYEN, Das Mærchen in den Gœttersagen der Edda (du soin, mais ne prouve rien). — FISCHER, Beitr. zur Litteraturgesch Schwabens, II. — CONSENTIUS, Freigeister, Naturalisten, Atheisten. — Sauer, Das Theseion (cf. *Revue*, n° 40). — BOHATA u. HOLZMANN, Adressbuch der Bibliotheken von Oesterreich. Ungarn.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : SAKELLAROPOULOS, Le droit ecclésiastique de l'église orthodoxe du patriarcat de Constantinople et en Grèce (en grec). — PASCAL, Costumi ed uzanze nelle Università italiane. — An Arabic version of the acts of the Apostles and the Seven Catholic Epistles p. M. D. GIBSON. — Plato, Codex Oxoniensis Clarkianus 39 p. ALLEN. — Lycurgi oratio in Leocratem, p. BLASS. — WEISE, Charakteristik der latein. Sprache, 2e ed. — SCHŒNBACH, Miscellen aus Grazer Hss. II. Deutsche Uebersetz. biblischer Schriften. — G. G. SCHMIDT, Die Rieser Mundart. — SCARTAZZINI, Enciclopedia Dantesca, II. — HEIGEL, Deutsche Gesch. vom Tode Friedrichs d. G. bis zur Auflœsung des alten Reichs, I (très méritoire). — ROGGE, Aus sieben Jahrzehnten. — KIENER, Verfassunsgsgesch. der Provence. — ROHRSCHEIDT, Vom Zunftzwange zur Gewerbefreiheit. — MEISSNER, Das Künstlerbuch, I. Arnold Boecklin, II, Max Klinger

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.